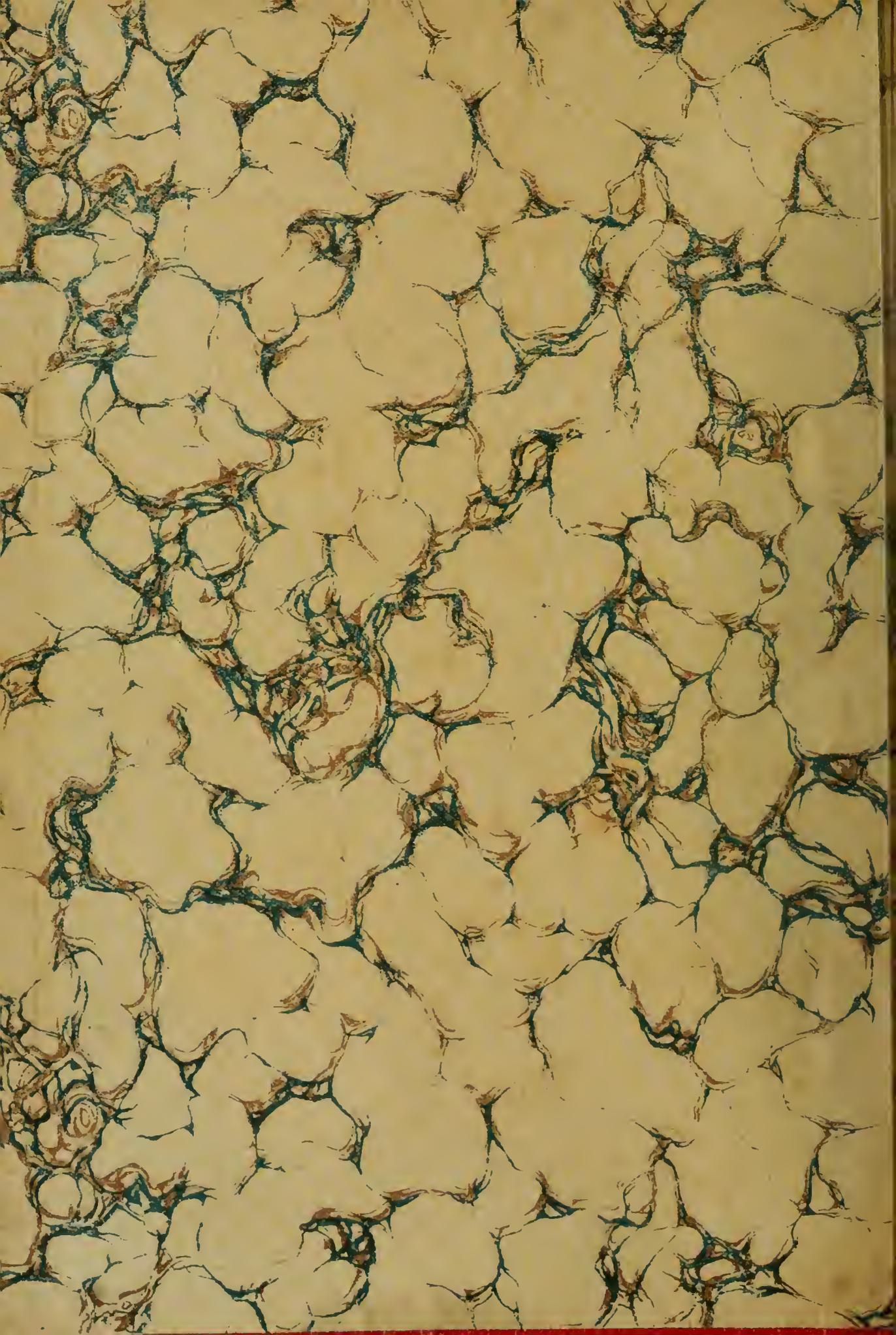
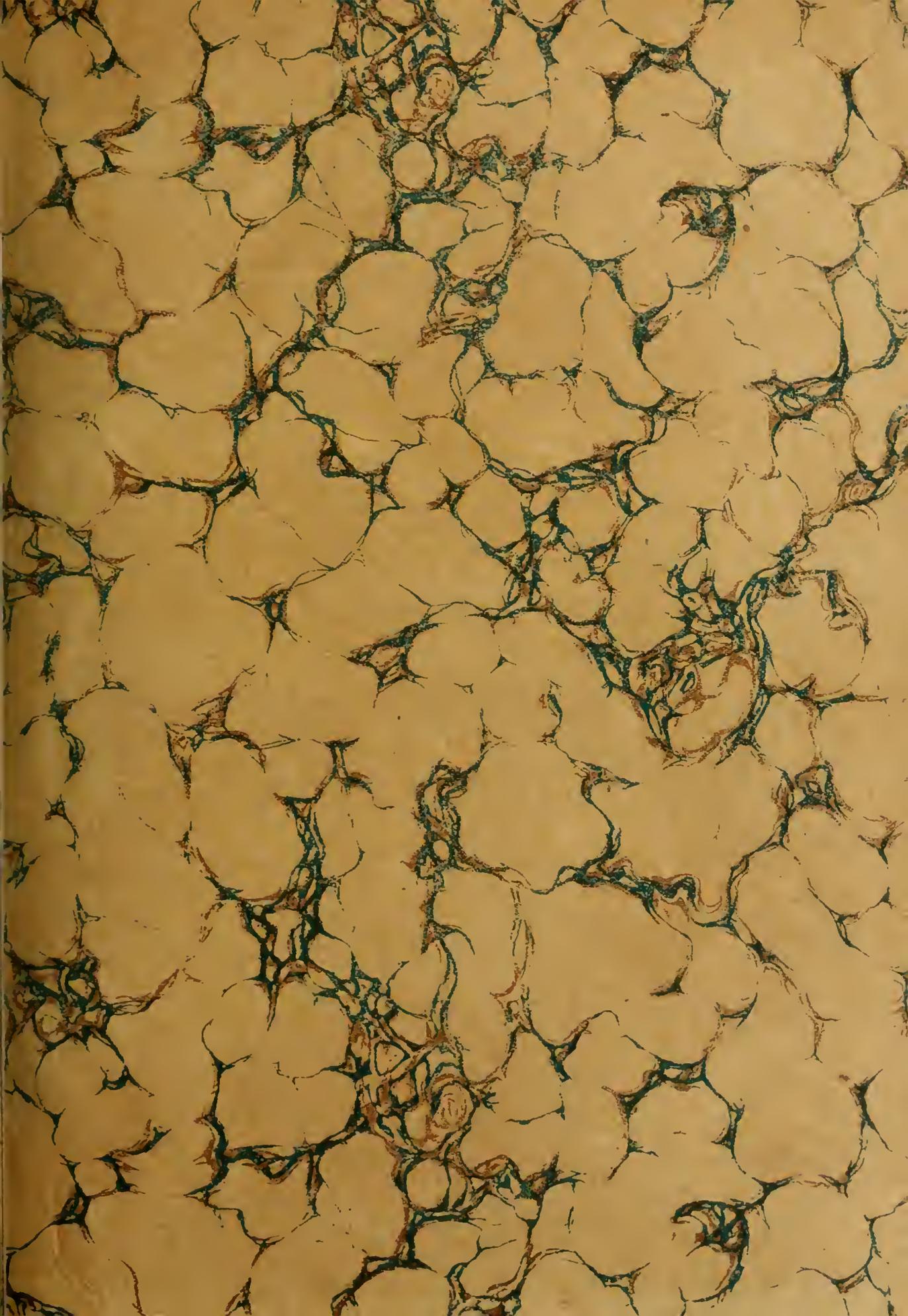


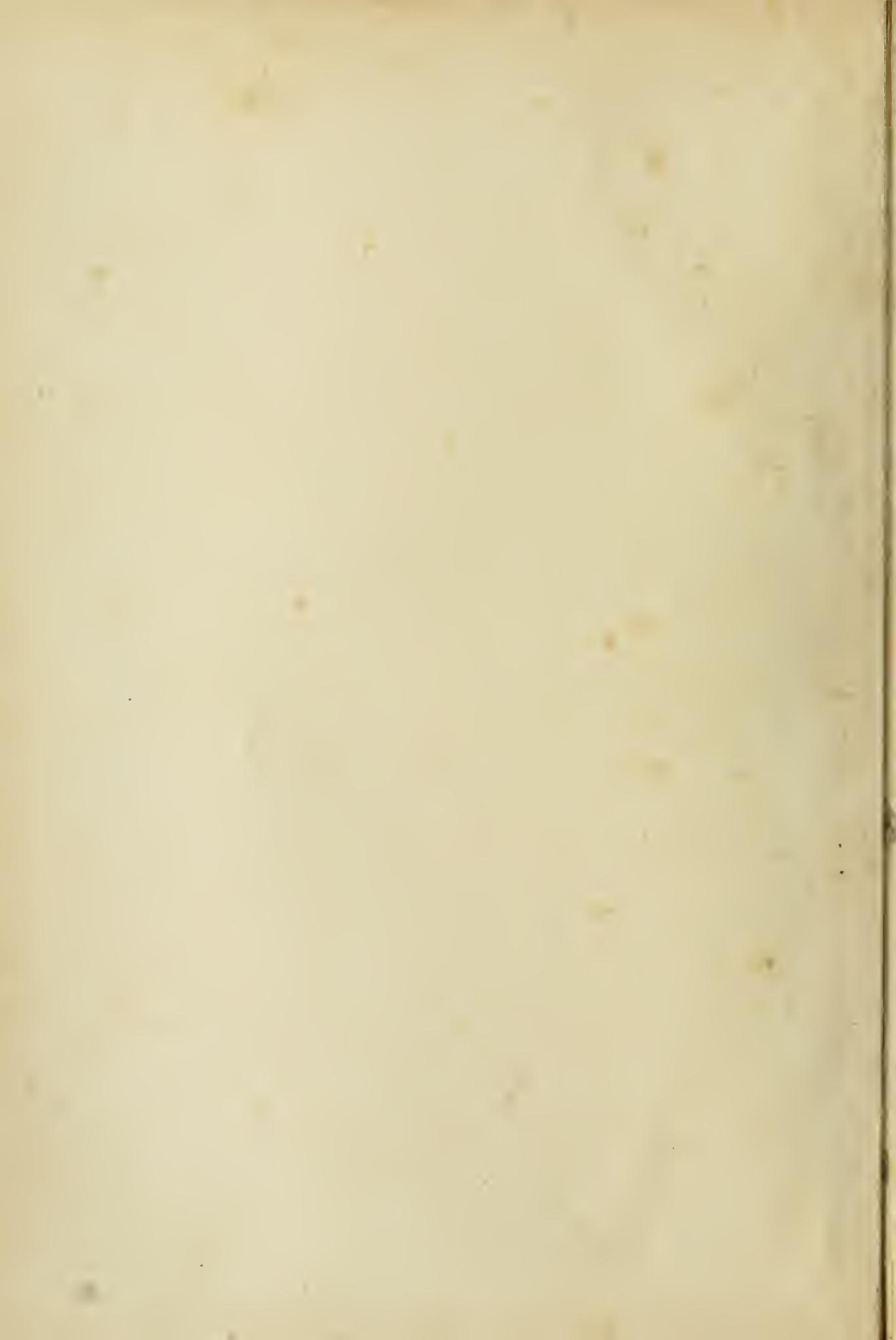
U of OTTAWA

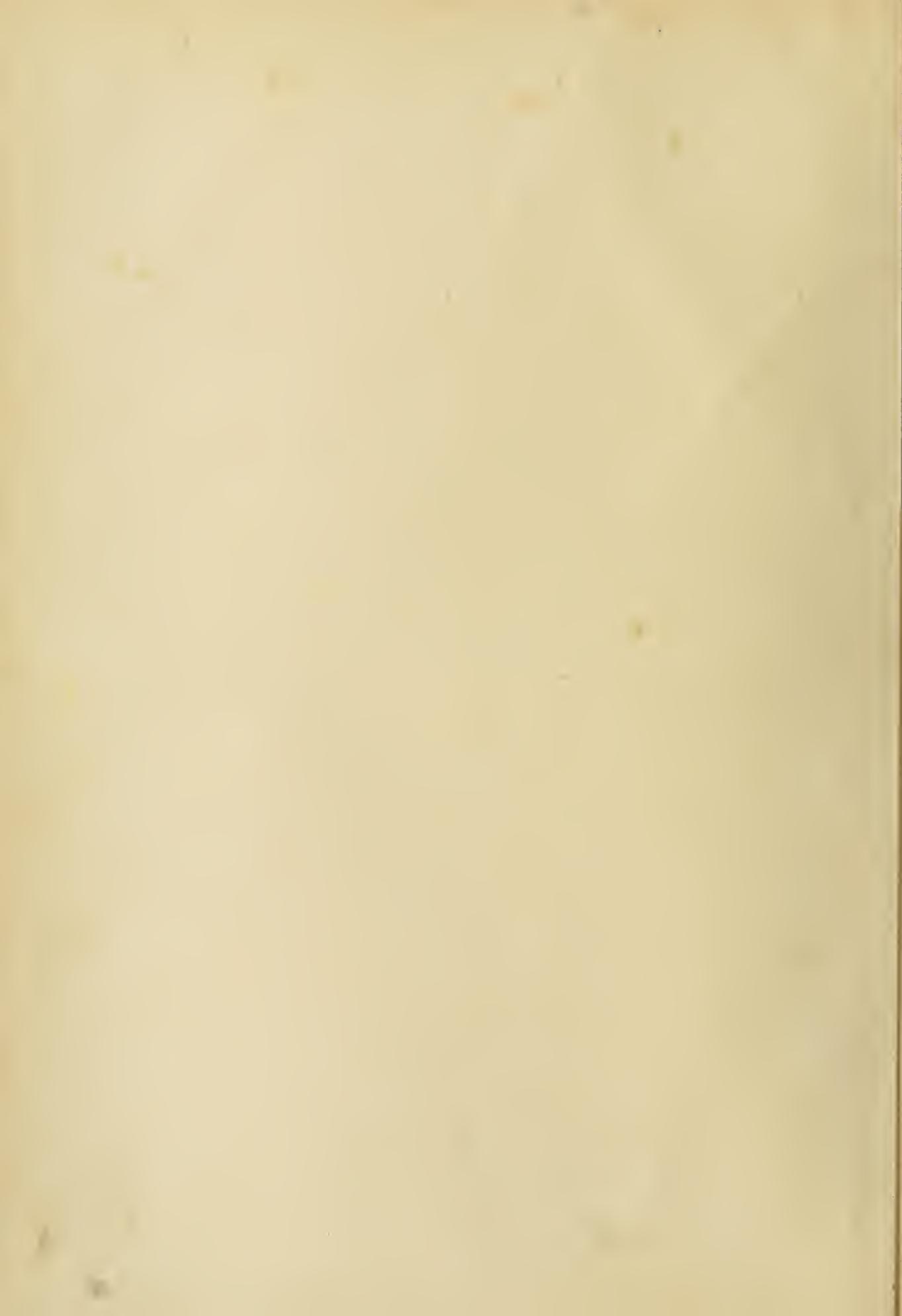


39003002243193









ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Le
Chevalier d'Harmental

ILLUSTRATIONS

DE

FOULQUIER & F. MÉAULLE



PARIS

A. LE VASSEUR ET C^{ie}, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



PQ

2221

F07

1127

v. 4



LE CHEVALIER D'HARMENTAL

I

LE CAPITAINE ROQUEFINETTE

Le 22 mars de l'an de grâce 1718, jour de la mi-carême, un jeune seigneur de haute mine, âgé de vingt-six à vingt-huit ans, monté sur un beau cheval d'Espagne, se tenait, vers les huit heures du matin, à l'extrémité du pont Neuf qui aboutit au quai de l'École. Il était si droit et si ferme en selle, qu'on eût dit qu'il avait été placé là en sentinelle par le lieutenant général de la police du royaume, messire Voyer d'Argenson.

Après une demi-heure d'attente à peu près, pendant laquelle on le vit plus d'une fois interroger des yeux avec impatience l'horloge de la Samaritaine, son regard, errant jusque-là, parut s'arrêter avec satisfaction sur un individu qui, débouchant de la place Dauphine, fit demitour à droite et s'achemina de son côté.

Celui qui avait eu l'honneur d'attirer ainsi l'attention du jeune cavalier était un grand gaillard de cinq pieds huit pouces, taillé en pleine chair, portant au lieu de perruque une forêt de cheveux noirs parsemée de quelques poils gris, vêtu d'un habit moitié bourgeois, moitié militaire, orné d'un nœud d'épaule qui primitivement avait été ponceau, et qui, à force d'être exposé à la pluie et au soleil, était devenu jaune-orange. Il était, en outre, armé d'une longue épée passée en verrouil, et qui lui battait formidablement le gras des jambes ; enfin, il était coiffé d'un chapeau autrefois garni d'une plume et d'un galon, et qu'en souvenir sans doute de sa splendeur passée, son maître portait tellement incliné sur l'oreille gauche, qu'il sem-

blait ne pouvoir rester dans cette position que par un miracle d'équilibre. Il y avait au reste dans la figure, dans la démarche, dans le port, dans tout l'ensemble enfin de cet homme, qui paraissait âgé de quarante-cinq à quarante-six ans, et qui s'avancait tenant le haut du pavé, se dandinant sur la hanche, frisant d'une main sa moustache et faisant de l'autre signe aux voitures de passer au large, un tel caractère d'insolente insouciance, que celui qui le suivait des yeux ne put s'empêcher de sourire et de murmurer entre ses dents :

— Je crois que voilà mon affaire !

En conséquence de cette probabilité, le jeune seigneur marcha droit au nouvel arrivant, avec l'intention visible de lui parler. Celui-ci, quoiqu'il ne connût aucunement le cavalier, voyant que c'était à lui qu'il paraissait avoir affaire, s'arrêta en face de la Samaritaine, avança son pied droit à la troisième position, et attendit, une main à son épée et l'autre à sa moustache, ce qu'avait à lui dire le personnage qui venait ainsi à sa rencontre.

En effet, comme l'avait prévu l'homme aux rubans orange, le jeune seigneur arrêta son cheval en face de lui, et portant la main à son chapeau : — Monsieur, lui dit-il, j'ai cru reconnaître à votre air et à votre tournure que vous étiez gentilhomme. Me serais-je trompé ?

— Non, palsambleu ! monsieur, répondit celui à qui était adressée cette étrange question en portant à son tour la main à son feutre. Je suis vraiment fort aise que mon

air et ma tournure parlent si hautement pour moi, car pour peu que vous croyiez devoir me donner le titre qui m'est dû, vous m'appellerez capitaine.

— Enchanté que vous soyez homme d'épée, monsieur, reprit le cavalier en s'inclinant de nouveau. Ce m'est une certitude de plus que vous êtes incapable de laisser un galant homme dans l'embarras.

— Soyez le bienvenu, pourvu que ce ne soit pas cependant à ma bourse que ce galant homme ait recours, car je vous avouerai en toute franchise que je viens de laisser mon dernier écu dans un cabaret du port de la Tour-nelle.

— Il ne s'agit aucunement de votre bourse, capitaine, et c'est la mienne au contraire, je vous prie de le croire, qui est à votre disposition.

— A qui ai-je l'honneur de parler, demanda le capitaine, visiblement touché de cette réponse, et que puis-je faire qui vous soit agréable ?

— Je me nomme le baron René de Valef, répondit le cavalier.

— Pardon, monsieur le baron, interrompit le capitaine, mais je crois avoir, dans les guerres de Flandre, connu une famille de ce nom.

— C'est la mienne, monsieur, attendu que je suis Lié-geois d'origine.

Les deux interlocuteurs se saluèrent de nouveau.

— Vous saurez donc, continua le baron de Valef, que le chevalier Raoul d'Harmental, un de mes amis intimes, a ramassé cette nuit, de compagnie avec moi, une mauvaise querelle qui doit finir ce matin par une rencontre ; nos adversaires étaient trois et nous n'étions que deux. Je me suis donc rendu ce matin chez le marquis de Gacé et chez le comte de Surgis, mais par malheur ni l'un ni l'autre n'avait passé la nuit dans son lit : si bien que, comme l'affaire ne pouvait pas se remettre, attendu que je pars dans deux heures pour l'Espagne, et qu'il nous fallait absolument un second ou plutôt un troisième, je suis venu m'installer sur le pont Neuf avec l'intention de m'adresser au premier gentilhomme qui passerait. Vous êtes passé, je me suis adressé à vous.

— Et vous avez, pardieu, bien fait ! Touchez là, baron, je suis votre homme. Et pour quelle heure, s'il vous plaît, est la rencontre ?

— Pour neuf heures et demie, ce matin.

— Où la chose doit-elle se passer ?

— A la porte Maillot.

— Diable ! il n'y a pas de temps à perdre ! Mais vous êtes à cheval et moi à pied : comment allons-nous arranger cela ?

— Il y aurait un moyen, capitaine.

— Lequel ?

— C'est que vous me fassiez l'honneur de monter en croupe.

— Volontiers, monsieur le baron.

— Je vous prévins seulement, ajouta le jeune seigneur avec un léger sourire, que mon cheval est un peu vif.

— Oh ! je le reconnais, dit le capitaine en se reculant d'un pas et jetant sur le bel animal un coup d'œil de connaisseur. Ou je me trompe fort, ou il est né entre les montagnes de Grenade et la Sierra-Morena. J'en montais un pareil à Almanza, et je l'ai plus d'une fois fait coucher comme un mouton quand il voulait m'emporter au galop, et cela rien qu'en le serrant avec mes genoux.

— Alors vous me rassurez. A cheval donc, capitaine, et à la porte Maillot !

— My voil, monsieur le baron.

Et, sans se servir de l'étrier que lui laissait libre le jeune seigneur, d'un seul élan le capitaine se trouva en croupe.

Le baron avait dit vrai : son cheval n'était point habitué à une si lourde charge ; aussi essayait-il d'abord de s'en débarrasser ; mais le capitaine non plus n'avait point menti, et l'animal sentit bientôt qu'il avait affaire à plus forts que lui, de sorte qu'après deux ou trois écarts qui n'eurent d'autres résultats que de faire valoir aux yeux des passans l'adresse des deux cavaliers, il prit le parti de l'obéissance, et descendit au grand trot le quai de l'École, qui, à cette époque, n'était encore qu'un port, traversa, toujours de même train, le quai du Louvre et le quai des Tuileries, franchit la porte de la Conférence, et

laissant à gauche le chemin de Versailles, enfila la grande avenue des Champs-Élysées qui conduit aujourd'hui à l'arc de triomphe de l'Étoile. Parvenu au pont d'Antin, le baron de Valef ralentit un peu l'allure de son cheval, car il vit qu'il avait tout le temps d'arriver à la porte Maillot vers l'heure convenue. Le capitaine profita de ce moment de repos.

— Maintenant, monsieur, sans indiscretion, dit-il, puis-je vous demander pour quelle raison nous allons nous battre ? J'ai besoin, vous comprenez, d'être instruit de cela pour régler ma conduite envers mon adversaire, et pour savoir si la chose vaut la peine que je le tue.

— C'est trop juste, capitaine, répondit le baron. Voici les faits tels qu'ils se sont passés. Nous soupions hier soir chez la Fillon. Il n'est pas que vous ne connaissiez la Fillon, capitaine ?

— Pardieu ! c'est moi qui l'ai lancée dans le monde, en 1705, avant mes campagnes d'Italie.

— Eh bien ! répondit en riant le baron, vous pouvez vous vanter, capitaine, d'avoir formé la une élève qui vous fait honneur ! Bref, nous soupions donc chez elle tête à tête avec d'Harmental.

— Sans aucune creature du beau sexe ? demanda le capitaine.

— Oh ! mon Dieu ! oui. Il faut vous dire que d'Harmental est une espèce de trappiste, n'allant chez la Fillon que de peur de passer pour n'y point aller, n'aimant qu'une femme à la fois, et amoureux pour le quart d'heure de la petite d'Averne, la femme du lieutenant aux gardes.

— Très bien.

— Nous étions donc là parlant de nos affaires, lorsque nous entendîmes une joyeuse société qui entra dans le cabinet à côté du nôtre. Comme ce que nous avions à nous dire ne regardait personne, nous fîmes silence, et ce fut nous qui, sans le vouloir, écoutâmes la conversation de nos voisins. Or, voyez ce que c'est que le hasard ! nos voisins parlaient justement de la seule chose qu'il aurait fallu que nous n'entendissions pas.

— De la maîtresse du chevalier, peut-être ?

— Vous l'avez dit. Aux premiers mots qui m'arrivèrent de leurs discours, je me levai pour emmener Raoul ; mais, au lieu de me suivre, il me mit la main sur l'épaule et me fit rasseoir.

— Ainsi donc, disait une voix, Philippe en tient pour la petite d'Averne ?

— Depuis la fête de la maréchale d'Estrées, où, déguisée en Vénus, elle lui a donné un ceinturon d'épée accompagné de vers où elle le comparait à Mars.

— Mais il y a déjà huit jours, dit une troisième voix.

— Oui, répondit la première. Oh ! elle a fait une espèce de défense, soit qu'elle tint véritablement à ce pauvre d'Harmental, soit qu'elle sût que le régent n'aime que ce qui lui résiste. Enfin, ce matin, en échange d'une corbeille pleine de fleurs et de pierreries, elle a bien voulu répondre qu'elle recevrait ce soir Son Altesse.

— Ah ! ah ! dit le capitaine, je commence à comprendre. Le chevalier s'est fâché ?

— Justement ; au lieu d'en rire, comme nous aurions fait vous ou moi, du moins je l'espère, et de profiter de cette circonstance pour se faire rendre son brevet de colonel, qu'on lui a ôté sous le prétexte de faire des économies, d'Harmental devint si pâle que je crus qu'il allait s'évanouir. Puis, s'approchant de la cloison et frappant du poing pour qu'on fit silence :

— Messieurs, dit-il, je suis fâché de vous contredire, mais celui de vous qui a avancé que madame d'Averne avait accordé un rendez-vous au régent, ou à tout autre, en a menti.

— C'est moi, monsieur, qui ait dit la chose et qui la soutiens, répondit la première voix ; et s'il y a en elle quelque chose qui vous déplaît, je me nomme Lafare, capitaine aux gardes.

— Et moi, Fargy, dit la seconde voix.

— Et moi, Ravanne, dit la troisième voix.

— Très bien, messieurs, reprit d'Harmental. Demain, de neuf heures à neuf heures et demie, à la porte Maillot. Et il vint se rasseoir en face de moi. Ces messieurs parlèrent d'autre chose, et nous achevâmes notre souper. Voilà toute l'affaire, capitaine, et vous en savez maintenant autant que moi.

Le capitaine lit entendre une espèce d'exclamation qui voulait dire ; tout cela n'est pas bien grave ; mais, malgré cette demi-désapprobation de la susceptibilité du chevalier, il n'en résolut pas moins de soutenir de son mieux la cause dont il était devenu si inopinément le champion, quelque defectueuse que cette cause lui parût dans son principe. D'ailleurs, en eût-il eu l'intention, il était trop tard pour reculer. On était arrivé à la porte Maillot, et un jeune cavalier, qui paraissait attendre, et qui avait aperçu de loin le baron et le capitaine, venait de mettre son cheval au galop, et s'approchait rapidement. C'était le chevalier d'Harmental.

— Mon cher chevalier, dit le baron de Valef en échangeant avec lui une poignée de main, permets qu'à défaut d'un ancien ami, je t'en présente un nouveau. Ni Surgis ni Gace, n'étaient à la maison ; j'ai fait rencontre de monsieur sur le pont Neuf, je lui ai exposé notre embarras, et il s'est offert à nous en tirer avec une merveilleuse grâce.

— C'est donc une double reconnaissance que je te dois, mon cher Valef, répondit le chevalier en jetant sur le capitaine un regard dans lequel perçait une légère nuance d'étonnement, et à vous, monsieur, continua-t-il, des excuses de ce que je vous jette ainsi tout d'abord et pour faire connaissance dans une si méchante affaire ; mais vous n'offrez un jour ou l'autre l'occasion de prendre ma revanche, je l'espère, et je vous prie, le cas échéant, de disposer de moi comme j'ai disposé de vous.

— Bien dit, chevalier, répondit le capitaine en sautant à terre, et vous avez des manières avec lesquelles on me ferait aller au bout du monde. Le proverbe a raison : il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

— Quel est cet original ? demanda tout bas d'Harmental à Valef, tandis que le capitaine marquait des appels du pied droit pour se remettre les jambes.

— Ma foi ! je l'ignore, dit Valef ; mais ce que je sais, c'est que sans lui nous étions fort empêchés. Quelque pauvre officier de fortune, sans doute, que la paix a mis à l'écart comme tant d'autres. D'ailleurs, nous le jugerons tout à l'heure à la besogne.

— Eh, bien ! dit le capitaine, s'animent à l'exercice qu'il prenait, où sont nos muguets, chevalier ? Je me sens en veine ce matin.

— Quand je suis venu au-devant de vous, répondit d'Harmental, ils n'étaient point encore arrivés ; mais j'apercevais au bout de l'avenue une espèce de carrosse de louage qui leur servira d'excuse s'ils sont en retard. Au reste, ajouta le chevalier en tirant de son gousset une très belle montre garnie de brillans, il n'y a point de temps perdu, car à peine s'il est neuf heures et demie.

— Allons donc au-devant d'eux, dit Valef en descendant à son tour de cheval et en jetant la bride aux mains du valet de d'Harmental ; car, s'ils arrivaient au rendez-vous tandis que nous bavardons ici, c'est nous qui aurions l'air de nous faire attendre.

— Tu as raison, dit d'Harmental.

Et, mettant pied à terre à son tour, il s'avança vers l'entrée du bois, suivi de ses deux compagnons.

— Ces messieurs ne commandent rien ? demanda le propriétaire du restaurant, qui se tenait sur la porte, attendant pratique.

— Si fait, maître Durand, répondit d'Harmental, qui ne voulait pas, de peur d'être dérangé, avoir l'air d'être venu pour autre chose que pour une promenade. Un déjeuner pour trois ! Nous allons faire un tour d'allée et nous revenons.

Et il laissa tomber trois louis dans la main de l'hôtelier. Le capitaine vit reluire l'une après l'autre les trois pièces d'or, et calcula avec la rapidité d'un amateur consommé ce que l'on pouvait avoir au bois de Boulogne pour soixante-douze livres ; mais comme il connaissait celui à qui il avait affaire, il jugea qu'une recommandation de sa part ne serait point inutile ; en conséquence, s'approchant à son tour du maître d'hôtel :

— Ah çà ! gargotier mon ami, lui dit-il, tu sais que je connais la valeur des choses, et que ce n'est point à moi qu'on peut en faire accroire sur le total d'une carte ? Que les vins soient fins et variés, et que le déjeuner soit copieux, ou je te casse les os ! Tu entends ?

— Soyez tranquille, capitaine, répondit maître Durand ;

ce n'est pas une pratique comme vous que je voudrais tromper.

— C'est bien. Il y a donc heures que je n'ai le gage règle-toi là-dessus.

L'hôtelier s'inclina en homme qui savait ce que cela voulait dire et reprit le chemin de sa cuisine, commençant à croire qu'il avait fait une moins bonne affaire qu'il n'avait d'abord espéré. Quant au capitaine, après lui avoir fait un dernier signe de recommandation moitié amical, moitié menaçant, il doubla le pas et rejoignit le chevalier et le baron, qui s'étaient arrêtés pour l'attendre.

Le chevalier ne s'était pas trompé à l'endroit du carrosse de louage. Au détour de la première allée, il aperçut ses trois adversaires qui en descendant : c'étaient, comme nous l'avons déjà dit, le marquis de Lafare, le comte de Fargy et le chevalier de Ravanne.

Que nos lecteurs nous permettent de leur donner quelques courts détails sur ces trois personnages, que nous verrons plusieurs fois reparaitre dans le cours de cette histoire.

Lafare, le plus connu des trois, grâce aux poésies qu'il a laissées, et à la carrière militaire qu'il a parcourue, était un homme de trente-six à trente-huit ans, de figure ouverte et franche, d'une gaieté et d'une bonne humeur infaillibles, toujours prêt à tenir tête à tout venant, à table, au jeu et aux armes, sans rancune et sans fiel, fort couru du beau sexe et fort aimé du régent, qui l'avait nommé son capitaine des gardes, et qui, depuis dix ans qu'il l'admettait dans son intimité, l'avait trouvé son rival quelquefois, mais son fidèle serviteur toujours. Aussi le prince, qui avait l'habitude de donner des surnoms à toutes ses roués et à toutes ses maîtresses, ne le désignait-il jamais que par celui de *bon enfant*. Cependant, depuis quelque temps, la popularité de Lafare, si bien établie qu'elle fut par de recommandables antécédens, baissait fort parmi les femmes de la cour et les filles de l'Opéra. Le bruit courait tout haut qu'il se donnait le ridicule de devenir un homme rangé. Il est vrai que quelques personnes, afin de lui conserver sa réputation, disaient tout bas que cette conversion apparente n'avait d'autre cause que la jalousie de mademoiselle de Conti, fille de madame la duchesse et petite-fille du grand Condé, laquelle, assurait-on, honorait le capitaine des gardes de monsieur le régent d'une affection toute particulière. Au reste, sa liaison avec le duc de Richelieu, qui passait de son côté pour être l'amant de mademoiselle de Charolais, donnait une nouvelle consistance à ce bruit.

Le comte de Fargy, que l'on appelait habituellement le beau Fargy, en substituant l'épithète qu'il avait regue de la nature au titre que lui avaient légué ses pères, était cité, comme l'indique son nom, pour le plus beau garçon de son époque ; ce qui, dans ce temps de galanterie, imposait des obligations devant lesquelles il n'avait jamais reculé, et dont il s'était toujours tiré avec honneur. En effet, il était impossible d'être mieux pris dans sa taille que ne l'était Fargy. C'était à la fois une de ces natures élégantes et fortes, souples et vivaces, qui semblent douées des qualités les plus opposées des héros de roman de ces temps-là, joignez à cela une tête charmante qui réunissait les beautés les plus opposées, c'est-à-dire des cheveux noirs et des yeux bleus, des traits fortement arrêtés et un teint de femme. Ajoutez à cet ensemble de l'esprit, de la loyauté, du courage autant qu'homme du monde, et vous aurez une idée de la haute considération dont devait jouir Fargy auprès de la société de cette folle époque, si bonne appréciatrice de ces différens genres de mérite.

Quant au chevalier de Ravanne, qui nous a laissés sur sa jeunesse des mémoires si étranges que malgré leur authenticité, on est toujours tenté de les croire apocryphes, c'était alors un enfant à peine hors de puce, riche et de grande maison, qui entrait dans la vie par sa porte dorée, et qui courait droit au plaisir qu'elle promet avec toute la fougue, l'imprudence et l'avidité de la jeunesse. Aussi oubliait-il, comme on a l'habitude de le faire à dix-huit ans, tous les vices et toutes les qualités de son époque. On comprend donc facilement quel était son orgueil de servir de second à des hommes comme Lafare et Fargy dans une rencontre qui devait avoir quelque retentissement dans les ruelles et dans les petits soupers.

II

RENCONTRE

Aussitôt que Lafare, Fargy et Ravanne virent déboucher leurs adversaires à l'angle de l'allée, ils marchèrent de leur côté au-devant d'eux. Arrivés à dix pas les uns des autres, tous mirent le chapeau à la main et se saluèrent avec cette élégante politesse qui était, en pareille circonstance, un des caractères de l'aristocratie du dix-huitième siècle, et firent quelques pas ainsi, tête nue et le sourire sur les lèvres, si bien qu'aux yeux d'un passant qui n'aurait point été informé de la cause de leur réunion, ils auraient eu l'air d'amis enchantés de se rencontrer.

— Messieurs, dit le chevalier d'Harmental, à qui la parole appartenait de droit, j'espère que ni vous ni moi n'avons été suivis ; mais il commence à se faire un peu tard, et nous pourrions être dérangés ici ; je crois donc qu'il serait bon de gagner tout d'abord un endroit plus écarté où nous soyons plus à notre aise pour vider la petite affaire qui nous rassemble.

— Messieurs, dit Ravanne, j'ai ce qu'il vous faut : à cent pas d'ici à peine, une véritable chartreuse ; vous vous croirez dans la Thébaïde.

— Alors, suivons l'enfant, dit le capitaine ; l'innocence mène au salut !

Ravanne se retourna et toisa des pieds à la tête notre ami au ruban orange.

— Si vous n'avez d'engagement avec personne, mon grand monsieur, dit le jeune page d'un ton goguenard, je réclamerai la préférence.

— Un instant, un instant, Ravanne, interrompit Lafare. J'ai quelques explications à donner à monsieur d'Harmental.

— Monsieur Lafare, répondit le chevalier, votre courage est si parfaitement connu que les explications que vous m'offrez sont une preuve de délicatesse dont, croyez-moi bien, je vous sais un gré parfait ; mais ces explications ne feraient que nous retarder inutilement, et nous n'avons, je crois, pas de temps à perdre.

— Bravo ! dit Ravanne ; voilà ce qui s'appelle parler, chevalier ; une fois que nous nous scrons coupé la gorge, j'espère que vous m'accorderez votre amitié. J'ai fort entendu parler de vous en bon lieu, et il y a longtemps que je désirais faire votre connaissance.

Les deux hommes se saluèrent de nouveau.

— Allons, allons, Ravanne, dit Fargy, puisque tu t'es chargé d'être notre guide, montre-nous le chemin.

Ravanne sauta aussitôt dans le bois comme un jeune faon. Ses cinq compagnons le suivirent. Les chevaux de main et le carrosse de louage restèrent sur la route.

Au bout de dix minutes de marche, pendant lesquelles les six adversaires avaient gardé le plus profond silence, soit de peur d'être entendus, soit par ce sentiment naturel qui fait qu'au moment de courir un danger l'homme se replie un instant sur lui-même, on se trouva au milieu d'une clairière entourée de tous côtés d'un rideau d'arbres.

— Eh bien ! messieurs, dit Ravanne en jetant un regard satisfait autour de lui, que dites-vous de la localité ?

— Je dis que si vous vous vantez de l'avoir découverte, dit le capitaine, vous me faites l'effet d'un drôle de Christophe Colomb ! Vous n'avez qu'à me dire que c'était ici que vous vouliez aller, et je vous y aurais conduit les yeux fermés, moi.

— Eh bien ! monsieur, répondit Ravanne, nous lâchons que vous en sortiez comme vous y seriez venu.

— Vous savez que c'est à vous que j'ai affaire, monsieur de Lafare, dit d'Harmental en jetant son chapeau sur l'herbe.

— Oui, monsieur, répondit le capitaine des gardes en suivant l'exemple du chevalier ; et je sais aussi que rien ne pouvait me faire tout à la fois plus d'honneur et de

peine qu'une rencontre avec vous, surtout pour un pareil motif.

D'Harmental sourit en homme pour qui cette fleur de politesse n'était point perdue, mais il n'y répondit qu'en mettant l'épée à la main.

— Il paraît, mon cher baron, dit Fargy s'adressant à Valef, que vous êtes sur le point de partir pour l'Espagne ?

— Je devais partir cette nuit même, mon cher comte, répondit Valef, et il n'a fallu rien moins que le plaisir que je me promettais à vous voir ce matin pour me déterminer à rester jusqu'à cette heure, tant j'y vais pour choses importantes.

— Diable ! voilà qui me désole, reprit Fargy en tirant son épée ; car si j'avais le malheur de vous retarder, vous êtes homme à m'en vouloir mal de mort.

— Non point. Je saurais que c'est par pure amitié, mon cher comte, répondit Valef. Ainsi, faites de votre mieux, et tout de bon, je vous prie, car je suis à vos ordres.

— Allons donc, allons donc, monsieur, dit Ravanne au capitaine, qui pliait proprement son habit et le posait près de son chapeau ; vous voyez bien que je vous attends.

— Ne nous impatientons pas, mon beau jeune homme, dit le vieux soldat en continuant ses préparatifs avec le flegme goguenard qui lui était naturel. Une des qualités les plus essentielles sous les armes, c'est le sang-froid. J'ai été comme vous à votre âge, mais au troisième ou quatrième coup d'épée que j'ai reçu, j'ai compris que je faisais fausse route, et je suis revenu dans le droit chemin. Là ! ajouta-t-il en tirant enfin son épée, qui, nous l'avons dit, était de la plus belle longueur.

— Peste, monsieur ! dit Ravanne en jetant un coup d'œil sur l'arme de son adversaire, que vous avez là une charmante colichemarde ! Elle me rappelle la maîtresse-broche de la cuisine de ma mère, et je suis désolé de ne pas avoir dit au maître d'hôtel de me l'apporter pour faire votre partie.

— Votre mère est une digne femme, et sa cuisine une bonne cuisine ; j'ai entendu parler de toutes deux avec de grands éloges, monsieur le chevalier, répondit le capitaine avec un ton presque paternel. Aussi je serais désolé de vous enlever à l'une et à l'autre pour une misère comme celle qui me procure l'honneur de croiser le fer avec vous. Supposez donc tout bonnement que vous prenez une leçon avec votre maître d'armes, et tirez à fond.

La recommandation était inutile ; Ravanne était exaspéré de la tranquillité de son adversaire, à laquelle, malgré son courage, son sang jeune et ardent ne lui laissait pas l'espérance d'atteindre. Aussi se précipita-t-il sur le capitaine avec une telle furie que les épées se trouvèrent engagées jusqu'à la poignée. Le capitaine fit un pas en arrière.

— Ah ! vous rompez, mon grand monsieur, s'écria Ravanne.

— Rompre n'est pas fuir, mon petit chevalier, répondit le capitaine ; c'est un axiome de l'art que je vous invite à méditer. D'ailleurs, je ne suis pas fâché d'étudier votre jeu. Ah ! vous êtes élève de Berthelot, à ce qu'il me paraît. C'est un bon maître, mais il a un grand défaut : c'est de ne pas apprendre à parer. Tenez, voyez un peu, continua-t-il en ripostant par un coup de seconde à un coup droit, si je m'étais fendu, je vous enfilais comme une mauviette.

Ravanne était furieux, car effectivement il avait senti sur son flanc la pointe de l'épée de son adversaire, mais si légèrement posée qu'il eût pu la prendre pour le bouton d'un fleuret. Aussi sa colère redoubla de la conviction qu'il lui devait la vie, et ses attaques se multiplièrent plus pressées encore qu'auparavant.

— Allons, allons, dit le capitaine, voilà que vous perdez la tête maintenant, et que vous cherchez à m'ehoragner. Fi donc ! jeune homme, si donc ! A la poitrine, morbleu ! Ah ! vous revenez à la figure ? Vous me forcez de vous désarmer ! Encore ? Allez ramasser votre épée, jeune homme, et revenez à cloche-pied, cela vous calmera.

Et d'un violent coup de fouet, il fit sauter le fer de Ravanne à vingt pas de lui.

Cette fois, Ravanne profita de l'avis ; il alla lentement ramasser son épée et revint lentement au capitaine, qui l'attendait la pointe de la sienne sur le soulier. Seulement le jeune homme était pâle comme sa veste de satin, sur laquelle apparaissait une légère goutte de sang.

— Vous avez raison, monsieur, lui dit-il, et je suis encore un enfant ; mais ma rencontre avec vous aidera, je l'espère, à faire de moi un homme. Encore quelques passes, s'il vous plaît, afin qu'il ne soit pas dit que vous ayez eu tous les honneurs. Et il se remit en garde.

Le capitaine avait raison : il ne manquait au chevalier que du calme pour en faire sous les armes un homme à craindre. Aussi, au premier coup de cette troisième reprise, vit-il qu'il lui fallait apporter à sa propre défense toute son attention ; mais lui-même avait dans l'art de l'escrime une trop grande supériorité pour que son jeune adversaire pût reprendre avantage sur lui. Les choses se terminèrent comme il était facile de le prévoir : le capitaine fit sauter une seconde fois l'épée des mains de Ravanne ; mais, cette fois, il alla la ramasser lui-même, et avec une politesse dont au premier abord on l'aurait cru incapable :

— Monsieur le chevalier, lui dit-il en la lui rendant, vous êtes un brave jeune homme ; mais, croyez-en un vieux coureur d'académies et de tavernes, qui a fait, avant que vous ne fussiez né, les guerres de Flandre ; quand vous étiez au berceau, celles d'Italie, et quand vous étiez aux pages, celles d'Espagne : changez de maître ; laissez là Berthelot, qui vous a montré tout ce qu'il sait ; prenez Bois-Robert, et je veux que le diable m'emporte si dans six mois vous ne m'en remontrerez pas à moi-même !

— Merci de la leçon, monsieur, dit Ravanne en tendant la main au capitaine, tandis que deux larmes, qu'il n'était point le maître de retenir, coulaient le long de ses joues ; elle me profitera, je l'espère. Et, recevant son épée des mains du capitaine, il fit ce que celui-ci avait déjà fait, il la remit au fourreau.

Tous deux reportèrent alors les yeux sur leurs compagnons pour voir où en étaient les choses. Le combat était fini. Lafare était assis sur l'herbe, le dos appuyé à un arbre : il avait reçu un coup d'épée qui devait lui traverser la poitrine ; mais heureusement, la pointe du fer avait rencontré une côte et avait glissé le long de l'os, de sorte que la blessure paraissait au premier abord plus grave qu'elle ne l'était en effet ; il n'en était pas moins évanoui, tant la commotion avait été violente. D'Harmental, à genoux devant lui, épongeait le sang avec son mouchoir.

Fargy et Valef avaient fait coup fourré : l'un avait la cuisse traversée, l'autre le bras à jour. Tous deux se faisaient des excuses et se promettaient de n'en être que meilleurs amis à l'avenir.

— Tenez, jeune homme, dit le capitaine à Ravanne en lui montrant les différens épisodes du champ de bataille, regardez cela et méditez ; voilà le sang de trois braves gentilshommes qui coule probablement pour une drôlesse !

— Ma foi ! répondit Ravanne tout à fait calmé, je crois que vous avez raison, capitaine, et vous pourriez bien être le seul de nous tous qui ayez le sens commun.

En ce moment, Lafare ouvrit les yeux et reconnut d'Harmental dans l'homme qui lui portait secours.

— Chevalier, lui dit-il, voulez-vous suivre un conseil d'ami ? Envoyez-moi une espèce de chirurgien que vous trouverez dans la voiture, et que j'ai amené à tout hasard ; puis, gagnez Paris au plus vite, montrez-vous ce soir au bal de l'Opéra, et si l'on vous demande de mes nouvelles, dites qu'il y a huit jours que vous ne m'avez vu. Quant à moi, vous pouvez être parfaitement tranquille, votre nom ne sortira point de ma bouche. Au reste, s'il vous arrivait quelque mauvaise discussion avec la connétable, faites-le-moi savoir au plus tôt, et nous nous arrangerions de manière que la chose n'eût pas de suite.

— Merci, monsieur le marquis, répondit d'Harmental ; je vous quitte parce que je sais vous laisser en meilleures mains que les miennes ; autrement, croyez-moi, rien n'aurait pu me séparer de vous avant que je vous visse couché dans votre lit.

— Bon voyage, ma cher Valef ! dit Fargy, car je ne pense pas que ce soit cette égratignure qui vous empêche de partir. À votre retour, n'oubliez pas que vous avez un ami, place Louis-le-Grand, n° 14.

— Et vous, mon cher Fargy, si vous avez quelque commission pour Madrid, vous n'avez qu'à le dire, et vous pouvez compter qu'elle sera faite avec l'exactitude et le zèle d'un bon camarade.

Et les deux amis, se donnant une poignée de main, comme s'il ne s'était absolument rien passé.

— Adieu, jeune homme, adieu, dit le capitaine à Ravanne. N'oubliez pas le conseil que je vous ai donné : laissez là Berthelot et prenez Bois-Robert ; surtout soyez calme, rompez dans l'occasion, parez à temps, et vous serez une des plus fines lames du royaume de France. Ma colichemarde dit bien des choses agréables à la maîtresse-broche de madame votre mère.

Ravanne, quelle que fût sa présence d'esprit, ne trouva rien à répondre au capitaine ; il se contenta de le saluer, et s'approcha de Lafare, qui lui parut le plus malade des deux blessés.

Quant à d'Harmental, à Valef et au capitaine, ils gagnèrent l'allée où ils retrouvèrent le carrosse de louage, et dans le carrosse le chirurgien qui faisait un somme. D'Harmental le réveilla et lui annonça, en lui montrant le chemin qu'il devait suivre, que le marquis de Lafare et le comte de Fargy avaient besoin de ses services. Il ordonna en outre à son valet de descendre de cheval et de suivre le chirurgien, afin de lui servir d'aide ; puis, se retournant vers le capitaine :

— Capitaine, lui dit-il, je crois qu'il ne serait pas prudent d'aller manger le déjeuner que nous avions commandé ; recevez donc tous mes remerciemens pour le coup de main que vous m'avez donné, et, en souvenir de moi, comme vous êtes à pied, à ce qu'il me paraît, veuillez accepter un de mes deux chevaux. Vous pouvez prendre au hasard : ce sont de bonnes bêtes ; la plus mauvaise des deux ne vous laissera pas dans l'embarras quand vous n'aurez besoin que de lui faire faire huit à dix lieues en une heure.

— Ma foi ! chevalier, répondit le capitaine en jetant de côté un regard sur le cheval qui lui était offert si généreusement, il ne fallait rien pour cela ; entre gentils-hommes, le sang et la bourse sont choses qui se prêtent tous les jours. Mais vous faites les choses de si bonne grâce que je ne saurais vous refuser. Si vous aviez jamais besoin de moi pour quelque chose que ce fût, souvenez-vous, en revanche, que je suis à votre service.

— Et le cas échéant, monsieur, où vous retrouverai-je ? demanda en souriant d'Harmental.

— Je n'ai pas de domicile bien arrêté, chevalier ; mais vous aurez toujours de mes nouvelles en allant chez la Fillon, en demandant la Normande, et en vous informant à elle du capitaine Roqueflette.

Et comme les deux jeunes gens remontaient chacun sur son cheval, le capitaine en fit autant, non sans remarquer en lui-même que le chevalier d'Harmental lui avait laissé le plus beau des trois.

Alors, comme ils étaient près d'un carrefour, chacun prit sa route et s'éloigna au grand galop.

Le baron de Valef entra par la barrière de Passy et se rendit droit à l'Arsenal, prit les commissions de la duchesse du Maine, de la maison de laquelle il était, et partit le même jour pour l'Espagne.

Le capitaine Roqueflette fit trois ou quatre tours au pas, au trot et au galop dans le bois de Boulogne, afin d'apprécier les différentes qualités de sa monture, et ayant reconnu que c'était, comme l'avait dit le chevalier, un animal de belle et bonne race, il revint fort satisfait chez maître Durand, où il mangea à lui seul le déjeuner qui était commandé pour trois.

Le même jour, il conduisit son cheval au marché aux chevaux, et le vendit soixante louis. C'était la moitié de ce qu'il valait ; mais il faut savoir faire des sacrifices quand on veut réaliser promptement.

Quant au chevalier d'Harmental, il prit l'allée de la Muette, regagna Paris par la grande avenue des Champs-Élysées, et trouva en rentrant chez lui, rue de Richelieu, deux lettres qui l'attendaient.

L'une de ces deux lettres était d'une écriture si bien connue à lui qu'il tressaillit de tout son corps en la regardant, et qu'après y avoir porté la main avec la même hésitation que s'il allait toucher un charbon ardent, il l'ouvrit avec un tremblement qui décelait l'importance qu'il y attachait. Elle contenait ce qui suit :

« Mon cher chevalier,

« On n'est pas maître de son cœur, vous le savez, et c'est une des misères de notre nature que de ne pouvoir longtemps aimer ni la même personne ni la même chose. Quant à moi, je veux au moins avoir sur les autres femmes le mérite de ne pas tromper celui qui a été mon amant. Ne venez donc pas à votre heure accoutumée, car on vous dirait que je n'y suis pas, et je suis si bonne que je ne voudrais pas risquer l'âme d'un valet ou d'une lemnie de chambre en leur faisant faire un si gros mensonge.

« Adieu, mon cher chevalier ; ne gardez point de moi un trop mauvais souvenir, et faites que je pense encore de vous dans dix ans ce que j'en pense à cette heure, c'est-à-dire que vous êtes un des plus galans gentils-hommes de France.

« SOPHIE D'AVERNE. »

— Mordieu ! s'écria d'Harmental en frappant du poing sur une charmante table de Boule qu'il mit en morceaux, si j'avais tué ce pauvre Lafare, je ne m'en serais consolé de ma vie !

Après cette explosion, qui le soulagea quelque peu, le chevalier se mit à marcher de sa porte à sa fenêtre d'un air qui prouvait que le pauvre garçon avait encore besoin de quelques déceptions de ce genre pour être à la hauteur de la morale philosophique que lui prêchait la belle infidèle. Puis, après quelques tours, il aperçut à terre la seconde lettre, qu'il avait complètement oubliée. Deux ou trois fois encore il passa près d'elle en la regardant avec une superbe indifférence ; enfin, comme il pensa qu'elle ferait peut-être diversion à la première, il la ramassa dédaigneusement, l'ouvrit avec lenteur, regarda l'écriture, qui lui était inconnue, chercha la signature, qui était absente, et, ramené par cet air de mystère à quelque curiosité, il lut ce qui suit :

« Chevalier,

« Si vous avez dans l'esprit le quart du romanesque et dans le cœur la moitié du courage que vos amis prétendent y reconnaître, on est prêt à vous offrir une entreprise digne de vous, et dont le résultat sera à la fois de vous venger de l'homme que vous detestez le plus au monde et de vous conduire à un but si brillant que, dans vos plus beaux rêves, vous n'avez jamais rien espéré de pareil. Le bon génie qui doit vous mener par ce chemin enchanté, et auquel il faut vous fier entièrement, vous attendra ce soir, de minuit à deux heures, au bal de l'Opéra. Si vous y venez sans masque, il ira à vous ; si vous y venez masqué, vous le reconnaîtrez à un ruban violet qui portera sur l'épaule gauche. Le mot d'ordre est : *Sesame, ouvre-toi* ! Prononcez-le hardiment, et vous verrez s'ouvrir une caverne bien autrement merveilleuse que celle d'Ali-Baba. »

— A la bonne heure ! dit d'Harmental ; et si le génie au ruban violet tient seulement la moitié de sa promesse, ma foi ! il a trouvé son homme !

III

LE CHEVALIER D'HARMENTAL

Le chevalier Raoul d'Harmental, avec qui, avant de passer outre, il est nécessaire que nos lecteurs fassent plus ample connaissance, était l'unique rejeton d'une des meilleures familles du Nivernais. Quoique cette famille n'eût

jamais joué un rôle important dans l'histoire, elle ne manquait pas cependant d'une certaine illustration, qu'elle avait acquise, soit par elle-même, soit par ses alliances. Ainsi, le père du chevalier, le sire Gaston d'Harmental, étant venu en 1682 à Paris, et ayant eu la fantaisie de monter dans les carrosses du roi, avait fait, haut la main, ses preuves de 1399, opération heraldique qui, s'il faut en croire un mémoire du parlement, aurait fort embarrassé plus d'un duc et pair. D'un autre côté, son oncle maternel, monsieur de Torigny, ayant été nommé chevalier de l'Ordre, à la promotion de 1694, avait avoué, en faisant reconnaître ses seize quartiers, que le plus beau de son visage, comme on le disait alors, était fait des d'Harmental, avec qui ses ancêtres étaient en alliance depuis trois cents ans. En voilà donc assez pour satisfaire aux exigences aristocratiques de l'époque sur laquelle nous écrivons.

Le chevalier n'était ni pauvre ni riche, c'est-à-dire que son père en mourant lui avait laissé une terre située dans les environs de Nevers, laquelle lui rapportait quelque chose comme vingt-cinq ou trente mille livres de rente. C'était de quoi vivre fort grandement dans sa province ; mais le chevalier avait reçu une excellente éducation, et il se sentait une grande ambition dans le cœur ; il avait donc, à sa majorité, c'est-à-dire vers 1711, quitté sa province, et était accouru à Paris.

Sa première visite avait été pour le comte de Torigny, sur lequel il comptait fort pour le mettre en cour. Malheureusement, à cette époque, le comte de Torigny n'y était pas lui-même. Mais comme il se souvenait toujours avec grand plaisir, ainsi que nous l'avons dit, de la famille d'Harmental, il recommanda son neveu au chevalier de Villarceaux, et le chevalier de Villarceaux, qui n'avait rien à refuser à son ami le comte de Torigny, conduisit le jeune homme chez madame de Maintenon.

Madame de Maintenon avait une qualité : c'était d'être restée l'amie de ses anciens amans. Elle reçut parfaitement le chevalier d'Harmental, grâce aux vieux souvenirs qui le recommandaient auprès d'elle, et quelques jours après le maréchal de Villars étant venu lui faire sa cour, elle lui dit quelques mots si pressans en faveur de son jeune protégé, que le maréchal, enchaîné de trouver une occasion d'être agréable à cette reine *in partibus*, répondit qu'à compter de cette heure il attachait le chevalier d'Harmental à sa maison militaire, et s'empresserait de lui offrir toutes les occasions de justifier la bonne opinion que son auguste protectrice voulait bien avoir de lui.

Ce fut une grande joie pour le chevalier que de se voir ouvrir une pareille porte. La campagne qui allait avoir lieu était définitive.

Louis XIV en était arrivé à la dernière période de son règne, à l'époque des revers. Tallard et Marsin avaient été battus à Hochstett, Villeroy à Ramillies, et Villars lui-même, le héros de Friedlingen, venait de perdre la fameuse bataille de Malplaquet contre Marlborough et Eugène. L'Europe, un instant étouffée sous la main de Colbert et de Louvois, réagissait tout entière contre la France. La situation des affaires était extrême ; le roi, comme un malade désespéré qui change à chaque heure de médecin, changeait chaque jour de ministres. Mais chaque essai nouveau révélait une impuissance nouvelle. La France ne pouvait plus soutenir la guerre et ne pouvait pas parvenir à faire la paix. Vainement elle offrait d'abandonner l'Espagne et de restreindre ses frontières ; ce n'était point assez d'humiliation. On exigeait que le roi donnât passage aux armées ennemies à travers la France pour aller chasser son petit-fils du trône de Charles II, et qu'il livrât comme places de sûreté Cambrai, Metz, La Rochelle et Bayonne, à moins qu'il n'aimât mieux, dans un an pour tout délai, le détrôner lui-même à force ouverte. Voilà à quelles conditions une trêve était accordée au vainqueur des Dunes, de Senef, de Fleurus, de Steinkerke et de la Marsaille ; à celui qui, jusque-là, avait tenu dans le pan de son manteau royal la paix et la guerre ; à celui qui s'intitulait le distributeur des couronnes, le châteleur des nations, le grand, l'immortel ; à celui enfin pour lequel, depuis un demi-siècle, on taillait le marbre, on fondait le bronze, on mesurait l'alexandrin, on épuisait l'encens.

Louis XIV avait pleuré en plein conseil.

Ces larmes avaient produit une armée, et cette armée avait été donnée à Villars.

Villars marcha droit à l'ennemi, dont le camp était à Denain, et qui, les yeux fixés sur l'agonie de la France, s'endormait dans sa sécurité. Jamais responsabilité plus grande n'avait chargé une tête. Sur un coup de de, Villars allait jouer le salut de la France.

Les alliés avaient établi, entre Denain et Marchiennes, une ligne de fortifications que, dans leur orgueil anticipé,

En ce moment, on annonce l'arrivée d'Eugène. Villars se retourne, atteint avant lui le pont sur lequel ce dernier doit passer, s'en empare et attend. Là, le véritable combat s'engage, car la prise de Denain n'a été qu'une escarmouche. Eugène pousse attaque sur attaque, revient sept fois à la tête de ce pont briser ses meilleures troupes contre l'artillerie qui le protège et contre les baïonnettes qui le défendent; enfin, ayant ses habits criblés de balles, tout sanglant de dix blessures, monte sur son troisième cheval, et le vainqueur de Hochstett et



Rien de plus facile : donnez-moi votre main.

Albemarle et Eugène appelaient la grande route de Paris. Villars résolut d'enlever Denain par surprise, et, Albemarle battu, de battre Eugène.

Il fallait, pour réussir dans une si audacieuse entreprise, tromper non seulement l'armée ennemie, mais l'armée française, le succès de ce coup de main étant dans son impossibilité même.

Villars proclama bien haut son intention de forcer les lignes de Landrecies. Une nuit, à une heure convenue, toute son armée sebranle et marche dans la direction de cette ville. Tout à coup l'ordre est donné d'obliquer à gauche; le génie jette trois ponts sur l'Escaut. Villars franchit le fleuve sans obstacle, se jette dans les marais que l'on croyait impraticables, et où le soldat s'avance ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; il marche droit aux premières redoutes, et les emporte presque sans coup ferir, s'empare successivement d'une lieue de fortifications, atteint Denain, franchit le fossé qui l'entoure, pénètre dans la ville, et, en arrivant sur la place, trouve son jeune protégé, le chevalier d'Harmental, qui lui présente l'épée d'Albemarle, qu'il venait de faire prisonnier.

de Malplaquet se retire en pleurant de rage et en mordant ses gants de colère. En six heures tout a changé de face : la France est sauvée, et Louis XIV est toujours le grand roi.

D'Harmental s'était conduit en homme qui d'un seul coup veut gagner ses éperons. Villars, en le voyant tout couvert de sang et de poussière, se rappela par qui il avait été recommandé, et le fit approcher de lui, pendant qu'au milieu du champ de bataille même il écrivait sur un tambour le résultat de la journée. En voyant d'Harmental, Villars interrompit sa lettre.

— Etes-vous blessé? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur le maréchal, mais si légèrement que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Vous sentez-vous la force de faire soixante lieues à cheval à frêne étrier sans vous reposer une heure, une minute, une seconde?

— Je me sens capable de tout, monsieur le maréchal, pour le service du roi et le vôtre.

— Alors, partez à l'instant même, descendez chez madame de Maintenon, dites-lui de ma part ce que vous ve-

nez de voir, et annoncez-lui le courrier qui en apportera la relation officielle. Si elle veut vous conduire chez le roi, laissez-vous faire.

D'Harmental comprit l'importance de la mission dont on le chargeait, et, tout poudreux, tout sanglant, sans débouter, il sauta sur un cheval frais et gagna la première poste ; douze heures après, il était à Versailles.

Villars avait prévu ce qui devait arriver. Aux premiers mots qui sortirent de la bouche du chevalier, madame de Maintenon le prit par la main et le conduisit chez le roi. Le roi travaillait avec Voisin dans sa chambre, contre l'habitude, car il était un peu malade. Madame de Maintenon ouvrit la porte, poussa le chevalier d'Harmental aux pieds du roi, et levant les deux mains au ciel :

— Sire, dit-elle, remerciez Dieu ; car, Votre Majesté le sait, nous ne sommes rien par nous-mêmes, et c'est de Dieu que nous vient toute grâce.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? parlez ! dit vivement Louis XIV, étonné de voir à ses pieds ce jeune homme qu'il ne connaissait pas.

— Sire, répondit le chevalier, le camp de Denain est pris ; le comte d'Albemarle est prisonnier, le prince Eugène est en fuite ; le maréchal de Villars met sa victoire aux pieds de Votre Majesté.

Malgré la puissance qu'il avait sur lui-même, Louis XIV pâlit ; il sentit que les jambes lui manquaient, et il s'appuya à la table pour ne pas tomber sur son fauteuil.

— Qu'avez-vous, sire ? s'écria madame de Maintenon en allant à lui.

— J'ai, madame, que je vous dois tout, dit Louis XIV : vous sauvez le roi, et vos amis sauvent le royaume.

Madame de Maintenon s'inclina et baisa respectueusement la main du roi.

Alors Louis XIV, encore tout pâle et tout ému, passa derrière le grand rideau qui fermait le salon où était son lit, et l'on entendit la prière d'actions de grâces qu'il adressait à demi-voix au Seigneur ; puis, au bout d'un instant, il reparut calme et grave, comme si rien n'était arrivé.

— Et maintenant, monsieur, racontez-moi la chose dans tous ses détails.

Alors d'Harmental fit le récit de cette merveilleuse bataille, qui venait, comme par miracle, de sauver la monarchie. Puis, lorsqu'il eut fini :

— Et de vous, monsieur, dit Louis XIV, vous ne m'en dites rien ? Cependant, si j'en juge par le sang et la boue qui couvrent encore vos habits, vous n'êtes point resté en arrière.

— Sire, j'ai fait de mon mieux, dit d'Harmental en s'inclinant ; mais s'il y a réellement quelque chose à dire de moi, je laisse, avec la permission de Votre Majesté, ce soin à monsieur le maréchal de Villars.

— C'est bien, jeune homme, et s'il vous oublie, par hasard, nous nous souviendrons, nous. Vous devez être fatigué, allez vous reposer ; je suis content de vous.

D'Harmental se retira tout joyeux. Madame de Maintenon le reconduisit jusqu'à la porte. D'Harmental lui baisa la main encore une fois, et se hâta de profiter de la permission royale qui lui était donnée, il y avait vingt-quatre heures qu'il n'avait ni bu, ni mangé, ni dormi.

A son réveil, on lui remit un paquet que l'on avait apporté pour lui du ministère de la guerre. C'était son brevet de colonel.

Deux mois après, la paix fut faite. L'Espagne y laissa la moitié de sa monarchie, mais la France resta intacte.

Trois ans après, Louis XIV mourut.

Deux partis bien distincts, bien irréconciliables surtout, étaient en présence au moment de cette mort : celui des bâtards, incarné dans monsieur le duc du Maine, et celui des princes légitimes, représenté par monsieur le duc d'Orléans.

Si monsieur le duc du Maine avait eu la persistance, la volonté, le courage de sa femme, Louise-Bénédicté de Condé, peut-être, appuyé comme il l'était par le testament royal, eût-il triomphé ; mais il eût fallu se défendre au grand jour, comme on était attaqué, et le duc du Maine, faible de cœur et d'esprit, dangereux à force d'être lâche, n'était bon qu'aux choses qui se passaient par-dessous terre. Il fut menacé de face, et dès lors ses artifices sans nombre, ses faussetés exquises, ses mar-

ches ténébreuses et profondes lui devinrent inutiles. En un jour, et presque sans combat, il fut précipité de ce faite où l'avait porté l'aveugle amour du vieux roi. La chute fut lourde et surtout honteuse ; il se retira mutilé, abandonnant la régence à son rival, et ne conservant de toutes les faveurs accumulées sur lui que la surintendance de l'éducation royale, la maîtrise de l'artillerie et le pas sur les dues et pairs.

L'arrêt que venait de rendre le parlement frappait la vieille cour et tout ce qui lui était attaché. Le père Letellier alla au-devant de son exil, madame de Maintenon se réfugia à Saint-Cyr, et monsieur le duc du Maine s'enferma dans la belle villa de Sceaux pour continuer sa traduction de Lucrèce.

Le chevalier d'Harmental avait assisté en spectateur intéressé, il est vrai, mais en spectateur passif, à toutes ces intrigues, attendant toujours qu'elles revêissent un caractère qui lui permit d'y prendre part. S'il y avait eu lutte franche et armée, il se fut rangé du côté où la reconnaissance l'appelait. Trop jeune et trop chaste encore, si on peut le dire en matière politique, pour tourner avec le vent de la fortune, il resta respectueux à la mémoire de l'ancien roi et aux ruines de la vieille cour. Son absence du Palais-Royal, autour duquel gravitait à cette heure tout ce qui voulait reprendre une place dans le ciel politique, fut interprétée à opposition, et, un matin, comme il avait reçu le brevet qui lui accordait un régiment, il reçut l'arrêté qui le lui enlevait.

D'Harmental avait l'ambition de son âge : la seule carrière ouverte à un gentilhomme de cette époque était la carrière des armes ; son début y avait été brillant, et le coup qui brisait à vingt-cinq ans toutes ses espérances d'avenir lui fut profondément douloureux. Il courut chez monsieur de Villars, dans lequel il avait trouvé autrefois un protecteur si ardent. Le maréchal le reçut avec la froideur d'un homme qui ne serait pas fâché, non seulement d'oublier le passé, mais de voir le passé oublié. Aussi, d'Harmental comprit que le vieux courtisan était en train de changer de peau, et il se retira discrètement.

Quoique cet âge fût essentiellement celui de l'égoïsme, la première épreuve qu'en faisait le chevalier lui fut amère ; mais il était dans cette heureuse période de la vie où il est rare que les douteurs de l'ambition trompée soient profondes et durables ; l'ambition est la passion de ceux qui n'en ont pas d'autres, et le chevalier avait encore toutes celles que l'on a à vingt-cinq ans.

D'ailleurs, l'esprit du temps n'était point tourné encore à la mélancolie. C'est un sentiment tout moderne, né du bouleversement des fortunes et de l'impuissance des hommes. Au dix-huitième siècle, il était rare que l'on rêvât aux choses abstraites, et que l'on aspirât à l'inconnu ; on allait droit aux plaisirs, à la gloire ou à la fortune, et pourvu qu'on fût beau, brave ou intrigant, tout le monde pouvait arriver là. C'était encore l'époque où l'on n'était pas humilié de son bonheur. Aujourd'hui, l'esprit domine de trop haut la matière pour que l'on ose avouer que l'on est heureux.

Au reste, il faut l'avouer, le vent soufflait à la joie, et la France semblait voguer, toutes voiles dehors, à la recherche de quelqu'une de ces îles enchantées comme on en trouve sur la carte dorée des Mille et une Nuits. Après ce long et triste hiver de la vieillesse de Louis XIV, apparaissait tout à coup le printemps joyeux et brillant d'une jeune royauté : chacun s'épanouissait à ce nouveau soleil, radieux et bienfaisant, et s'en allait bourdonnant et insoucieux, comme font les papillons et les abeilles aux premiers jours de la belle saison. Le plaisir, absent et proscrit pendant plus de trente ans, était de retour ; on l'accueillait comme un ami qu'on n'espérait plus revoir ; on courait à lui de tous côtés, franchement, les bras et le cœur ouverts, et, de peur sans doute qu'il ne s'échappât de nouveau, on mettait à profit tous les instans. Le chevalier d'Harmental avait gardé sa tristesse huit jours ; puis il s'était mêlé à la foule, puis il avait été entraîné par le tourbillon, et ce tourbillon l'avait jeté aux pieds d'une jolie femme.

Trois mois il avait été l'homme le plus heureux du monde ; pendant trois mois il avait oublié Saint-Cyr, les Tuileries, le Palais-Royal ; il ne savait plus s'il y avait une madame de Maintenon, un roi, un régent ; il savait

qu'il fait bon vivre quand on est aimé, et il ne voyait pas pourquoi il ne vivrait pas et il n'aimerait pas toujours.

Il en était là de son rêve lorsque, ainsi que nous l'avons dit, soupant avec son ami le baron de Valf dans une honorable maison de la rue Saint-Honoré, il avait été tout à coup brutalement réveillé par Lafare. Les amoureux ont, en général, le reveil mauvais, et l'on a vu que, sous ce rapport, d'Harmental n'était pas plus endurant que les autres. C'était, au reste, d'autant plus pardonnable au chevalier qu'il croyait aimer véritablement, et que, dans sa bonne foi toute juvénile, il pensait que rien ne pourrait reprendre dans son cœur la place de cet amour ; c'était un reste de préjugé provincial qu'il avait apporté des environs de Nevers. Aussi, comme nous l'avons vu, la lettre si étrange, mais du moins si franche, de madame d'Averne, au lieu de lui inspirer l'admiration qu'elle méritait à cette folle époque, l'avait tout d'abord accablé. C'est le propre de chaque douleur qui nous arrive de réveiller toutes les douleurs passées, que l'on croyait disparues et qui n'étaient qu'endormies. L'âme a ses cicatrices comme le corps, et elles ne se ferment jamais si bien qu'une blessure nouvelle ne les puisse rouvrir. D'Harmental se retrouva ambitieux : la perte de sa maîtresse lui avait rappelé la perte de son régiment.

Aussi ne fallait-il rien moins que la seconde lettre, si inattendue et si mystérieuse, pour faire quelque diversion à la douleur du chevalier. Un amoureux de nos jours l'eût jetée avec dédain loin de lui, et se serait mépris lui-même, s'il n'avait pas creusé sa douleur de manière à s'en faire, pour huit jours au moins, une pâle et poétique mélancolie ; mais un amoureux de la régence était bien autrement accommodant. Le suicide n'était pas encore découvert, et l'on ne se noyait alors, quand d'aventure on tombait à l'eau, que si l'on ne trouvait pas sous sa main la moindre petite paille où se retenir.

D'Harmental n'affecta donc pas la fatuité de la tristesse : il décida, en soupirant, il est vrai, qu'il irait au bal de l'Opéra ; et, pour un amant trahi d'une manière, si imprévue et si cruelle, c'était déjà beaucoup.

Mais, il faut le dire à la honte de notre pauvre espèce, ce qui le porta surtout à cette philosophique détermination, c'est que la seconde lettre, celle où on lui promettait de si grandes merveilles, était d'une écriture de femme.

IV

LA CHAUVÉ-SOURIS

Les bals de l'Opéra étaient alors dans toute leur fleur. C'était une invention contemporaine du chevalier de Bouillon, à qui il n'avait fallu rien moins que le service qu'il venait de rendre ainsi à la société dissipée de ce temps-là pour se faire pardonner le titre de prince d'Auvergne, qu'il avait pris on ne savait trop pourquoi. C'était donc lui qui avait inventé ce double plancher qui met le parterre au niveau du théâtre, et le régent, juste appréciateur de toute belle invention, lui avait accordé, pour le récompenser de celle-là, une pension de six mille livres. C'était quatre fois ce que le grand roi donnait à Corneille.

Cette belle salle, à l'architecture riche et grave, que le cardinal de Richelieu avait inaugurée par sa *Mirame*, où Lulli et Quinault avaient fait représenter leurs pastorales, et où Molière avait joué lui-même ses principaux chefs-d'œuvre, était donc ce soir-là le rendez-vous de tout ce que la cour avait de noble, de riche et d'élégant. D'Harmental, par un sentiment de dépit bien naturel dans

sa situation, avait eu né un soin plus grand que d'habitude encore à sa toilette. Aussi arriva-t-il comme la salle était déjà pleine. Il en résulta qu'un instant il eut la crainte que le masque au ruban violet ne pût le rejoindre, attendu que le grand inconnu avait eu la négligence de ne point lui assigner un lieu de rendez-vous. Il se félicita alors d'être venu à visage découvert, résoluton qui, pour le dire en passant annonçait de sa part une grande sécurité dans la discrétion de ses adversaires, dont un mot l'eût envoyé devant le parlement ou tout au moins à la Bastille ; mais telle était la confiance que les gentilshommes avaient réciproquement à cette époque dans leur loyauté, qu'après avoir passé le matin son épée à travers le corps de l'un des favoris du régent, le chevalier venait, sans hésitation aucune, chercher aventure au Palais-Royal.

La première personne qu'il aperçut fut le jeune duc de Richelieu, que son nom, ses aventures, son élégance, et peut-être ses indiscrétions, commençaient à mettre si fort à la mode. On assurait que deux princesses du sang se disputaient alors son amour, et qui n'empêchait pas mesdames de Nesle et de Polignac de se battre au pistolet pour lui, et madame de Sabran, madame de Villars, madame de Mouchy et madame de Tencin de se partager son cœur.

Il venait de rejoindre le marquis de Canillac, un des rroués du régent, qu'à cause de l'apparence rigide qu'il affectait, Son Altesse appelait son Mentor. Richelieu commençait à raconter à Canillac une histoire tout haut et avec de grands éclats. Le chevalier connaissait le duc, mais pas assez pour arriver au milieu d'une conversation entamée ; ce n'était d'ailleurs pas lui qu'il cherchait : aussi allait-il passer outre, lorsque le duc l'arrêta par la basque de son habit.

— Pardieu ! dit-il, mon cher chevalier, vous n'êtes pas de trop ; je raconte à Canillac une bonne aventure qui peut lui servir, à lui, comme lieutenant nocturne de monsieur le régent, et à vous, comme exposé au même danger que j'ai couru. L'histoire date d'aujourd'hui : c'est un mérite de plus, car je n'ai encore eu le temps de la raconter qu'à vingt personnes, de sorte qu'elle est à peine connue. Répandez-la : vous me ferez plaisir et à monsieur le régent aussi.

D'Harmental fronça le sourcil, Richelieu prenait mal son temps ; en ce moment le chevalier de Ravanne passa poursuivant un masque.

— Ravanne ! cria Richelieu, Ravanne !

— Je n'ai pas le loisir, répondit le chevalier.

— Savez-vous où est Lafare ?

— Il a la migraine.

— Et Fargy ?

— Il s'est donné une entorse.

Et Ravanne se perdit dans la foule, après avoir échangé avec son adversaire du matin le salut le plus amical.

— Eh bien ! et l'histoire ? demanda Canillac.

— Nous y voici. Imaginez-vous qu'il y a six ou sept mois, à ma sortie de la Bastille, où m'avait envoyé mon duel avec Gacé, trois ou quatre jours peut-être après avoir reparu dans le monde, Rafé me remet un charmant petit billet de madame de Parabère, par lequel je suis invité à passer le soir même chez elle. Vous comprenez, chevalier, ce n'est pas au moment où l'on sort de la Bastille que l'on méprise un rendez-vous donné par la maîtresse de celui qui en tient les clefs. Aussi ne faut-il pas demander si je fus exact. A l'heure dite, j'arrive. Devinez qui je trouve assis à côté d'elle sur un sofa ? Je vous le donne en cent !

— Son mari ? dit Canillac.

— Non, point ; Son Altesse Royale elle-même. Je fus d'autant plus étonné qu'on m'avait fait entrer comme si la dame était seule. Néanmoins, comme vous le comprenez bien, chevalier, je ne me laissai point étourdir ; je pris un air composé, naïf et modeste, un air comme le tien, Canillac, et je saluai la marquise avec une apparence de si profond respect, que le régent éclata de rire. Comme je ne m'attendais pas à cette explosion je fus, je l'avoue, un peu déconcerté. Je pris une chaise pour m'asseoir, mais le régent me fit signe de prendre place sur le sofa, de l'autre côté de la marquise : j'obéis.

— Mon cher duc, me dit-il, nous vous avons écrit pour une affaire fort sérieuse. Voilà cette pauvre marquise qui, toute séparée qu'elle est depuis deux ans de son mari, se trouve enceinte.

La marquise fit ce qu'elle put pour rougir ; mais sentant qu'elle ne pouvait en venir à bout, elle se couvrit la figure avec son éventail.

— Au premier mot qu'elle m'a dit de sa position, continua le régent, j'ai fait venir d'Argenson, et je lui de mandai de qui l'enfant pouvait être.

— Oh ! monsieur, épargnez-moi, dit la marquise.

— Allons, mon petit corbeau, reprit le régent, cela va être fini. Un peu de patience. Savez-vous ce que d'Argenson me répondit, mon cher duc ?

— Non, dis-je, assez embarrassé de ma personne.

— Il me répondit que c'était de moi ou de vous.

— C'est une atroce calomnie ! m'écriai-je.

— Ne vous enfermez pas, duc, la marquise a tout avoué.

— Alors, repris-je, si la marquise a tout avoué, je ne vois pas ce qui me reste à vous dire.

— Aussi, continua le régent, je ne vous demande pas pour que vous me donniez des renseignements plus détaillés, mais afin que, comme complices du même crime, nous nous tirions d'affaire l'un par l'autre.

— Et qu'avez-vous à craindre, monseigneur ? demandai-je. Quant à moi, je sais que, protégé par le nom de Votre Altesse, je puis tout braver.

— Ce que nous avons à craindre, mon cher ? les criailleries de Parabère, qui voudra que je le fasse duc.

— Eh bien ! mais si nous le faisons père ? répondis-je.

— Justement, s'écria le régent, voilà notre affaire, et vous avez eu la même idée que la marquise.

— Pardieu, madame, répondis-je, c'est bien de l'honneur pour moi.

— Mais la difficulté, objecta madame de Parabère, c'est qu'il y a plus de deux ans que je n'ai même parlé au marquis, et que, comme il se pique de jalousie, de sévérité, que sais-je ! il a fait serment que si jamais je me trouvais dans la position où je me trouve, un bon procès le vengerait de moi.

— Vous comprenez, Richelieu, cela devient inquiétant, ajouta le régent.

— Peste ! je crois bien, monseigneur !

— J'ai bien quelques moyens coercitifs entre les mains, mais ces moyens ne vont pas jusqu'à forcer un mari de recevoir sa femme chez lui.

— Eh bien ! repris-je, si on le faisait venir chez sa femme ?

— Voilà la difficulté.

— Attendez donc, madame la marquise ; sans indiscretion, est-ce que monsieur de Parabère a toujours un faible pour le vin de Chambertin et de Romaneé ?

— J'en ai peur, dit la marquise.

— Alors, monseigneur, nous sommes sauvés ! J'invite monsieur le marquis à souper dans ma petite maison, avec une douzaine de mauvais sujets et de femmes charmantes ! vous y envoyez Dubois...

— Comment ! Dubois ? demanda le régent.

— Sans doute ; il faut bien quelqu'un qui nous conserve sa tête. Comme Dubois ne peut pas boire, et pour cause, il se chargera de faire boire le marquis ; et quand tout le monde sera sous la table, il le démêlera au milieu de nous tous, il en fera ce qu'il voudra. Le reste regarde la marquise.

— Quand je vous le disais, marquise, reprit le régent en frappant dans ses mains, que Richelieu était de bon conseil ! Tenez, duc, continua-t-il, vous devriez renoncer à rôder autour de certains palais, laisser la vieille tranquillement mourir à Saint-Cyr, le boiteux rimer ses vers à Sceaux, et vous rallier franchement à nous. Je vous donnerais dans mon cabinet la place de cette vieille cabochette de d'Uxelles, et les choses n'en iraient peut-être pas plus mal...

— Oui-da ! répondis-je, je le crois bien, mais la chose est impossible : j'ai d'autres visées.

— Mauvaise tête ! murmura le régent.

— Et monsieur de Parabère ? demanda le chevalier d'Harmental, curieux de connaître la fin de l'histoire.

— Monsieur de Parabère ! eh bien ! mais tout se passa

comme la chose avait été arrêtée. Il s'endormit chez moi et se réveilla chez sa femme. Vous comprenez qu'il a fait grand bruit, mais il n'y avait plus moyen de crier au scandale et d'interrompre un procès : sa voiture avait passé la nuit à la porte, et tous les domestiques l'avaient vu entrer et sortir, de sorte que nous attendîmes tranquillement, quoique avec une certaine impatience, de savoir à qui l'enfant ressemblerait, de monsieur de Parabère, du régent ou de moi. Enfin, la marquise est accouchée aujourd'hui à midi.

— Et à qui l'enfant ressemble-t-il ? demanda Canillac.

— A Noce ! répondit Richelieu en éclatant de rire. Est-ce que l'histoire n'est pas bonne, marquis ? Hein ! quel malheur que ce pauvre marquis de Parabère ait eu la sottise de mourir ayant le dénoûment ! Comme il eût été vengé du tour que nous lui avons joué !

— Chevalier, dit en ce moment à l'oreille de d'Harmental une voix douce et flûtée, tandis qu'une petite main se posait sur son bras, quand vous aurez lui avec monsieur de Richelieu, je réclame mon tour.

— Excusez, monsieur le duc, dit le chevalier, mais vous voyez qu'on m'enlève.

— Je vous laisse aller, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous raconterez mon histoire à cette charmante chauve-souris, en la chargeant de la redire à tous les oiseaux de nuit de sa connaissance.

— J'ai bien peur, répondit d'Harmental, de n'en avoir pas le temps.

— Oh ! alors, tant mieux pour vous, reprit le duc en lâchant le chevalier, qu'il avait retenu jusque-là par son habit, car vous aurez en ce cas quelque chose de mieux à dire.

Et il tourna sur ses talons pour prendre lui-même le bras d'un domino qui, en passant, venait de lui faire compliment sur son aventure.

Le chevalier d'Harmental jeta un coup d'œil rapide sur le masque qui venait de l'accoster, afin de s'assurer si c'était bien celui qui lui avait donné rendez-vous, et il reconnut sur son épaule gauche le ruban violet qui devait lui servir de signe de ralliement. Il s'empressa donc de s'éloigner de Canillac et de Richelieu, afin de n'être point interrompu dans sa conversation qui, selon toute probabilité, devait être pour lui de quelque intérêt.

L'inconnue, qui au son de sa voix avait trahi son sexe, était de moyenne stature, et, autant qu'on en pouvait juger à l'élasticité et à la souplesse de ses mouvements, paraissait être une jeune femme. Quant à sa taille, à sa tournure, à tout ce que l'œil observateur a tant intérêt à découvrir en pareil cas, il était inutile de s'en occuper, vu le peu de résultat que promettait cette étude. En effet, comme l'avait déjà indiqué monsieur de Richelieu, elle avait adopté de tous les costumes celui qui était le plus propre à dissimuler ou les grâces ou les défauts ; elle était vêtue en chauve-souris, costume fort en usage à cette époque, et d'autant plus commode qu'il était d'une simplicité parfaite, se composant simplement de la réunion de deux jupons noirs. La manière de les employer était à la portée de tout le monde : on serrait l'un, comme d'habitude, autour de sa ceinture ; on passait sa tête masquée par la fente de la poche de l'autre ; on rabattait le devant, dont on faisait deux ailes ; on relevait le derrière, dont on faisait deux cornes, et l'on avait la presque certitude de damner son interlocuteur, qui ne vous reconnaissait, empaqueté ainsi, que lorsqu'on y mettait une extrême bonne volonté.

Le chevalier fit toutes ces remarques en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour décrire un tel costume ; mais n'ayant aucune idée de la personne à laquelle il avait affaire, et croyant qu'il s'agissait tout bonnement de quelque intrigue amoureuse, il hésitait à lui adresser la parole, lorsque, tournant la tête de son côté :

— Chevalier, lui dit le masque sans prendre la peine de déguiser sa voix, dans la certitude sans doute que sa voix lui était inconnue, savez-vous bien que je vous ai une double reconnaissance d'être venu, surtout dans la situation d'esprit où vous êtes ? Il est malheureux que je ne puisse en conséquence attribuer une pareille exactitude qu'à la curiosité.

— Beau masque, reprit d'Harmental, ne m'avez-vous pas dit dans votre lettre que vous étiez un bon génie ? Or, si réellement vous participez d'une nature supérieure, le passé, le présent et l'avenir doivent vous être connus ; vous saviez donc que je viendrais, et, puisque vous le saviez, ma venue ne doit donc pas vous étonner.

— Hélas ! répondit l'inconnue, que l'on voit bien que vous êtes un faible mortel, et que vous avez le bonheur de ne vous être jamais élevé au-dessus de votre sphère ! autrement vous sauriez que si nous connaissons, comme vous le dites, le passé, le présent et l'avenir, cette science est muette en ce qui nous regarde, et ce sont les choses que nous désirons le plus qui restent plongées pour nous dans la plus grande obscurité.

— Diable ! répondit d'Harmental, savez-vous, monsieur le génie, que vous allez me rendre bien fat si vous continuez de ce ton-là ? Car, prenez-y garde, vous m'avez dit, ou à peu près, que vous aviez grand désir que je vinsse à votre rendez-vous.

— Je croyais ne rien vous apprendre de nouveau, chevalier, et il me semblait que ma lettre, sous le rapport du désir que j'avais de vous voir, ne devait vous laisser aucun doute.

— Ce désir, que je n'admets au reste que parce que vous l'avez et que je suis trop galant pour vous donner un démenti, ne vous a-t-il pas fait promettre dans cette lettre plus qu'il n'est en votre pouvoir de tenir ?

— Faites l'épreuve de ma science, elle vous donnera la mesure de mon pouvoir.

— Oh ! mon Dieu ! je me bornerai à la chose la plus simple : vous savez, dites-vous, le passé, le présent et l'avenir ; dites-moi ma bonne aventure.

— Rien de plus facile : donnez-moi votre main.

D'Harmental fit ce qu'on lui demandait.

— Sire chevalier, dit l'inconnue après un instant d'examen, je vois fort lisiblement écrits, par la direction de l'adducteur et par la disposition des fibres longitudinales de l'aponévrose palmaire, cinq mots dans lesquels est renfermée toute l'histoire de votre vie ; ces mots sont : *Courage, ambition, désappointement, amour et trahison*.

— Peste ! interrompit le chevalier, je ne savais pas que les génies étudiaient si à fond l'anatomie et fussent obligés de prendre leurs licences comme un bachelier de Salamanque !

— Les génies savent tout ce que les hommes savent, et bien d'autres choses encore, chevalier.

— Eh bien ! que veulent dire ces mots à la fois si sonores et si opposés, et que vous apprennent-ils de moi dans le passé, mon très savant génie ?

— Ils m'apprennent que c'est par votre *courage* seul que vous avez acquis le grade de colonel que vous occupiez dans l'armée de Flandre ; que ce grade avait éveillé votre *ambition* ; que cette *ambition* a été suivie d'un *désappointement*, et que vous avez cru vous consoler de ce *désappointement* par l'*amour* ; mais que l'*amour*, comme la fortune, étant sujet à la *trahison*, vous avez été trahi.

— Pas mal, dit le chevalier, et la sibylle de Cumès ne s'en serait pas mieux tirée. Un peu de vague, comme dans tous les horoscopes ; mais du reste, un grand fond de vérité. Passons au présent, beau masque.

— Le présent ! chevalier ! Parlons-en tout bas, car il sent terriblement la Bastille !

Le chevalier tressaillit malgré lui, car il croyait que nul, excepté les acteurs qui y avaient joué un rôle, ne pouvait connaître son aventure du matin.

— Il y a à cette heure, continua l'inconnue, deux braves gentilshommes couchés fort tristement dans leur lit, tandis que nous bavardons gaiement au bal ; et cela, parce que certain chevalier d'Harmental, grand écouteur aux portes, ne s'est pas souvenu d'un hémistiche de Virgile.

— Et quel est cet hémistiche ? demanda le chevalier de plus en plus étonné.

— *Facilis descensus Averni*, dit en riant la chauvesouris.

— Mon cher génie ! s'écria le chevalier en plongeant ses regards à travers les ouvertures du masque de l'inconnue, voici, permettez-moi de vous le dire, une citation tant soit peu masculine.

— Ne savez-vous pas que les génies sont des deux sexes ?

— Oui, mais je n'avais pas entendu dire qu'ils citaient si couramment l'*Énéide*.

— La citation n'est-elle pas juste ? Vous me parlez de la sibylle de Cumès, je vous réponds dans sa langue ; vous me demandez du positif, je vous en donne ; mais, vous autres mortels, vous n'êtes jamais satisfaits.

— Non, car j'avoue que cette science du passé et du présent m'inspire une terrible envie de connaître l'avenir.

— Il y a toujours deux avenir, dit le masque ; il y a l'avenir des cœurs faibles, et l'avenir des cœurs forts. Dieu a donné à l'homme le libre arbitre, afin qu'il pût choisir. Votre avenir dépend de vous.

— Encore faut-il les connaître, ces deux avenir, pour choisir le meilleur.

— Eh bien ! il y en a un qui vous attend quelque part, aux environs de Nevers, dans le fond d'une province, entre les lapins de votre garenne et les poules de votre basse-cour. Celui-là vous conduira droit au banc de marguillier de la paroisse. C'est d'une ambition facile, et il n'y a qu'à vous laisser faire pour l'atteindre : vous êtes sur la route.

— Et l'autre ? répliqua le chevalier, visiblement piqué que l'on pût supposer qu'en aucun cas un pareil avenir serait jamais le sien.

— L'autre, dit l'inconnue en appuyant son bras sur le bras du jeune gentilhomme, et en fixant sur lui ses yeux à travers son masque ; l'autre vous rejetera dans le bruit et dans la lumière ; l'autre fera de vous un des acteurs de la scène qui se joue dans le monde ; l'autre, que vous perdiez ou que vous gagniez, vous laissera du moins le renom d'un grand joueur.

— Si je perds, que perdrai-je ? demanda le chevalier.

— La vie probablement.

Le chevalier fit un geste de mépris.

— Et si je gagne ? ajouta-t-il.

— Que dites-vous du grade de mestre de camp, du titre de grand d'Espagne, et du cordon du Saint-Esprit ? Tout cela sans compter le bâton de maréchal en perspective.

— Je dis que le gain vaut l'enjeu, beau masque, et que si tu me donnes la preuve que tu peux tenir ce que tu promets, je suis homme à faire la partie.

— Cette preuve, répondit le masque, ne peut vous être donnée que par une autre que moi, chevalier, et si vous voulez l'acquérir, il faut me suivre.

— Oh ! oh ! dit d'Harmental, me serais-je trompé, et ne serais-tu qu'un génie de second ordre, un esprit subalterne, une puissance intermédiaire ? Diable ! voilà qui m'ôterait un peu de ma considération pour toi.

— Qu'importe, si je suis soumis à quelque grande enchanteresse, et si c'est elle qui m'envoie !

— Je te prévient que je ne traite rien par ambassadeur.

— Aussi ai-je mission de vous conduire près d'elle.

— Alors je la verrai ?

— Face à face, comme Moïse vit le Seigneur.

— Partons, en ce cas !

— Chevalier, vous allez vite en besogne ! Oubliez-vous qu'avant toute initiation il y a certaines cérémonies indispensables pour s'assurer de la discrétion des initiés ?

— Que faut-il faire ?

— Il faut vous laisser bander les yeux, vous laisser conduire où l'on voudra vous mener ; puis, arrivé à la porte du temple, faire le serment solennel que vous ne révéleriez rien à qui que ce soit des choses qu'on vous aura dites ou des personnes que vous aurez vues.

— Je suis prêt à jurer par le Styx, dit en riant d'Harmental.

— Non, chevalier, répondit le masque d'une voix grave ; jurez tout bonnement par l'honneur, on vous connaît, et cela suffira.

— Et ce serment fait, demanda le chevalier après un instant de silence et de réflexion, me sera-t-il permis de me retirer si les choses que l'on me proposera ne sont pas de celles que puisse accomplir un gentilhomme ?

— Vous n'aurez que votre conscience pour arbitre, et on ne vous demandera que votre parole pour gage.

— Je suis prêt, dit le chevalier.

— Allons donc, dit le masque.

Le chevalier s'apprêta à traverser la foule en ligne droite pour gagner la porte de la salle ; mais ayant aperçu Brancas, Broghe et Simiane qui se trouvaient sur sa route et qui l'eussent arrêté sans doute au passage, il fit un détour et prit une ligne courbe, laquelle cependant devait le conduire au même but.

— Que faites-vous ? demanda le masque.

— J'évite la rencontre de quelqu'un qui pourrait nous retarder.

— Tant mieux ! je commençais à craindre.

— Que craigniez-vous ? demanda d'Harmental.

— Je craignais, répondit en riant le masque, que votre empressement ne fût diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré.

— Pardieu ! dit d'Harmental, voilà la première fois, je crois, qu'on donne rendez-vous à un gentilhomme, au bal de l'Opéra, pour lui parler anatomie, littérature ancienne et mathématiques ! Je suis fâché de vous le dire, beau masque, mais vous êtes bien le génie le plus pédant que j'aie connu de ma vie.

La chauve-souris éclata de rire, mais ne répondit rien à cette boutade, dans laquelle éclatait le dépit du chevalier de ne pouvoir reconnaître une personne qui paraissait cependant si bien au fait de ses propres aventures ; mais comme ce dépit ne faisait qu'ajouter à sa curiosité, au bout d'un instant, tous deux, étant descendus d'une hâte pareille, se trouvèrent dans le vestibule.

— Quel chemin prenons-nous ? dit le chevalier ; nous en allons-nous par dessous terre ou dans un char attelé de deux griffons ?

— Si vous le permettez, chevalier, nous nous en irons tout bonnement dans une voiture. Au fond, et quoique vous ayez paru en douter plus d'une fois, je suis femme et j'ai peur des ténèbres.

— Permettez-moi, en ce cas, de faire avancer mon carrosse, dit le chevalier.

— Non pas, j'ai le mien, s'il vous plaît, répondit le masque.

— Appelez-le donc alors.

— Avec votre permission, chevalier, nous ne serons pas plus fiers que Mahomet à l'endroit de la montagne ; et comme mon carrosse ne peut pas venir à nous, nous irons à mon carrosse.

A ces mots, la chauve-souris entraîna le chevalier dans la rue Saint-Honoré. Une voiture sans armoiries, attelée de deux chevaux de couleur sombre, attendait au coin de la petite rue Pierre-Lescot. Le cocher était sur son siège, enveloppé d'une grande houppelande qui lui cachait tout le bas de la figure, tandis qu'un large chapeau à trois cornes couvrait son front et ses yeux. Un valet de pied tenait d'une main une portière ouverte, et de l'autre se masquait le visage avec son mouchoir.

— Montez, dit le masque au chevalier.

D'Harmental hésita un instant ; ces deux domestiques inconnus sans livrée, qui paraissaient aussi désireux que leur maîtresse de conserver leur incognito ; cette voiture sans aucun chiffre, sans aucun blason, l'endroit obscur où elle était retirée, l'heure avancée de la nuit, tout inspirait au chevalier un sentiment de défiance très naturel ; mais bientôt, réfléchissant qu'il donnait le bras à une femme et qu'il avait une épée au côté, il monta hardiment dans le carrosse. La chauve-souris s'assit près de lui, et le valet de pied referma la portière avec un ressort qui tourna deux fois à la manière d'une clef.

— Eh bien ! ne partons-nous pas ? demanda le chevalier en voyant que la voiture restait immobile.

— Il nous reste une petite précaution à prendre, répondit le masque en tirant un mouchoir de soie de sa poche.

— Ah ! oui, c'est vrai, dit d'Harmental, je l'avais oublié ; je me livre à vous en toute confiance ; faites. Et il avança sa tête.

L'inconnue lui banda les yeux, puis, l'opération terminée :

— Chevalier, dit-elle, vous me donnez votre parole de ne point écarter ce bandeau avant que vous ayez reçu la permission de l'enlever tout à fait ?

— Je vous la donne.

— C'est bien.

Alors, soulevant la glace de devant :

— Ou vous savez, monsieur le comte, dit l'inconnue en s'adressant au cocher.

Et la voiture partit au galop.

L'ANSENAL

Autant la conversation avait été animée au bal, autant le silence fut absolu pendant la route. Cette aventure, qui s'était présentée d'abord sous les apparences d'une aventure amoureuse, avait bientôt revêtu une allure plus grave et tournait visiblement à la machination politique. Si ce nouvel aspect n'effrayait pas le chevalier, il lui donnait du moins matière à réfléchir, et ces réflexions étaient d'autant plus profondes que plus d'une fois il avait rêvé à ce qu'il aurait à faire s'il se trouvait dans une situation pareille à celle où probablement il allait se trouver.

Il y a dans la vie de tout homme un instant qui décide de tout son avenir. Ce moment, si important qu'il soit, est rarement préparé par le calcul et dirigé par la volonté : c'est presque toujours le hasard qui prend l'homme, comme le vent fait d'une feuille, et qui le jette dans quelque voie nouvelle et inconnue, où, une fois entré, il est contraint d'obéir à une force supérieure, et où tout en croyant suivre son libre arbitre, il est l'esclave des circonstances ou le jouet des événements.

Il en avait été ainsi du chevalier ; nous avons vu par quelle porte il était entré à Versailles, et comment, à défaut de la sympathie, l'intérêt et même la reconnaissance avaient dû l'attacher au parti de la vieille cour. D'Harmental, en conséquence, n'avait pas calculé le bien ou le mal qu'avait fait à la France madame de Maintenon ; il n'avait pas discuté le droit ou le pouvoir qu'avait Louis XIV de légitimer ses bâtards ; il n'avait pas pesé dans la balance de la généalogie monsieur le duc du Maine et monsieur le duc d'Orléans ; il avait compris d'instinct qu'il devait dévouer sa vie à ceux qui l'avaient fait d'obscure glorieuse ; et lorsque était mort ce vieux roi, lorsqu'il avait su que ses dernières volontés étaient que monsieur le duc du Maine eût la régence, lorsqu'il avait vu ses dernières volontés brisées par le parlement, il avait regardé comme une usurpation l'avènement au pouvoir de monsieur le duc d'Orléans, et dans la certitude d'une réaction armée contre ce pouvoir, il avait cherché des yeux par toute la France où se déployait le drapeau sous lequel sa conscience lui disait qu'il devait se ranger. Mais, à son grand étonnement, rien n'était arrivé de ce qu'il attendait ; l'Espagne, si intéressée à voir à la tête du gouvernement de la France une volonté amie, n'avait pas même protesté ; monsieur du Maine, fatigué d'une lutte qui cependant n'avait duré qu'un jour, était rentré dans l'ombre d'où il semblait n'être sorti que malgré lui ; monsieur de Toulouse, doux, hon, paisible, et presque honteux des faveurs dont lui et son frère avaient été accablés, ne laissait pas même soupçonner qu'il pût jamais se faire chef de parti ; le maréchal de Villeroy faisait une opposition pauvre et taquine, dans laquelle il n'y avait ni plan ni calcul ; Villars n'allait à personne, mais attendait évidemment que l'on vint à lui ; d'Uxelles était rallié et avait accepté la présidence des affaires étrangères ; les ducs et pairs prenaient patience et caressaient le régent dans l'espoir qu'il finirait, comme il l'avait promis, par ôter aux ducs du Maine et de Toulouse le pas que Louis XIV leur avait donné sur eux ; enfin, il y avait malaise, mécontentement, opposition même au gouvernement du duc d'Orléans, mais tout cela était impalpable, invisible, disséminé. Nulle part un noyau où s'agglomérer, nulle part une volonté à qui inféoder la sienne ; partout du bruit,

de la gaité partout ; du taite aux profondeurs de la société, le plaisir tenant lieu du bonheur ; voilà ce qu'avait vu d'Harmental, voilà ce qui avait fait rentrer au fourneau son épée à moitié tirée. Il avait cru qu'il était seul à avoir vu une autre issue aux choses, et il était resté convaincu que cette issue n'avait jamais existé que dans son imagination, puisque les plus intéressés au résultat qu'il avait rêvé paraissaient regarder ce résultat comme tellement impossible, qu'ils ne tentaient rien pour y arriver.

Mais du moment où il s'était trompé, du moment où,

ver le temps long ; il était même si profondément plongé dans ses réflexions qu'il aurait pu ne pas lui laisser les yeux, et qu'il n'en aurait pas moins ignoré par quels rues on le faisait passer. Enfin, il sentit grincer les roues comme lorsqu'une voiture passe sous une voûte ; il entendit grincer une grue qui s'ouvrait pour lui. Ce noir entrée et qui se referma derrière lui, et presque aussitôt le carrosse, ayant décrit un cercle, s'arrêta.

— Chevalier, lui dit son valet, si vous craignez de vous engager plus avant, il est encore temps, et vous



Madame la duchesse du Maine ! s'écria d'Harmental.

sur cette surface riante, se préparait quelque chose de sombre, du moment où cette insouciance n'était qu'un voile pour cacher les ambitions en travail, c'était autre chose, et ses espérances, qu'il avait crues mortes et qui n'étaient qu'assoupies, murmuraient en se réveillant des promesses plus séduisantes que jamais. Ces offres qu'on lui venait de faire, tout exagérées qu'elles étaient, cet avenir qu'on venait de lui promettre, si improbable qu'il fût, avaient exalté son imagination. Or, à vingt-six ans, l'imagination est une étrange enchantresse ; c'est l'architecte des palais aériens, c'est la fée aux rêves d'or, c'est la reine du royaume sans bornes, et pour peu qu'elle appuie les calculs les plus gigantesques sur le plus frêle roseau, elle les voit déjà réalisés comme s'ils avaient pour base l'axe inébranlable de la terre.

Aussi, quoique la voiture roulât déjà depuis près d'une demi-heure, le chevalier n'avait-il point pensé à trou-

pouvez retourner en arrière ; si, au contraire, vous n'avez pas changé de résolution, venez.

Pour toute réponse, d'Harmental tendit la main. Le valet de pied ouvrit la portière ; l'inconnu descendit d'abord, puis aida le chevalier à descendre ; bientôt ses pieds rencontrèrent des marches, il monta les six de red'un perron, et toujours les yeux bandés, toujours conduit par la dame masquée, il traversa un vestibule, suivit un corridor, entra dans une chambre. Alors il entendit la voiture qui partait de nouveau.

— Nous voici arrivés, dit l'inconnu ; vous rappelez bien nos conditions, chevalier ? Vous êtes libre d'accepter ou de ne point accepter un rôle dans la pièce qui va se jouer à cette heure ; mais, en cas de refus de votre part, vous prononcez sur l'honneur de ne dire à qui que ce soit un seul mot des personnes que vous allez voir et des choses que vous allez entendre.

— Je le jure sur l'honneur ! répondit le chevalier.

— Alors, asseyez-vous, attendez dans cette chambre et n'ôtez votre bandeau que lorsque vous entendrez sonner deux heures. Soyez tranquille, vous n'avez plus longtemps à attendre.

A ces mots, la conductrice du chevalier s'éloigna de lui ; une porte s'ouvrit et se referma. Presque aussitôt deux heures sonnèrent, et le chevalier arracha son bandeau.

Il était seul dans le plus merveilleux boudoir qu'il fût possible d'imaginer ; c'était une petite pièce octogone, toute tendue d'un lampas lilas et argent, avec des meubles et des portières de tapisserie ; les tables et les étagères étaient du plus délicieux travail de Boule, et toutes chargées de magnifiques chinoïseries ; le plancher était couvert d'un tapis de Perse, et le plafond peint par Watteau, qui commençait à être le peintre à la mode. A cette vue, le chevalier eut peine à croire qu'on l'avait appelé pour une chose grave, et il en revint presque à ses premières idées.

En ce moment une porte perdue dans la tapisserie s'ouvrit, et d'Harmental vit paraître une femme que, dans la préoccupation fantastique de son esprit, il aurait pu prendre pour une fée, tant sa taille était mince, svelte et petite ; elle était vêtue d'une charmante robe de pékin gris-perle, toute parsemée de bouquets si délicieusement brodés qu'à trois pas de distance, on les aurait pris pour des fleurs naturelles ; les volans, les engageantes et les fontanges étaient en point d'Angleterre ; les nœuds étaient en perles, avec des agrates en diamans.

Quant au visage, il était couvert d'un demi-masque de velours noir, duquel pendait une barbe de dentelle de même couleur.

D'Harmental s'inclina, car il y avait quelque chose de royal dans la marche et dans la tournure de cette femme, dont il comprit alors que la première n'était que l'envoyée.

— Madame, lui dit-il, ai-je réellement, comme je commence à le croire, quitté la terre des hommes pour le monde des génies, et êtes-vous la puissante fée à laquelle appartient ce beau palais ?

— Hélas ! chevalier, répondit la dame masquée d'une voix douce, et cependant arrêtée et positive, je suis non point une fée puissante, mais bien au contraire une pauvre princesse persécutée par un méchant enchanteur qui m'a enlevé ma couronne et qui opprime cruellement mon royaume. Aussi, comme vous le voyez, je vais cherchant partout un brave chevalier qui me délivre, et le bruit de votre renommée a fait que je me suis adressée à vous.

— Si l'on ne faut que ma vie pour vous rendre votre puissance passée, madame, reprit d'Harmental, dites un mot, et je suis prêt à la risquer avec joie. Quel est cet enchanteur qu'il faut combattre ? Quel est ce géant qu'il faut pourfendre ? Puisque vous m'avez choisi entre tous, je serai digne de l'honneur que vous m'avez fait. De ce moment, je vous engage ma parole, cet engagement dût-il me perdre.

— Dans tous les cas, chevalier, vous vous perdrez en bonne compagnie, dit la dame inconnue en dénouant les cordons de son masque et en se découvrant le visage ; car vous vous perdrez avec le fils de Louis XIV et la petite fille du grand Condé.

— Madame la duchesse du Maine ! s'écria d'Harmental en mettant un genou en terre. Que Votre Altesse me pardonne si, ne la connaissant pas, j'ai pu dire quelque chose qui ne soit pas en harmonie avec le profond respect que j'ai pour elle.

— Vous n'avez dit que des choses dont je dois être fière et reconnaissante, chevalier ; mais peut-être vous repentez-vous de les avoir dites. En ce cas, vous êtes le maître et pouvez reprendre votre parole.

— Dieu me garde, madame, qui ayant eu le honneur d'engager ma vie au service d'une si grande et si noble princesse que vous êtes, je sois assez malheureux pour me priver moi-même du plus grand honneur que j'aie jamais osé espérer ! Non, madame, prenez au sérieux, au contraire, je vous en supplie, ce que je vous ai offert tout à l'heure en tant, c'est-à-dire mon bras, mon épée et ma vie.

— Allons, chevalier, dit la duchesse du Maine avec ce sourire qui la rendait si puissante sur tout ce qui l'entourait, je vois que le baron de Valf ne m'avait point trompée sur votre compte, et que vous êtes tel qu'il vous avait annoncé. Venez, que je vous présente à nos amis.

La duchesse du Maine marcha la première, d'Harmental la suivit, encore tout étourdi de ce qui venait de se passer, mais bien résolu, moitié par orgueil, moitié par conviction, à ne pas faire un pas en arrière.

La sortie donnait dans le même corridor par lequel sa première conductrice l'avait introduit. Madame du Maine et le chevalier y firent quelques pas ensemble, puis la duchesse ouvrit la porte d'un salon où les attendaient quatre nouveaux personnages : c'étaient le cardinal de Polignac, le marquis de Pompadour, monsieur de Malezieux et l'abbé Brigaud.

Le cardinal de Polignac passait pour être l'amant de madame du Maine. C'était un beau prélat de quarante à quarante-cinq ans, toujours mis avec une recherche parfaite, à la voix onctueuse par habitude, à la figure glacée, au cœur limide ; dévoré d'ambition, éternellement combattu par la faiblesse de son caractère, qui le laissait en arrière chaque fois qu'il aurait fallu marcher en avant ; au reste, de haute maison comme son nom l'indiquait, très savant pour un cardinal et très lettré pour un grand seigneur.

Monsieur de Pompadour était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, qui avait été menin du grand dauphin, fils de Louis XIV, et qui avait pris la un si grand amour et une si tendre vénération pour toute la famille du grand roi, que, ne pouvant voir sans une profonde douleur le régent sur le point de déclarer la guerre à Philippe V, il s'était jeté corps et âme dans le parti de monsieur le duc du Maine. Au surplus, fier et désintéressé, il avait donné un exemple de foyauté fort rare à cette époque, en renvoyant au régent le brevet de ses pensions et de celle de sa femme, et en refusant successivement pour lui et pour le marquis de Courcillon, son gendre, toutes les places qui leur avaient été offertes.

Monsieur de Malezieux était un homme de soixante à soixante-cinq ans. Chancelier de Dombes et seigneur de Châtenay, il devait ce double titre à la reconnaissance de monsieur le duc du Maine, dont il avait soigné l'éducation. Poète, musicien, auteur de petites comédies qu'il jouait lui-même avec infiniment d'esprit, ne pour la vie paresseuse et intellectuelle, toujours préoccupé du plaisir de tous et du bonheur particulier de madame du Maine, pour laquelle son dévouement allait jusqu'à l'adoration, c'était le type du sybarite au dix-huitième siècle ; mais comme les sybarites aussi, qui, entraînés par l'aspect de la beauté, suivirent Cléopâtre à Actium et se firent tuer autour d'elle, il eût suivi sa chère Bénédicte à travers l'eau et le feu, et, sur un mot d'elle, sans hésitation, sans retard, et je dirai presque sans regret, se fût jeté du haut en bas des tours de Notre-Dame.

L'abbé Brigaud était fils d'un négociant de Lyon. Son père, qui avait de grands intérêts de commerce avec la cour d'Espagne, fut chargé de faire en l'air, et comme de son propre mouvement, des ouvertures à l'endroit du mariage du jeune Louis XV avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche. Si ces ouvertures eussent été mal reçues, les ministres de France les auraient désavouées, et tout était dit ; mais elles furent bien reçues, et les ministres de France y donnèrent leur assentiment. Le mariage eut lieu, et comme le petit Brigaud naquit vers le même temps que le grand dauphin, son père demanda pour récompense que le fils du roi fût le parrain de son fils, ce qui lui fut gracieusement accordé. De plus, le jeune Brigaud fut placé près du dauphin, où il connut le marquis de Pompadour, qui, comme nous l'avons dit, y était enfant d'honneur. En âge de prendre un parti, Brigaud se jeta dans les Pères de l'Oratoire et en sortit abbé. C'était un homme fin, adroit, ambitieux, mais à qui, comme cela arrive quelquefois aux plus grands génies, les occasions de faire fortune avaient manqué. Quelque temps avant l'époque où nous sommes arrivés, il avait rencontré le marquis de Pompadour, qui cherchait lui-même un homme d'esprit et d'intrigue qui pût être le secrétaire de madame du Maine. Il lui dit à quoi l'exposait

cette charge en un pareil moment. Brigaud pesa un instant les chances bonnes et mauvaises, et comme les bonnes lui parurent l'emporter, il accepta.

De ces quatre hommes, d'Harmental ne connaissait personnellement que le marquis de Pompadour, qu'il avait rencontré souvent chez monsieur de Courcillon, son gendre, lequel était quelque peu parent ou allié des d'Harmental.

Monsieur de Polignac, monsieur de Pompadour et monsieur de Malezieux causaient debout à une cheminée; l'abbé Brigaud était assis devant une table et y classait des papiers.

— Messieurs, dit la duchesse du Maine en entrant, voici le brave champion dont le baron de Valfé nous avait parlé et que nous avons amené votre chère Delaunay, monsieur de Malezieux. Si son nom et ses antécédens ne suffisent pas pour lui servir de parrain près de vous, je me fais personnellement sa répondante.

— Présenté ainsi par Votre Altesse, dit Malezieux, ce n'est plus seulement un compagnon que nous verrons en lui, mais un véritable chef que nous serons prêts à suivre partout où il voudra nous mener.

— Mon cher d'Harmental, dit le marquis de Pompadour en tendant la main au jeune homme, nous étions déjà presque parens; maintenant, nous voilà frères.

— Soyez le bien venu, monsieur, dit le cardinal de Polignac de ce ton onctueux qui lui était habituel, et qui contrastait si singulièrement avec la froideur de son visage.

L'abbé Brigaud leva la tête, la tourna vers le chevalier avec un mouvement de cou qui ressemblait à celui d'un serpent, et fixa sur d'Harmental deux petits yeux brillans comme ceux d'un lynx.

— Messieurs, dit d'Harmental après avoir répondu d'un signe à chacun d'eux, je suis bien neuf et bien nouveau parmi vous, bien ignorant surtout de ce qui se passe et de ce à quoi je puis vous être bon; mais si ma parole est engagée depuis quelques minutes seulement, mon dévouement à la cause qui nous réunit date de plusieurs années; je vous prie donc de m'accorder la confiance qu'a si généreusement réclamée pour moi Son Altesse Sérénissime. Tout ce que je demande ensuite, c'est une prompte occasion de vous prouver que j'en suis digne.

— A la bonne heure! s'écria la duchesse du Maine; vivent les gens d'épée pour aller droit au but! Non, monsieur d'Harmental, non, nous n'aurons pas de secrets pour vous, et l'occasion que vous demandez, et qui remettra chacun de nous à sa véritable place, ne se fera pas attendre, je l'espère.

— Pardon, madame la duchesse, interrompit le cardinal en chiffonnant avec inquiétude son rabat de dentelle mais, à la manière dont vous y allez, le chevalier pourrait croire qu'il s'agit d'une conspiration.

— Et de quoi s'agit-il donc, cardinal? demanda la duchesse du Maine avec impatience.

— Il s'agit, dit le cardinal, d'un conseil occulte, il est vrai, mais qui n'a rien de répréhensible, dans lequel nous cherchons les moyens de remédier aux malheurs de l'Etat et d'éclairer la France sur ses véritables intérêts, en lui rappelant les dernières volontés du roi Louis XIV.

— Tenez, cardinal, dit la duchesse en frappant du pied, vous me ferez mourir d'impatience avec toutes vos circonlocutions! Chevalier, continua-t-elle en se retournant vers d'Harmental, n'écoutez pas Son Eminence, qui, dans ce moment-ci sans doute, pense à son *Anti-Lucrèce*. S'il se fût agi d'un simple conseil, avec l'excellente tête de Son Eminence nous nous serions tirés d'affaire, et nous n'aurions pas eu besoin de vous. Il s'agit d'une belle et bonne conspiration contre le régent, conspiration dont est le roi d'Espagne, dont est le cardinal Alberoni, dont est monsieur le duc du Maine, dont je suis, dont est le marquis de Pompadour, dont est monsieur de Malezieux, dont est l'abbé Brigaud, dont est Valfé, dont vous êtes, dont est monsieur le cardinal lui-même, dont est le premier président, dont sera la moitié du parlement, et dont seront les trois quarts de la France! Voilà ce dont il s'agit, chevalier. Etes-vous content, cardinal? Est-ce clair, messieurs?

— Madame! murmura Malezieux en joignant les mains

devant elle avec plus de dévotion qu'il n'eût certes fait devant la Vierge.

— Non, tenez, Malezieux, c'est qu'il me danne, continua la duchesse, avec ses tempéramens hors de saison! Mon Dieu! mais est-ce donc la peine d'être homme pour tâtonner éternellement ainsi! Moi, je ne vous demande pas une épée, je ne vous demande pas un poignard; qu'on me donne un clou seulement, et moi femme, et presque naine, j'irai, comme une nouvelle Jael, le planter dans la tempe de cet autre Sisara. Alors tout sera fini, et si j'échoue, il n'y aura que moi de compromise.

Monsieur de Polignac poussa un profond soupir, Pompadour éclata de rire, Malezieux essaya de calmer la duchesse, l'abbé Brigaud baissa la tête et se remit à écrire comme s'il n'eût rien entendu.

Quant à d'Harmental, il eût voulu baiser le bas de la robe de madame du Maine, tant cette femme lui paraissait supérieure aux quatre hommes qui l'entouraient.

En ce moment, on entendit de nouveau le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour et qui s'arrêtait devant le perron. Sans doute la personne attendue était une personne d'importance, car il se fit un grand silence, et la duchesse du Maine, dans son impatience, alla elle-même ouvrir la porte.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Le voilà, dit dans le corridor une voix que d'Harmental crut reconnaître pour celle de la chauve-souris.

— Entrez, entrez, prince, dit la duchesse; entrez, nous vous attendons.

VI

LE PRINCE DE CELLAMARE

Sur cette invitation, un homme grand, mince, grave et digne, au teint hâlé par le soleil, entra enveloppé dans son manteau, et d'un seul coup d'œil embrassa tout ce qu'il y avait dans cette chambre, hommes et choses. Le chevalier reconnut l'ambassadeur de Leurs Majestés Catholiques, le prince de Cellamare.

— Eh bien! prince, demanda la duchesse, que dites-vous de nouveau?

— Je dis, madame, répondit le prince en lui baisant respectueusement la main et en jetant son manteau sur un fauteuil, je dis que Votre Altesse Sérénissime devrait bien changer de cocher. Je lui prédis malheur si elle garde à son service le drôle qui m'a conduit ici: il m'a tout l'air d'être payé par le régent pour rompre le cou à Votre Altesse et à ses amis.

Chacun éclata de rire et particulièrement le cocher lui-même, qui, sans façon, était entré derrière le prince, et qui, jetant sa houppelande et son chapeau sur une chaise voisine du fauteuil où le prince de Cellamare avait déposé son manteau, montra un homme de haute mine, âgé de trente-cinq à quarante ans à peu près, ayant tout le bas de la figure caché par une mentonnière de taffetas noir.

— Entendez-vous, mon cher Laval, ce que le prince dit de vous? demanda la duchesse.

— Oui, oui, dit Laval; on lui en donnera des Montmorency pour qu'il les traite de cette façon-là! Ah! monsieur le prince, les premiers barons chrétiens ne sont pas dignes de vous servir de cochers? Peste! vous êtes bien difficile. En avez-vous beaucoup, à Naples, de cochers qui datent de Robert le Fort?

— Comment! c'était vous, mon cher comte? dit le prince en lui tendant la main.

— Moi-même, prince. Madame la duchesse a envoyé son cocher faire la mi-carême dans sa famille, et m'a pris à son service pour cette nuit; elle a pensé que c'était plus sûr.

— Et madame la duchesse a bien fait, dit le cardinal de Polignac; on ne peut prendre trop de précautions.

— Oui-da! Votre Eminence, dit Laval. Je voudrais bien

savoir si vous seriez du même avis après avoir passé la moitié de la nuit sur le siège d'une voiture, d'abord pour aller chercher monsieur d'Harmental au bal de l'Opéra et ensuite pour aller prendre le prince à l'hôtel Colbert?

— Comment! dit d'Harmental, c'est vous, monsieur le comte, qui avez eu la bonté?

— Oui, c'est moi, jeune homme, répondit Laval, et j'aurais été au bout du monde pour vous ramener ici, car je vous connais, vous êtes un brave: c'est vous qui êtes entre un des premiers à Denain et qui avez pris d'Albemarle. Vous avez eu le bonheur de ne pas y laisser la moite de votre mâchoire, comme j'ai laissé la moitié de la mienne en Italie, et vous avez eu raison, car c'eût été un motif de plus de vous ôter votre régiment, comme ils l'ont fait, du reste.

— Nous vous rendrons tout cela, chevalier, soyez tranquille, et au centuple, dit la duchesse: mais, pour le moment, parlons de l'Espagne. Prince, vous avez reçu des nouvelles d'Alberoni, m'a dit Pompadour?

— Oui, Votre Altesse.

— Quelles sont-elles?

— Bonnes et mauvaises à la fois. Sa Majesté Philippe V est dans un de ses momens de mélancolie, et on ne peut le déterminer à rien. Il ne peut croire au traité de la quadruple alliance.

— Il n'y peut croire! s'écria la duchesse, et ce traité doit être signé à cette heure! et dans huit jours Dubois l'aura apporté ici!

— Je le sais, Votre Altesse, reprit froidement Cellamare; mais Sa Majesté Catholique ne le sait pas.

— Ainsi, il nous abandonne à nous-mêmes?

— Mais... à peu près.

— Mais alors, que fait donc la reine, et à quoi aboutissent toutes ses belles promesses et ce prétendu empire qu'elle a sur son mari?

— Cet empire, madame, elle promet de vous en donner des preuves lorsque quelque chose sera fait.

— Oui, dit le cardinal de Polignac; et puis elle nous manquera de parole!

— Non, Votre Eminence; je me fais son garant.

— Ce que je vois de plus clair dans tout cela, dit Laval, c'est qu'il faut compromettre le roi; une fois compromis, il marchera.

— Allons donc! dit Cellamare, voilà que nous approchons.

— Mais comment le compromettre, demanda la duchesse du Maine, sans lettre de lui, sans message, même verbal, à cinq cents lieues de distance?

— N'a-t-il pas son représentant à Paris, et ce représentant n'est-il pas chez vous à cette heure, madame?

— Tenez, prince, dit la duchesse, vous avez des pouvoirs plus étendus que vous ne voulez l'avouer.

— Non; mes pouvoirs se bornent à vous dire que la citadelle de Tolède et la forteresse de Saragosse sont à votre service. Trouvez le moyen d'y faire entrer le régent, et Leurs Majestés Catholiques fermeront si bien la porte sur lui qu'il n'en sortira plus, je vous en réponds.

— C'est impossible, dit monsieur de Polignac.

— Impossible! et pourquoi? s'écria d'Harmental. Rien de plus simple, au contraire, surtout avec la vie que mène monsieur le régent. Que faut-il pour cela? Huit ou dix hommes de cœur, une voiture bien fermée, et des relais jusqu'à Bayonne.

— J'ai déjà offert de m'en charger, dit Laval.

— Et moi aussi, dit Pompadour.

— Vous ne pouvez, vous, dit la duchesse; si la chose échouait, le régent, qui vous connaît, saurait à qui il a eu affaire, et vous seriez perdus.

— C'est fâcheux, dit froidement Cellamare, car, arrivé à Tolède ou à Saragosse il y a la grandesse pour celui qui aura réussi.

— Et le cordon bleu, ajouta madame du Maine, à son retour à Paris.

— Oh! silence, je vous en supplie, madame, dit d'Harmental, car si Votre Altesse dit de pareilles choses, le dévouement prendra un air d'ambition qui lui ôtera tout son mérite. J'allais m'offrir pour tenter l'entreprise, moi

que le régent ne connaît pas, mais voilà que j'hésite maintenant. Et cependant, j'oserais dire que je me crois digne de la confiance de Votre Altesse, et capable de la justifier.

— Comment, chevalier! s'écria la duchesse, vous risqueriez?...

— Ma vie. C'est tout ce que je puis risquer. Je croyais que je l'avais déjà offerte à Votre Altesse et que Votre Altesse l'avait acceptée. M'étais-je trompé?

— Non, non, chevalier, dit vivement la duchesse, et vous êtes un brave et loyal gentilhomme. Il y a des pressentimens, je l'ai toujours cru, et du moment où Valez a prononcé votre nom en me disant que vous étiez tel que vous êtes, j'ai eu l'idée que tout nous viendrait de vous. Messieurs, vous entendez ce que dit le chevalier. En quoi pouvez-vous l'aider, voyons?

— En tout ce qu'il voudra, dirent Laval et Pompadour.

— Les collres de Leurs Majestés Catholiques sont à sa disposition, dit le prince de Cellamare, et il y peut puiser à pleines mains.

— Merci, messieurs, dit d'Harmental en se tournant vers le comte de Laval et vers le marquis de Pompadour; vous ne feriez, connus comme vous l'êtes, que rendre l'entreprise plus difficile. Occupez-vous seulement de me procurer un passeport pour l'Espagne, comme si j'étais chargé d'y conduire quelque prisonnier d'importance. Cela doit être facile.

— Je m'en charge, dit l'abbé Brigaud; j'aurai chez monsieur d'Argenson une feuille toute préparée qu'il n'y aura plus qu'à remplir.

— Voyez ce cher Brigaud, dit Pompadour, il ne parle pas souvent, mais il parle bien.

— C'est lui qui devrait être cardinal, dit la duchesse, bien plutôt que certains grands seigneurs que je connais; mais une fois que nous disposerons du bleu et du rouge, soyez tranquilles, messieurs, nous n'en serons point avares. Maintenant, chevalier, vous avez entendu ce que vous a dit le prince: si vous avez besoin d'argent...

— Malheureusement, répondit d'Harmental, je ne suis point assez riche pour refuser l'offre de Son Excellence, et, lorsque je serai arrivé à la fin d'un millier de pistoles peut-être que j'ai chez moi, il faudra bien que j'aie recours à vous.

— A lui, à moi, à nous tous, chevalier, car chacun, en pareille circonstance, doit se taxer selon ses moyens. J'ai peu d'argent comptant, mais j'ai force diamans et perles; ainsi ne vous laissez manquer de rien, je vous prie. Tout le monde n'a pas votre désintéressement, et il y a des dévouemens qui ne s'achètent qu'à prix d'or.

— Mais enfin, monsieur, avez-vous bien songé dans quelle entreprise vous vous jetez? Si vous étiez pris!

— Que Votre Eminence se rassure, répondit dédaigneusement d'Harmental, j'ai assez à me plaindre de monsieur le régent pour que l'on croie, si je suis pris, que c'est une affaire entre lui et moi, et que ma vengeance est toute personnelle.

— Mais enfin, dit le comte de Laval, il faudrait une espèce de lieutenant dans cette entreprise, un homme sur lequel vous puissiez compter. Avez-vous quelqu'un?

— Je crois que oui, répondit d'Harmental. Seulement, il faudrait que je fusse prevenu chaque matin de ce que le régent fera chaque soir. Monsieur le prince de Cellamare, comme ambassadeur, doit avoir sa police secrète.

— Oui, dit le prince embarrassé; j'ai quelques personnes qui me rendent compte...

— C'est justement cela, dit d'Harmental.

— Mais où logez-vous? demanda le cardinal.

— Chez moi, monseigneur, répondit d'Harmental, rue Richelieu, n° 71.

— Et combien y a-t-il de temps que vous y demeurez?

— Trois ans.

— Alors vous y êtes trop connu, monsieur, il faut changer de quartier. On connaît les personnes que vous recevez, et lorsqu'on verrait des visages nouveaux, on s'inquiéterait.

— Cette fois Votre Eminence a raison, dit d'Harmental; je chercherai un autre logement dans quelque quartier perdu et éloigné.

— Je m'en charge, dit Brigaud. Le costume que je porte n'inspire pas de soupçons ; je retiendrai votre logement comme s'il était destiné à un jeune homme de province qui me serait recommandé et qui viendrait occuper quelque place dans un ministère.

— Vraiment, mon cher Brigaud, dit le marquis de Pompadour, vous êtes comme cette princesse des Mille et une Nuits, qui ne pouvait pas ouvrir la bouche qu'il n'en tombât des perles.

— Eh bien ! c'est chose convenue, monsieur l'abbé, dit d'Harmental ; je m'en rapporte à vous, et dès aujourd'hui j'annonce chez moi que je quitte Paris pour un voyage de trois mois.

— Ainsi donc, tout est arrêté, dit avec joie la duchesse du Maine. Voilà la première fois que nous voyons clair dans nos affaires, chevalier, et c'est grâce à vous. Je ne l'oublierai point.

— Messieurs, dit Malezieux en tirant sa montre, je vous ferai observer qu'il est quatre heures du matin, et que nous ferons mourir de fatigue notre chère duchesse.

— Vous vous trompez, sénéchal, répondit la duchesse : de pareilles nuits reposent ; il y a longtemps que je n'en ai passée une aussi bonne.

— Prince, dit Laval en reprenant sa houppelande, il faut que vous vous contentiez du cocher que vous voulez faire mettre à la porte, à moins que vous n'aimiez mieux vous reconduire vous-même ou vous en aller à pied.

— Non, ma foi ! dit le prince, je me risque ; je suis Napolitain et je crois aux présages. Si vous me versez, ce sera signe qu'il faut nous en tenir où nous en sommes ; si vous me conduisez à bon port, cela vaudra dire que nous pouvons aller de l'avant.

— Pompadour, vous reconduirez monsieur d'Harmental ? dit la duchesse.

— Volontiers, répondit le marquis ; il y a longtemps que nous ne nous étions vus, et nous avons mille choses à nous dire.

— Ne pourrai-je pas prendre congé de ma spirituelle chauve-souris ? demanda d'Harmental ; car je n'oublie pas que c'est à elle que je dois le bonheur d'avoir offert mes services à Votre Altesse.

— Delaunay ! dit la duchesse en reconduisant jusqu'à la porte le prince de Cellamare et le comte de Laval, Delaunay ! voici monsieur le chevalier d'Harmental qui prétend que vous êtes la plus grande sorcière qu'il ait vue de sa vie.

— Eh bien ! dit en entrant, le sourire sur les lèvres, celle qui a laissé depuis de si charmans mémoires sous le nom de madame de Staal, croyez-vous à mes prophéties maintenant, monsieur le chevalier ?

— J'y crois, parce que j'espère, répondit le chevalier ; mais à cette heure que je connais la fée qui vous avait envoyée, ce n'est point ce que vous m'avez prédit pour l'avenir qui m'étonne le plus. Comment avez-vous pu être si bien instruite du passé et surtout du présent ?

— Allons, Delaunay, dit en riant la duchesse, sois bonne pour lui et ne le tourmente pas davantage ; autrement il croirait que nous sommes deux magiciennes, et il aurait peur de nous.

— N'y a-t-il pas quelqu'un de vos amis, chevalier, demanda mademoiselle Delaunay, qui vous ait quitté ce matin au bois de Boulogne pour nous venir dire adieu ?

— Valef ! Valef ! s'écria d'Harmental. Je comprends maintenant.

— Allons donc ! dit madame du Maine. A la place d'Œdipe, vous auriez été mangé dix fois par le sphinx.

— Mais les mathématiques ? mais Virgile ? mais l'anatomie ? reprit d'Harmental.

— Ignorez-vous, chevalier, dit Malezieux se mêlant de la conversation, que nous ne l'appelons ici que notre savante, à l'exception de Chau lieu cependant, qui l'appelle sa coquette et sa friponne, mais le tout par licence et par manière poétique ?

— Comment ! mais, ajouta la duchesse, nous l'avons lâchée l'autre jour après Duvernoy, notre médecin, et elle l'a battu sur l'anatomie !

— Aussi, dit le marquis de Pompadour en prenant le

bras de d'Harmental pour l'emmener, le brave homme, dans son désappointement, a-t-il prétendu que c'était la fille de France qui connaissait le mieux le corps humain.

— Voilà, dit l'abbé Brigaud en pliant ses papiers, le premier savant qui se soit permis de faire un bon mot ; il est vrai que c'est sans s'en douter.

Et d'Harmental et Pompadour, ayant pris congé de la duchesse du Maine, se retirèrent en riant, suivis de l'abbé Brigaud, qui comptait sur eux pour ne pas s'en retourner à pied.

— Eh bien ! dit madame du Maine en s'adressant au cardinal de Polignac, qui était resté le dernier avec Malezieux, Votre Eminence trouve-t-elle toujours que ce soit une chose si terrible que de conspirer ?

— Madame, répondit le cardinal, qui ne comprenait pas que l'on pût rire quand on jouait sa tête, je vous retournerai la question quand nous serons tous à la Bastille.

Et il s'en alla à son tour avec le bon chancelier, déplorant sa mauvaise fortune qui le poussait dans une si téméraire entreprise.

La duchesse du Maine le regarda s'éloigner avec une expression de mépris qu'elle ne pouvait prendre sur elle de dissimuler, puis, lorsqu'elle fut seule avec mademoiselle Delaunay :

— Ma chère Sophie, lui dit-elle toute joyeuse, éteignons notre lanterne, car je crois que nous avons enfin trouvé un homme !

VII

ALBERONI

Lorsque d'Harmental se réveilla, il crut avoir fait un songe. Les événemens s'étaient, depuis trente-six heures, succédé avec une telle rapidité qu'il avait été emporté comme par un tourbillon sans savoir où il allait. Maintenant seulement, il se retrouvait en face de lui-même et pouvait réfléchir au passé et à l'avenir.

Nous sommes d'une époque où chacun a plus ou moins conspiré. Nous savons donc par nous-mêmes comment, en pareil cas, les choses se passent. Après un engagement pris dans un moment d'exaltation quelconque, le premier sentiment qu'on éprouve, en jetant un coup d'œil sur la position nouvelle qu'on a prise, est un sentiment de regret d'avoir été si avant ; puis, peu à peu on se familiarise avec l'idée des périls que l'on court ; l'imagination, toujours si complaisante, les écarte de la vue pour présenter à leur place les ambitions qui peuvent se réaliser. Bientôt l'orgueil s'en mêle ; on comprend qu'on est devenu tout à coup une puissance occulte dans cet Etat où, la veille, on n'était rien encore ; on passe dédaigneusement près de ceux qui vivent de la vie commune ; on marche la tête plus haute, l'œil plus fier ; on se berce dans ses espérances, on s'endort dans les nuages, et l'on s'éveille un matin vainqueur ou vaincu, porté sur les pavois du peuple, ou brisé par les rouages de cette machine qu'on appelle le gouvernement.

Il en fut ainsi de d'Harmental. L'âge dans lequel il vivait avait encore pour horizon la Ligue et touchait presque à la Fronde ; une génération d'hommes s'était écoulée à peine depuis que le canon de la Bastille avait soutenu la rébellion du grand Condé. Pendant cette génération, Louis XIV avait rempli la scène, il est vrai, de son omnipotente volonté ; mais Louis XIV n'était plus, et les petits-fils croyaient qu'avec le même théâtre et les mêmes machines, ils pouvaient jouer le même jeu qu'avaient joué leurs pères.

En effet, comme nous l'avons dit, après quelques instans de réflexion, d'Harmental revit les choses sous le même aspect qu'il les avait vues la veille, et se félicita

d'avoir pris, comme il l'avait fait du premier coup, la première place au milieu d'aussi hauts personnages que étaient les Montmorency et les Polignac. Sa famille, par cela même qu'elle avait toujours vécu en province, lui avait transmis beaucoup de cette aventureuse chevalerie si à la mode sous Louis XIII, et que Richelieu n'avait pu détruire entièrement sur les échafauds ni Louis XIV éteindre dans les antichambres. Il y avait quelque chose de romanesque à se ranger, jeune homme sous les bannières d'une femme, surtout lorsque cette femme était la petite-fille du grand Condé. Et puis, on tient si peu à la vie à vingt-six ans, qu'on la risque à chaque instant pour des choses bien autrement futiles qu'une entreprise du genre de celle dont d'Harmantail était devenu le principal chef.

Aussi résolut-il de ne point perdre de temps à se mettre en mesure de tenir les promesses qu'il avait faites. Il ne se dissimulait pas qu'à compter de cette heure, il ne s'appartenait plus à lui-même, et que les yeux de tous les conjurés, depuis ceux de Philippe V jusqu'à ceux de l'abbé Brigaud, étaient fixés sur lui. Des intérêts supérieurs venaient se rattacher à sa volonté, et de son plus ou moins de courage, de son plus ou moins de prudence, allaient dépendre les destins de deux royaumes et la politique du monde.

En effet, à cette heure, le régent était la clef de voûte de l'édifice européen, et la France, qui n'avait point encore de contrepoids dans le Nord, commençait à prendre, sinon par les armes, du moins par la diplomatie, cette influence qu'elle n'a malheureusement pas toujours conservée depuis. Placée, comme elle l'était, au centre du triangle formé par les trois grandes puissances, les yeux fixés sur l'Allemagne, un bras étendu vers l'Angleterre et l'autre vers l'Espagne, prête à se tourner en amie ou en ennemie vers celui de ces trois Etats qui ne la traiterait pas selon sa dignité, elle avait pris, depuis dix-huit mois que le duc d'Orléans était arrivé aux affaires, une attitude de force calme qu'elle n'avait jamais eue, même sous Louis XIV. Cela tenait à la division d'intérêts qu'avaient amenée l'usurpation de Guillaume d'Orange et l'avènement de Philippe V au trône. Fidèle à sa vieille haine contre le stathouder de Hollande, qui avait refusé sa fille, Louis XIV avait constamment appuyé les prétentions de Jacques II, celles du chevalier de Saint-Georges. Fidèle à son pacte de famille avec Philippe V, il avait constamment soutenu, de secours d'hommes et d'argent, son petit-fils contre l'empereur, et, sans cesse affaibli par cette double guerre qui lui avait coûté tant d'or et de sang, il en avait été réduit à cette fameuse paix d'Utrecht qui lui apporta tant de honte.

Mais à la mort du vieux roi tout avait changé, et le régent avait adopté une marche non seulement nouvelle, mais opposée. Le traité d'Utrecht n'était qu'une trêve, laquelle était rompue du moment où la politique de l'Angleterre et de la Hollande ne poursuivait pas des intérêts communs avec la politique française. En conséquence, le régent avait tout d'abord tendu la main à George I^{er}, et le traité de la triple alliance avait été signé à La Haye, le 4 février 1717, par l'abbé Dubois au nom de la France, par le général Cadogan au nom de l'Angleterre, et par le pensionnaire Heinsius pour la Hollande. C'était un grand pas de fait dans la pacification de l'Europe, mais ce n'était pas un pas définitif. Les intérêts de l'Autriche et de l'Espagne demeuraient toujours en suspens. Charles VI ne reconnaissait pas encore Philippe V comme roi d'Espagne, et Philippe V, de son côté, n'avait pas voulu renoncer à ses droits sur les provinces de la monarchie espagnole que le traité d'Utrecht, en dédommagement du trône de Philippe II, avait cédées à l'empereur.

Dès lors, le régent n'avait plus qu'une seule pensée : celle d'amener, par des négociations amicales, Charles VI à reconnaître Philippe V comme roi d'Espagne, et à contraindre, par la force s'il le fallait, Philippe V à abandonner ses prétentions sur les provinces transférées à l'empereur.

C'était dans ce but qu'au moment même où nous avons commencé ce récit, Dubois était à Londres, poursuivant

le traité de la quadruple alliance avec plus d'ardeur encore qu'il ne l'avait fait pour celui de La Haye.

Or, ce traité de la quadruple alliance, en réunissant en un seul faisceau les intérêts de la France et de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Empire, neutralisait toute prétention de quelque autre Etat que ce fût qui ne serait pas approuvée par les quatre puissances. Aussi était-ce là tout ce que craignait au monde Philippe V, ou plutôt le cardinal Alberoni ; car, pour Philippe V, pourvu qu'il eût une femme et un prie-Dieu, il ne s'occupait guère de ce qui se passait hors de sa chambre et de sa chapelle.

Mais il n'en était point ainsi d'Alberoni. C'était une de ces fortunes étranges comme les peuples en voient, de tout temps, avec un étonnement toujours nouveau, pousser autour des trônes ; c'était un de ces caprices du destin que le hasard élève et brise, comme ces trombes gigantesques que l'on voit s'avancer sur l'Océan, menaçant de tout anéantir, et qu'un caillou lancé par la main du dernier matelot fait retomber en vapeur ; c'était une de ces avalanches qui menacent d'engloutir les villes et de combler les vallées, parce qu'un oiseau, en prenant son vol, a détaché un flocon de neige du sommet des montagnes.

Ce serait une curieuse histoire à faire que celle des grands effets produits par une petite cause depuis les Grecs jusqu'à nous.

L'amour d'Hélène amena la guerre de Troie et changea la face de la Grèce. Le viol de Lucrèce chassa les Tarquins de Rome. Un mari insulté conduisit Brennus au Capitole. La Cava introduisit les Maures en Espagne. Une mauvaise plaisanterie écrite par un jeune fat sur la chaire d'un vieux doge faillit bouleverser Venise. L'évasion de Dearbnorgil avec Mac-Murchad produisit l'esclavage de l'Irlande. L'ordre donné à Cromwell de descendre du vaisseau sur lequel il était déjà embarqué pour se rendre en Amérique eut pour résultat l'exécution de Charles I^{er} et la chute des Stuarts. Une discussion entre Louis XIV et Louvois, sur une fenêtre de Trianon, causa la guerre de Hollande. Un verre d'eau répandu sur la robe de mistress Marsham priva le duc de Marlborough de son commandement et sauva la France par la paix d'Utrecht. Enfin l'Europe faillit être mise à feu et à sang parce que M. de Vendôme avait reçu l'évêque de Parme assis sur sa chaise percée.

Ce fut la source de la fortune d'Alberoni.

Alberoni était né sous la hutte d'un jardinier. Enfant, il se fit sonneur de cloches ; jeune homme, il troqua son sarrau de toile pour un petit collet. Il était d'humeur gaie et bouffonne. M. le duc de Parme l'entendit rire un matin de si bon cœur, que le pauvre duc, qui ne riait pas tous les jours, voulut savoir ce qui l'égayait ainsi, et le fit appeler. Alberoni lui raconta je ne sais quelle aventure grotesque ; le rire gagna Son Altesse, et Son Altesse, s'apercevant qu'il était bon de rire quelquefois, l'attacha à sa personne. Peu à peu, et tout en s'amusant de ses contes, le duc trouva que son bouffon avait de l'esprit, et comprit que cet esprit pourrait ne pas être incapable d'affaires. Ce fut sur ces entrefaites que revint, très mortifié de l'accueil qu'il avait reçu du généralissime de l'armée française, le pauvre évêque de Parme, dont, en effet, on sait l'étrange réception. La susceptibilité de cet envoyé pouvait compromettre les graves intérêts que Son Altesse avait à débattre avec la France ; Son Altesse jugea qu'Alberoni était justement l'homme qu'il lui fallait pour n'être humilié de rien, et envoya l'abbé achever la négociation que l'évêque avait laissée interrompue.

Monsieur de Vendôme, qui ne s'était point gêné pour un évêque, ne se gêna point pour un abbé, et il reçut le second ambassadeur de Son Altesse comme il avait reçu le premier ; mais, au lieu de suivre l'exemple de son prédécesseur, Alberoni tira de la situation même où se trouvait monsieur de Vendôme de si bouffonnes plaisanteries et de si singulières louanges, que, séance tenante, l'affaire fut terminée, et qu'il revint auprès du duc avec toutes choses arrangées à son souhait.

Ce fut une raison pour que le duc l'employât à une se-

conde affaire. Cette fois, monsieur de Vendôme allait se mettre à table. Alberoni, au lieu de lui parler d'affaires, lui demanda la permission de lui faire goûter deux plats de sa façon, descendit à la cuisine et remonta une soupe au fromage d'une main et un macaroni de l'autre. Monsieur de Vendôme trouva la soupe si bonne qu'il voulut qu'Alberoni en mangeât avec lui, à sa table. Au dessert, Alberoni entama son affaire, et, profitant de la disposition où le dîner avait mis monsieur de Vendôme, il l'enleva à la pointe de sa fourchette. Son Altesse était

Ursins, et quand monsieur de Vendôme mourut en 1712, à Tignaros, elle lui rendit auprès d'elle la position qu'il avait eue auprès du duc : c'était monter toujours. Au reste, depuis son départ, Alberoni ne s'était point arrêté. La princesse des Ursins commençait à se faire voir en Espagne, criant irrémédiablement aux yeux de Philippe V. Elle résolut de chercher, pour remplacer Marie de Savoie, une jeune femme, par l'intermédiaire de qui elle pût continuer de régner sur le roi. Alberoni lui proposa la fille de son ancien maître, la lui représenta comme une enfant sans



Nous n'avons pas de pain de reste!

émerveillée ; les plus grands génies qu'elle avait eus auprès d'elle n'en avaient jamais fait autant.

Alberoni s'était bien gardé de donner sa recette au cuisinier. Aussi, cette fois, ce fut monsieur de Vendôme qui lit demander au duc de Parme s'il n'avait rien à traiter avec lui. Son Altesse n'eut pas de peine à trouver un troisième motif d'ambassade, et envoya de nouveau Alberoni. Celui-ci trouva moyen de persuader à son souverain que l'endroit où il lui serait le plus utile était près de monsieur de Vendôme, et à monsieur de Vendôme, qu'il n'y avait pas moyen de vivre sans soupe au fromage et sans macaroni. En conséquence, monsieur de Vendôme l'attacha à son service, lui laissa mettre la main à ses affaires les plus secrètes, et finit par en faire son premier secrétaire.

Ce fut alors que monsieur de Vendôme passa en Espagne. Alberoni se mit en relations avec madame des

caractère et sans volonté, qui ne réclamerait jamais de la royauté autre chose que le nom. La princesse des Ursins se laissa prendre à cette promesse, le mariage fut arrêté, et la jeune princesse quitta l'Italie pour l'Espagne.

Son premier acte d'autorité fut de faire arrêter la princesse des Ursins, qui était venue au-devant d'elle en habit de cour, et de la faire reconduire comme elle était, sans manteau, la poitrine découverte, par un froid de dix degrés, dans une voiture dont un des gardes avait cassé la glace avec son coude, à Burgos d'abord, puis en France, où elle arriva, après avoir été forcée d'emprunter cinquante pistoles à ses domestiques. Son cocher eut le bras gelé, et on le lui coupa.

Après sa première entrevue avec Elisabeth Farnèse, le roi d'Espagne annonça à Alberoni qu'il était premier ministre.

De ce jour, grâce à la jeune reine, qui lui devait tout,

l'ex-souneur de cloches avait exercé un empire sans bornes sur Philippe V.

Or, voici ce que rêvait Alberoni, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait toujours empêché Philippe V de reconnaître la paix d'Ulrecht. Si la conjuration réussissait, si d'Harmental parvenait à enlever le duc d'Orléans et à le conduire dans la citadelle de Tolède ou dans la forteresse de Sagunto, Alberoni faisait reconnaître monsieur du Maine pour regent, enlevait la France à la quadruple alliance, était le chevalier de saint-Georges avec une flotte sur les côtes d'Angleterre, mettait la Prusse, la Suède et la Russie, avec lesquelles il avait un traité de commerce, aux prises avec la Hollande. L'Empire profitait de leur lutte pour reprendre Naples et la Sicile, et assurait le grand-duché de Toscane, prêt à rester sans maître par l'extinction des Médicis, au second fils du roi d'Espagne; réunissait les Pays-Bas catholiques à la France; donnait la Sardaigne aux ducs de Savoie, Comacchio au pape, Manloue aux Vénitiens; se faisait l'âme de la grande ligue du Midi contre le Nord, et si Louis XV venait à mourir, couronnait Philippe V roi de la moitié du monde.

Ce n'était pas mal calculé, on en conviendra, pour un faiseur de macaroni.

VIII

UN PACHA DE NOTRE CONNAISSANCE

Toutes ces choses étaient entre les mains d'un jeune homme de vingt-six ans; il n'était donc point étonnant qu'il se fût quelque peu effrayé d'abord de la responsabilité qui pesait sur lui. Comme il était au plus fort de ses réflexions, l'abbé Brigaud entra. Il s'était déjà occupé du futur logement du chevalier, et lui avait trouvé, n° 5, rue du Temps-Perdu, entre la rue du Gros-Chenet et la rue Montmartre, une petite chambre garnie, telle qu'il convenait à un pauvre jeune homme de province qui venait chercher fortune à Paris. Il lui apportait en outre deux mille pistoles de la part du prince de Cellamare. D'Harmental voulait les refuser, car il lui semblait que de ce moment il n'agirait plus selon sa conscience ou par dévouement, et qu'il se mettrait aux gages d'un parti; mais l'abbé Brigaud lui fit comprendre que, dans une pareille entreprise, il y avait des susceptibilités à vaincre et des complices à payer, et que d'ailleurs, si l'affaire réussissait, il lui faudrait partir à l'instant même pour l'Espagne et s'ouvrir peut-être le chemin à force d'or.

Brigaud emporta un costume complet du chevalier pour lui acheter des habits à sa taille, et simples comme il convenait qu'en portât un jeune homme qui postulait une place de commis dans un ministère. C'était un homme préteux que l'abbé Brigaud.

D'Harmental passa le reste de la journée à faire les préparatifs de son prétendu voyage, ne laissant point, en cas d'événement fâcheux, une seule lettre qui pût compromettre un ami; puis, lorsque la nuit fut venue, il s'achemina vers la rue Saint-Honore, où, grâce à la Normande, il espérait avoir des nouvelles du capitaine Roquefinette.

En effet, du moment où on lui avait parlé d'un lieutenant pour son entreprise, il avait aussitôt pensé à cet homme que le hasard lui avait fait rencontrer, et qui lui avait donné, en lui servant de second, une preuve de son insouciant courage. Il n'avait eu besoin que de jeter un coup d'œil sur lui pour reconnaître un de ces aventuriers, reste des condottieri du moyen âge, toujours prêts à vendre leur sang à quiconque en offre un bon prix, que la paix pousse sur le pavé, et qui alors mettent leur épée, devenue inutile à l'État, au service des individus. Un tel homme devait avoir de ces relations sombres et mystérieuses avec quelques-uns de ces individus sans nom comme il s'en trouve toujours à la base des cons-

pirations, machines que l'on fait agir sans qu'elles sachent elles-mêmes ni quel est le ressort qui les met en jeu ni quel est le résultat qu'elles produisent; qui, soit que les choses échouent, soit qu'elles réussissent, se dispersent au bruit qu'elles font en éclatant au-dessus de leur tête, et qu'on est tout étonné de voir disparaître dans les bas-fonds de la populace, comme ces fantômes qui s'abîment, après la pièce, à travers les trappes d'un théâtre bien machine.

Le capitaine Roquefinette était donc indispensable aux projets du chevalier, et comme on devient superstitieux en devenant conspirateur, d'Harmental commençait à croire que c'était Dieu lui-même qui le lui avait amené par la main.

Le chevalier, sans être une pratique, était une connaissance de la Fillon. C'était du bon ton, à cette époque, d'aller quelquefois au moins se griser chez cette femme quand on n'y allait pas pour autre chose. Aussi, d'Harmental n'était-il pour elle ni son fils, nom qu'elle donnait familièrement aux habitués, ni son compère, nom qu'elle réservait à l'abbé Dubois; c'était tout simplement monsieur le chevalier, marque de considération qui aurait fort humilié la plupart des jeunes gens de l'époque. La Fillon fut donc assez étonnée lorsque d'Harmental, après l'avoir fait appeler, lui demanda s'il ne pourrait point parler à celle de ses pensionnaires qui était connue sous le nom de la Normande.

— O mon Dieu! monsieur le chevalier, lui dit-elle, je suis vraiment désolée qu'une chose comme cela arrive à vous, que j'aurais voulu attacher à la maison, mais la Normande est justement retenue jusqu'à demain soir.

— Peste! dit le chevalier, quelle rage!

— Oh! ce n'est pas une rage, reprit la Fillon, c'est un caprice d'un vieil ami à qui je suis toute dévouée.

— Quand il a de l'argent, bien entendu.

— Eh bien! voilà ce qui vous trompe. Je lui fais crédit jusqu'à une certaine somme. Que voulez-vous? c'est une faiblesse, mais il faut bien être reconnaissante; c'est lui qui m'a lancée dans le monde, car, telle que vous me voyez, monsieur le chevalier, moi qui ai eu ce qu'il y a de mieux à Paris, à commencer par monsieur le regent, je suis fille d'un pauvre porteur de chaise. Oh! je ne suis pas comme la plupart de vos belles duchesses qui renient leur origine, et comme les trois quarts de vos ducs et pairs qui se font fabriquer des généalogies. Non, ce que je suis, je le dois à mon mérite, et j'en suis fière.

— Alors, dit le chevalier, qui avait peu de curiosité, dans la situation d'esprit où il se trouvait, pour l'histoire de la Fillon, si intéressante qu'elle fût, vous dites que la Normande sera ici demain soir?

— Elle y est, monsieur le chevalier, elle y est; seulement, comme je vous le dis, elle est à faire des folies avec mon vieux reître de capitaine.

— Dites donc, ma chère présidente (c'était le nom qu'on donnait quelquefois à la Fillon, depuis certain quiproquo qu'elle avait eu avec une présidente qui avait l'avantage de porter le même nom qu'elle), est-ce que par hasard votre capitaine serait mon capitaine?

— Comment se nomme le vôtre?

— Le capitaine Roquefinette.

— C'est lui-même!

— Il est ici?

— En personne.

— Eh bien! c'est à lui justement que j'ai affaire, et je ne demandais la Normande que pour avoir l'adresse du capitaine.

— Alors, tout va bien, répondit la présidente.

— Ayez donc la bonté de le faire demander.

— Oh! il ne descendra pas, quand ce serait le régent lui-même qui aurait à lui parler. Si vous voulez le voir, il faut monter.

— Et où cela?

— A la chambre n° 2, celle où vous avez soupé l'autre soir avec le baron de Valf. Oh! quand il a de l'argent, rien n'est trop bon pour lui. C'est un homme qui n'est que capitaine, mais qui a un cœur de roi.

— De mieux en mieux! dit d'Harmental en montant l'escalier sans que le souvenir de la mésaventure qui lui était arrivée dans cette chambre eût le pouvoir de détour-

uer sa pensée de la nouvelle direction qu'elle avait prise ; un cœur de roi, ma chère présidente ! c'est justement ce qu'il me faut.

Quand d'Harmental n'aurait pas connu la chambre en question, il n'aurait pas pu se tromper, car, arrivé sur le premier palier, il entendit la voix du brave capitaine qui lui eût servi de guide.

— Allons, mes petits amours, disait-il, le troisième et dernier couplet, et de l'ensemble à la reprise. Puis il entonna d'une magnifique voix de basse :

Grand saint Roch, notre unique bien,
Écoutez un peuple chrétien
Accablé de malheurs, menacé de la peste ;
Nous ne craignons rien de funeste.
Venez nous secourir, soyez notre soutien.
Détournez de sur nous la colère céleste.
Mais n'amenez pas votre chien,
Nous n'avons pas de pain de reste.

Quatre ou cinq voix de femmes reprurent en chœur :

Mais n'amenez pas votre chien,
Nous n'avons pas de pain de reste.

— C'est mieux, dit le capitaine, c'est mieux ; passons maintenant à la bataille de Malplaquet.

— Oh ! nenni, dit une voix. Votre bataille, j'en ai assez !

— Comment, tu as assez de ma bataille ! une bataille où je ne suis trouve en personne, morbleu !

— Oh ! ça m'est bien égal ! j'aime mieux une romance que toutes vos méchantes chansons de guerre, pleines de jurons qui offensent le bon Dieu ! Et elle se mit à chanter :

Luvai aimait Arsène...
Il ne put l'oublier.

— Silence ! dit le capitaine. Est-ce que je ne suis plus le maître ici ? Tant que j'aurai de l'argent, je veux qu'on m'amuse à ma manière. Quand je n'aurai plus le sou, ce sera autre chose : vous me chanterez vos guenilles de complaintes, et je n'aurai plus rien à dire.

Il paraît que les convives du capitaine trouverent qu'il n'était pas de la dignité de leur sexe de souscrire aveuglément à une pareille prétention, car il se fit une telle rumeur que d'Harmental jugea qu'il était temps de mettre les holà ; en conséquence, il frappa à la porte.

— Tournez la bobinette, dit le capitaine, et la chevillette cherra.

En effet, contre toute probabilité, la clef était restée à la serrure ; d'Harmental suivit donc de point en point l'instruction qui lui était donnée dans la langue du Petit Chaperon rouge, et ayant ouvert la porte, il se trouva en face du capitaine, couché sur le tapis, devant les restes d'un copieux dîner, appuyé sur des coussins, une camisole de femme sur les épaules, une grande pipe à la bouche et une nappe roulée autour de sa tête en guise de turban. Trois ou quatre filles étaient autour de lui. Sur un fauteuil était déposé son habit, auquel on remarquait un ruban nouveau, son chapeau qui avait un galon neuf, et Colichemarde, cette fameuse épée qui avait inspiré à Ravanne sa facétieuse comparaison avec la maîtresse-broche de madame sa mère.

— Comment ! c'est vous, chevalier ! s'écria le capitaine. Vous me trouvez comme monsieur de Bonneval, dans mon sérail et au milieu de mes odalisques. Vous ne connaissez pas monsieur de Bonneval, mesdemoiselles ? C'est un pacha à trois queues de mes amis, qui, comme moi, ne pouvait pas souffrir les romances, mais qui entendait un peu bien le maniement de la vie. Dieu me garde une fin comme la sienne ! c'est tout ce que je lui demande.

— Oui, c'est moi, capitaine, dit d'Harmental, ne pouvant s'empêcher de rire du groupe grotesque qu'il avait sous les yeux. Je vois que vous ne m'aviez pas donné une fausse adresse, et je vous félicite de votre véracité.

— Soyez le bienvenu, chevalier, dit le capitaine. Mesdemoiselles, je vous prie de servir monsieur exactement

comme vous me traitiez en toutes choses. L'un ou l'autre chanter les chansons qu'il voudra. Asseyez-vous donc, chevalier, et mangez et buvez, comme si vous étiez chez vous, attendu que c'est votre cheval qui nous héberge et mangeons. Il y est déjà passé plus d'à moitié, pauvre animal ! mais les restes en sont bons.

— Merci, capitaine. Je vous de diner moi-même, et je n'ai qu'un mot à vous dire, si vous le permettez.

— Non, pardieu ! je ne le perds pas, dit le capitaine, à moins que ce ne soit encore pour une rencontre. Oh ! cela passe avant tout ! Si c'est pour une rencontre, à la bonne heure ! La Normande, allonge ton ma brette !

— Non, capitaine, c'est pour affaire.

— Si c'est pour affaire, votre service, le tout mon cœur, chevalier ! Je suis plus tyran que le lion de Thebes ou de Corinthe, Archias, Pelopidas, Léonidas, je ne sais plus quel Ohbrius en as qui renvoyait les affaires au lendemain. Moi, j'ai de l'argent jusqu'à demain soir. Donc, après-demain matin les affaires sérieuses.

— Mais, du moins, après-demain, capitaine, dit d'Harmental, je puis compter sur vous, n'est-ce pas ?

— A la vie, à la mort, chevalier !

— Je crois aussi que l'ajournement est plus prudent.

— Prudentissime dit le capitaine. Athénaïs, rallume moi ma pipe.

— A après-demain donc.

— A après-demain. Mais où vous retrouverai-je ?

— Promenez-vous de dix à onze heures du matin dans la rue du Temps-Perdu, regardez de temps en temps en l'air : on vous appellera de quelque part.

— C'est dit, chevalier, de dix à onze heures du matin. Pardon, si je ne vous reconduis pas, mais ce n'est pas l'habitude des Turcs.

Le chevalier fit un signe de la main qu'il le dispensait de cette formalité, et, ayant fermé la porte derrière lui, commença de descendre l'escalier. Il n'en était pas à la quatrième marche, qu'il entendit le capitaine, fidèle à ses premières idées, entonner à tue-tête cette fameuse chanson des dragons de Malplaquet qui fit peut-être couler autant de sang en duel qu'il y en avait eu de répandu sur le champ de bataille.

IX

LA MANSARDE

Le lendemain, l'abbé Brigaud arriva chez le chevalier à la même heure que la veille. C'était un homme d'une exactitude parfaite. Il apportait trois choses fort utiles au chevalier : des habits, un passeport, et le rapport de la police du prince de Cellamare sur ce que devait faire monsieur, le Régent dans la présente journée du 24 mars 1718.

Les habits étaient simples, comme il convient à un cadet de bonne bourgeoisie qui vient chercher fortune à Paris. Le chevalier les essaya, et, grâce à sa bonne mine, il se trouva que, tout simples qu'ils étaient, ils lui allaient à ravir. L'abbé Brigaud secona la tête : il aurait mieux aimé que le chevalier eût moins belle tournure ; mais c'était un malheur irréparable, et d lui fallut s'en consoler.

Le passeport était au nom del señor Diégo, intendant de la noble maison d'Oropesa, lequel avait mission de ramener en Espagne une espèce de maniaque, l'âtarde de la susdite maison, dont la folie était de se croire regent de France. Cette précaution allait, comme on le voit, au-devant de toutes les réclamations que le duc d'Orléans aurait pu faire du fond de sa voiture. Et comme le passeport était fort en règle, du reste, signé du prince de Cellamare et visé par messire Voyer d'Argenson, il n'y avait aucun motif pour que le régent, une fois dans le carrosse, ne fit pas bonne route jusqu'à Pampelune où tout serait dit. La signature surtout de messire Voyer d'Argenson était imitée avec une vérité qui faisait le plus

grand honneur aux calligraphes du prince de Cellamare.

Quant au rapport, c'était un chef-d'œuvre de clarté et de ponctualisme. Nous le reproduisons textuellement, afin de donner à la fois une idée de la façon de vivre du prince et de la manière dont était faite la police de l'ambassadeur d'Espagne. Ce rapport était daté de deux heures de la nuit.

« Aujourd'hui, le régent se lèvera tard : il y a eu souper dans les petits appartemens. Madame d'Averne y assistait pour la première fois, en remplacement de madame de Parabère. Les autres femmes étaient la duchesse de Falaris et Saleri, dames d'honneur de Madame. Les hommes étaient le marquis de Broglie, le comte de Noce, le marquis de Canillac, le duc de Brancas, et le chevalier de Simiane. Quant au marquis de Lafare et à monsieur de Fargy, ils étaient retenus dans leur lit par une indisposition dont on ignore la cause.

« A midi le conseil aura lieu. Le régent doit y communiquer au duc du Maine, au prince de Conti, au duc de Saint-Simon, au duc de Guiche, etc., le projet de traité de la quadruple alliance, que lui a envoyé l'abbé Dubois, en annonçant son retour pour dans trois ou quatre jours.

« Le reste de la journée est donné tout entier à la paternité. Avant-hier, monsieur le régent a marié une fille qu'il avait eue de la Desmarts, et qui avait été élevée chez les religieuses de Saint-Denis. Elle dine avec son mari au Palais-Royal, et après le diner, monsieur le régent la conduisit à l'Opéra, dans la loge de madame Charlotte de Bavière. La Desmarts, qui n'a pas vu sa fille depuis six ans, est prevenue que, si elle veut la voir, elle peut venir au théâtre.

« Monsieur le régent, malgré son caprice pour madame d'Averne, fait toujours la cour à la marquise de Sabran. La marquise se pique encore de fidèle, non pas à son mari, mais au duc de Richelieu. Pour avancer ses affaires, monsieur le régent a nommé hier monsieur de Sabran son maître d'hôtel. »

— J'espère que voilà de la besogne bien faite, dit l'abbé Brigaud, lorsque le chevalier eut achevé ce rapport.

— Ma foi ! oui, mon cher abbé, répondit d'Harmental ; mais si le régent ne nous donne pas dans l'avenir de meilleures occasions d'exécuter notre entreprise, il ne me sera pas facile de le conduire en Espagne.

— Patience ! patience ! dit Brigaud ; il y a temps pour tout. Le régent nous offrirait une occasion aujourd'hui que vous ne seriez probablement pas en mesure d'en profiter.

— Non ; vous avez raison.

— Alors, vous voyez que ce que Dieu fait est bien fait : Dieu nous laisse la journée d'aujourd'hui, profitons-en pour déménager.

Le déménagement n'était ni long ni difficile : d'Harmental prit son trésor, quelques livres, le paquet qui contenait sa garde-robe, monta en voiture, se fit conduire chez l'abbé, renvoya sa voiture en disant qu'il allait le soir à la campagne, et serait absent dix ou douze jours, et qu'on n'eût pas à s'inquiéter de lui ; puis, ayant changé ses habits élégans contre ceux qui convenaient au rôle qu'il allait jouer, il alla, conduit par l'abbé Brigaud, prendre possession de son nouveau logement.

C'était une chambre, ou plutôt une mansarde, avec un cabinet, située au quatrième, rue du Temps-Perdu, n° 5, laquelle est aujourd'hui la rue Saint-Joseph. La propriétaire de la maison était une connaissance de l'abbé Brigaud ; aussi, grâce à sa recommandation, avait-on fait pour le jeune provincial quelques frais extraordinaires : il y trouva des rideaux d'une blancheur parfaite, du linge d'une finesse extrême, une apparence de bibliothèque toute garnie, de sorte qu'il vit du premier coup d'œil que, s'il n'était pas aussi bien que dans son appartement de la rue Richelieu, il serait au moins d'une façon tolérable.

Madame Denis, c'était le nom de la mie de l'abbé Brigaud, attendait son futur locataire pour lui faire elle-même les honneurs de sa chambre ; elle lui en vanta tous les agrémens, lui assura que, malgré la dureté des temps, il ne l'aurait pas en pour le double ; lui certifica que sa maison était une des mieux foncées du quartier,

lui promit que le bruit ne le dérangerait pas de son travail, attendu que la rue étant trop étroite pour que deux voitures y passassent de front, il était très rare que les cochers s'y hasardassent ; toutes choses auxquelles le chevalier répondit d'une façon si modeste, qu'en redescendant au premier étage, qu'elle habitait, madame Denis recommanda au concierge et à sa femme les plus grands égards pour son nouveau commensal.

Ce jeune homme, quoiqu'il pût certainement lutter de bonne mine avec les plus fiers seigneurs de la cour, lui paraissait bien loin d'avoir, surtout à l'égard des femmes, les manières lestes et hardies que les muguets de l'époque croyaient qu'il était de bon ton d'affecter. Il est vrai que l'abbé Brigaud, au nom de la famille de son pupille, avait payé un trimestre d'avance.

Un instant après, l'abbé descendit à son tour chez madame Denis, qu'il acheva d'édifier sur le compte de son jeune protégé, qui, dit-il, ne recevrait absolument personne autre que lui et un vieil ami de son père. Ce dernier, malgré des façons un peu brusques qu'il avait prises dans les camps, était un seigneur très recommandable. D'Harmental avait cru devoir user de cette précaution pour que l'apparition du capitaine n'effarouchât point trop la bonne madame Denis dans le cas où, par hasard, elle viendrait à le rencontrer.

Resté seul, le chevalier, qui avait déjà fait l'inventaire de sa chambre, résolut, pour se distraire, de faire celui du voisinage ; il ouvrit sa croisée et commença l'inspection de tous les objets que la vue pouvait embrasser.

Il put se convaincre tout d'abord de la vérité de l'observation que madame Denis avait faite relativement à la rue : à peine avait-elle dix ou douze pieds de large, et, du point élevé d'où les regards du chevalier plongeaient, elle lui paraissait plus étroite encore ; ce peu de largeur, qui pour tout autre locataire eût sans doute été un défaut, lui parut au contraire une qualité, car il calcula aussitôt que dans le cas où il serait poursuivi, à l'aide d'une planche posée sur sa fenêtre et sur la fenêtre percée vis-à-vis, il pouvait passer de l'autre côté de la rue. Il était donc important d'établir, à tout événement, avec les locataires de la maison en face des relations de bon voisinage.

Malheureusement chez le voisin ou chez la voisine on paraissait peu disposé à la sociabilité ; non seulement la fenêtre était hermétiquement fermée, comme le comportait l'époque de l'année dans laquelle on se trouvait, mais encore les rideaux de mousseline qui pendaient derrière les vitres étaient si exactement tirés qu'ils ne présentaient pas la plus petite ouverture par laquelle le regard pût pénétrer. Une seconde fenêtre, qui paraissait appartenir à la même chambre, était close avec une égale précision.

Plus favorisée que celle de madame Denis, la maison en face de la sienne avait un cinquième étage, ou plutôt une terrasse. Une dernière chambre mansardée, et qui était située juste au-dessus de la fenêtre si exactement fermée, donnait sur cette terrasse : c'était, selon toutes probabilités, la résidence d'un agronome distingué, car il était parvenu, à force de patience, de temps et de travail, à transformer cette terrasse en un jardin qui contenait, dans douze ou quinze pieds carrés, un jet d'eau, une grotte et un beccau. Il est vrai que le jet d'eau n'allait qu'à l'aide d'un réservoir supérieur, alimenté l'hiver par l'eau du ciel, et l'été par celle que le propriétaire y versait lui-même ; il est vrai également que la grotte, toute garnie de coquillages et surmontée d'une petite forteresse en bois, paraissait destinée, dans quelque cas que ce fût, à abriter, non pas un être humain, mais purement et simplement un individu de la race canine ; il est vrai enfin que le berceau, entièrement dépoillé, par l'âpreté de l'hiver, du feuillage qui en faisait le charme principal, ressemblait pour le moment à une immense cage à poulets.

D'Harmental admira l'active industrie du bourgeois de Paris, qui parvient à se créer une campagne sur le bord de sa fenêtre, sur le coin d'un toit, et jusque dans le sillon de sa gouttière. Il murmura le fameux vers de Virgile : *O fortunatos nimium!* et puis la brise étant assez froide, comme il n'apercevait qu'une suite assez

monotone de toits, de cheminées et de girouettes, il referma sa croisée, mit bas son habit, s'enveloppa d'une robe de chambre qui avait le défaut d'être un peu trop confortable pour la situation présente de son maître, s'assit dans un assez bon fauteuil, allongea ses pieds sur ses chenets, étendit la main vers un volume de l'abbé de Chaulieu, et se mit, pour se distraire, à lire les vers adressés à mademoiselle Delaunay, dont lui avait parlé le marquis de Pompadour, et qui acquéraient pour lui un nouvel intérêt depuis qu'il en connaissait l'histoire (1).

Le résultat de cette lecture fut que le chevalier, tout en souriant de l'amour octogenaire du bon abbé, s'aperçut que, plus malheureux que lui peut-être, il avait le cœur parfaitement vide. Sa jeunesse, son courage, son élégance, son esprit fier et aventureux, lui avaient valu force belles fortunes ; mais dans tout cela il n'avait jamais rendu que ce qu'on lui offrait, c'est-à-dire des liaisons éphémères. Un instant il avait cru aimer madame d'Averne, et être aimé d'elle ; mais de la part de la belle inconstante, cette grande passion n'avait pas tenu contre une corbeille de fleurs et de pierreries, et contre la vanité de plaire au régent. Avant que cette infidélité ne fût faite, le chevalier avait cru qu'il serait au désespoir de cette infidélité : elle avait eu lieu, il en avait la preuve ; il s'était battu, parce qu'à cette époque on se battait à propos de tout, ce qui tenait probablement à ce que le duel était sévèrement défendu ; puis enfin il s'était aperçu du peu de place que tenait dans son cœur le grand amour auquel cependant il avait cru livrer son cœur tout entier. Il est vrai que les événements advenus depuis trois ou quatre jours avaient nécessairement entraîné son esprit vers d'autres pensées, mais le chevalier ne se dissimulait pas qu'il n'en eût point été ainsi s'il avait été réellement amoureux. Un grand désespoir ne lui eût guère permis d'aller chercher une distraction au bal masqué, et s'il n'était point allé au bal masqué, aucun des événements qui s'étaient succédé d'une manière si rapide et si inattendue n'aurait eu son développement, n'ayant pas eu son point de départ. Le résultat de tout cela fut que le chevalier resta convaincu qu'il était parfaitement incapable d'une grande passion, et qu'il était seulement destiné à se rendre coupable envers les femmes d'une foule de ces charmantes scélératesses qui mettaient à cette époque un jeune seigneur à la mode. En conséquence, il se leva, fit dans sa chambre trois tours d'un air conquérant, poussa un profond soupir en pensant à quelle époque éloignée étaient probablement remis ces beaux projets, et revint à pas lents de sa glace à son fauteuil.

Pendant le trajet, il s'aperçut que la fenêtre en face de la sienne, une heure auparavant si hermétiquement fermée, était enfin toute grande ouverte. Il s'arrêta par un mouvement machinal, écarta son rideau, et plongea les yeux dans l'appartement qu'on livrait ainsi à son investigation.

C'était une chambre, selon toute apparence, occupée par une femme. Près de la croisée, sur laquelle une charmante petite levrette blanche et café au lait appuyait, en regardant curieusement dans la rue, ses deux pattes fines et élégantes, était un métier à broder. Au fond, en face de la fenêtre, un clavecin tout ouvert se reposait entre deux harmonies. Quelques pastels, encadrés dans des cadres de bois noir relevé d'un petit filet d'or, étaient appendus aux murs recouverts d'un papier perse, et des rideaux d'indienne du même dessin que le papier retombaient derrière ces autres rideaux de mousseline si scrupuleusement appliqués aux carreaux. Par la seconde fenêtre entrebâillée, on apercevait les rideaux d'une alcôve qui probablement renfermait un lit. Le reste du mobilier était parfaitement simple, mais d'une harmonie charmante, qui était due évidemment, non pas à la fortune, mais au goût de la modeste habitante de ce petit réduit.

Une vieille femme balayait, époussetait et rangeait, profitant de l'absence de la maîtresse du logis pour faire cette besogne de ménage ; car on ne voyait qu'elle dans

la chambre, et cependant il était clair que ce n'était pas elle qui l'habitait.

Tout à coup la physionomie de la levrette, dont les grands yeux avaient erré jusque-là de tous côtés avec l'insouciance aristocratique particulière à cet animal, parut s'animer ; elle pencha la tête dans la rue, puis, avec une légèreté et une adresse miraculeuses, elle sauta sur le rebord de la fenêtre et s'assit, en dressant les oreilles et en levant une de ses pattes de devant. Le chevalier comprit alors à ces signes que le locataire de la petite chambre s'approchait ; il ouvrit aussitôt sa croisée. Malheureusement, il était déjà trop tard, la rue était solitaire. Au même moment la levrette sauta de la fenêtre dans l'appartement, et courut à la porte. D'Harmental en augura que la jeune dame montait l'escalier, et, pour la voir plus à son aise, il se rejeta en arrière et se cacha au moyen de son rideau ; mais la vieille femme vint à la fenêtre et la referma. Le chevalier ne s'attendait pas à ce dénouement, aussi en fut-il d'abord tout désappointé ; il referma sa fenêtre à son tour, et revint étendre ses pieds sur ses chenets.

La chose n'était pas fort distrayante, et ce fut alors que le chevalier, si répandu et si occupé habituellement de toutes ces petites choses de société qui deviennent le fond de la vie pour un homme du monde, sentit dans quel isolement il allait se trouver pour peu que sa retraite se prolongeât. Il se souvint qu'autrefois aussi il avait joué du clavecin et dessiné, et il lui sembla que, s'il avait la moindre épinette et quelques pastels, il prendrait le temps en patience. Il sonna le concierge et lui demanda où l'on pourrait se procurer ces objets. Le concierge répondit que tout surcroît de meubles était naturellement au compte du locataire, et que s'il voulait un clavecin il lui faudrait le louer ; que, quant aux pastels, on en trouvait chez le papetier dont la boutique faisait le coin de la rue de Cléry et de la rue du Gros-Chenet. D'Harmental donna un double louis au concierge, et lui signifia que dans une demi-heure il désirait avoir une épinette, et tout ce qu'il lui fallait pour dessiner. Le double louis était un argument dont il avait senti plus d'une fois l'efficacité. Cependant, se reprochant de l'avoir employé cette fois avec une légèreté qui donnait un démenti à sa position apparente, il rappela le concierge et lui dit qu'il entendait bien, pour son double louis, avoir non seulement papier et pastel, mais encore la location du clavecin payée pour un mois. Le concierge répondit qu'à la rigueur, et parce qu'il marchanderait comme pour lui-même, la chose était possible, mais que bien certainement il lui faudrait payer le transport. D'Harmental y consentit. Une demi-heure après, il était en possession des objets demandés, tant Paris était déjà une ville merveilleuse pour tout enchanteur qui avait une baguette d'or.

Le concierge, en redescendant, dit à sa femme que si le jeune homme du quatrième ne regardait pas de plus près à son argent, il pourrait bien ruiner sa famille ; et il lui montra deux écus de six francs qu'il avait économisés sur le double louis de leur locataire. La femme prit les deux écus des mains de son mari, en l'appelant ivrogne, et elle les serra dans un sac de peau caché sous un amas de vieilles nippes, en déplorant le malheur des pères et mères qui se saignent pour de pareils garnemens.

Ce fut l'oraison funèbre du double louis du chevalier.

X

UN BOURGEOIS DE LA RUE DU TEMPS-PERDU

Pendant ce temps, d'Harmental s'était assis devant son épinette, et tapait dessus de son mieux ; le marchand y avait mis une sorte de conscience et lui avait envoyé un instrument à peu près d'accord, de sorte que le chevalier s'aperçut qu'il faisait merveille, et commença à

(1) Launay, qui souverainement Possédés le talent de plaire, etc.

croire qu'il était né avec le génie de la musique, et qu'il ne lui avait manqué jusqu'alors qu'une circonstance comme celle où il se trouvait pour que ce génie se développât. Sans doute il y avait quelque chose de vrai au fond de tout cela, car au milieu d'une trille des plus éblouissantes, il vit, de l'autre côté de la rue, cinq petits doigts qui soulevaient délicatement le rideau pour reconnaître d'où venait cette harmonie inaccoutumée. Malheureusement, à la vue de ces petits doigts, le chevalier oublia sa musique, se retourna vivement sur son tabouret dans l'espérance d'apercevoir une figure derrière la main. Cette manœuvre mal calculée le perdit. La maîtresse de la petite chambre, surprise en flagrant délit de curiosité, laissa retomber le rideau. D'Harmental, blessé de cette prudence, s'en alla fermer sa fenêtre, et pendant tout le reste de la journée il bouda sa voisine.

La soirée se passa à dessiner, à lire et à jouer du clavier. Le chevalier n'aurait jamais cru qu'il y avait tant de minutes dans une heure, et tant d'heures dans un jour. À dix heures du soir, il sonna le concierge afin de lui donner ses ordres pour le lendemain. Mais le concierge ne répondit pas : il était couché depuis long temps. Madame Denis avait dit vrai : sa maison était une maison tranquille. D'Harmental apprit alors qu'il y avait des gens qui se mettaient au lit au moment où il avait l'habitude de monter en voiture pour commencer ses visites. Cela lui donna fort à penser sur les mœurs étranges de cette classe infortunée de la société qui ne connaissait ni l'Opéra ni les petits soupers, et qui dormait la nuit et veillait le jour. Il pensa qu'il fallait venir dans la rue du Temps-Perdu pour voir de pareilles choses, et il se promit bien d'en parler ses amis quand il pourrait leur raconter cette singularité.

Cependant une chose lui fit plaisir, c'est que sa voisine veillait comme lui ; cela indiquait en elle un esprit supérieur à celui des vulgaires habitans de la rue du Temps-Perdu. D'Harmental croyait encore que l'on ne veillait que parce qu'on n'avait pas envie de dormir ou parce que l'on avait envie de s'amuser. Il oubliait ceux qui veillent parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

À minuit, la lumière s'éteignit dans la chambre en face, et d'Harmental à son tour se décida à se coucher.

Le lendemain, à huit heures, l'abbé Brigaud était chez lui ; il présenta à d'Harmental le second rapport de la police secrète du prince de Cellamare. Celui-ci était conçu en ces termes :

« Trois heures du matin.

« Vu la conduite régulière qu'il a menée hier, M. le régent a donné l'ordre qu'on le réveillât à neuf heures.

« Il recevra quelques personnes désignées à son lever.

« De dix heures à midi, il y aura audience publique.

« De midi à une heure, M. le régent travaillera à ses espionnages avec La Vrillière et Leblanc.

« De une heure à deux, il ouvrira les lettres avec Torcy.

« À deux heures et demie, il passera au conseil de régence et fera visite au roi.

« À trois heures, il se rendra au jeu de courte paume de la rue de Seine, pour soutenir avec Brancas et Canillac un défi contre le duc de Richelieu, le marquis de Broglie et le comte de Gacé.

« À six heures, il ira souper au Luxembourg chez madame la duchesse de Berry, et il y passera la soirée.

« De là, il reviendra, *sans gardes*, au Palais Royal, à moins que la duchesse de Berry ne lui donne une escorte des siens. »

— Peste ! *sans gardes*, mon cher abbé. Que pensez-vous de cela ? dit d'Harmental tout en se mettant à sa toilette. Est-ce que l'eau ne vous en vient pas à la bouche ?

— Sans gardes, oui, répondit l'abbé ; mais avec des courreurs, mais avec des piqueurs, mais avec un cocher, tous gens qui se battent très peu, il est vrai, mais qui crient très haut. Oh ! patience, patience, mon jeune ami ! Vous êtes donc bien pressé d'être grand d'Espagne ?

— Non, mon cher abbé ; mais je suis pressé de ne pas vivre dans une mansarde où tout me manque et où je

suis obligé de faire ma toilette tout seul, comme vous voyez. Vous croyez donc que ce n'est rien que de se coucher à dix heures le soir et de s'habiller sans valet de chambre le matin ?

— Oui, mais vous avez de la musique, reprit l'abbé.

— Ah ! en effet, dit d'Harmental. L'abbé, ouvrez donc ma fenêtre, je vous prie, que l'on voie que je reçois bonne compagnie. Cela me fera honneur auprès de mes voisins.

— Tiens, tiens, tiens ! dit l'abbé en faisant ce dont le priait le chevalier ; mais ce n'est pas mal du tout, cela.

— Comment ! pas mal, reprit à son tour d'Harmental, mais c'est très bien au contraire ; c'est de l'Armide, pardieu ! Le diable m'emporte si je croyais trouver cela au quatrième étage, et rue du Temps-Perdu !

— Chevalier, je vous prédis une chose, dit l'abbé : c'est que, pour peu que la chanteuse soit jeune et jolie, nous aurons dans huit jours autant de peine à vous faire sortir d'ici que nous en avons maintenant à vous y faire rester.

— Mon cher abbé, répondit d'Harmental en secouant la tête, si votre police était aussi bien faite que celle du prince de Cellamare, vous sauriez que je suis guéri de l'amour pour longtemps ; et la preuve, la voici : ne croyez pas que je passe mes journées à soupiner ; je vous prierai donc, en descendant, de m'envoyer quelque chose comme un pâté et une douzaine de bouteilles d'excellens vins. Je m'en rapporte à vous : je sais que vous êtes connaisseur ; d'ailleurs, envoyées par vous, elles témoignent d'une attention de tuteur ; achetées par moi, elles témoigneraient d'une débauche de pupille, et j'ai ma réputation provinciale à garder à l'endroit de madame Denis.

— C'est juste ; je ne vous demande pas pourquoi faire ; je m'en rapporte à vous.

— Et vous avez raison, mon cher abbé ; c'est pour le bien de la cause.

— Dans une heure, le pâté et le vin seront ici.

— Quand vous reverrai-je ?

— Demain probablement.

— Ainsi donc, à demain.

— Vous me renvoyez ?

— J'attends quelqu'un.

— Toujours pour la bonne cause ?

— Je vous en réponds. Allez, et que Dieu vous garde !

— Restez, et que le diable ne vous tente pas ! Sachez-vous que c'est la femme qui nous a fait chasser tous autant que nous, sommes du paradis terrestre. Defiez-vous de la femme !

— Amen ! dit le chevalier en faisant de la main un dernier signe à l'abbé Brigaud.

En effet, comme l'avait remarqué le bon abbé, d'Harmental avait hâte qu'il fût parti. Son grand amour pour la musique, qu'il avait découvert de la veille seulement, avait fait de tels progrès qu'il était désireux de n'être distrait en rien de ce qu'il venait d'entendre. Autant que le permettait cette maudite fenêtre toujours fermée, ce qui parvenait au chevalier, tant de l'instrument que de la voix, révélait dans sa voisine une excellente musicienne : le doigté était savant, la voix était douce quoique étendue, et avait, dans les cordes hautes, de ces vibrations profondes qui résonnent au cœur. Aussi, après un passage très difficile et parfaitement exécuté, d'Harmental ne put-il s'empêcher de battre des mains et de crier bravo. Par malheur encore, ce triomphe auquel, dans sa solitude, elle n'était point habituée, ou lieu d'encourager la musicienne, l'inlimida sans doute à un tel point que, clavecin et voix, tout s'arrêta à l'instant même, et que le silence succéda immédiatement à la mélodie pour laquelle le chevalier avait si imprudemment manifesté son enthousiasme.

En échange, il vit s'ouvrir la porte de la chambre au-dessus, qui, comme nous l'avons dit, donnait sur la terrasse. Il en sortit d'abord une main étendue qui visiblement interrogeait le temps. La réponse du temps fut rassurante, selon toute vraisemblance, car la main fut presque aussitôt suivie d'une tête coiffée d'un petit bonnet d'indienne serré sur le front par un ruban de soie gorge de pigeon, et la tête à son tour ne précéda que de quelques instans un avant-corps couvert d'une espèce

de robe de chambre en façon de camisole et de la même étoffe que le bonnet. Cela ne permettait point encore au chevalier de reconnaître bien précisément à quel sexe appartenait l'individu qui semblait avoir tant de peine à se hasarder à l'air du matin. Enfin une espèce de rayon de soleil ayant glissé entre deux nuages, encouragea, à ce qu'il paraît, le timide locataire de la terrasse, qui se détermina à sortir tout à fait. D'Harmental reconnut alors, à sa culotte courte de velours noir et à ses bas chinés, que le personnage qui venait d'entrer en scène était du sexe masculin.

C'était l'horticulteur dont nous avons parlé.

Le mauvais temps des jours précédens l'avait sans doute privé de sa promenade matinale, et l'avait empêché de donner à son jardin ses soins accoutumés, car il commença à le parcourir avec une inquiétude visible d'y trouver quelque accident produit par le vent et par la pluie; mais après une visite minutieuse du jet d'eau, de la grotte et du berceau, qui étaient les trois principaux ornemens, l'excellente figure de l'horticulteur s'éclaira d'un rayon de joie comme le temps venait de faire d'un rayon de soleil. Il s'était aperçu non seulement que toute chose était à sa place, mais encore que son réservoir était plein à déborder. Il crut donc pouvoir se donner le plaisir de faire jouer ses eaux, prodigalité qu'ordinairement, à l'instar du roi Louis XIV, il ne se permettait que le dimanche. Il tourna un robinet, et la gerbe hebdomadaire s'éleva majestueusement à la hauteur de quatre ou cinq pieds.

Le bonhomme en eut une joie si grande qu'il se mit à chanter le refrain d'une vieille chanson pastorale avec laquelle d'Harmental avait été bercé, et que tout en répétant :

Laissez-moi aller,

Laissez-moi jouer,

Laissez-moi aller jouer sous la coudrette,

il courut à sa fenêtre et appela deux fois à haute voix :

— Bathilde ! Bathilde !

Le chevalier comprit alors qu'il y avait une communication architecturale entre la chambre du cinquième et celle du quatrième, et une relation quelconque entre l'horticulteur et la musicienne. Or, comme il pensa que, vu la modestie dont elle venait de lui donner une preuve, la musicienne, s'il restait à sa fenêtre, pourrait bien ne pas monter sur la terrasse, il referma sa croisée d'un air d'insouciance parfaite, tout en ayant soin de se ménager derrière le rideau une petite ouverture par laquelle il pouvait tout voir sans être vu.

Ce qu'il avait prévu arriva. Au bout d'un instant, une charmante tête de jeune fille parut dans l'encadrement de la fenêtre; mais comme sans doute le terrain sur lequel s'était hasardé avec tant de courage celui qui l'avait appelée était trop humide, elle ne voulut point aller plus loin. La petite levrette, non moins craintive que sa maîtresse, resta près d'elle, ses pattes blanches posées sur le rebord de la fenêtre, et secouant la tête en signe de négation à toutes les instances qui lui furent faites pour l'attirer plus loin que sa maîtresse ne voulait aller.

Cependant il s'établit un dialogue de quelques minutes entre le bonhomme et la jeune fille. D'Harmental eut donc le loisir de l'examiner avec d'autant moins de distraction que sa fenêtre étant fermée lui permettait de voir sans entendre.

Elle paraissait arrivée à cet âge délicieux de la vie où la femme, passant de l'enfance à la jeunesse, sent tout fleurir dans son cœur et sur son visage, sentiment, grâce et beauté. Au premier coup d'œil, on voyait qu'elle n'avait pas moins de seize ans, mais pas plus de dix-huit. Il existait en elle un singulier mélange de deux races : elle avait les cheveux blonds, le teint mat et le col ondoyant d'une Anglaise, avec les yeux noirs, les lèvres de corail et les dents de perles d'une Espagnole. Comme elle ne mettait ni blanc ni rouge, et comme à cette époque la poudre commençait à peine à être de mode, et d'ailleurs était réservée aux têtes aristocratiques, son teint éclatait de sa propre fraîcheur, et rien

ne ternissait la délicate nuance de sa chevelure. Le chevalier resta comme en extase. En effet, il n'avait vu dans sa vie que deux classes de femmes : les grosses et rondes paysannes du Nivernais, avec leurs gros pieds, leurs grosses mains, leurs jupons courts et leurs chapeaux en cor de chasse, et les femmes de l'aristocratie parisienne, belles sans doute, mais de cette beauté étouffée par les veilles, par le pousir, par cette transposition de la vie qui les fait ce que seraient des fleurs qui ne verraient du soleil que quelques rares rayons, et à qui l'air vivifiant du matin et du soir n'arriverait qu'à travers les vitres d'une serre chaude. Il ne connaissait donc pas ce type bourgeoise, ce type intermédiaire, si on peut le dire, entre la haute société et la population des campagnes, qui a toute l'élégance de l'une et toute la fraîcheur de l'autre. Aussi, comme nous l'avons dit, resta-t-il cloué à sa place, et longtems après que la jeune fille était rentrée, avait-il les yeux encore fixés sur la fenêtre où était apparue cette délicate vision.

Le bruit de sa porte qui s'ouvrait le tira de son extase : c'étaient le pâté et le vin de l'abbé Brigaud qui faisaient leur entrée solennelle dans la mansarde du chevalier. La vue de ces provisions lui rappela qu'il avait pour le moment autre chose à faire que de se livrer à la vie contemplative, et qu'il avait donné, pour affaire d'une bien grande importance, rendez-vous au capitaine Roquefinette. En conséquence il tira sa montre, et il s'aperçut qu'il était dix heures du matin. C'était, on s'en souvient, l'heure convenue. Il donna congé au porteur des comestibles aussitôt qu'il les eut déposés sur la table, se chargea lui-même du reste du service, afin de n'avoir pas besoin d'immiscer le concierge dans ses petites affaires, et, ouvrant de nouveau sa fenêtre, il se mit à guetter l'apparition du capitaine Roquefinette.

XI

LE PACTE

Il était à peine à son observatoire qu'il aperçut le digne capitaine qui débouchait par la rue du Gros-Chêne, le nez au vent, la main sur la hanche, et avec l'allure martiale et décidée d'un homme qui, comme le philosophe grec, sent qu'il porte tout avec soi. Son chapeau, thermomètre auquel ses familiers pouvaient reconnaître l'état secret des finances de son maître, et qui dans les jours de fortune était posé aussi carrément sur sa tête qu'une pyramide l'est sur sa base, son chapeau avait repris cette miraculeuse inclinaison qui avait tant frappé le baron de Valey, et grâce à laquelle une de ses trois cornes touchait presque l'épaule droite, tandis que la corne parallèle aurait pu donner à Franklin quarante ans plus tôt, si Franklin eût rencontré le capitaine, la première idée du parolomere. Arrivé au tiers de la rue, il leva la tête, ainsi que la chose était convenue, et juste au-dessus de lui il remarqua le chevalier. Celui qui attendait et celui qui était attendu échangèrent un signe, et le capitaine, ayant calculé ses distances avec un coup d'œil tout stratégique, et reconnu la porte qui devait correspondre à la fenêtre, franchit le seuil de la paisible maison de madame Denis avec le même air de familiarité que si c'était celui d'une taverne. Le chevalier, de son côté, referma sa croisée et tira devant elle les rideaux avec le plus grand soin. Était-ce pour n'être point vu avec le capitaine par sa belle voisine ? Était-ce pour que le capitaine ne la vit pas elle-même ?

Au bout d'un instant, d'Harmental entendit les pas du capitaine et le bruit de son épée illustre Colichemarde, qui battait contre les barres de l'escalier. Arrivé au troisième, comme la lumière qui venait d'en bas n'était allumée par aucun autre jour, le capitaine se trouva fort embarrassé, ne sachant pas s'il devait s'arrêter ou passer outre. Aussi, après avoir toussé de la façon la plus

significative, voyant que cet appel était resté incompris de celui qu'il cherchait :

— Morbleu ! dit-il, chevalier, comme vous ne m'avez probablement pas fait venir pour que je me casse le cou, ouvrez votre porte ou chantez, que je sois guidé par la lumière du ciel ou par le son de votre voix. Autrement, je suis perdu, ni plus ni moins que Thésée dans le Labyrinthe.

Et le capitaine se mit à chanter lui-même à tue-tête :

Belle Ariane, je vous prie,
Prêtez-moi votre peloton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Le chevalier courut à la porte et l'ouvrit.

— A la bonne heure, dit le capitaine, qui commençait à apparaître dans la demi-teinte. C'est que l'échelle de votre pigeonnier est noire en diable. Mais enfin me voilà, fidèle à la consigne, solide au poste, exact au rendez-vous. Dix heures sonnaient à la Samaritaine juste au moment où je passais sur le pont Neuf.

— Oui, vous êtes homme de parole, je le vois, dit le chevalier en tendant la main au capitaine ; mais entrez vite : il est important que mes voisins ne fassent point attention à vous.

— En ce cas, je suis muet comme une tache, répondit le capitaine. Au surplus, ajouta-t-il en montrant le pâté et les bouteilles qui couvraient la table, vous avez deviné le véritable moyen de me fermer la bouche.

Le chevalier poussa la porte derrière le capitaine et mit le verrou.

— Ah ! ah ! du mystère ? Tant mieux ! je suis pour les mystères, moi. Il y a presque toujours quelque chose à gagner avec les gens qui commencent par vous dire : chuut ! En tout cas, vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à votre serviteur, continua le capitaine en revenant à son langage mythologique : vous voyez en moi le petit-fils d'Harpocrate, dieu du silence. Ainsi ne vous gênez pas.

— C'est bien, capitaine, reprit d'Harmental, car je vous avoue que j'ai des choses assez importantes à vous dire pour réclamer d'avance votre discrétion.

— Elle vous est acquise, chevalier. Pendant que je donnais une leçon au petit Ravanne, je vous ai vu du coin de l'œil manier l'épée en amateur, et j'aime les gens braves. Et puis, en remerciement d'un petit service qui ne valait pas une chiquenarde, vous m'avez fait cadeau d'un cheval qui valait cent louis, et j'aime les gens généreux. Donc, puisque vous êtes deux fois mon homme, pourquoi ne serais-je pas une fois le vôtre ?

— Allons, dit le chevalier, je vois que nous pourrions nous entendre.

— Parlez et je vous écoute, répondit le capitaine en prenant son air le plus grave.

— Vous m'écoutez mieux assis, mon cher hôte ; mettons-nous à table et déjeunerons.

— Vous prêchez comme saint Jean-Bouche-d'Or, chevalier, dit le capitaine en détachant son épée et la posant avec son chapeau sur le clavecin ; de sorte, continua-t-il en s'asseyant en face de d'Harmental, qu'il n'y a pas moyen d'être d'un autre avis que vous. Me voilà ; commandez la manœuvre, et je l'exécute.

— Goûtez ce vin pendant que j'attaque le pâté.

— C'est juste, dit le capitaine : divisons nos forces et battons l'ennemi séparément, puis nous nous réunirons pour exterminer ce qui en restera.

Et, joignant l'application à la théorie, le capitaine saisit au collet la première bouteille venue, fit sauter le bouchon, et, s'étant versé une pleine rasade, il l'avala avec une telle facilité qu'on eût pu croire que la nature l'avait doté d'un mode de digestion tout particulier. Mais aussi, il faut lui rendre justice, à peine le vin fut-il bu qu'il s'aperçut que la liqueur qu'il venait d'entonner si cavalièrement méritait un degré d'attention fort supérieur à celui qu'il lui avait accordé.

— Oh ! oh ! dit-il en faisant claquer sa langue et en reposant avec une lenteur pleine de respect son verre sur la table, qu'est-ce que je fais donc ? Indigne que je suis ! j'avale du nectar comme si c'était de la piquette, et cela au commencement d'un repas ! Ah ! continua-t-il,

se versant un second verre de la même bouteille en secouant la tête, Roquefinette, mon ami, tu commences à te faire vieux. Il y a dix ans, à la première goutte qui aurait touché ton palais, tu aurais su à qui tu avais affaire, tandis que maintenant il te faut plusieurs essais pour connaître la valeur des choses. A votre santé, chevalier !

— Cette fois le capitaine, plus circonspect, avala lentement son second verre, se reprenant à trois fois pour le vider, et clignant des yeux en signe de satisfaction ; puis, quand il eut fini :

— C'est de l'Ermitage de 1702, l'année de la bataille de Friedlinden ! Si votre fournisseur en a beaucoup comme celui-là, et s'il fait crédit, donnez-moi son adresse : je lui promets une fière pratique !

— Capitaine, répondit le chevalier en faisant glisser une énorme tranche de pâté sur l'assiette de son convive, non seulement mon fournisseur fait crédit, mais encore à mes amis il le donne pour rien.

— Oh ! l'honnête homme ! s'écria le capitaine avec un ton pénétré. Et, après un instant de silence, pendant lequel un observateur superficiel aurait pu le croire absorbé par l'appréciation du pâté comme il l'avait été un instant auparavant par celle du vin, posant ses deux coudes sur la table, et regardant d'Harmental d'un air narquois entre son couteau et sa fourchette :

— Ainsi donc, mon cher chevalier, nous conspirons, et nous avons besoin pour réussir, à ce qu'il paraît, que ce pauvre capitaine Roquefinette nous donne un coup de main ?

— Et qui vous a dit cela, capitaine ? interrompit le chevalier, en tressaillant malgré lui.

— Qui m'a dit cela ? Pardieu ! la belle charade à deviner ! Un homme qui donne des chevaux de cent louis, qui boit à son ordinaire du vin à une pistole la bouteille, et qui loge dans une mansarde de la rue du Temps-Perdu, que diable voulez-vous qu'il fasse s'il ne conspire pas ?

— Eh bien ! capitaine, dit en riant d'Harmental, je ne ferai pas le discret : vous pourriez bien avoir deviné juste. Est-ce qu'une conspiration vous effraie ? continua-t-il en versant à boire à son hôte.

— Moi, m'effrayer ! Qui est-ce qui a dit qu'il y avait quelque chose au monde qui effrayait le capitaine Roquefinette ?

— Ce n'est pas moi, capitaine, puisque sans vous connaître, à la première vue, aux premières paroles échangées, j'ai jeté les yeux sur vous pour vous offrir d'être mon second.

— Ah ! c'est-à-dire que si vous êtes pendu à une potence de vingt pieds, je serai pendu à une potence de dix : voilà tout.

— Peste ! capitaine, dit d'Harmental en lui versant de nouveau à boire, si l'on commençait, comme vous le faites, par envisager les choses sous leur mauvais côté, on n'entreprendrait jamais rien.

— Parce que j'ai parlé de potence ? répondit le capitaine. Mais cela ne prouve rien. Qu'est-ce que la potence au yeux du philosophe ? Une des mille manières de sortir de la vie, et certainement une des moins désagréables. On voit bien que vous n'avez jamais regardé la chose en face, pour en faire le dégoûté. D'ailleurs, en faisant nos preuves, nous aurons le cou coupé, comme monsieur de Rohan. Avez-vous vu couper le cou à monsieur de Rohan ? reprit le capitaine en regardant en face d'Harmental. C'était un beau jeune homme comme vous, de votre âge à peu près. Il avait conspiré, comme vous voulez le faire, mais la chose manqua. Que voulez-vous ! tout le monde se trompe. On lui fit un bel échafaud noir ; on lui permit de se tourner du côté de la fenêtre où était sa maîtresse ; on lui coupa avec des ciseaux le col de sa chemise ; mais le bourreau était un maladroit, habitué à pendre et non pas à décapiter ; de sorte qu'il fut obligé de s'y reprendre à trois fois pour lui trancher la tête ; et encore n'en vint-il à bout qu'à l'aide d'un couteau qu'il tira de sa ceinture, et avec lequel il lui chicota si bien le cou qu'il parvint enfin à le détacher... Allons, vous êtes un brave ! continua le capitaine en voyant que le chevalier avait écouté sans sourciller les détails de cette horrible exécution. Touchez là, je suis

— votre homme. Contre qui conspirons-nous? Voyons, est-ce contre monsieur le duc du Maine? Est-ce contre monsieur le duc d'Orléans? Faut-il casser l'autre jambe au boiteux? Faut-il crever l'autre œil au borgne? Me voilà.

— Rien de tout cela, capitaine; et, s'il plaît à Dieu, il n'y aura pas de sang répandu.

— De quoi s'agit-il donc alors?

— Avez-vous jamais entendu parler de l'enlèvement du secrétaire du duc de Mantoue?

— Alors, c'est le plus cher.
— Mais vous l'avez accepté de même!
— Pourquoi pas? J'aurais demandé le double, voilà tout.

— Et si, en vous donnant le double, un homme comme moi vous eût dit : Capitaine, ce n'est point un danger obscur où je vous jette, mais une lutte dans laquelle je m'engage contre vous, où je mets comme vous mon nom, mon avenir, ma tête, qu'auriez-vous répondu à cet homme?



A votre santé, chevalier!

— De Maltheoli?

— Oui.

— Pardieu! je connais l'affaire mieux que personne; je l'ai vu passer comme on le conduisait à Pignerol; c'est le chevalier de Saint-Martin et monsieur de Villebois qui ont fait le coup; à telles enseignes, qu'ils ont eu chacun trois mille livres, pour eux et pour leurs hommes.

— C'était assez médiocrement payé, dit avec dédain d'Harmental.

— Vous trouvez, chevalier? Cependant trois mille livres, c'est un joli denier.

— Alors, pour trois mille livres, vous vous seriez chargé de la chose?

— Je m'en serais chargé, répondit le capitaine.

— Mais si, au lieu d'enlever le secrétaire, on vous eût proposé d'enlever le duc?

— Je lui eusse tendu la main comme je vous la tends. Maintenant, de qui s'agit-il?

Le chevalier remplit son verre et celui du capitaine.
— A la santé du régent, dit-il, et puisse-t-il arriver sans accident jusqu'à la frontière d'Espagne, comme Maltheoli est arrivé à Pignerol!

— Ah! ah! dit le capitaine Roquefinette en levant son verre à la hauteur de l'œil. Puis, après une pause: — Et pourquoi pas? continua-t-il. Le régent n'est qu'un homme, après tout. Seulement, nous ne serons ni décapités ni pendus; nous serons roués. Et si autre je dirais que c'est plus cher, mais pour vous, chevalier, je n'ai pas deux prix. Vous me donnerez six mille livres, et je vous trouverai douze hommes bien résolus.

— Mais ces douze hommes, demanda vivement d'Harmental, croyez-vous pouvoir vous y fier?

— Est-ce qu'ils sauront seulement de quoi il est ques-

tion : répondit le capitaine. Ils croiront qu'il s'agit d'un pari et voilà tout.

— Et moi, capitaine, dit d'Harmental en ouvrant un secrétaire et en y prenant un sac de mille pistoles, je vais vous prouver que je ne marchande pas avec mes amis. Voici deux mille livres en or : prenez-les en acompte si nous réussissons ; si nous échouons, ça-cun tirera de son côté.

— Chevalier, répondit le capitaine en prenant le sac et en le pesant dans sa main avec un air d'indécise satisfaction, vous comprenez que je ne vous ferai pas l'impression de compter après vous. Et à quand le chose ?

— Je n'en sais rien encore, mon cher capitaine ; mais si vous avez trouvé le pâte supportable et le vin bon, et si vous voulez tous les jours me faire le plaisir de déjeuner avec moi, comme vous avez fait aujourd'hui, je vous tiendrai au courant.

— Il ne s'agit plus de cela, chevalier, dit le capitaine, et pour le moment, c'est fini de rire ! Je ne serais pas plutôt venu trois jours de suite chez vous que la police de ce dame d'Argenson serait à nos trousses. Heureusement qu'il a affaire à aussi fin que lui, et qu'il y a longtemps que nous jouons aux barres ensemble. Non, non, chevalier, d'ici au moment d'agir, il faut nous voir le moins possible, ou plutôt ne pas nous voir du tout. Votre rue n'est pas longue, et comme elle donne d'un côté dans la rue du Gros-Chenet et de l'autre dans la rue Montmartre, je n'ai pas même besoin d'y passer. Tenez, continua-t-il en détachant son neud d'épaule, prenez ce ruban. Le jour où il faudra que je monte, vous l'attacherez à un clou en dehors de la fenêtre. Je saurai ce que cela veut dire et je monterai.

— Comment ! capitaine, dit d'Harmental en voyant son convive se lever et rajuster son épée, vous vous en allez sans achever la bouteille ! Que vous a donc fait ce bon vin, que vous appréciez tant tout à l'heure, et que vous avez l'air de mépriser maintenant ?

— C'est justement parce que je l'apprécie toujours que je m'en sèpare, et la preuve que je ne le méprise pas, ajouta-t-il en remplissant de nouveau son verre, c'est que je vais lui dire un dernier adieu. A votre santé, chevalier ! Vous pouvez vous vanter d'avoir là de fier vin ! Hum ! Et maintenant, ni ni, c'est fini ! Me voilà à l'eau pour jusqu'au lendemain du jour où j'aurai vu le ruban rouge flotter à la fenêtre. Tâchez que ce soit le plus tôt possible, attendu que l'eau est un liquide qui est diablement contraire à ma constitution.

— Mais pourquoi vous en allez-vous si vite ?

— Parce que je connais le capitaine Roquefinette. C'est un bon enfant ; mais quand il se trouve en face d'une bouteille, il faut qu'il boive, et quand il a bu, il faut qu'il parle. Or, si bien que l'on parle, souvenez-vous de ceci : Quand on parle trop, on finit toujours par dire quelque bêtise. Adieu, chevalier ; n'oubliez pas le ruban ponceau ; moi, je vais à nos affaires.

— Adieu, capitaine, dit d'Harmental : je vois avec plaisir que je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion.

Le capitaine fit avec le pouce de sa main droite un signe de croix sur sa bouche, enfonça son chapeau carrément sur sa tête, souleva l'illustre Colichemarde, de peur qu'elle fit quelque bruit en battant les murailles, et descendit l'escalier aussi silencieusement que s'il eût craint que chacun de ses pas eût un écho à l'hôtel d'Argenson.

NII

BASCAR

Le chevalier resta seul, mais cette fois il y avait dans ce qui venait de se passer entre lui et le capitaine une assez vaste matière à réflexion pour qu'il n'eût besoin de recourir dans son ennui ni aux poésies de l'abbé de

Chaulieu, ni à son clavecin, ni à ses pastels. En effet, jusque là le chevalier n'était en quelque sorte engagé qu'à demi dans l'entreprise hasardeuse dont la duchesse du Maine et le prince de Cellamare lui avaient fait entrevoir l'issue heureuse, et dont le capitaine, pour éprouver son courage, venait de lui découvrir si brutalement la sangante peripétie. Jusque-là, il n'avait été que l'extrémité d'une chaîne. En rompant d'un côté, il était dégage. Maintenant, il était devenu un anneau intermédiaire rive des deux côtés, et se rattachant à la fois à ce que la société avait de plus haut et à ce qu'elle avait de plus bas. Enfin, de cette heure, il ne s'appartenait plus, et il était comme ce voyageur perdu dans les Alpes qui s'arrête au milieu d'un chemin inconnu et qui mesure de l'œil pour la première fois la montagne qui s'élève au-dessus de sa tête et le gouffre qui s'ouvre à ses pieds.

Heureusement, le chevalier avait ce courage calme, froid et résolu de l'homme chez lequel le sang et la bile, ces deux forces contraires, au lieu de se neutraliser, s'excitent en se combattant. Il s'engageait dans un danger avec toute la rapidité de l'homme sanguin, et une fois engagé dans ce danger, il le mesurait avec la résolution de l'homme bilieux. Il en résultait que le chevalier devait être aussi dangereux dans un duel que dans une conspiration ; car, dans un duel son calme lui permettait de profiter de la moindre faute de son adversaire, et, dans une conspiration, son sang-froid lui permettait de renouer, à mesure qu'ils se seraient brisés, ces fils imperceptibles auxquels tient souvent la réussite des plus hautes entreprises. Madame du Maine avait donc raison de dire à mademoiselle Delaunay quelle pouvait éteindre sa lanterne et qu'elle croyait enfin avoir trouvé un homme.

Mais cet homme était jeune, cet homme avait vingt-six ans, c'est-à-dire un cœur ouvert encore à toutes les illusions et à toutes les poésies de cette première partie de l'existence. Enfant, il avait déposé ses couronnes aux pieds de sa mère ; jeune homme, il était venu montrer son bel uniforme de colonel à sa maîtresse. Enfin, dans toutes les entreprises de sa vie, une image aimée avait marché devant lui, et il s'était jeté au milieu du danger avec la certitude que, s'il y succombait, quelqu'un lui survivrait qui plaindrait son sort, et chez qui son souvenir du moins resterait vivant. Mais sa mère était morte. La dernière femme dont il s'était cru aimé l'avait trahi ; il se sentait seul dans le monde, lié seulement d'intérêt avec des gens pour lesquels il deviendrait un obstacle dès qu'il ne leur serait plus un instrument, et qui, s'il échouait, loin de pleurer sa mort, ne verraient en elle qu'une cause de tranquillité. Or, cette situation isolée, qui devrait être enviée de tout homme dans un danger suprême, est presque toujours, en pareil cas, si grand est l'égoïsme de notre nature, une cause de découragement profond. Telle est l'horreur du néant chez l'homme, qu'il croit se survivre encore par les sentimens qu'il inspire, et qu'il se console en quelque sorte de quitter la terre en songeant aux regrets qui accompagneront sa mémoire, et à la piété qui visitera sa tombe. Aussi, en ce moment, le chevalier eût tout donné pour être aimé par quelque chose, ne fût-ce que par un chien peut-être.

Il était plongé au plus triste de ces réflexions, lorsqu'en passant et repassant devant sa fenêtre, il s'aperçut que celle de sa voisine était ouverte. Il s'arrêta tout à coup, secoua le front comme pour en faire tomber les plus sombres de ses pensées ; puis, appuyant son coude contre le mur et posant sa tête dans sa main, il essaya par la vue des objets extérieurs de donner une autre direction à son esprit. Mais l'homme n'est pas plus maître de sa veille que de son sommeil, et les rêves qu'il fait, les yeux ouverts ou fermés, suivent un développement indépendant de sa volonté, et se rattachent, il ne sait comment ni pourquoi, à des fils invisibles qui, en vibrant d'une manière inattendue, révèlent leur existence. Alors les objets les plus opposés se rapprochent, les pensées les plus incohérentes s'attirent ; on a des heures fugitives qui, si elles ne s'éteignent pas avec la rapidité d'un éclair, nous dévoileraient peut-être l'avenir. On sent qu'il se passe quelque chose d'étrange en soi ; on comprend dès lors que l'on n'est qu'une sorte

de machine mue par une main invisible, et, selon que l'on est fataliste ou providentiel, on se courbe sous le caprice inintelligent du hasard ou l'on s'incline devant la mystérieuse volonté de Dieu.

Il en fut ainsi de d'Harmental : il avait cherché dans la vue d'objets étrangers à ses souvenirs et à ses espérances une distraction à sa situation présente, et il n'y trouva que la continuation de ses pensées.

La jeune fille qu'il avait aperçue le matin était assise près de la fenêtre, afin de profiter des derniers rayons du jour ; elle travaillait à quelque chose comme à une broderie. Derrière elle son clavecin était ouvert, et sur un tabouret posé à ses pieds, sa levrette, endormie de ce sommeil léger propre aux animaux que la nature a destinés à la garde de l'homme, se reveillait à chaque bruit qui montait de la rue, dressait les oreilles, allongeait la tête gracieusement au delà du rebord de la fenêtre, puis se recouchait en tendant une de ses petites pattes sur les genoux de sa maîtresse. Tout cela était délicieusement éclairé par une lueur du soleil couchant qui allait au fond de la chambre faire ressortir en points lumineux les ornemens de cuivre du clavecin et les filets d'or de l'angle d'un cadre. Le reste était dans la demi-teinte.

Alors il sembla au chevalier, sans doute à cause de la disposition d'esprit singulière où il était lorsque ce tableau avait frappé sa vue, il lui sembla que cette jeune fille, au visage calme et suave, entraînait dans sa vie comme un de ces personnages restés jusqu'alors derrière le rideau, et qui entrent dans une pièce au deuxième acte ou au troisième pour prendre part à l'action et quelquefois pour en changer le dénouement. Depuis cet âge où l'on voit encore des anges dans ses rêves, il n'avait rien rencontré de pareil. La jeune fille ne ressemblait à aucune des femmes qu'il avait vues jusqu'alors. C'était un mélange de beauté, de candeur et de simplicité, comme on en trouve quelquefois dans ces charmantes têtes que Greuze a copiées, non pas dans la nature, mais qu'il a vues se réfléchir dans le miroir de son imagination. Alors, oubliant tout, l'humble condition où elle était née sans doute, la rue où elle se trouvait, la chambre modeste qui lui servait de demeure ; ne voyant dans la femme que la femme même, et lui faisant un cœur selon son visage, il pensa quel serait le bonheur de l'homme qui ferait battre le premier ce cœur, qui serait regardé avec amour par ces beaux yeux, et qui cueillerait sur ces lèvres, si fraîches et si pures, le mot : je t'aime ! cette fleur de l'âme, dans un premier baiser.

Telles sont les nuances étranges que les mêmes objets empruntent de la différence de situation de celui qui les regarde. Huit jours auparavant, au milieu de son luxe, dans sa vie où aucun danger ne menaçait, entre un déjeuner à la taverne et une chasse à courre, entre un défi de courte paume chez Farol et une orgie chez la Fillon, si d'Harmental eût rencontré cette jeune fille, il n'eût vu sans doute en elle qu'une charmante grisette qu'il eût fait suivre par son valet de chambre, et à qui le lendemain il eût fait outrageusement offrir un cadeau de vingt-cinq louis peut-être ; mais le d'Harmental d'il y a huit jours n'existait plus. A la place du beau seigneur, élégant, fou, dissipé, sûr de la vie, était un jeune homme isolé, marchant dans l'ombre, seul, avec sa propre force, sans une étoile pour le guider, qui pouvait tout à coup sentir la terre s'ouvrir sous ses pieds ou le ciel s'abattre sur sa tête. Celui-là avait besoin d'un appui, si faible qu'il fût, celui-là avait besoin d'amour, celui-là avait besoin de poésie. Il n'était donc point étonnant que, cherchant une madone à qui faire sa prière, il enlevât, dans son imagination, cette belle jeune fille à la sphère matérielle et prosaïque dans laquelle elle se trouvait, et que, l'attirant dans sa sphère à lui, il la pensât, non point telle qu'elle était, sans doute, mais telle qu'il eût désiré qu'elle fût, sur le piédestal vide de ses adorations passées.

Tout à coup la jeune fille leva la tête, jeta les yeux par hasard en face d'elle, et aperçut à travers les vitres la figure pensive du chevalier. Il lui parut évident que ce jeune homme restait là pour elle et que c'était elle qu'il regardait. Aussi une vive rougeur passa-t-elle aussitôt sur son visage. Cependant elle fit comme si elle

n'avait rien vu, et elle baissa de nouveau la tête vers sa broderie. Mais au bout d'un instant elle se leva, fit quelques tours dans sa chambre, puis sans affectation, sans fausse prudence, quoique avec un reste d'embarras cependant, elle revint fermer sa fenêtre.

D'Harmental restait où il était et comme il était, continuant, malgré la fermeture de la fenêtre, de s'avancer dans le pays imaginaire où sa pensée voyageait. Une ou deux fois il lui sembla voir se soulever le rideau de sa voisine, comme si elle eût voulu savoir si l'indiscret qui l'avait chassée de sa place était toujours à la sienne. Enfin, quelques accords savans et rapides se firent entendre ; une harmonie douce leur succéda, et ce fut alors d'Harmental qui ouvrit sa fenêtre à son tour.

Il ne s'était point trompé ; sa voisine était d'une force tout à fait supérieure : elle exécuta deux ou trois morceaux, mais sans cependant mêler sa voix au son de l'instrument, et d'Harmental trouvait presque autant de plaisir à l'entendre qu'il en avait trouvé à la voir. Tout à coup elle s'arrêta au milieu d'une mesure. D'Harmental supposa, ou qu'elle l'avait vu à sa fenêtre, ou qu'elle voulait le punir de sa curiosité, ou qu'il était entré quel qu'un, et que ce quelqu'un l'avait interrompue ; il se retira en arrière, mais de façon à ne point perdre de vue la fenêtre. Au bout d'un instant, il reconnut que sa dernière supposition était vraie. Un homme vint à la croisée, souleva le rideau, colla sa bonne grosse face à une vitre, tandis qu'avec la main il battit une marche sur une autre vitre. Le chevalier reconnut, quoiqu'une différence sensible se fût faite dans sa toilette, l'homme au jet d'eau qu'il avait vu sur la terrasse le matin, et qui, avec un air de si parfaite familiarité, avait prononcé deux fois le nom de Bathilde.

Cette apparition plus que prosaïque produisit l'effet qu'elle devait naturellement produire, c'est-à-dire qu'elle ramena d'Harmental de la vie imaginaire à la vie réelle. Il avait oublié cet homme, qui faisait un contraste si parfait et si étrange avec la jeune fille dont il était nécessairement ou le père, ou l'amant, ou le mari. Or, dans tous ces cas, que pouvait avoir de commun avec le noble et aristocrate chevalier la fille, l'épouse ou la maîtresse d'un tel homme ? La femme, et c'est un malheur de sa situation éternellement dépendante, grandit ou s'abaisse de la grandeur ou de la vulgarité de celui au bras de qui elle marche appuyée, et, il faut l'avouer, l'horticulteur de la terrasse n'était pas fait pour maintenir la pauvre Bathilde à la hauteur où le chevalier l'avait élevée dans ses rêves.

Aussi se prit-il à rire de sa propre folie, et la nuit étant revenue, comme, depuis la veille au matin, il n'avait pas mis le pied dehors, il résolut de faire un tour par la ville afin de s'assurer par lui-même de l'exactitude des rapports du prince de Cellamare. Il s'enveloppa de son manteau, descendit les quatre étages, et s'achemina vers le Luxembourg, où la note que lui avait remise le matin l'abbé Brigand disait que le régent devait aller souper sans gardes.

Arrivé en face du palais du Luxembourg, le chevalier ne vit aucun des signes qui annonçaient que le duc d'Orléans était chez sa fille : il n'y avait à la porte qu'une sentinelle, tandis que du moment où entraînait monsieur le régent, on avait l'habitude d'en placer une seconde. De plus, on ne voyait dans la cour ni voiture qui attendait, ni coureurs, ni valets de pied ; il était donc évident que monsieur le duc d'Orléans n'était point encore venu. Le chevalier attendit pour le voir passer, car, comme le régent ne déjeunait jamais et ne prenait à deux heures de l'après-midi qu'une tasse de chocolat, il était rare qu'il soupât plus tard que six heures. Or, cinq heures trois quarts avaient sonné à Saint-Sulpice au moment où le chevalier tournait le coin de la rue de Condé et de la rue de Vaugirard.

Le chevalier attendit une heure et demie rue de Tournon, allant de la rue du Petit-Lion au palais, sans rien apercevoir de ce qu'il était venu chercher. A huit heures moins un quart il vit quelque mouvement au Luxembourg. Une voiture avec des piqueurs à cheval, armés de torches, vint attendre au pied du perron. Un instant après, trois femmes y montèrent ; il entendit le cocher qui criait aux piqueurs : au Palais-Royal ! Les piqueurs

partirent au galop, la voiture les suivit, le factionnaire présenta les armes, et si vite que passât devant lui l'élégant équipage aux armes de France, le chevalier reconnut la duchesse de Berry, madame de Mouchy, sa dame d'honneur, et madame de Pons, sa dame d'atours. Il y avait erreur grave dans l'itinéraire envoyé au chevalier : c'était la fille qui allait chez le père, et non le père qui allait chez la fille.

Cependant le chevalier attendit encore, car il pouvait être arrivé au régent un accident qui l'eût retenu chez lui. Une heure après, la voiture repassa. La duchesse de Berry riait d'une histoire que lui racontait Broglie qu'elle ramenait. Il n'y avait donc aucun accident grave. C'était la police du prince de Cellmare qui était en faute.

Le chevalier rentra chez lui vers dix heures, sans avoir été ni rencontré ni reconnu. Il eut quelque peine à se faire ouvrir, car, selon les habitudes patriarcales de la maison Denis, le concierge était couché. Il vint tirer les verrous en grommelant. D'Harmental lui glissa un petit écu dans la main, en lui disant une fois pour toutes qu'il lui arriverait quelquefois de rentrer tard ; mais que, chaque fois que la chose arriverait, il y aurait la même gratification pour lui. Sur quoi le concierge se confondit en remerciemens, et lui assura qu'il était parfaitement libre de rentrer à l'heure qu'il lui plairait, et même de ne pas rentrer du tout.

De retour dans sa chambre, d'Harmental s'aperçut que celle de sa voisine était éclairée : il posa sa bougie derrière un meuble et s'approcha de sa fenêtre. De cette façon, autant que les rideaux le permettaient, il pouvait voir chez elle, tandis qu'on ne pouvait voir chez lui.

Elle était assise près d'une table, dessinant probablement contre un carton qu'elle tenait sur ses genoux, car on voyait son profil qui se détachait en noir sur la lumière placée derrière elle. Au bout d'un instant, une autre ombre, que le chevalier reconnut pour celle du bonhomme à la terrasse, passa deux ou trois fois entre la lumière et la fenêtre. Enfin l'ombre s'approcha de la jeune fille, celle-ci tendit le front, l'ombre y déposa un baiser, et s'éloigna un bougeoir à la main. Un instant après, les titres de la chambre du cinquième étage s'éclairèrent. Toutes ces petites circonstances parlaient une langue qu'il était impossible de ne pas comprendre : l'homme à la terrasse n'était point le mari de Bathilde ; c'était tout au plus son père.

D'Harmental, sans savoir pourquoi, se sentit tout joyeux de cette découverte : il ouvrit, aussi doucement qu'il put, la fenêtre, et, accoudé sur la barre qui lui servait d'appui, les yeux fixés sur cette ombre, il retomba dans cette même rêverie dont l'avait tiré, dans la journée, l'apparition grotesque de son voisin. Au bout d'une heure à peu près, la jeune fille se leva, déposa carton et crayons sur la table, s'avança du côté de l'alcôve, sagenouilla sur une chaise devant la seconde fenêtre, et fit sa prière. D'Harmental comprit que sa veille laborieuse était finie ; mais, se rappelant la curiosité de la belle voisine quand pour la première fois il avait de son côté fait de la musique, il voulut voir s'il aurait le pouvoir de prolonger cette veille, et se mit à son épingle. Ce qu'il avait prévu arriva : aux premiers sons qui parvinrent jusqu'à elle, la jeune fille, ignorant que par la position de la lumière on voyait son ombre à travers les rideaux, s'approcha de la fenêtre sur la pointe du pied, et, se croyant bien cachée, elle écouta sans contrainte le mélodieux instrument qui, pareil à un oiseau du soir, s'éveillait pour chanter au milieu de la nuit.

Le concert eut peut-être duré bien des heures ainsi, car d'Harmental, encouragé par le résultat produit, se sentait une verve et une facilité d'exécution qu'il ne s'était jamais connues. Malheureusement, le locataire du troisième était sans doute quelque manant, peu amateur de la musique, car d'Harmental entendit tout à coup, juste au-dessous de ses pieds, le bruit d'une canne qui frappait le plafond avec une telle violence, que s'était, à n'en pouvoir douter, un avertissement direct qu'on lui donnait de remettre à un moment plus convenable sa mélodieuse occupation. Dans toute autre circonstance, d'Harmental eût envoyé au diable l'impertinent donneur d'avis ; mais il réfléchit qu'un esclandre qui sentirait son

gentilhomme le perdrait de réputation auprès de madame Denis, et qu'il jouait trop gros jeu à être reconnu pour ne point passer philosophiquement par-dessus quelques-uns des inconvéniens de la nouvelle position qu'il avait adoptée. En conséquence, au lieu de se mettre en opposition plus longue avec les réglemens nocturnes établis sans doute entre son hôtesse et ses locataires, il obéit à l'invitation, oubliant de quelle façon cette invitation lui avait été faite.

De son côté, dès qu'elle n'entendit plus rien, la jeune fille quitta sa fenêtre, et comme elle laissa tomber derrière elle les seconds rideaux d'étoffe perse, elle disparut aux yeux de d'Harmental. Quelque temps encore cependant il put voir la chambre éclairée ; mais bientôt toute lueur s'éteignit. Quant à la chambre du cinquième étage, depuis plus de deux heures elle était dans la plus parfaite obscurité.

D'Harmental se coucha à son tour, tout joyeux de penser qu'il existait un point de contact si direct entre lui et sa belle voisine.

Le lendemain, l'abbé Brigaud entra dans sa chambre avec son exactitude ordinaire. Le chevalier était déjà levé depuis une heure, et s'était vingt fois approché de sa fenêtre sans avoir pu apercevoir sa voisine, quoiqu'il fût évident qu'elle s'était levée, même avant lui. En effet, par les carreaux supérieurs, il avait vu en se réveillant les grands rideaux remis à leurs patères. Aussi, tout disposé qu'il était à faire tomber son commencement de mauvais humeur sur quelqu'un :

— Ah ! pardieu ! mon cher abbé, lui dit-il aussitôt que la porte fut refermée, félicitez de ma part le prince sur sa police : elle est parfaitement faite, ma foi !

— Qu'est-ce que vous avez contre elle ? demanda l'abbé Brigaud avec le demi-sourire qui lui était habituel.

— Ce que j'ai ? J'ai que, voulant juger par moi-même, hier, de sa fidélité, je suis allé m'embusquer rue de Tournon, que j'y suis resté quatre heures, et que ce n'est pas le régent qui est venu chez sa fille, mais madame la duchesse de Berry qui a été chez son père.

— Eh bien ! nous savons cela.

— Ah ! vous savez cela ? dit d'Harmental.

— Oui, à telles enseignes qu'elle est sortie à huit heures moins cinq minutes du Luxembourg, avec madame de Mouchy et madame de Pons, et qu'elle y est rentrée à neuf heures et demie en ramenant Broglie, qui est venu prendre à table la place du régent, qu'on avait attendu inutilement.

— Et le régent, où est-il, lui ?

— Le régent ?

— Oui.

— Ceci est une autre histoire ; vous allez le savoir. Ecoutez et ne perdez pas un mot, puis nous verrons si vous dites encore que la police du prince est mal faite.

— J'écoute.

— Notre rapport annonçait que le duc-régent devait hier, à trois heures, aller faire une partie de courte paume rue de Seine ?

— Oui.

— Il y est allé. Au bout d'une demi-heure il en est sorti, tenant son mouchoir sur ses yeux ; il s'était donné lui-même un coup de raquette sur le sourcil avec tant de violence qu'il s'était ouvert la peau du front.

— Ah ! voilà donc l'accident ?

— Attendez. Alors le régent, au lieu de rentrer au Palais-Royal, s'est fait conduire chez madame de Sabran. Vous savez où demeure madame de Sabran ?

— Elle demeure rue de Tournon ; mais depuis que son mari est maître d'hôtel du régent ne demeure-t-elle pas rue des Bons-Enfans, tout près du Palais-Royal ?

— Justement. Or, il paraît que madame de Sabran, qui jusque-là avait fait de la fidélité à Richelieu, touchée enfin de l'état pitoyable où elle a vu le pauvre prince, a voulu justifier le proverbe : Malheureux au jeu, heureux en amour. Le prince, à sept heures et demie, par un petit mot daté de la salle à manger de madame de Sabran, qui lui donnait à souper, a annoncé à Broglie qu'il n'irait pas au Luxembourg, et l'a chargé d'y aller à sa place, et de faire ses excuses à la duchesse de Berry.

— Ah ! voilà donc l'histoire que racontait Broglie et qui faisait tant rire ces dames ?

— C'est probable. Maintenant, comprenez-vous ?

— Ou, je comprends que le regent, n'étant pas doué de la puissance d'ubiquité, ne pouvait pas être à la fois chez madame de Sabran et chez sa fille.

— Et vous ne comprenez que cela ?

— Mon cher abbé, vous parlez comme un oracle ; expliquez-vous, voyons.

— Ce soir, je viendrai vous prendre à huit heures, et nous irons faire un tour rue des Bons-Enfants. Les localités parleront pour moi.

— Ah ! ah ! dit d'Harmental, j'y suis... Si près du Palais-Royal, le régent ira à pied ; l'hôtel qu'habite madame de Sabran a son entrée rue des Bons-Enfants ; après une certaine heure, on ferme le passage du Palais-Royal, qui donne dans la rue des Bons-Enfants ; il est donc obligé pour rentrer de tourner par la cour des Fontaines ou par la rue Neuve-des-Bons-Enfants, et alors nous le tenons ! Mordieu ! l'abbé, vous êtes un grand homme, et si monsieur le duc du Maine ne vous fait pas cardinal ou du moins archevêque, il n'y a plus de justice.

— Je compte bien là-dessus. Maintenant, vous comprenez ! il faut vous tenir prêt.

— Je le suis.

— Avez-vous des moyens d'exécution organisés ?

— J'en ai.

— Alors, vous correspondez avec vos gens ?

— Par un signe.

— Et ce signe ne peut vous trahir ?

— Impossible.

— En ce cas, tout va bien. Il ne s'agit plus que de déjeuner, car j'avais si grande hâte de venir vous dire ces belles nouvelles, que je suis sorti de chez moi à jeun.

— Déjeuner, mon cher abbé ? vous en parlez bien à votre aise ! Je n'ai à vous offrir que les débris du pâté d'hier, et trois ou quatre bouteilles de vin qui ont survécu, je crois, à la bataille.

— Hum ! hum ! murmura intérieurement l'abbé. Faisons mieux que cela, mon cher chevalier.

— A vos ordres.

— Descendons déjeuner chez notre bonne hôtesse, madame Denis.

— Que diable voulez-vous que j'aille déjeuner chez elle ? est-ce que je la connais, moi ?

— Ceci me regarde. Je vous présente comme mon pupille.

— Mais nous ferons un déjeuner détestable.

— Rassurez-vous : je connais la cuisine.

— Mais ce sera assommant, ce déjeuner !

— Mais vous vous ferez une amie d'une femme parfaitement connue dans le quartier pour ses mœurs excellentes, pour son dévouement au gouvernement ; d'une femme incapable enfin de donner asile à un conspirateur. Entendez-vous cela ?

— Si c'est pour le bien de la cause, abbé, je me sacrifie.

— Sans compter que c'est une maison fort agréable, dans laquelle il y a deux jeunes personnes qui jouent, l'une de la viole d'amour et l'autre de l'épinette, et un garçon qui est clerc de procureur ; une maison enfin où le dimanche soir vous pourrez descendre pour faire la partie de loto.

— Allez-vous-en au diable avec votre madame Denis ! Ah ! pardon, l'abbé, vous êtes peut-être l'ami de la maison. En ce cas, prenons que je n'ai rien dit.

— Je suis son directeur, répondit l'abbé Brigaud d'un air modeste.

— Alors, mille excuses, mon cher abbé. Mais vous avez raison, au fait : madame Denis est encore une fort belle femme, parfaitement conservée, avec des mains superbes et des pieds très mignons. Peste ! je ne la rappelle. Descendez le premier, je vous suis.

— Pourquoi pas ensemble ?

— Et ma toilette donc, l'abbé ? Vous voulez que je descende devant mesdemoiselles Denis tout défrisé comme me voilà ? Allons donc ! on se doit à sa figure, que diable ! D'ailleurs, il est plus convenable que vous m'annonciez : je n'ai pas les privilèges d'un directeur, moi.

— Vous avez raison : je descends, je vous annonce, et dans dix minutes vous arrivez en personne, n'est-ce pas ?

— Dans dix minutes.

— Adieu.

— Au revoir.

Le chevalier n'avait dit que la moitié de la vérité : il restait pour faire sa toilette peut-être, mais aussi dans l'espérance qu'il apercevrait quelque peu sa belle voisine, à laquelle il avait rêvé toute la nuit. Ce désir fut sans résultat : il eut beau rester enfoncé derrière les rideaux de sa fenêtre, celle de la jeune fille aux blonds cheveux et aux beaux yeux noirs resta hermétiquement voilée. Il est vrai qu'en échange, il put apercevoir son voisin qui, entr'ouvrant sa porte dans la toilette matinale que lui connaissait déjà le chevalier, passa avec la même précaution que la veille, sa main d'abord, puis sa tête. Mais cette fois, sa hardiesse n'alla pas plus loin, car il faisait quelque peu de brouillard, et le brouillard, comme on sait, est essentiellement contraire à l'organisation du bourgeois de Paris. Aussi le nôtre toussa-t-il deux fois, dans les cordes les plus basses de sa voix, et, retirant tête et bras, rentra dans sa chambre comme une tortue dans sa carapace. D'Harmental vit dès lors avec plaisir qu'il pourrait se dispenser d'acheter un baromètre, et que son voisin lui rendrait le même service que ces bons capucins de bois qui sortent de leur ermitage les jours de beau temps, et qui restent au contraire obstinément chez eux les jours où il tombe de la pluie.

L'apparition fit son effet ordinaire et réagit sur la pauvre Bathilde. Chaque fois que d'Harmental apercevait la jeune fille, il y avait en elle une si suave attraction qu'il ne voyait plus que la femme jeune, gracieuse, belle, musicienne et peintre, c'est-à-dire la créature la plus délicieuse et la plus complète qu'il eût jamais rencontrée. En ces moments-là, pareille à ces fantômes qui passent dans la nuit de nos rêves portant comme une lampe d'albâtre leur lumière en eux-mêmes, elle s'éclairait d'un rayon céleste, repoussant tout ce qui l'entourait dans l'obscurité ; mais quand, à son tour, l'homme de la terrasse s'offrait aux regards du chevalier, avec sa figure commune, sa tournure triviale, ce type indélébile de vulgarité qui s'attache à certains individus, aussitôt un jeu de bascule étrange s'opérait dans l'esprit du chevalier ; toute poésie disparaissait comme, à un coup de sifflet du machiniste, disparaît un palais de fée ; les choses s'illuminaient d'un autre jour, l'aristocratie native de d'Harmental reprenait le dessus. Bathilde n'était plus que la fille de cet homme, c'est-à-dire une grisette, voilà tout ; sa beauté, sa grâce, son élégance, ses talents même devenaient un accident du hasard, une erreur de la nature, quelque chose comme une rose qui eût fleuri sur un chou. Alors le chevalier haussait dans sa glace les épaules en face de lui-même, se mettait à rire tout haut, et, ne comprenant plus d'où lui venait l'impression si vive qu'un instant auparavant il avait éprouvée, il l'attribuait à la préoccupation, de son esprit, à l'étrangeté de sa situation, à la solitude, à tout enfin, excepté à sa véritable cause, à la puissance souveraine et irrésistible de la distinction et de la beauté.

D'Harmental descendit donc chez son hôtesse dans la disposition d'esprit la plus favorable pour trouver, mesdemoiselles Denis charmantes.

XIII

LA FAMILLE DENIS

Le chevalier et l'abbé quittèrent la mansarde et descendirent chez leur hôtesse. Madame Denis n'avait point jugé convenable que deux jeunes personnes aussi innocentes que l'étaient ses deux filles, déjeunassent avec

un jeune homme qui, depuis trois jours seulement qu'il était arrivé à Paris, rentrait déjà à onze heures du soir et jouait du clavecin jusqu'à deux heures du matin. L'abbé Brigaud avait beau lui affirmer que cette double infraction aux réglemens intérieurs de la police de sa maison ne devait en rien déprécier auprès d'elle les mœurs de son pupille, dont il répondait comme de lui-même, tout ce qu'il avait obtenu, c'est que les demoiselles Denis paraîtraient au dessert.

Mais le chevalier s'aperçut bientôt que si leur mère leur avait défendu de se faire voir, elle ne leur avait pas défendu de se faire entendre. A peine les trois convives furent-ils attablés autour d'un véritable déjeuner de dévotion, composé d'une multitude de petits plats appétissans à l'œil et délicieux au goût, que les sons saccadés d'une épinette se firent entendre, accompagnant une voix qui ne manquait pas d'être entendue, mais dont de fréquentes erreurs de tons dénotaient la déplorable inexpérience. Aux premières notes, madame Denis posa la main sur le bras de l'abbé; puis, après un instant de silence, pendant lequel elle écouta avec un complaisant sourire cette musique qui faisait venir la chair de poule au chevalier :

— Entendez-vous? lui dit-elle; c'est notre Athénaïs qui joue du clavecin, et c'est Emilie qui chante.

L'abbé Brigaud, tout en faisant signe de la tête qu'il entendait parfaitement et l'accompagnement et la voix, marchait sur le pied de d'Harmental pour lui indiquer que l'occasion se présentait de placer un compliment.

— Madame, dit aussitôt le chevalier, qui comprit l'appel que l'abbé faisait à sa politesse, nous vous devons un double remerciement, car vous nous offrez non seulement un excellent déjeuner, mais encore un concert délicieux.

— Oui, répondit négligemment madame Denis; ce sont ces enfans qui s'amusez; elles ne savent pas que vous êtes là, et elles étudient; mais je vais leur défendre de continuer.

Madame Denis fit un mouvement pour se lever.

— Comment donc! madame, s'écria d'Harmental; parce que j'arrive de province, me croyez-vous donc tout à fait indigne de faire connaissance avec les talens de la capitale?

— Dieu me garde, monsieur, d'avoir une pareille opinion de vous! répondit madame Denis d'un air plein de malice; car je sais que vous êtes musicien. Le locataire du troisième m'en a prévenue.

— En ce cas, madame, il n'a pas dû vous donner une haute idée de mon mérite, reprit en riant le chevalier, car il n'a pas paru apprécier infiniment le peu que j'en puis avoir.

— Il m'a dit seulement que l'heure lui avait paru étrange pour faire de la musique. Mais écoutez, monsieur Raoul, ajouta madame Denis en tendant l'oreille vers la porte; les rôles sont changés; maintenant, mon cher abbé, c'est notre Athénaïs qui chante et c'est Emilie qui accompagne sa sœur sur la viole d'amour.

Il paraît que madame Denis avait un faible pour Athénaïs; au lieu de parler comme elle l'avait fait pendant que c'était le tour d'Emilie de chanter, elle écouta d'un bout à l'autre la romance de sa favorite, les yeux tendrement fixés sur l'abbé Brigaud, qui, sans perdre un coup de fourchette ni un verre de vin, se contentait de faire de la tête des signes d'approbation. Du reste, Athénaïs chantait un peu plus juste que sa sœur, mais elle rachetait cette qualité par un défaut au moins équivalent aux oreilles du chevalier; elle avait la voix d'une vulgarité effrayante.

Quant à madame Denis, elle dodelinait la tête à fausseté, avec un air de béatitude qui faisait infiniment plus d'honneur à sa complaisance maternelle qu'à son intelligence musicale.

Un duo succéda aux solos. Les demoiselles Denis avaient juré de débiter tout leur répertoire. D'Harmental chercha à son tour sous la table les pieds de l'abbé Brigaud pour lui en écraser au moins un; mais il ne rencontra que ceux de madame Denis, qui, prenant la recherche que faisait à tâtons le chevalier pour une agaceries personnelle, se tourna gracieusement de son côté.

— Ainsi donc, monsieur Raoul, lui dit-elle, vous venez

jeune et sans expérience, vous exposer ainsi à tous les dangers de la capitale?

— Oh! mon Dieu, oui, dit l'abbé Brigaud, prenant la parole, de peur que d'Harmental, entraîné par l'occasion, ne pût résister au plaisir de répondre quelque baliverne. Vous voyez en ce jeune homme, madame Denis, le fils d'un ami qui m'a été bien cher (il porta sa serviette à ses yeux), et qui, je l'espère, fera honneur aux soins que j'ai donnés à son éducation; car, sans qu'il en ait l'air, c'est un ambitieux que mon pupille!

— Et monsieur a raison, reprit madame Denis. Quand on a les talens et la figure de monsieur, il me semble que l'on peut parvenir à tout.

— Ah! mais, madame Denis, dit l'abbé Brigaud, si vous me le gâtez ainsi du premier coup, je ne vous l'amènerai plus, prenez-y garde! Raoul, mon enfant, continua-t-il en s'adressant au chevalier d'un ton paternel, j'espère que vous ne croyez pas un mot de cela. Puis, se penchant à l'oreille de madame Denis: — Tel que vous le voyez, ajouta-t-il, il aurait pu rester à Sauvigny et y tenir la première place après le seigneur; il a trois bonnes mille livres de rentes en biens fonds!

— C'est justement ce que je compte donner à chacune de mes filles, répondit madame Denis en haussant la voix de façon à être entendue du chevalier, et en lui lançant un regard de côté pour voir quel effet produirait sur lui l'annonce d'une telle magnificence.

Malheureusement pour l'établissement futur de mesdemoiselles Denis, le chevalier pensait en ce moment à toute autre chose qu'à réunir les trois mille livres de rentes dont cette généreuse mère dotait ses filles aux mille écus annuels dont l'avait gratifié l'abbé Brigaud. Le fausset de mademoiselle Emilie, le contralto de mademoiselle Athénaïs, la pauvreté de l'accompagnement de toutes deux, l'avaient ramené par ses souvenirs à la voix si pure et si flexible, et à l'exécution si distinguée et si savante de sa voisine. Il en était résulté que, grâce à cette puissance de réaction singulière qu'une grande préoccupation nous donne contre les objets extérieurs, le chevalier était parvenu à échapper au charivari qui s'exécutait dans la chambre voisine, et se réfugiant en lui-même, y suivait une douce mélodie qui serpentait dans sa mémoire et qui, tout absente qu'elle était, parvenait à le garantir, comme une armure enchantée, des sons aigus et criards qui venaient s'émeusser autour de lui.

— Voyez comme il écoute! disait madame Denis à Brigaud. A la bonne heure! il y a plaisir à faire des frais pour un jeune homme comme celui-là! Aussi je laverai la tête à monsieur Fremond!

— Qu'est-ce que c'est que monsieur Fremond? demanda l'abbé en se servant à boire.

— C'est le locataire du troisième, un mauvais petit rentier à douze cents livres, dont le carlin m'a déjà valu des désagrémens avec toute la maison, et qui est venu se plaindre que monsieur Raoul l'empêchait de dormir, lui et son chien.

— Ma chère madame Denis, dit l'abbé Brigaud, il ne faut pas vous brouiller pour cela avec monsieur Fremond. Deux heures du matin sont une heure indue, et si mon pupille veut absolument veiller, qu'il fasse de la musique dans la journée et qu'il dessine le soir.

— Comment! monsieur Raoul dessine aussi? s'écria madame Denis, tout émerveillée de ce surcroît de talent.

— S'il dessine? Comme Mignard!

— Oh! mon cher abbé, dit madame Denis en joignant les mains, si nous pouvions obtenir une chose...

— Laquelle? demanda l'abbé.

— Si nous pouvions obtenir qu'il lit le portrait de notre Athénaïs!

Le chevalier se réveilla en sursaut de sa préoccupation, comme un voyageur endormi sur l'herbe qui, pendant son sommeil, sent se glisser près de lui un serpent, et qui comprend instinctivement qu'un grand danger le menace.

— L'abbé! s'écria-t-il d'un air effaré, et en fixant sur le pauvre Brigaud des yeux furibonds; l'abbé, pas de bêtises!

— Oh! mon Dieu! qu'a donc votre pupille? demanda madame Denis tout effrayée.

Heureusement, au moment où l'abbé, assez embarrassé de répondre à la question de madame Denis, cherchait un honnête faux-fuyant pour lui faire prendre le change sur l'exclamation du chevalier, la porte s'ouvrit, les deux demoiselles Denis entrèrent en rougissant, et, s'écartant à droite et à gauche, firent chacune une révérence de menuet.

— Eh bien! mesdemoiselles, dit madame Denis en affectant un air sévère, qu'est-ce que cela? Qui vous a donné la permission de quitter votre chambre?

— Maman, répondit une voix que le chevalier, à ses

et avec une modestie qui faisait honneur à la bonne éducation qu'elles avaient reçue, mademoiselle Emilie une pratine et mademoiselle Athénaïs un diabolin.

Le chevalier, pendant le discours et l'action de madame Denis, avait eu le temps d'examiner ses filles. Mademoiselle Emilie était une grande et sèche personne de vingt-deux à vingt-trois ans, qui, disait-on, jouissait d'une ressemblance parfaite avec feu M. Denis son père, avantage qui ne suffisait pas, à ce qu'il paraît, pour lui mériter dans le cœur maternel une part d'affection égale à celle que madame Denis ressentit pour ses deux au-



Qui vous a donné la permission de quitter votre chambre?

notes grêles, crut reconnaître pour celle de mademoiselle Emilie, nous vous demandons bien pardon si nous avons fait une faute, et nous sommes prêtes à rentrer chez nous.

— Mais, maman, dit une autre voix qu'à ses tons graves le chevalier jugea devoir appartenir à mademoiselle Athénaïs, nous avions cru qu'il était convenu que nous entrions au dessert.

— Allons, venez, mesdemoiselles, puisque vous voilà. Il serait ridicule maintenant que vous vous en allassiez. D'ailleurs, ajouta madame Denis en faisant asseoir Athénaïs entre elle et Brigaud, et Emilie entre elle et le chevalier, des jeunes personnes sont toujours bien, n'est-ce pas, l'abbé, toutefois qu'elles sont sous l'aile de leur mère?

Et madame Denis présenta à ses filles une assiette de bonbons, dans laquelle elles prirent du bout des doigts

tres enfans. Aussi, la pauvre Emilie, toujours craignant de faire mal et d'être grondée, était-elle restée d'une gaucherie native, que les leçons répétées de son maître de danse n'avaient pu faire disparaître. Quant à mademoiselle Athénaïs, c'était, tout à l'opposé de sa sœur, une petite boulotte, rouge et rondetette, qui, grâce à ses seize ou dix-sept ans, avait ce que l'on appelle vulgairement la beauté du diable. Celle-là ne ressemblait ni à monsieur ni à madame Denis, singularité qui avait fort exercé les mauvaises langues de la rue Saint-Martin avant que madame Denis vendit son fonds de draps et vint habiter la maison qu'elle et son mari avaient achetée, des bénéfices de la communauté, rue du Temps-Perdu.

Malgré cette absence d'homogénéité avec ses parens, mademoiselle Athénaïs n'en était pas moins la favorite déclarée de madame sa mère, ce qui lui donnait toute

l'assurance qui manquait à la pauvre Emilie. En bonne personne qu'elle était, Athénais profitait toujours de cette faveur, il faut le dire à sa louange, pour excuser les prétendues fautes de sa sœur aînée. Au reste, le chevalier, qui, en sa qualité de dessinateur, était physionomiste, crut remarquer, du premier coup d'œil, entre le visage de mademoiselle Athénais et celui de l'abbé Brigaud, certaines lignes analogues qui, jointes à une singulière ressemblance dans la taille, auraient pu, à la rigueur, guider les curieux à la recherche de la paternité, si cette recherche n'était point sagement interdite par nos lois.

Les deux sœurs, quoiqu'il fût à peine onze heures du matin, étaient habillées comme pour aller à un bal, et portaient à leur cou, à leurs bras et à leurs oreilles, tout ce qu'elles possédaient de bijoux.

Cette apparition, si conforme à l'idée que d'Harmental s'était faite d'avance des filles de son hôtesse, fut pour lui une nouvelle source de réflexions. Puisque les demoiselles Denis étaient si bien ce qu'elles devaient être, c'est-à-dire en si parfaite harmonie avec leur état et leur éducation, pourquoi Bathilde, qui paraissait d'une condition à peine égale à la leur, était-elle visiblement aussi distinguée qu'elles étaient vulgaires? D'où venait, entre jeunes filles de la même classe et du même âge, cette immense différence physique et morale? Il fallait qu'il y eût là-dessous quelque secret étrange, qu'un jour ou l'autre le chevalier connaîtrait sans doute.

Un second appel, que le pied de l'abbé Brigaud adressa au pied de d'Harmental, lui fit comprendre que ses réflexions pouvaient être parfaitement justes, mais que le moment qu'il avait choisi pour s'y livrer était souverainement déplacé. En effet, madame Denis avait pris un air de dignité si significatif, que d'Harmental jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre s'il voulait effacer, dans l'esprit de son hôtesse, la mauvaise impression que sa distraction avait produite.

— Madame, lui dit-il aussitôt de l'air le plus gracieux qu'il put prendre, ce que j'ai l'honneur de voir de votre famille me donne un bien vil désir de la connaître tout entière. Est-ce que monsieur votre fils n'est point quelque part dans la maison, et n'aurai-je pas le plaisir de lui être présenté?

— Monsieur, répondit madame Denis, à qui une si aimable interpellation avait rendu toute sa grâce, mon fils est chez maître Joulu, son procureur, et, à moins que ses courses l'amènent dans le quartier, il est peu probable qu'il ait ce matin l'honneur de faire votre connaissance.

— Parbleu! mon cher pupille, dit l'abbé Brigaud en étendant la main du côté de la porte, vous êtes comme feu Madin, et il suffit, à ce qu'il paraît, que vous exprimiez un désir pour que ce désir soit accompli.

En effet, au moment même, on entendit retentir dans l'escalier la chanson de monsieur de Marlborough, qui, à cette époque, avait tout le charme de la nouveauté, et la porte s'étant ouverte sans aucune annonce préalable, on vit paraître sur le seuil un gros garçon à face réjouie, qui avait beaucoup des airs de mademoiselle Athénais.

— Bon, bon, bon! dit le nouvel arrivant en croisant ses bras, et en considérant l'intérieur habituel de sa famille augmenté de l'abbé Brigaud et du chevalier d'Harmental. Pas gêne, la mère Denis! Elle envoie Boniface chez son procureur avec un morceau de pain et de fromage; elle lui dit: Va, mon ami, prends garde aux indigestions; et en son absence, elle donne noces et festins! Heureusement que ce pauvre Boniface a bon nez. Il repasse par la rue Montmartre, il a pris le vent, et il a dit: Qu'est-ce que ça sent donc là-bas, rue du Temps Perdu, n° 5? Alors il est venu, et le voilà! Place pour un!

Et joignant l'action au récit, Boniface traîna une chaise de la porte à la table, et s'assit entre l'abbé Brigaud et le chevalier.

— Monsieur Boniface, dit madame Denis en essayant de prendre un air sévère, ne voyez-vous pas bien qu'il y a ici des étrangers?

— Des étrangers? dit Boniface en prenant un plat sur la table et en le mettant devant lui. Et où sont-ils

ces étrangers? Est-ce vous, papa Brigaud? est-ce monsieur Raoul? Eh bien! il n'est pas un étranger, lui, c'est un localaire.

Et, s'emparant d'un de ces couverts qu'on met sur la table pour servir, il se mit à officier de manière à rassurer sur le temps perdu ceux qui avaient pris les devants.

— Pardieu! madame Denis, dit le chevalier, je vois avec plaisir que je suis beaucoup plus avancé que je ne le croyais, car je ne savais pas avoir l'honneur d'être connu de monsieur Boniface.

— Ça serait drôle, si je ne vous connaissais pas, dit le clerc de procureur, la bouche pleine; c'est vous qu'avez ma chambre.

— Comment! madame Denis, dit d'Harmental, vous me laissez ignorer que j'ai l'honneur de succéder dans mon logement à l'héritier présomptif de votre maison? je ne m'étonne plus si j'ai trouvé une chambre si galamment arrangée. On reconnaît là les soins d'une mère.

— Oui, grand bien vous fasse! Mais, si j'ai un conseil d'ami à vous donner, c'est de ne pas trop regarder par la fenêtre.

— Pourquoi cela? demanda d'Harmental.

— Pourquoi? Parce que vous avez certaine voisine en face de vous...

— Mademoiselle Bathilde? dit le chevalier emporté par son premier mouvement.

— Ah! vous la connaissez déjà? reprit Boniface. Bon, bon, alors ça ira bien.

— Voulez-vous vous taire, monsieur! s'écria madame Denis.

— Tiens! reprit Boniface, il faut bien prévenir les localaires, quand il y a dans les maisons des cas rédhitoires. Vous n'êtes pas chez le procureur vous, ma mère, vous ne savez pas cela.

— Cet enfant est plein d'esprit, dit l'abbé Brigaud, de ce ton goguenard grâce auquel on ne savait jamais s'il raillait ou s'il parlait sérieusement.

— Mais, reprit madame Denis, que voulez-vous qu'il y ait de commun entre monsieur Raoul et mademoiselle Bathilde?

— Ce qu'il y aura de commun? C'est que, dans huit jours, il en sera amoureux comme un fou, ou bien il ne serait pas un homme, et que ce n'est pas la peine d'aimer une coquette.

— Une coquette? dit d'Harmental.

— Oui, une coquette; une coquette, reprit Boniface; je l'ai dit, je ne m'en dédis pas. Une coquette, qui fait la bégueule avec les jeunes gens, et qui demeure avec un vieux. Sans compter sa guenue de Mirza, qui mangeait tous mes bonbons, et qui, chaque fois qu'elle me rencontre maintenant, vient me mordre les mollets.

— Sortez, mesdemoiselles, s'écria madame Denis en se levant et en faisant lever ses filles. Sortez! des oreilles aussi pures que les vôtres ne doivent pas entendre de pareilles légèretés.

Et elle poussa mademoiselle Athénais et mademoiselle Emilie vers la porte de leur chambre, où elle entra avec elles.

Quant à d'Harmental, il se sentit pris d'une envie féroce de casser la tête à monsieur Boniface d'un coup de bouteille. Cependant, comprenant le ridicule de sa situation, il fit un effort sur lui-même.

— Mais, dit-il, je croyais que ce bon bourgeois que j'ai vu sur la terrasse, car c'est de lui sans doute que vous voulez parler, monsieur Boniface.

— De lui-même, le vieux coquin. Hein? qu'est-ce qui dirait ça de lui?

— Était son père, continua d'Harmental.

— Son père? Est-ce qu'elle a un père, mademoiselle Bathilde? Elle n'a pas de père!

— Ou du moins son oncle.

— Ah! son oncle! à la mode de Bretagne, peut-être, mais pas autrement.

— Monsieur, dit majestueusement madame Denis en sortant de la chambre de ses filles, qu'elle avait consignées sans doute au plus profond de leur appartement, je vous avais prié, une fois pour toutes, de ne jamais dire de paroles légères devant mesdemoiselles vos sœurs.

— Ah ! bien oui ! dit Boniface, continuant d'aller à travers choux, mesdemoiselles mes sœurs ! Est-ce que vous croyez qu'à leur âge elles ne puissent pas entendre ce que je dis là, surtout Emilie, qui a vingt-trois ans ?

— Emilie est innocente comme l'enfant qui vient de naître, monsieur ! dit madame Denis en reprenant sa place entre Brigaud et d'Harmental.

— Innocente ! Oui, comptez là-dessus, mère Denis, et buvez de l'eau ! J'ai trouvé un joli roman dans la chambre de notre innocente, allez, pour un temps de carême. Je vous le montrerai, papa Brigaud, à vous qui êtes son confesseur. Nous verrons un peu si c'est vous qui lui avez permis de faire ses pâques là-dedans.

— Tais-toi, méchant espion ! dit l'abbé ; tu vois bien le chagrin que tu fais à ta nière !

En effet, madame Denis, suffoquée de honte de ce qu'une scène qui portait une pareille atteinte à la réputation de ses filles se fût passée devant un jeune homme sur lequel, avec cette lointaine prévoyance des mères, elle avait déjà peut-être jeté son devolu, était près de se trouver mal.

Il n'y a rien à quoi les hommes croient moins qu'aux évanouissements des femmes, et cependant il n'y a rien à quoi ils se laissent prendre plus facilement. Au reste, qu'il y eût ou qu'il n'y eût pas, d'Harmental était trop poli pour ne pas donner, en pareille circonstance, une marque d'intérêt à son hôtesse. Il s'élança vers elle les bras tendus. Il en résulta que madame Denis ne vit pas plus tôt un point d'appui qu'elle se laissa aller du côté où on le lui offrait, et que, penchant la tête en arrière, elle s'évanouit dans les bras du chevalier.

— L'abbé, dit d'Harmental, pendant que monsieur Boniface profitait de la circonstance pour fourrer dans ses poches tous les bonbons qui restaient sur la table, l'abbé, avancez donc un fauteuil !

L'abbé avança un fauteuil avec la lenteur tranquille d'un homme familier avec de pareils accidents, et qui, d'avance, est rassuré sur leurs suites. On y assit madame Denis, et d'Harmental lui fit respirer des sels, tandis que l'abbé Brigaud lui frappait doucement dans le creux des mains ; mais malgré ces soins pressés, madame Denis ne paraissait nullement disposée à revenir à elle, quand tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, elle se dressa sur ses pieds, comme relevée par un ressort, et en jetant un grand cri. D'Harmental eut qu'une attaque de nerfs succédait à la faiblesse ; il fut vraiment effrayé, tant il y avait un accent de vérité et de saisissement dans le cri qu'avait poussé la pauvre femme.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ! dit Boniface. Je viens seulement de lui couler l'eau qui restait dans la carafe dans le dos. C'est cela qui l'a réveillée. Vous voyez bien qu'elle ne savait plus comment faire pour revenir. Eh bien ! quoi ? continua l'impitoyable gaillardement en voyant que madame Denis le regardait avec des yeux terribles ; c'est moi. Est-ce que tu ne me reconnais plus, mère Denis, c'est ton petit Boniface qui t'aime tant ?

— Madame, dit d'Harmental, fort embarrassé de la situation, je suis vraiment désolé de tout ce qui vient de se passer.

— Oh ! monsieur, s'écria madame Denis en fondant en larmes, je suis bien malheureuse !

— Allons, ne pleure pas, mère Denis ! Tu es déjà assez mouillée, dit Boniface. Va plutôt changer de chemise ; il n'y a rien de mauvais pour la santé comme d'avoir une chemise qui colle sur le dos.

— Cet enfant est plein de sens, dit Brigaud, et je crois que vous feriez bien de suivre son conseil, madame Denis.

— Si j'osais joindre mes instances à celles de l'abbé, reprit d'Harmental, je vous prierais, madame, de ne pas vous gêner pour nous. D'ailleurs le moment était venu de nous retirer, et nous allons prendre congé de vous.

— Et vous aussi, l'abbé ? dit madame Denis en jetant un regard de détresse sur Brigaud.

— Moi, dit Brigaud, qui ne se souciait pas à ce qu'il paraît du rôle de consolateur, je suis attendu à l'hôtel Colberl, et il faut absolument que je vous quitte.

— Adieu donc, messieurs, dit madame Denis en faisant une révérence à laquelle le liquide, versé par en

haut, et qui commençait à couler par en bas, était beaucoup de sa majesté.

— Adieu, la mère, dit Boniface en allant jeter avec l'assurance d'un enfant gâté ses deux bras autour du cou de madame Denis. Vous n'avez rien à faire dire à maître Joulu ?

— Adieu, mauvais sujet ! répondit la pauvre femme en embrassant son fils, moitié souriante déjà et moitié fâchée encore, mais cedant à cette attraction à laquelle une mère ne peut résister. Adieu, et soyez sage !

— Comme une image, mère Denis, mais à la condition que tu nous feras un petit plat de douceurs pour le dîner hein ?

Et le troisième clerc de maître Joulu revint en gambadant rejoindre l'abbé Brigaud et d'Harmental, qui étaient déjà sur le palier.

— Eh bien, eh bien, petit drôle ! dit l'abbé en portant vivement la main à la poche de sa veste, qu'est-ce à faire par là ?

— Ne faites pas attention, papa Brigaud ; je regarde seulement s'il ne reste pas dans votre gousset un petit écu pour votre ami Boniface.

— Tiens, dit l'abbé, en voilà un gros ; laissez-nous tranquilles, et va-t'en.

— Papa Brigaud, dit Boniface dans l'effusion de sa reconnaissance, vous avez un cœur de cardinal, et si le roi ne vous fait qu'archevêque, eh bien, parole d'honneur ! vous serez volé de moitié. Adieu, monsieur Raoul, continua-t-il en s'adressant au chevalier avec la même familiarité que s'il le connaissait depuis dix ans. Je vous le répète, prenez garde à mademoiselle Bathilde si vous voulez garder votre cœur, et jetez-moi une bonne boulette à Mirza si vous tenez à vos mollets !

Et, se pendant à la corde d'une main et à la rampe de l'autre, il descendit d'un seul élan les douze marches qui formaient le premier étage, et se trouva à la porte de la rue sans avoir touché une seule marche de l'escalier.

Brigaud descendit d'un pas plus tranquille derrière son ami Boniface, après avoir pris pour le soir, à huit heures, rendez-vous avec le chevalier. Quant à d'Harmental, il remonta tout pensif dans sa mansarde.

XIV

LE RUBAN PONCEAU

Ce qui occupait l'esprit du chevalier, ce n'était ni le dénouement du drame où il avait choisi un rôle si important, et qui semblait s'approcher, ni la précaution admirable qu'avait prise l'abbé Brigaud de le loger dans une maison où il avait l'habitude, depuis dix ans, de venir à peu près tous les jours ; si bien que ses visites, devinssent-elles plus fréquentes encore, ne pouvaient être remarquées. Ce n'était ni la diction majestueuse de madame Denis, ni le soprano de mademoiselle Emilie, ni le contralto de mademoiselle Athénais ni les espérances de M. Boniface : c'était tout bonnement la pauvre Bathilde qu'il venait d'entendre traiter si lestement chez son hôtesse.

Mais notre lecteur se tromperait fort s'il croyait que la brutale accusation de monsieur Boniface eût porté atteinte le moins du monde aux sentiments encore confus et inexplicables que le chevalier ressentait pour la jeune fille. Le premier mouvement avait été une impression pénible, un sentiment de dégoût ; mais en y réfléchissant, il ne lui avait fallu que quelques secondes pour comprendre qu'une pareille alliance était impossible. Le hasard peut, à la rigueur, faire naître une fille charmante d'un père sans distinction ; la nécessité peut réunir une femme jeune et élégante à un mari vieux et vulgaire ; mais il n'y a que l'amour ou l'intérêt qui fasse de ces liaisons en dehors de la société, comme on en supposait une entre la jeune fille du quatrième et le bourgeois

de la terrasse. Or, entre ces deux êtres si opposés en toutes choses, il ne pouvait exister d'amour ; et quant à l'intérêt, la chose était encore moins probable, car si leur situation ne descendait pas jusqu'à la misère, elle ne s'élevait certes pas au-dessus de la médiocrité ; et non point même de cette médiocrité dorée dont parle Horace, et qui donne une maison de campagne à Tibur ou à Montmorency, qui résulte d'une pension de trente mille sesterces sur la cassette d'Auguste ou d'une inscription de six mille francs sur le grand-livre ; mais de cette pauvre et chétive médiocrité qui ne permet de vivre qu'au jour le jour et que l'on n'empêche de descendre à une pauvreté réelle que par un travail incessant, nocturne et acharné.

La seule moralité qui fût ressortie de tout ceci était donc pour d'Harmental la certitude que Bathilde n'était ni la fille, ni la femme, ni la maîtresse de ce terrible voisin, dont la vue avait suffi jusque-là pour produire une si étrange réaction sur l'amour naissant du chevalier. Donc, si elle n'était ni l'une ni l'autre de ces trois choses, il y avait un mystère sur la naissance de Bathilde, et s'il y avait un mystère sur cette naissance, Bathilde n'était pas ce qu'elle paraissait être. Dès lors tout s'expliquait : cette beauté aristocratique, cette grâce charmante, cette éducation achevée, cessaient d'être une énigme sans mot, Bathilde était au-dessus de la position qu'elle était momentanément forcée d'occuper ; il y avait eu dans la destinée de cette jeune fille de ces bouleversements de fortune qui sont pour les individus ce que les tremblements de terre sont pour les villes : quelque chose s'était écroulé dans sa vie qui l'avait forcée de descendre jusqu'à la sphère inférieure où elle végétait, et elle était comme ces anges déchus qui sont obligés de vivre quelque temps de la vie des hommes, mais qui n'attendent que le jour où Dieu leur rendra leurs ailes pour remonter au ciel.

Le résultat de tout ceci était que le chevalier pouvait, sans perdre de sa considération à ses propres yeux, devenir amoureux de Bathilde. Lorsque le cœur est aux prises avec l'orgueil, il a des ressources admirables pour tromper son hautain et grandeur ennemi. Du moment où Bathilde avait un nom, elle était classée et ne pouvait pas sortir de ce cercle de Popilius que la famille avait tracé autour d'elle ; mais dès lors qu'elle n'avait ni nom ni famille, dès lors que de la nuit qui l'entourait elle pouvait sortir resplendissante de lumière, rien n'empêchait plus que l'imagination de l'homme qui l'aimait ne l'élevât dans son espérance à une hauteur à laquelle elle n'eût pas même osé atteindre du regard.

En conséquence, loin de suivre l'avis que lui avait si amicalement donné monsieur Boniface, la première chose que fit d'Harmental en rentrant chez lui fut d'aller droit à sa fenêtre, et de voir en quel état était celle de sa voisine : la fenêtre de sa voisine était toute grande ouverte.

Si l'on eût dit huit jours auparavant au chevalier qu'une chose aussi simple qu'une fenêtre ouverte ferait jamais battre son cœur, il eût certes joyeusement ri d'une pareille supposition. Cependant il en était ainsi, car, après avoir appuyé un instant sa main sur sa poitrine, comme un homme qui respire enfin après une longue oppression, il s'accouda de l'autre au mur pour regarder par un coin, afin de voir la jeune fille sans être vu d'elle, car il craignait qu'en l'apercevant elle ne s'effarouchât, comme la veille, de cette persistante attention dont elle était l'objet, et qu'elle pouvait attribuer à la seule curiosité.

Au bout d'un instant, d'Harmental s'aperçut que la chambre devait être solitaire, car l'active et légère jeune fille eût certes déjà passé et repassé dix fois devant ses yeux si elle n'eût été absente. D'Harmental ouvrit alors sa fenêtre à son tour, et tout le confirma dans sa supposition ; il était même facile de voir que la main symétrique et rangeuse de la vieille ménagère venait de passer par la chambre, car le clavecin était hermétiquement fermé ; la musique, ordinairement éparsée, était réunie en un seul monceau surmonté de trois ou quatre volumes, qui, superposés selon qu'ils diminuaient de grandeur, formaient la tige de la pyramide, et un magnifique morceau de guipure, soigneusement posé par le milieu sur le dos d'une chaise, pendait parallèlement des deux côtés du

dossier. Du reste, cette supposition fut bientôt changée en certitude, car, au bruit qu'il fit en ouvrant sa fenêtre, d'Harmental vit poindre la tête fine de la levrette, qui, l'oreille toujours au guet, et digne de l'honneur que lui avait fait sa maîtresse en la constituant gardienne de la maison, s'était réveillée, et regardait en se dressant sur son coussin quel était l'importun qui venait ainsi troubler son sommeil.

Grâce à l'indiscrète basse-taille du bonhomme de la terrasse et à la rancune prolongée de monsieur Boniface, le chevalier savait déjà deux choses fort importantes à savoir : c'est que sa voisine se nommait Bathilde, douce et euphonique appellation, parfaitement appropriée à une jeune fille belle, gracieuse et élégante, et que la levrette s'appelait Mirza, nom qui lui paraissait tenir un rang non moins distingué dans l'aristocratie de la race canine.

Or, comme rien n'est à dédaigner quand on veut se rendre maître d'une forteresse, et que la plus infime intelligence dans la place est souvent plus efficace pour amener sa reddition que les plus terribles machines de guerre, d'Harmental résolut de commencer par se mettre en relation avec la levrette, et de l'inflexion la plus douce et la plus caressante qu'il put donner à sa voix, il appela : — Mirza !

Mirza, qui s'était indolamment couchée sur son coussin, releva vivement la tête avec une expression d'étonnement parfaitement indiquée ; en effet, il devait paraître assez étrange à la fine et intelligente petite bête qu'un homme qui lui était aussi parfaitement inconnu que le chevalier se permit de l'appeler à brûle-pourpoint par son nom de baptême ; aussi se contenta-t-elle de fixer sur lui des yeux inquiets, qui, dans la demi-teinte où elle était placée, brillaient comme deux escarboucles, et de pousser, en pifinant des pattes de devant, un petit murmure sourd qui pouvait passer pour un grognement.

D'Harmental se rappela que le marquis d'Uxelles avait apprivoisé l'épagneul de mademoiselle Choin, lequel était une bête bien autrement acariâtre que toutes les levrettes du monde, avec des têtes de lapin rôties, et qu'il était résulté pour lui de cette délicate attention le bâton de maréchal de France ; il ne désespéra donc point d'adoucir, par une séduction du même genre, la grande réception que mademoiselle Mirza avait faite à ses avances, et il se dirigea vers son coussin en chantant entre ses dents :

Des chiens admirez la puissance ;
À la cour leur crédit est bon ;
Et jamais maréchal de France
N'a mieux mérité son bâton.

Puis il revint à la fenêtre armé de deux morceaux de sucre assez gros pour être divisés à l'infini.

Le chevalier ne s'était pas trompé ; au premier morceau de sucre qui tomba près d'elle, Mirza allongea nonchalamment le cou ; puis, s'étant, à l'aide de l'odorat, rendu compte de la nature de l'appât qui lui était offert, elle étendit la patte vers lui, l'amena à la proximité de sa gueule, le prit du bout des dents, le fit passer des incisives aux molaires, et commença de le broyer avec cet air langoureux tout particulier à la race à laquelle elle avait l'honneur d'appartenir. Cette opération finie, elle passa sur ses lèvres une petite langue rose qui indiquait que, malgré son indifférence apparente, laquelle tenait sans doute à l'excellente éducation qu'elle avait reçue, elle n'était point insensible à la gracieuse surprise que lui avait ménagée son voisin. Aussi, au lieu de se recoucher sur son coussin comme elle l'avait fait la première fois, elle resta assise, bâillant avec une langueur pleine de morbosité, mais remuant la queue en signe qu'elle était prête à se réveiller tout à fait, pour peu que l'on voulût payer son réveil de deux ou trois galanteries pareilles à celle qu'on venait de lui faire.

D'Harmental, qui était habitué aux façons de faire de tous les king's-Charles dogs des plus jolies femmes de l'époque, comprit à merveille les dispositions bienveillantes que mademoiselle Mirza exprimait à son égard, et ne voulant pas leur donner le temps de se refroidir, il jeta un second morceau de sucre, mais seulement avec

le son cette fois qu'il tombât assez loin d'elle pour quelle fût obligée de quitter son coussin pour aller chercher. C'était une épreuve qui devait le fixer sur celui des deux péchés mortels, la paresse ou la gourmandise, auquel celle dont il voulait faire sa complice avait le cœur plus enclin. Mirza resta un instant incertaine, mais la gourmandise l'emporta, et elle s'en alla au fond de la chambre chercher le morceau de sucre qui avait roulé sous le clavecin : en ce moment un troisième morceau tomba près de la fenêtre, et Mirza, toujours subissant les lois de l'attraction, marcha du second au troisième comme elle avait marché du premier au second ; mais la s'arrêta la libéralité du chevalier ; il croyait avoir assez donné déjà pour que l'on commengât à lui rendre quelque chose, et alors il se contenta d'appeler une seconde fois, mais cependant d'un ton plus impératif que la première : Mirza ! et il lui montra les autres morceaux qui étaient dans le creux de sa main.

Mirza, cette fois, au lieu de regarder le chevalier avec inquiétude ou dédain, se leva sur ses pattes de derrière, posa ses pattes de devant sur le rebord de la fenêtre et commença à lui faire les mêmes mines qu'elle eût faites à une ancienne connaissance : c'était fini, Mirza était apprivoisée.

Le chevalier remarqua qu'il lui avait fallu juste le même temps pour arriver à ce résultat qu'il eût mis à séduire une femme de chambre avec de l'or ou une duchesse avec des diamans.

Alors ce fut à lui à son tour de faire le dédaigneux avec Mirza, et de lui parler pour l'habituer à sa voix. Cependant, craignant de la part de son interlocuteur, qui soutenait de son mieux le dialogue par de petites plaintes sourdes et de petits grognemens câlins, un retour de fierté, il lui jeta un quatrième morceau de sucre sur lequel elle s'élança avec une d'autant plus grande activité qu'on le lui avait fait attendre davantage, et sans être appelée cette fois, elle revint d'elle-même prendre sa place à la fenêtre.

Le triomphe du chevalier était complet.

Si complet que Mirza, qui la veille avait donné des signes d'intelligence si supérieure lorsqu'elle avait indiqué, en regardant dans la rue le retour de Bathilde, et en courant vers la porte son ascension dans l'escalier, n'indiqua cette fois ni l'un ni l'autre, si bien que sa maîtresse, entrant tout à coup, la surprit au beau milieu des agaceries qu'à son tour elle faisait à son voisin. Il est juste de dire cependant qu'au bruit que fit la porte en s'ouvrant, Mirza, si préoccupée qu'elle fût, se retourna, et, reconnaissant Bathilde, ne fit qu'un bond jusqu'à elle, lui prodiguant ses caresses les plus tendres ; mais une fois cette espèce de devoir accompli, ajoutons, à la honte de l'espèce, que Mirza se hâta de revenir à sa fenêtre. Cette action inaccoutumée de la part de sa levrette guida naturellement les yeux de Bathilde vers la cause qui la déterminait. Ses yeux rencontrèrent ceux du chevalier. Bathilde rougit, le chevalier salua, et Bathilde, sans trop savoir ce qu'elle faisait, rendit le salut qu'elle venait de recevoir.

Le premier mouvement de Bathilde fut alors d'aller à la fenêtre et de la fermer. Mais un sentiment instinctif la retint : elle comprit que c'était donner de l'importance à une chose qui n'en avait aucune, et que se mettre en défense c'était avouer qu'elle se croyait attaquée. En conséquence, elle traversa, sans affectation sa chambre et disparut dans la partie où ne pouvaient plonger les regards de son voisin. Puis, au bout de quelques instans, lorsqu'elle se hasarda à revenir, elle vit que c'était lui qui avait fermé la sienne. Bathilde comprit ce qu'il y avait de discrétion dans cette action de d'Harmental, et elle lui en fut gré.

En effet, le chevalier venait de faire un coup de maître : dans la situation peu avancée où il en était avec sa voisine, les deux fenêtres, proches comme elles étaient l'une de l'autre, ne pouvaient pas rester ouvertes à la fois ; or, si c'était la fenêtre du chevalier qui restait ouverte, c'était celle de sa voisine qui nécessairement se fermait, et avec quelle herméticité se fermait cette malheureuse fenêtre ! le chevalier en savait quelque chose : pas moyen d'apercevoir même le bout du nez de Mirza derrière le rideau qui la calfeutraient ; tandis que, si

au contraire c'était la fenêtre de d'Harmental qui était close, il devenait possible que ce fût celle de sa voisine qui restât ouverte, et alors il la voyait aller, venir, travailler, ce qui était une grande distraction, qu'on y songe bien, pour un pauvre diable condamné à la reclusion la plus absolue, d'ailleurs, il avait fait un pari immense près de Bathilde : il l'avait saluée, et Bathilde lui avait rendu son salut. Donc ils n'étaient plus étrangers tout à fait l'un à l'autre, il y avait entre eux commencement de connaissance : mais pour que cette connaissance suivit une marche progressive, à moins de circonstances particulières, il ne fallait rien brusquer ; risquer une parole après le salut, c'est à risquer de se perdre, mieux fallait faire croire à Bathilde que le seul hasard avait tout fait. Bathilde ne le crut pas, mais sans inconvénient elle pouvait avoir l'air de le croire. Il en résulta que Bathilde laissa sa fenêtre ouverte, et voyant celle de son voisin fermée, vint s'asseoir près de la sienne un livre à la main.

Quant à Mirza, elle sauta sur le tabouret qui était aux pieds de sa maîtresse et qui lui servait de siège. Mais au lieu d'allonger, comme elle avait l'habitude de le faire, sa tête sur les genoux arrondis de la jeune fille, elle la posa sur le bord anguleux de la fenêtre, tant elle était préoccupée de ce généreux inconnu qui maniait ainsi le sucre à pleines mains.

Le chevalier s'assit au milieu de la chambre, prit ses pastels, et grâce à un petit coin de son rideau adroitement relevé, il dessina le délicieux tableau qu'il avait sous les yeux.

Malheureusement, c'était l'époque des courtes journées ; aussi vers les trois heures, le peu de lumière que les nuages et la pluie laissaient descendre du ciel sur la terre commença de haïsser, et Bathilde ferma sa fenêtre ; néanmoins, si peu de temps qu'eût eu le chevalier, toute la tête de la jeune fille était déjà achevée et d'une ressemblance parfaite, car on sait combien le pastel est propre à reproduire ces types fins et délicats qu'alourdit toujours un peu la peinture : c'étaient les cheveux ondoians de la jeune fille, c'était sa peau fine et transparente, c'était la courbe onduluse de son beau cou de cygne, c'était enfin toute la hauteur où l'art peut atteindre, quand il a devant lui de ces inimitables modèles qui font le désespoir des artistes.

À la nuit close, l'abbé Brigand arriva. Le chevalier et lui s'enveloppèrent dans leurs manteaux et s'acheminèrent vers le Palais-Royal ; il s'agissait comme on se le rappelle d'examiner le terrain.

La maison qu'était venue habiter madame de Sabran, depuis que son mari avait été nommé maître d'hôtel du régent, était située au n° 22 entre l'hôtel de la Roche-Guyon et le passage appelé autrefois passage du Palais-Royal, parce que ce passage était le seul qui communiquât de la rue des Bons-Enfans à la rue de Valois. Ce passage, qui a changé de nom depuis cette époque, et qui s'appelle aujourd'hui passage du Lycée, se fermait en même temps que les autres grilles du jardin, c'est-à-dire à onze heures précises du soir ; il en résultait qu'une fois entrés dans une maison de la rue des Bons-Enfans, si cette maison n'avait pas une seconde sortie sur la rue de Valois ceux qui avaient besoin passé onze heures, de revenir de cette maison au Palais-Royal, étaient forcés de faire le grand tour, soit par la rue Neuve-des-Petits-Champs, soit par la cour des Fontaines.

Or, il en était ainsi de la maison de madame de Sabran : c'était un délicieux petit hôtel bâti vers la fin de l'autre siècle, c'est-à-dire vingt ou vingt-cinq années auparavant, par je ne sais quel traitant, qui avait voulu singer les grands seigneurs et avoir comme eux sa petite maison. Elle se composait donc en tout d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage surmonté d'une galerie de pierre sur laquelle s'ouvraient des mansardes de domestiques, et terminé par un toit de tuiles bas et légèrement incliné ; au-dessous des fenêtres du premier étage régnait un large balcon formant une saillie de trois ou quatre pieds et s'étendant d'un bout à l'autre de la maison ; seulement des ornemens de fer pareils au balcon et qui s'élevaient jusqu'à la terrasse séparaient les deux fenêtres de chaque coin des trois fenêtres du

milieu, comme cela arrive souvent dans les maisons où l'on veut interrompre les communications extérieures ; au reste, les deux façades étaient exactement pareilles ; seulement comme la rue de Valois est plus basse de huit ou dix pieds que celle des Bons-Enfans, les fenêtres et la porte du rez-de-chaussée s'ouvraient de ce côté sur une terrasse dont on avait fait un petit jardin qui, au printemps, se garnissait de charmantes fleurs, mais qui ne communiquait point autrement avec la rue qu'il dominait : la seule entrée et la seule sortie de l'hôtel donnait donc, ainsi que nous l'avons dit, dans la rue des Bons-Enfans.

C'était tout ce que pouvaient désirer de mieux nos conspirateurs. En effet, une fois le régent entre chez madame de Sabran, pourvu qu'il y ait un pied, ce qui était possible, et qu'il en sortit passe onze heures, ce qui était probable, il était pris comme dans une souricière, puisqu'il fallait absolument qu'il sortît par où il était entre, et que rien n'était plus facile que de faire un coup de main, comme celui qui était prémédité, dans la rue des Bons-Enfans, l'une des plus désertes et des plus sombres des environs du Palais-Royal.

De plus, comme à cette époque, ainsi qu'aujourd'hui, cette rue était entourée de maisons fort suspectes et fréquentées en général par une assez mauvaise compagnie, il y avait cent à parier contre un que l'on ne ferait pas grande attention à des cris, trop fréquents dans cette rue pour que l'on s'en inquiétât, et que si le guet arrivait, ce serait, selon l'habitude de cette estimable nuée, assez tard et assez lentement pour qu'avant son intervention tout fût déjà fini.

L'inspection du terrain liné, les dispositions stratégiques arrêtées et le numéro de la maison pris, d'Harmental et l'abbé Brigaud se séparèrent, l'abbé pour aller à l'Arsenal rendre compte à madame du Maine des bonnes dispositions où était toujours le chevalier et d'Harmental pour rentrer dans sa mansarde rue du Temps-Perdu.

Comme la veille, la chambre de Bathilde était éclairée ; seulement cette fois la jeune fille ne dessinait pas, mais était occupée d'un travail d'aiguille ; à une heure du matin seulement la lumière s'éteignit. Quant au bonhomme de la terrasse, il était déjà depuis longtemps remonté chez lui lorsque d'Harmental était rentré.

Le chevalier dormit mal. On ne se trouve pas entre un amour qui commence et une conspiration qui s'achève sans éprouver certaines sensations inconnues jusqu'alors et peu favorables au sommeil ; cependant, vers le matin, la fatigue l'emporta, et il ne se réveilla qu'en se sentant secouer assez fortement le bras. Sans doute le chevalier faisait dans ce moment quelque mauvais rêve, dont cette secousse lui sembla être la suite, car, à moitié endormi encore, il porta la main à des pistolets qui étaient sur sa table de nuit.

— Eh ! eh ! s'écria l'abbé. Un instant, jeune homme ; peste ! comme vous y allez. Ouvrez les yeux tout grands ; bien, c'est cela, me reconnaissez-vous ?

— Ah ! ah ! dit d'Harmental en riant, c'est vous, l'abbé. Ma foi ! vous avez bien fait de m'arrêter en chemin ; vous tombez mal ; je rêvais qu'on venait m'arrêter.

— Bon signe, reprit l'abbé Brigaud, bon signe, vous savez que tout rêve est une contre-vérité : tout ira bien.

— Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ? demanda d'Harmental.

— Et si quelque chose existait, comment l'accueilliez-vous ?

— Ma foi ! j'en serais enchanté, dit d'Harmental. Quand on a entrepris une pareille chose, le plus tôt qu'on peut en finir est le mieux.

— Eh bien ! alors, dit Brigaud en tirant un papier de sa poche et en le présentant au chevalier, lisez et glorifiez le nom du Seigneur, car vous êtes servi à souhait.

D'Harmental prit le papier. Le dépla avec le même calme que s'il se fût agi de la chose la plus insignifiante, et lut à demi-voix ce qui suit :

Rapport du 27 mars, 2 heures du matin.

« Cette nuit, à dix heures, monsieur le régent a reçu un courrier de Londres qui lui annonce pour demain 28

l'arrivée de l'abbé Dubois. Comme, par hasard, monsieur le régent soupait chez Madame, la dépêche a pu lui être remise malgré l'heure avancée. Quelques instans auparavant, mademoiselle de Chartres avait demandé à son père la permission d'aller faire ses dévotions à l'abbaye de Chelles, et il avait été convenu que le régent l'y conduirait ; mais, au reçu de cette lettre, cette détermination a été changée, et monsieur le régent a fait écrire au conseil de se réunir aujourd'hui à midi.

« A trois heures, M. le régent ira saluer Sa Majesté aux Tuileries ; il lui a fait demander un entretien en tête-à-tête, car il commence à s'impatienter de l'entêtement de M. le maréchal de Villeroy, qui prétend toujours devoir être présent lors des entrevues de M. le régent et de Sa Majesté. Le bruit court sourdement que, si cet entêtement continue, les choses pourront bien mal tourner pour le maréchal.

« A six heures, M. le régent, le chevalier de Simiane et le chevalier de Ravanne vont souper chez madame de Sabran. »

— Ah ! ah ! lit d'Harmental.

Et il relut les deux dernières lignes en pesant sur chacun des mots.

— Eh bien ! que pensez-vous de ce petit paragraphe ? dit l'abbé.

Le chevalier sauta en bas de son lit, passa sa robe de chambre, tira du tiroir de sa commode un ruban ponceau, prit sur son secrétaire un marteau et un clou, et ayant ouvert sa fenêtre, non sans jeter à la derobée un coup d'œil sur celle de sa voisine, il cloua le ruban contre le mur extérieur.

— Voici ma réponse, dit le chevalier.

— Que diable cela veut-il dire ?

— Cela veut dire, reprit d'Harmental, que vous pouvez aller annoncer à madame la duchesse du Maine que j'espère accomplir ce soir la promesse que je lui ai faite. Et maintenant allez-vous-en, mon cher abbé, et ne revenez que dans deux heures, car j'attends quelqu'un qu'il est mieux que vous ne rencontriez pas ici.

L'abbé, qui était la prudence même, ne se fit pas répéter l'avis deux fois ; il prit son chapeau, serra la main du chevalier, et sortit en toute hâte.

Vingt minutes après, le capitaine Roqueflette entra.

XV

LA RUE DES BONS-ENFANS

Le soir du même jour, qui était un dimanche, vers les huit heures à peu près, au moment où un groupe assez considérable d'hommes et de femmes, réunis autour d'un chanteur de rues, qui faisait merveille en jouant à la fois des cymbales avec ses genoux et du tambour de basque avec ses mains, fermait presque hermétiquement l'entrée de la rue de Valois, un mousquetaire et deux chevaliers-legers descendirent par l'escalier de derrière du Palais-Royal et firent quelques pas pour s'avancer vers le passage du Lyce, qui, ainsi que chacun sait, donnait dans cette rue ; mais voyant la foule qui leur barrait presque le chemin les trois militaires s'arrêtèrent et parurent tenir conseil : le résultat de leur délibération fut sans doute qu'il fallait prendre une autre route que celle qui avait été décidée d'abord ; car le mousquetaire, donnant le premier l'exemple d'une nouvelle manœuvre, enfla la cour des Fontaines, tourna le coin de la rue des Bons-Enfans, et tout en marchant d'un pas rapide, quoiqu'il fût d'une corpulence assez forte, il arriva au numéro 22, qui s'ouvrit comme par enchantement à son approche, et se referma sur lui et ses deux compagnons.

Au moment où ils avaient pris le parti de faire ce

petit détour, un jeune homme vêtu d'un habit de couleur muraille, enveloppé d'un manteau de la même nuance que son habit, et coiffé d'un chapeau à larges bords, enfoncé sur ses yeux, quitta le groupe qui environnait le musicien, en chantant lui-même sur l'air des Pendus : — Vingt-quatre ! vingt-quatre ! vingt-quatre ! — et s'avantant rapidement vers le passage du Lycee, il arriva à son extrémité opposée assez à temps pour voir entrer dans la maison que nous avons dite les trois illustres vagabonds.

— C'est cela même et les deux cheval-légers sont Simiane et Ravanne.

— Ah ! ah ! mon écuyer, fit le capitaine ; j'aurai plaisir à le retrouver, c'est un bon enfant.

— En tout cas, capitaine, faites attention qu'il ne vous reconnaisse pas.

— Me reconnaître, moi ! il faudrait être le diable en personne pour me reconnaître accoutré comme me voilà. C'est bien plutôt vous, chevalier qui devriez un peu méditer vos propres paroles. Vous avez un malheureux



Passez et ne regardez pas en arrière.

Alors il jeta un regard autour de lui, et à la lueur d'une des trois lanternes qui, grâce à la munificence de l'édilité, éclairaient ou plutôt devaient éclairer la rue dans toute sa longueur, il aperçut un de ces bons gros charbonniers au visage couleur de suie, si bien stéréotypés par Greuze, qui se reposait devant une des bornes de l'hôtel de la Roche-Guyon, sur laquelle il avait déposé son sac. Un instant il parut hésiter à s'approcher de cet homme ; mais le charbonnier, à son tour, ayant chanté sur l'air des Pendus le même refrain qu'avait chanté l'homme au manteau, celui-ci ne parut plus éprouver aucune hésitation, et marcha droit à lui.

— Eh bien ! capitaine, dit l'homme au manteau, vous les avez vus ?

— Comme je vous vois, colonel : un mousquetaire et deux cheval-légers, mais je n'ai pu les reconnaître ; seulement, comme le mousquetaire se cachait le visage avec son mouchoir, je présume que c'est le régent.

air de grand seigneur qui ne va pas le moins du monde avec votre habit ; mais il ne s'agit pas de cela ; maintenant les voilà dans la souricière, il s'agit de ne pas les en laisser sortir. Nos gens sont-ils prévenus ?

— Ma foi ! vos gens, capitaine, vous savez que je ne les connais pas plus qu'ils ne me connaissent. J'ai quitté le groupe en chantant le refrain qui est notre mot d'ordre. M'ont-ils entendu ? m'ont-ils compris ? je n'en sais rien.

— Soyez tranquille, colonel, ce sont des gaillards qui entendent à demi-voix, et qui comprennent à demi-mot.

En effet, aussitôt que l'homme au manteau s'était éloigné du groupe, une fluctuation étrange, qu'il n'avait pas pu prévoir, s'était opérée dans cette foule, qui semblait composée seulement de passans découverts ; bien que la chanson ne fût pas terminée ni la quête commencée encore, le chapelet s'égrèna. Bon nombre d'hommes sortirent du cercle isolément ou deux par deux, et se re-

tournant les uns vers les autres avec un geste imperceptible de la main, ceux-ci par le haut de la rue de Valois, ceux-là par la cour des Fontaines, les derniers par le Palais-Royal même, commencèrent à envelopper la rue des Bons-Enfants, qui semblait être le centre du rendez-vous qu'ils s'étaient donné.

Il résulta de cette manœuvre, dont le but est facile à comprendre, qu'il ne resta devant le chanteur que dix ou douze femmes, quelques enfants et un bon bourgeois d'une quarantaine d'années, qui, voyant que la quête allait commencer, quitta la place à son tour, avec un air de profond dédain pour toutes ces chansons nouvelles, et, en mâchonnant entre ses dents une vieille chanson pastorale qu'il paraissait mettre fort au-dessus des gaudrioles que le mauvais goût du temps avait mises à la mode. Il sembla bien au bon bourgeois que plusieurs hommes près desquels il passait lui faisaient certains signes ; mais comme il n'appartenait à aucune société secrète ni à aucune loge maçonnique, il continua son chemin en chantonnant toujours son refrain favori :

Laissez-moi aller,
Laissez-moi jouer,
Laissez-moi aller jouer sous la coudrette.

Et après avoir suivi la rue Saint-Honoré jusqu'à la barrière des Deux-Sergens, il tourna le coin de la rue du Coq et disparut.

Au même instant à peu près, l'homme au manteau, qui s'était éloigné le premier du groupe d'auditeurs en chantant : — Vingt-quatre ! vingt-quatre ! — reparut au bas de l'escalier du passage du Palais-Royal, et s'approchant du chanteur :

— Mon ami, lui dit-il, ma femme est malade, et ta musique l'empêche de dormir ; si tu n'as pas de motif particulier de rester ici, va-t'en sur la place du Palais-Royal, voici un petit écu pour t'indemniser de ton déplacement.

— Merci, monseigneur, répondit le chanteur, mesurant la position sociale de l'inconnu à la générosité dont il venait de faire preuve, je m'en vais à l'instant. Vous n'avez pas de commissions pour la rue Mouffetard ?

— Non.

— C'est que je les aurais faites par-dessus le marché.

Et l'homme s'en alla de son côté ; et, comme il était à la fois le centre et la cause du rassemblement, tout ce qui en restait disparut avec lui.

En ce moment, neuf heures sonnèrent à l'horloge du Palais-Royal. Le jeune homme au manteau tira alors de son gousset une montre dont la garniture en diamans contrastait avec son costume simple ; et comme sa montre avançait de dix minutes, il la remit exactement à l'heure, puis il tourna à son tour par la cour des Fontaines, et s'enfonça dans la rue des Bons-Enfants.

En arrivant en face du n° 24, il retrouva le charbonnier.

— Et le chanteur ? demanda celui-ci.

— Il est parti.

— Bon !

— Et la chaise de poste ? demanda à son tour l'homme au manteau.

— Elle attend au coin de la rue Baillif.

— On a eu soin d'envelopper les roues et les pieds des chevaux avec des chiffons ?

— Oui.

— Très bien ! Mors, attendons, dit l'homme au manteau.

— Attendons, répondit le charbonnier.

Et tout reentra dans le silence.

Une heure s'écoula, pendant laquelle quelques passans altardés traversèrent à des intervalles toujours plus éloignés, la rue, qui finit enfin par devenir à peu près déserte. De leur côté, le peu de fenêtres éclairées que l'on voyait briller encore s'éteignirent les unes après les autres, et l'obscurité, n'ayant plus à lutter que contre les deux lanternes, dont l'une était en face de la chapelle de Saint-Clair et l'autre au coin de la rue Baillif, prit par envahir le domaine que, depuis longtemps déjà, elle réclamait.

Une heure s'écoula encore ; on entendit passer le guet dans la rue de Valois ; derrière le guet, le gardien du passage vint fermer la porte.

— Bien ! murmura l'homme au manteau ; maintenant nous sommes sûrs de n'être pas gênés.

— Maintenant, répondit le charbonnier, pourvu qu'il sorte avant le jour.

— S'il était seul, il serait à craindre qu'il y restât. Mais il n'est pas probable que madame de Sabran les retienne tous les trois.

— Hum ! elle peut prêter sa chambre à l'un et laisser dormir les deux autres sous la table.

— Peste ! vous avez raison, capitaine, et je n'y avais pas pensé. Au reste, toutes vos précautions sont bien prises ?

— Toutes.

— Vos hommes croient qu'il s'agit tout bonnement d'une gageure ?

— Ils ont semblant de le croire, au moins ; on ne peut pas leur en demander davantage.

— Ainsi, c'est bien entendu, capitaine : vous et vos gens êtes ivres, vous me poussez, je tombe entre le régent et celui des deux à qui il donne le bras, je les sépare, vous vous emparez de lui, vous le bâillonnez, et à un coup de sifflet la voiture arrive, tandis qu'on contient Simiane et Ravanne le pistolet sur la gorge.

— Mais, demanda le charbonnier d'une voix plus basse, s'il se nomme ?

— S'il se nomme ? répondit l'homme au manteau. Puis il ajouta d'une voix plus basse encore que n'avait fait son interlocuteur :

— En conspiration il n'y a pas de demi-mesure ; s'il se nomme vous le tuerez.

— Peste ! dit le charbonnier, tâchons qu'il ne se nomme pas.

Et comme l'homme au manteau ne répondit point, tout reentra dans le silence.

Un quart d'heure s'écoula encore sans qu'il arrivât rien de nouveau.

Alors une lumière, qui venait du fond de l'appartement, illumina les trois fenêtres du milieu.

— Ah ! ah ! voilà du nouveau ! dirent ensemble l'homme au manteau et le charbonnier.

En ce moment, on entendit le pas d'un homme qui venait du côté de la rue Saint-Honoré, et qui s'appretait à longer la rue dans toute sa longueur ; le charbonnier mâcha entre ses dents un blasphème à faire fendre le ciel.

Cependant l'homme venait toujours ; mais, soit que l'obscurité seule suffit pour l'effrayer, soit qu'il eût vu dans cette obscurité se mouvoir quelque chose de suspect, il était évident qu'il éprouvait une certaine émotion. En effet, dès la hauteur de l'hôtel Saint-Clair, employant cette vieille ruse des poltrons qui veulent faire croire qu'ils n'ont pas peur, il se mit à chanter ; mais, à mesure qu'il avançait, sa voix devenait plus tremblante ; et, quoique l'innocence de sa chanson prouvât la sérénité de son cœur, en arrivant en face du passage, sa crainte était si visible qu'il commença à tousser, ce qui, comme on sait, dans la gamme de la terreur, indique une gradation de crainte d'un degré au-dessus du chant. Cependant, voyant que rien ne bougeait autour de lui, il se rassura un peu, et d'une voix qu'il avait mise plus en harmonie avec sa situation présente qu'avec le sens des paroles, il reprit :

Laissez-moi aller.

Laissez-moi...

Mais là il s'arrêta tout court, non seulement dans sa chanson, mais encore dans sa marche, car ayant aperçu à la lueur des fenêtres du salon deux hommes debout dans l'enfoncement d'une porte cochère, il sentit que la voix et les jambes lui manquaient à la fois, et il s'arrêta tout court, immobile et muet. Malheureusement, en ce moment même une ombre s'approcha de la fenêtre ; le charbonnier vit qu'un cri pouvait tout perdre, et il fit un mouvement pour s'élançer vers le passant ; l'homme au manteau le retint.

— Capitaine, lui dit-il, ne faites pas de mal à cet homme. — Puis s'approchant de lui. — Passez, mon ami, lui dit-il, mais passez promptement et ne regardez pas en arrière.

Le chanteur ne se le fit pas dire à deux fois, et gagna du pied aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes et le tremblement qui s'était emparé de tout son corps, si bien qu'au bout de quelques secondes il était disparu à l'angle du jardin de l'hôtel de Toulouse.

— Il était temps, murmura le charbonnier, voici la fenêtre qui s'ouvre.

Les deux hommes se plongèrent le plus qu'ils purent dans l'ombre.

En effet, la fenêtre venait de s'ouvrir, et un des deux cheveu-legers s'était avancé sur le balcon.

— Eh bien ! dit de l'intérieur de l'appartement une voix que le charbonnier et l'homme au manteau reconnurent pour celle du régent ; eh bien ! Simiane, quel temps fait-il ?

— Mais, répondit Simiane, je crois qu'il neige.

— Comment ! tu crois qu'il neige ?

— Ou qu'il pleut ; je n'en sais rien, continua Simiane.

— Comment, double brute, dit Ravanne, tu ne peux pas distinguer ce qui tombe ? et il vint à son tour sur le balcon.

— Après cela, dit Simiane, je ne suis pas bien sûr qu'il tombe quelque chose.

— Il est ivre mort, dit le régent.

— Moi, dit Simiane blessé dans son amour-propre de buveur, moi, ivre mort. Arrivez ici, Monseigneur. Venez, venez.

Quoique l'invitation fût faite d'une manière assez étrange, le régent ne laissa pas que de rejoindre en riant ses deux compagnons. Au reste, à sa démarche, il était facile de voir que lui-même était plus qu'échauffé.

— Ah ! ivre mort, reprit Simiane en tendant la main au prince, ivre mort ! Eh bien ! touchez là : je vous parle cent louis que, tout régent de France que vous êtes, vous ne faites pas ce que je fais.

— Vous entendez, monseigneur, dit de l'intérieur de l'appartement une voix de femme, c'est une provocation.

— Et comme telle je l'accepte. Va pour cent louis.

— Je suis de moitié avec celui des deux qui voudra, dit Ravanne.

— Parie avec la marquise, dit Simiane ; je ne veux personne dans mon enjeu.

— Ni moi non plus, dit le régent.

— Marquise, cria Ravanne, cinquante louis contre un baiser.

— Demandez à Philippe s'il permet que je tienne.

— Tenez, dit le régent, tenez ; c'est un marche d'or qu'on vous propose là, marquise, et vous ne pouvez que gagner. Eh bien ! y es-tu Simiane ?

— J'y suis. Vous me suivrez ?

— Partout. Que vas-tu faire ?

— Regardez.

— Où diable vas-tu ?

— Je rentre au Palais-Royal.

— Par où ?

— Par les toits.

Et Simiane, empoignant cette espèce d'éventail de fer que nous avons indiqué comme séparant les fenêtres du salon des fenêtres de la chambre à coucher, se mit à grimper à la manière de ces singes qui vont au bout d'une corde chercher un sou au troisième étage.

— Monseigneur, s'écria madame de Sabran, s'élançant sur le balcon et saisissant le prince par le bras, j'espère bien que vous ne le suivrez pas.

— Je ne le suivrai pas ? dit le régent en se débarrassant de la marquise ; savez-vous que j'ai pour principe que tout ce qu'un autre essaiera, moi, je puis le faire ? Qu'il monte à la lune, et le diable m'emporte ! si je n'arrive pas pour trapper à la porte en même temps que lui. As-tu parié pour moi, Ravanne ?

— Oui, mon prince, répondit le jeune homme en riant de tout son cœur.

— Eh bien ! alors, embrasse, tu es gagné.

Et le régent s'élança à son tour aux barreaux de fer,

grimper derrière Simiane, qui, agile, long et mince comme il était, lut en un instant sur la terrasse.

— Mais j'espère que vous restez, vous au moins, Ravanne ? dit la marquise.

— Le temps de ramasser votre enjeu, répondit le jeune homme en appliquant un baiser sur les belles joues fraîches de madame de Sabran ; et maintenant, continua-t-il, adieu, madame la marquise ; je suis page de monseigneur, vous comprenez qu'il faut que je le suive.

Et Ravanne s'élança à son tour par le chemin hasardeux qu'avaient déjà pris ses deux compagnons.

Le charbonnier et l'homme au manteau laissèrent échapper une exclamation d'étonnement qui fut répétée par toute la rue, comme si chaque porte avait son écho.

— Hein ! Qu'est-ce que c'est que celui ? dit Simiane, qui, arrivé le premier sur la terrasse, était plus libre d'esprit que ceux qui montaient encore.

— Vois-tu, double ivrogne ! dit le régent, empoignant d'une main le rebord de la terrasse, c'est le guet, et tu vas nous faire conduire au corps de garde, mais je te promets que je t'y laisse brancher !

À ces paroles, ceux qui étaient dans la rue se turent, espérant que le duc et ses compagnons ne pousseraient pas la plaisanterie plus loin, et qu'ils redescendraient, et finiraient par sortir par le chemin ordinaire.

— Ah ! me voilà ! dit le régent debout sur la terrasse ; en as-tu assez, Simiane ?

— Non pas, monseigneur, non pas, répondit Simiane, et se penchant à l'oreille de Ravanne : ce n'est pas le guet, continua-t-il, pas une baïonnette, pas une buffleterie.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le régent.

— Rien, répondit Simiane en faisant signe à Ravanne, rien, sinon que je continue mon ascension, et que cette fois, monseigneur, je vous invite à me suivre.

Et à ces mots, tendant la main au régent, il commença d'escalader le toit, le tirant après lui, tandis que Ravanne poussait à l'arrière-garde.

À cette vue, comme il n'y avait plus de doute sur les intentions des fugitifs, le charbonnier poussa une malédiction et l'homme au manteau un cri de rage. En ce moment Simiane embrassait la cheminée.

— Eh ! eh ! dit le régent en se mettant à califourchon sur le toit, et en regardant dans la rue, où, au milieu de la lumière projetée par les fenêtres du salon restées ouvertes, on voyait s'agiter huit ou dix hommes, qu'est-ce que c'est que cela ? un petit complot ? Ah ça ! mais on dirait qu'ils veulent escalader la maison. Ils sont furieux. J'ai envie de leur demander ce qu'on peut faire pour leur service.

— Pas de plaisanterie, monseigneur, dit Simiane, et gagnons au pied.

— Tournez par la rue Saint-Honore, cria l'homme au manteau. En avant ! en avant !

— C'est bien si nous qu'ils en veulent, Simiane, dit le régent, vite de l'autre côté. En retraite ! en retraite !

— Je ne sais à quoi tient, dit l'homme au manteau, tirant de sa ceinture un pistolet et ajustant le régent, que je ne le fasse dégringoler comme une poupée de tir.

— Mille tonnerres ! dit le charbonnier en lui arrêtant la main, vous allez nous faire écarteler.

— Mais, que faire ?

— Attendre qu'ils dégringolent tout seuls, et qu'ils se cassent le cou ; ou là Providence n'est pas juste, ou elle nous ménage cette petite surprise.

— Oh ! quelle idée ! Roquefinesse.

— Eh ! colonel, pas de noms propres ! si il vous plaît.

— Vous avez raison, pardon.

— Il n'y a pas de quoi ; voyons l'idée.

— A moi, à moi ! cria l'homme au manteau en s'élançant dans le passage ; enfonçons la porte, et nous les prendrons de l'autre côté, quand ils sauteront en bas.

Et ce qui restait de ses compagnons le suivit ; les autres, au nombre de cinq ou six, étaient en route pour tourner par la rue Saint-Honore.

— Allons, allons, monseigneur, pas une minute à perdre, dit Simiane, lâssé sur le derrière ; Ce n'est pas noble, mais c'est sûr.

— Je crois que je les entends dans le passage, dit le régent ; qu'en penses-tu, Ravanne ?

— Je ne pense pas, monseigneur, je me laisse couler.

Et tous trois descendirent d'une rapidité égale sur la pente inclinée du toit et arrivèrent sur la terrasse.

— Par ici, par ici, dit une voix de femme, au moment où Simiane enjambait déjà le parapet de la terrasse, pour descendre le long de son échelle de fer.

— Ah ! c'est vous, marquise ! dit le régent. Ma foi ! vous êtes une femme de secours.

— Sautez par ici, et descendez vite.

Les trois fugitifs sautèrent de la terrasse dans la chambre.

— Amenez-vous mieux rester ici ? demanda madame de Sabran.

— Oui, dit Ravanne ; j'irai chercher Canillac et sa garde de nuit.

— Non pas, non pas, dit le régent : du tram dont ils y vont, marquise, ils escaladeront votre maison, et ils vous traiteraient en ville prise d'assaut. Non, gagnons le Palais-Royal, cela vaut mieux.

Et ils descendirent rapidement l'escalier. Ravanne en tête, et ouvrirent la porte du jardin. Là, ils entendirent les coups désespérés que ceux qui les poursuivaient frappaient contre la grille de fer.

— Frappez, frappez, mes bons amis, dit le régent, courant avec l'insouciance et la légèreté d'un jeune homme vers l'extrémité du jardin. La grille est solide, et elle vous donnera de la besogne.

— Alerte ! monseigneur, cria Simiane, qui, grâce à sa longue taille, avait sauté à terre en se pendant par les bras ; les voilà qui accourent au bout de la rue de Valois. Mettez le pied sur mon épaule, là, bien ; l'autre... maintenant laissez-vous couler dans mes bras. Vous êtes sauvé, vive Dieu !

— L'épée à la main ! l'épée à la main ! Ravanne, et chargeons cette canaille, dit le régent.

— Au nom du ciel ! monseigneur, s'écria Simiane en entraînant le prince, suivez-nous. Mille dieux ! je m'y connais, en bravoure, peut-être ; mais, ce que vous voulez faire, c'est de la folie. A moi, Ravanne, à moi !

Et les deux jeunes gens, prenant le duc chacun par dessous un bras, l'entraînaient par un de ces passages-toujours ouverts au Palais-Royal, au moment même où ceux qui accouraient par la rue de Valois n'étaient qu'à vingt pas d'eux, et où la porte du passage tombait sous les efforts de la seconde troupe ; toute la bande réunie vint donc se heurter contre la grille au moment même où les trois seigneurs la refermaient derrière eux.

— Messieurs, dit alors le régent en sautant de la main, car, pour le chapeau, Dieu sait où il était resté ! je souhaite, pour votre tête, que tout ceci ne soit qu'une plaisanterie, car vous vous attaquez à plus fort que vous ; et gare demain au lieutenant de police ! En attendant, bonne nuit.

Et un triple éclat de rire acheva de pétrifier les deux conspirateurs, debout contre la grille, à la tête de leurs compagnons essouffés.

— Il faut que cet homme ait passé un pacte avec Satan ! s'écria d'Harmental.

— Nous avons perdu le pari, mes amis, dit Roquefinette en s'adressant à ses hommes, qui attendaient ses ordres. Mais nous ne vous congédions pas encore : ce n'est que partie remise. Quant à la somme promise, vous en avez déjà touché moitié ; demain, où vous savez, pour le reste. Bonsoir, je serai demain au rendez-vous.

Tous ces gens dispersés, les deux chefs demeurèrent seuls.

— Eh bien ! colonel ? dit Roquefinette en écartant les ombes et en regardant d'Harmental entre les deux yeux.

— Eh bien ! capitaine, répondit le chevalier, j'ai bien essayé de vous parler d'une chose.

De laquelle ? demanda Roquefinette.

— C'est de me suivre dans quelque carrefour, de m'y casser la tête d'un coup de pistolet, pour que cette misérable tête soit pommée et ne soit pas reconnue.

— Et pourquoi, cela ?

— Pourquoi cela ? parce qu'en pareille matière, lorsque

l'on échoue, on n'est qu'un sot. Que vais-je dire à madame du Maine, maintenant ?

— Comment, dit Roquefinette, c'est de cette Bibi-Gongon-la que vous vous inquiétez ! Ah ! bien, pardieu ! vous êtes étonnamment susceptible, colonel. Pourquoi diable son hôteux de mari ne fait-il pas ses affaires lui-même ? J'aurais bien voulu la voir, votre bégueule, avec ses deux cardinaux et ses trois ou quatre marquis, qui crèvent de peur dans ce moment-ci, dans un coin de l' Arsenal, tandis que nous restons maîtres du champ de bataille ; j'aurais bien voulu voir s'ils auraient grimpé après les murs comme des lézards. Tenez, colonel, écoutez un vieux renard : pour être bon conspirateur, il faut surtout ce que vous avez, du courage, mais il faut encore ce que vous n'avez pas, de la patience. Mordieu ! si j'avais une affaire comme cela à mon compte, je vous réponds que je la mènerais à bien, moi ; et si vous voulez me la repasser un jour... Nous causerons de cela.

— Mais, à ma place, demanda le colonel, que diriez-vous à madame du Maine ?

— Ce que je lui dirais ! Je lui dirais : « Ma princesse, il faut que le régent ait été prévenu par sa police, mais il n'est pas sorti, selon que nous le pensions, et nous n'avons vu que ses pendants de roues, qui nous ont donné le change. » Alors le prince de Cellamare vous dira : « Cher d'Harmental, nous n'avons de ressource qu'en vous ; » madame la duchesse vous dira : « Tout n'est point perdu, puisque ce brave d'Harmental nous reste. » Le comte de Laval vous donnera une poignée de main, en essayant aussi de vous faire un compliment qu'il n'achevera pas, vu que, depuis qu'il a eu la mâchoire cassée, il n'a pas la langue facile, surtout pour faire des compliments ; monsieur le cardinal de Polignac fera des signes de croix ; Alberoni jurera à faire trembler le bon Dieu ; de cette façon, vous aurez tout concilié, votre amour-propre sera sauvé ; vous retourneriez vous cacher dans votre mansarde, d'où je vous conseille de ne pas sortir d'ici à quelques jours, si vous ne voulez pas être pendu ; de temps en temps je vous y rends une visite ; vous continuez de me faire part des libéralités de l'Espagne, parce qu'il m'importe de vivre agréablement et de soutenir mon moral ; puis, à la première occasion, nous rappelons les braves gens que nous venons de renvoyer, et nous prenons notre revanche.

— Oui, certainement, dit d'Harmental, voilà ce qu'un autre ferait ; mais moi, que voulez-vous, capitaine, j'ai de sottes idées, je ne sais pas mentir.

— Qui ne sait pas mentir ne sait pas agir, répondit le capitaine ; mais qu'est-ce que j'aperçois là-bas ? Les bâtonnettes du guet ! Aimable institution, dit le capitaine, je le reconnais bien là, toujours un quart d'heure trop tard. Mais n'importe, il faut nous séparer. Adieu, colonel. Voici votre chemin, continua le capitaine en montrant le passage du Palais-Royal au chevalier, et moi, voilà le mien, ajouta-t-il en étendant la main dans la direction de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Allons, du calme, allez-vous-en à petits pas, pour qu'on ne se doute pas que vous devriez courir à toutes jambes. La main sur la hanche comme cela, et en chantant la mère Gaudichon.

Et tandis que d'Harmental rentrait dans le passage, le capitaine suivit la rue de Valois de la même allure que le guet, sur lequel il avait eut pas d'avance, et en chantant avec une aussi parfaite insouciance que si rien ne s'était passé :

Tenons bien la campagne,
La France ne vaut rien,
Et les doublons d'Espagne
Sont d'un or très chrétien.

Quant au chevalier, il reprit la rue des Bons-Enfants, redevenue aussi tranquille à cette heure quelle avait bruyante dix minutes auparavant, et, au coin de la rue Baillif, il retrouva la voiture, qui, fidèle à ses instructions, n'avait pas bougé, et qui attendait, portière ouverte, laquais au marchepied et cocher sur le siège.

— A l' Arsenal, dit le chevalier.

— C'est inutile, répondit une voix qui fit tressaillir d'Harmental, je sais comment tout s'est passé, moi, puis-

que je l'ai vu, et j'en informerai qui de droit; une visite à cette heure serait dangereuse pour tout le monde.

— Ah! c'est vous, l'abbé, dit d'Harmental cherchant à reconnaître Brigaud sous la livree dont il s'était affublé. Eh bien! vous me rendez un véritable service en portant la parole à ma place; diable m'emporte si je savais que dire!

— Tandis que je dirai, moi, dit Brigaud, que vous êtes un brave et loyal gentilhomme, et que s'il y en avait seulement dix comme vous en France, tout serait bientôt fini. Mais nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments. Montez vite; où faut-il vous mener?

— C'est inutile, dit d'Harmental, je m'en irai bien à pied.

— Montez, c'est plus sûr.

D'Harmental monta, et Brigaud, tout habillé en valet de pied qu'il était, se plaça sans façon près de lui.

— Au coin de la rue du Gros-Chenet et de la rue de Clery, dit l'abbé.

Le cocher, impatient d'avoir attendu si longtemps, obéit aussitôt, et, à l'endroit indiqué, la voiture s'arrêta; le chevalier descendit, s'enfonça dans la rue du Gros-Chenet, et disparut bientôt à l'angle de celle du Temps-Perdu.

Quant à la voiture, elle continua rapidement sa route vers le boulevard, roulant sans le moindre bruit, et pareille à un char fantastique qui n'eût point touché la terre.

XVI

LE BONHOMME BUVAT

Maintenant, il faut que nos lecteurs nous permettent de leur faire plus ample connaissance avec un des personnages principaux de l'histoire que nous avons entrepris de leur raconter, personnage que nous n'avons encore fait que leur indiquer en passant. Nous voulons parler du bon bourgeois que nous avons vu d'abord quitter le groupe de la rue de Valois et se diriger vers la barrière des Sergens, au moment où l'artiste en plein air allait commencer sa quête, et que, si on se le rappelle, nous avons revu ensuite, dans un moment si inopportun, traverser attardé la rue des Bons-Enfants dans toute sa longueur.

Dieu nous garde de mettre l'intelligence de nos lecteurs en question, à ce point de douter un seul instant qu'ils aient reconnu, dans le pauvre diable à qui le chevalier d'Harmental était venu si à propos en aide, le bonhomme de la terrasse de la rue du Temps-Perdu. Mais ce qu'ils ne peuvent savoir, si nous ne leur racontons avec quelque détail, c'est ce qu'était physiquement, moralement et socialement, ce pauvre diable.

Si l'on n'a point oublié le peu de choses que nous avons en jusqu'à présent l'occasion de dire sur son compte, on doit se rappeler que c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans. Or, comme chacun sait, passé quarante ans, le bourgeois de Paris n'a plus d'âge, car de ce moment il oublie totalement le soin de sa personne, dont en général il ne s'est jamais beaucoup occupé, si bien qu'il met ce qu'il trouve et se coiffe comme il peut, négligence dont souffrent singulièrement ses grâces corporelles, surtout quand son physique, comme celui de notre héros, n'est pas de nature à se faire valoir par lui-même. Notre bourgeois était un petit homme de cinq pieds un pouce, gros et court, disposé à pousser à l'obésité à mesure qu'il avançait en âge, et porteur d'une de ces figures placides où tout, cheveux, sourcils, yeux et peau, semble de la même couleur; d'une de ces figures, enfin, dont, à dix pas, on ne distingue aucun trait. Aussi, le physiologiste le plus enthousiaste, s'il eût cherché à lire sur ce visage quelque haute et curieuse destinée, se serait certes arrêté dans son examen dès qu'il eût remonte de ses gros yeux bleu faïence à son front de

prime, ou qu'il eût descendu de ses lèvres bonassement entrouvertes aux plis rebondis de son double menton. Alors il eût compris qu'il avait sous les yeux une de ces têtes auxquelles toute fermentation est inconnue, dont les passions, bonnes ou mauvaises, ont respecté la fraîcheur, et qui n'ont jamais ballotté dans les parois vides de leur cerveau que le retrait banal de quelque chanson avec laquelle les nourrices endorment les enfans.

Ajoutons que la Providence, qui ne fait jamais les choses à demi, avait signé l'original dont nous venons d'offrir la copie à nos lecteurs du nom caractéristique de Jean Buvat. Il est vrai que les personnes qui avaient pu apprécier la profonde nullité d'esprit et les excellentes qualités de cœur de ce brave homme supprimaient d'ordinaire le surnom patronymique qu'il avait reçu sur les fonts baptismaux, et l'appelaient tout simplement le bonhomme Buvat.

Dès sa plus tendre jeunesse, le petit Buvat, qui avait une répugnance marquée pour toute espèce d'étude, manifesta une vocation toute particulière pour la calligraphie. Aussi arrivait-il chaque matin au collège des Oratoriens, où sa mère l'envoyait gratis, avec des thèmes et des versions tourmillant de fautes, mais écrits avec une netteté, une régularité, une propreté, qui faisaient plaisir à voir. Il en résultait que le petit Buvat recevait régulièrement tous les jours le fouet pour la paresse de son esprit, et tous les ans le prix d'écriture pour l'habileté de sa main. A quinze ans, il passa de l'*Építome sacræ* qu'il avait recommencé cinq fois, à l'*Építome Græcæ*; mais dès les premières versions, les professeurs s'aperçurent que le saut qu'ils venaient de faire faire à leur élève était trop fort pour lui, et ils le remirent pour la sixième fois à l'*Építome sacræ*.

Tout passif qu'il paraissait être à l'extérieur, le jeune Buvat ne manquait pas au fond d'un certain orgueil; il revint le soir tout pleurant chez sa mère, se plaignant de l'injustice qui lui avait été faite, et déclara dans sa douleur une chose qu'il s'était bien gardé d'avouer jusque-là; c'est qu'il y avait à son école des enfans de dix ans plus avancés que lui. Madame veuve Buvat, qui était une commère, et qui voyait partir tous les matins son fils avec des devoirs parfaitement peints, ce qui lui suffisait à elle pour croire qu'il n'y avait rien à y redire, courut le lendemain chanter pouille aux bons pères. Ceux-ci lui répondirent que son fils était un bon enfant, incapable d'une mauvaise pensée vis-à-vis de Dieu et d'une mauvaise action envers ses camarades; mais qu'il était en même temps d'une si formidable bêtise, qu'ils lui conseillaient de développer, en le faisant maître d'écriture, le seul talent dont il parût que la nature, dans son avarice envers lui, eût consenti à le douer.

Ce conseil fut un trait de lumière pour madame Buvat. Elle comprit que de cette façon le produit qu'elle tirait de son fils serait immédiat: elle revint donc à la maison et communiqua au jeune Buvat les nouveaux plans d'avenir qu'elle venait de former pour lui. Le jeune Buvat n'y vit qu'un moyen d'échapper à la fustigation et aux ferules qu'il recevait tous les jours, et que ne compensait pas dans son esprit la récompense reliée en veau qu'il recevait tous les ans. Il accueillit donc les ouvertures de madame sa mère avec la plus grande joie, lui promit qu'avant six mois il serait le premier maître d'écriture de la capitale, et, le jour même, après avoir, de ses petites économies, acheté un canif à quatre lames, un paquet de plumes d'oie et deux cahiers de papier, il se mit à l'œuvre.

Les bons oratoriens ne s'étaient pas trompés sur la véritable vocation du jeune Buvat; la calligraphie était chez lui un art qui arrivait presque jusqu'au dessin. Au bout de six mois, comme le singe des Mille et une Nuits, il écrivait six sortes d'écritures, et imitait au trait toutes sortes de figures d'hommes, d'arbres et d'animaux. Au bout d'un an, il avait fait de tels progrès, qu'il demeura convaincu qu'il pouvait lancer son prospectus. Il y travailla pendant trois mois, jour et nuit, et pensa perdre la vue; mais il est juste de dire aussi qu'au bout de ce temps il avait accompli un chef-d'œuvre: ce n'était pas une simple pancarte, c'était un véritable tableau représentant la Création du monde en pleins et en déliés.

divisée à peu près comme la Transfiguration de Raphaël. Dans la partie du haut, consacrée à l'Eden, le Père éternel tirait Eve du côté d'Adam endormi, entouré des animaux que la noblesse de leur nature rapproche de l'homme, tels que le lion, le cheval et le chien. Au bas était la mer, dans les profondeurs de laquelle on voyait nager les poissons les plus fantastiques, et qui ballottait à sa surface un superbe vaisseau à trois ponts. Des deux côtés, des arbres chargés d'oiseaux nettoient le ciel qu'ils touchaient de leur sommet en communication avec la terre qu'ils fouillaient de leurs racines, et dans l'intervalle laissé libre par toutes ces belles choses s'élevait dans la ligne la plus parfaitement horizontale, et reproduit en six écritures différentes, l'adverbe *impitoyablement*.

Cette fois, l'artiste ne fut point trompé dans son attente. Le tableau produisit l'effet qui devait produire ; huit jours après, le jeune Buvat avait cinq écoliers et deux écoières.

Cette vogue ne fit qu'augmenter, et madame Buvat, après quelques années encore passées dans une aisance supérieure à celle qu'elle avait jamais eue, même du temps de feu son mari, eut la satisfaction de mourir parfaitement rassurée sur l'avenir de monsieur son fils.

Quant à lui, après avoir convenablement pleuré madame sa mère, il poursuivit le cours de sa vie, si quotidiennement réglée qu'il pouvait affirmer chaque soir que son lendemain serait exactement calqué sur la veille. Il arriva ainsi à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, ayant traversé, dans le calme éternel de son innocente et vertueuse bonhomie, cette époque orangeuse de l'existence.

Ce fut vers ce temps que le brave homme trouva l'occasion de faire une action sublime, et qu'il la fit instinctivement, naïvement et bonnement, comme tout ce qu'il faisait. Peut-être un homme d'esprit eût-il passé près d'elle sans la voir, ou eût-il détourné la tête en la voyant.

Il y avait alors au premier étage de la maison n° 6 de la rue des Orties, dont Buvat occupait modestement une mansarde, un jeune ménage qui faisait l'admiration de tout le quartier par l'harmonie charmante avec laquelle vivaient ensemble le mari et la femme. Il est vrai de dire que les deux époux avaient l'air d'être nés l'un pour l'autre. Le mari était un homme de trente-quatre à trente-cinq ans, d'origine méridionale, ayant les cheveux, les yeux et la barbe noirs, le teint basané, et des dents comme des perles. Il se nommait Albert du Rocher, était fils d'un ancien chef cèvenol qui avait été forcé de se faire catholique ainsi que toute sa famille, lors des persécutions de M. de Bâville, et moitié par opposition, moitié parce que la jeunesse cherche les jeunes gens, il était entré, après avoir fait ses preuves comme écuyer, chez monsieur le duc de Chartres, lequel, à cette époque justement, reformait sa maison, qui avait fort souffert dans la campagne précédente à la bataille de Steinkerque, où le prince avait fait ses premières armes. Du Rocher avait donc obtenu la place de la Neuville, son prédécesseur, qui avait été tué lors de cette belle charge de la maison du roi, qui, conduite par monsieur le duc de Chartres, avait décidé de la victoire.

L'hiver avait interrompu la campagne ; mais le printemps arrivé, monsieur de Luxembourg rappela à lui tous ces beaux officiers qui partageaient semestriellement, à cette époque, leur vie entre la guerre et les plaisirs. M. le duc de Chartres, toujours si ardent à tirer une épée que la jalousie de Louis XIV repoussa si souvent au fourreau, fut un des premiers à se rendre à cet appel. Du Rocher le suivit avec toute sa maison militaire.

La grande journée de Nerwinde arriva. M. le duc de Chartres avait comme d'habitude le commandement de la maison ; comme d'habitude, il chargea à sa tête, mais si profondément, que, dans ses différentes charges, il resta cinq fois à peu près seul au milieu d'ennemis. A la cinquième fois, il n'avait près de lui qu'un jeune homme qu'il connaissait à peine, mais au coup d'œil rapide qu'il échangea avec lui, il reconnut que c'était un de ces cours sur lesquels il pouvait compter, et, au lieu de se rendre, comme le lui proposait un brigadier ennemi qui l'avait reconnu, il lui cassa la tête d'un coup

de pistolet. Au même instant, deux coups de feu partirent, dont l'un enleva le chapeau du prince, et dont l'autre s'amorça sur la poignée de son épée ; mais à peine ces deux coups de feu étaient-ils partis, que ceux qui les avaient tirés tombèrent presque simultanément, renversés par le compagnon du prince, l'un d'un coup de sabre, l'autre d'un coup de pistolet. Une décharge générale se fit alors sur ces deux hommes, qui ne furent heureusement, ou plutôt miraculeusement, atteints par aucune balle ; seulement le cheval du prince, blessé mortellement à la tête, s'abattit sous lui ; le jeune homme qui l'accompagnait sauta aussitôt à bas du sien et le lui offrit. Le prince fit quelques difficultés d'accepter ce service, qui pouvait coûter si cher à celui qui le lui rendait ; mais le jeune homme, qui était grand et fort, pensant que ce n'était pas le moment d'échanger des politesses, prit le prince dans ses bras, et, bon gré mal gré, le remit en selle. En ce moment, M. d'Arcy, qui arrivait avec un détachement de cheval-légers, pénétra jusqu'à lui juste au moment où, malgré leur courage, le prince et son compagnon allaient être tués ou pris. Tous deux étaient sans blessures, quoique le prince eût reçu quatre balles dans ses habits. Le duc de Chartres tendit alors la main à son compagnon, et lui demanda comment il s'appelait, car quoique sa figure lui fût connue, il était depuis si peu de temps à son service qu'il ne se rappelait même pas son nom. Le jeune homme lui répondit qu'il s'appelait Albert du Rocher, et qu'il avait remplacé près de lui, comme écuyer, la Neuville, tue à Steinkerque (1). Alors, se retournant vers ceux qui venaient d'arriver : — Messieurs, leur dit le prince, c'est vous qui m'avez empêché d'être pris ; mais, ajouta-t-il en montrant du Rocher, voilà celui qui m'a empêché d'être tué.

A la fin de la campagne, monsieur le duc de Chartres nomma du Rocher son premier écuyer, et, trois ans après, ayant toujours conservé pour lui l'affection reconnaissante qu'il lui avait vouée, il le maria avec une jeune personne dont il était amoureux et de la dot de laquelle il se chargea. Malheureusement, comme monsieur de Chartres n'était encore qu'un jeune homme à cette époque, la dot ne dut pas être bien forte, mais en échange il se chargea de l'avancement de son protégé.

Cette jeune personne était d'origine anglaise ; sa mère avait accompagné Madame Henriette en France, lorsqu'elle était venue épouser Monsieur, et après l'empoisonnement de cette princesse par le chevalier d'Effiat, elle était passée dame d'atours au service de la grande dauphine ; mais en 1690, la grande dauphine étant morte, et l'Anglaise, dans sa fierté tout insulaire n'ayant pas voulu rester près de mademoiselle Choin, elle s'était retirée dans une petite maison de campagne, qu'elle louait près de Saint-Cloud, pour s'y livrer tout entière à l'éducation de sa petite Clarice, employant à cette éducation la rente viagère qu'elle tenait de la munificence du grand dauphin. Ce fut là que dans les voyages du duc de Chartres à Saint-Cloud, du Rocher fit la connaissance de cette jeune fille, avec laquelle monsieur le duc de Chartres, comme nous l'avons dit, le maria vers 1697.

C'étaient donc ces deux jeunes gens, dont l'union faisait plaisir à voir, qui occupaient le premier étage de la maison n° 6 de la rue des Orties, dont Buvat habitait modestement une mansarde.

Les jeunes époux avaient en tout d'abord un fils, dont, dès l'âge de quatre ans, l'éducation calligraphique fut

(1) Comme on pourrait croire que nous faisons du roman dans l'histoire, nous demanderons à nos lecteurs la permission de mettre sous leurs yeux le fragment suivant :

« Monsieur le duc de Chartres avoit chargé à la tête de la maison du
« roy : il avoit tout animé par son exemple et sa présence et estoit
« demeuré cinq fois seul au milieu des ennemis. Le sieur du Rocher,
« l'un de ses escuyers, l'empescha d'estre pris, et tua deux hommes
« auprès de luy, qui avoient tiré chacun un coup de pistolet sur ce
« prince, qui en reçut quatre dans ses habits et dans ses armes. Un de
« ses gentilshommes fut tué auprès de luy. Monsieur le marquis d'Arcy,
« qui avoit perdu monsieur le duc de Chartres dans la mêlée, recourut
« plus tard à ses côtés quatre coups dans ses habits, et le prince eut un
« cheval tué sous lui. »

(Extrait de la Relation de la bataille de Nerwinde par Devizé. — J. VATOUT, *Conspiration de Cellamare.*)

confiée à Buvat. Le jeune élève faisait déjà les progrès les plus satisfaisants, lorsqu'il fut tout à coup enlevé par la rougeole. Le désespoir des parens fut grand, comme il est facile de le comprendre ; Buvat le partagea d'autant plus sincèrement que son écolier annonçait les plus heureuses dispositions. Cette sympathie pour leur douleur, de la part d'un étranger, les attacha à lui, et un jour que le bonhomme se plaignait de l'avenir précaire qui attend les artistes, Albert du Rocher lui proposa d'user de son influence pour lui faire obtenir une place à la Bibliothèque. Buvat bondit de joie à l'idée de de-

tion au digne écrivain. Dieu exauça leur desir. Vers la fin de l'année 1702, Clarice accoucha d'une fille.

Ce fut une très grande joie dans toute la maison. Buvat ne se sentait pas d'aise : il courait par les escaliers, se battant les cuisses avec les mains, et chantant à tue-tête le refrain de sa chanson favorite : *Laissez-moi aller, laissez-moi jouer*, etc. Ce jour-là, pour la première fois depuis qu'il avait été nommé, c'est-à-dire depuis deux ans, il n'arriva à son bureau qu'à dix heures un quart au lieu de dix heures précises. Un surnuméraire, qui le croyait mort, avait demandé sa place.



Buvat reporta les yeux sur le papier et lut à haute voix.

venir fonctionnaire public. Le même jour la demande fut écrite de sa plus belle écriture ; le premier écuyer l'apostilla chaudement, et, un mois après, Buvat reçut un brevet d'employé à la bibliothèque royale, section des manuscrits, aux appointements de neuf cents livres.

A compter de ce jour, Buvat, dans l'orgueil bien naturel que lui inspirait sa nouvelle position sociale, oublia ses écoliers et ses écolières, et s'adonna tout entier à la confection des étiquettes. Neuf cents livres, assurées jusqu'à la fin de sa vie, étaient une véritable fortune, et le digne écrivain, grâce à la munificence royale, commença de couler des jours filés d'or et de soie, promettant toujours à ses bons voisins que, s'ils avaient un autre enfant, ce ne serait pas un autre que lui, Jean Buvat, qui lui montrerait à écrire. De leur côté, les pauvres parens désiraient fort donner ce surcroît d'occupa-

La petite Bathilde n'avait pas huit jours que Buvat voulait déjà lui faire faire des bâtons, disant qu'il fallait, pour bien apprendre une chose, l'apprendre dans sa jeunesse. On eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'il fallait au moins attendre qu'elle eût deux ou trois ans. Il se résigna ; mais, en attendant, il lui prépara des exemples. Au bout de trois ans, Clarice lui tint parole, et Buvat eut la satisfaction de mettre solennellement entre les mains de Bathilde la première plume qu'elle eût touchée.

On était arrivé au commencement de 1707, et le duc de Chartres, devenu duc d'Orléans par la mort de Monsieur, avait enfin obtenu un commandement en Espagne, où il devait conduire des troupes au maréchal de Berwick. Des ordres furent aussitôt donnés à toute sa maison militaire de se tenir prête pour le 5 mars. Comme premier

ecuyer, Albert devait nécessairement accompagner le prince. Cette nouvelle, qui en tout autre temps l'eût comblé de joie, lui fut presque douloureuse en ce moment, car la santé de Clarice commençait à inspirer de vives inquiétudes, et le médecin avait laissé échapper le mot de phthisie pulmonaire. Soit que Clarice se sentit elle-même gravement attaquée, soit, chose plus naturelle encore, qu'elle craignit tout simplement pour son mari, l'explosion de sa douleur fut si grande, qu'Albert lui-même ne put s'empêcher de pleurer avec elle. La petite Bathilde et Buvat pleurèrent parce qu'ils voyaient pleurer.

Le 5 mai arriva : c'était le jour fixe pour le départ. Malgré sa douleur, Clarice s'était occupée elle-même des équipages de son mari, et avait voulu qu'ils fussent dignes du prince qu'il accompagnait. Aussi, au milieu de ses larmes, un éclair d'orgueilleuse joie illumina son visage, lorsqu'elle vit Albert dans son élégant uniforme et sur son beau cheval de bataille. Quant à Albert, il était plein d'orgueil et de fierté. La pauvre femme sourit tristement à ses rêves d'avenir ; mais, pour ne pas l'attrister dans ce moment suprême, elle renferma son chagrin dans son cœur, et faisant taire les craintes qu'elle avait pour lui, et peut-être aussi celles qu'elle avait pour elle-même, elle fut la première à lui dire de penser non pas à elle, mais à son honneur.

Le duc d'Orléans et son corps d'armée entrèrent en Catalogne dans les premiers jours d'avril, et s'avancèrent aussitôt à marches forcées à travers l'Aragon. En arrivant à Segorbe, le duc apprit que le maréchal de Berwick s'appretait à donner une bataille décisive, et, dans le desir qu'il avait d'arriver à temps pour y prendre part, il expédia Albert en courrier, avec mission de dire au maréchal que le duc d'Orléans arrivait à son aide avec dix mille hommes, et de le prier, si cela ne contrariait pas ses dispositions, de l'attendre pour commencer l'action.

Albert partit ; mais, égaré dans les montagnes, perdu par de mauvais guides, il ne précéda l'armée que d'un jour, et arriva au camp du maréchal de Berwick au moment même où il allait engager le combat. Albert se fit indiquer la position qu'occupait en personne le maréchal ; on lui montra à la gauche de l'armée, sur un petit mamelon d'où l'on découvrirait toute la plaine, le duc de Berwick au milieu de son état-major. Albert mit son cheval au galop et piqua droit sur lui.

Le messager se fit reconnaître au maréchal, et lui exposa la cause de sa mission. Le maréchal, pour toute réponse, lui montra le champ de bataille, et lui dit de retourner vers le prince et de lui dire ce qu'il avait vu. Mais Albert avait respiré l'odeur de la poudre, et ne voulait point s'en aller ainsi. Il demanda la permission de rester, afin de lui donner du moins la nouvelle de la victoire. Le maréchal y consentit. En ce moment, une charge de dragons ayant paru nécessaire au général en chef, il commanda à un de ses aides de camp de porter au colonel l'ordre de charger. Le jeune homme partit au galop, mais à peine avait-il franchi le tiers de la distance qui séparait le mamelon de la position occupée par ce régiment, qu'il eut la tête emportée par un boulet de canon. Il n'était pas encore tombé des étriers, qu'Albert, saisissant cette occasion de prendre part à la bataille, lança son cheval à son tour, transmit l'ordre au colonel, et, au lieu de revenir vers le maréchal, tira son épée et chargea en tête du régiment.

Cette charge fut une des plus brillantes de la journée, et elle s'enfonça si profondément au cœur des impériaux qu'elle commença d'ébranler l'ennemi. Le maréchal, malgré lui, avait suivi des yeux, au milieu de la mêlée, ce jeune officier qu'il pouvait reconnaître à son uniforme. Il le vit arriver jusqu'au drapeau ennemi, engager une lutte corps à corps avec celui qui le portait, puis, au bout d'un instant, quand le régiment fut en fuite, il vit revenir Albert à lui, tenant sa conquête dans ses bras. Arrivé devant le maréchal, il jeta le drapeau à ses pieds, ouvrit la bouche pour parler, mais, au lieu de paroles, ce fut une gorgée de sang qui vint sur ses lèvres. Le maréchal le vit chanceler sur ses arçons, et s'avança pour le soutenir ; mais, avant qu'il eût pu lui porter se-

cours, Albert était tombé : une balle lui avait traversé la poitrine.

Le maréchal sauta de son cheval, mais le courageux jeune homme était mort sur le drapeau qu'il venait de conquérir.

XVII

LE BONHOMME BUVAT

Le duc d'Orléans arriva le lendemain de la bataille ; il regretta Albert comme on regrette un homme de cœur ; mais, après tout, il était mort de la mort du brave, il était mort au milieu d'une victoire, il était mort sur le drapeau qu'il avait conquis : que pouvait demander de plus un Français, un soldat, un gentilhomme ?

Le duc d'Orléans voulut écrire de sa main à la pauvre veuve. Si quelque chose pouvait consoler une femme de la mort de son mari, ce serait sans doute une pareille lettre. Mais la pauvre Clarice ne vit qu'une chose, c'est qu'elle n'avait plus d'époux et que sa Bathilde n'avait plus de père.

A quatre heures, Buvat rentra de la Bibliothèque ; on lui dit que Clarice le demandait ; il descendit aussitôt. La pauvre femme ne pleurait pas ; elle était atterrée, sans larmes, sans paroles ; ses yeux étaient fixes et caves comme ceux d'une folle. Quand Buvat entra, elle ne se tourna pas vers lui, elle ne tourna pas la tête, elle se contenta d'étendre la main de son côté et de lui présenter la lettre.

Buvat regarda à droite et à gauche d'un air tout hébété pour deviner de quoi il était question ; puis, voyant que rien ne pouvait diriger ses conjectures, il reporta ses yeux sur le papier, et lut à haute voix :

« Madame, votre mari est mort pour la France et pour moi. Ni la France ni moi ne pouvons vous rendre votre mari ; mais souvenez-vous que si jamais vous aviez besoin de quelque chose, nous sommes tous deux vos débiteurs.

« Votre affectionné,

« PHILIPPE D'ORLÉANS. »

— Comment ! s'écria Buvat en fixant ses gros yeux sur Clarice, monsieur du Rocher?... pas possible !

— Papa est mort ? dit en s'approchant de sa mère la petite Bathilde, qui jouait dans un coin avec sa poupée. Maman, est-ce que c'est vrai que papa est mort ?

— Hélas ! hélas ! oui, ma chère enfant, s'écria Clarice, retrouvant tout à la fois les paroles et les larmes, oh ! oui, c'est vrai ! ce n'est que trop vrai ! Oh ! malheureuses que nous sommes !

— Madame, dit Buvat qui n'avait pas dans l'imagination de grandes ressources consolatrices, il ne faut pas vous désoler ainsi ; c'est peut-être une fausse nouvelle.

— Ne voyez-vous pas que la lettre est du duc d'Orléans lui-même ? s'écria la pauvre veuve. Oui, mon enfant, oui, ton père est mort. Pleure, pleure, ma fille ! peut-être qu'en voyant tes larmes Dieu aura pitié de toi.

Et en disant ces paroles, la pauvre femme toussa si douloureusement, que Buvat en sentit sa propre poitrine comme déchirée ; mais son effroi fut bien plus grand encore, lorsqu'il lui vit retirer plein de sang le mouchoir qu'elle avait approché de sa bouche. Alors il comprit que le malheur qui venait de lui arriver n'était peut-être pas le plus grand qui menaçait la petite Bathilde.

L'appartement qu'occupait Clarice était devenu désormais trop grand pour elle ; personne ne s'étonna donc de la voir le quitter pour en prendre un plus petit au second.

Outre la douleur qui, chez Clarice, avait anéanti toutes ses autres facultés, il y a dans tout noble cœur une certaine répugnance à solliciter, même de la patrie, la ré-

compense du sang versé pour elle, surtout quand ce sang est encore chaud, comme l'était celui d'Albert. La pauvre veuve hésita donc à se présenter au ministère de la guerre pour faire valoir ses droits. Il en résulta qu'au bout de trois mois, quand elle put prendre sur elle de faire les premières démarches, la prise de Requena et celle de Saragosse avaient déjà fait oublier la bataille d'Almanza. Clarice montra la lettre du prince; le secrétaire du ministère lui répondit qu'avec une pareille lettre elle ne pouvait manquer de tout obtenir, mais qu'il fallait attendre le retour de Son Altesse. Clarice regarda dans une glace son visage maigri, et sourit tristement. — Attendez! dit-elle; oui, cela vaudrait mieux, j'en conviens; mais Dieu sait si j'en aurai le temps.

Il résulta de cet échec que Clarice quitta son logement du second pour prendre deux petites chambres au troisième. La pauvre veuve n'avait d'autre fortune que le traitement de son mari. La petite dot que lui avait donnée le duc avait disparu dans l'achat d'un mobilier et dans les équipages de son mari. Comme le nouveau logement qu'elle prenait était beaucoup plus petit que l'autre, on ne s'étonna donc point que Clarice vendit le superflu de ses meubles.

On attendait pour la fin de l'automne le retour du duc d'Orléans, et Clarice comptait sur ce retour pour améliorer sa situation; mais, contre toutes les habitudes stratégiques de cette époque, l'armée, au lieu de prendre ses quartiers d'hiver, continua la campagne, et l'on apprit qu'au lieu de se préparer à revenir, le duc d'Orléans se préparait à mettre le siège devant Lérida. Or, en 1647, le grand Conde lui-même avait échoué devant Lérida, et le nouveau siège, en supposant même qu'il eût une bonne issue, promettait de traîner effroyablement en longueur.

Clarice risqua quelques nouvelles démarches: cette fois on avait déjà oublié jusqu'au nom de son mari. Elle eut de nouveau recours à la lettre du prince; cette lettre fit son effet ordinaire, mais on lui répondit qu'après le siège de Lérida, le duc d'Orléans ne pouvait manquer de revenir; force fut donc à la pauvre veuve de prendre encore patience.

Seulement elle quitta ses deux chambres pour prendre une petite mansarde en face de celle de Buvat, et elle vendit ce qui lui restait de meubles, ne gardant qu'une table, quelques chaises, le berceau de la petite Bathilde, et un lit pour elle.

Buvat avait vu sans trop s'en rendre compte tous ces déménagements successifs, et quoiqu'il n'eût pas l'esprit très subtil, il ne lui avait pas été difficile de comprendre la situation de sa voisine. Buvat, qui était un homme d'ordre, avait devant lui quelques petites économies qu'il avait grande envie de mettre à la disposition de sa voisine; mais comme, à mesure que la misère de Clarice devenait plus grande, sa fierté grandissait aussi, jamais le pauvre Buvat n'osa lui faire une pareille offre. Et cependant, vingt fois il alla chez elle avec un petit rouleau qui renfermait toute sa fortune, c'est-à-dire cinquante ou soixante louis; mais chaque fois il sortit de chez Clarice, le rouleau à moitié tiré de sa poche, sans jamais pouvoir prendre sur lui de le tirer tout à fait. Seulement, un jour il arriva chez Buvat, en descendant pour aller à son bureau, ayant rencontré le propriétaire qui faisait sa tournée trimestrielle, et ayant deviné que la visite qu'il comptait faire à sa voisine, avec sa scrupuleuse ponctualité, allait, malgré l'exiguïté de la somme, la mettre peut-être dans un grand embarras, il fit entrer le propriétaire chez lui, en disant que, la veille, madame du Rocher lui avait remis l'argent, afin qu'il retirât les deux quittances en même temps. Le propriétaire, qui y trouvait son compte et qui avait craint un retard du côté de sa locataire, ne s'inquiéta point de quelle part lui venait l'argent; il tendit les deux mains, remit les deux quittances et continua sa tournée.

Il faut dire aussi que, dans la naïveté de son âme, Buvat fut tourmenté de cette bonne action comme d'un crime; il fut trois ou quatre jours sans oser se présenter chez sa voisine, de sorte que, lorsqu'il y revint, il la trouva toute affectée de ce qu'elle croyait un acte d'indifférence de sa part. De son côté, Buvat trouva Clarice

si fort changée encore pendant ces quatre jours, qu'il sortit en secouant la tête et en s'essuyant les yeux, et que, pour la première fois peut-être, il se mit au lit sans chanter, pendant les quinze tours qu'il avait l'habitude de faire dans sa chambre avant de se coucher:

Laissez-moi aller,
Laissez-moi jouer, etc.

ce qui était une preuve de bien triste et bien profonde préoccupation.

Les derniers jours de l'hiver s'écoulèrent et apportèrent en passant la nouvelle de la reddition de Lérida, mais en même temps on apprit que le jeune et infatigable général s'appretait à assiéger Tortose. Ce fut le dernier coup porté à la pauvre Clarice. Elle comptait que le printemps allait venir, et avec le printemps une nouvelle campagne qui retiendrait le duc à l'armée. Les forces lui manquèrent, et elle fut obligée de s'aliter.

La position de Clarice était affreuse; elle ne s'abusait pas sur sa maladie, elle sentait qu'elle était mortelle, et elle n'avait personne au monde à qui recommander son enfant. La pauvre femme craignait la mort, non pas pour elle, mais pour sa fille, qui n'aurait pas même la pierre de la tombe maternelle pour y reposer sa tête. Son mari n'avait que des parents éloignés, dont elle ne pouvait ni ne voulait solliciter la pitié. Quant à sa famille à elle, née en France, où sa mère était morte, elle ne l'avait jamais connue. D'ailleurs, elle comprenait qu'y eût-il quelque espoir de ce côté, elle n'avait plus le temps d'y recourir. La mort venait.

Une nuit, Buvat, qui la veille au soir avait quitté Clarice dévorée par la fièvre, l'entendit gémir si profondément, qu'il sauta à bas de son lit et s'habilla pour aller lui offrir son secours; mais, arrivé à la porte, il n'osa entrer ni frapper. Clarice pleurait à sanglots et priait à haute voix. En ce moment, la petite Bathilde s'éveilla et appela sa mère. Clarice renfonça ses larmes, alla prendre son enfant dans son berceau, et, l'agenouillant sur son lit, elle lui fit répéter tout ce qu'elle savait de prières, et entre chacune d'elles Buvat l'entendait s'écrier d'une voix douloureuse: « O mon Dieu! mon Dieu! écoutez mon pauvre enfant! » Il y avait dans cette scène nocturne d'un enfant à peine hors du berceau et d'une mère à moitié dans la tombe, s'adressant tous deux au Seigneur comme à leur seul et unique soutien, au milieu du silence de la nuit, quelque chose de si profondément triste que le bon Buvat tomba à genoux, et promit solennellement tout bas ce qu'il n'osait offrir tout haut. Il jura que Bathilde pourrait rester orpheline, mais que du moins elle ne serait pas abandonnée. Dieu avait entendu la double prière qui avait monté vers lui, et il l'exauçait.

Le lendemain, Buvat fit, en entrant chez Clarice, ce qu'il n'avait jamais osé faire; il prit Bathilde entre ses bras, appuya sa bonne grosse figure contre le charmant petit visage de l'enfant, et lui dit tout bas: — Sois tranquille, va, pauvre petite innocente, il y a encore de bons gens sur la terre. — La petite fille alors lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa à son tour. Buvat sentit que des larmes lui venaient aux yeux, et comme il avait entendu répéter maintes fois qu'il ne faut pas pleurer devant les malades de peur de les inquiéter, il tira sa montre et dit de sa plus grosse voix pour en dissimuler l'émotion: — Hum! hum! il est dix heures moins un quart; il faut que je m'en aille. Adieu, madame du Rocher.

Sur l'escalier, il rencontra le médecin et lui demanda ce qu'il pensait de la malade. Comme c'était un médecin qui venait par charité, et qu'il ne se croyait pas obligé d'avoir des ménagements, attendu qu'on ne les lui payait pas, il répondit que dans trois jours elle serait morte.

En rentrant à quatre heures, Buvat trouva la maison en émoi. En descendant de chez Clarice, le médecin avait dit qu'il fallait appeler le vialique. On avait donc été prévenir le curé, et le curé était venu, avait monté l'escalier, précédé du sacristain et de sa sonnette, et sans

préparation aucune, il était entré dans la chambre de la malade. Clarice l'avait reçu comme on reçoit le Seigneur, c'est-à-dire les mains jointes et les yeux au ciel, mais l'impression produite sur elle n'en avait pas moins été terrible. Buvat entendit des chants, et se douta de ce qui était arrivé : il monta vivement, et trouva le haut de l'escalier et la porte de la chambre encombrés de toutes les commodes du quartier, qui avaient, comme c'était l'habitude à cette époque, suivi le saint-sacrement. Autour du lit où était étendue la mourante, déjà si pâle et si roidie que, sans les deux grosses larmes qui coulaient de ses yeux, on eût pu la prendre pour une statue de marbre couchée sur un tombeau, les prêtres chantaient les prières des agonisants, et, dans un coin de la chambre, la petite Bathilde, qu'on avait séparée de sa mère, afin que la malade ne fût point distraite pendant l'accomplissement de son dernier acte de religion, était blottie, n'osant ni crier ni pleurer, tout effrayée de voir tant de monde qu'elle ne connaissait point, et d'entendre tant de bruit auquel elle ne comprenait rien. Aussi, dès qu'elle aperçut Buvat, l'enfant courut à lui, comme à la seule personne qu'elle connût au milieu de cette funèbre assemblée. Buvat la prit dans ses bras et alla s'agenouiller avec elle près du lit de la mourante. En ce moment Clarice abaissa ses yeux du ciel sur la terre. Sans doute elle venait d'adresser au ciel son éternelle prière d'envoyer un protecteur à sa fille. Elle vit Bathilde dans les bras du seul ami qu'elle se connût au monde. Avec ce regard perçant des moribonds, elle plongea jusqu'au fond de ce cœur pur et dévoué, et elle y lut en ce moment tout ce qu'il n'avait pas osé lui dire ; car elle se souleva sur son seant, lui tendit la main en jetant un cri de reconnaissance et de joie, que les anges seuls comprirent, et, comme si elle avait épuisé les dernières forces de sa vie dans cet élan maternel, elle retomba évanouie sur son lit.

La cérémonie religieuse étant terminée, les prêtres se retirèrent d'abord ; les dévotes les suivirent, les indifférens et les curieux sortirent les derniers. De ce nombre étaient plusieurs femmes. Buvat leur demanda si quelqu'une d'entre elles n'aurait point parmi ses connaissances une bonne garde-malade ; une d'elles se présenta aussitôt, assura, au milieu du chœur de ses compagnes, qu'elle avait toutes les vertus requises pour exercer cet honorable état, mais que, justement à cause de cette réunion de qualités, elle avait l'habitude de se faire payer huit jours d'avance, attendu qu'elle était fort courue dans le quartier. Buvat s'informa du prix qu'elle mettait à ces huit jours ; elle répondit que pour tout autre ce serait seize livres ; mais qu'attendu que la pauvre dame ne paraissait pas très fortunée, elle se contenterait de douze. Buvat, qui avait justement touché son mois le jour même, tira deux écus de sa poche et les lui donna sans marchander. Elle lui eût demandé le double qu'il l'eût donné également ; aussi cette générosité inattendue provoqua-t-elle force suppositions dont quelques-unes n'étaient pas au plus grand honneur de la mourante, tant il est vrai qu'une bonne action est une chose si rare, qu'il faut toujours, lorsqu'elle se produit aux yeux des hommes, que les hommes humiliés lui cherchent une cause impure ou intéressée !

Clarice était toujours évanouie. La garde entra aussitôt en fonctions, en lui faisant, à défaut de sels, respirer du vinaigre. Buvat se retira. Quant à la petite Bathilde, on lui avait dit que sa mère dormait. La pauvre enfant ne connaissait pas encore la différence qu'il y avait entre le sommeil et la mort, et elle s'était remise à jouer dans un coin avec sa poupée.

Au bout d'une heure, Buvat revint demander des nouvelles de Clarice : la malade était sortie de son évanouissement, mais quoiqu'elle eût les yeux ouverts, elle ne parlait plus ; cependant elle pouvait reconnaître encore, car, dès qu'elle l'aperçut, elle joignit les mains et se mit à prier, puis elle parut chercher quelque chose sous son traversin. Mais l'effort qu'il fallait qu'elle fit était sans doute trop grand pour sa faiblesse, car elle poussa un gémissement et retomba de nouveau sans mouvement sur son oreiller. La garde secoua la tête, et s'approchant de la malade : — Il est bien, votre oreiller,

ma petite mère, lui dit-elle, il ne faut pas le déranger. Puis, se retournant vers Buvat : — Ah ! les malades, ajouta-t-elle en haussant les épaules, ne m'en parlez pas ! ça se figure toujours que ça a quelque chose qui les gêne. C'est la mort, quoi ! c'est la mort ! mais ils ne le savent pas.

Clarice poussa un profond soupir, mais elle resta immobile. La garde s'approcha d'elle, et avec la barbe d'une plume elle lui frotta les lèvres d'un cordial de son invention, qu'elle était allée chercher chez le pharmacien. Buvat ne put supporter ce spectacle ; il recommanda la mère et l'enfant à la garde, et sortit.

Le lendemain matin la malade était plus mal encore ; car, quoiqu'elle eût les yeux ouverts, elle ne paraissait reconnaître personne autre que sa fille, qu'on avait couchée près d'elle sur le lit, et dont elle avait pris la petite main qu'elle ne voulait plus lâcher. De son côté l'enfant, comme si elle sentait que c'était la dernière étreinte maternelle, restait immobile et muette. Quand elle aperçut son bon ami, elle lui dit seulement :

— Elle dort, maman, elle dort.

Il sembla alors à Buvat que Clarice faisait un mouvement, comme si elle entendait encore et reconnaissait la voix de sa fille ; mais ce pouvait être aussi bien un frisson nerveux. Il demanda à la garde si la malade avait besoin de quelque chose. La garde secoua la tête en disant :

— Pourquoi faire ? ça serait de l'argent jeté à l'eau : ces gueux d'apothicaires en gagnent bien assez comme cela !

Buvat aurait bien voulu rester près de Clarice, car il voyait qu'elle ne devait plus avoir que bien peu de temps à vivre ; mais il n'aurait jamais eu l'idée, à moins d'être mourant lui-même, qu'il pût manquer un seul jour d'aller à son bureau. Il y arriva donc comme d'habitude, mais si triste et si accablé, que le roi ne gagna pas grand-chose à sa présence. On remarqua même avec étonnement, ce jour-là, que Buvat n'attendit pas que quatre heures fussent sonnées pour dénouer les cordons des fausses manches bleues qu'il passait en arrivant pour garantir son habit, et qu'au premier coup de l'horloge, il se leva, prit son chapeau et sortit. Le surnuméraire qui avait déjà demandé sa place le regarda s'en aller, puis, quand il eut refermé la porte :

— Eh bien ! à la bonne heure ! dit-il assez haut pour être entendu du chef, en voilà un qui se la passe douce !

Les pressentimens de Buvat furent confirmés : en arrivant à la maison, il demanda à la portière comment allait Clarice.

— Ah ! Dieu merci ! répondit-elle, la pauvre femme est bien heureuse : elle ne souffre plus.

— Elle est morte ! s'écria Buvat avec ce frisson que produit toujours sur celui qui l'entend ce mot terrible.

— Il y a trois quarts d'heure à peu près, répondit la portière ; et elle se remit à remmailer son bas en reprenant sur un air bien gai une petite chanson qu'elle avait interrompue pour répondre à Buvat.

Buvat monta les marches de l'escalier lentement, une à une, s'arrêtant à chaque étage pour s'essuyer le front ; puis, en arrivant sur le palier où étaient sa chambre et celle de Clarice, il fut obligé de s'appuyer au mur, car il sentait que les jambes lui manquaient. Il y a dans la vue d'un cadavre quelque chose de terrible et de solennel, dont l'homme le plus maître de lui-même subit l'impression. Aussi était-il là, muet, immobile, hésitant, lorsqu'il lui sembla entendre la voix de la petite Bathilde qui se lamentait. Il se souvint alors de la pauvre enfant, et cela lui rendit quelque courage. Cependant, arrivé à la porte, il s'arrêta encore, mais alors il entendit plus distinctement les gémissements de la petite fille.

— Maman ! criait l'enfant de sa petite voix entrecoupée par les larmes ; maman, réveille-toi donc ! maman ! pourquoi as-tu froid comme cela ?

Puis l'enfant venait à la porte, et frappant avec sa petite main :

— Bon ami, disait-elle, bon ami, viens ! je suis toute seule, j'ai peur !

Buvat ne comprenait pas qu'on n'eût pas emporté l'en-

tant quelque part, aussitôt que sa mère était morte, et la pite profonde que lui inspira la pauvre petite l'emportant sur le sentiment pénible qui l'avait arrêté un instant, il porta la main à la serrure pour ouvrir la porte. La porte était fermée. En ce moment il entendit la portière qui l'appelait; il courut à l'escalier et lui demanda où était la clef.

— Eh bien! c'est justement cela, répondit la portière; regardez donc, que je suis bête! j'ai oublié de vous la donner en passant, moi!

Buvat descendit aussi vite qu'il put le faire.

— Et pourquoi cette clef se trouve-t-elle ici? demanda-t-il.

— C'est le propriétaire qui l'y a déposée, après avoir fait enlever les meubles, répondit la portière.

— Comment! enlever les meubles! s'écria Buvat.

— Eh! sans doute qu'il a fait enlever les meubles! Elle n'était pas riche, votre voisine, monsieur Buvat, et il y a gros à parier qu'elle doit de tous les côtés. Tiens! il n'a pas voulu de chicanes, le propriétaire! Le terme avant tout! c'est trop juste. D'ailleurs elle n'a plus besoin de meubles, la pauvre chère femme!

— Mais la garde, qu'est-elle devenue?

— Quand elle a vu sa malade morte, elle s'en est allée. Son affaire était finie; elle viendra l'ensevelir pour un écu, si vous voulez. C'est ordinairement les portières qui ont ce petit boni-là; mais moi, je ne puis pas: je suis trop sensible.

Buvat comprit en frissonnant tout ce qui s'était passé. Il monta aussi rapidement cette fois qu'il était monté lentement la première. La main lui tremblait tellement, qu'il ne pouvait trouver la serrure. Enfin la clef tourna et la porte s'ouvrit.

Clarice était étendue à terre sur la paille de son lit, au milieu de la chambre toute démeublée. Un mauvais drap avait été jeté sur elle et avait dû la cacher tout entière, mais la petite Bathilde l'avait rabattu pour chercher le visage de sa mère, qu'elle embrassait au moment où Buvat entra.

— Ah! bon ami, bon ami, s'écria l'enfant, réveille donc ma petite maman, qui veut toujours dormir; réveille-la, je t'en prie.

Et l'enfant courait à Buvat, qui regardait de la porte ce triste spectacle.

Buvat conduisit Bathilde près du cadavre.

— Embrasse une dernière fois ta mère, pauvre enfant, lui dit-il.

L'enfant obéit.

— Et maintenant, continua-t-il, laisse-la dormir. Un jour, le bon Dieu la réveillera.

Et il prit l'enfant dans ses bras et l'emporta chez lui. L'enfant se laissa faire sans résistance, comme si elle eût compris sa faiblesse et son isolement.

Alors il la coucha dans son propre lit, car on avait enlevé jusque au berceau de l'enfant, et quand il la vit endormie, il sortit pour aller faire la déclaration mortuaire au commissaire du quartier, et prévenir l'administration des pompes funèbres.

Lorsqu'il revint, la portière lui remit un papier que la garde avait trouvé dans la main de Clarice en l'ensevelissant.

Buvat l'ouvrit et reconnut la lettre du duc d'Orléans.

C'était le seul héritage que la pauvre mère avait laissé à sa fille.

XVIII

L'HÉRITAGE

En allant faire sa déclaration au commissaire du quartier, et ses arrangements avec les pompes funèbres, Buvat s'était encore occupé de chercher une femme qui pût prendre soin de la petite Bathilde, fonctions dont il ne pouvait se charger lui-même, d'abord parce qu'il était

dans la parfaite ignorance des fonctions d'un gouvernante, et ensuite parce que, allant à son bureau pendant six heures de la journée, il était impossible que l'enfant demeurât seule en son absence. Heureusement il avait sous la main ce qu'il lui fallait: c'était une bonne femme de trente-cinq à trente-huit ans à peu près, qui était restée au service de feu madame Buvat pendant les trois dernières années de sa vie, et dont, pendant ces trois ans, il avait pu apprécier les bonnes qualités. Il fut convenu avec Nanette, c'était le nom de la bonne femme, qu'elle logerait dans la maison, ferait la cuisine, prendrait soin de la petite Bathilde, et aurait pour gages cinquante livres par an et sa nourriture.

Cette nouvelle disposition devait changer toutes les habitudes de Buvat, en lui faisant un ménage, à lui, qui avait toujours vécu en garçon, et mangé en pension bourgeoise; il ne pouvait donc garder sa mansarde, devenue trop étroite pour le surcroît d'existences attachées désormais à la sienne; et dès le lendemain matin il se mit en quête d'un autre logement. Il en trouva un rue Pagevin, car il tenait fort à ne pas s'éloigner de la bibliothèque du roi, afin, quelque temps qu'il fit, d'y arriver sans trop de désagrément; c'était un appartement composé de deux chambres, d'un cabinet et d'une cuisine; il l'arrêta séance tenante, donna le denier à Dieu, s'en alla rue Saint-Antoine acheter les meubles qui lui manquaient pour garnir la chambre de Bathilde et celle de Nanette, et le soir même, à son retour du bureau, le déménagement fut opéré.

Le lendemain, qui était un dimanche, l'enterrement de Clarice eut lieu, si bien que Buvat n'eut pas même besoin, pour rendre les derniers devoirs à sa voisine, de demander un congé d'un jour à son chef. Pendant une semaine ou deux, la petite Bathilde demanda à chaque instant sa maman Clarice, mais son bon ami Buvat lui ayant apporté, pour la consoler, force jolis joujoux, elle commença à parler moins souvent de sa mère, et comme on lui avait dit qu'elle était partie pour rejoindre son papa, elle finit par demander seulement de temps en temps quand ils reviendraient tous les deux. Enfin le voile qui sépare nos premières années du reste de notre vie s'épaissit peu à peu, et Bathilde les oublia jusqu'au jour où la jeune fille, sachant enfin ce que c'était que d'être orpheline, devait les retrouver l'un et l'autre dans ses souvenirs d'enfant.

Buvat avait donné la plus belle des deux chambres à Bathilde; il avait gardé l'autre pour lui, et avait relégué Nanette dans le cabinet. Cette Nanette était une bonne femme, qui faisait passablement la cuisine, tricotait d'une manière remarquable, et filait comme la sainte Vierge. Mais, malgré ces divers talents, Buvat comprit que Nanette et lui étaient loin de suffire à l'éducation d'une jeune fille, et que, quand Bathilde aurait un magnifique point d'écriture, connaîtrait ses cinq règles, aurait appris à coudre et à sifler, elle ne saurait juste que la moitié de ce qu'elle devait savoir, car Buvat avait envisagé l'obligation dont il s'était chargé dans toute son étendue; c'était une de ces saintes organisations qui ne pensent qu'avec le cœur, et il avait compris que tout en devenant la pupille de Buvat, Bathilde n'en serait pas moins la fille d'Albert et de Clarice. Il résolut donc de lui donner une éducation conforme, non pas à sa situation présente, mais au nom qu'elle portait.

Et, pour prendre cette résolution, Buvat avait fait un raisonnement bien simple: c'est qu'il devait sa place à Albert, et que par conséquent le revenu de cette place appartenait à Bathilde. Voici comment il divisait ses neuf cents livres d'appoinemens annuels:

Quatre cent cinquante livres pour les maîtres de musique, de dessin et de danse;

Quatre cent cinquante livres pour la dot de Bathilde.

Or, en supposant que Bathilde, qui avait quatre ans, se mariât quatorze ans plus tard, c'est-à-dire à dix-huit ans, l'intérêt et le capital réunis se monteraient, le jour de son mariage, à quelque chose comme neuf ou dix mille livres. Ce n'était pas grand-chose. Buvat le savait bien, et il en était fort peiné, mais il avait eu beau se creuser l'esprit, il n'avait pas trouvé moyen de faire mieux.

Quant à la nourriture commune, au paiement du loyer, à l'entretien de Bathilde, à son entretien à lui et aux

gages de Nanette, il y ferait face en se remettant à donner des leçons d'écriture et en faisant des copies. A cet effet, il se leverait à cinq heures du matin et se coucherait à dix heures du soir. Ce serait tout bénéfice, car, grâce à ce nouvel arrangement, il allongerait sa vie de quatre ou cinq heures tous les jours.

Dieu bénit d'abord ces saintes résolutions : ni les leçons ni les copies ne manquèrent à Buvat, et comme deux années s'écoulèrent avant que Bathilde eût terminé l'éducation première dont il s'était chargé lui-même, il put ajouter neuf cents livres à son petit trésor et placer neuf cents livres sur la tête de Bathilde.

A six ans, Bathilde eut donc ce qu'ont rarement à cet âge les filles des plus nobles et des plus riches maisons, c'est-à-dire maître de danse, maître de musique et maître de dessin.

Au reste, c'était tout plaisir que de faire des sacrifices pour cette charmante enfant, car elle paraissait avoir reçu de Dieu une de ces heureuses organisations dont l'aptitude fait croire à un monde antérieur, tant ceux qui en sont doués semblent, non pas apprendre une chose nouvelle, mais se souvenir d'une chose oubliée. Quant à sa jeune beauté, qui donnait de si magnifiques espérances, elle tenait tout ce qu'elle avait promis.

Aussi Buvat était-il bien heureux toute la semaine quand après chaque leçon il recevait les compliments des mères, et bien fier lorsque le dimanche, après avoir passé l'habit saumon, la culotte de velours noir et les bas chinés, il prenait par la main sa petite Bathilde et s'en allait faire avec elle sa promenade hebdomadaire. C'était ordinairement vers le chemin des Porcherons qu'il se dirigeait. C'était là le rendez-vous des joueurs de boules, et Buvat avait été autrefois un grand amateur de ce jeu. En cessant d'être acteur, il était devenu juge. A chaque contestation qui s'élevait, c'était à lui qu'on en appelait, et c'était une justice à lui rendre, il avait le coup d'œil si exact, qu'à la première vue il indiquait, sans jamais se tromper, la boule la plus proche du cochonnet. Aussi ses jugemens étaient-ils sans appel et respectés et suivis ni plus ni moins que ceux que saint Louis rendait à Vincennes.

Mais encore, il faut le dire à sa louange, sa prédilection pour cette promenade n'était pas née d'un sentiment égoïste : cette promenade conduisait en même temps aux marais de la Grange-Batelière, dont les eaux sombres et moirées attiraient un grand nombre de ces demoiselles aux ailes de gaze et aux corsages d'or, qu'ont tant de plaisir à poursuivre les enfans. Un des grands amusemens de la petite Bathilde était de courir, son réseau vert à la main, ses beaux cheveux blonds flottant au vent, après les papillons et les demoiselles. Il en résultait bien, à cause de la disposition du terrain, quelques petits accidens à sa robe blanche, mais pourvu que Bathilde s'amusaît, Buvat passait avec une grande philosophie par-dessus une tache ou un accroc, c'était l'affaire de Nanette. La bonne femme grondait fort au retour, mais Buvat lui fermait la bouche en haussant les épaules et en disant : — Bah ! il faut que vieillesse muse et que jeunesse s'amuse ! Et comme Nanette avait un grand respect pour les proverbes qu'elle pratiquait elle-même dans l'occasion, elle se rendait ordinairement à la moralité de celui-là.

Il arrivait aussi quelquefois, mais ce n'était que les jours de grande fête, que Buvat consentait, à la requête de la petite Bathilde, qui voulait voir de près les moulins à vent, à pousser jusqu'à Montmartre. Alors on partait de meilleure heure ; Nanette emportait un dîner destiné à être mangé sur l'esplanade de l'Abbaye. On se lançait bravement dans le faubourg, on traversait le pont des Porcherons, on laissait à droite le cimetière Saint-Eustache et la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, on franchissait la barrière, et l'on gravissait le chemin de Montmartre, lancé comme un ruban entre les prés verts et les Briolets.

Ce jour-là on ne rentrait qu'à huit heures du soir ; mais aussi, depuis la croix des Porcherons, la petite Bathilde dormait dans les bras de Buvat.

Les choses allèrent ainsi jusqu'en l'an de grâce 1712, époque à laquelle le grand roi se trouva si gêné dans ses

affaires, qu'il ne vit moyen de se tirer d'embarras qu'en cessant de payer ses employés. Buvat fut averti de cette mesure administrative par le caissier, qui lui annonça un beau matin, comme il se présentait pour toucher son mois, qu'il n'y avait pas d'argent à la caisse. Buvat regarda le caissier d'un air tout ébahi : il ne lui était jamais venu à l'idée que le roi pût manquer d'argent. Il ne s'inquiéta donc pas autrement de cette réponse, convaincu qu'un accident fortuit avait seul interrompu le paiement, et il s'en revint à son bureau, en chantonnant sa chanson favorite :

Laissez-moi aller,
Laissez-moi jouer, etc.

— Pardieu ! lui dit le surnuméraire, qui, après sept ans d'attente était enfin passé employé le premier du mois précédent, il faut que vous ayez le cœur bien gai pour chanter encore quand on ne nous paye plus.

— Comment ? dit Buvat, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous ne venez peut-être pas de la caisse ?

— Si fait, j'en viens.

— Et on vous a payé ?

— Non, on m'a dit qu'il n'y avait pas d'argent.

— Et que pensez-vous de cela ?

— Dame ! je pense, dit Buvat, je pense qu'on nous payera les deux mois ensemble.

— Ah ! oui, comme je chante ! les deux mois ensemble ! Dis donc Ducoudray, reprit l'employé en se tournant vers son voisin, il croit qu'on nous payera les deux mois ensemble ! Il est bon enfant, le père Buvat !

— C'est ce que nous verrons l'autre mois, répondit le second employé.

— Oui, dit Buvat, répétant ces paroles qui lui parurent de la plus grande justesse, c'est ce que nous verrons l'autre mois.

— Et si l'on ne vous paye pas l'autre mois, ni ceux qui suivront, qu'est-ce que vous ferez, père Buvat ?

— Ce que je ferai ? dit Buvat, étonné qu'on pût mettre en doute sa résolution à venir, eh bien ! mais c'est tout simple : je viendrai tout de même.

— Comment ! si l'on ne vous paye plus, dit l'employé, vous viendrez toujours ?

— Monsieur, dit Buvat, le roi m'a payé pendant dix ans rubis sur l'ongle. Il a donc bien, au bout de dix ans, s'il est gêné, le droit de me demander un peu de crédit.

— Vil flatteur ! dit l'employé.

Le mois s'écoula, le jour du paiement revint : Buvat se présenta à la caisse avec la parfaite confiance qu'on allait lui payer son arriéré ; mais, à son grand étonnement, on lui annonça comme la dernière fois que la caisse était vide. Buvat demanda quand elle se remplirait ; le caissier lui répondit qu'il était bien curieux. Buvat se confondit en excuses et revint à son bureau, mais cette fois sans chanter.

Le même jour, l'employé donna sa démission. Or, comme il devenait difficile de remplacer un employé qui se retirait parce qu'on ne payait plus, et qu'il fallait que la besogne se fit tout de même, le chef chargea Buvat, outre son propre travail, de celui du démissionnaire. Buvat le reçut sans murmurer, et comme, à tout prendre, ses étiquettes lui laissaient assez de temps de reste, au bout du mois la besogne se trouva au courant.

On ne paya pas plus le troisième mois que les deux premiers. C'était une véritable banqueroute.

Mais, comme on l'a vu, Buvat ne marchandait jamais avec ses devoirs. Ce qu'il avait promis de faire dans son premier mouvement, il le fit avec réflexion. Seulement il attaqua son petit trésor, qui se composait juste de deux années de ses appointemens.

Cependant Bathilde grandissait : c'était maintenant une jeune fille de treize à quatorze ans, dont la beauté devenait tous les jours plus remarquable, et qui commençait à comprendre toute la difficulté de sa position. Aussi, depuis six mois ou un an, sous prétexte qu'elle préférerait rester à dessiner ou à jouer du clavecin, les promenades aux Porcherons, les courses dans les marais

de la Grange-Batelière et les ascensions à Montmartre étaient interrompues. Buvat ne comprenait rien à ces goûts sédentaires qui étaient venus tout à coup à la jeune fille, et comme, après avoir essayé deux ou trois fois de se promener sans elle, il s'était aperçu que ce n'était pas la promenade en elle-même qu'il aimait, il résolut, attendu qu'il faut que le bourgeois de Paris, enfermé toute la semaine, ait de l'air au moins le dimanche, il avait résolu, dis-je, de chercher un petit logement avec un jardin ; mais les logemens avec jardin étaient

son père, ni son mari. Elle assura donc Buvat que, d'après tout ce qu'il lui disait de ce logement, elle croyait qu'il en trouverait difficilement un autre qui fût aussi bien à sa convenance ; elle l'invita à l'arrêter le plus tôt possible, Buvat enchanté donna le même jour le congé à son ancien logement et le denier à Dieu à son nouveau ; puis, au prochain demi-terme, il déménagea. C'était la troisième fois depuis vingt ans, et toujours dans des circonstances péremptoires. Comme on le voit, Buvat n'était point d'humeur changeante.



Buvat se chargea de la commission

devenus trop cher pour l'état des finances du pauvre Buvat, de sorte qu'ayant trouvé dans ses courses le petit logement de la rue du Temps-Perdu, il avait eu incontinent cette lumineuse idée de remplacer le jardin par une terrasse ; il avait même réfléchi bientôt que l'air en serait meilleur, et il était revenu faire part de sa trouvaille à Bathilde, en lui disant que le seul inconvénient qu'il vit à leur futur appartement, qui du reste leur convenait sous tous les rapports, c'est que leurs deux chambres seraient séparées, et qu'elle serait obligée d'habiter le quatrième étage avec Nanette, tandis qu'il logerait au cinquième. Ce qui paraissait un inconvénient à Buvat parut au contraire une qualité à Bathilde. Depuis quelque temps elle comprenait, avec cet instinct de pudeur naturel à la femme, qu'il était inconvenant que sa chambre fût de plain-pied et séparée par une seule porte de la chambre d'un homme jeune encore, et qui n'était ni

Et Bathilde avait raison de se replier ainsi sur elle-même, car, depuis que son mantelet noir dessinait d'admirables épaules, depuis que sous sa mitaine s'allongeaient les plus jolis doigts du monde, depuis que, de la Bathilde d'autrefois, elle n'avait gardé que son pied d'enfant, tout le monde remarquait que Buvat était jeune encore ; que cinq ou six fois, comme on le savait un homme d'ordre et qu'on le voyait régulièrement aller tous les mois chez son notaire, il avait trouvé l'occasion de faire un mariage convenable sans profiter de cette occasion ; enfin, que le tuteur et la pepille demeuraient sous la même clef, si bien que les courtisanes, qui baignaient la trace des pas du bonhomme quand Bathilde n'avait que six ans, commençaient à crier à l'immortalité de Buvat, maintenant que Bathilde en avait quinze.

Pauvre Buvat ! Si jamais écho fut innocent et pur, c'est celui de cette chambre qui attenait à celle de Ba-

thilde, de cette chambre qui abrita dix ans sa bonne grosse tête joufflue et rose, à laquelle jamais une mauvaise pensée n'était venue, même en songe.

Mais, en arrivant rue du Temps-Perdu, ce fut bien pis encore : Buvat et Bathilde étaient venus, on se le rappelle, de la rue des Orties à la rue Pagevin ; de sorte que, là où l'on avait su son admirable conduite à l'égard de la pauvre enfant, ce souvenir l'avait encore protégé contre la calomnie ; mais il y avait déjà longtemps que cette belle action avait été faite, que, même rue Pagevin, on commençait à l'oublier. Il était donc bien difficile que les bruits qui avaient commencé à se répandre ne les suivissent pas dans un quartier nouveau où ils étaient tout à fait inconnus, et où leur inscription sous deux noms différents devait dans tous les cas éveiller les soupçons, en excluant toute idée de proche parenté.

Restait la supposition qui, attribuant à Buvat une jeunesse orageuse, avait vu dans Bathilde le résultat d'une ancienne passion que l'Eglise eût oublié de consacrer ; mais cette supposition tombait au premier examen. Bathilde était grande et élancée, Buvat était gros et court ; Bathilde avait les yeux noirs et ardents, Buvat avait les yeux bleu-faïence et sans la moindre expression ; Bathilde avait la peau blanche et mate, Buvat avait le visage du rose le plus vif ; enfin, toute la personne de Bathilde respirait l'élégance et la distinction, tandis que le pauvre bonhomme Buvat était des pieds à la tête un type de vulgaire bonhomie. Il en résulta que les femmes commencèrent à regarder Bathilde avec dédain, et que les hommes appelèrent Buvat un heureux drôle.

Il est juste de dire au reste que madame Denis fut une des dernières à accrédi ter tous ces bruits. Nous dirons plus tard à quelle occasion elle commença d'y donner créance.

Cependant les prévisions de l'employé démissionnaire s'étaient réalisées. Il y avait déjà dix-huit mois que Buvat n'avait touché un sou d'appointemens sans que le brave homme, malgré ce long crédit, se fût relâché un instant de sa ponctualité ordinaire. Il y a plus, depuis qu'on ne payait plus, il avait une peur terrible que l'envie ne prit au ministre de faire des économies en supprimant le tiers des employés, et Buvat, quoique sa place lui prit par jour six heures de son temps qu'il eût pu employer d'une manière plus lucrative, eût regardé comme un malheur irréparable la perte de cette place. Aussi, redoublait-il de zèle à mesure qu'il perdait l'espoir du retour de ses appointemens. Il en résulta qu'on se garda bien de mettre dehors un homme qui travaillait d'autant plus qu'on le payait moins.

L'ignorance complète de l'époque où cette situation précaire cesserait, jointe à la diminution de son petit trésor qui menaçait de s'épuiser bientôt, rembrunissait néanmoins le front de Buvat, au point que Bathilde commença de se douter qu'il se passait quelque chose qu'elle ignorait. Avec le tact qui caractérise les femmes, elle comprit que toute question à Buvat sur un secret qu'il ne lui avait pas confié de lui-même serait inutile. Ce fut donc à Nanette qu'elle s'adressa. Nanette se lit quelque peu prier, mais comme tout dans la maison ressentait l'influence de Bathilde, elle finit par lui avouer la situation des affaires ; Bathilde apprit alors seulement tout ce qu'elle devait à la délicatesse désintéressée de Buvat ; elle sut que pour lui conserver intacts des appointemens destinés à payer ses maîtres d'agrément et à lui amasser une dot, Buvat travaillait le matin depuis cinq heures jusqu'à huit heures, et le soir, depuis neuf heures jusqu'à minuit, et que ce qui le rendait triste, c'était que, malgré ce travail acharné, comme on ne lui payait plus ses appointemens, quand ses petites économies seraient épuisées, il se verrait forcé d'avouer à Bathilde qu'il leur fallait retrancher toute dépense qui n'était pas rigoureusement nécessaire. Le premier mouvement de Bathilde, en apprenant ce saint dévouement, avait été de tomber aux pieds de Buvat quand il rentrerait, et de lui baiser les mains ; mais bientôt elle comprit que le seul moyen d'arriver à son but était de paraître tout ignorer, et dans le baiser filial qu'elle déposa sur le front de Buvat lorsqu'il rentra de son bureau, le bonhomme ne put deviner tout ce qu'il y avait de reconnaissance et de vénération.

XIX

BATHILDE

Mais le lendemain, Bathilde dit en riant à Buvat qu'elle croyait que ses maîtres n'avaient plus rien à lui apprendre, qu'elle en savait autant qu'eux, et que les conserver plus longtemps serait de l'argent perdu. Comme Buvat ne trouvait rien d'aussi beau que les dessins de Bathilde ; comme, lorsque Bathilde chantait, il se sentait enlever au troisième ciel, il n'eut pas de peine à croire sa pupille, d'autant moins que les maîtres, avec une bonne foi assez rare, avouèrent que leur élève en savait assez pour aller désormais toute seule. C'est que tel était le sentiment qu'inspirait Bathilde, qu'il épurait tout ce qui s'approchait d'elle.

On comprend que cette double déclaration fit grand plaisir à Buvat ; mais ce n'était pas assez pour Bathilde que d'épargner sur la dépense ; elle resolut encore d'ajouter au gain. Quoiqu'elle eût fait des progrès à peu près pareils dans la musique et dans le dessin, elle comprit que le dessin seul pouvait lui être une ressource, tandis que la musique ne lui serait jamais qu'un délassement. Elle réserva donc toute son application pour le dessin, et comme elle y était vraiment d'une force supérieure, elle arriva bientôt à faire de délicieux pastels. Enfin, un jour, elle voulut connaître la valeur de ses œuvres, et pria Buvat, en allant à son bureau, de montrer au marchand de couleurs chez qui elle achetait son papier et ses crayons, et qui demeurait au coin de la rue de Cléry et de la rue du Gros-Chenet, deux têtes d'enfant qu'elle avait faites de fantaisie, et de lui demander ensuite ce qu'il les estimait. Buvat se chargea de la commission sans y entendre le moins du monde malice, et s'en acquitta avec sa naïveté ordinaire. Le marchand, habitué à de pareilles propositions, tourna et retourna d'un air dédaigneux les têtes entre ses mains, et, tout en les critiquant fort, dit qu'il ne pourrait offrir que quinze livres de chaque. Buvat, blessé non pas du prix offert, mais de la manière peu respectueuse dont l'industriel avait parlé du talent de Bathilde, les lui tira assez brusquement des mains, en lui disant qu'il le remerciait.

Le marchand, croyant alors que le bonhomme ne trouvait pas le prix assez élevé, dit qu'en faveur de la connaissance il donnerait des deux têtes jusqu'à quarante livres ; mais Buvat, rancuneux en diable quand il s'agissait d'une offense faite à la perfectibilité de sa pupille, lui répondit sèchement que les dessins qu'il lui avait montrés n'étaient point à vendre, et qu'il n'en demandait le prix que pour sa propre satisfaction. Or, comme on le sait, du moment où les dessins ne sont point à vendre, ils augmentent singulièrement de valeur ; il en résulta que le marchand finit par en offrir jusqu'à cinquante livres ; mais Buvat, peu sensible à cette proposition, dont il n'avait pas même l'idée qu'il pût profiter, remit les dessins dans leur carton, sortit de chez le marchand avec toute la fierté d'un homme blessé dans sa dignité, et s'achemina vers son bureau. A son retour, le marchand se trouva comme par hasard sur sa porte, mais Buvat en le voyant prit au large. Cela ne servit à rien, le marchand alla à lui, et, lui mettant les deux mains sur les épaules, lui demanda s'il ne voulait pas lui donner les deux dessins pour le prix qu'il avait dit. Buvat lui répondit une seconde fois, et d'une voix plus aigre encore que la première, que les dessins n'étaient point à vendre.

— C'est fâcheux, reprit le marchand, j'aurais été jusqu'à quatre-vingts livres, et il retourna sur la porte d'un air indifférent, mais tout en suivant Buvat du coin de l'œil. Buvat, de son côté, continua son chemin avec une fierté qui donnait quelque chose de plus grotesque encore à sa tournure, et, sans s'être retourné une seule fois, disparut au coin de la rue du Temps-Perdu.

Bathilde entendit Buvat qui montait tout en battant les

barreaux de l'escalier avec sa canne, ce qui produisait un bruit régulier dont il avait l'habitude d'accompagner sa marche ascendante. Elle courut aussitôt au-devant de lui jusque sur le palier, car elle était fort inquiète du résultat de la négociation, et lui jetant, avec un reste de ses habitudes enfantines, les bras autour du cou :

— Eh bien ! bon ami, demanda-t-elle, qu'a dit monsieur Papillon ?

C'était le nom du marchand de couleurs.

— Monsieur Papillon, répondit Buvat en s'essuyant le front, monsieur Papillon est un impertinent !

La pauvre Bathilde pâlit.

— Comment cela, bon ami, un impertinent !

— Oui, un impertinent, qui, au lieu de se mettre à genoux devant les dessins, s'est permis de les critiquer.

— Oh ! si ce n'est que cela, bon ami, dit Bathilde en riant, il a raison. Songez donc que je ne suis encore qu'une écolière. Mais enfin en a-t-il offert un prix quelconque ?

— Oui, répondit Buvat, il a eu encore cette imperlinence.

— Et quel prix ? demanda Bathilde toute tremblante.

— Il en a offert quatre-vingts livres !

— Quatre-vingts livres ! s'écria Bathilde. Oh ! vous vous trompez sans doute, bon ami.

— Il a osé offrir quatre-vingts livres des deux, je le répète, répondit Buvat en appuyant sur chaque syllabe.

— Mais c'est quatre fois ce qu'ils valent, dit la jeune fille en battant des mains de joie.

— C'est possible, reprit Buvat, quoique je n'en croie rien ; mais il n'en est pas moins vrai que monsieur Papillon est un impertinent.

Ce n'était pas l'avis de Bathilde ; aussi pour ne pas entamer une discussion si délicate avec Buvat, changea-t-elle de conversation, en lui annonçant que le dîner était servi, annonce qui avait ordinairement pour résultat de donner immédiatement un autre cours aux idées du bonhomme. Buvat remit, sans observations ultérieures, le carton entre les mains de Bathilde, et entra dans la petite salle à manger en battant ses cuisses avec ses mains et en fredonnant l'inévitable :

Laisse-moi aller,
Laissez-moi jouer, etc.

Il dina d'aussi bon appétit que si son amour-propre presque paternel était pur de tout échec, et qu'il n'y eût point de monsieur Papillon au monde.

Le soir même, tandis que Buvat était monté dans sa chambre pour faire ses copies, Bathilde remit le carton à Nanette, lui dit de porter à monsieur Papillon les deux têtes qu'il renfermait, et de lui demander les quatre-vingts livres qu'il en avait offertes à Buvat.

Nanette obéit, et Bathilde attendit son retour avec anxiété, car elle ne pouvait croire que Buvat ne se fût trompé sur le prix. Dix minutes après elle fut entièrement rassurée, car la bonne femme rentra avec les quatre-vingts livres.

Bathilde prit l'argent de ses mains, le regarda un instant les larmes aux yeux, puis, le posant sur la table, elle alla en silence s'agenouiller vers le crucifix qui était au pied de son lit, et auquel chaque soir elle faisait sa prière. Mais cette fois la prière était changée en actions de grâces. Elle allait donc pouvoir rendre au bon Buvat une partie de ce qu'il avait fait pour elle.

Le lendemain, Buvat, en revenant de son bureau, voulut, ne fût-ce que pour narguer monsieur Papillon, repasser encore devant sa porte ; mais son étonnement fut grand lorsqu'à travers les carreaux de la boutique il aperçut, dans de magnifiques cadres, les deux têtes d'enfant qui le regardaient. En même temps la porte s'ouvrit, et le marchand parut.

— Eh bien ! papa Buvat, lui dit-il, nous avons donc fait nos petites réflexions ! nous nous sommes décidé à nous défaire de nos deux têtes qui n'étaient pas à vendre ! Ah ! tréname ! je ne vous croyais pas si roué, voisin ! Vous m'avez tiré quatre-vingts bonnes livres de la poche, avec tout cela ! Mais c'est égal, dites à mademoiselle Bathilde, que comme c'est une bonne et sainte fille, par considération pour elle, si elle veut m'en donner deux

comme cela tous les mois, et s'engager d'un an à n'en point faire pour d'autres, je les lui prendrai au même prix.

Buvat demeura atterré ; il groinmela une réponse que le marchand ne put entendre, et prit la rue du Gros-Chenet, en choisissant les pavés où il posait le bout de sa canne, ce qui était encore chez lui une grande marque de préoccupation. Puis il remonta ses cinq étages sans battre les barres de l'escalier, ce qui fit qu'il ouvrit la chambre de Bathilde sans que Bathilde l'eût entendu. La jeune fille dessinait ; elle avait déjà commencé une autre tête.

En apercevant son bon ami debout sur la porte et avec un air tout soucieux, Bathilde posa sur la table carton et pastels, et courut à lui en demandant ce qui était arrivé ; mais Buvat, sans répondre, essuya deux grosses larmes, et avec un accent de sensibilité indéfinissable.

— Ainsi, dit-il, la fille de mes bienfaiteurs, l'enfant de Clarice Gray et d'Albert du Rocher travaille pour vivre !

— Mais, petit père, répondit Bathilde, moitié pleurant, moitié riant, je ne travaille pas, je m'amuse.

Le mot *petit père* était dans les grandes occasions substitué par Bathilde au mot *bon ami* et il avait d'ordinaire pour résultat de calmer les plus grandes peines du bonhomme, mais cette fois la ruse échoua.

— Je ne suis ni votre *petit père*, ni votre *bon ami*, murmura Buvat en secouant la tête, et en regardant la jeune fille avec une bonhomie admirable ; je suis tout simplement le pauvre Buvat, que le roi ne paie plus, et qui ne gagne point assez avec son écriture pour continuer de vous donner l'éducation qui convient à une demoiselle comme vous.

Et il laissa tomber ses bras avec un tel découragement, que sa canne lui échappa des mains.

— Oh ! mais, vous voulez donc à votre tour me faire mourir de chagrin ? s'écria Bathilde en éclatant en sanglots, tant la douleur de Buvat se peignait sur son visage.

— Moi, te faire mourir de chagrin, mon enfant ! s'écria Buvat, avec un accent de profonde tendresse. Qu'est-ce que j'ai donc dit ? Qu'est-ce que j'ai donc fait ?

Et Buvat joignit les mains, et fut prêt à tomber à genoux devant elle.

— A la bonne heure ! dit Bathilde, voilà comme je vous aime, petit père ; c'est quand vous tutoyez votre fille ; mais quand vous ne me tutoyez pas, il me semble que vous êtes fâché contre moi, et alors je pleure.

— Mais je ne veux pas que tu pleures, moi ! dit Buvat. Eh bien ! il ne manquerait plus que cela, de te voir pleurer !

— Alors, dit Bathilde, je pleurerai toujours si vous ne me laissez pas faire ce que je veux.

Cette menace de Bathilde, toute puérile qu'elle était, fit frissonner Buvat depuis la pointe du pied jusqu'à la racine des cheveux ; car depuis le jour où l'enfant pleurait sa mère, pas une larme n'était tombée des yeux de la jeune fille.

— Eh bien ! dit Buvat, fais donc comme tu veux, et ce que tu veux ; mais promets-moi que le jour où le roi me payera mon arriéré...

— C'est bon, c'est bon, petit père ! dit Bathilde en interrompant Buvat ; nous verrons tout cela plus tard ; mais, en attendant, vous êtes cause que le dîner refroidit.

Et la jeune fille, prenant le bonhomme sous le bras, passa avec lui dans la salle à manger, où, par ses plaisanteries et sa gaieté, elle eut bientôt effacé sur la bonne grosse figure de Buvat jusqu'à la dernière trace de tristesse.

Qu'eût-ce donc été si le pauvre Buvat eût tout su ?

En effet, Bathilde avait songé que pour qu'elle continuât de bien placer ses dessins, il n'en fallait pas trop faire ; et, comme on l'a vu, sa prévision était juste, puisque le marchand de couleurs avait dit à Buvat qu'il en prendrait deux par mois, mais à la condition que Bathilde ne travaillerait pas pour d'autres que pour lui. Or, ces deux dessins, Bathilde pouvait les faire en huit ou dix jours : il lui restait donc par mois quinze jours au moins qu'elle ne se croyait plus le droit de perdre ; si bien que, comme elle avait fait autant de progrès dans son éducation de femme de ménage que dans celle de femme

du monde, elle avait chargé le matin même Nanette de chercher, sans dire pour qui, parmi les connaissances, quelque ouvrage d'aiguille, difficile et par conséquent bien payé, auquel elle pourrait se livrer en l'absence de Buvat, et dont la retribution viendrait encore ajouter au bien-être de la maison.

Nanette, qui ne savait qu'obéir à sa jeune maîtresse, s'était donc mise en quête le jour même, et n'avait pas eu besoin d'aller bien loin pour trouver ce qu'elle cherchait. C'était le temps des dentelles et des accrocs ; les grandes dames payaient la guipure cinquante louis l'aune, et couraient ensuite négligemment par les bosquets avec des robes plus transparentes encore que celles que Juvénal appelait de l'air tissu ; il en résultait, comme on le comprend bien, force déchirures, qu'il fallait cacher aux regards des mères ou des maris ; de sorte qu'à cette époque, il y avait peut-être plus encore à gagner à raccommoder les dentelles qu'à les vendre. Dès son coup d'essai en ce genre, Bathilde fit des miracles ; son aiguille semblait être celle d'une fée. Aussi Nanette reçut-elle force compliments sur la Pénélope inconnue qui refaisait ainsi le jour l'ouvrage que l'on défaisait la nuit.

Grâce à cette laborieuse résolution de Bathilde, résolution dont une partie resta ignorée de tout le monde et même de Buvat, l'aisance prête à manquer dans le ménage y rentra par une double source. Buvat, plus tranquille désormais, et voyant bien que, sans que Bathilde se fût positivement prononcée à ce sujet, il lui fallait cependant renoncer à ses promenades du dimanche, qu'il ne trouvait si charmantes que parce qu'il les faisait avec elle, résolut donc de tirer parti de cette fameuse terrasse qui avait été d'un poids si fort dans le choix de son logement. Pendant huit jours, chaque matin et chaque soir, il passa une heure à prendre ses mesures, sans que personne, même Bathilde, eût l'idée de ce qu'il voulait faire. Enfin, il s'arrêta à un jet d'eau, à une grotte et à un berceau.

Il faut avoir vu le bourgeois de Paris aux prises avec une de ces idées fantastiques comme il en était venu une à Buvat le jour où il avait résolu d'avoir un parc sur sa terrasse, pour comprendre tout ce que la patience humaine peut exécuter de choses qui, au premier abord, paraissent impossibles. Le jet d'eau ne fut presque rien. Comme nous l'avons dit, les gouttières, de huit pieds plus élevées que la terrasse, donnaient toutes facilités pour l'exécution. Le berceau même fut peu de chose : quelques lattes peintes en vert, clouées en losange et tapissées de jasmin et de chèvrefeuille, en firent les frais. Mais ce fut la grotte qui devait être véritablement le chef-d'œuvre de ces nouveaux jardins de Sémiramis.

En effet, le dimanche, dès la pointe du jour, Buvat partait pour le bois de Vincennes ; et, arrivé là, il se mettait en quête de ces pierres hétéroclites, aux formes torturées, dont les uns représentent naturellement des têtes de singe, les autres des lapins accroupis, celles-ci des champignons, celles-là des clochers de cathédrale ; puis, lorsqu'il en avait réuni un assez grand nombre, il les faisait mettre dans une brouette, et, moyennant une livre tournois, qu'il consacrait hebdomadairement à cette dépense, il les faisait amener au cinquième étage de la rue du Temps-Perdu. Cette première collection dura trois mois à compléter.

Puis Buvat passa des monolithes aux végétaux. Toute racine ayant l'imprudence de sortir de terre, sous la forme d'un serpent ou sous l'apparence d'une tortue, devint la propriété de Buvat, qui, une petite serpe à la main, se promenait les yeux fixés sur le sol, avec autant d'attention qu'un homme qui aurait cherché un trésor, et qui, dès qu'il apercevait une forme ligneuse à sa convenance, se précipitait la face contre terre avec l'acharnement d'un tigre qui fond sur sa proie. A force de frapper, de hacher, de scier, il finissait par l'arracher du sol. Cette recherche obstinée, à laquelle les gardes de Vincennes et de Saint-Cloud essayèrent plus d'une fois de mettre empêchement, mais sans pouvoir y réussir tant Buvat, par sa persévérance, déjouait leur activité, dura trois autres mois, au bout desquels il vit enfin, à sa grande satisfaction, tous ses matériaux réunis.

Alors commença l'œuvre architecturale. La plus grosse

comme la plus petite pierre qui devait servir à l'édification de la Babel moderne fut tournée et retournée d'abord sur toutes ses faces, afin qu'elle s'offrit à la vue par son côté le plus avantageux ; puis posée, puis assurée, puis cimentée de façon que chaque saillie extérieure présentât la capricieuse imitation d'une tête d'homme, d'un corps d'animal, d'une plante, d'une fleur ou d'un fruit. Bientôt ce fut un amas chimérique des apparences les plus opposées, auxquelles vinrent se joindre en serpentant, en rampant, en grimpant, toutes ces racines aux formes ophidiennes ou batraciennes, que Buvat avait surprises en flagrant délit de ressemblance avec un reptile quelconque. Enfin, la voûte s'arrondit et servit de repaire à une hydre magnifique, la pièce la plus précieuse de la collection, et aux sept têtes de laquelle Buvat eut l'heureuse idée d'ajouter, pour leur donner un air encore plus formidable, des yeux d'émail et des dards de drap écarlate. Il en résulta que lorsque la chose eut atteint toute sa perfection, ce n'était plus qu'avec une certaine hésitation que Buvat approchait de la terrible caverne, et que, dans les premiers temps, pour rien au monde, il ne se serait promené la nuit, tout seul, sur la terrasse.

XX

DEMANDE EN MARIAGE

L'œuvre babylonienne de Buvat avait duré douze mois. Pendant ces douze mois, Bathilde avait passé de sa quinzième à sa seizième année, de sorte que la gracieuse jeune fille était devenue une femme charmante. C'était pendant cette période que son voisin Boniface Denis l'avait remarquée, et avait tant fait que sa mère, qui n'avait rien à lui refuser, après avoir été prendre des informations préalables à une bonne source, c'est-à-dire à la rue Pagevin, avait commencé, sous un prétexte de voisinage, par se présenter chez Buvat et chez sa pupille, et avait fini par les inviter tous deux à venir passer chez elle les soirées du dimanche. L'invitation avait été faite de si bonne grâce, qu'il n'y avait pas eu moyen de refuser, quelque répugnance que Bathilde éprouvât à sortir de sa solitude. D'ailleurs Buvat était enchanté qu'une occasion de distraction se présentât pour Bathilde. Puis, au fond, comme il savait que madame Denis avait deux filles, peut-être n'était-il point fâché de jouir, dans cet orgueil paternel dont ne sont point exemptes les meilleures âmes, du triomphe que sa pupille ne pouvait manquer d'obtenir sur mademoiselle Emilie et sur mademoiselle Athénaïs.

Cependant, les choses ne se passèrent point précisément comme le bonhomme les avait d'avance arrangées dans sa tête. Bathilde vit du premier coup d'œil à qui elle avait affaire, et apprécia la médiocrité de ses rivales ; de sorte que, lorsqu'on parla dessin, et qu'on lui fit admirer les têtes, d'après la bosse, de ces demoiselles, elle prétendit n'avoir rien à la maison qu'elle pût montrer, tandis que Buvat savait parfaitement qu'il y avait dans ses cartons une tête d'enfant Jésus et une tête de saint Jean, charmantes toutes deux. Ce ne fut pas tout ! Lorsqu'on la pria de chanter, après que mesdemoiselles Denis se furent fait entendre, elle prit une simple petite romance en deux couplets qui dura cinq minutes, au lieu du grand air sur lequel avait compté Buvat, et qui devait durer trois quarts d'heure. Cependant, au grand étonnement de Buvat, cette conduite parut augmenter singulièrement l'amitié de madame Denis pour la jeune fille ; car madame Denis, qui avait entendu d'avance faire un grand éloge des talents de Bathilde, malgré son orgueil maternel, n'était point sans quelque inquiétude sur le résultat d'une lutte artistique entre les jeunes personnes. Bathilde fut donc comblée de caresses par la bonne femme, qui, lorsqu'elle fut partie, affirma à tout le monde que c'était une personne pleine de talents et de

modestie, et qu'on n'avait rien dit de trop dans les éloges que l'on avait faits sur son compte. Une mercière retirée ayant même alors voulu élever la voix pour rappeler la position étrange de la pupille vis-à-vis du bonhomme qui lui servait de tuteur, madame Denis imposa silence à cette mauvaise langue, en disant qu'elle connaissait à fond cette histoire, et qu'il n'y avait pas le moindre détail qui ne fût à l'honneur de ses deux voisins. C'était un léger mensonge que se permettait madame Denis en se prétendant si bien renseignée, mais sans doute Dieu le lui pardonna en faveur de l'intention.

Quant à Boniface, du moment où il ne pouvait pas jouer au cheval fondu ou faire la roue, il était nul, de toute nullité. Il avait donc été ce soir-là d'une stupidité si supérieure, que Bathilde, n'attachant aucune importance à un pareil être, ne l'avait pas même remarqué.

Mais il n'en avait pas été ainsi de Boniface. Le pauvre garçon, qui n'était qu'amoureux en voyant Bathilde de loin, était devenu fou en la voyant de près. Il résulta de cette recrudescence de sentiment que Boniface ne quitta plus sa fenêtre, ce qui força tout naturellement Bathilde à fermer la sienne; car, on se le rappelle, M. Boniface habitait alors la chambre occupée depuis par le chevalier d'Armental.

Cette conduite de Bathilde, dans laquelle il était impossible de voir autre chose qu'une suprême modestie, ne pouvait qu'augmenter la passion de son voisin. Aussi lit-il de telles instances auprès de sa mère, que celle-ci remonta de la rue Pagevin à la rue des Orties, et là apprit par les questions qu'elle fit à une vieille portière devenue à peu près aveugle et tout à fait sourde, quelque chose de cette scène mortuaire que nous avons racontée, et dans laquelle Buvat avait joué un si beau rôle. La bonne femme avait oublié les noms des principaux personnages; elle se rappelait seulement que le père était un bel officier qui avait été tué en Espagne, et la mère une charmante jeune femme qui était morte de douleur et de misère. Ce qui l'avait surtout frappée, et ce qui lui laissait des souvenirs si vifs, c'est que cette catastrophe était arrivée l'année même de la mort de son carlin.

De son côté, Boniface s'était mis en quête, et il avait appris par monsieur Joulu, son procureur, lequel était ami de monsieur Ladureau, notaire de Buvat, que, chaque année, depuis dix ans, on plaçait cinq cents francs au nom de Bathilde, lesquels cinq cents francs annuels, réunis aux intérêts, formaient un petit capital de sept ou huit mille francs. Sept ou huit mille francs de capital étaient bien peu de chose pour Boniface, qui, de l'avou de sa mère, pouvait compter sur trois mille livres de rentes; mais enfin ce capital, si chétif qu'il fût, prouvait au moins que si Bathilde était loin d'avoir une fortune, elle n'était pas non plus tout à fait dans la misère.

En conséquence, au bout d'un mois, pendant lequel madame Denis vit que l'amour de Boniface allait toujours croissant, et où l'estime qu'elle avait de son côté pour Bathilde, qui vint encore à deux de ses soirées, ne subit aucune altération, elle se décida à faire la demande en règle. Donc, une après-dînée que Buvat revenait de son bureau à son heure ordinaire, madame Denis l'attendit sur sa porte, et, comme il allait rentrer chez lui, elle lui fit comprendre d'un signe de la main et d'un clignotement de l'œil qu'elle avait quelque chose à lui dire. Buvat comprit parfaitement la provocation, mit galamment le chapeau à la main et suivit madame Denis, qui le conduisit dans la chambre la plus reculée de sa maison, ferma les portes pour n'être surprise par personne, fit asseoir Buvat, et, lorsqu'il fut assis, lui fit majestueusement la demande de la main de Bathilde pour Boniface.

Buvat demeura tout étourdi de la proposition. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que Bathilde pût se marier. La vie sans Bathilde lui semblait désormais une chose si impossible pour lui, qu'il changea de couleur à la seule idée d'être abandonné par elle.

Madame Denis était trop bonne observatrice pour ne pas remarquer l'effet étrange que sa demande avait produit sur le système nerveux de Buvat. Elle ne voulut pas

même lui laisser ignorer qu'une chose si importante était passée inaperçue; elle lui offrit un flacon de sels à son usage, et qu'elle laissait toujours sur la cheminée, à la vue de tout le monde, pour se donner l'occasion de répéter deux ou trois fois par semaine qu'elle avait les nerfs d'une extrême irritabilité. Buvat, qui avait perdu la tête, au lieu de respirer tranquillement et simplement ces sels à une distance convenable, déboucha le flacon et se le fourra dans le nez. L'effet du tonique fut rapide: Buvat bondit sur ses pieds comme si l'ange d'Habacuc l'avait enlevé par les cheveux; son visage passa d'un blanc fade au cramoisi le plus foncé; il éternua pendant dix minutes à se faire sauter la cervelle; puis enfin, s'étant calmé peu à peu et étant revenu insensiblement à l'état où il se trouvait au moment où la proposition avait été faite, il répondit qu'il comprenait tout ce qu'une pareille proposition avait d'honorable pour sa pupille, mais que, comme madame Denis le savait sans doute, il n'était que le tuteur de Bathilde, qualité qui lui faisait une obligation de lui transmettre la demande, et en même temps un devoir de la laisser parfaitement libre de l'accepter ou de la refuser. Madame Denis trouva la réplique parfaitement juste, et le reconduisit à la porte de la rue en lui disant qu'en attendant sa réponse elle le pria de la croire sa très humble servante.

Buvat remonta chez lui et trouva Bathilde fort inquiète: il avait retardé d'une demi-heure sur la pendule, ce qui ne lui était pas arrivé une seule fois depuis dix ans. L'inquiétude de la jeune fille redoubla quand elle vit l'air triste et préoccupé de Buvat. Aussi voulut-elle connaître tout d'abord ce qui causait la mine allongée de son bon ami. Buvat, qui n'avait pas préparé son discours, essaya de reculer l'explication jusqu'après le dîner, mais Bathilde déclara qu'elle ne se mettrait point à table qu'elle ne sût ce qui était arrivé. Force fut donc à Buvat de transmettre, séance tenante, à sa pupille, et sans préparation aucune, la proposition de madame Denis.

Bathilde rougit d'abord comme fait toute jeune fille à qui l'on parle de mariage; puis, prenant dans les siennes les deux mains de Buvat, qui s'était assis de peur que les jambes lui manquassent, et le regardant en face avec ce doux sourire qui était le soleil du pauvre écrivain:

— Ainsi donc, lui dit-elle, petit père, vous avez assez de votre pauvre fille, et vous voulez vous en débarrasser?

— Moi! dit Buvat, moi! avoir envie de me débarrasser de toi! Mais c'est moi qui mourrai le jour où tu me quitterais!

— Eh bien! alors, petit père, répondit Bathilde, pourquoi venez-vous me parler de mariage?

— Mais, dit Buvat, parce que... parce que... il faudra bien un jour que tu t'établisses, et que tu ne trouveras peut-être pas plus tard un aussi bon parti, quoique, Dieu merci! ma petite Bathilde mérite un peu mieux qu'un monsieur Boniface.

— Non, petit père, reprit Bathilde, non, je ne mérite pas mieux que monsieur Boniface; mais...

— Eh bien! mais?

— Mais... je ne me marierai jamais.

— Comment! dit Buvat, tu ne te marieras jamais!

— Pourquoi me marier? demanda Bathilde. Est-ce que nous ne sommes pas heureux comme nous sommes?

— Si fait, nous sommes heureux! Sabre de bois! s'écria Buvat, je le crois bien que nous le sommes!

Sabre de bois était un honnête juron dont se servait Buvat dans les grandes occasions, et qui indiquait les inclinations pacifiques du bonhomme.

— Eh bien! continua Bathilde avec son sourire d'ange, si nous sommes heureux, restons comme nous sommes. Vous le savez, petit père, il ne faut pas tenter Dieu.

— Tiens, dit Buvat, embrasse-moi, moi enfant! Ah! c'est comme si tu venais de m'enlever Montmartre de dessus l'estomac!

— Vous ne désirez donc pas ce mariage? demanda Bathilde en posant ses lèvres sur le front du bonhomme.

— Moi! désirer ce mariage! dit Buvat; moi! désirer te voir la femme de ce petit gueux de Boniface! de ce

salané chenapan que j'avais pris en grippe, je ne savais pas pourquoi ! Je le sais maintenant !

— Si vous ne désirez pas ce mariage, pourquoi m'en parlez-vous ?

— Parce que tu sais bien que je ne suis pas ton père, dit Buvat ; parce que tu sais bien que je n'ai aucun droit sur toi ; parce que tu sais bien que tu es libre.

— Vraiment, je suis libre ! dit en riant Bathilde.

— Libre comme l'air.

— Eh bien ! si je suis libre, je refuse.

— Diable ! tu refuses, dit Buvat ; j'en suis bien content, c'est vrai ; mais comment vais-je dire cela à madame Denis ?

— Comment ? Dites-lui que je suis trop jeune, dites-lui que je ne veux pas me marier, dites-lui que je veux rester éternellement avec vous.

— Allons dîner, dit Buvat ; il me viendra peut-être une bonne idée en mangeant la soupe. C'est drôle, l'appétit m'est revenu tout à coup. Tout à l'heure, j'avais l'estomac si serré que j'aurais cru qu'il me serait impossible d'avaler une goutte d'eau. Maintenant, je boirais la Seine.

Buvat mangea comme un ogre et but comme un Suisse ; mais malgré cette infraction à ses habitudes hygiéniques, aucune bonne idée ne lui vint ; de sorte qu'il fut obligé de dire tout bonnement à madame Denis que Bathilde était très honorée de sa recherche, mais qu'elle ne voulait pas se marier.

Cette réponse inattendue cassa bras et jambes à madame Denis ; elle n'avait jamais cru qu'une pauvre petite orpheline comme Bathilde pût refuser un parti aussi brillant que son fils ; elle reçut en conséquence très sèchement le refus de Buvat, et elle répondit que chacun était libre de sa personne, et que si mademoiselle Bathilde voulait rester pour coiffer sainte Catherine, elle en était parfaitement la maîtresse.

Mais quand elle réfléchit à ce refus, que dans son orgueil maternel elle ne pouvait comprendre, les anciennes calomnies qu'elle avait entendu faire autrefois sur la jeune fille et sur son tuteur lui revinrent à l'esprit, et comme elle était alors dans une disposition parfaite pour y croire, elle ne fit plus aucun doute qu'elles ne fussent des vérités avérées. Aussi, lorsqu'elle transmit à Boniface la réponse de sa belle voisine, ajouta-t-elle, pour le consoler de cet échec matrimonial, qu'il était bien heureux que les négociations eussent tourné ainsi, attendu qu'elle avait appris des choses qui, en supposant que Bathilde eût accepté, ne lui eussent pas permis à elle, de laisser se conclure un pareil mariage.

Il y a plus : madame Denis pensa qu'il n'était point de sa dignité que son fils, après un refus si humiliant, conservât la chambre qu'il habitait en face de Bathilde ; elle lui en fit préparer, sur le jardin, une beaucoup plus grande et beaucoup plus belle, et elle mit immédiatement en location celle que venait de quitter M. Boniface.

Huit jours après, comme M. Boniface, pour se venger de Bathilde, agaça Mirza, qui se tenait sur sa porte, n'ayant pas jugé qu'il fit assez beau pour risquer ses pattes blanches dehors, Mirza, à qui l'habitude d'être gâtée avait fait un caractère fort irritable, s'était élancée sur M. Boniface et l'avait cruellement mordu au mollet.

C'est ce qui fait que le pauvre garçon, qui avait le cœur encore assez malade et la jambe assez mal guérie, avait si amicalement conseillé à d'Harmental de prendre garde à la coquetterie de Bathilde et de jeter une boulette à Mirza.

XXI

JEUNES AMOURS

La chambre de monsieur Boniface resta vacante pendant trois ou quatre mois, puis un jour Bathilde, qui s'était habituée à en voir la fenêtre fermée, en levant les yeux, trouva la fenêtre ouverte ; à cette fenêtre elle vit une figure inconnue. C'était celle de d'Harmental.

On voyait peu de figures comme celle du chevalier rue du Temps-Perdu. Aussi Bathilde, admirablement placée derrière ses rideaux pour voir sans être vue, y fit-elle attention malgré elle. En effet il y avait dans les traits de notre héros une distinction et une finesse qui ne pouvaient échapper à l'œil d'une femme aussi distinguée que l'était elle-même Bathilde ; ensuite les habits du chevalier, tout simples qu'ils étaient, trahissaient dans celui qui les portait une élégance parfaite ; enfin il avait donné quelques ordres, et ces ordres, prononcés assez haut pour que Bathilde les entendit, avaient été donnés avec cette inflexion de voix dominatrice qui indique dans celui qui la possède une habitude naturelle du commandement.

Quelle chose avait donc dit du premier coup à la jeune fille qu'elle avait sous les yeux un homme fort supérieur sous tous les rapports à celui auquel il succédait dans la possession de la petite chambre, et avec cet instinct si naturel aux gens comme il faut, elle l'avait reconnu tout d'abord pour être de race. Le même jour, le chevalier avait essayé son clavecin. Aux premiers sons de l'instrument, Bathilde avait levé la tête : le chevalier, quoiqu'il ignorât qu'il fut écouté, et peut-être même parce qu'il l'ignorait, s'était laissé aller à des préludes et à des fantaisies qui sentaient leur amateur de première force ; aussi, à ces sons qui semblaient éveiller toutes les cordes musicales de sa propre organisation, Bathilde s'était levée et s'était approchée de la fenêtre pour ne pas perdre une note, car c'était une chose inouïe rue du Temps-Perdu qu'une pareille distraction. C'était alors que d'Harmental avait aperçu contre les vitres les charmans petits doigts de sa voisine, et les avait fait disparaître en se retournant avec tant de précipitation qu'il n'y avait pas eu de doute pour Bathilde qu'elle n'eût été vue à son tour.

Le lendemain, ce fut Bathilde qui pensa qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'avait fait de la musique, et qui se mit à son clavecin ; elle commença en tremblant très fort, quoiqu'elle ignorât parfaitement ce qui pouvait la faire trembler. Mais comme, après tout, elle était excellente musicienne, le tremblement se passa bientôt, et ce fut alors qu'elle exécuta si brillamment ce morceau d'*Armide* qui fut écouté avec tant d'étonnement par le chevalier et l'abbé Brigaud.

Nous avons dit comment, le lendemain matin, le chevalier, avait aperçu Buvat, et comment cette connaissance l'avait conduit à apprendre le nom de Bathilde, appelée par son tuteur sur la terrasse pour y jouir de la vue du jet d'eau en pleine activité. L'apparition de la jeune fille avait fait, on s'en souvient, sur le chevalier une impression d'autant plus profonde qu'il était loin de s'attendre, vu le quartier et l'étage, à une semblable vue, et il était encore sous le charme lorsque l'entrée du capitaine Roquefinette, auquel il avait donné rendez-vous, était venue imprimer une nouvelle direction à ses pensées, qui du reste étaient bientôt revenues à Bathilde.

Le lendemain, c'était Bathilde qui, profitant d'un premier rayon de soleil du printemps, était à son tour à la fenêtre : à son tour, elle avait vu les yeux du chevalier fixés ardemment sur elle : elle avait retrouvé cette figure pleine de jeunesse, à laquelle la pensée du projet qu'il avait entrepris donnait une certaine gravité triste ; or, tristesse et jeunesse vont si mal ensemble, que cette anomalie l'avait frappée : ce beau jeune homme avait donc un chagrin, puisqu'il était triste. Quel chagrin pouvait-il avoir ? On le voit, dès le second jour où elle l'avait aperçu, Bathilde avait été conduite tout naturellement à s'occuper du chevalier.

Cela n'avait point empêché Bathilde de fermer sa fenêtre ; mais, de derrière le rideau, elle avait vu la figure triste de d'Harmental se rembrunir encore. Alors elle avait compris instinctivement qu'elle venait de faire de la peine à ce beau jeune homme, et, sans savoir pourquoi, elle s'était mise à son clavecin : n'est-ce point qu'elle se doutait que la musique était la plus habile consolatrice des peines du cœur ?

Le soir, d'Harmental à son tour s'était mis à son clavecin, et c'était Bathilde alors qui avait écouté avec toute son âme cette voix mélodieuse qui parlait d'amour au muet de la nuit. Malheureusement pour le chevalier,

qui, ayant vu se dessiner l'ombre de la jeune fille derrière ses rideaux, commençait à se douter qu'il renvoyait de l'autre côté de la rue les impressions éprouvées, il avait été interrompu au plus beau de son concert par son voisin du troisième. Mais cependant le plus fort était fait ; il y avait un point de contact entre les deux jeunes gens, et déjà ils se parlaient cette langue du cœur, la plus dangereuse de toutes.

Aussi, le lendemain matin, Bathilde, qui avait rêvé toute la nuit à la musique et quelque peu au musicien, sentant qu'il se passait quelque chose d'étrange et d'inconnu en elle, si attirée qu'elle fût vers sa fenêtre, avait-elle tenu cette fenêtre scrupuleusement fermée. Il en était résulté chez le chevalier ce mouvement d'humeur sous l'impression duquel il était descendu chez madame Denis.

Là, il avait appris une grande nouvelle : c'est que Bathilde n'était ni la fille, ni la femme, ni la nièce de Buvat. Aussi était-il remonté tout joyeux, et, trouvant la fenêtre ouverte, s'était-il mis, malgré les avis charitables de Boniface, en communication immédiate avec Mirza, par le moyen corrupteur des morceaux de sucre. La rentrée inattendue de Bathilde avait interrompu cet exercice ; le chevalier, dans son égoïste délicatesse, avait refermé sa fenêtre ; mais avant que la fenêtre fût refermée, un salut avait été échangé entre les deux jeunes gens. C'était plus que Bathilde n'avait encore accordé à aucun homme, non pas qu'elle n'eût salué de temps en temps quelque connaissance de Buvat, mais c'était la première fois qu'elle rougissait en saluant.

Le lendemain, Bathilde avait vu le chevalier ouvrir sa fenêtre, et, sans qu'elle pût se rendre compte de son action, clouer un ruban ponceau au mur extérieur. Ce qu'elle avait remarqué surtout, c'était l'animation extraordinaire répandue sur la figure du chevalier. En effet comme on se le rappelle, le ruban ponceau était un signal, et, en arborant ce signal, le chevalier faisait peut-être le premier pas vers l'échafaud. Une demi-heure après avait paru, derrière le chevalier, un personnage inconnu à Bathilde, mais dont l'apparition n'avait rien de rassurant : c'était le capitaine Roquefinette ; aussi Bathilde avait-elle remarqué avec une certaine inquiétude qu'aussitôt que l'homme à la longue épée était entré, le chevalier avait vivement refermé sa croisée.

Le chevalier, comme on s'en doute bien, avait eu une longue conférence avec le capitaine, car il lui avait fallu régler tous les préparatifs de l'expédition du soir : la fenêtre du chevalier était donc restée si longtemps fermée que Bathilde, le croyant sorti, avait pensé pouvoir, sans inconvénient, ouvrir la sienne.

Mais à peine était-elle ouverte, que celle de son voisin, qui avait semblé n'attendre que ce moment pour se mettre en contact avec elle, s'ouvrit à son tour. Heureusement pour Bathilde, qui eût été fort embarrassée de cette coïncidence, elle était alors dans la partie de l'appartement où ne pouvaient plonger les regards du chevalier. Elle résolut donc d'y rester tant que les choses demeureraient dans ce même état, et s'établit près de la seconde croisée qui était fermée.

Mais Mirza, qui n'avait point les mêmes scrupules que sa maîtresse, aperçut à peine le chevalier qu'elle courut à la fenêtre et y appuya ses deux pattes de devant en sautant joyeusement sur ses pattes de derrière. Ces agaceries furent récompensées, comme on s'y attend bien, d'un premier, d'un second et d'un troisième morceau de sucre ; mais ce troisième morceau de sucre, au grand étonnement de Bathilde, était enveloppé d'un morceau de papier.

Ce morceau de papier inquiéta plus Bathilde que Mirza, car Mirza, que les diabolins et les carrés de sucre de pomme avaient mise au courant de cette plaisanterie, eut bientôt, à l'aide de ses pattes, tiré le morceau de sucre de son enveloppe, et, comme elle faisait beaucoup de cas du contenu et fort peu du contenant, elle mangea le sucre, laissa le papier et courut à la fenêtre, mais il y avait plus de chevalier : satisfait sans doute de l'adresse de Mirza, il s'était refermé chez lui.

Bathilde était fort embarrassée ; elle avait vu du premier coup d'œil que ce papier renfermait trois ou quatre lignes d'écriture. Or, évidemment, de quelque amitié su-

bite que son voisin se fût senti pris pour Mirza, ce n'était point à Mirza qu'il écrivait : la lettre était donc pour Bathilde.

Mais que faire de cette lettre ? se lever et la déclarer, c'était certainement bien noble et bien digne, mais si aussi, comme à la rigueur la chose était possible, ce papier, qui avait servi d'enveloppe, était écrit depuis longtemps, l'acte de sévérité en question devenait bien ridicule ; il indiquait, en outre, qu'on avait pensé que ce pouvait être une lettre, et, si ce n'en était pas une, une pareille pensée était bien étrange : Bathilde résolut donc de laisser les choses dans l'état où elles étaient. Le chevalier ne devait pas la croire chez elle puisqu'elle n'avait point paru ; il ne pouvait donc tirer aucune conséquence de ce que la lettre restait intacte, puisque la lettre restait à terre ; elle continua donc de travailler, ou plutôt de réfléchir, cachée derrière son rideau, comme probablement le chevalier était caché derrière le sien.

Au bout d'une heure d'attente, à peu près, pendant laquelle Bathilde, il faut l'avouer, passa bien trois quarts d'heure les yeux fixés sur la lettre, Nanette entra ; Bathilde, sans changer de place, lui ordonna de fermer la fenêtre. Nanette obéit, mais en revenant elle vit le papier.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda la bonne femme en se baissant pour le ramasser.

— Rien, répondit vivement Bathilde, oubliant que Nanette ne savait pas lire, quelque papier qui sera tombé de ma poche... puis, après une pause d'un instant et un effort visible sur elle-même, — et qu'il faut jeter au feu, ajouta-t-elle.

— Mais, cependant, si c'était un papier important, dit Nanette. Voyez au moins ce que c'est, notre demoiselle.

Et Nanette présenta à Bathilde le papier tout ouvert, et du côté de l'écriture.

La tentation était trop forte pour y résister. Bathilde jeta les yeux sur le papier, en affectant autant qu'il était en son pouvoir un air d'indifférence, et lut ce qui suit :

« On vous dit orpheline : je suis sans parens ; nous sommes donc frère et sœur devant Dieu. Ce soir je cours un grand danger, mais j'espérerais en sortir sain et sauf, si ma sœur Bathilde voulait prier pour son frère Raoul. »

— Tu avais raison, dit Bathilde, d'une voix émue et en prenant le papier des mains de Nanette, ce papier est plus important que je ne croyais, et elle mit la lettre de d'Harmental dans la poche de son tablier.

Cinq minutes après, Nanette, qui était entrée comme elle entra vingt fois par jour, sans motif, sortit de même qu'elle était entrée, et laissa Bathilde seule.

Bathilde n'avait jeté qu'un coup d'œil sur le papier, et il lui était resté comme un éblouissement. Aussitôt que Nanette eut refermé la porte, elle le rouvrit et le lut une seconde fois.

Il était impossible de dire plus de choses en moins de lignes ; d'Harmental eût mis un jour entier à combiner chaque mot de ce billet, qu'il avait écrit d'inspiration, qu'il établissait tout d'abord une parité de position qui devait rassurer l'orpheline sur une supériorité sociale quelconque ; il intéressait Bathilde au sort de son voisin, qu'un danger menaçait, danger qui devait paraître d'autant plus grand à la jeune fille qu'il lui demeurait inconnu. Enfin, le mot de frère et sœur, si adroitement glissé à la fin, et pour demander à cette sœur une simple prière pour son frère, excluait de ces premières relations toute idée d'amour.

Aussi, si Bathilde se fût trouvée en face de d'Harmental en ce moment même, au lieu d'être embarrassée et rougissante comme une jeune fille qui vient de recevoir son premier billet d'amour, elle lui eût tendu la main, et lui eût dit en souriant : — Soyez tranquille, je prierai pour vous.

Mais ce qui était resté dans l'esprit de Bathilde, bien autrement dangereux que toutes les déclarations du monde, c'était l'idée de ce péril que courait son voisin. Par une espèce de pressentiment dont elle avait été frappée en lui voyant, d'un visage si différent de sa physio-

nomie ordinaire, clouer à sa fenêtre ce ruban ponceau qu'il avait enlevé aussitôt l'entrée du capitaine, elle était à peu près sûre que ce danger se rattachait à ce nouveau personnage, qu'elle n'avait point aperçu encore. Mais de quelle façon ce danger se rattachait-il à lui? de quelle nature était ce danger par lui-même? C'est ce qu'il lui était impossible de comprendre. Son idée s'arrêtait bien à un duel; mais pour un homme tel que paraissait le chevalier, un duel ne devait pas être un de ces dangers pour lesquels on réclame la prière d'une femme. D'ailleurs, l'heure indiquée n'était point de celles où les duels ont lieu d'habitude. Bathilde se perdait donc dans ses suppositions; mais, tout en s'y perdant, elle pensait au chevalier, toujours au chevalier, rien qu'au chevalier; et s'il avait calculé là-dessus, il faut le dire, son calcul était d'une justesse désespérante pour la pauvre Bathilde.

La journée se passa sans que Bathilde vit reparaitre Raoul; soit manœuvre stratégique, soit qu'il fût occupé ailleurs, sa fenêtre resta obstinément fermée. Aussi, lorsque Buvat rentra, selon son habitude, à quatre heures dix minutes, trouva-t-il la jeune fille si fort préoccupée que, quoique sa perspicacité ne fût pas grande en pareille matière, il lui demanda trois ou quatre fois ce qu'elle pouvait avoir; chaque fois Bathilde répondit par un de ces sourires qui faisaient que Buvat, quand elle souriait ainsi, ne pensait plus à rien qu'à la regarder; il en resulta que, malgré ces interpellations reiterées, Bathilde garda sa préoccupation et son secret.

Après le diner, le laquais de monsieur de Chau lieu entra; il venait prier Buvat de passer le soir même chez son maître, qui avait force poésies à lui donner à copier; l'abbé de Chau lieu était une des meilleures pratiques de Buvat, chez lequel il venait souvent lui-même, car il avait pris en grande affection Bathilde; le pauvre abbé devenait aveugle, mais cependant pas au point de ne pouvoir reconnaître et apprécier une jolie figure; il est vrai qu'il ne la voyait qu'à travers un nuage. Aussi, l'abbé Chau lieu avait-il dit à Bathilde dans sa galanterie sexagenaire, que la seule chose qui le consolât, c'est que c'était ainsi qu'on voyait les anges.

Buvat n'eut garde de manquer au rendez-vous, et Bathilde remercia au fond du cœur le bon abbé de ce qu'il lui menageait ainsi, à elle, une soirée de solitude; elle savait que lorsque Buvat allait chez monsieur de Chau lieu, il y faisait ordinairement d'assez longues seances; elle espéra donc que, comme d'habitude, il y resterait tard. Pauvre Buvat! il sortit sans se douter que, pour la première fois, on désirait son absence.

Buvat était flâneur comme tout bourgeois de Paris doit l'être. D'un bout à l'autre du Palais-Royal, il guigna le long des boutiques, s'arrêtant pour la millième fois devant les mêmes objets qui avaient l'habitude d'éveiller son admiration. En sortant de la galerie, il entendit chanter, et il vit un groupe d'hommes et de femmes; il s'y mêla et écouta les chansons. Au moment de la quête, il s'éloigna, non point qu'il eût mauvais cœur, non point qu'il eût l'intention de refuser à l'estimable instrumentiste la rétribution à laquelle il avait droit; mais par une vieille habitude, dont l'usage lui avait démontré l'excellence, il sortait toujours sans argent, de sorte que, par quelque chose qu'il fût tenté, il était sûr de ne pas succomber à la tentation. Or, ce soir-là, il était fort tenté de mettre un sou dans la sèbile du musicien, mais comme il n'avait pas ce sou dans sa poche, force lui fut de s'éloigner.

Il s'achemina donc, comme nous l'avons vu, vers la barrière des Sergens, enfila la rue du Coq, traversa le pont Neuf et redescendit le quai Conti jusqu'à la rue Mazarine; c'était rue Mazarine qu'habitait l'abbé de Chau lieu.

L'abbé de Chau lieu reçut Buvat, dont il avait, depuis deux ans qu'il le connaissait, apprécié les excellentes qualités, comme il avait l'habitude de le recevoir, c'est-à-dire qu'après force instances de sa part et force difficultés de la part de Buvat, il parvint à le faire asseoir près de lui devant une table chargée de papiers; il est vrai que Buvat s'assit tellement sur le bord de sa chaise, et établit l'angle de ses jarrets dans une dispo-

sition si parfaitement géométrique, qu'il était difficile de reconnaître d'abord s'il était debout ou assis; cependant peu à peu il s'enfonga sur sa chaise, il mit sa canne entre ses jambes, posa son chapeau à terre et se trouva enfin assis à peu près comme tout le monde.

C'est qu'il ne s'agissait pas ce soir-là de faire une petite seance: il y avait sur la table trente ou quarante pièces de vers différentes, c'est-à-dire près d'un demi-volume de poésies à classer. L'abbé de Chau lieu commença par les appeler les unes après les autres et dans leur ordre, tandis qu'à mesure qu'il les appelait, Buvat leur imposait des numéros; puis, ce premier travail fini, comme le bon abbé ne pouvait plus écrire lui-même, et que c'était son petit laquais qui lui servait de secrétaire et qui écrivait sous sa dictée, il passa avec Buvat à un autre genre de travail, c'est-à-dire à la correction métrique et orthographique de chaque pièce, que Buvat rétablissait dans toute son intégrité, à mesure que l'abbé la lui recitait par cœur. Or, comme l'abbé de Chau lieu ne s'ennuyait pas, et que Buvat n'avait pas le droit de s'ennuyer, il en resulta que la pendule sonna tout à coup onze heures quand tous les deux pensaient qu'il en était à peine neuf.

On en était justement à la dernière pièce; Buvat se leva tout effrayé d'être forcé de rentrer chez lui à une pareille heure: c'était la première fois qu'une semblable chose lui arrivait; il roula le manuscrit, l'attacha avec un ruban rose qui avait probablement servi de ceinture à mademoiselle Delaunay, le mit dans sa poche, prit sa canne, ramassa son chapeau, et quitta l'abbé de Chau lieu, abregeant autant qu'il pouvait le congé qu'il prenait de lui. Pour comble de malheur, il n'y avait pas le moindre clair de lune, et le temps était couvert. Buvat regretta fort alors de n'avoir pas au moins deux sous dans sa poche pour traverser le bac qui se trouvait à cette époque où se trouve maintenant le pont des Arts; mais nous avons à cet égard expliqué à nos lecteurs la théorie de Buvat, de sorte qu'il fut forcé de tourner comme il l'avait fait en venant, par le quai Conti, le pont Neuf, la rue du Coq et la rue Saint-Honoré.

Tout avait bien été jusque-là, et à part la statue de Henri IV, dont Buvat avait oublié l'existence ou la situation, et qui lui fit une grande peur, la Samaritaine, qui, cinquante pas plus loin, se mit tout à coup, sans préparation aucune, à sonner la demie, et dont le bruit inattendu fit frissonner des pieds à la tête le pauvre attarde Buvat n'avait couru aucun péril réel; mais en arrivant à la rue des Bons-Enfants, tout changea de face: d'abord l'aspect de cette étroite et longue rue, éclairée dans toute son étendue par la lumière tremblante de deux lanternes seulement, n'était point rassurant; puis elle avait pris ce soir-là, aux yeux effrayés de Buvat, une physiologie toute particulière. Buvat ne savait vraiment s'il était éveillé ou endormi, s'il faisait un songe ou s'il se trouvait en face de quelque vision fantastique de la sorcellerie flamande: tout lui semblait vivant dans cette rue, les bornes se dressaient sur son passage, tous les foncements de porte chuchotaient, des hommes tra saient comme des ombres d'un côté à l'autre; et arrivé à la hauteur du n° 24, il s'était, comme nous l'avons dit, arrêté tout court en face du chevalier et du capitaine. C'est alors que d'Harmantal, le reconnaissant, l'avait protégé contre le premier mouvement de Piffrette, en l'invitant à continuer son chemin aussi que possible: Buvat ne s'était point fait répéter la chose, il était parti en trottant sous lui, avait gagné des Victoires, la rue du Mail, la rue Montmorency, et enfin était arrivé à la maison n° 4 de la rue du Perdu, où cependant il ne s'était cru en sûreté que qu'il avait vu la porte refermée et verrouillée derrière lui.

Là il s'était arrêté, avait soufflé un instant allumant à la veilleuse de l'allée sa bougie toute nue de rat, puis il s'était mis à monter le escalier; mais c'est alors qu'il avait senti dans ses jambes un tre-coup de l'événement, car ses jambes tremblaient que ce ne fut qu'à grand-peine qu'il avait pu monter.

Quant à Bathilde, elle était restée seule, et

large manteau ; de plus, dans le mouvement qu'il avait fait en étendant la main pour le protéger, le manteau s'était ouvert et avait laissé voir, qu'outre son épée, il avait à la ceinture une paire de pistolets.

Ces détails étaient trop précis pour que Buvat pût être accusé d'être visionnaire. Aussi, toute préoccupée que Bathilde était que le danger du chevalier se rattachait à cet événement, elle n'en fut pas moins touchée de celui moins grand sans doute, mais réel cependant, qu'avait couru Buvat, et comme le repos est le remède souverain de toute secousse physique et morale, après avoir offert à Buvat le verre de vin au sucre qu'il se permettait dans les grandes occasions, et qu'il refusa cependant dans celle-ci, elle lui parla de son lit où, depuis deux heures, il aurait dû être. La secousse avait été assez violente pour que Buvat n'éprouvât aucune envie de dormir, et fût même bien convaincu qu'il dormirait assez mal de toute la nuit. Mais il réfléchit qu'en veillant il faisait veiller Bathilde ; il la vit, le lendemain, les yeux rouges et le teint pâle, et avec son abnégation éternelle de lui, il répondit à Bathilde qu'elle avait raison, qu'il sentait que le sommeil lui ferait du bien, alluma son bougeoir, l'embrassa au front et remonta dans sa chambre, non sans s'être arrêté deux ou trois fois sur l'escalier pour écouter s'il n'entendrait pas quelque bruit.

Restée seule, Bathilde suivit les pas de Buvat, qui passait de l'escalier dans sa chambre ; puis elle entendit le grincement de la porte, qui se fermait à double tour. Alors, presque aussi tremblante que le pauvre écrivain, elle courut à la fenêtre, oubliant, dans son attente anxieuse, toute chose, même la prière.

Elle demeura ainsi encore une heure à peu près, mais sans que le temps eût conservé pour elle aucune mesure ; puis tout à coup elle poussa un cri de joie. A travers les vitres que n'obstruait aucun rideau, elle venait de voir s'ouvrir la porte de son voisin, et d'Harmental paraissait sur le seuil, une bougie à la main. Par un miracle de divination, Bathilde ne s'était pas trompée, l'homme au feutre et au manteau qui avait protégé Buvat, c'était bien le jeune homme inconnu, car le jeune homme inconnu avait un large feutre et un grand manteau. Bien plus, à peine fut-il rentré et eut-il refermé sa porte, avec presque autant de soin et de précaution que Buvat avait fait de la sienne, qu'il jeta son manteau sur une chaise ; sous ce manteau, il avait un justaucorps de couleur sombre, et à sa ceinture une épée et des pistolets ; il n'y avait donc plus de doute, c'était des pieds à la tête le signalement donné par Buvat. Bathilde put d'autant mieux s'en assurer que d'Harmental, sans rien déposer de tout ce formidable attirail, fit deux ou trois tours dans sa chambre, les bras croisés et réfléchissant profondément ; puis il tira ses pistolets de sa ceinture, s'assura qu'ils étaient amorcés, et les déposa sur sa table de nuit, dégrafa son épée, la fit sortir à moitié du fourreau où il la repoussa, et la glissa sous son chevet ; puis, secouant la tête comme pour en chasser les idées sombres qui l'obsédaient, il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit et jeta un regard si profond sur celle de la jeune fille, que celle-ci, oubliant qu'elle ne pouvait être vue, fit un pas en arrière en laissant retomber le rideau devant elle, comme si l'obscurité dont elle était enveloppée ne suffisait pas pour la dérober à sa vue.

Elle resta ainsi dix minutes immobile, en silence et la main appuyée sur son cœur, comme pour en comprimer les battements ; puis elle écarta doucement le rideau, mais celui de son voisin était retombé, et elle ne vit plus que son ombre qui passait et repassait avec agitation derrière lui.

XXII

LE CONSUL DULIUS

Le lendemain du jour ou plutôt de la nuit où les événements que nous venons de raconter avaient eu lieu, le duc d'Orléans, qui était rentré au Palais-Royal sans

accident, après avoir dormi toute la nuit comme à son ordinaire, passa dans son cabinet de travail à l'heure habituelle, c'est-à-dire vers les onze heures du matin. Grâce au caractère insoucieux dont la nature l'avait doué, et qu'il devait surtout à son grand courage, à son mépris pour le danger et à son insouciance de la mort, non seulement il était impossible de remarquer aucun changement dans sa physionomie ordinairement calme et que l'ennui seul avait le privilège d'assombrir, mais encore, selon toute probabilité, il avait déjà, grâce au sommeil, oublié l'événement singulier dont il avait failli être victime.

Le cabinet dans lequel il venait d'entrer avait cela de remarquable que c'était à la fois celui d'un homme politique, d'un savant et d'un artiste. Ainsi, une grande table, couverte d'un tapis vert, chargée de papiers et enrichie d'encriers et de plumes, tenait bien le milieu de l'appartement, mais autour, sur des pupitres, sur des chevalets, sur des supports, étaient un opera commencé, un dessin à moitié fait, une cornue aux trois quarts pleine. C'est que le régent, avec une mobilité d'esprit étrange, passait en un instant des combinaisons les plus profondes de la politique aux fantaisies les plus capricieuses du dessin, et des calculs les plus abstraits de la chimie aux inspirations les plus joyeuses ou les plus sombres de la musique ; c'est que le régent ne craignait rien tant que l'ennui, cet ennemi qu'il combattait sans cesse, sans jamais parvenir à le vaincre entièrement, et qui, repoussé ou par le travail, ou par l'étude, ou par le plaisir, se tenait toujours en vue, si l'on peut le dire, comme un de ces nuages de l'horizon sur lesquels, dans les plus beaux jours, le pilote ramène malgré lui les yeux. Aussi le régent n'était-il jamais une heure inoccupé, et tenait-il par conséquent à avoir toujours sous la main les distractions les plus opposées.

A peine entré dans son cabinet, où le conseil ne devait s'assembler que deux heures après, il s'était aussitôt acheminé vers un dessin commencé, qui représentait une scène de *Daphnis et Chloé* dont il faisait faire les gravures par un des artistes les plus habiles de l'époque, nommé Audran, et s'était remis à l'ouvrage interrompu la surveillance par la fameuse partie de paume qui avait commencé par un coup de raquette et qui avait fini par le souper chez madame de Sabran. Mais à peine avait-il pris le crayon, qu'on vint lui dire que madame Elisabeth-Charlotte, sa mère, avait déjà fait demander deux fois s'il était visible. Le régent, qui avait le plus grand respect pour la princesse palatine, répondit que non seulement il était visible, mais encore que si Madame était prête à le recevoir, il s'empresserait de passer chez elle. L'huissier sortit pour reporter la réponse du prince, et le prince, qui en était à certaines parties de son dessin, qu'il prisait fort en réalité, se remit à son travail avec toute l'application d'un artiste en verve. Un instant après, la porte se rouvrit ; mais au lieu de l'huissier, qui devait venir rendre compte de son ambassade, ce fut Madame elle-même qui parut.

Madame, comme on le sait, femme de Philippe 1^{er}, frère du roi, était venue en France après la mort si étrange et si inattendue de madame Henriette d'Angleterre, pour prendre la place de cette belle et gracieuse princesse, qui n'avait fait que passer, comme une blanche et pâle apparition. La comparaison, difficile à soutenir pour toute nouvelle arrivante, l'avait donc été bien davantage encore pour la pauvre princesse allemande, qui, s'il faut en croire le portrait qu'elle fait d'elle-même, avec ses petits yeux, son nez court et gros, ses lèvres longues et plates, ses joues pendantes et son grand visage, était loin d'être jolie. Malheureusement encore, la princesse palatine n'était point dédommée des défauts de sa figure par la perfection de sa taille ; elle était petite et grosse ; elle avait le corps et les jambes courts, et les mains si affreuses, qu'elle avoue elle-même qu'il n'y en avait point de plus vilaines par toute la terre, et que c'est la seule chose de sa pauvre personne à laquelle le roi Louis XIV n'avait jamais pu s'habituer. Mais Louis XIV l'avait choisie non pas pour augmenter le nombre des beautés de sa cour, mais pour étendre ses prétentions au delà du Rhin. C'est que, par le mariage de son frère avec la

princesse palatine, Louis XIV, qui s'était déjà donné des chances d'hériter sur l'Espagne en épousant l'infante Marie-Thérèse, fille du roi Philippe IV, et sur l'Angleterre en mariant en premières noces Philippe I^{er} à la princesse Henriette, unique sœur de Charles II, acquerrait de nouveau des droits éventuels sur la Bavière, et probables sur le Palatinat, en mariant Monsieur en secondes noces à la princesse Elisabeth-Charlotte, dont le frère, d'une santé délicate, pouvait mourir jeune et sans enfants.

Cette prévision s'était trouvée juste; l'électeur était mort sans postérité, et l'on peut voir dans les mémoires et les négociations pour la paix de Ryswick comment, le moment arrivé, les plénipotentiaires français firent valoir et réussirent ses prétentions.

Aussi Madame, au lieu d'être traitée, à la mort de son mari, comme le portait son contrat de mariage, c'est-à-dire, au lieu d'être forcée d'entrer dans un couvent ou de se retirer dans le vieux château de Montargis, fut-elle, malgré la haine de madame de Maintenon, qu'elle s'était attirée, maintenue par Louis XIV dans tous les titres et honneurs dont elle jouissait du vivant de Monsieur, et cela quoique le roi n'eût jamais oublié le soufflet aristocratique qu'elle avait donné au jeune duc de Chartres en pleine galerie de Versailles, lorsque celui-ci lui avait annoncé son mariage avec mademoiselle de Blois. En effet, la fière palatine, à cheval sur ses trente-deux quartiers paternels et maternels, regardait comme une grande et humiliante mésalliance que son fils épousât une femme que la légitimation royale ne pouvait empêcher d'être le fruit d'un double adultère; et, dans le premier moment, incapable de maîtriser ses sentimens, elle s'était vengée par cette correction maternelle, un peu exagérée quand c'est un jeune homme de dix-huit ans qui en est l'objet, de l'affront imprimé à ses ancêtres dans la personne de ses descendans. Au reste, comme le jeune duc de Chartres consentait lui-même à ce mariage à contre-cœur, il comprit très bien l'humeur que sa mère avait éprouvée en l'apprenant, quoiqu'il eût préféré sans doute qu'elle la manifestât d'une manière un peu moins tudesque. Il en résulta que lorsque Monsieur mourut et que le duc de Chartres devint duc d'Orléans à son tour, sa mère, qui eût pu craindre que le soufflet de Versailles eût laissé quelque souvenir dans le nouveau maître du Palais-Royal, trouva au contraire en lui un fils plus respectueux que jamais. Ce respect ne fit d'ailleurs que s'accroître, et, devenu régent, le fils fit à la mère une position égale à celle de sa femme. Il y avait plus; madame de Berry, sa fille bien-aimée, ayant demandé à son père une compagnie de gardes, à laquelle elle prétendait avoir droit, comme femme d'un dauphin de France, le régent ne la lui accorda qu'en donnant l'ordre en même temps qu'une compagnie pareille fit le service chez sa mère.

Madame était donc dans une haute position au château, et si, malgré cette position, elle n'avait aucune influence politique, c'est que le régent avait toujours eu pour principe de ne laisser prendre aux femmes aucune part aux affaires d'Etat. Peut-être même, ajoutons-le, Philippe II, régent de France, était-il encore plus réservé vis-à-vis de sa mère que vis-à-vis de ses maîtresses, car il savait les goûts épistolaires de celle-ci, et ne voulait pas que ses projets défrayassent la correspondance journalière que sa mère entretenait avec la princesse Wilhelmine-Charlotte de Galles et le duc Antoine-Ulric de Brunswick. En échange et pour la dédommager de cette retenue, il lui laissait le gouvernement intérieur de la maison de ses filles, que, grâce à sa grande paresse, madame la duchesse d'Orléans abandonnait sans difficulté à sa belle-mère. Mais sous ce rapport, la pauvre Palatine, s'il faut en croire les mémoires du temps, n'était point heureuse. Madame de Berry vivait publiquement avec Riom, et mademoiselle de Valois était secrètement la maîtresse de Richelieu, qui, sans que l'on sût de quelle façon et comme s'il eût eu l'anneau enchanté de Gygès, parvenait à s'introduire jusque dans ses appartemens, malgré les gardes qui veillaient aux portes, malgré les espions dont l'entourait le régent, et quoique lui-même se fût plus d'une fois caché jusque dans la chambre de sa fille pour y faire le guet. Quant à mademoi-

selle de Chartres, dont le caractère jusqu'alors avait pris un développement bien plus masculin que féminin, elle avait semblé, en se faisant pour ainsi dire comme elle-même, oublier que les hommes existassent, lorsque, quelques jours avant celui auquel nous sommes arrivés, se trouvant à l'Opéra et attendant son maître de musique, Cauchereau, beau et spirituel tenor de l'Académie royale, qui dans une scène d'amour filait un son d'une pureté parfaite et d'une expression des plus passionnées, la jeune princesse, emportée sans doute par un sentiment tout artistique, avait étendu les bras et s'était écriée tout haut: Ah! mon cher Cauchereau! Cette exclamation inattendue avait, comme on le pense bien, donné très fort à songer à la duchesse sa mère, qui avait aussitôt fait congédier le beau tenor, et prenant le dessus sur son apathique insouciance, s'était décidée à veiller elle-même désormais sur sa fille, qu'elle tenait très sévèrement depuis lors. Restaient la princesse Louise, qui fut plus tard reine d'Espagne, et mademoiselle Elisabeth, qui devint duchesse de Lorraine; mais de celles-ci, l'on n'en parlait point, soit qu'elles fussent réellement sages, soit qu'elles sussent mieux contenir que leurs aînées les sentimens de leur cœur, ou les accents de leur passion.

Dès que le prince vit paraître sa mère, il se douta donc qu'il y avait encore quelque chose de nouveau dans le troupeau rebelle dont elle avait pris la direction, et qui lui donnait de si grands soucis; mais comme aucune inquiétude ne pouvait lui faire oublier le respect qu'en public ou en particulier il témoignait toujours à Madame, il se leva en l'apercevant, alla droit à elle, et après l'avoir saluée, la prit par la main et la conduisit à un fauteuil, tandis que lui-même restait debout.

— Eh bien! monsieur mon fils, dit Madame avec un accent allemand fortement prononcé, et lorsqu'elle se fut bien carrément assise dans son fauteuil, qu'est-ce que j'apprends encore, et quel événement a donc manqué vous arriver hier soir?

— Hier soir? dit le régent rappelant ses souvenirs et en l'interrogeant lui-même.

— Oui, reprit la palatine, hier soir, en sortant de chez madame Sabran!

— Oh! n'est-ce que cela? reprit le prince.

— Comment! n'est-ce que cela! Votre ami Simiane va disant partout qu'on a voulu vous enlever, et que vous n'avez échappé qu'en vous sauvant par-dessus les toits; singulier chemin, vous en conviendrez, pour le régent du royaume, et où je doute que, quelque dévouement qu'ils aient pour vous, vos ministres consentent à aller tenir leur conseil!

— Simiane est un fou, ma mère, répondit le régent, ne pouvant s'empêcher de rire de ce que sa mère le grondait toujours comme s'il était un enfant. Ce n'étaient pas le moins du monde des gens qui me voulaient enlever, mais quelques bons compagnons qui, en sortant des cabarets de la barrière des Sergens, seront venus faire leur tapage rue des Bons-Enfans. Quant au chemin que nous avons suivi, ce n'était pas le moins du monde pour fuir que nous le prenions, mais bien pour gagner un pari que cet ivrogne de Simiane est furieux d'avoir perdu.

— Mon fils! mon fils! dit la palatine en secouant la tête, vous ne voulez jamais croire au danger, et cependant vous savez ce dont vos ennemis sont capables. Ceux qui calomnient l'âme ne se feraient pas grand scrupule, croyez-moi, de tuer le corps; et vous savez ce que la duchesse du Maine a dit: « Que le jour où elle verrait qu'il n'y avait décidément rien à faire de son bâlard de mari, elle vous demanderait une audience, et vous enfoncerait un couteau dans le cœur. »

— Bah! ma mère, reprit le régent en riant, seriez-vous devenue assez bonne catholique pour ne plus croire à la prédestination? J'y crois, moi, vous le savez. Que voulez-vous donc que je me torture l'esprit pour éviter un danger ou qui n'existe pas, ou qui, s'il existe, a d'avance son résultat écrit sur le livre éternel? Non, ma mère, non, toutes ces précautions exagérées sont bonnes à assombrir la vie, et pas à autre chose. C'est aux tyrans de trembler; mais moi, moi qui suis, à ce que prétend Saint-Simon, l'homme le plus débonnaire

qui ait existé depuis Louis le Debonnaire, que voulez-vous donc que j'aie à craindre ?

— Oh! mon Dieu! rien, mon cher fils, dit la palatine en prenant la main du prince, et en le regardant avec toute la tendresse maternelle que pouvaient contenir ses petits yeux; rien, si tout le monde vous connaissait comme moi, et vous savait si parfaitement bon que vous n'avez pas même la force de haïr vos ennemis; mais Henri IV, auquel malheureusement vous ressemblez un peu trop sous certains rapports, était bon aussi, et cependant il n'en a pas moins trouvé un Ravallac. Hélas! *mein Gott!* continua la princesse, en entremêlant son jargon français d'une exclamation tranchement allemande, ce sont les bons rois qu'on assassine; les tyrans prennent leurs précautions, et le poignard n'arrive pas jusqu'à eux. Vous ne devriez jamais sortir sans escorte. C'est vous, et non pas moi, mon fils, qui avez besoin d'un régiment de gardes.

— Ma mère, reprit en riant le régent, voulez-vous que je vous raconte une histoire ?

— Oui, sans doute, dit la princesse palatine, car vous racontez fort élégamment.

— Eh bien! vous saurez donc qu'il y avait à Rome, je ne me rappelle plus vers quelle année de la république, un consul fort brave, mais qui avait ce malheur, commun à Henri IV et à moi, de courir les rues la nuit. Il arriva que ce consul fut envoyé contre les Carthaginois, et qu'ayant inventé une machine de guerre appelée un corbeau, il gagna sur eux la première bataille navale que les Romains eussent remportée, si bien qu'il revint à Rome se faisant d'avance une fête du redoublement de bonnes fortunes que lui vaudrait sans doute son redoublement de réputation. Il ne se trompait pas: toute la population l'attendait hors des portes de la ville, afin de le conduire en triomphe au Capitole, où l'attendait de son côté le sénat.

Or, le sénat, en le voyant paraître, lui annonça qu'il venait, en récompense de sa victoire, de lui décerner un honneur qui devait éminemment flatter son amour-propre: c'est qu'il ne sortirait plus que précédé d'un musicien qui annoncerait à tous, en jouant de la flûte, que celui qui le suivait était le fameux Duilius, vainqueur des Carthaginois. Duilius, comme vous le comprenez bien, ma mère, fut au comble de la joie d'une pareille distinction; il s'en revint chez lui, la tête haute et précédé de son flûteur, qui jouait tout son répertoire aux grandes acclamations de la multitude, laquelle, de son côté, criait à tue-tête: Vive Duilius! vive le vainqueur des Carthaginois! Vive le sauveur de Rome! C'était quelque chose de si enivrant que le pauvre consul faillit en perdre la tête, et deux fois dans la journée il sortit de chez lui, quoiqu'il n'eût rien à faire au monde par la ville, mais seulement pour jouir de la prérogative sénatoriale, et entendre cette musique triomphale et les cris qui l'accompagnaient. Cette occupation le conduisit jusqu'au soir dans un état de jubilation difficile à exprimer; puis le soir vint. Le vainqueur avait une maîtresse qu'il aimait fort et qu'il lui tardait de revoir, une espèce de madame Sabran, sauf le mari qui s'avisait d'être jaloux, tandis que le nôtre, vous le savez, n'a pas ce ridicule.

Le consul se mit donc au bain, fit sa toilette, se parfuma de son mieux, et, onze heures arrivées à son horloge de sable, sortit sur la pointe du pied pour gagner la rue Suburrane; mais il avait compté sans son hôte, ou plutôt sans son musicien. A peine eut-il fait quatre pas, que celui-ci, qui était attaché à son service le jour comme la nuit, s'élança de la borne sur laquelle il était assis, et, reconnaissant son consul, se mit à marcher devant lui en soufflant de toutes ses forces dans son instrument, si bien que ceux qui se promenaient encore par les rues se retournaient, que ceux qui étaient rentrés chez eux se mettaient à leur porte, et que ceux qui étaient couchés se levaient et ouvraient leur fenêtre, repétant en chœur: — Ah! ah! voici le consul Duilius qui passe! Vive Duilius! vive le vainqueur des Carthaginois! vive le sauveur de Rome! C'était fort flatteur, mais fort inopportun; aussi le consul voulait-il faire taire son instrumentiste; mais celui-ci déclara qu'il avait les ordres les plus précis du sénat pour ne point garder le silence un seul instant; qu'il avait dix mille sesterces

par an pour souffler dans sa tibicine, et qu'il y soufflerait tant qu'il lui resterait une haleine.

Le consul, voyant qu'il était inutile de discuter avec un homme qui avait pour lui une ordonnance du sénat, se mit à courir, espérant échapper à son mélodieux compagnon; mais celui-ci régla son allure sur la sienne avec tant de précision, que tout ce qu'il y put gagner, ce fut d'être suivi de son musicien, au lieu d'être précédé par lui. Il eut beau ruser comme un lièvre, prendre un grand parti comme un chevreuil, piquer droit comme un sanglier, le maudit flûteur ne perdit pas une seconde sa piste, de sorte que Rome tout entière, ne comprenant rien à cette course nocturne, mais, sachant seulement que c'était le triomphateur de la veille qui l'exécutait, descendit dans la rue, se mit à ses fenêtres et à ses portes, criant: Vive Duilius! vive le vainqueur des Carthaginois! vive le sauveur de Rome! Le pauvre grand homme avait une dernière espérance, c'est qu'au milieu de tout ce remue-ménage, il trouverait la maison de sa maîtresse endormie, et qu'il pourrait se glisser par la porte qu'elle lui avait promis de tenir entr'ouverte. Mais point! La rumeur générale avait gagné la voie Suburrane, et, lorsqu'il arriva devant cette gracieuse et hospitalière maison, à la porte de laquelle il avait si souvent versé des parfums et suspendu des guirlandes, il trouva qu'elle était éveillée comme les autres, et vit à la fenêtre le mari qui, du plus loin qu'il l'aperçut, se mit à crier: — Vive Duilius! vive le vainqueur des Carthaginois! vive le sauveur de Rome! Le héros rentra chez lui désespéré.

Le lendemain, il pensait avoir meilleur marché de son musicien; mais son espérance fut trompée. Il en fut de même du surlendemain et des jours suivants; de sorte que le consul, voyant qu'il lui était désormais impossible de garder son incognito, repartit pour la Sicile, où, de colère, il battit de nouveau les Carthaginois, mais cette fois si cruellement, que l'on crut que c'en était fini de toutes les guerres puniques passées et à venir, et que Rome entra dans une telle joie, qu'on en fit des réjouissances publiques pareilles à celles que l'on faisait pour l'anniversaire de la ville, et que l'on se proposa de faire au vainqueur un triomphe encore plus magnifique que le premier.

Quant au sénat, il s'assembla, afin de délibérer avant l'arrivée de Duilius sur la nouvelle récompense qui lui serait accordée.

On allait aux voix sur une statue publique, lorsqu'on entendit tout à coup de grands cris de joie et le son d'une tibicine. C'était le consul qui se dérobaît au triomphe, grâce à la diligence qu'il avait faite, mais qui n'avait pu se dérober à la reconnaissance publique, grâce à son joueur de flûte. Se doutant qu'on lui préparait quelque chose de nouveau, il venait prendre part à la délibération. Il trouva, en effet, le sénat prêt à voter et la boule à la main. Alors, s'avançant à la tribune:

— Pères conscrits, dit-il, votre intention, n'est-ce pas, est de me voter une récompense qui me soit agréable ?

— Notre intention, répondit le président, est de faire de vous l'homme le plus heureux de la terre.

— Eh bien! reprit Duilius, voulez-vous me permettre de vous demander la chose que je désire le plus ?

— Dites! dites! crièrent les sénateurs d'une seule voix.

— Et vous me l'accorderez? continua Duilius avec toute la timidité du doute.

— Par Jupiter! nous vous l'accorderons, répondit le président au nom de toute l'assemblée.

— Eh bien! dit Duilius, pères conscrits, si vous croyez que j'ai bien mérité de la patrie, ôtez-moi, en récompense de cette seconde victoire, ce maraud de joueur de flûte que vous m'avez donné pour la première.

Le sénat trouva la demande étrange; mais il était engagé par sa parole, et c'était l'époque où il n'y manquait pas encore. Le joueur de flûte eut en pension viagère la moitié de ses appointemens, vu le bon témoignage qu'il avait été rendu de lui, et le consul Duilius, enfin débarrassé de son musicien, retrouva incognito et sans bruit la porte de cette petite maison de la rue

Suburrane, qu'une victoire lui avait fermée et qu'une victoire lui avait rouverte.

— Eh bien ! demanda la palatine, quel rapport a cette histoire avec la peur que j'ai de vous voir assassiné ?

— Quel rapport, ma mère ? dit en riant le prince ; c'est que si, pour un seul musicien qu'avait le consul Duilius, il lui arriva un pareil désappointement, jugez donc de ce qui m'arriverait à moi avec mon regiment de gardes !

— Ah ! Philippe ! Philippe ! reprit la princesse en riant et en soupirant à la fois, traiterez-vous toujours si légèrement les choses sérieuses ?

— Non point, ma mère, dit le régent, et la preuve, c'est que, comme je présume que vous n'êtes pas venue ici dans la seule intention de me faire de la morale sur mes courses nocturnes et que c'était pour me parler d'affaires, je suis prêt à vous écouter et à vous répondre sérieusement sur le sujet de votre visite.

— Oui, vous avez raison, dit la princesse, j'étais en effet venue pour autre chose ; j'étais venue pour vous parler de mademoiselle de Chartres.

— Ah ! oui, de votre favorite, ma mère ; car, vous avez beau le nier, Louise est votre favorite. Ne serait-ce point parce qu'elle n'aime guère ses oncles que vous n'aimez pas du tout ?

— Non, ce n'est point cela, quoique j'avoue qu'il m'est assez agréable de voir qu'elle est de mon avis sur la bonne opinion que j'ai des bâtards ; mais c'est qu'à la beauté près qu'elle a et que je n'avais pas, elle est exactement ce que j'étais à son âge, ayant de vrais goûts de garçon, aimant les chiens, les chevaux et les cavalades, maniant la poudre comme un artilleur, et faisant des fusées comme un artificier. Eh bien ! devinez ce qui nous arrive avec elle !

— Elle veut s'engager dans les gardes françaises ?

— Non pas, elle veut se faire religieuse !

— Religieuse, Louise ! Impossible, ma mère ! C'est quelque plaisanterie de ses folles de sœurs.

— Non point, monsieur, reprit la palatine, il n'y a rien de plaisant dans tout cela, je vous jure.

— Et comment diable cette belle rage claustrale lui a-t-elle pris ? demanda le régent commençant à croire à la vérité de ce que lui disait sa mère, habituée qu'il était à vivre dans une époque où les choses les plus extravagantes étaient toujours les plus probables.

— Comment cela lui a pris ? continua Madame ; demandez à Dieu ou au diable, car il n'y a que l'un ou l'autre des deux qui le puisse savoir. Avant-hier, elle avait passé la journée avec sa sœur, montant à cheval, tirant au pistolet, riant et se divertissant si fort, que jamais je ne l'avais vue dans une telle gaieté, quand le soir madame d'Orléans me fit prier de passer dans son cabinet. Là, je trouvai mademoiselle de Chartres qui était aux genoux de sa mère et qui la priait tout en larmes de la laisser aller faire ses dévotions à l'abbaye de Chelles. Sa mère se retourna alors de mon côté et me dit :

— Que pensez-vous de cette demande, Madame ?

— Je pense, répondis-je, que l'on fait également bien ses dévotions partout, que le lieu n'y fait rien, et que tout dépend de l'épreuve et de la préparation. Mais en entendant mes paroles, mademoiselle de Chartres redoubla de prières, et cela avec tant d'instances que je dis à sa mère : « Voyez, ma fille, c'est à vous de décider. — Dame ! répondit la duchesse, on ne saurait cependant empêcher cette pauvre enfant de faire ses dévotions. — Qu'elle y aille donc, repris-je, et Dieu veuille qu'elle y aille dans cette intention ! — Je vous jure, madame, dit alors mademoiselle de Chartres, que j'y vais bien pour Dieu seul et qu'aucune idée mondaine ne m'y conduit. » Alors elle nous embrassa, et hier matin à sept heures elle est partie.

— Eh bien ! je sais tout cela, puisque c'est moi qui devais l'y conduire, répondit le régent. Il est donc arrivé quelque chose depuis ?

— Il est arrivé, reprit madame, qu'elle a renvoyé hier soir la voiture en chargeant le cocher de nous remettre une lettre adressée à vous, à sa mère et à moi, dans laquelle elle nous déclare que, trouvant dans ce cloître la tranquillité et la paix qu'elle n'espérait pas rencontrer dans le monde, elle n'en veut plus sortir.

— Et que dit sa mère de cette belle résolution ? demanda le régent en prenant la lettre.

— Sa mère ? reprit Madame, sa mère en est fort contente, je crois, si vous voulez que je vous dise mon opinion ; car elle aime les couvens, et elle regarde comme un grand bonheur pour sa fille de se faire religieuse ; mais moi, je dis qu'il n'y a pas de bonheur là où il n'y a pas de vocation !

Le régent lut et relut la lettre comme pour deviner, dans cette simple manifestation du désir exprimé par mademoiselle de Chartres de rester à Chelles, les causes secrètes qui avaient fait naître ce désir ; puis après un instant de méditation aussi profonde que s'il se fût agi du sort d'un empire :

— Il y a là-dessous quelque dépôt d'amour, dit-il. Est-ce qu'à votre connaissance, ma mère, Louise aimerait quelqu'un ?

Madame raconta alors au régent l'aventure de l'Opéra, et l'exclamation échappée de la bouche de la princesse dans son enthousiasme pour le beau ténor.

— Diable ! diable ! dit le régent. Et qu'avez-vous fait, la duchesse d'Orléans et vous, dans votre conseil maternel ?

— Nous avons mis Cauchereau à la porte, et interdit l'Opéra à mademoiselle de Chartres. Nous ne pouvions pas faire moins.

— Eh bien ! reprit le régent, il n'y a pas besoin d'aller chercher plus loin : tout est là ; il faut la guérir au plus tôt de cette fantaisie.

— Et qu'allez-vous faire pour cela, mon fils ?

— J'irai aujourd'hui même à l'abbaye de Chelles, j'interrogerai Louise ; si la chose n'est qu'un caprice, je laisserai au caprice le temps de se passer. Elle a un an pour faire ses vœux ; j'aurai l'air d'adopter sa vocation, et au moment de prendre le voile, c'est elle qui viendra nous prier la première de la tirer de l'embarras où elle se sera mise. Si la chose est grave, au contraire, alors ce sera bien différent.

— Mon Dieu ! mon fils, dit Madame en se levant, songez que le pauvre Cauchereau n'est probablement pour rien là dedans, et qu'il ignore peut-être lui-même la passion qu'il a inspirée.

— Tranquillisez-vous, ma mère, répondit le prince en riant de l'interprétation tragique qu'avec ses idées d'outre-Rhin la palatine avait donnée à ces paroles ; je ne renouvellerai pas la lamentable histoire des amans du Paraquet ; la voix de Cauchereau ne perdra ni ne gagnera une seule note dans toute cette aventure, et l'on ne traite pas une princesse du sang par les mêmes moyens qu'une petite bourgeoise.

— Mais d'un autre côté, dit Madame presque aussi effrayée de l'indulgence réelle du duc qu'elle l'avait été de sa sévérité apparente, pas de faiblesse non plus !

— Ma mère, dit le régent, à la rigueur, si elle doit tromper quelqu'un, j'aimerais mieux encore que ce fût son mari que Dieu.

Et, basant avec respect la main de sa mère, il conduisit vers la porte la pauvre princesse palatine, toute scandalisée de cette facilité de mœurs, au milieu de laquelle elle mourut sans jamais avoir pu s'y habituer. Puis la princesse étant sortie, le duc d'Orléans alla se rasseoir devant son dessin en chantonnant un air de son opéra de *Panthée*, qu'il avait fait en collaboration avec Lafare.

En traversant l'antichambre, Madame vit venir à elle un petit homme perdu dans de grandes bottes de voyage, et dont la tête était enfoncée dans l'immense collet d'une redingote doublée de fourrure. Arrivé à sa portée, il sortit du milieu de son surtout une petite tête au nez pointu, aux yeux railleurs, et à la physionomie tenant à la fois de la fouine et du renard.

— Ah ! ah ! dit la palatine, c'est toi, l'aubé !

— Moi-même, Votre Altesse, et qui viens de sauver la France, rien que cela !

— Oui, répondit la palatine, j'ai entendu quelque chose d'approchant, et encore qu'on se servait de poisons dans certaines maladies. Tu dois savoir cela, Dubois, toi qui es fils d'un apothicaire.

— Madame, répondit Dubois, avec son insolence ordinaire, peut-être l'ai-je su, mais je l'ai oublié. Comme Votre Altesse le sait, j'ai quitté fort jeune les drogues de

monsieur mon père pour faire l'éducation de monsieur votre fils.

— N'importe, n'importe, Dubois, dit la palatine en riant, j'é suis contente de ton zèle, et s'il se présente une ambassade en Chine ou en Perse je la demanderai pour toi au régent.

— Et pourquoi pas dans la lune ou dans le soleil? reprit Dubois; vous seriez encore plus sûre de ne pas m'en voir revenir.

Et saluant cavalièrement Madame, après cette réponse, sans attendre qu'elle le congédiât, comme l'étiquette l'eût ordonné, il tourna sur ses talons et entra sans même se faire annoncer dans le cabinet du régent.

XXIII

L'ABBÉ DUBOIS

Tout le monde sait les commencemens de l'abbé Dubois; nous ne nous étendrons donc pas sur la biographie de ses jeunes années, que l'on trouvera dans tous les mémoires du temps, et particulièrement dans ceux de l'implacable Saint-Simon.

Dubois n'a point été calomnié; c'était chose impossible; seulement on a dit de lui tout le mal qu'il méritait, et l'on n'a pas dit tout le bien qu'on pouvait en dire. Il y avait dans ses antécédens et dans ceux d'Alberoni, son rival, une grande similitude; mais, il faut le dire, le génie était pour Dubois, et dans cette longue lutte avec l'Espagne, que la nature de notre sujet nous force d'indiquer seulement, tout l'avantage fut au fils de l'apothicaire contre le fils du jardinier. Dubois précédait Figaro, auquel il a peut-être servi de type; mais, plus heureux que lui, il était passé de l'office au salon et du salon à la salle du trône.

Tous ses avancements successifs avaient payé non seulement des services particuliers, mais aussi des services publics: c'était un de ces hommes qui, pour nous servir de l'expression de monsieur de Talleyrand, ne parviennent pas, mais qui arrivent.

Sa dernière négociation était son chef-d'œuvre: c'était plus que la ratification du traité d'Utrecht, c'était un traité plus avantageux encore pour la France. L'empereur non seulement renonçait à tous ses droits sur la couronne d'Espagne, comme Philippe V avait renoncé à tous ses droits sur la couronne de France, mais encore il entraît, avec l'Angleterre et la Hollande, dans la ligue formée à la fois contre l'Espagne au midi, et contre la Suède et la Russie au nord.

La division des cinq ou six grands Etats de l'Europe était établie par ce traité sur une base si juste et si solide, qu'après cent vingt ans de guerres, de révolutions et de bouleversemens, tous ces Etats, moins l'Empire, se retrouvent aujourd'hui à peu près dans la même situation où ils étaient alors.

De son côté, le régent, peu rigoriste de sa nature, aimait cet homme qui avait fait son éducation, et dont il avait fait la fortune. Le régent appréciait dans Dubois les qualités qu'il avait, et n'osait blâmer trop fort quelques vices dont il n'était pas exempt. Cependant, il y avait entre le régent et Dubois un abîme; les vices et les vertus du régent étaient ceux d'un grand seigneur, les qualités et les défauts de Dubois étaient ceux d'un laquais. Aussi le régent avait-il beau lui dire, à chaque faveur nouvelle qu'il lui accordait:

— Dubois, Dubois, fais-y bien attention; ce n'est qu'un habit de livrée que je te mets sur le dos!

Dubois, qui s'inquiétait du don et non point de la manière dont il était fait, lui répondait avec cette grimace de singe et ce bredouillement de cuisinier qui n'appartenaient qu'à lui.

— Je suis votre valet, monseigneur; habillez-moi toujours de même.

Au reste, Dubois aimait fort le régent et lui était-on ne peut plus dévoué. Il sentait bien que cette main puissante le soutenait seule au-dessus du cloaque dont il était sorti, et dans lequel, haï et méprisé comme il l'était

de tous, un signe du maître pouvait le faire retomber. Il veillait donc avec un intérêt tout personnel sur les haines et sur les complots qui pouvaient atteindre le prince, et plus d'une fois, à l'aide d'une contre-police souvent mieux servie que celle du lieutenant général et qui s'étendait, par madame de Tencin, aux plus hauts degrés de l'aristocratie, et par la Fillon, aux plus bas étages de la société, il avait déjoué des conspirations dont messire Voyer d'Argenson n'avait pas même entendu souffler mot.

Aussi le régent, qui appréciait les offices de tous genres que Dubois lui avait rendus et pouvait lui rendre encore, reçut-il l'abbé ambassadeur les bras ouverts. Dès qu'il le vit paraître, il se leva, et au contraire des princes ordinaires qui, pour diminuer la récompense, déprécient les services:

— Dubois, lui dit-il joyeusement, tu es mon meilleur ami, et le traité de la quadruple alliance sera plus profitable au roi Louis XV que toutes les victoires de son aïeul Louis XIV.

— A la bonne heure! dit Dubois, et vous me rendez justice, vous, monseigneur; mais malheureusement il n'en est pas de même de tout le monde.

— Ah! ah! dit le régent, aurais-tu rencontré ma mère? elle sort d'ici.

— Justement, et elle était presque tentée d'y rentrer pour vous demander, vu la bonne réussite de mon ambassade, de m'en accorder une autre en Chine ou en Perse.

— Que veux-tu? mon pauvre abbé, reprit en riant le prince, ma mère est pleine de préjugés, et elle ne te pardonnera jamais d'avoir fait de son fils un pareil élève. Mais tranquillise-toi, l'abbé, j'ai besoin de toi ici.

— Et comment se porte Sa Majesté? demanda Dubois, avec un sourire plein d'une détestable espérance. Il était bien malingre au moment de mon départ!

— Bien, l'abbé, très bien, répondit gravement le prince. Dieu nous le conservera, je l'espère, pour le bonheur de la France et pour la honte de nos calomnieux.

— Et monseigneur le voit, comme d'habitude, tous les jours?

— Je l'ai encore vu hier, et lui ai même parlé de toi.

— Bah! et que lui avez-vous dit?

— Je lui ai dit que tu venais d'assurer probablement la tranquillité de son règne.

— Et qu'a répondu le roi?

— Ce qu'il a répondu? Il a répondu, mon cher, qu'il ne croyait pas les abbés si utiles.

— Sa Majesté est pleine d'esprit! Et le vieux Villeroi était là sans doute?

— Comme toujours.

— Il faudra quelque beau matin, avec la permission de Votre Altesse, que j'envoie ce vieux drôle voir à l'autre bout de la France si j'y suis. Il commence à me lasser pour vous, avec son insolence!

— Laisse faire, Dubois, laisse faire; toute chose viendra en son temps.

— Même mon archevêché?

— A propos, qu'est-ce que cette nouvelle folie?

— Nouvelle folie, monseigneur? Sur ma parole! rien n'est plus sérieux.

— Comment! cette lettre du roi d'Angleterre qui me demande un archevêché pour toi...

— Votre Altesse n'en a-t-elle point reconnu le style?

— C'est toi qui l'as dictée, maraud!

— A Néricault Destouches, qui l'a fait signer au roi.

— Et le roi l'a signée comme cela, sans rien dire?

— Si fait! « Comment voulez-vous, a-t-il dit à notre poète, qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque en France? Le régent lira ma recommandation, en rira et n'en fera rien. — Oui bien, Sire, a répondu Destouches, qui a, ma foi! plus d'esprit qu'il n'en met dans ses pièces, le régent en rira, mais après en avoir ri, il fera ce que lui demandera Votre Majesté. »

— Destouches en a menti!

— Destouches n'a jamais dit si vrai, monseigneur.

— Toi, archevêque! Le roi George mériterait qu'en revanche, je lui désignasse quelque maraud de ton espèce pour l'archevêché d'York, lorsqu'il viendra à vaquer.

— Je vous mets au défi de trouver mon pareil. Je ne connais qu'un homme...

— Et quel est-il ? Je serais curieux de le connaître, moi.

— Oh ! c'est inutile ; il est déjà placé, et, comme sa place est bonne, il ne la changerait pas pour tous les archevêques du monde.

— Insolent !

— A qui donc en avez-vous, monseigneur ?

— Un drôle qui veut être archevêque et qui n'a seulement pas fait sa première communion.

— Eh bien ! je n'en serai que mieux préparé.

— Mais le sous-diaconat, le diaconat, la prêtrise ?

— Bah ! nous trouverons bien quelque dépêcheur de messes, quelque frère Jean des Entomeures qui me donnera tout cela en une heure.

— Je te mets au défi de le trouver.

— C'est déjà fait.

— Et quel est celui-là ?

— Votre premier aumônier, l'évêque de Nantes, Tres-san.

— Le drôle a réponse à tout ! Mais ton mariage ?

— Mon mariage ?

— Oui, madame Dubois !

— Madame Dubois ? Je ne connais pas cela !

— Comment, malheureux ! L'aurais-tu assassinée ?

— Monseigneur oublie qu'il n'y a pas plus de trois jours encore qu'il a ordonné le quartier de pension qu'elle touche sur sa cassette.

— Et si elle vient mettre opposition à ton archevêché ?

— Je l'en delie ! elle n'a pas de preuves.

— Elle peut se faire donner une copie de ton acte de mariage.

— Il n'y a pas de copie sans original.

— Et l'original ?

— En voici les restes, dit Dubois en tirant de son portefeuille un petit papier qui contenait une pincée de cendres.

— Comment ! misérable ! et tu n'as pas peur que je t'envoie aux galères ?

— Si le cœur vous en dit, le moment est bon, car j'entends la voix du lieutenant de police dans votre antichambre.

— Qui l'a fait demander ?

— Moi.

— Pourquoi faire ?

— Pour lui laver la tête.

— A quel sujet ?

— Vous allez le savoir. Ainsi, c'est convenu, me voilà archevêque.

— Et as-tu déjà fait ton choix pour un archevêché ?

— Oui, je prends Cambrai.

— Peste ! tu n'es pas dégoûté !

— Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas pour ce qu'il rapporte, c'est pour l'honneur de succéder à Fénelon.

— Et cela nous vaudra sans doute un nouveau *Télémaque* ?

— Oui, si Votre Altesse me trouve une seule Pénélope par tout le royaume.

— A propos de Pénélope, tu sais que madame de Sabran...

— Je sais tout.

— Ah çà ! l'abbé, la police est donc toujours aussi bien faite ?

— Vous allez en juger.

Dubois étendit la main vers un cordon de sonnette ; la cloche retentit, un huissier parut.

— Faites entrer monsieur le lieutenant général, dit Dubois.

— Mais, dis donc, l'abbé, reprit le régent, il me semble que c'est toi qui ordonnes maintenant ici ?

— C'est pour votre bien, monseigneur ; laissez-moi faire.

— Fais donc, dit le régent ; il faut avoir de l'indulgence pour les nouveaux arrivans.

Messire Voyer d'Argenson entra. C'était l'égal de Dubois pour la laideur ; seulement sa laideur, à lui, offrait un type tout opposé : il était gros, grand, lourd, portait une immense perruque, avait de gros sourcils hérissés,

et ne manquait jamais d'être pris pour le diable par les enfans qui le voyaient pour la première fois. Du reste, souple, actif, humble, intrigant, et faisant assez consciencieusement son office quand il n'était pas détourné de ses devoirs nocturnes par quelque galante préoccupation.

— Monsieur le lieutenant général, dit Dubois sans même laisser à d'Argenson le temps d'achever son salut, voici monseigneur qui n'a pas de secrets pour moi, et qui vient de vous envoyer chercher pour que vous me disiez sous quel costume il est sorti hier soir, dans quelle maison il a passé la nuit, et ce qui lui est arrivé en sortant de cette maison. Si je n'arrivais pas à l'instant même de Londres, je ne vous ferais pas toutes ces questions ; mais vous comprenez que, comme je courais la poste sur la route de Calais, je ne puis rien savoir.

— Mais, répondit d'Argenson, présumant que toutes ces questions cachaient quelque piège, s'est-il donc passé quelque chose d'extraordinaire hier soir ? Quant à moi, je dois avouer que je n'ai reçu aucun rapport. En tout cas, je l'espère, il n'est arrivé aucun accident à monseigneur ?

— Oh ! mon Dieu ! non, aucun. Seulement, monseigneur, qui était sorti hier à huit heures du soir, en garde française, pour aller souper chez madame de Sabran, a manqué d'être enlevé en sortant de chez elle.

— Enlevé ! s'écria d'Argenson en pâlisant, tandis que de son côté le régent poussait une exclamation d'étonnement. Enlevé ! et par qui ?

— Ah ! dit Dubois, voilà ce que nous ignorons et ce que vous devriez savoir, vous, monsieur le lieutenant général, si, au lieu de faire la police cette nuit, vous n'aviez pas été passer votre temps au couvent de la Madeleine de Trainsel.

— Comment, d'Argenson ! dit le régent en éclatant de rire, vous, un grave magistrat, vous donnez de pareils exemples ! Ah ! soyez tranquille, je vous recevrai bien maintenant si vous venez, comme vous l'avez déjà fait du temps du feu roi, m'apporter au bout de l'année le journal de mes faits et gestes.

— Monseigneur, reprit en balbutiant le lieutenant général, j'espère que Votre Altesse ne croit pas un mot de ce que lui dit monsieur l'abbé Dubois.

— Hé quoi ! malheureux, au lieu de vous humilier de votre ignorance, vous me donnez un démenti ! Monseigneur, je veux vous conduire au sérail de d'Argenson : une abbesse de vingt-six ans et des novices de quinze ; un boudoir en étoffe des Indes ravissant et des cellules tendues en toile peinte ! Oh ! monsieur le lieutenant de police fait bien les choses, et un quinze pour cent de la loterie y a passé.

Le régent se tenait les côtes en voyant la figure bouleversée de d'Argenson.

— Mais, reprit le lieutenant de police, en essayant de ramener la conversation sur celui des deux sujets qui, tout en étant le plus humiliant pour lui, était cependant le moins désagréable, il n'y a pas grand mérite à vous, monsieur l'abbé, à connaître les détails d'un événement que monseigneur vous a sans doute raconté.

— Sur mon honneur ! d'Argenson, s'écria le régent, je ne m'en ai pas dit une parole.

— Laissez donc, monsieur le lieutenant ! Est-ce que c'est monseigneur aussi qui m'a raconté l'histoire de cette novice des hospitalières du faubourg Saint-Marceau que vous avez failli enlever par-dessus les murailles de son couvent ? Est-ce que c'est monseigneur qui m'a parlé de cette maison que vous avez fait bâtir, sous un faux nom, moyennement avec les murs du couvent de la Madeleine, ce qui fait que vous y pouvez entrer à toute heure, par une porte cachée dans une armoire, et qui donne dans la sacristie de la chapelle du bienheureux saint Marc, votre patron ? Enfin, est-ce encore monseigneur qui m'a dit qu'hier Votre Grandeur avait passé la soirée à se faire gratter la plante des pieds, et à se faire lire, par les épouses du Seigneur, les placets qu'elle avait reçus dans la journée ? Mais non, tout cela, mon cher lieutenant, c'est l'enfance de l'art, et celui qui ne saurait que cela ne serait pas digne, je l'espère bien, de dénouer les cordons de vos souliers.

— Ecoutez, monsieur l'abbé, répondit le lieutenant de police en reprenant son ton sérieux ; si tout ce que vous m'avez dit sur monseigneur est vrai, la chose est grave, et je suis dans mon tort de ne pas la savoir, quand un autre la sait ; mais il n'y a pas de temps perdu : nous connaissons les coupables, et nous les punirons comme ils le méritent.

— Mais, dit le régent, il ne faut pas non plus attacher trop d'importance à cela : ce sont sans doute quelques officiers ivres qui croyaient faire une plaisanterie à un de leurs camarades.

— C'est une belle et bonne conspiration, monseigneur, reprit Dubois, et qui part de l'ambassade d'Espagne, en passant par l'Arsenal, pour arriver au Palais-Royal.

— Encore, Dubois !

— Toujours, monseigneur.

— Et vous, d'Argenson, quelle est votre opinion là-dessus ?

— Que vos ennemis sont capables de tout, monseigneur ; mais nous déjouerons leurs complots quels qu'ils soient, je vous en donne ma parole !

En ce moment, la porte s'ouvrit, et l'huissier de service annonça Son Altesse monseigneur le duc du Maine, qui venait pour le conseil, et qui, en sa qualité de prince du sang, avait le privilège de ne point attendre. Il s'avança de cet air timide et inquiet qui lui était naturel, jetant un regard oblique sur les trois personnes en face desquelles il se trouvait, comme pour pénétrer de quelle chose on s'occupait au moment de son arrivée. Le régent comprit sa pensée.

— Soyez le bienvenu, mon cousin, lui dit-il. — Tenez, voici deux méchants sujets que vous connaissez, et qui m'assuraient à l'instant même que vous conspiriez contre moi.

Le duc du Maine devint pâle comme la mort, et sentant les jambes lui manquer, s'appuya sur la canne en forme de béquille qu'il portait habituellement.

— Et j'espère, monseigneur, répondit-il d'une voix à laquelle il essayait vainement de rendre sa fermeté, que vous n'avez pas ajouté foi à une pareille calomnie ?

— Oh ! mon Dieu, non, répondit négligemment le régent. Mais, que voulez-vous ? j'ai affaire à deux entêtés qui prétendent qu'ils vous prendront un jour sur le fait. Je n'en crois rien ; mais comme je suis beau joueur, à tout hasard je vous en prévient. Mettez-vous donc en garde contre eux, car ce sont de fins compères, je vous en réponds !

Le duc du Maine desserrait les dents pour répondre quelque excuse banale, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau et que l'huissier annonça successivement monsieur le duc de Bourbon, monsieur le prince de Conti, monsieur le duc de Saint-Simon, monsieur le duc de Guiche, capitaine des gardes, monsieur le duc de Noailles, président du conseil des finances, monsieur le duc d'Antin, surintendant des bâtiments, le maréchal d'Uxelles, président des affaires étrangères, l'évêque de Troyes, le marquis de Lavrillière, le marquis d'Effiat, le duc de Laforce, le marquis de Torcy, et les maréchaux de Villeroy, d'Estrées, de Villars et de Bezons.

Comme ces graves personnages étaient convoqués pour examiner le traité de la quadruple alliance, rapporté de Londres par Dubois, et que le traité de la quadruple alliance ne figure que très secondairement dans l'histoire que nous nous sommes engagé à raconter, nos lecteurs trouveront bon que nous quitions le somptueux cabinet du Palais-Royal pour les ramener dans la pauvre mansarde de la rue du Temps-Perdu.

XXIV

LA CONJURATION SI RENOUÉE

D'Armental, après avoir posé son feutre et son manteau sur une chaise, après avoir posé ses pistolets sur sa table de nuit et glissé son épée sous son chevet, s'était jeté tout habillé sur son lit, et, telle est la puissance d'une

vigoureuse organisation, que, plus heureux que Damoclès, il s'était endormi, quoique, comme Damoclès, une épée fût suspendue sur sa tête par un fil.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait grand jour, et comme la veille il avait oublié, dans sa préoccupation, de fermer ses volets, la première chose qu'il vit fut un rayon de soleil qui se jouait joyeusement à travers sa chambre, traçant de la fenêtre à la porte une brillante ligne de lumière dans laquelle voltigeaient mille atomes. D'Armental crut avoir fait un rêve en se retrouvant calme et tranquille dans sa petite chambre si blanche et si propre, tandis que, selon toute probabilité, il aurait dû être, à la même heure, dans quelque sombre et triste prison. Un instant il douta de la réalité, ramenant toutes ses pensées sur ce qui s'était passé la veille au soir ; mais tout était encore là, le ruban ponceau sur la commode, le feutre et le manteau sur la chaise, les pistolets sur la table de nuit, et l'épée sous le chevet ; et lui-même, d'Armental, comme une dernière preuve, dans le cas où toutes les autres se seraient trouvées insuffisantes, se revoyait avec son costume de la veille qu'il n'avait point quitté de peur d'être reveillé en sursaut, au milieu de la nuit, par quelque mauvaise visite.

D'Armental sauta en bas de son lit ; son premier regard fut pour la fenêtre de sa voisine ; elle était déjà ouverte, et l'on voyait Bathilde aller et venir dans sa chambre. Le second fut pour sa glace, et sa glace lui dit que la conspiration lui allait à merveille. En effet, son visage était plus pâle que d'habitude, et, par conséquent, plus intéressant ; ses yeux un peu fiévreux, et, par conséquent, plus expressifs ; de sorte qu'il était évident que lorsqu'il aurait donné un coup à ses cheveux et remplacé sa cravate froissée par une autre cravate, il deviendrait incontestablement pour Bathilde, vu l'avis qu'elle avait reçu la veille, un personnage des plus intéressants. D'Armental ne se dit pas cela tout haut, il ne se le dit même pas tout bas, mais le mauvais instinct qui pousse nos pauvres âmes à leur perte lui souffla ces pensées à l'esprit, indistinctes, vagues, inachevées, il est vrai, mais assez précises cependant pour qu'il se mit à sa toilette avec l'intention d'assortir sa mise à l'air de son visage, c'est-à-dire qu'un costume entièrement noir succéda à son costume sombre, que ses cheveux froissés furent renoués avec une négligence charmante, et que son gilet s'entr'ouvrit de deux boutons de plus que d'habitude pour faire place à son jabot, qui retomba sur sa poitrine avec un laisser aller plein de coquetterie.

Tout cela s'était fait sans intention et de l'air le plus insouciant et le plus préoccupé du monde, car d'Armental, tout brave qu'il était, n'oubliait point que d'un moment à l'autre on pouvait venir l'arrêter ; mais tout cela s'était fait d'instinct, de sorte que lorsque le chevalier sortit de la petite chambre qui lui servait de cabinet de toilette et jeta un coup d'œil sur sa glace, il se sourit à lui-même avec une mélancolie qui doublait le charme déjà si réel de sa physionomie. Il n'y avait point à se tromper à ce sourire, car il alla aussitôt à sa fenêtre et l'ouvrit.

Peut-être Bathilde avait-elle fait aussi bien des projets pour le moment où elle reverrait son voisin ; peut-être avait-elle arrangé une belle défense qui consistait à ne point regarder de son côté ou à ternir sa fenêtre après une simple révérence ; mais au bruit de la fenêtre de son voisin qui s'ouvrait, tout fut oublié, elle s'élança à la sienne en s'écriant :

— Ah ! vous voilà ! Mon Dieu, monsieur, que vous m'avez fait de mal !

Cette exclamation était dix fois plus que n'avait espéré d'Armental. Aussi, s'il avait de son côté préparé quelques phrases bien posées et bien éloquentes, ce qui était probable, ces phrases s'échappèrent-elles à l'instant de son esprit, et joignant les mains à son tour :

— Bathilde ! Bathilde ! s'écria-t-il, vous êtes donc aussi bonne que vous êtes belle ?

— Pourquoi bonne ? demanda Bathilde. Ne m'avez-vous pas dit que si j'étais orpheline, vous étiez sans parens ? Ne m'avez-vous pas dit que j'étais votre sœur, et que vous étiez mon frère ?

— Et alors, Bathilde, vous avez prié pour moi ?

— Toute la nuit, dit en rougissant la jeune fille.
 — Et moi qui remerciais le hasard de m'avoir sauvé, tandis que je devais tout aux prières d'un ange !
 — Le danger est donc passé ? s'écria vivement Bathilde.
 — Cette nuit a été sombre et triste, répondit d'Harmental. Ce matin, cependant, j'ai été réveillé par un rayon de soleil ; mais il ne faut qu'un nuage pour qu'il disparaisse. Il en est ainsi du danger que j'ai couru : il est passé pour faire place à un plaisir bien grand,

Puis il alla ouvrir à l'abbé Brigaud, qui commençant à s'impatenter, venait de frapper une seconde fois.
 — Eh bien ! dit l'abbé, sur la figure duquel il était impossible de lire la moindre alteration, que nous arrive-t-il donc, mon cher pupille, que nous sommes en proie ainsi à serrure et à verrous ? Est-ce pour prendre un avant-goût de la Bastille ?
 — Holà ! l'abbé ! répliqua d'Harmental d'un visage si joyeux et d'une voix si enjouée qu'on eût dit qu'il voulait lutter d'impassibilité avec Brigaud, point de pareilles



Ah ! vous voilà !

Bathilde, celui d'être certain que vous avez pensé à moi ; mais il peut revenir. Et tenez, reprit-il en entendant les pas d'une personne qui montait dans son escalier, le voilà peut-être qui va frapper à ma porte !

En ce moment, en effet, on frappa trois coups à la porte du chevalier.

— Qui va là ? demanda d'Harmental de la fenêtre, et avec une voix dans laquelle toute sa fermeté ne pouvait pas faire qu'il ne perçât un peu d'émotion.

— Ami ! répondit-on.

— Eh bien ? demanda Bathilde avec anxiété.

— Eh bien ! toujours, grâce à vous, Dieu continue de me protéger. Celui qui frappe est un ami. Encore une fois merci, Bathilde !

Et le chevalier referma sa fenêtre, en envoyant à la jeune fille un dernier salut qui ressemblait fort à un baiser.

plaisanteries, je vous prie, cela pourrait bien porter malheur !

— Mais regardez donc, regardez donc ! dit Brigaud en jetant les yeux autour de lui ; ne dirait-on pas qu'on entre chez un conspirateur ? Des pistolets sur la table de nuit, une épée sous le chevet, et sur cette chaise un feutre et un manteau ! Ah ! mon cher pupille, mon cher pupille, vous vous dérangez, ce me semble. Allons, remettez-moi tout cela à sa place, et que non-mê me ne puisse pas m'apercevoir, quand je viens vous faire ma visite paternelle, de ce qui se passe ici quand je n'y suis pas !

D'Harmental obéit, tout en admirant le flegme de cet homme d'église, que son sang-froid à lui, homme d'épée, avait grand-peine à atteindre.

— Bien-bien dit Brigaud en le suivant des yeux. Ah et ce nœud d'épaule que vous oubliez, et qui n'a jamais

été fait pour vous, car, le diable m'emporte! il date de l'époque où vous étiez en jaquette! Allons, allons, rangez-le aussi; qui sait, vous pourriez en avoir besoin.

— Eh! pourquoi faire, l'abbé? demanda en riant d'Harmental, pour aller au lever du régent?

— Eh! mon Dieu, non, mais pour faire un signal à quelque brave homme qui passe. Allons, rangez-moi cela!

— Mon cher abbé, dit d'Harmental, si vous n'êtes pas le diable en personne, vous êtes au moins une de ses plus intimes connaissances.

— Eh non! pour Dieu, non! je suis un pauvre bonhomme qui va son petit chemin, et qui, tout allant, regarde à droite et à gauche, en haut et en bas, voilà tout. C'est comme cette fenêtre... que diable! voilà un rayon de printemps, le premier qui vient frapper humblement à cette fenêtre, et vous ne lui ouvrez pas! On dirait que vous avez peur d'être vu, ma parole d'honneur! Ah! pardon, je ne savais pas que quand votre fenêtre s'ouvrait, elle en faisait fermer une autre.

— Mon cher tuteur, vous êtes plein d'esprit, répondit d'Harmental, mais d'une indiscretion terrible! C'est au point que si vous étiez mousquetaire au lieu d'être abbé, je vous chercherais une querelle.

— Une querelle! et pourquoi diable, mon cher? parce que je veux vous aplanir le chemin de la fortune, de la gloire et de l'amour peut-être! Ah! ce serait une monstrueuse ingratitude!

— Eh bien, non! soyons amis, l'abbé, reprit d'Harmental en lui tendant la main. Aussi bien ne serais-je pas fâché d'avoir quelques nouvelles.

— De quoi?

— Mais que sais-je! de la rue des Bons-Enfants, où il y a eu grand train, à ce qu'on m'a dit; de l'Arsenal, où je pense que madame du Maine donnait une soirée; et même du régent, qui, si j'en crois un rêve que j'ai fait, est rentré au Palais-Royal fort tard et un peu agité.

— Eh bien! tout a été à merveille; le bruit de la rue des Bons-Enfants, si toutefois il y en a eu, est tout à fait calmé ce matin. Madame du Maine a une aussi grande reconnaissance pour ceux que des affaires importantes ont retenus loin de l'Arsenal, qu'elle a eu au fond du cœur, j'en suis sûr, du mépris pour ceux qui y sont venus. Enfin, le régent a déjà, comme d'habitude, en rêvant cette nuit qu'il était roi de France, oublié qu'il a failli hier au soir être prisonnier du roi d'Espagne. Maintenant c'est à recommencer.

— Ah! pardon, l'abbé, dit d'Harmental; mais avec votre permission, c'est le tour des autres. Je ne serais pas fâché de me reposer un peu, moi.

— Diable! voilà qui s'accorde mal avec la nouvelle que je vous apporte.

— Et quelle nouvelle m'apportez-vous?

— Qu'il a été décidé cette nuit que vous partiriez en poste ce matin pour la Bretagne.

— Pour la Bretagne, moi? Et que voulez-vous que j'aie faire en Bretagne?

— Vous le saurez quand vous y serez.

— Et s'il ne me plaît pas de partir?

— Vous réfléchirez, et vous partirez tout de même.

— Et à quoi réfléchirai-je?

— Vous réfléchirez que ce serait d'un fou d'interrompre une entreprise qui touche à sa fin, pour un amour qui n'en est encore qu'à son commencement, et d'abandonner les intérêts d'une princesse du sang pour gagner les bonnes grâces d'une grisette.

— L'abbé! dit d'Harmental.

— Oh! ne nous fâchons pas, mon cher chevalier, reprit Brigaud, mais raisonnons. Vous vous êtes engagé volontairement dans l'affaire que nous poursuivons, et vous avez promis de nous aider à la mener à bien. Serait-il loyal de nous abandonner maintenant pour un échec? Que diable! mon cher pupille, il faut avoir un peu plus de suite dans ses idées, ou ne pas se mêler de conspirer.

— Et c'est justement, reprit d'Harmental, parce que j'ai de la suite dans mes idées, que, cette fois comme l'autre, avant de rien entreprendre de nouveau, je veux savoir ce que j'entreprends. Je me suis offert pour être

le bras, il est vrai; mais, avant de frapper, le bras veut savoir ce qu'a décidé la tête. Je risque ma liberté, je risque ma vie, je risque quelque chose qui peut-être m'est plus précieux encore. Je veux risquer tout cela à ma façon, les yeux ouverts et non fermés. Dites-moi d'abord ce que je vais faire en Bretagne, et ensuite, eh bien! peut-être irai-je.

— Vos ordres portent que vous vous rendrez à Rennes. Là, vous décachetterez cette lettre, et vous y trouverez vos instructions.

— Mes ordres! mes instructions!

— Mais n'est-ce point les termes dont le général se sert à l'endroit de ses officiers, et les gens de guerre ont-ils l'habitude de discuter les commandemens qu'on leur donne?

— Non pas, quand ils sont au service; mais moi, je n'y suis plus.

— C'est vrai! j'avais oublié de vous dire que vous y étiez rentré.

— Moi?

— Oui, vous. J'ai même votre brevet dans ma poche. Tenez.

Et Brigaud tira de sa poche un parchemin qu'il présenta tout plié à d'Harmental, et que celui-ci déploya lentement et tout en interrogeant Brigaud du regard.

— Un brevet! s'écria le chevalier; un brevet de colonel d'un des quatre régimens de carabiniers! Et d'où me vient ce brevet?

— Regardez la signature, pardieu!

— Louis-Auguste! monsieur le duc du Maine!

— Eh bien! qu'y a-t-il là d'étonnant? En sa qualité de grand-maître de l'artillerie n'a-t-il pas la nomination à douze régimens? Il vous en donne un, voilà tout, pour remplacer celui qu'on vous a ôté; et, comme votre général, il vous envoie en mission. Est-ce l'habitude des gens de guerre de refuser en pareil cas l'honneur que leur a fait leur chef en songeant à eux? Moi, je suis homme d'église, et je ne m'y connais pas.

— Non, mon cher abbé, non! s'écria d'Harmental, et c'est au contraire le devoir de tout officier du roi d'obéir à son chef.

— Sans compter, reprit négligemment Brigaud, que dans le cas où la conspiration échouerait, vous n'avez fait qu'obéir aux ordres qu'on vous a donnés, et que vous pouvez rejeter sur un autre toute la responsabilité de vos actions.

— L'abbé! s'écria une seconde fois d'Harmental.

— Dame! vous n'allez pas... je vous fais sentir l'épé-ron, moi!

— Si, mon cher abbé, si, je vais... Excusez-moi; mais tenez, il y a des momens où je suis à moitié fou. Me voilà aux ordres de monsieur du Maine, ou plutôt de madame. Ne la verrai-je donc point avant mon départ pour tomber à ses genoux, pour baiser le bas de sa robe, pour lui dire que je suis prêt à me faire casser la tête sur un mot d'elle?

— Allons, voilà que nous allons tomber dans l'exagération contraire! Mais non, il ne faut pas vous faire casser la tête, il faut vivre; vivre pour triompher de nos ennemis, et pour porter un bel uniforme avec lequel vous tournerez la tête à toutes les femmes.

— Oh! mon cher Brigaud, il n'y en a qu'une à laquelle je veuille plaire.

— Eh bien! vous plairez à celle-là d'abord et aux autres ensuite.

— Et quand dois-je partir?

— A l'instant même.

— Vous me donnerez bien une demi-heure?

— Pas une seconde!

— Mais je n'ai pas déjeuné.

— Je vous emmène et vous déjeunerez avec moi.

— Je n'ai là que deux ou trois mille francs, et ce n'est point assez.

— Vous trouverez une année de votre solde dans le coffre de votre voiture.

— Des habits?...

— Vos malles en sont pleines. Est-ce que je n'avais pas votre mesure, et seriez-vous mécontent de mon tailleur?

— Mais au moins, l'abbé, quand reviendrai-je ?
 — D'aujourd'hui en six semaines, jour pour jour, madame la duchesse du Maine vous attend à Sceaux.
 — Mais au moins, l'abbé, vous me permettrez bien d'écrire deux lignes ?
 — Deux lignes, soit ! je ne veux pas être trop exigeant.
 Le chevalier se mit à une table et écrivit :

« Chère Bathilde, aujourd'hui c'est plus qu'un danger qui me menace, c'est un malheur qui m'atteint. Je suis « forcé de partir à l'instant même sans vous revoir, sans « vous dire adieu. Je serai six semaines absent. Au nom « du ciel ! Bathilde, n'oubliez pas celui qui ne sera pas « une heure sans penser à vous.

RAOUL. »

Cette lettre terminée, pliée et cachetée, le chevalier se leva et alla à sa fenêtre ; mais, comme nous l'avons dit, celle de sa voisine s'était refermée à l'apparition de l'abbé Brigaud. Il n'y avait donc aucun moyen de faire passer à Bathilde la dépêche qui lui était destinée. D'Harmmental laissa échapper un geste d'impatience. En ce moment on gratta doucement à la porte ; l'abbé ouvrit, et Mirza, qui, guidée par son instinct et sa gourmandise, avait trouvé la chambre du jeteur de bonbons, parut sur le seuil et entra en faisant mille démonstrations de joie.

— Eh bien ! dit Brigaud, dites encore qu'il n'y a pas un bon Dieu pour les amans ! Vous cherchiez un messager, en voilà justement un qui vous arrive.

— L'abbé ! l'abbé ! dit d'Harmmental en secouant la tête, prenez garde d'entrer dans mes secrets plus avant que la chose ne me conviendra !

— Allons donc ! répondit Brigaud, un confesseur, mon cher, c'est un abîme !

— Ainsi, pas un mot ne sortira de votre bouche ?

— Sur l'honneur ! chevalier.

Et d'Harmmental attacha la lettre au cou de Mirza, lui donna un morceau de sucre en récompense de la mission qu'elle allait accomplir, et moitié triste d'avoir perdu pour six semaines sa belle voisine, moitié gai d'avoir retrouvé pour toujours son bel uniforme, il prit tout l'argent qui lui restait, fourra ses pistolets dans ses poches, agrafa son épée à sa ceinture, mit son feutre sur sa tête, jeta son manteau sur ses épaules, et suivit l'abbé Brigaud.

XXV

L'ORDRE DE LA MOUCHE-A-MIEL

Au jour et à l'heure dits, c'est-à-dire six semaines après son départ de la capitale, et à quatre heures de l'après-midi, d'Harmmental, revenant de Bretagne, entra au grand galop de ses deux chevaux de poste dans la cour du palais de Sceaux.

Des valets en grande livrée attendaient sur le perron, et tout annonçait les préparatifs d'une fête. D'Harmmental passa à travers leur double haie, franchit le vestibule, et se trouva dans un grand salon au milieu duquel causaient par groupes, en attendant la maîtresse de la maison, une vingtaine de personnes dont la plupart étaient de sa connaissance, c'étaient, entre autres, le comte de Laval, le marquis de Pompadour, le poète Saint-Genest, le vieil abbé de Chauvieu, Saint-Aulaire, mesdames de Rohan, de Croissy, de Charost et de Brissac.

D'Harmmental alla droit au marquis de Pompadour, celui de toute cette noble et intelligente société qu'il connaissait le plus. Tous deux échangèrent une poignée de main ; puis d'Harmmental, tirant Pompadour à l'écart :

— Mon cher marquis, dit le chevalier, pourriez-vous m'apprendre comment il se fait que, lorsque je croyais arriver tout juste pour un triste et ennuyeux concilia-

bule politique, je me trouve jeté au milieu des préparatifs d'une fête ?

— Ma foi ! je n'en sais rien, mon cher chevalier, répondit Pompadour ; et vous me voyez aussi étonné que vous, j'arrive moi-même de Normandie.

— Ah ! vous arrivez aussi, vous ?

— A l'instant même. Aussi faisais-je la même question que vous venez de me faire à Laval. Mais il arrive de Suisse, et il n'en sait pas plus que nous.

En ce moment, on annonça le baron de Valef.

— Ah ! pardieu ! voilà notre affaire, continua Pompadour ; Valef est des plus intimes de la duchesse, et il nous dira cela, lui.

D'Harmmental et Pompadour allèrent à Valef, qui, de son côté, les reconnaissant, vint droit à eux ; d'Harmmental et Valef ne s'étaient pas revus depuis le jour du duel par lequel nous avons ouvert cette histoire, de sorte qu'ils se serrèrent la main avec un grand plaisir. Puis, après les premiers compliments échangés :

— Mon cher Valef, demanda d'Harmmental, pourriez-vous me dire quel est le but de cette grande réunion, quand je croyais être convoqué en très petit comité ?

— Ma foi ! mon très cher, je n'en sais rien, dit Valef ; j'arrive de Madrid.

— Ah ça ! mais tout le monde arrive donc ici ? dit en riant Pompadour ; ah ! voilà Malezieux. J'espère que celui-là n'arrive que de Dombes ou de Chatenay, et comme en tout cas il a certainement passé par la chambre de madame du Maine, nous allons enfin savoir de ses nouvelles.

A ces mots, Pompadour fit un signe à Malezieux, mais le digne chancelier était trop galant pour ne pas s'acquiescer d'abord de son devoir de chevalier auprès des femmes ; il alla donc saluer mesdames de Rohan, de Charost, de Croissy et de Brissac ; puis il s'achemina vers le groupe que formaient Pompadour, d'Harmmental et de Valef.

— Ma foi ! mon cher Malezieux, dit Pompadour, nous vous attendions avec une grande impatience ; nous arrivons des quatre coins du monde, à ce qu'il paraît : Valef du midi, d'Harmmental de l'occident, Laval de l'orient, moi du nord, vous, je ne sais où ; de sorte que, nous l'avouons, nous serions curieux de savoir ce que nous venons faire à Sceaux.

— Vous êtes venus assister à une grande solennité, messieurs, répondit Malezieux ; vous venez assister à la réception d'un nouveau chevalier de la Mouche-à-Miel.

— Peste ! dit d'Harmmental, un peu piqué qu'on ne lui eût pas même laissé la faculté de passer par la rue du Temps-Perdu avant de venir à Sceaux ; je comprends alors pourquoi madame du Maine nous avait fait recommander à tous d'être si exacts au rendez-vous ; et quant à moi, je suis fort reconnaissant à Son Altesse.

— D'abord, jeune homme, interrompit Malezieux, il n'y a ici ni madame du Maine ni Altesse, il y a la belle fee Ludovise, la reine des Abeilles, à laquelle chacun doit obéir aveuglément. Or, notre reine est la toute-sagesse comme elle est la toute-puissance. Et quand vous saurez quel est le chevalier de la Mouche que nous recevons en ce moment, peut-être ne regretterez-vous plus si fort la diligence que vous avez faite.

— Et qui recevons-nous ? demanda Valef, qui arrivant de plus loin était naturellement le plus pressé de savoir pourquoi on l'avait fait venir.

— Nous recevons Son Excellence le prince de Cellamare.

— Ah ! ah ! c'est autre chose, fit Pompadour, et je commence à comprendre.

— Et moi aussi, dit Valef.

— Et moi aussi, dit d'Harmmental.

— Très bien ! très bien ! répondit en souriant Malezieux, et avant la fin de la nuit vous comprendrez mieux encore. En attendant, laissez-vous cordurer. Ce n'est point la première fois que vous entrez quelque part les yeux bandés, n'est-ce pas, mon cher d'Harmmental ?

Et à ces mots, Malezieux s'avança vers un petit homme à la figure plate, aux longs cheveux collans, aux regards envieux, qui paraissait tout embarrassé de se trouver en si noble compagnie, et que d'Harmmental voyait pour la première fois. Aussi demanda-t-il aussitôt à Pompadour

quel était ce petit homme. Pompadour lui répondit que c'était le poète Lagrange-Chancel.

Les deux jeunes gens regardèrent un instant le nouveau venu avec une curiosité mêlée de dégoût, puis se retournant d'un autre côté et laissant Pompadour s'avancer vers le cardinal de Polignac, qui entra en ce moment, ils allèrent causer dans l'embrasure d'une fenêtre de la réception du nouveau chevalier de la Mouche-à-Miel.

L'ordre de la Mouche-à-Miel avait été fondé par madame la duchesse du Maine à propos de cette devise empruntée à l'*Aminte* du Tasse, et qu'elle avait prise à l'occasion de son mariage: *Piccola si, ma fa pur gravi le ferite*. Devise que Malezieux, dans son éternel dévouement poétique pour la petite-fille du grand Condé, avait traduite ainsi :

L'abeille, petit animal,
Fait de grandes blessures.
Craignez son aiguillon fatal,
Évitez ses piqures.
Fuyez si vous pouvez les traits
Qui partent de sa bouche ;
Elle pique et s'envole après,
C'est une fine mouche.

Cet ordre, comme tous les autres, avait sa décoration, ses officiers son grand-maitre : sa décoration était une médaille représentant d'un côté une ruche et de l'autre la reine des Abeilles ; cette médaille était suspendue à la boutonnière par un ruban écarlate, et tout chevalier devait en être décoré chaque fois qu'il venait à Sceaux. Ses officiers étaient Malezieux, Saint-Aulaire, l'abbé de Chauvieu et Saint Genest ; son grand-maitre était madame du Maine. Il se composait de trente-neuf membres, et ne pouvait dépasser ce nombre : la mort de monsieur de Nevers avait réduit ce nombre, et, comme Malezieux venait de l'annoncer à d'Armental, cette lacune allait être comblée par la nomination du prince de Cellamare.

Le fait est que madame du Maine avait trouvé plus sûr de couvrir cette réunion toute politique d'un prétexte tout frivole, certaine qu'elle était qu'une fête dans les jardins de Sceaux paraîtrait moins suspecte à Dubois et à Voyer d'Argenson qu'un conciliabule à l'Arsenal.

Aussi, comme on va le voir, rien n'avait-il été oublié pour rendre à l'ordre de la Mouche-à-Miel son ancienne splendeur, et pour ressusciter dans leur magnificence première ces fameuses nuits blanches qu'avait tant raillées Louis XIV.

En effet, à quatre heures précises, moment fixé pour la cérémonie, la porte du salon s'ouvrit, et l'on aperçut, dans une galerie tendue de satin incarnat semé d'abeilles d'argent, sur un trône élevé de trois marches, la belle fée Ludovise, à qui la petitesse de sa taille et la délicatesse de ses traits, bien plus encore que la baguette d'or qu'elle tenait à la main, donnaient l'apparence de l'être aérien dont elle avait pris le nom. Elle fit un geste de la main, et toute sa cour, passant du salon dans la galerie, se rangea en demi-cercle autour de son trône, sur les marches duquel allèrent se placer les grands dignitaires de l'ordre. Lorsque chacun fut à son poste, une porte latérale s'ouvrit, et Bessac, enseigne des gardes de monseigneur le duc du Maine, portant le costume de héraut, c'est-à-dire une robe cerise toute brodée d'abeilles d'argent, et coiffé d'un bonnet en forme de ruche, entra et annonça à haute voix :

— Son Excellence le prince de Cellamare.

Le prince entra, s'avança d'un pas grave vers la reine des Abeilles, fléchit le genou sur la première marche de son trône, et attendit (1).

— Prince de Samarcand, dit alors le héraut, prêtez une oreille attentive à la lecture des statuts de l'ordre que la grande fée Ludovise veut bien vous conférer, et songez sérieusement à ce que vous allez faire.

Le prince s'inclina en signe qu'il comprenait toute l'importance de l'engagement qu'il allait prendre.

Le héraut continua :

Article premier. — Vous jurez et promettez une fidélité inviolable, une aveugle obéissance à la grande fée Ludovise, dictatrice perpétuelle de l'ordre incomparable de la Mouche-à-Miel. Jurez par le sacré mont Hymette.

En ce moment, une musique cachée se fit entendre, et un chœur de musiciens invisibles chanta :

Jurez, seigneur de Samarcand ;
Jurez, digne fils du grand khan.

— Par le sacré mont Hymette ! je le jure, dit le prince.

Alors le chœur reprit, mais renforcé cette fois de la voix de tous les assistans :

Il principe di Samarcand,
Il digno figlio del gran'khan,
Il a guirato :
Sia ricevuto.

Après ce refrain répété trois fois, le héraut reprit la lecture de son règlement :

Article deuxième. — Vous jurez et promettez de vous trouver dans le palais enchanté de Sceaux, chef-lieu de l'ordre de la Mouche-à-Miel, toutes les fois qu'il sera question de tenir chapitre, et cela, toutes affaires cessantes, sans même que vous puissiez vous excuser sous prétexte de quelque incommodité légère, comme goutte, excès de pituite ou gale de Bourgogne (1).

Le chœur reprit :

Jurez, seigneur de Samarcand ;
Jurez, digne fils du grand khan.

— Par le sacré mont Hymette ! je le jure, dit le prince.

Article troisième, continua le héraut :

Vous jurez et promettez d'apprendre incessamment à danser toute contredanse comme furstemberg, derviches, pistolets, courantes, sarabandes, gigue et autres, et de les danser en tout temps ; mais encore plus volontiers, si faire se peut, pendant la canicule, et de ne point quitter la danse, si cela ne vous est ordonné, que vos habits ne soient percés de sueur, et que l'ecume ne vous en vienne à la bouche.

LE CHOEUR.

Jurez, seigneur de Samarcand ;
Jurez, digne fils du grand khan.

LE PRINCE.

Par le sacré mont Hymette ! je le jure.

LE HÉRAUT

Article quatrième. — Vous jurez et promettez d'escalader généreusement toutes les meules de foin, de quelque hauteur qu'elles puissent être, sans que la crainte des culbutes les plus affreuses puisse jamais vous arrêter.

LE CHOEUR.

Jurez, prince de Samarcand ;
Jurez, digne fils du grand khan.

LE PRINCE.

Par le sacré mont Hymette ! je le jure.

(1) Nous n'avons pas besoin de prévenir nos lecteurs que ces détails sont parfaitement historiques, et que nous n'inventons ni n'imaginons, mais que nous copions purement et simplement, non pas dans le *Malade imaginaire* ou dans le *Bourgeois gentilhomme*, mais dans les *Divertissements de Sceaux*.

(1) Quelques recherches que nous ayons faites sur cette maladie, nous n'avons pu retrouver ni sa cause ni ses effets.

LE HÉRAUT

Article cinquième. — Vous jurez et promettez de prendre en votre protection toutes les espèces de mouches à miel, et de ne faire jamais mal à aucune, de vous en laisser piquer courageusement sans les chasser, quelque endroit de votre personne qu'il leur plaise d'attaquer, soit mains, joues, jambes, etc. ; fussent-elles, de ces piquères, devenir plus grosses et plus enflées que celles de votre majordome.

LE CHOEUR.

Jurez, prince de Samarcand ;
Jurez, digne fils du grand khan.

LE PRINCE.

Par le sacré mont Hymette ! je le jure.

LE HÉRAUT

Article sixième. — Vous jurez et promettez de respecter le premier ouvrage des mouches à miel, et à l'exemple de votre grande dictatrice, d'avoir en horreur l'usage profane qu'en font les apothicaires, fussiez-vous crever de réplétion.

LE CHOEUR.

Jurez, prince de Samarcand ;
Jurez, digne fils du grand khan.

LE PRINCE.

Par le sacré mont Hymette ! je le jure.

LE HÉRAUT

Article septième et dernier. — Vous jurez et promettez enfin de conserver soigneusement la glorieuse marque de votre dignité, et de ne jamais paraître devant votre dictatrice sans avoir à votre côté la médaille dont elle va vous honorer.

LE CHOEUR.

Jurez, prince de Samarcand ;
Jurez, digne fils du grand khan.

LE PRINCE.

Par le sacré mont Hymette ! je le jure.

A ce dernier serment, le chœur général-reprit :

Il principe di Samarcand,
Il digno figlio del gran' khan,
Ha guirato del
Sia ricevuto.

Alors la fée Ludovise se leva, et prenant des mains de Malezieux la médaille suspendue au ruban orange, et faisant signe au prince d'approcher, elle prononça ces vers, dont le mérite était fort augmenté par l'à-propos de la situation :

Digne envoyé d'un grand monarque,
Recevez de ma main la glorieuse marque
De l'ordre qu'on vous a promis :
Thessandre, apprenez de ma bouche
Que je vous mets au rang de mes amis
En vous faisant chevalier de la Mouche.

Le prince mit un genou en terre, et la fée Ludovise lui passa au cou le ruban orange et la médaille qu'il soutenait.

Au même instant, le chœur général éclata, chantant tout d'une voix :

Viva semprè, viva, et in onore cresca
Il novo cavaliere della Mosca.

A la dernière mesure de ce chœur général, une seconde

porte latérale s'ouvrit à deux battans, et l'on se vit un magnifique souper servi dans une salle splendidement illuminée.

Le nouveau chevalier de la Mouche offrit alors la main à la dictatrice, la fée Ludovise, et tous deux s'acheminèrent vers la salle à manger, suivis du reste des convives.

Mais, à la porte de la salle à manger, ils furent arrêtés par un bel enfant habillé en amour, et qui portait à la main un globe de cristal dans lequel on voyait autant de petits billets roulés qu'il y avait de convives. C'était une loterie d'un nouveau genre, et qui était bien digne de servir de suite à la cérémonie que nous venons de raconter.

Parmi les cinquante billets que renfermait cette loterie, il y en avait dix sur lesquels étaient écrits les mots : chanson, madrigal, épigramme, impromptu, etc., etc. Ceux auxquels tombaient ces billets étaient forcés d'acquiescer leur dette séance tenante et pendant le repas. Les autres n'étaient tenus qu'à applaudir, à boire et à manger.

À la vue de cette loterie poétique, les quatre dames se récrièrent sur la faiblesse de leur esprit, qui devait les exempter d'un pareil concours ; mais madame la duchesse du Maine déclara que personne ne devait être exempt des chances du hasard. Seulement, les dames étaient autorisées à prendre un collaborateur, et le collaborateur, en échange, acquiescail des droits à un baiser. Comme on le voit, c'était de la plus pure bergerie.

Cet amendement fait à la loi, la fée Ludovise introduisit la première sa petite main dans le globe de cristal et en tira un billet qu'elle déroula. Le billet portait le mot *impromptu*.

Chacun puisa après elle ; mais soit hasard, soit disposition adroite des lots, les pièces de vers tombèrent presque toutes à Chaulieu, à Saint-Genest, à Malezieux, à Saint-Aulaire et à Lagrange-Chancel.

Mesdames de Croissy, de Rohan et de Brissac tirèrent les autres lots, et choisirent immédiatement pour collaborateurs Malezieux, Saint-Genest et l'abbé de Chaulieu, qui se trouvèrent ainsi chargés d'une double tâche.

Quant à d'Harmental, il avait à sa grande joie tiré un billet blanc, ce qui, comme nous l'avons déjà dit, bornait sa tâche à applaudir, à boire et à manger.

Cette petite opération terminée, chacun alla prendre à la table la place qui d'avance lui était désignée par une étiquette portant son nom.

XXVI

LES POÈTES DE LA RÉGENCE

Cependant, hâtons-nous de le dire à la louange de madame la duchesse du Maine, cette fameuse loterie, qui rappelait avec avantage les plus beaux jours de l'hôtel Rambouillet, n'était pas si ridicule au fond qu'elle paraissait être à la superficie. D'abord les petits vers, les sonnets et les épigrammes étaient fort à la mode à cette époque, dont ils représentaient à merveille la futilité. Ce vaste foyer de poésie allumé par Corneille et par Racine allait s'éteignant, et sa flamme, qui avait éclairé le monde, ne se trahissait plus que par quelques pauvres pitîes étincelles qui brillaient dans le cercle d'une coterie, se répandaient dans une douzaine de ruelles, et s'éteignaient aussitôt. Puis il y avait encore à cette lutte d'esprit un motif autre que celui de la mode. Cinq à six personnes seulement étaient initiées au véritable but de la fête, et il fallait occuper par d'innombrables inutilités deux heures d'un repas pendant lequel chaque physiologie serait un livre ouvert aux commentaires, et la duchesse du Maine n'avait rien trouvé de mieux pour cela que d'inventer un de ces jeux qui avaient fait appeler Sceaux les galeries du Bel-Esprit.

Le commencement du dîner fut, comme toujours,

froid et silencieux ; il faut s'accommoder avec ses voisins, reconnaître sur la table cette étroite part de propriété qui revient à chaque convive, puis enfin, si poète et si berger que l'on soit, éteindre ce premier cri de la faim. Cependant le premier service disparu, ce léger chuchotement qui prélude à la conversation générale commença de se faire entendre. La belle fée Ludovise, seule préoccupée sans doute de l'impromptu que le sort lui avait fait échoir en partage, et ne voulant pas donner le mauvais exemple en prenant un collaborateur, était silencieuse, ce qui, par une réaction toute naturelle, jetait une ombre de tristesse sur tout le repas. Malezieux vit qu'il était temps de couper le mal dans sa racine, et s'adressant à la duchesse du Maine :

— Belle fée Ludovise, lui dit-il, tes sujets se plaignent amèrement de ton silence, auquel tu ne les as pas habitués, et me chargent de porter leur réclamation au pied de ton trône.

— Hélas ! dit la duchesse, vous le voyez, mon cher chancelier, je suis comme le corbeau de la fable, qui veut imiter l'aigle et enlever un mouton. J'ai les pieds pris dans mon impromptu et je ne peux plus m'en dépe- trer.

— Alors, répondit Malezieux, permetts-nous de maudire pour la première fois les lois que tu nous as imposées. Mais tu nous as habitués au son de ta voix et au charme de ton esprit, belle princesse, si bien que nous ne pouvons plus nous en passer.

Chaque mot qui sort de ta bouche
Nous surprend, nous ravit, nous touche ;
Il a mille agréments divers.
Pardonne, princesse, si j'ose
Faire le procès à ta prose,
Qui nous a privé de tes vers.

— Mon cher Malezieux, s'écria la duchesse, je prends l'impromptu à mon compte. Me voilà quitte envers la société, il n'y a plus que vous à qui je dois un baiser.

— Bravo ! s'écrièrent tous les convives.

— Ainsi, à partir de ce moment, messieurs, plus de conversations particulières, plus de chuchotement individuel, chacun se doit à tous. Allons, mon Apollon, continua la duchesse en se tournant vers Saint-Aulaire, qui parlait bas à madame de Rohan, près de laquelle il était placé, nous commençons notre inquisition par vous ; dites-nous tout haut le secret que vous disiez tout bas à votre belle voisine.

Il paraît que le secret n'était pas de nature à être répété tout haut, car madame de Rohan rougit jusqu'au blanc des yeux, et fit signe à Saint-Aulaire de garder le silence ; celui-ci la rassura d'un geste, puis se tournant vers la duchesse, à laquelle il devait un madrigal :

— Madame, lui dit-il, répondant à son ordre et s'acquittant en même temps de l'obligation imposée par la loterie :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse,
Elle serait Thétis et le jour finirait !

Ce madrigal, qui devait cinq ans plus tard conduire Saint-Aulaire à l'Académie, eut un tel succès que pendant quelques instans personne n'osa se hasarder à venir après lui. Il en résulta après les applaudissemens obligés un silence d'un instant. La duchesse le rompit la première en reprochant à Laval de ne pas manger.

— Vous oubliez ma mâchoire, dit Laval en montrant sa mentonnière.

— Nous, oublier votre blessure ! reprit madame du Maine, une blessure reçue pour la défense du pays et au service de notre illustre père Louis XIV ! Vous vous méprenez, mon cher Laval, c'est le regent qui l'oublie et non pas nous.

— En tout cas, dit Malezieux, il me semble, mon cher comte, qu'une blessure si bien placée est plutôt un motif de fierté que de tristesse.

Mars l'a frappé de son tonnerre
En mille aventures de guerre
Dignes du grand nom de Laval.
Il te reste un gosier pour boire,
Cher ami, c'est le principal,
Console-toi de la mâchoire.

— Oui, dit le cardinal de Poignac, mais si le temps qu'il fait continue, mon cher Malezieux, le gosier de Laval court grand risque de ne pas boire du vin cette année.

— Comment cela ? demanda Chaulieu avec inquiétude.

— Comment cela, mon cher Anacréon ? ignorez-vous donc ce qui arrive au ciel ?

— Hélas ! dit Chaulieu en se tournant vers la duchesse, Votre Eminence sait bien que je n'y vois plus même assez pour y distinguer les étoiles ; mais n'importe, pour ne pas y voir, je n'en suis que plus inquiet de ce qui s'y passe.

— Il s'y passe que mes vigneronns m'écrivent de Bourgogne que tout est brûlé par le soleil, et que la récolte prochaine est perdue si d'ici à quelques jours nous n'avons de la pluie.

— Entendez-vous, Chaulieu, dit en riant madame la duchesse du Maine, de la pluie, vous qui avez si grande horreur de l'eau. Entendez-vous ce que son Eminence demande ?

— Oh ! cela est vrai, dit Chaulieu ; mais il y a moyen de tout concilier :

L'eau me fait horreur, ma commère ;
A son aspect j'entre en colère,
Je frémis comme un enragé.
Cependant malgré ma furie,
Aujourd'hui mon cœur est changé,
Nos vins demandent de la pluie.

Ciel ! fais pleuvoir en diligence
Verse de l'eau sur notre France,
Qui n'a déjà que trop pâti ;
Elle aura beau tomber sur terre,
J'aurai soin de boire à l'abri,
De peur qu'il n'en tombe en mon verre.

— Oh ! vous nous ferez bien grâce pour ce soir, mon cher Chaulieu, s'écria la duchesse, et vous attendrez la pluie jusqu'à demain. La pluie dérangerait le divertissement que notre bonne Delaunay, votre amie, nous prépare en ce moment dans nos jardins.

— Ah ! voilà donc ce qui nous prive du plaisir d'avoir notre aimable savante à notre table, dit Pompadour ; elle se sacrifie pour nous, et nous l'oublions ; nous étions de grands ingrats. A sa santé, Chaulieu !

Et Pompadour leva son verre, geste qui fut immédiatement imité par le sexagénaire amant de la future madame de Staël.

— Un instant, un instant ! s'écria Malezieux en tendant son verre vide à Saint-Genest ; peste ! j'en suis aussi, moi !

Je soutiens qu'un esprit solide
Ne doit point admettre le vide,
Et je prétends le réfuter.
Partout, je lui ferai la guerre,
Et pour qu'on ne puisse en douter,
Saint-Genest, remplis-moi mon verre.

Saint-Genest se hâta d'obéir à la sommation du chancelier de Dombes ; mais en reposant la bouteille, soit hasard, soit exprès, il renversa une lumière, qui s'éteignit. Aussitôt madame la duchesse, qui suivait tout ce qui se passait de son oeil vif et rapide, le railla sur sa maladresse. C'était sans doute ce que demandait le bon abbé, car se tournant aussitôt du côté de madame du Maine :

— Belle fée, dit-il, vous avez tort de me railler sur ma maladresse ; ce que vous prenez pour une gaucherie est un hommage rendu à vos beaux yeux.

— Et comment cela, mon cher abbé ? Un hommage rendu à mes yeux, dites-vous ?

— Oui, grande fée, continua Saint-Genest, je l'ai dit et je le prouve :

Ma muse sévère et grossière
Vous soutient que tant de lumière
Est inutile dans les cieux.
Sitôt que notre auguste Aminte
Fait briller l'éclat de ses yeux,
Toute autre lumière est éteinte.

Ce dernier impronptu était d'un précieux et superlatif que pour un instant il imposa silence à tous les autres, et qu'on redescendit des hauteurs de la poésie aux vulgarités de la simple prose.

Pendant tout le temps qu'avait eu lieu ce feu roulant de bel esprit, d'Harmental, usant de la liberté que lui donnait son billet blanc, avait gardé le silence, ou bien échangé avec Valer, son voisin, quelques paroles à voix basse, ou quelques sourires à demi réprimés. Au reste, comme l'avait pensé madame du Maine, malgré la préoccupation bien naturelle de quelques convives, l'en-



Oui, si j'étais sûr de vous écraser.

Ce madrigal, si élégamment tourné, eût sans doute obtenu tout le succès qu'il méritait d'avoir, si, au moment même où Saint-Genest disait le dernier vers madame du Maine, malgré les efforts qu'elle faisait pour se retenir, n'eût outrageusement éternué et cela avec un tel bruit, qu'au grand désappointement de Saint-Genest, le trait final en fut perdu pour la plupart des auditeurs; mais dans cette société de chasseurs à l'esprit, rien ne pouvait se perdre : ce qui nuisait à l'un servait à l'autre; et à peine la duchesse eut-elle laissé échapper cet intempestif éternuement, que Malezieux, le saisissant au vol, s'écria :

Que je suis étonné
Du bruit que fait le né
De la belle déesse !
Car grande est la princesse,
Mais petit est le né
Qui m'a tant étonné.

semble du repas avait conservé une telle apparence de frivolité, qu'il était impossible à des yeux étrangers de voir, sous cette frivolité apparente, serpenter la conspiration qui se tramait. Aussi, soit force sur elle-même, soit satisfaction de voir ses projets ambitieux tourner à si bonne fin, la belle fée Ludovise avait-elle fait les honneurs du repas avec une présence d'esprit, une grâce et une gaieté merveilleuses. De leur côté, comme on l'a vu aussi, Malezieux, Saint-Aulaire, Chauvieu et Saint-Genest l'avaient secondée de leur mieux.

Cependant le moment de quitter la table approchait : on entendait, à travers les fenêtres fermées et les portes entr'ouvertes, de vagues bouffées d'harmonie qui, du jardin, pénétraient jusque dans la salle à manger, et annonçaient que de nouveaux divertissemens attendaient les convives. De sorte que madame du Maine, voyant que l'heure approchait, annonça qu'ayant promis la veille à Fontenelle d'étudier le lever de l'étoile de Vénus, elle

avait dans la journée reçu de l'auteur des *Mondes* un excellent télescope, avec lequel elle invitait la société à faire sur ce bel astre ses études astronomiques. Cette annonce était une trop belle occasion offerte à Malezieux de lancer quelque madrigal pour qu'il n'en profitât point. Aussi, comme madame du Maine paraissait craindre que Vénus ne fût déjà levée ;

— Oh ! belle lee : dit-il, vous savez mieux que personne que nous n'avons rien à craindre.

Pour observer dans vos jardins,
La lunette est tirée ;
Sortez du salon des festins,
On verra Cythérée.
Oui, finissez ce long repas,
Princesse incomparable ;
Vénus ne se lèvera pas
Tant que vous tiendrez table.

Malezieux terminait la séance comme il l'avait commencée ; on se levait donc au milieu des applaudissements, lorsque Lagrange-Chancel, qui n'avait point prononcé une parole pendant tout le repas, se tournant vers la duchesse :

— Pardon, madame, dit-il, mais, moi aussi, j'ai une dette à payer, et quoique personne ne la réclame, à ce qu'il paraît, je suis débiteur trop consciencieux pour ne pas m'acquitter.

— Oh ! c'est vrai, mon Archiloque, répondit la duchesse, n'avez-vous point un sonnet à nous dire ?

— Non point, madame, reprit Lagrange-Chancel : le sort m'a réservé une ode, et le sort a très bien fait, car je me connais et suis peu propre à toutes ces poésies de ruelles qui ont cours aujourd'hui. Ma muse à moi, madame, vous le savez, c'est Nemésis, et mon inspiration, au lieu de descendre du ciel, monte des enfers. Ayez donc la bonté, madame la duchesse, de prier ces dames et ces messieurs de me prêter un instant l'attention que depuis le commencement du repas ils ont eue pour d'autres.

Madame du Maine ne répondit qu'en se rasseyant, et chacun aussitôt imita son exemple ; puis il se fit un moment de silence, pendant lequel les yeux de tous les convives se portèrent avec une certaine inquiétude sur cet homme qui avouait lui-même que sa Muse était une Furie et son Hippocrène l'Achéron.

Alors Lagrange-Chancel se leva ; un feu sombre passa dans son regard, un sourire amer crispa sa lèvre, puis d'une voix sourde et qui s'harmoniait parfaitement avec les paroles qui sortaient de sa bouche, il dit les vers suivants qui devaient retentir jusqu'au Palais-Royal et faire tomber des yeux du récent des larmes d'indignation que Saint-Simon vit couler.

Vous (1), dont l'éloquence rapide,
Contre deux tyrans inhumains,
Eut jadis l'audace intrépide
D'armer les Grecs et les Romains,
Contre un monstre encor plus farouche,
Mettez votre fiel dans ma bouche ;
Je brûle de suivre vos pas,
Et je vais tenter cet ouvrage,
Plus charme de votre courage
Qu'effrayé de votre trépas !

A peine ouvrit-il ses paupières
Que, tel qu'il se montre aujourd'hui,
Il fut indigné des barrières
Qu'il voit entre le trône et lui.
Dans ces détestables idées,
De l'art des Circés, des Médées (2),
Il fit ses uniques plaisirs,
Croyant cette voie infernale
Digne de remplir l'intervalle
Qui s'opposait à ses désirs.

Nocher des ondes infernales,
Prépare-toi sans t'effrayer
À passer les ombres royales
Que Philippe va t'envoyer !
O disgrâces toujours recentes !
O pertes toujours renaissantes !
Sujets de pleurs et de sanglots !
Tels, dessus la plaine liquide,
D'un cours éternel et rapide
Les flots sont suivis par les flots.

Ainsi les fils (1) pleurant leur père (2)
Tombent frappés des mêmes coups ;
Le frère est suivi par le frère,
L'épouse devance l'époux (3) ;
Mais, ô coups toujours plus funestes !
Sur deux fils (4), nos uniques restes,
La faux de la Parque s'étend ;
Le premier a rejoint sa race,
L'autre (5), dont la couleur s'efface,
Penche vers son dernier instant !

O roi (6), depuis si longtemps ivre
D'encens et de prospérité,
Tu ne te verras pas revivre
Dans ta triple postérité.
Tu sais d'où part ce coup sinistre,
Tu connais l'infâme ministre (7)
Digne d'un prince détesté ;
Qu'il expire avec son complice,
Tu sauveras pas leur supplice
Le peu de sang qui l'est resté.

Poursuis ce prince sans courage (8),
Déjà par ses frayeurs vaincu.
Fais que dans l'opprobre et la rage
Il meure comme il a vécu ;
Que sur sa tête scélérale
Tombe le sort de Mithridate
Pressé des armes des Romains,
Et qu'en son désespoir extrême,
Il ait recours au poison même
Préparé par ses propres mains !

Il est impossible d'exprimer l'effet que produisirent ces vers, venant à la suite des impromptus de Malezieux, des madrigaux de Saint-Aulaire, des chansons de Chau lieu ; chacun se regardait en silence et comme épouvanté de se trouver pour la première fois en face de ces hideuses calomnies qui jusque-là s'étaient traînées dans l'ombre, mais n'avaient point osé apparaître au grand jour. La duchesse elle-même, qui les avait le plus accréditées, avait pâli en voyant cette ode, hydre monstrueuse, dresser devant elle ses six têtes pleines de fiel et de venin. Le prince de Cellamare ne savait quelle contenance tenir, et la main du cardinal de Polignac tremblait visiblement en chiffonnant son rabat de dentelle.

Aussi le poète termina-t-il sa dernière strophe au milieu du même silence qui avait accueilli la première ; et comme, embarrassée de ce mutisme général qui indiquait la désapprobation, même chez les plus fidèles, madame du Maine venait de se lever, chacun suivit son exemple et passa avec elle dans les jardins.

Sur le perron, d'Harmental, qui sortait le dernier, heurta sans y faire attention Lagrange-Chancel, qui rentrait dans la salle pour y prendre le mouchoir que madame du Maine y avait oublié.

— Pardon, monsieur le chevalier, dit le poète irrité, en se redressant et en lixant sur d'Harmental ses deux petits yeux jaunés par la bile ; voudriez-vous marcher sur moi, par hasard ?

(1) Démosthène et Cicéron.

(2) Comme on se le rappelle, le duc d'Orléans était excellent chimiste. Ce fut principalement sur les études qu'il faisait de cette science avec Humbert, que l'on fit reposer les calomnies dont la vie de Louis XV a été justifiée.

(1) Les ducs de Bourgogne et de Berry.

(2) Le vieux dauphin.

(3) M. le dauphin et madame la dauphine.

(4) Les fils du jeune dauphin.

(5) Louis XV.

(6) Louis XIV.

(7) Humbert, le chimiste.

(8) On n'oubliera pas qu'il est ici question du héros de Steinkerque, d : Norwiude et de Lérida.

— Oui, monsieur, répondit d'Harmental en le regardant avec dégoût de toute la hauteur de sa taille, et comme il eût fait d'un crapaud ou d'une vipère; oui, si j'étais sûr de vous écraser!

Et reprenant le bras de Valef, il descendit avec lui dans les jardins.

XXVII

LA REINE DES GROENLANDAIS

Comme on avait pu le comprendre pendant le dîner, et comme on pouvait le deviner par les divertissemens que la duchesse du Maine avait l'habitude de donner à sa chartreuse de Sceaux, la fête, au commencement de laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, allait déborder des salons dans les jardins, où de nouvelles surprises attendaient les convives. En effet, ces vastes jardins, dessinés par Le Nôtre pour Colbert, et que Colbert avait vendus à monsieur le duc du Maine, étaient devenus entre les mains de la duchesse une demeure véritablement féerique; ces grands partis pris des jardins français avec leurs vertes charmilles, leurs longues allées de tilleuls, leurs ifs taillés en coupes, en spirales et en pyramides, se prêtaient bien mieux que les jardins anglais, à petits massifs, à allées tortueuses et à horizons exigus, aux fêtes mythologiques qui étaient de mode sous le grand roi. Ceux de Sceaux surtout, bornés seulement par une vaste pièce d'eau au milieu de laquelle s'élevait le pavillon de l'Aurore, ainsi nommé parce que c'était de ce pavillon que partait ordinairement le signal que la nuit allait finir et qu'il était temps de se retirer, avaient, avec leurs jeux de bagues et leurs jeux de paume et de ballon, un aspect d'un grandiose véritablement royal. Aussi chacun resta-t-il émerveillé lorsqu'en arrivant sur le perron on vit toutes ces hautes allées, tous ces beaux arbres, toutes ces gracieuses charmilles, liés l'un à l'autre par des guirlandes d'illuminations qui éclairaient cette nuit obscure en un jour des plus splendides. En même temps une musique délicieuse se fit entendre sans que l'on pût voir d'où elle venait; puis au son de cette musique on vit se mouvoir dans la grande allée et s'approcher quelque chose de si étrange et de si inattendu, que dès qu'on eut reconnu à quoi l'on avait affaire, les éclats de rire partirent de tous côtés. C'était un jeu de quilles gigantesques qui s'approchait gravement dans la grande allée du milieu, précédé par son neuf et escorté par sa boule, et qui, s'étant avancé à quelques pas du perron, se disposa gracieusement dans les règles ordonnées, et, après s'être incliné devant madame du Maine, tandis que la boule continuait de rouler jusqu'à ses pieds, commença de chanter une complainte fort triste sur ce que, jusqu'à ce jour, le malheureux jeu de quilles, moins fortuné que les jeux de bagues, de ballon et de paume, avait été exilé des jardins de Sceaux, demandant qu'on revint sur cette injustice, et que le droit de réjouir les nobles invités de la belle fée Ludovise lui fût accordé ainsi qu'à ses confrères. Cette complainte était une cantate à neuf voix, accompagnée par des violes et des flûtes, entrecoupée par des solos de basse chantés par la boule, de l'effet le plus original; aussi la demande qu'elle exprimait fut-elle appuyée par tous les convives et accordée par madame du Maine. Aussitôt et en signe d'allégresse, au signal donné, les neuf quilles commencèrent un ballet, accompagné de si singuliers hochemens de tête et de si grotesques balancemens de corps, que le succès des danseurs surpassa peut-être celui qu'avaient eu les chanteurs, et que madame du Maine, dans la satisfaction qu'elle ressentait de ce spectacle, exprima au jeu de quilles tout le regret qu'elle avait de l'avoir méconnu si longtemps, et toute la joie qu'elle éprouvait d'avoir fait sa connaissance, l'autori-

sant dès ce moment, et en vertu de sa puissance, comme reine des Abeilles, à appeler le noble jeu de quilles, afin qu'il ne restât en rien au-dessous de son rival le noble jeu de Poie.

Aussitôt cette faveur accordée, les quilles se rangèrent pour faire place à de nouveaux personnages, que depuis un instant on voyait s'avancer par la grande allée: ces personnages, au nombre de sept, étaient entièrement couverts de fourures qui dissimulaient leur taille, et de bonnets poilus qui couvraient leur visage; de plus, ils marchaient gravement, menant au milieu d'eux un traîneau conduit par deux rennes, ce qui indiquait une députation polaire. En effet, c'était une ambassade que les peuples du Groenland adressaient à la fée Ludovise; cette ambassade était conduite par un chef portant une longue simarre doublée de matre, et un bonnet de peau de renard auquel on avait laissé trois queues qui pendaient symétriquement une sur chaque épaule et l'autre par derrière. Arrivé en face de madame du Maine, ce chef s'inclina, et portant la parole au nom de tous:

— Madame, dit-il, les Groenlandais ayant délibéré dans une assemblée générale de la nation d'envoyer un des plus considérables d'entre eux vers Votre Altesse Sérénissime j'ai eu l'honneur d'être choisi pour me mettre à leur tête et vous offrir, de leur part, la souveraineté de leurs Etats.

L'allusion était si visible, et cependant, par la façon dont elle était amenée, offrait si peu de danger, qu'un murmure d'approbation courut par toute l'assemblée, et que, signe de sa future adhésion, un sourire des plus gracieux effleura les lèvres de la belle fée Ludovise; aussi l'ambassadeur, visiblement encouragé par la manière dont était accueilli le commencement de ce discours, reprit aussitôt:

— La renommée, qui n'annonce chez nous que les merveilles les plus rares, nous a instruits, au milieu de nos neiges, au fond de nos glaces, dans notre pauvre petit coin du monde, des charmes, des vertus et des inclinations de Votre Altesse Sérénissime: nous savons qu'elle abhorre le soleil.

Cette nouvelle allusion fut saisie avec autant d'empressement et d'ardeur que la première; en effet, le soleil était la devise du régent, et, comme nous l'avons dit, madame du Maine était connue pour sa prédilection en faveur de la nuit.

— Il en résulte donc, madame, continua l'ambassadeur, que comme, vu notre position géographique, Dieu nous a, dans sa bonté, gratifiés de six mois de nuit et de six mois de crépuscule, nous venons vous proposer de fuir chez nous ce soleil que vous baissez; et, en dédommagement de ce que vous abandonnez ici, nous vous offrons le titre de reine des Groenlandais, certains que nous sommes que votre présence fera fleurir nos campagnes arides, que la sagesse de vos lois domptera nos esprits indociles, et que, grâce à la douceur de votre règne, nous renoncerons à une liberté moins aimable que votre royale domination.

— Mais, dit madame du Maine, il me semble que le royaume que vous m'offrez est un peu loin, et, je vous l'avoue, je crains les longs voyages.

— Nous avons prévu votre réponse, madame, reprit l'ambassadeur; et, grâce aux enchantemens d'un puissant magicien, de peur que, plus paresseuse que Mahomet, vous ne vouliez pas aller à la montagne, nous nous sommes arrangés de façon que la montagne vint à vous.

— Holà! génies du pôle, continua le chef de l'ambassade en décrivant en l'air des cercles cabalistiques avec sa baguette, découvrez à tous les yeux le palais de votre nouvelle souveraine.

Au même moment une musique fantastique se fit entendre, et le voile qui couvrait le pavillon de l'Aurore s'étant enlevé comme par magie, la vaste pièce d'eau, demeurée sombre jusque-là comme un miroir terni, refléta une lumière si habilement disposée, qu'on l'eût prise pour celle de la lune. A cette lumière on vit alors se dessiner, sur une île de glace et au pied d'un pic neigeux et transparent, le palais de la reine des Groenlandais, auquel conduisait un pont si léger, qu'il paraissait fait d'un nuage flottant. Aussitôt au milieu des acclama-

tions générales, l'ambassadeur prit des mains d'un des personnages de sa suite une couronne qu'il posa sur la tête de la duchesse, et que la duchesse assura elle-même sur son front avec un geste si hautain, qu'on eût dit que c'était une couronne réelle qu'elle venait de recevoir; puis, montant dans le traîneau, elle s'achemina vers le palais marin, et tandis que les gardes empêchaient la foule de la suivre dans son nouveau domaine, elle traversa le pont et entra avec les sept ambassadeurs par une porte figurant une caverne. Au même instant le pont s'abîma, comme si, par une allusion non moins visible que les autres, l'habile machiniste eût voulu séparer le passé de l'avenir, et un feu d'artifice, éclatant au-dessus du pavillon de l'Aurore, exprima la joie qu'éprouvaient les Groenlandais à la vue de leur nouvelle reine.

Pendant ce temps, madame du Maine était introduite par un huissier dans la pièce la plus isolée de son nouveau palais, et les sept ambassadeurs ayant jeté bas bonnets et simarres, elle se trouva au milieu du prince de Cellamare, du cardinal de Polignac, du marquis de Pompadour, du comte de Laval, du baron de Valf, du chevalier d'Harmental, et de Malezieux. Quant à l'huissier qui l'attendait et qui, après avoir fermé avec soin toutes les portes, vint se mêler familièrement à cette noble assemblée, il n'était autre que notre vieil ami l'abbé Brigaud.

Comme on le voit, les choses apparaissaient enfin sous leur véritable forme, et la fête, comme venaient de le faire les ambassadeurs, jetait bas à son tour masque et costume, et tournait franchement à la conspiration.

— Messieurs, dit madame la duchesse du Maine avec sa vivacité habituelle, nous n'avons pas un instant à perdre, et une trop longue absence éveillerait des soupçons; que chacun se hâte donc de raconter ce qu'il a fait, et que nous sachions enfin où nous en sommes.

— Pardon, madame, dit le prince, mais vous m'aviez parlé, comme devant être des nôtres, d'un homme que je ne vois point ici, et que je serais désolé de ne point compter dans nos rangs.

— Du duc de Richelieu, voulez-vous dire, n'est-ce pas? répondit madame du Maine. Eh bien! oui, c'est vrai, il s'était engagé à venir, mais il aura été retenu par quelque aventure, distrait par quelque rendez-vous: il faudra nous en passer.

— Oui, sans doute, madame, reprit le prince, oui, s'il ne vient pas, il faudra nous en passer; mais je ne vous cache pas que je verrais son absence avec un grand regret. Le régiment qu'il commande est à Bayonne, et, grâce à cette résidence, qui le met à notre portée, il pourrait nous être parfaitement utile. Venillez donc, je vous prie, madame la duchesse, donner l'ordre que s'il venait, il soit introduit.

— L'abbé, dit madame du Maine en se tournant vers Brigaud, vous avez entendu, prévenez d'Avranches.

Brigaud sortit pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

— Pardon, monsieur le chancelier, dit d'Harmental à monsieur Malezieux; mais il me semblait qu'il y a six semaines, monsieur de Richelieu avait refusé positivement d'être des nôtres.

— Oui, répondit Malezieux, car, il savait qu'il était désigné pour porter le cordon bleu au prince des Asturies, et il ne voulait pas se brouiller avec le régent au moment où, en récompense de cette ambassade, il allait probablement recevoir la Toison. Mais, depuis ce temps, le régent a changé d'avis; et comme les cartes se brouillent avec l'Espagne, il a résolu d'ajourner l'envoi de l'ordre, de sorte que M. de Richelieu, voyant sa Toison renvoyée aux calendes grecques, s'est rallié à nous.

— L'ordre de Votre Altesse est transmis à qui de droit, madame, dit l'abbé Brigaud en rentrant, et si M. le duc de Richelieu apparaît à Sceaux, il sera immédiatement conduit ici.

— Bien, dit la duchesse; maintenant asseyons-nous à cette table et procédons. Voyons, Laval, commencez.

— Moi, madame, dit Laval, j'ai, comme vous le savez, été en Suisse, où, au nom et avec l'argent du roi d'Espagne, j'ai levé un régiment dans les Grisons. Ce régiment est prêt à entrer en France quand le moment en

sera venu, attendu qu'il est armé et équipé, et n'attend plus que l'ordre de marcher.

— Bien, mon cher comte, bien! dit la duchesse, et si vous ne regardez pas comme au-dessous d'un Montmorency d'être colonel d'un régiment, en attendant mieux, vous prendrez le commandement de celui-là. C'est un moyen plus sûr d'avoir la Toison que de porter le Saint-Esprit en Espagne.

— Madame, dit Laval, c'est à vous qu'il convient de lixer à chacun la place que vous lui réservez, et celle que vous lui désignerez sera toujours acceptée avec reconnaissance par le plus humble de vos serviteurs.

— Et vous, Pompadour, dit madame du Maine, tout en remerciant d'un geste de la main le comte de Laval, et vous, qu'avez-vous fait?

— Selon les instructions de Votre Altesse Sérénissime, répondit le marquis, je me suis rendu en Normandie, où j'ai fait signer la protestation de la noblesse; je vous rapporte trente-huit signatures, et des meilleures.

Il tira un papier de sa poche.

— Voici la requête au roi; puis, à la suite de la requête, les signatures. Voyez, madame.

La duchesse prit si vivement le papier des mains du marquis de Pompadour, qu'on eût dit qu'elle le lui arrachait. Puis, jetant rapidement les yeux dessus:

— Oui, oui, dit-elle, vous avez bien fait de mettre cela; signé sans distinction ni différence des rangs et des maisons, afin que personne n'y puisse trouver à redire. Oui, cela épargne toute contestation de préséance. Bien. Guillaume-Alexandre de Vieux-Pont, Pierre-Anne-Marie de la Pailleterie, de Beaufremont, de Latour-Dupin, de Châtillon. Oui, vous avez raison; ce sont les plus beaux et les meilleurs, comme ce sont les plus fidèles noms de France. Merci, Pompadour; vous êtes un digne messager, et, le cas échéant, on se souviendra de votre habileté, et l'on changera les messages en ambassade.

— Et vous, chevalier? continua la duchesse en se tournant vers d'Harmental, armée de ce charmant sourire contre lequel elle savait qu'il n'y avait pas de résistance possible.

— Moi, madame; dit le chevalier selon les ordres de Votre Altesse, je suis parti pour la Bretagne, et, arrivé à Nantes, j'ai ouvert mes dépêches et pris connaissance de mes instructions.

— Eh bien? demanda vivement la duchesse.

— Eh bien! madame, reprit d'Harmental, j'ai été aussi heureux dans ma mission que messieurs de Laval et de Pompadour dans la leur. Voici l'engagement de messieurs de Mont-Louis, de Bonamour, de Pont-Callet et de Rohan-Soldue. Que l'Espagne fasse seulement paraître une escadre en vue de nos côtes, et toute la Bretagne se soulèvera.

— Vous voyez! vous voyez, prince! s'écria la duchesse en s'adressant à Cellamare avec un accent plein d'ambitieuse joie, tout nous seconde.

— Oui, répondit le prince. Mais ces quatre gentilshommes, tout influens qu'ils sont, ne sont point les seuls qu'il nous faudrait avoir; il y a encore les Laguerche-Saint-Amant, les Bois-Davy, les Larochehoucault-Gondral, et que sais-je? les Décourt, les d'Erée, qu'il serait important de gagner.

— Ils le sont, prince, dit d'Harmental, et voici leurs lettres... tenez...

Et tirant plusieurs lettres de sa poche, il en ouvrit deux ou trois et lut au hasard:

« Je suis si flatté par le souvenir dont m'honore Votre Altesse Sérénissime, que dans une assemblée générale des Etats je joindrai ma voix à tous ceux du corps de la noblesse qui voudront lui prouver leur attachement.

« Marquis Décourt. »

« Si j'ai quelque estime et quelque considération dans ma province, je n'en veux faire usage que pour y faire valoir la justice de la cause de Votre Altesse Sérénissime.

« LA ROCHEFOUCAULT-GONDRAL. »

« Si le succès de votre affaire dépendait du suffrage de sept ou huit cents gentilshommes, j'ose vous assurer, madame, qu'il sera bientôt décidé en faveur de Votre Altesse Sérénissime. J'ai l'honneur de vous offrir de nouveau tout ce qui dépend de moi dans ces quartiers.

« Comte d'ERÉE. »

— Eh bien ! prince, s'écria madame du Maine, vous rendez-vous enlin ? Voyez, outre ces trois lettres, en voilà encore une de Lavauguyon, une de Bois-Davy, une de Fumée. Tenez, tenez, chevalier, voici notre main droite ; c'est celle qui tiendra la plume ; qu'elle vous soit un gage qu'au jour où sa signature sera une signature royale, elle n'aura rien à vous refuser.

— Merci, madame, dit d'Harmental en y posant respectueusement les lèvres ; mais cette main m'a déjà donné plus que je ne mérite, et le succès lui-même me récompensera si grandement en mettant Votre Altesse à la place qu'elle doit occuper, que je n'aurai ce jour-là vraiment plus rien à désirer.

— Et maintenant, Valef, c'est votre tour, reprit la duchesse : nous vous avons gardé pour le dernier, parce que vous étiez le plus important. Si j'ai bien compris les signes que nous avons échangés pendant le dîner, vous n'êtes pas mécontent de Leurs Majestés Catholiques, n'est-ce pas ?

— Que dirait Votre Altesse Sérénissime d'une lettre écrite de la main même de Sa Majesté Philippe ?

— Ce que je dirais d'une lettre écrite de la main même de Sa Majesté ! s'écria madame du Maine ; je dirais que c'est plus que je n'ai jamais osé espérer.

— Prince, dit Valef en passant un papier à Cellamare, vous connaissez l'écriture de Sa Majesté le roi Philippe V, assurez donc à Son Altesse Royale, qui n'ose pas le croire, que cette lettre est bien tout entière de sa main.

— Tout entière, dit Cellamare en inclinant la tête, tout entière, c'est la vérité.

— Et à qui est-elle adressée ? dit madame du Maine en la prenant aux mains du prince.

— Au roi Louis XV, madame, dit Valef.

— Bon, bon, dit la duchesse, nous la ferons mettre sous les yeux de Sa Majesté par le maréchal de Villeroy. Voyons ce qu'il dit ; et elle lut aussi rapidement que le lui permettait la difficulté de l'écriture (1) :

« L'Escorial, 16 mars 1718.

« Depuis que la Providence m'a placé sur le trône d'Espagne, je n'ai pas perdu de vue pendant un seul instant les obligations de ma naissance : Louis XIV, d'éternelle mémoire, est toujours présent à mon esprit.

« Il me semble toujours entendre ce grand prince au moment de notre séparation me dire en m'embrassant :

« *Il n'y a plus de Pyrénées !* Votre Majesté est le seul rejeton de mon frère aîné, dont je ressens tous les jours la perte : Dieu vous a appelé à la succession de cette grande monarchie, dont la gloire et les intérêts me seront précieux jusqu'à la mort. Enfin, je vous porte au fond de mon cœur, et je n'oublierai jamais, pour rien au monde, ce que je dois à Votre Majesté, à ma patrie et à la mémoire de mon aïeul.

« Mes chers Espagnols, qui m'aiment avec tendresse, et qui sont bien assurés de celle que j'ai pour eux, ne sont point jaloux des sentiments que je vous témoigne, et sentent bien que notre union est la base de la tranquillité publique. Je me flatte que mes intérêts personnels sont encore chers à une nation qui m'a nourri dans son sein, et que cette généreuse noblesse qui a versé tant de sang pour les soutenir regardera tous les jours avec amour un roi qui se glorifie de lui avoir obligation et d'être né au milieu d'elle. »

— Ceci s'adresse à vous, messieurs, dit madame la duchesse du Maine, s'interrompant et saluant gracieuse-

ment de la main et du regard ceux qui l'entouraient, puis elle continua, impatiente qu'elle était de connaître le reste de l'épître :

« De quel œil donc vos fidèles sujets peuvent-ils regarder le traité qui se signe contre moi, ou pour mieux dire contre vous-même (1) ? Depuis le temps que vos finances épuisées ne peuvent fournir aux dépenses courantes de la paix, on veut que Votre Majesté s'unisse à mon plus mortel ennemi (2) et me fasse la guerre si je ne consens à livrer la Sicile à l'Archiduc.

« Je ne souscrirai jamais à ces conditions, elles me sont insupportables.

« Je n'entre pas dans les conséquences funestes de cette alliance ; je me renferme à prier instamment Votre Majesté de convoquer incessamment les états généraux de son royaume, pour délibérer sur une affaire de si grande conséquence. »

— Les états généraux ! murmura le cardinal de Polignac.

— Eh bien ! que dit Votre Eminence des états généraux ? interrompit avec impatience madame du Maine. Cette mesure a-t-elle le malheur de ne point obtenir votre approbation ?

— Je ne blâme ni n'approuve, madame, répondit le cardinal ; seulement je songe que même convocation a été faite pendant la Ligue, et que Philippe II s'en est assez mal trouvé.

— Les temps et les hommes sont changés, monsieur le cardinal, reprit vivement la duchesse du Maine. Nous ne sommes plus en 1594, mais en 1718 : Philippe II était Flamand et Philippe V est Français : les mêmes résultats ne peuvent donc se représenter, puisque les causes sont différentes. Pardon, messieurs. Et elle reprit sa lecture :

« Je vous fais cette prière au nom du sang qui nous unit, au nom de ce grand roi dont nous tirons notre origine, au nom de vos peuples et des miens ; s'il y eut jamais occasion d'écouter la voix de la nation française, c'est aujourd'hui. Il est indispensable d'appréhender d'elle-même ce qu'elle pense, de savoir si en effet elle veut nous déclarer la guerre. Dans le temps où je suis prêt à exposer ma vie pour maintenir sa gloire et ses intérêts, j'espère que vous répondrez au plus tôt à la proposition que je vous fais ; que l'assemblée que je vous demande prévienne les malheurs d'engagemens où nous pourrions tomber, et que les forces de l'Espagne ne seront employées qu'à soutenir la grandeur de la France et à humilier ses ennemis. « comme je ne les emploierai jamais que pour marquer à Votre Majesté la tendresse sincère et inexprimable que j'ai pour elle. »

— Eh bien ! que dites-vous de cela, messieurs ? Sa Majesté Catholique pouvait-elle plus faire pour nous ? demanda madame du Maine.

— Elle pouvait joindre à cette lettre une épître directement adressée aux états généraux, répondit le cardinal ; cette épître, si le roi eût daigné l'envoyer, aurait eu, j'en suis certain, une grande influence sur leur délibération.

— La voici, dit le prince de Cellamare en tirant à son tour un papier de sa poche.

— Comment, prince ! reprit le cardinal, que dites-vous ? — Je dis que Sa Majesté Catholique a été de l'avis de Votre Eminence, et qu'elle m'a adressé cette épître, qui est le complément de la lettre qu'elle a remise au baron de Valef.

— Alors, rien ne nous manque plus ! s'écria madame du Maine.

— Il nous manque Bayonne, dit le prince de Cellamare en secouant la tête. Bayonne, la porte de la France !

(1) Cette lettre, qui se trouve aux archives des affaires étrangères, est effectivement tout entière de la main de Philippe V.

(2) L'empereur.

En ce moment, d'Avranches entra annonçant monsieur le duc de Richelieu.

— Et maintenant, prince, il ne vous manque plus rien, dit en riant le marquis de Pompadour, car voilà celui qui en a la clef.

XXVIII

LE DUC DE RICHELIEU

— Enfin, s'écria la duchesse en voyant entrer Richelieu, c'est vous, monsieur le duc; serez-vous donc toujours le même, et vos amis ne pourront-ils donc jamais compter sur vous plus que vos maîtresses?

— Au contraire, madame, dit Richelieu en s'approchant de la duchesse et en baisant sa main avec ce respect facile qui indiquait l'homme pour lequel les femmes n'avaient point de rang; au contraire, car aujourd'hui plus que jamais, je prouve à Votre Altesse que je sais tout concilier.

— Ainsi, vous nous faites un sacrifice, duc? dit en riant madame du Maine.

— Ah! trois fois plus grand que vous ne pouvez vous en douter. Imaginez-vous qui je quitte?

— Madame de Villars? interrompit madame du Maine.

— Oh! non. Mieux que cela.

— Madame de Duras?

— Vous n'y êtes point.

— Madame de Nesle?

— Bah!

— Madame de Polignac? Ah! pardon, cardinal.

— Allez toujours. Cela ne regarde pas Son Eminence.

— Madame de Soubise, madame de Gabriant, madame de Gacé?

— Non, non, non.

— Mademoiselle de Charolais?

— Je ne l'ai pas vue depuis mon dernier voyage à la Bastille.

— Madame de Berry?

— Vous savez bien que depuis que Riom a eu l'idée de la battre, elle en est folle.

— Mademoiselle de Valois?

— Je la ménage pour en faire ma femme, quand nous aurons réussi et que je serai prince espagnol. Non, madame; je quitte pour Votre Altesse les deux plus charmantes grisettes!...

— Des grisettes!... ah! si donc! s'écria la duchesse avec un mouvement de lèvres d'un indéfinissable dédain; je ne croyais pas que vous descendissiez jusqu'à ces espèces.

— Comment des espèces! Deux charmantes femmes, madame Michelin et madame Renaud. Vous ne les connaissez pas? Madame Michelin, une délicieuse blonde, une véritable tête de Greuze; son mari est tapissier. Je vous le recommande, duchesse. Madame Renaud, une brune adorable, des yeux bleus et des sourcils noirs... et dont le mari est, ma foi! je ne me rappelle plus bien...

— Ce qu'est monsieur Michelin probablement, dit en riant Pompadour.

— Pardon, monsieur le duc, reprit madame du Maine, qui avait perdu toute curiosité pour les aventures amoureuses de Richelieu du moment où ces aventures sortaient d'un certain monde, pardon, mais oserai-je vous rappeler que nous sommes rassemblés ici pour affaires sérieuses?

— Ah! oui, nous conspirons, n'est-ce pas?

— Vous l'aviez oublié?

— Ma foi! comme une conspiration n'est pas, vous en conviendrez, madame la duchesse du Maine, une chose des plus gaies, toutes les fois que je le peux, je l'oublie, j'oublie que je conspire; mais cela n'y fait rien. Toutes les fois aussi qu'il faut que je m'y remette, eh bien! je m'y remets. Voyons, madame la duchesse, où en sommes-nous de la conspiration?

— Tenez, duc, dit madame du Maine, prenez connaissance de ces lettres, et vous serez aussi avancé que nous.

— Oh! que Votre Altesse m'excuse, madame, dit Richelieu; mais véritablement je ne lis pas même celles qui me sont adressées, et j'en ai sept ou huit cents des plus charmantes écritures du monde et que je garde pour le délassement de mes vieux jours. Tenez, Malezieux, vous qui êtes la lucidité même, faites-moi un rapport.

— Eh bien! monsieur le duc, dit Malezieux, ces lettres sont les engagements des seigneurs bretons de soutenir les droits de Son Altesse.

— Très bien!

— Ce papier, c'est la protestation de la noblesse.

— Oh! passez-moi ce papier. Je proteste.

— Mais vous ne savez pas contre quoi?

— N'importe, je proteste toujours. Et prenant le papier, il écrivit son nom après celui de Guillaume-Antoine de Chastellux, qui était le dernier signataire.

— Laissez faire, madame, dit Cellémar à la duchesse, le nom de Richelieu est bon à avoir, partout où il se trouve.

— Et cette lettre? demanda le duc, en indiquant la missive de Philippe V.

— Cette lettre, continua Malezieux, est une lettre de la main même du roi Philippe V.

— Et bien! Sa Majesté Catholique écrit encore plus mal que moi, dit Richelieu; cela me fait plaisir. Raffé qui dit toujours que c'est impossible!

— Si la lettre est d'une méchante écriture, les nouvelles qu'elle contient n'en sont pas moins bonnes, dit madame du Maine; car c'est une lettre qui prie le roi de France de réunir les états généraux pour s'opposer à l'exécution du traité de la quadruple alliance.

— Ah! ah! fit Richelieu. Et Votre Altesse est-elle sûre des états généraux?

— Voilà la protestation qui engage la noblesse. Le cardinal répond du clergé, et il ne reste plus que l'armée.

— L'armée, dit Laval, c'est mon affaire. J'ai le blanc-seing de vingt-deux colonels.

— D'abord, dit Richelieu, moi je réponds de mon régiment, qui est à Bayonne, et qui par conséquent se trouve en mesure de nous rendre de grands services.

— Oui, dit Cellémar, et nous comptons bien dessus, mais j'ai entendu dire qu'il était question de le changer de garnison.

— Sérieusement?

— On ne peut plus sérieusement. Vous comprenez, duc, qu'il faut aller au devant de cette mesure.

— Comment donc! à l'instant même. Du papier... de l'encre... Je vais écrire au duc de Berwick. Au moment d'entrer en campagne, on ne s'étonnera point que je sollicite pour lui la faveur de ne point s'éloigner du théâtre de la guerre.

La duchesse du Maine se hâta de passer elle-même à Richelieu ce qu'il demandait, et prenant une plume, elle lui la présenta.

Le duc s'inclina, prit la plume et écrivit la lettre suivante, que nous copions textuellement et sans y changer une syllabe:

« Monsieur le duc de Berwick, pair et maréchal de France (1).

« Comme mon régiment, monsieur, est des plus à portée de marcher, et qu'il est après à faire un *abillement*, qu'il perdrait totalement *sil*, avant qu'il fût achevé, il était obligé de faire quelque mouvement.

« J'ai l'honneur de vous *suplier*, monsieur, de vouloir bien le laisser à Baïonne *jusqu'au commencement* de mai que l'*abilement* sera fait, et je vous *suplie* de me croire, avec toute la considération possible, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« DUC DE RICHELIEU. »

— Et maintenant, lisez, madame, continua le duc en

(1) Le duc de Berwick avait été nommé lieutenant général des armées du roi, au cas où la guerre aurait lieu, et avait accepté, quoique Philippe V l'eût nommé grand d'Espagne, duc et chevalier de la Toison-d'Or.

passant le papier à madame du Maine ; moyennant cette précaution le régiment ne bougera point de Bayonne.

La duchesse prit la lettre, la lut et la passa à son voisin qui la passa lui-même à un autre, de sorte que la lettre fit le tour de la table. Heureusement pour le duc, il avait affaire à de trop grands seigneurs pour qu'ils s'inquiétassent de si peu de chose que de quelques lettres de plus ou de moins. Malezieux seul, qui était le dernier, ne put réprimer un léger sourire.

— Ah ! ah ! monsieur le poète, dit Richelieu, qui se douta de la chose, vous riez. Il paraît que nous avons eu le malheur d'offenser cette prude ridicule qu'on appelle l'orthographe. Que voulez-vous ? je suis un gentilhomme et l'on a oublié de me faire apprendre le français, en pensant que je pourrais toujours, moyennant quinze cents livres par an, avoir un valet de chambre qui écrirait mes lettres et qui ferait mes vers. Ainsi est-il. Ce qui ne m'empêchera point, mon cher Malezieux, d'être de l'Académie, non seulement avant vous, mais avant Voltaire.

— Et le cas échéant, monsieur le duc, sera-ce votre valet de chambre qui fera votre discours de réception ?

— Il y travaille, monsieur le chancelier, et vous verrez qu'il ne sera pas plus mauvais que ceux que certains académiciens de ma connaissance ont faits eux-mêmes.

— Monsieur le duc, dit madame du Maine, ce sera sans doute une chose fort curieuse que votre réception dans l'illustre corps dont vous me parlez, et je vous promets de m'occuper, dès demain, de m'assurer une tribune pour ce grand jour. Mais, ce soir, nous nous occupons d'autre chose : revenons donc, comme madame Desboulrières, à nos moutons.

— Allons, belle princesse, dit Richelieu, puisque vous voulez vous faire absolument bergère, parlez, je vous écoute. Voyons, qu'avez-vous résolu ?

— Comme nous l'avons dit, d'obtenir du roi, au moyen de ces deux lettres, la convocation des états généraux ; puis, les états généraux assemblés, sûrs des trois ordres, comme nous le sommes, nous faisons déposer le régent et nous faisons nommer Philippe V à sa place.

— Et comme Philippe V ne peut pas quitter Madrid, il nous donne ses pleins pouvoirs, et nous gouvernons la France à sa place... Eh bien, mais ! ce n'est point mal vu du tout, cela. Mais pour convoquer les états généraux, il faut un ordre du roi.

— Le roi signera cet ordre, répondit madame du Maine.

— Sans que le régent le sache ? reprit Richelieu.

— Sans que le régent le sache.

— Vous avez donc promis à l'évêque de Fréjus de le faire cardinal ?

— Non, mais je promettrai à Villeroy la grandesse et la Toison.

— J'ai bien peur, madame la duchesse, dit le prince de Cellamare, que tout cela ne détermine pas le maréchal à une démarche qui entraîne une si grave responsabilité que celle que nous espérons obtenir de lui.

— Ce n'est pas le maréchal qu'il faudrait avoir, c'est sa femme.

— Ah ! mais vous m'y faites songer, dit Richelieu. Je m'en charge, moi.

— Vous ? dit la duchesse avec étonnement.

— Oui, moi, madame, reprit Richelieu. Vous avez votre correspondance, j'ai la mienne. J'ai pris connaissance de sept ou huit lettres que Votre Altesse a reçues aujourd'hui. Votre Altesse veut-elle prendre connaissance d'une seule que j'ai reçue hier ?

— Cette lettre est-elle pour moi seule, ou peut-elle être lue tout haut ?

— Mais nous avons affaire à des gens discrets, n'est-ce pas ? dit Richelieu, regardant autour de lui avec un air d'indicible fatuité.

— Je le pense, reprit la duchesse ; d'ailleurs la gravité de la situation...

La duchesse prit la lettre et lut :

« Monsieur le duc,

« Je suis femme de parole : mon mari est enfin à la veille de partir pour le petit voyage que vous savez.

Demain, à onze heures, je ne serai chez moi que pour vous. Ne croyez pas que je me décide à cette démarche sans avoir mis tous les torts du côté de monsieur de Villeroy. Je commence à craindre pour lui que vous ne soyez chargé de le punir. Venez donc à l'heure convenue me prouver que je ne suis pas trop à blâmer de vous préférer à mon légitime seigneur et maître. »

— Ah ! pardon ! pardon de mon étourderie, madame la duchesse, ce n'est point cela que je voulais vous montrer ; celle-là est celle d'avant-hier. Attendez, voici celle d'hier.

La duchesse du Maine prit la seconde lettre que lui présentait M. de Richelieu et lut :

« Mon cher Armand. »

— Est-ce bien celle-ci, et ne vous trompez-vous point encore ? dit la duchesse en se retournant vers Richelieu.

— Non, Votre Altesse, cette fois c'est bien elle.

La duchesse reprit :

« Mon cher Armand,

« Vous êtes un avocat dangereux quand vous plaidez contre monsieur de Villeroy. J'ai besoin du moins de m'exagérer vos talens pour diminuer ma faiblesse ; vous aviez dans mon cœur un juge intéressé à vous faire gagner votre procès. Venez demain pour plaider de nouveau, je vous donnerai audience sur mon tribunal, comme vous appeliez hier le malheureux sofa du cabinet. »

— Et y avez-vous été ?

— Certainement, madame.

— Ainsi, la duchesse ?...

— Fera, je l'espère, tout ce que nous voudrions, et comme elle fait faire à son mari tout ce qu'elle veut, nous aurons notre ordre de convocation des états généraux au retour du maréchal.

— Et quand revient-il ?

— Dans huit jours.

— Vous aurez le courage d'être fidèle tout ce temps-là, duc ?

— Madame, quand j'ai embrassé une cause, je suis capable des plus grands sacrifices pour la faire triompher.

— Ainsi, nous pouvons compter sur votre parole ?

— Je me dévoue.

— Messieurs, dit la duchesse du Maine, vous l'avez entendu ; continuons d'opérer chacun de notre côté. Vous, Laval, agissez sur l'armée. Vous, Pompadour, sur la noblesse. Vous, cardinal, sur le clergé. Et laissons monsieur le duc de Richelieu agir sur madame de Villeroy.

— Et à quel jour notre nouvelle réunion ? demanda Cellamare.

— Mais tout cela dépendra des circonstances, prince, répondit la duchesse. En tous cas, si je n'avais pas le temps de vous faire prévenir, je vous enverrais quérir par la même voiture et le même cocher qui vous ont amené à l'Arsenal la première fois que vous y êtes venu. Puis se retournant vers Richelieu :

— Nous donnez-vous le reste de votre nuit, duc ? continua madame du Maine en se levant.

— J'en demande pardon à Votre Altesse, répondit Richelieu ; mais c'est une chose absolument impossible, je suis attendu rue des Bons-Enfants.

— Comment ! mais vous avez donc renoué avec madame de Sabran ?

— Nous n'avons jamais rompu, madame, je vous prie de le croire.

— Mais, prenez-y garde, duc, c'est de la constance, cela.

— Non, madame, c'est du calcul.

— Allons, je vois que vous êtes en train de vous dévouer.

— Je ne fais jamais les choses à demi, madame la duchesse.

— Eh bien ! Dieu nous aide ! et nous prendrons exemple sur vous, monsieur le duc, nous vous le promettons. Allons, messieurs, continua la duchesse, il y a tantôt une heure et demie que nous sommes ici, et il serait

temps, je crois, de rentrer dans les jardins si nous ne voulons pas que l'on commente par trop notre absence. D'ailleurs, nous devons avoir sur le rivage une pauvre déesse de la Nuit qui nous attend pour nous remercier de la préférence que nous lui accordons sur le soleil, et il ne serait pas poli de la trop faire attendre.

— Avec la permission de Votre Altesse, madame, dit Laval, il faut cependant que je vous retienne encore un instant pour vous soumettre l'embarras où je me trouve.

— Parlez, comte, reprit la duchesse, de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de nos requêtes, de nos protestations, de nos mémoires ; il a été convenu, vous le savez, que nous ferions imprimer toutes ces pièces par des ouvriers qui ne sauraient pas lire.

— Après ?

— Eh bien ! j'ai acheté une presse, je l'ai établie dans la cave d'une maison, derrière le Val-de-Grâce. J'ai enrôlé les ouvriers nécessaires, et nous avons eu jusqu'à présent, comme Votre Altesse a pu le voir, un résultat satisfaisant. Mais ne voilà-t-il pas que le bruit de la machine a fait croire aux voisins que nos gens fabriquaient de la fausse monnaie, et qu'hier une descente de la police a eu lieu dans la maison. Heureusement, on a eu le temps d'arrêter le travail et de rouler un lit sur la trappe, de sorte que les alguazils de Voyer d'Argenson n'y ont rien vu. Mais comme pareille visite pourrait se renouveler et ne pas tourner si heureusement, aussitôt leur départ j'ai congédié les ouvriers, enterré la presse, et fait porter chez moi toutes les épreuves.

— Et vous avez bien fait, comte ! s'écria le cardinal de Polignac.

— Oui, mais maintenant comment allons-nous faire ? demanda madame du Maine.

— Transportons la presse chez moi, dit Pompadour.

— Ou chez moi, dit Valef.

— Non, non, dit Malezieux, une presse est un moyen trop dangereux, un homme de la police peut se glisser parmi les ouvriers et tout perdre. D'ailleurs, nous devons avoir bien peu de choses à imprimer maintenant.

— Oui, dit Laval, le plus fort est fait.

— Eh bien ! continua Malezieux, mon avis serait de recourir tout simplement, comme je l'avais proposé d'abord, à un copiste intelligent, discret et sûr, à qui on donnerait assez d'argent pour acheter son silence.

— Oh ! de cette façon, ce serait bien plus sûr, s'écria monsieur de Polignac.

— Oui, mais où trouver un pareil homme ? dit le prince ; vous comprenez que, pour une affaire de cette importance, il serait dangereux de prendre le premier venu.

— Si j'osais... dit l'abbé Brigaud.

— Osez, l'abbé, osez, dit la duchesse du Maine.

— Je dirais, continua l'abbé, que j'ai votre affaire sous la main.

— Eh bien ! quand je vous le disais, s'écria Pompadour, que l'abbé est un homme précieux.

— Mais véritablement ce qu'il nous faut ? demanda Polignac.

— Oh ! Votre Eminence le ferait faire exprès qu'elle ne trouverait pas mieux. Une véritable machine, qui écrira tout sans rien lire.

— Puis, pour plus grande précaution, dit le prince, nous pourrions rédiger en espagnol les pièces les plus importantes, et comme ces pièces sont spécialement destinées à Sa Majesté Catholique, nous aurions le double avantage de procéder dans une langue inconnue à notre copiste, et comme naturellement cela lui donnera un peu plus de mal, ce sera une occasion de le payer plus cher, sans qu'il se doute lui-même de l'importance de ce qu'il copie.

— Alors, prince, dit Brigaud, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer.

— Non pas, non pas, dit Cellamare, il ne faut pas que ce drôle mette le pied à l'ambassade d'Espagne. Tout cela se fera par intermédiaire, s'il vous plaît.

— Oui, oui, nous arrangerons tout cela, dit madame du Maine ; l'homme est trouvé, c'est le principal ; vous en répondez, Brigaud ?

— Oui, madame, j'en réponds.

— C'est tout ce qu'il faut ; maintenant, rien ne nous retient plus, continua la duchesse. Monsieur d'Harmental, donnez-moi le bras, je vous prie.

Le chevalier s'empressa d'obéir à madame du Maine, qui n'ayant pu jusque-là s'occuper de lui, ainsi qu'elle avait fait de tout le monde, saisissait cette occasion de lui exprimer, par cette faveur, sa reconnaissance pour le courage qu'il avait montré rue des Bons-Enfants et l'habileté dont il avait fait preuve en Bretagne.

A la porte du pavillon, les envoyés groënlandais, redevenus de simples invités de la fête de Sceaux, trouvèrent une petite galère pavoisée aux armes de France et d'Espagne, qui, à défaut du pont qui avait disparu, les attendait pour les conduire à l'autre bord. Madame du Maine y entra la première, fit asseoir d'Harmental près d'elle, laissant Malezieux faire les honneurs à Cellamare et à Richelieu ; puis aussitôt, au signal donné par une musique cachée, la galère commença de voguer vers le rivage.

Comme l'avait dit la duchesse, la déesse de la Nuit, vêtue d'une longue robe de gaze noire, semée d'étoiles d'or, l'attendait de l'autre côté du petit lac, accompagnée des douze Heures qui se partagent son empire ; la galère se dirigea vers ce groupe, qui, aussitôt qu'il vit la duchesse à portée de l'entendre, commença à chanter une cantate appropriée au sujet. Cette cantate s'ouvrait par un chœur de quatre voix, auquel succédait un solo, suivi lui-même d'une seconde reprise en chœur, le tout d'un goût si exquis, que chacun se retourna vers Malezieux, le grand ordonnateur des fêtes, pour le féliciter sur ce divertissement. Seul au milieu de tous, et aux premières notes du solo, d'Harmental avait tressailli d'étrange façon, car la voix de la chanteuse avait, avec une autre voix bien connue de lui et bien chère à son souvenir, une affinité telle que, quelque improbable que fût à Sceaux la présence de Bathilde, le chevalier s'était levé tout debout, par un mouvement plus fort que lui-même, pour regarder la personne dont l'accent lui avait fait éprouver une si singulière émotion. Malheureusement, malgré les flambeaux que les Heures, ses sujettes, tenaient à la main, il ne pouvait apercevoir le visage de la déesse, couvert qu'il était par un voile pareil à la robe dont elle était revêtue. Il entendait seulement cette voix pure, flexible, sonore, monter et redescendre, avec cette large, savante et facile méthode qu'il avait tant admirée lorsque la première fois cette voix l'avait frappé rue du Temps-Perdu, et chaque accent de cette voix, plus distincte à mesure qu'il approchait du rivage, retentissait jusqu'au fond de son cœur et le faisait frissonner de la tête aux pieds. Enfin, la galère aborda, le solo cessa et le chœur reprit. Mais d'Harmental, toujours debout et insensible à toute autre pensée qu'à celle qui l'occupait, continuait de suivre, dans son souvenir, la voix éteinte et les notes envolées.

— Eh bien ! mon-ieur d'Harmental, dit la duchesse du Maine, êtes-vous si accessible aux charmes de la musique qu'elle vous fasse oublier que vous êtes mon cavalier ?

— Oh ! pardon, pardon, madame, dit d'Harmental en sautant sur le rivage et en tendant la main à la duchesse ; mais il m'avait semblé reconnaître cette voix, et cette voix, je dois l'avouer, me rappelle des souvenirs si puissants...

— Cela prouve que vous êtes un habitué de l'Opéra, mon cher chevalier, dit la duchesse du Maine, et que vous appréciez comme il convient le talent de mademoiselle Bury.

— Comment ! cette voix que je viens d'entendre est celle de mademoiselle Bury ? demanda d'Harmental avec étonnement.

— Elle-même, monsieur, et si vous n'en croyez point ma parole, reprit la duchesse d'un ton où perçait une légère nuance de dépit, permettez-moi de prendre le bras de Laval ou de Pompadour, et allez vous en assurer vous-même.

— Oh ! madame, dit d'Harmental en retenant respectueusement la main que la duchesse avait fait un mouvement pour retirer, que Votre Altesse m'excuse. Nous

sommes dans les jardins d'Armide, et un moment d'erreur est permis au milieu de pareils enchantemens.

Et présentant de nouveau son bras à la duchesse, il s'éloigna avec elle dans la direction du château.

En cet instant, un faible cri se fit entendre, et, si faible qu'il fût, arriva au cœur de d'Harmental, qui se retourna presque malgré lui.

— Qu'y a-t-il? demanda la duchesse du Maine, avec une inquiétude mêlée d'impatience.

— Rien, rien, dit Richelieu, c'est la petite Bury qui a ses vapeurs; mais rassurez-vous, madame la duchesse, je connais la maladie: elle n'est point dangereuse... et même, si vous le désirez bien fort, j'irai prendre demain de ses nouvelles.

Deux heures après ce petit accident, qui du reste était trop peu de chose pour troubler en rien la fête, le chevalier d'Harmental ramené à Paris par l'abbé Brigaud, rentra dans sa petite mansarde de la rue du Temps-Perdu, de laquelle il était absent depuis six semaines.

XXIX

JALOUSIE

La première sensation qu'éprouva d'Harmental en rentrant chez lui fut un sentiment de bien-être indéfinissable de se retrouver dans cette petite chambre dont chaque meuble lui rappelait un souvenir. Quoique absent depuis six semaines de son appartement, on eût dit qu'il l'avait quitté la veille, tant, grâce aux soins presque maternels de la bonne madame Denis, chaque chose se retrouvait à sa place. D'Harmental resta un instant, sa bougie à la main regardant tout autour de lui avec une expression qui ressemblait presque à de l'extase; c'est que toutes les autres impressions de sa vie s'étaient effacées devant celles qu'il avait ressenties dans ce petit coin du monde. Puis, ce premier moment passé, il courut à sa fenêtre, l'ouvrit et essaya de plonger un indécible regard d'amour à travers les vitres sombres de sa voisine. Sans doute Bathilde dormait de son sommeil d'ange, ignorant que d'Harmental était revenu, qu'il était là, regardant sa fenêtre, tout frissonnant d'amour et d'espérance, comme si, chose impossible, cette fenêtre allait s'ouvrir et lui parler!

D'Harmental demeura ainsi plus d'une demi-heure, respirant à pleine poitrine l'air de la nuit, qui ne lui avait jamais semblé si pur et si frais, et reportant les yeux de cette fenêtre au ciel et du ciel à cette fenêtre. D'Harmental alors seulement comprit combien Bathilde était devenue un besoin de sa vie, et combien l'amour qu'il éprouvait pour elle était profond et puissant.

Enfin d'Harmental comprit qu'il ne pouvait passer la nuit tout entière à sa fenêtre, et, refermant sa croisée, il entra chez lui; mais ce fut pour se remettre à cette recherche de souvenirs qu'avait fait naître en son cœur son retour dans sa petite chambre. Il ouvrit son piano, un peu désaccordé par sa longue absence, et fit rouler ses doigts sur les touches, au risque d'exciter de nouveau la colère du locataire du troisième. Du piano, il passa au carton où était renfermé le portrait inachevé de Bathilde. Le pastel en était un peu effacé, mais c'était bien toujours la belle et chaste jeune fille, et la folle et capricieuse petite tête de Mirza. Tout était comme il l'avait quitté, à cette légère touche de destruction près que laisse toujours le temps sur les objets qu'en passant il effleure du bout de l'aile. Enfin, après s'être arrêté encore une dernière fois devant chaque objet, pressé par ce sommeil toujours si puissant à une certaine époque de la vie, il se coucha et s'endormit en repassant dans sa mémoire l'air de la cantate chantée par mademoiselle Bury, dont il finit par faire, dans ce vague crépuscule de la pensée qui précède un complet assoupissement, une seule et même personne avec Bathilde.

En s'éveillant, d'Harmental bondit hors de son lit et courut à la fenêtre. La journée paraissait assez avancée :

le soleil était magnifique; et cependant, malgré ces séductions si puissantes, la fenêtre de Bathilde était hermétiquement fermée. D'Harmental regarda à sa montre: il était dix heures.

Le chevalier se mit à sa toilette. Nous avons déjà avoué qu'il n'était point exempt d'une certaine coquetterie un peu féminine: ce n'était point sa faute, mais celle de l'époque, où tout était maniéré, même la passion. Mais cette fois ce n'était pas sur l'expression de mélancolie de son visage qu'il comptait; c'était sur la franche joie du retour, qui donnait à tous ses traits un caractère de bonheur admirable: il était évident que d'Harmental n'attendait qu'un regard de Bathilde pour se couronner roi de la création.

Ce regard il vint le chercher à la fenêtre: mais celle de Bathilde était toujours fermée. D'Harmental ouvrit alors la sienne, espérant que le bruit attirerait les regards de sa voisine: rien ne bougea. Il y resta une heure: pendant cette heure aucun souffle ne vint même agiter les rideaux; on eût dit que la chambre de la jeune fille était abandonnée. D'Harmental toussa, d'Harmental ferma et rouvrit la fenêtre, d'Harmental détacha de petites parcelles de plâtre du mur et les jeta contre les carreaux: tout fut inutile.

Alors, à la surprise succéda l'inquiétude; cette fenêtre, si obstinément close, devait indiquer au moins une absence, sinon un malheur. Bathilde absente, où pouvait être Bathilde? quel événement avait eu l'influence de déplacer de son centre cette vie si calme, si douce, si régulière? A qui demander? à qui s'informer? Il n'y avait que la bonne madame Denis qui pût savoir quelque chose. Il était tout simple que d'Harmental, de retour dans la nuit, fit le lendemain une visite à sa propriétaire: d'Harmental descendit chez madame Denis.

Madame Denis n'avait pas vu son locataire depuis le jour du déjeuner; elle n'avait point oublié les soins que d'Harmental avait donnés à son évanouissement: elle le reçut donc comme l'enfant prodige.

Heureusement pour d'Harmental, mesdemoiselles Denis étaient occupées à leur leçon de dessin, et monsieur Boniface était chez son procureur; de sorte qu'il n'eut affaire qu'à sa respectable hôtesse. La conversation tomba tout naturellement sur l'ordre, le soin, la propreté, maintenus dans la petite chambre en l'absence de celui qui l'occupait. De là à demander si pendant cette absence le logement d'en face avait changé de locataire, la transition était simple et facile: aussi la question, posée sans affectation, amena-t-elle une réponse exempte de doute. La veille, au matin, madame Denis avait encore vu Bathilde à sa fenêtre, et la veille, au soir, monsieur Boniface avait rencontré Buvat rentrant de son bureau; seulement le troisième clerc de M^{re} Joullu avait remarqué sur la figure du digne écrivain un air de majestueuse hauteur, que l'héritier du nom des Denis avait d'autant plus remarqué que cet air était d'autant moins habituel à la physionomie de son digne voisin.

C'était tout ce que d'Harmental voulait savoir, Bathilde était à Paris, Bathilde était chez elle. Sans doute le hasard n'avait point encore dirigé les regards de la jeune fille vers cette fenêtre que depuis si longtemps elle avait vue fermée, vers cette chambre que depuis si longtemps elle savait vide. D'Harmental remercia de nouveau madame Denis pour toutes les bontés de son absence, qu'il espérait bien lui voir reporter sur son retour, et prit congé de sa bonne propriétaire avec une effusion de reconnaissance que celle-ci fut bien loin d'attribuer à sa véritable cause.

Sur le palier, d'Harmental rencontra l'abbé Brigaud qui venait faire sa visite quotidienne à madame Denis. L'abbé demanda au chevalier s'il remontait chez lui, et, sur sa réponse affirmative, lui annonça qu'en sortant de chez madame Denis, il grimperait jusqu'à son quatrième étage. D'Harmental, qui ne comptait pas sortir de la journée, lui promit de l'attendre.

En rentrant chez lui, d'Harmental alla droit à la fenêtre.

Rien n'était changé chez sa voisine: les rideaux scrupuleusement tirés interceptaient jusqu'à la plus petite ouverture par laquelle le regard pouvait pénétrer. Décidément

dément c'était un parti pris. D'Harmental résolut d'employer un dernier moyen qu'il avait réservé pour sa suprême ressource : il se mit à son piano, et, après un brillant prélude, chanta, sur un accompagnement de sa façon, l'air de la cantate de *la Nuit*, qu'il avait entendue la veille, et qui, depuis la première jusqu'à la dernière note, était restée dans son souvenir. Mais quoique, tout en chantant, son regard ne perdit point de vue l'incorruptible fenêtre, tout resta muet et immobile : la chambre d'en face n'avait plus d'écho.

Mais en manquant l'effet auquel il s'attendait, d'Harmental en avait produit un autre auquel il ne s'attendait pas. En achevant la dernière mesure, il entendit des applaudissements retentir derrière lui, il se retourna et aperçut l'abbé Brigaud.

— Ah ! c'est vous, l'abbé ! dit d'Harmental en se levant et en allant fermer vivement sa fenêtre. Diable ! je ne vous savais pas si grand mélomane.

— Ni vous si bon musicien. Peste ! mon cher pupille, une cantate que vous avez entendue une fois, c'est merveilleux !

— L'air m'a paru fort beau, l'abbé, voilà tout, dit d'Harmental ; et comme j'ai au plus haut degré la mémoire des sons, je l'ai retenu.

— Et puis, il était si admirablement chanté, n'est-ce pas, reprit l'abbé.

— Oui, dit d'Harmental, cette demoiselle Bury a une admirable voix, et la première fois que son nom sera sur l'affiche, je me suis déjà promis d'aller incognito à l'Opéra.

— Est-ce la voix que vous désirez entendre ? demanda Brigaud.

— Oui, dit d'Harmental.

— Alors, il ne faut point aller à l'Opéra pour cela.

— Et où faut-il aller ?

— Nulle part : restez ici, vous êtes aux premières loges.

— Comment ! la déesse de la Nuit ?

— C'était votre voisine.

— Bathilde ! s'écria d'Harmental, je ne m'étais donc pas trompé, je l'avais reconnue ! Oh ! mais c'est impossible, l'abbé ; comment se fait-il que Bathilde ait été cette nuit chez madame la duchesse du Maine ?

— D'abord, mon cher pupille, rien n'est impossible dans le temps où nous vivons, répondit Brigaud ; mettez-vous bien d'abord cela dans la tête avant de rien nier ou de rien entreprendre ; croyez à la possibilité de tout, c'est le moyen sûr d'arriver à tout.

— Mais enfin, comment la pauvre Bathilde ?...

— Oui, n'est-ce pas que cela paraît étrange au premier abord ? Eh bien ! cependant, rien n'est plus simple au fond. Mais l'histoire ne doit pas autrement vous intéresser, n'est-ce pas, chevalier ? Ainsi parlons d'autre chose.

— Si fait, l'abbé, si fait, dit d'Harmental ; vous vous trompez étrangement, et l'histoire au contraire m'intéresse au suprême degré.

— Eh bien ! mon cher pupille, puisque vous êtes si curieux, voilà toute l'affaire. L'abbé de Chauvieu connaît mademoiselle Bathilde ; n'est-ce pas ainsi que vous appelez votre voisine ?

— Oui ; mais comment l'abbé de Chauvieu la connaît-il ?

— Oh ! d'une façon toute naturelle. Le tuteur de cette charmante enfant est, comme vous le savez ou comme vous ne le savez pas, un des copistes de la capitale qui possèdent un des plus beaux points d'écriture.

— Bon ! après.

— Eh bien ! après, comme monsieur de Chauvieu a besoin de quelqu'un qui recopie ses poésies, attendu que, devenant aveugle, comme vous avez pu le voir, il est forcé de les dicter, à mesure que celles lui viennent, à un petit laquais qui ne sait pas même l'orthographe, il s'est adressé au bonhomme Buvat pour lui confier cette importante besogne, et par le bonhomme Buvat il a fait la connaissance de mademoiselle Bathilde.

— Mais tout cela ne me dit pas comment mademoiselle Bathilde se trouvait chez madame la duchesse du Maine.

— Attendez donc, toute histoire a son commencement, son nœud et sa péripétie, que diable !

— L'abbé, vous me faites damner.

— Patience, mon Dieu ! patience !

— J'en ai. Allez, je vous écoute.

— Eh bien ! ayant fait la connaissance de mademoiselle Bathilde, le bon Chauvieu a subi, comme les autres, l'influence du charme universel, car vous saurez qu'il y a une espèce de magie attachée à la jeune personne en question, et qu'on ne peut la voir sans l'aimer.

— Je le sais, murmura d'Harmental.

— Donc, comme mademoiselle Bathilde est pleine de talents, et que non seulement elle chante comme un rossignol, mais encore qu'elle dessine comme un ange, le bon Chauvieu a parlé d'elle avec tant d'enthousiasme à mademoiselle Delaunay, que celle-ci a pensé à lui faire faire les costumes des différents personnages qui jouaient un rôle dans la fête qu'elle préparait, et à laquelle nous avons assisté hier soir.

— Tout cela ne me dit pas que c'était Bathilde et non mademoiselle Bury qui chantait la cantate de la Nuit.

— Nous y sommes.

— Enfin !

— Or, il est arrivé pour mademoiselle Delaunay ce qui arrive pour tout le monde : mademoiselle Delaunay a pris en amitié la petite magicienne. Au lieu de la renvoyer après lui avoir fait dessiner les costumes en question, elle l'a gardée trois jours à Sceaux. Elle y était donc encore avant-hier, enfermée avec mademoiselle Delaunay, dans sa chambre, lorsqu'on vint d'un air tout effaré annoncer à votre chauve-souris que le régisseur de l'Opéra la faisait demander pour une chose de la première importance. Mademoiselle Delaunay sortit, laissant Bathilde seule. Bathilde, restée seule, s'ennuya, et, comme mademoiselle Delaunay tardait à rentrer, Bathilde, pour se distraire, se mit au piano, commença par quelques accords, chanta deux ou trois gammes ; puis, trouvant le piano juste, et se sentant en voix, commença un grand air, je ne sais plus de quel opéra, et cela avec tant de perfection, que mademoiselle Delaunay en entendant ce chant, auquel elle ne s'attendait pas, entra ouvrit doucement la porte, écouta le grand air jusqu'au bout, et lorsqu'il fut fini, vint se jeter au cou de la belle chanteuse en lui criant qu'elle pouvait lui sauver la vie. Bathilde étonnée demanda en quoi et de quelle façon elle pouvait lui rendre un si grand service. Alors mademoiselle Delaunay lui raconta comme quoi mademoiselle Bury de l'Opéra s'était engagée à venir chanter le lendemain à Sceaux la cantate de *la Nuit*, et comme quoi s'étant trouvée gravement indisposée le jour même, elle faisait dire, à son grand regret, à Son Altesse Royale madame du Maine, qu'elle la suppliait de ne pas compter sur elle ; si bien qu'il n'y avait plus de Nuit, et par conséquent plus de fête si Bathilde n'avait l'extrême obligeance de se charger de la susdite cantate. Bathilde, comme vous devez bien le penser, se défendit de toutes ses forces ; elle déclara qu'elle ne pouvait chanter ainsi de la musique qu'elle ne connaissait pas. Mademoiselle Delaunay posa la cantate devant elle. Bathilde dit que cette musique lui paraissait horriblement difficile. Mademoiselle Delaunay répondit que rien n'était difficile pour une musicienne de sa force. Bathilde voulut se lever, mademoiselle Delaunay la força de se rasseoir. Bathilde joignit les mains, mademoiselle Delaunay les lui sépara et les posa sur le piano ; le piano touché rendit un son. Bathilde, malgré elle, déchiffra la première mesure, puis la seconde, puis toute la cantate. A la seconde fois, elle attaqua le chant et le chanta jusqu'au bout avec une justesse d'intonation et un caractère d'expression admirables. Mademoiselle Delaunay était dans le délire. Madame du Maine arriva à son tour, désespérée de ce qu'elle venait d'apprendre à l'endroit de mademoiselle Bury. Mademoiselle Delaunay pria Bathilde de recommencer la cantate. Bathilde n'osa refuser ; elle joua et chanta comme un ange. Madame du Maine joignit ses prières à celles de mademoiselle Delaunay. Le moyen de refuser quelque chose à madame du Maine ! Vous le savez, chevalier, c'est impossible. La pauvre Bathilde fut donc forcée de se rendre, et toute honteuse, toute confuse, moitié riant, moitié pleurant, elle consentit à ce qu'on voulut, à deux conditions : la première c'est qu'elle irait dire elle-même à son bon ami Buvat la cause

de son absence passée et de son absence future ; la seconde qu'elle resterait chez elle toute la soirée du jour et toute la matinée du lendemain, afin d'étudier la malheureuse cantate qui venait faire un si malencontreux déplacement dans toutes ses habitudes. Ces clauses furent débattues de part et d'autre, et accordées sous serment réciproque : serment de la part de Bathilde qu'elle serait de retour le lendemain à sept heures du soir ; serment de la part de mademoiselle Delaunay et de madame du Maine, que tout le monde continuerait de croire que c'était mademoiselle Bury qui avait chanté.

lorsque j'accourus, tandis que vous vous éloigniez, vous, en donnant le bras à Son Altesse, je fus fort étonné, au lieu et place de mademoiselle Bury, de reconnaître votre jolie voisine. J'interrogeai alors mademoiselle Delaunay, et, comme il n'y avait plus moyen de garder l'incognito, elle me raconta ce qui s'était passé, toujours sous le sceau du secret, que je trahis pour vous seul, mon cher pupille, et parce que, je ne sais pourquoi, je ne sais rien vous refuser.

— Et cette indisposition ? demanda d'Harmental avec inquiétude.



Il se mit à son piano.

— Mais alors, demanda d'Harmental, comment ce secret a-t-il été trahi ?

— Ah ! par une circonstance parfaitement inattendue, reprit Brigaud avec cet air d'étrange bonhomie qui faisait qu'on ne pouvait jamais deviner s'il raillait ou s'il parlait sérieusement. Tout avait été à merveille, comme vous avez pu le voir, jusqu'à la fin de la cantate, et la preuve, c'est que ne l'ayant entendue qu'une fois, vous l'avez cependant retenue depuis un bout jusqu'à l'autre ; lorsqu'au moment où la galère qui nous ramenait du pavillon de l'Aurore au rivage touchait terre, soit émotion d'avoir ainsi chanté pour la première fois en public ; soit qu'elle eût reconnu parmi les suivans de madame du Maine quelqu'un qu'elle ne s'attendait pas à voir en si bonne compagnie ; sans que personne pût deviner pourquoi enfin, la pauvre déesse de la Nuit poussa un cri et s'évanouit dans les bras des Heures ses compagnes. Dès lors tous les sermens faits furent oubliés, toutes les promesses engagées mises à néant. On la débarrassa de son voile pour lui jeter de l'eau au visage ; de sorte que

— Ce n'était rien, un éblouissement momentané, une émotion passagère qui n'a pas eu de suite, puisque, quelque prière qu'on ait pu lui faire, Bathilde n'a pas même voulu rester une demi-heure de plus à Sceaux, et qu'elle a demandé avec tant d'instances à revenir chez elle, qu'on a mis une voiture à sa disposition, et qu'une heure avant nous elle devait être de retour.

— De retour ? Ainsi vous êtes sûr qu'elle est de retour ? Merci, l'abbé ; voilà tout ce que je voulais savoir, voilà tout ce que je voulais demander.

— Et maintenant, dit Brigaud, je peux m'en aller, n'est-ce pas ? vous n'avez plus besoin de moi, vous savez tout ce que vous vouliez savoir ?

— Je ne dis pas cela, mon cher Brigaud ; au contraire, restez, vous me ferez plaisir.

— Non, merci ; j'ai moi-même un tour à faire par la ville. Je vous laisse à vos réflexions, mon très cher pupille.

— Et quand vous reverrai-je, l'abbé ? demanda machinalement d'Harmental.

— Mais demain, probablement, répondit l'abbé.

— A demain, alors.

— A demain.

Sur quoi l'abbé, riant de ce rire qui n'appartenait qu'à lui, gagna la porte de la chambre, tandis que d'Harmental ouvrait sa fenêtre, décidé à y rester en sentinelle ju-qu'au lendemain s'il le fallait, ne dut-il, pour prix d'une longue station, entrevoir Bathilde qu'un instant, une seconde.

Le pauvre gentilhomme était amoureux comme un étudiant.

XXX

UN PRÉTEXTE

A quatre heures et quelques minutes, d'Harmental aperçut Buvat qui tournait le coin de la rue du Temps-Perdu, du côté de la rue Montmartre. Le chevalier crut remarquer que l'honnête écrivain marchait d'une allure plus pressée que d'habitude, et qu'au lieu de tenir sa canne perpendiculairement comme fait un bourgeois qui marche, il la tenait horizontalement comme un coureur qui trotte. Quant à cet air de majesté qui avait tant frappé la veille monsieur Boniface, il avait entièrement disparu pour faire place à une légère expression d'inquiétude. Il n'y avait pas à s'y tromper, Buvat ne revenait si diligemment que parce qu'il était inquiet de Bathilde : Bathilde était donc souffrante !

Le chevalier suivit des yeux le digne écrivain jusqu'au moment où il disparut sous la porte de l'allée qui donnait entrée à la maison qu'il habitait. D'Harmental, avec raison, présumait qu'il entrerait chez Bathilde au lieu de remonter chez lui, et il espérait qu'il ouvrirait enfin la fenêtre aux derniers rayons du soleil, qui depuis le matin venait la caresser. Mais d'Harmental se trompait ; Buvat se contenta de soulever le rideau et de venir coller sa grosse face sur une vitre, tout en tambourinant avec les deux mains sur les deux vitres voisines ; encore son apparition fut-elle de bien courte durée, car au bout d'un instant il se retourna vivement comme fait un homme qu'on appelle ; et, laissant retomber le rideau de mousseline qu'il avait rejeté derrière lui, il disparut. D'Harmental présuma que la disparition était motivée par un appel à l'appétit de son voisin ; cela lui rappela que, préoccupé de l'obstination que mettait cette malheureuse fenêtre à ne pas s'ouvrir, il avait oublié le déjeuner, ce qui, il faut le dire à la honte de d'Harmental, était une bien grande infraction à ses habitudes.

Or, comme il n'y avait pas de chance que la fenêtre s'ouvrit tant que ses voisins seraient occupés à dîner, le chevalier résolut de mettre ce moment à profit en dinant lui-même. En conséquence, il sonna son concierge, lui ordonna d'aller chercher chez le rôtisseur le poulet le plus gras et chez le fruitier les plus beaux fruits qu'il pourrait trouver. Quant au vin, il lui en restait encore quelques vieilles bouteilles de l'envoi que lui avait fait l'abbé Brigaud.

D'Harmental mangea avec un certain remords ; il ne comprenait pas qu'il put être à la fois si tourmenté et avoir tant d'appétit. Heureusement il se rappela avoir lu, dans je ne sais quel moraliste, que la tristesse creusait affreusement l'estomac. Cette maxime mit sa conscience en repos, et il en résulta que le malheureux poulet fut dévoré jusqu'à la carcasse.

Quoique l'action de dîner fût fort naturelle en elle-même et n'offrit, certes, rien de répréhensible, d'Harmental, avant de se mettre à table, avait fermé sa fenêtre tout en se ménageant par l'écartement du rideau, un petit jour au moyen duquel il découvrait les étages supérieurs de la maison qui faisait face à la sienne. Grâce à cette précaution, au moment où il achevait son repas, il aperçut Buvat qui, sans doute, après avoir terminé le sien, apparaissait à la fenêtre de sa terrasse. Comme nous l'avons dit, il faisait un temps magnifique, aussi Buv

parut-il très disposé à en profiter ; mais comme Buvat était de ces êtres à parl pour qui le plaisir n'existe qu'à la condition qu'il sera partagé, d'Harmental le vit se retourner, et à son geste, il présuma qu'il invitait Bathilde, qui sans doute l'avait accompagné chez lui, à le suivre sur la terrasse. En conséquence, un instant d'Harmental espéra qu'il allait voir paraître la jeune fille, et se leva le cœur bondissant ; mais il se trompait. Si tentante que fût cette belle soirée, si éloquente que fût la prière par laquelle Buvat invitait sa pupille à en jouir, tout fut inutile ; mais il n'en fut pas de même de Mirza, qui, sautant sur la fenêtre sans y être invitée, se mit à bondir joyeusement sur la terrasse, en tenant à sa gueule le bout d'un ruban gorge de pigeon qu'elle faisait flotter comme une banderole, et que d'Harmental reconnut pour celui qui serrait le bonnet de nuit de son voisin. Celui-ci le reconnut aussi, car se lançant aussitôt à la poursuite de Mirza, il fit, en la poursuivant de toute la force de ses petites jambes, trois ou quatre fois le tour de la terrasse, exercice qui se fit sans doute indéfiniment prolongé, si Mirza n'avait eu l'imprudence de se réfugier dans la fameuse caverne de l'hydre dont nous avons donné à nos lecteurs une si pompeuse description. Buvat hésita un instant à plonger son bras dans l'ancre, mais enfin, faisant un effort de courage, il y poursuivit la fugitive, et au bout d'un instant, le chevalier le vit retirer sa main armée du bienheureux ruban, que Buvat passa et repassa sur son genou pour en effacer les froissures, après quoi il le plia proprement, et rentra dans sa chambre pour le serrer sans doute en quelque tiroir où il fut à l'abri de l'espégerie de Mirza.

C'était ce moment que le chevalier attendait. Il ouvrit sa fenêtre, passa sa tête entre les deux battans entr'ouverts, et attendit. Au bout d'un instant, Mirza sortit à son tour sa tête de la caverne, regarda autour d'elle, bâilla, secoua ses oreilles et sauta sur la terrasse. En ce moment le chevalier l'appela du ton le plus caressant et le plus séducteur qu'il put prendre, Mirza tressaillit au son de la voix ; puis guidés par la voix, ses yeux se dirigèrent vers le chevalier. Au premier regard elle reconnut l'homme aux morceaux de sucre, poussa un petit grognement de joie, puis, avec une pensée d'instinctive gastronomie aussi rapide que l'éclair, elle s'élança d'un seul bond par la fenêtre de Buvat, comme fait le cerf Coco à travers son tambour, et disparut. D'Harmental baissa la tête, et presque au même instant entrevit Mirza qui traversait la rue comme une vision, et qui, avant que le chevalier eût eu le temps de refermer sa fenêtre, grattait déjà à sa porte. Heureusement pour d'Harmental, Mirza avait la mémoire du sucre développée à un degré égal où il avait, lui, celle des sons.

On devine que le chevalier ne fit point attendre la charmante petite bête, qui s'élança toute bondissante dans la chambre, en laissant échapper des signes non équivoques de la joie que lui donnait ce retour inattendu. Quant à d'Harmental, il était presque aussi heureux que s'il eût vu Bathilde. Mirza, c'était quelque chose de la jeune fille, c'était sa levrette bien-aimée, tant caressée, tant baisée par elle, qui le jour allongait sa tête sur ses genoux, qui le soir couchait sur le pied de son lit ; c'était la confidente de ses chagrins et de son bonheur, c'était en outre une messagère sûre, rapide, excellente, et c'est à ce dernier titre surtout que d'Harmental l'avait attirée chez lui et venait de si bien la recevoir.

Le chevalier mit Mirza à même du sucrier, s'assit à son secrétaire, et laissant parler son cœur et courir sa plume, écrivit la lettre suivante :

« Chère Bathilde, vous me croyez bien coupable, n'est-ce pas ? mais vous ne pouvez pas savoir les étranges circonstances dans lesquelles je me trouve, et qui sont mon excuse ; si j'étais assez heureux pour vous voir un instant, un seul instant, vous comprendriez comment il y a en moi deux personnages si différents, le jeune étudiant de la mansarde et le gentilhomme des fêtes de Sceaux ; ouvrez-moi donc ou votre fenêtre, ou pour que je puisse vous voir, ou votre porte, pour que je puisse vous parler ; permettez-moi d'aller vous demander mon pardon à genoux. Je suis sûr que lorsque

« vous saurez combien je suis malheureux, et surtout
« combien je vous aime, vous aurez pitié de moi.

« Adieu, ou plutôt au revoir, chère Bathilde ; je donne
« à notre charmante messagère tous les baisers que je
« voudrais déposer sur vos jolis pieds.

« Adieu encore, je vous aime plus que je ne puis le
« dire, plus que vous ne pouvez le croire, plus que
« vous ne vous en douterez jamais.

« RAOUL. »

Ce billet qui eût paru bien froid à une femme de notre époque, parce qu'il ne disait juste que ce que celui qui écrivait voulait dire, parut fort suffisant au chevalier, et véritablement était fort passionné pour l'époque ; aussi d'Harmental le plia-t-il sans y rien changer, et l'attachait-il comme le premier sous le collier de Mirza ; puis enlevant alors le sucrier, que la gourmande petite bête suivit des yeux jusqu'à l'armoire où d'Harmental le renferma, le chevalier ouvrit la porte de sa chambre et indiqua du geste à Mirza ce qui lui restait à faire. Soit fierté, soit intelligence, Mirza ne se le fit point redire à deux fois, s'élança dans l'escalier comme si elle avait des ailes, ne s'arrêta que le temps juste de donner en passant un coup de dent à monsieur Boniface qui rentrait de chez son procureur, traversa la rue comme un éclair, et disparut dans l'allée de la maison de Bathilde. Un instant encore d'Harmental demeura avec inquiétude à la fenêtre, car il craignait que Mirza n'allât rejoindre Buvat sous le berceau de chèvrefeuille, et que la lettre ne se trouvât détournée ainsi de sa véritable destination. Mais Mirza n'était point bête à commettre de semblables méprises, et comme au bout de quelques secondes d'Harmental ne la vit point paraître à la fenêtre de la terrasse, il en augura avec beaucoup de sagacité qu'elle s'était arrêtée au quatrième. En conséquence, pour ne point trop effaroucher la pauvre Bathilde, il ferma sa fenêtre, espérant qu'à l'aide de cette concession, il obtiendrait quelque signe qui lui indiquerait qu'on était en voie de lui pardonner.

Mais il n'en fut point ainsi : d'Harmental attendit vainement toute la soirée et une partie de la nuit. A onze heures, la lumière, à peine visible à travers les doubles rideaux, toujours hermétiquement fermés s'éteignit tout à fait. Une heure encore d'Harmental veilla à sa fenêtre ouverte pour saisir la moindre apparence de rapprochement ; mais rien ne parut, tout resta muet, comme tout était sombre, et force fut à d'Harmental de renoncer à l'espoir de revoir Bathilde avant le lendemain.

Mais le lendemain ramena les mêmes rigueurs : c'était un parti pris de défense qui, pour un homme moins amoureux que d'Harmental, eût purement et simplement indiqué la crainte de la défaite ; mais le chevalier, ramené par un sentiment véritable à la simplicité de l'âge d'or, n'y vit, lui, qu'une froideur à l'éternité de laquelle il commença de croire ; il est vrai qu'elle durait depuis vingt-quatre heures.

D'Harmental passa la matinée à rouler dans sa tête mille projets plus absurdes les uns que les autres. Le seul qui eût le sens commun était tout bonnement de traverser la rue, de monter les quatre étages de Bathilde, d'entrer chez elle et de lui tout dire ; il lui vint à l'esprit comme les autres, mais comme c'était le seul qui fut raisonnable, d'Harmental se garda bien de s'y arrêter. D'ailleurs, c'était une hardiesse bien grande que de se présenter ainsi chez Bathilde sans y être autorisé par le moindre signe, ou tout au moins sans y être conduit par quelque prétexte. Une pareille façon de faire pouvait blesser Bathilde, et elle n'était déjà que trop irritée ; mieux valait donc attendre, et d'Harmental attendit.

A deux heures, Brizard entra et trouva d'Harmental d'une humeur massacrante. L'abbé jeta un coup d'œil de côté sur la fenêtre, toujours hermétiquement fermée, et devina tout. Il prit une chaise, s'assit en face de d'Harmental, et tournant ses pouces l'un autour de l'autre comme il voyait faire au chevalier :

— Mon cher pupille, lui dit-il après un instant de silence, ou je suis mauvais physionomiste, ou je lis sur votre visage qu'il vous est arrivé quelque chose de profondément triste.

— Et vous lisez bien, mon cher abbé, dit le chevalier. Je m'ennuie.

— Ah ! vraiment !

— Et si bien, continua d'Harmental, qui avait le soin d'épancher la bile qu'il avait faite la veille, que je suis tout prêt à envoyer votre conspiration à tous les diables.

— Oh ! chevalier, il ne faut pas jeter ainsi le manche après la cognée. Comment ! envoyer la conspiration à tous les diables quand elle va comme sur des roulettes. Allons donc ! et que diraient les autres ?

— Vous êtes charmant, vous et les autres ; les autres, mon cher, ils courent le monde, ils vont au bal, à l'Opéra, ils ont des duels, des maîtresses, de la distraction enfin, et ils ne sont pas forcés de se tenir comme moi renfermés dans une mauvaise mansarde.

— Eh bien ! mais ce piano, ces pastels ?

— Avec cela que c'est encore bien distrayant, votre musique et votre dessin !

— Ce n'est pas distrayant quand on dessine ou qu'on chante seul ; mais enfin quand on peut dessiner et chanter en compagnie, cela commence déjà à mieux faire.

— Et avec qui diable voulez-vous que je dessine et que je chante ?

— Vous avez d'abord les deux demoiselles Denis.

— Ah oui ! avec cela qu'elles chantent juste et qu'elles dessinent bien, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu ! je ne vous les donne pas comme des virtuoses et comme des artistes, et je sais bien qu'elles ne sont pas de la force de votre voisine. Eh bien ! mais à propos, votre voisine ?

— Eh bien ! ma voisine ?

— Pourquoi ne faites-vous pas de la musique avec elle, par exemple ? elle qui chante si bien : cela vous distrairait.

— Est-ce que je la connais, ma voisine ? est-ce qu'elle ouvre seulement sa fenêtre ? Voyez, depuis hier matin, elle est barricadée chez elle. Ah ! oui, ma voisine, elle est aimable !

— Eh bien ! voyez, on m'avait dit qu'elle était charmante, à moi.

— D'ailleurs, comment voulez-vous que nous chantions chacun dans notre chambre ? cela ferait un singulier duo !

— Non pas ; chez elle.

— Chez elle ! Est-ce que je lui suis présenté ? est-ce que je la connais ?

— Eh bien mais ! on prend un prétexte.

— Eh ! depuis hier j'en cherche un.

— Et vous ne l'avez pas encore trouvé ? un homme d'imagination comme vous ! Ah ! mon cher pupille ! je ne vous reconnais pas là.

— Tenez, l'abbé, trêve de plaisanterie, je ne suis pas en train aujourd'hui ; que voulez-vous, on a ses jours, et aujourd'hui je suis stupide.

— Eh bien ! ces jours-là on s'adresse à ses amis.

— A ses amis ; pourquoi faire ?

— Pour trouver le prétexte qu'on cherche vainement soi-même.

— Eh bien ! l'abbé mon ami, trouvez-moi ce prétexte. Allons, j'attends.

— Rien n'est plus facile.

— Vraiment !

— Le voulez-vous ?

— Faites attention à quoi vous vous engagez.

— Je m'engage à vous ouvrir la porte de votre voisine.

— D'une façon convenable ?

— Comment donc, est-ce que j'en connais d'autres ?

— L'abbé, je vous étrangle, si votre prétexte est mauvais.

— Et s'il est bon ?

— S'il est bon, l'abbé, s'il est bon, vous êtes un homme adorable.

— Vous rappelez-vous ce qu'a dit le comte de Laval, de la descente que la justice a faite dans sa maison du Val-de-Grâce, et la nécessité où il a été de renvoyer ses ouvriers et de faire enterrer sa presse ?

— Parfaitement.

— Vous rappelez-vous la délibération qui a été prise à la suite de cela ?

— Oui, que l'on se servirait d'un copiste.

— Enfin, vous rappelez-vous encore que je me suis chargé de trouver ce copiste, moi ?

— Je me le rappelle.

— Eh bien ! ce copiste sur lequel j'ai jeté les yeux, cet honnête homme que j'ai promis de découvrir, il est tout découvert ; mon cher chevalier, c'est le tuteur de Bathilde.

— Buvat ?

— Lui-même. Eh bien ! je vous passe mes pleins pouvoirs ; vous montez chez lui, vous lui offrez des rouleaux d'or à gagner ; la porte vous est ouverte à deux battans, et vous chantez tant que vous voulez avec Bathilde.

— Ah ! mon cher Brigaud, s'écria d'Harmental en sautant au cou de l'abbé, vous me sauvez la vie, parole d'honneur !

Et d'Harmental prit son chapeau et s'élança vers la porte. Maintenant qu'il avait un prétexte, il ne redoutait plus rien.

— Eh bien ! eh bien ! dit Brigaud, vous ne me demandez même pas où le bonhomme doit aller chercher les copies en question.

— Chez vous, pardieu !

— Non pas ! non pas ! jeune homme ; non pas !

— Et chez qui ?

— Chez le prince de Listhmay, rue du Bac, 110.

— Chez le prince de Listhmay !... Qu'est-ce que ce prince-là, l'abbé ?

— Un prince de notre façon, d'Avranches, le valet de chambre de madame du Maine.

— Et vous croyez qu'il jouera bien son rôle !

— Pas pour vous, peut-être, qui avez l'habitude de voir de vrais princes, mais pour Buvat...

— Vous avez raison. Au revoir, l'abbé !

— Vous trouvez donc le prétexte bon ?

— Excellent.

— Allez donc, en ce cas, et que Dieu vous garde !

D'Harmental descendit les marches de l'escalier quatre à quatre ; puis arrivé au milieu de la rue, et voyant à sa fenêtre l'abbé Brigaud qui le regardait, il lui fit un dernier signe de la main et disparut sous la porte de l'allée qui conduisait chez Bathilde.

XXXI

CONTRE-PARTIE

De son côté, comme on le comprend bien, Bathilde n'avait pas fait un pareil effort sans que son cœur en souffrit : la pauvre enfant aimait d'Harmental de toutes les forces de son âme, comme on aime à dix-sept ans, comme on aime pour la première fois. Pendant le premier mois de son absence, elle avait compté tous les jours ; pendant la cinquième semaine, elle avait compté les heures ; pendant les huit derniers jours, elle avait compté les minutes. C'était alors que l'abbé de Chanlieu était venu la chercher pour la conduire à mademoiselle Delaunay, et comme il avait en le soin, non seulement de parler de ses talents, mais encore de dire qui elle était, Bathilde avait été reguë avec toutes les prévenances qui lui étaient dues, et que la pauvre Delaunay lui rendait d'autant plus volontiers qu'on les avait longtemps oubliées à son propre égard. Au reste, ce déplacement, qui avait rendu momentanément Buvat si fier, avait été reçu par Bathilde comme une distraction qui devait lui aider à passer les derniers momens de l'attente ; mais lorsqu'elle vit que mademoiselle Delaunay comptait disposer d'elle le jour même où, d'après son calcul, Raoul devait arriver, elle maudit de grand cœur l'instant où l'abbé de Chanlieu l'avait conduite à Sceaux, et elle eût certes refusé quelles qu'eussent été ses instances, si madame du Maine n'était intervenue. Il n'y avait pas moyen de refuser à madame du Maine une chose qu'elle demandait à titre de service, elle qui, à la rigueur et avec l'idée qu'on se faisait à cette époque de la suprématie des

rangs, aurait eu le droit d'ordonner. Bathilde, forcée dans ses derniers retranchemens, avait donc accepté ; mais comme elle se serait fait un reproche éternel, si Raoul n'était venu en son absence, et si en revenant il eût trouvé sa fenêtre fermée, elle avait, comme nous l'avons dit, demandé à revenir, pour étudier à son aise la cantate et pour rassurer Buvat. Pauvre Bathilde ! elle avait inventé deux faux prétextes pour cacher sous un double voile le véritable motif de son retour.

On devine que si Buvat avait été fier de ce que Bathilde avait été appelée pour dessiner les costumes de la fête, ce fut bien autre chose lorsqu'il apprit qu'elle était destinée à y jouer un rôle. Buvat avait constamment rêvé pour Bathilde un retour de fortune qui lui rendrait la position sociale que la mort d'Albert et de Clarice lui avait fait perdre, et tout ce qui pouvait la rapprocher du monde pour lequel elle était née lui paraissait un achèvement à cette heureuse et inévitable rehabilitation.

Cependant l'épreuve lui avait paru dure ; les trois jours qu'il avait passés sans voir Bathilde lui avaient semblé trois siècles. Pendant ces trois jours, le pauvre écrivain avait été comme un corps sans âme. A son bureau, la chose allait encore, quoiqu'il fût visible pour tous qu'il s'était opéré quelque grand cataclysme dans la vie du bonhomme ; cependant là il avait sa besogne indiquée, ses cartes à écrire, ses étiquettes à poser, le temps s'écoulait donc encore tant bien que mal. Mais c'était une fois rentré que le pauvre Buvat se trouvait tout à fait isolé. Aussi, le premier jour il n'avait pu manger en se trouvant seul à cette table où depuis treize ans, il avait l'habitude de voir en face de lui sa petite Bathilde. Le lendemain, comme Nanette lui faisait des reproches de s'abandonner ainsi, et prétendait qu'il se détériorait la santé par une diète si absolue, il fit un effort sur lui-même ; mais l'honnête écrivain, qui jusqu'à ce jour ne s'était jamais même aperçu qu'il eût un estomac, eut à peine achevé son repas, qu'il lui sembla avoir avalé du plomb, et qu'il lui laint avoir recours aux digestifs les plus puissans pour précipiter vers les voies inférieures ce malencontreux dîner qui paraissait résolu à demeurer dans l'œsophage. Aussi le troisième jour, Buvat ne se mit-il pas à table, et Nanette eut-elle toutes les peines du monde à le déterminer à prendre un bouillon, dans lequel elle prétendit même toujours avoir vu rouler deux grosses larmes ; enfin, le troisième jour au soir, Bathilde était revenue et avait ramené à son pauvre tuteur son sommeil enlevé et son appétit absent. Buvat, qui depuis trois nuits dormait fort mal, et qui depuis trois jours mangeait plus mal encore, dormit comme une souche et mangea comme un ogre, certain qu'il était que l'absence de son enfant chéri touchait à son terme et que, la prochaine nuit passée, il allait rentrer en possession de celle sans laquelle il venait de s'apercevoir qu'il lui serait désormais impossible de vivre.

De son côté, Bathilde était bien joyeuse ; si elle comptait bien, ce devrait être le dernier jour d'absence de Raoul. Raoul lui avait écrit qu'il partait pour six semaines. Elle avait compté, les unes après les autres, quarante-six longues journées ; les six semaines étaient donc parfaitement écoulées, et Bathilde, jugeant Raoul par elle n'admettait pas qu'il pût y avoir désormais un instant de retard. Aussi, Buvat parti pour son bureau, Bathilde avait-elle ouvert sa fenêtre, et tout en étudiant sa cantate, n'avait-elle point perdu de vue un instant la fenêtre de son voisin. Les voitures étaient rares dans la rue du Temps-Perdu ; cependant, par un hasard inoui, il était passé trois voitures de dix heures à quatre, et à chacune, Bathilde avait couru regarder avec un tel bondissement de cœur qu'à chaque fois qu'elle s'était aperçue qu'elle se trompait et que la voiture ne ramenait point encore Raoul, elle était tombée sur une chaise, haletante et prête à étouffer. Enfin, quatre heures avaient sonné ; quelques minutes après, Bathilde avait entendu le pas de Buvat dans l'escalier. Elle avait alors fermé en soupirant sa fenêtre, et cette fois, c'était elle qui, quelque effort qu'elle fit pour tenir bonne compagnie à son tuteur, n'avait pu avaler un seul morceau. L'heure de partir pour Sceaux était arrivée ; Bathilde avait été une dernière fois soulever le rideau : tout était fermé

chez Raoul. L'idée que cette absence pouvait se prolonger au delà du terme fixé lui était alors venue pour la première fois, et elle était partie le cœur serré et maudissant plus que jamais cette fête qui l'empêchait de passer la nuit à attendre encore celui qu'elle attendait depuis si longtemps.

Cependant, lorsque Bathilde arriva à Sceaux, les illuminations, le bruit, la musique, et surtout la préoccupation de chanter pour la première fois devant tant et de si grand monde, éloignèrent un peu de la pensée de Bathilde le souvenir de Raoul. De temps en temps, une pensée triste lui traversait bien l'esprit et lui serrait bien le cœur lorsqu'elle songeait qu'à cette heure peut-être son beau voisin était arrivé, et, voyant sa fenêtre fermée, la croyait indifférente à son tour; mais elle avait le lendemain devant elle. Elle avait fait promettre à mademoiselle Delaunay qu'on la reconduirait avant le jour, et avec ses premiers rayons elle serait à sa fenêtre, et la première chose que Raoul verrait en ouvrant la sienne, ce serait elle. Elle lui raconterait alors comment elle avait été forcée de s'éloigner pour une soirée; elle lui laisserait soupçonner ce qu'elle a souffert, et, si elle en jugeait par elle-même, Raoul serait si heureux qu'il lui pardonnerait.

Bathilde se berçait de toutes ces pensées en attendant madame du Maine au bord du lac, et ce fut au milieu du discours qu'elle préparait pour Raoul, que l'approche de la petite galère la surprit. Au premier moment, Bathilde, toute à son émotion de chanter ainsi en si grande et si haute compagnie, crut que la voix allait lui manquer; mais elle était trop artiste pour ne pas être encouragée par l'admirable instrumentation qui la soutenait, et qui se composait des meilleurs musiciens de l'Opéra. Elle résolut donc de ne regarder personne pour ne point se laisser intimider, et s'abandonnant à toute la puissance de l'inspiration, elle avait chanté avec une perfection qui avait fait qu'on avait parfaitement pu la prendre, grâce à son voile, pour la personne même qu'elle remplaçait, quoique cette personne fût le premier sujet de l'Opéra et passait pour n'avoir pas de rivale, comme étendue de voix et sûreté de méthode.

Mais l'étonnement de Bathilde fut grand lorsque, le solo fini, et soulagée par la reprise du chœur, elle baissa les yeux, et qu'en baissant les yeux, elle aperçut au milieu du groupe qui s'avancait vers elle, assis sur le même banc que madame la duchesse du Maine, un jeune seigneur qui ressemblait si fort à Raoul que, si cette apparition se fût présentée à elle au milieu de sa cantate, la voix lui eût certes manqué tout à coup. Un instant elle douta encore, mais plus la galère gagnait le rivage, moins il était permis à la pauvre Bathilde de conserver ses doutes; deux ressemblances pareilles ne pouvaient se rencontrer, même chez deux frères, et il était trop visible que le beau seigneur de Sceaux et le jeune étudiant de la mansarde étaient un seul et même individu. Mais ce n'était point encore ce qui blessait Bathilde. Le degré auquel montait tout à coup Raoul, au lieu de l'éloigner de la fille d'Albert du Rocher, le rapprochait d'elle, et à la première vue elle avait reconnu Raoul pour être de la noblesse, comme il l'avait devinée lui-même pour être de race. Ce qui la blessait profondément, ce qui était une insulte à sa bonne foi, une trahison à son amour, c'était cette prétendue absence pendant laquelle Raoul, oubliant la rue du Temps-Perdu, laissait solitaire sa petite chambre pour venir se mêler aux fêtes de Sceaux. Ainsi Raoul avait eu un caprice d'un instant pour Bathilde, ce caprice avait été jusqu'à passer une semaine ou deux dans une mansarde; mais Raoul s'était lassé bien vite de cette vie qui n'était pas la sienne. Pour ne pas trop humilier Bathilde, il avait prétexté un voyage; pour ne pas trop la désoler, il avait feint que ce voyage était pour lui un malheur; mais rien de tout cela n'était vrai. Raoul n'avait point quitté Paris sans doute, ou, s'il l'avait quitté, sa première visite à son retour avait été pour d'autres lieux que pour ceux qui devaient lui être si chers! Il y avait dans cette accumulation de griefs de quoi blesser un amour moins susceptible que ne l'était celui de Bathilde. Aussi, lorsqu'au moment où Raoul descendit sur le rivage, la pauvre enfant se trouva à quatre pas de lui, lorsqu'il lui fut impossible de douter davan-

tage que le jeune étudiant et le beau seigneur fussent le même homme, lorsqu'elle vit celui qu'elle avait pris jusque-là pour un jeune et naïf provincial offrir d'un air élégant et dégagé son bras à la fière madame du Maine, toute force l'abandonna, et sentant ses genoux fléchir sous elle, elle poussa un cri douloureux qui avait répondu jusqu'au fond du cœur de d'Harmental, et elle s'évanouit.

En rouvrant les yeux, elle trouva près d'elle mademoiselle Delaunay, qui lui prodiguait avec inquiétude les soins les plus empressés; mais comme il était impossible de se douter de la véritable cause de l'évanouissement de Bathilde, et que d'ailleurs cet évanouissement n'avait duré qu'un instant, la jeune fille, en pretextant l'émotion qu'elle avait éprouvée, n'eut point de peine à faire prendre le change aux personnes qui l'entouraient. Mademoiselle Delaunay seulement insista un instant pour qu'au lieu de retourner à Paris, elle demeurât à Sceaux; mais Bathilde avait hâte de quitter ce palais où elle venait de tant souffrir, et où elle avait vu Raoul sans que Raoul la vit. Elle pria donc, avec cet accent qui ne permet pas de refuser, que toutes choses demeurassent dans le même état, et comme la voiture qui devait la ramener à Paris aussitôt qu'elle aurait chanté était prête, elle monta dedans et partit.

En arrivant, comme Nanette était prévenue de son retour, elle trouva Nanette qui l'attendait. Buvat aussi avait bien voulu veiller pour embrasser Bathilde à son retour et avoir des nouvelles de la grande fête. Mais Buvat était, comme on le sait, un homme de mœurs réglées: minuit était sa plus grande veille, et jamais il n'avait dépassé cette heure; de sorte que lorsque minuit arriva, il eut beau se pincer les mollets, se frotter le nez avec la barbe d'une plume et chanter sa chanson favorite, le sommeil l'emporta sur tous les réactifs, et force lui avait été d'aller se coucher, ce qu'il avait fait en recommandant à Nanette de le prévenir le lendemain aussitôt que Bathilde serait visible.

Comme on le pense bien, Bathilde fut fort aise de trouver Nanette seule: la présence de Buvat, dans la situation d'esprit où était la jeune fille, l'eût gênée au plus haut degré: il y a dans le cœur des femmes, à quelque âge que le cœur soit arrivé, une sympathie pour les chagrins amoureux qu'on ne trouve jamais dans le cœur d'un homme, si bon et si consolant que soit ce cœur. Devant Buvat, Bathilde n'eût point osé pleurer; devant Nanette, Bathilde fondit en larmes.

Nanette fut bien désolée de voir sa jeune maîtresse, qu'elle s'attendait à retrouver toute fière et toute joyeuse du triomphe qu'elle ne pouvait manquer d'obtenir, dans l'état où elle était; aussi hasarda-t-elle les questions les plus pressantes; mais, à toutes ces questions, Bathilde se contenta de répondre, en secouant la tête, que ce n'était rien, absolument rien. Nanette vit bien que le mieux était de ne pas insister dans un moment où sa jeune maîtresse paraissait si bien décidée à se taire, et elle se retira dans sa chambre, qui, comme nous l'avons dit, était contiguë à celle de Bathilde.

Mais là, la pauvre Nanette ne put résister à cette curiosité du cœur qui la poussait à voir ce qu'allait devenir sa maîtresse; et, regardant par le trou de la serrure, elle la vit d'abord s'agenouiller en sanglotant devant le crucifix où elle l'avait trouvée si souvent en prières, puis se lever, et, comme cédant à une impulsion plus forte qu'elle, aller ouvrir sa fenêtre et regarder la fenêtre en face d'elle. Dès lors il n'y eut plus de doute pour Nanette. Le chagrin de Bathilde était un chagrin d'amour, et ce chagrin lui venait de la part du beau jeune homme qui habitait de l'autre côté de la rue.

Dès lors, Nanette fut un peu tranquillisée; les femmes plaignent les chagrins d'amour au-dessus de tous les autres chagrins, mais aussi elles savent par expérience qu'ils peuvent tourner à bonne fin; de sorte que tout chagrin de ce genre se compose de moitié douleur et de moitié espérance. Nanette se coucha donc plus tranquille qu'elle ne l'eût été si elle n'eût point pénétré la cause des larmes de Bathilde.

Bathilde dormit peu et dormit mal; les premières douleurs et les premières joies de l'amour ont le même résultat. Elle se reveilla donc les yeux battus et toute

brisée. Elle eût bien voulu se dispenser de voir Buvat, sous un prétexte quelconque ; mais déjà Buvat, inquiet, avait fait demander deux fois par Nanette si Bathilde était visible. Bathilde rappela donc tout son courage et alla en souriant présenter son front à baiser à son bon tuteur.

Mais Buvat avait trop l'instinct du cœur pour se laisser prendre à un sourire ; il vit ses yeux battus, il vit ce teint pâle, et le chagrin de Bathilde lui fut révélé. Comme on le comprend bien, Bathilde nia qu'elle ne fût point dans son état naturel ; Buvat fit semblant de la croire, car il vit qu'en ayant l'air de douter il la contrariait, mais il ne s'en alla pas moins à son bureau tout préoccupé de savoir ce qui avait ainsi attristé sa pauvre Bathilde.

Lorsqu'il fut parti, Nanette s'approcha de Bathilde, qui, une fois seule, s'était laissée tomber dans un fauteuil, la tête appuyée sur une main et l'autre bras pendant, tandis que Mirza, couchée à ses pieds et ne comprenant rien à cet abattement, gémissait tout doucement. La bonne femme resta un instant debout devant la jeune fille à la contempler avec un amour presque maternel, puis au bout d'un instant, voyant que Bathilde restait muette, elle rompit le silence.

— Mademoiselle souffre toujours ? dit-elle.

— Oui, ma bonne Nanette, toujours.

— Si mademoiselle voulait ouvrir la fenêtre, cela lui ferait peut-être du bien.

— Oh ! non, non, Nanette, merci ; cette fenêtre doit rester fermée.

— C'est que mademoiselle ignore peut-être...

— Non, Nanette ; je le sais.

— Que le beau jeune homme d'en face est revenu depuis ce matin.

— Eh bien ! Nanette, dit Bathilde en relevant la tête et en regardant la bonne femme avec une légère nuance de sévérité, qu'a affaire ce beau jeune homme avec moi ?

— Pardon, mademoiselle, dit Nanette ; mais je croyais... je pensais...

— Que pensiez-vous ?... que croyiez-vous ?...

— Que vous regrettiez son absence et que vous seriez heureuse de son retour.

— Vous aviez tort.

— Pardon, mademoiselle ; mais c'est qu'il paraît si distingué !

— Trop, Nanette ; beaucoup trop pour la pauvre Bathilde.

— Trop, mademoiselle, trop distingué pour vous ! s'écria Nanette. Ah bien, par exemple, est-ce que vous ne valez pas tous les beaux seigneurs du monde ? D'ailleurs, heus, vous êtes noble.

— Je suis ce que je parais être, Nanette, c'est-à-dire une pauvre fille, de la tranquillité, de l'amour et de l'honneur de laquelle tout grand seigneur croirait pouvoir impunément se jouer. Tu vois bien, Nanette, qu'il faut que cette fenêtre reste fermée et que je ne revoie pas ce jeune homme.

— Jour de Dieu ! mademoiselle Bathilde, mais vous voulez donc le faire mourir de chagrin, le pauvre garçon. Depuis ce matin il ne bouge pas de sa fenêtre, et avec un air triste, si triste, que c'est vraiment à fendre le cœur.

— Eh bien ! que m'importe son air triste, à moi ; que me fait ce jeune homme ! je ne le connais pas, je ne sais pas même son nom ; c'est un étranger, qui est venu demeurer là quelques jours seulement qui demain s'en ira peut-être, comme il s'en est allé déjà. Si j'y avais fait attention, j'aurais eu tort, Nanette, et au lieu de m'encourager dans un amour qui serait de la folie, tu devrais, au contraire, en supposant que cet amour existât, m'en faire comprendre tout le ridicule et surtout tout le danger.

— Mon Dieu ! mademoiselle, pourquoi donc cela ; il faudra toujours bien que vous aimiez un jour ou l'autre, les pauvres femmes sont condamnées à passer par là. Eh bien ! puisqu'il faut absolument aimer, au bout du compte, autant aimer un beau jeune homme qui a l'air noble comme le roi, et qui doit être riche, puisqu'il ne fait rien.

— Eh bien ! Nanette, qu'est-ce que tu dirais, si ce

jeune homme qui te paraît si simple, si loyal et si bon, n'était autre chose qu'un méchant, qu'un traître, qu'un menteur ?

— Ah ! bon Dieu ! mademoiselle, je dirais que c'est impossible.

— Si je te disais que ce jeune homme qui habite une mansarde, qui se montre à la fenêtre, couvert d'habits si simples, était hier à Sceaux, et donnait le bras à madame du Maine en habit de colonel ?

— Ce que je dirais, mademoiselle, je dirais qu'enfin le bon Dieu est juste en vous envoyant quelqu'un digne de vous. Sainte Vierge ! un colonel, un ami de la duchesse du Maine ! Oh ! mademoiselle Bathilde, vous serez comtesse, c'est moi qui vous le dis, et ce n'est pas trop pour vous, et c'est bien juste encore ce que vous méritez ; et si la Providence donnait à chacun son lot, ce n'est pas comtesse que vous seriez, c'est duchesse, c'est princesse, c'est reine ; oui, reine de France. Tiens ! madame de Maintenon l'a bien été.

— Je ne voudrais pas l'être comme elle, ma bonne Nanette.

— Comme elle, je ne dis pas. D'ailleurs, ce n'est pas le roi que vous aimez, n'est-ce pas, notre demoiselle ?

— Je n'aime personne, Nanette.

— Je suis trop honnête pour vous démentir, mademoiselle. Mais n'importe, voyez-vous, vous avez l'air malade, et le premier remède pour une jeunesse qui souffre, c'est l'air, c'est le soleil. Voyez les pauvres fleurs, quand on les enferme, elles font comme vous, elles pâlisent. Laissez-moi ouvrir la fenêtre, mademoiselle.

— Nanette, je vous le défends. Allez à vos affaires, et laissez-moi.

— Je m'en vais, mademoiselle, je m'en vais, puisque vous me chassez, dit Nanette en portant le coin de son tablier au coin de son oeil. Mais à la place de ce jeune homme, je sais bien ce que je ferais.

— Et que feriez-vous ?

— Je viendrais m'expliquer moi-même, et je suis bien sûre que, quand même il aurait un tort, vous l'excuseriez.

— Nanette, dit Bathilde en tressaillant, s'il vient, je vous défends de le recevoir, entendez-vous ?

— C'est bien, mademoiselle, on ne le recevra point, quoique ce ne soit pas très poli de mettre les gens à la porte.

— Poli ou non, vous ferez ce que j'ai ordonné, dit Bathilde, à qui la contradiction donnait les forces qui lui eussent manqué si l'on eût abondé dans son sens, et maintenant, je veux rester seule, allez.

Nanette sortit.

Restée seule, Bathilde fondit en larmes ; sa force n'était que de l'orgueil, mais elle était blessée au cœur, et la fenêtre resta fermée.

Nous ne suivrons pas ce pauvre cœur dans tous ses tressaillements, dans toutes ses angoisses, dans toutes ses souffrances. Bathilde se croyait la femme la plus malheureuse de la terre, comme d'illuminé se trouvait l'homme le plus infortuné du monde.

À quatre heures quelques minutes, Buvat rentra, comme nous l'avons dit : Bathilde reconnut les traces que l'inquiétude avait laissées sur sa bonne grosse figure, et fit tout ce qu'elle put pour le tranquilliser. Elle sourit, elle plaisanta, elle lui tint compagnie à table, mais tout cela ne tranquillisa point Buvat ; aussi après dîner proposa-t-il à sa pupille, comme une distraction à laquelle rien ne devait résister, une promenade sur sa terrasse. Bathilde, pensant que, si elle refusait, Buvat resterait près d'elle, fit semblant d'accepter, et monta avec Buvat dans sa chambre, mais là elle prétextua une lettre de remerciement à écrire à monsieur de Chauven, pour l'obligeance qu'il avait mise à la présenter à madame du Maine, et laissant son tuteur aux prises avec Mirza, elle redescendit.

Dix minutes après, elle entendit Mirza qui grattait à la porte, et elle alla ouvrir.

Mirza entra en bondissant, avec des démonstrations de si folle joie, que Bathilde comprit qu'il venait de lui arriver quelque chose d'extraordinaire ; elle regarda alors avec plus d'attention, et elle vit la lettre attachée

à son collier. Comme c'était la seconde qu'elle apportait, Bathilde n'eut point besoin de chercher d'où elle venait et de qui était la lettre.

La tentation était trop forte pour que Bathilde essayât même d'y résister. A la vue de ce papier, qui lui semblait renfermer le destin de sa vie, la jeune fille crut qu'elle allait se trouver mal. Elle le détacha en tremblant, le froissant d'une main, tandis que de l'autre elle caressait Mirza, qui, debout sur ses pattes de derrière, dansait toute joyeuse d'être devenue un personnage si important.

Bathilde ouvrit la lettre et la regarda deux fois, sans pouvoir en déchiffrer une seule ligne ; elle avait comme un nuage sur les yeux.

La lettre, tout en disant beaucoup, ne disait point assez encore. La lettre protestait de l'innocence, et demandait pardon. La lettre parlait de circonstances étranges qui demandaient le secret. Mais la lettre sur toutes choses disait que celui qui l'avait écrite était amoureux fou. Il en résulta que, sans rassurer complètement Bathilde, la lettre lui fit un grand bien.

Bathilde cependant, par un reste de fierté toute féminine, n'en résolut pas moins de tenir rigueur jusqu'au lendemain. Puisque Raoul s'avouait coupable, il fallait bien qu'il fût puni. La pauvre Bathilde ne songeait pas que la moitié de la punition qu'elle infligeait à son voisin retombait sur elle-même.

Néanmoins l'effet de la lettre, tout incomplet qu'il était encore, avait déjà une telle efficacité que, lorsque Buvat descendit de la terrasse, il trouva Bathilde infiniment mieux que lorsqu'il l'avait quittée une heure auparavant : ses couleurs étaient revenues, sa gaieté était plus franche, et ses paroles avaient cessé d'être saccadées et fiévreuses comme elles l'étaient depuis la veille. Buvat alors commença à croire ce que lui avait assuré sa pupille le matin même, c'est-à-dire que l'état d'agitation où elle se trouvait venait de l'émotion de la veille. En conséquence, le soir, comme il allait travailler, il remonta chez lui à huit heures, et laissa Bathilde, qui se plaignait de s'être couchée la veille à trois heures du matin, libre de se coucher ce soir-là à l'heure qui lui conviendrait.

Bathilde veilla ; car, malgré son insomnie de la veille, elle n'avait pas la moindre envie de dormir. Bathilde veilla tranquille, contente et heureuse, car elle savait que la fenêtre de son voisin était ouverte, et à sa persistance elle devinait son anxiété. Deux ou trois fois elle eut bien envie de la faire cesser, en allant annoncer au coupable que, moyennant une explication quelconque, son pardon lui serait accordé ; mais il lui sembla qu'aller ainsi d'elle-même en quelque sorte au-devant de Raoul, c'était plus que ne devait faire une jeune fille de son âge et dans sa position ; elle remit donc la chose au lendemain.

Le soir, Bathilde fit sa prière comme d'habitude, et comme d'habitude Raoul se retrouva de moitié dans sa prière.

La nuit, Bathilde rêva que Raoul était à ses genoux, et qu'il lui donnait de si bonnes raisons, que c'était elle qui lui avouait qu'elle était coupable, et qui lui demandait pardon.

Aussi le matin se réveilla-t-elle bien convaincue qu'elle avait été d'une sévérité affreuse, et ne comprenant pas comment elle avait eu le courage de faire souffrir ainsi le pauvre Raoul.

Il en résulta que son premier mouvement fut d'aller à la fenêtre et de l'ouvrir ; mais en y allant, elle aperçut, à travers une imperceptible trouée, le beau jeune homme à la sienne. Cette vue l'arrêta tout court. Ne serait-ce pas un aveu bien complet que cette fenêtre ouverte par elle-même ? Mieux valait attendre l'arrivée de Nanette. Nanette ouvrirait la fenêtre tout naturellement, et de cette façon le voisin n'aurait pas trop à se prévaloir de son influence.

Nanette arriva ; mais Nanette avait été trop vivement grondée la veille à l'endroit de la malheureuse fenêtre pour qu'elle risquât une seconde représentation de la même scène. Il en résulta qu'elle n'eut garde d'en approcher, et qu'elle tourna et vira dans la chambre sans par-

ler le moins du monde de lui donner de l'air. Au bout d'une heure à peu près employée à faire le petit ménage, Nanette sortit sans avoir touché même les rideaux. — Bathilde était prête à pleurer.

Buvat descendit prendre son café avec Bathilde, ainsi que c'était son habitude. Bathilde espérait qu'en entrant Buvat lui demanderait pourquoi elle se tenait ainsi enfermée chez elle, et que ce serait pour elle une occasion de lui dire d'ouvrir la fenêtre ; mais Buvat avait reçu la veille du conservateur de la Bibliothèque un nouvel ordre de classement pour les manuscrits, et Buvat était si préoccupé de ses étiquettes, qu'il ne fit attention à rien qu'à la bonne mine de Bathilde, mangea son café tout en chantonnant sa petite chanson, et sortit sans faire la plus petite remarque sur ces rideaux si tristement fermés. Pour la première fois, Bathilde eut contre Buvat un mouvement d'impatience qui ressemblait presque à de la colère, et il lui sembla que son tuteur avait bien peu d'attention pour elle, de ne pas s'apercevoir qu'elle devait étouffer dans une chambre ainsi cafeurée.

Restée seule, Bathilde tomba sur une chaise ; elle s'était mise elle-même dans une impasse dont il lui devenait impossible de sortir. Il lui fallait ordonner à Nanette d'ouvrir la fenêtre ; elle ne le voulait pas ; — il lui fallait ouvrir la fenêtre elle-même ; elle ne le pouvait pas.

Il lui fallait donc attendre ; mais jusqu'à quand ? Attendre jusqu'au lendemain, jusqu'au surlendemain peut-être, et jusque-là qu'allait penser Raoul ? Raoul ne s'impatienterait-il pas de cette sévérité exagérée ? Si Raoul allait quitter cette chambre de nouveau pour quinze jours, pour un mois, pour six semaines... pour toujours... peut-être... Bathilde mourrait. Bathilde ne pouvait plus se passer de Raoul.

Deux heures s'écoulèrent ainsi, — deux siècles ! Bathilde essaya de tout ; elle se mit à sa broderie, à son clavecin, à ses pastels ; elle ne put rien faire. Nanette entra alors, et un peu d'espoir lui revint. Mais Nanette ne fit qu'entr'ouvrir la porte : elle venait demander la permission de faire une course indispensable. Bathilde lui fit signe de la main qu'elle pouvait s'en aller.

Nanette allait dans le faubourg Saint-Antoine ; son absence devait donc durer deux heures au moins. Que faire pendant ces deux heures ? Il eût été si doux de les passer à la fenêtre : il faisait un si beau soleil, à en juger du moins par les rayons qui pénétraient à travers les rideaux. Bathilde s'assit, tira sa lettre de son corset ; elle la savait par cœur, mais n'importe, elle la relut. Comment, en recevant une pareille lettre, ne s'était-elle pas rendue à l'instant même ? Elle était si tendre, si passionnée ; on sentait si bien que celui qui l'avait écrite l'avait écrite avec les paroles de son cœur. Oh ! si elle pouvait seulement recevoir une seconde lettre.

C'était une idée. Bathilde jeta les yeux sur Mirza, Mirza la gentille messagère ! elle la prit dans ses bras, baisa tendrement sa petite tête fine et spirituelle ; puis, toute tremblante, la pauvre enfant, comme si elle commettait un crime, alla ouvrir la porte du carré.

Un jeune homme était debout devant cette porte, allongeant la main vers la sonnette.

Bathilde jeta un cri de joie, et le jeune homme un cri d'amour.

Ce jeune homme, c'était Raoul.

XXXII

LE TROISIÈME CIEL

Bathilde fit quelques pas en arrière, car elle sentit qu'elle allait tomber dans les bras de Raoul.

Raoul, après avoir fermé vivement la porte, fit quelques pas en avant et vint tomber aux pieds de Bathilde.

Les deux jeunes gens se regardèrent avec un indicible regard d'amour ; puis leurs deux noms, échangés dans un double cri, s'échappèrent de leurs bouches ; leurs

mais se réunirent dans un serrement électrique, et tout fut oublié.

Ces deux pauvres cœurs, à qui il semblait qu'ils avaient tant de choses à se dire, battaient presque l'un contre l'autre et restaient muets : toute leur âme était passée dans leurs yeux, et ils se parlaient avec cette grande voix du silence qui, en amour, dit tant de choses, et qui a sur l'autre l'avantage de ne mentir jamais.

Ils demeurèrent ainsi quelques minutes. Enfin Bathilde sentit les larmes qui lui venaient aux yeux : puis, avec un soupir, et se renversant en arrière comme pour retrouver la respiration dans sa poitrine oppressée :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai souffert ! dit-elle.

— Et moi donc ! dit d'Harmental, moi qui ai envers vous l'apparence de tous les torts, et qui cependant suis innocent.

— Innocent, dit Bathilde, à qui, par une réaction toute naturelle, ses premiers doutes revenaient.

— Oui, innocent, reprit le chevalier.

Et alors il raconta à Bathilde tout ce que de sa vie il avait le droit de lui raconter, c'est-à-dire son duel avec Lafare ; comment, à la suite de ce duel, il était venu se cacher dans la rue du Temps-Perdu ; comment il avait vu Bathilde, comment il l'avait aimée ; son étonnement en découvrant successivement en elle la femme distinguée, le peintre habile, la musicienne de premier ordre ; sa joie lorsqu'il crut voir qu'il ne lui était pas tout à fait indifférent ; son bonheur lorsqu'il commença à croire qu'il était aimé ; enfin il lui dit combien il était heureux lorsqu'il avait reçu, comme colonel des carabiniers, l'ordre de se rendre en Bretagne, et comment cet ordre portait qu'à son retour il eût à venir rendre compte de sa mission à S. A. S. madame la duchesse du Maine avant de se rendre à Paris. Il était donc arrivé directement à Sceaux, ignorant ce qui s'y passait et croyant n'avoir que des dépêches à y déposer en passant, lorsqu'il était au contraire tombé au milieu d'une fête à laquelle il avait été, bien malgré lui, mais à cause de la position qu'il occupait près de monsieur le duc du Maine, forcé de prendre part. Ce récit fut terminé par des expressions de regret, par des paroles d'amour et par des protestations de fidélité telles, que Bathilde ne fit presque pas attention aux parties premières du discours pour ne s'occuper et ne se souvenir que de la fin.

C'était le tour de Bathilde. Bathilde aussi avait une longue histoire à raconter à d'Harmental ; mais dans cette histoire il n'y avait ni réticences ni obscurités. Ce n'était pas l'histoire d'une époque de sa vie, mais de toute sa vie. Bathilde, avec une certaine fierté d'apprendre à son amant qu'elle était digne de lui, se prit donc tout enfant entre les caresses d'un père et d'une mère ; puis elle se montra orpheline, puis abandonnée. C'est alors qu'apparut Buvat, cet homme au visage vulgaire et au cœur sublime, et elle dit toutes ses attentions, toutes ses bontés, tout son amour pour sa pauvre pupille. Elle passa en revue sa jeunesse insoucieuse et son adolescence pensive. Enfin elle arriva au moment où, pour la première fois, elle avait vu d'Harmental, et, arrivée là, elle sourit en rougissant, car elle sentait bien qu'elle n'avait plus rien à lui apprendre.

Mais il n'en était pas ainsi. C'était surtout ce que Bathilde croyait n'avoir pas besoin d'apprendre au chevalier que le chevalier voulait absolument savoir de sa bouche ; aussi ne lui fit-il grâce d'aucun détail. La pauvre enfant eut beau s'arrêter, rougir, baisser les yeux, et lui fallut ouvrir son pauvre cœur virginal, tandis que d'Harmental, à genoux devant elle, recueillait ses moindres paroles ; puis, quand elle eut fini, recommencer encore, car d'Harmental ne pouvait se lasser de l'entendre, tant il était heureux de se sentir aimé par Bathilde, et tant il était fier de pouvoir l'aimer.

Deux heures s'étaient écoulées comme deux secondes, et les jeunes gens étaient encore là, d'Harmental aux genoux de Bathilde, inclinée sur lui, leurs mains dans leurs mains, leurs yeux sur leurs yeux, lorsqu'un sonna tout à coup à la porte. Bathilde jeta les yeux sur une petite pendule accrochée dans un coin de la chambre. Il était quatre heures six minutes : il n'y avait pas à s'y tromper, c'était Buvat qui rentrait.

Le premier mouvement de Bathilde fut tout à la

crainte : mais aussitôt Raoul la rassura en souriant : il avait le prétexte que lui avait fourni l'abbé Brigaud. Les deux amans échangèrent donc encore un dernier serrement de main et un dernier coup d'œil, puis Bathilde alla ouvrir la porte à son tuteur, qui commença, comme d'habitude, par l'embrasser au front, et qui, après l'avoir embrassée, aperçut seulement d'Harmental.

La stupefaction de Buvat fut grande : c'était la première fois qu'un autre homme que lui entrait chez sa pupille. Il fixa sur d'Harmental deux gros yeux étonnés, et attendit, levant et baissant sa canne en mesure, mais sans en toucher la terre. Il lui semblait vaguement connaître ce jeune homme.

D'Harmental s'avança vers lui avec cette aisance dont les gens d'une certaine classe n'ont pas même l'idée.

— C'est à monsieur Buvat, lui dit-il, que j'ai l'honneur de parler ?

— A moi-même, monsieur, répondit Buvat en s'inclinant et en tressaillant au son de cette voix qu'il croyait reconnaître, comme il avait cru reconnaître aussi ce visage, et tout l'honneur est de mon côté, je vous prie de croire.

— Vous connaissez l'abbé Brigaud ? continua d'Harmental.

— Oui, monsieur, parfaitement, le... le... le... de madame Denis, n'est-ce pas ?

— Oui, reprit en souriant d'Harmental, le directeur de madame Denis.

— Je le connais, un homme de beaucoup d'esprit, monsieur, de beaucoup d'esprit.

— C'est cela même. Ne vous étiez-vous pas adressé à lui, dans le temps, monsieur Buvat, pour avoir des copies à faire ?

— Oui, monsieur, car je suis copiste, pour vous servir ; Buvat s'inclina.

— Eh bien ! dit d'Harmental en lui rendant son salut, ce cher abbé Brigaud, qui est mon tuteur, afin que vous sachiez, monsieur, à qui vous parlez, vous a découvert une excellente pratique.

— Ah ! vraiment ! Asseyez-vous donc, monsieur.

— Merci, je vous rends grâces.

— Et quelle est cette pratique, s'il vous plaît ?

— Le prince de Listhny, rue du Bac, n° 110.

— Un prince ! monsieur, un prince ?

— Oui, un Espagnol, je crois, qui est en correspondance avec le *Mercure de Madrid*, et qui lui envoie toutes les nouvelles de Paris.

— Mais, c'est une trouvaille, cela, monsieur !

— Une véritable trouvaille, vous l'avez dit, qui vous donnera un peu de mal, c'est vrai, car toutes ses dépêches sont en espagnol.

— Diable ! diable ! fit Buvat.

— Savez-vous l'espagnol ? demanda d'Harmental.

— Non, monsieur ; je ne le crois pas, du moins.

— N'importe, continua le chevalier, souriant du doute de Buvat ; vous n'avez pas besoin de savoir une langue pour faire des copies dans cette langue.

— Moi, monsieur, je copierais du chinois, pourvu que les pleins et les déliés fussent assez convenablement tracés pour former des lettres. Poussée à un certain point, monsieur, la calligraphie est un art d'imitation comme le dessin.

— Et je sais que, sous ce rapport, monsieur Buvat, reprit d'Harmental, vous êtes un grand artiste.

— Monsieur, dit Buvat, vous me confusioonnez. Maintenant, sans indiscretion, puis-je vous demander à quelle heure je trouverai Son Altesse ?

— Quelle Altesse ?

— Son Altesse le prince de... je ne me rappelle plus le nom... que vous avez dit, monsieur... que vous m'avez fait l'honneur de me dire, ajouta Buvat en se reprenant.

— Ah ! le prince de Listhny !

— Lui-même.

— Il n'est pas Altesse, mon cher monsieur Buvat.

— Pardon, c'est qu'il me semblait que tous les princes...

— Oh ! il y a prince et prince... Celui-ci est un prince de troisième ordre, et pourvu que vous l'appeliez monseigneur, il sera fort satisfait.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Et je le trouverai, s'il vous plaît ?
 — Mais dans une heure, si vous voulez : après votre dîner, par exemple, de cinq heures à cinq heures et demie. Vous vous rappelez l'adresse ?
 — Oui, rue du Bac, n° 110. Très bien ! monsieur. Très bien ! j'y serai.
 — Ainsi donc, dit d'Harmental, à l'honneur de vous revoir. Et vous, mademoiselle, ajouta-t-il en se retournant vers Bathilde, recevez tous mes remerciemens pour la bonté que vous avez eue de me tenir compagnie en

En ce moment Nanette entra, annonçant que le dîner était servi. Buvat, qui était pressé de se rendre chez le prince de Listhny, passa le premier dans la petite salle à manger.

— Eh bien ! mademoiselle, dit tout bas Nanette, il est donc venu, le beau jeune homme ?

— Oui, Nanette, oui, répondit Bathilde en levant les yeux au ciel avec une expression de gratitude infinie ; oui, et je suis bien heureuse.

Elle passa dans la salle à manger, où, après avoir



Asseyez-vous donc, Monsieur.

attendant monsieur Buvat, bonté de laquelle je vous garderai, je vous le jure, une reconnaissance éternelle.

Et à ces mots, laissant Bathilde interdite de cette puissance que lui avait donnée sur lui-même l'habitude de situations pareilles, d'Harmental, par un dernier salut, prit congé de Buvat et de sa pupille.

— Ce jeune homme est vraiment fort aimable, dit Buvat.

— Oui, fort aimable, répondit machinalement Bathilde.

— Seulement, c'est une chose extraordinaire ; il me semble que je l'ai déjà vu.

— C'est possible, dit Bathilde.

— C'est comme sa voix, continua Buvat ; je suis convaincu que sa voix ne m'est point étrangère.

Bathilde tressaillit, car elle se rappela le soir où Buvat était rentré tout effaré, après son aventure de la rue des Bons-Enfants, et d'Harmental ne lui avait rien dit qui eût rapport à cette aventure.

posé son chapeau sur sa canne et sa canne dans un coin, Buvat l'attendait, en frappant, comme c'était son habitude dans ses momens de satisfaction, ses mains sur ses cuisses.

Quant à d'Harmental, il ne se trouvait pas moins heureux que Bathilde : il était aimé, il en était sûr, Bathilde le lui avait dit avec le même plaisir qu'elle avait eu à entendre dire elle-même à d'Harmental qu'il l'aimait. Il était aimé, non plus d'une pauvre orpheline, d'une petite grisette, mais par une jeune fille de noblesse, dont le père et la mère avaient occupé, à la cour de Monsieur et de son fils, de ces charges qui, à cette époque, étaient d'autant plus honorables qu'elles rapprochaient davantage des princes. Rien n'empêchait donc Bathilde et d'Harmental d'être l'un à l'autre ; s'il restait un intervalle social entre eux, c'était si peu de chose que Bathilde n'avait qu'un pas à faire pour monter, et d'Harmental qu'un pas à faire pour descendre, et que tous deux

se rencontraient à moitié chemin. Il est vrai que d'Harmental oubliait une chose, une seule chose : c'était ce secret qu'il s'était cru obligé de taire à Bathilde comme n'étant pas le sien, c'était cette conspiration qui creusait sous ses pieds un abîme qui d'un moment à l'autre pouvait l'engloutir. Mais d'Harmental était loin de voir les choses ainsi ; d'Harmental était sûr d'être aimé, et le soleil de l'amour fait à la vie la plus triste et la plus abandonnée un horizon couleur de rose.

De son côté, Bathilde n'avait aucun doute fâcheux sur l'avenir : le mot de mariage n'avait point été prononcé entre elle et d'Harmental, c'est vrai, mais leurs deux cœurs s'étaient montrés l'un à l'autre dans toute leur pureté, et il n'y avait point de contrat écrit qui valût un regard des yeux, qui égalât un serrement de mains de Raoul. Aussi, lorsqu'après le dîner, Buvat, se félicitant de la bonne aubaine qui venait de lui arriver, prit sa canne et son chapeau pour se rendre chez le prince de Listhny, à peine Bathilde fut-elle seule dans sa chambre, qu'elle tomba à genoux pour remercier Dieu, et que, sa prière finie, elle s'en alla joyeuse et confiante, ouvrir elle-même, sans hésitation comme sans honte, cette malheureuse fenêtre si longtemps fermée. Quant à d'Harmental, depuis qu'il était rentré, il n'avait pas quitté la sienne.

Au bout d'un instant, les amans furent convenus de tous leurs faits : la bonne Nanette serait mise entièrement dans la confidence. Tous les jours, quand Buvat serait parti, d'Harmental monterait, demeurerait deux heures près de Bathilde ; le reste du temps, on se parlerait par la fenêtre, et quand par hasard on serait obligé de tenir les fenêtres fermées, on s'écrirait.

Vers les sept heures du soir on vit poindre Buvat au coin de la rue Montmartre ; il marchait de son pas le plus grave et le plus majestueux, tenant un rouleau de papier d'une main et sa canne de l'autre ; on voyait à son œil qu'il s'était passé quelque chose de grand dans sa vie ; Buvat avait été introduit près du prince, et avait parlé à monseigneur en personne.

Les deux jeunes gens n'aperçurent Buvat que lorsqu'il fut au-dessous d'eux : d'Harmental ferma aussitôt sa fenêtre.

Bathilde avait eu un instant d'inquiétude. Lorsque d'Harmental avait parlé à Buvat du prince de Listhny, elle avait pensé que Raoul, surpris chez elle, inventait une seconde histoire pour expliquer sa présence. N'ayant point eu le temps de lui demander une explication, et n'osant dissuader Buvat d'aller rue du Bac, elle avait vu partir ce dernier avec un certain remords. Bathilde aimait Buvat avec toute la reconnaissance du cœur. Buvat était pour Bathilde quelque chose de sacré, que son respect devait éternellement garantir du ridicule ; elle attendait donc avec anxiété son apparition pour juger d'après son visage de ce qui s'était passé : le visage de Buvat était resplendissant.

— Eh bien ! petit père ? dit Bathilde avec un reste de crainte.

— Eh bien ! dit Buvat, j'ai vu Son Altesse.

Bathilde respira.

— Mais pardon, petit père, dit-elle en souriant, vous savez bien que monsieur Raoul vous a dit que le prince de Listhny n'avait pas droit à ce titre, n'étant prince que de troisième ordre.

— Je le garantis du premier, et je maintiens l'altesse, dit Buvat. Un prince de troisième ordre, sabre de bois ! un homme de cinq pieds huit pouces, plein de majesté, et qui remue les louis à la pelle ! un homme qui paie la copie quinze livres la page, et qui m'a donné vingt-cinq louis d'avance !... Un prince de troisième ordre !... Ah bien oui !

Alors il passa une autre crainte dans l'esprit de Bathilde, c'est que cette prétendue pratique, que Raoul procurait à Buvat, ne fût un moyen détourné de faire accepter au bonhomme un argent qu'il croirait avoir gagné. Cette crainte emportait avec elle quelque chose d'humiliant qui serra le cœur de Bathilde. Elle tourna les yeux vers la fenêtre de d'Harmental, et elle vit le jeune homme qui la regardait avec tant d'amour par un coin du carreau, qu'elle ne pensa plus à autre chose qu'à le

regarder elle-même, et cela avec tant d'abandon, que Buvat lui-même, quelque peu habile qu'il fût à surprendre chez les autres ce genre de sentiment, s'aperçut de la préoccupation de sa pupille, et s'approcha sans malice pour voir ce qui attirait ainsi son attention. Mais d'Harmental vit paraître Buvat, et laissa retomber le rideau, de sorte que le bonhomme en fut pour ses frais de curiosité.

— Ainsi donc, petit père, dit vivement Bathilde, qui craignait que Buvat ne se fût aperçu de quelque chose, et qui voulait détourner son attention, vous êtes content ?

— Très satisfait. Mais il faut que je te dise une chose.

— Laquelle ?

— Mon Dieu ! ce que c'est que de nous, et comme nous avons l'esprit faible !

— Que vous est-il donc arrivé ?

— Il est arrivé, lu te le rappelles, que je t'ai dit que je croyais reconnaître la figure et la voix de ce jeune homme, mais que je ne pouvais pas me souvenir où je les avait vues et entendues.

— Oui, vous m'avez dit cela.

— Eh bien ! il m'est arrivé qu'en traversant la rue des Bons-Enfans pour gagner le pont Neuf, il m'est passé, en arrivant en face le n° 24, comme une illumination subite, et il m'a semblé que ce jeune homme était le même que j'avais vu pendant cette fameuse nuit à laquelle je ne pense jamais sans frissonner !

— Vrai, petit père ? dit Bathilde en frissonnant elle-même. Oh ! quelle folie !

— Oui, quelle folie ! car je fus sur le point de revenir. Je pensai que ce prince de Listhny pourrait bien être quelque chef de brigands, et qu'on voulait peut-être m'attirer dans une caverne ; mais, comme je ne porte jamais d'argent sur moi, je réfléchis que mes craintes étaient exagérées, et heureusement je les combattis par le raisonnement.

— Et maintenant, petit père, vous êtes bien convaincu, n'est-ce pas, reprit Bathilde, que ce pauvre jeune homme, qui est venu ici cette après-midi de la part de l'abbé Brigand, n'a aucune affinité avec celui à qui vous avez parlé dans la rue des Bons-Enfans ?

— Sans doute. Un capitaine de voleurs, car je maintiens que telle est sa position sociale, un capitaine de voleurs ne serait pas en relation avec Son Altesse.

— Oh ! cela n'aurait pas de sens, dit Bathilde.

— Non, cela n'aurait pas le moindre sens. Mais je m'oublie : mon enfant, tu m'excuseras si je ne reste pas ce soir avec toi ; j'ai promis à Son Altesse de me mettre ce soir à sa copie, et je ne veux pas lui manquer de parole. Bonsoir, mon enfant chéri.

— Bonsoir, petit père.

Et Buvat remonta dans sa chambre, où il se mit inconscient à la besogne que lui avait si généreusement payée le prince de Listhny.

Quant aux amans, ils reprirent leur conversation interrompue par le retour de Buvat, et Dieu seul sait à quelle heure les deux fenêtres furent fermées.

XXXIII

LE SUCCESSION DE FÉNÉLON

Grâce aux conventions arrêtées entre les jeunes gens, et qui donnaient à leur amour si longtemps contenu toute l'expansion possible, trois ou quatre jours s'écoulaient, pareils à des instans, et pendant lesquels ils furent les êtres les plus heureux du monde.

Mais la terre, qui semblait s'être arrêtée pour eux, n'en continuait pas moins de tourner pour les autres, et les événemens qui devaient les réveiller au moment où ils s'y attendaient le moins se préparaient en silence.

Monsieur le duc de Richelieu avait tenu sa promesse ; le maréchal de Villeroy, absent des Tuileries pour une semaine seulement, comme nous l'avons vu, y avait été

rappele le quatrième jour par une lettre de la maréchale qui lui écrivait que sa présence était plus que jamais nécessaire auprès du roi, la rougeole venant de se déclarer à Paris et ayant attaqué quelques personnes du Palais-Royal.

M. de Villeroy était revenu aussitôt ; car, on se le rappelle, toutes ces morts successives qui, trois ou quatre ans auparavant, avaient affligé le royaume, avaient été mises sur le compte de la rougeole, et le maréchal ne voulait point perdre cette occasion de faire parade de sa vigilance, dont il exagérait l'importance, et surtout les résultats. En effet, comme gouverneur du roi, il avait le privilège de ne le quitter jamais que sur un ordre de lui-même, et de rester chez lui, quelque personne qui y entrât, même le régent. Or, c'était surtout vis-à-vis du régent que le duc affectait ces précautions étranges, et comme ces précautions servaient la haine de madame du Maine et de son parti, on louait beaucoup M. de Villeroy, et on allait répandant partout qu'il avait trouvé sur la cheminée de Louis XV des bombons empoisonnés qui y avaient été déposés on ne savait par qui. Le résultat de tout cela était un surcroît de calomnie contre le duc d'Orléans, et partant un surcroît d'importance de la part du maréchal, qui avait fini par persuader au jeune roi que c'était à lui qu'il devait la vie. Grâce à cette conviction, il avait acquis une grande influence sur le cœur de ce pauvre enfant royal, qui, habitué à tout craindre, n'avait de confiance et d'amitié que pour M. de Villeroy et M. de Fréjus.

M. de Villeroy était donc bien l'homme qu'il fallait pour le message dont on venait de le charger, et, grâce à l'irrésolution ordinaire à son caractère, il avait cependant hésité quelque temps à prendre une détermination. Il fut donc convenu que le lundi suivant, jour pendant lequel, à cause de ses soupers du dimanche, M. le régent voyait très rarement le roi, les deux lettres de Philippe V seraient remises à Louis XV ; puis, M. de Villeroy profiterait de toute cette solitude avec son élève pour lui faire signer l'ordre de convocation des états généraux, qu'on expédierait séance tenante, et qu'on rendrait public le lendemain, avant l'heure de la visite du régent à Sa Majesté ; de sorte que, si inattendue que fût cette mesure, il n'y aurait point à revenir dessus.

Pendant que ces choses se tramaient contre lui, le régent suivait sa vie ordinaire au milieu de ses travaux, de ses études, de ses plaisirs et surtout de ses tracasseries intérieures. Comme nous l'avons dit, trois de ses filles lui donnaient des chagrins sérieux et réels : madame de Berry, qui l'aimait avant toutes les autres parce qu'il l'avait sauvée d'une maladie dans laquelle l'avaient condamnée tous les plus célèbres médecins, oubliant toute retenue, vivait publiquement avec Riom, qu'elle menaçait d'épouser à chaque observation que lui faisait son père : menace étrange, et qui à cette époque cependant, au respect que l'on conservait encore pour la hiérarchie des rangs, devait en s'accroissant produire un plus grand scandale que n'en produisaient les amours qu'en tout autre temps ce mariage eût sanctifiés.

De son côté, mademoiselle de Chartres avait maintenu sa résolution de se faire religieuse, sans qu'on eût pu découvrir si cette résolution était, comme l'avait pensé le régent, la suite d'un dépit amoureux, ou, comme le soutenait sa mère, le résultat d'une vocation réelle. Il est vrai qu'elle continuait, toute novice qu'elle était, à se livrer à tous les plaisirs mondains que l'on peut introduire dans le cloître, et qu'elle avait fait transporter dans sa cellule ses fusils, ses pistolets, et surtout un magnifique assortiment de fusées, de soleils, de pétards et de chandelles romaines, grâce auxquels elle donnait tous les soirs un divertissement pyrotechnique à ses jeunes amies ; au reste, elle ne quittait pas le seuil du couvent de Chelles, où son père venait la visiter tous les mercredis.

La troisième personne de la famille qui, après ses deux sœurs, donnait le plus de tablature au régent, était mademoiselle de Valois, qui soupçonnait fort d'être la maîtresse de Richelieu, sans que jamais cependant il en eût pu obtenir une preuve certaine quoiqu'il eût mis

sa police à la piste des deux amans, et que, plus d'une fois, soupçonnant mademoiselle de Valois de recevoir le duc chez elle, il y fut entré aux heures où il était le plus probable qu'il y rencontrerait. Ces soupçons s'étaient encore augmentés de la résistance qu'elle avait opposée à sa mère qui avait voulu lui faire épouser son neveu le prince de Dombes, devenu un excellent parti, enrichi qu'il était par les dépouilles de la grande Mademoiselle ; aussi le régent avait-il saisi une nouvelle occasion de s'assurer si ce refus était causé par l'antipathie que lui inspirait le jeune prince ou par l'amour qu'elle portait à son beau duc, en accueillant les ouvertures que lui avait faites Pléneuf, son ambassadeur à Turin, sur un mariage entre la belle Charlotte-Aglæe et le prince de Piémont. Mademoiselle de Valois s'était fort rebellée à cette nouvelle conspiration contre son propre cœur ; mais elle avait eu beau gémir et pleurer, le régent, malgré la facile bonté de son caractère, s'était cette fois prononcé positivement, et les pauvres amans n'avaient plus aucun espoir, lorsqu'un événement inattendu était venu tout rompre. Madame, mère du régent, avec sa franchise toute allemande, avait écrit à la reine de Sicile, l'une de ses correspondantes les plus assidues, qu'elle l'aimait trop pour ne pas la prévenir que la princesse que l'on destinait au jeune prince de Piémont avait un amant, et que cet amant était le duc de Richelieu. On devine que, si avancées que fussent les choses, une pareille déclaration venant d'une personne de mœurs aussi austères que la Palatine, avait tout rompu. Le duc d'Orléans, au moment où il croyait avoir éloigné de lui mademoiselle de Valois, avait donc appris tout à coup la rupture, puis, quelques jours après, la cause de cette rupture ; il en avait boudé quelques jours Madame en envoyant au diable cette manie d'écrire qui possédait la pauvre princesse palatine ; mais comme le duc d'Orléans était du caractère le moins boudeur qui existât au monde, il avait bientôt ri lui-même de cette nouvelle escapade épistolaire de Madame, détourné qu'il avait été d'ailleurs de ce sujet par un sujet bien autrement important : il s'agissait de Dubois, qui voulait à toute force être archevêque.

Nous avons vu comment, au retour de Dubois de Londres, la chose avait déjà été emmanchée sous forme de plaisanterie, et comment le régent avait reçu la recommandation du roi Guillaume ; mais Dubois n'était pas homme à se laisser abatre par un premier refus. Cambrai vaquait par la mort, à Rome, du cardinal la Trémouille. C'était un des plus riches archevêchés et un des plus grands postes de l'Eglise : 150,000 livres de rentes y étaient attachées, et comme avec Dubois l'argent ne gâtait jamais rien, et qu'au contraire il s'en procurait par tous les moyens possibles, il serait difficile de dire s'il était plus tenté par le titre de successeur de Fénelon que par le riche bénéfice qui y était attaché. Aussi, à la première occasion, Dubois remit-il l'archevêché sur le tapis. Cette fois, comme la première, le régent voulut tourner la chose au comique ; mais Dubois devint plus positif et plus pressant. Le régent ne savait pas supporter un ennui, et Dubois commençait à l'ennuyer avec sa persistance ; de sorte que, croyant mettre Dubois au pied du mur, il lui porta le défi de trouver un prélat qui voulût le sacrer.

— N'est-ce que cela ? s'écria Dubois tout joyeux, j'ai notre affaire sous la main.

— Impossible, dit le régent qui ne croyait pas que la courtoisie humaine pût aller jusque-là.

— Vous allez voir, dit Dubois. Et il sortit en courant. Au bout de cinq minutes il rentra.

— Eh bien ! demanda le régent.

Eh bien ! répondit Dubois, j'ai notre affaire.

— Eh ! quel est le sacre, s'écria le régent, qui consent à sacrer un sacre comme toi ?

— Votre premier aumônier en personne, monseigneur. L'évêque de Nantes ?

Ni plus ni moins.

Tressa ?

Lui-même.

Impossible !

Tenez, le voilà.

En ce moment la porte s'ouvrit, et l'huissier annonça monseigneur l'évêque de Nantes.

— Venez, monseigneur, venez ! cria Dubois en allant au-devant de lui. Son Altesse Royale vient de nous honorer tous les deux, en me nommant, comme je vous l'ai dit, moi archevêque de Cambrai, et en vous choisissant, vous, pour me sacrer.

— Monsieur de Nantes, demanda le régent, est-ce que vous consentez réellement à vous charger de faire de l'abbé un archevêque ?

— Les désirs de Votre Altesse sont des ordres pour moi, monseigneur.

— Mais vous savez qu'il est simple tonsuré et n'a reçu ni le sous-diaconat, ni le diaconat, ni la prêtrise.

— Qu'importe, monseigneur, interrompit Dubois, voici monsieur de Nantes qui vous dira que tous ces ordres peuvent se conférer en un jour.

— Mais il n'y a pas d'exemple d'une pareille escalade.

— Si fait, saint Ambroise.

— Alors, mon cher abbé, dit en riant le régent, si tu as pour toi les Pères de l'Eglise, je n'ai plus rien à dire, et je l'abandonne à monsieur de Tressan.

— Je vous le rendrai avec la crosse et la mitre, monseigneur.

— Mais il te faut le grade de licencié, continua le régent, qui commençait à s'amuser de cette discussion.

— J'ai parole de l'université d'Orléans.

— Mais il te faut des attestations, des démissoires.

— Est-ce que Besons n'est pas là ?

— Un certificat de bonne vie et mœurs.

— J'en aurai un signé de Noailles.

— Ah ! pour cela, je t'en défie, l'abbé.

— Eh bien ! Votre Altesse m'en donnera un, alors. Eh ! que diable ! la signature du régent de France aura bien autant de crédit à Rome que celle d'un méchant cardinal.

— Dubois, dit le régent, un peu plus de respect, s'il te plaît, pour les princes de l'Eglise.

— Vous avez raison, monseigneur, on ne sait pas ce qu'on peut devenir.

— Toi, cardinal ! Ah ! par exemple ! s'écria le régent en éclatant de rire.

— Puisque Votre Altesse ne veut pas me donner le bleu (1), dit Dubois, il faut bien que je me contente du rouge, en attendant mieux.

— Mieux ! cardinal !

— Tiens, pourquoi ne serais-je point un jour pape ?

— Au fait, Borgia l'a bien été.

— Dieu nous donne bonne vie à tous les deux, monseigneur, et vous verrez cela, et bien d'autres choses encore.

— Pardieu ! dit le régent, tu sais que je me moque de la mort.

— Hélas ! que trop.

— Eh bien ! tu vas me rendre poltron par curiosité.

— Il n'y aurait pas de mal ; et pour commencer, monseigneur ne ferait pas mal de supprimer ses courses nocturnes.

— Pourquoi cela ?

— Parce que sa vie y court des risques, d'abord.

— Que m'importe !

— Puis pour une autre raison encore.

— Laquelle ?

— Parce qu'elles sont, dit Dubois en prenant un air hypocrite, un sujet de scandale pour l'Eglise !

— Va-t'en au diable.

— Vous voyez, monseigneur, dit Dubois en se retournant vers Tressan, au milieu de quels libertins et de quels pécheurs endurcis je suis forcé de vivre. J'espère que Votre Eminence aura égard à ma position et ne sera pas trop sévère pour moi.

— Nous ferons de notre mieux, monseigneur, répondit Tressan.

— Et quand cela ? dit Dubois, qui ne voulait pas perdre une heure.

— Aussitôt que vous serez en règle.

— Je vous demande trois jours.

— Eh bien ! le quatrième je suis à vos ordres.

— Nous sommes aujourd'hui samedi. A mercredi donc !

— A mercredi, répondit Tressan.

— Seulement, je dois te prévenir d'avance, l'abbé, rappelle le régent, qu'il manquera une personne de quelque importance à ton sacre.

— Et qui oserait me faire cette injure ?

— Moi !

— Vous, monseigneur, vous y serez, et dans votre tribune officielle.

— Je te réponds que non.

— Je parie mille louis.

— Et moi je te donne ma parole d'honneur.

— Je parie le double.

— Insolent !

— A mercredi, monsieur de Tressan ; à mon sacre, monseigneur.

Et Dubois sortit tout joyeux pour aller crier partout sa nomination.

Cependant Dubois s'était trompé sur un point, c'était l'adhésion du cardinal de Noailles ; quelque menace ou quelque promesse qu'on pût lui faire, on ne parvint point à lui arracher l'attestation de bonne vie et mœurs que Dubois s'était flatté d'obtenir de sa main. Il est vrai que ce fut le seul qui osât faire cette sainte et noble opposition au scandale qui menaçait l'Eglise ; l'Université d'Orléans donna les licences ; Besons, l'archevêque de Rouen, le démissoire ; et, tout étant prêt au jour dit, Dubois partit à cinq heures du matin, en habit de chasse, pour Pontoise, où il trouva monsieur de Nantes, qui, selon la promesse qu'il avait faite, lui administra le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. A midi tout était fini, et à quatre heures, après avoir passé au conseil de régence, qui se tenait au vieux Louvre à cause des rougeoles qui, comme nous l'avons dit, régnaient aux Tuileries, Dubois rentra chez lui en habit d'archevêque. La première personne qu'il aperçut dans sa chambre fut la Fillon. En sa double qualité d'attachée à la police secrète et aux amours publiques, elle avait ses entrées à toute heure chez le ministre, et malgré la solennité du jour, comme elle avait affirmé avoir des choses de la plus haute importance à lui communiquer, on n'avait point osé lui refuser la porte.

— Ah ! s'écria Dubois en apercevant sa vieille amie, la rencontre est bonne.

— Pardieu ! mon compère, répondit la Fillon, si tu es assez ingrat pour oublier tes anciens amis, je ne suis pas assez bête pour oublier les miens, surtout lorsqu'ils montent en grade.

— Ah ça ! dis-moi, reprit Dubois en commençant à dépouiller ses ornemens sacerdotaux, est-ce que tu comptes continuer à m'appeler ton compère ! maintenant que me voilà archevêque ?

— Plus que jamais, et j'y tiens si fort que je compte, la première fois que le régent viendra chez moi, lui demander une abbaye, afin que nous marchions toujours de pair l'un avec l'autre.

— Il y va donc toujours, chez toi, le libertin !

— Hélas ! plus pour moi, mon pauvre compère. Ah ! le bon temps est passé ; mais j'espère que, grâce à toi, il va revenir, et que la maison se ressentira de ton élévation.

— Oh ! ma pauvre commère, dit Dubois en se baissant pour que la Fillon lui dégrafât son camail, tu sens bien que maintenant les choses sont changées, et que je ne puis plus te faire de visites comme par le passé.

— Tu es bien fier ; Philippe y vient bien toujours, lui.

— Philippe n'est que le régent de France, et je suis archevêque, moi. Tu comprends ? Il me faut une maîtresse à domicile, où je puisse aller sans scandale, comme madame de Tencin, par exemple.

— Oui, qui vous trompe pour Richelieu.

— Et qui est-ce qui te dit que ce n'est pas Richelieu qu'elle trompe pour moi, au contraire ?

— Ouais ! est-ce qu'elle cumulerait, par hasard, et qu'elle ferait à la fois l'amour et la police ?

— Peut-être. Mais à propos de police, reprit Dubois en continuant à se déshabiller, sais-tu bien que la tienne s'endort diablement depuis trois ou quatre mois,

(1) Le cordon bleu, qu'on ne pouvait avoir qu'en faisant ses preuves.

et que si cela continue, je serai forcé de te retirer ta subvention ?

— Ah ! pleutre ! s'écria la Fillon, voilà comme tu traites les anciennes connaissances ! Je venais te faire une révélation ; eh bien ! tu ne la sauras pas.

— Une révélation à propos de quoi ?

— Tarare ! ôte-moi ma subvention, voyons, cuistre que tu es !

— Serait-il question de l'Espagne ? demanda en fronçant le sourcil le nouvel archevêque, qui sentait instinctivement que le danger venait de là.

— Il n'est question de rien du tout, compère, que d'une belle fille que je voulais te présenter ; mais, comme tu te fais ermite, bonsoir.

Et la Fillon fit quatre pas vers la porte.

— Allons, viens ici, dit Dubois en faisant de son côté quatre pas vers son secrétaire.

Et les deux vieux amis, si bien dignes de se comprendre, s'arrêtèrent et se regardèrent en riant.

— Allons, allons, dit la Fillon, je vois que tout n'est pas perdu et qu'il y a encore du bon en toi, compère. Voyons ; ouvre ce bon petit secrétaire, montre-moi un peu ce qu'il a dans le ventre, et j'ouvrirai la bouche, et je te montrerai ce que j'ai dans le cœur, moi.

Dubois tira un rouleau de cent louis et le fit voir à la Fillon.

— Qu'est-ce que contient le saucisson ? dit-elle. Voyons, ne mens pas ; d'ailleurs, je compterai après toi pour être plus sûre.

— Deux mille quatre cents livres, c'est un joli denier, ce me semble.

— Oui, pour un abbé, mais pas pour un archevêque.

— Mais, malheureuse, dit Dubois, tu ne sais donc pas à quel point les finances sont obérées ?

— Eh bien ! en quoi cela t'inquiète-t-il, farceur, puisque Law va nous refaire des millions ?

— Veux-tu, en échange de ce rouleau, dix mille livres d'actions sur le Mississipi ?

— Merci, l'amour, je préfère les cent louis ; donne, je suis bonne femme, moi, et un autre jour tu seras plus généreux.

— Eh bien ! maintenant, qu'as-tu à me dire ? Voyons !

— D'abord, compère, promets-moi une chose.

— Laquelle ?

— C'est que comme il s'agit d'un vieil ami, il ne lui sera fait aucun mal.

— Mais si ton vieil ami est un gueux qui mérite d'être pendu, pourquoi diable veux-tu lui faire tort de la potence ?

— C'est comme cela. J'ai mes idées, moi.

— Va te promener. Je ne puis rien te promettre.

— Allons, bonsoir, compère, voilà tes cent louis.

— Ah ça ! mais tu deviens donc bégueule à présent ?

— Non ; mais je lui ai des obligations, à cet homme. C'est lui qui m'a lancée dans le monde.

— Eh bien ! il peut se vanter d'avoir rendu ce jour-là à la société un joli service.

— Un peu, mon neveu, et il n'aura pas à s'en repentir, puisque je ne dis rien aujourd'hui s'il n'a pas la vie sauve.

— Eh bien ! il aura la vie sauve. Je te le promets, es-tu contente ?

— Et sur quoi me promets-tu cela ?

— Foi d'honnête homme !

— Compère, tu veux me voler.

— Mais sais-tu que tu m'ennuies, à la fin ?

— Ah ! je l'ennuie ! Eh bien ! adieu !

— Ma commère, je vais te faire arrêter.

— Qu'est-ce que cela me fait !

— Je vais te faire conduire en prison.

— Je m'en moque pas mal.

— Et je t'y laisse pourrir.

— Jusqu'à ce que tu pourrisses toi-même : ça ne sera pas long.

— Eh bien ! voyons, que veux-tu ?

— Je veux la vie de mon capitaine.

— Tu l'auras.

— Foi de quoi ?

— Foi d'archevêque !

— Autre chose.

— Foi d'abbé !

— Autre chose encore.

— Foi de Dubois !

— A la bonne heure. Eh bien ! il faut te dire d'abord que mon capitaine est bien le capitaine le plus râpé qui existe dans le royaume.

— Diable ! il y a pourtant concurrence.

— Eh bien ! à lui le pompon.

— Continue.

— Or, tu sauras que mon capitaine est depuis quelque temps riche comme Crésus.

— Il aura volé quelque fermier général !

— Incapable. Tué, bon ! mais volé... pour qui le prends-tu ?

— Eh bien ! alors, d'où penses-tu que lui vient cet argent ?

— Connais-tu la monnaie, toi ?

— Oui.

— D'où vient celle-ci, alors ?

— Ah ! ah ! des doublons d'Espagne.

— Et sans alliage... à l'effigie du roi Charles II des doublons qui valent 48 livres comme un liard... et qui coulent de ses poches comme une source, pauvre cher homme !

— Et à quelle époque a-t-il commencé à suer l'or comme cela, ton capitaine ?

— A quelle époque ? La surveillance du jour où le régent a manqué d'être enlevé dans la rue des Bons-Enfants. Comprends-tu l'apologue, compère ?

— Oui-da, et pourquoi est-ce d'aujourd'hui seulement que tu viens me prévenir ?

— Parce que les poches commencent à se vider, et que c'est le bon moment de savoir où il va les remplir.

— Oui, n'est-ce pas, et que tu voulais lui donner tout le temps d'en arriver là ?

— Tiens, il faut bien que tout le monde vive !

— Eh bien ! tout le monde vivra, commère, même ton capitaine. Mais tu comprends, il faut que je sache tout ce qu'il fait.

— Jour par jour.

— Et de laquelle de tes demoiselles est-il amoureux ?

— De toutes quand il a de l'argent.

— Et quand il n'en a pas ?

— De la Normande. C'est son amie de cœur.

— Je la connais : c'est une fine mouche.

— Oui, mais il ne faut pas compter sur elle.

— Et pourquoi cela ?

— Elle l'aime, la petite sottie.

— Ah ça ! mais sais-tu que voilà un gaillard bien heureux !

— Et il peut dire qu'il le mérite. Un vrai cœur d'or ! qui n'a rien à lui. Ce n'est pas comme toi, vieil avare !

— C'est bon ! c'est bon ! Tu sais bien qu'il y a des occasions où je suis pis que l'enfant prodigue ; et il ne dépend que de toi de les faire naître, ces occasions-là.

— On y fera son possible, alors.

— Ainsi, jour par jour, je saurai ce que fait ton capitaine ?

— Jour par jour, c'est dit !

— Foi de quoi ?

— Foi d'honnête femme !

— Autre chose.

— Foi de Fillon !

— A la bonne heure !

— Adieu, monseigneur l'archevêque.

— Adieu, commère.

La Fillon s'avança vers la porte, mais au moment où elle s'appretait à sortir, l'huissier entra.

— Monseigneur, dit-il, c'est un brave homme qui demande à parler à Votre Eminence.

— Et quel est ce brave homme, imbécile ?

— Un employé de la Bibliothèque royale, qui dans ses moments perdus fait des copies.

— Et que veut-il ?

— Il dit qu'il a une révélation de la plus grande importance à faire à Votre Eminence.

— C'est quelque pauvre diable qui demande un secours ?

— Non, monseigneur, il dit que c'est pour affaire politique.

— Diable ! Relative à quoi ?

— Relative à l'Espagne.

— Fais entrer alors. Et toi, ma commère, passe dans ce cabinet.

— Pourquoi faire ?

— Eh bien ! si mon écrivain et ton capitaine allaient se connaître, par hasard.

— Tiens, dit la Fillon, ce serait drôle.

— Allons entre vite.

La Fillon entra dans le cabinet que lui indiquait Du bois.

Un instant après l'huissier ouvrit la porte et amonça monsieur Jean Buvat.

Maintenant, disons comment cet important personnage de notre histoire avait l'honneur d'être reçu en audience particulière par monseigneur l'archevêque de Cambrai.

XXXIV

LE COMPLICE DU PRINCE DE LITHUAY

Nous avons quitté Buvat remontant chez lui son rouleau de papiers à la main, pour accomplir la promesse qu'il avait faite au prince de Lithuay. Cette promesse avait été religieusement tenue, et, malgré la difficulté qu'il y avait pour Buvat à écrire dans une langue étrangère le lendemain la copie attendue avait été portée dans la rue du Bac, n° 110, à sept heures du soir. Buvat avait alors reçu des mêmes mains augustes de nouvelle besogne, qu'il avait rendue avec la même ponctualité ; de sorte que le prince de Lithuay, prenant confiance dans un homme qui lui avait déjà donné de pareilles preuves d'exactitude, avait pris sur son bureau une liasse de papiers plus considérable que les deux premières, et, afin de ne pas déranger Buvat tous les jours, et sans doute pour ne pas être dérangé lui-même, lui avait ordonné de rapporter le tout ensemble, ce qui supposait trois ou quatre jours d'intervalle entre l'entrevue présente et l'entrevue à venir.

Buvat était rentré chez lui plus fier et plus honoré que jamais de cette marque de confiance, et il avait trouvé Bathilde si gaie et si heureuse, qu'il était remonté dans sa chambre dans un état de satisfaction intérieure qui se rapprochait de la beatitude. Il s'était mis aussitôt au travail, et il est inutile de dire que le travail s'était ressenti de cette disposition de l'esprit. Quoique Buvat, malgré l'espérance qu'il avait un instant conçue, ne comprit point le moins du monde l'espagnol, il était parvenu à le lire couramment ; de sorte que ce travail tout mécanique, lui épargnant même la peine de suivre une pensée étrangère, lui permettait de chançonner sa petite chanson tout en copiant son long mémoire. Ce fut donc presque un désappointement pour lui lorsque, la première copie terminée, il trouva, entre cette première et la seconde, une pièce entièrement française. Buvat s'était habitué depuis cinq jours au pur castillan, et tout dérangement dans les habitudes du brave homme était une fatigue ; mais Buvat, esclave de son devoir, ne se prépara pas moins à l'accomplir scrupuleusement ; et quoique la pièce n'eût point de numéro d'ordre et qu'elle eût l'air de s'être glissée la par mégarde, il n'en résolut pas moins de la copier à son tour, de fait sinon de droit, en vertu de cette maxime : *Quod abundat non vitiat*. Il rafraîchit donc sa plume d'un léger coup de canif, et passant de l'écriture latarde à l'écriture renversée, il commença à copier les lignes suivantes :

« Confidentielle.

« Pour Son Excellence Monseigneur Alberoni en personne.

« Rien n'est plus important que de s'assurer des places voisines des Pyrénées, et des seigneurs qui font leur résidence dans ces cantons.

— Dans ces cantons, répéta Buvat après avoir écrit ; puis, enlevant un cheveu qui s'était glissé dans la fente de sa plume, il continua :

« Gagner la garnison de Bayonne ou s'en rendre maître. »

— Qu'est-ce à dire ? murmura Buvat : gagner la garnison de Bayonne. Est-ce que Bayonne n'est pas une ville française ? Voyons, voyons un peu, et il reprit :

« Le marquis de P... est gouverneur de D... On connaît les intentions de ce seigneur ; quand il sera décidé, il doit tripler sa dépense pour attirer la noblesse, il doit répandre des gratifications.

« En Normandie, Carentan est un poste important. Se conduire avec le gouverneur de cette ville comme avec le marquis de P... ; aller plus loin, assurer à ces officiers les récompenses qui leur conviennent.

« Agir de même dans toutes les provinces. »

— Ouais ! dit Buvat en relisant ce qu'il venait d'écrire. Qu'est-ce que cela signifie ? Il me semble qu'il serait prudent de lire la chose entière avant d'aller plus loin

Et il lut :

« Pour fournir à cette dépense, on doit compter au moins sur trois cent mille livres le premier mois, et dans la suite cent mille livres par mois payées exactement. »

— Payées exactement, murmura Buvat en s'interrompant. Il est évident que ce n'est point par la France que ces payemens doivent être faits, puisque la France est si gênée, que depuis cinq ans elle ne peut pas me payer mes neuf cents livres d'appointemens. Voyons ! voyons ! Et il reprit :

« Cette dépense, qui cessera à la paix, met le roi catholique à même d'agir sûrement en cas de guerre.

« L'Espagne ne sera qu'une auxiliaire. L'armée de Philippe V est en France. »

— Tiens, tiens, tiens ! dit Buvat, et moi qui ne savais pas même qu'elle eût passé la frontière.

« L'armée de Philippe V est en France : une tête d'environ dix mille Espagnols est plus que suffisante avec la présence du roi.

« Mais il faut compter d'enlever au moins la moitié de l'armée du duc d'Orléans (Buvat tressaillit). C'est ici le point décisif ; cela ne peut s'exécuter sans argent. Une gratification de 100,000 livres est nécessaire par bataillon et par escadron.

« Vingt bataillons, c'est deux millions ; avec cette somme on forme une armée sûre : on détruit celle de l'ennemi.

« Il est presque certain que les sujets les plus dévoués du roi d'Espagne ne seront pas employés dans l'armée qui marchera contre lui ; qu'ils se dispersent dans les provinces : là ils agiront utilement ; les revêtir d'un caractère, s'ils n'en ont pas ; dans ce cas, il est nécessaire que Sa Majesté Catholique envoie des ordres en blanc, que son ministre à Paris puisse remplir.

« Attendu la multiplicité des ordres à donner, il convient que l'ambassadeur ait pouvoir de signer pour le roi d'Espagne.

« Il convient encore que Sa Majesté Catholique signe ses ordres comme fils de France : c'est la son titre.

« Faire un fonds pour une armée de trente mille hommes que Sa Majesté trouvera ferme, aguerrie et disciplinée.

« Ce fonds, arrivé en France à la fin de mai ou au commencement de juin doit être distribué immédiatement dans les capitales des provinces, telles que Nantes, Bayonne, etc., etc.

« Ne pas laisser sortir d'Espagne l'ambassadeur de

France ; sa présence répondra de la sûreté de ceux qui se déclareront (1). »

— Sabre de bois ! s'écria Buvat en se frottant les yeux, mais c'est une conspiration ! une conspiration contre la personne du régent et contre la sûreté du royaume. Oh ! oh !

Et Buvat tomba dans une méditation profonde.

En effet, la position était critique : Buvat mêlé à une conspiration ! Buvat chargé d'un secret d'Etat ! Buvat tenant dans sa main peut-être le sort des nations ! Il n'en fallait pas tant pour jeter le brave homme dans une étrange perplexité.

Aussi les secondes, les minutes, les heures s'écoulaient sans que Buvat, la tête renversée sur son fauteuil et ses gros yeux fixés au plafond, fit le moindre mouvement. De temps en temps seulement une bouffée de respiration bruyante sortait de sa poitrine, comme l'expression d'un étonnement indéfini.

Dix heures, onze heures, minuit sonnèrent ; Buvat pensa que la nuit portait conseil, et se détermina enfin à se coucher ; il va sans dire qu'il était resté à l'endroit de sa copie où il s'était aperçu que l'original prenait une tournure illicite.

Mais Buvat ne put dormir ; le pauvre diable eut beau se tourner et se retourner de tous côtés, à peine fermait-il les yeux, qu'il voyait le malheureux plan de conspiration écrit en lettres de feu sur la muraille. Une ou deux fois, vaincu par la fatigue, il sentit le sommeil venir ; mais à peine eut-il perdu connaissance, qu'il rêva, la première fois, qu'il était arrêté par le guet comme complice de la conjuration ; et la seconde fois, qu'il était poignardé par les conjurés. La première fois, Buvat se réveilla tout tremblant, et la seconde fois tout baigné de sueur. Ces deux impressions avaient été si cruelles, que Buvat battit le briquet, ralluma sa chandelle, et résolut d'attendre le jour sans plus longtemps essayer de dormir.

Le jour vint ; mais le jour, loin de chasser les fantômes de la nuit, ne lit que leur donner une plus effrayante réalité. Au moindre bruit qui se faisait dans la rue, Buvat tressaillait ; on frappa à la porte de la rue, et Buvat pensa s'évanouir. Nanette ouvrit la porte de la chambre, et Buvat jeta un cri. Nanette accourut à lui et lui demanda ce qu'il avait ; mais Buvat se contenta de secouer la tête et de répondre en poussant un soupir :

— Ah ! ma pauvre Nanette, nous vivons dans un temps bien triste !

Et il s'arrêta aussitôt, craignant d'en avoir trop dit.

Buvat était trop préoccupé pour descendre déjeuner avec Bathilde ; d'ailleurs, il craignait que la jeune fille ne s'aperçût de son inquiétude et ne lui en demandât la cause. Or, comme il ne savait rien cacher à Bathilde, cette cause, il la lui eût dite, et Bathilde aussi alors devenait complice. Il se fit donc monter son café sous prétexte qu'il avait un surcroît de besogne et qu'il allait travailler tout en déjeunant. Comme l'amour de Bathilde trouvait son compte à cette absence, la pauvre amitié ne s'en plaignit point.

A dix heures moins quelques minutes, Buvat partit pour son bureau ; si ses craintes avaient été grandes chez lui, comme on le pense bien, une fois dans la rue, elles se changèrent en terreur. A chaque carrefour, au fond de chaque impasse, derrière chaque angle, il croyait voir des exempts de police embusqués et attendant son passage pour lui mettre la main sur le collet. Au coin de la place des Victoires un mousquetaire déboucha, venant de la rue Pagevin, et Buvat fit en l'apercevant un tel saut de côté, qu'il pensa se jeter sous les roues d'un carrosse qui venait de la rue du Mail. Au commencement de la rue Neuve-des-Petits-Champs, Buvat entendit marcher vivement derrière lui, et Buvat se mit à courir sans tourner la tête jusqu'à la rue de Richelieu, où il fut forcé de s'arrêter, vu que ses jambes, peu habituées à ce surcroît d'excitation menaçaient de ne le point mener plus loin ; enfin, tant bien que mal, il arriva à la Bibliothèque, salua jusqu'à terre le factionnaire qui montait la

garde à la porte, et, s'étant glissé vivement sous la galerie de droite, il prit le petit escalier qui conduisait à la section des manuscrits, gagna son bureau, et tomba épuisé sur son fauteuil de cuir, enferma dans son tiroir tout le paquet du prince de Listhmay, qu'il avait apporté, de peur que la police ne fit une visite chez lui en son absence ; et, reconnaissant enfin qu'il était à peu près en sûreté, poussa un soupir, qui n'eût point manqué de dénoncer Buvat à ses collègues comme en proie à une grande agitation, si, selon son habitude, Buvat n'était point arrivé avant tous ses collègues.

Buvat avait un principe, c'est qu'il n'y avait aucune préoccupation particulière, que cette préoccupation fût gaie ou triste, qui dût détourner un employé de son service. Or, il se mit à sa besogne, en apparence, comme si rien ne s'était passé, mais, en réalité, dans un état de perturbation morale impossible à décrire.

Cette besogne consistait comme d'habitude, à classer et à étiqueter des livres ; le feu ayant pris quelques jours auparavant dans une des salles de la Bibliothèque, on avait jeté pêle-mêle dans des tapis, et transporté hors de la portée des flammes, trois ou quatre mille volumes, qu'il s'agissait maintenant de réinstaller sur leurs rayons respectifs. Or, comme c'était une besogne fort longue et surtout fort ennuyeuse, Buvat en avait été chargé de préférence, et s'en était acquitté jusque-là avec une intelligence et surtout une assiduité qui lui avaient mérité l'éloge de ses supérieurs et la raillerie de ses collègues. Deux ou trois cents volumes restaient donc seulement à classer et à ajouter à la série de leurs confrères en langage, sens, moralité, et nous pourrions même dire immoralité, car une des deux chambres déménagées était remplie de volumes fort peu chastes, qui plus d'une fois avaient, soit par leurs titres, soit par leurs dessins, fait rougir jusqu'au blanc des yeux le pudique écrivain, qui, au milieu de ces piles de romans licencieux et de mémoires effrontés, parmi lesquels s'étaient égarés quelques livres d'histoire, étonnés de se trouver en pareille compagnie, semblait un autre Loth debout sur les ruines des vieilles cités corrompues.

Malgré l'urgence du travail, Buvat resta quelques instans à se remettre ; mais à peine vit-il la porte s'ouvrir et un de ses collègues entrer et prendre sa place, qu'instinctivement il se leva, saisit sa plume, la trempa dans l'encre, et, faisant provision dans sa main gauche d'un certain nombre de petits carrés de parchemin, s'achemina vers les derniers volumes empilés les uns sur les autres ou gisans sur le parquet, et prit, pour continuer son classement, le premier qui lui tomba sous la main, tout en marmottant entre ses dents, comme il avait l'habitude de le faire en pareille circonstance :

— *Le Breviaire des Amoureux*, imprimé à Liège en 1712, chez... pas de nom d'imprimeur. Ah ! mon Dieu ! encore des nudités ; mais quel amusement les chrétiens peuvent-ils trouver à lire de pareils livres, et que l'on ferait bien mieux de les faire brûler en Grève par la main du bourreau ! Par la main du bourreau ! prrouu ! quel diable de nom ai-je prononcé là, moi !... Mais aussi qu'est-ce que cela peut être que ce prince de Listhmay qui me fait copier de pareilles choses ? et ce jeune homme qui, sous prétexte de me rendre service, vient me faire faire connaissance avec un pareil coquin ! Allons, allons, il ne s'agit pas de cela ici ; c'est égal, c'est bien agréable d'écrire sur du parchemin, la plume glisse comme sur de la soie, les déliés sont fins, les pleins sont gras, et véritablement on se mire dans son écriture. Passons à autre chose : *Angélique ou les Plaisirs secrets*, avec gravures, et quelles gravures encore ! *Londres*. On devrait défendre à de pareils livres de passer la frontière. D'ici à quelques jours nous allons en voir de belles sur la frontière. « S'assurer des places voisines des Pyrénées et des seigneurs qui font leur résidence dans ces cantons. » Il faut espérer que les places ne se laisseront pas prendre comme cela, que diable ! et il y a encore des sujets fidèles en France. Allons, voilà que j'écris Bayonne au lieu de Londres, et l'rance au lieu d'Angleterre. Ah ! maudit prince ! voilà ! puisses-tu être pris, pendu, écartelé. Mais si on le prend et qu'il me dénonce ! Sabre de bois ! c'est possible.

— Eh bien ! monsieur Buvat, dit le commis d'ordre,

(1) Cette pièce est copiée textuellement sur la pièce originale déposée aux archives des affaires étrangères.

que faites-vous là les bras croisés depuis cinq minutes, à rouler vos gros yeux effares ?

— Rien, monsieur Ducoudray, rien. Je rumine dans ma tête un nouveau mode de classement.

— Un nouveau mode de classement ? Qu'est-ce qu'un perturbateur comme vous ? Vous voulez donc faire une révolution, monsieur Buvat ?

— Moi, une révolution ? s'écria Buvat avec terreur. Une révolution ! Jamais, monsieur, au grand jamais ! Dieu merci ! on connaît mon dévouement à monseigneur le régent, dévouement bien désintéressé, puisque depuis cinq ans, comme vous le savez, on ne nous paie plus, et si un jour j'avais le malheur d'être accusé d'une pareille chose, j'espère, monsieur, que je trouverais des témoins, des amis qui répondraient de moi.

— C'est bien, c'est bien. En attendant, monsieur Buvat, continuez votre besogne. Vous savez qu'elle est pressée ; tous ces livres nous encombrant notre bureau, et il faut que demain, à quatre heures au plus tard, ils soient sur leurs rayons.

— Ils y seront, monsieur ; ils y seront, quand je devrais passer la nuit.

— Il est bon enfant, le père Buvat, dit un employé qui était arrivé depuis une demi-heure et qui n'avait pas encore fini de tailler sa plume ; il propose de passer la nuit depuis qu'il sait qu'il y a une ordonnance qui défend de veiller de peur du feu ; mais c'est égal ça fait toujours du bien, on a l'air d'avoir de la bonne volonté, ça flatte les chefs. Oh ! calin que tu es, va, père Buvat !

Buvat était trop habitué à de pareilles apostrophes pour s'en inquiéter ; aussi, ayant classé les deux premiers livres qu'il venait d'inscrire et d'étiqueter, il en prit un troisième et continua.

— *Bibi, ou Mémoires inédits de l'épaveur de mademoiselle de Champmeslé.* Peste ! voici un livre qui doit être fort intéressant... Mademoiselle de Champmeslé, une grande actrice ! orné du portrait de la maîtresse de l'auteur, une fort belle femme, ma foi ! des cheveux magnifiques. Ce chien a dû connaître M. Racine, et une foule d'autres grands, et s'il dit la vérité, je le répète, ces mémoires doivent être fort curieux : — à Paris, chez Barbin, 1604... Ah !... *Conjuration de M. de Cinq-Mars*... diable ! diable !... j'ai entendu parler de cela ; c'était un beau gentilhomme qui était en correspondance avec l'Espagne... Cette maudite Espagne, qu'a-t-elle besoin de se mêler éternellement de nos affaires ? Il est vrai que cette fois-ci, il est dit que l'Espagne ne sera qu'une auxiliaire ; mais une auxiliaire qui s'empare de nos villes et qui débauche nos soldats, ça ressemble beaucoup à une ennemie... *Conjuration de M. de Cinq-Mars, suivie de la relation de sa mort, et de celle de M. de Thou, condamné pour non révélation, par un témoin oculaire*... Pour non révélation... oh ! la la !... c'est juste... la loi est positive... celui qui ne révèle pas est complice... Ainsi, moi, par exemple, moi, je suis complice du prince de Listhmay, et si on lui coupe la tête, on me la coupera aussi... non, c'est-à-dire on se contentera de me pendre, attendu que je ne suis pas noble... Pendu !... c'est impossible qu'on se porte à un tel excès à mon égard... D'ailleurs, je suis décidé, je déclarerai tout ; mais en déclarant tout, je suis un dénonciateur... Un dénonciateur ! fi donc ! mais pendu... oh ! oh !...

— Mais que diable avez-vous donc aujourd'hui, père Buvat ? dit le collègue du bonhomme en achevant de tailler sa plume ; vous défaites votre cravate. Est-ce qu'elle vous étrangle, par hasard ? Eh bien ! vous ne vous gênez pas ! Otez votre habit, maintenant ! à votre aise, père Buvat ! à votre aise !

— Pardon, messieurs, dit Buvat ; mais c'était sans y faire attention... machinalement... Je n'avais pas l'intention de vous offenser.

— A la bonne heure !

Et Buvat, après avoir resserré sa cravate, classa la *Conjuration de M. Cinq-Mars* et étendit en tremblant la main vers un autre volume.

— *Art de plumer la poule sans la faire crier.* Ceci est sans doute un livre de cuisine. Si j'avais le temps de m'occuper du ménage, je copierais quelque bonne re-

cette que je donnerais à Nanette pour ajouter quelque chose à notre ordinaire des dimanches, car maintenant que l'argent revient... oui, il revient, malheureusement il revient, et par quelle source, mon Dieu ! Oh ! je le lui rendrai, son argent, et ses papiers aussi, jusqu'à la dernière ligne. Oui, mais j'aurai beau les lui rendre, il ne me rendra pas les miens, lui... plus de quarante pages de mon écriture... Et le cardinal de Richelieu qui ne demandait que cinq lignes de la main d'un homme pour le faire pendre ! Ils ont de quoi me faire pendre cent fois, moi !... Et encore, c'est qu'il n'y aura pas moyen de la nier, cette écriture, cette superbe écriture, elle est connue, c'est bien la mienne... Oh ! les misérables ! ils ne savent donc pas lire, qu'ils ont besoin de manifestes moulés ! Et quand je pense que lorsqu'on lira mes étiquettes et qu'on me demandera : « Oh ! oh ! quel est l'employé qui a classé ces volumes ? » On répondra : « Mais, vous savez bien, c'est ce gueux de Buvat, qui était de la conspiration du prince de Listhmay... » Voyons, ce n'est pas tout cela.

— *Art de plumer la poule sans la faire crier.* Paris, 1709, chez Comon, rue du Bac, n° 110. Allons, voilà que je mets l'adresse du prince, maintenant. Ah ! ma parole d'honneur, ma tête se perd, je deviens fou ! Mais si j'allais tout déclarer, en refusant de nommer celui qui m'a donné ces papiers à copier... Oui, mais ils me forceront à tout dire, ils ont des moyens pour cela. C'est incroyable comme je bats la campagne. Allons, Buvat, mon ami, à ton affaire !

— *Conspiration du chevalier Louis de Rohan.* Ah çà ! mais je ne tombe donc que sur des conspirations ! Qu'est-ce qu'il avait donc fait celui-là ?... Il avait voulu soulever la Normandie. Mais, je me rappelle, c'est ce pauvre garçon qui a été exécuté en 1674, quatre années avant celle de ma naissance. Ma mère l'a vu mourir. Pauvre garçon !... Elle m'a souvent raconté cela. O mon Dieu ! qui est-ce qui lui aurait dit à ma pauvre mère !... Et puis on en a pendu un autre en même temps, un grand maigre habillé tout en noir. Comment s'appelait-il donc ?... Ah ! bien, j'ai le livre là !... je suis bien bête !... Ah ! oui, Van den Enden. C'est cela. *Copie d'un plan de gouvernement trouvé dans les papiers de monsieur de Rohan et entièrement écrit de la main de Van den Enden.* Ah ! mon Dieu !... Eh bien ! c'est justement mon affaire ; pendu ! pour avoir copié un plan... Oh ! la la ! j'ai le ventre qui se retourne.

— *Procès-verbal de torture de François-Affinius Van den Enden.* Miséricorde ! si on allait lire un jour à la fin de la conjuration du prince de Listhmay : *Procès-verbal de torture de Jean Buvat.* Ouf ! « L'an mil six cent soixante-quatorze, etc. ; nous, Claude Bazin, chevalier de Bezons, et Auguste-Robert de Pomereu, nous sommes transportés au château de la Bastille, assistés de Louis Le Mazier, conseiller et secrétaire du roi, etc., etc., et, étant dans une des tours d'icelui château, avons fait mander et venir François-Affinius Van den Enden, condamné à mort par ledit arrêt, et à être appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, et après serment fait par lui de dire la vérité, lui avons remontré qu'il n'avait pas tout dit ce qu'il savait des conspirations et desseins de révolte des sieurs Rohan et Latréaumont.

« A répondu qu'il avait dit tout ce qu'il savait, et qu'étranger à la conspiration et n'ayant fait qu'en copier différentes pièces, il ne pouvait en dire davantage.

« Alors lui avons fait appliquer les brodequins. »

— Monsieur, vous qui êtes instruit, dit Buvat à son commis d'ordre, pourrai-je sans indiscrétion vous demander ce que c'était que l'instrument de torture appelé brodequin ?

— Mon cher monsieur Buvat, répondit l'employé, visiblement flatté du compliment que lui adressait le bonhomme, je puis vous en parler sagement, j'ai vu donner la question l'année passée à Duchauffour.

— Alors, monsieur, je serais curieux de savoir...

— Les brodequins, mon cher Buvat, reprit d'un ton important monsieur Ducoudray, ne sont rien autre chose que quatre planches à peu près pareilles à des douves de tonneaux.

— Très bien!

— On vous met (quand je dis *vous*, vous comprenez, mon cher Buvat, que c'est à titre de généralité et non pas pour vous faire une application personnelle), on vous met donc la jambe droite d'abord entre deux planches, puis on assure les planches avec deux cordes, puis on en fait autant à la jambe gauche, puis on rassemble les deux jambes, et entre les planches du milieu on introduit des coins qu'on enfonce à coups de maillets : cinq pour la question ordinaire, dix pour la question extraordinaire.

— Mais, dit Buvat d'une voix altérée, mais, monsieur Ducoudray, cela doit vous mettre les jambes dans un état déplorable.

— C'est-à-dire que cela vous les broie tout bonnement. Au sixième coin, par exemple, les jambes de Duchaufour ont crevé, et au huitième, la moelle des os coulait avec le sang par les ouvertures.

Buvat devint pâle comme la mort et s'assit sur l'échelle double pour ne pas tomber.

— Jésus ! murmura-t-il, que me dites-vous là, monsieur Ducoudray !

— L'exacte vérité, mon cher Buvat. Lisez le supplice d'Urban Grandier ; vous trouverez son procès-verbal de torture, et alors vous verrez si je vous en impose.

— J'en tiens un. Je tiens celui de ce pauvre monsieur Van den Eenden.

— Eh bien ! lisez alors.

Buvat reporta les yeux sur les livres et lut :

« AU PREMIER COIN :

« Affirme qu'il a dit la vérité, qu'il n'a rien à dire davantage, qu'il endure innocemment.

« AU DEUXIÈME COIN :

« Dit qu'il a avoué tout ce qu'il savait.

« AU TROISIÈME COIN :

« A crié : Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! J'ai dit tout ce que j'ai su.

« AU QUATRIÈME COIN :

« A dit qu'il ne pouvait rien avouer autre chose que ce que l'on savait déjà, c'est-à-dire qu'il avait copié un plan de gouvernement qui lui était donné par le chevalier de Rohan. »

Buvat s'essuya le front avec son mouchoir.

« AU CINQUIÈME COIN :

« A dit : Aïe, aïe, mon Dieu ! mais n'a point voulu dire autre chose.

« AU SIXIÈME COIN :

« A crié : Aïe, mon Dieu !

« AU SEPTIÈME COIN :

« A crié : Je suis mort !

« AU HUITIÈME COIN :

« A crié : Ah ! mon Dieu ! je ne puis parler, puisque je n'ai rien à dire.

« AU NEUVIÈME COIN, qui est l'enfoncement d'un gros coin :

« A dit : Mon Dieu ! mon Dieu ! à quoi bon me martyriser ainsi ! vous savez bien que je ne puis rien dire ; et puisque je suis condamné à mort, faites-moi mourir.

« AU DIXIÈME COIN :

« A dit : Oh ! messieurs, que voulez-vous que je dise ? Oh ! merci, mon Dieu ! je me meurs ! je me meurs ! »

— Eh bien ! eh bien ! qu'est ce que vous avez donc,

Buvat ? s'écria Ducoudray en voyant le bonhomme pâlir et chanceler. Eh bien ! voilà que vous vous trouvez mal !

— Ah ! monsieur Ducoudray, dit Buvat, laissant tomber le livre en se traînant jusqu'à son fauteuil, comme si ses jambes brisées ne pouvaient plus le soutenir ; ah ! monsieur Ducoudray, je sens que je m'en vas !

— Voilà ce que c'est que de faire la lecture au lieu de travailler, dit l'employé ; si vous vous contentiez d'inscrire vos titres sur votre registre et de coller vos étiquettes sur le dos de vos volumes, cela ne vous arriverait pas. Mais monsieur Buvat lit ! monsieur Buvat veut s'instruire !

— Eh bien ! père Buvat, cela va-t-il mieux ? dit Ducoudray.

— Oui, monsieur, car ma résolution est prise, prise irrévocablement ; il ne serait pas juste, ma foi ! que je portasse la peine d'un crime que je n'ai pas commis. Je me dois à la société, à ma pupille, à moi-même. Monsieur Ducoudray, si monsieur le conservateur me demande, vous direz que je suis sorti pour une affaire indispensable.

Et Buvat, tirant le rouleau de papier de son bureau, enfonça son chapeau sur sa tête, prit sa canne à pleine main, et sortit sans se retourner et avec la majesté du désespoir.

— Savez-vous où il va ? dit l'employé lorsqu'il fut parti.

— Non, répondit Ducoudray.

— Eh bien ! il va jouer au cochonnet aux Champs-Élysées ou aux Porcherons.

L'employé se trompait. Buvat n'allait ni aux Champs-Élysées ni aux Porcherons.

Il allait chez Dubois.

XXXV

BERTRAND ET RATON

— Monsieur Jean Buvat ! dit l'huissier.

Dubois allongea sa tête de vipère, plongea le regard dans la mince ouverture qui restait entre le corps de l'huissier et le panneau de la porte, et, derrière l'introducteur officiel, aperçut un gros petit homme pâle, dont les jambes flageolaient sous lui et qui toussait pour se donner de l'assurance. Un coup d'œil suffit à Dubois pour lui apprendre à qui il avait affaire.

— Faites entrer, dit Dubois.

L'huissier s'effaça, et Jean Buvat parut sur le seuil de la porte.

— Venez ! venez ! dit Dubois.

— Vous me faites honneur, monsieur, balbutia Buvat sans bouger de place.

— Fermez la porte et laissez-nous, dit Dubois à l'huissier.

L'huissier obéit, et le panneau venant frapper la partie postérieure de Buvat d'un coup inattendu, lui fit faire un petit bond en avant. Buvat, un instant ébranlé, se raffermir sur ses jambes et redevint immobile, regardant Dubois de ses deux gros yeux étonnés.

En effet, Dubois était curieux à voir. De son costume épiscopal il n'avait conservé que la partie inférieure de sorte qu'il était en chemise, avec une culotte noire et des bas violets. C'était à démonter toutes les prévisions de Buvat, ce qu'il avait devant les yeux n'étant ni un ministre ni un archevêque, et ressemblant beaucoup plus à un orang-outang qu'à un homme.

— Eh bien, monsieur ? dit Dubois en s'asseyant, en croisant sa jambe droite sur sa jambe gauche, et en prenant son pied dans ses mains, vous avez demandé à me parler ; me voilà.

— C'est-à-dire, monsieur, dit Buvat, j'ai demandé à parler à monseigneur l'archevêque de Cambrai.

— Eh bien ! c'est moi.

— Comment, c'est vous, monseigneur ! dit Buvat, en

prenant son chapeau à deux mains et en s'inclinant jusqu'à terre. Excusez-moi, mais je n'avais pas reconnu Votre Eminence : il est vrai que c'est la première fois que j'ai l'honneur de la voir. Cependant... hum ! à cet air de majesté... hum ! hum !... j'aurais dû comprendre...

— Vous vous appelez ? dit Dubois, interrompant les salamalecs du bonhomme.

— Jean Buvat, pour vous servir.

— Vous êtes ?

— Employé à la Bibliothèque.

— Et vous avez à me faire des révélations relatives à l'Espagne ?

— C'est-à-dire, monseigneur, voici la chose : comme mon bureau me laisse six heures le soir et quatre heures le matin, et que Dieu m'a donc d'une fort belle écriture, je fais des copies.

— Oui, je comprends, dit Dubois, et l'on vous a donné à copier des choses suspectes, de sorte que ces choses suspectes, vous me les apportez, n'est-ce pas ?

— Dans ce rouleau, monseigneur, dans ce rouleau, dit Buvat en étendant la main vers Dubois.

Dubois fit un bond de sa chaise à Buvat, prit le rouleau désigné, alla s'asseoir à un bureau, et, en un tour de main ayant enlevé la ficelle et l'enveloppe, il se trouva en face des papiers en question. Les premiers sur lesquels il tomba étaient écrits en espagnol ; mais comme Dubois avait été envoyé deux fois en Espagne, il parlait quelque peu la langue de l'alderon et de Lope de Vega, de sorte qu'il vit au premier coup d'œil de quelle importance étaient ces papiers. En effet, ce n'était rien moins que la protestation de la noblesse, la liste nominative des officiers qui demandaient du service au roi d'Espagne, et le manifeste composé par le cardinal de Polignac et le marquis de Pompadour pour soulever le royaume. Ces différentes pièces étaient adressées directement à Philippe V, et une petite note que Dubois reconnut pour être de la main même de Cellamare annonçait que le dénoûment de la conspiration étant très prochain, il entreprendrait jour par jour Sa Majesté Catholique de tous les évènements considérables qui pourraient en hâter ou retarder le résultat. Puis enfin venait comme complément le fameux plan des conjurés, que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, et qui, reste par regardé au milieu des autres pièces traduites en espagnol, avait donné l'éveil à Buvat. Près du plan, de la plus belle écriture du bonhomme, était la copie qu'il avait commencée d'en faire, et qui était interrompue à ces mots :

Agir de même dans toutes les provinces.

Buvat avait suivi avec une certaine anxiété tous les mouvemens de la figure de Dubois ; il l'avait vu passer de l'étonnement à la joie, puis de la joie à l'impassibilité. Dubois, à mesure qu'il continuait de lire, avait bien passé successivement une jambe sur l'autre, s'était bien mordu les lèvres, s'était bien pincé le bout du nez, mais tout cela était à peu près intraduisible pour Buvat, et à la fin de la lecture, il n'avait pas plus compris la physiologie de l'archevêque, qu'à la fin de la copie il n'avait compris l'original espagnol. Quant à Dubois, il comprenait que cet homme venait de lui livrer le commencement d'un secret de la plus haute importance, et il rêvait au moyen de s'en faire livrer la fin. Voilà ce que signifiaient au fond ces jambes croisées, ces lèvres mordues et ce nez pincé. Enfin, il parut avoir pris sa résolution, son visage s'éclaira d'une bienveillance charmante, et se retournant vers le bonhomme, qui jusque-là s'était tenu respectueusement debout :

— Asseyez-vous donc, mon cher monsieur Buvat, lui dit-il.

— Merci, monseigneur, répondit Buvat en tressaillant, je ne suis pas fatigué.

— Pardon, pardon, dit Dubois, je vois vos jambes qui tremblent.

En effet, depuis qu'il avait lu le procès-verbal de question de Van den Enden, Buvat avait conservé dans les jambes un tremblement nerveux à peu près semblable à

celui qu'on remarque dans les chiens quand ils viennent d'avoir la maladie.

— Le fait est, monseigneur, dit Buvat, que je ne sais pas ce que j'ai depuis deux heures, mais j'éprouve une véritable difficulté à me tenir debout.

— Asseyez-vous donc alors, et causons comme deux bons amis.

Buvat regarda Dubois d'un air de stupéfaction qui, dans tout autre moment, l'eût fait éclater de rire. Mais Dubois n'eût pas l'air de s'apercevoir de son étonnement, et, tirant une chaise qui était à sa portée, il lui renouvela du geste l'invitation qu'il venait de lui faire de la voir. Il n'y avait pas moyen de reculer. Le bonhomme s'approcha en chancelant, s'assit sur le bord de sa chaise, posa son chapeau à terre, serra sa canne entre ses jambes, appuya ses deux mains sur sa pomme d'ivoire, et attendit. Mais cette action ne s'était pas accomplie sans une violente commotion intérieure, ainsi que pouvait l'attester son visage, qui, de blanc comme un lis qu'il était en entrant, était devenu rouge comme une pivone.

— Ainsi, mon cher monsieur Buvat, dit Dubois, vous dites donc que vous faites des copies ?

— Oui, monseigneur.

— Et cela vous rapporte ?

— Bien peu de chose, monseigneur, bien peu de chose.

— Vous avez cependant une superbe écriture, monsieur Buvat.

— Oui, mais tout le monde n'apprécie pas comme Votre Eminence ce talent à sa valeur.

— C'est vrai ; mais, en outre, vous êtes employé à la bibliothèque.

— J'ai cet honneur.

— Et votre place vous rapporte ?

— Oh ! ma place, c'est autre chose, monseigneur ; elle ne me rapporte rien du tout, vu que, depuis cinq ans, le caissier nous dit à la fin de chaque mois que le roi est trop gêné pour qu'on nous paie.

— Et vous n'en restez pas moins au service de Sa Majesté ? C'est très bien, monsieur Buvat, c'est très bien.

Buvat se leva, salua monseigneur, et se rassit.

— Et peut-être avec cela, continua Dubois, que vous avez encore une famille, une femme, des enfans ?

— Non, monseigneur, jusqu'à présent j'ai vécu dans le celibat.

— Mais des parens au moins ?

— Une pupille, monseigneur, une jeune personne charmante, pleine de talent, qui chante comme mademoiselle Bury, et qui dessine comme monsieur Greuze.

— Ah ! ah ! monsieur Buvat, et comment s'appelle cette pupille ?

— Bathilde... Bathilde du Rocher, monseigneur ; c'est une jeune demoiselle de noblesse, fille d'un écuyer de monsieur le régent, du temps qu'il était encore duc de Chartres, et qui a eu le malheur d'être tué à la bataille d'Almanza.

— Ainsi, je vois que vous avez des charges, mon cher Buvat ?

— Est-ce de Bathilde que vous voulez parler, monseigneur ? Oh ! non, Bathilde n'est pas une charge ; au contraire, pauvre chère enfant ! et elle rapporte plus à la maison qu'elle ne coûte. Bathilde une charge ! D'abord, tous les mois, monsieur Papillon, vous savez, monseigneur, le marchand de couleurs au coin de la rue de Cléry, lui compte quatre-vingts livres pour deux dessins ; ensuite...

— Je veux dire, mon cher Buvat que vous n'êtes pas riche.

— Oh ! cela, riche, non, monseigneur, je ne le suis pas. Mais je voudrais bien l'être pour ma pauvre Bathilde, et si vous voulez obtenir de monseigneur, qu'au premier argent qui rentrera dans les coffres de l'Etat, on me paie mon arriéré ou au moins un à-compte...

— Et à quoi cela peut-il se monter, votre arriéré ?

— A quatre mille sept cents livres douze sous huit deniers, monseigneur.

— Peuh ! qu'est-ce que c'est que cela, dit Dubois.

— Comment ! qu'est-ce que c'est que cela, monseigneur !

— Oui, ce n'est rien.

— Si fait, monseigneur, si fait, c'est beaucoup, et la preuve, c'est que le roi ne peut pas le payer.

— Mais cela ne vous fera pas riche.

— Cela me mettrait à mon aise, et je ne vous cache pas, monseigneur, que si, aux premiers fonds qui rentreront dans les caisses de l'Etat.

— Mon cher Buvat, dit Dubois, j'ai mieux que cela à vous offrir.

— Offrez, monseigneur.

— Vous avez votre fortune au bout des doigts.

— Ma mère me l'a toujours dit, monseigneur.

— Ah! ah! c'est un prince à qui vous avez affaire, mon cher monsieur Buvat? et comment s'appelle ce prince?

— Mais, monseigneur, il me semble qu'en vous disant son nom, je le dénonce.

— Ah ça! mais... et qu'êtes-vous venu faire ici?

— Monseigneur, je suis venu vous prévenir du danger que courait Son Altesse monseigneur le regent, et voilà tout.

— Vraiment, dit Dubois d'un ton goguenard, et vous comptez en rester là?



Vous irez d'abord à la Bastille.

— Cela prouve, mon cher Buvat, que c'était une femme de grands sens que madame votre mère.

— Eh bien! monseigneur, me voilà tout prêt, que faut-il que je fasse pour cela?

— Ah! mon Dieu! la chose la plus simple. Vous allez me faire, séance tenante, une copie de tout ceci.

— Mais, monseigneur...

— Ce n'est pas tout, mon cher monsieur Buvat. Vous reporterez à la personne qui vous a donné ces papiers les copies et les originaux, comme s'il n'était rien arrivé; vous prendrez tout ce que cette personne vous donnera; vous me l'apporterez aussitôt, afin que je le lise, puis vous en ferez autant des autres papiers que de ceux-ci, et cela indéfiniment, jusqu'à ce que je vous dise: Assez.

— Mais, monseigneur, dit Buvat, il me semble qu'en agissant ainsi je trompe la confiance du prince.

— Mais je le désire, monseigneur.

— Il n'y a qu'un malheur, c'est que c'est impossible, mon cher monsieur Buvat.

— Comment, impossible?

— Tout à fait.

— Monseigneur l'archevêque, je suis un honnête homme!

— Monsieur Buvat, vous êtes un niais.

— Monseigneur, je voudrais cependant bien me taire.

— Mon cher monsieur, vous parlerez.

— Mais si je parle, je suis le dénonciateur du prince.

— Mais si vous ne parlez pas, vous êtes complice.

— Complice, monseigneur! et de quel crime?

— Du crime de haute trahison!... Ah! il y a longtemps que la police a l'œil sur vous, monsieur Buvat.

— Sur moi, monseigneur?

— Oui, sur vous... Sous prétexte qu'on ne vous paie

point vos appointemens. vous tenez des propos fort séditieux contre l'Etat.

— Oh! monseigneur. peut-on dire!...

— Sous prétexte qu'on ne vous paie pas vos appointemens, vous faites des copies d'actes incendiaires, et cela depuis quatre jours.

— Monseigneur, je ne m'en suis aperçu qu'hier; je ne sais pas l'espagnol.

— Vous le savez, monsieur!

— Je vous jure, monseigneur...

— Je vous dis que vous le savez, et la preuve, c'est qu'il n'y a pas une faute dans vos copies. Mais ce n'est pas le tout.

— Comment, ce n'est pas le tout?

— Non, ce n'est pas le tout. Est-ce de l'espagnol, ceci, monsieur? voyez...

« Rien n'est plus important que de s'assurer des places voisines des Pyrénées et des seigneurs qui font leur résidence dans ces cantons. »

— Mais, monseigneur, c'est justement ce qui fait que j'ai découvert...

— Monsieur Buvat, on en a envoyé aux galères qui en avaient fait moins que vous.

— Monseigneur!

— Monsieur Buvat, on en a pendu qui étaient moins coupables que vous ne l'êtes.

— Monseigneur! monseigneur!

— Monsieur Buvat, on en a écartelé...

— Grâce! monseigneur, grâce!

— Grâce! grâce à un misérable comme vous, monseigneur Buvat! Je vais vous faire mettre à la Bastille et envoyer mademoiselle Bathilde à Saint-Lazare.

— A Saint-Lazare! Bathilde à Saint-Lazare. monseigneur! Bathilde à Saint-Lazare! Et qui a le droit de cela?

— Moi, monsieur Buvat!

— Non, monseigneur, vous n'en avez pas le droit! s'écria Buvat, qui pouvait tout craindre et tout souffrir pour lui-même, mais qui, à l'idée d'une pareille infamie, de ver devenait serpent; Bathilde n'est pas une fille du peuple, monseigneur! Bathilde est une demoiselle, une demoiselle de noblesse, la fille d'un homme qui a sauvé la vie au régent, et quand je devrais aller trouver Son Altesse...

— Vous irez d'abord à la Bastille, monsieur Buvat, dit Dubois en sonnait à casser la sonnette, et puis après nous verrons ce que nous déciderons de mademoiselle Bathilde.

— Monseigneur, que faites-vous?

— Vous allez le voir. (L'huissier entra.) Un exempt et un sacre.

— Monseigneur, dit Buvat, monseigneur, tout ce que vous voudrez!

— Faites ce que j'ai ordonné, reprit Dubois.

L'huissier sortit.

— Monseigneur, dit Buvat en joignant les mains, monseigneur, j'obéirai.

— Non pas, monsieur Buvat. Ah! vous voulez un procès! on vous en fera un. Ah! vous voulez de la corde! eh bien! vous en lâchez.

— Monseigneur, s'écria Buvat en tombant à genoux, que faut-il que je fasse?

— Pendu! pendu!! pendu!!! continua Dubois.

— Monseigneur, dit l'huissier en rentrant, le sacre est à la porte et l'exempt dans l'antichambre.

— Monseigneur, reprit Buvat en tordant ses petits bras et en s'arrachant le peu de cheveux jaunes qui lui restaient, monseigneur, serez-vous sans pitié?

— Ah! vous ne voulez pas me dire le nom du prince?

— C'est le prince de Lishnay, monseigneur.

— Ah! vous ne voulez pas me dire son adresse?

— Il demeure rue du Bac, n° 110, monseigneur.

— Ah! vous ne voulez pas me faire une copie de ces papiers?

— Je m'y mets, monseigneur, je m'y mets à l'instant même, dit Buvat, et il alla s'asseoir devant le bureau.

saisit une plume, la trempa dans l'encre, et prenant un cahier de papier blanc, tira sur la première page une superbe majuscule. M'y voilà, m'y voilà; seulement, monseigneur, vous me permettez d'écrire à Bathilde que je ne rentrerai pas diner. Bathilde à Saint-Lazare! murmura Buvat entre ses dents. Sabre de bois! c'est qu'il le ferait comme il le dit.

— Oui, monsieur, je le ferais, et bien pis encore, pour le salut de l'Etat, et vous le saurez à vos dépens si vous ne reportez pas ces papiers, si vous ne prenez pas les autres, et si vous ne venez pas m'en faire ici même, chûque soir, une copie.

— Mais, monseigneur, dit Buvat désespéré, je ne puis pas venir ici et aller à mon bureau, cependant.

— Eh bien! vous n'irez pas à votre bureau! le beau malheur!

— Comment, je n'irai pas à mon bureau! Mais voilà douze ans, monseigneur, que j'y vais sans manquer un seul jour.

— Eh bien! je vous donne congé pour un mois, moi.

— Mais je perdrai ma place, monseigneur.

— Que vous importe, puisqu'on ne vous paie pas?

— Mais l'honneur, monseigneur, l'honneur d'être fonctionnaire public! et puis j'aime mes livres, moi; j'aime ma table, moi; j'aime mon fauteuil de cuir! s'écria Buvat prêt à pleurer, en songeant qu'il pouvait perdre tout cela.

— Eh bien! alors, si vous voulez garder vos livres, votre table et votre fauteuil, obéissez donc.

— Est-ce que je ne vous ai pas dit que j'étais à vos ordres, monseigneur?

— Alors vous ferez tout ce que je voudrai?

— Tout.

— Sans en souffler le mot à personne?

— Je serai muet.

— Pas même à mademoiselle Bathilde?

— Oh! à elle moins qu'à personne, monseigneur!

— C'est bon; à cette condition, je te pardonne

— Oh! monseigneur!

— J'oublierai ta faute.

— Monseigneur est trop bon.

— Et même... et même peut-être irai-je jusqu'à te récompenser.

— Oh! monseigneur! tant de magnanimité!

— C'est bien! c'est bien! A la besogne.

— M'y voilà! monseigneur, m'y voilà!

Et Buvat se mit à écrire de son écriture coulée qui était la plus rapide, sans lever l'œil autrement que pour le porter de la copie à l'original et le reporter de l'original à la copie, et sans s'arrêter que pour essuyer de temps en temps son front, dont la sueur coulait à grosses gouttes.

Dubois profita de son application pour aller ouvrir le cabinet à la Fillon, et lui faisant signe du doigt de se taire, il la conduisit vers la porte de la chambre.

— Eh bien! compère, dit tout bas celle-ci, qui malgré la défense à elle exprimée ne pouvait retenir sa curiosité, eh bien! ton écrivain, où est-il?

— Le voilà, dit Dubois en montrant Buvat qui, couché sur son papier, piochait d'ardeur.

— Que fait-il?

— Ce qu'il fait?

— Oui, je te le demande.

— Ce qu'il fait? Devine!

— Comment diable veux-tu que je sache cela, moi?

— Tu veux donc que je te le dise?

— Oui.

— Eh bien! il expédie...

— Quoi?

— Il expédie mon bref de cardinal. Es-tu contente maintenant?

La Fillon poussa une telle exclamation de surprise, que Buvat en tressaillit et se retourna malgré lui.

Mais déjà Dubois avait poussé la Fillon hors de la chambre, en lui recommandant de nouveau de le tenir au courant jour par jour de ce que ferait son capitaine.

Mais, demandera peut-être le lecteur, que faisaient pendant tout ce temps Bathilde et d'Harmental?

Rien: ils étaient heureux.

XXVI

UN CHAPITRE DE SAINT-SIMON

Les choses durèrent ainsi quatre jours, pendant lesquels Buvat, cessant d'aller à son bureau sous prétexte d'indisposition, parvint à force de travail à faire les deux copies commandées, l'une par le prince de Listhny, l'autre par Dubois. Pendant ces quatre jours, certes les plus agités de toute la vie du pauvre écrivain, il demeura si sombre et si taciturne, que plusieurs fois Bathilde, malgré sa préoccupation toute contraire, lui demanda ce qu'il avait; mais à chaque fois que cette question lui fut faite, Buvat, rappelant à lui toute sa force morale, répondit qu'il n'avait absolument rien, et comme à la suite de cette réponse Buvat se remettait incontinent à chanter sa petite chanson, il parvint à tromper Bathilde d'autant plus facilement que, partant à son ordinaire comme s'il continuait d'aller à son bureau, Bathilde ne voyait de fait aucun dérangement matériel dans ses habitudes. Quant à d'Harmental, il avait tous les matins la visite de l'abbé Brigaud, qui lui annonçait que toutes choses marchaient à souhait, de sorte que, comme d'un autre côté, ses affaires d'amour allaient à merveille, d'Harmental commençait à trouver que l'état de conspirateur était l'état le plus heureux de la terre.

Quant au duc d'Orléans, comme il ne se doutait de rien, il continuait de mener sa vie ordinaire, et il avait convié comme d'habitude, à son souper du dimanche, ses rousés et ses maîtresses, lorsque, vers les deux heures de l'après-midi Dubois entra dans son cabinet.

— Ah! c'est toi, l'abbé? J'allais envoyer chez toi pour te demander si tu étais des nôtres ce soir, dit le régent.

— Vous allez donc souper aujourd'hui, monseigneur? demanda Dubois.

— Ah ça! mais d'où sors-tu donc avec ta figure de carême? Est-ce que ce n'est plus aujourd'hui dimanche?

— Si fait, monseigneur.

— Eh bien! alors, viens nous revoir; voilà la liste de nos convives, tiens: Nocé, Lafare, Fargy, Ravanne, Broglie. Je n'invite pas Brancas; il devient assommant depuis quelques jours. Je crois qu'il conspire, ma parole d'honneur! Et puis la Phalaris et la d'Averne; elles ne peuvent pas se sentir; elles s'arracheront les yeux, et cela nous amusera. Nous aurons de plus la Souris, et peut-être madame de Sabran, si elle n'a pas quelque rendez-vous avec Richelieu.

— C'est votre liste, monseigneur?

— Oui.

— Eh bien! maintenant Votre Altesse veut-elle jeter un coup d'œil sur la mienne?

— Tu en as donc fait une aussi?

— Non; on me l'a apportée toute faite.

— Qu'est-ce que c'est que cela? reprit le régent en jetant les yeux sur un papier que lui présenta Dubois.

« *Liste nominative des officiers qui demandent du service au roi d'Espagne*: Claude-François de Ferrette, chevalier de Saint-Louis, maréchal de camp et colonel de la cavalerie de France; Boschet, chevalier de Saint-Louis et colonel d'infanterie; de Sabran, de Laroche-foucault-Gondral, de Villeneuve, de Lescure, de Laval. »

Eh bien! après?

— Après, en voilà une autre, et il présenta un second papier au duc.

« — *Protestation de la noblesse.* »

— Faites vos listes, monseigneur, faites; vous voyez que vous n'êtes pas le seul, et que le prince de Cellamare fait aussi les siennes.

— « *Signé sans distinction de rangs et de maisons, afin que personne n'y puisse trouver à redire*: De Vieux-Pont, de la Pailletterie, de Beaufremont, de Latour-du-Pin, de Montauban, Louis de Caumont, Claude de Polignac, Charles de Laval, Antoine de Chastellux, Armand de Richelieu! » Et où diable as-tu pêché tout cela, surnois?

— Attendez, monseigneur nous ne sommes pas au bout. Veuillez jeter un coup d'œil sur ceci.

— « *Plan des conjurés.* Rien n'est plus important que de s'assurer des places fortes voisines des Pyrénées; gagner la garnison de Bayonne. » Livrer nos villes, mettre aux mains de l'Espagnol les clefs de la France! Qui veut faire cela, Dubois?

— Allons, de la patience, monseigneur, nous avons mieux que cela à vous offrir. Tenez, voilà des lettres de Sa Majesté Philippe V en personne.

— « *Au roi de France.* » Mais ce ne sont que des copies?

— Je vous dirai tout à l'heure où sont les originaux!

— Voyons cela, mon cher abbé, voyons. « Depuis que la Providence m'a placé sur le trône d'Espagne, etc., etc. De quel œil vos fidèles sujets peuvent-ils regarder le traité qui se signe contre moi, etc., etc. Je prie Votre Majesté de convoquer les états généraux de son royaume. » Convoquer les états généraux! au nom de qui?

— Vous le voyez bien, monseigneur, au nom de Philippe V.

— Philippe V est roi d'Espagne et non pas roi de France. Qu'il n'intervertisse pas les rôles: j'ai déjà franchi une fois les Pyrénées pour le rasseoir sur le trône, je pourrais bien les franchir une seconde fois pour le renverser.

— Nous y songerons plus tard, je ne dis pas non; mais pour le moment, s'il vous plaît, monseigneur, nous avons une cinquième pièce à lire, et ce n'est pas la moins importante, comme vous allez en juger. Et Dubois présenta au régent un dernier papier, que celui-ci ouvrit avec une telle impatience qu'il le déchira en l'ouvrant.

— Allons! murmura le régent.

— N'importe, monseigneur, n'importe; les morceaux en sont bons, répondit Dubois: rapprochez-les et lisez.

Le régent rapprocha les deux morceaux et lut:

— « Très chers et bien aimés. »

— Oui, c'est cela! continuation de la métaphore: il ne s'agit de rien moins que de ma déposition. Et ces lettres, sans doute, doivent être remises au roi?

— Demain, monseigneur.

— Par qui?

— Par le maréchal.

— Par Villeroy?

— Par lui-même.

— Et comment a-t-il pu se décider à une pareille chose?

— Ce n'est pas lui, c'est sa femme, monseigneur.

— Encore un tour de Richelieu.

— Votre Altesse a mis le doigt dessus.

— Et de qui tiens-tu tous ces papiers?

— D'un pauvre diable d'écrivain, à qui on les a donnés à copier, attendu que, grâce à une descente qu'on a faite dans la petite maison du comte de Laval, une presse qu'il cachait dans sa cave a cessé de fonctionner.

— Et cet écrivain était en relation directe avec Cellamare? Les imbéciles!

— Non point, monseigneur, non point. Oh! les mesures étaient mieux prises: le bonhomme n'avait affaire qu'au prince de Listhny!

— Au prince de Listhny! Qu'est ce que celui-là encore?

— Rue du Bac, 110.

— Je ne le connais pas.

— Si fait, monseigneur, vous le connaissez.

— Et où l'ai-je vu?

— Dans votre antichambre.

— Comment! ce prétendu prince de Listhny...

— N'est autre que ce grand coquin de d'Avranches, le valet de chambre de madame du Maine.

— Ah ! ah ! cela m'étonnait aussi qu'elle n'en fût pas la petite guêpe !

— Oh ! elle y est en plein. Et si monseigneur veut être débarrassé cette fois-ci d'elle et de sa clique, nous le tenons tous.

— Voyons d'abord au plus pressé.

— Oui, occupons-nous de Villeroy. Etes-vous décidé à un coup d'autorité ?

— Parfaitement ; tant qu'il n'a fait que piaffer et paraître en personnage de théâtre et de carrousel, très bien ; tant qu'il s'est borné à des calomnies et même à des impertinences contre moi, très bien encore ; mais quand il s'agit du repos et de la tranquillité de la France, ah ! monsieur le maréchal, vous les avez assez compromis déjà par votre ineptie militaire, sans que nous vous les laissions compromettre de nouveau par votre fatuité politique.

— Ainsi, dit Dubois, nous lui mettons la main dessus ?

— Oui, mais avec certaines précautions : il faut le prendre en flagrant délit.

— Rien de plus facile ; il entre tous les matins à huit heures chez le roi ?

— Oui.

— Soyez demain matin à sept heures et demie à Versailles.

— Après ?

— Vous le précéderez chez Sa Majesté.

— Et là je lui reproche en face du roi...

— Non pas, non pas, monseigneur, il faut... En ce moment l'huissier ouvrit la porte.

— Silence, dit le régent. Puis se retournant vers l'huissier : Que veut-il ?

— Monsieur le duc de Saint-Simon.

— Demande-lui si c'est pour affaire sérieuse.

L'huissier se retourna et échangea quelques paroles avec le duc ; puis s'adressant de nouveau au régent :

— Des plus sérieuses, monseigneur.

— Eh bien ! qu'il entre.

Saint-Simon entra.

— Pardon, duc, dit le régent ; je termine une petite affaire avec Dubois, et dans cinq minutes je suis à vous.

Et tandis que Saint-Simon entrait, le duc et Dubois se retirèrent dans un coin, où effectivement ils demeurèrent cinq minutes à causer bas, après quoi Dubois prit congé du régent.

— Il n'y a pas de souper ce soir, dit-il en sortant à l'huissier de service. Faites prévenir les personnes invitées. Monseigneur le régent est malade.

Et il sortit.

— Serait-ce vrai, monseigneur ? demanda Saint-Simon avec une inquiétude réelle, car le duc, quoique fort avare de son amitié, avait, soit calcul, soit affection réelle, une grande prédilection pour le régent.

— Non, mon cher duc, dit Philippe, pas de manière du moins à m'inquiéter. Mais Chirac prétend que si je ne suis pas sage, je mourrai d'apoplexie, et, ma foi ! je suis décidé, je me range.

— Ah ! monseigneur ! Dieu vous entende ! dit Saint-Simon ; quoique en vérité ce soit un peu tard.

Comment cela, mon cher duc ?

Oui, la facilité de Votre Altesse n'a déjà donné que trop de prise à la calomnie.

— Ah ! si ce n'est que cela, mon cher duc, il y a si longtemps qu'elle mord sur moi, qu'elle doit commencer à se lasser.

— Au contraire, monseigneur, reprit Saint-Simon ; il faut qu'il se machine quelque chose de nouveau contre vous, car elle se redresse plus sifflante et plus venimeuse que jamais.

Eh bien ! voyons, qui a-t-il encore ?

— Il y a que tout à l'heure, en sortant de vêpres, il y avait sur les degrés de Saint-Roch un pauvre qui demandait l'aumône en chantant, et qui, tout en chantant, offrait à ceux qui sortaient des apparences de complaints. Or, savez-vous ce que c'étaient que ces complaints, monseigneur ?

— Non, quelque Noël, quelque pamphlet contre Law, contre cette pauvre duchesse de Berry, contre moi-même,

peut-être. Oh ! mon cher duc, il faut les laisser chanter : si seulement ils payaient !

— Tenez, monseigneur, lisez ! dit Saint-Simon.

Et il présenta au duc d'Orléans un papier grossier, imprimé à la manière des chansons qui se chantaient dans les rues. Le prince le prit en haussant les épaules, et y jetant les yeux avec un inexprimable sentiment de dégoût, il commença de lire :

Vous dont l'éloquence rapide
Contre deux tyrans inhumains
Eut jadis l'audace intrepide
D'armer les Grecs et les Romains,
Contre un monstre encor plus farouche
Mettez votre fiel dans ma bouche ;
Je brûle de suivre vos pas,
Et je vais tenter cet ouvrage,
Plus charmé de votre courage
Qu'effrayé de votre trépas !

— Votre Altesse reconnaît le style ? dit Saint-Simon.

— Oui, répondit le régent, c'est de Lagrange-Chancel. Puis il continua :

A peine ouvrit-il ses paupières,
Que tel qu'il se montre aujourd'hui,
Il fut indigné des barrières
Qu'il voit entre le trône et lui.
Dans ces détestables idées
De l'art des Circés, des Médées,
Il fit ses uniques plaisirs,
Croyant cette voie infernale
Digne de remplir l'intervalle
Qui s'opposait à ses desirs.

— Tenez, duc, dit le régent en tendant le papier à Saint-Simon, c'est si méprisable, que je n'ai pas le courage de lire jusqu'au bout.

— Lisez, monseigneur, lisez, au contraire. Il faut que vous sachiez de quoi sont capables vos ennemis. Du moment où ils se montrent au jour, tant mieux. C'est une guerre. Ils vous offrent la bataille ; acceptez la bataille, et prouvez-leur que vous êtes le vainqueur de Nerwinde, de Steinkerque et de Lérida.

— Vous le voulez donc, duc ?

— Il le faut, monseigneur.

Et le régent, avec un sentiment de répugnance presque insurmontable reporta les yeux sur le papier et lut, en s'autant une strophe pour arriver plus tôt à la fin :

Ainsi les fils pleurant leur père
Tombent frappés des mêmes coups ;
Le frère est suivi par le frère,
L'épouse devance l'époux ;
Mais, ô coups toujours plus funestes !
Sur deux fils, nos uniques restes,
La faux de la Parque s'étend ;
Le premier a rejoint sa race,
L'autre dont la couleur s'efface,
Penche vers son dernier instant !

Le régent avait lu cette strophe en s'arrêtant vers par vers et d'un accent qui s'altérait à mesure qu'il approchait de la fin ; mais au dernier vers son indignation fut plus forte que lui, et, froissant le papier dans ses mains, il voulut parler, mais la voix lui manqua, et deux grosses larmes seulement roulèrent de ses yeux sur ses joues.

— Monseigneur, dit Saint-Simon, en regardant le régent avec une pitié pleine de vénération, monseigneur, je voudrais que le monde entier fût là et vit couler ces généreuses larmes ; je ne vous donnerais plus le conseil de vous venger de vos ennemis, car, comme moi, le monde entier serait convaincu de votre innocence.

— Oui, mon innocence, murmura le régent ; oui, et la vie de Louis XV en fera foi. Les infâmes ! ils savent mieux que personne quels sont les vrais coupables. Ah ! madame de Maintenon, ah ! madame du Maine, ah ! monsieur de Villeroy ! Car ce misérable Lagrange-Chancel

cel n'est que leur scorpion ; et quand je pense, Saint-Simon, qu'en ce moment-ci même, je les tiens sous mes pieds ! que je n'ai qu'à appuyer le talon et que je les écrase.

— Ecrasez, monseigneur, écrasez ! ce sont des occasions qui ne se présentent pas tous les jours, et quand on les tient, il faut les saisir.

Le régent réfléchit un instant, et pendant cet instant son visage décomposé reprit peu à peu l'expression de bonté qui lui était naturelle.

— Allons, dit Saint-Simon, qui suivait sur la physionomie du régent la réaction qui s'opérait, je vois que ce ne sera pas encore pour aujourd'hui.

— Non, monsieur le duc, dit Philippe, car pour aujourd'hui, j'ai quelque chose de mieux à faire que de venger les injures du duc d'Orléans : j'ai à sauver la France.

Et tendant la main à Saint-Simon, le prince rentra dans sa chambre.

Le soir, à neuf heures, monseigneur le régent quitta le Palais-Royal et, contre son habitude, alla coucher à Versailles.

XXXVII

UN PIÈGE

Le lendemain, vers les sept heures du matin, au moment où on levait le roi, monsieur le Premier entra chez Sa Majesté, et lui annonça que S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans sollicitait l'honneur d'assister à sa toilette. Louis XV, qui n'était encore habitué à rien faire par lui-même, se retourna vers monsieur de Fréjus, qui était assis dans le coin le moins apparent de la chambre, comme pour lui demander ce qu'il avait à faire, et à cette interrogation muette, monsieur de Fréjus, non seulement lit un signe de tête qui voulait dire qu'il fallait recevoir Son Altesse Royale, mais encore, se levant aussitôt, il alla de sa personne lui ouvrir la porte. Le régent s'arrêta un instant sur le seuil pour remercier Fleury, puis s'étant assuré d'un coup d'œil rapide autour de la chambre que le maréchal de Villeroy n'était pas encore arrivé, il s'avança vers le roi.

Louis XV était à cette époque un bel enfant de neuf à dix ans, aux longs cheveux châtains, aux yeux noirs comme de l'encre, à la bouche pareille à une cerise, et au teint rosé, qui comme celui de sa mère, Marie de Savoie, duchesse de Bourgogne, était sujet à de subites pâleurs. Quoique son caractère fût encore fort irrésolu, à cause du tiraillement auquel le soumettait perpétuellement le double gouvernement du maréchal de Villeroy et de monsieur de Fréjus, il avait dans toute la physionomie quelque chose d'ardent et de résolu qui dénotait l'arrière-petit-fils de Louis XIV, et il avait l'habitude de mettre son chapeau comme lui. D'abord prévenu contre monsieur le duc d'Orléans qu'on avait fait tout au monde pour représenter contre l'homme de France qui lui voulait le plus de mal, il avait senti cette prévention céder peu à peu aux entretiens qu'il avait eues avec le régent, dans lequel, avec cet instinct juvénile qui trompe si rarement les enfants, il avait reconnu un ami.

De son côté, il faut le dire aussi, monsieur le duc d'Orléans avait pour le roi, outre le respect qui lui était dû, les prévenances les plus attentives et les plus tendres. Le peu d'affaires qui pouvaient être soumises à sa jeune intelligence lui étaient toujours présentées avec tant de lucidité et d'esprit, que, d'un travail politique qui eût été une fatigue avec tout autre, il avait fait une sorte de récréation que l'enfant royal voyait toujours arriver avec plaisir. Il faut dire aussi que presque toujours ce travail était récompensé par les plus beaux jouets qui se pussent voir, et que Dubois, pour faire sa cour au roi tirait d'Allemagne ou d'Angleterre. Sa Majesté accueillit donc le régent avec son plus doux sourire, et lui donna sa petite main à baiser avec une grâce toute particulière, tandis que monseigneur l'évêque de Fréjus, fidèle

à son système d'humilité, s'en était allé se rasseoir dans le même petit bon où l'avait surpris l'arrivée de Son Altesse.

— Je suis bien content de vous voir, monsieur, dit Louis XV de sa douce petite voix et avec son sourire enfantin auquel l'étiquette qu'on lui imposait n'avait pu ôter toute sa grâce ; d'autant plus content que, comme ce n'est pas votre heure habituelle, je présume que vous venez m'annoncer une bonne nouvelle.

— Deux, sire, répondit le régent. La première, c'est qu'il vient de m'arriver une énorme caisse de Nuremberg, qui m'a tout l'air de contenir...

— Oh ! des joujoux ! beaucoup de joujoux ! n'est-ce pas, monsieur le régent ? s'écria le roi, en sautant joyeusement et en ballant des mains sans s'inquiéter de son valet de chambre qui demeurait debout derrière lui, tenant à la main la petite épée à poignée d'acier qu'il allait lui agraffer à la ceinture. Oh ! de beaux joujoux ! de beaux joujoux ! Oh ! que vous êtes gentil ! oh ! que je vous aime, monsieur le régent !

— Sire, je ne fais que mon devoir, répondit le duc d'Orléans en s'inclinant avec respect, et vous ne me devez aucune reconnaissance pour cela.

— Et où est-elle, monsieur, où est-elle, cette bienheureuse caisse ?

— Chez moi, sire, et si Votre Majesté le veut, je la ferai transporter ici dans le courant de la journée, ou demain matin.

— Oh ! non, tout de suite, monsieur, tout de suite, je vous prie.

— Mais c'est qu'elle est chez moi.

— Eh bien ! allons chez vous, s'écria l'enfant en courant vers la porte, sans faire attention qu'il lui manquait encore, pour que sa toilette fût achevée, son épée, sa petite veste de satin et son cordon bleu.

— Sire, dit monsieur de Fréjus en s'avancant, je ferai observer à Votre Majesté qu'elle s'abandonne trop passionnément au plaisir que lui cause la possession d'objets qu'elle devrait déjà regarder comme des futilités.

— Oui, monsieur, oui, vous avez raison, dit Louis XV en faisant un effort pour se contenir ; oui, mais il faut me pardonner : je n'ai pas encore dix ans, et j'ai bien travaillé hier.

— C'est vrai, dit monsieur de Fréjus en souriant. Aussi, Votre Majesté s'occupera de ses joujoux lorsqu'elle aura demandé à monsieur le régent quelle est la seconde nouvelle qu'il avait à lui annoncer.

— Ah ! oui, monsieur, à propos, quelle est cette seconde nouvelle ?

— Un travail qui doit être profitable à la France, sire, et qui est d'une telle importance, que je tiens à le soumettre à Votre Majesté.

— L'avez-vous ici ? demanda le jeune roi.

— Non, sire, je ne savais pas trouver Votre Majesté si bien disposée à ce travail, et je l'ai laissé dans mon cabinet.

— Eh bien ! dit Louis XV en se tournant moitié vers monsieur de Fréjus et moitié vers le régent, et en les regardant tous deux tour à tour avec un œil suppliant, ne pourrions-nous concilier tout cela ? Au lieu de faire ma promenade du matin, j'irais chez vous voir les beaux joujoux de Nuremberg, et quand je les aurais vus, nous passerions dans votre cabinet, où nous travaillerions.

— C'est contre l'étiquette, sire, répondit le régent ; mais si Votre Majesté le veut...

— Oui, je le veux, dit Louis XV, c'est-à-dire, ajouta-t-il en se tournant vers M. de Fréjus et en le regardant d'un œil si doux qu'il n'y avait pas moyen d'y résister, si mon bon précepteur le permet.

— Monsieur de Fréjus y verrait-il quelque inconvénient ? dit le régent en se retournant vers Fleury et en prononçant ces paroles avec un accent qui indiquait que le précepteur le blesserait souverainement en repondant la requête que lui présentait son royal élève.

— Non, monseigneur, au contraire, dit Fleury ; il est bon que Sa Majesté s'habitue à travailler, et si les lois de l'étiquette peuvent être violées, c'est lorsque de cette violation doit ressortir pour le peuple un heureux résultat. Seulement, je demanderai à monseigneur la permission d'accompagner Sa Majesté.

— Comment donc, monsieur ! dit le régent ; mais avec le plus grand plaisir.

— Oh ! quel bonheur, quel bonheur ! s'écria Louis XV. Vite, ma veste, mon épée, mon cordon bleu. Me voilà, monsieur le régent, me voilà ! Et il s'avança pour prendre la main du régent ; mais au lieu de se laisser aller à cette familiarité, le régent s'inclina, et ouvrant lui-même la porte au roi, il lui fit signe de marcher devant. et le suivit à trois ou quatre pas avec monsieur de Fréjus, et le chapeau à la main.

Les appartemens du roi, situés au rez-de-chaussée, étaient de plain-pied avec ceux de monseigneur le duc d'Orléans, et n'étaient séparés que par une antichambre qui donnait chez le roi, et une petite galerie qui conduisait à une autre antichambre donnant chez le régent. Le passage fut donc court, et comme le roi était pressé d'arriver, on se trouva en un instant dans un grand cabinet éclairé par quatre fenêtres s'ouvrant toutes quatre en portes, et par lesquelles, à l'aide de deux marches, on descendait dans le jardin. Ce grand cabinet donnait dans un autre plus petit où M. le régent avait l'habitude de travailler et de faire entrer les intimes ou les favorisés. Toute la cour de Son Altesse attendait là, et c'était chose naturelle, puisque c'était l'heure du lever. Aussi, le jeune roi ne remarqua-t-il ni monsieur d'Artagan, capitaine des mousquetaires gris, ni monsieur le marquis de Lafare, capitaine des gardes, ni un nombre assez considérable de cheval-légers qui se promenaient en dehors des fenêtres. Il est vrai que, sur une table, au beau milieu du cabinet, il avait vu la bienheureuse caisse, dont la taille exorbitante lui avait, malgré l'exhortation à peine refroidie de monsieur de Fréjus, fait pousser un cri de joie.

Cependant il fallut encore se contenir et recevoir en roi les hommages de messieurs d'Artagan et de Lafare ; mais pendant ce temps, monseigneur le régent avait fait appeler deux valets de chambre, armés de ciseaux, lesquels firent en un instant voler le couvercle de bois blanc qui fermait la caisse, et mirent à découvert la plus splendide collection de bijoux qui aient jamais ébloui l'œil d'un roi de neuf ans.

À cette vue tentatrice, il n'y eut plus ni précepteur, ni étiquette, ni capitaine de gardes, ni capitaine de mousquetaires gris ; le roi se précipita vers le paradis qui lui était ouvert, et, comme d'une mine inépuisable, comme d'une corbeille de fée, comme d'un trésor des Mille et une Nuits, il en tira successivement des clochers, des vaisseaux à trois ponts, des escadrons de cavalerie, des bataillons d'infanterie, des colporteurs chargés de leurs balles, des escamoteurs avec leurs gobelets, enfin ces mille merveilles du premier âge qui, dans la soirée de Noël, font tourner la tête à tous les enfans d'outre-Rhin ; et cela avec des transports de joie si francs et si roturiers, que monsieur de Fréjus lui-même respecta le moment de bonheur qui illuminait la vie de son royal élève. Les assistans le regardaient avec le silence religieux qui entoure les grandes douleurs et les grandes joies. Mais au plus profond de ce silence, on entendit un bruit violent dans les antichambres.

La porte s'ouvrit ; un huissier annonça le duc de Villeroy, et le maréchal parut sur le seuil, la canne à la main, effaré, secouant sa perruque, et demandant à grands cris le roi. Comme on était habitué à ces façons de faire, monsieur le régent se contenta de lui montrer Sa Majesté qui continuait de vider sa caisse, couvrant les meubles et le parquet des splendides bijoux qu'elle tirait de son inépuisable récipient. Le maréchal n'avait rien à dire ; il était en retard de près d'une heure. Le roi était avec monsieur de Fréjus, cet autre lui-même, mais il ne s'en approcha pas moins en grommelant, et en jetant autour de lui des regards qui semblaient dire que, si Sa Majesté courait quelque danger, il était là pour la défendre. Le régent échangea un regard d'intelligence avec Lafare et un sourire impéceptible avec d'Artagan ; les choses allaient que c'était merveille.

La caisse vide, et après avoir laissé un instant le roi jouir de la possession visuelle de tous ses trésors, monsieur le régent s'approcha de lui, et, le chapeau toujours à la main, lui rappela la promesse qu'il lui avait faite de

consacrer une heure avec lui au travail des choses de l'Etat. Louis XV, avec cette ponctualité de parole qui lui lit dire depuis que l'exactitude était la politesse des rois, jeta un dernier coup d'œil sur ses bijoux, demanda la permission de les faire emporter dans ses appartemens, permission qui lui fut aussitôt accordée, et s'avança vers le petit cabinet dont monsieur le régent lui ouvrit la porte. Alors, selon leurs caractères différens, ou plutôt selon l'adroite politique de l'un et la brutale inconvenance de l'autre, monsieur de Fleury, qui, sous prétexte de sa répugnance à se mêler des affaires politiques, n'assistait presque jamais au travail du roi, fit quelques pas en arrière et alla s'asseoir dans un coin, tandis qu'au contraire le maréchal s'élança en avant, et, voyant le roi entrer dans le cabinet, voulut le suivre. C'était ce moment qu'avait préparé le régent et qu'il attendait avec impatience.

— Pardon, monsieur le maréchal, dit-il alors en barant le passage au duc de Villeroy, mais les affaires dont j'ai à entretenir Sa Majesté demandant le secret le plus absolu, je vous prierai de vouloir bien me laisser un instant avec elle en tête-à-tête.

— En tête-à-tête ! s'écria Villeroy, en tête-à-tête ! Mais vous savez bien, monseigneur, que c'est impossible.

— Impossible, monsieur le maréchal ! répondit le régent avec le plus grand calme ; impossible ! Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce qu'en ma qualité de gouverneur de Sa Majesté, j'ai le droit de l'accompagner partout.

— D'abord, monsieur, reprit le régent, ce droit ne me paraît reposer sur aucune preuve bien positive, et si j'ai bien voulu tolérer jusqu'à cette heure, non pas ce droit, mais cette prétention, c'est que l'âge du roi la rendait sans importance. Mais maintenant que Sa Majesté va atteindre sa dixième année, maintenant qu'elle commence à permettre que je l'inicie à la science du gouvernement, science pour laquelle la France n'a conféré le titre de son précepteur, vous trouverez bon, monsieur le maréchal, que, comme monsieur de Fréjus et vous, j'aie avec Sa Majesté mes heures de tête-à-tête. Cela vous sera d'autant moins pénible à accorder, monsieur le maréchal, ajouta le régent avec un sourire à l'expression duquel il était difficile de se tromper, que vous êtes trop savant sur ces sortes de matières pour qu'il vous reste quelque chose à y apprendre.

— Mais, monsieur, répliqua le maréchal en s'échauffant selon son habitude et en oubliant toute convenance à mesure qu'il s'échauffait, monsieur, je vous ferai observer que le roi est mon élève.

— Je le sais, monsieur, dit le régent du même ton railleur qu'il avait commencé à prendre avec lui, et faites de Sa Majesté un grand capitaine, je ne vous en empêche point. Vos campagnes d'Italie et de Flandre font témoignage qu'on ne pouvait lui choisir un meilleur maître ; mais dans ce moment, monsieur le maréchal, il ne s'agit aucunement de science militaire, il s'agit tout simplement d'un secret d'Etat qui ne peut être confié qu'à Sa Majesté. Ainsi vous trouverez bon que je vous renouvelle l'expression du désir que j'ai d'entretenir le roi en particulier.

— Impossible, monseigneur, impossible ! s'écria le maréchal perdant de plus en plus la tête.

— Impossible ! reprit le régent, et pourquoi ?

— Pourquoi ? continua le maréchal, pourquoi ?... parce que mon devoir est de ne point perdre le roi de vue un seul instant, et que je ne permettrai pas...

— Prenez garde, monsieur le maréchal, interrompit le duc d'Orléans avec une indéfinissable expression de hauteur, je crois que vous allez me manquer de respect !

— Monseigneur, reprit le maréchal s'échauffant de plus en plus, je sais le respect que je dois à votre Altesse Royale pour le moins autant que ce que je dois à ma charge et au roi, et c'est pour cela que Sa Majesté ne restera pas un instant hors de ma vue, attendu... Le duc hésita.

— Attendu ? reprit monsieur le régent, attendu ?... Achevez, monsieur.

— Attendu que je réponds de sa personne, dit le ma-

rèchal, qui, poussé par cette espèce de défi, ne voulait pas avoir l'air de reculer.

A ce dernier manque de toute retenue, il se fit parmi tous les spectateurs de cette scène un moment de silence pendant lequel on n'entendit rien que les grommellements du maréchal et les soupirs étouffés de monsieur de Fleury. Quant au duc d'Orléans, il releva la tête avec un sourire de souverain mépris, et prenant peu à peu cet air de dignité qui faisait de lui, lorsqu'il le voulait, un des princes les plus imposans du monde :

En même temps, une porte s'ouvre et une chaise s'approche ; deux mousquetaires gris y poussent le maréchal ; la chaise se referme, d'Artagan et Lafare se placent à chaque portière, et, en un clin d'œil, le prisonnier est emporté par une des fenêtres latérales dans les jardins. Les cheveu-légers, qui ont le mot d'ordre, se mettent à sa suite ; la marche se presse, on descend le grand escalier, on tourne à gauche, on entre dans l'Orangerie ; là, dans une première pièce, on laisse toute la suite, et la chaise, ses porteurs et ce qu'elle contient, entrent dans



Il s'agit de deux lettres que vous comptez remettre ce matin au roi.

— Monsieur de Villeroy, dit-il, vous vous méprenez étrangement, ce me semble, et vous croyez parler à quelqu'un autre. Mais puisque vous oubliez qui je suis, c'est à moi de vous en faire souvenir. Marquis de Lafare, continua le régent en s'adressant à son capitaine des gardes, faites votre devoir.

Alors seulement le maréchal de Villeroy, comme si le plancher manquait sous lui, comprit dans quel précipice il glissait, et ouvrit la bouche pour balbutier une excuse ; mais le régent ne lui laissa pas même le temps d'achever sa phrase, et lui ferma la porte du cabinet au nez.

Aussitôt, et avant qu'il fût revenu de sa surprise, le marquis de Lafare s'approcha du maréchal et lui demanda son épée.

Le maréchal demeura un instant interdit. Depuis si longtemps qu'il se berçait dans son impertinence sans que personne prit la peine de l'en tirer, il avait fini par se croire inviolable ; il voulut parler, mais la voix lui manqua, et, sur une seconde demande plus impérative que la première, il détacha son épée et la donna au marquis de Lafare.

une seconde chambre accompagnés seulement de Lafare et de d'Artagan.

Toutes ces choses s'étaient passées si rapidement, que le maréchal, dont la première qualité n'était point le sang-froid, n'avait pas eu le temps de se remettre. Il s'était vu désarmer, il s'était senti emporter, il se trouvait enfermé avec deux hommes qu'il savait ne pas professer pour lui une grande amitié, et, s'exagérant toujours son importance, il se crut perdu.

— Messieurs ! s'écria-t-il en pâlisant, et tandis que la sueur et la poudre lui coulaient sur le visage, messieurs, j'espère qu'on ne veut pas m'assassiner.

— Non, monsieur le maréchal, tranquillisez-vous, lui dit Lafare, tandis que d'Artagan, en voyant la figure grotesque que faisait au maréchal sa perruque tout effarouchée, ne pouvait s'empêcher de rire. Non, monsieur, il s'agit d'une chose beaucoup plus simple et infiniment moins tragique.

— Et de quoi s'agit-il donc alors ? demanda le maréchal à qui cette assurance rendait un peu de tranquillité.

— Il s'agit, monsieur, de deux lettres que vous comp-

liez remettre ce matin au roi, et que vous devez avoir dans quelque une des poches de votre habit.

Le maréchal, qui, préoccupé jusqu'alors de sa propre affaire, avait oublié celle de madame du Maine, tressaillit, et porta vivement la main à la poche où étaient ces lettres.

— Pardon, monsieur le duc, dit d'Artagan en arrêtant la main du maréchal, mais nous sommes autorisés à vous prévenir que, dans le cas où vous chercheriez à nous soustraire les originaux de ces lettres, monsieur le régent en a les copies.

— Puis, j'ajouterai, dit Lafare, que nous sommes autorisés à vous les prendre de force, et que nous sommes absous d'avance de tout accident que pourrait amener une lutte, en supposant, ce qui n'est pas probable, que vous poussiez la rébellion, monsieur le maréchal, jusqu'à vouloir lutter.

— Et vous m'assurez, messieurs, dit le maréchal, que monsieur le régent a les copies de ces lettres ?

— Sur ma parole d'honneur ! dit d'Artagan.

— Foi de gentilhomme ! dit Lafare.

— En ce cas, messieurs, reprit Villeroy, je ne vois pas pourquoi j'essayerais de soustraire ces lettres, qui d'ailleurs ne me regardent aucunement, et que je ne m'étais chargé de remettre que par complaisance.

— Nous savons cela, monsieur le maréchal, dit Lafare.

— Seulement, ajouta le maréchal, j'espère, messieurs, que vous ferez valoir près de Son Altesse Royale la facilité avec laquelle je me suis soumis à ses ordres, et le regret bien sincère que j'ai de l'avoir offensée.

— N'en doutez pas, monsieur le maréchal, toute chose sera rapportée comme elle s'est passée ; mais ces lettres ?

— Les voici, monsieur, dit le maréchal en donnant les deux lettres à Lafare.

Lafare leva un cachet volant aux armes d'Espagne, et s'assura que c'étaient bien les papiers qu'il avait mission de prendre ; puis, après s'être assuré également qu'il n'y avait pas d'erreur.

— Mon cher d'Artagan, dit-il, conduisez maintenant monsieur le maréchal à sa destination, et recommandez, je vous prie, au nom de monseigneur le régent, aux personnes qui auront l'honneur de l'accompagner, avec vous, d'avoir pour lui tous les égards dus à son mérite.

Aussitôt la chaise se referma, et les porteurs se mirent en marche. Le maréchal, allégé de ses deux lettres, et commençant à soupçonner le piège dans lequel il était tombé, repassa dans la première pièce, où l'attendaient les chevaux-légers. Le cortège se dirigea vers la grille, où il arriva au bout d'un instant. Un carrosse à six chevaux attendait ; on y porta le maréchal ; d'Artagan se plaça près de lui ; un officier des mousquetaires et du Libois, un des gentilshommes du roi, se mirent sur le devant ; vingt mousquetaires se placèrent, quatre à chaque portière, douze à la suite ; on fit signe au cocher, et le carrosse partit au galop.

Quant au marquis de Lafare, qui s'était arrêté au haut de l'escalier de l'Orangerie pour assister à ce départ, à peine l'eut-il vu effectuer sans accident, qu'il reprit la route du château, les deux lettres de Philippe V à la main.

XXXVIII

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Le même jour, vers les deux heures de l'après-midi, et comme d'Harmental, profitant de l'absence de Buxat que l'on croyait à la Bibliothèque, repétait pour la millième fois, couché aux pieds de Bathilde, qu'il aimait, qu'il n'aimait qu'elle et n'aimerait jamais une autre qu'elle, Nanette entra et annonça au chevalier que quelqu'un l'attendait chez lui pour affaire d'importance, d'Harmental, curieux de savoir quel était l'importun qui

le poursuivait ainsi jusque dans le paradis de son amour, alla vers la fenêtre et aperçut l'abbé Brigaud qui se promenait de long en large dans son appartement. Alors il rassura d'un sourire Bathilde inquiète, prit le chaste baiser que lui tendait le front virginal de la jeune fille, et remonta chez lui.

— Eh bien ! lui dit l'abbé en l'apercevant, tandis que vous êtes bien tranquille à faire l'amour à votre voisine, il se passe de belles choses, mon cher pupille !

— Et que se passe-t-il donc ? demanda d'Harmental.

— Alors, vous ne savez rien ?

— Rien, absolument rien, sinon que si ce que vous avez à m'apprendre n'est pas de la plus haute importance, je vous étrangle pour m'avoir dérangé. Ainsi, tenez-vous bien, et si vous n'avez pas de nouvelles dignes de la circonstance, faites-en.

— Malheureusement, mon cher pupille, reprit l'abbé Brigaud, la réalité laissera peu de chose à faire à mon imagination.

— En effet, mon cher Brigaud, dit d'Harmental en regardant l'abbé avec plus d'attention, vous avez la mine tout *encharibottée* ! Voyons, qu'est-il arrivé ? Conte-moi cela.

— Ce qu'il est arrivé ? Oh ! mon Dieu ! presque rien, si ce n'est que nous avons été vendus je ne sais par qui ; que monsieur le maréchal de Villeroy a été arrêté ce matin à Versailles, et que les deux lettres de Philippe V, qui il devait remettre au roi, sont entre les mains du régent.

— Répétez donc, l'abbé, dit d'Harmental, qui, du troisième ciel où il était monté, avait toutes les peines du monde à redescendre sur la terre. Répétez donc, s'il vous plaît ; je n'ai pas bien entendu.

Et l'abbé répéta mot pour mot la triple nouvelle qu'il annonçait en pesant sur chaque syllabe.

D'Harmental écouta la complainte de Brigaud d'un bout à l'autre, et comprit à son tour la gravité de la situation. Mais quelles que fussent les sombres pensées que cette situation fit naître en lui, son visage ne manifesta d'autre sentiment que cette expression de fermeté calme qui lui était habituelle au moment du danger ; puis lorsque l'abbé eut fini :

— Est-ce tout ? demanda le chevalier d'une voix où il était impossible de reconnaître la moindre altération.

— Oui, pour le moment, répondit l'abbé, et il me semble même que c'est bien assez, et que si vous n'êtes pas content comme cela, vous êtes bien difficile.

— Mon cher abbé, quand nous nous sommes mis à jouer à la conspiration, reprit d'Harmental, c'était avec chances à peu près égales de perdre ou de gagner. Nos chances avaient haussé, nos chances baissent. Hier, nous avions quatre-vingt-dix chances sur cent ; aujourd'hui nous n'en avons plus que trente : voilà tout.

— Allons, dit Brigaud, je vous avec plaisir que vous ne vous démontez pas facilement.

— Que voulez-vous, mon cher abbé ! reprit d'Harmental, je suis heureux en ce moment, et je vois les choses en homme heureux. Si vous m'aviez pris dans un moment de tristesse, je verrais tout en noir, et je répondrais *Amen* à votre *De profundis*.

— Ainsi donc, votre avis ?

— Est que le jeu s'embrouille, mais que la partie n'est point perdue. Monsieur le maréchal de Villeroy n'est point de la conjuration ; monsieur le maréchal de Villeroy ne sait pas les noms des conjurés. Les lettres de Philippe V, autant que je puis m'en souvenir, ne désignent personne, et il n'y a de véritablement compromis dans tout cela que le prince de Cellamare. Or, l'inviolabilité de son caractère le garantit de tout danger réel. D'ailleurs, monsieur de saint-Aignan, si notre plan est parvenu au cardinal Alberoni, doit à cette heure lui servir d'otage.

Il y a du vrai dans ce que vous dites là, reprit Brigaud en se rassurant.

— Et de qui tenez-vous ces nouvelles ? demanda le chevalier.

— De Valef, qui les tenait de madame du Maine, et qui est allé aux nouvelles chez le prince de Cellamare lui-même.

— Eh bien ! il faudrait voir Valef.

— Je lui ai donné rendez-vous ici, et comme j'ai passé, avant de venir vous voir, chez le marquis de Pompadour, je m'enonne même qu'il ne soit pas encore arrive.

— Raoul ! dit une voix dans l'escalier ; Raoul !

— Et tenez, c'est lui ! s'écria d'Harmental en courant à la porte et en l'ouvrant.

— Merci, très cher, dit le baron de Valef, et vous venez fort à propos à mon aide, car, sur mon honneur ! j'allais men aller convaincu que Brigaud s'était trompé d'adresse, et qu'un chrétien ne pouvait demeurer à une pareille hauteur et dans un semblable pigeonnier. Ah ! mon cher, continua Valef en pirouettant sur le talon et en regardant la mansarde de d'Harmental, il faut que je vous y amène madame du Maine, et qu'elle sache tout ce qu'elle vous doit.

— Dieu veuille, baron, dit Brigaud, que vous, le chevalier et moi ne soyons pas plus mal logés encore d'ici à quelques jours.

— Ah ! vous voulez dire la Bastille ? C'est possible, l'abbé ; mais au moins, à la Bastille, il y a force majeure ; puis c'est un logement royal, ce qui le rehausse toujours un peu et en fait une demeure qu'un gentilhomme peut habiter sans déchoir. Mais ce logement ! fi donc, l'abbé ! Je sens le clerc de procureur à une lieue : parole d'honneur.

— Eh bien ! si vous saviez ce que j'y ai trouvé, Valef, dit d'Harmental piqué malgré lui du mépris que le baron faisait de sa demeure, vous seriez comme moi, vous ne voudriez plus le quitter.

— Bah ! vraiment ? quelque petite bourgeoise ? une madame Michelin peut-être ? Prenez garde, chevalier, il n'y a qu'à Richelieu que ces choses-là soient permises. A vous et moi qui valons mieux que lui peut-être, mais qui pour le moment avons le malheur de ne point être si fort à la mode que lui, cela nous ferait le plus grand tort.

— Au reste, baron, dit Brigaud, quelque frivoles que soient vos observations, je les écoute avec le plus grand plaisir, attendu qu'elles me prouvent que nos affaires ne sont point en si mauvais état que nous le pensions.

— Au contraire. A propos, la conspiration est à tous les diables.

— Que dites-vous là, baron ? s'écria Brigaud.

— Je dis que j'ai bien cru qu'on ne me laisserait pas même le loisir de venir vous apporter la nouvelle que je vous apporte.

— Vous avez failli être arrêté, mon cher Valef ? demanda d'Harmental.

— Il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu.

— Et comment cela, baron ?

— Comment cela ? vous savez bien, l'abbé, que je vous ai quitté pour aller chez le prince de Cellamare.

— Oui.

— Eh bien ! j'y étais quand on est venu pour saisir ses papiers.

— On a saisi les papiers du prince ? s'écria Brigaud.

— Moins ceux que nous avons brûlés, et malheureusement ce n'est pas la majeure partie.

— Mais nous sommes tous perdus alors, dit l'abbé.

— Oh ! mon cher Brigaud, comme vous jetez le manche après la cognée ! Que diable ! est-ce qu'il ne nous reste pas la ressource de faire une petite Fronde, et croyez-vous que madame du Maine ne vaille pas la duchesse de Longueville ?

— Mais enfin, mon cher Valef, comment cela s'est-il passé ? demanda d'Harmental.

— Mon cher chevalier, imaginez-vous la scène la plus bouffonne du monde. J'aurais voulu pour beaucoup que vous fussiez là. Nous aurions ri comme des dératés. Cela aurait fait enrager ce croquant de Dubois.

— Comment ! Dubois lui-même, demanda Brigaud, Dubois est venu chez l'ambassadeur ?

— En personne naturelle, l'abbé. Imaginez-vous que nous étions en train de causer tranquillement au coin du feu de nos petites affaires, le prince de Cellamare et moi, fouillant dans une cassette pleine de lettres plus ou moins importantes, et brûlant toutes celles qui nous paraissent mériter les honneurs de l'autodafé, lorsque

tout à coup son valet de chambre entre et nous annonce que l'hôtel de l'ambassade est cerné par un cordon de mousquetaires, et que Dubois et Leblanc demandent à lui parler. Le but de la visite n'était pas difficile à deviner. Le prince, sans se donner la peine de choisir, vide la cassette tout entière au feu, ne pousse dans un cabinet de toilette, et ordonne de faire entrer. L'ordre était inutile : Dubois et Leblanc étaient déjà sur la porte. Heureusement ni l'un ni l'autre ne m'avaient vu.

— Jusqu'ici, je ne vois rien de bien drôle dans tout cela, dit Brigaud en secouant la tête.

— Justement, voilà où cela commence, reprit Valef. Imaginez-vous d'abord que j'étais là dans mon cabinet, voyant et entendant tout. Dubois parut sur la porte, suivi de Leblanc, allongeant sa tête de fouine dans la chambre, et cherchant du regard le prince de Cellamare, qui, enveloppe de sa robe de chambre, se tenait devant la cheminée pour donner aux papiers en question le temps de brûler.

— Monsieur, dit le prince avec ce flegme que vous lui connaissez, puis-je savoir à quel événement je dois la bonne fortune de votre visite ?

— Oh ! mon Dieu ! monseigneur, dit Dubois, à une chose bien simple, au désir qui nous est venu, à monsieur Leblanc et à moi, de prendre connaissance de vos papiers, dont, ajouta-t-il en montrant les lettres du roi Philippe V, ces deux échantillons nous ont donné un avant-goût.

— Comment ! dit Brigaud, ces lettres, saisies à dix heures seulement à Versailles sur la personne de monsieur de Villeroy, étaient déjà à une heure entre les mains de Dubois ?

— Comme vous dites, l'abbé ; vous voyez qu'elles ont fait plus de chemin que si on les avait mises tout bonnement à la poste.

— Et qu'a dit alors le prince ? demanda d'Harmental.

— Oh ! le prince a voulu hausser la voix, le prince a voulu invoquer le droit des gens ; mais Dubois, qui ne manque pas d'une certaine logique, lui a fait observer qu'il avait quelque peu violé lui-même ce droit en couvrant la conspiration de son manteau d'ambassadeur. Bref, comme il était le moins fort, il lui fallut bien souffrir ce qu'il ne pouvait empêcher. D'ailleurs Leblanc, sans lui en demander la permission, avait déjà ouvert le secrétaire et visité ce qu'il contenait, tandis que Dubois tirait les tiroirs d'un bureau et furetait de son côté. Tout à coup Cellamare quitta sa place, et arrêtant Leblanc qui venait de mettre la main sur un paquet de lettres liées avec un ruban rose :

— Pardon, monsieur, lui dit-il, à chacun ses attributions. Ces lettres sont des lettres de femmes : cela regarde l'ami du prince.

— Merci de votre confiance, dit Dubois sans se déconcerter, en se levant et en allant recevoir le paquet des mains de Leblanc ; j'ai l'habitude de ces sortes de secrets, et le vôtre sera bien gardé.

En ce moment ses yeux se portèrent sur la cheminée, et au milieu des cendres des lettres brûlées, Dubois aperçut un papier encore intact, et se précipitant vers la cheminée, il le saisit au moment où les flammes allaient l'atteindre. Le mouvement fut si rapide que l'ambassadeur ne put l'empêcher, et que le papier était aux mains de Dubois avant qu'il eût deviné quelle était son intention.

— Peste ! dit le prince en regardant Dubois qui se secouait les doigts, je savais bien que monsieur le régent avait des espions habiles, mais je ne les savais pas assez braves pour aller au feu.

— Et, ma foi ! prince, dit Dubois, qui avait déjà ouvert le papier, ils sont grandement récompensés de leur bravoure. Voyez...

Le prince jeta les yeux sur le papier. Je ne sais pas ce qu'il contenait ; ce que je sais, c'est que le prince devint pâle comme la mort, et que, comme Dubois éclatait de rire, Cellamare, dans un moment de colère, brisa en mille morceaux une charmante petite statue de marbre qui se trouva sous sa main.

— J'aime mieux que ce soit elle que moi, dit froide-

ment Dubois en regardant les morceaux qui roulaient jus-qu'à ses pieds, et en mettant le papier dans sa poche.

— Chacun aura son tour, monsieur ; le ciel est juste, dit l'ambassadeur.

— En attendant, reprit Dubois avec son ton goguenard, comme nous avons à peu près ce que nous désirions avoir, et qu'il ne nous reste pas de temps à perdre aujourd'hui, nous allons mettre les scellés chez vous.

— Les scellés chez moi ! s'écria l'ambassadeur exaspéré.

— Avec votre permission, dit Dubois. Monsieur Leblanc, procédez.

Leblanc tira d'un sac des bandes et de la cire toutes préparées.

Il commença l'opération par le secrétaire et le bureau : puis, les cachets appliqués sur ces deux meubles, il s'avança vers la porte de son cabinet.

— Messieurs, s'écria le prince, je ne souffrirai jamais...

— Messieurs, dit Dubois en ouvrant la porte et en introduisant dans la chambre de l'ambassadeur deux officiers de mousquetaires, voilà monsieur l'ambassadeur d'Espagne qui est accusé de haute trahison contre l'Etat ; ayez la bonté de l'accompagner à la voiture qui l'attend, et de le conduire où vous savez. S'il fait résistance, appelez huit hommes et emportez-le.

— Et que fit le prince ? demanda Brigaud.

— Le prince fit ce que vous auriez fait à sa place. Je le présume, mon cher abbé : il suivit les deux officiers, et cinq minutes après, votre serviteur se trouva sous le scellé.

— Pauvre baron ! s'écria d'Harmental, et comment diable l'en es-tu retiré ?

— Ah ! voilà justement le beau de la chose. A peine le prince sorti, et moi sous bande, comme ma porte se trouvait la dernière à cacheter, et que, par conséquent, la besogne était finie, Dubois appela le valet de chambre du prince.

— Comment vous nommez-vous ? demanda Dubois.

— Lapière, monseigneur, pour vous servir, répondit le valet tout tremblant.

— Mon cher Leblanc, reprit Dubois, expliquez, je vous prie, à monsieur Lapière quelles sont les peines que l'on encourt pour bris de scellés.

— Les galères, répondit Leblanc avec cet accent aimable que vous lui connaissez.

— Mon cher monsieur Lapière, continua Dubois d'un ton doux comme miel, vous entendez : si l'on vous convient d'aller ramer pendant quelques années sur les vaisseaux de Sa Majesté le roi de France, touchez du bout du doigt seulement à l'une de ces petites bandes ou à un de ces gros cachets, et votre affaire sera faite. Si, au contraire, une centaine de louis vous sont agréables, gardez fidèlement les scellés que nous venons de poser, et dans trois jours les cent louis vous seront compliés.

— Je préfère le cent louis, dit ce grelin de Lapière.

— Eh bien ! alors, signez ce procès-verbal ; nous vous constituons gardien du cabinet du prince.

— Je suis à vos ordres, monseigneur, répondit Lapière, et il signa.

— Maintenant, dit Dubois, vous comprenez toute la responsabilité qui pèse sur vous ?

— Oui, monseigneur.

— Et vous vous y soumettez ?

— Je m'y sou mets.

— A merveille. Mon cher Leblanc, nous n'avons plus rien à faire ici, dit Dubois, et j'ai, ajouta-t-il en montrant le papier qu'il avait tiré de la cheminée, tout ce que je désire avoir.

Et à ces mots il sortit suivi de son acolyte. Lapière les regarda s'éloigner, puis, lorsqu'il les eut vus monter en voiture :

— Eh ! vite, monsieur le baron, dit-il en se retournant du côté du cabinet, il s'agit de profiter de ce que nous sommes seuls pour vous en aller.

— Tu savais donc que j'étais ici, maraud ?

— Pardieu ! est-ce que j'aurais accepté la place de gardien sans cela ? Je vous avais vu entrer dans le cabinet, et j'ai pensé que vous ne seriez pas curieux de rester là trois jours.

— Et tu as raison. Cent louis pour toi en récompense de la bonne idée.

— Mon Dieu ! que faites-vous donc ? s'écria Lapière.

— Tu le vois bien, j'essaie de sortir.

— Pas par la porte, monsieur le baron, pas par la porte ! Vous ne voudriez pas envoyer un pauvre père de famille aux galères. D'ailleurs, pour plus de sûreté, ils ont emporté la clef avec eux.

— Et par où diable alors veux-tu que je m'en aille, marouffe ?

— Levez la tête.

— Elle est levée.

— Regardez en l'air.

— J'y regarde.

— A votre droite.

— J'y suis.

— Ne voyez-vous rien ?

— Ah ! si fait : un œil-de-bœuf.

— Eh bien ! montez sur une chaise, sur un meuble, sur la première chose venue. L'œil-de-bœuf donne dans l'alcôve. Là, laissez-vous glisser maintenant, vous tomberez sur le lit. Voilà. Vous ne vous êtes pas fait de mal, monsieur le baron ?

— Non. Le prince était fort bien couché, ma foi. Je souhaite qu'il ait un aussi bon lit où on le mène.

— Et j'espère maintenant que monsieur le baron n'oubliera pas le service que je lui ai rendu ?

— Les cent louis, n'est-ce pas ?

— C'est monsieur le baron qui me les a offerts.

— Tiens, drôle, comme je ne me soucie pas de me dessaisir en ce moment de mon argent, prends cette bague, elle vaut trois cents pistoles : c'est six cents livres que tu gagnes au marché.

— Monsieur le baron est le plus généreux seigneur que je connaisse.

— C'est bien. Et maintenant par où faut-il que je m'en aille ?

— Par ce petit escalier. Monsieur le baron se trouvera dans l'office ; il traversera la cuisine, descendra dans le jardin et sortira par la petite porte, car peut-être la grande est-elle gardée.

— Merci de l'itinéraire.

Je suivis les instructions de monsieur Lapière de point en point ; je trouvais l'office, la cuisine, le jardin, la petite porte ; je ne fis qu'un bond de la rue des Saints-Pères ici, et me voilà.

— Et le prince de Cellamare, où est-il ? demanda le chevalier.

— Est-ce que je le sais, moi ? dit Valef. En prison, sans doute.

— Diable ! diable ! fit Brigaud.

— Eh bien ! que dites-vous de mon odyssee, l'abbé ?

— Je dis que ce serait fort drôle, sans ce maudit papier que ce damné de Dubois est allé ramasser dans les cendres.

— Oui, en effet, dit Valef, cela gêne la chose.

— Et vous n'avez aucune idée de ce que ce pouvait être ?

— Aucune. Mais soyez tranquille, l'abbé, il n'est pas perdu, et un jour ou l'autre nous saurons bien ce que c'était.

En ce moment on entendit quelqu'un qui montait l'escalier. La porte s'ouvrit, et Boniface passa sa tête joufflue.

— Pardon, excuse, monsieur Raoul, dit l'héritier présomptif de madame Denis, mais ce n'est pas vous que je cherche, c'est le papa Brigaud.

— N'importe, monsieur Boniface, dit Raoul, soyez le bienvenu. Mon cher baron je vous présente mon prédécesseur dans cette chambre, le fils de ma digne propriétaire, madame Denis, le filleul de notre bon ami l'abbé Brigaud.

— Tiens, vous avez des amis barons, monsieur Raoul ! Peste ! Quel honneur pour la maison de la mère Denis ! Ah ! vous êtes baron, vous ?

— C'est bien, c'est bien, petit drôle, dit l'abbé, qui ne se souciait pas qu'on le sût en si bonne compagnie. C'est moi que tu cherchais as-tu dit ?

— Vous-même.

— Que me veux-tu ?

— Moi rien. C'est la mère Denis qui vous réclame.

— Que me veut-elle? le sais-tu?
 — Tiens, si je le sais! Elle veut vous demander pour-
 quoi le parlement s'assemble demain.
 — Le parlement s'assemble demain! s'écrièrent Valef
 et d'Harmental.
 — Et dans quel but? demanda Brigaud.
 — Eh bien! c'est justement ce qui l'intrigue, cette
 pauvre femme.
 — Et d'où ta mère a-t-elle su que le parlement s'assem-
 blait?
 — C'est moi qui le lui ai dit.
 — Et où l'as-tu appris, toi?
 — Chez mon procureur, pardieu! Maître Joullu était
 justement chez monsieur le premier président quand
 l'ordre lui est arrivé des Tuileries. Aussi, si le feu prend
 demain à l'étude, ce n'est pas moi qui l'y aurai mis,
 vous pourrez être parfaitement tranquille, père Brigaud.
 Oh! dites donc, ils vont venir tous en robe rouge! ça
 va faire une fameuse baisse dans les écrivains!
 — C'est bon, garnement; dis à ta mère que je passerai
 chez elle en descendant.
 — Sufficit! on vous attendra. Adieu, monsieur Raoul;
 adieu, monsieur le baron. Oh! à deux sous les homards!
 à deux sous!
 Et monsieur Boniface sortit, fort éloigné de se douter
 de l'effet qu'il venait de produire sur ses trois auditeurs.
 — C'est quelque coup d'Etat qui se machine, murmura
 d'Harmental.
 — Je cours chez madame du Maine pour l'en prévenir,
 dit Valef.
 — Et moi, chez Pompadour, pour savoir des nouvelles,
 dit Brigaud.
 — Et moi, je reste, dit d'Harmental. Si vous avez besoin
 de moi, l'abbé, vous savez où je suis.
 — Mais si vous n'étiez pas chez vous, chevalier?
 — Oh! je ne serais pas loin; vous n'auriez qu'à ouvrir
 la fenêtre, et à frapper trois fois dans vos mains; on
 accourrait.
 L'abbé Brigaud et le baron de Valef prirent leur cha-
 peau et descendirent ensemble pour aller chacun où
 il avait dit.
 Cinq minutes après eux, d'Harmental descendit à son
 tour, et monta chez Bathilde, qu'il trouva fort inquiète.
 Il était cinq heures de l'après-midi, et Buvat n'était pas
 encore rentré.
 C'était la première fois que pareille chose arrivait
 depuis que la jeune fille avait l'âge de connaissance.

XXXIX

LE LIT DE JUSTICE

Le lendemain, à sept heures du matin, Brigaud vint
 prendre d'Harmental, et trouva le jeune homme habillé
 et l'attendant. Tous deux s'enveloppèrent de leurs man-
 teaux, rabattirent leurs chapeaux sur leurs yeux, et s'acheminèrent par la rue de Cléry, la place des Victoires et le jardin du Palais-Royal.

En approchant de la rue de l'Echelle, ils commencèrent
 à apercevoir un mouvement inaccoutumé; toutes les
 avenues des Tuileries étaient gardées par des détache-
 mens nombreux de cheval-légers et de mousquetaires,
 et les curieux, exilés de la cour et du jardin des Tuile-
 ries se pressaient sur la place du Carrousel. D'Harmental
 et Brigaud se mêlèrent à la foule.

Arrivés à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'arc de
 triomphe, ils furent accostés par un officier de mous-
 quetaires gris enveloppé comme eux d'un grand man-
 teau. C'était Valef.

— Eh bien! baron, demanda Brigaud, qu'y a-t-il de
 nouveau?

— Ah! c'est vous, l'abbé! dit Valef. Nous vous cher-
 chions, Laval, Malezieux et moi. Je les quitte à l'instant
 même, et ils doivent être aux environs. Ne nous éloi-

gnons pas d'ici et ils ne tarderont pas à nous rejoindre.
 Savez-vous quelque chose vous-même?

— Non, rien; je suis passé chez Malezieux, mais il
 était déjà sorti.

— Dites qu'il n'était pas encore rentré. Nous sommes
 restés toute la nuit à l'Arsenal.

— Et aucune démonstration hostile n'a été faite? de-
 manda d'Harmental.

— Aucune. Monsieur le duc du Maine et monsieur le
 comte de Toulouse étaient convoqués pour le conseil de
 régence qui devait se tenir ce matin avant le lit de
 justice. A six heures et demie ils étaient tous deux aux
 Tuileries, ainsi que madame du Maine, qui, pour se tenir
 plus près des nouvelles, est venue s'installer dans ses
 appartemens de la surintendance.

— Sait-on ce qu'est devenu le prince de Cellamare?
 demanda d'Harmental.

— On l'a acheminé sur Orléans, dans une voiture à
 quatre chevaux, accompagné d'un gentilhomme de la
 chambre du roi et escorté de douze cheval-légers.

— Et on n'a rien appris du papier saisi par Dubois
 dans les cendres? demanda Brigaud.

— Rien.

— Que pense madame du Maine?

— Qu'il se brasse quelque chose contre les princes
 légitimés, et qu'on va profiter de tout ceci pour leur
 enlever encore quelques-uns de leurs privilèges. Aussi
 ce matin elle a vertement chapitré son mari, qui lui a
 promis de tenir ferme; mais elle n'y compte pas.

— Et monsieur de Toulouse?

— Nous l'avons vu hier soir; mais vous le savez,
 mon cher abbé, il n'y a rien à en faire avec sa modestie,
 ou plutôt son humilité. Il trouve toujours qu'on fait trop
 pour eux, et il est sans cesse prêt à abandonner au
 régent ce qu'il lui demande.

— A propos, le roi?

— Eh bien! le roi...

— Oui, comment a-t-il pris l'arrestation de son gouver-
 neur?

— Ah! vous ne savez pas: il paraît qu'il y a un pacte
 entre le maréchal et monsieur de Fréjus, et que si l'on
 éloignait l'un de Sa Majesté, l'autre devait se retirer
 aussitôt. Hier, dans la matinée, monsieur de Fréjus a
 disparu.

— Et où est-il?

— Dieu le sait! De sorte que le roi, qui avait assez
 bien pris la perte de son maréchal, est inconsolable de
 celle de son évêque.

— Et par qui savez-vous tout cela?

— Par le duc de Richelieu, qui est venu hier, vers les
 deux heures, à Versailles pour faire sa cour au roi, et
 qui a trouvé Sa Majesté au désespoir, au milieu des
 porcelaines et des carreaux qu'elle avait cassés. Malheu-
 reusement vous connaissez Richelieu: au lieu de pousser
 le roi à la tristesse, il l'a fait rire en lui contant
 cinquante balivernes, et l'a presque consolé en cassant
 avec lui le reste de ses porcelaines et de ses carreaux.

En ce moment, un individu vêtu d'une longue robe
 d'avocat et coiffé d'un bonnet carré passa près du groupe
 que formaient Brigaud, d'Harmental et Valef en fredon-
 nant le refrain d'une chanson faite sur le maréchal après
 la bataille de Ramillies, et qui était:

Villeroy, Villeroy,

A fort bien servi le roi...

Guillaume, Guillaume, Guillaume.

Brigaud se retourna, et sous ce déguisement crut
 reconnaître Pompadour. De son côté, l'avocat s'arrêta
 et s'approcha du groupe en question; l'abbé n'eut plus
 de doute: c'était bien le marquis.

— Eh bien! maître Clément, lui dit-il, quelle nouvelle
 au palais?

— Mais, répondit Pompadour, une grande nouvelle,
 surtout si elle se confirme: on dit que le Parlement
 refuse de se rendre aux Tuileries.

— Vive Dieu! cria Valef, voilà qui me raccommo-
 dera avec les robes rouges; mais il n'osera.

— Dame! vous savez que M. de Mesme est des nôtres;

il a été nommé président par le crédit de monsieur du Maine.

— Oui, c'est vrai, mais il y a bien longtemps de cela, dit Brigaud, et si vous n'avez pas d'autre certitude, maître Clément, je vous conseille de ne pas trop compter sur lui.

— D'autant plus, reprit Valef, que, comme vous le savez, il vient d'obtenir du régent qu'il lui fasse payer les 500.000 livres de son billet de retenue.

— Oh ! oh ! dit d'Harmental, voyez donc : il me semble qu'il se passe quelque chose de nouveau. Est-ce que l'on sortirait déjà du conseil de régence ?

En effet, un grand mouvement s'opérait dans la cour des Tuileries, et les deux voitures du duc du Maine et du comte de Toulouse, quittant leur poste, s'approchaient du pavillon de l'Horloge. Au même instant, on vit paraître les deux frères. Ils échangèrent quelques mots ; chacun monta dans son carrosse, et les deux voitures s'éloignèrent rapidement par le guichet du bord de l'eau.

Pendant dix minutes, Brigaud, Pompadour, d'Harmental et Valef se perdirent en conjectures sur cet événement, qui, remarqué par beaucoup d'autres que par eux, avait fait sensation dans la foule, mais sans pouvoir se rendre compte de sa véritable cause, lorsqu'ils aperçurent Malezieux qui paraissait les chercher. Ils allèrent à lui, et, à sa figure décomposée, ils jugèrent que les renseignements, s'il en avait, devaient être peu rassurants.

— Eh bien ! demanda Pompadour, avez-vous quelque idée de ce qui se passe ?

— Hélas ! reprit Malezieux, j'ai bien peur que tout ne soit perdu.

— Vous savez que le duc du Maine et le comte de Toulouse ont quitté le conseil de régence ? reprit Valef.

— J'étais sur le quai comme il passait en voiture ; il m'a reconnu, a fait arrêter le cocher et m'a envoyé par son valet de chambre ce petit billet au crayon.

— Voyons, dit Brigaud. Et il lut :

« Je ne sais ce qui se trame contre nous, mais le régent nous a fait inviter, Toulouse et moi, à quitter le conseil. Cette invitation m'a paru un ordre, et comme toute résistance eût été inutile, attendu que nous n'avons dans le conseil que quatre ou cinq voix, sur lesquelles je ne sais même pas trop si nous pouvons compter, j'ai dû obéir. Tâchez de voir la duchesse, qui doit être aux Tuileries, et dites-lui que je me retire à Rambouillet, où j'attendrai les événements.

« Votre affectionné,

« LOTIS-AUGUSTE. »

— Le lâche ! dit Valef.

— Et voilà les gens pour lesquels nous risquons notre tête ! murmura Pompadour.

— Vous vous trompez, mon cher marquis, dit Brigaud : nous risquons notre tête pour nous-mêmes, je le père bien, et non pas pour d'autres. N'est-il pas vrai, chevalier ? Eh bien ! à qui diable en avez-vous ?

— Attendez donc, l'abbé, répondit d'Harmental ; c'est qu'il me semble reconnaître... mais oui, le diable m'emporte ! c'est lui-même ! Vous ne vous éloignez pas d'ici, messieurs ?

— Non, pas pour mon compte, du moins, dit Pompadour.

— Ni moi, dit Valef.

— Ni moi, dit Malezieux.

— Ni moi, dit l'abbé.

— Eh bien ! en ce cas, je vous rejoins dans un instant.

— Où allez-vous ? demanda Brigaud.

— Ne faites pas attention, l'abbé, dit d'Harmental ; c'est pour affaire qui m'est personnelle.

En quittant le bras de Valef, d'Harmental se mit aussitôt à fendre la foule dans la direction d'un individu que depuis quelque temps il suivait du regard avec la plus grande attention, et qui, grâce à sa force musculaire, ce grand porte-respect de la multitude, s'était approché de la grille, lui et les deux donzelles avinées qui pendaient à ses bras.

— Voyez-vous, mes princesses, disait l'individu en question, en accompagnant ses paroles de lignes archi-

tecurales qu'il traçait sur le sable avec le bout de sa canne, tandis qu'à chacun de ses mouvements sa longue épée frétillait dans les jambes de ses voisins, voici ce que c'est qu'un lit de justice. Je connais cela, moi ; j'ai vu celui qui a eu lieu à la mort du feu roi ; quand on a cassé le testament et qu'on a déclaré, sauf le respect dû à Sa Majesté Louis XIV, que les bâtards étaient toujours des bâtards. Voyez-vous, ça se passe dans une grande salle, longue ou carrée, ça n'y fait rien ; le lit du roi est ici, les pairs sont là, le parlement est en face.

— Dis donc, Honorine, interrompit l'une des deux demoiselles, est-ce que cela t'amuse, ce qu'il te conte là ?

— Mais pas le mondrement ; ce n'était pas la peine de nous emmener du quai Saint-Paul ici, en nous promettant le spectacle, pour nous montrer cinquante mousquetaires à cheval, et une douzaine de cheval-légers qui courent les uns après les autres.

— Dis donc, mon vieux, reprit la première interlocutrice, il me semble que si nous allions manger une matelote de la Râpée, ça serait plus nourrissant que ton lit de justice, hein ?

— Mademoiselle Honorine, reprit celui à qui cette astucieuse invitation était faite, j'ai déjà remarqué, quoiqu'il y ait à peine douze heures que j'ai l'honneur de vous connaître, que vous êtes fort portée sur votre bouche, ce qui est un bien vilain défaut pour une femme. Tâchez donc de vous en corriger, du moins pour tout le temps que vous avez encore à rester avec moi.

— Dis donc, dis donc, Phémie, est-ce qu'il voudrait nous mener comme cela jusqu'à cinq heures du soir, avec son omelette au lard et ses trois bouteilles de vin blanc, ce vieux reître ! D'abord, je te préviens, mon bel homme, que je file si on n'est pas nourrie en restant.

— Tout beau ! ma passion, comme dit monsieur Pierre Corneille, tout beau ! reprit le personnage à la vanité duquel on faisait cet appel gastronomique, en saisissant de chacune de ses mains le poignet de chacune de ces demoiselles, et en les assurant sous ses bras comme avec des tenailles ; il n'est point question ici de discuter sur un plat de plus ou de moins ; vous m'appartenez jusqu'à quatre heures du soir, d'après convention faite avec madame Chose, comment l'appellez-vous ? cela n'est égal !

— Oui, mais nourries, nourries !

— Il n'a pas été un seul instant question de nourriture dans le traité, mes poulettes, et s'il y a quelqu'un de lésé dans l'affaire, c'est moi.

— Toi, vilain ladre !

— Oui, moi ; j'ai demandé deux femmes.

— Eh bien ! tu les as.

— Pardon, pardon ; je répète : j'ai demandé deux femmes, ce qui veut dire une blonde et une brune, et l'on a profité de l'obscurité pour me donner deux blondes, ce qui est exactement comme si on ne m'en avait donné qu'une, vu que c'est bonnet blanc, blanc bonnet. C'est donc moi qui aurais le droit de réclamer des dommages-intérêts. Aussi, taisons-nous, mes amours, taisons-nous !

— Mais c'est une injustice, crièrent ensemble les deux donzelles.

— Que voulez-vous ? le monde est plein d'injustices. Tenez, on en fait probablement une dans ce moment-ci à ce pauvre monsieur du Maine, et si vous aviez un peu de cœur, vous ne penseriez qu'au chagrin qu'on prépare à ce pauvre prince. Quant à moi, j'en ai l'estomac si serré qu'il me serait impossible d'avaler la moindre chose. D'ailleurs, vous demandiez du spectacle : tenez, en voilà, et un beau ! regardez. Qui regarde dine.

— Capitaine, dit en frappant sur l'épaule de Roquettinette le chevalier, qui espérait, grâce au mouvement qu'occasionnait l'approche du parlement, pouvoir, sans être remarqué, échanger quelques paroles avec notre vieille connaissance qu'il retrouvait là par hasard, est-ce que je pourrais vous dire deux mots en particulier ?

— Quatre, chevalier, quatre, et avec le plus grand plaisir. Restez là, mes petites chattes, ajouta-t-il en plaçant les deux demoiselles au premier rang, et si quelqu'un vous insulte, faites-moi signe. Je suis ici à deux pas. Me voilà, chevalier, me voilà, continua-t-il en le tirant hors de la foule qui se pressait sur le passage du

parlement. Je vous avais reconnu depuis cinq minutes, mais il ne m'appartenait pas de vous parler le premier.

— Je vois avec plaisir, dit d'Harmental, que le capitaine Roquefinette est toujours prudent.

— Prudentissime, chevalier ; ainsi, si vous avez quelque nouvelle ouverture à me faire, allez de l'avant.

— Non, capitaine, non pas pour le moment du moins. D'ailleurs, le lieu n'est pas propre à une conférence de cette nature. Seulement, je voulais savoir de vous, le cas échéant, si vous logiez toujours en même endroit.

— Toujours, chevalier. Je suis comme le lierre, moi :

je demande sans avoir droit de demander ? c'est bon pour un rat d'église, et non pour un homme d'épée. Quoiqu'on soit gentilhomme tout juste, on est fier comme un duc et pair. Mais pardon, pardon, j'aperçois mes drôlesses qui s'esbignent, et je ne veux pas être fait au même par de pareilles espèces. Si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver. Ainsi, au revoir, chevalier, au revoir.

Et sans attendre ce que d'Harmental pouvait encore avoir à lui dire, Roquefinette se mit à la poursuite de mesdemoiselles Honorine et Euphémie, qui, se croyant



Voyez-vous, mes princesses, voici ce que c'est qu'un lit de justice.

je meurs où je m'attache ; seulement, comme lui je grimpe : ce qui veut dire qu'au lieu de me trouver comme la dernière fois au premier ou au second, il vous faudra, si vous me faites l'honneur de me visiter, me venir chercher cette fois au cinquième ou au sixième, attenda que, par un mouvement de bascule que vous comprenez sans être un grand économiste, à mesure que les fonds baissent, moi, je monte. Or, les fonds étant au plus bas, je me trouve naturellement au plus haut.

— Comment, capitaine, dit d'Harmental en riant et en portant la main à la poche de sa veste, vous êtes gêné et vous ne vous adressez point à vos amis ?

— Moi, emprunter de l'argent ! reprit le capitaine en arrêtant d'un geste les dispositions libérales du chevalier. Fi donc ! Quand je rends un service, qu'on me fasse un cadeau, très bien. Quand je conclus un marché, qu'on en exécute les conditions, à merveille ! Mais que

hors de la vue du capitaine, avaient voulu profiter de cette circonstance pour chercher ailleurs la matelote à laquelle l'honorable miquelet eût sans doute tenu autant qu'elles, si par fortune il eût eu le gousset mieux garni.

Cependant, comme il n'était que onze heures du matin à peine, comme selon toute probabilité le lit de justice ne devait finir que vers les quatre heures du soir, et que jusque-là il n'y aurait sans doute rien de décidé le chevalier songea qu'au lieu de rester sur la place du Carrousel, il ferait bien mieux d'utiliser au profit de son amour les trois ou quatre heures qu'il avait devant lui. D'ailleurs, plus il approchait d'une catastrophe quelconque, plus il éprouvait le besoin de voir Bathilde. Bathilde était devenue un des éléments de sa vie, un des organes nécessaires à son existence, et au moment d'en être séparé pour toujours peut-être il ne comprenait pas comment il pourrait vivre éloigné d'elle un jour. En

conséquence et pressé par ce besoin éternel de la présence de celle qu'il aimait, le chevalier, au lieu de se mettre à la recherche de ses compagnons, s'achemina du côté de la rue du Temps-Perdu.

D'Harmental trouva la pauvre enfant fort inquiète. Buval n'avait point reparu depuis la veille à neuf heures et demie du matin. Nanelle avait alors été s'informer à la Bibliothèque, et à sa grande stupéfaction et au grand scandale de ses confrères, elle avait appris que depuis cinq ou six jours on n'y avait point aperçu le digne employé. Un pareil dérangement dans les habitudes de Buval indiquait l'imminence de graves événements. D'un autre côté la jeune fille avait remarqué la veille dans Raoul une espèce d'agitation fébrile qui, quoique comprimée par la force de son caractère, dénonçait quelque crise sérieuse. Enfin, en joignant ses anciennes craintes à ses nouvelles angoisses, Bathilde sentait instinctivement qu'un malheur invincible mais inévitable planait au-dessus d'elle, et d'une heure à l'autre pouvait s'abattre sur sa tête.

Mais quand Bathilde voyait Raoul, toute crainte passée ou à venir disparaissait dans le bonheur présent. De son côté Raoul, soit puissance sur lui-même, soit qu'il ressentit une influence pareille à celle qu'il faisait éprouver, ne pensait plus qu'à une seule chose, à Bathilde. Cependant, cette fois, les préoccupations de part et d'autre devenaient si graves, que Bathilde ne put s'empêcher d'exprimer à d'Harmental ses inquiétudes, qui furent d'autant plus mal combattues, que cette absence de Buval se rattachait dans l'esprit du jeune homme à des soupçons qui lui étaient déjà venus et qu'il s'était efforcé d'éloigner de lui. Le temps ne s'en écoula pas moins avec sa rapidité ordinaire, et quatre heures sonnèrent que les deux amans croyaient encore être ensemble depuis cinq minutes à peine. C'était l'heure à laquelle ils avaient l'habitude de se quitter.

Si Buval devait revenir, il devait revenir à cette heure. Après mille sermens échangés, les deux jeunes gens se séparèrent, en convenant que si quelque chose de nouveau arrivait à l'un des deux, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, l'autre en serait prévenu à l'instant même.

À la porte de la maison de madame Denis, d'Harmental rencontra Brigaud. Le lit de justice était fini; on ne savait encore rien de positif, mais des bruits vagues annonçaient que de terribles mesures avaient été prises. Au reste, les renseignemens allaient arriver; Brigaud avait pris rendez-vous avec Pompadour et Malezieux chez d'Harmental, qui, le moins connu de tous, devait être aussi le moins observé.

Au bout d'une heure, le marquis de Pompadour arriva. Le parlement avait d'abord voulu faire de l'opposition, mais tout avait plié sous la volonté du régent. Les lettres du roi d'Espagne avaient été lues et condamnées. Il avait été décidé que les ducs et pairs auraient séance immédiatement après les princes du sang. Les honneurs des princes légitimés étaient restreints au simple rang de leurs pairs. Enfin, le duc du Maine perdit la surintendance de l'éducation du roi, accordée à monsieur le duc de Bourbon. Le comte de Toulouse seul était, sa vie durant, maintenu par exception dans ses privilèges et prérogatives.

Malezieux arriva à son tour; il quittait la duchesse. Séance tenante, on lui avait fait signifier de quitter son logement des Tuileries qui appartenait désormais à monsieur le duc. Un pareil affront avait, comme on le comprend bien, exaspéré l'altière petite-fille du grand Condé. Elle était alors entrée dans une telle colère, qu'elle avait de sa main brisée toutes ses glaces et fait jeter les meubles par la fenêtre; puis, cette exécution terminée, elle était montée en voiture, en envoyant Laval à Rambouillet, afin de pousser monsieur du Maine à quelque acte de vigueur, et en chargeant Malezieux de convoquer tous ses amis pour la nuit même à l'Arsenal.

Pompadour et Brigaud se récrièrent sur l'imprudenc d'une pareille convocation. Madame du Maine était évidemment gardée à vue. Aller à l'Arsenal le jour même où l'on devait la savoir la plus irritée, c'était se com-

promettre ostensiblement. Pompadour et Brigaud opinèrent en conséquence pour faire supplier Son Altesse de choisir un autre jour et un autre lieu de rendez-vous. Malezieux et d'Harmental étaient du même avis sur l'imprudenc de la démarche et sur le danger à courir. Mais tous deux étaient d'avis, le premier par dévouement, le second par devoir, que plus l'ordre était périlleux, plus il était de leur honneur d'y obéir.

La discussion, comme il arrive toujours en pareille circonstance, commençait à dégénérer en altercation assez vive, lorsqu'on entendit le pas de deux personnes qui montaient l'escalier. Comme les trois personnes qui avaient pris rendez-vous chez d'Harmental s'y trouvaient réunies, Brigaud, qui, l'oreille toujours au guet, avait le premier entendu le bruit, porta le doigt à sa bouche pour indiquer à ses interlocuteurs de faire silence. On entendit alors distinctement les pas se rapprocher. Un léger chuchotement, pareil à celui de deux personnes qui s'interrogent, leur succéda. Enfin la porte s'ouvrit et donna passage à un soldat aux gardes françaises et à une petite grisette.

Le soldat aux gardes était le baron de Valf.

Quant à la grisette, elle écarta le petit mantelet noir qui lui cachait la figure, et l'on reconnut madame la duchesse du Maine.

XL

L'HOMME PROPOSÉ

— Votre Altesse ici! Votre Altesse chez moi! s'écria d'Harmental. Qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'honneur?

— Le moment est venu, chevalier, dit la duchesse, où il faut que nous laissons voir aux gens que nous estimons le cas que nous faisons d'eux. D'ailleurs, il ne sera pas dit que les amis de madame du Maine s'exposent pour elle et qu'elle ne s'exposera point avec eux. Dieu merci! je suis la petite-fille du grand Condé, et je sens que je n'ai dégénéré en rien de mon aïeul.

— Que Votre Altesse soit deux fois la bienvenue, dit Pompadour, car elle nous tire d'un grand embarras. Tout décide que nous étions à obéir à ses ordres, nous hésitions cependant à l'idée de ce qu'une pareille réunion à l'Arsenal avait de dangereux au moment où la police a les yeux sur elle.

— Et je l'ai pensé comme vous, marquis. Aussi, au lieu de vous attendre, je me suis résolue à venir vous trouver. Le baron m'accompagnait. Je me suis fait conduire chez la comtesse de Chavigny, une amie de Delaunay, qui demeure rue du Mail. Nous y avons fait apporter des habits, et comme nous n'étions qu'à deux pas d'ici, nous sommes venus à pied, et nous voilà. Ma foi! messire d'Argenson sera bien fin s'il nous a reconnus sous ce déguisement.

— Je vois avec plaisir, dit Malezieux, que Votre Altesse n'est point abattue par les événements qu'a amenés cette horrible journée.

— Abattue, moi, Malezieux! J'espère que vous me connaissez assez pour ne pas le craindre un seul instant. Abattue! Ah! au contraire; jamais je ne me suis senti plus de force et plus de volonté! Oh! que ne suis-je un homme!

— Que Votre Altesse ordonne, dit d'Harmental, et tout ce qu'elle ferait, si elle pouvait agir elle-même, nous le ferons, nous, en son lieu et place.

— Non, non. Ce que je ferais, il est impossible que d'autres le fassent.

— Rien n'est impossible, madame, à cinq hommes dévoués comme nous le sommes. D'ailleurs, notre intérêt même réclame une résolution prompte et énergique. Il ne faut pas croire que le régent s'arrêtera là. Après-demain, demain, ce soir, peut-être, nous serons tous arrêtés. Dubois prétend que le papier qu'il a tiré du feu chez

le prince de Cellamare n'est rien autre chose que la liste des conjurés. En ce cas, il saurait notre nom à tous. Nous avons donc, à cette heure, chacun une épée au-dessus de la tête. N'attendons pas que le fil auquel elle est suspendue se brise : saisissons-la et frappons.

— Frappons, où, quoi, comment ? demanda Brigaud. Ce misérable parlement a brisé tous nos projets. Avons-nous des mesures prises, un plan arrêté ?

— Ah ! le meilleur plan qui ait jamais été conçu, dit Pompadour, celui qui offrirait le plus de chance de succès, c'était le premier ; et la preuve, c'est que, sans une circonstance inouïe qui est venue le renverser, il réussissait.

— Eh bien ! si le plan était bon, il l'est encore, dit Valef. Revenons-y alors.

— Oui, mais en échouant, dit Malezieux, ce plan a mis le régent sur ses gardes.

— Au contraire, dit Pompadour ; il est d'autant meilleur, que l'on croira que, grâce à son insuccès, il est abandonné.

— Et la preuve, dit Valef, c'est que le régent, sous ce rapport, prend moins de précautions que jamais. Ainsi, par exemple, depuis que mademoiselle de Chartres est abbesse de Chelles, une fois par semaine il va la voir, et traverse seul et sans gardes dans sa voiture, avec un cocher et deux laquais seulement, le bois de Vincennes, et cela à huit ou neuf heures du soir.

— Et quel est le jour où il fait cette visite ? demanda Brigaud.

— Le mercredi, répondit Malezieux.

— Mercredi ? c'est demain, dit la duchesse.

— Brigaud, dit Valef, avez-vous toujours le passeport pour l'Espagne ?

— Toujours.

— Les mêmes facilités pour la route ?

— Les mêmes. Le maître de poste est à nous, et nous n'avons d'explication à avoir qu'avec lui. Quant aux autres, cela ira tout seul.

— Eh bien ! dit Valef, que Son Altesse Royale m'y autorise, je réunis demain sept ou huit amis, j'attends le régent dans le bois de Vincennes, je l'enlève, et fouette cocher ! en trois jours je suis à Pampelune.

— Un instant, mon cher baron, dit d'Harmental ; je vous ferai observer que vous allez sur mes brisées, et que c'est à moi que l'entreprise revient de droit.

— Vous, mon cher chevalier, vous avez fait ce que vous aviez à faire. Au tour des autres !

— Non point, s'il vous plaît, Valef ; il y va de mon honneur, car j'ai une revanche à prendre. Vous me débobligeriez donc infiniment en insistant sur ce sujet.

— Tout ce que je puis faire pour vous, mon cher d'Harmental, répondit Valef, c'est de laisser la chose au choix de Son Altesse. Elle sait qu'elle a en nous deux cœurs également dévoués. Qu'elle décide.

— Acceptez-vous mon arbitrage, chevalier ? dit la duchesse.

— Oui, car j'espère en votre justice, madame, dit le chevalier.

— Et vous avez raison. Oui, l'honneur de l'entreprise vous appartient ; oui, je remets entre vos mains le sort du fils de Louis XIV et de la petite-fille du grand Condé ; oui, je m'en rapporte entièrement à votre dévouement et à votre courage, et j'espère d'autant plus que vous réussirez cette fois-ci que la fortune vous doit un dédommagement. A vous donc, mon cher d'Harmental, tout le péril ; mais aussi à vous tout l'honneur !

— J'accepte l'un et l'autre avec reconnaissance, madame, dit d'Harmental en baisant respectueusement la main que lui tendait la duchesse ; et demain, à pareille heure, ou je serai mort ou le régent sera sur la route d'Espagne.

— A la bonne heure, dit Pompadour, voilà ce qui s'appelle parler et si vous avez besoin de quelqu'un pour vous donner un coup de main, mon cher chevalier, comptez sur moi.

— Et sur moi, dit Valef.

— Et nous donc, dit Malezieux, ne sommes-nous bons à rien ?

— Mon cher chancelier, dit la duchesse, à chacun son lot : aux poètes, aux gens d'église, aux magi-trats, le conseil ; aux gens d'épée, l'exécution. Chevalier, êtes-vous sûr de retrouver les mêmes hommes qui vous ont secondé la dernière fois ?

— Je suis sûr de leur chef, du moins.

— Quand le verrez-vous ?

— Ce soir.

— A quelle heure ?

— Tout de suite, si Votre Altesse le désire.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Dans un quart d'heure, je serai chez lui.

— Où pourrions-nous savoir son dernier mot ?

— Je le porterai à Votre Altesse partout où elle sera.

— Pas à l'Arsenal, dit Brigaud, c'est trop dangereux.

— Ne pourrions-nous attendre ici ? demanda la duchesse.

— Je ferai observer à Votre Altesse, répondit Brigaud, que mon pupille est un garçon fort rangé, recevant peu de monde, et qu'une visite plus prolongée pourrait éveiller les soupçons.

— Ne pourrions-nous fixer un rendez-vous où nous n'ayons point pareille crainte ? demanda Pompadour.

— Parfaitement, dit la duchesse ; au rond-point des Champs-Élysées, par exemple, Malezieux et moi nous nous y rendons dans une voiture sans livrée et sans armoiries. Pompadour, Valef et Brigaud nous y joignent chacun de son côté. Là, nous attendons d'Harmental, et nous prenons nos dernières mesures.

— A merveille ! dit d'Harmental, mon homme demeure justement rue Saint-Honoré.

— Vous savez, chevalier, reprit la duchesse, que vous pouvez promettre en argent tout ce que l'on voudra, et que nous nous chargeons de tenir.

— Je me charge de remplir le secrétaire, dit Brigaud.

— Et vous ferez bien, l'abbé, dit d'Harmental en souriant, car je sais qui se charge de le vider, moi.

— Ainsi, tout est convenu, reprit la duchesse. Dans une heure, au rond-point des Champs-Élysées.

— Dans une heure, dit d'Harmental.

— Dans une heure, répétèrent Pompadour, Brigaud et Malezieux.

Puis la duchesse, ayant rajusté son mantelet de manière à cacher son visage, reprit le bras de Valef et sortit la première. Malezieux la suivit à peu de distance et de façon à ne point la perdre de vue ; enfin Brigaud, Pompadour et d'Harmental descendirent ensemble. A la place des Victoires, le marquis et l'abbé se séparèrent, l'abbé prenant par la rue Pagevin et le marquis par la rue de la Vrillière. Quant au chevalier, il continua sa route par la rue Croix-des-Petits-Champs, qui le conduisit rue Saint-Honoré, à quelques pas de l'honorable maison où il savait trouver le digne capitaine.

Soit hasard, soit calcul de la part de la duchesse du Maine, qui avait apprécié d'Harmental et compris le fond que l'on pouvait faire sur lui, le chevalier se trouvait donc rejeté plus avant que jamais dans la conjuration ; mais son honneur était engagé, il avait cru devoir faire ce qu'il avait fait, et quoiqu'il prévît les conséquences terribles de l'événement dont il avait pris la responsabilité, il marchait à ce résultat comme il l'avait fait déjà, la tête et le cœur hauts, bien résolu à tout sacrifier, même sa vie, même son amour, à l'accomplissement de la parole qu'il avait donnée.

Il se présenta donc chez la Fillon avec la même tranquillité et la même résolution qu'il avait fait la première fois, quoique depuis ce temps bien des choses fussent changées dans sa vie ; et, comme la première fois, ayant été reçu par la maîtresse de la maison en personne, il s'informa d'elle si le capitaine Roquefinette était visible.

Sans doute la Fillon s'attendait à quelque interpellation moins morale que celle qui lui était faite, car, en reconnaissant d'Harmental, elle ne put réprimer un mouvement de surprise. Cependant, comme si elle eût douté encore de l'identité de celui qui lui parlait, elle s'informa si ce n'était point lui qui déjà, deux mois auparavant, était venu demander le capitaine. Le chevalier, qui vit dans cet antécédent un moyen d'aplanir les obs-

tacles, en supposant qu'il en existât, répondit affirmativement.

D'Harmenval ne s'était point trompé, car à peine édiflée sur ce point la Fillon appela une espèce de Marton assez élégante, et lui ordonna de conduire le chevalier chambre n° 72, au cinquième au-dessus de l'entresol. La péronnelle obéit, prit une bougie et monta la première en minaudant comme une soubrette de Marivaux. D'Harmenval la suivit. Cette fois aucun chant joyeux ne le guida dans son ascension ; tout était silencieux dans la maison. Les graves événemens de la journée avaient sans doute éloigné de leur rendez-vous quotidien les pratiques de la digne hôtesse du capitaine, et comme, de son côté, le chevalier en ce moment avait sans doute l'esprit tourné aux choses sérieuses, il monta les six étages sans faire la moindre attention aux minauderies de sa conductrice, qui, arrivée au n° 72, se retourna et lui demanda avec un gracieux sourire s'il ne s'était point trompé et si c'était bien au capitaine qu'il avait affaire.

Pour toute réponse le chevalier frappa à la porte.

— Entrez, dit Roquefinette de sa plus belle voix de basse.

Le chevalier glissa un louis dans la main de sa conductrice pour la remercier de la peine qu'elle avait prise, ouvrit la porte et se trouva en face du capitaine.

Le même changement s'était opéré à l'intérieur qu'à l'extérieur ; Roquefinette n'était plus, comme la première fois, le rival de monsieur de Bonneval, entouré de ses odalisques, en face des débris d'un festin, fumant sa longue pipe et comparant philosophiquement les biens de ce monde à la fumée qui s'en échappait. Il était seul, dans une petite mansarde sombre, éclairée par une chandelle qui, tirant à sa fin, commençait à faire plus de fumée que de flamme, et dont les tremblantes lueurs donnaient quelque chose d'étrangement fantastique à l'âpre physionomie du brave capitaine, qui se tenait debout appuyé contre la cheminée. Au fond, sur un lit de sangle, en face d'une fenêtre dont le rideau flottant au vent du soir accusait les solutions de continuité, était posé le feutre indicateur, et était couchée son épée, l'illustre Colichemarde.

— Ah ! ah ! dit Roquefinette d'un ton dans lequel perçait une légère teinte d'ironie ; c'est vous, chevalier ? Je vous attendais.

— Vous m'attendiez, capitaine ? Et qui pouvait vous faire croire à la probabilité de ma visite ?

— Les événemens, chevalier, les événemens.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'on a cru pouvoir faire une guerre ouverte, et que par conséquent on a mis ce pauvre capitaine Roquefinette au rancart, comme un condottière, comme un miquelet, qui n'est bon que pour un coup de main nocturne, à l'angle d'une rue ou au coin d'un bois ; on a voulu refaire sa petite Ligue, recommencer sa petite Fronde, et voilà que l'ami Dubois a tout su, que les pairs sur lesquels on croyait pouvoir compter nous ont lâché d'un cran, et que le parlement a dit *Oui*, au lieu de dire *Non*. Alors, on revient au capitaine. « Mon cher capitaine par-ci, mon bon capitaine par-là ! » N'est-ce point exactement la chose comme elle se passe, chevalier ? Eh bien ! eh bien ! eh bien ! le voilà, le capitaine ; que lui veut-on ? parlez.

— Effectivement, mon cher capitaine dit d'Harmenval ne sachant trop de quelle façon il devait prendre le discours de Roquefinette, il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites là. Seulement vous êtes dans l'erreur lorsque vous croyez que je vous avais oublié. Si notre plan eût réussi, vous auriez eu la preuve que j'ai la mémoire plus longue que les événemens, et je serais venu alors pour vous offrir mon crédit, comme je viens aujourd'hui réclamer votre assistance.

— Hum ! fit le capitaine en secouant la tête, depuis trois jours que j'habite ce nouvel appartement, j'ai fait bien des réflexions sur la vanité des choses humaines, et l'envie m'a pris plus d'une fois de me retirer définitivement des affaires, ou, si j'en faisais encore une, de la faire assez brillante pour m'assurer un petit avenir.

— Eh bien ! justement, dit le chevalier, celle que je

vous propose est votre fait. Il s'agit, mon cher capitaine, car après ce qui s'est passé entre nous, nous pouvons parler sans préambule, ce me semble ; il s'agit...

— De quoi ? demanda le capitaine, qui, voyant d'Harmenval s'arrêter et regarder avec inquiétude autour de lui, avait attendu inutilement pendant deux ou trois secondes la fin de la phrase.

— Pardon, capitaine, mais il m'a semblé...

— Que vous a-t-il semblé, chevalier ?

— Entendre des pas... puis une espèce de craquement dans la boiserie...

— Ah ! ah ! dit le capitaine, il y a pas mal de rats dans l'établissement, je vous prévien ; et pas plus tard que la nuit dernière, ces drôles-là sont venus grignoter mes hardes, comme vous pouvez le voir.

Et le capitaine montra au chevalier le pan de son habit festonné en dents de loup.

— Oui, ce sera cela, et je me serai trompé, dit d'Harmenval... Il s'agit donc, mon cher Roquefinette, de profiter de ce que le régent, en revenant sans gardes de Chelles, où sa fille est religieuse, traverse le bois de Vincennes, pour l'enlever en passant, et lui faire prendre définitivement la route d'Espagne.

— Pardon, mais avant d'aller plus loin, chevalier, reprit Roquefinette, je vous prévien que c'est un nouveau traité à faire, et que tout nouveau traité implique conditions nouvelles.

— Nous n'aurons point de discussions là-dessus, capitaine. Les conditions, vous les ferez vous-même. Seulement, pouvez-vous toujours disposer de vos hommes ? Voilà l'important.

— Je le puis.

— Seront-ils prêts demain, à deux heures ?

— Ils le seront.

— C'est tout ce qu'il faut ?

— Pardon, il faut encore quelque chose : il faut encore de l'argent pour acheter un cheval et des armes.

— Il y a cent louis dans cette bourse, prenez-la.

— C'est bien, on vous rendra bon compte.

— Ainsi, chez moi à deux heures.

— C'est dit.

— Adieu, capitaine.

— Au revoir, chevalier. Donc, il est convenu que vous ne vous étonnerez pas si je suis un peu exigeant.

— Je vous le permets ; vous savez que la dernière fois je ne me suis plaint que d'une chose ; c'est que vous étiez trop modeste.

— Allons, dit le capitaine, vous êtes de bonne composition. Attendez que je vous éclaire ; il serait fâcheux qu'un brave garçon comme vous se rompit le cou.

Et le capitaine prit la chandelle, qui, parvenue au papier qui l'affermissait dans la bobèche, jetait alors, grâce à ce nouvel aliment, une splendide lumière à l'aide de laquelle d'Harmenval descendit l'escalier sans accident. Arrivé sur la dernière marche, il renouvela au capitaine la recommandation d'être exact, ce que le capitaine promit du ton le plus affirmatif.

D'Harmenval n'avait point oublié que madame la duchesse du Maine attendait avec anxiété le résultat de l'entrevue qu'il venait d'avoir ; il ne s'inquiéta donc point de ce qu'était devenue la Fillon, qu'il chercha vainement de l'œil en sortant, et, gagnant la rue des Feuillans, il s'achemina vers les Champs-Élysées, qui sans être tout à fait déserts, commençaient déjà cependant à se dépeupler. Arrivé au rond-point, il aperçut une voiture qui stationnait sur le revers de la route, tandis que deux hommes se promenaient à quelque distance dans la contre-allée ; il s'approcha d'elle ; une femme, en l'apercevant, sortit avec impatience sa tête par la portière. Le chevalier reconnut madame du Maine ; elle avait avec elle Malezieux et Valf. Quant aux deux promeneurs, qui, en voyant d'Harmenval s'avancer vers la voiture, s'empresèrent de leur côté d'accourir, il est inutile de dire que c'étaient Pompadour et Brigaud.

Le chevalier, sans leur nommer Roquefinette, ni sans s'étendre aucunement sur le caractère de l'illustre capitaine, leur raconta en peu de mots ce qui c'était passé. Ce récit fut accueilli par une exclamation générale de

joie. La duchesse donna sa petite main à baiser à d'Harmental ; les hommes serrèrent la sienne.

Il fut convenu que le lendemain, à deux heures, la duchesse, Pompadour, Laval, Valef, Malezieux et Brigaud, se rendraient chez la mère de d'Avranches, qui demeurait faubourg Saint-Antoine, n° 15, et qu'ils y attendraient le résultat de l'événement. Ce résultat devait leur être annoncé par d'Avranches lui-même, qui, à partir de trois heures, se tiendrait à la barrière du Trône avec deux chevaux, l'un pour lui l'autre pour le chevalier. Il suivrait de loin d'Harmental, et reviendrait annoncer ce qui s'était passé. Cinq autres chevaux sellés et bridés seraient tout prêts dans les écuries de la maison du faubourg Saint-Antoine, afin que les conjurés pussent fuir sans retard en cas de non-réussite du chevalier.

Ces différents points arrêtés, la duchesse força le chevalier de monter auprès d'elle. La duchesse voulait le ramener chez lui ; mais il lui fit observer que l'apparition d'une voiture à la porte de madame Denis produirait dans le quartier une trop grande sensation, et que, dans les circonstances présentes, cette sensation, toute flatteuse qu'elle serait pour lui, pourrait devenir dangereuse pour tous. En conséquence, la duchesse jeta d'Harmental place des Victoires, après lui avoir exprimé vingt fois toute la reconnaissance qu'elle éprouvait pour son dévouement.

Il était dix heures du soir. D'Harmental avait à peine vu Bathilde dans la journée ; il voulait la revoir encore. Il était bien sûr de retrouver la jeune fille à sa fenêtre, mais cela n'était point suffisant ; ce qu'il avait à lui dire en pareille circonstance était trop sérieux et trop intime pour le jeter ainsi d'un côté à l'autre d'une rue. Il rêvait donc aux moyens, si avancés que fût l'heure, de se présenter chez Bathilde, lorsqu'en faisant quelques pas dans la rue, il crut voir une femme sur le seuil de la porte de l'allée qui conduisait chez elle. Il s'avança et reconnut Nanette.

Elle était là par ordre de Bathilde. La pauvre enfant était dans une inquiétude mortelle. Buvat n'avait point reparu. Toute la soirée elle était restée à sa fenêtre pour voir rentrer d'Harmental, et d'Harmental n'était point rentré. Par suite de ces idées vagues qui avaient pris naissance dans son esprit pendant la nuit où le chevalier avait tenté d'enlever le régent, il lui semblait qu'il y avait quelque chose de commun entre cette disparition étrange de Buvat et l'assombrissement qu'elle avait remarqué la veille sur la figure de d'Harmental. Nanette attendait donc à la porte et Buvat et le chevalier. Le chevalier était de retour, Nanette resta pour attendre Buvat, et d'Harmental monta près de Bathilde.

Bathilde avait entendu et reconnu son pas ; elle était donc à la porte quand le jeune homme y arriva. Au premier coup d'œil elle reconnut sur son visage cette expression pensive qu'elle lui avait déjà vue pendant la journée qui avait précédé cette nuit où elle avait tant souffert.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en entraînant le jeune homme dans sa chambre, et en refermant la porte derrière lui. Oh ! mon Dieu ! Raoul, vous serait-il arrivé quelque chose ?

— Bathilde, dit d'Harmental avec un sourire triste, mais en enveloppant la jeune fille d'un regard plein de confiance, Bathilde, vous m'avez souvent dit qu'il y avait en moi quelque chose d'inconnu et de mystérieux qui vous effrayait.

— Oh ! oui, oui, s'écria Bathilde, et c'est le seul tourment de ma vie, c'est la seule crainte de mon avenir.

— Et vous avez raison ; car, avant de vous connaître, Bathilde, avant de vous avoir vue, j'ai fait abandon d'une part de ma volonté, d'une portion de mon libre arbitre. Cette portion de moi-même ne m'appartient plus ; elle subit une loi suprême, elle obéit à des événements imprévus. C'est un point noir dans un beau ciel. Selon le côté dont le vent soufflera, il peut disparaître comme une vapeur, il peut grossir comme un orage. La main qui tient et qui guide la mienne peut me conduire à la plus haute faveur, peut me mener à la plus profonde disgrâce. Bathilde, dites-moi, êtes-vous disposée à partager la bonne

comme la mauvaise fortune, le calme comme la tempête ?

— Tout avec vous, Raoul, tout, tout !

— Songez à l'engagement que vous prenez, Bathilde. Peut-être est-ce une vie heureuse et brillante que celle qui vous est réservée ; peut-être est-ce l'exil, peut-être est-ce la captivité, peut-être... peut-être serez-vous veuve avant d'être femme.

Bathilde devint si pâle et si chancelante, que Raoul crut qu'elle allait s'évanouir et tomber, et qu'il étendit les bras pour la retenir ; mais Bathilde était pleine de force et de volonté ; elle reprit donc sa puissance sur elle-même, et tendant la main à d'Harmental :

— Raoul, lui dit-elle, ne vous ai-je pas dit que je vous aimais, que je n'avais jamais aimé, que je n'aimerais jamais que vous ? Il me semblait que toutes les promesses que vous demandez de moi étaient renfermées dans ces mots. Vous en voulez de nouvelles, je vous les fais ; mais elles étaient inutiles. Votre vie sera ma vie, Raoul ; votre mort sera ma mort. L'une et l'autre sont entre les mains de Dieu. La volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel !

— Et moi, Bathilde, dit d'Harmental en conduisant la jeune fille devant le Christ qui était au pied de son lit, et moi, je jure en face de ce Christ, qu'à compter de ce moment, vous êtes ma femme devant Dieu et devant les hommes, et que, puisque les événements qui disposeront peut-être de ma vie ne m'ont laissé à vous offrir que mon amour, cet amour est à vous, profond, inaltérable, éternel. Bathilde, un premier baiser à ton époux.

Et en face du Christ, les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et échangèrent leur premier baiser dans un dernier serment.

Quand d'Harmental quitta Bathilde, Buvat n'était pas encore rentré.

XLI

DAVID ET GOLIATH

Vers les dix heures du matin, l'abbé Brigaud entra chez d'Harmental ; il lui apportait une vingtaine de mille livres, partie en or, partie en papier sur l'Espagne. La duchesse avait passé la nuit chez la comtesse de Chavigny, rue du Mail. Rien n'était changé aux conventions de la veille, et elle comptait sur le chevalier, qu'elle continuait de regarder comme son sauveur. Quant au régent, on s'était assuré que, selon son habitude, il devait se rendre à Chelles dans la journée.

A dix heures, Brigaud et d'Harmental descendirent ; Brigaud, pour rejoindre Pompadour et Valef, avec lesquels il avait rendez-vous sur le boulevard du Temple, et d'Harmental pour aller chez Bathilde.

L'inquiétude était à son comble dans le pauvre petit ménage. Buvat était toujours absent, et il était facile de voir aux yeux de Bathilde qu'elle avait peu dormi et beaucoup pleuré. De son côté, au premier regard qu'elle jeta sur d'Harmental, elle comprit que quelque expédition pareille à celle qui l'avait tant effrayée se préparait. D'Harmental avait ce même costume sombre qu'elle ne lui avait vu qu'une seule fois, le soir, où, en rentrant, il avait jeté son manteau sur une chaise, et était apparu à ses yeux avec des pistolets à sa ceinture ; de plus, ses longues bottes collantes armées d'éperons indiquaient que, dans la journée, il comptait monter à cheval. Tous ces indices eussent été insignifiants en temps ordinaire ; mais après la scène de la veille, après les fiançailles nocturnes et solitaires que nous avons racontées, ils prenaient une grande importance et acquéraient une suprême gravité.

Bathilde essaya d'abord de faire parler le chevalier, mais d'Harmental lui ayant dit que le secret qu'elle lui demandait n'était point à lui, et l'ayant priée de parler d'autre chose, la pauvre enfant n'osa point insister davantage. Une heure environ après l'arrivée de d'Harmental, Nanette ouvrit la porte et parut avec une figure consternée. Elle venait de la Bibliothèque. Buvat n'y avait point reparu, et personne n'avait pu lui en donner de nouvelles. Bathilde ne put se contenir plus longtemps ; elle se jeta dans les bras de Raoul et fondit en larmes.

Raoul alors lui avoua ses craintes : les papiers que le prétendu prince de Listhny avait donnés à copier à Buvat étaient des papiers d'une assez grande importance politique. Buvat avait pu être compromis et arrêté. Mais Buvat n'avait rien à redouter : le rôle tout passif qu'il avait joué dans cette affaire éloignait de lui toute crainte de danger. Comme Bathilde, dans son incertitude, avait rêvé un malheur plus grand encore que celui-là, elle s'attacha avidement à cette idée qui lui laissait du moins quelque espérance. Puis, la pauvre enfant ne s'avouait pas elle-même que la plus grande partie de son inquiétude n'était peut-être point pour Buvat, et que les pleurs qu'elle venait de verser n'étaient point tous pour l'absent.

Quand d'Harmental était près de Bathilde, le temps ne marchait plus, il volait. Il croyait donc être monté chez la jeune fille depuis quelques minutes à peine, lorsqu'une heure et demie sonna. Raoul se rappela qu'à deux heures Roqueflette devait être chez lui pour arrêter les nouvelles bases de son nouveau traité. Il se leva. Bathilde pâlit ; d'Harmental comprit tout ce qui se passait en elle, et lui promit de venir après le départ de la personne qu'il attendait, et pour laquelle il était forcé de la quitter. Cette promesse tranquillisa quelque peu la pauvre enfant, qui essaya de sourire en voyant quelle impression profonde sa tristesse faisait sur Raoul. Au reste, les sermens de la veille avaient été renouvelés vingt fois, et vingt fois les jeunes gens s'étaient juré d'être l'un à l'autre. Ils se quittaient donc tristes, mais confians en eux-mêmes et sûrs de leurs cœurs. D'ailleurs, comme nous l'avons dit, ils croyaient ne se quitter que pour une heure.

Le chevalier était-depuis quelques instans à peine à sa fenêtre, lorsqu'il vit paraître au coin de la rue Montmartre le capitaine Roqueflette. Il était monté sur un cheval gris pommelé, évidemment choisi par un connaisseur, et propre à la fois à la course et à la fatigue. Il s'avançait au pas, comme un homme à qui il est également indifférent qu'on le regarde ou qu'on le laisse passer inaperçu. Seulement, à cause sans doute des mouvemens du cheval, son chapeau avait pris une inclinaison moyenne qui n'eût rien laissé soupçonner, même à ses plus intimes, sur la situation secrète de ses finances.

Arrivé à la porte, Roqueflette descendit en trois temps, avec la même précision qu'il eût mise à accomplir ce mouvement dans un manège. Il attacha son cheval au volet de la maison, s'assura que les fontes étaient garnies de leurs pistolets, et disparut dans l'allée : un instant après, d'Harmental l'entendit monter d'un pas égal, puis enfin la porte s'ouvrit et le capitaine parut.

Comme la veille, sa figure était grave et pensive. Ses yeux fixes et ses lèvres serrées indiquaient une résolution arrêtée, et d'Harmental l'accueillit avec un sourire, sans que ce sourire eût le pouvoir de rien éveiller de correspondant sur sa physionomie.

— Allons, mon très cher capitaine, dit d'Harmental en résumant d'un coup d'œil rapide ces différens signes qui, chez un homme comme Roqueflette, ne laissent pas de lui inspirer quelque inquiétude, je vois que vous êtes toujours l'exacritude en personne.

— C'est une habitude militaire, chevalier ; et cela n'a rien d'étonnant chez un vieux soldat.

— Aussi n'avais-je point douté de vous ; mais vous pouviez ne pas rencontrer vos hommes.

— Je vous avais dit que je savais où les trouver.

— Et ils sont à leur poste ?

— Ils y sont.

— Où cela ?

— Au marché aux chevaux de la porte Saint-Martin.

— Et n'avez-vous pas peur qu'on les remarque ?

— Comment voulez-vous qu'au milieu de trois cents paysans qui vendent ou qui marchandent des chevaux, on reconnaisse douze ou quinze hommes vêtus comme les autres paysans ? C'est, comme on dit, une aiguille dans une botte de foin, et il n'y a que moi qui puisse retrouver l'aiguille.

— Mais, comment ces hommes peuvent-ils vous accompagner, capitaine ?

— C'est la chose du monde la plus simple. Chacun

d'eux a marchandé le cheval qui lui convient ; chacun d'eux en a offert un prix auquel le vendeur a répondu par un autre. J'arrive, je donne à chacun vingt-cinq ou trente louis ; chacun paie son cheval, le fait seller, monte dessus, glisse dans ses fontes les pistolets qu'il a à sa ceinture, tire par un bout différent, et, à cinq heures, se trouve au bois de Vincennes, à un endroit donné. Là seulement je lui explique pour quelle cause il est convoqué ; je fais une nouvelle distribution d'argent, je me mets à la tête de mon escadron, et nous faisons le coup, en supposant que nous tombions d'accord sur les conditions.

— Eh bien ! ces conditions, capitaine, dit d'Harmental, nous allons les discuter comme deux braves compagnons, et je crois avoir pris d'avance toutes mes mesures pour que vous soyez content de celles que je puis vous offrir.

— Voyons-les, dit Roqueflette en s'asseyant devant la table, en y appuyant ses coudes, en posant son menton sur ses deux poings, et en regardant d'Harmental qui était debout devant lui, le dos tourné à la cheminée.

— D'abord, je double la somme que vous avez touchée la dernière fois, dit le chevalier.

— Ah ! dit Roqueflette, je ne tiens pas à l'argent.

— Comment ! vous ne tenez pas à l'argent, capitaine ?

— Non, pas le moins du monde.

— Et à quoi tenez-vous donc, alors ?

— A une position.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, chevalier, que tous les jours je me fais plus vieux de vingt-quatre heures, et qu'avec l'âge la philosophie arrive.

— Eh bien ! capitaine, dit d'Harmental, commençant à s'inquiéter sérieusement de toutes les circonlocutions de Roqueflette, voyons, parlez ; qu'ambitionne votre philosophie ?

— Je vous l'ai dit, chevalier, une position convenable, un grade qui soit en harmonie avec mes longs services ; pas en France vous comprenez. En France, j'ai trop d'ennemis, à commencer par monsieur le lieutenant de police ; mais en Espagne, par exemple, tenez ; ah ! en Espagne, cela m'irait bien ; un beau pays, de belles femmes, des doublons à remuer à la pelle ! décidément, je veux un grade en Espagne.

— La chose est possible, et c'est selon le grade que vous désirez.

— Dame ! vous savez, chevalier, lorsqu'on désire, autant désirer quelque chose qui en vaille la peine.

— Vous m'inquiétez, monsieur, dit d'Harmental, car je n'ai pas les sceaux du roi Philippe V pour signer les brevets en son nom ; mais n'importe, dites toujours.

— Eh bien ! dit Roqueflette, je vois tant de blancs-bees à la tête des régimens, qu'à moi aussi il m'a passé par la tête d'être colonel.

— Colonel ! impossible ! s'écria d'Harmental.

— Et pourquoi donc cela ? demanda Roqueflette.

— Parce que, si l'on vous fait colonel, vous qui n'avez qu'une position secondaire dans l'affaire, que voulez-vous que je demande, moi, par exemple, qui suis à la tête ?

— Eh bien ! voilà justement la chose ; c'est que je voudrais que nous intervertissions momentanément les positions. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit certain soir dans la rue de Valois ?

— Aidez mes souvenirs, capitaine, j'ai le malheur de n'avoir pas de mémoire.

— Je vous ai dit que, si j'avais une affaire comme celle-là à mon compte, les choses iraient mieux qu'elles n'avaient été. J'ai ajouté que je vous en reparlerais, et je vous en reparle.

— Que diable me dites-vous donc là, capitaine ?

— Mais rien que de bien simple, chevalier. Nous avons fait ensemble et de compte à demi une première tentative qui a échoué. Alors vous avez changé de batteries : vous avez cru pouvoir vous passer de moi, et vous avez échoué encore. La première fois, vous aviez échoué nuitamment et sans bruit ; nous avons tiré chacun de notre côté, et il n'a plus été question de rien. La seconde fois, au contraire, vous avez échoué en plein jour et avec un éclat qui vous a compromis tous ; si bien que, si vous ne vous tirez pas de là par un coup de

Jarnac, vous êtes tous perdus, attendu que l'ami Dubois sait vos noms, et que demain, ce soir peut-être, vous serez tous arrêtés, chevaliers, barons, duc et princes. Or, il y a au monde un homme, un seul homme, qui peut vous tirer tous d'embarras; cet homme c'est ce bon capitaine Roquefinette. Et voilà que vous lui offrez la même place qu'il occupait dans la première affaire! Allons donc! Voilà que vous marchandez avec lui! Fi, chevalier! Que diable! vous comprenez: les prétentions s'accroissent en raison des services qu'on peut rendre. Or, me voilà devenu un personnage fort important, moi. Traitez-moi en conséquence, ou je mets mes mains dans mes poches et je laisse faire Dubois.

D'Harmental se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais il comprit qu'il avait affaire à un vieux condottière, habitué à vendre ses services le plus cher possible, et comme ce que le capitaine venait d'exposer du besoin qu'on avait de lui était littéralement vrai, il comprima son impatience et fit faire son orgueil.

— Ainsi donc, reprit d'Harmental, vous voulez être colonel.

— C'est mon idée, reprit Roquefinette.

— Mais supposez que je vous fasse cette promesse, qui peut répondre que j'aurai l'influence de la faire ratifier?

— Aussi, chevalier, je compte bien manipuler mes petites affaires moi-même.

— Où cela?

— A Madrid, donc!

— Qui vous dit que je vous y mène?

— Je ne sais pas si vous m'y menez, mais je sais que j'y vais.

— Vous, à Madrid? et qu'allez-vous y faire?

— Conduire le régent.

— Vous êtes fou!

— Allons, allons, chevalier, pas de gros mots! Vous me demandez mes conditions, je vous les dis; elles ne vous conviennent pas, bonsoir! Nous n'en serons pas plus mauvais amis pour cela.

Et Roquefinette se leva, prit son chapeau qu'il avait posé sur la commode, et il fit un pas vers la porte.

— Comment! vous vous en allez? dit d'Harmental.

— Sans doute, je m'en vais.

— Mais vous oubliez, capitaine...

— Ah! c'est juste, répondit Roquefinette, faisant semblant de se tromper à l'intention de d'Harmental, c'est juste; vous m'avez donné cent louis, et je dois vous rendre mes comptes. Il tira la bourse de sa poche. Un cheval gris pommelé, de l'âge de quatre à cinq ans, trente louis; une paire de pistolets à deux coups, dix louis; une selle, une bride, etc., etc., deux louis; total, quarante-deux louis. Il y en a cinquante-huit dans cette bourse; le cheval, les pistolets, la selle et la bride sont à vous. Comptez, nous sommes quittes. Et il jeta la bourse sur la table.

— Mais ce n'est pas cela que je vous dis, capitaine.

— Et que dites-vous donc?

— Je dis qu'il est impossible qu'on vous confie, à vous, une mission de cette importance.

— Ce sera cependant ainsi, ou cela ne sera pas. Je conduirai le régent à Madrid, je le conduirai seul, ou le régent restera au Palais-Royal.

— Et vous vous croyez assez bon gentilhomme, dit d'Harmental, pour arracher des mains de Philippe d'Orléans l'épée qui a renversé les murailles de Lérída la Pucelle, et qui a reposé près du sceptre de Louis XIV sur le coussin de velours à glands d'or!

— Je me suis laissé dire en Italie, répondit Roquefinette, qu'à la bataille de Pavie, François 1^{er} avait rendu la sienne à un boucher.

Et le capitaine fit un nouveau pas vers la porte en enfouissant son chapeau sur sa tête.

— Voyons, capitaine, dit d'Harmental d'un ton plus conciliateur, trêve d'arguties et de citations; partageons le différend par la moitié: je conduirai le régent en Espagne, et vous viendrez avec moi.

— Oui, n'est-ce pas, pour que le pauvre capitaine se perde dans la poussière que fera le beau chevalier, pour que le brillant colonel efface le vieux miquelet?

Impossible, chevalier, impossible! J'aurai la conduite de l'affaire ou je ne m'en mêlerai point.

— Mais c'est une trahison! s'écria d'Harmental.

— Une trahison, chevalier? Et où avez-vous vu, s'il vous plaît, que le capitaine Roquefinette était un traître? Ou sont les conventions faites que je n'ai pas tenues? ou sont les secrets que j'ai divulgués? Moi, un traître! mille dieux! chevalier. Pas plus tard qu'avant-hier, on m'a offert gros comme moi d'or pour être un traître, et j'ai refusé. Non, non! Vous êtes venu me demander hier de vous seconder une deuxième fois; je vous ai dit que je ne demandais pas mieux, mais à de nouvelles conditions. Eh bien! ces conditions, ce sont celles que je viens de vous dire. C'est à prendre ou à laisser. Où voyez-vous une trahison dans tout cela?

— Et quand je serais assez lâche pour les accepter, ces conditions, monsieur, croyez-vous que la confiance que le chevalier d'Harmental inspire à Son Altesse Royale la duchesse du Maine se reporterait sur le capitaine Roquefinette?

— Que diable la duchesse du Maine a-t-elle à voir dans tout ceci? Vous vous êtes chargé d'une affaire; il y a des empêchemens matériels à ce que vous l'accomplissiez par vous-même; vous me passez procuration, voilà tout.

— C'est-à-dire, n'est-ce pas, reprit d'Harmental en secouant la tête, que vous voulez être maître de lâcher le régent, si le régent vous offre pour le laisser en France le double de ce que je vous donne, moi, pour le conduire en Espagne?

— Peut-être dit Roquefinette d'un ton goguenard.

— Tenez, capitaine, dit d'Harmental en faisant un nouvel effort sur lui-même pour conserver son sang-froid, et en essayant de renouer les négociations, tenez, je vous donne vingt mille livres comptant.

— Chanson! reprit Roquefinette.

— Je vous emmène avec moi en Espagne.

— Tarare! dit le capitaine.

— Et je m'engage sur l'honneur à vous faire obtenir un régiment.

Roquefinette se mit à siffloter un petit air.

— Prenez garde, dit d'Harmental; il y a plus de danger pour vous maintenant, au point où nous en sommes et avec les secrets terribles que vous connaissez, à refuser qu'à accepter!

— Et que m'arrivera-t-il si je refuse? demanda Roquefinette.

— Il arrivera, capitaine, que vous ne sortirez pas de cette chambre!

— Et qui m'en empêchera? dit le capitaine.

— Moi! s'écria d'Harmental en s'élançant devant la porte un pistolet de chaque main.

— Vous? dit Roquefinette en faisant un pas vers le chevalier, en croisant les bras et en le regardant fixement.

— Un pas encore, capitaine, reprit le chevalier, et je vous donne ma parole d'honneur que je vous brûle la cervelle!

— Vous me brûlerez la cervelle, vous? Il faudrait d'abord pour cela que vous ne tremblassiez pas comme une vieille femme. Savez-vous ce que vous allez faire? Vous allez me manquer; et bruit du coup attirera les voisins, ils appelleront la garde, on me demandera pourquoi vous avez tiré sur moi, et il faudra bien que je le dise.

— Oui, vous avez raison, capitaine, s'écria le chevalier, en désarmant les pistolets et en les passant à sa ceinture, et je vous tuera plus honorablement que vous ne le méritez. Flamberge au vent, monsieur, flamberge au vent!

Et d'Harmental, appuyant son pied gauche contre la porte, tira son épée et se mit en garde.

C'était une épée de cour, un mince filet d'acier monté dans une garde d'or. Roquefinette se mit à rire.

— Et avec quoi me défendrai-je? dit-il en regardant autour de lui. N'avez-vous pas ici par hasard les aiguilles à tricoter de votre maîtresse, chevalier?

— Défendez-vous avec l'épée que vous portez au côté monsieur! répondit d'Harmental. Si longue qu'elle soit,

vous voyez que je me suis posé de façon à ne pas faire un pas pour m'en éloigner.

— Que pensez-tu de cela, Colichemarde ? dit le capitaine s'adressant d'un ton goguenard à l'illustre lame qui avait gardé le nom que lui avait donné Ravanne.

— Elle pense que vous êtes un lâche, capitaine, s'écria d'Harmental, puisqu'il faut vous couper la figure pour vous faire battre.

Alors, d'un mouvement rapide comme l'éclair, d'Harmental sangla le visage du capitaine avec son carrelet, lui laissant sur la joue une trace bleuâtre pareille à la marque d'un coup de fouet.

Roquefinette poussa un cri qu'on eût pu prendre pour le rugissement d'un lion ; puis, faisant un bond en arrière, il retomba en garde et l'épée à la main.

Alors commença entre ces deux hommes un duel terrible, acharné, silencieux, car tous deux s'étaient vus à l'œuvre, et chacun savait à qui il avait affaire. Par une réaction facile à comprendre, c'était maintenant d'Harmental qui avait retrouvé son calme c'était Roquefinette qui avait le sang au visage. A tout moment, il menaçait d'Harmental de sa longue épée ; mais le frère carrelet la suivait ainsi que le fer suit l'aimant, se tortillant en sifflant autour d'elle comme une vipère. Au bout de cinq minutes le chevalier n'avait pas encore porté une seule botte, mais il les avait parées toutes. Enfin, sur un dégagement plus rapide encore que les autres, il arriva trop tard à la parade et sentit la pointe du fer qui lui effleurait la poitrine. En même temps une tache rouge s'étale de sa chemise à son jabot de dentelle. D'Harmental la voit, bondit et s'engage de si près avec Roquefinette que les deux gardes se touchent. Le capitaine comprend aussitôt le désavantage que, dans une position pareille, lui donne sa longue épée. Un coup sur les armes et il est perdu. Il fait aussitôt un saut en arrière : mais son talon gauche glisse sur le carreau nouvellement ciré, et la main dont il tient son épée se leve malgré lui. Par un mouvement naturel, d'Harmental en profite, se fend à fond, et crève la poitrine du capitaine, où le fer de son épée disparaît jusqu'à la garde. D'Harmental fait à son tour un saut dans les armes pour éviter la riposte, mais la précaution est inutile ; le capitaine reste un instant immobile à sa place, ouvre de grands yeux hagards, laisse échapper son épée, et, appuyant ses deux mains sur sa blessure qui le brûle, il tombe de toute sa hauteur sur le carreau.

— Diable de carrelet ! murmura-t-il. Et il expira à l'instant même : le mince filet d'acier avait traversé le cœur du géant.

Cependant d'Harmental était resté en garde et les yeux fixés sur le capitaine, abaissant seulement son épée à mesure que la mort s'emparait de lui. Enfin, il se trouva en face d'un cadavre ; mais ce cadavre avait les yeux ouverts et continuait de le regarder. Appuyé contre la porte, le chevalier, à ce spectacle, demeure un instant épouvanté. Ses cheveux se hérissent, il sent la sueur qui pointe à son front, il n'ose risquer un mouvement, il n'ose faire un geste, sa victoire lui semble un rêve. Tout à coup, dans une dernière convulsion, la bouche du moribond se crispe avec ironie : le partisan est mort en emportant son secret.

Comment reconnaître au milieu des trois cents paysans qui sont au marché aux chevaux les douze ou quinze faux sauniers qui doivent enlever le régent ?

D'Harmental pousse un cri sourd ; il voudrait, au prix de dix ans de son existence, rendre dix minutes de vie au capitaine. Il prend le cadavre dans ses bras, le soulève, l'appelle, tressaille en voyant ses mains rougies, et laisse retomber le cadavre dans une mare de sang qui, suivant l'inclinaison du plancher, s'écoule par une rigole, court en grossissant vers la porte et commence à glisser sous le seuil.

En ce moment, le cheval attaché au volet s'impacienta et hennit.

D'Harmental fait trois pas vers la porte, mais tout à coup il pense que Roquefinette a peut-être sur lui quelque papier, quelque billet qui pourra le guider. Malgré sa répugnance pour le cadavre du capitaine, il s'en rapproche, visite les unes après les autres les poches de son habit et de sa veste ; mais les seuls papiers qu'il y

trouve sont trois ou quatre vieilles cartes de restaurateur, et une lettre d'amour de la Normande.

Alors, comme il n'a plus rien à faire dans cette chambre, il va au secrétaire, bourre ses poches d'or et de lettres de change, tire la porte après lui, descend rapidement l'escalier, saute sur le cheval impatient, s'élance au galop vers la rue du Gros-Chenet, et disparaît en tournant l'angle le plus rapproché du boulevard.

XLII

LE SAUVEUR DE LA FRANCE

Pendant que cette terrible catastrophe s'accomplissait dans la mansarde de madame Denis, Bathilde, inquiète de voir la fenêtre de son voisin si longtemps fermée, avait ouvert la sienne, et la première chose qu'elle avait aperçue était le cheval gris pommelé attaché au volet. Or, comme elle n'avait pas vu entrer le capitaine chez d'Harmental, elle pensa que cette monture était pour Raoul ; et cette vue lui rappela aussitôt ses terreurs passées et présentes.

Bathilde resta donc à la fenêtre, regardant de tous côtés et cherchant à lire dans la physionomie de chaque individu qui passait, si cet individu était acteur dans le drame mystèreux qui se préparait et où elle devinait instinctivement que d'Harmental jouait le premier rôle. Elle était donc, le cœur palpitant, le cou tendu et les yeux errants de çà et de là, lorsque tout à coup ses regards inquiets se fixèrent sur un point. Au même moment la jeune fille poussa un cri de joie : elle venait de voir déboucher Buvat à l'angle de la rue Montmartre. En effet, c'était le digne calligraphe en personne, qui, tout en regardant de temps en temps derrière lui comme s'il craignait d'être poursuivi, s'avancait, la canne horizontale, d'un pas aussi rapide que le lui permettaient ses petites jambes.

Pendant qu'il disparaît sous l'allée et s'engage dans l'escalier obscur qui y fait suite et au milieu duquel il rencontre sa pupille, jetons un regard en arrière et disons les causes de cette absence qui, nous en sommes certains, n'a pas causé moins d'inquiétudes à nos lecteurs qu'à la pauvre Bathilde et à la bonne Nanette.

On se rappelle comment Buvat, conduit par la crainte de la torture à la révélation du complot, avait été forcé par Dubois de venir lui faire chaque jour chez lui une copie des pièces que lui remettait le prétendu prince de Listhmay. C'est ainsi que le ministre du régent avait successivement appris tous les projets des conjurés, qu'il avait déjoués par l'arrestation du maréchal de Villeroy et par la convocation du parlement.

Le lundi matin, Buvat était arrivé comme d'habitude avec de nouvelles liasses de papiers que d'Avanches lui avait remises la veille ; c'était un manifeste rédigé par Malezieux et Ponpadour, et les lettres des principaux seigneurs bretons qui adhéraient, comme nous l'avons vu, à la conspiration.

Buvat s'était mis comme d'habitude à son travail ; mais vers les quatre heures, comme il venait de se lever et tenait son chapeau d'une main et sa canne de l'autre, Dubois était venu le prendre et l'avait conduit dans une petite chambre, au-dessus de celle dans laquelle il travaillait, et arrivé là, il lui avait demandé ce qu'il pensait de cet apparemment. Flatté de cette déférence du premier ministre pour son jugement, Buvat s'était hâté de répondre qu'il le trouvait fort agréable.

— Tant mieux, reprit Dubois, et je suis fort aise qu'il soit de votre goût, car c'est le vôtre.

— Le mien ! dit Buvat atterré.

— Eh bien ! oui, le vôtre, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je désire avoir sous la main et surtout sous les yeux un homme aussi important que vous ?

— Mais alors, demanda Buvat, je vais donc demeurer au Palais-Royal, moi ?

— Pendant quelques jours du moins, répondit Dubois.

— Monseigneur, laissez-moi au moins prévenir Bathilde.

— Voilà justement l'affaire, c'est qu'il ne faut pas que Bathilde soit prévenue.

— Mais vous me promettez au moins que la première fois que je sortirai...

— Tout le temps que vous resterez ici, vous ne sortirez pas.

— Mais, s'écria Buvat avec terreur... mais je suis donc prisonnier ?

dre : Dubois craignait qu'en voyant l'arrestation de Villeroy, on ne se doutât de quel côté venait la révélation, et que Buvat interrogé n'avouât qu'il avait tout dit. Or cet aveu eût sans doute arrêté les conjurés au milieu de leurs projets, et tout au contraire Dubois, éclairé désormais sur tous leurs desseins, voulait les laisser s'enfermer jusqu'au bout, pour en finir une bonne fois avec toutes ces petites conspirations.

Vers les huit heures du soir, et comme le jour commençait à tomber, Buvat entendit un grand bruit à sa



Le mince filet d'acier avait traversé le cœur du géant.

— Prisonnier d'Etat, vous l'avez dit, mon cher Buvat ; mais tranquillisez-vous votre captivité ne sera pas longue, et tant qu'elle durera, l'on aura pour vous tous les égards qui sont dus au sauveur de la France ; car vous avez sauvé la France, mon cher monsieur Buvat ; il n'y a pas à vous en redire maintenant.

— J'ai sauvé la France ! s'écria Buvat, et me voilà prisonnier, me voilà sous les verrous, me voilà sous les barreaux !

— Et où diable voyez-vous des verrous et des barreaux, mon cher Buvat ? dit Dubois en éclatant de rire, la porte ferme à un seul loquet et n'a pas même de serrure ; quant à la fenêtre, voyez, elle donne sur le jardin du Palais-Royal, et pas le plus petit grillage ne vous en intercepte la vue, une vue superbe : vous serez ici comme le régent lui-même.

— O ma petite chambre ! ô ma terrasse ! murmura Buvat en se laissant tomber anéanti sur un fauteuil.

Dubois, qui avait autre chose à faire que de consoler Buvat, sortit et mit une sentinelle à sa porte.

L'explication de cette mesure était facile à compren-

porte et une espèce de froissement métallique qui ne laissa point de l'inquiéter ; il avait entendu raconter bon nombre de lamentables histoires de prisonniers d'Etat assassinés dans leur prison, et il se leva tout frissonnant et courut à sa fenêtre. La cour et le jardin du Palais-Royal étaient pleins de monde ; les galeries commençaient à s'illuminer, toute la vue qu'embrassait Buvat était pleine de mouvement, de gaite et de lumière. Il poussa un profond gémissement en songeant qu'il allait peut-être lui falloir dire adieu à ce monde si animé et si vivant. En ce moment on ouvrit sa porte. Buvat se retourna en frissonnant et aperçut deux grands valets de pied en livrée rouge qui apportaient une table toute servie. Ce bruit métallique qui avait inquiété Buvat était le froissement des plats et des couverts d'argent.

Le premier mouvement de Buvat fut d'abord une action de grâces au Seigneur de ce qu'un danger aussi imminent que celui dans lequel il avait cru être tombé se changeait en une situation en apparence si supportable ; mais presque aussitôt l'idée lui vint que les projets funestes qu'on avait conçus contre lui étaient toujours les mêmes,

et qu'on n'avait seulement fait qu'en changer le mode d'exécution, et que seulement, au lieu d'être assassiné comme Jean sans Peur ou le duc de Guise, il allait être empoisonné comme le grand dauphin ou le duc de Bourgogne. Il jeta un coup d'œil rapide sur les deux valets de pied, et crut remarquer quelque chose de sombre qui dénonçait les agents d'une vengeance secrète. Dès lors le parti de Buvat fut pris, et malgré le fumet des plats, qui lui parut une amorce de plus, il refusa toute nourriture en disant majestueusement qu'il n'avait ni faim ni soif.

Les deux laquais se regardèrent en dessous : c'étaient deux fins escogriffes, qui avaient jugé Buvat du premier coup d'œil, et qui, ne comprenant pas qu'on n'eût pas faim en face d'un faisán truffé, et pas soif en face d'une bouteille de chambertin, avaient pénétré les craintes de leur prisonnier. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, et le plus hardi des deux, comprenant qu'il y avait moyen de tirer parti de la situation, s'avança vers Buvat, qui recula devant lui jusqu'à ce que la cheminée l'empêchât d'aller plus loin.

— Monsieur, lui dit-il d'un ton pénétré, nous comprenons vos craintes, mais comme nous sommes d'honnêtes serviteurs, nous tenons à vous prouver que nous sommes incapables de prêter les mains à l'action dont vous nous soupçonnez. En conséquence, pendant tout le temps que vous serez ici, mon camarade et moi, chacun notre tour, goûterons de tous les plats qui vous seront servis, et de tous les vins qu'on vous apportera ; heureux si, par notre dévouement, nous pouvons vous rendre quelque tranquillité.

— Monsieur, répondit Buvat tout honteux que ses sentimens secrets eussent été pénétrés ainsi, monsieur, vous êtes bien honnête, mais, en vérité Dieu ! je n'ai ni faim ni soif ; c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— N'importe, monsieur, dit le valet, comme nous désirons, mon camarade et moi, qu'il ne vous reste aucun doute dans l'esprit, nous maintenons l'épreuve que nous vous avons offerte. Comtois, mon ami, continua le valet en s'asseyant à la place que Buvat aurait dû occuper, faites-moi le plaisir de me servir quelques cuillerées de ce potage, une aile de cette poularde au riz, et deux doigts de ce romanée. Là, bien. A votre santé, monsieur.

— Monsieur, répondit Buvat en regardant de ses deux gros yeux étonnés le valet de pied qui dinait si impudemment à sa place, monsieur, c'est moi qui suis votre serviteur, et je voudrais savoir votre nom pour le conserver dans ma mémoire, accole à celui de ce bon géolier qui donna dans sa prison à Côme l'Ancien une preuve de dévouement pareille à celle que vous me donnez. Ce trait est dans la *Morale en action*, monsieur, continua Buvat, et je me permettrai de vous dire que vous méritez de figurer dans ce livre sous tous les rapports.

— Monsieur, répondit modestement le valet, je me nomme Bourguignon, et voilà mon camarade Comtois, dont ce sera le tour de se dévouer demain, et qui, le moment venu, ne restera pas en arrière. Allons, Comtois, mon ami, un filet de ce faisán et un verre de champagne. Ne voyez-vous pas que pour rassurer monsieur plus complètement, je dois goûter tous les mets et déguster tous les vins : c'est une rude tâche, je le sais bien ; mais où serait le mérite d'être honnête homme si on ne s'imposait pas de temps en temps de pareils devoirs ? A votre santé, monsieur Buvat.

— Dieu vous le rende ! monsieur Bourguignon.

— Maintenant, Comtois, passez-moi le dessert, afin qu'il ne reste aucun doute à monsieur Buvat.

— Monsieur Bourguignon, je vous prie de croire que si j'en avais eu, ils seraient complètement dissipés.

— Non, monsieur, non, je vous en demande pardon ; il vous en reste encore ; Comtois, mon ami, maintenez le café chaud, très chaud. Je veux le boire exactement comme l'aurait bu monsieur, et je présume que c'est comme cela que monsieur l'aime.

— Bouillant, monsieur, répondit Buvat en s'inclinant ; je le bois bouillant, parole d'honneur !

— Ah ! dit Bourguignon en sirotant sa demi-tasse et en levant béatiquement les yeux au plafond. Vous avez bien raison, monsieur. Ce n'est que comme cela que le café

est bon ; froid, c'est une boisson fort médiocre. Celui-ci, je dois le dire, est excellent. Comtois, mon ami, je vous fais mon compliment, et vous servez à ravir. Maintenant, aidez-moi à enlever la table. Vous devez savoir qu'il n'y a rien de désagréable comme l'odeur des vins et des mets pour ceux qui n'ont ni faim ni soif. Monsieur, continua Bourguignon en marchant à reculons vers la porte qu'il avait fermée avec soin pendant tout le repas et qu'il venait de rouvrir tandis que son compagnon poussait la table en avant ; monsieur, si vous avez besoin de quelque chose, vous avez trois sonnelles : une à votre lit et deux à la cheminée. Celles de la cheminée sont pour nous, celle du lit pour le valet de chambre.

— Merci, monsieur, dit Buvat ; vous êtes trop honnête. Je desire ne déranger personne.

— Ne vous gênez pas, monsieur, ne vous gênez pas ; monseigneur desire que vous en usiez comme chez vous.

— Monseigneur est bien honnête.

— Monsieur ne desire plus rien ?

— Plus rien, mon ami, plus rien, dit Buvat pénétré de tant de dévouement ; plus rien que vous exprimer ma reconnaissance.

— Je n'ai fait que mon devoir, monsieur, répondit modestement Bourguignon en s'inclinant une dernière fois et en fermant la porte.

— Ma foi ! dit Buvat en suivant Bourguignon d'un œil attendri, il faut convenir qu'il y a des proverbes bien menteurs. On dit : insolent comme un laquais ; et certes voilà un individu exerçant cette profession et qui est cependant on ne peut plus poli. Ma foi ! je ne croirai plus aux proverbes, ou du moins je ferai une distinction entre eux.

Et en se faisant cette promesse à lui-même, Buvat se retrouva seul.

Rien n'excite l'appétit comme la vue d'un bon diner dont on ne respire que l'odeur. Celui qui venait de passer sous les yeux de Buvat dépassait en luxe tout ce que le bonhomme avait rêvé jusqu'alors, et il commençait, tourmenté par des tiraillemens d'estomac réitérés, à se reprocher la trop grande défiance qu'il avait eue à l'endroit de ses persécuteurs ; mais il était trop tard. Buvat aurait bien pu, il est vrai, tirer la sonnette de monsieur Bourguignon ou la sonnette de monsieur Comtois, et demander un second service ; mais il était d'un caractère trop timide pour se livrer à un pareil acte de volonté : il en résulta qu'ayant cherché parmi la somme de proverbes auxquels il devait continuer d'ajouter foi celui qui était le plus consolant, et ayant trouvé entre sa situation et le proverbe qui dit *qui dort dine* une analogie qui lui parut des plus directes, il résolut de s'en tenir à celui-là, et, ne pouvant dîner, d'essayer au moins de dormir.

Mais au moment de se livrer à la résolution qu'il venait de prendre, Buvat se trouva assailli par de nouvelles craintes ; ne pourrait-on pas profiter de son sommeil pour le faire disparaître ? La nuit est l'heure des embûches ; il avait bien entendu souvent raconter à madame Buvat la mère des histoires de baldaquins qui en s'abaissant étouffaient le malheureux dormeur, de lits qui s'enfonçaient d'eux-mêmes par une trappe, et cela si doucement que le mouvement n'éveillait pas même celui qui était couché ; enfin de portes secrètes s'ouvrant dans les boiseries et même dans les meubles pour donner passage à des assassins. Ce diner si copieux, ces vins si excellens, ne lui avaient peut-être été servis que pour le conduire sans défiance à un sommeil plus profond. Tout cela était possible à la rigueur ; aussi, comme Buvat avait au plus haut degré le sentiment de sa conservation, commença-t-il, sa bougie à la main, une investigation des plus minutieuses. Après avoir ouvert toutes les portes des armoires, tiré tous les tiroirs des commodes, sondé tous les panneaux de la boiserie, Buvat en était au lit, et à quatre pattes sur le tapis allongeait craintivement la tête sous la couchette, lorsque tout à coup il crut entendre marcher derrière lui. La position dans laquelle il était ne lui permettait guère de songer à sa défense ; il demeura donc immobile et attendant, le cœur serré et la sueur au front.

— Pardon, dit au bout de quelques instans de morne

silence une voix qui fit frissonner Buvat, pardon, mais n'est-ce pas son bonnet de nuit que monsieur cherche ?

Buvat était découvert. Il n'y avait pas moyen de se soustraire au danger, si le danger existait. Il retira donc sa tête de dessous le lit, prit sa bougie à la main, et, demeurant sur les deux genoux, comme dans une posture humble et désarmante, il se retourna vers l'individu qui venait de lui adresser la parole, et se trouva en face d'un homme tout vêtu de noir et portant pliés sur l'avant bras plusieurs objets que Buvat crut reconnaître pour des vêtements humains.

— Oui, monsieur, dit Buvat, saisissant avec une présence d'esprit dont il se félicita intérieurement l'échappatoire qui lui était ouverte ; oui, monsieur, je cherche mon bonnet de nuit lui-même. Cette recherche serait-elle défendue ?

— Pourquoi, monsieur, au lieu de prendre cette peine, n'a-t-il pas sonné ? c'est moi qui ai l'honneur d'avoir été désigné pour lui servir de valet de chambre, et je lui apportais son bonnet de nuit et sa robe de nuit.

Et à ces mots le valet étala sur le lit une robe de chambre à grands ramages, un bonnet de fine batiste, et un ruban du rose le plus coquet. Buvat toujours à genoux, le regardait faire avec le plus grand étonnement.

— Maintenant, dit le valet de chambre, monsieur veut-il que je l'aide à se déshabiller ?

— Non, monsieur, non ! s'écria Buvat, dont la pudeur était des plus faciles à s'alarmer, mais en accompagnant ce refus du sourire le plus agréable qu'il put faire. Non, j'ai l'habitude de me déshabiller tout seul. Merci, monsieur, merci.

Le valet de chambre se retira, et Buvat se trouva seul.

Comme la visite de la chambre était finie, et que la laim, qui le gagnait de plus en plus, rendait le sommeil urgent, Buvat commença aussitôt en soupirant sa toilette de nuit, plaça, pour ne point rester sans lumière, une de ses bougies dans l'angle de la cheminée, et s'enfonça en poussant un profond gémissement dans le lit le plus doux et le plus moelleux qu'il eût jamais rencontré.

Mais le lit ne fait pas le sommeil, et c'est un axiome que Buvat put, par expérience, ajouter à la liste de ses proverbes veridiques. Soit terreur, soit viduité de l'estomac, Buvat passa une nuit fort agitée, et ce ne fut que vers le matin qu'il commença à s'endormir ; encore son sommeil fut-il peuplé des cauchemars les plus terribles et les plus insensés. Il venait de rêver qu'il avait été empoisonné dans un gigot de mouton aux haricots, lorsque le valet de chambre entra et demanda à quelle heure monsieur voulait déjeuner.

Cette demande avait avec le rêve que Buvat venait d'accomplir une telle suite, que Buvat frissonna des pieds à la tête à l'idée d'avaler la moindre chose, et ne répondit que par une espèce de murmure sourd, qui parut sans doute au valet de chambre avoir une signification quelconque, car il sortit aussitôt en disant que monsieur allait être servi.

Buvat n'avait point l'habitude de déjeuner dans son lit, aussi sauta-t-il vivement en bas du sien et fit-il sa toilette en toute hâte : il venait de l'achever lorsque messieurs Bourguignon et Comtois entrèrent portant le déjeuner, comme ils étaient entrés la veille portant le dîner.

Alors eut lieu la seconde répétition de la scène que nous avons déjà racontée, à l'exception que cette fois ce fut monsieur Comtois qui mangea et que ce fut monsieur Bourguignon qui servit. Mais lorsqu'on arriva au café et que Buvat, qui n'avait rien pris depuis la veille à la même heure, vit son breuvage bien aimé, après avoir passé de la cafetière d'argent dans la tasse de porcelaine, passer dans l'œsophage de monsieur Comtois, il n'y put tenir plus longtemps et déclara que son estomac demandait à être amusé par quelque chose, et qu'en conséquence il désirait qu'on lui laissât le café et un petit pain. Cette déclaration parut contrarier quelque peu le dévouement de monsieur Comtois, mais force lui fut cependant de se borner à deux cuillerées de l'odorant liquide, lequel fut, avec le petit pain et le sucrier, déposé sur un guéridon, tandis que les deux drôles emportaient, en riant dans leur barbe, les restes du déjeuner à la

fourchette. A peine la porte fut-elle fermée, que Buvat se précipita vers le guéridon, et, sans même se donner le temps de tremper l'un dans l'autre, mangea le pain et but le café ; puis, quelque peu reconforté par cette ingestion, si insullisante qu'elle fût, il commença à envisager les choses sous un point de vue moins désastreux.

En effet, Buvat ne manquait pas d'un certain bon sens ; et comme il avait traversé sans encombre la soirée de la veille, la nuit qui venait de s'écouler, et qu'il entraînait dans la matinée présente d'une manière assez confortable, il commençait à comprendre que si par un motif politique quelconque on en voulait à sa liberté, on était loin au moins d'en vouloir à ses jours, que l'on entourait au contraire de soins dont il n'avait jamais été l'objet ; puis Buvat, malgré lui, ressentait cette bienfaisante influence du luxe qui s'introduit par tous les pores et dilate le cœur. Or, il avait jugé que le dîner de la veille était meilleur que son dîner habituel ; il avait reconnu que le lit était fort moelleux ; il trouvait que le café qu'il venait de boire possédait un arôme que le mélange de la chicorée était au sien. Bref, il ne pouvait se dissimuler que les fauteuils élastiques et les chaises rembourrées sur lesquelles il s'asseyait depuis vingt-quatre heures avaient une supériorité incontestable sur son fauteuil de cuir et ses chaises de canne. La seule chose qui le tourmentât donc réellement était l'inquiétude que devait éprouver Bathilde en ne le voyant pas revenir. Il eut bien un instant l'idée, n'osant pas renouveler la demande qu'il avait faite la veille à Dubois, de donner de ses nouvelles à sa pupille ; il avait bien eu un instant l'idée, disons-nous, à l'instar du Masque de Fer, qui avait jeté de la fenêtre de sa prison un plat d'argent sur le rivage de la mer, de jeter de son balcon une lettre dans la cour du Palais-Royal, mais il savait quel résultat funeste avait eu pour le malheureux prisonnier la découverte de cette infraction aux volontés de monsieur de Saint-Mars, de sorte qu'il tremblait, en essayant une tentative pareille, de resserrer les rigueurs de sa captivité, qui, telle qu'elle était, à tout prendre, lui paraissait tolérable.

Le résultat de toutes ces réflexions fut que Buvat passa une matinée beaucoup moins agitée que ne l'avaient été sa soirée et sa nuit ; d'un autre côté, son estomac endormi par le café et le petit pain, ne lui laissait éprouver que cette légère pointe d'appétit qui n'est qu'une jouissance de plus lorsqu'on est sûr de bien dîner. Ajoutez à cela la vue éminemment distrayante que le prisonnier avait de sa fenêtre, et l'on comprendra qu'une heure de l'après-midi arriva sans trop de douleurs ni d'ennui.

A une heure juste la porte s'ouvrit, et la table reparut toute dressée, portée comme la veille et le matin par les deux valets de pied. Mais cette fois ce ne fut ni monsieur Bourguignon ni monsieur Comtois qui s'y assit : Buvat déclara que, parfaitement rassuré sur les intentions de son hôte auguste, il remerciait messieurs Comtois et Bourguignon du dévouement dont chacun à son tour lui avait donné la preuve, et les pria de le servir à son tour. Les deux valets firent la grimace, mais ils obéirent.

On devine que l'heureuse disposition d'esprit dans laquelle se trouvait Buvat devait se béatifier encore, grâce à l'excellent dîner qui lui était servi : Buvat mangea de tous les plats, Buvat but de tous les vins ; enfin Buvat, après avoir siroté son café, luxe qu'il ne se permettait ordinairement que le dimanche, Buvat, après avoir avalé par-dessus le nectar arabique un petit verre de liqueur de madame Anfoux, Buvat, il faut le dire, était dans un état voisin de l'extase.

Le soir, le souper eut le même succès ; mais comme Buvat s'était un peu plus livré qu'au dîner à la dégustation du chambertin et du sillery, Buvat, vers les huit heures du soir, se trouvait dans un état de bien-être impossible à décrire. Il en résulta que, lorsque le valet de chambre entra pour faire sa couverture, au lieu de le trouver, comme la veille, à quatre pattes et la tête sous le lit, il le trouva assis dans un bon fauteuil, les pieds sur les chenêts, la tête renversée contre le dossier, les yeux clignotans, et chantonnant entre ses dents avec une inflexion de voix d'une tendresse infinie :

Laissez-moi aller,
Laissez-moi aller,
Laissez-moi aller jouer sous la coudrette.

ce qui, comme on le voit, était une grande amélioration sur l'état dans lequel le digne écrivain se trouvait vingt-quatre heures auparavant. Il y eut plus : lorsque le valet de chambre lui offrit, comme la veille, de l'aider à se déshabiller, Buvat, qui éprouvait une certaine difficulté à exprimer ses pensées, se contenta de lui sourire en signe d'approbation, puis de lui tendre les bras pour qu'il lui tirât son habit, puis les jambes pour qu'il lui enlevât ses souliers ; mais malgré l'état de jubilation extraordinaire dans lequel se trouvait Buvat, il est cependant juste de dire que sa retenue naturelle ne lui permit pas un plus complet abandon, et que ce ne fut que lorsqu'il se trouva parfaitement seul qu'il dépouilla le reste de ses vêtements.

Cette fois, tout au contraire de la veille, Buvat s'étendit voluptueusement dans son lit, il s'endormit cinq minutes après s'être couché, rêva qu'il était le Grand Turc, et qu'il avait, comme le roi Salomon, trois cents femmes et cinq cents concubines.

Hâtons-nous de dire que ce fut le seul rêve un peu égrillard que le pudique Buvat fit dans le cours de sa chaste vie.

Buvat se réveilla frais comme une rose pompon, n'ayant plus qu'une seule préoccupation au monde, celle de l'inquiétude où devait être Bathilde, mais du reste parfaitement heureux.

Le déjeuner, comme on le pense bien, ne lui ôta rien de sa bonne humeur ; tout au contraire, s'étant informé s'il pouvait écrire à monseigneur l'archevêque de Cambrai, et ayant appris qu'aucun ordre ne s'y opposait, il demanda du papier et de l'encre qu'on lui apporta, tira de sa poche son canif qui ne le quittait jamais, tailla sa plume avec le plus grand soin, et commença de sa plus belle écriture une requête parfaitement touchante à l'effet d'obtenir de lui, si sa captivité devait se prolonger, la permission de recevoir Bathilde, ou tout au moins de la prévenir qu'à part sa liberté il ne lui manquait absolument rien, grâce aux bontés qu'avait pour lui monseigneur le premier ministre.

Cette requête, à l'exécution calligraphique de laquelle Buvat attacha un grand soin, et dont toutes les majuscules représentaient des figures différentes de plantes, d'arbres ou d'animaux, occupa le digne écrivain depuis le déjeuner jusqu'au dîner. En s'asseyant à table, il la remit à Bourguignon, qu'il chargea personnellement de la porter à monseigneur le premier ministre, déclarant que Comtois lui suffirait momentanément pour son service. Un quart d'heure après, Bourguignon revint et annonça à Buvat que monseigneur était sorti, mais, qu'en son absence, la pétition avait été remise à la personne qui partageait le soin des affaires publiques avec lui, et que cette personne avait donné l'ordre de lui amener Buvat aussitôt qu'il aurait dîné, lequel Buvat, cependant, était invité à ne point manger un seul morceau ni boire un verre de vin plus vite, attendu que celui qui le faisait demander était lui-même à table en ce moment. En vertu de cette permission, Buvat prit son temps, écorna les meilleurs plats, dégusta les meilleurs vins, lampa son café, savoura son verre de liqueur, et, cette dernière opération terminée, déclara d'un ton fort résolu qu'il était prêt à paraître devant le substitut du premier ministre.

L'ordre avait été donné à la sentinelle de laisser sortir Buvat : aussi Buvat, conduit par Bourguignon, passa-t-il fièrement devant elle. Pendant quelque temps il suivit un long corridor, puis il descendit un escalier ; puis enfin le valet de pied ouvrit une porte et annonça monsieur Buvat.

Buvat se trouva alors dans une espèce de laboratoire situé au rez-de-chaussée, en face d'un homme de quarante ou quarante-deux ans qui ne lui était pas tout à fait inconnu, et qui, dans le costume le plus simple, s'occupait à suivre, sur un fourneau ardemment allumé, une opération chimique à laquelle il paraissait attacher une grande importance : cet homme, en apercevant Buvat, releva la tête, et l'ayant regardé avec curiosité :

— Monsieur, lui dit-il, c'est vous qui vous nommez Jean Buvat.

— Pour vous servir, monsieur, répondit Buvat en s'inclinant.

— La requête que vous venez d'adresser à l'abbé est de votre main ?

— De ma propre main, monsieur.

— Vous avez une fort belle écriture, monsieur.

Buvat s'inclina avec un sourire orgueilleusement modeste.

— L'abbé, continua l'inconnu, m'a dit, monsieur, les services que nous vous devons.

— Monseigneur est trop bon, murmura Buvat, cela n'en vaut pas la peine.

— Comment, cela n'en vaut pas la peine ! si fait, au contraire, monsieur Buvat, cela en vaut grandement la peine. Peste ! et la preuve, c'est que si vous avez quelque chose à demander au régent, je me charge de lui transmettre votre demande.

— Monsieur, dit Buvat, puisque vous avez la bonté de vous offrir pour être l'interprète de mes sentiments pour Son Altesse Royale, ayez la bonté de lui dire que quand elle sera moins gênée, je la prie, si cela ne la prive pas trop, de me faire payer mon arriéré.

— Comment, votre arriéré, monsieur Buvat ? Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, monsieur, que j'ai l'honneur d'être employé à la Bibliothèque royale, mais que voilà bientôt six ans que l'on nous dit à chaque fin de mois qu'il n'y a pas d'argent en caisse.

— Et à combien se monte votre arriéré ?

— Monsieur, il me faudrait une plume et de l'encre pour vous dire le chiffre exact.

— Voyons, à peu près. Calculez de mémoire.

— Mais à cinq mille trois cents et quelques livres, à part les fractions de sous et de deniers.

— Et vous désiriez d'être payé, monsieur Buvat ?

— Je ne vous cache pas, monsieur, que cela me ferait plaisir.

— Et voilà tout ce que vous demandez ?

— Absolument tout.

— Mais enfin pour le service que vous venez de rendre à la France, ne réclamez-vous rien ?

— Si fait, monsieur, je réclame la permission de faire dire à ma pupille Bathilde, qui doit être fort inquiète de mon absence, qu'elle se tranquillise, et que je suis prisonnier au Palais-Royal. Je demanderais même, si ce n'était pas abuser de votre bonté, monsieur, qu'elle eût la permission de venir me faire une petite visite ; mais si cette seconde demande était trop indiscrette, je me bornerais à la première.

— Nous ferons mieux que cela, monsieur Buvat ; les causes pour lesquelles nous vous retenions n'existent plus, nous allons donc vous rendre votre liberté, et vous pourrez aller vous-même donner de vos nouvelles à votre pupille.

— Comment, monsieur ! dit Buvat, comment ! je ne suis plus prisonnier ?

— Vous pouvez partir quand vous voudrez.

— Monsieur, je suis votre très humble, et j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages.

— Pardon, monsieur Buvat, encore un mot.

— Deux, monsieur.

— Je vous répète que la France a envers vous des obligations qu'il faut qu'elle acquitte. Ecrivez donc au régent, faites-lui le relevé de ce qui vous est dû ; exposez-lui votre situation, et si vous désirez particulièrement quelque chose, exposez hardiment votre désir. Je suis garant qu'il sera fait droit à votre requête.

— Monsieur, vous êtes trop bon, et je n'y manquerai pas. Je puis donc alors espérer qu'aux premiers fonds qui rentreront dans les caisses de l'Etat...

— Un rappel vous sera fait, je vous en donne ma parole.

— Monsieur, aujourd'hui même ma pétition sera adressée au régent.

— Et demain vous serez payé.

— Ah ! monsieur, que de bontés !

— Allez, monsieur Buvat, allez, votre pupille vous attend.

— Vous avez raison, monsieur, mais elle n'aura rien perdu pour m'attendre, puisque je vais lui porter une si bonne nouvelle. A l'honneur de vous revoir, monsieur. Ah! pardon; sans indiscrétion, comment vous appelez-vous, s'il vous plaît?

— Monsieur Philippe.

— A l'honneur de vous revoir, monsieur Philippe.

— Adieu, monsieur Buvat. Un instant, reprit Philippe, il faut que je donne des ordres pour que vous puissiez sortir.

A ces mots il sonna, un huissier parut.

— Faites venir Ravanne.

L'huissier sortit. Deux secondes après un jeune officier des gardes entra.

— Ravanne, dit monsieur Philippe, conduisez ce brave homme jusqu'à la porte du Palais-Royal. Il est libre d'aller où il voudra.

— Oui, monseigneur, dit le jeune officier.

Un éblouissement passa devant les yeux de Buvat, qui ouvrit la bouche pour demander quel était celui qu'on appelait ainsi monseigneur; mais Ravanne ne lui en laissa pas le temps.

— Venez, monsieur, lui dit-il, venez, je vous attends.

Buvat regarda d'un air hébété monsieur Philippe et le page, mais comme celui-ci ne comprenait rien à son hésitation, il lui renouvela une seconde fois l'invitation de le suivre. Il obéit en tirant son mouchoir de sa poche et en essuyant l'eau qui lui coulait à grosses gouttes du front.

A la porte la sentinelle voulut arrêter Buvat.

— Par ordre de Son Altesse Royale monseigneur le régent, monsieur est libre, dit Ravanne.

Le soldat présenta les armes et laissa passer.

Buvat crut qu'il allait avoir un coup de sang; il sentit les jambes qui lui manquaient, et s'appuya contre la muraille.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? lui demanda son guide.

— Pardon, monsieur, balbutia Buvat, mais est-ce que par hasard la personne à laquelle je viens d'avoir l'honneur de parler serait...

— Monseigneur le régent en personne, reprit Ravanne.

— Pas possible! s'écria Buvat.

— Très possible! au contraire, répondit le jeune homme, et la preuve, c'est que cela est ainsi.

— Comment, c'est monsieur le régent lui-même qui m'a promis que je serais payé de mon arriéré! s'écria Buvat.

— Je ne sais pas ce qu'il vous a promis, mais je sais que la personne qui m'a donné l'ordre de vous reconduire était monsieur le régent, répondit Ravanne.

— Mais il m'a dit qu'il s'appelait Philippe.

— Eh bien! c'est cela, Philippe d'Orléans.

— C'est vrai, monsieur, c'est vrai; Philippe est son nom patronymique, c'est connu, cela. Mais c'est un très brave homme que le régent, et quand je pense qu'il y avait d'infâmes gueux qui conspiraient contre lui, contre un homme qui m'a donné sa parole de me faire payer mon arriéré; mais ils méritent d'être pendus, ces gens-là, monsieur, d'être roués, écartelés, brûlés vifs; n'est-ce pas votre avis, monsieur?

— Monsieur, dit Ravanne en riant, je n'ai point d'avis sur les affaires de cette importance. Nous sommes à la porte de la rue, je voudrais avoir l'honneur de vous faire compagnie plus longtemps, mais monseigneur part dans une demi-heure pour l'abbaye de Chelles, et, comme il a quelques ordres à me donner avant son départ, je me vois, à mon grand regret, forcé de vous quitter.

— Tout le regret est pour moi, monsieur, dit gracieusement Buvat, et en répondant par une profonde inclination au léger salut du jeune homme qui, lorsque Buvat releva la tête, avait déjà disparu.

Cette disparition laissa Buvat parfaitement libre de ses mouvemens, il en profita en s'acheminant vers la place des Victoires, et de la place des Victoires vers la rue du Temps-Perdu, dont il tournait l'angle juste au moment où d'Harmental passait son épée au travers du

corps de Roquetinette. C'était en ce moment encore que la pauvre Bathilde, qui était loin de se douter de ce qui se passait chez son voisin, avait aperçu son tuteur et s'était précipitée à sa rencontre dans l'escalier, où Buvat et elle s'étaient joints entre le second et le troisième étage.

— Oh! petit père, cher petit père! s'écria Bathilde tout en montant l'escalier au bras de Buvat et en l'arrétant pour l'embrasser à chaque marche. D'où venez-vous donc? que vous est-il arrivé, et comment se fait-il que depuis lundi nous ne vous ayons pas vu? Dans quelle inquiétude vous nous avez mises, mon Dieu, Nanette et moi! Mais il faut qu'il soit arrivé des événemens incroyables!

— Ah! oui, bien incroyables, dit Buvat.

— Ah! mon Dieu! contez-moi cela, petit père. D'où venez-vous d'abord?

— Du Palais-Royal.

— Comment, du Palais-Royal? Et chez qui étiez-vous, au Palais-Royal?

— Chez le régent.

— Vous, chez le régent! Et que faisiez-vous chez le régent?

— J'étais prisonnier.

— Prisonnier! vous?

— Prisonnier d'Etat.

— Et pourquoi? Vous, prisonnier!

— Parce que j'ai sauvé la France.

— O mon Dieu! mon Dieu! petit père, est-ce que vous seriez devenu lou? s'écria Bathilde épouvantée.

— Non, mais il y aurait eu de quoi le devenir si je n'avais pas eu la tête solide.

— Mais, je vous en prie, expliquez-vous!

— Imagine-toi qu'il y avait une conspiration contre le régent.

— O mon Dieu!

— Et que j'en étais.

— Vous!

— Oui, moi; sans en être, c'est-à-dire. Tu sais bien, ce prince de Listhny?

— Après?

— Un faux prince, mon enfant, un faux prince!

— Mais ces copies que vous faisiez pour lui?...

— Des manifestes, des proclamations, des actes incendiaires; une révolte générale, la Bretagne... la Normandie... les états généraux... le roi d'Espagne... Et c'est moi qui ai découvert tout cela.

— Vous! s'écria Bathilde épouvantée.

— Oui, moi, que monseigneur le régent vient d'appeler le sauveur de la France; moi à qui il va payer mes arriérés!

— Mon père, mon père, dit Bathilde, vous avez parlé de conspirateurs; savez-vous les noms de ces conspirateurs?

— D'abord monsieur le duc du Maine; comprends-tu, ce misérable bâtard qui conspire contre un homme comme monseigneur le régent! Puis un comte de Laval, un marquis de Pompadour, un baron de Valef, le prince de Cellamare, l'abbé Brigaud, ce malheureux abbé Brigaud. Imagine-toi que j'ai copié la liste...

— Mon père, dit Bathilde haletant de crainte, mon père, parmi tous ces noms-là, n'avez-vous pas lu le nom... le nom... du... chevalier... Raoul d'Harmental?...

— Ah! je crois bien, s'écria Buvat, le chevalier Raoul d'Harmental! c'est le chef de la conjuration; mais le régent les connaît tous. Ce soir ils seront tous arrêtés, et demain pendus, écartelés, roués vifs.

— Oh! malheureux! malheureux que vous êtes! s'écria Bathilde en se tordant les bras, vous avez tué l'homme que j'aime. Mais je vous le jure par ma mère, monsieur, s'il meurt, je mourrai.

Et songeant qu'elle aurait peut-être encore le temps de prévenir Raoul du danger qui le menaçait, Bathilde, laissant Buvat atterré s'élança vers la porte de la chambre, descendit l'escalier comme si elle eût eu des ailes, traversa la rue en deux bonds, monta l'escalier presque sans toucher les marches, et, haletante, épuisée, mourante, vint heurter la porte de d'Harmental, qui, mal fermée par le chevalier, céda au premier effort de Ba-

thilde, et en s'ouvrant lui laissa voir le cadavre du capitaine, étendu sur le carreau et nageant dans une mare de sang.

Cette vue était si loin d'être celle à laquelle s'attendait Bathilde, que, sans songer quelle allait peut-être achever de compromettre son amant, elle se précipita vers la porte en appelant du secours ; mais en arrivant sur le palier, soit que les forces lui manquassent, soit que son pied eût glissé dans le sang, elle tomba à la renverse en poussant un cri terrible.

A ce cri les voisins accoururent et trouvèrent Bathilde évanouie ; sa tête avait porté sur l'angle de la porte, et elle s'y était fait une grave blessure.

On descendit Bathilde chez madame Denis, qui s'empressa de lui offrir l'hospitalité.

Quant au capitaine Roqueflette, comme il avait déchiré l'adresse de la lettre qu'il avait dans sa poche pour allumer sa pipe, et qu'il ne possédait sur lui aucun autre papier qui indiquât son nom ou son domicile, on transporta son corps à la Morgue, où trois jours après il fut reconnu par la Normande.

XLIII

DIEU DISPOSE

Cependant d'Harmental, comme nous l'avons vu, était parti au galop, sentant bien qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour faire face aux changements qu'allait amener, dans l'entreprise hasardeuse dont il s'était chargé, la mort du capitaine Roqueflette. En conséquence, et dans l'espoir de reconnaître, à un signe quelconque, les individus qui devaient jouer le rôle de comparses dans ce grand drame, il avait suivi les boulevards jusqu'à la porte Saint-Martin, et arrivé là, tournant à gauche, il s'était trouvé en un instant au milieu du marché aux chevaux ; c'était là, on se le rappelle, que les douze ou quinze faux sauniers enrôlés par Roqueflette attendaient les ordres de leur capitaine.

Mais, comme l'avait dit le pauvre défunt, aucun signe particulier ne pouvait désigner à l'œil étranger ces hommes mystérieux, vêtus qu'ils étaient comme les autres et se connaissant entre eux à peine. D'Harmental chercha donc vainement : tous les visages lui étaient inconnus ; vendeurs et acheteurs lui paraissaient si parfaitement indifférents à toute autre idée qu'à celle des marchés qu'ils étaient en train de conclure, que deux ou trois fois, après s'être rapproché de personnages qu'il avait cru reconnaître pour de faux paysans, il s'éloigna sans même leur adresser la parole, tant la probabilité était grande que sur cinq ou six cents individus qui se trouvaient là, le chevalier commettrait quelque erreur, qui non seulement pourrait être inutile, mais qui encore pouvait devenir dangereuse. La situation était désolante : d'Harmental incontestablement avait là sous la main tous les moyens d'exécution nécessaires à l'heureux accomplissement du complot, mais il avait, en tuant le capitaine, brisé lui-même le fil conducteur, et, l'anneau intermédiaire rompu, toute la chaîne était brisée. D'Harmental se mordait les lèvres jusqu'au sang, se déchirait la poitrine, allait et venait d'un bout à l'autre du marché, espérant toujours que quelque circonstance imprévue le tirerait d'embaras ; mais le temps s'écoulait, le marché conservait sa même physionomie, personne n'était venu lui parler, et les deux paysans auxquels il avait en désespoir de cause adressé quelques questions ambiguës, avaient, à ces questions, ouvert des yeux et une bouche si naïvement étonnés, que d'Harmental avait interrompu à l'instant même la conversation commencée, convaincu qu'il était d'avoir touché à faux.

Sur ces entrefaites, cinq heures sonnèrent.

C'était vers les huit ou neuf heures du soir que le régent devait revenir de Chelles. Il n'y avait donc pas de

temps à perdre, d'autant plus que cette embuscade était le va-tout des conjures, qui s'attendaient bien à être arrêtés d'un moment à l'autre, et qui jouaient la seule chance qui leur restait sur leur dernier coup de dé. D'Harmental ne se dissimulait aucune des difficultés de la situation, il avait réclamé pour lui l'honneur de l'entreprise, c'était donc sur lui que pesait toute la responsabilité, et cette responsabilité était terrible. D'un autre côté, il se trouvait pris dans une de ces situations où le courage ne peut rien, où la volonté humaine se brise devant une impossibilité, et où la seule chance qui reste est d'avouer son impuissance et de solliciter le secours de ceux qui en attendaient de vous.

D'Harmental était homme de résolution, son parti fut bientôt pris ; il fit dans le marché, qu'il parcourait en tout sens depuis une heure et demie, un dernier tour, afin de voir enfin si quelque conjuré ne se trahirait pas comme lui par son impatience ; mais voyant que tous les visages restaient dans leur impassible nullité, il mit son cheval au galop, longea les boulevards, gagna le faubourg Saint-Antoine, descendit à la maison n° 15, entra l'escalier, grimpa au cinquième étage, ouvrit la porte d'une petite chambre et se trouva en face de madame du Maine, du comte de Laval, de Pompadour et de Valef, de Malezieux et de Brigaud.

Tous jetèrent un cri de surprise en l'apercevant.

D'Harmental raconta tout : les prétentions de Roqueflette, la discussion qui s'en était suivie, et le duel qui l'avait terminée. Il ouvrit son habit, montra sa chemise pleine de sang ; puis il passa à l'espérance qu'il avait eue de reconnaître les faux sauniers et de se mettre à leur tête à la place du capitaine ; il dit ses espérances déçues, ses investigations inutiles au milieu du marché aux chevaux, et finit par faire un appel à Laval, à Pompadour et à Valef, qui y répondirent aussitôt en disant qu'ils étaient prêts à suivre le chevalier au bout du monde, et à lui obéir en tout ce qu'il ordonnerait.

Rien n'était donc perdu encore : quatre hommes résolus et agissant pour leur compte pouvaient parfaitement remplacer douze ou quinze vagabonds soudoyés, qui n'étaient mus par aucun autre intérêt que celui de gagner une vingtaine de louis par tête. Les chevaux étaient prêts dans l'écurie, chacun était venu armé ; d'Avranches n'était point encore parti, ce qui renforçait la petite troupe d'un homme dévoué. On envoya chercher des masques de velours noir, pour cacher le plus longtemps possible au régent la figure de ses ravisseurs ; on laissa près de madame du Maine Malezieux qui, par son âge, et Brigaud qui, par sa profession, devaient naturellement être mis en dehors d'une pareille expédition ; on se donna rendez-vous à Saint-Mandé, et l'on partit chacun isolément, afin de ne point donner de soupçons. Une heure après, les cinq conjurés étaient réunis et s'embusquaient sur la route de Chelles, entre Vincennes et Nogent-sur-Marne. Six heures et demie sonnaient à l'horloge du château.

D'Avranches s'était informé. Le régent était passé vers les trois heures et demie ; il n'avait ni suite ni gardes ; il était dans une voiture à quatre chevaux, menés par deux jockeys à la Daumont, et précédé par un seul courrier. Il n'y avait donc aucune résistance à craindre ; on arrêtait le prince : on le dirigeait sur Charenton, dont le maître de poste, comme nous l'avons dit, était à la dévotion de madame du Maine ; on le faisait entrer dans la cour, dont la porte se refermait sur lui ; on le forçait à monter dans une voiture de voyage, qui attendait tout attelée et postillon en selle. D'Harmental et Valef se plaçaient près de lui ; on repartait au galop ; on traversait la Marne à Alfort, la Seine à Villeneuve-Saint-Georges ; on gagnait Grand-Vaux, et à Monthéry on se trouvait sur la route d'Espagne. Si à l'un ou à l'autre des relais le régent voulait appeler, d'Harmental et Valef le menaçaient, et s'il appelait malgré les menaces, le fameux passeport était là pour prouver que celui qui réclamait assistance n'était pas le prince, mais un fou qui se croyait le régent, et que l'on reconduisait à sa famille, qui habitait Saragosse. Bref, tout cela était un peu hasardeux, il est vrai ; mais, comme on le sait, ce sont ces sortes d'entreprises qui, d'ordinaire, réussissent d'au-

tant mieux que ceux contre lesquels elles sont dirigées n'ont garde de les prévoir.

Sept heures et huit heures sonnèrent successivement. D'Harmental et ses compagnons voyaient avec plaisir la nuit s'approcher et devenir de plus en plus épaisse. Deux ou trois voitures, soit en poste, soit attelées de chevaux de maîtres, avaient déjà donné quelques fausses alertes, mais elles avaient eu en même temps pour résultat de les aguerrir à l'attaque véritable. A huit heures et demie la nuit était tout à fait obscure, et l'espèce de crainte bien

avec les conjurés. D'Harmental jeta un dernier coup d'œil à ses compagnons ; il vit d'Avranches au milieu de la route contretenant l'homme ivre ; Laval et Pompadour de chaque côté du pave, et en face de lui Valef qui regardait si ses pistolets jouaient bien dans leurs fontes. Quant au coureur, aux deux jockeys et au prince, il était évident qu'ils étaient tous dans la sécurité la plus parfaite, et qu'ils venaient se livrer d'eux-mêmes à ceux qui les attendaient.

La voiture avançait toujours ; déjà le coureur avait dé-



Une balle de mousqueton cassa la tête à son porteur.

naturelle que les conjurés avaient d'abord ressentie commençait à se changer en impatience.

A neuf heures, on crut entendre quelque bruit. D'Avranches se coucha à plat ventre et distingua plus clairement le roulement d'une voiture. Au même moment, à un millier de pas de distance à peu près à l'angle de la route, on vit poindre une lueur pareille à une étoile : les conjurés tressaillirent. C'était évidemment le coureur et sa torche. Bientôt il n'y eut plus de doute ; on aperçut la voiture et ses deux lanternes. D'Harmental, Pompadour, Valet et Laval échangèrent une dernière poignée de main, se couvrirent le visage de leur masque, et chacun prit le poste qui lui était assigné.

Cependant la voiture s'avancait rapidement ; c'était bien celle du duc d'Orléans. A la lueur de la torche qu'il portait, on voyait l'habit rouge du coureur, devant les chevaux de vingt-cinq pas à peu près. La route était silencieuse et déserte ; du reste, tout semblait d'accord

passé d'Harmental et Valef. Tout à coup il alla se heurter contre d'Avranches, qui, se redressant, sauta à la bride de son cheval, lui arracha la torche des mains et l'éteignit. A cette vue, les jockeys voulurent faire tourner la voiture, mais il était trop tard : Pompadour et Laval s'étaient élancés et les tenaient en respect le pistolet à la main, tandis que d'Harmental et Valef se présentaient à chaque portière, éteignaient les lanternes, et signifiaient au prince qu'on n'en voulait point à sa vie s'il ne faisait aucune résistance, mais que si, au contraire, il se défendait, ou appelait, on était décidé à recourir aux dernières extrémités.

Contre l'attente de d'Harmental et de Valef, qui connaissaient le courage du régent, le prince se contenta de dire : — C'est bien, messieurs, ne me faites pas de mal, j'irai partout où vous voudrez.

D'Harmental et Valef jetèrent alors les yeux sur la grande route : ils virent Pompadour et d'Avranches qui

emmenaient dans l'épaisseur du bois le coureur, les deux jockeys, ainsi que le cheval du coureur et les deux chevaux de la voiture, qu'ils avaient dételés. Le chevalier sauta aussitôt à bas de son cheval, entourcha celui qui montait le premier postillon ; Laval et Valef se placèrent à chaque portière ; la voiture repartit au galop, se jeta dans la première route qu'elle trouva à sa gauche, entra une contre-allée, et commença de rouler sans bruit et sans lumière dans la direction de Charenton. Toutes les mesures avaient été si bien prises, que l'enlèvement n'avait pas été plus de cinq minutes à s'accomplir, qu'aucune résistance n'avait été faite, que pas un cri n'avait été poussé. Décidément cette fois la fortune était pour les conjurés.

Mais, arrivé au bout de l'allée, d'Harmental trouva un premier obstacle : la barrière, soit hasard, soit préméditation, était fermée : force lui donc de rebrousser chemin pour en prendre un autre. Le chevalier fit tourner les chevaux, revint sur ses pas, prit une allée latérale, et la course, un instant ralentie, recommença avec une nouvelle vélocité.

La nouvelle allée que suivait le chevalier conduisait à un carrefour, une des routes de ce carrefour conduisait droit à Charenton. Il n'y avait donc pas de temps à perdre, puisqu'en tout cas, il fallait absolument traverser ce carrefour. Un instant il crut voir dans l'ombre sauter des hommes devant lui, mais cette espèce de vision disparut comme un brouillard, et la voiture continua son chemin sans empêchement. En approchant du carrefour, d'Harmental crut entendre le hennissement d'un cheval et une espèce de froissement de fer comme seraient des sabres que l'on tirerait du fourreau ; mais, soit qu'il crût que c'était le passage du vent dans les feuilles, soit qu'il pensât que c'était quelque autre bruit auquel il ne devait point s'arrêter, il continua son chemin avec la même vitesse, le même silence, et au milieu de la même obscurité.

Mais en arrivant au carrefour, d'Harmental vit une chose étrange : c'était une espèce de muraille fermant les routes qui venaient y aboutir : il était évident qu'il se passait là quelque chose de nouveau. D'Harmental arrêta aussitôt la voiture et voulut reprendre le chemin d'où il venait ; mais une muraille pareille s'était refermée derrière lui ; au même instant, il entendit la voix de Valef et de Laval qui criaient : « — Nous sommes cernés, sauve qui peut ! » Et tous deux, quittant aussitôt la portière et faisant sauter le fossé à leurs chevaux, se lancèrent dans la forêt et disparurent au milieu de la forêt. Mais il était impossible à d'Harmental, qui montait un cheval attelé, de suivre ses deux compagnons. Ne pouvant donc éviter cette muraille vivante qu'il commençait à reconnaître pour être un cordon de mousquetaires gris, le chevalier essaya de la renverser, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, et s'avança, tête baissée et un pistolet de chaque main, vers la route la plus proche de lui, sans s'inquiéter si c'était celle qu'il devait suivre ; mais à peine avait-il fait dix pas, qu'une balle de mousqueton cassa la tête à son porteur, qui s'abattit, le renversant du coup et lui engageant la jambe sous lui.

Aussitôt huit ou dix cavaliers mettant pied à terre s'élançèrent sur d'Harmental, qui tira un de ses pistolets au hasard, approchant l'autre de sa tête pour se faire sauter la cervelle ; mais il n'en eut pas le temps : deux mousquetaires lui saisirent le bras, quatre autres le tirèrent de dessous le cheval. On fit descendre de la voiture le prétendu prince qui n'était qu'un valet déguisé, on y fit entrer d'Harmental, deux officiers se placèrent près de lui, on attela un autre cheval à la place de celui qui avait été tué : la voiture se remit en mouvement, reprit une nouvelle direction, escortée par un escadron de mousquetaires. Un quart d'heure après elle roulait sur un pont-levis, une lourde porte grinçait sur ses gonds, et d'Harmental passait sous un guichet sombre et voûté, de l'autre côté duquel l'attendait un officier en uniforme de colonel.

C'était monsieur de Launay, gouverneur de la Bastille.

Maintenant si nos lecteurs désirent savoir comment le complot avait été déjoué, qu'ils se rappellent la con-

versation de Dubois et de la Fillon. La commère du premier ministre, on s'en souvient, soupçonnait le capitaine Roquennette d'être mêlé à quelque trame illicite, elle était venue le dénoncer, à la condition qu'il aurait la vie sauve. Quelques jours après elle avait vu d'Harmental entrer chez elle, l'avait reconnu pour le jeune seigneur qui avait déjà eu une conférence avec le capitaine, était montée derrière lui, et, d'une chambre voisine, à l'aide d'un trou pratiqué dans la boisserie, elle avait tout entendu.

Or, ce qu'elle avait entendu, c'était le projet d'enlever le régent à son retour de Chelles. Dubois avait été prévenu le soir même, et afin de prendre les coupables sur le fait, il avait fait endosser un habit du régent à monsieur Bourguignon, et avait enveloppé le bois de Vincennes d'un cordon de mousquetaires gris, de chevaux-légers et de dragons. On vient de voir quel avait été le résultat de sa ruse. Le chef du complot avait été pris en flagrant délit, et comme le premier ministre savait le nom de tous les autres conjurés, il était probable qu'il leur restait peu de chance d'échapper au vaste filet dans lequel à cette heure il les tenait tous enveloppés.

XLIV

LA MÉMOIRE D'UN PREMIER MINISTRE

Lorsque Bathilde rouvrit les yeux, elle se trouva couchée dans la chambre de mademoiselle Emilie ; Mirza était étendue sur le pied de son lit, les deux sœurs étaient de chaque côté de son cheval, et Buvat, écrasé de douleur, se tenait assis dans un coin, la tête inclinée sur sa poitrine et ses mains posées sur ses genoux.

D'abord toutes ses pensées furent confuses, et son premier sentiment fut celui de la douleur physique ; elle porta la main à sa tête, la blessure était derrière la tempe. Un médecin qu'on avait appelé avait posé le premier appareil, en prévenant qu'on eût à le rappeler si la lièvre se déclarait.

Étonnée de se trouver, au sortir d'un sommeil qui lui avait paru si lourd et si douloureux, couchée dans une maison étrangère, la jeune fille arrêta un regard interrogateur sur chacun des personnages qui se trouvaient là ; mais Athénais et Emilie détournèrent les yeux, Buvat poussa un gémissement sourd, Mirza seule allongea sa petite tête pour solliciter une caresse. Malheureusement pour la câline petite bête, les souvenirs commençaient à revenir à Bathilde, le voile qui avait passé entre sa mémoire et les événements s'éclaircissait peu à peu, bientôt elle commença de rattacher les uns aux autres les fils brisés qui pouvaient l'aider à suivre de nouveau la route du passé : elle se rappela le retour de Buvat, ce qu'il lui avait raconté de la conspiration, le danger qui était résulté pour d'Harmental de la révélation qu'il avait faite. Elle se souvint alors de l'espoir qu'elle avait conçu d'arriver à temps pour le sauver, de la rapidité avec laquelle elle avait traversé la rue et monté l'escalier ; enfin, son entrée dans la chambre de Raoul lui revint en mémoire ; et jetant un nouveau cri de terreur, comme si elle se trouvait une seconde fois en face du cadavre du capitaine :

— Et lui, s'écria-t-elle, et lui, qu'est-il devenu ?

Nul ne répondit, car aucune des trois personnes qui se trouvaient là ne savait que répondre : seulement Buvat, suffoqué par les larmes, se leva et s'achemina vers la porte. Bathilde comprit tout ce qu'il y avait de douleurs et de remords dans cette sortie muette. D'un regard, elle arrêta Buvat. Puis, étendant ses deux bras vers lui :

— Petit père, demanda-t-elle, n'aimez-vous plus votre pauvre Bathilde ?

— Moi, ne plus l'aimer, mon enfant chéri ! s'écria Buvat en tombant à genoux au pied du lit en baisant les pieds de Bathilde à travers les couvertures ; moi, ne

plus t'aimer, mon Dieu ! c'est bien plutôt toi qui ne m'aimeras plus maintenant, et tu auras raison, car je suis un misérable. J'aurais dû deviner que ce jeune homme t'aimait, et tout risquer, tout souffrir, plutôt que de... Mais tu ne m'avais rien dit, tu n'as pas eu de confiance en moi, et, que veux-tu, moi, avec les meilleures intentions du monde, je ne fais que des sottises. Oh ! malheureux, malheureux que je suis ! s'écria Buvat en sanglotant, comment me pardonneras-tu jamais, et si tu ne me pardonnes pas, comment vivrai-je ?

— Petit père ! s'écria Bathilde, petit père, tâche seulement de savoir ce qu'il est devenu, je vous en supplie.

— Eh bien ! mon enfant, eh bien ! je vais m'informer. N'est-ce pas que tu me pardonneras, si je t'apporte de bonnes nouvelles ? Et... si elles sont mauvaises... n'est-ce pas que tu me détesteras davantage encore, et ce sera trop juste, mais n'est-ce pas que tu ne mourras point ?

— Allez, allez, dit Bathilde, en jetant ses bras autour du cou de Buvat et en lui donnant un baiser dans lequel quinze ans de reconnaissance luttèrent avec un jour de douleur, allez, mes jours sont entre les mains de Dieu ; c'est lui qui décidera si je dois vivre ou mourir.

Buvat ne comprit dans tout cela que le baiser qu'il venait de recevoir ; il lui sembla que si Bathilde lui en voulait beaucoup, elle ne l'embrasserait pas ; et à demi consolé, il prit sa canne et son chapeau, s'informa à madame Denis du costume du chevalier, et se mit en quête de la route qu'il avait prise.

Ce n'était pas chose facile, surtout pour un investigateur aussi naïf que l'était Buvat, que de suivre la piste de Raoul : il apprit bien d'une voisine qu'on l'avait vu sauter sur un cheval gris qui était resté une demi-heure à peu près attaché au contrevent, et qu'il avait tourné par la rue du Gros-Chenet. Un épicier de sa connaissance, qui demeurait au coin de la rue des Jeûneurs, se rappela bien avoir vu passer, au grand galop d'un cheval pareil à celui que l'on désignait, un cavalier dont le signalement se rapportait à merveille avec celui donné par Buvat ; enfin, une fruitière qui tenait boutique au coin du boulevard, jurait bien ses grands dieux qu'elle avait remarqué celui dont on lui demandait des nouvelles, et qu'il avait disparu à la descente de la porte Saint-Denis ; mais au delà de ces trois renseignements, toutes les données devenaient vagues, incertaines, insaisissables ; de sorte qu'après deux heures de recherches Buvat rentra chez madame Denis sans avoir autre chose à apprendre à Bathilde que, quelque part que fût allé d'Harmental, il y était allé par le boulevard Bonne-Nouvelle.

Buvat retrouva sa pupille plus agitée ; pendant son absence le mal avait fait des progrès, et la crise prévue par le docteur se préparait. Bathilde avait les yeux ardents, le teint animé, les paroles brèves. Madame Denis venait d'envoyer chercher le médecin.

La pauvre femme n'était pas sans inquiétude elle-même ; depuis longtemps elle se doutait que l'abbé Brigaud était mêlé à quelque machination, et ce qu'elle venait d'apprendre, que d'Harmental n'était point un étudiant, mais un beau colonel, la confirmait dans ses conjectures, puisque c'était Brigaud qui avait conduit d'Harmental chez elle. Cette parité dans la situation n'avait pas peu contribué à attendrir son âme, excellente d'ailleurs, en faveur de Bathilde. Elle écouta donc avec avidité le peu de renseignements que Buvat rapportait à la malade, et comme ils étaient loin d'être assez positifs pour la calmer, elle lui promit, si, de son côté, elle apprenait quelque chose, de la tenir au courant.

Sur ces entrefaites le médecin arriva. Quelque puissance qu'il eût sur lui-même, il fut facile de voir qu'il trouvait l'état de Bathilde gravement empiré. Il pratiqua une saignée abondante, ordonna des boissons rafraîchissantes, et recommanda de faire veiller quelqu'un au chevet de la malade. Mesdemoiselles Emilie et Athénaïs, qui, à part leurs petits ridicules, étaient au fond d'excellentes filles, déclarèrent alors que ce soin les regardait, et qu'elles passeraient la nuit près de Bathilde chacune à son tour. Emilie, en sa qualité d'aînée, réclama la première veillée, qui lui fut accordée sans conteste. Quant à Buvat, comme, à cause des soins qu'il

fallait rendre à Bathilde, il ne pouvait rester dans la chambre, et que d'ailleurs ses soupirs étouffés et ses gémissements sourds n'étaient bons qu'à inquiéter la malade, on l'invita à remonter chez lui, ce qu'il ne consentit à faire que lorsque Bathilde elle-même l'en eut supplié.

La saignée avait un peu calmé Bathilde ; elle paraissait donc éprouver du mieux : madame Denis avait quitté la chambre, mademoiselle Athénaïs était rentrée chez elle ; monsieur Boniface, après être revenu de la Morgue, où il avait été faire une visite au capitaine Roquefinette, était remonté à son cinquième ; Emilie veillait au coin de la cheminée, lisant un petit livre qu'elle avait tiré de sa poche, lorsqu'on frappa à la porte deux coups assez pressés et assez forts pour dénoter une certaine agitation dans celui qui réclamait son introduction. Bathilde tressaillit et se leva sur son coude ; Emilie fourra son livre dans sa poche, et, ayant entendu le mouvement de la malade, accourut à son lit ; puis il y eut un moment de silence, pendant lequel on entendit ouvrir et fermer deux ou trois portes, enfin une voix se fit entendre, et avant même qu'Emilie eût dit : — Ce n'est pas la voix de monsieur Raoul, c'est celle de l'abbé Brigaud, Bathilde était retombée sur son oreiller.

Un instant après, madame Denis entr'ouvrit la porte, et d'une voix altérée appela Emilie. Emilie sortit et laissa Bathilde seule.

Tout à coup Bathilde tressaillit. L'abbé était dans une chambre attenante à la sienne, et il lui avait semblé entendre prononcer le nom de Raoul. En même temps elle s'était rappelé avoir plusieurs fois vu l'abbé chez d'Harmental ; elle savait que l'abbé était des plus familiers de madame du Maine : elle pensa donc que l'abbé pouvait apporter des nouvelles. Son premier mouvement fut de descendre en bas du lit, de passer une robe et d'aller demander des nouvelles ; mais elle pensa que si ces nouvelles étaient mauvaises, on ne les lui dirait pas, et que mieux valait tâcher d'entendre la conversation, qui paraissait des plus animées. En conséquence, elle appuya son oreille contre la boiserie, et, comme si toute sa vie était passée dans un seul sens, elle écouta ardemment ce que se disait.

Brigaud rendait compte à madame Denis de ce qui s'était passé. Valfé était accouru faubourg Saint-Antoine, 15, pour prévenir madame du Maine que tout avait échoué. Madame du Maine avait aussitôt rendu aux conjurés leur parole, invitant Malezieux et Brigaud à fuir chacun de son côté. Quant à elle, elle s'était retirée à l'Arsenal. Brigaud venait donc faire ses adieux à madame Denis ; il quittait Paris et allait tâcher de gagner l'Espagne, déguisé en colporteur.

Au milieu de son récit, interrompu par les exclamations de la pauvre madame Denis et de mesdemoiselles Emilie et Athénaïs, il avait semblé à l'abbé, au moment où il avait raconté la catastrophe de d'Harmental, entendre pousser un cri dans la chambre voisine ; mais comme personne n'avait fait attention à ce cri, comme il ignorait que Bathilde fût là, il n'avait point attaché d'autre importance à ce bruit, sur la nature duquel il avait cru se tromper ; d'ailleurs Boniface, appelé à son tour, était entré juste dans ce moment-là, et comme l'abbé avait un faible tout particulier pour Boniface, son apparition avait dirigé les sentiments de Brigaud vers des impressions toutes personnelles.

Cependant ce n'était pas l'heure des longs adieux. Brigaud désirait que le jour le trouvât le plus loin possible de Paris. Il prit congé de la famille Denis, n'emmenant avec lui que Boniface, qui avait déclaré qu'il voulait conduire son ami Brigaud jusqu'à la barrière.

Comme ils ouvraient la porte qui donnait sur l'escalier, ils entendirent la voix du concierge qui semblait s'opposer au passage de quelqu'un ; ils descendirent aussitôt pour s'informer de la cause de la discussion. Bathilde, les cheveux épars, les pieds nus, enveloppée dans une grande robe blanche, était debout sur l'escalier, essayant de sortir malgré les efforts du concierge. La pauvre enfant avait tout entendu ; sa fièvre s'était changée en délire, elle voulait rejoindre Raoul, elle voulait le revoir, elle voulait mourir avec lui. Les trois

femmes la prirent dans leurs bras. Un instant elle se débattit, articulait des mots sans suite, les joues brûlées par la fièvre, tandis que d'un autre côté elle grelottait de tous ses membres, et que ses dents se froissaient. Mais bientôt ses forces s'épuisèrent, elle renversa sa tête en arrière, murmura encore le nom de Raoul, et s'évanouit une seconde fois.

On envoya chercher de nouveau le médecin. Ce qu'il avait craint arrivait, une fièvre cérébrale venait de se déclarer. En ce moment on frappa à la porte : c'était Buvat, que Brigaud et Boniface avaient trouvé errant comme une âme en peine devant la maison, et qui, ne pouvant résister à son inquiétude, venait demander à rester dans un coin quelconque de l'appartement, où l'on voudrait, pourvu de d'heure en heure il eût des nouvelles de Bathilde. La pauvre famille était trop affectée elle-même pour ne pas comprendre la douleur des autres. Madame Denis fit signe à Buvat de s'asseoir dans un coin, et se retira dans sa chambre avec Athénaïs, laissant de nouveau Emilie pour garder la malade. Vers le point du jour, Boniface rentra ; il avait accompagné Brigaud jusqu'à la barrière d'Enfer, où l'abbé l'avait quitté, espérant, grâce au bon cheval sur lequel il était monté et au déguisement dont il était revêtu, gagner la frontière d'Espagne.

Le délire de Bathilde continuait : toute la nuit elle avait parlé de Raoul. Plusieurs fois elle avait prononcé le nom de Buvat, et toujours en l'accusant d'avoir tué son amant. A chaque fois le pauvre écrivain, sans oser se défendre, sans oser répondre, sans oser se plaindre, avait silencieusement fondu en larmes, cherchant dans son esprit à réparer le mal qu'il avait fait ; enfin, le jour venu, il parut s'être arrêté à une résolution énergique. Il s'approcha du lit, baisa la main fiévreuse de Bathilde, qui le regarda sans le reconnaître, et sortit.

Buvat venait en effet de prendre un parti extrême : c'était celui d'aller trouver Dubois, de lui tout dire, et de lui demander pour toute récompense, au lieu de son rappel d'appointemens, au lieu de son avancement à la Bibliothèque, la grâce de Harmental. C'était bien le moins qu'on pût accorder à l'homme que le régent lui-même avait appelé le sauveur de la France. Buvat ne doutait donc point qu'il ne revint bientôt avec cette bonne nouvelle, et que cette bonne nouvelle ne rendit la santé à Bathilde.

En conséquence, Buvat remonta chez lui pour réparer le désordre de sa toilette qui se ressentait fort des événemens de la veille et des émotions de la nuit ; d'ailleurs il n'osait point se présenter trop matin chez le premier ministre, de peur de le déranger. Sa toilette achevée, comme il n'était encore que neuf heures, il entra un instant dans la chambre de Bathilde ; elle était telle que la jeune fille l'avait laissée la veille. Buvat s'assit sur la chaise qu'elle avait quittée, toucha les objets qu'elle touchait de préférence, baisa les pieds du crucifix qu'elle baisait tous les soirs : on eût dit un amant qui revoyait les lieux abandonnés par sa maîtresse.

Dix heures sonnerent à la petite pendule : c'était l'heure à laquelle Buvat, depuis plusieurs jours, se rendait au Palais Royal. La crainte d'être importun fit donc place à l'espoir d'être reçu comme il l'avait toujours été. Buvat prit donc sa canne et son chapeau, monta chez madame Denis pour savoir comment allait Bathilde depuis qu'il l'avait quittée. Elle ne cessait d'appeler Raoul, et le médecin la saignait pour la troisième fois. Buvat poussa un profond soupir, leva ses gros yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin qu'il allait faire tout ce qu'il pourrait pour apporter un prompt soulagement aux douleurs de sa pupille, et s'achemina vers le Palais-Royal.

Le moment était mal choisi : Dubois, qui depuis cinq ou six jours avait été constamment sur pied, souffrait horriblement de la maladie dont quelques mois après il devait mourir ; d'ailleurs il était de fort mauvaise humeur de ce que d'Harmental seul eût été pris, et il venait d'ordonner à Leblanc et à d'Argenson de mener le procès avec la plus grande activité, lorsque son valet de chambre, qui avait l'habitude de voir arriver tous les matins le digne copiste, annonça monsieur Buvat.

— Qu'est-ce que monsieur Buvat ? demanda Dubois.

— C'est moi, monseigneur, dit le pauvre écrivain en se hasardant à se glisser entre le valet de chambre et la porte, en inclinant sa bonne tête devant le premier ministre.

— Qui vous ? demanda Dubois comme s'il ne l'eût jamais vu.

— Comment, monseigneur, demanda Buvat étonné, ne me reconnaissez-vous point ? Je viens vous faire mes complimens sur la découverte de la conspiration.

— J'ai assez de complimens comme cela ; merci des vôtres, monsieur Buvat, dit Dubois d'un ton sec.

— Mais, monseigneur, je viens aussi vous demander une grâce.

— Une grâce ! Et à quel titre ?

— Mais, dit Buvat en balbutiant, mais, monseigneur, souvenez-vous donc que vous m'avez promis une récompense.

— Une récompense ! à toi, double drôle !

— Comment, monseigneur, vous ne vous rappelez point, reprit Buvat de plus en plus effrayé, que vous m'avez dit vous-même ici, dans ce cabinet, que j'avais ma fortune au bout des doigts ?

— Eh bien ! aujourd'hui, dit Dubois, tu as la vie dans tes jambes ; car si tu ne décampes pas au plus vite...

— Mais, monseigneur...

— Ah ! tu raisones, drôle ! s'écria Dubois en se soulevant d'une main sur le bras de son fauteuil, et en étendant l'autre vers sa croix d'archevêque. Attends ! attends ! tu vas voir...

Buvat en avait assez vu : au geste menaçant du premier ministre, il comprit ce qui allait se passer, et tourna les talons. Mais, si vite qu'il s'éloignât, il eut encore le temps d'entendre Dubois qui, avec des jurmens horribles, ordonnait au valet de chambre de le faire périr sous le bâton s'il se représentait jamais au Palais-Royal.

Buvat comprit que de ce côté tout était fini, et qu'il lui fallait non seulement renoncer à l'espoir d'être utile à d'Harmental, mais encore qu'il ne serait plus même question de ce paiement d'arriéré qu'il avait déjà cru tenir ; cet enchaînement de pensées le conduisit tout naturellement à songer que depuis plus de huit jours il n'avait point mis le pied à la Bibliothèque ; il était dans le quartier, il résolut de faire une visite à son bureau, ne fût-ce que pour s'excuser auprès du conservateur en lui racontant la cause de son absence ; mais là une dernière douleur, plus terrible que les autres, attendait Buvat : en ouvrant la porte de son bureau, il vit son fauteuil occupé ; un étranger était à sa place.

Comme depuis quinze ans Buvat n'avait jamais été en retard d'une heure, le conservateur l'avait cru mort et l'avait remplacé. Buvat avait perdu sa place à la Bibliothèque pour avoir sauvé la France.

C'était trop d'événemens terribles les uns sur les autres. Buvat rentra à la maison presque aussi malade que Bathilde.

XLV

BONIFACE

Cependant, comme nous l'avons dit, Dubois pressait le procès de d'Harmental, espérant que ses révélations lui donneraient des armes contre ceux qu'il voulait atteindre ; mais d'Harmental se renfermait dans une dénégation absolue à l'égard des autres. Quant à ce qui lui était personnel à lui-même, il avouait tout, disant que la tentative qu'il avait essayée contre le régent était le résultat d'une vengeance particulière, vengeance exécutée chez lui par l'injustice qui lui avait été faite lorsqu'on lui avait ôté son régiment. Quant aux hommes qui l'accompagnaient et qui lui avaient prêté main-forte dans cette entreprise, il déclarait que c'étaient deux pauvres diables de faux sauniers qui ne savaient pas eux-mêmes

quel était le personnage qu'ils escortaient. Tout cela n'était pas fort probable ; mais il n'y avait pas moyen cependant de consigner sur les interrogatoires autre chose que les réponses de l'accusé ; il en résultait, au grand désappointement de Dubois, que les véritables coupables échappaient à sa vengeance, à l'abri des éternelles dénégations du chevalier, qui avait déclaré n'avoir vu qu'une fois ou deux monsieur et madame du Maine, et qui affirmait n'avoir jamais été chargé ni par l'un ni par l'autre d'aucune mission politique.

On avait arrêté successivement Laval, Pompadour et Valef, et on les avait conduits à la Bastille ; mais comme ils savaient qu'ils pouvaient compter sur le chevalier, et que d'avance le cas dans lequel ils se trouvaient avait été prévu, et que chacun était convenu de ce qu'il devait dire, ils s'étaient tous renfermés dans une dénégation absolue, avouant leurs relations avec monsieur et madame du Maine, mais soutenant que ces relations s'étaient bornées de leur part à celles d'une respectueuse amitié. — Quant à d'Harmental, ils le connaissaient, disaient-ils, pour un homme d'honneur qui avait à se plaindre d'une grande injustice qui lui avait été faite, voilà tout : on les confronta successivement avec le chevalier, mais cette confrontation n'eut d'autre résultat que d'affermir chacun dans son système de défense, en apprenant à chacun que ce système était religieusement suivi par ses compagnons.

Dubois était furieux ; il regorgeait de preuves pour l'affaire des états généraux, mais cette affaire avait été coulée à fond par le lit de justice qui avait condamné les lettres de Philippe V, et dégradé les princes légitimés de leur rang ; chacun les regardait comme assez punis par ce jugement, sans que l'on sévit une seconde fois contre eux pour une même cause. Dubois avait espéré alors sur les révélations de d'Harmental pour envelopper monsieur et madame du Maine dans un nouveau procès, plus grave que le premier, car, cette fois, il était question d'attentat direct, sinon à la vie, du moins à la liberté du régent ; mais l'obstination du chevalier était venue détruire ses espérances. Sa colère s'était donc retournée tout entière contre d'Harmental, et, comme nous l'avons dit, il avait donné l'ordre à Leblanc et à d'Argenson de mener le procès avec la plus grande activité, ordre que ces deux magistrats suivaient avec leur ponctualité accoutumée.

Pendant ce temps, la maladie de Bathilde avait suivi un cours progressif, qui avait mis la pauvre enfant à deux doigts de la mort ; mais enfin la jeunesse et la force avaient triomphé du mal. A l'exaltation du délire avait succédé chez elle un abattement profond, une prostration complète ; on eût dit que la fièvre seule la soutenait, et qu'en s'en allant elle avait emmené la vie avec elle.

Cependant chaque jour amenait une amélioration, faible, il est vrai, mais cependant sensible aux yeux des bonnes gens qui environnaient la pauvre malade. Peu à peu elle avait reconnu ceux qui l'entouraient, puis elle leur avait tendu la main, puis elle leur avait adressé la parole. Cependant, au grand étonnement de tout le monde, on avait remarqué que Bathilde n'avait pas prononcé le nom de d'Harmental ; c'était, au reste, un grand soulagement que ce silence pour ceux qui l'entouraient, car, comme ils n'avaient à l'endroit du chevalier que de fort tristes nouvelles à apprendre à Bathilde, ils préféreraient, comme on le comprend bien, qu'elle gardât le silence sur ce sujet ; chacun croyait bien, et le médecin tout le premier, que la jeune fille avait complètement oublié ce qui s'était passé, ou que si elle s'en souvenait, elle confondait la réalité avec les rêves de son délire.

Tout le monde était dans l'erreur même le médecin. Voici ce qui était arrivé :

Un matin qu'on croyait Bathilde endormie et qu'on l'avait laissée un instant seule, Boniface qui, malgré la sévérité de sa voisine, conservait toujours un grand fond de tendresse à son égard, avait, comme c'était son habitude tous les matins depuis qu'elle était malade, entr'ouvert la porte et passé la tête pour demander de

ses nouvelles : au grognement de Mirza, Bathilde s'était retournée, et, apercevant Boniface, avait aussitôt songé qu'elle saurait probablement de lui ce qu'elle demanderait vainement aux autres, c'est-à-dire ce qu'était devenu d'Harmental ; en conséquence, elle avait, tout en retenant Mirza, tendu sa main pâle et amaigrie à Boniface. Boniface l'avait prise, tout en hésitant, entre ses grosses mains rouges ; puis, regardant la jeune fille tout en hochant la tête :

— Oh ! oui, mademoiselle Bathilde, avait-il dit ; oui, vous avez bien eu raison : vous êtes une demoiselle, et moi, je ne suis qu'un gros paysan. C'était un beau seigneur qui il vous fallait à vous, et vous ne pouviez pas m'aimer.

— Du moins, comme vous l'entendiez, Boniface, dit Bathilde, mais je puis vous aimer autrement.

— Bien vrai, mademoiselle Bathilde, bien vrai ? Eh bien ! aimez-moi comme vous voudrez, pourvu que vous m'aimiez un peu.

— Je puis vous aimer comme un frère.

— Comme un frère ! vous aimeriez ce pauvre Boniface comme un frère ! et il pourrait vous aimer comme une sœur, lui ! il pourrait vous prendre de temps en temps la main comme il vous la tient dans ce moment-ci ! il pourrait vous embrasser quelquefois comme il l'embrasse Mèlie et Nais ? Oh ! parlez, mademoiselle Bathilde, que faut-il faire pour cela ?

— Mon ami, dit Bathilde...

— Oh ! elle m'a appelé son ami, dit Boniface ; elle m'a appelé son ami, moi qui ai dit des horreurs d'elle. Tenez, mademoiselle Bathilde, ne m'appellez pas votre ami ; je ne suis pas digne de ce nom-là. Vous ne savez pas ce que j'ai dit ; j'ai dit que vous viviez avec un vieux ; mais je n'en croyais rien, mademoiselle Bathilde, parole d'honneur ! voyez vous, c'était la colère, c'était la rage. Mademoiselle Bathilde, appelez-moi gueux, appelez-moi scélérat. Tenez, ça me fera moins de peine que de vous entendre m'appeler votre ami. Ah ! scélérat de Boniface ! ah ! gueux de Boniface !

— Mon ami, dit Bathilde, si vous avez dit tout cela, je vous pardonne ; car, aujourd'hui, non seulement vous pouvez réparer ce tort, mais encore acquérir des droits éternels à ma reconnaissance.

— Et que faut-il faire pour cela ? Voyons, dites. Faut-il passer dans le feu ? faut-il sauter par la fenêtre du deuxième ? faut-il... je ne sais pas quoi ? je le ferai ; dites ! n'importe, ça m'est égal. Dites, je vous supplie...

— Non, mon ami, dit Bathilde ; ce que j'ai à vous demander est plus facile à faire que tout cela.

— Dites, alors, dites, mademoiselle Bathilde.

— Et cependant, il faut me jurer d'abord que vous le ferez.

— En vérité Dieu ! mademoiselle Bathilde.

— Quelque chose qu'on vous dise pour vous en empêcher ?

— Moi, m'empêcher de faire quelque chose que vous me demanderez ? Jamais, au grand jamais !

— Quelle que soit la douleur que j'en doive éprouver ?

— Ah ! ça, c'est autre chose, mademoiselle Bathilde. Non ; si cela doit vous faire de la peine, j'aime mieux qu'on me coupe en quatre.

— Mais si je vous en prie, mon ami, mon frère ? dit Bathilde de sa voix la plus persuasive.

— Oh ! si vous me parlez comme cela, oh ! vous allez me faire pleurer comme la fontaine des Innocens. Oh ! tenez, voilà que ça coule.

Et Boniface se mit à sangloter.

— Vous me direz donc tout, mon cher Boniface ?

— Oh ! tout ! tout !

— Eh bien ! dites-moi d'abord... Bathilde s'arrêta.

— Quoi ?

— Vous ne devinez pas, Boniface ?

— Oh ! si fait. Je m'en doute bien, allez ! Vous voulez savoir ce qu'est devenu monsieur Raoul, n'est-ce pas ?

— Oui ! oui ! s'écria Bathilde, oui ; au nom du ciel ! qu'est-il devenu ?

— Pauvre garçon ! murmura Boniface.

— Mon Dieu ! serait-il mort ? demanda Bathilde en se dressant sur son lit.

— Non, heureusement non ; mais il est prisonnier.
 — Où cela ?
 — A la Bastille.
 — Je m'en doutais ! répondit Bathilde en retombant sur son lit. A la Bastille ! mon Dieu ! mon Dieu !
 — Allons, voilà que vous pleurez à présent, mademoiselle Bathilde !
 — Et je suis là ! s'écria Bathilde ; là, dans ce lit, mourante, enchaînée !
 — Oh ! ne pleurez donc pas comme ça, mademoiselle Bathilde ; c'est votre pauvre Boniface qui vous en prie.
 — Non, non ; je serai forte, j'aurai du courage. Vois, Boniface, je ne pleure plus.
 — Elle m'a tutoyé ! s'écria Boniface.
 — Mais tu comprends, continua Bathilde avec une exaltation toujours croissante, car la fièvre la reprenait ; tu comprends, mon bon ami, il faut que je sache tout, heure par heure, afin que le jour où il mourra je puisse mourir !
 — Vous, mourir ! mademoiselle Bathilde, jamais ! jamais !
 — Je lui ai promis, dit Bathilde, je lui ai juré. Boniface, tu me tiendras au courant de tout, n'est-ce pas ?
 — O mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureux de vous avoir promis cela !
 — Et puis, s'il le faut, au moment... au moment terrible... tu m'aideras... tu me conduiras, n'est-ce pas, Boniface?... Il faut que je le revoie... une fois... une fois encore... fût-ce sur l'échafaud !
 — Tout ce que vous voudrez, tout, tout ! s'écria Boniface en tombant à genoux et en cherchant vainement à contenir ses sanglots.
 — Tu me le promets ?
 — Je vous le jure.
 — Silence, on vient. Pas un mot : c'est un secret entre nous deux. C'est bien, relevez-vous, essuyez vos yeux, faites comme moi, souriez.
 Et Bathilde se mit à rire avec une agitation fébrile effrayante à voir. Heureusement c'était Buvat qui entra. Boniface profita de cette entrée pour sortir.
 — Eh bien ! comment cela va-t-il ? demanda le bonhomme.
 — Mieux, petit père, mieux dit Bathilde. Je sens que la force me revient, et que dans quelques jours je pourrai me lever. Mais vous, petit père, pourquoi n'allez-vous pas à votre bureau ? — Buvat poussa un gémissement. — C'était bon quand j'étais malade de ne pas me quitter... mais maintenant que je vais mieux, il faut retourner à la Bibliothèque, entendez-vous, petit père ?
 — Oui, mon enfant, oui, dit Buvat en dévorant ses larmes... Oui, j'y vais.
 — Eh bien ! vous ne venez pas m'embrasser ?
 — Si, si... au contraire.
 — Allons, voilà que vous pleurez... Mais vous voyez bien que je vais mieux. Voulez-vous donc me faire mourir de chagrin ?
 — Moi, je pleure, dit Buvat, en se tamponnant les yeux avec son mouchoir ; moi, je pleure ? alors si je pleure, c'est de joie. Oui, j'y vais, mon enfant, à mon bureau, j'y vais.
 Et Buvat, après avoir embrassé Bathilde, remonta chez lui, car il ne voulait pas dire à la pauvre enfant qu'il avait perdu sa place, et la jeune fille se retrouva seule.
 Alors elle respira plus librement : maintenant elle était tranquille ; Boniface, en sa qualité de clerc d'un procureur au Châtelet, était à même de savoir tout ce qui se passait, et Bathilde était sûre que Boniface lui dirait tout. En effet, à partir du lendemain, elle sut que Raoul avait été interrogé et qu'il avait tout pris sur son compte ; puis le jour suivant elle apprit qu'il avait été confronté avec Volef, Laval et Pompadour, mais que cette confrontation n'avait rien amené. Enfin, fidèle à sa promesse, Boniface chaque soir lui apportait les nouvelles de la journée, et chaque soir Bathilde, à ce récit, quelque alarmant qu'il fût, se sentait reprendre de nouvelles forces. Quinze jours se passèrent ainsi. Au bout de quinze jours, Bathilde commençait à se lever et à marcher dans la chambre, à la grande joie de Buvat, de Nanette, et de toute la famille Denis.

Un jour, Boniface, contre son habitude revint à trois heures de chez M^e Joullu, et entra dans la chambre de la malade : le pauvre garçon était si pâle et si défilé, que Bathilde comprit qu'il apportait quelque terrible nouvelle, et, jetant un cri, se leva tout debout et les yeux fixés sur lui.
 — Tout est donc fini ? dit-elle.
 — Hélas ! répondit Boniface, c'est sa faute aussi à cet entêté-là. On lui offrait sa grâce, comprenez-vous, mademoiselle Bathilde, sa grâce s'il voulait, et il n'a rien voulu dire.
 — Ainsi, s'écria Bathilde, ainsi, plus d'espoir ; il est condamné ?
 — De ce matin, mademoiselle Bathilde, de ce matin.
 — A mort ?
 Boniface fit un signe de tête.
 — Et quand l'exécute-t-on ?
 — Demain, à huit heures du matin.
 — Bien, dit Bathilde.
 — Mais il y a peut-être encore de l'espoir, dit Boniface.
 — Lequel ? demanda Bathilde.
 — Si d'ici là il se décidait à dénoncer ses complices.
 La jeune fille se mit à rire, mais d'un rire si étrange, que Boniface en frissonna de la tête aux pieds.
 — Enfin, dit Boniface, qui sait ? Moi, à sa place par exemple, je n'y manquerais pas. Je dirais : C'est pas moi, parole d'honneur ! c'est pas moi ; c'est un tel, un tel, et puis encore un tel.
 — Boniface, dit Bathilde, il faut que je sorte.
 — Vous, mademoiselle Bathilde ! s'écria Boniface effrayé ; vous sortir ! mais c'est vous tuer que de sortir.
 — Il faut que je sorte, vous dis-je.
 — Mais vous ne pouvez pas vous tenir sur vos jambes.
 — Vous vous trompez, Boniface, je suis forte, voyez. Et Bathilde se mit à marcher par la chambre d'un pas ferme et assuré.
 — D'ailleurs, reprit Bathilde, vous allez aller me chercher un carrosse de place.
 — Mais, mademoiselle Bathilde...
 — Boniface, vous avez promis de m'obéir, dit la jeune fille. Jusqu'à cette heure vous m'avez tenu parole : êtes-vous las de votre dévouement ?
 — Moi, mademoiselle Bathilde, moi las de mon dévouement pour vous ! Que le bon Dieu me punisse s'il y a un mot de vrai dans ce que vous me dites là. Vous me demandez un carrosse, je vais en chercher deux.
 — Allez, mon ami, dit la jeune fille ; allez, mon frère.
 — Oh ! tenez, mademoiselle Bathilde, avec ces paroles-là, voyez-vous, vous me feriez faire tout ce que vous voudriez. Dans cinq minutes, le carrosse sera ici.
 Et Boniface sortit en courant.
 Bathilde avait une grande robe blanche flottante ; elle la serra avec une ceinture, jeta un mantelet sur ses épaules, et s'appêta à sortir. Comme elle s'avangait vers la porte, madame Denis entra.
 — O mon Dieu ! ma chère enfant, s'écria la bonne femme, qu'allez-vous faire ?
 — Madame, dit Bathilde, il faut que je sorte.
 — Sortir... mais vous êtes folle !
 — Vous vous trompez, madame, j'ai toute ma raison, dit Bathilde en souriant avec tristesse ; seulement peut-être me rendriez-vous insensée en essayant de me retenir.
 — Mais enfin, où allez-vous, ma chère enfant ?
 — Ne savez-vous pas qu'il est condamné, madame ?
 — O mon Dieu ! mon Dieu ! qui vous a dit cela ? J'avais tant recommandé à tout le monde de vous cacher cette horrible nouvelle !
 — Oui, et demain, n'est-ce pas, vous m'auriez dit qu'il était mort ? Et je vous aurais répondu : C'est vous qui l'avez tué, car, moi, j'ai un moyen de le sauver peut-être.
 — Vous, vous, mon enfant, vous avez un moyen de le sauver ?
 — J'ai dit peut-être, madame. Laissez-moi donc tenter ce moyen, car c'est le seul qui me reste.
 — Allez, mon enfant, dit madame Denis, dominée par le ton inspiré de Bathilde, allez, et que Dieu vous conduise !
 Et madame Denis se rangea pour laisser passer Bathilde.

Bathilde sortit, descendit l'escalier d'un pas lent mais ferme, traversa la rue, monta ses quatre étages sans se reposer, et ouvrit la porte de sa chambre, où elle n'était pas entrée depuis le jour de la catastrophe. Au bruit qu'elle fit en entrant, Nanette sortit du cabinet et poussa un cri : elle croyait voir le fantôme de sa jeune maîtresse.

— Eh bien ! demanda Bathilde d'un ton grave, qu'as-tu donc, ma bonne Nanette ?

— O mon Dieu ! s'écria la pauvre femme toute tremblante, est-ce bien vous, notre demoiselle, ou bien n'est-ce que votre ombre ?

— C'est moi, Nanette, moi-même ; touche-moi plutôt en m'embrassant. Dieu merci ! je ne suis pas morte encore.

— Et pourquoi avez-vous quitté la maison des Denis ? Est-ce qu'ils vous auraient dit quelque chose qui n'était point à dire ?

— Non ma bonne Nanette, non ; mais il faut que je fasse une course nécessaire, indispensable.

— Vous, sortir dans l'état où vous êtes, jamais ! Ce serait vous tuer que de le souffrir. Monsieur Buvat ! monsieur Buvat ! voilà notre demoiselle qui veut sortir ! Venez donc lui dire que cela ne se peut pas.

Bathilde se retourna vers Buvat, avec l'intention d'employer son ascendant sur lui s'il tentait de l'arrêter ; mais elle lui vit une figure si bouleversée, qu'elle ne se douta point qu'il ne sût la fatale nouvelle. De son côté, Buvat, en l'apercevant, fondit en larmes.

— Mon père, dit Bathilde, ce qui a été fait jusqu'aujourd'hui est l'ouvrage des hommes, mais l'œuvre des hommes est finie, et ce qui reste à faire appartient à Dieu. Mon père, Dieu aura pitié de nous.

— Oh ! s'écria Buvat en tombant sur un fauteuil, c'est moi qui l'ai tué ! c'est moi qui l'ai tué ! c'est moi qui l'ai tué !

Bathilde alla gravement à lui et l'embrassa au front.

— Mais que vas-tu faire, mon enfant ? demanda Buvat.

— Mon devoir, répondit Bathilde.

Et elle ouvrit une petite armoire qui était dans le prie-Dieu, y prit un portefeuille noir, le déplia et en tira une lettre.

— Oh ! tu as raison, tu as raison, mon enfant ! s'écria Buvat ; j'avais oublié cette lettre.

— Je m'en souvenais, moi, dit Bathilde en baisant la lettre et en la mettant sur son cœur, car c'est le seul héritage que m'a laissé ma mère.

En ce moment, on entendit le bruit du carrosse qui s'arrêtait à la porte.

— Adieu, mon père ; adieu, Nanette, dit Bathilde. Priez tous deux pour que je réussisse.

Et Bathilde s'éloigna avec cette gravité solennelle qui faisait d'elle, pour ceux qui la voyaient en ce moment, quelque chose de pareil à une sainte.

A la porte, elle trouva Boniface qui l'attendait avec le carrosse.

— Irai-je avec vous, mademoiselle Bathilde ? demanda Boniface.

— Non, mon ami, dit Bathilde en lui tendant la main, non, pas ce soir ; demain peut-être.

Et elle monta dans le carrosse.

— Où faut-il vous mener, notre belle demoiselle ? demanda le cocher.

— A l'Arsenal, répondit Bathilde.

— Hélas ! madame, répondit Bathilde, je viens près de Votre Altesse Royale pour lui parler d'un plus malheureux qu'elle encore. Sans doute, Votre Altesse Royale a perdu quelques-uns de ses litres, quelques-unes de ses dignités ; mais là s'arrêtera la vengeance, car nul n'osera attenter à la vie ou même à la liberté du fils de Louis XIV ou de la petite-fille du grand Condé.

— A la vie, non, dit la duchesse du Maine, non ; mais à la liberté, je n'en répondrais pas. Comprenez-vous cet imbécile d'abbé Brigaud qui se fait arrêter en colporteur, il y a trois jours, à Orléans, et qui, sur de fausses révélations qu'on lui présente comme venant de moi, avoue tout et nous compromet affreusement ; de sorte que je ne serais pas étonnée que cette nuit on nous arrêtât.

— Celui pour lequel je viens implorer votre pitié, madame, dit Bathilde, n'a rien révélé, lui, et est condamné à mort pour au contraire avoir gardé le silence.

— Ah ! ma chère enfant s'écria la duchesse, vous voulez parler de ce pauvre d'Harmental : oui, je le connais : c'est un gentilhomme, celui-là. Vous le connaissez donc ?

— Hélas ! dit mademoiselle Delaunay, non seulement Bathilde le connaît, mais elle l'aime.

— Pauvre enfant ! Mon Dieu ! mais que faire ? Moi, vous comprenez bien, je ne puis rien, je n'ai aucun crédit. Tenter une démarche en sa faveur, c'est lui ôter son dernier espoir, s'il lui en reste un.

— Je le sais bien, madame, dit Bathilde ; aussi je ne viens demander à Votre Altesse qu'une chose : c'est par quelqu'un de ses amis, par quelqu'une de ses connaissances, au moyen de ses anciennes relations, c'est de m'introduire auprès de monseigneur le régent. Le reste me regarde.

— Mais, mon enfant, savez-vous ce que vous me demandez là ? dit la duchesse ; savez-vous que le régent ne respecte rien ? Savez-vous que vous êtes belle comme un ange, et que votre pâleur même vous va à ravir ? Savez-vous...

— Madame, dit Bathilde avec une dignité suprême, je sais que mon père lui a sauvé la vie et est mort à son service.

— Ah ! ceci, c'est autre chose, dit la duchesse. Attendez ; voyons, comment faire ? Oui, c'est cela. Delaunay, appelle Malezieux.

Mademoiselle Delaunay obéit, et un instant après le fidèle chancelier entra.

— Malezieux, dit la duchesse, voilà un enfant que vous allez conduire à la duchesse de Berry, à qui vous la recommanderez de ma part. Il faut qu'elle voie le régent, et cela sur l'heure, vous entendez ? Il s'agit de la vie d'un homme. Et, tenez, de celle de ce cher d'Harmental, que je donnerais moi-même tant de choses pour sauver.

— J'y vais, madame, dit Malezieux.

— Vous le voyez, mon enfant, dit la duchesse, je fais tout ce que je puis faire ; si je puis vous être utile à autre chose, si pour séduire un géôlier, si pour préparer sa fuite vous avez besoin d'argent, je n'en ai pas beaucoup, mais il me reste quelques diamans, et ils ne pourraient jamais être mieux employés qu'à sauver la vie d'un si brave gentilhomme. Allons, ne perdez pas de temps, embrassez-moi et allez trouver ma nièce ; vous savez que c'est la favorite de son père.

— Oh ! madame, dit Bathilde, je sais que vous êtes un ange, et, si je réussis, je vous devrai plus que ma vie.

— Pauvre petite ! dit la duchesse en regardant Bathilde s'éloigner ; puis, lorsqu'elle eut disparu :

— Allons, Delaunay, continua madame du Maine, qui effectivement s'attendait à être arrêtée d'un moment à l'autre, reprenons nos malles.

Pendant ce temps, Bathilde, accompagnée de Malezieux, était remontée dans sa voiture, et avait pris le chemin du Luxembourg où vingt minutes après elle était arrivée.

Grâce au patronage de Malezieux, Bathilde entra sans difficulté ; on la fit passer dans un petit boudoir où on la pria d'attendre, tandis que le chancelier, introduit auprès de Son Altesse Royale, la préviendrait de la grâce qu'on avait à lui demander. Malezieux s'acquitta de la commission avec tout le zèle qu'il portait aux choses recommandées par madame du Maine, et Bathilde

XLVI

LES TROIS VISITES

Arrivée à l'Arsenal, Bathilde fit demander mademoiselle Delaunay, qui, sur sa prière, la conduisit aussitôt à madame du Maine.

— Ah ! c'est vous mon enfant, dit la duchesse d'une voix distraite et d'un air agité. C'est bien de se rappeler ses amis lorsqu'ils sont dans le malheur.

n'avait pas attendu dix minutes qu'elle le vit rentrer avec la duchesse de Berry.

La duchesse avait un cœur excellent ; aussi avait-elle été vivement touchée du récit que lui avait fait Malezieux ; si bien que lorsqu'elle parut, il n'y avait pas à se tromper sur l'intérêt que lui inspirait d'avance la jeune fille qui venait solliciter sa protection. Bathilde s'aperçut de ses dispositions bienveillantes, et vint à elle les mains jointes. La duchesse lui prit les mains. Bathilde voulut tomber à ses pieds, mais la duchesse la retint, et, l'embrassant au front :

— Ma pauvre enfant ! lui dit-elle, que n'êtes-vous venue il y a huit jours ?

— Et pourquoi n'y a huit jours plutôt que maintenant, madame ? demanda Bathilde avec anxiété.

— Parce qu'il y a huit jours, je n'eusse cédé à personne le plaisir de vous conduire près de mon père, tandis qu'aujourd'hui c'est impossible.

— Impossible ! O mon Dieu ! et pourquoi cela ? s'écria Bathilde.

— Mais vous ignorez donc que je suis en disgrâce complète depuis avant-hier, ma pauvre enfant ! Hélas ! toute princesse que je suis j'ai été femme comme vous, comme vous j'ai eu le malheur d'aimer. Or, nous autres filles de race royale, vous le savez, notre cœur n'est point à nous, c'est une espèce de pierre qui fait partie du trésor de la couronne, et c'est un crime d'en disposer sans l'autorisation du roi ou de son premier ministre. J'ai disposé de mon cœur, et je n'ai rien à dire, car on me l'a pardonné ; mais j'ai disposé de ma main, et on m'a punie. Depuis trois jours mon amant est mon époux ; voyez l'étrange chose ! on m'a fait un crime d'une action dont en toute autre condition on m'eût louée. Mon père lui-même s'est laissé gagner à la colère générale, et depuis trois jours, c'est-à-dire depuis le moment où je devais pouvoir me présenter devant lui sans rougir, sa présence m'est interdite. L'lier on m'a ôtée ma garde : ce matin, je me suis présentée au Palais-Royal, on m'a refusé la porte.

— Hélas ! hélas ! dit Bathilde, je suis bien malheureuse, car je n'avais d'espoir qu'en vous, madame ; et je ne connais personne qui puisse m'introduire près de monseigneur le régent ! Et c'est demain, madame, demain à huit heures, qu'on tue celui que j'aime comme vous aimez monsieur de Richelieu ! O mon Dieu ! mon Dieu ! ayez compassion de moi, madame, car si vous ne me prenez en pitié, je suis perdue, je suis condamnée !

— Mon Dieu ! Riom, venez donc à notre aide, dit la duchesse en se retournant vers son mari qui entraînait ce moment, et en lui tendant la main ; voilà une pauvre enfant qui a besoin de voir mon père à l'instant, sans retard ; sa vie dépend de cette entrevue : que dis-je ? plus que sa vie ! la vie de l'homme qu'elle aime ! Comment faire ? voyons. Le neveu de Lauzun ne doit jamais être embarrassé, ce me semble. Riom, trouvez-nous un moyen, et s'il est possible, eh bien ! je vous aimerai encore davantage.

— J'en ai bien un... dit Riom en souriant.

— Oh ! monsieur, s'écria Bathilde, oh ! dites-le-moi, et je vous serai éternellement reconnaissante.

— Voyons, dites, ajouta la duchesse de Berry d'une voix presque aussi pressante que l'était celle de Bathilde.

— Mais c'est qu'il compromet singulièrement votre sœur.

— Laquelle ?

— Mademoiselle de Valois.

— Aglaé ? comment cela ?

— Oui, ne savez-vous pas qu'il y a de par le monde une espèce de sorcier qui a le privilège de s'introduire auprès d'elle le jour comme la nuit, sans qu'on sache par où ni comment ?

— Richelieu ! C'est vrai, s'écria la duchesse de Berry ; Richelieu peut nous tirer d'affaire. Mais...

— Mais... achevez, madame, je vous supplie ! Mais il ne vaudra pas, peut-être.

— J'en ai peur, répondit la duchesse.

— Oh ! je le prierai tant, qu'il aura pitié de moi, s'écria Bathilde. D'ailleurs, vous me donnerez un mot pour lui n'est-ce pas ? Votre Altesse aura cette bonté, et

il n'osera refuser ce que lui demandera Votre Altesse.

— Faisons mieux que cela, dit la duchesse. Riom, faites appeler madame de Mouchy ; priez-la de conduire elle-même mademoiselle chez le duc. Madame de Mouchy est ma première dame d'honneur, mon enfant, continua la duchesse tandis que Riom accomplissait l'ordre qu'il venait de recevoir, et on assure que monsieur de Richelieu lui doit quelque reconnaissance. Vous voyez donc que je ne puis vous choisir une meilleure introductrice.

— Oh ! merci, madame, s'écria Bathilde en baisant les mains de la duchesse, merci ! Oui, vous avez raison, et tout espoir n'est pas encore perdu. Et vous dites que monsieur le duc de Richelieu a un moyen de s'introduire au Palais-Royal ?

— Un instant, entendons-nous : je ne le dis pas, on le dit.

— O mon Dieu ! dit Bathilde, pourvu que nous le trouvions chez lui !

— Ceci, par exemple, ce sera une chance. Mais oui. Quelle heure est-il ? Huit heures à peine ? Oui, il soupe probablement en ville et rentrera pour faire sa toilette. Je dirai à madame de Mouchy de l'attendre avec vous. N'est-ce pas, charmante ? continua la duchesse en apercevant sa dame d'honneur, et en la saluant du nom d'amitié qu'elle avait l'habitude de lui donner, n'est-ce pas que tu attendras le duc jusqu'à ce qu'il rentre ?

— Je ferai tout ce qu'ordonnera Votre Altesse, dit madame de Mouchy.

— Eh bien ! je t'ordonne, entends-tu ? je t'ordonne d'obtenir du duc de Richelieu qu'il introduise mademoiselle près du régent, et je t'autorise à user, pour le décider, de toute l'autorité que tu peux avoir sur son esprit.

— Madame la duchesse va bien loin, dit en souriant madame de Mouchy.

— Va, va, dit la duchesse, fais ce que je te dis ; je prends tout sur mon compte. Et vous, mon enfant, bon courage ! suivez madame, et si vous entendez dire sur votre chemin par trop de mal de cette pauvre duchesse de Berry, à qui on en veut tant, parce qu'elle a reçu un jour les ambassadeurs sur un trône élevé de trois marches, et qu'elle a traversé un autre jour tout Paris escortée de quatre trompettes, dites à ceux qui crieront anathème sur moi, que je suis une bonne femme au fond ; que malgré toutes les excommunications, j'espère qu'il me sera remis beaucoup, parce que j'ai beaucoup aimé, n'est-ce pas. Riom ?

— Oh ! madame, s'écria Bathilde, je ne sais si l'on dit du bien ou du mal de vous, mais je sais que je voudrais bôser la trace de vos pas, tant vous me semblez bonne et grande !

— Allez mon enfant, allez. Si vous manquez monsieur de Richelieu, il est probable que vous ne sauriez où le trouver, et que vous attendriez inutilement qu'il rentrât.

— Puisque Son Altesse le permet venez donc vite, madame, dit Bathilde en entraînant madame de Mouchy, car en ce moment, chaque minute a pour moi la valeur d'une année.

Un quart d'heure après, Bathilde et madame de Mouchy étaient à l'hôtel de Richelieu. Contre toute attente, le duc était chez lui. Madame de Mouchy se fit annoncer. Elle fut introduite aussitôt, et elle entra suivie de Bathilde. Les deux femmes trouvèrent monsieur de Richelieu occupé avec Raffé, son secrétaire, à brûler une foule de lettres inutiles, et à en mettre quelques autres à part.

— Eh ! bon Dieu ! madame, dit le duc en apercevant madame de Mouchy, et en venant à elle le sourire sur les lèvres, quel bon vent vous amène, et à quel événement dois-je cette bonne fortune de vous recevoir chez moi à huit heures et demie du soir ?

— Au désir de vous faire faire une belle action, duc.

— Ah ! vraiment ! en ce cas pressez-vous, madame.

— Est-ce que vous quittez Paris ce soir, par hasard ?

— Non, mais je pars demain matin pour la Bastille.

— Quelle est cette plaisanterie ?

— Je vous prie de croire, madame, que je ne plaisante jamais quand il s'agit de quitter mon hôtel, où je suis très bien, pour celui du roi, où je suis très mal. Je le connais, c'est la troisième fois que j'y retourne.

— Mais, qui peut vous faire croire que vous serez arrêté demain ?

— J'ai été prévenu.

— Par une personne sûre ?

— Jugez-en.

Et le duc présenta une lettre à madame de Mouchy, qui la prit et qui lut :

« Innocent ou coupable, il ne vous reste que le temps de prendre la fuite. Demain vous serez arrêté ; le régent vient de dire tout haut devant moi qu'il tenait enfin le duc de Richelieu. »

— Croyez-vous que la personne soit en position d'être bien informée ?

— Oui, car je crois reconnaître l'écriture.

« Vous voyez donc bien que j'avais raison de vous dire de vous presser. Maintenant, si c'est une chose qui puisse se faire dans l'espace d'une nuit, parlez ; je suis à vos ordres. »

— Une heure suffira.

— Dites donc alors. Vous savez, madame, que je n'ai rien à vous refuser.

— Eh bien ! dit madame de Mouchy, voici la chose en deux mots. Comptiez-vous aller remercier ce soir la personne qui vous a donné cet avis ?

— Peut-être, dit en riant le duc.

— Eh bien ! il faut que vous lui présentiez mademoiselle.

— Mademoiselle ! dit le duc étonné en se retournant vers Bathilde, qui jusque-là s'était tenue en arrière et cachée à demi dans l'obscurité. Et quelle est mademoiselle ?

— Une pauvre jeune fille qui aime le chevalier d'Harmental, qu'on doit exécuter demain, comme vous savez, et qui veut demander sa grâce au régent.

— Vous aimez le chevalier d'Harmental, mademoiselle ? dit le duc de Richelieu s'adressant à Bathilde.

— Oh ! monsieur le duc ! balbutia Bathilde en rougissant.

— Ne vous cachez pas, mademoiselle ; c'est un noble jeune homme, et je donnerais dix ans de ma vie pour le sauver moi-même. Et croyez-vous au moins avoir quel que moyen d'intéresser le régent en sa faveur ?

— Je le crois, monsieur le duc.

— Eh bien ! soit. Cela me portera bonheur. Madame, continua le duc en s'adressant à madame de Mouchy, retournez vers Son Altesse Royale, mettez mes humbles hommages à ses pieds, et dites-lui de ma part que mademoiselle verra le régent dans une heure.

— Oh ! monsieur le duc ! s'écria Bathilde.

— Décidément, mon cher Richelieu, dit madame de Mouchy, je commence à croire, comme on le dit, que vous avez fait un pacte avec le diable pour passer par le trou des serrures, et je suis moins inquiète maintenant, je l'avoue, de vous voir partir pour la Bastille.

— En tout cas, dit le duc, vous savez, madame, que la charité ordonne de visiter les prisonniers. Si, par hasard, il vous restait quelque souvenir du pauvre Armand...

— Silence, duc ; soyez discret, et l'on verra ce que l'on peut faire pour vous. En attendant, vous me promettez que mademoiselle verra le régent ?

— C'est chose convenue.

— En ce cas, adieu, duc, et que la Bastille vous soit légère !

— Est-ce bien adieu que vous me dites ?

— Au revoir.

— A la bonne heure !

Et le duc, ayant baisé la main de madame de Mouchy, la conduisit vers la porte ; puis revenant vers Bathilde :

— Mademoiselle, lui dit-il, ce que je vais faire pour vous, je ne le ferais pour personne. Le secret que je vais confier à vos yeux, c'est la réputation, c'est l'honneur d'une princesse du sang ; mais l'occasion est grave et mérite qu'on lui sacrifie quelques convenances. Jurez-moi donc que vous ne direz jamais, excepté à une seule personne, car je sais qu'il est des personnes pour lesquelles on n'a point de secrets, jurez-moi donc que vous ne direz jamais ce que vous allez voir, et que nul ne saura,

excepté lui, de quelle façon vous êtes entrée chez le régent.

— Oh ! monsieur le duc, je vous le jure, par tout ce que j'ai de plus sacré au monde, par le souvenir de ma mère !

— Cela suffit, mademoiselle, dit le duc en tirant le cordon d'une sonnette.

Un valet de chambre entra.

— Lafosse, dit le duc, fais mettre les chevaux bais à la voiture sans armoiries.

— Monsieur le duc, dit Bathilde, si vous ne voulez pas perdre de temps, j'ai un carrosse de louage en bas.

— Eh bien ! cela vaut encore mieux. Mademoiselle, je suis à vos ordres.

— Irai-je avec monsieur le duc ? demanda le valet de chambre.

— Non, c'est inutile, reste avec Raffé, et aide-le à mettre de l'ordre dans tous ces papiers. Il y en a plusieurs qu'il est parfaitement inutile que Dubois voie.

Et le duc, ayant offert son bras à Bathilde, descendit avec elle, la fit monter dans la voiture, et après avoir ordonné au cocher de s'arrêter au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de Richelieu, se plaça à son côté, aussi insoucieux que s'il n'eût pas su que ce sort auquel il allait essayer de soustraire le chevalier, l'attendait lui-même peut-être dans quinze jours.

XLVII

L'ARMOIRE AUX CONFITURES

La voiture s'arrêta à l'endroit indiqué ; le cocher vint ouvrir la portière, et le duc descendit et aida Bathilde à descendre, puis, tirant une clef de sa poche, il ouvrit la porte de l'allée de la maison qui faisait l'angle de la rue de Richelieu et de la rue Saint-Honoré, et qui porte aujourd'hui le n° 218.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit le duc en offrant le bras à la jeune fille, de vous conduire par des escaliers si mal éclairés ; mais je tiens beaucoup à ne pas être reconnu si par hasard on me rencontrait dans ce quartier-ci. Au reste, nous n'avons pas haut à monter : il ne s'agit que d'atteindre le premier étage.

En effet, après avoir monté une vingtaine de marches, le duc s'arrêta, tira une seconde clef de sa poche, ouvrit la porte du palier avec le même mystère qu'il avait ouvert celle de la rue, et étant entré dans l'antichambre et y ayant pris une bougie, il revint à allumer à la lanterne qui brûlait dans l'escalier.

— Encore une fois, pardon, mademoiselle, dit le duc ; mais ici, j'ai l'habitude de me servir moi-même, et vous allez comprendre tout à l'heure pourquoi, dans cet appartement, j'ai pris le parti de me passer de laquais.

Peu importait à Bathilde que le duc de Richelieu eût ou n'eût pas de domestique : elle entra donc dans l'antichambre sans lui répondre, et le duc referma la porte à double tour derrière elle.

— Maintenant, suivez-moi, dit le duc ; et il marcha devant la jeune fille, l'éclairant avec la bougie qu'il tenait à la main.

Ils traversèrent ainsi une salle à manger et un salon ; enfin, ils entrèrent dans une chambre à coucher, et le duc s'arrêta.

— Mademoiselle, dit Richelieu en posant la bougie sur la cheminée, j'ai votre parole que rien de ce que vous allez voir ne sera jamais révélé ?

— Je vous l'ai déjà donnée, monsieur le duc, et je vous la renouvelle. Oh ! je serais trop ingrate si j'y manquais.

— Eh bien donc, soyez en tiers dans notre secret ; c'est celui de l'amour, nous le mettons sous la sauvegarde de l'amour.

Et le duc de Richelieu, faisant glisser un panneau de

la boiserie, découvrit une ouverture pratiquée dans la muraille au delà de l'épaisseur de laquelle se trouvait le fond d'une armoire, et il y frappa doucement trois coups. Au bout d'un instant, on entendit tourner la clef dans la serrure ; puis on vit briller une lumière entre les planches, puis une douce voix demanda : « Est-ce vous ? » puis enfin, sur la réponse affirmative du duc, trois de ces planches se détachèrent doucement, ouvrirent une communication facile d'une chambre à l'autre, et le duc de Richelieu et Bathilde se trouvèrent en face de mademoiselle de Valois, qui jeta un cri en voyant son amant accompagné d'une femme.

— Ne craignez rien, chère Aglaé, dit le duc en passant de la chambre où il était dans la chambre voisine, et en saisissant la main de mademoiselle de Valois, tandis que Bathilde demeurait immobile à sa place, n'osant faire un pas de plus avant que sa présence fût expliquée. Vous me remerciez vous-même tout à l'heure d'avoir trahi le secret de notre bienheureuse armoire.

— Mais, monsieur le duc, n'expliquerez-vous... ? demanda mademoiselle de Valois, en faisant une pause après ces paroles interrogatives et en regardant toujours Bathilde avec inquiétude.

— A l'instant même, ma belle princesse. Vous m'avez quelquefois entendu parler du chevalier d'Harmental, n'est-ce pas ?

— Avant-hier encore, duc, vous me disiez qu'il n'aurait qu'un mot à prononcer pour sauver sa vie en vous compromettant tous ; mais que ce mot, il ne le dirait pas.

— Eh bien ! il ne l'a pas dit, et il est condamné à mort ; on l'exécute demain. Cette jeune fille l'aime ; et sa grâce dépend du régent. Comprenez-vous maintenant ?

— Oh ! oui, oui, dit mademoiselle de Valois.

— Venez, mademoiselle, dit le duc de Richelieu à Bathilde, en l'attirant par la main ; puis se retournant vers la princesse : — Elle ne savait comment arriver jusqu'à votre père, ma chère Aglaé ; elle s'est adressée à moi, juste au moment où je venais de recevoir votre lettre. J'avais à vous remercier du bon avis que vous me donniez, et, comme je connais votre cœur, j'ai pensé que le remerciement auquel vous seriez le plus sensible serait de vous offrir l'occasion de sauver la vie à un homme au silence duquel vous devez probablement la mienné.

— Et vous avez eu raison, mon cher duc. Soyez la bienvenue, mademoiselle. Maintenant, que désirez-vous ? que puis-je faire pour vous ?

— Je désire voir monseigneur le régent, dit Bathilde, et Votre Altesse peut me conduire près de lui.

— M'attendrez-vous, duc, demanda mademoiselle de Valois avec inquiétude.

— Pouvez-vous en douter ?

— Alors, rentrez dans l'armoire aux confitures, de peur que quelqu'un, en entrant ici, ne vous surprenne. Je conduis mademoiselle près de mon père, et je reviens.

— Je vous attends, dit le duc, en suivant les instructions que lui donnait la princesse et en rentrant dans l'armoire.

Mademoiselle de Valois échangea quelques paroles à voix basse avec son amant, referma l'armoire, mit la clef dans sa poche, et tendant la main à Bathilde :

— Mademoiselle, dit-elle, toutes les femmes qui aiment sont sœurs, Armand et vous avez bien fait de compter sur moi. Venez.

Bathilde baisa la main que lui tendait mademoiselle de Valois, et la suivit.

Les deux femmes traversèrent tous les appartemens qui font face à la place du Palais-Royal, et, tournant à gauche, s'engagèrent dans ceux qui longent la rue de Valois. C'était dans cette partie que se trouvait la chambre à coucher du régent.

— Nous sommes arrivées dit mademoiselle de Valois en s'arrêtant devant une porte, et en regardant Bathilde, qui à cette nouvelle chancela et pâlit ; car toute cette force morale qui l'avait soutenue depuis trois ou quatre heures était prête à disparaître juste au moment où elle allait en avoir le plus de besoin.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! je n'oserai jamais ! s'écria Bathilde.

— Voyons, mademoiselle, du courage, mon père est

bon ; entrez, tombez à ses pieds : Dieu et son cœur feront le reste.

A ces mots, voyant que la jeune fille hésitait encore, elle ouvrit la porte, poussa Bathilde dans la chambre, et referma la porte derrière elle. Elle courut ensuite de son pas le plus léger rejoindre le duc de Richelieu, laissant la jeune fille plaider sa cause, tête-à-tête avec le régent.

A cette action imprévue, Bathilde poussa un léger cri, et le régent, qui se promenait de long en large, la tête inclinée, la releva et se retourna.

Bathilde, incapable de faire un pas de plus, tomba sur ses deux genoux, tira sa lettre de sa poitrine et l'étendit vers le régent.

Le régent avait la vue mauvaise ; il ne comprit pas bien ce qui se passait et, s'avança vers cette femme qui lui apparaissait dans l'ombre comme une forme blanche et indécise. Bientôt, dans cette forme inconnue d'abord, il reconnut une femme, et dans cette femme une jeune fille belle et suppliante. Quant à la pauvre enfant, elle voulait en vain articuler une prière ; la voix lui manquait complètement, et bientôt, la force lui manquant comme la voix, elle se renversa en arrière, et serait tombée sur le tapis si le régent ne l'eût retenue dans ses bras.

— Mon Dieu, mademoiselle, dit le régent, chez lequel les signes d'une douleur profonde produisaient leur effet ordinaire ; mon Dieu ! qu'avez-vous donc, et que puis-je faire pour vous ? Venez, venez sur ce fauteuil, je vous en prie !

— Non, monseigneur, non, murmura Bathilde, non, c'est à vos pieds que je dois être, car je viens vous demander une grâce.

— Une grâce ? Et laquelle ?

— Voyez d'abord qui je suis, monseigneur, dit Bathilde et ensuite peut-être oserai-je parler. Et elle tendit la lettre, sur laquelle reposait son seul espoir, au duc d'Orléans.

Le régent prit la lettre, regardant tour à tour le papier et la jeune fille, et, s'approchant d'une bougie qui brûlait sur la cheminée, reconnut sa propre écriture, reporta de nouveau ses yeux sur la jeune fille, et lut ce qui suit :

« Madame, votre mari est mort pour la France et pour moi ; ni la France ni moi ne pouvons vous rendre votre mari ; mais souvenez-vous que si jamais vous aviez besoin de quelque chose, nous sommes tous les deux vos débiteurs.

« Votre affectionné.

« PHILIPPE D'ORLÉANS. »

— Je reconnais parfaitement cette lettre pour être de moi, mademoiselle, dit le régent ; mais, à la honte de ma mémoire, je vous en demande pardon, je ne me rappelle plus à qui elle a été écrite.

— Voyez l'adresse, monseigneur, dit Bathilde un peu rassurée par l'expression de parfaite bienveillance peinte sur le visage du duc.

— Clarice du Rocher !... s'écria le régent. Oui, en effet, je me rappelle maintenant. J'ai écrit cette lettre d'Espagne, après la mort d'Albert, qui a été tué à la bataille d'Almanza ; j'ai écrit cette lettre à sa veuve. Comment cette lettre se trouve-t-elle entre vos mains, mademoiselle ?

— Hélas ! monseigneur, je suis la fille d'Albert et de Clarice.

— Vous, mademoiselle ! s'écria le régent, vous ! Et qu'est devenue votre mère ?

— Elle est morte, monseigneur.

— Depuis longtemps ?

— Depuis près de quatorze ans.

— Mais heureuse, sans doute, et sans avoir besoin de rien ?

— Au désespoir, monseigneur, et manquant de tout.

— Mais comment ne s'est-elle pas adressée à moi ?

— Votre Altesse était encore en Espagne.

— O mon Dieu ! que me dites-vous là ! Continuez, mademoiselle, car vous ne pouvez vous imaginer combien ce que vous me dites m'intéresse. Pauvre Clarice, pauvre Albert ! Ils s'aimaient tant, je me le rappelle ! Elle n'aura

pu lui survivre. Savez-vous que votre père m'avait sauvé la vie à Nerwinde, mademoiselle, savez-vous cela ?

— Oui, monseigneur, je le savais, et voilà ce qui m'a donné le courage de me présenter devant vous.

— Mais vous, pauvre enfant, vous, pauvre orpheline, qu'êtes-vous devenue alors ?

— Moi, monseigneur, j'ai été recueillie par un ami de notre famille, par un pauvre écrivain nommé Jean Buvat.

— Jean Buvat ! s'écria le régent ; mais attendez donc ! je connais ce nom-là, moi. Jean Buvat ! mais c'est ce

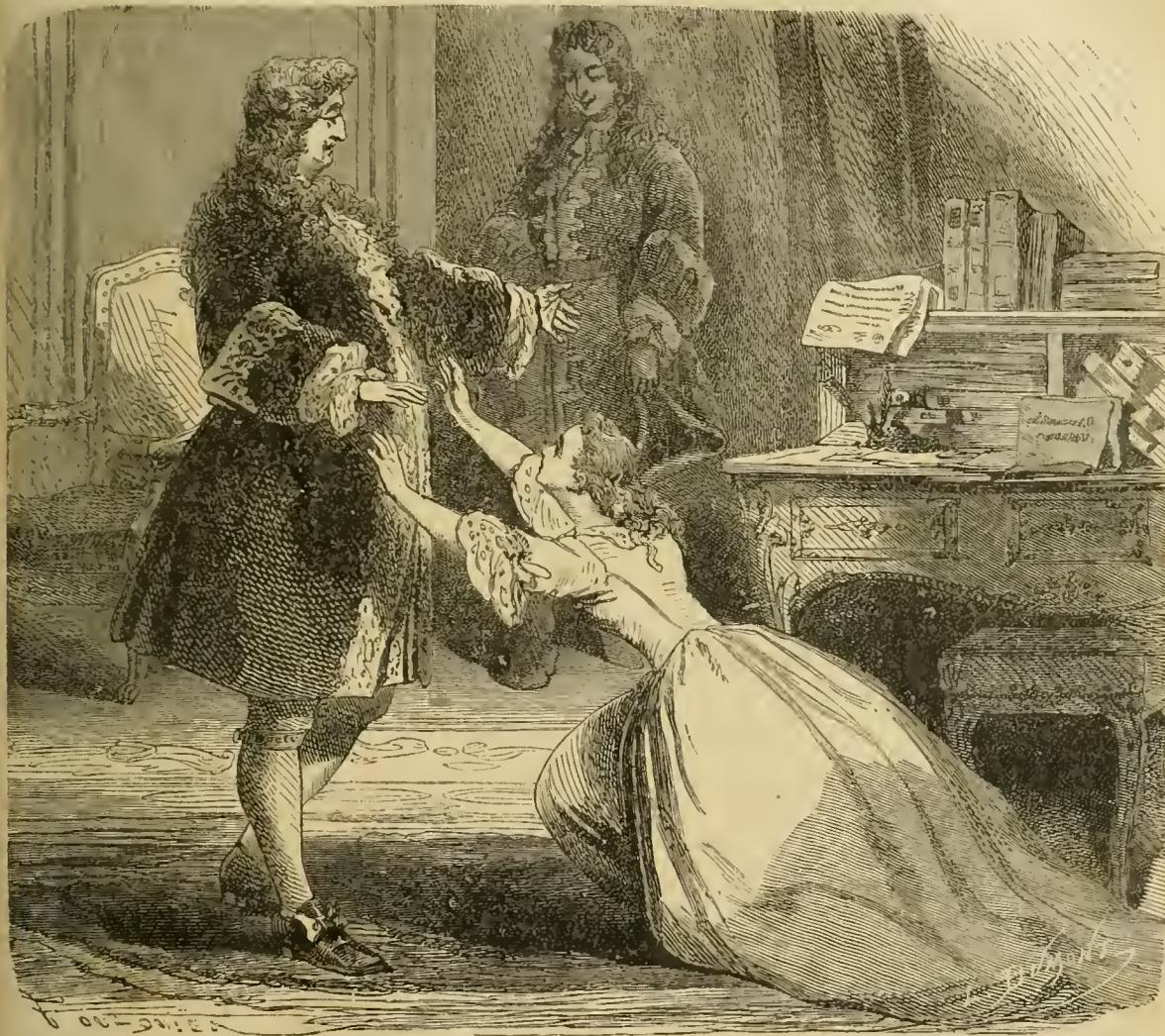
— Hélas ! monseigneur, c'est Votre Altesse qui l'a dit.

Le front du régent devint pensif, tandis que Bathilde, en voyant l'impression produite par cette demande, sentait son cœur se serrer et ses genoux fléchir.

— Est-il votre parent ? votre allié ? votre ami ?

— Il est ma vie ! il est mon âme ! monseigneur ; je l'aime !

— Mais savez-vous, si je fais grâce à lui, qu'il faut que je fasse grâce à tout le monde, et qu'il y a dans tout cela de plus grands coupables encore que lui ?



Oh ! monseigneur, vous êtes bien cruel !

pauvre diable de copiste qui a découvert toute la conspiration et qui m'a fait il y a quelques jours ses réclamations en personne... Une place à la Bibliothèque, n'est-ce pas ? un arriéré dû ?

— C'est cela même, monseigneur.

— Mademoiselle, reprit le régent, il paraît que tout ce qui vous entoure est destiné à me sauver. Me voilà deux fois votre débiteur. Vous m'avez dit que vous aviez une grâce à me demander ; parlez donc hardiment, je vous écoute.

— O mon Dieu ! dit Bathilde, donnez-moi la force !

— C'est donc une chose bien importante et bien difficile que celle que vous souhaitez !

— Monseigneur, dit Bathilde, c'est la vie d'un homme qui a mérité la mort.

— S'agirait-il du chevalier d'Harmental ? demanda le régent.

— Grâce de la vie seulement, monseigneur ! Qu'il ne meure pas, c'est tout ce que je vous demande.

— Mais si je commue sa peine en une prison perpétuelle, vous ne le verrez plus.

Bathilde se sentit prête à mourir, et, étendant la main, se soutint au dossier d'un fauteuil.

— Que deviendrez-vous alors ? continua le régent.

— Moi, dit Bathilde, j'entrerai dans un couvent, où je prierai pendant le reste de ma vie pour vous, monseigneur, et pour lui.

— Cela ne se peut pas, dit le régent.

— Pourquoi donc, monseigneur ?

— Parce qu'aujourd'hui même, il y a une heure, on m'a demandé votre main, et que je l'ai promise.

— Ma main, monseigneur ? vous avez promis ma main ? et à qui donc, mon Dieu !

— Lisez, dit le régent en prenant une lettre sur son

bureau et en la présentant tout ouverte à la jeune fille.

— Raoul ! s'écria Bathilde ; l'écriture de Raoul ! O mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

— Lisez, reprit le régent.

Et Bathilde, d'une voix altérée, lut la lettre suivante :

« Monseigneur,

« J'ai mérité la mort, je le sais, et ne viens point vous
« demander la vie. Je suis prêt à mourir au jour fixé,
« à l'heure dite ; mais il dépend de Votre Altesse de
« me rendre cette mort plus douce, et je viens la supplier
« à genoux de m'accorder cette faveur.

« J'aime une jeune fille que j'eusse épousée si j'eusse
« vécu. Permettez qu'elle soit ma femme quand je vais
« mourir. Au moment où je la quitte pour toujours, où
« je la laisse seule et isolée au milieu du monde, que
« j'aie au moins la consolation de lui laisser pour sauve-
« garde mon nom et ma fortune. En sortant de l'église,
« monseigneur, je marcherai à l'échafaud.

« C'est mon dernier vœu, c'est mon seul désir ; ne re-
« lisez pas la prière d'un mourant.

« RAOUL D'HARMENTAL. »

— Oh ! monseigneur, monseigneur, dit Bathilde en éclatant en sanglots, vous voyez, tandis que je pensais à lui, il pensait à moi ! N'ai-je pas raison de l'aimer, quand il m'aime tant !

— Oui, dit le régent, et je lui accorde sa demande : elle est juste. Puisse cette grâce, comme il le dit, adoucir ses derniers moments !

— Monseigneur, monseigneur, s'écria la jeune fille, est-ce tout ce que vous lui accordez ?

— Vous voyez, dit le régent, que lui-même se rend justice et ne demande pas autre chose.

— Oh ! c'est bien cruel ! c'est bien affreux ! Le revoir pour le perdre à l'instant même. Monseigneur, monseigneur, sa vie ! je vous en supplie, et que je ne le revoie jamais ! J'aime mieux cela.

— Mademoiselle, dit le régent d'un ton qui ne permettait pas de réplique, et en écrivant quelques lignes sur un papier qu'il cacheta de son sceau, voici une lettre pour monsieur de Launay, le gouverneur de la Bastille, elle contient mes instructions à l'égard du condamné. Mon capitaine des gardes va monter en voiture avec vous et veillera de ma part à ce que ces instructions soient suivies.

— Oh ! sa vie, monseigneur, sa vie ! au nom du ciel, je vous en supplie à genoux !

Le régent sonna ; un valet de chambre ouvrit la porte.

— Appelez monsieur le marquis de Lafare, dit le régent.

— Oh ! monseigneur, vous êtes bien cruel ! dit Bathilde en se relevant. Alors, permettez-moi donc de mourir avec lui. Du moins nous ne serons pas séparés, même sur l'échafaud. Du moins nous ne nous quitterons pas, même dans la tombe !

— Monsieur de Lafare, dit le régent, accompagnez mademoiselle à la Bastille. Voici une lettre pour monsieur de Launay ; vous en prendrez connaissance avec lui, et vous veillerez à ce que les ordres qu'elle renferme soient exécutés de point en point.

Puis, sans écouter le dernier cri de désespoir de Bathilde, le duc d'Orléans ouvrit la porte d'un cabinet et disparut.

XLVIII

LE MARIAGE IN EXTREMIS

Lafare entraîna la jeune fille presque mourante et la fit monter dans une des voitures tout attelées qui attendaient toujours dans la cour du Palais-Royal. Cette voiture partit aussitôt au galop, prenant par la rue de Cléry et par les boulevards le chemin de la Bastille.

Pendant toute la route, Bathilde ne dit pas un mot : elle était muette, froide et inanimée comme une statue. Ses yeux étaient fixes et sans larmes ; seulement, en arrivant en face de la forteresse, elle tressaillit ; il lui semblait avoir vu se lever dans l'ombre, à la place même où avait été exécuté le chevalier de Rohan, quelque chose comme un échafaud. Un peu plus loin la sentinelle cria : Qui vive ! Puis on entendit la voiture rouler sur le pont-levis. Les herbes se levèrent, la porte s'ouvrit, et le carrosse s'arrêta à la porte de l'escalier qui conduisait chez le gouverneur.

Un valet de pied sans livrée vint ouvrir la portière, et Lafare aida Bathilde à descendre. A peine si elle pouvait se soutenir ; toute sa force morale s'était évanouie du moment où l'espoir l'avait quittée. Lafare et le valet de pied furent presque obligés de la porter au premier étage. Monsieur de Launay soupait. On fit entrer Bathilde dans un salon, tandis qu'on introduisait immédiatement Lafare près du gouverneur.

Dix minutes à peu près s'écoulèrent pendant lesquelles Bathilde demeura anéantie sur le fauteuil où elle s'était laissée tomber en entrant. La pauvre enfant n'avait qu'une idée, c'était celle de cette séparation éternelle qui l'attendait ; la pauvre enfant ne voyait qu'une chose, c'était son amant montant sur l'échafaud.

Au bout de dix minutes, Lafare rentra avec le gouverneur. Bathilde leva machinalement la tête et les regarda d'un œil égaré. Lafare alors s'approcha d'elle, et lui offrit le bras :

— Mademoiselle, dit-il, l'église est préparée, et le prêtre vous y attend.

Bathilde, sans répondre, se leva pâle et glacée ; puis comme elle sentit que les jambes lui manquaient, elle s'appuya sur le bras qui lui était offert. Monsieur de Launay marchait le premier, éclairé par deux hommes qui portaient des torches.

Au moment où Bathilde entra par une des portes latérales, elle aperçut, entrant par l'autre porte, le chevalier d'Harmental, accompagné de son côté par Valef et par Pompadour. C'étaient les témoins de l'époux, comme monsieur de Launay et Lafare étaient les témoins de l'épouse. Chaque porte était gardée par deux gardes françaises, l'arme au bras et immobiles comme des statues.

Les deux amans s'avancèrent au-devant l'un de l'autre, Bathilde pâle et mourante, Raoul calme et souriant. Arrivés en face de l'autel, le chevalier prit la main de la jeune fille et la conduisit aux deux sièges qui étaient préparés ; et là tous deux tombèrent à genoux sans s'être dit une seule parole.

L'autel était éclairé par quatre cierges seulement, qui jetaient dans cette chapelle, déjà naturellement sombre et si peuplée encore de sombres souvenirs, une lueur funèbre qui donnait à la cérémonie quelque chose d'un office mortuaire. Le prêtre commença la messe. C'était un beau vieillard à cheveux blancs, dont la figure mélancolique indiquait que ses fonctions journalières laissaient de profondes traces dans son âme. En effet, il était chapelain de la Bastille depuis vingt-cinq ans, et depuis vingt-cinq ans il avait entendu de bien tristes confessions et vu de bien lamentables spectacles.

Au moment de bénir les époux, il leur adressa quelques paroles selon l'habitude consacrée ; mais, au lieu de parler à l'époux de ses devoirs de mari, à l'épouse de ses devoirs de mère ; au lieu d'ouvrir devant eux l'avenir de la vie, il leur parla de la paix du ciel, de la musique divine et de la résurrection éternelle. Bathilde se sentait suffoquer. Raoul vit qu'elle allait éclater en sanglots, il lui prit la main et la regarda avec une si triste et si profonde résignation, que la pauvre enfant fit un dernier effort, étouffant ses larmes, qu'elle sentait retomber une à une sur son cœur. Au moment de la bénédiction, elle pencha sa tête sur l'épaule de Raoul. Le prêtre crut qu'elle s'évanouissait, et s'arrêta.

— Achevez, achevez, mon père, murmura Bathilde.

Et le prêtre prononça les paroles sacramentelles, auxquelles tous deux répondirent par un *oui* dans lequel semblaient s'être réunies toutes les forces de leur âme.

La cérémonie terminée, d'Harmental demanda à M. de

Launay s'il lui était permis de demeurer avec sa femme pendant le peu d'heures qu'il lui restait à vivre ; M. de Launay répondit qu'il n'y voyait pas d'inconvenient, et qu'on allait le recoudre à sa chambre. Alors Raoul embrassa Valez et Pompadour, les remercia d'avoir bien voulu servir de témoins à son funèbre mariage, serra la main à Lafare, rendit grâces à monsieur de Launay des bontés qu'il avait eues pour lui pendant son séjour à la Bastille, et jetant son bras autour de la taille de Bathilde qui, à chaque instant, menaçait de tomber de toute sa hauteur sur les dalles de l'église, l'entraîna vers la porte par laquelle il était entré. Là ils retrouvèrent les deux hommes armés de torches, qui les précédèrent et les conduisirent jusqu'à la porte de la chambre de d'Harmental. Un guichetier attendait, qui ouvrit cette porte. Raoul et Bathilde entrèrent, puis la porte se referma, et les deux époux se trouvèrent seuls.

Alors Bathilde, qui jusque-là avait contenu ses larmes, ne put résister plus longtemps à sa douleur ; un cri déchirant s'échappa de sa poitrine, et elle tomba, en se tordant les bras et en éclatant en sanglots, sur un fauteuil où sans doute, pendant ses trois semaines de captivité, d'Harmental avait bien souvent pensé à elle. Raoul se jeta à ses genoux et voulut la consoler ; mais lui-même était trop ému de cette douleur si profonde pour trouver autre chose que des larmes à mêler aux larmes de Bathilde. Ce cœur de fer se fondit à son tour, et Bathilde sentit à la fois sur ses lèvres les pleurs et les baisers de son amant.

Ils étaient depuis une demi-heure à peine ensemble, qu'ils entendirent des pas qui s'approchaient de la porte, et qu'une clef tourna dans la serrure. Bathilde tressaillit et serra convulsivement d'Harmental contre son cœur. Raoul comprit quelle crainte affreuse venait de lui traverser l'esprit et la rassura. Ce ne pouvait être encore celui qu'elle craignait de voir, puisque l'exécution était fixée pour huit heures du matin, et que onze heures venaient de sonner. En effet, ce fut monsieur de Launay qui parut.

— Monsieur le chevalier, dit le gouverneur, ayez la bonté de me suivre.

— Seul ? demanda d'Harmental en serrant à son tour Bathilde entre ses bras.

— Non, avec madame, reprit le gouverneur.

— Oh ! ensemble, ensemble ! entends-tu Raoul ? s'écria Bathilde. Oh ! où l'on voudra, pourvu que ce soit ensemble ! Nous voici, monsieur, nous voici !

Raoul serra une dernière fois Bathilde dans ses bras, lui donna un dernier baiser au front, et, rappelant tout son orgueil, il suivit monsieur de Launay avec un visage sur lequel il ne restait plus la moindre trace de l'émotion terrible qu'il venait d'éprouver.

Tous trois suivirent pendant quelque temps des corridors éclairés seulement par quelques lanternes rares, puis ils descendirent un escalier en spirale et se trouverent à la porte d'une tour. Cette porte donnait sur un préau entouré de hautes murailles et qui servait de promenade aux prisonniers qui n'étaient point au secret. Dans cette cour était une voiture attelée de deux chevaux, sur l'un desquels était un postillon, et l'on voyait reluire dans l'ombre les cuirasses d'une douzaine de mousquetaires.

Une même lueur d'espoir traversa en même temps le cœur des deux amans. Bathilde avait demandé au régent de commuer la mort de Raoul en une prison perpétuelle. Peut-être le régent lui avait-il accordé cette grâce. Cette voiture tout attelée pour conduire sans doute le condamné dans quelque prison d'Etat, ce peloton de mousquetaires destinés sans doute à les escorter, tout cela donnait à cette supposition un caractère de réalité. Tous deux se regardèrent en même temps, et en même temps levèrent les yeux au ciel pour remercier Dieu du bonheur inespéré qu'il leur accordait. Pendant ce temps, monsieur de Launay avait fait signe à la voiture de s'approcher ; le postillon avait obéi, la portière s'était ouverte, et le gouverneur, la tête découverte, tendait la main à Bathilde pour l'aider à monter ; Bathilde hésita un instant, se retournant avec inquiétude pour voir si l'on n'entraînait pas Raoul d'un autre côté ; mais elle vit que

Raoul s'apprêtait à la suivre, et elle monta sans résistance. Un instant après, Raoul était près d'elle. Aussitôt la portière se referma sur eux ; la voiture s'ébranla, l'escorte piqueta aux portières. On passa sous le guichet, puis sur le pont-levis, et enfin on se retrouva hors de la Bastille.

Les deux époux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre ; il n'y avait plus de doute, le régent faisait à d'Harmental grâce de la vie, et de plus, c'était évident, il consentait à ne point le séparer de Bathilde. Or, c'était ce que Bathilde et d'Harmental n'eussent jamais osé rêver. Cette vie de réclusion, supplice pour tout autre, était pour eux une existence de délices, un paradis d'amour : ils se verraient sans cesse, et ne se quitteraient jamais ! Qu'auraient-ils pu désurer de plus, même lorsque, maîtres de leur sort, ils rêvaient un même avenir ? Une seule idée triste traversa en même temps leur esprit, et tous deux, avec cette spontanéité du cœur qui ne se rencontre que dans les gens qui s'aiment, prononcèrent le nom de Buvat.

En ce moment, la voiture s'arrêta. Dans une semblable circonstance tout était pour les pauvres amans un sujet de crainte. Tous deux tremblèrent d'avoir trop espéré et tressaillirent de terreur. Presque aussitôt la portière s'ouvrit : c'était le postillon.

— Que veux-tu ? lui demanda d'Harmental.

— Dame ! notre maître, dit le postillon, je voudrais savoir où il faudrait vous conduire, moi.

— Comment ! où il faut me conduire ! s'écria d'Harmental. N'as-tu pas d'ordres ?

— J'ai l'ordre de vous mener dans le bois de Vincennes entre le château et Nogent-sur-Marne, et nous y voilà !

— Et notre escorte ? demanda le chevalier, qu'est-elle devenue ?

— Votre escorte ? elle nous a laissés à la barrière.

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria d'Harmental, tandis que Bathilde, haletante d'espoir, joignait les mains en silence ; ô mon Dieu ! est-ce possible ?

Et le chevalier sauta en bas de la voiture, regarda avidement autour de lui, tendit les bras à Bathilde qui s'élança à son tour ; puis tous deux jetèrent ensemble un cri de joie et de reconnaissance.

Ils étaient libres comme l'air qu'ils respiraient !

Seulement le régent avait donné l'ordre de conduire le chevalier juste à l'endroit où ce dernier avait enlevé Bourguignon, croyant l'enlever lui-même.

C'était la seule vengeance que se fût réservée Philippe le Débonnaire.

Quatre ans après cet événement, Buvat, réintégré dans sa place et payé de son arriéré, avait la satisfaction de mettre la plume à la main d'un beau garçon de trois ans. C'était le fils de Raoul et de Bathilde.

Les deux premiers noms qu'écrivit l'enfant furent ceux d'Albert du Rocher et de Clarice Gray.

Le troisième fut celui de *Philippe d'Orléans*, régent de France.

POST-SCRIPTUM

Peut-être quelques personnes ont-elles pris assez d'intérêt aux personnages qui jouent un rôle secondaire dans l'histoire que nous venons de leur raconter, pour désirer savoir ce qu'ils devinrent après la catastrophe qui perdit les conjurés et sauva le régent. Nous allons les satisfaire en deux mots.

Le duc et la duchesse du Maine, dont on voulait briser à tout jamais les complots à venir, furent arrêtés, le duc à Sceaux, et la duchesse dans une petite maison qu'elle avait rue Saint-Honoré. Le duc fut conduit au château de Doullens, et la duchesse à celui de Dijon, d'où elle fut transférée à la citadelle de Châlons. Tous deux en furent libérés au bout de quelques mois, désarmant le régent, l'un par une dénégation absolue, l'autre par un aveu complet.

Mademoiselle Delaunay fut conduite à la Bastille, où sa captivité, comme on peut le voir dans les Mémoires

qu'elle a laissés, fut fort adoucie par ses amours avec le chevalier de Mesnil, et plus d'une fois, après sa sortie, il lui arriva, en pleurant l'infidélité de son cher prisonnier, de dire comme Ninon ou Sophie Arnould, je ne sais plus laquelle : « Oh ! le bon temps où nous étions si malheureux ! »

Richelieu fut arrêté, comme l'en avait prévenu mademoiselle de Valois, le lendemain même du jour où il avait introduit Bathilde chez le régent, mais sa captivité fut un nouveau triomphe pour lui. Le bruit s'étant répandu que le beau prisonnier avait obtenu la permission de se promener sur la terrasse de la Bastille, la rue Saint-Antoine s'encombra des voitures les plus élégantes de Paris, et devint en moins de vingt-quatre heures la promenade à la mode. Aussi le régent, qui avait, disait-il entre les mains assez de preuves contre monsieur de Richelieu pour lui faire couper quatre têtes, s'il les avait eues, ne voulut-il pas risquer de se dépopulariser à tout jamais dans l'esprit du beau sexe, en le retenant plus longtemps en prison. Après une captivité de trois mois, Richelieu sortit plus brillant et plus à la mode que jamais. Seulement il trouva l'armoire aux confitures murée, et la pauvre mademoiselle de Valois devenue duchesse de Modène.

L'abbé Brigaud, arrêté, comme nous l'avons dit, à Orléans, fut retenu quelque temps dans les prisons de cette ville, au grand désespoir de la bonne madame Denis, de mesdemoiselles Emilie et Athénaïs, et de monsieur Boniface. Mais, un beau matin, au moment où la famille allait se mettre à table pour le déjeuner, on vit entrer l'abbé Brigaud, aussi calme et aussi régulier que d'habitude. On lui fit grande fête et on lui demanda une foule de détails ; mais, avec sa prudence habituelle, il renvoya les curieux à ses déclarations juridiques, disant que cette affaire lui avait déjà donné tant de contrariétés, qu'on l'obligerait fort en ne lui en parlant jamais. Or, comme l'abbé Brigaud avait, ainsi qu'on l'a vu, des droits tout à fait autocratiques dans la maison de madame Denis, son désir fut religieusement respecté, et à partir de ce jour il ne fut pas plus question de cette affaire rue du Temps-Perdu, n° 5, que si elle n'avait jamais existé.

Quelques jours après lui, Pompadour, Valez, Laval et Malezieux, sortirent de prison à leur tour, et recommencèrent à faire leur cour à madame du Maine, comme si de rien n'était. Quant au cardinal de Polignac, il n'avait pas même été arrêté : il avait été exilé simplement à son abbaye d'Anchin.

Lagrange-Chancel, l'auteur des *Philippiques*, fut appelé au Palais-Royal. Il y trouva le régent qui l'attendait.

— Monsieur, lui demanda le prince, est-ce que vous pensez de moi tout ce que vous avez dit ?

— Oui, monseigneur, lui répondit Lagrange-Chancel.

— Eh bien ! c'est fort heureux pour vous, monsieur, reprit le régent ; car si vous aviez écrit de pareilles infamies contre votre conscience, je vous aurais fait pendre.

Et le régent se contenta de l'envoyer aux îles Sainte-Marguerite, où il ne resta que trois ou quatre mois. Les ennemis du régent, ayant répandu le bruit que le prince l'y avait fait empoisonner, le prince ne trouva pas de meilleur moyen de démentir cette nouvelle calomnie que celui d'ouvrir les portes de sa prison au prétendu mort, qui en sortit plus gonflé de haine et de fiel que jamais.

Cette dernière preuve de clémence parut à Dubois si hors de saison, qu'il courut chez le régent pour lui faire une scène ; mais, pour toute réponse à ses récriminations le prince se contenta de lui chanter le refrain de la chanson que Saint-Simon avait faite sur lui :

Je suis débonnaire, moi,
Je suis débonnaire.

Ce qui mit Dubois dans une si grande colère, que le régent, pour se réconcilier avec lui, fut obligé de le faire nommer cardinal.

Cette nomination inspira à la Fillon une telle fierté, qu'elle déclara ne vouloir plus, dorénavant, recevoir chez elle que des gens qui auraient fait leurs preuves de 1399.

Au reste, sa maison avait, dans cette catastrophe, perdu une de ses pensionnaires les plus illustres. Trois jours après la mort du capitaine Roquefnette, la Normande était entrée aux Filles-Repenties.



TABLE DES MATIÈRES

DU

CHEVALIER D'HARMENTAL

Pages	Pages		
I. — Le capitaine Roquefnette.	5	XXVI. — Les poètes de la Régence	75
II. — Rencontre.	8	XXVII. — La reine des Groenlandais.	79
III. — Le chevalier d'Harmental.	10	XXVIII. — Le duc de Richelieu.	82
IV. — La chauve-souris.	12	XXIX. — Jalousie.	85
V. — L'Arsenal.	16	XXX. — Un prétexte.	88
VI. — Le prince de Cellamare.	19	XXXI. — Contre-partie.	90
VII. — Alberoni.	21	XXXII. — Le troisième ciel.	93
VIII. — Un pacha de notre connaissance.	24	XXXIII. — Le successeur de Fénelon.	96
IX. — La mansarde.	25	XXXIV. — Le complice du prince Lishnay.	100
X. — Un bourgeois de la rue du Temps-Perdu.	27	XXXV. — Bertrand et Raton.	103
XI. — Le pacte.	29	XXXVI. — Un chapitre de Saint-Simon.	107
XII. — Baseule.	32	XXXVII. — Un piège.	109
XIII. — La famille Denis.	35	XXXVIII. — Le commencement de la fin.	112
XIV. — Le ruban ponceau.	39	XXXIX. — Le lit de justice.	115
XV. — La rue des Bons-Enfants.	42	XL. — L'homme propose.	118
XVI. — Le bonhomme Buval.	47	XLI. — David et Goliath.	121
XVII. — Le bonhomme Buval.	50	XLII. — Le sauveur de la France.	124
XVIII. — L'héritage.	53	XLIII. — Dieu dispose.	130
XIX. — Bathilde.	56	XLIV. — La mémoire d'un premier ministre.	132
XX. — Demande en mariage.	58	XLV. — Boniface.	134
XXI. — Jeunes amours.	60	XLVI. — Les trois visites.	137
XXII. — Le consul Duillius.	64	XLVII. — L'armoire aux confitures.	138
XXIII. — L'abbé Dubois.	68	XLVIII. — Le mariage in extremis.	142
XXIV. — La conjuration se renoue.	70	POST-SCRIPTUM.	143
XXV. — L'ordre de la Mouche-à-Miel.	73		





ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Une Fille du Régent

ILLUSTRATIONS

DE

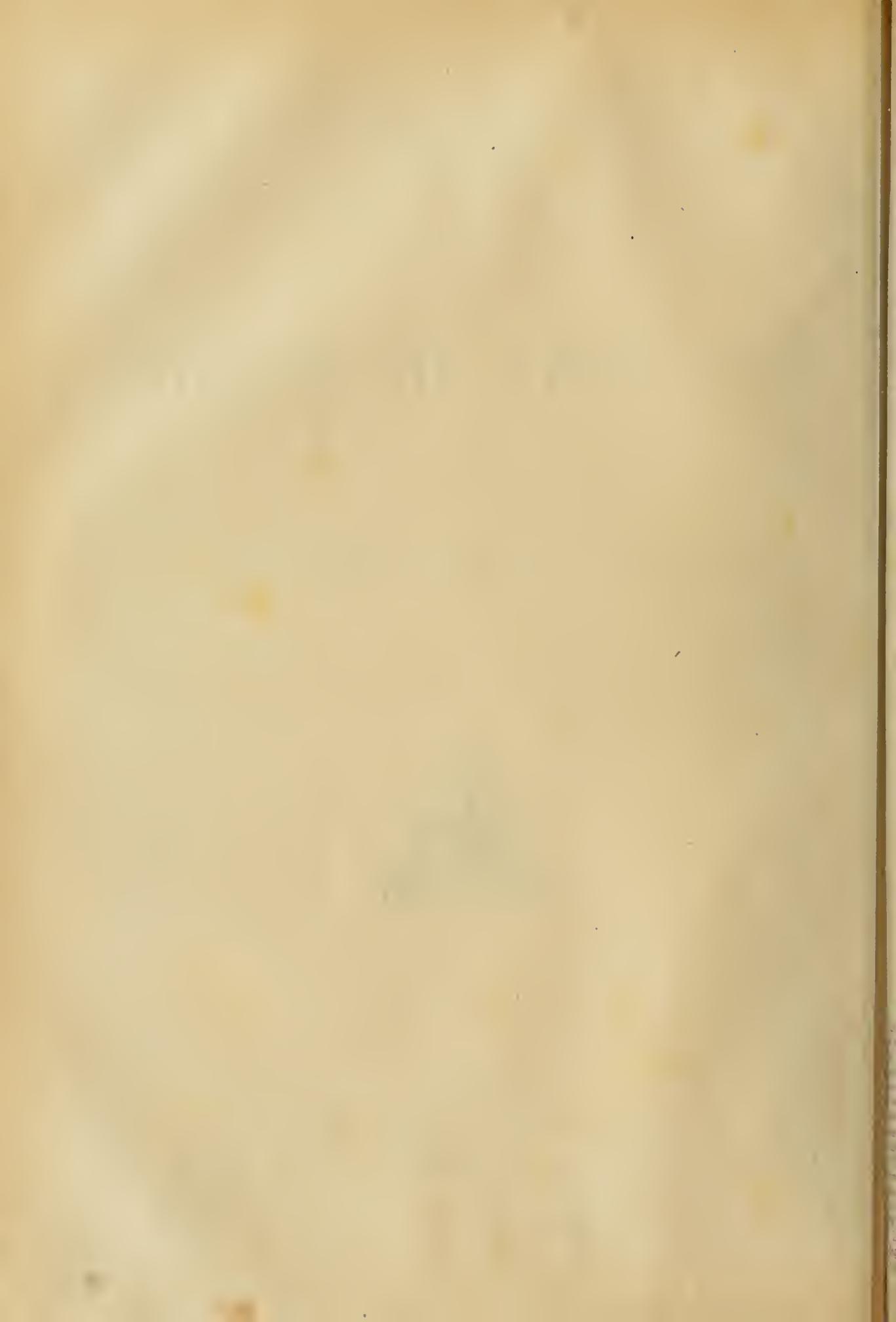
GERLIER, A. GÉRARDIN, J. PELCOQ, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET C^o, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33





UNE FILLE DU RÉGENT

UNE ABBESSE AU XVIII^e SIÈCLE

Le 8 février 1719, une chaise armoriée des trois fleurs de lis de France, avec le lambel d'Orléans au chef, entra, précédée de deux piqueurs et d'un page, sous le porche roman de l'abbaye de Chelles au moment où dix heures sonnaient.

Arrivée sous le péristyle, la chaise s'arrêta ; le page avait déjà mis pied à terre, la portière fut donc ouverte sans retard, et les deux voyageurs qu'elle contenait descendirent.

Celui qui en sortit le premier était un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, de petite taille, assez replet, haut de couleur, bien dégagé dans ses mouvements et ayant dans tous ses gestes un certain air de supériorité et de commandement.

L'autre, qui descendait lentement et un à un les trois degrés du marche-pied, était petit aussi, mais maigre et cassé ; sa figure, sans être précisément laide, offrait,

malgré l'esprit qui étincelait dans ses yeux et l'expression de malice qui relevait le coin de ses lèvres, quelque chose de désagréable ; il paraissait très sensible au froid, qui en effet piquait assez vivement, et suivait son compagnon tout en grelottant sous son vaste manteau.

Le premier de ces deux hommes s'élança rapidement vers l'escalier et en escalada les marches en personne qui connaît les localités, passa dans une vaste antichambre en saluant plusieurs religieuses qui s'inclinèrent jusqu'à terre et courut plutôt qu'il ne marcha vers un salon de réception situé aux entresols, et dans lequel, il faut le dire, on ne remarquait aucune trace de cette austerité qui est d'ordinaire la première condition de l'intérieur d'un cloître.

Le second, qui avait monté l'escalier lentement, passa par les mêmes pièces, salua les mêmes religieuses, qui

s'inclinèrent presque aussi bas qu'elles l'avaient fait pour son compagnon, qu'il finit par rejoindre au salon, mais sans autrement se presser.

— Et maintenant, dit le premier des deux hommes, attends-moi ici en te réchauffant ; j'entre chez elle, et en dix minutes j'en finis avec tous les abus que tu m'as signalés ; si elle nie et que j'aie besoin de preuves, je l'appelle.

— Dix minutes, Monseigneur ! répondit l'homme au manteau ; il se passera plus de deux heures avant que Votre Altesse ait seulement abordé le sujet de sa visite. Oh ! madame l'abbesse de Chelles est un grand clerc ; ignorez-vous par hasard ?

Et, en disant ces mots, il s'étendit sans façon dans un fauteuil qu'il avait tiré près du feu et allongea ses jambes maigres sur les chenets.

— Eh ! mon Dieu, non, reprit avec impatience celui que l'on qualifiait du titre d'Altesse, et si je pouvais l'oublier, tu te chargerais de me le rappeler, Dieu merci ! assez souvent. Diable d'homme, va ! pourquoi m'as-tu fait venir ici aujourd'hui par ce vent et par cette neige ?

— Parce que vous n'avez pas voulu y venir hier, Monseigneur.

— Hier, c'était impossible, j'avais rendez-vous justement à cinq heures avec milord Staer.

— Dans une petite maison de la rue des Bons-Enfants. Milord ne demeure donc plus à l'hôtel de l'ambassade d'Angleterre ?

— Monsieur l'abbé, je vous ai déjà défendu de me faire suivre.

— Monseigneur, mon devoir est de vous désobéir.

— Eh bien ! désobéissez-moi, mais laissez-moi mentir à mon aise, sans avoir l'impertinence, pour me prouver que votre police est bien faite, de me faire remarquer que vous vous apercevez que je mens.

— Monseigneur peut être tranquille, je croirai désormais tout ce qu'il me dira.

— Je ne m'engage pas à vous rendre la pareille, monsieur l'abbé, car ici, justement, vous me paraissez avoir commis quelque erreur.

— Monseigneur, je sais ce que j'ai dit, et non seulement je répète ce que j'ai dit, mais je l'affirme.

— Mais regarde donc, pas de bruit, pas de lumière, une paix de cloître ; tes rapports sont mal faits, mon cher, on voit que nous sommes en retard avec nos agents.

— Hier, Monseigneur, il y avait ici ou vous êtes un orchestre de cinquante musiciens ; là-bas où s'agenouille si dévotement cette jeune sœur converse, il y avait un buffet ; ce qu'il y avait sur ce buffet, je ne vous le dis pas, mais je le sais, et dans cette galerie, là, à gauche, où un modeste souper de lentilles et de fromage à la crème se prépare pour les saintes filles du Seigneur, on dansait, on buvait, et l'on faisait...

— Et bien ! que faisait-on ?

— Ma foi, Monseigneur, on faisait l'amour à deux cents personnes.

— Diable ! diable ! et tu es bien sûr de ce que tu me dis là ?

— Un peu plus sûr que si je l'avais vu de mes propres yeux, voilà pourquoi vous taites bien de venir aujourd'hui, et pourquoi vous eussiez mieux fait encore de venir hier. Ce genre de vie-là ne convient pas réellement à des abbesses, Monseigneur.

— Non, n'est-ce pas ? c'est bon pour des abbés, l'abbé.

— Je suis un homme politique, Monseigneur.

— Eh bien ! ma fille est une abbesse politique, voilà tout !

— Oh ! qu'à cela ne tienne, Monseigneur ; laissons faire, si cela vous convient ; je ne suis pas chatouilleux en morale, moi, vous le savez mieux que personne. Demain on me chançonnera, soit, mais on n'a chansonné hier et l'on me chançonnera après-demain ; qu'est-ce qu'une chanson de plus ? *La belle abbesse, d'où viens-tu ?* fera un pendant très convenable à *Monsieur l'abbé, où allez-vous ?*

— Allons, allons, c'est bien ; attends-moi ici, je vais gronder.

— Croyez-moi, Monseigneur, si vous voulez faire de la bonne besogne, grondez ici, grondez devant moi, je

serai plus sûr de mon affaire ; si vous manquez de raisonnement ou de mémoire, faites-moi signe, et je viendrai à votre aide, soyez tranquille.

— Oui, tu as raison, dit le personnage qui s'était chargé du rôle de redresseur de torts, et dans lequel, nous l'espérons bien, le lecteur a reconnu le régent Philippe d'Orléans. Oui, il faut que le scandale cesse... un peu au moins ; il faut que l'abbesse de Chelles, désormais, ne reçoive plus que deux fois la semaine ; qu'on ne souffre plus cette cohue et ces danses, et que les clôtures soient rétablies, afin que le premier venu n'entre plus dans ce couvent comme un piqueur dans une forêt. Mademoiselle d'Orléans est passée de la dissipation aux idées religieuses ; elle a quitté le Palais-Royal pour Chelles, et cela malgré moi, qui ai fait tout ce que j'ai pu pour l'empêcher. Eh bien ! que pendant cinq jours de la semaine elle fasse l'abbesse, il lui restera encore deux jours pour faire la grande dame ; il me semble que c'est bien assez.

— Très bien, Monseigneur, très bien ; vous commencez à envisager la chose sous son véritable point de vue.

— N'est-ce pas ce que tu veux, dié ?

— C'est ce qu'il faut ; il me semble qu'une abbesse qui a trente valets de pied, quinze laquais, dix cuisiniers, huit piqueurs, une meute, qui fait des armes, qui joue de la basse, qui sonne du cor, qui saigne, qui purge, qui fait des perruques, qui tourne des pieds de fauteuil, qui tire des coups de pistolet et des feux d'artifice ; il me semble, Monseigneur, qu'une abbesse comme celle-là ne doit pas trop s'ennuyer d'être religieuse.

— Ah çà, mais ! dit le duc à une vieille religieuse qui traversait le salon un trousseau de clefs à la main, n'at-on donc pas fait prévenir ma fille de mon arrivée ? Je désirerais savoir si je dois passer chez elle, ou l'attendre ici.

— Madame vient, Monseigneur, répondit respectueusement la sœur en s'inclinant.

— C'est bien heureux, murmura le régent, qui commençait à trouver que la digne abbesse en agissait avec lui un peu bien légèrement et comme fille et comme sœur.

— Allons, monseigneur, rappelez-vous la fameuse parabole de Jésus chassant les marchands du temple ; vous la savez, vous l'avez sue, ou vous deviez la savoir, car je vous l'ai apprise avec bien d'autres choses dans le temps que j'étais votre précepteur ; chassez-moi un peu ces musiciens, ces pharisiens, ces comédiens et ces anatomistes ; trois seulement de chaque profession, et cela nous fera une assez jolie escorte, je vous en réponds, pour nous accompagner au retour.

— N'aie pas peur, je me sens en verve de prêcher.

— Alors, répondit Dubois en se levant, cela tombe à merveille, car la voici.

En effet, en ce moment même une porte donnant dans l'intérieur du couvent venait de s'ouvrir, et la personne si impatiemment attendue apparaissait sur le seuil.

Disons en deux mots quelle était cette digne personne qui était parvenue, à force de folies, à soulever la colère de Philippe d'Orléans, c'est-à-dire de l'homme le plus débonnaire et du père le plus indulgent de France et de Navarre.

Mademoiselle de Chartres, Louise-Adélaïde d'Orléans, était la seconde et la plus jolie des trois filles du régent ; elle avait une belle peau, un teint superbe, de beaux yeux, une belle taille et des mains délicates ; ses dents surtout étaient magnifiques, et la princesse palatine sa grand-mère les compare à un collier de perles dans un cerin de corail.

De plus, elle dansait bien, chantait mieux encore, lisait la musique à livre ouvert et accompagnait admirablement : elle avait eu pour maître de musique Cauchereau, l'un des premiers artistes de l'Opéra, avec lequel elle avait fait de plus rapides progrès que n'en font ordinairement les femmes et surtout les princesses ; il est vrai que mademoiselle d'Orléans mettait une grande assiduité dans ses leçons ; bientôt peut-être le secret de cette assiduité sera-t-il révélé au lecteur comme il le fut à la duchesse sa mère.

Au reste, tous ses goûts étaient ceux d'un homme, et

elle semblait avoir changé de sexe et de caractère avec son frère Louis : elle aimait les chiens, les chevaux et les cavalcades ; toute la journée, elle maniait des fleurets, tirait le pistolet ou la carabine, faisait des feux d'artifice, n'aimant rien au monde de ce qui plaît aux femmes, et s'occupant à peine de sa figure, qui, ainsi que nous l'avons dit, en valait la peine.

Cependant, au milieu de tout cela, le talent que préférait mademoiselle de Chartres était la musique : elle portait sa prédilection pour cet art jusqu'au fanatisme : rarement elle manquait une des représentations de l'Opéra où jouait son maître Cauchereau, donnant à l'artiste des preuves de sa sympathie en applaudissant comme une simple femme, et un soir que cet artiste s'était surpassé dans un grand air, elle alla même jusqu'à s'écrier : « Ah ! bravo, bravo ! mon cher Cauchereau ! »

La duchesse d'Orléans trouva non seulement l'encouragement un peu vif, mais encore l'exclamation hasardeuse pour une princesse du sang. Elle décida que mademoiselle de Chartres savait assez de musique comme cela, et Cauchereau, bien payé de ses leçons, reçut l'avis que l'éducation musicale de son élève étant terminée, il n'avait plus besoin de se présenter au Palais-Royal.

De plus, la duchesse invita sa fille à aller passer une quinzaine de jours au couvent de Chelles, dont l'abbesse, sœur du maréchal de Villars, était une de ses amies.

Sans doute, ce fut pendant cette retraite que mademoiselle de Chartres, qui faisait tout par sauts et par bonds, dit Saint-Simon, prit la résolution de renoncer au monde : quoi qu'il en soit, vers la semaine sainte de 1718, elle avait demandé à son père, qui le lui avait accordé, d'aller faire ses pâques à l'abbaye de Chelles ; mais cette fois, les pâques faites, au lieu de revenir prendre au palais sa place de princesse du sang, elle demanda à rester à Chelles comme simple religieuse.

Le duc, qui trouvait qu'il avait déjà bien assez d'un moine dans sa famille, c'est ainsi qu'il appelait son fils légitime Louis, sans compter un de ses fils naturels qui était abbé de Saint-Albin, fit tout ce qu'il put pour s'opposer à cette étrange vocation ; mais sans doute parce qu'elle rencontrait cette opposition, mademoiselle de Chartres s'entêta, il fallut céder : le 23 avril 1718, elle prononça ses vœux.

Alors le duc d'Orléans, pensant que sa fille, pour être religieuse, n'en était pas moins princesse du sang, traita avec mademoiselle de Villars de son abbaye : douze mille livres de rentes qu'on assura à la sœur du maréchal firent l'affaire ; mademoiselle de Chartres, en son lieu et place, fut nommée abbesse de Chelles, et elle occupait depuis un an ce poste élevé de si étrange façon, qu'elle avait, comme on l'a vu, soulevé les susceptibilités du régent et de son premier ministre.

C'était donc cette abbesse de Chelles si longtemps attendue qui arrivait, se rendant enfin aux ordres de son père, non plus entourée de cette cour élégante et profane qui avait disparu avec les premiers rayons du jour, mais suivie au contraire d'un cortège de six religieuses vêtues de noir et portant des cierges allumés, ce qui fit penser au régent que sa fille se soumettait d'avance à ses desirs. Plus d'air de fête, plus de frivolité, plus de dévergondage, mais au contraire des mines austères et le plus sombre appareil.

Cependant le régent pensa que le temps pendant lequel on l'avait fait attendre avait pu être employé à préparer cette lugubre cérémonie.

— Je n'aime pas les hypocrisies, dit-il d'un ton bref, et je pardonne facilement les vices qu'on n'essaye pas de me cacher sous des vertus. Tous ces cierges d'aujourd'hui m'ont bien l'air, Madame, du reste des bougies d'hier. Voyons, avez-vous cette nuit fané toutes vos fleurs et fatigué tous vos convives, que vous ne puissiez aujourd'hui me montrer ni un seul bouquet ni un seul baladin ?

— Monsieur, dit l'abbesse d'un ton grave, vous arrivez mal, si vous venez ici chercher les distractions et les fêtes.

— Oui, je le vois, dit le régent en jetant un coup d'œil sur les spectres dont sa fille était accompagnée, et je

vois aussi que si vous avez fait mardi gras hier, vous l'enterrez aujourd'hui.

— Etiez-vous venu, Monsieur, pour me faire subir un interrogatoire ? En tous cas, ce que vous voyez doit répondre aux accusations que l'on aura portées contre moi près de Votre Altesse.

— Je venais vous dire, Madame, reprit le régent, qui commençait à s'impatienter à l'idée qu'on voulait le prendre pour dupe, je venais vous dire que le genre de vie que vous menez me déplaît ; vos deportements d'hier vont mal à une religieuse, vos austérités d'aujourd'hui sont exagérées pour une princesse du sang ; choisissez, une bonne fois pour toutes, d'être abbesse ou altesse royale. On commence à fort mal parler de vous dans le monde, et j'ai bien assez de mes ennemis, sans que du fond de votre couvent vous me lâchiez aussi les vôtres.

— Hélas ! Monsieur, reprit l'abbesse d'un ton résigné, en donnant des festins, des bals et des concerts qu'on citait comme les plus beaux de Paris, je ne suis pas arrivée à plaire à ces ennemis, ni à vous plaire à vous, ni à me plaire à moi-même, à plus forte raison quand je vis recluse et retirée. Hier était mon dernier rapport avec le monde, ce matin j'ai rompu définitivement avec lui ; et aujourd'hui, ignorant votre visite, j'avais pris un parti sur lequel je suis décidée à ne pas revenir.

— Et lequel ? demanda le régent, se doutant qu'il était question de quelques-unes de ces nouvelles folies si familières à sa fille.

— Approchez-vous de la fenêtre et regardez, dit l'abbesse.

Le régent, sur cette invitation, s'approcha en effet de la fenêtre et vit une cour au milieu de laquelle brûlait un grand feu ; en même temps, Dubois, curieux comme s'il eût été un véritable abbé, se glissait près de lui.

Devant ce feu, passaient et repassaient des gens empressés qui jetaient dans les flammes différents objets de forme singulière.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le régent à Dubois, qui paraissait aussi surpris que lui.

— Ce qui brûle dans ce moment ? demanda l'abbé.

— Oui, reprit le régent.

— Ma foi, Monseigneur, ça m'a tout l'air d'une basse.

— C'en est une en effet, dit l'abbesse, c'est la mienne, une excellente basse de Valéry.

— Et vous la brûlez ? s'écria le régent.

— Tous ces instruments sont des sources de perdition, dit l'abbesse d'un ton de componction qui indiquait le plus profond repentir.

— Eh ! mais, voilà un clavecin, interrompit le duc.

— Mon clavecin, Monsieur ; il était si parfait qu'il m'entraînait à des idées mondaines ; depuis ce matin j'ai l'ai condamné.

— Et qu'est-ce que tous ces cahiers de papier avec lesquels on entretient le feu ? demanda Dubois, que ce spectacle paraissait intéresser au dernier point.

— Ma musique que je fais brûler.

— Votre musique ? demanda le régent.

— Oui, et même la vôtre, dit l'abbesse ; regardez bien, et vous verrez passer à son tour votre opéra de *Panthée* ; vous comprenez que mon parti une fois pris, l'exécution devait être générale.

— Ah çà ! mais, pour cette fois, vous êtes folle, Madame ; allumer son feu avec de la musique, l'enlretenir avec des basses et des clavecins, c'est véritablement un trop grand luxe.

— Je fais pénitence, Monsieur.

— Hum ! dites plutôt que vous renouvelez votre maison, et que tout cela est pour vous un moyen d'acheter de nouveaux meubles, dégoûtée que vous êtes sans doute des anciens.

— Non, monseigneur, ce n'est rien de tout cela.

— Eh bien, qu'est-ce donc ? parlez-moi franchement.

— Eh bien, c'est que je m'ennuie de m'amuser, et qu'effectivement je songe à faire autre chose.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Je vais de ce pas visiter, avec mes religieuses, le caveau qui doit recevoir mon corps, et la place que j'occuperai dans ce caveau.

— Le diable m'emporte ! dit l'abbé, pour cette fois, Monseigneur, la tête lui tourne.

— Cela sera fort édifiant, n'est-ce pas, Monsieur ? continua gravement l'abbesse.

— Certes, et je ne doute même pas que si cela se fait, reprit le duc, on n'en rie beaucoup plus que de vos soupers.

— Venez-vous, Messieurs ? continua l'abbesse, je vais me placer quelques instants dans ma bière : c'est une fantaisie que j'ai depuis fort longtemps.

— Eh ! vous avez bien le temps d'y être, Madame, dit le régent ; d'ailleurs, vous n'avez pas inventé ce divertissement, et Charles-Quint, qui s'était fait moine, comme vous vous êtes faite religieuse, sans trop savoir pour quoi, y avait pensé avant vous.

— Ainsi, vous ne m'accompagnez pas, Monseigneur ? dit l'abbesse en s'adressant à son père.

— Moi ! dit le duc, qui n'avait pas la moindre sympathie pour les idées sombres ; moi, aller voir des caveaux mortuaires ; moi, aller entendre un *De profundis* !... Non, pardieu ! et la seule chose qui me console de ne pouvoir échapper un jour au *De profundis* et au caveau, c'est que j'espère au moins que ce jour-là je n'entendrai l'un ni ne verrai l'autre.

— Ah ! Monsieur, dit l'abbesse d'un air scandalisé, vous ne croyez donc pas à l'immortalité de l'âme ?

— Je crois que vous êtes folle à lier, ma fille. Diable d'abbé, va ! qui me promet une orgie et qui m'amène à un enterrement.

— Ma foi, Monseigneur, dit Dubois, je crois que j'aimais encore mieux les extravagances d'hier, c'était plus rose.

L'abbesse salua et fit quelques pas vers la porte. Le duc et l'abbé se regardaient, ne sachant s'ils devaient rire ou pleurer.

— Un mot encore, dit le duc à sa fille : vous êtes-vous bien décidée pour cette fois, voyons, ou n'est-ce qu'une fièvre que vous a communiquée votre confesseur ? Si vous êtes bien décidée, je n'ai rien à dire ; mais si ce n'est qu'une fièvre, je veux qu'on vous guérisse, morbleu ! J'ai Moreau et Chirac que je paye pour me traiter moi et les miens.

— Monseigneur, reprit l'abbesse, vous oubliez que je sais assez de médecine pour que j'entreprenne de me guérir moi-même si je me croyais malade ; je puis vous assurer que je ne suis pas malade, je suis janséniste, voilà tout.

— Ah ! s'écria le duc, voici encore de la besogne du père Le Doux ; exécration bénédicte, va !... Au moins, celui-là, je sais un régime qui le guérira.

— Et lequel ? demanda l'abbesse.

— La Bastille ! répondit le duc.

Et il sortit furieux, suivi de Dubois, qui riait de toutes ses forces.

— Tu vois, lui dit-il après un long silence et lorsqu'on approcha de Paris, que les rapports sont absurdes... J'avais bonne grâce à sermonner, c'est moi qui ai attrapé le sermon.

— Eh bien, vous êtes un heureux père, voilà tout. Je vous fais mon compliment sur les réformes de votre fille cadette, mademoiselle de Chartres ; malheureusement, votre fille aînée, madame la duchesse de Berri...

— Oh ! celle-ci, ne m'en parle pas, Dubois ; c'est mon ulcère. Aussi, pendant que je suis de mauvaise humeur...

— Eh bien ?

— J'ai bonne envie d'en profiter pour finir avec elle d'un seul coup.

— Elle est au Luxembourg ?

— Je le crois.

— Allons donc au Luxembourg, Monseigneur.

— Tu viens avec moi ?

— Je ne vous quitte pas de la nuit.

— Bah !

— J'ai des projets sur vous.

— Sur moi ?

— Je vous mène à un souper.

— A un souper de femmes ?

— Oui.

— Combien y en aura-t-il ?

— Deux.

— Et combien d'hommes ?

— Deux.

— C'est donc une partie carrée ? demanda le prince.

— Justement.

— Et je m'y amuserai ?

— Je le crois.

— Prends garde, Dubois, tu te charges là d'une grande responsabilité.

— Monseigneur aime le nouveau.

— Oui.

— L'inattendu ?

— Oui.

— Eh bien, il en verra ; voilà tout ce que je peux lui dire.

— Soit, répondit le régent, au Luxembourg d'abord... et puis après ?

— Et puis après, faubourg Saint-Antoine.

Et, sur cette détermination nouvelle, le cocher reçut l'ordre de toucher au Luxembourg, au lieu de toucher au Palais-Royal.

II

DÉCIDÉMENT LA FAMILLE SE RANGE

Madame la duchesse de Berri, chez laquelle se rendait le régent, était, quoi qu'il en eût dit, la fille bien-aimée de son cœur. Prisc à l'âge de sept ans d'une maladie que les médecins avaient jugée mortelle, et abandonnée par eux, elle était retombée entre les mains de son père, qui faisait un peu de médecine, comme on le sait, et qui en la traitant à sa manière, était parvenu à la sauver. Dès lors, cet amour paternel du régent pour elle était devenu de la faiblesse. A partir de cet âge, il avait laissé faire à cette enfant volontaire et hautaine tout ce qu'elle avait voulu ; son éducation, fort négligée, s'était ressentie de cet abandon à sa propre volonté, ce qui n'avait pas empêché que Louis XIV ne la choisit pour devenir la femme de son petit-fils, le duc de Berri.

On sait comment la mort fondit tout à coup sur la triple postérité royale, et comment moururent en quelques années le grand dauphin, le duc et la duchesse de Bourgogne et le duc de Berri.

Restée veuve à vingt ans, aimant son père d'une tendresse presque égale à celle qu'il lui avait vouée, ayant à choisir entre la société de Versailles et celle du Palais-Royal, la duchesse de Berri, belle, jeune, ardente au plaisir, n'avait pas hésité : elle avait partagé les fêtes, les plaisirs et même quelquefois les orgies du duc ; et soudain d'étranges calomnies, sortant à la fois de Saint-Cyr et de Sceaux, venant de madame de Maintenon et de madame du Maine, s'étaient répandues sur les relations du père et de la fille. Le duc d'Orléans, avec son insouciance ordinaire, avait laissé ces bruits devenir ce qu'ils pouvaient, et ces bruits étaient devenus et sont restés de belles et bonnes accusations d'inceste qui, pour n'avoir aucun caractère historique aux yeux des hommes qui connaissent à fond cette époque, n'en sont pas moins une arme aux mains des gens qui ont intérêt à noircir la conduite de l'homme privé pour diminuer la grandeur de l'homme politique.

Ce n'était pas tout : par sa faiblesse sans cesse croissante, le duc d'Orléans avait encore accrédité ces bruits ; il avait donné à sa fille, qui avait déjà six cent mille livres de rentes, quatre cent mille francs sur sa propre fortune, ce qui portait son revenu à un million ; il lui avait en outre abandonné le Luxembourg, il avait attaché une compagnie de gardes à sa personne ; enfin, ce qui avait exaspéré les prôneurs de la vieille étiquette, il n'avait fait que hausser les épaules lorsque la duchesse

de Berri avait traversé Paris précédée de cymbales et de trompettes, ce qui avait scandalisé tous les honnêtes gens, et que rire lorsqu'elle avait reçu l'ambassadeur vénitien sur un trône élevé de trois marches, ce qui avait manqué nous brouiller avec la république de Venise.

Il y avait plus; il était sur le point de lui accorder une autre demande non moins exorbitante, qui certainement eût amené un soulèvement dans la noblesse, c'était un dais à l'Opéra, lorsque, heureusement pour la tranquillité publique et malheureusement pour le bonheur du régent; la duchesse de Berri s'était prise d'amour pour le chevalier de Riom.

Le chevalier de Riom était un cadet d'Auvergne, neveu ou petit-neveu du duc de Lauzun, qui était venu en 1715 à Paris pour chercher fortune, et qui l'avait trouvée au Luxembourg. Introduit près de la princesse par madame de Mouchy, dont il était l'amant, il n'avait pas tardé à exercer sur elle cette influence de famille que son oncle, le duc de Lauzun, avait, cinquante ans auparavant, exercée sur la grande Mademoiselle, et bientôt il avait été déclaré amant en titre, malgré l'opposition de son prédécesseur Lahaie, qu'on avait alors envoyé comme attaché à l'ambassade de Danemark.

La duchesse de Berri n'avait donc eu, de compte fait, que deux amants, ce qui, on en conviendra, était presque de la vertu pour une princesse de ce temps-là : Lahaie, qu'elle n'avait jamais avoué, et Riom qu'elle proclamait tout haut. Ce n'était donc véritablement point une cause suffisante à l'acharnement avec lequel on poursuivait la pauvre princesse. Mais il ne faut point oublier que cet acharnement avait une autre cause que nous trouvons consignée non seulement dans Saint-Simon, mais encore dans toutes les histoires de l'époque, c'est cette fatale promenade dans Paris avec cymbales et clairons, ce malheureux trône à trois marches sur lequel elle avait reçu l'ambassadeur de Venise, enfin cette exorbitante prétention, ayant déjà une compagnie de gardes, d'avoir encore un dais à l'Opéra.

Mais ce n'était pas cette indignation générale, soulevée par la princesse, qui avait fort ému contre sa fille le duc d'Orléans, c'était l'empire qu'elle avait laissé prendre à son amant : Riom, élève de ce même duc de Lauzun qui écrasait le matin la main de la princesse de Monaco avec le talon des bottes qu'il se faisait tirer le soir par la fille de Gaston d'Orléans, et qui avait, à l'endroit des princesses, donné à son neveu de terribles instructions que celui-ci avait suivies à la lettre : « Les filles de France, avait-il dit à Riom, veulent être menées le *bâton haut* ; » Riom, plein de confiance dans l'expérience de son oncle, avait en effet si bien dressé la duchesse de Berri, que celle-ci n'osait plus donner une fête sans son avis, paraître à l'Opéra sans sa permission, et mettre une robe sans son conseil.

Il en était résulté que le duc, qui aimait fort sa fille, s'était pris pour Riom, qui l'éloignait de lui, d'une haine aussi forte que celle que son caractère insoucieux lui permettait de ressentir. Sous prétexte de servir les vues de la duchesse, il avait donné un régiment à Riom, puis le gouvernement de la ville de Cognac, puis enfin l'ordre de se rendre dans son gouvernement ; ce qui commençait, pour toutes les personnes qui y voyaient un peu clair, à changer sa faveur en disgrâce.

Aussi la duchesse ne s'y était pas trompée ; elle était accourue au Palais-Royal, quoique relevant de couches, et là elle avait prié et supplié son père, mais inutilement ; puis elle l'avait boudé, grondé, menacé, mais inutilement encore. Enfin, elle était partie, menaçant le duc de toute sa colère, et lui affirmant que, malgré son ordre, Riom ne partirait pas. Le duc, le lendemain matin, avait, pour toute réponse, réitéré à Riom l'ordre de partir, et Riom lui avait fait respectueusement dire qu'il obéissait à l'instant même.

En effet, le même jour, qui était la veille de celui où nous sommes arrivés, Riom avait ostensiblement quitté le Luxembourg, et le duc d'Orléans avait été prévenu par Dubois lui-même que le nouveau gouverneur, suivi de ses équipages, était parti à neuf heures du matin pour Cognac.

Tout cela s'était passé sans que le duc d'Orléans revît sa fille ; aussi, lorsqu'il parlait de profiter de sa colère pour aller en finir avec elle, c'était bien plutôt un pardon qu'il allait lui demander, qu'une querelle qu'il allait lui faire.

Dubois, qui le connaissait, n'avait point été la dupe de cette prétendue résolution ; mais Riom était parti pour Cognac, c'était tout ce que demandait Dubois. Il espérait, pendant l'absence, glisser quelque nouveau secrétaire de cabinet ou quelque autre lieutenant des gardes, qui effacerait le souvenir de Riom dans le cœur de la princesse. Alors, Riom recevrait l'ordre de rejoindre, en Espagne, l'armée du maréchal de Berwick, et il n'en serait plus davantage question qu'il n'était de Lahaie en Danemark.

Tout cela n'était peut-être pas un projet bien moral, mais au moins c'était un plan fort logique. Nous ne savons pas si le ministre avait mis son maître de moitié dans ce plan.

Le carrosse s'arrêta devant le Luxembourg, qui était éclairé comme d'habitude. Le duc descendit et monta le perron avec sa vivacité ordinaire. Quant à Dubois, que la duchesse exécrait, il resta pelotonné dans un coin de la voiture. Au bout d'un instant, le duc reparut à la portière, le visage tout désappointé.

— Ah ! ah ! Monseigneur, dit Dubois, est-ce que Votre Altesse serait consignée, par hasard ?

— Non, mais la duchesse n'est point au Luxembourg.

— Où est-elle ? aux Carmélites ?

— Elle est à Meudon.

— A Meudon ! au mois de février et par un temps comme celui-ci ! Monseigneur, cet amour de la campagne me paraît suspect.

— Et à moi aussi, je te l'avoue ; que diable peut-elle faire à Meudon ?

— C'est facile à savoir

— Comment cela ?

— Allons à Meudon.

— Cocher, à Meudon ! dit le régent en sautant dans la voiture. Vous avez vingt-cinq minutes pour y arriver.

— Je ferai observer à Monseigneur, dit humblement le cocher, que ses chevaux ont déjà fait dix lieues.

— Crevez-les, mais soyez à Meudon dans vingt-cinq minutes.

Il n'y avait rien à répondre à un ordre si explicite.

Le cocher enveloppa son attelage d'un énergique coup de fouet, et les nobles bêtes, étonnées que l'on crût avoir besoin de recourir vis-à-vis d'elles à une parolle extrême, repartirent d'un trot aussi rapide que si elles sortaient de l'écurie.

Pendant toute la route, Dubois fut muet et le régent préoccupé ; de temps en temps, l'un ou l'autre jetait un regard investigateur sur le chemin ; mais le chemin n'offrait aucune chose qui fût digne d'attirer l'attention du régent et de son ministre, et l'on arriva à Meudon sans que rien pût guider le duc dans le dédale de pensées contradictoires où il était plongé.

Cette fois, tous deux descendirent : l'explication entre le père et la fille pouvait être longue, et Dubois désirait en attendre la fin dans un endroit plus commode qu'une voiture.

Sous le perron, ils trouvèrent le suisse en grande livrée. Comme le duc était enveloppé de sa redingote fourrée et Dubois de son manteau, il les arrêta. Le duc alors se fit reconnaître.

— Pardon, dit le suisse, mais j'ignorais qu'on attendit Monseigneur.

— C'est bien, dit le duc ; attendu ou non, j'arrive. Faites prévenir la princesse par un valet de pied.

— Monseigneur est donc de la cérémonie ? demanda le suisse, qui paraissait visiblement embarrassé, en fermé qu'il était sans doute dans une consigne sévère.

— Eh ! sans doute que Monseigneur est de la cérémonie, répondit Dubois coupant la parole au duc d'Orléans, qui allait demander de quelle cérémonie il était question ; et moi aussi, j'en suis.

— Alors je vais faire conduire Monseigneur directement à la chapelle ?

Dubois et le duc se regardèrent en hommes qui n'y comprennent plus rien.

— A la chapelle? demanda le duc.

— Oui, Monseigneur; car la cérémonie est commencée depuis près de vingt minutes.

— Ah ça! dit le régent en se penchant à l'oreille de Dubois, est-ce que celle-ci aussi se fait religieuse?

— Monseigneur, dit Dubois, gageons bien plutôt qu'elle se marie.

— Mille dieux! s'écria le régent, il ne manque plus que cela.

Et il s'élança sur l'escalier, suivi de Dubois.

— Monseigneur ne veut donc pas que je le fasse conduire? dit le suisse.

— C'est inutile, cria le régent, déjà en haut de l'escalier, je sais le chemin.

Effectivement, avec cette agilité si étonnante dans un homme de sa corpulence, le régent traversait chambres et corridors, suivi de Dubois, qui cette fois prenait à l'aventure ce diabolique intérêt de la curiosité, qui faisait de lui le Méphistophélès de cet autre chercheur de l'inconnu qu'on appelait non pas Faust, mais Philippe d'Orléans.

Ils arrivèrent ainsi à la porte de la chapelle, qui paraissait fermée, mais qui s'ouvrit au premier effort qu'ils firent pour la pousser.

Dubois ne s'était pas trompé dans ses conjectures.

Riom, revenu en cachette, après être parti ostensiblement avec la princesse à genoux devant l'aumônier particulier de madame la duchesse de Berri; tandis que M. de Pons, parent de Riom, et le marquis de La Roche-foucault, capitaine des gardes de la princesse, tenaient le poêle sur leur tête; MM. de Mouchy et de Lauzun se tenaient l'un à la gauche de la duchesse, l'autre à la droite de Riom.

— Décidément, la fortune est contre nous, Monseigneur, dit Dubois; nous sommes arrivés trop tard de deux minutes.

— Mordieu! s'écria le duc exaspéré en faisant un pas vers le chœur, c'est ce que nous verrons.

— Chut! Monseigneur, dit Dubois, en ma qualité d'abbé, c'est à moi de vous empêcher de commettre un sacrilège. Ah! s'il était utile, je ne dis pas, mais celui-ci serait en pure perte.

— Ah ça! mais, ils sont donc mariés? demanda le duc, se reculant, sous l'action de Dubois, à l'ombre d'une colonne.

— Tout ce qu'il y a de plus mariés, Monseigneur, et maintenant le diable lui-même ne les demarierait pas sans l'assistance du saint-père.

— Eh bien! j'écrirai à Rome, dit le duc.

— Gardez-vous-en bien, Monseigneur! s'écria Dubois; n'usez pas votre crédit pour une pareille chose, vous en aurez besoin quand il sera question de me faire nommer cardinal.

— Mais, dit le régent, une pareille mésalliance est intolérable!

— Les mésalliances sont fort à la mode, dit Dubois, et l'on n'entend parler que de cela aujourd'hui. Sa Majesté Louis XIV s'est mésalliée en épousant madame de Maintenon, à laquelle vous faites encore une pension comme sa veuve; la grande Mademoiselle s'est mésalliée en épousant M. de Lauzun; vous vous êtes mésallié en épousant mademoiselle de Blois, et à telle enseigne que lorsque vous avez annoncé ce mariage à la princesse palatine votre mère, elle vous a répondu par un soufflet; enfin, moi-même, Monseigneur, ne m'étais-je pas mésallié en épousant la fille du maître d'école de mon village? Vous voyez bien, Monseigneur, qu'après tant d'augustes exemples, la princesse votre fille peut bien se mésallier à son tour.

— Tais-toi, démon, dit le régent.

— D'ailleurs, continua Dubois, voyez-vous, Monseigneur, les amours de madame la duchesse de Berri commençaient à faire, grâce aux criaileries de l'abbé de Saint-Sulpice, plus de bruit qu'il ne convient; c'était un scandale public que ce mariage secret, qui sera connu demain de tout Paris, va faire cesser; personne n'aura

plus rien à dire, ni vous non plus; décidément, Monseigneur, votre famille se range.

Le duc d'Orléans fit entendre une imprécation terrible, à laquelle Dubois répondit par un de ces ricanements que Méphistophélès lui eut envie.

— Silence, là-bas! cria le suisse, qui ignorait qui faisait ce bruit et qui voulait que les époux ne perdissent pas un mot de la pieuse exhortation que leur faisait l'aumônier.

— Silence donc! Monseigneur, répéta Dubois, vous voyez bien que vous troublez la cérémonie!

— Tu vas voir, reprit le duc, que si nous ne nous taisons pas, elle va nous faire mettre à la porte.

— Silence donc! répéta le suisse en frappant la dalle du chœur de sa hallebarde, tandis que la duchesse de Berri envoyait M. de Mouchy savoir ce qui causait ce scandale.

M. de Mouchy obéit aux ordres de la princesse, et apercevant dans l'ombre deux personnes qui semblaient se cacher il s'approcha des interrupteurs, la tête haute, d'un pas hardi.

— Qui donc fait ce bruit? dit-il, et qui vous a permis, Messieurs, d'entrer dans la chapelle?

— Celui qui aurait bonne envie de vous en faire sortir tous par la fenêtre, répondit le régent, mais qui se contente pour le moment de vous charger de donner l'ordre à M. de Riom de repartir à l'instant même pour Cognac, et d'intimer à la duchesse de Berri la défense de se représenter à jamais au Palais-Royal.

Et à ces mots le régent sortit en faisant signe à Dubois de le suivre, et en laissant le duc de Mouchy et son gros ventre atterrés de cette apparition.

— Au Palais-Royal, dit le prince en s'élançant dans sa voiture.

— Au Palais-Royal? reprit vivement Dubois; non pas, Monseigneur, vous oubliez nos conventions; je vous ai suivi, à la condition que vous me suivriez à votre tour. Cocher! au faubourg Saint-Antoine.

— Va-t'en au diable! je n'ai pas faim.

— Soit, Votre Altesse ne mangera pas.

— Je ne suis pas en train de m'amuser.

— Soit, Votre Altesse ne s'amusera pas.

— Et que ferai-je alors, si je ne mange ni ne m'amuse?

— Votre Altesse verra manger et s'amuser les autres, voilà tout.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que Dieu est en train de faire des miracles pour vous, Monseigneur, et que, comme la chose ne lui arrive pas tous les jours, il ne faut pas abandonner la partie en si beau chemin; nous en avons déjà vu deux ce soir, nous allons assister à une troisième.

— A une troisième?

— Oui, *numero Deus impare gaudet*; le nombre impair plaît à Dieu. J'espère que vous n'avez pas oublié votre latin, Monseigneur?

— Explique-toi, voyons, dit le régent, dont l'humeur n'était pas pour le moment tourné le moins du monde à la plaisanterie; tu es assez laid, certainement, pour te poser en sphinx, mais moi je ne suis pas assez jeune pour jouer le rôle d'Œdipe.

— Eh bien! je disais donc, Monseigneur, qu'après avoir vu vos deux filles qui étaient trop folles pour faire leur premier pas vers la sagesse, vous allez voir votre fils, qui était trop sage, faire son premier pas vers la folie.

— Mon fils Louis?

— Votre fils Louis en personne; il se dégourdit cette nuit même Monseigneur, et c'est à ce spectacle si flatteur pour l'orgueil d'un père que je vous ai convié.

Le duc secoua la tête d'un air de doute.

— Oh! secouez la tête tant que vous voudrez, Monseigneur, cela est ainsi, dit Dubois.

— Et de quelle façon se dégourdit-il? demanda le régent.

— De toutes les façons, Monseigneur, et c'est le chevalier de M^{me} que j'ai chargé de lui faire faire ses premières armes; il soupe à cette heure en partie carrée avec lui et deux femmes.

— Et quelles sont les femmes ? demanda le régent.
— Je n'en connais qu'une, le chevalier s'est chargé d'amener l'autre.

— Et il y a consenti ?

— A belles baisemains.

— Sur mon âme ! Dubois, dit le duc, je crois que si tu avais vécu du temps du roi saint Louis, tu aurais fini par le mener chez la Fillon de l'époque.

Un sourire de triomphe passa sur la figure de singe de Dubois.

— Voilà, Monseigneur, continua-t-il ; vous vouliez que M. Louis lirât une fois l'épée, comme vous le faisiez autrefois et comme vous avez encore la rage de le faire aujourd'hui. Mes précautions sont prises pour cela.

— Vraiment ?

— Oui, le chevalier de M^{...} lui cherchera, en soupant, une bonne petite querelle d'Allemand ; rapportez-vous-en à lui pour cela. Vous vouliez que M. Louis courût quelque bonne chance amoureuse ; s'il résiste à la sirène que je lui ai lâchée, c'est un saint Antoine.

— C'est toi qui l'as choisie ?

— Comment donc, Monseigneur ! quand il s'agit de l'honneur de votre famille, Votre Altesse sait que je ne m'en rapporte qu'à moi. A cette nuit donc l'orgie, à demain matin le duel. Et demain soir au moins notre néophyte pourra signer Louis d'Orléans sans compromettre la réputation de son auguste mère, car on verra que le jeune homme est de votre sang, ce dont, le diable m'emporte ! à la singulière conduite qu'il mène, on serait tenté de douter.

— Dubois, tu es un misérable ! dit le duc en riant pour la première fois depuis qu'il avait quitté Chelles ; et tu vas perdre le fils comme tu as perdu le père.

— Tant que vous voudrez, Monseigneur, répondit Dubois : il faut qu'il soit prince, oui ou non, qu'il soit homme ou qu'il soit moine ; qu'il se décide à l'un ou à l'autre parti, il en est temps : vous n'avez qu'un fils, Monseigneur, un fils qui a bientôt seize ans, un fils que vous n'envoyez pas à la guerre sous prétexte qu'il est votre fils unique, et en réalité parce que vous ne savez pas comment il s'y conduirait...

— Dubois ! dit le régent.

— Eh bien, demain, Monseigneur, nous serons fixés.

— Pardieu ! la belle affaire, dit le régent.

— Ainsi, reprit Dubois, vous croyez qu'il s'en tirera à son honneur ?

— Ah ça ! maraud, sais-tu bien que tu finis par m'insulter ? Il semble que ce soit une chose véritablement impossible que de rendre amoureux un homme de mon sang, et un miracle bien extraordinaire que de faire mettre l'épée à la main à un prince de mon nom. Dubois, mon ami, tu es né abbé et tu mourras abbé.

— Non pas, non pas, Monseigneur ! s'écria Dubois ; pesle ! je prétends à mieux que cela.

Le régent se mit à rire.

— Au moins tu as une ambition, toi, ce n'est pas comme cet imbécile de Louis, qui ne désire rien, et cette ambition me divertit plus que tu ne peux te l'imaginer.

— Vraiment ! dit Dubois je ne croyais pas cependant être si bouffon.

— Eh bien, c'était de la modestie, car tu es la plus amusante créature de la terre, quand tu n'en es pas la plus perverse ; aussi je te jure que le jour où tu seras archevêque...

— Cardinal ! Monseigneur.

— Ah ! c'est cardinal que tu veux être ?

— En attendant que je sois pape.

— Bon, eh bien, ce jour-là je te le jure !...

— Le jour où je serai pape ?

— Non, le jour où tu seras cardinal, on rira bien au Palais-Royal, je te jure.

— On rira bien autrement dans Paris, allez, Monseigneur ; mais comme vous l'avez dit, je suis parfois bouffon et je veux faire rire, voilà pourquoi je tiens à être cardinal.

Et comme Dubois manifestait cette prétention le carrosse cessa de rouler.

III

LE RA... LA SOURIS

Le carrosse s'était arrêté dans le faubourg Saint-Antoine, devant une maison masquée par un grand mur derrière lequel montaient plusieurs peupliers, comme pour cacher cette maison aux murs eux-mêmes.

— Tiens, dit le régent ; c'est de ce côté, ce me semble, que se trouve la petite maison de Noé.

— Justement ; Monseigneur a bonne mémoire, je la lui ai empruntée pour cette nuit.

— Et as-tu bien fait les choses au moins, Dubois ? Le souper est-il digne d'un prince du sang ?

— Je l'ai commandé moi-même. Ah ! M. Louis ne manquera de rien : il est servi par les laquais de son père, il est traité par le cuisinier de son père, il fait l'amour à la...

— A la quoi ?...

— Vous le verrez vous-même ; il faut bien que je vous laisse une surprise, que diable !

— Et les vins ?

— Des vins de votre propre cave, Monseigneur ; j'espère que ces liqueurs de famille empêcheront le sang de mentir, car il ment depuis trop longtemps déjà.

— Tu n'as pas eu tant de peine à faire parler le mien, n'est-ce pas, corrupteur ?

— Je suis éloquent, Monseigneur, mais il faut convenir que vous étiez tendre. Entrons.

— Tu as donc la clef !

— Pardieu !

Et Dubois tira de sa poche une clef qu'il fourra discrètement dans la serrure. La porte tourna sans bruit sur ses gonds et se referma sur le duc et sur son ministre, sans avoir poussé le moindre cri ; c'était une véritable porte de petite maison, connaissant son devoir vis-à-vis des grands seigneurs qui lui faisaient l'honneur de franchir son seuil.

On vit aux persiennes fermées quelques reflets de lumière, et les laquais, en sentinelle dans le vestibule, apprirent aux illustres visiteurs que la fête était commencée.

— Tu triomphes, l'abbé ! dit le régent.

— Plaçons-nous vite, Monseigneur, répondit Dubois, j'avoue que j'ai hâte de voir comment M. Louis s'en tire.

— Et moi aussi, dit le régent.

— Alors suivez-moi, et pas un mot.

Le régent suivit en silence Dubois dans un cabinet qui, par une grande ouverture étroite, communiquait avec la salle à manger : cette ouverture était remplie de fleurs, à travers les tiges desquelles on pouvait parfaitement voir et entendre les convives.

— Ah ! ah ! dit le régent en reconnaissant le cabinet, je suis en pays de connaissance.

— Plus que vous ne croyez, Monseigneur ; mais n'oubliez pas que quelque chose que vous voyiez ou que vous entendiez, il faut vous taire ou du moins parler bas.

— Sois tranquille.

Tous deux s'approchèrent de l'ouverture qui donnait sur la salle du festin, s'agenouillèrent sur un tapis et écartèrent les fleurs pour ne rien perdre de ce qui allait se passer.

Le fils du régent, âgé de quinze ans et demi, était assis dans un fauteuil et faisait justement face à son père ; de l'autre côté de la table et tournant le dos aux deux curieux était le chevalier de M^{...} ; deux femmes, à une parure plus éblouissante que l'ensemble, complétaient la partie carrée promise par Dubois au régent : l'une était assise à côté du jeune prince, l'autre à côté du chevalier. L'amphitryon qui ne buvait pas perorait ; la femme qui était près de lui faisait la moue et quand elle ne faisait pas la moue, bâillait.

— Ah çà! dit en essayant de reconnaître la femme placée en face de lui le duc, qui était myope, il me semble que je connais cette figure-là.

Et il lorgna la femme avec plus d'attention encore. Dubois riait sous cape.

— Mais voyons donc, continua le régent, une femme brune avec des yeux bleus!...

— Une femme brune avec des yeux bleus, reprit Dubois. Allez, Monseigneur.

— Cette taille ravissante, ces mains effilées...

— Allez toujours.

— Ce petit museau rose...

— Encore, allez.

— Mais, corbleu! je ne me trompe pas, c'est la Souris!

— Allons donc!

— Comment, scélérat, tu as été justement choisir la Souris!

— Une fille des plus ravissantes, Monseigneur, une nymphe d'Opéra; il m'a semblé que c'était ce qu'il y avait de mieux pour dégourdir un jeune homme.

— C'était donc là la surprise que tu me ménageais, quand tu m'as dit qu'il était servi par les laquais de son père, qu'il buvait les vins de son père et qu'il faisait l'amour à la?...

— A la maîtresse de son père, oui, Monseigneur, c'est bien cela.

— Mais, malheureux! s'écria le duc, c'est presque un inceste que tu as fait là!

— Bah! dit Dubois; puisqu'on le lance...

— Et la drôlesse accepte de ces parties-là?

— C'est son état, Monseigneur.

— Et avec qui croit-elle être?

— Avec un gentilhomme de province qui vient manger sa légitime à Paris.

— Quelle est sa compagne?

— Ah! quant à cela, je n'en sais absolument rien. Le chevalier de M^{me} s'est chargé de compléter la partie.

En ce moment, la femme qui était assise près du chevalier, croyant entendre chuchoter derrière elle, se retourna.

— Eh mais! s'écria Dubois stupéfait à son tour, je ne me trompe pas.

— Quoi?

— L'autre femme...

— Eh bien! l'autre femme?... demanda le duc.

La jolie convive se retourna de nouveau.

— C'est Julie! s'écria Dubois. La malheureuse!

— Ah! pardieu! dit le duc; voilà qui rend la chose tout à fait complète, ta maîtresse et la mienne! Parole d'honneur, je donnerais bien des choses pour pouvoir rire à mon aise.

— Attendez, Monseigneur, attendez.

— Eh bien! es-tu fou? Que diable vas-tu faire, Dubois? Je t'ordonne de rester. Je suis curieux de voir comment tout cela finira.

— Je vous obéis, Monseigneur, dit Dubois, mais je vous déclare une chose.

— Laquelle?

— C'est que je ne crois plus à la vertu des femmes!

— Dubois, dit le régent en se renversant sur le canapé, pendant que Dubois en faisait autant, tu es adorable, ma parole d'honneur! laisse-moi rire, ou j'étouffe.

— Ma foi, Monseigneur, rions, dit Dubois, mais rions doucement; vous avez raison, il faut voir comment cela finira.

Et tous deux rirent le plus silencieusement qu'ils purent, après quoi ils reprirent à leur observatoire la place qu'ils avaient un instant abandonnée.

La pauvre Souris baïllait à se démonter la mâchoire.

— Savez-vous, Monseigneur, dit Dubois, que M. Louis n'a pas l'air étourdi du tout?

— C'est-à-dire que l'on croirait qu'il n'a pas bu.

— Et ces bouteilles vides que nous voyons là-bas, est-ce que vous croyez qu'elles ont fui toutes seules?

— Tu as raison; mais néanmoins, il est bien grave, le gentilhomme!

— Ayez donc patience; tenez, il s'anime; écoutez, il va parler.

En effet, le jeune duc, se levant de son fauteuil, re-

poussa de la main la bouteille que lui tendait la Souris.

— J'ai voulu voir, dit-il sentencieusement, ce que c'est qu'une orgie, je l'ai vu, et me déclare tant soit peu satisfait. Un sage l'a dit: *Ebrietas omne vitium deliquit.*

— Que diable chante-t-il là? dit le duc.

— Cela va mal, dit Dubois.

— Comment! Monsieur, s'écria la voisine du jeune duc avec un sourire qui fit briller une rangée de dents plus jolies que des perles, comment, vous n'aimez pas à souper?

— Je n'aime plus manger ni boire, répondit M. Louis, quand je n'ai plus ni faim ni soif.

— Le sot! murmura le régent.

Et il se tourna vers Dubois, qui se mordait les lèvres.

Le compagnon de M. Louis se mit à rire et lui dit:

— Vous exceptez, je l'espère, de cette société nos charmantes convives?

— Que voulez-vous dire, Monsieur?

— Ah! ah! il se fâche, dit le régent; bon!

— Bon! reprit Dubois.

— Je veux dire, Monsieur, répondit le chevalier, que vous ne ferez pas l'injure à ces dames de leur témoigner votre peu d'empressement à jouir de leur compagnie en vous retirant ainsi.

— Il se fait tard, Monsieur, dit Louis d'Orléans.

— Bah! reprit le chevalier, il n'est pas encore minuit.

— Et puis, reprit le duc, cherchant une excuse, et puis... je suis fiancé à quelqu'un.

Les dames éclatèrent de rire.

— Quel animal! murmura Dubois.

— Eh bien! fit le régent.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais; pardon, Monseigneur.

— Mon cher, dit le chevalier, vous êtes province à faire fremir.

— Ah çà! demanda le régent, comment diable ce jeune homme parle-t-il ainsi à un prince du sang!

— Il est censé ne pas savoir qui il est et le croire un simple gentilhomme; d'ailleurs je lui ai dit de le pousser.

— Pardon, Monsieur, reprit le jeune prince, vous parlez, je crois? et comme Madame me parlait en même temps, je n'ai pas entendu ce que vous me disiez.

— Et vous voulez que je répète ce que j'ai dit? répondit en ricanant le jeune homme.

— Vous me ferez plaisir.

— Eh bien, je disais que vous étiez province à faire fremir.

— Je m'en applaudis, Monsieur, si cela doit me distinguer de certains airs parisiens de ma connaissance, répondit M. Louis.

— Allons, allons, pas mal riposté, dit le duc.

— Peuh!... fit Dubois.

— Si c'est pour moi que vous dites cela, Monsieur, je vous répondrai que vous n'êtes pas poli, ce qui ne serait encore rien vis-à-vis de moi, à qui vous pouvez rendre raison de votre impolitesse, mais ce qui n'a point d'excuse près de ces dames.

— Ton provocateur va trop loin, l'abbé, dit le régent inquiet, et tout à l'heure ils vont se couper la gorge.

— Eh bien, nous les arrêterons, reprit Dubois.

Le jeune prince ne sourcilla point; mais, se levant et faisant le tour de la table, il s'approcha de son compagnon de débauche et lui parla à demi-voix.

— Vois-tu, dit à Dubois le régent ému; prenons garde, l'abbé; que diable! je ne veux pas qu'on me le tue.

Mais Louis se contenta de dire au jeune homme:

— La main sur la conscience, Monsieur, est-ce que vous vous amusez ici? Quant à moi, je vous déclare que je m'ennuie horriblement. Si nous étions seuls, je vous parlerais d'une question assez importante qui m'occupe en ce moment: c'est sur le sixième chapitre des *Confessions* de saint Augustin.

— Comment! Monsieur, dit le chevalier avec un air de stupéfaction qui, pour cette fois, n'était aucunement joué, vous vous occupez de religion? c'est tôt, ce me semble...

— Monsieur, dit doctoralement le prince, il n'est jamais trop tôt pour songer à son salut.

Le régent poussa un profond soupir; Dubois se gratta le bout du nez.

— Foi de gentilhomme ! dit le prince, c'est déshonorant pour la race ; les femmes vont s'endormir.

— Attendez, dit Dubois, peut-être, si elles s'endorment, s'enhardira-t-il.

— Ventrebleu ! dit le régent, s'il avait dû s'enhardir, ce serait déjà fait ; elle lui a lancé des œillades à ressusciter un mort... Et tiens, regarde, renversée comme elle l'est sur ce fauteuil, n'est-elle pas charmante ?

— Tenez, dit Louis, il faut que je vous consulte là-dessus ; saint Jérôme prétend que la grâce n'est réellement efficace que lorsqu'elle arrive par la contrition.

— Le diable vous emporte ! s'écria le gentilhomme ; si vous aviez bu, je dirais que vous avez le vin mauvais.

— Cette fois-ci, Monsieur, répondit le jeune prince, ce sera mon tour de vous faire observer que c'est vous qui êtes impoli, et je vous répondrais sur le même ton, si ce n'était pécher que de prêter l'oreille aux injures ; mais, Dieu merci ! je suis meilleur chrétien que vous.

— Quand on soupe dans une petite maison, reprit le chevalier, il ne s'agit pas d'être bon chrétien, mais bon convive. Foin de votre société ! j'aimerais mieux saint Augustin lui-même, fût-ce après sa conversion.

Le jeune duc sonna ; un laquais se présenta.

— Reconduisez et éclairez Monsieur, dit-il d'un air de prince ; quant à moi, je partirai dans un quart d'heure. Chevalier, avez-vous votre voiture ?

— Non, ma foi.

— En ce cas-là, disposez de la mienne, dit le jeune duc ; désespéré de ne pouvoir cultiver votre connaissance ; mais, je vous l'ai dit, vos goûts ne sont pas les miens ; d'ailleurs, je retourne dans ma province.

— Pardieu ! dit Dubois, il serait curieux qu'il renvoyât son convive pour rester seul avec les deux femmes.

— Oui, dit le duc, cela serait curieux, mais cela n'est pas.

En effet, pendant que le duc et Dubois échangeaient quelques mots, le chevalier s'était retiré, et Louis d'Orléans, resté seul avec les deux femmes, véritablement endormies, ayant tiré de la poche de son habit un grand rouleau de papier et de celle de sa veste un petit crayon de vermillon, se mit à faire des annotations en marge avec une ardeur toute théologique, au milieu des plats encore fumants et des bouteilles à moitié vides.

— Si ce prince-là fait jamais ombrage à la branche aînée, dit le régent, j'aurai bien du malheur. Qu'on dise maintenant que j'élève mes enfants dans l'espoir du trône !

— Monseigneur, dit Dubois, je vous jure que j'en suis malade.

— Ah ! Dubois, ma fille cadette janséniste, ma fille aînée philosophe, mon fils unique théologien ; je suis endiablé, Dubois ! Ma parole d'honneur, si je ne me retiens, je ferais brûler tous ces êtres malaisants.

— Prenez garde, Monseigneur ; si vous les faites brûler, on dira que vous continuez le grand roi et la Maintenon.

— Qu'ils vivent donc ! Mais comprends-tu, Dubois ? ce niais qui écrit déjà des in-folio, c'est à en perdre la tête ; tu verras que quand je serai mort il fera brûler mes gravures de *Daphnis et de Chloé* par le bourreau.

Pendant dix minutes à peu près, Louis d'Orléans continua ses annotations ; puis, lorsqu'il eut fini, il remit précieusement le manuscrit dans la poche de son habit, se versa un grand verre d'eau, trempa dedans une croûte de pain, fit dévotieusement sa petite prière, et savoura avec une espèce de volupté ce souper d'anachorète.

— Des macérations ! murmura le régent au désespoir, mais je te le demande, Dubois, qui diable lui a donc appris cela ?

— Ce n'est pas moi, Monseigneur, dit Dubois ; quant à cela, je vous en réponds.

Le prince se leva et sonna de nouveau.

— La voiture est-elle de retour ? demanda-t-il au laquais.

— Oui, Monseigneur.

— C'est bien, je m'en vais ; quant à ces dames, vous voyez qu'elles dorment ; quand elles s'éveilleront, vous mettrez à leurs ordres.

Le laquais s'inclina, et le prince sortit du pas d'un archevêque qui donne sa bénédiction.

— Le poste te louffe de m'avoir fait assister à un pareil spectacle ! dit le régent au désespoir.

— Heureux père ! répondit Dubois, trois fois heureux père que vous êtes, Monseigneur ; vos enfants se font canoniser d'instinct, et l'on calomnie cette sainte famille ! Par mon chapeau de cardinal, je voudrais que les princes légitimes fussent là !

— Eh bien ! dit le régent, je leur montrerais comment un père répare les torts de son fils... Viens, Dubois.

— Je ne vous comprend pas, Monseigneur.

— Dubois, le diable m'emporte, la contagion le gagne.

— Moi ?

— Oui, toi !... Il y a là un souper dressé à manger... il y a là du vin débouché à boire... il y a là deux femmes endormies à réveiller... et tu ne comprends pas ! Dubois, j'ai faim ! Dubois, j'ai soif ! Entrons et reprenons les choses où cet imbecille-là les a laissées. Comprends-tu, maintenant ?

— Ma foi, c'est une idée cela, dit Dubois en se frottant les mains, et vous êtes le seul homme, Monseigneur, qui soyez toujours à la hauteur de votre réputation.

Les deux femmes dormaient toujours. Dubois et le régent quittèrent leur cachette et entrèrent dans la salle à manger. Le prince alla s'asseoir à la place de son fils, et Dubois à celle du chevalier. Le régent coupa les fils d'une bouteille de vin de Champagne, et le bruit que fit le bouchon en sautant reveilla les dormeuses.

— Ah ! vous vous décidez donc enfin à boire ? dit la Souris.

— Et toi à te réveiller ? répondit le duc.

Cette voix frappa l'oreille de la pauvre femme, comme eût fait une secousse électrique ; elle se frotta les yeux comme si elle n'eût pas été bien sûre d'être éveillée, se leva à demi, et, reconnaissant le régent, retomba sur son fauteuil en prononçant deux fois le nom de Julie.

Quant à celle-ci elle était comme fascinée par le regard railleur et la tête grimaçante de Dubois.

— Allons, allons, la Souris, dit le duc, je vois que tu es bonne fille, tu m'as donné la préférence : je t'ai fait inviter par Dubois à souper ; tu avais mille affaires à droite et à gauche et cependant tu as accepté.

La compagne de la Souris, plus effarouchée qu'elle encore, regardait Dubois, le prince et son amie, rougisait et perdait contenance.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle Julie ? demanda Dubois ; est-ce que Monseigneur se trompait, et seriez-vous, par hasard, venue pour d'autres que pour nous ?

— Je ne dis pas cela, répondit mademoiselle Julie.

La Souris se mit à rire.

— Si c'est Monseigneur, dit-elle, qui nous a fait venir, il le sait bien, et n'a pas de questions à faire ; si ce n'est pas lui, il est indiscret, et alors je ne réponds pas.

— Eh bien ! quand je te le disais, l'abbé, s'écria le duc en riant comme par secousse, quand je te le disais, que c'était une fille d'esprit !

— Et moi, Monseigneur, dit Dubois en versant à boire à ces demoiselles, et en effleurant un verre de vin de Champagne de ses lèvres quand je vous disais que le vin était excellent.

— Voyons, la Souris, dit le régent, est-ce que tu ne le reconnais pas, ce vin ?

— Ma foi, Monseigneur, dit la danseuse il en est du vin comme des amants.

— Oui, je comprends, tu ne peux pas avoir la mémoire assez large. Décidément, Souris, tu es, non seulement la plus brave, mais encore la plus honnête fille que je connaisse. Ah ! tu n'es pas hypocrite, toi ! continua le duc en poussant un soupir.

— Eh bien, Monseigneur, reprit la Souris, puisque vous le prenez comme cela...

— Eh bien, quoi ?

— C'est moi qui vais vous interroger.

— Interroge, je répondrai.

— Vous connaissez-vous en rêves, Monseigneur ?

— Je suis devin.

— Alors, vous pouvez m'expliquer le mien ?

— Mieux que personne, Souris. D'ailleurs, si je restais court dans mon explication, voilà l'abbé qui me compte deux millions par an pour certaines dépenses

particulières qui ont pour but de connaître les bons et les mauvais rêves que l'on fait dans mon royaume.

— Eh bien ?

— Eh bien, si je restais court, l'abbé achèverait. Dis donc ton rêve.

— Monseigneur, vous savez que, lasses de vous attendre, Julie et moi, nous nous étions endormies ?

— Oui, je sais cela, vous vous en donniez même à cœur-joie quand nous sommes entrés.

— Eh bien, Monseigneur, non seulement je dormais, mais encore je rêvais.

— Vraiment ?

— Oui, Monseigneur ; je ne sais pas si Julie rêvait ou ne rêvait pas, mais quant à moi, voilà ce que je croyais voir...

— Ecoute, Dubois, cela m'a l'air de devenir intéressant.

— A la place où est mon-ieur l'abbé, se trouvait un officier dont je ne m'occupais pas ; il me semblait qu'il était là pour Julie.

— Vous entendez, Mademoiselle, dit Dubois ; voilà une terrible accusation que l'on porte contre vous.

Julie, qui n'était pas forte, et que, par opposition à la Souris, dont elle partageait ordinairement les excursions amoureuses, on avait nommé le Rat, au lieu de répondre, se contenta de rougir.

— Et à ma place, demanda le duc, qu'y avait-il, voyons ?

— Ah ! voilà justement où j'en voulais venir, dit la Souris ; à la place de Monseigneur, il y avait, dans mon rêve toujours...

— Parbleu ! dit le duc, c'est entendu.

— Il y avait un beau jeune homme de quinze à seize ans, mais si singulier, qu'on eût dit une jeune fille, si ce n'est qu'il parlait latin.

— Ah ! ma pauvre Souris, s'écria le duc, que me dis-tu là ?

— Enfin, après une heure de conversation théologique, de dissertations des plus intéressantes sur saint Jérôme et saint Augustin, d'aperçus extrêmement lumineux sur Jansénius, ma foi, Monseigneur, je l'avoue, il me sembla, dans mon rêve toujours, que je m'endormais.

— De sorte que dans ce moment-ci, reprit le duc, tu rêves que tu rêves ?

— Oui, et cela me paraît si compliqué, que, ma foi, curieuse d'avoir une explication, ne pouvant arriver à me la donner à moi-même, jugeant qu'il est inutile de la demander à Julie, je m'adresse à vous, Monseigneur, qui êtes un grand devin, vous me l'avez dit vous-même, pour obtenir cette explication...

— Souris, dit le duc en versant de nouveau à boire à sa voisine, goûte sérieusement le vin ; je crois que tu as calomnié ton palais.

— En effet, Monseigneur, reprit la Souris après avoir vidé son verre, ce vin me rappelle certain vin que je n'avais encore bu...

— Qu'au Palais-Royal ?

— Ma foi, oui !

— Eh bien, si tu n'as bu de ce vin qu'au Palais-Royal, c'est qu'il n'y en a que là, n'est-ce pas ? Tu es assez répandue dans le monde pour rendre cette justice à ma cave.

— Oh ! je la lui rends hautement et de grand cœur.

— Or, s'il n'y a de ce vin-là qu'au Palais-Royal, c'est donc moi qui ai envoyé ce vin-là ici.

— Vous, Monseigneur ?

— Moi ou Dubois, enfin ; tu sais bien qu'oultre la clef de la bourse, il a encore la clef de la cave.

— La clef de la cave, cela se peut, dit mademoiselle Julie, qui se décidait enfin à hasarder une parole ; mais celle de la bourse, on ne s'en douterait guère.

— Entends-tu, Dubois ? s'écria le régent.

— Monseigneur, dit l'abbé, comme Votre Altesse a pu le remarquer, l'enfant ne parle pas souvent, mais quand elle parle par hasard, c'est comme saint Jean Bouche-d'Or, par sentence.

— Et si j'ai envoyé ce vin-là ce ne peut être que pour un duc d'Orléans.

— Mais il y en a deux ? dit la Souris.

— Oui-da ! fit le régent.

— Le fils et le père : Louis d'Orléans, Philippe d'Orléans.

— Tu brûles, la Souris, tu brûles !

— Comment ! s'écria la danseuse en se renversant sur son fauteuil et en éclatant de rire, comment, ce jeune homme, cette jeune fille, ce théologien, cette janséniste ?...

— Va donc.

— Que je voyais dans mon rêve ?

— Oui.

— Là, à votre place.

— A l'endroit même où me voilà.

— C'est monseigneur Louis d'Orléans ?

— En personne.

— Ah ! Monseigneur, reprit la Souris, que votre fils ne vous ressemble guère, et que je suis bien aise de m'être réveillée !

— Ce n'est pas comme moi, dit Julie.

— Eh bien ! quand je vous le disais, Monseigneur, s'écria Dubois, Julie, mon enfant, continua l'abbé, tu vaux ton pesant d'or.

— Alors, dit le régent, tu m'aimes donc toujours, Souris ?

— Le fait est que j'ai un faible pour vous, Monseigneur.

— Malgré tes rêves ?

— Oui, Monseigneur, et même quelquefois à cause de mes rêves.

— Ce n'est pas bien flatteur, si tous tes rêves ressemblent à celui de ce soir.

— Ah ! je prie Votre Altesse de croire que je n'ai pas le cauchemar toutes les nuits.

Et sur cette réponse qui confirma encore Son Altesse Royale dans son opinion, que la Souris était décidément une fille d'esprit, le souper interrompu recommença de plus belle et dura jusqu'à trois heures du matin.

A laquelle heure, le régent ramena la Souris au Palais-Royal, dans le carrosse de son fils, tandis que Dubois reconduisait Julie chez elle dans la voiture de Monseigneur.

Mais avant de se coucher, le régent, qui n'avait que difficilement vaincu la tristesse que toute la soirée il avait essayé de combattre, écrivit une lettre et sonna son valet de chambre.

— Tenez, lui dit-il, veillez à ce que cette lettre parte ce matin même par un courrier extraordinaire, et ne soit remise qu'en main propre.

Cette lettre était adressée à madame Ursule, supérieure des Ursulines de Clisson.

IV

CE QUI SE PASSAIT TROIS NUITS APRÈS A CENT LIEUES DU
PALAIS-ROYAL

Trois nuits après cette nuit, où, pour y chercher des déceptions successifs, nous avons vu le régent se rendre de Paris à Chelles, de Chelles à Meudon et de Meudon au faubourg Saint-Antoine, il se passait dans les environs de Nantes une scène dont nous ne pouvons omettre les moindres détails sans nuire à l'intelligence de cette histoire ; nous allons donc, en vertu de notre privilège de romancier, transporter le lecteur avec nous sur le lieu de cette scène.

Sur la route de Clisson, à deux ou trois lieues de Nantes, près de ce couvent fameux par le séjour d'Abailard, s'élevait une noire et longue maison entourée de ces arbres trapus et sombres dont la Bretagne est couverte ; des haies sur la route, des haies autour de l'enclos ; outre les murs, des haies partout, des haies touffues, épaisses, impénétrables même au regard, et coupées et interrompues seulement par une haute grille de bois surmontée d'une croix, et qui servait de porte. Tel était l'aspect extérieur que cette maison si bien gardée présentait ; encore cette grille unique ne don-

naïve entrée que sur un jardin, au fond duquel on voyait un mur percé à son tour d'une petite porte étroite, massive et toujours fermée ; de loin, cette demeure grave et triste semblait une prison pleine de sombres douleurs ; de près, c'était un couvent peuplé de jeunes augustines assujetties à une règle assez peu sévère, en égard aux mœurs de la province, mais rigide, comparée aux mœurs de Versailles et de Paris. La maison était donc inaccessible sur trois de ses faces ; mais la quatrième, et c'était la façade opposée à la route, dont au reste, au-dessus des murs et des arbres, on ne pouvait apercevoir que les toits, était appuyée à une large pièce d'eau qui

hibou. Une seule grille de fer donnait sur le lac, et livrait en même temps passage aux eaux d'une petite rivière qui alimentait la pièce d'eau, et qui, du côté opposé, sortait par une grille de pierre, mais solide et ne s'ouvrant pas. Quant à se glisser par-dessous la grille en descendant le cours de la rivière ou en la remontant, c'était chose parfaitement impossible, attendu que les barreaux s'enfonçaient bien avant dans son lit. L'été, on voyait dormir dans les iris et les giacques une petite barque de pêcheur qui s'amarrait à cette même grille, toute tapissée de clochettes d'eau et de lisérons, qui dissimulaient sous leur verte enveloppe la rouille que l'humidité de la situa-



Il fut facile de distinguer un cavalier et son cheval.

baignait le bas de la muraille ; à dix pieds au-dessus de la surface liquide et mouvante, étaient les fenêtres du réfectoire. Ce petit lac, comme tout le reste du couvent, semblait soigneusement gardé ; il était entouré par de hautes palissades de bois qui disparaissaient à l'extrémité de la pièce d'eau, derrière des roseaux immenses dominant de larges feuilles de nymphéa flottant à fleur d'eau, et dans les intervalles desquelles s'épanouissaient de frais et suaves calices blancs et jaunes qui semblaient des lis en miniature. Le soir, des volées d'oiseaux, et surtout des sansonnets s'abattaient dans ces roseaux, et babillaient joyeusement jusqu'à ce que le soleil fût couché : alors, avec les premières ombres de la nuit, le silence se répandait et semblait pénétrer du dehors au dedans ; une légère vapeur s'amassait sur le petit lac, pareille à une fumée, et montait comme un blanc fantôme dans l'obscurité que troublaient seulement de temps en temps le coassement prolongé d'une grenouille, le cri aigu d'une chouette ou le houhoulement prolongé du

tion avait amassée sur le fer. Cette barque était celle du jardinier, qui s'en servait de temps en temps pour aller jeter la ligne ou l'épervier dans les parties les plus poissonneuses de l'étang, et qui alors donnait aux pauvres recluses ennuyées le spectacle de la pêche. Mais quelquefois aussi, l'été toujours, mais seulement par les nuits les plus sombres, la grille de la rivière s'ouvrait mystérieusement : un homme silencieux et enveloppé d'un manteau descendait dans la petite barque qui semblait se détacher toute seule du barreau où elle était amarrée, et qui, glissant alors sans bruit, sans secousse et comme poussée par un souffle invisible, allait s'arrêter contre la muraille du couvent juste au-dessous d'une des fenêtres grillées du réfectoire. Alors un petit signal se faisait entendre, imitant ou le coassement de la grenouille ou le cri de la chouette ou le houhoulement du chat-huant, et une jeune fille apparaissait à cette fenêtre, assez largement grillée pour que sa blonde et charmante tête y passât, mais trop élevée pour que

le jeune homme au manteau, malgré les efforts réitérés qu'il avait faits, ait jamais pu atteindre jusqu'à sa main. Il fallait donc se contenter d'une conversation bien timide et bien tendre, dont le bruissement de l'eau ou le frémissement de la brise emportait encore la moitié. Puis, après une heure passée ainsi, commençaient les adieux, qui duraient une autre heure; puis enfin, lorsque les jeunes gens étaient convenus d'une autre nuit et d'un signal différent, la barque s'éloignait, reprenant le chemin qu'elle avait suivi pour venir, la grille se refermait avec le même silence qu'elle s'était ouverte, et le jeune homme s'éloignait en envoyant un baiser vers la fenêtre que la jeune fille repoussait avec un soupir. Mais il ne s'agit plus maintenant de l'été, nous sommes, comme nous l'avons dit au commencement du mois de février du terrible hiver de 1719. Les beaux arbres touffus sont poudrés de givre; les roseaux sont dépeuplés de leurs hôtes joyeux, qui ont été chercher, les uns un climat plus tempéré, les autres un abri plus chaud. Les glaïeuls et les nymphéas crouissent noircis et abattus sur les glaces verdâtres, saupoudrées de neige. Quant à la maison noire, elle paraît plus funèbre encore, enveloppée qu'elle est de ce manteau blanc qui la couvre comme un linceul, depuis ses toits éblouissants de givre jusqu'à ses perrons ouatés de neige. On ne saurait donc plus traverser l'étang en bateau, car la glace en couvre la surface.

Et cependant, malgré cette nuit sombre, malgré ce froid piquant, malgré cette absence complète d'étoiles au ciel, un cavalier seul, sans laquais, sortait par la grande porte de Nantes et s'aventurait dans la campagne, suivant non pas même la grande route qui conduit de Nantes à Clisson, mais un chemin de traverse qui venait aboutir à cette même route à une centaine de pas des fossés; à peine sur ce chemin, il laissa tomber la bride sur le cou de sa monture, excellent cheval de race, qui, au lieu de courir étourdiment comme eût fait un destrier moins bien dressé, se contenta de prendre un trot assez modéré pour lui laisser le loisir de poser ses pieds avec précaution et sécurité dans ce chemin qui semblait uni comme un tapis de billard, mais qui était tout semé d'ornières et de quartiers de rochers que recouvrait traitreusement la neige. Pendant un quart d'heure à peu près tout alla bien; la bise sans pouvoir s'opposer à la course du cavalier faisait flotter les plis de son manteau; les arbres, squelettes noirs, fuyaient à droite et à gauche comme des fantômes, tandis que la réverbération de la neige, seule lumière qui guidait la marche aventureuse du cavalier, éclairait tout juste assez le chemin pour qu'il pût le suivre. Mais bientôt, malgré les précautions instinctives prises par le cheval, la pauvre bête buta contre un caillou et manqua de s'abattre; cependant ce mouvement eut la durée d'un éclair à peine: au premier sentiment qu'il eut de la bride, le cheval se releva; mais son cavalier, quelle que fût sa préoccupation, s'aperçut qu'il commençait à boiter. D'abord il ne s'en inquiéta point et continua sa route; mais bientôt la claudication devint plus marquée, et le jeune homme, pensant que quelque éclat de caillou était resté dans le sabot de sa monture et la blessait, descendit et examina le pied, qui lui parut non seulement défermé, mais même saignant; en effet, en regardant sur la neige, il vit une trace rougeâtre qui ne lui laissa aucun doute: son cheval était blessé. Le jeune homme paraissait vivement contrarié de cet accident et réfléchissait évidemment aux moyens d'y aviser lorsqu'il crut, malgré le tapis de neige qui recouvrait le chemin, entendre le bruit d'une cavalcade. Il prêta l'oreille un instant pour s'assurer s'il ne se trompait point; puis, convaincu sans doute que plusieurs hommes à cheval faisaient même route que lui, et sentant que, si ces hommes étaient par hasard à sa poursuite, ils ne pouvaient manquer de le rejoindre, il prit son parti à l'instant même, remonta vivement sur son cheval, lui fit faire dix pas hors du chemin, se rangea avec lui derrière quelques arbres renversés, mit son épée nue sous son bras, tira un pistolet de ses fontes et attendit.

En effet, des cavaliers arrivaient à toute bride, et l'on distinguait malgré l'obscurité leurs manteaux sombres et le cheval blanc de l'un d'eux. Ils étaient quatre et

marchaient sans parler; de son côté, l'inconnu retenait son haleine, et le cheval, comme s'il eût compris le danger que courait son maître, demeurait immobile et silencieux comme lui. N'entendant aucun bruit, la cavalcade dépassa donc le groupe d'arbres qui cachait monture et cavalier, et ce dernier se croyait déjà débarrassé de ces importuns, quels qu'ils fussent, lorsque tout à coup la cavalcade s'arrêta; celui qui en paraissait le chef descendit, tira une lanterne sourde des plis de son manteau, et, faisant de la lumière, éclaira la route. Or, comme la route cessait d'offrir la trace qu'ils avaient suivie jusque-là, ils jugèrent qu'ils l'avaient dépassée, revinrent sur leurs pas, reconnurent l'endroit où le cheval et le cavalier avaient fait un écart; et faisant alors quelques pas en avant, celui qui portait la lanterne la dirigea vers le groupe d'arbres au milieu duquel il fut facile à la petite troupe de distinguer alors, malgré leur silence et leur immobilité, un cavalier et son cheval. Aussitôt le bruit de plusieurs pistolets qu'on armai se fit entendre.

— Holà! Messieurs, dit alors le cavalier au cheval blessé, prenant le premier la parole, qui êtes-vous, et que voulez-vous?

— C'est bien lui, murmurèrent deux ou trois voix, nous ne nous étions pas trompés.

Alors l'homme à la lanterne continua de s'avancer dans la direction du cavalier inconnu.

— Un pas de plus et je vous tue, Monsieur, dit le cavalier; nommez-vous donc et à l'instant même, que je sache à qui j'ai affaire.

— Ne tuez personne, monsieur de Chanlay, répondit l'homme à la lanterne d'une voix calme, et remettez, croyez-moi, vos pistolets dans vos fontes.

— Ah! c'est vous, marquis de Pontcalec? répondit celui à qui l'on avait donné le nom de Chanlay.

— Oui, Monsieur, c'est moi.

— Et que venez-vous faire ici, je vous prie?

— Vous demander quelques explications sur votre conduite; approchez donc et répondez, s'il vous plaît.

— L'invitation est faite d'une singulière façon, marquis; ne pourriez-vous, si vous désirez que j'y réponde, la faire en d'autres termes et lui donner une autre forme?

— Approchez, Gaston, dit une autre voix, nous avons réellement à vous parler, mon cher.

— A la bonne heure, dit Chanlay, je reconnais votre façon de faire, Montlouïs; mais j'avoue que je ne suis pas encore habitué aux manières de monsieur de Pontcalec.

— Mes manières sont celles d'un franc et rude Breton qui n'a rien à cacher à ses amis, Monsieur, répondit le marquis, et qui ne s'oppose pas à ce qu'on l'interroge aussi franchement qu'il interroge les autres.

— Je me joins à Montlouïs, dit une autre voix, pour prier Gaston de s'expliquer à l'amiable; notre premier intérêt, ce me semble, est de ne point nous faire la guerre entre nous.

— Merci, du Couëdic, dit le cavalier; c'est mon avis aussi, en conséquence, me voici.

En effet, à ces paroles plus pacifiques, le jeune homme, remettant son pistolet dans sa fonte et son épée dans le fourreau, se rapprocha du groupe qui se tenait au milieu de la route et attendait l'issue du pourparler.

— Monsieur de Talhouët, dit le marquis de Pontcalec du ton d'un homme qui a acquis ou à qui on a concédé le droit de donner des ordres, veuillez sur nous; que personne n'approche sans que nous soyons prévenus.

M. de Talhouët obéit aussitôt, et commença de faire décrire à son cheval un grand cercle tout autour du groupe, ne cessant pas un seul instant d'avoir l'œil et l'oreille au guet, comme il en avait reçu l'invitation.

— Et maintenant, dit le marquis de Pontcalec en remontant à cheval, éteignons notre lanterne, puisque nous avons trouvé notre homme.

— Messieurs, dit alors le cavalier de Chanlay, permettez-moi de vous dire que tout ce qui se passe en ce moment me semble étrange. C'est moi que vous suivez réellement, à ce qu'il paraît; c'est moi que vous cherchiez, dites-vous; vous m'avez trouvé et vous pouvez éteindre votre lanterne: voyons, que signifie tout

cela? Si c'est une plaisanterie, l'heure et le lieu, je vous l'avoue, me paraissent mal choisis.

— Non, Monsieur, répondit le marquis de Pontcalec de son ton dur et bref, ce n'est point une plaisanterie, c'est un interrogatoire.

— Un interrogatoire? dit le chevalier de Chanlay en fronçant le sourcil.

— C'est-à-dire une explication, dit Montlouis.

— Interrogatoire ou explication, reprit Pontcalec, peu importe; la circonstance est trop grave pour jouer sur le sens ou ergoter sur les mots. Interrogatoire ou explication, je le répète, répondez donc à nos questions, monsieur de Chanlay.

— Vous commandez durement, marquis, reprit le chevalier de Chanlay.

— Si je commande, c'est que j'en ai le droit; suis-je votre chef ou ne le suis-je pas?

— Si fait, vous l'êtes; mais ce n'est pas une raison pour oublier les égards qu'on se doit entre gentilshommes.

— Monsieur de Chanlay, monsieur de Chanlay! toutes ces difficultés ressemblent fort à des échappatoires; vous avez fait serment d'obéir, obéissez.

— J'ai fait serment d'obéir, Monsieur, répondit le chevalier, mais non pas comme un laquais.

— Vous avez fait serment d'obéir comme un esclave, obéissez donc, ou subissez le résultat de votre désobéissance.

— Monsieur le marquis!

— Voyons, mon cher Gaston, dit Montlouis, parle, je t'en prie, le plus tôt sera le mieux; d'un mot tu peux nous ôter tout soupçon de l'esprit.

— Tout soupçon! s'écria Gaston, pâle et frémissant de colère; vous me soupçonnez donc?

— Mais sans doute que nous vous soupçonnons, reprit Pontcalec avec sa rude franchise. Croyez-vous, si nous nous ne vous soupçonnions pas, que nous nous serions amusés à nous mettre à vos trousses par un temps pareil?

— Oh! alors, c'est différent, marquis, répondit froidement Gaston; si vous me soupçonnez, dites vos soupçons; j'écoute.

— Chevalier, rappelez-vous les faits; nous conspirons tous les quatre ensemble, nous ne réclamions pas votre appui, vous êtes venu nous l'offrir, disant qu'outre le bien général que vous vouliez nous aider à faire, vous aviez, vous, une offense particulière à venger; vous êtes-vous présenté ainsi?

— C'est vrai.

— Alors, nous vous avons reçu, accueilli parmi nous, comme un ami, comme un frère; nous vous avons dit toutes nos espérances, confié tous nos projets; bien plus, vous avez été élu par le sort pour frapper le coup le plus utile et le plus glorieux. Chacun de nous vous a offert alors de prendre votre place, et vous avez refusé; est-ce vrai?

— Vous ne dites pas un mot qui ne soit l'exacte vérité, marquis.

— C'est ce matin que nous avons tiré au sort... ce soir vous deviez être sur la route de Paris... Où vous trouvons-nous au lieu de cela? sur celle de Clisson, où logent les plus mortels ennemis de l'indépendance bretonne, où loge le maréchal de Montesquiou, notre ennemi juré.

— Ah! Monsieur! fit dédaigneusement Gaston.

— Répondez par des paroles franches et non par de méprisants sourires; répondez, monsieur de Chanlay, je vous l'ordonne, répondez!

— De grâce, Gaston, ajoutèrent à la fois du Couëdic et Montlouis, de grâce, répondez!

— Et sur quoi voulez-vous que je vous réponde?

— Sur vos absences fréquentes depuis deux mois, sur le mystère dont vous enveloppez votre vie, refusant une ou deux fois par semaine de vous mêler à nos réunions nocturnes. Eh bien! Gaston nous vous l'avouons franchement, toutes ces absences nous ont inquiétés. Eh bien! un mot, Gaston, et nous serons rassurés.

— Vous voyez bien que vous étiez coupable, Monsieur, puisque vous vous cachez, au lieu de poursuivre votre route.

— Je ne pourrais pas ma route, parce que mon cheval s'est blessé, vous pouvez bien le voir au sang qui tache la neige.

— Mais pourquoi vous cachez-vous?

— Parce que j'ai voulu savoir avant toute chose quels étaient les gens qui me poursuivait... N'ai-je donc pas a craindre d'être arrêté, aussi bien que vous?

— Enfin, ou allez-vous?

— Si vous aviez poursuivi ma route, et que vous m'eussiez suivi à la trace, comme vous l'avez fait jusqu'ici, vous auriez vu que ce n'est point à Clisson.

— Ce n'est pas à Paris non plus!

— Messieurs, ayez, je vous prie, compassion en moi et ménagez mon secret... C'est un secret de jeune homme; un secret où non seulement mon honneur, mais encore celui d'une autre personne est engagé; peut-être ne savez-vous pas combien ma délicatesse est extrême, exagérée peut-être sur ce point-là.

— Alors, c'est donc un secret d'amour? dit Montlouis.

— Oh, Messieurs, et même un secret de premier amour, répondit Gaston.

— Défaites que tout cela! s'écria Pontcalec.

— Marquis! répéta Gaston avec hauteur.

— C'est trop peu dire, mon ami, reprit du Couëdic. Comment croire que tu vas à un rendez-vous par ce temps abominable, et que ce rendez-vous n'est pas à Clisson, quand, excepté le couvent des augustines, il n'y a pas une seule maison bourgeoise à deux lieues à la ronde!

— Monsieur de Chanlay, dit le marquis de Pontcalec fort agité, vous avez fait le serment de m'obéir comme à votre chef et de vous dévouer corps et âme à notre sainte cause; monsieur de Chanlay, la partie que nous avons entreprise est grave; nous y jouons nos biens, notre liberté, notre tête, et, plus que tout cela, notre honneur. Voulez-vous répondre catégoriquement et clairement aux questions que je vais vous adresser au nom de nous tous, répondre de manière à ne nous laisser aucun doute? Simon, monsieur de Chanlay, foi de gentilhomme, en vertu du droit de vie et de mort que vous m'avez donné librement et de votre propre volonté sur vous-même; foi de gentilhomme, je vous le répète, je vous casse la tête d'un coup de pistolet.

Un morne et profond silence accueillit ces paroles, pas une voix ne s'éleva pour défendre Gaston. Il fixa ses yeux tour à tour sur chacun de ses amis, et chacun de ses amis détourna ses yeux des siens.

— Marquis, dit alors le chevalier d'une voix émue, non seulement vous m'insultez en me soupçonnant, mais encore vous me percez le cœur en m'affirmant que je ne puis détruire ces soupçons qu'en vous initiant à mon secret. Tenez, ajouta-t-il en tirant un portefeuille de sa poche, en écrivant dessus quelques mots à la hâte avec un crayon et en déchirant la feuille sur laquelle ces quelques mots étaient écrits; tenez, voici ce secret que vous voulez savoir, je le tiens d'une main et de l'autre je prends un pistolet que j'arme; voulez-vous me faire réparation de l'outrage dont vous venez de me couvrir? ou, à mon tour, je vous donne ma foi de gentilhomme que je me fais sauter la cervelle. Moi mort, vous ouvrirez ma main et vous lirez ce billet, vous verrez alors si je méritais un soupçon pareil!

Et Gaston approcha le pistolet de sa tempe avec cette froide résolution qui indique que les effets vont suivre les paroles.

— Gaston, Gaston, s'écria Montlouis, tandis que le Couëdic lui saisissait le bras, arrête, au nom du ciel! Marquis, il le ferait comme il le dit; pardonnez-lui et il vous dira tout; n'est-ce pas, Gaston, que tu n'auras point de secret pour les frères, quand, au nom de leurs femmes et de leurs enfants, tes frères te supplieront de tout leur dire?

— Mais certainement, dit le marquis, certainement que je lui pardonne, et, bien plus, que son âme; il le sait bien, pardieu! Qu'il nous prouve son innocence seulement, et aussitôt je lui fais toutes les réparations qui lui sont dues; mais avant, rien; il est jeune, il est seul au monde, il n'a pas comme nous des femmes, des mères

et des enfants dont il expose le bonheur et la fortune, il ne risque que sa vie, et il en fait le cas que l'on en fait à vingt ans; mais avec sa vie il joue les nôtres, et cependant qu'il dise un mot, un seul mot, qu'il nous présente une justification probable, et le premier je lui ouvre mes bras.

— Eh bien! marquis, dit Gaston après quelques secondes de silence, suivez-moi donc et vous serez satisfait.

— Et nous? demandèrent Montlouis et du Couëdic.

— Venez aussi, Messieurs, vous êtes tous gentilshommes, je ne risque pas plus en confiant mon secret à quatre qu'à un seul.

Le marquis appela Talhouët, qui pendant tout ce temps avait fait bonne garde, et qui vint se réunir au groupe et suivit le chevalier sans faire une seule question sur ce qui s'était passé. Alors les cinq hommes continuèrent leur chemin; mais plus lentement, car le cheval de Gaston boitait tout bas; le chevalier, qui leur servait de guide, les conduisit vers le couvent que nous connaissons déjà. Au bout d'une demi-heure ils arrivèrent sur les bords de la petite rivière; à dix pas de la grille, Gaston s'arrêta:

— C'est ici, dit-il.

— Ici?

— A ce couvent d'augustines?

— Ici même, Messieurs; il y a dans ce couvent une jeune fille que j'aime depuis un an pour l'avoir vue à la procession de la Fête-Dieu, à Nantes; elle m'a remarqué aussi, je l'ai suivie, je l'ai épiaée et je lui ai fait tenir une lettre.

— Mais comment la voyez-vous? demanda le marquis.

— Cent louis ont mis le jardinier dans mes intérêts, il m'a donné une double clef de cette grille: l'été, j'arrive en bateau jusqu'au bas des murs du couvent; à dix pieds de la surface de l'eau est une petite fenêtre où elle m'attend; s'il faisait plus clair, vous pourriez la distinguer d'ici, et malgré l'obscurité, moi je la vois.

— Oui, je comprends bien comment vous faites l'été, reprit le marquis, mais le bateau ne peut plus naviguer.

— C'est vrai, Messieurs, mais à défaut du bateau il y a ce soir une croûte de glace; j'irai donc à elle sur la glace ce soir, peut-être se brisera-t-elle sous mes pieds et m'engloutirai-je; tant mieux, car alors, je l'espère, vos soupçons me suivront et s'englouiront avec moi.

— J'ai un poids énorme de moins sur la poitrine, dit Montlouis; ah! mon pauvre Gaston, que tu me rends heureux, car, ne l'oublie pas, c'est moi et du Couëdic qui avons répondu de toi.

— Ah! chevalier, s'écria le marquis, pardonnez-nous, embrassez-moi!

— Volontiers, marquis, mais vous avez détruit une partie de mon bonheur.

— Comment cela?

— Hélas! je voulais être seul à savoir que j'aimais; j'ai tant besoin d'illusion et de courage! Ne vais-je pas la quitter ce soir pour ne plus la revoir jamais?

— Qui sait, chevalier? il me semble que vous envisagez l'avenir bien tristement.

— Je sais ce que je dis, Montlouis.

— Si vous réussissez, et avec votre courage, votre résolution et votre sang-froid vous devez réussir, chevalier, alors la France est libre; alors la France vous doit sa liberté, et vous serez maître de tout ce qu'il vous plaira.

— Ah! marquis, si je réussis ce sera pour vous; quant à moi, mon sort est fixé.

— Allons donc, chevalier, du courage! mais, en attendant, permettez que nous vous voyions agir un peu dans vos entreprises amoureuses.

— Encore de la défiance, marquis?

— Toujours, mon cher Gaston; je me défie même de moi que pèse toute la responsabilité, je dois donc veiller m'avez-tous fait de me nommer votre chef; c'est sur moi que pèse toute la responsabilité, je dois donc veiller sur vous malgré vous.

— En tous cas, marquis, regardez: je suis aussi pressé d'arriver au pied de ce mur que vous de m'y

voir arriver, je ne vous ferai donc pas plus longtemps attendre.

Gaston attacha son cheval à un arbre; grâce à une planche jetée sur la petite rivière et formant un pont, il ouvrit la grille, et ayant suivi quelque temps les palissades afin de s'éloigner de l'endroit où le cours de la rivière empêchait l'eau de prendre, il posa son pied sur la glace, qui fit entendre tout d'abord un craquement sourd et prolongé.

— An nom du ciel! s'écria Montlouis en tempérant cependant sa voix. Gaston, pas d'imprudences!

— A la grâce de Dieu! Regardez, marquis.

— Gaston, dit Pontcalec, je vous crois, je vous crois.

— Eh bien! voilà qui redouble mon courage, dit le chevalier.

— Et maintenant, Gaston, un seul mot: Quand partirez-vous?

— Demain à pareille heure, marquis, j'aurai déjà, selon toute probabilité, fait vingt-cinq ou trente lieues sur la route de Paris.

— Alors revenez, que nous vous embrassions et que nous vous disions adieu. Venez, Gaston.

— Avec grand plaisir.

Et le chevalier revint sur ses pas, et fut tour à tour serré cordialement dans les bras des quatre cavaliers qui attendirent pour s'éloigner qu'il fût arrivé au terme de sa course périlleuse, se tenant prêts à lui porter secours, s'il lui arrivait malheur pendant le trajet.

V

COMMENT LE HASARD ARRANGE QUELQUEFOIS LES CHOSES DE MANIÈRE A FAIRE HONTE A LA PROVIDENCE

Malgré les craquements de la glace, Gaston poursuivit hardiment son chemin, car, à mesure qu'il approchait, il s'apercevait d'une chose qui lui faisait battre le cœur: c'est que les pluies d'hiver avaient fait hausser l'eau du petit lac, et qu'arrivé au pied de la muraille il allait sans doute pouvoir atteindre à cette fenêtre.

Il ne se trompait pas: arrivé au terme de son chemin, il rapprocha ses mains l'une de l'autre, imita le cri du chat-huant, et la fenêtre s'ouvrit.

Aussitôt, douce récompense du danger qu'il avait couru, il vit apparaître presque à la hauteur de sa sienne la charmante tête de sa bien-aimée, tandis qu'une main douce et tiède cherchait et rencontrait sa main; c'était la première fois, Gaston saisit cette main avec transport et la couvrit de baisers.

— Gaston, vous voilà venu, malgré le froid et sans bateau, sur la glace, n'est-ce pas? Je vous l'avais cependant bien défendu dans ma lettre, à peine est-elle prise.

— Avec votre lettre sur mon cœur, Hélène, il me semblait ne courir aucun danger. Mais qu'aviez-vous donc de si triste et de si sérieux à me dire? Vous avez pleuré.

— Hélas! mon ami, depuis ce matin je ne fais pas autre chose.

— Depuis ce matin, murmura Gaston avec un triste sourire, c'est étrange! et moi aussi je pleurerai depuis ce matin, si je n'étais pas un homme.

— Que dites-vous, Gaston?

— Rien, mon amie. Voyons, revenons à vous, quels sont vos chagrins, Hélène? dites-moi cela.

— Hélas! vous le savez, je ne m'appartiens pas, je suis une pauvre orpheline élevée ici, n'ayant d'autre patrie, d'autre monde, d'autre univers que ce couvent; je n'ai jamais vu personne à qui je puisse appliquer le nom de père et de mère; je crois ma mère morte, et l'on m'a toujours dit mon père absent; je dépends donc d'une puissance invisible qui s'est révélée à notre supérieure

seulement : ce matin notre bonne mère m'a fait venir, et, les larmes aux yeux, m'a annoncé mon départ.

— Votre départ, Hélène ? vous quittez ce couvent ?

— Oui, ma famille me réclame, Gaston.

— Votre famille, mon Dieu ! que nous veut encore ce nouveau malheur ?

— Oh ! oui, c'en est un, Gaston, quoique d'abord notre bonne mère m'en ait félicité comme d'une joie. Mais moi j'étais heureuse dans ce couvent, je ne demandais pas davantage au Seigneur que d'y rester jusqu'au moment où je deviendrais votre femme. Le Seigneur dispose de moi autrement, que vais-je devenir ?

— Et cet ordre qui vous enlève à votre couvent...

— N'admet ni discussion ni retard, Gaston. Hélas ! il paraît que j'appartiens à une famille puissante, il paraît que je suis la fille d'un très grand seigneur ; quand ma bonne mère m'a annoncé qu'il fallait la quitter, j'ai fondu en larmes, je me suis jetée à ses genoux, je lui ai dit que je ne demandais qu'une chose, c'était de ne la quitter jamais ; alors elle s'est doutée qu'il y avait un autre motif que celui que je lui donnais, elle m'a pressée, interrogée ; pardonnez-moi, Gaston, j'avais besoin de confier mon secret à quelqu'un, j'avais besoin d'être plainte et consolée, je lui ai tout dit, Gaston : que je vous aimais et que vous m'aimiez, excepté la manière dont nous nous voyons là ; j'avais peur, si je disais cela, qu'on ne m'empêchât de vous voir une dernière fois, et je voulais cependant bien vous dire adieu.

— Mais n'avez-vous pas dit, Hélène, quels étaient mes projets sur vous ? que, lié moi-même à une association qui dispose de moi pour six mois, pour un an peut-être encore, ce temps écoulé, le jour où je redevenais libre enfin, mon nom, ma main, ma fortune, toute ma vie enfin vous appartenait ?

— Je l'ai dit, Gaston, et voilà ce qui m'a fait penser que j'étais la fille de quelque grand seigneur ; car alors la bonne mère Ursule m'a répondu : « Il faut oublier le chevalier, ma fille, car qui sait si votre nouvelle famille consentirait à cette union ? »

— Mais ne suis-je pas d'une des plus vieilles familles de la Bretagne, et, sans que je sois riche, ma fortune n'est-elle pas indépendante ? Lui avez-vous fait cette observation, Hélène ?

— Oh ! je lui ai dit : « Gaston me prenait orpheline, sans nom, sans fortune ; on peut me séparer de Gaston, ma mère, mais ce serait une cruelle ingratitude à moi de l'oublier, je ne l'oublierai jamais. »

— Hélène, vous êtes un ange ! Et vous ne soupçonnez pas quels peuvent être les parents qui vous réclament, ce sort inconnu auquel vous êtes destinée ?

— Non, il paraît que c'est un secret profond, inviolable, d'où dépend tout mon bonheur à venir ; seulement je vous le dis, Gaston, j'ai peur que ces parents ne soient de bien grands seigneurs, car il m'a semblé, je me trompais sans doute, que notre supérieure elle-même me parlait, je ne sais comment vous dire, Gaston, me parlait avec respect.

— A vous, Hélène ?

— Oui.

— Allons, tant mieux ! dit Gaston en poussant un soupir.

— Comment, tant mieux ! s'écria Hélène ; Gaston, vous réjouiriez-vous de notre séparation ?

— Non, Hélène, mais je me réjouis de ce que vous trouvez une famille, au moment où vous alliez peut-être perdre un ami.

— Perdre un ami, Gaston ! mais je n'ai que vous d'ami ; allais-je vous perdre ?

— J'allais du moins être forcé de vous quitter pour quelque temps, Hélène.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que le destin a mis à tâche de nous faire semblables en tout, et que vous n'êtes pas la seule à ignorer ce que vous garde le lendemain.

— Gaston, Gaston, que signifie ce langage étrange ?

— Que moi aussi, Hélène, je suis poussé par une fatalité à laquelle il faut que j'obéisse, que moi aussi je suis soumis à une puissance supérieure et irrésistible.

— Vous ? ô mon Dieu !

— A une puissance qui me condamnera peut-être à vous abandonner dans huit jours, dans quinze jours, dans un mois ; non seulement à vous abandonner, vous, mais encore à quitter la France.

— Ah ! que me dites-vous là, Gaston ?

— Ce que dans mon amour, ou plutôt dans mon égoïsme, je n'avais pas osé vous dire encore ; j'allais au-devant de l'heure où nous sommes arrivés les yeux fermés ; ce matin mes yeux se sont ouverts : il faut que je vous quitte, Hélène.

— Mais pourquoi faire ? qu'avez-vous entrepris ? qu'allez-vous devenir ?

— Hélas ! nous avons chacun notre secret, Hélène, dit le chevalier en secouant tristement la tête ; que le vôtre ne soit pas aussi terrible que le mien, c'est tout ce que je demande à Dieu.

— Gaston !

— N'avez-vous pas dit la première qu'il fallait nous séparer, Hélène ? la première n'avez-vous pas eu le courage de renoncer à moi ? eh bien ! soyez bême pour ce courage qui me donne l'exemple, car moi, oh ! moi, tenez, je ne l'avais pas.

Et à ces mots le jeune homme appuya de nouveau ses lèvres sur la belle main qu'on n'avait pas songé à retirer un instant des siennes ; et, malgré les efforts qu'il fit sur lui-même, Hélène s'aperçut qu'il pleurait amèrement.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle, qu'avons-nous donc fait au ciel pour être si malheureux ?

A cette exclamation, Gaston releva la tête.

— Voyons, dit-il comme se parlant à lui-même ; voyons, du courage, il y a dans la vie de ces nécessités contre lesquelles il est inutile de se raidir ; obéissons donc chacun de notre côté, Hélène, obéissons sans lutte, sans murmure, peut-être désarmerons-nous le sort à force de résignation. Pourrai-je vous revoir encore avant votre départ ?

— Je ne le crois pas, je pars demain.

— Et quelle route prenez-vous ?...

— Celle de Paris.

— Comment ! vous allez donc ?...

— Je vais à Paris.

— Grand Dieu ! s'écria Gaston, et moi aussi.

— Et vous aussi, Gaston ?

— Et moi aussi ! et moi aussi il faut que je parte, Hélène ; nous nous trompions, nous ne nous quittons pas.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! que me dites-vous là, Gaston ?

— Que nous avons tort d'accuser la Providence, et quelle se venge en nous accordant plus que nous n'eussions osé lui demander. Non seulement nous pourrions nous voir tout le long de la route, mais encore à Paris ; eh bien ! à Paris, nous ne serons pas entièrement séparés. Comment partez-vous ?

— Mais dans le carrosse du couvent, je crois, lequel doit voyager par la poste, mais à petites journées, pour ne point me fatiguer.

— Avec qui partez-vous ?

— Avec une religieuse que l'on me donne pour m'accompagner, et qui reviendra au couvent lorsqu'elle m'aura remise aux mains des personnes qui m'attendent.

— Alors tout va pour le mieux, Hélène ; moi je suis à cheval comme un voyageur étranger, inconnu ; chaque soir je vous parle, et quand je ne parviens pas à vous parler, je vous vois, du moins, Hélène ; nous ne sommes séparés qu'à moitié.

Et les deux jeunes gens, avec cette impérieuse confiance de leur âge dans l'avenir, après s'être abordés les larmes dans les yeux et le trouble dans l'esprit, se quittèrent le sourire sur les lèvres et l'espérance dans le cœur.

Gaston traversa une seconde fois, et avec le même bonheur que la première, l'étang glacé, et s'achemina vers l'arbre où était attachée sa monture ; mais, au lieu de son cheval blessé, il trouva celui de Montlouis, et grâce à cette attention de son ami, il fut de retour à Nantes en moins de trois quarts d'heure, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre.

VI

LE VOYAGE

Pendant le reste de la nuit, Gaston écrivit son testament, qu'il déposa le lendemain chez un notaire de Nantes.

Il légua tous ses biens à Hélène de Chaverny, la suppliait, s'il venait à mourir, de ne point renoncer au monde pour cela, mais de laisser aller sa jeune et belle existence au cours qui lui était réservé; seulement, comme il était le dernier de sa famille, il la pria, en souvenir de lui, de donner le nom de Gaston à son premier fils.

Puis il alla voir une dernière fois ses amis, et surtout Montlouis, celui de tous avec lequel il était le plus lié, et qui, la veille, était celui des quatre qui l'avait le plus soutenu, leur exprima toute la confiance qu'il avait dans le succès de l'entreprise, reçut de Pontcalec la moitié d'une pièce d'or et une lettre qu'il devait remettre à un certain capitaine La Jonquière, correspondant des conjurés à Paris, lequel devait mettre Gaston en relation avec les personnages importants qu'il allait chercher dans la capitale, prit dans sa valise tout ce qu'il avait pu recueillir d'argent comptant, et accompagné seulement d'un domestique, nommé Oyen, qu'il avait à son service depuis trois ans et auquel il croyait pouvoir se fier, il partit de Nantes, ses quatre compagnons ayant jugé à propos de ne lui faire aucune compagnie, de peur d'éveiller les soupçons. Il était midi, la route était belle, un magnifique soleil d'hiver s'était levé sur les champs éblouissants de neige, des gouttes d'eau glacée pendant aux branches reflétaient les rayons du jour comme des stalactites de diamants, et cependant la longue route était à peu près déserte; rien devant ni derrière Gaston ne ressemblait à ce carrosse du couvent vert et noir, et si bien connu de lui, dans lequel les bonnes augustines de Clisson envoyaient chercher ou ramenaient les pensionnaires à leurs familles. Gaston, suivi de son laquais, continuait son chemin, manifestant sur son visage cette gaieté mêlée d'angoisses qui étroit le cœur de l'homme à la vue des beautés de la nature qu'un événement fatal et inévitable peut bientôt lui faire perdre à jamais. L'ordre des relais avait été arrêté jusqu'au Mans, avant de partir de Nantes, entre Gaston et ses amis; mais bien des raisons poussaient le jeune homme à intervenir cet ordre: d'abord la gelée, qui avait fait la route épineuse comme un miroir, obstacle insurmontable, et que Gaston eût regardé comme tel, quand bien même il eût pu le surmonter, car il avait besoin, on se le rappelle, de ne pas aller trop vite; seulement, pour son laquais il feignit de se presser beaucoup; mais son cheval, à la première lancée, ayant fait deux écarts et celui d'Oyen s'étant abattu tout à fait, ce lui fut une occasion toute naturelle de continuer sa route au pas.

Quant au laquais, dès le moment du départ, il parut beaucoup plus pressé que son maître; il est vrai qu'il était de cette classe de gens qui désirent toujours arriver vite, vu que n'ayant d'un voyage que les ennuis et les peines, ils veulent abrégier les voyages le plus possible. Il adorait d'ailleurs Paris en perspective; il ne l'avait jamais vu, c'est vrai, mais on lui en avait fait des rapports merveilleux, disait-il, et s'il avait pu attacher des ailes aux pieds des deux chevaux, quoiqu'il fût assez mauvais cavalier, la distance eût été franchie en quelques heures. Gaston alla donc fort posément jusqu'à Oudon; mais, si posément qu'il eût marché, le carrosse des augustines de Clisson avait marché moins vite encore. En ce temps-là, la poste des grandes routes, excepté pour ceux qui pouvaient faire marcher, non pas les chevaux, mais les postillons le fouet à la main, ressemblait au roulage d'aujourd'hui, et des moins accé-

lérés encore, lorsqu'il s'agissait de voitures de dames. Le chevalier fit halte à Oudon. Il y choisit l'auberge du *Char Couronné*, laquelle avait sur la rue deux fenêtres en saillie qui commandaient tout le chemin; d'ailleurs, il s'était informé et avait appris que cette auberge, illustre entre toutes les auberges de la ville, était le rendez-vous habituel de presque tous les cochés. Pendant qu'on préparait son dîner (il pouvait être deux heures de l'après-midi à peu près), Gaston, malgré le froid, en sentinelle sur son balcon, ne perdit pas de vue un seul instant la route; mais il ne vit, aussi loin que son regard pouvait s'étendre, que lourds fourgons et cochés gorgés de monde: quant à cette voiture verte et noire tant attendue, il n'en était pas le moins du monde question. Alors, dans son impatience, Gaston pensa qu'Hélène l'avait précédé et se trouvait peut-être déjà dans l'auberge. En conséquence, il passa brusquement des fenêtres du devant à une fenêtre de derrière, donnant sur la cour, et de laquelle il pouvait facilement faire l'inspection des voitures placées sous les remises. La voiture du couvent était absente; mais il ne s'en arrêta pas moins quelque temps à son observatoire, car il vit son laquais parler activement à un homme vêtu de gris et qui s'enveloppait d'un manteau, taillé sur la forme des manteaux militaires. Cet homme, après sa conversation avec Oyen, enfourcha un bon cheval de poste, et, malgré la neige et la glace, il partit en cavalier qui a ses raisons de marcher vite, dit-il, en marchant vite, risquer de se rompre le cou. Seulement il ne glissa ni ne tomba, et au bruit que fit le cheval en s'éloignant, Gaston devina qu'il se dirigeait vers Paris.

En ce moment, le laquais leva les yeux et vit son maître qui le regardait; il devint fort rouge, et, comme un homme surpris en faute, essaya de prendre un maintien en brossant les parements de son habit et en secouant la neige qu'il avait aux pieds. Gaston lui fit signe de venir au-dessous de la fenêtre, et quoique cet ordre lui fût évidemment désagréable, il obéit.

— A qui parlais-tu donc là, Oyen? demanda le chevalier.

— A un homme, monsieur Gaston, répondit celui-ci de cet air de niaiserie mêlé de malice particulier aux paysans.

— Fort bien!... mais quel est cet homme?

— Un voyageur, un soldat, qui me demandait sa route, monsieur le chevalier.

— Sa route? pour aller où?

— Pour aller à Rennes.

— Mais tu ne la sais pas, puisque tu n'es pas d'Oudon?

— Aussi j'ai été la demander à l'hôte, monsieur Gaston.

— Que ne la lui demandait-il lui-même?

— Il avait eu dispute avec lui à propos du prix de son dîner, et il ne lui voulait plus adresser la parole.

— Hum! fit Gaston.

Rien n'était plus naturel que tout cela. Cependant, Gaston rentra dans sa chambre tout pensif; cet homme qui l'avait toujours servi fidèlement, c'est vrai, était le neveu du premier valet de chambre de M. de Montaran, ancien gouverneur de Bretagne, que les plaintes de la province avaient fait remplacer par M. de Montesquiou; c'était cet oncle qui avait fait à Oyen le brillant tableau de Paris qu'il lui avait fait naître au fond du cœur un si grand désir de voir la capitale, désir qui, selon toute probabilité, allait se réaliser.

Mais bientôt, en y réfléchissant, les doutes que Gaston avait conçus sur Oyen se dissipèrent, et Gaston se demanda si en avançant dans une voie, où cependant il avait besoin de tout son courage, il ne devenait pas de plus en plus timide. Cependant, le nuage qui avait subitement couvert son front en voyant Oyen causer avec l'homme en gris ne s'effaça point entièrement; d'ailleurs, il avait beau regarder, la voiture verte et noire n'arrivait pas.

Il pensa un moment, les cœurs les plus purs ont parfois de ces idées honteuses, qu'Hélène avait choisi un détour pour se séparer de lui sans bruit et sans querelle; mais bientôt il réfléchit qu'en voyage tout devient acci-

dent et par conséquent retard. Il se remit à table, quoique depuis longtemps déjà il eût achevé son repas ; et comme Oven, qui venait d'entrer pour desservir, le regardait étonné :

— Du vin, demanda Gaston, sentant à son tour la nécessité de se donner un maintien, comme Oven l'avait senti lui-même un quart d'heure auparavant.

Oven avait déjà eu le soin d'enlever la bouteille à peine entamée et qui lui appartenait de droit. Aussi regardant son maître, qui ordinairement était fort sobre, d'un air stupefait :

— Du vin ? répéta-t-il.

— Eh ! oui, dit Gaston impatient, du vin ! je veux boire... qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

— Rien, Monsieur, répondit Oven.

Et il alla jusqu'à la porte transmettre l'ordre de son maître à un garçon qui apporta une seconde bouteille.

Gaston se versa un verre de vin, le but, et s'en versa un second. Oven ouvrait de grands yeux ébahis.

Enfin, pensant qu'il était de son devoir et de son intérêt en même temps, puisque cette seconde bouteille lui appartenait comme la première, d'arrêter son maître sur la pente funeste où celui-ci paraissait s'aventurer :

— Monsieur, lui dit-il, j'ai oui raconter que boire par le froid saisit beaucoup un cavalier ; vous oubliez que nous avons encore une longue route à faire, et que plus nous attendrons, plus il fera froid ; sans compter que si nous tardions encore beaucoup, nous pourrions bien ne plus trouver de chevaux à la poste.

Gaston était plongé dans ses pensées et ne répondit pas le moindre mot à cette observation, si juste qu'elle fût.

— Je ferai observer à Monsieur, continua Oven, qu'il est trois heures bientôt, et que la nuit vient à quatre heures et demie.

Cette persistance de son laquais étonna Gaston.

— Tu es bien pressé, Oven, lui dit-il ; aurais-tu rendez-vous avec ce voyageur qui t'a demandé son chemin ?

— Monsieur sait bien que cela est impossible, répondit Oven sans se déconcerter, puisque ce voyageur allait à Rennes, et que nous allons, nous, à Paris.

Cependant, sous le regard fixe de son maître, Oven ne put s'empêcher de rougir, et Gaston ouvrait la bouche pour lui faire une autre question, lorsque le bruit d'une voiture venant de Nantes se fit entendre ; Gaston courut à la fenêtre, c'était la voiture verte et noire.

A cette vue, Gaston oublia tout, et laissant Oven se remettre tout à son aise, il s'élança hors de l'appartement.

Alors, ce fut au tour d'Oven d'aller voir à la fenêtre quel important objet avait pu causer cette diversion dans l'esprit de son maître ; il courut au balcon et vit la voiture verte et noire qui s'arrêtait. Un homme couvert d'une grosse cape descendit d'abord du siège et ouvrit la portière ; puis il vit descendre une jeune femme enveloppée d'une mante noire ; puis une sœur augustine. Les deux dames en annonçant qu'elles partiraient après le repas, demandèrent une chambre particulière. Mais, pour arriver à cette chambre particulière, il leur fallait traverser la salle publique où Gaston, indifférent en apparence, se tenait debout près du poêle. Un coup d'œil rapide, mais significatif, fut échangé entre Hélène et le chevalier, et, à la grande satisfaction de Gaston, dans l'homme à la grosse cape qui était descendu du siège, il reconnut le jardinier du couvent, celui-là même dont il tenait la clef de la grille. C'était, dans les circonstances où l'on se trouvait, un heureux et puissant auxiliaire.

Cependant Gaston, avec un calme qui faisait honneur à sa puissance sur lui-même, laissa repasser le jardinier sans l'arrêter au passage ; mais comme celui-ci traversait la cour et entra dans l'écurie, il le suivit, car il avait hâte de l'interroger. Une seule crainte lui restait, c'est que le jardinier fût venu jusqu'à Oudon seulement et s'appretât à retourner immédiatement au couvent.

Mais aux premiers mots, Gaston fut rassuré ; le jardinier accompagnait les deux femmes jusqu'à Rambouillet, terme momentané du voyage d'Hélène ; puis il ramenait au couvent de Chisson sœur Thérèse, c'était le nom de l'augustine, que la supérieure n'avait pas voulu laisser exposée seule aux dangers d'une si longue route. A la fin de cette conversation qui avait eu lieu sur le seuil de la

porte de l'écurie, Gaston leva les yeux et vit à son tour Oven qui le regardait ; cette curiosité de son laquais lui déplut.

— Que faites-vous donc là ? demanda le chevalier.

— J'attends les ordres de Monsieur, dit Oven.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'un laquais deservire regardât par une fenêtre ; Gaston se contenta donc de froncer le sourcil.

— Connaissez-vous ce garçon ? demanda Gaston au jardinier.

— Monsieur Oven, votre domestique ? répondit celui-ci étonné de la question, sans doute je le connais, puisque nous sommes du même pays.

— Tant pis ! murmura Gaston.

— Oh ! c'est un brave garçon que monsieur Oven, reprit le jardinier.

— N'importe ! dit Gaston, pas un mot d'Hélène, je vous prie.

Le jardinier le lui promit ; d'ailleurs, il était plus que personne intéressé à garder le secret sur ses relations avec le chevalier. La découverte du prêt de la clef eût immédiatement été suivie de la perte de sa place, et c'est une place excellente pour un homme qui sait la faire valoir que la place de jardinier dans un couvent d'augustines. Gaston rentra alors dans la salle commune, où il trouva Oven qui l'attendait ; il fallait l'éloigner de là, il lui ordonna de seller les chevaux. Le jardinier avait pendant ce temps pressé les postillons, et l'on n'avait fait que dételé et rattelé. La voiture était donc prête à partir, et n'attendait plus que les voyageuses qui, après un court et frugal repas, car on était en un jour d'abstinence, traversèrent de nouveau la salle. A la porte, les deux dames trouvèrent Gaston, la tête découverte, se tenant prêt à leur offrir la main pour monter en voiture. Ces politesses de la part des jeunes seigneurs étaient fort de mise à cette époque à l'égard des jeunes filles ; d'ailleurs, même pour l'augustine, Chanlay n'était pas tout à fait inconnu. Elle reçut donc ses soins sans trop faire la duègne, et le remercia même par un gracieux sourire ; il va sans dire qu'après avoir offert la main à sœur Thérèse, Gaston eut le droit de l'offrir à Hélène. C'était là, comme on comprend bien, où il avait voulu en arriver.

— Monsieur, dit Oven derrière le chevalier, les chevaux sont prêts.

— C'est bien ! répondit Gaston, je prends un verre de vin et je pars.

Gaston salua une dernière fois les deux dames ; le coche partit tandis que Gaston remontait dans sa chambre, et, au grand étonnement de son laquais, se faisait apporter une troisième bouteille, car la seconde avait disparu comme la première. Il est vrai que du contenu des trois bouteilles, Gaston n'avait pas bu en tout un verre et demi de vin.

Cette nouvelle station à sa table fit encore gagner à Gaston un quart d'heure ; après quoi, n'ayant plus aucun motif de demeurer à Oudon, et presque aussi pressé maintenant qu'Oven de se remettre en route, il remonta à cheval et partit. Ils n'avaient pas fait un quart de lieue, qu'au détour du chemin et à cinquante pas devant eux, ils virent la voiture verte et noire qui, ayant rompu la glace qui la couvrait, était si profondément enfoncée dans une ornière, que, malgré les efforts du jardinier qui soulevait la roue et les exhortations accompagnées de coups de fouet que le postillon adressait aux chevaux, la voiture restait stationnaire.

C'était un véritable coup du ciel que cet accident. Gaston ne pouvait laisser deux femmes dans un pareil embarras, surtout lorsque le jardinier, reconnaissant son pays Oven, qui ne l'avait pas reconnu sous son capuchon, fit un appel à son obligeance ; les deux cavaliers mirent donc pied à terre, et comme la bonne sœur augustine avait grand peur, on ouvrit la portière, les deux femmes descendirent sur la route, et alors, avec le secours puissant de Gaston et d'Oven, la voiture sortit du mauvais pas où elle s'était mise. Les deux dames reprirent leur route, et l'on continua le chemin.

Seulement la connaissance était faite, et elle commençait par un service rendu, ce qui mettait le chevalier

en excellente position ; la nuit s'avancait, et sœur Thérèse s'était timidement informée au chevalier s'il croyait la route sûre. La pauvre augustine, qui n'était jamais sortie de son couvent, croyait les grandes routes infestées de voleurs. Gaston s'était bien garde de la rassurer tout à fait ; à cet endroit seulement, il lui avait dit que, comme il faisait la même route qu'elle et comme elle devait même s'arrêter à Ancenis, lui et son domestique escorteraient la voiture d'ici là. Cette offre, qu'elle avait regardée comme on ne peut plus galante et qu'elle avait acceptée sans hésitation aucune avait tout à fait rassuré la bonne sœur Thérèse. Pendant toute cette petite comédie, Hélène avait joué admirablement son rôle, ce qui prouve qu'une jeune fille, si simple et si naïve qu'elle soit, porte en elle-même son instinct de dissimulation qui n'attend que le moment favorable pour se développer. On avait aussitôt continué la route vers Ancenis ; or, comme la route était étroite, raboteuse et glissante, que de plus la nuit était promptement venue, Gaston avait continué son chemin en se tenant près de la portière, ce qui avait donné toute facilité à sœur Thérèse de lui adresser quelques questions. Elle avait alors appris que le jeune homme s'appelait le chevalier de Livry, était frère d'une des pensionnaires les plus chéries des augustines, laquelle depuis trois ans avait épousé Montfouls, et, forte de cette connaissance, sœur Thérèse ne voyait plus aucun inconvénient à accepter l'escorte du chevalier, opinion sur laquelle Hélène se garda bien de la faire revenir. On s'arrêta à Ancenis, comme la chose avait été convenue d'avance. Gaston, toujours avec la même politesse et aussi la même retenue, offrit la main aux deux femmes pour les aider à descendre de voiture. Le jardinier avait confirmé tout ce que Gaston avait dit de sa parenté avec mademoiselle de Livry, de sorte que la sœur Thérèse n'avait aucun soupçon ; elle trouvait même ce gentilhomme fort convenable et fort poli, parce qu'il ne s'approchait et ne s'éloignait qu'avec de profondes révérences.

Aussi le lendemain fut-elle fort joyeuse, lorsque au moment de monter en voiture elle le trouva déjà en selle, avec son laquais, dans la cour de l'auberge. Il va sans dire que le chevalier mit aussitôt pied à terre, et avec les révérences accoutumées offrit la main aux deux dames pour monter en voiture. En accomplissant cet acte, Hélène sentit que son amant lui glissait dans la main un petit billet ; un coup d'œil de la jeune fille lui annonça qu'il aurait le soir même la réponse.

La route était encore plus mauvaise que la veille ; aussi, comme par cette circonstance le besoin d'aide était devenu encore plus grand, Gaston ne quittait pas d'un seul instant la voiture ; à chaque instant la roue s'enfonçait dans une ornière ; tantôt il fallait prêter main-forte au postillon et au jardinier ; tantôt c'était une montée qui était trop rude et il fallait que les dames descendissent ; aussi la pauvre augustine ne savait comment remercier Gaston.

— Mon Dieu ! disait-elle à chaque instant à Hélène, que serions-nous devenues si Dieu n'avait envoyé à notre secours ce bon et excellent gentilhomme ?

Le soir, un peu avant d'arriver à Angers, Gaston demanda à ces dames quelle était l'auberge à laquelle elles comptaient descendre. L'augustine consulta un petit carnet sur lequel étaient écrites d'avance les différentes étapes qu'elles devaient faire, et répondit qu'elles s'arrêteraient à la *Herse d'Or*. C'était par hasard aussi dans cet hôtel que logeait le chevalier ; aussi envoya-t-il d'avance Oven pour retenir les logements. En arrivant, Gaston eut son petit billet, qu'Hélène avait écrit pendant le dîner et qu'elle lui remit en descendant de carrosse. Hélas ! les pauvres enfants avaient déjà oublié tout ce qui avait été dit de part et d'autre pendant la nuit de l'entrevue à la fenêtre ; ils parlaient de leur amour comme s'il n'avait pas pour terme le terme même du voyage.

Quant à Gaston, il lut ce billet avec une profonde tristesse ; lui ne se laissait pas illusion ; lui voyait l'avenir comme il était réellement, c'est-à-dire désespéré. Lié comme il l'était par son serment à une conjuration, envoyé à Paris pour accomplir une mission terrible, il ne prenait la joie qui lui arrivait que comme un sursis au

malheur, mais le malheur était toujours là au bout de cette joie, menaçant et terrible.

Cependant il y avait des moments de la journée où tout cela s'oubliait, c'étaient ceux où Gaston côtoyait la voiture ou donnait le bras à Hélène pour gravir quelque cote, c'étaient alors des regards si tendres échangés par les deux amants, que le cœur leur en fondait de bonheur, c'étaient des mots compris d'eux seulement et qui étaient des promesses d'amour éternel, c'étaient des sourires célestes qui, pour un instant, ouvraient le ciel au pauvre chevalier. A chaque instant la jeune fille passait sa charmante tête par la portière comme pour admirer la montagne ou la vallée, mais Gaston savait bien que c'était lui seul que son amie regardait, et que les montagnes et les vallées, si pittoresques qu'elles fussent, n'eussent point donné à ses yeux une si adorable langueur. La connaissance arrivée au point où elle en était, Gaston avait mille motifs pour ne pas quitter la voiture, et il en profita largement ; c'étaient pour ce malheureux, à la fois les premières et les dernières belles lueurs de sa vie. Il admirait avec un sentiment d'amère révolte contre son destin comment, en goûtant pour la première fois le bonheur, il allait en être à jamais privé ; il oubliait que c'était lui-même qui s'était lancé dans cette conspiration qui maintenant l'enveloppait, l'étreignait de tous côtés, le forçait à suivre un chemin qui le conduirait à l'exil ou à l'échafaud, tandis que s'embranchant avec ce chemin, il en découvrait un autre riant et joyeux qui l'eût mené tout droit et sans secousse au bonheur ; il est vrai que lorsqu'il s'était jeté dans cette conjuration fatale, il ne connaissait pas Hélène, et se croyait seul et isolé dans le monde. Le pauvre insensé, à vingt-deux ans, il avait cru que ce monde lui avait à tout jamais refusé ses joies et l'avait impitoyablement déshérité de ses plaisirs ! Un jour il avait rencontré Hélène, et de ce moment le monde lui avait apparu comme il était véritablement, c'est-à-dire plein de promesses pour qui sait les attendre, plein de récompenses pour qui sait les mériter : mais il était trop tard, Gaston était déjà entré dans une voie qui ne lui laissait pas la possibilité du retour ; il fallait aller en avant sans cesse et atteindre, quel qu'il fût, le but heureux ou fatal, mais à coup sûr sanglant, vers lequel il marchait.

Aussi, dans ces derniers instants qui lui étaient donnés, rien n'échappait au pauvre chevalier, ni un serrement de main, ni un mot des lèvres, ni un soupir du cœur, ni le contact des pieds sous la table de l'auberge, ni le frottement de la robe de laine qui effleurait son visage lorsque Hélène montait en voiture, ni la douce pression de son corps lorsqu'elle en descendait. Dans tout ceci, comme on le pense bien, Oven était oublié, et les soupçons qui étaient venus à l'esprit de Gaston dans une mauvaise disposition d'humeur s'étaient envolés comme ces sombres oiseaux de la nuit qui disparaissent quand vient le soleil. Gaston n'avait donc pas vu que, d'Oudon au Mans, Oven avait causé encore avec deux autres cavaliers pareils à celui qui avait vu partir le premier soir, et qui, comme celui-ci, reprenaient tous la route de Paris.

Mais Oven qui n'était pas amoureux ne perdait rien, lui, de ce qui se passait entre Gaston et Hélène.

Cependant, à mesure qu'ils avançaient, Gaston devenait plus sombre, car ce n'était plus par jour qu'il comptait, mais par heure ; déjà depuis une semaine on était en chemin, et si lentement qu'on eût marché, il fallait toujours finir par arriver. Aussi, lorsqu'en arrivant à Chartres, l'aubergiste, interrogé par sœur Thérèse, répondit de sa bonne grosse voix indifférente : « Demain, en vous pressant un peu, vous pourrez atteindre Rambouillet. » il sembla à Gaston que c'était comme s'il eût dit : Demain, vous serez séparés pour toujours. Hélène vit l'impression profonde que ces quelques mots firent sur Gaston ; il devint si pâle, qu'elle fit un pas vers lui en demandant s'il se trouvait indisposé ; mais Gaston la rassura avec un sourire et tout lui dit.

Cependant Hélène avait ses doutes au fond du cœur. Hélas ! la pauvre enfant aimait comme aiment les femmes quand elles aiment, c'est-à-dire avec la force ou plutôt avec la faiblesse de tout sacrifier à leur amour ; elle ne comprenait pas comment le chevalier, qui était un

homme, ne trouvait pas quelque moyen de combattre cette injuste volonté du destin qui les séparait. Si bien que fussent fermées les portes du couvent à ces livres perversificateurs de la jeunesse qu'on appelle des romans, il s'était bien glissé jusqu'à elle quelques volumes dépareillés de *la Clete* ou du *Grand Cyrus*, et elle avait vu comment les chevaliers et les demoiselles de l'ancien temps se tiraient d'affaire en pareils cas, c'est-à-dire en fuyant leurs persécuteurs et en cherchant quelque vénérable ermite qui les mariait bel et bien devant une croix de bois et un autel de pierre ; encore fallait-il souvent,

cruellement, le moment, aux regards de la jeune fille, qu'il n'avait qu'à se dire pour qu'elle le suivit au bout du monde : il avait de l'or plein sa valise un soir, au lieu de se couler, Hélène pouvait descendre, tous deux alors n'avaient qu'à monter dans une vraie chaise traînée par de vrais chevaux et le poste, et marcher, comme on a marché de tout temps, en se payant bien ; en deux jours ils étaient au delà de la frontière, hors de toute poursuite, libres et heureux, pas pour une heure, pour un mois, pour un an, mais pour toujours.

Oui, mais il y avait un mot qui s'opposait à tout cela,



C'était un véritable coup du ciel que cet accident.

pour arracher la jeune fille aux persécuteurs, séduire des gardiens, renverser des murailles, pourfendre des enchanteurs ou des génies, ce qui n'était pas chose facile et qui cependant s'accomplissait toujours à la plus grande gloire de l'amant aimé. Or, rien de tout cela n'était à faire, ni gardiens à séduire que la pauvre sœur, nulle muraille à renverser puisqu'on n'avait qu'une portière à ouvrir, aucun enchanteur ni géant à pourfendre excepté le jardinier qui ne paraissait pas bien redoutable, et qui, d'ailleurs, s'il fallait en croire l'histoire de la clef de la grille, était d'avance dans les intérêts du chevalier.

Hélène ne comprenait donc pas cette soumission passive aux décrets de la Providence, et elle s'avouait à elle-même qu'elle eût voulu voir faire quelque chose au chevalier pour lutter contre eux. Mais Hélène était injuste envers Gaston ; les mêmes idées, à lui aussi, lui passaient par la tête, et, il faut l'avouer, le tourmentaient

un simple assemblage de lettres représentant un sens aux yeux de certains hommes, n'ayant aucune valeur auprès de certains autres, ce mot, c'était le mot *honneur*.

Gaston avait engagé sa parole vis-à-vis de quatre hommes d'honneur comme lui ; ces hommes s'appelaient : du Pontcalec, de Montlouis, du Couédic et l'abbot ; il était deshonoré s'il ne la tenait pas.

Aussi, le chevalier était-il bien décidé à valoir son malheur dans toute son étendue, mais, tenant sa parole : il est vrai qu'à chaque fois qu'il remportait cette victoire sur lui-même, une douleur poignante lui déchirait le cœur.

C'était pendant un de ces combats qu'Hélène avait jeté sur lui un regard, et c'est au moment où il venait de remporter une de ces victoires qui pâlissent si fort qu'elle crut qu'il allait mourir. Aussi s'attendait-elle bien positivement à ce que le soir Gaston agrair, ou du moins parlerait, car cette soirée était la dernière ; mais, à son

grand étonnement, Gaston ne parla ni n'agit : aussi Hélène se coucha-t-elle le cœur serré et les larmes aux yeux, convaincue qu'elle était qu'elle n'était point aimée comme elle aimait. Elle se trompait fort, car cette nuit-là Gaston ne se coucha pas du tout, et le jour le retrouva plus pâle et plus désespéré que jamais. De Chartres où la nuit, comme nous l'avons dit, s'était passée lugubre et pleine de larmes pour les deux amants, on partit le matin pour Rambouillet, route de Gaston, destination d'Hélène. A Chartres, Oven avait encore cause avec un de ces cavaliers vêtus de gris qui semblaient des sentinelles posées sur la route, et, plus joyeux que jamais de se trouver si proche de Paris, qu'il désirait tant voir, il hâta la marche du cortège. On déjeuna dans un village ; le déjeuner fut silencieux. L'augustine songeait que le soir elle reprendrait la route de son cher couvent ; Hélène songeait que Gaston, se décidât-il maintenant, il était trop tard pour agir ; Gaston songeait que le soir même il allait abandonner la douce compagnie de cette femme aimée pour la terrible société d'hommes mystérieux et inconnus auxquels une œuvre fatale devait le lier à jamais. Vers trois heures de l'après-midi on arriva à une montée si rapide qu'il fallut mettre pied à terre ; Gaston offrit son bras à Hélène, l'augustine prit celui du jardiner, et l'on gravit la pente. Les deux amants, marchant donc côte à côte, leurs cœurs débordaient : Hélène, silencieuse, sentait les larmes couler le long de ses joues, Gaston sentait sa poitrine chargée d'un poids énorme, car lui ne pleurait pas, non que l'envie lui en manquât, mais parce que, sous prétexte qu'il était un homme, il n'osait pleurer.

Ils arrivèrent au haut de la montée, les premiers et bien avant la vieille augustine ; et là, tout à coup, devant eux, à l'horizon, ils virent se dresser un clocher, et, autour de ce clocher, bon nombre de maisons qui se groupaient comme font des brebis autour de leur berger. C'était Rambouillet ; personne ne le leur dit, et cependant, en même temps et du même coup, tous deux le devinèrent. Gaston, quoique le plus oppressé, rompit le premier le silence.

— Là-bas, dit-il en étendant la main vers ce clocher et ces maisons ; là-bas, nos destinées vont se séparer peut-être pour jamais ; oh ! je vous en conjure, Hélène, conservez ma mémoire, et quelque événement qui arrive, ne la maudissez jamais.

— Vous ne me parlez jamais que de choses désespérées, mon ami, dit Hélène ; j'ai besoin de courage, et au lieu de m'en donner, vous me brisez le cœur. N'avez-vous donc rien à me dire, mon Dieu ! qui me fasse un peu de joie ? Le présent est terrible, je le sais bien ; mais l'avenir est donc aussi terrible, que le présent ? Enfin, l'avenir, c'est beaucoup d'années pour nous, et, par conséquent, beaucoup d'espoir. Nous sommes jeunes, nous nous aimons ; n'y a-t-il donc pas moyen de lutter contre la mauvaise destinée du moment ? Oh ! tenez, Gaston, je sens en moi une force immense, et si vous me distiez... Mais, tenez, je suis insensée ; c'est moi qui souffre et c'est moi qui console.

— Je vous comprends, Hélène, répondit Gaston en secouant la tête, vous me demandez une promesse, rien qu'une promesse, n'est-ce pas ? Eh bien ! voyez si je suis malheureux, je ne puis promettre ! Vous me demandez d'espérer, je désespère. Si j'avais seulement, je ne dirai pas vingt ans, dix ans, mais une année à moi, je vous l'offrirais, Hélène, et me regarderais comme un homme heureux ; mais il n'en est pas ainsi, du moment où je vous quitte, vous me perdez et je vous perds ; à partir de demain matin, je ne m'appartiens plus.

— Malheureuse ! s'écria Hélène en prenant les mots à la lettre ; n'auriez-vous trompée en me disant que vous m'aimiez ? Seriez-vous fiancé à une autre femme ?

— Pauvre amie, dit Gaston, sur ce point au moins je puis vous rassurer ; je n'ai pas d'autre amour que vous, je n'ai pas d'autre fiancée que vous.

— Eh bien ! mais alors nous pouvons donc être encore heureux, Gaston, si j'obtiens de ma nouvelle famille qu'elle vous regardât comme mon mari ?

— Hélène, ne voyez-vous pas que chacune de vos paroles me brise le cœur ?

— Mais, au moins, dites-moi quelque chose !

— Hélène, il est des devoirs auxquels on ne peut se soustraire, des liens qu'on ne peut rompre !

— Je n'en connais pas ! s'écria la jeune fille. On me promet une famille, de la richesse, un nom ; eh bien ! dites un mot, Gaston, dites-le, et je vous préfère à tout. Pourquoi donc vous, de votre côté, n'en feriez-vous pas autant ?

Gaston baissa la tête et ne répondit point. En ce moment l'augustine les rejoignit. La nuit commençait à tomber, aussi ne vit-elle pas le visage bouleversé des deux jeunes gens.

Les femmes remontèrent en voiture, le jardiner se hissa sur son siège, et Gaston et Oven se remirent en selle ; puis on continua la route vers Rambouillet.

A une lieue de la ville, l'augustine appela elle-même Gaston, lequel se rapprocha davantage de la portière.

C'était pour lui faire observer que peut-être on viendrait au-devant d'Hélène, et que des visages étrangers, surtout des visages d'hommes, seraient déplacés dans cette entrevue. Gaston avait aussi songé à cette circonstance, mais il n'avait pas eu le courage d'en parler. Il s'approcha donc encore d'un pas. Hélène attendait et espérait. Qu'attendait-elle et qu'espérait-elle ? elle l'ignorait elle-même.

Que la douleur porterait Gaston à quelque extrémité, mais Gaston se contenta de s'incliner profondément, remercia les dames d'avoir permis qu'il leur fit compagnie, et fit mine de s'éloigner.

Hélène n'était pas une femme ordinaire ; elle vit, à l'air de Gaston, qu'il parlait la mort dans le cœur.

— Est-ce adieu, ou est-ce au revoir ? dit-elle hardiment.

Le jeune homme se rapprocha tout palpitant.

— Au revoir ! dit-il, si vous me faites cet honneur.

Et il s'éloigna au grand trot.

VII

UNE CHAMBRE DE L'HÔTEL DU TIGRE ROYAL A RAMBOUILLET

Gaston s'était éloigné sans dire un seul mot sur l'adresse où l'on se reverrait, ni sur les moyens de se revoir ; mais Hélène pensa bien que c'était l'affaire d'un homme de s'occuper de tout cela ; elle le suivit seulement des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la nuit, un quart d'heure après elle entra à Rambouillet.

Alors l'augustine tira un papier de sa large poche, et lut à la lueur du falot placé près de la portière l'adresse suivante : « Madame Desroches, hôtel du *Tigre Royal*. »

L'augustine transmit aussitôt les renseignements au postillon, et dix minutes après la voiture s'arrêta à l'adresse désignée.

Aussitôt, une femme, qui attendait dans une chambre de l'hôtel qui s'ouvrait sous la grande porte, sortit avec précipitation, s'avança vers la voiture, et avec une révérence respectueuse aida les dames à sortir de leur chaise ; elle les guida ensuite pendant quelques pas dans une allée sombre, précédée d'un valet qui portait deux lanternes peintes.

Une porte s'ouvrit sur un vestibule de belle apparence, madame Desroches s'effaça, fit monter devant elle Hélène et sœur Thérèse, et les deux voyageuses, au bout de cinq minutes, se trouvèrent assises sur un sofa moelleux en face d'un feu clair et pétillant.

La chambre dans laquelle on se trouvait était belle, grande et meublée avec recherche ; le goût de l'époque, encore assez sévère, car on n'avait pas atteint le temps capricieux que nous avons baptisé du nom de Rococo, s'y faisait sentir de tous côtés ; quant à l'architecture, il appartenait au style triste et majestueux du grand

règne : d'immenses glaces avec leurs cadres dorés s'élevaient au-dessus et en face de la cheminée, un lustre à girandoles dorées pendait au plafond, et des lions dorés servaient de garde-feu.

Dans ce salon il y avait quatre portes : la première était celle par laquelle on était entre ; la seconde conduisait à la salle à manger, qui se trouvait tout éclairée, toute chauffée et toute servie ; la troisième donnait dans une chambre à coucher, fort decemment garnie ; la quatrième était fermée et ne s'ouvrait point.

Hélène admirait sans s'étonner toutes les magnificences, comme aussi le silence des valets, leur air calme et respectueux, si différent des joyeuses faces des hôteliers empressés qu'on avait vus sur la route ; quant à l'augustine, elle marmottait son bénédicité en convoitant le souper fumant sur la table, se félicitant tout bas que l'on ne fût pas dans un jour maigre. Au bout d'un instant, madame Desroches, qui avait accompagné les deux voyageuses dans le salon et qui ensuite les avait laissées seules, rentra une seconde fois, et s'approchant de l'augustine, lui remit une lettre que celle-ci ouvrit avec le plus grand empressement.

La lettre contenait l'avis suivant :

« La sœur Thérèse pourra passer la nuit à Rambouillet ou repartir ce soir même à son gré ; elle recevra deux cents louis, gratification offerte par Hélène à son cher couvent, et abandonnera sa pensionnaire aux soins de madame Desroches, honorée de la confiance des parents d'Hélène. »

Au bas de cette lettre et en place de signature, était un chiffre que la sœur rapprocha d'un cachet imprimé sur une lettre qu'elle apportait de Clisson. Lorsque l'identité fut constatée :

— Allons, dit-elle, chère enfant, nous allons nous quitter après le souper.

— Comment, déjà ! s'écria Hélène, qui se rattachait par sœur Thérèse seulement à sa vie passée.

— Oui, mon enfant ; on m'offre bien, il est vrai, de coucher ici, mais j'aime mieux, je vous le dis, repartir ce soir même, car j'ai grande hâte de rejoindre notre bonne maison de Bretagne, où j'ai toutes mes habitudes et où rien ne manquera à ma joie, sinon que vous n'y serez plus, ma chère enfant.

Hélène jeta en pleurant ses bras au cou de la bonne sœur ; elle se rappelait sa jeunesse passée si doucement au milieu de ces compagnes toutes dévouées à elle, soit que le respect leur eût été recommandé par la supérieure, soit qu'elle-même eût su se faire chérir ; par un de ces miracles de la pensée que la science n'expliquera jamais, les vieilles charmilles, le beau lac, les cloches augustines, lui revinrent à la mémoire, et toute cette existence, qu'elle regardait déjà comme un rêve perdu, repassa joyeuse et vivante devant ses yeux fermés.

La bonne sœur Thérèse, de son côté, pleurait à chaudes larmes, et cet événement inattendu lui avait si bien coupé l'appétit, qu'elle se relevait déjà pour partir sans avoir mangé, lorsque madame Desroches rappela aux deux femmes que le souper était servi, et fit observer à sœur Thérèse que, si elle voyageait, comme c'était son intention, toute la nuit, elle ne trouverait aucune auberge ouverte, et par conséquent rien à manger jusqu'au lendemain matin ; elle l'invitait donc à prendre quelque chose ou tout au moins à faire ses provisions. Sœur Thérèse, convaincue par ce raisonnement plein de logique, se décida enfin à se mettre à table et pria tant Hélène de lui tenir compagnie que celle-ci s'assit devant elle, mais sans qu'elle pût se décider à rien prendre ; quant à la religieuse, elle mangea à la hâte quelques fruits et but un demi-verre de vin d'Espagne, puis elle se leva et embrassa encore une fois Hélène qui voulait l'accompagner au moins jusqu'à sa voiture, mais à laquelle madame Desroches fit observer que l'auberge du *Tigre Royal* était pleine d'étrangers, il serait inconvenant qu'elle quittât sa chambre et s'exposât à être vue. Hélène alors demanda à revoir le jardinier qui leur avait servi d'escorte ; le pauvre homme avait sollicité la fa-

veur de dire adieu à la pensionnaire, mais il va sans dire qu'on s'était peu préoccupé de ses sentimentales réclamations. Cependant, à peine madame Desroches entendit-elle Hélène exprimer un désir en harmonie avec le sien, quelle le fit monter à son tour et qu'il lui fut permis de voir encore une fois celle dont il croyait bien se séparer pour toujours.

Dans les moments suprêmes, et Hélène était arrivée à un de ces moments, tous les objets ou toutes les personnes que l'on quitte grandissent et se rattachent au cœur ; aussi cette vieille religieuse et ce pauvre jardinier étaient-ils devenus des amis pour elle ; elle eut donc toutes les peines du monde à les quitter, les rappelant au moment où ils allaient sortir, recommandant à l'une ses amies et à l'autre ses fleurs ; puis, au milieu de tout cela, lui jetant quelques regards de remerciement qui avaient rapport à la clef de la grille.

Puis, comme madame Desroches vit qu'Hélène cherchait, mais inutilement, dans sa poche, car le peu d'argent qu'elle avait était enfermé au fond de sa malle :

— Mademoiselle, lui demanda-t-elle, aurait-elle besoin de quelque chose ?

— Oui, dit Hélène, j'aurais voulu laisser un souvenir à ce brave homme.

Alors madame Desroches remit vingt-cinq louis à Hélène, qui, sans les compter, les glissa dans la main du jardinier, dont à cette marque de générosité inattendue les cris et les larmes redoublèrent. Enfin il fallut se quitter ; la porte se referma sur eux, Hélène courut à la fenêtre : les volets étaient fermés et l'on ne pouvait voir dans la rue ; Hélène écouta ; un instant après elle entendit le roulement d'une voiture, ce roulement s'éloigna peu à peu et s'éteignit ; en cessant de l'entendre, Hélène tomba dans un fauteuil.

Alors madame Desroches s'approcha et lit observer à la jeune fille qu'elle s'était bien assise à table, mais qu'elle n'avait rien pris. Hélène consentit à souper, non pas qu'elle eût faim, mais espérant avoir le soir même des nouvelles de Gaston ; elle chercha à gagner du temps.

Elle se mit donc à table, invitant madame Desroches à en faire autant, mais ce ne fut que sur les prières répétées d'Hélène que sa nouvelle dame de compagnie y consentit. Cependant, quelles que fussent les instances de la jeune fille, elle ne voulut point manger et se contenta de la servir.

Le souper terminé, madame Desroches marcha devant Hélène, et lui montrant sa chambre à coucher, lui dit :

— Maintenant, Mademoiselle, vous sonnerez quand il vous plaira pour appeler une femme de chambre qui se tient à vos ordres, car vous saurez que ce soir même vous recevrez probablement une visite.

— Une visite ! s'écria Hélène en interrompant madame Desroches.

— Oui, Mademoiselle, reprit celle-ci, une visite de l'un de vos parents.

— Et le parent est-il celui qui veille sur moi ?

— Depuis votre naissance, Mademoiselle.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Hélène en mettant la main sur son cœur, et vous dites qu'il va venir ?

— Je le crois, car il a bien grande hâte de vous connaître.

— Oh ! murmura Hélène ; oh ! il me semble que je vais me trouver mal.

Madame Desroches courut à elle, et la soutint entre ses bras.

— Eprouvez-vous donc tant de frayeur, lui dit-elle, à vous trouver près de quelqu'un qui vous aime ?

— Ce n'est pas de la frayeur, dit Hélène, c'est du saisissement ; je n'étais pas prévenue que ce serait ce soir, et cette nouvelle si importante et que cependant vous m'avez transmise sans ménagement m'a bien ébourdée.

— Mais ce n'est pas le tout, continua madame Desroches, cette personne est forcée de s'enquérir du plus grand mystère.

— Et pourquoi cela ?

— Il m'est défendu de répondre à cette question, Mademoiselle.

— Mon Dieu ! mais que signifient donc de pareilles précautions vis-à-vis d'une pauvre orpheline comme moi ?

— Elles sont nécessaires, croyez-le bien.
 — Mais enfin, en quoi consistent-elles ?
 — D'abord vous ne pouvez voir le visage de cette personne, car, si par hasard vous la rencontriez plus tard, elle ne doit pas être reconnue de vous.
 — Alors cette personne viendra donc masquée ?
 — Non, Mademoiselle, mais on éteindra toutes les lumières.
 — Et alors nous serons dans l'obscurité ?
 — Oui.
 — Mais vous resterez avec moi, n'est-ce pas, madame Desroches ?
 — Non, Mademoiselle, cela m'est expressément défendu.
 — Par qui ?
 — Par la personne qui doit vous venir voir.
 — Mais cette personne, vous lui devez donc l'obéissance la plus absolue ?
 — Je lui dois plus que cela, Mademoiselle, je lui dois le plus profond respect.
 — La personne qui viendra est donc de qualité ?
 — C'est un des plus grands seigneurs de France.
 — Et ce grand seigneur est mon parent ?
 — Le plus proche.
 — Au nom du ciel, madame Desroches, ne me laissez pas dans cette incertitude sur ce point.
 — J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, Mademoiselle, qu'il y avait certaines questions auxquelles il m'était expressément défendu de répondre.
 Et madame Desroches fit un pas pour se retirer.
 — Vous me quittez ? s'écria Hélène.
 — Je vous laisse à votre toilette.
 — Mais, Madame...
 Madame Desroches fit alors une profonde révérence, pleine de cérémonie et de respect, et sortit à reculons en fermant la porte de la chambre après elle.

VIII

UN PIQUEUR A LA LIVRÉE DE S. A. R. MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS

Pendant que les choses que nous venons de raconter se passaient dans le pavillon de l'hôtel du *Tigre Royal*, dans une chambre de l'hôtel même, un homme assis près d'un grand feu secouait ses bottes couvertes de neige et détachait les cordons d'un large portefeuille. Cet homme était vêtu d'un costume de piqueur, à la livrée de chasse de la maison d'Orléans : habit rouge et argenté, culotte de peau, longues bottes, chapeau à trois cornes galonné d'argent ; l'œil vif, le nez long, pointu et bourgeonnant, le front bombé et plein d'une franchise que démentaient ses lèvres minces et serrées. Il feuilletait avec soin, sur une table posée devant lui, les papiers dont le portefeuille était gonflé. Cet homme, par une habitude qui lui était particulière, parlait tout seul ou plutôt il marmottait entre ses dents des phrases qu'il interrompait par des exclamations et des juréments qui semblaient moins appartenir au sens des paroles qu'il prononçait qu'à d'autres pensées qui lui traversaient instantanément l'esprit.

— Allons, allons, disait-il, M. de Montaran ne m'a point trompé, et voilà mes Bretons à la besogne ; mais comment diable est-il venu à si petites journées ? Parti le 11 à midi, arrivé le 21 à six heures du soir seulement. Hum ! Cela me cache probablement quelque nouveau mystère que va m'éclaircir le garçon que m'a recommandé M. de Montaran et avec lequel mes gens se sont mis en rapport tout le long de la route. Holà ! quelqu'un !

Et en même temps l'homme à l'habit rouge agita une sonnette d'argent ; un de ces coureurs vêtus de gris que

nous avons remarqués sur la route de Nantes parut et salua.

— Ah ! c'est vous, Tapin, dit l'homme à l'habit rouge.
 — Oui, Monseigneur ; l'affaire étant importante, j'ai voulu venir en personne.
 — Vous avez interrogé les hommes que vous aviez placés sur la route ?
 — Oui, Monseigneur ; mais ils ne savent rien, que les différentes étapes qui ont été successivement faites par notre conspirateur ; c'est, au reste, tout ce qu'on les avait chargés d'apprendre.
 — Oui, je vais tâcher d'en savoir davantage par le domestique. Quel homme est-ce ?
 — Mais un de ces niais malins, moitié Normand, moitié Breton ; une mauvaise pratique, en somme.
 — Que fait-il en ce moment ?
 — Il sert le souper de son maître.
 — Qu'on a placé, comme je l'ai dit, dans une chambre au rez-de-chaussée ?
 — Oui, Monseigneur.
 — Dans une chambre sans rideaux ?
 — Oui, Monseigneur.
 — Et vous avez fait un trou au contrevent ?
 — Oui, Monseigneur.
 — Bien ; envoyez-moi ce valet, et tenez-vous toujours prêt à la portée de la main.
 — Je suis là.
 — A merveille.

L'homme à l'habit rouge tira de son gousset une montre de prix qu'il consulta.

— Huit heures et demie, dit-il ; à cette heure, Monseigneur est de retour de Saint-Germain et demande Dubois. Or, comme on lui dit que Dubois n'y est pas, il se frotte les mains et s'apprête à faire quelque folie. Frottez-vous les mains, Monseigneur, et faites votre escapade à loisir. Ce n'est pas à Paris qu'est le danger, c'est ici. Ah ! nous verrons si cette fois vous vous moquerez encore de ma police secrète. Ah ! voici notre homme.

En effet, en ce moment, M. Tapin introduisait Oven.
 — Voici la personne demandée, dit-il.
 Et, fermant la porte, il se retira aussitôt.

Oven resta debout et tremblant à la porte, tandis que Dubois, enveloppé dans un grand manteau qui ne laissait voir que le haut de sa tête, fixait sur lui ses yeux de chat-tigre.

— Approche, mon ami, dit Dubois.

Malgré la cordialité de cette invitation, elle était faite d'une voix si stridente, qu'Oven eût fort désiré être, pour le moment, à cent lieues de cet homme, qui le regardait d'une si étrange façon.

— Eh bien ! dit Dubois, voyant qu'il ne bougeait non plus qu'une souche, ne m'as-tu pas entendu, maraud ?
 — Si fait, Monseigneur, dit Oven.
 — Alors, pourquoi n'obéis-tu pas ?
 — Je ne croyais pas que c'était à moi que vous faisiez cet honneur de me dire de m'approcher.
 Et Oven lit quelques pas vers la table.
 — Tu as reçu cinquante louis pour me dire la vérité, continua Dubois.
 — Pardon, Monseigneur, répondit Oven, à qui cette interrogation presque affirmative rendit une partie de sa hardiesse, je ne les ai pas reçus... on me les a promis.
 Dubois tira une poignée d'or de sa poche, compta cinquante louis, et en fit une pile qu'il posa sur la table, où elle demeura tremblante et inclinée.
 Oven regarda cette pile d'or avec une expression qu'on eût crue étrangère à ce regard terne et voilé.
 — Bon ! dit Dubois, il est avare.
 C'est qu'en effet ces cinquante louis avaient toujours paru à Oven féériques et invraisemblables ; il avait trahi son maître sans les espérer, rien qu'en les désirant ; et cependant les cinquante louis promis étaient là, devant ses yeux.
 — Est-ce que je puis les prendre ? demanda Oven en étendant la main vers la pile d'or.
 — Un instant, dit Dubois, qui s'amusait à exciter cette cupidité que l'homme des villes eût cachée sans doute,

mais que le paysan montra à découvert, un instant : nous allons faire un marché.

— Lequel ? dit Oven.

— Voilà les cinquante louis promis.

— Je les vois bien, dit Oven en passant sa langue sur ses lèvres, comme fait un chien allèche.

— A chaque réponse que tu feras à mes questions, si la réponse est importante, j'ajoute dix louis ; si elle est ridicule et stupide, j'en ôte dix.

Oven ouvrit de grands yeux ; le marché lui paraissait évidemment arbitraire.

— Maintenant, causons, dit Dubois ; d'où viens-tu ?

— De Nantes, en droite ligne.

— Avec qui ?

— Avec M. le chevalier Gaston de Chanlay.

Cet interrogatoire se composant évidemment de questions préparatoires, la pile restait la même.

— Attention ! dit Dubois en allongeant sa main maigre à la portée des louis.

— J'écoute de toutes mes oreilles, répondit Oven.

— Ton maître voyage-t-il sous son nom ?

— Il est parti sous son nom, mais il en a pris un autre en route.

— Lequel ?

— Le nom de M. de Livry.

Dubois ajouta dix louis ; mais comme ils ne pouvaient tenir sur la pile, déjà trop haute, il en forma une seconde qu'il plaça près de la première. Oven jeta un cri de joie.

— Oh ! oh ! dit Dubois, ne te réjouis pas encore, nous ne sommes pas au bout. Attention ! Y a-t-il un M. de Livry à Nantes ?

— Non, Monseigneur ; mais il y a une demoiselle de Livry.

— Qu'est-ce que cette demoiselle ?

— La femme de M. de Montlouis, un ami intime de mon maître.

— Bon ! dit Dubois en ajoutant dix louis ; et que faisait ton maître, à Nantes ?

— Il faisait ce que font les jeunes seigneurs : il chassait, il faisait des armes, il allait au bal.

Dubois retira dix louis. Oven sentit un frisson qui lui courait par tout le corps.

— Attendez donc, attendez donc ! dit-il ; il faisait encore autre chose.

— Ah ! voyons, dit Dubois ; que faisait-il ?

— Il sortait la nuit une ou deux fois par semaine, quittant la maison à huit heures du soir et ne rentrant d'habitude qu'à trois ou quatre heures du matin.

— Bon ! fit Dubois ; et où allait-il ?

— Ça, je n'en sais rien, répondit Oven.

Dubois garda les dix louis dans sa main.

— Et depuis son départ, continua Dubois, qu'a-t-il fait ?

— Il a passé par Oudon, par Ancenis, par le Mans, par Nogent et par Chartres.

Dubois allongea la main, et, de ses doigts pointus, pinça dix autres louis. Oven poussa un cri de sourde douleur.

— Et en route, demanda Dubois, n'a-t-il fait connaissance avec personne ?

— Avec une jeune pensionnaire des augustines de Clisson, laquelle voyageait avec une sœur du couvent, nommée sœur Thérèse.

— Et comment appelait-on cette pensionnaire ?

— Mademoiselle Hélène de Chaverny.

— Hélène ! le nom promet ; et, sans doute, cette belle Hélène est la maîtresse de ton maître ?

— Dame ! moi, je n'en sais rien, répondit Oven ; vous comprenez qu'il ne me l'a pas dit.

— Il est plein d'esprit ! dit Dubois en attaquant la pile et en retranchant dix louis des cinquante.

Une sueur froide coulait sur le front d'Oven. Quatre réponses comme celle-là, et il avait trahi son maître pour rien.

— Et ces dames vont à Paris avec lui ? continua Dubois.

— Non, Monsieur, elles s'arrêtent à Rambouillet.

— Ah ! fit Dubois.

L'exclamation parut de bon augure à Oven.

— Et même, continua-t-il, la bonne sœur Thérèse est déjà repartie.

— Allons, dit Dubois, tout ceci n'est pas d'une grande importance, mais tu ne dois pas décourager les commentants.

Et il ajouta dix louis à la pile.

— De sorte, reprit Dubois, que la jeune fille est restée seule ?

— Non pas, dit Oven.

— Comment ! non pas ?

— Une dame de Paris l'attendait.

— Une dame de Paris ?

— Oui.

— Sais-tu son nom ?

— J'ai entendu sœur Thérèse l'appeler madame Desroches.

— Madame Desroches ! s'écria Dubois, et il recommença une autre pile de dix louis ; tu dis madame Desroches ?

— Oui, reprit Oven rayonnant.

— Tu en es sûr ?

— Pardieu ! si j'en suis sûr ; à preuve que c'est une femme grande, maigre, jaune.

Dubois ajouta dix louis. Oven se repaît alors de ne pas avoir mis un intervalle entre chaque épithète ; il était évident qu'il avait perdu vingt louis à sa précipitation.

— Grande, maigre, jaune, répéta Dubois ; c'est bien cela.

— Quarante à quarante-cinq ans, ajouta Oven en attendant, cette fois.

— C'est bien cela ! répéta Dubois en ajoutant dix autres louis.

— Habillée d'une robe de soie à grandes fleurs, continua Oven, qui voulait tirer parti de tout.

— C'est bien, reprit Dubois, c'est bien.

Oven vit que son interrogateur en savait assez sur la femme, et il attendit.

— Et tu dis que ton maître a fait connaissance avec cette demoiselle en route ?

— C'est-à-dire, Monsieur, maintenant que j'y pense, je crois que la connaissance était une comédie.

— Que veux-tu dire ?

— Je crois qu'ils se connaissaient avant de partir ; et tenez même, j'en suis sûr, c'est elle que mon maître a attendue trois heures à Oudon.

— Bien, dit Dubois en ajoutant dix louis ; allons, allons, on fera quelque chose de toi.

— Vous ne voulez plus rien savoir ? dit Oven en étendant la main vers les deux piles qui lui offraient trente louis de bénéfice, avec la ligure qu'un joueur qui désire faire charlemagne.

— Un instant, dit Dubois ; la jeune fille est jolie ?

— Comme un ange, dit Oven.

— Et sans doute ils se sont donné rendez-vous à Paris, ton maître et elle ?

— Non, Monsieur ; je crois au contraire qu'ils se sont dit adieu pour toujours.

— Comédie toujours.

— Je ne crois pas ; M. de Chanlay était trop triste quand ils se sont quittés.

— Et ils ne doivent pas se revoir ?

— Si fait, une dernière fois encore, je crois, et tout sera fini.

— Allons, prends ton argent, et souviens-toi que si tu dis un mot, dix minutes après tu es mort.

Oven sauta sur les quatre-vingts louis qui disparaurent à l'instant, engloutis dans la poche profonde de sa culotte.

— Et maintenant, dit-il, je puis me sauver, n'est-ce pas ?

— Te sauver, imbécile ! non pas ; à partir de ce moment tu m'appartiens, car je t'ai acheté, et c'est à Paris surtout que tu me seras utile.

— En ce cas, je resterai, Monsieur, je vous le promets, dit Oven en poussant un profond soupir.

— Tu n'as pas besoin de le promettre, va.

En ce moment la porte s'ouvrit, et M. Tapin reparut le visage fort ébouriffé.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda Dubois, qui se connaissait en visages.

— Une chose fort importante, Monseigneur; mais éloignez cet homme.

— Retourne auprès de ton maître, dit Dubois, et s'il écrit à qui que ce soit, souviens-toi que je suis on ne peut plus curieux de connaître son écriture.

Oven, enchanté d'être libre pour le moment, salua et sortit.

— Eh bien! monsieur Tapin, dit Dubois, qu'y a-t-il, voyons?

— Il y a, Monseigneur, qu'après la chasse de Saint-Germain, Son Altesse Royale, au lieu de retourner à Paris, s'est contentée d'y renvoyer ses équipages et a donné l'ordre de partir pour Rambouillet.

— Pour Rambouillet! le régent vient à Rambouillet?

— Il y sera dans une demi-heure, et il y serait déjà, si par bonheur, pressé par la faim, il n'était entré au château pour manger un morceau.

— Et que vient-il faire à Rambouillet?

— Je n'en sais rien, Monseigneur, à moins que ce ne soit pour cette jeune fille qui vient d'arriver avec une religieuse et qui est logée dans le pavillon de l'hôtel.

— Vous avez raison, Tapin, c'est pour elle, c'est pour elle-même; madame Desroches... c'est bien cela. Saviez-vous que madame Desroches était ici?

— Non, Monseigneur, je l'ignorais.

— Et vous êtes sûr qu'il va venir? vous êtes sûr qu'on ne vous a pas fait un faux rapport, mon cher Tapin?

— Oh! Monseigneur, c'est l'Eveillé que j'avais lâché après son Altesse Royale, et ce que l'Eveillé dit, voyez-vous, c'est l'Evangile.

— Vous avez raison, reprit Dubois, qui paraissait connaître à fond les qualités de celui dont on faisait l'éloge, vous avez raison, si c'est l'Eveillé, il n'y a plus de doute.

— A telles enseignes que le pauvre garçon en a fourbu son cheval qui est tombé en entrant à Rambouillet et qui n'a pu se relever.

— Trente louis pour le cheval, l'homme gagnera dessus ce qu'il pourra.

Tapin prit les trente louis.

— Mon cher, continua Dubois, vous connaissez la disposition du pavillon, n'est-ce pas?

— A merveille.

— Quelle est-elle?

— Il donne d'un côté sur la seconde cour de l'auberge, de l'autre côté sur une ruelle déserte.

— Des hommes dans cette cour, des hommes dans cette ruelle, déguisés en palefreniers, en valets d'écurie, comme vous voudrez; qu'il n'y ait que Monseigneur et moi qui puissions entrer dans ce pavillon, monsieur Tapin: il y va de la vie de Son Altesse Royale.

— Soyez tranquille, Monseigneur.

— Ah! vous connaissez notre Breton?

— Je l'ai vu descendre de cheval.

— Vos hommes le connaissent?

— Tous ils l'ont vu sur la route.

— Bien, je vous le recommande.

— Faut-il l'arrêter?

— Peste! gardez-vous en bien, monsieur Tapin; il faut le laisser aller, il faut le laisser faire, il faut lui donner beau jeu, afin qu'il fasse, qu'il agisse; si nous l'arrêtons maintenant, il ne dirait rien et notre conspiration avorterait. Peste! pas de cela, il faut qu'elle accouche.

— De quoi, Monseigneur? demanda Tapin, qui paraissait avoir avec Dubois certaines privautés.

— De ma mitre d'archevêque, monsieur Lecocq, dit Dubois; et maintenant, allez à votre affaire, moi je vais à la mienne.

Et tous deux quittèrent la chambre et descendirent rapidement l'escalier, mais à la porte, ils se séparèrent; Lecocq remontant précipitamment la ville, en suivant la rue de Paris, et Dubois se glissant contre la muraille, pour aller appliquer son œil de lynx au trou du contrevent.

IX

DE L'UTILITÉ DES CACHETS

Gaston venait de souper; car à son âge, fût-on amoureux, fût-on désespéré, la nature ne perd jamais ses droits, il n'y a que les gens qui ont mauvais estomac qui, à vingt-cinq ans, ne soupent pas, plus ou moins.

Il était appuyé sur la table et réfléchissait. La lumière de la lampe se reflétait tout entière sur son visage, et servait à souhait la curiosité de Dubois.

Aussi celui-ci le regardait-il avec une attention singulière et effrayante; son œil intelligent s'était dilaté, sa bouche ironique se crispait sous un sourire fatal, et quiconque eût surpris ce sourire ou ce regard, eût bien certainement cru voir le démon qui, dans les ténèbres, voit une des victimes qui lui sont vouées marcher vers son but de perdition.

Et tout en regardant, il murmurait selon son habitude:

— Jeune, beau, l'œil noir, la lèvre orgueilleuse; c'est un Breton; celui-là ne s'est pas encore corrompu, comme mes conspirateurs de Celiamaire, aux douces œillades des dames de la cour. Aussi, comme il y va, le démon! Les autres ne parlaient que d'enlever, de détrôner... Fadaïses! tandis que celui-ci... Diable!... Et cependant, continuait Dubois après une pause, je cherche en vain la ruse sur ce front pur, le machiavélisme sur les coins de cette bouche pleine de loyauté et de confiance. Il n'y a pourtant plus de doute à avoir, tout est arrangé pour surprendre le régent dans son rendez-vous avec la vierge de Clisson; qu'on dise à présent que ces Bretons sont des têtes obtuses. Décidément, continua Dubois après un autre moment d'examen, ce n'est pas cela, et je n'y suis point encore; il est impossible que ce jeune homme à l'œil triste, mais calme, s'apprête à tuer un autre homme dans un quart d'heure; et quel homme? le régent de France, le premier prince du sang! Non, c'est impossible, et un pareil sang-froid ne se comprendrait pas. Et pourtant, ajoutait Dubois, c'est bien cela, le régent me fait secret de cette nouvelle amourette, à moi à qui il dit tout: il va chasser à Saint-Germain, annonce hautement qu'il viendra coucher au Palais-Royal, puis tout à coup donne contre-ordre, et indique Rambouillet à son cocher. C'est à Rambouillet que la jeune fille attend; elle est regu par madame Desroches; qu'attend-elle, si ce n'est le régent? Et cette jeune fille est la maîtresse du chevalier. Mais aussi est-elle sa maîtresse? Ah! nous allons le savoir; voilà notre ami Oven qui, après avoir été mettre en sûreté ses quatre-vingts louis, apporte du papier et de l'encre à son maître. Il va écrire; à la bonne heure, nous saurons donc quelque chose de positif. Et maintenant, reprit Dubois, voyons jusqu'à quel point nous pouvons compter sur ce maraud de valet.

Et il quitta son observatoire, tout grelottant, car, ainsi qu'on se le rappelle, il ne faisait pas chaud.

Dubois s'arrêta dans l'escalier et attendit: du degré où il se trouvait entièrement caché dans l'ombre, il découvrait la porte de Gaston toute dans la lumière.

Au bout d'un instant la porte s'ouvrit et Oven parut. Il demeura une seconde sur la porte, tournant et retournant sa lettre entre ses mains, puis il parut prendre son parti et monta l'escalier.

— Bon! dit Dubois, il a mordu au fruit défendu, et maintenant il est à moi.

Puis, arrêtant Oven sur l'escalier:

— C'est bien, dit-il, donne-moi la lettre que tu m'apportais et attends ici.

— Comment savez-vous que je vous portais une lettre? dit Oven tout ébahi.

Dubois haussa les épaules, lui prit la lettre des mains et disparut. Rentré dans sa chambre, Dubois examina le sceau: le chevalier, qui n'avait ni cire ni cachet, s'était

servi de la cire de la bouteille, et avait appuyé le chaton d'une bague sur la cire. Dubois abaissa doucement la lettre au-dessus de la flamme de la bougie et le cachet tondit.

Alors il ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

« Chère Hélène, votre courage a doublé le mien ; faites que je puisse entrer dans la maison, et alors vous saurez quels sont mes projets. »

— Ah ! ah ! dit Dubois, il paraît qu'elle ne les sait pas encore ; allons, les choses ne sont pas si avancées que je le croyais.

Il recacheta la lettre, choisit parmi les nombreuses bagues dont ses doigts étaient chargés, et qu'il portait peut-être à cet effet, un chaton à peu près pareil à celui du chevalier, et ayant approché de nouveau la cire de la bougie, il recacheta fort proprement la lettre.

— Tiens, dit-il à Oven en la lui rendant, voici la lettre de ton maître, va la porter fidèlement ; rends-moi la réponse et je te donne dix louis.

— Ah ça ! se dit Oven en lui-même, cet homme a donc une mine d'or ?

Et il partit tout courant.

Dix minutes après il était de retour avec la lettre attendue. Celle-ci était écrite sur un joli petit papier parfumé, et cacheté d'un cachet chargé de la seule lettre H.

Dubois ouvrit une boîte, en tira une espèce de pâte qu'il se mit à pétrir pour prendre l'empreinte du sceau ; mais, en se livrant à cette occupation, il s'aperçut que la lettre était pliée de façon qu'on pouvait parfaitement sans la décacheter, lire ce qu'elle contenait.

— Allons, dit-il, c'est plus commode.

Et il lit bâiller la lettre et lut ce qui suit :

« La personne qui me fait venir de Bretagne vient de son côté au-devant de moi, au lieu de m'attendre à Paris, tant elle est impatiente, dit-elle, de me voir ; je pense qu'elle repartira cette nuit. Venez demain matin avant neuf heures, je vous dirai tout ce qui se sera passé entre elle et moi, et nous verrons alors de quelle façon nous devons agir. »

— Ceci, dit Dubois, suivant toujours son idée qui faisait d'Hélène la complice du chevalier, me paraît plus clair. Peste ! quelle jeune personne décurée ! Si c'est comme cela qu'on les élève aux augustines de Clisson, j'en ferai mon compliment à la supérieure. Et Monseigneur qui, sur ses seize ans, va prendre cela pour une ingénue. Oh ! il me regrettera ; je trouve mieux quand je cherche.

— Tiens, dit-il à Oven, voici tes dix louis et ta lettre : tu vois que c'est tout bénéfice.

Oven empocha les dix louis et porta la lettre ; l'honnête garçon n'y comprenait rien, et demandait ce que lui réservait Paris, puisqu'une pareille manne tombait déjà dans les faubourgs. En ce moment dix heures sonnaient, et au bruit monotone et lent de l'horloge se mêlait le roulement sourd d'une voiture qui s'approchait avec fracas ; Dubois se mit à sa fenêtre et vit la voiture s'arrêter à la porte de l'hôtel. Dans cette voiture se prélassait un gentilhomme fort convenable, qu'au premier coup d'œil Dubois reconnut pour La Fare, le capitaine des gardes de Son Altesse Royale.

— Allons, allons, dit-il, il est encore plus prudent que je ne le croyais ; mais où est-il, lui ?... Ah, ah !

Cette exclamation lui était arrachée par la vue d'un piqueur vêtu de la même livrée rouge qu'il cachait lui-même sous le grand manteau dans lequel il était enveloppé, et qui suivait la voiture sur un magnifique genêt d'Espagne, sur lequel il n'était monté que depuis peu d'instants ; car, tandis que, malgré le temps glacé qu'il faisait, les chevaux de la voiture étaient couverts d'écume, celui-là était à peine en haleine.

La voiture s'était arrêtée à la porte de l'hôtel, et tout le monde s'empressait autour de La Fare qui faisait le gros dos, demandant tout haut un appartement et du souper. Pendant ce temps, le piqueur descendait de cheval, jetait la bride aux mains d'un page, et s'acheminait vers le pavillon.

— Bien ! bien, dit Dubois, tout cela est limpide comme de l'eau de roche ; mais comment, dans tout cela, n'a-t-on pas aperçu la trace du chevalier ? Est-il si préoccupé de son poulet qu'il n'ait pas entendu la voiture ? Voyons un peu. Quant à vous, Monseigneur, continua Dubois, soyez tranquille, je ne dérangerai pas votre tête-à-tête. Savourez donc toute votre aise ce commencement d'ingénuité qui promet de si heureuses suites. Ah ! Monseigneur, on voit bien que vous avez la vue basse...

Tout en monologuant, Dubois était descendu et avait repris place à son observatoire.

Au moment où il approchait l'œil du contrevent, Gaston, après avoir enfermé son billet dans son portefeuille, qu'il remit avec grand soin dans sa poche, se leva.

— Ah ! sang Dieu ! dit Dubois en étendant instinctivement vers le chevalier ses griffes qui ne rencontrèrent que la muraille, sang Dieu ! c'est ce portefeuille-là qu'il me faudrait ; ce portefeuille-là, je le payerais cher. Ah ! ah ! il s'apprête à sortir, notre gentilhomme ; il boucle son épée, il cherche son manteau ; où va-t-il ? Voyons cela ; attendre Son Altesse Royale à la sortie ? Non, mordieu ! non, ce n'est point là la figure d'un homme qui touche au moment d'en tuer un autre ; et je serais plutôt tenté de croire que, pour ce soir, il se contentera de faire l'Espagnol sous les fenêtres de sa belle. Ah ! ma foi, s'il avait cette bonne idée, il y aurait peut-être moyen... Il serait difficile de rendre l'expression du sourire qui passa à ce moment sur le visage de Dubois. Oui ; mais, dit-il se répondant à lui-même, si j'allais attraper un bon coup d'épée dans l'entreprise, comme Monseigneur irait ; mais bah ! il n'y a pas de danger, nos hommes doivent être à leur poste, et d'ailleurs, qui ne risque rien n'a rien.

Et encouragé par cet aventureux proverbe, Dubois fit rapidement le tour de l'hôtel, afin de se présenter à une extrémité de la ruelle, tandis que le chevalier se présenterait à l'autre, en supposant que Gaston sortit pour se promener purement et simplement sous les fenêtres de sa maîtresse, ce que paraissait du reste indiquer l'expression triste, mais calme, de son visage. Dubois ne s'était pas trompé : à l'entrée de la ruelle il trouva maître Tapin qui, après avoir chargé l'Éveillé de l'intérieur de la cour, s'était mis en sentinelle à l'extérieur ; en deux mots il l'eut mis au courant de son projet. Celui-ci lui montra du doigt un de ses hommes couché sur les degrés d'une porte extérieure, tandis qu'un troisième, assis sur une borne, râclait une espèce de guimbarde, selon la coutume des chanteurs ambulants qui vont demander l'aumône dans les auberges. Un quatrième devait être encore dans quelque autre endroit ; mais il était si bien caché qu'on ne l'apercevait même pas.

Dubois, sûr d'être soutenu, s'enveloppa jusqu'au nez dans son manteau, et s'aventura dans la ruelle.

A peine avait-il fait quelques pas dans cette espèce de coupe-gerge, qu'il aperçut une ombre qui s'avavançait de l'autre extrémité ; cette ombre avait tout l'air de la personne que cherchait Dubois.

Effectivement, à la première fois que les deux hommes passèrent l'un à côté de l'autre, Dubois reconnut le chevalier ; quant à celui-ci, préoccupé de ses pensées, il ne chercha pas même à savoir qui l'avait croisé, et peut-être même n'avait-il pas vu qu'on le croisait.

Ce n'était pas là l'affaire de Dubois ; il avait besoin d'une belle et bonne querelle, et voyant qu'on ne la lui cherchait pas, il résolut de prendre l'initiative.

À cet effet, il revint sur ses pas, et s'arrêtant devant le chevalier qui, arrêté lui-même, cherchait à distinguer lesquelles des quatre ou cinq fenêtres donnaient sur la ruelle étaient celles de la chambre qu'habitait en ce moment Hélène :

— Hé ! l'ami, lui dit-il d'une voix rauque, que faites-vous, s'il vous plaît, à cette heure, devant cette maison ?

Gaston baissa les yeux du ciel à la terre, et de la poésie de ses pensées retomba dans le matérialisme de la vie.

— Plait-il, Monsieur ? dit-il à Dubois, je crois que vous m'avez parlé.

— Oui, Monsieur, répondit Dubois, je vous ai demandé ce que vous faisiez là.

— Passez votre chemin, dit le chevalier : je ne m'inquiète pas de vous ; ne vous inquiétez pas de moi.

— Cela pourrait se faire ainsi, dit Dubois, si votre présence ne me gênait point.

— Cette ruelle, tout étroite qu'elle est, est assez large pour nous deux, Monsieur ; promenez-vous d'un côté et je me promènerai de l'autre.

— Mais il me plaît de m'y promener seul, à moi, dit Dubois ; je vous inviterai donc à aller à d'autres croisées que celles-ci : il n'en manque pas à Rambouillet, choisissez.

— Et pourquoi ne pourrais-je pas regarder ces croisées s'il me convient ? répondit Chanlay.

— Parce que ce sont celles de ma femme, repartit Dubois.

— De votre femme ?...

— Oui, de ma femme qui vient d'arriver de Paris, et de laquelle je suis fort jaloux, je vous en prévient.

— Diable ! murmura Gaston, c'est probablement le mari de la personne chargée de veiller sur Hélène.

Et par un retour subit sur lui-même, afin de se ménager ce personnage important dont il pouvait avoir besoin plus tard :

— Monsieur, dit-il en saluant poliment Dubois, s'il en est ainsi c'est autre chose, je suis prêt à vous céder la place car je me promenais sans aucun but.

— Diable ! fit Dubois, voilà un conspirateur bien poli ! Ce n'est pas mon compte, il me faut une querelle.

Gaston s'éloignait.

— Vous me trompez, Monsieur, dit Dubois.

Le chevalier se retourna aussi vivement que si un serpent l'eût mordu ; cependant, prudent à cause d'Hélène, prudent à cause de la mission qu'il avait entreprise, il se contenta.

— Monsieur, dit-il, est-ce parce que j'y mets des formes que vous doutez de ma parole ?

— Vous y mettez des formes, parce que vous avez peur ; mais il n'en est pas moins vrai que je vous ai vu regarder à cette fenêtre.

— Peur ! moi, peur ! s'écria Chanlay se retournant d'un seul bond en face de son antagoniste. N'avez-vous pas dit que j'avais peur, Monsieur ?

— Je l'ai dit, répondit Dubois.

— Mais alors, reprit le chevalier, c'est donc une querelle que vous me cherchez ?

— Parbleu ! c'est visible, ce me semble. Ah ça ! mais, vous arrivez donc de Quimper-Corentin ?

— Pâques-Dieu ! s'écria Gaston en tirant son épée, allons, Monsieur, flamberge au vent !

— Et vous, habit bas, s'il vous plaît, dit Dubois jetant son manteau, et s'appropriant à en faire autant de son habit.

— Habit bas ! pourquoi faire ? demanda le chevalier.

— Parce que je ne vous connais pas, Monsieur, et que les coureurs de nuit ont parfois leurs habits prudemment doublés d'une cotte de mailles.

A peine Dubois avait-il prononcé ces mots, que le manteau et l'habit du chevalier étaient loin de lui ; mais au moment où Gaston, l'épée nue, s'élançait sur son adversaire, l'homme ivre alla rouler entre ses jambes, le joueur de guimbarde lui saisit le bras droit, l'exempt le bras gauche, et le quatrième, qu'on n'avait pas vu, le prit à bras-le-corps.

— Un duel ! Monsieur, criaient ces hommes, un duel, malgré la défense du roi ! Et ils l'entraînaient vers la porte sur les degrés de laquelle était couché l'homme ivre.

— Un assassinat ! murmurait Gaston entre ses dents, n'osant crier de peur de compromettre Hélène. Misérables !

— Monsieur, nous sommes trahis, disait Dubois tout en roulant en paquet l'habit et le manteau du chevalier et en le mettant sous son bras, mais nous nous retrouverons demain, soyez tranquille.

Et il courait à toutes jambes vers l'hôtel, tandis qu'on enfermait Gaston dans la salle basse.

Dubois monta les escaliers en deux sauts, et, s'enfermant dans sa chambre, tira le précieuse portefeuille de la poche du chevalier. Dans une poche particulière, il

renfermait un sequin brisé par la moitié, et un nom d'homme.

Le sequin était évidemment un signe de reconnaissance. Le nom était sans doute celui de l'homme auquel Gaston était adressé et qui s'appelait le capitaine La Jonquière. Le papier était en outre taillé d'une certaine façon.

— La Jonquière ! murmura Dubois, La Jonquière, c'est cela ; nous avons déjà l'œil sur lui. Très bien !

Il feuilleta rapidement tout le reste du portefeuille ; il n'y avait pas autre chose.

— C'est peu, dit-il, mais c'est assez.

Il tailla un papier sur la forme de l'autre, prit le nom, puis il sonna. On frappa doucement à la porte, la porte était fermée en dedans.

— C'est vrai, dit Dubois, je l'avais oublié.

Et il alla ouvrir. C'était M. Tapin.

— Qu'en avez-vous fait ? demanda Dubois.

— Il est enfermé dans la salle basse et gardé à vue.

— Reportez ce manteau et cet habit où il les a jetés, afin qu'il les retrouve à la même place ; faites-lui vos excuses et le mettez dehors. Prenez garde que rien ne manque aux poches de l'habit, ni le portefeuille, ni la bourse, ni le mouchoir ; il est urgent qu'il n'ait aucun soupçon. Du même coup, vous me rapporterez mon habit et mon manteau à moi, qui sont restés sur le champ de bataille.

M. Tapin s'inclina jusqu'à terre, et se retira pour accomplir les ordres qu'il avait reçus.

X

LA VISITE

Toute cette scène, comme nous l'avons dit, s'était passée dans la ruelle qui s'étendait sous les fenêtres d'Hélène ; elle avait donc entendu le bruit de la rixe, et comme au milieu de toutes ces voix elle avait cru entendre celle du chevalier et elle s'était approchée avec inquiétude de la fenêtre, lorsqu'en ce moment même la porte de sa chambre s'ouvrit, et madame Desroches entra. Elle venait prier Hélène de passer au salon, la personne qui devait lui faire visite étant arrivée.

Hélène tressaillit et se sentit près de défaillir. Elle voulut interroger ; mais la voix lui manqua. Elle suivit donc madame Desroches, muette et tremblante.

Le salon dans lequel l'introduisait sa conductrice était sans lumière aucune ; toutes les bougies en avaient été soigneusement éteintes, et la cheminée seule, dans laquelle brillait encore un reste de feu, lançait sur le tapis une lueur imperceptible qui ne montait pas jusqu'au visage. Encore madame Desroches prit-elle une carafe et versa-t-elle sur cette flamme mourante un peu d'eau qui fit rentrer la chambre dans une complète obscurité. Alors madame Desroches, après avoir recommandé à Hélène de n'avoir aucune crainte, se retira. Un instant après, la jeune fille entendit une voix derrière cette quatrième porte qui ne s'était pas encore ouverte.

Elle tressaillit au son de cette voix.

Elle fit presque malgré elle quelques pas dans la direction de cette porte, et écouta avidement.

— Est-elle prête ? disait la voix.

— Oui, Monseigneur, répondit madame Desroches.

— Monseigneur ! murmura Hélène ; qui donc, mon Dieu ! va venir ici ?

— Ainsi elle est seule ?

— Oui, Monseigneur.

— Prévenue de mon arrivée ?

— Oui, Monseigneur.

— Nous ne serons pas interrompus ?

— Monseigneur peut compter sur moi.

— Et pas de lumière ?

— Obscurité complète.

On entendit les pas qui se rapprochaient, puis ils s'arrêtèrent.

— Voyons, franchement, madame Desroches, dit la voix, l'avez-vous trouvée aussi jolie qu'on le dit ?

— Plus belle que ne le peut se figurer Votre Altesse.

— Votre Altesse ! Mon Dieu ! que dit-elle donc là ? murmura la jeune fille près de s'évanouir.

Au même instant, la porte du salon gringa sur les gonds dorés ; un pas assez lourd, bien qu'étouffé par un épais tapis, fit en s'approchant craquer le parquet. Hélène sentit tout son sang qui affluait vers son cœur.

— Mademoiselle, dit la même voix, veuillez, je vous prie, me recevoir et m'entendre.

— Me voici, murmura Hélène presque mourante.

— Vous êtes effrayée ?

— Je l'avoue ; Mon... ; dirai-je Monsieur ou Monseigneur ?

— Dites mon ami.

En ce moment, sa main toucha celle de l'inconnu.

— Madame Desroches, êtes-vous là ? s'écria Hélène en se reculant malgré elle.

— Madame Desroches, reprit la voix, dites à Mademoiselle qu'elle est aussi en sûreté ici que dans un temple, devant Dieu.

— Oh ! Monseigneur, je suis à vos pieds, pardonnez-moi.

— Mon enfant, relevez-vous et asseyez-vous ici. Madame Desroches, fermez toutes les portes ; et maintenant, continua l'inconnu, revenant à Hélène, donnez-moi votre main, je vous prie.

Hélène étendit sa main, qui rencontra pour la seconde fois celle de l'étranger, mais qui ne s'éloigna plus.

— On dirait qu'il tremble aussi, murmura-t-elle.

— Voyons, qu'avez-vous ? dit l'inconnu, est-ce que je vous fais peur, chère enfant ?

— Non, répondit Hélène ; mais en sentant votre main serrer la mienne, une sensation étrange... un frémissement incompréhensible...

— Parlez-moi, Hélène, dit l'inconnu avec une expression de tendresse infinie. Je sais déjà que vous êtes belle ; mais c'est la première fois que j'entends le son de votre voix. Parlez, je vous écoute.

— Mais vous m'avez donc déjà vue ? demanda gracieusement Hélène.

— Vous rappelez-vous qu'il y a deux ans l'abbesse des augustines fit faire votre portrait ?

— Oui, je me souviens, par un peintre qui vint tout exprès de Paris, à ce qu'on m'assura.

— Ce peintre, c'est moi qui l'avais envoyé à Clisson.

— Et ce portrait vous était destiné ?

— Ce portrait, le voici, répondit l'inconnu en tirant de sa poche une miniature que l'on ne pouvait voir, mais qu'il fit toucher à Hélène.

— Mais quel intérêt pouvez-vous avoir à faire faire et ensuite à garder ainsi le portrait d'une pauvre orpheline ?

— Hélène, répondit l'inconnu après un instant de silence, je suis le meilleur ami de votre père.

— De mon père ! s'écria Hélène. Est-il donc vivant ?

— Oui.

— Et je le verrai un jour ?

— Peut-être.

— Oh ! soyez béni, reprit Hélène en serrant à son tour les mains de l'inconnu, soyez béni, vous qui m'apportez cette bonne nouvelle.

— Chère enfant ! murmura l'inconnu.

— Mais s'il vit, continua Hélène avec un léger sentiment de doute, comment donc a-t-il tant tardé à s'informer de sa fille ?

— Il avait de vos nouvelles tous les mois, et, quoique de loin, il veillait sur vous, Hélène.

— Et cependant, reprit Hélène avec un accent de respectueux reproche, vous l'avouerez vous-même, depuis seize ans il ne m'a pas vue.

— Croyez, reprit l'inconnu, qu'il a fallu des considérations de la plus haute importance pour qu'il se privât de ce bonheur.

— Je vous crois, Monsieur ; ce n'est point à moi d'accuser mon père.

— Non ; mais c'est à vous de lui pardonner s'il s'accuse lui-même.

— A moi de lui pardonner ! s'écria Hélène étonnée.

— Oui ; et ce pardon, qu'il ne peut vous demander lui-même, chère enfant, c'est moi qui viens vous le demander en son nom.

— Monsieur, dit Hélène, je ne vous comprends pas.

— Écoutez-moi donc, dit l'inconnu.

— J'écoute.

— Oui, mais d'abord rendez-moi votre main.

— La voici.

Il y eut un instant de silence, comme si l'inconnu voulait d'un seul coup rappeler tous ses souvenirs ; puis il continua :

— Votre père avait un commandement dans les armées du feu roi ; à la bataille de Nerwilde, où il avait chargé à la tête de la maison du roi, un de ses écuyers, nommé M. de Chaverny, tomba près de lui, percé d'une balle ; votre père voulut le secourir, mais la blessure était mortelle, et le blessé, qui ne s'abusait pas sur sa position, lui dit en secouant la tête : « Ce n'est pas à moi qu'il faut penser, mais à ma fille. » Votre père lui serra la main en signe de promesse, et le blessé, qui s'était soutenu sur un genou, retomba et mourut, comme s'il n'eût attendu que cette assurance pour fermer les yeux. Vous m'écoutez, n'est-ce pas, Hélène ? interrompit l'inconnu.

— Oh ! vous le demandez ! s'écria la jeune fille.

— En effet, continua le narrateur, la campagne terminée, le premier soin de votre père fut de s'occuper de la petite orpheline ; c'était une charmante enfant de dix à douze ans, qui promettait à cet âge d'être belle comme vous l'êtes à présent. La mort de M. de Chaverny, son père, lui enlevait tout appui et toute fortune, votre père la fit entrer dans le couvent de la Visitation des dames du faubourg Saint-Antoine, et annonça d'avance que, lorsque l'âge de la pourvoir serait venu, c'était lui seul qui se chargeait de la dot.

— Merci, mon Dieu ! s'écria Hélène ; merci de m'avoir fait la fille d'un homme qui tenait si fidèlement sa promesse.

— Attendez, Hélène, reprit l'inconnu, car voici le moment où votre père va cesser de mériter vos éloges.

Hélène se tut, et l'inconnu continua.

— Votre père, en effet, comme il s'y était engagé, veilla sur l'orpheline qui atteignit sa dix-huitième année ; c'était alors une adorable jeune fille ; aussi votre père sentit-il que ses visites au couvent devenaient plus fréquentes et plus longues qu'il ne convenait. Votre père commençait à aimer sa pupille ; son premier mouvement fut de s'effrayer de cet amour, car il songeait à la promesse qu'il avait faite à M. de Chaverny blessé et mourant, et il comprenait que c'était la mal tenir que de séduire sa fille ; aussi, pour lui venir en aide, chargea-t-il la supérieure de s'informer d'un parti convenable à mademoiselle de Chaverny, et apprit-il d'elle que son neveu, jeune gentilhomme de Bretagne, ayant vu sa pensionnaire en venant la visiter elle-même, en était devenu amoureux, et s'était déjà ouvert à elle du grand désir qu'il aurait d'obtenir sa main.

— Eh bien ! Monsieur ? demanda Hélène, voyant que l'inconnu hésitait à continuer.

— Eh bien ! l'étonnement de votre père fut grand, Hélène, lorsqu'il apprit de la bouche même de la supérieure que mademoiselle de Chaverny avait répondu qu'elle ne voulait pas se marier et que son plus vif désir était de demeurer dans le couvent où elle avait été élevée, et que le jour le plus heureux de sa vie serait celui où elle y prononcerait ses vœux.

— Elle aimait quelqu'un ? dit Hélène.

— Oui, mon enfant, répondit l'inconnu, vous l'avez deviné ; hélas ! on ne peut fuir sa destinée. Mademoiselle de Chaverny aimait votre père ; longtemps, elle enferma son secret dans son cœur, mais un jour que votre père la pressait de renoncer à cet étrange projet de prendre le voile, la pauvre enfant, ne pouvant y tenir plus longtemps, lui avoua tout. Fort contre son amour tant qu'il n'avait pas cru son amour partagé, il faiblit lorsqu'il vit qu'il n'avait plus qu'à désirer pour obtenir ; ils étaient si jeunes tous deux, votre père avait vingt-cinq ans à peine, mademoiselle de Chaverny n'en avait pas encore dix-huit, qu'ils oublièrent le monde entier pour ne se

souvenir que d'une chose. c'est qu'ils pouvaient être heureux.

— Mais, puisqu'ils s'aimaient ainsi, demanda Hélène, pourquoi ne se mariaient-ils pas ?

— Parce que, répondit l'inconnu, toute union était impossible entre eux à cause de la distance qui les séparait ; ne vous a-t-on pas dit, Hélène, que votre père était un très grand seigneur ?

— Hélas ! oui, répondit Hélène, je le sais.

— Pendant un an, continua l'inconnu, leur bonheur fut entier et dépassa leurs propres espérances : mais au bout d'un an, Hélène, vous vîtes au monde. et...

— Et ?... murmura timidement la jeune fille.

— Et votre naissance coûta la vie à votre mère.

Hélène éclata en sanglots.

— Oui, continua l'inconnu d'une voix émue par ses souvenirs, oui, pleurez, Hélène, pleurez votre mère, c'était une sainte et digne femme, dont à travers ses chagrins, ses plaisirs, ses folies peut-être, votre père, je vous le jure, a gardé un noble souvenir ; aussi reportait-il sur vous tout l'amour qu'il avait pour elle.

— Et cependant, dit Hélène avec un léger accent de reproche, mon père a consenti à m'éloigner de lui ; et cependant, depuis ma naissance, mon père ne m'a pas revue.

— Hélène, reprit l'inconnu, sur ce point, pardonnez à votre père, car, sur ce point, il n'y a pas de sa faute : vous vîtes au monde en 1703, c'est-à-dire au moment le plus austère du règne de Louis XIV. Votre père étant déjà tombé dans la disgrâce du roi ou plutôt dans celle de madame de Maintenon, pour vous peut-être plus encore que pour lui, il se décida à vous éloigner ; il vous envoya en Bretagne, vous confia à la bonne mère Ursule, supérieure du couvent où vous avez été élevée. Enfin, le roi Louis XIV étant mort, et toutes choses ayant changé en France, il s'est décidé à vous faire venir près de lui ; pendant toute la route, au reste, vous avez dû remarquer que sa sollicitude veillait sur vous, et aujourd'hui même, quand il a su que vous deviez arriver à Rambouillet, eh bien ! il n'a pas eu le courage d'attendre à demain, il est venu au-devant de vous, Hélène.

— O mon Dieu ! s'écria Hélène, serait-il vrai ?

— Et, en vous revoyant ou plutôt en vous écoutant, il a cru entendre votre mère, même visage, même pureté dans l'expression, même accent dans la voix... Hélène ! Hélène ! soyez plus heureuse qu'elle, c'est du fond de son cœur qu'il le demande au ciel.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Hélène, cette émotion dans votre main qui tremble... Monsieur, Monsieur, vous dites que mon père est venu au-devant de moi ?

— Oui.

— Ici, à Rambouillet ?

— Oui.

— Vous dites qu'il a été heureux de me revoir ?

— Oh ! oui, bien heureux.

— Mais ce bonheur-là ne lui a point suffi, n'est-ce pas ? il a voulu me parler, il a voulu me dire lui-même l'histoire de ma naissance, il a voulu que je puisse le remercier de son amour, tomber à ses genoux, lui demander sa bénédiction ? Oh ! s'écria Hélène en s'agenouillant, oh ! je suis à vos pieds, bénissez-moi, mon père !

— Hélène, mon enfant, ma fille ! s'écria l'inconnu, oh ! pas à mes genoux, dans mes bras, dans mes bras !

— Oh ! mon père, mon père ! murmura Hélène.

— Et cependant, continua l'inconnu, cependant j'étais venu dans une autre intention, j'étais venu décidé à tout nier, à rester un étranger pour toi ; mais en te sentant là, près de moi, en serrant ta main, en écoutant ta voix si douce, je n'en ai pas eu la force ; seulement, ne me fais pas repentir de ma faiblesse, et qu'un secret éternel.

— Par ma mère, je vous le jure ! s'écria Hélène.

— Eh bien ! c'est tout ce qu'il faut, reprit l'inconnu. Maintenant, écoutez-moi, car il faut que je vous quitte.

— Oh ! déjà, mon père ?

— Il le faut.

— Ordonnez, mon père, j'obéis.

— Demain, vous partirez pour Paris ; la maison qui

vous est destinée vous attend. Madame Desroches, qui a mes instructions, vous y conduira, et là, au premier moment que me laisseront mes devoirs, j'irai vous voir.

— Bientôt, n'est-ce pas, mon père ? car, n'oubliez pas que je suis seule au monde.

— Le plus tôt que je pourrai.

Et, approchant une dernière fois ses lèvres du front d'Hélène, l'inconnu y déposa un de ces suaves et chastes baisers qui sont aussi doux au cœur d'un père qu'un baiser d'amour est doux au cœur d'un amant.

Dix minutes après, madame Desroches rentra une bougie à la main. Hélène était agenouillée et pria la tête appuyée sur un fauteuil, elle leva les yeux et, sans interrompre sa prière, lit signe à madame Desroches de poser la bougie sur la cheminée ; madame Desroches obéit et se retira.

Hélène pria quelques minutes encore, puis elle se leva, regarda tout autour d'elle, car il lui semblait sortir d'un rêve ; mais tous les objets témoins de cette entrevue de la jeune fille avec son père étaient encore là présents et parlants pour ainsi dire. Cette bougie solitaire apportée par madame Desroches et qui n'éclairait qu'à peine l'appartement, cette porte toujours fermée jusque-là et qu'en se retirant madame Desroches avait laissée entrouverte, et, plus que cela encore, l'émotion profonde qu'éprouvait la jeune fille, lui faisaient comprendre que ce n'était pas un rêve dont elle sortait, mais un grand et réel événement qui venait de s'accomplir dans sa vie. Puis au milieu de tout cela, le souvenir de Gaston revenait à son esprit. Ce père qu'elle craignait tant de voir, ce père si bon et si affectueux, ce père qui avait tant aimé lui-même et tant souffert de son amour, ne contraindrait certes pas sa volonté ; d'ailleurs, Gaston, sans être d'une race ni historique ni illustre, était le dernier rejeton d'une des plus vieilles familles de la Bretagne ; plus que tout cela, elle aimait Gaston à mourir si elle était séparée de lui, et si son père l'aimait véritablement, son père ne voudrait pas sa mort.

Il y avait peut-être bien aussi de la part de Gaston, quelque empêchement, mais ces obstacles ne pouvaient être que légers en comparaison de celui qui eût pu s'élever de son côté ; cet obstacle s'aplanirait donc comme les autres, et cet avenir que ces jeunes gens avaient entrevu si sombre, déjà redevenu pour Hélène plein d'espérance, redeviendrait bientôt pour tous deux plein d'amour et de bonheur.

Hélène s'endormit sur ces riantes pensées, et de sa veille joyeuse passa à de doux rêves.

De son côté, Gaston, rendu à la liberté avec force excuses de la part de ceux qui l'avaient arrêté et qui prétendaient l'avoir pris pour un autre, était allé ramasser plein d'anxiété son habit et son manteau, qu'il avait à sa grande joie retrouvés à la même place ; puis accourant aussitôt à l'hôtel du *Tigre Royal*, il s'était soigneusement enfermé dans sa chambre et avait précipitamment ouvert son portefeuille. Son portefeuille était dans le même état où il l'avait laissé, parfaitement intact, et dans la poche particulière il retrouva la moitié de la pièce d'or et l'adresse du capitaine La Jonquière que, pour la plus grande sûreté même, il brûla aussitôt.

Puis, sinon plus joyeux, du moins plus tranquille, attribuant l'événement de sa soirée à l'un de ces mille accidents qui peuvent assaillir un promeneur nocturne, il se retira dans sa chambre et, après avoir donné à Oyen ses instructions pour le lendemain, se coucha, murmurant le nom d'Hélène comme Hélène avait murmuré le sien.

Pendant ce temps deux voitures partaient de l'hôtel du *Tigre Royal* : la première, dans laquelle étaient deux gentilshommes en livrée de chasse, était ardemment éclairée et précédée et suivie de deux piqueurs à cheval.

La seconde, sans lanternes, et qui renfermait un simple voyageur enveloppé de son manteau, suivait la première à deux cents pas de distance sans la perdre un instant de vue ; à la barrière de l'Etoile seulement elles se séparèrent, et tandis que la voiture ardemment éclairée s'arrêtait au pied du grand escalier du Palais-Royal, la voiture sans lumière s'arrêtait à la petite porte de la rue de Valois.

Toutes deux d'ailleurs étaient arrivées sans accidents.

XI

OU DUBOIS PROUVE QUE SA POLICE PARTICULIÈRE ÉTAIT
MIEUX FAITE POUR 500,000 LIVRES, QUE NOTRE POLICE
GÉNÉRALE N'EST FAITE POUR TROIS MILLIONS

Quelles que fussent les fatigues de ses nuits, et qu'il les eût passées en courses ou en orgies, le duc d'Orléans ne changeait rien à la disposition de ses journées. Toutes les matinées étaient livrées aux affaires, et les diverses sortes d'affaires avaient leurs jours. Ordinairement il commençait à travailler seul ou avec Dubois, avant même de s'habiller, puis venait son lever, qui était court, et pendant lequel il recevait peu de monde. Ce lever était suivi d'audiences qui, en général, le tenaient jusqu'à onze heures ou midi ; puis venaient les chefs des conseils : La Vrillière, d'abord ; puis Leblanc, qui lui rendait compte de ses espionnages ; puis Torcy, qui lui rapportait les lettres importantes qu'il avait soustraites ; puis enfin le maréchal de Villeroy, avec lequel, dit Saint-Simon, il ne travaillait pas, mais piaffait. Sur les deux heures et demie, on lui apportait son chocolat, la seule chose qu'il prit le matin et qu'il prenait devant tout le monde, en causant et riant. Ce repos, intervalle dans la journée, durait une demi-heure, puis venait l'audience des femmes ; l'audience terminée, il passait ordinairement chez madame la duchesse d'Orléans, d'où il sortait pour aller saluer le jeune roi, qu'il voyait invariablement une fois par jour, soit à une heure, soit à une autre, et qu'il n'abordait ou ne quittait qu'avec un air de respect et des réverences qui apprenaient à chacun de quelle façon on devait parler à un roi. Ce programme était augmenté une fois la semaine de la réception des ministres étrangers, et, les dimanches et fêtes, d'une messe dite et entendue dans la chapelle particulière.

À six heures du soir, s'il y avait conseil, à cinq heures, s'il n'y en avait pas, tout était fini, et il n'était plus question d'affaires. Le régent, alors, allait ou à l'Opéra ou chez madame de Berri ; mais cette dernière distraction avait besoin d'être remplacée par une autre, car, ainsi que nous l'avons vu au commencement de cette histoire, il était brouillé avec sa fille bien-aimée à cause de son mariage avec Riom. Puis venait l'heure de ces fameux soupers, lesquels ont fait tant de bruit et qui avaient lieu, fêté à Saint-Cloud ou à Saint-Germain, et Thiver au Palais-Royal.

Ces soupers se composaient de dix à quinze personnes, rarement moins, rarement plus ; à ces soupers il y avait de tout. Les habitués en hommes étaient le duc de Broglie, Noël, Brancas, Biron, Canillac, puis quelques jeunes gens de traverse, comme les appelle Saint-Simon, brillants par leur esprit ou par leurs débauches. Les femmes étaient mesdames de Parabère, de Phalaris, de Sabran et d'Averne, quelque fille d'Opéra en renom, chanteuse ou danseuse, souvent la duchesse de Berri. Il va sans dire que la personne de Son Altesse Royale ajoutait quelquefois à la licence de ces soupers, mais n'en retranchait jamais rien.

C'était dans ces soupers, où régnait l'égalité la plus absolue, que roi, ministres, conseillers, dames de la cour, tout était passé en revue, épluché, étrillé, fouillé. Là, la langue française arrivait à la liberté de la langue latine ; là tout se racontait, se disait ou se faisait, pourvu que ce fût spirituellement raconté, dit ou fait. Aussi ces soupers avaient-ils un tel charme pour le régent, que lorsque l'heure était venue et que le dernier convive était arrivé, derrière lui on fermait et on barricadait les portes, et cela de telle façon que quelque affaire qui pût survenir, intéressât-elle le roi, intéressât-elle la France, intéressât-elle le régent lui-même, il était inutile de tenter

de percer jusqu'à lui ; la clôture durait jusqu'au lendemain matin.

Quant à Dubois, il était rarement de ces soupers, que sa mauvaise santé lui défendait. Aussi était-ce le moment que ses ennemis choisissaient pour le déchiqeter : le duc d'Orléans riait à gorge déployée des attaques contre son ministre, et, comme les autres, donnait son coup de bec, de griffe ou de dent à la carcasse décharnée de son ex-gouverneur. Dubois savait parfaitement que, pour la plupart du temps, c'était lui qui faisait les frais du souper ; mais comme il savait aussi que le matin le régent avait toujours et invariablement oublié ce qui s'était dit dans la nuit, il s'inquiétait peu de tous ces assauts qu'on livrait à son crédit, démoli chaque nuit et croissant chaque jour.

C'est qu'aussi le régent, qui se sentait alourdi de jour en jour, savait qu'il pouvait compter sur la vigilance de Dubois. Dubois veillait quand le régent dormait, soupait ou courait. Dubois, qui semblait ne pouvoir se tenir sur les jambes, était infatigable. Il était à la fois au Palais-Royal, à Saint-Cloud, au Luxembourg et à l'Opéra ; il était partout où était le régent, passant derrière lui comme une ombre, montrant sa figure de fouine dans un corridor, entre les deux portes d'un salon, derrière le carreau d'une loge. Dubois enfin semblait avoir le don de l'ubiquité.

En rentrant de sa course à Rambouillet, où nous l'avons vu veiller autour du régent avec tant de sollicitude et d'assiduité, il avait fait appeler maître Tapin, qui, monté sur un excellent cheval anglais et habillé en piqueur, s'était mêlé à la suite du prince et était revenu avec elle sans être reconnu, grâce à l'obscurité ; il avait causé avec lui une heure, lui avait donné ses instructions pour le lendemain, avait dormi quatre ou cinq heures, puis enfin s'était levé, et à sept heures, enchanté des avantages qu'il avait conquis sur le régent et dont il espérait bien tirer parti, il se présentait à la petite porte de la chambre à coucher, que le valet de chambre de Son Altesse Royale ouvrait toujours à sa première réquisition, le duc d'Orléans ne fût-il pas seul.

Le régent dormait encore.

Dubois s'approcha de son lit et le regarda quelque temps avec ce sourire qui tenait à la fois du singe et du démon.

Enfin, il se décida à l'éveiller.

— Holà ! Monseigneur, holà ! éveillons-nous, cria-t-il.

Le duc d'Orléans ouvrit les yeux et vit Dubois, et espérant se débarrasser de lui par quelques-unes de ces rebuffades auxquelles son ministre était si bien habitué, qu'elles glissaient sur lui comme sur la toile cirée :

— Ah ! c'est toi l'abbé ? lui dit-il, va-t'en au diable ! Et il retourna le nez contre le mur.

— Monseigneur, j'en viens, mais il était trop pressé pour me recevoir, et il m'a envoyé à vous.

— Laisse-moi tranquille, je suis las.

— Je le crois bien, la nuit a été orageuse, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu dire ? demanda le duc en se retournant à moitié.

— Je dis que le métier que vous avez fait la nuit passée ne vaut rien pour un homme qui donne des rendez-vous à sept heures du matin.

— Je t'ai donné rendez-vous à sept heures, l'abbé ?

— Oui, Monseigneur, hier matin, avant de partir pour Saint-Germain.

— C'est pardieu vrai ! dit le régent.

— Monseigneur ignorait que la nuit serait si fatigante.

— Fatigante ? J'étais sorti de table à sept heures.

— Oui, mais après ?

— Eh bien, quoi, après ?

— Êtes-vous content, au moins, Monseigneur, et la jeune personne valait-elle la course ?

— Quelle course ?

— Celle que Monseigneur a faite hier soir après son dîner en sortant de table, à sept heures.

— Il semble, à l'entendre, qu'il soit bien rude de revenir de Saint-Germain ici.

— Monseigneur a raison, de Saint-Germain ici il n'y a qu'un pas, mais il y a un moyen d'allonger la route.

— Lequel ?

— C'est de passer par Rambouillet.
 — Tu rêves, l'abbé.
 — Je rêve, soit, Monseigneur; alors je vais vous raconter mon rêve, il prouvera à Votre Altesse que je m'occupe d'elle en rêvant.
 — Quelque nouvelle baliverne.
 — Non pas; j'ai rêvé que Monseigneur avait lancé le cerf au carrefour du Treillage, et que l'animal, civilisé comme un cerf de bonne maison, s'était fait battre gentiment dans quatre lieues carrées, après quoi il était alle se faire prendre à Chambourcy.
 — Jusque-là ton rêve ressemble assez à une vérité; continue, l'abbé, continue.
 — Après quoi, Monseigneur est rentré à Saint-Germain, s'est mis à table à cinq heures et demie, et, en se mettant à table, a ordonné qu'on lui tint sa voiture sans armoiries prête et attelée de quatre chevaux pour sept heures et demie.
 — Allons, pas mal, l'abbé, pas mal!
 — A sept heures et demie, en effet, Monseigneur a congédié tout son monde, excepté La Fare, avec lequel il est monté en voiture. Est-ce cela, Monseigneur?
 — Va toujours, va!
 — La voiture a pris la route de Rambouillet, où elle est arrivée à neuf heures trois quarts; seulement, aux premières maisons de la ville, elle s'est arrêtée: Monseigneur est descendu, on lui a présenté un cheval qui l'attendait, et tandis que La Fare continuait son chemin vers l'auberge du *Tigre Royal*, Monseigneur le suivait en piqueur.
 — C'est ici que ton rêve s'embrouille, n'est-ce pas, l'abbé?
 — Non, Monseigneur, pas trop.
 — Continue donc, alors.
 — Eh bien, tandis que ce fat de La Fare faisait semblant de manger un mauvais souper qu'on lui servait en l'appelant Excellence, Monseigneur remettait son cheval à un page, et gagnait un petit pavillon.
 — Démon que tu es! mais où étais-tu donc caché?
 — Moi, Monseigneur, je n'ai pas quitté le Palais-Royal, ou j'ai dormi comme une marmotte, et la preuve est que je vous raconte mon rêve.
 — Et qu'y avait-il dans ce pavillon?
 — D'abord, à la porte, une horrible duègne, grande, jaune et sèche.
 — Dubois, je te recommanderai à Desroches, et, tu peux être tranquille, la première fois qu'elle te rencontrera elle l'arrachera les yeux.
 — Puis dans l'intérieur, ah! dame! dans l'intérieur...
 — Ah! voilà où tu n'as pas pu voir, mon pauvre abbé, même, en rêve.
 — Allons donc! Monseigneur, vous me supprimeriez, je l'espère, bien pour vous, mes cinq cent mille livres de police secrète, si, grâce à eux, je ne voyais pas dans les intérieurs.
 — Eh bien! qu'as-tu vu dans celui-ci?
 — Ma foi, Monseigneur, une charmante petite Bretonne; seize à dix-sept ans, jolie comme les amours, et même plus jolie que certains amours, venant en droite ligne des augustines de Clisson, accompagnée jusqu'à Rambouillet d'une bonne vieille sœur dont la présence un peu gênante a été supprimée aussitôt, n'est-ce pas?
 — Dubois, j'ai souvent pensé que tu étais le diable, et que tu avais pris la forme d'un abbé pour me perdre.
 — Pour vous sauver, Monseigneur, pour vous sauver, c'est moi qui vous le dis.
 — Pour me sauver! je ne m'en doutais pas.
 — Eh bien! voyons, continua Dubois avec son sourire de démon, êtes-vous content de la petite, Monseigneur?
 — Enchanté! Dubois, elle est charmante!
 — Pardieu! vous l'avez fait venir d'assez loin pour cela et si elle était autrement, vous seriez volé.
 Le régent fronça le sourcil; mais réfléchissant que Dubois savait tout jusque-là, mais sans doute ignorait le reste, son froncement de sourcil se termina par un sourire.
 Allons, Dubois, dit-il, décidément tu es un grand homme.

— Ah! Monseigneur, il n'y a plus que vous qui en doutiez, et cependant vous me disgraciez.
 — Toi!...
 — Sans doute, vous me cachez vos amours.
 — Allons, ne te fâche pas, Dubois.
 — Il y aurait de quoi, cependant, Monseigneur, convenez-en.
 — Pourquoi cela?
 — Parce que, sur ma parole, j'aurais trouvé aussi bien et peut-être mieux. Que diable ne me disiez-vous pas qu'il vous fallait une Bretonne? on vous l'eût fait venir, Monseigneur, on vous l'eût fait venir!
 — Vraiment?
 — Oh! mon Dieu, oui; j'en aurais trouvé à revendre des Bretonnes!
 — De pareilles?
 — Et même de meilleures.
 — L'abbé!...
 — Parbleu! voilà une fière occasion que vous avez eue là.
 — Monsieur Dubois!...
 — Vous croyez avoir mis la main sur un trésor, peut-être?
 — Holà! holà!
 — Quand vous saurez ce que c'est que votre Bretonne, et à quoi vous vous exposez!
 — Ne plaisantons pas, l'abbé, je t'en prie.
 — Oh! décidément, Monseigneur, vous m'affligez.
 — Que veux-tu dire?
 — Une apparence vous persuade, une nuit vous grise comme un ecolier, et le lendemain il n'y a rien de comparable à la nouvelle venue; elle est donc bien jolie, Monseigneur, cette petite fille?
 — Charmante!
 — Et sage! la vertu même; on vous l'a triée sur cent, n'est-ce pas?
 — C'est comme tu le dis, mon cher.
 — Eh bien! moi, je vous déclare, Monseigneur, que vous êtes perdu.
 — Moi?
 — Voici: votre Bretonne est une péronnelle.
 — Silence, l'abbé.
 — Comment, silence!
 — Oui, pas un mot de plus, je te le défends, reprit le régent d'un air grave.
 — Monseigneur, vous aussi, vous avez fait un mauvais rêve; laissez-moi vous l'expliquer.
 — Monsieur Joseph, je vous enverrai à la Bastille.
 — A la Bastille tant que vous voudrez, Monseigneur, mais vous n'en saurez pas moins que cette drôlesse...
 — Est ma fille, monsieur l'abbé!
 Dubois recula d'un pas, son sourire goguenard fit place à la plus grande stupéfaction.
 — Votre fille, Monseigneur! à qui diable avez-vous fait celle-la?
 — A une honnête femme, l'abbé, qui a eu l'honneur de mourir sans l'avoir connue.
 — Et l'enfant?
 — L'enfant a été cachée à tous les yeux, pour qu'elle ne fût pas souillée par le regard des êtres venimeux comme toi.
 Dubois s'inclina profondément, se retira respectueusement et dans l'attitude d'un homme complètement déçu; le régent le suivit d'un regard victorieux jusqu'à ce qu'il eût fermé la porte. Mais Dubois, comme on le sait, ne se désappointait pas facilement, et il n'avait pas fermé cette porte qui le séparait du régent, qu'il avait déjà aperçu dans cette obscurité, qui un instant avait voilé ses yeux, une lumière qui, pour lui, valait le feu de joie le plus brillant.
 — Et moi qui disais, murmura-t-il en descendant l'escalier, que cette conspiration accoucherait de ma mitre d'archevêque: imbécile que j'étais! en la menant doucement, elle accouchera bel et bien de mon chapeau de cardinal.

XII

ENCORE RAMBOUILLET

A l'heure convenue, Gaston, fort impatient, s'était rendu chez Hélène; mais il lui fallut attendre quelque temps dans l'antichambre, car madame Desroches faisait des difficultés pour autoriser cette visite. Mais Hélène s'expliqua aussi clairement que fermement, et déclara, que se regardant comme maîtresse de juger elle-même ce qui était convenable ou ce qui ne l'était pas, elle était décidée à recevoir son compatriote M. de Livry, qui venait prendre congé d'elle. On se rappelle que M. de Livry était le nom que Gaston s'était donné pendant toute la route, et celui qu'il comptait garder, excepté pour ceux avec lesquels l'affaire pour laquelle il venait à Paris allait le mettre en contact.

Madame Desroches se retira donc d'assez mauvaise humeur dans sa chambre, essayant même d'entendre la conversation des jeunes gens; mais Hélène, qui se douta de quelque surprise, alla pousser elle-même la porte du corridor, à laquelle elle mit le verrou.

— Vous voilà, dit-elle, mon ami; je vous attendais, je n'ai pas dormi cette nuit.

— Ni moi, Hélène; mais laissez-moi admirer vos magnificences. Hélène sourit. Vous d'abord: cette robe de soie, cette coiffure... Que vous êtes belle ainsi!

— Vous n'avez pas l'air d'en être satisfait!

Gaston ne répondit pas, il continua son investigation.

— Cette tenture est riche, ces tableaux ont du prix, de l'or, de l'argent aux corniches; vos protecteurs sont opulents, à ce qu'il paraît, Hélène?

— Je le crois, dit la jeune fille en souriant; on n'a dit cependant que cette tenture, ces dorures que vous admirez comme moi, sont vieilles, passées de mode, et qu'on les remplacera par de plus belles.

— Je vois qu'Hélène va devenir une haute et puissante dame, dit Gaston en s'efforçant de sourire; déjà elle me fait faire antichambre.

— Cher ami, ne le faisiez-vous pas là-bas, sur notre lac, quand votre bateau attendait des heures entières?

— Vous étiez au couvent alors; je n'attendais que le bon plaisir de votre mère abbess-e.

— Ce titre est bien sacré, n'est-ce pas?

— Oh oui!

— Il vous rassure, il vous impose le respect, l'obéissance

— Sans doute.

— Eh bien! jugez de ma joie, ami; je retrouve ici la même protection, le même amour, plus puissant encore, plus solide, plus durable.

— Quoi! dit Gaston étonné.

— Je retrouve...

— Parlez, au nom du ciel!

— Mon père!...

— Votre père!... Ah! ma chère Hélène, je suis heureux, je partage votre joie. Quel bonheur!... un père qui va veiller sur mon amie, sur ma femme!

— Veiller... de loin.

— Quoi! se sépare-t-il de vous?

— Hélas! le monde, à ce qu'il paraît, nous sépare.

— Est-ce un secret?

— Pour moi-même; car vous pensez bien que s'il n'en était pas ainsi, vous sauriez déjà tout. Pour vous, je n'ai pas de secret, Gaston.

— Un malheur de naissance... une proscription dans votre famille, quelque obstacle passager?

— Je l'ignore.

— C'est décidément un secret; mais, dit-il en souriant, je compte bien sur vous, et je vous permets même d'être discrète avec moi si votre père vous l'a ordonné. Cependant je questionnerai encore, vous ne vous fâchez pas?

— Oh! non.

— Etes-vous contente? Est-ce un père dont vous puissiez être fière?

— Je le crois; son cœur paraît noble et bon, sa voix est douce et harmonieuse.

— Sa voix... mais... vous ressemble-t-il?

— Je ne sais... Je ne l'ai pas vu.

— Vous ne l'avez pas vu?

— Non, sans doute, il faisait nuit.

— Votre père n'a pas cherché à voir sa fille!... vous si belle!... Oh! quelle indifférence!

— Mais, mon ami, il n'est pas indifférent; il me connaît bien, allez, il a mon portrait, vous savez, celui qui vous a rendu si jaloux au printemps dernier.

— Mais je ne comprends pas.

— Il faisait nuit, vous dis-je.

— En ce cas, on allume les girandoles que voici, dit-il avec un sourire plus froid.

— C'est bien quand on veut être vu, mais quand on a ses raisons pour se cacher...

— Que dites-vous là? reprit Gaston rêveur; quelles raisons un père a-t-il de se cacher de sa fille?...

— D'excellentes, je crois; et vous, un homme sérieux, vous pourriez le comprendre mieux que moi, pourtant je ne m'étonne pas...

— Oh! ma chère Hélène, dit Gaston rêveur, que m'avez-vous raconté là? Quelles terreurs vous venez de jeter dans mon âme!

— Vous m'effrayez, avec vos terreurs.

— Dites-moi, de quoi vous a parlé votre père?

— De l'amour si tendre qu'il a toujours eu pour moi.

Gaston fit un mouvement.

— Il m'a juré que désormais je vivrais heureuse, qu'il voulait faire cesser toute l'incertitude de mon sort passé, qu'il méprisait les considérations qui l'ont engagé jusqu'alors à me renier pour sa fille.

— Paroles... paroles!... mais... quel témoignage de cet amour vous a-t-il donné?... Pardonnez mes questions insensées, Hélène: j'entrevois un abîme de malheurs, je voudrais que, pour un moment, votre candeur d'ange, dont je suis si fier, fit place à l'inférieure sagacité du démon; vous me comprendriez, je n'aurais pas la honte de vous souiller de cet interrogatoire si bas et si nécessaire pourtant à notre bonheur à venir.

— Je ne comprends guère votre question, autrement j'y répondrais, Gaston.

— Vous a-t-il témoigné beaucoup d'affection?

— Beaucoup, assurément.

— Mais enfin, dans ces ténèbres, pour causer, pour vous aborder?...

— Il m'a pris par la main, et sa main tremblait plus que la mienne.

Gaston crispa de rage ses poings frémissants.

— Il vous a paternellement embrassée, n'est-ce pas?

— Un baiser au front... un baiser... un seul, que j'ai reçu à genoux.

— Hélène! s'écria-t-il, Hélène! j'en crois mes pressentiments: vous êtes abusée, vous êtes victime d'un piège infernal! Hélène, cet homme qui se cache, qui craint la lumière, qui vous appelle sa fille, n'est pas votre père!

— Gaston, vous me brisez le cœur.

— Hélène, votre innocence ferait envie aux plus célestes créatures, mais on abuse de tout sur la terre; les anges ont été profanés et insultés par les hommes. Cet homme que je connaîtrai, que je saisirai, que je forcerai d'avoir confiance dans l'amour et l'honneur d'une si loyale fille comme vous êtes, me dira s'il n'est pas le plus vil des hommes, et si je puis l'appeler mon père ou le tuer comme un infâme!

— Gaston, votre raison s'égaré, que dites-vous là? Qui peut vous faire soupçonner d'aussi affreuses trahisons? Et puisque vous éveillez mes soupçons, puisque vous portez le flambeau sur les ignobles dédales du cœur humain que je me refusais à contempler, je vous parlerai avec la même franchise. Cet homme, comme vous le dites, ne me tenait-il pas en son pouvoir? La maison où je suis n'est-elle pas à lui? Les gens dont il m'a entourée ne sont-ils pas dévoués à ses ordres?... Gaston, vous avez sur mon père une mauvaise pensée dont vous me demanderez pardon si vous m'aimez.

Gaston se jeta désespéré dans un fauteuil.

— Ami, ne me gâtez pas la seule joie pure que j'aie encore goûtée, continua Hélène, n'empoisonnez pas pour moi le bonheur d'une vie que j'ai souvent gémi de passer solitaire, abandonnée, sans autre affection que celle dont le ciel nous commande d'être avares. Que l'amour filial me vienne en dédommagement des remords que j'éprouve souvent de vous aimer avec une idolâtrie condamnable.

— Hélène, pardonnez-moi ! s'écria Gaston ; oui, vous avez raison ; oui, je souille par mon contact matériel vos joies si pures, l'affection peut-être si noble de votre père ; mais, mon amie, au nom de Dieu dont voici l'image sur cette toile, écoutez un peu les craintes de mon expérience et de mon amour. Ce n'est pas là première fois que les criminelles passions du monde spéculent sur l'innocente crédulité ; l'argument que vous faites valoir est faible ; se hâter de vous témoigner un amour si coupable était une maladresse dont ces habiles corrupteurs sont incapables ; mais déraciner peu à peu la vertu dans votre cœur, vous séduire par un luxe nouveau, par ces lumières riantes à votre âge ; accoutumer votre esprit au plaisir, vos sens à des impressions nouvelles, vous tromper enfin par la persuasion, est une plus douce victoire que celle qui résulte de la violence. Oh ! chère Hélène, écoutez un peu ma prudence de vingt-cinq ans ; je dis ma prudence, car ce n'est que mon amour qui parle, mon amour que vous verriez si humble, si dévoué. Au moindre signe d'un père que je saurais être un véritable père pour vous.

Hélène baissa la tête à son tour et ne répondit pas.

— Je vous en supplie, continua Gaston, ne prenez aucune résolution extrême, mais surveillez tout ce qui vous entoure, défiez-vous des parfums qui vous sont donnés, du vin doré qu'on vous offre, du sommeil qui vous est promis. Veillez sur vous, Hélène, vous êtes mon honneur, mon bonheur, ma vie !

— Ami, je vous obéirai ; vous pouvez croire que cela ne m'empêchera pas d'aimer mon père.

— Et de l'adorer, si je me trompe, chère Hélène.

— Vous êtes un noble ami, mon Gaston... Nous voilà bien concertés.

— A la moindre défiance, écrivez-moi.

— Vous écrire ! Vous partez donc ?

— Je vais à Paris pour ces affaires de famille dont vous connaissez déjà quelque chose... Je logerai à l'hôtel du *Muid d'Amour*, rue des Bourdonnais ; écrivez cette adresse, chère amie, et ne la montrez à qui que ce soit.

— Pourquoi tant de précautions ?

Gaston hésita.

— Parce que si l'on connaissait votre défenseur dévoué, l'on pourrait, en cas de mauvaises intentions, déjouer ses projets de secours.

— Allons, allons ! vous êtes aussi quelque peu mystérieux, mon beau Gaston ; j'ai un père qui se cache et un... amant... ce mot me coûte à dire... qui va se cacher...

— Mais celui-là, vous connaissez ses intentions, dit Gaston, en essayant de rire pour cacher son trouble et sa rougeur.

— Ah ! madame Desroches revient... elle tourne le bouton de la première porte, l'entretien lui semble trop long, ami ; je suis en tutelle... c'est comme au couvent.

Gaston, congédié, prit un baiser sur la main que son amie lui tendait. Au même moment, madame Desroches parut. Hélène fit une révérence très cérémonieuse que Gaston lui rendit avec la même majesté. Madame Desroches attachait sur le jeune homme, pendant cette scène muette, des regards d'où devait résulter le plus exact signalement que jamais espion ait pu faire en face d'un suspect.

Gaston prit aussitôt la route de Paris. Oyen l'attendait avec impatience. Pour que ses louïs ne sonnassent point dans sa bourse de cuir, il les avait cousus dans la doublure de sa culotte de peau ; peut-être aussi voulait-il les rapprocher le plus près possible de lui-même. Gaston, en trois heures, arriva dans Paris ; cette fois, Oyen ne put lui reprocher sa lenteur, hommes et chevaux étaient couverts d'écume en entrant par la barrière de la Con-

XIII

LE CAPITAINE LA JONQUIÈRE

Il y avait, comme notre lecteur a pu l'apprendre, à l'adresse donnée par Gaston à Hélène, dans la rue des Bourdonnais, une auberge qui pouvait presque s'appeler un hôtel ; elle était assez garnie pour qu'on y pût loger et manger, mais surtout on y pouvait boire. Dans son entrevue nocturne avec Dubois, maître Tapin avait reçu le fameux nom de La Jonquière, et l'avait transmis à l'Eveille, lequel l'avait transmis à tous les chefs de brigade, qui s'étaient mis à la recherche de l'officier suspect et avaient commencé à fouiller, avec l'activité qui fait la principale vertu des suppôts de police, tous les tripots et toutes les maisons équivoques de Paris. La conspiration de Cellamare, que nous avons racontée dans notre histoire du *Chevalier d'Armental*, et qui est au commencement de la Régence ce que cette présente histoire est à sa fin, avait appris à tous les chercheurs de complots que c'était là où l'on trouvait surtout les conspirateurs, et cette affaire de Bretagne n'était que la queue de la conspiration espagnole : *in cauda venenum*, disait Dubois qui tenait à son latin : quand on a été cuisinier de collège, ne fût-ce qu'une heure, il en reste quelque chose pendant tout le reste de la vie.

Chacun se mit donc en route, mais soit bonheur, soit adresse, ce fut encore maître Tapin qui, après deux heures d'une course échevelée dans les rues de la capitale, découvrit dans la rue des Bourdonnais et aux armes du *Muid d'Amour*, la fameuse auberge dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, et qu'habitait, au figure comme au propre, ce fameux La Jonquière, qui, pour le moment, était le cauchemar de Dubois. L'hôte prit Tapin pour un vieux clerc de procureur, et à ses questions répondit avec affabilité ce qu'il était effectivement dans son hôtel que logeait le capitaine La Jonquière, mais qu'étant rentré passé minuit, le brave officier dormait encore : cela était d'autant plus excusable qu'il était à peine six heures du matin.

Tapin n'en demandait pas davantage ; c'était un homme droit et presque algébrique, qui marchait de déduction en déduction. Le capitaine La Jonquière dormait, donc il était couché ; il était couché, donc il habitait l'auberge.

Tapin revint directement au Palais-Royal ; il trouva Dubois qui sortait de chez le régent, et que la perspective de son chapeau rouge mettait en joyeuse humeur ; il ne lui avait fallu rien moins que cette heureuse disposition d'esprit pour ne pas casser aux gages tous ses omis-saires, qui lui avaient déjà mis sous les verrous du For-l'Évêque une série de faux La Jonquière.

L'un était un capitaine de contrebande nommé La Jonquière, celui-là avait été découvert et arrêté par l'Eveille, c'était encore celui dont le nom se rapprochait le plus du nom original. Un second était un certain La Jonquille, sergent aux gardes-françaises ; on avait recommandé aux mouchards les maisons mal famees ; or, on avait trouvé maître La Jonquille dans une maison de ce genre, et victime d'un moment de faiblesse de sa part et d'erreur de celle des mouchards de l'abbé, il avait été arrêté. Un troisième s'appelait La Jupinière, était chasseur d'une grande maison ; malheureusement le portier de cette grande maison était bête, et le mouchard, qui était plein de bonne volonté, avait entendu La Jonquière au lieu de La Jupinière.

Il y avait déjà dix personnes arrêtées, quoique la moitié de l'escouade à peine fût revenue ; il était donc probable que les arrestations continuaient et qu'on allait passer en revue toutes les analogies nominales : depuis l'ordre donné par Dubois, l'analogie régnait despotiquement à Paris. Quand Dubois, qui, malgré sa bonne humeur, maugreait et jurait pour n'en pas perdre l'habitude, entendit le rapport de Tapin, il se frotta le nez jusqu'à la rage ; c'était bon signe.

— Alors, dit Dubois, c'est bien le capitaine La Jonquière que tu as trouvé, toi ?

— Oui, Monseigneur.

— Il se nomme bien La Jonquière ?

— Oui, Monseigneur.

— L-a La, J-o-n Jon, qu-i-è-r-e, quière La Jonquière ? continua Dubois en répétant le mot.

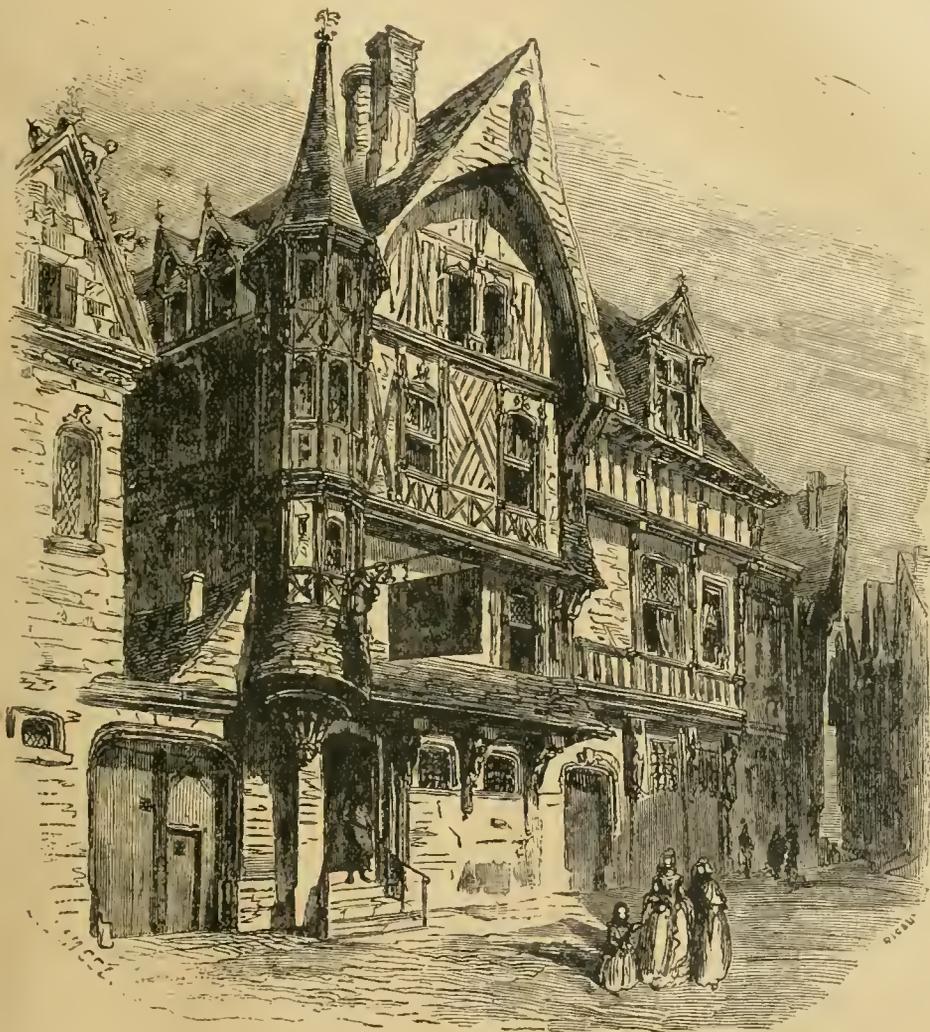
— La Jon-qui-ère, reprit maître Tapin.

— Un capitaine ?

— Oui, Monseigneur.

plein de logique, Dubois lui fit remettre dix louis à titre de gratification, lui donna de nouveaux ordres, laissa son secrétaire pour dire aux nouveaux mouchards, qui ne pouvaient manquer d'arriver successivement, qu'il y avait assez de La Jonquière comme cela, se fit habiller promptement, et s'achemina à pied vers la rue des Bourdonnais.

Dès six heures du matin, messire Voyer d'Argenson avait mis à la disposition de Dubois une demi-douzaine d'estaliers déguisés en gardes-françaises et munis d'in-



L'hôtel du *Muid d'Amour*.

— Un vrai capitaine ?

— J'ai vu son plumet.

Cette conclusion parut suffisante à Dubois pour le grade, mais pas pour l'identité.

— Bon ! dit-il, continuant ses questions, et que fait-il ?

— Il attend, il s'ennuie et il boit.

— Ça doit être cela, dit Dubois ; il attend, il s'ennuie et il boit.

— Et il boit, répéta Tapin.

— Et paye-t-il ? dit Dubois, attachant évidemment une grande importance à cette dernière question.

— Très bien, Monseigneur.

— A la bonne heure, Tapin vous avez de l'esprit.

— Monseigneur, dit Tapin avec modestie, vous me flattez ; mais c'est tout simple : s'il n'avait pas payé, ce ne pouvait pas être un homme dangereux.

Nous avons déjà dit que maître Tapin était un gaillard

tructions : quelques-uns le suivaient, d'autres l'avaient précédé.

Maintenant, disons un mot de l'intérieur de l'auberge dans laquelle nous allons introduire le lecteur.

Le *Muid d'Amour* était, comme nous l'avons dit, mi-partie hôtel, mi-partie cabaret ; on y buvait, on y mangeait, on y couchait ; les chambres d'habitation étaient au premier étage, les salles de taverne au rez-de-chaussée.

La principale de ces salles, qui était la salle commune, était meublée de quatre tables de chêne, d'une quantité indéfinie d'escabeaux et de rideaux rouges et blancs, vieille tradition des tavernes. Quelques bancs le long des murailles, des verres très nets sur un buffet, des images peintes, somptueusement encadrées de baguettes dorées, dont les unes représentaient les différentes migrations du Juif errant, et les autres la condamnation et l'exé-

cution de Duchauffour ; le tout bruni par la fumée, et rendant, après l'avoir absorbée, une odeur de pipe fort nauséabonde, complétait l'ensemble de ce respectable parloir, comme disent les Anglais, dans lequel roulait un gros homme à figure rouge, de trente-cinq à quarante ans, et frétillait une petite fille à figure pâle, de douze à quatorze ans. C'était l'hôte du *Muid d'Amour* et sa fille unique, laquelle devait hériter après lui de sa maison et de son commerce, que, sous la direction paternelle, elle se mettait en état de continuer.

Un marmiton fricotait dans la cuisine un ragoût qui répandait une forte odeur de rognons au vin.

La salle était encore vide ; mais au moment même où la pendule sonnait une heure de l'après-midi, un garde-française entra, et, s'arrêtant sur le seuil, murmura :

— Rue des Bourdonnais, au *Muid d'Amour*, dans la salle commune, une table à gauche ; s'asseoir et attendre.

Puis, en exécution de cette consigne, le digne défenseur de la patrie, en sifflant un air de garde et en relevant sa moustache avec un geste de coquetterie militaire tout à fait bien troussé, alla s'asseoir à l'endroit indiqué. A peine y était-il et levait-il le poing pour en frapper la table, ce qui, dans la langue de toutes les tavernes du monde, veut dire : Du vin ! qu'un second garde-française, vêtu exactement de la même manière, surgit à son tour sur le seuil de la porte, marmotta quelques paroles, et, après un moment d'hésitation, vint s'asseoir près du premier. Les deux soldats se regardèrent dans le blanc des yeux, puis ils laissèrent échapper, chacun de son côté, cette double exclamation : Ah ! ah ! qui, dans tous les pays du monde aussi, indique la surprise.

— C'est toi, Grippart ! dit l'un.

— C'est toi, l'Enlevant ! dit l'autre.

— Que viens-tu faire dans ce cabaret ?

— Et toi ?

— Je n'en sais rien.

— Ni moi non plus.

— Tu es donc ici ?...

— Par ordre supérieur.

— Tiens, c'est comme moi.

— Et tu attends ?...

— Un homme qui doit venir.

— Avec un mot d'ordre.

— Et sur ce mot d'ordre ?...

— Injonction d'obéir, comme à maître Tapin lui-même.

— C'est cela, et en attendant on m'a donné une pistole pour boire.

— On m'a donné la pistole aussi, mais on ne m'a pas dit de boire.

— Et dans le doute ?...

— Dans le doute, comme dit le sage, je ne m'abstiens pas.

— En ce cas, buvons !

Et la main levée sur la table retomba cette fois pour appeler l'hôte ; mais c'était chose inutile : l'hôte, qui avait vu entrer les deux pratiques et qui, à l'uniforme, avait reconnu des amateurs, se tenait debout, les jambes rapprochées, la main gauche à la couture de la culotte, la droite au bonnet de coton.

C'était un homme facétieux que l'hôte du *Muid d'Amour*.

— Du vin ! dirent les deux gardes-françaises.

— D'Orléans, ajouta l'un d'eux, qui paraissait plus gourmet que l'autre, il gratte, et je l'aime.

— Messieurs, dit l'hôte avec un affreux sourire, mon vin ne gratte pas, mais il n'en est que plus aimable.

Et il apporta une bouteille toute débouchée. Les deux consommateurs remplirent leurs verres et burent ; puis ils les posèrent sur la table avec une grimace d'expression différente, mais qui cependant indiquait une même opinion.

— Que diable dis-tu donc que ton vin ne gratte pas ? il déchire.

— Ah ! c'est un fier vin, Messieurs, dit l'hôte.

— Oui, reprit le second garde-française, il n'y manque que de l'estragon.

L'hôte sourit en homme qui entend la plaisanterie.

— En voulez-vous une autre ? dit-il.

— Si on la veut, on te la demandera.

L'hôte s'inclina, et, comprenant l'invitation, laissa les deux soldats à leurs affaires.

— Mais, dit l'un des soldats à l'autre, tu sais bien quelque chose de plus que ce que tu m'as dit, n'est-ce pas ?

— Oh ! je sais qu'il s'agit d'un certain capitaine, dit l'autre.

— Oui, c'est cela ; mais, pour arrêter le capitaine, on nous prêtera main-forte, je présume ?

— Sans doute, deux contre un, ce n'est point assez.

— Tu oublies l'homme à la consigne, voilà la main-forte.

— Puisse-t-il en avoir deux, et des plus solides... Mais il me semble que j'entends quelque chose.

— En effet, quelqu'un descend l'escalier.

— Chut !

— Silence !

Et les deux gardes-françaises, plus esclaves de leur consigne que s'ils eussent été de vrais soldats, se versèrent deux verres pleins qu'ils burent, ayant chacun un œil sournoisement tourné vers l'escalier.

Les deux observateurs ne s'étaient pas trompés ; en effet, les marches d'un escalier que nous avons oublié de mentionner, et qui montait appuyé à la muraille, craquaient pour le moment sous un poids assez respectable, et les hôtes momentanés de la salle commune purent apercevoir d'abord des jambes, ensuite un torse, puis une tête qui descendaient ; les jambes étaient chaussées de bas de soie finement tirés et d'une culotte de casimir blanc, le torse était vêtu d'un justaucorps bleu, enfin la tête était coiffée d'un chapeau à trois cornes coquettement incliné sur l'oreille. Un œil moins exercé que celui des gardes-françaises aurait donc pu reconnaître dans ce total un capitaine, car ses épaulettes et son épée ne laissaient aucun doute sur le grade qu'il occupait. Ce capitaine, qui était bien le capitaine La Jonquière, était un homme de cinq pieds deux pouces, assez gros, assez vif, et dont l'œil malin se reposait sur tout avec une sagacité merveilleuse ; on eût dit qu'il flairait les espions sous l'uniforme des gardes-françaises, car il leur tourna le dos tout d'abord en entrant, puis il donna une allure toute particulière à sa conversation avec l'hôte.

— En vérité, dit-il, j'aurais bien diné ici, et cette excellente odeur de rognons sautés m'y avait fort invité, mais de bons vivants m'attendent au *Galoubet de Paphos*. Peut-être viendra-t-on me demander cent pistoles, un jeune homme de ma province qui me devait venir prendre ce matin, et que je ne puis attendre plus longtemps ; s'il vient et qu'il se nomme, dites-lui que je serai dans une heure ici ; qu'il veuille donc attendre.

— Fort bien, capitaine, répondit l'hôte.

— Eh ! du vin ! dirent les gardes.

— Ah ! ah ! murmura le capitaine en jetant un coup d'œil en apparence insouciant sur ces buveurs, voici des soldats qui ont un mince respect pour l'épaulette.

Puis se retournant vers l'hôte :

— Servez ces Messieurs, vous voyez bien qu'ils sont pressés.

— Ah ! dit l'un d'eux en se levant, dès l'instant que Monsieur le permet.

— Sans doute, sans doute, je le permets, dit La Jonquière souriant des lèvres, tandis qu'il avait bonne envie de rosser les deux drôles dont la figure lui déplaisait ; mais la prudence l'emportant, il fit quelques pas vers la porte.

— Mais, capitaine, fit l'hôte en l'arrêtant, vous ne n'avez pas dit le nom du gentilhomme qui doit venir vous demander tout à l'heure.

La Jonquière hésita ; un mouvement assez militaire d'un des deux gardes qui se retourna en croisant une jambe sur l'autre et en frisant sa moustache lui rendit quelque confiance, en même temps le second fit sauter du bout du doigt le bouchon et imita avec sa bouche la détonation d'une bouteille de vin de Champagne. La Jonquière fut rassuré tout à fait.

— Monsieur le chevalier Gaston de Chanlay, dit-il, répondant à l'hôte.

— Gaston de Chanlay, répéta l'hôte; diable! attendez, si j'allais oublier ce nom! Gaston. Gaston, bon; je me souviendrai de Gascon. Chanlay, bien; je me souviendrai de Chandelle.

— C'est cela, reprit gravement La Jonquière. Gascon de Chandelle. Je vous invite, mon cher hôte, à ouvrir un cours de mnémonique, et si toutes vos règles sont aussi sûres que celle-ci, je ne doute pas que vous ne fassiez fortune.

L'hôte sourit du compliment, et le capitaine La Jonquière sortit après avoir bien regardé autour de lui dans la rue, comme pour interroger le temps, mais en réalité pour interroger le coin des portes et les angles des maisons.

Il n'avait pas fait cent pas dans la rue Saint-Honoré, vers laquelle il se dirigea, que Dubois se présenta au carreau d'abord, puis à la porte. Il avait croisé le capitaine La Jonquière, mais n'ayant jamais vu cet important personnage, il n'avait pu le reconnaître. Ce fut donc avec une hardiesse tout effrontée qu'il apparut sur le seuil, la main à son chapeau râpé, portant l'habit gris, le haut-de-chausses brun, les bas drapés, enfin la tenue complète d'un marchand de province.

XIV

MONSIEUR MOUTONNET, MARCHAND DRAPIER A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Du premier coup, Dubois, après avoir jeté un regard rapide sur les deux gardes-françaises qui continuaient de boire dans leur coin, avisa l'hôte qui arpentait la salle parmi les bancs, les escabeaux et les bouchons roulants.

— Monsieur, dit-il timidement, n'est-ce point ici que loge monsieur le capitaine La Jonquière? je voudrais parler à lui.

— Vous voulez parler au capitaine La Jonquière? dit l'hôte en examinant le nouveau venu de la tête aux pieds.

— Si c'était possible, dit Dubois, j'avoue que cela me ferait plaisir.

— Est-ce bien à celui qui loge ici que vous avez affaire? dit l'hôte, qui ne reconnaissait aucunement dans celui qui arrivait celui qui était attendu.

Je le crois, dit modestement Dubois.

— Un gros court?

— C'est cela.

— Buvant sec?

— C'est cela.

— Et toujours prêt à jouer de la canne quand on ne fait pas à l'instant même ce qu'il demande?

— C'est cela. Ce cher capitaine La Jonquière!

— Vous le connaissez donc? demanda l'hôte.

— Moi! pas le moins du monde, reprit Dubois.

— Ah! c'est vrai; car vous avez dû le rencontrer à la porte.

— Diable! il est sorti? dit Dubois avec un mouvement de mauvaise humeur mal comprimé; merci. A l'instant même, s'apercevant de l'imprudence qu'il avait faite, il ramena sur son visage le plus aimable de tous les sourires.

— Oh! mon Dieu, il n'y a pas cinq minutes, dit l'hôte.

— Mais il va revenir, sans doute? demanda Dubois.

— Dans une heure.

— Voulez-vous me permettre de l'attendre, Monsieur?

— Certainement, pourvu que vous preniez quelque chose en l'attendant.

— Vous me donnerez des cerises à l'eau-de-vie, dit Dubois; je ne bois jamais de vin qu'à mes repas.

Les deux gardes-françaises échangèrent un sourire de suprême dédain.

L'hôte s'empressa d'apporter un petit verre contenant les cerises demandées.

— Ah! dit Dubois, il n'y en a que cinq! A Saint-Germain-en-Laye on en donne six.

— C'est possible, Monsieur, répondit l'hôte, c'est qu'à Saint-Germain, il n'y a pas les droits d'entrée.

— C'est juste, dit Dubois, c'est parfaitement juste! j'oubliais les droits d'entrée, moi; vous m'excuserez, Monsieur.

Et il se mit à grignoter une cerise sans pouvoir s'empêcher, malgré son pouvoir sur lui-même, de faire une grimace des plus accentuées. L'hôte qui le suivait des yeux, vit cette grimace avec un sourire de satisfaction.

— Et où loge-t-il, ce brave capitaine? dit Dubois par manière de conversation.

— Voilà la porte de sa chambre, dit l'hôte; il a préféré être logé au rez-de-chaussée.

— Je conçois, murmura Dubois; les fenêtres donnent sur la voie publique.

— Sans compter qu'il y a une porte qui s'ouvre sur la rue des Deux-Boules.

— Ah! il y a une porte qui s'ouvre sur la rue des Deux-Boules? Peste! comme c'est commode, cela! Et le bruit que l'on fait ici ne l'incommode-t-il point?

— Oh! il a une seconde chambre là-haut; il couche tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre.

— Comme Denis le Tyran, dit Dubois, qui ne pouvait se défaire de ses citations latines ou historiques.

— Plait-il? fit l'hôte.

Dubois vit qu'il avait commis une nouvelle imprudence, et se mordit les lèvres; en ce moment, par bonheur, un des gardes-français demanda du vin, et l'hôte, toujours prompt à cet appel, s'élança hors de l'appartement. Dubois le suivit des yeux, puis, se retournant vers les deux gardes-françaises:

— Merci, vous autres, dit-il.

— Qu'y a-t-il, bourgeois? demandèrent les gardes.

— France et Régent, répondit Dubois.

— Le mot d'ordre! s'écrièrent à la fois les deux faux soldats en se levant.

— Entrez dans cette chambre, dit Dubois, montrant la chambre de La Jonquière, ouvrez la porte qui donne sur la rue des Deux-Boules, et cachez-vous derrière un rideau, sous une table, dans une armoire, où vous pourrez; si j'aperçois l'oreille d'un de vous quand j'entrerai, je lui supprime ses appointements pour six mois.

Les deux gardes-françaises vidèrent leurs verres avec soin, en hommes qui ne veulent rien perdre des biens de la terre, et entrèrent vivement dans la chambre indiquée, tandis que Dubois, qui s'apercevait qu'ils avaient oublié de payer, jetai une pièce de douze sous sur la table; puis, courant ouvrir la fenêtre et s'adressant à un cocher de fiacre qui stationnait devant la maison:

— L'Eveillé, dit-il, faites approcher le carrosse de la petite porte qui donne dans la rue des Deux-Boules, et dites à Tapin de monter quand je lui ferai signe en frappant avec les doigts au carreau. Il a ses instructions; allez.

Il referma la fenêtre, et au même instant on entendit le bruit de la voiture qui s'éloignait.

Il était temps, l'agile hôtelier rentra; au premier coup d'œil, il reconnut l'absence des gardes-françaises.

— Tiens! dit-il, où sont donc mes hommes?

— Un sergent a frappé à la porte et les a appelés.

— Mais ils sont partis sans payer! s'écria l'hôte.

— Non pas; comme vous voyez, ils ont laissé une pièce de douze sous sur la table.

— Diable! douze sous, dit l'hôte; je vends mon vin d'Orléans huit sous la bouteille.

— Ah! fit Dubois, ils ont pensé sans doute que, comme ils étaient militaires, vous feriez un petit rabais en leur faveur.

— Enfin! dit l'hôte, qui, trouvant sans doute encore le bénéfice raisonnable se consolait facilement; enfin, tout n'est pas perdu, et il faut s'attendre à ces choses-là, dans notre métier.

— Vous n'avez point pareille chose à craindre, heureusement, avec le capitaine La Jonquière? reprit Dubois.

— Oh! non, quant à lui, c'est la crème des pension-

naires ; il paye tout comptant et sans marchander. Il est vrai qu'il ne trouve jamais rien de bon.

— Dame ! dit Dubois, cela peut être une manie.

— Vous avez trouvé le mot : je le cherchais ; oui, c'est sa manie.

— Ce que vous me dites là de l'exactitude à payer du capitaine, dit Dubois, me fait plaisir.

— Venez-vous lui demander de l'argent ? dit l'hôte : en effet, il m'a dit qu'il attendait quelqu'un à qui il devait cent pistoles.

— Au contraire, dit Dubois, je lui apporte cinquante louis.

— Cinquante louis ! peste ! reprit l'hôte, c'est un joli denier : alors j'ai mal entendu : au lieu d'avoir à payer, il avait sans doute à recevoir. Vous nommeriez-vous par hasard le chevalier Gaston de Chanlay ?

— Le chevalier Gaston de Chanlay ! s'écria Dubois avec une joie qu'il ne put maîtriser ; il attend le chevalier Gaston de Chanlay ?

— Il me l'a dit du moins, dit l'hôte un peu étonné de la chaleur que mettait à sa question le mangeur de cerises, qui continuait d'exécuter sa besogne avec les dernières grimaces d'un singe qui gruge des amandes-amères : encore une fois, le chevalier Gaston de Chanlay, est-ce vous ?

— Non, je n'ai pas l'honneur d'être noble : je m'appelle Moutonnet, tout court.

— La noblesse n'y fait rien, dit l'hôte d'un ton sentencieux. On peut s'appeler Moutonnet et être un honnête homme.

— Oui, Moutonnet, reprit Dubois, approuvant par un signe la théorie de l'hôtelier ; Moutonnet, marchand de draps à Saint-Germain-en-Laye.

— Et vous dites que vous avez cinquante louis à remettre au capitaine ?

— Oui, Monsieur, reprit Dubois en buvant consciencieusement le jus après avoir consciencieusement mangé les cerises. Imaginez-vous, Monsieur, qu'en feuilletant les vieux registres de mon père, j'ai découvert à la colonne du passif qu'il devait cinquante louis au père du capitaine La Jonquière. Alors je me suis mis en campagne, Monsieur, et je n'ai eu ni paix ni trêve qu'à défaut du père, qui est mort, je n'aie découvert le fils.

— Mais savez-vous, monsieur Moutonnet, reprit l'hôte émerveillé d'une si suprême délicatesse, qu'il n'y a pas beaucoup de débiteurs comme vous ?

— Voilà comme nous sommes, Monsieur, de père en fils et de Moutonnet en Moutonnet ; mais quand on nous doit aussi, ah !... nous sommes impitoyables ! Tenez, il y a un gaillard, un très honnête homme, ma foi, qui devait à la maison Moutonnet et fils cent soixante livres. Eh bien ! mon grand-père l'a fait fourrer en prison, et il y est resté, Monsieur, pendant les trois générations ; si bien qu'il y est trépassé. Voici à peu près quinze jours, j'ai relevé les comptes, Monsieur : ce drôle-là pendant trente ans qu'il est resté sous les verrous nous a coûté douze mille livres. N'importe, le principe a été maintenu. Mais je vous demande bien pardon, mon cher hôte, dit Dubois, qui, du coin de l'œil, guignait la porte de la rue devant laquelle, depuis un instant, se tenait une ombre qui ressemblait assez à celle de son capitaine ; je vous demande bien pardon de vous entretenir de toutes ces balivernes qui n'ont aucun intérêt pour vous ; d'ailleurs, voici une nouvelle pratique qui vous arrive.

— Eh ! justement, dit l'hôte, c'est la personne que vous attendez.

— Le brave capitaine La Jonquière ? s'écria Dubois.

— Lui... Venez donc, capitaine, dit l'hôte, vous êtes attendu.

Le capitaine n'était pas revenu de ses soupçons du matin ; dans la rue il avait vu une foule de figures inaccoutumées qui lui avaient paru sinistres : il rentrait donc plein de défiance. Aussitôt jeta-t-il un coup d'œil des plus investigateurs d'abord sur l'endroit où il avait laissé les deux gardes-françaises, dont l'absence le rassura quelque peu, et ensuite sur le nouveau venu, qui ne laissait pas de l'inquiéter. Mais les gens dont la conscience n'est pas tranquille finissent par trouver dans l'excès même de leurs inquiétudes du courage pour braver les pressentiments ; ou, pour mieux dire, ils se familiarisent

avec leur peur et ne l'écoutent plus. La Jonquière, rassuré d'ailleurs par la mine honnête du prétendu marchand drapier de Saint-Germain-en-Laye, le salua gracieusement. De son côté, Dubois fit une révérence des plus courtoises.

Alors La Jonquière se retournant vers l'hôte, lui demanda si l'ami qu'il attendait était venu.

— Il n'est venu que Monsieur, dit le chef d'hôtel, mais vous ne perdez rien à ce changement de visite : l'un venait vous réclamer cent pistoles, l'autre vient vous apporter cinquante louis.

La Jonquière, étonné, se retourna vers Dubois, qui supporta ce regard en donnant à son visage toute la naïve agréabilité dont il était susceptible. Sans être précisément trompé, le capitaine-La Jonquière fut étourdi de l'histoire que Dubois lui répéta avec un aplomb admirable, il sourit même à la restitution inattendue, par suite de cet amour immodéré que les hommes ont généralement pour l'imprévu en matière de finances, puis, touché de cette généreuse action d'un homme qui le cherchait par toute la terre pour lui payer un argent si peu attendu, il demanda à l'hôte une bouteille de vin d'Espagne, et invita Dubois à le suivre dans sa chambre. Dubois s'approcha de la fenêtre pour prendre son chapeau posé sur une chaise, et, tandis que La Jonquière causait avec l'hôte, tambourina doucement sur le carreau. En ce moment le capitaine se retourna.

— Mais je vous général peut-être dans votre chambre ? dit Dubois, donnant à son visage la plus riante expression qu'il était capable de prendre.

— Pas du tout, pas du tout, dit le capitaine ; la vue est gaie, nous regarderons passer, tout en buvant, le monde par les fenêtres, et il y a de jolies dames dans la rue des Bourdonnais. Ah ! cela vous fait sourire, mon gaillard.

— Eh ! eh ! fit Dubois en se grattant le nez par distraction.

Ce geste imprudent l'eût perdu dans un rayon moins éloigné du Palais-Royal, mais rue des Bourdonnais, il passa inaperçu. La Jonquière entra devant, l'hôte devant La Jonquière, les bouteilles devant l'hôte, Dubois, qui venait le dernier, eut le temps de faire un signe d'intelligence à Tapin, qui apparaissait dans la première chambre, suivi de deux hommes ; puis Dubois, en homme bien élevé, referma la porte derrière lui.

Les deux suivants de Tapin allèrent droit à la fenêtre et tirèrent les rideaux de la salle commune, tandis que leur chef se plaçait derrière la porte de la chambre de La Jonquière de manière à être masqué par elle, quand elle se développerait en souvrant. L'hôte rentra presque aussitôt ; il avait servi le capitaine et M. Moutonnet, et de plus avait reçu du premier, qui payait toujours comptant, un écu de trois livres. Il venait en conséquence écrire cette recette sur son livre et serrer l'argent dans un tiroir ; mais à peine eut-il ouvert et refermé la porte, que Tapin qui se tenait à l'affût, lui passa un mouchoir sur la bouche, lui abaissa son bonnet de coton jusqu'à sa cravate, et l'emporta comme une plume dans un second fiacre qui masquait précisément la porte ; en même temps, l'un des recors s'empara de la petite fille qui battait des œufs, l'autre emporta, roulé dans une nappe, le marmiton qui tenait la queue de la poêle, et en un clin d'œil l'hôte, sa fille et son gâte-sauce (qu'on me permette le nom consacré par l'usage et par la réalité), escortés des deux recors, roulèrent vers Saint-Lazare, conduits trop rapidement, par deux chevaux trop bons et par un cocher trop impatient, pour que l'équipage qui les emportait fût réellement un fiacre.

Aussitôt Tapin, avec l'instinct d'un rat de police, fouilla dans l'armoire au-dessus de la porte de la cuisine, prit un bonnet de coton, une veste de calicot et un tablier, puis il fit signe à un flâneur qui se mirait dans les vitres et qui entra vivement pour se transformer en un garçon cabaretier assez vraisemblable. En ce moment même, on entendit dans la chambre du capitaine un violent tapage, comme ferait celui d'une table qu'on renverserait et de bouteilles et de verres que l'on briserait, puis des jurons, puis le bruit d'une épée résonnant sur le carreau, puis rien.

Au bout d'une minute, le roulement d'un fiacre qui

s'éloignait par la rue des Deux-Boules fit trembler la maison.

Tapin, qui d'un air inquiet avait prêté l'oreille, prêt à s'élancer dans la chambre son couteau de cuisine à la main, se redressa d'un air joyeux.

— Bien ! dit-il, le tour est fait.

— Il était temps, maître, dit le garçon, voilà une pratique.

XX

FIÉZ-VOUS AUX SIGNES DE RECONNAISSANCE

Tapin crut d'abord que c'était le chevalier Gaston de Chanlay, mais il se trompait, ce n'était qu'une femme qui venait chercher une chopine de vin.

— Qu'est-il donc arrivé à ce pauvre M. Bourguignon ? dit-elle, on l'emporte dans un liacre, en bonnet de coton.

— Hélas ! ma chère dame, dit Tapin, un malheur auquel nous étions loin de nous attendre. Ce pauvre Bourguignon, au moment où il s'y attendait le moins, en causant là, avec moi, vient d'être frappé d'une apoplexie foudroyante.

— Bonté divine !

— Hélas ! reprit Tapin en levant les yeux au ciel, cela prouve, ma pauvre chère dame, que nous sommes tous mortels.

— Mais la petite fille qu'on emmène aussi ? continua la commère.

— Elle soignera son père, c'est son devoir.

— Mais le marmiton, reprit la voisine qui voulait en avoir le cœur net.

— Le marmiton leur fera la cuisine, c'est son métier.

— Seigneur mon Dieu ! j'avais vu tout cela du bas de ma porte et je n'y comprenais rien ; aussi, quoique je n'en eusse pas besoin je venais vous acheter une chopine de blanc pour savoir à quoi m'en tenir.

— Eh bien, vous le savez, maintenant, ma chère dame.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je suis Champagne, le cousin de Bourguignon ; j'arrivais ce matin du pays, par hasard ; je lui apportais des nouvelles de sa famille : tout à coup, le saisissement... ça lui a porté un coup, et bernique ! plus personne. Tenez, demandez à Grabigeon, continua Tapin, montrant son aide de cuisine qui achevait l'omelette commencée par la fille de l'hôte et par son marmiton.

— Oh ! mon Dieu, oui, cela s'est passé exactement comme le raconte M. Champagne, répondit Grabigeon en essuyant une larme avec le manche de sa cuiller à pot.

— Pauvre M. Bourguignon ! Alors vous croyez qu'il faut prier Dieu pour lui ?

— Il n'y a jamais de mal à prier Dieu, dit sentencieusement Tapin.

— Ah ! un instant, un instant, dites donc ! faites-moi bonne mesure, au moins.

Tapin fit un signe affirmatif et servit en effet fort adroitement la voisine ; ce n'était pas chose difficile, il s'agissait purement et simplement de prodiguer le bien d'autrui ; Bourguignon eût poussé des hurlements de douleur, s'il eût vu la mesure que Tapin remplit à cette femme de bon vin de Mâcon pour deux sous.

— Allons, allons, dit-elle, je vais rassurer le quartier, qui commençait à s'émouvoir et je vous promets de vous conserver ma pratique, monsieur Champagne ; il y a même plus, si M. Bourguignon n'était pas votre cousin, je vous dirais ce que j'en pense.

— Oh ! dites, voisine, dites, ne vous gênez pas.

— Eh bien, je viens de m'apercevoir qu'il me volait comme un gueux. Le même pot que vous venez de m'emplir bord à bord pour deux sous, c'est à peine s'il me l'emplissait pour quatre, lui.

— Voyez-vous cela ! dit Tapin.

— Oh ! monsieur Champagne, on a beau dire, voyez-vous, s'il n'y a pas de justice ici-bas, il y en a là-haut,

en tout cas, c'est bien heureux que vous vous soyez trouvé là pour continuer son commerce.

— Je le crois bien, dit tout bas Tapin ; heureux pour ses clients.

Et il se hâta de congédier la femme, car il craignait de voir arriver celui que l'on attendait, et des explications pareilles pouvaient sembler suspectes au nouveau venu. En effet, au même moment, et comme l'horloge sonnait deux heures et demie, la porte de la rue s'ouvrit et un jeune homme de haute mine entra, couvert d'un manteau bleu semé de neige.

— C'est bien ici l'auberge du *Vuid d'Amour* ? demanda le cavalier à Tapin.

— Oui, Monsieur.

— Et M. le capitaine La Jonquière loge ici ?

— Oui, Monsieur.

— Est-il au logis en ce moment ?

— Oui, Monsieur ; il vient justement de rentrer.

— Eh bien, prévenez-le, s'il vous plaît, de l'arrivée de M. le chevalier Gaston de Chanlay.

Tapin s'inclina, offrit au chevalier une chaise que celui-ci refusa, et entra dans la chambre du capitaine La Jonquière.

Gaston secoua la neige attachée à ses bottes, puis celle qui mouchetait son manteau, et se mit à regarder avec la curiosité découverte de l'homme qui attend les images qui tapissent les murailles du cabinet, sans se douter qu'il y avait là, autour des fourneaux, trois ou quatre lames qu'un seul clignement d'yeux de cet hôte si humble et si obligeant pouvait faire passer de leurs fourneaux dans sa poitrine.

Au bout de cinq minutes, Tapin rentra, et laissant la porte ouverte pour indiquer le chemin :

— M. le capitaine de La Jonquière, dit-il, est aux ordres de monsieur le chevalier de Chanlay.

Gaston s'avança dans la chambre, parfaitement ranger et tenue avec un ordre tout militaire ; dans cette chambre était celui que l'hôte lui présentait comme le capitaine La Jonquière, et sans être un physionomiste bien exercé, il s'aperçut, ou qu'il fallait que cet homme eût chât habilement son jeu, ou que ce n'était pas un bien grand matamore.

Petit, sec, le nez bourgeonnant, l'œil gris ; ballottant dans un uniforme assez râpé et qui cependant le gênait aux entournures, attaché à une épée aussi longue que lui ; tel apparut à Gaston ce capitaine formidable pour lequel les instructions du marquis de Pontcalec et des autres conjurés lui recommandaient d'avoir les plus grands égards.

— Cet homme est laid et a l'air d'un sacristain, pensa Gaston.

Puis, comme cet homme s'avancait vers lui pour le recevoir.

— C'est au capitaine La Jonquière, dit-il, que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même, dit Dubois, métamorphosé en capitaine, puis saluant à son tour : C'est monsieur le chevalier Gaston de Chanlay, reprit-il, qui veut bien me faire une visite ?

— Oui, monsieur, répondit Gaston.

— Vous avez les signes convenus ? demanda le faux capitaine La Jonquière.

— Voici la moitié de la pièce d'or.

— Et voici l'autre, dit Dubois.

On rapprocha les deux fragments du sequin, qui s'emboîtèrent parfaitement.

— Et maintenant, dit Gaston, voyons les deux papiers.

Gaston tira de sa poche le papier taillé de si bizarre façon, sur lequel était écrit le nom du capitaine La Jonquière.

Dubois tira aussitôt de sa poche un papier pareil, sur lequel était écrit le nom du chevalier Gaston de Chanlay, on les mit l'un sur l'autre. Ils étaient taillés exactement sur le même patron, et les découpures intérieures se rejoignaient parfaitement.

— A merveille ! dit Gaston, et maintenant le portefeuille.

Les portefeuilles de Gaston et du faux La Jonquière furent comparés : ils étaient exactement pareils, et tous deux, quoiqu'ils fussent neufs, contenaient un calendrier

de l'année 1700, c'est-à-dire de dix-neuf ans antérieur à l'époque où l'on se trouvait. C'était une double précaution qui avait été prise de peur d'imitation. Mais Dubois n'avait pas eu besoin d'imiter, il avait tout pris sur le capitaine La Jonquière, et avec sa diabolique sagacité et son infernal instinct il avait tout deviné et tiré parti de tout.

— Et maintenant, Monsieur?... dit Gaston.

— Maintenant, reprit Dubois, nous pouvons causer de nos petites affaires; n'est-ce point cela que vous voulez dire, chevalier?

— Justement; seulement sommes-nous en sûreté?

— Comme si nous étions au fond d'un désert.

— Asseyons-nous donc et causons.

— Volontiers, causons, chevalier.

Les deux hommes s'assirent de chaque côté d'une table sur laquelle il y avait une bouteille de xérès et deux verres.

Dubois en remplit un; mais au moment où il allait remplir l'autre, le chevalier étendit la main dessus pour indiquer qu'il ne boirait pas.

— Peste! dit Dubois en lui-même, il est mince et sobre, mauvais signe; César se défiait de ces gens maigres et qui ne buvaient jamais de vin, et ces gens-là étaient Brutus et Cassius. Gaston paraissait réfléchir, et de temps en temps jetait un regard de profonde investigation sur Dubois.

Dubois sirotait son verre de vin d'Espagne à petits coups, et supportait parfaitement le regard du chevalier.

— Capitaine, dit enfin Gaston après un moment de silence, quand on entend, comme nous le faisons, une affaire dans laquelle on risque sa tête, il est bon, je crois, de se connaître, afin que le passé réponde de l'avenir. Montlouis, Talhouet, du Couedic et Pontcalec sont mes introducteurs auprès de vous, vous savez mon nom et ma condition: j'ai été élève par un frère qui avait des motifs de haine personnelle contre le régent. Cette haine, j'en ai hérité; il en est résulté que lorsque, voilà bientôt trois ans, la ligue de la noblesse s'est formée en Bretagne, je suis entré dans la conjuration; maintenant, j'ai été choisi par les conjurés bretons pour venir m'entendre avec ceux de Paris, venir recevoir les instructions du baron de Valey, qui est arrivé d'Espagne, les transmettre au duc d'Oliveres, agent de Sa Majesté Catholique à Paris, et m'assurer de son assentiment.

Et que doit faire dans tout cela le capitaine La Jonquière? demanda Dubois, comme si c'était lui qui doutait de l'identité du chevalier.

— Il doit me présenter au duc. Je suis arrivé il y a deux heures, j'ai vu M. de Valey tout d'abord, enfin je viens de me faire reconnaître à vous; maintenant, Monsieur, vous connaissez ma vie comme moi-même.

Dubois avait écouté en mimant chacune des impressions qu'il recevait, comme eût pu le faire le meilleur acteur, puis quand Gaston eut fini:

— Quant à moi, chevalier, dit-il en se renversant sur sa chaise avec un air plein de noble indolence, je dois avouer que mon histoire est un peu plus longue et un peu plus accidentée que la vôtre. Cependant, si vous desirez que je vous la raconte, je me ferai un devoir de vous obéir.

— Je vous ai dit, capitaine, reprit Gaston en s'inclinant, que lorsqu'on en était où nous en sommes, une des premières nécessités de la situation était de se bien connaître.

— Eh bien! reprit Dubois, je me nomme, comme vous le savez, le capitaine La Jonquière; mon père est ainsi que moi officier d'aventure; c'est un métier où l'on gagne beaucoup de gloire, mais où l'on amasse en général fort peu d'argent. Mon glorieux père mourut donc en me laissant pour tout héritage sa rapière et son uniforme. Je ceignis la rapière qui était un peu longue, j'endossai l'uniforme qui était un peu large. C'est depuis ce temps, continua Dubois en faisant remarquer au chevalier l'ampleur de son justaucorps, que du reste le chevalier avait déjà remarquée, c'est depuis ce temps que j'ai contracté l'habitude de ne pas être gêné dans mes mouvements.

Gaston s'inclina en signe qu'il n'avait rien à dire contre cette habitude, et que, quoiqu'il fût plus serré dans

son habit que Dubois ne l'était dans le sien, il la tenait pour bonne.

— Grâce à ma bonne mine, continua Dubois, je fus reçu dans le Royal-Italien, qui, par économie d'abord, et ensuite parce que l'Italie n'était plus à nous, se recrutait pour le moment en France. J'y tenais donc une place fort distinguée comme anspessade, lorsque, la veille de la bataille de Malplaquet, j'eus avec mon sergent une légère altercation à propos d'un ordre qu'il me donnait, le bout de sa canne en l'air, au lieu de me le donner, comme la chose était convenable, le bout de la canne en bas.

— Pardon, dit Gaston, mais je ne comprends pas bien la différence que cela pouvait faire à l'ordre qu'il vous donnait.

— Cela fit cette différence qu'en baissant sa canne il effleura la corne de mon chapeau, lequel tomba à terre. Il résulta de cette maladresse un petit duel dans lequel je lui insinuai mon sabre au travers du corps. Or, comme on m'eût incontestablement passé par les armes si j'avais eu la complaisance d'attendre qu'on m'arrêtât, je fis demi-tour à gauche et je me réveillai le lendemain matin, le diable m'emporte si je sais comment cela se fit! dans le corps d'armée du prince de Marlborough.

— C'est-à-dire que vous désertâtes, reprit le chevalier en souriant.

— J'avais pour moi l'exemple de Coriolan et du grand Condé, continua Dubois, ce qui me parut une excuse suffisante aux yeux de la postérité. J'assistai donc comme acteur, je dois le dire, puisque nous avons promis de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre, j'assistai comme acteur à la bataille de Malplaquet; seulement, au lieu de me trouver d'un côté du ruisseau, je me trouvai de l'autre; au lieu de tourner le dos au village, je l'avais en face de moi. Je crois que ce changement de place fut fort heureux pour votre serviteur; le Royal-Italien laissa huit cents hommes sur le champ de bataille, ma compagnie fut écharpée, mon camarade de lit coupé en deux par un des dix-sept mille coups de canon qu'on tira dans la journée. La gloire dont feu mon régiment s'était couvert enchantait tellement l'illustre Marlborough, qu'il me fit enseigne sur le champ de bataille. Avec un tel protecteur je devais aller loin, mais sa femme lady Marlborough, que le ciel confonde! ayant eu, comme vous le savez, la maladresse de laisser tomber une jatte d'eau sur la robe de la reine Anne, ce grand événement changea la face des choses en Europe, et dans le bouleversement qu'il amena, je me trouvai sans autre protecteur que mon mérite personnel et les ennemis qu'il m'avait faits.

— Et que devintes-vous, alors? demanda Gaston, qui prenait un certain intérêt à la vie aventureuse du prétendu capitaine.

— Que voulez-vous! cet isolement me conduisit bien malgré moi à demander du service à Sa Majesté Catholique, laquelle, à son honneur, je dois le dire, accéda gracieusement à ma demande. Au bout de trois ans j'étais capitaine; mais sur une solde de trente riaux par jour, on nous en retenait vingt, tout en nous faisant valoir l'honneur infini que nous faisait le roi d'Espagne en nous empruntant notre argent. Comme ce mode de placement ne me paraissait pas présenter la sécurité nécessaire, je demandai à mon colonel la permission de quitter le service de Sa Majesté Catholique et de revenir dans ma belle patrie, le tout accompagné d'une recommandation quelconque, afin que l'on ne m'inquiétât point par trop à l'endroit de mon affaire de Malplaquet. Le colonel m'adressa à Son Excellence le prince de Cellamare, lequel ayant reconnu en moi une certaine disposition naturelle à obéir aux ordres qu'on me donne sans les discuter jamais, lorsqu'ils me sont donnés d'une façon convenable et accompagnés d'une certaine musique, allait m'employer activement dans la fameuse conspiration à laquelle il a donné son nom, lorsque tout à coup l'affaire manqua, comme vous le savez, par la double dénonciation de la Fillon et d'un misérable écrivain nommé Buvat. Mais comme Son Altesse pensa fort judicieusement que ce qui était différé n'était pas perdu, il me recommanda à son successeur, auquel j'espère que mes petits services pourront être de quelque utilité, et

que je remercie de tout mon cœur de m'avoir offert cette occasion de faire la connaissance d'un cavalier aussi accompli que vous. Faites donc état de moi, chevalier, comme de votre très humble et très obéissant serviteur.

— Ma demande se bornera, capitaine, répondit Gaston, à vous prier de me présenter au duc, le seul à qui mes instructions me permettent de m'ouvrir, et à qui je dois rendre les dépêches du baron de Vadez. Je suivrai donc à la lettre mes instructions et vous prierai, capitaine, de me présenter à Son Excellence.

— Aujourd'hui même, Monsieur, dit Dubois qui paraissait avoir pris sa résolution; dans une heure, si vous le voulez, dans dix minutes, si c'est nécessaire.

— Le plus tôt possible.

— Ecoutez, dit Dubois, je me suis un peu avancé quand je vous ai dit que je vous ferais voir Son Excellence dans une heure; à Paris on n'est sûr de rien; peut-être n'est-elle pas prévenue de votre arrivée, peut-être ne vous attend-elle pas, peut-être ne la trouverai-je pas chez elle.

— Je comprends cela, j'ai patience.

— Peut-être enfin, continua Dubois, serai-je empêché de venir vous reprendre.

— Pourquoi cela?

— Pourquoi cela? Peste! chevalier, on voit bien que vous en êtes à votre premier voyage à Paris.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, Monsieur, qu'il y a à Paris trois polices, toutes différentes, toutes distinctes, et qui cependant s'entrecroisent et se réunissent quand il s'agit de tourmenter les honnêtes gens qui ne demandent pas autre chose que le renversement de ce qui est, pour y mettre ce qui n'y est pas: 1^o la police du régent, qui n'est pas bien à craindre; 2^o celle de messire Voyer d'Argenson: heu! celui-là, il a ses jours, ceux où il est de mauvaise humeur quand il a été mal gratté au couvent de la Madelaine du Tresnel; 3^o il y a celle de Dubois. Ah! celle-là, c'est autre chose; maître Dubois est un grand...

— Un grand misérable! reprit Gaston, vous ne m'apprenez rien là de nouveau, je le sais.

Dubois s'inclina avec son fatal sourire de singe.

— Eh bien! pour échapper à ces trois polices?... dit Gaston.

— Il faut beaucoup de prudence, chevalier.

— Instruisez-moi alors, capitaine, car vous paraissez plus au courant que moi; moi, je vous l'ai dit, je suis un provincial, et pas autre chose.

— Eh bien! d'abord il serait important que nous ne logeassions pas dans le même hôtel.

— Diable! répondit Gaston, qui se rappelait l'adresse donnée à Hélène, voilà qui me contrarie; j'avais des raisons pour désirer rester ici.

— Qu'à cela ne tienne, chevalier, c'est moi qui déménagerai. Prenez une de mes deux chambres, celle-ci ou celle du premier.

— Je préfère celle-ci.

— Vous avez raison, au rez-de-chaussée, fenêtre sur une rue, porte secrète sur l'autre. Allons, allons, vous avez de l'œil et l'on fera quelque chose de vous.

— Revenons à notre affaire, dit le chevalier.

— Oui, c'est juste; que disais-je?

— Vous disiez que vous seriez peut-être empêché de me venir reprendre vous-même.

— Oui, mais en ce cas, faites bien attention de ne suivre celui qui viendra vous chercher qu'à bonne enseigne.

— Dites-moi à quels signes je pourrai reconnaître qu'il vient de votre part.

— D'abord, il faut qu'il ait une lettre de moi.

— Je ne connais pas votre écriture.

— C'est juste, et je vais vous donner un spécimen.

Dubois se mit à une table et écrivit les quelques lignes suivantes:

« Monsieur le chevalier,

« Suivez avec confiance l'homme qui vous remettra ce billet, il est chargé par moi de vous conduire dans la

maison où vous attendent M. le duc d'Olivarès et le capitaine La Jonquière. »

— Tenez, continua-t-il en lui remettant le billet, si quelqu'un venait en mon nom, il vous remettrait un autographe pareil à celui-ci.

— Serait-ce assez?

— Ce n'est jamais assez: outre l'autographe, il vous montrera la moitié de la pièce d'or, et à la porte de la maison où il vous conduira, vous lui demanderez encore le troisième signe de reconnaissance.

— Qui serait?...

— Qui serait le papier.

— C'est bien, dit Gaston; avec ces précautions, c'est bien le diable si nous nous laissons prendre; ainsi, maintenant qu'ai-je à faire?

— Maintenant, attendez; vous ne comptez pas sortir aujourd'hui?

— Non.

— Eh bien! tenez-vous coi et covert dans cet hôtel, où rien ne vous manquera; je vais vous recommander à l'hôte.

— Merci.

— Mon cher monsieur Champagne, dit en ouvrant la porte La Jonquière à Tapin, voici le chevalier de Chanlay qui reprend sa chambre, je vous le recommande comme moi-même.

Puis en la refermant:

— Ce garçon-là vaut son pesant d'or, monsieur Tapin, dit Dubois à demi-voix; que si vous ni vos gens ne le perdez de vue, vous m'en répondez sur votre tête.

XVI

SON EXCELLENCE LE DUC D'OLIVARÈS

Cependant Dubois en quittant le chevalier admirait, comme il avait déjà eu si souvent l'occasion de le faire, le hasard providentiel qui lui mettait encore une fois entre les mains tout l'avenir du régent et de la France. En traversant la salle commune, il reconnut l'Eveillè qui causait avec Tapin et lui fit signe de le suivre: c'était l'Eveillè, on se le rappelle, qui avait été chargé de faire disparaître le vrai La Jonquière. Arrivé dans la rue, Dubois s'informa avec intérêt de ce qu'était devenu le digne capitaine: dument garrotté et bâillonné, il avait été conduit au donjon de Vincennes pour ne gêner aucune des manœuvres du gouvernement. Il y avait à cette époque une manière de système préventif admirablement commode pour les ministres.

Eclairé sur ce point important, Dubois continua son chemin tout pensif; la moitié de la besogne seulement était faite, et c'était la plus facile: maintenant il fallait décider le régent à se remettre violemment dans un genre d'affaires qu'il avait en horreur, la politique du guet-apens.

Dubois commença par s'informer de l'endroit où était le régent et de ce que faisait le régent.

Le prince était dans son cabinet, non pas d'affaires, mais de travail, non pas de régent, mais d'artiste, achevant une gravure à l'eau-forte, préparée par Humbert son chimiste, lequel, à une table voisine, embaumait un bis par le procédé des Egyptiens, qu'il prétendait avoir retrouvé. En même temps, un secrétaire lisait au prince une correspondance dont le chiffre était connu du régent seul. Tout à coup la porte s'ouvrit, au grand étonnement du régent, dont ce cabinet était le refuge, et d'une voix sonore, l'huissier annonça M. le capitaine de La Jonquière. Le régent se retourna:

— La Jonquière! dit-il, qu'est-ce que cela?

Humbert et le secrétaire se regardèrent, étonnés qu'on introduisit ainsi un étranger dans leur sanctuaire.

Au même moment, une tête pointue et allongée, assez semblable à celle d'une fouine, se glissa dans l'entre-

baïllement de la porte. Le régent fut un instant sans reconnaître Dubois, tant il était bien déguisé ; mais enfin, ce nez pointu qui n'avait pas son second dans le royaume le trahit.

L'expression d'une suprême hilarité remplaçait sur le visage du duc celle de l'étonnement qui y avait apparu d'abord.

— Comment ! c'est toi, l'abbé ? dit Son Altesse en éclatant de rire. Et que signifie ce nouveau déguisement ?

— Cela signifie, Monseigneur, que je change de peau : de renard je me fais lion. Et maintenant, monsieur le chimiste, monsieur le secrétaire, faites-moi le plaisir, vous d'aller empailler votre oiseau ailleurs, vous d'aller achever votre lettre autre part.

— Pourquoi cela ? demanda le régent.

— Parce que j'ai à parler à Votre Altesse d'affaires importantes.

— Va-t'en au diable avec tes affaires ! l'heure est passée, tu reviendras demain, dit le régent.

— Monseigneur, reprit Dubois, ne voudrait pas m'exposer à rester jusqu'à demain sous cette vilaine enveloppe, je n'aurais qu'à mourir subitement. Fi donc ! je ne m'en consolerais jamais.

— Arrange-toi comme tu voudras, j'ai décidé que le reste de la journée serait consacré au plaisir.

— Eh bien ! cela tombe à merveille, je viens vous proposer, à vous aussi, un déguisement.

Un déguisement, à moi ! Que veux-tu dire, Dubois ? continua le régent, qui crut qu'il était question d'une de ses mascarades ordinaires.

— Allons, voilà l'eau qui vous vient à la bouche, monsieur Alain.

— Parle, qu'as-tu arrangé ?

— Renvoyez d'abord votre chimiste et votre secrétaire.

— Tu y tiens ?

— Absolument.

— Alors, puisque tu le veux...

Le régent congédia Humbert d'un geste amical et le secrétaire d'un signe de commandement. Tous deux sortirent.

— Et maintenant, voyons, dit le régent, que veux-tu ?

— Je veux vous présenter, Monseigneur, un jeune homme qui arrive de Bretagne, et qui m'est particulièrement recommandé ; un garçon charmant.

— Et comment l'appelles-tu ?

— Le chevalier Gaston de Chanlay.

De Chanlay... reprit le régent en cherchant à rappeler ses souvenirs ; ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu.

— Vraiment ?

— Non, il me semble l'avoir entendu prononcer autrefois, mais je ne me rappelle plus dans quelle circonstance. Et que vient faire à Paris ton protégé ?

— Monseigneur, je ne veux pas vous ôter la surprise de la découverte, il vous le dira tout à l'heure à vous-même, ce qu'il vient faire à Paris.

— Comment ! à moi-même ?

Oui ; c'est-à-dire à Son Excellence le duc d'Olivarès, dont vous allez, s'il vous plaît, prendre la place. Ah ! c'est un conspirateur fort di-cret que mon protégé ; et bien m'en a pris, grâce à ma police, toujours la même, Monseigneur, qui vous a suivi à Rambouillet, bien m'en a pris, dis-je, d'être au courant des choses. Il était adressé à Paris à un certain La Jonquière, lequel devait le présenter à Son Excellence le duc d'Olivarès. Vous comprenez, maintenant, n'est-ce pas ?

— Aucunement, je te l'avoue.

— Eh bien ! j'ai été le capitaine La Jonquière ; mais je ne puis pas être à la fois le capitaine La Jonquière et Son Excellence.

— Et alors tu as réservé ce rôle...

— A vous, Monseigneur.

— Merci ! Ainsi tu veux qu'à l'aide d'un faux nom je surprenne les secrets...

— De vos ennemis, interrompit Dubois. Pardieu ! le beau crime, et puis comme cela vous coûte beaucoup, à vous, de changer de nom et d'habits ; comme vous n'avez pas déjà, grâce à de pareils moyens, surpris bien autre chose que des secrets ! Mais rappelez-vous donc, Monseigneur, que grâce au caractère aventureux dont le ciel

vous a fait don, notre vie à tous les deux est une espèce de mascarade continuelle. Que diable ! Monseigneur, après vous être appelé M. Alain et maître Jean, vous pouvez bien sans déroger, ce me semble, vous appeler le duc d'Olivarès.

— Mon cher, je ne demande pas mieux que de me déguiser quand cette plaisanterie doit me procurer une distraction quelconque, mais...

— Mais vous déguiser, continua Dubois, pour conserver le repos à la France, pour empêcher des intriguants de bouleverser le royaume, pour empêcher des assassins de vous poignarder peut-être ! allons donc ! la chose est indigne de vous ; je comprends cela ! Ah ! si c'était pour séduire cette petite quincailière du pont Neuf, ou cette jolie veuve de la rue Saint-Augustin, je ne dis pas : peste ! cela en vaudrait la peine !

— Mais enfin, reprit le régent, voyons ; si comme toujours je cède à ce que tu me demandes, qu'en résultera-t-il ?

— Il en résultera que vous conviendrez peut-être à la fin que je ne suis pas un visionnaire, et que vous permettez alors qu'on veuille sur vous, puisque vous ne voulez pas y veiller vous-même.

— Mais une fois pour toutes, si la chose n'en vaut pas la peine, serai-je délivré de tes obsessions ?

— Sur l'honneur, je m'y engage.

— L'abbé, si cela t'était égal, j'aimerais mieux un autre serment.

— Oh ! que diable ! Monseigneur, aussi vous êtes trop difficile ; on jure par ce qu'on peut.

— Il est écrit que ce drôle-là n'aura jamais le dernier.

— Monseigneur consent ?

— Encore cette maussaderie !

— Peste ! vous verrez si c'en est une.

— Je crois, Dieu me pardonne, que tu en fais pour m'effrayer, des complots.

— Alors ils sont bien faits ; vous verrez celui-là.

— Tu en es content ?

— Je le trouve fort agréable.

— Si je n'ai pas peur, gare à toi.

— Monseigneur exige trop.

— Tu me flattes, tu n'es pas sûr de ta conspiration, Dubois.

— Eh bien ! je vous jure, Monseigneur, que vous jouirez d'une certaine émotion, et que vous vous trouverez heureux de parler par la bouche de Son Excellence.

Et Dubois, qui craignait que le régent ne revint sur sa décision encore mal consolidée, s'inclina et sortit.

Il n'était pas dehors depuis cinq minutes, qu'un courrier entra précipitamment dans l'antichambre et remit une lettre à un page, ce page le congédia et entra aussitôt chez le régent, qui, à la simple inspection de l'écriture laissa échapper un mouvement de surprise.

— Madame Desroches ! dit-il ; voyons, il y a donc du nouveau ; et brisant précipitamment le cachet, il lut ce qui suit :

« Monseigneur,

« La jeune dame que vous m'avez confiée ne me paraît pas en sûreté ici. »

— Bah ! s'écria le régent.

Puis il continua :

« Le séjour de la ville, que Votre Altesse redoutait pour elle, vaut cent fois mieux que l'isolement, et je ne me sens pas la force de défendre comme je le voudrais, ou plutôt comme il faudrait, la personne que Votre Altesse m'a fait l'honneur de me confier. »

— Ouais ! fit le régent, les choses s'embrouillent, ce me semble.

« Un jeune homme qui avait déjà écrit hier à mademoiselle Hélène, un instant avant votre arrivée, s'est présenté ce matin au pavillon ; je l'ai voulu éconduire, mais Mademoiselle m'a ordonné si péremptoirement d'obéir et de me retirer, que dans ce regard enflammé,

dans ce geste de reine, j'ai reconnu, n'en déplaise à Votre Altesse Royale, le sang qui commande.

— Oui, oui, dit le régent en souriant malgré lui, c'est bien ma fille!

Puis il ajouta :

— Quel peut être ce jeune homme? un muguet qui aura vue au parloir de son couvent; si elle me disait son nom encore, cette folle de madame Desroches! et il reprit :

« Je crois, Monseigneur, que ce jeune homme et Mademoiselle se sont déjà vus; je me suis permis d'écouter, pour le service de Votre Altesse, et malgré la double porte, à un moment où il haussait la voix, j'ai pu distinguer ces mots : « Vous voir comme par le passé. »

« Que Votre Altesse Royale soit donc assez bonne pour me sauver du danger réel que court ma surveillance, et je la supplie de me transmettre un ordre positif, par écrit même, à l'abri duquel je puisse me retirer pendant les colères de Mademoiselle. »

— Diable! continua le régent, voilà qui complique la situation; déjà de l'amour! mais non, cela n'est pas possible, élevée si sévèrement, si isolément, dans le seul couvent de France peut-être où les hommes ne passent jamais le parloir, dans une province où l'on dit l'air des mœurs si pur! Non, c'est quelque aventure que ne comprend pas cette Desroches, habituée aux roueries de la cour et surexcitée si souvent par les espiègeries de mes autres filles. Mais voyons, que me dit-elle encore?

« P.-S. Je viens de faire prendre des informations à l'hôtel du *Tigre Royal*; le jeune homme est arrivé hier, à sept heures du soir, c'est-à-dire trois quarts d'heure avant Mademoiselle; il venait par la route de Bretagne, c'est-à-dire par le chemin qu'elle suivait. Il voyage sous le nom de M. de Livry. »

— Oh! oh! fit le régent, ceci devient plus dangereux; c'est tout un plan arrêté d'avance. Pardieu! Dubois n'aurait bien si je lui parlais de cette circonstance; comme il me retournerait mes dissertations sur la pureté des jeunes filles loin de Versailles ou de Paris! Il faut espérer que malgré sa police le drôle ne saura rien de tout ceci... Holà, page!

Le page qui avait apporté la lettre rentra.

Le duc écrivit à la hâte quelques lignes.

— Le messager qui arrive de Rambouillet? demanda-t-il.

— Attend la réponse, Monseigneur, répondit le jeune homme.

— C'est bien; rendez-lui ce message, et qu'il reparte à l'instant même. Allez.

Le courrier, un instant après, faisait retentir dans la cour les fers sonores de son cheval.

Quant à Dubois, tout en préparant l'entrevue de Gaston avec la fausse Excellence, il faisait *in petto* ce petit calcul :

— Je tiens le régent par lui-même et par sa fille. Cette intrigue de la jeune personne est sans conséquence ou sérieuse. Si elle est sans conséquence, je la brise en l'exagérant; si elle est sérieuse, j'ai le mérite réel auprès du duc de l'avoir découverte. Seulement il ne faut pas frapper ces deux coups à la fois : *Bis repetita placent*. Bon! voilà encore une citation! Cui-*tre* que tu es, tu ne pourras donc jamais t'en déshabituer! C'est dit, sauvons le duc d'abord, sa fille ensuite, et il y aura deux récompenses. Voyons, est-ce bien cela? le duc d'abord; oui; qu'une jeune fille succombe, personne n'en souffre; qu'un homme meure, et tout un royaume est perdu; commençons par le duc.

Et sur cette résolution, Dubois expédia un courrier très pressé à M. de Montaran, à Nantes.

Nous avons déjà dit que M. de Montaran était l'ancien gouverneur de la Bretagne.

Quant à Gaston, son parti était pris. Honteux d'avoir eu affaire à un homme de la trempe de La Jonquière, et d'être placé vis-à-vis d'un pareil maraud dans une position subordonnée, il se félicitait de communiquer desor-

mais avec le chef plus digne de l'entreprise, résolu, s'il trouvait dans ce rang la même bassesse, et la même venalité, de retourner à Nantes pour raconter à ses amis ce qu'il avait vu et leur demander ce qu'il devait faire.

Pour Hélène, il n'hésitait plus, il connaissait le courage indomptable de cette enfant, son amour et sa loyauté. Il savait, à n'en pas douter, qu'elle mourrait plutôt que d'avoir à rougir, même involontairement, devant son ami le plus cher. Il voyait avec joie que le bonheur de retrouver un père n'avait pas altéré son affection si dévouée, et que la fortune présente ne lui avait pas fait oublier le passé. Mais aussi, d'un autre côté, ses craintes à l'égard de cette paternité mystérieuse ne le quittaient plus depuis qu'il était séparé d'Hélène. Quel roi, en effet, n'eût avoué une telle fille, à moins que quelque chose de honteux n'y mit obstacle?

Gaston s'habilla avec soin. Il y a la coquetterie du plaisir et la coquetterie du danger. Il embellit sa jeunesse, si fraîche et si gracieuse déjà, de tout ce que le costume avantageux de l'époque pouvait donner d'attraits à un visage mâle encadré de beaux cheveux noirs; sa jambe fine et nerveuse se dessinait sous la soie; ses épaules et sa poitrine jouaient à l'aise sous le velours; une plume blanche, après s'être arrondie sous la forme de son chapeau, retombait sur son épaule, et, en se regardant dans la glace, Gaston se sourit à lui-même et se trouva un conspirateur de fort bon air.

De son côté, le régent avait, par le conseil de Dubois, pris un costume de velours noir et enseveli dans une vaste cravate de malines la moitié de son visage, que le jeune homme eût pu reconnaître. Après les portraits multiples de l'époque. Quant à l'entrevue, elle devait avoir lieu dans une petite maison au faubourg Saint-Germain, qui était occupée par une de ses maîtresses et qu'il avait invitée à l'évacuer. Entre les deux corps de logis était un pavillon isolé, fermé complètement à la lumière et garni de lourdes tapisseries. C'est là que le régent, transporté dans une berline fermée qui sortit du Palais-Royal par les derrières, arriva vers les cinq heures, c'est-à-dire à la nuit tombante.

XVII

MONSIEUR, NOUS SOMMES BRETONS

Gaston était resté dans la chambre du rez-de-chaussée et s'habillait comme nous l'avons dit, tandis que maître Tapin continuait de faire son apprentissage. Aussi, vers le soir, avait-il aussi bien mesuré une chopine que son prédécesseur, et mieux même, car il avait compris que dans les dédommagements qu'on payerait à maître Bourguignon, le gaspillage figurerait au compte; il comprenait donc que moins on gaspillerait, plus lui, Tapin, ferait de bénéfices. Aussi la pratique du matin fut-elle très mal servie le soir et se retira-t-elle fort mécontente.

Une fois habillé, Gaston, pour achever de se lixer sur le caractère du capitaine La Jonquière, fit l'inventaire de sa bibliothèque; elle se composait de trois sortes de livres: livres obscènes, livres d'arithmétique, livres de théorie. Parmi ces derniers, *le Parfait Sergent-Major* était relié d'une façon toute particulière, et paraissait avoir été énormément lu; puis venaient les mémoires du capitaine, mémoires de dépenses, bien entendu, tenus avec tout l'ordre d'un fourrier de régiment. Tant de futilité! Il pensa que c'était un masque à la Fiesque, pour couvrir le visage du conspirateur.

Pendant que Gaston se livrait consciencieusement à cet inventaire appréciateur, un Louve entra, introduit par Tapin, qui l'annonça et le laissa aussitôt discrètement seul avec le chevalier. Aussitôt que la porte fut refermée, l'homme s'approcha de Gaston, lui annonça que le capitaine La Jonquière, ne pouvant pas venir, l'avait envoyé à sa place. Gaston lui demanda la preuve de cette mes-

sion. L'inconnu tira d'abord une lettre du capitaine exactement dans les mêmes termes et de la même écriture que le spécimen qu'il avait entre les mains, puis après la lettre, la moitié de la pièce d'or; Gaston reconnut dès lors que c'était bien l'envoyé attendu, et ne fit aucune difficulté de le suivre. Tous deux montèrent dans un carrosse exactement fermé, ce qui n'avait rien d'étonnant, vu le motif de la course. Gaston vit qu'il traversait la rivière au pont Neuf et qu'il descendait les quais; mais une fois entre dans la rue du Bac, il n'y vit plus rien, car au bout d'un instant la voiture s'arrêta dans une cour, en face d'un pavillon. Alors, sans même que Gaston le demandât, son compagnon tira de sa poche le papier taillé sur lequel se trouvait le nom du chevalier, de sorte que si celui-ci eût conservé quelques doutes, ces doutes se fussent dissipés.

La portière s'ouvrit; Gaston et son compagnon descendirent, montèrent les quatre marches d'un perron et se trouvèrent dans un vaste corridor circulaire, lequel enveloppait la seule pièce dont se composait le pavillon. Avant de soulever la portière qui masquait une des entrées, Gaston se retourna pour chercher son guide, mais son guide avait déjà disparu.

Le chevalier était resté seul.

Le cœur lui battit violemment: ce n'était plus à un homme vulgaire qu'il allait parler. Il ne s'agissait plus de l'instrument grossier mis en œuvre: c'était la pensée du complot elle-même qu'il allait voir en face; c'était l'idée de la rébellion faite homme; c'était le représentant d'un roi devant lequel il allait se trouver, lui représentant de la France; il allait parler bouche à bouche avec l'Espagne, et porter à l'étranger les offres d'une guerre commune contre sa patrie; il jouait un royaume de moitié avec un autre royaume.

Une sonnette retentit au dedans. Le bruit de cette sonnette fit frissonner Gaston. Il se regarda dans une glace, il était pâle; il s'appuya contre le mur, car ses genoux fléchissaient; mille pensées qui ne lui étaient jamais venues l'assaillirent en ce moment; le pauvre garçon n'était pas au-dessus de ses souffrances. La porte s'ouvrit, et Gaston se trouva devant un homme qu'il reconnut pour La Jonquière.

— Encore! murmura-t-il avec dépit.

Mais le capitaine, malgré son œil vif et exercé, ne parut pas s'apercevoir du nuage qui obscurcissait le front du chevalier.

— Venez, chevalier, lui dit-il, on nous attend.

Alors Gaston, rassuré par l'importance même de l'action qu'il entreprenait, s'avança d'un pas assez ferme sur le tapis, qui assourdissait le bruit de ses pas. Il se fit l'effet d'une ombre comparaisant devant une autre ombre.

En effet, muet et immobile, un homme, le dos tourné à la porte, un homme était assis ou plutôt enseveli dans un vaste fauteuil; on n'entrevoit que ses jambes croisées l'une sur l'autre. La lumière de la bougie unique, placée sur une table dans un candélabre de vermeil et recouverte d'un abat-jour, n'éclairait que la partie inférieure de son corps; la tête et les épaules, protégées par le jeu d'un écran, restaient dans la pénombre. Gaston trouva les traits franchement accusés et le visage noble. C'était un gentilhomme qui se connaissait en gens de race, et il comprit tout de suite que celui-là n'était pas un capitaine La Jonquière. La bouche était bienveillante, l'œil grand, hardi et fixe comme celui des rois et des oiseaux de proie; il lut de hautes pensées sur ce front, une grande prudence et quelque fermeté dans les contours fins de la partie inférieure du visage; tout cela cependant au milieu de l'obscurité et malgré la cravate de malines.

— Au moins voilà l'aigle, se dit-il; l'autre n'était que le corbeau, ou tout au plus le vautour.

Le capitaine La Jonquière se tint respectueusement debout en se faisant gros des hanches pour avoir l'attitude martiale: l'inconnu, après avoir regardé quelque temps Gaston, qui le saluait en silence, et cela avec la même attention que Gaston l'avait regardé lui-même, se leva et salua à son tour fort dignement de la tête, et alla s'adosser à la cheminée.

— Monsieur est la personne dont j'ai eu l'honneur de

parler à Votre Excellence, dit La Jonquière; monsieur le chevalier Gaston de Chanlay.

L'inconnu s'inclina légèrement de nouveau, mais ne répondit pas.

— Mordieu! lui souffla tout bas Dubois à l'oreille, si vous ne lui parlez pas, il ne répondra rien.

— Monsieur arrive de Bretagne, je crois? répondit froidement le duc.

— Oui, Monseigneur; mais que Votre Excellence daigne me pardonner: M. le capitaine La Jonquière lui a dit mon nom, mais moi je n'ai pas encore l'honneur de savoir le sien; excusez mon impolitesse, Monseigneur, mais ce n'est pas moi qui parle, c'est le pays qui m'envoie.

— Vous avez raison, Monsieur, dit vivement La Jonquière en tirant d'un portefeuille placé sur la table un papier au bas duquel s'étalait une large signature avec le sceau du roi d'Espagne. Voici le nom, dit-il.

— Duc d'Olivarès, lut Gaston.

Puis, se retournant vers celui qu'on lui présentait, sans remarquer la légère rougeur qui colorait ses joues, il s'inclina respectueusement.

— Et maintenant, Monsieur, dit l'inconnu, vous n'hésitez plus à parler, je présume?

— Je croyais avoir à écouter d'abord, répondit Gaston se tenant encore sur la défensive.

— C'est vrai, Monsieur; toutefois, c'est un dialogue que nous commençons, ne l'oubliez pas: chacun parle à son tour dans une conversation.

— Monseigneur, Votre Excellence me fait trop d'honneur, et je vais lui donner l'exemple de la confiance.

— J'écoute, Monsieur.

— Monseigneur, les états de Bretagne...

— Les mécontents de Bretagne, interrompit en souriant le régent, malgré un signe terrible de Dubois.

— Les mécontents sont si nombreux, reprit Gaston, qu'ils doivent être regardés comme les représentants de la province: cependant j'emploierai la locution que m'indique Votre Excellence; les mécontents de Bretagne m'ont envoyé à vous, Monseigneur, pour savoir les intentions de l'Espagne dans cette affaire.

— Sachons d'abord celles de la Bretagne, reprit le régent.

— Monseigneur, l'Espagne peut compter sur nous; elle a notre parole, et la loyauté bretonne est proverbiale.

— Mais à quoi vous engagez-vous vis-à-vis de l'Espagne?

— A seconder de notre mieux les efforts de la noblesse française.

— Mais n'êtes-vous donc pas Français, vous-mêmes?

— Monseigneur, nous sommes Bretons. La Bretagne, réunie à la France par un traité, doit se regarder comme séparée d'elle du moment où la France ne respecte pas le droit qu'elle s'était réservé par ce traité.

— Oui, je sais la vieille histoire du contrat d'Anne de Bretagne; il y a bien longtemps que ce contrat a été signé, Monsieur.

Le faux La Jonquière poussa le régent de toute sa force.

— Qu'importe! dit Gaston, si chacun de nous le sait par cœur!

XVIII

MONSIEUR ANDRÉ

— Vous disiez donc alors que la noblesse bretonne était prête à seconder de son mieux la noblesse française; et que veut la noblesse française?

— Substituer, en cas de mort de Sa Majesté, le roi d'Espagne au trône de France comme seul et unique héritier de Louis XIV.

— Bien! très bien! dit La Jonquière en fourrant ses

doigts jusqu'à la première phalange dans une tabatière de corne et en prisant avec une évidente satisfaction.

— Mais enfin, reprit le régent, vous parlez de toutes ces choses comme si le roi était mort, et le royaume est pas.

— M. le grand dauphin, M. le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne et leurs enfants, ont disparu d'une façon bien déplorable.

Le régent pâlit de colère ; Dubois se mit à tousser.

— On compte donc sur la mort du roi ? demanda le duc.

— Généralement, Monseigneur, répondit le chevalier.

— Alors cela explique comment le roi d'Espagne espère, malgré la renonciation de ses droits, monter sur le trône de France, n'est-il pas vrai, Monsieur ? Mais parmi les gens qui sont attachés à la régence, il pense trouver quelque opposition à ses projets.

Le faux Espagnol appuya involontairement sur ces mots.

— Aussi, Monseigneur, répondit le chevalier, on a prévu le cas.

— Ah ! fit Dubois, ah ! l'on a prévu le cas : très bien ! tort bien ! Quand je vous disais, Monseigneur, que nos Bretons étaient des hommes précieux. Continuez, Monsieur, continuez.

Malgré l'invitation encourageante de Dubois, Gaston garda le silence.

— Eh bien ! Monsieur, dit le duc, dont la curiosité s'excitait malgré lui, vous le voyez, j'écoute.

— Ce secret n'est pas le mien, Monseigneur, répondit le chevalier.

— Alors, dit le duc, je n'ai pas la confiance de vos chefs.

— Au contraire, Monseigneur, mais vous seul l'avez.

— Je vous comprends, Monsieur ; mais le capitaine est de nos amis, et je vous réponds de lui comme de moi.

— Mes instructions, Monseigneur, portent que je ne m'en ouvrirai qu'à vous seul.

— Mais, Monsieur, je vous ai déjà dit que je répondais du capitaine.

— En ce cas, reprit Gaston en s'inclinant, j'ai dit à Monseigneur tout ce que j'avais à lui dire.

— Vous entendez, capitaine, dit le régent ; veuillez donc nous laisser seuls.

— Oui, Monseigneur, répondit Dubois ; mais avant de vous quitter, moi aussi j'aurais deux mots à vous dire. Gaston se recula de deux pas par discrétion.

— Monseigneur, dit tout bas Dubois, poussez-le, mordieu, tuez-lui toute l'affaire des entrailles, vous n'aurez jamais occasion pareille. Eh bien ! qu'en dites-vous de votre Breton ? il est gentil, n'est-ce pas ?

— Un charmant garçon ! dit le régent ; l'air tout à fait gentilhomme, des yeux pleins de fermeté et d'intelligence à la fois, une tête fine.

— On la coupera d'autant mieux, marronna Dubois en se grattant le nez.

— Que dis-tu ?

— Rien, Monseigneur ; je suis exactement de votre avis. Monsieur de Chanlay, votre serviteur et au revoir : un autre se fâcherait de ce que vous n'avez pas voulu parler devant lui, mais moi je ne suis pas fier, et pourvu que la chose tourne comme je l'entends, peu m'importent les moyens.

Chanlay s'inclina légèrement.

— Allons, allons, dit Dubois, il paraît que je n'ai pas assez l'air d'un homme de guerre. Diable de nez, va ! c'est encore un de ses tours ; mais c'est égal, la tête est bonne.

— Monsieur, dit le régent lorsque Dubois eut fermé la porte, nous voilà seuls, et je vous écoute.

— Monseigneur, vous me comblez, dit Chanlay.

— Parlez, Monsieur, reprit le régent ; puis il ajouta en souriant : Vous devez comprendre mon impatience, n'est-ce pas ?

— Oui, Monseigneur, car Votre Excellence est sans doute étonnée de ne point encore avoir reçu d'Espagne certaine dépêche que vous deviez adresser le cardinal Alberoni.

— C'est vrai, Monsieur, répondit le régent faisant un effort pour mentir, mais enporté par la situation.

— Je vais vous donner l'explication de ce retard, Monseigneur. Le messager qui devait apporter cette dépêche est tombé malade et n'a pas quitté Madrid ; le baron

de Valef, mon ami, qui d'occasion se trouvait en Espagne, s'est alors offert ; on a hésité quelques jours ; enfin, comme on le connaissait pour un homme déjà éprouvé dans la conspiration de Cellamare, on la lui a confiée.

— En effet, dit le régent, le baron de Valef a échappé de bien peu aux émissaires de Dubois ; sachez-vous, Monsieur, qu'il y a eu un grand courage à essayer de renouer une œuvre ainsi rompue par la moitié. Je sais, quant à moi, que lorsque le régent a vu madame du Maine et le prince de Cellamare arrêtés, MM. de Richelieu, de Polignac, de Malezieux, mademoiselle de Launay et Brigand à la Bastille, et ce misérable la Grange-Chancel aux îles Sainte-Marguerite, il a cru tout fini.

— Vous voyez qu'il s'est trompé, Monseigneur.

— Mais vos conspirateurs de la Bretagne ne craignent-ils pas, en se soulevant en ce moment, de faire couper la tête aux conspirateurs de Paris que le régent tient sous sa main ?

— Tout au contraire, Monseigneur ; ils espèrent les sauver, ou ils se feront une gloire de mourir avec eux.

— Comment cela, les sauver ?

— Revenons à la dépêche, s'il vous plaît, Monseigneur ; je dois la remettre d'abord à Votre Excellence, et la voici.

— C'est juste.

Le régent prit la lettre, mais au moment de la décaucher, voyant qu'elle était adressée à Son Excellence le duc d'Olivarès, il la posa sur la table sans l'ouvrir.

Chose étrange ! et ce même homme brisait parfois pour son espionnage des postes deux cents cachets par jour. Il est vrai qu'alors il était avec Thorey ou Dubois, et non avec le chevalier de Chanlay.

— Eh bien ! Monseigneur... dit Chanlay, ne comprenant rien à l'hésitation du duc.

— Vous savez sans doute ce que contient cette dépêche, Monsieur ? demanda le régent.

— Peut-être pas mot pour mot, Monseigneur, mais je sais ce qui a été convenu du moins.

— Voyons, dites ; je suis bien aise de savoir jusqu'à quel point vous êtes initié aux secrets du cabinet espagnol.

— Lorsqu'on se sera défait du régent, dit Gaston sans voir le léger tressaillement qui, à ces paroles, agita son interlocuteur, on fera provisoirement reconnaître le duc du Maine à sa place. M. le duc du Maine rompra à l'instant même le traité de la quadruple alliance, signé par ce misérable Dubois.

— Oh ! je suis vraiment fâché, interrompit le régent, que le capitaine La Jonquière ne soit plus là, il aurait eu plaisir à vous entendre parler ainsi ; continuez, Monsieur, continuez.

— On jettera le prétendant avec une flotte sur les côtes d'Angleterre ; on mettra la Prusse, la Suède et la Russie aux prises avec la Hollande. L'Empire profitera de la lutte pour reprendre Naples et la Sicile, auxquels il a des droits par la maison de Souabe. On assurera le grand-duc de Toscane, prêt à rester sans maître par l'extinction des Médicis, au second fils du roi d'Espagne ; on réunira les Pays-Bas catholiques à la France ; on donnera la Sardaigne au duc de Savoie, Commachio au pape. On fera de la France l'âme de la grande ligue du Midi contre le Nord, et si Sa Majesté Louis XV vient à mourir, on couronnera Philippe V roi de la moitié du monde.

— Oui, Monsieur, je sais tout cela, dit le régent, et c'est le plan de la conspiration de Cellamare remis à neuf ; mais il y a dans ce que vous m'avez dit d'abord une phrase que je ne comprends pas bien.

— Laquelle, Monseigneur ? demanda Gaston.

— Celle-ci : « L'on se déféra du régent... » Et comment s'en déféra-t-on, Monsieur ?

— L'ancien plan, comme vous le savez, Monseigneur, avait été de l'enlever et de le transporter dans la prison de Saragosse, ou la forteresse de Tolède.

— Oui, et le plan a échoué par la surveillance du duc.

— Ce plan était impraticable ; mille obstacles s'opposaient à ce que le duc arrivât à Tolède ou à Saragosse. Le moyen, je vous le demande, de faire traverser la France dans sa plus grande largeur à un pareil prisonnier !

— C'était difficile, dit le duc ; aussi, je n'ai jamais compris qu'un pareil moyen eût été adopté. Je vois avec plaisir qu'on y a fait une légère modification.

— Monseigneur, on seduit ses gardes, on s'échappe d'une prison, on s'évade d'une forteresse ; puis on revient en France, on ressaisit le pouvoir perdu, et l'on fait écarteler ceux qui ont exécuté l'enlèvement. Philippe V et Alberoni n'ont rien à craindre ; Son Excellence monseigneur le duc d'Oliverès a regagné la frontière, et est hors de la portée de la main ; et tandis que la moitié des conjurés échappe à la puissance du régent, l'autre moitié paye pour le tout.

— Cependant...

— Monseigneur, nous avons sous les yeux l'exemple de la dernière conspiration, et vous le disiez vous-même tout à l'heure, MM. de Richelieu, de Polignac, de Malezieux, de Laval, Brigaud et mademoiselle de Launay sont encore à la Bastille.

— Ce que vous dites là, Monsieur, est plein de logique, répondit le duc.

— Tandis qu'au contraire, continua le chevalier, en se défaisant du régent...

— Oui, l'on prévient son retour. On s'échappe d'une prison, on s'évade d'une forteresse, mais on ne sort pas d'une tombe ; voilà ce que vous vouliez dire, n'est-ce pas ?

— Oui, Monseigneur, répondit Gaston avec un léger tremblement dans la voix.

— Alors, je comprends maintenant le but de votre mission ; vous êtes venu à Paris pour vous défaire du régent ?

— Oui, Monseigneur.

— En le tuant ?

— Oui, Monseigneur.

— Et c'est vous, Monsieur, continua le régent en fixant son regard profond sur le jeune homme, qui vous êtes offert de vous-même pour cette sanglante mission ?

— Non, Monseigneur ; jamais de moi-même je n'eusse choisi le rôle d'un assassin.

— Mais qui vous a forcés de jouer ce rôle, alors ?

— La fatalité, Monseigneur.

— Expliquez-vous, Monsieur.

— Nous formions un comité de cinq gentilshommes associés à la ligue bretonne, ligue partielle au milieu de la grande association, et il avait été convenu entre nous que tout ce que nous ferions se déciderait à la majorité.

— Je comprends, dit le duc ; et la majorité a décidé qu'on assassinerait le régent ?

— C'est cela, Monseigneur ; quatre furent pour l'assassinat, un seul fut contre.

— Et celui qui fut contre... demanda le duc.

— Dussé-je perdre la confiance de Votre Excellence, Monseigneur, c'était moi.

— Mais alors, Monsieur, comment vous êtes-vous chargé d'accomplir un dessein que vous désapprouviez ?

— Il avait été décidé que le sort désignerait celui qui devait porter le coup.

— Et le sort ?...

— Tomba sur moi, Monseigneur.

— Comment n'avez-vous pas refusé cette mission ?

— Le scrutin était secret, nul ne connaissait mon vote, on m'eût pris pour un lâche.

— Et vous êtes venu à Paris ?...

— Dans le but qui m'est imposé.

— Comptant sur moi ?...

— Comme sur un ennemi du régent, pour m'aider à accomplir une entreprise qui, non seulement touche si profondément aux intérêts de l'Espagne, mais encore qui sauve nos amis de la Bastille.

— Courent-ils de si grands dangers que vous le croyez ?

— La mort plane au-dessus d'eux ; le régent a des oreilles, et il a dit de M. de Richelieu, qu'eût-il quatre têtes, il avait entre les mains de quoi les lui faire couper.

— Il a dit cela dans un moment de colère.

— Comment, Monseigneur, c'est vous qui défendez le duc ? c'est vous qui tremblez quand un homme se dévoue pour le salut non seulement de ses complices, mais encore de deux royaumes ; c'est vous qui hésitez à accepter le dévouement ?

— Si vous échouez dans cette entreprise ?

— Toute chose a son bon et son mauvais côté, Mon-

seigneur ; quand on n'a pas le bonheur d'être le sauveur de son pays, reste l'honneur d'être le martyr de sa cause.

— Mais, faites-y attention, en vous facilitant les moyens d'arriver jusqu'au régent, je deviens votre complice.

— Et cela vous effraye, Monseigneur ?

— Sans doute ; car, vous arrêtez...

— Eh bien ! moi arrête ?...

— On peut, à force de tortures, vous arracher les noms de ceux...

Gaston interrompit le prince avec un geste et un sourire de suprême dédain.

— Vous êtes étranger, Monseigneur, lui dit-il, et vous êtes Espagnol, vous ne pouvez par conséquent savoir ce que c'est qu'un gentilhomme français ; je vous pardonne donc votre injure.

— Alors, on peut donc compter sur votre silence ?

— Pontcalec, du Couëdic, Talhouët et Montlouis en ont douté un seul instant, et depuis ils m'en ont fait leurs excuses.

— C'est bien, Monsieur, reprit le régent ; je songerai gravement, je vous le promets, à ce que vous venez de me dire ; mais cependant à votre place...

— A ma place ?

— Je renoncerais à cette entreprise.

— Je voudrais pour beaucoup n'y être point entre, Monseigneur, je l'avoue ; car, depuis que j'y suis entré, un grand changement s'est fait dans ma vie. Mais j'y suis, il faut qu'elle s'accomplisse.

— Même quand je refuserais de vous seconder ? dit le régent.

— Le comité breton a prévu ce cas, dit Gaston en souriant.

— Et il a décidé ?...

— Que l'on passerait outre.

— Ainsi votre résolution ?...

— Est irrévocable, Monseigneur.

— J'ai dit ce que je devais vous dire, reprit le régent ; maintenant, puisque vous le voulez à toute force, poursuivez donc votre entreprise.

— Monseigneur, dit Gaston, vous paraissez vouloir vous retirer.

— Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Aujourd'hui, non ; mais demain, après-demain.

— N'avez-vous pas l'intermédiaire du capitaine ? En me faisant prévenir par lui, je vous recevrai quand il vous plaira.

— Monseigneur, dit Gaston avec un accent de fermeté merveilleusement assorti avec sa pose noble et digne, parlons franc, pas d'intermédiaire semblable à celui-là. Votre Excellence et moi, si fort séparés que nous nous trouvions par le rang et le mérite, sommes égaux du moins devant l'échafaud qui nous menace. L'avantage sur ce point est même à moi, car il est évident que je cours plus de dangers que vous ; cependant vous êtes maintenant, Monseigneur, un conspirateur comme M. le chevalier de Chanlay, avec cette différence que vous avez le droit, étant le chef, de voir tomber sa tête avant la vôtre ; qu'il me soit donc permis de traiter d'égal à égal avec Votre Excellence, et de la voir quand j'aurai besoin d'elle.

Le régent réfléchit un instant.

— Fort bien, dit-il ; cette maison n'est pas ma demeure ; vous comprenez, je reçois peu chez moi depuis que la guerre est imminente ; ma position est précaire et délicate en France. Cellamare est emprisonné à Blois ; je ne suis qu'une espèce de consul, bon à protéger mes nationaux et bon aussi à servir d'otage ; je ne saurais donc user de trop de précautions.

Le régent mentait avec effort ; il cherchait la fin de chacune de ses phrases.

— Écrivez donc poste restante, à cette adresse : A M. André. Vous ajouterez l'heure à laquelle vous voulez me parler, et je me trouverai ici.

— A la poste ? reprit Gaston.

— Oui ; vous comprenez, c'est un délai de trois heures, voilà tout, pas davantage. A chaque levée, un homme a moi quelle votre lettre et me l'apporte, s'il en trouve une ; trois heures après, vous vous présentez ici, et tout est dit.

— Votre Excellence en parle bien à son aise, dit en riant Gaston ; mais je ne sais pas même où je suis, je ne connais pas la rue, je ne sais pas le numéro de la maison, je suis venu de nuit, comment voulez-vous que je me retrouve ? Tenez, Monseigneur, faisons mieux que cela ; vous m'avez demandé quelques heures pour réfléchir, prenez jusqu'à demain matin, et demain, à onze heures, envoyez-moi chercher. Il faut que nous arrêtions bien fermement notre plan d'avance, afin que notre plan ne manque pas comme ceux de ces conspirateurs de carrefour dont une voiture mise en travers ou une pluie qui tombe dérange les poignards ou éteint la poudre.

— Eh bien, cela est pensé à merveille, dit le régent ; demain donc, monsieur de Chanlay, ici, vers onze heures ; on ira vous prendre chez vous, et nous n'aurons plus, dès lors, de secrets l'un pour l'autre.

— Votre Excellence daigne-t-elle agréer mes respects ? dit Gaston en s'inclinant.

— Adieu, Monsieur, dit le régent en lui rendant son salut.

Le régent congédia Gaston, qui retrouva dans l'antichambre le guide qui l'avait amené. Le chevalier remarqua seulement qu'au retour il lui fallait traverser un jardin qu'il n'avait pas vu en venant, et qu'il sortait par une autre porte que celle par laquelle il était entré.

A cette autre porte la même voiture attendait ; il y monta aussitôt, et à peine y eut-il pris sa place qu'elle roula rapidement vers la rue des Bourdonnais.

XIX

LA PETITE MAISON

Ce n'était plus une illusion pour le chevalier. Un jour encore, deux peut-être, il allait falloir se mettre à l'œuvre, et quelle œuvre !

L'envoyé espagnol avait produit une profonde impression sur Gaston ; il y avait en lui un air de grandeur qui étonnait celui-là, Gaston en était sûr, c'était bien un gentilhomme.

Puis une réminiscence étrange lui passait par l'esprit ; il y avait entre ce front sévère et ces yeux étincelants, et le front pur et les doux yeux d'Hélène, une de ces ressemblances vagues et lointaines qui donnent à la pensée qui s'arrête sur elles l'incohérence d'un songe. Gaston, sans s'en rendre compte, assimilait ces deux figures dans son souvenir, et, malgré lui, ne pouvait les séparer. Au moment où il allait se coucher, fatigué des émotions du jour, le pas d'un cheval retentit dans la rue ; la porte de l'hôtel du *Muid d'Amour* s'ouvrit, et Gaston, de son rez-de-chaussée, crut entendre un colloque animé ; mais bientôt la porte se referma, le bruit s'évanouit, Gaston s'endormit comme on s'endort à vingt-cinq ans, lors même qu'on est amoureux et conspirateur.

Cependant, Gaston ne s'était pas trompé : le cheval entendu avait bien réellement piétiné et henni ; le colloque avait eu lieu, la porte s'était ouverte et refermée. Celui qui arrivait à cette heure était un bon paysan de Rambouillet, à qui une jeune et jolie femme avait donné deux louis pour porter un billet en toute hâte à M. le chevalier Gaston de Chanlay, rue des Bourdonnais, à l'hôtel du *Muid d'Amour*.

La jeune et jolie femme, nous la connaissons.

Tapin prit la lettre, la flaira ; puis, dénouant le tablier blanc serré autour de sa taille d'hôtelier, il remit la garde de l'hôtel du *Muid d'Amour* à son premier cuisinier qui était un drôle fort intelligent, et courut avec la vitesse de ses deux longues jambes chez Dubois, qui rentrait aussi de la maison de la rue du Bac.

— Oh ! oh ! dit Dubois, une lettre ! voyons cela.

Il décacha comme un habile escamoteur, à l'aide d'une vapeur bouillante, l'épître qu'on venait de lui remettre, et en lisant le billet, puis la signature, il éclata dans une joie immodérée.

— Bon ! excellent ! dit-il, et voilà qui marche à merveille. Laissons aller les enfants, ils vont grand train, mais nous tenons la bride, et ils n'iront que tant que nous voudrons.

Puis, se tournant vers le messager, après avoir artivement recacheté l'épître.

— Tiens, dit-il, rends cette lettre.

— Quand cela ? demanda Tapin.

— Tout de suite, dit Dubois.

Tapin hit un pas vers la porte.

— Non pas ; je réfléchis... reprit Dubois ; demain matin, ce sera assez tôt.

— Maintenant, dit Tapin en saluant une seconde fois au moment de sortir, n'est-il permis de faire à Monseigneur une observation toute personnelle ?

— Parle, drôle.

— Comme agent de Monseigneur, je gagne trois écus par jour.

— N'est-ce point assez, marouffe ?

— C'est assez comme agent, et je ne me plains pas ; mais, en vérité Dieu ! ce n'est pas assez comme marchand de vins. Oh ! le sot métier !

— Bois pour te distraire, animal.

— Depuis que j'en vends, je déteste le vin.

— Parce que tu vois comment on le fait ; mais bois du champagne, bois du muscat, bois du vin de raisin, s'il en existe, c'est Bourguignon qui paye. A propos, il a eu une vraie attaque ; ainsi ton mensonge n'est qu'une affaire de chronologie.

— Vraiment ! monseigneur ?

— Oui, la peur que tu lui as faite en est la cause ; tu voulais hériter de son fonds, pendard !

— Non, ma foi, Monseigneur ; le métier est trop peu divertissant.

— Eh bien ! j'ajoute trois écus par jour à ta solde tant que tu le rempliras, et après je te donnerai la boutique pour doter la fille aimée. Va, et apporte-moi souvent des lettres pareilles, tu seras le bienvenu.

Tapin revint à l'hôtel du *Muid d'Amour*, du même pas qu'il avait été au Palais-Royal, et, comme la chose lui était recommandée, il attendit au lendemain pour remettre la lettre.

A six heures, Gaston était sur pied. Il faut rendre cette justice à maître Tapin, aussitôt qu'il entendit du bruit dans la chambre, il entra et remit la lettre à celui à qui elle était adressée. En reconnaissant l'écriture, Gaston rougit et pâlit à la fois ; mais à mesure qu'il lut, ce fut sa pâleur qui augmenta. Tapin faisait mine de ranger et le regardait du coin de l'œil. En effet, la nouvelle était sérieuse, voici ce que contenait la lettre :

« Mon ami, je reviens à votre avis, et peut-être aviez-vous raison ; en tout cas, j'ai peur : une voiture vient d'arriver, madame Desroches commande le départ ; j'ai voulu résister, on m'a enfermée dans ma chambre ; par bonheur, un paysan passe pour faire abreuver son cheval, je lui remis deux louis et il promet de porter ce billet chez vous. J'entends faire les derniers préparatifs, dans deux heures nous partirons pour Paris.

« Une fois arrivée, je vous ferai tenir ma nouvelle adresse, dussé-je, si l'on me résiste, sauter par une fenêtre.

« Soyez tranquille, la femme qui vous aime se gardera digne d'elle et de vous. »

— Ah ! c'est cela, s'écria Gaston en achevant la lettre ; Hélène, je ne m'étais pas trompé. Huit heures du soir, mon Dieu ! mais elle est partie, mais elle est même arrivée. Monsieur Bourguignon, pourquoi ne m'a-t-on pas apporté cette lettre tout de suite ?

— Son Excellence dormait, et l'on a attendu qu'elle se réveillât, répondit Tapin avec la plus exquise politesse.

Il n'y avait rien à répondre à un homme qui savait si bien vivre ; d'ailleurs Gaston réfléchit qu'en s'emportant il risquait de révéler son secret, il continua donc sa colère ; seulement une idée lui vint, il voulut aller guetter à la barrière l'entrée d'Hélène, qui pouvait n'être point encore arrivée à Paris. Il s'habilla donc promptement, accrocha son épée, et partit après avoir dit à Tapin :

— Au cas où M. le capitaine La Jonquière viendrait pour me chercher, dites-lui que je serai de retour à neuf heures.

Gaston arriva tout en sueur à la barrière ; il n'avait rencontré aucun fiacre et avait fait la course à pied. Pendant qu'il attend inutilement Hélène, qui était entrée à Paris à deux heures du matin, jetons un coup d'œil en arrière. Nous avons vu le régent recevant la lettre de madame Desroches, et renvoyant la réponse par le même messager ; en effet, il était urgent de prendre de promptes mesures, et de soustraire Hélène aux tentatives de ce M. de Livry.

Mais que pouvait être ce jeune homme ? Dubois seul saurait le lui dire ; aussi, quand Dubois reparut pour accompagner, vers les cinq heures du soir. Son Altesse Royale à la rue du Bac :

— Dubois, dit le régent, qu'est-ce qu'est M. de Livry de Nantes ?

Dubois se gratta le nez, car il voyait venir le régent.

— Livry ? Livry... dit-il, attendez donc.

— Oui, Livry ?

— C'est quelque Matignon, enté sur de la province.

— Bon ! ceci n'est pas une explication, l'abbé, c'est tout au plus une hypothèse.

— Et qui connaît cela, Livry ? ce n'est pas un nom. Faites venir M. d'Hozier.

— Imbécile !

— Mais, Monseigneur, reprit Dubois, je ne m'occupe pas de généalogie, moi ; je suis roturier indigne.

— C'est bien assez de niaiseries comme cela.

— Diable ! Monseigneur ne plaisante pas sur les Livry, à ce qu'il paraît : est-ce qu'il s'agirait de donner l'ordre à quelqu'un de la famille ? En ce cas, c'est autre chose, et je vais tâcher de vous trouver une belle origine.

— Va-t'en au diable ! et en y allant envoie-moi Nocé.

Dubois lit son sourire le plus agréable et sortit. Dix minutes après, la porte s'ouvrit et Nocé parut. C'était un homme de quarante ans, d'ailleurs extrêmement distingué, grand, beau, froid, sec, spirituel et railleur ; un des compagnons, au reste, les plus fidèles et les plus aimés du régent.

— Monseigneur m'a fait demander ? dit-il.

— Ah ! c'est toi, Nocé ? bonjour.

— Tous mes hommages à Monseigneur, reprit Nocé en s'inclinant. Puis-je être bon à quelque chose à Son Altesse Royale ?

— Oui, prête-moi ta maison du faubourg Saint-Antoine, mais bien vide, bien propre ; j'y mettrai des gens à moi ; surtout pas trop galante, entends-tu ?

— Pour une prude, Monseigneur ?

— Oui, Nocé, pour une prude.

— Alors, que ne louez-vous une maison en ville, Monseigneur ? Les maisons du faubourg ont une atroce réputation, je vous en prévient.

— La personne que j'y veux mettre ne connaît pas même ces réputations-là, Nocé.

— Peste ! recevez-en mes compliments bien sincères, Monseigneur.

— Mais silence, n'est-ce pas, Nocé ?

— Absolu.

— Ni fleurs ni emblèmes ; fais-moi décrocher toutes les peintures un peu trop agréables. Les trumeaux et les panneaux, comment sont-ils ?

— Les trumeaux et les panneaux peuvent rester, Monseigneur, c'est très décent.

— Vrai ?

— Oui, vrai ; c'est du Maintenon tout pur.

— Laissons donc les panneaux ; mais tu m'en réponds ?

— Monseigneur, je ne voudrais pas cependant prendre une pareille responsabilité ; je ne suis pas une prude, moi, et peut-être serait-il plus prudent de tout faire gratter.

— Bah ! pour un jour, Nocé, ce n'est pas la peine ; quelques mythologies, n'est-ce pas ?

— Heu ! fit Nocé.

— D'ailleurs, cela nous prendrait du temps, et à peine ai-je quelques heures. Donne-moi les clefs tout de suite.

— Le temps de retourner chez moi, et dans un quart d'heure Votre Altesse Royale les aura.

— Adieu, Nocé ; ta main. Pas de guet, pas de curiosité, je te le recommande, je t'en prie.

— Monseigneur, je pars pour la chasse, et ne reviendrai que lorsque Votre Altesse Royale me rappellera.

— Tu es un digne compagnon. Adieu, à demain !

Sûr maintenant d'avoir une maison convenable où la faire descendre, le régent écrivit aussitôt une seconde lettre à la Desroches, et lui envoya une berline avec ordre de ramener Hélène, après lui avoir lu, sans la lui montrer, la lettre qu'il venait d'écrire. Voici ce que contenait cette lettre :

« Ma fille, j'ai réfléchi et veux vous avoir près de moi. Faites-moi le plaisir de suivre madame Desroches sans perdre une seconde ; à votre arrivée à Paris vous recevrez de mes nouvelles.

« Votre père affectionné. »

Hélène, à la lecture de cette lettre communiquée par madame Desroches, résista, pria, pleura ; mais, cette fois, tout fut inutile, et force lui fut d'obéir. Ce fut alors qu'elle profita d'un moment de solitude pour écrire à Gaston la lettre que nous avons lue, et pour la faire porter par le paysan à cheval. Puis elle partit, laissant encore une fois avec douleur cette habitation qui lui était chère, parce qu'elle avait cru y retrouver un père, et qu'elle y avait reçu son amant.

Quant à Gaston, il s'était, comme nous l'avons dit, aussitôt la lettre reçue, empressé de courir à la barrière ; il faisait petit jour quand il y arriva. Plusieurs voitures passèrent, mais aucune ne renfermait Hélène. Peu à peu, le froid devenait plus vif et l'espoir s'en allait du cœur du jeune homme ; il reprit le chemin de l'hôtel, n'ayant plus d'autre chance que de trouver une lettre à son retour. Comme il traversait le jardin des Tuileries, huit heures sonnaient. Au même moment, Dubois entra dans la chambre à coucher du régent, un portefeuille sous le bras, et la mine triomphante.

XX

L'ARTISTE ET LE POLITIQUE

— Ah ! c'est toi, Dubois ? dit le régent en apercevant son ministre.

— Oui, Monseigneur, répondit Dubois en tirant des papiers de son portefeuille. Eh bien ! nos Bretons sont-ils toujours gentils ?

— Qu'est-ce que ces papiers ? dit le régent, qui malgré sa conversation de la veille, et peut-être à cause de cette conversation, se sentait une sympathie secrète pour Chanlay.

— Oh ! rien du tout, dit Dubois ; d'abord, un petit procès-verbal de ce qui s'est passé hier soir entre M. le chevalier de Chanlay et Son Excellence monseigneur le duc d'Olivarès.

— Tu as donc écouté ? demanda le régent.

— Pardieu ! Monseigneur, et que vouliez-vous donc que je fisse ?

— Et tu as entendu ?

— Tout. Eh bien ! Monseigneur, que pensez-vous des prétentions de Sa Majesté Catholique ?

— Je pense qu'on dispose d'elle sans sa participation peut-être.

— Et le cardinal Alberoni ? Tudieu ! Monseigneur, comme ce gaillard-là vous manipule l'Europe : le prétendant en Angleterre ; la Prusse, la Suède et la Russie déchirant la Hollande à belles dents ; l'Empire reprenant Naples et la Sicile ; le grand-duché de Toscane au fils de Philippe V ; la Sardaigne au duc de Savoie ; Commachio au pape ; la France à l'Espagne. Eh bien ! mais, voilà un plan qui ne manque pas d'un certain grandiose, pour être sorti du cerveau d'un sonneur de cloches.

— Fumée que tous ces projets, reprit le duc, rêveries que tous ces plans.

— Et notre complot breton, demanda Dubois, est-ce aussi une fumée ?

— Je suis forcé de l'avouer, il existe réellement.

— Et le poignard de notre conspirateur, est-ce aussi une rêverie ?

— Non ; je dois même dire qu'il m'a paru assez vigoureusement emmanché.

— Peste ! Monseigneur, vous vous plaigniez, dans l'autre conspiration, de ne trouver que des conspirateurs à l'eau de rose ; eh bien ! mais il me semble que pour cette fois vous êtes servi à votre guise ; ceux-ci n'y vont pas de main morte.

— Sais-tu, dit le régent tout pensif, que c'est une vigoureuse nature que celle de ce chevalier de Chanlay ?

— Ah ! bon ! il ne vous manquerait plus que de vous prendre d'une belle admiration pour ce gaillard-là ! Ah ! je vous connais, Monseigneur, vous en êtes capable.

— Pourquoi donc est-ce toujours parmi ses ennemis et jamais parmi ses serviteurs qu'un prince rencontre des âmes de cette trempe ?

— Ah ! Monseigneur, parce que la haine est une passion, et que le dévouement n'est souvent qu'une bassesse ; mais si Monseigneur veut quitter maintenant les hauteurs de la philosophie pour redescendre à un simple travail matériel qui consiste à me donner deux signatures...

— Lesquelles ? demanda le régent.

— D'abord, un capitaine qu'il faut faire major.

— Le capitaine La Jonquière ?

— Oh ! non ; celui-là est un drôle que nous ferons pendre en effigie aussitôt que nous n'en aurons plus besoin ; mais en attendant, Monseigneur, il faut le ménager.

— Et qui est ce capitaine ?

— Un brave officier que Monseigneur a rencontré il y a huit jours, ou plutôt il y a huit nuits dans une honnête maison de la rue Saint-Honoré.

— Que veux-tu dire ?

— Je vois bien qu'il faut que j'aide aux souvenirs de Monseigneur, Monseigneur a si peu de mémoire !

— Voyons, parle, drôle ; avec toi on ne peut jamais arriver au fait.

— Le voici en deux mots : Monseigneur est sorti il y a huit nuits, comme nous disions, déguisé en mousquetaire, par la petite porte de la rue de Richelieu, accompagné de Nocé et de Simiane.

— Oui, c'est vrai ; et que s'est-il passé rue Saint-Honoré ? Voyons !

— Vous voulez le savoir, Monseigneur ?

— Oui, cela me ferait plaisir.

— Je n'ai rien à refuser à Votre Altesse.

— Parle donc, alors.

— Monseigneur le régent soupait dans cette maison de la rue Saint-Honoré.

— Toujours avec Nocé et Simiane ?

— Non, en tête-à-tête, Monseigneur ; Nocé et Simiane soupaient aussi, mais chacun de son côté.

— Continue.

— Monseigneur le régent soupait donc et l'on en était au dessert, lorsqu'un brave officier, qui se trompait de porte probablement, frappa si obstinément à la sienne, que Monseigneur, impatienté, sortit et rudoya quelque peu l'importun qui venait si intempestivement le déranger. L'importun, qui était peu endurant de sa nature, à ce qu'il paraît, met l'épée à la main ; sur quoi Monseigneur, qui n'y regarde jamais à deux fois pour faire une folie, tira galement sa rapière, et prêta le collet à l'officier.

— Et le résultat de ce duel ? demanda le régent.

— Fut que Monseigneur attrapa à l'épaule une égratignure, en échange de laquelle il fournit à son adversaire un fort joli coup d'épée qui lui traversa la poitrine.

— Mais ce coup d'épée n'est pas dangereux, j'en espère ? demanda avec intérêt le régent.

— Non, heureusement le fer a glissé le long des côtes.

— Oh ! tant mieux !

— Mais ce n'est pas tout.

— Comment ?

— Il paraît que Monseigneur en voulait particulièrement à cet officier.

— Moi ? je ne l'avais jamais vu.

— Or, comme les princes ont besoin de voir les gens pour leur faire du mal, ils frappent à distance, eux.

— Que veux-tu dire ? Voyons, achève.

— Je veux dire que je me suis informé, et que cet officier était déjà capitaine depuis huit ans, lorsqu'il fut nommé au pouvoir de Votre Altesse il a été destitué.

— S'il a été destitué, c'est qu'il méritait de l'être.

— Ah ! tenez, Monseigneur, voilà une idée ; c'est de nous faire reconnaître comme infaillibles par le pape.

— Il aura commis quelque lâcheté.

— C'était un des plus braves soldats de l'armée.

— Quelque action indigne alors.

— C'était le plus honnête homme de la terre.

— Alors c'est une injustice à réparer.

— A merveille ! et voilà pourquoi j'avais préparé ce brevet de major.

— Donne, Dubois, donne ; tu as du bon parfois.

Un sourire diabolique rida la face de Dubois qui, justement en ce moment, tirait de son portefeuille un second papier. Le régent le suivit des yeux avec inquiétude.

— Qu'est-ce que ce second papier ? demanda-t-il.

— Monseigneur, répondit Dubois, après une injustice réparée, c'est une justice à faire.

— L'ordre d'arrêter le chevalier Gaston de Chanlay et de le conduire à la Bastille ! s'écria le régent. Ah ! drôle ! je comprends maintenant pourquoi tu m'alléchais avec une bonne action. Mais un instant, dit le duc, ceci demande réflexion.

— Monseigneur pense-t-il que je lui propose un abus de pouvoir ? demanda en riant Dubois.

— Non, mais cependant...

— Monseigneur, continua Dubois en s'animant, quand on a entre les mains le gouvernement d'un royaume, il faut avant toutes choses gouverner.

— Mais il me semble cependant, monsieur le cuistre, que je suis bien le maître.

— De récompenser, oui, mais à la condition de punir ; l'équilibre de la justice est faussé, Monseigneur, quand une éternelle et aveugle miséricorde pèse dans un des bassins de la balance. Agir comme vous voulez toujours le faire et comme souvent vous le faites, ce n'est pas être bon, c'est être faible. Voyons, dites, Monseigneur, quelle sera la récompense de ceux qui ont mérité, si vous ne punissez pas ceux qui ont failli ?

— Alors, dit le régent avec d'autant plus d'impatience qu'il se sentait défendre une noble mais mauvaise cause, si tu voulais que je fusse sévère, il ne fallait pas provoquer une entrevue entre moi et ce jeune homme ; il ne fallait pas me mettre à même de l'apprécier à sa valeur ; il fallait me laisser croire que c'était un conspirateur vulgaire.

— Oui, et maintenant, parce qu'il s'est présenté à Votre Altesse sous une enveloppe romanesque, voilà votre imagination d'artiste qui bal la campagne. Que diable ! Monseigneur, il y a temps pour tout : faites de la chimie avec Humbert, faites de la gravure avec Andran, faites de la musique avec La Fare, faites l'amour avec le monde entier, mais avec moi faites de la politique.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria le régent, ma vie espionnée, torturée, calomniée comme elle l'est, vaut-elle donc la peine que je la défende ?

— Mais ce n'est pas votre vie que vous défendez, Monseigneur ; au milieu de toutes les calomnies qui vous poursuivent, et contre lesquelles, Dieu merci ! vous devriez être cuirassé maintenant, l'accusation de lâcheté est la seule que vos plus cruels ennemis n'ont pas même tenté de jeter sur vous. Votre vie !... A Steinkerque, à Nerwinde et à Lérida, vous avez prouvé le cas que vous en faisiez ; votre vie, pardieu ! si vous étiez un simple partisan, un ministre ou même un prince du sang, et qu'un assassinat vous la reprit, ce serait le cœur d'un homme qui cesserait de battre, et voilà tout ; mais à tort ou à raison vous avez voulu occuper votre place parmi les puissants du monde. A cet effet, vous avez brisé le testament de Louis XIV, vous avez chassé les bâtards du trône, où déjà ils avaient mis le pied, vous vous êtes

fait régent de France enfin, c'est-à-dire la clef de voûte du monde ; vous tué, ce n'est pas un homme qui tombe, c'est le pilier qui soutenait l'édifice européen qui s'écroule ; alors l'œuvre laborieuse de nos quatre années de veilles et de luttas est détruite ! tout s'ébranle autour de nous. Jetez les yeux sur l'Angleterre : le chevalier de Saint-George va y renouveler les folles entreprises du prétendant ; jetez les yeux sur la Hollande : la Prusse, la Suède et la Russie en font une vaste curée ; jetez les yeux sur l'Autriche : son aigle à deux têtes tire à elle Venise et Milan pour s'indemniser de la perte de l'Espagne ; jetez les yeux sur la France, et la France n'est plus la France, mais la vassale de Philippe V. Enfin, jetez les yeux sur Louis XV, c'est-à-dire sur le dernier rejeton ou plutôt le dernier débris du plus grand règne qui ait illuminé le monde, et l'enfant qu'à force de surveillance et de soins nous avons arraché au sort de son père, de sa mère et de ses oncles pour le faire asseoir sain et sauf sur le trône de ses ancêtres, cet enfant retombe aux mains de ceux qu'une loi adultère appelle effrontément à lui succéder ; ainsi, de tous côtés, meurtre, désolation, ruine et incendie, guerre civile et guerre étrangère, et pourquoi cela ? parce qu'il plaît à monseigneur Philippe d'Orléans de se croire toujours major de la maison du roi ou commandant de l'armée d'Espagne, et d'oublier qu'il a cessé d'être tout cela le jour où il est devenu régent de France.

— Tu le veux donc ! s'écria le régent en prenant une plume.

— Un instant, Monseigneur, dit Dubois ; il ne sera pas dit que, dans une affaire de cette importance, vous ayez cédé à mes obsessions : j'ai dit ce que j'avais à dire ; maintenant je vous laisse seul, faites ce que vous voudrez, je vous laisse ce papier ; j'ai quelques ordres à donner de mon côté, dans un quart d'heure je reviendrai le prendre.

Et Dubois, à la hauteur cette fois de la situation où il se trouvait, salua le régent et sortit.

Resté seul, le duc tomba dans une profonde rêverie : toute cette affaire si sombre et si tenace, ce tronçon effrayant du serpent terrassé déjà dans la conspiration précédente, se dressait dans l'esprit du duc avec une foule de noires visions ; il avait bravé le feu dans les batailles, il avait ri des enlèvements médités par les Espagnols et les bâtards de Louis XIV ; mais, cette fois, une secrète horreur l'étreignait sans qu'il pût s'en rendre compte. Il se sentait pris d'une admiration involontaire pour ce jeune homme dont le poignard était levé sur sa poitrine ; il le haïssait dans certains moments, il l'excusait, il l'aimait presque dans d'autres. Dubois, accroupi sur cette conspiration comme un singe infernal sur une proie agonisante, et fouillant de ses ongles actifs jusqu'au cœur du complot, lui paraissait armé d'une volonté et d'une intelligence sublimes. Lui, si courageux d'ordinaire, il sentait qu'en cette circonstance il eût mal défendu sa vie, il tenait la plume à la main, l'ordre était là sous ses yeux et l'attirait.

— Oui, murmura-t-il, Dubois a raison, il a dit vrai, et ma vie qu'à chaque heure je joue sur un coup de dé a cessé de m'appartenir. Hier encore, ma mère me disait ce qu'il vient de me dire aujourd'hui. Qui sait ce qui arriverait du monde entier si j'allais mourir ? Ce qui est arrivé à la mort de mon aïeul Henri IV, pardieu ! Après avoir reconquis pied à pied son royaume, il allait, grâce à dix ans de paix, d'économie et de popularité, ajouter à la France l'Alsace, la Lorraine et les Flandres peut-être, tandis que, descendant les Alpes, le duc de Savoie, devenu son gendre, allait se tailler un royaume dans le Milanais, et, des rognures de ce royaume, enrichir la république de Venise et fortifier les ducs de Modène, de Florence et de Mantoue : dès lors la France se trouvait à la tête du mouvement européen, tout était prêt pour cet immense résultat, couvé pendant toute la vie d'un roi législateur et soldat ; ce fut alors que le 13 mai arriva, qu'une voiture à la livrée royale passa rue de la Ferronnerie, et que trois heures sonnèrent à l'horloge des Innocents !... En une seconde, tout fut détruit, prospérité passée, espérance à venir ; il fallut un siècle tout entier, un ministre qui s'appela Richelieu, et un roi qui s'appela Louis XIV, pour cicatriser au flanc de la France la

blessure qu'y avait faite le couteau de Ravallac. Oui, oui, Dubois a raison, s'écria le duc en s'animant, je dois abandonner ce jeune homme à la justice humaine : d'ailleurs, ce n'est pas moi qui le condamne, les juges sont là, ils décideront ; et puis, ajouta-t-il en souriant, n'ai-je pas toujours mon droit de grâce ?

Et, rassuré intérieurement par cette prérogative royale qu'il exerçait au nom de Louis XV, il signa vivement, et, sonnait son valet de chambre, il passa dans un autre appartement pour achever sa toilette. Dix minutes après qu'il fut sorti de la chambre où cette scène venait de se passer, la porte se rouvrit doucement. Dubois y passa lentement et avec précaution sa tête de fouine, s'assura que la chambre était déserte, s'approcha doucement de la table devant laquelle était assis le prince, jeta un coup d'œil rapide sur l'ordre, sourit d'un sourire de triomphe en voyant que le régent avait signé, le plia lentement en quatre, le mit dans sa poche et sortit à son tour avec un air de profonde satisfaction.

XXI

LE SANG SE RÉVÈLE

Lorsque Gaston, de retour de la barrière de la Conférence, rentra dans sa chambre de la rue des Bourdonnais, il vit La Jonquière installé près du poêle, et dégustant une bouteille de vin d'Alicante qu'il venait de décoiffer.

— Eh bien ! chevalier, dit-il en apercevant Gaston, comment trouvez-vous ma chambre, hein ? Elle est assez commode, n'est-ce pas ? Asseyez-vous donc et goûtez ce vin, il vaut les meilleurs de Rousseau. Avez-vous connu Rousseau, vous ? Non, vous êtes de province, et l'on ne boit pas de vin en Bretagne ; on y boit du cidre, de la piquette, de la bière, je crois. Je n'ai pu y boire que de l'eau-de-vie, moi, c'est tout ce que j'ai pu y trouver.

Gaston ne répondit rien, car Gaston n'avait pas même écouté ce que lui disait La Jonquière, tant il était préoccupé d'une seule idée. Il se laissa tomber tout effaré sur une chaise en froissant dans la poche de son habit la première lettre d'Hélène.

— Où est-elle ? se demandait-il. Ce Paris immense, illimité, va peut-être me la garder éternellement. Oh ! c'est trop de difficultés à la fois pour un homme qui n'a ni le pouvoir ni l'expérience.

— A propos, dit La Jonquière, qui avait suivi dans le cœur du jeune homme ses idées aussi facilement que si le corps qui l'enveloppait eût été de verre, à propos, chevalier, il y a ici une lettre pour vous.

— De Bretagne ? demanda en tremblant le chevalier.

— Non pas, de Paris ; d'une charmante petite écriture qui m'a tout l'air d'une écriture de femme, mauvais sujet.

— Où est-elle ? s'écria Gaston.

— Demandez cela à notre hôte. Quand je suis entré tout à l'heure, il la roulait entre ses doigts.

— Donnez, donnez ! s'écria Gaston en s'élançant dans la chambre commune.

— Que désire monsieur le chevalier ? demanda Tapin avec sa politesse accoutumée.

— Mais celle lettre.

— Quelle lettre ?

— La lettre que vous avez reçue pour moi.

— Ah ! pardon, Monsieur ; c'est vrai, et moi qui l'avais oubliée !

Et il tira la lettre de sa poche et la donna à Gaston.

— Pauvre imbécile ! disait pendant ce temps-là le faux La Jonquière ; et ces niais-là se mêlent de conspirer ! C'est comme ce d'Harmental. Ils veulent faire à la fois de la politique et de l'amour. Triples sots ! que ne vont-ils pas tout bonnement faire l'un chez l'un chez la Fillon, ils n'iraient pas achever l'autre en Grève. Au reste, mieux

vaut qu'ils soient ainsi pour nous, dont ils ne sont pas amoureux.

Gaston rentra tout joyeux, lisant, relisant, épelant la lettre d'Helène.

« Rue du Faubourg-Saint-Antoine, une maison blanche, derrière des arbres, des peupliers, je crois ; quant au numéro je n'ai pas pu le voir, mais c'est la trente et unième ou la trente-deuxième maison à gauche en entrant, après avoir laissé à droite un château flanqué de tours qui ressemble à une prison. »

— Oh ! s'écria Gaston, je le trouverai bien, ce château, c'est la Bastille.

Il dit ces derniers mots de manière à ce que Dubois les entendit.

— Parbleu ! je le crois bien que tu le trouveras, dit à part lui Dubois, quand je devrais t'y conduire moi-même.

Gaston regarda sa montre, il avait encore plus de deux heures à lui avant son rendez-vous à la maison de la rue du Bac ; il reprit son chapeau qu'il avait posé en entrant sur une chaise et s'appêta à sortir.

— Eh bien ! nous nous envolons donc ? demanda Dubois.

— Une course indispensable.

— Et notre rendez-vous de onze heures ?

— Il n'en est pas neuf encore ; soyez tranquille, je serai de retour.

— Vous n'avez pas besoin de moi ?

— Merci.

— Si vous prépariez quelque petit enlèvement, par hasard, je m'y entends assez bien, et je pourrais vous aider.

— Merci, dit Gaston en rougissant malgré lui, il n'est pas question de cela.

Dubois sifflota un air entre ses dents, en homme qui prend les réponses pour ce qu'elles valent.

— Vous retrouverai-je ici ? demanda Gaston.

— Je ne sais, peut-être ai-je aussi à rassurer quelque jolie dame qui s'intéresse à ma personne ; mais en tous cas, à l'heure dite, vous trouverez ici l'homme d'hier, avec la même voiture et le même cocher.

Gaston prit hâtivement congé de son compagnon. Au coin du cimetière des Innocents, il trouva un fiacre, monta dedans et se fit conduire rue Saint-Antoine.

A la vingtième maison, il descendit, ordonnant au cocher de le suivre, puis il s'avança, explorant tout le côté gauche de la rue. Bientôt il se trouva en face d'un grand mur que surmontait la cime de hauts et touffus peupliers. Cette maison correspondait si bien au signalement que lui avait donné Helène, qu'il ne doula plus que ce ne fût cette qui renfermait la jeune fille. Mais là, la difficulté commençait ; il n'y avait à ces murailles aucune ouverture, il n'y avait à la porte ni marteau, ni sonnette. C'était chose inutile pour les gens du bel air qui avaient des coureurs galopant devant eux, lesquels trappaient les portes qu'ils voulaient se faire ouvrir du pommeau d'argent de leurs cannes. Gaston se serait bien passé de coureur, et aurait bien frappé soit avec le pied, soit avec une pierre, mais il craignait que des ordres n'eussent été donnés, et qu'il ne fût consigné à la porte ; il ordonna donc au cocher de s'arrêter, et voulant prévenir, par un signal bien connu, Helène qu'il était là, il longea une petite ruelle sur laquelle donnait le flanc de la maison, et, se rapprochant le plus possible d'une fenêtre ouverte qui donnait sur le jardin, il porta ses mains à sa bouche et imita, avec toute la force qu'il put lui donner, le cri du chat-huant. Helène tressaillit, elle reconnut ce cri qui retentit à une ou deux lieues de distance dans les genêts de la Bretagne ; il lui sembla qu'elle était encore au couvent des augustines de Clisson, et que la barque montée par le chevalier, et glissant sous l'effort silencieux de l'aviron, allait aborder au-dessous de sa fenêtre au milieu des roseaux et des nénuphars. Ce cri, qui montait le long des murs et qui parvenait jusqu'à son oreille, lui annonçait la présence attendue de Gaston ; aussi courut-elle aussitôt à la fenêtre : le jeune homme était là.

Helène et lui échangèrent un signe qui voulait dire d'une part : Je vous attendais, et de l'autre : Me voilà ! Puis, reentrant dans la chambre, elle agita une sonnette qu'elle tenait de la munificence de madame Desroches, laquelle la lui avait donnée sans doute pour un tout autre usage, avec tant de force que non seulement madame Desroches, mais encore la camériste et le valet de chambre accoururent précipitamment.

— Allez ouvrir la porte de la rue, dit impérieusement Helène, il y a à cette porte quelqu'un que j'attends.

— Restez, dit madame Desroches au valet de chambre qui se préparait à obéir, je veux voir moi-même quelle est cette personne.

— Inutile, Madame, je sais qui elle est, et je vous ai déjà dit que je l'attendais.

— Mais cependant, si Mademoiselle ne devait pas la recevoir, reprit la duègne essayant de tenir bon.

— Je ne suis plus au couvent, Madame, et ne suis pas encore en prison, répondit Helène : je recevrai qui bon me semblera.

— Mais au moins puis-je savoir quelle est cette personne ?

— Je ne vois aucun inconvénient à cela, c'est la même personne que j'ai déjà reçue à Rambouillet.

— M. de Livry ?

— M. de Livry.

— J'ai reçu l'ordre positif de ne jamais laisser pénétrer ce jeune homme jusqu'à vous.

— Et moi je vous donne celui de me l'amener à l'instant même.

— Mademoiselle, vous débaissez à votre père, reprit la Desroches, moitié colère, moitié respectueuse.

— Mon père n'a rien à voir ici, et surtout par vos yeux, Madame.

— Cependant, qui est maître de votre sort ?

— Moi ! moi seule ! s'écria Helène, se révoltant à l'aspect de cette domination qu'on voulait exercer sur elle.

— Mademoiselle, je vous jure cependant que M. votre père...

— Mon père m'approuvera, s'il est mon père.

Ce mot, lancé avec tout l'orgueil d'une impératrice, courba madame Desroches sous l'accent de domination qu'il renfermait ; elle se retrancha dès lors dans un silence et une immobilité qu'imitèrent les valets présents à cette scène.

— Eh bien ! dit Helène, j'ai ordonné d'ouvrir la porte ; n'obéit-on pas quand je commande ?

Personne ne bougea ; on attendait les ordres de la gouvernante.

Helène sourit dédaigneusement, et, ne voulant pas commettre son autorité avec cette valetaille, elle fit de la main un geste si impérieux, que madame Desroches démasqua la porte devant laquelle elle se trouvait, et lui livra passage. Helène alors descendit, lente et digne, les escaliers, suivie de madame Desroches, pénétrée de trouver une pareille volonté dans une jeune fille sortie depuis douze jours de son couvent.

— Mais c'est une reine, dit la femme de chambre en suivant madame Desroches. Quant à moi, je sais bien que j'allais ouvrir la porte, si elle n'y était pas allée elle-même.

— Hélas ! dit la vieille gouvernante, voilà comme elles sont toutes dans la famille.

— Vous avez donc connu la famille ? demanda la femme de chambre tout étonnée.

— Oui, dit madame Desroches, qui s'aperçut qu'elle avait été trop loin ; oui, j'ai connu autrefois le marquis son père.

Pendant ce temps, Helène avait descendu les degrés du perron, avait traversé la cour et s'était fait ouvrir la porte d'autorité ; sur le seuil était Gaston.

— Venez, mon ami, lui dit Helène.

Gaston la suivit. La porte se referma derrière eux, et ils entrèrent ensemble dans les appartements du rez-de-chaussée.

— Vous m'avez appelé, Helène, et je suis accouru, lui dit le jeune homme ; avez-vous quelque chose à craindre ? quelque danger vous menace-t-il ?

— Regardez autour de vous, lui dit Helène, et jugez.

Les deux jeunes gens étaient dans l'appartement où nous avons introduit le lecteur, à la suite du régent et de Dubois, lorsque celui-ci voulut le rendre témoin de la mise hors de page de son fils. C'était un charmant boudoir, attenant à la salle à manger, avec laquelle, on s'en souvient, il communiquait non seulement par deux portes, mais encore par une ouverture cintrée, toute masquée de fleurs des plus rares, des plus magnifiques, des plus parfumées ; le petit boudoir était tendu de satin bleu, parsemé de roses au feuillage d'argent ; les dessus de porte, de Claude Audran, représentaient l'histoire de Vénus, divisée en quatre tableaux : sa naissance, où elle surgit nue au sommet d'une vague ; ses amours avec Adonis ; sa rivalité avec Psyché, qu'elle faisait battre de verges ; et, enfin, son réveil dans les bras de Mars, sous les filets tendus par Vulcain. Les panneaux formaient d'autres épisodes de la même histoire, mais tous si savées de contours, si voluptueux d'expression, qu'il n'y avait pas à se tromper sur la destination de ce petit boudoir.

Les peintures que Noé, dans l'innocence de son âme, avait assuré au régent du pur Maintenon, avaient suffi cependant à effaroucher la jeune fille.

— Gaston, dit-elle, aviez-vous donc raison de me dire de me délier de cet homme qui se présentait à moi comme mon père ? En vérité, j'ai plus peur encore ici qu'à Rambouillet.

Gaston examinait toutes ces peintures l'une après l'autre, rougissant et pâlisant successivement à l'idée qu'il y avait un homme qui avait cru à la possibilité de surprendre les sens d'Hélène par de pareils moyens, puis il passa dans la salle à manger, l'examina dans tous ses détails comme il avait examiné le boudoir ; c'était la continuation des mêmes peintures érotiques et des mêmes intentions voluptueuses. Puis, de là, tous deux descendirent au jardin, tout peuplé de statues et de groupes qui semblaient des épisodes de marbre oubliés dans les tableaux du peintre. En rentrant, ils passèrent devant madame Desroches, qui ne les avait pas perdus de vue, qui leva les mains au ciel d'un air désespéré, et à qui il échappa de dire :

— Oh ! mon Dieu ! que pensera Monseigneur ?

Ces mots firent éclater l'orage longtemps contenu dans la poitrine de Gaston.

— Monseigneur ! s'écria-t-il ; vous l'avez entendu, Hélène : Monseigneur ! Vous aviez raison de craindre, et votre chaste instinct vous avertissait du danger. Nous sommes ici dans la petite maison de quelqu'un de ces grands pervers qui achètent le plaisir aux dépens de l'honneur. Jamais je n'ai vu ces demeures de perdition, Hélène ; mais je les devine. Ces tableaux, ces statues, ces fresques, ces demi-jours mystérieux qui se glissent à peine dans les chambres ; ces tours ménagés pour le service, afin que la présence des valets ne gêne pas les plaisirs du maître ; voilà, croyez-moi, plus qu'il n'en faut pour me tout dire. Au nom du ciel, ne vous laissez pas tromper davantage, Hélène. J'avais raison de prévoir le danger à Rambouillet ; ici vous avez raison de le craindre.

— Mon Dieu ! dit Hélène, et si cet homme allait venir ; si, avec l'aide de ses valets, il allait nous retenir de force !

— Soyez tranquille, Hélène, dit Gaston ; ne suis-je pas là ?

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! renoncer à cette douce idée d'un père, d'un protecteur, d'un ami !

— Hélas ! et dans quel moment ! Lorsque vous allez être seule au monde, dit Gaston, livrant, sans y songer, une partie de son secret.

— Que dites-vous là, Gaston ? et que signifient ces paroles sinistres ?

— Rien... rien... reprit le jeune homme ; quelques mots sans suite qui me sont échappés et auxquels il ne faut attacher aucun sens.

— Gaston, vous me cachez quelque chose de terrible sans doute, puisque, au moment même où je perds mon père, vous parlez de m'abandonner.

— Oh ! Hélène, je ne vous abandonnerai qu'avec la vie !

— Oh ! c'est cela, reprit la jeune fille ; vous courez péril de la vie, et c'est en mourant que vous craignez de m'abandonner. Gaston, vous vous trahissez ; vous n'êtes plus le Gaston d'autrefois. Me retrouver aujourd'hui vous a causé une joie contrainte ; m'avoir perdue hier ne vous a pas fait une immense douleur ; vous avez dans l'esprit des projets plus importants que ceux que vous avez dans le cœur. Il y a quelque chose en vous, orgueil ou ambition, qui l'emporte sur votre amour. Tenez, en ce moment même vous pâlissez ! Vous me brisez le cœur par votre silence.

— Rien, rien, Hélène, je vous le jure. En effet, n'est-ce point assez pour me troubler de tout ce qui nous arrive, de vous trouver seule et sans défense dans cette maison perdue, et de ne savoir comment vous protéger ! car sans doute cet homme est un homme puissant. En Bretagne, j'aurais des amis et deux cents paysans pour me défendre ; ici, je n'ai personne.

— N'est-ce que cela, Gaston ?

— C'est trop, ce me semble.

— Non, Gaston, car à l'instant même nous quitterons cette maison.

Gaston pâlit ; Hélène baissa les yeux, et laissant tomber sa main entre les mains froides et humides de son amant :

— Devant tous ces gens qui nous regardent, dit-elle, sous les yeux de cette femme vendue, qui ne peut comploter contre moi qu'une trahison, Gaston, nous allons sortir ensemble.

Les yeux de Gaston lancèrent un éclair de joie ; puis à l'instant même une sombre pensée les voila comme un nuage.

Hélène suivit sur le visage de son amant cette double expression.

— Ne suis-je pas votre femme, Gaston ? dit-elle ; mon honneur n'est-il point le vôtre ? Partons !

— Mais que faire, dit Gaston, où vous loger ?

— Gaston, répondit Hélène, je ne sais rien, je ne puis rien ; j'ignore Paris, j'ignore le monde, je ne connais que moi et vous. Eh bien ! vous m'avez ouvert les yeux ; j'ai défiance de tout et de tous, excepté de votre loyauté et de votre amour.

Le cœur de Gaston se brisait : six mois auparavant, il eût payé de sa vie le généreux dévouement de la courageuse jeune fille.

— Hélène, réfléchissez, dit Gaston. Si nous nous trompons, si cet homme était véritablement votre père...

— Gaston, c'est vous qui m'avez appris à me délier de ce père, vous l'oubliez.

— Oh ! oui, Hélène, oui ! s'écria le jeune homme ; à tout prix, partons !

— Oh ! allons-nous ? dit Hélène ; vous n'avez pas besoin de répondre, Gaston ; que vous le sachiez, cela suffit. Une dernière prière, cependant. Voici un christ et une vierge singulièrement placés au milieu de ces fresques impures. Jurez sur ces saintes images de respecter l'honneur de votre femme.

— Hélène, répondit Gaston, je ne vous ferai pas l'injure de faire un pareil serment ; l'offre que vous me faites la première aujourd'hui, j'ai hésité longtemps à vous la faire. Riche, heureux, sûr du présent, fortune, richesse, bonheur, j'eusse tout mis à vos pieds, m'en rapportant à Dieu du soin de l'avenir ; mais à ce moment suprême, je dois vous le dire : non, vous ne vous étiez pas trompée ; oui, il y a entre aujourd'hui et demain la chance d'un événement terrible. Ce que je puis vous offrir, je puis donc vous le dire Hélène : c'est, si je réussis, haute et puissante position peut-être ; mais si j'échoue, c'est la fuite, l'exil, la misère peut-être. M'aimez-vous assez, Hélène, ou aimez-vous assez votre honneur pour braver tout cela ?

— Je suis prête, Gaston ; dites-moi de vous suivre et je vous suis.

— Eh bien ! Hélène, votre confiance ne sera pas trompée, soyez tranquille ; ce n'est pas chez moi que vous venez, mais chez une personne qui vous protégera, s'il en est besoin, et qui, en mon absence, remplacera le père que vous avez cru avoir retrouvé, et que vous avez, au contraire, perdu une seconde fois.

— Quelle est cette personne, Gaston ? Ce n'est pas de

la défiance, ajouta la jeune fille avec un charmant sourire, c'est de la curiosité.

— Quelqu'un qui ne peut rien me refuser, Hélène, dont les jours sont attachés aux miens, dont la vie dépend de la mienne, et qui trouvera que je me fais payer bien peu en exigeant votre repos et votre sûreté.

— Encore des obscurités, Gaston; en vérité, vous me faites peur pour l'avenir.

— Ce secret est le dernier, Hélène. A partir de ce moment, toute ma vie sera pour vous à découvert.

— Merci, Gaston.

— Et maintenant, continua Hélène, si la personne que vous connaissez me demande pour quelque entrevue, vous lui direz que toute provinciale et pensionnaire que je suis, j'ai deviné le piège; que j'y échappe, et que si l'on me cherche, on trouvera du moins à mes côtés un défenseur.

— Vous ne sortirez pas, Mademoiselle! s'écria madame Desroches, quand je devrais employer la violence.

— Essayez, Madame, dit Hélène de ce ton royal qui semblait lui être naturel.

— Holà! Picard, Couturier, Blanchot!



Le premier qui me barre la porte, je le tue.

— Et maintenant, je suis à vos ordres, Hélène.

— Allons!

— Hélène prit le bras du chevalier et traversa le salon; dans ce salon était madame Desroches, toute crispée d'indignation et griffonnant une lettre dont nous pouvons déjà préjuger la destination.

— Mon Dieu! Mademoiselle, s'écria-t-elle, où allez-vous? que faites-vous?

— Où je vais?... je pars. Ce que je fais? je fais une maison où mon honneur est menacé.

— Comment! s'écria la vieille dame comme si un ressort l'eût dressée sur ses jambes, vous sortez avec votre amant!

— Vous vous trompez, Madame, répondit Hélène d'un accent plein de dignité; c'est mon mari.

Madame Desroches laissa tomber de terreur ses deux bras contre ses flancs décharnés.

Les valets accoururent.

— Le premier qui me barre la porte je le tue, dit froidement Gaston en dégainant son épée bretonne.

— Quelle infernale tête! s'écria la Desroches. Ah! mesdemoiselles de Chartres et de Valois, que je vous reconnais bien là!

Les deux jeunes gens entendirent cette exclamation, mais sans la comprendre.

— Nous parlons, dit Hélène; n'oubliez point, Madame, de répéter mot pour mot ce que je vous ai dit.

Et, suspendue au bras de Gaston, rouge de plaisir et de fierté, brave comme une amazone antique, la jeune fille commanda qu'on ouvrît la porte de la rue. Le suisse n'osa résister; Gaston prit Hélène par la main, ferma la porte, lit avancer le fiacre dans lequel il était venu, et comme il vit qu'on s'appretait à le suivre, il fit quelques pas vers les assaillants en disant à haute voix:

— Deux pas de plus, et je dis tout haut cette histoire, et je me mets, moi et Mademoiselle, sous la sauvegarde de l'honneur public.

La Desroches crut que Gaston connaissait le mystère, et craignit qu'il ne nommât les masques; elle eut peur et rentra précipitamment, suivie de toute la valetaille.

Le fiacre intelligent partit au galop.

XXII

CE QUI SE PASSAIT A LA MAISON DE LA RUE DU BAC EN ATTENDANT GASTON

— Comment! Monseigneur, c'est vous? s'écria Dubois en entrant dans le salon de la maison de la rue du Bac, et en y retrouvant le régent à la même place que la veille.

— Oui, c'est moi, dit le régent. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? n'ai-je pas rendez-vous à midi avec le chevalier?

— Mais il me semblait que l'ordre que vous avez signé, Monseigneur, mettait fin aux conférences?

— Tu te trompes, Dubois. J'ai voulu en avoir une dernière avec ce pauvre jeune homme; je veux essayer encore une fois de le faire renoncer à son projet.

— Et s'il y renonce?

— Eh bien! s'il y renonce, tout sera fini; il n'y aura pas eu de conspiration; il n'y aura pas eu de conspirateur; on ne punit pas l'intention.

— Avec un autre, je ne vous laisserais pas faire, mais avec celui-là, je vous dis: Allez.

— Tu crois qu'il poursuivra son projet?

— Oh! je suis tranquille; seulement, quand il aura parfaitement refusé, n'est-ce pas; quand vous serez bien convaincu qu'il persiste dans son projet de vous assassiner bel et bien, vous me le livrez, n'est-ce pas?

— Oui, mais pas ici.

— Pourquoi pas ici?

— Il vaut mieux, ce me semble, le faire arrêter à son hôtel.

— Là-bas, au *Muid d'Amour*, par Tapin et les gens de d'Argenson? impossible, Monseigneur; l'esclandre de Bourguignon est encore fraîche, le quartier a été toute la journée en rumeur. Je ne suis pas bien sûr, depuis que Tapin donne stricte mesure, que l'on croie bien fermement à l'attaque d'apoplexie de son prédécesseur. En sortant d'ici, c'est mieux, Monseigneur; la maison est sourde et bien notée; je crois avoir dû à Votre Altesse que c'était une de mes maîtresses qui y demeurait; quatre hommes en viendront facilement à bout, et sont déjà placés dans cette chambre. Je vais les faire changer de côté, puisque Votre Altesse veut absolument le voir: au lieu de l'arrêter en entrant, ils l'arrêteront en sortant, voilà tout. A la porte, une autre voiture que celle qui l'aura amené sera tout prête et le conduira à la Bastille; de cette façon, le cocher qui l'aura amené ne saura même pas ce qu'il est devenu. Il n'y aura que monsieur de Lainay qui sera au courant de la chose, et il est discret lui, je vous en réponds.

— Fais comme tu l'entendras.

— Monseigneur sait que c'est assez mon habitude.

— Faquin que tu es!

— Mais il me semble que Monseigneur ne se trouve pas trop mal de cette faquinerie-là?

— Oh! je sais que tu as toujours raison.

— Mais les autres?

— Quels autres?

— Nos Bretons de là-bas: Poncalec, du Couëdic, Talhouët et Montlouis?

— Oh! les malheureux! tu sais leurs noms?

— Et à quoi donc croyez-vous que j'aie passé mon temps à l'hôtel du *Muid d'Amour*?

— Ils apprendront l'arrestation de leur complice.

— Par qui?

— Mais en voyant qu'ils n'ont plus de correspondant

à Paris, ils se douteront bien qu'il est arrivé quelque chose.

— Bah! est-ce que le capitaine La Jonquière n'est pas là pour les rassurer?

— C'est juste; mais ils doivent connaître l'écriture?

— Altons, altons, pas mal, et Monseigneur commence à se former; mais Votre Altesse prend d'inutiles soins, comme dit Racine; à l'heure qu'il est, ces messieurs de Bretagne doivent être arrêtés.

— Et qui a expédié l'ordre?

— Moi, pardieu! Je ne suis pas votre ministre pour rien; d'ailleurs, vous l'avez signé.

— Moi, par exemple! est-tu fou?

— Assurément: ceux de là-bas ne sont ni plus ni moins coupables que celui d'ici, et en m'autorisant à faire arrêter l'un, vous m'avez autorisé à faire arrêter les autres.

— Et quand le porteur de cet ordre est-il donc parti? Dubois tira sa montre.

— Il y a juste trois heures; ainsi c'était une licence poétique que je me permettais quand je disais à Votre Altesse qu'ils devaient être arrêtés maintenant; ils ne le seront que demain matin.

— La Bretagne se fâchera, Dubois.

— Bah! j'ai pris mes mesures.

— Les tribunaux bretons ne voudront pas juger leurs compatriotes.

— Le cas est prévu.

— Et s'ils sont condamnés à mort, on ne trouvera pas de bourreau pour les exécuter, et ce sera une seconde édition de l'affaire de Chalais. C'est à Nantes, ne l'oubliez pas, que cette affaire a eu lieu, Dubois; je te le dis, les Bretons sont difficiles à vivre.

— Dites à mourir, Monseigneur; mais c'est encore un point à régler avec les commissaires, dont voici la liste; j'enverrai trois ou quatre bourreaux de Paris, gens très habitués à de nobles besognes, et qui ont gardé les bonnes traditions du cardinal de Richelieu.

— Diable! diable! dit le régent, du sang sous mon règne! je n'aime pas cela: passe encore pour celui du comte Horn, qui était un voleur, et pour celui de Duchaffour, qui était un infâme; je suis tendre, Dubois.

— Non, Monseigneur, vous n'êtes pas tendre, vous êtes incertain et faible; je vous le disais quand vous n'étiez que mon écolier, je vous le répète aujourd'hui que vous êtes mon maître: lorsqu'on vous baptisa, les fées, vos marraines, vous firent tous les dons de la nature, force, beauté, courage et esprit: une seule qu'on n'avait pas invitée, parce qu'elle était vieille, et qu'on n'aurait probablement que vous auriez horreur des vieilles femmes, arriva la dernière et vous donna la facilité; celle-là a gâté tout.

— Et qui l'a fait ce beau conte? Perrault ou Saint-Simon?

— La princesse palatine, votre mère.

Le régent se mit à rire.

— Et qui nommerons-nous de cette commission? demanda-t-il.

— Oh! soyez tranquille, Monseigneur; des gens d'esprit et de résolution, peu provinciaux, peu sensibles aux scènes de famille, vieillis dans la poussière des tribunaux, bien ergotés, bien racornis, auxquels les Bretons ne feront pas peur avec leurs gros yeux méchants, et que les Bretonnes ne séduiront pas avec leurs beaux yeux humides.

Le régent ne répondit pas, et se contentait de hocher la tête et de remuer le pied.

— Après tout, continua Dubois en regardant ces signes de muette opposition, ces gens-là ne sont peut-être pas aussi coupables que nous le supposons. Qu'ont-ils comploté? Récapitulons les faits. Bah! des misères! de taire revenir les Espagnols en France: qu'est-ce que cela? d'appeler *mon roi* Philippe V, renonciateur de sa patrie; de briser toutes les lois de l'Etat... Ces bons Bretons!

— C'est bien, dit le régent avec hauteur; je sais la loi nationale aussi bien que vous.

— Alors, Monseigneur, si vous dites vrai, il ne vous reste plus qu'à approuver la nomination des commissaires que j'ai choisis.

— Combien y en a-t-il ?
 — Douze.
 — Qui se nomment ?
 — Mabroul, Bertin, Barillon, Parissot, Brunet-d'Arcy, Pagon, Feydeau de Brou, Madorge, Héber de Buc, Saint-Aubin, de Beaussan et Aubry de Valton.

— Ah ! ah ! tu avais raison, le choix est heureux. Et quel président donneras-tu à cette aimable assemblée ?

— Devinez, Monseigneur.

— Prends garde ! Il te faut un nom honnête pour mettre à la tête de pareils ravageurs.

— J'en ai un, et des plus décents.

— Lequel ?

— Un nom d'ambassadeur.

— Cellamare, peut-être ?

— Ma foi, je crois que si vous vouliez le laisser sortir de Blois, il n'aurait rien à vous refuser, fût-ce de faire tomber la tête de ses propres complices.

— Il est bien à Blois, qu'il y reste. Voyons, quel est ton président ?

— Guâteauneul.

— L'ambassadeur de Hollande, l'homme du grand roi ! Pardieu ! Dubois, d'ordinaire je ne t'assomme pas de compliments, mais cette fois tu as véritablement fait un chef-d'œuvre.

— Vous comprenez, Monseigneur : il sait que ces gens-là veulent faire une république, et lui qui est élevé à ne connaître que des sultans, et qui a pris la Hollande en horreur par l'horreur que Louis XIV avait des républiques, il a, ma foi, accepté de fort bonne grâce ; nous aurons Argram pour procureur général, c'est un déterminé ; Cayet sera notre secrétaire ; nous allons vite en besogne, Monseigneur, et cela sera bien fait, car la chose presse.

— Mais au moins, Dubois, serons-nous tranquilles après ?

— Je crois bien ; nous n'aurons plus qu'à dormir du soir au matin, et du matin au soir, c'est-à-dire quand nous aurons fini la guerre d'Espagne, opéré la réduction des billets de caisse ; mais, pour cette dernière besogne, votre ami, M. Law, vous aidera. La réduction, c'est son affaire.

— Que d'ennuis, mon Dieu ! Et où diable avais-je la tête quand j'ambitionnais la régence ! Je rirais bien aujourd'hui de voir M. du Maine se dépêtrer avec ses jésuites et ses Espagnols ; madame de Maintenon faisant sa petite politique avec Villeroy et Villars, nous désoleraient un peu la rate ; et Humbert dit que c'est très bon de rire une fois par jour.

— A propos de madame de Maintenon, reprit Dubois, vous savez, Monseigneur, qu'on dit que la bonne femme est très malade et qu'elle ne passera pas la quinzaine ?

— Bah !

— Depuis la prison de madame du Maine et l'exil de M. son époux, elle dit que décidément le roi Louis XIV est bien mort, et s'en va toute pleurante le rejoindre.

— Ce qui ne te fait pas de peine, mauvais cœur ! n'est-ce pas ?

— Ma foi, je la déteste cordialement, je l'avoue ; c'est elle qui m'a fait faire de si gros yeux par le feu roi quand je lui ai demandé le chapeau rouge à propos de votre mariage ; et, corbleu ! ce n'était pas cependant chose facile à arranger, vous en savez quelque chose, Monseigneur ; tant il y a que si vous n'étiez pas là pour réparer les torts du roi à mon égard, elle me faisait perdre ma carrière ; aussi, si j'avais pu fourrer son M. du Maine dans notre affaire de Bretagne... mais c'était impossible, parole d'honneur ! Le pauvre homme est à demi fou de peur, si bien qu'il dit à tous ceux qu'il rencontre : « A propos, savez-vous qu'on a voulu conspirer contre le gouvernement du roi et contre la personne du régent ? C'est honteux pour la France. Ah !... si tout le monde était comme moi ! »

— On ne conspirerait pas, reprit le régent, la chose est certaine.

— Il a renié sa femme, ajouta Dubois en riant.

— Et elle a renié son mari, répliqua le régent en riant aussi.

— Je me garderai bien de vous conseiller de les emprisonner ensemble, ils se battraient.

— Aussi ai-je mis l'un à Doulens et l'autre à Dijon.

— Oui, d'où ils se mordent par lettres.

— Mettons tout cela dehors, Dubois.

— Pour qu'ils s'achèvent ! Ah ! Monseigneur, vous êtes un vrai bourreau, et l'on voit bien que vous avez juré la perte du sang de Louis XIV.

Cette audacieuse plaisanterie prouvait combien Dubois était sûr de son ascendant sur le prince ; car de tout autre elle eût provoqué un nuage plus sombre que celui qui, pour un instant, passa sur le front du régent.

Dubois présenta l'arrêté nommant le tribunal à la signature de Philippe d'Orléans, qui, cette fois, signa sans hésiter ; et Dubois, joyeux au fond de l'âme, bien que très calme en apparence, s'en alla tout préparer pour l'arrestation du chevalier. En sortant de la maison du faubourg, Gaston se fit conduire à l'auberge du *Muid d'Amour*, où l'on se rappelle qu'une voiture devait l'attendre pour le conduire à la rue du Bac ; non seulement la voiture l'attendait, mais encore son guide de la veille, Gaston, qui ne voulait pas faire descendre Hélène, demanda s'il lui était permis de continuer la route avec le fiacre dans lequel il était venu ; l'homme mystérieux lui répondit qu'il n'y avait pas d'inconvénient et monta sur le siège avec le cocher, auquel il donna l'adresse de la maison devant laquelle il devait s'arrêter.

Pendant tout le trajet, Gaston, horré de crainte et le cœur gros de soupirs, n'avait offert à Hélène, au lieu du courage qu'elle s'attendait à trouver en lui, que des tristesses sans bornes dont le chevalier n'avait pas voulu lui donner l'explication ; aussi, au moment d'entrer dans la rue du Bac, désespérée de trouver si peu de force dans celui sur lequel elle eût dû s'appuyer :

— Oh ! dit-elle, c'est à faire peur pour toutes les fois que j'aurais confiance en vous.

— Avant peu, dit Gaston, vous verrez, Hélène, si j'agis dans votre intérêt.

Ils arrivèrent, la voiture s'arrêta.

— Hélène, dit Gaston, dans cette maison est celui qui vous servira de père ; souffrez que je monte le premier et que j'aille lui annoncer votre visite.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Hélène frissonnant malgré elle et sans savoir pourquoi, allez-vous donc me laisser seule ici.

— Vous n'avez rien à craindre, Hélène ; d'ailleurs dans un instant je viens vous reprendre.

La jeune fille lui tendit la main, que Gaston pressa contre ses lèvres, lui-même se sentait ému d'un trouble involontaire ; il lui semblait, à lui aussi, qu'il avait tort de quitter Hélène. Mais en ce moment la porte s'ouvrit, l'homme qui était sur le siège ordonna au fiacre d'entrer, la porte se referma derrière lui, et Gaston comprit que, dans cette cour close de grand murs, Hélène ne courait aucun danger ; d'ailleurs, il n'y avait plus à reculer. L'homme qui était venu le chercher au *Muid d'Amour* ouvrit la portière, Gaston serra une dernière fois la main de son amie, sauta à bas de la voiture, monta les marches du perron, suivant son guide, qui, comme la veille, l'introduisit dans le corridor ; arrivé là, il lui montra la porte du salon, et se retira après lui avoir dit qu'il pouvait frapper.

Gaston qui savait qu'Hélène l'attendait, et qui par conséquent n'avait pas de temps à perdre, frappa aussitôt.

— Entrez, dit la voix du faux prince espagnol.

Gaston ne se trompa point à cette voix qui était profondément entrée dans sa mémoire ; il obéit, ouvrit la porte, et se trouva en présence du chef du complot ; mais, cette fois, il n'avait plus sa crainte première, cette fois il était bien décidé, et ce fut la tête haute et le front calme qu'il aborda le faux duc d'Olivarès.

— Vous êtes exact, Monsieur, dit celui-ci ; nous avons rendez-vous à midi, et voilà midi qui sonne.

En effet, le timbre d'une pendule placée derrière le régent, qui se trouvait debout contre la cheminée, retentit douze fois.

— C'est que je suis pressé, Monseigneur, dit Gaston ; le mandat dont je suis chargé me pèse ; j'ai peur d'avoir des remords. Cela vous étonne et vous inquiète, n'est-ce

pas, Monseigneur? Mais, rassurez-vous, les remords d'un homme comme moi ne peuvent tourmenter que lui-même.

— En vérité, Monsieur, s'écria le régent avec un sentiment de joie qu'il ne put cacher entièrement, je crois que vous semblez reculer.

— Vous vous trompez, Monseigneur; depuis que le sort m'a désigné pour frapper le prince, j'ai toujours marché en avant, et je ne m'arrêterai pas que ma mission ne soit accomplie.

— Monsieur, c'est que j'avais cru voir quelque hésitation dans vos paroles, et les paroles ont une grande valeur dans certaines bouches et dans certaines circonstances.

— Monseigneur, en Bretagne, c'est l'habitude de dire ce que l'on sent, mais c'est aussi l'habitude de faire ce que l'on dit.

— Alors vous êtes toujours décidé?

— Plus que jamais, Excellence.

— C'est que, voyez-vous, reprit le régent, c'est qu'il serait temps encore; le mal n'est pas fait, etc...

— Vous appelez cela le mal, Monseigneur, dit Gaston en souriant d'un sourire triste; comment l'appellerai-je donc, moi?

— C'est aussi comme cela que je l'entends, reprit vivement le régent; le mal est pour vous, puisque vous avez des remords.

— Il n'est pas généreux de m'accabler avec cette confiance, Monseigneur, car à un homme d'un mérite moindre que Votre Excellence, je ne l'eusse certainement pas faite.

— Et moi, Monsieur, c'est justement aussi parce que je vous apprécie à toute votre valeur que je vous dis qu'il est temps encore de vous arrêter, que je vous demande si vous avez fait toutes vos réflexions, si vous vous repentez d'être mêlé à ces... Le duc hésita un instant et reprit: à ces audacieuses entreprises; ne craignez rien de moi, je vous protégerai jusque dans l'abandon où vous nous laisserez. Je ne vous ai vu qu'une fois, Monsieur, mais je crois que je vous juge comme vous méritez d'être jugé, les hommes de cœur sont si rares que tout le regret sera pour nous.

— Tant de bonté me confond, Monseigneur, dit Gaston qu'un sentiment d'imperceptible indécision mordait au fond du cœur, malgré les efforts de son courage. Mon prince, je n'hésite pas, seulement mes réflexions sont celles d'un duelliste qui va sur le terrain, bien décidé à tuer son ennemi, tout en déplorant la nécessité qui le force à supprimer un homme. Gaston fit une pause d'un instant, pendant laquelle le regard ardent de son interlocuteur plongea jusqu'au plus profond de son âme, afin de découvrir cette trace de faiblesse qu'il y cherchait; puis il continua: Mais ici l'intérêt est si grand, si supérieur à toutes les faiblesses de notre nature, que je vais obéir à mes convictions et à mes amitiés, sinon à mes sympathies, et que je me conduirai de telle sorte, Monseigneur, que vous estimerez en moi jusqu'au sentiment de faiblesse momentanée qui a retenu mon bras pendant une seconde.

— Fort bien, dit le régent; mais comment vous y prendrez-vous?

— J'attendrai jusqu'à ce que je le rencontre face à face, et alors je ne me servirai ni de l'arquebuse, comme a fait Poltrot, ni du pistolet, comme a fait Vitry; je lui dirai: « Monseigneur, vous faisiez le malheur de la France, je vous sacrifie au salut de la France! » et je le poignarderai.

— Comme a fait Ravalliac, dit le duc sans sourciller, et avec une sérénité qui fit passer un frisson dans les veines du jeune homme; c'est bien!

Gaston baissa la tête sans répondre.

— Ce projet me paraît le plus sûr, répondit le duc, et je l'approuve. Il faut cependant que je vous fasse une dernière demande. Si vous êtes pris et que l'on vous interroge?

— Votre Excellence sait ce qui arrive en pareil cas: on meurt, mais on ne répond pas; et puisque vous m'avez cité tout à l'heure Ravalliac, c'est, si j'ai bonne mémoire,

ce qu'a fait Ravalliac, et cependant Ravalliac n'était pas gentilhomme.

La fierté de Gaston ne déplut pas au régent, qui avait beaucoup de jeunesse dans le cœur et d'esprit chevaleresque dans la tête; d'ailleurs, habitué aux natures étioilées, basses et courtoises qu'il coudoyait tous les jours, cette nature simple et vigoureuse de Gaston était une nouveauté pour lui. Or, on sait combien le régent recherchait toute nouveauté.

Il réfléchit donc encore, et comme si, n'étant pas décidé, il eût voulu gagner du temps.

— Je puis donc compter, dit-il, que vous serez immuable?

Gaston sembla étonné que son interlocuteur revint encore là-dessus; ce sentiment se traduisait dans ses regards: le régent s'en aperçut.

— Oui, dit-il du même ton, je le vois, vous êtes décidé.

— Absolument, répondit le chevalier, et j'attends les dernières instructions de Votre Seigneurie.

— Comment cela, mes dernières instructions?

— Sans doute. Votre Excellence ne s'est pas encore engagée avec moi, qui me suis mis tout d'abord à sa disposition: je vous appartiens déjà corps et âme.

Le duc se leva.

— Eh bien! dit-il, puisqu'il faut absolument un dénouement à cette entrevue, vous allez sortir par cette porte et traverser le petit jardin qui entoure cette maison. Dans une voiture qui vous attend à la porte du fond, vous trouverez mon secrétaire qui vous remettra un laissez-passer d'audience pour le régent; de plus, vous serez garanti par ma parole.

— Voilà tout ce que je demandais sur ce point, Monseigneur, reprit Gaston.

— Avez-vous encore autre chose à me dire?

— Oui. Avant de faire mes adieux à Votre Seigneurie, que je n'aurai peut-être plus l'occasion de voir en ce monde, j'ai une grâce à lui demander.

— Laquelle, Monsieur? répondit le duc. Dites, j'écoute.

— Monseigneur, reprit Gaston, ne vous étonnez pas si j'hésite un instant; car ici il ne s'agit point d'un service vulgaire ou d'une faveur personnelle: Gaston de Chanlay n'a plus besoin que d'un poignard, et le voici. Mais en sacrifiant son corps, il ne voudrait pas sacrifier son âme: la mienne, Monseigneur, est à Dieu d'abord, puis à une jeune fille que j'aime avec idolâtrie. Triste amour, n'est-ce pas, que celui qui a grandi si près d'une tombe? N'importe, abandonner cette enfant si pure et si tendre, ce serait tenter Dieu d'une manière insensée; car je vois que parfois il nous éprouve cruellement et laisse souffrir même ses anges. J'ai donc aimé sur cette terre une adorable femme que mon affection soutenait et protégeait contre les pièges infâmes. Moi mort ou disparu, que deviendrait-elle? Nos têtes tomberont, à nous, Monseigneur, ce sont celles de simples gentilshommes; mais vous, Monseigneur, vous êtes un puissant tuteur soutenu par un puissant roi; vous vaincrez la mauvaise fortune, vous. Eh bien! je veux remettre en vos bras ce trésor de mon âme. Vous reporterez sur mon amie toute la protection que vous me devez, comme associé, comme complice.

— Oui, Monsieur, je vous le promets, répondit le régent profondément ému.

— Ce n'est pas tout, Monseigneur; il peut m'arriver malheur, et, ne pouvant lui laisser ma personne, je voudrais lui laisser mon nom pour appui. Moi mort, elle n'a plus de fortune; car elle est orpheline, Monseigneur. J'ai fait, en quittant Nantes, un testament où je lui laisse tout ce que je possède, Monseigneur, quand je mourrai, qu'elle soit veuve... est-ce possible?

— Qui s'y oppose?

— Personne; mais je puis être arrêté demain, ce soir, en sortant de cette maison.

Le régent tressaillit à cet étrange pressentiment.

— Supposez que je sois conduit à la Bastille, croyez-vous que j'obtienne la grâce de l'épouser avant mon exécution?

— J'en suis sûr.

— Vous emploieriez-vous de tout votre pouvoir à me faire obtenir cette grâce? Jurez-moi cela, Monseigneur,

pour que je benisse votre nom, et qu'il ne m'échappe dans les tortures qu'une action de grâces quand je penserai à vous.

— Sur mon honneur, Monsieur, je vous le promets, dit le régent attendri; cette jeune fille me sera sacrée; elle héritera dans mon cœur de toute l'affection qu'involontairement je ressens pour vous.

— Maintenant, Monseigneur, encore un mot.

— Dites, Monsieur, car je vous écoute avec une profonde sympathie.

— Cette jeune fille ne sait rien de mon projet, elle ignore les causes qui m'ont amené à Paris, la catastrophe qui nous menace, car je n'ai pas eu la force de lui dire tout cela. Dites-le-lui, vous, Monseigneur. Préparez-la à cet événement. Quant à moi, je ne la reverrai que pour devenir son mari. Si je la revois au moment de frapper le coup qui me séparera d'elle, ma main tremblerait peut-être, et il ne faut pas que ma main tremble.

— Sur ma foi de gentilhomme, Monsieur, dit le régent ému au delà de toute expression, je vous le répète, non seulement cette jeune fille me sera sacrée, mais encore je ferai pour elle tout ce que vous désirez que je fasse. Elle héritera dans mon cœur de l'affection qu'involontairement je ressens pour vous.

— Maintenant, Monseigneur, dit Gaston en se relevant, maintenant je suis fort.

— Et cette jeune fille, demanda le régent, où est-elle?

— En bas, dans la voiture qui l'a amenée. Laissez-moi me retirer, Monseigneur, et dites-moi seulement où elle logera?

— Ici, Monsieur. Cette maison qui n'est habitée par personne, et qui est on ne peut plus convenable pour une jeune fille, sera la sienne.

— Monseigneur, votre main.

Le régent tendit la main à Gaston, et peut-être allait-il faire quelque nouvelle tentative pour l'arrêter, lorsqu'une petite toux sèche qui retentit sous les fenêtres lui fit comprendre que Dubois s'impatientait. Il fit donc un pas en avant pour indiquer à Gaston que l'audience était terminée.

— Monseigneur, encore une fois, dit Gaston, veillez sur votre enfant. Elle est douce, belle et fière; c'est une de ces riches et nobles natures comme vous en aurez rencontré bien peu dans votre vie... Adieu, Monseigneur, je vais trouver votre secrétaire.

— Et il faudra lui dire que vous allez tuer un homme? dit le régent faisant un dernier effort pour retenir Gaston.

— Oui, Monseigneur, répondit le chevalier. Seulement vous ajouterez que je le tue pour sauver la France.

— Partez donc, Monsieur, dit le duc en ouvrant une porte qui donnait sur le jardin, et suivez l'allée que je vous ai dite.

— Souhaitez-moi bonne chance, Monseigneur.

— Ah! l'enragé! dit en lui-même le régent, voudrait-il encore me faire prier Dieu pour le succès de son coup de poignard? Ah! quant à cela, ma foi non!

Gaston s'éloigna. Le sable, mêlé de neige, cria sous ses pas. Le régent le suivit quelque temps des yeux par la fenêtre du corridor; puis, quand il l'eut perdu de vue:

— Allons, dit-il, il faut que chacun suive son chemin... Pauvre garçon!

Et il rentra au salon, où il trouva Dubois qui était rentré par une autre porte et qui l'attendait.

Dubois avait sur le visage un air de malice et de satisfaction qui n'échappa point au régent. Le duc le regarda quelque temps sans parler, et comme pour chercher ce qui se passait dans l'esprit de cet autre Méphistophélès.

Cependant ce fut Dubois qui rompit le premier le silence.

— Eh bien, Monseigneur, dit-il au régent, vous en voici enfin débarrassé, du moins je l'espère.

— Oui, répondit le duc, mais d'une manière qui me déplaît fort, Dubois. Je n'aime pas à jouer un rôle dans les comédies, tu le sais.

— C'est possible; mais peut-être ne feriez-vous pas mal, Monseigneur, de me donner, à moi, un rôle dans les vôtres.

— Comment cela?

— Oui, elles réussiraient mieux, et les dénouements seraient meilleurs.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, explique-moi... voyons, parle, quelqu'un m'attend qu'il faut que je rejoive.

— Oh! la! la! Monseigneur, recevez, nous reprendrons la conversation plus tard. Maintenant le dénouement de votre comédie est fait, et il n'en serait ni meilleur ni pire.

Et sur ces mots, Dubois s'inclina avec ce respect railleur que le régent avait l'habitude de lui voir prendre quand, dans le jeu éternel qu'ils jouaient l'un contre l'autre, Dubois avait les belles cartes. Aussi rien n'inquiétait-il si fort le régent que ce respect simulé. Il le retint.

— Voyons, qu'y a-t-il encore? et qu'as-tu découvert de nouveau? lui demanda-t-il.

— J'ai découvert que vous êtes un habile dissimulateur, peste!

— Cela t'étonne?

— Non, cela me fait de la peine. Encore quelques pas dans cet art, et vous faites des miracles. Vous n'aurez plus besoin de moi, et vous me renverrez faire l'éducation de votre fils, qui a bien besoin, j'en conviens, d'un maître comme moi.

— Voyons, parle vite.

— C'est juste, Monseigneur; car ici, il n'est plus question de votre fils, mais de votre fille.

— De laquelle?

— Ah! c'est vrai, nous en avons tant. D'abord, l'abbesse de Chelles; puis madame de Berri; puis mademoiselle de Valois; puis les autres, qui sont trop jeunes pour qu'on en parle, et par conséquent pour que j'en parle; puis enfin, cette charmante fleur de Bretagne, ce genêt sauvage qu'on voulait écarter du souffle empoisonné de Dubois, de peur que ce souffle ne la flétrit.

— Ose dire que je n'avais pas raison?

— Comment donc! Monseigneur, vous avez fait merveille. Ne voulant pas de cet infâme Dubois, ce en quoi je vous approuve, vous avez, l'archevêque de Cambrai étant mort, été trouver à sa place le bon, le digne, le pur, le candide Nocé, et vous lui avez emprunté sa maison.

— Ah! ah! dit le régent, tu sais cela, toi?

— Et quelle maison! virginale comme son maître. Oui, Monseigneur, oui, c'est plein de prudence et de raison. Cachons bien à cette enfant le monde corrompé; éloignons d'elle tout ce qui pourrait altérer sa naïveté primitive. C'est pourquoi nous lui donnons une demeure où l'on ne voit que Lédas, Erigones et Danaës pratiquant le culte de l'abomination sous le symbole de cygnes, de grappes de raisin et de pluies d'or. Sanctuaire moral, où les prêtresses de la vertu, et toujours sous le prétexte de leur ingénuité sans doute, prennent les plus ingénieuses, mais les moins permises des attitudes.

— Et ce diable de Nocé qui m'avait juré qu'il n'y avait là que du Mignard!

— Ne connaissez-vous donc pas la maison, Monseigneur?

— Est-ce que je regarde ces turpitudes, moi?

— Et puis, vous êtes myope, c'est vrai.

— Dubois!

— Pour meubles, votre fille n'aura que des toilettes étranges, des canapés inintelligibles, des lits de repos magiques; pour livres... ah! ce sont les livres de frère Nocé surtout qui sont connus pour l'instruction et la formation de la jeunesse, et qui font d'heureux pendant au bréviaire de M. de Bussy-Rabutin, dont je vous ai donné un exemplaire, Monseigneur, le jour où vous avez eu douze ans!

— Serpent que tu es.

— Bref, la plus austère prudence habite cet asile. Je l'avais choisi pour degourdir le fils; mais Monseigneur et moi ne voyons pas les choses du même œil: il l'a choisi, lui, pour purifier la fille.

— Ah çà! Dubois, dit le régent, à la fin, vous me fatiguez.

— J'arrive au but, Monseigneur, *incedo ad finem*. Au

reste, mademoiselle votre fille eût dû se trouver très bien du séjour dans cette maison; car, comme toutes les personnes de votre sang, c'est une personne fort intelligente.

Le régent frémait: il devinait quelque triste nouvelle sous le préambule tortueux et sous le rire méchant et railleur de Dubois.

— Eh bien! cependant, continua celui-ci, voyez ce que c'est que l'esprit de contradiction, Monseigneur; eh bien? elle n'est pas contente du logement que lui avait si paternellement choisi Votre Altesse; elle déménage.

— Qu'est-ce à dire?

— Je me trompe; elle a même déménagé.

— Ma fille est partie? s'écria le régent.

— Parfaitement, dit Dubois.

— Par où?

— Par la porte, donc... Oh! ce n'est pas une de ces demoiselles qui s'évadent la nuit par les fenêtres. C'est bien notre sang, Monseigneur; et si j'en avais douté une seule minute, j'en serais convaincu maintenant.

— Et madame Desroches?

— Madame Desroches est au Palais-Royal. Je la quitte à l'instant. Elle venait annoncer cette nouvelle à Votre Altesse.

— Mais elle n'a donc rien pu empêcher?

— Mademoiselle ordonnait.

— Il fallait faire fermer les portes par la valetaille.

La valetaille ignorait que c'était ma fille, et n'avait aucune raison pour lui obéir.

— La Desroches a eu peur de la colère de mademoiselle, mais la valetaille a eu peur de l'épée.

— De l'épée! que dis-tu? Tu es ivre, Dubois.

— Ah oui! avec cela que je mène un régime à me griser; je ne bois que de l'eau de chicorée. Non, Monseigneur, si je suis ivre, c'est d'admiration pour la perspicacité de Votre Altesse quand elle veut conduire une affaire à elle toute seule.

— Mais qu'as-tu parlé d'épée? quelle épée voulais-tu dire?

— L'épée dont dispose mademoiselle Hélène, et qui appartient à un charmant jeune homme...

— Dubois!...

— Qui l'aime beaucoup...

— Dubois, tu me rendras insensé.

— Et qui la suivit de Nantes à Rambouillet avec infiniment de galanterie.

— Monsieur de Livry?

— Tiens, vous savez son nom! Alors je ne vous apprends donc rien, Monseigneur.

— Dubois, je suis anéanti!

— Il y a de quoi, Monseigneur; mais voilà ce que c'est que de faire ses affaires soi-même, quand on a en même temps à s'occuper de celles de la France.

— Mais enfin où est-elle?

— Ah! voilà! où est-elle? Est-ce que je le sais, moi?

— Dubois, c'est toi qui m'as appris sa fuite, c'est à toi maintenant de m'apprendre sa retraite. Dubois, mon cher Dubois, il faut que tu me retrouves ma fille.

— Ah! Monseigneur, que vous ressemblez furieusement aux pères de Molière et moi à Scapin!... Ah! mon bon Scapin, mon cher Scapin, mon petit Scapin, retrouve-moi ma fille. Monseigneur, j'en suis fâché, mais Gêronte ne dirait pas mieux. Eh bien! soit, on vous la cherchera votre fille, on vous la trouvera et on vous vengera de son ravisseur.

— Eh bien! retrouve-la-moi, Dubois, et demande-moi tout ce que tu voudras après.

— A la bonne heure! voilà qui est parler.

Le régent était tombé sur un fauteuil, la tête appuyée entre ses deux mains; Dubois le laissait à sa douleur, en s'applaudissant d'une affection qui doublait l'empire qu'il avait déjà sur le duc. Tout à coup, et tandis qu'il le regardait de ce sourire malicieux qui lui était habituel, on gratta doucement à la porte.

— Qui va là? demanda Dubois.

— Monseigneur, dit une voix d'huissier derrière la porte, il y a là en bas, dans le même fiacre qui a amené le chevalier, une jeune dame qui fait demander s'il ne descendra pas bientôt, et si elle doit toujours attendre.

Dubois fit un bond et se précipita vers la porte, mais il était trop tard; le régent, à qui les paroles de l'huissier avaient rappelé la promesse solennelle qu'il venait de faire à Gaston, s'était levé tout d'un coup.

— Où allez-vous, Monseigneur? demanda Dubois.

— Recevoir cette jeune fille, dit le régent.

— C'est mon affaire, et non la vôtre; oubliez-vous que vous m'avez abandonné cette conspiration?

— Je t'ai abandonné le chevalier, c'est vrai; mais j'ai promis au chevalier de servir de père à celle qu'il aime; j'ai donné ma parole, je la tiendrai. Puisque je lui tue son amant, c'est bien le moins que je la console.

— Je m'en charge, dit Dubois, essayant de cacher sa pâleur et son agitation sous un de ces sourires diaboliques qui n'appartenaient qu'à lui.

— Tais-toi, et ne bouge pas d'ici, s'écria le régent; tu vas encore me faire quelque indignité.

— Que diable! Monseigneur, laissez-moi au moins lui parler.

— Je lui parlerai bien moi-même; ce ne sont pas tes affaires, je suis engagé personnellement, j'ai donné ma foi de gentilhomme... Allons, silence, et demeure là.

Dubois se rongait les poings; mais quand le régent parlait de ce ton, il fallait obéir; il s'adossa au chambranle de la cheminée, et attendit. Bientôt le frôlement d'une robe de soie se fit entendre derrière la portière.

— Oui, Madame, dit l'huissier, c'est par ici.

— La voilà, dit le duc; songe à une chose, Dubois, c'est que cette jeune fille n'est responsable en rien de la faute de son amant; en conséquence, tu entends, les plus grands égards pour elle. Et puis, se retournant du côté d'où venait la voix: Entrez, ajouta-t-il.

A cette invitation, la portière s'ouvrit précipitamment; la jeune femme fit un pas vers le régent, qui recula comme frappé de la foudre.

— Ma fille! murmura-t-il en essayant de reprendre son empire sur lui-même, tandis qu'Hélène, après avoir cherché de tous côtés Gaston des yeux, s'arrêtait et faisait une révérence.

Quant à Dubois, il est facile de se figurer la grimace qu'il faisait.

— Pardon, Monsieur, dit Hélène; mais peut-être me suis-je trompée. Je cherchais un ami qui m'avait laissée en bas, et qui devait revenir me prendre; voyant qu'il tardait, je me suis hasardée à faire demander de ses nouvelles. On m'a conduite ici, et peut-être est-ce une erreur de la part de l'huissier.

— Non, Mademoiselle, dit le duc, monsieur le chevalier de Chanlay me quitte à l'instant même, et je vous attendais.

Mais tandis que le régent parlait, la jeune fille, préoccupée au point d'oublier pour un instant Gaston, semblait faire un effort pour rappeler tous ses souvenirs; enfin, comme répondant à ses propres pensées:

— Oh! mon Dieu! que c'est étrange! s'écria-t-elle tout d'un coup.

— Qu'avez-vous? demanda le régent.

— Oh! oui, c'est bien cela!

— Achevez, dit le duc, car je ne puis comprendre ce que vous voulez dire.

— Oh! Monsieur, dit Hélène toute tremblante, c'est singulier comme votre voix m'a rappelé la voix d'une personne...

Hélène s'arrêta en hésitant.

— De votre connaissance? demanda le régent.

— D'une personne avec laquelle je ne me suis trouvée qu'une seule fois, mais dont l'accent est resté là, vivant dans mon cœur.

— Et quelle était cette personne? demanda le régent, tandis que Dubois haussait les épaules à cette demi-reconnaissance.

— Cette personne disait qu'elle était mon père, répondit Hélène.

— Je me félicite de ce hasard, Mademoiselle, reprit le régent; car cette ressemblance de ma voix avec celle d'une personne qui doit vous être chère donnera peut-être plus de poids à mes paroles; vous savez que M. le chevalier de Chanlay m'a fait la grâce de me choisir pour votre protecteur.

— Du moins m'a-t-il fait entendre qu'il m'amenait chez quelqu'un qui pourrait me défendre du peril que je cours.

— Et quel peril courez-vous ? demanda le régent.

Helene regarda autour d'elle, et ses yeux s'arrêtèrent avec inquietude sur Dubois. Il n'y avait point à s'y tromper, autant la figure du regent lui était visiblement sympathique autant celle de Dubois lui paraissait inspirer de défiance.

— Monseigneur, dit à demi-voix Dubois qui ne s'abaissait pas sur son expression, Monseigneur, je crois que je suis de trop ici et je me retire ; d'ailleurs, vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'en aurai besoin tout à l'heure ; ne t'éloigne donc pas.

— Je me tiendrai aux ordres de Votre Altesse.

Toute cette conversation eut lieu à voix trop basse pour qu'Helène pût l'entendre ; d'ailleurs, par discrétion, elle avait fait un pas en arrière, et elle continuait de fixer successivement ses yeux sur chacune des portes, espérant que par l'une d'elles rentrerait enfin Gaston. Ce fut une consolation pour Dubois de penser, en se retirant, que celle qui venait de lui jouer le mauvais tour de se retrouver toute seule, serait au moins trompée dans cette attente. Quand Dubois fut sorti, le duc et Helène respirèrent plus librement.

— Asseyez-vous, Mademoiselle, dit le duc ; nous avons à causer longuement, et j'ai bien des choses à vous dire.

— Monsieur, une seule d'abord, dit Helène ; le chevalier Gaston de Chanlay ne court aucun danger, n'est-ce pas ?

— Nous reviendrons à lui tout à l'heure, Mademoiselle, parlons de vous d'abord ; il vous a amenée chez moi comme chez un protecteur. Voyons, dites-moi, contre qui dois-je vous protéger ?

— Tout ce qui m'arrive depuis quelques jours est si étrange, que je ne sais qui je dois craindre, et à qui je dois me fier. Si Gaston était là...

— Oui, je comprends, et qu'il vous autorisât à tout me dire, vous n'auriez plus de secrets pour moi. Mais, voyons : si je vous prouve que je sais à peu près tout ce qui vous concerne ?

— Vous, Monseigneur !

— Oui, moi ! Ne vous appelez-vous pas Helène de Chanvigny ? N'avez-vous pas été élevée entre Nantes et Clisson, au couvent des augustines ? Un jour, n'avez-vous pas reçu d'un protecteur mystérieux, qui prend soin de vous, l'ordre de quitter le couvent où vous avez été élevée ? Ne vous êtes-vous pas mise en route accompagnée d'une sœur, à qui vous avez donné cent louis pour la récompenser de sa peine ? A Rambouillet, une femme nommée madame Desroches ne vous attendait-elle pas ? Ne vous a-t-elle pas annoncé la visite de votre père ? Le même soir, n'est-il pas venu quelqu'un qui vous aimait et qui a cru que vous l'aimiez ?

— Oui, Monsieur, c'est bien cela, dit Helène étonnée qu'un étranger eût si bien retenu tous les détails de cette histoire.

— Puis, le lendemain, continua le régent, M. de Chanlay, qui vous avait suivie sous le nom de M. de Livry, n'est-il pas venu vous faire une visite à laquelle a voulu vainement s'opposer votre gouvernante ?

— Tout cela est vrai, Monsieur, et je vois que Gaston vous a tout dit.

— Puis l'ordre est venu de partir pour Paris. Vous avez voulu vous opposer à cet ordre, cependant il a fallu obéir. On vous a conduite dans une maison du faubourg Saint-Antoine ; mais là, la captivité vous est devenue insupportable.

— Vous vous trompez, Monsieur, répondit Helène ; ce n'est point la captivité, c'est la prison.

— Je ne vous comprends pas.

— Gaston ne vous a-t-il pas dit ses craintes que j'ai repoussées d'abord, mais partagées ensuite ?

— Non, dites ; quelles craintes pouvez-vous avoir.

— Mais s'il ne vous l'a pas dit, comment vous le dirais-je, moi ?

— Y a-t-il quelque chose que l'on ne puisse pas dire à un ami ?

— Ne vous a-t-il pas dit que cet homme, qu'au premier abord j'avais cru mon père...

— Que vous avez cru !...

— Oh ! oui, je vous le jure, Monsieur ! En entendant le son de sa voix, en sentant ma main pressée dans la sienne, je n'ai eu d'abord aucun doute, et il a fallu presque l'évidence pour faire succéder la crainte à l'amour filial qui remplissait déjà mon cœur.

— Je ne vous comprends pas, Mademoiselle, achevez ; comment avez-vous pu craindre un homme qui, d'après ce que vous me dites, paraissait avoir une si grande tendresse pour vous ?

— Vous ne comprenez pas, Monsieur, que bientôt, comme vous l'avez dit, sous un prétexte frivole, on me fit venir de Rambouillet à Paris, que l'on me mit dans cette maison du faubourg Saint-Antoine, et que cette maison parla plus clairement à mes yeux que n'avaient pu le faire les craintes de Gaston ? Alors je me vis perdue. Toute cette tendresse feinte d'un père cachait le manège d'un séducteur. Je n'avais d'autre ami que Gaston ; je lui écrivis, il vint.

— Ainsi, s'écria le régent au comble de la joie, lorsque vous quittez cette maison, c'était pour fuir un séducteur et non pour suivre votre amant ?

— Oui, Monsieur : si j'avais cru à la réalité de ce père, que je n'avais vu qu'une fois, et qui pour me voir s'était entouré de tant de mystères, je vous le jure, Monsieur, rien ne m'eût fait écarter de la ligne de mes devoirs.

— Oh ! chère enfant ! s'écria le duc avec un accent qui fit tressaillir Helène.

— Alors Gaston m'a parlé d'une personne qui n'avait rien à lui refuser, qui devait veiller sur moi, remplacer mon père. Il m'a amenée ici, me disant qu'il allait revenir me prendre. Pendant plus d'une heure j'ai attendu vainement. Enfin, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, je l'ai fait demander.

Le front du régent se rembrunit.

— Ainsi, dit-il, changeant la conversation, c'est l'influence de Gaston qui vous a détournée de votre devoir, ce sont ses craintes qui ont éveillé les vôtres.

— Oui ; il s'est effrayé pour moi du mystère qui m'entoure, et il a prétendu que ce mystère cachait quelque projet qui devait m'être fatal.

— Mais encore, pour vous persuader, a-t-il dû vous donner quelque preuve ?

— En fallait-il d'autre que cette maison infâme ! Un père eût-il conduit sa fille dans une pareille maison !

— Oui, oui, murmura le régent, c'est vrai, il a eu tort. Mais convenez que sans les suggestions du chevalier, vous, dans l'innocence de votre âme, vous n'eussiez rien soupçonné.

— Non, dit Helène. Mais, heureusement, Gaston veillait sur moi.

— Croyez-vous donc, Mademoiselle, tout ce que vous dit Gaston ? reprit le régent.

— On se range facilement à l'avis des personnes qu'on aime, répondit Helène.

— Et vous aimez le chevalier, Mademoiselle ?

— Il y a près de deux ans, Monsieur.

— Mais comment vous voyait-il dans le couvent ?

— La nuit, à l'aide d'une barque.

— Et il vous voyait souvent ?

— Toutes les semaines.

— Ainst, vous l'aimez ?

— Oui, Monseigneur, je l'aime.

— Mais comment avez-vous pu disposer de votre cœur sachant que vous ne vous apparteniez pas à vous-même ?

— Depuis seize ans que je n'avais point entendu parler de ma famille, devais-je penser qu'elle se révélerait tout à coup, ou plutôt qu'une odieuse manœuvre ne lirait de la retraite où je vivais si tranquille pour essayer de me perdre ?

— Mais vous croyez donc toujours que cet homme vous a menti ? Vous croyez donc toujours qu'il n'était pas votre père ?

— Hélas ! maintenant je ne sais plus que croire, et mon esprit se perd dans cette fiévreuse réalité que je suis tentée à chaque instant de prendre pour un rêve.

— Mais ce n'était pas votre esprit qu'il fallait consil-

ter, Hélène, dit le régent, c'était votre cœur. Près de cet homme, votre cœur ne vous avait-il donc rien dit ?

— Oh ! au contraire ! s'écria Hélène ; tant qu'il a été là j'ai été convaincue, car jamais je n'avais éprouvé une émotion pareille à celle que j'éprouvais.

— Oui, reprit le régent avec amertume ; mais, lui parti, ce sentiment a disparu, chassé par de plus fortes influences. C'est tout simple, cet homme n'était que votre père, et Gaston était votre amant.

— Monsieur, dit Hélène en se reculant, vous me parlez d'une façon étrange.

— Pardon ! reprit le régent d'une voix plus douce, je m'aperçois que je me laisse entraîner par l'intérêt que je vous porte ; mais ce qui m'étonne surtout, Mademoiselle, continua le régent le cœur oppressé, c'est qu'étant aimée de M. de Chanlay comme vous paraissiez l'être, vous n'avez pas eu sur lui cette influence de le faire renoncer à ses projets.

— A ses projets, Monsieur ! que voulez-vous dire ?

— Comment ! vous ignorez dans quel but il est venu à Paris ?

— Je l'ignore, Monsieur. Le jour où, les larmes aux yeux, je lui dis que j'étais forcée de quitter Clisson, il me dit que lui était forcé de quitter Nantes ; et lorsque je lui annonçai que je venais à Paris, ce fut avec un cri de joie qu'il me répondit qu'il allait suivre le même chemin.

— Ainsi, s'écria le régent le cœur soulagé d'un poids énorme, ainsi vous n'êtes pas sa complice ?

— Sa complice ! s'écria Hélène effrayée ; oh ! mon Dieu ! que voulez-vous dire ?

— Rien, dit le régent, rien.

— Oh ! si, Monsieur ; vous m'avez dit un mot qui me révèle tout. Oui, je me demandais d'où venait ce changement dans le caractère de Gaston ; pourquoi, depuis un an, chaque fois que je lui parlais de notre avenir, son front s'assombrissait tout à coup ; pourquoi, avec un si triste sourire, il me disait : « Pensons au présent, Hélène, nul n'est sûr du lendemain ; » pourquoi enfin il tombait tout à coup dans des rêveries profondes et silencieuses, et telles qu'on eût dit que quelque grand malheur le menaçait. Ah ! ce grand malheur, vous venez de me le révéler d'un mot, Monsieur. Là-bas, Gaston ne voyait que des mécontents, les Montlouis, les Pontalec, les Talhouet. Ah ! Gaston est venu à Paris pour conspirer ; Gaston conspire !

— Ainsi, vous, s'écria le régent, vous ne saviez rien de cette conspiration ?

— Hélas ! Monsieur, moi, je ne suis qu'une femme, et sans doute Gaston ne m'a pas jugée digne de partager un pareil secret.

— Oh ! tant mieux ! tant mieux ! s'écria le régent ; et maintenant, mon enfant, écoutez-moi, écoutez la voix d'un ami, écoutez les conseils d'un homme qui pourrait être votre père : laissez le chevalier se perdre sur la route où il s'engage, puisqu'il est temps encore pour vous de rester où vous êtes et de ne pas aller plus avant.

— Qui ? moi, Monsieur ! s'écria Hélène ; moi, je l'abandonnerais au moment où vous êtes vous-même qu'un danger que je ne connais pas le menace ! Oh ! non, non, Monsieur ; nous sommes isolés tous deux en ce monde ; il n'a que moi, moi que lui. Gaston n'a plus de parents, moi je n'en ai pas encore ; ou si j'en ai, séparez de moi depuis seize ans, ils sont habitués à mon absence. Nous pouvons donc nous perdre ensemble, sans faire couler une larme. Oh ! je vous trompais, Monseigneur, et quel crime que Gaston ait commis ou doive commettre, je suis sa complice.

— Ah ! murmura le régent d'une voix étouffée, mon dernier espoir s'en va : elle l'aime.

Hélène se retourna avec étonnement vers cet inconnu qui paraissait prendre une part si vive à son chagrin. Le régent se remit.

— Mais, reprit-il, n'aviez-vous pas à peu près renoncé à lui, Mademoiselle ? Ne lui aviez-vous pas dit l'autre jour, le jour où vous vous êtes quittés, que tout devait être fini entre vous, et que vous ne pouviez disposer ni de votre cœur ni de votre personne ?

— Oui, je lui ai dit tout cela, Monseigneur ! s'écria la

jeune fille avec exaltation, parce qu'à cette époque je le croyais heureux, parce que j'ignorais que sa liberté, que sa vie peut-être fussent compromises. Il n'y eût alors que mon cœur qui eût souffert, et ma conscience eût été tranquille. C'était une douleur à braver et non un remords à combattre. Mais depuis que je le vois menacé, depuis que je le sais malheureux, je le sens, sa vie c'est ma vie.

— Mais vous vous exagérez votre amour pour lui sans doute, reprit le régent, insistant pour qu'il ne lui restât aucun doute sur les sentiments de sa fille. Cet amour ne résisterait pas à l'absence.

— A tout, Monseigneur ! s'écria Hélène. Dans l'isolement où mes parents m'ont laissée, cet amour est devenu mon espoir unique, mon bonheur, mon existence. Ah ! Monseigneur, au nom du ciel, si vous avez quelque influence sur lui, et vous devez en avoir, puisqu'il vous a confié, à vous, des secrets qu'il me cache, obtenez de lui qu'il renonce à ces projets dont vous me parlez ; dites-lui ce que je n'ose lui dire à lui-même, c'est-à-dire que je l'aime au-dessus de toute expression, dites-lui que son sort sera le mien ; que lui exilé, je m'exile ; prisonnier, je me fais captive ; que lui mort, je meurs. Dites-lui cela, Monsieur, et ajoutez... ajoutez que vous avez compris à mes larmes et à mon désespoir que je vous disais la vérité.

— Oh ! la malheureuse enfant ! murmura le régent.

En effet, pour tout autre que pour lui, la situation d'Hélène était digne de pitié. A la pâleur qui s'était répandue sur tout son visage, on voyait qu'elle souffrait cruellement ; puis, tout en parlant, ses larmes coulaient sans violence, sans sanglots, comme l'accompagnement naturel de ses paroles ; on voyait qu'elle n'avait pas dit un mot qui ne fût sorti de son cœur, qu'elle n'avait pas pris un engagement qu'elle ne fût prête à tenir.

— Eh bien ! dit le régent, soit, Mademoiselle, je vous promets de faire ce que je pourrai pour sauver le chevalier.

Hélène fit un mouvement pour se jeter aux genoux du duc, tant la crainte du malheur dont était menacé Gaston pliait cette âme si fière. Le régent la reçut dans ses bras. Hélène alors frissonna de tout son corps. Il y avait dans le contact de cet homme quelque chose qui semblait lui envelopper le cœur d'espérance et de joie. Elle resta donc appuyée à son bras, sans faire aucun mouvement pour se relever.

— Mademoiselle, dit le régent après l'avoir regardée quelques instants avec une expression qui l'eût certes trahi, si dans ce moment les yeux d'Hélène eussent rencontré les siens ; Mademoiselle, allons au plus pressé d'abord. Oui, je vous l'ai dit, Gaston court un danger, mais ce danger n'est point immédiat ; par conséquent songeons d'abord à vous, dont la position isolée est fautive et précaire. Vous êtes confiée à ma garde, et je dois, avant toute chose, m'acquitter de ce soin en bon père de famille. Avez-vous confiance en moi, Mademoiselle ?

— Oh ! oui, puisque c'est Gaston qui m'a conduite à vous.

— Toujours Gaston ! murmura le régent à demi-voix. Puis revenant à Hélène :

— Vous habiterez, dit-il, cette maison qui est inconnue et où vous serez libre. Vous aurez pour société de bons livres et ma présence qui ne vous manquera pas, si elle peut vous être agréable.

Hélène fit un mouvement.

— D'ailleurs, continua le duc, ce vous sera une occasion de parler du chevalier.

Hélène rougit, le régent continua :

— L'église du couvent voisin sera ouverte pour vous à toute heure, et à la moindre crainte que vous auriez du genre de celles que vous avez eues, le couvent lui-même vous serait un asile ; la supérieure est de mes amies.

— Oh ! Monsieur, dit Hélène, vous me rassurez entièrement ; j'accepte cette maison que vous m'offrez ; et les bontés que vous nous témoignez à Gaston et à moi me rendront votre présence infiniment agréable.

Le régent s'inclina.

— Eh bien ! Mademoiselle, dit-il, considérez-vous donc ici comme chez vous. Il y a une chambre à coucher, je crois, attenante à ce salon. La distribution du rez-de-chaussée est commode, et, dès ce soir, je vous enverrai deux religieuses du couvent ; elles vous conviendront mieux que des femmes de chambre, sans doute ?

— Oh ! oui, Monsieur.

— Alors, continua le régent avec hésitation, alors vous avez donc à peu près renoncé... à votre père ?

— Ah ! Monsieur, ne comprenez-vous pas que c'est par la crainte qu'il ne soit pas mon père ?...

— Cependant reprit le régent, rien ne le prouve ; cette maison seule... je sais bien que c'est une forte prévention contre lui, mais peut-être ne la connaissait-il pas !

— Oh ! reprit Hélène, c'est presque impossible.

— Enfin s'il faisait de nouvelles démarches près de vous, s'il découvrait votre retraite, s'il vous réclamait, ou tout au moins s'il demandait à vous voir ?...

— Monsieur, nous préviendrons Gaston, et d'après son avis...

— C'est bien, dit le régent avec un sourire mélancolique. Et il tendit la main à la jeune fille, puis il fit quelques pas vers la porte.

— Monsieur... dit Hélène d'une voix si tremblante, qu'à peine pouvait-on l'entendre.

— Désirez-vous encore quelque chose ? demanda le duc en se retournant.

— Et lui... pourrai-je le voir ?

Ces mots expirèrent sur les lèvres de la jeune fille, plutôt qu'ils ne furent prononcés par elle.

— Oui, dit le duc ; mais pour vous-même, n'est-il pas convenable que ce soit le moins possible ?

Hélène baissa les yeux.

— D'ailleurs, continua le duc, il est parti pour un voyage et peut-être ne reviendra-t-il que dans quelques jours.

— Et à son retour, je le verrai ? demanda Hélène.

— Je vous le jure, répondit le régent.

Dix minutes après, deux jeunes religieuses suivies d'une sœur converse entraient chez Hélène et s'y installaient.

En sortant de chez sa fille, le régent avait demandé Dubois ; mais on lui avait répondu qu'après avoir attendu Son Altesse plus d'une demi-heure, Dubois était retourné au Palais-Royal. En effet, en rentrant chez l'abbé, le duc le trouva travaillant avec ses secrétaires ; un portefeuille bourré de papiers était sur une table.

— Je demande mille millions de pardons à Votre Altesse, dit Dubois en apercevant le duc ; mais comme Votre Altesse tardait, et que la conférence pouvait fort traîner en longueur, je me suis permis de transgresser ses ordres et de revenir travailler.

— Tu as bien fait ; mais je veux te parler.

— A moi ?

— Oui, à toi.

— A moi seul ?

— Et oui, à toi seul.

— En ce cas, Monseigneur veut-il aller m'attendre chez lui ou passer dans mon cabinet ?

— Passons dans ton cabinet.

L'abbé fit de la main, en montrant la porte, un signe respectueux au régent. Le régent passa le premier, et Dubois le suivit après avoir mis sous son bras le portefeuille, préparé probablement dans l'attente de la visite qu'il recevait. Lorsqu'on fut dans le cabinet, le duc regarda tout autour de lui.

— Ce cabinet est sûr ? demanda-t-il.

— Pardieu ! chaque porte est double et les murailles ont deux pieds d'épaisseur.

Le régent se laissa aller dans un fauteuil, et tomba dans une muette et profonde rêverie.

— J'attends, Monseigneur, dit au bout d'un instant Dubois.

— L'abbé, dit le régent d'un ton bref, et comme un homme décidé à ne supporter sur ce point aucune observation, le chevalier est-il à la Bastille ?

— Monseigneur, répondit Dubois, il a dû y faire son entrée depuis une demi-heure à peu près.

— Ecrivez à M. de Lannay, alors. Je désire qu'il soit élargi à l'instant même.

Dubois sembla s'attendre à cet ordre. Il ne lui échappa aucune exclamation, il ne fit aucune réponse ; seulement il posa le portefeuille sur une table, l'ouvrit, en tira un dossier et se mit à le feuilleter tranquillement.

— Vous m'avez entendu ? dit le régent après un moment de silence.

— Parfaitement, Monseigneur, répondit Dubois.

— Obéissez donc, alors.

— Ecrivez vous-même, Monseigneur, répondit Dubois.

— Et pourquoi moi-même ? demanda le régent.

— Parce qu'on ne forcera jamais cette main, dit Dubois, à signer la perte de Votre Altesse.

— Encore des phrases ! dit le régent impatienté.

— Non, pas de phrases, mais des faits, Monseigneur. M. de Chanlay est-il, oui ou non, un conspirateur ?

— Oui, certes, mais ma fille l'aime.

— La belle raison pour le mettre en liberté !

— Ce n'en est peut-être pas une pour vous, l'abbé, mais pour moi elle le fait sacré. Il sortira donc de la Bastille à l'instant.

— Allez l'y chercher vous-même, je ne vous en empêcherai pas, Monseigneur.

— Et vous, Monsieur, vous saviez ce secret ?

— Lequel ?

— Que M. de Livry et le chevalier étaient une seule et même personne.

— Eh bien ! oui, je le savais. Après ?

— Vous avez voulu me tromper.

— J'ai voulu vous sauver de la sensiblerie où vous vous noyez en ce moment. Le régent de France, déjà trop occupé de ses plaisirs et de ses caprices, ne pouvait tomber plus mal qu'en prenant de la passion, et quelle passion encore ! l'amour paternel, une passion affreuse ! Un amour ordinaire se satisfait, et s'use par conséquent ; une tendresse de père est insatiable, et surtout intolérable. Elle fera commettre à Votre Altesse des fautes que j'empêcherai, par la raison infiniment simple que j'ai le bonheur de ne pas être père, moi ; ce dont je me félicite tous les jours, en voyant le malheur ou la bêtise de ceux qui le sont.

— Et que me fait une tête de plus ou de moins ! s'écria le régent ; ce Chanlay ne me tuera pas, une fois qu'il saura que c'est moi qui lui ai fait grâce.

— Non, mais il ne mourra pas non plus pour rester quelques jours à la Bastille, et il faut qu'il y reste.

— Et moi je te dis qu'il en sortira aujourd'hui.

— Il le faut pour son propre honneur, continua Dubois comme si le régent n'eût pas prononcé une parole ; car, s'il en sortait aujourd'hui comme vous le voulez, il passerait près de ses complices, qui sont à cette heure à la prison de Nantes, et que vous ne songez sans doute pas à en faire sortir comme lui, pour un espion et un traître auquel on a pardonné le crime en faveur de la délation.

Le régent réfléchit.

— Et puis continua Dubois, voilà comme vous êtes, vous autres rois ou princes régnants. Une raison, stupide comme toutes les raisons d'honneur, comme celle que je viens de vous donner, vous persuade et vous clôt la bouche ; mais vous ne voulez pas comprendre les grandes, les vraies, les bonnes raisons d'Etat. Que me fait à moi, que fait à la France, je vous le demande un peu, que mademoiselle Hélène de Chaverny, fille naturelle de M. le régent, pleure et regrette M. Gaston de Chanlay, son amant ? Dix mille mères, dix mille femmes, dix mille filles, pleureront dans un an leurs fils, leurs époux, leurs pères, tués au service de Votre Altesse par l'Espagnol qui menace, qui prend votre bonté pour de l'impuissance, et que l'impunité enhardit. Nous tenons le complot, il faut faire justice, du complot. M. de Chanlay, chef ou agent de ce complot, venant à Paris pour vous assassiner, vous ne direz pas non, il vous a, je l'espère, raconté la chose en détail, est l'anant de votre fille. Tant pis ! c'est un malheur qui tombe sur la tête de Votre Altesse. Mais il en est tombé bien d'autres sans compter ceux qui tomberont. Oui, je savais tout cela. Je savais qu'il était aimé. Je savais qu'il s'appelait Chanlay et non Livry. Oui, j'ai dissimulé, mais c'était pour le

faire châtier exemplairement, lui et ses complices, parce qu'il faut qu'on sache une bonne fois que la tête du régent n'est pas une de ces poupees de cible que l'on cherche à abattre par fanfaronnade ou par ennui, s'en allant tranquille et impuni quand on la manque.

— Dubois, Dubois ! jamais je ne tuerai ma fille pour sauver ma vie ! et ce serait la tuer que de faire tomber la tête du chevalier. Ainsi, pas de prison, pas de cachot, épargnons jusqu'à l'ombre de la torture à celui dont nous ne pouvons tirer justice entière, pardonnons, pardonnons complètement ; pas plus de demi-pardon que de demi-justice.

— Ah ! oui, pardonnons, pardonnons ! voilà le grand mot lâché ! Mais ne vous laissez-vous pas, Monseigneur, de chanter éternellement ce mot sur tous les tons ?

— Eh ! pardieu ! cette fois le ton doit varier, du moins : car ce n'est pas par générosité. J'en atteste le ciel, je voudrais pouvoir punir cet homme qui est plus aimé comme amant que je ne le suis comme père, et m'élève ma dernière et ma seule fille ; mais, malgré moi, je m'arrête, je n'irai pas plus loin : Chanlay sera elargi.

— Chanlay sera elargi, oui, Monseigneur ; mon Dieu ! qui s'y oppose ? Seulement, que ce soit plus tard... dans quelques jours. Quel mal lui faisons-nous, je vous le demande ? Que diable ! il ne mourra pas pour une semaine passée à la Bastille. On vous le rendra votre gendre, soyez tranquille. Mais laissez faire, et tâchez qu'on ne se moque pas trop de notre petit gouvernement. Songez donc qu'à l'heure qu'il est on instruit là-bas l'affaire des autres, et l'instruit rudement, encore. Eh bien ! mais ces autres ont aussi des maîtresses, des femmes, des mères... Vous en occupez-vous le moins du monde ? Ah ! bien oui !... vous n'êtes pas si fou. Mais songez donc au ridicule, si cela vient à se savoir : que votre fille aimât celui qui devait vous poignarder. Les bâtards en riront pendant un mois. C'est à ressusciter la Maintenon, qui se meurt, et à la faire vivre un an de plus. Que diable ! patientez ; laissez le chevalier manger les poulets et boire le vin de M. de Launay. Pardieu ! Richelieu y est bien à la Bastille. Et bien ! en voilà encore un qui est aimé d'une de vos filles, ce qui n'empêche pas que vous ne l'embastilliez avec rage, lui. Pourquoi ? parce qu'il a été votre rival près de madame de Parabère, près de madame de Sabran, et ailleurs peut-être.

— Mais enfin, dit le régent interrompant Dubois, une fois qu'il sera bel et bien écroué à la Bastille, qu'en feras-tu ?

— Dame, quand il ne ferait ce petit noviciat que pour arriver à en être plus digne de devenir notre gendre ! A propos sérieusement, Monseigneur, est-ce que Votre Altesse songe à lui faire une pareille fortune ?

— Eh ! mon Dieu ! est-ce que dans ce moment je songe à quelque chose, Dubois ? Je ne voudrais pas rendre ma pauvre Hélène malheureuse, voilà tout ; et, toutefois, je crois que le lui donner pour mari ce serait déroger, quoique les Chanlay soient de bonne famille.

— Les connaissez-vous donc, Monseigneur ? Parbleu ! il ne nous manquerait plus que cela.

— J'ai entendu prononcer leur nom il y a longtemps, mais je ne puis me rappeler en quelle occasion. En attendant nous verrons, et, bien que tu en dises, ta raison me décide ; je ne veux pas que cet homme passe pour un lâche. Mais souviens-toi aussi que je ne veux pas non plus qu'il soit maltraité.

— En ce cas, il est bien avec M. de Launay ; mais vous ne connaissez pas la Bastille, Monseigneur. Si vous en aviez tâté une fois seulement, vous ne voudriez plus d'une maison de campagne. Sous le feu roi, c'était une prison ; oh ! mon Dieu ! oui, j'en conviens ; mais sous le règne de Philippe de Philippe d'Orléans, c'est devenu une maison de plaisance. D'ailleurs, c'est là que, dans ce moment-ci, se trouve la meilleure compagnie. Il y a tous les jours festins, bal, concert vocal. On y boit du vin de Champagne à la santé de M. le duc du Maine et du roi d'Espagne. C'est vous qui payez. Aussi, y souhaitez-on tout haut votre mort et l'extinction de votre race. Pardieu ! M. de Chanlay se trouvera là en pays de connaissance, et à son aise comme le poisson dans

l'eau. Ah ! plaignez-le, Monseigneur, car il est bien à plaindre, le pauvre jeune homme !

— Oui, c'est cela, dit le duc, enchanté de trouver un terme moyen ; et puis nous verrons plus tard, d'après les révélations de la Bretagne...

Dubois éclata de rire.

— Les révélations de la Bretagne ! Ah ! pardieu ! Monseigneur, dit-il, je serais curieux de savoir ce que vous apprendront ces révélations que vous n'avez apprises de la bouche même du chevalier. Vous n'en savez pas encore assez, Monseigneur ? Peste ! si c'était moi, j'en saurais trop.

— Aussi, n'est-ce pas toi, l'abbé.

— Hélas ! malheureusement non, Monseigneur ; car si j'étais le duc d'Orléans régent, je me serais déjà fait cardinal... Mais ne parlons pas de cela ; la chose viendra en temps et lieu je l'espère. D'ailleurs, je crois que j'ai trouvé un moyen de dénouer l'affaire qui vous inquiète.

— Je me détie de tes moyens, l'abbé, je t'en avertis.

— Attendez donc, Monseigneur. Vous ne tenez au chevalier que parce que votre fille y tient ?

— Après ?

— Eh bien ! mais si le chevalier payait d'ingratitude sa fidèle amante, hein ? la jeune personne est fière, elle renoncerait d'elle-même à son Breton ; ce serait bien joué cela, ce me semble.

— Le chevalier cesser d'aimer Hélène elle ?... un ange ?... impossible !

— Il y a bien des anges qui ont passé par là, Monseigneur. Puis la Bastille fait et défait tant de choses, et on s'y corrompt si vite, surtout dans la société où il se trouvera !

— Eh bien ! nous verrons ; mais pas une démarche sans mon consentement.

— Ne craignez rien, Monseigneur ; pourvu que ma petite politique aille son train, je vous promets de laisser bourgeonner toute votre petite famille.

— Mauvais drôle ! dit le régent en riant, tu rendrais, sur mon bonheur, Satan ridicule.

— Allons donc ! voilà enfin que vous me rendez justice. Voulez-vous profiter de cela, Monseigneur, pour examiner avec moi les pièces que l'on m'envoie de Nantes ? Cela vous affermira dans vos bonnes dispositions.

— Oui ; mais auparavant fais-moi venir madame Desroches.

— Ah ! c'est juste.

Dubois sonna et transmit l'ordre du régent.

Dix minutes après, madame Desroches entra humble et craintive, mais au lieu de l'orage qu'elle attendait, elle reçut cent louis et un sourire.

— Je n'y comprends plus rien, dit-elle ; décidément il paraît que la jeune personne n'était pas sa fille.

XXIII

EN BRETAGNE

Il faut maintenant que nos lecteurs nous permettent de jeter un coup d'œil en arrière, car nous avons, pour nous occuper des héros principaux de notre histoire, laissé en Bretagne des personnages qui méritent un certain intérêt. D'ailleurs, s'ils ne se recommandent pas comme ayant pris une part très active au roman que nous écrivons, l'histoire est là qui les évoque de sa voix inflexible ; il faut donc que, pour le moment, nous subissions les exigences de l'histoire.

La Bretagne avait pris, dès la première conspiration, une part active au mouvement imprimé par les bâtards légitimés. Cette province, qui avait donné des gages de sa fidélité aux principes monarchiques, la poussait en ce moment non seulement jusqu'à l'exagération, mais encore jusqu'à la démence, puisqu'elle préférerait le sang adultérin de son roi aux intérêts du royaume, et puisqu'elle poussait son amour jusqu'au crime, ne craignant pas d'appeler à l'aide des prétentions de ceux qu'elle regar-

daient comme ses princes des ennemis auxquels Louis XIV, pendant soixante ans, et la France pendant deux siècles, avaient fait une guerre d'extermination.

En une soirée, on se le rappelle, nous avons vu paraître les noms principaux qui s'inscrivent pour personnifier cette révolte; le régent l'avait caractérisée fort spirituellement en disant qu'il tenait la tête et la queue; mais il se trompait, il ne tenait réellement que la tête et le corps. La tête, c'était le conseil des légitimés, le roi d'Espagne et son imbécile agent, le prince de Cellamare; le corps, c'étaient ces hommes, braves et spirituels, qui peuplaient alors la Bastille. Mais ce qu'on ne tenait pas encore, c'était la queue qui s'agitait dans le rude pays de Bretagne, alors comme aujourd'hui si peu habitué aux aventures de cour, alors comme aujourd'hui si difficile à dompter: la queue, armée de dards comme celle du scorpion, et qui était la seule à craindre.

Les chefs bretons renouvelaient alors le chevalier de Rohan sous Louis XIV; quand on dit le chevalier de Rohan, c'est parce qu'à toute conspiration il faut donner le nom d'un chef. A côté du prince, homme vaniteux et médiocre, et même avant le prince, étaient deux autres hommes plus forts que lui, l'un comme exécution, l'autre comme pensée. Ces deux hommes étaient Latréaumont, simple gentilhomme de Normandie, et l'autre, Affinius Vanden-Enden, philosophe hollandais. Latréaumont voulait de l'argent, aussi n'était-il que le bras; Affinius voulait une république, aussi était-il l'âme. De plus, cette république, il la voulait enclavée dans le royaume de Louis XIV, pour faire un plus grand déplaisir au grand roi qui haïssait les républicains, même à trois cents lieues; qui avait persécuté et fait périr le grand pensionnaire de Hollande, Jean de Witt, plus cruel en cela que le stathouder prince d'Orange, qui, en se déclarant ennemi du pensionnaire, vengeait des injures personnelles, tandis que Louis XIV n'avait éprouvé qu'amitié et dévouement de la part de ce grand homme. Or, Affinius voulait une république en Normandie, il en faisait nommer protecteur le chevalier de Rohan; les conjurés bretons voulaient venger leur province de quelques injures reçues sous la régence, et ils la décrétaient d'abord république, sauf à choisir un protecteur, dut-il être Espagnol. Toutefois M. du Maine eût eu beaucoup de chances. Voici ce qui s'était passé en Bretagne.

Aux premières ouvertures des Espagnols, les Bretons prêtèrent l'oreille. Ils n'avaient point sujet de se mécontenter plus que les autres provinces, mais à cette époque les Bretons n'étaient pas encore raliés hautement à la nationalité française. C'était pour eux une bonne guerre à faire; ils ne voyaient pas d'autre but. Richelieu les avait sévèrement domptés; ils ne sentaient plus sa rude main et pensaient à s'émanciper sous Dubois. Ils commencèrent par prendre en haine les administrateurs que leur envoya le régent; une révolution a toujours commencé par l'émeute.

Montesquiou était chargé de tenir les états; c'était une charge de vice-roi. On entendait les griefs des peuples et on percevait leur argent. Les états se plaindrent beaucoup, mais ils ne donnèrent pas d'argent, parce que, disaient-ils, l'intendant leur déplaisait. Cette raison parut mauvaise à Montesquiou, homme du vieux régime, accoutumé aux façons de Louis XIV.

— Vous ne pouvez offrir ces plaintes à Sa Majesté, dit-il, sans vous mettre dans l'attitude de la rébellion. Payez d'abord, vous vous plaindrez ensuite; le roi écouterait vos doléances, mais il ne veut pas de vos antipathies contre un homme honoré de son choix.

Le fait est que M. de Montaran, dont la Bretagne croyait avoir à se plaindre, n'avait de fort réel que d'être à cette époque intendant de la province. Tout autre eût déplu comme lui. Montesquiou n'accepta donc pas les conditions, et persista dans la perception du *don gratuit*. Les états persistèrent dans leur refus.

— Monsieur le maréchal, répliqua un député des états, vous oubliez sans doute que votre langage peut convenir à un général qui traite en pays conquis, mais ne saurait être accepté par des hommes libres et investis de privilèges. Nous ne sommes ni des ennemis ni des soldats; nous sommes citoyens et maîtres chez nous. En compensation d'un service que nous demandons au roi, qui

est de nous ôter M. de Montaran, dont le peuple de ce pays n'aime pas la personne, nous accorderons avec plaisir l'impôt qu'on nous demande; mais si nous croyons voir que la cour veut mettre le gros lot du côté de ses exigences, nous resterons avec notre argent et nous supporterons tant que nous pourrons le trésorier qui nous déplaît.

M. de Montesquiou et la moue dédaigneuse, tourna les talons aux députés, qui lui en firent autant, et chacun se retira dans sa dignité.

Seulement le maréchal voulut prier: il se croyait des dispositions à la diplomatie; il espérait que des réunions particulières remettraient en crâne ce que le sentiment d'esprit de corps avait si mal à propos embrouillé. Mais la noblesse bretonne est fière. Humiliée d'avoir été ainsi traitée par le maréchal, elle resta chez elle, et ne parut plus aux réceptions de ce seigneur, qui resta seul, fort désappointé, passant du mépris à la colère, et de la colère aux folles résolutions. C'est là que l'attendaient les Espagnols.

Montesquiou, correspondant avec les autorités de Nantes, de Quimper, de Vannes, de Rennes, écrivit qu'il voyait bien qu'il avait affaire à des mutins et à des rebelles, mais qu'il aurait le dernier, et que les douze mille hommes de son corps d'armée apprendraient aux Bretons la vraie politesse et la véritable grandeur d'âme.

Les états se réunirent; de la noblesse au peuple, il n'y a qu'un pas en cette province; l'étincelle alluma la poudre, les citoyens s'associèrent. On annonça clairement à M. de Montesquiou que s'il avait douze mille hommes, la Bretagne en renfermait cent mille qui apprendraient à ses soldats, avec des pavés, des fourches, des mousquets même, à se mêler de ce qui les regardait, mais pas d'autre chose.

Le maréchal s'assura qu'il y avait en effet cent mille associés dans la province et que chacun avait sa pierre ou son arme, il réfléchit, et les choses en demeurèrent là, fort heureusement pour le gouverneur de la régence. Alors la noblesse, se voyant respectée, s'adoucit, et formula très convenablement sa plainte. Mais d'un autre côté, Dubois et le conseil de régence ne voulurent pas se dédire; ils traitèrent cette supplique de manifeste hostile, et s'en servirent à instrumenter. Après la généralité, le détail arrive. Montaran, Montesquiou, Pontcalec, Talhouet furent les champions qui se battirent réellement entre eux. Pontcalec homme de cœur et d'exécution, s'était uni aux mécontents de la province, et de ces éléments encore informes avait fécondé le germe du combat que nous avons examiné.

Il n'y avait plus à reculer; la collision était imminente, mais la cour ne soupçonnait que la révolte pour l'impôt, elle ne voyait rien de l'affaire d'Espagne. Les Bretons, qui minaient sourdement la régence, criaient bien haut: A l'impôt! au Montaran! pour qu'on n'entendît pas le bruit de leur sape et leurs complots antipatriotiques. Mais l'événement tourna contre eux; le régent, qui peut passer pour un des plus habiles politiques de son siècle, devina le piège sans l'avoir aperçu. Il se douta que derrière ce fantôme, sous ce grand voile local, il se cachait autre chose; et pour bien voir cette autre chose, il laissa tomber ou plutôt il enleva le voile. Il retira son Montaran et donna gain de cause à la province. Aussitôt les conspirateurs furent démasqués; tout le monde était satisfait, eux seuls restèrent en vue et engagés; les autres baissèrent pavillon et demandèrent merci.

Alors Pontcalec et ses amis formèrent le projet que nous connaissons; ils usèrent de moyens violents pour faire arriver à eux le but vers lequel ils ne pouvaient plus aller sans être découverts. La révolte n'avait plus de motifs, mais elle avait encore des vestiges fumants. Ne pouvait-on, dans cette cendre brûlée encore, trouver l'étincelle qui rallumerait l'incendie?

L'Espagne veillait. Alberoni, battu par Dubois dans la fameuse affaire de Cellamare, attendait sa revanche; et tout le sang de l'Espagne, tous les trésors préparés pour favoriser le complot de Paris, il n'hésitait pas à les envoyer en Bretagne, pourvu qu'ils fussent employés utilement. Seulement, c'était tard. Il ne le crut pas, et ses agents le trompèrent. Pontcalec se figura que recommencer la guerre était possible; mais alors que la France

faisait la guerre à l'Espagne. Il se figura que tuer le régent était chose possible; mais lui-même et non Chanlay devait faire ce que personne n'eût conseillé au plus cruel ennemi des Français à cette époque.

Il compta sur l'arrivée d'un vaisseau espagnol chargé d'armes et d'argent; le vaisseau n'arriva pas. Il attendait les nouvelles de Chanlay; ce fut La Jonquière qui écrivit, et quel La Jonquière!... Un soir, Pontcalec et ses amis étaient réunis dans une petite chambre de Nantes, près du vieux château. Leur contenance était triste, irrésolue! Du Couedic annonça qu'il venait de recevoir un billet par lequel on l'engageait à prendre la fuite.

— J'en ai un pareil à vous montrer, dit Montlouis; on me l'a glissé sous mon verre, à table, et ma femme, qui ne s'attendait à rien, a été fort effrayée.

— Moi, dit Talhouët, j'attends et ne crains rien. La province a repris du calme, les nouvelles de Paris sont bonnes. Tous les jours le régent fait sortir de la Bastille quelques-uns des détenus de l'affaire d'Espagne.

— Et moi, Messieurs, dit Pontcalec, je dois vous donner communication, puisque vous en parlez, d'un avis bizarre que j'ai reçu aujourd'hui. Montrez-moi votre billet, du Couedic; vous le vôtre, Montlouis. Peut-être est-ce la même écriture, peut-être nous tend-on un piège?

— Je n'en crois rien, car si l'on nous veut loin, c'est pour que nous échappions à un danger quelconque; or, nous n'avons pas à craindre pour notre réputation; elle n'est pas en jeu. Les affaires de la Bretagne sont terminées pour tout le monde; votre frère, Talhouët, et votre cousin se sont enfuis en Espagne; Solduc, Roban, Cerantec, Sambilly, le conseiller au parlement, ont disparu; pourtant on a trouvé naturelle leur appréhension; c'est une simple cause de mécontentement qui les chasse. J'avoue que si le billet se répétait je partirais.

— Nous n'avons rien à craindre, mon ami, dit Pontcalec de même; il faut le dire, jamais nos affaires n'ont été plus prospères. Voyez: la cour ne se méfie plus de rien, sans quoi nous serions déjà inquiétés. La Jonquière a écrit hier; il annonce que Chanlay va partir pour la Mnette, où le régent vit comme un simple particulier, sans gardes, sans méfiance.

— Cependant vous êtes inquiet, répliqua du Couedic.

— Je l'avoue, mais ce n'est pas pour la raison que vous croyez.

— Qu'y a-t-il?

— Quelque chose de personnel.

— À vous?

— À moi-même, et tenez, je ne saurais le dire à meilleure compagnie et à des amis plus dévoués ou qui me connaissent mieux: si jamais j'étais inquiet, si j'étais mis dans l'alternative de rester ou de fuir pour échapper à un danger... eh bien! je resterai; savez-vous pour quoi?

— Non, parlez.

— J'ai peur.

— Vous Pontcalec! vous peur! Que veulent dire ces deux mots à côté l'un de l'autre.

— Mon Dieu oui, mes amis; l'Océan est notre sauvegarde, il n'est pas un de nous qui ne trouve son salut sur une de ces mille embarcations qui croisent sur la Loire, de Paimboeuf à Saint-Nazaire; mais ce qui pour vous est salut, pour moi est mort certaine.

— Je ne vous comprends pas, dit Talhouët.

— Vous m'effrayez, dit Montlouis.

— Ecoutez donc, mes amis, dit Pontcalec.

Et il commença, au milieu de la plus religieuse attention le récit suivant; car on savait que, pour que Pontcalec eût peur, il fallait que la chose en méritât la peine.

XXIV

LA SORCIÈRE DE SAVENAY

— J'avais dix ans, et je vivais à Pontcalec au milieu des bois, lorsqu'un jour que nous avions résolu, mon oncle Crysogon, mon père et moi, d'aller faire une furtée

de lapins à une garene distante de cinq à six lieues, nous trouvâmes sur la bruyère une femme assise, et qui lisait. Si peu de nos paysans savent lire, que cette circonstance nous étonna fort. Nous nous arrêtâmes en conséquence devant elle. Je la vois encore comme si c'était hier, quoiqu'il y ait près de vingt ans de cela. Elle portait le costume noir de nos Bretonnes, avec la coiffe blanche, et était assise sur une grosse gerbe de genêts en fleur qu'elle venait de couper.

De notre côté nous étions disposés ainsi: mon père était monté sur un beau cheval bai-brun à crinière dorée, mon oncle sur un cheval gris, jeune, vif et ardent, et moi sur un de ces jolis poneys blancs qui joignent aux ressorts d'acier de leurs jarrets la douceur de la brebis blanche comme eux.

La femme leva les yeux de dessus son livre et nous aperçut groupés devant elle et la regardant avec curiosité.

En me voyant ferme sur mes étriers, près de mon père qui paraissait fier de moi, cette femme se leva tout à coup et s'approchant de moi:

« Quel dommage! dit-elle.

— Que signifie cette parole? demanda mon père.

— Elle signifie que je n'aime pas ce petit cheval blanc, répondit la femme aux genêts.

— Et pourquoi cela, la mère?

— Parce qu'il portera malheur à votre enfant, sire de Pontcalec. »

Nous sommes superstitieux, nous autres Bretons, vous le savez. De sorte que mon père, qui pourtant, vous le savez encore, Montlouis, était un esprit ferme et éclairé, s'arrêta malgré les instances de mon oncle Crysogon, qui l'invitait à se remettre en marche; et, tremblant à l'idée qu'il pourrait m'arriver quelque malheur, ajouta:

« Cependant ce cheval est doux, bonne femme, et Clément le manie très bien pour son âge. Moi-même, j'ai souvent monté cette bonne petite bête pour me promener dans le parc, et ses allures sont d'une égalité parfaite.

— Je ne comprends rien à tout cela, marquis de Guer, répondit la bonne femme; seulement le bon petit cheval blanc fera du mal à votre Clément: c'est moi qui vous le dis.

— Et comment pouvez-vous savoir cela?

— Je le vois, répondit la vieille avec un accent singulier.

— Mais quand cela? demanda mon père.

— Aujourd'hui même. »

Mon père pâlit, moi-même j'eus peur. Mais mon oncle Crysogon, qui avait fait toutes les guerres de Hollande, et qui était devenu esprit fort en se battant contre les huguenots, se mit à rire et à se renverser de cheval.

« Parbleu! dit-il, voilà une bonne femme qui bien certainement s'entend avec les lapins de Savenay. Que dis-tu de cela, Clément, ne veux-tu pas retourner à la maison et te priver de la chasse?

— Mon oncle, répondis-je, j'aime mieux continuer ma route avec vous.

— C'est que te voilà tout pâle et tout singulier. Aurais-tu peur, par hasard?

— Je n'ai pas peur, » répondis-je.

Je mentais, car je sentais en moi-même un certain frémissement qui ressemblait fort au sentiment que je tentais de dissimuler.

Mon père m'a avoué depuis que, sans ces paroles de son frère qui lui causèrent une fausse honte, et mes paroles à moi qui chatouillèrent son amour-propre, il m'eût ou renvoyé à pied à la maison, ou fait donner un cheval d'un de ses gens. Mais quel mauvais exemple pour un enfant de mon âge, et surtout quel sujet de raillerie pour le vicomte mon oncle!

Je restai donc sur le poney blanc: deux heures après nous étions à la garene et la chasse commença.

Tout le temps que dura la chasse, le plaisir nous fit oublier la prédiction: mais la chasse terminée, quand nous nous retrouvâmes, mon père, mon oncle et moi:

« Eh bien! Clément, me dit mon oncle, te voilà encore sur ton poney! Diable! tu es un garçon hardi. »

Je me mis à rire et mon père aussi. En ce moment nous traversions une lande aussi plate et aussi unie que

le carreau de cette chambre. Pas d'obstacle à franchir, aucun objet capable d'effrayer des chevaux. Au même instant, néanmoins, mon poney fut en avant un bond qui m'ébranla ; puis il se cabra violemment et m'envoya à quatre pas rouler sur le sable. Mon oncle se mit à rire ; quant à mon père, il devint aussi pâle que la mort ; pour moi je ne bougeai pas. Mon père sauta en bas de son cheval et me releva ; j'avais la jambe cassée.

Dire la douleur de mon père et le cri de nos gens, cela serait encore possible ; mais quant au morne désespoir de mon oncle, il fut inexprimable : agenouillé près de moi, me déshabillant d'une main tremblante, me couvrant de caresses et de pleurs, il ne disait pas un mot qui ne fût une fervente prière, et pendant tout le trajet mon père fut obligé de le consoler et de l'embrasser ; mais à toutes ces caresses et à toutes ces consolations il ne répondait rien.

On fit venir le meilleur chirurgien de Nantes, lequel me déclara en grand péril. Mon oncle demandait pardon toute la journée à ma mère, et l'on remarqua que, pendant tout le temps que dura ma maladie, il avait entièrement changé de genre de vie : au lieu de boire et chasser avec les officiers, au lieu de faire, sur son lougre amarré à Saint-Nazaire, les plus belles parties de pêche dont il est amateur, il ne quitta plus mon chevet. La fièvre dura six semaines, et la maladie près de quatre mois ; mais enfin je fus sauvé : je ne conservai même aucune trace de l'accident. Lorsque je sortis pour la première fois, mon oncle m'accompagna en me donnant le bras ; mais lorsque la promenade fut finie, il prit, les larmes aux yeux, congé de nous.

« Eh ! où allez-vous donc, Crysgon ? lui demanda mon père tout étonné.

— J'ai fait vœu, répondit cet excellent homme, si notre enfant échappait à la mort, de me rendre chartroux, et je vais exécuter cette promesse. »

Alors ce fut un autre désespoir ; mon père et ma mère jetèrent les hauts cris. Je me penais au cou de mon oncle pour le décider à ne pas nous quitter ; mais le vicomte était un de ces hommes qui ne reculent jamais devant les paroles engagées et les vigoureuses résolutions ; les prières de mon père et de ma mère furent vaines, et il resta inébranlable.

« Mon frère, dit-il, je ne savais pas que Dieu daignât quelquefois se révéler aux hommes par des actes mystérieux. J'ai douté, je dois être puni. D'ailleurs, je ne veux pas que mon plaisir en cette vie me prive d'un salut éternel. »

A ces mots, le vicomte nous embrassa, mit son cheval au galop et disparut ; puis il se renferma dans la chartreuse de Morlaix. Deux ans après, les jeunes, les macérations et les chagrins, avaient fait de ce bon vivant, de ce joyeux compagnon, de cet ami dévoué, un cadavre anticipé et presque insensible. Enfin, au bout de trois ans de retraite, il mourut me laissant tous ses biens.

— Diable ! voilà une effrayante histoire, dit du Couëdic en souriant ; mais elle a son bon et son mauvais côté, et la vieille avait oublié de te dire que ta jambe cassée doublerait ta fortune.

— Ecoutez ! dit Pontalec, plus grave et plus sérieux que jamais.

— Ah ! ah ! ce n'est point encore fini ? dit Talhouët.

— Nous sommes au tiers seulement.

— Continue ; nous écoutons.

— Vous avez tous entendu parler de l'étrange mort du baron de Caradec, n'est-ce pas ?

— Oui, notre ancien camarade de collège de Rennes, dit Montlouis, que l'on a trouvé assassiné il y a dix ans dans la forêt de Châteaubriant.

— C'est cela. Ecoutez ; mais faites attention que ceci est un secret qui, jusqu'à présent, n'a été connu que de moi seul, et qui désormais ne doit être connu que de moi et de vous.

Les trois Bretons, qui d'ailleurs prenaient un grand intérêt au récit de Pontalec, lui promirent que le secret qu'il allait leur confier leur serait sacré.

— Eh bien ! dit Pontalec, cette grande amitié de collègue dont parle Montlouis avait subi entre Caradec et moi quelque altération à propos d'une rivalité. Nous aimions la même femme, et j'étais le préféré. Un jour j'avais

decidé d'aller chasser le daim dans la forêt de Châteaubriant. Dès la veille, j'avais fait partir mes chiens et mon piqueur qui devait détourner l'animal, et moi-même je m'acheminais à cheval vers le rendez-vous, lorsque sur la route je vis marcher devant moi un énorme fagot ; cela ne m'étonna point, vous savez que c'est l'habitude que nos paysans portent sur leur dos des fagots plus gros et plus grands qu'eux, de sorte qu'ils disparaissent derrière leur charge, qui semble alors, quand on les regarde de loin et qu'ils vous devancent, marcher toute seule. Bientôt le fagot qui me précédait s'arrêta ; une bonne vieille en se tournant de mon côté, dessina son profil, et, se faisant un point d'appui de sa charge même, se redressa sur le revers de la route. À mesure que j'approchais, mes yeux ne pouvaient se détacher de la bonne femme ; enfin, longtemps avant que je fusse arrivé devant elle, j'avais reconnu la sorcière qui m'avait, sur la route de Savenay, prédit que mon petit cheval blanc me porterait malheur. Mon premier mouvement, je l'avoue, fut de prendre un autre chemin afin d'éviter la prophétesse de malheur, mais elle m'avait déjà aperçu, et il me sembla qu'elle m'attendait avec un méchant sourire. J'avais dix ans de plus que lorsque sa première menace m'avait fait frissonner. J'eus honte de reculer et je continuai mon chemin. « Bonjour, vicomte de Pontalec, me dit-elle, comment se porte le marquis de Guer ? — Bien, bonne femme, lui répondis-je, et je serai assez tranquille sur sa santé jusqu'au moment où je le reverrai, si vous m'assurez qu'il ne lui arrivera rien pendant mon absence. — Ah ! ah ! dit-elle en riant, vous n'avez pas oublié la lande de Savenay. Vous avez bonne mémoire, vicomte ; mais cela n'empêche pas que si je vous donnais aujourd'hui un bon conseil, vous ne le suivriez pas plus que la première fois. L'homme est aveugle. — Et quel est ce conseil, voyons ? — C'est de ne pas aller à la chasse aujourd'hui, vicomte. — Et pourquoi cela ? — C'est de retourner à Pontalec sans faire un pas de plus. — Je ne puis. J'ai donné rendez-vous à Châteaubriant. — Tant pis, vicomte, tant pis ! car il y aura du sang de versé à cette chasse. — Le mien ? — Le vôtre et celui d'un autre. — Bah ! vous êtes folle. — C'est ce que disait votre oncle Crysgon. Comment va-t-il, votre oncle Crysgon ? — Ne savez-vous pas qu'il est mort, voilà bientôt sept ans, à la chartreuse de Morlaix ? — Pauvre cher homme ! dit la bonne femme ; il était comme vous, il a été longtemps sans vouloir croire ; mais enfin, il a cru ; seulement c'était trop tard. » Je frissonnais malgré moi : mais une mauvaise honte me disait au fond du cœur qu'il était lâche à moi de céder à de pareilles craintes, et que sans doute le hasard seul avait réalisé la première prédiction de la prétendue sorcière. « Ah ! je vois bien qu'une première expérience ne vous a pas rendu plus sage, mon beau jeune homme, me dit-elle. Eh bien ! allez à Châteaubriant, puisque vous le voulez à toute force ; mais au moins renvoyez à Pontalec ce beau couteau de chasse si brillant. — Et avec quoi Monsieur coupera-t-il le pied du daim ? dit mon domestique qui me suivait. — Avec votre couteau, dit la vieille. — Le daim est un animal royal, répondit le domestique, et il veut avoir le jarret coupé avec un couteau de chasse. — D'ailleurs, repris-je, n'avez-vous pas dit que mon sang coulerait ? cela veut dire que je serai attaqué, et si l'on m'attaque, il faut bien que je me défende. — Je ne sais pas ce que cela veut dire, reprit la vieille ; mais ce que je sais, c'est qu'à votre place, mon beau gentilhomme, j'écouterais la pauvre vieille ; que je n'irais pas à Châteaubriant, et que si j'y allais, ce serait après avoir renvoyé mon couteau de chasse à Pontalec. — Est-ce que monsieur le vicomte écouterait cette vieille sorcière ? me dit mon domestique, qui sans doute avait peur d'être chargé de rapporter à Pontalec l'arme fatale. — Si j'avais été seul, je serais revenu ; mais devant mon domestique, étrange faiblesse de l'homme ! je ne voulus pas avoir l'air de reculer. « Merci, ma bonne femme, lui dis-je ; mais je ne vois véritablement dans ce que vous me dites aucune raison de ne pas aller à Châteaubriant. Quant à mon couteau de chasse, je le garde. Si je suis attaqué par hasard, il me faut bien une arme pour me défendre. — Allez donc, et défendez-vous, dit la vieille en branlant la tête, on ne peut fuir sa destinée. »

Je n'en dis pas davantage, car j'avais mis mon cheval au galop : cependant, au moment d'entrer dans un coude du chemin, je me retournai, et je vis la bonne femme qui ayant chargé son fagot, avait lentement repris sa route. Je tournai le coude et la perdis de vue. Une heure après j'étais dans la forêt de Châteaubriant, et je vous rejoignais. Montlouis et Talhouet, car vous étiez tous les deux de cette partie.

— Oui, c'est vrai, dit Talhouet et je commence à comprendre.

— Moi aussi, dit Montlouis.

— Mais moi, je ne sais rien, dit du Couëdic. Continuez donc. Pontcalec, continuez.

— Nos chiens lancèrent le daim, et nous nous lançâmes, nous, sur leur trace ; mais nous ne chassions pas seuls dans la forêt, et l'on entendait au loin le bruit d'une autre meute qui allait se rapprochant de nous. Bientôt nos deux chasses se croisèrent, et quelques-uns de mes chiens se trompant de voie, partirent sur celle du daim chassé par la meute rivale. Je m'élançai après les chiens pour les rompre, ce qui m'éloigna de vous autres, qui suiviez la partie de la meute qui n'avait pas fait défaut. Mais quelqu'un m'avait prévenu : j'entendis mes chiens hurler sous les coups de fouet qu'on leur distribuait. Je redoublai de vitesse, et trouvai le baron de Caradec qui frappait sur eux à coups redoublés. Je vous ai dit qu'il y avait entre nous quelques motifs de haine : cette haine ne demandait qu'une occasion pour éclater en effets. Je lui demandai de quel droit il se permettait de frapper mes chiens. Sa réponse fut plus hautaine encore que ma demande. Nous étions seuls, nous avions vingt ans, nous étions rivaux, nous nous haïssions : chacun de nous avait une arme au côté : nous tirâmes nos couteaux de chasse, nous nous précipitâmes l'un sur l'autre, et Caradec tomba de son cheval, percé de part en part. Vous dire ce qui se passa en moi lorsque je le vis tomber et se tordre sur la terre qu'il ensanglantait dans les douleurs de l'agonie serait chose impossible. Je piquai mon cheval des deux et pointai comme un fou à travers la forêt. J'entendais sonner l'hallali du daim et j'arrivai un des premiers. Seulement je me rappelle, vous le rappelez-vous, Montlouis ? que vous me demandâtes d'où venait que j'étais si pâle.

— C'est vrai, dit Montlouis.

— Alors je me souvins du conseil de la sorcière, et me reprochai bien amèrement de ne pas l'avoir suivi : ce duel solitaire et mortel me semblait quelque chose de pareil à un assassinat. Nantes et ses environs m'étaient devenus insupportables, car tous les jours j'entendais parler de ce meurtre de Caradec ; il est vrai que personne ne me soupçonnait, mais la voix secrète de mon cœur criait si fort, que vingt fois je fus sur le point de me dénoncer moi-même. Ce fut alors que je quittai Nantes et que je fis le voyage de Paris, non sans avoir cherché à revoir la sorcière ; mais je ne connaissais ni son nom ni sa demeure, et je ne pus la retrouver.

— C'est étrange, dit Talhouet. Et depuis, l'as-tu revue, cette sorcière ?

— Attends, attends donc ! dit Pontcalec, car voici la chose terrible. Cet hiver ou plutôt l'automne dernier ; je dis hiver, parce qu'il neigeait ce jour-là, bien que nous ne fussions encore qu'en novembre ; je revenais de Guer, et j'avais ordonné halte à Pontcalec-des-Aulnes, après une journée pendant laquelle j'avais chassé avec deux de mes fermiers la becaassine au marais. Nous arrivâmes transis de froid au rendez-vous, et nous trouvâmes un grand feu et un bon souper préparés. En entrant, et pendant que je recevais les saluts et les compliments de mes gens, j'aperçus dans le coin de l'âtre une vieille femme qui semblait dormir. Un large manteau de laine grise et noire enveloppait le fantôme. « Qui est là ? demandai-je au fermier d'une voix altérée, et en frémissant malgré moi. — Une vieille mendiante que je ne connais pas et qui a l'air d'une sorcière, me dit-il ; mais elle était exténuée de froid, de fatigue et de faim, elle m'a demandé l'aumône, je lui ai dit d'entrer, et je lui ai donné un morceau de pain qu'elle a mangé en se chauffant ; après quoi elle s'est endormie. » La figure fit un mouvement dans le coin de la cheminée. « Que vous est-il donc arrivé, monsieur le marquis, demanda la femme du

fermier, que vous êtes tout mouillé et que vos vêtements sont souillés de boue jusque sous les épaules ? — Il y a, ma bonne Martine, répondis-je, que vous avez failli vous chauffer et diner sans moi, quoique vous ayez allumé ce feu et préparé ce repas à mon intention. — Vraiment ! s'écria la bonne femme effrayée. — Oh ! monsieur a manqué périr, dit le fermier. — Et comment cela, Jésus Dieu ! mon bon seigneur ? — Enterré tout vivant, ma chère Martine. Vous connaissez vos marais, ils sont pleins de tourbières : je me suis aventuré sans sonder le terrain, et tout à coup, ma foi, j'ai senti que j'enfonçais bel et bien ; de sorte que, sans mon fusil que j'ai mis en travers et qui a donné le temps à votre mari d'arriver et de me tirer d'affaire, je me noyais dans la boue, ce qui est non seulement une cruauté, mais bien pis que cela, une sottise mortelle. — Oh ! monsieur le marquis, dit la fermière, au nom de votre famille, ne vous exposez pas ainsi. — Laissez-le faire, laissez-le faire ! dit d'une voix sépulchrale l'espece d'ombre accroupie dans le coin de la cheminée... Il ne mourra pas ainsi ; je le lui prédis. » Et rabattant lentement la coiffe de sa mante grise, la vieille mendiante me montra le visage de cette femme qui, la première fois sur la route de Savenay, la seconde sur celle de Châteaubriant, m'était apparue pour me faire de si tristes prédictions. Je restai immobile et comme pétrifié. « Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ? » me dit-elle sans s'émouvoir. Je baissai la tête en signe d'assentiment, mais sans avoir le courage de répondre. Tout le monde faisait cercle autour de nous. « Non, non, continua-t-elle, rassurez-vous, marquis de Guer, vous ne mourrez pas ainsi. — Et comment le savez-vous ? balbutiai-je avec la certitude intérieure qu'elle le savait. — Je ne puis vous le dire, car je l'ignore moi-même ; mais vous savez bien que je ne me trompe pas. — Et comment mourrai-je ? demandai-je en rappelant toutes mes forces pour lui faire cette question, et tout mon sang-froid pour écouter sa réponse. — Vous mourrez par la mer, marquis, me répondit-elle. — Comment cela ? demandai-je, et que voulez-vous dire ? — J'ai dit ce que j'ai dit, et ne puis m'expliquer davantage ; seulement, marquis, c'est moi qui vous le dis, défiez-vous de la mer. » Tous mes paysans s'entre-regardèrent d'un air effrayé ; quelques-uns marmottèrent des prières, d'autres firent le signe de la croix. Quant à la vieille, elle se retourna dans son coin, recouvrit sa tête de sa mante, et comme si nous eussions parlé aux dolmens de Carnac, elle ne répondit plus une seule parole.

XXXV

L'APPRESTATION

Peut-être les détails de cette scène s'effaceraient-ils un jour de ma mémoire, jamais l'impression qu'elle me produisit. Il ne me resta pas l'ombre d'un doute, et cette prédiction dans l'avenir prit pour moi l'aspect presque palpable d'une réalité. Oui, continua de Pontcalec, dusiez-vous me rire au nez comme le fit mon bon oncle Crysgon, vous ne me ferez pas changer d'avis un instant, et vous ne m'ôterez pas de l'esprit que cette dernière prédiction se réalisera comme les deux autres, et que c'est par la mer que je dois mourir ; aussi, je vous le déclare, les avis que nous avons reçus, fussent-ils vrais, fusse-je poursuivi par les exempts de Dubois, y eût-il une barque sur le bord du rivage, et n'y eût-il qu'à gagner Belle-Isle pour leur échapper, je suis si convaincu que la mer me doit être fatale, et qu'aucun genre de mort n'a de puissance sur moi, que je me remettrais aux mains de ceux qui me poursuivraient en leur disant : « Faites votre métier, Messieurs, je ne mourrai pas de votre fait. »

Les trois Bretons avaient écouté en silence cette étrange déclaration, qui tirait une certaine solennité de la circonstance dans laquelle on se trouvait.

— Alors, dit du Couëdic après un instant de silence,

nous concevons, mon cher ami, votre admirable courage ; le genre de mort auquel vous êtes réservé vous rend indifférent à tout danger qui ne se rapproche point de lui ; mais prenez garde, si l'anecdote était connue, cela pourrait vous ôter de votre mérite, non pas à nos yeux, car nous vous connaissons, nous, bien réellement pour ce que vous êtes, mais les autres diraient que vous vous êtes jeté dans cette conspiration, parce que vous ne pouvez être ni décapité, ni fusillé, ni tue par le poignard, mais qu'il n'en serait pas ainsi si l'on noyait les conspirateurs.

— Et peut-être diraient-ils vrai, répondit Pontcalec en souriant.

— Mais nous, mon cher marquis, reprit Montlouis, nous qui n'avons pas les mêmes causes de sécurité, ne serait-il pas bon que nous fassions quelque attention à l'avis qu'un ami inconnu nous donne, et que nous quittions Nantes ou même la France au plus tôt ?

— Mais cet avis peut être faux, dit Pontcalec, et je ne crois pas qu'on sache rien de nos projets à Nantes ni ailleurs.

— Et, selon toute probabilité, on n'en saura rien que Gaston ait terminé son œuvre, dit Talhouet, et alors nous n'aurons plus rien à craindre que l'enthousiasme, et l'enthousiasme ne tue pas. Quant à vous, Pontcalec, n'approchez pas d'un port de mer, ne vous embarquez jamais, et vous serez sûr de vivre aussi vieux que Mathusalem.

La conversation eût continué sur ce ton de plaisanterie, malgré la gravité de la situation, si Pontcalec avait consenti à y mettre la moitié de l'entraîn qu'y apportaient ses amis ; mais la sorcière était toujours là devant ses yeux, écartant le capuchon de sa mante, et lui faisant de sa voix sépulcrale la fatale prédiction. D'ailleurs, comme ils en étaient là, plusieurs gentilshommes avec lesquels ils avaient rendez-vous, et qui faisaient partie de la conspiration, entrèrent par des issues secrètes et sous des costumes différents.

Ce n'était pas qu'on eût beaucoup à craindre de la police provinciale : celle de Nantes, quoique Nantes fût une des plus grandes villes de France, n'était pas organisée de manière à inquiéter fort des conspirateurs, qui d'ailleurs avaient dans la localité l'influence du nom et de la position sociale ; il fallait donc que le lieutenant de police de la ville de Paris, le régent, ou Dubois, envoyassent des espions spéciaux que le défaut de connaissance des lieux, la différence de l'habit, et même celle de la langue rendaient facilement suspects à ceux qu'ils venaient surveiller, et qui, en général, savaient leur présence à l'heure même où ils entraient dans la province, où ils mettaient les pieds dans les villes. Quoique l'association bretonne fût nombreuse, nous ne nous occuperons que des quatre chefs que nous avons nommés, ces quatre chefs ayant occupé les pages principales de l'histoire, étant les plus considérables de la province, et de noms, de fortunes, de courage et d'intelligence, dominant tous leurs autres compagnons.

On s'occupa beaucoup dans cette séance d'une nouvelle opposition à un édit de Montesquieu, et de l'armement de tous les citoyens bretons en cas de violence du maréchal. Ce n'était rien moins, comme on le voit, que le commencement de la guerre civile. On l'aurait faite en déployant un étendard sacré. L'impiété de la cour du régent et les sacrilèges de Dubois en étaient les prétextes, et devaient susciter tous les anathèmes d'une province essentiellement religieuse contre un gouvernement si peu digne de succéder, disaient les conspirateurs, au règne si fervent et si sévère de Louis XIV.

Cette levée de boucliers était d'autant plus facile à exécuter, que le peuple voulait mal de mort aux soldats qui étaient entrés dans le pays avec une espèce d'insolente confiance. Les officiers, consignés d'abord par le maréchal de Montesquieu, et qui ne participaient pas à la vie agréable des gentilshommes de la province, s'abstenaient, par orgueil et par discipline, de tout rapport avec les mécontents, ce qui devait beaucoup leur coûter à eux-mêmes, attendu qu'à cette époque les officiers étaient frères, par le blason, des gentilshommes qui portaient l'épée comme eux.

Pontcalec déclara donc à ses compagnons de révolte le plan arrêté par le comité supérieur, sans se douter

qu'au moment même où il prenait toutes ces mesures pour renverser le gouvernement, la police de Dubois, qui les croyait chez eux, envoyait au domicile de chacun un détachement qui avait l'ordre de cerner la maison, et un exempt qui avait mission de les arrêter. Il en résulta que tous ceux qui avaient part au conciliabule virent de loin briller à leurs portes les baïonnettes et les fusils des gardes, et purent pour la plupart, prévenus du danger qu'ils couraient, échapper par une prompte fuite. Or, ce n'était pas chose difficile pour eux que de trouver des retraites ; car, comme toute la province était du complot, ils avaient des amis partout ; d'ailleurs, riches propriétaires qu'ils étaient, ils furent accueillis par leurs fermiers ou par leurs entrepositaires ; une grande partie réussit à gagner la mer et à passer, soit en Hollande, soit en Espagne, soit en Angleterre, malgré l'activité que Dubois avait commencé de nouer entre les deux gouvernements.

Quant à Pontcalec et à du Couëdic, à Montlouis et à Talhouet, ils étaient, comme d'habitude, sortis ensemble ; mais comme Montlouis, dont la maison était la plus proche du lieu d'où ils sortaient arrivait au bout de la rue où cette maison était située, ils aperçurent des lumières qui couraient à travers les fenêtres des appartements, et une sentinelle qui, le mousquet en travers, barrait la porte.

— Oh ! oh ! dit Montlouis en s'arrêtant et en arrêtant de la main ses compagnons, qu'est-ce que cela, et que se passe-t-il donc chez moi ?

— En effet, dit Talhouet, il y a quelque chose de nouveau, et tout à l'heure j'ai cru voir un poste devant l'hôtel de Rouen.

— Comment ne nous as-tu rien dit ? demanda du Couëdic ; il me semble cependant que cela en valait bien la peine ?

— Ma foi ! dit Talhouet, j'ai eu peur de passer pour un alarmiste, et j'ai mieux aimé croire à une patrouille.

— Mais ceci est du régiment de Picardie, murmura Montlouis, qui avait fait quelques pas en avant et qui, sur cette remarque, refit le même chemin en arrière.

— Voilà en effet qui est bizarre, dit Pontcalec ; mais faisons une chose : ma maison n'est qu'à quelques pas d'ici, prenons par cette ruelle qui y conduit, et si ma maison est gardée comme celle de Montlouis, alors il n'y aura plus de doute à avoir et nous saurons à quoi nous en tenir.

Alors, marchant tous quatre en silence, et serrés les uns contre les autres pour être plus forts en cas d'attaque, ils arrivèrent à l'angle de la rue où demeurait Pontcalec, et virent sa maison non seulement gardée, mais occupée. Un détachement de vingt hommes repoussait la foule qui commençait à s'attrouper.

— Pour cette fois, dit du Couëdic, cela passe la plaisanterie, et à moins que le feu n'ait pris par hasard dans toutes nos maisons à la fois je ne conçois rien à ces uniformes qui se mêlent de nos affaires. Quant à moi, votre serviteur, mes très chers, mais je déménage.

— Et moi aussi, dit Talhouet ; je vais passer à Saint-Nazaire et gagner le Croisic. Si vous m'en croyez, Messieurs, vous viendrez avec moi ; je sais là un brick qui va partir pour Terre-Neuve, et dont le capitaine est un de mes serviteurs. Si l'air de terre devient trop mauvais, nous montons à bord, nous filons au large, et vogue la galère !

— Allons, Pontcalec, dit Montlouis, oubliez un instant votre sorcière, et venez avec nous.

— Non pas, non pas ! dit Pontcalec en secouant la tête. je connais mon avenir de ce côté-là, et je ne me soucie pas d'aller au-devant de lui ; puis, réfléchissez, Messieurs, que nous sommes les chefs et que c'est un singulier exemple que cette fuite anticipée, sans que nous sachions bien parfaitement encore si un danger réel nous menace. Il n'y a pas la moindre preuve contre nous : La Jonquière est incorruptible ; Gaston est intrépide. Les lettres que nous avons reçues de lui hier encore nous disaient que d'un moment à l'autre tout serait fini ; peut-être à cette heure a-t-il frappé le régent, et la France est-elle délivrée. Que penserait-on de nous si l'on pouvait dire qu'au moment où Gaston agissait nous étions en fuite ? Le mauvais exemple de notre désertion gênerait toute

l'affaire ici ; faites-y bien attention, Messieurs, je ne vous donne plus un ordre en chef, mais un conseil de gentilhomme, vous n'êtes donc pas forcés de m'obéir, car je vous délie de votre serment ; mais à votre place je ne partirais pas. Nous avons donné l'exemple du dévouement, le pis qui puisse nous arriver est de donner celui du martyre ; mais les choses n'en viendront pas là, je l'espère. Si l'on nous arrête, le parlement de Bretagne nous jugera ; or, de quoi se compose le parlement de Bretagne, de nos amis ou de nos complices ; nous sommes plus en sûreté dans la prison dont ils tiennent la clef, que sur un brick dont le premier coup de vent fait le destin. D'ailleurs, avant que le parlement soit assemblé, la Bretagne tout entière sera soulevée ; jugés, nous sommes absous, absous, nous sommes triomphants.

— Il a raison, dit Talhouet ; mon oncle, mes frères, toute ma famille, tous mes amis sont compromis avec moi ; je me sauverai avec eux tous, ou je mourrai avec eux.

— Mon cher Talhouet, dit Montlouis, tout cela est bel et bon, mais, s'il faut vous le dire, j'ai plus méchante idée que vous de cette affaire ; si nous sommes entre les mains de quelqu'un, c'est entre celles de Dubois. Dubois n'est pas gentilhomme, et par conséquent déteste ceux qui le sont ; je n'aime pas ces gens mixtes qui n'appartiennent à aucune classe arrêtée, qui ne sont ni nobles, ni soldats, ni prêtres ; j'aimerais mieux un vrai gentilhomme, un soldat ou un frocard ; au moins ces gens-là sont soutenus par l'autorité de leur profession, qui est un principe ; mais Dubois, il va vouloir faire de la raison d'Etat. Quant à moi, j'en appelle, comme nous avons l'habitude de faire, à la majorité, et si notre majorité est pour la fuite, je vous l'avoue, je m'enfuirai de grand cœur.

— Et je serai ton compagnon, dit du Couëdic ; Montesquiou peut être mieux renseigné que nous ne le croyons, et si c'est Dubois qui nous tient, comme le pense Montlouis, nous aurons quelque peine, je crois, à nous tirer de ses griffes.

— Et moi Messieurs, je vous le répète, dit Pontcalec, qu'il faut rester : le devoir des chefs d'une armée est de se faire tuer à la tête de leurs soldats ; le devoir des chefs d'un complot est de se faire tuer à la tête d'une conspiration.

— Mon cher, dit Montlouis, permettez-moi de vous le dire, mais votre sorcière vous aveugle. Pour faire croire à la vérité de sa prédiction, vous êtes prêt, le diable m'emporte ! à aller vous noyer sans que personne vous y pousse. Je suis moins enthousiaste de la pythionisse, je l'avoue, et comme je ne connais pas le genre de mort qui m'est réservé, j'ai sur ce point quelques inquiétudes.

— Vous vous trompez, Montlouis, dit gravement Pontcalec, ce qui me retient surtout, c'est le devoir. D'ailleurs, si je ne meurs pas à la suite du procès, vous ne mourrez certes pas non plus, car je suis votre chef, et certes, devant les juges, je réclamerai ce titre que j'abjure ici. Si je ne meurs pas de par Dubois, vous ne mourrez pas non plus. Soyons logiques, de par Dieu ! et ne nous sauvons pas comme un troupeau de moutons qui croit sentir le loup. Comment ! nous, des soldats, nous aurions peur de rendre une visite officielle au parlement ! Car, enfin voilà toute l'affaire ; un bon procès, et pas autre chose. Des bancs garnis de robes noires, des sourires d'intelligence de l'accusé au juge, du juge à l'accusé ; c'est une bataille que nous livre le régent, acceptons-la, et lorsque le parlement nous aura absous, nous l'aurons bien autrement battu que si nous avions mis en fuite toutes les troupes qu'il a en Bretagne.

— Avant tout, Messieurs, dit du Couëdic, Montlouis vient de faire une proposition, c'est de remettre notre décision à la majorité. J'appuie Montlouis.

— C'est juste, dit Talhouet.

— Ce que j'en ai dit, reprit Montlouis, ce n'est pas que j'aie peur, mais je ne voudrais pas aller me mettre dans la gueule du loup quand nous pouvons le museler.

— Ce que vous dites là est inutile, Montlouis, reprit Pontcalec, nous savons tous quel homme vous êtes ; nous acceptons votre proposition, et je la mets aux voix.

Et, avec le même calme que Pontcalec formulait ses

propositions ordinaires, il formula celle-ci, dont dépendaient sa vie et la vie de ses amis :

— Que ceux qui sont d'avis, dit Pontcalec, de se soustraire par la fuite au sort équivoque qui nous attend veulent bien lever la main.

Du Couëdic et Montlouis levèrent la main.

— Nous sommes deux contre deux, dit Montlouis, l'épreuve est nulle ; laissons-nous donc aller à notre inspiration.

— Qui, dit Pontcalec, mais vous savez qu'en ma qualité de président j'ai deux voix.

— C'est juste, dirent Montlouis et du Couëdic.

— Que ceux qui sont d'avis de rester lèvent donc la main, dit Pontcalec.

Et lui et Talhouet levèrent la main. Or, comme Pontcalec avait une voix double, ces deux mains, qui comptèrent pour trois, fixèrent la majorité à leur avis.

Cette délibération en pleine rue, et avec cette apparence de solennité, eût pu paraître grotesque si elle n'eût pas renfermé dans son résultat la question de la vie ou de la mort de quatre des premiers gentilshommes de la Bretagne.

— Allons, dit Montlouis, nous avons tort, à ce qu'il paraît, mon cher du Couëdic ; et maintenant, marquis, ordonnez, nous obéirons.

— Regardez ce que je vais faire, dit Pontcalec, et ensuite vous ferez ce que vous voudrez.

À ces mots il marcha droit à sa maison, et ses trois amis le suivirent. Arrivé devant sa porte, barrée comme nous l'avons dit par un piquet de gardes, il frappa sur l'épaule d'un soldat.

— Mon ami, lui dit-il, appelez votre officier, je vous prie.

Le soldat transmit l'ordre au sergent, qui appela son capitaine.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda celui-ci.

— Je voudrais rentrer chez moi.

— Qui donc êtes vous ?

— Je suis le marquis de Pontcalec.

— Silence ! dit l'officier à demi-voix, silence, et taisez-vous ; fuyez sans perdre une seconde, je suis ici pour vous arrêter.

Puis tout haut :

— On ne passe pas ! cria-t-il en repoussant le marquis, devant lequel se referma la haie de soldats.

Pontcalec prit la main de l'officier, la lui serra, et lui dit :

— Vous êtes un brave jeune homme, Monsieur, mais il faut que je rentre chez moi. Merci, et que Dieu vous récompense !

L'officier, tout surpris, fit ouvrir les rangs, et Pontcalec, suivi de ses trois amis, traversa la cour de sa maison. En l'apercevant, sa famille, rangée sur le perron poussa des cris de terreur.

— Qu'y a-t-il ? demanda le marquis avec calme, et que s'est-il donc passé chez moi ?

— Il y a, monsieur le marquis, que je vous arrête, dit un exempt de la prévôté de Paris à Pontcalec tout souriant.

— Pardieu ! vous avez fait là un bel exploit, dit Montlouis, et vous me paraissez encore un habile homme ! Vous êtes exempt de la prévôté de Paris, et il faut que ce soient ceux que vous êtes chargé d'arrêter qui viennent vous prendre au collet !

L'exempt, tout interdit, salua ce gentilhomme qui railait si agréablement dans un moment où tant d'autres cussent perdu la parole, et lui demanda son nom.

— Je suis M. de Montlouis, mon cher, répondit le gentilhomme ; cherchez bien si vous n'avez pas aussi quelque ordre contre moi, et, si vous en avez un, mettez-le à exécution.

— Monsieur, dit l'exempt, saluant plus bas à mesure qu'il était plus étonné, ce n'est pas moi, mais mon camarade Duchevron qui est chargé de votre arrestation ; voulez-vous que je le prévienne ?

— Où est-il ? demanda Montlouis.

— Mais chez vous, je présume, où il vous attend.

— Je serais fâché de faire attendre plus longtemps un si galant homme, dit Montlouis, et je vais aller le trouver. Merci, mon ami.

L'exempt avait perdu la tête et saluait jusqu'à terre.

Montlouis serra la main de Pontalec, de Talhouet et de du Couëdic, leur dit quelques mots à l'oreille, et partit pour sa maison, où il se fit arrêter comme l'avait fait Pontalec.

Ainsi en usèrent à leur tour Talhouet et du Couëdic, si bien qu'à onze heures du soir la besogne était achevée.

La nouvelle de cette arrestation courut la nuit même par toute la ville. Cependant on n'en fut pas encore très effrayé, car, après le premier mouvement, qui était de dire : « On a arrêté M. de Pontalec et ses amis, » on ajoutait sur-le-champ : « Oui, mais le parlement les absoudra. »

Mais le lendemain matin, les esprits et les visages changèrent fort, lorsque l'on vit arriver à Nantes la commission parfaitement constituée et à laquelle rien ne manquait, ainsi que nous l'avons dit déjà, ni président, ni procureur du roi, ni secrétaire, ni même bourreaux.

Nous disons bourreaux, parce qu'au lieu d'un il y en avait trois. Les gens les plus courageux sont quelquefois frappés de stupeur par les grandes infortunes ; celle-ci tomba sur la province avec la puissance et la rapidité de la foudre ; aussi la province ne fit-elle pas un mouvement, ne jeta-t-elle pas un cri : on ne se révolta pas contre un fléau, au lieu d'éclater, la Bretagne expira. La commission s'installa le jour même de son arrivée ; elle fut surprise de ne pas recevoir grand accueil du parlement ni grande visite de la noblesse. Forte des pouvoirs dont elle était investie, elle devait s'attendre qu'on chercherait à la fléchir plutôt qu'à l'offenser ; mais la terreur était si grande que chacun songeait à soi et se contentait de déplorer le sort des autres. Voici dans quelles dispositions se trouvait la Bretagne trois ou quatre jours après l'arrestation de Pontalec, de Montlouis, de du Couëdic et de Talhouet. Laissions cette moitié des conspirateurs embarrassés à Nantes aux liens de Dubois, et voyons ce que Paris faisait des siens à pareille époque.

XXVI

LA BASTILLE

Et maintenant, avec la permission du lecteur, il nous faut entrer à la Bastille, ce redoutable séjour que le passant lui-même ne regardait qu'en tremblant, et qui, pour ses voisins, était une gêne et un épouvantail ; car souvent, la nuit, les cris des malheureux à qui l'on donnait la torture perçaient les épaisses murailles, traversaient l'espace et arrivaient jusqu'à eux, en leur envoyant de sombres pensées ; à tel point que la duchesse de Lesdiguières écrivait un jour de la royale forteresse, que si le gouverneur ne faisait taire les hurlements de ses patients qui l'empêchaient de dormir, elle s'en plaindrait au roi. Mais à l'époque de la conspiration espagnole, et sous le règne débonnaire de Philippe d'Orléans, on n'entendait plus ni cris, ni hurlements à la Bastille ; d'ailleurs, la société y était choisie, et les prisonniers qui l'habitaient à cette heure étaient gens de trop bon goût pour troubler le sommeil des dames.

Dans une chambre de la tour du Coin, au premier étage, un prisonnier avait été renfermé tout seul. La chambre était spacieuse, et ressemblait à un immense tonbeau éclairé par deux fenêtres ornées d'un luxe inouï de grillages et de barreaux par lesquels filtrait avaricieusement le jour du dehors ; une couchette peinte, deux chaises de bois grossier, une table noire en composaient tout l'ameublement ; quant aux murailles, elles étaient couvertes de mille inscriptions bizarres que le prisonnier allait consulter de temps en temps, quand l'ennui l'écrasait de ses ailes pesantes.

Il n'y avait pourtant qu'un jour et une nuit encore que le prisonnier était entré à la Bastille, et déjà il arpenta

sa vaste chambre, interrogeant les portes chevillées de fer, regardant par ses grilles, attendant, écoutant, soupirant. Ce jour-là, qui était un dimanche, un pâle soleil argentait les nuages, et le prisonnier voyait avec un sentiment mélancolique passer par la porte Saint-Antoine et le long du boulevard les Parisiens édimanchés. Or, il n'était pas difficile de remarquer que chaque passant regardait la Bastille avec terreur, et semblait intérieurement se féliciter de n'y pas être. Un bruit de verrous et de gonds rouillés tira le prisonnier de cette sombre occupation ; il vit entrer l'homme devant lequel on l'avait conduit la veille, et qui lui avait fait signer le procès-verbal d'écrou. Cet homme, âgé de trente ans à peu près, agréable de figure, affable de formes, poli de façons était le gouverneur, M. de Launay, qui fut père du de Launay qui mourut à son poste en 89, et qui n'était pas encore né. Le prisonnier, qui le reconnut, trouva cette visite toute naturelle ; il ignorait combien cependant elle était rare pour les prisonniers ordinaires.

— Monsieur de Chanlay, dit le gouverneur en saluant, je viens savoir si vous avez passé une bonne nuit, et si vous êtes satisfait de l'ordinaire de la maison et des manières des employés. C'était ainsi que M. de Launay appelait les guichetiers et les porte-clés ; nous avons dit que M. de Launay était un homme fort poli.

— Oui, Monsieur, répondit Gaston, et ces soins pour un prisonnier m'ont même étonné, je vous l'avoue.

— Le lit est vieux et dur, répartit le gouverneur, mais tel qu'il est, le vôtre est encore des meilleurs, le luxe étant chose formellement interdite par nos règlements. Du reste, Monsieur, votre chambre est la plus belle de la Bastille : elle a été habitée par M. le duc d'Angoulême, par M. le marquis de Bassompierre et par les maréchaux de Luxembourg et de Biron. C'est là que je mets les princes quand Sa Majesté me fait l'honneur de m'en envoyer.

— Ils ont un fort beau logement, dit en souriant Gaston, quoique assez mal meublé. Puis-je avoir des livres, du papier et des plumes ?

— Des livres, Monsieur, cela est fort défendu ici ; mais si cependant vous avez grande envie de lire, comme on passe beaucoup de choses à un prisonnier qui s'ennuie, vous me faites l'honneur de venir me voir, vous mettez dans votre poche un des volumes que moi, ma femme, laissons traîner, vous le cachez avec soin à tous les yeux ; dans une seconde visite vous prenez le volume suivant, et à cette petite soustraction, bien pardonnable de la part d'un prisonnier, le règlement n'a rien à voir.

— Et pour du papier, des plumes et de l'encre ? dit Gaston ; je voudrais surtout écrire.

— On n'écrit pas ici, Monsieur, ou l'on n'écrit qu'au roi, à M. le régent, au ministre et à moi ; mais on dessine, et je vous ferai, si vous le voulez, remettre des crayons et du papier à dessin.

— Monsieur, dit Gaston en s'inclinant, veuillez me dire comment je pourrai reconnaître tant d'obligeance.

— En m'accordant à moi-même la demande que je viens vous faire, Monsieur, car ma visite est intéressée ; je viens vous demander si vous m'accorderez l'honneur de dîner avec moi aujourd'hui.

— Avec vous, Monsieur ! mais en vérité vous me comblez. De la société ! la vôtre surtout : je ne puis vous dire combien je suis sensible à tant de courtoisie, et je la reconnaitrais par une éternelle reconnaissance, si j'avais autre chose d'éternel devant moi que la mort.

— La mort... bon ! Monsieur, vous êtes sinistre : est-ce que l'on pense à ces choses-là, quand on est bien vivant ? n'y pensez donc plus et acceptez.

— Je n'y pense plus, Monsieur, et j'accepte.

— A la bonne heure ! j'emporte votre parole, dit le gouverneur en saluant de nouveau Gaston ; et il sortit, laissant par sa visite le prisonnier plongé dans un nouvel ordre d'idées.

En effet, cette politesse, qui avait tout d'abord charmé le chevalier, lui parut moins franche à mesure que le noir de son cachot l'envahissait comme une ombre, dissipée d'abord par la présence d'un interlocuteur, et qui s'emparait de nouveau de son domaine. Cette courtoisie n'avait-elle pas pour but de lui inspirer de la confiance et

de lui donner l'occasion de se trahir et de trahir ses compagnons ? Il se rappelait les chroniques lugubres de la Bastille, les pièges tendus aux prisonniers, et cette lamenteuse chambre des oubliettes dont on parlait tant, surtout à cette époque où l'on commençait à se permettre de parler de tout, et que personne n'avait jamais vue sans y mourir. Gaston se sentait seul, abandonné ; il avait le sentiment que le crime qu'il avait voulu commettre méritait la mort, et on lui prodiguait les avances. Ces avances n'étaient-elles pas trop flatteuses et trop étranges pour qu'elles ne cachassent point une embûche ? Enfin, la Bastille faisait son œuvre habituelle : la prison agissait sur le prisonnier, qui était devenu froid, soupçonneux, inquiet.

— On me prend pour un conspirateur de province, se disait-il en lui-même, et on espère que, prudent dans mes interrogatoires, je serai imprudent dans ma conduite ; on ne connaît pas mes complices, on ne peut les connaître, et on espère qu'en me donnant des moyens de communiquer avec eux, de leur écrire, ou de prononcer leurs noms par inadvertance, on tirera quelque chose de moi ; il y a du Dubois et du d'Argenson là-dessous.

Puis, les réflexions lugubres de Gaston ne s'arrêtaient pas là, il songeait à ses amis qui attendaient qu'il eût agi pour agir, et qui, privés de ses nouvelles, n'allaient point savoir ce qu'il était devenu, ou qui, chose bien pire encore, sur de fausses nouvelles peut-être, allaient agir et se perdre.

Ce n'était point le tout encore, après ses amis, ou plutôt même avant ses amis, venait sa maîtresse, la pauvre Hélène, isolée comme lui, qu'il n'avait pas même pu présenter au duc d'Olivarès, son seul protecteur à venir, et qui lui-même à cette heure était peut-être arrêté ou enfui. Alors qu'allait devenir Hélène, sans appui, sans soutien, et poursuivie par cet homme inconnu, qui avait été la chercher jusqu'au fond de la Bretagne ? Cette idée tourmentait tellement Gaston que, dans un accès de désespoir, il alla se jeter sur son lit, déjà en révolte contre sa prison, maudissant les portes et les barreaux qui le retenaient et frappant du poing les pierres.

En ce moment un grand bruit se fit à sa porte ; Gaston se leva précipitamment, courut au-devant de ce qui arrivait, et vit entrer M. d'Argenson avec un greffier ; derrière ces deux personnages marchait une escouade imposante de soldats. Gaston comprit qu'il s'agissait d'un interrogatoire.

D'Argenson, avec sa grosse perruque noire, ses gros yeux noirs et ses gros sourcils noirs, ne fit qu'une médiocre impression sur le chevalier : en entrant dans la conspiration, il avait fait le sacrifice de son bonheur ; en entrant à la Bastille, il avait fait le sacrifice de sa vie. Quand un homme est dans de pareilles dispositions, il est difficile de l'effrayer. D'Argenson lui demanda mille choses auxquelles Gaston refusa de répondre, ripostant par des plaintes aux questions qu'on lui faisait, se tenant pour arrêté injustement, et demandant des preuves afin de voir si l'on en avait. M. d'Argenson se fâcha, et Gaston lui rit au nez comme un écolier. Alors d'Argenson parla de la conjuration de Bretagne, seul grief qu'il eût encore articulé ; Gaston fit l'étonné, écouta l'énumération de ses complices sans donner aucun signe d'adhésion ni de dénégation ; puis lorsque ce magistrat eut fini, il le remercia fort poliment d'avoir bien voulu le mettre au courant d'événements qui lui étaient tout à fait inconnus. D'Argenson commença à perdre une seconde fois patience, et se mit à tousser comme c'était son habitude lorsque la colère le prenait. Puis, comme il avait fait après son premier accès, il passa de l'interrogatoire à l'accusation.

— Vous avez voulu tuer le régent ! dit-il tout à coup au chevalier.

— Comment savez-vous cela ? demanda froidement Gaston.

— Il n'importe, puisque je le sais.

— Alors je vous répondrai comme Agamemnon à Achille.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

— Monsieur, je ne plaisante pas, dit d'Argenson.

— Ni moi non plus, répondit Gaston ; je cite Racine, voilà tout.

— Prenez garde, Monsieur, dit d'Argenson ; vous pourriez vous trouver mal de ce système de défense.

— Croyez-vous que je me trouverai mieux d'avouer ce que vous me demandez ?

— Il est inutile de nier un fait qui est à ma connaissance.

— Alors permettez-moi de vous répéter en vile prose ce que je vous disais tout à l'heure dans un beau vers : A quoi bon m'interroger sur un projet que vous paraissiez connaître mieux que moi ?

— Je veux avoir des détails.

— Demandez à votre police, qui est si bien faite qu'elle lit les intentions jusqu'au plus profond des cœurs.

— Hum ! hum ! fit d'Argenson avec un accent railleur et froid qui, malgré le courage de Gaston, fit une certaine impression sur lui ; que diriez-vous maintenant si je vous demandais des nouvelles de votre ami La Jonquière ?

— Je dirais, répondit Gaston en pâlisant malgré lui, que j'espère qu'on n'a pas commis vis-à-vis de lui la même erreur qu'avec moi.

— Ah ! ah ! dit d'Argenson, à qui le mouvement de terreur de Gaston n'avait point échappé, ce nom vous touche, il me semble ; vous connaissez beaucoup M. La Jonquière ?

— Je le connais comme un ami, à qui mes amis m'avaient recommandé et qui devait me faire voir Paris.

— Oui, Paris et ses environs ; le Palais-Royal, la rue du Bac, la Muette ; n'est-ce pas cela qu'il était surtout chargé de vous faire voir ?

— Ils savent tout, se dit en lui-même Gaston.

— Eh bien, Monsieur, reprit d'Argenson de son ton goguenard, ne savez-vous pas encore quelque vers de Racine qui puisse servir de réponse à cette question ?

— Peut-être en trouverais-je si je savais ce que vous voulez dire ; certes, j'ai voulu voir le Palais-Royal, car c'est une chose curieuse, et dont j'avais beaucoup entendu parler ; quant à la rue du Bac, je la connais fort peu ; reste la Muette, que je ne connais pas du tout, n'y ayant jamais été.

— Je ne dis pas que vous y avez été ; je dis que le capitaine La Jonquière devait vous y conduire : oseriez-vous le nier ?

— Ma foi, Monsieur, je ne nierai ni n'avouerai ; je vous renverrai tout bonnement à lui, et il vous répondra, si toutefois il juge à propos de le faire.

— C'est inutile, Monsieur, on le lui a demandé, et il a répondu.

Gaston sentit un frisson qui lui traversait le cœur ; il était évidemment trahi, mais il était de son honneur de ne rien dire ; il garda donc le silence. D'Argenson attendit un moment la réponse de Gaston ; puis voyant qu'il restait muet.

— Voulez-vous qu'on vous confronte avec le capitaine La Jonquière ? demanda-t-il.

— Vous me tenez, Monsieur, répondit Gaston, c'est à vous de faire de moi ce qui vous convient.

Mais tout bas le jeune homme se promettait, si on le confrontait avec le capitaine, de l'écraser sous le poids de son mépris.

— C'est bien dit d'Argenson ; il me convient, puisque, comme vous le dites, je suis le maître, de vous appliquer pour le moment à la question ordinaire et extraordinaire. Savez-vous ce que c'est, Monsieur ? dit d'Argenson en appuyant sur chaque syllabe, savez-vous ce que c'est que la question ordinaire et extraordinaire ?

Une sueur froide inonda les tempes de Gaston ; ce n'est pas qu'il craignît de mourir, mais la torture était bien autre chose que la mort : rarement on sortait des mains des bourreaux sans être défigurés ou estropiés, et la plus douce de ces alternatives ne laissait pas que d'être fort cruelle pour un jeune homme de vingt-cinq ans. D'Argenson vit comme à travers un cristal ce qui se passait dans le cœur de Gaston.

— Holà ! dit l'interrogateur.

Deux estafiers entrèrent.

— Voici Monsieur qui n'a pas de répugnance, à ce qu'il paraît, pour la question ordinaire et extraordinaire, dit d'Argenson, qu'on le conduise donc à la chambre.

— C'est l'heure sombre; murmura Gaston, c'est l'heure que j'attendais et qui est venue; ô mon Dieu! donnez-moi le courage!

Sans doute Dieu l'exauça; car, après avoir fait de la tête un signe qui indiquait qu'il était prêt, il s'avança d'un pas ferme vers la porte et suivit les gardes qui marchaient devant lui; derrière lui venait d'Argenson. Ils descendirent l'escalier de pierre et passèrent devant le premier cachot de la tour du Coin; de là, on fit traverser deux cours à Gaston.

Un silence terrible succéda à ces paroles, puis le triste cortège continua son chemin, puis le pont-levis s'abaisa; on le mit dans une chaise à porteur grillée et fermée à clef qui se porta sous une bonne escorte à l' Arsenal, séparé seulement de la Bastille par un passage étroit.

D'Argenson avait pris les devants, et attendait déjà son prisonnier dans la chambre des tortures.

Gaston vit une chambre basse dont la pierre était découverte et dont le carreau se couvrait d'humidité; aux murs



D'Argenson attendait son prisonnier dans la chambre des tortures.

Au moment où il passait dans la seconde cour, quelques prisonniers, voyant à travers leurs barreaux un gentilhomme beau, bien fait et vêtu de façon élégante, lui crièrent :

— Holà! Monsieur, on vous élargit donc, hein?

Une voix de femme ajouta :

— Monsieur, si l'on vous interroge sur nous, une fois que vous allez être dehors, vous répondrez que nous n'avons rien dit.

Une voix de jeune homme soupira :

— Vous êtes bien heureux, Monsieur, vous allez revoir celle que vous aimez.

— Vous vous trompez, Monsieur, répondit le chevalier, je vais subir la question.

pendaient des chaînes, des colliers, des cordages et d'autres instruments de formes bizarres, des regards étaient dans le fond, des croix de Saint-André garnissaient les angles.

— Vous voyez ceci, dit d'Argenson en montrant un chevalier deux anneaux scellés dans les dalles, à six pieds l'un de l'autre, et séparés par un linceul de bois de trois pieds de haut; ces anneaux sont ceux où l'on attache les pieds et la tête du patient; puis on lui passe ce tréteau sous les reins, de manière que son ventre soit de deux pieds plus haut que la bouche; alors on lui entonne des pots d'eau qui contiennent deux pintes chacun; le nombre est fixé à huit pour la question ordinaire et à dix pour la question extraordinaire. Lorsque le patient

refuse d'avaler, on lui serre le nez, de sorte qu'il ne peut plus respirer ; alors il ouvre la bouche et avale. Cette question, continua d'Argenson de l'air d'un beau parleur qui se dessine dans chaque détail de son récit, cette question est fort désagréable, et cependant je ne voudrais pas dire que je lui préférasse celle des coins. On meurt de toutes deux, mais les coins gâtent et déforment beaucoup le patient ; il est vrai que l'eau détruit la santé pour l'avenir lorsqu'on est absous, mais c'est chose assez rare, vu qu'on parle toujours à la question ordinaire, si on est coupable, et presque toujours à la question extraordinaire, même quand on ne l'est pas.

Gaston, pâle et immobile, regardait et écoutait.

— Préférez-vous les coins, chevalier ? dit d'Argenson. Holà ! les coins ; montrez les coins à Monsieur.

Et un bourreau apporta cinq ou six coins encore tachés de sang et aplatis à leurs extrémités supérieures par les nombreux coups de maillet qu'ils avaient déjà subis.

— Voyez-vous, continua d'Argenson, voici la façon dont cette torture s'opère : on serre les genoux et les chevilles du patient entre deux plaques de bois de chêne, et cela le plus fort que l'on peut ; puis un des hommes que vous voyez là place un coin, celui-ci, tenez, entre les genoux, et le force d'entrer ; puis après celui-là, un autre plus gros. Il y en a huit pour la question ordinaire, et puis deux plus gros pour la question extraordinaire. Et en disant cela, il poussa du pied deux coins énormes. Ces coins-là, chevalier, je vous en prévient, brisent les os comme du verre, et broient les chairs avec une douleur insupportable.

— Assez ! Monsieur, assez ! dit Gaston, à moins que vous n'ayez l'intention de doubler le supplice par la description du supplice lui-même. Mais si c'est seulement par obligeance et pour me guider dans mon choix que vous me donnez cette explication, comme vous devez mieux vous y connaître que moi, choisissez, je vous prie, celle des deux tortures qui doit me faire mourir le plus vite, et je vous serai fort reconnaissant.

D'Argenson jeta sur le chevalier un regard dans lequel il ne put cacher l'espèce d'admiration que lui causait la force de volonté du jeune homme.

— Voyons, lui dit-il, parlez, que diable ! et on vous tiendra quitte de la question.

— Je ne dirai rien, Monsieur, car je n'ai rien à dire.

— Ne faites pas le Spartiate, croyez-moi ; on crie beaucoup, mais entre les cris on parle toujours un peu à la torture.

— Essayez, dit Gaston.

L'air ferme et résolu du chevalier, malgré la lutte de sa nature, lutte que l'on reconnaissait à sa pâleur et à un léger tremblement nerveux qui l'agitait, donna à d'Argenson la mesure du courage de son prisonnier. Il avait l'habitude de ces sortes de choses, son coup d'œil le trompait rarement ; il vit qu'il ne tirerait rien de Gaston, et cependant il insista encore.

— Voyons, Monsieur, lui dit-il, il en est temps encore, ne nous forcez pas de rien entreprendre sur votre personne.

— Monsieur, dit Gaston, je vous jure devant Dieu qui m'entend que, si vous me mettez à la question, au lieu de parler je retiendrai mon haleine et m'étoufferais moi-même si la chose est possible ; jugez donc si je céderai aux menaces, résolu que je suis de ne pas céder à la douleur.

D'Argenson fit un signe aux tourmenteurs, qui s'approchèrent de Gaston ; mais au lieu de l'abattre, l'approche de ces hommes sembla doubler sa force ; avec un sourire calme il les aida à lui ôter son habit et dégrafa ses manchettes.

— Ce sera donc l'eau ? dit le bourreau.

— L'eau d'abord, répondit d'Argenson.

On passa les cordes dans les anneaux, on approcha les tréteaux, on remplit les vases ; Gaston ne sourcilla point.

D'Argenson réfléchissait. Après dix minutes de réflexion qui durent paraître un siècle au jeune homme :

— Laissez aller Monsieur, dit d'Argenson avec un grognement de dépit, et reconduisez-le à la Bastille.

XXVII

QUELLE VIE ON MENAIT ALORS A LA BASTILLE EN ATTENDANT LA MORT

Gaston était prêt à remercier le lieutenant de police, mais il se retint. En le remerciant, il eût paru avoir peur. Il reprit donc son habit et son chapeau, rajusta ses manchettes, et rentra à la Bastille par le même chemin.

— Ils n'ont pas voulu avoir de procès-verbal de torture envers un jeune gentilhomme, dit Gaston en lui-même, ils se contenteront de me juger et de me condamner à mort.

Mais au moins la menace de la question avait eu un avantage : l'idée de la mort paraissait maintenant simple et douce au chevalier, débarrassée des supplices préliminaires dont M. le lieutenant de police avait pris la peine de lui faire une si exacte description. Il y a plus, rentré dans sa chambre, il retrouva avec bonheur tout ce qui lui semblait horrible une heure auparavant. Le cachot était gai, la vue délicieuse ; les plus tristes sentences écrites sur les murailles étaient des madrigaux, comparées aux menaces matérielles qu'offraient les parois de la chambre de la question, et il n'y eut pas jusqu'aux géoliers qui parurent à Gaston des gentilshommes de bonne mine en comparaison des bourreaux. Il y avait une heure à peine qu'il se reposait dans la contemplation de ces objets, que la comparaison lui faisait paraître joyeux, lorsque le major de la Bastille vint le chercher suivi d'un porte-clefs.

— Je comprends, dit Gaston, l'invitation du gouverneur est sans doute un mot d'ordre que l'on donne en pareil cas pour ôter au prisonnier l'angoisse du supplice. Je vais traverser quelque chambre à oubliettes, y tomber et mourir ; que la volonté de Dieu soit faite !

Alors Gaston se leva d'un pas ferme, salua d'un sourire triste la chambre qu'il quittait, suivit le major, et, arrivé aux dernières grilles, s'étonna de n'être pas encore précipité. Plus de dix fois il avait prononcé pendant le trajet le nom d'Helène, pour mourir en le prononçant ; mais aucun accident n'avait suivi cette poétique et mystérieuse invocation, et le prisonnier, après avoir tranquillement franchi le pont-levis, entra dans la cour du Gouvernement, puis dans le corps de logis même du gouverneur. Monsieur de Launay vint au-devant de lui.

— Me donnez-vous votre parole d'honneur, chevalier, dit-il à Gaston de ne point penser à vous échapper d'ici tout le temps que vous serez chez moi ?... Bien entendu, ajouta-t-il en souriant, qu'une fois que vous serez reconduit à votre chambre, cette parole n'existe plus, et que c'est à moi alors à prendre mes précautions pour m'assurer la continuation de votre compagnie.

— Je vous donne ma parole, Monsieur, dit Gaston, mais dans la mesure que vous demandez.

— C'est bien, entrez, Monsieur, on vous attend.

Et le gouverneur conduisit Gaston dans un salon très bien meublé, quoiqu'à la mode de Louis XIV, qui commençait déjà à vieillir ; Gaston fut tout ébloui de voir la société nombreuse et parfumée qui s'y trouvait.

— Monsieur le chevalier Gaston de Chanlay, que j'ai l'honneur de vous présenter, Messieurs, dit le gouverneur.

Puis, nommant à son tour chacune des personnes qui se trouvaient là :

— Monsieur le duc de Richelieu.

— Monsieur le comte de Laval.

— Monsieur le chevalier Dumesnil.

— Monsieur de Malezieux.

— Ah ! dit Gaston saluant et souriant, toute la conspiration de Cellamare.

— Moins M. et madame du Maine et le prince de Cellamare, dit l'abbé Brigaud, en saluant à son tour.

— Ah! Monsieur, dit Gaston d'un ton de reproche, vous oubliez le brave chevalier d'Harmental et la savante mademoiselle de Launay.

— D'Harmental est retenu au lit par sa blessure, dit Brigaud.

— Quant à mademoiselle de Launay, dit le chevalier Dumesnil, rougissant de plaisir en voyant entrer sa maîtresse, la voici, Monsieur; elle nous fait l'honneur de dîner avec nous.

— Veuillez me présenter, Monsieur, dit Gaston; entre prisonniers, on ne fait pas de grandes façons. Je compte donc sur votre obligeance.

Et le chevalier Dumesnil, prenant Gaston par la main, le présenta à mademoiselle de Launay. Cependant, quelque empire que Gaston eût sur lui-même, il ne pouvait empêcher sa physionomie mobile d'exprimer un certain étonnement.

— Ah! chevalier, dit le gouverneur, je vous y prends; vous avez cru, comme les trois quarts des Parisiens, que je devorais mes prisonniers, n'est-ce pas?

— Non, Monsieur, répondit Gaston en souriant, mais j'ai cru un instant, je l'avoue, que l'honneur que je vais avoir de dîner avec vous était remis à un autre jour.

— Comment cela?

— Est-ce votre habitude, pour donner de l'appétit à vos prisonniers, Monsieur, répliqua Gaston, de leur faire faire avant le repas la promenade que j'ai...

— Ah! c'est juste, Monsieur! s'écria mademoiselle de Launay, n'est-ce pas vous tantôt que l'on conduisait à la torture?

— Moi-même, Mademoiselle, répondit Gaston, et croyez qu'il n'aurait fallu rien moins qu'un empêchement aussi grand pour me retenir loin d'une si gracieuse compagnie.

— Ah! chevalier, dit le gouverneur, de ces sortes de choses il ne faut pas m'en vouloir: elles ne sont pas dans ma juridiction. Dieu merci! je suis un militaire et non un juge. Ne confondons pas les armes avec la toge, comme dit Cicéron: mon affaire à moi est de vous garder, de vous empêcher de vous enfuir, et de vous rendre le séjour de la Bastille le plus agréable possible, pour que vous vous y fussiez remettre, et que vous y reveniez de nouveau me désennuyer avec votre société. L'affaire de maître d'Argenson est de vous faire torturer, de vous faire décapiter, de vous faire pendre, de vous faire rouer, de vous faire écarteler s'il peut; restons chacun dans notre spécialité. Mademoiselle de Launay, voilà qui nous annonce que nous sommes servis, dit le gouverneur, voyant qu'on ouvrait la porte à deux battants. Voulez-vous prendre mon bras? Pardon, chevalier Dumesnil, vous me regardez comme un tyran, j'en suis sûr, mais je suis le maître de la maison, et j'use de mes privilèges. A table, Messieurs, à table!

— Oh! l'horrible chose que la prison! dit en relevant délicatement ses manchettes le duc de Richelieu, placé entre mademoiselle de Launay et le comte de Laval: esclavage, fers, verrous, lourdes chaînes!

— Vous passerai-je de ce potage aux écrevisses? dit le gouverneur.

— Oui, Monsieur, volontiers, dit le duc; votre cuisinier le fait à merveille, et je suis en vérité fâché que le mien n'ait pas conspiré avec moi. Il aurait profité de son séjour à la Bastille pour prendre des leçons du vôtre.

— Monsieur le comte de Laval, continua le gouverneur, vous avez du vin de Champagne près de vous; n'oubliez pas votre voisin, je vous prie.

Laval se versa d'un air sombre un verre de vin de Champagne et l'avalait jusqu'à la dernière goutte.

— Je le tire directement d'Al, dit le gouverneur.

— Vous me donnerez l'adresse de votre fournisseur, n'est-ce pas, monsieur de Launay? dit Richelieu; car si le régent ne me fait pas couper mes quatre têtes, je ne veux plus boire que de celui-là... Que voulez-vous, je m'y suis acoquiné pendant les trois séjours que j'ai faits chez vous, et je suis un animal d'habitude.

— En effet, dit le gouverneur, prenez exemple sur le duc de Richelieu, Monsieur; voilà un de mes fidèles; aussi il a sa chambre ici qu'on ne donne à personne

en son absence, à moins qu'il n'y ait tout à fait encombrement.

— Ce tyran de régent pourra bien nous forcer de garder chacun la nôtre, dit Brigaud.

— Monsieur l'abbé, déroupez donc ces perdreaux, dit le gouverneur; j'ai toujours remarqué que les hommes d'église excellaient dans ce genre d'exercice.

— Vous me faites honneur, Monsieur, dit Brigaud en plaçant devant lui le plat d'argent où étaient les volatiles indiqués, qu'il se mit à désarticuler immédiatement avec une adresse qui prouvait que M. de Launay était un bon observateur.

— Monsieur le gouverneur, dit le comte de Laval d'une voix farouche à M. de Launay, pourriez-vous me dire si c'est par votre ordre qu'on est venu me réveiller à deux heures du matin, et m'expliquer ce que veut dire cette persécution?

— Ce n'est pas ma faute, monsieur le comte, mais celle de ces messieurs et de ces dames qui ne veulent pas absolument demeurer tranquilles, malgré les avis que je donne tous les jours.

— Nous! s'écrièrent tous les convives.

— Mais sans doute, vous! reprit le gouverneur; vous faites dans vos chambres mille infractions aux règlements. On me fait à tout moment des rapports de communications, de correspondances, de billets.

Richelieu éclata de rire. Mademoiselle de Launay et le chevalier Dumesnil rougirent jusqu'au blanc des yeux.

— Mais nous parlerons de tout cela au dessert, continua le gouverneur. Monsieur le comte de Laval, je vous offre cette santé... Vous ne buvez pas, monsieur de Chanlay?

— Non, Monsieur, j'écoute.

— Dites que vous rêvez. On ne me trompe pas ainsi, moi.

— Et à quoi? demanda Malezieux.

— A quoi voulez-vous que rêve un garçon de vingt-cinq ans? On voit bien que vous vous faites vieux, monsieur le poète. A sa maîtresse, pardieu!

— N'est-ce pas, monsieur de Chanlay, continua Richelieu, qu'il vaut mieux avoir la tête séparée du corps que le corps séparé de l'âme?

— Ah! bravo! bravo! s'écria Malezieux, joli, charmant! Monsieur le duc, j'en ferai un distique pour madame du Maine.

Il vaut mieux séparer, n'est-il pas vrai, Madame,
La tête de son corps que le corps de son âme.

— Que dites-vous de la pensée depuis qu'elle est en vers, monsieur le duc? dit Malezieux.

— Qu'elle vaut un peu moins que lorsqu'elle était en prose, monsieur le poète, dit le duc.

— A propos, interrompit Laval, a-t-on des nouvelles de la cour, et sait-on comment va le roi?

— Messieurs, Messieurs, s'écria le gouverneur, pas de politique, je vous en prie. Parlons beaux-arts, poésie, littérature, dessin, guerre, et même Bastille, si vous voulez; je préfère encore cela.

— Ah! oui, parlons Bastille, dit Richelieu. Qu'avez-vous fait de Pompadour, monsieur le gouverneur?

— Monsieur le duc, j'ai eu le grand regret qu'il m'ait forcé de le mettre au cachot.

— Au cachot? demanda Gaston. Qu'avait donc fait le marquis?

— Il avait battu son guichetier.

— Depuis quand un gentilhomme ne peut-il donc plus battre ses gens? demanda Richelieu.

— Les guichetiers sont les gens du roi, monsieur le duc, répondit en souriant le gouverneur.

— Dites du régent, Monsieur, répondit Richelieu.

— La distinction est subtile.

— Mais elle n'en est que plus juste.

— Vous passerai-je de ce chambertin, monsieur de Laval? dit le gouverneur.

— Oui, Monsieur, si vous voulez boire avec moi à la santé du roi.

— Je ne demande pas mieux, si vous voulez me faire raison à votre tour, en buvant à la santé du régent.

— Monsieur le gouverneur, dit Laval, je n'ai plus soif.

— Je crois bien, dit le gouverneur, vous venez de boire un plein verre de chambertin de la cave même de Son Altesse.

— Comment! de Son Altesse? ce chambertin vient du régent?

— Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer hier, sachant que parfois vous m'accordiez le plaisir de votre compagnie.

— En ce cas, s'écria Brigaud en jetant le contenu de son verre sur le parquet, poison que ce chambertin! *venenum jurens*. Passez-moi de votre vin d'Al, monsieur de Launay.

— Portez cette bouteille à monsieur l'abbé, dit le gouverneur.

— Oh! oh! dit Malezieux, l'abbé jette son vin sans vouloir le boire! L'abbé, je ne vous croyais pas si fanatique de la bonne cause.

— Je vous approuve, l'abbé, dit Richelieu, si le vin est contre vos principes; seulement, vous avez eu tort de le jeter, car je le reconnais pour en avoir bu; il vient effectivement des caves du régent et vous n'en trouvez pas de pareil ailleurs qu'au Palais-Royal. En avez-vous beaucoup, monsieur le gouverneur?

— Six bouteilles seulement.

— Voyez, l'abbé, quel sacrilège vous avez commis. Que diable! il fallait le passer à votre voisin, ou le mettre dans la bouteille... c'était sa place, et non sur le parquet: *vinum in amphoram*, disait mon pédagogue.

— Monsieur le duc, dit Brigaud, je me permettrai de vous dire une chose: c'est que vous ne savez pas si bien le latin que l'espagnol.

— Pas mal, l'abbé, dit Richelieu; mais il y a encore une langue que je sais moins bien que tout cela et que je voudrais apprendre, c'est le français.

— Bah! dit Malezieux, ce serait bien long et bien ennuyeux, monsieur le duc, et vous aurez plus court, croyez-moi, de vous faire recevoir à l'Académie.

— Et vous, monsieur le chevalier, dit Richelieu à Chantlay, parlez-vous aussi l'espagnol?

— Le bruit court que je suis ici, monsieur le duc, répondit Gaston, pour avoir fait abus de cette langue.

— Monsieur, dit le gouverneur, je vous en prévient, si nous retombons dans la politique, je serai forcé de quitter le dîner, quoique nous ne soyons qu'à l'encre; ce serait fâcheux, car vous seriez trop poli, je le crois, pour rester à table quand je n'y serai plus.

— Alors, dit Richelieu, dites à mademoiselle de Launay de nous parler mathématiques, cela n'effarouchera personne.

Mademoiselle de Launay tressaillit comme quelqu'un que l'on réveille en sursaut; placée vis-à-vis du chevalier Dumesnil, elle s'était laissée aller avec lui à une simple conversation de regards qui n'avait rien d'inquietant pour le gouverneur, mais qui, en échange, rendait très malheureux le lieutenant de la Bastille, Maison-Rouge, lequel était fort amoureux de mademoiselle de Launay, et faisait tout ce qu'il pouvait pour plaire à sa prisonnière, chose à laquelle, malheureusement, comme on l'a vu, le chevalier Dumesnil était parvenu avant lui.

Grâce à l'allocation du gouverneur, le reste du repas fut fort décent à l'endroit de Son Altesse Royale et de son ministre. Les prisonniers, pour qui ces réunions, tolérées, au reste, par le régent, étaient une grande distraction, prirent sur eux de parler d'autre chose, et Gaston put dire qu'un des dîners les plus charmants et les plus spirituels qu'il eût jamais faits de sa vie était ce dîner qu'il venait de faire à la Bastille.

D'ailleurs, sa curiosité était vivement excitée. Il était là en face de personnages dont les noms étaient doublement célèbres par leurs aïeux ou leurs talents, célèbres par la récente illustration que venait de leur donner la conspiration de Cellamare. Au reste, chose rare, tous ces personnages, hommes à la mode, grands seigneurs, poètes ou gens d'esprit, lui parurent à la hauteur de leur réputation.

Lorsque le dîner fut fini, le gouverneur fit reconduire un à un chaque prisonnier, qui le remercia de sa cour-

toisie, sans s'apercevoir que malgré la parole donnée les deux chambres contiguës à la salle à manger étaient pleines de gardes, et que pendant le repas les convives étaient si étroitement gardés qu'il leur eût été impossible de se faire passer le moindre billet. Mais Gaston n'avait pas vu tout cela, et demeura fort interdit. Ce régime d'une prison dont on ne parlait qu'avec effroi, ce contraste de la scène qui s'était passée deux heures auparavant dans la salle de la torture, où l'avait conduit d'Argenson, avec celle qui venait de se passer chez le gouverneur, bouleversait toutes ses idées. Lorsque son tour fut venu de se retirer, il salua M. de Launay, et, reprenant la conversation où il l'avait laissée le matin, lui demanda s'il ne serait pas possible d'avoir des rasoirs, ces instruments lui paraissant d'une absolue nécessité dans un lieu où l'on voyait si bonne et si élégante compagnie.

— Monsieur le chevalier, dit le gouverneur, vous me voyez au désespoir de vous refuser une chose dont je comprends comme vous la nécessité. Mais il est contre tous les réglemens de la maison que tous les prisonniers se fassent la barbe s'ils n'en ont la permission de M. le lieutenant de police. Passez dans mon cabinet, vous y trouverez du papier, des plumes et de l'encre. Vous lui écrirez, je lui ferai passer la lettre, et je ne doute pas que vous receviez bientôt la réponse que vous désirez.

— Mais, demanda le chevalier, ces messieurs avec lesquels je viens de dîner, si bien vêtus et si bien rasés, sont donc privilégiés?

— Point du tout: il leur a fallu demander la permission comme vous allez le faire. M. de Richelieu, que vous avez vu si fraîchement coiffé et rasé, est resté un mois barbu comme un patriarche.

— J'ai peine à concilier cette sévérité dans les petits détails avec la réunion pleine de liberté que je viens de voir.

— Monsieur, dit le gouverneur, moi aussi j'ai mes privilèges, mes privilèges qui ne vont pas jusqu'à vous donner des rasoirs, des plumes et des livres, mais qui me laissent la liberté d'inviter à ma table ceux de mes prisonniers que je désire favoriser: en supposant toutefois, ajouta en souriant M. de Launay, que cette invitation soit une faveur. Il est vrai qu'il m'est enjoint de rendre compte au lieutenant de police des propos qu'ils peuvent tenir contre le gouvernement; mais en ne leur permettant pas de parler politique, je suis dispensé, comme vous le voyez, de trahir l'hospitalité de ma table en rendant compte de leur conversation.

— Et l'on ne craint pas, Monsieur, demanda Gaston, que cette intimité entre vous et vos pensionnaires n'amène de votre part des indulgences qui ne soient pas dans les intentions du gouvernement?

— Je connais mes devoirs, Monsieur, dit le gouverneur, et je me renferme dans leurs plus strictes limites. Tels que vous avez vu mes convives d'aujourd'hui, et sans qu'un seul songe à se plaindre de moi, ils ont déjà passé de leurs chambres au cachot, où l'un d'eux est encore. Les ordres de la cour se suivent et ne se ressemblent pas, Monsieur. Je les reçois, je les accomplis, et mes hôtes, qui savent que je n'y suis pour rien, et qu'au contraire je les adoucis autant qu'il est en mon pouvoir, ne m'en tiennent aucunement rancune. J'espère que vous ferez ainsi, Monsieur, si ce que je n'ai aucune raison de prévoir d'ailleurs, quelque ordre m'arrivait qui ne fût pas selon vos désirs.

Gaston sourit avec mélancolie.

— La précaution n'est pas inutile, Monsieur, reprit-il, car je doute qu'on me laisse longtemps jouir du plaisir que j'ai eu aujourd'hui. En tout cas, je vous promets de vous mettre en dehors de tous les tristes événements qui pourraient m'arriver.

— Vous avez sans doute quelque protecteur en cour? demanda le gouverneur.

— Aucun, répondit Gaston.

— Quelque puissance bienfaisante qui veille sur vous?

— Je n'en connais pas.

— Alors, il faut compter sur le hasard, Monsieur.

— Je ne l'ai jamais trouvé bon.

— Raison de plus pour qu'il se lasse de vous être contraire.

— Et puis je suis Breton, ajouta le chevalier, et en Bretagne nous ne croyons qu'en Dieu.

— Prenez que c'est cela que j'ai voulu dire, reprit le gouverneur, lorsque je vous ai parlé du hasard.

Gaston fit sa demande et se retira tout à fait charmé des façons et du caractère de M. de Launay.

XXVIII

COMMENT ON PASSAIT LA NUIT A LA BASTILLE

EN ATTENDANT LE JOUR

Déjà, la veille au soir, Gaston s'était informé si les prisonniers pouvaient avoir de la lumière, et le guichetier qu'il avait fait venir à ce sujet lui avait répondu négativement. Lorsque la nuit fut venue, et à cette époque de l'année elle venait de bonne heure, il ne s'informa donc plus de rien et se coucha tranquillement. Sa visite du matin à la chambre de la torture lui avait été une grande leçon de philosophie.

Ainsi, soit insouciance juvénile, soit force de caractère, soit, plus que tout cela, besoin impérieux de la nature dans une organisation de vingt-cinq ans, s'endormit-il d'un profond sommeil quelque vingt minutes après s'être couché.

Il eût été difficile au chevalier de dire depuis combien de temps il dormait, lorsqu'il fut tout à coup réveillé en sursaut par le timbre d'une petite sonnette. Cette sonnette paraissait être dans sa chambre; mais cependant, si grand qu'il ouvrit les yeux, il ne voyait ni la sonnette, ni celui qui l'agitait : il est vrai qu'il faisait fort sombre, même le jour, dans la chambre du chevalier, et que la nuit, comme il est facile de le présumer, c'était bien autre chose encore.

Cependant la sonnette allait son train, sonnant doucement et avec précaution, comme une sonnette discrète et qui a peur d'être entendue. En s'orientant, Gaston crut remarquer que le bruit qu'il entendait venait de sa cheminée.

Il se leva et s'approcha doucement de l'endroit où la sonnette faisait entendre son petit tintement argentin. Il ne s'était pas trompé : le son venait de l'endroit en question.

Comme il était occupé à s'assurer de ce fait, il entendit frapper au plancher sur lequel il marchait. On frappait avec un instrument contondant et des coups suivis, interrompus par des intervalles réguliers. Il était évident que le bruit de la sonnette et les coups au plancher étaient des signaux, et que ces signaux lui venaient des prisonniers ses voisins. Pour voir un peu plus clair à ce qu'il allait faire, Gaston alla lever les rideaux de serge verte qui pendaient devant sa fenêtre et qui lui interceptaient les rayons de la lune alors dans son plein. Mais en tirant les rideaux, il aperçut un objet pendu au bout d'une ficelle et qui s'agitait devant ses barreaux.

— Bon ! dit-il, il paraît que je vais avoir de l'occupation ; mais chacun à son tour. Il faut de la régularité, en prison surtout. Voyons ce que me veut la sonnette, d'abord ; c'est elle qui a la priorité.

Et Gaston revint à la cheminée, étendit la main, et sentit bientôt un cordon. Au bout de ce cordon était pendue une sonnette. Gaston tira de son côté, mais la sonnette résista.

— Bon ! dit une voix qui arriva à lui par le tuyau de la cheminée comme un porte-voix ; bon ! vous y êtes.

— Oui, répondit Gaston ; que me voulez-vous ?

— Parbleu, ce que je vous veux ! je veux causer.

— Très bien, dit le chevalier, caissons.

— N'êtes-vous pas monsieur le chevalier Gaston de Chanlay, avec lequel j'ai eu l'honneur de dîner aujourd'hui chez le gouverneur M. de Launay ?

— Justement, Monsieur.

— En ce cas, je suis votre serviteur.

— Et moi le vôtre.

— En ce cas, veuillez me dire, Monsieur, où en sont les affaires de la Bretagne.

— Vous le voyez, Monsieur, elles en sont à la Bastille.

— Bon ! fit la voix avec un accent dont elle ne pouvait cacher le timbre joyeux.

— Pardon, dit Gaston, mais quel intérêt avez-vous, Monsieur, à ce qui se passe en Bretagne ?

— C'est que, dit la voix, quand les citadins de Bretagne vont mal, on nous traite bien, et que lorsqu'elles prospèrent, on nous traite mal. Ainsi, l'autre jour, à propos de je ne sais quelle affaire, qui avait, prétendait-on, des ramifications avec la nôtre, nous avons tous été mis au cachot.

— Ah ! diable ! fit Gaston en lui-même, si vous ne la savez pas, je la sais, moi.

Puis il ajouta :

— Eh bien, Monsieur, rassurez-vous : elles vont mal, et voilà pourquoi nous avons eu l'honneur de dîner ensemble aujourd'hui.

— Eh ! Monsieur, seriez-vous compromis ?

— J'en ai peur.

— Alors, recevez toutes mes excuses.

— C'est moi qui vous prie d'accepter les miennes. Mais j'ai un voisin au-dessous de moi qui s'impatiente, et qui frappe à fendre le plancher ; permettez-moi de lui répondre.

— Faites, Monsieur, faites ; d'autant plus que si mes calculs topographiques sont exacts, ce doit être le marquis de Pompadour.

— Il ne me sera point facile de m'en assurer.

— Pas si difficile que vous le croyez.

— Et comment cela ?

— Ne frappe-t-il pas d'une façon singulière ?

— Oui, cette façon de frapper cache-t-elle un sens quelconque ?

— Sans doute, c'est notre façon de nous entendre entre nous quand nous n'avons pas le bonheur de communiquer directement, comme nous faisons ensemble à cette heure.

— Alors, Monsieur, veuillez me donner la clef de la chose.

— Ce n'est pas difficile : chaque lettre a un rang dans l'alphabet, n'est-ce pas ?

— C'est incontestable.

— Il y a vingt-quatre lettres dans l'alphabet.

— Je ne les ai jamais comptées, mais je m'en rapporte à vous.

— Eh bien, un coup pour l'A, deux coups pour le B, trois coups pour le C, ainsi de suite.

— Je comprends ; mais comme cette manière de correspondre doit être un peu lente, et que je vois à ma fenêtre une ficelle qui a l'air de s'impatienter, je vais frapper un ou deux coups pour faire comprendre à mon voisin de dessous que je l'ai entendu et je vais aller à la ficelle.

— Allez, Monsieur, allez, je vous en supplie ; car si je ne me trompe, cette ficelle est fort importante pour moi. Mais auparavant frappez trois coups au plancher : en langage de Bastille, cela veut dire patience. Le prisonnier attendra alors que vous lui donniez un nouveau signal.

Gaston frappa trois coups avec le pied de sa chaise, et en effet il n'entendit plus de bruit au-dessous de lui.

Il profita de ce moment de répit pour aller à la fenêtre.

Ce n'était pas chose facile que d'atteindre à des barreaux scellés à l'intérieur d'un mur de cinq à six pieds d'épaisseur ; mais cependant, Gaston parvint à s'accrocher d'une main à la grille et à saisir de l'autre la ficelle, ce dont elle se montra fort reconnaissante en s'agitant doucement aussitôt qu'elle sentit qu'on s'occupait d'elle.

Gaston tira à lui le paquet, qui eut quelque peine à passer à travers les barreaux.

Il contenait un pot de confitures et un livre.

Gaston vit qu'il y avait quelque chose d'écrit sur le papier du pot de confitures, mais il ne put lire à cause de l'obscurité.

La ficelle s'agitait toujours aussi gentiment, ce qui voulait dire sans doute qu'elle attendait une réponse.

Gaston se souvint de la leçon de son voisin à la sonnette, prit un balai qu'il avait aperçu dans un coin et qui servait à épousseter les araignées, et frappa trois coups au plafond.

On se rappelle qu'en langue de Bastille, trois coups voulaient dire patience.

Le prisonnier au paquet entendait probablement cette langue, à ce qu'il paraît, car il retira à lui sa ficelle débarrassée de son chargement.

Gaston revint à la cheminée.

— Hé ! Monsieur ! dit-il.

— Me voilà. Eh bien ?

— Eh bien, je viens de recevoir par l'entremise de la ficelle un livre et un pot de confitures.

— N'y a-t-il pas quelque chose décrit sur le pot de confitures ou sur le livre ?

— Sur le livre, je n'en sais rien ; sur le pot de confitures, j'en suis sûr. Malheureusement, je ne puis lire à cause de l'obscurité.

— Attendez, dit la voix, je vais vous envoyer de la lumière.

— Je croyais qu'il était défendu aux prisonniers d'en avoir ?

— Oui, mais je m'en suis procuré.

— Faites, Monsieur, répondit Gaston ; car je suis aussi impatient que vous de voir ce que l'on m'écrit.

Et comme il pensa que la nuit pourrait bien se passer en conversation entre lui et ses trois voisins, et qu'il ne faisait pas chaud dans cette immense chambre, Gaston commença à se rhabiller à tâtons. Il venait d'achever tant bien que mal sa toilette, lorsqu'il vit sa cheminée s'éclairer peu à peu. La sonnette redescendait de nouveau, soutenue par son cordon ; seulement, elle s'était transformée en lanterne. La transformation s'était faite de la manière la plus simple : la sonnette avait été retournée de manière à faire récipient ; dans le récipient, on avait versé de l'huile, et dans l'huile brûlait une petite mèche. Gaston, qui n'était pas encore habitué à la vie de prison et aux imaginations qu'on y puise, trouva le moyen si ingénieux, qu'il oublia momentanément le livre et le pot de confitures.

— Monsieur, dit-il à son voisin, pourrais-je sans indiscrétion vous demander comment vous vous êtes procuré les différents objets à l'aide desquels vous avez fabriqué cette veilleuse ?

— Rien de plus simple, Monsieur ; j'ai demandé une sonnette pour appeler quand j'aurais besoin, et on me l'a accordée sans difficulté ; puis j'ai économisé sur l'huile de mes déjeuners et de mes diners jusqu'à ce que j'en aie une bouteille pleine. J'ai fait des mèches en effilant un de mes mouchoirs ; j'ai ramassé un caillou en me promenant dans le préau ; j'ai fait de l'amadou avec du linge brûlé ; j'ai volé un certain nombre d'allumettes en dinant chez le gouverneur ; enfin, j'ai battu le briquet avec un couteau que je possède, et à l'aide duquel j'ai en outre pratiqué le trou par lequel nous correspondons.

— Recevez tous mes compliments, Monsieur, dit Gaston, vous êtes un homme plein d'invention.

— Je vous remercie du compliment, Monsieur ; mais vous plairait-il maintenant de voir quel est le livre qu'on vous envoie, et ce qu'il y a d'écrit sur le papier du pot de confitures ?

— Monsieur, le livre est un Virgile.

— C'est cela même ; elle me l'avait promis ! s'écria la voix avec un accent de bonheur qui étonna le chevalier, lequel ne comprenait pas qu'un Virgile pût être attendu avec tant d'impatience.

— Maintenant, dit le prisonnier à la sonnette, passez, je vous prie, Monsieur, au pot de confitures.

— Volontiers, dit Gaston, et il lut :

« Monsieur le chevalier,

« J'ai appris par M. le lieutenant du château que vous occupez la chambre du premier, qui a une fenêtre perpendiculaire à la mienne ; entre prisonniers, on se doit

aide et secours : mangez les confitures, et faites passer par votre cheminée le Virgile ci-joint au chevalier Dumesnil, qui n'a, lui, de croisée que sur les cours. »

— C'est bien ce que j'attendais, dit le prisonnier à la sonnette, et j'avais été prévenu au diner que je devais recevoir ce message.

— Alors, vous êtes le chevalier Dumesnil, Monsieur ? demanda Gaston.

— Oui, Monsieur, et bien votre serviteur, je vous prie de le croire.

— C'est moi qui suis le vôtre, répondit Gaston en riant ; je vous ai l'obligation d'un pot de confitures, croyez que je ne l'oublierai pas.

— En ce cas, Monsieur, veuillez détacher la sonnette et attacher le Virgile en son lieu et place.

— Mais si vous n'avez pas la sonnette, dit Gaston vous ne pourrez pas lire.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, Monsieur, répondit le prisonnier, je vais fabriquer une autre lanterne.

Gaston, qui s'en rapportait à l'ingéniosité de son voisin, ingéniosité dont il lui avait donné la preuve, ne fit dès lors aucune difficulté de se rendre à son désir ; il prit la sonnette, qu'il déposa sur le goulot d'une bouteille vide, et attacha au cordon le Virgile, dans lequel il avait eu soin de replacer consciencieusement une lettre qui en était tombée. Aussitôt le cordon remonta joyeusement.

C'est incroyable comme en prison tous les objets paraissent doués de vie et de sentiment.

— Merci, Monsieur, dit le chevalier Dumesnil ; et maintenant, si vous voulez répondre à votre voisin de dessous...

— Vous me rendez ma liberté, n'est-ce pas ? dit Gaston.

— Oui, Monsieur ; quoique tout à l'heure, je vous en prévins, je ferai un appel à votre obligeance.

— Tout à vos ordres, Monsieur. Vous dites donc, quant aux lettres de l'alphabet ?...

— Un coup pour A, vingt-quatre coups pour Z.

— Je vous remercie.

Le chevalier frappa avec le manche de son balai un coup sur le plancher, pour prévenir son voisin de dessous qu'il était prêt à entrer en conversation avec lui ; lequel voisin, qui sans doute attendait ce signal avec impatience, répondit aussitôt par un autre coup. Au bout d'une demi-heure de coups échangés, les deux prisonniers étaient parvenus à se dire ceci :

— Bonsoir, Monsieur, comment vous nommez-vous ?

— Merci, Monsieur ; je me nomme le chevalier Gaston de Chanlay.

— Et moi, le marquis de Pompadour.

En ce moment, Gaston tourna par hasard les yeux vers la fenêtre, et vit la ficelle qui s'agitait d'une façon convulsive.

Il frappa trois coups rapprochés, en signe d'invitation à la patience, et se retourna vers son prisonnier de la cheminée.

— Monsieur, dit-il à Dumesnil, j'aurai l'honneur de vous faire observer que la ficelle de la fenêtre paraît s'ennuyer prodigieusement.

— Priez-la de prendre patience, Monsieur, je suis à elle dans un instant.

Gaston renouvela, à l'endroit du plafond, le même manège qu'il venait d'accomplir à l'endroit du parquet, puis il revint à la cheminée. Au bout d'un instant, le Virgile descendit.

— Monsieur, dit le chevalier Dumesnil, ayez la bonté d'attacher le Virgile à la ficelle : c'est lui qu'elle attend.

Gaston eut la curiosité de voir si le chevalier avait répondu à mademoiselle de Launay. Il ouvrit le Virgile ; il n'y avait pas de lettre dedans, mais quelques mots étaient soulignés au crayon, et Gaston put lire : *meos amores et carceris oblivia longa*. Il comprit cette manière de correspondre, qui consistait à prendre dans un livre un chapitre, et à souligner des mots qui, placés à la

suite les uns des autres, présentaient un sens. Le chevalier Dumesnil et mademoiselle de Launay avaient choisi, comme tout à fait analogue à la circonstance, et comme celui qui pouvait leur fournir le plus de mots en harmonie avec la situation de leur cœur, le quatrième livre de l'*Enéide*, qui traite, comme chacun sait, des amours de Didon et d'Énée.

— Bon ! dit Gaston en ouvrant sa fenêtre et en attachant la Virgile à la ficelle, il paraît que je suis devenu la boîte aux lettres.

Puis il poussa un profond soupir en songeant que lui n'avait aucun moyen de correspondre avec Hélène, et que la pauvre enfant ignorait complètement ce qu'il était devenu. Cela lui donna une pitié encore plus profonde pour les amours de mademoiselle de Launay et du chevalier Dumesnil ; aussi revint-il à la cheminée :

— Monsieur, dit-il, vous pouvez être tranquille ; votre réponse est arrivée à bon port.

— Ah ! mille fois merci, chevalier, dit Dumesnil ; maintenant, encore un mot, et je vous laisse dormir tranquillement.

— Oh ! ne vous gênez pas, Monsieur ; j'ai pris un acompte, dites donc ce que vous vouliez dire.

— Avez-vous causé avec le prisonnier qui est au-dessous de vous ?

— Oui.

— Qui est-il ?

— C'est le marquis de Pompadour

— Je m'en doutais. Que vous a-t-il dit encore ?

— Il m'a dit bonsoir, et m'a demandé comment je m'appelais ; mais il n'a pas eu le temps de me demander autre chose. Cette façon de correspondre est ingénieuse, mais elle n'est pas prompte.

— Il faut percer un trou, et alors vous communiquerez directement comme nous faisons.

— Percer un trou, et avec quoi ?

— Je vais vous prêter mon couteau.

— Merci.

— Quand cela ne servirait qu'à vous distraire, ce serait déjà quelque chose.

— Donnez.

— Le voilà.

Et le couteau, envoyé par la cheminée, tomba aux pieds de Gaston.

— Maintenant, voulez-vous que je vous retourne votre sonnette ? demanda le chevalier.

— Oui, car demain matin mes gardiens, en faisant leur visite, s'apercevraient qu'elle me manque, et vous n'avez pas besoin d'y voir clair, je presume, pour reprendre votre conversation avec Pompadour.

— Non, certes.

Et la sonnette, toujours transformée en lanterne, remonta par la cheminée.

— Maintenant, dit le chevalier, il vous faut quelque chose pour boire avec vos confitures, et je vais vous envoyer une bouteille de vin de Champagne.

— Merci, dit Gaston ; ne vous en privez pas pour moi, je n'en fais pas un cas extrême.

— Alors vous la passerez, quand le trou sera fait, à Pompadour, qui, sur ce chapitre-là, est tout le contraire de vous. Tenez, la voilà.

— Merci, chevalier.

— Bonne nuit !

— Bonne nuit !

Et le cordon remonta.

Gaston jeta encore un regard vers la fenêtre : la ficelle était couchée, ou, sinon couchée, du moins renversée chez elle.

— Ah ! dit-il en soupirant, la Bastille serait un paradis pour moi, si j'étais à la place du chevalier Dumesnil et que ma pauvre Hélène fût à celle de mademoiselle de Launay.

Puis il reprit avec Pompadour une conversation qui dura jusqu'à trois heures du matin, et dans laquelle il lui apprit qu'il allait percer un trou au plancher pour tâcher d'avoir avec lui une communication plus directe.

XXIX

UN COMPAGNON DE BASTILLE

Ainsi occupé, le jour de ses interrogatoires et la nuit de la correspondance de ses voisins, passant, dans les intervalles, un trou pour communiquer avec Pompadour, Gaston était plus inquiet qu'ennuyé. D'ailleurs, il avait découvert une autre source de distractions. Mademoiselle de Launay, qui obtenait tout ce qu'elle désirait du lieutenant Maison-Rouge, pourvu qu'elle demandât les choses qu'elle désirait avec un doux sourire, en avait obtenu du papier et des plumes ; elle en avait naturellement envoyé au chevalier Dumesnil, lequel avait partagé son trésor avec Gaston, avec lequel il communiquait toujours, et Richelieu, avec lequel il était parvenu à communiquer. Or, Gaston avait eu l'idée (les Bretons sont plus ou moins poètes), de faire des vers à Hélène. De son côté, le chevalier Dumesnil en faisait pour mademoiselle de Launay, laquelle en faisait pour le chevalier ; si bien que la Bastille était devenue un véritable Parnasse. Il n'y avait que Richelieu qui déshonorait la société en faisant de la prose, et qui, par tous les moyens possibles, écrivait à ses amis et à ses maîtresses. Le temps passait donc ; et puis, d'ailleurs, le temps passe toujours, même à la Bastille.

On avait demandé à Gaston s'il serait aise d'assister à la messe, et comme, outre la distraction que la messe devait procurer à Gaston, il était essentiellement et profondément religieux, il avait accepté de grand cœur. Le lendemain du jour où cette proposition lui avait été faite, on vint donc le chercher. La messe, à la Bastille, se célébrait dans une petite église, ayant au lieu de chapelles, des cabinets séparés, lesquels donnaient par un coin-de-bœuf sur le chœur, de sorte que le prisonnier ne pouvait voir l'officiant qu'au moment de l'élévation et seulement par derrière. Quant à l'officiant, il ne voyait jamais les prisonniers. On avait imaginé cette façon d'assister au service divin sous le règne du grand roi, parce qu'un jour un des détenus avait interpellé le prêtre et lui avait fait des révélations publiques.

Gaston vit à la messe M. le comte de Laval et M. de Richelieu, qui avaient demandé d'assister au service divin, non point, comme Gaston, par un sentiment religieux, mais, à ce qu'il paraissait, pour causer ensemble, car Gaston remarqua qu'agenouillés l'un près de l'autre, ils ne cessaient de chuchoter. M. de Laval paraissait avoir des nouvelles très importantes à communiquer au duc, et de temps en temps le duc jetait les yeux sur Gaston, ce qui prouvait qu'il n'était pas étranger à ces nouvelles.

Cependant, comme l'un et l'autre ne lui adressèrent la parole que pour lui faire les politesses d'usage, Gaston se tint sur la réserve et ne leur fit aucune question.

La messe finie, on reconduisit les prisonniers chez eux : en traversant un corridor noir, Gaston croisa un homme, qui paraissait un employé de la maison ; cet homme chercha la main de Gaston et y glissa un petit papier.

Gaston mit nonchalamment la main dans la poche de sa veste et y laissa le billet.

Mais arrivé chez lui, aussitôt qu'il eut vu la porte se refermer sur son conducteur, il tira avidement le billet de sa poche. Il était écrit sur du papier à sucre, avec la pointe d'un charbon affilé, et contenait cette seule ligne :

« Feignez d'être malade d'ennui. »

Il sembla d'abord à Gaston que l'écriture du billet qui lui avait été remis dans le corridor noir ne lui était pas inconnue ; mais elle était si grossièrement tracée, qu'il était bien difficile que les traits qu'il avait sous les yeux

pussent servir de guide à son souvenir. Il perdit donc peu à peu cette idée, et attendit le soir avec impatience pour consulter le chevalier Dumesnil sur ce qu'il devait faire.

La nuit venue, il fit le signal d'usage, le chevalier se mit à son poste, et Gaston raconta ce qui lui était arrivé, en demandant à Dumesnil qui avait un usage assez prolongé de la Bastille, ce qu'il pensait du conseil que lui avait donné son correspondant inconnu.

— Ma foi ! lui répondit le chevalier, quoique je ne sache pas où le conseil peut vous mener, suivez-le toujours, car il ne saurait vous nuire ; on vous donnera moins à manger peut-être, mais voilà ce qui peut vous arriver de pis.

— Mais, dit Gaston, si l'on s'aperçoit que ma maladie est feinte ?

— Oh ! quant à cela, répondit le chevalier Dumesnil, il n'y a point de danger, le chirurgien de la Bastille est parfaitement ignorant en médecine, et ne s'apercevra de votre mal que pour faire ce que vous ordonnerez vous-même ; peut-être alors vous permettra-t-on la promenade au jardin, alors vous serez bien heureux, car c'est une grande distraction.

Gaston ne voulut pas s'en tenir là et consulta mademoiselle de Launay, laquelle, soit logique, soit sympathie, fut exactement du même avis que le chevalier. Seulement elle ajouta :

— Si l'on vous met à la diète, dites-le-moi, et je vous ferai passer des poulets, des confitures et du vin de Bordeaux.

Quant à Pompadour, il ne répondit rien : le trou n'était pas encore percé. Gaston fit donc le malade, ne mangeant rien de ce qu'on lui apportait, et vivant des libéralités de sa voisine, dont il avait accepté les offres. Vers la fin du second jour, M. de Launay monta lui-même. On lui avait rapporté que depuis quarante heures Gaston n'avait rien mangé. Il trouva le prisonnier dans son lit.

— Monsieur, lui dit-il, j'apprends que vous êtes souffrant, et je viens m'informer moi-même de l'état de votre santé.

— Vous êtes trop bon, Monsieur, répondit Gaston ; il est vrai que je suis souffrant.

— Qu'avez-vous ? demanda le gouverneur.

— Ma foi, Monsieur, dit Gaston, je crois que vous ne mettez pas d'amour-propre à votre château ; je m'ennuie à la Bastille.

— Quoi ! depuis quatre ou cinq jours que vous y êtes ?

— Je me suis ennuyé dès la première heure.

— Et quel genre d'ennui éprouvez-vous ?

— Y en a-t-il plusieurs ?

— Sans doute ; on s'ennuie de sa famille.

— Je n'en ai pas.

— On s'ennuie de sa maîtresse.

Gaston poussa un soupir.

— On s'ennuie de son pays.

— Oui, c'est cela, dit Gaston, sentant bien qu'il fallait qu'il s'ennuyât de quelque chose.

Le gouverneur parut réfléchir un moment.

— Monsieur, lui dit-il, depuis que je suis gouverneur de la Bastille, je déclare que les seuls moments agréables que j'y ai passés sont ceux où j'ai été à même de rendre quelque service aux gentilshommes que le roi confie à mes soins. Je suis donc prêt à faire quelque chose pour vous, si vous me promettez d'être raisonnable.

— Je vous le promets, Monsieur.

— Je puis vous mettre en relations avec un de vos compatriotes, ou du moins avec un homme qui m'a paru parfaitement connaître la Bretagne.

— Et cet homme est prisonnier comme moi ?

— Comme vous.

Un vague sentiment vint à l'esprit de Gaston que c'était ce compatriote dont parlait M. de Launay qui lui avait fait remettre le billet dans lequel on l'invitait à faire le malade.

— Si vous voulez bien faire cela pour moi, dit Gaston, je vous en serai bien reconnaissant.

— Eh bien, demain je vous le ferai voir ; seulement,

comme il m'est recommandé de le tenir fort sévèrement lui-même, vous ne pourrez passer qu'une heure avec lui ; et comme il y a défense absolue pour lui de quitter sa chambre, c'est vous qui l'irez trouver.

— Je ferai tout ce que vous désirerez, Monsieur, répondit Gaston.

— Alors, c'est décidé : demain à cinq heures, attendez-moi, moi ou le major de la place ; mais c'est à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que dans l'attente de cette distraction, vous mangerez un peu aujourd'hui.

— Je ferai ce que je pourrai.

Gaston mangea un blanc de volaille et but deux doigts de vin pour tenir parole à M. de Launay.

Le soir, il fit part au chevalier Dumesnil de ce qui s'était passé entre lui et M. de Launay.

— Ma foi ! lui dit celui-ci, vous êtes bien heureux : le comte de Laval a eu la même idée que vous, et la seule chose qu'il ait obtenue, c'est d'être transporté dans une chambre de la tour du Trésor, où il me disait qu'il s'en nuiait à mourir, n'ayant d'autre distraction que de causer avec l'apothicaire de la Bastille.

— Diable ! dit Gaston, comment ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ?

— Je l'avais oublié.

Ce ressouvenir tardif du chevalier avait un peu troublé Gaston. Placé comme il l'était entre mademoiselle de Launay, le chevalier Dumesnil et le marquis de Pompadour, avec lequel il allait incessamment entrer en relations, sa position, moins l'inquiétude que lui inspirait son sort et surtout celui d'Hélène, était tolérable. Si on le transportait ailleurs, il ne pouvait manquer d'être attaqué par la maladie qu'il avait feint d'éprouver. A l'heure convenue, le major de la Bastille, suivi d'un guichetier, vint chercher Gaston, auquel on fit traverser plusieurs cours, et qui s'arrêta enfin avec ses conducteurs devant la tour du Trésor. Chaque tour, on le sait, avait son nom particulier. Dans la chambre numéro 1 était un prisonnier auprès duquel on introduisit Gaston. Cet homme, le dos tourné à la lumière, dormait tout habillé sur son lit de sangle. Les restes de son dîner étaient encore près de lui sur une table de bois vermoulu, et son costume, déchiré en plusieurs endroits, indiquait un homme du commun.

— Ouais ! dit Gaston, ont-ils donc pensé que j'aimais à ce point la Bretagne, que le premier croquant venu, parce qu'il était de Rennes ou de Penmark, pût être élevé au rang de mon Pylade ? Oh ! non pas ; celui-ci est un peu trop déguenillé, et me paraît manger trop ; mais comme au bout du compte il ne faut pas être capricieux en prison, essayons toujours de cette heure. Je raconterai l'aventure à mademoiselle de Launay, et elle la rimera pour le chevalier Dumesnil.

Le major et les guichetiers partis, Gaston resta seul avec le prisonnier, qui commença par se détirer longuement, puis bâilla trois ou quatre fois, se retourna, regarda sans rien voir dans la chambre, et fit craquer son lit en se secouant.

— Bon ! qu'il fait froid à cette maudite Bastille, murmura-t-il en se grattant le nez avec fureur.

— Cette voix, ce geste ! pensa Gaston ; mais non, c'est lui-même, et je ne me trompe pas.

Et il s'approcha du lit.

— Tiens, tiens, tiens ! dit le prisonnier en laissant glisser ses jambes en bas de son lit, sur lequel il demeura assis, regardant Gaston d'un air étonné. Vous ici, monsieur de Chanlay ?

— Le capitaine La Jonquière ! s'écria Gaston.

— Moi-même, c'est-à-dire non pas, je ne suis plus ce que vous dites. J'ai changé de nom depuis que nous ne nous sommes vus.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Et vous vous appelez ?

— *Première Trésor.*

— Vous dites ?

— *Première Trésor*, pour vous servir, chevalier. C'est une habitude à la Bastille, le prisonnier prend le nom de sa chambre ; cela épargne aux guichetiers le désa-

grément de retenir des noms qu'ils n'ont pas besoin de savoir, et qu'il serait dangereux pour eux de ne pas oublier. Cependant, il y a des cas où cela varie : lorsque la Bastille est trop pleine et qu'on met deux ou trois prisonniers ensemble, ils prennent des numéros en double emploi ; exemple : on m'a mis ici, je suis *première Trésor*, on vous y mettrait avec moi, vous seriez *première Trésor bis*, on y mettrait Son Excellence avec nous, elle serait *première Trésor ter*, etc. Les guichetiers ont une espèce de petite littérature latine à cet usage.

— Oui, bien je comprends, répondit Gaston, qui avait regardé fixement La Jonquière pendant toute cette explication ; ainsi, vous voilà prisonnier ?

— Parbleu ! vous le voyez bien. Je présume que ni vous ni moi ne sommes ici pour notre plaisir.

— Alors, nous sommes découverts ?

— J'en ai peur.

— Grâce à vous.

— Comment ! grâce à moi ! s'écria La Jonquière en jouant le plus profond étonnement. Ne plaisantons pas, je vous prie.

— Vous avez fait des révélations, traître !

— Moi ? Allons donc, jeune homme, vous êtes fou, et ce n'est pas à la Bastille qu'il fallait vous mettre, c'est aux Petites-Maisons.

— Ne niez pas, M. d'Argenson me l'a dit.

— M. d'Argenson ! Ah ! pardieu ! l'autorité est bonne. Et savez-vous ce qu'il m'a dit, à moi ?

— Non.

— Il m'a dit que vous m'aviez dénoncé.

— Monsieur !

— Eh bien ! après, Monsieur !... N'allons-nous pas nous couper la gorge parce que la police a fait son métier en mentant comme un affreux arracheur de dents !

— Mais enfin, sur quoi a-t-il pu découvrir... ?

— Je vous le demande. Mais il y a un fait, c'est que si j'avais dit quelque chose, je ne serais pas ici. Vous m'avez peu vu ; mais cependant vous avez dû deviner que je ne suis pas assez bête pour faire des aveux gratuits. Les révélations se vendent, Monsieur, et même se vendent bien par le temps qui court, et j'en sais que Dubois a achetées ou aurait achetées fort cher.

— Peut-être avez-vous raison, dit Gaston après avoir réfléchi. En tous cas, bénissons le hasard qui nous rassemble.

— Je le veux bien.

— Vous n'avez pas l'air enchanté, cependant.

— C'est que je ne le suis que modérément, je l'avoue.

— Capitaine !

— Ah ! mon Dieu ! quel mauvais caractère vous faites.

— Moi ?

— Oui. Vous vous emportez toujours. Je tiens à ma solitude, moi ; il n'y a que la solitude qui ne parle pas.

— Monsieur !

— Encore ! Voyons, écoutez-moi. Croyez-vous, comme vous le dites, que ce soit le hasard qui nous rassemble ?

— Et que voulez-vous que ce soit ?

— Parbleu ! quelque combinaison inconnue de nos géoliers, de d'Argenson, de Dubois, peut-être.

— N'est-ce donc pas vous qui m'avez écrit un billet ?

— Un billet ! moi...

— Dans lequel vous me disiez de feindre une maladie d'ennui.

— Et sur quoi aurais-je écrit cela ? avec quoi ? par qui ?

Gaston parut réfléchir, et ce fut pendant ce temps que La Jonquière regarda de son petit œil vif et perçant.

— Tenez, dit le capitaine au bout d'un instant, je crois, moi, tout au contraire, que c'est à vous que nous devons le plaisir de nous trouver réunis à la Bastille.

— A moi, Monsieur ?

— Oui, chevalier, vous êtes trop confiant. Je vous donne cet avis dans le cas où vous sortiriez d'ici, et surtout dans le cas où vous y resteriez.

— Merci.

— Avez-vous remarqué si vous étiez suivi ?

— Non.

— Quand on conspire, mon cher, il ne faut jamais regarder devant soi, mais derrière soi.

Gaston avoua qu'il n'avait pas pris cette précaution.

— Et le duc, demanda La Jonquière, est-il arrêté ?

— Je n'en sais rien. J'ai osé vous le demander.

— Peste ! cela deviendrait inquiétant. Vous avez conduit une jeune femme chez moi.

— Vous savez cela ?

— Eh ! mon cher, tout se sait. Ne serait-ce point elle qui aurait parlé ? Ah ! mon cher chevalier, les femmes ! les femmes !

— Celle-là est une vaillante, Monsieur, et pour la discrétion, le courage et le dévouement, j'en réponds comme de moi-même.

— Oui, je comprends ; nous l'aimons, donc elle est de miel et d'or. Diable de conspirateur que vous êtes, allez, de vous aviser de mener des femmes chez le chef du complot !

— Mais je vous dis d'abord que je ne lui ai rien confié, et qu'elle ne peut savoir de mes secrets que ce qu'elle en a surpris.

— La femme a l'œil vif et le nez fin.

— Et sûrement, au reste, mes projets comme moi-même, je suis convaincu qu'elle ne m'en eût pas ouvert la bouche.

— Eh ! Monsieur, sans compter la disposition qu'elle a naturellement à cet exercice, est-ce qu'on ne fait pas toujours parler une femme ? On lui aura dit sans préparation aucune : Votre amant, M. de Chanlay, va avoir le cou coupé, ce qui, du reste, est fort possible, soit dit entre parenthèse, chevalier, si vous ne donnez quelques explications et je parie qu'elle parle encore.

— Il n'y a pas de danger, Monsieur, elle m'aime trop.

— C'est pour cela, pardieu ! qu'elle aura jassé comme une pie, et que nous voici tous les deux en cage. Enfin, ne parlons plus de cela. Que faites-vous ici ?

— Je m'amuse.

— Vous vous amusez ! Ah ! bon, voilà de la chance !... Vous vous amusez ! et à quoi ?

— A faire des vers, à manger des confitures et à percer le plancher.

— Vous faites des trous dans le plâtre du roi ? dit La Jonquière en se grattant le nez. Oh ! oh ! cela est bon à savoir. Et M. de Launay ne gronde pas ?

— M. de Launay n'en sait rien, répondit Gaston ; d'ailleurs, je ne suis pas le seul, tout le monde ici perce quelque chose, l'un son plancher, l'autre sa cheminée, l'autre son mur. Est-ce que vous ne percez rien, vous ?

La Jonquière regarda Gaston pour voir s'il ne se moquait pas de lui.

— Je vous dirai cela plus tard. Mais voyons, reprit La Jonquière parlons sérieusement, monsieur Gaston, êtes-vous condamné à mort ?

— Moi ?

— Oui, vous ?

— Comme vous dites cela !

— Mais c'est une habitude à la Bastille ; il y a ici vingt condamnés à mort qui ne s'en portent pas plus mal.

— J'ai été interrogé.

— Vous voyez bien.

— Mais je ne crois pas que je sois encore condamné.

— Cela viendra.

— Mon cher capitaine, sans que cela paraisse, dit Gaston, savez-vous que vous êtes d'une gaieté folle ?

— Vous trouvez ?

— Oui.

— Et cela vous étonne ?

— Je ne vous savais pas si intrépide.

— Alors vous regretteriez la vie, vous ?

— Je l'avoue, car il ne me faut qu'une chose pour être heureux, c'est de vivre.

— Et vous vous êtes fait conspirateur ayant la chance d'être heureux ? Je ne vous comprends plus. Je croyais qu'on ne conspirait qu'en désespoir de cause, comme on se marie quand on n'a pas d'autre ressource.

— Quand je suis entre dans cette conspiration, je n'ai jamais pas encore.

— Et une fois entré ?

— Je n'ai plus voulu en sortir.

— Bravo ! voilà ce que j'appelle du caractère. Vous a-t-on donné la question ?

— Non ; mais je puis dire qu'il s'en est fallu de peu.

— Alors vous l'avez.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je l'aie eue, moi, et qu'il y aurait injustice à ce qu'on nous traitât différemment. Voyez comme tous ces drôles-là m'ont arrangé mes habits.

— Laquelle vous a-t-on donnée ? demanda Gaston, frissonnant encore au seul souvenir de ce qui s'était passé entre lui et d'Argenson.

— Celle de l'eau. On m'en a fait boire un baril et demi. Mon estomac était comme une outre. Je n'aurais jamais cru que la poitrine de l'homme pouvait tenir tant de liquide sans éclater.

— Et vous avez beaucoup souffert ? demanda Gaston avec un intérêt mêlé d'anxiété personnelle.

— Oui, mais mon temperament est robuste ; le lendemain, je n'y pensais plus. Il est vrai que depuis j'ai bu beaucoup de vin. Si l'on vous applique la question, et que vous ayez le choix, choisissez l'eau, cela nettoie. Toutes les boissons qu'on nous donne quand nous sommes malades, ne sont qu'un moyen plus ou moins honnête de nous faire avaler de l'eau. Fagon dit que le plus grand médecin dont il ait entendu parler était le docteur Sangrado. Malheureusement il n'a jamais existé que dans la tête de Cervantes ; sans cela, il eût fait des miracles.

— Vous connaissez Fagon ? demanda Gaston étonné.

— Pardieu ! de réputation. D'ailleurs, j'ai lu ses ouvrages... Et comptez-vous persister à ne rien dire ?

— Sans doute.

— Vous avez raison. Je vous dirai bien, si vous regrettez tant la vie que vous le disiez tout à l'heure, de dire quelques mots tout bas en particulier à d'Argenson ; mais c'est un havard, qui irait révéler votre confession à tout le monde.

— Je me tairai, Monsieur, soyez tranquille. Il y a des points sur lesquels je n'ai pas besoin d'être affermi.

— Je le crois pardieu bien ! Il paraît que vous menez une vie de Sardanapale dans votre tour. Moi, je n'ai dans la mienne que M. le comte de Laval, qui prend trois lavements par jour. C'est un divertissement qu'il a inventé. Eh ! mon Dieu ! les goûts sont bizarres en prison. Et puis, il veut peut-être s'habituer à la question de l'eau, le digne homme !

— Mais, reprit Gaston, ne me disiez-vous pas tout à l'heure que je serais certainement condamné ?

— Voulez-vous savoir toute la vérité ?

— Oui.

— Eh bien, d'Argenson m'a dit que vous l'étiez.

Gaston pâlit ; si brave que l'on soit, une pareille nouvelle produit toujours quelque émotion. La Jonquière remarqua ce mouvement de physionomie, si léger qu'il fût.

— Cependant, dit-il, je crois que vous auriez la vie sauve en faisant quelques révélations.

— Pourquoi voulez-vous que je fasse ce que vous n'avez pas fait, vous ?

— Les caractères sont différents, et les positions : aussi je ne suis plus jeune, moi ; je ne suis plus amoureux, moi ; je ne laisse pas de maîtresse dans les larmes, moi.

Gaston soupira.

— Vous voyez bien, continua La Jonquière, qu'il y a en nous deux hommes bien différents. Où m'avez-vous jamais entendu soupirer comme vous soupirez en ce moment ?

— Si je meurs, dit Gaston, Son Excellence aura soin d'Hélène.

— Et si elle est arrêtée elle-même ?

— Vous avez raison.

— Alors ?

— Alors, Dieu sera là.

La Jonquière se gratta le nez.

— Décidément, vous êtes bien jeune, dit-il.

— Expliquez-vous.

— Supposons que Son Excellence ne soit point arrêtée.

— Eh bien ?

— Quel âge a Son Excellence ?

— Quarante-cinq à quarante-six ans, je présume.

— Supposez que Son Excellence devienne amoureuse d'Hélène ; n'est-ce pas ainsi que vous nommez votre vaillante ?

— Le duc amoureux d'Hélène ! lui à qui je l'ai confiée ! mais ce serait une infamie !

— Le monde en est plein d'infamie, il ne marche qu'avec cela.

— Oh ! je ne veux pas même m'arrêter à cette pensée.

— Je ne vous dis point de vous y arrêter, dit La Jonquière avec un sourire diabolique ; je vous la donne, voilà tout ; faites-en ce que vous voudrez.

— Chut ! dit Gaston, on vient.

— Avez-vous demandé quelque chose ?

— Moi ? pas du tout.

— Alors, c'est que le temps qu'on nous avait accordé pour votre visite est écoulé.

Et La Jonquière se rejeta sur son lit avec précipitation.

Les verrous crièrent, et une porte s'ouvrit, puis une autre, enfin le gouverneur parut.

— Eh bien, Monsieur, dit le gouverneur à Gaston, votre compagnon vous convient-il ?

— Oui, Monsieur, répondit Gaston, d'autant mieux que je connaissais M. le capitaine La Jonquière.

— Vous me dites là, répondit M. de Launay en souriant, une chose qui rend ma tâche plus délicate. Mais cependant, puisque je vous ai fait une offre, je ne reviendrai point sur mes pas. Je permettrai une visite par jour, à l'heure qu'il vous plaira. Fixez l'heure : est-ce le matin ? est-ce le soir ?

Gaston, ne sachant ce qu'il devait répondre, regarda La Jonquière.

— Dites cinq heures du soir, dit rapidement et tout bas La Jonquière à Gaston.

— Le soir, à cinq heures, Monsieur, s'il vous plaît, dit Gaston.

— Comme aujourd'hui, alors ?

— Comme aujourd'hui.

— C'est bien ; il sera fait comme vous le désirez, Monsieur.

Gaston et La Jonquière échangèrent un regard significatif, et le chevalier fut reconduit dans sa chambre.

XXX

L'ARRÊT

Il était six heures et demie, et par conséquent il faisait nuit obscure. Le premier soin du chevalier, en rentrant chez lui, fut, dès que la porte de sa chambre fut refermée, de courir à la cheminée.

— Eh ! chevalier ! dit-il.

Dumesnil répondit.

— J'ai fait ma visite.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai trouvé, sinon un ami, du moins une connaissance.

— Un nouveau prisonnier ?

— Qui doit dater de la même époque que moi.

— Comment le nommez-vous ?

— Le capitaine La Jonquière.

— Attendez donc !

— Le connaissez-vous ?

— Mais oui.

— Alors, rendez-moi un grand service ; qu'est-il ?

— Oh ! mais un ennemi acharné du régent.

— Vous êtes sûr ?

— Comment donc ! il était de notre conspiration, et s'en est retiré parce qu'il était question d'enlever et non d'assassiner.

— Alors, il était?...
 — Pour l'assassinat.
 — C'est bien cela, murmura Gaston. Donc, reprit-il tout haut, c'est un homme à qui l'on peut se fier?
 — Si c'est le même dont j'ai entendu parler, et qui demeurait rue des Bourdonnais, au *Muid d'Amour*.
 — Justement; c'est cela.
 — Alors, c'est un homme sûr.
 — Tant mieux, dit Gaston; car cet homme tient entre ses mains la vie de quatre braves gentilshommes.
 — Dont vous êtes un, n'est-ce pas? dit Dumesnil.
 — Vous vous trompez, reprit Gaston, et je me suis mis en dehors, car il paraît que pour moi tout est fini.
 — Comment! tout est fini?
 — Oui, je suis condamné.
 — A quoi?
 — A mort.
 Il se fit un moment de silence entre les interlocuteurs.
 — Impossible! reprit le premier le chevalier Dumesnil.

— Et pourquoi cela, impossible?
 — Parce que, si j'ai bien compris, votre affaire se rattache à la nôtre, n'est-ce pas?
 — Elle en est la suite.
 — Eh bien...
 — Eh bien?
 — Notre affaire étant en bon chemin, la vôtre ne peut aller mal.
 — Et qui vous a dit que votre affaire était en bon chemin?

— Ecoutez; car pour vous, mon cher voisin, pour vous qui avez bien voulu consentir à être notre intermédiaire, nous n'avons plus de secrets.

— J'écoute, dit Gaston.
 — Voilà ce que mademoiselle de Launay m'écrivait hier. Elle se promenait avec Maison-Rouge, qui, comme vous le savez, est amoureux d'elle, et dont nous nous moquons fort tous deux, mais que nous ménageons pour la grande utilité dont il nous est, et comme, sous prétexte de maladie, elle avait demandé, ainsi que vous, un médecin, il la prévint que celui de la Bastille était à ses ordres. Or, il faut vous dire que nous avons connu, d'une façon assez intime même, ce médecin de la Bastille, qui se nomme Herment. Cependant elle n'espérait pas en tirer grand'chose, car c'est un homme fort craintif de sa nature. Lorsqu'il entra dans le jardin où elle se promenait, et en lui donnant une consultation en plein air, il lui dit : *Espérez!* Dans la bouche d'un autre, ce mot n'était rien; dans la bouche d'Herment, c'est beaucoup. Or, du moment où l'on nous dit d'espérer, vous n'avez rien à craindre, vous, puisque nos deux affaires se rattachent si intimement l'une à l'autre.

— Cependant, reprit Gaston, à qui le mot semblait bien vague, La Jonquière paraissait bien sûr de ce qu'il disait.

En ce moment, Pompadour frappa avec son manche à balai.

— Pardon, dit Gaston à Dumesnil, mais le marquis m'appelle; peut-être a-t-il quelque nouvelle à m'annoncer.

Et Gaston alla à son trou, qu'en quelques coups de couteau il rendit praticable.

— Dites donc, chevalier, dit Pompadour, demandez donc à Dumesnil s'il ne saurait pas quelque chose de nouveau par mademoiselle de Launay.

— Sur qui?

— Sur l'un de nous. J'ai surpris quelques mots, que le major et le gouverneur ont échangés à ma porte; j'ai entendu ceux-ci : *Condamné à mort!*

Gaston frissonna.

— Rassurez-vous, marquis, dit-il, j'ai tout lieu de croire que c'est de moi qu'il était question.

— Diable! mon cher chevalier, cela ne me rassurerait pas du tout. D'abord, parce que nous avons fait connaissance, et qu'on devient vite amis en prison, ce qui fait que je serais désespéré qu'il vous arrivât quelque chose; ensuite, parce que ce qui vous arriverait à vous pourrait bien nous arriver à nous aussi, vu la ressemblance de nos deux affaires.

— Et vous croyez que mademoiselle de Launay pourrait nous tirer d'incertitude? demanda Gaston.

— Sans doute; ses fenêtres donnent sur l'Arsenal.

— Après?

— Après? Elle aurait bien vu s'il s'y est passé quelque chose de nouveau aujourd'hui.

— Eh! justement, reprit Gaston, voilà qu'elle frappe. En effet, mademoiselle de Launay frappait deux coups au plafond, ce qui voulait dire :

— Attention!

Gaston répondit à mademoiselle de Launay en frappant un coup, ce qui voulait dire :

— J'écoute!

Puis il alla ouvrir la fenêtre. Un instant après, la ficelle descendit avec une lettre. Gaston tira à lui la ficelle, prit la lettre, et alla au trou de Pompadour.

— Eh bien? dit le marquis.

— Une lettre, répondit Gaston.

— Que dit-elle?

— Je n'en sais rien; mais je vais la faire passer au chevalier Dumesnil, qui me le dira.

— Dépêchez-vous.

— Pardieu! dit Gaston, croyez bien que je suis aussi pressé que vous.

Et il courut à la cheminée.

— Le cordon! cria-t-il.

— Vous avez une lettre? dit Dumesnil.

— Oui. Avez-vous de la lumière?

— Je viens d'en allumer.

— Descendez vite le cordon, alors.

— Le voilà.

Gaston attacha la lettre, qui remonta aussitôt.

— La lettre n'est pas pour moi, elle est pour vous, dit Dumesnil.

— N'importe, lisez toujours. Vous me direz ce qu'il y a dedans; je n'ai pas de lumière, et vous perdriez beaucoup de temps à m'en descendre.

— Vous permettez?

— Pardieu!

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien? dit Gaston.

— Diable! fit Dumesnil.

— Mauvaises nouvelles, n'est-ce pas?

— Dame! jugez-en vous-même.

Et Dumesnil lut :

« Mon cher voisin,

« Il est arrivé ce soir des juges extraordinaires à l'Arsenal, et j'ai reconnu la livrée de d'Argenson. Nous en saurons davantage tout à l'heure, car je vais avoir la visite du médecin.

« Envoyez de ma part mille choses à Dumesnil. »

— C'est bien cela que m'avait dit La Jonquière, reprit Gaston. Des juges extraordinaires; c'est moi qu'ils ont jugé.

— Bah! chevalier, dit Dumesnil d'une voix qu'il essayait inutilement de faire rassurée, je crois que vous vous alarmez trop vite.

— Non pas, je sais à quoi m'en tenir; et puis, tenez!

— Quoi?

— On vient. Silence.

Et Gaston s'éloigna vivement de la cheminée.

La porte s'ouvrit: le major et le lieutenant, escortés de quatre soldats, venaient chercher Gaston.

Gaston profita de la lumière qu'ils apportaient pour mettre un peu d'ordre dans sa toilette, puis les suivit comme la première fois. On le fit entrer dans une chaise à porteurs bien close, précaution assez inutile, puisque sur son passage tous les soldats ou gardiens se retournaient du côté de la muraille: c'était la consigne de la Bastille.

Le visage de d'Argenson était renfrogné comme de coutume. Ses assesseurs n'avaient pas meilleur air que lui.

— Je suis perdu, murmura Gaston. Pauvre Hélène!

Puis il releva la tête avec l'intrépidité d'un homme brave qui, sachant que la mort va venir, lève la tête pour la voir arriver en face.

— Monsieur, dit d'Argenson, votre crime a été examiné par le tribunal dont je suis le président. On vous a permis dans les séances précédentes de vous défendre. Si l'on n'a pas jugé à propos de vous accorder un avocat, ce n'est point dans le but de nuire à votre défense, mais au contraire parce qu'il est inutile de publier vis-à-vis de vous l'indulgence extrême d'un tribunal chargé d'être sévère.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, dit Gaston.

— Alors je serai plus clair, dit le lieutenant de police. Les débats eussent fait ressortir, même aux yeux de votre défenseur, une chose incontestable, c'est que vous êtes un conspirateur et un assassin. Comment vouliez-vous que, ces deux points établis, on usât d'indulgence avec vous ? Mais vous voilà devant nous ; toutes facilités vous seront données pour votre justification : si vous demandez un délai, vous l'aurez ; si vous désirez des recherches de pièces, elles seront faites ; si vous parlez, enfin, vous avez la parole, et on ne vous la retirera point.

— Je comprends la bienveillance du tribunal répondit Gaston, et je l'en remercie. De plus, l'excuse qu'il me donne pour l'absence d'un défenseur, dont je n'ai pas besoin, me semble suffisante. Je n'ai pas à me défendre.

— Vous ne voulez donc ni témoins, ni pièces, ni délais ?

— Je veux mon arrêt, voilà tout.

— Voyons, continua d'Argenson, pour vous-même, chevalier, ne vous entêtez pas ainsi, et faites quelques aveux.

— Je n'ai pas d'aveux à faire ; car remarquez que dans tous mes interrogatoires, vous n'avez pas même formulé une accusation précise.

— Et vous en voudriez une ?

— J'avoue que je ne serais pas fâché de savoir de quoi l'on m'accuse.

— Eh bien, je vais vous le dire : vous êtes venu à Nantes, délégué par la commission républicaine de Nantes ; vous êtes venu pour assassiner le régent. Vous étiez adressé à un nommé La Jonquière, votre complice, aujourd'hui condamné comme vous.

Gaston se sentait pâlir, car toutes ces accusations étaient vraies.

— Cela serait, Monsieur, reprit-il, que vous ne pourriez le savoir ; un homme qui veut commettre une telle action ne l'avoue que lorsqu'elle est commise.

— Oui, mais ses complices l'avouent pour lui.

— C'est me dire que La Jonquière me dénonce ?

— La Jonquière ! il n'est pas question de La Jonquière, mais des autres accusés.

— Des autres accusés ! s'écria Gaston ; y a-t-il donc encore d'autres personnes arrêtées que moi et le capitaine La Jonquière ?

— Mais oui ; il y a MM. de Pontcalec, de Talhouet, de Montlouis et du Couëdic.

— Je ne vous comprends pas, dit Gaston avec un vague et profond sentiment de terreur, non pour lui, mais pour ses amis.

— Comment ! vous ne comprenez pas que MM. de Pontcalec, de Talhouet, de Montlouis et du Couëdic ont été arrêtés, et qu'on leur fait leur procès en ce moment même à Nantes ?

— Arrêtés, eux ! s'écria Gaston. Impossible !

— Ah ! oui, n'est-ce pas ? dit d'Argenson. Vous pensiez que la province se révolterait plutôt que de laisser arrêter ses défenseurs, comme vous dites, vous autres rebelles. Eh bien, la province n'a rien dit ; la province a continué de rire, de chanter et de danser. Seulement, on s'informe déjà sur quelle place de Nantes ils seront décapités, afin d'y louer des fenêtres.

— Je ne vous crois pas, Monsieur, dit froidement Gaston.

— Donnez-moi ce portefeuille dit d'Argenson à une espèce de greffier qui se tenait debout derrière lui.

— Tenez, Monsieur, continua le lieutenant de police en tirant successivement plusieurs papiers du portefeuille ; voici les actes d'arrestation, suivis des procès-verbaux. Donnez-vous des pièces authentiques ?

— Tout cela ne me dit point, Monsieur, qu'ils m'aient accusé.

— Ils ont dit tout ce que nous voulions savoir, et votre culpabilité résulte clairement de leurs interrogatoires.

— En ce cas, et s'ils ont dit tout ce que vous vouliez savoir, vous n'avez plus besoin de mes aveux.

— Est-ce votre réponse définitive, Monsieur ?

— Oui.

— Greffier, lisez le jugement.

— Le greffier déroula un papier et lut d'une voix nasillarde, du même ton qu'il eût lu un simple exploit :

« Attendu qu'il résulte de l'instruction commencée le 19 février, que messire Gaston-Eloy de Chanlay est venu de Nantes à Paris dans l'intention de commettre, sur la personne de Son Altesse Royale monseigneur le régent de France, un crime de meurtre, qui devait être suivi de révolte contre l'autorité du roi, la commission extraordinaire, instituée pour connaître de ce crime, a jugé le chevalier de Chanlay digne du châtiment réservé aux coupables de haute trahison et de lèse-majesté, la personne de M. le régent étant inviolable comme personne royale.

« En conséquence :

« Ordonnons que M. le chevalier Gaston de Chanlay sera préalablement dégradé de ses titres et dignités ; déclare ignobles lui et sa postérité à perpétuité, ses biens confisqués, ses bois de haute futaie coupés à la hauteur de six pieds, et lui-même décapité à la requête des gens du roi, soit en place de Grève, soit en tout lieu qu'il plaira à M. le grand prévôt d'indiquer, sauf le pardon de Sa Majesté. »

Gaston écouta la lecture de sa condamnation avec la pâleur, mais aussi avec l'immobilité d'une statue de marbre.

— Et quand l'exécution aura-t-elle lieu ? demanda-t-il.

— Sitôt qu'il plaira à Sa Majesté, répondit le lieutenant de police.

Gaston sentit comme un grand serrement aux tempes, un nuage sanglant passa devant ses yeux. Il sentit que ses idées se troublaient, et demeura silencieux pour ne pas dire quelque chose d'indigne de lui. Mais si l'impression fut vive, elle fut rapide ; peu à peu la sérénité reparut sur son front, le sang remonta à ses joues, et une espèce de sourire dédaigneux retroussa ses lèvres.

— C'est bien, Monsieur, dit-il ; à quelque moment que vienne l'ordre de Sa Majesté il me trouvera prêt. Seulement je voudrais savoir si, avant de mourir, il me sera permis de voir quelques personnes qui me sont chères, et de demander une faveur au roi.

Les yeux de d'Argenson pétillèrent d'une joie maligne.

— Monsieur, dit-il, je vous avais prévenu qu'on vous traiterait avec indulgence ; vous pouviez donc me dire cela plus tôt, et la bonté de Sa Majesté ne se fut peut-être pas laissée devancer par une prière.

— Vous vous méprenez, Monsieur, dit Gaston avec dignité. Je ne demande à Sa Majesté qu'une faveur dont ma gloire et la sienne ne souffriront pas.

— Vous pourriez mettre celle du roi avant la vôtre, Monsieur, dit un assesseur avec un ton qui sentait la chicane de cour.

— Monsieur, répondit Gaston, je vais mourir, ma gloire commencera plus tôt que celle de Sa Majesté.

— Que demandez-vous donc ? dit d'Argenson ; parlez et je vous dirai tout de suite s'il y a chance qu'il soit fait droit à votre requête.

— Je demande d'abord que mes titres et dignités, qui d'ailleurs sont peu de chose, ne soient pas éteints ni allérés, car je n'ai pas de postérité, je meurs tout entier, et mon nom est la seule chose qui doive me survivre ; encore comme il n'était que noble et non illustre, ne me survivra-t-il pas longtemps.

— Ceci est faveur toute royale, Monsieur. Sa Majesté seule peut répondre, et Sa Majesté répondra. Était-ce tout ce que vous désiriez, Monsieur ?

— Non, Monsieur. Je désire encore une chose, mais je ne sais à qui je dois en faire la demande.

— A moi d'abord, Monsieur ; puis, en ma qualité de lieutenant de police, je verrai si je dois prendre sous

ma responsabilité de vous accorder cette chose, ou s'il est nécessaire que j'en réfère à Sa Majesté.

— Eh bien, Monsieur, dit Gaston, je désire qu'on m'accorde la grâce de voir mademoiselle Hélène de Chaverny, pupille de Son Excellence M. le duc d'Olivarès, et M. le duc lui-même.

D'Argenson, à cette demande, fit un signe singulier que le chevalier interpréta comme une hésitation.

— Monsieur, se hâta d'ajouter Gaston, je les verrai où l'on voudra et aussi peu de temps que l'on voudra.

— C'est bien, Monsieur, vous les verrez, dit d'Argenson.

— Ah! Monsieur, s'écria Gaston en faisant un pas en avant comme pour lui prendre la main, vous me comblez de joie.

— A une condition cependant, Monsieur.

— Laquelle? dites; il n'est aucune condition compatible avec mon honneur que je n'accepte en échange d'une si grande grâce.

— Vous ne parlerez à personne de votre condamnation, et cela sur votre parole de gentilhomme.

— Et je le ferai d'autant plus volontiers, Monsieur, répondit Gaston, que l'une des deux personnes mourrait à coup sûr en l'apprenant.

— Alors, voilà qui va bien. N'avez-vous plus rien à dire?

— Non, Monsieur, sinon que je désire que vous attestiez que je n'ai rien dit.

— Vos dénégations sont inscrites aux procès-verbaux. Greffier, passez les pièces à Monsieur, qu'il les lise et qu'il les signe.

Gaston s'assit devant une table, et tandis que d'Argenson et les juges, groupés autour de lui, causaient entre eux, il lut avec attention toutes les pièces du procès, et repassa toutes les réponses qu'il y avait faites depuis ses interrogatoires.

— Monsieur, dit Gaston, voici vos papiers en règle. Aurai-je l'honneur de vous revoir?

— Je ne crois pas, répondit d'Argenson avec cette brutalité qui en faisait l'épouvantail de tout prévenu et de tout condamné.

— Alors, au revoir dans l'autre vie, Monsieur.

D'Argenson s'inclina et fit le signe de la croix, selon l'usage des juges qui prennent congé d'un homme qu'ils viennent de condamner à mort. Alors le major s'empara de Gaston et le ramena dans sa chambre.

XXXI

UNE HAINE DE FAMILLE

Rentré dans sa chambre, Gaston fut obligé de répondre à Dumesnil et à Pompadour, qui avaient veillé en attendant pour avoir de ses nouvelles. Selon la promesse qu'il avait faite à M. d'Argenson, il ne dit pas un mot de l'arrêt qui le condamnait à mort, et leur annonça seulement un interrogatoire plus grave que les autres. Seulement, comme il voulait, avant de mourir, écrire quelques lettres, il demanda de la lumière au chevalier Dumesnil. Quant au papier et au crayon, on se rappelle qu'il en avait obtenu du gouverneur pour dessiner. Cette fois Dumesnil lui descendit une bougie allumée; chaque chose allait en progressant, comme on voit. Maison-Rouge ne savait rien refuser à mademoiselle de Launay, et mademoiselle de Launay partageait tout avec son chevalier, qui, en bon camarade de prison, partageait ses richesses entre Gaston et Richelieu, ses voisins.

Gaston, malgré la promesse que lui avait faite d'Argenson, doutait toujours qu'on lui permit de revoir Hélène, mais il savait qu'on ne le laisserait pas mourir sans lui donner un confesseur. Or, il n'y avait aucun doute que ce confesseur ne consentit à exaucer le dernier vœu d'un mourant en remettant deux lettres à

leur adresse. Comme il allait se mettre à écrire, il entendit mademoiselle de Launay donner le signal qu'elle avait quelque chose à lui faire passer. C'était une lettre à son adresse. Cette fois Gaston put la lire: il avait de la honte.

La lettre était ainsi conçue.

« Notre ami, car vous êtes devenu notre ami, et il n'y a plus de secret pour vous, rendez compte à Dumesnil de ce fameux espoir que j'avais conçu d'après le mot que m'avait dit Herment. »

Le cœur de Gaston palpita; peut-être allait-il, lui aussi, trouver quelques motifs d'espoir dans cette lettre; ne lui avait-on pas dit que son sort ne pouvait être séparé de celui des conspirateurs de Cellamare? Il est vrai que ceux qui lui avaient dit cela ne connaissaient pas sa conspiration à lui.

Il reprit donc:

« Il y a une demi-heure, le médecin est venu, accompagné de Maison-Rouge. Ce dernier me fit de si doux yeux que j'en conçus le plus favorable augure. Cependant, lorsque je lui demandai à parler en particulier, ou au moins tout bas au médecin, il me fit de grandes difficultés, que je levai avec un sourire.

« — Au moins, dit-il, il est entendu que personne ne saura que je me suis éloigné hors de la portée de la voix; car, sans aucun doute je perdrais ma place si quelqu'un était instruit de ma facilité. »

« Ce ton d'amour et d'intérêt combinés ensemble me parut si grotesque, que je lui promis en riant tout ce qu'il voulut. Vous voyez que je lui tiens parole.

« Il s'éloigna donc, et M. Herment s'approcha.

« Alors commença un dialogue où les gestes signifiaient une chose, tandis que la voix en disait une autre.

« — Vous avez de bons amis, dit Herment, des amis haut placés et qui s'intéressent particulièrement à ce qui vous regarde. »

« Je pensai naturellement à madame du Maine.

« — Ah! Monsieur, m'écriai-je, vous a-t-on chargé de quelque chose pour moi?

« — Chut! dit Herment, tirez-moi la langue. »

« Vous jugez si le cœur me battait. »

Gaston mit la main sur son propre cœur, et s'aperçut qu'à lui aussi le cœur lui battait violemment.

« — Et qu'avez-vous à me remettre?

« — Oh! rien moi-même; mais on vous apportera l'objet convenu.

« — Mais quel est cet objet? dites, voyons!

« — On sait que les lits de la Bastille sont mauvais et surtout mal couverts, et l'on m'a chargé de vous offrir

« — Mais quoi, enfin?

« — Un couvre-pieds. »

« J'éclatai de rire; le dévouement de mes amis se bornait à m'empêcher de m'enrhumer.

« — Mon cher monsieur Herment, lui dis-je, dans la position où je suis, il me semble que c'est plutôt de ma tête que de mes pieds que mes amis devraient s'occuper.

« — C'est une amie.

« — Alors quelle est cette amie?

« — Mademoiselle de Charolais, dit Herment en baisant la voix de manière que je l'entendis à peine.

« Puis il se retira.

« Et moi, cher chevalier, je suis là, attendant le couvre-pieds de mademoiselle de Charolais.

« Racontez la chose à Dumesnil; elle le fera rire. »

Gaston soupira tristement. La gaieté des gens qui l'entouraient pesait sur son cœur. Était-ce un nouveau supplice qu'on avait inventé que de lui défendre de confier son sort à qui que ce fut? Il lui semblait qu'il eût trouvé une consolation dans les larmes que ses dix voisins eussent versées sur ses malheurs. Être plaint par deux cœurs qui s'aiment quand on aime soi-même et qu'on va mourir, est un grand soulagement.

Aussi Gaston n'eut-il pas le courage de lire la lettre à Dumesnil; il la lui fit passer tout entière, et un instant après il entendit ses éclats de rire. En ce moment même, il disait adieu à Hélène. Après avoir passé une

partie de la nuit à écrire, il s'endormit. A vingt-cinq ans il faut toujours que l'on dorme, même quand on va s'endormir pour toujours. Le matin, on apporta à Gaston son déjeuner à l'heure habituelle. Seulement, Gaston remarqua qu'il était plus délicat que de coutume ; il sourit à cette attention suprême, et se rappela les soins qu'on avait, disait-on, pour les condamnés à mort.

Vers la fin du déjeuner, le gouverneur entra.

Gaston, d'un coup d'œil rapide, interrogea son visage. C'était le même visage affable et plein de courtoisie. Lui aussi ignorait-il donc la condamnation de la veille, ou était-ce un masque qu'il portait ?

— Monsieur, dit le gouverneur, voulez-vous bien prendre la peine de descendre dans la chambre du conseil ?

Gaston se leva. Il entendit comme un bourdonnement dans ses oreilles. Pour un condamné à mort, toute injonction qu'il ne comprend pas lui paraît un acheminement vers le supplice.

— Puis-je savoir pourquoi l'on me fait descendre, Monsieur ? demanda Gaston d'une voix d'ailleurs assez calme pour qu'il fût impossible d'y reconnaître son émotion intérieure.

— Mais pour y recevoir une visite, répondit le gouverneur. Hier, après l'interrogatoire, n'avez-vous pas demandé à M. le lieutenant de police la faveur de voir quelqu'un ?

Gaston tressaillit.

— Et c'est cette personne ? demanda-t-il.

— Oui, Monsieur.

Gaston ouvrait la bouche pour continuer l'interrogatoire, car il venait de se rappeler que ce n'était pas une, mais deux personnes qu'il attendait. Or, on lui en annonçait une seule : laquelle des deux était venue ? Il n'eut point le courage de le demander, et suivit silencieusement le gouverneur. Le gouverneur conduisit Gaston dans la salle du conseil. En y entrant, Gaston jeta de tous côtés un regard avide, mais la salle était entièrement déserte, et les officiers qui assistaient d'ordinaire à ces sortes d'entrevues étaient eux-mêmes absents.

— Restez ici, Monsieur, dit le gouverneur à Gaston ; la personne que vous attendez va venir.

M. de Launay salua Gaston et sortit. Gaston courut à la fenêtre, qui était grillée, d'ailleurs, comme toutes les fenêtres de la Bastille. Devant la fenêtre il y avait une sentinelle. Comme il était penché pour regarder dans la cour, la porte s'ouvrit. Au bruit qu'elle fit en s'ouvrant, Gaston se retourna et se trouva en face du duc d'Olivarès. Ce n'était pas tout ce qu'il attendait, et cependant c'était déjà beaucoup ; car si on lui avait tenu parole pour le duc, il n'y avait aucun motif à ce qu'on lui manquât de parole pour Hélène.

— Oh ! Monseigneur, s'écria Gaston, que vous êtes bon de vous rendre à la prière d'un pauvre prisonnier !

— C'était un devoir pour moi, Monsieur, répondit le duc. Puis, d'ailleurs, j'avais à vous remercier.

— Moi ! dit Gaston étonné ; et qu'ai-je donc fait qui mérite les remerciements de Votre Excellence ?

— Vous avez été interrogé, vous avez été conduit à la salle de la torture, on vous a fait comprendre qu'on vous ferait grâce si vous nommiez vos complices, et cependant vous avez gardé le silence.

— C'était un engagement pris, et je l'ai tenu, voilà tout ; cela ne vaut pas un remerciement, Monseigneur.

— Et maintenant, Monsieur, dites-moi, reprit le duc, si je puis vous être bon à quelque chose.

— Avant tout, rassurez-moi sur vous-même, Monseigneur. N'avez-vous point été inquiété ?

— Aucunement.

— Tant mieux.

— Et si les conjurés de Bretagne sont aussi discrets que vous, je ne doute pas que mon nom ne soit pas même prononcé dans ces malheureux débats.

— Oh ! je réponds de eux, Monseigneur, comme de moi-même. Mais vous, répondez-vous de La Jonquière ?

— De La Jonquière ? dit le duc embarrassé.

— Oui ; ne savez-vous pas que lui aussi est arrêté ?

— Si fait, j'ai entendu dire quelque chose comme cela.

— Eh bien, Monseigneur, je vous demande ce que vous en pensez.

— Je ne puis rien vous dire là-dessus, Monsieur, sinon qu'il a toute ma confiance.

— Si l'a votre confiance, c'est qu'il en est digne ; voilà tout ce que je voulais savoir, Monseigneur.

— Alors, Monsieur, revenez à cette demande que vous alliez me faire.

— Votre Excellence a vu cette jeune fille que j'ai conduite chez elle ?

— Mademoiselle Hélène de Chaverny ; oui, Monsieur, je l'ai vue.

— Eh bien, Monseigneur, ce que je n'ai pas eu le temps de vous dire alors, je vais vous le dire à cette heure : cette jeune fille, je l'aime depuis un an ! Le rêve de cette année avait été de consacrer ma vie à son bonheur... Je dis le rêve, Monseigneur, car lorsque j'étais éveillé, je savais bien que tout espoir de bonheur m'était défendu ; et cependant, pour donner un nom, une position, une fortune à cette jeune fille, au moment où j'ai été arrêté, elle allait devenir ma femme.

— Sans l'aveu de ses parents, sans le consentement de sa famille ? dit le duc.

— Elle n'avait ni famille, ni parents, Monseigneur ; et selon toute probabilité, elle allait être vendue à quelque grand seigneur, lorsqu'elle a cru devoir quitter la personne qu'on avait placée près d'elle.

— Mais qui a pu vous faire croire que mademoiselle Hélène de Chaverny allait être victime d'un honteux marché ?

— Ce qu'elle m'a raconté elle-même d'un prétendu père qui se cachait, de diamants qu'on lui avait offerts. Puis, savez-vous où je l'ai retrouvée, Monseigneur ? dans une de ces maisons infâmes destinées aux plaisirs de nos roués... elle, un ange de candeur et de pureté ! Bref, Monseigneur, cette jeune fille s'est enfuie avec moi, malgré les cris de sa gouvernante, en plein jour, à la face des laquais qu'on avait placés autour d'elle ; elle est restée deux heures seule avec moi, et quoi qu'elle soit pure encore comme au jour où elle reçut le premier baiser de sa mère, elle n'en est pas moins compromise à cette heure. Eh bien, Monseigneur, je voudrais que le mariage projeté s'accomplît.

— Dans la situation où vous êtes, Monsieur ? demanda le duc.

— Raison de plus, Monseigneur.

— Mais peut-être vous faites-vous illusion sur la peine qui vous est réservée.

— C'est probablement la même qui, en circonstance pareille, a frappé le comte de Chalais, le marquis de Cinq-Mars et le chevalier Louis de Rohan.

— Ainsi vous êtes préparé à tout, Monsieur, même à la mort ?

— Je m'y étais préparé, Monseigneur, du jour où je suis entré dans le complot : la seule excuse du conspirateur, c'est qu'en enlevant la vie aux autres, il met la sienne au jeu.

— Et cette jeune fille, que gagnera-t-elle à ce mariage ?

— Monseigneur, sans être riche, j'ai quelque fortune ; elle est pauvre, j'ai un oom et elle n'en a pas, je voudrais lui laisser mon nom et ma fortune, et, à cet effet, j'ai déjà fait demander au roi que mes biens ne fussent pas confisqués, que mon nom ne fût pas déclaré infâme ; quand on saura pour quelle cause je fais ces deux demandes, sans doute, on me les accordera. Si je meurs sans qu'elle soit ma femme, on la croira ma maîtresse, et elle est déshonorée, perdue ! et il n'y a plus d'avenir pour elle ; si au contraire, par votre protection ou par celle de vos amis, et cette protection je l'implore à mains jointes, nous sommes unis, nul n'a rien à lui reprocher : le sang qui coule sur un échafaud politique ne tache point la famille ; aucune honte ne rejaillira sur ma veuve, et si elle ne vit pas heureuse, elle vivra du moins indépendante et honorée. Voici la grâce que j'avais à vous demander, Monseigneur, est-il en votre pouvoir de me l'obtenir ?

Le duc s'avança vers la porte par laquelle il était entré, et frappa trois coups : la porte s'ouvrit, et le lieutenant Maison-Rouge parut.

— Monsieur le lieutenant, dit le duc, veuillez demander de ma part à M. de Launay si la jeune fille qui est à la porte et qui attend dans mon carrosse peut pénétrer jusqu'ici ? Il sait que, comme la mienne, sa visite est autorisée. Vous aurez la bonté de l'amener ici, n'est-ce pas ?

— Comment ! Monseigneur, Hélène e-t là, à la porte !

— Ne vous avait-on pas promis qu'elle viendrait ?

— Oh si ! mais en vous voyant seul, j'avais perdu tout espoir

— Il faudrait des jours pour préparer et exécuter un plan d'évasion, et Votre Excellence le sait, à peine si j'ai des heures.

— Aussi je ne vous parle point de cela. Je vous demande si vous n'avez aucune excuse à donner à votre crime.

— A mon crime ! reprit Gaston, étonné qu'un complice se servit de cette expression.

— Eh ! mon Dieu ! oui, reprit le duc se reprenant, vous savez que c'est ainsi que les hommes appellent le



Le capitaine La Jonquière.

— J'avais voulu vous voir d'abord, présumant que vous auriez mille choses à me dire qu'elle ne devait pas entendre ; car je sais tout, Monsieur.

— Vous savez tout ! que voulez-vous dire ?

— Je sais qu'hier vous avez été appelé à l'Arsenal.

— Monseigneur !

— Je sais que vous y avez trouvé d'Argenson ; je sais qu'il vous a lu votre arrêt. Je sais que vous êtes condamné à mort enfin, et que l'on a exigé votre parole que vous ne le diriez à personne.

— Oh ! Monseigneur, silence ! silence ! un mot de cela, et vous tuez Hélène !

— Soyez tranquille, Monsieur. Mais, voyons, n'y a-t-il donc aucun moyen d'échapper à cette mort ?

meurtre d'un homme ; seulement la postérité juge, et de ce crime fait quelquefois une grande action.

— Je n'ai aucune excuse à donner, Monseigneur, si ce n'est que je crois la mort du régent nécessaire au bonheur de la France.

— Oui, reprit en souriant le duc ; mais vous comprenez bien que ce n'est point là une excuse à donner à Philippe d'Orléans. J'aurais voulu quelque chose de personnel. Tout ennemi politique que je sois du régent, je dois dire qu'il ne passe pas pour un méchant homme. On le dit miséricordieux, et nulle exécution capitale n'a été faite sous son règne.

— Vous oubliez le comte de Horn, roué en Grèce.

— C'était un assassin.

— Mais que suis-je donc, moi, si ce n'est un assassin comme le comte de Horn?

— Avec cette différence que le comte de Horn assassinait pour voler, lui.

— Je ne peux et ne veux rien demander au régent, dit Gaston.

— Non pas vous personnellement, Monsieur, je le sais, mais vos amis. Si vos amis avaient une excuse plausible à faire valoir, peut-être le prince trait-il lui-même au-devant de vos désirs, peut-être ferait-il grâce.

— Je n'en ai aucune, Monseigneur.

— C'est impossible, Monsieur, permettez-moi de vous le dire. Une résolution comme celle que vous avez prise ne naît pas dans le cœur d'un homme sans un motif quelconque, sans un sentiment de haine, sans un besoin de vengeance. Et, tenez, je me le rappelle, vous l'avez dit au capitaine La Jonquière, qui me l'a redit : vous avez hérité d'une haine de famille ; voyons, dites-moi quelle était la cause de cette haine.

— Inutile, Monseigneur, de vous fatiguer de tout cela. L'événement qui a donné lieu à cette haine n'aurait aucun intérêt pour Votre Excellence.

— N'importe, dites toujours.

— Eh bien, le régent a tué mon frère.

— Le régent a tué votre frère?... Que dites-vous?...

Impossible... monsieur Gaston ! s'écria le duc d'Orléans.

— Oui, tué, si de l'effet on remonte à la cause.

— Expliquez-vous, parlez. Comment le régent a-t-il pu...

— Mon frère, qui était plus âgé que moi de quinze ans et qui a remplacé près de moi mon père, mort trois mois avant ma naissance, ma mère, morte pendant que j'étais au berceau, mon frère était amoureux d'une jeune fille qui, par les ordres du prince, était élevée dans un couvent.

— Dans quel couvent ? le savez-vous ?

— Non ; je sais seulement que c'était à Paris.

Le duc murmura quelques mots que Gaston n'écoula point ou ne put entendre.

— Mon frère, parent de l'abbesse de ce couvent, avait eu l'occasion de voir cette jeune fille ; il en était devenu amoureux ; il l'avait demandée en mariage. On avait sollicité du prince son agrément à cette union, et il avait fait semblant d'y consentir, lorsque cette jeune fille, séduite par son prétendu protecteur, disparut tout à coup. Pendant trois mois mon frère espéra la retrouver, mais toutes ses recherches furent inutiles ; il n'en eut aucune nouvelle, et de désespoir il se fit tuer à la bataille de Ramillies.

— Et comment s'appelait cette jeune fille qu'aimait votre frère ? demanda vivement le duc.

— Personne ne l'a jamais su, Monseigneur ; dire son nom, c'était le déshonorer.

— Plus de doute, c'était elle ! murmura le duc, c'était la mère d'Hélène. Et votre frère se nommait ?... ajouta-t-il tout haut.

— Olivier de Chanlay, Monseigneur.

— Olivier de Chanlay... répéta tout bas le duc. Je savais bien que ce nom de Chanlay ne m'était pas étranger.

Puis tout haut :

— Continuez, Monsieur, dit-il, je vous écoute.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'une haine d'enfance, Monseigneur, et dans un pays comme le nôtre surtout. J'aimais mon frère de tout l'amour que j'aurais eu pour nos parents. Un jour, je me trouvai seul au monde. Je grandis dans l'isolement du cœur et dans l'espoir de la vengeance. Je grandis au milieu de gens qui me répétaient : « C'est le duc d'Orléans qui a tué ton frère. » Puis, un jour, ce duc d'Orléans devint régent de France. Vers le même temps la ligue bretonne s'organisa. J'y entrai un des premiers. Vous savez le reste, Monseigneur ; vous voyez qu'il n'y a rien dans tout cela qui soit bien intéressant pour Votre Excellence.

— Si fait, Monsieur, et vous vous trompez sur ce point, reprit le duc ; malheureusement, Monsieur, le régent a bien des fautes de ce genre à se reprocher.

— Vous comprenez donc, continua Gaston, qu'il faut que

ma destinée s'accomplisse, et que je ne puis rien demander à cet homme.

— Oui, Monsieur, vous avez raison, dit le duc, il faut que les choses se fassent toutes seules, si elles se font.

En ce moment la porte s'ouvrit, et le lieutenant Maison-Rouge reparut.

— Eh bien, Monsieur ? demanda le duc.

— M. le gouverneur avait effectivement reçu de M. le lieutenant de police l'ordre de laisser communiquer le prisonnier avec mademoiselle Hélène de Chaverny. Faut-il que je fasse monter ?

— Monseigneur... dit Gaston en regardant le duc d'un air suppliant.

— Oui, Monsieur, répondit celui-ci, je comprends ; la douleur et l'amour ont leur pudeur qui ne veut pas de témoins. Je viendrai reprendre mademoiselle Hélène.

— La permission est pour une demi-heure seulement, dit Maison-Rouge.

— Je vous laisse, dit le duc ; je viendrai la reprendre dans une demi-heure.

Et il sortit après avoir salué Gaston.

Maison-Rouge fit alors sa ronde autour de la chambre, examina chaque porte, s'assura que les sentinelles étaient bien devant les fenêtres, et sortit à son tour.

Un instant après la porte se rouvrit, et Hélène apparut pâle, tremblante et balbutiant des remerciements et des questions au lieutenant de la Bastille, qui la salua fort courtoisement et se retira sans lui répondre. Ce fut alors seulement qu'en regardant autour d'elle, Hélène aperçut Gaston. Comme on avait fait pour le duc, et contrairement à l'usage toujours suivi, on avait laissé les jeunes gens seuls. Gaston courut à Hélène, Hélène à Gaston, et, sans autre idée que leurs souffrances passées et que l'avenir si sombre, ils s'étreignirent avec ardeur.

— Enfin ! s'écria la jeune fille le visage inondé de larmes.

— Oui, enfin ! répéta Gaston.

— Hélas ! vous revoir ici, dans cette prison, murmura Hélène en regardant avec terreur autour d'elle, ne pas pouvoir vous parler librement, être surveillés, écoutés peut-être.

— Ne nous plaignons pas, Hélène, car il y a une exception en notre faveur. Jamais un prisonnier n'a pu serrer contre son cœur une amie, un parent. Ordinairement, voyez-vous, Hélène, le visiteur est là-bas contre ce mur, le prisonnier à l'autre extrémité ; un soldat se tient au milieu de la chambre, et le sujet de la conversation est fixé d'avance.

— A qui devons-nous cette faveur ?

— Il faut bien que je le dise, Hélène, au régent, sans doute ; car lorsque hier j'ai demandé à M. d'Argenson la permission de vous voir, il a dit que cela dépassait ses pouvoirs, et qu'il lui fallait en référer au régent.

— Mais vous, Gaston, maintenant que je vous trouve, vous allez me raconter en détail ce qui s'est passé depuis un siècle de larmes et de souffrances. Ah ! dites-moi, mes pressentiments ne me trompaient donc point ! Vous conspiriez ! Oh ! ne niez pas ; je le savais.

— Eh bien, oui, Hélène : vous le savez, nous autres Bretons, nous sommes constants dans nos haines comme dans nos amours ; une ligue s'est organisée en Bretagne, toute la noblesse y a pris part. Devais-je faire autrement que fais-aient mes frères ? Je vous le demande, Hélène, le devais-je ; le pouvais-je ? ne m'ensiez-vous pas méprisé quand vous auriez vu toute la Bretagne en armes, et moi seul oisif, une cravache à la main, tandis que les autres y tenaient une épée ?

— Oh ! non, non, vous avez raison, Gaston. Mais pourquoi n'êtes-vous pas resté avec les autres en Bretagne ?

— Les autres sont arrêtés comme moi, Hélène.

— Vous avez donc été dénoncés, trahis ?

— Probablement. Mais asseyez-vous là, Hélène ; laissez-moi vous regarder maintenant que nous sommes seuls, laissez-moi vous dire que vous êtes belle, laissez-moi vous dire que je vous aime. Et vous, vous, Hélène, comment vous êtes-vous trouvée en mon absence ?... Le duc...

— Oh! si vous saviez, Gaston, comme il a été bon pour moi. Chaque soir il m'est venu voir; que de soins! que de prévenances!

— Et, dit Gaston que le mot jete au hasard par le faux La Jonquière mordait au cœur en ce moment, et dans ses soins, dans ses prévenances, rien de suspect?

— Que voulez-vous dire, Gaston? demanda Hélène.

— Que le duc est encore jeune, et que, comme je vous le disais tout à l'heure, vous êtes bien belle.

— Oh! grand Dieu! oh! non, non, Gaston; cette fois, il n'y a pas à s'y tromper; et quand il était là, près de moi, aussi près que vous êtes vous-même en ce moment, eh bien, il y avait des instants, Gaston, où je croyais avoir retrouvé mon père.

— Pauvre enfant!

— Oui, par un hasard étrange, et dont je ne puis me rendre compte, il y a dans la voix du duc et dans celle de cet homme qui est venu me voir à Rambouillet une ressemblance qui tout d'abord m'a frappée.

— Vous croyez, dit Gaston distrait.

— Mais à quoi pensez-vous, mon Dieu! dit Hélène; il me semble que vous n'écoutez pas ce que je vous dis.

— Moi, Hélène, moi! quand chacune de vos paroles retentit au plus profond de mon cœur.

— Non, vous êtes inquiet. Oh! Gaston, je comprends cela. Conspirer, c'est jouer sa vie. Mais soyez tranquille, Gaston, je l'ai dit au duc, si vous mourez, je mourrai.

Gaston tressaillit.

— Ange que vous êtes! dit-il.

— Oh! mon Dieu! continua Hélène, comprenez-vous un supplice pareil? Sentir que l'homme qu'on aime court un danger d'autant plus terrible qu'il est inconnu, sentir qu'on ne peut rien pour lui, rien au monde que de verser des larmes inutiles, et cela quand on donnerait sa vie pour racheter la sienne.

Le visage de Gaston s'illumina d'un rayon de bonheur; c'était la première fois qu'il entendait de si douces paroles sortir de la bouche de sa bien-aimée, et sous l'impression d'une pensée qu'il paraissait mûrir depuis quelques instants:

— Si fait, mon Hélène, dit-il en lui prenant les mains, si fait; tu te trompes, car tu peux beaucoup pour moi.

— Et que puis-je donc, mon Dieu!

— Tu peux consentir à devenir ma femme, dit Gaston en regardant Hélène fixement.

Hélène tressaillit.

— Moi, votre femme? dit-elle.

— Oui, Hélène; ce projet arrêté pendant que nous étions libres, tu peux le réaliser pendant ma captivité. Hélène, ma femme, ma femme devant Dieu et devant les hommes! ma femme dans ce monde et dans l'autre, dans le temps et l'éternité! Voilà ce que d'un mot tu peux devenir pour moi, Hélène; crois-tu donc que ce ne soit rien?

— Gaston, dit Hélène en regardant fixement le jeune homme, vous me cachez quelque chose.

Ce fut Gaston qui tressaillit à son tour.

— Moi! dit-il, et que voulez-vous que je vous cache?

— Vous m'avez dit vous-même que vous aviez vu M. d'Argenson hier.

— Oui, eh bien?

— Eh bien, Gaston, dit en pâissant Hélène, vous êtes condamné.

Gaston prit une résolution soudaine.

— Eh bien! oui, dit-il, je suis condamné à la déportation, et je voulais, égoïste que je suis, vous attacher à moi par des liens indissolubles avant de quitter la France.

— Gaston, dit Hélène, est-ce bien vrai ce que vous me dites?

— Oui. Avez-vous bien le courage de devenir la femme d'un proscrit, Hélène? de vous condamner à l'exil?

— Tu le demandes, Gaston! s'écria Hélène les yeux rayonnants d'enthousiasme. L'exil!... Oh! merci, mon Dieu! Moi qui eusse accepté avec toi une prison éternelle et qui ne serais encore regardée comme trop heureuse! Oh! je vais donc t'accompagner, je vais donc te suivre! Cette condamnation, mais songes-y,

c'est un bonheur immense auprès de celle que nous redoutions. Moins la France, le monde tout entier est à nous. Oh! Gaston, Gaston, nous pouvons encore être heureux.

— Oui, Hélène, oui, murmura Gaston avec effort.

— Mais sans doute, reprit Hélène; mais juge donc quel sera mon bonheur! La France, pour moi, c'est le pays où tu seras! Ma patrie, c'est ton amour. J'aurai, je le sais bien, à te faire oublier la Bretagne, les amis, les rêves d'avenir; mais je t'aimerai tant, vois-tu, que je te ferai oublier tout cela!

Gaston ne put que prendre les mains d'Hélène et les couvrir de baisers.

— Le lieu de ton exil est-il fixe? reprit Hélène, te l'ont-ils dit? Quand pars-tu? Nous partirons ensemble, n'est-ce pas? Mais réponds donc.

— Mon Hélène, reprit Gaston, c'est impossible; on nous sépare, momentanément du moins. Je dois être conduit à la frontière de France, je ne sais encore à laquelle; une fois hors du royaume, je suis libre et alors tu viens me rejoindre.

— Oh! mieux que cela, Gaston, s'écria Hélène, mieux que cela: par le duc, je sais d'avance dans quel pays ils veulent t'exiler, et au lieu d'aller te rejoindre, je vais t'y attendre. En descendant de voiture tu me trouveras là pour adoucir tes adieux à la France; puis, il n'y a que la mort qui soit sans retour, plus tard le roi te fera grâce; plus tard, peut-être même, l'action dont aujourd'hui l'on te punit sera une action qui méritera sa récompense. Alors, nous reviendrons; alors rien ne nous empêchera plus de retourner en Bretagne, ce berceau de notre amour, ce paradis de nos souvenirs. Oh! reprit Hélène avec un accent d'amour mêlé d'impatience, dis-moi donc que tu partages mon espoir, dis-moi donc que tu es content, dis-moi donc que tu es heureux!

— Oh! oui, oui, Hélène! s'écria Gaston, oui, je suis heureux; car c'est à cette heure seulement que je sais quel ange m'a aimé. Oh! oui, Hélène! je te le dis, une heure d'un amour pareil au tien et puis mourir, cela vaudrait mieux qu'une longue vie sans être aimé.

— Eh bien, voyons, continua Hélène, rattachant toute son âme au nouvel avenir qui se présentait à elle; maintenant que vont-ils faire? Me laisseront-ils revenir ici avant ton départ? Quand et comment nous reverrons-nous? Pourras-tu recevoir mes lettres? Te permettront-ils de me répondre? Demain matin, à quelle heure pourrai-je me présenter à la prison?

— On m'a presque promis que notre mariage aurait lieu ce soir ou demain.

— Ici! dans une prison! dit Hélène en frissonnant malgré elle.

— Quelque part qu'il ait lieu, Hélène, ne me liera-t-il pas à toi pour le reste de ma vie?

— Mais, dit Hélène, si l'on te manquait de parole? si l'on te faisait partir avant que je te revise?

— Hélas! dit Gaston avec un serrement de cœur terrible, cela est encore possible, ma pauvre Hélène, et voilà ce que je crains.

— Oh! mon Dieu! crois-tu donc ton départ si proche?

— Tu sais, Hélène, répondit Gaston, les prisonniers ne s'appartiennent pas; d'un moment à l'autre on peut les venir prendre, les enlever!

— Oh! qu'ils viennent, qu'ils viennent! s'écria Hélène, plus tôt tu seras libre, plus tôt nous serons réunis. Je n'ai pas besoin d'être ta femme pour te suivre, pour aller te rejoindre. Je connais la loyauté de mon Gaston, et de ce jour je te regarde comme mon époux devant Dieu. Oh! pars bien vite, au contraire, Gaston, car tant qu'ils te tiendront sous ces murs épais et lourds, je craindrai pour ta vie; pars, et dans huit jours nous serons réunis, sans absence qui nous sépare, sans témoins qui nous épient, réunis pour tout jours.

En ce moment on ouvrit la porte.

— Oh! mon Dieu! déjà! s'écria Hélène.

— Mademoiselle, dit le lieutenant le temps accordé pour votre visite est écoulé et au delà.

— Hélène! dit Gaston en se cramponnant aux mains de la jeune fille avec un frissonnement nerveux dont il n'était pas le maître.

— Eh bien ! quoi, mon ami ? reprit Hélène en le regardant avec terreur ; qu'avez-vous ? vous pâlissez.

— Moi !... non, non, rien ! reprit Gaston, redevenant maître de lui-même à force de volonté, rien...

Et il baisa les mains d'Hélène en souriant.

— A demain, dit Hélène.

— Oui, à demain.

En ce moment le duc parut à son tour sur le seuil de la porte. Le chevalier courut à lui.

— Monseigneur, lui dit Gaston en lui saisissant les mains, Monseigneur, faites tout ce que vous pourrez pour obtenir qu'elle soit ma femme. Mais si vous ne l'obtenez pas, jurez-moi au moins qu'elle sera votre fille.

Le duc serra les mains de Gaston ; il était tellement ému qu'il ne pouvait répondre. Hélène s'approcha ; le chevalier se tut, craignant qu'elle n'entendit. Il tendit une main à Hélène, qui lui tendit son front ; de grosses larmes silencieuses coulaient sur les joues de la jeune fille. Gaston ferma les yeux pour ne pas pleurer en la voyant pleurer. Enfin il fallut se quitter. Gaston et Hélène échangèrent un long et dernier regard. Le duc tendit la main à Gaston.

C'était une chose étrange que cette sympathie entre deux hommes dont l'un était venu de si loin pour tuer l'autre.

La porte se referma, et Gaston tomba sur un fauteuil. Toutes les forces du malheureux jeune homme étaient épuisées. Au bout de dix minutes, le gouverneur rentra, il venait chercher Gaston pour le ramener dans sa chambre.

Gaston le suivit morne et silencieux, et lorsque le gouverneur lui demanda s'il ne désirait rien, s'il n'avait besoin de rien, il secoua seulement la tête.

La nuit venue, mademoiselle de Launay fit le signal qui annonçait qu'elle avait quelque chose à communiquer à son voisin. Gaston ouvrit la fenêtre, et tira à lui une lettre qui en renfermait une autre.

Il se procura de la lumière par ses moyens ordinaires. La première lettre était à son adresse.

« Cher voisin, lut-il.

« Le couvre-pieds n'était pas si méprisable que je le croyais ; il contenait un petit papier sur lequel était écrit le mot que m'avait déjà dit llerment : Espérez.

« De plus, il renfermait cette lettre pour M. de Richelieu. Faites-la passer à Dumesnil, qui la fera passer au duc.

« Votre servante,

« DE LAUNAY. »

— Hélas ! dit Gaston avec un triste sourire, quand je ne serai plus là, je leur manquerai bien.

Et il appela Dumesnil, auquel il fit passer la lettre.

XXXII

LES AFFAIRES D'ÉTAT ET LES AFFAIRES DE FAMILLE

En quittant la Bastille, le duc avait ramené Hélène chez elle en lui promettant de venir la voir, comme d'habitude, de huit à dix heures du soir, promesse dont Hélène lui eût eu une reconnaissance plus grande encore, si elle eût su que le même soir Son Altesse avait grand bal masqué à Monceaux.

En rentrant au Palais-Royal, le duc demanda Dubois ; on lui répondit qu'il était dans son cabinet et travaillait.

Le duc monta lentement les escaliers selon sa coutume, et entra dans l'appartement sans vouloir qu'on l'annonçât.

En effet, Dubois, assis devant une table, travaillait avec une telle ardeur qu'il n'entendit même pas le duc, qui, après avoir ouvert et refermé la porte, s'avança

sur la pointe du pied et regarda par-dessus son épaule à quelle sorte de travail il se livrait avec tant d'acharnement. Il écrivait sur une espèce de tableau des noms avec des accolades, avec une instruction détaillée en face de chaque nom.

— Que diable fais-tu donc là, l'abbé ? dit le régent.

— Ah ! c'est vous, Monseigneur ? pardon. Je ne vous avais pas entendu venir... sans quoi...

— Je ne te demande pas cela, dit le régent, je te demande ce que tu fais là.

— Je signe les billets d'enterrement de nos amis de Bretagne.

— Mais rien n'est décidé encore sur leur sort ; tu vas comme un fou, et la sentence de la commission...

— Je la connais, dit Dubois.

— Elle est donc rendue ?

— Non, mais je l'ai dictée avant son départ.

— Savez-vous que c'est odieux, l'abbé, ce que vous faites là !

— En vérité, Monseigneur, vous êtes insupportable ! Mêlez-vous de vos affaires de famille, et laissez-moi mes affaires d'Etat.

— Mes affaires de famille !

— Ah ! pour celles-là, je l'espère, je suis de bonne composition, ou, pardieu ! vous êtes bien difficile. Vous me recommandez M. Gaston de Chanlay, et sur votre recommandation, je lui fais une Bastille à l'eau de rose : des repas succulents, des messes charmantes, un gouverneur adorable, je lui laisse percer des trous dans vos planchers et dégrader vos murs, qui nous coûtent très cher à réparer. Depuis son entrée, tout le monde est en fête : Dumesnil bavarde toute la journée par sa cheminée, mademoiselle de Launay pêche à la ligne par sa fenêtre, Pompadour boit du vin de Champagne. Il n'y a pas jusqu'à Laval, qui ne prenne des lavements à tout rompre, trois par jour. Il n'y a rien à dire à cela, ce sont vos affaires de famille ; mais là-bas, en Bretagne, ah ! vous n'avez rien à y voir, Monseigneur, et je vous défends d'y regarder, à moins toutefois que vous n'avez encore semé par là un quart de douzaine de filles inconnues, ce qui est bien possible.

— Dubois, faquin !

— Ah ! vous croyez avoir tout dit quand vous m'avez appelé Dubois, et que vous avez ajouté l'épithète de faquin à mon nom ; eh bien ! faquin, tant qu'il vous plaira ; mais, en attendant, sans le faquin vous étiez assassiné.

— Eh bien ! après ?

— Après ? Ah ! l'homme d'Etat ! eh bien ! après j'étais pendu, moi, peut-être : voilà d'abord une considération ; ensuite, madame de Maintenon était régente de France : quelle facétie ! Après !... Et dire que c'est un prince philosophe qui hasarde de pareilles naïvetés. O Marc-Aurèle ! N'est-ce pas lui qui a dit cette absurdité, Monseigneur : *Populos esse demum felices, si reges philosophi forent, aut philosophi reges ?* En voilà un échantillon.

Et ce disant, Dubois écrivait toujours.

— Dubois, dit le régent, tu ne connais pas ce garçon !

— Quel garçon ?

— Le chevalier.

— Vraiment ! Vous me le présenterez quand il sera votre gendre.

— Alors ce sera demain, Dubois.

L'abbé se retourna stupéfait, les deux mains appuyées aux bras de son fauteuil, et regardant le régent de ses petits yeux aussi écarquillés que le permettaient l'exiguïté des paupières :

— Ah çà ! Monseigneur, êtes-vous fou ? dit-il.

— Non, mais c'est un honnête homme, et les honnêtes gens sont rares, tu le sais mieux que personne, l'abbé.

— Honnête homme ! ah ! Monseigneur, permettez-moi de vous dire que vous entendez singulièrement l'honnêteté.

— Oui ; dans tous les cas, je ne crois pas que toi et moi l'entendions de la même manière.

— Et qu'a-t-il fait de plus, l'honnête homme ? A-t-il empoisonné le poignard avec lequel il devait vous frapper ? En ce cas, il n'y aurait rien à dire : ce serait plus qu'un honnête homme, ce serait un saint. Nous avons déjà saint Jacques Clément, saint Ravailac, saint Gas-

ton manque à notre calendrier. Vite, vite, Monseigneur, vous qui ne voulez pas demander au pape le cardinalat pour votre ministre, demandez-lui la canonisation pour votre assassin, et pour la première fois de votre vie vous serez logique.

— Dubois, je te dis qu'il y a peu d'hommes capables de faire ce qu'a fait ce jeune homme.

— Peste! heureusement. S'il y en avait seulement dix en France, je vous déclare, Monseigneur, que je donnerais ma démission.

— Je ne parle pas de ce qu'il a voulu faire, dit le régent, je parle de ce qu'il a fait.

— Eh bien! qu'a-t-il fait? Voyons, j'écoute. Je ne demande pas mieux que d'être édifié, moi.

— D'abord, il a tenu le serment qu'il a fait à d'Argenson.

— Oh! cela, je n'en doute pas; c'est un garçon fidèle à sa parole, et sans moi, il tenait aussi celui qu'il avait fait à MM. de Pontcalec, Montlouis, Talhouet, etc.

— Oui, mais l'un était plus difficile que l'autre; il avait juré de ne pas parler de sa condamnation à personne, et il n'en a pas parlé à sa maîtresse.

— Ni à vous?

— A moi, il m'en a parlé, parce que je lui ai dit qu'il était inutile de nier et que je la connaissais. Alors il m'a défendu de rien demander pour lui au régent, ne désirant obtenir, m'a-t-il dit, qu'une seule grâce.

— Laquelle, voyons?

— Celle d'épouser Héléne, afin de lui laisser une fortune et un nom.

— Bon! il veut laisser une fortune et un nom à votre fille. Eh bien, mais, il est poli votre gendre!

— Oublies-tu que tout cela est un secret pour lui?

— Qui sait?

— Dubois, j'ignore dans quoi on t'a trempé les mains le jour où tu es venu au monde; mais ce que je sais, c'est que tu salis tout ce que tu touches.

— Excepté les conspirateurs, Monseigneur; car il me semble qu'en pareille circonstance, au contraire, je nettoie assez bien. Voyez les Cellamare! Hein! comme cela a été lavé! Dubois par-ci, Dubois par-là. J'espère que l'apothicaire a joliment purgé la France de l'Espagne. Eh bien, il en sera de même de nos Olivariés qu'il en a été de nos Cellamare. Il n'y a plus que la Bretagne d'engorgée. Une bonne médecine à la Bretagne, et tout sera fini.

— Dubois, tu plaisanterais avec l'Evangile.

— Pardieu! j'ai commencé par là.

Le régent se leva.

— Allons, allons, Monseigneur, dit Dubois, j'ai tort, j'oubliais que vous êtes à jeun. Voyons la fin de l'histoire.

— Eh bien, la fin de l'histoire est que j'ai promis de demander cette autorisation au régent, et que le régent l'accordera.

— Le régent fera une sottise.

— Non, Monsieur, il réparera une faute.

— Allons, bien! il ne nous manquait plus que de découvrir que vous deviez une réparation à M. de Chanlay.

— Pas à lui, mais à son frère.

— Encore mieux; mais ce gaillard-là, c'est l'agneau de La Fontaine; et que lui avez-vous fait, à ce frère?

— Je lui ai enlevé une femme qu'il aimait.

— Laquelle?

— La mère d'Héléne.

— Eh bien, pour cette fois, vous avez eu tort, car si vous la lui aviez laissée, nous n'aurions pas aujourd'hui toute cette mauvaise affaire sur les bras.

— Nous l'avons, il faut nous en tirer du mieux possible.

— C'est à quoi je travaille... Et à quand le mariage, Monseigneur?

— A demain.

— Dans la chapelle du Palais-Royal? Vous serez là en costume de chevalier de l'ordre, vous étendrez les deux mains sur la tête de votre gendre, une de plus qu'il n'en voulait étendre vers vous; ce sera on ne peut plus touchant.

— Non, cela ne se passera pas tout à fait ainsi. Ils se marieront à la Bastille, et je serai dans une chambre où ils ne pourront me voir.

— Eh bien, Monseigneur, je demande à y être avec vous. C'est une cérémonie que je veux voir. On dit ces sortes de choses fort attendrissantes.

— Non pas, tu me gênerais. La laide physionomie dénoncerait mon incognito.

— Votre belle physionomie est plus reconnaissable encore, Monseigneur, dit Dubois en s'inclinant. Il y a des portraits d'Henri IV et de Louis XIV à la Bastille.

— C'est bien flatteur.

— Monseigneur se retire?

— Oui, j'ai donné un rendez-vous à de Launay.

— Le gouverneur de la Bastille?

— Oui.

— Allez, Monseigneur, allez.

— A propos, te verra-t-on cette nuit à Monceaux?

— Peut-être.

— As-tu ton déguisement?

— J'ai mon costume de La Jonquière.

— Chut! il n'est de mise qu'au *Muid d'Amour* et à la rue du Bac.

— Monseigneur oublie la Bastille, où il a quelque succès. Sans compter, ajouta Dubois avec son sourire de singe, ceux qu'il y aura encore.

— C'est bien. Adieu, l'abbé.

— Adieu, Monseigneur.

Le régent sortit.

Resté seul, Dubois s'agita sur son fauteuil, puis resta pensif, puis se gratta le nez, puis sourit.

C'était signe qu'il prenait une grande résolution.

En conséquence, il allongea la main vers la sonnette et sonna.

Un huissier entra.

— M. de Launay, le gouverneur de la Bastille, va venir chez monseigneur le régent, dit-il; guettez-le à sa sortie, et amenez-le-moi.

L'huissier s'inclina et se retira sans répondre.

Dubois se remit à son travail funèbre.

Au bout d'une demi-heure, la porte se rouvrit et l'huissier annonça M. de Launay.

Dubois lui remit une note très détaillée.

— Lisez cela, lui dit Dubois. Je vous donne les instructions écrites, afin que vous n'ayez aucun prétexte pour vous en écarter.

De Launay lut la note avec tous les signes d'une consternation croissante.

— Ah! Monsieur, dit-il lorsqu'il eut fini, vous voulez donc me perdre de réputation?

— Comment cela?

— Demain, lorsqu'on saura ce qui s'est passé...

— Qui le dira? Est-ce vous?

— Non, mais Monseigneur!...

— Sera enchanté. Je vous réponds de lui.

— Un gouverneur de la Bastille!

— Tenez-vous à garder ce titre?

— Sans doute.

— Faites ce que j'ordonne, alors.

— Il est cependant bien dur quand on est surveillant de fermer les yeux et de se boucher les oreilles.

— Mon cher gouverneur, allez donc faire une visite dans la cheminée de M. Dumesnil, dans le plafond de M. Pompadour et dans la seringue de M. de Laval.

— Que dites-vous, Monsieur?... Serait-il possible?... Mais vous me parlez là de choses que j'ignore complètement!

— Preuve que je sais mieux que vous ce qui se passe à la Bastille; et si je vous parlais des choses que vous savez, vous seriez bien plus étonné encore.

— Que pourriez-vous me dire? demanda le pauvre gouverneur tout interdit.

— Je pourrais vous dire qu'il y a aujourd'hui huit jours un des fonctionnaires de la Bastille, et des plus haut placés même, a reçu de la main à la main cinquante mille livres pour laisser passer deux marchands à la toilette.

— Monsieur, c'était...

— Je sais qui c'était, ce qu'elles allaient faire et ce

qu'elles ont fait : c'étaient mesdemoiselles de Valois et de Charolais. Ce qu'elles allaient faire?... elles allaient voir M. le duc de Richelieu ; ce qu'elles ont fait?... elles ont mangé des bonbons jusqu'à minuit, dans la tour du Coin, où elles comptent retourner demain, à telles enseignes qu'aujourd'hui mademoiselle de Charolais en a fait donner avis à M. de Richelieu.

De Launay pâlit.

— Eh bien ! continua Dubois, croyez-vous que si je racontais ces sortes de choses au regent, qui est très friand de scandale comme vous savez, certain M. de Launay serait longtemps gouverneur à la Bastille ? Mais non, je n'en souffle pas le mot, je sais qu'il faut s'entraider les uns les autres. Je vous aide, monsieur de Launay, aidez-moi donc.

— A vos ordres, Monsieur, dit le gouverneur.

— Ainsi, c'est dit, je trouverai toutes choses prêtes ?

— Je vous le promets, Monsieur ; mais pas un mot à Monseigneur.

— Allons donc ! Adieu, monsieur de Launay.

— Adieu, monsieur Dubois.

Et de Launay se retira à reculons en faisant force révérences.

— Bon ! dit Dubois, et maintenant, Monseigneur, à nous deux, et quand demain vous voudrez marier votre fille, il ne vous manquera plus qu'une chose, ce sera votre gendre.

Au moment même où Gaston venait de faire passer à Dumesnil la lettre de mademoiselle de Launay, il entendit des pas dans le corridor ; il se hâta d'inviter aussitôt le chevalier à ne plus prononcer une parole, frappa du pied pour prévenir Pompadour de se tenir sur ses gardes, éteignit sa lumière et jeta son habit sur une chaise, comme s'il commençait à se déshabiller.

En ce moment la porte s'ouvrit et le gouverneur entra. Comme il n'avait pas l'habitude de visiter les prisonniers à cette heure-là, Gaston jeta un regard rapide et inquiet sur lui, et crut remarquer qu'il était troublé ; de plus, le gouverneur qui paraissait vouloir rester seul avec Gaston, prit la lampe des mains de celui qui la portait. Le chevalier s'aperçut qu'en la posant sur la table la main du gouverneur tremblait.

Les porte-clefs se retirèrent, mais le prisonnier s'aperçut qu'on avait placé deux soldats à sa porte.

Un frisson lui courut par tout le corps ; ces apprêts silencieux avaient quelque chose de funèbre.

— Chevalier, dit le gouverneur, vous êtes un homme, et vous m'avez dit de vous traiter en homme ; j'ai appris ce soir que votre arrêt vous avait été lu hier.

— Et vous venez me dire, n'est-ce pas, Monsieur, dit Gaston avec cette fermeté qu'il reprenait toujours en face du danger, vous venez me dire, n'est-ce pas, que l'heure de mon exécution est arrivée ?

— Non, Monsieur, mais je viens vous dire qu'elle s'approche.

— Et quand doit-elle avoir lieu ?

— Puis-je vous dire la vérité, chevalier ?

— Je vous en serai reconnaissant, Monsieur.

— Demain, au point du jour.

— Et où cela ?

— Sur la place de la Bastille.

— Merci, Monsieur ; cependant j'avais un espoir.

— Lequel ?

— C'est qu'avant de mourir je deviendrais l'époux de la jeune fille que vous avez conduite près de moi aujourd'hui.

— M. d'Argenson vous avait-il promis cette grâce ?

— Non, Monsieur, il s'était engagé seulement à la demander au roi.

— Peut-être le roi aura-t-il refusé ?

— N'accorde-t-il donc jamais de pareilles grâces ?

— C'est rare, Monsieur ; cependant la chose n'est point sans exemple.

— Monsieur, dit Gaston, je suis chrétien ; j'espère qu'on ne me refusera point un confesseur.

— Il est déjà ici.

— Puis-je le voir ?

— Dans quelques instants. Pour le moment je le crois près de votre complice.

— Mon complice ! et quel complice ?

— Le capitaine La Jonquière.

— Le capitaine La Jonquière ! s'écria Gaston.

— Il est condamné comme vous, et sera exécuté avec vous.

— Le malheureux ! murmura le chevalier. Et moi qui le soupçonnais !

— Chevalier, dit le gouverneur, vous êtes bien jeune pour mourir.

— La mort ne compte pas les années, Monsieur ; Dieu lui dit de frapper, et elle obéit.

— Mais lorsqu'on peut écarter le coup qu'elle vous porte, c'est presque un crime de s'offrir à elle comme vous le faites.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? je ne vous comprends pas.

— Je veux dire que M. d'Argenson a dû vous laisser espérer...

— Assez, Monsieur. Je n'ai rien à avouer, et je n'avouerai rien.

En ce moment on frappa à la porte : le gouverneur alla ouvrir. C'était le major ; il échangea quelques mots avec M. de Launay. Le gouverneur revint à Gaston, qui, debout et la main appuyée au dossier d'une chaise, était pâle, mais paraissait tranquille.

— Monsieur, lui dit-il, le capitaine La Jonquière me fait demander la permission de vous voir encore une dernière fois.

— Et vous la lui refusez ? répondit Gaston avec un sourire légèrement ironique.

— Non, Monsieur, je la lui accorde au contraire, dans l'espérance qu'il sera plus raisonnable que vous, et qu'il vous fait demander pour s'entendre avec vous sur les aveux que vous devez faire.

— Si c'est dans ce but qu'il désire me voir, monsieur le gouverneur, faites-lui répondre que je refuse de me rendre chez lui.

— Je vous dis cela, Monsieur, reprit vivement le gouverneur, mais je n'en sais rien ; peut-être sa demande n'a-t-elle d'autre but que de se retrouver avec un compagnon d'infortune.

— En ce cas, Monsieur, je consens.

— Je vais avoir l'honneur de vous conduire moi-même, dit le gouverneur en s'inclinant.

— Je suis prêt à vous suivre, Monsieur, répondit Gaston.

M. de Launay marcha le premier, Gaston vint derrière, et les deux soldats qui étaient à la porte vinrent derrière Gaston. On traversa les mêmes corridors et les mêmes cours que la première fois ; enfin on s'arrêta devant la tour du Trésor. M. de Launay plaça les deux sentinelles devant la porte, puis il monta douze marches toujours suivi de Gaston. Un porte-clefs qu'il rencontra sur l'escalier les introduisit tous deux chez La Jonquière. Le capitaine avait son même habit en lambeaux et était couché comme la première fois sur son lit. En entendant ouvrir sa porte, il se retourna, et comme M. de Launay marchait le premier, sans doute il ne vit que lui et reprit sa première position.

— Je croyais M. l'aumônier de la Bastille près de vous, capitaine ? dit M. de Launay.

— Il y était en effet, Monsieur, mais je l'ai renvoyé.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je n'aime pas les jésuites. Est-ce que vous croyez, morbleu ! que j'ai besoin d'un prêtre pour bien mourir ?

— Bien mourir, Monsieur, n'est pas mourir bravement, c'est mourir chrétiennement.

— Si j'avais voulu un sermon, j'aurais gardé l'aumônier, qui s'en serait tiré aussi bien que vous ; mais j'avais demandé M. Gaston de Chanlay.

— Et le voilà, Monsieur ; j'ai pour principe de ne rien refuser à ceux qui n'ont plus rien à attendre.

— Ah ! c'est vous, chevalier ! dit La Jonquière en se retournant, soyez le bienvenu.

— Capitaine, dit Gaston, je vois avec douleur que vous refusez les secours de la religion.

— Vous aussi! bon! si vous dites encore un mot là-dessus l'un ou l'autre, je vous déclare que je me fais huguenot.

— Pardon, capitaine, dit Gaston, mais j'avais cru de mon devoir de vous donner le conseil de faire ce que je ferai moi-même.

— Aussi je ne vous en veux pas, chevalier; quand je serai ministre, je proclamerai la liberté des cultes. Maintenant, monsieur de Launay, continua La Jonquière en se grattant le nez, vous devez comprendre que lorsqu'on est sur le point d'entreprendre en tête-à-tête un voyage aussi long que celui que nous allons faire, le chevalier et moi, on n'est pas fâché de causer un peu sans témoins.

— Je vous comprends, Monsieur, et je me retire. Chevalier, vous avez une heure à rester ici, dans une heure on viendra vous reprendre.

— Merci, Monsieur, dit Gaston en s'inclinant en signe de remerciement.

Le gouverneur sortit, et Gaston l'entendit donner en sortant des ordres qui avaient sans doute pour but un redoublement de surveillance.

Gaston et La Jonquière se retrouvèrent seuls.

— Eh bien? dit le capitaine.

— Eh bien, reprit Gaston, vous aviez raison, et vous me l'aviez bien dit.

— Oui, dit La Jonquière, mais je suis exactement comme cet homme qui tournait autour de Jérusalem en criant: *Malheur!* Pendant sept jours, il tourna en criant ainsi, et le septième jour une pierre lancée des murailles l'atteignit et le tua.

— Oui, je sais que vous êtes condamné aussi, et que nous devons mourir ensemble.

— Ce qui vous contrarie un peu, n'est-ce pas?

— Beaucoup, car j'avais bien des raisons de tenir à la vie.

— On en a toujours.

— Oui, mais moi plus qu'un autre.

— Alors, mon cher ami, je ne sais qu'un moyen.

— Faire des révélations? Jamais!

— Non, mais fuir avec moi.

— Comment! fuir avec vous!

— Oui, je décampe.

— Mais vous savez que notre exécution est fixée à demain matin.

— Aussi, je décampe cette nuit même.

— Vous fuyez, dites-vous?

— Parfaitement.

— Et par où? comment?

— Ouvrez cette fenêtre.

— J'y suis.

— Secouez le barreau du milieu.

— Grand Dieu!

— Est-ce qu'il résiste?

— Non, au contraire, il vient.

— A la bonne heure, il m'a donné assez de peine, Dieu merci!

— Oh! il me semble que c'est un rêve.

— Vous rappelez-vous que vous m'avez demandé si je ne m'amusais pas aussi à percer quelque chose comme les autres?

— Oui, mais vous m'avez répondu...

— Que je vous répondrais plus tard... Voilà ma réponse: trouvez-vous qu'elle en vaille une autre?

— Excellente! mais comment descendre?

— Aidez-moi.

— A quoi?

— A fouiller dans ma paillasse.

— Une échelle de cordes?

— Justement.

— Mais, comment avez-vous pu vous la procurer?

— Je l'ai reçue avec une lime, dans un pâté de mauviettes, le jour même de mon arrivée.

— Capitaine, vous êtes décidément un grand homme.

— Je le sais bien. Sans compter encore que je suis un bon homme; car enfin je pourrais me sauver seul.

— Et vous avez pensé à moi!

— Je vous ai fait demander en disant que je voulais m'entendre avec vous pour faire des aveux. Je savais

bien qu'en les affriandant je leur ferais faire quelque sottise.

— Dépêchons-nous, capitaine, dépêchons-nous.

— Chut! au contraire, faisons les choses lentement et sagement; nous avons une heure devant nous, et il n'y a pas cinq minutes que le gouverneur est sorti.

— A propos, mais les sentinelles?

— Bah! il fait noir.

— Mais le fosse qui est plein d'eau?...

— L'eau est gelée.

— Mais la muraille?...

— Quand nous y serons, il sera temps de nous en occuper.

— Faut-il attacher l'échelle?

— Attendez-moi, je desire m'assurer par moi-même qu'elle est solide. Je tiens à mon échine, si pitoyable qu'elle soit, et ne voudrais pas me casser le cou, en tachant d'empêcher qu'on me le coupe.

— Vous êtes le premier capitaine de l'époque, mon cher La Jonquière.

— Bah! j'en ai bien fait d'autres, allez, dit La Jonquière en faisant le dernier nœud à son échelle.

— Est-ce fini? demanda Gaston.

— Oui.

— Voulez-vous que je passe le premier?

— Comme il vous plaira.

— Cela me plaît.

— Allez, en ce cas.

— Est-ce haut?

— Quinze ou dix-huit pieds.

— Bagatelle!

— Oui, pour vous qui êtes jeune, mais pour moi c'est une affaire; soyons donc prudents, je vous prie.

— Soyez tranquille.

En effet, Gaston descendit le premier, lentement et prudemment, suivi par La Jonquière, qui riait sous cape et maugréait chaque fois qu'il se meurtrissait les doigts ou que le vent balançait l'échelle de cordes.

— Quelle besogne pour le successeur des Richelieu et des Mazarin! murmurait Dubois entre ses dents. Il est vrai que je ne suis pas encore cardinal, c'est ce qui me sauve.

Gaston toucha l'eau ou plutôt la glace du fossé. Un instant après La Jonquière était à ses côtés. La sentinelle, à moitié gelée, était dans sa guérite et n'avait rien vu.

— Maintenant, suivez-moi, dit La Jonquière.

Gaston suivit le capitaine. De l'autre côté du fossé une échelle les attendait.

— Vous avez donc des complices? demanda Gaston.

— Parbleu! croyez-vous que le pâté de mauviettes soit venu tout seul?

— Dites donc qu'on ne se sauve pas de la Bastille! s'écria Gaston tout joyeux.

— Mon jeune ami, dit Dubois en s'arrêtant au troisième échelon, sur lequel il était déjà parvenu, croyez-moi, ne vous engagez pas à vous y faire remettre sans moi; vous pourriez bien ne pas vous en tirer la seconde fois aussi heureusement que la première.

Ils continuèrent de monter au haut du mur, et sur la plate-forme se promenaient une sentinelle; mais au lieu de s'opposer à l'ascension des deux fugitifs, cette sentinelle offrit la main à La Jonquière pour l'aider à atteindre la plate-forme; puis tous trois, en silence et avec la rapidité de gens qui connaissent la valeur des minutes, ils trèrent l'échelle à eux et la replacèrent de l'autre côté de la muraille.

La descente se fit avec le même bonheur que s'était faite l'ascension, et La Jonquière et Gaston se retrouvèrent dans un autre fossé gelé comme le premier.

— Maintenant, dit le capitaine, enjurons cette échelle pour ne pas compromettre le pauvre diable qui nous a aidés.

— Nous sommes donc libres? demanda Gaston.

— Mais à peu près, répondit La Jonquière.

Cette nouvelle doubla la puissance de Gaston, qui prit l'échelle sur son épaule et l'emporta.

— Peste! chevalier, dit La Jonquière, feu Hercule était peu de chose auprès de vous, ce me semble.

— Bah ! dit Gaston, en ce moment j'enlèverais la Bastille.

Ils firent une trentaine de pas en silence et se trouvèrent dans une ruelle du faubourg Saint-Antoine. Quoi qu'il fût neuf heures et demie à peine, les rues étaient désertes, car la bise soufflait violemment.

— Maintenant, mon cher chevalier, dit La Jonquière, faites-moi l'amitié de me suivre jusqu'au coin du faubourg.

— Je vous suivrais jusqu'en enfer.

— Non, pas si loin, s'il vous plaît ; car, pour plus grande sûreté, nous allons tirer chacun de notre côté.

— Qu'est-ce que cette voiture ? demanda Gaston.

— La mienne.

— Comment, la vôtre ?

— Oui.

— Peste ! mon cher capitaine, une voiture à quatre chevaux ! vous voyagez comme un prince.

— A trois chevaux, chevalier, car il y a un de ces chevaux pour vous.

— Comment ! vous consentez ?

— Pardieu ! ce n'est pas le tout.

— Quoi ?

— Vous n'avez pas d'argent.

— On m'a fouillé, et l'on m'a pris tout ce que je possédais sur moi.

— Voilà une bourse de cinquante louis.

— Mais, capitaine...

— Allons donc ! c'est l'argent de l'Espagne, prenez !

Gaston prit la bourse, tandis qu'un postillon détela le cheval et l'amena au chevalier.

— Maintenant, dit Dubois, où allez-vous ?

— En Bretagne, rejoindre mes compagnons.

— Vous êtes fou, mon cher. Vos compagnons sont condamnés comme nous, et dans deux ou trois jours peut-être seront-ils exécutés.

— Vous avez raison, dit Gaston.

— Allez en Flandre, dit La Jonquière, allez en Flandre c'est un bon pays. En quinze ou dix-huit heures vous aurez gagné la frontière.

— Oui, dit Gaston d'un air sombre. Merci, je sais où je dois aller.

— Allons, bon voyage, dit Dubois en montant dans sa voiture ; il fait un vent à décorner des bœufs.

— Bon voyage, répondit Gaston.

Et tous deux se serrèrent une dernière fois la main ; puis chacun gagna de son côté.

XXXIII

COMMENT IL NE FAUT PAS TOUJOURS JUGER LES AUTRES
D'APRÈS SOI-MÊME, SURTOUT LORSQU'ON S'APPELLE
DUBOIS

Le régent, selon son habitude, passait la soirée chez Hélène. Depuis quatre ou cinq jours, il n'y avait jamais manqué, et les heures qu'il donnait à la jeune fille étaient ses heures heureuses. Mais cette fois, la pauvre Hélène, que cette visite à son amant avait violemment émue, était revenue de la Bastille mortellement triste.

— Mais, disait le régent, rassurez-vous, Hélène, c'est demain que vous l'épouserez.

— Demain est loin, répondait la jeune fille.

— Hélène, reprenait le régent, croyez-en ma parole, qui ne vous a jamais manqué. Je vous réponds que demain arrivera fort heureusement pour vous et pour lui.

Hélène poussa un profond soupir.

En ce moment un domestique entra et parla bas au régent.

— Qu'y a-t-il ? demanda Hélène que le moindre incident épouvantait.

— Rien, mon enfant, dit le duc ; c'est mon secrétaire qui demande à me parler pour affaires pressées.

— Voulez-vous que je vous laisse ?

— Oui, faites-moi ce plaisir pour un instant.

Hélène se retira dans sa chambre.

En même temps la porte du salon s'ouvrit et Dubois entra tout essoufflé.

— D'où viens-tu encore, dit le régent, et dans cet équipage ?

— Parbleu ! d'où je viens, dit Dubois, de la Bastille.

— Et notre prisonnier ?

— Eh bien ?

— A-t-on tout commandé pour son mariage ?

— Oui, Monseigneur, tout absolument, excepte l'heure, que vous n'avez pas dite.

— Eh bien, mettons cela à demain, huit heures du matin.

— A huit heures du matin... reprit Dubois en calculant.

— Oui. Que calcules-tu ?...

— Je calcule où il sera.

— Qui ?

— Le prisonnier.

— Comment ! le prisonnier ?

— Oui, demain, à huit heures du matin, il sera à quarante lieues de Paris.

— Comment ! à quarante lieues de Paris ?

— Au moins, s'il court toujours du train dont je l'ai vu partir.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, Monseigneur, qu'il ne manque plus qu'une chose au mariage, c'est le mari.

— Gaston !...

— S'est enfui de la Bastille il y a une demi-heure.

— Tu mens, l'abbé ; on ne se sauve pas de la Bastille.

— Je vous demande pardon, Monseigneur : quand on est condamné à mort on se sauve de partout.

— Il s'est sauvé, sachant qu'il devait épouser demain celle qu'il aimait !

— Ecoutez donc, Monseigneur, la vie est une chose friande, et on y tient ; puis monsieur votre gendre a une tête fort agréable et désire la garder sur ses épaules. Quoi de plus naturel ?

— Et où est-il ?

— Où il est ? Peut-être vous apprendrai-je cela demain soir ; mais à cette heure, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est bien loin, et tout ce que je puis vous répondre, c'est qu'il ne reviendra pas.

Le régent tomba dans une rêverie profonde.

— Mais, Monseigneur, reprit Dubois, en vérité votre naïveté cause mon éternel étonnement ; il faudrait ne pas connaître le cœur humain pour supposer qu'un homme condamné à mort restera en prison quand il peut se sauver.

— Oh ! M. de Chanlay ! s'écria le régent.

— Eh ! mon Dieu ! ce chevalier, ce héros, a fait comme eût fait le dernier goujat, et en vérité il a bien fait.

— Dubois, et ma fille ?

— Eh bien ! votre fille, Monseigneur ?...

— Elle en mourra, dit le régent.

— Eh non ! Monseigneur. En apprenant à connaître le personnage, elle s'en consolera, et vous la marierez à quelque petit prince d'Allemagne ou d'Italie... au duc de Modène, par exemple, dont mademoiselle de Valois ne veut pas.

— Dubois, et moi qui voulais lui faire grâce.

— Il se l'est faite à lui-même, il a trouvé la chose plus sûre, et, ma foi, j'avoue que j'en aurais fait autant.

— Oh ! toi, tu n'es pas gentilhomme ; toi, tu n'avais pas fait de serment.

— Vous vous trompez, Monseigneur, j'avais fait celui d'empêcher Votre Altesse de faire une sottise, et j'y ai réussi.

— Allons, c'est bien, n'en parlons plus ; pas un mot de tout cela devant Hélène. Je me charge de lui apprendre la nouvelle.

— Et moi de rattraper votre gendre.

— Non pas ! il est sauvé, qu'il en profite !

Au moment où le régent prononçait ces paroles, un bruit étrange retentit dans la pièce voisine, et un huisier, entrant précipitamment, annonça :

— Monsieur le chevalier Gaston de Chanlay.
 Cette annonce produisit un effet bien différent sur les deux personnes qui l'entendirent. Dubois devint plus pâle qu'un mort, et son visage se crispa sous une expression de colère menaçante. Le régent se leva dans un transport de joie qui couvrit au contraire sa figure d'une vive rougeur. Il y avait autant d'allégresse sur ce visage rendu sublime par la confiance que de fureur comprimée sur la fine et astucieuse figure de Dubois.

— Faites entrer, dit le régent.

— Attendez au moins que je sorte, dit Dubois.

— Ah! oui, c'est juste, il te reconnaîtrait.

Dubois se retira à pas lents et avec un grognement sourd, pareil à une hyène que l'on déranger de son festin et de ses amours. Il entra dans une pièce voisine. Là il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil placé devant une table éclairée de deux bougies et sur laquelle était tout ce qu'il fallait pour écrire. Cette vue parut faire naître en lui une idée nouvelle et terrible, car sa physionomie s'éclaira et il sourit.

Il sonna, un huissier entra.

— Allez me chercher le portefeuille qui est dans ma voiture, dit-il.

Cet ordre fut exécuté à l'instant même. Dubois saisit à la hâte quelques papiers, les remplit précipitamment avec une expression de joie sinistre, remit le tout au fond du portefeuille, puis, ayant fait avancer son carrosse, il ordonna de toucher au Palais-Royal.

Pendant ce temps, l'ordre donné par le régent s'exécutait, et les portes étaient ouvertes devant le chevalier. Gaston entra vivement et marcha droit au duc, qui lui tendit la main.

— Comment! vous voilà, Monsieur? dit le duc, essayant de donner à sa physionomie l'expression de l'étonnement.

— Oui, Monseigneur, dit Gaston, un miracle s'est opéré en ma faveur par l'entremise du brave capitaine La Jonquière: il avait tout préparé pour sa fuite; il m'a fait demander sous prétexte de s'entendre avec moi sur nos aveux; puis, quand nous avons été seuls, il m'a tout dit et nous nous sommes évadés ensemble et heureusement.

— Et au lieu de fuir, Monsieur, de gagner la frontière, de vous mettre en sûreté, vous êtes revenu ici, au péril de votre tête!

— Monseigneur, dit Gaston en rougissant, je dois l'avouer, la liberté m'a d'abord paru la plus belle et la plus précieuse chose de la terre. Les premières gorgées d'air que j'ai respirées m'ont enivré; mais presque aussitôt, Monseigneur, j'ai réfléchi.

— A une chose, n'est-ce pas?

— A deux, Monseigneur.

— A Hélène, que vous abandonniez?

— Et à mes compagnons que je laissais sous le couleau.

— Et vous avez décidé alors...

— Que j'étais lié à leur cause jusqu'à ce que nos projets fussent accomplis.

— Nos projets!

— Oui! ne sont-ce pas les vôtres comme les miens?

— Ecoutez, Monsieur, dit le régent, je crois que l'homme doit demeurer dans la mesure de sa force. Il y a des choses que Dieu semble lui défendre d'exécuter, des avertissements qui lui disent de renoncer à certains projets. Eh bien, je crois que c'est un sacrilège à lui que de méconnaître ces avertissements, que de rester sourd à cette voix. Nos projets sont avortés, Monsieur; n'y pensons plus.

— Au contraire, Monseigneur, dit Gaston d'un air sombre et en secouant la tête; au contraire, pensons-y plus que jamais.

— Mais vous êtes donc furieux, Monsieur! dit le régent en souriant; à quoi songez-vous de vouloir persister ainsi dans une entreprise devenue si difficile, maintenant qu'elle est presque insensée?

— Je songe, Monsieur, dit Gaston, je songe à nos amis arrêtés, jugés, condamnés! M. d'Argenson me l'a dit; à nos amis qui attendent l'échafaud, et que la mort seule du régent peut sauver; à nos amis qui diraient, si je quittais la France, que j'ai acheté mon salut au prix

de leur perte, et que les portes de la Bastille se sont ouvertes devant nos délations.

— Ainsi, Monsieur, vous sacrifiez tout à ce point d'honneur, tout, même Hélène?

— Monseigneur, s'ils vivent encore, il faut que je les sauve.

— Mais s'ils sont morts? dit le régent.

— Alors, c'est autre chose... répondit Gaston; alors, il faut que je les venge.

— Mais, que diable! Monsieur, reprit le duc, voilà, ce me semble, une idée un peu exagérée d'héroïsme. Il me semble que vous avez pour votre compte assez payé de votre personne. Croyez-moi, croyez-en un homme qui est reconnu pour assez bon juge en matière d'honneur: vous êtes absous aux yeux du monde entier, mon cher Brutus.

— Je ne le suis pas aux miens, Monseigneur.

— Ainsi, vous persistez?

— Plus que jamais. Il faut que le régent meure, et, ajouta-t-il d'une voix sourde, le régent mourra!

— Mais, auparavant, ne voulez-vous pas voir mademoiselle de Chaverny? dit le duc d'une voix légèrement altérée.

— Oui, Monseigneur. Mais auparavant il faut que j'aie votre parole de m'aider dans mon projet. Songez donc, Monseigneur, qu'il n'y a pas un instant à perdre; que mes compagnons sont là-bas, jugés et condamnés comme je l'étais. Monseigneur, dites-moi tout de suite, avant que je voie Hélène, que vous ne m'abandonnez pas. Laissez-moi reprendre, en quelque sorte, un nouvel engagement avec vous. Je suis homme, j'aime, et par conséquent je suis faible; je vais avoir à lutter contre les larmes et contre ma faiblesse. Monseigneur, je ne verrai Hélène qu'à la condition que vous me promettrez de me faire voir le régent.

— Et si je refusais de prendre cet engagement?

— Monseigneur, je ne reverrais pas Hélène. Je suis mort pour elle; il est inutile qu'elle revienne à l'espoir pour le reprendre; c'est bien assez qu'elle me pleure une fois.

— Et vous persistez toujours?

— Oui, avec moins de chances seulement.

— Mais alors, que feriez-vous?

— J'irais attendre le régent partout où il devrait aller, et je le frapperais partout où je le rencontrerais.

— Encore une fois, réfléchissez, dit le duc.

— Sur l'honneur de mon nom, reprit Gaston, je vous somme de me prêter votre appui, ou je vous déclare que je saurai m'en passer.

— C'est bien, Monsieur; entrez chez Hélène, et vous trouverez ma réponse à votre retour.

— Où cela?

— Dans cette chambre même.

— Et cette réponse sera selon mes désirs?

— Oui.

Gaston passa chez Hélène; la jeune fille était agenouillée devant un crucifix, priant Dieu de lui rendre son amant. Au bruit que fit Gaston en ouvrant la porte, elle se retourna.

Elle crut que Dieu avait fait un miracle, et jeta un grand cri en étendant les bras vers le chevalier, mais sans avoir la force de se relever.

— Oh! mon Dieu! dit-elle, est-ce lui? est-ce son ombre?

— C'est moi, Hélène, c'est bien moi! s'écria le jeune homme en s'élançant vers Hélène et en lui saisissant les deux mains.

— Mais comment, toi... toi, prisonnier ce matin... toi, libre ce soir...

— Je me suis sauvé, Hélène.

— Et alors tu as pensé à moi, tu es accouru à moi, tu n'as pas voulu fuir sans moi! Oh! que je reconnois bien là mon Gaston. Eh bien! me voilà, mon ami, je suis prête; emmène-moi où tu voudras, je suis à toi... je te suis...

— Hélène, dit Gaston, tu n'es pas la fiancée d'un homme ordinaire. Si je n'eusse rien eu de plus que les autres hommes, tu ne m'eusses pas aimé.

— Oh! non, certes.

— Eh bien, Hélène, aux âmes d'élite des devoirs plus grands, et par conséquent des épreuves plus grandes sont imposées. J'ai à accomplir encore, avant d'être à toi, la mission pour laquelle je suis venu à Paris. Nous avons tous deux une destinée fatale à subir... Que veux-tu, Hélène, mais il en est ainsi : notre vie ou notre mort ne tient plus qu'à un seul événement, et cet événement s'accomplira cette nuit même.

— Que dites-vous?... s'écria la jeune fille.

— Ecoutez, Hélène, répondit Gaston, si dans quatre heures, c'est-à-dire à la pointe du jour, vous n'avez pas de nouvelles de moi, Hélène, ne m'attendez plus. Croyez que ce qui vient de se passer entre nous est un rêve. Et si vous pouvez obtenir la permission, venez me revoir à la Bastille.

Hélène pâlit, ses bras retombèrent sans force à ses côtés. Gaston la prit par la main et la reconduisit devant son prie-Dieu, où elle s'agenouilla.

Puis l'embrassant au front comme eût fait un frère :

— Continuez de prier, Hélène, dit-il, car en priant pour moi, vous priez encore pour la Bretagne et pour la France !

Et il s'élança hors de la chambre.

— Hélas ! hélas ! murmura Hélène, sauvez-le, mon Dieu ! sauvez-le ! que m'importe le reste du monde !

En rentrant au salon, Gaston trouva un huissier qui lui annonça que le duc était parti, mais qui lui remit un billet de sa part.

Ce billet était conçu en ces termes :

« Il y a cette nuit bal masqué à Monceaux, le régent y assistera. Il a l'habitude de se retirer seul vers une heure du matin dans une serre qu'il affectionne, et qui est située au bout de la galerie dorée. Là, d'ordinaire, personne n'entre que lui, parce qu'on connaît son habitude et qu'on la respecte. Le régent sera vêtu d'un domino de velours noir, sur le bras gauche duquel sera brodée une abeille d'or. Il cache ce signe dans un pli quand il désire rester inconnu. La carte que je joins à ce billet est une carte d'ambassadeur ; avec cette carte vous serez admis, non seulement au bal, mais encore dans cette serre, où vous aurez l'air d'aller chercher une entrevue secrète. Usez-en pour votre rencontre avec le régent. Ma voiture est en bas ; vous y trouverez mon propre domino : le cocher est à vos ordres. »

En lisant ce billet qui lui ouvrait toutes les portes et qui le conduisait pour ainsi dire face à face avec celui qu'il devait assassiner, une sueur froide passa sur le front de Gaston et il s'appuya au dossier d'une chaise ; puis, comme s'il eût pris une résolution violente, il s'élança hors du salon, descendit rapidement l'escalier, et sauta dans la voiture en criant au cocher :

— A Monceaux !

Mais à peine eut-il quitté le salon qu'une porte cachée dans la boiserie se rouvrit et que le duc parut : il s'avança lentement vers la porte en face, qui était celle qui conduisait chez Hélène, qui jeta un grand cri de joie en l'apercevant.

— Eh bien ! lui dit le régent avec un triste sourire, êtes-vous contente, Hélène ?

— Oh ! c'est vous, Monseigneur ! dit Hélène.

— Vous voyez, mon enfant, continua le régent, que mes prédictions se sont accomplies. Croyez-en ma parole, espérez !...

— Ah ! Monseigneur, vous êtes donc un ange envoyé sur la terre pour me tenir lieu du père que j'ai perdu ?

— Hélas ! dit le régent en souriant, je ne suis pas un ange, ma chère Hélène ; mais tel que je suis, je vous tiendrai lieu, en effet, de père, et d'un père bien tendre.

Et, sur ces paroles, le duc prit la main de la jeune fille et voulut la baiser respectueusement ; mais elle leva la tête et les lèvres du régent effleurèrent son front.

— Je vois que vous l'aimez beaucoup, dit-il.

— Monseigneur, soyez béni.

— Puisse votre souhait me porter bonheur ! dit le régent.

Et, toujours souriant, il la quitta, puis remonta en voiture.

— Touche au Palais-Royal, dit-il au cocher ; mais, fais attention que tu n'as qu'un quart d'heure pour aller à Monceaux.

Le cocher brûla le pavé. Au moment où la voiture entra au grand galop sous le péristyle, un courrier à cheval partait lui-même à fond de train. Dubois, l'ayant vu partir, ferma sa fenêtre et rentra dans les appartements.

XXXIV

MONCEAUX

Pendant ce temps, Gaston roulait vers Monceaux.

Comme le lui avait dit le duc, il avait trouvé un masque et un domino dans la voiture : c'était un masque de velours noir et un domino de satin violet. Il mit l'un sur sa figure, l'autre sur ses épaules ; mais alors il pensa à une chose : c'est qu'il n'avait point d'armes.

En effet, en sortant de la Bastille il était accouru dans la rue du Bac, et maintenant il n'osait retourner à son ancien logement, à l'hôtel du *Muid d'Amour*, de peur d'être reconnu et arrêté. Il n'osait faire lever un couteau, de peur d'inspirer des soupçons en achetant un poignard.

Il pensa qu'une fois arrivé à Monceaux une arme quelconque serait facile à se procurer.

Mais à mesure qu'il approchait, ce qui lui manquait le plus, ce n'était point l'arme, mais le courage. Il se faisait en lui un combat terrible : l'orgueil et l'humanité étaient aux prises, et il fallait qu'il en revint de temps en temps à se représenter ses amis en prison, condamnés, menacés d'une mort cruelle et infamante, pour que, ramené par un retour violent sur lui-même à sa première résolution, il continuât son chemin. Aussi, quand la voiture entra dans les cours de Monceaux et s'arrêta devant ce pavillon ardemment éclairé, malgré le froid glacial qu'il faisait, malgré la neige qui couvrait les lilas poudreux, si tristes l'hiver, si beaux et si parfumés au printemps, Gaston sentit-il une sueur froide qui perçait sous son masque et murmura-t-il le mot :

— Déjà !

Cependant la voiture était arrêtée, la portière venait de s'ouvrir ; il fallait descendre. D'ailleurs on avait reconnu le cocher particulier du prince, la voiture dont il se servait pour ses courses secrètes, et chacun s'était élané silencieux et prêt à obéir au premier ordre.

Gaston ne remarqua point cet empressement. Il descendit d'un pas assez ferme, quoiqu'une espèce d'éblouissement passât sur ses yeux, et présenta sa carte.

Mais les laquais ouvrirent respectueusement leurs rangs devant lui comme pour lui dire que cette formalité du billet d'entrée était bien inutile.

C'était alors l'usage de se masquer, hommes et femmes, et, tout au contraire d'aujourd'hui, c'étaient plutôt encore les femmes que les hommes qui allaient à ces sortes de réunions le visage découvert. En effet, les femmes à cette époque non seulement avaient l'habitude de parler librement, mais encore elles savaient parler. Le masque ne servait pas à cacher leur nullité : au XVIII^e siècle, toutes les femmes avaient de l'esprit. Il ne servait pas non plus à cacher l'infériorité du rang : au XVIII^e siècle, quand on était jolie, on était bien vite titrée : témoin la duchesse de Châteauroux, la comtesse Dubarry.

Gaston ne connaissait personne, et cependant, d'instinct, il devinait qu'il se trouvait au milieu de la plus délicate fleur de la société de cette époque. C'étaient, en hommes, les Noailles, les Brancas, les Broglie, les Saint-Simon, les Nocé, les Canilhac, les Biron ; c'était, en femmes, société plus mêlée peut-être, mais certes non pas moins spirituelle, non pas moins élégante, à part quelques grands noms qui boudaient à Sceaux ou à Saint-Cyr, autour de madame du Maine et de madame de Maintenon, toute l'aristocratie, qui se ralliait autour du

prince le plus brave et le plus populaire de la famille royale. Il ne manquait à cette représentation du grand siècle écoulé que les bâtards de Louis XIV et un roi.

En effet, personne au monde, et ses ennemis eux-mêmes lui rendaient cette justice, ne savait ordonner une fête comme le régent. Ce luxe de bon goût, cette admirable profusion de fleurs qui embaumaient les salons, ces millions de lumières que multipliaient les giraces; ces princes, ces ambassadeurs, ces femmes adorablement belles et délicieusement enjouées que l'on couvoyait, tout cela produisait son effet sur le jeune provincial, qui, de loin, n'avait vu dans le régent qu'un homme, et qui, depuis, le connaissait pour un roi, et pour un roi puissant, spirituel, gai, aimable, aimé, et surtout populaire et national.

Gaston sentit que le parfum de tout ce luxe lui montait à la tête et l'enivrait. Bien des yeux brillants sous le masque le percèrent comme des poignards rougis. Son cœur bondissait par soubresauts lorsqu'en cherchant parmi toutes ces têtes celle à laquelle ses coups étaient destinés, il apercevait un domino noir. Il allait coudoyant et heurtant, se laissant balancer comme une barque sans avirons et sans voiles par ces flots qui roulaient tout autour de lui, s'inclinant et se relevant sous ces souffles de poésie sombre ou joyeuse qui l'enveloppaient, et passant en une seconde du paradis à l'enfer.

Sans le masque qui cachait son visage et dérobaient aux yeux l'alteration de sa physionomie, il n'eût pas fait quatre pas au milieu de ces salles sans qu'en le montrant du doigt on n'eût dit :

— Voilà un assassin!

C'est qu'il y avait quelque chose de lâche et de honteux, que ne se cachait point Gaston, à venir chez un prince son hôte, pour changer ces lustres ardents en flambeaux funèbres, pour tacher de sang ces tapisseries-éblouissantes, pour éveiller la terreur au milieu des bruissements de la fête : aussi, à cette pensée, son courage l'abandonna-t-il, et fit-il quelques pas vers une porte.

— Je le tuera! dehors, dit-il, mais non pas ici.

Alors il se rappela l'indication que lui avait donnée le duc. Cette carte qui devait lui ouvrir la serre isolée, et il murmura entre ses dents :

— Il avait donc prévu que j'aurais peur du monde; il avait donc deviné que j'étais un lâche!

Cette porte vers laquelle il s'était avancé l'avait conduit vers une espèce de galerie où étaient dressés des buffets. Chacun venait à ces buffets boire ou manger.

Gaston s'en approcha comme les autres; non pas qu'il eût faim ou soif, mais, nous l'avons dit, il n'avait pas d'arme.

Il choisit un couteau long et effilé, et après avoir jeté un coup d'œil rapide autour de lui pour voir si personne ne le regardait, il le mit sous son domino avec un funèbre sourire.

— Un couteau! murmurait-il, un couteau! Allons, la ressemblance avec Ravillac sera complète. Il est vrai que c'est un petit-fils de Henri IV.

Cette pensée était formulée à peine dans son esprit, qu'en se retournant, Gaston vit s'approcher de lui un masque vêtu d'un domino de velours bleu. A quelques pas derrière cet homme marchaient une femme et un autre homme également masqués. Le domino bleu remarqua alors qu'on le suivait, et fit deux pas au-devant de ces masques, dit quelques mots à l'homme avec un ton d'autorité qui lui fit baisser la tête d'un air respectueux, puis il revint à Chanlay.

— Vous hésitez! dit-il à Gaston d'une voix bien connue.

Gaston entra ouvrit son domino d'une main et montra au duc son couteau qui brillait à l'autre.

— Je vois le couteau qui brille, mais aussi je vois la main qui tremble.

— Eh bien, oui, Monseigneur, c'est vrai, dit Gaston, j'hésitais, je tremblais, je me sentais prêt à fuir, mais vous voilà, Dieu merci!

— Bon! et ce féroce courage? dit le duc de sa voix moqueuse.

— Ce n'est pas que je l'aie perdu, Monseigneur

— Bon! et qu'est-il donc devenu?

— Monseigneur, je suis chez lui!

— Oui, mais vous n'êtes pas dans la serre.

— Pourriez-vous me le montrer auparavant, que je m'habitue à sa présence, que je m'exalte de la haine que j'ai pour lui; car je ne sais comment le joindre au milieu de cette foule.

— Tout à l'heure, il était près de vous.

Gaston frissonna.

— Près de moi? dit le jeune homme.

— Tout près de vous, comme j'y suis, reprit le duc solennellement.

— J'irai dans la serre, Monseigneur, j'irai!

— Faites donc.

— Un moment encore, Monseigneur, que je me remette.

— Très bien; vous savez, la serre est la bas, au bout de cette galerie; tenez, les portes en sont fermées.

— Ne m'avez-vous pas dit, Monseigneur, qu'en montrant cette carte, les laquais me l'ouvriraient?

— Oh, mais mieux vaut encore l'ouvrir vous-même; les laquais qui vous auraient introduit pourraient attendre votre sortie. Si vous êtes agité ainsi avant de frapper, ce sera bien autre chose après; puis le régent ne tombera peut-être pas sans se défendre, sans pousser un cri; ils accourront, vous serez arrêté, et adieu votre espoir d'avenir! Songez à Hélène, qui vous attend!

Il est impossible d'exprimer ce qui se passait dans le cœur de Gaston pendant ces paroles du duc, dont celui-ci paraissait suivre l'effet sur le visage et dans le cœur du jeune homme, sans perdre un mouvement de l'un, sans perdre un battement de l'autre.

— Eh bien, demanda Gaston d'une voix sourde, que dois-je faire? con-cillez-moi.

— Quand vous serez à la porte de la serre, celle qui donne en face de cette galerie tournant à gauche, voyez-vous?...

— Oui.

— Cherchez sous la serrure, et vous trouverez un bouton ciselé; poussez-le, et la porte s'ouvrira toute seule, à moins d'être fermée en dedans; mais le régent, qui ne se doute de rien, n'aura pas pris cette précaution; je suis entré vingt fois ainsi en audience particulière. S'il n'y est pas quand vous entrerez, attendez-le; s'il y est, vous le reconnaîtrez bien à son domino noir et à l'abeille d'or.

— Oui, oui, je sais, Monseigneur, dit Gaston sans savoir ce qu'il disait.

— Je ne compte pas beaucoup sur vous ce soir, reprit le duc.

— Ah! Monseigneur, c'est que le moment approche, et qu'en une minute je vais avoir changé toute ma vie passée en un avenir bien douteux, un avenir de honte peut-être, de remords au moins.

— De remords! reprit le duc; lorsqu'on accomplit une action que l'on croit juste, une action que commande la conscience, on n'a pas de remords. Doutez-vous donc de la sainteté de votre cause?

— Non, Monseigneur; mais il vous est facile de parler ainsi, à vous. Vous n'en êtes qu'à l'idée, moi j'en suis à l'exécution; vous n'êtes que la tête, moi je suis le bras. Croyez-moi, Monseigneur, ajouta Gaston d'une voix sombre et avec un accent étouffé, c'est une chose terrible que de tuer un homme qui se livre à nous sans défense et qui sourit à son meurtrier. Tenez, je me croyais courageux et fort, mais il doit en être ainsi de tout conspirateur qui a pris l'engagement que j'ai pris. Dans un moment d'effervescence, de fierté, d'enthousiasme ou de haine, on a fait le serment fatal; on a entre soi et sa victime tout l'espace du temps qui doit s'écouler. Puis le serment prêté, la fièvre se calme, l'effervescence décroît; l'enthousiasme s'éteint, la haine diminue. On voit apparaître de l'autre côté de l'horizon celui auquel on doit aller et qui vient à vous; chaque jour vous en rapproche et alors on frémit, car seulement alors on comprend à quel crime on s'est engagé. Et cependant le temps inexorable s'écoule, et à chaque heure qui sonne on voit la victime qui fait un pas, jusqu'à ce qu'enfin l'intervalle disparaisse, et l'on se trouve alors face à face. Alors, alors, croyez-moi, Monseigneur, les plus braves tremblent; car un assas-

sinat est toujours un assassinat, voyez-vous ! Alors on s'aperçoit qu'on n'est pas le ministre de sa conscience, mais l'esclave de son serment. On est parti le front haut, en disant : « Je suis élu ! » on arrive le front courbé, en disant : « Je suis maudit ! »

— Il est encore temps, Monsieur, dit vivement le duc.

— Non, non, Monseigneur, vous savez bien, vous, qu'il y a une fatalité qui me pousse en avant. J'accomplirai ma tâche, quelque terrible qu'elle soit ; mon cœur trembla, mais ma main restera ferme. Oui, je vous le dis, s'il n'y avait pas là-bas mes amis qui attendent la vie du coup que je vais frapper, s'il n'y avait pas ici Hélène que je couvre de deuil, si je ne la couvre de sang, oh ! j'aimerais mieux l'échafaud, l'échafaud avec son appareil et même sa honte ; car il ne punit pas : il absout.

— Allons ! dit le duc, c'est bien, je vois que vous tremblerez, mais que vous agirez.

— N'en doutez pas, Monseigneur ; priez pour moi, car dans une demi-heure tout sera fini.

Le duc fit un mouvement involontaire, en approuvant cependant du geste, et il se perdit dans la foule.

Gaston trouva une fenêtre entr'ouverte, elle donnait sur un balcon. Il sortit, et s'y promena un instant pour éteindre, par le froid, la fièvre qui faisait battre ses artères et refouler le sang qui l'aveuglait. Mais la flamme intérieure qui le consumait était trop vive, et elle continua de le dévorer. Il rentra alors dans la galerie, fit quelques pas, s'avança vers la serre, puis revint, puis s'approcha de la porte, et mit la main sur le bouton ciselé ; mais il lui sembla que plusieurs personnes réunies en groupe à quelque distance le regardaient ; il revint sur ses pas, retourna à son balcon, et entendit sonner une heure à l'église voisine.

— Cette fois, murmura-t-il, le moment est venu, et il n'y a pas à reculer. Mon Dieu ! je vous recommande mon âme. Adieu, Hélène, adieu !

Alors, d'un pas lent mais ferme, il fendit la presse, arriva droit à la porte, pressa le ressort, et la porte s'ouvrit silencieusement devant lui. Un nuage passa sur ses yeux : il se crut dans un nouveau monde. La musique n'arrivait plus à lui que comme une mélodie lointaine pleine de charmes ; aux parfums factices des essences avait succédé le parfum si doux des fleurs ; au jour éblouissant de mille bougies, le délicieux crépuscule de quelques lampes d'albâtre perdues dans le feuillage ; puis, à travers les feuilles luxuriantes des plantes des tropiques, on apercevait, au delà du vitrage de la serre, les arbres mornes et dépouillés, et la neige couvrant au loin la terre comme un grand linceul.

Tout était changé, jusqu'à la température. Gaston s'aperçut seulement alors qu'un frisson parcourait ses veines. Il attribua cette impression soudaine à la hauteur des frises sous lesquelles montaient, auprès des plus magnifiques orangers en fleur, les magnolias aux disques veloutés, les érables roses et les aloès pareils à des lances, tandis que les larges feuilles des plantes aquatiques dormaient dans des bassins d'eau si limpide qu'elle semblait noire partout où ne tremblaient pas les reflets d'une douce lumière.

Gaston avait d'abord fait quelques pas, puis il était resté immobile. Le contraste de cette verdure avec ces salons dorés l'avait consterné. Il lui semblait plus difficile encore d'allier ses pensées de meurtre avec cette suavité d'une nature enchantée, bien qu'artificielle. Le sable mollissait sous ses pieds, doux comme le plus doux tapis, et les jets d'eau élancés jusqu'au sommet des plus grands arbres faisaient entendre leur monotone et plaintive harmonie.

Cependant il continua d'avancer, suivant une espèce d'allée qui faisait des retours sur elle-même, comme fait un chemin tracé au milieu d'un parc anglais. Gaston ne voyait que confusément, car son œil trouble craignait d'y voir. Son regard interrogeait les massifs, craignant d'y distinguer une forme humaine. Parfois, au bruit que faisait derrière lui une feuille qui, se détachant de sa tige, tombait en tournoyant, il se retournait saisi d'une vague terreur du côté de la porte, et croyait voir entrer la majestueuse figure noire dont ce rêve lui promettait la fatale visite. Rien. Il avançait toujours.

Enfin, sous un catalpa aux larges feuilles, tout entouré de rhododendrons luxuriants de fleurs, adossés à des buissons où s'épanouissaient en jetant leurs parfums des milliers de roses, il aperçut le fantôme noir assis sur un siège de mousse et le dos tourné au côté d'où il venait.

Aussitôt le sang, après lui avoir fait d'un coup bondir violemment le cœur, monta à ses joues et bourdonna autour de ses tempes, ses lèvres tremblèrent, sa main s'imprégna d'une sueur froide, et il chercha machinalement un appui qu'il ne trouva point. Le domino demeurait immobile.

Gaston recula malgré lui. Sa main gauche s'éloigna du manche du couteau, qu'il serra avec le coude de son bras gauche. Tout à coup il fit un effort désespéré, força ses jambes rebelles à marcher, comme s'il eût voulu rompre une entrave. Ses doigts crispés ressaisirent et enveloppèrent de nouveau le manche du couteau, et il fit plusieurs pas vers le régent en étouffant un gémissement tout près de s'échapper.

En ce moment, la figure fit un léger mouvement, et sur son bras gauche, Gaston vit non pas reluire, mais flamboyer l'abeille d'or, qui lui sembla un foyer brûlant, un soleil de flammes.

Puis, à mesure que le domino se tournait vers Gaston, les bras du jeune homme se roidissaient, l'écume montait à ses lèvres, ses dents s'entre-choquaient, car un vague soupçon commençait à lui serrer le cœur. Soudain il poussa un cri déchirant. Le domino s'était levé. Il n'avait pas de masque sur le visage, et ce visage était celui du duc d'Olivarès.

Gaston, foudroyé, demeura livide et muet. Le régent ! car, il n'avait plus à en douter, le duc et le régent ne faisaient qu'un même homme, le régent gardait son attitude majestueuse et calme. Il regardait fixement la main qui tenait le poignard, et le poignard tomba. Alors il regarda Gaston avec un sourire doux et triste à la fois, et Gaston s'affaissa sur ses genoux comme un arbre tranché par la hache.

Ni l'un ni l'autre n'avait parlé. On n'entendait que le sourd gémissement qui brisait la poitrine de Gaston, et l'eau qui, près d'eux, retombait uniformément dans l'eau.

XXXV

LE PARDON

— Relevez-vous, Monsieur, dit le régent.

— Non, Monseigneur ! s'écria Gaston en trappant la terre de son front, oh ! non, c'est à vos pieds que je dois mourir !

— Mourir ! Gaston : vous voyez bien que vous êtes pardonné !

— Oh ! Monseigneur, par grâce, punissez-moi ; car il faut que vous me méprisiez bien fort pour me pardonner !

— Mais n'avez-vous pas deviné ? demanda le duc.

— Quoi ?

— La cause pour laquelle je vous pardonne.

Gaston, d'un coup d'œil en arrière, repassa toute sa vie : sa jeunesse triste et isolée, la mort désespérée de son frère, son amour pour Hélène, ces jours si longs séparés d'elle, ces nuits si courtes passées au-dessous de la fenêtre du couvent, le voyage à Paris, la bonté du duc pour cette jeune fille, enfin cette clémence inespérée ; mais, dans tout cela, il ne voyait rien, ne devinait rien.

— Remerciez Hélène, dit le duc, qui vit que le jeune homme cherchait inutilement la raison de ce qui lui arrivait ; remerciez Hélène, c'est elle qui vous sauve la vie.

— Hélène ! Monseigneur... murmura Gaston.

— Je ne puis punir le fiancé de ma fille.

— Hélène est votre fille, Monsieur, et moi j'ai voulu vous tuer !

— Qui, songez à ce que vous avez dit tout à l'heure ; on part élu, on revient assassin, et quelquefois même on revient plus qu'assassin, vous le voyez, on revient parricide, car je suis presque votre père, lui dit le duc en lui tendant la main.

— Monseigneur, ayez pitié de moi !

— Vous êtes un noble cœur, Gaston.

— Et vous un noble prince, Monseigneur ! aussi je vous appartiens désormais corps et âme : tout mon sang pour une larme d'Hélène, pour un vœu de Votre Altesse.

— Merci, Gaston, dit le duc en souriant ; je vous redevrai ce dévouement en bonheur.

— Moi heureux par Votre Altesse ! Ah ! Monseigneur, Dieu se venge en permettant que vous me rendiez tant de biens en échange du mal que j'ai voulu vous faire.

Le régent souriait à cette effusion de joie naïve, quand la porte s'ouvrit et donna passage à un domino vert. Le masque s'avanga lentement, et comme si Gaston eût deviné qu'il lui apportait la fin de son bonheur, il se recula devant lui ; à l'expression du visage du jeune homme, le duc devina qu'il se passait quelque chose de nouveau et se retourna.

— Le capitaine La Jonquière ! s'écria Gaston.

— Dubois ! murmura le duc, et son sourcil se fronça.

— Monseigneur, dit Gaston en laissant tomber sa tête pâle d'effroi dans ses deux mains, Monseigneur, je suis perdu ! Monseigneur, ce n'est plus moi qu'il faut sauver ; j'oubliais ici mon honneur, j'oubliais le salut de mes amis !

— De vos amis, Monsieur ? dit froidement le duc ; je croyais que vous ne faisiez plus cause commune avec de pareils hommes ?

— Monseigneur, vous m'avez dit que j'étais un noble cœur : eh bien, croyez-en ma parole : Pontalée, Montlonis, Falhouet et du Couëdic sont de nobles cœurs comme moi.

— De nobles cœurs ! reprit le duc d'un air de mépris.

— Oui, Monseigneur, je répète ce que j'ai dit.

— Et savez-vous ce qu'ils ont voulu faire, pauvre enfant qui fus leur mandataire aveugle, qui fus le bras qu'ils ont mis au bout de leur pensée ! Eh bien, ils ont voulu, ces nobles cœurs, livrer leur patrie à l'étranger, ils ont voulu rayer la France du nombre des nations souveraines. Gentilshommes, ils devaient l'exemple du courage et de la loyauté ; ils ont donné celui de la lâcheté et de la trahison. Eh bien ! vous ne répondez pas, vous baissez les yeux ! Si c'est votre poignard que vous cherchez, il est à vos pieds ; ramassez-le, il est encore temps.

— Monseigneur, dit Gaston en joignant les mains, je renonce à mes idées d'assassinat, j'y renonce en les détestant, je vous demande pardon à genoux de les avoir eues ; mais si vous ne sauvez mes amis, je vous en prie, Monseigneur, faites-moi mourir avec mes complices. Si je vis, et qu'ils meurent, mon honneur meurt avec eux ; songez-y, Monseigneur, l'honneur du nom que votre fille allait porter.

Le régent baissa la tête et répondit :

— C'est impossible, Monsieur ; ils ont trahi la France, ils mourront.

— Je mourrai donc avec eux, reprit Gaston, car moi aussi j'ai trahi la France comme eux, et de plus j'ai voulu assassiner Votre Altesse.

Le régent regarda Dubois ; le regard qu'ils échangeaient n'échappa point à Gaston. Dubois souriait ; le jeune homme comprit qu'il avait eu affaire à un faux La Jonquière comme à un faux duc d'Olivarès.

— Non, dit Dubois en s'adressant à Gaston, vous ne mourrez pas pour cela, Monsieur ; seulement vous comprendrez qu'il y a des crimes auxquels le régent a le pouvoir, mais n'a pas le droit de pardonner.

— Mais il me pardonnait bien, à moi ! s'écria Gaston.

— Mais vous êtes l'époux d'Hélène, vous, dit le duc.

— Vous vous trompez, Monseigneur, je ne le suis pas, je ne le serai jamais ; et comme un pareil sacrifice entraîne la mort de celui qui le fait, je mourrai, Monseigneur.

— Bah ! dit Dubois, on ne meurt plus d'amour ;

c'était bon du temps de M. d'Urfe et de mademoiselle de Scudéri.

— Oui, Monsieur, peut-être avez-vous raison, mais en tout temps on meurt d'un coup de poignard.

Et à ces mots, Gaston se baissa et ramassa le couteau qui était à ses pieds avec une expression à laquelle il n'y avait point à se tromper.

Dubois ne bougea point, le régent fit un pas.

— Jetez cette arme, Monsieur, d'un air avec hauteur.

Gaston en posa la pointe sur sa poitrine.

— Jetez ! vous dis-je, répéta le régent.

— La vie de mes amis, Monseigneur ! dit Gaston.

Le régent se retourna vers Dubois, qui souriait toujours de son sourire moqueur.

— C'est bien, dit le régent, ils vivront.

— Ah ! Monseigneur ! s'écria Gaston en saisissant la main du régent et en essayant de la porter à ses lèvres ; Monseigneur, vous êtes l'égal de Dieu sur terre.

— Monseigneur, vous faites une faute irréparable, dit froidement Dubois.

— Quoi ! s'écria Gaston étonné, monsieur est donc...

— L'abbé Dubois, pour vous servir, dit le faux La Jonquière en s'inclinant.

— Oh ! Monseigneur, dit Gaston, n'écoutez que la voix de votre cœur, je vous en supplie.

— Monseigneur, ne signez rien, reprit Dubois.

— Signez, Monseigneur, signez ! répéta Gaston ; vous avez promis leur grâce, et je le suis, votre promesse est sacrée.

— Dubois, je signerai, dit le duc.

— Votre Altesse l'a décidé ?

— J'ai engagé ma parole.

— C'est bien ; comme il plaira à Votre Altesse.

— Tout de suite, n'est-ce pas, Monseigneur ? tout de suite ! s'écria Gaston. Je ne sais pourquoi je suis épouvanté malgré moi, Monseigneur ; leur grâce ! leur grâce ! je vous en supplie.

— Eh ! Monsieur, dit Dubois, puisque Son Altesse l'a promise, qu'importe cinq minutes de plus ou cinq minutes de moins.

Le régent regarda Dubois d'un air inquiet.

— Oui, vous avez raison, dit-il, à l'instant même. Ton portefeuille, l'abbé, hâtons-nous, le jeune homme est impatient.

Dubois s'inclina en signe d'assentiment, alla vers la porte de l'orangerie, appela un laquais, prit son portefeuille, et présenta au régent une feuille de papier blanc sur laquelle celui-ci écrivit un ordre qu'il signa.

— Et maintenant un courrier, dit le duc.

— Un courrier ! s'écria Gaston, oh ! non, Monseigneur, c'est inutile.

— Et comment cela ?

— Un courrier n'irait jamais assez vite ; j'irai moi-même, si Votre Altesse le permet : chaque instant que je gagnerai sauvera un siècle d'angoisses à ces malheureux.

Dubois fronça le sourcil.

— Oui, en effet, vous avez raison, dit le régent, partez vous-même.

Il ajouta à voix basse :

— Et que cet ordre surtout ne vous quitte pas.

— Mais, Monseigneur, dit Dubois, vous y mettez plus d'empressement que M. de Chanlay lui-même : vous oubliez, s'il part ainsi, il y a quelqu'un à Paris qui va le croire mort.

Ces mots frappèrent Gaston et ils lui rappetèrent Hélène, Hélène qu'il avait laissée inquiète dans la crainte d'un grand événement, Hélène qui l'attendait de minute en minute, et qui ne lui pardonnerait jamais d'avoir quitté Paris sans la voir. Aussi, en un instant sa résolution fut prise, il baissa la main du régent, prit l'ordre sauveur, salua Dubois, et alla seoir à l'espoir le régent lui dit :

— Pas un mot à Hélène du secret que je vous ai dévoilé, n'est-ce pas, Monsieur ? Laissez-moi le plaisir de lui apprendre moi-même que je suis son père, c'est la seule récompense que je vous demande.

— Votre Altesse sera obéie, dit Gaston ému jusqu'aux larmes.

Et, saluant de nouveau, il se précipita hors de la serre.

— Par ici, dit Dubois. Vous êtes tellement défait, qu'on croirait que vous venez réellement d'assassiner quelqu'un, et que l'on vous arrêterait. Traversez ce bosquet : au bout vous trouverez une allée qui vous conduira à la porte de la rue.

— Oh ! merci. Vous comprenez que tout retard...

— Certainement, peut être fatal. C'est pourquoi, ajouta-t-il tout bas, je vous indique le plus long. Allez.

Gaston sortit. Dubois le suivit quelque temps des yeux, puis, lorsqu'il disparut, il se retourna vers le duc.

— Qu'avez-vous donc, Monseigneur ? demanda-t-il. Vous me paraissez inquiet.

— Je le suis effectivement, Dubois, répondit le duc.

— Et pourquoi ?

— Tu n'as pas mis trop de résistance à cette bonne action. Cela me tourmente.

Dubois sourit.

— Dubois, s'écria le duc, tu trames quelque chose !

— Non, Monseigneur, c'est tout tramé.

— Voyons, qu'as-tu fait encore ?

— Monseigneur, je connais Votre Altesse.

— Eh bien ?

— Je savais ce qui allait se passer.

— Après ?

— Qu'elle n'y tiendrait pas tant qu'elle n'aurait pas signé la grâce de tous ces drôles-là.

— Achève.

— Eh bien ! j'ai envoyé de mon côté aussi un courrier.

— Toi ?

— Oui, moi. Est-ce que je n'ai pas le droit d'envoyer des courriers ?

— Si fait, mon Dieu ! Mais de quel ordre était porteur ton courrier ?

— D'un ordre d'exécution.

— Et il est parti ?

Dubois tira sa montre :

— Voilà bientôt deux heures.

— Misérable !

— Ah ! Monseigneur, toujours de gros mots. Chacun ses affaires, que diable ! Sauvez M. de Chanlay, s'il vous plaît, c'est votre gendre ; moi, je vous salue.

— Oui, mais je connais Chanlay ; il arrivera avant ton courrier.

— Non, Monseigneur.

— Deux heures ne sont rien pour un homme de cœur comme lui qui dévorera l'espace, et il les aura bientôt regagnées.

— Si mon courrier n'avait que deux heures d'avance, dit Dubois, M. de Chanlay le devancerait peut-être ; mais il en aura trois.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le digne jeune homme est amoureux, et qu'en lui donnant une petite heure pour prendre congé de mademoiselle votre fille, je ne lui donne pas trop.

— Serpent !... Je comprends alors le sens de tes paroles de tout à l'heure.

— Il était dans un moment d'enthousiasme ; il aurait pu oublier son amour. Vous connaissez mon principe, Monseigneur : il faut se défier des premiers mouvements, ce sont les bons.

— C'est un principe infâme !

— Monseigneur, on est diplomate ou on ne l'est pas.

— C'est bien, dit le régent en s'avançant vers la porte, je vais le faire prévenir.

— Monseigneur, dit Dubois en arrêtant le duc avec un accent de fermeté extrême, et en tirant un papier tout préparé de son portefeuille, si vous faites cela, ayez la bonté d'accepter auparavant ma démission que voici. Plaisantons, je le veux bien ; mais Horace a dit : *Est modus in rebus*. C'était un grand homme qu'Horace, sans compter encore que c'était un galant homme. Allons, Monseigneur, assez de politique pour ce soir. Rentrez au bal, et demain soir tout sera parfaitement arrangé. La France sera débarrassée de quatre de ses ennemis les plus acharnés, et il vous restera à vous un

gendre fort gentil que j'aime bien mieux que M. de Rion, foi d'abbé !

Et à ces mots ils rentrèrent tous deux dans le bal : Dubois joyeux et triomphant, le duc triste et pensif, mais convaincu que c'était son ministre qui avait raison.

XXXVI

DERNIÈRE ENTREVUE

Cependant Gaston était sorti de la serre le cœur épanoui par la joie : ce poids immense qui l'oppressait depuis le commencement de la conspiration, et que l'amour d'Hélène avait tant de peine à soulever de temps en temps, venait de disparaître comme si un ange l'eût enlevé de dessus sa poitrine.

Puis aux rêves de vengeance, rêves terribles et sanglants, succédaient les rêves d'amour et de gloire. Hélène n'était pas seulement une femme de qualité charmante et pleine d'amour, c'était une princesse de sang royal, une de ces divinités dont les hommes payeraient la tendresse du plus pur de leur sang, si, faibles comme des mortelles, elles ne donnaient pas leur tendresse pour rien.

Et puis Gaston, non seulement sans le vouloir, mais encore malgré lui, sentait se réveiller dans un coin de son cœur, qu'il croyait tout à l'amour, les instincts endormis de l'ambition. Quelle brillante fortune que la sienne, et comme elle allait, en éclatant, faire envie aux Lauzun et aux Richelieu ! Plus de Louis XIV imposant, comme à Lauzun, l'exil ou l'abandon de sa maîtresse ; plus de père irrité, combattant les prétentions d'un simple gentilhomme ; mais, au contraire, un ami tout-puissant, avide de tendresse, ayant soif d'aimer une fille si pure et si noble ; puis une sainte émulation entre la fille et le gendre pour se rendre plus dignes l'un et l'autre d'appartenir à un si grand prince, à un vainqueur si élément.

Il semblait à Gaston que son cœur ne pouvait contenir tant de joie : ses amis sauvés, son avenir assuré, Hélène fille du régent. Il pressa tellement chevaux et cocher, qu'en moins d'un quart d'heure il était à la maison de la rue du Bac.

La porte s'ouvrit devant lui ; un cri se fit entendre. Hélène, à la fenêtre du pavillon, attendait son retour ; elle avait reconnu la voiture et s'élançait, joyeuse, à la rencontre de son ami.

— Sauvé ! s'écria Gaston en l'apercevant ; sauvés ! mes amis, moi, toi !

— Oh ! mon Dieu ! dit Hélène en pâissant, tu l'as donc tué ?

— Non, non, Dieu merci ! Oh ! Hélène, quel cœur que le cœur de cet homme, et quel homme que ce régent ! Oh ! aime-le bien, Hélène. Tu l'aimeras aussi, n'est-ce pas ?

— Explique-toi, Gaston.

— Viens, viens, et parlons de nous. Je n'ai que quelques instants à te donner, Hélène ; mais le duc te dira tout.

— Une chose avant toutes choses, dit Hélène. Quel est ton sort à toi, Gaston ?

— Le plus beau du monde, Hélène : ton époux, riche, honoré, Hélène ! Je suis fou de bonheur.

— Et tu me restes enfin ?

— Non, je pars, Hélène.

— Moi ! Dieu !

— Mais pour revenir.

— Encore séparés !

— Trois jours au plus, trois jours seulement. Je pars pour aller faire bénir ton nom, le mien, celui de notre protecteur, de notre ami.

— Mais où vas-tu ?

— A Nantes.

— A Nantes ?

— Oui, cet ordre renferme la grâce de Pontcalec, de Montlouis, de Talhouet et de du Couëdic ; ils sont condamnés à mort, comprends-tu ? et ils me devront la vie. Oh ! ne me retiens pas, Hélène, et songe à ce que tu as souffert tout à l'heure en m'attendant.

— Et par conséquent a ce que je vais souffrir encore.

— Non, non Hélène, car, cette fois, aucun obstacle, aucune crainte ; cette fois, tu es sûre que je reviendrai.

— Gaston, ne te verrai-je donc jamais qu'à de rares intervalles et pour quelques minutes ! Ah ! Gaston, j'ai cependant bien besoin d'être heureuse, va !

— Tu le seras, sois tranquille.

— J'ai le cœur serré.

— Oh ! quand tu sauras tout !...

— Mais alors dis-moi tout de suite ce que je dois apprendre plus tard...

— Hélène, c'est la seule chose qui manque à mon bonheur que de tomber à tes pieds et de tout te dire... Mais j'ai promis... j'ai fait plus, j'ai juré.

— Toujours des secrets !...

— Celui-là, du moins, est plein de bonheur.

— Oh ! Gaston !... Gaston !... je tremble.

— Mais regarde-moi donc, Hélène ; regarde, et en voyant tant de joie dans mes yeux, ose me dire encore que tu as peur.

— Pourquoi ne m'emmènes-tu pas avec toi, Gaston ?

— Hélène !

— Je t'en prie, partons ensemble.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce qu'il faut que dans vingt heures je sois à Nantes.

— Je te suivrai, dussé-je mourir de fatigue.

— Ensuite parce que ton sort ne t'appartient plus. Tu as ici un protecteur à qui tu dois le respect et l'obéissance.

— Le duc ?

— Oui, le duc. Oh ! quand tu sauras ce qu'il a fait pour moi... pour nous...

— Laissons-lui une lettre, et il nous pardonnera.

— Non, non, il dirait que nous sommes des ingrats, et il aurait raison ; non, Hélène, tandis que je vais en Bretagne, rapide comme un ange sauveur, toi, tu resteras ici ; tu hâteras les préparatifs de notre mariage ; et moi, tout à coup j'arriverai, je l'appellerai ma femme, et à tes pieds je te remercierai alors à la fois du bonheur et de l'honneur que tu me fais.

— Tu me quittes, Gaston ! s'écria la jeune fille d'une voix déchirante.

— Oh ! pas ainsi, Hélène, pas ainsi ! car je ne te quitterais pas. Oh ! bien au contraire, sois joyeuse, Hélène, souris-moi, et dis-moi, en me tendant la main si pure et si loyale : « Pars, Gaston : c'est ton devoir de partir. »

— Oui, mon ami, dit Hélène, peut-être devrais-je te dire cela ; mais, en vérité, je n'en ai pas la force, pardonne-moi.

— Oh ! Hélène, c'est mal, quand moi, je suis si joyeux,

— Que veux-tu, Gaston ? c'est plus fort que ma volonté, Gaston, tu emportes la moitié de ma vie, songes-y bien.

Gaston entendit sonner trois heures, et tressaillit.

— Adieu ! dit-il, adieu !

— Adieu ! murmura Hélène.

Et il lui serra encore une fois la main, qu'il baisa une dernière fois ; et s'élançant hors de la chambre, courut vers le perron, au bas duquel hennissaient les chevaux refroidis par le vent glacé du matin.

Mais au moment où il venait de descendre, il entendit les sanglots d'Hélène.

Il remonta rapidement et courut à elle ; elle était sur la porte de la chambre qu'il venait de quitter. Gaston l'enlaça dans ses bras, et elle se suspendit toute défaillante à son cou.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, tu me quittes donc ! tu me quittes donc, Gaston ! écoute bien ce que je te dis ; nous ne nous reverrons plus !

— Pauvre amie ! pauvre fille ! s'écria le jeune homme, le cœur serré malgré lui.

— Oui, folle... mais de désespoir, répondit Hélène.

Et ses larmes inondèrent le visage de Gaston.

Tout à coup, comme après un combat intérieur, elle colla ses lèvres aux lèvres de son amant en l'étreignant avec ardeur. Puis, le repoussant doucement :

— Va, dit-elle, va, Gaston ; maintenant je puis mourir.

Gaston répondit à ce baiser par des caresses passionnées. Mais en ce moment trois heures et demie sonnèrent.

— Encore une demi-heure qui faudra regagner, dit-il.

— Adieu ! adieu, Gaston ! pars, tu as raison ; tu devrais déjà être parti.

— Adieu, et à bientôt.

— Adieu ! Gaston.

Et la jeune fille rentra silencieuse dans le pavillon, comme une ombre dans son tombeau.

Quant à Gaston, il se fit conduire à la poste, demanda le meilleur cheval, le fit seller, s'élança dessus, et sortit de Paris, franchissant cette même barrière par laquelle il était entré quelques jours auparavant.

XXXVII

NANTES

La commission nommée par Dubois s'était constituée en permanence. Investie de pouvoirs illimités, ce qui, dans certains cas, veut dire fixés d'avance, elle siégea au château, soutenue par de forts détachements de troupes qui s'attendaient à chaque instant à être attaqués par les mécontents.

Depuis l'arrestation des quatre gentilshommes, Nantes, terrifiée d'abord, s'était émue en leur faveur. La Bretagne entière attendait un soulèvement ; mais en attendant, elle ne se soulevait pas. Cependant les débats approchaient. La veille de l'audience publique, Pontcalec eut avec ses amis une conversation sérieuse.

— Voyons, dit Pontcalec, avons-nous fait en paroles ou en action quelque imprudence ?

— Non ! dirent les trois gentilshommes.

— L'un de vous a-t-il fait l'aveu de nos projets à sa femme, à son frère, à un ami ? Vous, Montlouis ?

— Non, sur l'honneur.

— Vous, Talhouet ?

— Non.

— Vous, du Couëdic ?

— Non.

— Alors, ils n'ont contre nous ni preuves ni accusations. Personne ne nous a surpris, personne ne nous veut du mal.

— Mais, dit Montlouis, en attendant on nous juge.

— Sur quoi ? demanda Pontcalec.

— Sur des renseignements cachés, reprit Talhouet en souriant.

— Et bien cachés, ajouta du Couëdic, puisqu'on n'en articule pas un seul mot.

— Ils en seront pour leur courte honte, reprit Pontcalec, et eux-mêmes, une belle nuit, nous forceront de nous évader pour n'être pas forcés de nous libérer un beau jour.

— Je n'en crois rien, dit Montlouis, qui était celui des quatre amis qui avait toujours vu l'affaire sous son jour le plus sombre, peut-être parce qu'il avait le plus à perdre d'eux tous, ayant une jeune femme et deux enfants qui l'adoraient ; je n'en crois rien ; j'ai vu Dubois en Angleterre, j'ai causé avec lui. C'est une figure de fouine qui se lèche le museau quand elle a soif, Dubois a soif, et nous sommes pris, Mes seigneurs ; Dubois se désaltérera dans notre sang.

— Mais, répliqua du Couëdic, le parlement de Bretagne est là, ce me semble.

— Oui, pour nous regarder trancher la tête, répondit Montlouis.

Mais à tout cela, il y avait un des quatre amis qui souriait toujours ; c'était Pontcalec.



— Messieurs, disait-il, Messieurs, tranquillisez-vous. Si Dubois a soif, tant pis pour Dubois, il deviendra enragé, voilà tout ; mais cette fois encore, je vous réponds, Dubois ne goûtera pas de notre sang.

Et, en effet, dès l'abord, la tâche de la commission parut difficile : pas d'aveux, pas de preuves, pas de témoignages : la Bretagne riait au nez des commissaires, et quand elle ne riait pas, c'était encore pis, elle menaçait.

Le président expédia un courrier à Paris pour exposer l'état des choses et demander de nouvelles instructions.

— Jugez sur les projets, répondit Dubois : on peut n'avoir rien fait, parce qu'on a été empêché, mais avoir projeté beaucoup : l'intention en matière de rébellion est réputée pour le fait.

Armée de ce levier terrible, la commission renversa bientôt toute l'espérance de la province. Il y eut une séance terrible dans laquelle les accusés passèrent tour à tour de la raillerie à l'accusation. Mais une commission bien composée, comme Dubois les savait faire quand il voulait s'en mêler, est cuirassée contre les rieurs et les gens fâchés.

En rentrant dans la prison, Pontcalec se félicitait des vérités que lui surtout avait dites aux juges.

— N'importe, dit Montlouis, nous sommes dans une mauvaise affaire. La Bretagne ne se révolte point.

— Elle attend notre condamnation, répondit Talhouet.

— Alors elle se révoltera trop tard, dit Montlouis.

— Mais notre condamnation ne peut avoir lieu, dit Pontcalec. Voyons, franchement, pour nous, nous sommes coupables ; oui, mais sans preuves ; qui osera porter un arrêt contre nous ? la commission ?

— Non pas la commission, mais Dubois.

— Moi, j'ai grande envie de faire une chose, dit du Couëdic.

— Laquelle ?

— C'est, à la première séance, de crier : « A nous, Bretons ! » J'ai chaque fois vu dans la salle bon nombre de figures amies. Eh bien ! nous serons délivrés ou tués, mais au moins tout sera fini. J'aime mieux la mort qu'une parole attendue.

— Mais pourquoi risquer de se faire blesser par quelque sbire ? dit Pontcalec.

— Parce qu'on guérit de la blessure que fait un sbire, dit du Couëdic, et qu'on ne guérit pas de celle que fait le bourreau.

— Bien dit, du Couëdic ! s'écria Montlouis, et je me range à son avis.

— Mais soyez donc tranquille, Montlouis, dit Pontcalec, vous n'aurez pas plus affaire au bourreau que moi.

— Ah ! oui, toujours la prédiction, reprit Montlouis. Vous savez que je ne m'y lie pas, Pontcalec ?

— Et vous avez tort.

Montlouis et du Couëdic hochèrent la tête, mais Talhouet approuva.

— Mais cela est sûr, mes amis, continua Pontcalec. On nous condamnera à l'exil ; nous serons forcés de nous embarquer, et je ferai naufrage en chemin. Voilà mon sort ; mais le vôtre peut être différent : demandez à faire la traversée sur un autre bâtiment que moi ; ou bien encore, vous avez une autre chance, c'est que je tomberai du pont, ou que je glisserai en montant un escalier. Bref, je périrai par la mer. Vous le savez, voilà ce qui est positif ; et je serais condamné à mort, ou me conduirait à l'échafaud, que si l'échafaud est dressé en terre ferme, vous me verrez au pied de l'échafaud aussi tranquille que me voilà.

Ce ton d'assurance donnait à penser aux trois amis ; on est superstitieux quand on espère : l'espoir n'est qu'une superstition. Ils en vinrent à rire de l'effroyable rapidité avec laquelle on poussait les débats. Ils ne savaient pas que Dubois expédiait de Paris courrier sur courrier, pour presser la marche de la procédure. Enfin le jour vint où le tribunal se déclara suffisamment éclairé. Cette déclaration redoubla la belle humeur des amis, qui, ce jour-là, furent plus mordants, plus railleurs et plus spirituels qu'ils n'avaient jamais été.

La commission se retira en séance secrète pour délibérer.

Jamais débat ne fut plus orageux ; l'histoire a pénétré les secrets de ces délibérations : quelques-uns des conseillers, moins hardis dans le mal ou moins ambitieux, se révoltèrent à l'idée de condamner des gens sur des révélations transmises par Dubois et de la veracité desquelles ils pouvaient douter, aucune révélation n'avait été faite ; ceux-là exprimèrent hautement leur avis, mais la majorité était dévouée à Dubois, et l'on en vint dans le sein du comité à des querelles, à des injures, presque à un combat. Les débats durèrent onze heures, au bout desquelles la majorité prononça. La veille du jugement, une commission des notables habitants, des officiers bretons, des membres du parlement, était allée trouver le bureau de la commission ministérielle, et développa devant elle des conclusions tendant à prouver que les Bretons ne s'étaient pas révoltés de fait, que le choix du roi d'Espagne au préjudice du duc d'Orléans était un droit ressortant de la constitution même de l'Etat, qui préter le petit-fils d'un roi au parent collatéral, et que la province, en matière de régence, avait plus de droit de prononcer qu'un simple parlement. La commission ministérielle, qui sentait qu'elle n'avait point de bonne réponse à donner, ne répondit pas, et les députés se retirèrent pleins d'espoir. Mais le jugement n'en fut pas moins rendu, non pas sur l'instruction faite à Nantes, mais sur les instructions reçues de Paris. Les commissaires joignirent aux quatre chefs emprisonnés seize autres gentils-hommes contumaces et déclarèrent :

« Que les accusés, reconnus coupables de projets de crimes et de lèse-majesté et de plans de félonie, seraient décapités, les présents de fait, les absents en effigie. Que les murailles et fortifications de leurs châteaux seraient démolies, leurs marques de seigneurie abattues, et leurs bois de haute futaie et avenues taillés à la hauteur de neuf pieds. »

Une heure après que cette sentence fut rendue, on donna au greffier l'ordre de la signifier aux condamnés.

L'arrêt avait été rendu à la suite de cette séance si orageuse dont nous avons parlé, et où les accusés avaient trouvé de si vives marques de sympathie dans le public. Aussi, ayant battu les juges en brèche sur tous les points de l'accusation, jamais n'avaient-ils eu si bon espoir. Ils étaient assis dans la chambre commune et soupaient, se rappelant tous les détails de la séance, lorsque tout à coup leur porte s'ouvrit et que dans l'ombre se dessina la figure pâle et sévère du greffier. L'apparition solennelle changea au même instant les propos plaisants en battements de cœur.

Le greffier s'avança lentement, tandis que le geôlier se tenait à la porte, et que dans l'ombre du corridor on voyait étinceler les canons des mousquets.

— Que nous voulez-vous, Monsieur, demanda Pontcalec et que signifie ce sinistre appareil ?

— Messieurs, dit le greffier, je suis porteur de la sentence du tribunal ; agenouillez-vous pour l'entendre !

— Mais ce sont des sentences de mort seulement qu'on écoute à genoux, dit Montlouis.

— Agenouillez-vous, Messieurs, répondit le greffier.

— C'est bon pour des coupables et des gens de peu de s'agenouiller, dit du Couëdic. Nous sommes gentils-hommes et innocents, nous entendrons la sentence debout.

— Comme vous voudrez, Messieurs ; seulement, découvrez-vous, car je parle au nom du roi.

Talhouet, le seul qui eût son chapeau sur la tête, se découvrit. Tous quatre se tirèrent debout et découverts, appuyés les uns aux autres, le front pâle, mais le sourire sur les lèvres. Le greffier lut toute la sentence sans qu'un seul murmur, un seul geste d'étonnement le vint interrompre. Quand il eut fini :

— Pourquoi m'a-t-on dit, demanda Pontcalec, de déclarer les desseins de l'Espagne contre la France, et qu'on me laisserait aller ? L'Espagne était pays ennemi, j'ai déclaré ce que je croyais savoir de ses projets, et voilà qu'on nous condamne. Pourquoi cela ? La commis-

sion n'est donc composée que de lâches qui tendaient des pièges aux accusés?

Le greffier ne répondit pas.

— Mais, ajouta Montlouis, le régent a épargné tout Paris, complice de la conspiration de Cellamare; pas une goutte de sang n'a coulé; cependant ceux qui voulaient enlever le régent, le tuer peut-être, étaient aussi coupables, au moins, que les gens contre lesquels aucune accusation sérieuse n'a pu être articulée; nous sommes donc choisis pour expier cette indulgence envers la capitale?

Le greffier ne répondit rien.

— Comprends donc une chose, Montlouis, dit du Couëdic, il y a là-bas une vieille haine de famille contre la Bretagne, et le régent, pour faire croire qu'il est de la famille, veut donner la preuve qu'il nous hait. Ce n'est pas nous personnellement que l'on frappe, c'est une province qui, depuis trois cents ans, réclame inutilement ses droits et ses privilèges, et que l'on veut faire coupable pour se débarrasser d'elle une bonne fois.

Le greffier gardait toujours le silence.

— Voyons, finissons-en! dit Talhouet. Nous sommes condamnés, c'est bien... Maintenant, y a-t-il ou n'y a-t-il pas d'appel?

— Il n'y en a pas, Messieurs, dit le greffier.

— Alors, vous pouvez vous retirer, dit du Couëdic.

Le greffier salua et se retira, suivi des gardes qui l'escortaient, et la porte de la prison se referma, lourde et bruyante, sur les quatre gentilshommes.

— Eh bien! dit Montlouis lorsqu'ils se retrouvèrent seuls.

— Eh bien! nous sommes condamnés, dit Pontaleec. Je n'ai jamais dit, moi, qu'il n'y aurait pas arrêté, j'ai dit qu'il n'y aurait pas exécution, voilà tout.

— Je suis de l'avis de Pontaleec, dit Talhouet; ce qu'ils en ont fait, c'est pour effrayer la province et mesurer sa patience.

— D'ailleurs, dit du Couëdic, ils ne nous exécuteront pas sans que le régent ait ratifié la condamnation. Or, à moins de courrier extraordinaire, il faut deux jours pour aller à Paris, un jour pour examiner l'affaire, et deux jours pour revenir; cela fait cinq jours; nous avons donc cinq jours devant nous; en cinq jours il arrive bien des choses: la province, en apprenant notre arrêt, se soulèvera.

Montlouis hocha la tête. x

— Puis il y a Gaston, continua Pontaleec, que vous oubliez toujours, Messieurs.

— J'ai bien peur que Gaston ne soit arrêté, Messieurs, dit Montlouis. Je connais Gaston, et s'il était en liberté nous aurions déjà entendu parler de lui.

— Tu ne nieras pas, au moins, prophète de malheur, dit Talhouet, que nous n'ayons quelques jours devant nous.

— Qui sait encore? dit Montlouis.

— Et puis la mer, dit Pontaleec; la mer, que diable! Messieurs, vous oubliez toujours que je ne dois partir que par la mer.

— Eh bien! donc, Messieurs, remettons-nous à table, dit du Couëdic, et un dernier verre à notre santé.

— Nous n'avons plus de vin, dit Montlouis, c'est mauvais signe.

— Bah! il en reste encore dans la cave, dit Pontaleec. Et il appela le géolier. Celui-ci, en entrant, trouva les quatre amis à table. Il les regarda d'un air étonné.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc de nouveau, maître Christophe? dit Pontaleec.

Maître Christophe était de Guer et avait une vénération toute particulière pour Pontaleec, son oncle Crysgor ayant été son seigneur.

— Rien autre chose que ce que vous savez, Messieurs, dit-il.

— Alors, va nous chercher du vin.

— Ils veulent s'étourdir, dit le géolier en sortant. Pauvres gentilshommes!

Montlouis seul entendit ce que venait de dire Christophe, et sourit tristement. Un instant après ils entendirent des pas qui se rapprochaient vivement de leur chambre. La porte s'ouvrit et Christophe reparut sans aucune bouteille à la main.

— En bien! dit Pontaleec, le vin que nous avons demandé ou est-il?

— Bonne nouvelle! s'écria Christophe sans répondre à l'interpellation de Pontaleec. Bonne nouvelle, Messieurs.

— Laquelle? dit Montlouis en tressaillant.

— Le régent est mort!

— La Bretagne se révolte! ajouta du Couëdic.

— Non, Messieurs, non; car je n'oserais point appeler cela de bonnes nouvelles.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc? dit Pontaleec.

— Il y a que M. de Châteaumeuf vient de décommander cent cinquante hommes qui stationnaient en armes sur la place du Marche, ce qui avait effrayé tout le monde; mais ces cent cinquante hommes viennent de recevoir contre ordre et rentrent dans leur caserne.

— Alons, dit Montlouis, je commence à croire que ce ne sera pas pour ce soir.

En ce moment six heures sonnaient.

— Eh bien! dit Pontaleec, une bonne nouvelle n'est pas une raison pour que nous restions sur notre soif. Retourne nous chercher du vin.

Christophe sortit et revint, dix minutes après, une bouteille à la main. Les amis, qui étaient restés à la table, remplirent les verres.

— A la santé de Gaston! dit Pontaleec en échangeant un regard d'intelligence avec ses amis, pour lesquels ce toast seul était compréhensible.

Et ils vidèrent leurs verres, excepté Montlouis, qui, au moment où il portait le sien à sa bouche, s'arrêta.

— Eh bien! demanda Pontaleec; qu'y a-t-il?

— Le tambour! dit Montlouis en étendant la main dans la direction où il entendait le bruit.

— Eh bien? dit Talhouet, n'as-tu pas entendu ce qu'a dit Christophe? ce sont les troupes qui rentrent.

— Non pas! au contraire, ce sont les troupes qui sortent; ce n'est pas la retraite, c'est la générale.

— La générale! dit Talhouet; que diable cela veut-il dire?

— Rien de bon, reprit Montlouis en secouant la tête.

— Christophe? dit Pontaleec en se tournant vers le géolier.

— Oui, Messieurs, vous allez savoir ce que c'est, répondit celui-ci; dans un instant je reviens.

Il s'élança hors de la chambre, non pas cependant sans avoir soigneusement fermé la porte derrière lui. Les quatre amis demeurèrent dans le silence de l'anxiété. Au bout de dix minutes la porte s'ouvrit, et le géolier reparut pâle de terreur.

— Un courrier vient d'entrer dans la cour du château, dit-il; il arrivait de Paris, il a remis ses dépêches, et aussitôt les postes ont été doubles et le tambour a battu dans toutes les casernes.

— Oh! oh! dit Montlouis, cela nous regarde.

— On monte l'escalier! dit le géolier, plus tremblant et plus effrayé que ceux auxquels il s'adressait.

En effet, on entendit la crosse des mousquets retentir sur les dalles du corridor, et en même temps les voix de plusieurs personnes empressées se firent entendre.

La porte se rouvrit et le greffier reparut.

— Messieurs, dit-il, combien de temps desirez-vous pour mettre ordre à vos affaires en ce monde et subir votre condamnation?

Une profonde terreur glaça jusqu'aux assistants.

— Je veux, dit Montlouis, le temps que l'arrêt vaille à Paris et en revienne avec l'approbation du régent.

— Moi, dit Talhouet, je ne veux que le temps nécessaire à la commission pour se repentir de son iniquité.

— Quant à moi, dit du Couëdic, je voudrais qu'on laissât au ministre de Paris le temps de commander cette peine en celle de huit jours de détention, que nous méritons pour avoir agi un peu légèrement.

— Et vous, Monsieur, dit gravement le greffier à Pontaleec qui gardait le silence, que demandez-vous?

— Moi, dit Pontaleec parfaitement calme, je ne demande absolument rien.

— Alors, Messieurs, dit le greffier, voici la réponse de la commission: « Vous avez deux heures à vous pour songer à vos affaires spirituelles et temporelles; il est six heures et demie, il faut dans deux heures et demie

que vous soyez rendus sur la place du Bouffay, où aura lieu l'exécution. »

Il se fit un grand silence, les plus braves sentaient la terreur les prendre à la racine des cheveux. Le greffier sortit sans que personne ait eu un mot à lui répondre ; seulement les condamnés se regardèrent et se serrèrent la main. Ils avaient deux heures. Deux heures, dans le cours ordinaire de la vie, semblent parfois des siècles ; dans d'autres moments, deux heures semblent une seconde. Les prêtres arrivèrent, puis les soldats, puis les bourreaux. La situation devenait terrible. Pontcalec seul ne se démentait pas, non que les autres manquaient de courage, mais ils manquaient de espoir ; cependant Pontcalec les rassurait par le calme avec lequel il répondait, non seulement aux prêtres, mais encore aux exécuteurs qui s'étaient déjà saisis de leur proie.

On régla les préparatifs de cette terrible chose qu'on appelle la toilette des condamnés. Les quatre patients devaient aller à l'échafaud vêtus de manteaux noirs, pour qu'aux yeux du peuple, dont on craignait toujours la rébellion, ils demeurassent confondus parmi les prêtres chargés de les exhorter.

Puis on agita la question de leur lier les mains : question suprême ! Pontcalec répondit avec son sourire de sublime confiance :

— Eh ! pardieu ! laissez-nous les mains libres, nous irons sans nous révolter.

— Cela ne nous regarde pas, répondit l'exécuteur qui avait affaire à Pontcalec : à moins d'ordre particulier, toutes les dispositions sont les mêmes pour tous les condamnés.

— Et qui donne ces ordres ? demanda Pontcalec en riant, est-ce le roi ?

— Non, monsieur le marquis, répondit l'exécuteur, étonné d'un pareil sang-froid dont jamais il n'avait vu d'exemple, ce n'est pas le roi, c'est notre chef.

— Et où est votre chef ?

— C'est celui qui cause là-bas avec le geôlier Christophe.

— Faites-le venir alors, dit Pontcalec.

— Eh ! maître Lamer, cria l'exécuteur, voulez-vous passer de ce côté ? il y a un de ces Messieurs qui vous demande.

La foudre tombant au milieu des quatre condamnés n'eût pas produit un effet plus terrible que ce nom.

— Que dites-vous ? s'écria Pontcalec palpitant de terreur ; comment avez-vous dit ? quel nom avez-vous prononcé ?

— Lamer, Monsieur ; c'est notre chef.

Pontcalec, pâle et glacé, tomba sur une chaise, en attachant un indécible regard sur ses compagnons atterrés ; personne autour d'eux ne comprenait rien à ce muet abattement, qui succédait si rapidement à cette grande confiance.

— Eh bien ? dit Montlouis s'adressant à Pontcalec avec un accent de doux reproche.

— Oui, Messieurs, vous aviez raison, dit Pontcalec ; mais moi j'avais raison aussi de croire à cette prédiction, car cette prédiction s'accomplira comme les autres. Seulement, cette fois, je me rends, et j'avoue que nous sommes perdus.

Et par un mouvement spontané, les quatre condamnés s'embrassèrent en priant Dieu.

— Qu'ordonnez-vous ? demanda l'exécuteur.

— Inutile de lier les mains à ces Messieurs s'ils veulent donner leur parole ; ils sont soldats et gentilshommes.

XXXVIII

LE DRAME DE NANTES

Cependant Gaston courait sur la route de Nantes, laissant derrière lui le postillon, chargé alors, comme aujourd'hui, de retenir les chevaux au lieu de les faire avancer. Malgré ces deux forces contraires, il fai ait

trois lieues à l'heure. Il avait ainsi traversé Sèvres et Versailles.

En arrivant à Rambouillet, et comme le jour commençait à paraître, il vit le maître de poste et les postillons empressés autour d'un cheval qu'on venait de saigner. Le cheval était étendu au milieu de la rue, couché sur le flanc, et soufflant avec peine.

Gaston n'avait point fait d'abord attention à ce cheval, à ce maître de poste et à ces postillons. Mais en se mettant en selle lui-même, il entendit un des assistants qui disait :

— Au train dont il y va, il en tuera plus d'un d'ici à Nantes.

Gaston allait partir, mais, frappé d'une réflexion subite et terrible, il s'arrêta et fit signe au maître de poste de lui venir parler.

Le maître de poste s'approcha.

— Qui donc est passé, demanda Gaston, allant si grand train qu'il a mis ce pauvre animal en cet état ?

— Un courrier du ministère, répondit le maître de poste.

— Un courrier du ministère ! s'écria Gaston ; et venait-il de Paris ?

— Venant de Paris.

— Depuis combien de temps, à peu près, est-il passé ?

— Voilà tantôt deux heures.

Gaston poussa un cri sourd qui ressemblait à un gémissement. Il connaissait Dubois... Dubois, qui l'avait joué sous le costume de La Jonquière. La bonne volonté du ministre lui revint alors à l'esprit et l'épouvanta. Pourquoi ce courrier expédié en toute hâte juste deux heures avant lui ?

— Oh ! j'étais trop heureux, pensa le jeune homme, et Hélène avait bien raison de me dire qu'elle pressentait quelque grand malheur. Oh ! je rattraperai ce courrier, et je saurai ce qu'il porte ou j'y laisserai ma vie.

Et il s'élança comme une flèche.

Mais dans tous ces doutes et dans toutes ces interrogations, il avait encore perdu dix minutes, de sorte qu'en arrivant à la première poste, il était toujours de deux heures en arrière. Cette fois, le cheval du courrier avait résisté, mais c'était celui de Gaston qui était près de tomber. Le maître de poste voulut faire quelques observations, mais Gaston laissa tomber deux ou trois louis et repartit au galop.

À la prochaine poste il avait gagné quelques minutes ; mais voilà tout. Le courrier qui le précédait ne ralentissait pas sa course : Gaston pressait la sienne, voilà tout. Cette effrayante rapidité doublait la défiance et la fièvre du jeune homme.

— Oh ! si ! dit-il, j'arriverai en même temps que lui, si je ne parviens pas à le devancer.

Et il redoublait de vitesse, et il pressait son cheval, qui, à chaque poste, s'arrêtait, ruisselant de sueur et de sang, quand il ne tombait pas. À chaque poste il apprenait que le courrier était passé presque aussi rapide que lui ; mais il gagnait toujours quelques minutes sur lui et cela soutenait ses forces.

Les postillons, laissés bien loin derrière lui, plaignaient malgré eux ce beau jeune homme au front pâle et à l'œil terne qui courait ainsi sans prendre ni repos ni nourriture, tout ruisselant de sueur, malgré le froid, et n'ayant que ces paroles à la bouche :

— Un cheval ! un cheval ! vite, un cheval !

Et, en effet, épuisé, sans autre force que celle du cœur, de plus en plus enivré par la rapidité de sa course et le sentiment du danger, Gaston sentit sa tête tourner et son front se fendre ; la sueur de ses membres était mêlée de sang.

Etrangle par la soif et l'aridité de son gosier, il but un verre d'eau froide à Ancenis. Depuis seize heures, c'était la première fois qu'il perdait une seconde.

Et cependant le courrier maudit avait encore une heure et demie d'avance sur lui. En quatre-vingts lieues, Gaston n'avait gagné que quarante ou cinquante minutes.

La nuit venait rapidement, et Gaston, croyant toujours voir apparaître quelque chose à l'horizon, essayait de percer l'obscurité avec son regard sanglant ; il s'avan-

çait comme au milieu d'un rêve, croyant entendre les cloches tinter, les canons rouler et les tambours bruire. Il avait la tête pleine de chants lugubres et de bruits sinistres ; il ne vivait plus de la vie des hommes ; sa fièvre le soutenait, il volait dans les airs.

Cependant il avançait toujours. Vers les huit heures du soir il aperçut enfin à l'horizon Nantes, comme une masse au milieu de laquelle quelques lumières brillaient comme des étoiles.

Nantes avait l'air d'une ville déserte ; nous nous trompions, Nantes avait l'air d'une ville morte.

Cependant, en passant sous la porte, une sentinelle jeta à Gaston quelques regards qu'il n'entendit pas.

Il continua son chemin.

À la rue du Château, son cheval s'abattit une seconde fois, mais cette fois pour ne plus se relever.

Qu'importait à Gaston cette fois, il était arrivé !

Il continua sa course à pied ; ses membres étaient



Cependant Gaston courait sur la route de Nantes.

Il essaya de respirer, et croyant que c'était sa cravate qui l'étouffait, il la dénoua et la jeta par le chemin.

Ainsi monté sur un cheval noir, enveloppé d'un manteau noir, nu-tête depuis longtemps, son chapeau était tombé, Gaston ressemblait à un cavalier fantastique se rendant à quelque sabbat.

En arrivant à la porte de Nantes son cheval s'abattit, mais Gaston ne perdit pas les éperons ; à l'aide de la bride avec laquelle il lui donna une violente secousse, à l'aide des éperons qu'il lui enfonça dans le ventre, le cheval se releva.

La nuit était noire, personne ne paraissait sur les remparts, les sentinelles disparaissaient elles-mêmes dans l'obscurité ; on eût dit une ville déserte.

Pas plus de bruit que de monde. Nous avons dit que

brisés, et cependant il ne sentait pas la fatigue ; il tenait à la main le papier qu'il froissait.

Une chose l'étonnait cependant, c'était, dans ce quartier si populeux, de ne rencontrer personne.

Mais à mesure qu'il avançait, il entendait comme une rumeur sourde venant de la place du Bouffay, en passant devant une longue rue dont l'extrémité donnait sur cette place.

Des lumières flamboyaient, éclairant une mer de têtes ; mais Gaston passa. C'était au château qu'il avait affaire, et la vision s'éteignit.

Enfin, Gaston aperçut le château ; il vit le porche qui s'ouvrait béant devant lui. La sentinelle placée sur le pont-levis voulut l'arrêter, mais Gaston, son ordre à la main, l'écarta violemment et entra sous le guichet.

Des hommes causaient tristement, et, tout en causant, l'un d'eux essuyait des larmes.

Gaston comprit tout.

— Ordre de surseoir ! cria-t-il, ordre de...

La parole s'éteignit dans sa gorge ; mais les hommes avaient entendu mieux que cela, ils avaient vu le geste désespéré de Gaston.

— Allez donc ! allez donc ! crièrent-ils en lui montrant le chemin. Allez ! et peut-être arriverez-vous encore à temps.

Aussitôt eux-mêmes se dispersèrent dans toutes les directions. Gaston poursuivit sa route. Il traversa un corridor, puis des appartements vides, puis la grande salle, puis un autre corridor. De loin, à travers les barreaux, à la lueur des torches, il découvrait cette grande réunion d'hommes qu'il avait déjà entrevue. Il venait de traverser le château tout entier ; il était arrivé sur une terrasse ; de là, il découvrait l'esplanade, un échafaud, des hommes : tout autour de la foule. Gaston veut crier, on ne l'entend pas ; il agite son mouchoir, on ne le voit pas. Un homme de plus monte sur l'échafaud : Gaston jette un cri et se précipite. Il a sauté du haut en bas du rempart : une sentinelle veut l'arrêter, il la renverse : une espèce d'escalier conduisait à la place, il prend cet escalier. Au bas est une espèce de barricade en charrettes : Gaston se courbe, se glisse et passe entre les roues. Au delà de la barricade, tous les grenadiers de Saint-Simon sont disposés en haie. Gaston fait un effort désespéré, il enfonce la haie et se trouve dans l'enceinte. Les soldats, qui voient un homme pâle, haletant, un papier à la main, le laissent passer. Tout à coup il s'arrête comme frappé de la foudre. Talhouet, il l'a reconnu, Talhouet vient de s'agenouiller sur l'échafaud.

— Arrêtez ! arrêtez ! crie Gaston avec l'énergie du désespoir.

Mais, en même temps, l'épée de l'exécuteur en chef flamboie comme un éclair, puis on entend un coup sourd et mat, et un grand frissonnement court par toute la foule. Le cri du jeune homme s'est perdu dans le cri général, sorti de vingt mille poitrines à la fois. Gaston est arrivé une seconde trop tard. Talhouet est mort, et, lorsqu'il lève les yeux, il voit la tête de son ami à la main du bourreau. Alors, noble cœur qu'il est, il comprend que, puisqu'un seul est mort, tous doivent mourir ; que nul n'acceptera une grâce arrivée trop tard d'une tête. Il regarde autour de lui ; du Couëdic monte à son tour ; du Couëdic est vêtu d'un manteau noir, il a la tête nue et le cou nu. Gaston songe que lui aussi a un manteau noir, le cou nu et la tête nue, et il se met à rire convulsivement. Il voit ce qui lui reste à faire, comme on voit un paysage sinistre à la lueur de la foudre qui tombe. C'est affreux, mais c'est grand. Du Couëdic s'incline ; mais avant de s'incliner, il crie :

— Voilà comment on récompense les services des soldats fidèles ; voilà comment vous tenez vos promesses, ô lâches Bretons !

Deux aides le font plier sur ses genoux. L'épée du bourreau tournoie et étincelle une seconde fois, et du Couëdic roule près de Talhouet. Le bourreau ramasse la tête, la montre au peuple, puis la place à l'un des angles de l'échafaud, en face de celle de Talhouet.

— A qui, maintenant ? demanda maître Lamer.

— Peu importe ! répondit une voix ; pourvu que M. de Pontcalec passe le dernier : c'est porté dans son arrêt.

— A moi, alors, dit Montlouis, à moi !

Et Montlouis s'élança sur l'échafaud ; mais, arrivé là, il s'arrête, ses cheveux se hérissent : en face de lui, à une fenêtre, il a vu sa femme et ses deux enfants.

— Montlouis ! Montlouis ! crie sa femme avec cet accent déchirant d'un cœur qui se brise ; Montlouis ! nous voilà, regarde-nous !

Au même instant, tous les yeux se concentrent vers cette fenêtre.

Soldats, bourgeois, prêtres, bourreaux, regardent du même côté. Gaston profite de cette liberté de la mort qui règne autour de lui, s'élança vers l'échafaud et se cramponne à l'échelle, dont il monte les premiers degrés.

— Ma femme ! mes enfants ! crie Montlouis en se tordant les bras de désespoir ; oh ! retirez-vous, ayez pitié de moi !

— Montlouis ! crie sa femme en lui présentant de loin le plus jeune de ses fils ; Montlouis, bénis tes enfants, et peut-être que l'un d'eux te vengera un jour !

— Adieu, mes enfants, je vous bénis ! crie Montlouis en étendant les mains vers la fenêtre.

Ces adieux funèbres percent la nuit et retentissent comme un effroyable écho dans le cœur des assistants.

— Assez ! dit Lamer au patient ; assez !

Puis, se retournant vers ses aides :

— Hâtez-vous, dit-il, ou le peuple ne nous laissera pas achever.

— Soyez tranquille, dit Montlouis ; le peuple me sauvera-t-il, je ne leur survivrais pas !

Et du doigt il montrait les têtes de ses compagnons.

— Ah ! je les avais donc bien jugés ! s'écria Gaston, qui avait entendu ces paroles. Montlouis, martyr, prie pour moi !

Montlouis se retourna ; il lui semblait avoir entendu une voix connue ; mais au moment même, les bourreaux s'emparèrent de lui, et presque aussitôt un grand cri apprit à Gaston qu'il en était de Montlouis comme des autres, et que son tour était arrivé. Gaston s'élança : en un instant il fut au sommet de l'échelle et plana à son tour, du haut de la plate-forme infâme, sur toute cette foule. Aux trois angles de l'échafaud étaient les trois têtes de Talhouet, de du Couëdic et de Montlouis. Il y avait alors, dans le peuple, une émotion étrange. L'exécution de Montlouis, accompagnée des circonstances que nous avons rapportées, avait bouleversé la foule. Toute cette place mouvante et de laquelle s'élevaient des murmures et des imprécations sembla à Gaston une vaste mer dont chaque vague était vivante. A ce moment l'idée lui vint qu'il pouvait être reconnu, et que son nom, poussé par une seule bouche, pouvait l'empêcher d'exécuter son dessein. Aussitôt il tomba à genoux, et saisissant lui-même le billot il y posa la tête.

— Adieu, murmura-t-il, adieu, ma pauvre amie ! Adieu, ma douce et chère Hélène ! Mon baiser nuptial va me coûter la vie, mais il ne me coûtera pas l'honneur. Hélas ! ce quart d'heure perdu dans tes bras aura fait tomber cinq têtes. Adieu, Hélène, adieu !

L'épée du bourreau étincela.

— Et vous, mes amis, pardonnez-moi ! ajouta le jeune homme.

Le fer s'abattit ; la tête roula d'un côté et le corps de l'autre. Alors Lamer prit la tête et la montra au peuple. Mais aussitôt un grand murmure monta de la foule ; personne n'avait reconnu Pontcalec. Le bourreau se trompa à ce murmure : il posa la tête de Gaston à l'angle qui était demeuré vide ; et, poussant du pied le corps dans le tombereau, où l'attendaient ceux de ses trois compagnons, il s'appuya sur sa longue épée en criant à haute voix :

— Justice est faite !

— Et moi donc ! s'écria une voix tonnante ; et moi donc ! est-ce qu'on m'oublie ?

Et Pontcalec s'élança à son tour sur l'échafaud.

— Vous ! s'écria Lamer en se reculant comme s'il eût vu apparaître un fantôme ; vous ! qui, vous ?

— Moi, Pontcalec ; allons, me voilà, je suis prêt.

— Mais, dit le bourreau tout tremblant, en regardant l'un après l'autre les quatre angles de son échafaud ; mais, j'ai mes quatre têtes.

— Je suis le baron de Pontcalec, entends-tu ? c'est moi qui dois mourir le dernier, et me voilà.

— Comptez, dit Lamer, aussi pâle que le baron, en lui montrant du bout de son épée les quatre angles de l'échafaud.

— Quatre têtes ! s'écria Pontcalec ; impossible !

En ce moment, dans l'une des quatre têtes, il reconnut la noble et pâle figure de Gaston qui semblait lui sourire jusque dans la mort ; et, à son tour, il recula d'effroi.

— Oh ! tuez-moi donc bien vite ! s'écria-t-il avec des gémissements d'impatience. Voulez-vous donc me faire mourir mille fois ?

Pendant ce temps un des commissaires avait monté

l'échelle à son tour, l'appelle par l'exécuteur en chef. Il jeta un coup d'œil sur le patient.

— Monsieur est bien le baron de Pontcalec, dit le commissaire ; faites votre besogne.

— Mais, s'écria le bourreau, vous le voyez bien, les quatre têtes sont là !

— Eh bien ! cela en fera cinq ; ce qui abonde ne nuit pas.

Et le commissaire descendit les degrés en faisant signe aux tambours de battre. Lamer chancelait sur les planches de son échafaud ; la rumeur grossissait. C'était plus d'horreur que n'en pouvait supporter l'âme seule. Un long murmure court sur la place ; des lumières s'éteignent ; les soldats repoussés crièrent aux armes ; il y eut un instant de bruit et de confusion, pendant lequel plusieurs voix retentirent :

— A mort, les commissaires ! à mort, les bourreaux ! criaient-elles.

Alors les canons du fort, chargés à mitraille, inclinèrent leurs gueules vers le peuple.

— Que ferai je ? dit Lamer.

— Frappez ! répondit la même voix qui avait toujours pris la parole.

Pontcalec se jeta à genoux. Les aides fixèrent sa tête sur le billot. Alors les prêtres s'enfuirent avec horreur, les soldats tremblèrent, et Lamer frappa en détournant les yeux pour ne pas voir la victime.

Dix minutes après, la place était vide et les fenêtres fermées et éteintes. L'artillerie et les fusiliers compaillaient autour de l'échafaud démolí, et regardaient en silence les larges taches de sang qui rougissaient le pavé.

Les religieux auxquels on rapporta les corps reconnuent, avec effroi, qu'il y avait effectivement, comme l'avait dit Lamer, cinq cadavres au lieu de quatre. Un de ces cadavres tenait encore dans sa main un papier froissé.

Ce papier était la grâce des quatre autres !

Alors seulement tout fut expliqué, et le dévouement de Gaston, qui n'avait pas eu de confidents, fut deviné.

Les religieux voulurent célébrer une messe ; mais le président Châteauneuf, qui craignait quelques troubles à Nantes, leur ordonna de la célébrer sans ornement et sans pompe.

Ce fut le jour du mercredi saint que les corps des suppliciés furent en-velés. Le peuple fut écarté de la chapelle où reposent leurs corps mutilés, dont la chaux, assure-t-on, consuma la majeure partie.

Ainsi finit le drame de Nantes.

XXXIX

CONCLUSION

Quinze jours après les événements que nous venons de raconter, un carrosse vert, le même que nous avons vu arriver à Paris au commencement de cette histoire, sortait par la même barrière qu'il était entre et cheminait sur la route de Paris à Nantes.

Une jeune femme, pâle et presque mourante, y était assise aux côtés d'une sœur augustine qui, chaque fois qu'elle tournait les yeux vers sa compagne, poussait un soupir, et essuyait une larme.

Un homme, à cheval, guettait cette voiture un peu au delà de Rambouillet.

Il était enveloppé d'un grand manteau qui ne laissait voir que ses yeux.

Près de lui était un autre homme enveloppé d'un manteau comme lui.

Quand la voiture s'arrêta, il poussa un profond soupir, et deux larmes sèches tombèrent de ses yeux.

— Adieu ! murmura-t-il ; adieu, toute ma joie ! adieu, tout mon bonheur ! adieu, mère ! adieu, mon enfant !

— Monseigneur, dit l'homme qui était près de lui, il en coûte pour être un grand prince, et celui qui veut commander aux autres doit d'abord se vaincre lui-même. Soyez fort jusqu'au bout, Monseigneur, et la postérité dira que vous avez été grand.

— Oh ! jamais je ne vous pardonnerai, Monsieur, dit le régent avec un soupir si profond qu'il ressemblait à un gémissement, car vous avez tué mon bonheur.

— Eh bien ! travaillez donc pour les rois ! dit en haussant les épaules le compagnon de cet homme affligé : *Voli judere principibus terra nec illis coram.*

Les deux hommes restèrent là jusqu'à ce que la voiture eût disparu à l'horizon, puis ils reprirent le chemin de Paris.

Huit jours après, la voiture entra sous le porche des augustines de Clisson ; à son arrivée tout le couvent s'empressa auprès de la voyageuse souffrante, pauvre fleur brisée au vent du monde.

— Venez, mon enfant, venez vivre avec nous, dit la supérieure.

— Non pas vivre, ma mère, dit la jeune fille, mais mourir !

— Ne pensez qu'au Seigneur, mon enfant, dit la bonne abbesse.

— Oui, ma mère, au Seigneur, qui est mort pour les crimes des hommes, n'est-ce pas ?

La supérieure la reçut dans ses bras sans lui faire d'autre question ; elle était habituée à voir passer les souffrants de la terre et à les plaindre sans leur demander qui les avait fait souffrir.

Helène reprit sa petite cellule dont elle avait été absente un mois à peine ; tout y était encore à la même place et comme elle l'avait laissé ; elle alla à la fenêtre ; le lac dormait tranquille et morne, seulement la glace qui le couvrait avait disparu sous les pluies et avec elle la neige où, avant de partir, la jeune fille avait revu l'empreinte des pas de Gaston.

Le printemps vint ; tout se reprit à la vie, excepté Helène.

Les arbres qui formaient l'enceinte du petit lac verdirent, les larges feuilles des nymphéas flottèrent encore à la surface de l'eau, les roseaux se redressèrent, et toute la peuplade des oiseaux chantants revint le habiter.

Il n'y eut point jusqu'à la grille qui ne se rouvrit pour donner passage au jardinier. Helène traversa encore l'été ; puis, au mois de septembre, elle mourut.

Le matin même de sa mort, la supérieure reçut une lettre qui arrivait de Paris par un courrier.

Elle porta à l'agonisante cette lettre qui contenait ces seuls mots :

— Ma mère, obtenez de votre fille qu'elle pardonne au régent.

Helène, implorée par la supérieure, pâlit à ce nom. Mais elle répondit :

— Oui, ma mère, je lui pardonne ! Mais c'est parce que je vais rejoindre celui qu'il a tué.

A quatre heures du soir elle expira.

Elle avait demandé à être ensevelie à l'endroit même où Gaston détachait la barque avec laquelle il venait la voir.

Ses derniers vœux furent exaucés.



TABLE DES MATIÈRES

DE

UNE FILLE DU RÉGENT

	Pages		Pages
I. — Une abbesse au XVIII ^e siècle.	3	XX. — L'artiste et le politique.	48
II. — Décidément la famille se range.	6	XXI. — Le sang se révèle.	50
III. — Le Rat et la Souris.	9	XXII. — Ce qui se passait à la maison de la rue du Bac en attendant Gaston.	54
IV. — Ce qui se passait trois nuits après à cent lieues du Palais-Royal.	12	XXIII. — En Bretagne.	62
V. — Comment le hasard arrange quelquefois les choses de manière à faire honte à la Provi- dence.	16	XXIV. — La sorcière de Savenay.	64
VI. — Le voyage.	18	XXV. — L'arrestation.	66
VII. — Une chambre de l'hôtel du Tigre Royal à Ram- bouillet.	22	XXVI. — La Bastille.	69
VIII. — Un piqueur à la livrée de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans.	24	XXVII. — Quelle vie on menait alors à la Bastille en attendant la mort.	72
IX. — De l'utilité des cachets.	26	XXVIII. — Comment on passait la nuit à la Bastille en attendant le jour.	75
X. — La visite.	28	XXIX. — Un compagnon de Bastille.	77
XI. — Où Dubois prouve que sa police particulière était mieux faite pour 500,000 livres, que notre police générale n'est faite pour trois millions.	31	XXX. — L'arrêt.	80
XII. — Encore Rambouillet.	33	XXXI. — Une haine de famille.	83
XIII. — Le capitaine La Jonquière.	34	XXXII. — Les affaires d'Etat et les affaires de famille.	88
XIV. — M. Moutonnet, marchand drapier à Saint- Germain-en-Laye.	37	XXXIII. — Comment il ne faut pas toujours juger les autres d'après soi-même, surtout lorsqu'on s'appelle Dubois.	92
XV. — Fiez-vous aux signes de reconnaissance.	39	XXXIV. — Monceaux.	94
XVI. — Son Excellence le duc d'Olivarés.	41	XXXV. — Le pardon.	96
XVII. — Monseigneur, nous sommes Bretons.	43	XXXVI. — Dernière entrevue.	98
XVIII. — M. André.	44	XXXVII. — Nantes.	99
XIX. — La petite maison.	47	XXXVIII. — Le drame de Nantes.	102
		XXXIX. — CONCLUSION.	105



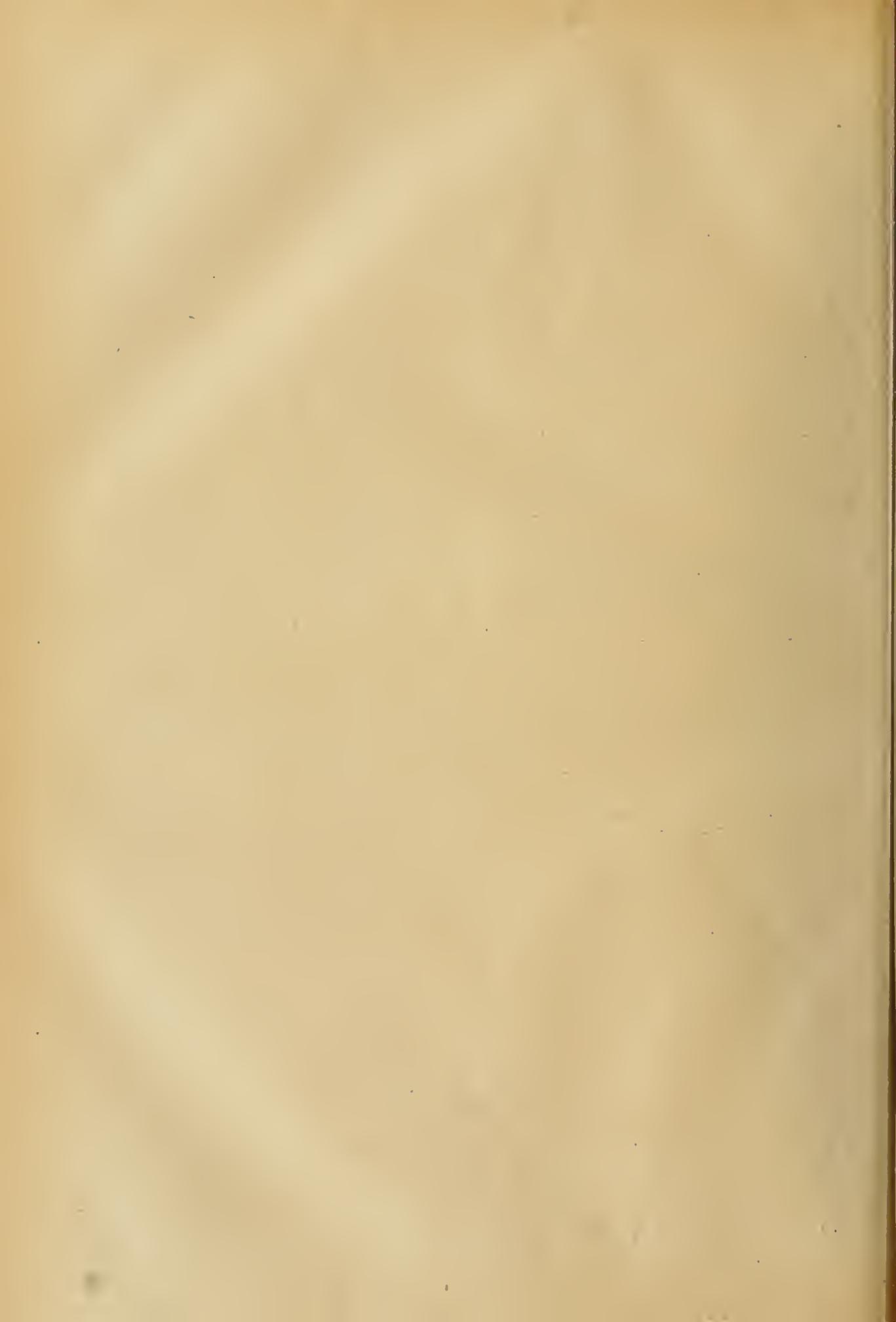


TABLE DU VOLUME

I. — LE CHEVALIER D'HARMENTAL

II. — UNE FILLE DU RÉGENT







Le Chevalier de Maison-Rouge

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Le

Chevalier de Maison-Rouge

ILLUSTRATIONS

DE

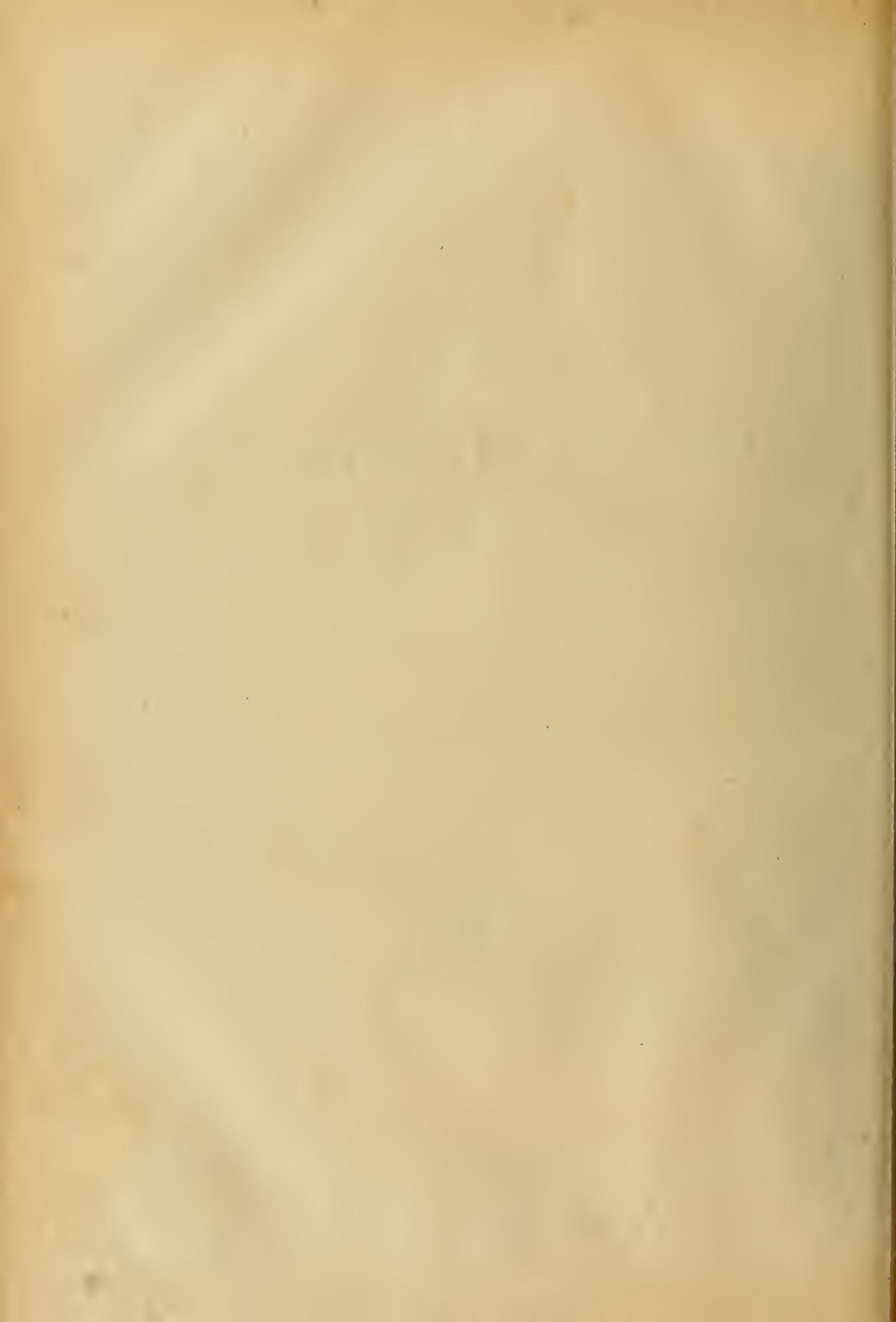
MAURICE LE BLANT & STEINLEN



PARIS

A. LE VASSEUR ET C^o, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus 33





LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE

I

LES ENROLÉS VOLONTAIRES

C'était pendant la soirée du 10 mars 1793.

Dix heures venaient de tinter à Notre-Dame, et chaque heure, se détachant l'une après l'autre comme un oiseau nocturne élançé d'un nid de bronze, s'était envolée triste, monotone et vibrante.

La nuit était descendue sur Paris, non pas bruyante, orageuse et entrecoupée d'éclairs, mais froide et brumeuse.

Paris lui-même n'était point ce Paris que nous connaissons, éblouissant le soir de mille feux qui se reflètent dans sa fange dorée, le Paris aux promeneurs affairés, aux chuchotements joyeux, aux faubourgs bachiques, pépinière de querelles audacieuses, de crimes hardis, fournaise aux mille rugissements : c'était une cité honteuse, timide, affairée, dont les rares habitants couraient pour traverser d'une rue à l'autre, et se précipitaient dans leurs allées ou sous leurs portes cochères, comme des bêtes fauves traquées par les chasseurs s'engloutissent dans leurs terriers.

C'était enfin, comme nous l'avons dit, le Paris du 10 mars 1793.

Quelques mots sur la situation extrême qui avait amené ce changement dans l'aspect de la capitale, puis nous entamerons les événements dont le récit fera l'objet de cette histoire.

La France, par la mort de Louis XVI, avait rompu avec toute l'Europe. Aux trois ennemis qu'elle avait d'abord combattus, c'est-à-dire à la Prusse, à l'Empire, au Piémont, s'étaient jointes l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne. La Suède et le Danemark seuls conservaient

leur vieille neutralité, occupés qu'ils étaient, du reste, à regarder Catherine II déchirant la Pologne.

La situation était effrayante. La France, moins dédaignée comme puissance physique, mais aussi moins estimée comme puissance morale depuis les massacres de Septembre et l'exécution du 21 janvier, était littéralement bloquée, comme une simple ville, de l'Europe, entière. L'Angleterre était sur nos côtes, l'Espagne sur les Pyrénées, le Piémont et l'Autriche sur les Alpes, la Hollande et la Prusse dans le nord des Pays-Bas, et sur un seul point, du Haut-Rhin à l'Escaut, deux cent cinquante mille combattants marchaient contre la République.

Partout nos généraux étaient repoussés. Maczinski avait été obligé d'abandonner Aix-la-Chapelle et de se retirer sur Liège. Steingel et Neuilly étaient rejetés dans le Limbourg ; Miranda, qui assiégeait Maëstricht, s'était replié sur Tongres, Valence et Dampierre, réduits à battre en retraite, s'étaient laissés enlever une partie de leur matériel. Plus de dix mille déserteurs avaient déjà abandonné l'armée et s'étaient répandus dans l'intérieur. Enfin, la Convention, n'ayant plus d'espoir qu'en Dumouriez, lui avait envoyé courrier sur courrier pour lui ordonner de quitter les bords du Biesboos, où il préparait un débarquement en Hollande, afin de venir prendre le commandement de l'armée de la Meuse.

Sensible au cœur comme un corps animé, la France ressentait à Paris, c'est-à-dire à son cœur même, chacun des coups que l'invasion, la révolte ou la trahison

lui portaient aux points les plus éloignés. Chaque victoire était une émeute de joie, chaque défaite un soulèvement de terreur. On comprend donc facilement quel tumulte avaient produit les nouvelles des échecs successifs que nous venions d'éprouver.

La veille, 9 mars, il y avait eu à la Convention une séance des plus orageuses : tous les officiers avaient reçu l'ordre de rejoindre leurs régiments à la même heure ; et Danton, cet audacieux proposeur des choses impossibles, qui s'accomplissaient cependant, Danton, montant à la tribune, s'était écrié : « Les soldats manquent, dites-vous ? Offrons à Paris une occasion de sauver la France, demandons-lui trente mille hommes, envoyons-les à Dumouriez, et non seulement la France est sauvée, mais la Belgique est assurée, mais la Hollande est conquise.

La proposition avait été accueillie par des cris d'enthousiasme. Des registres avaient été ouverts dans toutes les sections, invitées à se réunir dans la soirée. Les spectacles avaient été fermés pour empêcher toute distraction, et le drapeau noir avait été arboré à l'hôtel de ville en signe de détresse.

Avant minuit, trente-cinq mille noms étaient inscrits sur ces registres.

Seulement, il était arrivé ce soir-là ce qui déjà était arrivé aux journées de septembre : dans chaque section, en s'inscrivant, les enrôlés volontaires avaient demandé qu'avant leur départ les *traîtres* fussent punis.

Les *traîtres*, c'étaient, en réalité, les contre-révolutionnaires, les conspirateurs cachés qui menaçaient au dedans la Révolution menacée au dehors. Mais, comme on le comprend bien, le mot prenait toute l'extension que voulaient lui donner les partis extrêmes qui déchiraient la France à cette époque. Les *traîtres*, c'étaient les plus faibles. Or, les girondins étaient les plus faibles. Les montagnards décidèrent que ce seraient les girondins qui seraient les *traîtres*.

Le lendemain — ce lendemain était le 10 mars — tous les députés montagnards étaient présents à la séance. Les jacobins armés venaient de remplir les tribunes, après avoir chassé les femmes, lorsque le maire se présente avec le conseil de la Commune, confirme le rapport des commissaires de la Convention sur le dévouement des citoyens, et répète le vœu, émis unanimement la veille, d'un tribunal extraordinaire destiné à juger les *traîtres*.

Aussitôt on demande à grands cris un rapport du comité. Le comité se réunit aussitôt, et, dix minutes après, Robert Lindet vient dire qu'un tribunal sera nommé, composé de neuf juges indépendants de toutes formes, acquérant la conviction par tous moyens, divisé en deux sections toujours permanentes, et poursuivant, à la requête de la Convention ou directement, ceux qui tenteraient d'égarer le peuple.

Comme on le voit, l'extension était grande. Les girondins comprirent que c'était leur arrêt. Ils se levèrent en masse.

— Plutôt mourir, s'écrièrent-ils, que de consentir à l'établissement de cette inquisition vénitienne !

En réponse à cette apostrophe, les montagnards demandaient le vote à haute voix.

— Oui, s'écrie Féraud, oui, votons pour faire connaître au monde les hommes qui veulent assassiner l'innocence au nom de la loi.

On vote en effet, et, contre toute apparence, la majorité déclare : 1^o qu'il y aura des jurés ; 2^o que ces jurés seront pris en nombre égal dans les départements ; 3^o qu'ils seront nommés par la Convention.

Au moment où ces trois propositions furent admises, de grands cris se firent entendre. La Convention était habituée aux visites de la populace. Elle fit demander ce qu'on lui voulait : on lui répondit que c'était une députation des enrôlés volontaires qui avaient diné à la halle au blé et qui demandaient à défilér devant elle.

Aussitôt les portes furent ouvertes et six cents hommes, armés de sabres, de pistolets et de piques, apparurent à moitié ivres et défilèrent au milieu des applaudissements, en demandant à grands cris la mort des *traîtres*.

— Oui, leur répondit Collot d'Herbois, oui, mes amis,

malgré les intrigues, nous vous sauverons, vous et la liberté !

Et ces mots furent suivis d'un regard jeté aux girondins, regard qui leur fit comprendre qu'ils n'étaient point encore hors de danger.

En effet, la séance de la Convention terminée, les montagnards se répandent dans les autres clubs, courent aux Cordeliers et aux Jacobins, proposent de mettre les *traîtres* hors la loi et de les égorger cette nuit même.

La femme de Louvet demeurait rue Saint-Honoré, près des Jacobins. Elle entend des vociférations, descend, entre au club, entend la proposition et remonte en toute hâte prévenir son mari. Louvet s'arme, court de porte en porte pour prévenir ses amis, les trouve tous absents, apprend du domestique de l'un d'eux qu'ils sont chez Pétion, s'y rend à l'instant même, les voit délibérant tranquillement sur un décret qu'ils doivent présenter le lendemain, et que, abusés par une majorité de hasard, ils se flattent de faire adopter. Il leur raconte ce qui se passe, leur communique ses craintes, leur dit ce qu'on trame contre eux aux Jacobins et aux Cordeliers, et se résume en les invitant à prendre de leur côté quelque mesure énergique.

Alors Pétion se lève, calme et impassible comme d'habitude, va à la fenêtre, l'ouvre, regarde le ciel, étend les bras au dehors, et, retirant sa main ruisselante :

— Il pleut dit-il, il n'y aura rien cette nuit.

Par cette fenêtre entr'ouverte pénétrèrent les dernières vibrations de l'horloge qui sonnait dix heures.

Voilà donc ce qui s'était passé à Paris la veille et le jour même ; voilà ce qui s'y passait pendant cette soirée du 10 mars, et ce qui faisait que, dans cette obscurité humide et dans ce silence menaçant, les maisons destinées à abriter les vivants, devenues muettes et sombres, ressemblaient à des sépulcres peuplés seulement de morts.

En effet, de longues patrouilles de gardes nationaux recueillis et précédés d'éclaireurs, la baïonnette en avant ; des troupes de citoyens des sections armés au hasard et serrés les uns contre les autres ; des gardarmes interrogeant chaque coin de porte ou chaque allée entr'ouverte, tels étaient les seuls habitants de la ville qui se hasardassent dans les rues, tant on comprenait d'instinct qu'il se tramait quelque chose d'inconnu et de terrible.

Une pluie fine et glacée, cette même pluie qui avait rassuré Pétion, était venue augmenter la mauvaise humeur et le malaise de ces surveillants, dont chaque rencontre ressemblait à des préparatifs de combat et qui, après s'être reconnus avec défiance, échangeaient le mot d'ordre lentement et de mauvaise grâce. Puis on eût dit, à les voir se retourner les uns et les autres après leur séparation, qu'ils craignaient mutuellement d'être surpris par derrière.

Or, ce soir-là même où Paris était en proie à l'une de ces paniques, si souvent renouvelées qu'il eût dû cependant y être quelque peu habitué, ce soir où il était sourdement question de massacrer les tièdes révolutionnaires qui, après avoir voté, avec restriction pour la plupart, la mort du roi, reculaient aujourd'hui devant la mort de la reine, prisonnière au Temple avec ses enfants et sa belle-sœur, une femme enveloppée d'une mante d'indienne lilas, à poils noirs, la tête couverte ou plutôt ensevelie par le capuchon de cette mante, se glissait le long des maisons de la rue Saint-Honoré, se cachant dans quelque enfoncement de porte, dans quelque angle de muraille chaque fois qu'une patrouille apparaissait, demeurant immobile comme une statue, retenant son haleine jusqu'à ce que la patrouille fût passée, et alors, reprenant sa course rapide et inquiète jusqu'à ce que quelque danger du même genre vint de nouveau la forcer au silence et à l'immobilité.

Elle avait déjà parcouru ainsi impunément, grâce aux précautions qu'elle prenait, une partie de la rue Saint-Honoré, lorsqu'au coin de la rue de Grenelle elle tomba tout à coup, non pas dans une patrouille, mais dans une petite troupe de ces braves enrôlés volontaires qui avaient diné à la halle au blé, et dont le patriotisme

était exalté encore par les nombreux toasts qu'ils avaient portés à leurs futures victoires.

La pauvre femme jeta un cri et essaya de fuir par la rue du Coq.

— Eh ! là, là, citoyenne, cria le chef des enrôlés, car déjà, tant le besoin d'être commandé est naturel à l'homme, ces dignes patriotes s'étaient nommés des chefs. Eh ! là, là, où vas-tu ?

La fugitive ne répondit point et continua de courir.

— En joue ! dit le chef, c'est un homme déguisé, un aristocrate qui se sauve !

Et le bruit de deux ou trois fusils retombant irrégulièrement sur des mains un peu trop vacillantes pour être bien sûres, annonça à la pauvre femme le mouvement fatal qui s'exécutait.

— Non, non ! s'écria-t-elle en s'arrêtant court et en revenant sur ses pas, non, citoyen, tu te trompes ; je ne suis pas un homme.

— Alors, avance à l'ordre, dit le chef, et réponds catégoriquement. Où vas-tu comme cela, charmante belle de nuit ?

— Mais, citoyen, je ne vais nulle part... Je rentre.

— Ah ! tu rentres ?

— Oui.

— C'est rentrer un peu tard pour une honnête femme, citoyenne.

— Je viens de chez une parente qui est malade.

— Pauvre petite chatte, dit le chef en faisant de la main un geste devant lequel recula vivement la femme effrayée ; et où est votre carte ?

— Ma carte ? Comment cela, citoyen ? Que veux-tu dire et que me demandes-tu là ?

— N'as-tu pas lu le décret de la Commune ?

— Non.

— Tu l'as entendu crier, alors ?

— Mais non. Que dit donc ce décret, mon Dieu ?

— D'abord, on ne dit plus mon Dieu, on dit l'Être suprême.

— Pardon ; je me suis trompée. C'est une ancienne habitude.

— Mauvaise habitude, habitude d'aristocrate.

— Je tâcherai de me corriger, citoyen. Mais tu disais ?...

— Je disais que le décret de la Commune défend, passé dix heures du soir, de sortir sans carte de civisme. As-tu ta carte de civisme ?

— Hélas ! non.

— Tu l'as oubliée chez ta parente ?

— J'ignorais qu'il fallut sortir avec cette carte.

— Alors, entrons au premier poste ; là, tu l'expliqueras gentiment, avec le capitaine, et, s'il est content de toi, il te fera reconduire à ton domicile par deux hommes, sinon il te gardera jusqu'à plus ample information. Par file à gauche, pas accéléré, en avant, marche !

Au cri de terreur que poussa la prisonnière, le chef des enrôlés volontaires comprit que la pauvre femme redoutait fort cette mesure.

— Oh ! oh ! dit-il je suis sûr que nous tenons quelque gibier distingué. Allons, allons, en route, ma petite ci-devant.

Et le chef saisit le bras de la prévenue, le mit sous le sien et l'entraîna, malgré ses cris et ses larmes, vers le poste du Palais-Egalité.

On était déjà à la hauteur de la barrière des Sergents, quand tout à coup, un jeune homme de haute taille, enveloppé d'un manteau, tourna le coin de la rue Croix-des-Petits-Champs, juste au moment où la prisonnière essayait par ses supplications d'obtenir qu'on lui rendit la liberté. Mais, sans l'écouter, le chef des volontaires l'entraîna brutalement. La jeune femme poussa un cri, moitié d'effroi, moitié de douleur.

Le jeune homme vit cette lutte, entendit ce cri, et bondissant d'un côté à l'autre de la rue, il se trouva en face de la petite troupe.

— Qu'y a-t-il, et que fait-on à cette femme ? demanda-t-il à celui qui paraissait être le chef.

— Au lieu de me questionner, mêle-toi de ce qui te regarde.

— Quelle est cette femme, citoyens, et que lui vou-

lez-vous ? répéta le jeune homme d'un ton plus impérieux encore que la première fois.

— Mais qui es-tu, toi-même, pour nous interroger ?

Le jeune homme cartait son manteau, et l'on vit briller une épaulette sur un costume militaire.

— Je suis officier, dit-il, comme vous pouvez le voir.

— Officier... dans quoi ?

— Dans la garde civique.

— Eh bien ! qu'est-ce que ça nous fait, à nous ? répondit un homme de la troupe. Est-ce que nous connaissons ça, les officiers de la garde civique ?

— Quoi qu'il dit ? demanda un autre avec un accent traînant et ironique particulier à l'homme du peuple, ou plutôt de la populace parisienne qui commence à se fâcher.

— Il dit, répliqua le jeune homme, que si l'épaulette ne fait pas respecter l'officier, le sabre fera respecter l'épaulette.

Et en même temps, faisant un pas en arrière, le défenseur inconnu de la jeune femme dégagea des plis de son manteau et fit briller, à la lueur d'un réverbère, un large et solide sabre d'infanterie. Puis, d'un mouvement rapide et qui annonçait une certaine habitude des luttes armées, saisissant le chef des enrôlés volontaires par le collet de sa carnagole et lui posant la pointe du sabre sur la gorge :

— Maintenant, lui dit-il, causons comme deux bons amis.

— Mais, citoyen... dit le chef des enrôlés en essayant de se dégager.

— Ah ! je te préviens qu'au moindre mouvement que tu fais, au moindre mouvement que font tes hommes, je te passe mon sabre au travers du corps.

Pendant ce temps, deux hommes de la troupe continuaient à retenir la femme.

— Tu m'as demandé qui j'étais, continua le jeune homme, tu n'en avais pas le droit, car tu ne commandes pas une patrouille régulière. Cependant, je vais te le dire : je me nomme Maurice Lindey ; j'ai commandé une batterie de canonniers au 10 août. Je suis lieutenant de la garde nationale, et secrétaire de la section des Frères et Amis. Cela te suffit-il ?

— Ah ! citoyen lieutenant, répondit le chef, toujours menacé par la lame dont il sentait la pointe peser de plus en plus, c'est bien autre chose. Si tu es réellement ce que tu dis, c'est-à-dire un bon patriote...

— Là, je savais bien que nous nous entendrions au bout de quelques paroles, dit l'officier. Maintenant, réponds à ton tour : pourquoi cette femme criait-elle, et que lui faisiez-vous ?

— Nous la conduisions au corps de garde.

— Et pourquoi la conduisiez-vous au corps de garde ?

— Parce qu'elle n'a point de carte de civisme, et que le dernier décret de la Commune ordonne d'arrêter quiconque se hasarderait dans les rues de Paris, passé dix heures, sans carte de civisme. Oublies-tu que la patrie est en danger, et que le drapeau noir flotte sur l'hôtel de ville ?

— Le drapeau noir flotte sur l'hôtel de ville et la patrie est en danger, parce que deux cent mille esclaves marchent contre la France, reprit l'officier, et non parce qu'une femme court les rues de Paris, passé dix heures. Mais, n'importe citoyens, il y a un décret de la Commune : vous êtes dans votre droit, et si vous n'eussiez répondu cela tout de suite, l'explication aurait été plus courte et moins orageuse. C'est bien d'être patriote mais ce n'est pas mal d'être poli, et le premier officier que les citoyens doivent respecter, c'est celui, ce me semble, qu'ils ont nommé eux-mêmes. Maintenant, emmenez cette femme si vous voulez, vous êtes libres.

— Oh ! citoyen, s'écria à son tour, en saisissant le bras de Maurice, la femme, qui avait suivi tout le débat avec une profonde anxiété ; oh ! citoyen ! ne m'abandonnez pas à la merci de ces hommes grossiers et à moitié ivres.

— Soit, dit Maurice ; prenez mon bras, et je vous conduirai avec eux jusqu'au poste.

— Au poste, répéta la femme avec effroi, au poste ! Et pourquoi me conduire au poste, puisque je n'ai fait de mal à personne ?

— On vous conduit au poste, dit Maurice, non point parce que vous avez fait mal, non point parce qu'on suppose que vous pouvez en faire, mais parce qu'un décret de la Commune défend de sortir sans une carte et que vous n'en avez pas.

— Mais, monsieur, j'ignorais.

— Citoyenne, vous trouverez au poste de braves gens qui apprécieront vos raisons, et de qui vous n'avez rien à craindre.

— Monsieur, dit la jeune femme en serrant le bras de l'officier, ce n'est plus l'insulte que je crains, c'est la mort : si l'on me conduit au poste, je suis perdue.

II

L'INCONNUE

Il y avait dans cette voix un tel accent de crainte et de distinction mêlées ensemble, que Maurice tressaillit. Comme une commotion électrique, cette voix vibrante avait pénétré jusqu'à son cœur.

Il se retourna vers les enrôlés volontaires, qui se consultaient entre eux. Humiliés d'avoir été tenus en échec par un seul homme, ils se consultaient entre eux avec l'intention bien visible de regagner le terrain perdu : ils étaient huit contre un : trois avaient des fusils, les autres des pistolets et des piques. Maurice n'avait que son sabre : la lutte ne pouvait être égale.

La femme elle-même comprit cela, car elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine en poussant un soupir.

Quant à Maurice, le sourcil froncé, la lèvre dédaigneusement relevée, le sabre hors du fourreau, il restait irrésolu entre ses sentiments d'homme qui lui ordonnaient de défendre cette femme, et ses devoirs de citoyens qui lui conseillaient de la livrer.

Tout à coup, au coin de la rue des Bons-Enfants, on vit briller l'éclair de plusieurs canons de fusil, et l'on entendit la marche mesurée d'une patrouille qui, apercevant un rassemblement, fit halte à dix pas à peu près du groupe, et, par la voix de son caporal, cria : « Qui vive »

— Ami ! cria Maurice, ami ! Avance ici, Lorin.

Celui auquel cette injonction était adressée se remit en marche et, prenant la tête, s'approcha vivement, suivi de huit hommes.

— Eh ! c'est toi, Maurice, dit le caporal : ah ! libertin ! que fais-tu dans les rues à cette heure ?

— Tu le vois, je sors de la section des Frères et Amis.

— Oui, pour te rendre dans celle des Sœurs et Amies ; nous connaissons cela.

Apprenez, ma belle,
Qu'à minuit sonnant,
Une main fidèle,
Une main d'amant,
Ira doucement,
Se glissant dans l'ombre,
Tirer les verrous.
Qui, dès la nuit sombre,
Sont poussés sur vous.

Hein ! n'est-ce pas cela ?

— Non, mon ami, tu te trompes ; j'allais rentrer directement chez moi lorsque j'ai trouvé la citoyenne qui se débattait aux mains des citoyens volontaires ; je suis accouru et j'ai demandé pourquoi on la voulait arrêter.

— Je te reconnais bien là, dit Lorin.

Des cavaliers français tel est le caractère.

Puis, se retournant vers les enrôlés :

— Et pourquoi arrêtiez-vous cette femme ? demanda le poétique caporal.

— Nous l'avons déjà dit au lieutenant, répondit le chef

de la petite troupe : parce qu'elle n'avait point de carte de sûreté.

— Bah ! bah ! dit Lorin, voilà un beau crime !

— Tu ne connais donc pas l'arrêté de la Commune ? demanda le chef des volontaires.

— Si fait ! si fait ! mais il est un autre arrêté qui annule celui-là.

— Lequel ?

— Le voici :

Sur le Pinde et sur le Parnasse,

Il est décrété par l'Amour.

Que la Beauté, la Jeunesse et la Grâce

Pourront, à toute heure du jour,

Circuler sans billet de passe.

Hé ! que dis-tu de cet arrêté, citoyen ? Il est galant, ce me semble.

— Oui ; mais il ne me paraît pas péremptoire. D'abord, il ne figure pas dans le *Moniteur*, puis nous ne sommes ni sur le Pinde ni sur le Parnasse ; ensuite, il ne fait pas jour ; enfin, la citoyenne n'est peut-être ni jeune, ni belle, ni gracieuse.

— Je parie le contraire, dit Lorin. Voyons, citoyenne, prouve-moi que j'ai raison, baisse ta coiffe et que tout le monde puisse juger si tu es dans les conditions du décret.

— Ah ! monsieur, dit la jeune femme en se pressant contre Maurice, après m'avoir protégée contre vos ennemis, protégez-moi contre vos amis, je vous en supplie.

— Voyez-vous, voyez-vous, dit le chef des enrôlés, elle se cache. M'est avis que c'est quelque espionne des aristocrates, quelque drôlesse, quelque coureuse de nuit.

— Oh ! monsieur, dit la jeune femme en faisant faire un pas en avant à Maurice et en découvrant un visage ravissant de jeunesse, de beauté et de distinction, que la clarté du réverbère éclaira. Oh ! regardez-moi ; ai-je l'air d'être ce qu'ils disent ?

Maurice demeura ébloui. Jamais il n'avait rien rêvé de pareil à ce qu'il venait de voir. Nous disons à ce qu'il venait de voir, car l'inconnue avait voilé de nouveau son visage presque aussi rapidement qu'elle l'avait découvert.

— Lorin, dit tout bas Maurice, réclame la prisonnière pour la conduire à ton poste ; tu en as le droit, comme chef de patrouille.

— Bon ! dit le jeune caporal, je comprends à demi-mot.

Puis, se retournant vers l'inconnue :

— Allons, allons, la belle, continua-t-il, puisque vous ne voulez pas nous donner la preuve que vous êtes dans les conditions du décret, il faut nous suivre.

— Comment, vous suivre ? dit le chef des enrôlés volontaires.

— Sans doute, nous allons conduire la citoyenne au poste de l'hôtel de ville, où nous sommes de garde, et là nous prendrons des informations sur elle.

— Pas du tout, pas du tout, dit le chef de la première troupe. Elle est à nous, et nous la gardons.

— Ah ! citoyens, citoyens, dit Lorin, nous allons nous fâcher.

— Fâchez-vous ou ne vous fâchez pas, morbleu, cela nous est bien égal. Nous sommes de vrais soldats de la République, et tandis que vous patrouillez dans les rues, nous allons verser notre sang à la frontière.

— Prenez garde de le répandre en route, citoyens, et c'est ce qui pourra bien vous arriver, si vous n'êtes pas plus polis que vous ne l'êtes.

— La politesse est une vertu d'aristocrate, et nous sommes des sans-culottes, nous, repartirent les enrôlés.

— Allons donc, dit Lorin, ne parlez pas de ces choses-là devant madame. Elle est peut-être Anglaise. Ne vous fâchez point de la supposition, mon bel oiseau de nuit, ajouta-t-il en se retournant galamment vers l'inconnue :

Un poète l'a dit, et nous, échos indignes,

Nous allons après lui tout bas le répétant :

L'Angleterre est un nid de cygnes

Au milieu d'un immense étang.

— Ah ! tu te trahis, dit le chef des enrôlés ; ah ! tu avoues que tu es une créature de Pitt, un stipendiaire de l'Angleterre, un...

— Silence, dit Lorin, tu n'entends rien à la poésie, mon ami ; aussi je vais te parler en prose. Écoute, nous sommes des gardes nationaux, doux et patients, mais tous enfants de Paris, ce qui veut dire que lorsqu'on nous échauffe les oreilles, nous frappons dru.

— Madame, dit Maurice, vous voyez ce qui se passe et vous devinez ce qui va se passer ; dans cinq minutes, dix ou onze hommes vont s'agorger pour vous. La cause qu'ont embrassée ceux qui veulent vous défendre mérite-t-elle le sang qu'elle va faire couler ?

— Monsieur, répondit l'inconnue en joignant les mains, je ne puis vous dire qu'une chose, une seule : c'est que, si vous me laissez arrêter, il en résultera pour moi et pour d'autres encore des malheurs si grands, que, plutôt que de m'abandonner, je vous supplierai de me percer le cœur avec l'arme que vous tenez dans la main et de jeter mon cadavre dans la Seine.

— C'est bien, madame, répondit Maurice, je prends tout sur moi.

Et laissant retomber les mains de la belle inconnue qu'il tenait dans les siennes :

— Citoyens, dit-il aux gardes nationaux, comme votre officier, comme patriote, comme Français, je vous ordonne de protéger cette femme. Et toi, Lorin, si toute cette canaille dit un mot, à la baïonnette !

— Apprêtez... armes ! dit Lorin.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria l'inconnue en enveloppant sa tête de son capuchon et en s'appuyant contre une borne. Oh ! mon Dieu ! protégez-le.

Les enrôlés volontaires essayèrent de se mettre en défense. L'un d'eux tira même un coup de pistolet dont la balle traversa le chapeau de Maurice.

— Croisez baïonnettes, dit Lorin, Ran plan, plan, plan, plan, plan, plan.

Il y eut alors dans les ténèbres un moment de lutte et de confusion pendant lequel on entendit une ou deux détonations d'armes à feu, puis des imprécations, des cris, des blasphèmes ; mais personne ne vint, car, ainsi que nous l'avons dit, il était sourdement question de massacre, et l'on crut que c'était le massacre qui commençait. Deux ou trois fenêtres seulement s'ouvrirent pour se refermer aussitôt.

Moins nombreux et moins bien armés, les enrôlés volontaires furent en un instant hors de combat. Deux étaient blessés grièvement, quatre autres étaient collés le long de la muraille avec chacun une baïonnette sur la poitrine.

— Là, dit Lorin, j'espère, maintenant, que vous allez être doux comme des agneaux. Quant à toi, citoyen Maurice, je te charge de conduire cette femme au poste de l'hôtel de ville. Tu comprends que tu en réponds.

— Oui, dit Maurice.

Puis tout bas :

— Et le mot d'ordre ? ajouta-t-il.

— Ah ! diable ! fit Lorin en se grattant l'oreille, le mot d'ordre... C'est que...

— Ne crains-tu pas que j'en fasse un mauvais usage ?

— Ah ! ma foi, dit Lorin, fais-en l'usage que tu voudras ; cela te regarde.

— Tu dis donc ? reprit Maurice.

— Je dis que je vais te le donner tout à l'heure ; mais laisse-nous d'abord nous débarrasser de ces goillards-là. Puis, avant de te quitter, je ne serais pas fâché de te dire encore quelques mots de bon conseil.

— Soit, je t'attendrai.

Et Lorin revint vers ses gardes nationaux, qui tenaient toujours en respect les enrôlés volontaires.

— Là, maintenant, en avez-vous assez ? dit-il.

— Oui, chien de girondin, répondit le chef.

— Tu te trompes, mon ami, répondit Lorin avec calme, et nous sommes meilleurs sans-culottes que toi, attendu que nous appartenons au club des Thermopyles, dont on ne contestera pas le patriotisme, j'espère. Laissez aller les citoyens, continua Lorin, ils ne contestent pas.

— Il n'en est pas moins vrai que si cette femme est une suspecte...

— Si elle était une suspecte, elle se serait sauvée

pendant la bataille au lieu d'attendre, comme tu le vois, que la bataille fût finie.

— Hum ! fit un des enrôlés, c'est assez vrai ce que dit là le citoyen Thermopyle.

— D'ailleurs, nous le saurons, puisque mon ami va la conduire au poste, tandis que nous allons aller boire, nous, à la santé de la nation.

— Nous allons aller boire ? dit le chef.

— Certainement, j'ai très soif, moi, et je connais un joli cabaret au coin de la rue Thomas-du-Louvre !

— Eh ! mais que ne disais-tu cela tout de suite, citoyen ? Nous sommes fâchés d'avoir douté de ton patriotisme ; et comme preuve, au nom de la nation et de la loi, embrassons-nous.

— Embrassons-nous, dit Lorin.

Et les enrôlés et les gardes nationaux s'embrassèrent avec enthousiasme. En ce temps-là on pratiquait aussi volontiers l'accolade que la décollation.

— Allons, amis, s'écrièrent alors les deux troupes réunies, au coin de la rue Thomas-du-Louvre.

— Et nous donc ! dirent les blessés d'une voix plaintive, est-ce que l'on va nous abandonner ici ?

— Ah bien, oui, vous abandonner ; dit Lorin ; abandonner des braves qui sont tombés en combattant pour la patrie, contre des patriotes, c'est vrai ; par erreur, c'est encore vrai ; on va vous envoyer des civières. En attendant, chantez *la Marseillaise*, cela vous distraira.

Allez, enfants de la patrie,

Le jour de gloire est arrivé.

Puis, s'approchant de Maurice, qui se tenait avec son inconnue au coin de la rue du Coq, tandis que les gardes nationaux et les volontaires remontaient bras-dessus bras-dessous vers la place du Palais-Egalité :

— Maurice, lui dit-il, je t'ai promis un conseil, le voici. Viens avec nous plutôt que de te compromettre en protégeant la citoyenne qui me fait l'effet d'être charmante, il est vrai, mais qui n'en est que plus suspecte ; car les femmes charmantes qui courent les rues de Paris à minuit...

— Monsieur, dit la femme, ne me jugez pas sur les apparences, je vous en supplie.

— D'abord, vous dites *monsieur*, ce qui est une grande faute, entends-tu, citoyenne ? Allons, voilà que je dis rous, moi.

— Eh bien ! oui, oui, citoyen, laisse ton ami accomplir sa bonne action.

— Comment cela ?

— En me reconduisant jusque chez moi, en me protégeant tout le long de la route.

— Maurice ! Maurice ! dit Lorin, songe à ce que tu vas faire ; tu te compromets horriblement.

— Je le sais bien, répondit le jeune homme ; mais que veux-tu ! si je l'abandonne, pauvre femme, elle sera arrêtée à chaque pas par les patrouilles.

— Oh ! oui, oui, tandis qu'avec vous, monsieur... tandis qu'avec toi, citoyen, je veux dire, je suis sauvée.

— Tu l'entends, sauvée, dit Lorin. Elle court donc un grand danger ?

— Voyons, mon cher Lorin, dit Maurice, soyons justes. C'est une bonne patriote ou c'est une aristocrate. Si c'est une aristocrate, nous avons eu tort de la protéger ; si c'est une bonne patriote, il est de notre devoir de la préserver.

— Pardon, pardon, cher ami, j'en suis fâché pour Aristote ; mais ta logique est stupide. Te voilà comme celui qui dit :

Iris m'a volé ma raison

Et me demande ma sagesse.

— Voyons, Lorin, dit Maurice, trêve à Dorat, à Parny, à Gentil-Bernard, je t'en supplie. Parlons sérieusement ; veux-tu ou ne veux-tu pas me donner le mot de passe ?

— C'est-à-dire, Maurice, que tu me niels dans cette nécessité de sacrifier mon devoir à mon ami, ou mon ami à mon devoir. Or, j'ai bien peur, Maurice, que le devoir ne soit sacrifié.

— Décide-toi donc à l'un ou à l'autre, mon ami. Mais au nom du ciel, décide-toi tout de suite.

- Tu n'en abuseras pas?
- Je te le promets.
- Ce n'est pas assez; jure!
- Et sur quoi?
- Jure sur l'autel de la patrie.

Lorin ôta son chapeau, le présenta à Maurice du côté de la cocarde, et Maurice, trouvant la chose toute simple, fit sans rire le serment demandé sur l'autel improvisé.

— Et maintenant, dit Lorin, voici le mot d'ordre: « Gaule et Lutèce... » Peut-être y en a-t-il qui te diront comme à moi: « Gaule et Lucrèce: » mais bah! laisse passer tout de même, c'est toujours romain.

— Citoyenne, dit Maurice, maintenant je suis à vos ordres. Merci, Lorin.

— Bon voyage, dit celui-ci en se recoiffant avec l'autel de la patrie.

Et, fidèle à ses goûts anacréontiques, il s'éloigna en murmurant:

Enfin, ma chère Eléonore,
Tu l'as connu, ce péché si charmant
Que tu craignais même en le désirant.
En le goûtant, tu le craignais encore.
Eh bien! dis-moi, qu'a-t-il donc d'effrayant?...

III

LA RUE DES FOSSÉS-SAINT-VICTOR

Maurice, en se trouvant seul avec la jeune femme, fut un instant embarrassé. La crainte d'être dupe, l'attrait de cette merveilleuse beauté, un vague remords qui égratignait sa conscience pure de républicain exalté, le retinrent au moment où il allait donner son bras à la jeune femme.

- Où allez-vous, citoyenne? lui dit-il.
- Hélas! monsieur, bien loin, lui répondit-elle.
- Mais enfin...
- Du côté du Jardin des Plantes.
- C'est bien; allons.

— Ah! mon Dieu! monsieur, dit l'inconnue, je vois bien que je vous gêne; mais sans le malheur qui m'est arrivé, et si je croyais ne courir qu'un danger ordinaire, croyez bien que je n'abuserais pas ainsi de votre générosité.

— Mais enfin, madame, dit Maurice, qui, dans le tête-à-tête, oubliait le langage imposé par le vocabulaire de la République et en revenait à son langage d'homme, comment se fait-il, en conscience, que vous soyez à cette heure dans les rues de Paris? Voyez si, excepté nous, il s'y trouve une seule personne.

— Monsieur, je vous l'ai dit; j'avais été faire une visite au faubourg du Roule. Partie à midi sans rien savoir de ce qui se passe, je revenais sans en rien savoir encore: tout mon temps s'est écoulé dans une maison un peu retirée.

— Oui, murmura Maurice, dans quelque maison de citadain, dans quelque repaire d'aristocrate. Avouez, citoyenne, que, tout en demandant tout haut mon appui, vous riez tout bas de ce que je vous le donne.

— Moi! s'écria-t-elle, et comment cela?

— Sans doute; vous voyez un républicain vous servir de guide. Eh bien, ce républicain trahit sa cause, voilà tout.

— Mais, citoyen, dit vivement l'inconnue, vous êtes dans l'erreur, et j'aime autant que vous la République.

— Alors, citoyenne, si vous êtes bonne patriote, vous n'avez rien à cacher. D'où venez-vous?

— Oh! monsieur, de grâce! dit l'inconnue.

Il y avait dans ce monsieur une telle expression de pudeur si profonde et si douce, que Maurice crut être fixé sur le sentiment qu'il renfermait.

— Certes, dit-il, cette femme revient d'un rendez-vous d'amour.

Et, sans qu'il comprit pourquoi, il sentit à cette pensée son cœur se serrer.

De ce moment il garda le silence.

Cependant les deux promeneurs nocturnes étaient arrivés à la rue de la Verrerie, après avoir été rencontrés par trois ou quatre patrouilles, qui, au reste, grâce au mot de passe, les avaient laissés circuler librement, lorsqu'à une dernière, l'officier parut faire quelque difficulté.

Maurice alors crut devoir ajouter au mot de passe son nom et sa demeure.

— Bien, dit l'officier, voilà pour toi; mais la citoyenne...

— Après, la citoyenne?

— Qui est-elle?

— C'est... la sœur de ma femme.

L'officier les laissa passer.

— Vous êtes donc marié, monsieur? murmura l'inconnue.

— Non, madame; pourquoi cela?

— Parce qu'alors, dit-elle en riant, vous eussiez eu plus court de dire que j'étais votre femme.

— Madame, dit à son tour Maurice, le nom de femme est un titre sacré et qui ne doit pas se donner légèrement. Je n'ai point l'honneur de vous connaître.

Ce fut à son tour que l'inconnue sentit son cœur se serrer, et elle garda le silence.

En ce moment ils traversaient le pont Marie.

La jeune femme marchait plus vite à mesure que l'on approchait du but de la course.

On traversa le pont de la Tournelle.

— Nous voilà, je crois, dans votre quartier, dit Maurice en posant le pied sur le quai Saint-Bernard.

— Oui, citoyen, dit l'inconnue; mais c'est justement ici que j'ai le plus besoin de votre secours.

— En vérité, madame, vous me défendez d'être indiscret, et en même temps vous faites tout ce que vous pouvez pour exciter ma curiosité. Ce n'est pas généreux. Voyons, un peu de confiance; je l'ai bien méritée, je crois. Ne me ferez-vous point l'honneur de me dire à qui je parle?

— Vous parlez, monsieur, reprit l'inconnue en souriant, à une femme que vous avez sauvée du plus grand danger qu'elle ait jamais couru, et qui vous sera reconnaissante toute sa vie.

— Je ne vous en demande pas tant, madame: soyez moins reconnaissante, et pendant cette seconde, dites-moi votre nom.

— Impossible.

— Vous l'eussiez dit cependant au premier sectionnaire venu, si l'on vous eût conduite au poste.

— Non, jamais, s'écria l'inconnue.

— Mais alors, vous alliez en prison.

— J'étais décidée à tout.

— Mais la prison dans ce moment-ci...

— C'est l'échafaud, je le sais.

— Et vous eussiez préféré l'échafaud?

— A la trahison.... Dire mon nom, c'était trahir!

— Je vous le disais bien, que vous me faisiez jouer un singulier rôle pour un républicain!

— Vous jouez le rôle d'un homme généreux. Vous trouvez une pauvre femme qu'on insulte, vous ne la méprisez pas quoiqu'elle soit du peuple, et, comme elle peut être insultée de nouveau, pour la sauver du naufrage, vous la reconduisez jusqu'au misérable quartier qu'elle habite; voilà tout.

— Oui, vous avez raison; voilà pour les apparences; voilà ce que j'aurais pu croire si je ne vous avais pas vue, si vous ne m'aviez pas parlé; mais votre beauté, votre langage sont d'une femme de distinction; or, c'est justement cette distinction, en opposition avec votre costume et avec ce misérable quartier, qui me prouve que votre sortie à cette heure cache quelque mystère; vous vous taisez... allons, n'en parlons plus. Sommes-nous encore loin de chez vous, madame?

En ce moment ils entraient dans la rue des Fossés-Saint-Victor.

— Vous voyez ce petit bâtiment noir, dit l'inconnue à Maurice en étendant la main vers une maison située au

délà des murs du Jardin des Plantes. Quand nous serons là, vous me quitterez.

— Fort bien, madame. Ordonnez, je suis là pour vous obéir.

— Vous vous fâchez ?

— Moi ? Pas le moins du monde ; d'ailleurs, que vous importe ?

— Il m'importe beaucoup, car j'ai encore une grâce à vous demander.

— Laquelle ?

— C'est un adieu, bien affectueux et bien franc... un adieu d'ami !

— Un adieu d'ami ! Oh ! vous me faites trop d'honneur, madame. Un singulier ami que celui qui ne sait pas le nom de son amie, et à qui cette amie cache sa demeure, de peur sans doute d'avoir l'ennui de le revoir.

La jeune femme baissa la tête et ne répondit pas.

— Au reste, madame, continua Maurice, si j'ai surpris quelque secret, il ne faut pas m'en vouloir ; je n'y tâchais pas.

— Me voici arrivée, monsieur, dit l'inconnue.

On était en face de la vieille rue Saint-Jacques, bordée de hautes maisons noires, percée d'allées obscures, de ruelles occupées par des usines et des tanneries, car à deux pas coule la petite rivière de Bièvre.

— Ici ? dit Maurice. Comment ! c'est ici que vous demeurez ?

— Oui.

— Impossible !

— C'est cependant ainsi. Adieu, adieu donc, mon brave chevalier ; adieu, mon généreux protecteur !

— Adieu, madame, répondit Maurice avec une légère ironie ; mais dites-moi, pour me tranquilliser, que vous ne courez plus aucun danger.

— Aucun.

— En ce cas, je me retire.

Et Maurice fit un froid salut en se reculant de deux pas en arrière.

L'inconnue demeura un instant immobile à la même place.

— Je ne voudrais cependant pas prendre conge de vous ainsi, dit-elle. Voyons, monsieur Maurice, votre main.

Maurice se rapprocha de l'inconnue et lui tendit la main.

Il sentit alors que la jeune femme lui glissait une bague au doigt.

— Oh ! oh ! citoyenne, que faites-vous donc là ? Vous ne vous apercevez pas que vous perdez une de vos bagues ?

— Oh ! monsieur, dit-elle, ce que vous faites là est bien mal.

— Il me manquait ce vice, n'est-ce pas, madame, d'être ingrat ?

— Voyons, je vous en supplie, monsieur... mon ami. Ne me quittez pas ainsi. Voyons, que demandez-vous ? Que vous faut-il ?

— Pour être payé, n'est-ce pas ? dit le jeune homme avec amertume.

— Non, dit l'inconnue avec une expression enchanteresse, mais pour me pardonner le secret que je suis forcée de garder envers vous.

Maurice, en voyant luire dans l'obscurité ces beaux yeux presque humides de larmes, en sentant frémir cette main tiède entre les siennes, en entendant cette voix qui était presque descendue à l'accent de la prière, passa tout à coup de la colère au sentiment exalté.

— Ce qu'il me faut ? s'écria-t-il. Il faut que je vous revoise.

— Impossible.

— Ne fût-ce qu'une seule fois, une heure, une minute, une seconde.

— Impossible, je vous dis.

— Comment ! demanda Maurice, c'est sérieusement que vous me dites que je ne vous reverrai jamais ?

— Jamais ! répondit l'inconnue comme un douloureux écho.

— Oh ! madame, dit Maurice, décidément vous vous jouez de moi.

Et il releva sa noble tête en secouant ses longs cheveux à la manière d'un homme qui veut échapper à un pouvoir qui l'étreint malgré lui.

L'inconnue le regardait avec une expression indéfinissable. On voyait qu'elle n'avait pas entièrement échappé au sentiment qu'elle inspirait.

— Ecoutez, dit-elle, après un moment de silence qui n'avait été interrompu que par un soupir qu'avait inutilement cherché à étouffer Maurice. Ecoutez ! me jurez-vous sur l'honneur de tenir vos yeux fermés du moment où je vous le dirai jusqu'à celui où vous aurez compte soixante secondes ? Mais là... sur l'honneur.

— Et si je le jure, que m'arrivera-t-il ?

— Il arrivera que je vous prouverai ma reconnaissance, comme je vous promets de ne la prouver jamais à personne, fit-on pour moi plus que vous n'avez fait vous-même ; ce qui, au reste, serait difficile.

— Mais enfin puis-je savoir ?...

— Non, fiez-vous à moi, vous verrez...

— En vérité, madame, je ne sais si vous êtes un ange ou un démon.

— Jurez-vous ?

— Eh bien, oui, je le jure !

— Quelque chose qui arrive, vous ne rouvrirez pas les yeux ?... Quelque chose qui arrive, comprenez-vous bien, vous sentissiez-vous frappé d'un coup de poignard ?

— Vous m'étourdissez, ma parole d'honneur, avec cette exigence.

— Eh ! jurez donc, monsieur ; vous ne risquez pas grand-chose, ce me semble.

— Eh bien ! je le jure, quelque chose qui m'arrive, dit Maurice en fermant les yeux.

Il s'arrêta.

— Laissez-moi vous voir encore une fois, une seule fois, dit-il, je vous en supplie.

La jeune-femme rabattit son capuchon avec un sourire qui n'était pas exempt de coquetterie ; et à la lueur de la lune, qui en ce moment même glissait entre deux nuages, il put revoir pour la seconde fois ces longs cheveux pendants en boucles d'ébène, l'arc parfait d'un double sourcil qu'on eût cru dessiné à l'encre de Chine, deux yeux fendus en amande, veloutés et languissants, un nez de la forme la plus exquise, des lèvres fraîches et brillantes comme du corail.

— Oh ! vous êtes belle, bien belle, trop belle ! s'écria Maurice.

— Fermez les yeux, dit l'inconnue.

Maurice obéit.

La jeune femme prit ses deux mains dans les siennes, le tourna comme elle voulut. Soudain une chaleur parfumée sembla s'approcher de son visage, et une bouche effleura sa bouche, laissant entre ses deux lèvres la bague qu'il avait refusée.

Ce fut une sensation rapide comme la pensée, brûlante comme une flamme. Maurice ressentit une commotion qui ressemblait presque à la douleur, tant elle était inattendue et profonde, tant elle avait pénétré au fond du cœur et en avait fait frémir les fibres secrètes.

Il fit un brusque mouvement en étendant les bras devant lui.

— Votre serment ! cria une voix déjà éloignée.

Maurice appuya ses mains crispées sur ses yeux pour résister à la tentation de se parjurer. Il ne compta plus ; il ne pensa plus ; il resta muet, immobile, chancelant.

Au bout d'un instant il entendit comme le bruit d'une porte qui se refermait à cinquante ou soixante pas de lui ; puis tout bientôt rentra dans le silence.

Alors il écarta ses doigts, rouvrit les yeux, regarda autour de lui comme un homme qui s'éveille, et peut-être eût-il cru qu'il se réveillait en effet et que tout ce qui venait de lui arriver n'était qu'un songe, s'il n'eût tenu entre ses lèvres la bague qui faisait de cette incroyable aventure une incontestable réalité.

IV

MOEURS DU TEMPS

Lorsque Maurice Lindey revint à lui et regarda autour de lui, il ne vit que des ruelles sombres qui s'allongeaient à sa droite et à sa gauche ; il essaya de chercher, de se reconnaître ; mais son esprit était troublé, la nuit était sombre ; la lune, qui était sortie un instant pour éclairer le charmant visage de l'inconnue, était rentrée dans ses nuages. Le jeune homme, après un moment de cruelle incertitude, reprit le chemin de sa maison, située rue du Roule.

En arrivant dans la rue Saint-Avoie, Maurice fut surpris de la quantité de patrouilles qui circulaient dans le quartier du Temple.

— Qu'y a-t-il donc, sergent ? demanda-t-il au chef d'une patrouille fort affairée qui venait de faire perquisition dans la rue des Fontaines.

— Ce qu'il y a dit le sergent. Il y a, mon officier, qu'on a voulu enlever cette nuit la femme Capet et toute sa nichée.

— Et comment cela ?

— Une patrouille de ci-devant qui s'était, je ne sais comment, procuré le mot d'ordre, s'était introduite au Temple sous le costume de chasseurs de la garde nationale, et les devait enlever. Heureusement, celui qui représentait le caporal, en parlant à l'officier de garde, l'a appelé *monsieur* ; si s'est vendu lui-même, l'aristocrate !

— Diable ! fit Maurice. Et a-t-on arrêté les conspirateurs ?

— Non ; la patrouille a gagné la rue, et elle s'est dispersée.

— Et y a-t-il quelque espoir de rattraper ces gailards-là ?

— Oh ! il n'y en a qu'un qu'il serait bien important de reprendre, le chef, un grand maigre... qui avait été introduit parmi les hommes de garde par un des municipaux de service. Nous a-t-il fait courir, le scélérat ! Mais il aura trouvé une porte de derrière et se sera enfui par les Madelonnettes.

Dans toute autre circonstance, Maurice fût resté toute la nuit avec les patriotes qui veillaient au salut de la République ; mais, depuis une heure, l'amour de la patrie n'était plus sa seule pensée. Il continua donc son chemin, la nouvelle qu'il venait d'apprendre se fondant peu à peu dans son esprit et disparaissant derrière l'événement qui venait de lui arriver. D'ailleurs, ces prétendues tentatives d'enlèvement étaient devenues si fréquentes, les patriotes eux-mêmes savaient que dans certaines circonstances on s'en servait si bien comme d'un moyen politique, que cette nouvelle n'avait pas inspiré une grande inquiétude au jeune républicain.

En revenant chez lui, Maurice trouva son officieux ; à cette époque on n'avait plus de domestique ; Maurice, disons-nous, trouva son officieux l'attendant, et qui en l'attendant, s'était endormi, et, en dormant, ronflait d'inquiétude.

Il le réveilla avec tous les égards qu'on doit à son semblable, lui fit tirer ses bottes, le renvoya afin de n'être point distrait de sa pensée, se mit au lit, et, comme il se faisait tard et qu'il était jeune, il s'endormit à son tour malgré la préoccupation de son esprit.

Le lendemain, il trouva une lettre sur sa table de nuit.

Cette lettre était d'une écriture fine, élégante et inconnue. Il regarda le cachet : le cachet portait pour devise ce seul mot anglais *Nothing*. — Rien.

Il l'ouvrit, elle contenait ces mots :

« Merci !

« Reconnaissance éternelle en échange d'un éternel oubli !... »

Maurice appela son domestique ; les vrais patriotes ne les sonnaient plus, la sonnette rappelant la servilité ; d'ailleurs, beaucoup d'officieux mettaient, en entrant chez leurs maîtres, cette condition aux services qu'ils consentaient à leur rendre.

L'officieux de Maurice avait reçu, il y avait trente ans à peu près, sur les fonts baptismaux, le nom de Jean, mais en 92 il s'était, de son autorité privée, débaptisé, Jean sentant l'aristocratie et le déisme, et s'appelait Scavola.

— Scavola, demanda Maurice, sais-tu ce que c'est que cette lettre ?

— Non, citoyen.

— Qui te l'a remise ?

— Le concierge.

— Qui la lui a apportée ?

— Un commissionnaire, sans doute, puisqu'il n'y a pas le timbre de la nation.

— Descends et prie le concierge de monter.

Le concierge monta parce que c'était Maurice qui le demandait, et que Maurice était fort aimé de tous les officieux avec lesquels il était en relation ; mais le concierge déclara que, si c'était tout autre locataire, il l'eût prié de descendre.

Le concierge s'appelait Aristide.

Maurice l'interrogea. C'était un homme inconnu qui, vers les huit heures du matin, avait apporté cette lettre. Le jeune homme eut beau multiplier ses questions, les représenter sous toutes les faces, le concierge ne put lui répondre autre chose. Maurice le pria d'accepter dix francs en l'invitant, si cet homme se représentait, à le suivre sans affectation et à revenir lui dire où il était allé.

Ilâtons-nous de dire qu'à la grande satisfaction d'Aristide, un peu humilié par cette proposition de suivre un de ses semblables, l'homme ne revint pas.

Maurice, resté seul, froissa la lettre avec dépit, tira la bague de son doigt, la mit avec la lettre froissée sur une table de nuit, se retourna le nez contre le mur avec la folle prétention de s'endormir de nouveau ; mais, au bout d'une heure, Maurice, revenu de cette fanfaronnade, baisait la bague et relisait la lettre : la bague était un saphir très beau.

La lettre était, comme nous l'avons dit, un charmant petit billet qui sentait son aristocratie d'une lieue.

Comme Maurice se livrait à cet examen, sa porte s'ouvrit, Maurice remit la bague à son doigt et cacha la lettre sous son traversin. Était-ce une pudeur d'un amour naissant ? Était-ce vergogne d'un patriote qui ne veut pas qu'on le sache en relation avec des gens assez imprudents pour écrire un pareil billet, dont le parfum seul pouvait compromettre et la main qui l'avait écrit, et celle qui le décachait ?

Celui qui entraînait ainsi était un jeune homme vêtu en patriote, mais en patriote de la plus suprême élégance. Sa carmagnole était de drap fin, sa culotte était en casimir et ses bas chinés étaient de fine soie. Quant à son bonnet phrygien, il eût fait honte, pour sa forme élégante et sa belle couleur pourpre, à celui de Paris lui-même.

Il portait en outre à sa ceinture une paire de pistolets de l'ex-fabrique royale de Versailles, et un sabre droit et court pareil à celui des élèves du Champ de Mars.

— Ah ! tu dors, Brutus, dit le nouvel arrivé, et la patrie est en danger. Fi donc !

— Non, Lorin, dit en riant Maurice, je ne dors pas, je rêve.

— Oui, je comprends, à ton Eucharis.

— Eh bien, moi, je ne comprends pas.

— Bah !

— De qui parles-tu ? Quelle est cette Eucharis ?

— Eh bien, la femme...

— Quelle femme ?

— La femme de la rue Saint-Honoré, la femme de la patrouille, l'inconnue pour laquelle nous avons risqué notre tête, toi et moi, hier soir.

— Oh ! oui, dit Maurice, qui savait parfaitement ce que voulait dire son ami, mais qui seulement faisait semblant de ne point comprendre, la femme inconnue !

— Eh bien, qui était-ce ?

— Je n'en sais rien.

— Etait-elle jolie ?

— Peuh ! fit Maurice en allongeant dédaigneusement les lèvres.

— Une pauvre femme oubliée dans quelque rendez-vous amoureux.

...Oui, faibles que nous sommes,

C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.

— C'est possible, murmura Maurice, auquel cette idée, qu'il avait eue d'abord, répugnait fort à cette heure, et qui préférerait plutôt voir dans sa belle inconnue une conspi- ratrice qu'une femme amoureuse.

— Et où demeure-t-elle ?

— Je n'en sais rien.

— Allons donc ! tu n'en sais rien ! impossible !

— Pourquoi cela ?

— Tu l'as reconduite.

— Elle m'a échappé au pont Marie...

— T'échapper, à toi ? s'écria Lorin avec un éclat de rire énorme. Une femme t'échapper, allons donc !

Est-ce que la colombe échappe
Au vautour, ce tyran des airs,
Et la gazelle au tigre du désert
Qui la tient déjà sous la patte ?

— Lorin, dit Maurice, ne t'habitueras-tu donc jamais à parler comme tout le monde ? Tu m'agaces horriblement avec ton atroce poésie.

— Comment ! à parler comme tout le monde ! mais je parle mieux que tout le monde, ce me semble. Je parle comme le citoyen Demoustier, en prose et en vers. Quant à ma poésie, mon cher, je sais une Emilie qui ne la trouve pas mauvaise ; mais revenons à la tièrre.

— A ma poésie ?

— Non, à ton Emilie.

— Est-ce que j'ai une Emilie ?

— Allons ! allons ! ta gazelle se sera faite tigresse et t'aura montré les dents, de sorte que tu es vexé, mais amoureux.

— Moi, amoureux ! dit Maurice en secouant la tête.

— Oui, toi, amoureux.

N'en fais pas un plus long mystère ;
Les coups qui partent de Cythère
Frappent au cœur plus sûrement
Que ceux de Jupiter tonnant.

— Lorin, dit Maurice en s'armant d'une clef forcée qui était sur sa table de nuit, je te déclare que tu ne diras plus un seul vers que je ne siffle.

— Alors, parlons politique. D'ailleurs, j'étais venu pour cela ; sais-tu la nouvelle ?

— Je sais que la veuve Capet a voulu s'évader.

— Bah ! ce n'est rien que cela.

— Qu'y a-t-il donc de plus ?

— Le fameux chevalier de Maison-Rouge est à Paris.

— En vérité ! s'écria Maurice en se levant sur son séant.

— Lui-même en personne.

— Mais quand est-il entré ?

— Hier au soir.

— Comment cela ?

— Déguisé en chasseur de la garde nationale. Une femme, qu'on croit être une aristocrate déguisée en femme du peuple, lui a porté des habits à la barrière ; puis un instant après, ils sont rentrés bras dessus bras dessous. Ce n'est que quand ils ont été passés que la sentinelle a eu quelques soupçons. Il avait vu passer la femme avec un paquet, il la voyait repasser avec une espèce de militaire sous le bras ; c'était louche ; il a donné l'éveil, on a couru après eux. Ils ont disparu dans un hôtel de la rue Saint-Honoré dont la porte s'est ouverte comme par enchantement. L'hôtel avait une seconde sortie sur les Champs-Élysées ; bonsoir ! le chevalier de Maison-Rouge et sa complice se sont évanouis. On démolira l'hôtel et l'on guillotinerà le propriétaire ; mais cela n'empêchera pas le chevalier de recommencer la ten-

tative qui a déjà échoué, il y a quatre mois pour la première fois, et hier pour la seconde.

— Et il n'est point arrêté ? demanda Maurice.

— Ah ! bien oui arrête Protée, mon cher, arrête donc Protée ! tu sais le mal qu'a eu Aristide à en venir à bout.

Pastor Aristæus juiens Peneia Tempe...

— Prends garde, dit Maurice en portant sa clef à sa bouche.

— Prends garde toi-même, morbleu ! car cette fois ce n'est pas moi que tu siffleras, c'est Virgile.

— C'est juste, et tant que tu ne le traduiras point, je n'ai rien à dire. Mais revenons au chevalier de Maison-Rouge.

— Oui, convenons que c'est un fier homme.

— Le fait est que, pour entreprendre de pareilles choses, il faut un grand courage.

— Ou un grand amour.

— Crois-tu donc à cet amour du chevalier pour la reine ?

— Je ne le crois pas ; je le dis comme tout le monde. D'ailleurs, elle en a rendu amoureux bien d'autres ; qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'elle l'eût séduit ? Elle a bien séduit Barnave, à ce qu'on dit.

— N'importe, il faut que le chevalier ait des intelligences dans le Temple même.

— C'est possible :

L'amour boise les grilles
Et se rit des verrous.

— Lorin !

— Ah ! c'est vrai.

— Alors, tu crois cela comme les autres ?

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'à ton compte la reine aurait eu deux cents amoureux.

— Deux cents, trois cents, quatre cents. Elle est assez belle pour cela. Je ne dis pas qu'elle les ait aimés ; mais enfin, ils l'ont aimée, elle. Tout le monde voit le soleil, et le soleil ne voit pas tout le monde.

— Alors, tu dis donc que le chevalier de Maison-Rouge... ?

— Je dis qu'on le traque un peu en ce moment-ci, et que s'il échappe aux limiers de la République, ce sera un fin renard.

— Et que fait la Commune dans tout cela ?

— La Commune va rendre un arrêté par lequel chaque maison, comme un registre ouvert, laissera voir, sur sa façade, le nom des habitants et des habitantes. C'est la réalisation de ce rêve des anciens : Que n'existe-t-il une fenêtre au cœur de l'homme pour que tout le monde puisse voir ce qui s'y passe !

— Oh ! excellente idée ! s'écria Maurice.

— De mettre une fenêtre au cœur des hommes ?

— Non, mais de mettre une liste à la porte des maisons.

En effet, Maurice songeait que ce lui serait un moyen de retrouver son inconnue, ou tout au moins quelque trace d'elle qui pût le mettre sur sa voie.

— N'est-ce pas ? dit Lorin. J'ai déjà parié que cette mesure nous donnerait une fournée de cinq cents aristocrates. A propos, nous avons reçu ce matin au club une députation des enrôlés volontaires ; ils sont venus, conduits par nos adversaires de cette nuit, que je n'ai abandonnés qu'ivres-morts ; ils sont venus, dis-je, avec des guirlandes de fleurs et des couronnes d'immortelles.

— En vérité ! répliqua Maurice en riant ; et combien étaient-ils ?

— Ils étaient trente ; ils s'étaient fait raser et avaient des bouquets à la boutonnière. « Citoyens du club des Thermopyles, a dit l'orateur, en vrais patriotes que nous sommes, nous désirons que l'union des Français ne soit pas troublée par un malentendu, et nous venons fraterniser de nouveau. »

— Alors... ?

— Alors, nous avons fraternisé derechef, et en réitérant, comme dit Diafoirus ; on a fait un autel à la patrie avec la table du secrétaire et deux carafes dans lesquelles on a mis des bouquets. Comme tu étais le héros

de la fête, on t'a appelé trois fois pour te couronner ; et comme tu n'as pas répondu, attendu que tu n'y étais pas, et qu'il faut toujours que l'on couronne quelque chose, on a couronné le buste de Washington. Voilà l'ordre et la marche selon lesquels a eu lieu la cérémonie.

Comme Lorin achevait ce récit véridique, et qui, à cette époque, n'avait rien de burlesque, on entendit des rumeurs dans la rue, et des tambours, d'abord lointains, puis de plus en plus rapprochés. firent entendre le bruit si commun alors de la générale.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Maurice.

— C'est la proclamation de l'arrêt de la Commune, dit Lorin.

— Je cours à la section, dit Maurice en sautant à bas de son lit et en appelant son officieux pour le venir habiller.

— Et moi, je rentre me coucher, dit Lorin : je n'ai dormi que deux heures cette nuit, grâce à tes enragés volontaires. Si l'on ne se bat qu'un peu, tu me laisseras dormir ; si l'on se bat beaucoup, tu viendras me chercher.

— Pourquoi donc t'es-tu fait si beau ? demanda Maurice en jetant un coup d'œil sur Lorin, qui se levait pour se retirer.

— Parce que, pour venir chez toi, je suis forcé de passer rue Béthisy, et que, rue Béthisy, au troisième, il y a une fenêtre qui s'ouvre toujours quand je passe.

— Et tu ne crains pas qu'on le prenne pour un muscadin ?

— Un muscadin, moi ? Ah bien, oui, je suis connu, au contraire, pour un franc sans-culotte. Mais il faut bien faire quelque sacrifice au beau sexe. Le culte de la patrie n'exclut pas celui de l'amour ; au contraire, l'un commande l'autre :

La République a décrété
Que des Grecs on suivrait les traces ;
Et l'autel de la Liberté
Fait pendant à celui des Grâces.

Ose siffler celui-là, je te dénonce comme aristocrate, et je te fais raser de manière à ce que tu ne portes jamais perruque. Adieu, cher ami.

Lorin tendit cordialement à Maurice une main que le jeune secrétaire serra cordialement, et sortit en ruminant un bouquet à Chloris.

V

QUEL HOMME C'ÉTAIT QUE LE CITOYEN MAURICE LINDEY

Tandis que Maurice Lindéy, après s'être habillé précipitamment, se rend à la section de la rue Lepelletier, dont il est, comme on le sait, secrétaire, essayons de retracer aux yeux du public les antécédents de cet homme, qui s'est produit sur la scène par un de ces élans de cœur, familiers aux puissantes et généreuses natures.

Le jeune homme avait dit la vérité pleine et entière, lorsque la veille, en répondant de l'inconnue, il avait dit qu'il se nommait Maurice Lindéy, demeurant rue du Roule. Il aurait pu ajouter qu'il était enfant de cette demi-aristocratie accordée aux gens de robe. Ses aïeux avaient marqué, depuis deux cents ans, par cette éternelle opposition parlementaire qui a illustré les noms des Molé et des Maupeou. Son père, le bonhomme Lindéy, qui avait passé toute sa vie à gémir contre le despotisme, lorsque, le 14 juillet 89, la Bastille était tombée aux mains du peuple, était mort de saisissement et d'épouvante de voir le despotisme remplacé par une liberté militante, laissant son fils unique, indépendant par sa fortune et républicain par sentiment.

La Révolution, qui avait suivi de si près ce grand événement, avait donc trouvé Maurice dans toutes les conditions de vigueur et de maturité virile qui conviennent à l'athlète prêt à entrer en lice, éducation républicaine fortifiée par l'assiduité aux clubs et la lecture de tous les pamphlets de l'époque. Dieu sait combien Maurice avait dû en lire. Mépris profond et raisonné de la hiérarchie, pondération philosophique des éléments qui composent le corps, négation absolue de toute noblesse qui n'est pas personnelle, appréciation impartiale du passé, ardeur pour les idées nouvelles, sympathie pour le peuple, mêlée à la plus aristocratique des organisations, tel était au moral, non pas celui que nous avons choisi, mais celui que le journal où nous puisons ce sujet nous a donné pour héros de cette histoire.

Au physique, Maurice Lindéy était un homme de cinq pieds huit pouces, âgé de vingt-cinq ou de vingt-six ans, musculeux comme Hercule, beau de cette beauté française qui accuse dans un Franc une race particulière, c'est-à-dire un front pur, des yeux bleus, des cheveux châtain et bouclés, des joues roses et des dents d'ivoire.

Après le portrait de l'homme, la position du citoyen.

Maurice, sinon riche, du moins indépendant, Maurice portant un nom respecté et surtout populaire, Maurice connu par son éducation libérale et pour ses principes plus libéraux encore que son éducation, Maurice s'était placé pour ainsi dire à la tête d'un parti composé de tous les jeunes bourgeois patriotes. Peut-être bien, près des sans-culottes passait-il pour un peu tiède, et près des sectionnaires pour un peu parfumé. Mais il se faisait pardonner sa tiédeur par les sans-culottes, en brisant comme des roseaux fragiles les gourdins les plus nouveaux, et son élégance par les sectionnaires, en les envoyant rouler à vingt pas d'un coup de poing entre les deux yeux, quand ces deux yeux regardaient Maurice d'une façon qui ne lui convenait pas.

Maintenant, pour le physique, pour le moral et pour le civisme combinés, Maurice avait assisté à la prise de la Bastille ; il avait été de l'expédition de Versailles ; il avait combattu comme un lion au 10 août, et, dans cette mémorable journée, c'était une justice à lui rendre, il avait tué autant de patriotes que de Suisses ; car il n'avait pas plus voulu souffrir l'assassin sous la carmagnole que l'ennemi de la République sous l'habit rouge.

C'était lui qui, pour exhorter les défenseurs du château à se rendre et pour empêcher le sang de couler, s'était jeté sur la bouche d'un canon auquel un artilleur parisien allait mettre le feu ; c'était lui qui était entré le premier au Louvre par une fenêtre, malgré la fusillade de cinquante Suisses et d'autant de gentilshommes embusqués ; et déjà, lorsqu'il aperçut les signaux de capitulation, son terrible sabre avait entamé plus de dix uniformes ; alors, voyant ses amis massacrer à loisir des prisonniers qui jetaient leurs armes, qui tendaient leurs mains suppliantes et qui demandaient la vie, il s'était mis à hacher furieusement ses amis, ce qui lui avait fait une réputation digne des beaux jours de Rome et de la Grèce.

La guerre déclarée, Maurice s'enrôla et partit pour la frontière, en qualité de lieutenant, avec les quinze cents premiers volontaires que la ville envoyait contre les envahisseurs, et qui chaque jour devaient être suivis de quinze cents autres.

À la première bataille à laquelle il assista, c'est-à-dire à Jemmapes, il reçut une balle qui, après avoir divisé les muscles d'acier de son épaule, alla s'aplatir sur l'os. Le représentant du peuple connaissait Maurice, il le renvoya à Paris pour qu'il se guérit. Un mois entier Maurice, dévoré par la fièvre, se roula sur son lit de douleur ; mais janvier le trouva sur pied et commandant, sinon de nom, du moins de fait, le club des Thermopyles, c'est-à-dire cent jeunes gens de la bourgeoisie parisienne, armés pour s'opposer à toute tentative en faveur du tyran Capet ; il y a plus : Maurice le sourcil froncé par une sombre colère, l'œil dilaté, le front pâle, le cœur étreint par un singulier mélange de haine morale et de pitié physique, assista le sabre au poing à l'exécution du roi, et, seul peut-être dans toute cette foule, demeura muet, lorsque tomba cette tête de ce fils de saint Louis, dont l'âme montait au ciel ; seulement, lorsque cette tête fut tombée, il leva en l'air son redoutable

sabre, et tous ses amis criaient : « Vive la liberté ! » sans remarquer que, cette fois par exception, sa voix ne s'était pas mêlée aux leurs.

Voilà quel était l'homme qui s'acheminait, le matin du 11 mars, vers la rue Lepelletier, et auquel notre histoire va donner plus de relief dans les détails d'une vie orageuse, comme on la menait à cette époque.

Vers dix heures, Maurice arriva à la section dont il était le secrétaire.

L'émotion était grande. Il s'agissait de voter une adresse à la Convention pour réprimer les complots des girondins. On attendait impatiemment Maurice.

Il n'était question que du retour du chevalier de Maison-Rouge, de l'audace avec laquelle cet acharné conspirateur était rentré pour la deuxième fois dans Paris, où sa tête, il le savait cependant, était mise à prix. On rattachait à cette rentrée la tentative faite la veille au Temple, et chacun exprimait sa haine et son indignation contre les traîtres et les aristocrates.

Mais, contre l'attente générale, Maurice fut mou et silencieux, rédigea habilement la proclamation, termina en trois heures toute sa besogne, demanda si la séance était levée, et, sur la réponse affirmative, prit son chapeau, sortit et s'achemina vers la rue Saint-Honoré.

Arrivé là, Paris lui sembla tout nouveau. Il revit le coin de la rue du Coq, où pendant la nuit, la belle inconnue lui était apparue se débattant aux mains des soldats. Alors il suivit, depuis la rue du Coq jusqu'au pont Marie, le même chemin qu'il avait parcouru à ses côtés, s'arrêtant où les différentes patrouilles les avaient arrêtés, répétant aux endroits qui le lui rendaient, comme s'ils avaient conservé un écho de leurs paroles, le dialogue qu'ils avaient échangé ; seulement, il était une heure de l'après-midi, et le soleil, qui éclairait toute cette promenade, rendait saillants à chaque pas les souvenirs de la nuit.

Maurice traversa les ponts et arriva bientôt dans la rue Victor, comme on l'appelait alors.

— Pauvre femme ! murmura Maurice, qui n'a pas réfléchi hier que la nuit ne dure que douze heures et que son secret ne durerait probablement pas plus que la nuit. A la clarté du soleil, je vais retrouver la porte par laquelle elle s'est glissée, et qui sait si je ne l'apercevrai pas elle-même à quelque fenêtre ?

Il entra alors dans la vieille rue Saint-Jacques, se plaça comme l'inconnue l'avait placé la veille. Un instant il ferma les yeux, croyant peut-être, le pauvre fou ! que le baiser de la veille allait une seconde fois brûler ses lèvres. Mais il n'en ressentit que le souvenir. Il est vrai que le souvenir brûlait encore.

Maurice rouvrit les yeux, vit les deux ruelles, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche. Elles étaient fangeuses, mal pavées, garnies de barrières, coupées de petits ponts jetés sur un ruisseau. On y voyait des arcades en poutres, des recoins, vingt portes mal assurées, pourries. C'était le travail grossier dans toute sa misère, la misère dans toute sa hideur. Ça et là un jardin, fermé tantôt par des haies, tantôt par des palissades en échelas, quelques-uns par des murs ; des peaux séchant sous des hangars et répandant cette odieuse odeur de tannerie qui soulève le cœur. Maurice chercha, combina pendant deux heures et ne trouva rien, ne devina rien ; dix fois il revint sur ses pas pour s'orienter. Mais toutes ses tentatives furent inutiles, toutes ses recherches infructueuses. Les traces de la jeune fille semblaient avoir été effacées par le brouillard et la pluie.

— Allons, se dit Maurice, j'ai rêvé. Ce cloaque ne peut avoir un instant servi de retraite à ma belle fée de cette nuit.

Il y avait dans ce républicain farouche une poésie bien autrement réelle que dans son ami aux quatrains anacréontiques, puisqu'il rentra sur cette idée, pour ne pas ternir l'auréole qui éclairait la tête de son inconnue, Il est vrai qu'il rentra désespéré.

— Adieu ! dit-il, belle mystérieuse : tu m'as traité en sot ou en enfant. En effet, serait-elle venue ici avec moi si elle y demeurait ? Non ! elle n'a fait qu'y passer, comme un cygne sur un marais infect. Et, comme celle de l'oiseau dans l'air, sa trace est invisible.

LE TEMPLE

Ce même jour, à la même heure où Maurice, douloureusement désappointé, repassait le pont de la Tournele, plusieurs municipaux, accompagnés de Santerre, commandant de la garde nationale parisienne, faisaient une visite sévère dans la tour du Temple, transformée en prison depuis le 13 août 1792.

Cette visite s'exerçait particulièrement dans l'appartement du troisième étage, composé d'une antichambre et de trois pièces.

Une de ces chambres était occupée par deux femmes, une jeune fille et un enfant de neuf ans, tous vêtus de deuil.

L'aînée de ces femmes pouvait avoir trente-sept à trente-huit ans. Elle était assise et lisait près d'une table.

La seconde était assise et travaillait à un ouvrage de tapisserie : elle pouvait être âgée de vingt-huit à vingt-neuf ans.

La jeune fille en avait quatorze et se tenait près de l'enfant, qui, malade et couché, fermait les yeux comme s'il dormait, quoique évidemment il fût impossible de dormir au bruit que faisaient les municipaux.

Les uns remuaient les lits, les autres déployaient les pièces de linge ; d'autres enfin, qui avaient fini leurs recherches, regardaient avec une fixité insolente les malheureuses prisonnières, qui se tenaient les yeux obstinément baissés, l'une sur son livre, l'autre sur sa tapisserie, la troisième sur son frère.

L'aînée de ces femmes était grande, pâle et belle ; celle qui lisait paraissait surtout concentrer son attention sur son livre, quoique, selon toute probabilité, ce fussent ses yeux qui lussent et non son esprit.

Alors, un des municipaux s'approcha d'elle, saisit brutalement le livre qu'elle tenait et le jeta au milieu de la chambre.

La prisonnière allongea la main vers la table, prit un second volume et continua de lire.

Le montagnard fit un geste furieux pour arracher ce second volume, comme il avait fait du premier. Mais à ce geste, qui fit tressaillir la prisonnière qui brodait près de la fenêtre, la jeune fille s'élança, entourra de ses bras la tête de la lectrice et murmura en pleurant :

— Ah ! pauvre mère !

Puis elle l'embrassa.

Alors la prisonnière, à son tour, colla la bouche sur l'oreille de la jeune fille, comme pour l'embrasser aussi, et lui dit :

— Marie, il y a un billet caché dans la bouche du poêle ; ôtez-le.

— Allons, allons ! dit le municipal en tirant brutalement la jeune fille à lui et en la séparant de sa mère. Avez-vous bientôt fini de vous embrasser ?

— Monsieur, dit la jeune fille, la Convention a-t-elle décrété que les enfants ne pourront plus embrasser leur mère ?

— Non, mais elle a décrété qu'on punirait les traîtres, les aristocrates et les ci-devant, et c'est pourquoi nous sommes ici pour interroger. Voyons, Antoinette, réponds.

Celle qu'on interpellait aussi grossièrement ne daigna pas même regarder son interrogateur. Elle détourna la tête, au contraire, et une légère rougeur passa sur ses joues pâlies par la douleur et sillonnées par les larmes.

— Il est impossible, continua cet homme, que tu aies ignoré la tentative de cette nuit. D'où vient-elle ?

Même silence de la part de la prisonnière.

— Répondez, Antoinette, dit alors Santerre en s'approchant, sans remarquer le frisson d'horreur qui avait saisi la jeune femme à l'aspect de cet homme, qui, le 21 janvier au matin, était venu prendre au Temple

Louis XVI pour le conduire à l'échafaud. Répondez. On a conspiré cette nuit contre la République et essayé de vous soustraire à la captivité que, en attendant la punition de vos crimes, vous inflige la volonté du peuple. Le saviez-vous, dites, que l'on conspirait ?

Marie-Antoinette tressaillit au contact de cette voix qu'elle sembla fuir, en se reculant le plus quelle put sur sa chaise. Mais elle ne répondit pas plus à cette question qu'aux deux autres, pas plus à Santerre qu'au municipal.

— Vous ne voulez donc pas répondre ? dit Santerre en frappant violemment du pied.

La prisonnière prit sur la table un troisième volume. Santerre se retourna ; la brutale puissance de cet homme, qui commandait à 80.000 hommes, qui n'avait eu besoin que d'un geste pour couvrir la voix de Louis XVI mourant, se brisait contre la dignité d'une pauvre prisonnière, dont il pouvait faire tomber la tête à son tour, mais qu'il ne pouvait pas faire plier.

— Et vous, Elisabeth, dit-il à l'autre personne, qui avait un instant interrompu sa tapisserie pour joindre les mains et prier, non pas ces hommes, mais Dieu, — répondez-vous ?

— Je ne sais ce que vous demandez, dit-elle ; je ne puis donc vous répondre.

— Eh ! morbleu ! citoyenne Capet, dit Santerre en s'impatientant, c'est pourtant clair, ce que je dis là. Je dis qu'on a fait hier une tentative pour vous faire évader et que vous devez connaître les coupables.

— Nous n'avons aucune communication avec le dehors, monsieur ; nous ne pouvons donc savoir ni ce qu'on fait pour nous, ni ce qu'on fait contre nous.

— C'est bien, dit le municipal ; nous allons savoir alors ce que va dire ton neveu.

Et il s'approcha du lit du dauphin.

A cette menace, Marie-Antoinette se leva tout à coup — Monsieur, dit-elle, mon fils est malade et dort... Ne le réveillez pas.

— Réponds, alors.

— Je ne sais rien.

Le municipal alla droit au lit du petit prisonnier, qui feignait, comme nous l'avons dit, de dormir.

— Allons, allons, réveille-toi, Capet, dit-il en le secouant rudement.

L'enfant ouvrit les yeux et sourit.

Les municipaux alors entourèrent le lit.

La reine, agitée de douleur et de crainte, fit un signe à sa fille, qui profita de ce moment, se glissa dans la chambre voisine, ouvrit une des bouches du poêle, en tira le billet, le brûla, puis aussitôt rentra dans la chambre, et, d'un regard, rassura sa mère.

— Que me voulez-vous ? demanda l'enfant.

— Savoir si tu n'as rien entendu cette nuit ?

— Non, j'ai dormi.

— Tu aimes fort à dormir, à ce qu'il paraît ?

— Oui, parce que quand je dors, je rêve.

— Et que rêves-tu ?

— Que je revois mon père que vous avez lué.

— Ainsi, tu n'as rien entendu ? dit vivement Santerre.

— Rien.

— Ces louveteaux sont, en vérité, bien d'accord avec la louve, dit le municipal furieux ; et, cependant, il y a eu un complot.

La reine sourit.

— Elle nous morgue, l'Autrichienne, s'écria le municipal. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, exécutons dans toute sa rigueur le décret de la Commune. Lève-toi, Capet.

— Que voulez-vous faire ? s'écria la reine s'oubliant elle-même. Ne voyez-vous que mon fils est malade, qu'il a la fièvre ? Voulez-vous donc le faire mourir ?

— Ton fils, dit le municipal, est un sujet d'alarmes continuel pour le conseil du Temple. C'est lui qui est le point de mire de tous les conspirateurs. On se flatte de vous enlever tous ensemble. Eh bien, qu'on y vienne. — Tison !... — Appelez Tison.

Tison était une espèce de journalier chargé des gros ouvrages du ménage dans la prison. Il arriva.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au teint

basané, au visage rude et sauvage, aux cheveux noirs et crépus descendant jusqu'aux sourcils.

— Tison, dit Santerre, qui est venu, hier, apporter des vivres, aux détenus ?

Tison cita un nom.

— Et leur linge, qui le leur a apporté ?

— Ma fille.

— Ta fille est donc blanchisseuse ?

— Certainement.

— Et tu lui as donné la pratique des prisonniers ?

— Pourquoi pas ? autant qu'elle gagne cela qu'une autre. Ce n'est plus l'argent des tyrans, c'est l'argent de la nation, puisque la nation paye pour eux.

— On t'a dit d'examiner le linge avec attention.

— Eh bien, est-ce que je ne m'acquitte pas de mon devoir ? à preuve qu'il y avait hier un mouchoir auquel on avait fait deux nœuds, que je l'ai été porter au conseil, qui a ordonné à ma femme de le dénouer, de le repasser, et de le remettre à madame Capet sans rien lui dire.

A cette indication de deux nœuds faits à un mouchoir, la reine tressaillit, ses prunelles se dilatèrent, et madame Elisabeth et elle échangeèrent un regard.

— Tison, dit Santerre, ta fille est une citoyenne dont personne ne soupçonne le patriotisme ; mais, à partir d'aujourd'hui, elle n'entrera plus au Temple.

— Oh ! mon Dieu ! dit Tison effrayé, que me dites-vous donc là, vous autres ? Comment ! je ne reverrais plus ma fille que lorsque je sortirai ?

— Tu ne sortiras plus, dit Santerre.

Tison regarda autour de lui sans arrêter sur aucun objet son œil hagard ; et soudain :

— Je ne sortirai plus ! s'écria-t-il. Ah ! c'est comme cela ? Eh bien ! je veux sortir pour tout à fait, moi. Je donne ma démission ; je ne suis pas un traître, un aristocrate, moi, pour qu'on me retienne en prison. Je vous dis que je veux sortir.

— Citoyen, dit Santerre, obéis aux ordres de la Commune, et tais-toi, ou tu pourrais mal t'en trouver, c'est moi qui te le dis. Reste ici et surveille ce qui s'y passe. On a l'œil sur toi, je t'en prévient.

Pendant ce temps, la reine, qui se croyait oubliée, se rassérénait peu à peu et replaçait son fils dans son lit.

— Fais monter ta femme, dit le municipal à Tison.

Celui-ci obéit, sans mot dire. Les menaces de Santerre l'avaient rendu doux comme un agneau.

La femme Tison monta.

— Viens ici, citoyenne, dit Santerre ; nous allons passer dans l'antichambre, et pendant ce temps, tu fouilleras les détenues.

— Dis donc, femme, dit Tison, ils ne veulent plus laisser venir notre fille au Temple.

— Comment ! ils ne veulent plus laisser venir notre fille ? Mais nous ne la verrons donc plus, notre fille ?

Tison secoua la tête.

— Qu'est-ce que vous dites donc là ?

— Je dis que nous ferons un rapport au conseil du Temple et que le conseil décidera. En attendant...

— En attendant, dit la femme, je veux revoir ma fille.

— Silence ! dit Santerre ; on t'a fait venir ici pour fouiller les prisonnières, fouille-les, et puis après nous verrons...

— Mais... cependant !...

— Oh ! oh ! dit Santerre en fronçant le sourcil ; cela se gâte, ce me semble.

— Fais ce que dit le citoyen général ! fais, femme ; après, tu vois bien qu'il dit que nous verrons.

Et Tison regarda Santerre avec un humble sourire.

— C'est bien, dit la femme ; allez-vous-en, je suis prête à les fouiller.

Ces hommes sortirent.

— Ma chère madame Tison, dit la reine, croyez bien.

— Je ne crois rien, citoyenne Capet, dit l'horrible femme en grinçant des dents, si ce n'est que c'est toi qui es cause de tous les malheurs du peuple. Aussi, que je trouve quelque chose de suspect sur toi, et tu verras.

Quatre hommes restèrent, à la porte pour prêter main-forte à la femme Tison, si la reine résistait.

On commença par la reine.

On trouva sur elle un mouchoir noué de trois nœuds, qui semblait malheureusement une réponse préparée à celui dont avait parlé Tison, un crayon, un scapulaire et de la cire à cacheter.

— Ah ! je le savais bien, dit la femme Tison ; je l'avais bien dit aux municipaux, qu'elle écrivait, l'Autrichienne ! L'autre jour, j'avais trouvé une goutte de cire sur la bobèche du chandelier.

— Oh ! madame, dit la reine avec un accent suppliant, ne montrez que le scapulaire.

— Ah bien, oui, dit la femme, de la pitié pour toi !... Est-ce qu'on en a pour moi, de la pitié ?... On me prend ma fille.

Madame Elisabeth et Madame Royale n'avaient rien sur elles.

— Jamais ! jamais ! s'écria la reine s'élançant entre les municipaux et le jeune Louis, et s'appretant à défendre l'approche du lit, comme une tigresse fat de sa tanière, jamais je ne me laisserai enlever mon enfant !

— Oh ! messieurs, dit madame Elisabeth en joignant les mains avec une admirable expression de prière, messieurs, au nom du ciel ! ayez pitié de deux mères !

— Parlez, dit Santerre, dites les noms, avouez le projet de vos complices, expliquez ce que voulaient dire ces nœuds faits au mouchoir apporté avec votre linge par la fille Tison, et ceux faits au mouchoir trouvé dans votre poche ; alors on vous laissera votre fils.

Un regard de madame Elisabeth sembla supplier la reine de faire ce sacrifice terrible.

Mais celle-ci, essayant fièrement une larme qui brillait, comme un diamant, au coin de sa paupière :



Répondez, Antoinette, dit alors Santerre en s'approchant.

La femme Tison rappela les municipaux, qui rentrèrent, Santerre à leur tête ; elle leur remit les objets trouvés sur la reine, qui passèrent de main en main et furent l'objet d'un nombre infini de conjectures : le mouchoir noué de trois nœuds, surtout, exerça longuement l'imagination des persécuteurs de la race royale.

— Maintenant, dit Santerre, nous allons te lire l'arrêté de la Convention.

— Quel arrêté ? demanda la reine.

— L'arrêté qui ordonne que tu seras séparée de ton fils.

— Mais c'est donc vrai que cet arrêté existe ?

— Oui. La Convention a trop grand souci d'un enfant confié à sa garde par la nation, pour le laisser en compagnie d'une mère aussi dépravée que toi...

Les yeux de la reine jetèrent des éclairs.

— Mais formulez une accusation, au moins, tigres que vous êtes !

— Ce n'est parbleu pas difficile, dit un municipal, voilà...

Et il prononça une de ces accusations infâmes, comme Suétone en porte contre Agrippine.

— Oh ! s'écria la reine, debout, pâle et superbe d'indignation, j'en appelle au cœur de toutes les mères.

— Allons ! allons ! dit le municipal, tout cela est bel et bien ; mais nous sommes déjà ici depuis deux heures, et nous ne pouvons pas perdre toute la journée ; lève-toi, Capet, et suis-nous.

— Adieu, mon fils, dit-elle. N'oubliez jamais votre père qui est au ciel, votre mère qui ira bientôt le rejoindre ; redites, tous les soirs et tous les matins, la prière que je vous ai apprise. Adieu, mon fils.

Elle lui donna un dernier baiser ; et, se relevant froide et inflexible :

— Je ne sais rien, messieurs, dit-elle ; faites ce que vous voudrez.

Mais il eût fallu à cette reine plus de force que n'en contenait le cœur d'une femme, et surtout le cœur d'une mère. Elle retomba anéantie sur une chaise, tandis qu'on emportait l'enfant, dont les larmes coulaient et qui lui tendait les bras, mais sans jeter un cri.

La porte se referma derrière les municipaux qui emportaient l'enfant royal, et les trois femmes demeurèrent seules.

Il y eut un moment de silence désespéré, interrompu seulement par quelques sanglots.

La reine le rompit la première.

— Ma fille, dit-elle, et ce billet ?

— Je l'ai brûlé, comme vous me l'avez dit, ma mère.

— Sans le lire ?

— Sans le lire.

— Adieu donc, dernière lueur, suprême espérance ! murmura madame Elisabeth.

— Oh ! vous avez raison, vous avez raison, ma sœur, c'est trop souffrir !

Puis, se retournant vers sa fille :

— Mais vous avez vu l'écriture, du moins, Marie.

— Oui, ma mère, un moment.

La reine se leva, alla regarder à la porte pour voir si elle n'était point observée, et, tirant une épingle de ses cheveux, elle s'approcha de la muraille, fit sortir d'une fente un petit papier plié en forme de billet, et montrant ce billet à Madame Royale :

— Rappelez tous vos souvenirs avant de me répondre, ma fille, dit-elle ; l'écriture était-elle la même que celle-ci ?

— Oui, oui, ma mère, s'écria la princesse, oui, je la reconnais !

— Dieu soit loué ! s'écria la reine en tombant à genoux avec ferveur. S'il a pu écrire, depuis ce matin, c'est qu'il est sauvé, alors, Merci, mon Dieu ! merci ! un si noble ami méritait bien un de tes miracles.

— De qui parlez-vous donc, ma mère ? demanda Madame Royale. Quel est cet ami ? Dites-moi son nom, que je le recommande à Dieu dans mes prières.

— Oui, vous avez raison ma fille ; ne l'oubliez jamais, ce nom, car c'est le nom d'un gentilhomme plein d'honneur et de bravoure ; celui-là n'est pas dévoué par ambition, car il ne s'est révélé qu'aux jours du malheur. Il n'a jamais vu la reine de France, ou plutôt la reine de France ne l'a jamais vu, et il voue sa vie à la défendre. Peut-être sera-t-il récompensé, comme on récompense aujourd'hui toute vertu, par une mort terrible. Mais... s'il meurt... oh ! là-haut ! là-haut ! je le remercierai... Il s'appelle...

La reine regarda avec inquiétude autour d'elle et baissa la voix :

— Il s'appelle le chevalier de Maison-Rouge... Priez pour lui !

VII

SERMENT DE JOUEUR

La tentative d'enlèvement, si contestable qu'elle fût, puisqu'elle n'avait eu aucun commencement d'exécution, avait excité la colère des uns et l'intérêt des autres. Ce qui corroborait, d'ailleurs, cet événement, de probabilité presque matérielle, c'est que le comité de sûreté générale apprit que, depuis trois semaines ou un mois, une foule d'émigrés étaient rentrés en France par différents points de la frontière. Il était évident que des gens qui risquaient ainsi leur tête ne la risquaient pas sans dessein, et que ce dessein était, selon toute probabilité, de concourir à l'enlèvement de la famille royale.

Déjà sur la proposition du conventionnel Osselin, avait été promulgué le décret terrible qui condamnait à mort tout émigré convaincu d'avoir remis le pied en France, tout Français convaincu d'avoir eu des projets d'émigration, tout particulier convaincu d'avoir aidé dans sa fuite, ou dans son retour, un émigré ou un émigrant, enfin tout citoyen convaincu d'avoir donné asile à un émigré.

Cette terrible loi inaugurerait la Terreur. Il ne manquait plus que la loi des suspects.

Le chevalier de Maison-Rouge était un ennemi trop actif et trop audacieux pour que sa rentrée dans Paris et son apparition au Temple n'entraînassent point les plus graves mesures. Des perquisitions, plus sévères qu'elles ne l'avaient jamais été, furent exécutées dans une foule de maisons suspectes. Mais, hormis la découverte de quelques femmes émigrées qui se laissèrent prendre, et de quelques vieillards qui ne se souciaient pas de disputer aux bourreaux le peu de jours qui leur restaient, les recherches n'aboutirent à aucun résultat.

Les sections, comme on le pense bien, furent, à la suite de cet événement, fort occupées pendant plusieurs jours, et, par conséquent, le secrétaire de la section Lepelletier, l'une des plus influentes de Paris, eut peu de temps pour penser à son inconnue.

D'abord, et comme il l'avait résolu en quittant la rue Vieille-Saint-Jacques, il avait tenté d'oublier ; mais, comme lui avait dit son ami Lorin :

En songeant qu'il faut qu'on oublie,
On se souvient.

Maurice, cependant, n'avait rien dit ni rien avoué. Il avait renfermé dans son cœur tous les détails de cette aventure qui avaient pu échapper à l'investigation de son ami. Mais celui-ci, qui connaissait Maurice pour une joyeuse et expansive nature, et qui le voyait maintenant sans cesse rêveur et cherchant la solitude, se doutait bien, comme il le disait, que ce coquin de Cupidon avait passé par là.

Il est à remarquer que, parmi ses dix-huit siècles de monarchie, la France a eu peu d'années aussi mythologiques que l'an de grâce 1793.

Pendant, le chevalier n'était pas pris ; on n'entendait plus parler de lui. La reine, veuve de son mari et orpheline de son enfant, se contentait de pleurer, quand elle était seule, entre sa fille et sa sœur.

Le jeune dauphin commençait, aux mains du cordonnier Simon, ce martyre qui devait, en deux ans, le réunir à son père et à sa mère. Il y eut un instant de calme.

Le volcan montagnard se reposait avant de dévorer les girondins.

Maurice sentit le poids de ce calme, comme on sent la lourdeur de l'atmosphère en temps d'orage, et, ne sachant que faire d'un loisir qui le livrait tout entier à l'ardeur d'un sentiment qui, s'il n'était pas l'amour, lui ressemblait fort, il relut la lettre, baisa son beau saphir, et résolut, malgré le serment qu'il avait fait, d'essayer d'une dernière tentative, se promettant bien que celle-là serait la dernière.

Le jeune homme avait bien pensé à une chose : c'était de s'en aller à la section du Jardin des Plantes, et là, de demander des renseignements au secrétaire son collègue. Mais cette première idée, et nous pourrions même dire cette seule idée qu'il avait eue que sa belle inconnue était mêlée à quelque trame politique, le retint ; l'idée qu'une indiscretion de sa part pouvait conduire cette femme charmante à la place de la Révolution, et faire tomber cette tête d'ange sur l'échafaud, faisait passer un horrible frisson dans les veines de Maurice.

Il se décida donc à tenter l'aventure seul et sans aucun renseignement. Son plan, d'ailleurs, était bien simple. Les listes placées sur chaque porte devaient lui donner les premiers indices ; puis des interrogatoires aux concierges devaient achever d'éclaircir ce mystère. En sa qualité de secrétaire de la section Lepelletier, il avait plein et entier droit d'interrogatoire.

D'ailleurs, Maurice ignorait le nom de son inconnue, mais il devait être conduit par les analogies. Il était impossible qu'une si charmante créature n'eût pas un nom en harmonie avec sa forme : quelque nom de sylphide de fée ou d'ange ; car, à son arrivée sur la terre, on avait dû saluer sa venue comme celle d'un être supérieur et surnaturel.

Le nom le guiderait donc infailliblement.

Maurice revêtit une carmagnole de gros drap brun, se coiffa du bonnet rouge des grands jours, et partit, pour son exploration, sans prévenir personne.

Il avait à la main un de ces gourdins noueux qu'on appelle une *constitution*, et, emmanchée à son poignet vigoureux, cette arme avait la valeur de la massue d'Hercule. Il avait dans sa poche sa commission de secrétaire de la section Lepelletier. C'était à la fois sa sûreté physique et sa garantie morale.

Il se mit donc à parcourir de nouveau la rue Saint-Victor, la rue Vieille-Saint-Jacques, lisant, à la lueur du jour défaillant, tous ces noms écrits d'une main plus ou moins exercée sur le panneau de chaque porte.

Maurice en était à sa centième maison, et par conséquent à sa centième liste, sans que rien eût pu lui faire croire encore qu'il fût le moins du monde sur la trace de son inconnue, qu'il ne voulait reconnaître qu'à la condition que s'ouvrirait à ses vœux un nom dans le genre de celui qu'il avait rêvé, lorsqu'un brave cordonnier,

voyant l'impatience répandue sur la figure du lecteur, ouvrit sa porte, sortit avec sa courroie de cuir et son poingon, et regardant Maurice par-dessus ses lunettes :

— Veux-tu avoir quelque renseignement sur les locataires de cette maison? dit-il. En ce cas, parle, je suis prêt à te répondre.

— Merci, citoyen, balbutia Maurice, mais je cherchais le nom d'un ami.

— Dis ce nom, citoyen, je connais tout le monde dans ce quartier. Où demeurait cet ami?

— Il demeurait, je crois, vieille rue Jacques; mais j'ai peur qu'il n'ait déménagé.

— Mais comment se nommait-il? Il faut que je sache son nom.

Maurice surpris resta un instant hésitant; puis il pronça le premier nom qui se présenta à sa mémoire.

— René, dit-il.

— Et son état?

Maurice était entouré de tanneries.

— Garçon tanneur, dit-il.

— Dans ce cas, dit un bourgeois qui venait de s'arrêter là et qui regardait Maurice avec une certaine bonhomie, qui n'était pas exempte de défiance, il faudrait s'adresser au maître.

— C'est juste, ça, dit le portier, c'est très juste; les maîtres savent les noms de leurs ouvriers, et voilà le citoyen Dixmer, tiens, qui est directeur de tannerie et qui a plus de cinquante ouvriers dans sa tannerie, il peut te renseigner, lui.

Maurice se retourna et vit un bon bourgeois d'une taille élevée, d'un visage placide, d'une richesse de costume qui annonçait l'industriel opulent.

— Seulement, comme l'a dit le citoyen portier, continua le bourgeois, il faudrait savoir le nom de famille.

— Je l'ai dit : René.

— René n'est qu'un nom de baptême, et c'est le nom de famille que je demande. Tous les ouvriers inscrits chez moi le sont sous leur nom de famille.

— Ma foi, dit Maurice que cette espèce d'interrogatoire commençait à impatienter, le nom de famille, je ne le sais pas.

— Comment! dit le bourgeois avec un sourire dans lequel Maurice crut remarquer plus d'ironie qu'il n'en voulait laisser paraître, comment, citoyen, tu ne sais pas le nom de famille de ton ami?

— Non.

— En ce cas, il est probable que tu ne le retrouveras pas.

Et le bourgeois, saluant gracieusement Maurice, fit quelques pas et entra dans une maison de la vieille rue Saint-Jacques.

— Le fait est que, si tu ne sais pas son nom de famille... dit le portier.

— Eh bien, non, je ne le sais pas, dit Maurice, qui n'aurait pas été fâché, pour avoir une occasion de faire déborder sa mauvaise humeur, qu'on lui cherchât querelle, et même, il faut le dire, qui n'était pas éloigné de chercher une explication. Qu'as-tu à dire à cela?

— Rien, citoyen, rien du tout; seulement, si tu ne sais pas le nom de ton ami, il est probable, comme te l'a dit le citoyen Dixmer, il est probable que tu ne le retrouveras point.

Et le citoyen portier rentra dans sa loge en haussant les épaules.

Maurice avait bonne envie de rosser le citoyen portier, mais ce dernier était vieux; sa faiblesse le sauva.

Vingt ans de moins, et Maurice eût donné le spectacle scandaleux de l'égalité devant la loi, mais de l'inégalité devant la force.

D'ailleurs, la nuit allait tomber, et Maurice n'avait plus que quelques minutes de jour.

Il en profita pour s'engager d'abord dans la première ruelle, ensuite dans la seconde; il en examina chaque porte, il en sonda chaque recein, regarda par-dessus chaque palissade, se hissa au-dessus de chaque mur, lança un coup d'œil dans l'intérieur de chaque grille, par le trou de chaque serrure, heurta à quelques magasins déserts sans avoir de réponse, enfin consuma près de deux heures dans cette recherche inutile.

Neuf heures du soir sonnèrent. Il faisait nuit close ;

on n'entendait plus aucun bruit, on n'apercevait plus aucun mouvement dans ce quartier désert, d'où la vie semblait s'être retirée avec le jour.

Maurice désespéré, allait faire un mouvement rétrograde, quand tout à coup, au détour d'une étroite allée, il vit briller une lumière. Il s'aventura dans le passage sombre, sans remarquer qu'au moment même où il s'y enfouait, une tête curieuse qui, depuis un quart d'heure du milieu d'un massif d'arbres s'élevait au-dessus de la muraille, suivait tous ses mouvements, venait de disparaître avec précipitation derrière cette muraille.

Quelques secondes après que la tête eut disparu, trois hommes, sortant par une petite porte percée dans cette même muraille, allèrent se jeter dans l'allée où venait de se perdre Maurice, tandis qu'un quatrième, pour plus grande précaution, ferma la porte de cette allée.

Maurice, au bout de l'allée, avait trouvé une cour; c'était de l'autre côté de cette cour que brillait la lumière. Il frappa à la porte d'une maison pauvre et solitaire, mais au premier coup qu'il frappa, la lumière s'éteignit.

Maurice redoubla, mais nul ne répondit à son appel; il vit que c'était un parti pris de ne pas répondre. Il comprit qu'il perdait inutilement son temps à frapper, traversa la cour et rentra sous l'allée.

En même temps; la porte de la maison tourna doucement sur ses gonds; trois hommes en sortirent et un coup de sifflet retentit.

Maurice se retourna et vit trois ombres à la distance de deux longueurs de son bâton.

Dans les ténèbres, à la lueur de cette espèce de lumière qui existe toujours pour les yeux depuis longtemps habitués à l'obscurité, reluisaient trois lames aux reflets fauves.

Maurice comprit qu'il était cerné. Il voulut faire le moulinet avec son bâton; mais l'allée était si étroite que son bâton toucha les deux murs. Au même instant, un violent coup, porté sur la tête, l'étourdit. C'était une agression imprévue faite par les quatre hommes qui étaient sortis de la muraille. Sept hommes se jetèrent à la fois sur Maurice, et, malgré une résistance désespérée, le terrassèrent, lui lièrent les mains et lui bandèrent les yeux.

Maurice n'avait pas jeté un cri, n'avait pas appelé à l'aide. La force et le courage veulent toujours se suffire à eux-mêmes et semblent avoir honte d'un secours étranger.

D'ailleurs, Maurice eût appelé que, dans ce quartier désert, personne ne fût venu.

Maurice fut donc lié et garrotté sans, comme nous l'avons dit, qu'il eût poussé une plainte.

Il avait réfléchi, au reste, que si on lui bandait les yeux, ce n'était pas pour le tuer tout de suite. À l'âge de Maurice, tout répit est un espoir.

Il recueillit donc toute sa présence d'esprit et attendit.

— Qui es-tu? demanda une voix encore animée par la lutte.

— Je suis un homme que l'on assassine, répondit Maurice.

— Il y a plus, tu es un homme mort, si tu parles haut, que tu appelles ou que tu cries.

— Si j'eusse dû crier, je n'eusse point attendu jusqu'à présent.

— Es-tu prêt à répondre à mes questions?

— Questionnez d'abord, je verrai après si je dois répondre.

— Qui t'envoie ici?

— Personne.

— Tu y viens donc de ton propre mouvement?

— Oui.

— Tu mens.

Maurice fit un mouvement terrible pour dégager ses mains; la chose était impossible.

— Je ne mens jamais! dit-il.

— En tout cas, que tu viennes de ton propre mouvement, ou que tu sois envoyé, lu es un espion.

— Et vous des lâches!

— Des lâches, nous?

— Oui, vous êtes sept ou huit contre un homme garrotté.

— Vous insultez cet homme. Lâches! lâches! lâches!

Cette violence de Maurice, au lieu d'aggraver ses adversaires, parut les calmer; cette violence même était la preuve que le jeune homme n'était pas ce dont on l'accusait; un véritable espion eût tremblé et demandé grâce.

— Il n'y a pas d'insulte là, dit une voix plus douce, mais en même temps plus impérieuse qu'aucune de celles qui avaient parlé. Dans le temps où nous vivons, on peut être espion sans être malhonnête homme; seulement, on risque sa vie.

— Soyez le bienvenu, vous qui avez prononcé cette parole; j'y répondrai loyalement.

— On êtes-vous venu faire dans ce quartier?

— Y chercher une femme.

Un murmure d'incrédulité accueillit cette excuse.

— Ce murmure grossit et devint un orage.

— Tu mens! reprit la même voix. Il n'y a point de femme, et nous savons ce que nous entendons par femme, il n'y a point de femme à poursuivre dans ce quartier; avoue ton projet, ou tu mourras.

— Allons donc, dit Maurice. Vous ne me tueriez pas pour le plaisir de me tuer, à moins que vous ne soyez de véritables brigands.

Et Maurice fit un second effort plus violent et plus ostenté encore que le premier pour dégager ses mains de la corde qui les liait; mais soudain un froid douloureux et aigu lui déchira la poitrine.

Maurice fit malgré lui un mouvement en arrière.

— Ah! tu sens cela, dit un des hommes. Eh bien, il y a encore huit pouces pareils au pouce avec lequel tu viens de faire connaissance.

— Alors, achevez, dit Maurice avec résignation. Ce sera fini tout de suite, au moins.

— Qui es-tu? Voyons! dit la voix douce et impérieuse à la fois.

— C'est mon nom que vous voulez savoir?

— Oui, ton nom?

— Je suis Maurice Lindey.

— Quoi! s'écria une voix. Maurice Lindey, le révolutionnaire, le patriote? Maurice Lindey, secrétaire de la section Lepelletier?

Ces paroles furent prononcées avec tant de chaleur, que Maurice vit bien qu'elles étaient décisives. Y répondre, c'était, d'une façon ou de l'autre, fixer invariablement son sort.

Maurice était incapable d'une lâcheté. Il se redressa en vrai Spartiate, et dit d'une voix ferme:

— Oui, Maurice Lindey; oui, Maurice Lindey, le secrétaire de la section Lepelletier; oui, Maurice Lindey, le patriote, le révolutionnaire, le jacobin; Maurice Lindey enfin, dont le plus beau jour sera celui où il mourra pour la liberté.

En silence de mort accueillit cette réponse.

Maurice Lindey présentait sa poitrine, attendant d'un moment à l'autre que la lame, dont il avait senti la pointe seulement, se plongeât tout entière dans son cœur.

— Est-ce bien vrai? dit après quelques secondes une voix qui trahissait quelque émotion. Voyons, jeune homme, ne mens pas.

— Fouillez dans ma poche, et vous trouverez ma commission, dit Maurice. Regardez sur ma poitrine, et si mon sang ne les a pas effacées, vous trouverez mes initiales, un M et un L, brodées sur ma chemise.

Aussitôt Maurice se sentit enlever par des bras vigoureux. Il fut porté pendant un espace assez court. Il entendit ouvrir une première porte, puis une seconde. Seulement, la seconde était plus étroite que la première, car à peine si les hommes qui la portaient y purent passer avec lui.

Les murmures et les chuchotements continuaient.

— Je suis perdu, se dit à lui-même Maurice; ils vont me mettre une pierre au cou et me jeter dans quelque trou de la Bièvre.

Mais, au bout d'un instant, il sentit que ceux qui le portaient montaient quelques marches. Un air plus tiède frappa son visage, et on le déposa sur un siège. Il entendit fermer une porte à double tour, des pas s'éloignèrent. Il crut sentir qu'on le laissait seul. Il prêta

l'oreille avec autant d'attention que peut le faire un homme dont la vie dépend d'un mot, et il crut entendre que cette même voix, qui avait déjà frappé son oreille par un mélange de fermeté et de douceur, disait aux autres:

— Delibérons.

VIII

GENEVIÈVE

Un quart d'heure s'écoula qui parut un siècle à Maurice. Rien de plus naturel; jeune, beau, vigoureux, soutenu dans sa force par cent amis dévoués, avec lesquels il rêvait parfois l'accomplissement de grandes choses, il se sentait tout à coup, sans préparation aucune, exposé à perdre la vie dans un guet-apens ignoble.

Il comprenait qu'on l'avait renfermé dans une chambre quelconque; mais était-il surveillé?

Il essaya un nouvel effort pour rompre ses liens. Ses muscles d'acier se gonflèrent et se roidirent, la corde lui entra dans les chairs, mais ne se rompit pas.

Le plus terrible, c'est qu'il avait les mains liées derrière le dos et qu'il ne pouvait arracher son bandeau. S'il avait pu voir, peut-être eût-il pu fuir.

Évidemment, ces diverses tentatives s'étaient accomplies sans que personne s'y opposât, sans que rien bougeât autour de lui; il en augura qu'il était seul.

Ses pieds foulaient quelque chose de moelleux et de sordid, du sable, de la terre grasse, peut-être. Un odeur âcre et pénétrante frappait son odorat et dénonçait la présence de substances végétales. Maurice pensa qu'il était dans une serre ou dans quelque chose de pareil. Il fit quelques pas, heurta un mur, se retourna pour tâter avec ses mains, sentit des instruments aratoires, et poussa une exclamation de joie.

Avec des efforts inouïs, il parvint à explorer tous ces instruments les uns après les autres. Sa fuite devenait alors une question de temps; si le hasard ou la Providence lui donnait cinq minutes, et si parmi ces ustensiles il trouvait un instrument tranchant, il était sauvé.

Il trouva une bêche.

Ce fut, par la manière dont Maurice était lié, toute une lutte pour retourner cette bêche de façon que le fer fût en haut. Sur ce fer, qu'il maintenait contre le mur avec ses reins, il coupa ou plutôt il usa la corde qui lui liait les poignets. L'opération était longue, le fer de la bêche tranchait lentement. La sueur lui coulait sur le front; il entendit comme un bruit de pas qui se rapprochait. Il fit un dernier effort, violent, inouï, suprême; la corde, à moitié usée, se rompit.

Cette fois, ce fut un cri de joie qu'il poussa; il était sûr du moins de mourir en se défendant.

Maurice arracha le bandeau de dessus ses yeux.

Il ne s'était pas trompé; il était dans une espèce, non pas de serre, mais de pavillon où l'on avait serré quelques-unes de ces plantes grasses qui ne peuvent passer la mauvaise saison en plein air. Dans un coin, étaient ces instruments de jardinage dont l'un lui avait rendu un si grand service. En face de lui était une fenêtre; il s'élança vers la fenêtre; elle était grillée, et un homme armé d'une carabine était placé en sentinelle devant.

De l'autre côté du jardin, à trente pas de distance à peu près, s'élevait un petit kiosque qui faisait pendant à celui où était Maurice. Une jalousie était baissée, mais à travers cette jalousie brillait une lumière.

Il s'approcha de la porte et écouta; un autre sentinelle passait et repassait devant la porte. C'étaient ses pas qu'il avait entendus.

Mais au fond du corridor retentissaient des voix confuses; la délibération avait visiblement dégénéré en discussion. Maurice ne pouvait entendre avec suite ce

qui se disait. Cependant quelques mots pénétraient jusqu'à lui, et parmi ces mots, comme si pour ceux-là seuls la distance était moins grande, il entendait les mots *espion, poignard, mort*.

Maurice redoubla d'attention. Une porte s'ouvrit, et il entendit plus distinctement.

— Oui, disait une voix, oui, c'est un espion, il a découvert quelque chose, et il est certainement envoyé pour surprendre nos secrets. En le délivrant, nous courons risque qu'il nous dénonce.

— Mais sa parole ! dit une voix.

— Sa parole, il la donnera, puis il la tirera. Est-ce qu'il est gentilhomme pour qu'on se fie à sa parole ?

Maurice grinça des dents à cette idée que quelques gens avaient encore la prétention qu'il fallût être gentilhomme pour garder la foi jurée.

— Madame Dixmer, murmura Maurice ; je commence à comprendre. Je suis chez ce maître tanneur qui m'a parlé dans la vieille rue saint-Jacques, et qui s'est éloi- gné en se riant de moi, quand je n'ai pas pu lui dire le nom de mon ami. Mais quel diable d'intérêt un maître tanneur peut-il avoir à m'assassiner ?

« En tout cas, ajouta-t-il, avant qu'on m'assassine, j'en tueraï plus d'un. »

Et il bondit vers l'instrument inoffensif qui, dans sa main, allait devenir une arme terrible.

Puis il revint derrière la porte et se plaça de façon qu'en se déployant elle le couvrit.

Son cœur palpitait à briser sa poitrine, et dans le silence on entendait le bruit de ses palpitations.

Tout à coup Maurice frissonna de la tête aux pieds ; une voix avait dit :



— A Leroy.

Cette femme se leva épouvantée en criant au secours.

— Mais nous connaît-il pour nous dénoncer ?

— Non certes, il ne nous connaît pas, il ne sait pas ce que nous faisons ; mais il sait l'adresse, il reviendra bien accompagné.

L'argument parut péremptoire.

— Eh bien, dit la voix qui déjà plusieurs fois avait frappé Maurice, comme devant être celle du chef, c'est donc décidé ?

— Mais oui, cent fois oui ; je ne vous comprends pas avec votre magnanimité, mon cher ; si le comité de salut public nous tenait, vous verriez s'il ferait toutes ces façons.

— Ainsi donc vous persistez dans votre décision, messieurs ?

— Sans doute, et vous n'allez pas, j'espère, vous y opposer.

— Je n'ai qu'une voix, messieurs, elle a été pour qu'on lui rendit la liberté. Vous en avez six, elles ont été toutes six pour la mort. Va donc pour la mort.

La sueur qui coulait sur le front de Maurice se glaça tout à coup.

— Il va crier, hurler, dit la voix. Avez-vous au moins éloigné madame Dixmer ?

— Elle ne sait rien ; elle est dans le pavillon en face.

— Si vous m'en croyez, vous casserez tout bonnement une vitre, et à travers les barreaux vous le tuez d'un coup de carabine.

— Oh ! non, non, pas d'explosion, dit une autre voix, une explosion peut nous trahir. Ah ! vous voilà, Dixmer ; et votre femme ?

— Je viens de regarder à travers la jalousie ; elle ne se doute de rien, elle lit.

— Dixmer, vous allez nous fixer. Êtes-vous pour un coup de carabine ? Êtes-vous pour un coup de poignard ?

— Soit, pour le poignard. Allons !

— Allons ! répétèrent ensemble les cinq ou six voix. Maurice était un enfant de la Révolution, un cœur de bronze, une âme athée, comme il y en avait beaucoup à cette époque-là. Mais à ce mot *allons !* prononcé derrière cette porte qui, seule, le séparait de la mort, il se rappela le signe de la croix que sa mère lui avait appris lorsque, tout enfant, elle lui faisait dire ses prières à genoux.

Les pas se rapprochèrent, mais ils s'arrêtèrent, puis la clef grinça dans la serrure, et la porte s'ouvrit lentement.

Pendant cette minute qui venait de s'écouler, Maurice s'était dit :

« Si je perds mon temps à frapper, je serai tue. En me précipitant sur les assassins, je les surprends ; je gagne le jardin, la ruelle, je me sauve peut-être. »

Aussitôt, prenant un élan de lion, en jetant un cri sauvage où il y avait encore plus de menace que d'effroi, il renversa les deux premiers hommes, qui le croyant hé et les yeux bandés, étaient loin de s'attendre à une pareille agression, écarta les autres, franchit, grâce à ses jarrets d'acier, dix toises en une seconde, vit au bout du corridor une porte donnant sur le jardin toute grande ouverte, s'élança, sauta dix marches, se trouva dans le jardin, et, s'orientant du mieux qu'il lui était possible, courut vers la porte.

La porte était fermée à deux verrous et à la serrure. Maurice tira les deux verrous, voulut ouvrir la serrure ; il n'y avait pas de clef.

Pendant ce temps, ceux qui le poursuivaient étaient arrivés au perron : ils l'aperçurent.

— Le voilà, crièrent-ils, tirez dessus, Dixmer, tirez dessus ; tuez ! tuez !

Maurice poussa un rugissement : il était enfermé dans le jardin ; il mesura de l'œil les murailles ; elles avaient dix pieds de haut.

Tout cela fut rapide comme une seconde.

Les assassins s'élançèrent à sa poursuite.

Maurice avait trente pas d'avance à peu près sur eux : il regarda tout autour de lui avec ce regard du condamné qui demande l'ombre d'une chance de salut pour en faire une réalité.

Il aperçut le kiosque, la jalousie, derrière la jalousie la lumière.

Il ne fit qu'un bond, un bond de dix pieds, saisit la jalousie, l'arracha, passa au travers de la fenêtre en la brisant et tomba dans une chambre éclairée où lisait une femme assise près du feu.

Cette femme se leva épouvantée en criant au secours.

— Range-toi, Geneviève, range-toi, cria la voix de Dixmer, range-toi, que je le tue !

Et Maurice vit s'abaisser à dix pas de lui le canon de la carabine.

Mais à peine la femme eut-elle regardé qu'elle jeta un cri terrible, et qu'au lieu de se ranger comme le lui ordonnait son mari, elle se jeta entre lui et le canon du fusil.

Ce mouvement concentra toute l'attention de Maurice sur la généreuse créature dont le premier mouvement était de le protéger.

A son tour, il jeta un cri.

C'était son inconnue tant cherchée.

— Vous !... Vous !... s'écria-t-il.

— Silence ! dit-elle.

Puis, se retournant vers les assassins, qui, différentes armes à la main, s'étaient rapprochés de la fenêtre :

— Oh ! vous ne le tuerez pas ! s'écria-t-elle.

— C'est un espion, s'écria Dixmer, dont la figure douce et placide avait pris une expression de résolution implacable ; c'est un espion, et il doit mourir.

— Un espion ! lui ? dit Geneviève, lui, un espion ? Venez ici, Dixmer. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous prouver que vous vous trompez étrangement.

Dixmer s'approcha de la fenêtre ; Geneviève s'approcha de lui, et, se penchant à son oreille, elle lui dit quelques mots tout bas.

Le maître tanneur releva la tête.

— Lui ? dit-il.

— Lui-même, répondit Geneviève.

— Vous en êtes sûre ?

La jeune femme ne répondit point cette fois ; mais elle se retourna vers Maurice et lui tendit la main en souriant.

Les traits de Dixmer reprirent alors une expression singulière de mansuétude et de froideur. Il posa la crosse de sa carabine à terre.

— Alors, c'est autre chose, dit-il.

Puis, faisant signe à ses compagnons de le suivre, il s'écarta avec eux et leur dit quelques mots, après lesquels ils s'éloignèrent.

— Cachez cette bague, murmura Geneviève pendant ce temps ; tout le monde la connaît ici.

Maurice ôta vivement la bague de son doigt et la glissa dans la poche de son gilet.

Un instant après, la porte du pavillon s'ouvrit, et Dixmer, sans arme, s'avança vers Maurice.

— Pardon, citoyen, lui dit-il ; que n'ai-je su plus tôt les obligations que je vous avais ! Ma femme, tout en se souvenant du service que vous lui aviez rendu dans la soirée du 10 mars, avait oublié votre nom. Nous ignorions donc complètement à qui nous avions affaire ; sans cela, croyez-le bien, nous n'eussions pas un instant suspecté votre honneur ni soupçonné vos intentions. Ainsi donc, pardon, encore une fois !

Maurice était stupéfait ; il se tenait debout par un miracle d'équilibre ; il sentait que la tête lui tournait, il était près de tomber.

Il s'appuya à la cheminée.

— Mais enfin, dit-il, pourquoi vouliez-vous donc me tuer ?

— Voilà le secret, citoyen, dit Dixmer, et je le confie à votre loyauté. Je suis, comme vous le savez déjà, maître tanneur et chef de cette tannerie. La plupart des acides que j'emploie pour la préparation de mes peaux sont des marchandise prohibées. Or, les contrebandiers que j'emploie avaient avis d'une délation faite au conseil général. Vous voyant prendre des informations, j'ai eu peur. Mes contrebandiers ont eu encore plus peur que moi de votre bonnet rouge et de votre air décidé, et je ne vous cache pas que votre mort était résolue.

— Je le sais pardieu bien, s'écria Maurice, et vous ne m'apprenez là rien de nouveau. J'ai entendu votre libération et j'ai vu votre carabine.

— Je vous ai déjà demandé pardon, reprit Dixmer d'un air de bonhomie attendrissante. Comprenez donc ceci, que, grâce aux désordres du temps, nous sommes, moi et mon associé, M. Morand, en train de faire une immense fortune. Nous avons la fourniture des sacs militaires ; tous les jours nous en faisons confectionner quinze cents, ou deux mille. Grâce au bienheureux état de choses dans lequel nous vivons, la municipalité, qui a fort à faire, n'a pas le temps de vérifier exactement nos comptes, de sorte, il faut bien l'avouer, que nous pêchons un peu en eau trouble ; d'autant plus, comme je vous le disais, que les matières préparatoires que nous nous procurons par contrebande nous permettent de gagner deux cents pour cent.

— Diable ! fit Maurice, cela me paraît un bénéfice assez honnête, et je comprends maintenant votre crainte qu'une dénonciation de ma part ne le fit cesser ; mais maintenant que vous me connaissez, vous êtes rassuré, n'est-ce pas ?

— Maintenant, dit Dixmer, je ne vous demande même plus votre parole.

Puis, lui posant la main sur l'épaule et le regardant avec un sourire :

— Voyons, lui dit-il, à présent que nous sommes en petit comité et entre amis, je puis le dire, que venez-vous faire par ici, jeune homme ? Bien entendu, ajouta le maître tanneur, que si vous voulez vous taire, vous êtes parfaitement libre.

— Mais je vous l'ai dit, je crois, balbutia Maurice.

— Oui, une femme, dit le bourgeois, je sais qu'il était question d'une femme.

— Mon Dieu ! pardonnez-moi, citoyen, dit Maurice ; mais je comprends à merveille que je vous dois une explication. Eh bien, je cherchais une femme qui, l'autre soir, sous le masque, m'a dit demeurer dans ce quartier. Je ne sais ni son nom, ni sa position, ni sa demeure. Seulement, je sais que je suis amoureux fou, qu'elle est petite...

Geneviève était grande.

— Qu'elle est blonde et qu'elle a l'air éveillé.

Geneviève était brune avec de grands yeux pensifs.

— Une grisette enfin... continua Maurice ; aussi, pour lui plaire, ai je pris cet habit populaire.

— Voilà qui explique tout, dit Dixmer avec une foi angélique que ne démentait point le moindre regard sournois.

Geneviève avait rougi, et, se sentant rougir, s'était détournée.

— Pauvre citoyen Lindey, dit Dixmer en riant, quelle mauvaise heure nous avons fait passer, et vous êtes bien le dernier à qui j'eusse voulu faire du mal : un si bon patriote, un frère !... mais, en vérité, j'ai cru que quelque malintentionné usurpait votre nom.

— Ne parlons plus de cela, dit Maurice, qui comprit qu'il était temps de se retirer ; remettez-moi dans mon chemin et oublions...

— Vous remettre dans votre chemin ? s'écria Dixmer, vous quitter ? Ah ! non pas, non pas ! je donne ou plutôt, mon associé et moi, nous donnons ce soir à souper aux braves garçons qui voulaient vous egorger tout à l'heure. Je compte bien vous faire souper avec eux pour que vous voyiez qu'ils ne sont point si diables qu'ils en ont l'air.

— Mais, dit Maurice au comble de la joie de rester quelques heures près de Geneviève, je ne sais vraiment si je dois accepter.

— Comment ! si vous devez accepter, dit Dixmer ; je le crois bien : ce sont de bons et francs patriotes comme vous ; d'ailleurs, je ne croirai que vous n'avez pardonné que lorsque nous aurons rompu le pain ensemble.

Geneviève ne disait pas un mot, Maurice était au supplice.

— C'est qu'en vérité, balbutia le jeune homme, je crains de vous gêner, citoyen... Ce costume... ma mauvaise mine...

Geneviève le regarda timidement.

— Nous offrons de bon cœur, dit-elle.

— J'accepte, citoyenne, répondit Maurice en s'inclinant.

— Eh bien, je vais rassurer nos compagnons, dit le maître tanneur ; chauffez-vous en attendant, cher ami. Il sortit, Maurice et Geneviève restèrent seuls.

— Ah ! monsieur, dit la jeune femme avec un accent auquel elle essayait inutilement de donner le ton du reproche, vous avez manqué à votre parole, vous avez été indiscret.

— Quoi ! madame, s'écria Maurice, vous aurais-je compromise ? Ah ! dans ce cas, pardonnez-moi ; je me retire, et jamais...

— Dieu ! s'écria-t-elle en se levant, vous êtes blessé à la poitrine ! votre chemise est toute teinte de sang !

En effet, sur la chemise si fine et si blanche de Maurice, chemise qui faisait un étrange contraste avec ses habits grossiers, une large plaque de rouge s'était étendue et avait séché.

— Oh ! n'avez aucune inquiétude, madame, dit le jeune homme ; un des contrebandiers m'a piqué avec son poignard.

Geneviève pâlit, et lui prenant la main :

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle, le mal qu'on vous a fait ; vous m'avez sauvé la vie, et j'ai failli être cause de votre mort.

— Ne suis-je pas bien récompensé en vous retrouvant ? car, n'est-ce pas, vous n'avez pas cru un instant que ce fût une autre que vous que je cherchais ?

— Venez avec moi, interrompit Geneviève, je vous donnerai du linge... Il ne faut pas que nos convives vous voient en cet état : ce serait pour eux un reproche trop terrible.

— Je vous gêne bien, n'est-ce pas ? répliqua Maurice en soupirant.

— Pas du tout, j'accrois un devoir.

Et elle ajouta :

— Je l'accrois même avec grand plaisir.

Geneviève conduisit alors Maurice vers un grand cabinet de toilette d'une élégance et d'une distinction qu'il ne s'attendait pas à trouver dans la maison d'un maître tanneur. Il est vrai que ce maître tanneur paraissait millionnaire.

Puis elle ouvrit toutes les armoires.

— Prenez, dit-elle, vous êtes chez vous.

Et elle se retira.

Quand Maurice sortit, il trouva Dixmer, qui était revenu.

— Allons, allons, dit-il, à table ! on n'attend plus que vous.

IX

LE SOUPER

Lorsque Maurice entra avec Dixmer et Geneviève dans la salle à manger, située dans le corps de bâtiment où on l'avait conduit d'abord, le souper était tout dressé, mais la salle était encore vide.

Il vit entrer successivement tous les convives au nombre de six.

C'étaient tous des hommes d'un extérieur agréable, jeunes pour la plupart, vêtus à la mode du jour : deux ou trois même avaient la carmagnole et le bonnet rouge.

Dixmer leur présenta Maurice en énonçant ses titres et qualités.

Puis, se retournant vers Maurice :

— Vous voyez, dit-il, citoyen Lindey, toutes les personnes qui m'aident dans mon commerce. Grâce au temps où nous vivons, grâce aux principes révolutionnaires qui ont effacé la distance, nous vivons tous sur le pied de la plus sainte égalité. Tous les jours la même table nous reunit deux fois, et je suis heureux que vous ayez bien voulu partager notre repas de famille. Allons, à table, citoyens, à table !

— Et... M. Morand, dit timidement Geneviève, ne l'attendons-nous pas ?

— Ah ! c'est vrai, répondit Dixmer. Le citoyen Morand, dont je vous ai déjà parlé, citoyen Lindey, est mon associé. C'est lui qui est chargé, si je puis le dire, de la partie morale de la maison ; il fait les écritures, tient la caisse, règle les factures, donne et reçoit l'argent, ce qui fait que c'est celui de nous tous qui a le plus de besogne. Il en résulte qu'il est quelquefois en retard. Je vais le faire prévenir.

En ce moment la porte s'ouvrit et le citoyen Morand entra.

C'était un homme de petite taille, brun, aux sourcils épais ; des lunettes vertes, comme en portent les hommes dont la vue est fatiguée par le travail, cachaient ses yeux noirs, mais n'empêchaient pas l'étincelle d'en jaillir. Aux premiers mots qu'il dit, Maurice reconnut cette voix douce et impérieuse à la fois qui avait été constamment, dans cette terrible discussion dont il avait été victime, pour les voies de douceur ; il était vêtu d'un habit brun à larges boutons, d'une veste de soie blanche, et son jabot assez fin fut souvent, pendant le souper, tourmenté par une main dont Maurice, sans doute parce que c'était celle d'un marchand tanneur, admira la blancheur et la délicatesse.

On prit place. Le citoyen Morand fut placé à la droite de Geneviève, Maurice à sa gauche ; Dixmer s'assit en face de sa femme ; les autres convives prirent indifféremment leur poste autour d'une table oblongue.

Le souper était recherché ; Dixmer avait un appétit d'industriel et faisait, avec beaucoup de bonhomie, les honneurs de sa table. Les ouvriers, ou ceux qui passaient pour tels, lui faisaient, sous ce rapport, bonne et franche compagnie. Le citoyen Morand parlait peu, mangeait moins encore, ne buvait presque pas et riait rarement ; Maurice, peut-être à cause des souvenirs que lui rappelait sa voix, éprouva bientôt pour lui une vive sympathie ; seulement, il était en doute sur son âge, et ce doute inquiétait ; tantôt il le prenait pour un homme de quarante à quarante-cinq ans, et tantôt pour un tout jeune homme.

Dixmer se crut, en se mettant à table, obligé de donner à ses convives une sorte de raison à l'admission d'un étranger dans leur petit cercle.

Il s'en acquitta en homme naïf et peu habitué à mentir ; mais les convives ne paraissaient pas difficiles en matière de raisons, à ce qu'il paraît, car, malgré toute

la maladresse que mit le fabricant de pelleteries dans l'introduction du jeune homme, son petit discours d'introduction satisfait tout le monde.

Maurice le regardait avec étonnement.

— Sur mon honneur, se disait-il en lui-même, je crois que je me trompe moi-même. Est-ce bien là le même homme qui, l'œil ardent, la voix menaçante, me poursuivait une carabine à la main, et voulait absolument me tuer, il y a trois quarts d'heure? En ce moment-là, je l'eusse pris pour un héros ou pour un assassin. Mordieu! comme l'amour des pelleteries vous transforme un homme.

Il y avait au fond du cœur de Maurice, tandis qu'il faisait toutes ces observations, une douleur et une joie si profondes toutes deux que le jeune homme n'eût pu se dire au juste quelle était la situation de son âme. Il se retrouvait enfin près de cette belle inconnue qu'il avait tant cherchée. Comme il l'avait rêvé d'avance, elle portait un doux nom. Il s'enivrait du bonheur de la sentir à son côté; il absorbait ses moindres paroles, et le son de sa voix, toutes les fois qu'elle resonnait, faisait vibrer jusqu'aux cordes les plus secrètes de son cœur; mais ce cœur était brisé par ce qu'il voyait.

Geneviève était bien telle qu'il l'avait entrevue: ce rêve d'une nuit orageuse, la réalité ne l'avait pas détruit. C'était bien la jeune femme élégante, à l'œil triste, à l'esprit élevé; c'était bien, ce qui était arrivé si souvent dans les dernières années qui avaient précédé cette fameuse année 93, dans laquelle on se trouvait, c'était bien la jeune fille de distinction, obligée, à cause de la ruine toujours plus profonde dans laquelle était tombée la noblesse, de s'allier à la bourgeoisie, au commerce. Dixmer paraissait un brave homme: il était riche incontestablement; ses manières avec Geneviève semblaient être celles d'un homme qui prend à tâche de rendre une femme heureuse. Mais cette bonhomie, cette richesse, ces intentions excellentes, pouvaient-elles combler cette immense distance qui existait entre la femme et le mari, entre la jeune fille poétique, distinguée, charmante, et l'homme aux occupations matérielles et à l'aspect vulgaire? Avec quel sentiment Geneviève comblait-elle cet abîme?... Hélas! le hasard le disait assez maintenant à Maurice: avec l'amour. Et il fallut bien en revenir à cette première opinion qu'il avait eue de la jeune femme, c'est-à-dire que, le soir où il l'avait rencontrée, elle revenait d'un rendez-vous d'amour.

Cette idée que Geneviève aimait un homme torturait le cœur de Maurice.

Alors il soupirait, alors il regrettait d'être venu pour prendre une dose plus active encore de ce poison qu'on appelle amour.

Puis, dans d'autres moments, en écoutant cette voix si douce, si pure et si harmonieuse, en interrogeant ce regard si limpide, qui semblait ne pas craindre que par lui on pût lire jusqu'au plus profond de son âme, Maurice en arrivait à croire qu'il était impossible qu'une pareille creature pût tromper, et alors il éprouvait une joie amère à songer que ce beau corps, âme et matière, appartenait à ce bon bourgeois au sourire honnête, aux plaisanteries vulgaires, et ne serait jamais qu'à lui.

On parla politique, ce ne pouvait guère être autrement. Que dire à une époque où la politique se mêlait à tout, était peinte au fond des assiettes, couvrait toutes les murailles, était proclamée à chaque heure dans les rues?

Tout à coup un des convives, qui jusque-là avait gardé le silence, demanda des nouvelles des prisonniers du Temple.

Maurice tressaillit malgré lui au timbre de cette voix. Il avait reconnu l'homme qui, toujours pour les moyens extrêmes, l'avait d'abord frappé de son couteau, et avait ensuite voté pour la mort.

Dépendant cet homme, honnête teneur, chef de l'atelier, du moins Dixmer le proclama tel, réveilla bientôt la belle humeur de Maurice en exprimant les idées les plus patriotiques et les principes les plus révolutionnaires. Le jeune homme, dans certaines circonstances, n'était point ennemi de ces mesures vigoureuses, si fort

à la mode à cette époque, et dont Danton était l'apôtre et le héros. A la place, de cet homme, dont l'arme et la voix lui avaient fait éprouver et lui faisaient éprouver encore de si poignantes sensations, il n'eût pas assassiné celui qu'il eût pris pour un espion, mais il l'eût lâché dans un jardin, et là, à armes égales, un sabre à la main comme son adversaire, il l'eût combattu sans merci, sans miséricorde. Voilà ce qu'eût fait Maurice. Mais il comprit bientôt que c'était trop demander d'un garçon teneur, que de demander qu'il fit ce que Maurice aurait fait.

Cet homme aux mesures extrêmes, et qui paraissait avoir dans ses idées politiques les mêmes systèmes violents que dans sa conduite privée, parlait donc du Temple, et s'étonnait que l'on confiât la garde de ses prisonniers à un conseil permanent, facile à corrompre, et à des municipaux dont la fidélité avait été plus d'une fois déjà tentée.

— Oui, dit le citoyen Morand; mais il faut convenir qu'en toute occasion, jusqu'à présent, la conduite de ces municipaux a justifié la confiance que la nation avait en eux, et l'histoire dira qu'il n'y avait pas que le citoyen Robespierre qui méritât le surnom d'incorruptible.

— Sans doute, sans doute, reprit l'interlocuteur, mais de ce qu'une chose n'est point arrivée encore, il serait absurde de conclure qu'elle n'arrivera jamais. C'est comme pour la garde nationale, continua le chef d'atelier; eh bien, les compagnies des différentes sections sont convoquées chacune à son tour pour le service du Temple, et cela indifféremment. Eh bien, n'admettez-vous point qu'il puisse y avoir, dans une compagnie de vingt ou vingt-cinq hommes, un noyau de huit ou dix gaillards bien déterminés, qui, une belle nuit, égorgent les sentinelles et enlèvent les prisonniers?

— Bah! dit Maurice, tu vois, citoyen, que c'est un mauvais moyen, puisque, il y a trois semaines ou un mois, on a voulu l'employer et qu'on n'a point réussi.

— Oui, reprit Morand; mais parce qu'un des aristocrates qui composaient la patrouille a eu l'imprudence, en parlant je ne sais à qui, de laisser échapper le mot *monsieur*.

— Et puis, dit Maurice, qui tenait à prouver que la police de la République était bien faite, parce qu'on s'était déjà aperçu de l'entrée du chevalier de Maison-Rouge dans Paris.

— Bah! s'écria Dixmer.

— On savait que Maison-Rouge était entré dans Paris? demanda froidement Morand. Et savait-on par quel moyen il y était entré?

— Parfaitement.

— Ah diable! dit Morand en se penchant en avant pour regarder Maurice, je serais curieux de savoir cela; jusqu'à présent, on n'a rien pu nous dire encore de positif là-dessus. Mais vous, citoyen, vous le secrétaire d'une des principales sections de Paris, vous devez être mieux renseigné?

— Sans doute, dit Maurice; aussi ce que je vais vous dire est-il l'exacte vérité.

Tous les convives, et même Geneviève, purent accorder la plus grande attention à ce qu'allait dire le jeune homme.

— Eh bien, dit Maurice, le chevalier de Maison-Rouge venait de Vendée, à ce qu'il paraît; il avait traversé toute la France avec son bonheur ordinaire. Arrivé pendant la journée à la barrière du Roule, il a attendu jusqu'à neuf heures du soir. A neuf heures du soir, une femme, déguisée en femme du peuple, est sortie par cette barrière, portant au chevalier un costume de chasseur de la garde nationale; dix minutes après, elle est rentrée avec lui; la sentinelle qui l'avait vue sortir seule, a eu des soupçons en la voyant rentrer accompagnée; elle a donné l'alarme au poste; la poste est sortie. Les deux coupables, ayant compris que c'était à eux qu'on en voulait, se sont jetés dans un hôtel qui leur a ouvert une seconde porte sur les Champs-Élysées. Il paraît qu'une patrouille toute dévouée aux tyrans attendait le chevalier au coin de la rue Bar-du-Bec. Vous savez le reste.

— Ah ! ah ! dit Morand ; c'est curieux, ce que vous nous racontez là...

— Et surtout positif, dit Maurice.

— Oui, cela en a l'air, mais, la femme, sait-on ce qu'elle est devenue?...

— Non, elle a disparu, et l'on ignore complètement qui elle est et ce qu'elle est.

L'associé du citoyen Dixmer et le citoyen Dixmer lui-même parurent respirer plus librement.

Geneviève avait écouté tout ce récit, pâle, immobile et muette.

— Mais, dit le citoyen Morand avec sa froideur ordinaire, qui peut dire que le chevalier de Maison-Rouge faisait partie de cette patrouille qui a donné l'alarme au Temple ?

— Un municipal de mes amis qui, ce jour-là, était de service au Temple, l'a reconnu.

— Il savait donc son signalement ?

— Il l'avait vu autrefois.

— Et quel homme est-ce, physiquement, que ce chevalier de Maison-Rouge ? demanda Morand.

— Un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, petit, blond, d'un visage agréable, avec des yeux magnifiques et des dents superbes.

Il se fit un profond silence.

— Eh bien, dit Morand, si votre ami le municipal a reconnu ce prétendu chevalier de Maison-Rouge, pourquoi ne l'a-t-il pas arrêté ?

— D'abord, parce que, ne sachant pas son arrivée à Paris, il a craint d'être dupe d'une ressemblance, et puis mon ami est un peu tiède, et il a fait ce que font les sages et les tièdes : dans le doute, il s'est abstenu.

— Vous n'auriez pas agi ainsi, citoyen ? dit Dixmer à Maurice en riant brusquement.

— Non, dit Maurice, j'aurais mieux aimé me tromper que de laisser échapper un homme aussi dangereux que l'est ce chevalier de Maison-Rouge.

— Et qu'eussiez-vous donc fait, monsieur?... demanda Geneviève.

— Ce que j'eusse fait, citoyenne ? dit Maurice. Oh ! mon Dieu ! ce n'eût pas été long : j'eusse fait fermer toutes les portes du Temple ; j'eusse été droit à la patrouille, et j'eusse mis la main sur le collet du chevalier, en lui disant : « Chevalier de Maison-Rouge, je vous arrête comme traître à la nation ! » Et une fois que je lui eusse mis la main au collet, je ne l'eusse point lâché, je vous en réponds.

— Mais que serait-il arrivé ? demanda Geneviève.

— Il serait arrivé qu'on lui aurait fait son procès, à lui et à ses complices, et qu'à l'heure qu'il est, il serait guillotiné, voilà tout.

Geneviève frissonna et lança à son voisin un coup d'œil d'effroi.

Mais le citoyen Morand ne parut pas remarquer ce coup d'œil, et vidant flegmatiquement son verre :

— Le citoyen Lindey a raison, dit-il : il n'y avait que cela à faire. Malheureusement, on ne l'a pas fait.

— Et, demanda Geneviève, sait-on ce qu'est devenu ce chevalier de Maison-Rouge ?

— Bah ! dit Dixmer, il est probable qu'il n'a pas demandé son reste, et que, voyant sa tentative avortée, il aura quitté immédiatement Paris.

— Et peut-être même la France, ajouta Morand.

— Pas du tout, pas du tout, dit Maurice.

— Comment ! il a eu l'imprudence de rester à Paris ? s'écria Geneviève.

— Il n'en a pas bougé.

Un mouvement général d'étonnement accueillit cette opinion émise par Maurice avec une si grande assurance.

— C'est une présomption que vous émettez là, citoyen, dit Morand, une présomption, voilà tout.

— Non pas, c'est un fait que j'affirme.

— Oh ! dit Geneviève, j'avoue que pour mon compte je ne puis croire à ce que vous dites, citoyen ; ce serait d'une imprudence impardonnable.

— Vous êtes femme, citoyenne ; vous comprendrez donc une chose qui a dû l'emporter, chez un homme du

caractère du chevalier de Maison-Rouge, sur toutes les considérations de sécurité personnelle possibles.

— Et quelle chose peut l'emporter sur la crainte de perdre la vie d'une façon si affreuse ?

— Eh ! mon Dieu ! citoyenne, dit Maurice, l'amour.

— L'amour ? repéta Geneviève.

— Sans doute. Ne savez-vous donc pas que le chevalier de Maison-Rouge est amoureux d'Antoinette ?

Deux ou trois rires d'incrédulité éclatèrent timides et forcés. Dixmer regarda Maurice, comme pour lire jusqu'au fond de son âme. Geneviève sentit des larmes mouiller ses yeux, et un frissonnement, qu'elle ne put échapper à Maurice, courut par tout son corps. Le citoyen Morand répandit le vin de son verre qu'il portait en ce moment à ses lèvres, et sa pâleur eût effrayé Maurice, si toute l'attention du jeune homme n'eût été en ce moment concentrée sur Geneviève.

— Vous êtes émue, citoyenne, murmura Maurice.

— N'avez-vous pas dit que je comprendrais parce que j'étais femme ? Eh bien, nous autres femmes, un dévouement, si opposé qu'il soit à nos principes, nous touche toujours.

— Et celui du chevalier de Maison-Rouge est d'autant plus grand, dit Maurice, qu'on assure qu'il n'a jamais parlé à la reine.

— Ah çà ! citoyen Lindey, dit l'homme aux moyens extrêmes, il me semble, permets-moi de le dire, que tu es bien indulgent pour ce chevalier...

— Monsieur, dit Maurice en se servant peut-être avec intention du mot qui avait cessé d'être en usage, j'aime toutes les natures fières et courageuses ; ce qui ne m'empêche pas de les combattre quand je les rencontre dans les rangs de mes ennemis. Je ne désespère pas de rencontrer un jour le chevalier de Maison-Rouge.

— Et... ? fit Geneviève.

— Et si je le rencontre... eh bien, je le combattrai.

Le souper était fini. Geneviève donna l'exemple de la retraite en se levant elle-même.

En ce moment la pendule sonna.

— Minuit, dit froidement Morand.

— Minuit ! s'écria Maurice, minuit déjà.

— Voilà une exclamation qui me fait plaisir, dit Dixmer ; elle prouve que vous ne vous êtes pas ennuyé, et elle me donne l'espoir que nous nous reverrons. C'est la maison d'un bon patriote qu'on vous ouvre, et j'espère que vous vous apercevrez bientôt, citoyen, que c'est celle d'un ami.

Maurice salua, et, se retournant vers Geneviève :

— La citoyenne me permet-elle aussi de revenir ? demanda-t-il.

— Je fais plus que de le permettre, je vous en prie, dit vivement Geneviève. Adieu, citoyen.

Et elle rentra chez elle.

Maurice prit congé de tous les convives, salua particulièrement Morand, qui lui avait beaucoup plu, serra la main de Dixmer, et partit étourdi, mais bien plus joyeux qu'attristé, de tous les événements si différents les uns des autres qui avaient agité sa soirée.

— Fâcheuse, fâcheuse rencontre ! dit après la retraite de Maurice la jeune femme fondant en larmes en présence de son mari, qui l'avait reconduite chez elle.

— Bah ! le citoyen Maurice Lindey, patriote reconnu, secrétaire d'une section, pur, adoré, populaire, est, au contraire, une bien précieuse acquisition pour un patriote teneur qui a chez lui de la marchandise de contrebande, répondit Dixmer en souriant.

— Ainsi, vous croyez, mon ami?... demanda timidement Geneviève.

— Je crois que c'est un brevet de patriotisme, un cachet d'absolution qu'il pose sur notre maison ; et je pense qu'à partir de cette soirée, le chevalier de Maison-Rouge lui-même serait en sûreté chez nous.

Et Dixmer, baisant sa femme au front avec une affection bien plus paternelle que conjugale, la laissa dans ce petit pavillon qui lui était entièrement consacré, et repassa dans l'autre partie du bâtiment qu'il habitait, avec les convives que nous avons vus entourer sa table.

A

LE SAVETIER SIMON

On était arrivé au commencement du mois de mai ; un jour pur dilatait les poitrines lassées de respirer les brouillards glacés de l'hiver, et les rayons d'un soleil fêlé et vivifiant descendaient sur la noire muraille du Temple.

Au guichet de l'intérieur, qui séparait la tour des jardins, riaient et fumaient les soldats du poste.

Mais malgré cette belle journée, malgré l'offre qui fut faite aux prisonnières de descendre et de se promener au jardin, les trois femmes refusèrent : depuis l'exécution de son mari, la reine se tenait obstinément dans sa chambre, pour n'avoir point à passer devant la porte de l'appartement qu'avait occupé le roi, au second étage.

Quand elle prenait l'air, par hasard, depuis cette fatale époque du 21 janvier, c'était sur le haut de la tour, dont on avait fermé les créneaux avec des jalousies.

Les gardes nationaux de service, qui étaient prevenus que les trois femmes avaient l'autorisation de sortir, attendirent donc vainement toute la journée qu'elles vissent bien user de l'autorisation.

Vers cinq heures, un homme descendit et s'approcha du sergent commandant le poste.

— Ah ! ah ! c'est toi, père Tison ! dit celui-ci, qui paraissait un garde national de joyeuse humeur.

— Oui, c'est moi, citoyen : je l'apporte de la part du municipal Maurice Lindey, ton ami, qui est là-haut, cette permission accordée, par le conseil du Temple, à ma fille, de venir faire ce soir une petite visite à sa mère.

— Et tu sors au moment où ta fille va venir, père dénaturé ? dit le sergent.

— Ah ! je sors bien à contre-cœur, citoyen sergent. J'espérais, moi aussi, voir ma pauvre enfant, que je n'ai pas vue depuis deux mois, et l'embrasser... là, ce qui s'appelle crânement, comme un père embrasse sa fille. Mais oui ! va te promener. Le service, ce service damné, me force à sortir. Il faut que j'aille à la Commune faire mon rapport. Un fiacre m'attend à la porte avec deux gendarmes, et cela juste au moment où ma pauvre Sophie va venir.

— Malheureux père ! dit le sergent.

Ainsi l'amour de la patrie
Etouffe en toi la voix du sang.
L'une gémit et l'autre prie :
Au devoir immole...

Dis donc, père Tison, si tu trouves par hasard une rime en *ang*, tu me la rapporteras. Elle me manque pour le moment.

— Et toi, citoyen sergent, quand ma fille viendra pour voir sa pauvre mère, qui meurt de ne pas la voir, tu la laisseras passer.

— L'ordre est en règle, répondit le sergent, que le lecteur a déjà reconnu sans doute pour notre ami Lorin ; ainsi je n'ai rien à dire ; quand ta fille viendra, ta fille passera.

— Merci, brave Thermopylé, merci, dit Tison.

Et il sortit pour aller faire son rapport à la Commune, en murmurant :

— Ah ! ma pauvre femme, va-t-elle être heureuse !

— Sais-tu, sergent, dit un garde national en voyant s'éloigner Tison et en entendant les paroles qu'il prononçait en s'éloignant, sais-tu que ça fait frissonner au fond, ces choses-là ?

— Et quelles choses, citoyen Devaux ? demanda Lorin.

— Comment donc ! reprit le compatissant garde national, de voir cet homme au visage si dur, cet homme au cœur de bronze, cet impitoyable gardien de la reine, s'en

aller la larme à l'œil, moitié de joie, moitié de douleur, en songeant que sa femme va voir sa fille, et que lui ne la verra pas ! Il ne faut pas trop réfléchir là-dessus, sergent, car, en vérité, cela attriste...

— Sans doute, et voilà pourquoi il ne réfléchit pas lui-même, cet homme qui s'en va la larme à l'œil, comme tu dis.

— Et à quoi réfléchirait-il ?

— Eh bien, qu'il y a trois mois aussi que cette femme qu'il brutalise sans pitié n'a vu son enfant. Il ne songe pas à son malheur, à elle ; il songe à son malheur, à lui ; voilà tout. Il est vrai que cette femme était reine, continua le sergent d'un ton railleur, dont il eût été difficile d'interpréter le sens, et qu'on n'est point forcé d'avoir pour une reine les égards qu'on a pour la femme d'un journalier.

— N'importe, tout cela est fort triste, dit Devaux.

— Triste, mais nécessaire, dit Lorin ; le mieux donc est, comme tu l'as dit, de ne pas réfléchir...

Et il se mit à fredonner :

Bien Nicette,
Sous des bosquets
Sombres et frais,
Marchait seulette.

Lorin en était là de sa chanson bucolique, quand tout à coup un grand bruit se fit entendre du côté gauche du poste : il se composait de juréments, de menaces et de pleurs.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Devaux.

— On dirait d'une voix d'enfant, répondit Lorin en écoutant.

— En effet, reprit le garde national, c'est un pauvre petit que l'on bat ; en vérité, on ne devrait envoyer ici que ceux qui n'ont pas d'enfants.

— Veux-tu chanter ? dit une voix rauque et avinée.

Et la voix chanta, comme pour donner l'exemple :

Madam Veto avait promis
De faire egorger tout Paris...

— Non, dit l'enfant, je ne chanterai pas.

— Veux-tu chanter ?

Et la voix recommença :

Madam Veto avait promis

— Non, dit l'enfant, non, non, non.

— Ah ! petit gueux ! dit la voix rauque.

Et un bruit de lamie sifflante fendit l'air. L'enfant poussa un hurlement de douleur.

— Ah ! sacrébleu ! dit Lorin, c'est cet infâme Simon qui bat le petit Capet.

Quelques gardes nationaux haussèrent les épaules, deux ou trois essayèrent de sourire. Devaux se leva et s'éloigna.

— Je le disais bien, murmura-t-il, que des pères ne devraient jamais entrer ici.

Tout à coup une porte basse s'ouvrit, et l'enfant royal, chassé par le fouet de son gardien, fit, en fuyant, plusieurs pas dans la cour ; mais, derrière lui, quelque chose de lourd retentit sur le pave et l'atteignit à la jambe.

— Ah ! cria l'enfant.

Et il trebucha et tomba sur un genou.

— Rapporte-moi ma forme, petit monstre, ou sinon... L'enfant se releva et secoua la tête en manière de refus.

— Ah ! c'est comme ça ? cria la même voix. Attends, attends, tu vas voir.

Et le savetier Simon déboucha de sa loge, comme une bête fauve de sa tanière.

— Hola ! hola ! dit Lorin en fronçant le sourcil ; où allons-nous comme cela, maître Simon ?

— Châtier ce petit louveteau, dit le savetier.

— Et pourquoi le châtier ? dit Lorin.

— Pourquoi ?

— Oui.

— Parce que ce petit gueux ne veut ni chanter comme un bon patriote, ni travailler comme un bon citoyen.

— Eh bien, qu'est-ce que cela te fait? répondit Lorin; est-ce que la nation t'a confié Capet pour lui apprendre à chanter?

— Ah ça! dit Simon étonné, de quoi te mêles-tu, citoyen sergent? Je te le demande.

— De quoi je me mêle? Je me mêle de ce qui regarde tout homme de cœur. Or, il est indigne d'un homme de cœur qui voit battre un enfant, de souffrir qu'on le batte.

— Bah! le fils du tyran.

— Est un enfant, un enfant qui n'a point participé aux crimes de son père, un enfant qui n'est point coupable, et que, par conséquent, on ne doit point punir.

— Et moi, je te dis qu'on me l'a donné pour en faire ce que je voudrais. Je veux qu'il chante la chanson de *Madame Vêto*, et il la chantera.

— Mais, misérable, dit Lorin, madame Vêto, c'est sa mère, à cet enfant; voudrais-tu qu'on torçât ton fils à chanter que tu es une canaille?

— Moi? hurla Simon. Ah! mauvais aristocrate de sergent!

— Ah! pas d'injures, dit Lorin; je ne suis pas Capet, moi... et l'on ne me fait pas chanter de force.

— Je te ferai arrêter, mauvais ci-devant.

— Toi, dit Lorin, tu me feras arrêter? Essaie donc un peu de faire arrêter un Thermopyle!

— Bon! bon! rira bien qui rira le dernier. En attendant, Capet, ramasse ma forme et viens faire ton soulier, ou, mille tonnerres!...

— Et moi, dit Lorin en pâlisant affreusement et en faisant un pas en avant, les poings raidis et les dents serrées, moi, je te dis qu'il ne ramassera pas ta forme; moi, je te dis qu'il ne fera pas de souliers, entends-tu, mauvais drôle? Ah! oui, tu as la ton grand sabre, mais il ne me fait pas plus peur que toi. Ose le tirer seulement.

— Ah! massacre! hurla Simon blémissant de rage.

En ce moment, deux femmes entrèrent dans la cour; l'une des deux tenait un papier à la main; elle s'adressa à la sentinelle.

— Sergent! cria la sentinelle, c'est la fille Tison qui demande à voir sa mère.

— Laisse passer, puisque le conseil du Temple le permet, dit Lorin, qui ne voulait pas se détourner un instant, de peur que Simon ne profitât de cette distraction pour battre l'enfant.

La sentinelle laissa passer les deux femmes; mais à peine eurent-elles monté quatre marches de l'escalier sombre, qu'elles rencontrèrent Maurice Lindley, qui descendait un instant dans la cour.

La nuit était presque venue, de sorte qu'on ne pouvait distinguer les traits de leur visage.

Maurice les arrêta.

— Qui êtes-vous, citoyennes, demanda-t-il, et que voulez-vous?

— Je suis Sophie Tison, dit l'une des deux femmes. J'ai obtenu la permission de voir ma mère, et je viens la voir.

— Oui, dit Maurice; mais la permission est pour toi seule, citoyenne.

— J'ai amené mon amie pour que nous soyons deux femmes, au moins, au milieu des soldats.

— Fort bien; mais ton amie ne montera pas.

— Comme il vous plaira, citoyen, dit Sophie Tison en serrant la main de son amie, qui, collée contre la muraille, semblait frappée de surprise et d'effroi.

— Citoyens factionnaires, cria Maurice en levant la tête et en s'adressant aux sentinelles qui étaient placées à chaque étage, laissez passer la citoyenne Tison; seulement, son amie ne peut point passer. Elle attendra sur l'escalier, et vous veillerez à ce qu'on la respecte.

— Oui, citoyen, répondirent les sentinelles.

— Montez donc, dit Maurice.

Les deux femmes passèrent.

Quant à Maurice, il sauta les quatre ou cinq marches qui lui restaient à descendre, et s'avança rapidement dans la cour.

— Qu'y a-t-il donc, dit-il aux gardes nationaux, et qui cause ce bruit? On entend des cris d'enfant jusque dans l'antichambre des prisonnières.

— Il y a, dit Simon, qui, habitué aux manières des municipaux, crut, en apercevant Maurice, qu'il lui arrivait du renfort; il y a que c'est ce traitre, cet aristocrate, ce ci-devant qui m'empêche de rosser Capet.

Et il montra du poing Lorin.

— Oui, mordieu! je t'en empêche dit Lorin en dégainant, et, si tu m'appelles encore une fois ci-devant, aristocrate ou traitre, je te passe mon sabre au travers du corps.

— Une menace! s'écria Simon; à la garde! à la garde!

— C'est moi qui suis la garde, dit Lorin; ne m'appelle donc pas, car, si je vas à toi, je t'extermine.

— A moi, citoyen municipal, à moi! s'écria Simon, sérieusement menacé cette fois par Lorin.

— Le sergent a raison, dit froidement le municipal que Simon appelait à son aide; tu de-honores la nation; lâche, tu bats un enfant.

— Et pourquoi le bat-il, comprends-tu, Maurice? parce que l'enfant ne veut pas chanter *Madame Vêto*, parce que le fils ne veut pas insulter sa mère.

— Misérable! dit Maurice.

— Et toi aussi? dit Simon. Mais je suis donc entouré de traitres?

— Ah! coquin, dit le municipal en saisissant Simon à la gorge et en lui arrachant sa lanterne des mains; essaie un peu de prouver que Maurice Lindley est un traitre.

Et il fit tomber rudement la courroie sur les épaules du savetier.

— Merci, monsieur, dit l'enfant, qui regardait stoiquement cette scène; mais c'est sur moi qu'il se vengera.

— Viens, Capet, dit Lorin, viens, mon enfant; si l'on te bat encore, appelle à l'aide, et l'on ira le châtier, ce bougreau. Allons, allons, petit Capet, rentre dans ta tour.

— Pourquoi m'appellez-vous Capet, vous qui me protégez? dit l'enfant. Vous savez bien que Capet n'est pas mon nom.

— Comment, ce n'est pas ton nom? dit Lorin. Comment l'appelles-tu?

— Je m'appelle Louis-Charles de Bourbon. Capet est le nom d'un de mes ancêtres. Je sais l'histoire de France; mon père me l'a apprise.

— Et tu veux apprendre à faire des savates à un enfant à qui un roi a appris l'histoire de France? s'écria Lorin. Allons donc!

— Oh! sois tranquille, dit Maurice à l'enfant, je ferai mon rapport.

— Et moi, le mien, dit Simon. Je dirai, entre autres choses, qu'au lieu d'une femme qui avait le droit d'entrer dans la tour, vous en avez laissé passer deux.

En ce moment, en effet, les deux femmes sortaient du donjon. Maurice courut à elles.

— Eh bien, citoyenne, dit-il en s'adressant à celle qui était de son côté, as-tu vu ta mère?

Sophie Tison passa à l'instant entre le municipal et sa compagne.

— Oui, citoyen, merci, dit-elle.

Maurice aurait voulu voir l'amie de la jeune fille, ou tout au moins entendre sa voix; mais elle était enveloppée dans sa mante, et semblait décidée à ne pas prononcer une seule parole. Il lui sembla même qu'elle tremblait.

Cette crainte lui donna des soupçons.

Il remonta précipitamment, et, en arrivant dans la première pièce, il vit, à travers le vitrage la reine cacher dans sa poche quelque chose qu'il supposa être un billet.

— Oh! oh! dit-il, aurais-je été dupé?

Il appela son collègue.

— Citoyen Agricola, dit-il, entre chez Marie-Antoinette et ne la perds pas de vue.

— Ouais! fit le municipal, est-ce que...?

— Entre, te dis-je, et cela sans perdre un instant, une minute, une seconde.

Le municipal entra chez la reine.

— Appelle la femme Tison, dit-il à un garde national.

Cinq minutes après, la femme Tison arrivait rayonnante.

— J'ai vu ma fille, dit-elle.

— Où cela? demanda Maurice.

— Ici même, dans cette antichambre.

— Bien. Et ta fille n'a point demandé à voir l'Autrichienne?

— Non.

— Elle n'est pas entrée chez elle.

— Non.

— Et, pendant que tu causais avec ta fille, personne n'est sorti de la chambre des prisonnières?

— Est-ce que je sais, moi? Je regardais ma fille, que je n'avais pas vue depuis trois mois.

— Rappelle-toi bien.

— Ah! oui, je crois me souvenir.

— De quoi?

— La jeune fille est sortie.

— Marie-Thérèse?

— Oui.

— Et elle a porté à ta fille?

— Non.

— Ta fille ne lui a rien remis?

— Non.

— Elle n'a rien ramassé à terre?

— Ma fille?

— Non, celle de Marie-Antoinette?

— Si fait, elle a ramassé son mouchoir.

— Ah! malheureuse! s'écria Maurice.

Et il s'élança vers le cordon d'une cloche qu'il tira vivement.

C'était la cloche d'alarme.

XI

LE BILLET

Les deux autres municipaux de garde montèrent précipitamment. Un détachement du poste les accompagnait.

Les portes furent fermées, deux factionnaires interceptèrent les issues de chaque chambre.

— Que voulez-vous, monsieur? dit la reine à Maurice, lorsque celui-ci entra. J'allais me mettre au lit, lorsqu'il y a cinq minutes le citoyen municipal (et la reine montrait Agricola) s'est précipité tout à coup dans cette chambre sans me dire ce qu'il désirait.

— Madame, dit Maurice en saluant, ce n'est pas mon collègue qui desire quelque chose de vous, c'est moi.

— Vous, monsieur? demanda Marie-Antoinette en regardant Maurice, dont les bons procédés lui avaient inspiré une certaine reconnaissance; et que désirez-vous?

— Je desire que vous vouliez bien me remettre le billet que vous cachez tout à l'heure quand je suis entré.

Madame Royale et madame Elisabeth tressaillèrent. La reine devint très pâle.

— Vous vous trompez, monsieur dit-elle, je ne cache rien.

— Tu mens l'Autrichienne! s'écria Agricola.

Maurice posa vivement la main sur le bras de son collègue.

— Un moment, mon cher collègue, lui dit-il; laisse-moi parler à la citoyenne. Je suis un peu procureur.

— Va alors, mais ne la ménage pas, morbleu!

— Vous cachez un billet, citoyenne, dit sévèrement Maurice; il faudrait nous remettre ce billet.

— Mais quel billet?

— Celui que la fille Tison vous a apporté, et que la citoyenne votre fille (Maurice indiqua la jeune princesse) a ramassé avec son mouchoir.

Les trois femmes se regardèrent épouvantées.

— Mais, monsieur, c'est plus que de la tyrannie, dit la reine; des femmes! des femmes!

— Ne confondons pas, dit Maurice avec fermeté. Nous ne sommes ni des juges ni des bourreaux; nous sommes des surveillants, c'est-à-dire vos concitoyens chargés de vous garder. Nous avons une consigne; la violer, c'est trahir. Citoyenne, je vous en prie, rendez-moi le billet que vous avez caché.

— Messieurs, dit la reine avec hauteur, puisque vous êtes des surveillants, cherchez, et privez-nous de sommeil cette nuit comme toujours.

— Dieu nous garde de porter la main sur des femmes. Je vais faire prévenir la Commune et nous attendrons ses ordres; seulement, vous ne vous mettez pas au lit; vous dormirez sur des fauteuils, s'il vous plaît, et nous vous garderons... S'il le faut, les perquisitions commenceront.

— Qu'y a-t-il donc? demanda la femme Tison en montrant à la porte sa tête effarée.

— Il y a, citoyenne, que tu viens, en prêtant la main à un trahison, de te priver à jamais de voir ta fille.

— De voir ma fille!... Que dis-tu donc là, citoyen? demanda la femme Tison, qui ne comprenait pas bien encore pourquoi elle ne verrait plus sa fille.

— Je te dis que ta fille n'est pas venue ici pour te voir, mais pour apporter une lettre à la citoyenne Capel, et qu'elle n'y reviendra plus.

— Mais, si elle ne revient plus, je ne pourrai donc pas la revoir, puisqu'il nous est défendu de sortir?...

— Cette fois, il ne faudra t'en prendre à personne, car c'est ta faute, dit Maurice.

— Oh! hurla la pauvre mère, ma faute! que dis-tu donc là, ma faute? Il n'est rien arrivé, j'en réponds. Oh! si je croyais qu'il fût arrivé quelque chose, malheur à toi, Antoinette, tu me le payerais cher!

Et cette femme exaspérée montra le poing à la reine.

— Ne menace personne, dit Maurice; obtiens plutôt par la douceur que ce que nous demandons soit fait; car tu es femme, et la citoyenne Antoinette, qui est mère elle-même, aura sans doute pitié d'une mère. Demain, ta fille sera arrêtée; demain, emprisonnée... puis, si l'on découvre quelque chose, et tu sais que, lorsqu'on le veut bien, on découvre toujours, elle est perdue, elle et sa compagne.

La femme Tison, qui avait écouté Maurice avec une terreur croissante, détourna sur la reine son regard presque égaré.

— Tu entends, Antoinette?... Ma fille!... C'est toi qui auras perdu ma fille!

La reine parut épouvantée à son tour, non de la menace qui étincelait dans les yeux de sa geôlière, mais du désespoir qu'on y lisait.

— Venez, madame Tison, dit-elle, j'ai à vous parler.

— Holà! pas de cajoleries, s'écria le collègue de Maurice; nous ne sommes pas de trop, morbleu! Devant la municipalité, toujours devant la municipalité!

— Laisse faire, citoyen Agricola, dit Maurice à l'oreille de cet homme; pourvu que la vérité nous vienne, peu importe de quelle façon.

— Tu as raison, citoyen Maurice; mais...

— Passons derrière le vitrage, citoyen Agricola, et, si tu m'en crois, tournons le dos; je suis sûr que la personne pour laquelle nous aurons cette condescendance ne nous en fera point repentir.

La reine entendit ces mots dits pour être entendus par elle; elle jeta au jeune homme un regard reconnaissant. Maurice détourna la tête avec insouciance et passa de l'autre côté du vitrage. Agricola le suivit.

— Tu vois bien cette femme, dit-il à Agricola: reine, c'est une grande coupable; femme, c'est une âme digne et grande. On fait bien de briser les couronnes, le malheur épure.

— Sacrébleu! que tu parles bien, citoyen Maurice! J'aime à l'entendre, toi et ton ami Lorrin. Est-ce aussi des vers que tu viens de dire?

Maurice sourit.

Pendant cet entretien, la scène qu'avait prévue Maurice se passait de l'autre côté du vitrage.

La femme Tison s'était approchée de la reine.

— Madame, lui dit celle-ci, votre désespoir me brise le

œur ; je ne veux pas vous priver de votre enfant, cela fait trop de mal ; mais, songez-y, en faisant ce que ces hommes exigent, peut-être votre fille sera-t-elle perdue également.

— Faites ce qu'ils disent ! s'écria la femme Tison, faites ce qu'ils disent !

— Mais auparavant, sachez de quoi il s'agit.

— De quoi s'agit-il ? demanda la geôlière avec une curiosité presque sauvage.

— Votre fille avait amené avec elle une amie.

— Oui, une ouvrière comme elle ; elle n'a pas voulu venir seule à cause des soldats.

— Cette amie avait remis à votre fille un billet ; votre fille l'a laissé tomber, Marie, qui passait, l'a ramassé. C'est un papier bien insignifiant sans doute, mais auquel des gens malintentionnés pourraient trouver un sens. Le municipal ne vous a-t-il pas dit que, lorsqu'on voulait trouver, on trouvait toujours ?

— Après, après ?

— Eh bien, voilà tout ; vous voulez que je remette ce papier ; voulez-vous que je sacrifie un ami, sans pour cela vous rendre peut-être votre fille ?

— Faites ce qu'ils disent ! cria la femme ; faites ce qu'ils disent !

— Mais si ce papier compromet votre fille, dit la reine, comprenez donc !

— Ma fille est, comme moi, une bonne patriote, s'écria la mégère. Dieu merci ! les Tison sont connus. Faites ce qu'ils disent.

— Mon Dieu ! dit la reine, que je voudrais donc pouvoir vous convaincre !

— Ma fille ! je veux qu'on me rende ma fille ! reprit la femme Tison en trépignant. Donne le papier, Antoinette, donne.

— Le voici, madame.

Et la reine tendit à la malheureuse créature un papier que celle-ci éleva joyeusement au-dessus de sa tête en criant :

— Venez, venez, citoyens municipaux. J'ai le papier ; j'en rends-le, et rendez-moi mon enfant.

— Vous sacrifiez nos amis, ma sœur, dit madame Elisabeth.

— Non, ma sœur, répondit tristement la reine, je ne sacrifie que nous. Le papier ne peut compromettre personne.

Aux cris de la femme Tison, Maurice et son collègue vinrent au-devant d'elle ; elle leur tendit aussitôt le billet. Ils l'ouvrirent et lurent :

« A l'orient, un ami veille encore. »

Maurice n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ce papier qu'il tressaillit.

L'écriture ne lui semblait pas inconnue.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, serait-ce celle de Geneviève ? Oh ! mais non, c'est impossible, et je suis fou. Elle lui ressemble, sans doute ; mais que pourrait avoir de commun Geneviève avec la reine ?

Il se retourna et vit que Marie-Antoinette le regardait. Quant à la femme Tison, dans l'attente de son sort, elle devorait Maurice des yeux.

— Tu viens de faire une bonne œuvre, dit-il à la femme Tison ; et vous, citoyenne, une belle œuvre, dit-il à la reine.

— Alors, monsieur, répondit Marie-Antoinette, que mon exemple vous détermine ; brûlez ce papier, et vous ferez une œuvre charitable.

— Tu plaisantes l'Autrichienne, dit Agricola : brûler un papier qui va nous faire pincer toute une couvée d'aristocrates peut-être ? Ma foi, non, ce serait trop bête.

— Au fait, brûlez-le, dit la femme Tison ; cela pourrait compromettre ma fille.

— Je le crois bien, la fille et les autres, dit Agricola en prenant des mains de Maurice le papier que celui-ci eût certes brûlé, s'il eût été tout seul.

Dix minutes après, le billet fut déposé sur le bureau des membres de la Commune ; il fut ouvert à l'instant même et commenté de toutes façons.

— « A l'orient, un ami veille, » dit une voix. Que diable cela peut-il signifier ?

— Pardieu ! répondit un géographe, à Lorient, c'est clair : Lorient est une petite ville de la Bretagne, située entre Vannes et Quimper. Morbleu ! on devrait brûler la ville, si il est vrai qu'elle renferme des aristocrates qui veulent encore sur l'Autrichienne.

— C'est d'autant plus dangereux, dit un autre, que, Lorient étant un port de mer, on peut y établir des intelligences avec les Anglais.

— Je propose, dit un troisième, qu'on envoie une commission à Lorient, et qu'une enquête y soit faite.

Maurice avait été informé de la délibération.

— Je me doute bien où peut être l'orient dont il s'agit, se dit-il ; mais, à coup sûr, ce n'est pas en Bretagne.

Le lendemain, la reine, qui, ainsi que nous l'avons dit, ne descendait plus au jardin pour ne point passer devant la chambre où avait été enfermé son mari, demanda à monter sur la tour pour y prendre un peu d'air avec sa fille et madame Elisabeth.

La demande lui fut accordée à l'instant même ; mais Maurice monta, et, s'arrêtant derrière une espèce de petite guérite qui abritait le haut de l'escalier, il attendit, cache, le résultat du billet de la veille.

La reine se promena d'abord indifféremment avec madame Elisabeth et sa fille ; puis elle s'arrêta, tandis que les deux princesses continuaient de se promener, se retourna vers l'est, et regarda attentivement une maison aux fenêtres de laquelle apparaissaient plusieurs personnes ; l'une de ces personnes tenait un mouchoir blanc.

Maurice, de son côté, tira une lunette de sa poche, et, tandis qu'il l'ajustait, la reine fit un grand mouvement comme pour inviter les curieux de la fenêtre à s'éloigner. Mais Maurice avait déjà remarqué une tête d'homme aux cheveux blonds, au teint pâle, dont le salut avait été respectueux jusqu'à l'humilité.

Derrière ce jeune homme, car le curieux paraissait avoir au plus de vingt-cinq à vingt-six ans, se tenait une femme à moitié cachée par lui. Maurice dirigea sa lorgnette sur elle, et, croyant reconnaître Geneviève, fit un mouvement qui le mit en vue. Aussitôt la femme qui, de son côté, tenait aussi une lorgnette à la main, se rejeta en arrière, entraînant le jeune homme avec elle. Était-ce réellement Geneviève ? avait-elle, de son côté, reconnu Maurice ? Le couple curieux s'était-il retiré seulement sur l'invitation que lui en avait faite la reine ?

Maurice attendit un instant pour voir si le jeune homme et la jeune femme ne reparaitraient point. Mais, voyant que la fenêtre restait vide, il recommanda la plus grande surveillance à son collègue Agricola, descendit précipitamment l'escalier et alla s'embusquer à l'angle de la rue Porte-Foin, pour voir si les curieux de la maison en sortiraient. Ce fut en vain, personne ne parut.

Alors, ne pouvant résister à ce soupçon qui lui mordait le cœur, depuis le moment où la compagnie de la fille Tison s'était obstinée à demeurer cachée et à rester muette, Maurice prit sa course vers la vieille rue Saint-Jacques, où il arriva l'esprit tout bouleversé des plus étranges soupçons.

Lorsqu'il entra, Geneviève, en peignoir blanc, était assise sous une tonnelle de jasmins, où elle avait l'habitude de se faire servir à déjeuner. Elle donna comme à l'ordinaire, un bonjour affectueux à Maurice, et l'invita à prendre une tasse de chocolat avec elle.

De son côté, Dixmer, qui arriva sur ces entrefaites, exprima la plus grande joie de voir Maurice à cette heure inattendue de la journée ; mais avant que Maurice prit la tasse de chocolat qu'il avait acceptée, toujours plein d'enthousiasme pour son commerce, il exigea que son ami le secrétaire de la section Lepelletier vint faire avec lui un tour dans les ateliers. Maurice y consentit.

— Apprenez, mon cher Maurice, dit Dixmer en prenant le bras du jeune homme et en l'entraînant, une nouvelle des plus importantes.

— Politique ? demanda Maurice, toujours préoccupé de son idée.

— Eh ! cher citoyen, répondit Dixmer en souriant, est-ce que nous nous occupons de politique, nous ? Non, non, une nouvelle tout industrielle. Dieu merci ! Mon honorable ami Morand, qui, comme vous le savez, est un chimiste des plus distingués, vient de trouver le secret d'un maroquin rouge comme on n'en a pas encore

vu jusqu'à présent, c'est-à-dire inaltérable. C'est cette teinture que je vais vous montrer. D'ailleurs, vous verrez Morand à l'œuvre ; celui-là, c'est un véritable artiste.

Maurice ne comprenait pas trop comment on pouvait être artiste en maroquin rouge. Mais il n'en accepta pas moins, suivit Dixmer, traversa les ateliers, et, dans une espèce d'officine particulière, vit le citoyen Morand à l'œuvre : il avait ses lunettes bleues et son habit de travail, et paraissait effectivement on ne peut plus occupé de changer en pourpre le blanc sale d'une peau de mouton. Ses mains et ses bras, qu'on apercevait sous ses manches retroussées, étaient rouges jusqu'au coude. Comme le disait Dixmer, il s'en donnait à cœur joie dans la cochenille.

Il salua Maurice de la tête, tout entier qu'il était à sa besogne.

— Eh bien, citoyen Morand, demanda Dixmer, que disons-nous ?

— Nous gagnerons cent mille livres par an, rien qu'avec ce procédé, dit Morand. Mais voilà huit jours que je ne dors pas, et les acides m'ont brûlé la vue.

Maurice laissa Dixmer avec Morand et rejoignit Geneviève en murmurant tout bas :

— Il faut avouer que le métier de municipal abrutirait un héros. Au bout de huit jours de Temple, on se prendrait pour un aristocrate et l'on se dénoncerait soi-même. Bon Dixmer, va ! brave Morand ! suave Geneviève ! Et moi qui les avais soupçonnés un instant !

Geneviève attendait Maurice avec son doux sourire pour lui faire oublier jusqu'à l'apparence des soupçons qu'il avait effectivement conçus. Elle fut ce qu'elle était toujours : douce, amicale, charmante.

Les heures où Maurice voyait Geneviève étaient les heures où il vivait réellement. Tout le reste du temps, il avait cette fièvre qu'on pourrait appeler la fièvre 93, qui séparait Paris en deux camps et faisait de l'existence un combat de chaque heure.

Vers midi, il lui fallut cependant quitter Geneviève et retourner au Temple.

À l'extrémité de la rue Sainte-Avoye, il rencontra Lorin, qui descendait sa garde : il était en serre-file ; il se détacha de son rang et vint à Maurice, dont tout le visage exprimait encore la suave félicité que la vue de Geneviève versait toujours dans son cœur.

— Ah ! dit Lorin en secouant cordialement la main de son ami :

En vain tu caches ta langueur,
Je connais ce que tu desires.

Tu ne dis rien ; mais tu soupires.

L'amour est dans tes yeux, l'amour est dans ton cœur.

Maurice mit la main à sa poche pour chercher sa clef. C'était le moyen qu'il avait adopté pour mettre une digue à la verve poétique de son ami. Mais celui-ci vit le mouvement et s'enfuit en riant.

— A propos, dit Lorin en se retournant après quelques pas, tu es encore pour trois jours au Temple, Maurice ; je te recommande le petit Capet.

XII

AMOUR

En effet, Maurice vivait bien heureux et bien malheureux à la fois au bout de quelque temps. Il en est toujours ainsi au commencement des grandes passions.

Son travail du jour à la section Lepelletier, ses visites du soir à la vieille rue Saint-Jacques, quelques apparitions çà et là au club des Thermopyles remplissaient toutes ses journées.

Il ne se dissimulait pas que voir Geneviève tous les soirs, c'était boire à longs traits un amour sans espérance.

Geneviève était une de ces femmes, timides et faciles en apparence, qui tendent franchement la main à un ami, approchent innocemment leur front de ses lèvres avec la confiance d'une sœur ou l'ignorance d'une vierge, et devant qui les mots d'amour semblent des blasphèmes et les desirs matériels des sacrilèges.

Si, dans les rêves les plus purs que la première manière de Raphaël a fixés sur la toile, il est une Madone aux lèvres souriantes, aux yeux chastes, à l'expression celeste, c'est celle-là qu'il faut emprunter au divin élève de Pérugin pour en faire le portrait de Geneviève.

Au milieu de ses fleurs, dont elle avait la fraîcheur et le parfum, isolée des travaux de son mari, et de son mari lui-même, Geneviève apparaissait à Maurice chaque fois qu'il la voyait, comme une énigme vivante dont il ne pouvait deviner le sens et dont il n'osait demander le mot.

Un soir que, comme d'habitude, il était demeuré seul avec elle, que tous deux étaient assis à cette croisée par laquelle il était entré une nuit si bruyamment et si précipitamment, que les parfums des lilas en fleurs flottaient sur cette douce brise qui succède au radieux coucher du soleil, Maurice, après un long silence, et après avoir, pendant ce silence, suivi l'œil intelligent et religieux de Geneviève, qui regardait poindre une étoile d'argent dans l'azur du ciel, se hasarda à lui demander comment il se taisait qu'elle fût si jeune, quand son mari avait déjà passé l'âge moyen de la vie ; si distinguée, quand tout annonçait chez son mari une éducation, une naissance vulgaires ; si poétique enfin, quand son mari était si attentif à peser, à étendre et à teindre les peaux de sa fabrique.

— Chez un maître tanneur, enfin, pourquoi, demanda Maurice, cette harpe, ce piano, ces pastels que vous m'avez avoué être votre ouvrage ? Pourquoi, enfin, cette aristocratie que je deteste chez les autres, et que j'adore chez vous ?

Geneviève fixa sur Maurice un regard plein de candeur.

— Merci, dit-elle, de cette question : elle me prouve que vous êtes un homme délicat et que vous ne vous êtes jamais informé de moi à personne.

— Jamais, madame, dit Maurice : j'ai un ami dévoué qui mourrait pour moi, j'ai cent camarades qui sont prêts à marcher partout où je les conduirai ; mais de tous ces cœurs, lorsqu'il s'agit d'une femme, et d'une femme comme Geneviève surtout, je n'en connais qu'un seul auquel je me fie, et c'est le mien.

— Merci, Maurice, dit la jeune femme. Je vous apprendrai moi-même alors tout ce que vous désirez savoir.

— Votre nom de jeune fille, d'abord ? demanda Maurice. Je ne vous connais que sous votre nom de femme.

Geneviève comprit l'égoïsme amoureux de cette question et sourit.

— Geneviève du Treilly, dit-elle.

Maurice repéta :

— Geneviève du Treilly !

— Ma famille, continua Geneviève, était ruinée depuis la guerre d'Amérique, à laquelle avaient pris part mon père et mon frère aîné.

— Gentilshommes tous deux ? dit Maurice.

— Non, non, dit Geneviève en rougissant.

— Vous m'avez dit cependant que votre nom de jeune fille était Geneviève du Treilly.

— Sans particule, monsieur Maurice ; ma famille était riche, mais ne tenait en rien à la noblesse.

— Vous vous déliez de moi, dit en souriant le jeune homme.

— Oh ! non, non, reprit Geneviève. En Amérique, mon père s'était lié avec le père de M. Morand ; M. Dixmer était l'homme d'affaires de M. Morand. Nous voyant ruinés, et sachant que M. Dixmer avait une fortune indépendante, M. Morand le présenta à mon père, qui me le présenta à son tour. Je vis qu'il y avait d'avance un mariage arrêté, je compris que c'était le désir de ma famille ; je n'aimais ni n'avais jamais aimé personne ; j'acceptai. Depuis trois ans, je suis la femme de Dixmer, et, je dois le dire, depuis trois ans, mon mari a été pour moi si bon, si excellent, que, malgré cette différence de goûts et d'âge que vous remarquez, je n'ai jamais éprouvé un seul instant de regret.

— Mais, dit Maurice, lorsque vous épousâtes M. Dixmer, il n'était point encore à la tête de cette fabrique ?

— Non ; nous habitons Blois. Après le 10 août, M. Dixmer acheta cette maison et les ateliers qui en dépendent ; pour que je ne fusse point mêlée aux ouvriers, pour m'épargner jusqu'à la vue des choses qui eussent pu blesser mes habitudes, comme vous le disiez, Maurice, un peu aristocratiques, il me donna ce pavillon, où je vis seule, retirée, selon mes goûts, selon mes desirs, et heureuse, quand un ami comme vous, Maurice, vient distraire ou partager mes rêveries.

Et Geneviève tendit à Maurice une main que celui-ci baisa avec ardeur.

Geneviève rongit légèrement.

— Maintenant, mon ami, dit-elle en retirant sa main, vous savez comment je suis la femme de M. Dixmer.

— Oui, reprit Maurice en regardant fixement Gene-

— Il a trente-cinq ans.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Depuis notre enfance.

Maurice se mordit les lèvres. Il avait toujours soupçonné Morand d'aimer Geneviève.

— Ah ! dit Maurice, cela explique sa familiarité avec vous.

— Contenue dans les bornes où vous l'avez toujours vue, monsieur, répondit en souriant Geneviève, il me semble que cette familiarité, qui est à peine celle d'un ami, n'avait pas besoin d'explication.

— Oh ! pardon, madame, dit Maurice, vous savez que toutes les affections vives ont leurs jalousies, et mon amitié était jalouse de celle que vous paraissiez avoir pour M. Morand.

Il se tut, Geneviève, de son côté, garda le silence. Il ne fut plus question, ce jour-là, de Morand, et Maurice



Tous deux étaient assis à cette croisée.

vieve ; mais vous ne me dites point comment M. Morand est devenu l'associé de M. Dixmer.

— Oh ! c'est bien simple, dit Geneviève. M. Dixmer comme je vous l'ai dit, avait quelque fortune, mais point assez, cependant, pour prendre à lui seul une fabrique de l'importance de celle-ci. Le fils de M. Morand, son protecteur comme je vous l'ai dit, cet ami de mon père, comme vous vous le rappelez, a fait la moitié des fonds ; et, comme il avait des connaissances en chimie, il s'est adonné à l'exploitation avec cette activité que vous avez remarquée, et grâce à laquelle le commerce de M. Dixmer, chargé par lui de toute la partie matérielle, a pris une immense extension.

— Et, dit Maurice, M. Morand est aussi un de vos bons amis, n'est-ce pas, madame ?

— M. Morand est une noble nature, un des cœurs les plus élevés qui soient sous le ciel, répondit gravement Geneviève.

— S'il ne vous en a donné d'autres preuves, dit Maurice un peu piqué de cette importance que la jeune femme accordait à l'associé de son mari, que de partager les frais d'établissement avec M. Dixmer, et d'inventer une nouvelle tenture pour le maroquin, permettez-moi de vous faire observer que l'éloge que vous faites de lui est bien pompeux.

— Il m'en a donné d'autres preuves, monsieur, dit Geneviève.

— Mais il est encore jeune, n'est-ce pas ? demanda Maurice, quoiqu'il soit difficile, grâce à ses lunettes vertes, de dire quel âge il a.

quitta cette fois Geneviève plus amoureux que jamais car il était jaloux.

Puis, si aveugle que fût le jeune homme, quelque bandeau sur les yeux, quelque trouble dans son cœur que lui mit sa passion, il y avait dans le récit de Geneviève bien des lacunes, bien des hésitations, bien des réticences auxquelles il n'avait point fait attention dans le moment, mais qui, alors, lui revenaient à l'esprit, et qui le tourmentaient étrangement, et contre lesquelles ne pouvaient le rassurer la grande liberté que lui laissait Dixmer de causer avec Geneviève autant de fois et aussi longtemps qu'il lui plaisait, et l'espèce de solitude où tous deux se trouvaient chaque soir. Il y avait plus : Maurice, devenu le commensal de la maison, non seulement restait en toute sécurité avec Geneviève, qui semblait, d'ailleurs, gardée contre les desirs du jeune homme par sa pureté d'ange, mais encore il l'escortait dans les petites courses qu'elle était obligée, de temps en temps, de faire dans le quartier.

Au milieu de cette familiarité acquise dans la maison, une chose l'étonnait, c'était que plus il cherchait, peut-être, il est vrai, pour être à même de mieux surveiller les sentiments qu'il lui croyait pour Geneviève, c'est que plus il cherchait, disons-nous, à lier connaissance avec Morand, dont l'esprit, malgré ses préventions, le séduisait, dont les manières élevées le captivaient chaque jour davantage, plus cet homme bizarre semblait affecter de chercher à s'éloigner de Maurice. Celui-ci s'en plaignait amèrement à Geneviève, car il ne doutait pas que Morand n'eût deviné en lui un rival et que ce ne fût, de son côté, la jalousie qui l'éloignât de lui.

— Le citoyen Morand me hait, dit-il un jour à Geneviève.

— Vous? dit Geneviève en le regardant avec son bel oeil étonné; vous, M. Morand vous hait?

— Oui, j'en suis sûr.

— Et pourquoi vous hairait-il?

— Voulez-vous que je vous le dise? s'écria Maurice.

— Sans doute, reprit Geneviève.

— Eh bien, parce que je...

Maurice s'arrêta. Il allait dire: « Parce que je vous aime. »

— Je ne puis vous dire pourquoi, reprit Maurice en rougissant.

Le farouche républicain, pres de Geneviève, était timide et hésitant comme une jeune fille.

Geneviève sourit.

— Dites, reprit-elle, qu'il n'y a pas de sympathie entre vous, et je vous croirai peut-être. Vous êtes une nature ardente, un esprit brillant, un homme recherché; Morand est un marchand greffe sur un chimiste. Il est timide, il est modeste... et c'est cette timidité et cette modestie qui l'empêchent de faire le premier pas au-devant de vous.

— Eh! qui lui demande de faire le premier pas au-devant de moi? J'en ai fait cinquante, moi, au-devant de lui; il ne m'a jamais répondu. Non, continua Maurice en secouant la tête; non, ce n'est certes point cela.

— Eh bien, qu'est-ce alors?

Maurice préféra se taire.

Le lendemain du jour où il avait eu cette explication avec Geneviève, il arriva chez elle à deux heures de l'après-midi; il la trouva en toilette de sortie.

— Ah! soyez le bienvenu, dit Geneviève, vous allez me servir de chevalier.

— Et où allez-vous donc? demanda Maurice.

— Je vais à Auteuil. Il fait un temps délicieux. Je désirerais marcher un peu à pied; notre voiture nous conduira jusqu'au delà de la barrière, où nous la retrouverons, puis nous gagnerons Auteuil en nous promenant, et quand j'aurai fini ce que j'ai à faire à Auteuil, nous reviendrons la prendre.

— Oh! dit Maurice enchanté, l'excellente journée que vous m'offrez là!

Les deux jeunes gens partirent. Au delà de Passy, la voiture les descendit sur la route. Ils sautèrent légèrement sur le revers du chemin et continuèrent leur promenade à pied.

En arrivant à Auteuil, Geneviève s'arrêta.

— Attendez-moi au bord du parc, dit-elle, j'irai vous rejoindre quand j'aurai fini.

— Chez qui allez-vous donc? demanda Maurice.

— Chez une amie.

— Où je ne puis vous accompagner?

Geneviève secoua la tête en souriant.

— Impossible, dit-elle.

Maurice se mordit les lèvres.

— C'est bien, dit-il, j'attendrai.

— Eh! quoi? demanda Geneviève.

— Rien, répondit Maurice. Serez-vous longtemps?

— Si j'avais cru vous déranger, Maurice, si j'avais su que votre journée fut prise, dit Geneviève, je ne vous eusse point prié de me rendre le petit service de venir avec moi, je me fusse fait accompagner par...

— Par M. Morand? interrogea vivement Maurice.

— Non point. Vous savez que M. Morand est à la fabrique de Rambouillet et ne doit revenir que ce soir.

— Alors, voilà à quoi j'ai dû la préférence?

— Maurice, dit doucement Geneviève, je ne puis faire attendre la personne qui m'a donné rendez-vous; si cela vous gêne de me ramener, retournez à Paris; seulement, renvoyez-moi la voiture.

— Non, non, madame, dit vivement Maurice, je suis à vos ordres.

Et il salua Geneviève, qui poussa un faible soupir et entra dans Auteuil.

Maurice alla au rendez-vous convenu et se promena de long en large, abattant de sa canne, comme Tarquin, toutes les têtes d'herbe, de fleurs ou de chardons qui se trouvaient sur son chemin. Au reste, ce chemin était borné à un petit espace; comme tous les gens fortement

préoccupés, Maurice allait et revenait presque aussitôt sur ses pas.

Ce qui occupait Maurice, c'était de savoir si Geneviève l'aimait ou ne l'aimait point: toutes ses manières avec le jeune homme étaient celles d'une sœur ou d'une amie; mais il sentait que ce n'était plus assez. Lui l'aimait de tout son amour. Elle était devenue la pensée éternelle de ses jours, le rêve sans cesse renouvelé de ses nuits. Autrefois, il ne demandait qu'une chose, revoir Geneviève. Maintenant, ce n'était plus assez, il fallait que Geneviève l'aimât.

Geneviève resta absente pendant une heure, qui lui parut un siècle; puis, il la vit venir à lui, le sourire sur les lèvres. Maurice, au contraire, marcha à elle, les sourcils froncés. Notre pauvre cœur est ainsi fait, qu'il s'efforce de puiser la douleur au sein du bonheur même.

Geneviève prit en souriant le bras de Maurice.

— Me voilà, dit-elle; pardon, mon ami, de vous avoir fait attendre...

Maurice répondit par un mouvement de tête, et tous deux prirent une charmante allée, molle, ombreuse, touffue, qui, par un détour, devait les amener à la grande route.

C'était l'une de ces délicieuses soirées de printemps où chaque plante envoie au ciel son emanation, où chaque oiseau, immobile sur la branche ou sautillant dans les broussailles, jette son hymne d'amour à Dieu, une de ces soirées enfin qui semblent destinées à vivre dans le souvenir.

Maurice était muet; Geneviève était pensive: elle effeuillait d'une main les fleurs d'un bouquet, qu'elle tenait de son autre main appuyée au bras de Maurice.

— Qu'avez-vous? demanda tout à coup Maurice, et qui vous rend donc si triste aujourd'hui?

Geneviève aurait pu lui répondre: « Mon bonheur. »

Elle le regarda de son doux et poétique regard.

— Mais vous-même, dit-elle, n'êtes-vous point plus triste que d'habitude?

— Moi, dit Maurice, j'ai raison d'être triste, je suis malheureux; mais vous?

— Vous, malheureux?

— Sans doute: ne vous apercevez-vous point quelquefois, au tremblement de ma voix, que je souffre? Ne m'arrive-t-il point, quand je cause avec vous ou avec votre mari, de me lever tout à coup et d'être forcé d'aller demander de l'air au ciel, parce qu'il me semble que ma poitrine va se briser?

— Mais, demanda Geneviève embarrassée, à quoi attribuez-vous cette souffrance?

— Si j'étais une petite-maitresse, dit Maurice en riant d'un rire douloureux, je dirais que j'ai mal aux nerfs.

— Et, dans ce moment, vous souffrez?

— Beaucoup, dit Maurice.

— Alors, rentrons.

— Déjà, madame?

— Sans doute.

— Ah! c'est vrai murmura le jeune homme, j'oubliais que M. Morand doit revenir de Rambouillet à la tombée de la nuit et que voilà la nuit qui tombe.

Geneviève le regarda avec une expression de reproche.

— Oh! encore? dit-elle.

— Pourquoi donc n'avez-vous fait, l'autre jour, de M. Morand un si pompeux éloge? dit Maurice. C'est votre faute.

— Depuis quand, devant les gens qu'on estime, demanda Geneviève, ne peut-on pas dire ce qu'on pense d'un homme estimable?

— C'est une estime bien vive que celle qui fait hâter le pas, comme vous le faites en ce moment, de peur d'être en retard de quelques minutes.

— Vous êtes aujourd'hui, souverainement injuste, Maurice: n'ai-je point passé une partie de la journée avec vous?

— Vous avez raison, et je suis trop exigeant, en vérité, reprit Maurice, se laissant aller à la fougue de son caractère. Allons revoir, M. Morand, allons!

Geneviève sentait le dépit passer de son esprit à son cœur.

— Oui, dit-elle, allons revoir M. Morand. Celui-là, du moins, est un ami qui ne m'a jamais fait de peine.

— Ce sont des amis précieux que ceux-là, dit Maurice étouffant de jalousie, et je sais que pour ma part je désirerais en connaître de pareils.

Ils étaient en ce moment, sur la grande route ; l'horizon rougissait ; le soleil commençait à disparaître, faisant étinceler ses derniers rayons aux moulures dorées du dôme des Invalides. Une étoile, la première, celle qui, dans une autre soirée, avait déjà attiré les regards de Geneviève, étincelait dans l'azur fluide du ciel.

Geneviève quitta le bras de Maurice avec une tristesse résignée.

— Qu'avez-vous à me faire souffrir ? dit-elle.

— Ah ! dit Maurice, j'ai que je suis moins habile que des gens que je connais ; j'ai que je ne sais point me faire aimer.

— Maurice ! fit Geneviève.

— Oh ! madame, s'il est constamment bon, constamment égal, c'est qu'il ne souffre pas, lui.

Geneviève appuya de nouveau sa blanche main sur le bras puissant de Maurice.

— Je vous en prie, dit-elle d'une voix altérée, ne parlez plus, ne parlez plus !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que votre voix me fait mal.

— Ainsi, tout vous déplaît en moi, même ma voix ?

— Taisez-vous, je vous en conjure.

— J'obéirai, madame.

Et le fougueux jeune homme passa sa main sur son front humide de sueur.

Geneviève vit qu'il souffrait réellement. Les natures dans le genre de celle de Maurice ont des douleurs inconnues.

— Vous êtes mon ami, Maurice, dit Geneviève en le regardant avec une expression céleste ; un ami précieux pour moi : faites, Maurice, que je ne perde pas mon ami.

— Oh ! vous ne le regretteriez pas longtemps ! s'écria Maurice.

— Vous vous trompez, dit Geneviève, je vous regretterais longtemps, toujours.

— Geneviève ! Geneviève ! s'écria Maurice, ayez pitié de moi !

Geneviève frissonna.

C'était la première fois que Maurice disait son nom avec une expression si profonde.

— Eh bien, continua Maurice, puisque vous m'avez deviné, laissez-moi tout vous dire, Geneviève ; car, fussiez-vous me tuer d'un regard... il y a trop longtemps que je me tais ; je parlerai, Geneviève.

— Monsieur, dit la jeune femme, je vous ai supplié, au nom de notre amitié, de vous taire ; monsieur, je vous en supplie encore ; que ce soit pour moi, si ce n'est point pour vous. Pas un mot de plus, au nom du ciel, pas un mot de plus !

— L'amitié, l'amitié. Ah ! si c'est une amitié pareille à celle que vous me portez, que vous avez pour M. Morand, je ne veux plus de votre amitié, Geneviève ; il me faut à moi plus qu'aux autres.

— Assez, dit madame Dixmer avec un geste de reine, assez, monsieur Lindey ; voici notre voiture, veuillez me reconduire chez mon mari.

Maurice tremblait de lièvre et d'émotion ; lorsque Geneviève, pour rejoindre la voiture, qui, en effet, se tenait à quelques pas seulement, posa sa main sur le bras de Maurice, il sembla au jeune homme que cette main était de flamme. Tous deux montèrent dans la voiture : Geneviève s'assit au fond, Maurice se plaça sur le devant. On traversa tout Paris sans que ni l'un ni l'autre eussent prononcé une parole.

Seulement, pendant tout le trajet, Geneviève avait tenu son mouchoir appuyé sur ses yeux.

Lorsqu'ils rentrèrent à la fabrique, Dixmer était occupé dans son cabinet de travail ; Morand arrivait de Rambouillet, et était en train de changer de costume. Geneviève tendit la main à Maurice en rentrant dans sa chambre, et lui dit :

— Adieu, Maurice, vous l'avez voulu.

Maurice ne répondit rien ; il alla droit à la cheminée où pendait une miniature représentant Geneviève : il la baisa ardemment, la pressa sur son cœur, la remit à sa place et sortit.

Maurice était rentré chez lui sans savoir comment il y était revenu ; il avait traversé Paris sans rien voir, sans rien entendre ; les choses qui venaient de se passer s'étaient écoulées devant lui comme dans un rêve, sans qu'il pût se rendre compte ni de ses actions, ni de ses paroles, ni du sentiment qui les avait inspirées. Il y a des moments où l'âme la plus seraine, la plus maîtresse d'elle-même, s'oublie à des violences que lui commandent les puissances subalternes de l'imagination.

Ce fut, comme nous l'avons dit, une course, et non un retour, que la marche de Maurice : il se déshabilla sans le secours de son valet de chambre, ne répondit pas à sa cuisinière, qui lui montrait un souper tout préparé ; puis, prenant les lettres de la journée sur sa table, il les lut toutes, les unes après les autres, sans en comprendre un seul mot. Le brouillard de la jalousie, l'ivresse de la raison, n'était point encore dissipé.

A dix heures, Maurice se coucha machinalement, comme il avait fait toutes choses depuis qu'il avait quitté Geneviève.

Si, à Maurice de sang-froid, on eût raconté comme d'un autre la conduite étrange qu'il avait tenue, il ne l'aurait pas comprise, et il eût regardé comme fou celui qui avait accompli cette espèce d'action désespérée, que n'autorisaient ni une trop grande réserve, ni un trop grand abandon de Geneviève ; ce qu'il sentit seulement, ce fut un coup terrible porté à des espérances dont il ne s'était jamais même rendu compte, et sur lesquelles, toutes vagues qu'elles étaient, reposaient tous ses rêves de bonheur qui, pareils à une insaisissable vapeur, flottaient informes à l'horizon.

Aussi il arriva à Maurice ce qui arrive presque toujours en pareil cas : étourdi du coup reçu, il s'endormit aussitôt qu'il se sentit dans son lit, ou plutôt il demeura privé de sentiment jusqu'au lendemain.

Un bruit le réveilla cependant : c'était celui que faisait son officieux en ouvrant la porte ; il venait, selon sa coutume, ouvrir les fenêtres de la chambre à coucher de Maurice, qui donnaient sur un grand jardin, et apporter des fleurs.

On cultivait force fleurs en 93, et Maurice les adorait ; mais il ne jeta pas même un coup d'œil sur les siennes, et, appuyant à demi soulevée sa tête alourdie sur sa main, il essaya de se rappeler ce qui s'était passé la veille.

Maurice se demanda à lui-même, sans pouvoir s'en rendre compte, quelles étaient les causes de sa maussaderie ; la seule était sa jalousie pour Morand ; mais le moment était mal choisi de s'amuser à être jaloux d'un homme, quand cet homme était à Rambouillet, et qu'en tête à tête avec la femme qu'on aime, on jouit de ce tête à tête avec toute la suavité dont l'entoure la nature, qui se réveille dans un des premiers beaux jours de printemps.

Ce n'était point la défiance de ce qui avait pu se passer dans cette maison d'Auteuil où il avait conduit Geneviève et où elle était restée plus d'une heure ; non, le tourment incessant de sa vie, c'était cette idée que Morand était amoureux de Geneviève ; et, singulière fantaisie du cerveau, singulière combinaison du caprice, jamais un regard, jamais un mot de l'associé de Dixmer n'avait donné une apparence de réalité à une pareille supposition.

La voix du valet de chambre le tira de sa rêverie.

— Citoyen, dit-il en lui montrant les lettres ouvertes sur la table, avez-vous fait choix de celles que vous gardez, ou puis-je tout brûler ?

— Brûler quoi ? dit Maurice.

— Mais les lettres que le citoyen a lues hier avant de se coucher.

Maurice ne se souvenait pas d'en avoir lu une seule.

— Brûlez tout, dit-il.

— Voici celles d'aujourd'hui, citoyen, dit l'officieux.

Il présenta un paquet de lettres à Maurice et alla jeter les autres dans la cheminée.

Maurice prit le papier qu'on lui présentait, sentit sous ses doigts l'épaisseur d'une cire, et crut vaguement reconnaître un parfum ami.

Il chercha parmi les lettres, et vit un cachet et une écriture qui le firent tressaillir.

Cet homme, si fort en face de tout danger, pâlisait à la seule odeur d'une lettre.

L'officier s'approcha de lui pour lui demander ce qu'il avait ; mais Maurice lui lit de la main sigée de sortir.

Maurice tournait et retournait cette lettre ; il avait le pressentiment qu'elle renfermait un malheur pour lui, et il tressaillit comme on tremble devant l'inconnu.

Cependant il rappela tout son courage, l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Citoyen Maurice,

« Il faut que nous rompions des liens qui, de votre côté, affectent de dépasser les lois de l'amitié. Vous êtes un homme d'honneur, citoyen, et, maintenant qu'une nuit s'est écoulée sur ce qui s'est passé entre nous hier au soir, vous devez comprendre que votre présence est devenue impossible à la maison. Je compte sur vous pour trouver telle excuse qu'il vous plaira près de mon mari. En voyant arriver aujourd'hui même une lettre de vous pour M. Dixmer, je me convaincrs qu'il faut que je regrette un ami malheureusement égaré, mais que toutes les convenances sociales m'empêchent de revoir.

« Adieu pour toujours.

« GENEVIÈVE. »

« P.-S. — Le porteur attend la réponse. »

Maurice appela ; le valet de chambre reparut.

— Qui a apporté cette lettre ?

— Un citoyen commissionnaire.

— Est-il la ?

— Oui.

Maurice ne soupira point, n'hésita point. Il sauta à bas de son lit, passa un pantalon à pieds, s'assit devant son pupitre, prit la première feuille de papier venue (il se trouva que c'était un papier avec en-tête imprimé au nom de la section), et écrivit :

« Citoyen Dixmer,

« Je vous aimais, je vous aime encore, mais je ne puis plus vous voir. »

Maurice chercha la cause pour laquelle il ne pouvait plus voir le citoyen Dixmer, et une seule se présenta à son esprit ; ce fut celle qui, à cette époque, se serait présentée à l'esprit de tout le monde. Il continua donc :

« Certains bruits courent sur votre tiédeur pour la chose publique. Je ne veux point vous accuser et n'ai point de vous mission de vous défendre. Recevez mes regrets et soyez persuadé que vos secrets demeurent ensevelis dans mon cœur. »

Maurice ne relut pas même cette lettre, qu'il avait écrite, comme nous l'avons dit, sous l'impression de la première idée qui s'était présentée à lui. Il n'y avait pas de doute sur l'effet qu'elle devait produire. Dixmer, excellent patriote, comme Maurice avait pu le voir à ses discours du moins, Dixmer se fâcherait en la recevant ; sa femme et le citoyen Morand l'engageraient sans doute à persévérer, il ne répondrait même pas, et l'oubli viendrait comme un voile noir s'étendre sur le passé riant, pour le transformer en avenir lugubre. Maurice signa, cacheta la lettre, la passa à son officieux, et le commissionnaire partit.

Mors un faible soupir s'échappa du cœur du républicain ; il prit ses gants, son chapeau et se rendit à la section.

Il espérait, pauvre Brutus, retrouver son stoïcisme en face des affaires publiques.

Les affaires publiques étaient terribles : le 31 mai se préparait. La Terreur qui, pareille à un torrent, se précipitait du haut de la Montagne, essayait d'emporter cette digue qu'essayaient de lui opposer les girondins, ces audacieux modérés, qui avaient osé demander vengeance des massacres de septembre et lutter un instant pour sauver la vie du roi.

Tandis que Maurice travaillait avec tant d'ardeur, que la fièvre qu'il voulait chasser dévorait sa tête au lieu de son cœur, le messager rentra dans la vieille rue Saint-Jacques et emplissait le logis de stupéfaction et d'épouvante.

La lettre, après avoir passé sous les yeux de Geneviève, fut remise à Dixmer.

Dixmer l'ouvrit et la lut sans y rien comprendre d'abord ; puis il la communiqua au citoyen Morand, qui laissa retomber sur sa main son front blanc comme l'ivoire.

Dans la situation où se trouvait Dixmer, Morand et ses compagnons, situation parfaitement inconnue à Maurice, mais que nos lecteurs ont pénétrée, cette lettre était, en effet, un coup de foudre.

— Est-il bonnet homme ? demanda Dixmer avec angoisse.

— Oui, répondit sans hésitation Morand.

— N'importe ! reprit celui qui avait été pour les moyens extrêmes, nous avons, vous le voyez bien, mal fait de ne pas le tuer.

— Mon ami, dit Morand, nous luttons contre la violence ; nous la flétrissons du nom de crime. Nous avons bien fait, quelque chose qui puisse en résulter, de ne point assassiner un homme ; puis, je le répète, je crois Maurice un cœur noble et bonnet.

— Oui, mais si ce cœur noble et bonnet est celui d'un républicain exalte, peut-être lui-même regarderait-il comme un crime, s'il a surpris quelque chose, de ne pas immoler son propre honneur, comme ils disent, sur l'autel de la patrie.

— Mais, dit Morand, croyez-vous qu'il sache quelque chose ?

— Eh ! n'entendez-vous point ? Il parle de secrets qui resteront ensevelis dans son cœur.

— Ces secrets sont évidemment ceux qui lui ont été confiés par moi, relativement à notre contrebande ; il n'en connaît pas d'autres.

— Mais, dit Morand, de cette entrevue d'Auteuil n'att-il rien soupçonné ? Vous savez qu'il accompagnait votre femme ?

— C'est moi-même qui ai dit à Geneviève de prendre Maurice avec elle pour la sauvegarder.

— Ecoutez, dit Morand, nous verrons bien si ces soupçons sont vrais. Le tour de garde de notre bataillon arrive au Temple le 2 juin, c'est-à-dire dans huit jours ; vous êtes capitaine, Dixmer, et moi, je suis chasseur ; si notre bataillon ou notre compagnie même reçoit contre-ordre, comme l'a reçu l'autre jour le bataillon de la Butte des Moulins, que Santerre a remplacé par celui des Gravilliers, tout est découvert, et nous n'avons plus qu'à fuir Paris ou à mourir en combattant. Mais si tout suit le cours des choses...

— Nous sommes perdus de la même façon, répliqua Dixmer.

— Pourquoi cela ?

— Pardieu ! tout ne roulait-il pas sur la coopération de ce municipal ? N'était-ce pas lui qui, sans le savoir, nous devait ouvrir un chemin jusqu'à la reine ?

— C'est vrai, dit Morand abattu.

— Vous voyez donc, reprit Dixmer en fronçant le sourcil, qu'à tout prix il nous faut renouer avec ce jeune homme.

— Mais, s'il s'y refuse, s'il craint de se compromettre ? dit Morand.

— Ecoutez, dit Dixmer, je vais interroger Geneviève ; c'est elle qui l'a quitté la dernière, elle saura peut-être quelque chose.

— Dixmer, dit Morand, je vous vois avec peine mêler Geneviève à tous nos complots ; non pas que je craigne une indiscretion de sa part, ô grand Dieu ! mais la partie que nous jouons est terrible, et j'ai honte et pitié à la fois de mettre dans notre enjeu la tête d'une femme.

— La tête d'une femme, répondit Dixmer, pèse le même poids que celle d'un homme, là où la ruse, la candeur ou la beauté peuvent faire autant et quelquefois même plus que la force, la puissance et le courage ; Geneviève partage nos convictions et nos sympathies, Geneviève partagera notre sort.

— Faites donc, cher ami, répondit Morand ; j'ai dit ce que je vais dire. Faites : Geneviève est digne en tous points de la mission que vous lui donnez ou plutôt qu'elle s'est donnée elle-même. C'est avec les saintes qu'on fait les martyres.

Elle tendit sa main blanche et effeminee a Dixmer, qui la serra entre ses mains vigoureuses.

Puis Dixmer, recommandant a Morand et a ses compagnons une surveillance plus grande que jamais, passa chez Geneviève.

Elle etait assise devant une table, l'œil attaché sur une broderie et le front baissé.

Elle se retourna au bruit de la porte qui s'ouvrait et reconnut Dixmer.

— Ah! c'est vous, mon ami? dit-elle.

— Oui, répondit Dixmer, avec un visage placide et souriant; je reçois de notre ami Maurice une lettre à laquelle je ne comprends rien. Tenez, lisez-la donc, et dites-moi ce que vous en pensez.

Geneviève prit la lettre d'une main dont, malgré toute sa puissance sur elle-même, elle ne pouvait dissimuler le tremblement, et lut.

Dixmer suivit des yeux; ses yeux parcouraient chaque ligne.

— Eh bien? dit-il quand elle eut fini.

— Eh bien, je pense que M. Maurice Lindey est un honnête homme, répondit Geneviève avec le plus grand calme, et qu'il n'y a rien à craindre de son côté.

— Vous croyez qu'il ignore quelles sont les personnes que vous avez été visiter à Auteuil?

— J'en suis sûre.

— Pourquoi donc cette brusque détermination? Vous a-t-il paru hier ou plus froid ou plus ému que d'habitude?

— Non, dit Geneviève; je crois qu'il était le même.

— Songez bien à ce que vous me répondez là, Geneviève; car votre réponse, vous devez le comprendre, va avoir sur tous nos projets une grave influence.

— Attendez donc, dit Geneviève avec une émotion qui perçait à travers tous les efforts qu'elle faisait pour conserver sa froideur; attendez donc...

— Bien! dit Dixmer avec une légère contraction des muscles de son visage; bien, rappelez-vous tous vos souvenirs, Geneviève.

— Oui, reprit la jeune femme, oui, je me rappelle; hier il était maussade; M. Maurice est un peu tyran dans ses amitiés... et nous avons quelquefois boudé des semaines entières.

— Ce serait donc une simple bouderie? demanda Dixmer.

— C'est probable.

— Geneviève, dans notre position, comprenez cela, ce n'est pas une probabilité qu'il nous faut, c'est une certitude.

— Eh bien, mon ami... j'en suis certaine.

— Cette lettre alors ne serait qu'un prétexte pour ne point revenir à la maison?

— Mon ami, comment voulez-vous que je vous dise de pareilles choses?

— Dites, Geneviève, répondit Dixmer, car à toute autre femme que vous je ne les demanderais pas.

— C'est un prétexte, dit Geneviève en baissant les yeux.

— Ah! fit Dixmer.

Puis, après un moment de silence, retirant de son gilet et appuyant sur le dossier de la chaise de sa femme une main avec laquelle il venait de comprimer les battements de son cœur :

— Rendez-moi un service, chère amie, fit Dixmer.

— Et lequel? demanda Geneviève en se retournant étonnée.

— Prévenez jusqu'à l'ombre d'un danger; Maurice est peut-être plus avant dans nos secrets que nous ne le soupçonnons. Ce que vous croyez un prétexte est peut-être une réalité. Ecrivez-lui un mot.

— Moi? fit Geneviève en tressaillant.

— Oui, vous; dites-lui que c'est vous qui avez ouvert la lettre et que vous désirez en avoir l'explication; il viendra, vous l'interrogerez et vous devinerez très facilement alors de quoi il est question.

— Oh! non, certes, s'écria Geneviève, je ne puis faire ce que vous dites; je ne le ferai pas.

— Chère Geneviève, quand des intérêts aussi puissants que ceux qui reposent sur nous sont en jeu, comment reculez-vous devant de misérables considérations d'amour-propre?

— Je vous ai dit mon opinion sur Maurice, monsieur, répondit Geneviève; il est honnête, il est chevaleresque, mais il est capricieux, et je ne veux pas subir d'autre servitude que celle de mon mari.

Cette réponse fut faite à la fois avec tant de calme et de fermeté, que Dixmer comprit qu'insister, en ce moment du moins, serait chose inutile; il n'ajouta pas un seul mot, regarda Geneviève sans paraître la regarder, passa sa main sur son front humide de sueur et sortit.

Morand l'attendait avec inquiétude. Dixmer lui raconta mot pour mot ce qui venait de se passer.

— Bien, répondit Morand, restons-en donc là et n'y pensons plus. Plutôt que de causer une ombre de souci à votre femme, plutôt que de blesser l'amour-propre de Geneviève, je renoncerais...

Dixmer lui posa la main sur l'épaule.

— Vous êtes tou, monsieur, lui dit-il en le regardant fixement, ou vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

— Comment, Dixmer, vous croyez!...

— Je crois, chevalier, que vous n'êtes pas plus maître que moi de laisser aller vos sentiments à l'impulsion de votre cœur. Ni vous, ni moi, ni Geneviève ne nous appartenons, Morand. Nous sommes des choses appelées à défendre un principe, et les principes s'appuient sur les choses, qu'ils écrasent.

Morand tressaillit et garda le silence, un silence rêveur et douloureux.

Ils firent ainsi quelques tours dans le jardin sans échanger une seule parole.

Puis Dixmer quitta Morand.

— J'ai quelques ordres à donner, dit-il d'une voix parfaitement calme. Je vous quitte, monsieur Morand.

Morand tendit la main à Dixmer et le regarda s'éloigner.

— Pauvre Dixmer, dit-il, j'ai bien peur que, dans tout cela, ce ne soit lui qui risque le plus.

Dixmer rentra effectivement dans son atelier, donna quelques ordres, relut les journaux, ordonna une distribution de pain et de mottes aux pauvres de la section, et, rentrant chez lui, quitta son costume de travail pour ses vêtements de sortie.

Une heure après, Maurice, au plus fort de ses lectures et de ses allocutions, fut interrompu par la voix de son officieux, qui, se penchant à son oreille, lui disait tout bas :

— Citoyen Lindey, quelqu'un qui, à ce qu'il prétend du moins, a des choses très importantes à vous dire, vous attend chez vous.

Maurice rentra et fut fort étonné, en rentrant, de trouver Dixmer installé chez lui, et feuilletant les journaux. En revenant, il avait, tout le long de la route, interrogé son domestique, lequel, ne connaissant point le maître tanneur, n'avait pu lui donner aucun renseignement.

En apercevant Dixmer, Maurice s'arrêta sur le seuil de la porte et rougit malgré lui.

Dixmer se leva et lui tendit la main en souriant.

— Quelle mouche vous pique et que m'avez-vous écrit? demanda-t-il au jeune homme. En vérité, c'est me frapper sensiblement, mon cher Maurice. Moi, tiède et faux patriote, m'écrivez-vous? Allons donc, vous ne pouvez pas me redire de pareilles accusations en face; avouez bien plutôt que vous me cherchez une mauvaise querelle.

— J'avouerai tout ce que vous voudrez, mon cher Dixmer, car vos procédés ont toujours été pour moi ceux d'un galant homme; mais je n'ai pas moins pris une résolution et cette résolution est irrévocable...

— Comment cela? demanda Dixmer; de votre propre aveu vous n'avez rien à nous reprocher, et vous nous quittez cependant?

— Cher Dixmer, croyez que pour agir comme je le fais, que pour me priver d'un ami comme vous, il faut que j'aie de bien fortes raisons.

— Oui; mais, en tout cas, reprit Dixmer en affectant de sourire, les raisons ne sont point celles que vous m'avez écrites. Celles que vous m'avez écrites ne sont qu'un prétexte.

Maurice réfléchit un instant.

— Ecoutez, Dixmer, dit-il, nous vivons dans une époque où le doute émis dans une lettre peut et doit vous tour-

menter, je le comprends ; il ne serait donc point d'un homme d'honneur de vous laisser sous le poids d'une pareille inquiétude. Oui, Dixmer, les raisons que je vous ai données n'étaient qu'un prétexte.

Cet aveu, qui aurait dû éclaircir le front du commerçant, sembla au contraire l'assombrir.

— Mais enfin, le véritable motif ? dit Dixmer.

— Je ne puis vous le dire, répliqua Maurice ; et cependant, si vous le connaissiez, vous l'approuveriez, j'en suis sûr.

Dixmer le pressa.

— Vous le voulez absolument ? dit Maurice.

— Oui, répondit Dixmer.

— Eh bien, répondit Maurice, qui éprouvait un certain soulagement à se rapprocher de la vérité, voici ce que c'est : vous avez une femme jeune et belle, et la chasteté, cependant bien connue, de cette femme jeune et belle, n'a pu faire que mes visites chez vous n'aient été mal interprétées.

Dixmer pâlit légèrement.

— Vraiment ? dit-il. Alors, mon cher Maurice, l'époux vous doit remercier du mal que vous faites à l'ami ?

— Vous comprenez, dit Maurice, que je n'ai pas la fatuité de croire que ma présence puisse être dangereuse pour votre repos ou celui de votre femme, mais elle peut être une source de calomnies, et, vous le savez, plus les calomnies sont absurdes, plus facilement on les croit.

— Enfant ! dit Dixmer en haussant les épaules.

— Enfant, tant que vous voudrez, répondit Maurice ; mais de loin nous n'en serons pas moins bons amis, car nous n'aurons rien à nous reprocher ; tandis que de près, au contraire...

— Eh bien, de près ?

— Les choses auraient pu finir par s'envenimer.

— Pensez-vous, Maurice, que j'aurais pu croire... ?

— Eh ! mon Dieu ! fit le jeune homme.

— Mais pourquoi m'avez-vous écrit cela plutôt que de me le dire, Maurice ?

— Tenez, justement pour éviter ce qui se passe entre nous en ce moment.

— Etes-vous donc fâché, Maurice, que je vous aime assez pour être venu vous demander une explication ? fit Dixmer.

— Oh ! tout au contraire, s'écria Maurice, et je suis heureux, je vous jure, de vous avoir vu cette fois encore, avant de ne plus vous revoir.

— Ne plus vous revoir, citoyen ! nous vous aimons bien pourtant, répliqua Dixmer en prenant et en pressant la main du jeune homme entre les siennes.

Maurice tressaillit.

— Morand — continua Dixmer, à qui ce tressaillement n'avait point échappé, mais qui cependant n'en exprima rien, — Morand me le répétait encore ce matin : « Faites tout ce que vous pourrez, dit-il, pour ramener ce cher M. Maurice. »

— Ah ! monsieur, dit le jeune homme en fronçant le sourcil et en retirant sa main, je n'aurais pas cru être si avant dans les amitiés du citoyen Morand.

— Vous en doutez ? demanda Dixmer.

— Moi, répondit Maurice, je ne le crois ni n'en doute, je n'ai aucun motif de m'interroger à ce sujet ; quand j'allais chez vous, Dixmer, j'y allais pour vous et pour votre femme, mais non pour le citoyen Morand.

— Vous ne le connaissez pas, Maurice, dit Dixmer ; Morand est une belle âme.

— Je vous l'accorde, dit Maurice en souriant avec amertume.

— Maintenant, continua Dixmer, revenons à l'objet de ma visite.

Maurice s'inclina en homme qui n'a plus rien à dire et qui attend.

— Vous dites donc que des propos ont été faits ?

— Oui, citoyen, dit Maurice.

— Eh bien, voyons, parlons franchement. Pourquoi feriez-vous attention à quelque vain caquetage de voisin désœuvré ? Voyons, n'avez-vous pas votre conscience, Maurice, et Geneviève n'a-t-elle pas son honnêteté ?

— Je suis plus jeune que vous, dit Maurice, qui commençait à s'étonner de cette insistance, et je vois peut-être les choses d'un œil plus susceptible. C'est pourquoi

je vous déclare que, sur la réputation d'une femme comme Geneviève, il ne doit pas même y avoir le vain caquetage d'un voisin désœuvré. Permettez donc, cher Dixmer, que je persiste dans ma première résolution.

— Allons, dit Dixmer, et puisque nous sommes en train d'avouer, avouons encore autre chose.

— Quoi ? demanda Maurice en rougissant... Que voulez-vous que j'avoue ?

— Que ce n'est ni la politique ni le bruit de vos assiduités chez moi qui vous engageant à nous quitter.

— Qu'est-ce donc, alors ?

— Le secret que vous avez pénétré.

— Quel secret ? demanda Maurice avec une expression de curiosité naïve qui rassura le tanneur.

— Cette affaire de contrebande que vous avez pénétrée le soir même où nous avons fait connaissance d'une si étrange manière. Jamais vous ne m'avez pardonné cette fraude, et vous m'accusez d'être mauvais républicain, parce que je me sers de produits anglais dans ma tannerie.

— Mon cher Dixmer, dit Maurice, je vous jure que j'avais complètement oublié, quand j'allais chez vous, que j'étais chez un contrebandier.

— En vérité ?

— En vérité.

— Vous n'aviez donc pas d'autre motif d'abandonner la maison que celui que vous m'aviez dit ?

— Sur l'honneur.

— Eh bien, Maurice, reprit Dixmer en se levant et serrant la main du jeune homme, j'espère que vous réfléchirez et que vous reviendrez sur cette résolution qui nous fait tant de peine à tous.

Maurice s'inclina et ne répondit point ; ce qui équivalait à un dernier refus.

Dixmer sortit désespéré de n'avoir pu se conserver de relations avec cet homme que certaines circonstances lui rendaient non seulement si utile, mais encore presque indispensable.

Il était temps. Maurice était agité par mille désirs contraires. Dixmer le pria de revenir ; Geneviève lui pourrait pardonner. Pourquoi donc désespérait-il ? Lorin, à sa place, aurait bien certainement une foule d'aphorismes tirés de ses auteurs favoris. Mais il y avait la lettre de Geneviève ; ce congé formel qu'il avait emporté avec lui à la section, et qu'il avait sur son cœur avec le petit mot qu'il avait reçu d'elle le lendemain du jour où il l'avait tirée des mains de ces hommes qui l'insultaient ; enfin, il y avait plus que tout cela, il y avait l'opiniâtre jalousie du jeune homme contre ce Morand détesté, première cause de sa rupture avec Geneviève.

Maurice demeura donc inexorable dans sa résolution.

Mais, il faut le dire, ce fut un vide pour lui que la privation de sa visite de chaque jour à la vieille rue Saint-Jacques ; et quand arriva l'heure où il avait l'habitude de s'acheminer vers le quartier Saint-Victor, il tomba dans une mélancolie profonde, et à partir de ce moment, parcourut toutes les phases de l'attente et du regret.

Chaque matin, il s'attendait, en se réveillant, à trouver une lettre de Dixmer, et cette fois il s'avouait, lui qui avait résisté à des instances de vive voix, qu'il céderait à une lettre ; chaque jour, il sortait avec l'espérance de rencontrer Geneviève, et, d'avance, il avait trouvé, s'il la rencontrait, mille moyens pour lui parler. Chaque soir, il rentrait chez lui avec l'espérance d'y trouver ce messager qui lui avait un matin, sans s'en douter, apporté la douleur, devenue depuis son éternelle compagne.

Bien souvent aussi, dans ses heures de désespoir, cette puissante nature rusait à l'idée d'éprouver une pareille torture sans la rendre à celui qui la lui avait fait souffrir : or, la cause première de tous ses chagrins, c'était Morand. Alors il formait le projet d'aller chercher querelle à Morand. Mais l'associé de Dixmer était si frère, si inoffensif, que l'insulter ou le provoquer, c'était une lâcheté de la part d'un colosse comme Maurice.

Lorin était bien venu jeter quelques distractions sur les chagrins que son ami s'obstinait à lui faire, sans lui en nier cependant l'existence. Celui-ci avait fait tout ce qu'il avait pu, en pratique et en théorie, pour rendre à la patrie ce cœur tout endolori par un autre amour. Mais, quoique la circonstance fût grave, quoique dans toute

autre disposition d'esprit elle eût entraîné Maurice tout entier dans le tourbillon politique, elle n'avait pu rendre au jeune républicain cette activité première qui avait fait de lui un héros du 14 juillet et du 10 août.

En effet, les deux systèmes, depuis près de dix mois en présence l'un de l'autre, qui jusque-là ne s'étaient en quelque sorte portés que de légères attaques, et qui n'avaient présumé encore que par des escarmouches, s'apprétaient à se prendre corps à corps, il était évident que la lutte, une fois commencée, serait mortelle pour l'un des deux. Ces deux systèmes, nés du sein de la Révolution elle-même, étaient celui de la modération, représenté par

nat, prête à lutter, pour son existence compromise, avec toute l'énergie du désespoir. Septembre avait sauvé la France, mais, tout en la sauvant, l'avait mise hors la loi.

La France sauvée, l'énergie devenue inutile, le parti modéré avait repris quelques forces. Alors, il avait voulu récriminer sur ces journées terribles. Les mots de meurtrier et d'assassin avaient été prononcés. Un mot nouveau avait même été ajouté au vocabulaire de la nation, c'était celui de *septembriseur*.

Danton l'avait bravement accepté. Comme Clovis, il avait un instant incliné la tête sous le baptême de sang,



Bien, bien, fit Santerre, je reconnais comme toi le patriotisme du citoyen Maurice Lindéy.

les girondins, c'est-à-dire par Brissot, Pétion, Vergniaud, Valazé, Lanjuinais, Barbaroux, etc., etc.; et celui de la Terreur ou de la Montagne, représenté par Danton, Robespierre, Chénier, Fabre, Marat, Collot d'Herbois, Hébert, etc., etc.

Après le 10 août, l'influence, comme après toute action, avait semblé devoir passer au parti modéré. Un ministère avait été reformé des débris de l'ancien ministère et d'une adjonction nouvelle. Roland, Servien et Clavières, anciens ministres, avaient été rappelés; Danton, Monge et Le Brun avaient été nommés de nouveau. A l'exception d'un seul qui représentait, au milieu de ses collègues, l'élément énergique, tous les autres ministres appartenaient au parti modéré.

Quand nous disons modéré, on comprend bien que nous parlons relativement.

Mais le 10 août avait eu son écho à l'étranger, et la coalition s'était hâtée de marcher, non pas au secours de Louis XVI personnellement, mais du principe royaliste ébranlé dans sa base. Alors avaient retenti les paroles menaçantes de Brunswick, et, comme une terrible réalisation, Longwy et Verdun étaient tombés au pouvoir de l'ennemi. Alors avait eu lieu la réaction terroriste; alors Danton avait rêvé les journées de septembre, et avait réalisé ce rêve sanglant qui avait montré à l'ennemi la France tout entière complice d'un immense assassi-

mais pour la relever plus haute et plus menaçante. Une autre occasion de reprendre la terreur passée se présentait, c'était le procès du roi. La violence et la modération entrèrent, non pas encore tout à fait en lutte de personnes, mais en lutte de principes. L'expérience des forces relatives fut faite sur le prisonnier royal. La modération fut vaincue, et la tête de Louis XVI tomba sur l'échafaud.

Comme le 10 août, le 21 janvier avait rendu à la coalition toute son énergie. Ce fut encore le même homme qu'on lui opposa, mais non plus la même fortune. Dumouriez, arrêté dans ses progrès par le désordre de toutes les administrations qui empêchaient les secours d'hommes et d'argent d'arriver jusqu'à lui, se déclare contre les jacobins qu'il accuse de cette désorganisation, adopte le parti des girondins, et les perd en se déclarant leur ami.

Alors la Vendée se lève, les départements menacent; les revers amènent des trahisons, et les trahisons des revers. Les jacobins accusent les modérés et veulent les frapper au 10 mars, c'est-à-dire pendant la soirée où s'est ouvert notre récit. Mais trop de précipitation de la part de leurs adversaires les sauve, et peut-être aussi cette pluie qui avait fait dire à Pétion, ce profond anatomiste de l'esprit parisien :

« Il pleut, il n'y aura rien cette nuit. »

Mais, depuis ce 10 mars, tout, pour les girondins, avait

été prèsage de ruine ; Marat mis en accusation et acquitté ; Robespierre et Danton reconciliés maintenant, du moins comme se reconcilient un tigre et un lion pour abattre le laureau qu'ils doivent dévorer ; Henriot, le septembriseur, nommé commandant général de la garde nationale : tout présageait cette journée terrible qui devait emporter dans un orage la dernière digue que la Révolution opposait à la Terreur.

Voilà les grands événements auxquels, dans toute autre circonstance, Maurice eût pris une part active que lui faisaient naturellement sa nature puissante et son patriotisme exalté. Mais heureusement ou malheureusement pour Maurice, ni les exhortations de Lorin, ni les terribles préoccupations de la rue n'avaient pu chasser de son esprit la seule idée qui l'obsédait, et, quand arriva le 31 mai, le terrible assaillant de la Bastille et des Tuileries était couché sur son lit, dévoré par cette fièvre qui tue les plus forts, et qu'il ne faut cependant qu'un regard pour dissiper, qu'un mot pour guérir.

XIII

LE 31 MAI

Pendant la journée de ce fameux 31 mai, où le tocsin et la générale retentissaient depuis le point du jour, le bataillon du faubourg Saint-Victor entra à Temple.

Quand toutes les formalités d'usage eurent été accomplies et les postes distribués, on vit arriver les municipaux de service, et quatre pièces de canon de renfort vinrent se joindre à celles déjà en batterie à la porte du Temple.

En même temps que le canon, arrivait Santerre avec ses épaulettes de laine jaune et son habit, où son patriotisme pouvait se lire en larges taches de graisse.

Il passa la revue du bataillon, qu'il trouva dans un état convenable, et compta les municipaux, qui n'étaient que trois.

— Pourquoi trois municipaux ? demanda-t-il, et quel est le mauvais citoyen qui manque ?

— Celui qui manque, citoyen général, n'est cependant pas un tîde, répondit notre ancienne connaissance Agricola ; car c'est le secrétaire de la section Lepelletier, le chef des braves Thermopyles, le citoyen Maurice Lindey.

— Bien, bien, fit Santerre ; je reconnais comme toi le patriotisme du citoyen Maurice Lindey, ce qui n'empêchera pas que si, dans dix minutes, il n'est pas arrivé, on l'inscrira sur la liste des absents.

Et Santerre passa aux autres détails.

À quelques pas du général, au moment où il prononçait ces paroles, un capitaine de chasseurs et un soldat se tenaient à l'écart : l'un appuyé sur son fusil, l'autre assis sur un canon.

— Avez-vous entendu ? dit à demi-voix le capitaine au soldat ; Maurice n'est point encore arrivé.

— Oui, mais il arrivera, soyez tranquille, à moins qu'il ne soit d'émeute.

— S'il pouvait ne pas venir, dit le capitaine, je vous placerais en sentinelle sur l'escalier, et, comme elle montera probablement à la tour, vous pourriez lui dire un mot.

En ce moment, un homme, qu'on reconnut pour un municipal à son écharpe tricolore, entra ; seulement, cet homme était inconnu du capitaine et du chasseur, aussi leurs yeux se fixèrent-ils sur lui.

— Citoyen général, dit le nouveau venu en s'adressant à Santerre, je te prie de m'accepter en place du citoyen Maurice Lindey, qui est malade ; voici le certificat du médecin ; mon tour de garde arrivait dans huit jours, je permute avec lui ; dans huit jours, il fera mon service, comme je vais faire aujourd'hui le sien.

— Si, toutefois, les Capet et les Capelles vivent encore huit jours, dit un des municipaux.

Santerre répondit par un petit sourire à la plaisanterie de ce zèle ; puis, se tournant vers le mandataire de Maurice :

— C'est bien, dit-il, va signer sur le registre à la place de Maurice Lindey, et consigne, à la colonne des observations, les causes de cette mutation.

Cependant le capitaine et le chasseur s'étaient regardés avec une surprise joyeuse.

— Dans huit jours, se dirent-ils.

— Capitaine Dixmer, cria Santerre, prenez position dans le jardin avec votre compagnie.

— Venez, Morand, dit le capitaine au chasseur son compagnon.

Le tambour retentit, et la compagnie, conduite par le maître tanneur, s'éloigna dans la direction prescrite.

On mit les armes en faisceaux, et la compagnie se sépara par groupes, qui commencèrent à se promener en long et en large, selon leur fantaisie.

Le lieu de leur promenade était le jardin même, où, du temps de Louis XVI, la famille royale venait, quelquefois, prendre l'air. Ce jardin était nu, aride, désolé, complètement dépouillé de fleurs, d'arbres et de verdure.

À vingt-cinq pas, à peu près, de la portion du mur qui donnait sur la rue Porte-Foin, s'élevait une espèce de cahute, que la prévoyance de la municipalité avait permis d'établir, pour la plus grande commodité des gardes nationaux qui stationnaient au Temple, et qui trouvaient là, dans les jours d'émeute, où il était défendu de sortir, à boire et à manger. La direction de cette petite guinguette intérieure avait été fort ambitieuse ; enfin, la concession en avait été faite à une excellente patriote, veuve d'un faubourien tué au 10 août, et qui répondait au nom de femme Plumeau.

Cette petite cabane, bâtie en planches et en torchis, était située au milieu d'une plate-bande, dont on reconnaissait encore les limites à une haie naine en buis. Elle se composait d'une seule chambre d'une douzaine de pieds carrés, au-dessous de laquelle s'étendait une cave, où on descendait par des escaliers grossièrement taillés dans la terre même. C'était là que la veuve Plumeau enfermait ses liquides et ses comestibles, sur lesquels elle et sa fille, enfant de douze à quinze ans, veillaient à tour de rôle.

À peine installés à leur bivac, les gardes nationaux se mirent donc, comme nous l'avons dit, les uns à se promener dans le jardin, les autres à causer avec les concierges ; ceux-ci à regarder les dessins tracés sur la muraille, et qui représentaient tous quelque dessin patriotique, tel que le roi pendu, avec cette inscription : « M. Vêto prenant un ham d'air », — ou le roi guilloliné, avec cette autre : « M. Vêto crachant dans le sac » ; ceux-là à faire des ouvertures à madame Plumeau sur les desseins gastronomiques que leur suggérerait leur plus ou moins d'appétit.

Au nombre de ces derniers étaient le capitaine et le chasseur que nous avons déjà remarqués.

— Ah ! capitaine Dixmer, dit la cantinière, j'ai du fameux vin de Saumur, allez !

— Bon, citoyenne Plumeau ; mais le vin de Saumur, à mon avis du moins, ne vaut rien sans le fromage de Brie, répondit le capitaine, qui, avant d'émettre ce système, avait regardé avec soin autour de lui et avait remarqué parmi les différents comestibles, qu'étaient orgueilleusement les rayons de la cantine, l'absence de ce comestible apprécié par lui.

— Ah ! mon capitaine, c'est comme un fail exprès, mais le dernier morceau vient d'être enlevé.

— Alors, dit le capitaine, pas de fromage de Brie, pas de vin de Saumur ; et remarque, citoyenne, que la consommation en valait la peine, attendu que je comptais en offrir à toute la compagnie.

— Mon capitaine, je te demande cinq minutes et je cours en chercher chez le citoyen concierge qui me fait concurrence, et qui en a toujours ; je le payerai plus cher, mais tu es trop bon patriote pour ne pas m'en dédommager.

— Oui, oui, va, répondit Dixmer, et nous, pendant ce

temps, nous allons descendre à la cave et choisir nous-mêmes notre vin.

— Fais comme chez toi, capitaine, fais.

El la veuve Plumeau se mit à courir de toutes ses forces vers la loge du concierge, tandis que le capitaine et le chasseur, munis d'une chandelle, soulevaient la trappe et descendaient dans la cave.

— Bon ! dit Morand après un instant d'examen : la cave s'avance dans la direction de la rue Porte-Foin. Elle est profonde de neuf à dix pieds, et il n'y a aucune maçonnerie.

— Quelle est la nature du sol ? demanda Dixmer.

— Tuf crayeux. Ce sont des terres rapportées ; tous ces jardins ont été bouleversés à plusieurs reprises, il n'y a de roche nulle part.

— Vite, s'écria Dixmer, j'entends les sabots de notre vivandière ; prenez deux bouteilles de vin et remontons.

Ils apparaissaient tous deux à l'orifice de la trappe, quand la Plumeau rentra, portant le fameux fromage de Brie demandé avec tant d'insistance.

Derrière elle venaient plusieurs chasseurs, alléchés par la bonne apparence du susdit fromage.

Dixmer fit les honneurs : il offrit une vingtaine de bouteilles de vin à sa compagnie, tandis que le citoyen Morand racontait le dévouement de Curtius, le désintéressement de Fabricius et le patriotisme de Brutus et de Cassius, toutes histoires qui furent presque autant appréciées que le fromage de Brie et le vin d'Anjou offerts par Dixmer, ce qui n'est pas peu dire.

Onze heures sonnèrent. C'était à onze heures et demie qu'on relevait les sentinelles.

— N'est-ce point d'ordinaire de midi à une heure que l'Autrichienne se promène ? demanda Dixmer à Tison, qui passait devant la cabane.

— De midi à une heure, justement.

Et il se mit à chanter :

Madame à sa tour monte...

Mironton, tonton, mirontaine.

Cette nouvelle facétie fut accueillie par les rires universels des gardes nationaux.

Aussitôt Dixmer fit l'appel des hommes de sa compagnie qui devaient monter leur garde de onze heures et demie à une heure et demie, recommanda de hâter le déjeuner et lit prendre les armes à Morand pour le placer, comme il était convenu, au dernier étage de la tour, dans cette même guêrite derrière laquelle Maurice s'était caché, le jour où il avait intercepté les signes qui avaient été faits à la reine, d'une fenêtre de la rue Porte-Foin.

Si l'on eût regardé Morand au moment où il reçut cet avis, bien simple et bien attendu, on eût pu le voir blêmir sous les longues mèches de ses cheveux noirs.

Soudain un bruit sourd ébranla les cours du Temple, et l'on entendit dans le lointain comme un ouragan de cris et de rugissements.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Dixmer à Tison.

— Oh ! oh ! répondit le géolier, ce n'est rien ; quelque petite émeute que voudraient nous faire ces gueux de brissotins avant d'aller à la guillotine.

Le bruit devenait de plus en plus menaçant ; on entendait rouler l'artillerie, et une troupe de gens hurlant passa près du Temple en criant :

« Vivent les sections ! Vive Henriot ! A bas les brissotins ! A bas les rolandistes ! A bas madame Vêto !

— Bon ! bon ! dit Tison en se frottant les mains, je vais ouvrir à madame Vêto pour qu'elle jouisse sans empêchement de l'amour que lui porte son peuple.

Et il approcha du guichet du donjon.

— Ohé ! Tison ! cria une voix formidable.

— Mon général ? répondit celui-ci en s'arrêtant tout court.

— Pas de sortie aujourd'hui, dit Santerre ; les prisonnières ne quitteront pas leur chambre.

L'ordre était sans appel.

— Bon ! dit Tison, c'est de la peine de moins.

Dixmer et Morand échangèrent un lugubre regard ; puis, en attendant que l'heure de la faction, inutile mainte-

nant, sonnât, ils allèrent tous deux se promener entre la cantine et le mur donnant sur la rue Porte-Foin. Là, Morand commença à arpenter la distance en faisant des pas géométriques, c'est-à-dire de trois pieds.

— Quelle distance ? demanda Dixmer.

— Soixante à soixante et un pieds, répondit Morand.

— Combien de jours faudra-t-il ?

Morand réfléchit, traça sur le sable avec une baguette quelques signes géométriques qu'il effaça aussitôt.

— Il faudra sept jours, au moins, dit-il.

— Maurice est de garde dans huit jours, murmura Dixmer. Il faut donc absolument que, d'ici à huit jours, nous soyons raccommodés avec Maurice.

La demie sonna. Morand reprit son fusil en soupirant, et, conduit par le caporal, alla relever la sentinelle qui se promenait sur la plate-forme de la tour.

XIV

DÉVOUEMENT

Le lendemain du jour où s'étaient passées les scènes que nous venons de raconter, c'est-à-dire le 1^{er} juin, à dix heures du matin, Geneviève était assise à sa place accoutumée, près de la fenêtre ; elle se demandait pourquoi, depuis trois semaines, les jours se levaient si tristes pour elle, pourquoi ces jours se passaient si lentement, et enfin pourquoi, au lieu d'attendre le soir avec ardeur, elle l'attendait maintenant avec effroi.

Ses nuits, surtout, étaient tristes ; ses nuits d'autrefois étaient si belles, ces nuits qui se passaient à rêver à la veille et au lendemain.

En ce moment, ses yeux tombèrent sur une magnifique caisse d'oreilles tigrés et d'oreilles rouges, que, depuis l'hiver, elle tirait de cette petite serre, où Maurice avait été retenu prisonnier, pour les faire éclore dans sa chambre.

Maurice lui avait appris à les cultiver dans cette plate-bande d'acajou, où ils étaient enfermés ; elle les avait arrosés, émondés, palissés elle-même, tant que Maurice avait été là ; car, lorsqu'il venait, le soir, elle se plaisait à lui montrer les progrès que, grâce à leurs soins fraternels, les charmantes fleurs avaient faits pendant la nuit. Mais, depuis que Maurice avait cessé de venir, les pauvres oreilles avaient été négligées, et voilà que, faute de soins et de souvenir, les pauvres boutons alanguis étaient demeurés vides et se penchaient, jaunissants, hors de leur balustrade, sur laquelle ils retombaient, à demi fanés.

Geneviève comprit, par cette seule vue, la raison de sa tristesse à elle-même. Elle se dit qu'il en était des fleurs comme de certaines amitiés que l'on nourrit, que l'on cultive avec passion, et qui, alors, font épanouir le cœur ; puis, un matin, un caprice ou un malheur coupe l'amitié par sa racine, et le cœur que cette amitié vivait se resserre, languissant et flétri.

La jeune femme, alors, sentit l'angoisse affreuse de son cœur ; le sentiment qu'elle avait voulu combattre, et qu'elle avait espéré vaincre, se débattait au fond de sa pensée, plus que jamais, criant qu'il ne mourrait qu'avec ce cœur ; alors elle eut un moment de désespoir, car elle sentait que la lutte lui devenait de plus en plus impossible ; elle pencha doucement la tête, baisa un de ces boutons flétris et pleura.

Son mari entra chez elle juste au moment où elle essayait ses yeux.

Mais, de son côté, Dixmer était tellement préoccupé par ses propres pensées, qu'il ne devina point cette crise douloureuse que venait d'éprouver sa femme, et il ne fit point attention à la rougeur dénonciatrice de ses paupières.

Il est vrai que Geneviève, en apercevant son mari, se leva vivement, et, courant à lui de façon à tourner le dos à la fenêtre, dans la demi-teinte.

— Eh bien? dit-elle.

— Eh bien, rien de nouveau; impossible d'approcher d'ELLE, impossible de lui faire rien passer; impossible même de la voir.

— Quoi! s'écria Geneviève, avec tout ce bruit qu'il y a eu dans Paris?

— Eh! c'est justement ce bruit qui a redoublé la défiance des surveillants; on a craint qu'on ne profitât de l'agitation générale pour faire quelque tentative sur le Temple, et, au moment où Sa Majesté allait monter sur la plate-forme, l'ordre a été donné par Santerre de ne laisser sortir ni la reine, ni Madame Elisabeth, ni Madame Royale.

— Pauvre chevalier, il a dû être bien contrarié?

— Il était au désespoir, quand il a vu cette chance pour échapper. Il a pâli au point que je l'ai entraîné de peur qu'il ne se trahit.

— Mais, demanda timidement Geneviève, il n'y avait donc au Temple aucun municipal de votre connaissance?

— Il devait y en avoir un, mais il n'est point venu.

— Lequel?

— Le citoyen Maurice Lindey, dit Dixmer d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent.

— Et pourquoi n'est-il pas venu? demanda Geneviève en faisant, de son côté, le même effort sur elle-même.

— Il était malade.

— Malade, lui?

— Oui, et assez gravement même. Patriote, comme vous le connaissez, il a été forcé de céder son tour à un autre.

« Oh! mon Dieu! y eût-il été, Geneviève, reprit Dixmer, vous comprenez, maintenant, que c'eût été la même chose. Brouillés comme nous le sommes, peut-être eût-il évité de me parler.

— Je crois, mon ami, dit Geneviève, que vous vous exagérez la gravité de la situation. M. Maurice peut avoir le caprice de ne plus venir ici, quelques raisons futiles de ne plus nous voir; mais il n'est point, pour cela, notre ennemi. La froideur n'exclut pas la politesse, et, en vous voyant venir à lui, je suis certaine qu'il eût fait la moitié du chemin.

— Geneviève, dit Dixmer, pour ce que nous attendions de Maurice, il faudrait plus que de la politesse, et ce n'était point trop d'une amitié réelle et profonde. Cette amitié est brisée; il n'y a donc plus d'espoir de ce côté-là.

Et Dixmer poussa un profond soupir, tandis que son front, d'ordinaire si calme, se plissait tristement.

— Mais, dit timidement Geneviève, si vous croyez M. Maurice si nécessaire à vos projets...

— C'est-à-dire, répondit Dixmer, que je désespère de les voir réussir sans lui.

— Eh bien, alors, pourquoi ne tentez-vous pas une nouvelle démarche auprès du citoyen Lindey?

Il lui semblait qu'en appelant le jeune homme par son nom de famille, l'intonation de sa voix était moins tendre que lorsqu'elle l'appelait par son nom de baptême.

— Non, répondit Dixmer en secouant la tête, non, j'ai fait tout ce que je pouvais faire: une nouvelle démarche semblerait singulière et éventilerait nécessairement ses soupçons; non, et puis, voyez-vous, Geneviève, je vais plus loin que vous dans toute cette affaire: il y a une plaie au fond du cœur de Maurice.

— Une plaie? demanda Geneviève fort émue. Eh! mon Dieu! que voulez-vous dire? Parlez, mon ami.

— Je veux dire, et vous en êtes convaincue comme moi, Geneviève, qu'il y a dans notre rupture avec le citoyen Lindey plus qu'un caprice.

— Et à quoi donc alors attribuez-vous cette rupture?

— A l'orgueil, peut-être, dit vivement Dixmer.

— A l'orgueil?...

— Oui, il nous faisait honneur, à son avis du moins, ce bon bourgeois de Paris, ce demi-aristocrate de robe, conservant ses susceptibilités sous son patriotisme; il nous faisait honneur, ce républicain tout-puisant dans sa section, dans son club, dans sa municipalité, en accordant son amitié à des fabricants de pelletteries. Peut-être avons-nous fait trop peu d'avances, peut-être nous sommes-nous oubliés.

— Mais, reprit Geneviève, si nous lui avons fait trop peu d'avances, si nous nous sommes oubliés, il me semble que la démarche que vous avez faite rachetait tout cela.

— Oui, en supposant que le tort vint de moi; mais si, au contraire, le tort venait de vous?

— De moi! Et comment voulez-vous, mon ami, que j'aie eu un tort envers M. Maurice? dit Geneviève étonnée.

— Eh! qui sait, avec un pareil caractère? Ne l'avez-vous pas vous-même, et la première, accusé de caprice? Tenez, j'en reviens à ma première idée, Geneviève, vous avez eu tort de ne pas écrire à Maurice.

— Moi! s'écria Geneviève, y pensez-vous?

— Non seulement j'y pense, dit Dixmer, mais encore, depuis trois semaines que dure cette rupture, j'y ai beaucoup pensé.

— Et...? demanda timidement Geneviève.

— Et je regarde cette démarche comme indispensable.

— Oh! s'écria Geneviève, non, non, Dixmer, n'exigez point cela de moi.

— Vous savez, Geneviève, que je n'exige jamais rien de vous; je vous prie seulement. Eh bien, entendez-vous? je vous prie d'écrire au citoyen Maurice.

— Mais... fit Geneviève.

— Ecoutez, reprit Dixmer en l'interrompant: ou il y a entre vous et Maurice de graves sujets de querelle, car, quant à moi, il ne s'est jamais plaint de mes procédés, ou votre brouille avec lui résulte de quelque enfantillage.

Geneviève ne répondit point.

— Si cette brouille est causée par un enfantillage, ce serait folie à vous de l'éterniser; si elle a pour cause un motif sérieux, au point où nous en sommes, nous ne devons plus, comprenez bien cela, compter avec notre dignité, ni même avec notre amour-propre. Ne mettons donc point en balance, croyez-moi, une querelle de jeunes gens avec d'immenses intérêts. Faites un effort sur vous-même, écrivez un mot au citoyen Maurice Lindey et il reviendra.

Geneviève réfléchit un instant.

— Mais, dit-elle, ne saurait-on trouver un moyen, moins compromettant, de ramener la bonne intelligence entre vous et M. Maurice?

— Compromettant, dites-vous? Mais, au contraire, c'est un moyen tout naturel, ce me semble.

— Non, pas pour moi, mon ami.

— Vous êtes bien opiniâtre, Geneviève.

— Accordez-moi de dire que c'est la première fois, au moins, que vous vous en apercevez.

Dixmer, qui froissait son mouchoir entre ses mains, depuis quelques instants, essuya son front couvert de sueur.

— Oui, dit-il, c'est pour cela que mon étonnement s'en augmente.

— Mon Dieu! dit Geneviève, est-il possible, Dixmer, que vous ne compreniez point les causes de ma résistance et que vous vouliez me forcer à parler?

Et elle laissa, faible et comme poussée à bout, tomber sa tête sur sa poitrine, et ses bras à ses côtés.

Dixmer parut faire un violent effort sur lui-même, prit la main de Geneviève, la força de relever la tête, et, la regardant entre les yeux, se mit à rire, avec un éclat qui eût paru bien forcé à Geneviève si elle-même eût été moins agitée en ce moment.

— Je vois ce que c'est, dit-il; en vérité, vous avez raison. J'étais aveugle. Avec tout votre esprit, ma chère Geneviève, avec toute votre distinction, vous vous êtes laissé prendre à une banalité, vous avez eu peur que Maurice ne devint amoureux de vous.

Geneviève sentit comme un froid mortel pénétrer jusqu'à son cœur. Cette ironie de son mari, à propos de l'amour que Maurice avait pour elle, amour dont, d'après la connaissance qu'elle avait du caractère du jeune homme, elle pouvait estimer toute la violence, amour enfin que, sans se l'avouer autrement que par de sourds remords, elle partageait elle-même au fond du cœur, cette ironie la pétrifia. Elle n'eut point la force de regarder. Elle sentit qu'il lui serait impossible de répondre.

— J'ai deviné, n'est-ce pas? reprit Dixmer. Eh bien, rassurez-vous, Geneviève, je connais Maurice, c'est un farouche républicain qui n'a point dans le cœur d'autre amour que l'amour de la patrie.

— Monsieur, s'écria Geneviève, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

— Eh! sans doute, reprit Dixmer: si Maurice vous aimait, au lieu de se brouiller avec moi, il eût redoublé de soins et de prévenances pour celui qu'il avait intérêt à tromper. Si Maurice vous aimait, il n'eût point si facilement renoncé à ce titre d'ami de la maison, à l'aide duquel, d'ordinaire, on couvre ces sortes de trahisons.

— En honneur, s'écria Geneviève, ne plaisantez point, je vous prie, sur de pareilles choses!

— Je ne plaisante point, madame; je vous dis que Maurice ne vous aime pas, voilà tout.

— Et moi, moi, s'écria Geneviève en rougissant, moi, je vous dis que vous vous trompez.

— En ce cas, reprit Dixmer, Maurice, qui a eu la force de s'éloigner plutôt que de tromper la confiance de son hôte, est un honnête homme; or, les honnêtes gens sont rares, Geneviève, et l'on ne peut trop faire pour les ramener à soi quand ils se sont écartés. Geneviève, vous écririez à Maurice, n'est-ce pas?

— Oh! mon Dieu! dit la jeune femme.

Et elle laissa tomber sa tête entre ses deux mains; car celui sur lequel elle comptait s'appuyer au moment du danger lui manquait tout à coup et la précipitait au lieu de la retenir.

Dixmer la regarda un instant; puis, s'efforçant de sourire:

— Allons, chère amie, dit-il, point d'amour-propre de femme; si Maurice veut recommencer à vous faire quelque bonne déclaration, riez de la seconde, comme vous avez fait de la première. Je vous connais, Geneviève, vous êtes un digne et noble cœur. Je suis sûr de vous.

— Oh! s'écria Geneviève en se laissant glisser de façon qu'un de ses genoux touchât la terre, oh! mon Dieu! qui peut être sûr des autres quand nul n'est sûr de soi?

Dixmer devint pâle, comme si tout son sang se retirait vers son cœur.

— Geneviève, dit-il, j'ai eu tort de vous faire passer par toutes les angoisses que vous venez d'éprouver. J'aurais dû vous dire tout de suite: Geneviève, nous sommes dans l'époque des grands dévouements; Geneviève, j'ai dévoué à la reine, notre bienfaitrice, non seulement mon bras, non seulement ma tête, mais encore ma félicité; d'autres lui donneront leur vie. Je serai plus que de lui donner ma vie, moi, je risquerai mon honneur; et mon honneur, s'il périclite, ne sera qu'une larme de plus tombant dans cet océan de douleurs qui s'apprête à engloutir la France. Mais mon honneur ne risque rien, quand il est sous la garde d'une femme comme ma Geneviève.

Pour la première fois Dixmer venait de se révéler tout entier.

Geneviève redressa la tête, fixa sur lui ses beaux yeux pleins d'admiration, se releva lentement, lui donna son front à baiser.

— Vous le voulez? dit-elle.

Dixmer fit un signe affirmatif.

— Dicter alors.

Elle prit une plume.

— Non point, dit Dixmer; c'est assez d'user, d'abuser peut-être de ce digne jeune homme; et, puisqu'il se réconciliera avec nous, à la suite d'une lettre qu'il aura reçue de Geneviève, que cette lettre soit bien de Geneviève et non de M. Dixmer.

Et Dixmer baisa une seconde fois sa femme au front, la remercia et sortit.

Alors Geneviève tremblante écrivit:

« Citoyen Maurice,

« Vous saviez combien mon mari vous aimait. Trois semaines de séparation, qui nous ont paru un siècle, vous l'ont-elles fait oublier? Venez; nous vous attendons; votre retour sera une véritable fête.

« GENEVIÈVE. »

XXV

LA DÉESSE RAISON

Comme Maurice l'avait fait dire la veille au général Santerre, il était sérieusement malade.

Depuis qu'il gardait la chambre, Lorin était venu régulièrement le voir, et avait fait tout ce qu'il avait pu pour le déterminer à prendre quelque distraction. Mais Maurice avait tenu bon. Il y a des maladies dont on ne veut pas guérir.

Le 1^{er} juin, il arriva vers une heure.

— Qu'y a-t-il donc de particulier aujourd'hui? demanda Maurice. Tu es superbe.

En effet, Lorin avait le costume de rigueur: le bonnet rouge, la carmagnole et la ceinture tricolore ornée de ces deux instruments, qu'on appelait alors les burelles de l'abbé Maury; et qu' auparavant et depuis, on appela tout bonnement des pistolets.

— D'abord, dit Lorin, il y a généralement la débâcle de la gironde qui est en train de s'exécuter, mais tambour battant; dans ce moment-ci, par exemple, on chauffe les boulets rouges sur la place du Carrousel. Puis, particulièrement parlant, il y a une grande solennité à laquelle je t'invite pour après-demain.

— Mais, pour aujourd'hui, qu'y a-t-il donc? Tu viens me chercher, dis-tu?

— Oui; aujourd'hui nous avons la répétition.

— Quelle répétition?

— La répétition de la grande solennité.

— Mon cher, dit Maurice, tu sais que, depuis huit jours, je ne sors plus; par conséquent, je ne suis plus au courant de rien, et j'ai le plus grand besoin d'être renseigné.

— Comment! je ne te l'ai donc pas dit?

— Tu ne m'as rien dit.

— D'abord, mon cher, tu savais déjà que nous avions supprimé Dieu pour quelque temps, et que nous l'avons remplacé par l'Être suprême.

— Oui, je sais cela.

— Eh bien, il paraît qu'on s'est aperçu d'une chose, c'est que l'Être suprême était un modéré, un rolandiste, un girondin.

— Lorin, pas de plaisanteries sur les choses saintes; je n'aime point cela, tu le sais.

— Que veux-tu, mon cher! il faut être de son siècle. Moi aussi, j'aimais assez l'ancien Dieu, d'abord parce que j'y étais habitué. Quant à l'Être suprême, il paraît qu'il a réellement des torts, et que, depuis qu'il est là-haut, tout va de travers; enfin nos législateurs ont décrété sa déchéance...

Maurice haussa les épaules.

— Housse les épaules tant que tu voudras, dit Lorin.

De par la philosophie,
Nous, grands suppôts de Momus,
Ordoignons que la folie,
Ait son culte *in partibus*.

Si bien, continua Lorin, que nous allons un peu adorer la déesse Raison.

— Et tu te fourres dans toutes ces mascarades? dit Maurice.

— Ah! mon ami, si tu connaissais la déesse Raison comme je la connais, tu serais un de ses plus chauds partisans. Ecoute, je veux te la faire connaître, je te présenterai à elle.

— Laisse-moi tranquille avec toutes tes folies; je suis triste, tu le sais bien.

— Raison de plus, morbleu! elle t'égayera, c'est une bonne fille... Eh! mais tu la connais, l'austère déesse que les Parisiens vont couronner de lauriers et promener sur un char de papier doré! C'est... devine...

— Comment veux-tu que je devine ?
 — C'est Arthémise.
 — Arthémise ? dit Maurice en cherchant dans sa mémoire, sans que ce nom lui rappelât aucun souvenir.
 — Oui, une grande brune, dont j'ai fait connaissance, l'année dernière... au bal de l'Opéra, à telles enseignes que tu vins souper avec nous et que tu la grisas.
 — Ah ! oui, c'est vrai, répondit Maurice, je me souviens maintenant ; et c'est elle ?
 — C'est elle qui a le plus de chances. Je l'ai présentée au concours ; tous les Thermopyles m'ont promis leurs voix. Dans trois jours, l'élection générale. Aujourd'hui, repas préparatoire ; aujourd'hui, nous répandons le vin de Champagne ; peut-être, après-demain, repandrons-nous le sang ! Mais qu'on répande ce que l'on voudra, Arthémise sera déesse, ou que le diable m'emporte ! Allons, viens ; nous lui ferons mettre sa tunique.
 — Merci. J'ai toujours eu de la répugnance pour ces sortes de choses.
 — Pour habiller les déesses ? Peste ! mon cher ! tu es difficile. Eh bien, voyons, si cela peut te distraire, je la lui mettrai, sa tunique, et toi, tu la lui ôteras.
 — Lorin, je suis malade, et non seulement je n'ai plus de gaieté, mais encore la gaieté des autres me fait mal.
 — Ah çà ! tu m'effrayes, Maurice : tu ne te bats plus, tu ne ris plus ; est-ce que tu conspires, par hasard ?
 — Moi ! plutôt à Dieu !
 — Tu veux dire : plutôt à la déesse Raison.
 — Laisse-moi, Lorin, je ne puis, je ne veux pas sortir ; je suis au lit, et j'y reste.
 Lorin se gratta l'oreille.
 — Bon ! dit-il, je vois ce que c'est.
 — Et que vois-tu ?
 — Je vois que tu attends la déesse Raison.
 — Corbleu ! s'écria Maurice, les amis spirituels sont bien gênants ; va-t'en, ou je te charge d'imprécations, toi et ta déesse.
 — Charge, charge...
 Maurice levait la main pour maudire, lorsqu'il fut interrompu par son officieux, qui entra en ce moment, tenant une lettre pour le citoyen son frère.
 — Citoyen Agésilas, dit Lorin, tu entres dans un mauvais moment ; ton maître allait être superbe.
 Maurice laissa retomber sa main, qu'il étendit nonchalamment vers la lettre ; mais à peine l'eût-il touchée qu'il tressaillit, et, l'approchant avidement de ses yeux, devora du regard l'écriture et le cachet, et, tout en blémissant, comme s'il allait se trouver mal, rompit le cachet.
 — Oh ! oh ! murmura Lorin, voici notre intérêt qui s'éveille, à ce qu'il paraît.
 Maurice n'écoutait plus, il lisait avec toute son âme les quelques lignes de Geneviève. Après les avoir lues, il les relut deux, trois, quatre fois ; puis il s'essuya le front et laissa retomber ses mains, regardant Lorin comme un homme hébété.
 — Diable ! dit Lorin, il paraît que voilà une lettre qui renferme de fières nouvelles.
 Maurice relut la lettre pour la cinquième fois, et un vermillon nouveau colora son visage. Ses yeux desséchés s'humectèrent, et un profond soupir dilata sa poitrine ; puis, oubliant tout à coup sa maladie et la faiblesse qui en était la suite, il sauta hors de son lit.
 — Mes habits ! s'écria-t-il à l'officieux stupéfait, mes habits, mon cher Agésilas ! Ah ! mon pauvre Lorin, mon bon Lorin, je l'attendais tous les jours, mais, en vérité, je ne l'espérais pas. Ça, une culotte blanche, une chemise à jabot ; qu'on me coiffe et qu'on me rase sur-le-champ.
 L'officieux se hâta d'exécuter les ordres de Maurice, le coiffa et le rasa en un tour de main.
 — Oh ! la revoir ! la revoir ! s'écria le jeune homme, Lorin, en vérité, je n'ai pas su jusqu'à présent ce que c'était que le bonheur.
 — Mon pauvre Maurice, dit Lorin, je crois que tu as besoin de la visite que je te conseillais.
 — Oh ! cher ami, s'écria Maurice, pardonne-moi ; mais en vérité, je n'ai plus ma raison.

— Alors, je l'offre la mienne, dit Lorin en riant de cet affreux calembour.
 Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est que Maurice en rit aussi.
 Le bonheur l'avait rendu facile en matière d'esprit. Ce ne fut point tout.
 — Tiens, dit-il en coupant un oranger couvert de fleurs, offre de ma part ce bouquet à la digne veuve de Mausole.
 — A la bonne heure ! s'écria Lorin, voilà de la belle galanterie ! Aussi, je te pardonne. Et puis, il me semble que décidément tu es bien amoureux, et j'ai toujours eu le plus profond respect pour les grandes infortunées.
 — Eh bien, oui, je suis amoureux, s'écria Maurice, dont le cœur éclatait de joie ; je suis amoureux, et maintenant je puis l'avouer puisqu'elle m'aime ; car, puisqu'elle me rappelle, c'est qu'elle m'aime, n'est-ce pas, Lorin ?
 — Sans doute, répondit complaisamment l'adorateur de la déesse Raison ; mais prends garde, Maurice ; la façon dont tu prends la chose fait peur...
 Souvent l'amour d'une Egérie
 N'est rien moins qu'une trahison
 Du tyran nommé Cupidon ;
 Près de la plus sage on s'oublie.
 Aime ainsi que moi la Raison,
 Tu ne feras pas de folie.
 — Bravo ! bravo ! cria Maurice en battant des mains. Et, prenant ses jambes à son cou, il descendit les escaliers quatre à quatre, gagna le quai, et s'élança dans la direction si connue de la Vieille rue Saint-Jacques.
 — Je crois qu'il m'a applaudi, Agésilas ? demanda Lorin.
 — Oui, certainement, citoyen, et il n'y a rien d'étonnant, car c'était bien joli, ce que vous avez dit là.
 — Alors, il est plus malade que je ne croyais, dit Lorin.
 Et, à son tour, il descendit l'escalier, mais d'un pas plus calme. Arthémise n'était pas Geneviève.
 A peine Lorin fut-il dans la rue Saint-Honoré, lui et son oranger en fleurs, qu'une foule de jeunes citoyens, auxquels il avait pris, selon la disposition d'esprit où il se trouvait, l'habitude de distribuer des décimes ou des coups de pied au-dessous de la carmagnole, le suivirent respectueusement, le prenant sans doute pour un de ces hommes vertueux, auxquels Saint-Just avait proposé que l'on offrit un habit blanc et un bouquet de fleurs d'oranger.
 Comme le cortège allait sans cesse grossissant, tant, même à cette époque, un homme vertueux était chose rare à voir, il y avait bien plusieurs milliers de jeunes citoyens, lorsque le bouquet fut offert à Arthémise ; hommage dont plusieurs autres Raisons, qui se mettaient sur les rangs, furent malades jusqu'à la migraine.
 Ce fut ce soir-là même que se répandit dans Paris la fameuse cantate :
 Vive la déesse Raison !
 Flamme pure, douce lumière.
 Et, comme elle est parvenue jusqu'à nous sans nom d'auteur, ce qui a fort exercé la sagacité des archéologues révolutionnaires, nous aurions presque l'audace d'affirmer qu'elle fut faite pour la belle Arthémise par notre ami Ilyacinthe Lorin.

XVI

L'ENFANT PRODIGE

Maurice n'eût pas été plus vite, quand il eût eu des ailes.
 Les rues étaient pleines de monde, mais Maurice ne remarquait cette foule que parce qu'elle retardait sa

course ; on disait dans les groupes que la Convention était assiégée, que la majesté du peuple était offensée dans ses représentants, qu'on empêchait de sortir : et cela avait bien quelque probabilité, car on entendait tinter le tocsin et tonner le canon d'alarme.

Mais qu'importaient en ce moment à Maurice le canon d'alarme et le tocsin ? Que lui faisait que les députés pussent ou ne pussent point sortir, puisque la défense ne s'étendait point jusqu'à lui ? Il courait, voilà tout.

Tout en courant, il se figurait que Geneviève l'attendait à la petite fenêtre donnant sur le jardin, afin de lui envoyer, du plus loin qu'elle l'apercevrait, son plus charmant sourire.

guettait Maurice à travers un grillage et souriait ironiquement.

Le citoyen Morand teignait flegmatiquement en noir de petites queues qu'on devait appliquer sur des peaux de chat blanc pour en faire de l'hermine.

Maurice poussa la petite porte de l'allée pour entrer familièrement par le jardin ; comme autrefois, la porte fit entendre sa sonnette de cette certaine façon qui indiquait que c'était Maurice qui ouvrait la porte.

Geneviève, qui se tenait debout devant sa fenêtre fermée, tressaillit.

Elle laissa tomber le rideau qu'elle avait entr'ouvert.

La première sensation qu'éprouva Maurice en reentrant chez son hôte, fut donc un désappointement ; non



Maurice relut la lettre pour la cinquième fois.

Dixmer, aussi, était prevenu, sans doute, de cet heureux retour, et il allait tendre à Maurice sa bonne grosse main, si franche et si loyale en ses étreintes.

Il aimait Dixmer, ce jour-là ; il aimait jusqu'à Morand et ses cheveux noirs, et ses lunettes vertes, sous lesquelles il avait cru jusqu'alors briller un oeil sournois.

Il aimait la création tout entière, car il était heureux ; il eût volontiers jeté des fleurs sur la tête de tous les hommes afin que tous les hommes fussent heureux comme lui.

Toutefois, il se trompait dans ses espérances, le pauvre Maurice, il se trompait, comme il arrive dix-neuf fois sur vingt à l'homme qui compte avec son cœur et d'après son cœur.

Au lieu de ce doux sourire qu'attendait Maurice, et qui devait l'accueillir le plus loin qu'il serait aperçu, Geneviève s'était promis de ne montrer à Maurice qu'une politesse froide, faible rempart qu'elle opposait au torrent qui menaçait d'envahir son cœur.

Elle s'était retirée dans sa chambre du premier et ne devait descendre au rez-de-chaussée que lorsqu'elle serait appelée.

Hélas ! elle aussi se trompait.

Il n'y avait que Dixmer qui ne se trompât point ; il

seulement Geneviève ne l'attendait pas à sa fenêtre du rez-de-chaussée, mais, en entrant dans ce petit salon où il avait pris congé d'elle, il ne la vit point et fut forcé de se faire annoncer, comme si, pendant ces trois semaines d'absence, il fût devenu un étranger.

Son cœur se serra.

Ce fut Dixmer que Maurice vit le premier ; Dixmer accourut et pressa Maurice dans ses bras, avec des cris de joie.

Alors, Geneviève descendit ; elle s'était frappé les joues avec son couteau de nacre pour y rappeler le sang, mais elle n'avait pas descendu les vingt marches que ce carmin forcé avait disparu, refluant vers le cœur.

Maurice vit apparaître Geneviève dans la pénombre de la porte ; il s'avança vers elle en souriant pour lui baiser la main. Il s'aperçut alors seulement combien elle était changée.

Elle, de son côté, remarqua avec effroi la maigreur de Maurice, ainsi que la lumière éclatante et fiévreuse de son regard.

— Vous voilà donc, monsieur ? lui dit-elle d'une voix dont elle ne put maîtriser l'émotion.

Elle s'était promis de lui dire d'une voix indifférente :

« Bonjour, citoyen Maurice ; pourquoi donc vous faites-vous si rare ? »

La variante parut encore froide à Maurice, et, cependant, quelle nuance !

Dixmer coupa court aux examens prolongés et aux récriminations réciproques. Il fit servir le dîner ; car il était près de deux heures.

En passant dans la salle à manger, Maurice s'aperçut que son couvert était mis.

Alors le citoyen Morand arriva, vêtu du même habit marron et de la même veste. Il avait toujours ses lunettes vertes, ses grandes mèches noires et son jabot blanc. Maurice fut aussi affectueux qu'il put pour tout cet ensemble qui, lorsqu'il l'avait sous les yeux, lui inspirait infiniment moins de crainte que lorsqu'il était éloigné.

En effet, quelle probabilité que Geneviève aimât ce petit chimiste ? Il fallait être bien amoureux, et, par conséquent, bien fou pour se mettre de pareilles billevesées en tête.

D'ailleurs, le moment eût été mal choisi pour être jaloux. Maurice avait dans la poche de sa veste la lettre de Geneviève, et son cœur, bondissant de joie, battait dessous.

Geneviève avait repris sa sérénité. Il y a cela de particulier, dans l'organisation des femmes, que le présent peut presque toujours effacer chez elles les traces du passé et les menaces de l'avenir.

Geneviève, se trouvant heureuse, redevint maîtresse d'elle-même, c'est-à-dire calme et froide, quoique affectueuse ; autre nuance que Maurice n'était pas assez fort pour comprendre. Lorin en eût trouvé l'explication dans Parny, dans Bertin ou dans Gentil-Bernard.

La conversation tomba sur la déesse Raison ; la chute des girondins et le nouveau culte qui faisait tomber l'héritage du ciel en quenouille, étaient les deux événements du jour. Dixmer prétendit qu'il n'eût pas été fâché de voir cet inappréciable honneur offert à Geneviève. Maurice voulut en rire. Mais Geneviève se rangea à l'opinion de son mari, et Maurice les regarda tous deux, étonné que le patriotisme pût, à ce point, égarer un esprit aussi raisonnable que l'était celui de Dixmer, et une nature aussi poétique que l'était celle de Geneviève.

Morand développa une théorie de la femme politique, en montant de Théroigne de Méricourt, l'héroïne du 10 août, à madame Roland, cette âme de la gironde. Puis, en passant, il lança quelques mots contre les tricolores. Ces mots firent sourire Maurice. C'étaient, pourtant, de cruelles railleries contre ces patriotes femmes, que l'on appela, plus tard, du nom hideux de lècheuses de guillotine.

— Ah ! citoyen Morand, dit Dixmer, respectons le patriotisme, même lorsqu'il s'égare.

— Quant à moi, dit Maurice, en fait de patriotisme, je trouve que les femmes sont toujours assez patriotes, quand elles ne sont point trop aristocrates.

— Vous avez bien raison, dit Morand ; moi, j'avoue franchement que je trouve une femme aussi méprisable, quand elle affecte des allures d'homme, qu'un homme est lâche lorsqu'il insulte une femme, cette femme fut-elle sa plus cruelle ennemie.

Morand venait tout naturellement d'attirer Maurice sur un terrain délicat. Maurice avait, à son tour, répondu par un signe affirmatif ; la lice était ouverte. Dixmer alors, comme un héraut qui sonne, ajouta :

— Un moment, un moment, citoyen Morand ; vous en exceptez, j'espère, les femmes ennemies de la nation.

Un silence de quelques secondes suivit cette riposte à la réponse de Morand et au signe de Maurice.

Ce silence, ce fut Maurice qui le rompit.

— N'exceptons personne, dit-il tristement ; hélas ! les femmes qui ont été les ennemies de la nation en sont bien punies aujourd'hui, ce me semble.

— Vous voulez parler des prisonnières du Temple, de l'Autrichienne, de la sœur et de la fille de Capet, s'écria Dixmer avec une volubilité qui ôtait toute expression à ses paroles.

Morand pâlit en attendant la réponse du jeune municipal, et l'on eût dit, si l'on eût pu les voir, que ses ongles allaient tracer un sillon sur sa poitrine, tant ils s'y appliquaient profondément.

— Justement, dit Maurice, c'est d'elles que je parle.

— Quoi ! dit Morand d'une voix étranglée, ce que l'on dit est-il vrai, citoyen Maurice ?

— Et que dit-on ? demanda le jeune homme.

— Que les prisonnières sont cruellement maltraitées, parfois, par ceux-là mêmes dont le devoir serait de les protéger.

— Il y a des hommes, dit Maurice, qui ne méritent pas le nom d'hommes. Il y a des lâches qui n'ont point combattu, et qui ont besoin de torturer les vaincus pour se persuader à eux-mêmes qu'ils sont vainqueurs.

— Oh ! vous n'êtes point de ces hommes-là, vous, Maurice, et j'en suis certaine, s'écria Geneviève.

— Madame, répondit Maurice, moi qui vous parle, j'ai monté la garde auprès de l'échafaud sur lequel a péri le feu roi. J'avais le sabre à la main, et j'étais là pour tuer de ma main quiconque eût voulu le sauver. Cependant, lorsqu'il est arrivé près de moi, j'ai, malgré moi, ôté mon chapeau, et, me retournant vers mes hommes :

« — Citoyens, leur ai-je dit, je vous prévins que je passe mon sabre au travers du corps du premier qui insultera le ci-devant roi.

« Oh ! je désire que ce soit de dire qu'un seul cri soit parti de ma compagnie. C'est encore moi qui avais écrit de ma main le premier des dix mille écriteaux qui furent affichés dans Paris, lorsque le roi revint de Varennes :

« Quiconque saluera le roi sera battu ; quiconque l'insultera sera pendu. »

« Eh bien, continua Maurice sans remarquer le terrible effet que ses paroles produisaient dans l'assemblée, eh bien, j'ai donc prouvé que je suis un bon et franc patriote, que je déteste les rois et leurs partisans. Eh bien, je le déclare, malgré mes opinions, qui ne sont rien autre chose que des convictions profondes, malgré la certitude que j'aie que l'Autrichienne est, pour sa bonne part, dans les malheurs qui désolent la France, jamais, jamais un homme, quel qu'il soit, fut-ce Sauterelle lui-même, n'insultera l'ex-reine en ma présence.

— Citoyen, interrompit Dixmer, secouant la tête en homme qui désapprouve une telle hardiesse, savez-vous qu'il faut que vous soyez bien sûr de nous pour dire de pareilles choses devant nous ?

— Devant vous, comme devant tous, Dixmer ; et j'ajouterai : elle périra peut-être sur l'échafaud de son mari, mais je ne suis pas de ceux à qui une femme fait peur, et je respecterai toujours tout ce qui est plus faible que moi.

— Et la reine, demanda timidement Geneviève, vous a-t-elle témoigné parfois, monsieur Maurice, qu'elle fût sensible à cette délicatesse, à laquelle elle est loin d'être accoutumée ?

— La prisonnière m'a remercié plusieurs fois de mes égards pour elle, madame.

— Alors, elle doit voir revenir votre tour de garde avec plaisir ?

— Je le crois, répondit Maurice.

— Alors, dit Morand tremblant comme une femme, puisque vous avouez ce que personne n'avoue plus maintenant, c'est-à-dire un cœur généreux, vous ne persécutez pas non plus les enfants ?

— Moi ? dit Maurice. Demandez à l'infâme Simon ce que pèse le bras du municipal devant lequel il a eu l'audace de battre le petit Capet.

Cette réponse produisit un mouvement spontané à la table de Dixmer, tous les convives se levèrent respectueusement.

Maurice seul était resté assis et ne se doutait pas qu'il causait cet élan d'admiration.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il avec étonnement.

— J'avais cru qu'on avait appelé de l'atelier, répondit Dixmer.

— Non, non, dit Geneviève. Je l'avais cru d'abord aussi ; mais nous nous sommes trompés.

Et chacun reprit sa place.

— Ah ! c'est donc vous, citoyen Maurice, dit Morand

d'une voix tremblante, qui êtes le municipal dont on a tant parlé, et qui a si noblement défendu un enfant ?

— On en a parlé ? dit Maurice avec une naïveté presque sublime.

— Oh ! voilà un noble cœur, dit Morand en se levant de table, pour ne point éclater, et en se retirant dans l'atelier, comme si un travail pressé le réclamait.

— Oui, citoyen, répondit Dixmer, oui, on en a parlé ; et l'on doit dire que tous les gens de cœur et de courage vous ont loué sans vous connaître.

— Et laissons-le inconnu, dit Genoviève : la gloire que nous lui donnerions serait une gloire trop dangereuse.

Ainsi, dans cette conversation singulière, chacun, sans le savoir, avait placé son mot d'héroïsme, de dévouement et de sensibilité.

Il y avait eu jusqu'au cri de l'amour.

XVII

LES MINEURS

Au moment où l'on sortait de table, Dixmer fut prévenu que son notaire l'attendait dans son cabinet ; il s'excusa près de Maurice, qu'il avait d'ailleurs l'habitude de quitter ainsi, et se rendit où l'attendait son tabellion.

Il s'agissait de l'achat d'une petite maison rue de la Corderie, en face du jardin du Temple. C'était plutôt, du reste, un emplacement qu'une maison qu'achetait Dixmer, car la bâtisse actuelle tombait en ruine ; mais il avait l'intention de la faire relever.

Aussi le marché n'avait-il point traîné avec le propriétaire ; le matin même, le notaire l'avait vu et était tombé d'accord à dix-neuf mille cinq cents livres. Il venait faire signer le contrat et toucher la somme en échange de cette bâtisse ; le propriétaire devait complètement débarrasser, dans la journée même, la maison, où les ouvriers devaient être mis le lendemain.

Le contrat signé, Dixmer et Morand se rendirent avec le notaire rue de la Corderie, pour voir à l'instant même la nouvelle acquisition, car elle était achetée sans visite.

C'était une maison située à peu près où est aujourd'hui le numéro 20, s'élevant à une hauteur de trois étages, et surmontée d'une mansarde. Le bas avait été loué autrefois à un marchand de vin, et possédait des caves magnifiques.

Le propriétaire vanta surtout les caves ; c'était la partie remarquable de la maison. Dixmer et Morand parurent attacher un médiocre intérêt à ces caves, et cependant tous deux, comme par complaisance, descendirent dans ce que le propriétaire appelait ses souterrains.

Contre l'habitude des propriétaires, celui-là n'avait point menti : les caves étaient superbes ; l'une d'elles s'étendait jusque sous la rue de la Corderie, et l'on entendait de cette cave rouler les voitures au-dessus de la tête.

Dixmer et Morand parurent médiocrement apprécier cet avantage, et parlèrent même de faire combler les caveaux, qui, excellents pour un marchand de vin, devenaient inutiles à de bons bourgeois qui comptaient occuper toute la maison.

Après les caves, on visita le premier, puis le second, puis le troisième : du troisième, on plongeait complètement dans le jardin du Temple ; il était, comme d'habitude, envahi par la garde nationale, qui en avait la jouissance depuis que la reine ne s'y promenait plus.

Dixmer et Morand reconnurent leur amie, la veuve Plumeau, faisant, avec son activité ordinaire, les hon-

neurs de sa cantine. Mais, sans doute, leur désir d'être à leur tour reconnus par elle n'était pas grand, car ils se tinrent cachés derrière le propriétaire, qui leur faisait remarquer les avantages de cette vue aussi variée qu'agréable.

L'acquéreur demanda alors à voir les mansardes.

Le propriétaire ne s'était sans doute pas attendu à cette exigence, car il n'avait pas la clef ; mais, attendri par la liasse d'assignats qu'on lui avait montrée, il descendit aussitôt la chercher.

— Je ne m'étais pas trompé, dit Morand, et cette maison fait à merveille notre affaire.

— Et la cave, qu'en dites-vous ?

— Que c'est un secours de la Providence, qui nous épargnera deux jours de travail.

— Croyez-vous qu'elle soit dans la direction de la cantine ?

— Elle incline un peu à gauche, mais n'importe.

— Mais, demanda Dixmer, comment pourrez-vous suivre votre ligne souterraine avec certitude d'aboutir ou vous voulez ?

— Soyez tranquille, cher ami, cela me regarde.

— Si nous donnions toujours d'ici le signal que nous veillons ?

— Mais, de la plate-forme, la reine ne pourrait point le voir ; car les mansardes seules, je crois, sont à la hauteur de la plate-forme, et encore j'en doute.

— N'importe, dit Dixmer ; ou Toulan, ou Mauny peuvent le voir d'une ouverture quelconque, et ils prévientront Sa Majesté.

Et Dixmer fit des nœuds au bas d'un rideau de calicot blanc, et fit passer le rideau par la fenêtre, comme si le vent l'avait poussé.

Puis tous deux, comme impatients de visiter les mansardes, allèrent attendre le propriétaire sur l'escalier, après avoir tiré la porte du troisième afin qu'il ne prit pas l'idée au digne homme de faire rentrer son rideau flottant.

Les mansardes, comme l'avait prévu Morand, n'atteignaient pas encore la hauteur du sommet de la tour. C'était à la fois une difficulté et un avantage : une difficulté, parce qu'on ne pouvait point communiquer par signes avec la reine ; un avantage, parce que cette impossibilité écartait toute suspicion.

Les maisons hautes étaient naturellement les plus surveillées.

— Il faudrait, par Mauny, Toulan ou la fille Tison, trouver un moyen de lui faire dire de se tenir sur ses gardes, murmura Dixmer.

— Je songerai à cela, répondit Morand.

On descendit ; le notaire attendait au salon avec le contrat tout signé.

— C'est bien, dit Dixmer ; la maison me convient. Comptez au citoyen les dix-neuf mille cinq cents livres convenues, et faites-le signer.

Le propriétaire compta scrupuleusement la somme et signa.

— Tu sais, citoyen, dit Dixmer, que la clause principale est que la maison me sera remise ce soir même, afin que je puisse, dès demain, y mettre les ouvriers.

— Et je m'y conformerai, citoyen ; tu peux en emporter les clefs ; ce soir, à huit heures, elle sera parfaitement libre.

— Ah ! pardon, fit Dixmer, ne m'as-tu pas dit, citoyen notaire, qu'il y avait une sortie dans la rue Porte-Foin ?

— Oui, citoyen, dit le propriétaire ; mais je l'ai fait fermer, car, n'ayant qu'un officieux, le pauvre diable avait trop de fatigue, forcé qu'il était de veiller à deux portes. Au reste, la sortie est pratiquée de manière qu'on puisse la pratiquer de nouveau avec un travail de deux heures à peine. Voulez-vous vous en assurer, citoyens ?

— Merci, c'est inutile, reprit Dixmer ; je n'attache aucune importance à cette sortie.

Et tous deux se retirèrent après avoir fait, pour la troisième fois, renouveler au propriétaire sa promesse de laisser l'appartement vide pour huit heures du soir.

À neuf heures, tous deux revinrent, suivis à distance par cinq ou six hommes, auxquels, au milieu de la confusion qui régnait dans Paris, nul ne fit attention.

Ils entrèrent d'abord tous deux : le propriétaire avait tenu parole, la maison était complètement vide.

On ferma les contrevents avec le plus grand soin ; on battit le briquet et l'on alluma des bougies que Morand avait apportées dans sa poche.

Les uns après les autres, les cinq ou six hommes entrèrent. C'étaient les convives ordinaires du maître tanneur, les mêmes contrebandiers qui, un soir, avaient voulu tuer Maurice, et qui, depuis, étaient devenus ses amis.

On ferma les portes et l'on descendit à la cave.

Cette cave, tant méprisée dans la journée, était devenue, le soir, la partie importante de la maison.

On boucha d'abord toutes les ouvertures par lesquelles un regard curieux pouvait plonger dans l'intérieur.

Puis Morand dressa sur-le-champ un tonneau vide, et sur un papier se mit à tracer au crayon des lignes géométriques.

Pendant qu'il traçait ces lignes, ses compagnons, conduits par Dixmer, sortaient de la maison, suivaient la rue de la Corderie, et, au coin de la rue de Beauce, s'arrêtaient devant une voiture couverte.

Dans cette voiture était un homme qui distribua silencieusement à chacun un instrument de pionnier : à l'un, une bêche ; à l'autre, une pioche ; à celui-ci, un levier ; à celui-là un hoyau. Chacun cacha l'instrument qu'on lui avait remis, soit sous sa houppelande, soit sous son manteau. Les mineurs reprirent le chemin de la petite maison, et la voiture disparut.

Morand avait fini son travail.

Il alla droit à un angle de la cave.

— Là, dit-il, creusez.

Et les ouvriers de délivrance se mirent immédiatement à l'ouvrage.

La situation des prisonniers au Temple était devenue de plus en plus grave, et surtout de plus en plus douloureuse. Un instant, la reine, Madame Elisabeth et Madame Royale avaient repris quelque espoir. Des municipaux, Toulan et Lepitre, touchés de compassion pour les augustes prisonnières, leur avaient témoigné leur intérêt. D'abord, peu habituées à ces marques de sympathie, les pauvres femmes s'étaient défilées : mais on ne se défie pas quand on espère. D'ailleurs, que pouvait-il arriver à la reine, séparée de son fils par la prison, séparée de son mari par la mort ? d'aller à l'échafaud comme lui ? C'était un sort qu'elle avait envisagé depuis longtemps en face, et auquel elle avait fini par s'habituer.

La première fois que le tour de Toulan et de Lepitre revint, la reine leur demanda, s'il était vrai qu'ils s'intéressaient à son sort, de lui raconter les détails de la mort du roi. C'était une triste épreuve à laquelle on soumettait leur sympathie. Lepitre avait assisté à l'exécution, il obéit à l'ordre de la reine.

La reine demanda les journaux qui rapportaient l'exécution. Lepitre promit de les apporter à la prochaine garde ; le tour de garde revenait de trois semaines en trois semaines.

Au temps du roi, il y avait au Temple quatre municipaux. Le roi mort, il n'y en eut plus que trois : un qui veillait le jour, deux qui veillaient la nuit. Toulan et Lepitre inventèrent alors une ruse pour être toujours de garde la nuit ensemble.

Les heures de garde se tiraient au sort ; on écrivait sur un bulletin : *jour*, et sur deux autres : *nuit*. Chacun tirait son bulletin dans un chapeau ; le hasard assortissait les gardiens de nuit.

Chaque fois que Lepitre et Toulan étaient de garde, ils écrivaient : *jour*, sur les trois bulletins, et présentaient le chapeau au municipal qu'ils voulaient évincer. Celui-ci plongeait la main dans l'urne improvisée et en tirait, nécessairement, un bulletin sur lequel était écrit le mot *jour*. Toulan et Lepitre détruisaient les deux autres, en murmurant contre le hasard qui leur donnait toujours la corvée la plus ennuyeuse, c'est-à-dire celle de nuit.

Quand la reine fut sûre de ses deux surveillants, elle les mit en relations avec le chevalier de Maison-Rouge. Alors, une tentative d'évasion fut arrêtée. La reine et

Madame Elisabeth devaient fuir, déguisées en officiers municipaux, avec des cartes qui leur seraient procurées. Quant aux deux enfants, c'est-à-dire à Madame Royale et au jeune dauphin, on avait remarqué que l'homme qui allumait les quinquets au Temple amenait toujours avec lui deux enfants du même âge que la princesse et le prince. Il fut arrêté que Turgy, dont nous avons parlé, revêtirait le costume de l'allumeur et enlèverait Madame Royale et le dauphin.

Disons, en deux mots, ce que c'était que Turgy.

Turgy était un ancien garçon servant de la bouche du roi, amené au Temple avec une partie de la maison des Tuileries, car le roi eut d'abord un service de table assez bien organisé. Le premier mois, ce service coûta trente ou quarante mille francs à la nation.

Mais, comme on le comprend bien, une pareille prodigalité ne pouvait durer. La Commune y mit ordre. On renvoya chefs, cuisiniers et marmitons. Un seul garçon servant fut maintenu ; ce garçon servant était Turgy.

Turgy était donc un intermédiaire tout naturel entre les deux prisonnières et leurs partisans, car Turgy pouvait sortir, et, par conséquent, porter des billets et rapporter les réponses.

En général, ces billets étaient roulés en bouchon sur les carafes de lait d'amande qu'on faisait passer à la reine et à Madame Elisabeth. Ils étaient écrits avec du citron, et les lettres en demeuraient invisibles jusqu'à ce qu'on les approchât du feu.

Tout était prêt pour l'évasion, lorsqu'un jour Tison alluma sa pipe avec le bouchon d'une des carafes. A mesure que le papier brûlait, il vit apparaître des caractères. Il éteignit le papier à moitié brûlé, porta le fragment au conseil du Temple ; là, il fut approché du feu ; mais on ne put lire que quelques mots sans suite ; l'autre moitié était réduite en cendres.

Seulement, on reconnut l'écriture de la reine. Tison, interrogé, raconta quelques complaisances qu'il avait cru remarquer, de la part de Lepitre et de Toulan, pour les prisonnières. Les deux commissaires furent dénoncés à la municipalité, et ne purent plus entrer au Temple.

Restait Turgy.

Mais la déliance fut éveillée au plus haut degré ; jamais on ne le laissait seul auprès des princesses. Toute communication avec l'extérieur était donc devenue impossible.

Cependant, un jour, Madame Elisabeth avait présenté à Turgy, pour qu'il le nettoiyât, un petit couteau à lame d'or dont elle se servait pour couper ses fruits. Turgy s'était douté de quelque chose, et, tout en l'essuyant, il en avait tiré le manche. Le manche contenait un billet.

Ce billet était tout un alphabet de signes.

Turgy rendit le couteau à Madame Elisabeth ; mais un municipal, qui était là, le lui arracha des mains et visita le couteau, dont, à son tour, il sépara la lame du manche ; heureusement, le billet n'y était plus. Le municipal n'en confisqua pas moins le couteau.

C'est alors que l'infatigable chevalier de Maison-Rouge avait rêvé cette seconde tentative, que l'on allait exécuter au moyen de la maison que venait d'acheter Dixmer.

Cependant, peu à peu, les prisonnières avaient perdu tout espoir. Ce jour-là, la reine épouvantée des cris de la rue qui parvenaient jusqu'à elle, et apprenant pas ces cris qu'il était question de la mise en accusation des girondins, les derniers soutiens du modérantisme, avait été d'une tristesse mortelle. Les girondins morts, la famille royale n'avait à la Convention aucun défenseur.

A sept heures, on servit le souper. Les municipaux examinèrent chaque plat comme d'habitude, déplièrent, les unes après les autres, toutes les serviettes, sondèrent le pain, l'un avec une fourchette, l'autre avec ses doigts, firent briser les macarons et les noix, le tout, de peur qu'un billet ne parvint aux prisonnières, puis, ces précautions prises, invitèrent la reine et les princesses à se mettre à table par ces simples paroles :

— Veuve Capet, tu peux manger.

La reine secoua la tête en signe qu'elle n'avait pas faim.

Mais, en ce moment, Madame Royale vint, comme si elle voulait embrasser sa mère, et lui dit tout bas :

— Mettez-vous à table, Madame, je crois que Turgy vous fait signe.

La reine tressaillit et releva la tête. Turgy était en face d'elle, la serviette posée sur son bras gauche, et touchant son œil de la main droite.

Elle se leva aussitôt sans faire aucune difficulté, et alla prendre à table sa place accoutumée.

Les deux municipaux assistaient au repas ; il leur était défendu de laisser les princesses un instant seules avec Turgy.

Les pieds de la reine et de madame Elisabeth s'étaient rencontrés sous la table et se pressaient.

Comme la reine était placée en face de Turgy, aucun des gestes du garçon servant ne lui échappait. D'ailleurs, tous ses gestes étaient si naturels, qu'ils ne pouvaient inspirer et n'inspirèrent aucune défiance aux municipaux.

Après le souper, on desservit avec les mêmes précautions qu'on avait prises pour servir : les moindres bribes de pain furent ramassées et examinées ; après quoi, Turgy sortit le premier, puis les municipaux ; mais la femme Tison resta.

Cette femme était devenue féroce depuis qu'elle était séparée de sa fille, dont elle ignorait complètement le sort. Toutes les fois que la reine embrassait Madame Royale, elle entraînait dans des accès de rage qui ressemblaient à de la folie ; aussi, la reine, dont le cœur maternel comprenait ces douleurs de mère, s'arrêtait-elle souvent au moment où elle allait se donner cette consolation, la seule qui lui restât, de presser sa fille contre son cœur.

Tison vint chercher sa femme ; mais celle-ci déclara d'abord qu'elle ne se retirerait que lorsque la veuve Capet serait couchée.

Madame Elisabeth prit alors congé de la reine et passa dans sa chambre.

La reine se déshabilla et se coucha, ainsi que Madame Royale ; alors la femme Tison prit la bougie et sortit.

Les municipaux étaient déjà couchés sur leurs lits de sangle dans le corridor.

La lune, cette pâle visiteuse des prisonniers, glissait par l'ouverture de l'aube un rayon diagonal qui allait de la fenêtre au pied du lit de la reine.

Un instant tout resta calme et silencieux dans la chambre.

Puis une porte roula doucement sur ses gonds, une ombre passa dans le rayon de lumière et vint s'approcher du chevet du lit. C'était Madame Elisabeth.

— Avez-vous vu ? dit-elle à voix basse.

— Oui, répondit la reine.

— Et vous avez compris ?

— Si bien que je n'y puis croire.

— Voyons, répétons les signes.

— D'abord il a touché à son œil pour nous indiquer qu'il y avait quelque chose de nouveau.

— Puis il a passé sa serviette de son bras gauche à son bras droit, ce qui veut dire qu'on s'occupe de notre délivrance.

— Puis il a porté la main à son front, en signe que l'aide qu'il nous annonce vient de l'intérieur et non de l'étranger.

— Puis, quand vous lui avez demandé de ne point oublier demain votre lait d'amandes, il a fait deux nœuds à son mouchoir.

— Ainsi, c'est encore le chevalier de Maison-Rouge. Noble cœur !

— C'est lui, dit Madame Elisabeth.

— Dormez vous, ma fille ? demanda la reine.

— Non, ma mère, répondit Madame Royale.

— Alors, priez pour qui vous savez.

Madame Elisabeth regagna sans bruit sa chambre, et pendant cinq minutes on entendit la voix de la jeune princesse qui parlait à Dieu dans le silence de la nuit.

C'était juste au moment où, sur l'indication de Morand, les premiers coups de pioche étaient donnés dans la petite maison de la rue de la Corderie.

XVIII

NOUVELS

A part l'enivrement des premiers regards, Maurice s'était trouvé au-dessous de son attente dans la réception que lui avait faite Geneviève, et il comptait sur la solitude pour regagner le chemin qu'il avait perdu, ou du moins qu'il paraissait avoir perdu dans la route de ses affections.

Mais Geneviève avait son plan arrêté ; elle comptait bien ne pas lui fournir l'occasion d'un tête-à-tête, d'autant plus qu'elle se rappelait par leur douceur même combien ces tête-à-tête étaient dangereux.

Maurice comptait sur le lendemain ; une parente, sans doute prévenue à l'avance, était venue faire une visite, et Geneviève l'avait retenue. Cette fois-là, il n'y avait rien à dire ; car il pouvait n'y avoir pas de la faute de Geneviève.

En s'en allant, Maurice fut chargé de reconduire la parente, qui demeurait rue des Fossés-Saint-Victor.

Maurice s'éloigna en faisant la moue ; mais Geneviève lui sourit, et Maurice prit ce sourire pour une promesse.

Hélas ! Maurice se trompait. Le lendemain 2 juin, jour terrible qui vit la chute des girondins, Maurice congédia son ami Lorin, qui voulait absolument l'emmener à la Convention, et mit à part toutes choses pour aller voir son amie. La déesse de la liberté avait une terrible rivale en Geneviève.

Maurice trouva Geneviève dans son petit salon, Geneviève pleine de grâce et de prévenances ; mais près d'elle était une jeune femme de chambre, à la cocarde tricolore, qui marquait des mouchoirs dans l'angle de la fenêtre, et qui ne quitta point sa place.

Maurice fronça le sourcil ; Geneviève s'aperçut que l'Olympien était de mauvaise humeur ; elle redoubla de prévenances ; mais, comme elle ne poussa point l'amabilité jusqu'à congédier la jeune officieuse, Maurice s'impatienta et partit une heure plus tôt que d'habitude.

Tout cela pouvait être du hasard, Maurice prit patience. Ce soir-là, d'ailleurs, la situation était si terrible, que, bien que Maurice, depuis quelque temps, vécût en dehors de la politique, le bruit arriva jusqu'à lui. Il ne fallait pas moins que la chute d'un parti qui avait régné dix mois en France, pour le distraire un instant de son amour.

Le lendemain, même manège de la part de Geneviève. Maurice avait, dans la prévoyance de ce système, arrêté son plan : dix minutes après son arrivée, Maurice, voyant qu'après avoir marqué une douzaine de mouchoirs, la femme de chambre entamait six douzaines de serviettes, Maurice, disons-nous, tira sa montre, se leva, salua Geneviève et partit sans dire un seul mot.

Il y eut plus : en partant, il ne se retourna point une seule fois.

Geneviève, qui s'était levée pour le suivre des yeux à travers le jardin, resta un instant sans pensée, pâle et nerveuse, et retomba sur sa chaise, toute consternée de l'effet de sa diplomatie.

En ce moment, Dixmer entra.

— Maurice est parti ? s'écria-t-il avec étonnement.

— Oui, balbutia Geneviève.

— Mais il arrivait seulement ?

— Il y avait un quart d'heure à peu près.

— Alors il reviendra ?

— J'en doute.

— Laissez-nous, Muguet, fit Dixmer.

La femme de chambre avait pris ce nom de fleur en haine du nom de Marie, qu'elle avait le malheur de porter comme l'Autrichienne.

Sur l'invitation de son maître, elle se leva et sortit.

— Eh bien, chère Geneviève, demanda Dixmer, la paix est-elle faite avec Maurice ?

— Tout au contraire, mon ami, je crois que nous sommes à cette heure plus en froid que jamais.

— Et cette fois, qui a tort? demanda Dixmer.

— Maurice, sans aucun doute.

— Voyons, faites-moi juge.

— Comment! dit Geneviève en rougissant, vous ne devinez pas?

— Pourquoi il s'est fâché? Non.

— Il a pris Muguet en grippe, à ce qu'il paraît.

— Bah! vraiment? Alors il faut renvoyer cette fille. Je ne me priverai pas pour une femme de chambre d'un ami comme Maurice.

— Oh! dit Geneviève, je crois qu'il n'irait pas jusqu'à exiger qu'on l'exilât de la maison, et qu'il lui suffirait...

— Quoi?

— Qu'on l'exilât de ma chambre.

— Et Maurice a raison, dit Dixmer. C'est à vous et non à Muguet que Maurice vient rendre visite; il est donc inutile que Muguet soit là, à demeure, quand il vient.

Geneviève regarda son mari avec étonnement.

— Mais, mon ami... dit-elle.

— Geneviève, reprit Dixmer, je croyais avoir en vous un allié qui rendrait plus facile la tâche que je me suis imposée, et voilà, au contraire, que vos craintes redoublent nos difficultés. Il y a quatre jours que je croyais tout arrêté entre nous, et voilà que tout est à refaire. Geneviève, ne vous ai-je pas dit que je me faisais en vous, en votre honneur? ne vous ai-je pas dit qu'il fallait enfin que Maurice redevint notre ami plus intime et moins défilant que jamais? Oh! mon Dieu! que les femmes sont un éternel obstacle à nos projets!

— Mais, mon ami, n'avez-vous pas quelque autre moyen? Pour nous tous, je l'ai déjà dit, mieux vaudrait que M. Maurice fût éloigné.

— Oui, pour nous tous, peut-être; mais, pour celle qui est au-dessus de nous tous, pour celle à qui nous avons juré de sacrifier notre fortune, notre vie, notre honneur même, il faut que ce jeune homme revienne. Savez-vous que l'on a des soupçons sur Turgé, et qu'on parle de donner un autre serviteur aux princesses?

— C'est bien, je renverrai Muguet.

— Eh! mon Dieu, Geneviève, dit Dixmer avec un de ces mouvements d'impatience si rares chez lui, pourquoi me parler de cela? pourquoi souffler le feu de ma pensée avec la vôtre? pourquoi me créer des difficultés dans la difficulté même? Geneviève, faites, en femme honnête, dévouée, ce que vous croirez devoir faire, voilà ce que je vous dis; demain, je serai sorti; demain, je remplace Morand dans ses travaux d'ingénieur. Je ne dînerai point avec vous, mais lui y dînera; il a quelque chose à demander à Maurice, il vous expliquera ce que c'est. Ce qu'il a à lui demander, songez-y, Geneviève, c'est la chose importante; c'est, non pas le but auquel nous marchons, mais le moyen; c'est le dernier espoir de cet homme si bon, si noble, si dévoué; de ce protecteur de vous et de moi, pour qui nous devons donner notre vie.

— Et pour qui je donnerais la mienne! s'écria Geneviève avec enthousiasme.

— Eh bien, cet homme, Geneviève, je ne sais comment cela s'est fait, vous n'avez pas su le faire aimer à Maurice, de qui il était important surtout qu'il fût aimé. En sorte qu'aujourd'hui, dans la mauvaise disposition d'esprit où vous l'avez mis, Maurice refusera peut-être à Morand ce qu'il lui demandera, et ce qu'il faut à tout prix que nous obtenions. Voulez-vous maintenant que je vous dise, Geneviève, où mèneront Morand toutes vos délicatesses et toutes vos sentimentalités?

— Oh! monsieur, s'écria Geneviève en joignant les mains et en pâlisant, monsieur, ne parlons jamais de cela.

— Eh bien, donc, reprit Dixmer en posant ses lèvres sur le front de sa femme, soyez forte et réfléchissez.

Et il sortit.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! murmura Geneviève avec angoisse, que de violences ils me font pour que j'accepte cet amour vers lequel vole toute mon âme!...

Le lendemain, comme nous l'avons dit déjà, était un décadi.

Il y avait un usage fondé dans la famille Dixmer, comme dans toutes les familles bourgeoises de l'époque: c'était un diner plus long et plus cérémonieux le dimanche que les autres jours. Depuis son intimité, Maurice, invité à ce diner une fois pour toutes, n'y avait jamais manqué. Ce jour-là, quoiqu'on ne se mit d'habitude à table qu'à deux heures, Maurice arrivait à midi.

À la manière dont il était parti, Geneviève désespéra presque de le voir.

En effet, midi sonna sans qu'on aperçût Maurice; puis midi et demi, puis une heure.

Il serait impossible d'exprimer ce que se passait, pendant cette attente, dans le cœur de Geneviève.

Elle s'était d'abord habillée le plus simplement possible; puis, voyant qu'il tardait à venir, par ce sentiment de coquetterie naturelle au cœur de la femme, elle avait mis une fleur à son côté, une fleur dans ses cheveux, et elle avait attendu encore en sentant son cœur se serrer de plus en plus. On en était arrivé ainsi presque au moment de se mettre à table, et Maurice ne paraissait pas.

À deux heures moins dix minutes, Geneviève entendit le pas du cheval de Maurice, ce pas qu'elle connaissait si bien.

— Oh! le voici, s'écria-t-elle; son orgueil n'a pu lutter contre son amour. Il m'aime! il m'aime!

Maurice sauta à bas de son cheval qu'il remit aux mains du garçon jardinier, mais en lui ordonnant de l'attendre où il était. Geneviève le regardait descendre et vit avec inquiétude que le jardinier ne reconduisait point le cheval à l'écurie.

Maurice entra. Il était ce jour-là d'une beauté resplendissante. Le large habit noir carré à grands revers, le gilet blanc, la culotte de peau de chamois dessinant des jambes moulées sur celles de l'Apollon; le col de batiste blanche et ses beaux cheveux, découvrant un front large et poli, en faisaient un type d'élégante et vigoureuse nature.

Il entra. Comme nous l'avons dit, sa présence dilatait le cœur de Geneviève; elle l'accueillit radieuse.

— Ah! vous voilà, dit-elle en lui tendant la main; vous dinez avec nous, n'est-ce pas?

— Au contraire, citoyenne, dit Maurice d'un ton froid, je venais vous demander la permission de m'absenter.

— Vous absenter?

— Oui, les affaires de la section me réclament. J'ai craint que vous ne m'attendiez et que vous ne m'accusiez d'impolitesse; voilà pourquoi je suis venu.

Geneviève sentit son cœur, un instant à l'aise, se comprimer de nouveau.

— Oh! mon Dieu! dit-elle, et Dixmer qui ne dine pas ici, Dixmer qui comptait vous retrouver à son retour et m'avait recommandé de vous retenir ici!

— Ah! alors je comprends votre insistance, madame. Il y avait un ordre de votre mari. Et moi qui ne devrais point cela! En vérité, je ne me corrigerai jamais de mes fatuités.

— Maurice!

— Mais c'est à moi, madame, de m'arrêter à vos actions plutôt qu'à vos paroles; c'est à moi de comprendre que, si Dixmer n'est point ici, raison de plus pour que je n'y reste pas. Son absence serait un surcroît de gêne pour vous.

— Pourquoi cela? demanda timidement Geneviève.

— Parce que, depuis mon retour, vous semblez prendre à tâche de m'éviter; parce que j'étais revenu, pour vous, pour vous seule, vous le savez, mon Dieu! et que, depuis que je suis revenu, j'ai sans cesse trouvé d'autres que vous.

— Allons, dit Geneviève, vous voilà encore fâché, mon ami, et cependant je fais de mon mieux.

— Non pas, Geneviève, vous pouvez mieux faire encore: c'est de me recevoir comme auparavant, ou de me chasser tout à fait.

— Voyons, Maurice, dit tendrement Geneviève, comprenez ma situation, devinez mes angoisses, et ne faites pas davantage le tyran avec moi.

Et la jeune femme s'approcha de lui, et le regarda avec tristesse.

Maurice se tut.

— Mais que voulez-vous donc? continua-t-elle.

— Je veux vous aimer, Geneviève, puisque je sens que maintenant je ne puis vivre sans cet amour.

— Maurice, par pitié !

— Mais alors, madame, s'écria Maurice, il fallait me laisser mourir.

— Mourir ?

— Oui, mourir ou oublier.

— Vous pouviez donc oublier, vous ? s'écria Geneviève, dont les larmes jaillirent du cœur aux yeux.

— Oh ! non, non, murmura Maurice en tombant à genoux, non, Geneviève, mourir peut-être, oublier, jamais, jamais !

— Et cependant, reprit Geneviève avec fermeté, ce serait le mieux, Maurice, car cet amour est criminel.

— Avez-vous dit cela à M. Morand ? dit Maurice, ramené à lui par cette froideur subite.

— M. Morand n'est point un fou comme vous, Maurice, et je n'ai jamais eu besoin de lui indiquer la manière dont il devait se conduire dans la maison d'un ami.

— Gageons, répondit Maurice en souriant avec ironie, gageons que, si Dixmer dine dehors, Morand ne s'est pas absenté, lui. Ah ! voilà ce qu'il faut m'opposer, Geneviève, pour m'empêcher de vous aimer ; car tant que ce Morand sera là, à vos côtés, ne vous quittant pas d'une seconde, continua-t-il avec mépris, oh ! non, non, je ne vous aimerai pas, ou, du moins, je ne m'avouerai pas que je vous aime.

— Et moi, s'écria Geneviève, poussée à bout par cette éternelle suspicion, en étreignant le bras du jeune homme avec une sorte de frénésie, moi, je vous jure, entendez-vous bien, Maurice, et que cela soit dit une fois pour toutes, que cela soit dit pour n'y plus revenir jamais, je vous jure que Morand ne m'a jamais adressé un seul mot d'amour, que jamais Morand ne m'a aimée, que jamais Morand ne m'aimera ; je vous le jure sur mon honneur, je vous le jure sur l'âme de ma mère.

— Hélas ! hélas ! s'écria Maurice, que je voudrais donc vous croire !

— Oh ! croyez-moi, pauvre fou ! dit-elle avec un sourire qui, pour tout autre qu'un jaloux, eût été un aveu charmant. Croyez-moi ; d'ailleurs, en voulez-vous savoir davantage ? Eh bien, Morand aime une femme devant laquelle s'effacent toutes les femmes de la terre comme les fleurs des champs s'effacent devant les étoiles du ciel.

— Et quelle femme, demanda Maurice, peut donc effacer ainsi les autres femmes, quand au nombre de ces femmes se trouve Geneviève ?

— Celle qu'on aime, reprit en souriant Geneviève, n'est-elle pas toujours, dites-moi, le chef-d'œuvre de la création ?

— Alors, dit Maurice, si vous ne m'aimez pas, Geneviève...

La jeune femme attendit avec anxiété la fin de la phrase.

— Si vous ne m'aimez pas, continua Maurice, pouvez-vous me jurer au moins de n'en jamais aimer d'autre ?

— Oh ! pour cela, Maurice, je vous le jure et de grand cœur, s'écria Geneviève, enchantée que Maurice lui offrit lui-même cette transaction avec sa conscience.

Maurice saisit les deux mains que Geneviève élevait au ciel, et les couvrit de baisers ardents.

— Eh bien, à présent, dit-il, je serai bon, facile, confiant ; à présent, je serai généreux. Je veux vous sourire, je veux être heureux.

— Et vous n'en demanderez point davantage ?

— Je tâcherai.

— Maintenant, dit Geneviève, je pense qu'il est inutile qu'on vous tienne ce cheval en main. La section attendra.

— Oh ! Geneviève, je voudrais que le monde tout entier attendit et pouvoir le faire attendre pour vous.

On entendit des pas dans la cour.

— On vient nous annoncer que nous sommes servis, dit Geneviève.

Ils se serrèrent la main furtivement.

C'était Morand qui venait annoncer qu'on n'attendait, pour se mettre à table, que Maurice et Geneviève.

Lui aussi s'était fait beau pour ce dîner du dimanche.

XIX

LA DEMANDE

Morand, paré avec cette recherche, n'était point une petite curiosité pour Maurice.

Le muscadin le plus raffiné n'eût point trouvé un reproche à faire au nœud de sa cravate, aux plis de ses bottes, à la finesse de son linge.

Mais, il faut l'avouer, c'étaient toujours les mêmes cheveux et les mêmes lunettes.

Il sembla alors à Maurice, tant le serment de Geneviève l'avait rassuré, qu'il voyait pour la première fois ces cheveux et ces lunettes sous leur véritable jour.

— Du diable, se dit Maurice en allant à sa rencontre, du diable si jamais maintenant je suis jaloux de toi, excellent citoyen Morand ! Mets, si tu veux, tous les jours ton habit gorge de pigeon des décadis, et fais-toi faire pour les décadis un habit de drap d'or. A compter d'aujourd'hui, je promets de ne plus voir que tes cheveux et tes lunettes, et surtout de ne plus t'accuser d'aimer Geneviève.

On comprend combien la poignée de main donnée au citoyen Morand, à la suite de ce soliloque, fut plus franche et plus cordiale que celle qu'il lui donnait habituellement.

Contre l'habitude, le dîner se passait en petit comité. Trois couverts seulement étaient mis à une table étroite. Maurice comprit que, sous la table, il pourrait rencontrer le pied de Geneviève ; le pied continuerait la phrase muette et amoureuse commencée par la main.

On s'assit, Maurice voyait Geneviève de biais ; elle était entre le jour et lui ; ses cheveux noirs avaient un reflet bleu comme l'aile du corbeau ; son teint étincelait, son œil était humide d'amour.

Maurice chercha et rencontra le pied de Geneviève. Au premier contact dont il cherchait le reflet sur son visage, il la vit à la fois rougir et pâlir ; mais le petit pied de meurea paisiblement sous la table, endormi entre les deux siens.

Avec son habit gorge de pigeon, Morand semblait avoir repris son esprit du décadi, cet esprit brillant que Maurice avait vu quelquefois jaillir des lèvres de cet homme étrange, et qu'eût si bien accompagné sans doute la flamme de ses yeux, si des lunettes vertes n'eussent point éteint cette flamme.

Il dit mille folies sans jamais rire : ce qui faisait la force de plaisanterie de Morand, ce qui donnait un charme étrange à ses saillies, c'était son imperturbable sérieux. Ce marchand qui avait tant voyagé pour le commerce de peaux de toute espèce, depuis les peaux de panthère jusqu'aux peaux de lapin, ce chimiste aux bras rouges connaissait l'Égypte comme Hérodote, l'Afrique comme Levaillant, et l'Opéra et les boudoirs comme un muscadin.

— Mais le diable m'emporte ! citoyen Morand, dit Maurice, vous êtes non seulement un sachant, mais encore un savant.

— Oh ! j'ai beaucoup vu et surtout beaucoup lu, dit Morand ; puis ne faut-il pas que je me prépare un peu à la vie de plaisir que je compte embrasser dès que j'aurai fait ma fortune ? Il est temps, citoyen Maurice, il est temps !

— Bah ! dit Maurice, vous parlez comme un vieillard ; quel âge avez-vous donc ?

Morand se retourna en tressaillant à cette question, toute naturelle qu'elle était.

— J'ai trente-huit ans, dit-il. Ah ! voilà ce que c'est que d'être un savant, comme vous dites, on n'a plus d'âge.

Geneviève se mit à rire ; Maurice fit chorus ; Morand se contenta de sourire.

— Alors vous avez beaucoup voyagé ? demanda Mau-

rice en resserrait entre les siens le pied de Geneviève, qui tendait imperceptiblement à se dégager.

— Une partie de ma jeunesse, répondit Morand, s'est écoulée à l'étranger.

— Beaucoup vu ! pardon, c'est observé que je devrais dire, reprit Maurice ; car un homme comme vous ne peut voir sans observer.

— Ma foi, oui, beaucoup vu, reprit Morand ; je dirais presque que j'ai tout vu.

— Tout, citoyen, c'est beaucoup, reprit en riant Maurice, et, si vous cherchiez...

— Ah ! oui, vous avez raison. Il y a deux choses que je n'ai jamais vues. Il est vrai que, de nos jours, ces deux choses se font de plus en plus rares.

— Qu'est-ce donc ? demanda Maurice.

— La première, répondit gravement Morand, c'est un Dieu.

— Ah ! dit Maurice, à défaut de Dieu, citoyen Morand, je pourrais vous faire voir une déesse.

— Comment cela ? interrompit Geneviève.

— Oui, une déesse de création toute moderne : la déesse Raison. J'ai un ami dont vous m'avez quelquefois entendu parler, mon cher et brave Lorin, un cœur d'or, qui n'a qu'un seul défaut, celui de faire des quatrains et des calembours.

— Eh bien ?

— Eh bien, il vient d'avantager la ville de Paris d'une déesse Raison, parfaitement conditionnée, et à laquelle on n'a rien trouvé à reprendre. C'est la citoyenne Arthémise, ex-danseuse de l'Opéra, et à présent parfumeuse, rue Martin. Sitôt qu'elle sera définitivement reçue deesse, je pourrai vous la montrer.

Morand remercia gravement Maurice de la tête, et continua :

— L'autre, dit-il, c'est un roi.

— Oh ! cela, c'est plus difficile, dit Geneviève en s'efforçant de sourire ; il n'y en a plus.

— Vous auriez dû voir le dernier, dit Maurice, c'eût été prudent.

— Il en résulte, dit Morand, que je ne me fais aucune idée d'un front couronné ; ce doit être fort triste ?

— Fort triste, en effet, dit Maurice ; je vous en réponds, moi qui en vois un tous les mois à peu près.

— Un front couronné ? demanda Geneviève.

— Ou du moins, reprit Maurice, qui a porté le lourd et douloureux fardeau d'une couronne.

— Ah ! oui, la reine, dit Morand. Vous avez raison, monsieur Maurice, ce doit être un lugubre spectacle...

— Est-elle aussi belle et aussi fière qu'on le dit ? demanda Geneviève.

— Ne l'avez-vous donc jamais vue, madame ? demanda à son tour Maurice étonné.

— Moi ? Jamais !... répliqua la jeune femme.

— En vérité, dit Maurice, c'est étrange !

— Et pourquoi étrange ? dit Geneviève. Nous avons habité la province jusqu'en 91 ; depuis 91, j'habite la vieille rue Saint-Jacques, qui ressemble beaucoup à la province, si ce n'est que l'on n'a jamais de soleil, moins d'air et moins de fleurs. Vous connaissez ma vie, citoyen Maurice ; elle a toujours été la même ; comment voulez-vous que j'aie vue la reine ? Jamais l'occasion ne s'en est présentée.

— Et je ne crois pas que vous profitiez de celle qui, malheureusement, se présentera peut-être, dit Maurice.

— Que voulez-vous dire ? demanda Geneviève.

— Le citoyen Maurice, reprit Morand, fait allusion à une chose qui n'est plus un secret.

— A laquelle ? demanda Geneviève.

— Mais à la condamnation probable de Marie-Antoinette et à sa mort sur le même échafaud où est mort son mari. Le citoyen dit, enfin, que vous ne profiterez point, pour la voir, du jour où elle sortira du Temple pour marcher à la place de la Révolution.

— Oh ! certes, non, s'écria Geneviève, à ces paroles prononcées par Morand avec un sang-froid glacial.

— Alors faites-en votre deuil, continua l' impassible chimiste ; car l'Autrichienne est bien gardée, et la République est une fée qui rend invisible qui bon lui semble.

— J'avoue, dit Geneviève, que j'eusse cependant été bien curieuse de voir cette pauvre femme.

— Voyons, dit Maurice, ardent à recueillir tous les souhaits de Geneviève, en avez-vous bien réellement envie ? Alors, dites un mot ; la République est une fée, je l'accorde au citoyen Morand ; mais moi, en qualité de municipal, je suis quelque peu enchanteur.

— Vous pourriez me faire voir la reine, vous, monsieur ? s'écria Geneviève.

— Certainement que je le puis.

— Et comment cela ? demanda Morand en échangeant avec Geneviève un rapide regard, qui passa inaperçu du jeune homme.

— Rien de plus simple, dit Maurice. Il y a certes des municipaux dont on se défie. Mais, moi, j'ai donné assez de preuves de mon dévouement à la cause de la liberté pour n'être point de ceux-là. D'ailleurs, les entrées au Temple dépendent conjointement et des municipaux et des chefs de poste. Or, le chef de poste est justement, ce jour-là, mon ami Lorin, qui me paraît être appelé à remplacer indubitablement le général Santerre, attendu qu'en trois mois, il est monté du grade de caporal à celui d'adjudant-major. Eh bien, venez me trouver au Temple, le jour où je serai de garde, c'est-à-dire jeudi prochain.

— Eh bien, dit Morand, j'espère que vous êtes servie à souhait. Voyez donc comme cela se trouve ?

— Oh ! non, non, dit Geneviève, je ne veux pas.

— Et pourquoi cela ? s'écria Maurice qui ne voyait dans cette visite au Temple qu'un moyen de voir Geneviève un jour où il comptait être privé de ce bonheur.

— Parce que, dit Geneviève, ce serait peut-être vous exposer, cher Maurice, à quelque conflit désagréable, et que, s'il vous arrivait, à vous, notre ami, un souci quelconque causé par la satisfaction d'un caprice à moi, je ne me le pardonnerais de ma vie.

— Voilà qui est parler sagement, Geneviève, dit Morand. Croyez-moi, les défiances sont grandes, les meilleurs patriotes sont suspects aujourd'hui ; renoncez à ce projet, qui, pour vous, comme vous le dites, est un simple caprice de curiosité.

— On dirait que vous en parlez en jaloux, Morand, et que, n'ayant vu ni reine ni roi, vous ne voulez pas que les autres en voient. Voyons, ne discutez plus ; soyez de la partie.

— Moi ? Ma foi, non.

— Ce n'est plus la citoyenne Dixmer qui désire venir au Temple ; c'est moi qui la prie, ainsi que vous, de venir distraire un pauvre prisonnier. Car, une fois la grande porte refermée sur moi, je suis, pour vingt-quatre heures, aussi prisonnier que le serait un roi, un prince du sang.

Et, pressant de ses deux pieds le pied de Geneviève :

— Venez donc, dit-il, je vous en supplie.

— Voyons, Morand, dit Geneviève, accompagnez-moi.

— C'est une journée perdue, dit Morand, et qui retardera d'autant celle où je me retirerai du commerce.

— Alors, je n'irai point, dit Geneviève.

— Et pourquoi cela ? demanda Morand.

— Eh ! mon Dieu, c'est bien simple, dit Geneviève, parce que je ne puis pas compter sur mon mari pour m'accompagner, et que, si vous ne m'accompagnez pas, vous, homme raisonnable, homme de trente-huit ans, je n'aurai pas la hardiesse d'aller affronter seule les postes de canonniers, de grenadiers et de chasseurs, en demandant à parler à un municipal qui n'est mon aîné que de trois ou quatre ans.

— Alors, dit Morand, puisque vous croyez ma présence indispensable, citoyenne...

— Allons, allons, citoyen savant, soyez galant, comme si vous étiez tout bonnement un homme ordinaire, dit Maurice, et sacrifiez la moitié de votre journée à la femme de votre ami.

— Soit ! dit Morand.

— Maintenant, reprit Maurice, je ne vous demande qu'une chose, c'est de la discrétion. C'est une démarche suspecte qu'une visite au Temple, et un accident quelconque qui arriverait à la suite de cette visite nous ferait guillotiner tous. Les jacobins ne plaisaient pas, peste ! Vous venez de voir comme ils ont traité les girondins.

— Diable ! dit Morand, c'est à considérer, ce que dit le citoyen Maurice : ce serait une manière de me retirer du commerce qui ne m'irait point du tout.

— N'avez-vous pas entendu, reprit Geneviève en souriant, que le citoyen a dit *tous* ?

— Eh bien, tous ?

— Tous ensemble.

— Oui, sans doute, dit Morand, la compagnie est agréable ; mais j'aime mieux, belle sentimentale, vivre dans votre compagnie que d'y mourir.

— Ah ça ! où diable avais-je donc l'esprit, se demanda Maurice, quand je croyais que cet homme était amoureux de Geneviève ?

— Alors, c'est dit, reprit Geneviève ; Morand, vous, c'est à vous que je parle, à vous le distrait, à vous le rêveur ; c'est pour jeudi prochain : n'allez pas, mercredi soir, commencer quelque expérience chimique qui vous retienne pour vingt-quatre heures, comme cela arrive quelquefois.

— Soyez tranquille, dit Morand ; d'ailleurs, d'ici là, vous me le rappellerez.

Geneviève se leva de table, Maurice imita son exemple ; Morand allait en faire autant, et les suivre peut-être, lorsque l'un des ouvriers apporta au chimiste une petite fiole de liqueur qui attira toute son attention.

— Dépêchons-nous, dit Maurice en entraînant Geneviève.

— Oh ! soyez tranquille, dit celle-ci ; il en a pour une bonne heure au moins.

Et la jeune femme lui abandonna sa main, qu'il serra tendrement dans les siennes. Elle avait remords de sa trahison, et elle lui payait ce remords en bonheur.

— Voyez-vous, lui dit-elle en traversant le jardin et en montrant à Maurice les œillets qu'on avait apportés à l'air dans une caisse d'acajou, pour les ressusciter, s'il était possible ; voyez-vous, mes fleurs sont mortes.

— Qui les a tués ? Votre négligence, dit Maurice. Pauvres œillets !

— Ce n'est point ma négligence, c'est votre abandon, mon ami.

— Cependant elles demandaient bien peu de chose, Geneviève, un peu d'eau, voilà tout ; et mon départ a dû vous laisser bien du temps.

— Ah ! dit Geneviève, si les fleurs s'arrosaient avec des larmes, ces pauvres œillets, comme vous les appelez, ne seraient pas morts.

Maurice l'enveloppa de ses bras, la rapprocha vivement de lui, et, avant qu'elle eût eu le temps de se défendre, il appuya ses lèvres sur l'œil moitié souriant, moitié languissant, qui regardait la caisse ravagée.

Geneviève avait tant de choses à se reprocher, qu'elle fut indulgente.

Dixmer revint tard, et, lorsqu'il revint, il trouva Morand, Geneviève et Maurice qui causaient botanique dans le jardin.

XX

LA BOUQUETIÈRE

Enfin, ce fameux jeudi, jour de la garde de Maurice, arriva.

On entra dans le mois de juin. Le ciel était d'un bleu foncé, et sur cette nappe d'indigo se détachait le blanc mat des maisons neuves. On commençait à pressentir l'arrivée de ce chien terrible que les anciens représentaient altéré d'une soif inextinguible, et qui, au dire des Parisiens de la plèbe, lèche si bien les pavés. Paris était net comme un tapis, et des parfums tombés de l'air, montant des arbres, émanant des fleurs, circulaient et enivraient, comme pour faire oublier un peu aux habitants de la capitale cette vapeur de sang qui fumait sans cesse sur le pavé de ses places.

Maurice devait entrer au Temple à neuf heures ; ses deux collègues étaient Mercevault et Agricola. À huit heures, il était Vieille rue Saint-Jacques, en grand costume de citoyen municipal, c'est-à-dire avec une écharpe tricolore serrant sa taille souple et nerveuse ; il était venu, comme d'habitude, à cheval chez Geneviève, et, sur sa route, il avait pu recueillir les éloges et les approbations nullement dissimulés des bonnes patriotes qui le regardaient passer.

Geneviève était déjà prête : elle portait une simple robe de mousseline, une espèce de mante en taffetas léger, un petit bonnet orné de la cocarde tricolore. Dans ce simple appareil elle était d'une éblouissante beauté.

Morand, qui s'était, comme nous l'avons vu, beaucoup fait prier, avait, de peur d'être suspecte d'aristocratie, sans doute, pris l'habit de tous les jours, cet habit moitié bourgeois, moitié artisan. Il venait de rentrer seulement, et son visage portait la trace d'une grande fatigue.

Il prétendit avoir travaillé toute la nuit pour achever une besogne pressée.

Dixmer était sorti aussitôt le retour de son ami Morand.

— Eh bien, demanda Geneviève, qu'avez-vous décidé Maurice, et comment verrons-nous la reine ?

— Ecoutez, dit Maurice, mon plan est fait. J'arrive avec vous au Temple ; je vous recommande à Lorin, mon ami, qui commande la garde ; je prends mon poste, et, au moment favorable, je vais vous chercher.

— Mais, demanda Morand, où verrons-nous les prisonniers, et comment les verrons-nous ?

— Pendant leur déjeuner ou leur dîner, si cela vous convient, à travers le vitrage des municipaux.

— Parfait ! dit Morand.

Maurice vit alors Morand s'approcher de l'armoire du fond de la salle à manger, et boire à la hâte un verre de vin pur. Cela le surprit. Morand était fort sobre et ne buvait ordinairement que de l'eau rouge.

Geneviève s'aperçut que Maurice regardait le buveur avec étonnement.

— Figurez-vous, dit-elle, qu'il se tue avec son travail, ce malheureux Morand de sorte qu'il est capable de n'avoir rien pris depuis hier matin.

— Il n'a donc pas diné ici ? demanda Maurice.

— Non, il fait des expériences en ville.

Geneviève prenait une précaution inutile. Maurice, en véritable amant, c'est-à-dire en égoïste, n'avait remarqué cette action de Morand qu'avec cette attention superficielle que l'homme amoureux accorde à tout ce qui n'est pas la femme qu'il aime.

À ce verre de vin, Morand ajouta une tranche de pain qu'il avala précipitamment.

— Et maintenant, dit le mangeur, je suis prêt, cher citoyen Maurice ; quand vous voudrez, nous partirons.

Maurice, qui effeuillait les pistils flétris d'un des œillets morts qu'il avait cueillis en passant, présenta son bras à Geneviève en disant :

— Partons.

Ils partirent en effet. Maurice était si heureux que sa poitrine ne pouvait contenir son bonheur ; il eût crié de joie s'il ne se fût retenu. En effet, que pouvait-il désirer de plus ? Non seulement on n'aimait point Morand, il en avait la certitude, mais encore on l'aimait, lui, il en avait l'espérance. Dieu envoyait un beau soleil sur la terre, le bras de Geneviève frémissait sous le sien ; et les crieurs publics, hurlant à pleine tête le triomphe des jacobins et la chute de Brissot et de ses complices, annonçaient que la patrie était sauvée.

Il y a vraiment des instants dans la vie où le cœur de l'homme est trop petit pour contenir la joie ou la douleur qui s'y concentre.

— Oh ! le beau jour ! s'écria Morand.

Maurice se retourna avec étonnement ; c'était le premier élan qui sortait devant lui de cet esprit toujours distrait ou comprimé.

— Oh ! oui, oui, bien beau, dit Geneviève en se laissant peser au bras de Maurice ; puis-se-t-il demeurer jusqu'au soir pur et sans nuages, comme il est en ce moment !

Maurice s'appliqua ce mot, et son bonheur en redoubla.

Morand regarda Geneviève à travers ses lunettes vertes, avec une expression particulière de reconnaissance ; peut-être, lui aussi, s'était-il appliqué ce mot.

On traversa ainsi le Petit-Pont, la rue de la Juiverie, et le pont Notre-Dame, puis on prit la place de l'Hotel-de-Ville, la rue Barre-du-Bec et la rue Sainte-Avoye. A mesure qu'on avançait, le pas de Maurice devenait plus léger, tandis qu'au contraire le pas de sa compagne et celui de son compagnon se ralentissaient de plus en plus.

On était arrivé ainsi au coin de la rue des Vieilles-Audricettes, lorsque, tout à coup, une bouquetière barra le passage à nos promeneurs en leur présentant son éventaire chargé de fleurs.

— Oh ! les magnifiques œillets ! s'écria Maurice.

— Oh ! oui, bien beaux, dit Geneviève ; il paraît que ceux qui les cultivaient n'avaient point d'autres préoccupations, car ils ne sont pas morts, ceux-là.

Ce mot retentit bien doucement au cœur du jeune homme.

— Ah ! mon beau municipal, dit la bouquetière, achète un bouquet à la citoyenne. Elle est habillée de blanc, voilà des œillets rouges superbes ; blanc et pourpre vont bien ensemble ; elle mettra le bouquet sur son cœur, et, comme son cœur est bien près de ton habit bleu, vous aurez là les couleurs nationales.

La bouquetière était jeune et jolie, elle débitait son petit compliment avec une grâce toute particulière ; son compliment, d'ailleurs, était admirablement choisi, et eût-il été fait exprès, qu'il ne se fût pas mieux appliqué à la circonstance. En outre, les fleurs étaient presque symboliques. C'étaient des œillets pareils à ceux qui étaient morts dans la caisse d'acajou.

— Oui, dit Maurice, je t'en achète, parce que ce sont des œillets, entends-tu bien ? Toutes les autres fleurs, je les déteste.

— Oh ! Maurice, dit Geneviève, c'est bien inutile ; nous en avons tant dans le jardin !

Et, malgré ce refus des lèvres, les yeux de Geneviève disaient qu'elle mourait d'envie d'avoir ce bouquet.

Maurice prit le plus beau de tous les bouquets ; c'était, d'ailleurs, celui que lui présentait la jolie marchande de fleurs.

Il se composait d'une vingtaine d'œillets ponceau, à l'odeur à la fois âcre et suave. Au milieu de tous et dominant comme un roi, sortait un œillet énorme.

— Tiens, dit Maurice à la marchande, en lui jetant sur son éventaire un assignat de cinq livres ; tiens, voilà pour toi.

— Merci, mon beau municipal, dit la bouquetière ; cinq fois merci !

Et elle alla vers un autre couple de citoyens, dans l'espérance qu'une journée qui commençait si magnifiquement serait une bonne journée. Pendant cette scène, bien simple en apparence, et qui avait duré quelques secondes à peine, Morand, chancelant sur ses jambes, s'essuyait le front, et Geneviève était pâle et tremblante. Elle prit, en crispant sa main charmante, le bouquet que lui présentait Maurice, et le porta à son visage, moins pour en respirer l'odeur que pour cacher son émotion.

Le reste du chemin se fit gaiement, quant à Maurice du moins. Pour Geneviève, sa gaieté à elle était contrainte. Quant à Morand, la sienne se faisait jour d'une façon bizarre, c'est-à-dire par des soupirs étouffés, par des rires éclatants et par des plaisanteries formidables, tombant sur les passants comme un feu de file.

A neuf heures, on arrivait au Temple.

Santerre faisait l'appel des municipaux.

— Me voici, dit Maurice en laissant Geneviève sous la garde de Morand.

— Ah ! sois le bienvenu, dit Santerre en tendant la main au jeune homme.

Maurice se garda bien de refuser la main qui lui était offerte. L'amitié de Santerre était certainement une des plus précieuses de l'époque.

En voyant cet homme qui avait commandé le fameux roulement de tambours, Geneviève frissonna et Morand pâlit.

— Qui donc est cette belle citoyenne, demanda Santerre à Maurice, et que vient-elle faire ici ?

— C'est la femme du brave citoyen Dixmer ; il n'est point que tu n'aies entendu parler de ce brave patriote, citoyen général ?

— Oui, oui, reprit Santerre, un chef de tannerie, capitaine aux chasseurs de la légion Victor.

— C'est cela même.

— Bon ! bon ! elle est ma foi jolie. Et cette espèce de magot qui lui donne le bras ?

— C'est le citoyen Morand, l'associé de son mari, chasseur dans la compagnie Dixmer.

Santerre s'approcha de Geneviève.

— Bonjour, citoyenne, dit-il.

Geneviève fit un effort.

— Bonjour, citoyen général, répondit-elle en souriant. Santerre fut à la fois flatté du sourire et du titre.

— Et que viens-tu faire ici, belle patriote ? continua Santerre.

— La citoyenne, reprit Maurice n'a jamais vu la veuve Capet, et elle voudrait la voir.

— Oui, dit Santerre, avant que...

Et il fit un geste atroce.

— Précisément, répondit froidement Maurice.

— Bien, dit Santerre ; tâche seulement qu'on ne la voie pas entrer au donjon ; ce serait un mauvais exemple ; d'ailleurs, je n'en fie bien à toi.

Santerre serra de nouveau la main de Maurice, fit de la tête un geste amical et protecteur à Geneviève et alla vaquer à ses autres fonctions.

Après bon nombre d'évolutions de grenadiers et de chasseurs, après quelques manœuvres de canon dont on pensait que les sourds retentissements jetaient aux environs une intimidation salutaire, Maurice reprit le bras de Geneviève, et, suivi par Morand, s'avança vers le poste à la porte duquel Lorin s'égosillait, en commandant la manœuvre à son bataillon.

— Bon ! s'écria-t-il, voilà Maurice ; peste ! avec une femme qui me paraît un peu agréable. Est-ce que le sournois voudrait faire concurrence à ma déesse Raison ? S'il en était ainsi, pauvre Arthémise !

— Eh bien, citoyen adjutant ? dit le capitaine.

— Ah ! c'est juste ; attention ! cria Lorin. Par file à gauche, gauche... Bonjour, Maurice. Pas accéléré... marche !

Les tambours roulèrent ; les compagnies allèrent prendre leur poste, et, quand chacune fut au sien, Lorin accourut.

Les premiers compliments s'échangèrent.

Maurice présenta Lorin à Geneviève et à Morand.

Puis les explications commencèrent.

— Oui, oui, je comprends, dit Lorin ; tu veux que le citoyen et la citoyenne puissent entrer au donjon : c'est chose facile ; je vais faire placer les factionnaires et leur dire qu'ils peuvent te laisser passer avec ta société.

Dix minutes après, Geneviève et Morand entraient à la suite des trois municipaux et prenaient place derrière le vitrage.

XXI

L'ŒUILLET ROUGE

La reine venait de se lever seulement. Malade depuis deux ou trois jours, elle restait au lit plus longtemps que d'habitude. Seulement, ayant appris de sa sœur que le soleil s'était levé, magnifique, elle avait fait un effort, et avait, pour faire prendre l'air à sa fille, demandé à se promener sur la terrasse, ce qui lui avait été accordé sans difficulté.

Et puis une autre raison la déterminait. Une fois, une seule, il est vrai, elle avait du haut de la tour aperçu le dauphin dans le jardin. Mais, au premier geste qu'avaient échangé le fils et la mère Simon était intervenu et avait fait rentrer l'enfant.

N'importe, elle l'avait aperçu, et c'était beaucoup. Il est vrai que le pauvre petit prisonnier était bien pâle et bien changé. Puis il était vêtu, comme un enfant du peuple, d'une carmagnole et d'un gros pantalon. Mais on lui avait laissé ses beaux cheveux blonds bouclés, qui lui faisaient une auréole que Dieu a sans doute voulu que l'enfant martyr gardât au ciel.

Si elle pouvait le revoir une fois encore seulement, quelle fête pour ce cœur de mère !

Puis enfin il y avait encore autre chose.

— Ma sœur, lui avait dit madame Elisabeth, vous savez

— Assurément, dit Morand.

— Seulement, dit Geneviève, nous allons avoir l'air de ces curieux cruels qui viennent, de l'autre côté d'une grille, jouir des tourments d'un prisonnier.

— Eh bien, que ne les avez-vous conduits sur le chemin de la tour, vos amis, puisque la femme Capel s'y promène aujourd'hui avec sa sœur et sa fille ; car ils lui ont laissé sa fille, à elle, tandis que moi, qui ne suis pas coupable, ils m'ont ôté la mienne. Oh ! les aristocrates, il y aura toujours, quoi qu'on fasse, des faveurs pour eux, citoyen Maurice.



Morand, au lieu de regarder, se colla contre le mur.

que nous avons trouvé dans le corridor un fêtu de paille dressé dans l'angle du mur. Dans la langue de nos signaux, cela veut dire de faire attention autour de nous et qu'un ami s'approche.

— C'est vrai, avait répondu la reine, qui, regardant sa sœur et sa fille en pitié, s'encourageait elle-même à ne point désespérer de leur salut.

Les exigences du service étant accomplies, Maurice était alors d'autant plus le maître, dans le donjon du Temple, que le hasard l'avait désigné pour la garde du jour, en faisant des municipaux Agricola et Mercevaull les veilleurs de nuit.

Les municipaux sortants étaient partis, après avoir laissé leur procès-verbal au conseil du Temple.

— Eh bien, citoyen municipal, dit la femme Tison en venant saluer Maurice, vous amenez donc de la société pour voir nos pigeons ? Il n'y a que moi qui suis condamnée à ne plus voir ma pauvre Sophie.

— Ce sont des amis à moi, dit Maurice, qui n'ont jamais vu la femme Capel.

— Eh bien, ils seront à merveille derrière le vitrage.

— Mais ils lui ont ôté son fils, répondit celui-ci.

— Ah ! si j'avais un fils, murmura la geôlière, je crois que je regretterais moins ma fille.

Geneviève avait pendant ce temps-là échangé quelques regards avec Morand.

— Mon ami, dit la jeune femme à Maurice, la citoyenne a raison. Si vous vouliez, d'une façon quelconque, me placer sur le passage de Marie-Antoinette, cela me répugnerait moins que de la regarder d'ici. Il me semble que cette manière de voir les personnes est humiliante à la fois pour elles et pour nous.

— Bonne Geneviève, dit Maurice, vous avez donc toutes les délicatesses ?

— Ah ! pardieu ! citoyenne, s'écria un des deux collègues de Maurice, qui déjeunait dans l'antichambre avec du pain et des saucisses, si vous étiez prisonnière et que la veuve Capel fût curieuse de vous voir, elle ne ferait pas tant de façons pour se passer cette fantaisie, la coquine.

Geneviève, par un mouvement plus rapide que l'éclair, tourna ses yeux vers Morand pour observer sur lui l'effet

de ces injures. En effet, Morand tressaillit ; une leur étrange, phosphorescente pour ainsi dire, jaillit de ses paupières, ses poings se crispèrent un moment ; mais tous ces signes furent si rapides, qu'ils passèrent inaperçus.

— Comment s'appelle ce municipal ? demanda-t-elle à Maurice.

— C'est le citoyen Mercevault, répondit le jeune homme.

Puis il ajouta, comme pour excuser sa grossièreté :

— Un tailleur de pierres.

Mercevault entendit et jeta un regard de côté sur Maurice.

— Allons, allons, dit la femme Ti-on, achève ta saucisse et ta demi-bouteille, que je desserve.

— Ce n'est pas la faute de l'Autrichienne si je les achève à cette heure, gronnait le municipal ; si elle avait pu me faire tuer au 10 août, elle l'eût certainement fait ; aussi, le jour où elle éternuera dans le sac, je serai au premier rang, solide au poste.

Morand devint pâle comme un mort.

— Allons, allons, citoyen Maurice, dit Geneviève, allons où vous avez promis de me mener ; ici, il me semble que je suis prisonnière, j'étouffe.

Maurice fit sortir Morand et Geneviève ; et les sentinelles prévenues par Lorin, les laissèrent passer sans aucune difficulté.

Il les installa dans un petit couloir de l'étage supérieur, de sorte qu'au moment où la reine, Madame Elisabeth et Madame Royale devaient monter à la galerie, les augustes prisonnières ne pouvaient faire autrement que de passer devant eux.

Comme la promenade était fixée pour dix heures, et qu'il n'y avait plus que quelques minutes à attendre, Maurice, non seulement ne quitta point ses amis, mais encore, afin que le plus léger soupçon ne planât point sur cette démarche tant soit peu illégale, ayant rencontré le citoyen Agricola, il l'avait pris avec lui.

Dix heures sonnèrent.

— Ouvrez ! cria du bas de la tour une voix que Maurice reconnut pour celle du général Santerre.

Aussitôt la garde prit les armes, on ferma les grilles, les factionnaires apprêtèrent leurs armes. Il y eut alors dans toute la cour un bruit de fer, de pierres et de pas qui impressionna vivement Morand et Geneviève, car Maurice les vit pâlir tous deux.

— Que de précautions pour garder trois femmes ! murmura Geneviève.

— Oui, dit Morand en essayant de rire. Si ceux qui tentent de les faire évader étaient à notre place et voyaient ce que nous voyons, cela les dégoûterait du métier.

— En effet, dit Geneviève, je commence à croire qu'elles ne se sauveront pas.

— Et moi, je l'espère, répondit Maurice.

Et, se penchant à ces mots sur la rampe de l'escalier :

— Attention, dit-il, voici les prisonnières.

— Nommez-les-moi, dit Geneviève, car je ne les connais pas.

— Les deux premières qui montent sont la sœur et la fille de Capet. La dernière, qui est précédée d'un petit chien, est Marie-Antoinette.

Geneviève fit un pas en avant. Mais, au contraire, Morand, au lieu de regarder, se colla contre le mur.

Ses lèvres étaient plus livides et plus terreuses que la pierre du donjon.

Geneviève, avec sa robe blanche et ses beaux yeux purs, semblait un ange attendant les prisonniers pour éclairer la route amère qu'ils parcouraient, et leur mettre en passant un peu de joie au cœur.

Madame Elisabeth et Madame Royale passèrent après avoir jeté un regard étonné sur les étrangers ; sans doute la première eut l'idée que c'étaient ceux que leur annonçaient les signes, car elle se retourna vivement vers Madame Royale et lui serra la main tout en laissant tomber son mouchoir comme pour prévenir la reine.

— Faites attention, ma sœur, dit-elle, j'ai laissé échapper mon mouchoir.

Et elle continua de monter avec la jeune princesse.

La reine, dont un souffle haletant et une petite toux

sèche indiquaient le malaise, se baissa pour ramasser le mouchoir qui était tombé à ses pieds ; mais, plus prompt qu'elle, son petit chien s'en empara et courut le porter à madame Elisabeth. La reine continua donc de monter, et, après quelques marches, se trouva à son tour devant Geneviève, Morand et le jeune municipal.

— Oh ! des fleurs ! dit-elle ; il y a bien longtemps que je n'en ai vu. Que cela sent bon, et que vous êtes heureuse d'avoir des fleurs, madame !

Prompte comme la pensée qui venait de se formuler par ces paroles douloureuses, Geneviève étendit la main pour offrir son bouquet à la reine. Alors Marie-Antoinette leva la tête, la regarda, et une imperceptible rougeur parut sur son front décoloré.

Mais, par une sorte de mouvement naturel, par cette habitude d'obéissance passive au règlement, Maurice étendit la main pour arrêter le bras de Geneviève.

La reine alors demeura hésitante, et, regardant Maurice, elle le reconnut pour le jeune municipal qui avait l'habitude de lui parler avec fermeté, mais en même temps avec respect.

— Est-ce défendu, monsieur ? dit-elle.

— Non, non, madame, dit Maurice. Geneviève, vous pouvez offrir votre bouquet.

— Oh ! merci, merci, monsieur ! s'écria la reine avec une vive reconnaissance.

Et, saluant avec une gracieuse affabilité Geneviève, Marie-Antoinette avança une main amaigrie, et cueillit au hasard un œillet dans la masse des fleurs.

— Mais prenez tout, madame, prenez, dit timidement Geneviève.

— Non, dit la reine avec un sourire charmant ; ce bouquet vient peut-être d'une personne que vous aimez, et je ne veux point vous en priver.

Geneviève rougit, et cette rougeur fit sourire la reine.

— Allons, allons, citoyenne Capet, dit Agricola, il faut continuer votre chemin.

La reine salua et continua de monter ; mais avant de disparaître, elle se retourna encore en murmurant :

— Que cet œillet sent bon et que cette femme est jolie !

— Elle ne m'a pas vu, murmura Morand, qui, presque agenouillé dans la pénombre du corridor, n'avait effectivement point frappé les regards de la reine.

— Mais, vous, vous l'avez bien vue, n'est-ce pas Morand ? n'est-ce pas, Geneviève ? dit Maurice doucement heureux, d'abord du spectacle qu'il avait procuré à ses amis, et ensuite du plaisir qu'il venait de faire à si peu de frais à la malheureuse prisonnière.

— Oh ! oui, oui, dit Geneviève, je l'ai bien vue, et, maintenant quand je vivrais cent ans, je la verrais toujours.

— Et comment la trouvez-vous ?

— Bien belle.

— Et vous Morand ?

Morand joignit les mains sans répondre.

— Dites donc, demanda tout bas et en riant Maurice à Geneviève, est-ce que ce serait de la reine que Morand est amoureux ?

Geneviève tressaillit ; mais, se remettant aussitôt :

— Ma foi, répondit-elle en riant à son tour, cela en a en vérité l'air.

— Eh bien, vous ne me dites pas comment vous l'avez trouvée, Morand, insista Maurice.

— Je l'ai trouvée bien pâle, répondit-il.

Maurice reprit le bras de Geneviève et la fit descendre vers la cour. Dans l'escalier sombre, il lui sembla que Geneviève lui baisait la main.

— Eh bien, dit Maurice, que veut dire cela, Geneviève ?

— Cela veut dire, Maurice, que je n'oublierai jamais que, pour un caprice de moi, vous avez risqué votre tête.

— Oh ! dit Maurice, voilà de l'exagération, Geneviève. De vous à moi, vous savez que la reconnaissance n'est pas le sentiment que j'ambitionne.

Geneviève lui pressa doucement le bras.

Morand suivait en trébuchant.

On arriva dans la cour. Lorin vint reconnaître les deux visiteurs et les fit sortir du Temple. Mais, avant de le quitter, Geneviève fit promettre à Maurice de venir dîner Vieille rue Saint-Jacques, le lendemain.

XXII

SIMON LE CENSEUR

Maurice s'en revint à son poste le cœur tout plein d'une joie presque céleste : il trouva la femme Tison qui pleurait.

— Et qu'avez-vous donc encore, la mère ? demanda-t-il.

— J'ai que je suis furieuse, répondit la géolière.

— Et pourquoi ?

— Parce que tout est injuste pour les pauvres gens dans ce monde.

— Mais enfin ?...

— Vous êtes riche, vous ; vous êtes bourgeois ; vous venez ici pour un jour seulement, et l'on vous permet de vous y faire visiter par de jolies femmes qui donnent des bouquets à l'Autrichienne ; et moi qui niche perpétuellement dans le colombier, on me défend de voir ma pauvre Héloïse.

Maurice lui prit la main et y glissa un assignat de dix livres.

— Tenez, bonne Tison, lui dit-il, prenez cela et ayez courage. Eh ! mon Dieu ! l'Autrichienne ne durera pas toujours.

— Un assignat de dix livres, fit la géolière, c'est gentil de votre part ; mais j'aimerais mieux une papillote qui eût enveloppé les cheveux de ma pauvre fille.

Elle achevait ces mots quand Simon, qui montait, les entendit, et vit la géolière serrer dans sa poche l'assignat que lui avait donné Maurice.

Disons dans quelle disposition d'esprit était Simon. Simon venait de la cour, où il avait rencontré Lorin. Il y avait décidément antipathie entre ces deux hommes.

Cette antipathie était beaucoup moins motivée par la scène violente que nous avons déjà mise sous les yeux de nos lecteurs, que par la différence des races, source éternelle de ces inimitiés ou de ces penchants que l'on appelle les mystères, et qui cependant s'expliquent si bien.

Simon était laid, Lorin était beau ; Simon était sale, Lorin sentait bon ; Simon était républicain fanfaron, Lorin était un de ces patriotes ardents qui, pour la Révolution, n'avaient fait que des sacrifices ; et puis, s'il eût fallu en venir aux coups, Simon sentait instinctivement que le poing du muscadin lui eût, non moins élégamment que Maurice, décerné un châtiment plébéien.

Simon, en apercevant Lorin, s'était arrêté court et avait pâli.

— C'est donc encore ce bataillon-là qui monte la garde ? grogna-t-il.

— Eh bien, après ? répondit un grenadier à qui l'apostrophe déplut. Il me semble qu'il en vaut bien un autre.

Simon tira un crayon de la poche de sa carmagnole et feignit de prendre une note sur une feuille de papier presque aussi noire que ses mains.

— Eh ! dit Lorin, tu sais donc écrire, Simon, depuis que tu es le précepteur de Capet ? Voyez, citoyens ; ma parole d'honneur, il note ; c'est Simon le censeur.

Et un éclat de rire universel, parti des rangs des jeunes gardes nationaux, presque tous jeunes gens lettrés, hébété pour ainsi dire le misérable savetier.

— Bon, bon, dit-il, en grinçant des dents et en blémissant de colère ; on dit que tu as laissé entrer des étrangers dans le donjon, et cela sans permission de la Commune. Bon, bon, je vais faire dresser procès-verbal par le municipal.

— Au moins, celui-là sait écrire, répondit Lorin ; c'est Maurice, Maurice poing de fer, connais-tu ?

En ce moment justement, Morand et Geneviève sortaient.

A cette vue, Simon s'élança dans le donjon, juste au moment où, comme nous l'avons dit, Maurice donnait à la femme Tison un assignat de dix livres comme consolation.

Maurice ne fit pas attention à la présence de ce misérable, dont il s'éloignait d'ailleurs par instinct toutes les fois qu'il le trouvait sur sa route, comme on s'éloigne d'un reptile venimeux ou dégoûtant.

— Ah çà ! dit Simon à la femme Tison, qui s'essuyait les yeux avec son tablier, tu veux donc absolument te faire guillotiner, citoyenne ?

— Moi ! dit la femme Tison ; et pourquoi cela ?

— Comment tu reçois de l'argent des municipaux pour faire entrer les aristocrates chez l'Autrichienne !

— Moi ? dit la femme Tison. Tais-toi, tu es fou.

— Ce sera consigné au procès-verbal, dit Simon avec emphase.

— Allons donc, ce sont les amis du municipal Maurice, un des meilleurs patriotes qui existent.

— Des conspirateurs, te dis-je, la Commune sera informée d'ailleurs, elle jugera.

— Allons, tu vas me dénoncer, espion de police ?

— Parfaitement, à moins que tu ne dénonces toi-même.

— Mais quoi dénoncer ? que veux-tu que je dénonce ?

— Ce qui s'est passé, donc.

— Mais puisqu'il ne s'est rien passé.

— Où étaient-ils, les aristocrates ?

— Là, sur l'escalier.

— Quand la veuve Capet est montée à la tour ?

— Oui.

— Et ils se sont parlé ?

— Ils se sont dit deux mots.

— Deux mots, tu vois ; d'ailleurs, ça sent l'aristocrate, ici.

— C'est-à-dire que ça sent l'œillet.

— L'œillet ! pourquoi l'œillet ?

— Parce que la citoyenne en avait un bouquet qui embaumait.

— Quelle citoyenne ?

— Celle qui regardait passer la reine.

— Tu vois bien, lui dit la reine, femme Tison ; la fréquentation des aristocrates te perd. Eh bien, sur quoi donc est-ce que je marche là ? continua Simon en se baissant.

— Eh ! justement, dit la femme Tison, c'est une fleur... un œillet ; il sera tombé des mains de la citoyenne Dixmer, quand Marie-Antoinette en a pris un dans son bouquet.

— La femme Capet a pris une fleur dans le bouquet de la citoyenne Dixmer ? dit Simon.

— Oui, et c'est moi-même qui le lui ai donné, entends-tu ? dit d'une voix menaçante Maurice, qui écoutait ce colloque depuis quelques instants et que ce colloque impatientait.

— C'est bien, c'est bien, on voit ce qu'on voit, et on sait ce qu'on dit, grogna Simon, qui tenait toujours à la main l'œillet froissé par son large pied.

— Et moi, reprit Maurice, je sais une chose et je vais te la dire, c'est que tu n'as rien à faire dans le donjon et que ton poste de bourreau est là-bas près du petit Capet, que tu ne battras pas cependant aujourd'hui, attendu que je suis là et que je te le défends.

— Ah ! tu menaces, et tu m'appelles bourreau ! s'écria Simon en écrasant la fleur entre ses doigts ; ah ! nous verrons s'il est permis aux aristocrates... Eh bien, qu'est-ce donc que cela ?

— Quoi ? demanda Maurice.

— Ce que je sens dans l'œillet, donc ! Ah ! ah !

Et, aux yeux de Maurice stupéfait, Simon tira du calice de la fleur un petit papier roulé avec un soin exquis et qui avait été artistement introduit au centre de son épais panache.

— Oh ! s'écria Maurice à son tour, qu'est-ce que cela, mon Dieu ?

— Nous le saurons, nous le saurons, dit Simon en s'approchant de la lucarne. Ah ! ton ami Lorin dit que je ne sais pas lire ? Eh bien, tu vas voir.

Lorin avait calomnié Simon ; il savait lire l'imprimé dans tous les caractères, et l'écriture quand elle était d'une certaine grosseur. Mais le billet était minuscule si fin, que Simon fut obligé de recourir à ses lunettes. Il posa en conséquence le billet sur la lucarne et se mit à faire l'inventaire de ses poches ; mais comme il était au milieu

de ce travail, le citoyen Agricola ouvrit la porte de l'anti-chambre qui était juste en face de la petite fenêtre, et un courant d'air s'établit qui enleva le papier léger comme une plume ; de sorte que quand Simon, après une exploration d'un instant, eut découvert ses lunettes, et, après les avoir mises sur son nez, se retourna, il chercha inutilement le papier ; le papier avait disparu.

Simon poussa un rugissement.

— Il y avait un papier, s'écria-t-il ; il y avait un papier ; mais gare à toi, citoyen municipal, car il faudra bien qu'il se retrouve.

Et il descendit rapidement, laissant Maurice abasourdi.

Dix minutes après, trois membres de la Commune entraient dans le donjon. La reine était encore sur la terrasse, et l'ordre avait été donné de la laisser dans la plus parfaite ignorance de ce qui venait de se passer. Les membres de la Commune se firent conduire près d'elle.

Le premier objet qui frappa leurs yeux fut l'œillet rouge qu'elle tenait encore à la main. Ils se regardèrent surpris, et, s'approchant d'elle :

— Donnez-nous cette fleur, dit le président de la députation.

La reine, qui ne s'attendait pas à cette irruption, tressaillit et hésita.

— Rendez cette fleur, madame, s'écria Maurice avec une sorte de terreur, je vous en prie.

La reine tendit l'œillet demandé.

Le président le prit et se retira, suivi de ses collègues, dans une salle voisine pour faire la perquisition et dresser le procès-verbal.

On ouvrit la fleur, elle était vide.

Maurice respira.

— Un moment, un moment, dit l'un des membres, le cœur de l'œillet a été enlevé. L'alvéole est vide, c'est vrai ; mais dans cet alvéole un billet bien certainement a été renfermé.

— Je suis prêt, dit Maurice, à fournir toutes les explications nécessaires ; mais, avant tout, je demande à être arrêté.

— Nous prenons acte de ta proposition, dit le président, mais nous n'y faisons pas droit. Tu es connu pour un bon patriote, citoyen Lindey.

— Et je réponds sur ma vie des amis que j'ai eu l'imprudence d'amener avec moi.

— Ne réponds de personne, dit le procureur.

On entendit un grand remue-ménage dans les cours.

C'était Simon, qui, après avoir cherché inutilement le petit billet enlevé par le vent, était allé trouver Santerre et lui avait raconté la tentative d'enlèvement de la reine avec tous les accessoires que pouvaient prêter à un pareil enlèvement les charmes de son imagination. Santerre était accouru ; on investissait le Temple et l'on changeait la garde, au grand dépit de Lorin, qui protestait contre cette offense faite à son bataillon.

— Ah ! méchant savetier, dit-il à Simon en le menaçant de son sabre, c'est à toi que je dois cette plaisanterie ; mais, sois tranquille, je te la revaudrai.

— Je crois plutôt que c'est toi qui payeras tout ensemble à la nation, dit le cordonnier en se frottant les mains.

— Citoyen Maurice, dit Santerre, tiens-toi à la disposition de la Commune, qui l'interrogera.

— Je suis à tes ordres, commandant ; mais j'ai déjà demandé à être arrêté et je le demande encore.

— Attends, attends, murmura sournoisement Simon ; puisque ta y tiens si fort, nous allons tâcher de faire ton affaire.

Et il alla trouver la femme Tison.

XXIII

LA DÉESSE RAISON

On chercha pendant toute la journée dans la cour, dans le jardin et dans les environs le petit papier qui causait toute cette rumeur et qui, on n'en doutait plus, renfermait tout un complot.

On interrogea la reine après l'avoir séparée de sa sœur et de sa fille ; mais elle ne répondit rien, sinon qu'elle avait, sur l'escalier, rencontré une jeune femme portant un bouquet, et qu'elle s'était contentée d'y cueillir une fleur.

Encore n'avait-elle cueilli cette fleur que du consentement du municipal Maurice.

Elle n'avait rien autre chose à dire, c'était la vérité dans toute sa simplicité et dans toute sa force.

Tout fut rapporté à Maurice lorsque son tour vint, et il appuya la déposition de la reine comme franche et exacte.

— Mais, dit le président, il y avait un complot, alors ?

— C'est impossible dit Maurice ; c'est moi, qui en dinant chez madame Dixmer, lui avais proposé de lui faire voir la prisonnière, qu'elle n'avait jamais vue. Mais il n'y avait rien de fixé pour le jour ni pour le moyen.

— Mais on s'était muni de fleurs, dit le président ; ce bouquet avait été fait d'avance ?

— Pas du tout, c'est moi-même qui ai acheté ces fleurs à une bouquetière qui est venue nous les offrir au coin de la rue des Vieilles-Audriettes.

— Mais, au moins, cette bouquetière l'a présentée le bouquet ?

— Non, citoyen, je l'ai choisie moi-même entre dix ou douze ; il est vrai que j'ai choisi le plus beau.

— Mais, on a pu, pendant le chemin, y glisser ce billet ?

— Impossible, citoyen. Je n'ai pas quitté une minute madame Dixmer, et, pour faire l'opération que vous dites dans chacune des fleurs, car remarquez que chacune des fleurs, à ce que dit Simon, devait renfermer un billet pareil, il eût fallu au moins une demi-journée.

— Mais enfin, ne peut-on avoir glissé parmi ces fleurs deux billets préparés ?

— C'est devant moi que la prisonnière en a pris un au hasard, après avoir refusé tout le bouquet.

— Alors, à ton avis, citoyen Lindey, il n'y a donc pas de complot ?

— Si fait, il y a complot, reprit Maurice, et je suis le premier, non seulement à le croire, mais à l'affirmer ; seulement, ce complot ne vient point de mes amis. Cependant, comme il ne faut pas que la nation soit exposée à aucune crainte, j'offre une caution et je me constitue prisonnier.

— Pas du tout, répondit Santerre ; est-ce qu'on agit ainsi avec des éprouvés comme toi ? Si tu te constituais prisonnier pour répondre de tes amis, je me constituerais prisonnier pour répondre de toi. Ainsi la chose est simple, il n'y a pas de dénonciation positive, n'est-ce pas ? Nul ne saura ce qui s'est passé. Redoublons de surveillance, toi surtout, et nous arriverons à connaître le fond des choses en évitant la publicité.

— Merci, commandant, dit Maurice, mais je vous répondrai ce que vous répondriez à ma place. Nous ne devons pas en rester là et il nous faut retrouver la bouquetière.

— La bouquetière est loin ; mais, sois tranquille, on la cherchera. Toi, surveille tes amis ; moi, je surveillerai les correspondances de la prison.

On n'avait point songé à Simon, mais Simon avait son projet.

Il arriva sur la fin de la séance que nous venons de raconter, pour demander des nouvelles, et il apprit la décision de la Commune.

— Ah ! il ne faut qu'une dénonciation en règle, dit-il, pour faire l'affaire ; attendez cinq minutes et je l'apporte.

— Qu'est-ce donc ? demanda le président.

— C'est, répondit le cordonnier, la courageuse citoyenne Tison qui dénonce les menées sourdes du partisan de l'aristocratie, Maurice, et les ramifications d'un autre faux patriote de ses amis nommé Lorin.

— Prends garde, prends garde, dit le président ; Maurice Lindey et Hyacinthe Lorin sont des éprouvés.

— On verra ça au tribunal, répliqua Simon.

— Songez-y bien, Simon, ce sera un procès scandaleux pour tous les bons patriotes.

— Scandaleux ou non, qu'est-ce que ça me fait, à moi? Est-ce que je crains le scandale, moi? On saura au moins toute la vérité sur ceux qui trahissent.

— Ainsi tu persistes à dénoncer au nom de la femme Tison?

— Je dénoncerai moi-même ce soir aux Cordeliers, et toi-même avec les autres, citoyen président, si tu ne veux pas décréter d'arrestation le traître Maurice.

— Eh bien, soit, dit le président, qui, selon l'habitude de ce malheureux temps, tremblait devant celui qui criait le plus haut. Eh bien, soit, on l'arrêtera.

Pendant que cette décision était rendue contre lui, Maurice était retourné au Temple où l'attendait un billet ainsi conçu :

« Notre garde étant violemment interrompue, je ne pourrai, selon toute probabilité, te revoir que demain matin : viens déjeuner avec moi ; tu me mettras au courant, en déjeunant, des trames et des conspirations découvertes par maître Simon.

On prétend que Simon dépose
Que tout le mal vient d'un œillet ;
De mon côté, sur ce méfait,
Je vais interroger la rose.

Et demain, à mon tour, je te dirai ce qu'Arthémise m'aura répondu.

« Ton ami,
« LORIN. »

« Rien de nouveau, répondit Maurice ; dors en paix cette nuit et déjeune sans moi demain, attendu que, vu les incidents de la journée, je ne sortirai probablement pas avant midi.

« Je voudrais être le zéphir pour avoir le droit d'envoyer un baiser à la rose dont tu parles.

« Je te permets de siffler ma prose comme je siffle tes vers.

« Ton ami,
« MAURICE. »

« P.-S. — Je crois, au reste que la conspiration n'était qu'une fausse alarme. »

Lorin était, en effet, sorti vers onze heures, avec tout son bataillon, grâce à la motion brutale du cordonnier.

Il s'était consolé de cette humiliation avec un quatrain, et, ainsi qu'il le disait dans ce quatrain, il était allé chez Arthémise.

Arthémise fut enchantée de voir arriver Lorin. Le temps était magnifique, comme nous l'avons dit ; elle proposa, le long des quais, une promenade qui fut acceptée.

Ils avaient suivi le port au charbon tout en causant poliment, Lorin racontant son expulsion du Temple et cherchant à deviner quelles circonstances avaient pu la provoquer, quand, en arrivant à la hauteur de la rue des Barres, ils aperçurent une bouquetière qui, comme eux, remontait la rive droite de la Seine.

— Ah ! citoyen Lorin, dit Arthémise, tu vas, je l'espère bien, me donner un bouquet.

— Comment donc ! dit Lorin, deux si la chose vous est agréable.

Et tous deux doublèrent le pas pour joindre la bouquetière, qui elle-même suivait son chemin d'un pas fort rapide.

En arrivant au pont Marie, la jeune fille s'arrêta et, se penchant au-dessus du parapet, vida sa corbeille dans la rivière.

Les fleurs, séparées, tourbillonnèrent un instant dans l'air. Les bouquets, entraînés par leur pesanteur, tombèrent plus rapidement ; puis bouquets et fleurs, surgissant à la surface, suivirent le cours de l'eau.

— Tiens ! dit Arthémise en regardant la bouquetière qui faisait un si étrange commerce, on dirait... mais oui... mais non... mais si... Ah ! que c'est bizarre !

La bouquetière mit un doigt sur ses lèvres comme pour prier Arthémise de garder le silence et disparut.

— Qu'est-ce donc ? dit Lorin ; connaissez-vous cette mortelle, déesse ?

— Non. J'avais cru d'abord... Mais certainement je me suis trompée.

— Cependant elle vous a fait signe, insista Lorin.

— Pourquoi donc est-elle bouquetière, ce matin ? se demanda Arthémise en s'interrogeant elle-même.

— Vous avouez donc que vous la connaissez, Arthémise ? demanda Lorin.

— Oui, répondit Arthémise, c'est une bouquetière à laquelle j'achète quelquefois.

— Dans tous les cas, dit Lorin, cette bouquetière a de singulières façons de débiter sa marchandise.

Et tous deux, après avoir regardé une dernière fois les fleurs, qui avaient déjà atteint le pont de bois et reçu une nouvelle impulsion du bras de la rivière qui passe sous ses arches, continuèrent leur route vers la Rapée, où ils comptaient dîner en tête à tête.

L'incident n'eut point de suite pour le moment. Seulement, comme il était étrange et présentait un certain caractère mystérieux, il se grava dans l'imagination poétique de Lorin.

Cependant la dénonciation de la femme Tison, dénonciation portée contre Maurice et Lorin, soulevait un grand bruit au club des Jacobins, et Maurice reçut au Temple l'avis de la Commune que sa liberté était menacée par l'indignation publique. C'était une invitation au jeune municipal de se cacher s'il était coupable. Mais, fort de sa conscience, Maurice resta au Temple, et on le trouva à son poste lorsqu'on vint pour l'arrêter.

À l'instant même, Maurice fut interrogé.

Tout en demeurant dans la ferme résolution de ne mettre en cause aucun des amis dont il était sûr, Maurice, qui n'était pas homme à se sacrifier ridiculement par le silence comme un héros de roman, demanda la mise en cause de la bouquetière.

Il était cinq heures du soir, lorsque Lorin rentra chez lui ; il apprit à l'instant même l'arrestation de Maurice et la demande que celui-ci avait faite.

La bouquetière du pont Marie jetant ses fleurs dans la Seine lui revint aussitôt à l'esprit : ce fut une révélation subite. Cette bouquetière étrange, cette coïncidence des quartiers, ce demi-aveu d'Arthémise, tout lui criait instinctivement que là était l'explication du mystère dont Maurice demandait la révélation.

Il bondit hors de sa chambre, descendit les quatre étages comme s'il eût eu des ailes et courut chez la déesse Raison qui brodait des étoiles d'or sur une robe de gaze bleue.

C'était sa robe de divinité.

— Trêve d'étoiles, chère amie, dit Lorin. On a arrêté Maurice ce matin, et probablement je serai arrêté ce soir.

— Maurice arrêté ?

— Eh ! mon Dieu ! oui. Dans ce temps-ci, rien de plus commun que les grands événements ; on n'y fait pas attention parce qu'ils vont par troupes, voilà tout. Or, presque tous ces grands événements arrivent à propos de futilités. Ne négligeons pas les futilités. Quelle était cette bouquetière que nous avons rencontrée ce matin, chère amie ?

Arthémise tressaillit.

— Quelle bouquetière ?

— Eh ! pardieu ! celle qui jetait avec tant de prodigalité ses fleurs dans la Seine.

— Eh ! mon Dieu ! dit Arthémise, cet événement est-il donc si grave que vous y reveniez avec une pareille insistance ?

— Si grave, chère amie, que je vous prie de répondre à l'instant même à ma question.

— Mon ami, je ne le puis.

— Déesse, rien ne vous est impossible.

— Je suis engagée d'honneur à garder le silence.

— Et moi, je suis engagé d'honneur à vous faire parler.

— Mais pourquoi insistez-vous ainsi ?

— Pour que... corbleu ! pour que Maurice n'ait pas le cou coupé.

— Ah! mon Dieu! Maurice guillotine! s'écria la jeune femme effrayée.

— Sans vous parler de moi, qui, en vérité, n'ose pas répondre d'avoir encore ma tête sur mes épaules.

— Oh! non, non, dit Arthémise, ce serait la perdre infailliblement.

En ce moment, l'officier de Lorin se précipita dans la chambre d'Arthémise.

— Ah! citoyen, s'écria-t-il, sauve-toi, sauve-toi!

— Et pourquoi cela? demanda Lorin.

— Parce que les gendarmes se sont présentés chez toi, et que, tandis qu'ils enfouaient la porte, j'ai gagné la maison voisine par les toits, et j'accours te prévenir.

Arthémise jeta un cri terrible. Elle aimait réellement Lorin.

— Arthémise, dit Lorin en se posant, mettez-vous la vie d'une bouquetière en comparaison avec celle de Maurice et celle de votre amant? S'il en est ainsi, je vous déclare que je cesse de vous tenir pour la déesse Raison, et que je vous proclame la déesse Folie.

— Pauvre Héloïse! s'écria l'ex-danseuse de l'Opéra, ce n'est point ma faute si je te trahis.

— Bien! bien! chère amie, dit Lorin en pré-entant un papier à Arthémise. Vous m'avez déjà gratifié du nom de baptême; donnez-moi maintenant le nom de famille et l'adresse.

— Oh! l'écrire, jamais, jamais! s'écria Arthémise: vous le dire, à la bonne heure.

— Dites-le donc, et soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

Et Arthémise donna de vive voix le nom et l'adresse de la fausse bouquetière à Lorin.

Elle s'appelait Héloïse Tison et demeurait rue des Nonandières, 24.

A ce nom, Lorin jeta un cri et s'enfuit à toutes jambes.

Il n'était pas au bout de la rue, qu'une lettre arrivait chez Arthémise.

Cette lettre ne contenait que ces trois lignes:

« Pas un mot sur moi, chère amie; la révélation de mon nom me perdrait infailliblement... Attends à demain pour me nommer, car ce soir j'aurai quitté Paris.

« Ton HÉLOÏSE. »

— Oh! mon Dieu! s'écria la future déesse, si j'avais pu deviner cela, j'eusse attendu jusqu'à demain.

Et elle s'élança vers la fenêtre pour rappeler Lorin, s'il était encore temps; mais il avait disparu.

XXIV

LA MÈRE ET LA FILLE

Nous avons déjà dit qu'en quelques heures la nouvelle de cet événement s'était répandue dans tout Paris. En effet, il y avait à cette époque des indiscretions bien faciles à comprendre de la part d'un gouvernement dont la politique se nouait et se dénouait dans la rue.

La rumeur gagna donc, terrible et menaçante, la Vieille rue Saint-Jacques, et, deux heures après l'arrestation de Maurice, on y apprenait cette arrestation.

Grâce à l'activité de Simon, les détails du complot avaient promptement jailli hors du Temple; seulement, comme chacun brodaît sur le fond, la vérité arriva quelque peu altérée chez le maître tanneur; il s'agissait, disait-on, d'une fleur empoisonnée qu'on aurait fait passer à la reine, et à l'aide de laquelle l'Autrichienne devait endormir ses gardes pour sortir du Temple; en outre, à ces bruits s'étaient joints certains soupçons sur la fidélité du bataillon congédié la veille par Santerre; de sorte qu'il y avait déjà plusieurs victimes désignées à la haine du peuple.

Mais, Vieille rue Saint-Jacques, on en se trompait point, et pour cause, sur la nature de l'événement, et Morand d'un côté, et Dixmer de l'autre, sortirent aussitôt, laissant Geneviève en proie au plus violent désespoir.

En effet, s'il arrivait malheur à Maurice, c'était Geneviève qui était la cause de ce malheur. C'était elle qui avait conduit par la main l'aveugle jeune homme jusque dans le cachot où il était renfermé et duquel il ne sortirait, selon toute probabilité, que pour marcher à l'échafaud.

Mais, en tout cas, Maurice ne payerait pas de sa tête son dévouement au caprice de Geneviève. Si Maurice était condamné, Geneviève allait s'accuser elle-même au tribunal, elle avouait tout. Elle assumait la responsabilité sur elle, bien entendu, et, aux dépens de sa vie, elle sauvait Maurice.

Geneviève, au lieu de frémir à cette pensée de mourir pour Maurice, y trouvait, au contraire, une amère félicité.

Elle aimait le jeune homme, elle l'aimait plus qu'il ne convenait à une femme qui ne s'appartenait pas. C'était pour elle un moyen de reporter à Dieu son âme pure et sans tache comme elle l'avait reçue de lui.

En sortant de la maison, Morand et Dixmer s'étaient séparés. Dixmer s'achemina vers la rue de la Colferie, et Morand courut à la rue des Nonandières. En arrivant au bout du pont Marie, ce dernier aperçut cette foule d'oisifs et de curieux qui stationnent à Paris pendant ou après un événement sur la place ou cet événement a eu lieu, comme les corbeaux stationnent sur un champ de bataille.

A cette vue, Morand s'arrêta tout court; les jambes lui marquaient, il fut forcé de s'appuyer au parapet du pont.

Enfin il reprit, après quelques secondes, cette puissance merveilleuse que, dans les grandes circonstances, il avait sur lui-même, se mêla aux groupes, interrogea et apprit que, dix minutes auparavant, on venait d'enlever, rue des Nonandières, 24, une jeune femme coupable bien certainement du crime dont elle était accusée, puisqu'on l'avait surprise occupée à faire ses paquets.

Morand s'informa du club dans lequel la pauvre fille devait être interrogée. Il apprit que c'était devant la section mère qu'elle avait été conduite, et il s'y rendit aussitôt.

Le club regorgeait de monde. Cependant, à force de coups de coude et de coups de poing, Morand parvint à se glisser dans une tribune. La première chose qu'il aperçut, fut la haute taille, la noble figure, la mine dédaigneuse de Maurice, debout au banc des accusés, et écrasant de son regard Simon, qui péroraît.

— Oui, citoyens, criait Simon, oui, la citoyenne Tison accuse le citoyen Lindey et le citoyen Lorin. Le citoyen Lindey parle d'une bouquetière sur laquelle il veut rejeter son crime; mais je vous en prévient d'avance, la bouquetière ne se retrouvera point; c'est un complot formé par une société d'aristocrates qui se rejettent la balle les uns aux autres, comme des lâches qu'ils sont. Vous avez bien vu que le citoyen Lorin avait décampé de chez lui quand on s'y est présenté. Eh bien, il ne se rencontrera pas plus que la bouquetière.

— Tu en as menti, Simon, dit une voix furieuse: il se retrouvera car le voici.

Et Lorin fit irruption dans la salle.

— Place à moi! cria-t-il en bousculant les spectateurs; place!

Et il alla se ranger auprès de Maurice.

Cette entrée de Lorin, faite toute naturellement, sans manières, sans emphase, mais avec toute la franchise et toute la vigueur inhérentes au caractère du jeune homme, produisit le plus grand effet sur les tribunes, qui se mirent à applaudir et à crier bravo!

Maurice se contenta de sourire et de tendre la main à son ami, en homme qui s'était dit à lui-même: « Je suis sûr de ne pas demeurer longtemps seul au banc des accusés. »

Les spectateurs regardaient avec un intérêt visible ces deux beaux jeunes gens, qu'accusait, comme un dé-

mon jaloux de la jeunesse et de la beauté, l'immonde cordonnier du Temple.

Celui-ci s'aperçut de la mauvaise impression qui commençait à s'appesantir sur lui. Il résolut de frapper le dernier coup.

— Citoyens, hurla-t-il, je demande que la généreuse citoyenne Tison soit entendue, je demande qu'elle parle, je demande qu'elle accuse.

— Citoyens, dit Lorin, je demande qu'auparavant, la jeune bouquetière qui vient d'être arrêtée et qu'on va sans doute amener devant vous, soit entendue.

— Non, dit Simon, c'est encore quelque faux témoin, quelque partisan des aristocrates; d'ailleurs, la citoyenne Tison brûle du désir d'éclairer la justice.

— Citoyen président, reprit Maurice sans répondre à son hideux accusateur, je me joins à mon ami Lorin pour te demander que la jeune fille qui vient d'être arrêtée soit entendue avant qu'on fasse parler cette pauvre femme, à qui l'on a sans doute soufflé sa déposition.

— Entends-tu, citoyenne, cria Simon, entends-tu? ou dit là-bas que tu es un faux témoin!

— Moi, un faux témoin? dit la femme Tison. Ah! tu vas voir; attends, attends.

— Citoyen, dit Maurice, ordonne à cette malheureuse de se taire.

— Ah! tu as peur, cria Simon, tu as peur! Citoyen président, je requiers la déposition de la citoyenne Tison.

— Oui, oui, la déposition! crièrent les tribunes.



Entends-tu?... le citoyen président t'ordonne de déposer!...

Pendant ce temps, Lorin parlait à Maurice.

— Oui, crièrent les tribunes, oui, la déposition de la femme Tison; oui, oui, qu'elle dépose!

— La citoyenne Tison est-elle dans la salle? demanda le président.

— Sans doute qu'elle y est, s'écria Simon. Citoyenne Tison, dis donc que tu es là.

— Me voilà, mon président, dit la geôlière; mais, si je dépose, me rendra-t-on ma fille?

— Ta fille n'a rien à voir dans l'affaire qui nous occupe, dit le président; dépose d'abord, et puis ensuite adresse-toi à la Commune pour redemander ton enfant.

— Entends-tu? le citoyen président t'ordonne de déposer, cria Simon; dépose donc tout de suite.

— Un instant, dit, en se retournant vers Maurice, le président étonné du calme de cet homme ordinairement si fougueux, un instant! Citoyen municipal, n'as-tu rien à dire d'abord?

— Non, citoyen président; sinon qu'avant d'appeler lâche et traître un homme tel que moi, Simon aurait mieux fait d'attendre qu'il fût mieux instruit.

— Tu dis, tu dis? répéta Simon avec cet accent railleur de l'homme du peuple particulier à la plèbe parisienne.

— Je dis, Simon, reprit Maurice avec plus de tristesse que de colère, que tu seras cruellement puni tout à l'heure quand tu vas voir ce qui va arriver.

— Et que va-t-il donc arriver? demanda Simon.

— Silence! cria le président; voici la Commune qui revient.

En ce moment, on entendit une voiture qui roulait au dehors, avec un grand bruit d'armes et de hurlements. Simon se retourna inquiet vers la porte.

— Quitte la tribune, lui dit le président, tu n'as plus la parole.

Simon descendit.

En ce moment, des gendarmes entrèrent avec un flot de curieux, bientôt refoulé, et une femme fut poussée vers le prétoire.

— Est-ce elle? demanda Lorin à Maurice.

— Oui, oui, c'est elle, dit celui-ci. Oh! la malheureuse femme, elle est perdue!

— La bouquetière! la bouquetière! murmurait-on des tribunes, que la curiosité agitait; c'est la bouquetière.

— Je demande, avant toute chose, la déposition de la femme Tison, hurla le cordonnier; tu lui avais ordonné de déposer, président, et tu vois quelle ne dépose pas.

La femme Tison fut appelée et entama une dénonciation terrible, circonstanciée. Selon elle, la bouquetière était coupable, il est vrai; mais Maurice et Lorin étaient ses complices.

Cette dénonciation produisit un effet visible sur le public.

Pendant Simon triomphait!

— Gendarmes, amenez la bouquetière, cria le président.

— Oh! c'est affreux! murmura Morand en cachant la tête entre ses deux mains.

La bouquetière fut appelée, et se plaça au bas de la tribune, vis-à-vis de la femme Tison, dont le témoignage venait de rendre capital le crime dont on l'accusait.

Alors elle releva son voile.

— Héloïse! s'écria la femme Tison; ma fille... toi ici?...

— Oui, ma mère, répondit doucement la jeune femme.

— Et pourquoi es-tu entre deux gendarmes?

— Parce que je suis accusée, ma mère.

— Toi... accusée? s'écria la femme Tison avec angoisse; et par qui?

— Par vous, ma mère.

Un silence effrayant, silence de mort, vint s'abattre tout à coup sur ces masses bruyantes, et le sentiment douloureux de cette horrible scène étreignit tous les cœurs.

— Sa fille! chuchotèrent des voix basses et comme dans le lointain, sa fille, la malheureuse!

Maurice et Lorin regardaient l'accusatrice et l'accusée avec un sentiment de profonde commisération et de douleur respectueuse.

Simon, tout en désirant voir la fin de cette scène, dans laquelle il espérait que Maurice et Lorin demeureraient compromis, essayait de se soustraire aux regards de la femme Tison, qui roulait autour d'elle un œil égaré.

— Comment t'appelles-tu, citoyenne? dit le président, ému lui-même, à la jeune fille calme et résignée.

— Héloïse Tison, citoyen.

— Quel âge as-tu?

— Dix-neuf ans.

— Où demeures-tu?

— Rue des Nonandières, n° 24.

— Est-ce toi qui as vendu au citoyen municipal Lindéy, que voici sur ce banc, un bouquet d'œilletts ce matin?

La fille Tison se tourna vers Maurice, et, après l'avoir regardé :

— Oui, citoyen, c'est moi, dit-elle.

La femme Tison regardait elle-même sa fille avec des yeux dilatés par l'épouvante.

— Sais-tu que chacun de ces œilletts contenait un billet adressé à la veuve Capet?

— Je le sais, répondit l'accusée.

Un mouvement d'horreur et d'admiration se répandit dans la salle.

— Pourquoi offrais-tu ces œilletts au citoyen Maurice?

— Parce que je lui voyais l'écharpe municipale, et que je me doutais qu'il allait au Temple.

— Quels sont tes complices?

— Je n'en ai pas.

— Comment! tu as fait le complot à toi toute seule?

— Si c'est un complot, je l'ai fait à moi toute seule.

— Mais le citoyen Maurice savait-il?...

— Que ces fleurs contiennent des billets?

— Oui.

— Le citoyen Maurice est municipal; le citoyen Maurice pouvait voir la reine en tête à tête, à toute heure du jour et de la nuit. Le citoyen Maurice, s'il eût eu quelque chose à dire à la reine, n'avait pas besoin d'œuf, puisqu'il pouvait parler.

— Et tu ne connaissais pas le citoyen Maurice?

— Je l'avais vu venir au Temple au temps où j'y étais avec ma pauvre mère; mais je ne le connaissais pas autrement que de vue!

— Vois-tu, misérable! s'écria Lorin en menaçant du poing Simon, qui, baissant la tête, atterré de la tournure que prenaient les affaires, essayait de fuir inaperçu. Vois-tu ce que tu as fait?

Tous les regards se tournèrent vers Simon avec un sentiment de parfaite indignation.

Le président continua :

— Puisque c'est toi qui as remis le bouquet, puisque tu savais que chaque fleur contenait un papier, tu dois savoir aussi ce qu'il y avait d'écrit sur ce papier?

— Sans doute, je le sais.

— Eh bien, alors, dis-nous ce qu'il y avait sur ce papier?

— Citoyen, dit avec fermeté la jeune fille, j'ai dit tout ce que je pouvais et surtout tout ce que je voulais dire.

— Et tu refuses de répondre?

— Oui.

— Tu sais à quoi tu t'exposes?

— Oui.

— Tu espères peut-être en ta jeunesse, en ta beauté?

— Je n'espère qu'en Dieu.

— Citoyen Maurice Lindéy, dit le président, citoyen Hyacinthe Lorin, vous êtes libres; la Commune reconnaît votre innocence et rend justice à votre civisme. Gendarmes, conduisez la citoyenne Héloïse à la prison de la section.

A ces paroles, la femme Tison sembla se réveiller, jeta un effroyable cri, et voulut se précipiter pour embrasser une fois encore sa fille; mais les gendarmes l'en empêchèrent.

— Je vous pardonne, ma mère, cria la jeune fille pendant qu'on l'entraînait.

La femme Tison poussa un rugissement sauvage et tomba comme morte.

— Noble fille! murmura Morand avec une douloureuse émotion.

XXV

LE BILLET

A la suite des événements que nous venons de raconter, une dernière scène vint se joindre comme complément de ce drame qui commençait à se dérouler dans ces sombres péripéties.

La femme Tison, foudroyée par ce qui venait de se passer, abandonnée de ceux qui l'avaient escortée, car il y a quelque chose d'odieux, même dans le crime involontaire, et c'est un crime bien grand que celui d'une mère qui tue son enfant, fut-ce même par excès de zèle patriotique, la femme Tison, après être demeurée quelque temps dans une immobilité absolue, releva la tête, regarda autour d'elle, égarée, et, se voyant seule, poussa un cri et s'élança vers la porte.

A la porte, quelques curieux, plus acharnés que les autres, stationnaient encore; ils s'écartèrent dès qu'ils la virent, en se la montrant du doigt et en se disant les uns aux autres :

— Vois-tu cette femme? C'est elle qui a dénoncé sa fille.

La femme Tison poussa un cri de désespoir et s'élança dans la direction du Temple.

Mais, arrivée au tiers de la rue Michel-le-Comte, un homme vint se placer devant elle, et, lui barrant le chemin en se cachant la figure dans son manteau :

— Tu es contente, lui dit-il, tu as tué ton enfant.

— Tué mon enfant? tué mon enfant? s'écria la pauvre mère. Non, non, il n'est pas possible.

— Cela est ainsi, cependant, car ta fille est arrêtée.

— Et où l'a-t-on conduite?

— A la Conciergerie; de là, elle partira pour le tribunal révolutionnaire, et tu sais ce que deviennent ceux qui y vont.

— Rangez-vous, ôit la femme Tison, et laissez-moi passer.

— Où vas-tu?

— A la Conciergerie.

— Qu'y vas-tu faire?

— La voir encore.

— On ne te laissera pas entrer.

— On me laissera bien coucher sur la porte, vivre là, dormir là. J'y resterai jusqu'à ce qu'elle sorte, et je la verrai au moins encore une fois.

— Si quelqu'un te promettait de te rendre ta fille?
— Que dites-vous?
— Je te demande, en supposant qu'un homme te promet de te rendre ta fille, si tu ferais ce que cet homme te dirait de faire?

— Tout pour ma fille! tout pour mon Héléoise! s'écria la femme en se tordant les bras avec désespoir. Tout, tout, tout!

— Ecoute, reprit l'inconnu, c'est Dieu qui te punit.

— Et de quoi?

— Des tortures que tu as infligés à une pauvre mère comme toi.

— De qui voulez-vous parler? Que voulez-vous dire?

— Tu as souvent conduit la prisonnière à deux doigts du désespoir où tu marches toi-même en ce moment, par tes révélations et tes brutalités, Dieu te punit en conduisant à la mort cette fille que tu aimais tant.

— Vous avez dit qu'il y avait un homme qui pouvait la sauver; où est cet homme? que veut-il? que demande-t-il?

— Cet homme veut que tu cesses de persécuter la reine, que tu lui demandes pardon des outrages que tu lui as faits, et que, si tu l'aperçois que cette femme, qui, elle aussi, est une mère qui souffre, qui pleure, qui se désespère, par une circonstance impossible, par quelque miracle du ciel, est sur le point de se sauver, au lieu de l'opposer à sa fuite, tu y aides de tout ton pouvoir.

— Ecoute, citoyen, dit la femme Tison, c'est toi, n'est-ce pas, qui est cet homme?

— Eh bien?

— C'est toi qui promets de sauver ma fille?

L'inconnu se tut.

— Me le promets-tu? t'y engages-tu? me le jures-tu? Réponds!

— Ecoute. Tout ce qu'un homme peut faire pour sauver une femme, je le ferai pour sauver ton enfant.

— Il ne peut pas la sauver! s'écria la femme Tison en poussant des hurlements; il ne peut pas la sauver. Il mentait lorsqu'il promettait de la sauver.

— Fais ce que tu pourras pour la reine, je ferai ce que je pourrai pour la fille.

— Que m'importe la reine, à moi? C'est une mère qui a une fille, voilà tout. Mais, si l'on coupe le cou à quelqu'un, ce ne sera pas à sa fille, ce sera à elle. Qu'on me coupe le cou, et qu'on sauve ma fille. Qu'on me mène à la guillotine, à la condition qu'il ne tombera pas un seul cheveu de sa tête, et j'irai à la guillotine en chantant!

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne...

Et la femme Tison se mit à chanter avec une voix effrayante; puis, tout à coup, elle interrompit son chant par un grand éclat de rire:

L'homme au manteau parut lui-même effrayé de ce commencement de folie et fit un pas en arrière.

— Oh! tu ne l'éloigneras pas comme cela, dit la femme Tison au désespoir, et en le retenant par son manteau; on ne vient pas dire à une mère: « Fais cela et je sauverai ton enfant, » pour lui dire après cela: « Peut-être. » La sauveras-tu?

— Oui.

— Quand cela?

— Le jour où on la conduira de la Conciergerie à l'échafaud.

— Pourquoi attendre? pourquoi pas cette nuit, ce soir, à l'instant même?

— Parce que je ne puis pas.

— Ah! tu vois bien, tu vois bien, s'écria la femme Tison, tu vois bien que tu ne peux pas; mais, moi, je peux.

— Que peux-tu?

— Je peux persécuter la prisonnière, comme tu l'appelles; je peux surveiller la reine, comme tu dis, aristocrate que tu es! je puis entrer à toute heure, jour et nuit, dans la prison, et je ferai tout cela. Quant à ce qu'elle se sauve, nous verrons. Ah! nous verrons bien, puisqu'on ne veut pas sauver ma fille, si elle doit se

sauver, elle. Tête pour tête, veux-tu? Madame Vêto a été reine, je le sais bien; Héléoise Tison n'est qu'une pauvre fille, je le sais bien; mais sur la guillotine nous sommes tous égaux.

— Eh bien, soit! dit l'homme au manteau; sauve-la, je la sauverai.

— Jure.

— Je le jure.

— Sur quoi?

— Sur ce que tu voudras.

— As-tu une fille?

— Non.

— Eh bien, dit la femme Tison en laissant tomber ses deux bras avec découragement, sur quoi veux-tu jurer alors?

— Ecoute, je te jure sur Dieu.

— Bah! répondit la femme Tison; tu sais bien qu'ils ont déjà fait l'ancien, et qu'ils n'ont pas encore fait le nouveau.

— Je te jure sur la tombe de mon père.

— Ne jure pas par une tombe, cela lui porterait malheur... Oh! mon Dieu, mon Dieu! quand je pense que, dans trois jours peut-être, moi aussi, je jurerais par la tombe de ma fille! Ma fille! ma pauvre Héléoise! s'écria la femme Tison avec un tel éclat, qu'à sa voix, déjà retentissante, plusieurs fenêtres s'ouvrirent.

A la vue de ces fenêtres qui s'ouvraient, un autre homme sembla se détacher de la muraille et s'avança vers le premier.

— Il n'y a rien à faire avec cette femme, dit le premier au second, elle est folle.

— Non, elle est mère, dit celui-ci.

Et il entraîna son compagnon.

En les voyant s'éloigner, la femme Tison sembla revenir à elle.

— Où allez-vous? s'écria-t-elle; allez-vous sauver Héléoise? Attendez-moi, alors, je vais avec vous. Attendez moi, mais attendez-moi donc!

Et la pauvre mère les poursuivit en hurlant; mais, au coin de la rue la plus proche, elle les perdit de vue. Et ne sachant plus de quel côté tourner, elle demeura un instant indécise, regardant de tous côtés; et se voyant seule dans la nuit et dans le silence, ce double symbole de la mort, elle poussa un cri déchirant et tomba sans connaissance sur le pavé.

Dix heures sonnèrent.

Pendant ce temps, et comme cette même heure retentissait à l'horloge du Temple, la reine, assise dans cette chambre que nous connaissons, près d'une lampe fumeuse, entre sa sœur et sa fille, et cachée aux regards des municipaux par Madame Royale, qui, faisant semblant de l'embrasser, relisait un petit billet écrit sur le papier le plus mince qu'on avait pu trouver, avec une écriture si fine qu'à peine si ses yeux, brûlés par les larmes, avaient conservé la force de la déchiffrer.

Le billet contenait ce qui suit:

« Demain mardi, demandez à descendre au jardin, ce que l'on vous accordera sans difficulté aucune, attendu que l'ordre est donné de vous accorder cette faveur aussitôt que vous la demanderez. Après avoir fait trois ou quatre tours, feignez d'être fatiguée, approchez-vous de la cantine, et demandez à la femme Plumeau la permission de vous asseoir chez elle. Là, au bout d'un instant, feignez de vous trouver plus mal et de vous évanouir. Alors on fermera les portes pour qu'on puisse vous porter du secours, et vous resterez avec Madame Elisabeth et Madame Royale. Aussitôt la trappe de la cave s'ouvrira; précipitez-vous, avec votre sœur et votre fille par cette ouverture, et vous êtes sauvées toutes trois. »

— Mon Dieu! dit Madame Royale, notre malheureuse destinée se laisserait-elle?

— Ou ce billet ne serait-il qu'un piège? reprit Madame Elisabeth.

— Non, non, dit la reine; ces caractères m'ont toujours révélé la présence d'un ami mystérieux, mais bien brave et bien fidèle.

— C'est du chevalier? demanda Madame Royale.

— De lui-même, répondit la reine.

Madame Elisabeth joignit les mains.

— Relisons le billet chaque de notre côté tout bas, reprit la reine, afin que, si l'une de nous oubliait une chose, l'autre s'en souvint.

Et toutes trois relurent des yeux ; mais, comme elles achevaient cette lecture, elles entendirent la porte de leur chambre rouler sur ses gonds. Les deux princesses se retournèrent : la reine seule resta comme elle était ; seulement, par un mouvement presque insensible, elle porta le billet à ses cheveux et le glissa dans sa coiffure.

C'était un des municipaux qui ouvrait la porte.

— Que voulez-vous, monsieur ? demandèrent ensemble madame Elisabeth et Madame Royale.

— Hum ! dit le municipal, il me semble que vous vous couchez bien tard ce soir...

— Y a-t-il donc, dit la reine en se retournant avec sa dignité ordinaire, un nouvel arrêté de la Commune qui décide à quelle heure je me mettrai au lit ?

— Non, citoyenne, dit le municipal ; mais, si c'est nécessaire, on en fera un.

— En attendant, monsieur, dit Marie-Antoinette, respectez, je ne vous dirai pas la chambre d'une reine, mais celle d'une femme.

— En vérité, grommela le municipal, ces aristocrates parlent toujours comme s'ils étaient quelque chose.

Mais, en attendant, soumis par cette dignité hautaine dans la prospérité, mais que trois ans de souffrance avaient faite calme, il se retira.

Un instant après, la lampe s'éteignit, et, comme d'habitude, les trois femmes se déshabillèrent dans les ténèbres, faisant de l'obscurité un voile à leur pudeur.

Le lendemain, à neuf heures du matin, la reine, après avoir relu, enfermée dans les rideaux de son lit, le billet de la veille, afin de ne s'écarter en rien des instructions qui y étaient portées, après l'avoir déchiré et réduit en morceaux presque impalpables, s'habilla dans ses rideaux, et, réveillant sa sœur, passa chez sa fille.

Un instant après, elle sortit et appela les municipaux de garde.

— Que veux-tu, citoyenne ? demanda l'un d'eux paraissant sur la porte, tandis que l'autre ne se dérangeait pas même de son déjeuner pour répondre à l'appel royal.

— Monsieur, dit Marie-Antoinette, je sors de la chambre de ma fille, et, la pauvre enfant est, en vérité, bien malade. Ses jambes sont enflées et douloureuses, car elle fait trop peu d'exercice. Or, vous le savez, monsieur, c'est moi qui l'ai condamnée à cette inaction ; j'étais autorisée à descendre me promener au jardin ; mais, comme il me fallait passer devant la porte de la chambre que mon mari habitait de son vivant, au moment de passer devant cette porte, le cœur m'a failli, je n'ai pas eu la force et je suis remontée, me bornant à la promenade de la terrasse.

« Maintenant cette promenade est insuffisante à la santé de ma pauvre enfant. Je vous prie donc, citoyen municipal, de réclamer en mon nom, auprès du général Santerre, l'usage de cette liberté qui m'avait été accordée ; je vous en serai reconnaissante.

La reine avait prononcé ces mots avec un accent si doux et si digne à la fois, elle avait si bien évité toute qualification qui pouvait blesser la prudence républicaine de son interlocuteur, que celui-ci, qui s'était présenté à elle couvert, comme c'était l'habitude de la plupart de ces hommes, souleva peu à peu son bonnet rouge de dessus sa tête, et, lorsqu'elle eut achevé, la salua en disant :

— Soyez tranquille, madame, on demandera au citoyen général la permission que vous désirez.

Puis, en se retirant, comme pour se convaincre lui-même qu'il céda à l'équité et non à la faiblesse :

— C'est juste, répéta-t-il ; au bout du compte, c'est juste.

— Qu'est-ce qui est juste ? demanda l'autre municipal.

— Que cette femme promène sa fille qui est malade.

— Après ?... que demande-t-elle ?

— Elle demande à descendre et à se promener une heure dans le jardin.

— Bah ! dit l'autre, qu'elle demande à aller à pied du Temple à la place de la Révolution, ça la promènera.

La reine entendit ces mots et pâlit ; mais elle puisa

dans ces mots un nouveau courage pour le grand événement qui se préparait.

Le municipal acheva son déjeuner et descendit. De son côté, la reine demanda à prendre le sien dans la chambre de sa fille, ce qui lui fut accordé.

Madame Royale, pour confirmer le bruit de sa maladie, resta couchée, et Madame Elisabeth et la reine demeurèrent près de son lit.

À onze heures, Santerre arriva. Son arrivée fut, comme à l'ordinaire, annoncée par les tambours qui battirent aux champs, et par l'entrée du nouveau bataillon et des nouveaux municipaux qui venaient relever ceux dont la garde finissait.

Quand Santerre eut inspecté le bataillon sortant et le bataillon entrant, lorsqu'il eut fait parader son lourd cheval aux membres trapus dans la cour du Temple, il s'arrêta un instant : c'était le moment où ceux qui avaient à lui parler lui adressaient leurs réclamations, leurs dénégations ou leurs demandes.

Le municipal profita de cette halte pour s'approcher de lui.

— Que veux-tu ? lui dit brusquement Santerre.

— Citoyen, dit le municipal, je viens te dire de la part de la reine...

— Qu'est-ce que cela, la reine ? demanda Santerre.

— Ah ! c'est vrai, dit le municipal, étonné lui-même de s'être laissé entraîner. — Qu'est-ce que je dis donc là, moi ? Est-ce que je suis fou ? Je viens te dire de la part de madame Veto...

— À la bonne heure, dit Santerre, comme cela je comprends. Eh bien, que viens-tu me dire ? Voyons.

— Je viens te dire que la petite Veto est malade, à ce qu'il paraît, faute d'air et de mouvement.

— Eh bien, faut-il encore s'en prendre de cela à la nation ? La nation lui avait permis la promenade dans le jardin, elle l'a refusée ; bonsoir !

— C'est justement cela, elle se repent maintenant, et elle demande si tu veux permettre qu'elle descende.

— Il n'y a pas de difficulté à cela. Vous entendez, vous autres, dit Santerre en s'adressant à tout le bataillon, la veuve Capet va descendre pour se promener dans le jardin. La chose lui est accordée par la nation ; mais prenez garde qu'elle ne se sauve par-dessus les murs, car, si cela arrive, je vous fais couper la tête à tous.

Un éclat de rire homérique accueillit la plaisanterie du citoyen général.

— Et maintenant que vous voilà prévenus, dit Santerre, adieu. Je vais à la Commune. Il paraît qu'on vient de rejoindre Roland et Barbaroux, et qu'il s'agit de leur délivrer un passeport pour l'autre monde.

C'était cette nouvelle qui mettait le citoyen général de si plaisante humeur.

Santerre partit au galop.

Le bataillon qui descendait la garde sortait derrière lui.

Enfin, les municipaux cédèrent la place aux nouveaux venus, lesquels avaient reçu les instructions de Santerre relativement à la reine.

L'un des municipaux monta près de Marie-Antoinette, et lui annonça que le général faisait droit à sa demande.

— Oh ! pensa-t-elle en regardant le ciel à travers sa fenêtre, votre colère se reposerait-elle, Seigneur, et votre droite terrible serait-elle lasse de s'appesantir sur nous ?

« Merci, monsieur, dit-elle au municipal avec ce charmant sourire qui perdit Barnave et rendit tant d'hommes insensés, merci !

Puis, se retournant vers son petit chien, qui sautait après elle tout en marchant sur les pattes de derrière, car il comprenait aux regards de sa maîtresse qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire :

— Allons, Black, dit-elle, nous allons nous promener.

Le petit chien se mit à japper et à bondir, et, après avoir bien regardé le municipal, comprenant sans doute que c'était de cet homme que venait la nouvelle qui rendait sa maîtresse joyeuse, il s'approcha de lui tout en rampant, en faisant frétiller sa longue queue soyeuse, et se hasarda jusqu'à le caresser.

Cet homme, qui, peut-être, fût resté insensible aux prières de la reine, se sentit tout ému aux caresses du chien.

— Rien que pour cette petite bête, citoyenne Capet, vous eussiez dû sortir plus souvent, dit-il. L'humanité commande que l'on ait soin de toutes les créatures.

— A quelle heure sortirions-nous, monsieur ? demanda la reine. Ne pensez-vous pas que le grand soleil nous ferait du bien ?

— Vous sortirez quand vous voudrez, dit le municipal ; il n'y a pas de recommandation particulière à ce sujet. Cependant, si vous voulez sortir à midi, comme c'est le moment où l'on change les factionnaires, cela fera moins de mouvement dans la tour.

— Eh bien, à midi, soit, dit la reine en appuyant la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

Et elle regarda cet homme qui semblait moins dur que ses confrères, et qui, peut-être, pour prix de sa condescendance aux désirs de la prisonnière, allait perdre la vie dans la lutte que méditaient les conjurés.

Mais aussi, en ce moment où une certaine compassion allait amollir le cœur de la femme, l'âme de la reine se reveilla. Elle songea au 10 août et aux cadavres de ses amis jonchant les tapis de son palais ; elle songea au 2 septembre et à la tête de la princesse de Lamballe surgissant au bout d'une pique devant ses fenêtres ; elle songea au 21 janvier et à son mari mourant sur un échafaud, au bruit des tambours qui éteignaient sa voix ; enfin, elle songea à son fils, pauvre enfant dont plus d'une fois elle avait, sans pouvoir lui porter secours, entendu de sa chambre les cris de douleur, et son cœur s'endurcit.

— Hélas ! murmura-t-elle, le malheur est comme le sang des hydres antiques : il féconde des moissons de nouveaux malheurs !

XXVI

BLACK

Le municipal sortit pour appeler ses collègues et prendre lecture du procès-verbal laissé par les municipaux sortants.

La reine resta seule avec sa sœur et sa fille.

Toutes trois se regardèrent.

Madame Royale se jeta dans les bras de la reine et la tint embrassée.

Madame Elisabeth s'approcha de sa sœur et lui tendit la main.

— Prions Dieu, dit la reine ; mais prions bas, afin que personne ne se doute que nous prions.

Il y a des époques fatales où la prière, cette hymne naturelle que Dieu a mis au fond du cœur de l'homme, devient suspecte aux yeux des hommes, car la prière est un acte d'espoir ou de reconnaissance. Or, aux yeux de ses gardiens, l'espoir ou la reconnaissance était une cause d'inquiétude, puisque la reine ne pouvait espérer qu'une seule chose, la fuite ; puisque la reine ne pouvait remercier Dieu que d'une seule chose, de lui en avoir donné les moyens.

Cette prière mentale achevée, toutes trois demeurèrent sans prononcer une parole.

Onze heures sonnèrent, puis midi.

Au moment où le dernier coup retentissait sur le timbre de bronze, un bruit d'armes commença d'emplir l'escalier en spirale et de monter jusqu'à la reine.

— Ce sont les sentinelles qu'on relève, dit-elle. On va venir nous chercher.

Elle vit que sa sœur et sa fille pâlissaient.

— Courage ! dit-elle en pâlisant elle-même.

— Il est midi, cria-t-on d'en bas ; faites descendre les prisonnières.

— Nous voici, messieurs, répondit la reine, qui, avec un sentiment presque mêlé de regret, embrassa d'un dernier coup d'œil et salua d'un dernier regard les murs noirs et les meubles, sinon gracieux, du moins bien simples, compagnons de sa captivité.

Le premier guichet s'ouvrit : il donnait sur le corridor.

Le corridor était sombre, et, dans cette obscurité, les trois captives pouvaient dissimuler leur émotion. En avant, courait le petit Black ; mais, lorsqu'on fut arrivé au second guichet, c'est-à-dire à cette porte dont Marie-Antoinette essayait de détourner les yeux, le fidèle animal vint coller son museau sur les clous à large tête, et, à la suite de plusieurs petits cris plaintifs, fit entendre un gémissement douloureux et prolongé. La reine passa vite sans avoir la force de rappeler son chien, et en cherchant le mur pour s'appuyer.

Après avoir fait quelques pas, les jambes manquèrent à la reine, et elle fut forcée de s'arrêter. Sa sœur et sa fille se rapprochèrent d'elle, et, un instant, les trois femmes demeurèrent immobiles, formant un groupe douloureux, la mère tenant son front appuyé sur la tête de Madame Royale.

Le petit Black vint la rejoindre.

— Eh bien, cria la voix, descend-elle ou ne descend-elle pas ?

— Nous voici, dit le municipal, qui était resté debout, respectant cette douleur si grande dans sa simplicité.

— Allons ! dit la reine.

Et elle acheva de descendre.

Lorsque les prisonnières furent arrivées au bas de l'escalier tournant, en face de la dernière porte sous laquelle le soleil traçait de larges bandes de lumière dorée, le tambour fit entendre un roulement qui appelait la garde, puis il y eut un grand silence provoqué par la curiosité, et la lourde porte s'ouvrit lentement en roulant sur ses gonds criards.

Une femme était assise à terre, ou plutôt couchée dans l'angle de la borne contiguë à cette porte. C'était la femme Tison, que la reine n'avait pas vue depuis vingt-quatre heures, absence qui, plusieurs fois dans la soirée de la veille et dans la matinée du jour où l'on se trouvait, avait suscité son étonnement.

La reine voyait déjà le jour, les arbres, le jardin, et, au delà de la barrière qui fermait ce jardin, son œil avide allait chercher la petite hutte de la cantine où ses amis l'attendaient sans doute, lorsque, au bruit de ses pas, la femme Tison écarta ses mains, et la reine vit un visage pâle et brisé sous ses cheveux grisonnants.

Le changement était si grand, que la reine s'arrêta étonnée.

Alors, avec cette lenteur des gens chez lesquels la raison est absente, elle vint s'agenouiller devant cette porte, fermant le passage à Marie-Antoinette.

— Que voulez-vous, bonne femme ? demanda la reine.

— Il a dit qu'il fallait que vous me pardonniez.

— Qui cela ? demanda la reine.

— L'homme au manteau, répliqua la femme Tison.

La reine regarda Madame Elisabeth et sa fille avec étonnement.

— Allez, allez, dit le municipal, laissez passer la veuve Capet ; elle a la permission de se promener dans le jardin.

— Je le sais bien, dit la vicille ; c'est pour cela que je suis venue l'attendre ici : puisqu'on n'a pas voulu me laisser monter, et que je devais lui demander pardon, il fallait bien que je l'attendisse.

— Pourquoi donc n'a-t-on pas voulu vous laisser monter ? demanda la reine.

La femme Tison se mit à rire.

— Parce qu'ils prétendent que je suis folle ! dit-elle.

La reine la regarda, et elle vit, en effet, dans les yeux égarés de cette malheureuse reluire un reflet étrange, cetteueur vague qui indique l'absence de la pensée.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, pauvre femme ! que vous est-il donc arrivé ?

— Il m'est arrivé... vous ne savez donc pas ? dit la femme ; mais si... vous le savez bien, puisque c'est pour vous qu'elle est condamnée...

— Qui ?

— Héloïse.

— Votre fille ?

— Oui, elle... ma pauvre fille !

— Condamnée... mais par qui ? comment ? pourquoi ?

— Parce que c'est elle qui a vendu le bouquet...

— Quel bouquet ?

— Le bouquet d'œillets... Elle n'est pourtant pas bouquetière, reprit la femme Tison, comme si elle cherchait à rappeler ses souvenirs ; comment a-t-elle donc pu vendre ce bouquet ?

La reine trembla. Un lien invisible rattachait cette scène à la situation présente ; elle comprit qu'il ne fallait point perdre de temps dans un dialogue inutile.

— Ma bonne femme, dit-elle, je vous prie, laissez-moi passer ; plus tard, vous me conterez tout cela.

— Non, tout de suite ; il faut que vous me pardonniez ; il faut que je vous aide à fuir pour qu'il sauve ma fille.

La reine devint pâle comme une morte.

— Mou Dieu ! murmura-t-elle en levant les yeux au ciel.

Puis, se retournant vers le municipal :

— Monsieur, dit-elle, ayez la bonté d'écarter cette femme ; vous voyez bien qu'elle est folle.

— Allons, allons, la mère, dit le municipal, décampons.

Mais la femme Tison se cramponna à la muraille.

— Non, reprit-elle, il faut qu'elle me pardonne pour qu'il sauve ma fille.

— Mais qui cela ?

— L'homme au manteau.

— Ma sœur, dit Madame Elisabeth, adressez-lui quelques paroles de consolation.

— Oh ! bien volontiers, dit la reine. En effet, je crois que ce sera le plus vert.

Puis, se retournant vers la folle :

— Bonne femme, que désirez-vous ? Dites.

— Je désire que vous me pardonniez tout ce que je vous ai fait souffrir par les injures que je vous ai dites, par les dénégations que j'ai faites, et que, quand vous verrez l'homme au manteau, vous lui ordonniez de sauver ma fille, puisqu'il fait tout ce que vous voulez.

— Je ne sais ce que vous entendez dire par l'homme au manteau, répondit la reine ; mais, s'il ne s'agit, pour tranquilliser votre conscience, que d'obtenir de moi le pardon des offenses que vous croyez m'avoir faites, oh ! du fond du cœur, pauvre femme ! je vous pardonne bien sincèrement ; et puissent ceux que j'ai offensés me pardonner de même !

— Oh ! s'écria la femme Tison avec un intraduisible accent de joie, il sauvera donc ma fille, puisque vous m'avez pardonné. Votre main, madame, votre main.

La reine, étonnée, tendit, sans y rien comprendre, sa main, que la femme Tison saisit avec ardeur, et sur laquelle elle appuya ses lèvres.

En ce moment, la voix enrouée d'un colporteur se fit entendre dans la rue du Temple.

— Voilà, cria-t-il, le jugement et l'arrêt qui condamnent la fille Héloïse Tison à la peine de mort pour crime de conspiration !

À peine ces paroles eurent-elles frappé les oreilles de la femme Tison, que sa figure se décomposa, qu'elle se releva sur un genou et qu'elle étendit les bras pour fermer le passage à la reine.

— Oh ! mon Dieu ! murmura la reine, qui n'avait pas perdu un mot de la terrible annonce.

— Condamnée à la peine de mort ? s'écria la mère ; ma fille condamnée ? mon Héloïse perdue ? Il ne l'a donc pas sauvée et ne peut donc pas la sauver ? il est donc trop tard ?... Ah !...

— Pauvre femme, dit la reine, croyez que je vous plains.

— Toi ? dit-elle, et ses yeux s'injectèrent de sang. Toi, tu me plains ? Jamais ! jamais !

— Vous vous trompez, je vous plains de tout mon cœur ; mais laissez-moi passer.

— Te laisser passer !

La femme Tison éclata de rire.

— Non, non ! je te laissais fuir parce qu'il m'avait dit que, si je te demandais pardon et que si je te laissais fuir, ma fille serait sauvée ; mais, puisque ma fille va mourir tu ne te sauveras pas.

— A moi, messieurs ! venez à mon aide, s'écria la reine. Mon Dieu ! mon Dieu ! mais vous voyez bien que cette femme est folle.

— Non, je ne suis pas folle, non ; je sais ce que je dis, s'écria la femme Tison. Voyez-vous, c'est vrai, il y avait une conspiration ; c'est Simon qui l'a découverte,

c'est ma fille, ma pauvre fille, qui a vendu le bouquet. Elle l'a avoué devant le tribunal révolutionnaire... un bouquet d'œillets... il y avait des papiers dedans.

— Madame, dit la reine, au nom du ciel !

On entendit de nouveau la voix du crieur qui répétait :

— Voilà le jugement et l'arrêt qui condamnent la fille Héloïse Tison à la peine de mort pour crime de conspiration !

— L'entends-tu ? hurla la folle, autour de laquelle se groupaient les gardes nationaux ; l'entends-tu, condamnée à mort ? C'est pour toi, pour toi, qu'on va tuer ma fille, entends-tu, pour toi, l'Autrichienne ?

— Messieurs, dit la reine, au nom du ciel ! si vous ne voulez pas me débarrasser de cette pauvre folle, laissez-moi du moins remonter ; je ne puis supporter les reproches de cette femme : tout injustes qu'ils sont, ils me brisent.

Et la reine détourna la tête en laissant échapper un douloureux sanglot.

— Oui, oui, pleure, hypocrite ! cria la folle ; ton bouquet lui coûte cher... D'ailleurs, elle devait s'en douter, c'est ainsi que meurent tous ceux qui te servent. Tu portes malheur, l'Autrichienne : on a tué tes amis, ton mari, tes défenseurs ; enfin, on tue ma fille. Quand donc te tuera-t-on à ton tour pour que personne ne meure plus pour toi ?

Et la malheureuse hurla ces dernières paroles en les accompagnant d'un geste de menace.

— Malheureuse ! hasarda Madame Elisabeth, oublies-tu que celle à qui tu parles est la reine ?

— La reine, elle ?... la reine ? répéta la femme Tison, dont la démençe s'exaltait d'instant en instant ; si c'est la reine, qu'elle défende aux bourreaux de tuer ma fille... qu'elle fasse grâce à ma pauvre Héloïse... les rois font grâce... Allons, rends-moi mon enfant, et je te reconnaitrai pour la reine... Jusque-là, tu n'es qu'une femme, et une femme qui porte malheur, une femme qui tue !...

— Ah ! par pitié, madame, s'écria Marie-Antoinette, voyez ma douleur, voyez mes larmes.

Et Marie-Antoinette essaya de passer, non plus dans l'espérance de fuir, mais machinalement, mais pour échapper à cette effroyable obsession.

— Oh ! tu ne passeras pas, hurla la vieille ; tu veux fuir, madame Vêto... je le sais bien, l'homme au manteau me l'a dit ; tu veux aller rejoindre les Prussiens... mais tu ne fuiras pas, continua-t-elle en se cramponnant à la robe de la reine ; je t'en empêcherai moi ! A la lanterne, madame Vêto ! Aux armes, citoyens ! Marchons... qu'un sang impur...

Et, les bras tordus, les cheveux gris épars, le visage pourpre, les yeux noyés dans le sang, la malheureuse tomba renversée en déchirant le lambeau de la robe à laquelle elle était cramponnée.

La reine, éperdue, mais débarrassée au moins de l'insensée, allait fuir du côté du jardin, quand, tout à coup, un cri terrible, mêlé d'abolements et accompagné d'une rumeur étrange, vint tirer de leur stupeur les gardes nationaux qui, attirés par cette scène, entouraient Marie-Antoinette.

— Aux armes ! aux armes ! trahison ! criait un homme que la reine reconnut à sa voix pour le cordonnier Simon.

Près de cet homme qui, le sabre en main, gardait le seuil de la hutte, le petit Black aboyait avec fureur.

— Aux armes, tout le poste ! cria Simon ; nous sommes trahis ; faites rentrer l'Autrichienne. Aux armes ! aux armes !

Un officier accourut. Simon lui parla, lui montrant, avec des yeux enflammés, l'intérieur de la cabine. L'officier cria à son tour :

— Aux armes !

— Black ! Black ! appela la reine en faisant quelques pas en avant.

Mais le chien ne lui répondit pas et continua d'aboyer avec fureur.

Les gardes nationaux coururent aux armes, et se précipitèrent vers la cabine, tandis que les municipaux s'emparaient de la reine, de sa sœur et de sa fille, et

forçaient les prisonnières à repasser le guichet, qui se referma derrière elles.

— Apprêtez vos armes ! crièrent les municipaux aux sentinelles.

Et l'on entendit le bruit des fusils qu'on armait.

— C'est là, c'est là, sous la trappe, criait Simon. J'ai vu remuer la trappe, j'en suis sûr. D'ailleurs, le chien de l'Autrichienne, un bon petit chien qui n'était pas du complot, lui, a jappé contre les conspirateurs, qui sont probablement dans la cave. Eh ! tenez il jappe encore.

En effet, Black, animé par les cris de Simon, redoubla ses aboiements.

L'officier saisit l'anneau de la trappe. Deux grenadiers des plus vigoureux, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de la soulever, l'y aidèrent, mais sans plus de succès.

— Vous voyez bien qu'ils retiennent la trappe en de-

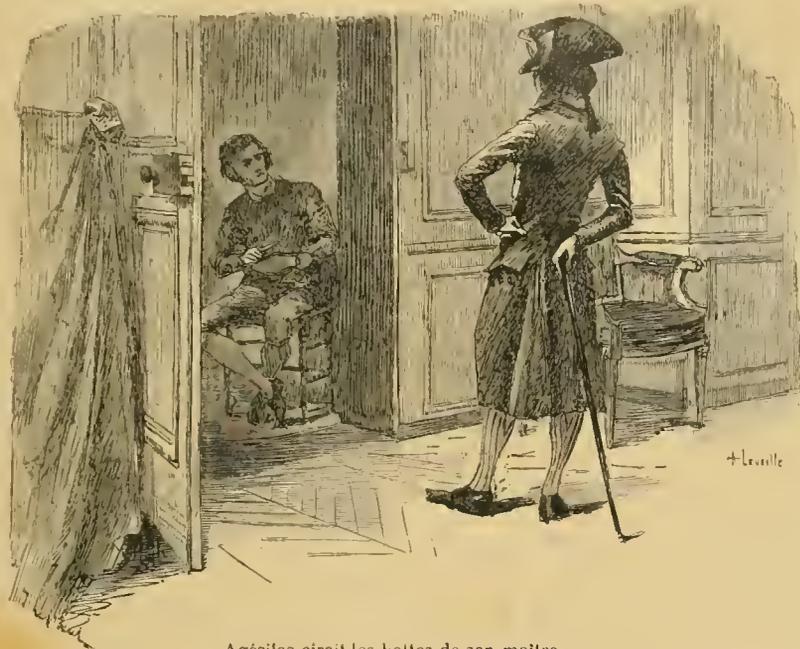
de cinq pieds de haut, pareil au boyau d'une tranchée, s'enfonçait dans la direction de la rue de la Corderie.

L'officier s'aventura dans cette ouverture décidé à poursuivre les aristocrates jusque dans les entrailles de la terre ; mais, à peine eut-il fait trois ou quatre pas, qu'il fut arrêté par une grille de fer.

— Halte ! dit-il à ceux qui le poussaient par derrière, on ne peut pas aller plus loin, il y a empêchement physique.

— Eh bien, dirent les municipaux, qui, après avoir renfermé les prisonnières, accoururent pour avoir des nouvelles, qu'y a-t-il ? Voyons ?

— Parbleu ! dit l'officier en reparaissant, il y a conspiration ; les aristocrates voulaient enlever la reine pendant sa promenade, et probablement qu'elle était de connivence avec eux.



Agésilas cirait les bottes de son maître.

dans, dit Simon. Feu ! à travers la trappe, mes amis, feu !

— Eh ! cria madame Plumeau, vous allez casser mes bouteilles.

— Feu ! répéta Simon, feu !

— Tais-toi, braillard ! dit l'officier. Et vous, apportez des haches et entamez les planches. Maintenant, qu'un peloton se tienne prêt. Attention ! et feu dans la trappe aussitôt qu'elle sera ouverte.

Un gémissement des ais et un soubresaut subit annoncèrent aux gardes nationaux qu'un mouvement intérieur venait de s'opérer. Bientôt après, on entendit un bruit souterrain, qui ressemblait à une herse de fer qui se ferme.

— Courage ! dit l'officier aux sapeurs qui accouraient.

La hache entama les planches. Vingt canons de fusil s'abaissèrent dans la direction de l'ouverture, qui s'élargissait de seconde en seconde. Mais, par l'ouverture, on ne vit personne. L'officier alluma une torche et la jeta dans la cave ; la cave était vide.

On souleva la trappe, qui, cette fois, céda sans présenter la moindre résistance.

— Suivez-moi, s'écria l'officier en se précipitant bravement dans l'escalier.

— En avant ! en avant ! crièrent les gardes nationaux en s'élançant à la suite de leur officier.

— Ah ! femme Plumeau, dit Tison, tu prêtés ta cave aux aristocrates !

Le mur était défoncé. Des pas nombreux avaient foulé le sol humide, et un conduit de trois pieds de large et

— Peste ! cria le municipal. Que l'on coure après le citoyen Santerre, et qu'on prévienne la Commune.

— Soldats, dit l'officier, restez dans cette cave, et tuez tout ce qui se présentera.

Et l'officier, après avoir donné cet ordre, remonta pour faire son rapport.

— Ah ! ah ! criait Simon en se trottant les mains. Ah ! ah ! dira-t-on encore que je suis fou ? Brave Black ! Black est un fameux patriote, Black a sauvé la République. Viens ici, Black ! viens !

Et le brigand, qui avait fait les yeux doux au pauvre chien, lui lança, quand il fut proche de lui, un coup de pied qui l'envoya à vingt pas.

— Oh ! je t'aime, Black ! dit-il ; tu feras couper le cou à ta maîtresse. Viens ici, Black, viens !

Mais, au lieu d'obéir, cette fois, Black reprit en criant le chemin du donjon.

XXVII

LE MUSCADIN

Il y avait deux heures, à peu près, que les événements que nous venons de raconter étaient accomplis.

Lorin se promenait dans la chambre de Maurice, tandis qu'Agésilas cirait les bottes de son maître dans l'an-

lichambre ; seulement, pour la plus grande commodité de la conversation, la porte était demeurée ouverte, et, dans le parcours qu'il accomplissait, Lorin s'arrêtait devant cette porte et adressait des questions à l'officier.

— Et tu dis, citoyen Agésilas, que ton maître est parti ce matin ?

— Oh ! mon Dieu, oui.

— A son heure ordinaire ?

— Dix minutes plus tôt, dix minutes plus tard. je ne saurais trop dire.

— Et tu ne l'as pas revu depuis ?

— Non, citoyen.

Lorin reprit sa promenade et fit en silence trois à quatre tours, puis s'arrêtant de nouveau :

— Avait-il son sabre ? demanda-t-il.

— Oh ! quand il va à la section, il l'a toujours.

— Et tu es sûr que c'est à la section qu'il est allé ?

— Il me l'a dit du moins.

— En ce cas, je vais le rejoindre, dit Lorin. Si nous nous croisons, tu lui diras que je suis venu et que je vais revenir.

— Attendez, dit Agésilas.

— Quoi ?

— J'entends son pas dans l'escalier.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

En effet, presque au même instant, la porte de l'escalier s'ouvrit et Maurice entra.

Lorin jeta sur celui-ci un coup d'œil rapide, et voyant que rien en lui ne paraissait extraordinaire.

— Ah ! te voilà enfin ! dit Lorin ; je t'attends depuis deux heures.

— Tant mieux, dit Maurice en souriant, cela t'aura donné du temps pour préparer les distiques et les quatrains.

— Ah ! mon cher Maurice, dit l'improvisateur, je n'en fais plus.

— De distiques et de quatrains !

— Non.

— Bah ! mais le monde va donc finir ?

— Maurice, mon ami, je suis triste.

— Toi, triste ?

— Je suis malheureux.

— Toi, malheureux ?

— Oui, que veux-tu ! j'ai des remords.

— Des remords ?

— Eh ! mon Dieu, oui, dit Lorin, toi ou elle, mon cher, il n'y avait pas de milieu. Toi ou elle, tu sens bien que je n'ai pas hésité ; mais, vois-tu, Arthémise est au désespoir, c'était son amie.

— Pauvre fille !

— Et comme c'est elle qui m'a donné son adresse...

— Tu aurais infiniment mieux fait de laisser les choses suivre leur cours.

— Oui, et c'est toi qui, à cette heure, serais condamné à sa place. Puissamment raisonné, cher ami. Et moi qui venais te demander un conseil ! je te croyais plus fort que cela.

— Voyons, n'importe, demande toujours.

— Eh bien, comprends-tu ? Pauvre fille, je voudrais tenter quelque chose pour la sauver. Si je donnais ou si je recevais pour elle quelque bonne torgnole, il me semble que cela me ferait du bien.

— Tu es fou, Lorin, dit Maurice en haussant les épaules.

— Voyons, si je faisais une démarche auprès du tribunal révolutionnaire ?

— Il est trop tard, elle est condamnée.

— En vérité, dit Lorin, c'est affreux de voir périr ainsi cette jeune femme.

— D'autant plus affreux que c'est mon salut qui a entraîné sa mort. Mais, après tout, Lorin, ce qui doit nous consoler, c'est qu'elle conspirait.

— Eh ! mon Dieu, est-ce que tout le monde ne conspire pas, peu ou beaucoup, par le temps qui court ? Elle a fait comme tout le monde. Pauvre femme !

— Ne la plains pas trop, ami, et surtout ne la plains pas trop haut, dit Maurice, car nous portons une partie de sa peine. Crois-moi, nous ne sommes pas si bien lavés de l'accusation de complicité qu'elle n'ait fait tache.

Aujourd'hui, à la section, j'ai été appelé girondin par le capitaine des chasseurs de Saint-Leu, et tout à l'heure, il m'a fallu lui donner un coup de sabre pour lui prouver qu'il se trompait.

— C'est donc pour cela que tu rentres si tard ?

— Justement.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas averti ?

— Parce que, dans ces sortes d'affaires, tu ne peux le contenir ; il fallait que cela se terminât tout de suite, afin que la chose ne fit pas de bruit. Nous avons pris chacun de notre côté ceux que nous avons sous la main.

— Et cette canaille-là t'avait appelé girondin, toi, Maurice, un pur ?...

— Eh ! mordieu ! oui ; c'est ce qui te prouve, mon cher, qu'encore une aventure pareille et nous sommes impopulaires ; car, tu sais, Lorin, quel est, aux jours où nous vivons, le synonyme d'impopulaire : c'est *suspect*.

— Je sais bien, dit Lorin, et ce mot-là fait frissonner les plus braves ; n'importe... il me répugne de laisser aller la pauvre Héloïse à la guillotine sans lui demander pardon.

— Enfin, que veux-tu ?

— Je voudrais que tu restasses ici, Maurice, toi qui n'as rien à te reprocher à son égard. Moi, vois-tu, c'est autre chose ; puisque je ne puis rien de plus pour elle, j'irai sur son passage, je veux y aller, ami Maurice, tu me comprends, et pourvu qu'elle me tende la main !...

— Je t'accompagnerai alors, dit Maurice.

— Impossible, mon ami, réfléchis donc : tu es municipal, tu es secrétaire de section, tu as été mis en cause, tandis que, moi, je n'ai été que ton défenseur ; on te croirait coupable, reste donc ; moi, c'est autre chose, je ne risque rien et j'y vais.

Tout ce que disait Lorin était si juste, qu'il n'y avait rien à répondre. Maurice, échangeant un seul signe avec la fille Tison marchant à l'échafaud, dénonçait lui-même sa complicité.

— Va donc, lui dit-il, mais sois prudent.

Lorin sourit, serra la main de Maurice et partit.

Maurice ouvrit sa fenêtre et lui envoya un triste adieu. Mais, avant que Lorin eût tourné le coin de la rue, plus d'une fois il s'y était remis pour le regarder encore, et, chaque fois, attiré par une espèce de sympathie magnétique, Lorin se retourna pour le regarder en souriant.

Enfin, lorsqu'il eut disparu au coin du quai, Maurice referma la fenêtre, se jeta dans un fauteuil, et tomba dans une de ces somnolences qui, chez les caractères forts et pour les organisations nerveuses, sont les pressentiments de grands malheurs, car ils ressemblent au calme précurseur de la tempête.

Il ne fut tiré de cette rêverie ou plutôt de cet assoupissement que par l'officier, qui au retour d'une commission faite à l'extérieur, rentra avec cet air éveillé des domestiques qui brûlent de débiter au maître des nouvelles qu'ils viennent de recueillir.

Mais, voyant Maurice préoccupé, il n'osa le distraire, et se contenta de passer et repasser sans motifs, mais avec obstination devant lui.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Maurice négligemment ; parle, si tu as quelque chose à me dire.

— Ah ! citoyen, encore une fameuse conspiration, allez !

Maurice fit un mouvement d'épaules.

— Une conspiration qui fait dresser les cheveux sur la tête, continua Agésilas.

— Vraiment ! répondit Maurice en homme accoutumé aux trente conspirations quotidiennes de cette époque.

— Oui, citoyen, reprit Agésilas ; c'est à faire frémir voyez-vous ! Rien que d'y penser, cela donne la chair de poule aux bons patriotes.

— Voyons cette conspiration ? dit Maurice.

— L'Autrichienne a manqué de s'enfuir.

— Bah ! dit Maurice commençant à prêter une attention plus réelle.

— Il paraît, dit Agésilas, que la veuve Capet avait des ramifications avec la fille Tison, que l'on va guillotiner aujourd'hui. Elle ne l'a pas volé, la malheureuse !

— Et comment la reine avait-elle des relations avec

cette fille ? demanda Maurice, qui sentait perler la sueur sur son front.

— Par un œillet. Imaginez-vous, citoyen, qu'on lui a fait passer le plan de la chose dans un œillet.

— Dans un œillet !... Et qui cela ?

— M. le chevalier... de... attendez donc... c'est pourtant un nom fièrement connu, mais, moi, j'oublie tous ces noms... Un chevalier de Château... que je suis bête ! il n'y a plus de châteaux... un chevalier de Maison...

— Maison-Rouge ?

— C'est cela.

— Impossible.

— Comment, impossible ? Puisque je vous dis qu'on a trouvé une trappe, un souterrain, des carrosses.

— Mais non, c'est qu'au contraire tu n'as rien dit encore de tout cela.

— Ah bien, je vais vous le dire alors.

— Dis ; si c'est un conte, il est beau du moins.

— Non, citoyen, ce n'est pas un conte, tant s'en faut, et la preuve, c'est que je le tiens du citoyen portier. Les aristocrates ont creusé une mine ; cette mine partait de la rue de la Corderie, et allait jusque dans la cave de la cantine de la citoyenne Plumeau, et même elle a failli être compromise de complicité, la citoyenne Plumeau. Vous la connaissez, j'espère ?

— Oui, dit Maurice ; mais après ?

— Eh bien, la veuve Capet devait se sauver par ce souterrain-là. Elle avait déjà le pied sur la première marche, quoi ! C'est le citoyen Simon qui l'a rattrapée par sa robe. Tenez, on bat la générale dans la ville, et le rappel dans les sections ; entendez-vous le tambour, là ? On dit que les Prussiens sont à Dammartin, et qu'ils ont poussé des reconnaissances jusqu'aux frontières.

Au milieu de ce flux de paroles, du vrai et du faux, du possible et de l'absurde, Maurice saisit à peu près le fil conducteur. Tout partait de cet œillet donné sous ses yeux à la reine, et acheté par lui à la malheureuse bouquetière. Cet œillet contenait le plan d'une conspiration qui venait d'éclater, avec les détails plus ou moins vrais que rapportait Agésilas.

En ce moment le bruit du tambour se rapprocha, et Maurice entendit crier dans la rue :

— Grande conspiration découverte au Temple par le citoyen Simon ! Grande conspiration en faveur de la veuve Capet, découverte au Temple !

— Oui, oui, dit Maurice, c'est bien ce que je pense. Il y a du vrai dans tout cela. Et Lorin qui, au milieu de cette exaltation populaire, va peut-être tendre la main à cette fille et se faire mettre en morceaux...

Maurice prit son chapeau, agrafa la ceinture de son sabre, et en deux bonds fut dans la rue.

— Où est-il ? demanda Maurice. Sur le chemin de la Conciergerie sans doute.

Et il s'élança vers le quai.

A l'extrémité du quai de la Mégisserie, des piques et des baïonnettes, surgissant du milieu d'un rassemblement, frappèrent ses regards. Il lui sembla distinguer au milieu du groupe un habit de garde national et dans le groupe des mouvements hostiles. Il courut, le cœur serré, vers le rassemblement qui encomrait le bord de l'eau.

Ce garde national pressé par la cohorte des Marseillais était Lorin ; Lorin pâle, les lèvres serrées, l'œil menaçant, la main sur la poignée de son sabre, mesurant la place des coups qu'il se préparait à porter.

A deux pas de Lorin était Simon. Ce dernier, riant d'un rire féroce, désignait Lorin aux Marseillais et à la populace en disant :

— Tenez, tenez ! vous voyez bien celui-là, c'en est un que j'ai fait chasser du Temple hier comme aristocrate ; c'en est un de ceux qui favorisent les correspondances dans les œillets. C'est le complice de la fille Tison, qui va passer tout à l'heure. Eh bien, le voyez-vous, il se promène tranquillement sur le quai, tandis que sa complice va marcher à la guillotine ; et peut-être même qu'elle était plus que sa complice, que c'était sa maîtresse, et qu'il était venu ici pour lui dire adieu ou pour essayer de la sauver.

Lorin n'était pas homme à en entendre davantage. Il tira son sabre hors de son fourreau.

En même temps la foule s'ouvrit devant un homme qui donnait tête baissée dans le groupe, et dont les larges épaules renversèrent trois ou quatre spectateurs qui se préparaient à devenir acteurs.

— Sois heureux, Simon, dit Maurice. Tu regrettais sans doute que je ne fusse point là avec mon ami pour faire ton métier de dénonciateur en grand. Dénonce, Simon, dénonce, me voilà.

— Ma foi, oui, dit Simon avec son hideux ricanement, et tu arrives à propos. Celui-là, dit-il, c'est le beau Maurice Lindey, qui a été accusé en même temps que la fille Tison, et qui s'en est tiré parce qu'il est riche, lui.

— A la lanterne ! à la lanterne ! crièrent les Marseillais.

— Oui-da ; essayez donc un peu, dit Maurice.

Et il fit un pas en avant et piqua, comme pour s'essayer, au milieu du front d'un des plus ardents égorgeurs que le sang aveugla aussitôt.

— Au meurtre ! s'écria celui-ci.

Les Marseillais abaissèrent les piques, levèrent les haches, armèrent les fusils ; la foule s'écarta effrayée, et les deux amis restèrent isolés et exposés comme une double cible à tous les coups.

Ils se regardèrent avec un dernier et sublime sourire, car ils s'attendaient à être dévorés par ce tourbillon de fer et de flamme qui les menaçait, quand tout à coup la porte de la maison à laquelle ils s'adossaient s'ouvrit et un essaim de jeunes gens en habit, de ceux qu'on appelait les muscadins, armés tous d'un sabre et ayant chacun une paire de pistolets à la ceinture, fondit sur les Marseillais et engagea une mêlée terrible.

— Hourra ! crièrent ensemble Lorin et Maurice ranimés par ce secours, et sans réfléchir qu'en combattant dans les rangs des nouveaux venus, ils donnaient raison aux accusations de Simon. Hourra !

Mais, s'ils ne pensaient pas à leur salut, un autre y pensa pour eux. Un petit jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, à l'œil bleu, maniant avec une adresse et une ardeur infinies un sabre de sapeur qu'on eût cru que sa main de femme ne pouvait soulever, s'apercevant que Maurice et Lorin, au lieu de fuir par la porte qu'il semblait avoir laissée ouverte avec intention, combattaient à ses côtés, se retourna en leur disant tout bas :

— Fuyez par cette porte ; ce que nous venons faire ici ne vous regarde pas, et vous vous compromettez inutilement.

Puis tout à coup, en voyant que les deux amis hésitaient :

— Arrière ! cria-t-il à Maurice, pas de patriotes avec nous ; municipal Lindey, nous sommes des aristocrates, nous.

A ce nom, à cette audace qu'avait un homme d'accuser une qualité qui, à cette époque-là, valait sentence de mort, la foule poussa un grand cri.

Mais le jeune homme blond et trois ou quatre de ses amis, sans s'effrayer de ce cri, poussèrent Maurice et Lorin dans l'allée, dont ils fermèrent la porte derrière eux ; puis ils revinrent se jeter dans la mêlée, qui était encore augmentée par l'approche de la charrette.

Maurice et Lorin, si miraculeusement sauvés, se regardèrent étonnés, éblouis.

Cette issue semblait ménagée exprès ; ils entrèrent dans une cour, et au fond de cette cour trouvèrent une petite porte dérobée qui donnait sur la rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

A ce moment, du pont au Change déboucha un détachement de gendarmes qui eut bientôt balayé le quai, quoique de la rue transversale où se tenaient les deux amis, on entendit pendant un instant une lutte acharnée.

Ils précédaient la charrette qui conduisait à la guillotine la pauvre Héloïse.

— Au galop ! cria une voix ; au galop !

La charrette partit au galop. Lorin aperçut la malheureuse jeune fille, debout, le sourire sur les lèvres et l'œil fier. Mais il ne put même échanger un geste avec elle ; elle passa sans le voir auprès d'un tourbillon de peuple qui criait :

— A mort, l'aristocrate ! A mort !

Et le bruit s'éloigna décroissant et gagnant les Tuileries.

En même temps, la petite porte par où étaient sortis Maurice et Lorin se rouvrit, et trois ou quatre muscadins, les habits déchirés et sanglants, sortirent. C'était probablement tout ce qui restait de la petite troupe.

Le jeune homme blond sortit le dernier.

— Hélas ! dit-il, cette cause est donc maudite !

Et, jetant son sabre ébréché et sanglant, il s'élança vers la rue des Lavandières.

XXVIII

LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE

Maurice se hâta de rentrer à la section pour y porter plainte contre Simon.

Il est vrai qu'avant de se séparer de Maurice, Lorin avait trouvé un moyen plus expéditif : c'était de rassembler quelques thermopyles, d'attendre Simon à sa première sortie du Temple et de le tuer en bataille rangée.

Mais Maurice s'était formellement opposé à ce plan.

— Tu es perdu, lui dit-il, si tu en viens aux voies de fait. Ecrasons Simon, mais écrasons-le par la légalité. Ce doit être chose facile à des légistes.

En conséquence, le lendemain matin, Maurice se rendit à la section et formula sa plainte.

Mais il fut bien étonné quand à la section le président hit la sourde oreille, se récusant, disant qu'il ne pouvait prendre parti entre deux bons citoyens animés tous deux de l'amour de la patrie.

— Bon ! dit Maurice, je sais maintenant ce qu'il faut faire pour mériter la réputation de bon citoyen. Ah ! ah ! rassembler le peuple pour assassiner un homme qui vous déplaît, vous appelez cela être animé de l'amour de la patrie ? Alors, j'en reviens au sentiment de Lorin, que j'ai eu le tort de combattre. A partir d'aujourd'hui, je vais faire du patriotisme, comme vous l'entendez, et j'expérimenterai sur Simon.

— Citoyen Maurice, répondit le président, Simon a peut-être moins de torts que toi dans cette affaire, il a découvert une conspiration, sans y être appelé par ses fonctions, là où tu n'as rien vu, toi dont c'était le devoir de la découvrir ; de plus, tu as des connivences de hasard ou d'intention, — lesquelles ? nous n'en savons rien, — mais tu en as avec les ennemis de la nation.

— Moi ! dit Maurice. Ah ! voilà du nouveau, par exemple ; et avec qui donc, citoyen président ?

— Avec le citoyen Maison-Rouge.

— Moi ? dit Maurice stupéfait ; moi, j'ai des connivences avec le chevalier de Maison-Rouge ? Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais...

— On t'a vu lui parler.

— Moi ?

— Lui serrer la main.

— Moi ?

— Oui.

— Où cela ? quand cela ?... Citoyen président, dit Maurice emporté par la conviction de son innocence, tu en as menti.

— Ton zèle pour la patrie t'emporte un peu loin, citoyen Maurice, dit le président, et tu seras fâché tout à l'heure de ce que tu viens de dire, quand je te donnerai la preuve que je n'ai avancé que la vérité. Voici trois rapports différents qui t'accusent.

— Allons donc ! dit Maurice ; est-ce que vous pensez que je suis assez naïf pour croire à votre chevalier de Maison-Rouge ?

— Et pourquoi n'y croirais-tu pas ?

— Parce que c'est un spectre de conspirateur avec lequel vous tenez toujours une conspiration prête pour englober vos ennemis.

— Lis les dénonciations.

— Je ne lirai rien, dit Maurice ; je proteste que je n'ai jamais vu le chevalier de Maison-Rouge, et que je ne lui ai jamais parlé. Que celui qui ne croira pas à ma parole d'honneur vienne me le dire, je sais ce que j'aurais à lui répondre.

Le président baussa les épaules ; Maurice, qui ne voulait être en reste avec personne, en fit autant.

Il y eut quelque chose de sombre et de réservé pendant le reste de la séance.

Après la séance, le président, qui était un brave patriote élevé au premier rang du district par le suffrage de ses concitoyens, s'approcha de Maurice et lui dit :

— Viens, Maurice, j'ai à te parler.

Maurice suivit le président, qui le conduisit dans un petit cabinet attenant à la chambre des séances.

Arrivé là, il le regarda en face, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Maurice, lui dit-il, j'ai connu, j'ai estimé ton père, ce qui fait que je l'estime et que je l'aime. Maurice, crois-moi, tu cours un grand danger en te laissant aller au manque de foi, première décadence d'un esprit vraiment révolutionnaire. Maurice, mon ami, dès qu'on perd la foi, on perd la fidélité. Tu ne crois pas aux ennemis de la nation : de là vient que tu passes près d'eux sans les voir, et que tu deviens l'instrument de leurs complots sans t'en douter.

— Que diable ! citoyen, dit Maurice, je me connais, je suis homme de cœur, zélé patriote ; mais mon zèle ne me rend pas fanatique : voilà vingt conspirations prétendues que la République signe toutes du même nom. Je demande, une fois pour toutes, à voir l'éditeur responsable.

— Tu ne crois pas aux conspirateurs, Maurice, dit le président ; eh bien, dis-moi, crois-tu à l'œillet rouge pour lequel on a guillotiné hier la fille Tison ?

Maurice tressaillit.

— Crois-tu au souterrain pratiqué dans le jardin du Temple et communiquant de la cave de la citoyenne Plumet à certaine maison de la rue de la Corderie ?

— Non, dit Maurice.

— Alors, fais comme Thomas l'apôtre, va voir.

— Je ne suis pas de garde au Temple, et l'on ne me laissera pas entrer.

— Tout le monde peut entrer au Temple maintenant.

— Comment cela ?

— Lis ce rapport ; puisque tu es si incrédule, je ne procéderai plus que par pièces officielles.

— Comment ! s'écria Maurice lisant le rapport, c'est à ce point ?

— Continue.

— On transporte la reine à la Conciergerie ?

— Eh bien ? répondit le président.

— Ah ! ah ! fit Maurice.

— Crois-tu que ce soit sur un rêve, sur ce que tu appelles une imagination, sur une billevesée, que le comité de salut public ait adopté une si grave mesure ?

— Cette mesure a été adoptée, mais elle ne sera pas exécutée, comme une foule de mesures que j'ai vu prendre, et voilà tout...

— Lis donc jusqu'au bout, dit le président.

Et il lui présenta un dernier papier.

— Le récépissé de Richard, le geôlier de la Conciergerie ! s'écria Maurice.

— Elle y a été écrouée à deux heures.

Cette fois, Maurice demeura pensif.

— La Commune, tu le sais, continua le président, agit dans des vues profondes. Elle s'est creusé un sillon large et droit ; ses mesures ne sont pas des enfantillages, et elle a mis en exécution ce principe de Cromwell :

Il ne faut frapper les rois qu'à la tête.

Lis cette note secrète du ministre de la police.

Maurice lut :

« Attendu que nous avons la certitude que le ci-devant chevalier de Maison-Rouge est à Paris ; qu'il y a été vu en différents endroits ; qu'il a laissé des traces de son passage en plusieurs complots heureusement déjoués, j'invite tous les chefs de section à redoubler de surveillance. »

— Eh bien ? demanda le président.

— Il faut que je te croie, citoyen président, s'écria Maurice.

Et il continua :

« Signalement du chevalier de Maison-Rouge : cinq pieds trois pouces, cheveux blonds, yeux bleus, nez droit, barbe châtain, menton rond, voix douce, mains de femme.

« Trente-cinq à trente-six ans. »

Au signalement, une lueur étrange passa à travers l'esprit de Maurice ; il songea à ce jeune homme qui commandait la troupe de muscadins qui les avait sauvés la veille, Lorin et lui, et qui frappait si résolument sur les Marseillais avec son sabre de sapeur.

— Mordieu ! murmura Maurice, serait-ce lui ? En ce cas, la dénonciation qui dit qu'on n'a vu lui parler ne serait point fautive. Seulement, je ne me rappelle pas lui avoir serré la main.

— Eh bien, Maurice, demanda le président, que dites-vous de cela maintenant, mon ami ?

— Je dis que je vous crois, répondit Maurice en méditant avec tristesse ; car, depuis quelque temps, sans savoir quelle mauvaise influence attristait sa vie, il voyait toutes choses s'assombrir autour de lui.

— Ne joue pas ainsi ta popularité, Maurice, continua le président. La popularité, aujourd'hui, c'est la vie ; l'impopularité, prends-y garde, c'est le soupçon de trahison, et le citoyen Lindsey ne peut pas être soupçonné d'être un traître.

Maurice n'avait rien à répondre à une doctrine qu'il sentait bien être la sienne. Il remercia son vieil ami et quitta la section.

— Ah ! murmura-t-il, respirons un peu ; c'est trop de soupçons et de luttes. Allons droit au repos, à l'innocence et à la joie ; allons à Geneviève.

Et Maurice prit le chemin de la Vieille rue Saint-Jacques.

Lorsqu'il arriva chez le maître tanneur, Dixmer et Morand soutenaient Geneviève, en proie à une violente attaque de nerfs.

Aussi, au lieu de lui laisser l'entrée libre, comme d'habitude, un domestique lui barra-t-il le passage.

— Annonce-moi toujours, dit Maurice inquiet, et, si Dixmer ne peut pas me recevoir en ce moment, je me retirerais.

Le domestique entra dans le petit pavillon, tandis que lui, Maurice, demeurait dans le jardin.

Il lui sembla qu'il se passait quelque chose d'étrange dans la maison. Les ouvriers tanneurs n'étaient point à leur ouvrage, et traversaient le jardin d'un air inquiet.

Dixmer revint lui-même jusqu'à la porte.

— Entrez, dit-il, cher Maurice, entrez ; vous n'êtes pas de ceux pour qui la porte est fermée.

— Mais qu'y a-t-il donc ? demanda le jeune homme.

— Geneviève est souffrante, dit Dixmer ; plus que souffrante, car elle délire.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le jeune homme, ému de retrouver là encore le trouble et la souffrance. Qu'a-t-elle donc ?

— Vous savez, mon cher, reprit Dixmer, aux maladies des femmes, personne ne connaît rien, et surtout le mari.

Geneviève était renversée sur une espèce de chaise longue. Près d'elle était Morand, qui lui faisait respirer des sels.

— Eh bien ? demanda Dixmer.

— Toujours la même chose, reprit Morand.

— Héloïse ! Héloïse ! murmura la jeune femme à travers ses lèvres blanches et ses dents serrées.

— Héloïse ! répéta Maurice avec étonnement.

— Eh ! mon Dieu, oui, reprit vivement Dixmer, Geneviève a eu le malheur de sortir hier et de voir passer cette malheureuse charrette avec une pauvre fille, nommée Héloïse, que l'on conduisait à la guillotine. Depuis ce moment-là, elle a eu cinq ou six attaques de nerfs, et ne fait que répéter ce nom.

« Ce qui l'a frappée surtout, c'est qu'elle a reconnu dans cette fille la bouquetière qui lui a vendu les ceils-

— Certainement que je sais, puisqu'ils ont failli me faire couper le cou.

— Oui, nous avons su tout cela, cher Maurice, et croyez bien que nous avons été on ne peut pas plus effrayés ; mais Morand était à la séance, et il vous a vu sortir en liberté.

— Silence ! dit Maurice ; la voilà qui parle encore, je crois.

— Oh ! des mots entrecoupés, inintelligibles, reprit Dixmer.

— Maurice ! murmura Geneviève ; ils vont tuer Maurice. A lui ! chevalier, à lui !

Un silence profond succéda à ces paroles.

— Maison-Rouge, murmura encore Geneviève ; Maison-Rouge !

Maurice sentit comme un éclair de soupçon ; mais ce n'était qu'un éclair. D'ailleurs, il était trop ému de la souffrance de Geneviève pour commenter ces quelques paroles.

— Avez-vous appelé un médecin ? demanda-t-il.

— Oh ! ce ne sera rien, reprit Dixmer ; un peu de délire, voilà tout.

Et il serra si violemment le bras de sa femme, que Geneviève revint à elle et ouvrit, en jetant un léger cri, ses yeux qu'elle avait constamment tenus fermés jusque-là.

— Ah ! vous voilà tous, dit-elle, et Maurice avec vous. Oh ! je suis heureuse de vous voir, mon ami ; si vous saviez comme j'ai...

Elle se reprit :

— ...Comme nous avons souffert depuis deux jours !

— Oui, dit Maurice, nous voilà tous ; rassurez-vous donc et ne vous faites plus de terreurs pareilles. Il y a surtout un nom, voyez-vous, qu'il faudrait vous déshabituer de prononcer, attendu qu'en ce moment il n'est pas en odeur de sainteté.

— Et lequel ? demanda vivement Geneviève.

— C'est celui du chevalier de Maison-Rouge.

— J'ai nommé le chevalier de Maison-Rouge, moi ? dit Geneviève épouvantée.

— Sans doute, répondit Dixmer avec un rire forcé ; mais, vous comprenez, Maurice, il n'y a rien là d'étonnant, puisqu'on dit publiquement qu'il était complice de la fille Tison, et que c'est lui qui a dirigé la tentative d'enlèvement (qui, par bonheur, a échoué hier).

— Je ne dis pas qu'il y a quelque chose d'étonnant à cela, répondit Maurice ; je dis seulement qu'il n'a qu'à se bien cacher.

— Qui ? demanda Dixmer.

— Le chevalier de Maison-Rouge, parbleu ! La Commune le cherche, et ses limiers ont le nez fin.

— Pourvu qu'on l'arrête, dit Morand, avant qu'il accomplisse quelque nouvelle entreprise qui réussira mieux que la dernière.

— En tout cas, dit Maurice, ce ne sera pas en faveur de la reine.

— Et pourquoi cela ? demanda Morand.

— Parce que la reine est désormais à l'abri de ses coups de main.

— Et où est-elle donc ? demanda Dixmer.

— A la Conciergerie, répondit Maurice ; on l'y a transférée cette nuit.

Dixmer, Morand et Geneviève poussèrent un cri que Maurice prit pour une exclamation de surprise.

— Ainsi, vous voyez, continua-t-il, adieu les plans du chevalier de la reine ! La Conciergerie est plus sûre que le Temple.

Morand et Dixmer échangèrent un regard qui échappa à Maurice.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, voilà encore madame Dixmer qui pâlit.

— Geneviève, dit Dixmer à sa femme, il faut te mettre au lit, mon enfant ; tu souffres.

Maurice comprit qu'on le congédiait ; il baisa la main de Geneviève et sortit.

Morand sortit avec lui et l'accompagna jusqu'à la Vieille rue Saint-Jacques.

Là, il le quitta pour aller dire quelques mots à une espèce de domestique qui tenait un cheval tout sellé.

Maurice était si préoccupé, qu'il ne demanda pas

même à Morand, auquel d'ailleurs il n'avait pas adressé un mot depuis qu'ils étaient sortis ensemble de la maison, qui était cet homme et que faisait là ce cheval.

Il prit la rue des Fossés-Saint-Victor et gagna les quais.

— C'est étrange, se disait-il tout en marchant. Est-ce mon esprit qui s'affaiblit? sont-ce les événements qui prennent de la gravité? mais tout m'apparaît grossi comme à travers un microscope.

Et, pour retrouver un peu de calme, Maurice présenta son front à la brise du soir, et s'appuya sur le parapet du pont.

XXIX

LA PATROUILLE

Comme il achevait en lui-même cette réflexion, tout en regardant l'eau couler avec cette attention mélancolique dont on retrouve les symptômes chez tout Parisien pur, Maurice, appuyé au parapet du pont, entendit une petite troupe qui venait à lui d'un pas égal, comme pourrait être celui d'une patrouille.

Il se retourna; c'était une compagnie de la garde nationale qui arrivait par l'autre extrémité. Au milieu de l'obscurité, Maurice crut reconnaître Lorin.

C'était lui, en effet. Dès qu'il l'aperçut, il courut à lui les bras ouverts :

— Enfin, s'écria Lorin, c'est toi. Morbleu! ce n'est pas sans peine que l'on te rejoint ;

Mais, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Cette fois, tu ne te plaindras pas, j'espère; je te donne du Racine au lieu de te donner du Lorin.

— Que viens-tu donc faire par ici en patrouille? demanda Maurice que tout inquiétait.

— Je suis chef d'expédition, mon ami; il s'agit de rétablir sur sa base primitive notre réputation ébranlée.

Puis, se retournant vers sa compagnie :

— Portez armes! présentez armes! haut les armes! dit-il. Là, mes enfants, il ne fait pas encore nuit assez noire. Causez de vos petites affaires, nous allons causer des nôtres.

Puis, revenant à Maurice :

— J'ai appris aujourd'hui à la section deux grandes nouvelles, continua Lorin.

— Lesquelles?

— La première, c'est que nous commençons à être suspects, toi et moi.

— Je le sais. Après?

— Ah! tu le sais?

— Oui.

— La seconde, c'est que toute la conspiration à l'éillet a été conduite par le chevalier de Maison-Rouge.

— Je le sais encore.

— Mais ce que tu ne sais pas, c'est que la conspiration de l'éillet rouge et celle du souterrain ne faisaient qu'une seule conspiration.

— Je le sais encore.

— Alors passons à une troisième nouvelle: tu ne la sais pas, celle-là, j'en suis sûr. Nous allons prendre ce soir le chevalier de Maison-Rouge.

— Prendre le chevalier de Maison-Rouge?

— Oui.

— Tu l'es donc fait gendarme?

— Non; mais je suis patriote. Un patriote se doit à sa patrie. Or, ma patrie est abominablement ravagée par ce chevalier de Maison-Rouge, qui fait complots sur complots. Or, la patrie m'ordonne, à moi qui suis un patriote, de la débarrasser du susdit chevalier de Maison-Rouge qui la gêne horriblement, et j'obéis à la patrie.

— C'est égal, dit Maurice, il est singulier que tu te charges d'une pareille commission.

— Je ne m'en suis pas chargé on m'en a chargé; mais, d'ailleurs, je dois dire que je l'eusse briguée, la commission, il nous faut un coup éclatant pour nous réhabiliter, attendu que notre réhabilitation, c'est non seulement la sécurité de notre existence, mais encore le droit de mettre à la première occasion six pouces de lanc dans le ventre de cet affreux Simon.

— Mais comment a-t-on su que c'était le chevalier de Maison-Rouge qui était à la tête de la conspiration du souterrain?

— Ce n'est pas encore bien sûr, mais on le présume.

— Ah! vous procédez par induction?

— Nous procédons par certitude.

— Comment arranges-tu tout cela? Voyons; car enfin...

— Ecoute bien.

— Je l'écoute.

— A peine ai-je entendu crier: « Grande conspiration découverte par le citoyen Simon... » (cette canaille de Simon! il est partout, ce misérable!), que j'ai voulu juger de la vérité par moi-même. Or, on parlait d'un souterrain.

— Existe-t-il?

— Oh! il existe, je l'ai vu.

Vu, de mes deux yeux vu, ce qui s'appelle vu.

Tiens, pourquoi ne siffles-tu pas?

— Parce que c'est du Molière, et que, je te l'avoue d'ailleurs, les circonstances me paraissent un peu graves pour plaisanter.

— Eh bien, de quoi plaisantera-t-on, alors, si l'on ne plaisante pas des choses graves?

— Tu dis donc que tu as vu...

— Le souterrain... Je répète que j'ai vu le souterrain, que je l'ai parcouru, et qu'il correspondait de la cave de la citoyenne Plumeau à une maison de la rue de la Corderie, à la maison n° 12 ou 14, je ne me le rappelle plus bien.

— Vrai! Lorin, tu l'as parcouru?...

— Dans toute sa longueur, et, ma foi! je l'assure que c'était un boyau fort joliment taillé; de plus, il était coupé par trois grilles en fer que l'on a été obligé de déchausser les unes après les autres; mais qui, dans le cas où les conjurés auraient réussi, leur eussent donné tout le temps, en sacrifiant trois ou quatre des leurs, de mettre madame veuve Capet en lieu de sûreté. Heureusement, il n'en est pas ainsi, et cet affreux Simon a encore découvert celle-là.

— Mais il me semble, dit Maurice, que ceux qu'on aurait dû arrêter d'abord étaient les habitants de cette maison de la rue de la Corderie.

— C'est ce que l'on aurait fait aussi si l'on n'eût pas trouvé la maison parfaitement dénuée de locataires.

— Mais enfin, cette maison appartient à quelqu'un?

— Oui, à un nouveau propriétaire, mais personne ne le connaissait; on savait que la maison avait changé de maître depuis quinze jours ou trois semaines, voilà tout. Les voisins avaient bien entendu du bruit; mais, comme la maison était vieille, ils avaient cru qu'on travaillait aux réparations. Quant à l'autre propriétaire, il avait quitté Paris. J'arrivai sur ces entrefaites.

« — Pour Dieu! dis-je à Santerre en le tirant à part, vous êtes tous bien embarrassés.

« — C'est vrai, répondit-il, nous le sommes.

« — Cette maison a été vendue, n'est-ce pas?

« — Oui.

« — Il y a quinze jours?

« — Quinze jours ou trois semaines.

« — Vendue par-devant notaire?

« — Oui.

« — Eh bien, il faut chercher chez tous les notaires de Paris, savoir lequel a vendu cette maison et se faire communiquer l'acte. On verra dessus le nom et le domicile de l'acheteur.

« — A la bonne heure! c'est un conseil cela, dit Santerre; et voilà pourtant un homme qu'on accuse d'être un mauvais patriote. Lorin, Lorin! je te réhabiliterai, ou le diable me brûle.

« Bref, continua Lorin, ce qui fut dit fut fait. On chercha le notaire, on trouva l'acte, et, sur l'acte, le nom et le domicile du coupable. Alors Santerre m'a tenu parole, il m'a désigné pour l'arrêter.

— Et cet homme, c'était le chevalier de Maison-Rouge?

— Non pas, son complice seulement, c'est-à-dire probablement.

— Mais alors comment dis-tu que vous allez arrêter le chevalier de Maison-Rouge?

— Nous allons les arrêter tous ensemble.

— D'abord, connais-tu ce chevalier de Maison-Rouge?

— A merveille.

— Tu as donc son signalement?

— Parbleu! Santerre me l'a donné. Cinq pieds deux ou trois pouces, cheveux blonds, yeux bleus, nez droit, barbe châtain; d'ailleurs, je l'ai vu.

— Quand?

— Aujourd'hui même.

— Tu l'as vu?

— Et toi aussi.

Maurice tressaillit.

— Ce petit jeune homme blond qui nous a délivrés ce matin, tu sais, celui qui commandait la troupe des muscadins, qui tapait si dur.

— C'était donc lui? demanda Maurice.

— Lui-même. On l'a suivi et on l'a perdu dans les environs du domicile de notre propriétaire de la rue de la Corderie; de sorte qu'on présume qu'ils logent ensemble.

— En effet, c'est probable.

— C'est sûr.

— Mais il me semble, Lorin, ajouta Maurice, que si tu arrêtes ce soir celui qui nous a sauvés ce matin, tu manques quelque peu à la reconnaissance.

— Allons donc! dit Lorin. Est-ce que tu crois qu'il nous a sauvés pour nous sauver?

— Et pourquoi donc?

— Pas du tout. Ils étaient embusqués là pour enlever la pauvre Héloïse Tison quand elle passerait. Nos égorgeurs les gênaient, ils sont tombés sur nos égorgeurs. Nous avons été sauvés par contre-coup. Or, comme tout est dans l'intention, et que l'intention n'y était pas, je n'ai pas à me reprocher la plus petite ingratitude. D'ailleurs, vois-tu, Maurice, le point capital c'est la nécessité; et il y a nécessité à ce que nous nous réhabilitions par un coup d'éclat. J'ai répondu de toi.

— A qui?

— A Santerre; il sait que tu commandes l'expédition.

— Comment cela?

« — Es-tu sûr d'arrêter les coupables? a-t-il dit.

« — Oui, ai-je répondu, si Maurice en est.

« — Mais es-tu sûr de Maurice? Depuis quelque temps il tiédit.

« — Ceux qui disent cela se trompent. Maurice ne tiédit pas plus que moi.

« — Et tu en réponds?

« — Comme de moi-même.

« Alors j'ai passé chez toi, mais je ne t'ai pas trouvé; j'ai pris ensuite ce chemin, d'abord parce que c'était le mien, et ensuite parce que c'était celui que tu prends d'ordinaire; enfin, je t'ai rencontré, te voilà: en avant, marche!

La victoire en chantant

Nous ouvre la barrière.

— Mon cher Lorin, j'en suis désespéré, mais je ne me sens pas le moindre goût pour cette expédition; tu diras que tu ne m'as pas rencontré.

— Impossible! tous nos hommes l'ont vu.

— Eh bien, tu diras que tu m'as rencontré et que je n'ai pas voulu être des vôtres.

— Impossible encore.

— Et pourquoi cela?

— Parce que, cette fois, tu ne seras pas un tiède, mais un suspect... Et tu sais ce qu'on en fait, des suspects: on les conduit sur la place de la Révolution et on les invite à saluer la statue de la Liberté; seulement, au lieu de saluer avec le chapeau, ils saluent avec la tête.

— Eh bien, Lorin, il arrivera ce qu'il pourra; mais en vérité, cela te paraîtra sans doute étrange, ce que je vais te dire là?

Lorin ouvrit de grands yeux et regarda Maurice.

— Eh bien, reprit Maurice, je suis dégoûté de la vie...

Lorin éclata de rire.

— Bon! dit-il; nous sommes en bisbille avec notre bien-aimée, et cela nous donne des idées mélancoliques. Allons, bel Amadis! redevenons un homme, et de la nous passerons au citoyen; moi, au contraire, je ne suis jamais meilleur patriote que lorsque je suis en brouille avec Arthemise. A propos, Sa Divinité la déesse Raison te dit des millions de choses gracieuses.

— Tu la remercieras de ma part. Adieu, Lorin.

— Comment, adieu?

— Oui, je m'en vais.

— Où vas-tu?

— Chez moi, parbleu!

— Maurice, tu te perds.

— Je m'en moque.

— Maurice, réfléchis, ami, réfléchis.

— C'est fait.

— Je ne t'ai pas tout répété...

— Tout, quoi?

— Tout ce que m'avait dit Santerre.

— Que t'a-t-il dit?

— Quand je t'ai demandé comme chef de l'expédition, il m'a dit :

« — Prends garde!

« — A qui?

« — A Maurice.

— A moi?

— Oui. « Maurice, a-t-il ajouté, va bien souvent dans ce quartier-là. »

— Dans quel quartier?

— Dans celui de Maison-Rouge.

— Comment! s'écria Maurice, c'est par ici qu'il se cache?

— On le présume, du moins, puisque c'est par ici que loge son complice présumé, l'acheteur de la maison de la rue de la Corderie.

— Faubourg Victor? demanda Maurice.

— Oui, faubourg Victor.

— Et dans quelle rue du faubourg?

— Dans la Vieille rue Saint-Jacques.

— Ah! mon Dieu! murmura Maurice ébloui comme par un éclair.

Et il porta sa main à ses yeux.

Puis, au bout d'un instant, et comme si pendant cet instant il avait appelé tout son courage :

— Son état? dit-il.

— Maître tanneur.

— Et son nom?

— Dixmer.

— Tu as raison, Lorin, dit Maurice comprimant jusqu'à l'apparence de l'émotion par la force de sa volonté; je vais avec vous.

— Et tu fais bien. Es-tu armé?

— J'ai mon sabre, comme toujours.

— Prends encore ces deux pistolets.

— Et toi?

— Moi, j'ai ma carabine. Portez armes! armes bras! en avant, marche!

La patrouille se remit en marche, accompagnée de Maurice, qui marchait près de Lorin, et précédée d'un homme vêtu de gris qui la dirigeait; c'était l'homme de la police.

De temps en temps on voyait se détacher des angles des rues ou des portes des maisons une espèce d'ombre qui venait échanger quelques paroles avec l'homme vêtu de gris; c'étaient des surveillants.

On arriva à la ruelle. L'homme gris n'hésita pas un seul instant; il était bien renseigné; il prit la ruelle.

Devant la porte du jardin par laquelle on avait fait entrer Maurice garrotté, il s'arrêta.

— C'est ici, dit-il.

— C'est ici quoi? demanda Lorin.

— C'est ici que nous trouverons les deux chefs.

Maurice s'appuya au mur; il lui sembla qu'il allait tomber à la renverse.

— Maintenant, dit l'homme gris, il y a trois entrées: l'entrée principale, celle-ci, et une entrée qui donne dans un pavillon. J'entrerai avec six ou huit hommes

par l'entrée principale; gardez cette entrée-ci avec quatre ou cinq hommes, et mettez trois hommes sûrs à la sortie du pavillon.

— Moi, dit Maurice, je vais passer par-dessus le mur et je veillerai dans le jardin.

— A merveille, dit Lorin, d'autant plus que, de l'intérieur, tu nous ouvriras la porte.

— Volontiers, dit Maurice. Mais n'allez pas dégarnir le passage et venir sans que je vous appelle. Tout ce qui se passera dans l'intérieur, je le verrai du jardin.

— Tu connais donc la maison? demanda Lorin.

— Autrefois, j'ai voulu l'acheter.

Lorin embusqua ses hommes dans les angles des haies, dans les encoignures des portes, tandis que l'agent de police s'éloignait avec huit ou dix gardes nationaux pour forcer, comme il l'avait dit, l'entrée principale.

Au bout d'un instant, le bruit de leurs pas s'était éteint sans avoir, dans ce désert, éveillé la moindre attention.

Les hommes de Maurice étaient à leur poste et s'effaçaient de leur mieux. On eût juré que tout était tranquille et qu'il ne se passait rien d'extraordinaire dans la vieille rue Saint-Jacques.

Maurice commença donc d'enjamber le mur.

— Attends, dit Lorin.

— Quoi.

— Et le mot d'ordre.

— C'est juste.

— *Oeillet et souterrain.* Arrête tous ceux qui ne te diront pas ces deux mots. Laisse passer tous ceux qui te les diront. Voilà la consigne.

— Merci, dit Maurice.

Et il sauta du haut du mur dans le jardin.

XXX

OUILLET ET SOUTERRAIN

Le premier coup avait été terrible, et il avait fallu à Maurice toute la puissance qu'il avait sur lui-même pour cacher à Lorin le bouleversement qui s'était fait dans toute sa personne; mais, une fois dans le jardin, une fois seul, une fois dans le silence de la nuit, son esprit devint plus calme, et ses idées, au lieu de rouler désordonnées dans son cerveau, se présentèrent à son esprit et purent être commentées par sa raison.

Quoi! cette maison que Maurice avait si souvent visitée avec le plaisir le plus pur, cette maison dont il avait fait son paradis sur la terre, n'était qu'un repaire de sanglantes intrigues! Tout ce bon accueil fait à son ardente amitié, c'était de l'hypocrisie; tout cet amour de Geneviève, c'était de la peur!

On connaît la distribution de ce jardin, où plus d'une fois nos lecteurs ont suivi nos jeunes gens. Maurice se glissa de massif en massif jusqu'à ce qu'il fût abrité contre les rayons de la lune par l'ombre de cette espèce de serre dans laquelle il avait été enfermé le premier jour où il avait pénétré dans la maison.

Cette serre était en face du pavillon qu'habitait Geneviève.

Mais, ce soir-là, au lieu d'éclairer isolée et immobile la chambre de la jeune femme, la lumière se promenait d'une fenêtre à l'autre. Maurice aperçut Geneviève à travers un rideau soulevé à moitié par accident; elle entassait à la hâte des effets dans un portemanteau, et il vit avec étonnement briller des armes dans ses mains.

Il se souleva sur une borne afin de mieux plonger ses regards dans la chambre. Un grand feu brillait dans lâtre et attirait son attention; c'étaient des papiers que Geneviève brûlait.

En ce moment une porte s'ouvrit, et un jeune homme entra chez Geneviève.

La première idée de Maurice fut que cet homme était Dixmer.

La jeune femme courut à lui, saisit ses mains, et tous deux se tinrent un instant en face l'un de l'autre, paraissant en proie à une vive émotion. Quelle était cette émotion? Maurice ne pouvait le deviner, le bruit de leurs paroles n'arrivait pas jusqu'à lui.

Mais tout à coup Maurice mesura sa taille des yeux.

— Ce n'est pas Dixmer, murmura-t-il.

En effet, celui qui venait d'entrer était mince et de petite taille; Dixmer était grand et fort.

La jalousie est un actif stimulant; en une minute Maurice avait supputé la taille de l'inconnu à une ligne près, et analysé la silhouette du mari.

— Ce n'est pas Dixmer, murmura-t-il, comme s'il eût été obligé de se le redire à lui-même pour être convaincu de la perfidie de Geneviève.

Il se rapprocha de la fenêtre, mais plus il se rapprochait, moins il voyait: son front était en feu.

Son pied heurta une échelle; la fenêtre avait sept ou huit pieds de hauteur: il prit l'échelle et alla la dresser contre la muraille.

Il monta, colla son œil à la fente du rideau.

L'inconnu de la chambre de Geneviève était un jeune homme de vingt-sept ou vingt-huit ans, à l'œil bleu, à la tournure élégante; il tenait les mains de la jeune femme, et lui parlait tout en essuyant les larmes qui voilaient le charmant regard de Geneviève.

Un léger bruit que fit Maurice amena le jeune homme à tourner la tête du côté de la fenêtre.

Maurice retint un cri de surprise: il venait de reconnaître son sauveur mystérieux de la place du Châtelet.

En ce moment, Geneviève retira ses mains de celles de l'inconnu. Geneviève s'avança vers la cheminée, et s'assura que tous les papiers étaient consumés.

Maurice ne put se contenir davantage; toutes les terribles passions qui torturent l'homme, l'amour, la vengeance, la jalousie, lui étreignaient le cœur de leurs dents de feu. Il saisit son temps, repoussa violemment la croisée mal fermée et sauta dans la chambre.

Au même instant deux pistolets se posèrent sur sa poitrine.

Geneviève s'était retournée au bruit; elle resta muette en apercevant Maurice.

— Monsieur, dit froidement le jeune républicain à celui qui tenait deux fois sa vie au bout de ses armes, monsieur, vous êtes le chevalier de Maison-Rouge?

— Et quand cela serait? répondit le chevalier.

— Oh! c'est que si cela est, vous êtes un homme brave et par conséquent un homme calme, et je vais vous dire deux mots.

— Parlez, dit le chevalier sans détourner ses pistolets.

— Vous pouvez me tuer, mais vous ne me tuerez pas avant que j'aie poussé un cri, ou plutôt je ne mourrai pas sans l'avoir poussé. Si je pousse ce cri, mille hommes qui cernent cette maison l'auront réduite en cendres avant dix minutes. Ainsi abaissez vos pistolets, et écoutez ce que je vais dire à madame.

— A Geneviève? dit le chevalier.

— A moi? murmura la jeune femme.

— Oui, à vous.

Geneviève, plus pâle qu'une statue, saisit le bras de Maurice, le jeune homme la repoussa.

— Vous savez ce que vous m'avez affirmé, madame, dit Maurice avec un profond mépris. Je vois maintenant que vous avez dit vrai. En effet, vous n'aimez pas M. Morand.

— Maurice, écoutez-moi! s'écria Geneviève.

— Je n'ai rien à entendre, madame, dit Maurice. Vous m'avez trompé; vous avez brisé d'un seul coup tous les liens qui scellaient mon cœur au vôtre. Vous avez dit que vous n'aimiez pas M. Morand, mais vous ne m'avez pas dit que vous en aimiez un autre.

— Monsieur, dit le chevalier, que parlez-vous de Morand, ou plutôt de quel Morand parlez-vous?

— De Morand le chimiste.

— Morand le chimiste est devant vous. Morand le chimiste et le chevalier de Maison-Rouge ne font qu'un.

Et allongeant la main vers une table voisine, il eut en un instant coiffé cette perruque noire qui l'avait si

longtemps rendu méconnaissable aux yeux du jeune républicain.

— Ah ! oui, dit Maurice avec un redoublement de dédain ; oui, je comprends, ce n'est pas Morand que vous aimez, puisque Morand n'existait pas ; mais le subterfuge pour en être plus adroit, n'en est pas moins méprisable.

Le chevalier fit un mouvement de menace.

— Monsieur, continua Maurice, veuillez me laisser causer un instant avec madame ; assistez même à la causerie, si vous voulez ; elle ne sera pas longue, je vous en réponds.

Geneviève fit un mouvement pour inviter Maison-Rouge à prendre patience.

— Ainsi, continua Maurice, ainsi, vous Geneviève, vous m'avez rendu la risée de mes amis ! l'exécration des miens ! Vous m'avez fait servir, aveugle que j'étais, à tous vos complots ! vous avez tiré de moi l'utilité que l'on tire d'un instrument ! Ecoutez : c'est une action infâme ! mais vous en serez punie, madame ! car monsieur que voici va me tuer sous vos yeux ! Mais avant cinq minutes, il sera là, lui aussi, gisant à vos pieds, ou, s'il vit, ce sera pour porter sa tête sur un échafaud.

— Lui mourir ! s'écria Geneviève ; lui porter sa tête sur l'échafaud ! Mais vous ne savez donc pas, Maurice, que lui c'est mon protecteur, celui de ma famille ; que je donnerais ma vie pour la sienne ; que s'il meurt je mourrai, et que si vous êtes mon amour, vous, lui est ma religion ?

— Ah ! dit Maurice, vous allez peut-être continuer de dire que vous m'aimez. En vérité, les femmes sont trop faibles et trop lâches.

Puis, se retournant :

— Allons, monsieur, dit-il au jeune royaliste, il faut me tuer ou mourir.

— Pourquoi cela ?

— Parce que si vous ne me luez pas, je vous arrête.

Maurice étendit la main pour le saisir au collet.

— Je ne vous disputerai pas ma vie, dit le chevalier de Maison-Rouge, tenez !

Et il jeta ses armes sur un fauteuil.

— Et pourquoi ne me disputerez-vous pas votre vie ?

— Parce que ma vie ne vaut pas le remords que j'éprouverais de tuer un galant homme, et puis surtout, surtout parce que Geneviève vous aime.

— Ah ! s'écria la jeune femme en joignant les mains ; ah ! que vous êtes toujours bon, grand, loyal et généreux, Philippe !

Maurice les regardait tous deux avec un étonnement presque stupide.

— Tenez, dit le chevalier, je rentre dans ma chambre ; je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est point pour fuir, mais pour cacher un portrait.

Maurice porta vivement les yeux vers celui de Geneviève ; il était à sa place.

Soit que Maison-Rouge eût deviné la pensée de Maurice, soit qu'il eût voulu pousser au comble la générosité :

— Allons, dit-il, je sais que vous êtes républicain ; mais je sais que vous êtes en même temps un cœur pur et loyal. Je me confierai à vous jusqu'à la fin : regardez !

Et il tira de sa poitrine une miniature qu'il montra à Maurice : c'était le portrait de la reine.

Maurice baissa la tête et appuya la main sur son front.

— J'attends vos ordres, monsieur, dit Maison-Rouge ; si vous voulez mon arrestation, vous frapperez à cette porte quand il sera temps que je me livre. Je ne tiens plus à la vie, du moment où cette vie n'est plus soutenue par l'espérance de sauver la reine.

Le chevalier sortit sans que Maurice fit un seul geste pour le retenir.

A peine fut-il hors de la chambre que Geneviève se précipita aux pieds du jeune homme.

— Pardon, dit-elle, pardon, Maurice, pour tout le mal que je vous ai fait ; pardon pour mes tromperies, pardon au nom de mes souffrances et de mes larmes, car, je vous le jure, j'ai bien pleuré, j'ai bien souffert. Ah ! mon mari est parti ce matin ; je ne sais où il est allé,

et peut-être ne le reverrai-je plus ; et maintenant un seul ami me reste, non pas un ami, un frère, et vous allez le faire tuer. Pardon, Maurice ! pardon !

Maurice releva la jeune femme.

— Que voulez-vous ? dit-il ; il y a de ces fatalités-là ! tout le monde joue sa vie à cette heure ; le chevalier de Maison-Rouge a joué comme les autres, mais il a perdu ; maintenant il faut qu'il paye.

— C'est-à-dire qu'il meure, si je vous comprends bien.

— Oui.

— Il faut qu'il meure, et c'est vous qui me dites cela ?

— Ce n'est pas moi, Geneviève, c'est la fatalité.

— La fatalité n'a pas dit son dernier mot dans cette affaire, puisque vous pouvez le sauver, vous.

— Aux dépens de ma parole, et par conséquent de mon honneur. Je comprends, Geneviève.

— Fermez les yeux, Maurice, voilà tout ce que je vous demande, et jusqu'où la reconnaissance d'une femme peut aller, je vous promets que la mienne y montera.

— Je fermerais inutilement les yeux, madame ; il y a un mot d'ordre donné, un mot d'ordre sans lequel personne ne peut sortir, car, je vous le répète, la maison est cernée.

— Et vous le savez ?

— Sans doute que je le sais.

— Maurice !

— Eh bien ?

— Mon ami, mon cher Maurice, ce mot d'ordre, dites-le-moi, il me le faut.

— Geneviève s'écria Maurice, Geneviève ! mais qui donc êtes-vous pour venir me dire : Maurice, au nom de l'amour que j'ai pour toi, sois sans parole, sois sans honneur, trahis la cause, renie tes opinions ? Que m'offrez-vous, Geneviève, en échange de tout cela, vous qui me tentez ainsi ?

— Oh ! Maurice, sauvez-le, sauvez-le d'abord, et ensuite demandez-moi la vie.

— Geneviève, répondit Maurice d'une voix sombre, écoutez-moi ; j'ai un pied dans le chemin de l'infamie ; pour y descendre tout à fait, je veux avoir au moins une bonne raison contre moi-même ; Geneviève, jurez-moi que vous n'aimez pas le chevalier de Maison-Rouge...

— J'aime le chevalier de Maison-Rouge comme une sœur, comme une amie, pas autrement, je vous le jure !

— Geneviève, m'aimez-vous ?

— Maurice, je vous aime, aussi vrai que Dieu m'entend.

— Si je fais ce que vous me demandez, abandonnez-vous parents, amis, patrie, pour fuir avec le traître ?

— Maurice ! Maurice !

— Elle hésite... oh ! elle hésite !

Et Maurice se rejeta en arrière avec toute la violence du dédain.

Geneviève, qui s'était appuyée à lui, sentit tout à coup son appui manquer, elle tomba sur ses genoux.

— Maurice, dit-elle en se renversant en arrière et en tordant ses mains jointes ; Maurice, tout ce que tu voudras, je te le jure ; ordonne, j'obéis.

— Tu seras à moi, Geneviève ?

— Quand tu l'exigeras.

— Jure sur le Christ !

Geneviève étendit le bras :

— Mon Dieu ! dit-elle, vous avez pardonné à la femme adultère, j'espère que vous me pardonnerez.

Et de grosses larmes roulèrent sur ses joues, et tombèrent sur ses longs cheveux épars et flottants sur sa poitrine.

— Oh ! pas ainsi, ne jurez pas ainsi, dit Maurice, ou je n'accepte pas votre serment.

— Mon Dieu ! reprit-elle, je jure de consacrer ma vie à Maurice, de mourir avec lui, et, s'il le faut, pour lui, s'il sauve mon ami, mon protecteur, mon frère, le chevalier de Maison-Rouge.

— C'est bien ; il sera sauvé, dit Maurice.

Il alla vers la chambre.

— Monsieur, dit-il, revêtez le costume du tanneur Morand. Je vous rends votre parole, vous êtes libre.

— Et vous, madame, dit-il à Geneviève, voilà les deux mots de passe. *Oeillet et souterrain*.

Et comme s'il eût eu horreur de rester dans la chambre où il avait prononcé ces deux mots qui le faisaient traître, il ouvrit la fenêtre et sauta de la chambre dans le jardin.

XXXI

PERQUISITION

Maurice avait repris son poste dans le jardin, en face de la croisée de Geneviève; seulement cette croisée s'était éteinte. Geneviève étant rentrée chez le chevalier de Maison-Rouge.

Il était temps que Maurice quittât la chambre, car à peine avait-il atteint l'angle de la serre, que la porte du jardin s'ouvrit, et l'homme gris parut, suivi de Lorin et de cinq ou six grenadiers.

— Eh bien? demanda Lorin.

— Vous le voyez, dit Maurice, je suis à mon poste.

— Personne n'a tenté de forcer la consigne? dit Lorin.

— Personne, répondit Maurice, heureux d'échapper à un mensonge par la manière dont la demande avait été posée; personne! et vous, qu'avez-vous fait?

— Nous, nous avons acquis la certitude que le chevalier de Maison-Rouge est entré dans la maison, il y a une heure, et n'en est pas sorti depuis, répondit l'homme de la police.

— Et vous connaissez sa chambre? dit Lorin.

— Sa chambre n'est séparée de la chambre de la citoyenne Dixmer que par un corridor.

— Ah! ah! dit Lorin.

— Pardiou, il n'y avait pas besoin de séparation du tout; il paraît que ce chevalier de Maison-Rouge est un gaillard.

Maurice sentit le sang lui monter à la tête; il ferma les yeux et vit mille éclairs intérieurs.

— Eh bien! mais... et le citoyen Dixmer, que disait-il de cela? demanda Lorin.

— Il trouvait que c'était bien de l'honneur pour lui.

— Voyons? dit Maurice d'une voix étranglée, que décidons-nous?

— Nous décidons, dit l'homme de la police, que nous allons le prendre dans sa chambre, et peut-être même dans son lit.

— Il ne se doute donc de rien?

— De rien absolument.

— Quelle est la disposition du terrain? demanda Lorin.

— Nous en avons un plan parfaitement exact, dit l'homme gris: un pavillon situé à l'angle du jardin, le voilà; on monte quatre marches, les voyez-vous d'ici? on se trouve sur un palier; à droite, la porte de l'appartement de la citoyenne Dixmer; c'est sans doute celui dont nous voyons la fenêtre. En face de la fenêtre, au fond, une porte donnant sur le corridor, et, dans ce corridor, la porte de la chambre du traître.

— Bien, voilà une topographie un peu soignée, dit Lorin; avec un plan comme celui-là on peut marcher les yeux bandés, à plus forte raison les yeux ouverts. Marchons donc.

— Les rues sont-elles bien gardées? demanda Maurice avec un intérêt que tous les assistants attribuèrent naturellement à la crainte que le chevalier ne s'échappât.

— Les rues, les passages, les carrefours, tout, dit l'homme gris; je défie qu'une souris passe si elle n'a point le mot d'ordre.

Maurice frissonna; tant de précautions prises lui faisaient craindre que sa trahison ne fût inutile à son bonheur.

— Maintenant, dit l'homme gris, combien demandez-vous d'hommes pour arrêter le chevalier?

— Combien d'hommes? dit Lorin, j'espère bien que Maurice et moi nous suffirons; n'est-ce pas, Maurice?

— Oui, balbutia celui-ci, certainement que nous suffirons.

— Ecoutez, dit l'homme de la police, pas de forfanteries inutiles; tenez-vous à le prendre?

— Morbleu! si nous y tenons, s'écria Lorin, je le crois bien! N'est-ce pas, Maurice, qu'il faut que nous le prenions?

Lorin appuya sur ce mot. Il l'avait dit, un commencement de soupçons commençait à planer sur eux, et il ne fallait pas laisser le temps aux soupçons, lesquels marchaient si vite à cette époque-là, de prendre une plus grande consistance; or, Lorin comprenait que personne n'oserait douter du patriotisme de deux hommes qui seraient parvenus à prendre le chevalier de Maison-Rouge.

— Eh bien! dit l'homme de la police, si vous y tenez réellement, prenons plutôt avec nous trois hommes que deux, quatre que trois; le chevalier couche toujours avec une épée sous son traversin et deux pistolets sur sa table de nuit.

— Eh morbleu! dit un des grenadiers de la compagnie de Lorin, entrons tous, pas de préférence pour personne; s'il se rend, nous le mettrons en réserve pour la guillotine; s'il résiste, nous l'écharperons.

— Bien dit, fit Lorin; en avant! Passons-nous par la porte ou par la fenêtre?

— Par la porte, dit l'homme de la police; peut-être, par hasard, la clef y est-elle; tandis que si nous entrons par la fenêtre, il faudra casser quelques carreaux, et cela ferait du bruit.

— Va pour la porte, dit Lorin; pourvu que nous entrons, peu m'importe par où. Allons, sabre en main, Maurice.

Maurice tira machinalement son sabre hors du fourreau.

La petite troupe s'avança vers le pavillon. Comme l'homme gris avait indiqué que cela devait être, on rencontra les premières marches du perron, puis l'on se trouva sur le palier, puis dans le vestibule.

— Ah! s'écria Lorin joyeux, la clef est sur la porte.

En effet, il avait étendu la main dans l'ombre, et, comme il l'avait dit, il avait du bout des doigts senti le froid de la clef.

— Allons, ouvre donc, citoyen lieutenant, dit l'homme gris.

Lorin fit tourner avec précaution la clef dans la serrure; la porte s'ouvrit.

Maurice essuya de sa main son front humide de sueur.

— Nous y voilà, dit Lorin.

— Pas encore, fit l'homme gris. Si nos renseignements topographiques sont exacts, nous sommes ici dans l'appartement de la citoyenne Dixmer.

— Nous pouvons nous en assurer, dit Lorin; allumons des bougies, il reste du feu dans la cheminée.

— Allumons des torches, dit l'homme gris; les torches ne s'éteignent pas comme les bougies.

Et il prit des mains d'un grenadier deux torches qu'il alluma au foyer mourant, il en mit une à la main de Maurice, l'autre à la main de Lorin.

— Voyez-vous, dit-il; je ne me trompais pas; voici la porte qui donne dans la chambre à coucher de la citoyenne Dixmer, voilà celle qui donne sur le corridor.

— En avant! dans le corridor, dit Lorin.

On ouvrit la porte du fond, qui n'était pas plus fermée que la première, et l'on se trouva en face de la porte de l'appartement du chevalier. Maurice avait vingt fois vu cette porte, et n'avait jamais demandé où elle allait; pour lui, le monde se concentrait dans la chambre où le recevait Geneviève.

— Oh! oh! dit Lorin à voix basse, ici nous changeons de thèse; plus de clef et porte close.

— Mais, demanda Maurice, pouvant parler à peine, êtes-vous bien sûr que ce soit là?

— Si le plan est exact, ce doit être là, répondit l'homme de la police; d'ailleurs, nous allons bien le voir. Grenadiers, enfoncez la porte; et vous, citoyens, tenez-vous prêts, aussitôt la porte enfoncée, à vous précipiter dans la chambre.

Quatre hommes, désignés par l'envoyé de la police, levèrent la crosse de leur fusil, et, sur un signe de celui qui conduisait l'entreprise, frappèrent un seul et même coup : la porte vola en éclats.

— Rends-toi, ou tu es mort ! s'écria Lorin en s'élançant dans la chambre.

Personne ne répondit : les rideaux du lit étaient fermés.

— La ruelle ! gare la ruelle ! dit l'homme de la police ; en joue, et au premier mouvement des rideaux, faites feu.

— Attendez, dit Maurice, je vais les ouvrir.

Et, sans doute dans l'espérance que Maison-Rouge était caché derrière les rideaux, et que le premier coup de poignard ou de pistolet serait pour lui, Maurice se précipita vers les courtines, qui glissèrent en criant le long de leur tringle.

Le lit était vide.

— Mordieu ! dit Lorin, personne !

— Il se sera échappé, balbutia Maurice.

La clef était à la porte.

Maurice porta la main sur la clef, mais il hésita.

— Eh bien, dit Lorin, ouvre donc !

— Mais, dit Maurice, si la citoyenne Dixmer est couchée ?

— Nous regarderons dans son lit, sous son lit, dans sa cheminée et dans ses armoires, dit Lorin ; après quoi, si il n'y a personne quelle, nous lui souhaiterons une bonne nuit.

— Non pas, dit l'homme de la police, nous l'arrêtons ; la citoyenne Geneviève Dixmer était une aristocrate qui a été reconnue complice de la fille Tison et du chevalier de Maison-Rouge.

— Ouvrez alors, dit Maurice en lâchant la clef, je n'arrête pas les femmes.

L'homme de la police regarda Maurice de travers, et les grenadiers murmurèrent entre eux.

— Oh ! oh ! dit Lorin, vous murmurez ? Murmurez donc pour deux pendant que vous y êtes, je suis de l'avis de Maurice.



La petite troupe s'avança vers le pavillon.

— Impossible, citoyens ! impossible ! s'écria l'homme gris ; je vous dis qu'on l'a vu rentrer il y a une heure, que personne ne l'a vu sortir, et que toutes les issues sont gardées.

Lorin ouvrait les portes des cabinets et des armoires et regardait partout, là même où il était matériellement impossible qu'un homme pût se cacher.

— Personne ! cependant ; vous le voyez bien, personne !

— Personne ! répéta Maurice avec une émotion facile à comprendre ; vous le voyez, en effet, il n'y a personne.

— Dans la chambre de la citoyenne Dixmer, dit l'homme de la police ; peut-être y est-il ?

— Oh ! dit Maurice, respectez la chambre d'une femme.

— Comment donc, dit Lorin, certainement qu'on la respectera, et la citoyenne Dixmer aussi ; mais on la visitera.

— La citoyenne Dixmer ? dit un des grenadiers, enchanté de placer là une mauvaise plaisanterie.

— Non, dit Lorin, la chambre seulement.

— Alors, dit Maurice, laissez-moi passer le premier.

— Passe, dit Lorin ; tu es capitaine : à tout seigneur tout honneur.

On laissa deux hommes pour garder la pièce que l'on venait de quitter ; puis l'on revint dans celle où l'on avait allumé les torches.

Maurice s'approcha de la porte donnant dans la chambre à coucher de Geneviève.

C'était la première fois qu'il allait y entrer.

Son cœur battait avec violence.

Et il fit un pas en arrière.

L'homme gris saisit la clef, tourna vivement, la porte ceda ; les soldats se précipitèrent dans la chambre.

Deux bougies brûlaient sur une petite table, mais la chambre de Geneviève, comme celle du chevalier de Maison-Rouge, était inhabitée.

— Vide ! s'écria l'homme de la police.

— Vide ! répéta Maurice en pâlisant ; où est-elle donc ?

Lorin regarda Maurice avec étonnement.

— Cherchons, dit l'homme de la police.

Et, suivi des miliciens, il se mit à fouiller la maison depuis les caves jusqu'aux ateliers.

A peine eurent-ils le dos tourné, que Maurice, qui les avait suivis impatiemment des yeux, s'élança à son tour dans la chambre, ouvrant les armoires qu'il avait déjà ouvertes, et appelant d'une voix pleine d'anxiété :

— Geneviève ! Geneviève !

Mais Geneviève ne répondit point, la chambre était bien réellement vide.

Alors Maurice, à son tour, se mit à fouiller la maison avec une espèce de frénésie. Serres, hangars, dépendances, il visita tout, mais inutilement.

Soudain l'on entendit un grand bruit ; une troupe d'hommes armés se présenta à la porte, échangea le mot de passe avec la sentinelle, envahit le jardin et se répandit dans la maison. A la tête de ce renfort brillait le panache enfumé de Santerre.

— Eh bien ! dit-il à Lorin, où est le conspirateur ?

— Comment ! où est le conspirateur ?

— Oui. Je vous demande ce que vous en avez fait ?
 — Je vous le demanderai à vous-même : votre détachement, s'il a bien gardé les issues, doit l'avoir arrêté, puisqu'il n'était plus dans la maison quand nous y sommes entrés.

— Que dites-vous là ? s'écria le général furieux, vous l'avez donc laissé échapper ?

— Nous n'avons pu le laisser échapper, puisque nous ne l'avons jamais tenu.

— Alors, je n'y comprends plus rien, dit Santerre.

— A quoi ?

— A ce que vous m'avez fait dire par votre envoyé.

— Nous vous avons envoyé quelqu'un, nous ?

— Sans doute. Cet homme à habit brun, à cheveux noirs, à lunettes vertes, qui est venu nous prévenir de votre part que vous étiez sur le point de vous emparer de Maison-Rouge, mais qu'il se défendait comme un lion ; sur quoi, je suis accouru.

— Un homme à habit brun, à cheveux noirs, à lunettes vertes ? répéta Lorin.

— Sans doute, tenant une femme au bras.

— Jeune, jolie ? s'écria Maurice en s'élançant vers le général.

— Oui, jeune et jolie.

— C'était lui et la citoyenne Dixmer.

— Qui lui ?

— Maison-Rouge... Oh ! misérable que je suis de ne pas les avoir tués tous les deux !

— Allons, allons, citoyen Lindéy, dit Santerre, on les rattrapera.

— Mais comment diable les avez-vous laissés passer ? demanda Lorin.

— Pardieu ! dit Santerre, je les ai laissés passer parce qu'ils avaient le mot de passe.

— Ils avaient le mot de passe ! s'écria Lorin ; mais il y a donc un traître parmi nous ?

— Non, non, citoyen Lorin, dit Santerre, on vous connaît, et l'on sait bien qu'il n'y a pas de traîtres parmi vous.

Lorin regarda tout autour de lui, comme pour chercher ce traître dont il venait de proclamer la présence.

Il rencontra le front sombre et l'œil vacillant de Maurice.

— Oh ! murmura-t-il, que veut dire ceci ?

— Cet homme ne peut être bien loin, dit Santerre ; fouillons les environs ; peut-être sera-t-il tombé dans quelque patrouille qui aura été plus habile que nous et qui ne s'y sera point laissé prendre.

— Oui, oui, cherchons, dit Lorin.

Et il saisit Maurice par le bras ; et, sous prétexte de chercher, il l'entraîna hors du jardin.

— Oui, cherchons, dirent les soldats ; mais, avant de chercher...

Et l'un d'eux jeta sa torche sous un hangar tout bourré de fagots et de plantes sèches.

— Viens, dit Lorin, viens.

Maurice n'opposa aucune résistance. Il suivit Lorin comme un enfant ; tous deux coururent jusqu'au pont sans se parler davantage ; là, ils s'arrêtèrent, Maurice se retourna.

Le ciel était rouge à l'horizon du faubourg, et l'on voyait monter au-dessus des maisons de nombreuses étincelles.

XXXII

LA FOI JURÉE

Maurice frissonna, il étendit la main vers la rue Saint-Jacques.

— Le feu ! dit-il, le feu !

— Eh bien ! oui, dit Lorin, le feu ; après ?

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! si elle était revenue ?

— Qui cela ?

— Geneviève.

— Geneviève, c'est madame Dixmer, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est elle.

— Il n'y a point de danger qu'elle soit revenue, elle n'était point partie pour cela.

— Lorin, il faut que je la retrouve, il faut que je me venge.

— Oh ! oh ! dit Lorin.

Amour, tyran des dieux et des mortels,
 Ce n'est plus de l'encens qu'il faut sur tes autels.

— Tu m'aideras à la retrouver, n'est-ce pas, Lorin ?

— Pardieu ! ce ne sera pas difficile.

— Et comment ?

— Sans doute, si tu t'intéresses, autant que je puis le croire, au sort de la citoyenne Dixmer ; tu dois la connaître, et la connaissant, tu dois savoir quels sont ses amis les plus familiers ; elle n'aura pas quitté Paris, ils ont tous la rage d'y rester ; elle s'est réfugiée chez quelque confidente, et demain matin tu recevras par quelque Rose ou quelque Marton un petit billet à peu près conçu en ces termes :

Si Mars veut revoir Cythérée,

Qu'il emprunte à la Nuit son écharpe azurée.

Et qu'il se présente chez le concierge, telle rue, tel numéro, en demandant madame Trois-Etoiles ; voilà.

Maurice haussa les épaules ; il savait bien que Geneviève n'avait personne chez qui se réfugier.

— Nous ne la retrouverons pas, murmura-t-il.

— Permetts-moi de te dire une chose, Maurice, dit Lorin.

— Laquelle ?

— C'est que ce ne serait peut-être pas un si grand malheur que nous ne la retrouvassions pas.

— Si nous ne la retrouvons pas, Lorin, dit Maurice, j'en mourrai.

— Ah ! diable ! dit le jeune homme, c'est donc de cet amour-là que tu as failli mourir ?

— Oui, répondit Maurice.

Lorin réfléchit un instant.

— Maurice, dit-il, il est quelque chose comme onze heures, le quartier est désert, voici là un banc de pierre qui sembla placé exprès pour recevoir deux amis. Accorde-moi la faveur d'un entretien particulier, comme on disait sous l'ancien régime. Je te donne ma parole que je ne parlerai qu'en prose.

Maurice regarda autour de lui et alla s'asseoir auprès de son ami.

— Parle, dit Maurice, en laissant tomber dans sa main son front alourdi.

— Ecoute, cher ami, sans exorde, sans périphrase, sans commentaire, je te dirai une chose, c'est que nous nous perdons ou plutôt que tu nous perds.

— Comment cela ? demanda Maurice.

— Il y a, tendre ami, reprit Lorin, certain arrêté du comité de salut public qui déclare traître à la patrie quiconque entretient des relations avec les ennemis de la dite patrie. Hein ! connais-tu cet arrêté ?

— Sans doute, répondit Maurice.

— Tu le connais ?

— Oui.

— Eh bien ! il me semble que tu n'es pas mal traître à la patrie. Qu'en dis-tu ? comme dit Manlius.

— Lorin !

— Sans doute ; à moins que tu ne regardes toutefois comme idolâtrant la patrie ceux qui donnent le logement, la table et le lit à M. le chevalier de Maison-Rouge, lequel n'est pas un exalté républicain, à ce que je suppose, et n'est point accusé pour le moment d'avoir fait les journées de septembre.

— Ah ! Lorin ! fit Maurice en poussant un soupir.

— Ce qui fait, continua le moraliste, que tu me parais avoir été ou être encore un peu trop ami de l'ennemie de la patrie. Allons, allons, ne te révolte pas, cher ami ; tu es comme feu Enclade et tu renuierais une montagne quand tu te retournes. Je te le répète donc, ne te

révolte pas, et avoue tout bonnement que tu n'es plus un zélé.

Lorin avait prononcé ces mots avec toute la douceur dont il était capable, et en glissant dessus avec un artifice tout à fait cicéronien.

Maurice se contenta de protester par un geste.

Mais le geste fut déclaré comme non avenu, et Lorin continua :

— Oh ! si nous vivions dans une de ces températures de serre chaude, température honnête, où, selon les règles de la botanique, le baromètre marque invariablement seize degrés, je te dirais, mon cher Maurice, c'est élégant, c'est comme il faut ; soyons un peu aristocrates, de temps en temps, cela fait bien et cela sent bon ; mais nous cuisons aujourd'hui dans trente-cinq à quarante degrés de chaleur ! la nappe brûle, de sorte que l'on n'est que tiède ; par cette chaleur-là on semble froid ; lorsqu'on est froid on est suspect ; tu sais cela, Maurice ; et quand on est suspect, tu as trop d'intelligence, mon cher Maurice, pour ne pas savoir ce qu'on est bientôt, ou plutôt ce qu'on n'est plus.

— Eh bien ! donc, alors qu'on me tue et que cela finisse, s'écria Maurice ; aussi bien je suis las de la vie.

— Depuis un quart d'heure, dit Lorin ; en vérité, il n'y a pas encore assez longtemps pour que je te laisse faire sur ce point-là à ta volonté ; et puis, lorsqu'on meurt aujourd'hui, tu comprends, il faut mourir républicain, tandis que toi tu mourrais aristocrate.

— Oh ! oh ! s'écria Maurice dont le sang commençait à s'enflammer par l'impaticente douleur qui résultait de la conscience de sa culpabilité ; oh ! oh ! tu vas trop loin, mon ami.

— J'irai plus loin encore, car je te prévins que si tu te fais aristocrate...

— Tu me dénonceras ?

— Fi donc ! non, je t'enfermerai dans une cave, et je te ferai chercher au son du tambour, comme un objet égaré ; puis je proclamerai que les aristocrates, sachant ce que tu leur réservais, t'ont séquestré, martyrisé, affamé ; de sorte que, comme le prévôt Elie de Beaumont, M. Latude et autres lorsqu'on te retrouvera tu seras couronné publiquement de fleurs par les dames de la Halle et les chiffonniers de la section Victor. Dépêche-toi donc de redevenir un Aristide ou ton affaire est claire.

— Lorin, Lorin, je sens que tu as raison, mais je suis entraîné, je glisse sur la pente. M'en veux-tu donc parce que la fatalité m'entraîne ?

— Je ne t'en veux pas, mais je te querelle. Rappelle-toi un peu les scènes que Pylade faisait journellement à Oreste, scènes qui prouvent victorieusement que l'amitié n'est qu'un paradoxe, puisque ces modèles des amis se disputaient du matin au soir.

— Abandonne-moi, Lorin, tu feras mieux.

— Jamais !

— Alors, laisse-moi aimer, être fou à mon aise, être criminel peut-être, car, si je la revois je sens que je la tuerais.

— Ou que tu tomberas à ses genoux. Ah ! Maurice ! Maurice amoureux d'une aristocrate, jamais je n'eusse cru cela. Te voilà comme ce pauvre Osselin avec la marquise de Charny.

— Assez, Lorin, je t'en supplie !

— Maurice, je te guérirai, ou le diable m'emporte. Je ne veux pas que tu gagnes à la loterie de sainte-guillotine, moi, comme dit l'épicier de la rue des Lombards. Prends garde, Maurice, tu vas t'exaspérer. Maurice, tu vas faire de moi un buveur de sang. Maurice, j'éprouve le besoin de mettre le feu à l'île Saint-Louis ; une torche, un brandon !

Mais non, ma peine est inutile.

A qui bon demander une torche, un flambeau ?

Ton feu, Maurice, est assez beau

Pour embraser ton âme, et ces lieux, et la ville.

Maurice sourit malgré lui.

— Tu sais qu'il était convenu que nous ne parlerions qu'en prose ? dit-il.

— Mais c'est qu'aussi tu t'exaspères avec ta folie, dit

Lorin ; c'est qu'aussi... Tiens, viens boire, Maurice ; devenons ivrognes, faisons des motions, étudions l'économie politique ; mais, pour l'amour de Jupiter ne soyons pas amoureux, n'aimons que la liberté.

— Ou la Raison.

— Ah ! c'est vrai, la déesse te dit bien des choses, et te trouve un charmant mortel.

— Et tu n'es pas jaloux ?

— Maurice, pour sauver un ami, je me sens capable de tous les sacrifices.

— Merci, mon pauvre Lorin, et j'apprécie ton dévouement ; mais le meilleur moyen de me consoler, vois-tu, c'est de me saturer de ma douleur. Adieu, Lorin ; va voir Arthémise.

— Et toi, où vas-tu ?

— Je rentre chez moi.

Et Maurice fit quelques pas vers le pont.

— Tu demeures donc du côté de la Vieille rue Saint-Jacques, maintenant ?

— Non, mais il me plaît de prendre par là.

— Pour revoir encore une fois le lieu qu'habitait ton inhumaine ?

— Pour voir si elle n'est pas revenue où elle sait que je l'attends. O Geneviève ! Geneviève ! je ne t'aurais pas crue capable d'une pareille trahison !

— Maurice, un tyran qui connaissait bien le beau sexe, puisqu'il est mort pour l'avoir trop aimé, disait :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Maurice poussa un soupir, et les deux amis reprirent le chemin de la Vieille rue Saint-Jacques.

A mesure que les deux amis approchaient, ils distinguèrent un grand bruit, ils voyaient s'augmenter la lumière, ils entendaient ces chants patriotiques, qui au grand jour, en plein soleil dans l'atmosphère du combat, semblaient des hymnes héroïques, mais qui, la nuit, à la lueur de l'incendie, prenaient l'accent lugubre d'une ivresse de cannibale.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! disait Maurice oubliant que Dieu était aboli.

Et il allait toujours, la sueur au front.

Lorin le regardait aller, et murmurait entre ses dents :

Amour, amour, quand tu nous tiens :
On peut bien dire adieu prudence.

Tout Paris semblait se porter vers le théâtre des événements que nous venons de raconter. Maurice fut obligé de traverser une haie de grenadiers, les rangs des sectionnaires, puis les bandes pressées de cette populace toujours furieuse, toujours éveillée, qui, à cette époque, courait en hurlant de spectacle en spectacle.

A mesure qu'il approchait, Maurice dans son impatience furieuse hâta le pas. Lorin le suivait avec peine, mais il l'aimait trop pour le laisser seul en pareil moment.

Tout était presque fini ; le feu s'était communiqué du hangar où le soldat avait jeté sa torche enflammée aux ateliers construits en planches assemblées de façon à laisser de grands jours pour la circulation de l'air ; les marchandises avaient brûlé ; la maison commençait à brûler elle-même.

— Oh ! mon Dieu ! se dit Maurice, si elle était revenue, si elle se trouvait dans quelque chambre enveloppée par le cercle de flammes, m'attendant, m'appelant...

Et Maurice, à demi insensé de douleur, aimant mieux croire à la folie de celle qu'il aimait qu'à sa trahison, Maurice donna tête baissée au milieu de la porte qu'il entrevoyait dans la fumée.

Lorin le suivait toujours ; il l'eût suivi en enfer.

Le toit brûlait, le feu commençait à se communiquer à l'escalier.

Maurice, haletant, visita tout le premier, le salon, la chambre de Geneviève, la chambre du chevalier de Maison-Rouge les corridors, attendant d'une voix étranglée :

— Geneviève ! Geneviève !

Personne ne répondit.

En revenant dans la première pièce, les deux amis

virent des bouffées de flammes qui commençaient à entrer par la porte. Malgré les cris de Lorin, qui lui montrait la fenêtre, Maurice passa au milieu de la flamme.

Puis il courut à la maison, traversa sans s'arrêter à rien la cour jonchée de meubles brisés, retrouva la salle à manger, le salon de Dixmer, le cabinet du chimiste Morand ; tout cela plein de fumée, de débris, de vitres cassées ; le feu venait d'atteindre aussi cette partie de la maison, et commençait à la dévorer.

Maurice fit comme il venait de faire du pavillon. Il ne laissa pas une chambre sans l'avoir visitée, un corridor sans l'avoir parcouru. Il descendit ju-qu'aux caves. Peut-être Geneviève, pour fuir l'incendie, s'était-elle réfugiée là.

Personne.

— Morbleu ! dit Lorin, tu vois bien que personne ne tiendrait ici, à l'exception des salamandres, et ce n'est point cet animal fabuleux que tu cherches. Allons, viens ; nous demanderons, nous nous informerons aux assistants ; quelqu'un peut-être l'a-t-il vue.

Il eût fallu bien des forces réunies pour conduire Maurice hors de la maison ; l'Espérance l'entraîna par un de ses cheveux.

Alors commencèrent les investigations ; ils visitèrent les environs, arrêtant les femmes qui passaient, fouillaient les allées, mais sans résultat. Il était une heure du matin ; Maurice, malgré sa vigueur athlétique, était brisé de fatigue ; il renonça enfin à ses courses, à ses ascensions, à ses conflits perpétuels avec la foule.

Un fiacre passait ; Lorin l'arrêta.

— Mon cher, dit-il à Maurice, nous avons fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour retrouver la Geneviève ; nous nous sommes éreintés ; nous nous sommes roussis ; nous nous sommes gourmés pour elle. Cupidon, si exigeant qu'il soit, ne peut exiger davantage d'un homme qui est amoureux, et surtout d'un homme qui ne l'est pas ; montons en fiacre, et rentrons chacun chez nous.

Maurice ne répondit point et se laissa faire. On arriva à la porte de Maurice sans que les deux amis eussent échangé une seule parole.

Au moment où Maurice descendait, on entendit une fenêtre de l'appartement de Maurice se refermer.

— Ah ! bon ! dit Lorin, on t'attendait, me voilà plus tranquille. Frappe maintenant.

Maurice frappa, la porte s'ouvrit.

— Bonsoir ! dit Lorin, demain matin attends-moi pour sortir.

— Bonsoir ! dit machinalement Maurice.

Et la porte se referma derrière lui.

Sur les premières marches de l'escalier il rencontra son officieux.

— Oh ! citoyen Lindey, s'écria celui-ci, quelle inquiétude vous nous avez donnée !

Le mot *nous* frappa Maurice.

— A vous ? dit-il.

— Oui, à moi et à la petite dame qui vous attend.

— La petite dame ! répéta Maurice, trouvant le moment mal choisi pour correspondre au souvenir que lui donnait sans doute quelqu'une de ses anciennes amies ; tu fais bien de me dire cela, je vais coucher chez Lorin.

— Oh ! impossible ; elle était à la fenêtre, elle vous a vu descendre, et s'est écriée : Le voilà !

— Eh ! que m'importe qu'elle sache que c'est moi ; je n'ai pas le cœur à l'amour. Remonte, et dis à cette femme qu'elle s'est trompée.

L'officieux fit un mouvement pour obéir, mais il s'arrêta.

— Ah ! citoyen, dit-il, vous avez tort : la petite dame était déjà bien triste, ma réponse va la mettre au désespoir.

— Mais enfin, dit Maurice, quelle est cette femme ?

— Citoyen, je n'ai pas vu son visage ; elle est enveloppée d'une mante, et elle pleure ; voilà ce que je sais.

— Elle pleure ! dit Maurice.

— Oui, mais bien doucement, en étouffant ses sanglots.

— Elle pleure, répéta Maurice. Il y a donc quelqu'un au monde qui m'aime assez pour s'inquiéter à ce point de mon absence ?

Et il monta lentement derrière l'officieux.

— Le voici, citoyenne, le voici ! cria celui-ci en se précipitant dans la chambre.

Maurice entra derrière lui.

Il vit alors dans le coin du salon une forme palpitante qui se cachait le visage sous des coussins, une femme qu'on eût cru morte sans le gemissement convulsif qui la faisait tressaillir.

Il fit signe à l'officieux de sortir.

Celui-ci obéit et referma la porte.

Alors Maurice courut à la jeune femme, qui releva la tête.

— Geneviève ! s'écria le jeune homme, Geneviève chez moi ! suis-je donc fou, mon Dieu ?

— Non, vous avez toute votre raison, mon ami, répondit la jeune femme. Je vous ai promis d'être à vous si vous sauviez le chevalier de Maison-Rouge. Vous l'avez sauvé, me voici ! Je vous attendais.

Maurice se méprit au sens de ces paroles ; il recula d'un pas et regarda tristement la jeune femme :

— Geneviève, dit-il doucement, Geneviève, vous ne m'aimez donc pas ?

Le regard de Geneviève se voila de larmes ; elle détourna la tête et, s'appuyant sur le dossier du sofa, elle éclata en sanglots.

— Hélas ! dit Maurice, vous voyez bien que vous ne m'aimez plus, et non seulement vous ne m'aimez plus, Geneviève, mais il faut que vous éprouviez une espèce de haine contre moi pour vous désespérer ainsi.

Maurice avait mis tant d'exaltation et de douleur dans ces derniers mots, que Geneviève se redressa et lui prit la main.

— Mon Dieu, dit-elle, celui qu'on croyait le meilleur sera donc toujours égoïste !

— Egoïste, Geneviève, que voulez-vous dire ?

— Mais vous ne comprenez donc pas ce que je souffre ? Mon mari en fuite, mon frère proscrit, ma maison en flammes, tout cela dans une nuit, et puis cette horrible scène entre vous et le chevalier !

Maurice l'écoutait avec ravissement, car il était impossible, même à la passion la plus folle, de ne pas admettre que de telles émotions accumulées puissent amener à l'état de douleur où Geneviève se trouvait.

— Ainsi vous êtes venue, vous voilà, je vous tiens, vous ne me quitterez plus !

Geneviève tressaillit.

— Où serais-je allée ? répondit-elle avec amertume. Ai-je un asile, un abri, un protecteur autre que celui qui a mis un prix à sa protection ? oh ! furieuse et folle, j'ai franchi le pont Neuf, Maurice, et en passant je me suis arrêtée pour voir l'eau sombre bruire à l'angle des arches, cela m'attirait, me fascinait. Là, pour toi, me disais-je, pauvre femme, là est un abri ; là est un repos inviolable ; là est l'oubli.

— Geneviève, Geneviève ! s'écria Maurice, vous avez dit cela ?... Mais vous ne m'aimez donc pas ?

— Je l'ai dit, répondit Geneviève à voix basse ; je l'ai dit et je suis venue.

Maurice respira et se laissa glisser à ses pieds.

— Geneviève, murmura-t-il, ne pleurez plus. Geneviève, consolez-vous de tous vos malheurs, puisque vous m'aimez. Geneviève, au nom du ciel, dites-moi que ce n'est point la violence de mes menaces qui vous a amenée ici. Dites-moi que, quand même vous ne m'eussiez pas vu ce soir, en vous trouvant seule, isolée, sans asile, vous y fussiez venue, et acceptez le serment que je vous fais de vous délier du serment que je vous ai forcée de faire.

Geneviève abaissa sur le jeune homme un regard empreint d'une ineffable reconnaissance.

— Généreux ! dit-elle. Oh ! mon Dieu, je vous remercie, il est généreux.

— Ecoutez, Geneviève, dit Maurice, Dieu que l'on chasse ici de ses temples, mais que l'on ne peut chasser de nos cœurs où il a mis l'amour, Dieu a fait cette soirée lugubre en apparence, mais étincelante au fond de joies et de félicités. Dieu vous a conduite à moi, Geneviève, il vous a mise entre mes bras, il vous parle par mon souffle. Dieu, enfin, Dieu veut récompenser ainsi tant de souffrances que nous avons endurées, tant

de vertus que nous avons déployées en combattant cet amour qui semblaît illégitime, comme si un sentiment si longtemps pur et toujours si profond pouvait être un crime. Ne pleurez donc plus, Geneviève! Geneviève, donnez-moi votre main. Voulez-vous être chez un frère, voulez-vous que ce frère baise avec respect le bas de votre robe, s'éloigne les mains jointes et franchisse le seuil sans retourner la tête? Eh bien! dites un mot, faites un signe, et vous allez me voir m'éloigner, et vous serez seule, libre et en sûreté comme une vierge dans une église. Mais au contraire, ma Geneviève adorée, voulez-vous vous souvenir que je vous ai tant aimée que j'ai failli en mourir, que pour cet amour que vous pouvez faire fatal ou heureux, j'ai trahi les miens, que je me suis rendu odieux et vil à moi-même; voulez-vous songer à tout ce que l'avenir nous garde de bonheur; à la force et à l'énergie qu'il y a dans notre jeunesse et dans notre amour pour défendre ce bonheur qui commence contre quiconque voudrait l'attaquer! Oh! Geneviève, toi, tu es un ange de bonté, veux-tu, dis? veux-tu rendre un homme si heureux qu'il ne regrette plus la vie et qu'il ne desire plus le bonheur éternel? Alors, au lieu de me repousser, souris-moi, ma Geneviève, laisse-moi appuyer ta main sur mon cœur, penche-toi vers celui qui t'aspire de toute sa puissance, de tous ses vœux, de toute son âme; Geneviève, mon amour, ma vie, Geneviève, ne reprends pas ton serment!

Le cœur de la jeune femme se gonflait à ces douces paroles: la langueur de l'amour, la fatigue de ses souffrances passées épuisaient ses forces; les larmes ne revenaient plus à ses yeux, et cependant les sanglots soulevaient encore sa poitrine brûlante.

Maurice comprit qu'elle n'avait plus de courage pour résister, il la saisit dans ses bras. Alors elle laissa tomber sa tête sur son épaule, et ses longs cheveux se détachèrent sur les joues ardentes de son amant.

En même temps Maurice sentit bondir sa poitrine, soulevée encore comme les vagues après l'orage.

— Oh! tu pleures, Geneviève, lui dit-il avec une profonde tristesse, tu pleures. Oh! rassure-toi. Non, non, jamais je n'imposerai l'amour à une douleur dédaigneuse. Jamais mes lèvres ne se souilleront d'un baiser qu'empoisonnera une seule larme de regret.

Et il desserra l'anneau vivant de ses bras, il écarta son front de celui de Geneviève et se détourna lentement.

Mais aussitôt, par une de ces réactions si naturelles à la femme qui se défend et qui désire tout en se défendant, Geneviève jeta au cou de Maurice ses bras tremblants, l'étreignit avec violence et colla sa joue glacée et humide encore des larmes qui venaient de se tarir sur la joue ardente du jeune homme.

— Oh! murmura-t-elle, ne m'abandonne pas, Maurice, car je n'ai plus que toi au monde!

XXXIII

LE LENDEMAIN

Un beau soleil venait, à travers les persiennes vertes, dorer les feuilles de trois grands rosiers placés dans des caisses de bois sur la fenêtre de Maurice.

Ces fleurs, d'autant plus précieuses à la vue que la saison commençait à fuir, embaumaient une petite salle à manger dallée, reluisante de propreté, dans laquelle, à une table servie sans profusion, mais élégamment, venaient de s'asseoir Geneviève et Maurice.

La porte était fermée, car la table supportait tout ce dont les convives avaient besoin. On comprenait qu'ils s'étaient dit:

— Nous nous servirons nous-mêmes.

On entendait dans la pièce voisine remuer l'officier, empressé comme l'ardé lion de Phédre. La chaleur et

la vie des derniers beaux jours entraient par les lames entre-bâillées de la jalouse, et faisaient briller comme de l'or et de l'émeraude les feuilles des rosiers caressés par le soleil.

Geneviève laissa tomber de ses doigts sur son assiette le fruit doré qu'elle tenait, et, rêveuse, souriant des lèvres seulement, tandis que ses grands yeux languissaient dans la mélancolie, elle demeura silencieuse, inerte, enguêrdie, bien que vivante et heureuse au soleil de l'amour, comme l'étaient ces belles fleurs au soleil du ciel.

Bientôt ses yeux cherchèrent ceux de Maurice, et ils les rencontrèrent fixés sur elle: lui aussi la regardait et rêvait.

Alors elle posa son bras si doux et si blanc sur l'épaule du jeune homme, qui tressaillit; puis elle y appuya sa tête avec cette confiance et cet abandon qui sont bien plus que l'amour.

Geneviève le regardait sans lui parler et rougissait en le regardant.

Maurice n'avait qu'à incliner légèrement la tête pour appuyer ses lèvres sur les lèvres entr'ouvertes de sa maîtresse.

Il inclina la tête; Geneviève pâlit, et ses yeux se fermèrent comme les pétales de la fleur qui cache son calice aux rayons de la lumière.

Ils demeuraient ainsi endormis dans cette félicité inaccoutumée, quand le bruit aigu de la sonnette les fit tressaillir.

Ils se détachèrent l'un de l'autre.

L'officier entra et referma mystérieusement la porte.

— C'est le citoyen Lorin, dit-il.

— Ah! ce cher Lorin, dit Maurice; je vais aller le congédier. Pardon, Geneviève.

Geneviève l'arrêta.

— Congédier votre ami, Maurice! dit-elle; un ami, un ami qui vous a consolé, aidé, soutenu? Non, je ne veux pas plus chasser un tel ami de votre maison que de votre cœur; qu'il entre, Maurice, qu'il entre.

— Comment, vous permettez?... dit Maurice.

— Je le veux, dit Geneviève.

— Oh! mais vous trouvez donc que je ne vous aime pas assez, s'écria Maurice ravi de cette délicatesse, et c'est de l'idolâtrie qu'il vous faut?

Geneviève tendit son front rougissant au jeune homme; Maurice ouvrit la porte, et Lorin entra, beau comme le jour dans son costume de demi-muscadin. En apercevant Geneviève, il manifesta une surprise à laquelle succéda aussitôt un respectueux salut.

— Viens, Lorin, viens, dit Maurice, et regarde madame. Tu es détroné, Lorin; il y a maintenant quelqu'un que je te préfère. J'eusse donné ma vie pour toi; pour elle, je ne t'apprends rien de nouveau, Lorin, pour elle, j'ai donné mon honneur.

— Madame, dit Lorin avec un sérieux qui accusait en lui une émotion bien profonde, je tâcherai d'aimer plus que vous Maurice, pour que lui ne cesse pas de m'aimer tout à fait.

— Asseyez-vous, monsieur, dit en souriant Geneviève.

— Oui, assieds-toi, dit Maurice, qui, ayant serré à droite la main de son ami, à gauche celle de sa maîtresse, venait de s'emplir le cœur de toute la félicité qu'un homme peut ambitionner sur la terre.

— Alors tu ne veux donc plus mourir? tu ne veux donc plus te faire tuer?

— Comment cela? demanda Geneviève.

— Oh! mon Dieu, dit Lorin, que l'homme est un animal versatile, et que les philosophes ont bien raison de mépriser sa légèreté! En voilà un, croiriez-vous cela, madame? qui voulait, hier au soir, se jeter à l'eau, qui déclarait qu'il n'y avait plus de félicité possible pour lui en ce monde; et voilà que je le retrouve ce matin gai, joyeux, le sourire sur les lèvres, le bonheur sur le front, la vie dans le cœur, en face d'une table bien servie; il est vrai qu'il ne mange pas, mais cela ne prouve pas qu'il en soit plus malheureux.

— Comment, dit Geneviève, il voulait faire tout cela?

— Tout cela, et bien d'autres choses encore; je vous le raconterai plus tard; mais pour le moment j'ai très fait; c'est la faute de Maurice, qui m'a fait courir tout

le quartier Saint-Jacques hier au soir. Permettez que j'entame votre déjeuner, auquel vous n'avez touché ni l'un ni l'autre.

— Tiens, il a raison! s'écria Maurice avec une joie d'enfant; déjeunons. Je n'ai pas mangé, ni vous non plus, Geneviève.

Il guettait l'œil de Lorin à ce nom; mais Lorin ne sourcilla point.

— Ah ça! mais tu avais donc deviné que c'était elle! lui demanda Maurice.

— Parbleu! répondit Lorin en se coupant une large tranche de jambon blanc et rose.

— J'ai faim aussi, dit Geneviève en tendant son assiette.

— Lorin, dit Maurice, j'étais malade hier au soir.

— Tu étais plus que malade, tu étais fou.

— Eh bien! je crois que c'est toi qui es souffrant, ce matin.

— Comment cela?

— Tu n'as pas encore fait de vers

— J'y songeais à l'instant même, dit Lorin.

Lorsqu'il siège au milieu des Grâces,
Phébus tient sa lyre à la main;
Mais de Vénus s'il suit les traces,
Phébus perd sa lyre en chemin.

— Bon! voilà toujours un quatrain, dit Maurice en riant.

— Et il faudra que tu t'en contentes, vu que nous allons causer de choses moins gaies.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Maurice avec inquiétude.

— Il y a que je suis prochainement de garde à la Conciergerie.

— A la Conciergerie! dit Geneviève; près de la reine?

— Près de la reine... je crois que oui, madame.

Geneviève pâlit; Maurice fronça le sourcil et fit un signe à Lorin.

Celui-ci se coupa une nouvelle tranche de jambon, double de la première.

La reine avait, en effet, été conduite à la Conciergerie, où nous allons la suivre.

XXXIV

LA CONCIERGERIE

A l'angle du pont au Change et du quai aux Fleurs s'élèvent les restes du vieux palais de saint Louis, qui s'appelait, par excellence, le Palais, comme Rome s'appelait la Ville, et qui continue à garder ce nom souverain depuis que les seuls rois qui l'habitent sont les greffiers, les juges et les plaideurs.

C'est une grande et sombre maison que celle de la justice et qui fait plus craindre qu'aimer la rude déesse. On y voit tout l'attirail et toutes les attributions de la vengeance humaine réunis en un étroit espace. Ici, les salles où l'on garde les prévenus; plus loin, celles où on les juge; plus bas, les cachots où on les enferme quand ils sont condamnés; à la porte, la petite place où on les marque du fer rouge et infamant; à cent cinquante pas de la première, l'autre place, plus grande, où on les tue, c'est-à-dire la Grève, où on achève ce qui a été ébauché au Palais.

La justice, comme on le voit, a tout sous la main.

Toute cette partie d'édifices, accolés les uns aux autres, mornes, gris, percés de petites fenêtres grillées, où les voûtes béantes ressemblent à des antres grillés qui longent le quai des Lunettes, c'est la Conciergerie.

Cette prison a des cachots que l'eau de la Seine vient humecter de son noir limon; elle a des issues mystérieuses qui conduisaient autrefois au fleuve les victimes qu'on avait intérêt à faire disparaître.

Vue en 1793, la Conciergerie, pourvoyeuse infatigable

de lechafaud, la Conciergerie, disons-nous, regorgeait de prisonniers dont on faisait en une heure des condamnés. A cette époque, la vieille prison de saint Louis était bien réellement l'hôtellerie de la mort.

Sous les voûtes des portes, se balançait, la nuit, une lanterne au feu rouge, sinistre enseigne de ce lieu de douleurs.

La veille de ce jour où Maurice, Lorin et Geneviève déjeunaient ensemble, un sourd roulement avait ébranlé le pavé du quai et les vitres de la prison; puis le roulement avait cessé en face de la porte ogive; des gendarmes avaient frappé à cette porte avec la poignée de leur sabre, cette porte s'était ouverte, la voiture était entrée dans la cour, et, quand les gonds avaient tourné derrière elle, quand les verrous avaient grincé, une femme en était descendue.

Aussitôt le guichet béant devant elle l'engloutit. Trois ou quatre têtes curieuses, qui s'étaient avancées à la lueur des flambeaux pour considérer la prisonnière, et qui étaient apparues dans la demi-teinte, se plongèrent dans l'obscurité; puis on entendit quelques rires vulgaires et quelques adieux grossiers échangés entre les hommes qui s'éloignaient et qu'on entendait sans les voir.

Celle qu'on amenait ainsi était restée en dedans du premier guichet avec ses gendarmes; elle vit qu'il fallait en franchir un second; mais elle oublia que, pour passer un guichet, on doit à la fois hausser le pied et baisser la tête, car on trouve en bas une marche qui monte, et en haut une marche qui descend.

La prisonnière, encore mal habituée sans doute à l'architecture des prisons, malgré le long séjour qu'elle y avait déjà fait, oublia de baisser son front et se heurta violemment à la barre de fer.

— Vous êtes-vous fait mal citoyenne? demanda un des gendarmes.

— Rien ne me fait plus mal à présent, répondit-elle tranquillement.

Et elle passa sans proférer aucune plainte, quoique l'on vit au-dessus du sourcil la trace presque sanglante qu'y avait laissée le contact de la barre de fer.

Bientôt on aperçut le fauteuil du concierge, fauteuil plus vénérable aux yeux des prisonniers que ne l'est aux yeux des courtisans le trône d'un roi, car le concierge d'une prison est le dispensateur des grâces, et toute grâce est importante pour un prisonnier; souvent la moindre faveur change son ciel sombre en un firmament lumineux.

Le concierge Richard, installé dans son fauteuil, que, bien convaincu de son importance, il n'avait pas quitté malgré le bruit des grilles et le roulement de la voiture qui lui annonçaient un nouvel hôte, le concierge Richard prit son tabac, regarda la prisonnière, ouvrit un registre fort gros, et chercha une plume dans le petit encrier de bois noir où l'encre, pétrifiée sur les bords, conservait encore au milieu un peu de bourbeuse humidité, comme, au milieu du cratère d'un volcan, il reste toujours un peu de matière en fusion.

— Citoyen concierge, dit le chef de l'escorte, faisons l'érou et vivement, car on nous attend avec impatience à la Commune.

— Oh! ce ne sera pas long, dit le concierge en versant dans son encrier quelques gouttes de vin qui restaient au fond d'un verre; on a la main faite à cela, Dieu merci! Tes noms et prénoms, citoyenne?

Et, trempant sa plume dans l'encre improvisée, il s'apprêta à écrire au bas de la page, déjà pleine aux sept huitièmes, l'érou de la nouvelle venue; tandis que, debout derrière son fauteuil, la citoyenne Richard, femme aux regards bienveillants, contemplait, avec un étonnement presque respectueux, cette femme à l'aspect à la fois si triste, si noble et si fier, que son mari interrogeait.

— Marie-Antoinette-Jeanne-Josèphe de Lorraine, répondit la prisonnière, archiduchesse d'Autriche, reine de France.

— Reine de France? répéta le concierge en se soulevant étonné sur le bras de son fauteuil.

— Reine de France, répéta la prisonnière du même ton.

— Autrement dit, veuve Capet, dit le chef de l'escorte.
— Sous lequel de ces deux noms dois-je l'inscrire? demanda le concierge.

— Sous celui des deux que tu voudras, pourvu que tu l'inscrives vite, dit le chef de l'escorte.

Le concierge retomba sur son fauteuil, et, avec un léger tremblement, il écrivit sur son registre les prénoms, le nom et le titre que s'était données la prisonnière, inscriptions dont l'encre apparaît encore rougeâtre aujourd'hui sur ce registre, dont les rats de la Conciergerie révolutionnaire ont grignoté la feuille à l'endroit le plus précieux.

La femme Richard se tenait toujours debout derrière le fauteuil de son mari; seulement, un sentiment de religieuse commisération lui avait fait joindre les mains.

— Votre âge? continua le concierge.

— Trente-sept ans et neuf mois, répondit la reine.

Richard se remit à écrire, puis détailla le signalement, et termina par les formules et les notes particulières.

— Bien, dit-il, c'est fait.

— Où conduit-on la prisonnière? demanda le chef de l'escorte.

Richard prit une seconde prise de tabac et regarda sa femme.

— Dame! dit celle-ci, nous n'étions pas prévenus, de sorte que nous ne savons guère...

— Cherche! dit le brigadier.

— Il y a la chambre du conseil, reprit la femme.

— Hum! c'est bien grand, murmura Richard.

— Tant mieux! si elle est grande, on pourra plus facilement y placer des gardes.

— Va pour la chambre du conseil, dit Richard; mais elle est inhabitable pour le moment, car il n'y a pas de lit.

— C'est vrai, répondit la femme, je n'y avais pas songé.

— Bah! dit un des gendarmes, on y mettra un lit demain, et demain sera bientôt venu.

— D'ailleurs, la citoyenne peut passer cette nuit dans notre chambre; n'est-ce pas, notre homme? dit la femme Richard.

— Eh bien, et nous, donc? dit le concierge.

— Nous ne nous coucherons pas; comme l'a dit le concierge, une nuit est bientôt passée.

— Alors, dit Richard, conduisez la citoyenne dans ma chambre.

— Pendant ce temps-là, vous préparerez notre reçu, n'est-ce pas?

— Vous le trouverez en revenant.

La femme Richard prit une chandelle qui brûlait sur la table, et marcha la première.

Marie-Antoinette la suivit sans mot dire, calme et pâle, comme toujours; deux guichetiers auxquels la femme Richard fit un signe fermement la marche. On montra à la reine un lit auquel la femme Richard s'empressa de mettre des draps blancs. Les guichetiers s'installèrent aux issues; puis la porte fut refermée à double tour, et Marie-Antoinette se trouva seule.

Comment elle passa cette nuit, nul ne le sait, puisqu'elle la passa face à face avec Dieu.

Ce fut le lendemain seulement que la reine fut conduite dans la chambre du conseil, quadrilatère allongé dont le guichet d'entrée donne sur un corridor de la Conciergerie, et que l'on avait coupé dans toute sa longueur par une cloison qui n'atteignait pas à la hauteur du plafond.

L'un des compartiments était la chambre des hommes de garde.

L'autre était celle de la reine.

Une fenêtre grillée de barreaux épais éclairait chacune de ces deux cellules.

Un paravent, substitué à une porte, isolait la reine de ses gardiens, et fermait l'ouverture du milieu.

La totalité de cette chambre était carrelée de briques sur champ.

Enfin les murs avaient été décorés autrefois d'un cadre de bois doré d'où pendaient encore des lambeaux de papier fleurdelisé.

Un lit dressé en face de la fenêtre, une chaise placée près du jour, tel était l'ameublement de la prison royale.

En y entrant, la reine demanda qu'on lui apportât ses livres et son ouvrage.

On lui apporta les *Révolutions d'Angleterre*, qu'elle avait commencées au Temple, le *Voyage du jeune Anacharsis* et sa tapisserie.

De leur côté, les gendarmes s'établirent dans la cellule voisine. L'histoire a conservé leurs noms, comme elle fait des êtres les plus infimes que la fatalité associe aux grandes catastrophes, et qui voient refléter sur eux un fragment de cette lumière que jette la foudre en brisant, soit les trônes des rois, soit les rois eux-mêmes.

Ils s'appelaient Duchesne et Gilbert.

La Commune avait désigné ces deux hommes, qu'elle connaissait pour bons patriotes, et ils devaient rester à poste fixe dans leur cellule jusqu'au jugement de Marie-Antoinette: on espérait éviter par ce moyen les irrégularités presque inevitables d'un service qui change plusieurs fois le jour, et l'on conférait une responsabilité terrible aux gardiens.

La reine fut, dès ce jour même, par la conversation de ces deux hommes, dont toutes les paroles arrivaient jusqu'à elle, lorsque aucun motif ne les forçait à baisser la voix la reine, disons-nous, fut instruite de cette mesure; elle en ressentit à la fois de la joie et de l'inquiétude; car, si, d'un côté, elle se disait que ces hommes devaient être bien sûrs, puisqu'on les avait choisis entre tant d'hommes, d'un autre côté, elle réfléchissait que ses amis trouveraient bien plus d'occasions de corrompre deux gardiens connus et à poste fixe que cent inconnus désignés par le hasard et passant auprès d'elle à l'improviste et pour un seul jour.

La première nuit, avant de se coucher, un des deux gendarmes avait fumé selon son habitude; la vapeur du tabac glissa par les ouvertures de la cloison et vint assiéger la malheureuse reine, dont l'infortune avait irrité toutes les délicatesses au lieu de les émousser.

Bientôt elle se sentit prise de vapeurs et de nausées; sa tête s'embarrassa des pesanteurs de l'asphyxie; mais, fidèle à son système d'indomptable fierté, elle ne se plaignit point.

Tandis qu'elle veillait de cette veille douloureuse et que rien ne troublait le silence de la nuit, elle crut entendre comme un gémissement qui venait du dehors; ce gémissement était lugubre et prolongé, c'était quelque chose de sinistre et de perçant comme les bruits du vent dans les corridors déserts, quand la tempête emprunte une voix humaine pour donner la vie aux passions des éléments.

Bientôt elle reconnut que ce bruit qui l'avait fait tressaillir d'abord, que ce cri douloureux et persévérant était la plainte lugubre d'un chien hurlant sur le quai. Elle pensa aussitôt à son pauvre Black, auquel elle n'avait pas songé au moment où elle avait été enlevée du Temple, et dont elle crut reconnaître la voix. En effet, le pauvre animal, qui, par trop de vigilance, avait perdu sa maîtresse, était descendu invisible derrière elle, avait suivi sa voiture jusqu'aux grilles de la Conciergerie, et ne s'en était éloigné que parce qu'il avait failli être coupé en deux par la double lame de fer qui s'était refermée derrière elle.

Mais bientôt le pauvre animal était revenu, et, comme prenant que sa maîtresse était renfermée dans ce grand tombeau de pierre, il l'appelait en hurlant, et attendait, à dix pas de la sentinelle, la caresse d'une réponse.

La reine répondit par un soupir qui fit dresser l'oreille à ses gardiens.

Mais, comme ce soupir fut le seul, et qu'aucun bruit ne lui succéda dans la chambre de Marie-Antoinette, ses gardiens se rassurèrent bientôt et retombèrent dans leur assoupissement.

Le lendemain, au point du jour, la reine était levée et habillée. Assise près de la fenêtre grillée, dont le jour, tamisé par les barreaux, descendait bleuâtre sur ses mains amaigries, elle lisait en apparence, mais sa pensée était bien loin du livre.

Le gendarme Gilbert entra ouvrit le paravent et la regarda en silence. Marie-Antoinette entendit le cri du meuble qui se repliait sur lui-même en frôlant le parquet, mais elle ne leva point la tête.

Elle était placée de manière que les gendarmes pussent

voir sa tête entièrement baignée de cette lumière matinale.

Le gendarme Gilbert fit signe à son camarade de venir regarder avec lui par l'ouverture.

Duchesne se rapprocha.

— Vois donc, dit Gilbert à voix basse, comme elle est pâle; c'est effrayant! Ses yeux bordés de rouge annoncent qu'elle souffre; on dirait qu'elle a pleuré.

— Tu sais bien, dit Duchesne, que la veuve Capet ne pleure jamais; elle est trop fière pour cela.

— Alors, c'est qu'elle est malade, dit Gilbert.

Puis, haussant la voix :

— Dis donc, citoyenne Capet, demanda-t-il, est-ce que tu es malade?

La reine leva lentement les yeux, et son regard se fixa clair et interrogateur sur ces deux hommes.

— Est-ce que c'est à moi que vous parlez, messieurs? demanda-t-elle d'une voix pleine de douceur, car elle avait cru remarquer une nuance d'intérêt dans l'accent de celui qui lui avait adressé la parole.

— Oui, citoyenne, c'est à toi, reprit Gilbert, et nous te demandons si tu es malade.

— Pourquoi cela?

— Parce que tu as les yeux bien rouges.

— Et que tu es bien pâle en même temps, ajouta Duchesne.

— Merci, messieurs. Non, je ne suis point malade; seulement, j'ai beaucoup souffert cette nuit.

— Ah! oui, tes chagrins.

— Non, messieurs, mes chagrins étant toujours les mêmes, et la religion m'ayant appris à les mettre aux pieds de la croix, mes chagrins ne me rendent pas plus souffrante un jour que l'autre; non, je suis malade parce que je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit.

— Ah! la nouveauté du logement, le changement de lit, dit Duchesne.

— Et puis le logement n'est pas beau, ajouta Gilbert.

— Ce n'est pas non plus cela, messieurs, dit la reine en secouant la tête. Laide ou belle, ma demeure m'est indifférente.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Ce que c'est?

— Oui.

— Je vous demande pardon de vous le dire; mais j'ai été fort incommodée de cette odeur de tabac que monsieur exhale encore en ce moment.

En effet, Gilbert fumait, ce qui, au reste, était sa plus habituelle occupation.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il tout troublé de la douceur avec laquelle la reine lui parlait. C'est cela! que ne le disais-tu, citoyenne?

— Parce que je ne me suis pas cru le droit de vous gêner dans vos habitudes, monsieur.

— Ah bien, tu ne seras plus incommodée, par moi du moins, dit Gilbert en jetant sa pipe, qui alla se briser sur le carreau; car je ne fumerai plus.

Et il se retourna, emmenant son compagnon, et refermant le paravent.

— Possible qu'on lui coupe la tête, c'est l'affaire de la nation, cela; mais à quoi bon la faire souffrir, cette femme? Nous sommes des soldats et non pas des bourgeois comme Simon.

— C'est un peu aristocrate, ce que tu fais là, compagnon, dit Duchesne en secouant la tête.

— Qu'appelles-tu aristocrate? Voyons, explique-moi un peu cela.

— J'appelle aristocrate tout ce qui vexé la nation et qui fait plaisir à ses ennemis.

— Ainsi, selon toi, dit Gilbert, je vexé la nation parce que je ne continue pas d'enfumer la veuve Capet? Alors donc! vois-tu, moi, continua le brave homme, je me rappelle mon serment à la patrie et la consigne de mon brigadier, voilà tout. Or, ma consigne, je la sais par cœur: « Ne laissez pas évaider la prisonnière, ne laissez pénétrer personne auprès d'elle, écarter toute correspondance qu'elle voudrait nouer ou entretenir, et mourir à mon poste. » Voilà ce que j'ai promis et je le tiendrai. Vive la nation!

— Ce que je t'en dis, reprit Duchesne, n'est pas que

je t'en veuille, au contraire; mais cela me ferait de la peine que tu te compromisses.

— Chut! voilà quelqu'un.

La reine n'avait pas perdu un mot de cette conversation, quoiqu'elle eût été faite à voix basse. La captivité double l'acuité des sens.

Le bruit qui avait attiré l'attention des deux gardiens était celui de plusieurs personnes qui s'approchaient de la porte.

Elle s'ouvrit.

Deux municipaux entrèrent suivis du concierge et de quelques guichetiers.

— Eh bien, demandèrent-ils, la prisonnière?

— Elle est là, répondirent les deux gendarmes.

— Comment est-elle logée?

— Voyez.

Et Gilbert alla heurter au paravent.

— Que voulez-vous? demanda la reine.

— C'est la visite de la Commune, citoyenne Capet.

« Cet homme est bon, pensa Marie-Antoinette, et si mes amis le veulent bien... »

— C'est bon, c'est bon, dirent les municipaux, en écartant Gilbert et en entrant chez la reine; il n'est pas besoin de tant de façons.

La reine ne leva point la tête, et l'on eût pu croire, à son impassibilité, qu'elle n'avait ni vu ni entendu ce qui venait de se passer, et qu'elle se croyait toujours seule.

Les délégués de la Commune observèrent curieusement tous les détails de la chambre, sondèrent les boiseries, le lit, les barreaux de la fenêtre qui donnait sur la cour des femmes, et après avoir recommandé la plus minutieuse vigilance aux gendarmes, sortirent sans avoir adressé la parole à Marie-Antoinette et sans que celle-ci eût paru s'apercevoir de leur présence.

XXXV

LA SALLE DES PAS-PERDUS

Vers la fin de cette même journée où nous avons vu les municipaux visiter avec un soin si minutieux la prison de la reine, un homme, vêtu d'une carmagnole grise, la tête couverte d'épais cheveux noirs, et, par-dessus ces cheveux noirs, d'un de ces bonnets à poil qui distinguaient alors parmi le peuple les patriotes exagérés, se promenait dans la grande salle si philosophiquement appelée la salle des Pas-Perdus, et semblait fort attentif à regarder les allants et les venants qui forment la population ordinaire de cette salle, population fort augmentée à cette époque, où les procès avaient acquis une importance majeure et où l'on ne plaidait plus guère que pour disputer sa tête aux bourgeois et au citoyen Fouquier-Tinville, leur infatigable pourvoyeur.

C'était une attitude de fort bon goût que celle qu'avait prise l'homme dont nous venons d'esquisser le portrait. La société, à cette époque, était divisée en deux classes, les moutons et les loups; les uns devaient naturellement faire peur aux autres, puisque la moitié de la société dévorait l'autre moitié.

Notre farouche promeneur était de petite taille; il brandissait d'une main noire et sale un de ces gourdin qu'on appelait *constitution*; il est vrai que la main qui faisait voltiger cette arme terrible eût paru bien petite à quiconque se fût amusé à jouer vis-à-vis de l'étrange personnage le rôle d'inquisiteur qu'il s'était arrogé à l'égard des autres; mais personne n'eût osé contrôler, en quelque chose que ce fût, un homme d'un aspect aussi terrible.

En effet, ainsi posé, l'homme au gourdin causait une grave inquiétude à certains groupes de scribes à cabutes qui dissertaient sur la chose publique, laquelle, à

cette époque, commençait à aller de mal en pis, ou de mieux en mieux, selon qu'on examinera la question au point de vue conservateur ou révolutionnaire. Ces braves gens examinaient du coin de l'œil sa longue barbe noire, son œil verdâtre enchâssé dans des sourcils touffus comme des brosses, et frémissaient à chaque fois que la promenade du terrible patriote, promenade qui comprenait la salle des Pas-Perdus dans toute sa longueur, le rapprochait d'eux.

Cette terreur leur était surtout venue de ce que, chaque fois qu'ils s'étaient avisés de s'approcher de lui ou même de le regarder trop attentivement, l'homme au gourdin avait fait retentir sur les dalles son arme pe-

dalles seulement, et c'était surtout sur les dalles du centre. Un instant même, il s'oublia jusqu'à s'arrêter pour mesurer de l'œil quelque chose comme une distance.

Il est vrai que cette absence dura peu, et qu'il reprit aussitôt la farouche expression de son regard, qu'un éclair de joie avait remplacée.

Presque au même instant, un autre patriote. — à cette époque chacun avait son opinion écrite sur son front, ou plutôt sur ses habits; — presque au même instant, disons-nous, un autre patriote entra par la porte de la galerie, et, sans paraître partager le moins du monde l'impression générale de terreur qu'inspirait le



Mais que lui veux-tu au citoyen Simon ?

sante, qui arrachait aux pierres sur lesquelles elle retombait un son tantôt mat et sourd, tantôt éclatant et sonore.

Mais ce n'étaient pas seulement les braves gens à cahutes dont nous avons parlé, et qu'on désigne généralement sous le nom de rats du Palais, qui éprouvaient cette formidable impression : c'étaient encore les différents individus qui entraient dans la salle des Pas-Perdus par sa large porte ou par quelqu'un de ses étroits vomitoires, et qui passaient avec précipitation en apercevant l'homme au gourdin, lequel continuait à faire obstinément son trajet d'un bout à l'autre de la salle, trouvant à chaque moment un prétexte de faire résonner son gourdin sur les dalles.

Si les écrivains eussent été moins effrayés et les promeneurs plus clairvoyants, ils eussent sans doute découvert que notre patriote, capricieux comme toutes les natures excentriques ou extrêmes, semblait avoir des préférences pour certaines dalles, celles, par exemple, qui, situées à peu de distance du mur de droite, et au milieu de la salle, à peu près, rendaient les sons les plus purs et les plus bruyants.

Il finit même par concentrer sa colère sur quelques

premier occupant, venait croiser sa promenade d'un pas à peu près égal au sien ; de sorte qu'à moitié de la salle, ils se rencontrèrent.

Le nouveau venu avait, comme l'autre, un bonnet à poil, une carmagnole grise, des mains sales et un gourdin ; il avait, en outre, de plus que l'autre, un grand sabre qui lui battait les mollets ; mais, ce qui faisait surtout le second plus à craindre que le premier, c'est qu'autant le premier avait l'air terrible, autant le second avait l'air faux, haineux et bas.

Aussi, quoique ces deux hommes parussent appartenir à la même cause et partager la même opinion, les assistants risquèrent-ils un œil pour voir ce qui ressemblerait, non pas de leur rencontre, car ils ne marchaient pas précisément sur la même ligne, mais de leur rapprochement. Au premier tour, leur attente fut déçue : les deux patriotes se contentèrent d'échanger un regard, et même ce regard fit légèrement pâlir le plus petit des deux ; seulement, au mouvement involontaire de ses lèvres, il était visible que cette pâleur était occasionnée, non point par un sentiment de crainte, mais de dégoût.

Et cependant, au second tour, comme si le patriote eût fait un violent effort, sa figure, si rebarbative jus-

que-là, s'éclaircit; quelque chose comme un sourire qui essayait d'être gracieux passa sur ses lèvres, et il appuya légèrement sa promenade à gauche, dans le but évident d'arrêter le second patriote dans la sienne.

A peu près au centre, ils se joignirent.

— Eh pardieu! c'est le citoyen Simon! dit le premier patriote.

— Lui-même! Mais que lui veux-tu, au citoyen Simon? et qui es-tu, d'abord?

— Fais donc semblant de ne me pas reconnaître!

— Je ne te reconnais pas du tout, par une excellente raison, c'est que je ne t'ai jamais vu.

— Allons donc! tu ne reconnaîtrais pas celui qui a eu l'honneur de porter la tête de la Lamballe?

Et ces mots, prononcés avec une sourde fureur, s'élançèrent brûlants de la bouche du patriote à carmagnole, Simon tressaillit.

— Toi? fit-il, toi?

— Eh bien, cela t'étonne? Ah! citoyen, je te croyais plus connaisseur en amis, en fidèles!... Tu me fais de la peine.

— C'est fort bien, ce que tu as fait, dit Simon; mais je ne te connaissais pas.

— Il y a plus d'avantage à garder le petit Capet, on est plus en vue; car, moi, je te connais, et je t'estime.

— Ah! merci.

— Il n'y a pas de quoi... Donc, tu te promènes?

— Oui, j'attends quelqu'un... Et toi?

— Moi aussi.

— Comment donc t'appelles-tu? Je parlerai de toi au club.

— Je m'appelle Théodore.

— Et puis?

— Et puis, c'est tout; ça ne te suffit pas?

— Oh! parfaitement... Qui attends-tu, citoyen Théodore?

— Un ami auquel je veux faire une bonne petite dénonciation.

— En vérité! Conte-moi cela.

— Une couvée d'aristocrates.

— Qui s'appellent?

— Non, vrai, je ne peux dire cela qu'à mon ami.

— Tu as tort; car voici le mien qui s'avance vers nous, et il me semble que celui-là connaît assez la procédure pour arranger tout de suite ton affaire, hein?

— Fouquier-Tinville! s'écria le premier patriote.

— Rien que cela, cher ami.

— Eh bien, c'est bon.

— Eh! oui, c'est bon... Bonjour, citoyen Fouquier.

Fouquier-Tinville, pâle, calme, ouvrant, selon son habitude, des yeux noirs enfoncés sous d'épais sourcils, venait de déboucher d'une porte latérale de la salle, son registre à la main, ses liasses sous le bras.

— Bonjour, Simon, dit-il; quoi de nouveau?

— Beaucoup de choses. D'abord, une dénonciation du citoyen Théodore, qui a porté la tête de la Lamballe. Je te le présente.

Fouquier attacha son regard intelligent sur le patriote, que cet examen troubla, malgré la tension courageuse de ses nerfs.

— Théodore, dit-il. Qui est ce Théodore?

— Moi, dit l'homme à la carmagnole.

— Tu as porté la tête de la Lamballe, toi? fit l'accusateur public avec une expression très prononcée de doute.

— Moi, rue Saint-Antoine.

— Mais j'en connais un qui s'en vante, dit Fouquier.

— Moi, j'en connais dix, reprit courageusement le citoyen Théodore; mais enfin, comme ceux-là demandent quelque chose, et que, moi, je ne demande rien, j'espère avoir la préférence.

Ce trait fit rire Simon et derida Fouquier.

— Tu as raison, dit-il, et, si tu ne l'as pas fait, tu auras dû le faire. Laisse-nous je te prie; Simon a quelque chose à me dire.

Théodore s'éloigna, fort peu blessé de la franchise du citoyen accusateur public.

— Un moment, cria Simon, ne le renvoie pas comme cela; entends d'abord la dénonciation qu'il nous apporte.

— Ah! fit d'un air distrait Fouquier-Tinville, une dénonciation.

— Oui, une couvée, ajouta Simon.

— A la bonne heure, parle; de quoi s'agit-il?

— Oh! presque rien: le citoyen Maison-Rouge et quelques amis.

Fouquier fit un bond en arrière, Simon leva les bras au ciel.

— En vérité? dirent-ils tous deux ensemble.

— Pure vérité; voulez-vous les prendre?

— Tout de suite; où sont-ils?

— J'ai rencontré le Maison-Rouge rue de la Grande-Truanderie.

— Tu le trompes, il n'est pas à Paris, répliqua Fouquier.

— Je l'ai vu, te dis-je.

— Impossible. On a mis cent hommes à sa poursuite; ce n'est pas lui qui se montrerait dans les rues.

— Lui, lui, lui, fit le patriote, un grand brun, fort comme trois forts, et barbu comme un ours.

Fouquier haussa les épaules avec dédain.

— Encore une sottise, dit-il: Maison-Rouge est petit, maigre, et n'a pas un poil de barbe.

Le patriote laissa retomber ses bras d'un air consterné.

— N'importe, la bonne intention est réputée pour le fait. Eh bien, Simon, à nous deux; hâte-toi, l'on m'attend au greffe, voici l'heure des charrettes.

— Eh bien, rien de nouveau; l'enfant va bien.

Le patriote tournait le dos de façon à ne pas paraître indiscret, mais de façon à entendre.

— Je m'en vais si je vous gêne, dit-il.

— Adieu, dit Simon.

— Bonjour, fit Fouquier.

— Dis à ton ami que tu l'es trompé, ajouta Simon.

— Bien, je l'attends.

Et Théodore s'écarta un peu et s'appuya sur son gourdin.

— Ah! le petit va bien, dit alors Fouquier; mais le moral?

— Je le pétris à volonté.

— Il parle donc?

— Quand je veux.

— Tu crois qu'il pourrait témoigner dans le procès d'Antoinette?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

Théodore s'adossa au pilier, l'œil tourné vers les portes; mais cet œil était vague, tandis que les oreilles du citoyen venaient d'apparaître nues et dressées sous le vaste bonnet à poil. Peut-être ne voyait-il rien; mais, à coup sûr, il entendait quelque chose.

— Réfléchis bien, dit Fouquier, ne fais pas faire à la commission ce qu'on appelle un pas de clerc. Tu es sûr que Capet parlera?

— Il dira tout ce que je voudrai.

— Il t'a dit, à toi, ce que nous allons lui demander?

— Il me l'a dit.

— C'est important, citoyen Simon, ce que tu promets là. Cet aveu de l'enfant est mortel pour la mère.

— J'y compte, pardieu!

— On n'aura pas encore vu pareille chose, depuis les confidences que Néron faisait à Narcisse, murmura Fouquier d'une voix sombre. Encore une fois, réfléchis, Simon.

— On dirait, citoyen, que tu me prends pour une brute; tu me répètes toujours la même chose. Voyons, écoute cette comparaison; quand je mets un cuir dans l'eau, devient-il souple?

— Mais... je ne sais pas, répliqua Fouquier.

— Il devient souple. Eh bien, le petit Capet devient en mes mains aussi souple que le cuir le plus mou. J'ai mes procédés pour cela.

— Soit, balbutia Fouquier. Voilà tout ce que tu voulais dire?

— Tout... J'oubliais: voici une dénonciation.

— Toujours! tu veux donc me surcharger de besogne?

— Il faut servir la patrie.

Et Simon présenta un morceau de papier aussi noir

que l'un de ces cuirs dont il parlait tout à l'heure, mais moins souple assurément. Fouquier le prit et le lut.

— Encore ton citoyen Lorin; tu hais donc bien cet homme?

— Je le trouve toujours en hostilité avec la loi. Il a dit: « Adieu madame », à une femme qui le saluait d'une fenêtre, hier au soir... Demain, j'espère le donner quelques mots sur un autre suspect: ce Maurice, qui était municipal au Temple lors de l'écueil rouge.

— Précise! précise! dit Fouquier en souriant à Simon. Il lui tendit la main, et tourna le dos avec un empressément qui témoignait peu en faveur du cordonnier.

— Que diable veux-tu que je précise? On en a guillette qui en avaient fait moins.

— Eh! patience, répondit Fouquier avec tranquillité; on ne peut pas faire tout à la fois.

Et il rentra d'un pas rapide sous les guichets. Simon chercha des yeux son citoyen Théodore, pour se consoler avec lui. Il ne le vit plus dans la salle.

Il franchissait à peine la grille de l'ouest, que Théodore reparut à l'angle d'une cahute d'écrivain. L'habituant de la cahute l'accompagnait.

— A quelle heure ferme-t-on les grilles? dit Théodore à cet homme.

— A cinq heures.

— Et ensuite, que se fait-il ici?

— Rien; la salle est vide jusqu'au lendemain.

— Pas de rondes, pas de visites?

— Non, monsieur, nos baraques ferment à clef.

Ce mot de *monsieur* fit froncer le sourcil à Théodore, qui regarda aussitôt avec défiance autour de lui.

— La pince et les pistolets sont dans la baraque? dit-il.

— Oui, sous le lapis.

— Retourne chez nous... A propos, montre-moi encore la chambre de ce tribunal dont la fenêtre n'est pas grillée, et qui donne sur une cour près la place Dauphine.

— A gauche entre les piliers, sous la lanterne.

— Bien. Va-t'en et tiens les chevaux à l'endroit désigné!

— Oh! bonne chance, monsieur, bonne chance!... Comptez sur moi!

— Voici le bon moment... personne ne regarde... ouvrez la baraque.

— C'est fait, monsieur; je prierai pour vous!

— Ce n'est pas pour moi qu'il faut prier! Adieu.

Et le citoyen Théodore, après un éloquent regard, se glissa si adroitement sous le petit toit de la baraque, qu'il disparut comme eût fait l'ombre de l'écrivain qui fermait la porte.

Ce digne scribe retira sa clef de la serrure, prit des papiers sous son bras, et sortit de la vaste salle avec les rares employés que le coup de cinq heures faisait sortir des greffes comme une arrière-garde d'abeilles attardées.

XXXVI

LE CITOYEN THÉODORE

La nuit avait enveloppé de son grand voile grisâtre cette salle immense dont les malheureux échos ont pour tâche de répéter l'aigre parole des avocats et les paroles suppliantes des plaideurs.

De loin en loin, au milieu de l'obscurité, droite et immobile, une colonne blanche semblait veiller au milieu de la salle comme un fantôme protecteur de ce lieu sacré.

Le seul bruit qui se fit entendre dans cette obscurité était le grignotement et le galop quadruple des rats qui rongeaient les paperasses renfermées dans les cahutes des écrivains après avoir commencé par en ronger le bois.

On entendait bien parfois aussi le bruit d'une voiture pénétrant jusqu'à ce sanctuaire de Themis, comme droit

un académicien, et de vagues cliquetis de clefs qui semblaient sortir de dessous terre; mais tout cela bruissait dans le lointain, et rien ne fait ressortir comme un bruit éloigné l'opacité du silence, de même que rien ne fait ressortir l'obscurité comme l'apparition d'une lumière lointaine.

Certes, il eût été saisi d'une vertigineuse terreur, celui qui, à cette heure, se fût hasardé dans la vaste salle du Palais, dont les murs étaient encore à l'extérieur rouges du sang des victimes de septembre, dont les escaliers avaient vu, le jour même, passer vingt-cinq condamnés à mort, et dont une épaisseur de quelques pieds seulement séparait les dalles des cachots de la Conciergerie peuplés de squelettes blanchis.

Pendant, au milieu de cette nuit effrayante, au milieu de ce silence presque solennel, un faible grincement se fit entendre: la porte d'une cahute d'écrivain roula sur ses gonds criards, et une ombre, plus noire que l'ombre de la nuit, se glissa avec précaution hors de la baraque.

Alors ce patriote enragé, qu'on appelait tout bas *monsieur*, et qui prétendait bien haut se nommer Théodore, frôla d'un pas léger les dalles raboteuses.

Il tenait à la main droite une lourde pince de fer, et, de la gauche, il assurait dans sa ceinture un pistolet à deux coups.

— J'ai compté douze dalles à partir de l'échoppe, murmura-t-il: voyons, voici l'extrémité de la première.

Et, tout en calculant, il tâta de la pointe du pied cette fente que le temps rend plus sensible entre chaque jointure de pierre.

— Voyons, murmura-t-il en s'arrêtant, ai-je bien pris mes mesures? serai-je assez fort, et elle, aura-t-elle assez de courage? Oh! oui, car son courage m'est assez connu. Oh! mon Dieu! quand je prendrai sa main, quand je lui dirai: « Madame, vous êtes sauvée!... »

Il s'arrêta comme écrasé sous le poids d'une pareille espérance.

— Oh! reprit-il, projet téméraire, in-ense! diront les autres en s'enfonçant sous leurs couvertures, ou en se contentant d'aller rôder vêtus en laquais autour de la Conciergerie; mais c'est qu'ils n'ont pas ce que j'ai pour user, c'est que je veux sauver non seulement la reine, mais encore et surtout la femme.

« Allons, à l'œuvre, et récapitulons.

« Lever la dalle, ce n'est rien; la laisser ouverte, là est le danger, car une ronde peut venir... Mais jamais il ne vient de rondes. On n'a pas de soupçons, car je n'ai pas de complices, et puis que faut-il de temps à une ardeur comme la mienne pour franchir le couloir sombre? En trois minutes, je suis sous sa chambre; en cinq autres minutes, je lève la pierre qui sert de foyer à la cheminée; elle m'entraînera travailler, mais elle a tant de fermeté, qu'elle ne s'effrayera point! au contraire, elle comprendra que c'est un libérateur qui s'avance... Elle est gardée par deux hommes; sans doute ces deux hommes accourront...

« Eh bien, après tout, deux hommes, dit le patriote avec un sombre sourire, et regardant tour à tour l'arme qu'il avait à sa ceinture et celle qu'il tenait à sa main, deux hommes, c'est un double coup de ce pistolet, ou deux coups de cette barre de fer. Pauvres gens!... Oh! il en est mort bien d'autres, et qui n'étaient pas plus coupables.

« Allons! »

Et le citoyen Théodore appuya résolument sa pince entre la jointure des deux dalles.

Au même moment, une vive lumière glissa comme un sillon d'or sur les dalles, et un bruit répété par l'écho de la voûte fit tourner la tête au conspirateur qui, d'un seul bond, revint se tapir dans l'échoppe.

Bientôt, des voix, affaiblies par l'éloignement, affaiblies par l'émotion que tous les hommes ressentent la nuit dans un vaste édifice, arrivèrent à l'oreille de Théodore.

Il se baissa, et, par une ouverture de l'échoppe, il aperçut d'abord un homme en costume militaire dont le grand sabre, resonnant sur les dalles, était un des bruits qui avaient attiré son attention; puis un homme

en habit pistache, tenant une règle à la main et des rouleaux de papier sous le bras; puis un troisième en grosse veste de ratine et en bonnet fourré; puis enfin un quatrième, en sabots et en carmagnole.

La grille des Merciers grinça sur ses gonds sonores, et vint claquer sur la chaîne de fer destinée à la tenir ouverte le jour.

Les quatre hommes entrèrent.

— Une ronde, murmura Théodore. Dieu soit béni! dix minutes plus tard, j'étais perdu.

Puis, avec une attention profonde, il s'appliqua à reconnaître les personnes qui composaient cette ronde.

Il en reconnut trois en effet.

Celui qui marchait en tête, vêtu d'un costume de général, était Santerre; l'homme à la veste de ratine et au bonnet fourré était le concierge Richard; l'homme en sabots et en carmagnole était probablement le guichetier.

Mais il n'avait jamais vu l'homme à l'habit pistache, qui tenait une règle à la main et des papiers sous son bras.

Quel pouvait être cet homme, et que venaient faire à dix heures du soir, dans la salle des Pas-Perdus, le général de la Commune, le gardien de la Conciergerie, un guichetier et cet homme inconnu?

Le citoyen Théodore s'appuya sur un genou, tenant d'une main son pistolet tout armé, et, de l'autre, arrangeant son bonnet sur ses cheveux, que le mouvement précipité qu'il venait de faire avait beaucoup trop dérangés à leur base pour qu'ils fussent naturels.

Jusqu'à-là, les quatre visiteurs nocturnes avaient gardé le silence, ou, du moins, les paroles qu'ils avaient prononcées n'étaient parvenues aux oreilles du conspirateur que comme un vain bruit.

Mais, à dix pas de la cachette, Santerre parla, et sa voix arriva distincte jusqu'au citoyen Théodore.

— Voyons, dit-il, nous voici dans la salle des Pas-Perdus. C'est à toi de nous guider maintenant, citoyen architecte, et de lâcher surtout que ta révélation ne soit pas une baliverne; car, vois-tu, la Révolution a fait justice de toutes ces bêtises-là, et nous ne croyons pas plus aux souterrains qu'aux esprits. Qu'en dis-tu, citoyen Richard? ajouta Santerre en se tournant vers l'homme au bonnet fourré et à la veste de ratine.

— Je n'ai jamais dit qu'il n'y eût point de souterrain sous la Conciergerie, répondit celui-ci; et voici Gracchus, qui est guichetier depuis dix ans, qui, par conséquent, connaît la Conciergerie comme sa poche, et qui cependant ignore l'existence du souterrain dont parle le citoyen Giraud; cependant, comme le citoyen Giraud est architecte de la ville, il doit savoir ça mieux que nous, puisque c'est son état.

Théodore frissonna des pieds à la tête en entendant ces paroles.

— Heureusement, murmura-t-il, la salle est grande, et, avant de trouver ce qu'ils cherchent, ils chercheront deux jours au moins.

Mais l'architecte ouvrit son grand rouleau de papier, mit ses lunettes et s'agenouilla devant un plan qu'il examina aux tremblotantes clartés de la lanterne que tenait Gracchus.

— J'ai peur, dit Santerre en goguenardant, que le citoyen Giraud n'ait rêvé.

— Tu vas voir, citoyen général, dit l'architecte, tu vas voir si je suis un rêveur, attends, attends.

— Tu vois, nous attendons, dit Santerre.

— Bien, dit l'architecte.

Puis calculant

— Douze et quatre font seize, dit-il et huit vingt-cinq, quatre, qui divisés par six donnent quatre; après quoi, il nous reste une demie; c'est cela, je tiens mon endroit, et, si je me trompe d'un pied, dites que je suis un ignare.

L'architecte prononça ces paroles avec une assurance qui glaça de terreur le citoyen Théodore.

Santerre regardant le plan avec une sorte de respect; on voyait qu'il admirait d'autant plus qu'il ne comprenait rien.

— Suivez bien ce que je vais dire.

— Où cela? demanda Santerre.

— Sur cette carte que j'ai dressée, pardieu! Y êtes-vous? A treize pieds du mur, une dalle mobile, je l'ai marquée A. La voyez-vous?

— Certainement je vois un A, dit Santerre; est-ce que tu crois que je ne sais pas lire?

— Sous cette dalle est un escalier, continua l'architecte; voyez, je l'ai marqué B.

— B, répéta Santerre; je vois le B, mais je ne vois pas l'escalier.

Et le général se mit à rire bruyamment de la facétie.

— Une fois la dalle levée, une fois le pied sur la dernière marche, reprit l'architecte, comptez cinquante pas de trois pieds et regardez en l'air, vous vous trouverez juste au greffe, où ce souterrain aboutit en passant sous le cachot de la reine.

— De la veuve Capet, tu veux dire, citoyen Giraud, riposta Santerre en fronçant le sourcil.

— Eh! oui, de la veuve Capet.

— C'est que tu avais dit *de la reine*.

— Vieille habitude.

— Et vous dites donc qu'on se trouvera sous le greffe? demanda Richard.

— Non seulement sous le greffe, mais je vous dirai dans quelle partie du greffe on se trouvera: sous le poêle.

— Tiens, c'est curieux, dit Gracchus; en effet, chaque fois que je laisse tomber une bûche en cet endroit-là, la pierre résonne.

— En vérité, si nous trouvons ce que tu dis là, citoyen architecte, j'avouerai que la géométrie est une belle chose.

— Eh bien, avoue, citoyen, Santerre, car je vais te conduire à l'endroit désigné par la lettre A.

Le citoyen Théodore s'enfonçait les ongles dans la chair.

— Quand j'aurai vu, quand j'aurai vu, dit Santerre; je suis comme saint Thomas, moi.

— Ah! tu dis *saint Thomas*?

— Ma foi, oui, comme tu as dit *la reine*, par habitude; mais on ne m'accusera pas de conspirer pour saint Thomas.

— Ni moi pour la reine.

Et, sur cette réponse, l'architecte prit délicatement sa règle, compta les toises, et, une fois arrêté, après qu'il parut avoir bien calculé toutes ses distances, il frappa sur une dalle.

Cette dalle était précisément la même qu'avait frappée le citoyen Théodore, dans sa furieuse colère.

— C'est ici, citoyen général, dit l'architecte.

— Tu crois, citoyen Giraud?

Le patriote de l'échoppe s'oublia jusqu'à frapper violemment sa cuisse de son poing fermé, en poussant un sourd rugissement.

— J'en suis sûr, reprit Giraud; et votre expertise, combinée avec mon rapport, prouvera à la Convention que je ne me trompais pas. Oui, citoyen général, continua l'architecte avec emphase, cette dalle ouvre sur un souterrain qui aboutit au greffe, en passant sous le cachot de la veuve Capet. Levons cette dalle, descendez dans le souterrain avec moi, et je vous prouverai que deux hommes, qu'un seul même, pouvait en une nuit l'enlever, sans que personne s'en doutât.

Un murmure de frayeur et d'admiration arraché par les paroles de l'architecte parcourut tout le groupe, et vint mourir à l'oreille du citoyen Théodore, qui semblait changé en statue.

— Voilà le danger que nous courions, reprit Giraud. Eh bien, maintenant, avec une grille que je place dans le couloir souterrain, et qui le coupe par la moitié, avant qu'il arrive au cachot de la veuve Capet, je sauve la patrie.

— Oh! fit Santerre, citoyen Giraud, tu as eu là une idée sublime.

— Que l'enfer te confonde, triple sot! grommela le patriote avec un redoublement de fureur.

— Maintenant, lève la dalle, dit l'architecte au citoyen Gracchus, qui, outre sa lanterne, portait encore une pince.

Le citoyen Gracchus se mit à l'œuvre, et au bout d'un instant la dalle fut levée.

Alors le souterrain apparut beant, avec l'escalier qui se perdait dans ses profondeurs, et une bouffée d'air moisi s'en échappa, épaisse comme une vapeur.

— Encore une tentative avortée! murmura le citoyen Théodore. Oh! le ciel ne veut donc pas qu'elle en échappe, et sa cause est donc une cause maudite!

XXXVII

LE CITOYEN GRACCHUS

Un instant le groupe des trois hommes resta immobile à l'orifice du souterrain, pendant que le guichetier plongeait dans l'ouverture sa lanterne, qui ne pouvait en éclairer les profondeurs.

L'architecte triomphant dominait ses trois compagnons de toute la hauteur de son génie.

— Eh bien? dit-il au bout d'un instant.

— Ma foi, oui! répondit Santerre, voilà bien le souterrain, c'est incontestable. Seulement, reste à savoir où il conduit.

— Oui, répéta Richard, reste à savoir cela.

— Eh bien, descends, citoyen Richard, et tu verras toi-même si j'ai dit la vérité.

— Il y a quelque chose de mieux à faire que d'entrer par là, dit le concierge. Nous allons retourner avec toi et le général à la Conciergerie. Là, tu lèveras la dalle du poêle, et nous verrons.

— Très bien! dit Santerre. Allons!

— Mais prends garde, reprit l'architecte, la dalle demeurée ouverte peut donner ici des idées à quelqu'un.

— Qui diable veux-tu qui vienne ici à cette heure? dit Santerre.

— D'ailleurs, reprit Richard, cette salle est déserte, et, en y laissant Gracchus, cela suffira. Reste ici, citoyen Gracchus, et nous viendrons te rejoindre par l'autre côté du souterrain.

— Soit, dit Gracchus.

— Es-tu armé? demanda Santerre.

— J'ai mon sabre et cette pince, citoyen général.

— A merveille! fais bonne garde. Dans dix minutes, nous sommes à toi.

Et tous trois, après avoir fermé la grille, s'en allèrent par la galerie des Merciers retrouver l'entrée particulière de la Conciergerie.

Le guichetier les avait regardés s'éloigner; il les avait suivis des yeux tant qu'il avait pu les voir; il les avait écoutés tant qu'il avait pu les entendre; puis, enfin, tout étant rentré dans la solitude, il posa sa lanterne à terre, s'assit les jambes pendantes dans les profondeurs du souterrain et se mit à rêver.

Les guichetiers rêvent aus-i parfois; seulement, en général, on ne se donne pas la peine de chercher ce à quoi ils rêvent.

Tout à coup, et comme il était au plus profond de sa rêverie, il sentit une main s'appesantir sur son épaule.

Il se retourna, vit une figure inconnue et voulut crier; mais à l'instant même un pistolet s'appuya glacé sur son front.

Sa voix s'arrêta dans sa gorge, ses bras retombèrent inertes, ses yeux prirent l'expression la plus suppliante qu'ils purent trouver.

— Pas un mot, dit le nouveau venu, ou tu es mort.

— Que voulez-vous, monsieur? balbutia le guichetier.

Même en 93, il y avait, comme on le voit, des moments où l'on ne se tutoyait pas et où l'on oubliait de s'appeler citoyen.

— Je veux, répondit le citoyen Théodore, que tu me laisses entrer là dedans.

— Pour quoi faire?

— Que t'importe?

Le guichetier regarda avec le plus profond étonnement celui qui lui faisait cette demande.

Cependant, au fond de ce regard, son interlocuteur crut remarquer un éclat d'intelligence.

Il abaissa son arme.

— Refuserais-tu de faire ta fortune?

— Je ne sais pas; personne ne m'a jamais fait de proposition à ce sujet.

— Eh bien, je commencerai, moi.

— Vous m'offrez de faire ma fortune, à moi?

— Oui.

— Qu'entendez-vous par une fortune?

— Cinquante mille livres en or, par exemple; l'argent est rare, et cinquante mille livres en or aujourd'hui valent un million. Eh bien, je t'offre cinquante mille livres.

— Pour vous laisser entrer là dedans?

— Oui, mais à la condition que tu y viendras avec moi et que tu m'aideras dans ce que j'y veux faire.

— Mais qu'y ferez-vous? Dans cinq minutes, ce souterrain sera rempli de soldats qui vous arrêteront.

Le citoyen Théodore fut frappé de la gravité de ces paroles.

— Peux-tu empêcher que ces soldats n'y descendent? — Je n'ai aucun moyen; je n'en connais pas; j'en cherche inutilement.

Et l'on voyait que le guichetier réunissait toutes les perspicacités de son esprit pour trouver ce moyen, qui devait lui valoir cinquante mille livres.

— Mais demain, demanda le citoyen Théodore, pourrons-nous y entrer?

— Oui, sans doute; mais, d'ici à demain, on va poser dans ce souterrain une grille de fer qui prendra toute sa largeur, et, pour plus grande sûreté, il est convenu que cette grille sera pleine, solide, et n'aura point de porte.

— Alors il faut trouver autre chose, dit le citoyen Théodore.

— Oui, il faut trouver autre chose, dit le guichetier. Cherchons.

Comme on le voit par la façon collective dont s'exprimait le citoyen Gracchus, il y avait déjà alliance entre lui et le citoyen Théodore.

— Cela me regarde, dit Théodore. Que fais-tu à la Conciergerie?

— Je suis guichetier.

— C'est-à-dire?

— Que j'ouvre des portes et que j'en ferme.

— Tu y couches?

— Oui, monsieur.

— Tu y manges?

— Pas toujours. J'ai mes heures de récréation.

— Et alors?

— J'en profite.

— Pour quoi faire?

— Pour aller faire la cour à la maîtresse du cabaret du Puits-de-Noé, qui m'a promis de m'épouser quand je posséderai douze cents francs.

— Où est situé le cabaret du Puits-de-Noé?

— Près de la rue de la Vieille-Draperie.

— Fort bien.

— Chut! monsieur!

Le patriote prêta l'oreille.

— Ah! ah! dit-il.

— Entendez-vous?

— Oui... des pas, des pas.

— Ils reviennent. Vous voyez bien que nous n'aurions pas eu le temps.

Ce nous devenait de plus en plus concluant.

— C'est vrai. Tu es un brave garçon, citoyen, et t'en me fais l'effet d'être prédestiné.

— A quoi?

— A être riche un jour.

— Dieu vous entende!

— Tu crois donc en Dieu?

— Quelquefois, par-ci par-là. Aujourd'hui, par exemple...

— Eh bien?

— J'y croirais volontiers.

— Crois-y donc, dit le citoyen Théodore en mettant dix louis dans la main du guichetier.

— Diable! dit celui-ci en regardant l'or à la lueur de sa lanterne. C'est donc sérieux?

— On ne peut plus sérieux.

— Que faut-il faire?

— Trouve-toi demain au Puits-de-Noé, je te dirai ce que je veux de toi. Comment t'appelles-tu ?

— Gracchus.

— Eh bien, citoyen Gracchus, d'ici à demain, fais-toi chasser par le concierge Richard.

— Chasser ! Et ma place ?

— Comptes-tu rester guichetier avec cinquante mille francs à toi ?

— Non ; mais, étant guichetier et pauvre, je suis sûr de ne pas être guillotiné.

— Sur ?

— Ou à peu près ; tandis qu'étant libre et riche...

— Tu cacheras ton argent et tuteras la cour à une tricoteuse, au lieu de la faire à la maîtresse du Puits-de-Noé.

— Eh bien, c'est dit.

— Demain, au cabaret.

— A quelle heure !

— A six heures du soir.

— Envolez-vous vite, les voilà... Je dis envolez-vous, parce que je présume que vous êtes descendu à travers les vouîtes.

— A demain, répéta Théodore en s'enfuyant.

En effet, il était temps ; le bruit des pas et des voix se rapprochait. On voyait déjà dans le souterrain obscur briller la lueur des lumières qui s'approchaient.

Théodore courut à la porte que lui avait montrée l'écrivain dont il avait pris la cahute ; il en fit sauter la serrure avec sa pince, gagna la fenêtre indiquée. L'ouvrit, se laissa glisser dans la rue, et se retrouva sur le pavé de la République.

Mais, avant d'avoir quitté la salle des Pas-Perdus, il put encore entendre le citoyen Gracchus interroger Richard, et celui-ci lui répondre :

— Le citoyen architecte avait parfaitement raison : le souterrain passe sous la chambre de la veuve Capet ; c'était dangereux.

— Je le crois bien ! dit Gracchus, lequel avait la conscience de dire une haute vérité.

Santerre reparut à l'orifice de l'escalier.

— Et les ouvriers, citoyen architecte ? demanda-t-il à Giraud.

— Avant le jour, ils seront ici, et, séance tenante, la grille sera posée, répondit une voix qui semblait sortir des profondeurs de la terre.

— Et tu auras sauvé la patrie ! dit Santerre, moitié railleur, moitié sérieux.

— Tu ne crois pas dire si juste, citoyen général, murmura Gracchus.

XXXVIII

L'ENFANT ROYAL

Pendant le procès de la reine avait commencé à s'instruire, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent.

Déjà on laissait entrevoir que, par le sacrifice de cette tête illustre, la haine populaire, grondante depuis si longtemps, serait enfin assouvie.

Les moyens ne manquaient pas pour faire tomber cette tête, et cependant Fouquier-Tinville, l'accusateur mortel, avait résolu de ne pas négliger les nouveaux moyens d'accusation que Simon avait promis de mettre à sa disposition.

Le lendemain du jour où Simon et lui s'étaient rencontrés dans la salle des Pas-Perdus, le bruit des armes vint encore faire tressaillir, dans le Temple, les prisonniers qui avaient continué de l'habiter.

Ces prisonniers étaient Madame Elisabeth, Madame Royale, et l'enfant qui, après avoir été appelé Majesté au berceau, n'était plus appelé que le petit Louis Capet.

Le général Hanriot, remplaçant Santerre, avec son parache tricolore, son gros cheval et son grand sabre, entra, suivi de plusieurs gardes nationaux, dans le donjon où languissait l'enfant royal.

A côté du général marchait un greffier de mauvaise mine, chargé d'une écritoire, d'un rouleau de papier, et s'escriant avec une plume demesurément longue.

Derrière le scribe venait l'accusateur public. Nous avons vu, nous connaissons et nous retrouverons encore plus tard cet homme sec, jaune et froid, dont l'œil sanglant faisait frissonner le farouche Hanriot lui-même dans son harnois de guerre.

Quelques gardes nationaux et un lieutenant les suivaient.

Simon, souriant d'un air faux et tenant d'une main son bonnet d'ourson et de l'autre son tire-pied, monta devant pour indiquer le chemin à la commission.

Ils arrivèrent à une chambre assez noire, spacieuse et nue, au fond de laquelle, assis sur son lit, se tenait le jeune Louis, dans un état d'immobilité parfaite.

Quand nous avons vu le pauvre enfant fuyant devant la brutale colère de Simon, il y avait encore en lui une espèce de vitalité réagissant contre les indignes traitements du cordonnier du Temple ; il fuyait, il criait, il pleurait ; donc, il avait peur ; donc, il souffrait, donc, il espérait.

Aujourd'hui, crainte et espoir avaient disparu ; sans doute la souffrance existait encore ; mais, si elle existait, l'enfant martyr à qui l'on faisait, d'une façon si cruelle, payer les fautes de ses parents, l'enfant martyr la cachait au plus profond de son cœur et la voilait sous les apparences d'une complète insensibilité.

Il ne leva pas même la tête lorsque les commissaires marchèrent à lui.

Eux, sans autre préambule, prirent des sièges et s'installèrent. L'accusateur public au chevet du lit, Simon au pied, le greffier près de la fenêtre, les gardes nationaux et leur lieutenant sur le côté et un peu dans l'ombre.

Ceux d'entre les assistants qui regardaient le petit prisonnier avec quelque intérêt ou même quelque curiosité, remarquèrent la pâleur de l'enfant, son embonpoint singulier, et qui n'était que de la bouffissure, et le flechissement de ses jambes, dont les articulations commençaient à se tuméfier.

— Cet enfant est bien malade, dit le lieutenant avec une assurance qui fit retourner Fouquier-Tinville, déjà assis et prêt à interroger.

Le petit Capet leva les yeux et chercha dans la pénombre celui qui avait prononcé ces paroles, et il reconnut le même jeune homme qui, une fois déjà, avait, dans la cour du Temple, empêché Simon de le battre. Un rayonnement doux et intelligent circula dans ses prunelles d'un bleu foncé, mais ce fut tout.

— Ah ! ah ! c'est toi, citoyen Lorin, dit Simon appelant ainsi l'attention de Fouquier-Tinville sur l'ami de Maurice.

— Moi-même, citoyen Simon, répliqua Lorin avec son imperturbable aplomb.

Et, comme Lorin, quoique toujours prêt à faire face au danger, n'était point homme à le chercher inutilement, il profita de la circonstance pour saluer Fouquier-Tinville, qui lui rendit poliment son salut.

— Tu fais observer, je crois, citoyen, dit alors l'accusateur public, que l'enfant est malade ; es-tu médecin ?

— J'ai étudié la médecine, au moins, si je ne suis pas docteur.

— Eh bien, que lui trouves-tu ?

— Comme symptôme de maladie ? demanda Lorin.

— Oui.

— Je lui trouve les joues et les yeux bouffis, les mains pâles et maigres, les genoux tuméfiés ; et, si je lui tâtais le poulx, je constaterais, j'en suis sûr, un mouvement de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix pulsations à la minute.

L'enfant parut insensible à l'énumération de ses souffrances.

— Et à quoi la science peut-elle attribuer l'état du prisonnier ? demanda l'accusateur public.

Lorin se gratta le bout du nez en murmurant :

Philis veut me faire parler.

Je n'en ai pas la moindre envie.

Puis, tout haut :

— Ma foi, citoyen, répliqua-t-il, je ne connais pas assez le régime du petit Capet pour te répondre... Cependant...

Simon prêtait une oreille attentive, et riait sous cape de voir son ennemi tout près de se compromettre.

— Cependant, continua Lorin, je crois qu'il ne prend pas assez d'exercice.

— Je crois bien, le petit gueux ! dit Simon, il ne veut plus marcher.

L'enfant resta insensible à l'apostrophe du cordonnier.

Fouquier-Tinville se leva, vint à Lorin, et lui parla tout bas.

Personne n'entendit les paroles de l'accusateur public ; mais il était évident que ces paroles avaient la forme de l'interrogation.

— D'ailleurs, continua Fouquier, ce n'est pas sur la seule dénonciation de Simon que nous procédons ; tiens, l'accusation est publique.

Et Fouquier tira un second papier de sa poche.

Celui-là, c'était un numéro de la feuille qu'on appelait le *Père Duchesne*, et qui, comme on le sait, était rédigée par Hébert.

L'accusation, en effet, y était formulée en toutes lettres.

— C'est écrit, c'est même imprimé, dit Lorin ; mais n'importe, jusqu'à ce que j'aie entendu une pareille accusation sortir de la bouche de l'enfant, je m'entends, sortir volontairement, librement, sans menaces... eh bien...

— Eh bien?...

— Eh bien, malgré Simon et Hébert, je douterais comme tu doutes toi-même.



A côté du général marchait un greffier de mauvaise mine.

— Oh ! oh ! crois-tu cela, citoyen ? C'est bien grave pour une mère...

— En tout cas, nous allons le savoir, dit Fouquier ; Simon prétend le lui avoir entendu dire à lui-même, et s'est engagé à le lui faire avouer.

— Ce serait hideux, dit Lorin ; mais enfin cela est possible : l'Autrichienne n'est pas exempte de péché ; et, à tort ou à raison, cela ne me regarde pas... On en a fait une Messaline ; mais ne pas se contenter de cela et vouloir en faire une Agrippine, cela me paraît un peu fort, je l'avoue.

— Voilà ce qui a été rapporté par Simon, dit Fouquier impassible.

— Je ne doute pas que Simon n'ait dit cela... il y a des hommes qu'aucune accusation n'effraye, même les accusations impossibles... Mais ne trouves-tu pas, continua Lorin en regardant fixement Fouquier, ne trouves-tu pas, toi qui es un homme intelligent et probe, toi qui es un homme fort enfin, que demander à un enfant de pareils détails sur celle que les lois les plus naturelles et les plus sacrées de la nature lui ordonnent de respecter, c'est presque insulter à l'humanité tout entière dans la personne de cet enfant ?

L'accusateur ne sourcilla point ; il tira une note de sa poche et la fit voir à Lorin.

— La Convention m'ordonne d'informer, dit-il ; le reste ne me regarde pas, j'informe.

— C'est juste, dit Lorin ; et j'avoue que, si cet enfant avouait...

Et le jeune homme secoua la tête avec dégoût.

Simon guettait impatiemment l'issue de cette conversation ; le misérable ignorait le pouvoir qu'exerce sur l'homme intelligent le regard qu'il démele dans la foule : c'est un attrait tout de sympathie ou une impression de haine subite. Parfois c'est une puissance qui repousse, parfois c'est une force qui attire, qui fait décoller la pensée et dériver la personne même de l'homme jusqu'à cet autre homme de force égale ou de force supérieure qu'il reconnaît dans la foule.

Mais Fouquier avait senti le poids du regard de Lorin, et voulait être compris de cet observateur.

— L'interrogatoire va commencer, dit l'accusateur public ; greffier, prends la plume.

Celui-ci venait d'écrire les préliminaires d'un procès-verbal, et attendait, comme Simon, comme Harriot, comme tous enfin, que le colloque de Fouquier-Tinville et de Lorin eût cessé.

L'enfant seul paraissait complètement étranger à la scène dont il était le principal acteur, et avait repris ce regard atone qu'avait un instant illuminé l'éclair d'une suprême intelligence.

— Silence ! dit Harriot, le citoyen Fouquier-Tinville va interroger l'enfant.

— Capet, dit l'accusateur, sais-tu ce qu'est devenue ta mère ?

Le petit Louis passa d'une pâleur de marbre à une rougeur brûlante.

Mais il ne répondit pas.

— Mas-tu entendu, Capet ? reprit l'accusateur.

Même silence.

— Oh ! il entend bien, dit Simon ; mais il est comme les singes, il ne veut pas répondre, de peur qu'on ne le prenne pour un homme et qu'on le fasse travailler.

— Réponds, Capet, dit Hanriot ; c'est la commission de la Convention qui t'interroge, et tu dois obéissance aux lois.

L'enfant pâlit, mais ne répondit pas.

Simon fit un geste de rage ; chez ces natures brutales et stupides, la fureur est une ivresse accompagnée des hideux symptômes de l'ivresse du vin.

— Veux-tu répondre, louveteau ! dit-il en lui montrant le poing.

— Tais-toi, Simon, dit Fouquier-Tinville, tu n'as pas la parole.

Ce mot, dont il avait pris l'habitude au tribunal révolutionnaire, lui échappa.

— Entends-tu, Simon, dit Lorin, tu n'as pas la parole ; c'est la seconde fois qu'on te dit cela devant moi ; la première, c'était quand tu accusais la fille de la mère Tison, à laquelle tu as eu le plaisir de faire couper le cou.

Simon se tut.

— Ta mère t'aimait-elle, Capet ? demanda Fouquier. Même silence.

— On dit que non, continua l'accusateur.

Quelque chose comme un pâle sourire passa sur les lèvres de l'enfant.

— Mais quand je vous dis, hurla Simon, qu'il m'a dit à moi qu'elle l'aimait trop.

— Regarde, Simon, comme c'est fâcheux que le petit Capet, si bavard dans le tête-à-tête, devienne muet devant le monde, dit Lorin.

— Oh ! si nous étions seuls ! dit Simon.

— Oui, si vous étiez seuls, mais vous n'êtes pas seuls malheureusement. Oh ! si vous étiez seuls, brave Simon, excellent patriote, comme tu rosserais le pauvre enfant, hein ? Mais tu n'es pas seul, et tu n'oses pas, être infâme ! devant nous autres, honnêtes gens, qui savons que les anciens, sur lesquels nous essayons de nous modeler, respectaient tout ce qui était faible ; tu n'oses pas, car tu n'es pas seul, et tu n'es pas vaillant, mon digne homme, quand tu as des enfants de cinq pieds six pouces à combattre.

— Oh !... murmura Simon en grinçant des dents.

— Capet, reprit Fouquier, as-tu fait quelque confidence à Simon ?

Le regard de l'enfant prit, sans se détourner, une expression d'ironie impossible à décrire.

— Sur ta mère ? continua l'accusateur.

Un éclair de mépris passa dans le regard.

— Réponds oui ou non, s'écria Hanriot.

— Réponds oui ! hurla Simon en levant son tire-pied sur l'enfant.

L'enfant frissonna, mais ne fit aucun mouvement pour éviter le coup.

Les assistants poussèrent une espèce de cri de répulsion.

Lorin fit mieux, il s'élança, et, avant que le bras de Simon se fût abaissé, il le saisit par le poignet.

— Veux-tu me lâcher ? vociféra Simon devenant pourpre de rage.

— Voyons, dit Fouquier, il n'y a point de mal à ce qu'une mère aime son enfant ; dis-nous de quelle manière la mère t'aimait, Capet. Cela peut lui être utile.

Le jeune pri-onnier tressaillit à cette idée qu'il pouvait être utile à sa mère.

— Elle m'aimait comme une mère aime son fils, monsieur, dit-il ; il n'y a pas deux manières pour les mères d'aimer leurs enfants, ni pour les enfants d'aimer leur mère.

— Et moi, petit serpent, je soutiens que tu m'as dit que la mère...

— Tu auras rêvé cela, interrompit tranquillement Lorin ; tu dois avoir souvent le cauchemar, Simon.

— Lorin ! Lorin ! grince Simon.

— Eh bien, oui, Lorin ; après ! Il n'y a pas moyen de le battre, Lorin ; c'est lui qui bat les autres quand ils sont méchants ; il n'y a pas moyen de le dénoncer,

car ce qu'il vient de faire en arrêtant ton bras, il l'a fait devant le général Hanriot et le citoyen Fouquier-Tinville, qui l'approuvent, et ils ne sont pas des tièdes, ceux-là ! Il n'y a donc pas moyen de le faire guillotiner un peu, comme Héloïse Tison ; c'est fâcheux, c'est même enrageant, mais c'est comme cela, mon pauvre Simon !

— Plus tard ! plus tard ! répondit le cordonnier avec son ricanement d'hyène.

— Oui, cher ami, dit Lorin ; mais j'espère, avec l'aide de l'Être suprême !... ah ! tu t'attendais que j'allais dire avec l'aide de Dieu ? mais j'espère, avec l'aide de l'Être suprême et de mon sabre, l'avoir éventré auparavant ; mais range-toi, Simon, tu m'empêches de voir.

— Brigand !

— Tais-toi ! tu m'empêches d'entendre.

Et Lorin écrasa Simon de son regard.

Simon crispait ses poings, dont les noires bigarrures le rendaient fier ; mais comme l'avait dit Lorin, il lui fallait se borner là.

— Maintenant qu'il a commencé à parler, dit Hanriot, il continuera sans doute ; continue, citoyen Fouquier.

— Veux-tu répondre maintenant ? demanda Fouquier.

L'enfant rentra dans son silence.

— Tu vois, citoyen, tu vois ! dit Simon.

— L'obstination de cet enfant est étrange, dit Hanriot, troublé malgré lui par cette fermeté toute royale.

— Il est mal conseillé, dit Lorin.

— Par qui ? demanda Hanriot.

— Dame, par son patron.

— Tu m'accuses ? s'écria Simon. tu me dénonces ?..

Ah ! c'est curieux...

— Prenons-le par la douceur, dit Fouquier.

Se retournant alors vers l'enfant, qu'on eût dit complètement insensible :

— Voyons, mon enfant, dit-il, répondez à la commission nationale ; n'aggravez pas votre situation en refusant des éclaircissements utiles ; vous avez parlé au citoyen Simon des caresses que vous faisiez votre mère, de la façon dont elle vous faisait ces caresses, de sa façon de vous aimer.

Louis promena sur l'assemblée un regard qui devint haineux en s'arrêtant sur Simon, mais il ne répondit pas.

— Vous trouvez-vous malheureux ? demanda l'accusateur ; vous trouvez-vous mal logé, mal nourri, mal traité ? voulez-vous plus de liberté, un autre ordinaire, une autre prison, un autre gardien ? voulez-vous un cheval pour vous promener ? voulez-vous qu'on vous accorde la société d'enfants de votre âge ?

Louis reprit le profond silence dont il n'était sorti que pour défendre sa mère.

La commission demeura interdite d'étonnement ; tant de fermeté, tant d'intelligence étaient incroyables dans un enfant.

— Hein ! ces rois, dit Hanriot à voix basse, quelle race ! c'est comme les tigres : tout petits, ils ont de la méchanceté.

— Comment rédiger le procès-verbal ? demanda le greffier embarrassé.

— Il n'y a qu'à en charger Simon, dit Lorin ; il n'y a rien à écrire, cela fera son affaire à merveille.

Simon montra le poing à son implacable ennemi.

Lorin se mit à rire.

— Tu ne riras point comme cela le jour où tu éternueras dans le sac, dit Simon ivre de fureur.

— Je ne sais si je te précéderai ou si je te suivrai dans la petite cérémonie dont tu me menaces, dit Lorin ; mais ce que je sais, c'est que beaucoup riront le jour où ce sera ton tour. Dieux !... j'ai dit dieux au pluriel... dieux ! seras-tu laid ce jour-là, Simon ! tu seras hideux.

Et Lorin se retira derrière la commission avec un franc éclat de rire.

La commission n'avait plus rien à faire, elle sortit.

Quant à l'enfant, une fois délivré de ses interrogateurs, il se mit à chantonner sur son lit un petit refrain mélancolique qui était la chanson favorite de son père.

XXXIX

LE BOUQUET DE VIOLETTES

La paix, comme on a dû le prévoir, ne pouvait habiter longtemps cette demeure si heureuse qui renfermait Geneviève et Maurice.

Dans les tempêtes qui déchaînent le vent et la foudre, le nid des colombes est agité avec l'arbre qui les recèle.

Geneviève tomba d'un effroi dans un autre ; elle ne craignait plus pour Maison-Rouge, elle trembla pour Maurice.

Elle connaissait assez son mari pour savoir que, du moment où il avait disparu, il était sauvé ; sûre de son salut, elle trembla pour elle-même.

Elle n'osait confier ses douleurs à l'homme le moins timide de cette époque où personne n'avait peur ; mais elles apparaissaient manifestes dans ses yeux rougis et sur ses lèvres pâlisantes.

Un jour, Maurice entra doucement, et sans que Geneviève, plongée dans une rêverie profonde, l'entendit entrer. Maurice s'arrêta sur le seuil, et vit Geneviève assise, immobile, les yeux fixes, ses bras inertes étendus sur ses genoux, sa tête pensive inclinée sur sa poitrine.

Il la regarda un instant avec une profonde tristesse ; car tout ce qui se passait dans le cœur de la jeune femme lui fut révélé comme s'il eût pu y lire jusqu'à sa dernière pensée.

Puis, faisant un pas vers elle :

— Vous n'aimez plus la France, Geneviève, lui dit-il, avouez-le-moi. Vous fuyez jusqu'à l'air qu'on y respire, et ce n'est pas sans répugnance que vous vous approchez de la fenêtre.

— Hélas ! dit Geneviève, je sais bien que je ne puis vous cacher ma pensée ; vous avez deviné juste, Maurice.

— C'est pourtant un beau pays, dit le jeune homme ! la vie y est importante et bien remplie aujourd'hui ; cette activité bruyante de la tribune, des clubs, des conspirations, rend bien douces les heures du foyer. On aime si ardemment quand on rentre chez soi avec la crainte de ne plus aimer le lendemain, parce que le lendemain on aura cessé de vivre !

Geneviève secoua la tête.

— Pays ingrat à servir ! dit-elle.

— Comment cela ?

— Oui, vous qui avez tant fait pour sa liberté, n'êtes-vous pas aujourd'hui à moitié suspect ?

— Mais vous, chère Geneviève, dit Maurice avec un regard ivre d'amour, vous, l'ennemie jurée de cette liberté, vous qui avez fait tant contre elle, vous dormez paisible et inviolable sous le toit du républicain ; il y a compensation, comme vous voyez.

— Oui, dit Geneviève, oui ; mais cela ne durera point longtemps, car ce qui est injuste ne peut durer.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que moi, c'est-à-dire une aristocrate, moi qui rêve sournoisement la défaite de votre parti et la ruine de vos idées ; moi qui conspire jusque dans votre maison le retour de l'ancien régime, moi qui, reconnue, vous condamne à la mort et à la honte, selon vos opinions, du moins, moi, Maurice, je ne resterai pas ici comme le mauvais génie de la maison ; je ne vous entrainerai pas à l'échafaud.

— Et où irez-vous, Geneviève ?

— Ou j'irai ! Un jour que vous serez sorti, Maurice, j'irai me dénoncer moi-même sans dire d'où je viens.

— Oh ! cria Maurice atteint jusqu'au fond du cœur, de l'ingratitude, déjà !

— Non, répondit la jeune femme en jetant ses bras au cou de Maurice ; non, mon ami, de l'amour, et de

l'amour le plus dévoué, je vous le jure. Je n'ai pas voulu que mon frère fût pris et tué comme un rebelle ; je ne veux pas que mon amant soit pris et tué comme un traître.

— Vous ferez cela, Geneviève ? s'écria Maurice.

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel ! répondit la jeune femme. D'ailleurs, ce n'est rien que d'avoir la crainte, j'ai le remords.

Et elle inclina sa tête comme si le remords était trop lourd à porter.

— Oh ! Geneviève ! dit Maurice.

— Vous comprenez bien ce que je dis et surtout ce que j'éprouve, Maurice, continua Geneviève, car ce remords, vous l'avez aussi... Vous savez, Maurice, que je me suis donnée sans m'appartenir ; que vous m'avez prise sans que j'eusse le droit de me donner.

— Assez ! dit Maurice, assez !

Son front se plissa, et une sombre résolution brilla dans ses yeux si purs.

— Je vous montrerai, Geneviève, continua le jeune homme, que je vous aime uniquement. Je vous donnerai la preuve que nul sacrifice n'est au-dessus de mon amour. Vous haïssez la France, eh bien, soit, nous quitterons la France.

Geneviève joignit les mains, et regarda son amant avec une expression d'admiration enthousiaste.

— Vous ne me trompez pas, Maurice ? balbutia-t-elle.

— Quand vous ai-je trompée ? demanda Maurice : est-ce le jour où je me suis déshonoré pour vous acquérir ?

Geneviève rapprocha ses lèvres des lèvres de Maurice, et resta, pour ainsi dire, suspendue au cou de son amant.

— Oui, tu as raison Maurice dit-elle ; et c'est moi qui me trompais. Ce que j'éprouve, ce n'est plus du remords ; peut-être est-ce une dégradation de mon âme ; mais toi, du moins, tu la comprendras, je t'aime trop pour éprouver un autre sentiment que la frayeur de te perdre. Allons bien loin, mon ami ; allons là où personne ne pourra nous atteindre.

— Oh ! merci ! dit Maurice transporté de joie.

— Mais comment fuir ? dit Geneviève tressaillant à cette horrible pensée. On n'échappe pas facilement aujourd'hui au poignard des assassins du 2 septembre, ou à la hache des bourreaux du 21 janvier.

— Geneviève ! dit Maurice, Dieu nous protège. Ecoute, une bonne action que j'ai voulu faire à propos de ce 2 septembre dont tu parlais tout à l'heure va porter sa récompense aujourd'hui. J'avais le désir de sauver un pauvre prêtre qui avait étudié avec moi. J'allai trouver Danton, et, sur sa demande, le comité de salut public a signé un passeport pour ce malheureux et pour sa sœur. Ce passeport, Danton me le rendit ; mais le malheureux prêtre, au lieu de venir le chercher chez moi comme je le lui avais recommandé, a été s'enfermer aux Carmes ; il y est mort.

— Et ce passeport ? dit Geneviève.

— Je l'ai toujours ; il vaut un million aujourd'hui ; il vaut plus que cela, Geneviève, il vaut la vie, il vaut le bonheur !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la jeune femme, soyez béni !

— Maintenant, ma fortune consiste, tu le sais, en une terre que régit un vieux serviteur de la famille, patriote pur, âme loyale dans laquelle nous pouvons nous confier. Il m'en fera passer les revenus où je voudrai. En gagnant Boulogne, nous passerons chez lui.

— Où demeure-t-il donc ?

— Près d'Abbeville.

— Quand partirons-nous, Maurice ?

— Dans une heure.

— Il ne faut pas qu'on sache que nous partons.

— Personne ne le saura. Je cours chez Lorin ; il a un cabriolet sans cheval ; moi, j'ai un cheval sans voiture ; nous partirons aussitôt que je serai revenu. Toi, reste ici, Geneviève, et prépare toutes choses pour ce départ. Nous avons besoin de peu de bagages ; nous acheterons ce qui nous manquera en Angleterre. Je vais donner à Scévola une commission qui l'éloigne. Lorin

lui expliquera ce soir notre départ : et ce soir nous serons déjà loin.

— Mais, en route, si l'on nous arrête ?

— N'avons-nous point notre passeport ? Nous allons chez Hubert, c'est le nom de cet intendant. Hubert fait partie de la municipalité d'Abbeville ; d'Abbeville à Boulogne, il nous accompagne et nous sauvegarde ; à Boulogne, nous achèterons ou nous frèterons une barque. Je puis, d'ailleurs, passer au comité et me faire donner une mission pour Abbeville. Mais non, pas de supercherie, n'est-ce pas, Geneviève ? Gagnons notre bonheur en risquant notre vie.

— Oui, oui, mon ami, et nous réussirons. Mais comme tu es parfumé ce matin, mon ami ! dit la jeune femme en cachant son visage dans la poitrine de Maurice.

— C'est vrai ; j'avais acheté un bouquet de violettes à ton intention, ce matin, en passant devant le Palais-Egalité ; mais, en entrant ici, en te voyant si triste, je n'ai plus pensé qu'à te demander les causes de cette tristesse.

— Oh ! donne-le-moi, je te le rendrai.

Geneviève respira l'odeur du bouquet avec cette espèce de fanatisme que les organisations nerveuses ont presque toujours pour les parfums.

Tout à coup ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Qu'as-tu ? demanda Maurice.

— Pauvre Héloïse ! murmura Geneviève.

— Ah ! oui, fit Maurice avec un soupir. Mais, pensons à nous, chère amie, et laissons les morts, de quelque parti qu'ils soient, dormir dans la tombe que le dévouement leur a creusée. Adieu ! je pars.

— Reviens bien vite.

— En moins d'une demi-heure je suis ici.

— Mais si Lorin n'était pas chez lui ?

— Qu'importe ! son domestique me connaît : ne puis-je prendre chez lui tout ce qui me plaît, même en son absence, comme lui ferait ici ?

— Bien ! bien !

— Toi, ma Geneviève, prépare tout, en te bornant, comme je te le dis, au strict nécessaire : il ne faut pas que notre départ ait l'air d'un déménagement.

— Sois tranquille.

Le jeune homme fit un pas vers la porte.

— Maurice ! dit Geneviève.

Il se retourna et vit la jeune femme les bras étendus vers lui.

— Au revoir ! au revoir ! dit-il, mon amour, et bon courage ! dans une demi-heure je suis de retour ici.

Geneviève demeura seule chargée, comme nous l'avons dit, des préparatifs du départ.

Ces préparatifs, elle les accomplissait avec une espèce de fièvre. Tant qu'elle resterait à Paris, elle se faisait à elle-même l'effet d'être doublement coupable. Une fois hors de France, une fois à l'étranger, il lui semblait que son crime, crime qui était plutôt celui de la fatalité que le sien, il lui semblait que son crime lui pèserait moins.

Elle allait même jusqu'à espérer que, dans la solitude et l'isolement, elle finirait par oublier qu'il existât d'autre homme que Maurice.

Ils devaient fuir en Angleterre, c'était une chose convenue. Ils auraient là une petite maison, un petit cottage bien seul, bien isolé, bien fermé à tous les yeux ; ils changeraient de nom, et de leurs deux noms, ils en feraient un seul.

Là, ils prendraient deux serviteurs qui ignoreraient complètement leur passé. Le hasard voulait que Maurice et Geneviève parlassent tous deux anglais.

Ni l'un ni l'autre ne laissait rien en France qu'il eût à regretter, si ce n'est cette mère que l'on regrette toujours, fût-elle une marâtre, et qu'on appelle la patrie.

Geneviève commença donc à disposer les objets qui étaient indispensables à leur voyage ou plutôt à leur fuite.

Elle éprouvait un plaisir indicible à distinguer des autres, parmi ces objets, ceux qui avaient la prédilection de Maurice : l'habit qui lui prenait le mieux la taille, la cravate qui seyait le mieux à son teint, les livres qu'il avait feuilletés le plus souvent.

Elle avait déjà fait son choix ; déjà, dans l'attente des coffres qui devaient les renfermer, habits, linge, volumes couvraient les chaises, les canapés, le piano.

Soudain elle entendit la clef grincer dans la serrure.

— Bon ! dit-elle, c'est Scévola qui rentre. Maurice ne l'aurait-il pas rencontré ?

Elle continua sa besogne.

Les portes du salon étaient ouvertes ; elle entendit l'officieux remuer dans l'antichambre.

Justement elle tenait un rouleau de musique et cherchait un lien pour l'assujettir.

— Scévola ! ajouta-t-elle.

Un pas, qui allait se rapprochant, retentit dans la pièce voisine.

— Scévola ! répéta Geneviève, venez, je vous prie.

— Me voici ! dit une voix.

A l'accent de cette voix, Geneviève se retourna brusquement et poussa un cri terrible.

— Mon mari ! s'écria-t-elle.

— Moi-même, dit avec calme Dixmer.

Geneviève était sur une chaise, élevant les bras pour chercher dans une armoire un lien quelconque ; elle sentit que la tête lui tournait, elle étendit les bras et se laissa aller à la renverse, souhaitant de trouver un abîme au-dessous d'elle pour s'y précipiter.

Dixmer la retint dans ses bras, et la porta sur un canapé où il l'assit.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, ma chère ? et qu'y a-t-il ? demanda Dixmer ; ma présence produit-elle donc sur vous un si désagréable effet ?

— Je me meurs ! balbutia Geneviève en se renversant en arrière et en appuyant ses deux mains sur ses yeux, pour ne pas voir la terrible apparition.

— Bon ! dit Dixmer, me croyiez-vous déjà trépassé, ma chère ? et vous fais-je l'effet d'un fantôme ?

Geneviève regarda autour d'elle d'un air égaré, et, apercevant le portrait de Maurice, elle se laissa glisser du canapé, tomba à genoux comme pour demander assistance à cette impuissante et insensible image qui continuait de sourire.

La pauvre femme comprenait tout ce que Dixmer cachait de menaces sous le calme qu'il affectait.

— Oui, ma chère enfant, continua le tanneur, c'est bien moi ; peut-être me croyiez-vous bien loin de Paris ; mais non, j'y suis resté. Le lendemain du jour où j'avais quitté la maison, j'y suis retourné et j'ai vu à sa place un fort beau tas de cendres. Je me suis informé de vous, personne ne vous avait vue. Je me suis mis à votre recherche et j'ai eu beaucoup de peine à vous trouver. J'avoue que je ne vous croyais pas ici ; cependant, j'en eus soupçon, puisque, comme vous le voyez, je suis venu. Mais le principal est que me voici et que vous voilà. Comment se porte Maurice ? En vérité, je suis sûr que vous avez beaucoup souffert, vous si bonne royaliste, d'avoir été forcée de vivre sous le même toit qu'un républicain si fanatique.

— Mon Dieu ! murmura Geneviève, mon Dieu ! ayez pitié de moi !

— Après cela, continua Dixmer en regardant autour de lui, ce qui me console, ma chère, c'est que vous êtes très bien logée ici et que vous ne me paraissez pas avoir beaucoup souffert de la proscription. Moi, depuis l'incendie de notre maison et la ruine de notre fortune, j'ai erré assez à l'aventure, habitant le fond des caves, la cale des bateaux, quelquefois même les cloaques qui aboutissent à la Seine.

— Monsieur ! fit Geneviève.

— Vous avez là de fort beaux fruits ; moi, j'ai dû souvent me passer de dessert, étant forcée de me passer de diner.

Geneviève cacha en sanglotant sa tête dans ses mains.

— Non pas, continua Dixmer, que je manquasse d'argent ; j'ai, Dieu merci, emporté sur moi une trentaine de mille francs en or, ce qui vaut aujourd'hui cinq cent mille francs ; mais le moyen qu'un charbonnier, un pêcheur ou un chiffonnier, tire des louis de sa poche pour acheter un morceau de fromage ou un saucisson ? Eh ! mon Dieu, oui, madame, j'ai successivement adopté ces trois costumes. Aujourd'hui, pour mieux me déguiser, je suis en patriote, en exagéré, en Marseillais. Je grasseye et je jure. Dame ! un proscrit ne circule pas dans Paris aussi facilement qu'une jeune et

jolie femme, et je n'avais pas le bonheur de connaître une républicaine ardente qui pût me cacher à tous les yeux.

— Monsieur, monsieur, s'écria Geneviève, ayez pitié de moi ! vous voyez bien que je meurs !

— D'inquiétude, je comprends cela ; vous avez été fort inquiète de moi ; mais, consolez-vous, me voilà ; je reviens et nous ne nous quitterons plus, madame.

— Oh ! vous allez me tuer ! s'écria Geneviève.

Dixmer la regarda avec un sourire effrayant.

— Tuer une femme innocente ! Oh ! madame, que dites-vous donc là ? Il faut que le chagrin que vous a inspiré mon absence vous ait fait perdre l'esprit.

— Monsieur, s'écria Geneviève, monsieur, je vous demande à mains jointes de me tuer plutôt que de me torturer par de si cruelles railleries. Non, je ne suis pas innocente ; oui, je suis criminelle ; oui, je mérite la mort. Tuez-moi, monsieur, tuez-moi !...

— Alors, vous avouez que vous méritez la mort ?

— Oui, oui.

— Et que, pour expier je ne sais quel crime dont vous vous accusez, vous subirez cette mort sans vous plaindre ?

— Frappez, monsieur, je ne pousserai pas un cri ; et, au lieu de la maudire, je bénirai la main qui me frappera.

— Non, madame, je ne veux pas vous frapper ; cependant vous mourrez, c'est probable. Seulement, votre mort, au lieu d'être ignominieuse comme vous pourriez le craindre, sera glorieuse à l'égal des plus belles morts. Remerciez-moi, madame, je vous punirai en vous immortalisant.

— Monsieur, que ferez-vous donc ?

— Vous poursuivrez le but vers lequel nous tendions quand nous avons été interrompus dans notre route. Peur vous et pour moi, vous tomberez coupable ; pour tous, vous mourrez martyr.

— Oh ! mon Dieu ! vous me rendez folle en me parlant ainsi. Où me conduisez-vous ? où m'entraînez-vous ?

— A la mort, probablement.

— Laissez-moi faire une prière alors.

— Votre prière ?

— Oui.

— A qui ?

— Peu vous importe ! du moment que vous me tuez, je paye ma dette, et si j'ai payé, je ne vous dois rien.

— C'est juste, dit Dixmer en se retirant dans l'autre chambre ; je vous attends.

Il sortit du salon.

Geneviève alla s'agenouiller devant le portrait, en serrant de ses deux mains son cœur prêt à se briser.

— Maurice, dit-elle tout bas, pardonne-moi. Je ne m'attendais pas à être heureuse, mais j'espérais pouvoir te rendre heureux. Maurice, je t'enlève un bonheur qui faisait ta vie ; pardonne-moi la mort, mon bien-aimé !

Et, coupant une boucle de ses longs cheveux, elle la noua autour du bouquet de violettes et le déposa au bas du portrait qui parut prendre, tout insensible qu'était cette toile muette, une expression douloureuse pour la voir partir.

Du moins cela parut ainsi à Geneviève à travers ses larmes.

— Eh bien, êtes-vous prête, madame ? demanda Dixmer.

— Déjà ! murmura Geneviève.

— Oh ! prenez votre temps, madame !... répliqua Dixmer ; je ne suis pas pressé, moi ! D'ailleurs, Maurice ne tardera probablement pas à rentrer, et je serais charmé de le remercier de l'hospitalité qu'il vous a donnée.

Geneviève tressaillit de terreur à cette idée que son amant et son mari pouvaient se rencontrer.

Elle se releva comme mue par un ressort.

— C'est fini, monsieur, dit-elle, je suis prête !

Dixmer passa le premier. La tremblante Geneviève le suivit, les yeux à moitié fermés, la tête renversée en arrière ; ils monterent dans un fiacre qui attendait à la porte : la voiture roula.

Comme l'avait dit Geneviève, c'était fini.

XL

LE CABARET DU Puits-DE-NOË

Cet homme vêtu d'une carmagnole, que nous avons vu arpenter en long et en large la salle des Pas-Perdus, et que nous avons entendu, pendant l'expédition de l'architecte Giraud, du général Hanriot et du père Richard, échanger quelques paroles avec le guichetier resté de garde à la porte du souterrain ; ce patriote enrage avec son bonnet d'ours et ses moustaches épaisses, qui s'était donné à Simon comme ayant porté la tête de la princesse de Lamballe, se trouvait le lendemain de cette soirée, si variée en émotions, vers sept heures du soir, au cabaret du Puits-de-Noë, situé, comme nous l'avons dit, au coin de la rue de la Vieille-Draperie.

Il était là, chez le marchand, ou plutôt chez la marchande de vin, au fond d'une salle noire et enfumée par le tabac et les chandelles, faisant semblant de dévorer un plat de poisson au beurre noir.

La salle où il soupait était à peu près déserte ; deux ou trois habitués de la maison seulement étaient demeurés après les autres, jouissant du privilège que leur donnait leur visite quotidienne dans l'établissement.

La plupart des tables étaient vides ; mais il faut le dire en l'honneur du cabaret du Puits-de-Noë, les nappes rouges, ou plutôt violacées, revêtaient le passage d'un nombre satisfaisant de convives rassasiés.

Les trois derniers convives disparurent successivement, et, vers huit heures moins un quart, le patriote se trouva seul.

Alors il éloigna, avec un dégoût des plus aristocratiques, le plat grossier dont il paraissait faire un instant auparavant ses délices, et tira de sa poche une tablette de chocolat d'Espagne, qu'il mangea lentement, et avec une expression bien différente de celle que nous lui avons vu essayer de donner à sa physionomie.

De temps en temps, tout en croquant son chocolat d'Espagne et son pain noir, il jetait sur la porte vitrée, fermée d'un rideau à carreaux blancs et rouges, des regards pleins d'une anxieuse impatience. Quelquefois il prêtait l'oreille et interrompait son frugal repas avec une distraction qui donnait fort à penser à la maîtresse de la maison, assise à son comptoir, assez près de la porte sur laquelle le patriote fixait les yeux, pour qu'elle pût, sans trop de vanité, se croire l'objet de ses préoccupations.

Enfin, la sonnette de la porte d'entrée retentit d'une certaine façon qui fit tressaillir notre homme ; il reprit son poisson, sans que la maîtresse du cabaret remarquât qu'il en jetait la moitié à un chien qui le regardait faméliquement, et l'autre moitié à un chat qui lançait au chien de délicats mais meurtriers coups de griffe.

La porte au rideau rouge et blanc s'ouvrit à son tour ; un homme entra, vêtu à peu près comme le patriote, à l'exception du bonnet à poil, qu'il avait remplacé par le bonnet rouge.

Un énorme trousseau de clefs pendait à la ceinture de cet homme, ceinture de laquelle tombait aussi un large sabre d'infanterie à coquille de cuivre.

— Ma soupe ! ma chopine ! cria cet homme en entrant dans la salle commune, sans toucher à son bonnet rouge et en se contentant de faire à la maîtresse de l'établissement un signe de tête.

Puis, avec un soupir de lassitude, il alla s'installer à la table voisine de celle où soupait notre patriote.

La maîtresse du cabaret, par suite de la déférence qu'elle portait au nouvel arrivant, se leva et alla commander elle-même les objets demandés.

Les deux hommes se tournaient le dos ; l'un regardait dans la rue, l'autre vers le fond de la chambre. Pas un mot ne s'échangea entre les deux hommes tant que la maîtresse du cabaret n'eut pas complètement disparu.

Lorsque la porte se fut refermée derrière elle, et qu'à la lueur d'une seule chandelle suspendue à un bout de fil de fer, dans des proportions assez savantes pour que le luminaire fût divisible entre les deux convives, quand enfin l'homme au bonnet à poil se fut aperçu, grâce à la glace placée en face de lui, que la chambre était parfaitement déserte :

— Bonsoir, dit-il à son compagnon sans se retourner.
— Bonsoir, monsieur, dit le nouveau venu.
— Eh bien, demanda le patriote avec la même indifférence affectée, où en sommes-nous ?

— Eh bien, c'est fini.
— Qu'est-ce qui est fini ?
— Comme nous en sommes convenus, j'ai eu des raisons avec le père Richard pour le service, j'ai prétexté ma faiblesse d'ouïe, mes éblouissements, et je me suis trouvé mal en plein greffe.

— Très bien ; après ?
— Après, le père Richard a appelé sa femme, et sa femme m'a frotté les tempes avec du vinaigre, ce qui m'a fait revenir.

— Bon ! ensuite ?
— Ensuite, comme il était convenu entre nous, j'ai dit que le manque d'air me produisait ces éblouissements, attendu que j'étais sanguin, et que le service de la Conciergerie, où il se trouve en ce moment quatre cents prisonniers, me tuait.

— Qu'ont-ils dit ?
— La mère Richard m'a plaint.
— Et le père Richard ?
— Il m'a mis à la porte.
— Mais ce n'est point assez qu'il t'ait mis à la porte.
— Attendez donc ; alors la mère Richard, qui est une bonne femme, lui a reproché de n'avoir pas de cœur, attendu que j'étais père de famille.

— Et il a dit à cela ?
— Il a dit qu'elle avait raison, mais que la première condition inhérente à l'état de guichetier était de demeurer dans la prison à laquelle il était attaché ; que la République ne plaisait pas, et qu'elle coupait le cou à ceux qui avaient des éblouissements dans l'exercice de leurs fonctions.

— Diable ! fit le patriote.
— Et il n'avait pas tort, le père Richard ; depuis que l'Autrichienne est là, c'est un enfer de surveillance ; on y dévisage son père.

Le patriote donna son assiette à lécher au chien, qui fut mordu par le chat.

— Achevez, dit-il sans se retourner.
— Enfin, monsieur, je me suis mis à gémir, c'est-à-dire que je me sentais très mal ; j'ai demandé l'infirmerie, et j'ai assuré que mes enfants mourraient de faim si ma paye m'était supprimée.

— Et le père Richard ?
— Le père Richard m'a répondu que, quand on était guichetier, on ne faisait pas d'enfants.

— Mais vous avez la mère Richard pour vous, je suppose ?

— Heureusement ! elle a fait une scène à son mari, lui reprochant d'avoir un mauvais cœur, et le père Richard a fini par me dire : « Eh bien, citoyen Gracchus, entends-toi avec quelqu'un de tes amis qui te donnera quelque chose sur tes gages ; présente-le-moi comme remplaçant et je promets de le faire accepter. » Sur quoi, je suis sorti en disant : « C'est bon, père Richard, je vais chercher. »

— Et tu as trouvé, mon brave.
En ce moment, la maîtresse de l'établissement entra, apportant au citoyen Gracchus sa soupe et sa chopine.

Ce n'était l'affaire ni de Gracchus ni du patriote, qui avaient sans doute quelques communications à se faire.

— Citoyenne, dit le guichetier, j'ai reçu une petite gratification du père Richard, de sorte que je me permettrai aujourd'hui la côtelette de porc aux cornichons et la bouteille de vin de Bourgogne ; envoie ta servante me chercher l'une chez le charcutier, et va me chercher l'autre à la cave.

L'hôtesse donna aussitôt ses ordres. La servante sortit

par la porte de la rue, et elle sortit, elle, par la porte de la cave.

— Bien, dit le patriote, tu es un garçon intelligent.
— Si intelligent, que je ne me cache pas, malgré vos belles promesses, de quoi il retourne pour nous deux. Vous vous doutez de quoi il retourne ?

— Oui, parfaitement.
— C'est notre cou à tous deux que nous jouons.
— Ne t'inquiète pas du mien.
— Ce n'est pas le vôtre non plus, monsieur, qui me cause, je l'avoue, la plus vive inquiétude.

— C'est le tien ?
— Oui.
— Mais si je l'estime le double de ce qu'il vaut...
— Eh ! monsieur, c'est une chose très précieuse que le cou.

— Pas le tien.
— Comment ! pas le mien ?
— En ce moment, du moins.
— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que ton cou ne vaut pas une obole, attendu que si, par exemple, j'étais un agent du comité de salut public, tu serais guillotiné demain.

Le guichetier se retourna d'un mouvement si brusque, que le chien aboya contre lui.

Il était pâle comme la mort.
— Ne te tourne pas et ne pâlis pas, dit le patriote ; achève tranquillement ta soupe au contraire : je ne suis pas un agent provocateur, l'ami. Fais-moi entrer à la Conciergerie, installe-moi à ta place, donne-moi les clefs, et demain je te compte cinquante mille livres en or.

— C'est bien vrai au moins ?
— Oh ! tu as une fameuse caution, tu as ma tête.
Le guichetier médita quelques secondes.

— Allons, dit le patriote, qui je voyait dans sa glace, allons, ne fais pas de mauvaises réflexions ; si tu me dénonces, comme tu n'auras fait que ton devoir, la République ne te donnera pas un sou ; si tu me sers, comme au contraire tu auras manqué à ce même devoir, et qu'il est injuste dans ce monde de faire quelque chose pour rien, je te donnerai les cinquante mille livres.

— Oh ! je comprends bien, dit le guichetier, j'ai tout bénéficié à faire ce que vous demandez ; mais je crains les suites...

— Les suites !... et qu'as-tu à craindre ? Voyons, ce n'est pas moi qui te dénoncerai, au contraire.
— Sans doute.

— Le lendemain du jour où je suis installé, tu viens faire un tour à la Conciergerie ; je te compte vingt-cinq rouleaux contenant chacun deux mille francs ; ces vingt-cinq rouleaux tiendront à l'aise dans tes deux poches. Avec l'argent, je te donne une carte pour sortir de France ; tu pars, et partout où tu vas, tu es, sinon riche, du moins indépendant.

— Eh bien, c'est dit, monsieur, arrive qui arrive. Je suis un pauvre diable moi ; je ne mêle pas de politique ; la France a toujours bien marché sans moi, et ne périra pas faute de moi ; si vous faites une méchante action, tant pis pour vous.

— En tout cas, dit le patriote, je ne crois pas pouvoir faire pis que l'on ne fait en ce moment.

— Monsieur me permettra de ne pas juger la politique de la Convention nationale.

— Tu es un homme admirable de philosophie et d'insouciance. Maintenant, voyons, quand me présentes-tu au père Richard ?

— Ce soir, si vous voulez.
— Oui, certainement. Qui suis-je ?
— Mon cousin Mardoche.
— Mardoche, soit ; le nom me plaît. Quel état ?
— Culottier.

— De culottier à tanneur, il n'y a que la main.
— Etes-vous tanneur ?
— Je pourrais l'être.

— C'est vrai.
— A quelle heure la présentation ?
— Dans une demi-heure, si vous voulez.
— A neuf heures alors.

— Quand aurai-je l'argent ?
 — Demain.
 — Vous êtes donc énormément riche ?
 — Je suis à mon aise.
 — Un ci-devant, n'est-ce pas ?
 — Que t'importe !
 — Avoir de l'argent, et donner son argent pour cou-
 rir le risque d'être guillotiné ; en vérité, il faut que les
 ci-devant soient bien bêtes !
 — Que veux-tu ! les sans-culottes ont tant d'esprit qu'il
 n'en reste pas aux autres.
 — Chut ! voilà mon vin
 — A ce soir, en face de la Conciergerie.
 — Oui.
 Le patriote paya son écol et sortit.

Dès le soir même, le marché est conclu : le père Ri-
 chard accepta le guichetier Mardoche en rempla-
 cement du citoyen Gracchus.

Deux heures avant que cette affaire s'arrangeât dans
 la geôle, une scène se passait dans une autre partie
 de la prison qui, quoiqu'il n'y eût rien d'apparent, avait
 une importance non moins grande pour les principaux
 personnages de cette histoire.

Le greffier de la Conciergerie, fatigué de sa journée,
 allait plier les registres et sortir, quand un homme,
 conduit par la citoyenne Richard, se présenta devant
 son bureau.

— Citoyen greffier, dit-elle, voici votre confrère du
 ministère de la guerre qui vient, de la part du citoyen
 ministre, pour relever quelques écrous militaires.



Allegretti

Le greffier de la guerre attendit patiemment.

De la porte, on l'entendit crier de sa voix de tonnerre :
 — Allons donc, citoyenne ! les côtelettes aux corni-
 chons ! mon cousin Gracchus meurt de faim.

— Ce bon Mardoche ! dit le guichetier en dégustant
 le verre de Bourgogne que venait de lui verser la ca-
 baretière en le regardant tendrement.

XLJ

LE GREFFIER DU MINISTÈRE DE LA GUERRE

Le patriote était sorti, mais ne s'était pas éloigné. À
 travers les vitres enfumées, il guettait le guichetier,
 pour voir s'il n'entrerait pas en communication avec
 quelques-uns de ces agents de la police républicaine,
 l'une des meilleures qui eût jamais existé, car la moitié
 de la société espionnait l'autre, moins encore pour la
 plus grande gloire du gouvernement que pour la plus
 grande sûreté de sa tête.

Mais rien de ce que craignait le patriote n'arriva ; à
 neuf heures moins quelques minutes, le guichetier se
 leva, prit le menton de la cabaretière et sortit.

Le patriote le rejoignit sur le quai de la Conciergerie
 et tous deux entrèrent dans la prison.

— Ah ! citoyen, dit le greffier, vous arrivez un peu
 tard, je plains bagage.

— Cher confrère, pardonnez-moi, répondit le nouvel
 arrivant, mais nous avons tant de besogne, que nos
 courses ne peuvent guère se faire qu'à nos moments
 perdus, et nos moments perdus, à nous, ne sont guère
 que ceux où les autres mangent et dorment.

— Si il en est ainsi, faites, mon cher confrère ; mais
 hâtez-vous, car, ainsi que vous le dites, c'est l'heure du
 souper et j'ai faim. Avez-vous vos pouvoirs ?

— Les voici, dit le greffier du ministère de la guerre
 en exhibant un portefeuille que son confrère, tout pressé
 qu'il était, examina avec une scrupuleuse attention.

— Oh ! tout cela est en règle, dit la femme Richard,
 et mon mari a déjà passé l'inspection.

— N'importe, n'importe, dit le greffier en continuant
 son examen.

Le greffier de la guerre attendit patiemment et en
 homme qui s'était attendu au strict accomplissement de
 ces formalités.

— A merveille, dit le greffier de la Conciergerie, et
 vous pouvez maintenant commencer quand vous vou-
 drez. Avez-vous beaucoup d'écrous à relever ?

— Une centaine.

— Alors, vous en avez pour plusieurs jours ?

— Aussi, cher confrère, est-ce une espèce de petit
 établissement que je viens fonder chez vous, si vous le
 permettez, toutefois.

— Comment l'entendez-vous ? demanda le greffier de
 la Conciergerie.

— C'est ce que je vous expliquerai en vous emme-

nant souper ce soir avec moi ; vous avez faim, vous l'avez dit.

— Et je ne m'en dédis pas.

— Eh bien, vous verrez ma femme : c'est une bonne cuisinière ; puis vous ferez connaissance avec moi : je suis un bon garçon.

— Ma foi, oui, vous me faites cet effet-là ; cependant, cher confrère...

— Oh ! acceptez sans façon les huîtres que j'achèterai en passant sur la place du Châtelet, un poulet de chez notre rôtisseur, et deux ou trois petits plats que madame Durand fait dans la perfection.

— Vous me séduisez, cher confrère, dit le greffier de la Conciergerie, ébloui par ce menu, auquel n'était pas accoutumé un greffier payé par le tribunal révolutionnaire à raison de deux livres en assignats, lesquels valaient en réalité deux francs à peine.

— Ainsi, vous acceptez ?

— J'accepte.

— En ce cas, à demain le travail ; pour ce soir, partons.

— Partons.

— Venez-vous ?

— A l'instant ; laissez-moi seulement prévenir les gendarmes qui gardent l'Autrichienne.

— Pourquoi faire les prévenez-vous ?

— Afin qu'ils soient avertis que je sors et que, sachant, par conséquent, qu'il n'y a plus personne au greffe, tous les bruits leur deviennent suspects.

— Ah ! fort bien ; excellente précaution, ma foi !

— Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— A merveille. Allez.

Le greffier de la Conciergerie alla en effet heurter au guichet et l'un des gendarmes ouvrit en disant :

— Qui est là ?

— Moi ! le greffier ; vous savez, je pars. Bonsoir, citoyen Gilbert.

— Bonsoir, citoyen greffier.

Et le guichet se referma.

Le greffier de la guerre avait examiné toute cette scène avec la plus grande attention, et, quand la porte de la prison de la reine restait ouverte, son regard avait rapidement plongé jusqu'au fond du premier compartiment : il avait vu le gendarme Duchesne à table, et s'était, en conséquence, assuré que la reine n'avait que deux gardiens.

Il va sans dire que, lorsque le greffier de la Conciergerie se retourna, son confrère avait repris l'aspect le plus indifférent qu'il avait pu donner à sa physionomie.

Comme ils sortaient de la Conciergerie, deux hommes allaient y entrer.

Ces deux hommes, qui allaient y entrer, étaient le citoyen Gracchus et son cousin Mardoche.

Le cousin Mardoche et le greffier de la guerre, chacun par un mouvement qui semblait émaner d'un sentiment pareil, enfoncèrent, en s'apercevant, l'un son bonnet à poils, l'autre son chapeau à larges bords sur les yeux.

— Quels sont ces hommes ? demanda le greffier de la guerre.

— Je n'en connais qu'un : c'est un guichetier nommé Gracchus.

— Ah ! fit l'autre avec une indifférence affectée, les guichetiers sortent donc de la Conciergerie ?

— Ils ont leur jour.

L'investigation ne fut pas poussée plus loin : les deux nouveaux amis prirent le pont au Change. Au coin de la place du Châtelet, le greffier de la guerre, selon le programme annoncé, acheta une cloyère de douze douzaines d'huîtres ; puis on continua de s'avancer par le quai de Gèvres.

La demeure du greffier du ministère de la guerre était fort simple : le citoyen Durand habitait trois petites pièces sur la place de Grève, dans une maison sans portier. Chaque locataire avait une clef de la porte de l'allée ; et il était convenu que l'on s'avertirait quand on n'aurait pas pris cette clef avec soi, par un, deux ou trois coups de marteau, selon l'étage que l'on habitait : la personne qui en attendait une autre, et qui reconnaissait le signal, descendait alors et ouvrait la porte.

Le citoyen Durand avait sa clef dans sa poche, il n'eut donc pas besoin de frapper.

Le greffier du Palais trouva madame la greffière de la guerre fort à son goût.

C'était une charmante femme, en effet, à laquelle une profonde expression de tristesse répandue sur sa physionomie, donnait à la première vue un puissant intérêt. Il est à remarquer que la tristesse est un des plus sûrs moyens de séduction des jolies femmes ; la tristesse rend amoureux tous les hommes, sans exception, même les amoureux ; car, quoi qu'on dise, les greffiers sont des hommes, et il n'est aucun amour-propre éroce ou aucun cœur sensible qui n'espère consoler une jolie femme affligée, et changer les roses blanches d'un teint pâle en des roses plus riantes, comme disait le citoyen Dorat.

Les deux greffiers soupèrent de fort bon appétit ; il n'y a que madame Durand qui ne mangea point.

Les questions cependant marchaient de part et d'autre.

Le greffier de la guerre demandait à son confrère, avec une curiosité bien remarquable dans ces temps de drames quotidiens, quels étaient les usages du potais, les jours de jugement, les moyens de surveillance.

Le greffier du Palais, enchanté d'être écouté avec tant d'attention, répondait avec complaisance et disait les mœurs des geôliers, celles de Fouquier-Tinville, et enfin celles du citoyen Sanson, le principal acteur de cette tragédie qu'on jouait chaque soir sur la place de la Révolution.

Puis s'adressant à son collègue et à son hôte, il lui demandait à son tour des renseignements sur son ministère à lui.

— Oh ! dit Durand, je suis moins bien renseigné que vous, étant un personnage infiniment moins important que vous, attendu que je suis plutôt secrétaire du greffier que titulaire de la place ; je fais la besogne du greffier en chef, Obscur employé, à moi la peine, aux autres le profit ; c'est l'habitude de toutes les bureaucraties, même révolutionnaires. La terre et le ciel changeront peut-être un jour, mais les bureaux ne changeront pas.

— Eh bien, je vous aiderai, citoyen, dit le greffier du Palais, charmé du bon vin de son hôte, et surtout charme des beaux yeux de madame Durand.

— Oh ! merci, dit celui à qui cette offre gracieuse était faite ; tout ce qui change les habitudes et les localités est une distraction pour un pauvre employé, et je crains plutôt de voir finir mon travail à la Conciergerie que de le voir traîner en longueur, et pourvu que chaque soir je puisse amener au greffe madame Durand, qui s'ennuierait ici...

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit le greffier du Palais, enchanté de l'aimable distraction que lui promettait son confrère.

— Elle me dictera les écrous, continua le citoyen Durand ! et puis, de temps en temps, si vous n'avez pas trouvé le souper de ce soir trop mauvais, vous en reviendrez prendre un pareil.

— Qui ! mais pas trop souvent, dit avec fatuité le greffier du Palais ; car je vous avouerai que je serais grondé si je rentrais plus tard que d'habitude dans une certaine petite maison de la rue du Petit-Musc.

— Eh bien, voilà qui s'arrange merveilleusement bien, dit Durand ; n'est-ce pas, ma chère amie ?

Madame Durand, fort pâle et fort triste toujours, leva les yeux sur son mari et répondit :

— Que votre volonté soit faite.

Onze heures sonnaient ; il était temps de se retirer. Le greffier du Palais se leva, et prit congé de ses nouveaux amis, en leur exprimant tout le plaisir qu'il avait eu de faire connaissance avec eux et leur diner.

Le citoyen Durand reconduisit son hôte jusque sur le palier ; puis, rentrant dans la chambre :

— Allons, Geneviève, dit-il, couchez-vous.

La jeune femme, sans répondre se leva, prit une lampe et passa dans la chambre à droite.

Durand, ou plutôt Dixmer, la regarda sortir, resta un instant pensif et le front sombre après son départ ; puis, à son tour, il passa dans sa chambre, qui était du côté opposé.

XLII

LES DEUX BILLET

A partir de ce moment, le greffier du ministère de la guerre vint chaque soir travailler assidûment dans le bureau de son collègue du Palais ; madame Durand relevait les écrous sur les registres préparés à l'avance, et Durand copiait avec ardeur.

Durand examinait tout sans paraître faire attention à rien. Il avait remarqué que chaque soir, à neuf heures, un panier de provisions apporté par Richard ou sa femme était déposé à la porte.

Au moment où le greffier disait au gendarme : « Je m'en vais, citoyen, » le gendarme, soit Gilbert, soit Duchesne, sortait, prenait le panier et le portait chez Marie-Antoinette.

Pendant les trois soirées consécutives où Durand était resté plus tard à son poste le panier aussi était resté plus tard au sien, puisque ce n'était qu'en ouvrant la porte pour dire adieu au greffier que le gendarme récoltait les provisions.

Un quart d'heure après avoir introduit le panier plein, un des deux gendarmes remettait à la porte un panier vide de la veille, le déposant à la même place où était l'autre.

Le soir du quatrième jour, c'était au commencement d'octobre, après la séance habituelle, quand le greffier du Palais se fut retiré, et quand Durand, ou plutôt Dixmer, fut resté seul avec sa femme, il laissa tomber sa plume, puis regarda autour de lui et prêtant l'oreille avec la même attention que si sa vie en eût dépendu, il se leva vivement, et courant à pas étouffés vers la porte du guichet, il souleva la serviette qui recouvrait le panier et enfonça dans le pain tendre destiné à la prisonnière un petit étui d'argent.

Puis, pâle et tremblant de l'émotion qui, même chez la plus puissante organisation, trouble l'homme qui vient d'accomplir un acte suprême, et dont le moment a été longuement préparé et est fortement attendu, il revint prendre sa place, appuyant une main sur son front, l'autre sur son cœur.

Geneviève le regardait faire, mais sans lui adresser la parole ; ordinairement, depuis que son mari l'avait reprise chez Maurice, elle attendait toujours qu'il lui parlât le premier.

Cependant, cette fois, elle rompit le silence :

— Est-ce pour ce soir ? demanda-t-elle.

— Non, c'est pour demain, répondit Dixmer.

El, se levant après avoir regardé et écouté de nouveau, il ferma les registres, et, se rapprochant du guichet, il frappa à la porte.

— Hein ? fit Gilbert.

— Citoyen, dit-il, je m'en vais.

— Bien, dit le gendarme du fond de la cellule. Bonsoir.

— Bonsoir, citoyen Gilbert.

Durand entendit le grincement des verrous, il comprit que le gendarme allait ouvrir la porte, il sortit.

Dans le couloir qui conduisait de l'appartement du père Richard à la cour, il heurta un guichetier coiffé d'un bonnet à poil, et brandissant un lourd trousseau de clefs.

La peur saisit Dixmer ; cet homme, brutal comme les gens de son état, allait l'interpeller, le regarder, le reconnaître peut-être. Il enfonça son chapeau, tandis que Geneviève tirait sur ses yeux la garniture de son mantelet noir.

Il se trompait !

— Ah ! parde ! dit seulement le guichetier, quoique ce fut lui qui eût été heurté.

Dixmer treuillait au son de cette voix, qui était douce et polie. Mais le guichetier était pressé sans doute, il se

glissa dans le couloir, ouvrit la porte du père Richard et disparut. Dixmer continua son chemin, entraînant Geneviève.

— C'est étrange, dit-il, lorsqu'il fut dehors, que la porte se fut refermée derrière lui, et que l'impression de l'air eût rafraîchi son front brûlant.

— Oh ! oui, bien étrange, murmura Geneviève.

Au temps de leur intimité, les deux époux se fussent communiqué l'un à l'autre la cause de leur étonnement. Mais Dixmer enferma ses pensées dans son esprit, les combattant comme une hallucination, tandis que Geneviève se contentait, en tournant l'angle du pont au Change, de jeter un dernier regard sur le sombre Palais, où quelque chose de pareil au fantôme d'un ami perdu venait de réveiller en elle tant de souvenirs doux et amers à la fois.

Tous deux arrivèrent à la Grève sans avoir prononcé une seule parole.

Pendant ce temps, le gendarme Gilbert était sorti et s'était emparé du panier de provisions destiné à la reine. Il contenait des fruits, un poulet froid, une bouteille de vin blanc, une carafe d'eau et la moitié d'un pain de deux livres.

Gilbert leva la serviette et reconnut la disposition ordinaire des objets placés dans le panier par la citoyenne Richard. Puis, dérangeant le paravent :

— Citoyenne, dit-il tout haut, voici le souper.

Marie-Antoinette rompit le pain ; mais à peine ses doigts s'y étaient-ils imprimés, qu'elle sentit le froid contact de l'argent, et qu'elle comprit que ce pain renfermait quelque chose d'extraordinaire.

Alors elle regarda autour d'elle, mais le gendarme s'était déjà retiré.

La reine resta un instant immobile ; elle calculait son éloignement progressif.

Quand elle crut être certaine qu'il était allé s'asseoir près de son camarade, elle tira l'étui du pain. L'étui contenait un billet. Elle le déplaça et lut ce qui suit :

« Madame, tenez-vous prête demain à l'heure où vous recevrez ce billet ; car demain, à cette heure, une femme sera introduite dans le cachot de Votre Majesté. Cette femme prendra vos habits et vous donnera les siens ; puis vous sortirez de la Conciergerie au bras d'un de vos plus dévoués serviteurs.

« Ne vous inquiétez pas du bruit qui se fera dans la première pièce ; ne vous arrêtez ni aux cris ni aux gémisséments ; ne vous occupez que de passer promptement la robe et le mantelet de la femme qui doit prendre la place de Votre Majesté. »

— Un dévouement ! murmura la reine ; merci, mon Dieu ! je ne suis donc pas, comme on le disait, un objet d'exécration pour tous.

Elle relut le billet. Alors le second paragraphe la frappa.

— « Ne vous arrêtez ni aux cris ni aux gémisséments », murmura-t-elle. Oh ! cela veut dire que l'on frappera mes deux gardiens, pauvres gens ! qui m'ont montré tant de pitié ; oh ! jamais, jamais !

Elle déchira encore la seconde moitié du billet, qui était blanche, et comme elle n'avait ni crayon ni plume pour répondre à l'ami inconnu qui s'occupait d'elle, elle prit l'épingle de son fichu et piqua dans le papier des lettres qui composèrent les mots suivants :

« Je ne puis ni ne dois accepter le sacrifice de la vie de personne en échange de la mienne.

« M.-A. »

Puis elle replaça le papier dans l'étui, qu'elle enfouit dans la seconde partie du pain brisé.

Cette opération était achevée à peine, dix heures sonnaient, et la reine, tenant le morceau de pain à la main, comptait tristement les heures qui vibraient lentes et espacées, quand elle entendit à une des fenêtres, donnant sur la cour que l'on appelait la cour des femmes, un bruit strident pareil à celui que produirait un diamant grinçant sur le verre. Ce bruit fut suivi d'un choc léger à la vitre, choc plusieurs fois répété et qui couvrait avec intention la toux d'un homme. Puis, à l'angle de

la vitre, apparut un petit papier roulé qui glissa lentement et tomba au pied de la muraille. Puis la reine entendit le bruit d'un trousseau de clefs sautillant les unes sur les autres et des pas qui s'éloignaient en retentissant sur le pavé.

Elle reconnut que la vitre venait d'être trouée à son angle, et que, par cet angle, l'homme qui s'éloignait avait glissé un papier qui sans doute était un billet. Ce billet était à terre. La reine le couva des yeux, tout en écoutant si l'un de ses gardiens ne se rapprochait pas d'elle; mais elle les entendit qui parlaient à voix basse comme ils le faisaient d'habitude, et par une espèce de convention tacite pour ne pas l'importuner. Alors elle se leva doucement, retenant son haleine, et alla ramasser le papier.

Un objet mince et dur en glissa comme d'un fourreau, et, en tombant sur la brique, résonna métalliquement. C'était une lime de la plus grande finesse, un bijou plutôt qu'un outil, un de ces ressorts d'acier avec lesquels une main, si faible et si inhabile qu'elle soit, peut couper en un quart d'heure le fer du plus épais barreau.

« Madame, disait le papier, demain à neuf heures et demie, un homme viendra causer avec les gendarmes qui vous gardent, par la fenêtre de la cour des femmes. Pendant ce temps, Votre Majesté sciera le troisième barreau de sa fenêtre, en allant de gauche à droite... Coupez en biaisant, un quart d'heure doit suffire à Votre Majesté; puis tenez-vous prête à passer par la fenêtre... L'avis vous vient d'un de vos plus dévoués et de vos plus fidèles sujets, lequel a consacré sa vie au service de Votre Majesté, et sera heureux de la sacrifier pour elle. »

— Oh! murmura la reine, est-ce un piège? Mais non, il me semble que je connais cette écriture; c'est la même qu'au Temple; c'est celle du chevalier de Maison-Rouge. Allons! Dieu veut peut-être que j'échappe.

Et la reine tomba à genoux et se réfugia dans la prière, ce baume souverain des prisonniers.

XLIII

LES PRÉPARATIFS DE DIXMER

Ce lendemain, préparé par une nuit d'insomnie, vint enfin, terrible et, l'on peut dire sans exagération, couleur de sang.

Chaque jour, en effet, à cette époque et dans cette année, le plus beau soleil avait ses taches livides.

La reine dormit à peine et d'un sommeil sans repos; à peine avait-elle les yeux fermés, qu'il lui semblait voir du sang, qu'il lui semblait entendre pousser des cris.

Elle s'était endormie, sa lime dans sa main.

Une partie de la journée fut donnée par elle à la prière. Ses gardiens la voyaient prier si souvent, qu'ils ne prirent aucune inquiétude de ce surcroît de dévotion.

De temps en temps, la prisonnière tirait de son sein la lime qui lui avait été transmise par un de ses sauveurs, et elle comparait la faiblesse de l'instrument à la force des barreaux.

Heureusement, ces barreaux n'étaient scellés dans le mur que d'un côté, c'est-à-dire par en bas.

La partie supérieure s'emboîtait dans un barreau transversal; la partie inférieure sciée, on n'avait donc qu'à tirer le barreau, et le barreau venait.

Mais ce n'étaient pas les difficultés physiques qui arrêtaient la reine; elle comprenait parfaitement que la chose était possible, et c'est cette possibilité même qui faisait de l'espérance une flamme sanglante qui éblouissait ses yeux.

Elle sentait que, pour arriver à elle, il faudrait que ses amis tuassent les hommes qui la gardaient, et elle n'eût consenti leur mort à aucun prix; ces hommes

étaient les seuls qui depuis longtemps lui eussent montré quelque pitié.

D'un autre côté, au delà de ces barreaux qu'on lui disait de scier, de l'autre côté du corps de ces deux hommes qui devaient succomber en empêchant ses sauveurs d'arriver jusqu'à elle, étaient la vie, la liberté, et peut-être la vengeance, trois choses si douces, pour une femme surtout, qu'elle demandait à Dieu pardon de les désirer si ardemment.

Elle crut, au reste, remarquer que nul soupçon n'agitait ses gardiens et qu'ils n'avaient pas même la conscience du piège où l'on voulait faire tomber leur prisonnière, en supposant que le complot fût un piège.

Ces hommes simples se fussent trahis à des yeux aussi exercés que l'étaient ceux d'une femme habituée à deviner le mal à force de l'avoir souffert.

La reine renonçait donc presque entièrement à la portion de ses idées qui lui faisaient examiner la double ouverture qui lui avait été faite comme un piège; mais, à mesure que la honte d'être prise dans ce piège la quittait, elle tombait dans l'apprehension plus grande encore de voir couler sous ses yeux un sang versé pour elle.

— Bizarre destinée, et sublime spectacle! murmurerait-elle; deux conspirations se réunissent pour sauver une pauvre reine ou plutôt une pauvre femme prisonnière, qui n'a rien fait pour séduire ou encourager les conspirateurs, et elles vont éclater en même temps.

« Qui sait! elles ne font qu'un, peut-être. Peut-être est-ce une double mine qui doit aboutir à un seul point.

« Si je voulais, je serais donc sauvée!

« Mais une pauvre femme sacrifiée à ma place!

« Mais deux hommes tués pour que cette femme arrive jusqu'à moi!

« Dieu et l'avenir ne me pardonneraient pas.

« Impossible! impossible... »

Mais alors passaient et repassaient dans son esprit ces grandes idées de dévouement des serviteurs pour les maîtres, et ces antiques traditions du droit des maîtres sur la vie des serviteurs; fantômes presque effacés de la royauté mourante.

— Anne d'Autriche eût accepté, se disait-elle; Anne d'Autriche eût mis au-dessus de toutes choses ce grand principe du salut des personnes royales.

« Anne d'Autriche était du même sang que moi, et presque dans la même situation que moi.

« Folie d'être venue poursuivre la royauté d'Anne d'Autriche en France!

« Aussi n'est-ce point moi qui suis venue; deux rois ont dit:

« — Il est important que deux enfants royaux qui ne se sont jamais vus, qui ne s'aimaient pas, qui ne s'aiment peut-être jamais, soient mariés au même autel, pour aller mourir sur le même échafaud.

« Et puis, ma mort n'entraînera-t-elle pas celle du pauvre enfant qui, aux yeux de mes rares amis, est encore roi de France?

« Et, quand mon fils sera mort, comme est mort mon mari, leurs deux ombres ne souriront-elles pas de pitié en me voyant, pour ménager quelques gouttes de sang vulgaire, tacher de mon sang les débris du trône de saint Louis? »

Ce fut dans ces angoisses toujours croissantes, dans cette fièvre du doute, dont les pulsations vont sans cesse redoublant, dans l'horreur de ces craintes, enfin, que la reine atteignit le soir.

Plusieurs fois elle avait examiné ses deux gardiens; jamais ils n'avaient eu l'air plus calme.

Jamais non plus les petites attentions de ces hommes grossiers mais bons ne l'avaient frappée davantage.

Quand les ténèbres se firent dans le cachot, quand retentit le pas des rondes, quand le bruit des armes et le hurlement des chiens alla éveiller l'écho des sombres voûtes, quand enfin toute la prison se révéla effrayante et sans espérances, Marie-Antoinette, domptée par la faiblesse inhérente à la nature de la femme, se leva épouvantée.

— Oh! je fuirai, dit-elle; oui, oui, je fuirai. Quand on viendra, quand on parlera, je scierai un barreau, et j'attendrai ce que Dieu et mes libérateurs ordonneront

de moi. Je me dois à mes enfants, on ne les tuera pas, ou, si on les tue et que je sois libre, oh ! alors au moins...

Elle n'acheva pas, ses yeux se fermèrent, sa bouche étouffa sa voix. Ce fut un rêve effrayant de celui de cette pauvre reine dans une chambre fermée de verrous et de grilles. Mais bientôt, dans son rêve toujours, grilles et verrous tombèrent ; elle se vit au milieu d'une armée sombre, inépuisable ; elle ordonnait à la flamme de briller, au fer de sortir du fourreau ; elle se vengeait d'un peuple qui, au bout du compte, n'était pas le sien.

Pendant ce temps, Gilbert et Duchesne causaient tranquillement et préparaient leur repas du soir.

Pendant ce temps aussi, Dixmer et Geneviève entraient à la Conciergerie, et, comme d'habitude, s'installaient dans le greffe. Au bout d'une heure de cette installation, comme d'habitude encore, le greffier du Palais achevait sa tâche et les laissait seuls.

Dès que la porte se fut refermée sur son collègue, Dixmer se précipita vers le panier vide déposé à la porte en échange du panier du soir.

Il saisit le morceau de pain, le brisa et retrouva l'étui.

Le mot de la reine y était renfermé ; il le lut en pâliissant.

Et comme Geneviève l'observait, il déchira le papier en mille morceaux qu'il vint jeter dans la gueule enflammée du poêle.

— C'est bien, dit-il ; tout est convenu.

Puis, se retournant vers Geneviève :

— Venez, madame, dit-il.

— Moi ?

— Oui, il faut que je vous parle bas.

Geneviève, immobile et froide comme le marbre, fit un geste de résignation et s'approcha.

— Voici l'heure venue, madame, dit Dixmer ; écoutez-moi.

— Oui, monsieur.

— Vous préférez une mort utile à votre cause, une mort qui vous fasse bénir de tout un parti et plaindre de tout un peuple, à une mort ignominieuse et toute de vengeance, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— J'eusse pu vous tuer sur place lorsque je vous ai rencontrée chez votre amant ; mais un homme qui a, comme moi, consacré sa vie à une œuvre honorable et sainte, doit savoir tirer parti de ses propres malheurs, en les consacrant à cette cause ; c'est ce que j'ai fait, ou plutôt ce que je compte faire. Je me suis, comme vous l'avez vu, refusé le plaisir de me faire justice. J'ai aussi épargné votre amant.

Quelque chose comme un sourire fugitif mais terrible passa sur les lèvres décolorées de Geneviève.

— Mais, quant à votre amant, vous devez comprendre, vous qui me connaissez, que je n'ai attendu que pour trouver mieux.

— Monsieur, dit Geneviève, je suis prête : pourquoi donc alors ce préambule ?

— Vous êtes prête ?

— Oui, vous me tuez. Vous avez raison, j'attends.

Dixmer regarda Geneviève et tressaillit malgré lui ; elle était sublime en ce moment : une auréole l'éclairait, la plus brillante de toutes, celle qui vient de l'amour.

— Je continue, reprit Dixmer. J'ai prévenu la reine ; elle attend ; cependant, selon toute probabilité, elle fera quelques objections, mais vous la forcerez.

— Bien, monsieur ; donnez vos ordres, et je les exécuterai.

— Tout à l'heure, continua Dixmer, je vais heurter à la porte, Gilbert va ouvrir ; avec ce poignard, — Dixmer ouvrit son habit et montra, en le tirant à moitié du fourreau, un poignard à double tranchant ; — avec ce poignard je le tuera.

Geneviève frissonna malgré elle.

Dixmer fit un signe de la main pour lui imposer l'attention.

— Au moment où je le frappe, continua-t-il, vous vous élancez dans la seconde chambre, dans celle où est la reine. Il n'y a pas de porte, vous le savez, seulement un paravent, et vous changez d'habits avec elle, tandis

que je tue le second soldat. Alors je prends le bras de la reine, et je passe le guichet avec elle.

— Fort bien, dit froidement Geneviève.

— Vous comprenez ? continua Dixmer ; chaque soir on vous voit avec ce mantelet de taffetas noir qui cache ce visage. Mettez votre mantelet à Sa Majesté, et drapiez-le comme vous avez l'habitude de le draper vous-même.

— Je le ferai ainsi que vous le dites, monsieur.

— Il me reste maintenant à vous pardonner et à vous remercier, madame, dit Dixmer.

Geneviève secoua la tête avec un froid sourire.

— Je n'ai pas besoin de votre pardon, ni de votre merci, monsieur, dit-elle, en étendant la main ; ce que je fais, ou plutôt ce que je vais faire, effacerait un crime, et je n'ai commis qu'une faiblesse ; et encore cette faiblesse, rappelez-vous votre conduite, monsieur, vous m'avez presque forcée à la commettre. Je m'éloignais de lui, et vous me repoussiez dans ses bras ; de sorte que vous êtes l'instigateur, le juge et le vengeur. C'est donc à moi de vous pardonner ma mort, et je vous la pardonne. C'est donc à moi de vous remercier, monsieur, de m'ôter la vie, puisque la vie n'eût été insupportable séparée de l'homme que j'aime uniquement, depuis cette heure surtout où vous avez brisé par votre féroce vengeance tous les liens qui m'attachaient à lui.

Dixmer s'enfonçait les ongles dans la poitrine ; il voulut répondre, la voix lui manqua.

Il fit quelques pas dans le greffe.

— L'heure passerait, dit-il enfin ; toute seconde a son utilité. Allons, madame, êtes-vous prête ?

— Je vous l'ai dit, monsieur, répondit Geneviève avec le calme des martyrs, j'attends !

Dixmer rassembla tous ses papiers, alla voir si les portes étaient bien closes, si personne ne pouvait entrer dans le greffe ; puis il voulut réitérer ses instructions à sa femme.

— Inutile, monsieur, dit Geneviève, je sais parfaitement ce que j'ai à faire.

— Alors, adieu !

Et Dixmer lui tendit la main, comme si, à ce moment suprême, toute récrimination devait s'effacer devant la grandeur de la situation et la sublimité du sacrifice.

Geneviève, en frémissant, toucha du bout des doigts la main de son mari.

— Placez-vous près de moi, madame, dit Dixmer, et aussitôt que j'aurai frappé Gilbert passez.

— Je suis prête.

Alors Dixmer serra dans sa main droite son large poignard, et, de la gauche, il heurta à la porte.

XLIV

LES PRÉPARATIFS DU CHEVALIER
DE MAISON-ROUGE

Pendant que la scène décrite dans le chapitre précédent se passait à la porte du greffe donnant dans la prison de la reine, ou plutôt dans la première chambre occupée par les deux gendarmes, d'autres préparatifs se faisaient au côté opposé, c'est-à-dire dans la cour des femmes.

Un homme apparaissait tout à coup comme une statue de pierre qui se serait détachée de la muraille. Cet homme était suivi de deux chiens, et tout en fredonnant le *Ça ira*, chanson fort à la mode à cette époque, il avait, d'un coup de troussseau de clefs qu'il tenait à la main, raclé les cinq barreaux qui fermaient la fenêtre de la reine.

La reine avait tressailli d'abord, mais, reconnaissant la chose pour un signal, elle avait aussitôt ouvert doucement sa fenêtre et s'était mise à la besogne d'une main plus

expérimentée qu'on n'aurait pu le croire, car plus d'une fois, dans l'atelier de serrurerie où son royal époux s'amusaït autrefois à passer une partie de ses journées, elle avait de ses doigts délicats touché des instruments pareils à celui sur lequel, à cette heure, reposaient toutes ses chances de salut.

Dès que l'homme au trousseau de clefs entendit la fenêtre de la reine s'ouvrir, il alla frapper à celle des gendarmes.

— Ah ! ah ! dit Gilbert en regardant à travers les carreaux, c'est le citoyen Mardoche.

— Lui-même, répondit le guichetier. Eh bien, mais, il paraît que nous faisons bonne garde ?

— Comme d'habitude, citoyen porte-clefs. Il me semble que vous ne nous trouvez pas souvent en défaut.

— Ah ! dit Mardoche, c'est que cette nuit la vigilance est plus nécessaire que jamais.

— Bah ! dit Duchesne qui s'était approché.

— Certainement.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ouvrez la fenêtre, et je vous conterai cela.

— Ouvrez, dit Duchesne.

Gilbert ouvrit et échangea une poignée de main avec le porte-clefs, qui s'était déjà fait l'ami des deux gendarmes.

— Qu'y a-t-il donc, citoyen Mardoche ? répéta Gilbert.

— Il y a que la séance de la Convention a été un peu chaude. L'avez-vous lue ?

— Non. Que s'est-il donc passé ?

— Ah ! il s'est passé d'abord que le citoyen Hébert a découvert une chose.

— Laquelle ?

— C'est que les conspirateurs que l'on croyait morts sont vivants et très vivants.

— Ah ! oui, dit Gilbert : Delessart et Thierry ; j'ai entendu parler de cela ; ils sont en Angleterre, les gueux.

— Et le chevalier de Maison-Rouge ? dit le porte-clefs en haussant la voix de manière que la reine l'entendit.

— Comment ! il est en Angleterre aussi, celui-là ?

— Pas du tout, il est en France, continua Mardoche en soutenant sa voix au même diapason.

— Il est donc revenu ?

— Il ne l'a pas quittée.

— En voilà un qui a du front ! dit Duchesne.

— C'est comme cela qu'il est.

— Eh bien, on va tâcher de l'arrêter.

— Certainement, qu'on va tâcher de l'arrêter ; mais ce n'est pas chose facile, à ce qu'il paraît aussi.

En ce moment, comme la lime de la reine grinçait si fortement sur les barreaux que le porte-clefs craignait qu'on ne l'entendît, malgré les efforts qu'il faisait pour la couvrir, il appuya le talon sur la patte d'un de ses chiens, qui poussa un hurlement de douleur.

— Ah ! pauvre bête ! dit Gilbert.

— Bah ! dit le porte-clefs, il n'avait qu'à mettre des sabots. Veux-tu te taire, Girondin, veux-tu te taire !

— Il s'appelle Girondin, ton chien, citoyen Mardoche ?

— Oui, c'est un nom que je lui ai donné comme cela.

— Et tu disais donc, reprit Duchesne, qui, prisonnier lui-même, prenait aux nouvelles tout l'intérêt qu'y prenaient les prisonniers, tu disais donc ?

— Ah ! c'est vrai, je disais qu'alors le citoyen Hébert, en voilà un patriote ! je disais que le citoyen Hébert avait fait la motion de ramener l'Autrichienne au Temple.

— Et pourquoi cela ?

— Dame ! parce qu'il prétend qu'on ne l'a tirée du Temple que pour la soustraire à l'inspection immédiate de la Commune de Paris.

— Oh ! et puis un peu aux tentatives de ce damné Maison-Rouge, dit Gilbert ; il me semble que le souterrain existe.

— C'est aussi ce que lui a répondu le citoyen Santerre ; mais Hébert a dit que, du moment où l'on était prévenu, il n'y avait plus de danger ; qu'on pouvait, au Temple, garder Marie-Antoinette avec la moitié des précautions qu'il faut pour la garder ici, et, de fait, c'est que le Temple est une maison autrement ferme que la Conciergerie.

— Ma foi, dit Gilbert, moi, je voudrais qu'on la reconduisît au Temple.

— Je comprends, cela t'ennuie de la garder.

— Non, cela m'attriste.

Maison-Rouge toussa fortement ; la lime faisait d'autant plus de bruit qu'elle mordait plus profondément le barreau de fer.

— Et qu'a-t-on décidé ? demanda Duchesne quand la quinte du porte-clefs fut passée.

— Il a été décidé qu'elle restera ici, mais que son procès lui serait fait immédiatement.

— Ah ! pauvre femme ! dit Gilbert.

Duchesne, dont l'oreille était plus fine sans doute que celle de son collègue, ou l'attention moins fortement captivée par le récit de Mardoche, se baissa pour écouter du côté du compartiment de gauche.

Le porte-clefs vit le mouvement.

— De sorte que, tu comprends, citoyen Duchesne, dit-il vivement, les tentatives des conspirateurs vont devenir d'autant plus désespérées qu'ils sauront avoir moins de temps devant eux pour les exécuter. On va doubler les gardes des prisons, attendu qu'il n'est question de rien moins que d'une irruption à force armée dans la Conciergerie ; les conspirateurs tueraient tout, jusqu'à ce qu'ils pénétrassent jusqu'à la reine, jusqu'à la veuve Capet, veux-je dire.

— Ah ! bah ! comment entreraient-ils, les conspirateurs ?

— Déguisés en patriotes, ils feraient semblant de recommencer un 2 septembre, les gredins ! et puis, une fois les portes ouvertes, bonsoir !

Il se fit un instant de silence occasionné par la stupeur des gendarmes.

Le porte-clefs entendit avec une joie mêlée de terreur la lime qui continuait de grinçer. Neuf heures sonnèrent.

En même temps, on frappa à la porte du greffe ; mais les deux gendarmes, préoccupés, ne répondirent point.

— Eh bien, nous veillerons, nous veillerons, dit Gilbert.

— Et s'il le faut, nous mourrons à notre poste en vrais républicains, ajouta Duchesne.

« Elle doit avoir bientôt achevé, » se dit à lui-même le porte-clefs en essuyant son front mouillé de sueur.

— Et vous, de votre côté, dit Gilbert, vous veillez, je présume ; car on ne vous épargnerait pas plus que nous, si un événement comme celui que vous annoncez arrivait.

— Je crois bien, dit le porte-clefs ; je passe les nuits à faire des rondes ; aussi je suis sur les dents ; vous autres, au moins, vous vous relayer, et vous pouvez dormir de deux nuits l'une.

En ce moment, on frappa une seconde fois à la porte du greffe. Mardoche tressaillit ; tout événement, si minime qu'il fût, pouvait empêcher son projet de réussir.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il comme malgré lui.

— Rien, rien, dit Gilbert ; c'est le greffier du ministère de la guerre qui s'en va et qui me prévient.

— Ah ! fort bien, dit le porte-clefs.

Mais le greffier s'obstinait à frapper.

— Bon ! bon ! cria Gilbert sans quitter sa fenêtre, Bonsoir !... adieu !

— Il me semble qu'il te parle, dit Duchesne en se retournant du côté de la porte. Réponds-lui donc.

On entendit alors la voix du greffier.

— Viens donc, citoyen gendarme, disait-il ; je voudrais te parler un instant.

Cette voix, tout empreinte qu'elle paraissait être d'un sentiment d'émotion qui lui ôtait son accent habituel, fit dresser l'oreille au porte-clefs, qui crut la reconnaître.

— Que veux-tu donc, citoyen Durand ? demanda Gilbert.

— Je veux te dire un mot.

— Eh bien, tu me le diras demain.

— Non, ce soir ; il faut que je te parle ce soir, reprit la même voix.

— Oh ! murmura le porte-clefs, que va-t-il donc se passer ? C'est la voix de Dixmer.

Sinistre et vibrante, cette voix semblait emprunter quelque chose de funèbre à l'écho lointain du sombre corridor.

Duchesne se retourna.

— Allons, dit Gilbert, puisqu'il le veut absolument, j'y vais.

Et il se dirigea vers la porte.

Le porte-clefs profita de ce moment, pendant lequel l'attention des deux gendarmes était absorbée par une circonstance imprévue. Il courut à la fenêtre de la reine.

— Est-ce fait? dit-il.

— Je suis plus qu'à moitié, répondit la reine.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, hâtez-vous, hâtez-vous!

— Eh bien, citoyen Mardoche, dit Duchesne, qu'es-tu donc devenu?

— Me voilà, s'écria le porte-clefs en revenant vivement à la fenêtre du premier compartiment.

Au moment même, et comme il allait reprendre sa place, un cri terrible retentit dans la prison, puis une imprécation, puis le bruit d'un sabre qui jaillit du fourreau de métal.

— Ah! scélérat! ah! brigand! cria Gilbert.

Et le bruit d'une lutte se fit entendre dans le corridor.

En même temps, la porte s'ouvrit, découvrant aux yeux du guichetier deux ombres se colletant dans le guichet et donnant passage à une femme, qui, repoussant Duchesne, s'élança dans le compartiment de la reine.

Duchesne, sans s'inquiéter de cette femme, courait au secours de son camarade.

Le guichetier bondit vers l'autre fenêtre; il vit la femme aux genoux de la reine; elle pria, elle supplia la prisonnière de changer d'habits avec elle.

Il se pencha avec des yeux flamboyants, cherchant à reconnaître cette femme qu'il craignait d'avoir déjà trop reconnue. Tout à coup il poussa un cri douloureux.

— Geneviève! Geneviève! s'écria-t-il.

La reine avait laissé tomber la lime et semblait anéantie. C'était encore une tentative avortée.

Le guichetier saisit des deux mains et secoua d'un effort suprême le barreau de fer entamé par la lime.

Mais la morsure de l'acier n'était pas assez profonde, le barreau résista.

Pendant ce temps, Dixmer était parvenu à refouler Gilbert dans la prison et allait y entrer avec lui, quand Duchesne, pesant sur la porte, parvint à la repousser.

Mais il ne put la fermer, Dixmer désespéré avait passé son bras entre la porte et la muraille.

Au bout de ce bras était le poignard, qui, émoussé par la boucle de cuir du ceinturon, avait glissé le long de la poitrine du gendarme, ouvrant son habit et déchirant les chairs.

Les deux hommes s'encourageaient à réunir toutes leurs forces, et, en même temps, ils appelaient à l'aide.

Dixmer sentit que son bras allait se briser; il appuya son épaule contre la porte, donna une violente secousse et parvint à retirer son bras meurtri.

La porte se referma avec bruit; Duchesne poussa les verrous, tandis que Gilbert donnait un tour à la clef.

Un pas résonna rapide dans le corridor, puis tout fut fini. Les deux gendarmes se regardèrent et cherchèrent autour d'eux.

Ils entendirent le bruit que faisait le faux guichetier en essayant de briser le barreau.

Gilbert se précipita dans la prison de la reine; il trouva Geneviève à ses genoux et la suppliait de changer de costume avec elle.

Duchesne saisit sa carabine et courut à la fenêtre; il vit un homme pendu aux barreaux qu'il secouait avec rage et qu'il essayait vainement d'escalader.

Il le mit en joue.

Le jeune homme vit le canon de la carabine se baisser vers lui.

— Oh! oui, dit-il, tue-moi; tue!

Et, sublime de désespoir, il élargit sa poitrine pour défier la balle.

— Chevalier, s'écria la reine, chevalier, je vous en supplie; vivez; vivez!

A la voix de Marie-Antoinette, Maison-Rouge tomba à genoux.

Le coup partit; mais ce mouvement le sauva, la balle passa au-dessus de sa tête.

Geneviève crut son ami tué et tomba sans connaissance sur le carreau.

Lorsque la fumée fut dissipée, il n'y avait plus personne dans la cour des femmes.

Dix minutes après, trente soldats, conduits par deux commissaires, fouillaient la Conciergerie dans ses plus inaccessibles retraites.

On ne trouva personne; le greffier avait passé calme et souriant devant le fauteuil du père Richard.

Quant au guichetier, il était sorti en criant:

— Alarme! alarme!

Le factionnaire avait voulu croiser la baïonnette contre lui; mais ses chiens avaient sauté au cou du factionnaire.

Il n'y eut que Geneviève qui fut arrêtée, interrogée, emprisonnée.

XLV

LES RECHERCHES

Nous ne pouvons laisser plus longtemps dans l'oubli un des personnages principaux de cette histoire, celui qui, pendant que s'accomplissaient les événements accumulés dans le précédent chapitre, a souffert le plus de tous, et dont les souffrances méritaient le plus d'éveiller la sympathie de nos lecteurs.

Il faisait grand soleil dans la rue de la Monnaie, et les commères devisaient sur les portes aussi joyeusement que si, depuis dix mois, un nuage de sang ne semblait pas s'être arrêté sur la ville, lorsque Maurice revint avec le cabriolet qu'il avait promis d'amener.

Il laissa la bride de son cheval aux mains d'un décroleur du parvis Saint-Eustache, et monta, le cœur rempli de joie, les marches de son escalier.

C'est un sentiment vivifiant que l'amour; il sait animer des cœurs morts à toute sensation; il peuple les déserts, il suscite aux yeux le fantôme de l'objet aimé; il fait que la voix qui chante dans l'âme de l'amant lui montre la création tout entière éclairée par le jour lumineux de l'espérance et du bonheur, et, comme, en même temps que c'est un sentiment expansif, c'est encore un sentiment égoïste, il aveugle celui qui aime pour tout ce qui n'est pas l'objet aimé.

Maurice ne vit pas ces femmes, Maurice n'entendit pas leurs commentaires; il ne voyait que Geneviève faisant les préparatifs d'un départ qui allait leur donner un bonheur durable; il n'entendait que Geneviève chantonnant distraitement sa petite chanson habituelle, et cette petite chanson bourdonnait si gracieusement à son oreille, qu'il eût juré entendre les différentes modulations de sa voix mêlées au bruit d'une serrure que l'on ferme.

Sur le palier, Maurice s'arrêta; la porte était entrouverte; l'habitude était qu'elle fût constamment fermée, et cette circonstance étonna Maurice. Il regarda tout autour de lui pour voir s'il n'apercevrait pas Geneviève dans le corridor; Geneviève n'y était pas. Il entra, traversa l'antichambre, la salle à manger, le salon; il visita la chambre à coucher, l'antichambre, salle à manger, salon, chambre à coucher étaient solitaires. Il appela, personne ne répondit.

L'officier était sorti, comme on sait; Maurice pensa qu'en son absence Geneviève avait eu besoin de quelque corde pour ficeler ses malles, ou de quelques provisions de voyage pour garnir la voiture, et qu'elle était descendue acheter ces objets. L'imprudencence lui parut forte; mais, quoique l'inquiétude commençât à le gagner, il ne se douta encore de rien.

Maurice attendit donc en se promenant de long en large, et en se penchant de temps en temps hors de la fenêtre, par l'entre-bâillement de laquelle passaient des bouffées d'air chargées de pluie.

Bientôt Maurice crut entendre un pas dans l'escalier;

il écouta ; ce n'était pas celui de Geneviève ; il ne courut pas moins jusqu'au palier, se pencha sur la rampe et reconnut l'officieux, qui montait les degrés avec l'insouciance habituelle aux domestiques.

— Scévola ! s'écria-t-il.

L'officieux leva la tête.

— Ah ! c'est vous, citoyen !

— Oui, c'est moi ; mais où est donc la citoyenne ?

— La citoyenne ? demanda Scévola étonné en montant les jours.

— Sans doute. L'as-tu vue en bas ?

— Non.

— Alors, redescends. Demande au concierge et informe-toi chez les voisins.

— A l'instant même.

Scévola redescendit.

— Plus vite, donc ! plus vite ! cria Maurice ; ne vois-tu pas que je suis sur des charbons ardents ?

Maurice attendit cinq ou six minutes sur l'escalier ; puis, ne voyant point reparaitre Scévola, il entra dans l'appartement et se pencha de nouveau hors de la fenêtre ; il vit Scévola entrer dans deux ou trois boutiques et sortir sans avoir rien appris de nouveau.

Impatient, il l'appela.

L'officieux leva la tête et vit à la fenêtre son maître impatient.

Maurice lui fit signe de remonter.

— C'est impossible qu'elle soit sortie, se dit Maurice. Et il appela de nouveau :

— Geneviève ! Geneviève !

Tout était mort. La chambre solitaire semblait même n'avoir plus d'écho.

Scévola reparut.

— Eh bien, le concierge est le seul qui l'ait vue.

— Le concierge l'a vue ?

— Oui ; les voisins n'en ont pas entendu parler.

— Le concierge l'a vue, dis-tu ? Comment cela ?

— Il l'a vue sortir.

— Elle est donc sortie ?

— Il paraît.

— Seule ? Il est impossible que Geneviève soit sortie seule.

— Elle n'était pas seule, citoyen, elle était avec un homme.

— Comment ! avec un homme ?

— A ce que dit le citoyen concierge, du moins.

— Va le chercher, il faut que je sache quel est cet homme.

Scévola fit deux pas vers la porte ; puis, se retournant :

— Attendez donc, dit-il en paraissant réfléchir.

— Quoi ? que veux-tu ? Parle, tu me fais mourir.

— C'est peut-être avec l'homme qui a couru après moi.

— Un homme a couru après toi ?

— Oui.

— Pourquoi faire ?

— Pour me demander la clef de votre part.

— Quelle clef, malheureux ? Mais parle donc, parle donc !

— La clef de l'appartement.

— Tu as donné la clef de l'appartement à un étranger ? s'écria Maurice en saisissant des deux mains l'officieux au collet.

— Mais ce n'était pas un étranger, monsieur, puisque c'était un de vos amis.

— Ah ! oui, un de mes amis ? Bon, c'est Lorin, sans doute. C'est cela, elle sera sortie avec Lorin.

Et Maurice, souriant dans sa pâleur, passa son mouchoir sur son front mouillé de sueur.

— Non, non, non, monsieur, ce n'est pas lui, dit Scévola. Pardieu ! je connais bien M. Lorin, peut-être.

— Mais qui est-ce donc, alors ?

— Vous savez bien, citoyen, c'est cet homme, celui qui est venu un jour...

— Quel jour ?

— Le jour où vous étiez si triste, qui vous a emmené et qu'ensuite vous êtes revenu si gai...

Scévola avait remarqué toutes ces choses.

Maurice le regarda d'un air effaré ; un frisson courut par tous ses membres ; puis, après un long silence :

— Dixmer ? s'écria-t-il.

— Ma foi, oui, je crois que c'est cela, citoyen, dit l'officieux.

Maurice chancela et alla tomber à reculons sur un fauteuil.

Ses yeux se voilèrent.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il.

Puis, en se rouvrant, ses yeux se portèrent sur le bouquet de violettes oublié, ou plutôt laissé par Geneviève.

Il se précipita dessus, le prit, le baisa ; puis, remarquant l'endroit où il était déposé :

— Plus de doute, dit-il ; ces violettes... c'est son dernier adieu !

Alors Maurice se retourna ; et seulement alors il remarqua que la malle était à moitié pleine, que le reste du linge était à terre ou dans l'armoire entr'ouverte.

Sans doute le linge qui était à terre était tombé des mains de Geneviève à l'apparition de Dixmer.

De ce moment il s'expliqua tout. La scène surgit vivante et terrible à ses yeux, entre ces quatre murs témoignés naguère de tant de bonheur.

Jusqu'à-là, Maurice était resté abattu, écrasé. Le réveil fut affreux, la colère du jeune homme effrayante.

Il se leva, ferma la fenêtre restée entr'ouverte, prit sur le haut de son secrétaire deux pistolets tout chargés pour le voyage, en examina l'amorce, et voyant que l'amorce était en bon état, il mit les pistolets dans sa poche.

Puis il glissa dans sa bourse deux rouleaux de louis, que, malgré son patriotisme, il avait jugé prudent de garder au fond d'un tiroir, et, prenant à la main son sabre dans le fourreau :

— Scévola, dit-il, tu m'es attaché, je crois ; tu as servi mon père et moi depuis quinze ans.

— Oui, citoyen, reprit l'officieux saisi d'effroi à l'aspect de cette pâleur marbrée et de ce tremblement nerveux que jamais il n'avait remarqué dans son maître, qui passait à bon droit pour le plus intrépide et le plus vigoureux des hommes ; oui, que m'ordonnez-vous ?

— Ecoute ! si cette dame qui demeure ici...

Il s'interrompit ; sa voix tremblait si fort en prononçant ces mots, qu'il ne put continuer.

— Si elle revient, reprit-il au bout d'un instant, rejoins-la ; ferme la porte derrière elle ; prends cette carabine, place-toi sur l'escalier, et, sur ta tête, sur ta vie, sur ton âme, ne laisse entrer personne ; si l'on veut forcer la porte, défends-la ; frappe ! tue ! tue ! et ne crains rien, Scévola, je prends tout sur moi.

L'accent du jeune homme, sa véhémence, sa confiance électrisèrent Scévola.

— Non seulement je tuerai, dit-il, mais encore je me ferai tuer pour la citoyenne Geneviève.

— Merci... Maintenant, écoute. Cet appartement m'est odieux, et je ne veux pas remonter ici que je ne l'aie retrouvé. Si elle a pu s'échapper, si elle est revenue, place sur ta fenêtre le grand vase du Japon avec les reines-marguerites qu'elle aimait tant. Voilà pour le jour. La nuit, mets une lanterne. Chaque fois que je passerai au bout de la rue, je serai informé ; tant que je ne verrai ni lanterne ni vase, je continuerai mes recherches.

— Oh ! monsieur, soyez prudent ! soyez prudent ! s'écria Scévola.

Maurice ne répondit même pas ; il s'élança hors de la chambre, descendit l'escalier comme s'il eût eu des ailes, et courut chez Lorin.

Il serait difficile d'exprimer la stupéfaction, la colère, la rage du digne poète lorsqu'il apprit cette nouvelle ; autant vaudrait recommencer les touchantes élégies que devait inspirer Oreste à Pylade.

— Ainsi tu ne sais où elle est ? ne cessait-il de répéter.

— Perdue, disparue ! hurlait Maurice dans un paroxysme de désespoir ; il l'a tuée, Lorin, il l'a tuée !

— Eh ! non, mon cher ami ; non, mon bon Maurice, il ne l'a pas tuée ; non, ce n'est pas après tant de jours de réflexion qu'on assassine une femme comme Geneviève ; non, s'il l'avait tuée, il l'eût tuée sur la place, et il eût, en signe de sa vengeance, laissé le corps chez

toi. Non, vois-tu, il s'est enfui avec elle, trop heureux d'avoir retrouvé son trésor.

— Tu ne le connais pas, Lorin, tu ne le connais pas, disait Maurice; cet homme avait quelque chose de funeste dans le regard.

— Mais, non, tu le trompes; il m'a toujours fait l'effet d'un brave homme, à moi. Il l'a prise pour la sacrifier. Il se fera arrêter avec elle; on les tuera ensemble. Ah! voilà où est le danger, disait Lorin.

Et ces paroles redoublaient le délire de Maurice.

— Je la retrouverai! je la retrouverai, ou je mourrai! s'écriait-il.

fait Maurice, il prit deux pistolets chargés qu'il mit dans ses poches.

— Partons, ajouta-t-il simplement.

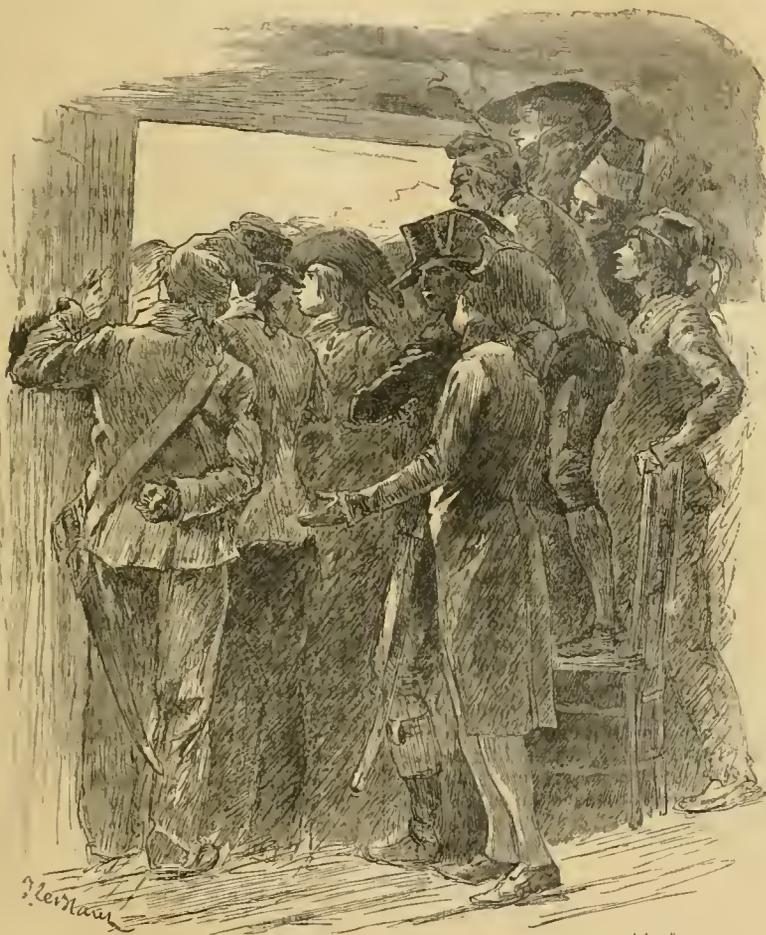
— Mais tu te compromets! s'écria Maurice.

— Eh bien, après?

Il faut, mon cher, quand la pièce est linée,
S'en retourner en bonne compagnie.

— Où allons-nous chercher d'abord? dit Maurice.

— Cherchons d'abord dans l'ancien quartier, tu sais? Vieille rue Saint-Jacques; puis guettons le Maison-Rouge; où il sera, sera sans doute Dixmer; puis rappro-



M. Luvell

Les couloirs du palais débordaient de spectateurs.

— Oh! quant à cela, il est certain que nous la retrouverons, dit Lorin; seulement, calme-toi. Voyons, Maurice, mon bon Maurice, crois-moi, on cherche mal quand on ne réfléchit pas; on réfléchit mal quand on s'agit comme tu fais.

— Adieu, Lorin, adieu!

— Que fais-tu donc?

— Je m'en vais.

— Tu me quittes? pourquoi cela?

— Parce que cela ne regarde que moi seul; parce que moi seul dois risquer ma vie pour sauver celle de Geneviève.

— Tu veux mourir?

— J'affronterai tout; je veux aller trouver le président du comité de surveillance, je veux parler à Hébert, à Danton, à Robespierre; j'avouerai tout, mais il faut qu'on me la rende.

— C'est bien, dit Lorin.

Et, sans ajouter un mot, il se leva, ajusta son ceinturon, se coiffa du chapeau d'uniforme, et, comme avait

chois-nous des maisons de la Vieille-Corderie. Tu sais que l'on parle de transférer Antoinette au Temple! Crois-moi, des hommes comme ceux-là ne perdront qu'au dernier moment l'espoir de la sauver.

— Oui, répéta Maurice, en effet, tu as raison... Maison-Rouge, crois-tu donc qu'd soit à Paris?

— Dixmer y est bien.

— C'est vrai, c'est vrai; ils se sont réunis, dit Maurice, à qui de vagues lueurs venaient de rendre un peu de raison.

Alors, et à partir de ce moment, les deux amis se mirent à chercher; mais ce fut en vain. Paris est grand, et son ombre est épaisse. Jamais gouffre n'a su receler plus obscurément le secret que le crime ou le malheur lui confie.

Cent fois Lorin et Maurice passèrent sur la place de Grève, cent fois ils effleurèrent la petite maison dans laquelle vivait Geneviève, surveillée sans relâche par Dixmer, comme les prêtres d'autrefois surveillaient la victime destinée au sacrifice.

De son côté, se voyant destinée à périr, Geneviève, comme toutes les âmes généreuses, accepta le sacrifice et voulut mourir sans bruit ; d'ailleurs, elle redoutait moins encore pour Dixmer que pour la cause de la reine une publicité que Maurice n'eût pas manqué de donner à sa vengeance.

Elle garda donc un silence aussi profond que si la mort eût déjà fermé sa bouche.

Cependant, sans en rien dire à Lorin, Maurice avait été supplier les membres du terrible comité de salut public ; et Lorin, sans en parler à Maurice, s'était, de son côté, dévoué aux mêmes démarches.

Aussi, le même jour, une croix rouge fut tracée par Fouquier-Tinville à côté de leurs noms, et le mot suspects les réunît dans une sanglante accolade.

NLVI

LE JUGEMENT

Le vingt-troisième jour de vendémiaire an II de la République française une et indivisible, correspondant au 14 octobre 1793, vieux style, comme on disait alors, une foule curieuse envahissait dès le matin les tribunes de la salle où se tenaient les séances révolutionnaires.

Les couloirs du palais, les avenues de la Conciergerie débordaient de spectateurs avides et impatients, qui se transmettaient les uns aux autres les bruits et les passions, comme les flots se transmettent leurs mugissements et leur écume.

Malgré la curiosité avec laquelle chaque spectateur s'agitait, et peut-être même à cause de cette curiosité, chaque flot de cette mer, agité, pressé entre deux barrières, la barrière extérieure qui le poussait, la barrière intérieure qui le repoussait, gardait dans ce flux et ce reflux la même place à peu près qu'il avait prise. Mais aussi les mieux placés avaient compris qu'il fallait qu'ils se fissent pardonner leur bonheur ; et ils tendaient à ce but en racontant à leurs voisins, moins bien placés qu'eux, lesquels transmettaient aux autres les paroles primitives, ce qu'ils voyaient et ce qu'ils entendaient.

Mais, près de la porte du tribunal, un groupe d'hommes entassés se disputaient rudement dix lignes d'espace en largeur ou en hauteur ; car dix lignes en largeur, c'était assez pour voir entre deux épaules un coin de la salle et la figure des juges ; car dix lignes en hauteur, c'était assez pour voir par-dessus une tête toute la salle et la figure de l'accusée.

Malheureusement, ce passage d'un couloir à la salle, ce défilé si étroit, un homme l'occupait presque entièrement avec ses larges épaules et ses bras disposés en arcs-boutants, qui étaient toute la foule vacillante et prête à crouler dans la salle, si le rempart de chair était venu à lui manquer.

Cet homme inébranlable au seuil du tribunal était jeune et beau, et, à chaque secousse plus vive que lui imprimait la foule, il secouait comme une crinière son épaisse chevelure, sous laquelle brillait un regard sombre et résolu. Puis, lorsque, du regard et du mouvement, il avait repoussé la foule, dont il arrêtait, môle vivant, les opiniâtres attaques, il retombait dans son attentive immobilité.

Cent fois la masse compacte avait essayé de le renverser, car il était de haute taille, et derrière lui toute perspective devenait impossible ; mais, comme nous l'avons dit, un rocher n'eût pas été plus inébranlable que lui.

Cependant, de l'autre extrémité de cette mer humaine, au milieu de la foule pressée, un autre homme s'était frayé un passage avec une persévérance qui tenait de la férocité ; rien ne l'avait arrêté dans son infatigable progression, ni les coups de ceux qu'il laissait derrière lui, ni les imprécations de ceux qu'il étouffait en passant, ni les plaintes des femmes, car il y avait beaucoup de femmes dans cette foule.

Aux coups il répondait par des coups, aux imprécations par un regard devant lequel reculaient les plus braves, aux plaintes par une impassibilité qui ressemblait à du dédain.

Enfin, il arriva derrière le vigoureux jeune homme qui fermait, pour ainsi dire, l'entrée de la salle. Et au milieu de l'attente générale, car chacun voulait voir comment la chose se passerait entre ces deux rudes antagonistes ; et au milieu, disons-nous, de l'attente générale, il essaya de sa méthode, qui consistait à introduire entre deux spectateurs ses coudes comme des coins et à fendre avec son corps les corps les plus soudés les uns aux autres.

C'était pourtant, celui-là, un jeune homme de petite taille, dont le visage pâle et les membres grêles annonçaient une constitution aussi chétive que ses yeux ardents renfermaient de volonté.

Mais à peine son coude eut-il effleuré les flancs du jeune homme placé devant lui, que celui-ci, étonné de l'agression, se retourna vivement et du même mouvement leva un poing qui menaçait, en s'abaissant, d'écraser le téméraire.

Les deux antagonistes se trouvèrent alors face à face, et un petit cri leur échappa en même temps.

Ils venaient de se reconnaître.

— Ah ! citoyen Maurice, dit le frère jeune homme avec un accent d'inexprimable douleur, laissez-moi passer : laissez-moi voir ; je vous en supplie ! vous me tuerez après !

Maurice, car c'était effectivement lui, se sentit pénétré d'attendrissement et d'admiration pour cet éternel dévouement, pour cette indestructible volonté.

— Vous ! murmura-t-il ; vous ici, imprudent !

— Oui, moi ici ! mais je suis épuisé... Oh ! mon Dieu ! elle parle ! laissez-moi la voir ! laissez-moi l'écouter.

Maurice s'effaça, et le jeune homme passa devant lui. Alors, comme Maurice était à la tête de la foule, rien ne gêna plus la vue de celui qui avait souffert tant de coups et de rebuffades pour arriver là.

Toute cette scène et les murmures qu'elle occasionna éveillaient la curiosité des juges.

L'accusée aussi regarda de ce côté ; alors, au premier rang, elle aperçut et reconnut le chevalier.

Quelque chose comme un frisson agita un moment la reine assise dans le fauteuil de fer.

L'interrogatoire, dirigé par le président Harmand, interprété par Fouquier-Tinville, et discuté par Chauveau-Lagarde, défenseur de la reine, dura tant que le permirent les forces des juges et de l'accusée.

Pendant tout ce temps, Maurice resta immobile à sa place, tandis que plusieurs fois déjà les spectateurs s'étaient renouvelés dans la salle et dans les corridors.

Le chevalier avait trouvé un appui contre une colonne, et il était là non moins pâle que le stuc contre lequel il se tenait adossé.

Au jour avait succédé la nuit opaque : quelques bougies allumées sur les tables des jurés, quelques lampes qui fumaient aux parois de la salle, éclairaient d'un sinistre et rouge reflet le noble visage de cette femme, qui avait paru si belle aux splendides lumières des fêtes de Versailles.

Elle était là seule, répondant quelques brèves et dédaigneuses paroles aux interrogatoires du président, et se penchant parfois à l'oreille de son défenseur pour lui parler bas.

Son front blanc et poli n'avait rien perdu de sa fierté ordinaire ; elle portait la robe à raies noires que, depuis la mort du roi, elle n'avait pas voulu quitter.

Les juges se levèrent pour aller aux opinions ; la séance était finie.

— Me suis-je donc montrée trop dédaigneuse, monsieur ? demanda-t-elle à Chauveau-Lagarde.

— Ah ! madame, répondit celui-ci, vous serez toujours bien quand vous serez vous-même.

— Vois donc comme elle est fière ! s'écria une femme dans l'auditoire, comme si une voix répondait à la question que la malheureuse reine venait de faire à son avocat.

La reine tourna la tête vers cette femme.

— Eh bien, oui, répéta la femme, je dis que tu es fière, Antoinette, et que c'est ta fierté qui t'a perdue.

La reine rougit.

Le chevalier se tourna vers la femme qui avait prononcé ces paroles, et répliqua doucement.

— Elle était reine.

Maurice lui saisit le poignet.

— Allons, lui dit-il tout bas, ayez le courage de ne pas vous perdre.

— Oh! monsieur Maurice, répliqua le chevalier, vous êtes un homme, et vous savez que vous parlez à un homme. Oh! dites-moi, est-ce que vous croyez qu'ils puissent la condamner?

— Je ne le crois pas, dit Maurice, j'en suis sûr.

— Oh! une femme! s'écria Maison-Rouge avec un sanglot.

— Non, une reine, répliqua Maurice. C'est vous-même qui venez de le dire.

Le chevalier saisit à son tour le poignet de Maurice, et, avec une force dont on aurait pu le croire incapable, il l'obligea à se pencher vers lui.

Il était trois heures et demie du matin, de grands vides se laissaient voir parmi les spectateurs. Quelques lumières s'éteignaient çà et là, jetant des parties de la salle dans l'obscurité.

Une des parties les plus obscures était celle où se trouvaient le chevalier et Maurice, écoutant ce qu'il allait lui dire.

— Pourquoi donc êtes-vous ici, et qu'y venez-vous faire, demanda le chevalier, vous, monsieur, qui n'avez pas un cœur de tigre?

— Hélas! dit Maurice, j'y suis pour savoir ce qu'est devenue une malheureuse femme.

— Oui, oui, dit Maison-Rouge, celle que son mari a poussée dans le cachot de la reine, n'est-ce pas? celle qui a été arrêtée sous mes yeux?

— Geneviève?

— Oui, Geneviève.

— Ainsi, Geneviève est prisonnière, sacrifiée par son mari, tuée par Dixmer?... Oh! je comprends tout, je comprends tout, maintenant. Chevalier, racontez-moi ce qui s'est passé, dites-moi où elle est, dites-moi où je puis la retrouver. Chevalier... cette femme, c'est ma vie, entendez-vous?

— Eh bien, je l'ai vue; j'étais là quand elle a été arrêtée. Moi aussi, je venais pour faire évader la reine! mais nos deux projets, que nous n'avions pu nous communiquer, se sont nui au lieu de se servir.

— Et vous ne l'avez pas sauvée, au moins, elle, votre sœur, Geneviève?

— Le pouvais-je? Une grille de fer me séparait d'elle. Ah! si vous aviez été là, si vous aviez pu réunir vos forces aux miennes, le barreau maudit eût cédé, et nous les eussions sauvées toutes deux.

— Geneviève! Geneviève! murmura Maurice.

Puis regardant Maison-Rouge avec une indéfinissable expression de rage:

— Et Dixmer, qu'est-il devenu? demanda-t-il.

— Je ne sais. Il s'est sauvé de son côté, et moi du mien.

— Oh! dit Maurice les dents serrées, si je le rejoins jamais...

— Oui, je comprends. Mais rien n'est désespéré encore pour Geneviève, dit Maison-Rouge, tandis qu'ici, tandis que pour la reine... Oh! tenez, Maurice, vous êtes un homme de cœur, un homme puissant; vous avez des amis... Oh! je vous en prie, comme on prie Dieu... Maurice, aidez-moi à sauver la reine.

— Y pensez-vous?

— Maurice, Geneviève vous en supplie par ma voix.

— Oh! ne prononcez pas ce nom, monsieur. Qui sait si, comme Dixmer, vous n'avez pas sacrifié la pauvre femme?

— Monsieur, répondit le chevalier avec fierté, je sais, quand je m'attache à une cause, ne sacrifier que moi seul.

En ce moment, la porte des délibérations se rouvrit; Maurice allait répondre.

— Silence, monsieur! dit le chevalier; silence! voici les juges qui rentrent.

Et Maurice sentit trembler la main que Maison-Rouge, pâle et chancelant, venait de poser sur son bras.

— Oh! murmura le chevalier; oh! le cœur me manque.

— Du courage, et contenez-vous, ou vous êtes perdu! dit Maurice.

Le tribunal rentrait, en effet, et la nouvelle de sa rentrée se répandit dans les corridors et les galeries.

La foule se rua de nouveau dans la salle, et les lumières parurent se ranimer d'elles-mêmes pour ce moment décisif et solennel.

On venait de ramener la reine; elle se tenait droite, immobile, hautaine, les yeux fixes et les lèvres serrées.

On lui lut l'arrêt qui la condamnait à la peine de mort. Elle écouta, sans pâlir, sans sourciller, sans qu'un muscle de son visage indiquât l'apparence de l'émotion.

Puis elle se retourna vers le chevalier, lui adressa un long et éloquent regard, comme pour remercier cet homme qu'elle n'avait jamais vu que comme la statue vivante du dévouement; et, s'appuyant sur le bras de l'officier de gendarmerie qui commandait la force armée, elle sortit calme et digne du tribunal.

Maurice poussa un long soupir.

— Dieu merci! dit-il, rien dans sa déclaration n'a compromis Geneviève, et il y a encore de l'espoir.

— Dieu merci! murmura de son côté le chevalier de Maison-Rouge, tout est fini et la lutte est terminée. Je n'avais pas la force d'aller plus loin.

— Du courage, monsieur! dit tout bas Maurice.

— J'en aurai, monsieur, répondit le chevalier.

Et tous deux, après s'être serré la main, s'éloignèrent par deux issues différentes.

La reine fut reconduite à la Conciergerie: quatre heures sonnaient à la grande horloge comme elle y rentrait.

Au débouché du Pont-Neuf, Maurice fut arrêté par les deux bras de Lorin.

— Halte-là, dit-il, on ne passe pas!

— Pourquoi cela?

— Où vas-tu, d'abord?

— Je vais chez moi. Justement, je puis rentrer maintenant, je sais ce qu'elle est devenue.

— Tant mieux; mais tu ne rentreras pas.

— La raison?

— La raison, la voici: il y a deux heures, les gendarmes sont venus pour l'arrêter.

— Ah! s'écria Maurice. Eh bien, raison de plus.

— Es-tu fou? et Geneviève?

— C'est vrai. Et où allons-nous?

— Chez moi, pardieu!

— Mais je te perds.

— Raison de plus; allons, arrive.

Et il l'entraîna.

XLVII

PRÉTE ET BOURNEAU

En sortant du tribunal, la reine avait été ramenée à la Conciergerie.

Arrivée dans sa chambre, elle avait pris des ciseaux, avait coupé ses longs et beaux cheveux, devenus plus beaux de l'absence de la poudre, abolie depuis un an; elle les avait enfermés dans un papier, puis elle avait écrit sur le papier: *A partager entre mon fils et ma fille.*

Alors elle s'était assise, ou plutôt elle était tombée sur une chaise, et, brisée de fatigue, — l'interrogatoire avait duré dix-huit heures, — elle s'était endormie.

A sept heures, le bruit du paravent que l'on dérangeait la réveilla en sursaut; elle se retourna et vit un homme qui lui était complètement inconnu.

— Que me veut-on? demanda-t-elle.

L'homme s'approcha d'elle, et, la saluant aussi poliment que si elle n'eût pas été reine:

— Je m'appelle Sanson, dit-il.

La reine frissonna légèrement et se leva. Ce nom seul en disait plus qu'un long discours.

— Vous venez de bien bonne heure, monsieur, dit-elle : ne pourriez-vous pas retarder un peu ?

— Non, madame, répliqua Sanson : j'ai ordre de venir. Ces paroles dites, il lit encore un pas vers la reine.

Tout dans cet homme, et dans ce moment, était expressif et terrible.

— Ah ! je comprends, dit la prisonnière, vous voulez me couper les cheveux ?

— C'est nécessaire, madame, répondit l'exécuteur.

— Je le savais, monsieur dit la reine, et j'ai voulu vous épargner cette peine. Mes cheveux sont là, sur cette table.

Sanson suivit la direction de la main de la reine.

— Seulement, continua-t-elle, je voudrais qu'ils fussent remis ce soir à mes enfants.

— Madame, dit Sanson, ce soin ne me regarde pas.

— Cependant, j'avais cru...

— Je n'ai à moi, reprit l'exécuteur, que la dépouille des... personnes... leurs habits, leurs bijoux, et encore lorsqu'elles me les donnent formellement ; autrement tout cela va à la Salpêtrière, et appartient aux pauvres des hôpitaux ; un arrêté du comité de salut public a réglé les choses ainsi.

— Mais enfin, monsieur, demanda en insistant Marie-Antoinette, puis-je compter que mes cheveux seront remis à mes enfants ?

Sanson resta muet.

— Je me charge de l'essayer, dit Gilbert.

La prisonnière jeta au gendarme un regard d'ineffable reconnaissance.

— Maintenant, dit Sanson, je venais pour vous couper les cheveux ; mais, puisque cette besogne est faite, je puis, si vous le désirez, vous laisser un instant seule.

— Je vous en prie, monsieur, dit la reine ; car j'ai besoin de me recueillir et de prier.

Sanson s'inclina et sortit.

Alors la reine se trouva seule, car Gilbert n'avait fait que passer la tête pour prononcer les paroles que nous avons dites.

Tandis que la condamnée s'agenouillait sur une chaise plus basse que les autres, et qui lui servait de prie-Dieu, une scène non moins terrible que celle que nous venons de raconter se passait dans le presbytère de la petite église Saint-Landry, dans la Cité.

Le curé de cette paroisse venait de se lever : sa vieille gouvernante dressait son modeste déjeuner, quand tout à coup on heurta violemment à la porte du presbytère.

Même chez un prêtre de nos jours, une visite imprévue annonce toujours un événement : il s'agit d'un baptême, d'un mariage *in extremis* ou d'une confession suprême ; mais, à cette époque, la visite d'un étranger pouvait annoncer quelque chose de plus grave encore. A cette époque, en effet, le prêtre n'était plus le mandataire de Dieu, et il devait rendre ses comptes aux hommes.

Cependant l'abbé Girard était du nombre de ceux qui devaient le moins craindre, car il avait prêté serment à la Constitution ; en lui la conscience et la probité avaient parlé plus haut que l'amour-propre et l'esprit religieux. Sans doute, l'abbé Girard admettait la possibilité d'un progrès dans le gouvernement et regrettait tant d'abus commis au nom du pouvoir divin ; il avait, tout en gardant son Dieu, accepté la fraternité du régime républicain.

— Allez voir, dame Jacinthe, dit-il : allez voir qui vient heurter à notre porte de si bon matin ; et, si par hasard, ce n'est point un service pressé qu'on vient me demander, dites que j'ai été mandé ce matin à la Conciergerie, et que je suis forcé de m'y rendre dans un instant.

Dame Jacinthe s'appelait autrefois dame Madeleine ; mais elle avait accepté un nom de fleur en échange de son nom, comme l'abbé Girard avait accepté le titre de citoyen en place de celui de curé.

Sur l'invitation de son maître, dame Jacinthe se hâta de descendre par les degrés du petit jardin sur lequel ouvrait la porte d'entrée ; elle tira les verrous, et un jeune homme fort pâle, fort agité, mais d'une douce et honnête physionomie, se présenta.

— M. l'abbé Girard ? dit-il.

Jacinthe examina les habits en désordre, la barbe longue et le tremblement nerveux du nouveau venu : tout cela lui sembla de mauvais augure.

— Citoyen, dit-elle, il n'y a point ici de monsieur ni d'abbé.

— Pardon, madame, reprit le jeune homme, je veux dire le desservant de Saint-Landry.

Jacinthe, malgré son patriotisme, fut frappée de ce mot *madame*, qu'on n'eût point adressé à une impératrice ; cependant elle répondit :

— On ne peut le voir, citoyen ; il dit son bréviaire.

— En ce cas, j'attendrai, répliqua le jeune homme.

— Mais, reprit dame Jacinthe, à qui cette persistance redonnait les mauvaises idées qu'elle avait ressenties tout d'abord, vous attendrez inutilement, citoyen ; car il est appelé à la Conciergerie et va partir à l'instant même.

Le jeune homme pâlit affreusement, ou plutôt, de pâle qu'il était, devint livide.

— C'est donc vrai ! murmura-t-il.

Puis, tout haut :

— Voilà justement, madame, dit-il, le sujet qui m'amène près du citoyen Girard.

Et, tout en parlant, il était entre, avait doucement, il est vrai, mais avec fermeté, poussé les verrous de la porte, et, malgré les instances et même les menaces de dame Jacinthe, il était entré dans la maison et avait pénétré jusqu'à la chambre de l'abbé.

Celui-ci, en l'apercevant, poussa une exclamation de surprise.

— Pardon, monsieur le curé, dit aussitôt le jeune homme, j'ai à vous entretenir d'une chose très grave ; permettez que nous soyons seuls.

Le vieux prêtre savait par expérience comment s'expriment les grandes douleurs. Il lut une passion tout entière sur la figure bouleversée du jeune homme, une émotion suprême dans sa voix fiévreuse.

— Laissez-nous, dame Jacinthe, dit-il.

Le jeune homme suivit des yeux avec impatience la gouvernante, qui, habituée à participer aux secrets de son maître, hésitait à se retirer ; puis, lorsque, enfin, elle eut refermé la porte :

— Monsieur le curé, dit l'inconnu, vous allez me demander tout d'abord qui je suis. Je vais vous le dire : je suis un homme proserit ; je suis un homme condamné à mort, qui ne vit qu'à force d'audace ; je suis le chevalier de Maison-Rouge.

L'abbé fit un soubresaut d'effroi sur son grand fauteuil.

— Oh ! ne craignez rien, reprit le chevalier ; nul ne m'a vu entrer ici, et ceux mêmes qui m'auraient vu ne me reconnaîtraient pas ; j'ai beaucoup changé depuis deux mois.

— Mais, enfin, que voulez-vous, citoyen ? demanda le curé.

— Vous allez ce matin à la Conciergerie, n'est-ce pas ?

— Oui, j'y suis mandé par le concierge.

— Savez-vous pourquoi ?

— Pour quelque malade, pour quelque moribond, pour quelque condamné, peut-être.

— Vous l'avez dit : oui, une personne condamnée vous attend.

Le vieux prêtre regarda le chevalier avec étonnement.

— Mais savez-vous quelle est cette personne ? reprit Maison-Rouge.

— Non... je ne sais.

— Eh bien, cette personne, c'est la reine !

L'abbé poussa un cri de douleur.

— La reine ? Oh ! mon Dieu !

— Oui, monsieur, la reine ! Je me suis informé pour savoir quel était le prêtre qu'on devait lui donner. J'ai appris que c'était vous, et j'accours.

— Que voulez-vous de moi ? demanda le prêtre effrayé de l'accent fébrile du chevalier.

— Je veux... je ne veux pas, monsieur. Je viens vous implorer, vous prier, vous supplier.

— De quoi donc ?

— De me faire entrer avec vous près de Sa Majesté.

— Oh ! mais vous êtes fou ! s'écria l'abbé ; mais vous me perdez ! mais vous vous perdez vous-même !

— Ne craignez rien.

— La pauvre femme est condamnée et c'en est fait d'elle.

— Je le sais ; ce n'est pas pour tenter de la sauver que je veux la voir, c'est... Mais, écoutez-moi, mon père ! vous ne m'écoutez pas.

— Je ne vous écoute pas, parce que vous me demandez une chose impossible ; je ne vous écoute pas parce que vous agissez comme un homme en demence, dit le vieillard ; je ne vous écoute pas, parce que vous m'épouvantez.

— Mon père, rassurez-vous, dit le jeune homme en essayant de se calmer lui-même : mon père, croyez-moi, j'ai toute ma raison. La reine est perdue, je le sais ; mais que je puisse me prosterner à ses genoux, une seconde seulement, et cela me sauvera la vie ; si je ne la vois pas, je me tue, et, comme vous serez la cause de mon désespoir, vous aurez tué à la fois le corps et l'âme.

— Mon fils, mon fils, dit le prêtre, vous me demandez le sacrifice de ma vie, songez-y ; tout vieux que je suis, mon existence est encore nécessaire à bien des malheureux : tout vieux que je suis, aller moi-même au-devant de la mort, c'est commettre un suicide.

— Ne me refusez pas, mon père, répliqua le chevalier ; écoutez, il vous faut un desservant, un acolyte : prenez-moi, emmenez-moi avec vous.

Le prêtre essaya de rappeler sa fermeté qui commençait à fléchir.

— Non, dit-il, non, ce serait manquer à mes devoirs ; j'ai juré la Constitution, je l'ai jurée du fond du cœur, en mon âme et conscience. La femme condamnée est une reine coupable ; j'accepterais de mourir si ma mort pouvait être utile à mon prochain ; mais je ne veux pas manquer à mon devoir.

— Mais, s'écria le chevalier, quand je vous dis, quand je vous répète, quand je vous jure que je ne veux pas sauver la reine ; tenez, sur cet Évangile, tenez, sur ce crucifix, je jure que je ne vais pas à la Conciergerie pour l'empêcher de mourir.

— Alors, que voulez-vous donc ? demanda le vieillard ému par cet accent de désespoir que l'on n'imite point.

— Écoutez, dit le chevalier, dont l'âme semblait venir chercher un passage sur ses lèvres, elle fut ma bienfaitrice ; elle a pour moi quelque attachement ! me voir, à sa dernière heure, sera, j'en suis sûr, une consolation pour elle.

— C'est tout ce que vous voulez ? demanda le prêtre ébranlé par cet accent irrésistible.

— Absolument tout.

— Vous ne tramez aucun complot pour essayer de délivrer la condamnée ?

— Aucun. Je suis chrétien, mon père, et, s'il y a dans mon cœur une ombre de mensonge, si j'espère qu'elle vivra, si j'y travaille en quoi que ce soit, que Dieu me punisse de la damnation éternelle.

— Non ! non ! je ne puis rien vous promettre, dit le curé, à l'esprit de qui revenaient les dangers si grands et si nombreux d'une semblable imprudence.

— Écoutez, mon père, dit le chevalier avec l'accent d'une profonde douleur, je vous ai parlé en fils soumis, je ne vous ai entretenu que de sentiments chrétiens et charitables ; pas une amère parole, pas une menace n'est sortie de ma bouche, et cependant ma tête fermente, cependant la fièvre brûle mon sang, cependant le désespoir me rongé le cœur, cependant je suis armé ; voyez, j'ai un poignard.

Et le jeune homme tira de sa poitrine une lame brillante et fine qui jeta un reflet livide sur sa main tremblante.

Le curé s'éloigna vivement.

— Ne craignez rien, dit le chevalier avec un triste sourire ; d'autres, vous sachant si fidèle observateur de votre parole, eussent arraché un serment à votre frayeur. Non, je vous ai supplié et je vous supplie encore, les mains jointes, le front sur le carreau : faites que je la voie un seul moment ; et tenez, voici pour votre garantie.

Et il tira de sa poche un billet qu'il présenta à l'abbé Girard ; celui-ci le défit et lut ces mots :

« Moi, Philippe, chevalier de Maison-Rouge, déclare, sur Dieu et mon honneur, que j'ai, par menace de mort, contraint le digne curé de Saint-Landry à m'emmener à la Conciergerie malgré ses refus et ses vives répu gnances. En foi de quoi, j'ai signé,

« MAISON-ROUGE. »

— C'est bien, dit le prêtre ; mais jurez-moi encore que vous ne ferez pas d'imprudences ; ce n'est point assez que ma vie soit sauve, je réponds aussi de la vôtre.

— Oh ! ne songeons pas à cela, dit le chevalier ; vous consentez ?

— Il le faut bien, puisque vous le voulez absolument. Vous m'attendrez en bas, et, lorsqu'elle passera dans le greffe, alors, vous la verrez...

Le chevalier saisit la main du vieillard et la baisa avec autant de respect et d'ardeur qu'il eût baisé le crucifix.

— Oh ! murmura le chevalier, elle mourra du moins comme une reine, et la main du bourreau ne la touchera point !

XLVIII

LA CHARRETTE

Aussitôt après qu'il eut obtenu cette permission du curé de Saint-Landry, Maison-Rouge s'élança dans un cabinet entr'ouvert qu'il avait reconnu pour le cabinet de toilette de l'abbé.

Là, en un tour de main, sa barbe et ses moustaches tombèrent sous le rasoir, et ce fut alors seulement que lui-même put voir sa pâleur ; elle était effrayante.

Il rentra calme en apparence ; il semblait, d'ailleurs, avoir complètement oublié que, malgré la chute de sa barbe et de ses moustaches, il pouvait être reconnu à la Conciergerie.

Il suivit l'abbé, que pendant sa retraite d'un instant deux fonctionnaires étaient venus chercher, et, avec cette audace qui éloigne tout soupçon, avec ce gonflement de la fièvre qui défigure, il entra par la grille donnant à cette époque dans la cour du Palais.

Il était, comme l'abbé Girard, vêtu d'un habit noir, les habits sacerdotaux étant abolis.

Dans le greffe, ils trouvèrent plus de cinquante personnes, soit employés à la prison, soit députés, soit commissaires, se préparant à voir passer la reine, soit en mandataires, soit en curieux.

Son cœur battit si violemment, quand il se trouva en face du guichet, qu'il n'entendit plus les pourparlers de l'abbé avec les gendarmes et le concierge.

Seulement un homme qui tenait à la main des ciseaux et un morceau d'étoffe fraîchement coupé heurta Maison-Rouge sur le seuil.

Maison-Rouge se retourna et reconnut l'exécuteur.

— Que veux-tu, citoyen ? demanda Sanson.

Le chevalier essaya de réprimer le frisson qui malgré lui courait dans ses veines.

— Moi ? dit-il. Tu le vois bien, citoyen Sanson, j'accompagne le curé de Saint-Landry.

— Ah ! bien, répliqua l'exécuteur.

Et il se rangea de côté, donnant des ordres à son aide.

Pendant ce temps, Maison-Rouge pénétra dans l'intérieur du greffe ; puis, du greffe, il passa dans le compartiment où se tenaient les deux gendarmes.

Ces braves gens étaient consternés ; aussi digne et fière qu'elle avait été avec les autres, aussi bonne et douce la condamnée avait été avec eux ; ils semblaient plutôt ses serviteurs que ses gardiens.

Mais, d'où il était, le chevalier ne pouvait apercevoir la reine : le paravent était fermé.

Le paravent s'était ouvert pour donner passage au curé, mais il s'était refermé derrière lui.

Lorsque le chevalier entra, la conversation était déjà engagée.

— Monsieur, disait la reine de sa voix stridente et fière, puisque vous avez fait serment à la République, au nom de qui on me met à mort, je ne saurais avoir confiance en vous. Nous n'adorons plus le même Dieu !

— Madame, répondit Girard fort ému de cette dédaigneuse profession de foi, une chrétienne qui va mourir doit mourir sans haine dans le cœur, et elle ne doit pas repousser son Dieu, sous quelque forme qu'il se présente à elle.

Maison-Rouge fit un pas pour entr'ouvrir le paravent, espérant que lorsqu'elle l'apercevrait, que lorsqu'elle saurait la cause qui l'amenait, elle changerait d'avis à l'endroit du curé ; mais les deux gendarmes firent un mouvement.

— Mais, dit Maison-Rouge, puisque je suis l'acolyte du curé...

— Puisqu'elle refuse le curé, répondit Duchesne, elle n'a pas besoin de son acolyte.

— Mais elle acceptera peut-être, dit le chevalier en haussant la voix ; il est impossible qu'elle n'accepte pas.

Mais Marie-Antoinette était trop entièrement au sentiment qui l'agitait pour entendre et reconnaître la voix du chevalier.

— Allez, monsieur, continua-t-elle s'adressant toujours à Girard, allez et laissez-moi ; puisque nous vivons à cette heure en France sous un régime de liberté, je réclame celle de mourir à ma fantaisie.

Girard essaya de résister.

— Laissez-moi, monsieur, dit-elle, je vous dis de me laisser.

Girard essaya d'ajouter un mot.

— Je le veux, dit la reine avec un geste de Marie-Thérèse.

Girard sortit.

Maison-Rouge essaya de plonger son regard dans l'intervalle du paravent, mais la prisonnière tournait le dos.

L'aide de l'exécuteur croisa le curé ; il entraient tenant des cordes à la main.

Les deux gendarmes repoussèrent le chevalier jusqu'à la porte, avant que, ébloui, désespéré, étourdi, il eût pu articuler un cri ou faire un mouvement pour accomplir son dessein.

Il se retrouva donc avec Girard dans le corridor du guichet. Du corridor, on les refoula jusqu'au greffe, où la nouvelle du refus de la reine s'était déjà répandue, et où la fierté autrichienne de Marie-Antoinette était pour quelques-uns le texte de grossières invectives, et pour d'autres un sujet de secrète admiration.

— Allez, dit Richard à l'abbé, retournez chez vous, puisqu'elle vous chasse, et qu'elle meure comme elle voudra.

— Tiens, dit la femme Richard, elle a raison, et je ferais comme elle.

— Et vous auriez tort, citoyenne, dit l'abbé.

— Tais-toi, femme, murmura le concierge en faisant les gros yeux ; est-ce que cela te regarde ? Allez, l'abbé, allez.

— Non, répondit Girard, non, je l'accompagnerai malgré elle ; un mot, ne fût-ce qu'un mot, si elle l'entend, lui rappellera ses devoirs ; d'ailleurs la Commune m'a donné une mission... et je dois obéir à la Commune.

— Soit ; mais renvoie ton sacristain, alors, dit brutalement l'adjudant-major commandant la force armée.

C'était un ancien acteur de la Comédie-Française nommé Grammont.

Les yeux du chevalier lancèrent un double éclair, et il plongea machinalement sa main dans sa poitrine.

Girard savait que, sous son gilet, il y avait un poignard. Il l'arrêta d'un regard suppliant.

— Épargnez ma vie, dit-il tout bas ; vous voyez que tout est perdu pour vous, ne vous perdez pas avec elle ; je lui parlerai de vous en route, je vous le jure ; je lui dirai ce que vous avez risqué pour la voir une dernière fois.

Ces mots calmèrent l'effervescence du jeune homme ;

d'ailleurs, la réaction ordinaire s'opérait, toute son organisation subissait un affaissement étrange. Cet homme d'une volonté héroïque, d'une puissance merveilleuse, était arrivé au bout de sa force et de sa volonté ; il flottait irrésolu, ou plutôt fatigué, vaincu dans une espèce de somnolence qu'on eût prise pour l'avant-courrière de la mort.

— Oui, dit-il, ce devait être ainsi : la croix pour Jésus, l'échafaud pour elle ; les dieux et les rois boivent jusqu'à la lie le calice que leur présentent les hommes.

Il résulta de cette pensée toute résignée, tout inerte, que le jeune homme se laissa repousser, sans autre défense qu'une espèce de gémissement involontaire, jusqu'à la porte extérieure et sans faire plus de résistance que n'en faisait Ophélie, dévouée à la mort, lorsqu'elle se voyait emportée par les flots.

Au pied des grilles et aux portes de la Conciergerie, se pressait une de ces foules effrayantes comme on ne peut se les figurer sans les avoir vues au moins une fois.

L'impatience dominait toutes les passions, et toutes les passions parlaient haut leur langage, qui, en se confondant, formait une rumeur immense et prolongée, comme si tout le bruit et toute la population de Paris s'étaient concentrés dans le quartier du palais de justice.

Au-devant de cette foule campait une armée tout entière, avec des canons destinés à protéger la fête et à la rendre sûre à ceux qui venaient en jouir.

On eût en vain essayé de percer ce rempart profond, grossi peu à peu, depuis que la condamnation était connue hors de Paris, par les patriotes des faubourgs.

Maison-Rouge, repoussé hors de la Conciergerie, se trouva naturellement au premier rang des soldats.

Les soldats lui demandèrent qui il était.

Il répondit qu'il était le vicaire de l'abbé Girard ; mais que, assèmenté comme son curé, il avait, comme son curé, été refusé par la reine.

Les soldats le repoussèrent à leur tour jusqu'au premier rang des spectateurs.

Là, force lui fut de répéter ce qu'il avait dit aux soldats.

Alors, ce cri s'éleva :

— Il la quitte... Il l'a vue... Qu'a-t-elle dit?... Que fait-elle?... Est-elle fière toujours?... Est-elle abattue?... Pleure-t-elle?...

Le chevalier répondit à toutes ces questions d'une voix à la fois faible, douce et affable, comme si cette voix était la dernière manifestation de la vie suspendue à ses lèvres.

Sa réponse était la vérité pure et simple ; seulement, cette vérité était un éloge de la fermeté d'Antoinette, et ce qu'il dit avec la simplicité et la foi d'un évangéliste jeta le trouble et le remords dans plus d'un cœur.

Lorsqu'il parla du petit dauphin et de Madame Royale, de cette reine sans trône, de cette épouse sans époux, de cette mère sans enfants, de cette femme enfin seule et abandonnée, sans un ami au milieu des bourreaux, plus d'un front, çà et là, se voila de tristesse, plus d'une larme apparut, furtive et brûlante, en des yeux naguère animés de haine.

Onze heures sonnèrent à l'horloge du Palais, toute rumeur cessa à l'instant même. Cent mille personnes comptaient l'heure qui sonnait et à laquelle répondaient les battements de leur cœur.

Puis la vibration de la dernière heure éteinte dans l'espace, il se fit un grand bruit derrière les portes, en même temps qu'une charrette, venant du côté du quai aux Fleurs, fendait la foule du peuple, puis les gardes, et venait se placer au bas des degrés.

Bientôt la reine apparut au haut de l'immense peron. Toutes les passions se concentrèrent dans les yeux ; les respirations demeurèrent haletantes et suspendues.

Ses cheveux étaient coupés courts, la plupart avaient blanchi pendant sa captivité, et cette nuance argentée rendait plus délicate encore la pâleur nacréée qui faisait presque céleste, en ce moment suprême, la beauté de la fille des Césars.

Elle était vêtue d'une robe blanche, et ses mains étaient liées derrière son dos.

Lorsqu'elle se montra en haut des marches, ayant à sa droite l'abbé Girard qui l'accompagnait, malgré elle, et à sa gauche l'exécuteur, tous deux vêtus de noir, ce fut dans toute cette foule un murmure que Dieu seul, qui lit au fond des cœurs, put comprendre et resumer dans une vérité.

Un homme alors passa entre l'exécuteur et Marie-Antoinette.

C'était Grammont. Il passait ainsi pour lui montrer l'ignoble charrette.

La reine recula malgré elle d'un pas.

— Montez, dit Grammont.

Tout le monde entendit ce mot, car l'émotion tenait tout murmure suspendu aux lèvres des spectateurs.

Alors on vit le sang monter aux joues de la reine et gagner la racine de ses cheveux ; puis presque aussitôt son visage redevenit d'une pâleur mortelle.

Ses lèvres blémisantes s'entr'ouvrirent.

— Pourquoi une charrette à moi, dit-elle, quand le roi a été à l'échafaud dans sa voiture ?

L'abbé Girard lui dit alors tout bas quelques mots. Sans doute il combattait chez la condamnée ce dernier cri de l'orgueil royal.

La reine se tut et chancela

Sanson avança les deux bras pour la soutenir ; mais elle se redressa avant même qu'il l'eût touchée.

Elle descendit les escaliers, tandis que l'aide affermissait un marche-pied de bois derrière la charrette.

La reine y monta, l'abbé monta derrière elle.

Sanson les fit asseoir tous deux.

Lorsque la charrette commença à s'ébranler, il se fit un grand mouvement dans le peuple. Mais, en même temps, comme les soldats ignoraient dans quelle intention était accompli le mouvement, ils réunirent tous leurs efforts, pour repousser la foule ; il se fit, en conséquence, un grand espace vide entre la charrette et les premiers rangs.

Dans cet espace retentit un hurlement lugubre.

La reine tressaillit et se leva tout debout, regardant autour d'elle.

Elle vit alors son chien, perdu depuis deux mois ; son chien, qui n'avait pu pénétrer avec elle dans la Conciergerie, qui, malgré les cris, les coups, les bourrades, s'élançait vers la charrette ; mais presque aussitôt le pauvre Black exténué, maigre, brisé, disparut sous les pieds des chevaux.

La reine le suivit des yeux ; elle ne pouvait parler, car sa voix était couverte par le bruit ; elle ne pouvait le montrer du doigt, car ses mains étaient liées ; d'ailleurs, eût-elle pu le montrer, eût-on pu l'entendre, elle l'eût sans doute demandé inutilement.

Mais, après l'avoir perdu un instant des yeux, elle le revit.

Il était au bras d'un pâle jeune homme qui dominait la foule, debout sur un canon, et qui, grandi par une exaltation indicible, la saluait en lui montrant le ciel.

Marie-Antoinette aussi regarda le ciel et sourit doucement.

Le chevalier de Maison-Rouge poussa un gémissement, comme si ce sourire lui avait fait une blessure au cœur, et, comme la charrette tournait vers le pont au Change, il retomba dans la foule et disparut.

XLIX

L'ÉCHAFAUD

Sur la place de la Révolution, adossés à un réverbère, deux hommes attendaient.

Ce qu'ils attendaient avec la foule, dont une partie s'était portée à la place du Palais, dont une autre partie s'était portée à la place de la Révolution, dont le reste

s'était répandu, tumultueux et pressé, sur tout le chemin qui séparait ces deux places, c'est que la reine arrivait jusqu'à l'instrument du supplice, qui, usé par la pluie et le soleil, usé par la main du bourreau, usé, chose horrible ! par le contact des victimes, dominait avec une fierté sinistre toutes ces têtes subjuguées, comme une reine domine son peuple.

Ces deux hommes, aux bras entrelacés, aux lèvres pâles, aux sourcils froncés, parlant bas et par saecades, c'étaient Lorin et Maurice.

Perdus parmi les spectateurs, et cependant de manière à faire envie à tous, ils continuaient à voix basse une conversation qui n'était pas la moins intéressante de toutes ces conversations serpentant dans les groupes qui, pareils à une chaîne électrique, s'agitaient, mer vivante, depuis le pont au Change jusqu'au pont de la Révolution.

L'idée que nous avons exprimée à propos de l'échafaud dominant toutes les têtes les avait frappés tous deux.

— Vois, disait Maurice, comme le monstre hideux lève ses bras rouges ; ne dirait-on pas qu'il nous appelle et qu'il sourit par son guichet comme par une bouche effroyable ?

— Ah ! ma foi, dit Lorin, je ne suis pas, j'éprouve, de cette école de poésie qui voit tout en rouge. Je les vois en rose, moi, et au pied de cette hideuse machine, je chanterais et j'espérerais encore. *Dum spiro, spero.*

— Tu espères quand on tue les femmes ?

— Ah ! Maurice, dit Lorin, fils de la Révolution, ne renie pas ta mère. Ah ! Maurice, demeure un bon et loyal patriote, Maurice, celle qui va mourir, ce n'est pas une femme comme toutes les autres femmes ; celle qui va mourir, c'est le mauvais génie de la France.

— Oh ! ce n'est pas elle que je regrette ; ce n'est pas elle que je pleure ! s'écria Maurice.

— Oui, je comprends, c'est Geneviève.

— Ah ! dit Maurice, vois-tu, il y a une pensée qui me rend fou : c'est que Geneviève est aux mains des pourvoyeurs de guillotine qu'on appelle Hébert et Fouquier-Tinville : aux mains des hommes qui ont envoyé ici la pauvre Hléloïse et qui y envoient la fière Marie-Antoinette.

— Eh bien, dit Lorin, voilà justement ce qui fait que j'espère, moi : quand la colère du peuple aura fait ce large repas de deux tyrans, elle sera rassasiée, pour quelque temps du moins, comme le boa qui met trois mois à digérer ce qu'il dévore. Alors elle n'engloutira plus personne, et, comme disent les prophètes du faubourg, alors les plus petits morceaux lui feront peur.

— Lorin, Lorin, dit Maurice, moi, je suis plus positif que toi, et je te le dis tout bas, prêt à te le répéter tout haut : Lorin, je hais la reine nouvelle, celle qui me paraît destinée à succéder à l'Autrichienne qu'elle va détruire. C'est une triste reine que celle dont la pourpre est faite d'un sang quotidien, et qui a Sanson pour premier ministre.

— Bah ! nous lui échapperons !

— Je n'en crois rien, dit Maurice en secouant la tête ; tu vois que, pour n'être pas arrêtés chez nous, nous n'avons d'autre ressource que de demeurer dans la rue.

— Bah ! nous pouvons quitter Paris, rien ne nous en empêche. Ne nous plaignons donc pas. Mon oncle nous attend à Saint-Omer ; argent, passeport, rien ne nous manque. Et ce n'est pas un gendarme qui nous arrêterait ; qu'en penses-tu ? Nous restons parce que nous le voulons bien.

— Non, ce que tu dis là n'est pas juste, excellent ami, cœur dévoué que tu es... Tu restes parce que je veux rester.

— Et tu veux rester pour retrouver Geneviève. Eh bien, quoi de plus simple, de plus juste et de plus naturel ? Tu penses qu'elle est en prison, c'est plus que probable. Tu veux veiller sur elle, et, pour cela, il ne faut pas quitter Paris.

Maurice poussa un soupir ; il était évident que sa pensée divergeait.

— Te rappelles-tu la mort de Louis XVI ? dit-il. Je me vois encore pâle d'émotion et d'orgueil. J'étais un des chefs de cette foule dans les plis de laquelle je me

èche aujourd'hui. J'étais plus grand au pied de cet échafaud que ne l'avait jamais été le roi qui montait dessus. Quel changement, Lorin ! et lorsqu'on pense que neuf mois ont suffi pour amener cette terrible réaction !

— Neuf mois d'amour, Maurice !... Amour, tu perdis Troie !

Maurice soupira ; sa pensée vagabonde prenait une autre route et envisageait un autre horizon.

— Ce pauvre Maison-Rouge, murmura-t-il, voilà un triste jour pour lui.

— Hélas ! dit Lorin, ce que je vois de plus triste dans les révolutions, Maurice, veux-tu que je te le dise ?

— Oui.

— C'est que l'on a souvent pour ennemis les gens qu'on voudrait avoir pour amis, et pour amis des gens...

— J'ai peine à croire une chose, interrompit Maurice.

— Laquelle ?

— C'est qu'il n'inventera pas quelque projet, fût-il insensé, pour sauver la reine.

— Un homme plus fort que cent mille ?

— Je te dis : fût-il insensé... Moi, je sais que, pour sauver Geneviève...

Lorin fronça le sourcil.

— Je te le redis, Maurice, reprit-il, tu l'égares ; non, même s'il fallait que tu sauvasses Geneviève, tu ne deviendrais pas mauvais citoyen. Mais assez là-dessus, Maurice, on nous écoute. Tiens, voici les lètes qui ondulent ; tiens, voici le valet du citoyen Sanson qui se lève de dessus son panier, et qui regarde au loin. L'Autrichienne arrive.

En effet, comme pour accompagner cette ondulation qu'avait remarquée Lorin, un frémissement prolongé et croissant envahissait la foule. C'était comme une de ces rafales qui commencent par siffler et qui finissent par mugir.

Maurice, élevant encore sa grande taille à l'aide des poteaux du réverbère, regarda vers la rue Saint-Honoré.

— Oui, dit-il en frissonnant, la voilà !

En effet, on commençait à voir apparaître une autre machine presque aussi hideuse que la guillotine, c'était la charrette.

A droite et à gauche reluisaient les armes de l'escorte, et devant elle Grammont répondait avec les flamboiements de son sabre aux cris poussés par quelques fanatiques.

Mais, à mesure que la charrette s'avancait, ces cris s'éteignaient subitement sous le regard froid et sombre de la condamnée.

Jamais physionomie n'imposa plus énergiquement le respect ; jamais Marie-Antoinette n'avait été plus grande et plus reine. Elle poussa l'orgueil de son courage jusqu'à imprimer aux assistants des idées de terreur.

Indifférente aux exhortations de l'abbé Girard, qui l'avait accompagnée malgré elle, son front n'oscillait ni à droite ni à gauche ; la pensée vivante au fond de son cerveau semblait immuable comme son regard ; le mouvement saccadé de la charrette sur le pavé inégal faisait, par sa violence même, ressortir la rigidité de son maintien ; on eût dit une de ces statues de marbre qui cheminent sur un chariot ; seulement, la statue royale avait l'œil lumineux, et ses cheveux s'agitaient au vent.

Un silence pareil à celui du désert s'abattit soudain sur les trois cent mille spectateurs de cette scène, que le ciel voyait pour la première fois à la clarté de son soleil.

Bientôt de l'endroit où se tenaient Maurice et Lorin, on entendit crier l'essieu de la charrette et souffler les chevaux des gardes.

La charrette s'arrêta au pied de l'échafaud.

La reine, qui, sans doute, ne songeait pas à ce moment, se réveilla et comprit : elle étendit son regard hautain sur la foule, et le même jeune homme pâle qu'elle avait vu debout sur un canon lui apparut de nouveau debout sur une borne.

De cette borne, il lui envoya le même salut respectueux qu'il lui avait déjà adressé au moment où elle sortait de la Conciergerie ; puis aussitôt il sauta à bas de la borne.

Plusieurs personnes le virent, et, comme il était vêtu de noir, de là le bruit se répandit qu'un prêtre avait

attendu Marie-Antoinette afin de lui envoyer l'absolution au moment où elle monterait sur l'échafaud. Au reste, personne n'inquiéta le chevalier. Il y a dans les moments suprêmes un suprême respect pour certaines choses.

La reine descendit avec précaution les trois degrés du marchepied ; elle était soutenue par Sanson, qui, jusqu'au dernier moment, tout en accomplissant la tâche à laquelle il semblait lui-même condamné, lui témoigna les plus grands égards.

Pendant qu'elle marchait vers les degrés de l'échafaud, quelques chevaux se cabrèrent, quelques gardes à pied, quelques soldats, semblèrent osciller et perdre l'équilibre ; puis on vit comme une ombre se glisser sous l'échafaud ; mais le calme se rétablit presque à l'instant même : personne ne voulait quitter sa place dans ce moment solennel, personne ne voulait perdre le moindre détail du grand drame qui allait s'accomplir ; tous les yeux se portèrent vers la condamnée.

La reine était déjà sur la plate-forme de l'échafaud. Le prêtre lui parlait toujours ; un aide la poussait doucement par derrière ; un autre dénouait le fichu qui couvrait ses épaules.

Marie-Antoinette sentit cette main infâme qui effleurait son cou, elle fit un brusque mouvement et marcha sur le pied de Sanson, qui, sans qu'elle le vit, était occupé à l'attacher à la planche fatale.

Sanson retira son pied.

— Excusez-moi, monsieur, dit la reine, je ne l'ai point fait exprès.

Ce furent les dernières paroles que prononça la fille des Césars, la reine de France, la veuve de Louis XVI.

Le quart après midi sonna à l'horloge des Tuileries ; en même temps que lui Marie-Antoinette tombait dans l'éternité.

Un cri terrible, un cri qui résumait toutes les patiences : joie, épouvante, deuil, espoir, triomphe, expiation, couvert comme un ouragan un autre cri faible et lamentable qui, au même moment, retentissait sous l'échafaud.

Les gendarmes l'entendirent pourtant, si faible qu'il fût ; ils firent quelques pas en avant ; la foule, moins serrée, s'épandit comme un fleuve dont on élargit la digue, renversa la haie, dispersa les gardes, et vint comme une marée battre les pieds de l'échafaud, qui en fut ébranlé.

Chacun voulait voir de près les restes de la royauté, que l'on croyait à tout jamais détruite en France.

Mais les gendarmes cherchaient autre chose : ils cherchaient cette ombre qui avait dépassé leurs lignes, et qui s'était glissée sous l'échafaud.

Deux d'entre eux revinrent, amenant par le collet un jeune homme dont la main pressait sur son cœur un mouchoir teint de sang.

Il était suivi par un petit chien épagneul qui hurlait lamentablement.

— A mort l'aristocrate ! à mort le ci-devant ! crièrent quelques hommes du peuple en désignant le jeune homme ; il a trempé son mouchoir dans le sang de l'Autrichienne : à mort !

— Grand Dieu ! dit Maurice à Lorin, le reconnais-tu ? le reconnais-tu ?

— A mort le royaliste ! répétèrent les forcenés ; ôtez-lui ce mouchoir dont il veut se faire une relique : arrachez, arrachez !

Un sourire orgueilleux erra sur les lèvres du jeune homme ; il arracha sa chemise, découvrit sa poitrine, et laissa tomber son mouchoir.

— Messieurs, dit-il, ce sang n'est pas celui de la reine, mais bien le mien ; laissez-moi mourir tranquillement.

Et une blessure profonde et reluisante apparut béante sous sa mamelle gauche.

La foule jeta un cri et recula.

Alors le jeune homme s'affaissa lentement et tomba sur ses genoux en regardant l'échafaud comme un martyr regarde l'autel.

— Maison-Rouge ! murmura Lorin à l'oreille de Maurice.

— Adieu ! murmura le jeune homme en baissant la tête avec un divin sourire ; adieu, ou plutôt au revoir ! Et il expira au milieu des gardes stupéfaits.

— Il y a encore cela à faire, Lorin, dit Maurice, avant de devenir mauvais citoyen.

Le petit chien tournait autour du cadavre, effaré et burlant.

— Tiens ! c'est Black, dit un homme qui tenait un gros bâton à la main ; tiens ! c'est Black ; viens ici, mon petit vieux.

Le chien s'avança vers celui qui l'appelait ; mais à peine fut-il à sa portée, que l'homme leva son bâton et lui écrasa la tête en éclatant de rire.

— Oh ! le misérable ! s'écria Maurice.

— Silence ! murmura Lorin en l'arrêtant, silence, ou nous sommes perdus... c'est Simon.

volutionnaire. Son coup d'œil jeté sur les victimes, il courait à une autre prison.

Mais il s'aperçut bientôt que l'activité de dix hommes ne suffirait pas à surveiller ainsi les trente-trois prisons que Paris possédait à cette époque, et il se contenta d'aller au tribunal même attendre la comparution de Geneviève.

C'était déjà un commencement de désespoir. En effet, quelles ressources restaient à un condamné après l'arrêt ? Quelquefois le tribunal, qui commençait les séances à dix heures, avait condamné vingt ou trente personnes à quatre heures ; le premier condamné jouissait de six heures de vie ; mais le dernier, frappé de sentence à



Allons, fais, mais dépêche-toi.

L

LA VISITE DOMICILIAIRE

Lorin et Maurice étaient revenus chez le premier d'entre eux. Maurice, pour ne pas compromettre son ami trop ouvertement, avait adopté l'habitude de sortir le matin et de ne rentrer que le soir.

Mêlé aux événements, assistant au transfert des prisonniers à la Conciergerie, il épiait chaque jour le passage de Geneviève, n'ayant pu savoir en quelle maison elle avait été renfermée.

Car, depuis sa visite à Fouquier-Tinville, Lorin lui avait fait comprendre que la première démarche ostensible le perdrait, qu'alors il serait sacrifié sans avoir pu porter secours à Geneviève, et Maurice, qui se fût fait incarcérer sur-le-champ dans l'espoir d'être réuni à sa maîtresse, devint prudent par la crainte d'être à jamais séparé d'elle.

Il allait donc chaque matin des Carmes à Port-Libre, des Madelonnettes à Saint-Lazare, de la Force au Luxembourg, et stationnait devant les prisons au sortir des charrettes qui menaient les accusés au tribunal ré-

quatre heures moins un quart, tombait à quatre heures et demie sous la hache.

Se résigner à subir une pareille chance pour Geneviève, c'était donc se laisser de combattre le destin.

Oh ! s'il eût été prévenu d'avance de l'incarcération de Geneviève... comme Maurice se fût joué de cette justice humaine tant aveuglée à cette époque ! comme il eût facilement et promptement arraché Geneviève de la prison ! Jamais evasions ne furent plus commodes ; on pourrait dire que jamais elles ne furent plus rares. Toute cette noblesse, une fois mise en prison, s'y installait comme en un château, et prenait ses aises pour mourir. Fuir, c'était se soustraire aux conséquences du duel : les femmes elles-mêmes rougissaient d'une liberté acquise à ce prix.

Mais Maurice ne se fût pas montré si scrupuleux. Tuer des chiens, corrompre un porte-clefs, quoi de plus simple ! Geneviève n'était pas un de ces noms tellement splendides qu'il attirât l'attention du monde. Elle ne se déshonorait pas en fuyant, et d'ailleurs... quand elle se fût déshonorée !

Oh ! comme il se représentait avec amertume ces jardins de Port-Libre si faciles à escalader ; ces chambres des Madelonnettes si commodes à percer pour gagner la rue, et les murs si bas du Luxembourg, et les corridors sombres des Carmes, dans lesquels un homme résolu pouvait pénétrer si aisément en débouchant une fenêtre !

Mais Geneviève était-elle dans une de ces prisons ?

Alors, dévoré par le doute et brisé par l'anxiété, Mau-

rice accablait Dixmer d'imprécations ; il le menaçait, il savourait sa haine pour cet homme, dont la lâche vengeance se cachait sous un semblant de dévouement à la cause royale.

— Je le trouverai aussi, pensait Maurice ; car, s'il veut sauver la malheureuse femme, il se montrera ; s'il veut la perdre, le lui insultera, Je le retrouverai, l'infâme, et, ce jour-là, malheur à lui !

Le matin du jour où se passent les faits que nous allons raconter, Maurice était sorti pour aller s'installer à sa place au tribunal révolutionnaire. Lorin dormait.

Il fut réveillé par un grand bruit que faisaient à la porte des voix de femmes et des crosses de fusil.

Il jeta autour de lui ce coup d'œil effaré de l'homme surpris qui voudrait se convaincre que rien de compromettant ne reste en vue.

Quatre sectionnaires, deux gendarmes et un commissaire entrèrent chez lui au même instant.

Cette viste était tellement significative, que Lorin se hâta de s'habiller.

— Vous m'arrêtez ? dit-il.

— Oui, citoyen Lorin.

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu es suspect.

— Ah ! c'est juste.

Le commissaire griffonna quelques mots au bas du procès-verbal d'arrestation.

— Où est ton ami ? dit-il ensuite.

— Quel ami ?

— Le citoyen Maurice Lindey.

— Chez lui probablement, dit Lorin.

— Non pas, il loge ici.

— Lui ? Allons donc ! Mais cherchez, et, si vous le trouvez...

— Voici la dénonciation, dit le commissaire, elle est explicite

Il offrit à Lorin un papier d'une hideuse écriture et d'une orthographe énigmatique. Il était dit dans cette dénonciation que l'on voyait sortir chaque matin de chez le citoyen Lorin, le citoyen Lindey, suspect, décrété d'arrestation.

La dénonciation était signée Simon.

— Ah çà ! mais ce savetier perdra ses pratiques, dit Lorin, s'il exerce ces deux états à la fois. Quoi ! mouchard et ressemleur de bottes ! C'est un César que ce M. Simon...

Et il éclata de rire.

— Le citoyen Maurice ! dit alors le commissaire ; où est le citoyen Maurice ? Nous te sommons de le livrer.

— Quand je vous dis qu'il n'est pas ici !

Le commissaire passa dans la chambre voisine, puis monta dans une petite soupenne où logeait l'officier de Lorin. Enfin, il ouvrit une chambre basse. Nulle trace de Maurice.

Mais, sur la table de la salle à manger, une lettre récemment écrite attira l'attention du commissaire. Elle était de Maurice, qui l'avait déposée en partant le matin sans réveiller son ami, bien qu'ils couchassent ensemble :

« Je vais au tribunal, disait Maurice ; déjeune sans moi, je ne rentrerai que ce soir. »

— Citoyens, dit Lorin, quelque hâte que j'aie de vous obéir, vous comprenez que je ne puis vous suivre en chemise... Permettez que mon officieux m'habille.

— Aristocrate ! dit une voix, il faut qu'on l'aide pour passer ses culottes...

— Oh ! mon Dieu, oui ! dit Lorin, je suis comme le citoyen Dagobert, moi. Vous remarquerez que je n'ai pas dit roi.

— Allons, fais, dit le commissaire ; mais dépêche-toi.

L'officier descendit de sa soupenne et vint aider son maître à s'habiller.

Le but de Lorin n'était pas précisément d'avoir un valet de chambre, c'était que rien de ce qui se passait n'échappât à l'officier, afin que l'officier redit à Maurice ce qui s'était passé.

— Maintenant, messieurs... pardon, citoyens... maintenant, citoyens, je suis prêt, et je vous suis. Mais laissez-

sez-moi, je vous prie, emporter le dernier volume des *Lettres à Emilie* de M. Demoustier, qui vient de paraître, et que je n'ai pas encore lu ; cela charmera les ennemis de ma captivité.

— Ta captivité ? dit tout à coup Simon, devenu municipal à son tour et entrant suivi de quatre sectionnaires. Elle ne sera pas longue : tu figures dans le procès de la femme qui a voulu faire évader l'Autrichienne. On la juge aujourd'hui... on te jugera demain, quand tu auras témoigné.

— Cordonnier, dit Lorin avec gravité, vous cousez vos semelles trop vite.

— Oui ; mais quel joli coup de tranchet ! répliqua Simon avec un hideux sourire ; tu verras, tu verras, mon beau grenadier.

Lorin haussa les épaules.

— Eh bien, partons-nous ? dit-il. Je vous attends.

Et, comme chacun se retournait pour descendre l'escalier, Lorin lança au municipal Simon un si vigoureux coup de pied, qu'il le fit rouler en hurlant tout le long du degré luisant et roide.

Les sectionnaires ne purent s'empêcher de rire. Lorin mit ses mains dans ses poches.

— Dans l'exercice de mes fonctions ! dit Simon, livide de colère.

— Parbleu ! répondit Lorin, est-ce que nous n'y sommes pas tous dans l'exercice de nos fonctions ?

On le fit monter en fiacre et le commissaire le mena au palais de Justice.

LI

LORIN

Si pour la seconde fois le lecteur veut nous suivre au tribunal révolutionnaire, nous retrouverons Maurice à la même place où nous l'avons déjà vu ; seulement, nous le retrouverons plus pâle et plus agité.

Au moment où nous rouvrons la scène sur ce lugubre théâtre où nous entraînent les événements bien plus que notre prédilection, les jurés sont aux opinions, car une cause vient d'être entendue : deux accusés qui ont déjà, par une de ces insolentes précautions avec lesquelles on raille les juges à cette époque, fait leur toilette pour l'échafaud, s'entretiennent avec leurs défenseurs, dont les paroles vagues ressemblent à celles d'un médecin qui désespère de son malade.

Le peuple des tribunes était, ce jour-là, d'une féroce humeur, de cette humeur qui excite la sévérité des jurés : placés sous la surveillance immédiate des tricoteuses et des faubouriens, les jurés se tiennent mieux, comme l'acteur qui redouble d'énergie devant un public mal disposé.

Aussi, depuis dix heures du matin, cinq prévenus ont-ils déjà été changés en autant de condamnés par ces mêmes jurés rendus intraitables.

Les deux qui se trouvaient alors sur le banc des accusés, attendaient donc en ce moment le oui ou le non qui devait, ou les rendre à la vie, ou les jeter à la mort.

Le peuple des assistants, rendu féroce par l'habitude de cette tragédie quotidienne devenue son spectacle favori ; le peuple des assistants, disons-nous, les préparait par des interjections à ce moment redoutable.

— Tiens, tiens, tiens ! regarde donc le grand ! disait une tricoteuse qui, n'ayant pas de bonnet, portait à son chignon une cocarde tricolore large comme la main ; tiens, qu'il est pâle ! on dirait qu'il est déjà mort !

Le condamné regarda la femme qui l'apostrophait avec un sourire de mépris.

— Que dis-tu donc ? reprit la voisine. Le voilà qui rit.

— Oui, du bout des dents.

Un faubourien regarda sa montre.

— Quelle heure est-il ? lui demanda son compagnon.

— Une heure moins dix minutes ; voilà trois quarts d'heure que ça dure.

— Juste comme à Domfront, ville de malheur : arrivé à midi pendu à une heure.

— Et le petit, et le petit ! cria un autre assistant ; regarde-le donc, sera-t-il laid quand il éternuera dans le sac !

— Bah ! c'est trop tôt fait, tu n'auras pas le temps de l'en apercevoir.

— Tiens, on redemandera sa tête à M. Sanson ; on a le droit de la voir.

— Regarde donc comme il a un bel habit bleu tyran ; c'est un peu agréable pour les pauvres quand on raccourcit les gens bien vêtus.

En effet, comme l'avait dit l'exécuteur à la reine, les pauvres héritaient des dépouilles de chaque victime, ces dépouilles étant portées à la Salpêtrière, aussitôt après l'exécution, pour être distribuées aux indigents ; c'est là qu'avaient été envoyés les habits de la reine suppliciée.

Maurice écoutait tourbillonner ces paroles sans y prendre garde ; chacun dans ce moment était préoccupé de quelque puissante pensée qui l'isolait ; depuis quelques jours, son cœur ne battait plus qu'à certains moments et par secousses ; de temps en temps, la crainte ou l'espérance semblait suspendre la marche de sa vie, et ces oscillations perpétuelles avaient comme brisé la sensibilité dans son cœur, pour y substituer l'atonie.

Les jurés rentrèrent en séance, et, comme on s'y attendait, le président prononça la condamnation des deux prévenus.

On les emmena, ils sortirent d'un pas ferme ; tout le monde mourait bien à cette époque.

La voix de l'huissier retentit lugubre et sinistre :

— Le citoyen accusateur public contre la citoyenne Geneviève Dixmer.

Maurice frissonna de tout son corps, et une sueur moite perla par tout son visage.

La petite porte par laquelle entraient les accusés s'ouvrit et Geneviève parut.

Elle était vêtue de blanc ; ses cheveux étaient arrangés avec une charmante coquetterie, car elle les avait étagés et bouclés avec art, au lieu de les couper, ainsi que faisaient beaucoup de femmes.

Sans doute, jusqu'au dernier moment la pauvre Geneviève voulait paraître belle à celui qui pouvait la voir.

Maurice vit Geneviève, et il sentit que toutes les forces qu'il avait rassemblées pour cette occasion lui manquaient à la fois ; cependant il s'attendait à ce coup, puisque, depuis douze jours, il n'avait manqué aucune séance, et que trois fois déjà le nom de Geneviève sortant de la bouche de l'accusateur public avait frappé son oreille ; mais certains désespoirs sont si vastes et si profonds, que nul n'en peut sonder l'abîme.

Tous ceux qui virent apparaître cette femme, si belle, si naïve, si pâle, poussèrent un cri : les uns de fureur, — il y avait, à cette époque, des gens qui haïssaient toute supériorité, supériorité de beauté comme supériorité d'argent, de génie ou de naissance, — les uns d'admiration, quelques-uns de pitié.

Geneviève reconnut sans doute un cri dans tous ces cris, une voix parmi toutes ces voix ; car elle se retourna du côté de Maurice, tandis que le président feuilletait le dossier de l'accusée, tout en la regardant de temps en temps en dessous.

Du premier coup d'œil, elle vit Maurice, tout enseveli qu'il était sous les bords de son large chapeau ; alors elle se retourna entièrement avec un doux sourire et avec un geste plus doux encore ; elle appuya ses deux mains roses et tremblantes sur ses lèvres, et, y déposant toute son âme avec son soufflé, elle donna des ailes à ce baiser perdu, qu'un seul dans cette foule avait le droit de prendre pour lui.

Un murmure d'intérêt parcourut toute la salle. Geneviève, interpellée, se retourna vers ses juges ; mais elle s'arrêta au milieu de ce mouvement, et ses yeux dilatés se fixèrent avec une indicible expression de terreur vers un point de la salle.

Maurice se haussa vainement sur la pointe des pieds ; il ne vit rien, ou plutôt quelque chose de plus important

rappela son attention sur la scène, c'est-à-dire sur le tribunal.

Fouquier-Tinville avait commencé la lecture de l'acte d'accusation.

Cet acte portait que Geneviève Dixmer était femme d'un conspirateur acharné, que l'on suspectait d'avoir aidé l'ex-chevalier de Maison-Rouge dans les tentatives successives qu'il avait faites pour sauver la reine.

D'ailleurs, elle avait été surprise aux genoux de la reine, la suppliant de changer d'habits avec elle, et s'offrant de mourir à sa place. Ce fanatisme stupide, disait l'acte d'accusation, méritera sans doute les éloges des contre-révolutionnaires ; mais aujourd'hui, ajoutait-il, tout citoyen français ne doit sa vie qu'à la nation, et c'est trahir doublement que de la sacrifier aux ennemis de la France.

Geneviève, interrogée si elle reconnaissait avoir été, comme l'avaient dit les gendarmes Duchesne et Gilbert, surprise aux genoux de la reine, la suppliant de changer de vêtements avec elle, répondit simplement :

— Oui !

— Alors, dit le président, racontez-nous votre plan et vos espérances.

Geneviève sourit.

— Une femme peut concevoir des espérances, dit-elle ; mais une femme ne peut faire un plan dans le genre de celui dont je suis victime.

— Comment vous trouviez-vous là, alors ?

— Parce que je ne m'appartenais pas et qu'on me poussait.

— Qui vous poussait ? demanda l'accusateur public.

— Des gens qui m'avaient menacée de mort si je n'obéissais pas.

Et le regard irrité de la jeune femme alla se fixer de nouveau sur ce point de la salle invisible à Maurice.

— Mais, pour échapper à cette mort dont on vous menaçait, vous affrontiez la mort qui devait résulter pour vous d'une condamnation.

— Lorsque j'ai cédé, le couteau était sur ma poitrine, tandis que le fer de la guillotine était encore loin de ma tête. Je me suis courbée sous la violence présente.

— Pourquoi n'appeliez-vous pas à l'aide ? Tout bon citoyen vous eût défendue.

— Hélas ! monsieur, répondit Geneviève avec un accent à la fois si triste et si tendre, que le cœur de Maurice se gonfla comme s'il allait éclater ; hélas ! je n'avais plus personne près de moi.

L'attendrissement succédait à l'intérêt, comme l'intérêt avait succédé à la curiosité. Beaucoup de têtes se baissèrent, les unes cachant leurs larmes, les autres les laissant couler librement.

Maurice, alors, aperçut vers sa gauche une tête restée ferme, un visage demeuré inflexible.

C'était Dixmer, debout, sombre, implacable, et qui ne perdait de vue ni Geneviève ni le tribunal.

Le sang afflua aux tempes du jeune homme ; la colère monta de son cœur à son front, emplissant tout son être de désirs immodérés de vengeance. Il lança à Dixmer un regard chargé d'une haine si électrique, si puissante, que celui-ci, comme attiré par le fluide brûlant, tourna la tête vers son ennemi.

Leurs deux regards se croisèrent comme deux flammes.

— Dites-nous les noms de vos instigateurs ? demanda le président.

— Il n'y en a qu'un seul, monsieur.

— Lequel ?

— Mon mari.

— Savez-vous où il est ?

— Oui.

— Indiquez sa retraite.

— Il a pu être infâme, mais je ne serai pas lâche ; ce n'est point à moi de dénoncer sa retraite, c'est à vous de la découvrir.

Maurice regarda Dixmer.

Dixmer ne fit pas un mouvement. Une idée traversa la tête du jeune homme : c'était de le dénoncer en se dénonçant soi-même ; mais il la comprima.

— Non, dit-il, ce n'est pas ainsi qu'il doit mourir.

— Ainsi, vous refusez de guider nos recherches? dit le président.

— Je crois, monsieur, que je ne puis le faire, répondit Geneviève, sans me rendre aussi méprisable aux yeux des autres qu'il l'est aux miens.

— Y a-t-il des témoins? demanda le président.

— Il y en a un, répondit l'huissier.

— Appelez le témoin.

— Maximilien-Jean Lorin! glapit l'huissier.

— Lorin! s'écria Maurice. Oh! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?

Cette scène se passait le jour même de l'arrestation de Lorin, et Maurice ignorait cette arrestation.

— Lorin! murmura Geneviève en regardant autour d'elle avec une douloureuse inquiétude.

— Pourquoi le témoin ne répond-il pas à l'appel? demanda le président.

— Citoyen président, dit Fouquier-Tinville, sur une dénonciation récente, le témoin a été arrêté à son domicile; on va l'amener à l'instant.

Maurice tressaillit.

— Il y avait un autre témoin plus important, continua Fouquier; mais celui-là, on n'a pas pu le trouver encore. Dixmer se retourna en souriant vers Maurice: peut-être la même idée qui avait passé dans la tête de l'amant passait-elle à son tour dans la tête du mari.

Geneviève pâlit et s'affaissa sur elle-même en poussant un gémissement.

En ce moment, Lorin entra suivi de deux gendarmes.

Après lui, et par la même porte, apparut Simon, qui vint s'asseoir dans le prétoire en habitué de la localité.

— Vos noms et prénoms? demanda le président.

— Maximilien-Jean Lorin.

— Votre état?

— Homme libre.

— Tu ne le seras pas longtemps, dit Simon en lui montrant le poing.

— Etes-vous parent de la prévenue?

— Non; mais j'ai l'honneur d'être de ses amis.

— Saviez-vous qu'elle conspirât l'enlèvement de la reine?

— Comment voulez-vous que je susse cela?

— Elle pouvait vous l'avoir confié.

— A moi, membre de la section des Thermopyles?... Allons donc!

— On vous a vu cependant quelquefois avec elle.

— On a dû m'y voir souvent même.

— Vous la connaissiez pour une aristocrate?

— Je la connaissais pour la femme d'un maître teneur.

— Son mari n'exerçait pas en réalité l'état sous lequel il se cachait.

— Ah! cela, je l'ignore; son mari n'est pas de mes amis.

— Parlez-nous de ce mari.

— Oh! très volontiers! c'est un vilain homme...

— Monsieur Lorin, dit Geneviève, par pitié...

Lorin continua impassiblement:

— Qui a sacrifié sa pauvre femme que vous avez devant les yeux pour satisfaire, non pas même à ses opinions politiques, mais à ses haines personnelles. Pouah! je le mets presque aussi bas que Simon.

Dixmer devint livide. Simon voulut parler; mais d'un geste, le président lui imposa silence.

— Vous paraissez connaître parfaitement cette histoire, citoyen Lorin, dit Fouquier; contez-nous-la.

— Pardon, citoyen Fouquier, dit Lorin en se levant, j'ai dit tout ce que j'en savais.

Il salua et se rassit.

— Citoyen Lorin, continua l'accusateur, il est de ton devoir d'éclairer le tribunal.

— Qu'il s'éclaire avec ce que je viens de dire. Quant à cette pauvre femme, je le répète, elle n'a fait qu'obéir à la violence... Eh! tenez, regardez-la seulement, est-elle taillée en conspiratrice? On l'a forcée de faire ce qu'elle a fait, voilà tout.

— Tu le crois?

— J'en suis sûr.

— Au nom de la loi, dit Fouquier, je requiers que le témoin Lorin soit traduit devant le tribunal comme prévenu de complicité avec cette femme.

Maurice poussa un gémissement.

Geneviève cacha son visage dans ses deux mains.

Simon s'écria, dans un transport de joie:

— Citoyen accusateur, tu viens de sauver la patrie!

Quant à Lorin, sans rien répondre, il enjamba la balustrade, pour venir s'asseoir près de Geneviève; il lui prit la main, et, la baisant respectueusement:

— Bonjour, citoyenne, dit-il avec un flegme qui électrisa l'assemblée. Comment vous portez-vous?

Et il se rassit sur le banc des accusés.

LII

SUITE DU PRÉCÉDENT

Toute cette scène avait passé comme une vision fantasmagorique devant Maurice, appuyé sur la poignée de son sabre, qui ne le quittait pas; il voyait tomber un à un ses amis dans le gouffre qui ne rend pas ses victimes, et cette image mortelle était pour lui si frappante, qu'il se demandait pourquoi lui, le compagnon de ces infortunés, se cramponnait encore au bord du précipice, et ne se laissait point aller au vertige qui l'entraînait avec eux.

En enjambant la balustrade, Lorin avait vu la figure sombre et railleuse de Dixmer.

Lorsqu'il se fut placé près d'elle, comme nous l'avons dit, Geneviève se pencha à son oreille.

— Oh! mon Dieu! dit-elle, savez-vous que Maurice est là?

— Où donc?

— Ne regardez pas tout de suite; votre regard pourrait le perdre.

— Soyez tranquille.

— Derrière nous, près de la porte. Quelle douleur pour lui si nous sommes condamnés!

Lorin regarda la jeune femme avec une tendre compassion.

— Nous le serons, dit-il, je vous conjure de ne pas en douter. La déception serait trop cruelle si vous aviez l'imprudence d'espérer.

— Oh! mon Dieu! dit Geneviève. Pauvre ami qui restera seul sur la terre!

Lorin se retourna alors vers Maurice, et Geneviève, n'y pouvant résister, jeta de son côté un regard rapide sur le jeune homme. Maurice avait les yeux fixés sur eux, et il appuyait une main sur son cœur.

— Il y a un moyen de vous sauver, dit Lorin.

— Sûr? demanda Geneviève, dont les yeux étincelèrent de joie.

— Oh! de celui-là, j'en réponds.

— Si vous me sauviez, Lorin, comme je vous bénirais!

— Mais ce moyen... reprit le jeune homme.

Geneviève lut son hésitation dans ses yeux.

— Vous l'avez donc vu, vous aussi? dit-elle.

— Oui, je l'ai vu. Voulez-vous être sauvée? Qu'il descende à son tour dans le fauteuil de fer, et vous l'êtes.

Dixmer devina sans doute, à l'expression du regard de Lorin, quelles étaient les paroles qu'il prononçait, car il pâlit d'abord; mais bientôt il reprit son calme sombre et son sourire infernal.

— C'est impossible, dit Geneviève; je ne pourrais plus le haïr.

— Dites qu'il connaît votre générosité et qu'il vous brave.

— Sans doute, car il est sûr de lui, de moi, de nous tous.

— Geneviève, Geneviève, je suis moins parfait que vous; laissez-moi l'entraîner et qu'il périsse.

— Non, Lorin, je vous en conjure, rien de commun avec cet homme, pas même la mort ; il me semble que je serais infidèle à Maurice si je mourais avec Dixmer.

— Mais vous ne mourrez pas, vous.

— Le moyen de vivre quand il sera mort ?

— Ah ! dit Lorin, que Maurice a raison de vous aimer ! Vous êtes un ange, et la patrie des anges est au ciel. Pauvre cher Maurice !

Cependant Simon, qui ne pouvait entendre ce que disaient les deux accusés, dévorait du regard leur physionomie à défaut de leurs paroles.

— Citoyen gendarme, dit-il, empêchez donc les conspirateurs de continuer leurs complots contre la République jusque dans le tribunal révolutionnaire.

— Bon ! reprit le gendarme ; tu sais bien, citoyen Simon, qu'on ne conspire plus ici, ou que, si l'on conspire, ce n'est point pour longtemps. Ils causent, les citoyens, et, puisque la loi ne défend pas de causer dans la charrette, pourquoi défendrait-on de causer au tribunal ?

Ce gendarme, c'était Gilbert, qui, ayant reconnu la prisonnière faite par lui dans le cachot de la reine, témoignait, avec sa probité ordinaire, l'intérêt qu'il ne pouvait s'empêcher d'accorder au courage et au dévouement.

Le président avait consulté ses assesseurs ; sur l'invitation de Fouquier-Tinville, il commença les questions :

— Accusé Lorin, demanda-t-il, de quelle nature étaient vos relations avec la citoyenne Dixmer ?

— De quelle nature, citoyen président ?

— Oui.

L'amitié la plus pure unissait nos deux cœurs.

Elle m'aimait en frère, et je l'aimais en sœur.

— Citoyen Lorin, dit Fouquier-Tinville, la rime est mauvaise.

— Comment cela ? demanda Lorin.

— Sans doute, il y a un *s* de trop.

— Coupe, citoyen accusateur, coupe, c'est ton étal.

Le visage impassible de Fouquier-Tinville pâlit légèrement à cette terrible plaisanterie.

— Et de quel oeil, demanda le président, le citoyen Dixmer voyait-il la liaison d'un homme qui se prétendait républicain, avec sa femme ?

— Oh ! quant à cela, je ne puis vous le dire, déclarant n'avoir jamais connu le citoyen Dixmer et en être parfaitement satisfait.

— Mais, reprit Fouquier-Tinville, tu ne dis pas que ton ami le citoyen Maurice Lindey était entre toi et l'accusée le nœud de cette amitié si pure ?

— Si je ne le dis pas, répondit Lorin, c'est qu'il me semble que c'est mal de le dire, et je trouve même que vous auriez dû prendre exemple sur moi.

— Les citoyens jurés, dit Fouquier-Tinville, apprécieront cette singulière alliance de deux républicains avec une aristocrate, et dans le moment même où cette aristocrate est convaincue du plus noir complot qu'on ait tramé contre la nation.

— Comment aurais-je su ce complot dont tu parles, citoyen accusateur ? demanda Lorin révolté plutôt qu'effrayé de la brutalité de l'argument.

— Vous connaissiez cette femme, vous étiez son ami, elle vous appelait son frère, vous l'appeliez votre sœur, et vous ne connaissiez pas ses démarches ? Est-il donc possible, comme vous l'avez dit vous-même, demanda le président, qu'elle ait perpétré seule l'action qui lui est imputée ?

— Elle ne l'a pas perpétrée seule, reprit Lorin en se servant des mots techniques employés par le président, puisqu'elle vous a dit, puisque je vous ai dit et puisque je vous répète que son mari l'y poussait.

— Alors, comment ne connais-tu pas le mari, dit Fouquier-Tinville, puisque le mari était uni avec la femme ?

Lorin n'avait qu'à raconter la première disparition de Dixmer ; Lorin n'avait qu'à dire les amours de Geneviève et de Maurice ; Lorin n'avait enfin qu'à faire connaître la façon dont le mari avait enlevé et caché sa femme dans une retraite impénétrable, pour

se disculper de toute connivence en dissipant toute obscurité.

Mais, pour cela, il fallait trahir le secret de ses deux amis ; pour cela il fallait faire rougir Geneviève devant cinq cents personnes ; Lorin secoua la tête comme pour se dire non à lui-même.

— Eh bien, demanda le président, que répondrez-vous au citoyen accusateur ?

— Que sa logique est écrasante, dit Lorin, et qu'il m'a convaincu d'une chose dont je ne me doutais même pas.

— Laquelle ?

— C'est que je suis, à ce qu'il paraît, un des plus affreux conspirateurs qu'on ait encore vus.

Cette déclaration souleva une hilarité universelle. Les jurés eux-mêmes n'y purent tenir, tant ce jeune homme avait prononcé ces paroles avec l'intonation qui leur convenait.

Fouquier sentit toute la raillerie ; et comme, dans son infatigable persévérance, il en était arrivé à connaître tous les secrets des accusés aussi bien que les accusés eux-mêmes, il ne put se défendre envers Lorin d'un sentiment d'admiration compatissante.

— Voyons, dit-il, citoyen Lorin, parle, défends-toi. Le tribunal t'écouterà ; car il connaît ton passé, et ton passé est celui d'un brave républicain.

Simon voulut parler ; le président lui fit signe de se taire.

— Parle, citoyen Lorin, dit-il, nous t'écoutons.

Lorin secoua de nouveau la tête.

— Ce silence est un aveu, reprit le président.

— Non pas, dit Lorin ; ce silence est du silence, voilà tout.

— Encore une fois, dit Fouquier-Tinville, veux-tu parler ?

Lorin se retourna vers l'auditoire, pour interroger des yeux Maurice sur ce qu'il avait à faire.

Maurice ne fit point signe à Lorin de parler, et Lorin se tut.

C'était se condamner soi-même.

Ce qui suivit fut d'une exécution rapide.

Fouquier résuma son accusation ; le président résuma les débats ; les jurés allèrent aux voix et rapportèrent un verdict de culpabilité contre Lorin et Geneviève.

Le président les condamna tous les deux à la peine de mort.

Deux heures sonnaient à la grande horloge du Palais.

Le président mit juste autant de temps pour prononcer la condamnation que l'horloge à sonner.

Maurice écouta ces deux bruits confondus l'un dans l'autre. Quand la double vibration de la voix et du timbre fut éteinte, ses forces étaient épuisées.

Les gendarmes emmenèrent Geneviève et Lorin, qui lui avait offert son bras.

Tous deux saluèrent Maurice d'une façon bien différente : Lorin souriait ; Geneviève, pâle et défaillante, lui envoya un dernier baiser sur ses doigts trempés de larmes.

Elle avait conservé l'espoir de vivre jusqu'au dernier moment, et elle pleurait non pas sa vie, mais son amour, qui allait s'éteindre avec sa vie.

Maurice, à moitié fou, ne répondit point à cet adieu de ses amis ; il se releva pâle, égaré, du banc sur lequel il s'était affaissé. Ses amis avaient disparu.

Il sentit qu'une seule chose vivait encore en lui : c'était la haine qui lui mordait le cœur.

Il jeta un dernier regard autour de lui et reconnut Dixmer, qui s'en allait avec d'autres spectateurs et qui se baissait pour passer sous la porte entrée du couloir.

Avec la rapidité du ressort qui se détend, Maurice bondit de banquettes en banquettes et parvint à la même porte.

Dixmer l'avait déjà franchie : il descendait dans l'obscurité du corridor.

Maurice descendit derrière lui.

Au moment où Dixmer toucha du pied les dalles de la grande salle, Maurice toucha l'épaule de Dixmer de la main.

LIII

LE DUEL

A cette époque, c'était toujours une chose grave que de se sentir toucher à l'épaule.

Dixmer se retourna et reconnut Maurice.

— Ah ! bonjour, citoyen républicain, fit Dixmer sans témoigner d'autre émotion qu'un tressaillement imperceptible qu'il réprima aussitôt.

— Bonjour, citoyen lâche, répondit Maurice ; vous m'attendiez, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire que je ne vous attendais plus, au contraire, répondit Dixmer.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je vous attendais plus tôt.

— J'arrive encore trop tôt pour toi, assassin ! ajouta Maurice, avec une voix ou plutôt un murmure effrayant, car il était le grondement de l'orage amassé dans son cœur, comme son regard en était l'éclair.

— Vous me jetez du feu par les yeux, citoyen, reprit Dixmer. On va nous reconnaître et nous suivre.

— Oui, et tu crains d'être arrêté, n'est-ce pas ? tu crains d'être conduit à cet échafaud où tu conduis les autres ? Qu'on nous arrête, tant mieux, car il me semble qu'il manque aujourd'hui un coupable à la justice nationale.

— Comme il manque un nom sur la liste des gens d'honneur, n'est-ce pas ? depuis que votre nom en a disparu.

— C'est bien ! nous reparlerons de tout cela, j'espère ; mais, en attendant, vous vous êtes vengé, et misérablement vengé, sur une femme. Pourquoi, puisque vous m'attendiez quelque part, ne m'attendiez-vous pas chez moi le jour où vous m'avez volé Geneviève ?

— Je croyais que le premier voleur, c'était vous.

— Allons, pas d'esprit, monsieur, je ne vous en ai jamais connu ; pas de mots, je vous sais plus fort sur l'action que sur la parole, témoin le jour où vous avez voulu m'assassiner : ce jour-là, le naturel parlait.

— Et je me suis fait plus d'une fois le reproche de ne l'avoir point écouté, répondit tranquillement Dixmer.

— Eh bien, dit Maurice en frappant sur son sabre, je vous offre une revanche.

— Demain, si vous voulez, pas aujourd'hui.

— Pourquoi demain ?

— Ou ce soir.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que j'ai affaire jusqu'à cinq heures.

— Encore quelque hideux projet, dit Maurice ; encore quelque guet-apens.

— Ah çà ! monsieur Maurice, reprit Dixmer, vous êtes bien peu reconnaissant, en vérité. Comment ! pendant six mois, je vous ai laissé filer le parfait amour avec ma femme ; pendant six mois, j'ai respecté vos rendez-vous, laissé passer vos sourires. Jamais homme, convenez-en, n'a été si peu tigre que moi.

— C'est-à-dire que tu croyais que je pouvais t'être utile, et que tu me ménageais.

— Sans doute ! répondit avec calme Dixmer, qui se dominait autant que s'emportait Maurice. Sans doute ! tandis que vous trahissiez votre république et que vous me la vendiez pour un regard de ma femme ; pendant que vous vous déshonoriez, vous par votre trahison, elle par son adultère, j'étais, moi, le sage et le héros. J'attendais et je triomphais.

— Horreur ! dit Maurice.

— Oui ! n'est-ce pas ? vous appréciez votre conduite, monsieur. Elle est horrible ! elle est infâme !

— Vous vous trompez, monsieur ; la conduite que j'appelle horrible et infâme, c'est celle de l'homme à qui l'honneur d'une femme avait été confié, qui avait juré de garder cet honneur pur et intact, et qui, au lieu de tenir son serment, a fait de sa beauté l'amorce honteuse

où il a pris le faible cœur. Vous aviez, avant toute chose, pour devoir sacré de protéger cette femme, monsieur, et, au lieu de la protéger, vous l'avez vendue.

— Ce que j'avais à faire, monsieur, répondit Dixmer, je vais vous le dire ; j'avais à sauver mon ami, qui soutenait avec moi une cause sacrée. De même que j'ai sacrifié mes biens à cette cause, je lui ai sacrifié mon honneur. Quant à moi, je me suis complètement oublié, complètement effacé. Je n'ai songé à moi qu'en dernier lieu. Maintenant, plus d'ami : mon ami est mort poignardé ; maintenant, plus de reine : ma reine est morte sur l'échafaud ; maintenant, eh bien, maintenant, je songe à ma vengeance.

— Dites à votre assassinat.

— On n'assassine pas une adultère en la frappant, ou la punit.

— Cet adultère, vous le lui avez imposé, donc il était légitime.

— Vous croyez ? fit Dixmer avec un sombre sourire. Demandez à ses remords si elle croit avoir agi légitimement.

— Celui qui punit frappe au jour ; toi, tu ne punis pas, puisqu'en jetant sa tête à la guillotine, tu te caches.

— Moi, je fuis ! moi, je me cache ! et où vois-tu cela, pauvre cervelle que tu es ? demanda Dixmer : est-ce se cacher que d'assister à sa condamnation ? est-ce fuir que d'aller jusque dans la salle des Morts lui jeter un dernier adieu ?

— Tu vas la revoir ? s'écria Maurice, tu vas lui dire adieu ?

— Allons, répondit Dixmer en haussant les épaules, décidément tu n'es pas expert en vengeance, citoyen Maurice. Ainsi, à ma place, tu serais satisfait en abandonnant les événements à leur seule force, les circonstances à leur seul entraînement ; ainsi, par exemple, la femme adultère ayant mérité la mort, du moment où je la punis de mort, je suis quitte envers elle, ou plutôt elle est quitte envers moi. Non, citoyen Maurice, j'ai trouvé mieux que cela, moi : j'ai trouvé un moyen de rendre à cette femme tout le mal qu'elle m'a fait. Elle t'aime, elle va mourir loin de toi ; elle me déteste, elle va me revoir. Tiens, ajouta-t-il en tirant un portefeuille de sa poche, vois-tu ce portefeuille ? Il renferme une carte signée du greffier du Palais. Avec cette carte, je puis pénétrer près des condamnés ; eh bien, je pénétrerai près de Geneviève et je l'appellerai adultère ; je verrai tomber ses cheveux sous la main du bourreau, et, tandis que ses cheveux tomberont, elle entendra ma voix qui répétera : « Adultère ! » Je l'accompagnerai jusqu'à la charrette, et, quand elle posera le pied sur l'échafaud, le dernier mot qu'elle entendra sera le mot *adultère*.

— Prends garde ! elle n'aura pas la force de supporter tant de lâchetés, et elle te dénoncera.

— Non ! dit Dixmer, elle me hait trop pour cela ; si elle avait dû me dénoncer, elle m'eût dénoncé quand ton ami lui en donnait le conseil tout bas ; puisqu'elle ne m'a pas dénoncé pour sauver sa vie, elle ne me dénoncera point pour mourir avec moi ; car elle sait bien que, si elle me dénonçait, je ferais retarder son supplice d'un jour ; elle sait bien que, si elle me dénonçait, j'irais avec elle, non seulement jusqu'au bas des degrés du Palais, mais encore jusqu'à l'échafaud ; car elle sait bien qu'au lieu de l'abandonner au pied de l'escabeau, je monterais avec elle dans la charrette ; car elle sait bien que, tout le long du chemin, je lui répéterais ce mot terrible : *adultère* ; que, sur l'échafaud, je le lui répéterais toujours, et qu'au moment où elle tomberait dans l'éternité, l'accusation y tomberait avec elle.

Dixmer était effrayant de colère et de haine ; sa main avait saisi la main de Maurice ; il la secouait avec une force inconnue au jeune homme, sur lequel un effet contraire s'opérait. A mesure que s'exaltait Dixmer, Maurice se calmait.

— Ecoute, dit le jeune homme, à cette vengeance il manque une chose.

— Laquelle ?

— C'est que tu puisses lui dire : « En sortant du tribunal, j'ai rencontré ton amant et je l'ai tué. »

— Au contraire, j'aime mieux lui dire que tu vis, et

que, tout le reste de la vie, tu souffriras du spectacle de sa mort.

— Tu me tueras cependant, dit Maurice ; ou, ajouta-t-il en regardant autour de lui et en se voyant à peu près maître de la position, c'est moi qui te tuera.

Et, pâle d'émotion, exalté par la colère, sentant sa force doublée de la contrainte qu'il s'était imposée pour entendre Dixmer derouler jusqu'au bout son terrible projet, il le saisit à la gorge et l'attira à lui tout en marchant à reculons vers un escalier qui conduisait à la berge de la rivière.

Au contact de cette main, Dixmer à son tour sentit la haine monter en lui comme une lave.

— C'est bien, dit-il, tu n'as pas besoin de me traîner de force, j'irai.

— Viens donc, tu es armé.

— Je te suis.

— Non, précède-moi ; mais, je t'en prévient, au moindre signe, au moindre geste, je te fends la tête d'un coup de sabre.

— Oh ! tu sais bien que je n'ai pas peur, dit Dixmer avec ce sourire que la pâleur de ses lèvres rendait si effrayant.

— Peur de mon sabre, non, murmura Maurice, mais peur de perdre la vengeance. Et cependant, ajouta-t-il, maintenant que nous voilà face à face tu peux lui dire adieu.

En effet, ils étaient arrivés au bord de l'eau, et, si le regard pouvait encore les suivre où ils étaient, nul ne pouvait arriver assez à temps pour empêcher le duel d'avoir lieu.

D'ailleurs, une égale colère dévorait les deux hommes.

Tout en parlant ainsi, ils étaient descendus par le petit escalier qui donne sur la place du Palais, et ils avaient gagné le quai à peu près désert ; car, comme les condamnations continuaient, attendu qu'il était deux heures à peine, la foule encombraient encore le prétoire, les corridors et les cours, et Dixmer paraissait avoir aussi soif du sang de Maurice que Maurice avait soif du sang de Dixmer.

Ils s'enfoncèrent alors sous une de ces voûtes qui conduisent des cachots de la Conciergerie à la rivière, égouts infects aujourd'hui, et qui jadis, sanglants, charrièrent plus d'une fois les cadavres loin des oubliettes.

Maurice se plaça entre l'eau et Dixmer.

— Je crois, décidément, que c'est moi qui te tuera, Maurice, dit Dixmer ; tu trembles trop.

— Et moi, Dixmer, dit Maurice en mettant le sabre à la main et en lui fermant avec soin toute retraite, je crois, au contraire, que c'est moi qui te tuera, et qui, après t'avoir tué, prendrai dans ton portefeuille le laissez-passer du greffe du Palais. Oh ! tu as beau bottonner ton habit, va ; mon sabre l'ouvrira, je t'en réponds, fût-il d'airain comme les cuirasses antiques.

— Ce papier, hurla Dixmer, tu le prendras ?

— Oui, dit Maurice, c'est moi qui m'en servirai, de ce papier ; c'est moi qui avec ce papier entrai près de Geneviève ; c'est moi qui m'assierai près d'elle sur la charrette ; c'est moi qui murmurerai à son oreille tant qu'elle vivra : *Je l'aime* ; et, quand tombera ma tête : *Je l'aimais*.

Dixmer fit un mouvement de la main gauche pour saisir le papier de sa main droite, et le lancer avec le portefeuille dans la rivière. Mais, rapide comme la foudre, tranchant comme une bache, le sabre de Maurice s'abattit sur cette main et la sépara presque entièrement du poignet.

Le blessé jeta un cri, tout en secouant sa main mutilée, et tomba en garde.

Alors commença sous cette voûte perdue et ténébreuse un combat terrible ; les deux hommes, renfermés dans un espace si étroit, que les coups, pour ainsi dire, ne pouvaient s'écarter de la ligne du corps, glissaient sur la dalle humide et se retenaient difficilement aux parois de l'égout ; les attaques se multipliaient en raison de l'impatience des combattants.

Dixmer sentait son sang couler et comprenait que ses forces allaient s'en aller avec son sang ; il chargea Maurice avec une telle violence, que celui-ci fut obligé

de faire un pas en arrière. En rompant, son pied gauche glissa, et la pointe du sabre de son ennemi entama sa poitrine. Mais, par un mouvement rapide comme la pensée, tout agenouillé qu'il était, il releva la lame avec sa main gauche, et tendit la pointe à Dixmer, qui, lancé par sa colère, lancé par son mouvement sur un sol incliné, vint tomber sur son sabre et s'enferma lui-même.

On entendit une imprécation terrible ; puis les deux corps roulèrent jusque hors de la voûte.

Un seul se releva ; c'était Maurice, Maurice couvert de sang, mais du sang de son ennemi.

Il retira son sabre à lui, et, à mesure qu'il le retirait, il semblait avec la lame aspirer le reste de vie qui agitait encore d'un frissonnement nerveux les membres de Dixmer.

Puis, lorsqu'il se fut bien assuré que celui-ci était mort, il se pencha sur le cadavre, ouvrit l'habit du mort, prit le portefeuille, et s'éloigna rapidement.

En jetant les yeux sur lui, il vit qu'il ne ferait pas quatre pas dans la rue sans être arrêté : il était couvert de sang.

Il s'approcha du bord de l'eau, se pencha vers le fleuve et y lava ses mains et son habit.

Puis il remonta rapidement l'escalier en jetant un dernier regard vers la voûte.

Un filet rouge et fumant en sortait et s'avancait ruisselant vers la rivière.

Arrivé près du Palais, il ouvrit le portefeuille et y trouva le laissez-passer signé du greffier du Palais.

— Merci, Dieu juste ! murmura-t-il.

Et il monta rapidement les degrés qui conduisaient à la salle des Morts.

Trois heures sonnaient.

LIV

LA SALLE DES MORTS

On se rappelle que le greffier du Palais avait ouvert à Dixmer ses registres décrou, et entretenu avec lui des relations que la présence de madame la greffière rendait fort agréables.

Cet homme, comme on le pense bien, entra dans des terreurs effroyables lorsque vint la révélation du complot de Dixmer.

En effet, il ne s'agissait pas moins pour lui que de paraître complice de son faux collègue, et d'être condamné à mort avec Geneviève.

Fouquier-Tinville l'avait appelé devant lui.

On comprend quel mal s'était donné le pauvre homme pour établir son innocence aux yeux de l'accusateur public ; il y avait réussi, grâce aux aveux de Geneviève, qui établissaient son ignorance des projets de son mari. Il y avait réussi, grâce à la fuite de Dixmer ; il y avait réussi surtout, grâce à l'intérêt de Fouquier-Tinville, qui voulait conserver son administration pure de toute tache.

— Citoyen, avait dit le greffier en se jetant à ses genoux, pardonne-moi, je me suis laissé tromper.

— Citoyen, avait répondu l'accusateur public, un employé de la nation qui se laisse tromper dans des temps comme ceux-ci mérite d'être guillotiné.

— Mais on peut être bête, citoyen, reprit le greffier, qui mourait d'envie d'appeler Fouquier-Tinville monseigneur.

— Bête ou non, reprit le rigide accusateur, nul ne doit se laisser endormir dans son amour pour la République. Les oies du Capitole aussi étaient des bêtes, et cependant elles se sont réveillées pour sauver Rome.

Le greffier n'avait rien à repliquer à un pareil argument ; il poussa un gémissement et attendit.

— Je te pardonne, dit Fouquier. Je te défendrai même, car je ne veux pas qu'un de mes employés soit même

scupgnonné ; mais souviens-toi qu'au moindre mot qui reviendra à mes oreilles, au moindre souvenir de cette affaire, tu y passeras.

Il n'est pas besoin de dire avec quel empressement et quelle sollicitude le greffier s'en alla trouver les journaux, toujours empressés de dire ce qu'ils savent, et quelquefois ce qu'ils ne savent pas, dussent-ils faire tomber la tête de dix hommes.

Il chercha partout Dixmer pour lui recommander le silence ; mais Dixmer avait tout naturellement changé de domicile et il ne put le retrouver.

Geneviève fut amenée sur le fauteuil des accusés ; mais elle avait déjà déclaré, dans l'instruction, que ni elle ni son mari n'avaient aucun complice.

Aussi, comme il remercia des yeux la pauvre femme quand il la vit passer devant lui pour se rendre au tribunal !

Seulement, comme elle venait de passer, et qu'il était rentré un instant dans le greffe pour y prendre un dossier que réclamait le citoyen Fouquier-Tinville, il vit tout à coup apparaître Dixmer, qui s'avança vers lui d'un pas calme et tranquille.

Cette vision le pétrifia.

— Oh ! fit-il, comme s'il eût aperçu un spectre.

— Est-ce que tu ne me reconnais pas ? demanda le nouvel arrivant.

— Si fait. Tu es le citoyen Durand, ou plutôt le citoyen Dixmer.

— C'est cela.

— Mais tu es mort, citoyen ?

— Pas encore, comme tu vois.

— Je veux dire qu'on va l'arrêter.

— Qui veux-tu qui m'arrête ? Personne ne me connaît.

— Mais je te connais, moi, et je n'ai qu'un mot à dire pour te faire guillotiner.

— Et moi, je n'ai qu'à en dire deux pour qu'on te guillotine avec moi.

— C'est abominable, ce que tu dis là !

— Non, c'est logique.

— Mais de quoi s'agit-il ? Voyons, parle ! dépêche-toi, car, moins longtemps nous causerons ensemble, moins nous courrons de danger l'un et l'autre.

— Voici. Ma femme va être condamnée, n'est-ce pas ?

— J'en ai grand-peur ! pauvre femme !

— Eh bien, je désire la voir une dernière fois pour lui dire adieu.

— Où cela ?

— Dans la salle des Morts !

— Tu oseras entrer là ?

— Pourquoi pas ?

— Oh ! fit le greffier comme un homme à qui cette seule pensée fait venir la chair de poule.

— Il doit y avoir un moyen ? continua Dixmer.

— D'entrer dans la salle des Morts ? Oui, sans doute.

— Lequel ?

— C'est de se procurer une carte.

— Et où se procure-t-on ces cartes ?

Le greffier pâlit affreusement et balbutia :

— Ces cartes, où on se les procure, vous demandez ?

— Je demande où on se les procure, répondit Dixmer : la question est claire, je pense.

— On se les procure... ici.

— Ah ! vraiment ; et qui les signe d'habitude ?

— Le greffier.

— Mais le greffier, c'est toi.

— Sans doute, c'est moi.

— Tiens, comme cela tombe ! reprit Dixmer en s'asseyant ; tu vas me signer une carte.

Le greffier fit un bond.

— Tu me demandes ma tête, citoyen, dit-il.

— Eh non ! je te demande une carte, voilà tout.

— Je vais te faire arrêter, malheureux ! dit le greffier rappelant toute son énergie.

— Fais, dit Dixmer ; mais, à l'instant même, je te dénonce comme mon complice, et, au lieu de me laisser aller tout seul dans la fameuse salle, tu m'y accompagneras.

Le greffier pâlit.

— Ah ! scélérat ! dit-il.

— Il n'y a pas de scélérat là dedans, reprit Dixmer ;

j'ai besoin de parler à ma femme, et je te demande une carte pour arriver jusqu'à elle.

— Voyons, est-ce donc si nécessaire que tu lui parles ?

— Il paraît, puisque je risque ma tête pour y parvenir.

La raison parut plausible au greffier. Dixmer vit qu'il était ébranlé.

— Allons, dit-il, rassure-toi, on n'en saura rien. Que diable ! il doit se présenter parfois des cas pareils à celui où je me trouve.

— C'est rare. Il n'y a pas grande concurrence.

— Eh bien, voyons, arrangeons cela autrement.

— Si c'est possible, je ne demande pas mieux.

— C'est on ne peut plus possible. Entre par la porte des condamnés ; par cette porte-là, il ne faut pas de carte. Et puis, quand tu auras parlé à ta femme, tu m'appelleras et je te ferai sortir.

— Pas mal ! fit Dixmer ; malheureusement, il y a une histoire qui court la ville.

— Laquelle ?

— L'histoire d'un pauvre bossu qui s'est trompé de porte, et qui, croyant entrer aux archives, est entré dans la salle dont nous parlons. Seulement, comme il y était entré par la grande porte des condamnés, au lieu d'y entrer par la grande porte ; comme il n'avait pas de carte pour faire reconnaître son identité, une fois entré, on n'a pas voulu le laisser sortir. On lui a soutenu que, puisqu'il était entré par la porte des autres condamnés, il était condamné comme les autres. Il a eu beau protester, jurer, appeler, personne ne l'a cru, personne n'est venu à son aide, personne ne l'a fait sortir. De sorte que, malgré ses protestations, ses serments, ses cris, l'exécuteur lui a d'abord coupé les cheveux et ensuite le cou. L'anecdote est-elle vraie, citoyen greffier ? Tu dois le savoir mieux que personne.

— Hélas ! oui, elle est vraie ! dit le greffier tout tremblant.

— Eh bien, tu vois donc qu'avec de pareils antécédents, je serais un fou d'entrer dans un pareil coupe-gorge.

— Mais puisque je serai là, je te dis !

— Et si l'on t'appelle, si tu es occupé ailleurs, si tu oublies ?

Dixmer appuya impitoyablement sur le dernier mot :

— Si tu oublies que je suis là ?

— Mais puisque je te promets...

— Non ; d'ailleurs, cela te compromettrait : on te verrait me parler ; et puis, enfin, cela ne me convient pas. Ainsi j'aime mieux une carte.

— Impossible.

— Alors, cher ami, je parlerai, et nous irons faire un tour ensemble à la place de la Révolution.

Le greffier, ivre, étourdi, à demi mort, signa un laissez-passer pour un *citoyen*.

Dixmer se jeta dessus et sortit précipitamment pour aller prendre, dans le prétoire, la place où nous l'avons vu.

On sait le reste.

De ce moment, le greffier, pour éviter toute accusation de connivence, alla s'asseoir près de Fouquier-Tinville, laissant la direction de son greffe à son premier commis.

A trois heures dix minutes, Maurice, muni de la carte, traversa une haie de guichetiers et de gendarmes, et arriva sans encombre à la porte fatale.

Quand nous disons fatale, nous exagérons, car il y avait deux portes. La grande porte, par laquelle entraient et sortaient les porteurs de carte ; et la porte des condamnés, par laquelle entraient ceux qui ne devaient sortir que pour marcher à l'échafaud.

La pièce dans laquelle venait de pénétrer Maurice était séparée en deux compartiments.

Dans l'un de ces compartiments siégeaient les employés chargés d'enregistrer les noms des arrivants ; dans l'autre, meublé seulement de quelques bancs de bois, on déposait à la fois ceux qui venaient d'être arrêtés et ceux qui venaient d'être condamnés ; ce qui était à peu près la même chose.

La salle était sombre, éclairée seulement par les vitres d'une cloison prise sur le greffe.

Une femme vêtue de blanc et à demi évanouie gisait dans un coin, adossée au mur.

Un homme était debout devant elle, les bras croisés, secouant de temps en temps la tête et hésitant à lui parler, de peur de lui rendre le sentiment qu'elle paraissait avoir perdu.

Autour de ces deux personnages, on voyait remuer confusément les condamnés, qui sanglotaient ou chantaient des hymnes patriotiques.

D'autres se promenaient à grands pas, comme pour fuir hors de la pensée qui les dévorait.

C'était bien l'antichambre de la mort, et l'ameublement la rendait digne de ce nom.

On voyait des bières, remplies de paille, s'entr'ouvrir comme pour appeler les vivants; c'étaient des lits de repos, des tombeaux provisoires.

Une grande armoire s'élevait dans la paroi opposée au vitrage.

Un prisonnier l'ouvrit par curiosité et recula d'horreur.

Cette armoire renfermait les habits sanglants des suppliciés de la veille, et de longues tresses de cheveux pendaient çà et là, c'étaient les pourboires du bourreau, qui les vendait aux parents, lorsque l'autorité ne lui enjoignait pas de brûler ces chères reliques.

Maurice, palpitant, hors de lui, eut à peine ouvert la porte, qu'il vit tout le tableau d'un coup d'œil.

Il fit trois pas dans la salle et vint tomber aux pieds de Geneviève.

La pauvre femme poussa un cri que Maurice étouffa sur ses lèvres.

Lorin serrait, en pleurant, son ami dans ses bras; c'étaient les premières larmes qu'il eût versées.

Chose étrange! tous ces malheureux assemblés, qui devaient mourir ensemble, regardaient à peine le touchant tableau que leur offraient ces malheureux, leurs semblables.

Chacun avait trop de ses propres émotions pour prendre une part des émotions des autres.

Les trois amis demeurèrent un moment unis dans une étreinte muette, ardente et presque joyeuse.

Lorin se détacha le premier du groupe douloureux.

— Tu es donc condamné aussi? dit-il à Maurice.

— Oui, répondit celui-ci.

— Oh! bonheur! murmura Geneviève.

La joie des gens qui n'ont qu'une heure à vivre ne peut pas même durer autant que leur vie.

Maurice, après avoir contemplé Geneviève avec cet amour ardent et profond qu'il avait dans le cœur, après l'avoir remerciée de cette parole à la fois si égoïste et si tendre qui venait de lui échapper, se tourna vers Lorin:

— Maintenant, dit-il tout en enfermant dans sa main les deux mains de Geneviève, causons.

— Ah! oui, causons, répondit Lorin; mais s'il nous en reste le temps, c'est bien juste. Que veux-tu me dire? Voyons.

— Tu as été arrêté à cause de moi, condamné à cause d'elle, n'ayant rien commis contre les lois; comme Geneviève et moi nous payons notre dette, il ne convient pas qu'on te fasse payer en même temps que nous.

— Je ne comprends pas.

— Lorin, tu es libre.

— Libre, moi? Tu es fou! dit Lorin.

— Non, je ne suis pas fou; je te répète que tu es libre, tiens, voici un laissez-passer. On te demandera qui tu es; tu es employé au greffe des Carmes; tu es venu parler au citoyen greffier du Palais; tu lui as, par curiosité, demandé un laissez-passer pour voir les condamnés; tu les as vus, tu es satisfait et tu l'en vas.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Non pas, mon cher ami, voici la carte, profite de l'avantage. Tu n'es pas amoureux, toi; tu n'as pas besoin de mourir pour passer quelques minutes de plus avec la bien-aimée de ton cœur, et ne pas perdre une seconde de ton éternité.

— Eh bien! Maurice, dit Lorin, si l'on peut sortir d'ici, ce que je n'eusse jamais cru, je le jure, pourquoi ne fais-tu pas sauver madame d'abord? Quant à toi, nous aviserons.

— Impossible, dit Maurice avec un affreux serrement de cœur; tiens, tu vois, il y a sur la carte un citoyen, et non une citoyenne; et, d'ailleurs, Geneviève ne voudrait pas sortir en me laissant ici, vivre en sachant que je vais mourir.

— Eh bien, mais si elle ne le veut pas, pourquoi le voudrais-je, moi? Tu crois donc que j'ai moins de courage qu'une femme?

— Non, mon ami, je sais, au contraire, que tu es le plus brave des hommes; mais rien au monde ne saurait excuser ton entêtement en pareil cas. Allons, Lorin, profite du moment et donne-nous cette joie suprême de te savoir libre et heureux!

— Heureux! s'écria Lorin, est-ce que tu plaisantes? heureux sans vous?... Eh! que diable veux-tu que je fasse en ce monde, sans vous, à Paris, hors de mes habitudes? Ne plus vous voir, ne plus vous ennuyer de mes bouts-rimés? Ah! pardieu, non!

— Lorin, mon ami!

— Justement, c'est parce que je suis ton ami que j'insiste: avec la perspective de vous retrouver tous deux, si j'étais prisonnier comme je le suis, je renverserais des murailles; mais, pour me sauver d'ici tout seul, pour m'en aller dans les rues le front courbé avec quelque chose comme un remords qui criera incessamment à mon oreille. « Maurice! Geneviève! » pour passer dans certains quartiers et devant certaines maisons où j'ai vu vos personnes et où je ne verrai plus que vos ombres; pour en arriver enfin à excréter ce cher Maurice que j'aimais tant, ah! ma foi non, et je trouve qu'on a eu raison de proscrire les rois, ne fût-ce qu'à cause du roi Dagobert.

— Et en quoi le roi Dagobert a-t-il rapport à ce qui se passe entre nous?

— En quoi? Cet affreux tyran ne disait-il pas au grand Eloi: « Il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille quitter. » Eh bien, moi je suis un républicain! et je dis: Rien ne doit nous faire quitter la bonne compagnie, même la guillotine; je me sens bien ici, et j'y reste.

— Pauvre ami! pauvre ami! dit Maurice.

Geneviève ne disait rien, mais elle le regardait avec des yeux baignés de larmes.

— Tu regrettes la vie, toi! dit Lorin.

— Oui, à cause d'elle!

— Et moi, je ne la regrette à cause de rien; pas même à cause de la déesse Raison, laquelle — j'ai oublié de te faire part de cette circonstance — a eu dernièrement les torts les plus graves envers moi, ce qui ne lui donnera pas même la peine de se consoler comme l'autre Arthémise, l'ancienne; je m'en irai donc très calme et très facétieux; j'amuserai tous ces gredins qui courent après la charrette; je dirai un joli quatrain à M. Sanson, et bonsoir la compagnie... c'est-à-dire... attends donc.

Lorin s'interrompt.

— Ah! si fait, si fait, dit-il, si fait, je veux sortir; je savais bien que je n'aimais personne; mais j'oubliais que je haïssais quelqu'un; ta montre, Maurice, ta montre!

— Trois heures et demie.

— J'ai le temps, mordieu! j'ai le temps.

— Certainement, s'écria Maurice; il reste neuf accusés aujourd'hui, cela ne finira pas avant cinq heures; nous avons donc près de deux heures devant nous.

— C'est tout ce qu'il me faut; donne-moi ta carte et prête-moi vingt sous.

— Oh! mon Dieu! qu'allez-vous faire? murmura Geneviève.

Maurice lui serra la main; l'important pour lui, c'était que Lorin sortit.

— J'ai mon idée, dit Lorin.

Maurice tira sa bourse de sa poche et la mit dans la main de son ami.

— Maintenant, la carte, pour l'amour de Dieu! Je veux dire pour l'amour de l'Être suprême.

Maurice lui remit la carte.

Lorin baisa la main de Geneviève, et, profitant du moment où l'on amenait dans le greffe une tournée de condamnés, il enjamba les bancs de bois et se présenta à la grande porte.

— Eh ! dit un gendarme, en voilà un qui se sauve, il me semble.

Lorin se redressa et présenta sa carte.

— Tiens, dit-il, citoyen gendarme, apprends à mieux connaître les gens.

Le gendarme reconnut la signature du greffier ; mais il appartenait à cette catégorie de fonctionnaires qui manquent généralement de confiance, et, comme, juste en ce moment, le greffier descendait du tribunal avec un frisson qui ne l'avait point quitté depuis qu'il avait si imprudemment hasardé sa signature :

— Citoyen greffier, dit-il, voici un papier à l'aide duquel un particulier veut sortir de la salle des Morts ; est-il bon, le papier ?

Le greffier blêmit de frayeur, et, convaincu, s'il regardait, qu'il allait apercevoir la terrible figure de Dixmer, il se hâta de répondre en s'emparant de la carte :

— Oui, oui, c'est bien ma signature.

— Alors, dit Lorin, si c'est ta signature, rends-la-mot.

— Non pas, dit le greffier en la déchirant en mille morceaux, non pas ! ces sortes de cartes ne peuvent servir qu'une fois.

Lorin resta un moment irrésolu.

— Ah ! tant pis, dit-il ; mais, avant tout, il faut que je le tue.

Et il s'élança hors du greffe.

Maurice avait suivi Lorin avec une émotion facile à comprendre ; dès que Lorin eut disparu :

— Il est sauvé ! dit-il à Geneviève avec une exaltation qui ressemblait à la joie ; on a déchiré sa carte, il ne pourra plus rentrer ; puis, d'ailleurs, pût-il rentrer, la séance du tribunal va finir : à cinq heures, il reviendra, nous serons morts.

Geneviève poussa un soupir et frissonna.

— Oh ! presse-moi dans tes bras, dit-elle, et ne nous quittons plus... Pourquoi n'est-il pas possible, mon Dieu ! qu'un même coup nous frappe, pour que nous exhalions ensemble notre dernier soupir !

Alors ils se retirèrent au plus profond de la salle obscure, Geneviève s'assit tout près de Maurice et lui passa ses deux bras autour du cou ; ainsi accolés respirant le même souffle, éteignant d'avance en eux-mêmes le bruit et la pensée, ils s'engourdirent, à force d'amour, aux approches de la mort.

Une demi-heure se passa.

LV

POURQUOI LORIN ÉTAIT SORTI

Tout à coup un grand bruit se fit entendre, les gendarmes débouchèrent de la porte basse ; derrière eux venaient Sanson et ses aides, qui portaient des paquets de cordes.

— Oh ! mon ami, mon ami ! dit Geneviève, voilà le moment fatal, je ne sens défaillir.

— Et vous avez tort, dit la voix éclatante de Lorin :

Vous avez tort, en vérité,
Car la mort, c'est la liberté !

— Lorin ! s'écria Maurice au désespoir.

— Ils ne sont pas bons, n'est-ce pas ? Je suis de ton avis ; depuis hier, je n'en fais que de pitoyables...

— Ah ! il s'agit bien de cela. Tu es revenu, malheureux !... tu es revenu !...

— C'étaient nos conventions, je pense ? Ecoute, car, aussi bien, ce que j'ai à dire t'intéresse ainsi que madame.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Laisse-moi donc parler, ou je n'aurai pas le temps de conter la chose. Je voulais sortir pour acheter un couteau rue de la Barillerie.

— Que voulais-tu faire d'un couteau ?

— J'en voulais tuer ce bon M. Dixmer.

Geneviève frissonna.

— Ah ! fit Maurice, je comprends.

— Je l'ai acheté. Voici ce que je me disais, et tu vas comprendre combien ton ami a l'esprit logique. Je commence à croire que j'aurais dû me faire mathématicien au lieu de me faire poète. Malheureusement il est trop tard maintenant. Voici donc ce que je me disais ; suis mon raisonnement : « M. Dixmer a compromis sa femme ; M. Dixmer est venu la voir juger ; M. Dixmer ne se privera pas du plaisir de la voir passer en charrette, surtout nous l'accompagnant. Je vais donc le trouver au premier rang des spectateurs ; je me glisserai près de lui ; je lui dirai : « Bonjour, monsieur Dixmer, » et je lui planterai mon couteau dans le flanc.

— Lorin ! s'écria Geneviève.

— Rassurez-vous, chère amie, la Providence y avait mis bon ordre. Imaginez-vous que les spectateurs, au lieu de se tenir en face du Palais, comme c'est leur habitude, avaient fait demi-tour à droite et bordaient le quai. Tiens, me dis-je, c'est sans doute un chien qui se noie, pourquoi Dixmer ne serait-il pas là : un chien qui se noie ça fait toujours passer le temps. Je m'approche du parapet, et je vois tout le long de la berge un tas de gens qui levaient les bras en l'air et qui se baissaient pour regarder quelque chose à terre, en poussant des *hélas !* à faire déborder la Seine. Je m'approche... Ce quelque chose... devine qui c'était...

— C'était Dixmer, dit Maurice d'une voix sombre.

— Oui. Comment peux-tu deviner cela ? Oui, Dixmer, cher ami, Dixmer, qui s'est ouvert le ventre tout seul ; le malheureux s'est tué en expiation sans doute.

— Ah ! dit Maurice avec un sombre sourire, c'est ce que tu as pensé ?

Geneviève laissa tomber sa tête entre ses mains ; elle était trop faible pour supporter tant d'émotions successives.

— Oui, j'ai pensé cela, attendu qu'on a retrouvé près de lui son sabre ensanglanté ; à moins que toutefois... il n'ait rencontré quelqu'un...

Maurice, sans rien dire, et profitant du moment où Geneviève, accablée, ne pouvait le voir, ouvrit son habit et montra à Lorin son gilet et sa chemise ensanglantés.

— Ah ! c'est autre chose, dit Lorin.

Et il tendit la main à Maurice.

— Maintenant, dit-il en se penchant à l'oreille de Maurice, comme on ne m'a pas fouillé, attendu que je suis rentré en disant que j'étais de la suite de M. Sanson, j'ai toujours le couteau, si la guillotine te répugne.

Maurice, s'empara de l'arme avec un mouvement de joie.

— Non, dit-il, elle souffrirait trop.

Et il rendit le couteau à Lorin.

— Tu as raison, dit celui-ci ; vive la machine de M. Guillotin ! Qu'est-ce que la machine de M. Guillotin ? Une chiquenaude sur le cou comme l'a dit Danton. Qu'est-ce qu'une chiquenaude ?

Et il jeta le couteau au milieu du groupe des condamnés.

L'un d'eux le prit, se l'enfonça dans la poitrine, et tomba mort sur le coup.

Au même moment, Geneviève fit un mouvement et poussa un cri. Sanson venait de lui poser la main sur l'épaule.

LVI

VIVE SIMON !

Au cri poussé par Geneviève, Maurice comprit que la lutte allait commencer.

L'amour peut exalter l'âme jusqu'à l'héroïsme ; l'amour peut, contre l'instinct naturel, pousser une créature humaine à désirer la mort ; mais il n'éteint pas en elle l'appréhension de la douleur. Il était évident que

Geneviève acceptait plus patiemment et plus religieusement la mort depuis que Maurice mourait avec elle ; mais la résignation n'exclut pas la souffrance, et sortir de ce monde, c'est non seulement tomber dans cet abîme qu'on appelle l'inconnu, mais c'est souffrir en tombant.

Maurice embrassa d'un regard toute la scène présente, et d'une pensée toute celle qui allait suivre :

Au milieu de la salle, un cadavre de la poitrine duquel un gendarme, en se précipitant, avait arraché le cou-teau, de peur qu'il ne servît à d'autres.

Autour de lui, des hommes muets de désespoir et faisant à peine attention à lui, écrivant au crayon sur un

— Faites, dit le vieillard en détournant la tête.

Maurice dénoua sa cravate tiède de la chaleur de son cou, Geneviève la baisa, et se mettant à genoux devant le jeune homme, lui présenta cette tête charmante, plus belle dans sa douleur qu'elle n'avait jamais été dans sa joie.

Quand Maurice eut fini la funèbre opération, ses mains étaient si tremblantes, il y avait tant de douleur dans l'expression de son visage, que Geneviève s'écria :

— Oh ! j'ai du courage, Maurice.

Sanson se retourna.

— N'est-ce pas, monsieur, que j'ai du courage ? dit-elle.



A mesure que l'un d'eux passait devant le guichet, on lui liait les mains derrière le dos.

portefeuille des mots sans suite, ou se serrant la main les uns aux autres ; ceux-ci répétant sans relâche, et comme font les insensés, un nom chéri, ou mouillant de larmes un portrait, une bague, une tresse de cheveux ; ceux-là vomissant de furieuses imprécations contre la tyrannie, mot banal toujours maudit par tout le monde tour à tour, et quelquefois même par les tyrans.

Au milieu de toutes ces infortunes, Sanson, appesanti moins encore par ses cinquante-quatre ans que par la gravité de son lugubre office ; Sanson, aussi doux, aussi consolateur que sa mission lui permettait de l'être, donnait à celui-ci un conseil, à celui-là un triste encouragement, et trouvant des paroles chrétiennes à répondre au désespoir comme à la bravade !

— Citoyenne, dit-il à Geneviève, il faudra ôter le fichu et relever ou couper les cheveux, s'il vous plait.

Geneviève devint tremblante.

— Allons, mon amie, fit doucement Lorin, du courage !

— Puis-je relever moi-même les cheveux de madame ? demanda Maurice.

— Oh ! oui, s'écria Geneviève, lui ! je vous en supplie, monsieur Sanson.

— Certainement, citoyenne, répondit l'exécuteur d'une voix émue, et un vrai courage.

Pendant ce temps, le premier aide avait parcouru le bordereau envoyé par Fouquier-Tinville.

— Quatorze, dit-il.

Sanson compta les condamnés.

— Quinze, y compris le mort, dit-il ; comment cela se fait-il ?

Lorin et Geneviève comptèrent après lui, mus par une même pensée.

— Vous dites qu'il n'y a que quatorze condamnés et que nous sommes quinze ? dit-elle.

— Oui, il faut que le citoyen Fouquier-Tinville se soit trompé.

— Oh ! tu mentais, dit Geneviève à Maurice, tu n'étais point condamné.

— Pourquoi attendre à demain, quand c'est aujourd'hui que tu meurs ? répondit Maurice.

— Ami, dit-elle en souriant, tu me rassures je vois maintenant qu'il est facile de mourir.

— Lorin, dit Maurice, Lorin, une dernière fois... nul ne peut te reconnaître ici... dis que tu es venu me dire

adieu... dis que tu as été enfermé par erreur. Appelle le gendarme qui t'a vu sortir... Je serai le vrai condamné, moi qui dois mourir ; mais toi, nous t'en supplions, ami, fais-nous la joie de vivre pour garder notre mémoire ; il est temps encore, Lorin, nous t'en supplions !

Geneviève joignit ses deux mains en signe de prière.

Lorin prit les deux mains de la jeune femme et les baisa.

— J'ai dit non, et c'est non, répondit Lorin d'une voix ferme ; ne m'en parlez plus, ou, en vérité, je croirai que je vous gêne.

— Quatorze, répéta Sanson, et ils sont quinze !

Puis, élevant la voix.

— Voyons, dit-il, y a-t-il quelqu'un qui réclame ? y a-t-il quelqu'un qui puisse prouver qu'il se trouve ici par erreur ?

Peut-être quelques bouches s'ouvrirent-elles à cette demande ; mais elles se refermèrent sans prononcer une parole ; ceux qui eussent menti avaient honte de mentir ; celui qui n'eût pas menti ne voulait point parler.

Il se fit un silence de plusieurs minutes pendant lequel les aides continuaient leur lugubre office.

— Citoyens, nous sommes prêts..., dit alors la voix sourde et solennelle du vieux Sanson.

Quelques sanglots et quelques gémissements répondirent à cette voix.

— Eh bien, dit Lorin, soit !

Mourons pour la patrie,
C'est le sort le plus beau !...

Oui, quand on meurt pour la patrie ; mais, décidément, je commence à croire que nous ne mourons pas pour le plaisir de ceux qui nous regardent mourir. Ma foi, Maurice je suis de ton avis, je commence aussi à me dégoûter de la République.

— L'appel ! dit un commissaire à la porte.

Plusieurs gendarmes entrèrent dans la salle et fermèrent ainsi les issues, se plaçant entre la vie et les condamnés, comme pour empêcher ceux-ci d'y revenir.

On fit l'appel.

Maurice, qui avait vu juger le condamné qui s'était tué avec le couteau de Lorin, répondit quand on prononça son nom. Il se trouva alors qu'il n'y avait que le mort de trop.

On le porta hors de la salle. Si son identité eût été constatée, si on l'eût reconnu pour condamné, tout mort qu'il était, on l'eût guillotiné avec les autres.

Les survivants furent poussés vers la sortie.

A mesure que l'un d'eux passait devant le guichet, on lui liait les mains derrière le dos.

Pas une parole ne s'échangea pendant dix minutes entre ces malheureux.

Les bourreaux seuls parlaient et agissaient.

Maurice, Geneviève et Lorin, qui ne pouvaient plus se tenir, se pressaient les uns contre les autres pour n'être point séparés. Puis les condamnés furent poussés de la Conciergerie dans la cour.

Là, le spectacle devint effrayant.

Plusieurs faiblirent à la vue des charrettes ; les guichetiers les aidèrent à monter.

On entendait derrière les portes, encore fermées, les voix confuses de la foule, et l'on devinait à ses rumeurs qu'elle était nombreuse.

Geneviève monta sur la charrette avec assez de force ; d'ailleurs, Maurice la soutenait du coude. Maurice s'élança rapidement derrière elle.

Lorin ne se pressa pas. Il choisit sa place et s'assit à la gauche de Maurice.

Les portes s'ouvrirent ; aux premiers rangs était Simon.

Les deux amis le reconnurent ; lui-même les vit.

Il monta sur la borne près de laquelle les charrettes devaient passer ; il y en avait trois.

La première charrette s'ébranla ; c'était celle où se trouvaient les trois amis.

— Eh ! bonjour, beau grenadier ! dit Simon à Lorin, tu vas essayer de mon tranchet que je pense ?

— Oui, dit Lorin, et je tâcherai de ne pas trop l'ébrécher pour qu'il puisse à ton tour te tailler le cuir.

Les deux autres charrettes s'ébranlèrent, suivant la première.

Une effroyable tempête de cris, de bravos, de gémissement, de malédictions, fit explosion à l'entour des condamnés.

— Du courage, Geneviève, du courage ! murmurait Maurice.

— Oh ! répondit la jeune femme, je ne regrette pas la vie, puisque je meurs avec toi. Je regrette de n'avoir pas les mains libres pour te serrer au moins dans mes bras avant de mourir.

— Lorin, dit Maurice, Lorin, fouille dans la poche de mon gilet, tu y trouveras un canif.

— Oh ! mordieu ! dit Lorin, comme le canif me va ; j'étais humilié d'aller à la mort garrotté comme un veau.

Maurice abaissa sa poche à la hauteur des mains de son ami ; Lorin y prit le canif ; puis, à eux deux, ils l'ouvrirent. Alors Maurice le prit entre ses dents, et coupa les cordes qui liaient les mains de Lorin.

Lorin débarrassé de ses cordes, rendit le même service à Maurice.

— Dépêche-toi, disait le jeune homme, voilà Geneviève qui s'évanouit.

En effet, pour accomplir cette opération, Maurice s'était détourné un instant de la pauvre femme, et, comme si toute sa force venait de lui, elle avait fermé les yeux et laissé tomber sa tête sur sa poitrine.

— Geneviève, dit Maurice, Geneviève, rouvre les yeux, mon amie ; nous n'avons plus que quelques minutes à nous voir en ce monde.

— Ces cordes me blessent, murmura la jeune femme. Maurice la délia.

Aussitôt elle rouvrit les yeux et se leva, en proie à une exaltation qui la fit éblouissante de beauté.

Elle entoura d'un bras le cou de Maurice, saisit de l'autre main celle de Lorin, et tous trois, debout sur la charrette, ayant à leurs pieds les deux autres victimes ensevelies dans la stupeur d'une mort anticipée, ils lancèrent au ciel, qui leur permettait de s'appuyer librement l'un sur l'autre, un geste et un regard reconnaissants.

Le peuple, qui les insultait quant ils étaient assis, se tut quand il les vit debout.

On aperçut l'échafaud.

Maurice et Lorin le virent ; Geneviève ne le vit pas, elle ne regardait que son amant.

La charrette s'arrêta.

— Je t'aime, dit Maurice à Geneviève, je t'aime !

— La femme d'abord, la femme la première ; crièrent mille voix.

— Merci, peuple, dit Maurice ; qui donc disait que tu étais cruel ?

Il prit Geneviève dans ses bras, et, les lèvres collées sur ses lèvres, il la porta dans les bras de Sanson.

— Courage ! criaient Lorin, courage !

— J'en ai, répondit Geneviève ; j'en ai !

— Je t'aime ! murmurait Maurice ; je t'aime !

Ce n'étaient plus des victimes que l'on égorgeait, c'étaient des amis qui se faisaient fête de la mort.

— Adieu ! cria Geneviève à Lorin.

— Au revoir ! répondit celui-ci.

Geneviève disparut sous la fatale bascule.

— A toi ! dit Lorin.

— A toi ! fit Maurice.

— Ecoute ! elle t'appelle.

En effet, Geneviève poussa son dernier cri.

— Viens, dit-elle.

Une grande rumeur se fit dans la foule. La belle et gracieuse tête était tombée.

Maurice s'élança.

— C'est trop juste, disait Lorin, suivons la logique. M'entends-tu, Maurice ?

— Oui.

— Elle t'aimait, on la tue la première ; tu n'es pas condamné, tu meurs le second ; moi, je n'ai rien fait, et, comme je suis le plus criminel des trois, je passe le dernier.

Et voilà comment tout s'explique
Avec l'aide de la logique.

Ma foi, citoyen Sanson, je t'avais promis un quatrain ; mais tu te contenteras d'un distique.

— Je t'aimais ! murmura Maurice lié à la planche fatale et souriant à la tête de son amie ; je t'aim...

Le fer trancha la moitié du mot.

— A moi ! s'écria Lorin en bondissant sur l'échafaud, et vite ! car, en vérité, j'y perds la tête... Citoyen Sanson, je t'ai fait banqueroute de deux vers, mais je t'offre en place un calembour.

Sanson le lia à son tour.

— Voyons, dit Lorin, c'est la mode de crier vive quelque chose quand on meurt. Autrefois, on criait : « Vive le roi ! » mais il n'y a plus de roi. Depuis, on a crié : « Vive la liberté ! » mais il n'y a plus de liberté. Ma foi, vive Simon ! qui nous réunit tous trois.

Et la tête du généreux jeune homme tomba près de celles de Maurice et de Geneviève !



TABLE DES MATIÈRES

du

CHEVALIER DE MAISON-ROUGE

	Pages		Pages
I. — Les enrôlés volontaires.	5	XXIX. — La patrouille.	70
II. — L'inconnue.	8	XXX. — Ceillet et souterrain.	72
III. — La rue des Fossés-Saint-Victor	10	XXXI. — Perquisition.	74
IV. — Mœurs du temps	12	XXXII. — La foi jurée.	76
V. — Quel homme c'était que le citoyen Maurice Lindey	14	XXXIII. — Le lendemain.	79
VI. — Le Temple.	15	XXXIV. — La Conciergerie.	80
VII. — Serment de joueur	18	XXXV. — La salle des Pés-Perdus.	82
VIII. — Geneviève.	20	XXXVI. — Le citoyen Théodore.	85
IX. — Le souper.	23	XXXVII. — Le citoyen Gracchus.	87
X. — Le savetier Simon.	26	XXXVIII. — L'enfant royal.	88
XI. — Le billet.	28	XXXIX. — Le bouquet de violettes	94
XII. — Amour.	30	XL. — Le cabaret du Puits-de-Noë.	93
XIII. — Le 31 mai.	38	XLI. — Le greffier du Ministère de la Guerre.	95
XIV. — Dévouement.	39	XLII. — Les deux billets.	97
XV. — La déesse Raison.	41	XLIII. — Les préparatifs de Dixmer.	98
XVI. — L'enfant prodigue.	42	XLIV. — Les préparatifs du chevalier de Maison-Rouge.	99
XVII. — Les mineurs.	45	XLV. — Les recherches.	101
XVIII. — Nuages	47	XLVI. — Le jugement.	104
XIX. — La demande	49	XLVII. — Prêtre et bourreau.	105
XX. — La bouquetière	51	XLVIII. — La charrette.	107
XXI. — L'œillet rouge.	52	XLIX. — L'échafaud	109
XXII. — Simon le censeur.	55	L. — La visite domiciliaire.	111
XXIII. — La déesse Raison.	56	LI. — Lorin.	112
XXIV. — La mère et la fille.	58	LII. — Suite du précédent	114
XXV. — Le billet.	60	LIII. — Le duel.	116
XXVI. — Black	63	LIV. — La salle des morts.	117
XXVII. — Le muscadin.	65	LV. — Pourquoi Lorin était sorti.	120
XXVIII. — Le chevalier de Maison-Rouge.	68	LVI. — Vive Simon!	120





ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ



Les
Compagnons de Jéhu

ILLUSTRATIONS

DE

G. DORÉ, A. DE NEUVILLE & DAUBIGNY

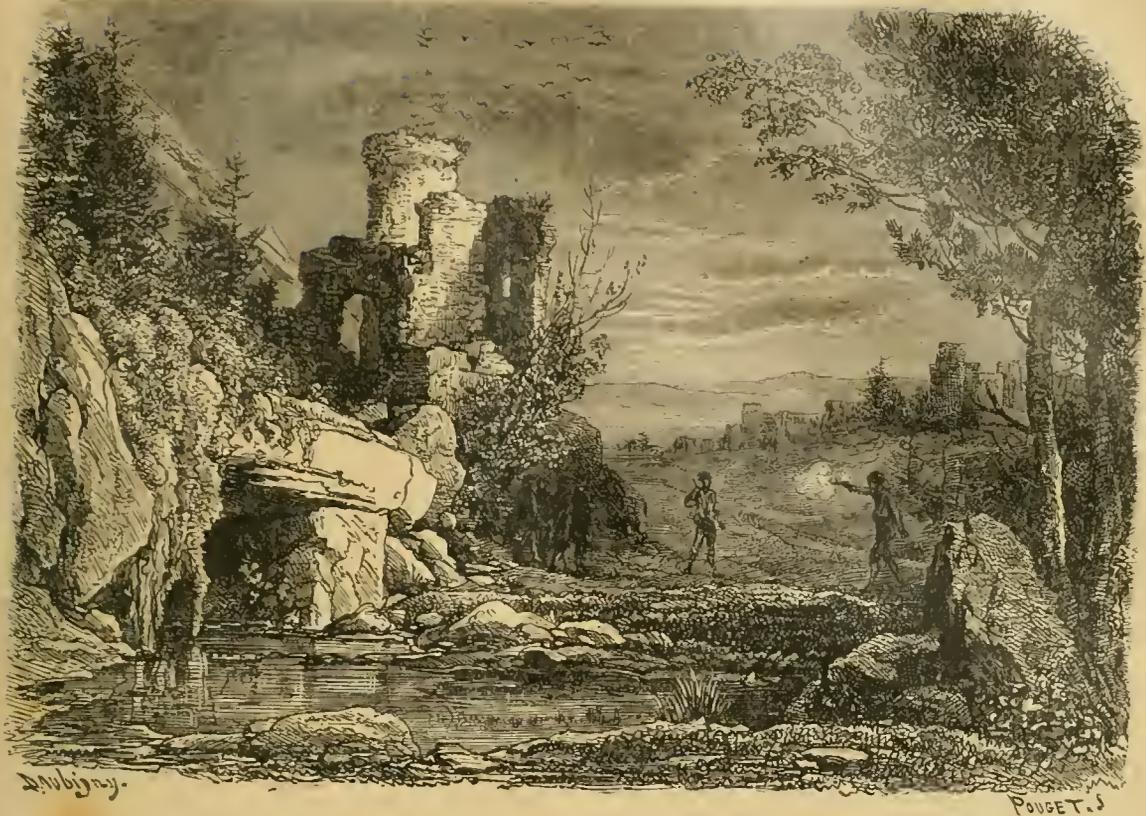


PARIS

A. LE VASSEUR ET C^{ie}, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus. 33





LES COMPAGNONS DE JÉHU

UN MOT AU LECTEUR

Il y a à peu près un an que mon vieil ami Jules Simon, l'auteur du *Devoir*, vint me demander de lui faire un roman pour le *Journal pour tous*.

Je lui racontai un sujet de roman que j'avais dans la tête. Le sujet lui convenait. Nous signâmes le traité séance tenante.

L'action se passait de 1791 à 1793, et le premier chapitre s'ouvrait à Varennes, le soir de l'arrestation du roi.

Seulement, si pressé que fût le *Journal pour tous*, je demandai à Jules Simon une quinzaine de jours avant de me mettre à son roman.

Je voulais aller à Varennes; je ne connaissais pas Varennes.

Il y a une chose que je ne sais pas faire: c'est un livre ou un drame sur des localités que je n'ai pas vues.

Pour faire *Christine*, j'ai été à Fontainebleau; pour faire *Henri III*, j'ai été à Blois; pour faire *les Mousquetaires*, j'ai été à Boulogne et à Béthune; pour faire *Monte-Cristo*, je suis retourné aux Catalans et au château d'If; pour faire *Isaac Loquedem*, je suis retourné à Rome; et j'ai, certes, perdu plus de temps à étudier Jérusalem et Corinthe à distance que si j'y fusse allé.

Cela donne un tel caractère de vérité à ce que je fais, que les personnages que je plante poussent parfois aux endroits où je les ai plantés, de telle façon que quelques-uns finissent par croire qu'ils ont existé.

Il y a même des gens qui les ont connus.

Ainsi je vais vous dire une chose en confidence, chers lecteurs; seulement, ne la répétez point. Je ne veux pas faire tort à d'honnêtes pères de famille qui vivent de cette petite industrie; mais, si vous allez à Marseille, on vous montrera la maison de Morel sur le Cours, la maison de Mercédès aux Catalans, et les cachots de Dantes et de Faria au château d'If.

Lorsque je mis en scène *Monte-Cristo* au Théâtre-Historique, j'écrivis à Marseille pour que l'on me fit un dessin du château d'If et qu'on me l'envoyât. Ce dessin était destiné au décorateur.

Le peintre auquel je m'étais adressé m'envoya le dessin demandé. Seulement, il fit mieux que je n'eusse osé exiger de lui; il écrivit sous le dessin: « Vue du château d'If, à l'endroit où Dantes fut précipité. »

J'ai appris, depuis, qu'un brave homme de cicérone, attaché au château d'If, vendait des plumes en cartilages de poisson, faites par l'abbé Faria lui-même.

Il n'y a qu'un malheur, c'est que Dantes et l'abbé Faria n'ont jamais existé que dans mon imagination, et que, par conséquent, Dantes n'a pu être précipité du haut en bas du château d'If, ni l'abbé Faria faire des plumes.

Mais voilà ce que c'est de visiter les localités.

Je voulais donc visiter Varennes avant de commencer mon roman, dont le premier chapitre s'ouvrait à Varennes.

Puis, historiquement, Varennes me tracassait fort ; plus je lisais de relations historiques sur Varennes, moins je comprenais topographiquement l'arrestation du roi.

Je proposai donc à mon jeune ami Paul Bocage de venir avec moi à Varennes. J'étais sûr d'avance qu'il accepterait. Proposer un pareil voyage à cet esprit pittoresque et charmant, c'était le faire hondir de sa chaise au chemin de fer.

Nous primes le chemin de fer de Châlons.

À Châlons, nous fîmes prix avec un loueur de voitures qui, à raison de dix francs par jour, nous prêta un cheval et une carriole.

Nous fûmes sept jours en chemin : trois jours pour aller de Châlons à Varennes, trois jours pour revenir de Varennes à Châlons, et un jour pour faire toutes nos recherches locales dans la ville.

Je reconnus, avec une satisfaction que vous comprendrez facilement, que pas un historien n'avait été historique, et, avec une satisfaction plus grande encore, que c'était M. Thiers qui avait été le moins historique de tous les historiens.

Je m'en doutais déjà bien, mais je n'en avais pas la certitude.

Le seul qui eût été exact, mais d'une exactitude absolue, c'était Victor Hugo dans son livre intitulé *le Rhin*.

Il est vrai que Victor Hugo est un poète, et non pas un historien.

Quels historiens cela ferait, que les poètes, s'ils consentaient à se faire historiens !

Un jour, Lamartine me demandait à quoi j'attribuais l'immense succès de son *Histoire des Girondins* ?

— A ce que vous vous êtes élevé à la hauteur du roman, lui répondis-je.

Il réfléchit longtemps, et finit, je crois, par être de mon avis.

Je restai donc un jour à Varennes, et visitai toutes les localités nécessaires à mon roman, qui devait être intitulé *René d'Argonne*.

Puis je revins.

Mon fils était à la campagne à Sainte-Assise, près Melun ; ma chambre m'attendait ; je résolus d'y aller faire mon roman.

Je ne sais pas deux caractères plus opposés que celui d'Alexandre et le mien, et qui cependant aillent mieux ensemble. Nous avons certes de bonnes heures parmi celles que nous passons loin l'un de l'autre ; mais je crois que nous n'en avons pas de meilleures que celles que nous passons l'un près de l'autre.

Au reste, depuis trois ou quatre jours, j'étais installé, essayant de me mettre à mon *René d'Argonne*, prenant la plume et la déposant presque aussitôt.

Cela n'allait pas.

Je m'en consolais en racontant des histoires.

Le hasard fit que j'en racontai une qui m'avait été racontée à moi-même par Nodier : c'était celle de quatre jeunes gens affiliés à la compagnie de Jehu, et qui avaient été exécutés à Bourg en Bresse, avec des circonstances du plus haut dramatique.

L'un de ces quatre jeunes gens, celui qui eut le plus de peine à mourir, ou plutôt celui que l'on eut le plus de peine à tuer, avait dix-neuf ans et demi.

Alexandre écouta mon histoire avec beaucoup d'attention.

Puis, quand j'eus fini :

— Sais-tu, me dit-il, ce que je ferais à ta place ?

— Dis.

— Je laisserais là *René d'Argonne*, qui ne rend pas, et je ferais les *Compagnons de Jehu*, à la place.

— Mais pense donc que j'ai l'autre roman dans ma tête depuis un an ou deux, et qu'il est presque fini.

— Il ne le sera jamais, puisqu'il ne l'est pas maintenant.

— Tu pourrais bien avoir raison ; mais je vais perdre six mois à me retrouver où j'en suis.

— Bon ! dans trois jours, tu auras fait un demi-volume.

— Alors, tu m'aideras.

— Oui, je vais te donner deux personnages.

— Voilà tout ?

— Tu es trop exigeant ! le reste te regarde ; moi, je fais ma *Question d'argent*.

— Eh bien, quels sont tes deux personnages ?

— Un gentleman anglais et un capitaine français.

— Voyons l'Anglais d'abord.

— Soit !

Et Alexandre me fit le portrait de lord Tanlay.

— Ton gentleman anglais me va, lui dis-je ; maintenant, voyons ton capitaine français.

— Mon capitaine français est un personnage mystérieux, qui veut se faire tuer à toute force et qui ne peut pas en venir à bout ; de sorte que, chaque fois qu'il veut se faire tuer, comme il accomplit une action d'éclat, il monte d'un grade.

— Mais pourquoi veut-il se faire tuer ?

— Parce qu'il est dégoûté de la vie.

— Et pourquoi est-il dégoûté de la vie ?

— Ah ! voilà le secret du livre.

— Il faudra toujours finir par le dire.

— Moi, à ta place, je ne le dirais pas.

— Les lecteurs le demanderont.

— Tu leur répondras qu'ils n'ont qu'à chercher ; il faut bien leur laisser quelque chose à faire, aux lecteurs.

— Cher ami, je vais être écrasé de lettres.

— Tu n'y répondras pas.

— Oui ; mais, pour ma satisfaction personnelle, faut-il au moins que je sache pourquoi mon héros veut se faire tuer.

— Oh ! à toi je ne refuse pas de le dire.

— Voyons.

— Eh bien, suppose qu'au lieu d'être professeur de dialectique, Abeillard ait été soldat.

— Après ?

— Eh bien, suppose qu'une balle...

— Très bien.

— Tu comprends, au lieu de se retirer au Paraclet, il aurait fait tout ce qu'il aurait pu pour se faire tuer.

— Hum !

— Quoi ?

— C'est rude !

— Rude, comment ?

— A faire avaler au public.

— Puisque tu ne le lui diras pas, au public.

— C'est juste. — Par ma foi, je crois que tu as raison... Attends.

— J'attends.

— As-tu les *Souvenirs de la Révolution*, de Nodier ?

— J'ai tout Nodier.

— Va me chercher ses *Souvenirs de la Révolution*. Je crois qu'il a écrit une ou deux pages sur Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert.

— Alors, on va dire que tu as volé Nodier.

— Oh ! il m'aimait assez de son vivant pour me donner ce que je vais lui prendre après sa mort. Va me chercher les *Souvenirs de la Révolution*.

Alexandre alla me chercher les *Souvenirs de la Révolution*. J'ouvris le livre, je feuilletai trois ou quatre pages, et enfin je tombai sur ce que je cherchais.

Un peu de Nodier, chers lecteurs, vous n'y perdrez rien. — C'est lui qui parle :

« Les voleurs de diligences dont il est question dans l'article Amiet, que j'ai cité tout à l'heure, s'appelaient Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet.

« Leprêtre avait quarante-huit ans ; c'était un ancien capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, doué d'une physionomie noble, d'une tournure avantageuse et d'une grande élégance de manières. Guyon et Amiet n'ont jamais été connus sous leur véritable nom. Ils devaient ceux-là à l'obligance si commune des marchands de passeports. — Qu'on se figure deux étourdis d'entre vingt et trente ans, liés par quelque responsabilité commune qui était peut-être celle d'une mauvaise action, ou par un intérêt plus délicat et plus généreux, la crainte de compromettre leur nom de famille, on connaîtra de Guyon et d'Amiet tout ce que je n'en rappelle. Ce dernier avait la figure sinistre, et c'est peut-être à sa mauvaise apparence qu'il doit la mauvaise réputation dont les biographes l'ont doté. Hy-

vert était le fils d'un riche négociant de Lyon, qui avait offert, au sous-officier chargé de son transfèrement, soixante mille francs pour le laisser évader. C'était à la fois l'Achille et le Paris de la bande. Sa taille était moyenne mais bien prise, sa tournure gracieuse, vive et svelte. On n'avait jamais vu son œil sans un regard animé, ni sa bouche sans un sourire. Il avait une de ces physiologies qu'on ne peut oublier, et qui se composent d'un mélange inexprimable de douceur et de force, de tendresse et d'énergie. Quand il se livrait à l'éloquente pétulance de ses inspirations, il s'élevait jusqu'à l'enthousiasme. Sa conversation annonçait un commencement d'instruction bien faite et beaucoup d'esprit naturel. Ce qu'il y avait d'effrayant en lui, c'était l'expression étourdissante de sa gaieté, qui contrastait d'une manière horrible avec sa position. D'ailleurs, on s'accordait à le trouver bon, généreux, humain, facile à manier pour les faibles, car il aimait à faire parade contre les autres d'une vigueur réellement athlétique que ses traits un peu efféminés étaient loin d'indiquer. Il se flattait de n'avoir jamais manqué d'argent et de n'avoir jamais eu d'ennemis. Ce fut sa seule réponse à l'imputation de vol et d'assassinat. Il avait vingt-deux ans.

« Ces quatre hommes avaient été chargés de l'attaque d'une diligence qui portait quarante mille francs pour le compte du gouvernement. Cette opération s'exécutait en plein jour, presque à l'amiable, et les voyageurs, désintéressés dans l'affaire, s'en souciaient fort peu. Ce jour-là, un enfant de dix ans, bravement extravagant, s'élança sur le pistolet du conducteur et tira au milieu des assaillants. Comme l'arme pacifique n'était chargée qu'à poudre, suivant l'usage, personne ne fut blessé ; mais il y eut dans la voiture une grande et juste appréhension de représailles. La mère du petit garçon fut saisie d'une crise de nerfs si affreuse, que cette nouvelle inquiétude fit diversion à toutes les autres, et qu'elle occupa tout particulièrement l'attention des brigands. L'un d'eux s'élança près d'elle en la rassurant de la manière la plus affectueuse, en la félicitant sur le courage prématuré de son fils, en lui prodiguant les sels et les parfums dont ces messieurs étaient ordinairement munis pour leur propre usage. Elle revint à elle, et ses compagnons de voyage remarquèrent que, dans ce moment d'émotion, le masque du voleur était tombé, mais ils ne le virent point.

« La police de ce temps-là, retranchée sur une observation impuissante, ne pouvait s'opposer aux opérations des bandits ; mais elle ne manquait pas de moyens pour se mettre à leur trace. Le mot d'ordre se donnait au café, et on se rendait compte d'un fait qui emportait la peine de mort d'un bout du billard à l'autre. Telle était l'importance qu'y attachaient les coupables et qu'y attachait l'opinion. Ces hommes de terreur et de sang se retrouvaient le soir dans le monde et parlaient de leurs expéditions nocturnes comme d'une veillée de plaisir. Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet furent traduits devant le tribunal d'un département voisin. Personne n'avait souffert de leur attentat, que le Trésor, qui n'intéressait qu'à ce fût, car on ne savait plus à qui il appartenait. Personne n'en pouvait reconnaître un, si ce n'est la belle dame, qui n'eut garde de le faire. Ils furent acquittés à l'unanimité.

« Cependant la conviction de l'opinion était si manifeste et si prononcée, que le ministère public fut obligé d'en appeler. Le jugement fut cassé, mais telle était alors l'incertitude du pouvoir, qu'il redoutait presque de punir des excès qui pouvaient, le lendemain, être cités comme des titres. Les accusés furent renvoyés devant le tribunal de l'Ain, dans cette ville de Bourg où étaient de leurs amis, de leurs parents, de leurs fauteurs, de leurs complices. On croyait avoir satisfait aux réclamations d'un parti en lui ramenant ses victimes. On croyait être assuré de ne pas déplaire à l'autre en les plaçant sous des garanties presque infaillibles. Leur entrée dans les prisons fut, en effet, une espèce de triomphe.

« L'instruction recommença ; elle produisit d'abord les mêmes résultats que la précédente. Les quatre accusés étaient placés sous la faveur d'un *alibi* très faux, mais revêtu de cent signatures, et pour lequel on en aurait

trouvé dix mille. Toutes les convictions morales devaient tomber en présence d'une pareille autorité. L'absolution paraissait infaillible, quand une question du président, peut-être involontairement insidieuse, changea l'aspect du procès.

« — Madame, dit-il à celle qui avait été si aimablement assistée par un des voleurs, quel est celui des accusés qui vous a accordé tant de sous ?

« Cette forme inattendue d'interrogation intervint l'ordre de ses idées. Il est probable que sa pensée admit le fait comme reconnu, et qu'elle ne vit plus dans la manière de l'envisager qu'un moyen de modifier le sort de l'homme qui l'intéressait.

« — C'est monsieur, dit-elle en montrant Leprêtre.

« Les quatre accusés, compris dans un *alibi* indivisible, tombaient de ce seul fait sous le fer du bourreau. Ils se levèrent et la saluèrent en souriant.

« — Pardieu ! dit Hyvert en retombant sur sa banquette avec de grands éclats de rire, voilà, capitaine, qui vous apprendra à être galant.

« J'ai entendu dire que, peu de temps après, cette malheureuse dame était morte de chagrin.

« Il y eut le pourvoi accoutumé ; mais, cette fois, il donnait peu d'espérances. Le parti de la révolution, que Napoléon allait écraser un mois plus tard, avait repris l'ascendant. Celui de la contre-révolution s'était compromis par des excès odieux. On voulait des exemples et on s'était arrangé pour cela, comme on le pratique ordinairement dans les temps difficiles, car il en est des gouvernements comme des hommes : les plus faibles, sont les plus cruels. Les compagnies de Jéhu n'avaient d'ailleurs plus d'existence compacte. Les héros de ces bandes farouches, Debeauce, Hastier, Bary, Le Coq, Dabri, Delboulbe, Storkenfeld, étaient tombés sur l'échafaud ou à côté. Il n'y avait plus de ressources pour les condamnés dans le courage entreprenant de ces fous fatigués qui n'étaient pas même capables, dès lors, de défendre leur propre vie, et qui se l'ôtaient froidement, comme Piard, à la fin d'un joyeux repas, pour en épargner la peine à la justice ou à la vengeance. Nos brigands devaient mourir.

« Leur pourvoi fut rejeté ; mais l'autorité judiciaire n'en fut pas prévenue la première. Trois coups de fusil tirés sous les murailles du cachot avertirent les condamnés. Le commissaire du Directoire exécutif, qui exerçait le ministère public près des tribunaux, épouvanté par ce symptôme de connivence, requit une partie de la force armée, dont mon oncle était alors le chef. A six heures du matin, soixante cavaliers étaient rangés devant la grille du préau.

« Quoique les guichetiers eussent pris toutes les précautions possibles pour pénétrer dans le cachot de ces quatre malheureux, qu'ils avaient laissés la veille si étroitement garrottés et chargés de fers si lourds, ils ne purent pas leur opposer une longue résistance. Les prisonniers étaient libres et armés jusqu'aux dents. Ils sortirent sans difficulté, après avoir enfermé leurs gardiens sous les gonds et sous les verrous ; et, munis de toutes les clefs, ils traversèrent aussi aisément l'espace qui les séparait du préau. Leur aspect dut être terrible pour la populace qui les attendait devant les grilles. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, pour affecter peut-être une sécurité plus menaçante encore que la renommée de force et d'intrepidité qui s'attachait à leur nom, peut-être même pour dissimuler l'épanchement du sang qui se manifeste si vite sous une toile blanche, et qui trahit les derniers efforts d'un homme blessé à mort, ils avaient le buste nu. Leurs bretelles croisées sur la poitrine, leurs larges ceintures rouges hérissées d'armes, leur cri d'attaque et de rage, tout cela devait avoir quelque chose de fantastique. Arrivés au préau, ils virent la gendarmerie déployée, immobile, impossible à rompre et à traverser. Ils s'arrêtèrent un moment et parurent conférer entre eux. Leprêtre, qui était, comme je l'ai dit, leur aimé et leur chef, salua de la main le piquet, en disant avec cette noble grâce qui lui était particulière :

« — Très bien, messieurs de la gendarmerie !

« Ensuite il passa devant ses camarades, en leur adressant un vif et dernier adieu, et se brûla la cervelle. Guyon, Amiet et Hyvert se mirent en état de défense,

le canon de leurs doubles pistolets tourné sur la force armée. Ils ne tirèrent point; mais elle regarda cette démonstration comme une hostilité déclarée: elle tira. Guyon tomba roide mort sur le corps de Leprêtre, qui n'avait pas bougé. Amiet eut la cuisse cassée près de l'aîne. La *Biographie des Contemporains* dit qu'il fut exécuté. J'ai entendu raconter bien des fois qu'il avait rendu le dernier soupir au pied de l'échafaud. Hyvert restait seul: sa contenance assurée, son œil terrible, ses pistolets agités par deux mains vives et exercées qui promenaient la mort sur tous les spectateurs, je ne sais quelle admiration peut-être qui s'attache au désespoir d'un beau jeune homme aux cheveux flottants, connu pour n'avoir jamais versé le sang, et auquel la justice demande une expiation de sang, l'aspect de ces trois cadavres sur lesquels il bondissait comme un loup excédé par des chasseurs, l'effroyable nouveauté de ce spectacle, suspendirent un moment la fureur de la troupe. Il s'en aperçut et transigea.

« — Messieurs, dit-il, à la mort! J'y vais! j'y vais de tout mon cœur! mais que personne ne m'approche, ou celui qui m'approche, je le brûle, si ce n'est monsieur, continua-t-il en montrant le bourreau. Cela, c'est une affaire que nous avons ensemble, et qui ne demande de part et d'autre que des procédés.

« La concession était facile, car il n'y avait là personne qui ne souffrit de la durée de cette horrible tragédie, et qui ne fût pressé de la voir finir. Quand il vit que cette concession était faite, il prit un de ses pistolets aux dents, tira de sa ceinture un poignard, et se le plongea dans la poitrine jusqu'au manche. Il resta debout et en parut étonné. On voulut se précipiter sur lui.

« — Tout beau, messieurs, cria-t-il en dirigeant de nouveau sur les hommes qui se disposaient à l'envelopper les pistolets dont il s'était ressaisi pendant que le sang jaillissait à grands flots de la blessure où le poignard était resté. Vous savez nos conventions: je mourrai seul, ou nous mourrons trois. Marchons!

« On le laissa marcher. Il alla droit à la guillotine en tournant le couteau dans son sein.

« — Il faut, ma foi, dit-il, que j'aie l'âme chevillée dans le ventre! je ne peux pas mourir. Tâchez de vous tirer de là

« Il adressait ceci aux exécuteurs.

« Un instant après, sa tête tomba. Soit par hasard, soit quelque phénomène particulier de la vitalité, elle bondit, elle roula hors de tout l'appareil du supplice, et on vous dirait encore à Bourg que la tête d'Hyvert a parlé. »

La lecture n'était pas achevée, que j'étais décidé à laisser de côté *René d'Argonne pour les Compagnons de Jésus*.

Le lendemain, je descendais, mon sac de nuit sous le bras.

— Tu pars? me dit Alexandre.

— Oui?

— Où vas-tu?

— A Bourg en Bresse.

— Quoi faire?

— Visiter les localités et consulter les souvenirs des gens qui ont vu exécuter Leprêtre, Amiet, Guyon et Hyvert.

Deux chemins conduisent à Bourg, quand on vient de Paris, bien entendu: on peut quitter le chemin de fer à Mâcon, et prendre une diligence qui conduit de Mâcon à Bourg; on peut continuer jusqu'à Lyon, et prendre le chemin de fer de Bourg à Lyon.

J'hésitais entre ces deux voies, lorsque je fus déterminé par un des voyageurs qui habitaient momentanément le même wagon que moi. Il allait à Bourg, où il avait, me dit-il, de fréquentes relations; il y allait par Lyon; donc, la route de Lyon était la meilleure. Je résolus d'aller par la même route que lui.

Je couchai à Lyon, et, le lendemain, à dix heures du matin, j'étais à Bourg.

Un journal de la seconde capitale du royaume m'y rejoignit. Il contenait un article aigre-doux sur moi.

Lyon n'a pas pu me pardonner depuis 1833, je crois,

il y a de cela vingt-quatre ans, d'avoir dit qu'il n'était pas littéraire.

Hélas! j'ai encore sur Lyon, en 1857, la même opinion que j'avais sur lui en 1833. Je ne change pas facilement d'opinion.

Il y a en France une seconde ville qui m'en veut presque autant que Lyon: c'est Rouen.

Rouen a sifflé toutes mes pièces, y compris le *Comte Hermann*.

Un jour, un Napolitain se vantait à moi d'avoir sifflé Rossini et la Malibran, le *Barbier* et la *Desdemona*.

— Cela doit être vrai, lui répondis-je, car Rossini et la Malibran, de leur côté, se vantent d'avoir été sifflés par les Napolitains.

Je me vante donc d'avoir été sifflé par les Rouennais.

Cependant, un jour que j'avais un Rouennais pur sang sous la main, je résolus de savoir pourquoi on me sifflait à Rouen. Que voulez-vous! j'aime à me rendre compte des plus petites choses.

Le Rouennais me répondit:

— Nous vous sifflons, parce que nous vous en voulons.

Pourquoi pas? Rouen en avait bien voulu à Jeanne d'Arc.

Cependant, ce ne pouvait pas être pour le même motif.

Je demandai au Rouennais pourquoi lui et ses compatriotes m'en voulaient: je n'avais jamais dit de mal du sucre de pomme; j'avais respecté M. Barbet tout le temps qu'il avait été maire, et, délégué par la Société des gens de lettres à l'inauguration de la statue du grand Corneille, j'étais le seul qui eût pensé à saluer avant de prononcer son discours.

Il n'y avait rien dans tout cela qui dût raisonnablement me mériter la haine des Rouennais.

Aussi à cette fière réponse: « Nous vous sifflons parce que nous vous en voulons, » fis-je humblement cette demande:

— Et pourquoi m'en voulez-vous, mon Dieu?

— Oh! vous le savez bien, répondit le Rouennais.

— Moi? fis-je.

— Oui, vous.

— N'importe, faites comme si je ne le savais pas.

— Vous vous rappelez le diner que vous a donné la ville, à propos de la statue de Corneille?

— Parfaitement. M'en voudrait-elle ne de pas le lui avoir rendu?

— Non, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce?

— Eh bien, à ce diner, on vous a dit: « Monsieur Dumas, vous devriez bien faire une pièce pour la ville de Rouen, sur un sujet tiré de son histoire. »

— Ce à quoi j'ai répondu: « Rien de plus facile; je viendrai, à votre première sommation, passer quinze jours à Rouen. On me donnera un sujet, et, pendant ces quinze jours, je ferai la pièce, dont les droits d'auteur seront pour les pauvres. »

— C'est vrai, vous avez dit cela.

— Je ne vois rien de si blessant là dedans pour les Rouennais, que j'aie encouru leur haine.

— Oui; mais l'on a ajouté: « La ferez-vous en prose? » ce à quoi vous avez répondu... Vous rappelez-vous ce que vous avez répondu?

— Ma foi, non.

— Vous avez répondu: « Je la ferai en vers, ce sera plus tôt fait. »

— J'en suis bien capable.

— Eh bien!

— Après?

— Après, c'était une insulte pour Corneille, monsieur Dumas; voilà pourquoi les Rouennais vous en veulent, et vous en voudront encore longtemps.

Textuel!

O dignes Rouennais! j'espère bien que vous ne m'en ferez jamais le mauvais tour de me pardonner et de m'applaudir.

Le journal disait que M. Dumas n'était resté qu'une nuit à Lyon, sans doute parce qu'une ville si peu littéraire n'était pas digne de le garder plus longtemps.

M. Dumas n'avait pas songé le moins du monde à cela. Il n'était resté qu'une nuit à Lyon, parce qu'il était pressé d'arriver à Bourg; aussi, à peine arrivé à Bourg, M. Dumas se fit-il conduire au journal du département.

Je savais qu'il était dirigé par un archeologue distingué, éditeur de l'ouvrage de mon ami Baux sur l'église de Brou.

Je demandai M. Milliet. — M. Milliet accourut.

Nous échangeâmes une poignée de main, et je lui exposai le but de mon voyage.

— J'ai votre affaire, me dit-il; je vais vous conduire chez un magistrat de notre pays qui écrit l'histoire de la province.

— Mais où en est-il de votre histoire?

— Il en est à 1822.

— Tout va bien, alors. Comme les événements que j'ai à raconter datent de 1799, et que mes héros ont été exécutés en 1800, il aura passé l'époque et pourra me renseigner. Allons chez votre magistrat.

En route, M. Milliet m'apprit que ce même magistrat historien était en même temps un gourmet distingué.

Depuis Brillat-Savarin, c'est une mode que les magistrats soient gourmets. Par malheur, beaucoup se contentent d'être gourmets, ce qui n'est pas du tout la même chose.

On nous introduisit dans le cabinet du magistrat.

Je trouvai un homme à la figure luisante et au sourire goguenard.

Il m'accueillit avec cet air protecteur que les historiens daignent avoir pour les poètes.

— Eh bien, monsieur, me demanda-t-il, vous venez donc chercher des sujets de roman dans notre pauvre pays?

— Non, monsieur: mon sujet est tout trouvé; je viens seulement consulter les pièces historiques.

— Bon! je ne croyais pas que, pour faire des romans, il fût besoin de se donner tant de peine.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, à mon endroit du moins. J'ai l'habitude de faire des recherches très sérieuses sur les sujets historiques que je traite.

— Vous auriez pu tout au moins envoyer quelqu'un.

— La personne que j'eusse envoyée, monsieur, n'étant point pénétrée de mon sujet, eût pu passer près de faits très importants sans les voir; puis je m'aide beaucoup des localités, je ne sais pas décrire sans avoir vu.

— Alors, c'est un roman que vous comptez faire vous-même?

— Eh! oui, monsieur. J'avais fait faire le dernier par mon valet de chambre; mais, comme il a eu un grand succès, le drôle m'a demandé des gages si exorbitants, qu'à mon grand regret je n'ai pu le garder.

Le magistrat se mordit les lèvres. Puis, après un instant de silence:

— Vous voudrez bien m'apprendre, monsieur, me dit-il, à quoi je puis vous être bon dans cet important travail.

— Vous pouvez me diriger dans mes recherches, monsieur. Ayant fait une histoire du département, aucun des événements importants qui se sont passés dans le chef-lieu ne doit vous être inconnu.

— En effet, monsieur, je crois, sous ce rapport, être assez bien renseigné.

— Eh bien, monsieur, d'abord votre département a été le centre des opérations des compagnons de Jéhu.

— Monsieur, j'ai entendu parler des compagnons de Jésus, répondit le magistrat en retrouvant son sourire gouailleux.

— C'est-à-dire des jésuites, n'est-ce pas? Ce n'est pas cela que je cherche, monsieur.

— Ce n'est pas de cela que je parle non plus; je parle des voleurs de diligences qui infestèrent les routes de 1797 à 1800.

— Eh bien, monsieur, permettez-moi de vous dire que ceux-là justement sur lesquels je viens chercher des renseignements à Bourg s'appelaient les compagnons de Jéhu et non les compagnons de Jésus.

— Mais qu'aurait voulu dire ce titre de *compagnons de Jéhu*? J'aime à me rendre compte de tout.

— Moi aussi, monsieur; voilà pourquoi je n'ai pas voulu confondre des voleurs de grand chemin avec les apôtres.

— En effet, ce ne serait pas très orthodoxe.

— C'est ce que vous faisiez cependant, monsieur, si je ne fusse pas venu tout exprès pour rectifier, moi, poète, votre jugement, à vous, historien!

— J'attends l'explication, monsieur, reprit le magistrat en se pinçant les lèvres.

— Elle sera courte et simple: Jéhu était un roi d'Israël sacré par Elisée pour l'extermination de la maison d'Achab. *Elisée*, c'était Louis XVIII; *Jéhu*, c'était Cadoudal; la *maison d'Achab*, c'était la Révolution. Voilà pourquoi les détresseurs de diligences qui pillaient l'argent du gouvernement pour entretenir la guerre de la Vendée s'appelaient les compagnons de Jéhu.

— Monsieur, je suis heureux d'apprendre quelque chose à mon âge.

— Oh! monsieur, on apprend toujours, en tout temps, à tout âge: pendant la vie, on apprend l'homme; pendant la mort, on apprend Dieu.

— Mais, enfin, me dit mon interlocuteur avec un mouvement d'impatience, puis-je savoir à quoi je puis vous être bon?

— Voici, monsieur. Quatre de ces jeunes gens, les principaux parmi les compagnons de Jéhu, ont été exécutés à Bourg, sur la place du Bastion.

— D'abord, monsieur, à Bourg, on n'exécute pas sur la place du Bastion; on exécute au champ de foire.

— Maintenant, monsieur... depuis quinze ou vingt ans, c'est vrai... depuis Peytel. Mais, auparavant, et du temps de la Révolution surtout, on exécutait sur la place du Bastion.

— C'est possible.

— C'est ainsi... Ces quatre jeunes gens se nommaient Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert.

— C'est la première fois que j'entends prononcer ces noms-là.

— Ils ont pourtant eu un certain retentissement, à Bourg surtout.

— Et vous êtes sûr, monsieur, que ces gens-là ont été exécutés ici?

— J'en suis sûr.

— De qui tenez-vous le renseignement?

— D'un homme dont l'oncle, commandant de gendarmerie, assistait à l'exécution.

— Vous nommez cet homme?

— Charles Nodier.

— Charles Nodier, le romancier, le poète?

— Si c'était un historien, je n'insisterais pas, monsieur. J'ai appris dernièrement, dans un voyage à Varennes, le cas qu'il faut faire des historiens. Mais, justement parce que c'est un poète, un romancier, j'insiste.

— Libre à vous, mais je ne sais rien de ce que vous désirez savoir, et j'ose même dire que, si vous n'êtes venu à Bourg que pour avoir des renseignements sur l'exécution de MM... Comment les appelez-vous?

— Guyon, Leprêtre, Amiet et Hyvert.

— Vous avez fait un voyage inutile. Il y a vingt ans, monsieur, que je compulse les archives de la ville, et je n'ai rien vu de pareil à ce que vous me dites là.

— Les archives de la ville ne sont pas celles du greffe, monsieur; peut-être, dans celles du greffe, trouverai-je ce que je cherche.

— Ah! monsieur, si vous trouvez quelque chose dans les archives du greffe, vous serez bien malin! c'est un chaos, monsieur, que les archives du greffe, un vrai chaos; il vous faudrait rester ici un mois, et encore... encore...

— Je compte n'y rester qu'un jour, monsieur; mais, si, dans ce jour, je trouve ce que je cherche, me permettrez-vous de vous en faire part?...

— Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, et vous me rendrez un très grand service.

— Pas plus grand que celui que je venais vous demander; je vous apprendrai une chose que vous ne saviez pas, voilà tout.

Vous devinez qu'en sortant de chez mon magistrat, j'étais piqué d'honneur; je voulais, coûte que coûte, avoir mes renseignements sur les compagnons de Jéhu. Je m'en pris à Milliet et le mis au pied du mur.

— Ecoutez, me dit-il, j'ai un beau-frère avocat.

— Voilà mon homme! Allons chez le beau-frère.

— C'est qu'à cette heure il est au Palais.

— Allons au Palais.
 — Votre apparition fera rumeur, je vous en préviens.
 — Alors, allez-y tout seul ; dites-lui de quoi il est question ; qu'il fasse ses recherches. Moi, je vais aller voir les environs de la ville pour établir mon travail sur les localités ; nous nous retrouverons à quatre heures sur la place du Bastion, si vous le voulez bien.
 — Parfaitement.
 — Il me semble que j'ai vu une forêt en venant.
 — La forêt de Scillon.
 — Bravo !
 — Vous avez besoin d'une forêt ?
 — Elle m'est indispensable.
 — Alors, permettez...
 — Quoi ?
 — Je vais vous conduire chez un de mes amis, M. Leduc, un poète, qui, dans ses moments perdus, est inspecteur.
 — Inspecteur de quoi ?
 — De la forêt.
 — Il n'y a pas quelques ruines dans la forêt ?
 — Il y a la Chartreuse, qui n'est pas dans la forêt, mais qui en est à cent pas.
 — Et dans la forêt ?
 — Il y a une espèce de fabrique que l'on appelle la Correrie, qui dépend de la Chartreuse, et qui communique avec elle par un passage souterrain.
 — Bon ! — Maintenant, si vous pouvez m'offrir une grotte, vous m'aurez comblé.
 — Nous avons la grotte de Ceyzeriat, mais de l'autre côté de la Reissouse.
 — Peu m'importe. Si la grotte ne vient pas à moi, je ferai comme Mahomet, j'irai à la grotte. En attendant, allons chez M. Leduc.
 Cinq minutes après, nous étions chez M. Leduc, qui, sachant de quoi il était question, se mettait, lui, son cheval et sa voiture, à ma disposition.
 J'acceptai le tout. Il y a des hommes qui s'offrent d'une certaine façon qui vous met du premier coup tout à l'aise.
 Nous visitâmes d'abord la Chartreuse. Je l'eusse fait bâtir exprès, qu'elle n'eût pas été plus à ma convenance. Cloître désert, jardin dévasté, habitants presque sauvages. Merci, hasard !
 De là, nous passâmes à la Correrie, c'était le complément de la Chartreuse. Je ne savais pas encore ce que j'en ferais ; mais il était évident que cela pouvait m'être utile.
 — Maintenant, monsieur, dis-le à mon obligé conducteur, j'ai besoin d'un joli site un peu sombre, sous de grands arbres, près d'une rivière. Tenez-vous cela dans le pays ?
 — Pourquoi faire ?
 — Pour y bâtir un château.
 — Quel château ?
 — Un château de cartes, parbleu ! j'ai une famille à loger, une mère modèle, une jeune fille mélancolique, un frère espiègle, un jardinier braconnier.
 — Nous avons un endroit appelé les Noires-Fontaines.
 — Voilà d'abord un nom charmant.
 — Mais il n'y a pas de château.
 — Tant mieux, car j'aurais été obligé de l'abattre.
 — Allons aux Noires-Fontaines.
 Nous partîmes ; un quart d'heure après, nous descendîmes à la maison des gardes.
 — Prenons ce petit sentier, me dit M. Leduc, il nous conduira où vous voulez aller.
 Il nous conduisit, en effet, à un endroit planté de grands arbres, lesquels ombrageaient trois ou quatre sources.
 — Voilà ce qu'on appelle les Noires-Fontaines, me dit M. Leduc.
 — C'est ici que demeureront madame de Montrevel, Amélie et le petit Edouard. Maintenant, quels sont les villages que je vois en face de moi ?
 — Ici, tout près, Montagnac ; là-bas dans la montagne, Ceyzeriat.
 — Est-ce qu'il y a une grotte ?
 — Oui. Comment savez-vous qu'il y a une grotte à Ceyzeriat ?

— Allez toujours. Le nom de ces autres villages, s'il vous plaît ?
 — Saint-Just, Tréconnas, Ramasse, Villereversure.
 — Très bien.
 — Vous en avez assez ?
 — Oui.
 Je pris mon calepin, je fis le plan de la localité et j'inscrivis à peu près à leur place le nom des villages que M. Leduc venait de me faire passer en revue.
 — C'est fait, lui dis-je.
 — Où allons-nous ?
 — L'église de Brou doit être sur notre chemin ?
 — Justement.
 — Visitions l'église de Brou.
 — En avez-vous aussi besoin dans votre roman ?
 — Sans doute ; vous vous imaginez bien que je ne vais pas faire passer mon action dans un pays qui possède le chef-d'œuvre de l'architecture du xv^e siècle sans utiliser ce chef-d'œuvre.
 — Allons à l'église de Brou.
 Un quart d'heure après, le sacristain nous introduisait dans cet écrivain de granit où sont renfermés les trois joyaux de marbre que l'on appelle les tombeaux de Marguerite d'Autriche, de Marguerite de Bourbon et de Philibert le Beau.
 — Comment, demandai-je au sacristain, tous ces chefs-d'œuvre n'ont-ils pas été mis en poussière à l'époque de la Révolution ?
 — Ah ! monsieur, la municipalité avait eu une idée.
 — Laquelle ?
 — C'était de faire de l'église un magasin à fourrage.
 — Oui, et le foin a sauvé le marbre ; vous avez raison, mon ami, c'est une idée.
 — L'idée de la municipalité vous en donne-t-elle une ? me demanda M. Leduc.
 — Ma foi, oui, et j'aurai bien du malheur si je n'en fais pas quelque chose.
 Je tirai ma montre.
 — Trois heures ! allons à la prison ; j'ai rendez-vous à quatre heures place du Bastion, avec M. Milliet.
 — Attendez... une dernière chose.
 — Laquelle ?
 — Avez-vous vu la devise de Marguerite d'Autriche ?
 — Non ; — où cela ?
 — Tenez partout ; d'abord au-dessus de son tombeau.
 — *Fortune, infortune, fort ; une.*
 — Justement.
 — Eh bien, que veut dire ce jeu de mots ?
 — Les savants l'expliquent ainsi : *Le sort persécute beaucoup une femme.*
 — Voyons un peu.
 — Il faut d'abord supposer la devise latine, à sa source.
 — Supposons, c'est probable.
 — Eh bien ? *Fortuna infortunat...*
 — Oh ! oh ! *infortunat.*
 — Dame...
 — Cela ressemble fort à un barbarisme.
 — Que voulez-vous ?
 — Je veux une explication.
 — Donnez-la !
 — La voici : *Fortuna, infortuna, forti uno. — Fortune et infortune sont égales pour le fort.*
 — Savez-vous que cela pourrait bien être la vraie traduction ?
 — Parbleu ! voilà ce que c'est que de ne pas être savant, mon cher monsieur ; on est sensé, et, avec du sens, on voit plus juste qu'avec de la science. — Vous n'avez pas autre chose à me dire ?
 — Non.
 — Allons à la prison, alors.
 Nous remontâmes en voiture, rentrâmes dans la ville et ne nous arrêtâmes que devant la porte de la prison.
 Je passai la tête par la portière.
 — Oh ! fis-je, on me l'a gâtée.
 — Comment ! on vous l'a gâtée ?
 — Certainement, elle n'était pas comme cela du temps

de mes prisonniers à moi. Pouvons-nous parler au geôlier ?

— Sans doute.

— Parlons-lui.

Nous frappâmes à la porte. Un homme d'une quarantaine d'années vint nous ouvrir.

Il reconnut M. Leduc.

— Mon cher, lui dit M. Leduc, voici un savant de mes amis...

— Eh ! là-bas, fis-je en l'interrompant, pas de mauvaises plaisanteries.

— Qui prétend, continua M. Leduc, que la prison n'est plus telle qu'au dernier siècle ?

— C'est vrai, monsieur Leduc, elle a été abattue et rebâtie en 1816.

— Alors, la disposition intérieure n'est plus la même ?

— Oh ! non monsieur, tout a été changé.

— Pourrait-on avoir un ancien plan ?

— Ah ! M. Martin l'architecte pourrait peut-être vous en retrouver un.

— Est-ce un parent de M. Martin l'avocat ?

— C'est son frère.

— Très bien, mon ami ; j'aurai mon plan.

— Alors, nous n'avons plus besoin ici ? demanda M. Leduc.

— Aucunement.

— Je puis rentrer chez moi ?

— Cela me fera de la peine de vous quitter, voilà tout.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour trouver le bastion ?

— C'est à deux pas.

— Que faites-vous de votre soirée ?

— Je la passe chez vous, si vous voulez.

— Très bien ! A neuf heures, une tasse de thé vous attendra.

— Je l'irai prendre.

Je remerciai M. Leduc. Nous échangeâmes une poignée de main, et nous nous quittâmes.

Je descendis par la rue des Lisses (lisez : *Lices*, à cause d'un combat qui eut lieu sur la place où elle conduit), et, longeant le jardin Montburon, je me trouvai sur la place du Bastion.

C'est un hémicycle où se tient aujourd'hui le marché de la ville. Au milieu de cet hémicycle s'élève la statue de Bichat, par David (d'Angers). Bichat, en redingote, — pourquoi cette exagération de réalisme ? — pose la main sur le cœur d'un enfant de neuf à dix ans, parfaitement nu, — pourquoi cet excès d'idéalité ? tandis qu'aux pieds de Bichat est étendu un cadavre. C'est le livre de Bichat traduit en bronze : *De la vie et de la mort* !

J'étais occupé à regarder cette statue, qui résume les défauts et les qualités de David (d'Angers), lorsque je sentis que l'on me touchait l'épaule. Je me retournai : c'était M. Milliet.

Il tenait un papier à la main.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien, victoire !

— Qu'est-ce que cela ?

— Le procès-verbal d'exécution.

— De qui ?

— De vos hommes.

— De Guyon, de Leprêtre, d'Amiet ?...

— Et d'Hyvert.

— Mais donnez-moi donc cela.

— Le voici.

Je pris et je lus :

PROCES-VERBAL DE MORT ET EXECUTION

de

LAURENT GUYON, ETIENNE HYVERT, FRANÇOIS AMIET,
ANTOINE LEPRÊTRE

Condamnés le 20 thermidor an VIII, et exécutés

le 23 vendémiaire an IX

« Ce jourd'hui, 23 vendémiaire an IX, le commissaire du gouvernement près le Tribunal, qui a reçu, dans la nuit et à onze heures du soir, le paquet du ministre de

la justice contenant la procédure et le jugement qui condamne à mort Laurent Guyon, Etienne Hyvert, François Amiet et Antoine Leprêtre ; — le jugement du Tribunal de cassation du 6 du courant, qui rejette la requête en cassation contre le jugement du 21 thermidor an VIII — a fait avertir, par lettre, entre sept et huit heures du matin, les quatre accusés que leur jugement à mort serait exécuté aujourd'hui à onze heures. Dans l'intervalle qui s'est écoulé jusqu'à onze heures, ces quatre accusés se sont tiré des coups de pistolet et donné des coups de poignard en prison. — Leprêtre et Guyon, selon le bruit public, étaient morts ; Hyvert blessé à mort et expirant ; Amiet blessé à mort, mais conservant sa connaissance. Tous quatre, en cet état, ont été conduits à la guillotine, et, *morts ou vivants*, ils ont été guillotonnés ; à onze heures et demie, l'huissier Colin a remis le procès-verbal de leur supplice à la Municipalité pour les inscrire sur le livre des morts.

« Le capitaine de gendarmerie a remis au juge de paix le procès-verbal de ce qui s'est passé en prison, où il a été présent ; pour moi qui n'y ai point assisté, je certifie ce que la voix publique m'a appris.

« Bourg, 23 vendémiaire, an IX.

« Signé : DUNOST, greffier. »

Ah ! c'était donc le poète qui avait raison contre l'historien ! le capitaine de gendarmerie qui avait remis au juge de paix le procès-verbal de ce qui s'était passé dans la prison, — où il était présent, — c'était l'oncle de Nodier. Ce procès-verbal remis au juge de paix, c'était le récit gravé dans la tête du jeune homme, récit qui, après quarante ans, s'était fait jour sans altération dans ce chef-d'œuvre intitulé *Souvenirs de la Révolution*.

Toute la procédure était aux archives du greffe. M. Martin me faisait offrir de la faire copier : interrogatoire, procès-verbaux, jugement.

J'avais dans ma poche les *Souvenirs de la Révolution* de Nodier. Je tenais à la main le procès-verbal d'exécution qui confirmait les faits avancés par lui.

— Allons chez notre magistrat, dis-je à M. Milliet.

— Allons chez notre magistrat, répéta-t-il.

Le magistrat lut atterré, et je le laissai convaincu que les poètes savent aussi bien l'histoire que les historiens, — s'ils ne la savent pas mieux.

ALEX. DUMAS.

PROLOGUE

LA VILLE D'AVIGNON

Nous ne savons si le prologue que nous allons mettre sous les yeux du lecteur est bien utile, et cependant nous ne pouvons résister au désir d'en faire, non pas le premier chapitre, mais la préface de ce livre.

Plus nous avançons dans la vie, plus nous avançons dans l'art, plus nous, demeurons convaincu que rien n'est abrupt et isolé, que la nature et la société marchent par déductions et non par accidents, et que l'événement, fleur joyeuse ou triste, parfumée ou fétide, souriante ou fatale, qui s'ouvre aujourd'hui sous nos yeux, avait son bouton dans le passé et ses racines parfois dans les jours antérieurs à nos jours, comme elle aura son fruit dans l'avenir.

Jeune, l'homme prend le temps comme il vient : amoureux de la veille, insoucieux du jour, s'inquiétant peu du lendemain. La jeunesse, c'est le printemps avec ses fraîches aurores et ses beaux soirs ; si parfois un orage passe au ciel, il éclate, gronde et s'évanouit, laissant le ciel plus azuré, l'atmosphère plus pure, la nature plus souriante qu'au paravant.

A quoi bon réfléchir aux causes de cet orage qui passe rapide comme un caprice, éphémère comme une fantaisie ? Avant que nous ayons le mot de l'énigme météorologique, l'orage aura disparu.

Mais il n'en est point ainsi de ces phénomènes terribles qui, vers la fin de l'été, menacent nos moissons ; qui, au milieu de l'automne, assiégent nos vendanges : on se demande où ils vont, on s'inquiète d'où ils viennent, on cherche le moyen de les prévenir.

Or, pour le penseur, pour l'historien, pour le poète, il y a un bien autre sujet de rêverie dans les révolutions, ces tempêtes de l'atmosphère sociale qui couvrent la terre de sang et brisent toute une génération d'hommes, que dans les orages du ciel qui noient une moisson ou grèlent une vendange, c'est-à-dire l'espoir d'une année seulement, et qui font un tort que peut, à tout prendre, largement réparer l'année suivante, à moins que le Seigneur ne soit dans ses jours de colère.

Ainsi, autrefois, soit oublié, soit insouciance, ignorance peut-être, — heureux qui ignore ! malheureux qui sait ! — autrefois j'eusse en à raconter l'histoire que je vais vous dire aujourd'hui, que, sans m'arrêter au lieu où se passe la première scène de mon livre, j'eusse insoucieusement écrit cette scène, j'eusse traversé le Midi comme une autre province, j'eusse nommé Avignon comme une autre ville.

Mais aujourd'hui, il n'en est pas de même ; j'en suis non plus aux bourrasques du printemps, mais aux orages de l'été, mais aux tempêtes de l'automne. Aujourd'hui, quand je nomme Avignon, j'évoque un spectre, et, de même qu'Antoine, déployant le linceul de César, disait : « Voici le trou qu'a fait le poignard de Casca, voici celui qu'a fait le glaive de Cassius, voici celui qu'a fait l'épée de Brutus ; » je dis, moi, en voyant le suaire sanglant de la ville papale : « Voilà le sang des Albigeois ; voilà le sang des Cévennols ; voilà le sang des républicains ; voilà le sang des royalistes ; voilà le sang des Lescuyers ; voilà le sang du maréchal Brune. »

Et je me sens alors pris d'une profonde tristesse, et je me mets à écrire ; mais, dès les premières lignes, je m'aperçois que, sans que je m'en doutasse, le burin de l'historien a pris, entre mes doigts, la place de la plume du romancier.

Eh bien, soyons l'un et l'autre : lecteur, accordez les dix, les quinze, les vingt premières pages à l'historien ; le romancier aura le reste.

Disons donc quelques mots d'Avignon, lieu où va s'ouvrir la première scène du nouveau livre que nous offrons au public.

Peut-être avant de lire ce que nous en dirons, est-il bon de jeter les yeux sur ce qu'en dit son historien national, François Nougier.

« Avignon, dit-il, ville noble pour son antiquité, agréable pour son assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la fertilité du sol, charmante pour la douceur de ses habitants, magnifique pour son palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse pour la structure de son pont, riche par son commerce, et connue par toute la terre. »

Que l'ombre de François Nougier nous pardonne si nous ne voyons pas tout à fait sa ville avec les mêmes yeux que lui.

Ceux qui connaissent Avignon diront qu'il a mieux vue de l'historien ou du romancier.

Il est juste d'établir avant tout qu'Avignon est une ville à part, c'est-à-dire la ville des passions extrêmes ; l'époque des dissensions religieuses qui ont amené pour elle les haines politiques remonté au douzième siècle ; les vallées du mont Ventoux abritèrent, après sa fuite de Lyon, Pierre de Valdo et ses Vaudois, les ancêtres de ces protestants qui, sous le nom d'Albigeois, coururent aux comtes de Toulouse et valurent à la papauté les sept châteaux que Raymond VI possédait dans le Languedoc.

Puissante république gouvernée par des podestats, Avignon refusa de se soumettre au roi de France. Un matin, Louis VIII, — qui trouvait plus simple de se croiser contre Avignon, comme avait fait Simon de Montfort, que pour Jérusalem, comme avait fait Philippe-Auguste, — un matin, disons-nous, Louis VIII se présenta aux portes d'Avignon, demandant à y entrer, la lance en arrêt, le casque en tête, les bannières déployées et les trompettes de guerre sonnantes.

Les bourgeois refusèrent ; ils offrirent au roi de France,

comme dernière concession l'entrée pacifique, tête nue, lance haute, et bannière royale seule déployée. Le roi commença le blocus ; ce blocus dura trois mois, pendant lesquels, dit le chroniqueur, les bourgeois d'Avignon rendirent aux soldats français flèches pour flèches, blessures pour blessures, mort pour mort.

La ville capitula enfin. Louis VIII conduisait dans son armée le cardinal-légat romain de Saint-Ange ; ce fut lui qui dicta les conditions, véritables conditions de prêtre, dures et absolues.

Les Avignonnais furent condamnés à démolir leurs remparts, à combler leurs fossés, à abattre trois cents tours, à livrer leurs navires, à brûler leurs engins et leurs machines de guerre. Ils durent, en outre, payer une contribution énorme, abjurer l'hérésie vaudoise, entretenir en Palestine trente hommes d'armes parfaitement armés et équipés pour y concourir à la délivrance du tombeau du Christ. Enfin, pour veiller à l'accomplissement de ces conditions, dont la bulle existe encore dans les archives de la ville, il fut fondé une confrérie de pénitents qui, traversant plus de six siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

En opposition avec ces pénitents, qu'on appelait les pénitents blancs, se fonda l'ordre des pénitents noirs, tout imprégnés de l'esprit d'opposition de Raymond de Toulouse.

A partir de ce jour, les haines religieuses devinrent des haines politiques.

Ce n'était point assez pour Avignon d'être la terre de l'hérésie, il fallait qu'elle devint le théâtre du schisme.

Qu'on nous permette, à propos de la Rome française, une courte digression historique ; à la rigueur, elle ne serait point nécessaire au sujet que nous traitons, et peut-être ferions-nous mieux d'entrer de plein bond dans le drame ; mais nous espérons qu'on nous la pardonnera. Nous écrivons surtout pour ceux qui, dans un roman, aiment à rencontrer parfois autre chose que du roman.

En 1285, Philippe le Bel monta sur le trône.

C'est une grande date historique que cette date de 1285. La papauté, qui, dans la personne de Grégoire VII, a tenu tête à l'empereur d'Allemagne ; la papauté, qui, vaincue matériellement par Henri IV, l'a vaincu moralement ; la papauté est souffletée par un simple gentilhomme sabin, et le gantelet de fer de Colonna rougit la face de Boniface VIII.

Mais le roi de France, par la main duquel le soufflet avait été réellement donné, qu'allait-il advenir de lui sous le successeur de Boniface VIII ?

Ce successeur, c'était Benoît XI, homme de bas lieu, mais qui eût été un homme de génie peut-être, si on lui en eût donné le temps.

Trop faible pour heurter en face Philippe le Bel, il trouva un moyen que lui eût envié, deux cents ans plus tard, le fondateur d'un ordre célèbre : il pardonna hautement, publiquement à Colonna.

Pardonner à Colonna, c'était déclarer Colonna coupable ; les coupables seuls ont besoin de pardon.

Si Colonna était coupable, le roi de France était au moins son complice.

Il y avait quelque danger à soutenir pareil argument ; aussi Benoît XI ne fût-il pape que huit mois.

Un jour, une femme voilée, qui se donnait pour converse de Sainte-Pétronille à Pérouse, vint, comme il était à table, lui présenter une corbeille de figes.

Un aspic y était-il caché, comme dans celle de Cléopâtre ? Le fait est que, le lendemain, le saint-siège était vacant.

Alors Philippe le Bel eut une idée étrange, si étrange, qu'elle dut lui paraître d'abord une hallucination.

C'était de tirer la papauté de Rome, de l'amener en France, de la mettre en géole et de lui faire battre monnaie à son profit.

Le règne de Philippe le Bel est l'avènement de l'or. L'or, c'était le seul et unique dieu de ce roi qui avait souffleté un pape. Saint Louis avait eu pour ministre un prêtre, le digne abbé Suger ; Philippe le Bel eut pour ministres deux banquiers, les deux Florentins Biscio et Musiato.

Vous attendez-vous, cher lecteur, à ce que nous al-

bons tomber dans ce lieu commun philosophique qui consiste à anathématiser l'or? Vous vous tromperiez.

Au treizième siècle, l'or est un progrès.

Jusqu'à là on ne connaissait que la terre.

L'or, c'était la terre monnayée, la terre mobile, échangeable, transportable, divisible, subtilisée, spiritualisée, pour ainsi dire.

Tant que la terre n'avait pas eu sa représentation dans l'or, l'homme comme le dieu fermait cette borne des

moment de l'élevation, sur ce Dieu que l'on glorifiait, ils se jurèrent un secret absolu.

Bertrand de Got ignorait encore ce dont il était question.

La messe entendue :

— Archevêque, lui dit Philippe le Bel, il est en mon pouvoir de te faire pape.

Bertrand de Got n'en écouta point davantage et se jeta aux pieds du roi.



Le roi et l'archevêque se jurèrent, sur ce Dieu, un secret absolu.

champs, avait eu les pieds pris dans la terre. Autrefois, la terre emportait l'homme : aujourd'hui, c'est l'homme qui emporte la terre.

Mais l'or, il fallait le tirer d'où il était ; et où il était, il était bien autrement enfoui que dans les mines du Chili ou de Mexico.

L'or était chez les juifs et dans les églises.

Pour le tirer de cette double mine, il fallait plus qu'un roi, il fallait un pape.

C'est pourquoi Philippe le Bel, le grand tireur d'or, résolut d'avoir un pape à lui.

Benoît XI mort, il y avait conclave à Pérouse : les cardinaux français étaient en majorité au conclave.

Philippe le Bel jeta les yeux sur l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got. Il lui donna rendez-vous dans une forêt près de Saint-Jean-d'Angély.

Bertrand de Got n'avait garde de manquer au rendez-vous.

Le roi et l'archevêque y entendirent la messe, et, su

— Que faut-il faire pour cela? demanda-t-il.

— Me faire six grâces que je te demanderai, répondit Philippe le Bel.

— C'est à toi de commander et à moi d'obéir, dit le futur pape.

Le serment de servage était fait.

Le roi releva Bertrand de Got, le baisa sur la bouche, et lui dit :

— Les six grâces que je te demande sont les suivantes :

« La première, que tu me réconcilies parfaitement avec l'Eglise, et que tu me fasses pardonner le méfait que j'ai commis à l'égard de Boniface VIII.

« La seconde, que tu me rendes à moi et aux miens la communion que la cour de Rome m'a enlevée.

« La troisième, que tu m'accordes les décimes du clerge, dans mon royaume, pour cinq ans, afin d'aider aux dépenses faites en la guerre de Flandre.

« La quatrième, que tu détruis et annules la mémoire du pape Boniface VIII.

« La cinquième, que tu rendes la dignité de cardinal à messires Jacopo et Pietro de Colonna.

« Pour la sixième grâce et promesse, je me réserve de l'en parler en temps et lieu. »

Bertrand de Got jura pour les promesses et grâces connues, et pour la promesse et grâce inconnue.

Cette dernière, que le roi n'avait osé dire à la suite des autres, c'était la destruction des Templiers.

Outre la promesse et le serment faits sur le *corpus Domini*, Bertrand de Got donna pour otages son frère et deux de ses neveux.

Le roi jura, de son côté, qu'il le ferait élire pape.

Cette scène, se passant dans le carrefour d'une forêt, au milieu des ténèbres, ressemblait bien plus à une évocation entre un magicien et le démon, qu'à un engagement pris entre un roi et un pape.

Aussi le couronnement du roi, qui eut lieu quelque temps après à Lyon, et qui commençait la captivité de l'Eglise, parut-il peu agréable à Dieu.

Au moment où le cortège royal passait, un mur chargé de spectateurs s'éroula, blessa le roi et tua le duc de Bretagne.

Le pape fut renversé, la tiare roula dans la boue.

Bertrand de Got fut élu pape sous le nom de Clément V.

Clément V paya tout ce qu'avait promis Bertrand de Got.

Philippe fut innocenté, la communion fut rendue à lui et aux siens, la pourpre remonta aux épaules des Colonna, l'Eglise fut obligée de payer les guerres de Flandre et la croisade de Philippe de Valois contre l'empire grec. La mémoire du pape Boniface VIII fut, sinon détruite et annulée, du moins flétrie; les murailles du Temple furent rasées et les Templiers brûlés sur le terre-plein du pont Neuf.

Tous ces édits, — cela ne s'appelait plus des bulles, du moment où c'était le pouvoir temporel qui dictait, — tous ces édits étaient datés d'Avignon.

Philippe le Bel fut le plus riche des rois de la monarchie française; il avait un trésor inépuisable: c'était son pape. Il l'avait acheté, il s'en servait, il le mettait au pressoir, et, comme d'un pressoir coulent le cidre et le vin, de ce pape écrasé, coulait l'or.

Le pontificat, souffleté par Colonna dans la personne de Boniface VIII, abdiquait l'empire du monde dans celle de Clément V.

Nous avons dit comment le roi du sang et le pape de l'or étaient venus.

On sait comment ils s'en allèrent.

Jacques de Molay, du haut de son bûcher, les avait ajournés tous deux à un an pour comparaître devant Dieu, το γερων αβηδων, dit Aristophane: *Les moribonds chenus ont l'esprit de la sibylle.*

Clément V partit le premier; il avait vu en songe son palais incendié.

« A partir de ce moment, dit Baluze, il devint triste et ne dura guère. »

Sept mois après, ce fut le tour de Philippe; les uns le font mourir à la chasse, renversé par un sanglier, Dante est du nombre de ceux-là. « Celui, dit-il, qui a été vu près de la Seine falsifiant les monnaies, mourra d'un coup de dent de sanglier. »

Mais Guillaume de Nangis fait au roi faux monnayeur une mort bien autrement providentielle.

« Miné par une maladie inconnue aux médecins, Philippe s'éteignit, dit-il, au grand étonnement de tout le monde, sans que son poulx ni son urine révélassent ni la cause de la maladie ni l'imminence du péril. »

Le roi désordre, le roi vacarme, Louis X, dit *le Hutin*, succéda à son père Philippe le Bel; Jean XXII, à Clément V.

Avignon devint alors bien véritablement une seconde Rome. Jean XXII et Clément VI la sacrèrent reine du luxe. Les mœurs du temps en firent la reine de la débauche et de la mollesse. A la place de ses tours, abat-

tues par Romain de Saint-Ange, Hernandez de Heredi, grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, lui noua autour de la taille une ceinture de murailles. Elle eut des moines dissolus, qui transformèrent l'enceinte bénie des couvents en lieux de débauche et de luxure; elle eut de belles courtisanes qui arrachèrent les diamants de la tiare pour s'en faire des bracelets et des colliers; enfin, elle eut les échos de Vaucluse, qui lui renvoyèrent les molles et mélodieuses chansons de Pétrarque.

Cela dura jusqu'à ce que le roi Charles V, qui était un prince sage et religieux, ayant résolu de faire cesser ce scandale, envoya le maréchal de Boucicaut pour chasser d'Avignon l'antipape Benoît XIII; mais, à la vue des soldats du roi de France, celui-ci se souvint qu'avant d'être pape sous le nom de Benoît XIII, il avait été capitaine sous le nom de Pierre de Luna. Pendant cinq mois, il se défendit, pointant lui-même, du haut des murailles du château, ses machines de guerre, bien autrement meurtrières que ses foudres pontificales. Enfin, forcé de fuir, il sortit de la ville par une poterne, après avoir ruiné cent maisons et tué quatre mille Avignonnais, et se réfugia en Espagne, où le roi d'Aragon lui offrit un asile. Là, tous les matins, du haut d'une tour, assisté de deux prêtres, dont il avait fait son sacré collège, il bénissait le monde, qui n'en allait pas mieux, et excommuniait ses ennemis, qui ne s'en portaient pas plus mal. Enfin, se sentant près de mourir, et craignant que le schisme ne mourût avec lui, il nomma ses deux vicaire cardinaux, à la condition que, lui trépassé, l'un des deux élirait l'autre pape. L'élection se fit. Le nouveau pape poursuivit un instant le schisme, soutenu par le cardinal qui l'avait proclamé. Enfin, tous deux entrèrent en négociation avec Rome, firent amende honorable et rentrèrent dans le giron de la sainte Eglise, l'un avec le titre d'archevêque de Séville, l'autre avec celui d'archevêque de Tolède.

A partir de ce moment jusqu'en 1790, Avignon, veuve de ses papes, avait été gouvernée par des légats et des vice-légats; elle avait eu sept souverains pontifes qui avaient résidé dans ses murs pendant sept dizaines d'années; elle avait sept hôpitaux, sept confréries de pénitents, sept couvents d'hommes, sept couvents de femmes, sept paroisses et sept cimetières.

Pour ceux qui connaissent Avignon, il y avait à cette époque, il y a encore deux villes dans la ville: la ville des prêtres, c'est-à-dire la ville romaine; la ville des commerçants, c'est-à-dire la ville française.

La ville des prêtres, avec son palais des papes, ses cent églises, ses cloches innombrables, toujours prêtes à sonner le tocsin de l'incendie, le glas du meurtre.

La ville des commerçants, avec son Rhône, ses ouvriers, en soierie et son transit croisé qui va du nord au sud, de l'ouest à l'est, de Lyon à Marseille, de Nîmes à Turin.

La ville française, la ville damnée, envieuse d'avoir un roi, jalouse d'obtenir des libertés et qui frémissait de se sentir terre esclave, terre des prêtres ayant le clergé pour seigneur.

Le clergé. — non pas le clergé pieux, tolérant, austère au devoir et à la charité, vivant dans le monde pour le consoler et l'édifier, sans se mêler à ses joies ni à ses passions, — mais le clergé tel que l'avaient fait l'intrigue, l'ambition et la cupidité, c'est-à-dire ces abbés de cour, rivaux des abbés romains, oisifs, libertins, élégants, hardis, rois de la mode, autocrates des salons, baisant la main des dames dont ils s'honoraient d'être les sigisbés, donnant leurs mains à baiser aux femmes du peuple, à qui ils faisaient l'honneur de les prendre pour maîtresses.

Voulez-vous un type de ces abbés-là? Prenez l'abbé Maury. Orgueilleux comme un duc, insolent comme un laquais, fils de cordonnier, plus aristocrate qu'un fils de grand seigneur.

On comprend que ces deux catégories d'habitants, représentant, l'une l'hérésie, l'autre l'orthodoxie; l'une le parti français, l'autre le parti romain; l'une le parti monarchiste absolu, l'autre le parti constitutionnel progressif, n'étaient pas des éléments de paix et de sécurité pour l'ancienne ville pontificale, on comprend, disons-nous, qu'au moment où éclata la révolution à Paris

et ou cette révolution se manifesta par la prise de la Bastille, les deux partis, encore tout chauds des guerres de religion de Louis XIV, ne restèrent pas inertes en face l'un de l'autre.

Nous avons dit : Avignon ville de prêtres, ajoutons ville de haines. Nulle part mieux que dans les couvents on n'apprend à haïr. Le cœur de l'enfant, partout ailleurs, pur de mauvaises passions, naissait là plein de haines paternelles, léguées de père en fils, depuis huit cents ans, et, après une vie haineuse, léguait à son tour l'héritage diabolique à ses enfants.

Aussi, au premier cri de liberté que poussa la France, la ville française se leva-t-elle pleine de joie et d'espérance ; le moment était enfin venu pour elle de contester tout haut la concession faite par une jeune reine mineure, pour racheter ses péchés, d'une ville, d'une province, et avec elle d'un demi-million d'âmes. De quel droit ces âmes avaient-elles été vendues *in æternum* au plus dur et au plus exigeant de tous les maîtres, au pontife romain ?

La France allait se réunir au Champ de Mars dans l'embrassement fraternel de la Fédération. N'était-elle pas la France ? On nomma des députés : ces députés se rendirent chez le légat et le prièrent respectueusement de partir.

On lui donnait vingt-quatre heures pour quitter la ville.

Pendant la nuit, les papistes s'amuserent à pendre à une potence un mannequin portant la cocarde tricolore.

On dirige le Rhône, on canalise la Durance, on met des digues aux apès torrents qui, au moment de la fonte des neiges, se précipitent en avalanches liquides des sommets du mont Ventoux. Mais ce flot terrible, ce flot vivant, ce torrent humain qui bondit sur la pente rapide des rues d'Avignon, une fois lâché, une fois bondissant, Dieu lui-même n'a point encore essayé de l'arrêter.

A la vue du mannequin aux couleurs nationales, se balançant au bout d'une corde, la ville française se souleva de ses fondements en poussant des cris de rage. Quatre papistes soupçonnés de ce sacrilège, deux marquis, un bourgeois, un ouvrier, furent arrachés de leur maison et pendus à la place du mannequin.

C'était le 11 juin 1790.

La ville française tout entière écrivit à l'Assemblée nationale qu'elle se donnait à la France, et avec elle son Rhône, son commerce, le Midi, la moitié de la Provence.

L'Assemblée nationale était dans un de ses jours de réaction, elle ne voulait pas se brouiller avec le pape, elle ménageait le roi : elle ajourna l'affaire.

Dès lors, le mouvement d'Avignon était une révolte, et le pape pouvait faire d'Avignon ce que la cour eût fait de Paris, après la prise de la Bastille, si l'Assemblée eût ajourné la proclamation des droits de l'homme.

Le pape ordonna d'annuler tout ce qui s'était fait dans le Comtat-Venaissin, de rétablir les privilèges des nobles et du clergé, et de relever l'inquisition dans toute sa rigueur.

Les décrets pontificaux furent affichés.

Un homme, un seul, en plein jour, à la face de tous, osa aller droit à la muraille où était affiché le décret et l'en arracher.

Il se nommait Lescuyer.

Ce n'était point un jeune homme ; il n'était donc point emporté par la fougue de l'âge. Non, c'était presque un vieillard qui n'était même pas du pays ; il était Français, Picard, ardent et réfléchi à la fois ; ancien notaire, établi depuis longtemps à Avignon.

Ce fut un crime dont Avignon romaine se souvint ; un crime si grand, que la Vierge en pleura !

Vous le voyez, Avignon, c'est déjà l'Italie. Il lui faut à tout prix des miracles ; et, si Dieu n'en fait pas, il se trouve à coup sûr quelqu'un pour en inventer. Encore faut-il que le miracle soit un miracle de la Vierge. La Vierge est tout pour l'Italie, cette terre poétique. *La Madonna*, tout l'esprit, tout le cœur, toute la langue des Italiens est pleine de ces deux mots.

Ce fut dans l'église des Cordeliers que ce miracle se fit.

La foule y accourut.

C'était beaucoup que la Vierge pleurât ; mais un bruit se répandit en même temps qui mit le comble à l'émotion. Un grand coffre bien fermé avait été transporté par la ville : ce coffre avait excité la curiosité des Avignonnais. Que pouvait-il contenir ?

Deux heures après, ce n'était plus un coffre dont il était question, c'étaient dix-huit malles que l'on avait vues se rendant au Rhône.

Quant aux objets qu'elles contenaient, un portefaix l'avait révélé ; c'étaient les effets du mont-de-piété, que le parti français emportait avec lui en s'exilant d'Avignon.

Les effets du mont-de-piété, c'est-à-dire la dépouille des pauvres.

Plus une ville est misérable, plus le mont-de-piété est riche. Peu de monts-de-piété pouvaient se vanter d'être aussi riches que celui d'Avignon.

Ce n'était plus une affaire d'opinion, c'était un vol et un vol infâme. Blancs et rouges coururent à l'église des Cordeliers, criant qu'il fallait que la municipalité leur rendit compte.

Lescuyer était le secrétaire de la municipalité.

Son nom fut jeté à la foule, non pas comme ayant arraché les deux décrets pontificaux, — dès lors il y eût eu des défenseurs, — mais comme ayant signé l'ordre au gardien du mont-de-piété de laisser enlever les effets.

On envoya quatre hommes pour prendre Lescuyer et l'amener à l'église. On le trouva dans la rue, se rendant à la municipalité. Les quatre hommes se ruèrent sur lui et le traînèrent dans l'église avec des cris féroces.

Arrivé là, au lieu d'être dans la maison du Seigneur, Lescuyer comprit, aux yeux flamboyants qui se fixaient sur lui, aux poings étendus qui le menaçaient, aux cris qui demandaient sa mort, Lescuyer comprit qu'il était dans un de ces cercles de l'enfer oubliés par Dante.

La seule idée qui lui vint fut que cette haine soulevée contre lui avait pour cause la mutilation des affiches pontificales ; il monta dans la chaire, comptant s'en faire une tribune, et, de la voix d'un homme qui, non seulement ne se reproche rien, mais qui encore est prêt à recommencer :

— Mes frères, dit-il, j'ai cru la révolution nécessaire, j'ai en conséquence agi de tout mon pouvoir...

Les fanatiques comprirent que, si Lescuyer s'expliquait, Lescuyer était sauvé.

Ce n'était point cela qu'il leur fallait. Ils se jetèrent sur lui, l'arrachèrent de la tribune, le poussèrent au milieu de la meute aboyante, qui l'entraîna vers l'autel en poussant cette espèce de cri terrible qui tient du sifflement du serpent et du rugissement du tigre, ce meurtrier *zou zou!* particulier à la population avignonnaise.

Lescuyer connaissait ce cri fatal ; il essaya de se réfugier au pied de l'autel.

Il ne s'y réfugia point, il y tomba.

Un ouvrier matelassier, armé d'un bâton, venait de lui en asséner un si rude coup sur la tête, que le bâton s'était brisé en deux morceaux.

Alors on se précipita sur ce pauvre corps, et, avec ce mélange de férocité et de gaieté particulier aux peuples du Midi, les hommes, en chantant, se mirent à lui danser sur le ventre, tandis que les femmes, afin qu'il expiât les blasphèmes qu'il avait prononcés contre le pape, lui découpaient, disons mieux, lui festonnaient les lèvres avec leurs ciseaux.

Et de tout ce groupe effroyable sortait un cri ou plutôt un râle ; ce râle disait :

— Au nom du ciel ! au nom de la Vierge ! au nom de l'humanité ! tuez-moi tout de suite.

Ce râle fut entendu : d'un commun accord, les assassins s'éloignèrent. On laissa le malheureux, sanglant, défiguré, broyé, savourer son agonie.

Elle dura cinq heures pendant lesquelles, au milieu des éclats de rire, des insultes et des railleries de la foule, ce pauvre corps palpita sur les marches de l'autel.

Voilà comme on tue à Avignon.

Attendez, il y a une autre façon encore.

Un homme du parti français eut l'idée d'aller au mont-de-piété et de s'informer.

Tout y était en bon état, il n'en était pas sorti un couvert d'argent.

Ce n'était donc pas comme complice d'un vol que Lescuyer venait d'être si cruellement assassiné : c'était comme patriote.

Il y avait en ce moment à Avignon un homme qui disposait de la populace.

Tous ces terribles meneurs du Midi ont conquis une si fatale célébrité, qu'il suffit de les nommer pour que chacun, même les moins lettrés, les connaisse.

Cet homme, c'était Jourdan.

Vantard et menteur, il avait fait croire aux gens du bas peuple que c'était lui qui avait coupé le cou au gouverneur de la Bastille.

Aussi l'appelaient-on Jourdan Coupe-tête.

Ce n'était pas son nom : il s'appelait Mathieu Jouve. Il n'était pas Provençal, il était du Puy-en-Velay. Il avait d'abord été muletier sur ces âpres hauteurs qui entourent sa ville natale, puis soldat sans guerre, la guerre l'eût peut-être rendu plus humain ; — puis cabaretier à Paris.

À Avignon, il était marchand de garance.

Il réunit trois cents hommes, s'empara des portes de la ville, y laissa la moitié de sa troupe, et, avec le reste, marcha sur l'église des Cordeliers, précédé de deux pièces de canon.

Il les mit en batterie devant l'église et tira tout au hasard.

Les assassins se dispersèrent comme une volée d'oiseaux effarouchés, laissant quelques morts sur les degrés de l'église.

Jourdan et ses hommes enjambèrent par-dessus les cadavres et entrèrent dans le saint lieu.

Il n'y restait plus que la Vierge et le malheureux Lescuyer respirant encore.

Jourdan et ses camarades se gardèrent bien d'achever Lescuyer : son agonie était un suprême moyen d'excitation. Ils prirent ce reste de vivant, ces trois quarts de cadavre, et l'emportèrent saignant, pantelant, râlant.

Chacun fuyait à cette vue, fermant portes et fenêtres. Au bout d'une heure, Jourdan et ses trois cents hommes étaient maîtres de la ville.

Lescuyer était mort, mais peu importait ; on n'avait plus besoin de son agonie.

Jourdan profita de la terreur qu'il inspirait, et arrêta ou fit arrêter quatre-vingts personnes à peu près assassins ou prétendus assassins de Lescuyer.

Trente peut-être n'avaient pas même mis le pied dans l'église ; mais, quand on trouve une bonne occasion de se défaire de ses ennemis, il faut en profiter ; les bonnes occasions sont rares.

Ces quatre-vingts personnes furent entassées dans la tour Trouillas.

On l'a appelée historiquement la tour de la Glacière. Pourquoi donc changer ce nom de la *tour Trouillas* ? Le nom est immonde et va bien à l'immonde action qui devait s'y passer.

C'était le théâtre de la torture inquisitionnelle.

Aujourd'hui encore on y voit, le long des murailles, la grasse suie qui montait avec la fumée du bûcher où se consumaient les chairs humaines ; aujourd'hui encore, on vous montre le mobilier de la torture précieusement conservé : la chaudière, le four, les chevalets, les chaînes, les oubliettes et jusqu'à des vieux ossements, rien n'y manque.

Ce fut dans cette tour, bâtie par Clément V, que l'on enferma les quatre-vingts prisonniers.

Ces quatre-vingts prisonniers faits et enfermés dans la tour Trouillas, on en fut bien embarrassé.

Par qui les faire juger ?

Il n'y avait de tribunaux légalement constitués que les tribunaux du pape.

Faire tuer ces malheureux comme ils avaient tué Lescuyer ?

Nous avons dit qu'il y en avait un tiers, une moitié

peut-être, qui non seulement n'avaient point pris part à l'assassinat, mais qui même n'avaient pas mis le pied dans l'église.

Les faire tuer ! La tuerie passerait sur le compte des représailles.

Mais pour tuer ces quatre-vingts personnes, il fallait un certain nombre de bourreaux.

Une espèce de tribunal improvisé par Jourdan siégeait dans une des salles du palais : il avait un greffier nommé Raphel, un président moitié Italien, moitié Français, orateur en patois populaire, nommé Barbe Savournin de la Roua ; puis trois ou quatre pauvres diables ; un boulanger, un charcutier ; les noms se perdent dans l'infinité des conditions.

C'étaient ces gens-là qui criaient :

— Il faut les tuer tous ; s'il s'en sauvait un seul, il servirait de témoin.

Mais nous l'avons dit, les tueurs manquaient.

À peine avait-on sous la main une vingtaine d'hommes dans la cour, tous appartenant au petit peuple d'Avignon : un perruquier, un cordonnier pour femmes, un savetier, un maçon, un menuisier ; tout cela armé à peine, au hasard, l'un d'un sabre, l'autre d'une baionnette, celui-ci d'une barre de fer, celui-là d'un morceau de bois durci au feu.

Tous ces gens-là refroidis par une fine pluie d'octobre. Il était difficile d'en faire des assassins.

Bon ! rien est-il difficile au diable ?

Il y a, dans ces sortes d'événements, une heure où il semble que Dieu abandonne la partie.

Alors, c'est le tour du démon.

Le démon entra en personne dans cette cour froide et boueuse.

Il avait revêtu l'apparence, la forme, la figure d'un apothicaire du pays, nommé Mendes : il dressa une table éclairée par deux lanternes ; sur cette table, il déposa des verres, des brocs, des cruches, des bouteilles.

Quel était l'infurnal breuvage renfermé dans ces mystérieux récipients, aux formes bizarres ? On l'ignore, mais l'effet en est bien connu.

Tous ceux qui burent de la liqueur diabolique se sentirent pris soudain d'une rage fiévreuse, d'un besoin de meurtre et de sang.

Dès lors, on n'eut plus qu'à leur montrer la porte, ils se ruèrent dans le cachot.

Le massacre dura toute la nuit : toute la nuit, des cris, des plaintes, des râles de mort furent entendus dans les ténébres.

On tua tout ; on égorgea tout, hommes et femmes ; ce fut long : les tueurs, nous l'avons dit, étaient ivres et mal armés.

Cependant ils y arrivèrent.

Au milieu des tueurs, un enfant se faisait remarquer par sa cruauté bestiale, par sa soif immodérée de sang.

C'était le fils de Lescuyer.

Il tuait, et puis tuait encore ; il se vanta d'avoir à lui seul, de sa main enfantine, tué dix hommes et quatre femmes.

— Bon ! je puis tuer à mon aise, disait-il : je n'ai pas quinze ans, on ne me fera rien.

À mesure qu'on tuait, on jetait morts et blessés, cadavres et vivants, dans la tour Trouillas ; ils tombaient de soixante pieds de haut ; les hommes y furent jetés d'abord, les femmes ensuite. Il avait fallu aux assassins le temps de violer les cadavres de celles qui étaient jeunes et jolies.

À neuf heures du matin, après douze heures de massacres, une voix criait encore du fond de ce sépulcre :

— Par grâce ! venez m'achever, je ne puis mourir.

Un homme, l'armurier Bouffier, se pencha dans le trou et regarda ; les autres n'osaient.

— Qui crie donc ? demandèrent-ils.

— C'est Lami, répondit Bouffier.

Puis, quand il fut au milieu des autres :

— Eh bien, firent-ils, qu'as-tu vu au fond ?

— Une drôle de marmelade, dit-il : tout pêle-mêle, des hommes et des femmes, des prêtres et des jolies filles, c'est à crever de rire.

« Décidément, c'est une vilaine chenille que l'homme !... » disait le comte de Monte-Cristo à M. de Villefort.

Eh bien, c'est dans la ville encore sanglante, encore chaude, encore émue de ces derniers massacres, que nous allons introduire les deux personnages principaux de notre histoire.

I

UNE TABLE D'HÔTE

Le 9 octobre de l'année 1799, par une belle journée de cet automne méridional qui fait, aux deux extrémités de la Provence, mûrir les oranges d'Hyères et les raisins de Saint-Péray, une calèche attelée de trois chevaux de poste traversait à fond de train le pont jeté sur la Durance, entre Cavaillon et Château-Renard, se dirigeant sur Avignon, l'ancienne ville papale, qu'un décret du 25 mai 1791 avait, huit ans auparavant, réunie à la France, réunion confirmée par le traité signé, en 1797, à Tolentino, entre le général Bonaparte et le pape Pie VI.

La voiture entra par la porte d'Aix, traversa dans toute sa longueur et sans ralentir sa course la ville aux rues étroites et tortueuses, bâtie tout à la fois contre le vent et contre le soleil, et alla s'arrêter à cinquante pas de la porte d'Oulle, à l'hôtel du *Palais-Egalité*, que l'on commençait tout doucement à réappeler l'hôtel du *Palais-Royal*, nom qu'il avait porté autrefois et qu'il porte encore aujourd'hui.

Ces quelques mots, presque insignifiants, à propos du titre de l'hôtel devant lequel s'arrêtait la chaise de poste sur laquelle nous avons les yeux fixés, indiquent assez bien l'état où était la France sous ce gouvernement de réaction thermidorienne que l'on appelait le Directoire.

Après la lutte révolutionnaire qui s'était accomplie du 14 juillet 1789 au 9 thermidor 1794; après les journées des 5 et 6 octobre, du 21 juin, du 10 août, des 2 et 3 septembre, du 21 mai, du 29 thermidor et du 1^{er} prairial; après avoir vu tomber la tête du roi et de ses juges, de la reine et de son accusateur, des Girondins et des Cordeliers, des modérés et des Jacobins, la France avait éprouvé la plus effroyable et la plus nauséabonde de toutes les lassitudes, la lassitude du sang!

Elle en était donc revenue, sinon au besoin de la royauté, du moins au désir d'un gouvernement fort, dans lequel elle pût mettre sa confiance, sur lequel elle pût s'appuyer, qui agit pour elle et qui lui permit de se reposer elle-même pendant qu'il agissait.

A la place de ce gouvernement vaguement désiré, elle avait le faible et irrésolu Directoire, composé pour le moment du voluptueux Barras, de l'intrigant Siéyès, du brave Moulins, de l'insignifiant Roger Ducos et de l'honnête mais un peu trop naïf Gohier.

Il en résultait une dignité médiocre au dehors et une tranquillité fort contestable au dedans.

Il est vrai qu'au moment où nous en sommes arrivés, nos armées, si glorieuses pendant les campagnes épiques de 1795 et 1797, un instant refoulées vers la France par l'incapacité de Scherer à Vérone et à Cassano, et par la défaite et la mort de Joubert à Novi, commencent à reprendre l'offensive. Moreau a battu Souvarow à Bassignano; Brune a battu le duc d'York et le général Hermann à Bergen; Masséna a anéanti les Austro-Russes à Zurich; Korsakof s'est sauvé à grand-peine, et l'Autrichien Hotz ainsi que trois autres généraux ont été tués et cinq faits prisonniers.

Masséna a sauvé la France à Zurich, comme, quatre-vingt-dix ans auparavant, Villars l'avait sauvée à Denain.

Mais, à l'intérieur, les affaires n'étaient point en si bon état, et le gouvernement directorial était, il faut le dire, fort embarrassé entre la guerre de la Vendée et les brigandages du Midi, auxquels, selon son habitude, la population avignonnaise était loin de rester étrangère.

Sans doute, les deux voyageurs qui descendirent de la chaise de poste arrêtée à la porte de l'hôtel du *Palais-Royal*, avaient-ils quelque raison de craindre la situation toujours agitée de la ville papale, car, un peu au-dessus d'Orgon, à l'endroit où trois chemins se présentent aux voyageurs, — l'un conduisant à Nîmes, le second à Carpentras, le troisième à Avignon, — le postillon avait arrêté ses chevaux, et, se retournant, avait demandé :

— Les citoyens passent-ils par Avignon ou par Carpentras?

— Laquelle des deux routes est la plus courte? avait demandé d'une voix brève et stridente l'aîné des deux voyageurs, qui, quoique visiblement plus vieux de quelques mois, était à peine âgé de trente ans.

— Oh! la route d'Avignon, citoyen, d'une bonne lieue et demie au moins.

— Alors, avait-il répondu, suivons la route d'Avignon.

Et la voiture avait repris un galop qui annonçait que les *citoyens* voyageurs, comme les appelait le postillon, quoique la qualification de *monsieur* commençait à rentrer dans la conversation, payaient au moins trente sous de guides.

Ce même désir de ne point perdre de temps se manifesta à l'entrée de l'hôtel.

Ce fut toujours le plus âgé des deux voyageurs qui, là comme sur la route, prit la parole. Il demanda si l'on pouvait dîner promptement, et la forme dont était faite la demande indiquait qu'il était prêt à passer sur bien des exigences gastronomiques, pourvu que le repas demandé fût promptement servi.

— Citoyen, répondit l'hôte, qui, au bruit de la voiture, était accouru, la serviette à la main, au-devant des voyageurs, vous serez rapidement et convenablement servis dans votre chambre; mais si je me permets de vous donner un conseil...

Il hésita.

— Oh! donnez! donnez! dit le plus jeune des deux voyageurs, prenant la parole pour la première fois.

— Eh bien, ce serait de dîner tout simplement à table d'hôte, comme fait en ce moment le voyageur qui est attendu par cette voiture tout attelée; le dîner y est excellent et tout servi.

L'hôte, en même temps, montrait une voiture organisée de la façon la plus confortable, et attelée, en effet, de deux chevaux qui frappaient du pied tandis que le postillon prenait patience, en vidant, sur le bord de la fenêtre, une bouteille de vin de Cahors.

Le premier mouvement de celui à qui cette offre était faite fut négatif; cependant, après une seconde de réflexion, le plus âgé des deux voyageurs, comme s'il fut revenu sur sa détermination première, fit un signe interrogateur à son compagnon.

Celui-ci répondit d'un regard qui signifiait :

« Vous savez bien que je suis à vos ordres. »

— Eh bien, soit, dit celui qui paraissait chargé de prendre l'initiative, nous dînerons à table d'hôte.

Puis, se retournant vers le postillon, qui, chapeau bas, attendait ses ordres :

— Que dans une demi-heure au plus tard, dit-il, les chevaux soient à la voiture.

Et, sur l'indication du maître d'hôtel, tous deux entrèrent dans la salle à manger, le plus âgé des deux marchant le premier, l'autre le suivant.

On sait l'impression que produisent, en général, de nouveaux venus à une table d'hôte. Tous les regards se tournèrent vers les arrivants; la conversation, qui paraissait assez animée, fut interrompue.

Les convives se composaient des habitués de l'hôtel, du voyageur dont la voiture attendait tout attelée à la porte, d'un marchand de vin de Bordeaux en séjour momentanément à Avignon pour les causes que nous allons dire, et d'un certain nombre de voyageurs se rendant de Marseille à Lyon par la diligence.

Les nouveaux arrivés saluèrent la société d'une légère inclination de tête et se placèrent à l'extrémité de la table, s'isolant des autres convives par un intervalle de trois ou quatre couverts.

Cette espèce de réserve aristocratique redoubla la curiosité dont ils étaient l'objet ; d'ailleurs, on sentait qu'on avait affaire à des personnages d'une incontestable distinction, quoique leurs vêtements fussent de la plus grande simplicité.

Tous deux portaient la botte à retroussis sur la culotte courte, l'habit à longues basques, le surtout de voyage et le chapeau à larges bords, ce qui était à peu près le costume de tous les jeunes gens de l'époque ; mais ce qui les distinguait des élégants de Paris et même de la province, c'étaient leurs cheveux longs et plats et leur cravate noire serrée autour du cou, à la façon des militaires.

Les muscadins, — c'était le nom que l'on donnait alors aux jeunes gens à la mode, — les muscadins portaient les oreilles de chien bouffant aux deux tempes, les cheveux retroussés en chignon derrière la tête, et la cravate immense aux longs bouts flottants et dans laquelle s'engouffrait le menton.

Quelques-uns poussaient la réaction jusqu'à la poudre.

Quant au portrait des deux jeunes gens, il offrait deux types complètement opposés.

Le plus âgé des deux, celui qui plusieurs fois avait, nous l'avons déjà remarqué, pris l'initiative, et dont la voix, même dans ses intonations les plus familières, dénotait l'habitude du commandement, était, nous l'avons dit, un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux noirs séparés sur le milieu du front, plats et tombant le long des tempes jusque sur ses épaules. Il avait le teint basané de l'homme qui a voyagé dans les pays méridionaux, les lèvres minces, le nez droit, les dents blanches, et ces yeux de faucon que Dante donne à César.

Sa taille était plutôt petite que grande, sa main était délicate, son pied fin et élégant ; il avait dans les manières une certaine gêne qui indiquait qu'il portait en ce moment un costume dont il n'avait point l'habitude, et quand il avait parlé, si l'on eût été sur les bords de la Loire au lieu d'être sur les bords du Rhône, son interlocuteur aurait pu remarquer qu'il avait dans la prononciation un certain accent italien.

Son compagnon paraissait de trois ou quatre ans moins âgé que lui.

C'était un beau jeune homme au teint rose, aux cheveux blonds, aux yeux bleu clair, au nez ferme et droit, au menton prononcé, mais presque imberbe. Il pouvait avoir deux pouces de plus que son compagnon, et, quoique d'une taille au-dessus de la moyenne, il semblait si bien pris dans tout son ensemble, si admirablement libre dans tous ses mouvements, qu'on devinait qu'il devait être, sinon d'une force, du moins d'une agilité et d'une adresse peu communes.

Quoique mis de la même façon, quoique se présentant sur le pied de l'égalité, il paraissait avoir pour le jeune homme brun une déférence remarquable, qui, ne pouvant tenir à l'âge, tenait sans doute à une infériorité dans la condition sociale. En outre, il l'appelait citoyen, tandis que son compagnon l'appelait simplement Roland.

Ces remarques, que nous faisons pour initier plus profondément le lecteur à notre récit, ne furent probablement point faites dans toute leur étendue par les convives de la table d'hôte ; car, après quelques secondes d'attention données aux nouveaux venus, les regards se détachèrent d'eux, et la conversation, un instant interrompue, reprit son cours.

Il faut avouer qu'elle portait sur un sujet des plus intéressants pour des voyageurs : il était question de l'arrestation d'une diligence chargée d'une somme de soixante mille francs appartenant au gouvernement. L'arrestation avait eu lieu, la veille, sur la route de Marseille à Avignon, entre Lambesc et Pont-Royal.

Aux premiers mots qui furent dits sur l'événement, les deux jeunes gens prêtèrent l'oreille avec un véritable intérêt.

L'événement avait eu lieu sur la route même qu'ils venaient de suivre, et celui qui le racontait était un des acteurs principaux de cette scène de grand chemin.

C'était le marchand de vin de Bordeaux.

Ceux qui paraissaient le plus curieux de détails étaient les voyageurs de la diligence qui venait d'arriver et qui

allait repartir. Les autres convives, ceux qui appartenaient à la localité, paraissaient assez au courant de ces sortes de catastrophes pour donner eux-mêmes des détails, au lieu d'en recevoir.

— Ainsi, citoyen, disait un gros monsieur contre lequel se pressait, dans sa terreur, une femme grande, sèche et maigre, vous dites que c'est sur la route même que nous venons de suivre que le vol a eu lieu?...

— Oui, citoyen, entre Lambesc et Pont-Royal. Avez-vous remarqué un endroit où la route monte et se resserre entre deux monticules ? Il y a là une foule de rochers.

— Oui, oui, mon ami, dit la femme en serrant le bras de son mari, je l'ai remarqué ; j'ai même dit, tu dois t'en souvenir : « Voici un mauvais endroit, j'aime mieux y passer de jour que de nuit. »

— Oh ! madame, dit un jeune homme dont la voix affectait le parler grassement de l'époque, et qui, dans les temps ordinaires, paraissait exercer sur la table d'hôte la royauté de la conversation, vous savez que, pour MM. les *compagnons de Jésus*, il n'y a ni jour ni nuit.

— Comment ! citoyen, demanda la dame encore plus effrayée, c'est en plein jour que vous avez été arrêté ?

— En plein jour, citoyenne, à dix heures du matin.

— Et combien étaient-ils ? demanda le gros monsieur.

— Quatre, citoyen.

— Embusqués sur la route ?

— Non ; ils sont arrivés à cheval, armés jusqu'aux dents et masqués.

— C'est leur habitude, dit le jeune habitué de la table d'hôte ; ils ont dit, n'est-ce pas : « Ne vous défendez point, il ne vous sera fait aucun mal, nous n'en voulons qu'à l'argent du gouvernement. »

— Mot pour mot, citoyen.

— Puis, continua celui qui paraissait si bien renseigné, deux sont descendus de cheval, ont jeté la bride de leurs chevaux à leurs compagnons et ont sommé le conducteur de leur remettre l'argent.

— Citoyen, dit le gros homme émerveillé, vous racontez la chose comme si vous l'aviez vue.

— Monsieur y était peut-être, dit un des voyageurs, moitié plaisantant, moitié doutant.

— Je ne sais, citoyen, si, en disant cela, vous avez l'intention de me dire une impolitesse, fit insoucieusement le jeune homme qui venait si complaisamment et si pertinemment en aide au narrateur ; mais mes opinions politiques font que je ne regarde pas votre soupçon comme une insulte. Si j'avais eu le malheur d'être du nombre de ceux qui étaient attaqués, ou l'honneur d'être du nombre de ceux qui attaquaient, je le dirais aussi franchement dans un cas que dans l'autre ; mais, hier matin, à dix heures, juste au moment où l'on arrêtait la diligence à quatre lieues d'ici, je déjeunais tranquillement à cette même place, et justement, tenez, avec les deux citoyens qui me font en ce moment l'honneur d'être placés à ma droite et à ma gauche.

— Et, demanda le plus jeune des deux voyageurs qui venaient de prendre place à table, et que son compagnon désignait sous le nom de Roland, et combien étiez-vous d'hommes dans la diligence ?

— Attendez ; je crois que nous étions... oui, c'est cela, nous étions sept hommes et trois femmes.

— Sept hommes, non compris le conducteur ? répéta Roland.

— Bien entendu.

— Et, à sept hommes, vous vous êtes laissé dévaliser par quatre bandits ? Je vous en fais mon compliment, messieurs.

— Nous savions à qui nous avions affaire, répondit le marchand de vin, et nous n'avions garde de nous défendre.

— Comment ! répliqua le jeune homme, à qui vous aviez affaire ? mais vous aviez affaire, ce me semble, à des voleurs, à des bandits !

— Point du tout : ils s'étaient nommés.

— Ils s'étaient nommés ?

— Ils avaient dit : « Messieurs, il est inutile de vous défendre ; mesdames n'ayez pas peur ; nous ne sommes

pas des brigands, nous sommes des *compagnons de Jéhu*.

— Oui, dit le jeune homme de la table d'hôte, ils préviennent pour qu'il n'y ait pas de méprise, c'est leur habitude.

— Ah çà ! dit Roland, qu'est-ce que c'est donc que ce Jéhu qui a des compagnons si polis ? Est-ce leur capitale ?

— Monsieur, dit un homme dont le costume avait quelque chose d'un prêtre sécularisé et qui paraissait, lui aussi non seulement un habitué de la table d'hôte, mais encore un initié aux mystères de l'honorable corporation dont on était en train de discuter les mérites, si vous étiez plus versé que vous ne paraissez l'être dans la lecture des Ecritures saintes, vous sauriez qu'il y a quelque chose comme deux mille six cents ans que ce Jéhu est mort, et que, par conséquent, il ne peut arrêter, à l'heure qu'il est, les diligences sur les grandes routes.

— Monsieur l'abbé, répondit Roland, qui avait reconnu l'homme d'Eglise, comme, malgré le ton aigrelet avec lequel vous parlez, vous paraissez fort instruit, permettez à un pauvre ignorant de vous demander quelques détails sur ce Jéhu mort il y a eu deux mille six cents ans, et qui, cependant, a l'honneur d'avoir des compagnons qui portent son nom.

— Jéhu ! répondit l'homme d'Eglise du même ton vinaigre, était un roi d'Israël, sacré par Elisée, sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel, et de mettre à mort tous les prêtres de Baal.

— Monsieur l'abbé, répliqua en riant le jeune homme, je vous remercie de l'explication : je ne doute point qu'elle ne soit exacte et surtout très savante ; seulement, je vous avoue qu'elle ne m'apprend pas grand-chose.

— Comment, citoyen, dit l'habitué de la table d'hôte, vous ne comprenez pas que Jéhu, c'est Sa Majesté Louis XVIII, sacré sous la condition de punir les crimes de la Révolution et de mettre à mort les prêtres de Baal, c'est-à-dire tous ceux qui ont pris une part quelconque à cet abominable état de choses que, depuis sept ans, on appelle la République ?

— Oui-da ! fit le jeune homme ; si fait, je comprends. Mais, parmi ceux que les compagnons de Jéhu sont chargés de combattre, comptez-vous les braves soldats qui ont repoussé l'étranger des frontières de France, et les illustres généraux qui ont commandé les armées du Tyrol, de Sambre-et-Meuse et d'Italie ?

— Mais sans doute, ceux-là les premiers et avant tout. Les yeux du jeune homme lancèrent un éclair ; sa narine se dilata, ses lèvres se serrèrent : il se souleva sur sa chaise ; mais son compagnon le tira par son habit et le fit rasseoir, tandis que d'un seul regard il lui imposait silence.

Puis, celui qui venait de donner cette preuve de sa puissance, prenant la parole pour la première fois :

— Citoyen, dit-il, s'adressant au jeune homme de la table d'hôte, excusez deux voyageurs qui arrivent du bout du monde, comme qui dirait de l'Amérique ou de l'Inde, qui ont quitté la France depuis deux ans, qui ignorent complètement ce qui s'y passe, et qui sont desirieux de s'instruire.

— Mais, comment donc, répondit celui auquel ces paroles étaient adressées, c'est trop juste, citoyen ; interrogez et l'on vous répondra.

— Eh bien, continua le jeune homme brun à l'œil d'aigle, aux cheveux noirs et plats, au teint granitique, maintenant que je sais ce que c'est que Jéhu et dans quel but sa compagnie est instituée, je voudrais savoir ce que ses compagnons font de l'argent qu'ils prennent.

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple, citoyen ; vous savez qu'il est fort question de la restauration de la monarchie bourbonnienne ?

— Non, je ne le savais pas, répondit le jeune homme brun d'un ton qu'il essayait inutilement de rendre naïf ; j'arrive, comme je vous l'ai dit, du bout du monde.

— Comment ! vous ne saviez pas cela ? eh bien, dans six mois, ce sera un fait accompli.

— Vraiment !

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, citoyen.

Les deux jeunes gens à la tournure militaire échangèrent entre eux un regard et un sourire, quoique le

jeune blond parût sous le poids d'une vive impatience.

Leur interlocuteur continua :

— Lyon est le quartier général de la conspiration, si toutefois on peut appeler conspiration un complot qui s'organise au grand jour ; le nom de gouvernement provisoire conviendrait mieux.

— Eh bien, citoyen, dit le jeune homme brun avec une politesse qui n'était point exempte de raillerie, disons gouvernement provisoire.

— Ce gouvernement provisoire a son état-major et ses armées.

— Bah ! son état-major, peut-être... mais ses armées...

— Ses armées, je le répète.

— Où sont-elles ?

— Il y en a une qui s'organise dans les montagnes d'Auvergne sous les ordres de M. de Chardon ; une autre dans les montagnes du Jura sous les ordres de M. Teyssonnet ; enfin, une troisième qui fonctionne, et même assez agréablement à cette heure, dans la Vendée, sous les ordres d'Escarboville, d'Achille Leblond et de Cadoudal.

— En vérité, citoyen, vous me rendez un véritable service en m'apprenant toutes ces nouvelles. Je croyais les Bourbons complètement résignés à l'exil ; je croyais la police faite de manière qu'il n'existât ni comité provisoire royaliste dans les grandes villes, ni bandits sur les grandes routes. Enfin, je croyais la Vendée complètement pacifiée par le général Hoche.

Le jeune homme auquel s'adressait cette réponse éclata de rire.

— Mais d'où venez-vous ? s'écria-t-il, d'où venez-vous ?

— Je vous l'ai dit, citoyen, du bout du monde.

— On le voit.

Puis, continuant :

— Eh bien, vous comprenez, dit-il, les Bourbons ne sont pas riches ; les émigrés, dont on a vendu les biens, sont ruinés ; il est impossible d'organiser deux armées et d'en entretenir une troisième sans argent. On était embarrassé ; il n'y avait que la République qui pût solder ses ennemis : or, il n'était pas probable qu'elle s'y décidât de gré à gré ; alors, sans essayer avec elle cette négociation scabreuse, on jugea qu'il était plus court de lui prendre son argent que de le lui demander.

— Ah ! je comprends, enfin.

— C'est bien heureux.

— Les *compagnons de Jéhu* sont les intermédiaires entre la République et la contre-révolution, les percepteurs des généraux royalistes.

— Oui, ce n'est plus un vol, c'est une opération militaire, un fait d'armes comme un autre.

— Justement, citoyen, vous y êtes, et vous voilà sur ce point, maintenant, aussi savant que nous.

— Mais, glissa timidement le marchand de vin de Bordeaux, si MM. les compagnons de Jéhu, — remarquez que je n'en dis aucun mal, — si MM. les compagnons de Jéhu n'en veulent qu'à l'argent du gouvernement...

— A l'argent du gouvernement, pas à d'autre ; il est sans exemple qu'ils aient dévalisé un particulier.

— Sans exemple ?

— Sans exemple.

— Comment se fait-il alors que, hier, avec l'argent du gouvernement, ils aient emporté un group de deux cents louis qui m'appartenait ?

— Mon cher monsieur, répondit le jeune homme de la table d'hôte, je vous ai déjà dit qu'il y avait là quelque erreur, et qu'aussi vrai que je m'appelle Alfred de Barjols, cet argent vous sera rendu un jour ou l'autre.

Le marchand de vin poussa un soupir et secoua la tête en homme qui, malgré l'assurance qu'on lui donne, conserve encore quelques doutes.

Mais, en ce moment, comme si l'engagement pris par le jeune noble, qui venait de révéler sa condition sociale en disant son nom, avait éveillé la délicatesse de ceux pour lesquels il se portait garant, un cheval s'arrêta à la porte, on entendit des pas dans le corridor, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et un homme masqué et armé jusqu'aux dents parut sur le seuil.

— Messieurs, dit-il au milieu du profond silence causé par son apparition, y a-t-il parmi vous un voyageur

nommé Jean Picot, qui se trouvait hier dans la diligence qui a été arrêtée entre Lambesc et Pont-Royal?

— Oui, dit le marchand de vin tout étonné.

— C'est vous? demanda l'homme masqué.

— C'est moi.

— Ne vous a-t-il rien été pris?

— Si fait, il m'a été pris un group de deux cents louis que j'avais confié au conducteur.

— Et je dois même dire, ajouta le jeune noble, qu'à l'instant même monsieur en parlait et le regardait comme perdu.

— Monsieur avait tort, dit l'inconnu masqué, nous faisons la guerre au gouvernement et non aux particuliers; nous sommes des partisans et non des voleurs. Voici vos deux cents louis, monsieur, et, si pareille erreur arrivait à l'avenir, réclamez et recommandez-vous du nom de Morgan.

A ces mots, l'homme masqué déposa un sac d'or à la droite du marchand de vin, salua courtoisement les convives de la table d'hôte et sortit, laissant les uns dans la terreur et les autres dans la stupéfaction d'une pareille hardiesse.

II

UN PROVERBE ITALIEN

Au reste, quoique les deux sentiments que nous venons d'indiquer eussent été les sentiments dominants, ils ne se manifestaient point chez tous les assistants à un degré semblable. Les nuances se graduèrent selon le sexe, selon l'âge, selon le caractère, nous dirons presque selon la position sociale des auditeurs.

Le marchand de vin, Jean Picot, principal intéressé dans l'événement qui venait de s'accomplir, reconnaissant dès la première vue, à son costume, à ses armes et à son masque, un des hommes auxquels il avait eu affaire la veille, avait d'abord, à son apparition, été frappé de stupeur; puis, peu à peu, reconnaissant le motif de la visite que lui faisait le mystérieux bandit, il avait passé de la stupeur à la joie en traversant toutes les nuances intermédiaires qui séparent ces deux sentiments. Son sac d'or était près de lui et l'on eût dit qu'il n'osait y toucher; peut-être craignait-il, au moment où il y porterait la main, de le voir s'évanouir comme l'or que l'on croit trouver en rêve et qui disparaît même avant que l'on ouvre les yeux, pendant cette période de lucidité progressive qui sépare le sommeil profond du réveil complet.

Le gros monsieur de la diligence et sa femme avaient manifesté, ainsi que les autres voyageurs faisant partie du même convoi, la plus franche et la plus complète terreur. Placé à la gauche de Jean Picot, quand il avait vu le bandit s'approcher du marchand de vin, il avait, dans l'espérance illusoire de maintenir une distance honnête entre lui et le compagnon de Jésus, reculé sa chaise sur celle de sa femme, qui, cédant au mouvement de pression, avait essayé de reculer la sienne à son tour. Mais, comme la chaise qui venait ensuite était celle du citoyen Alfred de Barjols, qui, lui, n'avait aucun motif de craindre des hommes sur lesquels il venait de manifester une si haute et si avantageuse opinion, la chaise de la femme du gros monsieur avait trouvé un obstacle dans l'immobilité de celle du jeune noble; de sorte que, de même qu'il arriva à Marengo, huit ou neuf mois plus tard, lorsque le général en chef jugea qu'il était temps de reprendre l'offensive, le mouvement rétrograde s'était arrêté.

Quant à celui-ci, — c'est du citoyen Alfred de Barjols que nous parlons, — son aspect, comme celui de l'abbé qui avait donné l'explication biblique touchant le roi d'Israël Jésus et la mission qu'il avait reçue d'Elisée, son aspect, disons-nous, avait été celui d'un homme qui non seulement n'éprouve aucune crainte, mais qui s'at-

tend même à l'événement qui arrive, si inattendu que soit cet événement. Il avait, le sourire sur les lèvres, suivi du regard l'homme masqué, et, si tous les convives n'eussent été si préoccupés des deux acteurs principaux de la scène qui s'accomplissait, ils eussent pu remarquer un signe presque imperceptible échangé des yeux entre le bandit et le jeune noble, signe, qui, à l'instant même, s'était reproduit entre le jeune noble et l'abbé.

De leur côté, les deux voyageurs que nous avons introduits dans la salle de la table d'hôte et qui, comme nous l'avons dit, étaient assez isolés à l'extrémité de la table, avaient conservé l'attitude propre à leurs différents caractères. Le plus jeune des deux avait instinctivement porté la main à son côté, comme pour y chercher une arme absente, et s'était levé, comme mû par un ressort, pour s'élaner à la gorge de l'homme masqué, ce qui n'eût certes pas manqué d'arriver s'il eût été seul; mais le plus âgé, celui qui paraissait avoir non seulement l'habitude, mais le droit de lui donner des ordres, s'était, comme il l'avait déjà fait une première fois, contenté de le retenir vivement par son habit en lui disant d'un ton impératif, presque dur même :

— Assis, Roland!

Et le jeune homme s'était assis.

Mais celui de tous les convives qui était demeuré, en apparence du moins, le plus impassible pendant toute la scène qui venait de s'accomplir, était un homme de trente-trois à trente-quatre ans, blond de cheveux, roux de barbe, calme et beau de visage, avec de grands yeux bleus, un teint clair, des lèvres intelligentes et fines, une taille élevée, et un accent étranger qui indiquait un homme né au sein de cette île dont le gouvernement nous faisait, à cette heure, une si rude guerre; autant qu'on pouvait en juger par les rares paroles qui lui étaient échappées, il parlait, malgré l'accent que nous avons signalé, la langue française avec une rare pureté. Au premier mot qu'il avait prononcé et dans lequel il avait reconnu cet accent d'outre-Manche, le plus âgé des deux voyageurs avait tressailli, et, se retournant du côté de son compagnon, habitué à lire la pensée dans son regard, il avait semblé lui demander comment un Anglais se trouvait en France au moment où la guerre acharnée que se faisaient les deux nations exilait naturellement les Anglais de la France, comme les Français de l'Angleterre. Sans doute, l'explication avait paru impossible à Roland, car celui-ci avait répondu d'un mouvement des yeux et d'un geste des épaules, qui signifiaient: « Cela me paraît tout aussi extraordinaire qu'à vous; mais, si vous ne trouvez pas l'explication d'un pareil problème, vous, le mathématicien par excellence, ne me la demandez pas à moi. »

Ce qui était resté de plus clair dans tout cela dans l'esprit des deux jeunes gens, c'est que l'homme blond, à l'accent anglo-saxon, était le voyageur dont la calèche confortable attendait tout attelée à la porte de l'hôtel, et que ce voyageur était de Londres ou tout au moins de quelqu'un des comtés ou duchés de la Grande-Bretagne.

Quant aux paroles qu'il avait prononcées, nous avons dit qu'elles étaient rares, si rares, qu'en réalité c'étaient plutôt des exclamations que des paroles; seulement, à chaque explication qui avait été demandée sur l'état de la France, l'Anglais avait ostensiblement tiré un calepin de sa poche, et, en priant soit le marchand de vin, soit l'abbé, soit le jeune noble, de répéter l'explication, — ce que chacun avait fait avec une complaisance pareille à la courtoisie qui présidait à la demande, — il avait pris en note ce qui avait été dit de plus important, de plus extraordinaire et de plus pittoresque, sur l'arrestation de la diligence, l'état de la Vendée et les compagnons de Jésus, remerciant chaque fois de la voix et du geste, avec cette roideur familière à nos voisins d'outre-mer, et chaque fois remettant dans la poche de côté de sa redingote son calepin enrichi d'une note nouvelle.

Enfin, comme un spectateur tout joyeux d'un dénouement inattendu, il s'était écrié de satisfaction à l'aspect de l'homme masqué, avait écouté de toutes ses oreilles, avait regardé de tous ses yeux, ne l'avait point perdu de vue, que la porte ne se fût refermée derrière lui, et alors, tirant vivement son calepin de sa poche :

— Oh! monsieur, avait-il dit à son voisin, qui n'était

autre que l'abbé, seriez-vous assez bon, si je ne m'en souvenais pas, de me répéter mot pour mot ce qu'a dit le gentleman qui sort d'ici ?

Il s'était mis à écrire aussitôt, et, la mémoire de l'abbé s'associant à la sienne, il avait eu la satisfaction de transcrire, dans toute son intégrité, la phrase du compagnon de Jéhu au citoyen Jean Picot.

Puis, cette phrase transcrite, il s'était écrié avec un accent qui ajoutait un étrange cachet d'originalité à ses paroles :

— Oh ! ce n'est qu'en France, en vérité, qu'il arrive de pareilles choses ; la France, c'est le pays le plus curieux du monde. Je suis enchanté, messieurs, de voyager en France et de connaître les Français.

Et la dernière phrase avait été dite avec tant de courtoisie, qu'il ne restait plus, lorsqu'on l'avait entendue sortir de cette bouche sérieuse, qu'à remercier celui qui l'avait prononcée, fût-il le descendant des vainqueurs de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Ce fut le plus jeune des deux voyageurs qui répondit à cette politesse avec le ton d'insouciance causticité qui paraissait lui être naturel.

— Par ma foi ! je suis exactement comme vous, milord ; je dis milord, car je présume que vous êtes Anglais.

— Oui, monsieur, répondit le gentleman, j'ai cet honneur

— Eh bien ! comme je vous le disais, continua le jeune homme, je suis enchanté de voyager en France et d'y voir ce que j'y ai vu. Il faut vivre sous le gouvernement des citoyens Gobier, Moulins, Roger Ducos, Sièyès et Barras, pour assister à une pareille drôlerie, et, quand, dans cinquante ans, on racontera qu'au milieu d'une ville de trente mille âmes, en plein jour, un voleur de grand chemin est venu, le masque sur le visage, deux pistolets et un sabre à la ceinture, rapporter à un honnête négociant, qui se désespérait de les avoir perdus, les deux cents louis qu'il lui avait pris la veille ; quand on ajoutera que cela s'est passé à une table d'hôte où étaient assises vingt ou vingt-cinq personnes, et que ce bandit modèle s'est retiré sans que pas une des vingt ou vingt-cinq personnes présentes lui ait sauté à la gorge ; j'offre de parier que l'on traitera d'infâme menteur celui qui aura l'audace de raconter l'anecdote.

Et le jeune homme, se renversant sur sa chaise, éclata de rire, mais d'un rire si nerveux et si strident, que tout le monde le regarda avec étonnement, tandis que, de son côté, son compagnon avait les yeux fixés sur lui avec une inquiétude presque paternelle.

— Monsieur, dit le citoyen Alfred de Barjols, qui, ainsi que les autres, paraissait impressionné de cette étrange modulation, plus triste ou plutôt plus douloureuse que gaie, et dont, avant de répondre, il avait laissé éteindre jusqu'au dernier frémissement ; monsieur, permettez-moi de vous faire observer que l'homme que vous venez de voir n'est point un voleur de grand chemin.

— Bah ! franchement, qu'est-ce donc ?

— C'est, selon toute probabilité, un jeune homme d'aussi bonne famille que vous et moi.

— Le comte de Horn, que le régent fit rouer en place de Grève, était aussi un jeune homme de bonne famille, et la preuve, c'est que toute la noblesse de Paris envoyait des voitures à son exécution.

— Le comte de Horn avait, si je m'en souviens bien, assassiné un juif pour lui voler une lettre de change qu'il n'était point en mesure de lui payer, et nul n'osera vous dire qu'un compagnon de Jéhu ait touché à un cheveu de la tête d'un enfant.

— Eh bien ! soit ; admettons que l'institution soit fondée au point de vue philanthropique, pour rétablir la balance entre les fortunes, redresser les caprices du hasard, réformer les abus de la société ; pour être un voleur à la façon de Karl Moor, votre ami Morgan, — n'est-ce point Morgan qu'a dit que s'appelait cet honnête citoyen ?

— Oui, dit l'Anglais.

— Eh bien ! votre ami Morgan n'en est pas moins un voleur.

Le citoyen Alfred de Barjols devint très pâle.

— Le citoyen Morgan n'est pas mon ami, répondit le

jeune aristocrate, et, si l'était, je me ferais honneur de son amitié.

— Sans doute, répondit Roland en éclatant de rire ; comme dit M. de Voltaire :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

— Roland, Roland ! lui dit à voix basse son compagnon.

— Oh ! général, répondit celui-ci laissant, à dessein peut-être, échapper le titre qui était dû à son compagnon, laissez-moi, par grâce, continuer avec monsieur une discussion qui m'intéresse au plus haut degré.

Celui-ci haussa les épaules.

— Seulement, citoyen, continua le jeune homme avec une étrange persistance, j'ai besoin d'être édifié : il y a deux ans que j'ai quitté la France, et, depuis mon départ, tant de choses ont changé, costume, mœurs, accent, que la langue pourrait bien avoir changé aussi. Comment appelez-vous, dans la langue que l'on parle aujourd'hui en France, arrêter les diligences et prendre l'argent qu'elles renferment ?

— Monsieur, dit le jeune homme du ton d'un homme décidé à soutenir la discussion jusqu'au bout, j'appelle cela faire la guerre ; et voilà votre compagnon, que vous avez appelé général tout à l'heure, qui, en sa qualité de militaire, vous dira qu'à part le plaisir de tuer et d'être tué, les généraux de tout temps n'ont pas fait autre chose que ce que fait le citoyen Morgan.

— Comment ! s'écria le jeune homme, dont les yeux lancèrent un éclair, vous osez comparer ?...

— Laissez monsieur développer sa théorie, Roland, dit le voyageur brun, dont les yeux, tout au contraire de ceux de son compagnon, qui semblaient s'être dilatés pour jeter leurs flammes, se voilèrent sous ses longs cils noirs, pour ne point laisser voir ce qui se passait dans son cœur.

— Ah ! dit le jeune homme avec son accent saccadé, vous voyez bien qu'à votre tour vous commencez à prendre intérêt à la discussion.

Puis, se tournant vers celui qu'il semblait avoir pris à partie :

— Continuez, monsieur, continuez, dit-il, le général le permet.

Le jeune noble rougit d'une façon aussi visible qu'il venait de pâlir un instant auparavant, et les dents serrées, les coudes sur la table, le menton sur son poing pour se rapprocher autant que possible de son adversaire, avec un accent provençal qui devenait de plus en plus prononcé à mesure que la discussion devenait plus intense :

— Puisque le général le permet, reprit-il en appuyant sur ces deux mots *le général*, j'aurai l'honneur de lui dire, et à vous, citoyen, par contre-coup, que je crois me souvenir d'avoir lu dans Plutarque, qu'au moment où Alexandre partit pour l'Inde, il n'emportait avec lui que dix-huit ou vingt talents d'or, quelque chose comme cent ou cent vingt mille francs. Or, croyez-vous que ce soit avec ces dix-huit ou vingt talents d'or qu'il nourrit son armée, gagna la bataille du Granique, soumit l'Asie Mineure, conquit Tyr, Gaza, la Syrie, l'Égypte, bâtit Alexandrie, pénétra jusqu'en Libye, se fit déclarer fils de Jupiter par l'oracle d'Ammon, pénétra jusqu'à l'Élyphase, et, comme ses soldats refusaient de le suivre plus loin, revint à Babylone pour y passer en luxe, en débauches et en mollesse, les plus luxueux, les plus débauchés et les plus voluptueux des rois d'Asie ? Est-ce de Macédoine qu'il tirait son argent, et croyez-vous que le roi Philippe, un des plus pauvres rois de la pauvre Grèce, faisait honneur aux traites que son fils tirait sur lui ? Non pas : Alexandre faisait comme le citoyen Morgan ; seulement, au lieu d'arrêter les diligences sur les grandes routes, il pillait les villes, mettait les rois à rançon, levait des contributions sur les pays conquis. Passons à Annibal. Vous savez comment il est parti de Carthage, n'est-ce pas ? Il n'avait pas même les dix-huit ou vingt talents de son prédécesseur Alexandre ; mais, comme il lui fallait de l'argent, il prit et saccagea, au milieu de la paix et contre la foi des traités, la ville de Sagonte ; dès lors il fut riche et put se mettre en

campagne. Pardon, cette fois-ci, ce n'est plus du Plutarque, c'est du Cornélius Népos. Je vous tiens quitte de sa descente des Pyrénées, de sa montée des Alpes, des trois batailles qu'il a gagnées en s'emparant chaque fois des trésors du vaincu, et j'en arrive aux cinq ou six ans qu'il a passés dans la Campanie. Croyez-vous que lui et son armée payaient pension aux Capouans et que les banquiers de Carthage, qui étaient brouillés avec lui, lui envoyaient de l'argent? Non : la guerre nourrissait la guerre, système Morgan, citoyen. Passons à César. Ah! César, c'est autre chose. Il part de l'Espagne avec quelque chose comme trente millions de dettes, revient à peu près au pair, part pour la Gaule, reste dix ans chez nos ancêtres; pendant ces dix ans, il envoie plus de cent millions à Rome, repasse les Alpes, franchit le Rubicon, marche droit au Capitole, force les portes du Temple de Saturne, où est le trésor, y prend pour ses besoins particuliers, et non pas pour ceux de la république, trois mille livres pesant d'or en lingots, et meurt, — lui que ses créanciers, vingt ans auparavant, ne voulaient pas laisser sortir de sa petite maison de la rue Suburra. — laissant deux ou trois mille sesterces par chaque tête de citoyen, dix ou douze millions à Calpurnie et trente ou quarante millions à Octave; système Morgan toujours, à l'exception que Morgan, j'en suis sûr, mourra sans avoir touché pour son compte ni à l'argent des Gaulois, ni à l'or du Capitole. Maintenant, sautons dix-huit cents ans et arrivons au général *Buonaparté*...

Et le jeune aristocrate, comme avaient l'habitude de le faire les ennemis du vainqueur de l'Italie, affecta d'appuyer sur l'u, que Buonaparte avait retranché de son nom, et sur l'e dont il avait enlevé l'accent aigu.

Cette affectation parut irriter vivement Roland, qui fit un mouvement comme pour s'élançer en avant : mais son compagnon l'arrêta.

— Laissez, dit-il, laissez, Roland; je suis bien sûr que le citoyen Barjols ne dira pas que le général *Buonaparté*, comme il l'appelle, est un voleur.

— Non, je ne le dirai pas, moi; mais il y a un proverbe italien qui le dit pour moi.

— Voyons le proverbe? demanda le général se substituant à son compagnon, et, cette fois, fixant sur le jeune noble son œil limpide, calme et profond.

— Le voici dans toute sa simplicité : *Francesi non sono tutti ladroni, ma buona parte*. Ce qui veut dire :

« Tous les Français ne sont pas des voleurs, mais... »

— Une bonne partie? dit Roland.

— Oui, mais *Buonaparté*, répondit Alfred de Barjols.

A peine l'insolente parole était-elle sortie de la bouche du jeune aristocrate, que l'assiette avec laquelle tenait Roland s'était échappée de ses mains et l'allait trapper en plein visage.

Les femmes jetèrent un cri, les hommes se levèrent. Roland éclata de ce rire nerveux qui lui était habituel et rebomba sur sa chaise.

Le jeune aristocrate resta calme, quoiqu'une rigole de sang coulat de son sourcil sur sa joue.

En ce moment, le conducteur entra, disant, selon la formule habituelle :

— Allons, citoyens voyageurs, en voiture!

Les voyageurs, pressés de s'éloigner du théâtre de la rixe à laquelle ils venaient d'assister, se précipitèrent vers la porte.

— Pardon, monsieur, dit Alfred de Barjols à Roland, vous n'êtes pas de la diligence, j'espère?

— Non, monsieur, je suis de la chaise de poste; mais soyez tranquille, je ne pars pas.

— Ni moi, dit l'Anglais; détachez les chevaux, je reste.

— Moi, je pars, dit avec un soupir le jeune homme brun, auquel Roland avait donné le titre de général; tu sais qu'il le faut, mon ami, et que ma présence est absolument nécessaire là-bas. Mais je te jure bien que je ne te quitterais point ainsi, si je pouvais faire autrement...

Et, en disant ces mots, sa voix trahissait une émotion dont son timbre, ordinairement ferme et métallique, ne paraissait pas susceptible.

Tout au contraire, Roland paraissait au comble de la

joie; on eût dit que cette nature de lutte s'épanouissait à l'approche du danger qu'il n'avait peut-être pas fait naître, mais que du moins il n'avait point cherché à éviter.

— Bon! général, dit-il, nous devons nous quitter à Lyon, puisque vous avez eu la bonté de m'accorder un congé d'un mois pour aller à Bourg, dans ma famille. C'est une soixantaine de lieues de moins que nous faisons ensemble, voilà tout. Je vous retrouverai à Paris. Seulement, vous savez, si vous avez besoin d'un homme dévoué et qui ne boude pas, songez à moi.

— Sois tranquille, Roland, fit le général.

Puis, regardant attentivement les deux adversaires :

— Avant tout, Roland, dit-il à son compagnon avec un indéfinissable accent de tendresse, ne te fais pas tuer; mais, si la chose est possible, ne tue pas non plus ton adversaire. Ce jeune homme, à tout prendre, est un homme de cœur, et je veux avoir un jour pour moi tous les gens de cœur.

— On fera de son mieux, général, soyez tranquille.

En ce moment, l'hôte parut sur le seuil de la porte.

— La chaise de poste pour Paris est attelée, dit-il.

Le général prit son chapeau et sa canne déposés sur une chaise; mais, au contraire, Roland affecta de le suivre nu-tête, pour que l'on vit bien qu'il ne comptait point partir avec son compagnon.

Aussi Alfred de Barjols ne fit-il aucune opposition à sa sortie. D'ailleurs, il était facile de voir que son adversaire était plutôt de ceux qui cherchent les querelles que de ceux qui les évitent.

Celui-ci accompagna le général jusqu'à la voiture, où le général monta.

— C'est égal, dit ce dernier en s'asseyant, cela me fait gros cœur de te laisser seul ici, Roland, sans un ami pour te servir de témoin.

— Bon! ne vous inquiétez pas de cela, général; on ne manque jamais de témoin : il y a et il y aura toujours des gens curieux de savoir comment un homme en tue un autre.

— Au revoir, Roland; tu entends bien, je ne te dis pas adieu, je te dis au revoir!

— Oui, mon cher général, répondit le jeune homme d'une voix presque attendrie, j'entends bien, et je vous remercie.

— Promets-moi de me donner de tes nouvelles aussitôt l'affaire terminée, ou de me faire écrire par quelqu'un, si tu ne pouvais m'écrire toi-même.

— Oh! n'ayez crainte, général; avant quatre jours, vous aurez une lettre de moi, répondit Roland.

Puis, avec un accent de profonde amertume :

— Ne vous êtes-vous pas aperçu, dit-il, qu'il y a sur moi une fatalité qui ne veut pas que je meure?

— Roland! fit le général d'un ton sévère, encore!

— Rien, rien, dit le jeune homme en secouant la tête et donnant à ses traits l'apparence d'une insouciance gaieté, qui devait être l'expression habituelle de son visage avant que lui fût arrivé le malheur inconnu qui, si jeune, paraissait lui faire désirer la mort.

— Bien. A propos, tâche de savoir une chose

— Laquelle, général?

— C'est comment il se fait qu'au moment où nous sommes en guerre avec l'Angleterre, un Anglais se promène en France aussi libre et aussi tranquille que s'il était chez lui.

— Bon : je le saurai.

— Comment cela?

— Je l'ignore; mais quand je vous promets de le savoir, je le saurai, dussé-je le lui demander, à lui.

— Mauvaise tête! ne va pas te faire une autre affaire de ce côté-là.

— Dans tous les cas, comme c'est un ennemi, ce ne serait plus un duel, ce serait un combat.

— Allons, encore une fois, au revoir et embrasse-moi.

Roland se jeta avec un mouvement de reconnaissance passionnée au cou de celui qui venait de lui donner cette permission.

— Oh! général! s'écria-t-il, que je serais heureux, si je n'étais pas si malheureux!

Le général le regarda avec une affection profonde.

— Un jour tu me conteras ton malheur, n'est-ce pas, Roland? dit-il.

Roland eclata de ce rire douloureux qui deux ou trois fois déjà s'était fait jour entre ses lèvres.

— Oh! par ma foi, non, dit-il, vous en ririez trop.

Le général le regarda comme il eût regardé un fou.

— Enfin, dit-il, il faut prendre les gens comme ils sont.

— Surtout lorsqu'ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être.

— Tu me prends pour Œdipe et tu me poses des énigmes, Roland.

— Ah! si vous devinez celle-là, général, je vous salue roi de Thèbes. Mais, avec toutes mes folies, j'oublie que chacune de vos minutes est précieuse et que je vous retiens ici inutilement.

— Tu as raison. As-tu des commissions pour Paris?

— Trois, mes amitiés à Bourrienne, mes respects à votre frère Lucien, et mes plus tendres hommages à Madame Bonaparte.

— Il sera fait comme tu le désires.

— Où vous retrouverai-je à Paris?

— Dans ma maison de la rue de la Victoire, et peut-être...

— Peut-être...

— Qui sait? peut-être au Luxembourg!

Puis, se rejetant en arrière, comme s'il regrettait d'en avoir tant dit, même à celui qu'il regardait comme son meilleur ami:

— Route d'Orange! cria-t-il au postillon, et le plus vite possible.

Le postillon, qui n'attendait qu'un ordre, fouetta ses chevaux; la voiture partit, rapide et grondante comme la foudre, et disparut par la porte d'Oulle.

III

L'ANGLAIS

Roland resta immobile à sa place, non seulement tant qu'il put voir la voiture, mais encore longtemps après qu'elle eut disparu.

Puis, secouant la tête comme pour faire tomber de son front le nuage qui l'assombrissait, il rentra dans l'hôtel et demanda une chambre.

— Conduisez monsieur au n° 3, dit l'hôte à une femme de chambre.

La femme de chambre prit une clef suspendue à une large tablette de bois noir, sur laquelle étaient rangés, sur deux lignes, des numéros blancs, et fit signe au jeune voyageur qu'il pouvait la suivre.

— Faites-moi monter du papier, une plume et de l'encre, dit le jeune homme à l'hôte, et si M. de Barjols s'informe où je suis, donnez-lui le numéro de ma chambre.

L'hôte promit de se conformer aux intentions de Roland, qui monta derrière la fille en sifflant la *Marseillaise*.

Cinq minutes après, il était assis près d'une table, ayant devant lui le papier, la plume, l'encre demandés, et s'appropriant à écrire.

Mais, au moment où il allait tracer la première ligne, on frappa trois coups à sa porte.

— Entrez, dit-il en faisant pirouetter sur un de ses pieds de derrière le fauteuil dans lequel il était assis, afin de faire face au visiteur, qui, dans son appréciation, devait être soit M. de Barjols, soit un de ses amis.

La porte s'ouvrit d'un mouvement régulier comme celui d'une mécanique, et l'Anglais parut sur le seuil.

— Ah! s'écria Roland, enchanté de la visite au point de vue de la recommandation que lui avait faite son général, c'est vous?

— Oui, dit l'Anglais, c'est moi.

— Soyez le bienvenu.

— Oh! que je sois le bienvenu, tant mieux! car je ne savais pas si je devais venir.

— Pourquoi cela?

— A cause d'Aboukir.

Roland se mit à rire.

— Il y a deux batailles d'Aboukir, dit-il; celle que nous avons perdue, celle que nous avons gagnée.

— A cause de celle que vous avez perdue.

— Bon! dit Roland, on se bat, on se tue, on s'extermine sur le champ de bataille; mais cela n'empêche point qu'on ne se serre la main quand on se rencontre en terre neutre. Je vous répète donc, soyez le bienvenu, surtout si vous voulez bien me dire pourquoi vous venez.

— Merci; mais, avant tout, lisez ceci.

Et l'Anglais tira un papier de sa poche.

— Qu'est-ce? demanda Roland.

— Mon passeport.

— Qu'ai-je affaire de votre passeport? demanda Roland; je ne suis pas gendarme.

— Non; mais comme je viens vous offrir mes services, peut-être ne les accepteriez-vous point, si vous ne saviez pas qui je suis.

— Vos services, monsieur?

— Oui; mais lisez.

Roland lut:

« Au nom de la République française, le Directoire exécutif invite à laisser circuler librement, et à lui prêter aide et protection en cas de besoin, sir John Tanlay, esq., dans toute l'étendue du territoire de la République.

« Signé : FOUCHÉ. »

— Et plus bas, voyez.

« Je recommande tout particulièrement à qui de droit sir John Tanlay comme un philanthrope et un ami de la liberté.

« Signé : BARRAS. »

— Vous avez lu?

— Oui, j'ai lu; après?

— Oh! après?... Mon père, milord Tanlay, a rendu des services à M. Barras; c'est pourquoi M. Barras permet que je me promène en France, et je suis bien content de me promener en France; je m'amuse beaucoup.

— Oui, je me le rappelle, sir John; vous nous avez déjà fait l'honneur de nous dire cela à table.

— Je l'ai dit, c'est vrai; j'ai dit aussi que j'aimais beaucoup les Français.

Roland s'inclina.

— Et surtout le général Bonaparte, continua sir John.

— Vous aimez beaucoup le général Bonaparte?

— Je l'admire; c'est un grand, un très grand homme.

— Ah! pardieu! sir John, je suis fâché qu'il n'entende pas un Anglais dire cela de lui.

— Oh! s'il était là, je ne le dirais point.

— Pourquoi?

— Je ne voudrais pas qu'il crût que je dis cela pour lui faire plaisir. Je dis cela parce que c'est mon opinion.

— Je n'en doute pas, milord, fit Roland, qui ne savait pas où l'Anglais en voulait venir, et qui, ayant appris par le passeport ce qu'il voulait savoir, se tenait sur la réserve.

— Et quand j'ai vu, continua l'Anglais avec le même flegme, quand j'ai vu que vous preniez le parti du général Bonaparte, cela m'a fait plaisir.

— Vraiment?

— Grand plaisir, fit l'Anglais avec un mouvement de tête affirmatif.

— Tant mieux!

— Mais, quand j'ai vu que vous jetiez une assiette à la tête de M. Alfred de Barjols, cela m'a fait de la peine.

— Cela vous a fait de la peine, milord, et en quoi?

— Parce qu'en Angleterre, un gentleman, il ne jette pas une assiette à la tête d'un autre gentleman.

— Ah! milord, dit Roland en se levant et fronçant le sourcil, seriez-vous venu, par hasard, pour me faire une leçon?

— Oh ! non ; je suis venu pour vous dire : Vous êtes embarrassé peut-être de trouver un témoin ?

— Ma foi, sir John, je vous l'avouerai, et, au moment où vous avez frappé à la porte, je m'interrogeais pour savoir à qui je demanderais ce service.

— Moi, si vous voulez, dit l'Anglais, je serai votre témoin.

— Ah ! pardieu ! fit Roland, j'accepte, et de grand cœur !

— Voilà le service que je voulais rendre, moi, à vous : Roland lui tendit la main.

— Merci, dit-il.

L'Anglais s'inclina.

— Maintenant, continua Roland, vous avez eu le bon goût, milord, avant de m'offrir vos services, de me dire qui vous étiez ; il est trop juste, du moment où je les accepte, que vous sachiez qui je suis.

— Oh ! comme vous voudrez.

— Je me nomme Louis de Montrevel ; je suis aide de camp du général Bonaparte.

— Aide de camp du général Bonaparte ! je suis bien aise.

— Cela vous explique comment j'ai pris, un peu trop chaudement peut-être, la défense de mon général.

— Non, pas trop chaudement ; seulement, l'assiette...

— Oui, je sais bien, la provocation pouvait se passer de l'assiette ; mais, que voulez-vous ! je la tenais à la main, je ne savais qu'en faire, je l'ai jetée à la tête de M. de Barjols ; elle est partie toute seule sans que je le voulusse.

— Vous ne lui direz pas cela, à lui ?

— Oh ! soyez tranquille ; je vous le dis, à vous, pour mettre votre conscience en repos.

— Très bien ; alors, vous vous battez ?

— Je suis resté pour cela, du moins.

— Et à quoi vous battez-vous ?

— Cela ne vous regarde pas, milord.

— Comment, cela ne me regarde pas ?

— Non ; M. de Barjols est insulté, c'est à lui de choisir ses armes.

— Alors, l'arme qu'il proposera, vous l'accepterez ?

— Pas moi, sir John, mais vous en mon nom, puisque vous me faites l'honneur d'être mon témoin.

— Et, si c'est le pistolet qu'il choisit, à quelle distance et comment désirez-vous vous battre ?

— Ceci, c'est votre affaire, milord, et non la mienne, Je ne sais pas si cela se fait ainsi en Angleterre, mais, en France, les combattants ne se mêlent de rien ; c'est aux témoins d'arranger les choses ; ce qu'ils font est toujours bien fait.

— Alors, ce que je ferai sera bien fait ?

— Parfaitement fait, milord.

L'Anglais s'inclina.

— L'heure et le jour du combat ?

— Oh ! cela, le plus tôt possible ; il y a deux ans que je n'ai vu ma famille, et je vous avoue que je suis pressé d'embrasser tout mon monde.

L'Anglais regarda Roland avec un certain étonnement ; il parlait avec tant d'assurance, qu'on eût dit qu'il avait d'avance la certitude de ne pas être tué.

En ce moment, on frappa à la porte, et la voix de l'aubergiste demanda :

— Peut-on entrer ?

Le jeune homme répondit affirmativement : la porte s'ouvrit, et l'aubergiste entra effectivement, tenant à la main une carte qu'il présenta à son hôte.

Le jeune homme prit la carte et lut : « Charles de Valensolle. »

— De la part de M. Altred de Barjols, dit l'hôte.

— Très bien ! lit Roland.

Puis, passant la carte à l'Anglais :

— Tenez, cela vous regarde ; c'est inutile que je vote ce monsieur, puisque, dans ce pays-ci, on n'est plus citoyen... M. de Valensolle est le témoin de M. de Barjols, vous êtes le mien : arrangez la chose entre vous ; seulement, ajouta le jeune homme en serrant la main de l'Anglais et en le regardant fixement, tâchez que ce soit sérieux ; je ne récuserais ce que vous aurez fait que s'il n'y avait point chance de mort pour l'un ou pour l'autre.

— Soyez tranquille, dit l'Anglais, je ferai comme pour moi.

— A la bonne heure, allez, et, quand tout sera arrêté, remontez ; je ne bouge pas d'ici.

Sir John suivit l'aubergiste ; Roland se rassit, fit pirouetter son fautenil dans le sens inverse et se retrouva devant sa table.

Il prit sa plume et se mit à écrire.

Lorsque sir John rentra, Roland, après avoir écrit et cacheté deux lettres, mettait l'adresse sur la troisième.

Il fit signe de la main à l'Anglais d'attendre qu'il eût fini afin de pouvoir lui donner toute son attention.

Il acheva l'adresse, cacheta la lettre, et se retourna.

— Eh bien, demanda-t-il, tout est-il réglé ?

— Oui, dit l'Anglais, et c'a été chose facile, vous avez affaire à un vrai gentleman.

— Tant mieux ! fit Roland.

Et il attendit.

— Vous vous battez dans deux heures à la fontaine de Vaucluse, — un lieu charmant, — au pistolet, en marchant l'un sur l'autre, chacun tirant à sa volonté et pouvant continuer de marcher après le feu de son adversaire.

— Par ma foi ! vous avez raison, sir John ; voilà qui est tout à fait bien. C'est vous qui avez réglé cela ?

— Moi et le témoin de M. de Barjols, votre adversaire ayant renoncé à tous ses privilèges d'insulté.

— S'est-on occupé des armes ?

— J'ai offert mes pistolets ; ils ont été acceptés, sur ma parole d'honneur qu'ils étaient aussi inconnus à vous qu'à M. de Barjols ; ce sont d'excellentes armes avec lesquelles, à vingt pas, je coupe une balle sur la lame d'un couteau.

— Peste ! vous tirez bien, à ce qu'il paraît, milord ?

— Oui ; je suis, à ce que l'on dit, le meilleur tireur de l'Angleterre.

— C'est bon à savoir ; quand je voudrai me faire tuer, sir John, je vous chercherai querelle.

— Oh ! ne cherchez jamais une querelle à moi, dit l'Anglais, cela me ferait trop grand-peine d'être obligé de me battre avec vous.

— On tâchera, milord, de ne pas vous faire de chagrin. Ainsi, c'est dans deux heures.

— Oui ; vous m'avez dit que vous étiez pressé.

— Parfaitement. Combien y a-t-il d'ici à l'endroit charmant ?

— D'ici à Vaucluse ?

— Oui.

— Quatre lieues.

— C'est l'affaire d'une heure et demie ; nous n'avons pas de temps à perdre ; débarrassons-nous donc des choses ennuyeuses pour n'avoir plus que le plaisir.

L'Anglais regarda le jeune homme avec étonnement.

Roland ne parut faire aucune attention à ce regard.

— Voici trois lettres, dit-il : une pour Madame de Montrevel, ma mère ; une pour Mademoiselle de Montrevel, ma sœur ; une pour le citoyen Bonaparte, mon général. Si je suis tué, vous les mettez purement et simplement à la poste. Est-ce trop de peine ?

— Si ce malheur arrive, je porterai moi-même les lettres, dit l'Anglais. Où demeurent Madame votre mère et Mademoiselle votre sœur ? demanda celui-ci.

— A Bourg, chef-lieu du département de l'Ain.

— C'est tout près d'ici, répondit l'Anglais. Quant au général Bonaparte, j'irai, s'il le faut, en Egypte ; je serais extrêmement satisfait de voir le général Bonaparte.

— Si vous prenez, comme vous le dites, milord, la peine de porter la lettre vous-même, vous n'aurez pas une si longue course à faire : dans trois jours, le général Bonaparte sera à Paris.

— Oh ! fit l'Anglais, sans manifester le moindre étonnement, vous croyez ?

— J'en suis sûr, répondit Roland.

— C'est, en vérité, un homme fort extraordinaire, que le général Bonaparte. Maintenant, avez-vous encore quelque autre recommandation à me faire, monsieur de Montrevel ?

— Une seule, milord.

— Oh ! plusieurs si vous voulez.

— Non, merci, une seule, mais très importante.

— Dites.

— Si je suis tué... mais je doute que j'aie cette chance.

Sir John regarda Roland avec cet œil étonné qu'il avait déjà deux ou trois fois arrêté sur lui.

— Si je suis tué, reprit Roland, car, au bout du compte, il faut bien tout prévoir...

— Oui, si vous êtes tué, j'entends.

— Ecoutez-bien ceci, milord, car je tiens expressément en ce cas, à ce que les choses se passent exactement comme je vais vous le dire.

— Cela se passera comme vous le direz, repliqua sir John ; je suis un homme fort exact.

— Eh bien donc, si je suis tué, insista Roland en posant et en appuyant la main sur l'épaule de son témoin, comme pour mieux imprimer dans sa mémoire la recommandation qu'il allait lui faire, vous mettrez mon corps comme il sera, tout habillé, sans permettre que personne le touche, dans un cercueil de plomb que vous ferez souder devant vous ; vous enfermerez le cercueil de plomb dans une bière de chêne, que vous ferez également clouer devant vous. Enfin, vous expédiez le tout à ma mère, à moins que vous n'aimiez mieux jeter le tout dans le Rhône, ce que je laisse absolument à votre choix, pourvu qu'il y soit jeté.

— Il ne me coûtera pas plus de peine, reprit l'Anglais, puisque je porte la lettre, de porter le cercueil avec moi.

— Allons, décidément, milord, dit Roland riant aux éclats de son rire étrange, vous êtes un homme charmant, et c'est la Providence en personne qui a permis que je vous rencontre. En route, milord, en route !

Tous deux sortirent de la chambre de Roland. Celle de sir John était située sur le même palier. Roland attendit que l'Anglais rentrât chez lui pour prendre ses armes.

Il en sortit après quelques secondes, tenant à la main une boîte de pistolets.

— Maintenant, milord, demanda Roland, comment allons-nous à Vaucluse ? à cheval ou en voiture ?

— En voiture, si vous voulez bien. Une voiture, c'est commode beaucoup plus si l'on était blessé : la mienne attend en bas.

— Je croyais que vous aviez fait dételier ?

— J'en avais donné l'ordre, mais j'ai fait courir après le postillon pour lui donner contre-ordre.

On descendit l'escalier.

— Tom ! Tom ! dit sir John en arrivant à la porte, où l'attendait un domestique dans la sévère livrée d'un groom anglais, chargez-vous de cette boîte.

— *I am going with mylord?* demanda le domestique.

— Yes ! répondit sir John.

Puis, montrant à Roland le marchepied de la calèche qu'abaissait son domestique :

— Venez, monsieur de Montrevel, dit-il.

Roland monta dans la calèche et s'y étendit voluptueusement.

— En vérité, dit-il, il n'y a décidément que vous autres Anglais pour comprendre les voitures de voyage ; on est dans la vôtre comme dans son lit. Je parie que vous faites capitonner vos bières avant de vous y coucher !

— Oui, c'est un fait, répondit John. le peuple anglais, il entend très bien le confortable ; mais le peuple français, il est un peuple plus curieux et plus amusant... Postillon, à Vaucluse.

IV

LE DUEL

La route n'est praticable que d'Avignon à l'Isle. On fit les trois lieues qui séparent l'Isle d'Avignon en une heure.

Pendant cette heure, Roland, comme s'il eût pris à tâche de faire paraître le temps court à son compagnon de voyage, fut verveux et plein d'entrain ; plus il ap-

prochait du lieu du combat, plus sa gaieté redoublait. Quiconque n'eût point su la cause du voyage ne se fût jamais douté que ce jeune homme, au babil intarissable et au rire incessant, fût sous la menace d'un danger mortel.

Au village de l'Isle, il fallut descendre de voiture. On s'informa ; Roland et sir John étaient les premiers arrivés.

Ils s'engagèrent dans le chemin qui conduit à la Fontaine.

— Oh ! oh ! dit Roland, il doit y avoir un bel écho ici.

Il y jeta un ou deux cris auxquels l'écho répondit avec une complaisance parfaite.

— Ah ! par ma foi, dit le jeune homme, voici un écho merveilleux. Je ne connais que celui de la Seinnonetta, à Milan, qui lui soit comparable. Attendez, milord.

Et il se mit, avec des modulations qui indignaient à la fois une voix admirable et une méthode excellente, à chanter une tyrolienne qui semblait un défi porté, par la musique révoltée, au gosier humain.

Sir John regardait et écoutait Roland avec un étonnement qu'il ne se donnait plus la peine de dissimuler.

Lorsque la dernière note se fut éteinte dans la cavité de la montagne :

— Je crois, Dieu me damne ! dit sir John, que vous avez le spleen.

Roland tressaillit et le regarda comme pour l'interroger.

Mais, voyant que sir John n'allait pas plus loin :

— Bon ! et qui vous fait croire cela ? demanda-t-il.

— Vous êtes trop bruyamment gai pour n'être pas profondément triste.

— Oui, et cette anomalie vous étonne ?

— Rien ne m'étonne, chaque chose a sa raison d'être.

— C'est juste ; le tout est d'être dans le secret de la chose. Eh bien, je vais vous y mettre.

— Oh ! je ne vous y force aucunement.

— Vous êtes trop courtois pour cela ; mais avouez que cela vous ferait plaisir d'être fixé à mon endroit.

— Par intérêt pour vous, oui.

— Eh bien, milord, voici le mot de l'énigme, et je vais vous dire, à vous, ce que je n'ai encore dit à personne. Tel que vous me voyez, et avec les apparences d'une santé excellente, je suis atteint d'un anévrisme qui me fait horriblement souffrir. Ce sont à tout moment des spasmes, des faiblesses, des évanouissements qui feraient honte à une femme. Je passe ma vie à prendre des précautions ridicules, et avec tout cela, Larrey m'a prévenu que je dois m'attendre à disparaître de ce monde d'un moment à l'autre, l'artère attaquée pouvant se rompre dans ma poitrine au moindre effort que je ferai. Jugez comme c'est amusant pour un militaire ! Vous comprenez que, du moment où j'ai été éclairé sur ma situation, j'ai décidé que je me ferais tuer avec le plus d'éclat possible. Je me suis mis incontinent à l'œuvre. Un autre plus chanceux aurait réussi déjà cent fois ; mais moi, ah bien, oui, je suis ensorcelé : ni balles ni boulets ne veulent de moi ; on dirait que les sabres ont peur de s'ébrêcher sur ma peau. Je ne manque pourtant pas une occasion ; vous l'avez vu d'après ce qui s'est passé à table. Eh bien, nous allons nous battre, n'est-ce pas ? Je vais me livrer comme un fou, donner tous les avantages à mon adversaire, cela n'y fera absolument rien : il tirera à quinze pas, à dix pas, à cinq pas, à bout portant sur moi, et il me manquera, ou son pistolet brûlera l'amorce sans partir ; et tout cela, la belle avance, je vous le demande un peu, pour que je crève un beau jour au moment où je m'y attendrai le moins, en tirant mes bottes ! Mais silence, voici mon adversaire.

En effet, par la même route qu'avaient suivie Roland et sir John à travers les sinuosités du terrain et les aspérités du rocher, on voyait apparaître la partie supérieure du corps de trois personnages qui allaient grandissant à mesure qu'ils approchaient.

Roland les compta.

— Trois. Pourquoi trois, dit-il, quand nous ne sommes que deux ?

— Ah ! j'avais oublié, dit l'Anglais : M. de Barjols,

autant dans votre intérêt que dans le sien, a demandé d'amener un chirurgien de ses amis.

— Pourquoi faire? demanda Roland d'un ton presque brusque et en fronçant le sourcil.

— Mais pour le cas où l'un de vous serait blessé; une saignée, dans certaines circonstances, peut sauver la vie à un homme.

— Sir John, fit Roland avec une expression presque féroce, je ne comprends pas toutes ces délicatesses en matière de duel. Quand on se bat, c'est pour se tuer. Qu'on se fasse auparavant toutes sortes de politesses, comme vos ancêtres et les miens s'en sont fait à Fontenoy, très bien; mais, une fois que les épées sont hors du fourreau ou les pistolets chargés, il faut que la vie d'un homme paye la peine que l'on a prise et les battements de cœur que l'on a perdus. Moi, sur votre parole d'honneur, sir John, je vous demande une chose: c'est que, blessé ou tué, vivant ou mort, le chirurgien de M. de Barjols ne me touchera pas.

— Mais cependant, monsieur Roland...

— Oh! c'est à prendre ou à laisser. Votre parole d'honneur, milord, ou, le diable m'emporte, je ne me bats pas.

L'Anglais regarda le jeune homme avec étonnement; son visage était devenu livide, ses membres étaient agités d'un tremblement qui ressemblait à de la terreur.

Sans rien comprendre à cette impression inexplicable, sir John donna sa parole.

— A la bonne heure, fit Roland; tenez, c'est encore un des effets de cette charmante maladie; toujours je suis prêt à me trouver mal à l'idée d'une trousse déroulée, à la vue d'un bistouri ou d'une lancette. J'ai dû devenir très pâle, n'est-ce pas?

— J'ai cru un instant que vous alliez vous évanouir.

Roland éclata de rire.

— Ah! la belle affaire que cela eût fait, dit-il, nos adversaires arrivant et vous trouvant occupé à me faire respirer des sels comme à une femme qui a des syncopes. Savez-vous ce qu'ils auraient dit, eux, et ce que vous auriez dit, vous le premier? Ils auraient dit que j'avais peur.

Les trois nouveaux venus, pendant ce temps, s'étaient avancés et se trouvaient à portée de la voix, de sorte que sir John n'eut pas même le temps de répondre à Roland.

Ils saluèrent en arrivant. Roland, le sourire sur les lèvres, ses belles dents à fleur de lèvres, répondit à leur salut.

Sir John s'approcha de son oreille.

— Vous êtes encore un peu pâle, dit-il; allez faire un tour jusqu'à la fontaine; j'irai vous chercher quand il sera temps.

— Ah! c'est une idée, cela, dit Roland; j'ai toujours eu envie de voir cette fameuse fontaine de Vaucluse, Hippocrène de Pétrarque. Vous connaissez son sonnet?

Chiare, fresche e dolce acqua
Ove le belle membra
Pose colci, che sola a me perdona.

Et cette occasion-ci passée, je n'en retrouverais peut-être pas une pareille. De quel côté est-elle, votre fontaine?

— Vous en êtes à trente pas; suivez le chemin, vous allez la trouver au détour de la route, au pied de cet énorme rocher dont vous voyez le faite.

— Milord, dit Roland, vous êtes le meilleur cicerone que je connaisse; merci.

Et, faisant à son témoin un signe amical de la main, il s'éloigna dans la direction de la fontaine en chantonnant entre ses dents la charmante villanelle de Philippe Desportes:

Rosette, pour un peu d'absence,
Votre cœur vous avez changé;
Et, moi, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura;
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Sir John se retourna aux modulations de cette voix à la fois traîche et tendre, et qui, dans les notes élevées, avait quelque chose de la voix d'une femme; son esprit méthodique et froid ne comprenait rien à cette nature saccadée et nerveuse, sinon qu'il avait sous les yeux une des plus étonnantes organisations que l'on pût rencontrer.

Les deux jeunes gens l'attendaient; le chirurgien se tenait un peu à l'écart.

Sir John portait à la main sa boîte de pistolets; il la posa sur un rocher ayant la forme d'une table, tira de sa poche une petite clef qui semblait travaillée par un orfèvre, et non par un serrurier, et ouvrit la boîte.

Les armes étaient magnifiques, quoique d'une grande simplicité; elles sortaient des ateliers de Menton, le grand-père de celui qui aujourd'hui est encore un des meilleurs arquebusiers de Londres. Il les donna à examiner au témoin de M. de Barjols, qui en fit jouer les ressorts et poussa la gâchette d'arrière en avant, pour voir s'ils étaient à double détente.

Ils étaient à détente simple.

M. de Barjols jeta dessus un coup d'œil, mais ne les toucha même pas.

— Notre adversaire ne connaît point vos armes? demanda M. de Valensolle.

— Il ne les a même pas vues, répondit sir John, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Oh! fit M. de Valensolle, une simple dénégation suffisait.

On régla une seconde fois, afin qu'il n'y eût point de malentendu, les conditions du combat déjà arrêtées; puis, ces conditions réglées, afin de perdre le moins de temps possible en préparatifs inutiles, on chargea les pistolets, on les remit tout chargés dans la boîte, on confia la boîte au chirurgien, et sir John, la clef de sa boîte dans sa poche, alla chercher Roland.

Il le trouva causant avec un petit père qui laissait paître trois chèvres aux flancs roides et rocailleux de la montagne, et jetant des cailloux dans le bassin.

Sir John ouvrait la bouche pour dire à Roland que tout était prêt; mais lui, sans donner à l'Anglais le temps de parler:

— Vous ne savez pas ce que me raconte cet enfant, milord! Une véritable légende des bords du Rhin. Il dit que ce bassin, dont on ne connaît pas le fond, s'étend à plus de deux ou trois lieues sous la montagne, et sert de demeure à une fée, moitié femme, moitié serpent, qui, dans les nuits calmes et pures de l'été, glisse à la surface de l'eau, appelant les pâtres de la montagne et ne leur montrant, bien entendu, que sa tête aux longs cheveux, ses épaules nues et ses beaux bras; mais les imbéciles se laissent prendre à ce semblant de femme; ils s'approchent, lui font signe de venir à eux, tandis que, de son côté, la fée leur fait signe de venir à elle. Les imprudents s'avancent sans s'en apercevoir, ne regardant pas à leurs pieds; tout à coup la terre leur manque, la fée étend le bras, plonge avec eux dans ses palais humides, et, le lendemain, reparait seule. Qui diable a pu faire à ces idiots de bergers le même conte que Virgile racontait en si beaux vers à Auguste et à Mécène?

Il demeura pensif un instant, et les yeux fixés sur cette eau azurée et profonde; puis, se retournant vers sir John:

— On dit que jamais nageur, si vigoureux qu'il soit, n'a reparu après avoir plongé dans ce gouffre; si j'y plongeais, milord, ce serait peut-être plus sûr que la balle de M. de Barjols. Au fait, ce sera toujours une dernière ressource; en attendant, essayons de la balle. Allons, milord, allons.

Et, prenant par dessous le bras l'Anglais émerveillé de cette mobilité d'esprit, il le ramena vers ceux qui les attendaient.

Eux, pendant ce temps, s'étaient occupés de chercher un endroit convenable et l'avaient trouvé.

C'était un petit plateau, accroché en quelque sorte à la rampe escarpée de la montagne, exposé au soleil couchant et portant une espèce de château en ruine, qui servait d'asile aux pâtres surpris par le mistral.

Un espace plan, d'une cinquantaine de pas de long

et d'une vingtaine de pas de large, lequel avait dû être autrefois la plate-forme du château, allait être le théâtre du drame qui approchait de son dénouement.

— Nous voici, messieurs, dit sir John.

— Nous sommes prêts, messieurs, dit M. de Valensolle.

— Que les adversaires veuillent bien écouter les conditions du combat, dit sir John.

Puis, s'adressant à M. de Valensolle :

— Redites-les, monsieur, ajouta-t-il ; vous êtes Français et moi étranger, vous les expliquerez plus clairement que moi.

— Vous êtes de ces étrangers, milord, qui montreraient la langue à de pauvres Provençaux comme nous ; mais, puisque vous avez la courtoisie de me céder la parole, j'obéirai à votre invitation.

Et il salua sir John, qui lui rendit son salut.

— Messieurs, continua le gentilhomme qui servait de témoin à M. de Barjols, il est convenu que l'on vous placera à quarante pas ; que vous marcherez l'un vers l'autre ; que chacun tirera à sa volonté, et, blessé ou non, aura la liberté de marcher après le feu de son adversaire.

Les deux combattants s'inclinèrent en signe d'assentiment, et, d'une même voix, presque en même temps, dirent :

— Les armes !

Sir John tira la petite clef de sa poche et ouvrit la boîte.

Puis il s'approcha de M. de Barjols et la lui présenta tout ouverte.

Celui-ci voulut renvoyer le choix des armes à son adversaire ; mais, d'un signe de la main, Roland refusa en disant avec une voix d'une douceur presque féminine :

— Après vous, monsieur de Barjols ; j'apprends que, quoique insulté par moi, vous avez renoncé à tous vos avantages ; c'est bien le moins que je vous laisse celui-ci, si toutefois cela en est un.

M. de Barjols n'insista point davantage et prit au hasard un des deux pistolets.

Sir John alla offrir l'autre à Roland qui le prit, l'arma, et, sans même en étudier le mécanisme, le laissa pendre au bout de son bras.

Pendant ce temps, M. de Valensolle mesurait les quarante pas : une canne avait été plantée au point de départ.

— Voulez-vous mesurer après moi, monsieur ? demanda-t-il à sir John.

— Inutile, monsieur, répondit celui-ci ; nous nous en rapportons, M. de Montrevel et moi, parfaitement à vous.

M. de Valensolle planta une seconde canne au quarantième pas.

— Messieurs, dit-il, quand vous voudrez.

L'adversaire de Roland était déjà à son poste, chapeau et habit bas.

Le chirurgien et les deux témoins se tenaient à l'écart.

L'endroit avait été si bien choisi, que nul ne pouvait avoir sur son ennemi désavantage de terrain ni de soleil.

Roland jeta près de lui son habit, son chapeau, et vint se placer à quarante pas de M. de Barjols, en face de lui.

Tous deux, l'un à droite, l'autre à gauche, envoyèrent un regard sur le même horizon.

L'aspect en était en harmonie avec la terrible solennité de la scène qui allait s'accomplir.

Rien à voir à la droite de Roland, ni à la gauche de M. de Barjols ; c'était la montagne descendant vers eux avec la pente rapide et élevée d'un toit gigantesque.

Mais du côté opposé, c'est-à-dire à la droite de M. de Barjols et à la gauche de Roland, c'était toute autre chose.

L'horizon était infini.

Au premier plan, c'était cette plaine aux terrains rougeâtres trouée de tous côtés par des pointes de rochers, et pareille à un cimetière de Titans dont les os perceaient la terre.

Au second plan, se dessinant en vigueur sur le soleil

couchant, c'était Avignon avec sa ceinture de murailles et son palais gigantesque, qui, pareil à un lion accroupi, semble tenir la ville halitante sous sa griffe.

Au delà d'Avignon, une ligne lumineuse comme une rivière d'or fondu dénouait le Rhône.

Enfin, de l'autre côté du Rhône se levait, comme une ligne d'azur foncé, la chaîne de collines qui séparent Avignon de Nîmes et d'Uzès.

Au fond, tout au fond, le soleil, que l'un de ces deux hommes regardait probablement pour la dernière fois, s'enfonçait lentement et majestueusement dans un océan d'or et de pourpre.

Au reste, ces deux hommes formaient un contraste étrange.

L'un, avec ses cheveux noirs, son teint basané, ses membres grêles, son œil sombre, était le type de cette race méridionale qui compte parmi ses ancêtres des Grecs, des Romains, des Arabes et des Espagnols.

L'autre, avec son teint rosé, ses cheveux blonds, ses grands yeux azurés, ses mains potelées comme celles d'une femme, était le type de cette race des pays tempérés, qui compte les Gaulois, les Germains et les Normands parmi ses aïeux.

Si l'on voulait grandir la situation, il était facile d'en arriver à croire que c'était quelque chose de plus qu'un combat singulier entre deux hommes.

On pouvait croire que c'était le duel d'un peuple contre un autre peuple, d'une race contre une autre race, du Midi contre le Nord.

Étaient-ce les idées que nous venons d'exprimer qui occupaient l'esprit de Roland et qui le plongeaient dans une mélancolique rêverie ?

Ce n'est point probable.

Le fait est qu'un moment il sembla oublier témoins, duel, adversaire, abîmé qu'il était dans la contemplation du splendide spectacle.

La voix de M. de Barjols le tira de ce poétique engourdissement.

— Quand vous serez prêt, monsieur, dit-il, je le suis.

Roland tressaillit.

— Pardon de vous avoir fait attendre, monsieur, dit-il ; mais il ne fallait pas vous préoccuper de moi, je suis fort distrait ; me voici, monsieur.

Et, le sourire aux lèvres, les cheveux soulevés par le vent du soir, sans s'effacer, comme il eût fait dans une promenade ordinaire, tandis qu'au contraire son adversaire prenait toutes les précautions usitées en pareil cas, Roland marcha droit sur M. de Barjols.

La physionomie de sir John, malgré son impassibilité ordinaire, trahissait une angoisse profonde.

La distance s'effaçait rapidement entre les deux adversaires.

M. de Barjols s'arrêta le premier, visa et fit feu, au moment où Roland n'était plus qu'à dix pas de lui.

La balle de son pistolet enleva une boucle des cheveux de Roland, mais ne l'atteignit pas.

Le jeune homme se retourna vers son témoin.

— Eh bien, demanda-t-il, que vous avais-je dit ?

— Tirez, monsieur, tirez donc ! dirent les témoins.

M. de Barjols resta muet et immobile à la place où il avait fait feu.

— Pardon, messieurs, répondit Roland ; mais vous me permettez, je l'espère, d'être juge du moment et de la façon dont je dois riposter. Après avoir essayé le feu de M. de Barjols, j'ai à lui dire quelques paroles que je ne pouvais lui dire auparavant.

Puis, se retournant vers le jeune aristocrate, pâle mais calme :

— Monsieur, lui dit-il, peut-être ai-je été un peu vif dans notre discussion de ce matin.

Et il attendit.

— C'est à vous de tirer, monsieur, répondit M. de Barjols.

— Mais, continua Roland comme s'il n'avait pas entendu, vous allez comprendre la cause de cette vivacité et l'excuser peut-être. Je suis militaire et aide de camp du général Bonaparte.

— Tirez, monsieur, répéta le jeune noble.

— Dites une simple parole de rétractation, monsieur, reprit le jeune officier ; dites que la réputation d'hon-

neur et de délicatesse du général Bonaparte est telle, qu'un mauvais proverbe italien, fait par des vaincus de mauvaise humeur, ne peut lui porter atteinte ; dites cela, et je jette cette arme loin de moi, et je vais vous serrer la main ; car je le reconnais, monsieur, vous êtes un brave.

— Je ne rendrai hommage à cette réputation d'honneur et de délicatesse dont vous parlez, monsieur, que lorsque votre général en chef se servira de l'influence que lui a donnée son génie sur les affaires de la France, pour faire ce qu'a fait Monk, c'est-à-dire pour rendre le trône à son souverain légitime.

— Ah ! fit Roland avec un sourire, c'est trop demander d'un général républicain.

— Alors, je maintiens ce que j'ai dit, répondit le jeune noble ; tirez, monsieur, tirez.

Puis, comme Roland ne se hâtait pas d'obéir à l'injonction :

— Mais, ciel et terre ! tirez donc ! dit-il en frappant du pied.

Roland, à ces mots, fit un mouvement indiquant qu'il allait tirer en l'air.

Alors, avec une vivacité de parole et de geste qui ne lui permit pas de l'accomplir :

— Ah ! s'écria M. de Barjols, ne tirez point en l'air, par grâce ! ou j'exige que l'on recommence et que vous fassiez feu le premier.

— Sur mon honneur ! s'écria Roland devenant aussi pâle que si tout son sang l'abandonnait, voici la première fois que j'en fais autant pour un homme, quel qu'il soit. Allez-vous en au diable ! et, puisque vous ne voulez pas de la vie, prenez la mort.

Et à l'instant même, sans prendre la peine de viser, il abaissa son arme et fit feu.

Alfred de Barjols porta la main à sa poitrine, oscilla en avant et en arrière, fit un tour sur lui-même et tomba la face contre terre.

La balle de Roland lui avait traversé le cœur.

Sir John, en voyant tomber M. de Barjols, alla droit à Roland et l'entraîna vers l'endroit où il avait jeté son habit et son chapeau.

— C'est le troisième, murmura Roland avec un soupir ; mais vous m'êtes témoin que celui-ci l'a voulu.

Et, rendant son pistolet tout fumant à sir John, il revêtit son habit et son chapeau.

Pendant ce temps, M. de Valensolle ramassait le pistolet échappé à la main de son ami et le rapportait avec la boîte à sir John.

— Eh bien ? demanda l'Anglais en désignant des yeux Alfred de Barjols.

— Il est mort, répondit le témoin.

— Ai-je fait en homme d'honneur, monsieur ? demanda Roland en essayant avec son mouchoir la sueur qui, à l'annonce de la mort de son adversaire, lui avait subitement inondé le visage.

— Oui, monsieur, répondit M. de Valensolle ; seulement, laissez-moi vous dire ceci : Vous avez la main malheureuse.

Et saluant Roland et son témoin avec une exquise politesse, il retourna près du cadavre de son ami.

— Et vous, milord, reprit Roland, que dites-vous ?

— Le dis, répliqua sir John avec une espèce d'admiration forcée, que vous êtes de ces hommes à qui le divin Shakespeare fait dire d'eux-mêmes : « Le danger et moi sommes deux lions nés le même jour ; mais « je suis l'ainé. »

bien être pour quelque chose dans cette taciturnité ; mais, hâtons-nous de le dire, Roland, sur le champ de bataille, et surtout dans sa dernière campagne contre les Arabes, avait eu trop souvent à enlever son cheval par-dessus les cadavres qu'il venait de faire, pour que l'impression produite sur lui par la mort d'un inconnu eût si fort impressionné.

Il y avait donc une autre raison à cette tristesse ; il fallait donc que ce fût bien réellement celle que le jeune homme avait confiée à sir John. Ce n'était donc pas le regret de la mort d'autrui, c'était le désappointement de sa propre mort.

En rentrant à l'hôtel du Palais-Royal, sir John monta dans sa chambre pour y déposer ses pistolets, dont la vue pouvait exciter dans l'esprit de Roland quelque chose de pareil à un remords ; puis il vint rejoindre le jeune officier pour lui remettre les trois lettres qu'il en avait reçues.

Il le trouva tout pensif et accoudé sur sa table. Sans prononcer une parole, l'Anglais déposa les trois lettres devant Roland.

Le jeune homme jeta les yeux sur les adresses, prit celle qui était destinée à sa mère, la décacheta et la lut. A mesure qu'il la lisait, de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Sir John regardait avec étonnement cette nouvelle face sous laquelle Roland lui apparaissait.

Il eût cru tout possible à cette nature multiple, excepté de verser les larmes qui coulaient silencieusement de ses yeux.

Puis, secouant la tête et sans faire le moins du monde attention à la présence de sir John, Roland murmura :

— Pauvre mère ! elle eût bien pleuré ; peut-être vaut-il mieux que cela soit ainsi : des mères ne sont pas faites pour pleurer leurs enfants !

Et, d'un mouvement machinal, il déchira la lettre écrite à sa mère, celle écrite à sa sœur, et celle écrite au général Bonaparte.

Après quoi, il en brûla avec soin tous les morceaux. Alors, sonnant la fille de chambre :

— Jusqu'à quelle heure peut-on mettre les lettres à la poste ? demanda-t-il.

— Jusqu'à six heures et demie, répondit celle-ci ; vous n'avez plus que quelques minutes.

— Attendez, alors.

Il prit une plume et écrivit.

« Mon cher général,
« Je vous l'avais bien dit, je suis vivant et lui mort.
Vous conviendrez que cela a l'air d'une gageure.
« Dévouement jusqu'à la mort.

« Votre paladin,
« ROLAND. »

Puis il cacheta la lettre, écrivit sur l'adresse : *Au général Bonaparte, rue de la Victoire, à Paris.* et la remit à la fille de chambre en lui recommandant de ne pas perdre une seconde pour la faire mettre à la poste.

Ce fut alors seulement qu'il parut remarquer sir John et qu'il lui tendit la main.

— Vous venez de me rendre un grand service, milord, lui dit-il, un de ces services qui lient deux hommes pour l'éternité. Je suis déjà votre ami ; voulez-vous me faire l'honneur d'être le mien ?

Sir John serra la main que lui présentait Roland.

— Oh ! dit-il, je vous remercie bien beaucoup. Je n'eusse point osé vous demander cet honneur ; mais vous me l'offrez... je l'accepte.

Et, à son tour, l'impassible Anglais sentit s'amollir son cœur et secoua une larme qui tremblait au bout de ses cils.

Puis, regardant Roland :

— Il est très malheureux, dit-il, que vous soyez si pressé de partir ; j'eusse été heureux et satisfait de passer encore un jour ou deux avec vous.

— Où alliez-vous, milord, quand je vous ai rencontré ?

— Oh ! moi, nulle part, je voyageais pour désennuyer moi ! J'ai le malheur de m'ennuyer souvent.

— De sorte que vous n'alliez nulle part ?

ROLAND

Le retour fut muet et triste ; on eût dit qu'en voyant s'évanouir ses chances de mort, Roland avait perdu toute sa gaieté.

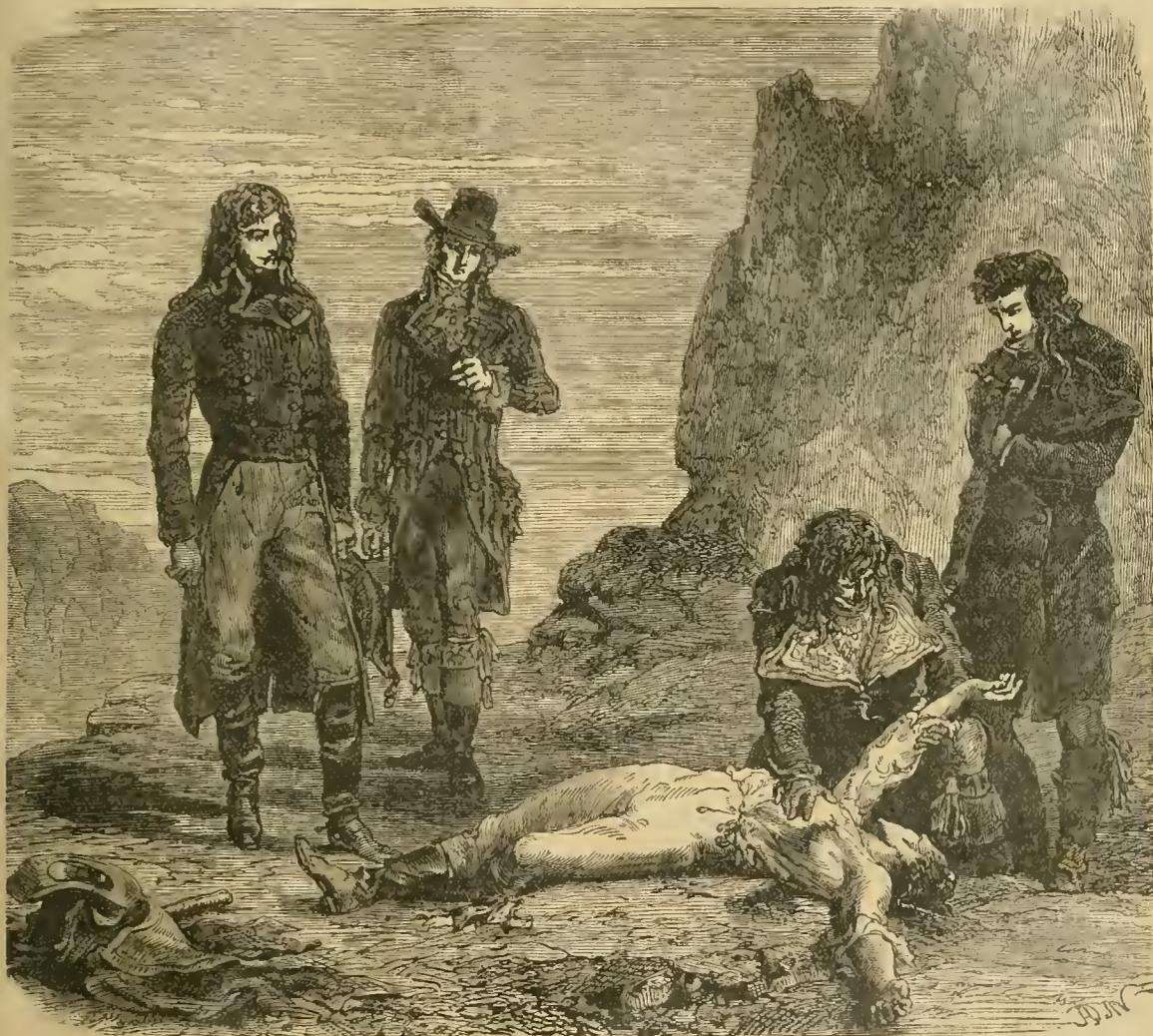
La catastrophe dont il venait d'être l'auteur pouvait

- J'allais partout.
- C'est exactement la même chose, dit le jeune officier en souriant. Eh bien, voulez-vous faire une chose ?
- Oh ! très volontiers, si c'est possible.
- Parfaitement possible : elle ne dépend que de vous.
- Dites.
- Vous deviez, si j'étais tué, me reconduire mort à ma mère ou me jeter dans le Rhône ?

je suis parti, elle doit en avoir dix-huit ; elle était jolie, elle doit être belle. Il n'y a pas jusqu'à mon frère Edouard, un charmant gamin de douze ans, qui vous fera partir des fusées dans les jambes et qui baragouinera l'anglais avec vous ; puis, ces quinze jours passés, nous irons à Paris ensemble.

— J'en viens, de Paris, fit l'Anglais.

— Attendez donc, vous vouliez aller en Egypte pour



Il est mort !

— Je vous eusse reconduit mort à votre mère et pas jeté dans le Rhône.

— Eh bien, au lieu de me reconduire mort, reconduisez-moi vivant, vous n'en serez que mieux reçu.

— Oh !

— Nous resterons quinze jours à Bourg ; c'est ma ville natale, une de ces villes les plus ennuyées de France ; mais, comme vos compatriotes brillent surtout par l'originalité, peut-être vous amuserez-vous où les autres s'ennuient. Est-ce dit ?

— Je ne demanderais pas mieux, fit l'Anglais ; mais il me semble que c'est peu convenable de ma part.

— Oh ! nous ne sommes pas en Angleterre, milord, où l'étiquette est une souveraine absolue. Nous, nous n'avons plus ni roi ni reine, et nous n'avons pas coupé le cou à cette pauvre créature que l'on appelait Marie-Antoinette, pour mettre Sa Majesté l'Étiquette à sa place.

— J'en ai bien envie, dit sir John.

— Vous le verrez, ma mère est une excellente femme, d'ailleurs fort distinguée. Ma soeur avait seize ans quand

voir le général Bonaparte ; il n'y a pas si loin d'ici à Paris que d'ici au Caire ; je vous présenterai à lui ; présenté par moi, soyez tranquille, vous serez bien reçu. Puis vous parlez de Shakespeare tout à l'heure.

— Oh ! oui, j'en parle toujours.

— Cela prouve que vous aimez les comédies, les drames.

— Je les aime beaucoup, c'est vrai.

— Eh bien, le général Bonaparte est sur le point de en faire représenter un à sa façon, qui ne manquera pas d'intérêt, je vous en réponds.

— Ainsi, dit sir John hésitant encore, je puis, sans être indiscret, accepter votre offre ?

— Je le crois bien, et vous ferez plaisir à tout le monde, à moi surtout.

— J'accepte, alors.

— Bravo ! Eh bien, voyons, quand voulez-vous partir ?

— Aussitôt qu'il vous plaira. Ma calèche était allée quand vous avez jeté cette malheureuse assiette à la tête de Barjols ; mais, comme, sans cette assiette, je

ne vous eusse jamais connu, je suis content que vous la lui ayez jetée; oui, très content.

— Voulez-vous que nous partions ce soir?

— A l'instant. Je vais dire au postillon de renvoyer un de ses camarades avec d'autres chevaux, et, le postillon et les chevaux arrivés, nous partons.

Roland fit un signe d'assentiment.

Sir John sortit pour donner ses ordres, remonta en disant qu'il venait de faire servir deux côtelettes et une volaille froide.

Roland prit sa valise et descendit.

L'Anglais réintégra ses pistolets dans le coffre de sa voiture.

Tous deux mangèrent un morceau pour pouvoir marcher toute la nuit sans s'arrêter, et, comme neuf heures sonnaient à l'église des Cordeliers, tous deux s'accommodèrent dans la voiture et quittèrent Avignon, où leur passage laissait une nouvelle tache de sang, Roland avec l'insouciance de son caractère, sir John Tanlay avec l'impassibilité de sa nation.

Un quart d'heure après, tous deux dormaient, ou du moins le silence que chacun gardait de son côté pouvait faire croire qu'ils avaient cédé au sommeil.

Nous profiterons de cet instant de repos pour donner à nos lecteurs quelques renseignements indispensables sur Roland et sa famille.

Roland était né le 1^{er} juillet 1773, quatre ans et quelques jours après Bonaparte, aux côtés duquel, ou plutôt à la suite duquel il a fait son apparition dans ce livre.

Il était fils de M. Charles de Montrevel colonel d'un régiment longtemps en garnison à la Martinique, où il s'était marié à une créole nommée Clotilde de la Clémencière.

Trois enfants étaient nés de ce mariage, deux garçons et une fille: Louis, avec qui nous avons fait connaissance sous le nom de Roland; Amélie, dont celui-ci avait vanté la beauté à sir John, et Edouard.

Rappelé en France vers 1782, M. de Montrevel avait obtenu l'admission du jeune Louis de Montrevel (nous verrons plus tard comment il troqua son nom de Louis contre celui de Roland) à l'Ecole militaire de Paris.

Ce fut là que Bonaparte connut l'enfant, lorsque, sur le rapport de M. de Keralio, il fut jugé digne de passer de l'Ecole de Brienne à l'Ecole militaire.

Louis était le plus jeune des élèves.

Quoiqu'il n'eût que treize ans, il se faisait déjà remarquer par ce caractère indomptable et querelleur dont nous lui avons vu, dix-sept ans plus tard, donner un exemple à la table d'hôte d'Avignon.

Bonaparte avait, lui, tout enfant aussi, le bon côté de ce caractère, c'est-à-dire que, sans être querelleur, il était absolu, entêté, indomptable; il reconnut dans l'enfant quelques-unes des qualités qu'il avait lui-même, et cette parité de sentiments fit qu'il lui pardonna ses défauts et s'attacha à lui.

De son côté, l'enfant, sentant dans le jeune Corse un soutien, s'y appuya.

Un jour, l'enfant vint trouver son grand ami, — c'est ainsi qu'il appelait Napoléon — au moment où celui-ci était profondément enseveli dans la solution d'un problème de mathématiques.

Il savait l'importance que le futur officier d'artillerie attachait à cette science qui lui avait valu jusque-là ses plus grands, ou plutôt ses seuls succès.

Il se tint debout près de lui sans parler, sans bouger.

Le jeune mathématicien devina la présence de l'enfant et s'enfonça de plus en plus dans ses deductions mathématiques d'où au bout de dix minutes il se tira enfin à son honneur.

Alors, il se retourna vers son jeune camarade avec la satisfaction intérieure de l'homme qui sort vainqueur d'une lutte quelconque, soit contre la science, soit contre la matière.

L'enfant était debout, pâle, les dents serrées, les bras roides, les poings fermés.

— Oh! oh! dit le jeune Bonaparte, qu'y a-t-il donc de nouveau?

— Il y a que Valence, le neveu du gouverneur, m'a donné un soufflet.

— Ah! dit Bonaparte en riant, et tu viens me chercher pour que je le lui rende?

L'enfant secoua la tête.

— Non, dit-il, je viens te chercher parce que je veux me battre.

— Avec Valence?

— Oui.

— Mais c'est Valence qui te battra, mon enfant; il est quatre fois fort comme toi.

— Aussi, je ne veux pas me battre contre lui comme se battent les enfants, mais comme se battent les hommes.

— Ah bah!

— Cela t'étonne? demanda l'enfant.

— Non, dit Bonaparte.

— Et à quoi veux-tu te battre?

— A l'épée.

— Mais les sergents seuls ont des épées, et ils ne vous en prêteront pas.

— Nous nous passerons d'épées.

— Et avec quoi vous battez-vous?

L'enfant montra au jeune mathématicien le compas avec lequel il venait de faire ses équations.

— Oh! mon enfant, dit Bonaparte, c'est une bien mauvaise blessure que celle d'un compas.

— Tant mieux, répliqua Louis, je le tuerais.

— Et, s'il te tue, toi?

— J'aime mieux cela que de garder son soufflet.

Bonaparte n'insista pas davantage: il aimait le courage par instinct; celui de son jeune camarade lui plut.

— Eh bien soit! reprit-il; j'irai dire à Valence que tu veux te battre avec lui, mais demain.

— Pourquoi demain?

— Tu auras la nuit pour réfléchir.

— Et d'ici à demain, répliqua l'enfant, Valence croira que je suis un lâche!

Puis, secouant la tête:

— C'est trop long d'ici à demain.

Et il s'éloigna.

— Où vas-tu? lui demanda Bonaparte.

— Je vais demander à un autre s'il veut être mon ami.

— Je ne le suis donc plus, moi?

— Tu ne l'es plus, puisque tu me crois un lâche.

— C'est bien, dit le jeune homme en se levant.

— Tu y vas?

— J'y vais.

— Tout de suite?

— Tout de suite.

— Ah! s'écria l'enfant, je te demande pardon; tu es toujours mon ami.

Et il lui sauta au cou en pleurant.

C'étaient les premières larmes qu'il avait versées depuis le soufflet reçu.

Bonaparte alla trouver Valence et lui expliqua gravement la mission dont il était chargé.

Valence était un grand garçon de dix-sept ans, ayant déjà, comme chez certaines natures hâtives, de la barbe et des moustaches: il en paraissait vingt.

Il avait, en outre, la tête de plus que celui qu'il avait insulté.

Valence répondit que Louis était venu lui tirer la queue de la même façon qu'il eût tiré un cordon de sonnette: — on portait des queues à cette époque; — qu'il l'avait prévenu deux fois de ne pas y revenir, que Louis y était revenu une troisième, et qu'alors, ne voyant en lui qu'un gamin, il l'avait traité comme un gamin.

On alla porter la réponse de Valence à Louis, qui répliqua que tirer la queue d'un camarade n'était qu'une taquinerie, tandis que donner un soufflet était une insulte.

L'entêtement donnait à un enfant de treize ans la logique d'un homme de trente.

Le moderne Popilius retourna porter la guerre à Valence.

Le jeune homme était fort embarrassé: il ne pouvait, sous peine de ridicule, se battre avec un enfant: s'il se battait et qu'il le blessât, c'était odieux; s'il était

blessé lui-même, c'était à ne jamais s'en consoler de sa vie.

Cependant l'entêtement de Louis, qui n'en démordait pas, rendait l'affaire grave.

On assembla le conseil des *grands*, comme cela se faisait dans les circonstances sérieuses.

Le conseil des *grands* décida qu'un des leurs ne pouvait pas se battre avec un enfant; mais que, puisque cet enfant s'obstinait à se regarder comme un jeune homme, Valence lui dirait devant tous ses compagnons qu'il était fâché de s'être laissé emporter à le traiter comme un enfant et que désormais il le regarderait comme un jeune homme.

On envoya chercher Louis, qui attendait dans la chambre de son ami; on l'introduisit au milieu du cercle que faisaient dans la cour les jeunes élèves.

Là, Valence, à qui ses camarades avaient dicté une sorte de discours longtemps débattu entre eux pour sauvegarder l'honneur des *grands* à l'endroit des *petits*, déclara à Louis qu'il était au désespoir de ce qui était arrivé, qu'il l'avait traité selon son âge, et non selon son intelligence et son courage, le priant de vouloir bien excuser sa vivacité et de lui donner la main en signe que tout était oublié.

Mais Louis secoua la tête.

— J'ai entendu dire un jour à mon père, qui est colonel, répliqua-t-il, que celui qui recevait un soufflet et qui ne se battait pas était un lâche. La première fois que je verrai mon père, je lui demanderai si celui qui donne le soufflet et qui fait des excuses pour ne pas se battre n'est pas plus lâche que celui qui l'a reçu.

Les jeunes gens se regardèrent; mais l'avis général avait été contre un duel qui eût ressemblé à un assassinat, et les jeunes gens à l'unanimité, Bonaparte compris, affirmèrent à l'enfant qu'il devait se contenter de ce qu'avait dit Valence, ce que Valence avait dit étant le résumé de l'opinion générale.

Louis se retira pâle de colère, et boudant son grand ami, qui, disait-il avec un imperturbable sérieux, avait abandonné les intérêts de son honneur.

Le lendemain, à la leçon de mathématiques des *grands*, Louis se glissa dans la salle d'étude, et, tandis que Valence faisait une démonstration sur la table noire, il s'approcha de lui sans que personne le remarquât, monta sur un tabouret, afin de parvenir à la hauteur de son visage, et lui rendit le soufflet qu'il en avait reçu la veille.

— Là, dit-il, maintenant nous sommes quittes et j'ai tes excuses de plus; car, moi, je ne t'en ferai pas, tu peux bien être tranquille.

Le scandale fut grand; le fait s'était passé en présence du professeur, qui fut obligé de faire son rapport au gouverneur de l'école, le marquis Tiburce Valence.

Celui-ci qui ne connaissait pas les antécédents du soufflet reçu par son neveu, fit venir le délinquant devant lui, et, après une effroyable semonce, lui annonça qu'il ne faisait plus partie de l'école, et qu'il devait le même jour se tenir prêt à retourner à Bourg, près de sa mère.

Louis répondit que, dans dix minutes, son paquet serait fait, et que, dans un quart d'heure, il serait hors de l'école.

Du soufflet qu'il avait reçu lui-même, il ne dit point un mot.

La réponse parut plus qu'irrévérencieuse au marquis Tiburce Valence; il avait bonne envie d'envoyer l'insolent pour huit jours au cachot, mais il ne pouvait à la fois l'envoyer au cachot et le mettre à la porte.

On donna à l'enfant un surveillant qui ne devait plus le quitter qu'après l'avoir déposé dans la voiture de Mâcon; Madame de Montrevel serait prévenue d'aller recevoir son fils à la descente de la voiture.

Bonaparte rencontra le jeune homme suivi de son surveillant, et lui demanda une explication sur cette espèce de garde de la connétablie attaché à sa personne.

— Je vous raconterais cela si vous étiez encore mon ami, répondit l'enfant; mais vous ne l'êtes plus: pourquoi vous inquiétez-vous de ce qui m'arrive de bon ou de mauvais?

Bonaparte fit un signe au surveillant, qui, tandis que Louis faisait sa petite malle, vint lui parler à la porte.

Il apprit alors que l'enfant était chassé de l'école.

La mesure était grave: elle désespérait toute une famille et brisait peut-être l'avenir de son jeune camarade.

Avec cette rapidité de décision qui était un des signes caractéristiques de son organisation, il prit le parti de faire demander une audience au gouverneur, tout en recommandant au surveillant de ne pas presser le départ de Louis.

Bonaparte était un excellent élève, fort aimé à l'école, fort estimé du marquis Tiburce Valence; sa demande lui fut donc accordée à l'instant même.

Introduit près du gouverneur, il lui raconta tout, et, sans charger le moins du monde Valence, il tâcha d'innoceoter Louis.

— C'est vrai, ce que vous me racontez là, monsieur? demanda le gouverneur.

— Interrogez votre neveu lui-même, je m'en rapporterai à ce qu'il vous dira.

On envoya chercher Valence. Il avait appris l'expulsion de Louis et venait lui-même raconter à son oncle ce qui s'était passé.

Son récit fut entièrement conforme à celui du jeune Bonaparte.

— C'est bien, dit le gouverneur; Louis ne partira pas, c'est vous qui partirez; vous êtes en âge de sortir de l'école.

Puis, sonnait:

— Que l'on me donne le tableau des sous-lieutenances vacantes, dit-il au planton.

Le même jour, une sous-lieutenance était demandée d'urgence au ministre pour le jeune Valence.

Le même soir, Valence partait pour rejoindre son régiment.

Il alla dire adieu à Louis, qu'il embrassa moitié de gré, moitié de force, tandis que Bonaparte lui tenait les mains.

L'enfant ne reçut l'accolade qu'à contre-cœur.

— C'est bien pour maintenant, dit-il; mais, si nous nous rencontrons jamais et que nous ayons tous deux l'épée au côté...

Un geste de menace acheva sa phrase.

Valence partit.

Le 10 octobre 1785, Bonaparte recevait lui-même son brevet de sous-lieutenant: il faisait partie des cinquante-huit brevets que Louis XVI venait de signer pour l'École militaire.

Onze ans plus tard, le 15 novembre 1796, Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à la tête du pont d'Arcole, que défendaient deux régiments de Croates et deux pièces de canon, voyant la mitraille et la fusillade décimer ses rangs, sentant la victoire plier entre ses mains, s'effrayant de l'hésitation des plus braves, arrachait aux doigts crispés d'un mort un drapeau tricolore et s'élançait sur le pont en s'écriant « Soldats! n'êtes-vous plus les hommes de Lodi? » lorsqu'il s'aperçut qu'il était dépassé par un jeune lieutenant qui le couvrait de son corps.

Ce n'était point ce que voulait Bonaparte; il voulait passer le premier; il eût voulu, si la chose eût été possible, passer seul.

Il saisit le jeune homme par le pan de son habit, et, le tirant en arrière:

— Citoyen, dit-il, tu n'es que lieutenant, je suis général en chef, à moi le pas.

— C'est trop juste, répondit celui-ci.

Et il suivit Bonaparte, au lieu de le précéder.

Le soir, en apprenant que deux divisions autrichiennes avaient été complètement détruites, en voyant les deux mille prisonniers qu'il avait faits, en comptant les canons et les drapeaux enlevés, Bonaparte se souvint de ce jeune lieutenant qu'il avait trouvé devant lui au moment où il croyait n'avoir devant lui que la mort.

— Berthier, dit-il, donne l'ordre à mon aide de camp Valence de me chercher un jeune lieutenant de grenadiers avec lequel j'ai eu une affaire ce matin sur le pont d'Arcole.

— Général, répondit Berthier en balbutiant, Valence est blessé.

— En effet, je ne l'ai pas vu aujourd'hui. Blessé, où? comment? sur le champ de bataille?

— Non, général; il a pris hier une querelle et a reçu un coup d'épée à travers la poitrine.

Bonaparte fronça le sourcil.

— On sait cependant autour de moi que je n'aime pas les duels; le sang d'un soldat n'est pas à lui, il est à la France. Donnez l'ordre à Muiron, alors.

— Il est tué, général.

— A Elliot, en ce cas.

— Tué aussi.

Bonaparte tira un mouchoir de sa poche et le passa sur son front inondé de sueur.

— A qui vous voudrez, alors; mais je veux voir ce lieutenant.

Il n'osait plus nommer personne, de peur d'entendre encore retentir cette fatale parole: « Il est tué. »

Un quart d'heure après, le jeune lieutenant était introduit sous sa tente.

La lampe ne jetait qu'une faible lueur.

— Approchez, lieutenant, dit Bonaparte.

Le jeune homme fit trois pas et entra dans le cercle de lumière.

— C'est donc vous, continua Bonaparte, qui vouliez ce matin passer avant moi?

— C'était un pari que j'avais fait, général, répondit gaiement le jeune lieutenant, dont la voix fit tressaillir le général en chef.

— Et je vous l'ai fait perdre?

— Peut-être oui, peut-être non.

— Et quel était ce pari?

— Que je serais nommé aujourd'hui capitaine.

— Vous avez gagné.

— Merci, général.

Et le jeune homme s'élança comme pour serrer la main de Bonaparte; mais presque aussitôt il fit un mouvement en arrière.

La lumière avait éclairé son visage pendant une seconde; cette seconde avait suffi au général en chef pour remarquer le visage comme il avait remarqué la voix.

Ni l'un ni l'autre ne lui étaient inconnus.

Il chercha un instant dans sa mémoire; mais, trouvant sa mémoire rebelle:

— Je vous connais, dit-il.

— C'est possible, général.

— C'est certain même; seulement, je ne puis me rappeler votre nom.

— Vous vous êtes arrangé, général, de manière qu'on n'oublie pas le vôtre.

— Qui êtes-vous?

— Demandez à Valence, général.

Bonaparte poussa un cri de joie.

— Louis de Montrevel, dit-il.

Et il ouvrit ses deux bras.

Cette fois, le jeune lieutenant ne fit point difficulté de s'y jeter.

— C'est bien, dit Bonaparte, tu feras huit jours le service de ton nouveau grade, afin qu'on s'habitue à te voir sur le dos les épaulettes de capitaine, et puis tu remplaceras mon pauvre Muiron comme aide de camp. Va!

— Encore une fois, dit le jeune homme en faisant le geste d'un homme qui ouvre les bras.

— Ah! ma foi! oui, dit Bonaparte avec joie.

Et, le retenant contre lui après l'avoir embrassé une seconde fois:

— Ah çà! c'est donc toi qui as donné un coup d'épée à Valence? lui demanda-t-il.

— Dame! général, répondit le nouveau capitaine et le futur aide de camp, vous étiez là quand je le lui ai promis: un soldat n'a que sa parole.

Huit jours après, le capitaine Montrevel faisait le service d'officier d'ordonnance près du général en chef, qui avait remplacé son prénom de Louis, malsonnant à cette époque, par le pseudonyme de Roland.

Et le jeune homme s'était consolé de ne plus descendre de saint Louis en devenant le neveu de Charlemagne.

Roland. — nul ne se serait avisé d'appeler désormais le capitaine Montrevel Louis, du moment où Bonaparte l'avait baptisé Roland. — Roland fit avec le général en chef la campagne d'Italie, et revint avec lui à Paris, après la paix de Campo-Formio.

Lorsque l'expédition d'Egypte fut décidée, Roland, que la mort du général de brigade de Montrevel, tué sur le Rhin tandis que son fils combattait sur l'Adige et le Mincio, avait rappelé près de sa mère, Roland fut désigné un des premiers par le général en chef pour prendre rang dans l'inutile mais poétique croisade qu'il entreprenait.

Il laissa sa mère, sa sœur Amélie et son jeune frère Edouard à Bourg, ville natale du général de Montrevel; ils habitaient, à trois quarts de lieue de la ville, c'est-à-dire aux Noires-Fontaines, une charmante maison à laquelle on donnait le nom de château, et qui, avec une ferme et quelques centaines d'arpents de terre situés aux environs, formait toute la fortune du général, six ou huit mille livres de rente à peu près.

Ce fut une grande douleur au cœur de la pauvre veuve que le départ de Roland pour cette aventureuse expédition; la mort du père semblait présager celle du fils, et Madame de Montrevel, douce et tendre créole, était loin d'avoir les âpres vertus d'une mère de Sparte ou de Lacédémone.

Bonaparte, qui aimait de tout son cœur son ancien camarade de l'Ecole militaire, avait permis à celui-ci de le rejoindre au dernier moment à Toulon.

Mais la peur d'arriver trop tard empêcha Roland de profiter de la permission dans toute son étendue. Il quitta sa mère en lui promettant une chose qu'il n'avait garde de tenir: c'était de ne s'exposer que dans les cas d'une absolue nécessité, et arriva à Marseille huit jours avant que la flotte mit à la voile.

Notre intention n'est pas plus de faire une relation de la campagne d'Egypte que nous n'en avons fait une de la campagne d'Italie. Nous n'en dirons que ce qui sera absolument nécessaire à l'intelligence de cette histoire et au développement du caractère de Roland.

Le 19 mai 1798, Bonaparte et tout son état-major mettaient à la voile pour l'Orient; le 15 juin, les chevaliers de Malte lui rendaient les clefs de la citadelle. Le 2 juillet l'armée débarquait au Marabout; le même jour, elle prenait Alexandrie; le 25, Bonaparte entra au Caire après avoir battu les mameluks à Chébreiss et aux Pyramides.

Pendant cette suite de marches et de combats, Roland avait été l'officier que nous connaissons, gai, courageux, spirituel, bravant la chaleur dévorante des jours, la rosée glaciale des nuits, se jetant en héros ou en fou au milieu des sabres turcs ou des balles bédouines.

En outre, pendant les quarante jours de traversée, il n'avait point quitté l'interprète Ventura; de sorte qu'avec sa facilité admirable, il était arrivé, non point à parler couramment l'arabe, mais à se faire entendre dans cette langue.

Aussi arrivait-il souvent que, quand le général en chef ne voulait point avoir recours à l'interprète juré, c'était Roland qu'il chargeait de faire certaines communications aux muftis, aux ulémas et aux cheiks.

Pendant la nuit du 20 au 21 octobre, le Caire se révolta; à cinq heures du matin, on apprit la mort du général Dupuy, tué d'un coup de lance; à huit heures du matin, au moment où l'on croyait être maître de l'insurrection, un aide de camp du général mort accourut, annonçant que les Bédouins de la campagne menaçaient Bab-el-Nasr ou la porte de la Victoire.

Bonaparte déjeunait avec son aide de camp Sulkowsky, grièvement blessé à Salahiéh, et qui se levait à grand-peine de son lit de douleur.

Bonaparte, dans sa préoccupation, oublia l'état dans lequel était le jeune Polonais.

— Sulkowsky, dit-il, prenez quinze guides, et allez voir ce que nous veut cette canaille.

Sulkowsky se leva.

— Général, dit Roland, chargez-moi de la commission; vous voyez bien que mon camarade peut à peine se tenir debout.

— C'est juste, dit Bonaparte; va.

Roland sortit, prit quinze guides et partit.

Mais l'ordre avait été donné à Sulkowsky, et Sulkowsky tenait à l'exécuter.

Il partit de son côté avec cinq ou six hommes qu'il trouva prêts.

Soit hasard, soit qu'il connût mieux que Roland les rues du Caire, il arriva quelques secondes avant lui à la porte de la Victoire.

En arrivant à son tour, Roland vit un officier que les Arabes emmenaient ; ses cinq ou six hommes étaient déjà tués.

Quelquefois les Arabes, qui massacraient impitoyablement les soldats, épargnaient les officiers dans l'espoir d'une rançon.

Roland reconnut Sulkowsky ; il le montra de la pointe de son sabre à ses quinze hommes, et chargea au galop.

Une demi-heure après, un guide rentrait seul au quartier général, annonçant la mort de Sulkowsky, de Roland et de ses vingt et un compagnons.

Bonaparte, nous l'avons dit, aimait Roland comme un frère, comme un fils, comme il aimait Eugène ; il voulut connaître la catastrophe dans tous ses détails et interrogea le guide.

Le guide avait vu un Arabe trancher la tête de Sulkowsky et attacher sa tête à l'arçon de sa selle.

Quant à Roland, son cheval avait été tué. Pour lui, il s'était délogé des écriers et avait combattu un instant à pied ; mais bientôt il avait disparu dans une fusillade presque à bout portant.

Bonaparte poussa un soupir, versa une larme, murmura : « Encore un ! » et sembla n'y plus penser.

Seulement, il s'informa à quelle tribu appartenaient les Arabes bédouins qui venaient de lui tuer deux des hommes qu'il aimait le mieux.

Il apprit que c'était une tribu d'Arabes insoumis dont le village était distant de dix lieues à peu près.

Bonaparte leur laissa un mois, afin qu'ils crussent bien à leur impunité ; puis, un mois écoulé, il ordonna à un de ses aides de camp, nommé Croisier, de cerner le village, de détruire les huttes, de faire couper la tête aux hommes, de mettre les têtes dans des sacs et d'amener au Caire le reste de la population, c'est-à-dire les femmes et les enfants.

Croisier exécuta ponctuellement l'ordre : on amena au Caire toute la population de femmes et d'enfants que l'on put prendre, et, parmi cette population, un Arabe vivant, lié et garrotté sur son cheval.

— Pourquoi cet homme vivant ? demanda Bonaparte ; j'avais dit de trancher la tête à tout ce qui était en état de porter les armes.

— Général, dit Croisier, qui, lui aussi, baragouinait quelques mots d'arabe, au moment où j'allais faire couper la tête de cet homme, j'ai cru comprendre qu'il offrait d'échanger sa vie contre celle d'un prisonnier. J'ai pensé que nous aurions toujours le temps de lui couper la tête, et je l'ai amené. Si je me suis trompé, la cérémonie aura lieu ici au lieu d'avoir eu lieu là-bas : ce qui est différé n'est pas perdu.

On fit venir l'interprète Ventura et l'on interrogea le Bédouin.

Le Bédouin répondit qu'il avait sauvé la vie à un officier français, grièvement blessé à la porte de la Victoire ; que cet officier qui parlait un peu l'arabe, s'était dit aide de camp du général Bonaparte ; qu'il l'avait envoyé à son frère, qui exerçait la profession de médecin dans la tribu voisine ; que l'officier était prisonnier dans cette tribu, et que, si on voulait lui promettre la vie, il écrirait à son frère de renvoyer le prisonnier au Caire.

C'était peut-être une fable pour gagner du temps, mais c'était peut-être aussi la vérité : on ne risquait rien d'attendre.

On plaça l'Arabe sous bonne garde, on lui donna un thaleb qui écrivit sous sa dictée, il scella la lettre de son cachet, et un Arabe du Caire partit pour mener la négociation.

Il y avait, si le négociateur réussissait, la vie pour le Bédouin, cinq cents piastres pour le négociateur.

Trois jours après, le négociateur revint ramenant Roland.

Bonaparte avait espéré ce retour, mais il n'y avait pas cru.

Ce cœur de bronze, qui avait paru insensible à la douleur, se fondit dans la joie, il ouvrit ses bras à Roland comme au jour où il l'avait retrouvé, et deux larmes, deux perles — les larmes de Bonaparte étaient rares — coulèrent de ses yeux.

Quant à Roland, chose étrange ! il resta sombre au milieu de la joie qu'occasionnait son retour, confirma le récit de l'Arabe, appuya sa mise en liberté, mais refusa de donner aucun détail personnel sur la façon dont il avait été pris par les Bédouins et traité par le thaleb ; quant à Sulkowsky, il avait été tué et décapité sous ses yeux ; il n'y fallait donc plus songer.

Seulement, Roland reprit son service d'habitude, et l'on remarqua que ce qui, jusque-là, avait été du courage chez lui, était devenu de la témérité ; que ce qui avait été un besoin de gloire, semblait être devenu un besoin de mort.

D'un autre côté, comme il arrive à ceux qui bravent le fer et le feu, le fer et le feu s'écartèrent miraculeusement de lui ; devant, derrière Roland, à ses côtés, les hommes tombaient : lui restait debout, invulnérable comme le démon de la guerre.

Lors de la campagne de Syrie, on envoya deux parlementaires sommer Djezzar-Pacha de rendre Saint-Jean-d'Acre ; les deux parlementaires ne reparurent plus : ils avaient eu la tête tranchée.

On dut en envoyer un troisième : Roland se présenta, insista pour y aller, en obtint, à force d'instances, la permission du général en chef, et revint.

Il fut de chacun des dix-neuf assauts qu'on livra à la forteresse ; à chaque assaut, on le vit parvenir sur la brèche : il fut un des dix hommes qui pénétrèrent dans la tour Maudite ; neuf y restèrent, lui revint sans une égratignure.

Pendant la retraite, Bonaparte ordonna à ce qui restait de cavaliers dans l'armée de donner leurs chevaux aux blessés et aux malades ; c'était à qui ne donnerait pas son cheval aux pestiférés, de peur de la contagion.

Roland donna le sien de préférence à ceux-ci : trois tombèrent de son cheval à terre ; il remonta son cheval après eux, et arriva sain et sauf au Caire.

A Aboukir, il se jeta au milieu de la mêlée, pénétra jusqu'au pacha en forçant la ceinture de noirs qui l'entouraient, l'arrêta par la barbe, et essuya le feu de ses deux pistolets, dont l'un brûla l'amorce seulement ; la balle de l'autre passa sous son bras et alla tuer un guide derrière lui.

Quand Bonaparte prit la résolution de revenir en France, Roland fut le premier à qui le général en chef annonça ce retour. Tout autre eût bondi de joie ; lui resta triste et sombre, disant :

— J'aurais mieux aimé que nous restassions ici, général ; j'avais plus de chances d'y mourir.

Cependant, c'eût été une ingratitude à lui de ne pas suivre le général en chef ; il le suivit.

Pendant toute la traversée, il resta morne et impassible. Dans les mers de Corse, on aperçut la flotte anglaise ; là seulement, il sembla se reprendre à la vie. Bonaparte avait déclaré à l'amiral Gauthaume que l'on combattrait jusqu'à la mort, et avait donné l'ordre de faire sauter la frégate plutôt que d'amener le pavillon.

On passa sans être vu au milieu de la flotte, et, le 8 octobre 1799, on débarqua à Fréjus.

Ce fut à qui toucherait le premier la terre de France ; Roland descendit le dernier.

Le général en chef semblait ne faire attention à aucun de ces détails, pas un ne lui échappait ; il fit partir Eugène, Berthier, Bourrienne, ses aides de camp, sa suite, par la route de Gap et de Draguignan.

Lui, prit incognito la route d'Aix, afin de juger par ses yeux de l'état du Midi, ne gardant avec lui que Roland.

Dans l'espoir qu'à la vue de la famille, la vie rentrerait dans ce cœur brisé d'une atteinte inconnue, il lui avait annoncé, en arrivant à Aix, qu'il le laisserait à Lyon, et lui donnait trois semaines de congé à titre de gratification pour lui et de surprise à sa mère et à sa sœur.

Roland avait répondu :

— Merci, général ; ma sœur et ma mère seront bien heureuses de me revoir.

Autrefois, Roland aurait répondu : « Merci, général, je serai bien heureux de revoir ma mère et ma sœur. »

Nous avons assisté à ce qui s'était passé à Avignon ; nous avons vu avec quel mépris profond du danger, avec quel dégoût amer de la vie Roland avait marché à un duel terrible. Nous avons entendu la raison qu'il avait donnée à sir John de son insouciance en face de la mort ; la raison était-elle bonne ou mauvaise, vraie ou fausse ? Sir John dut se contenter de celle-là ; évidemment, Roland n'était point disposé à en donner d'autre.

Et maintenant, nous l'avons dit, tous deux dormaient ou faisaient semblant de dormir, rapidement emportés par le galop de deux chevaux de poste sur la route d'Avignon à Orange.

VI

MORGAN

Il faut que nos lecteurs nous permettent d'abandonner un instant Roland et sir John, qui, grâce à la disposition physique et morale dans laquelle nous les avons laissés, ne doivent leur inspirer aucune inquiétude, et de nous occuper sérieusement d'un personnage qui n'a fait qu'apparaître dans cette histoire et qui cependant doit y jouer un grand rôle.

Nous voulons parler de l'homme qui était entré masqué et armé dans la salle de la table d'hôte d'Avignon, pour rapporter à Jean Picot le group de deux cents louis qui lui avait été volé par mégarde, confondu qu'il était avec l'argent du gouvernement.

Nous avons vu que l'audacieux bandit, qui s'était donné à lui-même le nom de Morgan, était arrivé à Avignon, masqué, à cheval et en plein jour. Il avait, pour entrer dans l'hôtel du Palais-Egalité, laissé son cheval à la porte, et, comme si ce cheval eût joué dans la ville pontificale et royaliste de la même impunité que son maître, il l'avait retrouvé à tournebride, l'avait détaché, avait sauté dessus, était sorti par la porte d'Oulle, avait longé les murailles au grand galop et avait disparu sur la route de Lyon.

Seulement, à un quart de lieue d'Avignon, il avait ramené son manteau autour de lui pour dérober aux passants la vue de ses armes, et, ôtant son masque, il l'avait glissé dans une de ses fontes.

Ceux qu'il avait laissés à Avignon si fort intrigués de ce que pouvait être ce terrible Morgan, la terreur du Midi, eussent pu alors, s'ils se fussent trouvés sur la route d'Avignon à Bédarides, s'assurer par leurs propres yeux si l'aspect du bandit était aussi terrible que sa renommée.

Nous n'hésitons point à dire que les traits qui se fussent alors offerts à leurs regards leur auraient paru si peu en harmonie avec l'idée que leur imagination prévenue s'en était faite, que leur étonnement eût été extrême.

En effet, le masque enlevé par une main d'une blancheur et d'une délicatesse parfaites, venait de laisser à découvert le visage d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans à peine, visage qui, par la régularité des traits et la douceur de la physionomie, eût pu le disputer à un visage de femme.

Un seul détail donnait à cette physionomie ou plutôt devait lui donner, dans certains moments, un caractère de fermeté étrange : c'étaient, sous de beaux cheveux blonds flottant sur le front et sur les tempes, comme on les portait à cette époque, des sourcils, des yeux et des cils d'un noir d'ébène.

Le reste du visage, nous l'avons dit, était presque féminin.

Il se composait de deux petites oreilles dont on n'apercevait que l'extrémité sous cette touffe de che-

veux temporale à laquelle les incroyables de l'époque avaient donné le nom d'oreilles de chien ; d'un nez droit et d'une proportion parfaite ; d'une bouche un peu grande, mais rosée et toujours souriante, et qui, en souriant, laissait voir une double rangée de dents admirables ; d'un menton fin et délicat, légèrement teinté de bleu et indiquant, par cette nuance, que, si sa barbe n'eût point été si soigneusement et si récemment faite, elle eût protesté contre la couleur dorée de la chevelure, été du même ton que les sourcils, les cils et les yeux, c'est-à-dire du noir le plus prononcé.

Quant à la taille de l'inconnu, on avait pu l'apprécier au moment où il était entré dans la salle de la table d'hôte : elle était élevée, bien prise, flexible, et dénotait, sinon une grande force musculaire, du moins une grande souplesse et une grande agilité.

Quant à la façon dont il était à cheval, elle indiquait l'assurance d'un écuyer consommé.

Son manteau rejeté sur son épaule, son masque caché dans ses fontes, son chapeau enfoncé sur ses yeux, le cavalier reprit l'allure rapide un instant abandonnée par lui, traversa Bédarides au galop, et, arrivé aux premières maisons d'Orange, entra sous une grande porte qui se referma immédiatement derrière lui.

Un domestique attendait et sauta au mors du cheval.

Le cavalier mit rapidement pied à terre.

— Ton maître est-il ici ? demanda-t-il au domestique.

— Non, monsieur le baron, répondit celui-ci ; cette nuit, il a été forcé de partir, et il a dit que, si monsieur venait et le demandait, on répondit à monsieur qu'il voyageait pour les affaires de la compagnie.

— Bien, Baptiste. Je lui ramène son cheval en bon état, quoique un peu fatigué ; il faudrait le laver avec du vin, en même temps que tu lui donnerais, pendant deux ou trois jours, de l'orge au lieu d'avoine : il a fait quelque chose comme quarante lieues depuis hier matin.

— M. le baron en a été content ?

— Très content. La voiture est-elle prête ?

— Oui, monsieur le baron, toute attelée sous la remise ; le postillon boit avec Julien : monsieur avait recommandé qu'on l'occupât hors de la maison pour qu'il ne le vit pas venir.

— Il croit que c'est ton maître qu'il conduit ?

— Oui, monsieur le baron ; voici le passeport de mon maître, avec lequel on a été prendre les chevaux à la poste, et, comme mon maître est allé du côté de Bordeaux avec le passeport de M. le baron, et que M. le baron va du côté de Genève avec le passeport de mon maître, il est probable que l'écheveau de fil sera assez embrouillé pour que dame police, si subtils que soient ses doigts, ne le dévide pas facilement.

— Détache la valise qui est à la croupe du cheval, Baptiste, et donne-la-moi.

Baptiste se mit en devoir d'obéir ; seulement, la valise faillit lui échapper des mains.

— Ah ! dit-il en riant, M. le baron ne m'avait pas prévenu ! Diable ! M. le baron n'a pas perdu son temps, à ce qu'il paraît.

— C'est ce qui te trompe, Baptiste : si je n'ai pas perdu tout mon temps, j'en ai au moins perdu beaucoup ; aussi je voudrais bien repartir le plus tôt possible.

— M. le baron ne déjeunerait-il pas ?

— Je mangerai un morceau, mais très rapidement.

— Monsieur ne sera pas retardé ; il est deux heures de l'après-midi, et le déjeuner l'attend depuis dix heures du matin ; heureusement que c'est un déjeuner froid.

Et Baptiste se mit en devoir de faire, en l'absence de son maître, les honneurs de la maison à l'étranger en lui montrant la route de la salle à manger.

— Inutile, dit celui-ci, je connais le chemin. Occupez-vous de la voiture ; qu'elle soit sous l'allée, la portière toute ouverte, au moment où je sortirai, afin que le postillon ne puisse me voir. Voilà de quoi lui payer sa première poste.

Et l'étranger désigné sous le titre de baron remit à Baptiste une poignée d'assignats.

— Ah ! monsieur, dit celui-ci, mais il y a là de quoi payer le voyage jusqu'à Lyon !

— Content-toi de le payer jusqu'à Valence, sous

pretexte que je veux dormir ; le reste sera pour la peine que tu vas prendre à faire les comptes

— Dois-je mettre la valise dans le coffre ?

— Je l'y mettrai moi-même.

Et, prenant la valise des mains du domestique, sans laisser voir qu'elle pesât à sa main, il s'achemina vers la salle à manger, tandis que Baptiste s'acheminait vers le cabaret voisin, en mettant de l'ordre dans ses assisnats.

Comme l'avait dit l'étranger, le chemin lui était familier ; car il s'enfonça dans un corridor, ouvrit sans hésiter une première porte, puis une seconde, et, cette seconde porte ouverte, se trouva en face d'une table élégamment servie.

Une volaille, deux perdreaux, un jambon froids, des fromages de plusieurs espèces, un dessert composé de fruits magnifiques, et deux carafes contenant, l'une du vin couleur de rubis, et l'autre du vin couleur de topaze, constituaient un déjeuner qui, quoique évidemment servi pour une seule personne, puisqu'un seul conviert était ins. pouvait, en cas de besoin, suffire à trois ou quatre convives.

Le premier soin du jeune homme, en entrant dans la salle à manger, fut d'aller droit à une glace, d'ôter son chapeau, de rajuster ses cheveux avec un petit peigne qu'il tira de sa poche ; après quoi, il s'avança vers un bassin de faïence surmonté de sa fontaine, prit une serviette qui paraissait préparée à cet effet, et se lava le visage et les mains.

Ce ne fut qu'après ces soins, — qui indiquaient l'homme élégant par habitude, — ce ne fut, disons-nous, qu'après ces soins minutieusement accomplis que l'étranger se mit à table.

Quelques minutes lui suffirent pour satisfaire un appétit auquel la fatigue et la jeunesse avaient cependant donné de majestueuses proportions ; et, quand Baptiste reparut pour annoncer au convive solitaire que la voiture était prête, il le vit aussitôt debout que prévenu.

L'étranger enfonça son chapeau sur ses yeux, s'enveloppa de son manteau, mit sa valise sous son bras, et, comme Baptiste avait eu le soin de faire approcher le marchepied aussi près que possible de la porte, il s'élança dans la chaise de poste sans avoir été vu du postillon.

Baptiste referma la portière sur lui ; puis, s'adressant à l'homme aux grosses bottes :

— Tout est payé jusqu'à Valence, n'est-ce pas, poste et guides ? demanda-t-il.

— Tout ; vous faut-il un reçu ? répondit en gognardant le postillon.

— Non ; mais M. le marquis de Ribier, mon maître, ne désire pas être dérangé jusqu'à Valence.

— C'est bien, répondit le postillon avec le même accent gouaillier, on ne dérangera pas le citoyen marquis. Allons, houp !

Et il enleva ses chevaux en faisant résonner son fouet avec cette bruyante éloquence qui dit à la fois aux voisins et aux passants : « Gare ici, gare là-bas, ou sinon tant pis pour vous ! je mène un homme qui paye bien et qui a le droit d'écraser les autres. »

Une fois dans la voiture, le faux marquis de Ribier ouvrit les glaces, baissa les stores, leva la banquette, mit sa valise dans le coffre, s'assit dessus, s'enveloppa dans son manteau, et, sûr de n'être réveillé qu'à Valence, s'endormit comme il avait déjeuné, c'est-à-dire avec tout l'appétit de la jeunesse.

On fit le trajet d'Orange à Valence en huit heures ; un peu avant d'entrer dans la ville, notre voyageur se réveilla.

Il souleva un store avec précaution et reconnut qu'il traversait le petit bourg de la Paillasse : il faisait nuit ; il fit sonner sa montre : elle sonna onze heures du soir.

Il jugea inutile de se rendormir, fit le compte des postes à payer jusqu'à Lyon, et prépara son argent.

Au moment où le postillon de Valence s'approchait de son camarade qu'il allait remplacer, le voyageur entendit celui-ci qui disait à l'autre :

— Il paraît que c'est un ci-devant ; mais, depuis Orange, il est recommandé, et, vu qu'il paye vingt sous de guides, faut le mener comme un patriote.

— C'est bon, répondit le Valentinois, on le mènera en conséquence.

Le voyageur crut que c'était le moment d'intervenir. Il souleva son store.

— Et tu ne feras que me rendre justice, dit-il, un patriote, corbleu ! je me vante d'en être un, et du premier calibre encore ; et la preuve, tiens, voilà pour boire à la santé de la République !

Et il donna un assignat de cent francs au postillon qui l'avait recommandé à son camarade.

Et, comme l'autre regardait d'un oeil avide le chiffon de papier :

— Et voilà le pareil pour toi, dit-il, si tu veux faire aux autres la même recommandation que tu viens de recevoir.

— Oh ! soyez tranquille, citoyen, dit le postillon, il n'y aura qu'un mot d'ordre d'ici à Lyon : ventre à terre !

— Et voici d'avance le prix des seize postes, y compris la double poste d'entrée ; je paye vingt sous de guides ; arrangez cela entre vous.

Le postillon enfourcha son cheval et partit au galop.

La voiture relayait à Lyon vers les quatre heures de l'après-midi.

Pendant que la voiture relayait, un homme habillé en commissionnaire, et qui, son crochet sur le dos, se tenait assis sur une borne, se leva, s'approcha de la voiture et dit tout bas au jeune compagnon de Jehu quelques paroles qui parurent jeter celui-ci dans le plus profond étonnement.

— En es-tu bien sûr ? demanda-t-il au commissionnaire.

— Quand je te dis que je l'ai vu, de mes yeux vu ! répondit ce dernier.

— Je puis donc annoncer à nos amis la nouvelle comme certaine ?

— Tu le peux ; seulement, hâte-toi.

— Est-on prévenu à Servas ?

— Oui ; tu trouveras un cheval prêt, entre Servas et Snc.

Le postillon s'approcha ; le jeune homme échangea un dernier regard avec le commissionnaire, qui s'éloigna comme s'il était chargé d'une lettre très pressée.

— Quelle route, citoyen ? demanda le postillon.

— La route de Bourg ; il faut que je sois à Servas à neuf heures du soir ; je paye trente sous de guides.

— Quatorze lieues en cinq heures, c'est dur ; mais, enfin, cela peut se faire.

— Cela se fera-t-il ?

— On tâchera.

Et le postillon enleva ses chevaux au grand galop. A neuf heures sonnantes, on entra dans Servas.

— Un écu de six livres pour ne pas relayer et me conduire à moitié chemin de Sue ! cria par la portière le jeune homme au postillon.

— Ça va ! répondit celui-ci.

Et la voiture passa sans s'arrêter devant la poste.

A un demi-quart de lieue de Servas, Morgan fit arrêter la voiture, passa sa tête par la portière, rapprocha ses mains et imita le cri du chat-huant.

L'imitation était si fidèle, que, des bois voisins, un chat-huant lui répondit.

— C'est ici, cria Morgan.

Le postillon arrêta ses chevaux.

— Si c'est ici, dit-il, inutile d'aller plus loin.

Le jeune homme prit la valise, ouvrit la portière, descendit, et, s'approchant du postillon :

— Voici l'écu de six livres promis.

Le postillon prit l'écu, le mit dans l'orbite de son oeil, et l'y maintint comme un élégant de nos jours y maintient son lorgnon.

Morgan devina que cette pantomime avait une signification.

— Eh bien, demanda-t-il, que veut dire cela ?

— Cela veut dire, fit le postillon, que j'ai beau faire, j'y vois d'un oeil.

— Je comprends, reprit le jeune homme en riant ; et si je bouche l'autre oeil...

— Dame, je n'y verrai plus !

— En voilà un drôle, qui aime mieux être aveugle que borgne ! Enfin, il ne faut pas disputer des goûts ; tiens !

Et il lui donna un second écu.

Le postillon le mit sur son autre œil, fit tourner la voiture, et reprit le chemin de Servas.

Le compagnon de Jehu attendit qu'il se fût perdu dans l'obscurité, et, approchant de sa bouche une clef forcée, il en tira un son prolongé et tremblotant, comme celui d'un sifflet de contremaître.

Un son pareil lui répondit.

Et, en même temps, on vit un cavalier sortir du bois et s'approcher au galop.

À la vue de ce cavalier, Morgan se couvrit de nouveau le visage de son masque.

— Au nom de qui venez-vous ? demanda le cavalier dont on ne pouvait voir la figure, cachée qu'elle était sous les bords d'un énorme chapeau.

— Au nom du prophète Elisée, répondit le jeune homme masqué.

— Alors, c'est vous que j'attends.

Et il descendit de cheval.

— Es-tu prophète ou disciple ? demanda Morgan.

— Je suis disciple, répondit le nouveau venu.

— Et ton maître, où est-il ?

— Vous le trouverez à la chartreuse de Seillon.

— Sais-tu le nombre des compagnons qui y sont réunis ce soir ?

— Douze.

— C'est bien ; si tu en rencontres quelques autres, envoie-les au rendez-vous.

Celui qui s'était donné le titre de disciple s'inclina en signe d'obéissance, aida Morgan à attacher la valise sur la croupe de son cheval, et le tint respectueusement par le mors, tandis que celui-ci montait.

Sans même attendre que son second pied eût atteint l'étrier, Morgan piqua son cheval, qui arracha le mors des mains du domestique et partit au galop.

On voyait à la droite de la route s'étendre la forêt de Seillon, comme une mer de ténèbres dont le vent de la nuit faisait onduler et gémir les vagues sombres.

À un quart de lieue au delà de Sue, le cavalier poussa son cheval à travers terres, et alla au-devant de la forêt, qui, de son côté, semblait venir au-devant de lui.

Le cheval, guidé par une main expérimentée, s'y enfonga sans hésitation.

Àu bout de dix minutes, il reparut de l'autre côté.

À cent pas de la forêt s'élevait une masse sombre, isolée au milieu de la plaine.

C'était un bâtiment d'une architecture massive, ombragé par cinq ou six arbres séculaires.

Le cavalier s'arrêta devant une grande porte au-dessus de laquelle étaient placées, en triangle, trois statues : celle de la Vierge, celle de Notre-Seigneur Jésus, et celle de saint Jean-Baptiste. La statue de la Vierge marquait le point le plus élevé du triangle.

Le voyageur mystérieux était arrivé au but de son voyage, c'est-à-dire à la chartreuse de Seillon.

La chartreuse de Seillon, la vingt-deuxième de l'ordre, avait été fondée en 1178.

En 1672, un bâtiment moderne avait été substitué au vieux monastère ; c'est de cette dernière construction que l'on voit encore aujourd'hui les vestiges.

Ces vestiges sont, à l'extérieur, la façade que nous avons dite, façade ornée de trois statues, et devant laquelle nous avons vu s'arrêter le cavalier mystérieux ; à l'intérieur, une petite chapelle ayant son entrée à droite sous la grande porte.

Un paysan, sa femme, deux enfants l'habitent à cette heure, et, de l'ancien monastère, ils ont fait une ferme.

En 1791, les chartreux avaient été expulsés de leur couvent ; en 1792, la chartreuse et ses dépendances avaient été mises en vente comme propriété ecclésiastique.

Les dépendances étaient d'abord le parc, attenant aux bâtiments, et ensuite la belle forêt qui porte encore aujourd'hui le nom de Seillon.

Mais, à Bourg, ville royaliste et surtout religieuse, personne ne risqua de compromettre son âme, en achetant un bien qui avait appartenu à de dignes moines que chacun vénérât. Il en résultait que le couvent, le parc et la forêt étaient devenus, sous le titre de biens de l'État, la propriété de la République, c'est-à-dire n'appartenaient à personne, — ou, du moins, restaient délaissés ; — car la République, depuis sept ans, avait

eu bien autre chose à penser que de faire récrépir des murs, entretenir un verger, et mettre en coupe réglée une forêt.

Depuis sept ans donc, la chartreuse était complètement abandonnée, et, quand par hasard un regard curieux pénétrait par le tron de la serrure, il voyait l'herbe poussant dans les cours, comme les ronces dans le verger, comme les broussailles dans la forêt, laquelle, percée à cette époque d'une route et de deux ou trois sentiers seulement, était partout ailleurs, en apparence du moins, devenue impraticable.

Une espèce de pavillon, nommé la Correrie, dépendant de la chartreuse et distant du monastère d'un demi-quart de lieue, verdissait de son côté dans la forêt, laquelle, profitant de la liberté qui lui était laissée de pousser à sa fantaisie, l'avait enveloppé de tout côté d'une ceinture de feuillages, et avait fini par le dérober à la vue.

Àu reste, les bruits les plus étranges couraient sur ces deux bâtiments : on les disait hantés par des hôtes invisibles le jour, effrayants la nuit ; des bûcherons ou des paysans attardés, qui parfois allaient encore exercer dans la forêt de la République les droits d'usage dont la ville de Bourg jouissait du temps des chartreux, prétendaient avoir vu, à travers les fentes des volets fermés, courir des flammes dans les corridors et dans les escaliers, et avoir distinctement entendu des bruits de chaînes traînant sur les dalles des cloîtres et les pavés des cours. Les esprits forts niaient la chose ; mais, en opposition avec les incroyables, deux sortes de gens l'affirmaient et donnaient, selon leurs opinions et leurs croyances, à ces bruits effrayants et à ces lueurs nocturnes, deux causes différentes : les patriotes prétendaient que c'étaient les âmes des pauvres moines que la tyrannie des cloîtres avait ensevelis vivants dans les *in-pace*, qui revenaient en appelant la vengeance du ciel sur leurs persécuteurs, et qui traînaient après leur mort les fers dont ils avaient été chargés pendant leur vie ; les royalistes disaient que c'était le diable en personne, qui, trouvant un couvent vide, et n'ayant plus à craindre le goupillon des dignes religieux, venait tranquillement prendre ses ébais là où autrefois il n'eût point osé hasarder le bout de sa griffe ; mais il y avait un fait qui laissait toute chose en suspens : c'est que pas un seul de ceux qui niaient ou qui affirmaient, — soit qu'il eût pris parti pour les âmes des moines martyrs ou pour le sabbat tenu par Belzébuth, — n'avait eu le courage de se hasarder dans les ténèbres et de venir aux heures solennelles de la nuit s'assurer de la vérité, afin de pouvoir dire le lendemain si la chartreuse était solitaire ou hantée, et, si elle était hantée, quelle espèce d'hôtes y revenaient.

Mais sans doute tous ces bruits, fondés ou non, n'avaient aucune influence sur le cavalier mystérieux ; car, ainsi que nous l'avons dit, quoique neuf heures sonnassent à Bourg, et que, par conséquent, il fit nuit close, il arrêta son cheval à la porte du monastère abandonné, et, sans mettre pied à terre, tirant un pistolet de ses fontes, il frappa du pommeau contre la porte trois coups espacés à la manière des francs-maçons.

Puis il écouta.

Un instant il avait douté qu'il y eût réunion à la chartreuse ; car, si fixement qu'il eût regardé, si attentivement qu'il eût prêté l'oreille, il n'avait vu aucune lumière, n'avait entendu aucun bruit.

Pendant, il lui sembla qu'un pas circonspect s'approchait intérieurement de la porte.

Il frappa une seconde fois avec la même arme et de la même façon.

— Qui frappe ? demanda une voix.

— Celui qui vient de la part d'Elisée, répondit le voyageur.

— Quel est le roi auquel les fils d'Isaac doivent obéir ?

— Jehu.

— Quelle est la maison qu'ils doivent exterminer ?

— Celle d'Achab.

— Êtes-vous prophète ou disciple ?

— Je suis prophète.

— Alors, soyez le bienvenu dans la maison du Seigneur, dit la voix.

Aussitôt les barres de fer qui assuraient la massive

clôture basculèrent sur elles-mêmes, les verrous grinçèrent dans les tenons, un des battants de la porte s'ouvrit silencieusement, et le cheval et le cavalier s'enfoncèrent sous la sombre voûte qui se referma derrière eux.

Celui qui avait ouvert cette porte, si lente à s'ouvrir, si prompt à se refermer, était vêtu de la longue robe blanche des chartroux, dont le capuchon, retombant sur son visage, voilait entièrement ses traits.

VII

LA CHARTREUSE DE SEILLON

Sans doute, de même que le premier affilié rencontré sur la route de Sue par celui qui venait de se donner le titre de prophète, le moine qui avait ouvert la porte n'occupait qu'un rang secondaire dans la confrérie ; car saisissant la bride du cheval, il le maintint tandis que le cavalier mettait pied à terre, rendant ainsi au jeune homme le même service que lui eût rendu un palefrenier.

Morgan descendit, détacha la valise, tira les pistolets de leurs fontes, les passa à sa ceinture, près de ceux qui y étaient déjà, et, s'adressant au moine d'un ton de commandement :

— Je croyais, dit-il, trouver les frères réunis en conseil.

— Ils sont réunis, en effet, répondit le moine.

— Ou cela ?

— Dans la Corrière ; on a vu, depuis quelques jours, rôder autour de la chartreuse des heures suspectes, et des ordres supérieurs ont ordonné les plus grandes précautions.

Le jeune homme haussa les épaules en signe qu'il regardait ces précautions comme inutiles, et, toujours du même ton de commandement :

— Faites mener ce cheval à l'écurie et conduisez-moi au conseil, dit-il.

Le moine appela un autre frère aux mains duquel il jeta la bride du cheval, prit une torche qu'il alluma à une lampe brûlant dans la petite chapelle que l'on peut aujourd'hui encore voir à droite sous la grande porte, et marcha devant le nouvel arrive.

Il traversa le cloître, fit quelques pas dans le jardin, ouvrit une porte conduisant à une espèce de citerne, fit entrer Morgan, referma aussi soigneusement la porte de la citerne qu'il avait refermé celle de la rue, poussa du pied une pierre qui semblait se trouver là par hasard, démasqua un anneau et souleva une dalle fermant l'entrée d'un souterrain dans lequel on descendait par plusieurs marches.

Ces marches conduisaient à un couloir arrondi en voûte et pouvant donner passage à deux hommes s'avancant de front.

Nos deux personnages marchèrent ainsi pendant cinq à six minutes, après lesquelles ils se trouvèrent en face d'une grille. Le moine tira une clef de dessous sa robe et l'ouvrit. Puis, quand tous deux eurent franchi la grille et que la grille se fut refermée :

— Sous quel nom vous annoncerai-je ? demanda le moine.

— Sous le nom de frère Morgan.

— Attendez ici ; dans cinq minutes je serai de retour.

Le jeune homme fit de la tête un signe qui annonçait qu'il était familiarisé avec toutes ces défiances et toutes ces précautions.

Puis il s'assit sur une tombe, — on était dans les caveaux mortuaires du couvent, — et il attendit.

En effet, cinq minutes ne s'étaient point écoulées, que le moine reparut.

— Suivez-moi, dit-il ; les frères sont heureux de votre présence ; ils craignaient qu'il ne vous fût arrivé malheur.

Quelques secondes plus tard, frère Morgan était introduit dans la salle de conseil.

Douze moines l'attendaient le capuchon rabattu sur les yeux ; mais, dès que la porte se fut refermée derrière lui et que le frère servant eut disparu, en même temps que Morgan lui-même ôta son masque, tous les capuchons se rabattirent et chaque moine laissa voir son visage.

Jamais communauté n'avait hadle par une semblable réunion de beaux et joyeux jeunes gens.

Deux ou trois seulement parmi ces étranges moines avaient atteint l'âge de quarante ans.

Toutes les mains se tendirent vers Morgan ; deux ou trois accolades furent données au nouvel arrivant.

— Ah ! par ma foi, dit l'un de ceux qui l'avaient embrassé le plus tendrement, tu nous tires une fatigante épine hors du pied ; nous te croyions mort ou tout au moins prisonnier.

— Mort, je te le passe, Amiet ; mais prisonnier, non, citoyen, comme on dit encore quelquefois, — et comme on ne dira bientôt plus, j'espère, — il faut même dire que les choses se sont passées de part et d'autre avec une aménité touchante ; des qu'il nous a aperçus, le conducteur a crié au postillon d'arrêter ; je crois même qu'il a ajouté : « Je sais ce que c'est. — Alors, lui ai-je dit, si vous savez ce que c'est, mon cher ami, les explications ne seront pas longues. — L'argent du gouvernement ? a-t-il demandé. — Justement, » ai-je répondu. Puis, comme il se faisait un grand remue-ménage dans la voiture : « Attendez, mon ami, ai-je ajouté ; avant tout, descendez, et dites à ces messieurs, et surtout à ces dames, que nous sommes des gens comme il faut, qu'on ne les touchera pas, — ces dames, bien entendu, — et que l'on ne regardera que celles qui passeront la tête par la portière. » Une s'est hasardée, ma foi ! il est vrai quelle était charmante... Je lui ai envoyé un baiser ; elle a poussé un petit cri et s'est réfugiée dans la voiture, ni plus ni moins que Galatée ; mais, comme il n'y avait pas de saules, je ne l'y ai pas poursuivie. Pendant ce temps, le conducteur fouillait dans sa caisse en toute hâte, et il se hâtait si bien, qu'avec l'argent du gouvernement, il m'a remis, dans sa précipitation, deux cents louis appartenant à un pauvre marchand de vin de Bordeaux.

— Ah ! diable ! fit celui des frères auquel le narrateur avait donné le nom d'Amiet, qui probablement, comme celui de Morgan, n'était qu'un nom de guerre, voilà qui est fâcheux ! Tu sais que le Directoire, qui est plein d'imagination, organise des compagnies de chauffeurs qui opèrent en notre nom, et qui ont pour but de faire croire que nous en voulons aux pieds et aux bourses des particuliers, c'est-à-dire que nous sommes de simples voleurs.

— Attendez donc, reprit Morgan, voilà justement ce qui m'a retardé ; j'avais entendu dire quelque chose de pareil à Lyon, de sorte que j'étais déjà à moitié chemin de Valence quand je me suis aperçu de l'erreur par l'étiquette. Ce n'était pas bien difficile, il y avait sur le sac, comme si le bonhomme eût prévu le cas : *Jean Picot, marchand de vin à Fonsac, près Bordeaux*.

— Et tu lui as renvoyé son argent ?

— J'ai mieux fait, je le lui ai reporté.

— A Fonsac ?

— Oh ! non, mais à Avignon. Je me suis douté qu'un homme si soigneux devait s'être arrêté à la première ville un peu importante pour prendre des informations sur ses deux cents louis. Je ne me trompais pas ! je m'informe à l'hôtel si l'on connaît le citoyen Jean Picot ; on me répond que non seulement on le connaît, mais qu'il dîne à table d'hôte. J'entre. Vous devinez de quoi l'on parlait : de l'arrestation de la diligence. Jugez de l'effet de l'apparition ! le dieu antique descendant dans la machine ne faisait pas un dénoûment plus inattendu. Je demande lequel de tous les convives s'appelle Jean Picot ; celui qui porte ce nom distingué et harmonieux se montre. Je dépose devant lui les deux cents louis en lui faisant mes excuses, au nom de la société, de l'inquiétude que lui ont causée les compagnons de Jéhu. J'échange un signe d'amitié avec Barjols, un salut de politesse avec l'abbé de Raus, qui étaient là ; je tire

ma révérence à la compagnie et je sors. C'est peu de chose ; mais cela m'a pris une quinzaine d'heures : de là le retard. J'ai pensé que mieux valait être en retard et ne pas laisser sur nos traces une fausse opinion de nous. Ai-je bien fait, mes maîtres ?

— La société éclata en bravos.

— Seulement, dit un des assistants, je trouve assez imprudent, à vous, d'avoir tenu à remettre l'argent vous-même au citoyen Jean Picot.

— Mon cher colonel, répondit le jeune homme, il y a un proverbe d'origine italienne qui dit : « Qui veut va, qui ne veut pas envoie. » Je voulais, j'ai été.

— Et voilà un gaillard qui, pour vous remercier, si vous avez un jour la mauvaise chance de tomber entre les mains du Directoire, se hâterait de vous reconnaître ; reconnaissance qui aurait pour résultat de vous faire couper le cou.

— Oh ! je l'en défie bien, de me reconnaître.

— Qui l'en empêcherait ?

— Ah ça ! mais vous croyez donc que je fais mes équipées à visage découvert ? En vérité, mon cher colonel, vous me prenez pour un autre. Quitter mon masque, c'est bon entre amis ; mais avec les étrangers, allons donc. Ne sommes-nous pas en plein carnaval ? Je ne vois pas pourquoi je ne me déguiserais pas en Abellino ou en Karl Moor, quand MM. Gohier, Siéyès, Roger Ducos, Moulin et Barras se déguisent en rois de France.

— Et vous êtes entré masqué dans la ville ?

— Dans la ville, dans l'hôtel, dans la salle de la table d'hôte. Il est vrai que, si le visage était couvert, la ceinture était découverte, et, comme vous voyez, elle était bien garnie.

Le jeune homme fit un mouvement qui écarta son manteau, et montra sa ceinture, à laquelle étaient passés quatre pistolets et suspendu un court couteau de chasse.

Puis, avec cette gaieté qui semblait un des caractères dominants de cette insoucieuse organisation :

— Je devais avoir l'air féroce, n'est-ce pas ? Ils m'auront pris pour feu Mandrin descendant des montagnes de la Savoie. A propos, voilà les soixante mille francs de Son Altesse le Directoire.

Et le jeune homme poussa dédaigneusement du pied la valise qu'il avait déposée à terre et dont les entrailles froissées rendirent ce son métallique qui indique la présence de l'or.

Puis il alla se confondre dans le groupe de ses amis, dont il avait été séparé par cette distance qui se fait naturellement entre le narrateur et les auditeurs.

Un des moines se baissa et ramassa la valise.

— Méprisez l'or tant que vous voudrez, mon cher Morgan, puisque cela ne vous empêche pas de le recueillir ; mais je sais de braves gens qui attendent les soixante mille francs que vous crossez dédaigneusement du pied, avec autant d'impatience et d'anxiété que la caravane égarée au désert attend la goutte d'eau qui l'empêchera de mourir de soif.

— Nos amis de la Vendée, n'est-ce pas ? répondit Morgan ; grand bien leur fasse ! Les égoïstes, ils se battent, eux. Ces messieurs ont choisi les roses et nous laissent les épines. Ah ça ! mais ils ne reçoivent donc rien de l'Angleterre ?

— Si fait, dit gaiement un des moines ; à Quiberou, ils ont reçu des boulets et de la mitraille.

— Je ne dis pas des Anglais, reprit Morgan, je dis de l'Angleterre.

— Pas un sou.

— Il me semble, cependant, dit un des assistants, qui paraissait posséder une tête un peu plus réfléchie que celles de ses compagnons, il me semble que nos princes pourraient bien envoyer un peu d'or à ceux qui versent leur sang pour la cause de la monarchie ! Ne craignent-ils pas que la Vendée finisse par se lasser, un jour ou l'autre, d'un dévouement qui, jusqu'aujourd'hui, ne lui a pas encore valu, que je sache, même un remerciement ?

— La Vendée, cher ami, reprit Morgan, est une terre généreuse et qui ne se lassera pas, soyez tranquille ; d'ailleurs, quel serait le mérite de la fidélité, si elle n'avait point affaire à l'ingratitude ? Du moment où le

dévouement rencontre la reconnaissance, ce n'est plus du dévouement : c'est un échange, puisqu'il est récompensé. Soyons fidèles toujours, soyons dévoués tant que nous pourrons, messieurs, et prions le ciel qu'il fasse ingrats ceux auxquels nous nous dévouons, et nous aurons, croyez-moi, la belle part dans l'histoire de nos guerres civiles.

A peine Morgan achevait-il de formuler cet axiome chevaleresque et exprimait-il un souhait qui avait toute chance d'être accompli, que trois coups maçonniques retentirent à la même porte par laquelle il avait été introduit lui-même.

— Messieurs, dit celui des moines qui paraissait remplir le rôle de président, vite les capuchons et les masques ; nous ne savons pas qui nous arrive.

VIII

A QUOI SERVAIT L'ARGENT DU DIRECTOIRE

Chacun s'empressa d'obéir, les moines rabattant les capuchons de leurs longues robes sur leurs visages, Morgan remettant son masque.

— Entrez ! dit le supérieur.

La porte s'ouvrit et l'on vit reparaitre le frère servant.

— Un émissaire du général Georges Cadoudal demande à être introduit, dit-il.

— A-t-il répondu aux trois mots d'ordre ?

— Parfaitement.

— Qu'il soit introduit.

Le frère servant rentra dans le souterrain, et, deux secondes après, reparut, conduisant un homme qu'à son costume il était facile de reconnaître pour un paysan, et à sa tête carrée, coiffée de grands cheveux roux, pour un Breton.

Il s'avança jusqu'au milieu du cercle sans paraître intimidé le moins du monde, fixant tour à tour ses yeux sur chacun des moines et attendant que l'une de ces douze statues de granit rompit le silence.

Ce fut le président qui lui adressa la parole.

— De la part de qui viens-tu ? lui demanda-t-il.

— Celui qui m'a envoyé, répondit le paysan, m'a commandé, si l'on me faisait une question, de dire que je venais de la part de Jésus.

— Es-tu porteur d'un message verbal ou écrit ?

— Je dois répondre aux questions qui me seront faites par vous et échanger un chiffon de papier contre de l'argent.

— C'est bien ; commençons par les questions : Où en sont nos frères de Vendée ?

— Ils avaient déposé les armes et n'attendaient qu'un mot de vous pour les reprendre.

— Et pourquoi avaient-ils déposé les armes ?

— Ils en avaient reçu l'ordre de S. M. Louis XVIII.

— On a parlé d'une proclamation écrite de la main même du roi.

— En voici la copie.

Le paysan présenta le papier au personnage qui l'interrogeait.

Celui-ci l'ouvrit et lut :

« La guerre n'est absolument propre qu'à rendre la royauté odieuse et menaçante. Les monarques qui rentrent par son secours sanglant ne peuvent jamais être aimés : il faut donc abandonner les moyens sanglants et se confier à l'empire de l'opinion, qui revient d'elle-même aux principes sauveurs. Dieu et le roi seront bientôt le cri de ralliement des Français ; il faut réunir en un formidable faisceau les éléments épars du royalisme, abandonner la Vendée militante à son malheureux sort, et marcher dans une voie plus pacifique et moins incohérente. Les royalistes de l'Ouest ont fait leur temps, et l'on doit s'appuyer enfin sur ceux de Paris, qui ont tout préparé pour une restauration prochaine... »

Le président releva la tête, et, cherchant Morgan d'un œil dont son capuchon ne pouvait voiler entièrement l'éclair :

— Eh bien, frère, lui dit-il, j'espère que voilà ton souhait de tout à l'heure accompli, et les royalistes de la Vendée et du Midi auront tout le mérite du dévouement.

Puis, abaissant son regard sur la proclamation, dont restaient quelques lignes à lire, il continua :

— A peu près ce que vous venez de répondre vous-même. Il m'a dit de venir voir et de m'informer de vous si vous étiez décidés à tenir malgré tout, malgré le roi lui-même.

— Pardieu ! dit Morgan.

— Nous sommes décidés, dit le président.

— En ce cas, dit le paysan, tout va bien. Voici les noms réels des nouveaux chefs et leurs noms de guerre ; le général vous recommande de ne vous servir le plus



Ramassez le sac qui est à vos pieds.

« Les Juifs avaient crucifié leur roi, depuis ce temps ils errent par tout le monde : les Français ont guillotiné le leur, ils seront dispersés par toute la terre.

« Datede de Blankenbourg, le 25 août 1799, jour de notre fête, de notre règne le sixième.

« Signé : Louis. »

Les jeunes gens se regardèrent.

— *Quos vult perdere Jupiter dementat!* dit Morgan.

— Oui, dit le président ; mais, quand ceux que Jupiter veut perdre représentent un principe, il faut les soutenir, non seulement contre Jupiter, mais contre eux-mêmes. Ajax, au milieu de la foudre et des éclairs, se cramponnait à un rocher, et, dressant au ciel son poing fermé, disait : « J'échapperai malgré les dieux. »

Puis, se retournant du côté de l'envoyé de Cadoudal :

— Et à cette proclamation qu'a répondu celui qui t'envoie ?

possible dans vos correspondances que des noms de guerre ; c'est le soin qu'il prend lorsque, de son côté, il parle de vous.

— Vous avez la liste ? demanda le président.

— Non ; je pouvais être arrêté, et la liste eût été prise. Ecrivez, je vais vous dicter.

Le président s'assit à la table, prit une plume et écrivit sous la dictée du paysan vendéen les noms suivants :

« Georges Cadoudal, *Jéhu, ou la Tête-ronde* ; Joseph Cadoudal, *Judas Macchabée* ; Lahaye Saint-Hilaire, *David* ; Burban-Malabry, *Brave-la-Mort* ; Poulpiquez, *Royal-Carnage* ; Bonfils, *Brise-barrière* ; Dampherné, *Piquevers* ; Duchayla, *la Couronne* ; Duparc, *le Terrible* ; la Roche, *Milthridite* ; Puisaye, *Jean le Blond*. »

— Voilà les successeurs des Charette, des Stofflet,

des Cathelineau, des Bonchamp, des d'Elbée, des la Rochejaquelein et des Lescure ! dit une voix.

Le Breton se retourna vers celui qui venait de parler.

— S'ils se font tuer comme leurs prédécesseurs, dit-il, que leur demanderez-vous ?

— Allons, bien répondu, dit Morgan ; de sorte... ?

— De sorte que, dès que notre général aura votre réponse, reprit le paysan, il reprendra les armes.

— Et si notre réponse eût été négative?... demanda une voix.

— Tant pis pour vous ! répondit le paysan ; dans tous les cas, l'insurrection était fixée au 20 octobre.

— Eh bien, dit le président, le général aura, grâce à nous, de quoi payer son premier mois de solde. Où est votre reçu ?

— Le voici, dit le paysan tirant de sa poche un papier sur lequel étaient écrits ces mots :

« Reçu de nos frères du Midi et de l'Est, pour être employée au bien de la cause, la somme de :

« GEORGES CADODAL,

« Général en chef de l'armée royaliste de Bretagne. »

La somme, comme on voit, était restée en blanc.

— Savez-vous écrire ? demanda le président.

— Assez pour remplir les trois ou quatre mots qui manquent.

— Eh bien, écrivez : « Cent mille francs. »

Le Breton écrivit ; puis, tendant le papier au président :

— Voici le reçu, dit-il ; où est l'argent ?

— Baissez-vous, et ramassez le sac qui est à vos pieds ; il contient soixante mille francs.

Puis, s'adressant à un des moines :

— Montbard, où sont les quarante autres mille ? demanda-t-il.

Le moine interpellé alla ouvrir une armoire et en tira un sac un peu moins volumineux que celui qu'avait rapporté Morgan, mais qui, cependant, contenait la somme assez ronde de quarante mille francs.

— Voici la somme complète, dit le moine.

— Maintenant, mon ami, dit le président, mangez et reposez-vous ; demain, vous partirez.

— On m'attend là-bas, dit le Vendéen ; je mangerai et je dormirai sur mon cheval. Adieu, messieurs ; le ciel vous garde !

Et il s'avança, pour sortir, vers la porte par laquelle il était entré.

— Attendez, dit Morgan.

Le messager de Georges s'arrêta.

— Nouvelle pour nouvelle, fit Morgan ; dites au général Cadoudal que le général Bonaparte a quitté l'armée d'Égypte, est débarqué avant-hier à Fréjus et sera dans trois jours à Paris. Ma nouvelle vaut bien les vôtres ; qu'en dites-vous ?

— Impossible ! s'écrièrent tous les moines d'une seule voix.

— Rien n'est pourtant plus vrai, messieurs ; je tiens la chose de notre ami le Prêtre, qui l'a vu relayer une heure avant moi à Lyon et qui l'a reconnu.

— Que vient-il faire en France ? demandèrent deux ou trois voix.

— Ma foi, dit Morgan, nous le saurons bien un jour ou l'autre ; il est probable qu'il ne revient pas à Paris pour y garder l'incognito.

— Ne perdez pas un instant pour annoncer cette nouvelle à nos frères de l'Ouest, dit le président au paysan vendéen : tout à l'heure je vous renais ; maintenant, c'est moi qui vous dis : « Allez ! »

Le paysan salua et sortit ; le président attendit que la porte fût refermée.

— Messieurs, dit-il, la nouvelle que vient de nous annoncer frère Morgan est tellement grave, que je proposerai une mesure spéciale.

— Laquelle ? demandèrent d'une seule voix les compagnons de Jésus.

— C'est que l'un de nous, désigné par le sort, parte pour Paris, et, avec le chiffre convenu, nous tienne au courant de tout ce qui s'y passera.

— Adopté, répondirent-ils.

— En ce cas, reprit le président, écrivons nos treize noms, chacun le sien, sur un morceau de papier ; mettons-les dans un chapeau, et celui dont le nom sortira partira à l'instant même.

Les jeunes gens, d'un mouvement unanime, s'approchèrent de la table, écrivirent leurs noms sur des carrés de papier qu'ils roulèrent, et les mirent dans un chapeau.

Le plus jeune fut appelé pour être le prête-nom du hasard.

Il tira un des petits rouleaux de papier et le présenta au président, qui le déplia.

— Morgan, dit le président.

— Mes instructions ? demanda le jeune homme.

— Rappelez-vous, répondit le président, avec une solennité à laquelle les voûtes de ce cloître prêtaient une suprême grandeur, que vous vous appelez le baron de Sainte-Hermine, que votre père a été guillotiné sur la place de la Révolution et votre frère tué à l'armée de Condé. Noblesse oblige ! voilà vos instructions.

— Et pour le reste ? demanda le jeune homme.

— Pour le reste, dit le président, nous nous en rapportons à votre royalisme et à votre loyauté.

— Alors, mes amis, permettez-moi de prendre congé de vous à l'instant même ; je voudrais être sur la route de Paris avant le jour, et j'ai une visite indispensable à faire avant mon départ.

— Va ! dit le président en ouvrant ses bras à Morgan ; je t'embrasse au nom de tous les frères. A un autre je dirais : « Sois brave, persévérant, actif ! » à toi je dirai : « Sois prudent ! »

Le jeune homme reçut l'accolade fraternelle, salua d'un sourire ses autres amis, échangea une poignée de main avec deux ou trois d'entre eux, s'enveloppa de son manteau, enfonça son chapeau sur sa tête et sortit.

IX

ROMÉO ET JULIETTE

Dans la prévoyance d'un prochain départ, le cheval de Morgan, après avoir été lavé, bouchonné, séché, avait reçu double ration d'avoine et avait été de nouveau selle et bride.

Le jeune homme n'eut donc qu'à le demander et à sauter dessus.

A peine fut-il en selle que la porte s'ouvrit comme par enchantement ; le cheval s'élança dehors hennissant et rapide, ayant oublié sa première course et prêt à en devorer une seconde.

A la porte de la chartreuse, Morgan demeura un instant indécis, pour savoir s'il tournerait à droite ou à gauche ; enfin, il tourna à droite, suivit un instant le sentier qui conduit de Bourg à Seillon, se jeta une seconde fois à droite, mais à travers plaine, s'enfonça dans un angle de forêt qu'il rencontra sur son chemin, reparut bientôt de l'autre côté du bois, gagna la grande route de Pont-d'Ain, la suivit pendant l'espace d'une demi-lieue à peu près, et ne s'arrêta qu'à un groupe de maisons que l'on appelle aujourd'hui la Maison-des-Gardes.

Une de ces maisons portait pour enseigne un bouquet de houx, qui indiquait une de ces haltes campagnardes où les piétons se désaltèrent et reprennent des forces en se reposant un instant, avant de continuer le long et fatigant voyage de la vie.

Ainsi qu'il avait fait à la porte de la chartreuse, Morgan s'arrêta, tira un pistolet de sa poche et se servit de sa crosse comme d'un marteau ; seulement, comme selon toute probabilité, les braves gens qui habitaient l'humble auberge ne conspiraient pas, la réponse à l'appel du voyageur se fit plus longtemps attendre qu'à la chartreuse.

Enfin, on entendit le pas du garçon d'écurie, alourdi

par ses sabots; la porte cria, et le bonhomme qui venait de l'ouvrir, voyant un cavalier tenant un pistolet à la main, s'apprêta instinctivement à la refermer.

— C'est moi, Pataut, dit le jeune homme; n'aie pas peur.

— Ah! de fait, dit le paysan, c'est vous, monsieur Charles. Ah! je n'ai pas peur non plus; mais vous savez, comme disait M. le cure, du temps qu'il y avait un bon Dieu, les précautions, c'est la mère de la sûreté.

— Oui, Pataut, oui, dit le jeune homme en mettant pied à terre et en glissant une pièce d'argent dans la main du garçon d'écurie; mais, sois tranquille, le bon Dieu reviendra, et, par contre-coup, M. le cure aussi.

— Oh! quant à ça; fit le bonhomme, on voit bien qu'il n'y a plus personne la-haut, à la façon dont tout marche. Est-ce que ça durera longtemps encore comme ça, monsieur Charles?

— Pataut, je te promets de faire de mon mieux pour que tu ne t'impatientes pas trop, parole d'honneur! je ne suis pas moins pressé que toi; aussi te prierai-je de ne pas te coucher, mon bon Pataut.

— Ah! vous savez bien, monsieur, que, quand vous venez, c'est assez mal habitude de ne pas me coucher; et, quant au cheval... Ah çà! vous en changez donc tous les jours, de cheval? L'avant-dernière fois, c'était un alezan; la dernière fois, c'était un pommelle, et, aujourd'hui, c'est un noir.

— Oui, je suis capricieux de ma nature. Quant au cheval, comme tu disais, mon cher Pataut, il n'a besoin de rien, et tu ne t'en occuperas que pour le débrider. Laisse-lui la selle sur le dos... Attends: remets donc ce pistolet dans les fontes, et puis garde-moi encore ces deux-là.

Et le jeune homme détacha ceux qui étaient passés à sa ceinture et les donna au garçon d'écurie.

— Bon! fit celui-ci en riant, plus que ça d'aboyeurs!
— Tu sais, Pataut, on dit que les routes ne sont pas sûres.

— Ah! je crois bien qu'elles ne sont pas sûres! nous nageons en plein brigandage, monsieur Charles. Est-ce qu'on n'a pas arrêté et dépouillé, pas plus tard que la semaine dernière, la diligence de Genève à Bourg?

— Bah! fit Morgan; et qui accuse-t-on de ce vol?
— Oh! c'est une farce; imaginez-vous qu'ils disent que c'est les compagnons de Jésus. Je n'en ai pas cru un mot, vous pensez bien; qu'est-ce que c'est que les compagnons de Jésus, sinon les douze apôtres?

— En effet, dit Morgan avec son éternel et joyeux sourire, je n'en vois pas d'autres.

— Bon! continua Pataut, accuser les douze apôtres de dévaliser les diligences, il ne manquerait plus que cela! Oh! je vous le dis, monsieur Charles, nous vivons dans un temps où l'on ne respecte plus rien.

Et, tout en secouant la tête en misanthrope dégoûté, sinon de la vie, du moins des hommes, Pataut conduisit le cheval à l'écurie.

Quant à Morgan, il regarda pendant quelques secondes Pataut s'enfoncer dans les profondeurs de la cour et dans les ténèbres des écuries; puis, tournant la baie qui ceignait le jardin, il descendit vers un grand massif d'arbres dont les hautes cimes se dressaient et se découpaient dans la nuit avec la majesté des choses immobiles, tout en ombrageant une charmante petite campagne qui portait dans les environs le titre pompeux de château des Noires-Fontaines.

Comme Morgan atteignait le mur du château, l'heure sonna au clocher du village de Montagnat. Le jeune homme prêta l'oreille au timbre qui passait en vibrant dans l'atmosphère calme et silencieuse d'une nuit d'automne, et compta jusqu'à onze coups.

Bien des choses, comme on le voit, s'étaient passées en deux heures.

Morgan fit encore quelques pas, examina le mur, paraissant chercher un endroit connu, puis, cet endroit trouvé, introduisit la pointe de sa botte dans la jointure de deux pierres, s'élança comme un homme qui monte à cheval, saisit le chaperon du mur de la main gauche, d'un second élan se trouva à califourchon sur le mur, et, rapide comme l'éclair, se laissa retomber de l'autre côté.

Tout cela s'était fait avec tant de rapidité, d'adresse et de légèreté, que, si quelqu'un eût passé par hasard en ce moment-là, il eût pu croire qu'il était le jouet d'une vision.

Comme il avait fait d'un côté du mur, Morgan s'arrêta et écouta de l'autre, tandis que son œil sondait, autant que la chose était possible, dans les ténèbres obscurcies par le feuillage des trembles et des peupliers, les profondeurs du petit bois.

Tout était solitaire et silencieux.

Morgan se hasarda de continuer son chemin.

Nous disons se hasarda, parce qu'il y avait, depuis qu'il s'était approché du château des Noires-Fontaines, dans toutes les allures du jeune homme, une timidité et une hésitation si peu habituelles à son caractère, qu'il était évident que, cette fois, s'il avait des craintes, ces craintes n'étaient pas pour lui seul.

Il gagna la lisière du bois en prenant les mêmes précautions.

Arrivé sur une pelouse, à l'extrémité de laquelle s'élevait le petit château, il s'arrêta et interrogea la façade de la maison.

Une seule fenêtre était éclairée, des douze fenêtres qui, sur trois étages, perçaient cette façade.

Elle était au premier étage, à l'angle de la maison.

Un petit balcon tout couvert de vignes vierges qui grimpaient le long de la muraille, s'enroulaient autour des rinceaux de fer et retombaient en festons, s'avantçait au-dessous de cette fenêtre et surplombait le jardin.

Aux deux côtés de la fenêtre, placés sur le balcon même, des arbres à larges feuilles s'élançaient de leurs caisses et formaient au-dessus de la corniche un berceau de verdure.

Une jalousie montant et descendant à l'aide de cordes, faisait une séparation entre le balcon et la fenêtre, séparation qui disparaissait à volonté.

C'était à travers les interstices de la jalousie que Morgan avait vu la lumière.

Le premier mouvement du jeune homme fut de traverser la pelouse en droite ligne; mais, cette fois encore, les craintes dont nous avons parlé le retinrent.

Une allée de tilleuls longeait la muraille et conduisait à la maison.

Il fit un détour et s'engagea sous la voûte obscure et feuillée.

Puis, arrivé à l'extrémité de l'allée, il traversa, rapide comme un daim effarouché, l'espace libre, et se trouva au pied de la muraille dans l'ombre épaisse projetée par la maison.

Il fit quelques pas à reculons, les yeux fixés sur la fenêtre, mais de manière à ne pas sortir de l'ombre.

Puis, arrivé au point calculé par lui, il trappa trois fois dans ses mains.

À cet appel, une ombre s'élança du fond de l'appartement, et vint, gracieuse, flexible, presque transparente, se coller à la fenêtre.

Morgan renouvela le signal.

Aussitôt la fenêtre s'ouvrit, la jalousie se leva, et une ravissante jeune fille, en peignoir de nuit avec sa chevelure blonde ruisselant sur ses épaules, parut dans l'encadrement de verdure.

Le jeune homme tendit les bras à celle dont les bras étaient tendus vers lui, et deux noms, ou plutôt deux cris sortis du cœur, se croisèrent, allant au-devant l'un de l'autre.

— Charles!

— Amélie!

Puis le jeune homme bondit contre la muraille, s'accrocha aux tiges des vignes, aux aspérités de la pierre, aux saillies des corniches, et en une seconde se trouva sur le balcon.

Ce que les deux beaux jeunes gens se dirent alors ne fut qu'un murmure d'amour perdu dans un interminable baiser.

Mais, par un doux effort, le jeune homme entraîna d'un bras la jeune fille dans la chambre, tandis que l'autre lâchait les cordons de la jalousie, qui retombait bruyante derrière eux.

Derrière la jalousie la fenêtre se referma.

Puis la lumière s'éteignit, et toute la façade du château des Noires-Fontaines se trouva dans l'obscurité.

Cette obscurité duraît depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'on entendit le roulement d'une voiture sur le chemin qui conduisait de la grande route de Pont-d'Ain à l'entrée du château.

Puis le bruit cessa ; il était évident que la voiture venait de s'arrêter devant la grille.

X

LA FAMILLE DE ROLAND

Cette voiture qui s'arrêtait à la porte était celle qui ramenait à sa famille Roland, accompagné de sir John.

On était si loin de l'attendre, que, nous l'avons dit, toutes les lumières de la maison étaient éteintes, toutes les fenêtres dans l'obscurité, même celle d'Amélie.

Le postillon, depuis cinq cents pas, faisait bien claque son fouet à outrance ; mais le bruit était insuffisant pour réveiller des provinciaux dans leur premier sommeil.

La voiture une fois arrêtée, Roland ouvrit la portière, sauta à terre sans toucher le marchepied, et se pendit à la sonnette.

Cela dura cinq minutes pendant lesquelles, après chaque sonnerie, Roland se retournait vers la voiture en disant :

— Ne vous impatientez pas, sir John.

Enfin, une fenêtre s'ouvrit et une voix enfantine, mais ferme, cria :

— Qui sonne donc ainsi ?

— Ah ! c'est toi, petit Edouard, dit Roland ; ouvre vite !

L'enfant se rejeta en arrière avec un cri joyeux et disparut.

Mais, en même temps, on entendit sa voix qui criait dans les corridors :

— Mère ! réveille-toi, c'est Roland !... Sœur ! réveille-toi, c'est le grand frère.

Puis, avec sa chemise seulement et ses petites pantoufles, il se précipita par les degrés en criant :

— Ne t'impatientez pas, Roland, me voilà ! me voilà !

Un instant après, on entendit la clef qui grinçait dans la serrure, les verrous qui glissaient dans les tenons ; puis une forme blanche apparut sur le perron et vola, plutôt qu'elle ne courut, vers la grille, qui, au bout d'un instant, grinça à son tour sur ses gonds et s'ouvrit.

L'enfant sauta au cou de Roland et y resta pendu.

— Ah ! frère ! ah ! frère ! criait-il en embrassant le jeune homme et en riant et pleurant tout à la fois ; ah ! grand frère Roland, que mère va être contente ! et Amélie donc ! Tout le monde se porte bien, c'est moi le plus malade... ah ! excepté Michel, tu sais, le jardinier, qui s'est donné une entorse. Pourquoi donc n'es-tu pas en militaire?... Ah ! que tu es laid en bourgeois ! Tu viens d'Égypte ; m'as-tu rapporté des pistolets montés en argent et un beau sabre recourbé ? Non ! ah bien, tu n'es pas gentil et je ne veux plus t'embrasser ; mais non, non, va, n'aie pas peur, je t'aime toujours !

Et l'enfant couvrait le grand frère de baisers, comme il l'écrasait de questions.

L'Anglais, resté dans la voiture, regardait, la tête inclinée à la portière, et souriait.

Au milieu de ces tendresses fraternelles, une voix de femme éclata.

Une voix de mère !

— Où est-il, mon Roland, mon fils bien-aimé ? demandait madame de Montrevel d'une voix empreinte d'une émotion joyeuse si violente, qu'elle allait presque jusqu'à la douleur ; où est-il ? Est-ce bien vrai qu'il soit revenu ? est-ce bien vrai qu'il ne soit pas prisonnier, qu'il ne soit pas mort ? est-ce bien vrai qu'il vive ?

L'enfant, à cette voix, glissa comme un serpent dans

les bras de son frère, tomba debout sur le gazon, et, comme enlevé par un ressort, bondit vers sa mère.

— Par ici, mère, par ici ! dit-il en entraînant sa mère à moitié vêtue vers Roland.

À la vue de sa mère, Roland n'y put tenir ; il sentit se fondre cette espèce de glaçon qui semblait pétrifié dans sa poitrine ; son cœur battit comme celui d'un autre.

— Ah ! s'écria-t-il, j'étais véritablement ingrat envers Dieu quand la vie me garde encore de semblables joies.

Et il se jeta tout sanglotant au cou de Madame de Montrevel sans se souvenir de sir John, qui, lui aussi, sentait se fondre son flegme anglican, et qui essayait silencieusement les larmes qui coulaient sur ses joues et qui venaient mouiller son sourire.

L'enfant, la mère et Roland formaient un groupe adorable de tendresse et d'émotion.

Tout à coup, le petit Edouard, comme une feuille que le vent emporte, se détacha du groupe en criant :

— Et sœur Amélie, où est-elle donc ?

Puis il s'élança vers la maison, en répétant :

— Sœur Amélie, réveille-toi ! lève-toi ! accours !

Et l'on entendit les coups de pied et les coups de poing de l'enfant qui retentissaient contre une porte.

Il se fit un grand silence.

Puis presque aussitôt on entendit le petit Edouard qui criait :

— Au secours, mère ! au secours, frère Roland ! sœur Amélie se trouve mal.

Madame de Montrevel et son fils s'élançèrent dans la maison : sir John, qui, en touriste consommé qu'il était, avait dans une troussée des lancettes et dans sa poche un flacon de sels, descendit de voiture, et, obéissant à un premier mouvement, s'avança jusqu'au perron.

Là, il s'arrêta, réfléchissant qu'il n'était point présenté, formalité toute-puissante pour un Anglais.

Mais, d'ailleurs, en ce moment, celle au-devant de laquelle il allait venait au-devant de lui.

Au bruit que son frère faisait à sa porte, Amélie avait enfin paru sur le palier ; mais sans doute la commotion qui l'avait frappée en apprenant le retour de Roland était trop forte, et, après avoir descendu quelques degrés d'un pas presque automatique et en faisant un violent effort sur elle-même, elle avait poussé un soupir ; et, comme une fleur qui plie, comme une branche qui s'affaisse, comme une écharpe qui flotte, elle était tombée ou plutôt s'était couchée sur l'escalier.

C'était alors que l'enfant avait crié.

Mais, au cri de l'enfant, Amélie avait retrouvé, sinon la force, du moins la volonté ; elle s'était redressée, et en balbutiant : « Tais-toi, Edouard ! tais-toi au nom du ciel ! me voilà ! » elle s'était cramponnée d'une main à la rampe, et, appuyée de l'autre sur l'enfant, elle avait continué de descendre les degrés.

À la dernière marche, elle avait rencontré sa mère et son frère ; alors d'un mouvement violent, presque désespéré, elle avait jeté ses deux bras au cou de Roland, en criant :

— Mon frère ! mon frère !

Puis Roland avait senti que la jeune fille pesait plus lourdement à son épaule, et en disant : « Elle se trouve mal, de l'air ! de l'air ! » il l'avait entraînée vers le perron.

C'était ce nouveau groupe, si différent du premier, que sir John avait sous les yeux.

Au contact de l'air, Amélie respira et redressa la tête.

En ce moment, la lune, dans toute sa splendeur, se débarrassait d'un nuage qui la voilait, et éclairait le visage d'Amélie, aussi pâle qu'elle.

Sir John poussa un cri d'admiration.

Il n'avait jamais vu statue de marbre si parfaite que ce marbre vivant qu'il avait sous les yeux.

Il faut dire qu'Amélie était merveilleusement belle, vue ainsi.

Vêtue d'un long peignoir de batiste, qui dessinait les formes d'un corps moulé sur celui de la Polymnie antique, sa tête pâle, légèrement inclinée sur l'épaule de son frère, ses longs cheveux d'un blond d'or tombant sur des épaules de neige, son bras jeté au cou de sa mère et qui laissait pendre sur le châle rouge dont Mme

de Montrevel était enveloppée, une main d'albâtre rose, telle était la sœur de Roland apparaissant aux regards de sir John.

Au cri d'admiration que poussa l'Anglais, Roland se souvint que celui-ci était là, et Mme de Montrevel s'aperçut de sa présence.

Quant à l'enfant, étonné de voir cet étranger chez sa mère, il descendit rapidement le perron, et, restant seul sur la troisième marche, non pas qu'il craignit d'aller plus loin, mais pour rester à la hauteur de celui qu'il interpellait :

— Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-il à sir John, et que faites-vous ici ?

— Mon petit Edouard, dit sir John, je suis un ami de votre frère, et je viens vous apporter les pistolets montés en argent et le damas qu'il vous a promis.

— Où sont-ils ? demanda l'enfant.

— Ah ! dit sir John, ils sont en Angleterre, et il faut le temps de les faire venir ; mais voilà votre grand frère qui répondra de moi et qui vous dira que je suis un homme de parole.

— Oui, Edouard, oui, dit Roland ; si milord te les promet, tu les auras.

Puis, s'adressant à Mme de Montrevel et à sa sœur :

— Excusez-moi, ma mère ; excusez-moi, Amélie, dit-il, ou plutôt excusez-vous vous-mêmes comme vous pourriez près de milord : vous venez de faire de moi un abominable ingrat.

Puis, allant à sir John et lui prenant la main :

— Ma mère, continua Roland, milord a trouvé moyen, le premier jour qu'il m'a vu, la première fois qu'il m'a rencontré, de me rendre un éminent service ; je sais que vous n'oubliez pas ces choses-là : j'espère donc que vous voudrez bien vous souvenir que sir John est un de vos meilleurs amis, et il va vous en donner une preuve en répétant avec moi qu'il consent à s'ennuyer quinze jours ou trois semaines avec nous.

— Madame, dit sir John, permettez-moi, au contraire, de ne point répéter les paroles de mon ami Roland ; ce ne serait point quinze jours, ce ne serait point trois semaines que je voudrais passer au milieu de votre famille, ce serait une vie tout entière.

Mme de Montrevel descendit le perron, et tendit à sir John une main que celui-ci baisa avec une galanterie toute française.

— Milord, dit-elle, cette maison est la vôtre ; le jour où vous y êtes entré a été un jour de joie, le jour où vous la quitterez sera un jour de regret et de tristesse.

Sir John se tourna vers Amélie, qui, confuse de paraître ainsi défaite devant un étranger, ramenait autour de son cou les plis de son peignoir.

— Je vous parle en mon nom et au nom de ma fille, trop émue encore du retour inattendu de son frère pour vous accueillir elle-même comme elle le fera dans un instant, continua Mme de Montrevel en venant au secours d'Amélie.

— Ma sœur, dit Roland, permettra à mon ami sir John de lui baiser la main, et il acceptera j'en suis sûr, cette façon de lui souhaiter la bienvenue.

Amélie balbutia quelques mots, souleva lentement le bras, et tendit sa main à sir John avec un sourire presque douloureux.

L'Anglais prit la main d'Amélie ; mais, sentant que cette main était glacée et frissonnante, au lieu de la porter à ses lèvres :

— Roland, dit-il, votre sœur est sérieusement indisposée ; ne nous occupons ce soir que de sa santé ; je suis un peu médecin, et, si elle veut bien convertir la laveur qu'elle daignait m'accorder en celle de permettre que je lui tâte le pouls, je lui en aurai une égale reconnaissance.

Mais, comme si elle craignait que l'on ne devinât la cause de son mal, Amélie retira vivement sa main en disant :

— Mais, non, milord se trompe : la joie ne rend pas malade, et la joie seule de revoir mon frère a causé cette indisposition d'un instant qui a déjà disparu.

Puis, se retournant vers Mme de Montrevel :

— Ma mère, dit-elle avec un accent rapide, presque

fiévreux, nous oublions que ces messieurs arrivent d'un long voyage ; que, depuis Lyon, ils n'ont probablement rien pris, et que, si Roland a toujours ce bon appétit que nous lui connaissons, il ne m'en voudra pas de vous laisser faire à lui et à milord les honneurs de la maison, en songeant que je m'occupe des détails peu poétiques, mais très appréciés par lui, du ménage.

Et laissant, en effet, sa mère faire les honneurs de la maison, Amélie rentra pour réveiller les femmes de chambre et le domestique, laissant dans l'esprit de sir John cette espèce de souvenir féerique que laisserait dans celui d'un touriste descendant les bords du Rhin, l'apparition de la Loreley debout sur son rocher, sa lyre, à la main, et laissant flotter au vent de la nuit l'or fluide de ses cheveux !

Pendant ce temps, Morgan remontait à cheval, reprenant au grand galop le chemin de la chartreuse, s'arrêtant devant la porte, tirant un carnet de sa poche, et écrivant sur une feuille de ce carnet quelques lignes au crayon, qu'il roulait et faisait passer d'un côté à l'autre de la serrure, sans prendre le temps de descendre de son cheval.

Puis, piquant des deux et se courbant sur la crinière du noble animal, il disparaissait dans la forêt, rapide et mystérieux comme Faust se rendant à la montagne du sabbat.

Les trois lignes qu'il avait écrites étaient celles-ci :

Louis de Montrevel, Morgan avait tracé une croix au naparte, est arrivé cette nuit au château des Noires-Fontaines.

« Garde à vous, compagnons de Jéhu ! »

Mais, tout en prévenant ses amis de se garder de Louis de Montrevel, Morgan avait tracé une croix au-dessus de son nom, ce qui voulait dire que, quelque chose qu'il arrivât, le jeune officier devait leur être sacré.

Chaque compagnon de Jéhu pouvait sauvegarder un ami sans avoir besoin de rendre compte des motifs qui le faisaient agir ainsi.

Morgan usait de son privilège : il sauvegardait le frère d'Amélie.

XI

LE CHATEAU DES NOIRES-FONTAINES

Le château des Noires-Fontaines, où nous venons de conduire deux des principaux personnages de cette histoire, était situé dans une des plus charmantes situations de la vallée où s'élève la ville de Bourg.

Son parc, de cinq ou six arpents, planté d'arbres centenaires, était fermé de trois côtés par des murailles de grès, ouvertes sur le devant de toute la largeur d'une belle grille de fer travaillée au marteau, et façonnée du temps et à la manière de Louis XV, et du quatrième côté par la petite rivière de la Reyssouse, charmant ruisseau qui prend sa source à Journaud, c'est-à-dire au bas des premières rampes jurassiques, et qui, coulant du midi au nord d'un cours presque insensible, va se jeter dans la Saône au pont de Fleurville, en face de Pont-de-Vaux, patrie de Joubert, lequel, un mois avant l'époque où nous sommes arrivés, venait d'être tué à la fatale bataille de Novi.

Au delà de la Reyssouse et sur ses rives s'étendaient, à droite et à gauche du château des Noires-Fontaines, les villages de Montagnat et de Saint-Iust, dominés par celui de Ceyzeriat.

Derrière ce dernier bourg se dessinaient les gracieuses silhouettes des collines du Jura, au-dessus de la crête desquelles on distingue la cime bleuâtre des montagnes du Bugey, qui semblent se hausser pour regarder cu-

rieusement par-dessus l'épaule de leurs sœurs cadettes ce qui se passe dans la vallée de l'Ain.

Ce fut en face de ce ravissant paysage que se releva sir John.

Pour la première fois de sa vie peut-être, le morose et taciturne Anglais souriait à la nature ; il lui semblait être dans une de ces belles vallées de la Thessalie, célébrées par Virgile, ou près de ces douces rives du Lignon, chantées par d'Urfe, dont la maison natale, quoi qu'en disent les biographes, tombait en ruine à trois quarts de lieue du château des Noires-Fontaines.

Il fut tiré de sa contemplation par trois coups légèrement frappés à sa porte ; c'était son hôte Roland qui venait s'informer de quelle façon il avait passé la nuit.

Il le trouva radieux comme le soleil qui se jouait sur les feuilles déjà jaunies des marronniers et des tilleuls.

— Oh ! oh ! sir John, dit-il, permettez-moi de vous féliciter ; je m'attendais à voir un homme triste comme ces pauvres chartreux aux longues robes blanches qui m'effrayaient tant dans ma jeunesse, quoique, à vrai dire, je n'aie jamais été facile à la peur ; et, pas du tout, je vous trouve, au milieu de notre triste mois d'octobre, souriant comme une matinée de mai.

— Mon cher Roland, répondit sir John, je suis presque orphelin ; j'ai perdu ma mère le jour de ma naissance, mon père à douze ans. À l'âge où l'on met les enfants au collège, j'étais maître d'une fortune de plus d'un million de rente ; mais j'étais seul en ce monde, sans personne que j'aimasse, sans personne qui m'aimât ; les douces joies de la famille me sont donc complètement inconnues. De douze à dix-huit ans, j'ai étudié à l'université de Cambridge ; mon caractère taciturne, un peu hautain, peut-être, m'isolait au milieu de mes jeunes compagnons. À dix-huit ans, je voyageai. Voyageur armé qui parcourait le monde à l'ombre de votre drapeau, c'est-à-dire à l'ombre de votre patrie ; qui avez tous les jours les émotions de la lutte et les orgueils de la gloire, vous ne vous doutez point quelle chose lamentable c'est que de traverser les villes, les provinces, les Etats, les royaumes, pour visiter tout simplement une église ici, un château là ; de quitter le lit à quatre heures du matin à la voix du guide impitoyable, pour voir le soleil se lever du haut du Righi ou de l'Etna ; de passer, comme un fantôme déjà mort, au milieu de ces ombres vivantes que l'on appelle les hommes ; de ne savoir où s'arrêter, de n'avoir pas une terre où prendre racine, pas un bras où s'appuyer, pas un cœur où verser son cœur ! Eh bien, hier au soir, mon cher Roland, tout à coup, en un instant, en une seconde, ce vide de ma vie a été comble ; j'ai vécu en vous ; les joies que je cherche, je vous les ai vu éprouver ; cette famille que j'ignore, je l'ai vue s'épanouir fleurissante autour de vous ; en regardant votre mère, je me suis dit : Ma mère était ainsi, j'en suis certain. En regardant votre sœur ; je me suis dit : Si j'avais eu une sœur, je ne l'aurais pas voulue autrement. En embrassant votre frère, je me suis dit que je pourrais, à la rigueur, avoir un enfant de cet âge-là, et laisser ainsi quelque chose après moi dans ce monde ; tandis qu'avec le caractère dont je me connais, je mourrai comme j'ai vécu, triste, maussade aux autres et importun à moi-même. Ah ! vous êtes heureux, Roland ! vous avez la famille, vous avez la gloire, vous avez la jeunesse, vous avez — ce qui ne gâte rien même chez un homme — vous avez la beauté. Aucune joie ne vous manque, aucun bonheur ne vous fait défaut ; je vous le répète, Roland, vous êtes un homme heureux, bien heureux.

— Bon ! dit Roland, et vous oubliez mon anévrisme, milord.

Sir John regarda le jeune homme d'un air d'incrédulité. En effet, Roland paraissait jouir d'une santé formidable.

— Votre anévrisme contre mon million de rente, Roland, dit avec un sentiment de profonde tristesse lord Tanlay, pourvu qu'avec votre anévrisme vous me donniez cette mère qui pleure de joie en vous revoyant, cette sœur qui se brouille mal de bonheur à votre retour, cet enfant qui se pend à votre cou comme un jeune et beau fruit à un arbre jeune et beau ; pourvu qu'avec tout cela encore vous me donniez ce château aux frais ombrages, cette rivière aux rives gazonneuses et fleu-

ries, ces lointains bleuâtres, où blanchissent, comme des troupes de cygnes, de jolis villages avec leurs clochers bourdonnants ; votre anévrisme, Roland, la mort dans trois ans, dans deux ans, dans un an, dans six mois ; mais six mois de votre vie si pleine, si agitée, si douce, si accidentée, si glorieuse ! et je me regarderai comme un homme heureux.

Roland éclata de rire, de ce rire nerveux qui lui était particulier.

— Ah ! dit-il, que voilà bien le touriste, le voyageur superficiel, le juif errant de la civilisation, qui, ne s'arrêtant nulle part, ne peut rien apprécier, rien approfondir, juge chaque chose par la sensation qu'elle lui apporte, et dit, sans ouvrir la porte de ces cabanes où sont renfermés ces fous qu'on appelle des hommes : Derrière cette muraille on est heureux ! Eh bien, mon cher, vous voyez bien cette charmante rivière, n'est-ce pas ? ces beaux gazons fleuris, ces jolis villages ? c'est l'image de la paix, de l'innocence, de la fraternité ; c'est le siècle de Saturne, c'est l'âge d'or ; c'est l'Eden ; c'est le paradis. Eh bien, tout cela est peuplé de gens qui s'égorgent les uns les autres ; les jungles de Calcutta, les roseaux du Bengale ne sont pas peuplés de tigres plus féroces et de panthères plus cruelles que ces jolis villages, que ces frais gazons, que les bords de cette charmante rivière. Après avoir fait des fêtes funéraires au bon, au grand, à l'immortel Marat, qu'on a fini, Dieu merci ! par jeter à la voirie comme une charogne qu'il était, et même qu'il avait toujours été ; après avoir fait des fêtes funéraires dans lesquelles chacun apportait une urne où il versait toutes les larmes de son corps, voilà que nos bons Bressans, nos doux Bressans, nos engraisseurs de poulardes, se sont avisés que les républicains étaient tous des assassins, et qu'ils les ont assassinés par charretées, pour les corriger de ce vilain défaut qu'a l'homme sauvage ou civilisé de tuer son semblable. Vous doutez ? Oh ! mon cher, sur la route de Lons-le-Saulnier, si vous êtes curieux, on vous montrera la place où, voilà six mois à peine, il s'est organisé une tuerie qui ferait lever le cœur aux plus féroces sabreurs de nos champs de bataille. Imaginez-vous une charrette chargée de prisonniers que l'on conduisait à Lons-le-Saulnier, une charrette à ridelles, une de ces immenses charrettes sur lesquelles on conduit les veaux à la boucherie ; dans cette charrette, une trentaine d'hommes dont tout le crime était une folle exaltation de pensées et de paroles menaçantes ; tout cela lié, garroté, la tête pendante et bosselée par les cahots, la poitrine hâletante de soif, de désespoir et de terreur ; des malheureux qui n'ont pas même, comme au temps de Néron et de Comode, la lutte du cirque, la discussion à main armée avec la mort ; que le massacre surprend impuissants et immobiles ; qu'on égorge dans leurs liens et qu'on frappe non seulement pendant leur vie, mais jusqu'au fond de la mort ; sur le corps desquels, — quand dans ces corps le cœur a cessé de battre, — sur le corps desquels l'assommoir retentit sourd et mat, pliant les chairs, broyant les os, et des femmes regardant ce massacre paisibles et joyeuses, soulevant au-dessus de leurs têtes leurs enfants battant des mains ; des vieillards qui n'auraient plus dû penser qu'à faire une mort chrétienne, et qui contribuaient, par leurs cris et leurs excitations, à faire à ces malheureux une mort désespérée, et, au milieu de ces vieillards, un petit septuagénaire, bien coquet, bien poudré, chiquenaudant son jabot de dentelle pour le moindre grain de poussière, prenant son tabac d'Espagne dans une tabatière d'or, avec un chiffre en diamants, mangeant ses pastilles à l'ombre dans une bonbonnière de Sèvres qui lui a été donnée par Mme du Barry, bonbonnière ornée du portrait de la donatrice, ce septuagénaire, — voyez le tableau, mon cher ! — pictinant avec ses escarpins sur ces corps qui ne laissaient plus qu'un matelas de chair humaine, et fatiguant son bras, appauvri par l'âge, à frapper avec un jonc à pomme de vermeil ceux de ces cadavres qui ne lui paraissaient pas suffisamment morts, convenablement passés au pilon... Ponah ! mon cher, j'ai vu Montebello, j'ai vu Arcole, j'ai vu Rivoli, j'ai vu les Pyramides ; je croyais ne pouvoir rien voir de plus terrible. Eh bien, le simple récit de ma mère, hier, quand vous avez été rentré dans vo-

tre chambre, m'a fait dresser les cheveux ! Ma foi ! voilà qui explique les spasmes de ma pauvre sœur aussi clairement que mon anévrisme explique les miens.

Sir John regardait et écoutait Roland avec cet étonnement curieux que lui causaient toujours les sorties misanthropiques de son jeune ami. En effet, Roland semblait embusqué au coin de la conversation pour tomber sur le genre humain à la moindre occasion qui s'en présentait. Il s'aperçut du sentiment qu'il venait de faire pénétrer dans l'esprit de sir John et changea complètement de ton, substituant la raillerie amère à l'emportement misanthropique.

— Il est vrai, dit-il, qu'à part cet excellent aristocrate qui achevait ce que les massacreurs avaient commencé, et qui retrempait dans le sang ses talons rouges déteints, les gens qui font ces sortes d'exécutions sont des gens de bas étage, des bourgeois et des manants, comme disaient nos aïeux en parlant de ceux qui les nourrissaient ; les nobles s'y prennent plus élégamment. Vous avez vu, au reste, ce qui s'est passé à Avignon : on vous le raconterait, n'est-ce pas ? que vous ne le croiriez pas. Ces messieurs les detrouseurs de diligences se piquent d'une délicatesse infinie ; ils ont deux faces sans compter leur masque : ce sont tantôt des Cartouches et des Mandrins, tantôt des Amadis et des Galaors. On raconte des histoires fabuleuses de ces héros de grand chemin. Ma mère me disait hier qu'il y avait un nommé Laurent, — vous comprenez bien, mon cher, que Laurent est un nom de guerre qui sert à cacher le nom véritable, comme le masque cache le visage, — il y avait un nommé Laurent qui réunissait toutes les qualités d'un héros de roman, tous les accomplissements, comme vous dites, vous autres Anglais, qui, sous le prétexte que vous avez été Normands autrefois, vous permettez de temps en temps d'enrichir notre langue d'une expression pittoresque, d'un mot dont la guenue demandait l'aumône à nos savants, qui se gardaient bien de la lui faire. Le susdit Laurent était donc beau jusqu'à l'idéalité ; il faisait partie d'une bande de soixante et douze compagnons de Jéhu que l'on vient de juger à Yssengeaux ; soixante et dix furent acquittés ; lui et un de ses compagnons furent seuls condamnés à mort : on renvoya les innocents s'encailler tenante, et l'on garda Laurent et son compagnon pour la guillotine. Mais bast ! maître Laurent avait une trop jolie tête pour que cette tête tombât sous l'ignoble couteau d'un exécuteur ; les juges qui l'avaient jugé, les curieux qui s'attendaient à le voir exécuter, avaient oubliée cette recommandation corporelle de la beauté, comme dit Montaigne. Il y avait une femme chez le geôlier d'Yssengeaux, sa fille, sa sœur, sa nièce ; l'histoire — car c'est une histoire que je vous raconte et non un roman — l'histoire n'est pas fixée là-dessus ; tant il y a que la femme, quelle qu'elle fût, devint amoureuse du beau condamné ; si bien que, deux heures avant l'exécution, au moment où maître Laurent croyait avoir entré l'exécuteur, et dormait ou faisait semblant de dormir, comme il se pratique toujours en pareil cas, il vit entrer l'ange sauveur. Vous dire comment les mesures étaient prises, je n'en sais rien : les deux amants ne sont point entrés dans les détails, et pour cause ; mais la vérité est — et je vous rappelle toujours, sir John, que c'est la vérité et non une fable — la vérité est que Laurent se trouva libre avec le regret de ne pouvoir sauver son camarade, qui était dans un autre cachot. Gensonné, en pareille circonstance, refusa de fuir et voulut mourir avec ses compagnons les Girondins ; mais Gensonné n'avait pas la tête d'Antinoüs sur le corps d'Apollon ; plus la tête est belle, vous comprenez, plus on y tient. Laurent accepta donc l'offre qui lui était faite et s'enfuit ; un cheval l'attendait au prochain village ; la jeune fille, qui eût pu retarder ou embarrasser sa fuite, devait l'y rejoindre au point du jour. Le jour parut, mais n'amena point l'ange sauveur ; il paraît que notre chevalier tenait plus à sa maîtresse qu'à son compagnon : il avait fui sans son compagnon, il ne voulut pas fuir sans sa maîtresse. Il était six heures du matin, l'heure juste de l'exécution ; l'impatience le gagnait. Il avait, depuis quatre heures, tourné trois fois la tête de son cheval vers la ville et chaque fois s'en était approché davan-

tage. Une idée, à cette troisième fois, lui passa par l'esprit : c'est que sa maîtresse est prise et va payer pour lui ; il était venu jusqu'aux premières maisons, il pique son cheval, rentre dans la ville, traverse à visage découvert et au milieu de gens qui le nomment par son nom, tout étourdi de le voir libre et à cheval, quand ils s'attendaient à le voir garrotté et en charrette, traverse la place de l'exécution, où le bourreau vient d'apprendre qu'un de ses patients a disparu, aperçoit sa libératrice qui fendait à grand-peine la foule, non pas pour voir l'exécution, elle, mais pour aller le rejoindre. A sa vue, il enlève son cheval, bondit vers elle, renverse trois ou quatre badauds en les heurtant du poitrail de son Bayard, parvient jusqu'à elle, la jette sur l'arçon de sa selle, pousse un cri de joie et disparaît en brandissant son chapeau, comme M. de Condé à la bataille de Lens ; et le peuple d'applaudir et les femmes de trouver l'action héroïque et de devenir amoureuses du héros.

Roland s'arrêta, et, voyant que sir John gardait le silence, il l'interrogea du regard.

— Allez toujours, répondit l'Anglais, je vous écoute, et, comme je suis sûr que vous ne me dites tout cela que pour arriver à un point qui vous reste à dire, j'attends.

— Eh bien, reprit en riant Roland, vous avez raison, très cher, et vous me connaissez, ma parole, comme si nous étions amis de collège. Eh bien, savez-vous l'idée qui m'a, toute la nuit, trotté dans l'esprit ? C'est de voir de près ce que c'est que ces messieurs de Jéhu.

— Ah ! oui, je comprends, vous n'avez pas pu vous faire tuer par M. de Barjols, vous allez essayer de vous faire tuer par M. Morgan.

— Ou un autre, mon cher sir John, répondit tranquillement le jeune officier ; car je vous déclare que je n'ai rien particulièrement contre M. Morgan, au contraire, quoique ma première pensée, quand il est entré dans la salle et a fait son petit *speech*, — n'est-ce pas un *speech* que vous appelez cela ?

Sir John fit de la tête un signe affirmatif.

— Bien que ma première pensée, — répliqua Roland, ait été de lui sauter au cou et de l'étrangler d'une main, tandis que, de l'autre, je lui eusse arraché son masque.

— Maintenant que je vous connais, mon cher Roland, je me demande, en effet, comment vous n'avez pas mis un si beau projet à exécution.

— Ce n'est pas ma faute, je vous le jure ! j'étais parti, mon compagnon m'a retenu.

— Il y a donc des gens qui vous retiennent ?

— Pas beaucoup, mais celui-là.

— De sorte que vous en êtes aux regrets ?

— Non pas, en vérité ; ce brave detrouseur de diligences a fait sa petite affaire avec une crânerie qui m'a plu ; j'aime instinctivement les gens braves ; si je n'avais pas tué M. de Barjols, j'aurais voulu être son ami. Il est vrai que je ne pouvais savoir combien il était brave qu'en le tuant. Mais parlons d'autre chose. C'est un de mes mauvais souvenirs que ce duel. Pourquoi étai-je donc monté ? A coup sûr, ce n'était point pour vous parler des compagnons de Jéhu, ni des exploits de M. Laurent... Ah ! c'était pour m'entendre avec vous sur ce que vous complex faire ici. Je me mettrai et quatre pour vous amuser, mon cher hôte, mais j'ai deux chances contre moi : mon pays, qui n'est guère amusant ; votre nation, qui n'est guère amusable.

— Je vous ai déjà dit, Roland, répliqua lord Faulby en tendant la main au jeune homme, que je tenais le château des Noires-Fontaines pour un paradis.

— D'accord ; mais, pourtant, dans la crainte que vous ne trouviez bientôt votre paradis monotone, je ferai de mon mieux pour vous distraire. Amenez-vous l'archéologie, Westminster, Cantorbery ? nous avons l'église de Brou, une merveille, de la dentelle sculptée par maître Colomban ; il y a une légende là-dessus, je vous la dirai un soir que vous aurez le sommeil difficile. Vous y verrez les tombeaux de Marguerite de Bourbon, de Philippe le Beau et de Marguerite d'Autriche ; nous vous poserons le grand problème de sa devise : « Fortune, infortune, fortune, » que j'ai la prétention d'avoir résolu par cette

version latinisée : *Fortuna, infortuna, forti una*. Aimez-vous la pêche, mon cher hôte? vous avez la Reyssouse au bout de votre pied; à l'extrémité de votre main une collection de lignes et d'hameçons appartenant à Edouard une collection de filets appartenant à Michel. Quant aux poissons, vous savez que c'est la dernière chose dont on s'occupe. Aimez-vous la chasse, nous avons la forêt de Seillon à cent pas de nous; pas la chasse à courre, par exemple, il faut y renoncer, mais la chasse à tir. Il paraît que les bois de mes anciens croquemitaïnes les chartreux foisonnent de sangliers, de chevreuils, de lièvres et de renards. Personne n'y chasse, par la raison que c'est au gouvernement, et que le gouvernement, dans ce moment-ci, c'est personne. En ma qualité d'aide de camp du général Bonaparte, je remplirai la lacune, et nous verrons si quelqu'un ose trouver mauvais qu'après avoir chassé les Autrichiens sur l'Adige et les mameiiks sur le Nil, je chasse les sangliers, les daims, les chevreuils, les renards et les lièvres sur la Reyssouse. Un jour d'archéologie, un jour de pêche et un jour de chasse. Voilà déjà trois jours; vous voyez, mon cher hôte, nous n'avons plus à avoir d'inquiétude que pour quinze ou seize.

— Mon cher Roland, dit sir John avec une profonde tristesse et sans répondre à la verbeuse improvisation du jeune officier, ne me direz-vous jamais quelle fièvre vous brûle, quel chagrin vous mine?

— Ah! par exemple, fit Roland avec un éclat de rire strident et douloureux, je n'ai jamais été si gai que ce matin; c'est vous qui avez le spleen, milord, et qui voyez tout en noir.

— Un jour, je serai réellement votre ami, répondit sérieusement sir John; ce jour-là, vous me ferez vos confidences; ce jour-là, je porterai une part de vos peines.

— Et la moitié de mon anévrisme... Avez-vous faim, milord?

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— C'est que j'entends dans l'escalier les pas d'Edouard qui vient nous dire que le déjeuner est servi.

En effet, Roland n'avait pas prononcé le dernier mot, que la porte s'ouvrait et que l'enfant disait :

— Grand frère Roland, mère et sœur Amélie attendent pour déjeuner milord et toi.

Puis, s'attachant à la main droite de l'Anglais, il lui regarda attentivement la première phalange du pouce, de l'index et de l'annulaire.

— Que regardez-vous, mon jeune ami? demanda sir John.

— Je regarde si vous avez de l'encre aux doigts.

— Et si j'avais de l'encre aux doigts, que voudrait dire cette encre?

— Que vous auriez écrit en Angleterre. Vous auriez demandé mes pistolets et mon sabre.

— Non, je n'ai pas écrit, dit sir John; mais j'écrirai aujourd'hui.

— Tu entends, grand frère Roland? j'aurai dans quinze jours mes pistolets et mon sabre!

Et l'enfant, tout joyeux, présenta ses joues roses et fermes au baiser de sir John, qui l'embrassa aussi tendrement que l'eût fait un père.

Puis tous trois descendirent dans la salle à manger, où les attendaient Amélie et Mme de Montrevil.

XII

LES PLAISIRS DE LA PROVINCE

Le même jour, Roland mit une partie du projet arrêté à exécution : il emmena sir John voir l'église de Brou.

Ceux qui ont vu la charmante petite chapelle de Brou savent que c'est une des cent merveilles de la Renaissance; ceux qui ne l'ont pas vue l'ont entendu dire.

Roland, qui comptait faire à sir John les honneurs de son bijou historique, et qui ne l'avait pas vu depuis sept ou huit ans, fut fort désappointé quand, en arrivant devant la façade, il trouva les niches des saints vides et les figurines du portail décapitées.

Il demanda le sacristain; on lui rit au nez : il n'y avait plus de sacristain.

Il s'informa à qui il devait s'adresser pour avoir les clefs; on lui répondit que c'était au capitaine de la gendarmerie.

Le capitaine de la gendarmerie n'était pas loin; le cloître attenant à l'église avait été converti en caserne.

Roland monta à la chambre du capitaine, se fit reconnaître pour aide de camp de Bonaparte. Le capitaine, avec l'obéissance passive d'un inférieur pour son supérieur, lui remit les clefs et le suivit par derrière.

Sir John attendait devant le porche, admirant, malgré les mutilations qu'ils avaient subies, les admirables détails de la façade.

Roland ouvrit la porte et recula d'étonnement : l'église était littéralement bourrée de foin, comme un canon chargé jusqu'à la gueule.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il au capitaine de gendarmerie.

— Mon officier, c'est une précaution de la municipalité.

— Comment! une précaution de la municipalité?

— Oui.

— Dans quel but?

— Celui de sauvegarder l'église. On allait la démolir; mais le maire a décrété qu'en expiation du culte d'erreur auquel elle avait servi, elle serait convertie en magasin à fourrages.

Roland éclata de rire, et, se retournant vers sir John :

— Mon cher lord, dit-il, l'église était curieuse à voir; mais je crois que ce que monsieur nous raconte là est non moins curieux. Vous trouverez toujours, soit à Strasbourg, soit à Cologne, soit à Milan, une église ou un dôme qui vaudront la chapelle de Brou; mais vous ne trouverez pas toujours des administrateurs assez bêtes pour vouloir démolir un chef-d'œuvre, et un maire assez spirituel pour en faire une église à fourrages. Mille remerciements, capitaine; voilà vos clefs.

— Comme je le disais à Avignon, la première fois que j'eus l'honneur de vous voir, mon cher Roland, répliqua sir John, c'est un peuple bien amusant que le peuple français.

— Cette fois, milord, vous êtes trop poli, répondit Roland; c'est bien idiot qu'il faut dire; écoutez : je comprends les cataclysmes politiques qui ont bouleversé notre société depuis mille ans; je comprends les communes, les pastoureaux, la Jacquerie, les maillotins, la Saint-Barthélemy, la Ligue, la Fronde, les dragonnades, la Révolution; je comprends le 14 juillet, les 5 et 6 octobre, le 20 juin, le 10 août, les 2 et 3 septembre, le 21 janvier, le 31 mai, les 30 octobre et 9 thermidor; je comprends la torche des guerres civiles avec son feu grégeois qui se rallume dans le sang au lieu de s'y éteindre; je comprends la marée des révolutions qui monte toujours avec son flux que rien n'arrête, et son reflux qui roule les débris des institutions que son flux a renversées; je comprends tout cela, mais lance contre lance, épée contre épée, hommes contre hommes, peuple contre peuple! Je comprends la colère mortelle des vainqueurs, je comprends les réactions sanglantes des vaincus; je comprends les volcans politiques qui grondent dans les entrailles du globe, qui secouent la terre, qui renversent les trônes, qui culbutent les monarchies, qui font rouler têtes et couronnes sur les échafauds... mais ce que je ne comprends pas, c'est la mutilation du granit, la mise hors la loi des monuments, la destruction des choses inanimées qui n'appartiennent ni à ceux qui les détruisent ni à l'époque qui les détruit; c'est la mise au pilon de cette bibliothèque gigantesque où l'antiquaire peut lire l'histoire archéologique d'un pays. Oh! les vandales et les barbares! mieux que tout cela, les idiots! qui se vengent sur des pierres des crimes de Borgia et des débauches de Louis XV! Qu'ils connaissent bien l'homme pour l'animal le plus pervers, le plus destructif, le plus mal-faisant de tous, ces Pharaons, ces Ménéès, ces Chéops,

ces Osymandias qui faisaient bâtir des pyramides, non pas avec des rinceaux de guipure et des jubes de dentelle, mais avec des blocs de granit de cinquante pieds de long ! Ils ont bien dû rire au fond de leurs sepulchres quand ils ont vu le temps y user sa faux et les pachas y retourner leurs ongles. Bâtissons des pyramides, mon cher lord : ce n'est pas difficile comme architecture, ce n'est pas beau comme art ; mais c'est solide, et cela permet à un général de dire au bout de quatre mille ans : « Soldats, du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplant ! » Tenez, ma parole d'honneur, mon cher lord, je voudrais rencontrer dans ce moment-ci un moulin à vent pour lui chercher querelle.

Et Roland, éclatant de son rire habituel, entraîna sir John dans la direction du château.

Sir John l'arrêta.

— Oh ! dit-il, n'y avait-il donc à voir dans toute la ville que l'église de Brou ?

— Autrefois, mon cher lord, répondit Roland, avant qu'elle fût convertie en magasin à fourrages, je vous eusse offert de descendre avec moi dans les caveaux des ducs de Savoie ; nous eussions cherché ensemble un passage souterrain qu'on dit exister, qui a près d'une lieue de long, et qui communique, à ce que l'on assure, avec la grotte de Ceyzeriat : — remarquez bien que je n'aurais pas proposé une pareille partie de plaisir à un autre qu'un Anglais ; — c'était rentrer dans les *Mystères d'Udolph*, de la célèbre Anne Radcliffe ; mais vous voyez que c'est impossible. Allons, il faut en faire notre deuil, venez.

— Et où allons-nous ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; il y a dix ans, je vous eusse mené vers les établissements où l'on engraisait les poulardes. Les poulardes de Bresse, vous le savez, avaient une réputation européenne ; Bourg était une succursale de la grande mue de Strasbourg. Mais, pendant la terreur, vous comprenez bien que les engraisseurs ont fermé boutique ; on était réputé aristocrate pour avoir mangé de la poularde, et vous connaissez le refrain fraternel : *Ah ! ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne !* Après la chute de Robespierre ils ont rouvert ; mais, depuis le 18 fructidor, il y a eu en France ordre de maigrir, même pour la volaille. N'importe, venez toujours, à défaut de poulardes je vous ferai voir autre chose : la place où l'on exécutait ceux qui en mangeaient, par exemple. En outre, depuis que je ne suis venu en ville, nos rues ont changé de nom ; je connais toujours les sacs, mais je ne connais plus les étiquettes.

— Ah ça ! demanda sir John, vous n'êtes donc pas républicain ?

— Moi, pas républicain ? allons donc ! je me crois un excellent républicain, au contraire, et je suis capable de me laisser brûler le poignet comme Mucius Scévola, ou de me jeter dans un gouffre comme Curtius, pour sauver la république ; mais j'ai le malheur d'avoir l'esprit trop bien fait : le ridicule me prend malgré moi aux côtes et me chatouille à me faire crever de rire. J'accepte volontiers la constitution de 1791 ; mais, quand le pauvre Héroult de Séchelles écrivait au directeur de la bibliothèque nationale de lui envoyer les lois de Minos afin qu'il pût faire une constitution sur le modèle de celle de l'île de Crète, je trouvais que c'était aller chercher un modèle un peu loin et que nous pouvions nous contenter de celle de Lycurgue. Je trouve que janvier, février et mars, tout mythologiques qu'ils étaient valaient bien nivôse, pluviôse et ventôse. Je ne comprends pas pourquoi, lorsqu'on s'appelait Antoine ou Chrysostome en 1789, on s'appelle Brutus ou Cassius en 1793. Ainsi, tenez, milord, voilà une bonne rue qui s'appelait la rue des Halles ; cela n'avait rien d'indécent ni d'aristocrate, n'est-ce pas ? Eh bien, elle s'appelle aujourd'hui... attendez (Roland regarda l'inscription) : elle s'appelle aujourd'hui la *rue de la Révolution*. En voilà une autre qui s'appelait la rue Notre-Dame et qui s'appelle la *rue du Temple*. Pourquoi la rue du Temple ? Pour éterniser probablement le souvenir de l'endroit où l'infâme Simon a essayé d'apprendre l'état de savetier à l'héritier de soixante-trois rois ; — je me trompe d'un ou

deux, ne me faites pas une querelle pour cela. Enfin, voyez cette troisième ; elle s'appelait la rue Crève-cœur, un nom illustre en Bresse, en Bourgogne et dans les Flandres ; elle s'appelle la *rue de la Fédération*. La Fédération est une belle chose, mais Crève-cœur était un beau nom. Et puis, voyez-vous, elle conduit tout droit aujourd'hui à la place de la Guillotine, ce qui est un tort, à mon avis. Je voudrais qu'il n'y eût point de rues pour conduire à ces places-là. Celle-ci a un avantage : elle est à cent pas de la prison ; ce qui économisait et ce qui économise même encore une charrette et un cheval à M. de Bourg. Remarquez que le bourreau est resté noble, lui. Au surplus, la place est admirablement bien disposée pour les spectateurs, et mon aïeul Montrevel, dont elle porte le nom, a, dans la prévoyance sans doute de sa destination, résolu ce grand problème, encore à résoudre dans les théâtres : c'est qu'on voit bien de partout. Si jamais on m'y coupe la tête, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire par les temps où nous vivons, je n'aurais qu'un regret : celui d'être moins bien placé et de voir plus mal que les autres. Là, maintenant montons cette petite rampe ; nous voilà sur la place *des Liccs*. Nos révolutionnaires lui ont laissé son nom parce que, selon toute probabilité, ils ne savent pas ce que cela veut dire ; je ne le sais guère mieux qu'eux, mais je crois me rappeler qu'un sire d'Estavayer a défié je ne sais quel comte flamand, et que le combat a eu lieu sur cette place. Maintenant, mon cher lord, quant à la prison, c'est un bâtiment qui vous donnera une idée des vicissitudes humaines ; Gil Blas n'a pas plus souvent changé d'état que ce monument de destination. Avant l'arrivée de César, c'était un temple gaulois ; César en fit une forteresse romaine ; un architecte inconnu le transforma en un ouvrage militaire du moyen âge ; les sires de Baye, à l'exemple de César, le refirent forteresse. Les princes de Savoie y ont eu une résidence ; c'était là que demeurait la tante de Charles-Quint quand elle visitait son église de Brou, qu'elle ne devait pas avoir la satisfaction de voir terminée. Enfin, après le traité de Lyon, quand la Bresse fit retour à la France, on entra à la fois une prison et un palais de justice. Attendez-moi là, milord, si vous n'aimez pas le cri des grilles et le grincement des verrous. J'ai une visite à rendre à certain cachot.

— Le grincement des verrous et le cri des grilles ne sont pas un bruit fort récréatif, mais n'importe ! puisque vous voulez bien vous charger de mon éducation, conduisez-moi à votre cachot.

— Eh bien, alors, entrons vite ; il me semble que je vois une foule de gens qui ont l'air d'avoir envie de me parler.

Et, en effet, peu à peu une espèce de rumeur semblait se répandre dans la ville ; on sortait des maisons, on formait des groupes dans la rue, et ces groupes se montraient Roland avec curiosité.

Roland sonna à la grille, située à cette époque à l'endroit où elle est encore aujourd'hui, mais s'ouvrant sur le préau de la prison.

Un guichetier vint ouvrir.

— Ah ! ah ! c'est toujours vous, père Courtois ? demanda le jeune homme.

Puis, se retournant vers sir John :

— Un beau nom de géolier, n'est-ce pas, milord ?

Le géolier regarda le jeune homme avec étonnement.

— Comment se fait-il, demanda-t-il à travers la grille, que vous sachiez mon nom et que je ne sache pas le vôtre ?

— Bon ! je sais non seulement votre nom, mais encore votre opinion ; vous êtes un vieux royaliste, père Courtois !

— Monsieur, dit le géolier tout effrayé, pas de mauvaises plaisanteries, s'il vous plaît, et dites ce que vous désirez.

— Eh bien, mon brave père Courtois, je désirerais visiter le cachot où l'on a mis ma mère et ma sœur, madame et mademoiselle de Montrevel.

— Ah ! s'écria le concierge, comment ! c'est vous, monsieur Louis ? Ah bien, vous aviez raison de dire que je ne connaissais que vous. Savez-vous que vous voilà devenu fièrement beau garçon ?

— Vous trouvez, père Courtois? Eh bien, je vous rends la pareille, votre fille Charlotte est, par ma foi, une belle fille. — Charlotte est la femme de chambre de ma sœur, milord.

— Et elle en est bien heureuse; elle se trouve mieux qu'ici, monsieur Roland. Est-ce vrai que vous êtes aide de camp du général Bonaparte?

— Hélas! Courtois, j'ai cet honneur. Tu aimerais mieux que je fusse aide de camp de M. le comte d'Artois ou de M. le duc d'Angoulême?

— Mais taisez-vous donc, monsieur Louis!

Puis, s'approchant de l'oreille du jeune homme:

— Dites donc, fit-il, est-ce que c'est positif?

— Quoi, père Courtois?

— Que le général Bonaparte ait passé hier à Lyon?

— Il paraît qu'il y a quelque chose de vrai dans cette nouvelle, car voilà deux fois que je l'entends répéter. Ah! je comprends maintenant ces braves gens qui me regardaient avec curiosité et qui avaient l'air de vouloir me faire des questions. Ils sont comme vous, père Courtois: ils desiront savoir à quoi s'en tenir sur cette arrivée du général Bonaparte.

— Vous ne savez pas ce qu'on dit encore, monsieur Louis?

— On dit donc encore autre chose, père Courtois?

— Je crois bien qu'on dit encore autre chose, mais tout bas.

— Quoi donc?

— On dit qu'il vient réclamer au Directoire le trône de Sa Majesté Louis XVIII pour le faire monter dessus, et que, si le citoyen Gohier ne veut pas, en sa qualité de président, le lui rendre de bonne volonté, il le lui rendra de force.

— Ah bah! fit le jeune officier avec un air de doute qui allait jusqu'à la raillerie.

Mais le père Courtois insista par un signe de tête affirmatif.

— C'est possible, dit le jeune homme; mais, quant à cela, ce n'est pas la seconde nouvelle, c'est la première; et, maintenant que vous me connaissez, voulez-vous m'ouvrir?

— Vous ouvrir! je crois bien; que diable fais-je donc?

Et le geôlier ouvrit la porte avec autant d'empressement qu'il avait paru d'abord y mettre de répugnance.

Le jeune homme entra; sir John le suivit.

Le geôlier ferma la grille avec soin et marcha le premier; Roland le suivit, l'Anglais suivit Roland.

Il commençait à s'habituer au caractère fantasque de son jeune ami.

Le spleen, c'est la misanthropie moins les bontades de Timon et l'esprit d'Alceste.

Le geôlier traversa tout le préau, séparé du palais de justice par une muraille de quinze pieds de hauteur, faisant vers son milieu retour en arrière de quelques pieds, sur la partie antérieure de laquelle on avait scellé, pour donner passage aux prisonniers sans que ceux-ci eussent besoin de tourner par la rue, une porte de chêne massif. Le geôlier, disons-nous, traversa tout le préau et gagna dans l'angle gauche de la cour un escalier tournant qui conduisait à l'intérieur de la prison.

Si nous insistons sur ces détails, c'est que nous aurons à revenir un jour sur ces localités, et que, par conséquent, nous désirons qu'arrivé à ce moment-là de notre récit, elles ne soient point complètement étrangères à nos lecteurs.

L'escalier conduisait d'abord à l'antichambre de la prison, c'est-à-dire à la chambre du concierge du présidial; puis, de cette chambre, par un escalier de dix marches, on descendait dans une première cour séparée de celle des prisonniers par une muraille dans le genre de celle que nous avons décrite, mais percée de trois portes; à l'extrémité de cette cour, un couloir conduisait à la chambre du geôlier, laquelle donnait de plain-pied, à l'aide d'un second couloir, dans des cachots pittoresquement appelés cages.

Le geôlier s'arrêta à la première de ces cages, et, frappant sur la porte:

— C'est ici, dit-il; j'avais mis là madame votre mère et mademoiselle votre sœur, afin que, si les chères dames

avaient besoin de moi ou de Charlotte, elles n'eussent qu'à frapper.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le cachot?

— Personne.

— Eh bien, faites-moi la grâce de m'en ouvrir la porte; voici mon ami, lord Tanlay, un Anglais philanthrope, qui voyage pour savoir si l'on est mieux dans les prisons de France que dans celles d'Angleterre. Entrez, milord, entrez.

Et, le père Courtois ayant ouvert la porte, Roland poussa sir John dans un cachot formant un carré parfait de dix à douze pieds sur toutes les faces.

— Oh! oh! fit sir John, l'endroit est lugubre.

— Vous trouvez? Eh bien, mon cher lord, voilà l'endroit où ma mère, la plus digne femme qu'il y ait au monde, et ma sœur, vous la connaissez, ont passé six semaines, avec la perspective de n'en sortir que pour aller faire un tour sur la place du Bastion; remarquez bien qu'il y a cinq ans de cela; ma sœur en avait, par conséquent, douze à peine.

— Mais quel crime avaient-elles donc commis?

— Oh! un crime énorme; dans la fête anniversaire que la ville de Bourg a cru devoir consacrer à la mort de l'Ami du peuple, ma mère a refusé de laisser faire à ma sœur une des vierges qui portaient les urnes contenant les larmes de la France. Que voulez-vous! pauvre femme, elle avait cru avoir assez fait pour la patrie en lui offrant le sang de son fils et de son mari, qui coulait pour l'un, en Italie, pour l'autre, en Allemagne; elle se trompait. La patrie, à ce qu'il paraît, réclamait encore les larmes de sa fille; pour le coup, elle a trouvé que c'était trop, du moment surtout où ces larmes coulaient pour le citoyen Marat. Il en résulta que, le soir même de la fête, au milieu de l'enthousiasme que cette fête avait excité, ma mère fut décrétée d'accusation. Par bonheur, Bourg n'était pas à la hauteur de Paris sous le rapport de la célérité. Un ami que nous avons au greffe fit trainer l'affaire, et, un beau jour, on apprit tout à la fois la chute et la mort de Robespierre. Cela interrompit beaucoup de choses, et entre autres les guillotines; notre ami du greffe fit comprendre au tribunal que le vent qui venait de Paris était à la clémence; on attendit huit jours, on attendit quinze jours, et, le seizième, on vint dire à ma mère et à ma sœur qu'elles étaient libres; de sorte que, mon cher, vous comprenez, — et cela fait faire les plus hautes réflexions philosophiques —, de sorte que, si mademoiselle Teresa Cabarrus n'était pas venue d'Espagne en France; que si elle n'avait pas épousé M. Fontenay, conseiller au parlement; que si elle n'avait pas été arrêtée et conduite devant le procureur Tallien, fils du maître d'hôtel du marquis de Bercy, ex-clerc de procureur, ex-proté d'imprimerie, ex-commis expéditionnaire, ex-secrétaire de la commune de Paris, pour le moment en mission à Bordeaux; que si l'ex-proconsul ne fût pas devenu amoureux d'elle, que si elle n'eût pas été emprisonnée, que si, le 9 thermidor, elle ne lui avait pas fait passer un poignard avec ces mots: « Si le tyran ne meurt pas aujourd'hui, je meurs demain; » que si Saint-Just n'avait pas été arrêté au milieu de son discours, que si Robespierre n'avait pas eu, ce jour-là, un chat dans la gorge; que si Garnier (de l'Aube) ne lui avait pas crié: « C'est le sang de Danton qui tétouffe! » que si Louchet n'avait pas demandé son arrestation; que s'il n'avait pas été arrêté, délivré par la Commune, repris sur elle, eu la mâchoire cassée d'un coup de pistolet, été exécuté le lendemain, — ma mère avait, selon toute probabilité, le cou coupé pour n'avoir pas permis que sa fille pleurât le citoyen Marat dans une des douze urnes que la ville de Bourg devait remplir de ses larmes. Adieu, Courtois, tu es un brave homme; tu as donné à ma mère et à ma sœur un peu d'eau pour mettre avec leur vin, un peu de viande pour mettre sur leur pain, un peu d'espérance à mettre sur leur cœur; tu leur as prêté ta fille pour qu'elles ne balayassent pas leur cachot elles-mêmes; cela vaudrait une fortune; malheureusement, je ne suis pas riche; j'ai cinquante louis sur moi, les voilà. — Venez, milord.

Et le jeune homme entraîna sir John avant que le

geôlier fut revenu de sa surprise, et eût eu le temps de remercier Roland ou de refuser les cinquante louis ; ce qui, il faut le dire, eût été une bien grande preuve de dévouement pour un geôlier, surtout quand ce geôlier était d'une opinion contraire au gouvernement qu'il servait.

En sortant de la prison, Roland et sir John trouvèrent la place des Lices encombrée de gens qui avaient appris le retour du général Bonaparte en France et qui criaient : *Vive Bonaparte!* à tue-tête, les uns parce qu'ils étaient effectivement les admirateurs du vainqueur d'Arcole, de Rivoli et des Pyramides, les autres parce qu'on leur avait dit, comme au père Courtois, que ce même vainqueur n'avait vaincu qu'au profit de Sa Majesté Louis XVIII.

Cette fois, comme Roland et sir John avaient visité tout ce que la ville de Bourg offrait de curieux, ils reprirent le chemin du château des Noires-Fontaines, ou ils arrivèrent sans que rien les arrêtât davantage.

Madame de Montrevel et Amélie étaient sorties. Roland installa sir John dans un fauteuil en le priant d'attendre cinq minutes.

Au bout de cinq minutes, il revint tenant à la main une espèce de brochure en papier gris assez mal imprimée.

— Mon cher hôte, dit-il, vous n'avez paru élever quelques doutes sur l'authenticité de la fête dont je vous parlais tout à l'heure, et qui a failli coûter la vie à ma mère et à ma sœur ; je vous en apporte le programme : lisez-moi cela en attendant ce temps, j'irai voir ce que l'on a fait de mes chiens ; car je présume que vous m'en tenez quitte de la journée de pêche et que nous passerons tout de suite à la chasse.

Et il sortit, laissant entre les mains de sir John l'arrêté de la municipalité de la ville de Bourg touchant la fête funèbre à célébrer en l'honneur de Marat, le jour anniversaire de sa mort.

XIII

LE RAGOT

Sir John achevait la lecture de cette pièce intéressante, lorsque madame de Montrevel et sa fille rentrèrent.

Amélie, qui ne savait point qu'il eût été si fort question d'elle entre Roland et sir John, fut étonnée de l'expression avec laquelle le gentleman fixa son regard sur elle.

Amélie semblait à celui-ci plus ravissante que jamais.

Il comprenait bien cette mère qui, au péril de sa vie, n'avait point voulu que cette charmante créature profanât sa jeunesse et sa beauté en servant de comparse à une fête dont Marat était le dieu.

Il se rappelait ce cachot froid et humide qu'il avait visité une heure auparavant, et il frissonnait à l'idée que cette blanche et délicate hermine qu'il avait sous les yeux y était restée six semaines enfermée sans air et sans soleil.

Il regardait ce cou un peu trop long peut-être, mais, comme celui du cygne, plein de mollesse et de grâce dans son exagération, et il se rappelait ce mot si mélancolique de la pauvre princesse de Lamballe, passant la main sur le sien : « Il ne donnera pas grand mal au bourreau ! »

Les pensées qui se succédaient dans l'esprit de sir John donnaient à sa physionomie une expression si différente de celle qu'il avait habituellement, que Madame de Montrevel ne put s'empêcher de lui demander ce qu'il avait.

Sir John alors raconta à Madame de Montrevel sa visite à la prison et le pieux pèlerinage de Roland au cachot qui avait enfermé sa mère et sa sœur.

Au moment où sir John terminait son récit, une fan-

fare de chasse sonnant le *bien aller* se fit entendre, et Roland entra, son cor à la bouche.

Mais, le détachant presque aussitôt de ses lèvres :

— Mon cher hôte, dit-il, remerciez ma mère : grâce à elle, nous ferons demain une chasse magnifique.

— Grâce à moi ? demanda Madame de Montrevel.

— Comment cela ? dit sir John.

— Je vous ai quitté pour aller voir ce que l'on avait fait de mes chiens, n'est-ce pas ?

— Vous me l'avez dit, du moins.

— J'en avais deux, Barbichon et Ravaude, deux excellentes bêtes, le mâle et la femelle.

— Oh ! fit sir John, seraient-elles mortes ?

— Ah bien, oui, imaginez-vous que cette excellente mère que voilà (et il prit Madame de Montrevel par la tête et l'embrassa sur les deux joues) n'a pas voulu qu'on jetât à l'eau un seul des petits qu'ils ont faits, sous le prétexte que c'étaient les chiens de mes chiens ; de sorte, mon cher lord, que les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants de Barbichon et Ravaude sont aussi nombreux aujourd'hui que les descendants d'Ismaël, et que ce n'est plus une paire de chiens que j'ai, mais toute une meute, vingt-cinq bêtes chassant du même pied ; tout cela noir comme une bande de taupes, avec les pattes blanches, du feu aux yeux et au poitrail, et un régiment de queues en trompette qui vous fera plaisir à voir.

Et, là-dessus, Roland sonna une nouvelle fanfare qui fit accourir son jeune frère.

— Oh ! s'écria celui-ci en entrant, tu vas demain à la chasse, frère Roland ; j'y vais aussi, j'y vais aussi, j'y vais aussi !

— Bon ! fit Roland, mais sais-tu à quelle chasse nous allons ?

— Non ; je sais seulement que j'y vais.

— Nous allons à la chasse au sanglier.

— Oh ! quel bonheur ! fit l'enfant en frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre.

— Mais tu es fou ! dit Madame de Montrevel en pâlis-sant.

— Pourquoi cela, madame maman, s'il vous plaît ?

— Parce que la chasse au sanglier est une chasse fort dangereuse.

— Pas si dangereuse que la chasse aux hommes ; tu vois bien que mon frère est revenu de celle-là, je reviendrai bien de l'autre.

— Roland, fit Madame de Montrevel tandis qu'Amélie, plongée dans une rêverie profonde, ne prenait aucune part à la discussion, Roland, fais donc entendre raison à Edouard, et dis-lui donc qu'il n'a pas le sens commun.

Mais Roland, qui se revoyait enfant et qui se recon-naissait dans son jeune frère, au lieu de le blâmer, sou-riait à ce courage enfantin.

— Ce serait bien volontiers que je l'emmènerais dit-il à l'enfant ; mais, pour aller à la chasse, il faut au moins savoir ce que c'est qu'un fusil.

— Oh ! monsieur Roland, fit Edouard, venez un peu dans le jardin, et mettez votre chapeau à cent pas, et je vous montrerai ce que c'est qu'un fusil.

— Malheureux enfant ! s'écria Madame de Montrevel toute tremblante ; mais où l'as-tu appris ?

— Tiens, chez l'armurier de Montagnat, où sont les fusils de papa et de frère Roland. Tu me demandes quelquefois ce que je fais de mon argent, n'est-ce pas ? Eh bien, j'en achète de la poudre et des balles, et j'apprends à tuer les Autrichiens et les Arabes, comme fait mon frère Roland.

Madame de Montrevel leva les mains au ciel.

— Que voulez-vous, ma mère, dit Roland ! bon chien chassé de race ; il ne se peut pas qu'un Montrevel ait peur de la poudre. Tu viendras avec nous demain, Edouard.

L'enfant sauta au cou de son frère.

— Et moi, dit sir John, je me charge de vous armer aujourd'hui chasseur, comme on armait autrefois chevalier. J'ai une charmante petite carabine que je vous donnerai et qui vous fera prendre patience pour attendre vos pistolets et votre sabre.

— Eh bien, demanda Roland, es-tu content, Edouard ?

— Oui ; mais quand me la donnerez-vous ? S'il faut

écire en Angleterre, je vous prévins que je n'y crois pas.

— Non, mon jeune ami : il ne faut que monter à ma chambre et ouvrir ma boîte à fusil ; vous voyez que cela sera bientôt fait.

— Alors, montons-y tout de suite, à votre chambre.

— Venez, fit sir John.

Et il sortit suivi d'Edouard.

Un instant après, Amélie, toujours rêveuse, se leva et sortit à son tour.

Ni Madame de Montrevel ni Roland ne firent attention à sa sortie ; ils étaient engagés dans une grave discussion.

Madame de Montrevel tâchait d'obtenir de Roland qu'il n'emmenât point, le lendemain, son jeune frère à la chasse, et Roland lui expliquait comme quoi Edouard, destiné à être soldat comme son père et son frère, ne pouvait que gagner à faire le plus tôt possible ses premières armes et à se familiariser avec la poudre et le plomb.

La discussion n'était pas encore finie lorsque Edouard rentra avec sa carabine en bandoulière.

— Tiens, frère, dit-il en se tournant vers Roland, vois donc le beau cadeau que milord m'a fait.

Et il remerciait du regard sir John, qui se tenait sur la porte cherchant des yeux, mais inutilement, Amélie.

C'était, en effet, un magnifique cadeau : l'arme, exécutée avec cette sobriété d'ornements et cette simplicité de forme particulière aux armes anglaises, était du plus précieux fini ; comme les pistolets, dont Roland avait pu apprécier la justesse, elle sortait des ateliers de Menton et portait une balle du calibre 24. Elle avait dû être faite pour une femme : c'était facile à voir au peu de longueur de la crosse et au coussin de velours dont était garnie la couche ; cette destination primitive en faisait une arme parfaitement appropriée à la taille d'un enfant de douze ans.

Roland enleva la carabine des épaules du petit Edouard, la regarda en amateur, en fit jouer les batteries, la mit en joue, la jeta d'une main dans l'autre, et la rendant à Edouard :

— Remercie encore une fois milord, dit-il : tu as là une carabine qui a été faite pour un fils de roi ; allons l'essayer.

Et tous trois sortirent pour essayer la carabine de sir John, laissant Madame de Montrevel triste comme Thétis lorsqu'elle vit Achille, sous sa robe de femme, tirer du fourreau l'épée d'Ulysse.

Un quart d'heure après, Edouard rentrait triomphant ; il rapportait à sa mère un carton de la grandeur d'un rond de chapeau dans lequel, à cinquante pas, il avait mis dix balles sur douze.

Les deux hommes étaient restés à causer et à se promener dans le parc.

Madame de Montrevel écouta sur ses prouesses le récit légèrement gascon d'Edouard ; puis elle le regarda avec cette longue et sainte tristesse des mères pour lesquelles la gloire n'est pas une compensation du sang qu'elle fait répandre.

Oh ! bien ingrat l'enfant qui a vu ce regard se fixer sur lui, et qui ne se rappelle pas éternellement ce regard !

Puis, au bout de quelques secondes de cette contemplation douloureuse, serrant son second fils contre son cœur :

— Et toi aussi, murmura-t-elle en éclatant en sanglots, toi aussi, un jour tu abandonneras donc ta mère ?

— Oui, ma mère, dit l'enfant, mais pour devenir général comme mon père, ou aide de camp comme mon frère.

— Et pour te faire tuer comme s'est fait tuer ton père, et comme se fera tuer ton frère peut-être.

Car ce changement étrange qui s'était fait dans le caractère de Roland n'avait point échappé à Madame de Montrevel, et c'était une inquiétude de plus à ajouter à ses autres inquiétudes.

Au nombre de ces dernières, il fallait ranger cette rêverie et cette pâleur d'Amélie.

Amélie atteignait dix-sept ans ; sa jeunesse avait été celle d'une enfant riche, pleine de joie et de santé.

La mort de son père était venue jeter un voile noir sur sa jeunesse et sur sa gaieté ; mais ces orages du printemps passent vite : le sourire, ce beau soleil de l'aube de la vie, était revenu, et, comme celui de la nature, il avait brillé à travers cette rosée du cœur qu'on appelle les larmes.

Puis, un jour, — il y avait six mois de cela, à peu près, — le front d'Amélie s'était attristé, ses joues avaient pâli, et, de même que les oiseaux voyageurs s'éloignent à l'approche des temps brumeux, les rires enfantins qui s'échappent des lèvres entr'ouvertes et des dents blanches s'étaient envolés de la bouche d'Amélie, mais pour ne pas revenir.

Madame de Montrevel avait interrogé sa fille ; mais Amélie avait prétendu être toujours la même : elle avait fait un effort pour sourire ; puis, comme une pierre jetée dans un lac y crée des cercles mouvants qui s'effacent peu à peu, les cercles créés par les inquiétudes maternelles s'étaient peu à peu effacés du visage d'Amélie.

Avec cet instinct admirable des mères, Madame de Montrevel avait songé à l'amour ; mais qui pouvait aimer Amélie ? on ne recevait personne au château des Noires-Fontaines ; les troubles politiques avaient détruit la société, et Amélie ne sortait jamais seule.

Madame de Montrevel avait donc été forcée d'en rester aux conjectures.

Le retour de Roland lui avait un instant rendu l'espoir ; mais cet espoir avait bientôt disparu lorsqu'elle avait vu l'impression produite sur Amélie par ce retour.

Ce n'était point une sœur, c'était un spectre, on se le rappelle, qui était venu au-devant de lui.

Depuis l'arrivée de son fils, Madame de Montrevel n'avait pas perdu de vue Amélie, et, avec un étonnement douloureux, elle s'était aperçue de l'effet que causait sur sa sœur la présence du jeune officier ; c'était presque de l'effroi : elle dont les yeux, lorsqu'ils se fixaient autrefois sur Roland, étaient si pleins d'amour, semblait ne le plus regarder qu'avec une certaine terreur.

Il n'y avait qu'un instant encore, Amélie n'avait-elle pas profité du premier moment de liberté qui s'était offert à elle pour remonter dans sa chambre, seul endroit du château où elle parût se trouver à peu près bien et où elle passait, depuis six mois, la plus grande partie de son temps ?

La cloche du dîner avait eu seule le pouvoir de la faire descendre, et encore n'était-ce qu'au second coup qu'elle était entrée dans la salle à manger.

La journée s'était passée pour Roland et pour sir John à visiter Bourg, comme nous l'avons dit, et à faire les préparatifs de la chasse du lendemain.

Du matin à midi, on devait faire une battue ; de midi au soir, on devait chasser à courre. Michel, braconnier enragé, retenu sur sa chaise par une entorse, comme l'avait raconté le petit Edouard à son frère, s'était senti soulagé dès qu'il s'était agi de chasse, et s'était hissé sur un petit cheval qui servait à faire les courses de la maison, pour aller retenir les rabatteurs à Saint-Just et à Montagnat.

Lui, qui ne pouvait ni rabattre ni courir, se tiendrait avec la meute, les chevaux de sir John et de Roland et le poney d'Edouard, au centre à peu près de la forêt, percée seulement d'une grande route et de deux sentiers praticables.

Les rabatteurs, qui ne pouvaient suivre une chasse à courre, reviendraient au château avec le gibier tué.

Le lendemain, à six heures du matin, les rabatteurs étaient à la porte.

Michel ne devait partir avec les chiens et les chevaux qu'à onze heures.

Le château des Noires-Fontaines touchait à la forêt même de Seillon ; on pouvait donc se mettre en chasse immédiatement après la sortie de la grille.

Comme la battue promettait surtout des daims, des chevreuils et des lièvres, elle devait se faire à plomb. Roland donna à Edouard un fusil simple qui lui avait servi à lui-même quand il était enfant, et avec lequel il avait fait ses premières armes ; il n'avait point encore assez de confiance dans la prudence de l'enfant pour lui confier un fusil à deux coups.

Quant à la carabine que sir John lui avait donnée la veille, c'était un canon rayé qui ne pouvait porter que la balle. Elle avait donc été remise aux mains de Michel, et devait, dans le cas où on lancerait un sanglier, être remise à l'enfant pour la seconde partie de la chasse.

Pour cette seconde partie de la chasse, Roland et sir John changeraient aussi de fusils et seraient armés de carabines à deux coups et de couteaux de chasse pointus comme des poignards, affilés comme des rasoirs, qui faisaient partie de l'arsenal de sir John, et qui pouvaient indifféremment se pendre au côté ou se visser au bout du canon, en guise de baïonnette.

Dès la première battue, il fut facile de voir que la chasse serait bonne : on tua un chevreuil et deux lièvres.

À midi, trois daims, sept chevreuils et deux renards avaient été tués : on avait vu deux sangliers ; mais, aux coups de gros plomb qu'ils avaient reçus, ils s'étaient contents de repondre en secouant la peau et avaient disparu.

Edouard était au comble de la joie : il avait tué un chevreuil.

Comme il était convenu, les rabatteurs, bien récompensés de la fatigue qu'ils avaient prise, avaient été envoyés au château avec le gibier.

On sonna d'une espèce de cornet pour savoir où était Michel ; Michel répondit.

En moins de dix minutes, les trois chasseurs furent réunis au jardinier, à la meute et aux chevaux.

Michel avait eu connaissance d'un ragot ; il l'avait fait détourner par l'aîné de ses fils ; il était dans une enceinte, à cent pas des chasseurs.

Jacques — c'était l'aîné des fils de Michel — foula l'enceinte avec sa tête de meute, Barbichon et Ravaude ; au bout de cinq minutes, le sanglier tenait à la bauge.

On eût pu le tuer tout de suite, ou du moins le tirer, mais la chasse eût été trop tôt finie ; on lâcha toute la meute sur l'animal, qui, voyant ce troupeau de pygmées fondre sur lui, partit au petit trot.

Il traversa la route ; Roland sonna la vue, et, comme l'animal prenait son parti du côté de la chartreuse de Seillon, les trois cavaliers enfilèrent le sentier qui coupait le bois dans toute sa longueur.

L'animal se fit battre jusqu'à cinq heures du soir, revenant sur ses voies et ne pouvant pas se décider à quitter une forêt si bien fourrée.

Enfin, vers cinq heures, on comprit, à la violence et à l'intensité des abois, que l'animal tenait aux chiens.

C'était à une centaine de pas du pavillon dépendant de la chartreuse, à l'un des endroits les plus difficiles de la forêt. Il était impossible de pénétrer à cheval jusqu'à la bête. On mit pied à terre.

Les abois des chiens guidaient les chasseurs, de manière qu'ils ne pouvaient dévier du chemin qu'autant que les difficultés du terrain les empêchaient de suivre la ligne droite.

De temps en temps, des cris de douleur indiquaient qu'un des assaillants s'était hasardé à attaquer l'animal de trop près et avait reçu le prix de sa témérité.

À vingt pas de l'endroit où se passait le drame cynégétique, on commençait d'apercevoir les personnages qui en composaient l'action.

Le ragot s'était acculé à un rocher, de façon à ne pouvoir être attaqué par derrière ; arc-bouté sur ses deux pattes de devant, il présentait aux chiens sa tête aux yeux sanglants, armée de deux énormes défenses.

Les chiens flottaient devant lui, autour de lui, sur lui-même, comme un tapis mouvant.

Cinq ou six, blessés plus ou moins grièvement, taehaient de sang le champ de bataille, mais n'en continuaient pas moins à assaillir le sanglier avec un acharnement qui eût pu servir d'exemple de courage aux hommes les plus courageux.

Chacun des chasseurs était arrivé en face de ce spectacle dans la condition de son âge, de son caractère et de sa nation.

Edouard, le plus imprudent et en même temps le plus petit, éprouvant moins d'obstacle à cause de sa taille, y était arrivé le premier.

Roland, insoucieux du danger, quel qu'il fût, le cherchant plutôt qu'il ne le fuyait, l'y avait suivi.

Enfin, sir John, plus lent, plus grave, plus réfléchi, y était arrivé le troisième.

Au moment où le sanglier avait aperçu les chasseurs, il n'avait plus paru faire aucune attention aux chiens.

Ses yeux s'étaient arrêtés, fixes et sanglants, sur eux, et le seul mouvement qu'il indiquait était un mouvement de ses mâchoires, qui, en se rapprochant violemment l'une contre l'autre, faisaient un bruit menaçant.

Roland regarda un instant ce spectacle, éprouvant évidemment le désir de se jeter, son couteau de chasse à la main, au milieu du groupe et d'égorger le sanglier, comme un boucher fait d'un veau, ou un charcutier d'un cochon ordinaire.

Ce mouvement était si visible, que sir John le retint par le bras, tandis que le petit Edouard disait :

— Oh ! mon frère laisse-moi tirer le sanglier !

Roland se retint.

— Eh bien, oui, dit-il en posant son fusil contre un arbre et en restant armé seulement de son couteau de chasse, qu'il tira du fourreau, — tire-le : attention !

— Oh ! sois tranquille, dit l'enfant les dents serrées, le visage pâle mais résolu, et levant le canon de sa carabine à la hauteur de l'animal.

— S'il le manque ou ne fait que le blesser, fit observer sir John, vous savez que l'animal sera sur nous avant que nous n'ayons le temps de le voir ?

— Je le sais, milord ; mais je suis habitué à cette chasse-là, répondit Roland, les narines dilatées, l'œil ardent, les lèvres entr'ouvertes. Feu, Edouard !

Le coup partit aussitôt le commandement ; mais aussitôt le coup, en même temps que le coup, avant peut-être, l'animal, rapide comme l'éclair, avait foncé sur l'enfant.

On entendit un second coup de fusil ; puis, au milieu de la fumée, on vit briller les yeux sanglants de l'animal.

Mais, sur son passage, il rencontra Roland un genou en terre et le couteau de chasse à la main.

Un instant, un groupe confus et informe roula sur le sol, l'homme lié au sanglier, le sanglier lié à l'homme.

Puis un troisième coup de fusil se fit entendre, suivi d'un éclat de rire de Roland.

— Eh ! milord, dit le jeune officier, c'est de la poudre et une balle perdues ; ne voyez-vous pas que l'animal est éventré ? Seulement, débarrassez-moi de son corps ; le drôle pèse quatre cents et m'étouffe.

Mais, avant que sir John se fût baissé, Roland, d'un vigoureux mouvement d'épaule, avait fait rouler de côté le cadavre de l'animal, et se relevait couvert de sang, mais sans la moindre égratignure.

Le petit Edouard, soit défaut de temps, soit courage, n'avait pas reculé d'un pas. Il est vrai qu'il était complètement protégé par le corps de son frère, qui s'était jeté devant lui.

Sir John avait fait un saut de côté pour avoir l'animal en travers, et il regardait Roland se secouant après ce second duel, avec le même étonnement qu'il l'avait regardé après le premier.

Les chiens — ceux qui restaient, et il en restait une vingtaine — avaient suivi le sanglier et s'étaient rués sur son cadavre, essayant, mais inutilement, d'entamer cette peau aux soies hérissées, presque aussi impénétrable que le fer.

— Vous allez voir, dit Roland en essayant, avec un mouchoir de fine batiste, ses mains et son visage, couverts de sang, vous allez voir qu'ils vont le manger et votre couteau avec, milord.

— En effet, demanda sir John, le couteau ?

— Il est dans sa gaine, dit Roland.

— Ah ! fit l'enfant, il n'y a plus que le manche qui sorte.

Et, s'élançant sur l'animal, il arracha le poignard, enfoncé en effet, comme l'avait dit l'enfant, au défaut de l'épaule, et jusqu'au manche.

La pointe aiguë, dirigée par un œil calme, maintenue par une main vigoureuse, avait pénétré droit au cœur.

On voyait sur le corps du sanglier trois autres blessures.

La première, qui était causée par la balle de l'enfant, était indiquée par un sillon sanglant tracé au-dessus de l'œil, la balle étant trop faible pour briser l'os frontal.

La seconde venait du premier coup de sir John : la balle avait pris l'animal en biais et avait glissé sur sa cuirasse.

La troisième, reçue à bout portant, lui traversait le corps, mais lui avait été faite, comme avait dit Roland, lorsqu'il était déjà mort.

XIV

UNE MAUVAISE COMMISSION

La chasse était finie, la nuit tombait ; il s'agissait de regagner le château.

Les chevaux n'étaient qu'à cinquante pas, à peu près ; on les entendait hennir d'impatience ; ils semblaient demander si l'on doutait de leur courage en ne les faisant point participer au drame qui venait de s'accomplir.

Edouard voulait absolument trainer le sanglier jusqu'à eux, le charger en croupe et le rapporter au château ; mais Roland lui fit observer qu'il était bien plus simple d'envoyer pour le chercher deux hommes avec un brancard. Ce fut aussi l'avis de sir John, et force fut à Edouard, — qui ne cessait de dire, en montrant la blessure de la tête : « Voilà mon coup, à moi ; je le visais là ! » — force fut, disons-nous, à Edouard de se rendre à l'avis de la majorité.

Les trois chasseurs regagnèrent la place où étaient attachés les chevaux, se remirent en selle, et, en moins de dix minutes, furent arrivés au château des Noires-Fontaines.

Mme de Montrevel les attendait sur le perron : il y avait déjà plus d'une heure que la pauvre mère était là, tremblant qu'il ne fût arrivé malheur à l'un ou à l'autre de ses fils.

Du plus loin qu'Edouard la vit, il mit son poney au galop, criant à travers la grille :

— Mère ! mère ! nous avons tué un sanglier gros comme un baudet ; moi, je le visais à la tête ; tu verras le tron de ma balle ; Roland lui a fourré son couteau de chasse dans le ventre jusqu'à la garde ; milord lui a tiré deux coups de fusil. Vite ! vite ! des hommes pour l'aller chercher. N'ayez pas peur en voyant Roland couvert de sang, mère ; c'est le sang de l'animal ; mais Roland n'a pas une égratignure.

Tout cela se disait avec la volubilité habituelle à Edouard, tandis que Mme de Montrevel franchissait l'espace qui se trouvait entre le perron et la route, et ouvrait la grille.

Elle voulut recevoir Edouard dans ses bras, mais celui-ci sauta à terre, et, de terre, se jeta à son cou.

Roland et sir John arrivaient en ce moment ; en ce moment aussi, Amélie paraissait à son tour sur le perron.

Edouard laissa sa mère s'inquiéter auprès de Roland, qui, tout couvert de sang, était effrayant à voir, et courut faire à sa sœur le même récit qu'il avait debute à sa mère.

Amélie l'écouta d'une façon distraite qui sans doute blessa l'amour-propre d'Edouard, car celui-ci se précipita dans les cuisines pour raconter l'événement à Michel, par lequel il était bien sûr d'être écouté.

En effet, cela intéressait Michel au plus haut degré ; seulement, quand Edouard, après avoir dit l'endroit où gisait le sanglier, lui intima, de la part de Roland, l'ordre de trouver des hommes pour aller chercher l'animal, il secoua la tête.

— Eh bien, quoi ! demanda Edouard, vas-tu refuser d'obéir à mon frère ?

— Dieu m'en garde, monsieur Edouard, et Jacques va partir à l'instant même pour Montagnat.

— Tu as peur qu'il ne trouve personne ?

— Bon ! il trouvera dix hommes pour un ; mais c'est à cause de l'heure qu'il est, et de l'endroit de l'hallali. Vous dites que c'est près du pavillon de la Chartreuse ?

— A vingt pas.

— J'aimerais mieux que c'en fût à une lieue, répondit Michel en se grattant la tête ; mais n'importe : on va toujours les envoyer chercher sans leur dire ni pour-quoi ni comment. Une fois ici, eh bien, dame, ce sera à votre frère de les décider.

— C'est bien ! c'est bien ! qu'ils viennent, je les déciderai, moi.

— Oh ! fit Michel, si je n'avais pas ma gueuse d'entorse, j'irais moi-même ; mais la journée d'aujourd'hui lui a fait drôlement du bien, Jacques ! Jacques !

Jacques arriva.

Edouard resta non seulement jusqu'à ce que l'ordre fût donné au jeune homme de partir pour Montagnat, mais jusqu'à ce qu'il fût parti.

Puis il remonta pour faire ce que faisaient sir John et Roland, c'est-à-dire pour faire sa toilette.

Il ne fut, comme on le comprend bien, question à table que des prouesses de la journée. Edouard ne demandait pas mieux que d'en parler, et sir John, émerveillé de ce courage, de cette adresse et de ce bonheur de Roland, rencherissait sur le récit de l'enfant.

Madame de Montrevel frémissait à chaque détail, et cependant elle se faisait redire chaque détail vingt fois.

Ce qui lui parut le plus clair à la fin de tout cela, c'est que Roland avait sauvé la vie à Edouard.

— L'as-tu bien remercié, au moins ? demanda-t-elle à l'enfant.

— Qui cela ?

— Le grand frère.

— Pourquoy donc le remercier ? dit Edouard. Est-ce que je n'aurais pas fait comme lui ?

— Que voulez-vous, madame ! dit sir John, vous êtes une gazelle qui, sans vous en douter, avez mis au jour une race de lions.

Amélie avait, de son côté, accordé une grande attention au récit ; mais c'était surtout quand elle avait vu les chasseurs se rapprocher de la Chartreuse.

A partir de ce moment, elle avait écouté, l'œil inquiet, et n'avait paru respirer que lorsque les trois chasseurs, n'ayant, après l'hallali, aucun motif de poursuivre leur course dans le bois, étaient remontés à cheval.

A la fin du dîner, on vint annoncer que Jacques était de retour avec deux paysans de Montagnat ; les paysans demandaient des renseignements précis sur l'endroit où les chasseurs avaient laissé l'animal.

Roland se leva pour aller les donner ; mais Madame de Montrevel, qui ne voyait jamais assez son fils, se tourna vers le messager :

— Faites entrer ces braves gens, dit-elle ; il est inutile que Roland se dérange pour cela.

Cinq minutes après, les deux paysans entrèrent, roulant leurs chapeaux entre leurs doigts.

— Mes enfants, dit Roland, il s'agit d'aller chercher dans la forêt de Seillon un sanglier que nous y avons tué.

— Ça peut se faire, répondit un des paysans.

Et il consulta son compagnon du regard.

— Ça peut se faire tout de même, dit l'autre.

— Soyez tranquilles, continua Roland, vous ne perdrez pas votre peine.

— Oh ! nous sommes tranquilles, fit un des paysans ; on vous connaît, monsieur de Montrevel.

— Oui, répondit l'autre, on sait que vous n'avez pas plus que votre père, le général, l'habitude de faire travailler les gens pour rien. Oh ! si tous les aristocrates avaient été comme vous, il n'y aurait pas eu de révolution, monsieur Louis.

— Mais non, qu'il n'y en aurait pas eu, dit l'autre, qui semblait venu la pour être l'écho affirmatif de ce que disait son compagnon.

— Reste maintenant à savoir où est l'animal ? demanda le premier paysan.

— Oui, répéta le second, reste à savoir où il est.

— Oh ! il ne sera pas difficile à trouver.

— Tant mieux, fit le paysan.

— Vous connaissez bien le pavillon de la forêt?
 — Lequel?
 — Oui, lequel?
 — Le pavillon qui dépend de la Chartreuse de Scillon.
 Les deux paysans se regardèrent.
 — Eh bien, vous le trouverez à vingt pas de la façade
 du côté du bois de Genoud.
 Les deux paysans se regardèrent encore.
 — Hum ! fit l'un.

— C'est un peu trop près de la chartreuse.
 — Pas de la chartreuse, je vous ai dit du pavillon.
 — C'est tout un ; vous savez bien, monsieur Louis,
 qu'on dit qu'il y a un passage souterrain qui va du pa-
 villon à la chartreuse.
 — Oh ! il y en a un, c'est sûr, dit le second paysan.
 — Eh bien, fit Roland, qu'ont de commun la char-
 treuse, le pavillon et le passage souterrain avec notre
 sanglier ?



Nous ne nous soucions pas d'avoir des démêlés avec le diable.

— Hum ! répéta l'autre, fidèle écho de son compagnon.
 — Eh bien, quoi, hum ? demanda Roland.
 — Dame...
 — Voyons, expliquez-vous ; qu'y a-t-il ?
 — Il y a que nous aimerions mieux que ce fût à l'au-
 tre extrémité de la forêt.
 — Comment, à l'autre extrémité de la forêt ?
 — Ça est un fait, dit le second paysan.
 — Mais pourquoi à l'autre extrémité de la forêt ? re-
 prit Roland avec impatience ; il y a trois lieues d'ici à
 l'autre extrémité de la forêt, tandis que vous avez une
 lieue à peine d'ici à l'endroit où est le sanglier.
 — Oui, dit le premier paysan, c'est que l'endroit où
 est le sanglier...
 Et il s'arrêta en se grattant la tête.
 — Justement, voilà ! dit le second.
 — Voilà quoi ?

— Cela a de commun que l'animal est dans un mau-
 vais endroit ; voilà.
 — Oh ! oui, un mauvais endroit, répéta le second pay-
 san.
 — Ah çà ! vous expliquerez-vous, drôles ? s'écria Ro-
 land, qui commençait à se fâcher, tandis que sa mère
 s'inquiétait et qu'Amélie pâlisait visiblement.
 — Pardon, monsieur Louis, dit le paysan, nous ne
 sommes pas des drôles ; nous sommes des gens crai-
 gnant Dieu ; voilà tout.
 — Eh ! mille tonnerres ! dit Roland, moi aussi je crains
 Dieu ! Après ?
 — Ce qui fait que nous ne nous soucions pas d'avoir
 des démêlés avec le diable.
 — Non, non, non, dit le second paysan.
 — Avec son semblable, continua le premier paysan,
 un homme vaut un homme.

— Quelquefois même il en vaut deux, dit le second, bâti en Hercule.

— Mais avec des êtres surnaturels, des fantômes, des spectres, non, merci! continua le premier paysan.

— Merci! répéta le second.

— Ah çà, ma mère; ah çà, ma sœur, demanda Roland s'adressant aux deux femmes, comprenez-vous, au nom du ciel! quelque chose à ce que disent ces deux imbéciles?

— Imbéciles! fit le premier paysan, c'est possible; mais il n'en est pas moins vrai que Pierre Marey, pour avoir voulu regarder seulement par-dessus le mur de la chartreuse, a eu le cou tordu; il est vrai que c'était un samedi, jour de sabbat.

— Et qu'on n'a jamais pu le lui redresser, affirma le second paysan; de sorte qu'on a été obligé de l'enterrer le visage à l'envers et regardant ce qui se passe derrière lui.

— Oh! oh! fit sir John, voilà qui devient intéressant; j'aime fort les histoires de fantômes.

— Bon! dit Edouard, ce n'est point comme ma sœur Amélie, milord, à ce qu'il paraît.

— Pourquoi cela?

— Regarde donc, frère Roland, comme elle est pâle.

— En effet, dit sir John, mademoiselle semble près de se trouver mal.

— Moi? pas du tout, fit Amélie; seulement, ne trouvez-vous pas qu'il fait un peu chaud ici, ma mère?

Et Amélie essuya son front couvert de sueur.

— Non, dit madame de Montrevel.

— Cependant, insista Amélie, si je ne craignais pas de vous incommoder, madame, je vous demanderais la permission d'ouvrir une fenêtre.

— Fais, mon enfant.

Amélie se leva vivement pour mettre à profit la permission reçue, et, tout en chancelant, alla ouvrir une fenêtre donnant sur le jardin.

La fenêtre ouverte, elle resta debout adossée à la barre d'appui, et à moitié cachée par les rideaux.

— Ah! dit-elle, ici, au moins, on respire.

Sir John se leva pour lui offrir son flacon de sels; mais vivement:

— Non, non, milord, dit Amélie, je vous remercie; cela va tout à fait mieux.

— Voyons, voyons, dit Roland, il ne s'agit pas de cela, mais de notre sanglier.

— Eh bien, votre sanglier, monsieur Louis, on l'ira chercher demain.

— C'est ça, dit le second paysan, demain matin, il sera jour.

— De sorte que, pour y aller ce soir?...

— Oh! pour y aller ce soir...

Le paysan regarda son camarade, et tous deux en même temps, secouant la tête:

— Pour y aller ce soir, ça ne se peut pas.

— Poltrons!

— Monsieur Louis, on n'est pas poltron pour avoir peur, dit le premier paysan.

— Que non, on n'est pas poltron pour ça, répondit le second.

— Ah! fit Roland, je voudrais bien qu'un plus fort que vous me soutint cette thèse, que l'on n'est pas poltron pour avoir peur.

— Dame, c'est selon la chose dont on a peur, monsieur Louis: qu'on me donne une bonne serpe et un bon gourdin, je n'ai pas peur d'un loup; qu'on me donne un bon fusil, je n'ai pas peur d'un homme, quand bien même je saurais que cet homme m'attend pour m'assassiner.

— Oui, dit Edouard; mais d'un fantôme, fût-ce d'un fantôme de moine, tu as peur?

— Mon petit monsieur Edouard, dit le paysan, laissez parler votre frère, M. Louis; vous n'êtes pas encore assez grand pour plaisanter avec ces choses-là, non.

— Non, ajouta l'autre paysan; attendez que vous ayez de la barbe au menton, mon petit monsieur.

— Je n'ai pas de barbe au menton, répondit Edouard en se redressant; mais cela n'empêche point que, si j'étais assez fort pour porter le sanglier, je l'irais bien chercher tout seul, que ce fût le jour ou la nuit.

— Grand bien vous fasse, mon jeune monsieur; mais voilà mon camarade et moi qui vous disons que, pour un louis, nous n'irions pas.

— Mais pour deux, dit Roland, qui voulait les pousser à bout.

— Ni pour deux, ni pour quatre, ni pour dix, monsieur de Montrevel. C'est bon dix louis; mais qu'est-ce que je ferais de vos dix louis quand j'aurais le cou tordu?

— Oui le cou tordu, comme Pierre Marey, dit le second paysan.

— Ce n'est pas vos dix louis qui donneront du pain à ma femme et à mes enfants pour le restant de leurs jours, n'est-ce pas?

— Et encore, quand tu dis dix louis, reprit le second paysan, cela ne serait que cinq, puisqu'il y en aurait cinq pour moi.

— Alors, il revient des fantômes dans le pavillon? demanda Roland.

— Je ne dis pas dans le pavillon, — dans le pavillon, je n'en suis pas sûr, — mais dans la chartreuse...

— Dans la chartreuse, tu en es sûr?

— Oh! oui, là, bien certainement.

— Tu les as vus?

— Pas moi; mais il y a des gens qui les ont vus.

— Ton camarade? demanda le jeune officier en se tournant vers le second paysan.

— Je ne les ai pas vus; mais j'ai vu des flammes, et Claude Philippon a entendu des chaînes.

— Ah! il y a des flammes et des chaînes? demanda Roland.

— Oui! et, quant aux flammes, dit le premier paysan, je les ai vues, moi.

— Et Claude Philippon a entendu les chaînes, répéta le premier.

— Très bien, mes amis, très bien, reprit Roland d'un ton goguenard; donc, à aucun prix, vous n'irez ce soir?

— A aucun prix.

— Pas pour tout l'or du monde.

— Et vous irez demain au jour?

— Oh! monsieur Louis, avant que vous soyez levé, le sanglier sera ici.

— Il y sera que vous ne serez pas levé, répondit l'écho.

— Eh bien, fit Roland, venez me revoir après-demain.

— Volontiers, monsieur Louis; pourquoi faire?

— Venez toujours.

— Oh! nous viendrons.

— C'est-à-dire que, du moment où vous nous dites: « Venez! » vous pouvez être sûr que nous n'y manquerons pas, monsieur Louis.

— Eh bien, moi, je vous en donnerai des nouvelles sûres.

— De qui?

— Des fantômes.

Amélie jeta un cri étouffé; Madame de Montrevel seule entendit ce cri. Louis prenait de la main congé des deux paysans, qui se cognaient à la porte, où ils voulaient passer tous les deux en même temps.

Il ne fut plus question, pendant tout le reste de la soirée, ni de la chartreuse, ni du pavillon, ni des hôtes surnaturels, spectres ou fantômes, qui les hantaient.

XV

L'ESPRIT FORT

A dix heures sonnantes, tout le monde était couché au château des Noires-Fontaines, ou tout au moins chacun était retiré dans sa chambre.

Deux ou trois fois, pendant la soirée, Amélie s'était approchée de Roland, comme si elle eût eu quelque chose à lui dire; mais toujours la parole avait expiré sur ses lèvres.

Quand on avait quitté le salon, elle s'était appuyée à son bras, et, quoique la chambre de Roland fût située en étage au-dessus de la sienne, elle avait accompagné Roland jusqu'à la porte de sa chambre.

Roland l'avait embrassée, avait fermé sa porte, en lui souhaitant une bonne nuit et en se déclarant très fatigué.

Cependant, malgré cette déclaration, Roland, rentré chez lui, n'avait point procédé à sa toilette de nuit ; il était allé à son trophée d'armes, en avait tiré une magnifique paire de pistolets d'honneur, de la manufacture de Versailles, donnée à son père par la Convention, en avait fait jouer les chiens, et avait soufflé dans les canons pour voir s'ils n'étaient pas vieux chargés.

Les pistolets étaient en excellent état.

Après quoi, il les avait posés côte à côte sur la table, était allé ouvrir doucement la porte de la chambre, regardant du côté de l'escalier pour savoir si personne ne l'épiait, et, voyant que corridor et escalier étaient solitaires, il était allé frapper à la porte de sir John.

— Entrez, dit l'Anglais.

Sir John, lui non plus, n'avait pas encore commencé sa toilette de nuit.

— J'ai compris, à un signe que vous m'avez fait, que vous aviez quelque chose à me dire, fit sir John, et, vous le voyez, je vous attendais.

— Certainement que j'ai quelque chose à vous dire, répondit Roland en s'étendant joyeusement dans un fauteuil.

— Mon cher hôte, répliqua l'Anglais, je commence à vous connaître ; de sorte que, quand je vous vois aussi gai que cela, je suis comme vos paysans, j'ai peur.

— Vous avez entendu ce qu'ils ont dit ?

— C'est-à-dire qu'ils ont raconté une magnifique histoire de fantômes. J'ai un château en Angleterre, où il en revient, des fantômes.

— Vous les avez vus, milord ?

— Oui, quand j'étais petit ; par malheur, depuis que je suis grand, ils ont disparu.

— C'est comme cela, les fantômes, dit gaiement Roland, ça va, ça vient ; quelle chance, hein ! que je sois revenu justement à l'heure où il y a des fantômes à la chartreuse de Seillon !

— Oui, fit sir John, c'est bien heureux ; seulement, êtes-vous sûr qu'il y en ait ?

— Non ; mais, après-demain, je saurai à quoi m'en tenir là-dessus.

— Comment cela ?

— Je compte passer là-bas la nuit de demain.

— Oh ! dit l'Anglais, voulez-vous, moi, que j'aïlle avec vous ?

— Ce serait avec plaisir, milord ; mais, par malheur, la chose est impossible.

— Impossible, oh !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon cher hôte.

— Impossible ! pourquoi ?

— Connaissez-vous les mœurs des fantômes, milord ? demanda gravement Roland.

— Non.

— Eh bien, je les connais, moi : les fantômes ne se montrent que dans certaines conditions.

— Expliquez-moi cela.

— Ainsi, par exemple, tenez, milord, en Italie, en Espagne, pays des plus superstitieux, eh bien, il n'y a pas de fantômes, ou, s'il y en a, dame, dame, c'est tous les dix ans, c'est tous les vingt ans, c'est tous les siècles.

— Et à quoi attribuez-vous cette absence de fantômes ?

— Au défaut de brouillards, milord.

— Ah ! ah !

— Sans doute ; vous comprenez bien : l'atmosphère des fantômes, c'est le brouillard ; en Ecosse, en Danemark, en Angleterre, pays de brouillards, on regorge de fantômes : on a le spectre du père d'Hamlet, le spectre de Banquo, les ombres des victimes de Richard III. En Italie, vous n'avez qu'un spectre, celui de César ; et encore où apparaît-il à Brutus ? A Philippe en Macédoine, en Thrace, c'est-à-dire dans le Danemark de la Grèce, dans l'Ecosse de l'Orient, où le brouillard a trouvé moyen de rendre Ovide mélancolique à ce point qu'il a intitulé *Tristes* les vers qu'il y a faits. Pourquoi Virgile

fait-il apparaître l'ombre d'Anchise à Enée ? Parce que Virgile est de Mantoue. Connaissez-vous Mantoue ? un pays de marais, une vraie grenouillère, une fabrique de rhumatismes, une atmosphère de vapeurs, par conséquent, un nid de fantômes !

— Allez toujours, je vous écoute.

— Vous avez vu les bords du Rhin ?

— Oui.

— L'Allemagne, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Encore un pays de fées, d'ondines, de sylphes et, par conséquent, de fantômes (qui peut le plus, peut le moins), tout cela à cause du brouillard toujours ; mais, en Italie, en Espagne, où diable voulez-vous que les fantômes se réfugient ? Pas la plus petite vapeur. Aussi, si j'étais en Espagne ou en Italie, je ne tenterais même pas l'aventure de demain.

— Tout cela ne me dit point pourquoi vous refusez ma compagnie, insista sir John.

— Attendez donc : je vous ai déjà expliqué comment les fantômes ne se hasardent pas dans certains pays, parce qu'ils n'y trouvent pas certaines conditions atmosphériques ; laissez-moi vous expliquer les chances qu'il faut se ménager quand on désire en voir.

— Expliquez ! expliquez ! dit sir John ; en vérité, vous êtes l'homme que j'aime le mieux entendre parler, Roland.

Et sir John s'étendit à son tour dans un fauteuil, s'appuyant à écouter avec délices les improvisations de cet esprit fantasque, qu'il avait déjà vu sous tant de faces depuis cinq ou six jours à peine qu'il le connaissait.

Roland s'inclina en signe de remerciement.

— Eh bien, voici donc l'affaire, et vous allez comprendre cela, milord : j'ai tant entendu parler fantômes dans ma vie, que je connais ces gaillards-là comme si je les avais faits. Pourquoi les fantômes se montrent-ils ?

— Vous me demandez cela ? fit sir John.

— Oui, je vous le demande.

— Je vous avoue que, n'ayant pas étudié les fantômes comme vous, je ne saurais vous faire une réponse positive.

— Vous voyez bien ! Les fantômes se montrent, mon cher lord, pour faire peur à celui auquel ils apparaissent.

— C'est incontestable.

— Parbleu ! s'ils ne font pas peur à celui à qui ils apparaissent, c'est celui à qui ils apparaissent qui leur fait peur ; témoin M. de Turenne, dont les fantômes se sont trouvés être des faux monnayeurs. Connaissez-vous cette histoire-là ?

— Non.

— Je vous la raconterai un autre jour ; ne nous embrouillons pas. Voilà pourquoi, lorsqu'ils se décident à apparaître — ce qui est rare — voilà pourquoi les fantômes choisissent les nuits orageuses, où il fait des éclairs, du tonnerre, du vent : c'est leur mise en scène.

— Je suis forcé d'avouer que tout cela est on ne peut pas plus juste.

— Attendez ! il y a certaines secondes où l'homme le plus brave sent un frisson courir dans ses veines ; du temps où je n'avais pas un anévrisme, cela m'est arrivé dix fois, quand je voyais briller sur ma tête l'éclair des sabres et gronder à mes oreilles le tonnerre des canons. Il est vrai que, depuis que j'ai un anévrisme, je cours où l'éclair brille, où le tonnerre gronde ; mais j'ai une chance : c'est que les fantômes ne sachent pas cela, c'est que les fantômes croient que je puis avoir peur.

— Tandis que c'est impossible, n'est-ce pas ? demanda sir John.

— Que voulez-vous ! quand, au lieu d'avoir peur de la mort, on croit, à tort ou à raison, avoir un motif de chercher la mort, je ne sais pas de quoi l'on aurait peur ; mais, je vous le répète, il est possible que les fantômes, qui savent beaucoup de choses cependant, ne sachent point cela. Seulement, ils savent ceci : c'est que le sentiment de la peur s'augmente ou diminue par la vue et par l'audition des objets extérieurs. Ainsi, par exemple, où les fantômes apparaissent-ils de préférence ? dans les lieux obscurs, dans les cimetières, dans les vieux cloîtres, dans les ruines, dans les souterrains,

parce que déjà l'aspect des localités a disposé l'âme à la peur. Après quoi apparaissent-ils ? après des bruits de chaînes, des gémissements, des soupirs, parce que tout cela n'a rien de bien récréatif ; ils n'ont garde de venir au milieu d'une grande lumière ou après un air de contredanse ; non, la peur est un abîme où l'on descend marche à marche, jusqu'à ce que le vertige vous prenne, jusqu'à ce que le pied vous glisse, jusqu'à ce que vous tombiez les yeux fermés jusqu'au fond du précipice. Ainsi, lisez le récit, de toutes les apparitions, voici comment les fantômes procèdent : d'abord le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, le vent siffle, les fenêtres et les portes crient, la lampe, s'il y a une lampe dans la chambre de celui à qui ils tiennent à faire peur, la lampe pétille, pâlit et s'éteint ; obscurité complète ! alors, dans l'obscurité, on entend des plaintes, des gémissements, des bruits de chaînes, enfin la porte s'ouvre et le fantôme apparaît. Je dois dire que toutes les apparitions que j'ai, non pas vues, mais lues, se sont produites dans des circonstances pareilles. Voyons, est-ce bien cela, sir John ?

— Parfaitement.

— Et avez-vous jamais vu qu'un fantôme ait apparu à deux personnes à la fois ?

— En effet, je ne l'ai jamais lu, ni entendu dire.

— C'est tout simple, mon cher lord : à deux, vous comprenez, on n'a pas peur ; la peur, c'est une chose mystérieuse, étrange, indépendante de la volonté, pour laquelle il faut l'isolement, les ténèbres, la solitude. Un fantôme n'est pas plus dangereux qu'un boulet de canon. Eh bien, est-ce qu'un soldat a peur d'un boulet de canon, le jour, quand il est en compagnie de ses camarades, quand il sent les coudes à gauche ? Non, il va droit à la pièce, il est tué ou il tue : c'est ce que ne veulent pas les fantômes ; c'est ce qui fait qu'ils n'apparaissent pas à deux personnes à la fois ; c'est ce qui fait que je veux aller seul à la chartreuse, milord ; votre présence empêcherait le fantôme le plus résolu de paraître. Si je n'ai rien vu, ou si j'ai vu quelque chose qui en vaille la peine, eh bien, ce sera votre tour après-demain. Le marché vous convient-il ?

— A merveille ! mais pourquoi n'irais-je pas le premier ?

— Ah ! d'abord, parce que l'idée ne vous en est pas venue, et que c'est bien le moins que j'aie le bénéfice de mon idée ; ensuite, parce que je suis du pays, que j'étais lié avec tous ces bons moines de leur vivant, et qu'il y a dans cette liaison une chance de plus qu'ils m'apparaissent après leur mort ; enfin, parce que, connaissant les localités, s'il faut fuir ou poursuivre, je me tirerai mieux que vous de l'agression ou de la retraite. Tout cela vous paraît-il juste, mon cher lord ?

— On ne peut plus juste, oui ; mais, moi, j'irai le lendemain ?

— Le lendemain, le surlendemain, tous les jours, toutes les nuits si vous voulez ; ce à quoi je tiens, c'est à la primeur. Maintenant, continua Roland en se levant, c'est entre vous et moi, n'est-ce pas ? Pas un mot à qui que ce soit au monde ; les fantômes pourraient être prévenus et agir en conséquence. Il ne faut pas nous faire rouler par ces gaillards-là, ce serait trop grotesque.

— Soyez tranquille. Vous prendrez des armes, n'est-ce pas ?

— Si je croyais n'avoir affaire qu'à des fantômes, j'irais les deux mains dans les poches, et rien dans les goussets ; mais, comme je vous disais tout à l'heure, je me rappelle les faux monnayeurs de M. de Turenne, et je prendrai des pistolets.

— Voulez-vous les miens ?

— Non, merci ; ceux-là, quoiqu'ils soient bons, j'ai à peu près résolu de ne m'en servir jamais.

Puis, avec un sourire dont il serait impossible de rendre l'amertume :

— Ils me portent malheur, ajouta Roland. Bonne nuit, milord ! Il faut que je dorme les poings fermés, cette nuit, pour ne pas avoir envie de dormir demain.

Et après avoir secoué énergiquement la main de l'Anglais, il sortit de la chambre de celui-ci et rentra dans la sienne.

Seulement, en rentrant dans la sienne, une chose le frappa : c'est qu'il retrouvait ouverte sa porte, qu'il était sûr d'avoir laissée fermée.

Mais il fut à peine entré, que la vue de sa sœur lui expliqua ce changement.

— Tiens ! n'est-il moitié étonné, moitié inquiet, c'est toi, Amélie ?

— Oui, c'est moi, dit la jeune fille.

Puis, s'approchant de son frère et lui donnant son front à baiser :

— Tu n'iras pas, dit-elle d'un ton suppliant, n'est-ce pas mon ami ?

— Où cela ? demanda Roland.

— A la chartreuse.

— Bon ! et qui t'a dit que j'y allais ?

— Oh ! lorsque l'on te connaît, comme c'est difficile à deviner !

— Et pourquoi veux-tu que je n'aille pas à la chartreuse ?

— Je crains qu'il ne t'arrive un malheur.

— Ah çà ! tu crois donc aux fantômes, toi ? dit Roland en fixant son regard sur celui d'Amélie.

Amélie baissa les yeux, et Roland sentit la main de sa sœur trembler dans la sienne.

— Voyons, dit Roland, Amélie, celle qu'autrefois j'ai connue du moins, la fille du général de Montrevel, la sœur de Roland, est trop intelligente pour subir des terreurs vulgaires ; il est impossible que tu croies à ces contes d'apparitions, de chaînes, de flammes, de spectres, de fantômes.

— Si j'y croyais, mon ami, mes craintes seraient moins grandes : si les fantômes existent, ce sont des âmes dépouillées de leur corps, et, par conséquent, qui ne peuvent sortir du tombeau avec les haines de la matière ; or, pourquoi un fantôme te haïrait-il, toi, Roland, qui n'as jamais fait de mal à personne ?

— Bon ! tu oublies ceux que j'ai tués à l'armée ou en duel.

Amélie secoua la tête.

— Je ne crains pas ceux-là.

— Que crains-tu donc, alors ?

La jeune fille leva sur Roland ses beaux yeux tout mouillés de larmes, et, se jetant dans les bras de son frère :

— Je ne sais, dit-elle, Roland ; mais, que veux-tu ! je crains !

Le jeune homme, par une légère violence, releva la tête qu'Amélie cachait dans sa poitrine, et, baisant doucement et tendrement ses longues paupières :

— Tu ne crois pas que ce soient des fantômes que j'aurai demain à combattre, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Mon frère, ne va pas à la chartreuse ! insista Amélie d'un ton suppliant, en éludant la question.

— C'est notre mère qui t'a chargée de me demander cela ; avoue-le, Amélie.

— Oh ! mon frère, non, ma mère ne m'en a pas dit un mot ; c'est moi qui ai deviné que tu voulais y aller.

— Eh bien, si je voulais y aller, Amélie, dit Roland d'un ton ferme, tu dois savoir une chose, c'est que j'irais.

— Même si je t'en prie à mains jointes, mon frère ? dit Amélie avec un accent presque douloureux, même si je t'en prie à genoux ?

Et elle se laissa glisser aux pieds de son frère.

— Oh ! femmes ! femmes ! murmura Roland, inexplicables créatures dont les paroles sont un mystère, dont la bouche ne dit jamais les secrets du cœur, qui pleurent, qui prient, qui tremblent, pourquoi ? Dieu le sait ! mais nous autres hommes, jamais ! J'irai, Amélie, parce que j'ai résolu d'y aller, et que, quand j'ai pris une fois une résolution, nulle puissance au monde n'a le pouvoir de m'en faire changer. Maintenant, embrasse-moi, ne crains rien, et je te dirai tout bas un grand secret.

Amélie releva la tête, fixant sur Roland un regard à la fois interrogateur et désespéré.

— J'ai reconnu, depuis plus d'un an, répondit le jeune homme, que j'ai le malheur de ne pouvoir mourir ; rassure-toi donc et sois tranquille.

Roland prononça ces paroles d'un ton si douloureux,

qu'Amélie, qui jusque-là était parvenue à retenir ses larmes, reentra chez elle en éclatant en sanglots.

Le jeune officier, après s'être assuré que sa sœur avait refermé sa porte, referma la sienne en murmurant :

— Nous verrons bien qui se lassera enfin, de moi ou de la destinée.

XVI

LE FANTÔME

Le lendemain, à l'heure à peu près à laquelle nous venons de quitter Roland, le jeune officier, après s'être assuré que tout le monde était couché au château des Noires-Fontaines, entra doucement sa porte, descendit l'escalier en retenant sa respiration, gagna le vestibule, tira sans bruit les verrous de la porte d'entrée, descendit le perron, se retourna pour s'assurer que tout était bien tranquille, et, rassuré par l'obscurité des fenêtres, il attaqua bravement la grille.

La grille, dont les gonds avaient, selon toute probabilité, été huilés dans la journée, tourna sans faire entendre le moindre grincement, et se referma comme elle s'était ouverte, après avoir donné passage à Roland, qui s'avança rapidement alors dans la direction du chemin de Pont-d'Ain à Bourg.

À peine eut-il fait cent pas, que la cloche de Saint-Just tinta un coup : celle de Montagnat lui répondit comme un écho de bronze ; dix heures et demie sonnaient.

Au pas dont marchait le jeune homme, il lui fallait à peine vingt minutes pour atteindre la chartreuse de Seillon, surtout, si, au lieu de contourner le bois, il prenait le sentier qui conduisait droit au monastère.

Roland était trop familiarisé depuis sa jeunesse avec les moindres laies de la forêt de Seillon pour allonger inutilement son chemin de dix minutes. Il prit donc sans hésiter à travers bois, et, au bout de cinq minutes, il reparut de l'autre côté de la forêt.

Arrivé là, il n'avait plus à traverser qu'un bout de plaine pour être arrivé au mur du verger du cloître.

Ce fut l'affaire de cinq autres minutes à peine.

Au pied du mur, il s'arrêta, mais ce fut pour quelques secondes.

Il dégrafa son manteau, le roula en tampon et le jeta par-dessus le mur.

Son manteau ôté, il resta avec une redingote de velours, une culotte de peau blanche et des bottes à retroussis.

La redingote était serrée autour du corps par une ceinture dans laquelle étaient passés deux pistolets.

Un chapeau à larges bords couvrait son visage et le voilait d'ombre.

Avec la même rapidité qu'il s'était débarrassé du vêtement qui pouvait le gêner pour franchir le mur, il se mit à l'escalader.

Son pied chercha une jointure qu'il n'eut pas de peine à trouver ; il s'élança, saisit la crête du chaperon, et retomba de l'autre côté sans avoir même touché la faite de ce mur, par-dessus lequel il avait bondi.

Il ramassa son manteau, le rejeta sur ses épaules, l'agrafa de nouveau, et, à travers le verger, gagna à grands pas une petite porte qui servait de communication entre le verger et le cloître.

Comme il franchissait le seuil de cette petite porte, onze heures sonnaient.

Roland s'arrêta, compta les coups, fit lentement le tour du cloître, regardant et écoutant.

Il ne vit rien et n'entendit pas le moindre bruit.

Le monastère offrait l'image de la désolation et de la solitude ; toutes les portes étaient ouvertes : celles des cellules, celle de la chapelle, celle du réfectoire.

Dans le réfectoire, immense pièce où les tables étaient encore dressées, Roland vit voler cinq ou six chauves-souris ; une chonette effrayée s'échappa par une fenêtre brisée, se percha sur un arbre à quelques pas de là et fit entendre son cri funèbre.

— Bon ! dit tout haut Roland, je crois que c'est ici que je dois établir mon quartier général ; chauves-souris et chonettes sont l'avant-garde des fantômes.

Le son de cette voix humaine s'élevant du milieu de cette solitude, de ces ténèbres et de cette désolation, avait quelque chose d'insolite et de lugubre qui eût fait frissonner celui-là même qui venait de parler, si Roland, comme il l'avait dit lui-même, n'avait pas eu une âme inaccessible à la peur.

Il chercha un point d'où il pût du regard embrasser toute la salle ; une table isolée, placée sur une espèce de estrade, à l'une des extrémités du réfectoire, et qui avait sans doute servi au supérieur du couvent, soit pour faire une lecture pieuse pendant le repas, soit pour prendre son repas séparé des autres frères, lui parut un lieu d'observation réunissant tous les avantages qu'il pouvait désirer.

Appuyé au mur, il ne pouvait être surpris par derrière, et, de là, son regard, lorsqu'il serait habitué aux ténèbres, dominerait tous les points de la salle.

Il chercha un siège quelconque et trouva renversé, à trois pas de la table, l'escabeau qui avait dû être celui du convive ou du lecteur isolé.

Il s'assit devant la table, détacha son manteau pour avoir toute liberté dans ses mouvements, prit ses pistolets à sa ceinture, en disposa un devant lui, et, frappant trois coups sur la table avec la crosse de l'autre :

— La séance est ouverte, dit-il à haute voix, les fantômes peuvent venir.

Ceux qui la nuit, traversant à deux des cimetières ou des églises, ont quelquefois éprouvé, sans s'en rendre compte, ce suprême besoin de parler bas et religieusement, qui s'attache à certaines localités, ceux-là seuls comprendront quelle étrange impression eût produite, sur celui qui l'eût entendue, cette voix railleuse et saccadée troublant la solitude et les ténèbres.

Elle vibra un instant dans l'obscurité, qu'elle fit en quelque sorte tressaillir ; puis elle s'éteignit et mourut sans écho, s'échappant à la fois par toutes ces ouvertures que les ailes du temps avaient faites sur son passage.

Comme il s'y était attendu, les yeux de Roland s'étaient habitués aux ténèbres, et maintenant, grâce à la pâle lumière de la lune, qui venait de se lever, et qui pénétrait dans le réfectoire en longs rayons blanchâtres, par les fenêtres brisées, il pouvait voir distinctement d'un bout à l'autre de l'immense chambre.

Quoique évidemment, à l'intérieur comme à l'extérieur, Roland fût sans crainte, il n'était pas sans défiance, et son oreille percevait les moindres bruits.

Il entendit sonner la demie.

Malgré lui, le timbre le fit tressaillir ; il venait de l'église même du couvent.

Comment, dans cette ruine où tout était mort, l'horloge, cette pulsation du temps, était-elle demeurée vivante ?

— Oh ! oh ! dit Roland, voilà qui m'indique que je verrai quelque chose.

Ces paroles furent presque un aparté ; la majesté des lieux et du silence agissait sur ce cœur pétrifié d'un bronze aussi dur que celui qui venait de lui envoyer cet appel du temps contre l'éternité.

Les minutes s'écoulèrent les unes après les autres ; sans doute un nuage passait entre la lune et la terre, car il semblait à Roland que les ténèbres s'épaississaient.

Puis il lui semblait, à mesure que minuit s'approchait, entendre mille bruits à peine perceptibles, confus et différents, qui, sans doute, venaient de ce monde nocturne qui s'éveille quand l'autre s'endort.

La nature n'a pas voulu qu'il y eût suspension dans la vie, même pour le repos ; elle a fait son univers nocturne comme elle a fait son monde du jour, depuis le moustique bourdonnant au chevet du dormeur, jusqu'au lion rôdant autour du douar de l'Arabe.

Mais, Roland, veilleur des camps, sentinelle perdue dans le désert, Roland chasseur, Roland soldat, connaissait tous ces bruits ; ces bruits ne le troublaient donc pas, lorsque, tout à coup, à ces bruits vint se mêler de nouveau le timbre de l'horloge vibrant pour la seconde fois au-dessus de sa tête.

Cette fois, c'était minuit ; il compta les douze coups les uns après les autres.

Le dernier se fit entendre, frissonna dans l'air comme un oiseau aux ailes de bronze, puis s'éteignit lentement, tristement, douloureusement.

En même temps, il sembla au jeune homme qu'il entendait une plainte.

Roland tendit l'oreille du côté d'où venait le bruit.

La plainte se fit entendre plus rapprochée.

Il se leva, mais les mains appuyées sur la table et ayant sous la paume de chacune de ses mains la crosse d'un pistolet. Un frôlement pareil à celui d'un drap ou d'une robe qui traînerait sur l'herbe, se fit entendre à sa gauche, à dix pas de lui.

Il se redressa comme mû par un ressort.

Au même moment, une ombre apparut au seuil de la salle immense. Cette ombre ressemblait à une de ces vieilles statues couchées sur les sépulcres ; elle était enveloppée d'un immense linceul qui traînait derrière elle.

Roland douta un instant de lui-même. La préoccupation de son esprit lui faisait-elle voir ce qui n'était pas ? était-il la dupe de ses sens, le jouet de ces hallucinations que la médecine constate, mais ne peut expliquer ?

Une plainte poussée par le fantôme fit évanouir ses doutes.

— Ah ! par ma foi ! dit-il en éclatant de rire, à nous deux, ami spectre !

Le spectre s'arrêta et étendit la main vers le jeune officier.

— Roland ! Roland, dit le spectre d'une voix sourde, ce serait un pitié que de ne pas poursuivre les morts dans le tombeau où tu les as fait descendre.

Et le spectre continua son chemin sans hâter le pas.

Roland, un instant étonné, descendit de son estrade et se mit résolument à la poursuite du fantôme.

Le chemin était difficile, encombré qu'il se présentait de pierres, de bancs mis en travers, de tables renversées.

Et cependant on eût dit qu'à travers tous ces obstacles un sentier invisible était tracé pour le spectre, qui marchait du même pas sans que rien l'arrêtât.

Chaque fois qu'il passait devant une fenêtre, la lumière extérieure, si faible qu'elle fût, se réfléchissait sur ce linceul, et le fantôme dessinait ses contours, qui, la fenêtre franchie, se perdaient dans l'obscurité pour reparaitre bientôt et se perdre encore.

Roland, l'œil fixé sur celui qu'il poursuivait, craignant de le perdre de vue s'il en détachait un instant son regard, ne pouvait interroger du regard ce chemin qui semblait si facile au spectre et si hérissé d'obstacles pour lui.

A chaque pas, il trébuchait ; le fantôme gagnait sur lui.

Le fantôme arriva près de la porte opposée à celle par laquelle il était entré. Roland vit s'ouvrir l'entrée d'un corridor obscur ; il comprit que l'ombre allait lui échapper.

— Homme ou spectre, voleur ou moine, dit-il, arrête, ou je fais feu !

— On ne tue pas deux fois le même corps, et la mort, tu le sais bien, continua le fantôme d'une voix sourde, n'a pas de prise sur les âmes.

— Qui es-tu donc ? demanda Roland.

— Je suis le spectre de celui qui tu as violemment arraché de ce monde.

Le jeune officier éclata de rire, de son rire strident et nerveux rendu plus effrayant encore dans les ténèbres.

— Par ma foi, dit-il, si tu n'as pas d'autre indication à me donner, je ne prendrai pas même la peine de chercher, je t'en prévient.

— Rappelle-toi la fontaine de Vaucluse, dit le fantôme avec un accent si faible, que cette phrase sembla sortir de sa bouche plutôt comme un soupir que comme des paroles articulées.

Un instant, Roland sentit, non pas son cœur faiblir, mais la sueur perler à son front ; par une réaction sur lui-même, il reprit sa force, et, d'une voix menaçante :

— Une dernière fois, apparition ou réalité, cria-t-il, je te prévient que, si tu ne m'attends pas, je fais feu.

Le spectre fut sourd et continua son chemin.

Roland s'arrêta une seconde pour viser : le spectre était à dix pas de lui ; Roland avait la main sûre, c'était lui-même qui avait glissé la balle dans le pistolet, un instant auparavant ; il venait de passer la bague dans les canons pour s'assurer qu'ils étaient chargés.

Au moment où le spectre se dessinait de toute sa hauteur, blanc, sous la voûte sombre du corridor, Roland fit feu.

La flamme illumina comme un éclair le corridor, dans lequel continua de s'enfoncer le spectre, sans hâter ni ralentir le pas.

Puis tout reentra dans une obscurité d'autant plus profonde que la lumière avait été plus vive.

Le spectre avait disparu sous l'arcade sombre.

Roland s'y élança à sa poursuite, tout en faisant passer son second pistolet de sa main gauche dans sa main droite.

Mais, si court qu'eût été le temps d'arrêt, le fantôme avait gagné du chemin ; Roland le vit au bout du corridor, se dessinant cette fois en vigueur sur l'atmosphère grise de la nuit.

Il doubla le pas et arriva à l'extrémité du corridor au moment où le spectre disparaissait derrière la porte de la citerne.

Roland redoubla de vitesse ; arrivé sur le seuil de la porte, il lui sembla que le spectre s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

Cependant tout le torse était encore visible.

— Fusses-tu le démon, dit Roland, je te rejoindrai.

Et il lâcha son second coup de pistolet, qui emplit de flamme et de fumée le caveau dans lequel s'était englouti le spectre.

Quand la fumée fut dissipée, Roland chercha vainement ; il était seul.

Roland se précipita dans le caveau en hurlant de rage ; il sonda les murs de la crosse de ses pistolets, il frappa le sol du pied ; partout le sol et la pierre rendirent ce son mat des objets solides.

Il essaya de percer l'obscurité du regard ; mais c'était chose impossible ; le peu de lumière que laissait filtrer la lune s'arrêtait aux premières marches de la citerne.

— Oh ! s'écria Roland, une torche ! une torche !

Personne ne lui répondit ; le seul bruit qui se fit entendre était le murmure de la source coulant à trois pas de lui.

Il vit qu'une plus longue recherche serait inutile, sortit du caveau, tira de sa poche une poire à poudre, deux balles tout enveloppées dans du papier, et recharga vivement ses pistolets.

Puis il reprit le chemin qu'il venait de suivre, retrouva le couloir sombre, au bout du couloir le réfectoire immense, et alla reprendre, à l'extrémité de la salle muette, la place qu'il avait quittée pour suivre le fantôme.

Là, il attendit.

Mais les heures de la nuit sonnèrent successivement jusqu'à ce qu'elles devinssent les heures matinales et que les premiers rayons du jour teignissent de leurs tons blafards les murailles du cloître.

— Allons, murmura Roland, c'est fini pour cette nuit ; peut-être une autre fois serai-je plus heureux.

Vingt minutes après, il rentra au château des Noires-Fontaines.

XVII

PERQUISITION

Deux personnes attendaient le retour de Roland, l'une avec angoisse, l'autre avec impatience.

Ces deux personnes étaient Amélie et sir John.

Ni l'une ni l'autre n'avaient dormi une seconde.

Amélie ne manifesta son angoisse que par le bruit de sa porte, qui se refermait au fur et à mesure que Roland montait l'escalier. Roland avait entendu ce bruit. Il n'eut point le courage de passer à deux pas de sa sœur sous la rassurer.

— Sois tranquille, Amélie, c'est moi ! dit-il.

Il ne pouvait point se figurer que sa sœur craignit pour un autre que lui.

Amélie s'élança hors de sa chambre avec son peignoir de nuit.

besoin de me bercer pour m'endormir : bonne nuit ou plutôt bon matin !

Roland embrassa tendrement sa sœur ; et, en affectant de siffloter insoucieusement un air de chasse, il monta l'escalier du second étage.

Sir John l'attendait franchement dans le corridor.

Il alla droit au jeune homme.

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

— Eh bien, je n'ai point fait complètement buisson creux.



Roland fit feu.

Il était facile de voir à la pâleur de son teint, au cercle de bistre s'étendant jusqu'à la moitié de sa joue, qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Il ne t'est rien arrivé. Roland ? s'écria-t-elle en serrant son frère dans ses bras et en le tâtant avec inquiétude.

— Rien.

— Ni à toi ni à personne ?

— Ni à moi ni à personne.

— Et tu n'as rien vu ?

— Je ne dis pas cela, fit Roland.

— Qu'as-tu vu, mon Dieu ?

— Je te raconterai cela plus tard ; en attendant, tant tués que blessés, il n'y a personne de mort.

— Ah ! je respire.

— Maintenant, si j'ai un conseil à te donner, petite sœur, c'est d'aller te mettre gentiment dans ton lit et de dormir, si tu peux, jusqu'à l'heure de déjeuner. J'en vais faire autant, et je te promets qu'on n'aura pas

— Vous avez vu un fantôme ?

— J'ai vu quelque chose, du moins, qui y ressemblait beaucoup.

— Vous allez me raconter cela.

— Oui, je comprends, vous ne dormiriez pas ou vous dormiriez mal ; voici en deux mots la chose telle qu'elle s'est passée...

Et Roland fit un récit exact et circonstancié de l'aventure de la nuit.

— Bon ! dit sir John quand Roland eut achevé, j'espère que vous en avez laissé pour moi ?

— J'ai même peur, dit Roland, de vous avoir laissé le plus dur.

Puis, comme sir John insistait, revenant sur chaque détail, se faisant indiquer la disposition des localités

— Ecoutez, dit Roland ; aujourd'hui, après déjeuner, nous irons faire à la chartreuse une visite de jour, ce qui ne vous empêchera point d'y faire votre station de nuit ; au contraire, la visite de jour vous servira à

étudier les localités. Seulement, ne dites rien à personne.

— Oh ! fit sir John, ai-je donc l'air d'un bavard ?

— Non, c'est vrai, dit Roland en riant ; ce n'est pas vous, milord, qui êtes un bavard, c'est moi qui suis un naïf.

Et il rentra dans sa chambre.

Après le déjeuner, les deux hommes descendirent les pentes du jardin comme pour aller faire une promenade aux bords de la Reyssouse ; puis ils appuyèrent à gauche, remontèrent au bout de quarante pas, gagnèrent la grande route, traversèrent le bois et se trouvèrent au pied du mur de la chartreuse, à l'endroit même où la veille Roland l'avait escaladé.

— Milord, dit Roland, voici le chemin.

— Eh bien, fit sir John, prenons-le.

Et lentement, mais avec une admirable force de poignet qui indiquait un homme possédant à fond sa gymnastique, l'Anglais saisit le chaperon du mur, s'assit sur la faite et se laissa retomber de l'autre côté.

Roland le suivit avec la prestesse d'un homme qui n'en était point à son coup d'essai.

Tous deux se trouverent de l'autre côté.

L'abandon était encore plus visible le jour que la nuit.

L'herbe avait poussé partout dans les allées et montait jusqu'aux genoux ; les espaliers étaient envahis par des vignes devenues si épaisses, que le raisin n'y pouvait mûrir sous l'ombre des feuilles ; en plusieurs endroits, le mur était dégradé, et le lierre, ce parasite bien plus que cet ami des ruines, commençait à s'étendre de tous côtés.

Quant aux arbres en plein vent, pruniers, pêchers, abricotiers, ils avaient poussé avec la liberté des hêtres et des chênes de la forêt, dont ils semblaient envier la hauteur et l'épaisseur, et la sève, tout entière absorbée par les branches aux jets multiples et vigoureux, ne donnait que des fruits rares et mal venus.

Deux ou trois fois, au mouvement des longues herbes agitées devant eux, sir John et Roland devinèrent que la couleuvre, cette hôteesse rampante de la solitude, avait établi la son domicile et fuyait tout étonnée qu'on la dérangerait.

Roland conduisit son ami droit à la porte donnant du verger dans le cloître ; mais, avant d'entrer dans le cloître, il jeta les yeux sur le cadran de l'horloge ; l'horloge, qui marchait la nuit, était arrêtée le jour.

Du cloître, il passa dans le réfectoire. Là, le jour lui révéla sous leur véritable aspect les objets de l'obscurité avait revêtus des formes fantastiques de la nuit.

Roland montra à sir John l'escabeau renversé, la table rayée sous les batteries des pistolets, la porte par laquelle était entre le fantôme.

Il suivit, avec l'Anglais, le chemin qu'il avait suivi à la piste du fantôme ; il reconnut les obstacles qui l'avaient arrêté, mais qui étaient faciles à franchir pour quelqu'un qui d'avance aurait pris connaissance de la localité.

Arrivé à l'endroit où il avait fait feu, il retrouva les bourres, mais il chercha inutilement la balle.

Par la disposition du corridor, fuyant en biais, il était cependant impossible, si la balle n'avait pas laissé de traces sur la muraille, quelle n'eût point atteint le fantôme.

Et cependant, si le fantôme avait été atteint et présentait un corps solide, comment se faisait-il que ce corps fût resté debout ? comment, au moins, n'avait-il point été blessé ? et comment, ayant été blessé, ne trouvait-on sur le sol aucune trace de sang ?

Or, il n'y avait ni trace de sang ni trace de balle.

Lord Tanlay n'eût pas l'honneur d'admettre que son ami eût eu affaire à un spectre véritable.

— On est venu depuis moi, dit Roland, et l'on a ramassé la balle.

— Mais, si vous avez tiré sur un homme, comment la balle n'est-elle pas entrée ?

— Oh ! c'est bien simple, l'homme avait une cotte de mailles sous son linceul.

C'était possible, cependant, sir John secoua la tête en signe de doute ; il aimait mieux croire à un événement surnaturel, cela le fatiguait moins.

L'officier et lui continuèrent leur investigation.

On arriva au bout du corridor et l'on se trouva à l'autre extrémité du verger.

C'était là que Roland avait revu son spectre, un instant disparu sous la voûte sombre.

Il alla droit à la citerne ; il semblait suivre encore le fantôme, tant il hésitait peu.

Là, il comprit l'obscurité de la nuit devenue plus intense encore par l'absence de tout reflet extérieur : à peine y voyait-on pendant le jour.

Roland tira de dessous son manteau deux torches d'un pied de long, prit un briquet, y alluma de l'amadou, et à l'amadou une allumette.

Les deux torches flamboyèrent.

Il s'agissait de découvrir le passage par où le fantôme avait disparu.

Roland et sir John approchèrent les torches du sol.

La citerne était pavée de grandes dalles de liais qui semblaient parfaitement jointes les unes aux autres.

Roland cherchait sa seconde balle avec autant de persistance qu'il avait cherché la première. Une pierre se trouvait sous ses pieds, il repoussa la pierre et aperçut un anneau scellé dans une des dalles.

Sans rien dire, Roland passa sa main dans l'anneau, s'arc-bouta sur ses pieds et tira à lui.

La dalle tourna sur son pivot avec une facilité qui indiquait qu'elle opérait souvent la même manœuvre.

En tournant, elle découvrit l'entrée du souterrain.

— Ah ! fit Roland, voici le passage de mon spectre.

Et il descendit dans l'ouverture béante.

Sir John le suivit.

Ils firent le même trajet qu'avait fait Morgan lorsqu'il était revenu rendre compte de son expédition, au bout du souterrain, ils trouvèrent la grille donnant sur les caveaux funéraires.

Roland secoua la grille ; la grille n'était point fermée, elle céda.

Ils traversèrent le cimetière souterrain et atteignirent l'autre grille ; comme la première, elle était ouverte.

Roland marchant toujours le premier, ils montèrent quelques marches et se trouvèrent dans le chœur de la chapelle où s'était passée la scène que nous avons racontée entre Morgan et les compagnons de Jehu.

Seulement, les stalles étaient vides, le chœur était solitaire, et, l'autel, dégradé par l'abandon du culte, n'avait plus ni ses cierges flamboyants, ni sa nappe sainte.

Il était évident pour Roland que là avait abouti la course du faux fantôme que sir John s'obstinait à croire véritable.

Mais, que le fantôme fût vrai ou faux, sir John avouait que c'était là en effet que sa course avait dû aboutir.

Il réfléchit un instant ; puis, après cet instant de réflexion :

Eh bien, dit l'Anglais, puisque c'est à mon tour à veiller ce soir, puisque j'ai le droit de choisir la place où je veillerai, je veillerai là, dit-il.

Et il montra une espèce de table formée au milieu du chœur par le pied de chêne qui supportait autrefois l'aigle du lutrin.

— En effet, dit Roland avec la même insouciance que s'il se fût agi de lui-même, vous ne serez pas mal là ; seulement, comme ce soir vous pourriez trouver la pierre scellée et les deux grilles fermées, nous allons chercher une issue qui vous conduise directement ici.

Au bout de cinq minutes, l'issue était trouvée.

La porte d'une ancienne sacristie ouvrait sur le chœur, et, de cette sacristie, une fenêtre dégradée donnait passage dans la forêt.

Les deux hommes sortirent par la fenêtre et se trouvèrent dans le plus épais du bois, juste à vingt pas de l'endroit où ils avaient tué le sanglier.

— Voilà notre affaire, dit Roland ; seulement, mon cher lord, comme vous ne vous retrouveriez pas de nuit dans cette forêt où l'on a déjà assez de mal à se trouver de jour, je vous accompagnerai jusqu'ici.

— Oui ; mais, moi enléré, vous vous retirerez aussitôt, dit l'Anglais ; je me souviens de ce que vous m'avez dit touchant la susceptibilité des femmes ; vous sachant à quelques pas de moi, ils pourraient hésiter à appa-

raltre, et, puisque vous en avez vu un, je veux aussi en voir un au moins.

— Je me retirerai, répondit Roland, soyez tranquille ; seulement ajouta-t-il en riant, je n'ai qu'une peur.

— Laquelle ?

— C'est qu'en votre qualité d'Anglais et, d'hérétique, ils ne soient mal à l'aise avec vous.

— Oh ! dit sir John gravement, quel malheur que je n'aie pas le temps d'ajurer d'ici à ce soir !

Les deux amis avaient vu tout ce qu'ils avaient à voir : en conséquence ils revinrent au château.

Personne, pas même Amélie, n'avait paru soupçonner dans leur promenade autre chose qu'une promenade ordinaire.

La journée se passa donc sans questions et même sans inquiétudes apparentes : d'ailleurs, au retour des deux amis, elle était déjà bien avancée.

On se mit à table, et à la grande joie d'Edouard, on projeta une nouvelle chasse.

Cette chasse fit les frais de la conversation pendant le dîner et pendant une partie de la soirée.

À dix heures, comme d'habitude, chacun était rentré dans sa chambre ; seulement Roland était dans celle de sir John.

La différence des caractères éclatait visiblement dans les préparatifs : Roland avait fait les siens joyeusement, comme pour une partie de plaisir ; sir John faisait les siens gravement comme pour un duel.

Les pistolets furent chargés avec le plus grand soin et passés à la ceinture de l'Anglais, et, au lieu d'un manteau qui pouvait gêner ses mouvements, ce fut une grande redingote à collet qu'il endossa par-dessus son habit.

À dix heures et demie, tous deux sortirent avec les mêmes précautions que Roland avait prises pour lui tout seul.

À onze heures moins cinq minutes, ils étaient au pied de la fenêtre dégradée, mais à laquelle des pierres tombées de la voûte pouvaient servir de marchepied.

La, ils devaient, selon leurs conventions, se séparer.

Sir John rappela ces conventions à Roland.

— Oui, dit le jeune homme, avec moi, milord, une fois pour toutes ce qui est convenu est convenu ; seulement, à mon tour, une recommandation.

— Laquelle ?

— Je n'ai pas retrouvé les balles parce que l'on est venu les enlever ; on est venu les enlever pour que je ne visse pas l'empreinte qu'elles avaient conservée sans doute.

— Et, dans votre opinion, quelle empreinte eussent-elles conservée ?

— Celle des chaînons d'une cotte de mailles ; mon fantôme était un homme cuirassé.

— Tant pis, dit sir John, j'aimais fort le fantôme, n'oi.

Puis, après un moment de silence où un soupir de l'Anglais exprimait son regret profond d'être forcé de renoncer au spectre :

— Et votre recommandation ? dit-il.

— Tirez au visage.

L'Anglais fit un signe d'assentiment, serra la main du jeune officier, escalada les pierres, entra dans la sacristie et disparut.

— Bonne nuit ! lui cria Roland.

Et, avec cette insouciance du danger qu'en général un soldat a pour lui-même et pour ses compagnons, Roland, comme il l'avait promis à sir John, reprit le chemin du château des Noires-Fontaines.

En s'éveillant, il réunit ses souvenirs épars, se rappela ce qui s'était passé la veille, entre lui et sir John et s'étonna que son retour l'Anglais ne l'eût point éveillé.

Il s'habilla vivement et alla, au risque de le réveiller au milieu de son premier sommeil, frapper à la porte de la chambre de sir John.

Mais sir John ne répondit point.

Roland frappa plus fort.

Même silence.

Cette fois, un peu d'inquiétude se mêlait à la curiosité de Roland.

La clef était en dehors ; le jeune officier ouvrit la porte et plongea dans la chambre un regard rapide.

Sir John n'était point dans la chambre, sir John n'était point rentré.

Le lit était intact.

Qu'était-il donc arrivé ?

Il n'y avait pas un instant à perdre, et, avec la rapidité de résolution que nous connaissons à Roland, on devine qu'il ne perdit pas un instant.

Il s'élança dans sa chambre, acheva de s'habiller, mit son couteau de chasse à sa ceinture, son fusil en bandoulière, et sortit.

Personne n'était encore éveillé, sinon la femme de chambre.

Roland la rencontra sur l'escalier.

— Vous direz à Madame de Montrevel, dit-il, que je suis sorti pour faire un tour dans la forêt de Seillon avec mon fusil ; qu'on ne soit pas inquiet si milord et moi ne rentrons pas précisément à l'heure du déjeuner.

Et Roland s'élança rapidement hors du château.

Dix minutes après, il était près de la fenêtre où, la veille, à onze heures du soir, il avait quitté lord Tanlay.

Il écouta : on n'entendait aucun bruit à l'intérieur ; à l'extérieur seulement, l'oreille d'un chasseur pouvait reconnaître toutes ces rumeurs matinales que fait le gibier dans les bois.

Roland escalada la fenêtre avec son agilité ordinaire et s'élança de la sacristie dans le chœur.

Un regard lui suffit pour s'assurer que non seulement le chœur, mais le vaisseau entier de la petite chapelle, était vide.

Les fantômes avaient-ils fait suivre à l'Anglais le chemin opposé à celui qu'il avait suivi lui-même ?

C'était possible.

Roland passa rapidement derrière l'autel, gagna la grille des caveaux : la grille était ouverte.

Il s'engagea dans le cimetière souterrain.

L'obscurité l'empêchait de voir dans ses profondeurs. Il appela à trois reprises sir John ; personne ne lui répondit.

Il gagna l'autre grille donnant dans le souterrain ; elle était ouverte comme la première.

Il s'engagea dans le passage voûté.

Seulement, là, comme il lui eût été impossible, au milieu des ténèbres, de se servir de son fusil, il le passa en bandoulière et mit le couteau de chasse à la main.

En tâtonnant, il s'enfonça toujours davantage sans rencontrer personne ; et, au fur et à mesure qu'il allait en avant, l'obscurité redoublait, ce qui indiquait que la dalle de la citerne était fermée.

Il arriva ainsi à la première marche de l'escalier, monta jusqu'à ce qu'il touchât la dalle tournante avec sa tête, fit un effort, la dalle tourna.

Roland revit le jour.

Il s'élança dans la citerne.

La porte qui donnait sur le verger était ouverte ; Roland sortit par cette porte, traversa la partie du verger qui se trouvait entre la citerne et le corridor, à l'autre extrémité duquel il avait fait feu sur son fantôme.

Il traversa le corridor et se trouva dans le réfectoire.

Le réfectoire était vide.

Comme il avait fait dans le souterrain funèbre, Roland appela trois fois sir John.

L'écho étonné, qui semblait avoir désappris les sons de la parole humaine, lui répondit seul en balbutiant.

Il n'était point probable que sir John fût venu de ce côté, il fallait retourner au point de départ.

XVIII

LE JUGEMENT

Le lendemain, Roland, qui n'était parvenu à s'endormir que vers deux heures du matin, s'éveilla à sept heures.

Roland repassa par le même chemin et se retrouva dans le chœur de la chapelle.

C'était là que sir John avait dû passer la nuit, c'était là qu'on devait retrouver sa trace.

Roland s'avança dans le chœur.

A peine y fut-il, qu'un cri s'échappa de sa poitrine.

Une large tache de sang s'étendait à ses pieds et tachait les dalles du chœur.

De l'autre côté du chœur, à quatre pas de celle qui rougissait le marbre à ses pieds, il y avait une seconde tache non moins large, non moins rouge, non moins récente, et qui semblait faire le pendant de la première.

Une de ces taches était à droite, l'autre à gauche de cette espèce de piédestal destiné, comme nous avons dit, à soutenir l'aigle du lutrin, piédestal devant lequel milord avait dû qu'il établirait son domicile.

Roland s'approcha du piédestal ; le piédestal était ruisselant de sang.

C'était là évidemment que le drame s'était passé.

Le drame, s'il fallait en croire les traces qu'il avait laissées, le drame avait été terrible.

Roland, en sa double qualité de chasseur et de soldat, devait être un habile chercheur de piste.

Il avait pu calculer ce qu'a répandu de sang un homme mort, ou ce qu'en répand un homme blessé.

Cette nuit avait vu tomber trois hommes morts ou blessés.

Maintenant, quelles étaient les probabilités ?

Les deux taches de sang du chœur, celle de droite et celle de gauche, étaient probablement le sang de deux des antagonistes de sir John.

Le sang du piédestal était probablement le sien.

Attaqué de deux côtés, à droite et à gauche, il avait fait feu des deux mains et avait tué ou blessé un homme de chaque coup.

De là les deux taches de sang qui rougissaient le pavé.

Attaqué à son tour lui-même, il avait été frappé près du piédestal, et sur le piédestal son sang avait rejailli.

Au bout de cinq secondes d'examen, Roland était aussi sûr de ce que nous venons de dire, que s'il avait vu la lutte de ses propres yeux.

Maintenant qu'avait-on fait des deux autres corps et du corps de sir John ?

Ce qu'on avait fait des deux autres corps, Roland s'en inquiétait assez peu.

Mais il tenait fort à savoir ce qu'était devenu celui de sir John.

Une trace de sang partait du piédestal et allait jusqu'à la porte.

Le corps de sir John avait été porté dehors.

Roland secoua la porte massive ; elle n'était fermée qu'au pêne.

Sous son premier effort elle s'ouvrit : de l'autre côté du seuil, il retrouva les traces de sang.

Puis, à travers les broussailles, le chemin qu'avaient suivi les gens qui emportaient le corps.

Les branches brisées, les herbes foulées, conduisirent Roland jusqu'à la lisière de la forêt donnant sur le chemin de Pont-d'Ain à Bourg.

Là, vivant ou mort, le corps semblait avoir été déposé le long du talus du fossé.

Après quoi, plus rien.

Un homme passa, venant du côté du château des Noires-Fontaines ; Roland alla à lui.

— N'avez-vous rien vu sur le chemin ? n'avez-vous rencontré personne ? demanda-t-il.

— Si fait, répondit l'homme, j'ai vu deux paysans qui portaient un corps sur une civière.

— Ah ! s'écria Roland, et ce corps était celui d'un homme vivant ?

— L'homme était pâle et sans mouvement, et il avait bien l'air d'être mort.

— Le sang coulait-il ?

— J'en ai vu des gouttes sur le chemin.

— En ce cas, il vit.

Alors, tirant un louis de sa poche :

— Voilà un louis, dit-il ; cours chez le docteur Milliciel, à Bourg ; dis-lui de monter à cheval et de se rendre à franc étrieur au château des Noires-Fontaines ; ajoute qu'il y a un homme en danger de mort.

Et, tandis que le paysan, stimulé par la récompense reçue, pressait sa course vers Bourg, Roland, bondissant sur son jarret de fer, pressait la sienne vers le château.

Et, maintenant, comme notre lecteur est, selon toute probabilité, aussi curieux que Roland de savoir ce qui est arrivé à sir John, nous allons le mettre au courant des événements de la nuit.

Sir John, comme on l'a vu, était entré à onze heures moins quelques minutes dans ce que l'on avait coutume d'appeler la Corrière ou le pavillon de la chartreuse, et qui n'était rien autre chose qu'une chapelle élevée au milieu du bois.

De la sacristie, il avait passé dans le chœur.

Le chœur était vide et paraissait solitaire. Une lune assez brillante, mais qui cependant disparaissait de temps en temps voilée par les nuages, infiltrait son rayon bleuâtre à travers les fenêtres en ogive et les vitraux de couleur à moitié brisés de la chapelle.

Sir John pénétra jusqu'au milieu du chœur, s'arrêta devant le piédestal et s'y tint debout.

Les minutes s'écoulèrent ; mais, cette fois, ce ne fut point l'horloge de la chartreuse qui donna la mesure du temps, ce fut l'église de Péronnaz, c'est-à-dire du village le plus proche de la chapelle où sir John attendait.

Tout se passa, jusqu'à minuit, comme tout s'était passé pour Roland, c'est-à-dire que sir John ne fut distrait que par de vagues rumeurs et par des bruits passagers.

Minuit sonna : c'était le moment qu'attendait avec impatience sir John, car c'était celui où l'événement devait se produire, si un événement quelconque se produisait.

Au dernier coup, il lui sembla entendre des pas souterrains et voir une lumière apparaître du côté de la grille qui communiquait aux tombeaux.

Toute son attention se porta donc de ce côté.

Un moine sortit du passage, son capuchon rabattu sur les yeux et tenant une torche à la main.

Il portait la robe des chartreux.

Un second le suivit, puis un troisième. Sir John en compta douze.

Ils se séparèrent devant l'autel. Il y avait douze stalles dans le chœur ; six à la droite de sir John, six à sa gauche.

Les douze moines prirent silencieusement place dans les douze stalles.

Chacun planta sa torche dans un trou pratiqué à cet effet dans les appuis du chêne, et attendit.

Un treizième parut et se plaça devant l'autel.

Aucun de ces moines n'affectait l'allure fantastique des fantômes ou des ombres ; tous appartenaient évidemment encore à la terre, tous étaient des hommes vivants.

Sir John, debout, un pistolet de chaque main, appuyé à son piédestal placé juste au milieu du chœur, regardait avec le plus grand flegme cette manœuvre qui tendait à l'envelopper.

Comme lui, les moines étaient debout et muets.

Le moine de l'autel rompit le silence.

— Frères, demanda-t-il, pourquoi les vengeurs sont-ils réunis ?

— Pour juger un profane, répondirent les moines.

— Ce profane, reprit l'interrogateur, quel crime a-t-il commis ?

— Il a tenté de pénétrer les secrets des compagnons de Jésus.

— Quelle peine a-t-il méritée ?

— La peine de mort.

Le moine de l'autel laissa, pour ainsi dire, à l'arrêlé qui venait d'être rendu le temps de pénétrer jusqu'au cœur de celui qu'il atteignait.

Puis, se retournant vers l'Anglais, toujours aussi calme que s'il eût assisté à une comédie :

— Sir John Tanlay, lui dit-il, vous êtes étranger, vous êtes Anglais ; c'était une double raison pour laisser tranquillement les compagnons de Jésus débattre leurs affaires avec le gouvernement dont ils ont juré la perte. Vous n'avez point eu cette sagesse ; vous avez cédé à une vaine curiosité ; au lieu de vous en écarter, vous

avez pénétré dans l'autel du lion, le lion vous déchirera.

Puis, après un instant de silence pendant lequel il sembla attendre la réponse de l'Anglais, voyant que celui-ci demeurerait muet :

— Sir John Tanlay, ajouta-t-il, tu es condamné à mort ; prépare-toi à mourir.

— Ah ! ah ! je vois que je suis tombé au milieu d'une bande de voleurs. S'il en est ainsi, on peut se racheter par une rançon.

Puis se tournant vers le moine de l'autel :

— A combien la fixez-vous, capitaine ?

Un murmure de menaces accueillit ces insolentes paroles.

Le moine de l'autel étendit la main.

— Tu te trompes, sir John : nous ne sommes pas une bande de voleurs, dit-il d'un ton qui pouvait lutter de calme et de sang-froid avec celui de l'Anglais, et la preuve, c'est que, si tu as quelque somme considérable ou quelques bijoux précieux sur toi, tu n'as qu'à donner les instructions, et argent et bijoux seront remis, soit à la famille, soit à la personne que tu désigneras.

— Et quel garant aurais-je que ma dernière volonté sera accomplie ?

— Ma parole.

— La parole d'un chef d'assassins ! je n'y crois pas.

— Cette fois comme l'autre, tu te trompes, sir John : je ne suis pas plus un chef d'assassins que je n'étais un capitaine de voleurs.

— Et qu'es-tu donc alors ?

— Je suis l'êlu de la vengeance céleste ; je suis l'envoyé de Jéhu, roi d'Israël, qui a été sacré par le prophète Elisée pour exterminer la maison d'Achab.

— Si vous êtes ce que vous dites, pourquoi vous voilez-vous le visage ? pourquoi vous cuirassez-vous sous vos robes ? Des élus frappent à découvert et risquent la mort en donnant la mort. Rabattez vos capuchons, montrez-moi vos poitrines nues, et je vous reconnaitrai pour ce que vous prétendez être.

— Frères, vous avez entendu ? dit le moine de l'autel.

Et, dépouillant sa robe, il ouvrit d'un seul coup son habit, son gilet et jusqu'à sa chemise.

Chaque moine en fit autant, et se trouva visage découvert et poitrine nue.

C'étaient tous de beaux jeunes gens dont le plus âgé ne paraissait pas avoir trente-cinq ans.

Leur mise indiquait l'élégance la plus parfaite ; seulement, chose étrange, pas un seul n'était armé.

C'étaient bien des juges et pas autre chose.

— Sois content, sir John Tanlay, dit le moine de l'autel, tu vas mourir ; mais, en mourant, comme tu en as exprimé le désir tout à l'heure, tu pourras reconnaître et tuer. Sir John, tu as cinq minutes pour recommander ton âme à Dieu.

Sir John, au lieu de profiter de la permission accordée et de songer à son salut spirituel, souleva tranquillement la batterie de ses pistolets pour voir si l'amorce était en bon état, fit jouer les chiens pour s'assurer de la bonté des ressorts, et passa la baguette dans les canons pour être bien certain de l'immobilité des balles.

Puis, sans attendre les cinq minutes qui lui étaient accordées :

— Messieurs, dit-il, je suis prêt ; l'êtes-vous ?

Les jeunes gens se regardèrent ; puis, sur un signe de leur chef, marchèrent droit à sir John, l'enveloppant de tous les côtés.

Le moine de l'autel resta immobile à sa place, dominant du regard la scène qui allait se passer.

Sir John n'avait que deux pistolets, par conséquent que deux hommes à tuer.

Il choisit ses victimes et fit feu.

Deux compagnons de Jéhu roulèrent sur les dalles qu'ils rougirent de leur sang.

Les autres, comme si rien ne s'était passé, s'avancèrent du même pas, étendant la main sur sir John.

Sir John avait pris ses pistolets par le canon et se servait comme de deux marteaux.

Il était vigoureux, la lutte fut longue.

Pendant près de dix minutes, un groupe confus s'agitait au milieu du chœur ; puis, enfin, ce mouvement désor-

donné cessa, et les compagnons de Jéhu s'écartèrent à droite et à gauche, regardant leurs stalles, et laissant sir John garrotté avec les cordes de leurs robes et couché sur le piédestal au milieu du chœur.

— As-tu recommandé ton âme à Dieu ? demanda le moine de l'autel.

— Oui, assassin ! répondit sir John ; tu peux frapper.

Le moine prit sur l'autel un poignard, s'avança le bras haut vers sir John, et, suspendant le poignard au-dessus de sa poitrine :

— Sir John Tanlay, lui dit-il, tu es brave, tu dois être loyal ; fais serment que pas un mot de ce que tu viens de voir ne sortira de ta bouche ; jure que dans quelque circonstance que ce soit, tu ne reconnaitras aucun de nous, et nous te faisons grâce de la vie.

— Aussitôt sorti d'ici, répondit sir John, ce sera pour vous dénoncer ; aussitôt libre, ce sera pour vous poursuivre.

— Jure ! répéta une seconde fois le moine.

— Non, dit sir John.

— Jure ! répéta une troisième fois le moine.

— Jamais ! répéta à son tour sir John.

— Eh bien, meurs donc, puisque tu le veux !

Et il enfonça son poignard jusqu'à la garde dans la poitrine de sir John, qui, soit force de volonté, soit qu'il eût été tué sur le coup, ne poussa pas même un soupir.

Puis, d'une voix pleine, sonore, de la voix d'un homme qui a la conscience d'avoir accompli son devoir :

— Justice est faite ! dit le moine.

Alors, remontant à l'autel en laissant le poignard dans la blessure :

— Frères, dit-il, vous savez que vous êtes invités à Paris, rue du Bac, n° 35, au bal des victimes, qui aura lieu le 21 janvier prochain, en mémoire de la mort du roi Louis XVI.

Puis, le premier, il rentra dans le souterrain, où le suivirent les dix moines restés debout, emportant chacun sa torche.

Deux torches restaient pour éclairer les trois cadavres.

Un instant après, à la lueur de ces deux torches, quatre frères servants entrèrent ; ils commencèrent par prendre les deux cadavres gisant sur les dalles et les emportèrent dans le caveau.

Puis ils rentrèrent, soulevèrent le corps de sir John, le posèrent sur un brancard et l'emportèrent hors de la chapelle, par la grande porte d'entrée, qu'ils refermèrent derrière eux.

Les deux moines qui marchaient devant le brancard avaient pris les deux dernières torches.

Et maintenant, si nos lecteurs nous demandent pourquoi cette différence entre les événements arrivés à Roland et ceux arrivés à sir John ; pourquoi cette mansuétude envers l'un, et pourquoi cette rigueur envers l'autre, nous lui répondrons :

Souvenez-vous que Morgan avait sauvé le frère d'Amélie, et que, sauvé ainsi, Roland, dans aucun cas, ne pouvait mourir de la main d'un compa- gnon de Jéhu.

XIX

LA PETITE MAISON DE LA RUE DE LA VICTOIRE

Tandis que l'on transporte au château des Noires-Fontaines le corps de sir John Tanlay ; tandis que Roland s'élance dans la direction qui lui a été indiquée ; tandis que le paysan dépêché par lui court à Bourg prévenir le docteur Milliet de la catastrophe qui rend sa présence nécessaire chez Madame de Montrevel, franchissons l'espace qui sépare Bourg de Paris et le temps qui s'est écoulé entre le 16 octobre et le 7 novembre, c'est-à-dire entre le 24 vendémiaire et le 16 brumaire, et pénétrons, vers les quatre heures de l'après-midi, dans cette petite maison de la rue de la Victoire rendue his-

lorique par la fameuse conspiration du 18 brumaire, qui en sortit tout armée.

C'est la même qui semble étonnée de présenter encore aujourd'hui, après tant de changements successifs de gouvernements, les faisceaux consulaires sur chaque battant de sa double porte de chêne et qui s'offre — située au côté droit de la rue, sous le numéro 60 — à la curiosité des passants.

Suivons la longue et étroite allée de tilleuls qui conduit de la porte de la rue à la porte de la maison; entrons dans l'antichambre; prenons le couloir à droite et montons les vingt marches qui conduisent à un cabinet de travail tendu de papier vert et meublé de rideaux, de chaises, de fauteuils et de canapés de la même couleur.

Ses murailles sont couvertes de cartes géographiques et de plans de villes; une double bibliothèque en bois d'érable s'étend aux deux côtés de la cheminée, qu'elle emboîte; les chaises, les fauteuils, les canapés, les tables et les bureaux sont surchargés de livres; à peine y a-t-il place sur les sièges pour s'asseoir, et sur les tables et les bureaux pour écrire.

Au milieu d'un encombrement de rapports, de lettres, de brochures et de livres où il s'est ménagé une place, un homme est assis et essaye, en s'arrachant de temps en temps les cheveux d'impatience, de déchiffrer une page de notes près desquelles les hiéroglyphes de l'obelisque de Louqsor sont intelligibles jusqu'à la transparence.

Au moment où l'impatience du secrétaire approchait du désespoir, la porte s'ouvrit, et un jeune officier entra en costume d'aide de camp.

Le secrétaire leva la tête et une vive expression de joie se refléta sur son visage.

— Oh! mon cher Roland, dit-il, c'est vous, enfin! Je suis enchanté de vous voir pour trois raisons: la première, parce que je m'ennuyais de vous à en mourir; la seconde, parce que le général vous attend avec impatience et vous demande à cor et à cri: la troisième, parce que vous allez m'aider à lire ce mot-là, sur lequel je pâlis depuis dix minutes... Mais, d'abord, et avant tout, embrassez-moi.

Le secrétaire et l'aide de camp s'embrassèrent.

— Eh bien, voyons, dit ce dernier, quel est ce mot qui vous embarrasse tant, mon cher Bourrienne?

— Ah! mon cher, quelle écriture! il m'en vient un cheveu blanc par page que je déchiffre, et j'en suis à ma troisième page d'aujourd'hui? Tenez, lisez, si vous pouvez.

Roland prit la page des mains du secrétaire et, fixant son regard à l'endroit indiqué, il lut assez couramment:

— « *Paragraphe XI.* Le Nil, depuis Assouan jusqu'à trois lieues au nord du Caire, coule dans une seule branche... » Eh bien, mais, fit-il en s'interrompant, cela va tout seul. Que disiez-vous donc? Le général s'est appliqué, au contraire.

— Continuez, continuez, dit Bourrienne.

Le jeune homme reprit:

— « De ce point que l'on appelle... » Ah! ah!

— Nous y sommes, qu'en dites-vous?

Roland répéta:

— « Que l'on appelle... » Diable! « Que l'on appelle... »

— Oui, que l'on appelle, après?

— Que me donneriez-vous, Bourrienne, s'écria Roland, si je le tiens?

— Je vous donnerai le premier brevet de colonel que je trouverai signé en blanc.

— Par ma foi, non, je ne veux pas quitter le général, j'aime mieux avoir un bon père que cinq cents mauvais enfants. Je vais donc vous donner vos trois mots pour rien.

— Comment! il y a trois mots là?

— Qui n'ont pas l'air d'en faire tout a fait deux, j'en conviens. Ecoutez et inclinez-vous: « De ce point que l'on appelle *Ventre della Vacca.* »

— Ah! l'entre de la Vache!... Pardieu! c'est déjà illisible et français: s'il va se mettre dans l'imagination d'écrire en italien, et en patois d'Ajaccio, encore! je

crois ne courir que le risque de devenir fou, je deviendrai stupide!... C'est cela.

Et il répéta la phrase tout entière:

— « Le Nil, depuis Assouan jusqu'à trois lieues au nord du Caire, coule dans une seule branche; de ce point, que l'on appelle *Ventre de la Vache*, il forme les branches de Rosette et de Damiette. » Merci Roland.

Et il se mit en devoir d'écrire la fin du paragraphe, dont le commencement était déjà jeté sur le papier.

— Ah ça! demanda Roland, il a donc toujours son dada, notre général: coloniser l'Égypte?

— Oui, oui, et puis, par contre-coup, un petit peu gouverner la France; nous coloniserons... à distance.

— Eh bien, voyons, mon cher Bourrienne, mettez-moi au courant de l'air du pays, que je n'aie point l'air d'arriver du Monomotapa.

— D'abord, revenez-vous de vous-même, ou êtes-vous rappelé?

— Rappelé, tout ce qu'il y a de plus rappelé!

— Par qui?

— Mais par le général lui-même.

— Dépêche particulière?

— De sa main; voyez!

Le jeune homme tira de sa poche un papier contenant deux lignes non signées, de cette même écriture dont Bourrienne avait tout un cahier sous les yeux.

Ces deux lignes disaient:

« Pars, et sois à Paris le 16 brumaire; j'ai besoin de toi. »

— Oui, fit Bourrienne, je crois que ce sera pour le 18.

— Pour le 18, quoi?

— Ah! par ma foi, vous m'en demandez plus que je n'en sais, Roland. L'homme, vous ne l'ignorez pas, n'est point communicatif. Qu'y aura-t-il le 18 brumaire? Je n'en sais rien encore; cependant, je répondrais qu'il y aura quelque chose.

— Oh! vous avez bien un léger doute?

— Je crois qu'il veut se faire directeur à la place de Sieyès, peut-être président à la place de Gohier.

— Bon! et la constitution de l'an III.

— Comment! la constitution de l'an III?

— Eh bien, oui, il faut quarante ans pour être directeur, et il s'en faut juste de dix ans que le général n'en ait quarante.

— Dame! tant pis pour la Constitution: on la violera.

— Elle est bien jeune encore, Bourrienne; on ne viole guère les enfants de sept ans.

— Entre les mains du citoyen Barras, mon cher, on grandit bien vite: la petite fille de sept ans est déjà une vieille courtisane.

Roland secoua la tête.

— Eh bien, quoi? demanda Bourrienne.

— Eh bien, je ne crois pas que notre général se fasse simple directeur avec quatre collègues; juge donc, mon cher, cinq rois de France, ce n'est plus un dictatorial, c'est un attelage.

— En tout cas, jusqu'à présent, il n'a laissé apercevoir que cela; mais, vous savez mon cher ami, avec notre général, quand on veut savoir, il faut deviner...

— Ah! ma foi, je suis trop paresseux pour prendre cette peine, Bourrienne; moi, je suis un véritable janissaire: ce qu'il fera sera bien fait. Pourquoi diable me donnerais-je la peine d'avoir une opinion, de la débattre, de la défendre? C'est déjà bien assez ennuyeux de vivre.

Et le jeune homme appuya cet aphorisme d'un long bâillement; puis il ajouta, avec l'accent d'une profonde in-ouïance:

— Croyez-vous que l'on se donnera des coups de sabre, Bourrienne?

— C'est probable.

— Eh bien, il y aura une chance de se faire tuer; c'est tout ce qu'il me faut. Où est le général?

— Chez Madame Bonaparte; il est descendu il y a un quart d'heure. Lui avez-vous fait dire que vous étiez arrivé?

— Non, je n'étais point fâché de vous voir d'abord. Mais, tenez, j'entends son pas: le voici.

Au même moment, la porte s'ouvrit brusquement, et le même personnage historique que nous avons vu remplir incognito à Avignon un rôle silencieux, apparut sur le seuil de la porte dans son costume pittoresque de général en chef de l'armée d'Égypte.

Seulement, comme il était chez lui, la tête était nue.

Roland lui trouva les yeux plus caves et le teint plus plombé encore que d'habitude.

— Bon ! murmura Bourrienne, voilà mon écervelé qui va me faire laver la tête.

— Ah ! il t'a dit que j'avais de grands projets pour le 18 ?

Il alla à Bourrienne, et, le prenant par l'oreille :

— Portière ! lui dit-il.

Puis à Roland :

— Eh bien, oui, mon cher, nous avons de grands pro-



Deux torches restaient pour éclairer les trois cadavres

Cependant, en apercevant le jeune homme, l'œil sombre ou plutôt méditatif de Bonaparte lança un éclair de joie.

— Ah ! c'est toi Roland ! dit-il ; fidèle comme l'acier ; on t'appelle, tu accours. Sois le bienvenu.

Et il tendit la main au jeune homme.

Puis avec un imperceptible sourire :

— Que fais-tu chez Bourrienne ?

— Je vous attends, général.

— Et, en attendant, vous bavardez comme deux vieilles femmes.

— Je vous l'avoue, général ; je lui montrais mon ordre d'être ici le 16 brumaire.

— T'ai-je écrit le 16 ou le 17 ?

— Oh ! le 16, général ; le 17, c'eût été trop tard.

— Pourquoi trop tard le 17 ?

— Dame, s'il y a, comme l'a dit Bourrienne, de grands projets pour le 18.

jets pour le 18 : nous dinons, ma femme et moi, chez le président Gohier, un excellent homme, qui a parfaitement reçu Joséphine en mon absence. Tu dîneras avec nous, Roland.

Roland regarda Bonaparte.

— C'est pour cela que vous m'avez fait revenir, général ? dit-il en riant.

— Pour cela, oui, et peut-être encore pour autre chose. — Ecris, Bourrienne.

Bourrienne reprit vivement la plume.

— Y es-tu ?

— Oui, général.

« Mon cher président, je vous prévien que ma femme, moi et un de mes aides de camp, irons vous demander à dîner après-demain 18.

« C'est vous dire que nous nous contenterons du dîner de famille... »

- Après? fit Bourrienne.
- Comment, après?
- Faut-il mettre: « Liberté, égalité, fraternité? »
- « Ou la mort! » ajouta Roland.
- Non, dit Bonaparte. Donne-moi la plume.

Il prit la plume des mains de Bourrienne et ajouta de la sienne :

« Tout à vous,
« BONAPARTE. »

Puis, repoussant le papier :

— Tiens, mets l'adresse, Bourrienne. et envoie cela par ordonnance.

Bourrienne mit l'adresse, cacheta, sonna.

Un officier de service entra.

— Faites porter cela par ordonnance, dit Bourrienne.

— Il y a réponse, ajouta Bonaparte.

L'officier referma la porte.

— Bourrienne, dit le général en montrant Roland, regarde ton ami.

— Eh bien, général, je le regarde.

— Sais-tu ce qu'il a fait à Avignon?

— J'espère qu'il n'a pas fait un pape.

— Non; il a jeté une assiette à la tête d'un homme.

— Oh! c'est vif.

— Ce n'est pas le tout.

— Je le présume bien.

— Il s'est battu en duel avec cet homme.

— Et tout naturellement il l'a tué, dit Bourrienne.

— Justement; et sais-tu pourquoi?

— Non.

Le général haussa les épaules.

— Parce que cet homme avait dit que j'étais un voleur.

Puis, regardant Roland avec une indéfinissable expression de raillerie et d'amitié :

— Niais! dit-il.

Puis, tout à coup :

— A propos, et l'Anglais?

— Justement, l'Anglais, mon général, j'allais vous en parler.

— Il est toujours en France?

— Oui, et j'ai même cru un instant qu'il y resterait jusqu'au jour où la trompette du jugement dernier sonnera la diane dans la vallée de Josaphat.

— As-tu manqué de tuer celui-là aussi?

— Oh! non, pas moi, nous sommes les meilleurs amis du monde; et, mon général, c'est un si excellent homme, et si original en même temps, que je vous demanderai un tout petit brin de bienveillance pour lui.

— Diabolo! pour un Anglais?

Bonaparte secoua la tête.

— Je n'aime pas les Anglais.

— Bon! comme peuple; mais les individus...

— Eh bien, que lui est-il arrivé, à ton ami?

— Il a été jugé, condamné et exécuté.

— Que diable me contes-tu là?

— La vérité du bon Dieu, mon général.

— Comment! il a été jugé, condamné et guillotiné!

— Oh! pas tout à fait; jugé, condamné, oui; guillotiné, non; s'il avait été guillotiné, il serait encore plus malade qu'il n'est.

— Voyons, que me rabâches-tu? par quel tribunal a-t-il été jugé et condamné?

— Par le tribunal des compagnons de Jéhu.

— Qu'est-ce que c'est que cela, les compagnons de Jéhu?

— Allons! voilà que vous avez déjà oublié notre ami Morgan, l'homme masqué qui a rapporté au marchand de vin ses deux cents louis.

— Non, fit Bonaparte, je ne l'ai pas oublié. Bourrienne, je l'ai raconté l'audace de ce drôle, n'est-ce pas?

— Oui, général, fit Bourrienne, et je vous ai répondu qu'à votre place j'aurais voulu savoir qui il était.

— Oh! le général le saurait déjà s'il m'avait laissé faire: j'allais lui sauter à la gorge et lui arracher son masque, quand le général m'a dit de ce ton que vous lui connaissez: Assis, Roland!

— Voyons, reviens à ton Anglais, bavard! fit le général. Ce Morgan l'a-t-il assassiné?

— Non, pas lui... ce sont ses compagnons.

— Mais tu parlais tout à l'heure de tribunal, de jugement.

— Mon général, vous êtes toujours le même, dit Roland, avec ce reste de familiarité prise à l'Ecole militaire: vous voulez savoir, et vous ne donnez pas le temps de parler.

— Entre aux Cinq-Cents, et tu parleras tant que tu voudras.

— Bon! aux Cinq-Cents, j'aurai quatre cent quatre-vingt-dix-neuf collègues qui auront tout autant envie de parler que moi, et qui me couperont la parole. J'aime encore mieux être interrompu par vous que par un avocat.

— Parleras-tu?

— Je ne demande pas mieux. Imaginez-vous, général, qu'il y a près de Bourg une chartreuse...

— La chartreuse de Seillon; je connais cela.

— Comment! vous connaissez la chartreuse de Seillon? demanda Roland.

— Est-ce que le général ne connaît pas tout? fit Bourrienne.

— Voyons, la chartreuse, est-ce qu'il y a encore des chartreux?

— Non; il n'y a plus que des fantômes.

— Aurais-tu, par hasard, une histoire de revenant à me raconter?

— Et des plus belles.

— Diable! Bourrienne sait que je les adore. Va.

— Eh bien, on est venu nous dire chez ma mère qu'il revenait des fantômes à la chartreuse; vous comprenez que nous avons voulu en avoir le cœur net, sir John et moi, ou plutôt moi et sir John; nous y avons donc passé chacun une nuit.

— Où cela?

— A la chartreuse, donc.

Bonaparte pratiqua avec le pouce un imperceptible signe de croix, habitude corse qu'il ne perdit jamais.

— Ah! ah! fit-il; et tu as vu des fantômes?

— J'en ai vu un.

— Et qu'en as-tu fait?

— J'ai tiré dessus.

— Alors?

— Alors, il a continué son chemin.

— Et tu l'es tenu pour battu?

— Ah! bon! voilà comme vous me connaissez! Je l'ai poursuivi, et j'ai retiré dessus; mais, comme il connaissait mieux son chemin que moi à travers les ruines, il m'a échappé.

— Diable!

— Le lendemain, c'était le tour de sir John, de notre Anglais.

— Et a-t-il vu ton revenant?

— Il a vu mieux que cela: il a vu douze moines qui sont entrés dans l'église, qui l'ont jugé comme ayant voulu pénétrer leurs secrets, qui l'ont condamné à mort, et qui l'ont, ma foi! poignardé.

— Et il ne s'est pas défendu?

— Comme un lion. Il en a tué deux.

— Et il est mort?

— Il n'en vaut guère mieux; mais j'espère cependant qu'il s'en tirera. Imaginez-vous, général, qu'on l'a retrouvé au bord du chemin et qu'on l'a rapporté chez ma mère avec un poignard planté au milieu de la poitrine, comme un échelas dans une vigne.

— Ah çà! mais c'est une scène de la Sainte-Vehme que tu me racontes là, ni plus ni moins.

— Et sur la lame du poignard, afin qu'on ne doutât point d'où venait le coup, il y avait gravé en creux: *Compagnons de Jéhu*.

— Voyons, il n'est pas possible qu'il se passe de pareilles choses en France, pendant la dernière année du dix-huitième siècle! C'était bon en Allemagne, au moyen âge, du temps des Henri et des Othon.

— Pas possible, général? Eh bien, voilà le poignard; que dites-vous de la forme? Elle est avenante, n'est-ce pas?

Et le jeune homme tira de dessous son habit un poignard tout en fer, lame et garde.

La garde, ou plutôt la poignée, avait la forme d'une

croix, et sur la lame étaient, en effet, gravés ces trois mots : *Compagnons de Jéhu*.

Bonaparte examina l'arme avec soin.

— Et tu dis qu'ils lui ont planté ce joujou-là dans la poitrine, à ton Anglais ?

— Jusqu'au manche.

— Et il n'est pas mort ?

— Pas encore, du moins.

— Tu as entendu, Bourrienne ?

— Avec le plus grand intérêt.

— Il faudra me rappeler cela, Roland.

— Quand, général ?

— Quand... quand je serai le maître. Viens dire bonjour à Joséphine ; viens, Bourrienne, tu dîneras avec nous ; faites attention à ce que vous direz l'un et l'autre : nous avons Moreau à dîner. — Ah ! je garde le poignard comme curiosité.

Et il sortit le premier, suivi de Roland, qui bientôt fut suivi lui-même de Bourrienne.

Sur l'escalier, il rencontra l'ordonnance qu'il avait envoyée à Gohier.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Voici la réponse du président.

— Donnez.

Il décacheta la lettre et lut :

« Le président Gohier est enchanté de la bonne fortune que lui promet le général Bonaparte ; il l'attendra après-demain, 18 brumaire, à dîner, avec sa charmante femme et l'aide de camp annoncé, quel qu'il soit.

« On se mettra à table à cinq heures.

« Si cette heure ne convenait pas au général Bonaparte, il est prié de faire connaître celle contre laquelle il désirerait qu'elle fût changée.

« Le président,

« GOHIER. »

« 16 brumaire an VII. »

Bonaparte mit avec un indescriptible sourire la lettre dans sa poche.

Puis, se retournant vers Roland :

— Connais-tu le président Gohier ? lui demanda-t-il.

— Non, mon général.

— Ah ! tu verras, c'est un bien brave homme.

Et ces paroles furent prononcées avec un accent non moins indescriptible que le sourire.

XX

LES CONVIVES DU GÉNÉRAL BONAPARTE

Joséphine, malgré ses trente-quatre ans, et peut-être même à cause de ses trente-quatre ans, — cet âge délicieux de la femme, du sommet duquel elle plane à la fois sur sa jeunesse passée et sur sa vieillesse future, — Joséphine, toujours belle, plus que jamais gracieuse, était la femme charmante que vous savez.

Une confidence imprudente de Junot avait, au moment du retour de son mari, jeté un peu de froid entre celui-ci et elle ; mais trois jours avaient suffi pour rendre à l'enchantresse tout son pouvoir sur le vainqueur de Rivoli et des Pyramides.

Elle faisait les honneurs du salon quand Roland y entra.

Toujours incapable, en véritable créole qu'elle était, de maîtriser ses sensations, elle jeta un cri de joie et lui tendit la main en l'apercevant ; elle savait Roland profondément dévoué à son mari ; elle connaissait sa folle bravoure ; elle n'ignorait pas que, si le jeune homme avait eu vingt existences, il les eût données toutes pour le général Bonaparte.

Roland prit avec empressement la main qu'elle lui tendait, et la baisa avec respect.

Joséphine avait connu la mère de Roland à la Martinique ; jamais, lorsqu'elle voyait Roland, elle ne man-

quait de lui parler de son grand-père maternel, M. de la Clémence, dans le magnifique jardin duquel, étant enfant, elle allait cueillir ces fruits splendides inconnus à nos froides régions.

Le texte de la conversation était donc tout trouvé ; elle s'informa tendrement de la santé de Madame de Montrevel, de celle de sa fille et de celle du petit Edouard.

Puis, ces informations prises :

— Mon cher Roland, lui dit-elle, je me dois à tout mon monde ; mais lâchez donc, ce soir, de rester après les autres ou de vous trouver demain seul avec moi : j'ai à vous parler de *lui* (elle désignait Bonaparte de l'œil), et j'ai des millions de choses à vous raconter.

Puis, avec un soupir et en serrant la main du jeune homme :

— Quoi qu'il arrive, dit-elle, vous ne le quitterez point, n'est-ce pas ?

— Comment ! quoi qu'il arrive ? demanda Roland étonné.

— Je me comprends, dit Joséphine, et je suis sûre que, quand vous aurez causé dix minutes avec Bonaparte, vous me comprendrez aussi. En attendant, regardez, écoutez et taisez-vous.

Roland salua et se retira à l'écart, résolu, ainsi que le conseil venait de lui en être donné par Joséphine, de se borner au rôle d'observateur.

Il y avait de quoi observer.

Trois groupes principaux occupaient le salon.

Un premier, qui était réuni autour de Madame Bonaparte, seule femme qu'il y eût dans l'appartement ; — c'était, au reste, plutôt un flux et un reflux qu'un groupe.

Un second, qui était réuni autour de Talma, et qui se composait d'Arnauld, de Parseval-Grandmaison, de Monge, de Berthollet et de deux ou trois autres membres de l'Institut.

Un troisième, auquel Bonaparte venait de se mêler et dans lequel on remarquait Talleyrand, Barras, Lucien, l'amiral Bruix (1), Roederer, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Fouché, Réal et deux ou trois généraux au milieu desquels on remarquait Lefebvre.

Dans le premier groupe, on parlait modes, musique, spectacle ; dans le second, on parlait littérature, sciences, art dramatique ; dans le troisième, on parlait de tout, excepté de la chose dont chacun avait envie de parler.

Sans doute, cette retenue ne correspondait point à la pensée qui animait en ce moment Bonaparte ; car, après quelques secondes de cette banale conversation, il prit par le bras l'ancien évêque d'Autun et l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

Talleyrand regarda Bonaparte avec cet air qui n'appartenait qu'à lui.

— Eh bien, que vous avais-je dit de Sièyès, général ?

— Vous m'avez dit : « Cherchez un appui dans les gens qui traitent de jacobins les amis de la République, et soyez convaincu que Sièyès est à la tête de ces gens-là. »

— Je ne m'étais pas trompé.

— Il se rend donc ?

— Il fait mieux, il est rendu...

— L'homme qui voulait me faire fusiller pour avoir débarqué à Fréjus sans faire quarantaine !

— Oh ! non, ce n'était point pour cela.

— Pourquoi donc ?

— Pour ne l'avoir point regardé et pour ne lui avoir point adressé la parole à un dîner chez Gohier.

— Je vous avoue que je l'ai fait exprès ; je ne puis pas souffrir ce moine détroqué.

Bonaparte s'aperçut, mais un peu tard, que la parole qu'il venait de lâcher était, comme le glaive de l'archange, à double tranchant : si Sièyès était détroqué, Talleyrand était démitré.

Il jeta un coup d'œil rapide sur le visage de son interlocuteur ; l'ex-évêque d'Autun souriait de son plus doux sourire.

(1) Ne pas confondre avec le contre-amiral de Brueys, qui avait été tué à Aboukir, le 1^{er} août 1798. L'amiral Bruix, négociateur du 18 brumaire avec Talleyrand, ne mourut qu'en 1805.

— Ainsi je puis compter sur lui ?

— J'en répondrais.

— Et Cambacérés, et Lebrun, les avez-vous vus ?

— Je m'étais chargé de Sièyès, c'est-à-dire du plus récalcitrant ; c'est Bruix qui a vu les deux autres.

L'amiral, du milieu du groupe où il était resté, ne quittait pas des yeux le général et le diplomate ; il se doutait que leur conversation avait une certaine importance.

Bonaparte lui fit signe de venir le rejoindre.

Un homme moins habile eût obéi à l'instant même ; Bruix s'en garda bien.

Il fit, avec une indifférence affectée, deux ou trois tours dans le salon ; puis, comme s'il apercevait tout à coup Talleyrand et Bonaparte causant ensemble, il alla à eux.

— C'est un homme très fort que Bruix, dit Bonaparte, qui jugeait les hommes aussi bien d'après les petites choses que d'après les grandes.

— Et très prudent surtout, général ! dit Talleyrand.

— Eh bien, mais il va falloir un tire-bouchon pour lui tirer les paroles du ventre.

— Oh ! non ; maintenant qu'il nous a rejoints, il va au contraire aborder franchement la question.

En effet, à peine Bruix était-il réuni à Bonaparte et à Talleyrand, qu'il entra en matière par ces mots aussi clairs que concis :

— Je les ai vus, ils hésitent !

— Ils hésitent ! Cambacérés et Lebrun hésitent ? Lebrun, je le comprends encore : une espèce d'homme de lettres, un modéré, un puritain ; mais Cambacérés...

— C'est comme cela.

— Ne leur avez-vous pas dit que je comptais faire de chacun d'eux un consul ?

— Je ne me suis pas avancé jusque-là, répondit Bruix en riant.

— Et pourquoi cela ? demanda Bonaparte.

— Mais parce que voilà le premier mot que vous me dites de vos intentions, citoyen général.

— C'est juste, dit Bonaparte en se mordant les lèvres.

— Faut-il réparer cette omission ? demanda Bruix.

— Non, non, fit vivement Bonaparte ; ils croiraient que j'ai besoin d'eux ; je ne veux pas de tergiversations. Qu'ils se décident aujourd'hui sans autres conditions que celles que vous leur avez offertes, sinon, demain, il sera trop tard ; je me sens assez fort pour être seul, et j'ai maintenant Sièyès et Barras.

— Barras ? répétèrent les deux négociateurs étonnés.

— Oui, Barras, qui me traite de petit caporal et qui ne me renvoie pas en Italie parce que, dit-il, j'y ai fait ma fortune, et qu'il est inutile que j'y retourne... eh bien, Barras...

— Barras ?

— Rien...

Puis, se reprenant :

— Ah ! ma foi, au reste, je puis bien vous le dire ! Savez-vous ce que Barras a avoué hier à dîner devant moi ? Qu'il était impossible de marcher plus longtemps avec la constitution de l'an III ; qu'il reconnaissait la nécessité d'une dictature ; qu'il était décidé à se retirer, à abandonner les rênes du gouvernement, ajoutant qu'il était usé dans l'opinion et que la République avait besoin d'hommes nouveaux. Or, devinez sur qui il est disposé à déverser son pouvoir ; — je vous le donne, comme Madame de Sévigné, en cent, en mille, en dix mille ! — sur le général Hedouville, un brave homme... mais je n'ai eu besoin que de le regarder en face pour lui faire baisser les yeux ; il est vrai que mon regard devait être foudroyant ! Il en est résulté que, ce matin, à huit heures, Barras était auprès de mon lit, s'excusant comme il pouvait de sa bêtise d'hier, reconnaissant que, seul, je pouvais sauver la République, me déclarant qu'il venait se mettre à ma disposition, faire ce que je voudrais, prendre le rôle que je lui donnerais, et me priant de lui promettre que, si je méditais quelque chose, je compterais sur lui... oui, sur lui, qu'il m'attende sous l'orme !

— Cependant, général, dit M. de Talleyrand ne pouvant résister au désir de faire un mot, du moment où l'orme n'est point un arbre de la liberté.

Bonaparte jeta un regard de côté à l'ex-évêque.

— Oui, je sais que Barras est votre ami, celui de Fouché et de Réal ; mais il n'est pas le mien et je le lui prouverai. Vous retournerez chez Lebrun et chez Cambacérés, Bruix, et vous leur mettrez le marché à la main.

Puis, regardant à sa montre et fronçant le sourcil :

— Il me semble que Moreau se fait attendre.

Et il se dirigea vers le groupe où dominait Talma.

Les deux diplomates le regardèrent s'éloigner.

Puis, tout bas :

— Que dites-vous, mon cher Maurice, demanda l'amiral Bruix, de ces sentiments pour l'homme qui l'a distingué au siège de Toulon n'étant que simple officier, qui lui a donné la défense de la Convention au 13 vendémiaire, qui, enfin, l'a fait nommer à vingt-six ans général en chef de l'armée d'Italie ?

— Je dis, mon cher amiral, répondit M. de Talleyrand avec son sourire pâle et narquois tout ensemble, qu'il existe des services si grands, qu'ils ne peuvent se payer que par l'ingratitude.

En ce moment, la porte s'ouvrit et l'on annonça le général Moreau.

A cette annonce, qui était plus qu'une nouvelle, qui était un étonnement pour la plupart des assistants, tous les regards se tournèrent vers la porte.

Moreau parut.

Trois hommes occupaient à cette époque les regards de la France, et Moreau était un de ces trois hommes.

Les deux autres étaient Bonaparte et Pichegru.

Chacun d'eux était devenu une espèce de symbole.

Pichegru, depuis le 18 fructidor, était le symbole de la monarchie.

Moreau, depuis qu'on l'avait surnommé Fabius, était le symbole de la république.

Bonaparte, symbole de la guerre, les dominait tous deux par le côté aventureux de son génie.

Moreau était alors dans toute la force de l'âge, nous dirions dans toute la force de son génie, si un des caractères du génie n'était pas la décision. Or, nul n'était plus indécis que le fameux *cunctateur*.

Il avait alors trente-six ans, était de haute taille, avait à la fois la figure douce, calme et ferme ; il devait ressembler à Xénophon.

Bonaparte ne l'avait jamais vu ; lui, de son côté, n'avait jamais vu Bonaparte.

Tandis que l'un combattait sur l'Adige et le Mincio, l'autre combattait sur le Danube et sur le Rhin.

Bonaparte, en l'apercevant, alla au-devant de lui.

— Soyez le bienvenu, général ! lui dit-il.

Moreau sourit avec une extrême courtoisie :

— Général, répondit-il pendant que chacun faisait cercle autour d'eux pour voir comment cet autre César aborderait cet autre Pompée, vous arrivez d'Égypte victorieux, et moi, j'arrive d'Italie après une grande défaite.

— Qui n'était pas vôtre et dont vous ne devez pas répondre général. Cette défaite, c'est la faute de Joubert : s'il s'était rendu à l'armée d'Italie aussitôt qu'il en a été nommé général en chef, il est plus que probable que les Russes et les Autrichiens, avec les seules troupes qu'ils avaient alors, n'eussent pas pu lui résister ; mais la lune de miel l'a retenu à Paris ! ce mois fatal, que le pauvre Joubert a payé de sa vie, leur a donné le temps de réunir toutes leurs forces ; la reddition de Mantoue les a accrues de quinze mille hommes arrivés la veille du combat ; il était impossible que notre brave armée ne fût pas accablée par tant de forces réunies !

— Hélas ! oui, dit Moreau, c'est toujours le plus grand nombre qui bat le plus petit.

— Grande vérité, général ! s'écria Bonaparte, vérité incontestable !

— Cependant, dit Arnault se mêlant à la conversation, avec de petites armées, général, vous en avez battu de grandes.

— Si vous étiez Marius, au lieu d'être l'auteur de Marius, vous ne diriez pas cela, monsieur le poète. Même quand j'ai battu de grandes armées avec de petites, — écoutez bien cela, vous, surtout, jeunes gens, qui obéissez aujourd'hui et qui commanderez plus tard,

— Votre Excellence en parle bien à son aise, dit en riant Gaston, mais je ne sais pas même où je suis, je ne connais pas la rue, je ne sais pas le numéro de la maison; je suis venu de nuit, comment voulez-vous que je me retrouve? Tenez, Monseigneur, faisons mieux que cela; vous m'avez demandé quelques heures pour réfléchir, prenez jusqu'à demain matin, et demain, à onze heures, envoyez-moi chercher. Il faut que nous arrêtions bien fermement notre plan d'avance, afin que notre plan ne manque pas comme ceux de ces conspirateurs de carrefour dont une voiture mise en travers ou une pluie qui tombe dérange les poignards ou éteint la poudre.

— Eh bien, cela est pensé à merveille, dit le régent; demain donc, monsieur de Chanlay, ici, vers onze heures; on ira vous prendre chez vous, et nous n'aurons plus, dès lors, de secrets l'un pour l'autre.

— Votre Excellence daigne-t-elle agréer mes respects? dit Gaston en s'inclinant.

— Adieu, Monsieur, dit le régent en lui rendant son salut.

Le régent congédia Gaston, qui retrouva dans l'antichambre le guide qui l'avait amené. Le chevalier remarqua seulement qu'au retour il lui fallait traverser un jardin qu'il n'avait pas vu en venant, et qu'il sortait par une autre porte que celle par laquelle il était entré.

A cette autre porte la même voiture attendait; il y monta aussitôt, et à peine y eut-il pris sa place qu'elle roula rapidement vers la rue des Bourdonnais.

XIX

LA PETITE MAISON

Ce n'était plus une illusion pour le chevalier. Un jour encore, deux peut-être, il allait falloir se mettre à l'œuvre, et quelle œuvre!

L'envoyé espagnol avait produit une profonde impression sur Gaston; il y avait en lui un air de grandeur qui étonnait celui-là. Gaston en était sûr, c'était bien un gentilhomme.

Puis une réminiscence étrange lui passait par l'esprit; il y avait entre ce front sévère et ces yeux étincelants, et le front pur et les doux yeux d'Hélène, une de ces ressemblances vagues et lointaines qui donnent à la pensée qui s'arrête sur elles l'incohérence d'un songe. Gaston, sans s'en rendre compte, assimilait ces deux figures dans son souvenir, et, malgré lui, ne pouvait les séparer. Au moment où il allait se coucher, fatigué des émotions du jour, le pas d'un cheval retentit dans la rue; la porte de l'hôtel du *Muid d'Amour* s'ouvrit, et Gaston, de son rez-de-chaussée, eut entendre un colloque animé; mais bientôt la porte se referma, le bruit s'évanouit. Gaston s'endormit comme on s'endort à vingt-cinq ans, lors même qu'on est amoureux et conspirateur.

Cependant, Gaston ne s'était pas trompé: le cheval entendu avait bien réellement piétiné et henni; le colloque avait eu lieu, la porte s'était ouverte et refermée. Celui qui arrivait à cette heure était un bon paysan de Rambouillet, à qui une jeune et jolie femme avait donné deux louis pour porter un billet en toute hâte à M. le chevalier Gaston de Chanlay, rue des Bourdonnais, à l'hôtel du *Muid d'Amour*.

La jeune et jolie femme, nous la connaissons.

Tapin prit la lettre, la retourna, la flaira; puis, dénouant le tablier blanc serré autour de sa taille d'hôtelier, il remit la garde de l'hôtel du *Muid d'Amour* à son premier cuisinier qui était un drôle fort intelligent, et courut avec la vitesse de ses deux longues jambes chez Dubois, qui rentrait aussi de la maison de la rue du Bac.

— Oh! oh! dit Dubois, une lettre! voyons cela.

Il décacha comme un habile escamoteur, à l'aide d'une vapeur bouillante, l'épître qu'on venait de lui remettre, et en lisant le billet, puis la signature, il éclata dans une joie immodérée.

— Bon! excellent! dit-il, et voilà qui marche à merveille. Laissons aller les enfants, ils vont grand train, mais nous tenons la bride, et ils n'iront que tant que nous voudrons.

Puis, se tournant vers le messager, après avoir artistement recacheté l'épître.

— Tiens, dit-il, rends cette lettre.

— Quand cela? demanda Tapin.

— Tout de suite, dit Dubois.

Tapin lit un pas vers la porte.

— Non pas; je réfléchis... reprit Dubois; demain matin, ce sera assez tôt.

— Maintenant, dit Tapin en saluant une seconde fois au moment de sortir, m'est-il permis de faire à Monseigneur une observation toute personnelle?

— Parle, drôle.

— Comme agent de Monseigneur, je gagne trois écus par jour.

— N'est-ce point assez, maroufle?

— C'est assez comme agent, et je ne me plains pas; mais, en vérité Dieu! ce n'est pas assez comme marchand de vins. Oh! le sot métier!

— Bois pour le distraire, animal.

— Depuis que j'en vends, je déteste le vin.

— Parce que tu vois comment on le fait; mais bois du champagne, bois du muscat, bois du vin de raisin, s'il en existe, c'est Bourguignon qui paye. A propos, il a eu une vraie attaque; ainsi ton mensonge n'est qu'une affaire de chronologie.

— Vraiment! monseigneur?

— Oui, la peur que tu lui as faite en est la cause; tu voulais hériter de son fonds, pendard!

— Non, ma foi, Monseigneur; le métier est trop peu divertissant.

— Eh bien! j'ajoute trois écus par jour à ta solde tant que tu le rempliras, et après je te donnerai la boutique pour doter ta fille aînée. Va, et apporte-moi souvent des lettres pareilles, tu seras le bienvenu.

Tapin revint à l'hôtel du *Muid d'Amour*, du même pas qu'il avait été au Palais-Royal, et, comme la chose lui était recommandée, il attendit au lendemain pour remettre la lettre.

A six heures, Gaston était sur pied. Il faut rendre cette justice à maître Tapin, aussitôt qu'il entendit du bruit dans la chambre, il entra et remit la lettre à celui à qui elle était adressée. En reconnaissant l'écriture, Gaston rougit et pâlit à la fois; mais à mesure qu'il lut, ce fut sa pâleur qui augmenta. Tapin faisait mine de ranger et le regardait du coin de l'œil. En effet, la nouvelle était sérieuse, voici ce que contenait la lettre:

« Mon ami, je reviens à votre avis, et peut-être aviez-vous raison; en tout cas, j'ai peur: une voiture vient d'arriver, madame Desroches commande le départ; j'ai voulu résister, on m'a enfermée dans ma chambre; par bonheur, un paysan passe pour faire abreuver son cheval, je lui remets deux louis et il promet de porter ce billet chez vous. J'entends faire les derniers préparatifs, dans deux heures nous partirons pour Paris.

« Une fois arrivée, je vous ferai tenir ma nouvelle adresse, dussé-je, si l'on me résiste, sauter par une fenêtre.

« Soyez tranquille, la femme qui vous aime se gardera digne d'elle et de vous. »

— Ah! c'est cela, s'écria Gaston en achevant la lettre; Hélène, je ne m'étais pas trompé. Huit heures du soir, mon Dieu! mais elle est partie, mais elle est même arrivée. Monsieur Bourguignon, pourquoi ne m'as-tu pas apporté cette lettre tout de suite?

— Son Excellence dormait, et l'on a attendu qu'elle se réveillât, répondit Tapin avec la plus exquise politesse.

Il n'y avait rien à répondre à un homme qui savait si bien vivre; d'ailleurs Gaston réfléchit qu'en s'emportant il risquait de révéler son secret, il contint donc sa colère; seulement une idée lui vint, il voulut aller guetter à la barrière l'entrée d'Hélène, qui pouvait n'être point encore arrivée à Paris. Il s'habilla donc promptement, accrocha son épée, et partit après avoir dit à Tapin:

— Au cas où M. le capitaine La Jonquière viendrait pour me chercher, dites-lui que je serai de retour à neuf heures.

Gaston arriva tout en sueur à la barrière; il n'avait rencontré aucun laquais et avait fait la course à pied. Pendant qu'il attend inutilement Hélène, qui était entrée à Paris à deux heures du matin, jetons un coup d'œil en arrière. Nous avons vu le régent recevant la lettre de madame Desroches, et renvoyant la réponse par le même messenger; en effet, il était urgent de prendre de promptes mesures, et de soustraire Hélène aux tentatives de ce M. de Livry.

Mais que pouvait être ce jeune homme? Dubois seul saurait le lui dire; aussi, quand Dubois reparut pour accompagner, vers les cinq heures du soir. Son Altesse Royale à la rue du Bac:

— Dubois, dit le régent, qu'est-ce qu'est M. de Livry de Nantes?

Dubois se gratta le nez, car il voyait venir le régent.

— Livry? Livry... dit-il, attendez donc.

— Oui, Livry?

— C'est quelque Matignon, enté sur de la province.

— Bon! ceci n'est pas une explication, l'abbé, c'est tout au plus une hypothèse.

— Et qui connaît cela, Livry? ce n'est pas un nom. Faites venir M. d'Hozier.

— Imbécile!

— Mais, Monseigneur, reprit Dubois, je ne m'occupe pas de généalogie, moi; je suis roturier indigne.

— C'est bien assez de niaiseries comme cela.

— Diable! Monseigneur ne plaisant pas sur les Livry, à ce qu'il paraît; est-ce qu'il s'agirait de donner l'ordre à quelqu'un de la famille? En ce cas, c'est autre chose, et je vais tâcher de vous trouver une belle origine.

— Va-t'en au diable! et en y allant envoie-moi Nocé.

Dubois fit son sourire le plus agréable et sortit. Dix minutes après, la porte s'ouvrit et Nocé parut. C'était un homme de quarante ans, d'ailleurs extrêmement distingué, grand, beau, froid, sec, spirituel et railleur; un des compagnons, au reste, les plus fidèles et les plus aimés du régent.

— Monseigneur m'a fait demander? dit-il.

— Ah! c'est toi, Nocé? bonjour.

— Tous mes hommages à Monseigneur, reprit Nocé en s'inclinant. Puis-je être bon à quelque chose à Son Altesse Royale?

— Oui, prête-moi ta maison du faubourg Saint-Antoine, mais bien vide, bien propre; j'y mettrai des gens à moi; surtout pas trop galante, entends-tu?

— Pour une prude, Monseigneur?

— Oui, Nocé, pour une prude.

— Alors, que ne louez-vous une maison en ville, Monseigneur? Les maisons du faubourg ont une atroce réputation, je vous en prévient.

— La personne que j'y veux mettre ne connaît pas même ces réputations-là, Nocé.

— Peste! recevez-en mes compliments bien sincères, Monseigneur.

— Mais silence, n'est-ce pas, Nocé?

— Absolu.

— Ni fleurs ni emblèmes; fais-moi décrocher toutes les peintures un peu trop agréables. Les trumeaux et les panneaux, comment sont-ils?

— Les trumeaux et les panneaux peuvent rester, Monseigneur, c'est très décent.

— Vrai?

— Oui, vrai; c'est du Maintenon tout pur.

— Laissons donc les panneaux; mais tu m'en réponds?

— Monseigneur, je ne voudrais pas cependant prendre une pareille responsabilité; je ne suis pas une prude, moi, et peut-être serait-il plus prudent de tout faire gratter.

— Bah! pour un jour, Nocé, ce n'est pas la peine; quelques mythologies, n'est-ce pas?

— Ben! fit Nocé.

— D'ailleurs, cela nous prendrait du temps, et à peine ai-je quelques heures. Donne-moi les clefs tout de suite.

— Le temps de retourner chez moi, et dans un quart d'heure Votre Altesse Royale les aura.

— Adieu, Nocé; la main. Pas de guet, pas de curiosité, je te le recommande, je t'en prie.

— Monseigneur, je pars pour la chasse, et ne reviendrai que lorsque Votre Altesse Royale me rappellera.

— Tu es un digne compagnon. Adieu, à demain!

Sûr maintenant d'avoir une maison convenable où la faire descendre, le régent écrivit aussitôt une seconde lettre à la Desroches, et lui envoya une berline avec ordre de ramener Hélène, après lui avoir lu, sans la lui montrer, la lettre qu'il venait d'écrire. Voici ce que contenait cette lettre:

« Ma fille, j'ai réfléchi et veux vous avoir près de moi. Faites-moi le plaisir de suivre madame Desroches sans perdre une seconde: à votre arrivée à Paris vous recevrez de mes nouvelles.

« Votre père affectionné. »

Hélène, à la lecture de cette lettre communiquée par madame Desroches, résista, pria, pleura; mais, cette fois, tout fut inutile, et force lui fut d'obéir. Ce fut alors qu'elle profita d'un moment de solitude pour écrire à Gaston la lettre que nous avons lue, et pour la faire porter par le paysan à cheval. Puis elle partit, laissant encore une fois avec douleur cette habitation qui lui était chère, parce qu'elle avait cru y retrouver un père, et qu'elle y avait reçu son amant.

Quant à Gaston, il s'était, comme nous l'avons dit, aussitôt la lettre reçue, empressé de courir à la barrière; il faisait petit jour quand il y arriva. Plusieurs voitures passèrent, mais aucune ne renfermait Hélène. Peu à peu, le froid devenait plus vif et l'espoir s'en allait du cœur du jeune homme; il reprit le chemin de l'hôtel, n'ayant plus d'autre chance que de trouver une lettre à son retour. Comme il traversait le jardin des Tuileries, huit heures sonnaient. Au même moment, Dubois entra dans la chambre à coucher du régent, un portefeuille sous le bras, et la mine triomphante.

XX

L'ARTISTE ET LE POLITIQUE

— Ah! c'est toi, Dubois? dit le régent en apercevant son ministre.

— Oui, Monseigneur, répondit Dubois en tirant des papiers de son portefeuille. Eh bien! nos Bretons sont-ils toujours gentils?

— Qu'est-ce que ces papiers? dit le régent, qui malgré sa conversation de la veille, et peut-être à cause de cette conversation, se sentait une sympathie secrète pour Chau-lay.

— Oh! rien du tout, dit Dubois; d'abord, un petit procès-verbal de ce qui s'est passé hier soir entre M. le chevalier de Chau-lay et Son Excellence monseigneur le duc d'Olivarès.

— Tu as donc écouté? demanda le régent.

— Pardieu! Monseigneur, et que vouliez-vous donc que je lisse?

— Et tu as entendu?

— Tout. Eh bien! Monseigneur, que pensez-vous des prétentions de Sa Majesté Catholique?

— Je pense qu'on dispose d'elle sans sa participation peut-être.

— Et le cardinal Alberoni? Tuidieu! Monseigneur, comme ce gaillard-là vous manipule l'Europe; le prétendant en Angleterre; la Prusse, la Suède et la Russie déchirant la Hollande à belles dents; l'Empire reprenant Naples et la Sicile; le grand-duché de Toscane au fils de Philippe V; la Sardaigne au duc de Savoie; Commachio au pape; la France à l'Espagne. Eh bien! mais, voilà un plan qui ne manque pas d'un certain grandiose, pour être sorti du cerveau d'un sonneur de cloches.

— Fumée que tous ces projets, reprit le duc, rêveries que tous ces plans.

— Et notre comité breton, demanda Dubois, est-ce aussi une fumée ?

— Je suis forcé de l'avouer, il existe réellement.

— Et le poignard de notre conspirateur, est-ce aussi une rêverie ?

— Non ; je dois même dire qu'il m'a paru assez vigoureusement emmanché.

— Peste ! Monseigneur, vous vous plaigniez, dans l'autre conspiration, de ne trouver que des conspirateurs à l'eau de rose ; eh bien ! mais il me semble que pour cette fois vous êtes servi à votre guise ; ceux-ci n'y vont pas de main morte.

— Sais-tu, dit le régent tout pensif, que c'est une vigoureuse nature que celle de ce chevalier de Chanlay ?

— Ah ! bon ! il ne vous manquerait plus que de vous prendre d'une belle admiration pour ce gaillard-là ! Ah ! je vous connais, Monseigneur, vous en êtes capable.

— Pourquoi donc est-ce toujours parmi ses ennemis et jamais parmi ses serviteurs qu'un prince rencontre des âmes de cette trempe ?

— Ah ! Monseigneur, parce que la haine est une passion, et que le dévouement n'est souvent qu'une bassesse ; mais si Monseigneur veut quitter maintenant les hauteurs de la philosophie pour redescendre à un simple travail matériel qui consiste à me donner deux signatures...

— Lesquelles ? demanda le régent.

— D'abord, un capitaine qu'il faut faire major.

— Le capitaine La Jonquière ?

— Oh ! non ; celui-là est un drôle que nous ferons pendre en effigie aussitôt que nous n'en aurons plus besoin ; mais en attendant, Monseigneur, il faut le ménager.

— Et qui est ce capitaine ?

— Un brave officier que Monseigneur a rencontré il y a huit jours, ou plutôt il y a huit nuits dans une honnête maison de la rue Saint-Honoré.

— Que veux-tu dire ?

— Je vois bien qu'il faut que j'aide aux souvenirs de Monseigneur, Monseigneur a si peu de mémoire !

— Voyons, parle, drôle ; avec toi on ne peut jamais arriver au fait.

— Le voici en deux mots : Monseigneur est sorti il y a huit nuits, comme nous disions, déguisé en mousquetaire, par la petite porte de la rue de Richelieu, accompagné de Nocé et de Simiane.

— Oui, c'est vrai ; et que s'est-il passé rue Saint-Honoré ? Voyons !

— Vous voulez le savoir, Monseigneur ?

— Oui, cela me ferait plaisir.

— Je n'ai rien à refuser à Votre Altesse.

— Parle donc, alors.

— Monseigneur le régent soupait dans cette maison de la rue Saint-Honoré.

— Toujours avec Nocé et Simiane ?

— Non, en tête-à-tête, Monseigneur ; Nocé et Simiane soupaient aussi, mais chacun de son côté.

— Continue.

— Monseigneur le régent soupait donc et l'on en était au dessert, lorsqu'un brave officier, qui se trompait de porte probablement, frappa si obstinément à la sienne, que Monseigneur, impatiente, sortit et rudoya quelque peu l'importun qui venait si intempestivement le déranger. L'importun, qui était peu endurant de sa nature, à ce qu'il paraît, met l'épée à la main ; sur quoi Monseigneur, qui n'y regarde jamais à deux fois pour faire une folie, tira galamment sa rapière, et prêta le collet à l'officier.

— Et le résultat de ce duel ? demanda le régent.

— Fut que Monseigneur atrapa à l'épaule une égratignure, en échange de laquelle il fournit à son adversaire un fort joli coup d'épée qui lui traversa la poitrine.

— Mais ce coup d'épée n'est pas dangereux, je l'es-père ? demanda avec intérêt le régent.

— Non, heureusement le fer a glissé le long des côtes.

— Oh ! tant mieux !

— Mais ce n'est pas tout.

— Comment ?

— Il paraît que Monseigneur en voulait particulièrement à cet officier.

— Moi ? je ne l'ai jamais vu.

— Or, comme les princes ont besoin de voir les gens pour leur faire du mal, ils frappent à distance, eux.

— Que veux-tu dire ? Voyons, achève.

— Je veux dire que je me suis informé, et que cet officier était déjà capitaine depuis huit ans, lorsqu'à l'avènement au pouvoir de Votre Altesse il a été destitué.

— S'il a été destitué, c'est qu'il méritait de l'être.

— Ah ! tenez, Monseigneur, voilà une idée : c'est de nous faire reconnaître comme infailibles par le pape.

— Il aura commis quelque lâcheté.

— C'était un des plus braves soldats de l'armée.

— Quelque action indigne alors.

— C'était le plus honnête homme de la terre.

— Alors c'est une injustice à réparer.

— A merveille ! et voilà pourquoi j'avais préparé ce brevet de major.

— Donne, Dubois, donne ; tu as du bon parfois.

Un sourire diabolique rida la face de Dubois qui, justement en ce moment, tirait de son portefeuille un second papier. Le régent le suivit des yeux avec inquiétude.

— Qu'est-ce que ce second papier ? demanda-t-il.

— Monseigneur, répondit Dubois, après une injustice réparée, c'est une justice à faire.

— L'ordre d'arrêter le chevalier Gaston de Chanlay et de le conduire à la Bastille ! s'écria le régent. Ah ! drôle ! je comprends maintenant pourquoi tu m'alléchais avec une bonne action. Mais un instant, dit le duc, ceci demande réflexion.

— Monseigneur pense-t-il que je lui propose un abus de pouvoir ? demanda en riant Dubois.

— Non, mais cependant...

— Monseigneur, continua Dubois en s'animant, quand on a entre les mains le gouvernement d'un royaume, il faut avant toutes choses gouverner.

— Mais il me semble cependant, monsieur le cuisinier, que je suis bien le maître.

— De récompenser, oui, mais à la condition de punir ; l'équilibre de la justice est faussé, Monseigneur, quand une éternelle et aveugle miséricorde pèse dans un des bassins de la balance. Agir comme vous voulez toujours le faire et comme souvent vous le faites, ce n'est pas être bon, c'est être faible. Voyons, dites, Monseigneur, quelle sera la récompense de ceux qui ont mérité, si vous ne punissez pas ceux qui ont failli ?

— Alors, dit le regent avec d'autant plus d'impatience qu'il se sentait défendre une noble mais mauvaise cause, si tu voulais que je fusse sévère, il ne fallait pas provoquer une entrevue entre moi et ce jeune homme ; il ne fallait pas me mettre à même de l'apprécier à sa valeur ; il fallait me laisser croire que c'était un conspirateur vulgaire.

— Oui, et maintenant, parce qu'il s'est présenté à Votre Altesse sous une enveloppe romanesque, voilà votre imagination d'artiste qui bat la campagne. Que diable ! Monseigneur, il y a temps pour tout : faites de la chimie avec Humbert, faites de la gravure avec Audran, faites de la musique avec La Fare, faites l'amour avec le monde entier, mais avec moi faites de la politique.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria le régent, ma vie espionnée, torturée, calomniée comme elle l'est, vaut-elle donc la peine que je la défende ?

— Mais ce n'est pas votre vie que vous défendez, Monseigneur ; au milieu de toutes les calomnies qui vous poursuivent, et contre lesquelles, Dieu merci ! vous devriez être cuirassé maintenant, l'accusation de lâcheté est la seule que vos plus cruels ennemis n'ont pas même tenté de jeter sur vous. Votre vie !... A Steinkerque, à Nerwinde et à Lérida, vous avez prouvé le cas que vous en faisiez ; votre vie, pardieu ! si vous étiez un simple particulier, un ministre ou même un prince du sang, et qu'un assassinat vous la reprit, ce serait le cœur d'un homme qui cesserait de battre, et voilà tout ; mais à tort ou à raison vous avez voulu occuper votre place parmi les puissants du monde. A cet effet, vous avez brisé le testament de Louis XIV, vous avez chassé les bâtards du trône, où déjà ils avaient mis le pied, vous vous êtes

tant régent de France enfin, c'est-à-dire la clef de voûte du monde ; vous tûc, ce n'est pas un homme qui tombe, c'est le pilier qui soutenait l'édifice européen qui s'écroule ; alors l'œuvre laborieuse de nos quatre années de veilles et de luttés est détruite ! tout s'ébranle autour de nous. Jetez les yeux sur l'Angleterre : le chevalier de Saint-George va y renouveler les folles entreprises du prétendant ; jetez les yeux sur la Hollande : la Prusse, la Suède et la Russie en font une vaste curee ; jetez les yeux sur l'Autriche : son aigle à deux têtes tire à elle Venise et Milan pour s'indemniser de la perte de l'Espagne ; jetez les yeux sur la France, et la France n'est plus la France, mais la vassale de Philippe V. Enfin, jetez les yeux sur Louis XV, c'est-à-dire sur le dernier rejeton ou plutôt le dernier débris du plus grand règne qui ait illuminé le monde, et l'enfant qu'à force de surveillance et de soins nous avons arraché au sort de son père, de sa mère et de ses oncles pour le faire asseoir sain et sauf sur le trône de ses ancêtres, cet enfant retombe aux mains de ceux qu'une loi adultère appelle effrontément à lui succéder ; ainsi, de tous côtés, meurtre, désolation, ruine et incendie, guerre civile et guerre étrangère, et pourquoi cela ? parce qu'il plaît à monseigneur Philippe d'Orléans de se croire toujours major de la maison du roi ou commandant de l'armée d'Espagne, et d'oublier qu'il a cessé d'être tout cela le jour où il est devenu régent de France.

— Tu le veux donc ! s'écria le régent en prenant une plume.

— Un instant, Monseigneur, dit Dubois ; il ne sera pas dit que, dans une affaire de cette importance, vous aurez cédé à mes obsessions : j'ai dit ce que j'avais à dire ; maintenant je vous laisse seul, faites ce que vous voudrez, je vous laisse ce papier, j'ai quelques ordres à donner de mon côté, dans un quart d'heure je reviendrai le prendre.

Et Dubois, à la hauteur cette fois de la situation où il se trouvait, salua le régent et sortit.

Resté seul, le duc tomba dans une profonde rêverie ; toute cette affaire si sombre et si tenace, ce tronçon effrayant du serpent terrassé déjà dans la conspiration précédente, se dressait dans l'esprit du duc avec une foule de noires visions ; il avait bravé le feu dans les batailles, il avait ri des enlèvements médités par les Espagnols et les bâtards de Louis XIV ; mais, cette fois, une secrète horreur l'entraînait sans qu'il pût s'en rendre compte. Il se sentait pris d'une admiration involontaire pour ce jeune homme dont le poignard était levé sur sa poitrine ; il le haïssait dans certains moments, il l'excusait, il l'aimait presque dans d'autres. Dubois, accroupi sur cette conspiration comme un singe infernal sur une proie agonisante, et fouillant de ses ongles actifs jusqu'au cœur du complot, lui paraissait armé d'une volonté et d'une intelligence sublimes. Lui, si courageux d'ordinaire, il sentait qu'en cette circonstance il eût mal défendu sa vie, il tenait la plume à la main, l'ordre était là sous ses yeux et l'attrait.

— Oui, murmura-t-il, Dubois a raison, il a dit vrai, et ma vie qu'à chaque heure je joue sur un coup de dé a cessé de m'appartenir. Hier encore, ma mère me disait ce qui vient de me dire aujourd'hui. Qui sait ce qui arriverait du monde entier si j'allais mourir ? Ce qui est arrivé à la mort de mon aïeul Henri IV, pardieu ! Après avoir reconquis pied à pied son royaume, il allait, grâce à dix ans de paix, d'économie et de popularité, ajouter à la France l'Alsace, la Lorraine et les Flandres peut-être, tandis que, descendant les Alpes, le duc de Savoie, devenu son gendre, allait se tailler un royaume dans le Milanais, et, des rognures de ce royaume, enrichir la république de Venise et fortifier les ducs de Modène, de Florence et de Mantoue ; dès lors la France se trouvait à la tête du mouvement européen, tout était prêt pour cet immense résultat, couvé pendant toute la vie d'un roi législateur et soldat ; ce fut alors que le 13 mai arriva, qu'une voiture à la livrée royale passa rue de la Ferronnerie, et que trois heures sonnèrent à l'horloge des Innocents !... En une seconde, tout fut détruit, prospérité passée, espérance à venir : il fallut un siècle tout entier, un ministre qui s'appela Richelieu, et un roi qui s'appela Louis XIV, pour cicatriser au flanc de la France la

blessure qu'y avait faite le couteau de Ravaillac. Oui, oui, Dubois a raison, s'écria le duc en s'animant, je dois abandonner ce jeune homme à la justice humaine ; d'ailleurs, ce n'est pas moi qui le condamne, les juges sont là, ils décideront ; et puis, ajouta-t-il en souriant, n'ai-je pas toujours mon droit de grâce ?

Et, rassuré intérieurement par cette prérogative royale qu'il exerçait au nom de Louis XV, il signa vivement, et, sonnait son valet de chambre, il passa dans un autre appartement pour achever sa toilette. Dix minutes après qu'il fut sorti de la chambre où cette scène venait de se passer, la porte se rouvrit doucement, Dubois y passa lentement et avec précaution sa tête de fouine, s'assura que la chambre était déserte, s'approcha doucement de la table devant laquelle était assis le prince, jeta un coup d'œil rapide sur l'ordre, sourit d'un sourire de triomphe en voyant que le régent avait signé, le plia lentement en quatre, le mit dans sa poche et sortit à son tour avec un air de profonde satisfaction.

XXI

LE SANG SE RÉVÈLE

Lorsque Gaston, de retour de la barrière de la Conférence, rentra dans sa chambre de la rue des Bourdonnais, il vit La Jonquière installé près du poêle, et degustant une bouteille de vin d'Alicante qu'il venait de décoiffer.

— Eh bien ! chevalier, dit-il en apercevant Gaston, comment trouvez-vous ma chambre, hein ? Elle est assez commode, n'est-ce pas ? Asseyez-vous donc et goûtez ce vin, il vaut les meilleurs de Rousseau. Avez-vous connu Rousseau, vous ? Non, vous êtes de province, et l'on ne boit pas de vin en Bretagne ; on y boit du cidre, de la juquette, de la bière, je crois. Je n'ai pu y boire que de l'eau-de-vie, moi, c'est tout ce que j'ai pu y trouver.

Gaston ne répondit rien, car Gaston n'avait pas même écouté ce que lui disait La Jonquière, tant il était préoccupé d'une seule idée. Il se laissa tomber tout effaré sur une chaise en froissant dans la poche de son habit la première lettre d'Helène.

— Où est-elle ? se demandait-il. Ce Paris immense, illimité, va peut-être me la garder éternellement. Oh ! c'est trop de difficultés à la fois pour un homme qui n'a ni le pouvoir ni l'expérience.

— A propos, dit La Jonquière, qui avait suivi dans le cœur du jeune homme ses idées aussi facilement que si le corps qui l'enveloppait eût été de verre, à propos, chevalier, il y a ici une lettre pour vous.

— De Bretagne ? demanda en tremblant le chevalier.

— Non pas, de Paris ; d'une charmante petite écriture qui m'a tout l'air d'une écriture de femme, mauvais sujet.

— Où est-elle ? s'écria Gaston.

— Demandez cela à notre hôte. Quand je suis entré tout à l'heure, il la roulait entre ses doigts.

— Donnez, donnez ! s'écria Gaston en s'élançant dans la chambre commune.

— Que désire monsieur le chevalier ? demanda Tapin avec sa politesse accoutumée.

— Mais cette lettre.

— Quelle lettre ?

— La lettre que vous avez reçue pour moi.

— Ah ! pardon, Monsieur ; c'est vrai, et moi qui l'avais oubliée !

Et il tira la lettre de sa poche et la donna à Gaston.

— Pauvre imbécile ! disait pendant ce temps-là le faux La Jonquière ; et ces niais-là se mêlent de conspirer ! C'est comme ce d'Harmental. Ils veulent faire à la fois de la politique et de l'amour. Triples sots ! que ne vont-ils pas tout honnêtement faire l'un chez la Fillon, ils n'iraient pas achever l'autre en Grève. Au reste, mieux

vaut qu'ils soient ainsi pour nous, dont ils ne sont pas amoureux.

Gaston rentra tout joyeux, lisant, relisant, épelant la lettre d'Hélène.

« Rue du Faubourg-Saint-Antoine, une maison blanche, derrière des arbres, des peupliers, je crois; quant au numéro je n'ai pas pu le voir, mais c'est la trente et unième ou la trente-deuxième maison à gauche en entrant, après avoir laissé à droite un château flanqué de tours qui ressemble à une prison. »

— Oh ! s'écria Gaston, je le trouverai bien, ce château, c'est la Bastille.

Il dit ces derniers mots de manière à ce que Dubois les entendit.

— Parbleu ! je le crois bien que tu le trouveras, dit à part lui Dubois, quand je devrais t'y conduire moi-même.

Gaston regarda sa montre, il avait encore plus de deux heures à lui avant son rendez-vous à la maison de la rue du Bac; il reprit son chapeau qu'il avait posé en entrant sur une chaise et s'apprêta à sortir.

— Eh bien ! nous nous envolons donc ? demanda Dubois.

— Une course indispensable.

— Et notre rendez-vous de onze heures ?

— Il n'en est pas neuf encore ; soyez tranquille, je serai de retour.

— Vous n'avez pas besoin de moi ?

— Merci.

— Si vous prépariez quelque petit enlèvement, par hasard, je m'y entends assez bien, et je pourrais vous aider.

— Merci, dit Gaston en rougissant malgré lui, il n'est pas question de cela.

Dubois sifflota un air entre ses dents, en homme qui prend les réponses pour ce qu'elles valent.

— Vous retrouverai-je ici ? demanda Gaston.

— Je ne sais, peut-être ai-je aussi à rassurer quelque jolie dame qui s'intéresse à ma personne ; mais en tous cas, à l'heure dite, vous trouverez ici l'homme d'hier, avec la même voiture et le même cocher.

Gaston prit hâtivement congé de son compagnon. Au coin de la cimetière des Innocents, il trouva un fiacre, monta dedans et se fit conduire rue Saint-Antoine.

A la vingtième maison, il descendit, ordonnant au cocher de le suivre, puis il s'avance, explorant tout le côté gauche de la rue. Bientôt il se trouva en face d'un grand mur que surmontait la cime de hauts et touffus peupliers. Cette maison correspondait si bien au signalement que lui avait donné Hélène, qu'il ne douta plus que ce ne fût celle qui renfermait la jeune fille. Mais là, la difficulté commençait ; il n'y avait à ces murailles aucune ouverture, il n'y avait à la porte ni marteau, ni sonnette. C'était chose inutile pour les gens du bel air qui avaient des cources galopant devant eux, lesquels frappaient les portes qu'ils voulaient se faire ouvrir du pommeau d'argent de leurs cannes. Gaston se serait bien passé de cocheur, et aurait bien frappé soit avec le pied, soit avec une pierre, mais il craignait que des ordres n'eussent été donnés, et qu'il ne fût consigné à la porte ; il ordonna donc au cocher de s'arrêter, et voulant prévenir, par un signal bien connu, Hélène qu'il était là, il longea une petite ruelle sur laquelle donnait le flanc de la maison, et, se rapprochant le plus possible d'une fenêtre ouverte qui donnait sur le jardin, il porta ses mains à sa bouche et imita, avec toute la force qu'il put lui donner, le cri du chat-huant. Hélène tressaillit, elle reconnut ce cri qui retentit à une ou deux lieues de distance dans les genêts de la Bretagne ; il lui sembla qu'elle était encore au couvent des augustines de Clisson, et que la barque montée par le chevalier, et glissant sous l'effort silencieux de l'aviron, allait aborder au-dessous de sa fenêtre au milieu des roseaux et des nénuphars. Ce cri, qui montait le long des murs et qui parvenait jusqu'à son oreille, lui annonçait la présence attendue de Gaston ; aussi courut-elle aussitôt à la fenêtre : le jeune homme était là.

Hélène et lui échangèrent un signe qui voulait dire d'une part : Je vous attendais, et de l'autre : Me voilà ! Puis, rentrant dans la chambre, elle agita une sonnette qu'elle tenait de la munificence de madame Desroches, laquelle la lui avait donnée sans doute pour un tout autre usage, avec tant de force que non seulement madame Desroches, mais encore la camériste et le valet de chambre accoururent précipitamment.

— Allez ouvrir la porte de la rue, dit impérieusement Hélène, il y a à cette porte quelqu'un que j'attends.

— Restez, dit madame Desroches au valet de chambre qui se préparait à obéir, je veux voir moi-même quelle est cette personne.

— Inutile, Madame, je sais qui elle est, et je vous ai déjà dit que je l'attendais.

— Mais cependant, si Mademoiselle ne devait pas la recevoir, reprit la duègne essayant de tenir bon.

— Je ne suis plus au couvent, Madame, et ne suis pas encore en prison, répondit Hélène : je recevrai qui bon me semblera.

— Mais au moins puis-je savoir quelle est cette personne ?

— Je ne vois aucun inconvénient à cela, c'est la même personne que j'ai déjà reçue à Rambouillet.

— M. de Livry ?

— M. de Livry.

— J'ai reçu l'ordre positif de ne jamais laisser pénétrer ce jeune homme jusqu'à vous.

— Et moi je vous donne celui de me l'amener à l'instant même.

— Mademoiselle, vous désobéissez à votre père, reprit la Desroches, moitié colère, moitié respectueuse.

— Mon père n'a rien à voir ici, et surtout par vos yeux, Madame.

— Cependant, qui est maître de votre sort ?

— Moi ! moi seule ! s'écria Hélène, se révoltant à l'aspect de cette domination qu'on voulait exercer sur elle.

— Mademoiselle, je vous jure cependant que M. votre père...

— Mon père m'approuvera, s'il est mon père.

Ce mot, lancé avec tout l'orgueil d'une impératrice, courba madame Desroches sous l'accent de domination qu'il renfermait ; elle se retrancha dès lors dans un silence et une immobilité qu'imitèrent les valets présents à cette scène.

— Eh bien ! dit Hélène, j'ai ordonné d'ouvrir la porte ; n'obéit-on pas quand je commande ?

Personne ne bougea ; on attendait les ordres de la gouvernante.

Hélène sourit dédaigneusement, et, ne voulant pas commettre son autorité avec cette valetaille, elle fit de la main un geste si impérieux, que madame Desroches démasqua la porte devant laquelle elle se trouvait, et lui livra passage. Hélène alors descendit, lente et digne, les escaliers, suivie de madame Desroches, pénétrée de trouver une pareille volonté dans une jeune fille sortie depuis douze jours de son couvent.

— Mais c'est une reine, dit la femme de chambre en suivant madame Desroches. Quant à moi, je sais bien que j'allais ouvrir la porte, si elle n'y était pas allée elle-même.

— Hélas ! dit la vieille gouvernante, voilà comme elles sont toutes dans la famille.

— Vous avez donc connu la famille ? demanda la femme de chambre tout étonnée.

Oui, dit madame Desroches, qui s'aperçut qu'elle avait été trop loin ; oui, j'ai connu autrefois le marquis son père.

Pendant ce temps, Hélène avait descendu les degrés du perron, avait traversé la cour et s'était fait ouvrir la porte d'autorité ; sur le seuil était Gaston.

— Venez, mon ami, lui dit Hélène.

Gaston la suivit. La porte se referma derrière eux, et ils entrèrent ensemble dans les appartements du rez-de-chaussée.

— Vous m'avez appelé, Hélène, et je suis accouru, lui dit le jeune homme ; avez-vous quelque chose à craindre ? quelque danger vous menace-t-il ?

— Regardez autour de vous, lui dit Hélène, et jugez.

Les deux jeunes gens étaient dans l'appartement où nous avons introduit le lecteur, à la suite du regent et de Dubois, lorsque celui-ci voulut le rendre témoin de la mise hors de page de son fils. C'était un charmant boudoir, attenant à la salle à manger, avec laquelle, on s'en souvient, il communiquait non seulement par deux portes, mais encore par une ouverture cintrée, toute masquée de fleurs des plus rares, des plus magnifiques, des plus parlumées : le petit boudoir était tendu de satin bleu, parsemé de roses au feuillage d'argente ; les dessus de porte, de Claude Audran, représentaient l'histoire de Vénus, divisée en quatre tableaux : sa naissance, où elle surgit nue au sommet d'une vague ; ses amours avec Adonis ; sa rivalité avec Psyche, qu'elle faisait battre de verges ; et, enfin, son rendez dans les bras de Mars, sous les filets tendus par Vulcain. Les panneaux formaient d'autres épisodes de la même histoire, mais tous si suaves de contours, si voluptueux d'expression, qu'il n'y avait pas à se tromper sur la destination de ce petit boudoir.

Les peintures que Noé, dans l'innocence de son âme, avait assurément au regent du pur Maintenon, avaient suffi cependant à égarer la jeune fille.

— Gaston, dit-elle, aviez-vous donc raison de me dire de me défier de cet homme qui se présentait à moi comme mon père ? En vérité, j'ai plus peur encore ici qu'à Rambouillet.

Gaston examinait toutes ces peintures l'une après l'autre, rougissant et pâlisant successivement à l'idée qu'il y avait un homme qui avait cru à la possibilité de surprendre les sens d'Hélène par de pareils moyens, puis il passa dans la salle à manger, l'examina dans tous ses détails comme il avait examiné le boudoir ; c'était la continuation des mêmes peintures érotiques et des mêmes intentions voluptueuses. Puis, de là, tous deux descendirent au jardin, tout peuplé de statues et de groupes qui semblaient des épisodes de marbre oubliés dans les tableaux du peintre. En rentrant, ils passèrent devant madame Desroches, qui ne les avait pas perdus de vue, qui leva les mains au ciel d'un air désespéré, et à qui il échappa de dire :

— Oh ! mon Dieu ! que pensera Monseigneur ?

Ces mots firent éclater l'orage longtemps contenu dans la poitrine de Gaston.

— Monseigneur ! s'écria-t-il ; vous l'avez entendu, Hélène ! Monseigneur ! Vous aviez raison de craindre, et votre chaste instinct vous avertissait du danger. Nous sommes ici dans la petite maison de quelqu'un de ces grands pervers qui achètent le plaisir aux dépens de l'honneur. Jamais je n'ai vu ces demeures de perdition, Hélène ; mais je les devine. Ces tableaux, ces statues, ces fresques, ces demi-jours mystérieux qui se glissent à peine dans les chambres ; ces tours ménagés pour le service, afin que la présence des valets ne gêne pas les plaisirs du maître ; voilà, croyez-moi, plus qu'il n'en faut pour me tout dire. Au nom du ciel, ne vous laissez pas tromper davantage, Hélène. J'avais raison de prévoir le danger à Rambouillet ; ici vous avez raison de le craindre.

— Mon Dieu ! dit Hélène, et si cet homme allait venir ; si, avec l'aide de ses valets, il allait nous retenir de force !

— Soyez tranquille, Hélène, dit Gaston ; ne suis-je pas là ?

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! renoncer à cette douce idée d'un père, d'un protecteur, d'un ami !

— Hélas ! et dans quel moment ! Lorsque vous allez être seule au monde, dit Gaston, livrant, sans y songer, une partie de son secret.

— Que dites-vous là, Gaston ? et que signifient ces paroles sinistres ?

— Rien... rien... reprit le jeune homme ; quelques mots sans suite qui me sont échappés et auxquels il ne faut attacher aucun sens.

— Gaston, vous me cachez quelque chose de terrible sans doute, puisque, au moment même où je perds mon père, vous parlez de m'abandonner.

— Oh ! Hélène, je ne vous abandonnerai qu'avec la vie !

— Oh ! c'est cela, reprit la jeune fille ; vous courez péril de la vie, et c'est en mourant que vous craignez de m'abandonner. Gaston, vous vous trahissez ; vous n'êtes plus le Gaston d'autrefois. Me retrouver aujourd'hui vous a causé une joie contrainte ; m'avoir perdue hier ne vous a pas fait une immense douleur ; vous avez dans l'esprit des projets plus importants que ceux que vous avez dans le cœur. Il y a quelque chose en vous, orgueil ou ambition, qui l'emporte sur votre amour. Tenez, en ce moment même vous pâlissez ! Vous me brisez le cœur par votre silence.

— Rien, rien, Hélène, je vous le jure. En effet, n'est-ce point assez pour me troubler de tout ce qui nous arrive, de vous trouver seule et sans défense dans cette maison perdue, et de ne savoir comment vous protéger ! car sans doute cet homme est un homme puissant. En Bretagne, j'aurais des amis et deux cents paysans pour me défendre ; ici, je n'ai personne.

— N'est-ce que cela, Gaston ?

— C'est trop, ce me semble.

— Non, Gaston, car à l'instant même nous quitterons cette maison.

Gaston pâlit ; Hélène baissa les yeux, et laissant tomber sa main entre les mains froides et humides de son amant :

— Devant tous ces gens qui nous regardent, dit-elle, sous les yeux de cette femme vendue, qui ne peut comploter contre moi qu'une trahison, Gaston, nous allons sortir ensemble.

Les yeux de Gaston lancèrent un éclair de joie ; puis à l'instant même une sombre pensée les voila comme un nuage.

Hélène suivit sur le visage de son amant cette double expression.

— Ne suis-je pas votre femme, Gaston ? dit-elle ; mon honneur n'est-il point le vôtre ? Partons !

— Mais que faire, dit Gaston, où vous loger ?

— Gaston, répondit Hélène, je ne sais rien, je ne puis rien ; j'ignore Paris, j'ignore le monde, je ne connais que moi et vous. Eh bien ! vous m'avez ouvert les yeux ; j'ai défiance de tout et de tous, excepté de votre loyauté et de votre amour.

Le cœur de Gaston se brisait ; six mois auparavant, il eût payé de sa vie le généreux dévouement de la courageuse jeune fille.

— Hélène, réfléchissez, dit Gaston. Si nous nous trompons, si cet homme était véritablement votre père...

— Gaston, c'est vous qui m'avez appris à me défier de ce père, vous l'oubliez.

— Oh ! oui, Hélène, oui ! s'écria le jeune homme ; à tout prix, partons !

— Où allons-nous ? dit Hélène ; vous n'avez pas besoin de répondre, Gaston ; que vous le sachiez, cela suffit. Une dernière prière, cependant. Voici un christ et une vierge singulièrement placés au milieu de ces fresques impures. Jurez sur ces saintes images de respecter l'honneur de votre femme.

— Hélène, répondit Gaston, je ne vous ferai pas l'injure de faire un pareil serment ; l'offre que vous me faites la première aujourd'hui, j'ai hésité longtemps à vous la faire. Riche, heureux, sûr du présent, fortune, richesse, bonheur, j'eusse tout mis à vos pieds, m'en rapportant à Dieu du soin de l'avenir ; mais à ce moment suprême, je dois vous le dire ; non, vous ne vous étiez pas trompée ; oui, il y a entre aujourd'hui et demain la chance d'un événement terrible. Ce que je puis vous offrir, je puis donc vous le dire Hélène ; c'est, si je réussis, haute et puissante position peut-être ; mais si j'échoue, c'est la fuite, l'exil, la misère peut-être. M'aimez-vous assez, Hélène, ou aimez-vous assez votre honneur pour braver tout cela ?

— Je suis prête, Gaston ; dites-moi de vous suivre et je vous suis.

— Eh bien ! Hélène, votre confiance ne sera pas trompée, soyez tranquille ; ce n'est pas chez moi que vous venez, mais chez une personne qui vous protégera, s'il en est besoin, et qui, en mon absence, remplacera le père que vous avez cru avoir retrouvé, et que vous avez, au contraire, perdu une seconde fois.

— Quelle est cette personne, Gaston ? Ce n'est pas de

la defiance, ajouta la jeune fille avec un charmant sourire, c'est de la curiosité.

— Quelqu'un qui ne peut rien me refuser, Hélène, dont les jours sont attachés aux miens, dont la vie dépend de la mienne, et qui trouvera que je me fais payèr bien peu en exigeant votre repos et votre sûreté.

— Encore des obscurités, Gaston; en vérité, vous me faites peur pour l'avenir.

— Ce secret est le dernier, Hélène. A partir de ce moment, toute ma vie sera pour vous à découvert.

— Merci, Gaston.

— Et maintenant, continua Hélène, si la personne que vous connaissez me demande pour quelque entrevue, vous lui direz que toute provinciale et pensionnaire que je suis, j'ai deviné le piège; que j'y échappe, et que si l'on me cherche, on trouvera du moins à mes côtés un défenseur.

— Vous ne sortirez pas, Mademoiselle! s'écria madame Desroches, quand je devrais employer la violence.

— Essayez, Madame, dit Hélène de ce ton royal qui semblait lui être naturel.

— Holà! Picard, Couturier, Blanchot!



Le premier qui me barre la porte, je le tue.

— Et maintenant, je suis à vos ordres, Hélène.

— Allons!

— Hélène prit le bras du chevalier et traversa le salon; dans ce salon était madame Desroches, toute crispée d'indignation et griffonnant une lettre dont nous pouvons déjà préjuger la destination.

— Mon Dieu! Mademoiselle, s'écria-t-elle, où allez-vous? que faites-vous?

— Où je vais?... je pars. Ce que je fais? je fuis une maison où mon honneur est menacé.

— Comment! s'écria la vieille dame comme si un ressort l'eût dressée sur ses jambes, vous sortez avec votre amant!

— Vous vous trompez, Madame, répondit Hélène d'un accent plein de dignité; c'est mon mari.

Madame Desroches laissa tomber de terreur ses deux bras contre ses flancs décharnés.

Les valets accoururent.

— Le premier qui me barre la porte je le tue, dit froidement Gaston en dégainant son épée bretonne.

— Quelle infernale tête! s'écria la Desroches. Ah! mesdemoiselles de Chartres et de Valois, que je vous reconnais bien là!

Les deux jeunes gens entendirent cette exclamation, mais sans la comprendre.

— Nous partons, dit Hélène; n'oubliez point, Madame, de répéter mot pour mot ce que je vous ai dit.

Et, suspendue au bras de Gaston, rouge de plaisir et de fierté, brave comme une amazone antique, la jeune fille commanda qu'on ouvrit la porte de la rue. Le suisse n'osa résister; Gaston prit Hélène par la main, ferma la porte, fit avancer le liècre dans lequel il était venu, et comme il vit qu'on s'appropriait à le suivre, il fit quelques pas vers les assaillants en disant à haute voix :

— Deux pas de plus, et je dis tout haut cette histoire, et je me mets, moi et Mademoiselle, sous la sauvegarde de l'honneur public.

La Desroches crut que Gaston connaissait le mystère, et craignit qu'il ne nommât les masques; elle eut peur et rentra précipitamment, suivie de toute la valetaille.

Le fiacre intelligent partit au galop.

XXII

CE QUI SE PASSAIT A LA MAISON DE LA RUE DU BAC

EN ATTENDANT GASTON

— Comment! Monseigneur, c'est vous? s'écria Dubois en entrant dans le salon de la maison de la rue du Bac, et en y retrouvant le régent à la même place que la veille.

— Oui, c'est moi, dit le régent. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? n'ai-je pas rendez-vous à midi avec le chevalier?

— Mais il me semblait que l'ordre que vous avez signé, Monseigneur, mettait fin aux conférences?

— Tu te trompes, Dubois. J'ai voulu en avoir une dernière avec ce pauvre jeune homme; je veux essayer encore une fois de le faire renoncer à son projet.

— Et s'il y renonce?

— Eh bien! s'il y renonce, tout sera fini: il n'y aura pas eu de conspiration; il n'y aura pas eu de conspirateur: on ne punit pas l'intention.

— Avec un autre, je ne vous laisserais pas faire, mais avec celui-là, je vous dis: Allez.

— Tu crois qu'il poursuivra son projet?

— Oh! je suis tranquille; seulement, quand il aura parfaitement refusé, n'est-ce pas; quand vous serez bien convaincu qu'il persiste dans son projet de vous assassiner bel et bien, vous me le livrez, n'est-ce pas?

— Oui, mais pas ici.

— Pourquoi pas ici?

— Il vaut mieux, ce me semble, le faire arrêter à son hôtel.

— Là-bas, au *Muid d'Amour*, par Tapin et les gens de d'Argenson? impossible, Monseigneur: l'esclandre de Bourguignon est encore fraîche, le quartier a été toute la journée en rumeur. Je ne suis pas bien sûr, depuis que Tapin donne stricte mesure, que l'on croie bien fermement à l'attaque d'apoplexie de son prédécesseur. En sortant d'ici, c'est mieux, Monseigneur; la maison est sourde et bien notée: je crois avoir dit à Votre Altesse que c'était une de mes maîtresses qui y demeurerait; quatre hommes en viendront facilement à bout, et sont déjà placés dans cette chambre. Je vais les faire changer de côté, puisque Votre Altesse veut absolument le voir; au lieu de l'arrêter en entrant, ils l'arrêteront en sortant, voilà tout. A la porte, une autre voiture que celle qui l'aura amené sera tout prête et le conduira à la Bastille; de cette façon, le cocher qui l'aura amené ne saura même pas ce qu'il est devenu. Il n'y aura que monsieur de Lannay qui sera au courant de la chose, et il est discret lui, je vous en réponds.

— Fais comme tu l'entendras.

— Monseigneur sait que c'est assez mon habitude.

— Faquin que tu es!

— Mais il me semble que Monseigneur ne se trouve pas trop mal de cette faquinerie-là?

— Oh! je sais que tu as toujours raison.

— Mais les autres?

— Quels autres?

— Nos Bretons de là-bas: Poncalec, du Couëdic, Talhouet et Montlouïs?

— Oh! les malheureux! tu sais leurs noms?

— Et à quoi donc croyez-vous que j'aie passé mon temps à l'hôtel du *Muid d'Amour*?

— Ils apprendront l'arrestation de leur complice.

— Par qui?

— Mais en voyant qu'ils n'ont plus de correspondant

a Paris, ils se douteront bien qu'il est arrivé quelque chose.

— Bah! est-ce que le capitaine La Jonquière n'est pas là pour les rassurer?

— C'est juste; mais ils doivent connaître l'écriture?

— Allons, allons, pas mal, et Monseigneur commence à se former; mais Votre Altesse prend d'inutiles soins, comme dit Racine; à l'heure qu'il est, ces messieurs de Bretagne doivent être arrêtés.

— Et qui a expédié l'ordre?

— Moi, pardieu! Je ne suis pas votre ministre pour rien; d'ailleurs, vous l'avez signé.

— Moi, par exemple! est-tu fou?

— Assurément: ceux de là-bas ne sont ni plus ni moins coupables que celui d'ici, et en m'autorisant à faire arrêter l'un, vous m'avez autorisé à faire arrêter les autres.

— Et quand le porteur de cet ordre est-il donc parti?

Dubois tira sa montre.

— Il y a juste trois heures; ainsi c'était une licence poétique que je me permettais quand je disais à Votre Altesse qu'ils devaient être arrêtés maintenant; ils ne le seront que demain matin.

— La Bretagne se lâchera, Dubois.

— Bah! j'ai pris mes mesures.

— Les tribunaux bretons ne voudront pas juger leurs compatriotes.

— Le cas est prévu.

— Et s'ils sont condamnés à mort, on ne trouvera pas de bourreau pour les exécuter, et ce sera une seconde édition de l'affaire de Chalais. C'est à Nantes, ne l'oubliez pas, que cette affaire a eu lieu, Dubois; je te le dis, les Bretons sont difficiles à vivre.

— Dites à mourir, Monseigneur; mais c'est encore un point à régler avec les commissaires, dont voici la liste; j'enverrai trois ou quatre bourreaux de Paris, gens très habitués à de nobles besognes, et qui ont gardé les bonnes traditions du cardinal de Richelieu.

— Diable! diable! dit le régent, du sang sous mon règne! je n'aime pas cela: passe encore pour celui du comte Horn, qui était un voleur, et pour celui de Duchanfour, qui était un infâme; je suis tendre, Dubois.

— Non, Monseigneur, vous n'êtes pas tendre, vous êtes incertain et faible; je vous le disais quand vous n'étiez que mon écolier, je vous le répète aujourd'hui que vous êtes mon maître: lorsqu'on vous baptisa, les fées, vos marraines, vous firent tous les dons de la nature, force, beauté, courage et esprit: une seule qu'on n'avait pas invitée, parce qu'elle était vieille, et qu'on devinait probablement que vous auriez horreur des vieilles femmes, arriva la dernière et vous donna la facilité; celle-là a gâté tout.

— Et qui t'a fait ce beau conte? Perrault ou Saint-Simon?

— La princesse palatine, votre mère.

Le régent se mit à rire.

— Et qu'nommerons-nous de cette commission? demanda-t-il.

— Oh! soyez tranquille, Monseigneur; des gens d'esprit et de résolution, peu provinciaux, peu sensibles aux scènes de famille, vieillis dans la poussière des tribunaux, bien ergotés, bien racornis, auxquels les Bretons ne feront pas peur avec leurs gros yeux méchants, et que les Bretonnes ne séduiront pas avec leurs beaux yeux humides.

Le régent ne répondit pas, et se contentait de hocher la tête et de remuer le pied.

— Après tout, continua Dubois en regardant ces signes de muette opposition, ces gens-là ne sont peut-être pas aussi coupables que nous le supposons. Qu'ont-ils comploté? Récapitulons les faits. Bah! des misères! de faire revenir les Espagnols en France: qu'est-ce que cela? d'appeler *mon roi* Philippe V, renonciateur de sa patrie; de briser toutes les lois de l'Etat... Ces bons Bretons!

— C'est bien, dit le régent avec hauteur; je sais la loi nationale aussi bien que vous.

— Alors, Monseigneur, si vous dites vrai, il ne vous reste plus qu'à approuver la nomination des commissaires que j'ai choisis.

— Combien y en a-t-il ?
 — Douze.
 — Qui se nomment ?
 — Mabroul, Bertin, Barillon, Parissot, Brunet-d'Arcy, Pagon, Feydeau de Brou, Madorge, Héber de Buc, Saint-Aubin, de Beaussan et Aubry de Valton.
 — Ah ! ah ! tu avais raison, le choix est heureux. Et quel président donnera-tu à cette aimable assemblée ?
 — Devinez, Monseigneur.
 — Prends garde ! Il te faut un nom honnête pour mettre à la tête de pareils ravageurs.
 — J'en ai un, et des plus décents.
 — Lequel ?
 — Un nom d'ambassadeur.
 — Cellamare, peut-être ?
 — Ma foi, je crois que si vous vouliez le laisser sortir de Blois, il n'aurait rien à vous refuser, fût-ce de faire tomber la tête de ses propres complices.
 — Il est bien à Blois, qu'il y reste. Voyons, quel est ton président ?
 — Cnâteauneul.
 — L'ambassadeur de Hollande, l'homme du grand roi ! Pardieu ! Dubois, d'ordinaire je ne t'assomme pas de compliments, mais cette fois tu as véritablement fait un chef-d'œuvre.
 — Vous comprenez, Monseigneur : il sait que ces gens-là veulent faire une république, et lui qui est élevé à ne connaître que des sultans, et qui a pris la Hollande en horreur par l'horreur que Louis XIV avait des républiques, il a, ma foi, accepté de fort bonne grâce ; nous aurons Argram pour procureur général, c'est un déterminé ; Cayet sera notre secrétaire ; nous allons vite en besogne, Monseigneur, et cela sera bien fait, car la chose presse.
 — Mais au moins, Dubois, serons-nous tranquilles après ?
 — Je crois bien ; nous n'aurons plus qu'à dormir du soir au matin, et du matin au soir, c'est-à-dire quand nous aurons fini la guerre d'Espagne, opéré la réduction des billets de caisse ; mais, pour cette dernière besogne, votre ami, M. Law, vous aidera. La réduction, c'est son affaire.
 — Que d'ennuis, mon Dieu ! Et où diable avais-je la tête quand j'ambitionnais la régence ! Je rirais bien aujourd'hui de voir M. du Maine se dépêtrer avec ses jésuites et ses Espagnols ; madame de Maintenon faisant sa petite politique avec Villeroy et Villars, nous désoleraient un peu la rate ; et Humbert dit que c'est très bon de rire une fois par jour.
 — A propos de madame de Maintenon, reprit Dubois, vous savez, Monseigneur, qu'on dit que la bonne femme est très malade et qu'elle ne passera pas la quinzaine ?
 — Bah !
 — Depuis la prison de madame du Maine et l'exil de M. son époux, elle dit que décidément le roi Louis XIV est bien mort, et s'en va toute pleurante le rejoindre.
 — Ce qui ne te fait pas de peine, mauvais cœur ! n'est-ce pas ?
 — Ma foi, je la déteste cordialement, je l'avoue ; c'est elle qui m'a fait faire de si gros yeux par le feu roi quand je lui ai demandé le chapeau rouge à propos de votre mariage ; et, corbleu ! ce n'était pas cependant chose facile à arranger, vous en savez quelque chose, Monseigneur ; tant il y a que si vous n'étiez pas là pour réparer les torts du roi à mon égard, elle me faisait perdre ma carrière ; aussi, si j'avais pu fourrer son M. du Maine dans notre affaire de Bretagne... mais c'était impossible, parole d'honneur ! Le pauvre homme est à demi fou de peur, si bien qu'il dit à tous ceux qu'il rencontre : « A propos, savez-vous qu'on a voulu conspirer contre le gouvernement du roi et contre la personne du régent ? C'est honteux pour la France. Ah !... si tout le monde était comme moi ! »
 — On ne conspirerait pas, reprit le régent, la chose est certaine.
 — Il a renié sa femme, ajouta Dubois en riant.
 — Et elle a renié son mari, répliqua le régent en riant aussi.

— Je me garderai bien de vous conseiller de les emprisonner ensemble, ils se battraient.
 — Aussi ai-je mis l'un à Doulens et l'autre à Dijon.
 — Oui, d'où ils se mordent par lettres.
 — Mettons tout cela dehors, Dubois.
 — Pour qu'ils s'achevent ? Ah ! Monseigneur, vous êtes un vrai bourreau, et l'on voit bien que vous avez juré la perte du sang de Louis XIV.
 Cette audacieuse plaisanterie prouvait combien Dubois était sûr de son ascendant sur le prince ; car de tout autre elle eût provoqué un nuage plus sombre que celui qui, pour un instant, passa sur le front du régent.
 Dubois présenta l'arrêté nommant le tribunal à la signature de Philippe d'Orléans, qui, cette fois, signa sans hésiter ; et Dubois, joyeux au fond de l'âme, bien que très calme en apparence, s'en alla tout préparer pour l'arrestation du chevalier. En sortant de la maison du faubourg, Gaston se fit conduire à l'auberge du *Muid d'Amour*, où l'on se rappelle qu'une voiture devait l'attendre pour le conduire à la rue du Bac ; non seulement la voiture l'attendait, mais encore son guide de la veille. Gaston, qui ne voulait pas faire descendre Hélène, demanda s'il lui était permis de continuer la route avec le fiacre dans lequel il était venu ; l'homme mystérieux lui répondit qu'il n'y avait pas d'inconvénient et monta sur le siège avec le cocher, auquel il donna l'adresse de la maison devant laquelle il devait s'arrêter.
 Pendant tout le trajet, Gaston, bourrelé de crainte et le cœur gros de soupçons, n'avait offert à Hélène, au lieu du courage qu'elle s'attendait à trouver en lui, que des tristesses sans bornes dont le chevalier n'avait pas voulu lui donner l'explication ; aussi, au moment d'entrer dans la rue du Bac, désespérée de trouver si peu de force dans celui sur lequel elle eût dû s'appuyer :
 — Oh ! dit-elle, c'est à faire peur pour toutes les fois que j'aurais confiance en vous.
 — Avant peu, dit Gaston, vous verrez, Hélène, si j'agis dans votre intérêt.
 Ils arrivèrent, la voiture s'arrêta.
 — Hélène, dit Gaston, dans cette maison est celui qui vous servira de père ; souffrez que je monte le premier et que j'aille lui annoncer votre visite.
 — Ah ! mon Dieu ! s'écria Hélène frissonnant malgré elle et sans savoir pourquoi, allez-vous donc me laisser seule ici.
 — Vous n'avez rien à craindre, Hélène ; d'ailleurs dans un instant je viens vous reprendre.
 La jeune fille lui tendit la main, que Gaston pressa contre ses lèvres, lui-même se sentait ému d'un trouble involontaire ; il lui semblait, à lui aussi, qu'il avait tort de quitter Hélène. Mais en ce moment la porte s'ouvrit, l'homme qui était sur le siège ordonna au fiacre d'entrer, la porte se referma derrière lui, et Gaston comprit que, dans cette cour close de grand murs, Hélène ne courait aucun danger ; d'ailleurs, il n'y avait plus à reculer. L'homme qui était venu le chercher au *Muid d'Amour* ouvrit la portière. Gaston serra une dernière fois la main de son amie, sauta à bas de la voiture, monta les marches du perron, suivant son guide, qui, comme la veille, l'introduisit dans le corridor ; arrivé là, il lui montra la porte du salon, et se retira après lui avoir dit qu'il pouvait frapper.
 Gaston qui savait qu'Hélène l'attendait, et qui par conséquent n'avait pas de temps à perdre, frappa aussitôt.
 — Entrez, dit la voix du faux prince espagnol.
 Gaston ne se trompa point à cette voix qui était profondément entrée dans sa mémoire ; il obéit, ouvrit la porte, et se trouva en présence du chef du complot ; mais, cette fois, il n'avait plus sa crainte première, cette fois il était bien décidé, et ce fut la tête haute et le front calme qu'il aborda le faux duc d'Olivarès.
 — Vous êtes exact, Monsieur, dit celui-ci ; nous avons rendez-vous à midi, et voilà midi qui sonne.
 En effet, le timbre d'une pendule placée derrière le régent, qui se trouvait debout contre la cheminée, retentit douze fois.
 — C'est que je suis pressé, Monseigneur, dit Gaston ; le mandat dont je suis chargé me pèse ; j'ai peur d'avoir des remords. Cela vous étonne et vous inquiète, n'est-ce

pas, Monseigneur? Mais, rassurez-vous, les remords d'un homme comme moi ne peuvent tourmenter que lui-même.

— En vérité, Monsieur, s'écria le régent avec un sentiment de joie qu'il ne put cacher entièrement, je crois que vous semblez reculer.

— Vous vous trompez, Monseigneur; depuis que le sort m'a désigné pour frapper le prince, j'ai toujours marché en avant, et je ne m'arrêterai pas que ma mission ne soit accomplie.

— Monsieur, c'est que j'avais cru voir quelque hésitation dans vos paroles, et les paroles ont une grande valeur dans certaines bouches et dans certaines circonstances.

— Monseigneur, en Bretagne, c'est l'habitude de dire ce que l'on sent, mais c'est aussi l'habitude de faire ce que l'on dit.

— Alors vous êtes toujours décidé?

— Plus que jamais, Excellence.

— C'est que, voyez-vous, reprit le régent, c'est qu'il serait temps encore; le mal n'est pas fait, etc...

— Vous appelez cela le mal, Monseigneur, dit Gaston en souriant d'un sourire triste; comment l'appellerai-je donc, moi?

— C'est aussi comme cela que je l'entends, reprit vivement le régent; le mal est pour vous, puisque vous avez des remords.

— Il n'est pas généreux de m'accabler avec cette confiance, Monseigneur, car à un homme d'un mérite moindre que Votre Excellence, je ne l'eusse certainement pas faite.

— Et moi, Monsieur, c'est justement aussi parce que je vous apprécie à toute votre valeur que je vous dis qu'il est temps encore de vous arrêter, que je vous demande si vous avez fait toutes vos réflexions, si vous vous repentez d'être mêlé à ces... Le duc hésita un instant et reprit; à ces audacieuses entreprises; ne craignez rien de moi, je vous protégerai jusque dans l'abandon ou vous nous laisserez. Je ne vous ai vu qu'une fois, Monsieur, mais je crois que je vous juge comme vous méritez d'être jugé, les hommes de cœur sont si rares que tout le regret sera pour nous.

— Tant de bonté me confond, Monseigneur, dit Gaston qu'un sentiment d'imperceptible indecision mordait au fond du cœur, malgré les efforts de son courage. Mon prince, je n'hésite pas, seulement mes réflexions sont celles d'un duelliste qui va sur le terrain, bien décidé à tuer son ennemi, tout en déplorant la nécessité qui le force à supprimer un homme. Gaston fit une pause d'un instant, pendant laquelle le regard ardent de son interlocuteur plongea jusqu'au plus profond de son âme, afin de découvrir cette trace de faiblesse qu'il y cherchait; puis il continua: Mais ici l'intérêt est si grand, si supérieur à toutes les faiblesses de notre nature, que je vais obéir à mes convictions et à mes amitiés, sinon à mes sympathies, et que je me conduirai de telle sorte. Monseigneur, que vous eslimerez en moi jusqu'au sentiment de faiblesse momentanée qui a retenu mon bras pendant une seconde.

— Fort bien, dit le régent; mais comment vous y prendrez-vous?

— J'attendrai jusqu'à ce que je le rencontre face à face, et alors je ne me servirai ni de l'arquebuse, comme a fait Pollrot, ni du pistolet, comme a fait Vitry; je lui dirai: « Monseigneur, vous faisiez le malheur de la France, je vous sacrifie au salut de la France! » et je le poignarderai.

— Comme a fait Ravalliac, dit le duc sans sourciller, et avec une sérénité qui fit passer un frisson dans les veines du jeune homme; c'est bien!

Gaston baissa la tête sans répondre.

— Ce projet me paraît le plus sûr, répondit le duc, et je l'approuve. Il faut cependant que je vous fasse une dernière demande. Si vous êtes pris et que l'on vous interroge?

— Votre Excellence sait ce qui arrive en pareil cas: on meurt, mais on ne répond pas; et puisque vous m'avez cité tout à l'heure Ravalliac, c'est, si j'ai bonne mémoire,

ce qu'a fait Ravalliac, et cependant Ravalliac n'était pas gentilhomme.

La fierté de Gaston ne déplut pas au régent, qui avait beaucoup de jeunesse dans le cœur et d'esprit chevaleresque dans la tête; d'ailleurs, habitué aux natures étioilées, basses et courtoisanesques qu'il coudoyait tous les jours, cette nature simple et vigoureuse de Gaston était une nouveauté pour lui. Or, on sait combien le régent recherchait toute nouveauté.

Il réfléchit donc encore, et comme si, n'étant pas décidé, il eût voulu gagner du temps.

— Je puis donc compter, dit-il, que vous serez immuable?

Gaston sembla étonné que son interlocuteur revint encore là-dessus; ce sentiment se traduisait dans ses regards; le régent s'en aperçut.

— Oui, dit-il du même ton, je le vois, vous êtes décidé.

— Absolument, répondit le chevalier, et j'attends les dernières instructions de Votre Seigneurie.

— Comment cela, mes dernières instructions?

— Sans doute. Votre Excellence ne s'est pas encore engagée avec moi, qui me suis mis tout d'abord à sa disposition; je vous appartiens déjà corps et âme.

Le duc se leva.

— Eh bien! dit-il, puisqu'il faut absolument un dénouement à cette entrevue, vous allez sortir par cette porte et traverser le petit jardin qui entoure cette maison. Dans une voiture qui vous attend à la porte du fond, vous trouverez mon secrétaire qui vous remettra un laissez-passer d'audience pour le régent; de plus, vous serez garanti par ma parole.

— Voilà tout ce que je demandais sur ce point, Monseigneur, reprit Gaston.

— Avez-vous encore autre chose à me dire?

— Oui. Avant de faire mes adieux à Votre Seigneurie, que je n'aurai peut-être plus l'occasion de voir en ce monde, j'ai une grâce à lui demander.

— Laquelle, Monsieur? répondit le duc. Dites, j'écoute.

— Monseigneur, reprit Gaston, ne vous étonnez pas si j'hésite un instant; car ici il ne s'agit point d'un service vulgaire ou d'une faveur personnelle; Gaston de Chanlay n'a plus besoin de d'un poignard, et le voici. Mais en sacrifiant son corps, il ne voudrait pas sacrifier son âme; la mienne, Monseigneur, est à Dieu d'abord, puis à une jeune fille que j'aime avec idolâtrie. Triste amour, n'est-ce pas, que celui qui a grandi si près d'une tombe? N'importe, abandonner cette enfant si pure et si tendre, ce serait tenter Dieu d'une manière insensée; car je vois que parfois il nous éprouve cruellement et laisse souffrir même ses anges. J'ai donc aimé sur cette terre une adorable femme que mon affection soutenait et protégeait contre les pièges infâmes. Moi mort ou disparu, que deviendrait-elle? Nos têtes tomberont, à nous, Monseigneur, ce sont celles de simples gentilshommes; mais vous, Monseigneur, vous êtes un puissant lutteur soutenu par un puissant roi; vous vaincrez la mauvaise fortune, vous. Eh bien! je veux remettre en vos bras ce trésor de mon âme. Vous reporterez sur mon amie toute la protection que vous me devez, comme associé, comme complice.

— Oui, Monsieur, je vous le promets, répondit le régent profondément ému.

— Ce n'est pas tout, Monseigneur; il peut m'arriver malheur, et ne pouvant lui laisser ma personne, je voudrais lui laisser mon nom pour appui. Moi mort, elle n'a plus de fortune; car elle est orpheline, Monseigneur. J'ai fait, en quittant Nantes, un testament où je lui laisse tout ce que je possède. Monseigneur, quand je mourrai, qu'elle soit veuve... est-ce possible?

— Qui s'y oppose?

— Personne; mais je puis être arrêté demain, ce soir, en sortant de cette maison.

Le régent tressaillit à cet étrange pressentiment.

— Supposez que je sois conduit à la Bastille, croyez-vous que j'obtienne la grâce de l'épouser avant mon exécution?

— J'en suis sûr.

— Vous emploieriez-vous de tout votre pouvoir à me faire obtenir cette grâce? Jurez-moi cela, Monseigneur,

pour que je bémisse votre nom, et qu'il ne m'échappe dans les tortures qu'une action de grâces quand je penserai à vous.

— Sur mon honneur, Monsieur, je vous le promets, dit le régent attendri ; cette jeune fille me sera sacrée ; elle héritera dans mon cœur de toute l'affection qu'involontairement je ressens pour vous.

— Maintenant, Monseigneur, encore un mot.

— Dites, Monsieur, car je vous écoute avec une profonde sympathie.

— Cette jeune fille ne sait rien de mon projet, elle ignore les causes qui m'ont amené à Paris, la catastrophe qui nous menace, car je n'ai pas eu la force de lui dire tout cela. Dites-le-lui, vous, Monseigneur. Préparez-la à cet événement. Quant à moi, je ne la reverrai que pour devenir son mari. Si je la revoyais au moment de frapper le coup qui me séparera d'elle, ma main tremblerait peut-être, et il ne faut pas que ma main tremble.

— Sur ma foi de gentilhomme, Monsieur, dit le régent ému au delà de toute expression, je vous le répète, non seulement cette jeune fille me sera sacrée, mais encore je ferai pour elle tout ce que vous desirez que je fasse. Elle héritera dans mon cœur de l'affection qu'involontairement je ressens pour vous.

— Maintenant, Monseigneur, dit Gaston en se relevant, maintenant je suis fort.

— Et cette jeune fille, demanda le régent, où est-elle ?

— En bas, dans la voiture qui l'a amenée. Laissez-moi me retirer, Monseigneur, et dites-moi seulement où elle logera ?

— Ici, Monsieur. Cette maison qui n'est habitée par personne, et qui est on ne peut plus convenable pour une jeune fille, sera la sienne.

— Monseigneur, votre main.

Le régent tendit la main à Gaston, et peut-être allait-il faire quelque nouvelle tentative pour l'arrêter, lorsqu'une petite toux sèche qui retentit sous les fenêtres lui fit comprendre que Dubois s'impatientait. Il fit donc un pas en avant pour indiquer à Gaston que l'audience était terminée.

— Monseigneur, encore une fois, dit Gaston, veillez sur votre enfant. Elle est douce, belle et fière ; c'est une de ces riches et nobles natures comme vous en aurez rencontré bien peu dans votre vie... Adieu, Monseigneur, je vais trouver votre secrétaire.

— Et il faudra lui dire que vous allez tuer un homme ? dit le régent faisant un dernier effort pour retenir Gaston.

— Oui, Monseigneur, répondit le chevalier. Seulement vous ajouterez que je le tue pour sauver la France.

— Parlez donc, Monsieur, dit le duc en ouvrant une porte qui donnait sur le jardin, et suivez l'allée que je vous ai dite.

— Souhaitez-moi bonne chance, Monseigneur.

— Ah ! l'enragé ! dit en lui-même le régent, voudrait-il encore me faire prier Dieu pour le succès de son coup de poignard ? Ah ! quant à cela, ma foi non !

Gaston s'éloigna. Le sable, mêlé de neige, cria sous ses pas. Le régent le suivit quelque temps des yeux par la fenêtre du corridor ; puis, quand il l'eut perdu de vue :

— Allons, dit-il, il faut que chacun suive son chemin... Pauvre garçon !

Et il rentra au salon, où il trouva Dubois qui était rentré par une autre porte et qui l'attendait.

Dubois avait sur le visage un air de malice et de satisfaction qui n'échappa point au régent. Le duc le regarda quelque temps sans parler, et comme pour chercher ce qui se passait dans l'esprit de cet autre Méphistophélès.

Cependant ce fut Dubois qui rompit le premier le silence.

— Eh bien, Monseigneur, dit-il au régent, vous en voici enfin débarrassé, du moins je l'espère.

— Oui, répondit le duc, mais d'une manière qui me déplaît fort, Dubois. Je n'aime pas à jouer un rôle dans les comédies, tu le sais.

— C'est possible ; mais peut-être ne feriez-vous pas mal, Monseigneur, de me donner, à moi, un rôle dans les vôtres.

— Comment cela ?

— Oui, elles réussiraient mieux, et les dénouements seraient meilleurs.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, explique-moi... voyons, parle, quelqu'un m'attend qu'il faut que je revoye.

— Oh ! la ! la ! Monseigneur, recevez, nous reprendrons la conversation plus tard. Maintenant le dénouement de votre comédie est fait, et il n'en serait ni meilleur ni pire.

Et sur ces mots, Dubois s'inclina avec ce respect railleur que le régent avait l'habitude de lui voir prendre quand, dans le jeu éternel qu'ils jouaient l'un contre l'autre, Dubois avait les belles cartes. Aussi rien n'inquiétait-il si fort le régent que ce respect simulé. Il le retint.

— Voyons, qu'y a-t-il encore ? et qu'as-tu découvert de nouveau ? lui demanda-t-il.

— J'ai découvert que vous êtes un habile dissimulateur, peste !

— Cela l'étonne ?

— Non, cela me fait de la peine. Encore quelques pas dans cet art, et vous faites des miracles. Vous n'aurez plus besoin de moi, et vous me reverrez faire l'éducation de votre fils, qui a bien besoin, j'en conviens, d'un maître comme moi.

— Voyons, parle vite.

— C'est juste, Monseigneur ; car ici, il n'est plus question de votre fils, mais de votre fille.

— De laquelle ?

— Ah ! c'est vrai, nous en avons tant. D'abord, l'abbesse de Chelles ; puis madame de Berri ; puis mademoiselle de Valois ; puis les autres, qui sont trop jeunes pour qu'on en parle, et par conséquent pour que j'en parle ; puis enfin, cette charmante fleur de Bretagne, ce genêt sauvage qu'on voulait écarter du souffle empoisonné de Dubois, de peur que ce soufflé ne la flétrit.

— Ose dire que je n'avais pas raison ?

— Comment donc ! Monseigneur, vous avez fait merveille. Ne voulant pas de cet infâme Dubois, ce en quoi je vous approuve, vous avez, l'archevêque de Cambrai étant mort, été trouver à sa place le bon, le digne, le pur, le candide Nocé, et vous lui avez emprunté sa maison.

— Ah ! ah ! dit le régent, tu sais cela, toi ?

— Et quelle maison ! virginale comme son maître. Oui, Monseigneur, oui, c'est plein de prudence et de raison. Cachons bien à cette enfant le monde corrompu ; éloignons d'elle tout ce qui pourrait altérer sa naïveté primitive. C'est pourquoi nous lui donnons une demeure où l'on ne voit que Lédas, Erigones et Danaës pratiquant le culte de l'abomination sous le symbole de cygnes, de grappes de raisin et de pluies d'or. Sanctuaire moral, où les prêtresses de la vertu, et toujours sous le prétexte de leur ingénuité sans doute, prennent les plus ingénieuses, mais les moins permises des attitudes.

— Et ce diable de Nocé qui m'avait juré qu'il n'y avait là que du Mignard !

— Ne connaissez-vous donc pas la maison, Monseigneur ?

— Est-ce que je regarde ces turpitudes, moi ?

— Et puis, vous êtes myope, c'est vrai.

— Dubois !

— Pour meubles, votre fille n'aura que des toilettes étranges, des canapés mintelligibles, des lits de repos magiques ; pour livres... ah ! ce sont les livres de frère Noce surtout qui sont connus pour l'instruction et la formation de la jeunesse, et qui font d'heureux pendants au bréviaire de M. de Bussy-Rabulin, dont je vous ai donné un exemplaire, Monseigneur, le jour où vous avez eu douze ans !

— Serpent que tu es.

— Bref, la plus austère prudence habite cet asile. Je l'avais choisi pour dégourdir le fils ; mais Monseigneur et moi ne voyons pas les choses du même œil : il l'a choisi, lui, pour purifier la fille.

— Ah çà ! Dubois, dit le régent, à la fin, vous me fatiguez.

— J'arrive au but, Monseigneur, *incedo ad finem*. Au

reste, mademoiselle votre fille eût dû se trouver très bien du séjour dans cette maison ; car, comme toutes les personnes de votre sang, c'est une personne fort intelligente.

Le régent frémit ; il devinait quelque triste nouvelle sous le préambule tortueux et sous le rire méchant et railleur de Dubois.

— Eh bien ! cependant, continua celui-ci, voyez ce que c'est que l'esprit de contradiction, Monseigneur ; eh bien ! elle n'est pas contente du logement que lui avait si paternellement choisi Votre Altesse ; elle déménage.

— Qu'est-ce à dire ?

— Je me trompe ; elle a même déménagé.

— Ma fille est partie ? s'écria le régent.

— Parfaitement, dit Dubois.

— Par où ?

— Par la porte, donc... Oh ! ce n'est pas une de ces demoiselles qui s'évadent la nuit par les fenêtres. C'est bien notre sang, Monseigneur ; et si j'en avais douté une seule minute, j'en serais convaincu maintenant.

— Et madame Desroches ?

— Madame Desroches est au Palais-Royal. Je la quitte à l'instant. Elle venait annoncer cette nouvelle à Votre Altesse.

— Mais elle n'a donc rien pu empêcher ?

— Mademoiselle ordonnait.

— Il fallait faire fermer les portes par la valetaille. La valetaille ignorait que c'était ma fille, et n'avait aucune raison pour lui obéir.

— La Desroches a eu peur de la colère de mademoiselle, mais la valetaille a eu peur de l'épée.

— De l'épée ! que dis-tu ? Tu es ivre, Dubois.

— Ah oui ! avec cela que je mène un régime à me griser ; je ne bois que de l'eau de chicorée. Non, Monseigneur, si je suis ivre, c'est d'admiration pour la perspicacité de Votre Altesse quand elle veut conduire une affaire à elle toute seule.

— Mais qu'as-tu parlé d'épée ? quelle épée voulais-tu dire ?

— L'épée dont dispose mademoiselle Hélène, et qui appartient à un charmant jeune homme...

— Dubois !...

— Qui l'aime beaucoup...

— Dubois, tu me rendras insensé.

— Et qui la suivit de Nantes à Rambouillet avec infinement de galanterie.

— Monsieur de Livry ?

— Tiens, vous savez son nom ! Alors je ne vous apprend donc rien, Monseigneur.

— Dubois, je suis ébahi !

— Il y a de quoi, Monseigneur ; mais voilà ce que c'est que de faire ses affaires soi-même, quand on a en même temps à s'occuper de celles de la France.

— Mais enfin où est-elle ?

— Ah ! voilà ! où est-elle ? Est-ce que je le sais, moi ?

— Dubois, c'est toi qui m'as appris sa fuite, c'est à toi maintenant de m'apprendre sa retraite. Dubois, mon cher Dubois, il faut que tu me retrouves ma fille.

— Ah ! Monseigneur, que vous ressemblez furieusement aux pères de Molière et moi à Scapin !... Ah ! mon bon Scapin, mon cher Scapin, mon petit Scapin, retrouve-moi ma fille, Monseigneur, j'en suis fâché, mais Géronte ne dirait pas mieux. Eh bien ! soit, on vous la cherchera votre fille, on vous la trouvera et on vous vengera de son ravisseur.

— Eh bien ! retrouve-la-moi, Dubois, et demande-moi tout ce que tu voudras après.

— A la bonne heure ! voilà qui est parler.

Le régent était tombé sur un fauteuil, la tête appuyée entre ses deux mains ; Dubois le laissait à sa douleur, en s'applaudissant d'une affection qui doublait l'empire qu'il avait déjà sur le duc. Tout à coup, et tandis qu'il le regardait de ce sourire malicieux qui lui était habituel, on gratta doucement à la porte.

— Qui va là ? demanda Dubois.

— Monseigneur, dit une voix d'huissier derrière la porte, il y a là en bas, dans le même fiacre qui a amené le chevalier, une jeune dame qui fait demander s'il ne descendra pas bientôt, et si elle doit toujours attendre.

Dubois fit un bond et se précipita vers la porte, mais il était trop tard ; le régent, à qui les paroles de l'huissier avaient rappelé la promesse solennelle qu'il venait de faire à Gaston, s'était levé tout d'un coup.

— Où allez-vous, Monseigneur ? demanda Dubois.

— Recevoir cette jeune fille, dit le régent.

— C'est mon affaire, et non la vôtre ; oubliez-vous que vous m'avez abandonné cette conspiration ?

— Je l'ai abandonné le chevalier, c'est vrai ; mais j'ai promis au chevalier de servir de père à celle qu'il aime ; j'ai donné ma parole, je la tiendrai. Puisque je lui tue son amant, c'est bien le moins que je la console.

— Je m'en charge, dit Dubois, essayant de cacher sa pâleur et son agitation sous un de ces sourires diaboliques qui n'appartenaient qu'à lui.

— Lais-toi, et ne bouge pas d'ici, s'écria le régent ; tu vas encore me faire quelque indignité.

— Que diable ! Monseigneur, laissez-moi au moins lui parler.

— Je lui parlerai bien moi-même ; ce ne sont pas les affaires, je suis engagé personnellement, j'ai donné ma foi de gentilhomme... Allons, silence, et demeure là.

Dubois se rongea les poings ; mais quand le régent parlait de ce ton, il fallait obéir ; il s'adossa au chambranle de la cheminée, et attendit. Bientôt le frôlement d'une robe de soie se fit entendre derrière la portière.

— Oui, Madame, dit l'huissier, c'est par ici.

— La voilà, dit le duc ; songe à une chose, Dubois, c'est que cette jeune fille n'est responsable en rien de la faute de son amant ; en conséquence, tu entends, les plus grands égards pour elle. Et puis, se retournant du côté d'où venait la voix : Entrez, ajouta-t-il.

A cette invitation, la portière s'ouvrit précipitamment ; la jeune femme fit un pas vers le régent, qui recula comme frappé de la foudre.

— Ma fille ! murmura-t-il en essayant de reprendre son empire sur lui-même, tandis qu'Hélène, après avoir cherché de tous côtés Gaston des yeux, s'arrêta et faisait une révérence.

Quant à Dubois, il est facile de se figurer la grimace qu'il faisait.

— Pardon, Monsieur, dit Hélène ; mais peut-être me suis-je trompée. Je cherchais un ami qui m'avait laissée en bas, et qui devait revenir me prendre ; voyant qu'il tardait, je me suis hasardée à faire demander de ses nouvelles. On m'a conduite ici, et peut-être est-ce une erreur de la part de l'huissier.

— Non, Mademoiselle, dit le duc, monsieur le chevalier de Chanlay me quitte à l'instant même, et je vous attendais.

Mais tandis que le régent parlait, la jeune fille, préoccupée au point d'oublier pour un instant Gaston, semblait faire un effort pour rappeler tous ses souvenirs ; enfin, comme répondant à ses propres pensées :

— Oh ! mon Dieu ! que c'est étrange ! s'écria-t-elle tout d'un coup.

— Qu'avez-vous ? demanda le régent.

— Oh ! oui, c'est bien cela !

— Achevez, dit le duc, car je ne puis comprendre ce que vous voulez dire.

— Oh ! Monsieur, dit Hélène toute tremblante, c'est singulier comme votre voix m'a rappelé la voix d'une personne...

Hélène s'arrêta en hésitant.

— De votre connaissance ? demanda le régent.

— D'une personne avec laquelle je ne me suis trouvée qu'une seule fois, mais dont l'accent est resté là, vivant dans mon cœur.

— Et quelle était cette personne ? demanda le régent, tandis que Dubois haussait les épaules à cette demi-reconnaissance.

— Cette personne disait qu'elle était mon père, répondit Hélène.

— Je me félicite de ce hasard, Mademoiselle, reprit le régent ; car cette ressemblance de ma voix avec celle d'une personne qui doit vous être chère donnera peut-être plus de poids à mes paroles : vous savez que M. le chevalier de Chanlay m'a fait la grâce de me choisir pour votre protecteur.

— Du moins m'a-t-il fait entendre qu'il m'amenait chez quelqu'un qui pourrait me défendre du peril que je cours.

— Et quel péril courez-vous? demanda le régent.

Helène regarda autour d'elle, et ses yeux s'arrêtèrent avec inquiétude sur Dubois. Il n'y avait point à s'y tromper, autant la figure du régent lui était visiblement sympathique autant celle de Dubois lui paraissait inspirer de défiance.

— Monseigneur, dit à demi-voix Dubois qui ne s'abusait pas sur son expression, Monseigneur, je crois que je suis de trop ici et je me retire; d'ailleurs, vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas?

— Non, mais j'en aurai besoin tout à l'heure; ne t'éloigne donc pas.

— Je me tiendrai aux ordres de Votre Altesse.

Toute cette conversation eut lieu à voix trop basse pour qu'Helène pût l'entendre; d'ailleurs, par discrétion, elle avait fait un pas en arrière, et elle continuait de fixer successivement ses yeux sur chacune des portes, espérant que par l'une d'elles rentrerait enfin Gaston. Ce fut une consolation pour Dubois de penser, en se retirant, que celle qui venait de lui jouer le mauvais tour de se retrouver toute seule, serait au moins trompée dans cette attente. Quand Dubois fut sorti, le duc et Helène respirèrent plus librement.

— Asseyez-vous, Mademoiselle, dit le duc; nous avons à causer longuement, et j'ai bien des choses à vous dire.

— Monsieur, une seule d'abord, dit Helène; le chevalier Gaston de Chanlay ne court aucun danger, n'est-ce pas?

— Nous reviendrons à lui tout à l'heure, Mademoiselle, parlons de vous d'abord; il vous a amenée chez moi comme chez un protecteur. Voyons, dites-moi, contre qui dois-je vous protéger?

— Tout ce qui m'arrive depuis quelques jours est si étrange, que je ne sais qui je dois craindre, et à qui je dois me fier. Si Gaston était là...

— Oui, je comprends, et qu'il vous autorisât à tout me dire, vous n'auriez plus de secrets pour moi. Mais, voyons; si je vous prouve que je sais à peu près tout ce qui vous concerne?

— Vous, Monseigneur!

— Oui, moi! Ne vous appelez-vous pas Helène de Chaverny? N'avez-vous pas été élevée entre Nantes et Clisson, au couvent des augustines? Un jour, n'avez-vous pas reçu d'un protecteur mystérieux, qui prend soin de vous, l'ordre de quitter le couvent où vous avez été élevée? Ne vous êtes-vous pas mise en route accompagnée d'une sœur, à qui vous avez donné cent louis pour la récompenser de sa peine? A Rambouillet, une femme nommée madame Desroches ne vous attendait-elle pas? Ne vous a-t-elle pas annoncé la visite de votre père? Le même soir, n'est-il pas venu quelqu'un qui vous aimait et qui a cru que vous l'aimiez?

— Oui, Monsieur, c'est bien cela, dit Helène étonnée qu'un étranger eût si bien retenu tous les détails de cette histoire.

— Puis, le lendemain, continua le régent, M. de Chanlay, qui vous avait suivie sous le nom de M. de Livry, n'est-il pas venu vous faire une visite à laquelle a voulu vainement s'opposer votre gouvernante?

— Tout cela est vrai, Monsieur, et je vois que Gaston vous a tout dit.

— Puis l'ordre est venu de partir pour Paris. Vous avez voulu vous opposer à cet ordre, cependant il a fallu obéir. On vous a conduite dans une maison du faubourg Saint-Antoine; mais là, la captivité vous est devenue insupportable.

— Vous vous trompez, Monsieur, répondit Helène; ce n'est point la captivité, c'est la prison.

— Je ne vous comprends pas.

— Gaston ne vous a-t-il pas dit ses craintes que j'ai repoussées d'abord, mais partagées ensuite?

— Non, dites; quelles craintes pouvez-vous avoir.

— Mais s'il ne vous l'a pas dit, comment vous le dirais-je, moi?

— Y a-t-il quelque chose que l'on ne puisse pas dire à un ami?

— Ne vous a-t-il pas dit que cet homme, qu'au premier abord j'avais cru mon père...

— Que vous avez cru!

— Oh! oui, je vous le jure, Monsieur! En entendant le son de sa voix, en sentant ma main pressée dans la sienne, je n'ai eu d'abord aucun doute, et il a fallu presque l'évidence pour faire succéder la crainte à l'amour filial qui remplissait déjà mon cœur.

— Je ne vous comprends pas, Mademoiselle, achevez; comment avez-vous pu craindre un homme qui, d'après ce que vous me dites, paraissait avoir une si grande tendresse pour vous?

— Vous ne comprenez pas, Monsieur, que bientôt, comme vous l'avez dit, sous un prétexte frivole, on me fit venir de Rambouillet à Paris, que l'on me mit dans cette maison du faubourg Saint-Antoine, et que cette maison parla plus clairement à mes yeux qu n'avaient pu le faire les craintes de Gaston? Alors je me vis perdue. Toute cette tendresse feinte d'un père cachait le manège d'un séducteur. Je n'avais d'autre ami que Gaston; je lui écrivis, il vint.

— Ainsi, s'écria le régent au comble de la joie, lorsque vous quittiez cette maison, c'était pour fuir un séducteur et non pour suivre votre aman?

— Oui, Monsieur; si j'avais cru à la réalité de ce père, que je n'avais vu qu'une fois, et qui pour me voir s'était entouré de tant de mystères, je vous le jure, Monsieur, rien ne m'eût fait écarter de la ligne de mes devoirs.

— Oh! chère enfant! s'écria le duc avec un accent qui fit tressaillir Helène.

— Alors Gaston m'a parlé d'une personne qui n'avait rien à lui refuser, qui devait veiller sur moi, remplacer mon père. Il m'a amenée ici, me disant qu'il allait revenir me prendre. Pendant plus d'une heure j'ai attendu vainement. Enfin, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, je l'ai fait demander.

Le front du régent se rembrunit.

— Ainsi, dit-il, changeant la conversation, c'est l'influence de Gaston qui vous a détournée de votre devoir, ce sont ses craintes qui ont éveillé les vôtres.

— Oui; il s'est effrayé pour moi du mystère qui m'entoure, et il a prétendu que ce mystère cachait quelque projet qui devait m'être fatal.

— Mais encore, pour vous persuader, a-t-il dû vous donner quelque preuve?

— En fallait-il, d'autre que cette maison infâme! Un père eût-il conduit sa fille dans une pareille maison!

— Oui, oui, murmura le régent, c'est vrai, il a eu tort. Mais convenez que sans les suggestions du chevalier, vous, dans l'innocence de votre âme, vous n'eussiez rien soupçonné.

— Non, dit Helène. Mais, heureusement, Gaston veillait sur moi.

— Croyez-vous donc, Mademoiselle, tout ce que vous dit Gaston? reprit le régent.

— On se range facilement à l'avis des personnes qu'on aime, répondit Helène.

— Et vous aimez le chevalier, Mademoiselle?

— Il y a près de deux ans, Monsieur.

— Mais comment vous voyait-il dans le couvent?

— La nuit, à l'aide d'une barque.

— Et il vous voyait souvent?

— Toutes les semaines.

— Ainsi, vous l'aimez?

— Oui, Monseigneur, je l'aime.

— Mais comment avez-vous pu disposer de votre cœur sachant que vous ne vous apparteniez pas à vous-même?

— Depuis seize ans que je n'avais point entendu parler de ma famille, devais-je penser qu'elle se révélerait tout à coup, ou plutôt qu'une odieuse manœuvre me tirerait de la retraite où je vivais si tranquille pour essayer de me perdre?

— Mais vous croyez donc toujours que cet homme vous a menti? Vous croyez donc toujours qu'il n'était pas votre père?

— Hélas! maintenant je ne sais plus que croire, et mon esprit se perd dans cette fiévreuse réalité que je suis tentée à chaque instant de prendre pour un rêve.

— Mais ce n'était pas votre esprit qu'il fallait consul-

ter. Hélène, dit le régent, c'était votre cœur. Près de cet homme, votre cœur ne vous avait-il donc rien dit ?

— Oh ! au contraire ! s'écria Hélène ; tant qu'il a été la j'ai été convaincue, car jamais je n'avais éprouvé une émotion pareille à celle que j'éprouvais.

— Oui, reprit le régent avec amertume ; mais, lui parti, ce sentiment a disparu, chassé par de plus fortes influences. C'est tout simple, cet homme n'était que votre père, et Gaston était votre amant.

— Monsieur, dit Hélène en se reculant, vous me parlez d'une façon étrange.

— Pardon ! reprit le régent d'une voix plus douce, je m'aperçois que je me laisse enraiser par l'intérêt que je vous porte ; mais ce qui me donne surtout, Mademoiselle, continua le régent le cœur oppressé, c'est qu'étant aimée de M. de Chanlay comme vous paraissiez l'être, vous n'avez pas eu sur lui cette influence de le faire renoncer à ses projets.

— A ses projets, Monsieur ! que voulez-vous dire ?

— Comment ! vous ignorez dans quel but il est venu à Paris ?

— Je l'ignore, Monsieur. Le jour où, les larmes aux yeux, je lui dis que j'étais forcée de quitter Clisson, il me dit que lui était forcé de quitter Nantes ; et lorsque je lui annonçai que je venais à Paris, ce fut avec un cri de joie qu'il me répondit qu'il allait suivre le même chemin.

— Ainsi, s'écria le régent le cœur soulagé d'un poids énorme, ainsi vous n'êtes pas sa complice ?

— Sa complice ! s'écria Hélène effrayée ; oh ! mon Dieu ! que voulez-vous dire ?

— Rien, dit le régent, rien.

— Oh ! si, Monsieur ; vous m'avez dit un mot qui me révèle tout. Oui, je me demandais d'où venait ce changement dans le caractère de Gaston ; pourquoi, depuis un an, chaque fois que je lui parlais de notre avenir, son front s'assombrissait tout à coup ; pourquoi, avec un si triste sourire, il me disait : « Pensons au présent, Hélène, nul n'est sûr du lendemain ; » pourquoi enfin il tombait tout à coup dans des rêveries profondes et silencieuses, et telles qu'on eût dit que quelque grand malheur le menaçait. Ah ! ce grand malheur, vous venez de me le révéler d'un mot, Monsieur. Là-bas, Gaston ne voyait que des mécontents, les Montlouis, les Pontcalec, les Talhouet. Ah ! Gaston est venu à Paris pour conspirer ; Gaston conspire !

— Ainsi, vous, s'écria le régent, vous ne saviez rien de cette conspiration ?

— Hélas ! Monsieur, moi, je ne suis qu'une femme, et sans doute Gaston ne m'a pas jugée digne de partager un pareil secret.

— Oh ! tant mieux ! tant mieux ! s'écria le régent ; et maintenant, mon enfant, écoutez-moi, écoutez la voix d'un ami, écoutez les conseils d'un homme qui pourrait être votre père ; laissez le chevalier se perdre sur la route ou il s'engage, puisqu'il est temps encore pour vous de rester où vous êtes et de ne pas aller plus avant.

— Qui ? moi, Monsieur ! s'écria Hélène ; moi, je l'abandonnerais au moment où vous dites vous-même qu'un danger que je ne connais pas le menace ! Oh ! non, non, Monsieur ; nous sommes isolés tous deux en ce monde ; il n'a que moi, moi que lui. Gaston n'a plus de parents, moi je n'en ai pas encore ; ou si j'en ai, séparés de moi depuis seize ans, ils sont habitués à mon absence. Nous pouvons donc nous perdre ensemble, sans faire couler une larme. Oh ! je vous trompais, Monseigneur, et quelque crime que Gaston ait commis ou doive commettre, je suis sa complice.

— Ah ! murmura le régent d'une voix étouffée, mon dernier espoir s'en va ; c'est l'aime.

Hélène se retourna avec étonnement vers cet inconnu qui paraissait prendre une part si vive à son chagrin. Le régent se remit.

— Mais, reprit-il, n'aviez-vous pas à peu près renoncé à lui, Mademoiselle ? Ne lui aviez-vous pas dit l'autre jour, le jour où vous vous êtes quittés, que tout devait être fini entre vous, et que vous ne pouviez disposer ni de votre cœur ni de votre personne ?

— Oui, je lui ai dit tout cela, Monseigneur ! s'écria la

jeune fille avec exaltation, parce qu'à cette époque je le croyais heureux, parce que j'ignorais que sa liberté, que sa vie peut-être fussent compromises. Il n'y eût alors que mon cœur qui eût souffert, et ma conscience eût été tranquille. C'était une douleur à braver et non un remords à combattre. Mais depuis que je le vois menacé, depuis que je le sais malheureux, je le sens, sa vie c'est ma vie.

— Mais vous vous exagérez votre amour pour lui sans doute, reprit le régent, insistant pour qu'il ne lui restât aucun doute sur les sentiments de sa fille. Cet amour ne résisterait pas à l'absence.

— A tout, Monseigneur ! s'écria Hélène. Dans l'isolement où mes parents m'ont laissée, cet amour est devenu mon espoir unique, mon bonheur, mon existence. Ah ! Monseigneur, au nom du ciel, si vous avez quelque influence sur lui, et vous devez en avoir, puisqu'il vous a confié, à vous, des secrets qu'il me cache, obtenez de lui qu'il renonce à ces projets dont vous me parlez ; dites-lui ce que je n'ose lui dire à lui-même, c'est-à-dire que je l'aime au-dessus de toute expression, dites-lui que son sort sera le mien ; que lui exilé, je m'exile ; prisonnier, je me fais captive ; que lui mort, je meurs. Dites-lui cela, Monsieur, et ajoutez... ajoutez que vous avez compris à mes larmes et à mon désespoir que je vous disais la vérité.

— Oh ! la malheureuse enfant ! murmura le régent.

En effet, pour tout autre que pour lui, la situation d'Hélène était digne de pitié. A la pâleur qui s'était répandue sur tout son visage, on voyait qu'elle souffrait cruellement ; puis, tout en parlant, ses larmes coulaient sans violence, sans sanglots, comme l'accompagnement naturel de ses paroles ; on voyait qu'elle n'avait pas dit un mot qui ne fût sorti de son cœur, qu'elle n'avait pas pris un engagement qu'elle ne fût prête à tenir.

— Eh bien ! dit le régent, soit, Mademoiselle, je vous promets de faire ce que je pourrai pour sauver le chevalier.

Hélène fit un mouvement pour se jeter aux genoux du duc, tant la crainte du malheur dont était menacé Gaston pliait cette âme si fière. Le régent la regut dans ses bras. Hélène alors frissonna de tout son corps. Il y avait dans le contact de cet homme quelque chose qui semblait lui envelopper le cœur d'espérance et de joie. Elle resta donc appuyée à son bras, sans faire aucun mouvement pour se relever.

— Mademoiselle, dit le régent après l'avoir regardée quelques instants avec une expression qui l'eût certes trahi, si dans ce moment les yeux d'Hélène eussent rencontré les siens ; Mademoiselle, allons au plus pressé d'abord. Oui, je vous l'ai dit, Gaston court un danger, mais ce danger n'est point immédiat ; par conséquent songeons d'abord à vous, dont la position isolée est fautive et précaire. Vous êtes confiée à ma garde, et je dois, avant toute chose, m'acquitter de ce soin en bon père de famille. Avez-vous confiance en moi, Mademoiselle ?

— Oh ! oui, puisque c'est Gaston qui m'a conduite à vous.

— Toujours Gaston ! murmura le régent à demi-voix. Puis revenant à Hélène :

— Vous habiterez, dit-il, cette maison qui est inconnue et où vous serez libre. Vous aurez pour société de bons livres et ma présence qui ne vous manquera pas, si elle peut vous être agréable.

Hélène fit un mouvement.

— D'ailleurs, continua le duc, ce vous sera une occasion de parler du chevalier.

Hélène rougit, le régent continua :

— L'église du couvent voisin sera ouverte pour vous à toute heure, et à la moindre crainte que vous auriez du genre de celles que vous avez eues, le couvent lui-même vous serait un asile ; la supérieure est de mes amies.

— Oh ! Monsieur, dit Hélène, vous me rassurez entièrement ; j'accepte cette maison que vous m'offrez ; et les bontés que vous nous témoignez à Gaston et à moi me rendront votre présence infiniment agréable.

Le régent s'inclina.

— Eh bien ! Mademoiselle, dit-il, considérez-vous donc ici comme chez vous. Il y a une chambre à coucher, je crois, attenante à ce salon. La distribution du rez-de-chaussée est commode, et, dès ce soir, je vous enverrai deux religieuses du couvent ; elles vous conviendront mieux que des femmes de chambre, sans doute ?

— Oh ! oui, Monsieur.

— Alors, continua le régent avec hésitation, alors vous avez donné a peu près renonce... à votre père ?

— Ah ! Monsieur, ne comprenez-vous pas que c'est par la crainte qu'il ne soit pas mon père ?...

— Cependant reprit le régent, rien ne le prouve ; cette maison seule... je sais bien que c'est une forte prévention contre lui, mais peut-être ne la connaissait-il pas !

— Oh ! reprit Hélène, c'est presque impossible.

— Enfin s'il faisait de nouvelles démarches près de vous, s'il découvrait votre retraite, s'il vous réclamait, ou tout au moins s'il demandait à vous voir ?...

— Monsieur, nous préviendrons Gaston, et d'après son avis...

— C'est bien, dit le régent avec un sourire mélancolique. Et il tendit la main à la jeune fille, puis il fit quelques pas vers la porte.

— Monsieur... dit Hélène d'une voix si tremblante, qu'à peine pouvait-on l'entendre.

— Desirez-vous encore quelque chose ? demanda le duc en se retournant.

— Et lui... pourrai-je le voir ?

Ces mots expirèrent sur les lèvres de la jeune fille, plutôt qu'ils ne furent prononcés par elle.

— Oui, dit le duc ; mais pour vous-même, n'est-il pas convenable que ce soit le moins possible ?

Hélène baissa les yeux.

— D'ailleurs, continua le duc, il est parti pour un voyage et peut-être ne reviendra-t-il que dans quelques jours.

— Et à son retour, je le verrai ? demanda Hélène.

— Je vous le jure, répondit le régent.

Dix minutes après, deux jeunes religieuses suivies d'une sœur converse entraient chez Hélène et s'y installaient.

En sortant de chez sa fille, le régent avait demandé Dubois ; mais on lui avait répondu qu'après avoir attendu son Altesse plus d'une demi-heure, Dubois était retourné au Palais-Royal. En effet, en rentrant chez l'abbé, le duc le trouva travaillant avec ses secrétaires ; un portefeuille bourré de papiers était sur une table.

— Je demande mille millions de pardons à Votre Altesse, dit Dubois en apercevant le duc ; mais comme Votre Altesse tardait, et que la conférence pouvait fort traîner en longueur, je me suis permis de transgresser ses ordres et de revenir travailler.

— Tu as bien fait ; mais je veux te parler.

— A moi ?

— Oui, à toi.

— A moi seul ?

— Et oui, à toi seul.

— En ce cas, Monseigneur veut-il aller m'attendre chez lui ou passer dans mon cabinet ?

— Passons dans ton cabinet.

L'abbé fit de la main, en montrant la porte, un signe respectueux au régent. Le régent passa le premier, et Dubois le suivit après avoir mis sous son bras le portefeuille, préparé probablement dans l'attente de la visite qu'il recevait. Lorsqu'on fut dans le cabinet, le duc regarda tout autour de lui.

— Ce cabinet est sûr ? demanda-t-il.

— Pardieu ! chaque porte est double et les murailles ont deux pieds d'épaisseur.

Le régent se laissa aller dans un fauteuil, et tomba dans une muette et profonde rêverie.

— J'attends, Monseigneur, dit au bout d'un instant Dubois.

— L'abbé, dit le régent d'un ton bref, et comme un homme décidé à ne supporter sur ce point aucune observation, le chevalier est-il à la Bastille ?

— Monseigneur, répondit Dubois, il a dû y faire son entrée depuis une demi-heure à peu près.

— Ecrivez à M. de Launay, alors. Je désire qu'il soit élargi à l'instant même.

Dubois semblait s'attendre à cet ordre. Il ne lui échappa aucune exclamation, il ne fit aucune réponse ; seulement il posa le portefeuille sur une table, l'ouvrit, en tira un dossier et se mit à le feuilleter tranquillement.

— Vous m'avez entendu ? dit le régent après un moment de silence.

— Parfaitement, Monseigneur, répondit Dubois.

— Obezissez donc, alors.

— Ecrivez vous-même, Monseigneur, répondit Dubois.

— Et pourquoi moi-même ? demanda le régent.

— Parce qu'on ne forcera jamais cette main, dit Dubois, à signer la perte de Votre Altesse.

— Encore des phrases ! dit le régent impatienté.

— Non, pas de phrases, mais des faits, Monseigneur. M. de Chanlay est-il, oui ou non, un conspirateur ?

— Oui, certes, mais ma fille l'aime.

— La belle raison pour le mettre en liberté !

— Ce n'en est peut-être pas une pour vous, l'abbé, mais pour moi elle le fait sacré. Il sortira donc de la Bastille à l'instant.

— Allez l'y chercher vous-même, je ne vous en empêcherai pas, Monseigneur.

— Et vous, Monsieur, vous saviez ce secret ?

— Lequel ?

— Que M. de Livry et le chevalier étaient une seule et même personne.

— Eh bien ! oui, je le savais. Après ?

— Vous avez voulu me tromper.

— J'ai voulu vous sauver de la sensiblerie où vous vous noyez en ce moment. Le régent de France, déjà trop occupé de ses plaisirs et de ses caprices, ne pouvait tomber plus mal qu'en prenant de la passion, et quelle passion encore ! l'amour paternel, une passion affreuse ! Un amour ordinaire se satisfait, et s'use par conséquent ; une tendresse de père est insatiable, et surtout intolérable. Elle fera commettre à Votre Altesse des fautes que j'empêcherai, par la raison infiniment simple que j'ai le bonheur de ne pas être père, moi ; ce dont je me félicite tous les jours, en voyant le malheur ou la bêtise de ceux qui le sont.

— Et que me fait une tête de plus ou de moins ! s'écria le régent ; ce Chanlay ne me tuera pas, une fois qu'il saura que c'est moi qui lui ai fait grâce.

— Non, mais il ne mourra pas non plus pour rester quelques jours à la Bastille, et il faut qu'il y reste.

— Et moi je te dis qu'il en sortira aujourd'hui.

— Il le faut pour son propre honneur, continua Dubois comme si le régent n'eût pas prononcé une parole ; car, s'il en sortait aujourd'hui comme vous le voulez, il passerait près de ses complices, qui sont à cette heure à la prison de Nantes, et que vous ne songez sans doute pas à en faire sortir comme lui, pour un espion et un traître auquel on a pardonné le crime en faveur de la délation.

Le régent réfléchit.

— Et puis continua Dubois, voilà comme vous êtes, vous autres rois ou princes régnants. Une raison, stupide comme toutes les raisons d'honneur, comme celle que je viens de vous donner, vous persuade et vous clôt la bouche ; mais vous ne voulez pas comprendre les grandes, les vraies, les bonnes raisons d'Etat. Que me fait à moi, que fait à la France, je vous le demande un peu, que mademoiselle Hélène de Chaverny, fille naturelle de M. le régent, pleure et regrette M. Gaston de Chanlay, son amant ? Dix mille mères, dix mille femmes, dix mille filles, pleureront dans un an leurs fils, leurs époux, leurs pères, tués au service de Votre Altesse par l'Espagnol qui menace, qui prend votre bonté pour de l'impuissance, et que l'impunité enhardit. Nous tenons le complot, il faut faire justice, du complot. M. de Chanlay, chef ou agent de ce complot, venant à Paris pour vous assassiner, vous ne direz pas non, il vous a, je l'espère, raconté la chose en détail, est l'amant de votre fille. Tant pis ! c'est un malheur qui tombe sur la tête de Votre Altesse. Mais il en est tombé bien d'autres sans compter ceux qui tomberont. Oui, je savais tout cela. Je savais qu'il était aimé. Je savais qu'il s'appelait Chanlay et non Livry. Oui, j'ai dissimulé, mais c'était pour le

faire châtier exemplairement, lui et ses complices, parce qu'il faut qu'on sache une bonne fois que la tête du regent n'est pas une de ces poupées de cible que l'on cherche à abattre par fanfaronnade ou par ennui, s'en allant tranquillement et impuni quand on la manque.

— Dubois, Dubois ! jamais je ne tuerai ma fille pour sauver ma vie ! et ce serait la tuer que de faire tomber la tête du chevalier. Ainsi, pas de prison, pas de cachot, épargnons jusqu'à l'ombre de la torture à celui dont nous ne pouvons tirer justice entière, pardonnons, pardonnons complètement ; pas plus de demi-pardon que de demi-justice.

— Ah ! oui, pardonnons, pardonnons ! voilà le grand mot lâché ! Mais ne vous laissez-vous pas, Monseigneur, de chanter éternellement ce mot sur tous les tons ?

— Eh ! pardieu ! cette fois le ton doit varier, du moins : car ce n'est pas par générosité. J'en atteste le ciel, je voudrais pouvoir punir cet homme qui est plus aimé comme amant que je ne le suis comme père, et m'enlève ma dernière et ma seule fille ; mais, malgré moi, je m'arrête, je n'irai pas plus loin : Chanlay sera élargi.

— Chanlay sera élargi, oui, Monseigneur ; mon Dieu ! qui s'y oppose ? Seulement, que ce soit plus tard... dans quelques jours. Quel mal lui faisons-nous, je vous le demande ? Que diable ! il ne mourra pas pour une semaine passée à la Bastille. On vous le rendra votre gendre, soyez tranquille. Mais laissez faire, et tâchez qu'on ne se moque pas trop de notre petit gouvernement. Songez donc qu'à l'heure qu'il est on instruit là-bas l'affaire des autres, et l'instruit rudement, encore. Eh bien ! mais ces autres ont aussi des maîtresses, des femmes, des mères... Vous en occupez-vous le moins du monde ? Ah ! bien oui !... vous n'êtes pas si fou. Mais songez donc au ridicule, si cela vient à se savoir : que votre fille aimait celui qui devait vous poignarder. Les bâtarde en riront pendant un mois. C'est à ressusciter la Maintenon, qui se meurt, et à la faire vivre un an de plus. Que diable ! patientez ; laissez le chevalier manger les poulets et boire le vin de M. de Launay. Pardieu ! Richelieu y est bien à la Bastille. Et bien ! en voilà encore un qui est aimé d'une de vos filles, ce qui n'empêche pas que vous ne l'embastilliez avec rage. lui. Pourquoi ? parce qu'il a été votre rival près de madame de Parabère, près de madame de Sabran, et ailleurs peut-être.

— Mais enfin, dit le regent interrompant Dubois, une fois qu'il sera bel et bien écroué à la Bastille, qu'en feras-tu ?

— Dame, quand il ne ferait ce petit noviciat que pour arriver à en être plus digne de devenir notre gendre ! A propos sérieusement, Monseigneur, est-ce que Votre Altesse songe à lui faire une pareille fortune ?

— Eh ! mon Dieu ! est-ce que dans ce moment je songe à quelque chose, Dubois ? Je ne voudrais pas rendre ma pauvre Hélène malheureuse, voilà tout ; et, toutefois, je crois que le lui donner pour mari ce serait déroger, quoique les Chanlay soient de bonne famille.

— Les connaissez-vous donc, Monseigneur ? Parbleu ! il ne nous manquerait plus que cela.

— J'ai entendu prononcer leur nom il y a longtemps, mais je ne puis me rappeler en quelle occasion. En attendant nous verrons, et, bien que tu en dises, ta raison me décide ; je ne veux pas que cet homme passe pour un lâche. Mais souviens-toi aussi que je ne veux pas non plus qu'il soit maltraité.

— En ce cas, il est bien avec M. de Launay ; mais vous ne connaissez pas la Bastille, Monseigneur. Si vous en aviez tâté une fois seulement, vous ne voudriez plus d'une maison de campagne. Sous le feu roi, c'était une prison ; oh ! mon Dieu ! oui, j'en conviens ; mais sous le règne debonnaire de Philippe d'Orléans, c'est devenu une maison de plaisance. D'ailleurs, c'est là que, dans ce moment-ci, se trouve la meilleure compagnie. Il y a tous les jours festins, bal, concert vocal. On y boit du vin de Champagne à la santé de M. le duc du Maine et du roi d'Espagne. C'est vous qui payez. Aussi, y souhaitez-vous tout haut votre mort et l'extinction de votre race. Pardieu ! M. de Chanlay se trouvera là en pays de connaissance, et à son aise comme le poisson dans

l'eau. Ah ! plaignez-le, Monseigneur, car il est bien à plaindre, le pauvre jeune homme !

— Oui, c'est cela, dit le duc, enchanté de trouver un terme moyen ; et puis nous verrons plus tard, d'après les révélations de la Bretagne...

Dubois éclata de rire.

— Les révélations de la Bretagne ! Ah ! pardieu ! Monseigneur, dit-il, je serais curieux de savoir ce que vous apprendront ces révélations que vous n'avez apprises de la bouche même du chevalier. Vous n'en savez pas encore assez, Monseigneur ? Peste ! si c'était moi, j'en saurais trop.

— Aussi, n'est-ce pas toi, l'abbé.

— Hélas ! malheureusement non, Monseigneur ; car si j'étais le duc d'Orléans régent, je me serais déjà fait cardinal... Mais ne parlons pas de cela ; la chose viendra en temps et lieu je l'espère. D'ailleurs, je crois que j'ai trouvé un moyen de dénouer l'affaire qui vous inquiète.

— Je me délie de tes moyens, l'abbé, je t'en avertis.

— Attendez donc, Monseigneur, vous ne tenez au chevalier que parce que votre fille y tient ?

— Après ?

— Eh bien ! mais si le chevalier payait d'ingratitude sa fidèle amante, héin ? la jeune personne est fière, elle renoncera d'elle-même à son Breton ; ce serait bien joué cela, ce me semble.

— Le chevalier cessera d'aimer Hélène elle ?... un ange ?... impossible !

— Il y a bien des anges qui ont passé par là, Monseigneur. Puis la Bastille fait et défait tant de choses, et on s'y corrompt si vite, surtout dans la société où il se trouvera !

— Eh bien ! nous verrons ; mais pas une démarche sans mon consentement.

— Ne craignez rien, Monseigneur ; pourvu que ma petite politique aille son train, je vous promets de laisser bourgeoiser toute votre petite famille.

— Mauvais drôle ! dit le régent en riant, tu rendrais, sur mon honneur, Satan ridicule.

— Allons donc ! voilà enfin que vous me rendez justice. Voulez-vous profiter de cela, Monseigneur, pour examiner avec moi les pièces que l'on m'envoie de Nantes ? Cela vous affermira dans vos bonnes dispositions.

— Oui ; mais auparavant fais-moi venir madame Desroches.

— Ah ! c'est juste.

Dubois sonna et transmit l'ordre du régent.

Dix minutes après, madame Desroches entra humble et craintive, mais au lieu de l'orage qu'elle attendait, elle reçut cent louis et un sourire.

— Je n'y comprends plus rien, dit-elle ; décidément il paraît que la jeune personne n'était pas sa fille.

XXIII

EN BRETAGNE

Il faut maintenant que nos lecteurs nous permettent de jeter un coup d'œil en arrière, car nous avons, pour nous occuper des héros principaux de notre histoire, laissé en Bretagne des personnages qui méritent un certain intérêt. D'ailleurs, s'ils ne se recommandent pas comme ayant pris une part très active au roman que nous écrivons, l'histoire est là qui les évoque de sa voix inflexible ; il faut donc que, pour le moment, nous subissions les exigences de l'histoire.

La Bretagne avait pris, dès la première conspiration, une part active au mouvement imprimé par les bâtards légitimes. Cette province, qui avait donné des gages de sa fidélité aux principes monarchiques, la poussait en ce moment non seulement jusqu'à l'exagération, mais encore jusqu'à la démeure, puisqu'elle préférait le sang adultérin de son roi aux intérêts du royaume, et puisqu'elle poussait son amour jusqu'au crime, ne craignant pas d'appeler à l'aide des prétentions de ceux qu'elle regardait

lune qui doit avoir lieu le 12 du mois prochain. Le prétexte vous va-t-il ?

— Le prétexte m'irait, monsieur, répondit Morgan avec un accent de mélancolie dont on l'eût cru incapable, si le duel lui-même ne pouvait aller. Vous avez fait un serment, et vous le tiendrez, dites-vous ? Eh bien ! tout imité en fait un aussi en entrant dans la compagnie de Jéhu : c'est de n'exposer dans aucune querelle par-

— Je la fais à vous particulièrement.

Et le chef des compagnons de Jéhu appuya sur ce dernier mot.

— Ah ! ah ! fit le jeune homme, j'ai donc le bonheur de vous intéresser ?

— Comme un frère, répondit Morgan, toujours de sa même voix douce et caressante.

— Allons, dit Roland, décidément, c'est une gageure.



Il y a loin de la poitrine de Bonaparte au poignard d'un assassin.

ticulière une vie qui appartient à sa cause, et non plus à lui.

— Oui ; si bien que vous assassinez, mais ne vous battez pas.

— Vous vous trompez, nous nous battons quelquefois.

— Soyez assez bon pour m'indiquer une occasion d'étudier ce phénomène.

— C'est bien simple ; tâchez, monsieur de Montrevel, de vous trouver, avec cinq ou six hommes résolus comme vous, dans quelque diligence portant l'argent du gouvernement ; défendez ce que nous attaquerons, et l'occasion que vous cherchez sera venue, mais, croyez-moi, faites mieux que cela : ne vous trouvez pas sur notre chemin.

— C'est une menace, monsieur ? dit le jeune homme en relevant la tête.

— Non, monsieur, fit Morgan d'un voix douce, presque suppliante, c'est une prière.

— M'est-elle particulièrement adressée, ou la feriez-vous à un autre ?

En ce moment, Bourrienne entra.

— Roland, dit-il, le premier consul vous demande.

— Le temps de reconduire monsieur jusqu'à la porte de la rue, et je suis à lui.

— Hâtez-vous ; vous savez qu'il n'aime point à attendre.

— Voulez-vous me suivre, monsieur ? dit Roland à son mystérieux compagnon.

— Il y a longtemps que je suis à vos ordres, monsieur.

— Venez, alors.

Et Roland, reprenant le même chemin par lequel il avait amené Morgan, le reconduisit, non pas jusqu'à la porte donnant dans le jardin, — le jardin était fermé, — mais jusqu'à celle de la rue.

Arrive là :

— Monsieur, dit-il à Morgan, je vous ai donné ma parole, je l'ai tenue fidèlement ; mais, pour qu'il n'y ait point de malentendu entre nous, dites-moi bien que cette parole était pour une fois et pour aujourd'hui seulement.

— C'est comme cela que je l'ai entendu, monsieur.

— Ainsi, cette parole, vous me la rendez ?

— Je voudrais la garder, monsieur ; mais je reconnais que vous êtes libre de me la reprendre.

— C'est tout ce que je désirais. Au revoir, monsieur Morgan.

— Permettez-moi de ne pas faire le même souhait, monsieur de Montrevil.

Les deux jeunes gens se saluèrent avec une courtoisie parfaite. Roland rentrant au Luxembourg, et Morgan prenant, en suivant la ligne d'ombre projetée par la muraille, une des petites rues qui conduisent à la place Saint-Sulpice.

C'est celui-ci que nous allons suivre.

XXVI

LE BAL DES VICTIMES

Au bout de cent pas à peine, Morgan ôta son masque : au milieu des rues de Paris, il courait bien autrement risque d'être remarqué avec un masque que remarque sans masque.

Arrive rue Taranne, il frappa à la porte d'un petit hôtel garni qui faisait le coin de cette rue et de la rue du Dragon, entra, prit sur un meuble un chandelier, à un clou la clef du numéro 12, et monta sans éveiller d'autre sensation que celle d'un locataire bien connu qui rentre après être sorti.

Dix heures sonnaient à la pendule au moment même où il refermait sur lui la porte de sa chambre.

Il écouta attentivement les heures, la lumière de la bougie ne se projetant pas jusqu'à la cheminée ; puis, ayant compté dix coups :

— Bon ! se dit-il à lui-même, je n'arriverai pas trop tard.

Malgré cette probabilité, Morgan parut décidé à ne point perdre de temps ; il passa un papier flamboyant sous un grand foyer préparé dans la cheminée, et qui s'enflamma aussitôt, alluma quatre bougies, c'est-à-dire tout ce qu'il y en avait dans la chambre, en disposa deux sur la cheminée, deux sur la commode en face, ouvrit un tiroir de la commode, et étendit sur le lit un costume complet d'incroyable du dernier goût.

Ce costume se composait d'un habit court et carre par devant, long par derrière, d'une couleur tendre, flottant entre le vert d'eau et le gris-perle, d'un gilet de panne chamois à dix-huit boutons de nacre, d'une immense cravate blanche de la plus fine batiste, d'un pantalon collant de casimir blanc, avec un flot de rubans à l'endroit où il se boutonnait, c'est-à-dire au-dessous du mollet ; enfin des bas de soie gris-perle, rayés transversalement du même vert que l'habit, et de fins escarpins à boucles de diamants.

Le lorgnon de rigueur n'était pas oublié.

Quant au chapeau, c'était le même que celui dont Charles Vernet a coiffé son élégant du Directoire.

Ces objets préparés, Morgan parut attendre avec impatience.

Au bout de cinq minutes, il sonna ; un garçon parut.

— Le perruquier, demanda Morgan, n'est-il point venu ?

A cette époque, les perruquiers n'étaient pas encore des coiffeurs.

— Si fait, citoyen, répondit le garçon, il est venu ; mais vous n'étiez pas encore rentré, et il a dit qu'il allait revenir. Du reste, comme vous sonniez, on frappait à la porte ; c'était probablement...

— Voilà ! voilà ! dit une voix dans l'escalier.

— Ah ! bravo ! fit Morgan ; arrivez, maître Cadenette !

Il s'agit de faire de moi quelque chose comme Adonis.

— Ce ne sera pas difficile, monsieur le baron, dit le perruquier.

— Eh bien, eh bien, vous voulez donc absolument me compromettre, citoyen Cadenette ?

— Monsieur le baron, je vous en supplie, appelez-moi

Cadenette tout court, cela m'honorera, car ce sera une preuve de familiarité ; mais ne m'appellez pas citoyen ; si ! c'est une dénomination révolutionnaire ; et, au plus fort de la Terreur, j'ai toujours appelé mon épouse *madame* Cadenette. Maintenant, excusez-moi de ne pas vous avoir attendu ; mais il y a ce soir grand bal rue du Bac, bal des victimes (le perruquier appuya sur ce mot), j'aurais cru que M. le baron devait en être.

— Ah ! ça ! fit Morgan en riant, vous êtes donc toujours royaliste, Cadenette ?

Le perruquier mit tragiquement la main sur son cœur.

— Monsieur le baron, dit-il, c'est non seulement une affaire de conscience, mais aussi une affaire d'état.

— De conscience ! je comprends, maître Cadenette, mais d'état ! que diable l'honorable corporation des perruquiers a-t-elle à faire à la politique ?

— Comment ! monsieur le baron, dit Cadenette tout en s'appêtant à coiffer son client, vous demandez cela ? vous, un aristocrate !

— Chut, Cadenette !

— Monsieur le baron, entre ci-devant, on peut se dire ces choses-là.

— Alors, vous êtes un ci-devant ?

— Tout ce qu'il y a de plus ci-devant. Quelle coiffure M. le baron désire-t-il ?

— Les oreilles de chien, et les cheveux retroussés par derrière.

— Avec un œil de poudre ?

— Deux yeux si vous voulez, Cadenette.

— Ah ! monsieur, quand on pense que, pendant cinq ans, on n'a trouvé que chez moi de la poudre à la marchale ! monsieur le baron, pour une boîte de poudre, on était guillotinée.

— J'ai connu des gens qui l'ont été pour moins que cela, Cadenette. Mais expliquez-moi comment vous vous trouvez être un ci-devant ; j'aime à me rendre compte de tout.

— C'est bien simple, monsieur le baron. Vous admettez, n'est-ce pas, que, parmi les corporations, il y en avait de plus ou moins aristocrates ?

— Sans doute, selon qu'elles se rapprochaient des hautes classes de la société.

— C'est cela, monsieur le baron. Eh bien ! les hautes classes de la société, nous les tenions par les cheveux ; moi, tel que vous me voyez, j'ai coiffé un soir Madame de Polignac ; mon père a coiffé Madame du Barry, mon grand-père Madame de Pompadour ; nous avions nos privilèges, monsieur ; nous portions l'épée. Il est vrai que, pour éviter les accidents qui pouvaient arriver entre têtes chaudes comme les nôtres, la plupart du temps nos épées étaient en bois ; mais tout au moins, si ce n'était pas la chose, c'était le simulacre. Oui, monsieur le baron, continua Cadenette avec un soupir, ce temps-là, c'était le beau temps, non seulement des perruquiers, mais aussi de la France. Nous étions de tous les secrets, de toutes les intrigues, on ne se cachait pas de nous ; et il n'y a pas d'exemple, monsieur le baron, qu'un secret ait été trahi par un perruquier. Voyez notre pauvre reine, à qui a-t-elle confié ses diamants ? au grand, à l'illustre Léonard, au prince de la coiffure. Eh bien, monsieur le baron, deux hommes ont suffi pour renverser l'échafaudage d'une puissance qui reposait sur les perruques de Louis XIV, sur les poufs de la Régence, sur les crêpes de Louis XV, et sur les galeries de Marie-Antoinette.

— Et ces deux hommes, ces deux niveleurs, ces deux révolutionnaires, quels sont-ils, Cadenette ? que je les voie, autant qu'il sera en mon pouvoir, à l'exécution publique.

— M. Rousseau et le citoyen Talma. M. Rousseau, qui a dit cette absurdité : « Revenez à la nature, » et le citoyen Talma, qui a inventé les coiffures à la Titus.

— C'est vrai, Cadenette, c'est vrai.

— Enfin, avec le Directoire, on a eu un instant d'espérance. M. Barras n'a jamais abandonné la poudre, et le citoyen Moulin a conservé la queue ; mais, vous comprenez, le 18 brumaire a tout anéanti ; le moyen de faire friser les cheveux de M. Bonaparte !... Ah ! tenez, continua Cadenette en faisant bouffer les oreilles de chien de sa pratique, à la bonne heure, voilà de véri-

tables cheveux d'aristocrate, doux et fins comme de la soie, et qui tiennent le fer, que c'est à croire que vous portez perruque. Regardez-vous, monsieur le baron; vous vouliez être beau comme Adonis... Ah! si Venus vous avait vu, ce n'est point d'Adonis que Mars eût été jaloux.

Et Cadenette, arrivé au bout de son travail et satisfait de son œuvre, présenta un miroir à main à Morgan, qui se regarda avec complaisance.

— Allons, allons! dit-il au perruquier, décidément, mon cher, vous êtes un artiste! Retenez bien cette coiffure-là: si jamais on me coupe le cou, comme il y a probablement des femmes à mon exécution, c'est cette coiffure-là que je me choisis.

— M. le baron veut qu'on le regrette, dit sérieusement le perruquier.

— Oui, et, en attendant, mon cher Cadenette, voici un écu pour la peine que vous avez prise. Ayez la bonté de dire en descendant que l'on m'appelle une voiture.

Cadenette poussa un soupir.

— Monsieur le baron, dit-il, il y a une époque où je vous eusse répondu: Montrez-vous à la cour avec cette coiffure, et je serai payé; mais il n'y a plus de cour, monsieur le baron, et il faut vivre... Vous aurez votre voiture.

Sur quoi, Cadenette poussa un second soupir, mit l'écu de Morgan dans sa poche, fit le salut révérencieux des perruquiers et des maîtres de danse, et laissa le jeune homme parachever sa toilette.

Une fois la coiffure achevée, ce devait être chose bientôt faite; la crayate seule prit un peu de temps à cause des brouillards qu'elle nécessitait, mais Morgan se tira de cette tâche difficile en homme expérimenté, et, à onze heures sonnantes, il était prêt à monter en voiture.

Cadenette n'avait point oublié la commission: un fiacre attendait à la porte.

Morgan y sauta en criant:

— Rue du Bac, n° 60.

Le fiacre prit la rue de Grenelle, remonta la rue du Bac et s'arrêta au n° 60.

— Voilà votre course payée double, mon ami, dit Morgan, mais à la condition que vous ne stationnez pas à la porte.

Le fiacre reçut trois francs et disparut au coin de la rue de Valenciennes.

Morgan jeta les yeux sur la façade de la maison; c'était à croire qu'il s'était trompé de porte, tant cette façade était sombre et silencieuse.

Cependant Morgan n'hésita point, il frappa d'une certaine façon.

La porte s'ouvrit.

Au fond de la cour s'étendait un grand bâtiment ardemment éclairé.

Le jeune homme se dirigea vers le bâtiment; à mesure qu'il approchait, le son des instruments venait à lui.

Il monta un étage et se trouva dans le vestiaire.

Il tendit son manteau au contrôleur chargé de veiller sur les pardessus.

— Voici un numéro, lui dit le contrôleur; quant aux armes, déposez-les dans la galerie, de manière que vous puissiez les reconnaître.

Morgan mit le numéro dans la poche de son pantalon, et entra dans une grande galerie transformée en arsenal.

Il y avait là une véritable collection d'armes de toutes les espèces, pistolets, tromblons, carabines, épées, poignards. Comme le bal pouvait être tout à coup interrompu par une descente de la police, il fallait qu'à la seconde chaque danseur pût se transformer en combattant.

Déarrassé de ses armes, Morgan entra dans la salle du bal.

Nous doutons que la plume puisse donner à nos lecteurs une idée de l'aspect qu'offrait ce bal.

En général, comme l'indiquait son nom, bal des victimes, on n'était admis à ce bal qu'en vertu des droits étranges que vous y avaient donnés vos parents envoyés

sur l'échafaud par la Convention ou la commune de Paris, mitraillés par Collot d'Herbois, ou noyés par Carrier; mais comme, à tout prendre, c'étaient les guillotines qui, pendant les trois années de terreur que l'on venait de traverser, l'avaient emporté en nombre sur les autres victimes, les costumes qui formaient la majorité étaient les costumes des victimes de l'échafaud.

Ainsi, la plus grande partie des jeunes filles dont les mères et les sœurs aînées étaient tombées sous la main du bourreau, portaient elles-mêmes le costume que leur mère et leur sœur avaient revêtu pour la suprême et lugubre cérémonie, c'est-à-dire la robe blanche, le châle, rouge et les cheveux coupés à fleur de cou.

Quelques-unes, pour ajouter à ce costume, déjà si caractéristique, un détail plus significatif encore, quelques-unes avaient noué autour de leur cou un fil de soie rouge, mince comme le tranchant d'un rasoir, lequel, comme chez la Marguerite de Faust au sabbat, indiquait le passage du fer entre les mastoïdes et les clavicales.

Quant aux hommes qui se trouvaient dans le même cas, ils avaient le collet de leur habit rabattu en arrière, celui de leur chemise flottant, le cou nu et les cheveux coupés.

Mais beaucoup avaient d'autres droits, pour entrer dans ce bal, que d'avoir eu des victimes dans leurs familles, beaucoup avaient fait eux-mêmes des victimes.

Ceux-là cumulaient.

Il y avait là des hommes de quarante à quarante-cinq ans, qui avaient été élevés dans les boudoirs des belles courtisanes du dix-septième siècle, qui avaient connu Madame du Barry dans les mansardes de Versailles, la Sophie Arnould chez M. de Lauraguais, la Duthé chez le comte d'Artois, qui avaient emprunté à la politesse du vice le vernis dont ils reconstruisaient leur ferocité. Ils étaient encore jeunes et beaux; ils entraient dans un salon secouant leurs chevelures odorantes et leurs mouchoirs parfumés, et ce n'était point une précaution inutile, car, s'ils n'eussent senti l'ambre ou la verveine, ils eussent senti le sang.

Il y avait là des hommes de vingt-cinq à trente ans, mis avec une élégance infinie, qui faisaient partie de l'association des Vengeurs, qui semblaient saisis de la monomanie de l'assassinat, de la folie de l'égorgement; qui avaient la frénésie du sang, et que le sang ne désaltérait pas; qui, lorsque l'ordre leur était venu de tuer, tuaient celui qui leur était désigné, ami ou ennemi; qui portaient la conscience du commerce dans la comptabilité du meurtre; qui recevaient la traite sanglante qui leur demandait la tête de tel ou tel jacobin, et qui la payaient à vue.

Il y avait là des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, des enfants presque, mais des enfants nourris comme Achille, de la moelle des bêtes féroces, comme Pyrrhus de la chair des ours; c'étaient des élèves bandits de Schiller, des apprentis francs-juges de la sainte Vehme; c'était cette génération étrange qui arrive après les grandes convulsions politiques, comme virent les Titans après le chaos, les hydres après le déluge, comme viennent enfin les vautours et les corbeaux après le carnage.

C'était un spectre de bronze, impassible, implacable, inflexible qu'on appelle le talion.

Et ce spectre se mêlait aux vivants; il entraînait dans les salons dorés, il faisait un signe du regard, un geste de la main, un mouvement de la tête, et on le suivait.

On faisait, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails si inconnus et cependant si véridiques, on faisait Charlemagne à la bouillotte pour une partie d'extermination.

La Terreur avait affecté un grand cynisme dans ses vêtements, une austérité lacédémonienne dans ses repas, le plus profond mépris enfin d'un peuple sauvage pour tous les arts et pour tous les spectacles.

La réaction thermidorienne, au contraire, était élégante, parée et opulente; elle épuisait tous les luxes et toutes les voluptés, comme sous la royauté de Louis XV; seulement, elle ajouta le luxe de la vengeance, la volupté du sang.

Fréron donna son nom à toute cette jeunesse que l'on appela jeunesse de Fréron ou jeunesse dorée.

Pourquoi Fréron, plutôt qu'un autre, eut-il cet étrange et fatal honneur ?

Je ne me chargerai pas de vous le dire : mes recherches, — et ceux qui me connaissent me rendront cette justice que, quand je veux arriver à un but, les recherches ne me coûtent pas, — mes recherches ne m'ont rien appris là-dessus.

Ce fut un caprice de la mode ; la mode est la seule déesse plus capricieuse encore que la fortune.

A peine nos lecteurs savent-ils aujourd'hui ce que c'était que Fréron, et celui qui fut le plastron de Voltaire est plus connu que celui qui fut le patron de ces élégants assassins.

L'un était le fils de l'autre. Louis-Stanislas était le fils d'Elie-Catherine ; le père était mort de colère de voir son journal supprimé par le garde des sceaux Mironmesnil.

L'autre, irrité par les injustices dont son père avait été victime, avait d'abord embrassé avec ardeur les principes révolutionnaires, et, à la place de l'Année littéraire, morte et étranglée en 1775, il avait, en 1789, créé l'Orateur du peuple. Envoyé dans le Midi comme agent extraordinaire, Marseille et Toulon gardent encore aujourd'hui le souvenir de ses cruautés.

Mais tout fut oublié quand, au 9 thermidor, il se prononça contre Robespierre, et aida à précipiter de l'autel de l'Être suprême le colosse qui, d'apôtre, s'était fait dieu. Fréron, repudié par la Montagne, qui l'abandonna aux lourdes mâchoires de Moïse Bayle ; Fréron, repoussé avec dédain par la Gironde, qui le livra aux imprécations d'Isnard ; Fréron, comme le disait le terrible et pittoresque orateur du Var, Fréron, tout nu et tout couvert de la lèpre du crime, fut recueilli, caressé, choyé par les thermidoriens ; puis, du camp de ceux-ci, il passa dans le camp des royalistes, et, sans aucune raison d'obtenir ce fatal honneur, se trouva tout à coup à la tête d'un parti puissant de jeunesse, d'énergie et de vengeance, place entre les passions du temps, qui menaient à tout, et l'impuissance des lois, qui souffraient tout.

Ce fut au milieu de cette jeunesse dorée, de cette jeunesse de Fréron, grasseyant, zézayant, donnant sa parole d'honneur à tout propos, que Morgan se fraya un passage.

Toute cette jeunesse, il faut le dire, malgré le costume dont elle était revêtue, malgré les souvenirs que rappelaient ces costumes, toute cette jeunesse était d'une gaieté folle.

C'est incompréhensible, mais c'était ainsi.

Expliquez si vous pouvez cette danse macabre qui, au commencement du quinzième siècle, avec la furie d'un galop moderne conduit par Musard, déroulant ses anneaux dans le cimetière même des Innocents, laissa choir au milieu des tombes cinquante mille de ses funèbres danseurs.

Morgan cherchait évidemment quelqu'un.

Un jeune élégant qui plongeait, dans une bonbonnière de vermeil que lui tendait une charmante victime, un doigt rouge de sang, seule partie de sa main délicate qui eût été soustraite à la pâte d'amande, voulait l'arrêter pour lui donner des détails sur l'expédition dont il avait rapporté ce sanglant trophée ; mais Morgan lui sourit, pressa celle de ses deux mains qui était gantée, et se contenta de lui répondre :

— Je cherche quelqu'un.

— Affaire pressée ?

— Compagnie de Jehu.

Le jeune homme au doigt sanglant le laissa passer.

Une adorable furie, comme eût dit Corneille, qui avait ses cheveux retenus par un poignard à la lame plus pointue que celle d'une aiguille, lui barra le passage en lui disant :

— Morgan, vous êtes le plus beau, le plus brave et le plus digne d'être aimé de tous ceux qui sont ici. Qu'avez-vous à répondre à la femme qui vous dit cela ?

— J'ai à lui répondre que j'aime, dit Morgan, et que mon cœur est trop étroit pour une haine et deux amours. Et il continua sa recherche.

Deux jeunes gens qui discutaient, l'un disant : « C'est un Anglais, » l'autre disant : « C'est un Allemand, » arrêtaient Morgan.

— Ah ! pardieu ! dit l'un, voilà l'homme qui peut nous tirer d'embarras.

— Non, répondit Morgan en essayant de rompre la barrière qu'ils lui opposaient, car je suis pressé.

— Il n'y a qu'un mot à répondre, dit l'autre. Nous venons de parler, Saint-Amand et moi, que l'homme jugé et exécuté dans la chartreuse de Seillon était, selon lui, un Allemand, selon moi un Anglais.

— Je ne sais, répondit Morgan, je n'y étais pas. Adressez-vous à Hector : c'est lui qui présidait ce soir-là.

— Dis-nous-ator où est Hector ?

— Dites-moi plutôt où est Tiffauges ; je le cherche.

— Là-bas, au fond, dit le jeune homme en indiquant un point de la salle où la contredanse bondissait plus joyeuse et plus animée. Tu le reconnaitras à son gilet ; son pantalon, non plus, n'est point à dédaigner, et je m'en ferai faire un pareil avec la peau du premier mathévon à qui j'aurai affaire.

Morgan ne prit point le temps de demander ce que le gilet de Tiffauges avait de remarquable, et par quelle coupe bizarre ou quelle étoffe précieuse son pantalon avait pu obtenir l'approbation d'un homme aussi expert en pareille matière que l'était celui qui lui adressait la parole. Il alla droit au point indiqué par le jeune homme et vit celui qu'il cherchait dansant un pas d'été qui semblait, par son habileté et son tricotage, qu'on me pardonne ce terme technique, sorti des salons de Vestris lui-même.

Morgan fit un signe au danseur.

Tiffauges s'arrêta à l'instant même, salua sa danseuse, la reconduisit à sa place, s'excusa sur l'urgence de l'affaire qui l'appelait et vint prendre le bras de Morgan.

— L'avez-vous vu ? demanda Tiffauges à Morgan.

— Je le quitte, répondit celui-ci.

— Et vous lui avez remis la lettre du roi ?

— A lui-même.

— L'a-t-il lue ?

— A l'instant.

— Et il a fait une réponse ?

— Il en a fait deux, une verbale, une écrite ; la seconde dispense de la première.

— Et vous l'avez ?

— La voici.

— En savez-vous le contenu ?

— C'est un refus.

— Positif ?

— Tout ce qu'il y a de plus positif.

— Sait-il que, du moment où il nous ôte tout espoir, nous le traitons en ennemi ?

— Je le lui ai dit.

— Et il a répondu ?

— Il n'a pas répondu, il a haussé les épaules.

— Quelle intention lui croyez-vous donc ?

— Ce n'est pas difficile à deviner.

— Aurait-il l'idée de garder le pouvoir pour lui ?

— Cela m'en a bien l'air.

— Le pouvoir, mais pas le trône ?

— Pourquoi pas le trône ?

— Il n'oserait se faire roi.

— Oh ! je ne puis pas vous répondre si c'est précisément roi qu'il se fera ; mais je vous réponds qu'il se fera quelque chose.

— Mais, enfin, c'est un soldat de fortune.

— Mon cher, mieux vaut en ce moment être le fils de ses œuvres que le petit-fils d'un roi.

Le jeune homme resta pensif.

— Je rapporterai tout cela à Cadoudal, fit-il.

— Et ajoutez que le premier consul a dit ces propres paroles : « Je tiens la Vendée dans ma main, et, si je veux, dans trois mois, il ne s'y brûlera plus une amorce. »

— C'est bon à savoir.

— Vous le savez ; que Cadoudal le sache, et faites-en votre profit.

En ce moment, la musique cessa tout à coup ; le bourdonnement des danseurs s'éteignit ; il se fit un

grand silence, et, au milieu de ce silence, quatre noms furent prononcés par une voix sonore et accentuée.

Ces quatre noms étaient ceux de Morgan, de Montbar, d'Adler et de d'Assas.

— Pardon, dit Morgan à Tiffauges, il se prépare probablement quelque expédition dont je suis ; force m'est donc, à mon grand regret, de vous dire adieu ; seulement, avant de vous quitter, laissez-moi regarder de plus près votre gilet et votre pantalon, dont on m'a parlé ; c'est une curiosité d'amateur, j'espère que vous l'excuserez.

— Comment donc ! fit le jeune Vendéen, bien volontiers.

XXVII

LA PEAU DES OURS

Et, avec une rapidité et une complaisance qui faisaient honneur à sa courtoisie, il s'approcha des candélabres qui brûlaient sur la cheminée.

Le gilet et le pantalon paraissaient être de la même étoffe ; mais quelle était cette étoffe ? c'était là que le connaisseur le plus expérimenté se fût trouvé dans l'embarras.

Le pantalon était un pantalon collant ordinaire, de couleur tendre, flottant entre le chamois et la couleur de chair ; il n'offrait rien de remarquable que d'être sans couture aucune et de coller exactement sur la chair.

Le gilet avait au contraire deux signes caractéristiques qui appelaient plus particulièrement l'attention sur lui : il était troué de trois balles dont on avait laissé les trous béants, en les ravivant avec du carmin qui jouait le sang à s'y méprendre.

En outre, au côté gauche était peint le cœur sanglant qui servait de point de reconnaissance aux Vendéens.

Morgan examina les deux objets avec la plus grande attention, mais l'examen fut infructueux.

— Si je n'étais pas si pressé, dit-il, je voudrais en avoir le cœur net, et ne m'en rapporter qu'à mes propres lumières ; mais, vous avez entendu, il est probablement arrivé quelques nouvelles au comite ; c'est de l'argent que vous pouvez annoncer à Cadoudal ; seulement, il faut l'aller prendre. Je commande d'ordinaire ces sortes d'expéditions, et, si je tardais, un autre se présenterait à ma place. Dites-moi donc quel est le tissu dont vous êtes habillé ?

— Mon cher Morgan, dit le Vendéen, vous avez peut-être entendu dire que mon frère avait été pris aux environs de Bressuire et fusillé par les bleus ?

— Oui, je sais cela.

— Les bleus étaient en retraite ; ils laissèrent le corps au coin d'une haie ; nous les poursuivions l'épée dans les reins, de sorte que nous arrivâmes derrière eux. Je retrouvai le corps de mon frère encore chaud. Dans une de ses blessures était plantée une branche d'arbre avec cette étiquette : « Fusillé comme brigand, par moi, Claude Flageolet, caporal au 3^e bataillon de Paris. » Je recueillis le corps de mon frère ; je lui fis enlever la peau de la poitrine, cette peau qui, trouée de trois balles, devait éternellement crier vengeance devant mes yeux, et j'en fis faire mon gilet de bataille.

— Ah ! ah ! fit Morgan avec un certain étonnement dans lequel, pour la première fois, se mêlait quelque chose qui ressemblait à de la terreur ; ah ! ce gilet est fait avec la peau de votre frère ? Et le pantalon ?

— Oh ! répondit le Vendéen, le pantalon, c'est autre chose ; il est fait avec celle du citoyen Claude Flageolet, caporal au 3^e bataillon de Paris.

En ce moment la même voix retentit, appelant pour la seconde fois, et dans le même ordre, les noms de Morgan, de Montbar, d'Adler et de d'Assas.

Morgan s'élança hors du cabinet.

Morgan traversa la salle de danse dans toute sa lon-

gueur et se dirigea vers un petit salon situé de l'autre côté du vestiaire.

Ses trois compagnons, Montbar, Adler et d'Assas l'y attendaient déjà.

Avec eux se trouvait un jeune homme portant le costume d'un courrier de cabinet à la livrée du gouvernement, c'est-à-dire l'habit vert et le or.

Il avait les grosses bottes poudreuses, la casquette-visière et le sac de dépêches qui constituent le harnachement essentiel d'un courrier de cabinet.

Une carte de Cassini, sur laquelle on pouvait relever jusqu'aux moindres sinuosités de terrain, était étendue sur une table.

Avant de dire ce que faisait là ce courrier et dans quel but était étendue cette carte, jetons un coup d'œil sur les trois nouveaux personnages dont les noms venaient de retentir dans la salle du bal, et qui sont destinés à jouer un rôle important dans la suite de cette histoire.

Le lecteur connaît déjà Morgan, l'Achille et le Paris tout à la fois de cette étrange association. Morgan avec ses yeux bleus, ses cheveux noirs, sa taille haute et bien prise, sa tournure gracieuse, vive et svelte, son œil qu'on n'avait jamais vu sans un regard animé ; sa bouche aux lèvres fraîches et aux dents blanches, qu'on n'avait jamais vue sans un sourire ; sa physionomie si remarquable, composée d'un mélange d'éléments qui semblaient étrangers les uns aux autres, et sur laquelle on retrouvait tout à la fois la force et la tendresse, la douceur et l'énergie, et tout cela mêlé à l'étourdissante expression d'une gaieté qui devenait effrayante parfois lorsqu'on songeait que cet homme côtoyait éternellement la mort, et la plus effrayante de toutes les morts, celle de l'échafaud.

Quant à d'Assas, c'était un homme de trente-cinq à trente-huit ans, aux cheveux touffus et grisonnants, mais aux sourcils et aux moustaches d'un noir d'ébène ; pour ses yeux, ils étaient de cette admirable nuance des yeux indiens tirant sur le marron. C'était un ancien capitaine de dragons, admirablement bâti pour la lutte physique et morale, dont les muscles indiquaient la force, et la physionomie l'entêtement. Au reste, d'une tournure noble, d'une grande élégance de manières, parfumé comme un petit-maître, et respirant par manie ou par manie de volupté, soit un flacon de sel anglais, soit une cassette de vermeil contenant les parfums les plus subtils.

Montbar et Adler, dont on ne connaissait pas plus les véritables noms que l'on ne connaissait ceux de d'Assas et de Morgan, étaient généralement appelés dans la compagnie *les inséparables*. Figurez-vous Damon et Pythias, Euryale et Nisus, Oreste et Pylade à vingt-deux ans ; l'un joyeux, loquace, bruyant ; l'autre triste, silencieux, rêveur ; partageant tout, dangers, argent, maîtres ; se complétant l'un par l'autre, atteignant à eux deux les limites de tous les extrêmes ; chacun dans le péril s'oubliant lui-même pour veiller sur l'autre, comme les jeunes Spartiates du bataillon sacré, et vous aurez une idée de Montbar et d'Adler.

Il va sans dire que tous trois étaient compagnons de Jéhu.

Ils étaient convoqués, comme s'en était douté Morgan, pour affaire de la compagnie.

Morgan, en entrant, alla droit au faux courrier et lui serra la main.

— Ah ! ce cher ami ! dit celui-ci avec un mouvement de l'arrière-train indiquant qu'on ne fait pas impunément, si bon cavalier que l'on soit, une cinquantaine de lieues à franc étrier sur des bidets de poste ; vous vous la passez douce, vous autres Parisiens, et, relativement à vous, Annibal à Capoue était sur des ronces et des épines ! Je n'ai fait que jeter un coup d'œil sur la salle de bal, en passant, comme doit faire un pauvre courrier de cabinet portant les dépêches du général Masséna au citoyen premier consul ; mais vous avez là, il me semble, un choix de victimes parfaitement entendu ; seulement, mes pauvres amis, il faut pour le moment dire adieu à tout cela ; c'est désagréable, c'est malheureux, c'est désespérant, mais la maison Jéhu avant tout.

— Mon cher Bastier, dit Morgan.

— Holà ! dit Hastier, pas de noms propres, s'il vous plaît, messieurs. La famille Hastier est une honnête famille de Lyon faisant négoce, comme on dit, place des Terreaux, de père en fils, et qui serait fort humiliée d'apprendre que son héritier s'est fait courrier de cabinet et court les grands chemins avec la besace nationale sur le dos. Lecoq, tant que vous voudrez, mais Hastier point : je ne connais pas Hastier. Et vous messieurs, continua le jeune homme s'adressant à Montbar, à Adler et à d'Assas, le connaissez-vous ?

— Non, répondirent les trois jeunes gens, et nous demandons pardon pour Morgan, qui a fait erreur.

— Mon cher Lecoq, fit Morgan.

— A la bonne heure, interrompit Hastier, je réponds à ce nom-là. Eh bien, voyons, que voulais-tu me dire ?

— Je voulais te dire que, si tu n'étais pas l'antipode du dieu Harpoerate, que les Egyptiens représentaient un doigt sur la bouche, au lieu de le jeter dans une foule de divagations plus ou moins fleuries, nous saurions déjà pourquoi ce costume et pourquoi cette carte ?

— Eh ! pardieu ! si tu ne le sais pas encore, reprit le jeune homme, c'est la faute et non la mienne. S'il n'avait point fallu l'appeler deux fois, perdu que tu étais probablement avec quelque belle Euménide, demandant, à un beau jeune homme vivant, vengeance pour de vieux parents morts, tu serais aussi avancé que ces messieurs, et je ne serais pas obligé de bisser ma cavatine. Voici ce que c'est : il s'agit tout simplement d'un reste du trésor des ours de Berne, que, par ordre du général Masséna, le général Lecourbe a expédié au citoyen premier consul. Une misère, cent mille francs, qu'on n'ose faire passer par le Jura à cause des partisans de M. Teyssonnet, qui seraient, à ce que l'on prétend, gens à s'en emparer, et que l'on expédie par Genève, Bourg, Mâcon, Dijon et Troyes ; route bien autrement sûre, comme on s'en apercevra au passage.

— Très bien !

— Nous avons été avisé de la nouvelle par Renard, qui est parti de Gex à franc écrier, et qui l'a transmise à l'hirondelle, pour le moment en station à Chalon-sur-Saône, lequel ou laquelle l'a transmise à Auxerre, à moi, Lecoq, lequel vient de faire quarante-cinq lieues pour vous la transmettre à son tour. Quant aux détails secondaires, les voici. Le trésor est parti de Berne octodi dernier, 28 nivôse an VIII de la République triple et divisible. Il doit arriver aujourd'hui duodi à Genève ; il en partira demain tridi avec la diligence de Genève à Bourg ; de sorte qu'en partant cette nuit même, après-demain quindidi, vous pouvez, mes chers fils d'Israël, rencontrer le trésor de MM. les ours entre Dijon et Troyes, vers Bars-sur-Seine ou Châtillon. Qu'en dites-vous ?

— Pardieu ! fit Morgan, ce que nous en disons, il me semble qu'il n'y a pas de discussions là-dessus ; nous disons que jamais nous ne nous serions permis de toucher à l'argent de messeigneurs les ours de Berne tant qu'il ne serait pas sorti des coffres de Leurs Seigneuries ; mais que, du moment où il a changé de destination une première fois, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'il en change une seconde. Seulement, comment allons-nous partir ?

— N'avez-vous donc pas la chaise de poste ?

— Si fait, elle est ici, sous la remise.

— N'avez-vous pas des chevaux pour vous conduire jusqu'à la prochaine poste ?

— Ils sont à l'écurie.

— N'avez-vous point chacun votre passeport ?

— Nous en avons chacun quatre.

— Eh bien ?

— Eh bien, nous ne pouvons pas arrêter la diligence en chaise de poste ; nous ne nous gênons guère, mais nous ne prenons pas encore nos aises à ce point-là.

— Bon ! pourquoi pas ? dit Montbar ; ce serait original. Je ne vois pas pourquoi, puisqu'on prend un bâtiment à l'abordage avec une barque, on ne prendrait pas aussi une diligence à l'abordage avec une chaise de poste ; cela nous manque comme fantaisie ; en essayons-nous, Adler ?

— Je ne demanderais pas mieux, répondit celui-ci ; mais le postillon, qu'en feras-tu ?

— C'est juste, répondit Montbar.

— Le cas est prévu, mes enfants, dit le courrier ; on a expédié une estafette à Troyes ; vous laisserez votre chaise de poste chez Delbaucé ; vous y trouverez quatre chevaux tout sellés qui regorgeront d'avoine ; vous calculerez votre temps, et, après-demain, ou plutôt demain, car minuit est sonné, demain, entre sept ou huit heures du matin, l'argent de MM. les ours passera un mauvais quart d'heure.

— Allons-nous changer de costume ? demanda d'Assas.

— Pourquoi faire ? dit Morgan ; il me semble que nous sommes fort présentables comme nous voici ; jamais diligence n'aura été soulagée d'un poids incommode par des gens mieux vêtus. Jetons un dernier coup d'œil sur la carte, faisons apporter du buffet dans les coffres de la voiture un pâté, une volaille froide et une douzaine de bouteilles de vin de Champagne, armons-nous à l'arsenal, enveloppons-nous dans de bons manteaux, et fouette cocher !

— Tiens, dit Montbar, c'est une idée, cela.

— Je crois bien, continua Morgan ; nous crèverons les chevaux s'il le faut ; nous serons de retour ici à sept heures du soir, et nous nous montrerons à l'Opéra.

— Ce qui établira un alibi, dit d'Assas.

— Justement, continua Morgan avec son inaltérable gaieté ; le moyen d'admettre que des gens qui applaudissent Mademoiselle Clotilde et M. Vestris à huit heures du soir, étaient occupés le matin, entre Bar et Châtillon, à régler leurs comptes avec le conducteur d'une diligence ? Voyons, mes enfants, un coup d'œil sur la carte, afin de choisir notre endroit.

Les quatre jeunes gens se penchèrent sur l'œuvre de Cassini.

— Si j'avais un conseil topographique à vous donner, dit le courrier, ce serait de vous embusquer un peu en deçà de Massu ; il y a un gue en face des Riceys ; tenez, là !

Et le jeune homme indiqua le point précis sur la carte.

— Je gagnerais Chaource, que voilà ; de Chaource, vous avez une route départementale, droite comme un I, qui vous conduit à Troyes ; à Troyes, vous retrouvez votre voiture, vous prenez la route de Sens au lieu de celle de Coulommiers ; les badauds — il y en a en province — qui vous ont vu passer la veille, ne s'étonnent pas de vous voir repasser le lendemain ; vous êtes à l'Opéra à dix heures, au lieu d'y être à huit, ce qui est de bien meilleur ton, — et ni vu ni connu, je l'embarquille.

— Adopté pour mon compte, dit Morgan.

Adopté ! repeterent en chœur les trois autres jeunes gens.

Morgan tira une des deux montres dont les chaînes se balançaient à sa ceinture ; c'était un chef-d'œuvre de Petitot comme émail, et sur la double boîte qui protégeait la peinture était un chiffre en diamants. La filiation de ce merveilleux bijou était établie comme celle d'un cheval arabe ; elle avait été faite pour Marie-Antoinette, qui l'avait donnée à la duchesse de Polastron, laquelle l'avait donnée à la mère de Morgan.

— Une heure du matin, dit Morgan ; allons, messieurs, il faut qu'à trois heures nous relayions à Lagny.

A partir de ce moment, l'expédition était commencée. Morgan devenait le chef ; il ne consultait plus, il ordonnait.

D'Assas, — qui en son absence commandait, — lui présent, obéissait tout le premier.

Une demi-heure après, une voiture enfermant quatre jeunes gens enveloppés de leurs manteaux était arrêtée à la barrière de Fontainebleau par le chef de poste, qui demandait les passeports.

— Oh ! la bonne plaisanterie ! fit l'un d'eux en passant sa tête par la portière et en affectant l'accent à la mode ; il faut donc des passeports pour s'asseoir à Grosbois, chez le citoyen Baas ? Ma parole d'honneur *panachée*, vous êtes fou, mon *ché hamé* ! Allons, fouette cocher !

Le cocher fouetta et la voiture passa sans difficulté.

XXVIII

EN FAMILLE

Laissons nos quatre chasseurs gagner Lagny, où, grâce aux passeports qu'ils doivent à la complaisance des employés du citoyen Fouche, ils troqueront leurs chevaux

— Mon âge, tout au plus.
 — Oui, c'est bien cela; la voix est jeune. Ah çà, Roland, est-ce que je me tromperais? est-ce qu'il y aurait une jeune génération royaliste?
 — Eh! mon général, répondit Roland avec un mouvement d'épaules, c'est un reste de la vieille.
 — Eh bien, Roland, il faut en faire une autre qui soit dévouée à mon fils, si jamais j'ai un fils.
 Roland fit un geste qui pouvait se traduire par ces mots : « Je ne m'y oppose pas. »



Je retrouvai le corps de mon frère.

de maître contre des chevaux de poste, et leur cocher contre un postillon, et voyons pourquoi le premier consul avait fait demander Roland.

Roland s'était empressé, en quittant Morgan, de se rendre aux ordres de son général.

Il avait trouvé celui-ci debout et pensif devant la cheminée.

Au bruit qu'il avait fait en entrant, le général Bonaparte avait levé la tête.

— Que vous êtes-vous dit tous les deux? demanda Bonaparte sans préambule, et se liant à l'habitude que Roland avait de répondre à sa pensée.

— Mais, dit Roland, nous nous sommes fait toutes sortes de compliments... et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

— Quel effet te fait-il?

— L'effet d'un homme parfaitement élevé.

— Quel âge lui donnes-tu?

Bonaparte comprit parfaitement le geste.

— Ce n'est pas le tout que tu ne t'y opposes pas, dit-il, il faut y contribuer.

Un frissonnement nerveux passa sur le corps de Roland.

— Et comment cela, général? demanda-t-il.

— En te mariant.

Roland éclata de rire.

— Bon! avec mon anévrisme? dit-il.

Bonaparte le regarda.

— Mon cher Roland, dit-il, ton anévrisme m'a bien l'air d'un prétexte pour rester garçon.

— Vous croyez?

— Oui; et, comme je suis un homme moral, je veux qu'on se marie.

— Avec cela que je suis immoral, moi, répondit Roland, et que je cause du scandale avec mes maîtresses!

— Auguste, reprit Bonaparte, avait rendu des lois con-

tre les célibataires : il les privait de leurs droits de citoyens romains.

— Auguste...

— Eh bien ?

— J'attendrai que vous soyez Auguste ! vous n'êtes encore que César.

Bonaparte s'approcha du jeune homme.

— Il y a des noms, mon cher Roland, dit-il en lui posant la main sur l'épaule, que je ne veux pas voir s'éteindre, et le nom de Montrevel est de ceux-là.

— Eh bien, général, est-ce qu'à mon défaut, et en supposant que, par un caprice, une fantaisie, un entêtement, je me refuse à la perpétuer, est-ce qu'il n'y a pas mon frère ?

— Comment ! ton frère ? tu as donc un frère ?

— Mais oui, j'ai un frère ! pourquoi donc n'aurais-je pas un frère ?

— Quel âge a-t-il ?

— Onze à douze ans.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de lui ?

— Parce que j'ai pensé que les faits et gestes d'un gamin de cet âge-là ne vous intéresseraient pas beaucoup.

— Tu te trompes, Roland : je m'intéresse à tout ce qui touche mes amis ; il fallait me demander quelque chose pour ce frère.

— Quoi, général ?

— Son admission dans un collège de Paris.

— Bah ! vous avez assez de solliciteurs autour de vous sans que j'en grossisse le nombre.

— Tu entends, il faut qu'il vienne dans un collège de Paris ; quand il aura l'âge, je le ferai entrer à l'École militaire ou à quelque autre école que je fonderai d'ici là.

— Ma foi, général, répondit Roland, à l'heure qu'il est, comme si j'eusse deviné vos bonnes intentions à son égard, il est en route ou bien près de s'y mettre.

— Comment cela ?

— J'ai écrit, il y a trois jours, à ma mère d'amener l'enfant à Paris ; je comptais lui choisir un collège sans vous en rien dire, et, quand il aurait l'âge, vous en parler... en supposant toutefois que mon anévrisme ne m'ait pas enlevé d'ici là. Mais, dans ce cas...

— Dans ce cas ?

— Dans ce cas, je laissais un bout de testament à votre adresse, qui vous recommandait la mère, le fils et la fille, tout le bataclan.

— Comment, la fille ?

— Oui, ma sœur.

— Tu as donc aussi une sœur ?

— Parfaitement.

— Quel âge ?

— Dix-sept ans.

— Jolie ?

— Charmante !

— Je me charge de son établissement.

Roland se mit à rire.

— Qu'as-tu ? lui demanda le premier consul.

— Je dis, général, que je vais faire mettre un écriteau au-dessus de la grande porte du Luxembourg.

— Et sur cet écriteau ?

— Bureau de mariages.

— Ah çà ! mais, si tu ne veux pas te marier, toi, ce n'est point une raison pour que ta sœur reste fille. Je n'aime pas plus les vieilles filles que les vieux garçons.

— Je ne vous dis pas, mon général, que ma sœur restera vieille fille ; c'est bien assez qu'un membre de la famille Montrevel encoure votre mécontentement.

— Eh bien, alors, que me dis-tu ?

— Je vous dis que, si vous le voulez bien, comme la chose la regarde, nous la consulterons là-dessus.

— Ah ! ah ! y aurait-il quelque passion de province ?

— Je ne dirais pas non ! J'avais quitté la pauvre Amélie fraîche et souriante, je l'ai retrouvée pâle et triste. Je tirerai tout cela au clair avec elle ; et, puisque

vous voulez que je vous en reparle, eh bien, je vous en reparlerai.

— Oui, à ton retour de la Vendée, c'est cela.

— Ah ! je vais donc en Vendée ?

— Est-ce comme pour le mariage ? as-tu des répugnances ?

— Aucunement.

— Eh bien, alors, tu vas en Vendée.

— Quand cela ?

— Oh ! rien ne presse pas, et, pourvu que tu partes demain matin...

— A merveille ! plus tôt si vous voulez ; dites-moi ce que j'y vais faire.

— Une chose de la plus haute importance, Roland.

— Diable ! ce n'est pas une mission diplomatique, je présume.

— Si, c'est une mission diplomatique pour laquelle j'ai besoin d'un homme qui ne soit pas diplomate.

— Oh ! général, comme je fais votre affaire ! Seulement, vous comprenez, moins je suis diplomate, plus il me faut des instructions précises.

— Aussi vais-je te les donner. Tiens, vois-tu cette carte ?

Et il montra au jeune homme une grande carte du Piémont étendue à terre et éclairée par une lampe suspendue au plafond.

— Oui, je la vois ; répondit Roland, habitué à suivre son général dans tous les bonds inattendus de son génie ; seulement c'est une carte du Piémont.

— Oui, c'est une carte du Piémont.

— Ah ! il est donc question de l'Italie ?

— Il est toujours question de l'Italie.

— Je croyais qu'il s'agissait de la Vendée ?

— Secondairement.

— Ah çà, général, vous n'allez pas m'envoyer dans la Vendée et vous en aller en Italie, vous ?

— Non, sois, tranquille.

— A la bonne heure ! je vous prévins que, dans ce cas-là, je déserte et vais vous rejoindre.

— Je te le permets ; mais revenons à Mélas.

— Pardon, général, c'est la première fois que nous en parlons.

— Oui ; mais il y a longtemps que j'y pense. Sais-tu où je bats Mélas ?

— Parbleu !

— Où cela ?

— Où vous le rencontrerez.

Bonaparte se mit à rire.

— Niais ! dit-il avec la plus intime familiarité.

Puis, se couchant sur la carte :

— Viens ici, dit-il à Roland.

Roland se coucha près de lui.

— Tiens, reprit Bonaparte, voilà où je le bats.

— Près d'Alexandrie ?

— A deux ou trois lieues. Il a à Alexandrie ses magasins, ses hôpitaux, son artillerie, ses réserves ; il ne s'en éloignera pas. Il faut que je frappe un grand coup, je n'obtiendrai la paix qu'à cette condition. Je passe les Alpes, — il montra le grand Saint-Bernard, — je tombe sur Mélas au moment où il s'y attend le moins, et je le bats à plate couture.

— Oh ! je m'en rapporte bien à vous pour cela.

— Mais, tu comprends, pour que je m'éloigne tranquille, Roland, pas d'inflammation d'entrailles, c'est-à-dire pas de Vendée derrière moi.

— Ah ! voilà votre affaire ; pas de Vendée ! et vous m'envoyez en Vendée pour que je supprime la Vendée.

— Ce jeune homme m'a dit de la Vendée des choses très graves. Ce sont de braves soldats que ces Vendéens conduits par un homme de tête ; il y a Georges Cadoudal surtout... Je lui ai fait offrir un régiment, qu'il n'acceptera pas.

— Peste ! il est bien dégoûté.

— Mais il y a une chose dont il ne se doute point.

— Qui, Cadoudal ?

— Cadoudal. C'est que l'abbé Bernier m'a fait des ouvertures.

— L'abbé Bernier ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'abbé Bernier ?

— C'est le fils d'un paysan de l'Anjou, qui peut avoir aujourd'hui de trente-trois à trente-quatre ans, qui était curé de Saint-Laud à Angers lors de l'insurrection, qui a refusé le serment, et qui s'est jeté parmi les Vendéens. Deux ou trois fois la Vendée a été pacifiée, une ou deux fois on l'a crue morte. On se trompait : la Vendée était pacifiée ; mais l'abbé Bernier n'avait pas signé la paix ; la Vendée était morte, mais l'abbé Bernier était vivant. Un jour, la Vendée fut ingrate envers lui : il voulait être nommé agent général de toutes les armées royalistes de l'intérieur ; Stofflet pesa sur la décision et fit nommer le comte Colbert de Maulevrier, son ancien maître. A deux heures du matin, le conseil s'était séparé, l'abbé Bernier avait disparu. Ce qu'il fit, cette nuit-là, Dieu et lui pourraient seuls le dire ; mais, à quatre heures du matin, un détachement républicain entourait la métairie où dormait Stofflet, désarmé et sans défense. A quatre heures et demie, Stofflet, était pris ; huit jours après, il était exécuté à Angers... Le lendemain, d'Autichamp prenait le commandement en chef, et, le même jour, afin de ne pas tomber dans la même faute que son prédécesseur Stofflet, il nomma l'abbé Bernier agent général... Y es-tu ?

— Parfaitement !

— Eh bien, l'abbé Bernier, agent général des puissances belligérantes, fondé des pleins pouvoirs du comte d'Artois, l'abbé Bernier m'a fait faire des ouvertures.

— A vous, à Bonaparte, premier consul, il daigne... ? Savez-vous que c'est très bien de la part de l'abbé Bernier ? Et vous acceptez les ouvertures de l'abbé Bernier ?

— Oui, Roland ; que la Vendée me donne la paix, je lui ouvre ses églises, je lui rends ses prêtres.

— Et s'ils chantent le *Domine, salvum fac regem* ?

— Cela vaut encore mieux que de ne rien chanter du tout. Dieu est tout-puissant et décidera. La mission le convient-elle, maintenant que je te l'ai expliquée ?

— A merveille !

— Eh bien, voilà une lettre pour le général Hédouville. Il traitera avec l'abbé Bernier, comme général en chef de l'armée de l'Ouest ; mais tu assisteras à toutes les conférences : lui ne sera que ma parole ; toi, tu es ma pensée. Maintenant, pars le plus tôt possible ; plus tôt tu reviendras, plus tôt Mèlas sera battu.

— Général, je vous demande le temps d'écrire à ma mère, voilà tout.

— Où doit-elle descendre ?

— Hôtel des Ambassadeurs.

— Quand crois-tu qu'elle arrive ?

— Nous sommes dans la nuit du 21 au 22 janvier : elle arrivera le 23 au soir ou le 24 au matin.

— Et elle descend hôtel des Ambassadeurs ?

— Oui, général.

— Je me charge de tout.

— Comment ! vous vous chargez de tout ?

— Certainement ! ta mère ne peut pas rester à l'hôtel.

— Où voulez-vous donc qu'elle reste ?

— Chez un ami.

— Elle ne connaît personne à Paris.

— Je vous demande bien pardon, monsieur Roland : elle connaît le citoyen Bonaparte, premier consul, et la citoyenne Joséphine, sa femme.

— Vous n'allez pas loger ma mère au Luxembourg, général : je vous prévins que cela la gênerait beaucoup.

— Non ; mais je la logerai rue de la Victoire.

— Oh ! général !

— Allons ! allons ! c'est décidé ! Pars et reviens le plus vite possible.

Roland prit la main du premier consul pour la baiser ; mais Bonaparte, l'attirant vivement à lui :

— Embrasse-moi, mon cher Roland, lui dit-il, et bonne chance.

Deux heures après, Roland roulait en chaise de poste sur la route d'Orléans.

Le lendemain, à neuf heures du matin, il entra à Nantes après trente-trois heures de voyage.

XXIX

LA DILIGENCE DE GENÈVE

A l'heure à peu près où Roland entra à Nantes, une diligence pesamment chargée s'arrêtait à l'auberge de la Croix-d'Or au milieu de la grande rue de Châtillon-sur-Seine.

Les diligences se composaient, à cette époque, de deux compartiments seulement, le coupé et l'intérieur.

La rotonde est une adjonction d'invention moderne.

La diligence à peine arrêtée, le postillon mit pied à terre et ouvrit les portières.

La voiture éventrée donna passage aux voyageurs.

Ces voyageurs, voyageuses comprises, atteignaient en tout au chiffre de sept personnes.

Dans l'intérieur, trois hommes, deux femmes et un enfant à la mamelle.

Dans le coupé, une mère et son fils.

Les trois hommes de l'intérieur étaient, l'un un médecin de Troyes, l'autre un horloger de Genève, le troisième un architecte de Bourg.

Les deux femmes étaient, l'une une femme de chambre qui allait rejoindre sa maîtresse à Paris, l'autre une nourrice. — L'enfant était le nourrisson de cette dernière ; elle le ramenait à ses parents.

La mère et le fils du coupé étaient, la mère une femme d'une quarantaine d'années, gardant les traces d'une grande beauté, et le fils un enfant de onze à douze ans.

La troisième place du coupé était occupée par le conducteur.

Le déjeuner était préparé, comme d'habitude, dans la grande salle de l'hôtel ; un de ces déjeuners que le conducteur, d'accord sans doute avec l'hôte, ne laisse jamais aux voyageurs le temps de manger.

La femme et la nourrice descendirent pour aller chez le boulanger y prendre chacune un petit pain chaud. auquel la nourrice joignit un saucisson à l'ail, et toutes deux remontèrent dans la voiture, où elles s'établirent tranquillement pour déjeuner, s'épargnant ainsi les frais sans doute trop considérables pour leur budget, du déjeuner de l'hôte.

Le médecin, l'architecte, l'horloger, la mère et son fils entrèrent à l'auberge, et, après s'être rapidement chauffés en passant à la grande cheminée de la cuisine, entrèrent dans la salle à manger et se mirent à table.

La mère se contenta d'une tasse de café à la crème et de quelques fruits.

L'enfant, enchanté de constater qu'il était un homme, par l'appétit du moins, attaqua bravement le déjeuner à la fourchette.

Le premier moment fut, comme toujours, donné à l'apaisement de la faim.

L'horloger de Genève prit le premier la parole.

— Ma foi ! citoyen, dit-il (dans les endroits publics on s'appelait encore citoyen), je vous avouerai franchement que je n'ai été aucunement fâché ce matin quand j'ai vu venir le jour.

— Monsieur ne dort pas en voiture ? demanda le médecin.

— Si fait, monsieur, répondit le compatriote de Jean-Jacques ; d'habitude, au contraire, je ne fais qu'un somme ; mais l'inquiétude a été plus forte que la fatigue.

— Vous craigniez de verser ? demanda l'architecte.

— Non pas, j'ai de la chance, sous ce rapport, et je erois qu'il suffit que je sois dans une voiture pour qu'elle devienne inversable ; non, ce n'est point cela encore.

— Qu'était-ce donc ? demanda le médecin.

— C'est qu'on dit là-bas, à Genève, que les routes de France ne sont pas sûres.

— C'est selon, dit l'architecte.

— Ah ! c'est selon, fit le Genevois.

— Oui, continua l'architecte ; ainsi, par exemple, si nous transportions avec nous de l'argent du gouverne-

ment, nous serions bien sûrs d'être arrêtés, ou plutôt nous le serions déjà.

— Vous croyez ? dit le Genevois.

— Ça, c'est inmanquable ; je ne sais comment ces diables de compagnons de Jehu s'y prennent pour être si bien renseignés ; mais ils n'en manquent pas une.

Le médecin fit un signe de tête affirmatif.

— Ah ! ainsi, demanda le Genevois au médecin, vous aussi, vous êtes de l'avis de monsieur ?

— Entièrement.

— Et, sachant qu'il y a de l'argent du gouvernement sur la diligence, auriez-vous fait l'imprudence de vous y embarquer ?

— Je vous avoue, dit le médecin, que j'y eusse regardé à deux fois.

— Et vous, monsieur ? demanda le questionneur à l'architecte.

— Oh ! moi, répondit celui-ci, étant appelé par une affaire très pressée, je fusse parti tout de même.

— J'ai bien envie, dit le Genevois, de faire descendre ma valise et mes caisses et d'attendre la diligence de demain, parce que j'ai pour une vingtaine de mille francs de montres dans mes caisses ; nous avons eu de la chance jusqu'aujourd'hui, mais il ne faut pas tenter Dieu.

— N'avez-vous pas entendu, monsieur, dit la mère se mêlant à la conversation, que nous ne courions risque d'être arrêtés. — ces messieurs le disent du moins — que dans le cas où nous porterions de l'argent du gouvernement ?

— Eh bien, c'est justement cela, reprit l'horloger en regardant avec inquiétude tout autour de lui ; nous en avons là !

La mère pâlit légèrement en regardant son fils : avant de craindre pour elle, toute mère craint pour son enfant.

— Comment ! nous en transporton- ? reprit en même temps, et d'une voix émue à des degrés différents, le médecin et l'architecte ; êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ?

— Parfaitement sûr, monsieur.

— Alors, vous auriez dû nous le dire plus tôt, ou nous le disant maintenant, vous deviez nous le dire tout bas.

— Mais, répéta le médecin, monsieur n'est peut-être pas bien certain de ce qu'il dit ?

— Ou monsieur s'amuse peut-être ? ajouta l'architecte.

— Dieu m'en garde !

— Les Genevois aiment fort à rire, reprit le médecin.

— Monsieur, dit le Genevois fort blessé que l'on pût penser qu'il aimât à rire, monsieur, je l'ai vu charger devant moi.

— Quoi ?

— L'argent.

— Et y en a-t-il beaucoup ?

— J'ai vu passer bon nombre de sacs.

— Mais d'où vient cet argent-là ?

— Il vient du trésor des ours de Berne. Vous n'êtes pas sans savoir, messieurs, que les ours de Berne ont eu jusqu'à cinquante et même soixante mille livres de rente.

Le médecin éclata de rire.

— Décidément, dit-il, monsieur nous fait peur.

— Messieurs, dit l'horloger, je vous donne ma parole d'honneur.

— En voiture, messieurs ! cria le conducteur ouvrant la porte ; en voiture ! nous sommes en retard de trois quarts d'heure.

— Un instant, conducteur, un instant, dit l'architecte, nous nous consultons.

— Sur quoi ?

— Fermez donc la porte, conducteur, et venez ici.

— Buvez donc un verre de vin avec nous, conducteur.

— Avec plaisir, messieurs, dit le conducteur ; un verre de vin, cela ne se refuse pas.

Le conducteur tendit son verre ; les trois voyageurs trinquèrent avec lui.

Au moment où il allait porter le verre à sa bouche, le médecin lui arrêta le bras.

— Voyons, conducteur, franchement, est-ce que c'est vrai ?

— Quoi ?

— Ce que nous dit monsieur.

Et il montra le Genevois.

— Monsieur Féraud ?

— Je ne sais pas si monsieur s'appelle M. Féraud.

— Oui, monsieur, c'est mon nom, pour vous servir, dit le Genevois en s'inclinant, Féraud et compagnie, horlogers, rue du Rempart, n° 6, à Genève.

— Messieurs, dit le conducteur, en voiture !

— Mais vous ne nous répondez pas.

— Que diable voulez-vous que je vous réponde ? vous ne me demandez rien.

— Si fait, nous vous demandons si il est vrai que vous transportez dans votre diligence une somme considérable appartenant au gouvernement français ?

— Bayard ! dit le conducteur à l'horloger ; c'est vous qui avez dit cela.

— Dame, mon cher monsieur...

— Allons, messieurs, en voiture.

— Mais c'est qu'avant de remonter, nous voudrions savoir...

— Quoi ? si j'ai de l'argent au gouvernement ? Oui, j'en ai ; maintenant, si nous sommes arrêtés, ne soufflez pas mot, et tout se passera à merveille.

— Vous êtes sûr ?

— Laissez-moi arranger l'affaire avec ces messieurs.

— Que ferez-vous si l'on nous arrête ! demanda le médecin à l'architecte.

— Ma foi ! je suivrai le conseil du conducteur.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, reprit celui-ci.

— Alors, je me tiendrai tranquille, dit l'architecte.

— Et moi aussi, dit l'horloger.

— Allons, messieurs, en voiture, dépêchons-nous.

L'enfant avait écouté toute cette conversation le sourcil contracté, les dents serrées.

— Eh bien, moi, dit-il à sa mère, si nous sommes arrêtés, je sais bien ce que je ferai.

— Et que feras-tu ? demanda celle-ci.

— Tu verras.

— Que dit ce jeune enfant ? demanda l'horloger.

— Je dis que vous êtes tous des poltrons, répondit l'enfant sans hésiter.

— Eh bien, Edouard ! fit la mère, qu'est-ce que cela ?

— Je voudrais qu'on arrêtât la diligence, moi, dit l'enfant, l'œil étincelant de volonté.

— Allons, allons, messieurs, au nom du ciel ! en diligence, s'écria pour la dernière fois le conducteur.

— Conducteur, dit le médecin, je présume que vous n'avez pas d'armes.

— Si fait, j'ai des pistolets.

— Malheureux !

Le conducteur se pencha à son oreille, et, tout bas,

— Soyez tranquille, docteur ; ils ne sont chargés qu'à poudre.

— A la bonne heure.

Et il ferma la portière de l'intérieur.

— Allons, postillon, en route !

Et tandis que le postillon fouettait ses chevaux et que la lourde machine s'ébranlait, il referma la portière du coupé.

— Ne montez-vous pas avec nous, conducteur ? demanda la mère.

— Merci, madame de Montrevel, répondit le conducteur, j'ai affaire sur l'impériale.

Puis, en passant devant l'ouverture du carreau :

— Prenez garde, dit-il, que M. Edouard ne touche aux pistolets qui sont dans la poche, il pourrait se blesser.

— Bon ! dit l'enfant, comme si l'on ne savait pas ce que c'est que des pistolets ; j'en ai de plus beaux que les vôtres, allez, que mon ami sir John m'a fait venir d'Angleterre ; n'est-ce pas, maman ?

— N'importe, dit Madame de Montrevel ; je l'en prie, Edouard, ne touche à rien.

— Oh ! sois tranquille, petite mère.

Seulement, il repéta à demi-voix :

— C'est égal, si les compagnons de Jehu nous arrêtent, je sais bien ce que je ferai, moi.

La diligence avait repris sa marche pesante et roula vers Paris.

Il faisait une de ces belles journées d'hiver qui font

comprendre, à ceux qui croient la nature morte, que la nature ne meurt pas, mais dort seulement. L'homme qui vit soixante et dix ou quatre-vingts ans, dans ses longues années à des nuits de dix à douze heures, et se plaint que la longueur de ses nuits abrège encore la brièveté de ses jours ; la nature, qui a une existence infinie, les arbres, qui ont une vie millénaire, ont des sommeils de cinq mois, qui sont des hivers pour nous et qui ne sont que des nuits pour eux. Les poètes chantent, dans leurs vers envieux l'immortalité de la nature, qui meurt chaque automne et ressuscite chaque printemps ; les poètes se trompent : la nature ne meurt pas chaque automne, elle s'endort ; la nature ne ressuscite pas chaque printemps, elle se réveille. Le jour ou notre globe mourra réellement, il sera bien mort, et alors il roulera dans l'espace ou tombera dans les abîmes du chaos, inerte, muet, solitaire, sans arbres, sans fleurs, sans verdure, sans poètes.

Or, par cette belle journée du 23 février 1800, la nature endormie semblait rêver du printemps ; un soleil brillant, presque joyeux, faisait étinceler sur l'herbe du double fosse qui accompagnait la route dans toute sa longueur, ces trompeuses perles de givre qui fondaient aux doigts des enfants, et qui rejoignaient l'œil du faboureur lorsqu'elles tremblaient à la pointe de ses bles sortant bravement de terre. On avait ouvert les vitres de la diligence, pour donner passage à ce précoce sourire de Dieu, et l'on disait au rayon, depuis si longtemps absent : Sois le bienvenu, voyageur que nous avions cru perdu dans les profonds nuages de l'ouest ou dans les vagues tumultueuses de l'Océan.

Tout à coup, et après avoir roulé une heure à peu près depuis Châtillon, en arrivant à un coude de la rivière, la voiture s'arrêta sans obstacle apparent ; seulement, quatre cavaliers s'avancèrent tranquillement au pas de leurs chevaux, et l'un d'eux, qui marchait à deux ou trois pas en avant des autres, avait fait de la main, au postillon, signe de s'arrêter.

Le postillon avait obéi.

— Oh ! maman, dit le petit Edouard qui, debout malgré les recommandations de Madame de Montrevel, regardait par l'ouverture de la vitre baissée ; ah ! maman, les beaux chevaux ! Mais pourquoi donc les cavaliers ont-ils un masque ? nous ne sommes point en carnaval.

Madame de Montrevel rêvait ; une femme rêve toujours un peu : jeune, à l'avenir ; vieille, au passé.

Elle sortit de sa rêverie, avança à son tour la tête hors de la diligence, et poussa un cri.

Edouard se retourna vivement.

— Qu'as-tu donc, mère ? lui demanda-t-il.

Madame de Montrevel, pâlisant, le prit dans ses bras sans lui répondre.

On entendait des cris de terreur dans l'intérieur de la diligence.

— Mais qu'y a-t-il donc ? demandait le petit Edouard en se débattant dans la chaîne passée à son cou par le bras de sa mère.

— Il y a, mon petit ami, dit d'une voix pleine de douleur un des hommes masqués en passant sa tête dans le coupé, que nous avons à régler avec le conducteur un compte qui ne regarde en rien MM. les voyageurs ; dites donc à Madame votre mère de vouloir bien agréer l'hommage de nos respects, et de ne pas faire plus d'attention à nous que si nous n'étions pas là.

Puis, passant à l'intérieur :

— Messieurs, votre serviteur, dit-il, ne craignez rien pour votre bourse ou pour vos bijoux, et rassurez la nourrice ; nous ne sommes pas venus pour faire tourner son lait.

Puis, au conducteur :

— Allons ! père Jérôme, nous avons une centaine de mille francs sur l'impériale et dans les coffres, n'est-ce pas ?

— Messieurs, je vous assure...

— L'argent est au gouvernement, il appartient au trésor des ours de Berne ; soixante et dix mille francs sont en or, le reste en argent ; l'argent est sur la voiture, l'or dans le coffre du coupé ; est-ce cela, et sommes-nous bien renseignés ?

A ces mots dans le coffre du coupé, Madame de Mon-

trevel poussa un second cri de terreur ; elle allait se trouver en contact immédiat avec ces hommes qui, malgré leur politesse, lui inspiraient une profonde terreur.

— Mais qu'as-tu donc, qu'as-tu donc ? demandait l'enfant avec impatience.

— Tais-toi, Edouard, tais-toi.

— Pourquoi me faire ?

— Ne comprends-tu pas ?

— Non.

— La diligence est arrêtée.

— Pourquoi ? mais dis donc pourquoi !... Ah ! mère, je comprends.

— Non, non, dit Madame de Montrevel, tu ne comprends pas.

— Ces messieurs, ce sont des voleurs.

— Garde-toi bien de dire cela.

— Comment ! ce ne sont pas des voleurs ? les voilà qui prennent l'argent du conducteur.

En effet, l'un d'eux chargeait, sur la croupe de son cheval, les sacs d'argent que le conducteur lui jetait de dessus l'impériale.

— Non, dit Madame de Montrevel, non, ce ne sont pas des voleurs.

Puis, baissant la voix :

— Ce sont des *compagnons de Jéhu*.

— Ah ! dit l'enfant, ce sont donc ceux-là qui ont assassiné mon ami sir John ?

Et l'enfant devint très pâle à son tour, et sa respiration commença de siffler entre ses dents serrées.

En ce moment, un des hommes masqués ouvrit la portière du coupé, et, avec la plus exquise politesse :

— Madame la comtesse, dit-il, à notre grand regret, nous sommes forcés de vous déranger ; mais nous avons, ou plutôt le conducteur a affaire dans le coffre de son coupé ; soyez donc assez bonne pour mettre un instant pied à terre ; Jérôme fera la chose aussi vite que possible.

Puis, avec un accent de gaieté qui n'était jamais complètement absent de cette voix riense :

— N'est-ce pas, Jérôme ? dit-il.

Jérôme répondit du haut de la diligence, confirmant les paroles de son interlocuteur.

Par un mouvement instinctif, et pour se mettre entre le danger et son fils, s'il y avait danger, Madame de Montrevel, tout en obéissant à l'invitation, avait fait passer Edouard derrière elle.

Cet instant avait suffi à l'enfant pour s'emparer des pistolets du conducteur.

Le jeune homme à la voix riense aida, avec les plus grands égards, Madame de Montrevel à descendre, fit signe à un de ses compagnons de lui offrir le bras, et se retourna vers la voiture.

Mais, en ce moment, une double détonation se fit entendre ; Edouard venait de faire feu de ses deux mains sur le compagnon de Jéhu, qui disparut dans un nuage de fumée.

Madame de Montrevel jeta un cri et s'évanouit.

Plusieurs cris, expression de sentiments divers, répondirent au cri maternel.

Dans l'intérieur, ce fut un cri d'angoisse ; on était bien convenu de n'opposer aucune résistance, et voilà que quelqu'un résistait.

Chez les trois autres jeunes gens, ce fut un cri de surprise ; c'était la première fois qu'arrivait pareille chose.

Ils se précipitèrent vers leur camarade, qu'ils croyaient pulvérisé.

Ils le trouvèrent debout, sain et sauf, et riant aux éclats, tandis que le conducteur, les mains jointes, s'éciait :

— Monsieur, je vous jure qu'il n'y avait pas de balles ; monsieur, je vous proteste qu'ils étaient chargés à poudre seulement.

— Pardieu ! fit le jeune homme, je le vois bien, qu'ils étaient chargés à poudre seulement ; mais la bonne intention y était... n'est-ce pas, mon petit Edouard ?

Puis, se retournant vers ses compagnons :

— Avonez, messieurs, dit-il, que voilà un charmant enfant, qui est bien le fils de son père, et le frère de son frère ; bravo, Edouard, tu seras un homme un jour !

Et, prenant l'enfant dans ses deux bras, il le baisa malgré lui sur les deux joues.

Edouard se débattait comme un démon, trouvant sans doute qu'il était humiliant d'être embrassé par un homme sur lequel il venait de tirer deux coups de pistolet.

Pendant ce temps, un des trois autres compagnons avait emporté la mère d'Edouard à quelques pas de la diligence, et l'avait couchée sur un manteau au bord d'un fossé.

Celui qui venait d'embrasser Edouard avec tant d'affection et de persistance la chercha un instant des yeux, et l'apercevant :

— Avec tout cela, dit-il, Madame de Montrevel ne revient pas à elle ; nous ne pouvons abandonner une femme dans cet état, messieurs : conducteur, chargez-vous de M. Edouard.

Il remit l'enfant entre ses bras, et, s'adressant à l'un de ses compagnons :

— Voyons, toi, l'homme aux précautions, dit-il, est-ce que tu n'as pas sur toi quelque flacon de sels ou quelque bouteille d'eau de mélisse ?

— Tiens, répondit celui auquel il s'adressait.

Et il tira de sa poche un flacon de vinaigre anglais.

— Là ! maintenant, dit le jeune homme qui paraissait le chef de la bande, termine sans moi avec maître Jérôme ; moi, je me charge de porter secours à Madame de Montrevel.

Il était temps, en effet ; l'évanouissement de Madame de Montrevel prenait peu à peu le caractère d'une attaque de nerfs : des mouvements saccadés agitaient tout son corps et des cris sourds s'échappaient de sa poitrine.

Le jeune homme s'inclina vers elle et lui fit respirer les sels.

Madame de Montrevel rouvrit des yeux effarés, et, tout en appelant : « Edouard ! Edouard ! » d'un geste involontaire, elle fit tomber le masque de celui qui lui portait secours.

Le visage du jeune homme se trouva découvert.

Le jeune homme courtois et rieur, — nos lecteurs l'ont déjà reconnu, — c'était Morgan.

Madame de Montrevel demeura stupéfaite à l'aspect de ces beaux yeux bleus, de ce front élevé, de ces lèvres gracieuses, de ces dents blanches entr'ouvertes par un sourire.

Elle comprit qu'elle ne courait aucun danger aux mains d'un pareil homme et que rien de mal n'avait pu arriver à Edouard.

Et, traitant Morgan non pas comme le bandit qui est la cause de l'évanouissement, mais comme l'homme du monde qui porte secours à une femme évanouie :

— Oh ! monsieur, dit-elle, que vous êtes bon !

Et il y avait, dans ces paroles et dans l'intonation avec laquelle elles avaient été prononcées, tout un monde de remerciements, non seulement pour elle, mais pour son enfant.

Avec une coquetterie étrange et qui était tout entière dans son caractère chevaleresque, Morgan, au lieu de ramasser vivement son masque et de le ramener assez rapidement sur son visage pour que Madame de Montrevel n'en gardât qu'un souvenir passager et confus, Morgan répondit par une salutation au compliment : laissa à sa physionomie tout le temps de produire son effet, et, passant le flacon de d'Assas aux mains de Madame de Montrevel, renoua seulement alors les cordons de son masque.

Madame de Montrevel comprit cette délicatesse du jeune homme.

— Oh ! monsieur, dit-elle, soyez tranquille, en quelque lieu et dans quelque situation que je vous retrouve, vous m'êtes inconnu.

— Alors, madame, dit Morgan, c'est à moi de vous remercier et de vous dire, à mon tour, que vous êtes bonne !

— Allons, messieurs les voyageurs, en voiture ! dit le conducteur avec son intonation habituelle et comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

— Etes-vous tout à fait remise, madame, et avez-vous besoin encore de quelques instants ? demanda Morgan ; la diligence attendrait.

— Non, messieurs, c'est inutile ; je vous rends grâces et me sens parfaitement bien.

Morgan présenta son bras à Madame de Montrevel, qui s'y appuya pour traverser tout le revers du chemin et pour remonter dans la diligence.

Le conducteur y avait déjà introduit le petit Edouard.

Lorsque Madame de Montrevel eut repris sa place, Morgan, qui avait déjà fait la paix avec la mère, voulut la faire avec le fils.

— Sans rancune, mon jeune héros, dit-il en lui tendant la main.

Mais l'enfant se reculait.

— Je ne donne pas la main à un voleur de grande route, dit-il.

Madame de Montrevel fit un mouvement d'effroi.

— Vous avez un charmant enfant, madame, dit Morgan ; seulement, il a des préjugés.

Et, saluant avec la plus grande courtoisie :

— Bon voyage, madame ! ajouta-t-il en refermant la portière.

— En route ! cria le conducteur.

La voiture s'ébranla.

— Oh ! pardon, monsieur, s'écria Madame de Montrevel, votre flacon ! votre flacon !

— Gardez-le, madame, dit Morgan, quoique j'espère que vous soyez assez bien remise pour n'en avoir plus besoin.

Mais l'enfant, l'arrachant des mains de sa mère :

— Maman ne reçoit pas de cadeau d'un voleur, dit-il.

Et il jeta le flacon par la portière.

— Diable ! murmura Morgan avec le premier soupir que ses compagnons lui eussent entendu pousser, je crois que je fais bien de ne pas demander ma pauvre Amélie en mariage.

Puis, à ses camarades :

— Allons ! messieurs, dit-il, est-ce fini ?

— Oui ! répondirent ceux-ci d'une seule voix.

— Alors, à cheval et en route ! n'oublions pas que nous devons être ce soir à neuf heures à l'Opera.

Et, sautant en selle, il s'élança le premier par-dessus le fossé, gagna le bord de la rivière, et, sans hésiter, s'engagea dans le gué indiqué sur la carte de Cassini par le faux courrier.

Arrivé sur l'autre bord, et tandis que les jeunes gens se ralliaient :

— Dis donc, demanda d'Assas à Morgan, est-ce que ton masque n'est pas tombé ?

— Oui ; mais Madame de Montrevel seule a vu mon visage.

— Hum ! fit d'Assas, mieux vaudrait que personne ne l'eût vu.

Et tous quatre, mettant leurs chevaux au galop, disparurent à travers champs du côté de Chaource.

XXX

LE RAPPORT DU CITOYEN FOUCHE.

En arrivant le lendemain, vers onze heures du matin, à l'hôtel des Ambassadeurs, Madame de Montrevel fut tout étonné de trouver, au lieu de Roland, un étranger qui l'attendait.

Cet étranger s'approcha d'elle.

— Vous êtes la veuve du général de Montrevel, madame ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit Madame de Montrevel assez étonnée.

— Et vous cherchez votre fils ?

— En effet, et je ne comprends pas, après la lettre qu'il m'a écrite...

— L'homme propose et le premier consul dispose, répondit en riant l'étranger ; le premier consul a disposé de votre fils pour quelques jours et m'a envoyé pour vous recevoir à sa place.

Madame de Montrevel s'inclina.

— Et j'ai l'honneur de parler...? demanda-t-elle.
— Au citoyen Fauvelet de Bourrienne, son premier secrétaire, répondit l'étranger.

— Vous remercierez pour moi le premier consul, répliqua Madame de Montrevel, et vous aurez la bonté de lui exprimer, je l'espère, le profond regret que j'éprouve de ne pouvoir le remercier moi-même.

— Mais rien ne vous sera plus facile, madame.

— Comment cela?

— Le premier consul m'a ordonné de vous conduire au Luxembourg.

— Moi?

— Vous et M. votre fils.

— Oh! je vais voir le général Bonaparte, je vais voir le général Bonaparte, s'écria l'enfant, quel bonheur!

Et il sauta de joie en battant des mains.

— Eh bien, eh bien, Edouard! fit Madame de Montrevel.

Puis, se retournant vers Bourrienne:

— Excusez-le, monsieur, dit-elle, c'est un sauvage des montagnes du Jura.

Bourrienne tendit la main à l'enfant.

— Je suis un ami de votre frère, lui dit-il; voulez-vous m'embrasser?

— Oh! bien volontiers, monsieur, répondit Edouard, vous n'êtes pas un voleur, vous.

— Mais non, je l'espère, répartit en riant le secrétaire.

— Encore une fois, excusez-le, monsieur, mais nous avons été arrêtés en route.

— Comment, arrêtés?

— Oui.

— Par des voleurs?

— Pas précisément.

— Monsieur, demanda Edouard, est-ce que les gens qui prennent l'argent des autres ne sont pas des voleurs?

— En général, mon cher enfant, on les nomme ainsi.

— Là! tu vois, maman.

— Voyons, Edouard, tais-toi, je t'en prie.

Bourrienne jeta un regard sur Madame de Montrevel et vit clairement, à l'expression de son visage, que le sujet de la conversation lui était désagréable; il n'insista point.

— Madame, dit-il, oserai-je vous rappeler que j'ai reçu l'ordre de vous conduire au Luxembourg, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, et d'ajouter que Madame Bonaparte vous y attend!

— Monsieur, le temps de changer de robe et d'habiller Edouard.

— Et ce temps-là, madame, combien durera-t-il?

— Est-ce trop de vous demander une demi-heure?

— Oh! non, et, si une demi-heure vous suffisait, je trouverais la demande fort raisonnable.

— Soyez tranquille, monsieur, elle me suffira.

— Eh bien, madame, dit le secrétaire en s'inclinant, je fais une course, et, dans une demi-heure, je viens me mettre à vos ordres.

— Je vous remercie, monsieur.

— Ne m'en veuillez pas si je suis ponctuel.

— Je ne vous ferai pas attendre.

Bourrienne partit.

Madame de Montrevel habilla d'abord Edouard, puis s'habilla elle-même, et, quand Bourrienne reparut, depuis cinq minutes elle était prête.

— Prenez garde, madame, dit Bourrienne en riant, que je ne fasse part au premier consul de votre ponctualité.

— Et qu'aurais-je à craindre dans ce cas?

— Qu'il ne vous retint près de lui pour donner des leçons d'exactitude à Madame Bonaparte.

— Oh! fit Madame de Montrevel, il faut bien passer quelque chose aux créoles.

— Mais vous êtes créole aussi, madame, à ce que je crois.

— Madame Bonaparte, dit en riant Madame de Montrevel, voit son mari tous les jours, tandis que, moi, je vais voir le premier consul pour la première fois.

— Partons! partons, mère! dit Edouard.

Le secrétaire s'effaça pour laisser passer Madame de Montrevel.

Un quart d'heure après, on était au Luxembourg.

Bonaparte occupait au petit Luxembourg l'appartement du rez-de-chaussée à droite; Joséphine avait sa chambre et son boudoir au premier étage; un couloir conduisait du cabinet du premier consul chez elle.

Elle était prévenue; car, en apercevant Madame de Montrevel, elle lui ouvrit ses bras comme à une amie.

Madame de Montrevel s'était arrêtée respectueusement à la porte.

— Oh! venez donc! venez, madame! dit Joséphine; je ne vous connais pas d'aujourd'hui, mais du jour où j'ai connu votre digne et excellent Roland. Savez-vous une chose qui me rassure quand Bonaparte me quitte? C'est que Roland le suit, et que, quand je sais Roland près de lui, je crois qu'il ne peut plus lui arriver malheur... Eh bien, vous ne voulez pas m'embrasser?

Madame de Montrevel était confuse de tant de bonté.

— Nous sommes compatriotes, n'est-ce pas? continua-t-elle. Oh! je me rappelle parfaitement M. de la Clémencière, qui avait un si beau jardin et des fruits si magnifiques! Je me rappelle avoir entrevu une belle jeune fille qui en paraissait la reine. Vous vous êtes mariée bien jeune, madame?

— A quatorze ans.

— Il faut cela pour que vous ayez un fils de l'âge de Roland; mais asseyez-vous donc!

Elle donna l'exemple en faisant signe à Madame de Montrevel de s'asseoir à ses côtés.

— Et ce charmant enfant, continua-t-elle en montrant Edouard, c'est aussi votre fils?

Elle poussa un soupir.

— Dieu a été prodigue envers vous, madame, reprit-elle, et puisqu'il fait tout ce que vous pouvez désirer, vous devriez bien le prier de m'en envoyer un.

Elle appuya envieusement ses lèvres sur le front d'Edouard.

— Mon mari sera bien heureux de vous voir, madame. Il aime tant votre fils! Aussi ne serait-ce pas chez moi que l'on vous eût conduite d'abord, s'il n'était pas avec le ministre de la police... Au reste, ajouta-t-elle en riant, vous arrivez dans un assez mauvais moment; il est furieux!

— Oh! s'écria Madame de Montrevel presque éfrayée, s'il en était ainsi, j'aimerais mieux attendre.

— Non pas! non pas! au contraire, votre vue le calmera; je ne sais ce qui est arrivé; on arrête, à ce qu'il paraît, les diligences comme dans la forêt Noire, au grand jour, en pleine route. Fouché n'a qu'à se bien tenir, si la chose se renouvelle.

Madame de Montrevel allait répondre; mais, en ce moment, la porte s'ouvrit, et un huisier paraissant:

— Le premier consul attend Madame de Montrevel, dit-il.

— Allez, allez, dit Joséphine; le temps est si précieux pour Bonaparte, qu'il est presque aussi impatient que Louis XIV, qui n'avait rien à faire. Il n'aime pas à attendre.

Madame de Montrevel se leva vivement et voulut emmener son fils.

— Non, dit Joséphine, laissez-moi ce bel enfant-là; nous vous gardons à dîner: Bonaparte le verra à six heures; d'ailleurs, s'il a envie de le voir, il le fera demander; pour l'instant, je suis sa seconde maman. Voyons, qu'allons-nous faire pour vous amuser?

— Le premier consul doit avoir de bien belles armes, madame? dit l'enfant.

— Oui, très belles. Eh bien, on va vous montrer les armes du premier consul.

Joséphine sortit par une porte, emmenant l'enfant, et Madame de Montrevel par l'autre, suivant l'huissier.

Sur le chemin, la comtesse rencontra un homme blond, au visage pâle et à l'œil terne, qui la regarda avec une inquiétude qui semblait lui être habituelle.

Elle se rangea vivement pour le laisser passer.

L'huissier vit le mouvement.

— C'est le ministre de la police, lui dit-il tout bas.

Madame de Montrevel le regarda s'éloigner avec une certaine curiosité; Fouché, à cette époque, était déjà fatalement célèbre.

En ce moment, la porte du cabinet de Bonaparte s'ou-

vril, et l'on vit se dessiner sa tête dans l'entre-bâillement.

Il aperçut Madame de Montrevel.

— Madame de Montrevel, dit-il, venez, venez!

— Madame de Montrevel pressa le pas et entra dans le cabinet.

— Venez, dit Bonaparte en refermant la porte sur lui-même. Je vous ai fait attendre, c'est bien contre mon désir; j'étais en train de laver la tête à l'ouche. Vous savez que je suis très content de Roland, et que je compte en faire un général au premier jour. A quelle heure êtes-vous arrivée?

— A l'instant même, général.

— D'où venez-vous? Roland me l'a dit, mais je l'ai oublié.

— De Bourg.

— Par quelle route?

— Par la route de Champagne.

— Par la route de Champagne! alors vous étiez à Châtillon quand...?

— Hier matin, à neuf heures.

— En ce cas, vous avez dû entendre parler de l'arrestation d'une diligence?

— Général...

— Oui, une diligence a été arrêtée à dix heures du matin, entre Châtillon et Bar-sur-Seine.

— Général, c'était la nôtre.

— Comment, la vôtre?

— Oui.

— Vous étiez dans la diligence qui a été arrêtée?

— J'y étais.

— Ah! je vais donc avoir des détails précis! Excusez-moi, vous comprenez mon désir d'être renseigné, n'est-ce pas? Dans un pays civilisé, qui a le général Bonaparte pour premier magistrat, on n'arrête pas impunément une diligence sur une grande route, en plein jour, ou alors...

— Général, je ne puis rien vous dire, sinon que ceux qui ont arrêté la diligence étaient à cheval et masqués.

— Combien étaient-ils?

— Quatre.

— Combien y avait-il d'hommes dans la diligence?

— Quatre, y compris le conducteur.

— Et l'on ne s'est pas défendu?

— Non, général.

— Le rapport de la police porte cependant que deux coups de pistolet ont été tirés.

— Oui, général; mais ces deux coups de pistolet...

— Eh bien?

— Ont été tirés par mon fils.

— Votre fils! mais votre fils est en Vendée.

— Roland, oui; mais Edouard était avec moi.

— Edouard! qu'est-ce qu'Edouard?

— Le frère de Roland.

— Il m'en a parlé; mais c'est un enfant!

— Il n'a pas encore douze ans, général.

— Et c'est lui qui a tiré les deux coups de pistolet?

— Oui, général.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas amené?

— Il est avec moi.

— Où cela?

— Je l'ai laissé chez Madame Bonaparte.

Bonaparte sonna, un huissier parut.

— Dites à Joséphine de venir avec l'enfant.

Puis, se promenant dans son cabinet:

— Quatre hommes, murmura-t-il; et c'est un enfant qui leur donne l'exemple du courage! Et pas un de ces bandits n'a été blessé?

— Il n'y avait pas de balles dans les pistolets.

— Comment, il n'y avait pas de balles?

— Non; c'étaient ceux du conducteur, et le conducteur avait eu la précaution de ne les charger qu'à poudre.

— C'est bien, on saura son nom.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Madame Bonaparte parut, tenant l'enfant par la main.

— Viens ici, dit Bonaparte à l'enfant.

Edouard s'approcha sans hésitation, et fit le salut militaire.

— C'est donc toi qui tires des coups de pistolet aux voleurs?

— Vois-tu, maman, que ce sont des voleurs? interrompit l'enfant.

— Certainement que ce sont des voleurs; je voudrais bien qu'on me dit le contraire! Enfin, c'est donc toi qui tires des coups de pistolet aux voleurs, quand les hommes ont peur?

— Oui, c'est moi, général; mais, par malheur, ce poltron de conducteur n'avait chargé ses pistolets qu'à poudre; sans cela, je tuais leur chef.

— Tu n'as donc pas eu peur, toi?

— Moi? non, dit l'enfant; je n'ai jamais peur.

— Vous devriez vous appeler Cornélie, madame, fit Bonaparte en se retournant vers Madame de Montrevel, appuyée au bras de Joséphine.

Puis, à l'enfant:

— C'est bien, dit-il en l'embrassant, on aura soin de toi; que veux-tu être?

— Soldat d'abord.

— Comment, d'abord?

— Oui; et puis plus tard colonel comme mon frère et général comme mon père.

— Ce ne sera pas de ma faute si tu ne l'es pas, dit le premier consul.

— Ni la mienne, répliqua l'enfant.

— Edouard! fit Madame de Montrevel craintive.

— N'allez-vous pas le gronder pour avoir bien répondu?

Il prit l'enfant, l'amena à la hauteur de son visage et l'embrassa.

— Vous dinez avec nous, dit-il, et, ce soir, Bourrienne, qui a été vous chercher à l'hôtel, vous installera rue de la Victoire; vous resterez là jusqu'au retour de Roland, qui vous cherchera un logement à sa guise. Edouard entrera au lycée, et je marie votre fille.

— Général!

— C'est convenu avec Roland.

Puis, se tournant vers Joséphine:

— Emmène Madame de Montrevel, et tâche qu'elle ne s'ennuie pas trop. Madame de Montrevel, si *notre amie* — Bonaparte appuya sur ce mot — veut entrer chez une marchande de modes, empêchez-la; elle ne doit pas manquer de chapeaux: elle en a acheté trente-huit le mois dernier.

Et, donnant un petit soufflet d'amitié à Edouard, il congédia les deux femmes du geste.

XXXI

LE FILS DU MEUNIER DE LEQUERNO

Nous avons dit qu'au moment même où Morgan et ses trois compagnons arrêtaient la diligence de Genève, entre Bar-sur-Seine et Châtillon, Roland entra à Nantes.

Si nous voulons savoir le résultat de sa mission, nous devons, non pas le suivre pas à pas, au milieu des tâtonnements dont l'abbé Bernier enveloppait ses désirs ambitieux, mais le prendre au bourg de Muzillac, situé entre Ambon et le Guernic, à deux lieues au-dessus du petit golfe dans lequel se jette la Vilaine.

Là, nous sommes en plein Morbihan, c'est-à-dire à l'endroit où la chouannerie a pris naissance; c'est près de Laval, sur la closerie des Poiriers, que sont nés, de Pierre Cottereau et de Jeanne Moyné, les quatre frères Chouan. Un de leurs aïeux, bûcheron inisanthrope, paysan morose, se tenait éloigné des autres payans comme le chat-huant se tient éloigné des autres oiseaux: de là, par corruption, le nom de *chouan*.

Ce nom devint celui de tout un parti; sur la rive droite de la Loire, on disait les *chouans* pour dire les Bretons, comme, sur la rive gauche, on disait les *brigands* pour dire les Vendéens.

Ce n'est pas à nous de raconter la mort, la destruction de cette héroïque famille, de suivre sur l'échafaud

les deux sœurs et un frère, sur les champs de bataille, où ils se couchent blessés ou morts, Jean et René, martyrs de leur foi. Depuis les exécutions de Perrine, de René et de Pierre, depuis la mort de Jean, bien des années se sont écoulées, et le supplice des sœurs et les exploits des frères sont passés à l'état de légende.

C'est à leurs successeurs que nous avons affaire.

Il est vrai que ces gars sont fidèles aux traditions : tels on les a vus combattre aux côtes de la Rouërie, de Bois-Hardy et de Bernard de Villeneuve, tels ils combattent aux côtes de Bourmont, de Frotte et de Georges Cadoudal ; c'est toujours le même courage et le même dévouement ; ce sont toujours les soldats chrétiens et les royalistes exaltés : leur aspect est toujours le même, rude et sauvage ; leurs armes sont toujours les mêmes, le fusil ou ce simple bâton que, dans le pays, on appelle *one ferte* ; c'est toujours le même costume, c'est-à-dire le bonnet de laine brune ou le chapeau à larges bords, ayant peine à couvrir les longs cheveux plats qui roulent en désordre sur leurs épaules ; ce sont encore les vieux *Aulerci Cenomani*, comme au temps de César, *promisso capillo* ; ce sont encore les Bretons aux larges braies, dont Martial a dit :

Tam laxa est...

Quam veteres braccæ Britonis pauperis.

Pour se protéger contre la pluie et le froid, ils portent la casaque de peau de chèvre garnie de longs poils, et, pour signe de ralliement, sur la poitrine ceux-ci un scapulaire et un chapelet, ceux-là un cœur, le cœur de Jésus, marque distincte d'une confrérie qui s'astreignait chaque jour à une prière commune.

Tels sont les hommes qui, à l'heure où nous traversons la limite qui sépare la Loire-Inférieure du Morbihan, sont éparpillés de la Roche-Bernard à Vannes, et de Quertenberg à Billiers, enveloppant, par conséquent, le bourg de Muzillac.

Seulement, il faut l'œil de l'aigle qui plane du haut des airs ou du chat-huant qui voit dans les ténèbres, pour les distinguer au milieu des genêts, des bruyères et des buissons ou ils sont tapis.

Passons au milieu de ce réseau de sentinelles invisibles, et, après avoir traversé à gué deux ruisseaux affluents du fleuve sans nom qui vient se jeter à la mer près de Billiers, entre Arzal et Damgan, entrons hardiment dans le village de Muzillac.

Tout y est sombre et calme ; une seule lumière brille à travers les fentes des volets d'une maison ou plutôt d'une chaumière que rien, d'ailleurs, ne distingue des autres.

C'est la quatrième à droite, en entrant.

Approchons notre œil d'une des fenêtres de ce volet, et regardons.

Nous voyons un homme vêtu du costume des riches paysans du Morbihan ; seulement, un galon d'or, large d'un doigt, borde le collet et les boutonnières de son habit et les extrémités de son chapeau.

Le reste de son costume se complète d'un pantalon de peau et de bottes à retroussis.

Sur une chaise son sabre est jeté.

Une paire de pistolets est à la portée de sa main.

Dans la cheminée, les canons de deux ou trois carabines reflètent un feu ardent.

Il est assis devant une table ; une lampe éclaire des papiers qu'il lit avec la plus grande attention, et éclaire en même temps son visage.

Ce visage est celui d'un homme de trente ans ; quand les soucis d'une guerre de partisans ne l'assombrissent pas, on voit que son expression doit être franche et joyeuse ; de beaux cheveux blonds l'encadrent, de grands yeux bleus l'animent ; la tête à cette forme particulière aux têtes bretonnes et qu'ils doivent, si l'on en croit le système de Gall, au développement exagéré des organes de l'entêtement.

Aussi, cet homme a-t-il deux noms :

Son nom familial, le nom sous lequel le désignent ses soldats ; *la Tête ronde* ;

Puis son nom véritable, celui qu'il a reçu de ses dignes et braves parents, Georges Cadoudal, ou plutôt Georges

Cadoudal, la tradition ayant changé l'orthographe de ce nom devenu historique.

Georges était le fils d'un cultivateur de la paroisse de Kerleano, dans la paroisse de Brech. La légende veut que ce cultivateur ait été en même temps menuisier. Il venait, au collège de Vannes, dont Brech n'est distant que de quelques lieues, — de recevoir une bonne et solide éducation, lorsque les premiers appels de l'insurrection royaliste éclatèrent dans la Vendée : Cadoudal les entendit, reunit quelques-uns de ses compagnons de chasse et de plaisir, traversa la Loire à leur tête, et vint offrir ses services à Stofflet ; mais Stofflet exigea de le voir à l'œuvre avant de l'attacher à lui : c'est ce que demandait Georges. On n'attendait pas longtemps ces sortes d'occasions dans l'armée vendéenne ; dès le lendemain, il y eut combat ; Georges se mit à la besogne, et s'y acharna si bien, qu'en le voyant charger les bœufs, l'ancien garde-chasse de M. de Maullevrier ne put s'empêcher de dire tout haut à Bonchamp, qui était près de lui :

— Si un boulet de canon n'emporte pas *cette grosse tête ronde*, elle ira loin, je vous le prédis.

Le nom en resta à Cadoudal.

C'était ainsi que, cinq siècles auparavant, les sires de Malestroit, de Penhoët, de Beaumanoir et de Rochefort désignaient le grand connétable dont les femmes de la Bretagne filèrent la rançon.

« Voilà la grosse tête ronde, disaient-ils : nous allons échanger de bons coups d'épée avec les Anglais. »

Par malheur, ce n'était plus Bretons contre Anglais que l'on échangeait les coups d'épée, à cette heure : c'était Français contre Français.

Georges resta en Vendée jusqu'à la déroute de Savenay.

L'armée vendéenne tout entière demeura sur le champ de bataille, ou s'évanouit comme une fumée.

Georges avait, pendant près de trois ans, fait des prodiges de courage, d'adresse et de force ; il repassa la Loire et rentra dans le Morbihan avec un seul de ceux qui l'avaient suivi.

Celui-là sera à son tour son aide de camp, ou plutôt son compagnon de guerre ; il ne le quittera plus, et en échange de la rude campagne qu'ils ont faite ensemble il changera son nom de Lemercier contre celui de Tiffauges. Nous l'avons vu, au bal des victimes, chargé d'une mission pour Morgan.

Retiré sur sa terre natale, c'est pour son compte que Cadoudal y fomenta des lors l'insurrection ; les boulets ont respecté la grosse tête ronde, et la grosse tête ronde, justifiant la prophétie de Stofflet, succédant aux La Rochejaquelein, aux d'Elbée, aux Bonchamp, aux Lescur, à Stofflet lui-même, est devenu leur rival en gloire et leur supérieur en puissance ; car il en était arrivé — chose qui donnera la mesure de sa force — à lutter à peu près seul contre le gouvernement de Bonaparte, nommé premier consul depuis trois mois.

Les deux chefs restés fidèles avec lui à la dynastie bourbonnienne étaient Frotte et Bourmont.

À l'heure où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au 26 janvier 1800, Cadoudal commande trois ou quatre mille hommes avec lesquels il s'appête à bloquer dans Vannes le général Hatry.

Tout le temps qu'il a attendu la réponse du premier consul à la lettre de Louis XVIII, il a suspendu les hostilités ; mais, depuis deux jours, Tiffauges est arrivé et le lui a remise.

Elle est déjà expédiée pour l'Angleterre, d'où elle passera à Mittau ; et, puisque le premier consul ne veut point la paix aux conditions dictées par Louis XVIII, Cadoudal, général en chef de Louis XVIII, dans l'Ouest, continuera la guerre contre Bonaparte, dût-il la faire seul avec son ami Tiffauges, en ce moment, au reste, à Pouancé, où se tiennent les conférences entre Châtillon, d'Antichamp, l'abbé Bernier et le général Hédouville.

Il réfléchit, à cette heure, ce dernier survivant des grands lutteurs de la guerre civile, et les nouvelles qu'il vient d'apprendre sont, en effet, matière à réflexion.

Le général Brune, le vainqueur d'Alkmaar et de Castriem, le sauveur de la Hollande vient d'être nommé général en chef des armées républicaines de l'Ouest, et, depuis trois jours, est arrivé à Nantes ; il doit, à tout prix, écraser Cadoudal et ses chouans.

A tout prix, il faut que les chouans et Cadoudal prouvent au nouveau général en chef que l'on n'a pas peur et qu'il n'a rien à attendre de l'intimidation.

Dans ce moment, le galop d'un cheval retentit ; sans doute, le cavalier a le mot d'ordre, car il passe sans difficulté au milieu des patrouilles échelonnées sur la route de la Roche-Bernard, et, sans difficulté, il est entre dans le bourg de Muzillac.

Il s'arrête devant la porte de la chaumière où est Georges. Celui-ci lève la tête, écoute, et, à tout hasard, met la main sur ses pistolets, quoiqu'il soit probable qu'il va avoir affaire à un ami.

Le cavalier met pied à terre, s'engage dans l'allée, et ouvre la porte de la chambre où se trouve Georges.

— Ah ! c'est toi, Cœur-de-Roi ! dit Cadoudal ; d'où viens-tu ?

— De Pouancé, général !

— Quelles nouvelles ?

— Une lettre de Tiffauges.

— Bonne.

Georges prit vivement la lettre des mains de Cœur-de-Roi, et la lut.

— Ah ! fit-il.

Et il la relut une seconde fois.

— As-tu vu celui dont il m'annonce l'arrivée ? demanda Cadoudal.

— Oui, général, répondit le courrier.

— Quel homme est-ce ?

— Un beau jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans.

— Son air ?

— Déterminé !

— C'est bien cela ; quand arrive-t-il ?

— Probablement cette nuit.

— L'as-tu recommandé tout le long de la route ?

— Oui ; il passera librement.

— Recommande-le de nouveau ; il ne doit lui arriver aucun mal : il est sauvegardé par Morgan.

— C'est convenu, général.

— As-tu autre chose à me dire ?

— L'avant-garde des républicains est à la Roche-Bernard.

— Combien d'hommes ?

— Un millier d'hommes, à peu près ; ils ont avec eux une guilbotine et le commissaire du pouvoir exécutif Millière.

— Tu en es sûr ?

— Je les ai rencontrés en route ; le commissaire était à cheval près du colonel, je l'ai parfaitement reconnu. Il a fait exécuter mon frère, et j'ai juré qu'il ne mourrait que de ma main.

— Et tu risqueras la vie pour tenir ton serment ?

— A la première occasion.

— Peut-être ne se fera-t-elle point attendre.

En ce moment, le galop d'un cheval retentit dans la rue.

— Ah ! dit Cœur-de-Roi, voilà probablement celui que vous attendez.

— Non, dit Georges ; le cavalier qui nous arrive vient du côté de Vannes.

En effet, le bruit était devenu plus distinct, on put reconnaître que Cadoudal avait raison.

Comme le premier, le second cavalier s'arrêta devant la porte ; comme le premier, il mit pied à terre ; comme le premier, il entra.

Le chef royaliste le reconnut tout de suite, malgré le large manteau dont il était enveloppé.

— C'est toi, Bénédicite ? dit-il.

— Oui, mon général.

— D'où viens-tu ?

— De Vannes, où vous m'aviez envoyé pour surveiller les bleus.

— Eh bien, que font-ils les bleus ?

— Ils craignent de mourir de faim, si vous bloquez la ville, et, pour se procurer des vivres, le général

Hatry a le projet d'enlever cette nuit les magasins de Grandchamp ; le général commandera en personne l'expédition, et, pour qu'elle se fasse plus lestement, la colonne sera de cent hommes seulement.

— Es-tu fatigué, Bénédicite ?

— Jamais, général.

— Et ton cheval ?

— Il est venu bien vite, mais il peut faire encore quatre ou cinq lieues du même train sans crever.

— Donne-lui deux heures de repos, double ration d'avoine, et qu'il en fasse dix.

— A ces conditions, il les fera.

— Dans deux heures, tu partiras ; tu seras à Grandchamp au point du jour ; tu donneras en mon nom l'ordre d'évacuer le village : je me charge du général Hatry et de sa colonne. Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

— Non, j'ai à vous apprendre une nouvelle.

— Laquelle ?

— C'est que Vannes a un nouvel évêque.

— Ah ! l'on nous rend donc nos évêques ?

— Il paraît, mais, s'ils sont tous comme celui-là, ils peuvent bien les garder.

— Et quel est celui-là ?

— Audrein !

— Le régicide ?

— Audrein le renégat.

— Et quand arrive-t-il ?

— Cette nuit ou demain.

— Je n'irai pas au-devant de lui, mais qu'il ne tombe pas entre les mains de mes hommes !

Bénédicite et Cœur-de-Roi firent entendre un éclat de rire qui complétait la pensée de Georges.

— Chut ! fit Cadoudal.

Les trois hommes écoutèrent.

— Cette fois, c'est probablement, lui, dit Georges.

On entendait le galop d'un cheval venant du côté de la Roche-Bernard.

— C'est lui, bien certainement, répéta Cœur-de-Roi.

— Alors mes amis, laissez-moi seul... Toi, Bénédicite, à Grandchamp le plus tôt possible ; toi, Cœur-de-Roi, dans la cour avec une trentaine d'hommes : je puis avoir des messagers à expédier sur différentes routes. A propos, arrange-toi pour que l'on m'apporte ce que l'on aura de mieux à souper dans le village.

— Pour combien de personnes, général ?

— Oh ! pour deux personnes.

— Vous sortez ?

— Non, je vais au-devant de celui qui arrive.

Deux ou trois gars avaient déjà fait passer dans la cour les chevaux des deux messagers.

Les messagers s'esquivèrent à leur tour.

Georges arrivait à la porte de la rue, juste au moment où un cavalier arrêta son cheval et regardant de tous côtés paraissait hésiter.

— C'est ici, monsieur, dit Georges.

— Qui est ici ? demanda le cavalier.

— Celui que vous cherchez.

— Comment savez-vous quel est celui que je cherche ?

— Je présume que c'est Georges Cadoudal, autrement dit la Grosse Tête ronde.

— Justement.

— Soyez le bienvenu, alors, monsieur Roland de Montrevel, car je suis celui que vous cherchez.

— Ah ! ah ! fit le jeune homme étonné.

Et, mettant pied à terre, il sembla chercher des yeux quelqu'un à qui confier sa monture.

— Jetez la bride sur le cou de votre cheval, et ne vous inquiétez point de lui ; vous le retrouverez quand vous en aurez besoin ; rien ne se perd en Bretagne, vous êtes sur la terre de la loyauté.

Le jeune homme ne fit aucune observation, jeta la bride sur le cou de son cheval, comme il en avait reçu l'invitation, et suivit Cadoudal, qui marcha devant lui.

— C'est pour vous montrer le chemin, colonel, dit le chef des chouans.

Et tous deux entrèrent dans la chaumière dont une main invisible venait de ranimer le feu.

XXXII

BLANC ET BLEU

Roland entra, comme nous l'avons dit, derrière Georges, et, en entrant, jeta autour de lui un regard d'insouciante curiosité.

Ce regard lui suffit pour voir qu'ils étaient parfaitement seuls.

— C'est ici votre quartier général? demanda Roland avec un sourire et en approchant de la flamme le dessus de ses bottes.

— Oui, colonel.

— Il est singulièrement gardé.

Georges sourit à son tour.

— Vous me demandez cela, dit-il, parce que, de la Roche-Bernard ici, vous avez trouvé la route libre?

— C'est-à-dire que je n'ai point rencontré une âme.

— Cela ne prouve aucunement que la route n'était point gardée.

— A moins qu'elle ne l'ait été par les chouettes et les chats-huants qui semblaient voler d'arbre en arbre pour m'accompagner, général... en ce cas-là, je retire ma proposition.

— Justement, répondit Cadoudal, ce sont ces chats-huants et ces chouettes qui sont mes sentinelles, sentinelles qui ont de bons yeux, puisque ces yeux ont sur ceux des hommes l'avantage d'y voir la nuit.

— Il n'en est pas moins vrai que, par bonheur, je m'étais fait renseigner à la Roche-Bernard; sans quoi, je n'eusse pas trouvé un chat pour me dire où je pourrais vous rencontrer.

— A quelque endroit de la route que vous eussiez demandé à haute voix: « Où trouverai-je Georges Cadoudal? » une voix vous eût répondu: « Au bourg de Muzillac, la quatrième maison à droite. » Vous n'avez vu personne, colonel; seulement, à l'heure qu'il est, il y a quinze cents hommes, à peu près, qui savent que le colonel Roland, aide de camp du premier consul, est en conférence avec le fils du meunier de Leguerno.

— Mais, s'ils savent que je suis colonel au service de la République et aide de camp du premier consul, comment m'ont-ils laissé passer?

— Parce qu'ils en avaient reçu l'ordre.

— Vous saviez donc que je venais?

— Je savais non seulement que vous veniez, mais encore pourquoi vous veniez.

Roland regarda fixement son interlocuteur.

— Alors, il est inutile que je vous le dise! et vous me répondriez quand même je garderais le silence?

— Mais à peu près.

— Ah! pardieu! je serais curieux d'avoir la preuve de cette supériorité de votre police sur la nôtre.

— Je m'offre de vous la donner, colonel.

— J'écoute, et cela avec d'autant plus de satisfaction, que je serai tout entier à cet excellent feu, qui, lui aussi, semblait m'attendre.

— Vous ne croyez pas si bien dire, colonel, et il n'y a pas jusqu'au feu qui ne fasse de son mieux pour vous souhaiter la bienvenue.

— Oui; mais, pas plus que vous, il ne me dit l'objet de ma mission.

— Votre mission, que vous me faites l'honneur d'étendre jusqu'à moi, colonel, était primitivement pour l'abbé Bernier tout seul. Par malheur, l'abbé Bernier, dans la lettre qu'il a fait passer à son ami Martin Dubois, a un peu trop présumé de ses forces; il offrait sa médiation au premier consul.

— Pardon, interrompit Roland, mais vous m'apprenez là une chose que j'ignorais: c'est que l'abbé Bernier eût écrit au général Bonaparte.

— Je dis qu'il a écrit à son ami Martin Dubois, ce qui est bien différent... Mes gens ont intercepté sa lettre et me l'ont apportée: je l'ai fait copier, et j'ai envoyé

la lettre, qui, j'en suis certain, est parvenue à bon port; votre visite au général Hedouville en fait foi.

— Vous savez que ce n'est plus le général Hedouville qui commande à Nantes, mais le général Brune.

— Vous pouvez même dire qui commande à la Roche-Bernard; car un millier de soldats républicains ont fait leur entrée dans cette ville ce soir vers six heures, accompagnés de la guillotine et du citoyen commissaire général Thomas Aulhière. Ayant l'instrument, il fallut le bourreau.

— Vous dites donc, général, que j'étais venu pour l'abbé Bernier?

— Ou: l'abbé Bernier avait offert sa médiation; mais il a oublié qu'aujourd'hui il y a deux Vendées, la Vendée de la rive gauche et la Vendée de la rive droite; que, si l'on peut traiter avec d'Autichamp, Châtillon et Suzannet à Pouance reste à traiter avec Frotte, Bourmont et Cadoudal... mais où cela? voilà ce que personne ne peut dire...

— Que vous, général.

— Alors, avec la chevalerie qui fait le fond de votre caractère, vous vous êtes chargé de venir m'apporter le traité signé le 25, l'abbé Bernier, d'Autichamp, Châtillon et Suzannet vous ont signé un laissez-passer, et vous voilà.

— Ma foi! général, je dois dire que vous êtes parfaitement renseigné: le premier consul désire la paix de tout cœur; il sait qu'il a affaire en vous à un brave et loyal adversaire, et, ne pouvant vous voir, attendu que vous ne viendrez probablement point à Paris, il m'a dépêché vers vous.

— C'est-à-dire vers l'abbé Bernier.

— Général, peu vous importe, si je m'engage à faire ratifier par le premier consul ce que nous aurons arrêté entre nous. Quelles sont vos conditions pour la paix?

— Oh! elles sont bien simples, colonel: que le premier consul rende le trône à Sa Majesté Louis XVIII; qu'il devienne son connétable, son lieutenant général, le chef de ses armées de terre et de mer, et je deviens, moi, son premier soldat.

— Le premier consul a déjà répondu à cette demande.

— Et voilà pourquoi je suis décidé à répondre moi-même à cette réponse.

— Quand?

— Cette nuit même, si l'occasion s'en présente.

— De quelle façon?

— En reprenant les hostilités.

— Mais vous savez que Châtillon, d'Autichamp et Suzannet ont déposé les armes?

— Ils sont chefs des Vendéens, et, au nom des Vendéens, ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent; je suis chef des chouans, et, au nom des chouans, je ferai ce qui me conviendra.

— Alors, c'est une guerre d'extermination à laquelle vous condamnez ce malheureux pays, général!

— C'est un martyr auquel je convoque des chrétiens et des royalistes.

— Le général Brune est à Nantes avec les huit mille prisonniers que les Anglais viennent de nous rendre, après leurs défaites d'Alkmaar et de Castricum.

— C'est la dernière fois qu'ils auront eu cette chance; les bleus nous ont donné cette mauvaise habitude de ne point faire de prisonniers; quant au nombre de nos ennemis, nous ne nous en soucions pas, c'est une affaire de détail.

— Si le général Brune et ses huit mille prisonniers, joints aux vingt mille soldats qu'il reprend des mains du général Hedouville, ne suffisent point, le premier consul est décidé à marcher contre vous en personne, et avec cent mille hommes.

Cadoudal sourit.

— Nous tâcherons, dit-il, de lui prouver que nous sommes dignes de le combattre.

— Il incendiera vos villes!

— Nous nous retirerons dans nos chaumières.

— Il brûlera vos chaumières!

— Nous vivrons dans nos bois.

— Vous réfléchirez, général.

— Faites-moi l'honneur de rester avec moi quarante-

huit heures, colonel, et vous verrez que mes réflexions sont faites.

— J'ai bien envie d'accepter.

— Seulement, colonel, ne me demandez pas plus que je ne puis vous donner : le sommeil sous un toit de chaume ou dans un manteau, sous les branches d'un chêne ; un de mes chevaux pour me suivre, un sauf-conduit pour me quitter.

— J'accepte.

— Votre parole, colonel, de ne vous opposer en rien aux ordres que je donnerai, de ne faire échouer en rien les surprises que je tenterai.

Je suis trop curieux de vous voir faire pour cela ; vous avez ma parole, général.

— Quelque chose qui se passe sous vos yeux ?

— Quelque chose qui se passe sous mes yeux ; je renonce au rôle d'acteur pour m'enfermer dans celui de spectateur ; je veux pouvoir dire au premier consul : « J'ai vu. »

Cadoudal sourit.

— Eh bien, vous verrez, dit-il.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et deux paysans apportèrent une table toute servie, où fumait une soupe aux choux et un morceau de lard ; un énorme pot de cidre qui venait d'être tiré à la pièce débordait et moussait entre deux verres.

Quelques galettes de sarrasin étaient destinées à faire le dessert de ce modeste repas.

La table portait deux couverts.

— Vous le voyez, monsieur de Montrevel, dit Cadoudal, mes gars espèrent que vous me ferez l'honneur de souper avec moi.

— Et, sur ma foi, ils n'ont pas tort ; je vous le demanderais si vous ne m'invitez pas, et je tâcherais de vous en prendre de force ma part, si vous me la refusez.

— Alors, à table !

Le jeune colonel s'assit gaiement.

— Pardon pour le repas que je vous offre, dit Cadoudal ; je n'ai point comme vos généraux des indemnités de campagne, et ce sont mes soldats qui me nourrissent. Qu'as-tu à nous donner avec cela, Brise-Bleu ?

— Une fricassée de poulet, général.

— Voilà le menu de votre dîner, monsieur de Montrevel.

— C'est un festin ! Maintenant, je n'ai qu'une crainte, général.

— Laquelle ?

— Cela ira très bien, tant que nous mangerons ; mais, quand il s'agira de boire ?...

— Vous n'aimez pas le cidre ? Ah ! diable, vous m'embarrassez. Du cidre ou de l'eau, voilà ma cave.

— Ce n'est point cela : à la santé de qui boirons-nous ?

— N'est-ce que cela, monsieur ? dit Cadoudal avec une suprême dignité. Nous boirons à la santé de notre mère commune, la France ; nous la servons chacun avec un esprit différent, mais, je l'espère, avec un même cœur. A la France ! monsieur, dit Cadoudal en remplissant les deux verres.

— A la France ! général, répondit Roland en choquant son verre contre celui de Georges.

Et tous deux se rassirent gaiement, et, la conscience en repos, attaquèrent la soupe avec des appétits dont le plus âgé n'avait pas trente ans.

XXXIII

LA PEINE DU TALON

— Maintenant, général, dit Roland lorsque le souper fut fini, et que les deux jeunes gens, les coudes sur la table, allongés devant un grand feu, commencèrent d'éprouver ce bien-être, suite ordinaire d'un repas dont l'appétit et la jeunesse ont été l'assaisonnement ; main-

tenant, vous m'avez promis de me faire voir des choses que je puisse reporter au premier consul.

— Et vous avez promis, vous, de ne pas vous y opposer ?

— Oui ; mais je me réserve, si ce que vous me ferez voir heurtait trop ma conscience, de me retirer.

— On n'aura que la selle à jeter sur le dos de votre cheval, colonel, ou sur le dos du mien dans le cas où le vôtre serait trop fatigué, et vous êtes libre.

— Très bien.

— Justement, dit Cadoudal, les événements vous servent ; je suis ici non seulement général ; mais encore haut justicier, et il y a longtemps que j'ai une justice à faire. Vous m'avez dit, colonel, que le général Brune était à Nantes ; je le savais ; vous m'avez dit que son avant-garde était à quatre lieues d'ici, à la Roche-Bernard, je le savais encore ; mais une chose que vous ne savez peut-être pas, c'est que cette avant-garde n'est pas commandée par un soldat comme vous et moi ; elle est commandée par le citoyen Thomas Millière, commissaire du pouvoir exécutif. Une autre chose, que vous ignorez peut-être, c'est que le citoyen Thomas Millière ne se bat point comme nous, avec des canons, des fusils, des baïonnettes, des pistolets et des sabres, mais avec un instrument inventé par un de vos philanthropes républicains et qu'on appelle la guillotine.

— Il est impossible, monsieur, s'écria Roland, que, sous le premier consul, on fasse cette sorte de guerre.

— Ah ! entendons-nous bien, colonel ; je ne vous dis pas que c'est le premier consul qui la fait, je vous dis qu'elle se fait en son nom.

— Et quel est le misérable qui abuse ainsi de l'autorité qui lui est confiée pour faire la guerre avec un état-major de bourreaux ?

— Je vous l'ai dit, il s'appelle le citoyen Thomas Millière ; informez-vous, colonel, et, dans toute la Vendée et dans toute la Bretagne, il n'y aura qu'une seule voix sur cet homme. Depuis le jour du premier soulèvement vendéen et breton, c'est-à-dire depuis six ans, ce Millière a été toujours et partout un des agents les plus actifs de la Terreur ; pour lui, la Terreur n'a point fini avec Robespierre. Dénonçant aux autorités supérieures ou se faisant dénoncer à lui-même les soldats bretons ou vendéens, leurs parents, leurs amis, leurs frères, leurs sœurs, leurs femmes, leurs filles, jusqu'aux blessés, jusqu'aux mourants, il ordonnait de tout fusiller, de tout guillotiner sans jugement. A Daumeray, par exemple, il a laissé une trace de sang qui n'est point encore effacée, qui ne s'effacera jamais ; plus de quatre-vingts habitants ont été égorgés sous ses yeux ; des fils ont été frappés dans les bras de leurs mères, qui jusqu'ici ont vainement, pour demander vengeance, levé leurs bras sanglants au ciel. Les pacifications successives de la Vendée ou de la Bretagne n'ont point calmé cette soif de meurtre qui brûle ses entrailles. En 1800, il est le même qu'en 1793. Eh bien, cet homme...

Roland regarda le général.

— Cet homme, continua Georges avec le plus grand calme, voyant que la société ne le condamnait pas, je l'ai condamné, moi ; cet homme va mourir.

— Comment ! il va mourir, à la Roche-Bernard, au milieu des républicains, malgré sa garde d'assassins, malgré son escorte de bourreaux ?

— Son heure a sonné, il va mourir.

Cadoudal prononça ces paroles avec une telle solennité, que pas un doute ne demeura dans l'esprit de Roland, non seulement sur l'arrêt prononcé, mais encore sur l'exécution de cet arrêt.

Il demeura pensif un instant.

— Et vous vous croyez le droit de juger et de condamner cet homme, tout coupable qu'il est ?

— Oui ; car cet homme a jugé et condamné, non pas des coupables, mais des innocents.

— Si je vous disais : A mon retour à Paris, je demanderai la mise en accusation et le jugement de cet homme, n'auriez-vous pas foi en ma parole ?

— J'aurais foi en votre parole ; mais je vous dirais : L'ne bête enragée se sauve de sa cage, un meurtrier se sauve de sa prison ; les hommes sont des hommes, sujets à l'erreur. Ils ont parfois condamné des inno-

cents, ils peuvent épargner un coupable. Ma justice est plus sûre que la votre, colonel, car c'est la justice de Dieu. Cet homme mourra!

— Et de quel droit dites-vous que votre justice, à vous, homme soumis à l'erreur comme les autres hommes, est la justice de Dieu?

— Parce que j'ai mis Dieu de moitié dans mon jugement. Oh! ce n'est pas d'hier qu'il est jugé.

— Comment cela?

— Au milieu d'un orage où la foudre grondait sans interruption, ou l'éclair brillait de minute en minute, j'ai levé les bras au ciel et j'ai dit à Dieu: « Mon Dieu! toi dont cet éclair est le regard, toi dont ce tonnerre est la voix, si cet homme doit mourir, écoute pendant dix minutes ton tonnerre et tes éclairs; le silence des airs et l'obscurité du ciel seront ta réponse! » et, ma montre à la main, j'ai compté onze minutes sans éclairs et sans tonnerre... J'ai vu à la pointe du grand mont, par une tempête terrible, une barque montée par un seul homme et qui menaçait à chaque instant d'être submergée; une lame l'enleva comme le souffle d'un enfant enlève une plume et la laissa retomber sur un rocher. La barque vola en morceaux, l'homme se cramponna au rocher; tout le monde s'écria: « Cet homme est perdu! » Son père était là, ses deux frères étaient là, et ni frères ni père n'osaient lui porter secours. Je levai les bras au Seigneur et je dis: « Si Millière est condamné, mon Dieu, par vous comme par moi, je sauverai cet homme, et sans autre secours que vous, je me sauverai moi-même. » Je me déshabillai, je nouai le bout d'une corde autour de mon bras, et je nageai jusqu'au rocher. On eût dit que la mer s'aplanissait sous ma poitrine; j'atteignis l'homme. Son père et ses frères tenaient l'autre bout de la corde. Il gagna le rivage. Je pouvais y revenir comme lui, en fixant ma corde au rocher. Je la jetai loin de moi, et me confiai à Dieu et aux flots; les flots me portèrent au rivage aussi doucement et aussi sûrement que les eaux du Nil portèrent le berceau de Moïse vers la fille de Pharaon. Une sentinelle ennemie était placée en avant du village de Saint-Nolf; j'étais caché dans le bois de Grandchamp avec cinquante hommes. Je sortis seul du bois en recommandant mon âme à Dieu et en disant: « Seigneur, si vous avez décidé la mort de Millière, cette sentinelle tirera sur moi et me manquera, et, moi, je reviendrai vers les miens sans faire de mal à cette sentinelle, car vous aurez été avec elle un instant. » Je marchai au républicain; à vingt pas, il fit feu sur moi et me manqua. Voici le trou de la balle dans mon chapeau, à un pouce de ma tête; la main de Dieu elle-même a levé l'arme. C'est hier que la chose est arrivée. Je croyais Millière à Nantes. Ce soir, on est venu m'annoncer que Millière et sa guillotine étaient à la Roche-Bernard. Alors j'ai dit: « Dieu me l'amène, il va mourir! »

Roland avait écouté avec un certain respect la superstitieuse narration du chef breton. Il ne s'étonnait point de trouver cette croyance et cette poésie dans l'homme habitué à vivre en face de la mer sauvage, au milieu des dolmens de Karnac. Il comprit que Millière était véritablement condamné, et que Dieu, qui semblait trois fois avoir approuvé son jugement, pouvait seul le sauver.

Seulement, une dernière question lui restait à faire.

— Comment le frapperez-vous? demanda-t-il.

— Oh! dit Georges, je ne m'inquiète point de cela; il sera frappé.

Un des deux hommes qui avaient apporté la table du souper entra en ce moment.

— Brise-Bleu, lui dit Cadoudal, prévient Cœur-de-Roi que j'ai un mot à lui dire.

Deux minutes après, le Breton était en face de son général.

— Cœur-de-Roi, lui demanda Cadoudal, n'est-ce pas toi qui m'as dit que l'assassin Thomas Millière était à la Roche-Bernard?

— Je l'y ai vu entrer côte à côte avec le colonel républicain, qui paraissait même peu flatté du voisinage.

— N'as-tu pas ajouté qu'il était suivi de sa guillotine?

— Je vous ai dit que sa guillotine suivait entre deux

canons, et je crois que, si les canons avaient pu s'écarter d'elle, ils l'eussent laissée rouler toute seule.

— Quelles sont les précautions que prend Millière dans les villes qu'il habite?

— Il a autour de lui une garde spéciale; il fait barricader les rues qui conduisent à sa maison; il a toujours une paire de pistolets à portée de sa main.

— Malgré cette garde, malgré cette barricade, malgré ces pistolets, te charges-tu d'arriver jusqu'à lui?

— Je m'en charge, général!

— J'ai, à cause de ses crimes, condamné cet homme; il faut qu'il meure!

— Ah! s'écria Cœur-de-Roi, le jour de la justice est donc venu!

— Te charges-tu d'exécuter mon jugement, Cœur-de-Roi?

— Je m'en charge, général.

— Va, Cœur-de-Roi, prends le nombre d'hommes que tu voudras... imagine le stratagème que tu voudras... mais parviens jusqu'à lui et frappe.

— Si je meurs, général...

— Sois tranquille, le curé de Leguerno dira assez de messes à ton intention pour que ta pauvre âme ne demeure pas en peine; mais tu ne mourras pas, Cœur-de-Roi.

— C'est bien, c'est bien, général! du moment où il y aura des messes, on ne vous en demande pas davantage; j'ai mon plan.

— Quand pars-tu?

— Cette nuit.

— Quand sera-t-il mort?

— Demain.

— Va, et que trois cents hommes soient prêts à me suivre dans une demi-heure.

Cœur-de-Roi sortit aussi simplement qu'il était entré.

— Vous voyez, dit Cadoudal, voilà les hommes auxquels je commande; votre premier consul est-il aussi bien servi que moi, monsieur de Montrevel?

— Par quelques-uns, oui.

— Eh bien, moi, ce n'est point par quelques-uns, c'est par tous.

Bénédictité entra et interrogea Georges du regard.

— Oui, répondit Georges tout à la fois de la voix et de la tête.

Bénédictité sortit.

— Vous n'avez pas vu un homme en venant ici? dit Georges.

— Pas un.

— J'ai demandé trois cents hommes dans une demi-heure, et, dans une demi-heure, ils seront là; j'en eusse demandé cinq cents, mille, deux mille qu'ils eussent été prêts aussi promptement.

— Mais, dit Roland, vous avez, comme nombre du moins, des limites que vous ne pouvez franchir.

— Voulez-vous connaître l'effectif de mes forces? c'est bien simple: je ne vous le dirai pas moi-même, vous ne me croiriez pas; mais attendez, je vais vous le faire dire. Il ouvrit la porte et appela.

— Branche-d'or?

Deux secondes après, Branche-d'or parut.

— C'est mon major général, dit en riant Cadoudal; il remplit près de moi les fonctions que le général Berthier remplit près du premier consul. Branche-d'or?

— Mon général!

— Combien d'hommes échelonnés depuis la Roche-Bernard jusqu'ici, c'est-à-dire sur la route suivie par monsieur pour me venir trouver?

— Six cents dans les landes d'Arzal, six cents dans les bruyères de Marzan, trois cents à Péaule, trois cents à Billiers.

— Total dix-huit cents; combien entre Noyal et Muzillac?

— Quatre cents.

— Deux mille deux cents; combien d'ici à Vannes?

— Cinquante à Theix, trois cents à la Trinité, six cents entre la Trinité et Muzillac.

— Trois mille deux cents; et d'Ambon à Leguerno?

— Douze cents.

— Quatre mille quatre cents; et dans le bourg même,

autour de moi, dans les maisons, dans les jardins, dans les caves?

— Cinq à six cents, général.

— Merci, Bénédicité.

Il fit un signe de tête. Bénédicité sortit.

— Vous le voyez, dit simplement Cadoudal, cinq mille hommes à peu près. Eh bien, avec ces cinq mille hommes, tous du pays, qui connaissent chaque arbre, chaque pierre, chaque buisson, je puis faire la guerre aux cent mille hommes que le premier consul menace d'envoyer contre moi.

Roland sourit.

— Oui, c'est fort, n'est-ce pas?

— Je crois que vous vous vantez un peu, général, ou plutôt que vous vantez vos hommes.

— Non; car j'ai pour auxiliaire toute la population; un de vos généraux ne peut pas faire un mouvement, que je ne le sache; il ne peut pas envoyer une ordonnance, que je ne la surprenne; il ne peut pas trouver un refuge, que je ne le y poursuive; la terre même est royaliste et chrétienne! elle parlerait à défaut d'habitants pour me dire: « Les bleus sont passés ici; les égorgés sont cachés là! » Au reste vous allez en juger.

— Comment?

— Nous allons faire une expédition à six lieues d'ici. Quelle heure est-il?

Les jeunes gens tirèrent leurs montres tous deux à la fois.

— Minuit moins un quart, dirent-ils.

— Bon! fit Georges, nos montres marquent la même heure, c'est bon signe; peut-être, un jour, nos cœurs seront-ils d'accord comme nos montres.

— Vous disiez, général...?

— Je disais qu'il était minuit moins un quart, colonel; qu'à six heures, avant le jour, nous devons être à sept heures d'ici; avez-vous besoin de repos?

— Moi!

— Oui, vous pouvez dormir une heure.

— Merci; c'est inutile.

— Alors, nous partirons quand vous voudrez.

— Et vos hommes?

— Oh! mes hommes sont prêts.

— Où cela?

— Partout.

— Je voudrais les voir.

— Vous les verrez.

— Quand?

— Quand cela vous sera agréable; oh! mes hommes sont des hommes fort discrets et ils ne se montrent que si je leur fais signe de se montrer.

— De sorte que, quand je désirerai les voir...?

— Vous me le direz, je ferai un signe, et ils se montreront.

— Parlons, général!

— Parlons.

Les deux jeunes gens s'enveloppèrent de leurs manteaux et sortirent.

A la porte, Roland se heurta à un petit groupe de cinq hommes.

Ces cinq hommes portaient l'uniforme républicain; l'un d'eux avait sur ses manches des galons de sergent.

— Qu'est-ce que cela? demanda Roland.

— Rien, répondit Cadoudal en riant.

— Mais, enfin, ces hommes, quels sont-ils?

— Cœur-de-Roi et les siens, qui partent pour l'expédition que vous savez.

— Alors ils comptent, à l'aide de cet uniforme...?

— Oh! vous allez tout savoir, colonel, je n'ai point de secret pour vous.

Et, se tournant du côté du groupe:

— Cœur-de-Roi! dit Cadoudal.

L'homme dont les manches étaient ornées de deux galons se détacha du groupe et vint à Cadoudal.

— Vous m'avez appelé, général? demanda le faux sergent.

— Oui, je veux savoir ton plan.

— Oh! général, il est bien simple.

— Voyons, j'en jugerai.

— Je passe ce papier dans la bague de mon fusil...

Cœur-de-Roi montra une large enveloppe scellée d'un cachet rouge qui, sans doute, avait renfermé quelque ordre républicain surpris par les chouans.

— Je me présente aux factionnaires en disant: « Ordonnance du général de division! » J'entre au premier poste, je demande qu'on m'indique la maison du citoyen commissaire, on me l'indique, je remercie: il faut toujours être poli; j'arrive à la maison, j'y trouve un second factionnaire, je lui fais le même conte qu'au premier, je monte ou je descends chez le citoyen Milhère, selon qu'il demeure au grenier ou à la cave, j'entre sans difficulté aucune; vous comprenez: *Ordre du général de division!* je le trouve dans son cabinet ou ailleurs, je lui présente mon papier, et, tandis qu'il le décrochette, je le tue avec ce poignard caché dans ma manche.

— Oui, mais foi et les hommes?

— Ah! ma foi, à la garde de Dieu! nous défendons sa cause, c'est à lui de s'inquiéter de nous.

— Eh bien, vous le voyez, colonel, dit Cadoudal, ce n'est pas plus difficile que cela. A cheval colonel! Bonne chance, Cœur-de-Roi!

— Lequel des deux chevaux dois-je prendre? demanda Roland.

— Prenez au hasard: ils sont aussi bons l'un que l'autre, et chacun a dans ses fontes une excellente paire de pistolets de fabrique anglaise.

— Tout chargés?

— Et bien chargés, colonel; c'est une besogne pour laquelle je ne me fie à personne.

— Alors, à cheval.

Les deux jeunes gens se mirent en selle, et prirent la route qui conduisait à Vannes, Cadoudal servant de guide à Roland, et Branche-d'or, le major général de l'armée, comme l'avait appelé Georges, marchant une vingtaine de pas en arrière.

Arrivé à l'extrémité du village, Roland plongea son regard sur la route qui s'étend sur une ligne presque tirée au cordeau de Muzillac à la Trinité.

La route, entièrement découverte, paraissait parfaitement solitaire.

On fit ainsi une demi-lieue à peu près.

Au bout de cette demi-lieue:

— Mais où diable sont donc vos hommes? demanda Roland.

— A notre droite, à notre gauche, devant nous, derrière nous.

— Ah! la bonne plaisanterie! fit Roland.

— Ce n'est point une plaisanterie, colonel; croyez-vous que je suis assez imprudent pour me hasarder ainsi sans éclaireurs?

— Vous m'avez dit, je crois, que, si je désirais voir vos hommes, je n'avais qu'à vous le dire.

— Je vous l'ai dit.

— Eh bien, je désire les voir.

— En totalité, ou en partie?

— Combien avez-vous dit que vous en emmeniez avec vous?

— Trois cents.

— Eh bien, je désire en voir cent cinquante.

— Halte! fit Cadoudal.

Et rapprochant ses deux mains de sa bouche, il fit entendre un houhoulement de chat-huant, suivi d'un cri de chouette; seulement, il jeta le houhoulement à droite, et le cri de chouette à gauche.

Presque instantanément, aux deux côtés de la route, on vit s'agiter des formes humaines, lesquelles, franchissant le fossé qui séparait le chemin du taillis, vinrent se ranger aux deux côtes des chevaux.

— Qui commande à droite? demanda Cadoudal.

— Moi, Moustache, répondit un paysan s'approchant.

— Qui commande à gauche? répéta le général.

— Moi, Chante-en-hiver, répondit un paysan s'approchant.

— Combien d'hommes avec toi, Chante-en-hiver?

— Cent.

— Combien d'hommes avec toi, Moustache?

— Cinquante.

— En tout cent cinquante, alors? demanda Georges.

— Oui, répondirent les deux chefs bretons.
 — Est-ce votre compte, colonel? demanda Cadoudal en riant.
 — Vous êtes un magicien, général.
 — Eh! non, je suis un pauvre paysan comme eux; seulement, je commande une troupe où chaque cerveau se rend compte de ce qu'il fait, où chaque cœur bat pour les deux grands principes de ce monde: la religion et la royauté.

ment des branches dans le laillis, et le bruit des pas dans les broussailles.

Puis on n'entendit plus rien.

— Eh bien, demanda Cadoudal, croyez-vous qu'avec de pareils hommes j'aie quelque chose à craindre de vos bleus, si braves qu'ils soient?

Roland poussa un soupir; il était parfaitement de l'avis de Cadoudal.

On continua de marcher.



Tu as dix minutes pour recommander ton âme à Dieu.

Puis, se retournant vers ses hommes :

— Qui commande l'avant-garde? demanda Cadoudal.

— Fend l'air, répondirent les deux chouans.

— Et l'arrière-garde?

— La Giberne.

La seconde réponse fut faite avec le même ensemble que la première.

— Alors, nous pouvons continuer tranquillement notre route?

— Ah! général, comme si vous alliez à la messe à l'église de votre village.

— Continuons donc notre route, colonel, dit Cadoudal à Roland.

Puis, se retournant vers ses hommes :

— Egayez-vous mes gars, leur dit-il.

Au même instant chaque homme sauta le fossé et disparut.

On entendit, pendant quelques secondes, le froisse-

A une lieue à peu près de la Trinité, on vit sur la route apparaître un point noir qui allait grossissant avec rapidité.

Devenu plus distinct, ce point sembla tout à coup rester fixe.

— Qu'est-ce que cela? demanda Roland.

— Vous le voyez bien, répondit Cadoudal, c'est un homme.

— Sans doute; mais, cet homme, qui est-il?

— Vous avez pu deviner, à la rapidité de sa course, que c'est un messenger.

— Pourquoi s'arrête-t-il?

— Parce qu'il nous a aperçus de son côté, et qu'il ne sait s'il doit avancer ou reculer.

— Que va-t-il faire?

— Il attend pour se décider.

— Quoi?

— Un signal.

— Et, à ce signal, il répondra ?

— Non seulement il répondra, mais il obéira. Voulez-vous qu'il avance ? voulez-vous qu'il recule ? voulez-vous qu'il se jette de côté ?

— Je desire qu'il s'avance : c'est un moyen que nous sachons la nouvelle qu'il porte.

Cadoudal fit entendre le chant du coucou avec une telle perfection, que Roland regarda tout autour de lui.

— C'est moi, dit Cadoudal, ne cherchez pas.

— Alors, le messenger va venir ?

— Il ne va pas venir, il vient.

En effet, le messenger avait repris sa course, et s'avancait rapidement : en quelques secondes il fut près de son général.

— Ah ! dit celui-ci, c'est toi, Monte-à-l'assaut !

Le général se pencha ; Monte-à-l'assaut lui dit quelques mots à l'oreille.

— J'étais déjà prévenu par Bénédicte, dit Georges. Puis, se retournant vers Roland :

— Il va, dit-il, se passer, dans un quart d'heure, au village de la Trinité, une chose grave et que vous devez voir ; au galop !

Et, donnant l'exemple, il mit son cheval au galop.

Roland le suivit.

En arrivant au village, on put distinguer de loin une multitude s'agitant sur la place, à la lueur des torches résineuses.

Les cris et les mouvements de cette multitude annonçaient, en effet, un grave événement.

— Piquons ! piquons ! dit Cadoudal.

Roland ne demandait pas mieux : il mit les éperons au ventre de sa monture.

Au bruit du galop des chevaux, les paysans s'écartèrent ; ils étaient cinq ou six cents au moins, tous armés.

Cadoudal et Roland se trouvèrent dans le cercle de lumière, au milieu de l'agitation et des rumeurs.

Le tumulte se pressait surtout à l'entrée de la rue conduisant au village de Tridon.

Une diligence venait par cette rue, escortée de douze chouans ; deux se tenaient à chaque côté du postillon, les dix autres gardaient les portières.

Au milieu de la place, la voiture s'arrêta.

Tout le monde était si préoccupé de la diligence, qu'à peine si l'on avait fait attention à Cadoudal.

— Holà ! cria Georges, que se passe-t-il donc ici ?

A cette voix bien connue, chacun se retourna, et les fronts se découvrirent.

— La Grosse Tête ronde ! murmura chaque voix.

— Oui, dit Cadoudal.

Un homme s'approcha de Georges :

— N'étiez-vous pas prévenu, et par Bénédicte et par Monte-à-l'assaut ? demanda-t-il.

— Si fait ; est-ce donc la diligence de Ploermel à Vannes que vous ramenez là ?

— Oui, mon général ; elle a été arrêtée entre Tréfleon et Saint-Nolf.

— Est-il dedans ?

— On le croit.

Faites selon votre conscience ; s'il y a crime vis-à-vis de Dieu, prenez-le sur vous ; je ne me charge que de la responsabilité vis-à-vis des hommes ; j'assisterai à ce qui va se passer, mais sans y prendre part, ni pour l'empêcher, ni pour y aider.

— Eh bien, demandèrent cent voix, qu'a-t-il dit, Sabre-tout ?

— Il a dit que nous pouvions faire selon notre conscience, et qu'il s'en lavait les mains.

— Vive la Grosse Tête ronde ! s'écrièrent tous les assistants en se précipitant vers la diligence.

Cadoudal resta immobile au milieu de ce torrent.

Roland était debout près de lui, immobile comme lui, plein de curiosité ; car il ignorait complètement de qui et de quoi il était question.

Celui qui était venu parler à Cadoudal, et que ses compagnons avaient désigné sous le nom de Sabre-tout, ouvrit la portière.

On vit alors les voyageurs se presser, tremblants, dans les profondeurs de la diligence.

— Si vous n'avez rien à vous reprocher contre le roi

et la religion, dit Sabre-tout d'une voix pleine et sonore, descendez sans crainte ; nous ne sommes pas des brigands, nous sommes des chrétiens et des royalistes.

Sans doute, celle déclaration rassura les voyageurs, car un homme se présenta à la portière et descendit, puis deux femmes, puis une mère serrant son enfant entre ses bras, puis un homme encore.

Les chouans les recevaient au bas du marche-pied, les regardaient avec attention, puis, ne reconnaissant pas celui qu'ils cherchaient : « Passez ! »

Un seul homme resta dans la voiture.

Un chouan y introduisit la flamme d'une torche et l'on vit que cet homme était un prêtre.

— Ministre du Seigneur, dit Sabre-tout, pourquoi ne descends-tu pas avec les autres ? n'as-tu pas entendu que j'ai dit que nous étions des royalistes et des chrétiens ?

Le prêtre ne bougea pas ; seulement, ses dents claquèrent.

— Pourquoi cette terreur ? continua Sabre-tout ; ton habit ne plaide-t-il pas pour toi ?... L'homme qui porte une soutane ne peut avoir rien fait contre la royauté, ni contre la religion.

Le prêtre se ramassa sur lui-même en murmurant :

— Grâce ! grâce !

— Pourquoi grâce ? demanda Sabre-tout ; tu te sens donc coupable, misérable !

— Oh ! oh ! fit Roland ; messieurs les royalistes et chrétiens, voilà comme vous parlez aux hommes de Dieu !

— Cet homme, répondit Cadoudal, n'est pas l'homme de Dieu, mais l'homme du démon !

— Qui est-ce donc ?

— C'est à la fois un athée et un régicide ; il a renié son Dieu et voté la mort de son roi : c'est le conventionnel Audrein.

Roland frissonna.

— Que vont-ils lui faire ? demanda-t-il.

— Il a donné la mort, il recevra la mort, répondit Cadoudal.

Pendant ce temps, les chouans avaient tiré Audrein de la diligence.

— Ah ! c'est donc bien toi, évêque de Vannes ! dit Sabre-tout.

— Grâce ! s'écria l'évêque.

— Nous étions prévenus de ton passage, et c'est toi que nous attendions.

— Grâce ! répéta l'évêque pour la troisième fois.

— As-tu avec toi les habits pontificaux ?

— Oui, mes amis, je les ai.

— Eh bien, habille-toi en prélat ; il y a longtemps que nous n'en avons vu.

On descendit de la diligence une malle au nom du prélat ; on l'ouvrit, on en tira un costume complet d'évêque, et on le presenta à Audrein, qui le revêtit.

Puis, lorsque le costume fut entièrement revêtu, les paysans se rangèrent en cercle, chacun tenant son fusil à la main.

La lueur des torches se reflétait sur les canons, qui lançaient de sinistres éclairs.

Deux hommes prirent l'évêque et l'amènèrent dans ce cercle, en le soutenant par dessous les bras.

Il était pâle comme la mort.

Il se fit un instant de lugubre silence.

Une voix le rompit ; c'était celle de Sabre-tout.

— Nous allons, dit le chouan, procéder à ton jugement ; prêtre de Dieu, tu as trahi l'Église ; enfant de la France, tu as condamné ton roi.

— Hélas ! hélas ! balbutia le prêtre.

— Est-ce vrai ?

— Je ne le nie pas.

— Parce que c'est impossible à nier. Qu'as-tu à répondre pour ta justification ?

— Citoyens...

— Nous ne sommes pas des citoyens, dit Sabre-tout d'une voix de tonnerre, nous sommes des royalistes.

— Messieurs...

— Nous ne sommes pas des messieurs, nous sommes des chouans.

— Mes amis...

— Nous ne sommes pas les amis, nous sommes les juges ; les juges l'interrogent, réponds.

— Je me repens de ce que j'ai fait, et j'en demande pardon à Dieu et aux hommes.

— Les hommes ne peuvent te pardonner, répondit la même voix implacable, car, pardonner aujourd'hui, tu recommenceras demain ; tu peux changer de peau, jamais de cœur. Tu n'as plus que la mort à attendre des hommes ; quant à Dieu, implore sa miséricorde.

Le régicide courba la tête, le renegat fléchit le genou. Mais, tout à coup, se redressant :

— J'ai voté la mort du roi, dit-il, c'est vrai, mais avec la réserve...

— Quelle réserve ?

— La réserve du temps où l'exécution devait avoir lieu.

— Proche ou éloignée, c'était toujours la mort que tu votais, et le roi était innocent.

— C'est vrai, c'est vrai, dit le prêtre, mais j'avais peur.

— Alors, tu es non seulement un régicide, non seulement un apostat, mais encore un lâche ! Nous ne sommes pas des prêtres, nous ; mais nous serons plus justes que toi ; tu as voté la mort d'un innocent, nous votons la mort d'un coupable. Tu as dix minutes pour te préparer à paraître devant Dieu.

L'évêque jeta un cri dépouante et tomba sur ses deux genoux ; les cloches de l'église sonnerent comme si elles s'ébranlaient toutes seules, et deux de ces hommes, habitués aux chants d'église, commencèrent à répéter les prières des agonisants.

L'évêque fut quelque temps sans trouver les paroles par lesquelles il devait y répondre.

Il tournait sur ses juges des regards effarés qui allaient suppliants des uns aux autres ; mais sur aucun visage il n'eut la consolation de rencontrer la douce expression de la pitié.

Les torches qui tremblaient au vent donnaient, au contraire, à tous ces visages une expression sauvage et terrible.

Alors, il se décida à mêler sa voix aux voix qui priaient pour lui.

Les juges laissèrent s'épuiser jusqu'au dernier mot la prière funèbre.

Pendant ce temps, des hommes préparaient un bûcher.

— Oh ! s'écria le prêtre, qui voyait ces apprêts avec une terreur croissante, auriez-vous la cruauté de me réserver une pareille mort ?

— Non, répondit l'inflexible accusateur, le feu est la mort des martyrs, et tu n'es pas digne d'une pareille mort. Allons, apostat, l'heure est venue.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le prêtre en levant les bras au ciel.

— Debout ! dit le chouan.

L'évêque essaya d'obéir, mais les forces lui manquèrent et il retomba sur ses genoux.

— Allez-vous donc laisser s'accomplir cet assassinat sous vos yeux ? demanda Roland à Cadoudal.

— J'ai dit que je m'en lavais les mains, répondit celui-ci.

— C'est le mot de Pilate, et les mains de Pilate sont restées rouges du sang de Jésus-Christ.

— Parce que Jésus-Christ était un juste ; mais cet homme, ce n'est pas Jésus-Christ, c'est Barrabas.

— Baise la croix, baise la croix ! s'écria Sabre-tout.

Le prélat le regarda d'un air effaré, mais sans obéir ; il était évident qu'il ne voyait déjà plus, qu'il n'entendait déjà plus.

— Oh ! s'écria Roland en faisant un mouvement pour descendre de cheval, il ne sera pas dit que l'on aura assassiné un homme devant moi et que je ne lui aurai pas porté secours.

Un murmure de menaces gronda tout autour de Roland ; les paroles qu'il venait de prononcer avaient été entendues.

C'était juste ce qu'il fallait pour exciter l'impétueux jeune homme.

— Ah ! c'est ainsi ? dit-il.

Et il porta la main droite à une de ses fontes.

Mais, d'un mouvement rapide comme la pensée, Cadoudal lui saisit la main, et, tandis que Roland essayait vainement de la dégager de l'étreinte de fer :

— Feu ! dit Cadoudal.

Vingt coups de fusil retentirent à la fois, et, pareil à une masse morte, l'évêque tomba foudroyé.

— Ah ! s'écria Roland, que venez-vous de faire ?

— Je vous ai forcé de tenir votre serment, répondit Cadoudal ; vous aviez juré de tout voir et de tout entendre sans vous opposer à rien...

— Ainsi périra tout ennemi de Dieu et du roi, dit Sabre-tout d'une voix solennelle.

— Amen ! répondirent tous les assistants d'une seule voix et avec un sinistre ensemble.

Puis ils dépouillèrent le cadavre de ses ornements sacerdotaux, qu'ils jetèrent dans la flamme du bûcher, firent remonter les autres voyageurs dans la diligence, remirent le postillon en selle, et, s'ouvrant pour les laisser passer :

— Allez avec Dieu ! dirent-ils.

La diligence s'éloigna rapidement.

— Allons, allons, en route ! dit Cadoudal ; nous avons encore quatre lieues à faire, et nous avons perdu une heure ici.

Puis, s'adressant aux exécuteurs :

— Cet homme était coupable, cet homme a été puni ; la justice humaine et la justice divine sont satisfaites. Que les prières des morts soient dites sur son cadavre, et qu'il ait une sépulture chrétienne ; vous entendez ?

Et, sûr d'être obéi, Cadoudal mit son cheval au galop.

Roland sembla hésiter un instant s'il le suivrait, puis, comme s'il se décidait à accomplir un devoir :

— Allons jusqu'au bout, dit-il.

Et, lançant à son tour son cheval dans la direction qu'avait prise Cadoudal, il le rejoignit en quelques étans.

Tous deux disparurent bientôt dans l'obscurité, qui allait s'épaississant au fur et à mesure que l'on s'éloignait de la place où les torches éclairaient le prélat mort, où le feu dévorait ses vêtements.

XXXIV

LA DIPLOMATIE DE GEORGES CADOU DAL

Le sentiment qu'éprouvait Roland en suivant Georges Cadoudal ressemblait à celui d'un homme à moitié éveillé qui se sent sous l'empire d'un rêve, et qui se rapproche peu à peu des limites qui separent pour lui la nuit du jour ; il cherche à se rendre compte s'il marche sur le terrain de la fiction ou sur celui de la réalité, et plus il creuse les ténèbres de son cerveau, plus il s'enfonce dans le doute.

Un homme existait pour lequel Roland avait un culte presque divin ; accoutumé de vivre dans l'atmosphère glorieuse qui enveloppait cet homme, habitué à voir les autres obéir à ses commandements et à y obéir lui-même avec une promptitude et une abnégation presque orientales, il lui semblait étonnant de rencontrer aux deux extrémités de la France deux pouvoirs organisés, ennemis du pouvoir de cet homme, et prêts à lutter contre ce pouvoir. Supposez un de ces Juifs de Judas Maccabée, adorateur de Jéhovah, l'ayant, depuis son enfance, entendu appeler le Roi des Rois, le Dieu fort, le Dieu vengeur, le Dieu des armées, l'Éternel, enfin, et se heurtant tout à coup au mystérieux Osiris des Égyptiens ou au foudroyant Jupiter des Grecs.

Ses aventures à Avignon et à Bourg avec Morgan et les compagnons de Jéhu, ses aventures au bourg de Muzillac et au village de la Trinite avec Cadoudal et les chouans, lui semblaient une initiation étrange à quelque religion inconnue ; mais, comme ces neophytes coura-

geux qui risquent la mort pour connaître le secret de l'initiation, il était résolu d'aller jusqu'au bout.

D'ailleurs, il n'était pas sans une certaine admiration pour ces caractères exceptionnels; ce n'était pas sans étonnement qu'il mesurait ces Titans revêlus, qui luttaient contre son Dieu, et il sentait bien que ce n'étaient point des hommes vulgaires, ceux-la qui poignardaient sir John à la Chartreuse de Seillon, et qui fusillaient l'évêque de Vannes au village de la Trinité.

Maintenant, qu'allait-il voir encore? C'est ce qu'il ne tarderait pas à savoir; on était en marche depuis cinq heures et demie, et le jour approchait.

Au-dessus du village de Tridon, on avait pris à travers champs; puis, laissant Vannes à gauche, on avait gagné Tréfléon. A Tréfléon, Cadoudal, toujours suivi de son major général Branche-d'or, avait retrouvé Monte-à-l'assaut et Chante-en-hiver, leur avait donné des ordres, et avait continué sa route en appuyant à gauche et en gagnant la hêstère du petit bois qui s'étend de Grandchamp à Larre.

Là, Cadoudal fit halte, imita trois fois de suite le houhoulement du hibou, et au bout d'un instant, se trouva entouré de ses trois cents hommes.

Une lueur grisâtre apparaissait du côté de Tréfléon et de Saint-Nolf; c'étaient, non pas les premiers rayons du soleil, mais les premières lueurs du jour.

Une épaisse vapeur sortait de terre, et empêchait que l'on vit à cinquante pas devant soi.

Avant de se hasarder plus loin, Cadoudal semblait attendre des nouvelles.

Tout à coup, on entendit, à cinq cents pas à peu près, éclater le chant du coq.

Cadoudal dressa l'oreille; ses hommes se regardèrent en riant.

Le chant retentit une seconde fois, mais plus rapproché.

— C'est lui, dit Cadoudal; répondez.

Le hurlement d'un chien se fit entendre à trois pas de Roland, imité avec une telle perfection, que le jeune homme, quoique brévenu, chercha des yeux l'animal qui poussait la plainte lugubre.

Presque au même instant, on vit se mouvoir au milieu du brouillard un homme qui s'avavançait rapidement, et dont la forme se dessinait au fur et à mesure qu'il avançait.

Le survenant aperçut les deux cavaliers et se dirigea vers eux.

Cadoudal fit quelques pas en avant, tout en mettant un doigt sur sa bouche, pour inviter l'homme qui accourait à parler bas.

Celui-ci, en conséquence, ne s'arrêta que lorsqu'il fut près du général.

— Eh bien, Fleur-d'épine, demanda Georges, les tenons-nous?

— Comme la souris dans la souricière, et pas un ne rentrera à Vannes, si vous le voulez.

— Je ne demande pas mieux. Combien sont-ils?

— Cent hommes, commandés par le général en personne.

Combien de chariots?

— Dix sept.

Quand se mettent-ils en marche?

— Ils doivent être à trois quarts de lieue d'ici.

— Quelle route suivent-ils?

— Celle de Grandchamp à Vannes.

— De sorte qu'en m'étendant de Meucou à Plescop.

— Vous leur barrez le chemin.

— C'est tout ce qu'il faut.

Cadoudal appela à lui ses quatre lieutenants Chante-en-hiver, Monte-à-l'assaut, Fend-l'air et la Giberne.

Puis, quand ils furent près de lui, il donna à chacun ses ordres.

Chacun fit entendre à son tour le cri de la chouette et disparut avec cinquante hommes.

Le brouillard continuant d'être si épais, que les cinquante hommes formant chacun de ces groupes, en s'éloignant de cent pas, disparaissaient comme des ombres.

Cadoudal restait avec une centaine d'hommes, Branche-d'or et Fleur-d'épine.

Il revint près de Roland.

— Eh bien, général, lui demanda celui-ci, tout va-t-il selon vos desirs?

— Mais, oui, à peu près, colonel, répondit le chouan; et, dans une demi-heure, vous allez en juger par vous-même.

— Il sera difficile de juger de quelque chose avec ce brouillard-là.

Cadoudal jeta les yeux autour de lui.

— Dans une demi-heure, dit-il, il sera dissipé. Voulez-vous utiliser cette demi-heure en mangeant un morceau et en buvant un coup?

— Ma foi, dit le jeune homme, j'avoue que la marche m'a creusé.

— Et moi, dit Georges, j'ai l'habitude, avant de me battre, de déjeuner du mieux que je puis.

— Vous allez donc vous battre?

— Je le crois.

— Contre qui?

— Mais contre les républicains, et, comme nous avons affaire au général Hatry en personne, je doute qu'il se rende sans faire résistance.

— Et les républicains savent-ils qu'ils vont se battre contre vous?

— Ils ne s'en doutent pas.

— De sorte que c'est une surprise?

— Pas tout à fait, attendu que le brouillard se lèvera et qu'ils nous verront à ce moment comme nous les verrons eux-mêmes.

Alors, se retournant vers celui qui paraissait chargé du département des vivres:

— Brise-Bleu, demanda Cadoudal, as-tu de quoi nous donner à déjeuner?

Brise-Bleu fit un signe affirmatif, entra dans le bois et en sortit traînant un âne chargé de deux paniers.

En un instant, un manteau fut étendu sur une butte de terre, et, sur le manteau, un poulet rôti, un morceau de petit salé froid, du pain et des galettes de sarrasin furent étalés.

Cette fois, Brise-Bleu y avait mis du luxe: il s'était procuré une bouteille de vin et un verre.

Cadoudal montra à Roland la table mise et le repas improvisé.

Roland sauta à bas de son cheval et remit la bride à un chouan.

Cadoudal l'imita.

— Maintenant, dit celui-ci en se tournant vers ses hommes, vous avez une demi-heure pour en faire autant que nous; ceux qui n'auront pas déjeuné dans une demi-heure sont prevenus qu'ils se battront le ventre vide.

L'invitation semblait équivaloir à un ordre, tant elle fut exécutée avec promptitude et précision. Chacun tira un morceau de pain ou une galette de sarrasin de son sac ou de sa poche, et imita l'exemple de son général, qui avait déjà écartelé le poulet à son profit et à celui de Roland.

Comme il n'y avait qu'un verre, tous deux burent dans le même.

Pendant qu'ils déjeunaient côte à côte, pareils à deux amis qui font une halte de chasse, le jour se levait, et, comme l'avait prédit Cadoudal, le brouillard devenait de moins en moins intense.

Bientôt on commença d'apercevoir les arbres les plus proches, puis on distingua la ligne du bois s'étendant à droite de Meucou à Grandchamp, tandis qu'à gauche, la plaine de Plescop, coupée par un ruisseau, allait en s'abaissant jusqu'à Vannes.

On y sentait cette declivité naturelle à la terre au fur et à mesure qu'elle approche de l'Océan.

Sur la route de Grandchamp à Plescop, on distinguait bientôt une ligne de chariots dont la queue se perdait dans le bois.

Cette ligne de chariots était immobile; il était facile de comprendre qu'un obstacle imprévu l'arrêtait dans sa course.

En effet, à un demi-quart de lieue en avant du premier chariot, on pouvait distinguer les deux cents hommes de Monte-à-l'assaut, de Chante-en-hiver, de Fend-l'air et de la Giberne qui barraient le chemin.

Les républicains inférieurs en nombre, — nous avons dit qu'ils n'étaient que cent, — avaient fait halte, et attendaient l'évaporation entière du brouillard pour s'assurer du nombre de leurs ennemis et des gens à qui ils avaient affaire.

Hommes et chariots étaient dans un triangle dont Cadoudal et ses cent hommes formaient une des extrémités.

A la vue de ce petit nombre d'hommes enveloppés par des forces triples, à l'aspect de cet uniforme dont la couleur avait fait donner le nom de bleus aux républicains, Roland se leva vivement.

Quant à Cadoudal, il resta nonchalamment étendu achevant son repas.

Des cent hommes qui entouraient le général, pas un ne semblait préoccupé du spectacle qu'il avait sous les yeux ; on eût dit qu'ils attendaient l'ordre de Cadoudal pour y faire attention.

Roland n'eut besoin de jeter qu'un seul coup d'œil sur les républicains pour voir qu'ils étaient perdus.

Cadoudal suivait sur le visage du jeune homme les divers sentiments qui s'y succédaient.

— Eh bien, lui demanda le chouan après un moment de silence, trouvez-vous mes dispositions bien prises, colonel ?

— Vous pourriez même dire vos précautions, général, répondit Roland avec un sourire railleur.

— N'est-ce point l'habitude du premier consul, demanda Cadoudal, de prendre ses avantages quand il les trouve ?

Roland se mordit les lèvres, et, au lieu de répondre à la question du chef royaliste :

— Général, dit-il, j'ai à vous demander une faveur que vous ne me refuserez pas, je l'espère.

— Laquelle ?

— C'est la permission d'aller me faire tuer avec mes compagnons.

Cadoudal se leva.

— Je m'attendais à cette demande, dit-il.

— Alors, vous me l'accordez, dit Roland, dont les yeux étincelaient de joie.

— Oui ; mais j'ai auparavant un service à réclamer de vous, dit le chef royaliste avec une suprême dignité.

— Dites, monsieur.

— C'est d'être mon parlementaire près du général Hatry.

— Dans quel but ?

— J'ai plusieurs propositions à lui faire avant de commencer le combat.

— Je présume que, parmi ces propositions dont vous voulez me faire l'honneur de me charger, vous ne comptez pas celle de mettre bas les armes ?

— Vous comprenez, au contraire, colonel, que celle-là vient en tête des autres.

— Le général Hatry refusera.

— C'est probable.

— Et alors ?

— Alors, je lui laisserai le choix entre deux autres propositions qu'il pourra accepter, je crois, sans forfaire à l'honneur.

— Lesquelles ?

— Je vous les dirai en temps et lieu ; commencez par la première.

— Formulez-la.

— Voici. Le général Hatry et ses cent hommes sont entourés par des forces triples : je leur offre la vie sauve ; mais ils déposeront leurs armes, et feront serment de ne pas servir à nouveau, de cinq ans, dans la Vendée.

Roland secoua la tête.

— Cela vaudrait mieux cependant que de faire écraser ses hommes ?

— Soit ; mais il aimera mieux les faire écraser et se faire écraser avec eux.

— Ne croyez-vous point, en tout cas, dit en riant Cadoudal, qu'il serait bon, avant tout, de le lui demander ?

— C'est juste, dit Roland.

— Eh bien, colonel, ayez la bonté de monter à cheval, de vous faire reconnaître par le général et de lui transmettre ma proposition.

— Soit, dit Roland.

— Le cheval du colonel, dit Cadoudal en faisant signe au chouan qui le gardait.

On amena le cheval à Roland.

Le jeune homme sauta dessus, et on le vit traverser rapidement l'espace qui le séparait du convoi arrêté.

Un groupe s'était formé sur les flancs de ce convoi : il était évident qu'il se composait du général Hatry et de ses officiers.

Roland se dirigea vers ce groupe, éloigné des chouans de trois portées de fusil à peine.

L'étonnement fut grand, de la part du général Hatry, quand il vit venir à lui un officier portant l'uniforme de colonel républicain.

Il sortit du groupe, et fit trois pas au-devant du messager.

Roland se fit reconnaître, raconta comment il se trouvait parmi les blancs, et transmit la proposition de Cadoudal au général Hatry.

Comme l'avait prévu le jeune homme, celui-ci refusa.

Roland revint vers Cadoudal, le cœur joyeux et fier.

— Il refuse ! cria-t-il d'aussi loin que sa voix put se faire entendre.

Cadoudal fit un signe de tête annonçant qu'il n'était aucunement étonné de ce refus.

— Eh bien, dans ce cas, dit-il, portez-lui ma seconde proposition ; je ne veux avoir rien à me reprocher, ayant à répondre à un juge d'honneur comme vous.

Roland s'inclina.

— Voyons la seconde proposition ? dit-il.

— La voici : le général Hatry viendra au-devant de moi, dans l'espace qui est libre entre nos deux troupes, il aura les mêmes armes que moi : c'est-à-dire son sabre et deux pistolets, et la question se décidera entre nous deux ; si je le tue, ses hommes se soumettront aux conditions que j'ai dites, car, des prisonniers, nous n'en pouvons pas faire ; s'il me tue, ses hommes passeront librement et gagneront Vannes sans être inquiétés. Ah ! j'espère que voilà une proposition que vous accepteriez, colonel !

— Aussi, je l'accepte pour moi, dit Roland.

— Oui, lit Cadoudal ; mais vous n'êtes pas le général Hatry ; contentez-vous donc, pour le moment, d'être son parlementaire, et, si cette proposition, qu'à sa place je ne laisserais pas échapper, ne lui agréait pas encore, eh bien, je suis bon prince ! vous reviendrez, et je lui en ferai une troisième.

Roland s'éloigna une seconde fois ; il était attendu du côté des républicains avec une visible impatience.

Il transmit son message au général Hatry.

Citoyen, répondit le général, je dois compte de ma conduite au premier consul, vous êtes son aide de camp, et c'est vous que je charge à votre retour à Paris, de témoigner pour moi auprès de lui. Que feriez-vous à ma place ? Ce que vous feriez, je le ferai.

Roland tressaillit ; sa figure prit l'expression grave de l'homme qui discute avec lui-même une question d'honneur.

Puis, au bout de quelques secondes :

— Général, dit-il, je refuserais.

— Vos raisons, citoyen ? demanda le général.

— C'est que les chances d'un duel sont aléatoires ; c'est que vous ne pouvez soumettre la destinée de cent braves à ces chances ; c'est que, dans une affaire comme celle-ci, où chacun est engagé pour son compte, c'est à chacun de défendre sa peau de son mieux.

— C'est votre avis, colonel ?

— Sur mon honneur !

— C'est aussi le mien ; portez ma réponse au général royaliste.

Roland revint au galop vers Cadoudal, et lui transmit la réponse du général Hatry.

Cadoudal sourit.

— Je m'en doutais, dit-il.

— Vous ne pouviez pas vous en douter, puisque, ce conseil, c'est moi qui le lui ai donné.

— Vous étiez cependant d'un avis contraire, tout à l'heure?

— Oui; mais vous-même m'avez fait observer que je n'étais pas le général Hatry... Voyons donc votre troisième proposition? demanda Roland avec impatience; car il commençait à s'apercevoir, ou plutôt il s'apercevait depuis le commencement que le général royaliste avait le beau rôle.

— Ma troisième proposition, dit Cadoudal, n'est point une proposition, c'est un ordre; l'ordre que je donne à deux cents de mes hommes de se retirer. Le général Hatry a cent hommes, j'en garde cent; mes aïeux les Bretons ont été habitués à se battre pied contre pied, poitrine contre poitrine, homme contre homme, et plutôt un contre trois que trois contre un; si le général Hatry est vainqueur, il passera sur nos corps et rentrera tranquillement à Vannes; s'il est vaincu, il ne dira point qu'il l'a été par le nombre... Allez, monsieur de Montrevel, et restez avec vos amis; je leur donne l'avantage du nombre à leur tour: vous valez dix hommes à vous seul.

Roland leva son chapeau.

— Que faites-vous, monsieur? demanda Cadoudal.

— J'ai l'habitude de saluer tout ce qui me paraît grand, monsieur, et je vous salue.

— Allons, colonel, dit Cadoudal, un dernier verre de vin! chacun de nous le boira à ce qu'il aime, à ce qu'il regrette de quitter sur la terre, à ce qu'il espère recevoir au ciel.

Puis, prenant la bouteille et le verre unique, il l'emplit à moitié et le présenta à Roland.

— Nous n'avons qu'un verre, monsieur de Montrevel, buvez le premier.

— Pourquoi le premier?

— Parce que, d'abord, vous êtes mon hôte; ensuite, parce qu'il y a un proverbe qui dit que quiconque boit après un autre sait sa pensée.

Puis, il ajouta en riant:

— Je veux savoir votre pensée, monsieur de Montrevel.

Roland vida le verre, et rendit le verre vide à Cadoudal.

Cadoudal, comme il l'avait fait pour Roland, l'emplit à moitié, et le vida à son tour.

— Eh bien, maintenant, demanda Roland, savez-vous ma pensée général?

— Non, répondit celui-ci, le proverbe est faux.

— Eh bien, dit Roland avec sa franchise habituelle, ma pensée est que vous êtes un brave, général, et je serai honoré qu'au moment de combattre l'un contre l'autre, vous vouliez bien me donner la main.

Les deux jeunes gens se tendirent et se serrèrent la main plutôt comme deux amis qui se quittent pour une longue absence, que comme deux ennemis qui vont se retrouver sur un champ de bataille.

Il y avait une grandeur simple et cependant pleine de majesté dans ce qui venait de se passer.

Chacun d'eux leva son chapeau.

— Bonne chance! dit Roland à Cadoudal; mais permettez-moi de douter que mon souhait se réalise. Je dois vous avouer, il est vrai, que je le fais des lèvres et non du cœur.

— Dieu vous garde, monsieur! dit Cadoudal à Roland, et j'espère que mon souhait, à moi, se réalisera, car il est l'expression complète de ma pensée.

— Quel sera le signal annonçant que vous êtes prêt? demanda Roland.

— Un coup de fusil tiré en l'air, et auquel vous répondrez par un coup de fusil de votre côté.

— C'est bien, général, répondit Roland.

Et, mettant son cheval au galop, il franchit, pour la troisième fois, l'espace qui se trouvait entre le général royaliste et le général républicain.

Mors, étendant la main vers Roland:

— Mes amis, dit Cadoudal, vous voyez ce jeune homme?

Tous les regards se dirigèrent vers Roland, toutes les bouches murmurèrent le mot *oui*.

— Eh bien, il nous est recommandé, par nos frères

du Midi; que sa vie vous soit sacrée; on peut le prendre, mais vivant et s'as qu'il tombe un cheveu de sa tête.

— C'est bien, général, répondirent les chouans.

— Et, maintenant, mes amis, souvenez-vous que vous êtes les fils de ces trente Bretons qui combattirent trente Anglais entre Ploermel et Josselin, à dix lieues d'ici, et qui furent vainqueurs.

Puis, avec un soupir et à demi-voix:

— Par malheur, ajouta-t-il, nous n'avons point, cette fois, affaire à des Anglais.

Le brouillard s'était dissipé tout à fait, et, comme il arrive presque toujours en ce cas, quelques rayons d'un soleil d'hiver marbraient d'une teinte jaunâtre la plaine de Plescop.

On pouvait donc distinguer tous les mouvements qui se faisaient dans les deux troupes.

En même temps que Roland retournait vers les républicains, Branche-d'or partait au galop, se dirigeant vers ses deux cents hommes, qui leur coupaient la route.

A peine Branche-d'or eut-il parlé aux quatre lieutenants de Cadoudal, que l'on vit cent hommes se séparer et faire demi-tour à droite, et cent autres hommes par un mouvement opposé, faire demi-tour à gauche.

Les deux troupes s'éloignèrent chacune dans sa direction: l'une marchant sur Plumergat, l'autre marchant sur Saint-Avé, et laissant la route libre.

Chacune fit halte à un quart de lieue de la route, mit la crosse du fusil à terre et se tint immobile.

Branche-d'or revint vers Cadoudal.

— Avez-vous des ordres particuliers à me donner, général? dit-il.

— Un seul, répondit Cadoudal; prends huit hommes et suis-moi; quand tu verras le jeune républicain avec lequel j'ai déjeuné tomber sous son cheval, tu le jetteras sur lui, toi et tes huit hommes, avant qu'il ait eu le temps de se dégager, et tu le feras prisonnier.

— Oui, général.

— Tu sais que je veux le retrouver sain et sauf.

— C'est convenu, général.

— Choisis tes huit hommes; M. de Montrevel prisonnier et sa parole donnée, vous pouvez agir à votre volonté.

— Et s'il ne veut pas donner sa parole?

— Vous l'enveloppez de manière qu'il ne puisse fuir, et vous le garderez jusqu'à la fin du combat.

— Soit! dit Branche-d'or en poussant un soupir; seulement, ce sera un peu triste de se tenir les bras croisés tandis que les autres s'égayeront.

— Bah! qui sait? dit Cadoudal, il y en aura probablement pour tout le monde.

Puis, jetant un regard sur la plaine, voyant ses hommes à l'écart et les républicains massés en bataille:

— Un fusil! dit-il.

On lui apporta un fusil.

Cadoudal le leva au-dessus de sa tête et lâcha le coup en l'air.

Presque au même instant, un coup de feu lâché dans les mêmes conditions, au milieu des républicains, répondit comme un écho au coup de Cadoudal.

On entendit deux tambours qui battaient la charge; un clairon les accompagnait.

Cadoudal se dressa sur ses étriers.

— Enfants! demanda-t-il, tout le monde a-t-il fait sa prière du matin?

— Oui! oui! répondit la presque totalité des voix.

— Si quelqu'un d'entre vous avait oublié ou n'avait pas eu le temps de la faire, qu'il la fasse.

Cinq ou six paysans se mirent aussitôt à genoux et prièrent.

On entendit les tambours et le clairon qui se rapprochaient.

— Général! général! dirent plusieurs voix avec impatience, vous voyez qu'ils approchent.

Le général montra d'un geste les chouans agenouillés.

— C'est juste, dirent les impatientes.

Ceux qui priaient se relevèrent tour à tour, selon que leur prière avait été plus ou moins longue.

Lorsque le dernier fut debout, les républicains avaient déjà franchi à peu près les liers de la distance.

Ils marchaient, la baïonnette en avant, sur trois rangs, chaque rang ayant trois hommes d'épaisseur.

Roland marchait en tête du premier rang ; le général Hatry entre le premier et le second.

Ils étaient tous les deux faciles à reconnaître, étant les seuls qui fussent à cheval.

Parmi les chouans, Cadoudal était le seul cavalier.

Branche-d'or avait mis pied à terre en prenant le commandement des huit hommes qui devaient suivre Georges.

Mais, en quelques secondes, ils n'eurent plus rien devant eux.

Les cent hommes de Cadoudal étaient devenus des traitleurs, et avaient disparu comme troupe.

Cinquante hommes s'étaient repandus sur chaque aile. Le général Hatry ordonna face à droite et face à gauche.

Puis, on entendit retentir le commandement :

— Feu !

Deux décharges s'accomplirent avec l'ensemble et la



Cinq ou six paysans se mirent aussitôt à genoux et prièrent.

— Général, dit une voix, la prière est faite et tout le monde est debout.

Cadoudal s'assura que la chose était vraie.

Puis, d'une voix forte :

— Allons ! cria-t-il, égayez-vous, mes gars !

Cette permission, qui, pour les chouans et les Vendéens, équivalait à la charge battue ou sonnée, était à peine donnée, que les chouans se répandirent dans la plaine aux cris de « Vive le roi ! » en agitant leur chapeau d'une main et leur fusil de l'autre.

Seulement, au lieu de rester serrés comme les républicains, ils s'éparpillèrent en traitleurs, prenant la forme d'un immense croissant dont Georges et son cheval étaient le centre.

En un instant les républicains furent débordés, et la fusillade commença à peillier.

Presque tous les hommes de Cadoudal étaient des braconniers, c'est-à-dire d'excellents tireurs armés de carabines anglaises d'une portée double des fusils de munition.

Quoique ceux qui avaient tiré les premiers coups eussent paru être hors de portée, quelques messagers de mort n'en pénétrèrent pas moins dans les rangs des républicains, et trois ou quatre hommes tombèrent.

— En avant ! cria le général.

Les soldats continuèrent de marcher à la baïonnette.

régularité d'une troupe parfaitement exercée ; mais elles furent presque sans résultat, les républicains tirant sur des hommes isolés.

Il n'en était point ainsi des chouans qui tiraient sur une masse ; de leur part, chaque coup portait.

Roland vit le désavantage de la position.

Il regarda tout autour de lui, et, au milieu de la fumée, distingua Cadoudal, debout et immobile comme une statue équestre.

Il comprit que le chef royaliste l'attendait.

Il jeta un cri et piqua droit à lui.

De son côté, pour lui épargner une partie du chemin, Cadoudal mit son cheval au galop.

Mais, à cent pas de Roland, il s'arrêta.

— Attention ! dit-il à Branche-d'or et à ses hommes.

— Soyez tranquille, général ; on est là, dit Branche-d'or.

Cadoudal tira un pistolet de ses fontes et l'arma.

Roland avait mis le sabre à la main et chargeait couché sur le cou de son cheval.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à vingt pas de lui, Cadoudal leva lentement la main dans la direction de Roland.

À dix pas, il fit feu.

Le cheval que montait Roland avait une étoile blanche au milieu du front.

La balle frappa au milieu de l'étoile.

Le cheval, mortellement blessé, vint rouler avec son cavalier aux pieds de Cadoudal.

Cadoudal mit les éperons au ventre de sa propre monture, et sauta par-dessus cheval et cavalier.

Branche-d'or et ses hommes se tenaient prêts. Ils bondirent comme une troupe de jaguars sur Roland, engagé sous le corps de son cheval.

Le jeune homme lâcha son sabre et voulut saisir ses pistolets ; mais, avant qu'il eût mis la main à ses fontes, deux hommes s'étaient emparés de chacun de ses bras, tandis que les autres lui tiraient le cheval d'entre les jambes.

La chose s'était faite avec un tel ensemble, qu'il était facile de voir que c'était une manœuvre combinée d'avance.

Roland rugissait de rage.

Branche-d'or s'approcha de lui et mit le chapeau à la main.

— Je ne me rends pas ! cria Roland.

— Il est inutile que vous vous rendiez, monsieur de Montrevel, répondit Branche-d'or avec la plus grande politesse.

— Et pourquoi cela ? demanda Roland épuisant ses forces dans une lutte aussi désespérée qu'inutile.

— Parce que vous êtes pris, monsieur.

La chose était si parfaitement vraie, qu'il n'y avait rien à répondre.

— Eh bien, alors, tuez-moi ! s'écria Roland.

— Nous ne voulons pas vous tuer, monsieur, répliqua Branche-d'or.

— Alors, que voulez-vous ?

— Que vous nous donniez votre parole de ne plus prendre part au combat ; à ce prix, nous vous lâchons, et vous êtes libre.

— Jamais ! dit Roland.

— Excusez-moi, monsieur de Montrevel, dit Branche-d'or, mais ce que vous faites là n'est pas loyal.

— Comment ! s'écria Roland au comble de la rage, pas loyal ? Tu m'insultes, misérable, parce que tu sais que je ne puis ni me défendre, ni te punir.

— Je ne suis pas un misérable et je ne vous insulte pas, monsieur de Montrevel ; seulement, je dis qu'en ne donnant pas votre parole, vous privez le général du secours de neuf hommes qui peuvent lui être utiles et qui vont être forcés de rester ici pour vous garder ; ce n'est pas comme cela qu'a agi la Grosse Tête ronde vis-à-vis de vous ; il avait deux cents hommes de plus que vous, il les a renvoyés ; maintenant, nous ne sommes plus que quatre-vingt-onze contre cent.

Une flamme passa sur le visage de Roland ; puis presque aussitôt il devint pâle comme la mort.

— Tu as raison, Branche-d'or, lui répondit-il, secours ou non secours, je me rends ; tu peux aller te battre avec les compagnons.

Les chouans jetèrent un cri de joie, lâchèrent Roland et se précipitèrent vers les républicains en agitant leurs chapeaux et leurs fusils et en criant :

— Vive le roi !

Roland, libre de leur étreinte, mais désarmé matériellement par sa chute, moralement par sa parole, alla s'asseoir sur la petite éminence encore couverte du manteau qui avait servi de nappe pour le déjeuner.

De là, il dominait tout le combat et n'en perdait pas un détail.

Cadoudal était debout sur son cheval au milieu du feu et de la fumée, pareil au démon de la guerre, invulnérable et acharné comme lui.

Cà et là, on voyait les cadavres d'une douzaine de chouans éparpillés sur le sol.

Mais il était évident que les républicains, toujours serres en masse, avaient déjà perdu plus du double.

Des blessés se traînaient dans l'espace vide, se joignaient, se redressaient comme des serpents brisés et luttèrent, les républicains avec leurs baïonnettes et les chouans avec leurs couteaux.

Ceux des chouans blessés qui étaient trop loin pour se battre corps à corps avec des blessés comme eux, rechargeaient leurs fusils, se relevaient sur un genou, laissaient feu et retombaient.

Des deux côtés, la lutte était impitoyable, incessante,

acharnée ; on sentait que la guerre civile, c'est-à-dire la guerre sans merci, sans pitié, secouait sa torche au-dessus du champ de bataille.

Cadoudal tournait, sur son cheval, tout autour de la redoute vivante, faisait feu à vingt pas, tantôt de ses pistolets, tantôt d'un fusil à deux coups qu'il jetait après l'avoir déchargé et qu'il reprenait tout charge en repassant.

A chacun de ses coups, un homme tombait.

A la troisième fois qu'il renouvelait cette manœuvre, un feu de peloton l'accueillit ; le général Hatry lui en faisait les honneurs pour lui tout seul.

Il disparut dans la flamme et dans la fumée, et Roland le vit s'affaisser, lui et son cheval, comme s'ils eussent été foudroyés tous deux.

Dix ou douze républicains s'élançèrent hors des rangs, contre autant de chouans.

Ce fut une lutte terrible, corps à corps, dans laquelle les chouans, avec leurs couteaux, devaient avoir l'avantage.

Tout à coup, Cadoudal se retrouva debout, un pistolet de chaque main ; c'était la mort de deux hommes : deux hommes tombèrent.

Puis, par la brèche de ces dix ou douze hommes, il se précipita avec trente.

Il avait ramassé un fusil de munition, il s'en servait comme d'une massue et à chaque coup abattait un homme.

Il trouva le bataillon et reparut de l'autre côté.

Puis, comme un sanglier qui revient sur un chasseur culbuté et qui lui fouille les entrailles, il rentra dans la blessure béante en l'élargissant.

Dès lors tout fut fini.

Le général Hatry rallia à lui une vingtaine d'hommes, et la baïonnette en avant, fouça sur le cercle qui l'enveloppait ; il marchait à pied à la tête de ses soldats ; son cheval avait été éventré.

Dix hommes tombèrent avant d'avoir rompu ce cercle. Le général se trouva de l'autre côté du cercle.

Les chouans voulurent le poursuivre.

Mais Cadoudal d'une voix de tonnerre :

— Il ne fallait pas le laisser passer, cria-t-il ; mais, du moment où il a passé, qu'il se retire librement.

Les chouans obéirent avec la religion qu'ils avaient pour les paroles de leur chef.

— Et maintenant, cria Cadoudal, que le feu cesse ; plus de morts ; des prisonniers.

Les chouans se resserrèrent, enveloppant le monceau de morts et les quelques vivants plus ou moins blessés qui s'agitaient au milieu des cadavres.

Se rendre, c'était encore combattre dans cette guerre où, de part et d'autre, on fusillait les prisonniers ; d'un côté, parce qu'on regardait chouans et Vendéens comme des brigands ; de l'autre côté, parce qu'on ne savait où les mettre.

Les républicains jetèrent loin d'eux leurs fusils pour ne pas les rendre.

Lorsqu'on s'approcha d'eux, tous avaient la giberne ouverte.

Ils avaient brûlé jusqu'à leur dernière cartouche.

Cadoudal s'achemina vers Roland.

Pendant toute cette lutte suprême, le jeune homme était resté assis, et, les yeux fixés sur le combat, les cheveux mouillés de sueur, la poitrine haletante, il avait attendu.

Puis, quand il avait vu venir la fortune contraire, il avait laissé tomber sa tête dans ses mains, et était demeuré le front courbé vers la terre.

Cadoudal arriva jusqu'à lui sans qu'il parût entendre le bruit de ses pas ; il lui toucha l'épaule : le jeune homme releva lentement la tête sans essayer de cacher deux larmes qui roulaient sur ses joues.

— Général ! dit Roland, disposez de moi, je suis votre prisonnier.

— On ne fait pas prisonnier un ambassadeur du premier consul, répondit Cadoudal en riant, mais on le prie de rendre un service.

— Ordonnez, général !

— Je manque d'ambulance pour les blessés, je manque

de prison pour les prisonniers; chargez-vous de ramener à Vannes les soldats républicains prisonniers ou blessés.

— Comment, général? s'écria Roland.

— C'est à vous que je les donne, ou plutôt à vous que je les confie; je regrette que votre cheval soit mort, je regrette que le mien ait été tué; mais il vous reste celui de Branche-d'or, acceptez-le.

Le jeune homme fit un mouvement.

— Jusqu'à ce que vous ayez pu vous en procurer un autre, bien entendu, fit Cadoudal en s'inclinant.

Roland comprit qu'il fallait être, par la simplicité du moins, à la hauteur de celui auquel il avait affaire.

— Vous reverrai-je, général? demanda-t-il en se levant.

— J'en doute, monsieur; mes opérations m'appellent sur la côte de Port-Louis, votre devoir vous appelle au Luxembourg.

— Que dirai-je au premier consul, général?

— Ce que vous avez vu, monsieur; il jugera entre la diplomatie de l'abbé Bernier et celle de Georges Cadoudal.

— D'après ce que j'ai vu, monsieur, je doute que vous ayez jamais besoin de moi, dit Roland; mais, en tous cas, souvenez-vous que vous avez un ami près du premier consul.

Et il tendit la main à Cadoudal.

Le chef royaliste la lui prit avec la même franchise et le même abandon qu'il l'avait fait avant le combat.

Adieu, monsieur de Montrevel, lui dit-il; je n'ai point à vous recommander, n'est-ce pas, de justifier le général Hatry? une semblable défaite est aussi glorieuse qu'une victoire.

Pendant ce temps, on avait amené au colonel républicain le cheval de Branche-d'or.

Il sauta en selle.

— A propos, lui dit Cadoudal, informez-vous un peu, en passant à la Roche-Bernard, de ce qu'est devenu le citoyen Thomas Millière.

— Il est mort, répondit une voix.

Cœur-de-Roi et ses quatre hommes, couverts de sueur et de boue, venaient d'arriver, mais trop tard pour prendre part à la bataille.

Roland promena un dernier regard sur le champ de bataille, poussa un soupir, et, jetant un adieu à Cadoudal, partit au galop, et à travers champs, pour aller attendre sur la route de Vannes la charrette de blessés et de prisonniers qu'il était chargé de reconduire au général Hatry.

Cadoudal avait fait donner un écu de six livres à chaque homme.

Roland ne put s'empêcher de penser que c'était avec l'argent du Directoire, acheminé vers l'Ouest par Morgan et ses compagnons, que le chef royaliste faisait ses libéralités.

XXXV

PROPOSITION DE MARIAGE

La première visite de Roland, en arrivant à Paris, fut pour le premier consul; il lui apportait la double nouvelle de la pacification de la Vendée, mais de l'insurrection plus ardente que jamais de la Bretagne.

Bonaparte connaissait Roland: le triple récit de l'assassinat de Thomas Millière, du jugement de l'évêque Audrein et du combat de Grandchamp, produisit donc sur lui une profonde impression; il y avait, d'ailleurs, dans la narration du jeune homme, une espèce de désespoir sombre auquel on ne pouvait se tromper.

Roland était désespéré d'avoir manqué cette nouvelle occasion de se faire tuer.

Puis il lui paraissait qu'un pouvoir inconnu veillait

sur lui, qu'il sortait sain et sauf de dangers ou d'autres laissent leur vie; on sur John avait trouvé douze juges et un jugement à mort, lui n'avait trouvé qu'un fantôme, invulnérable, c'est vrai, mais mortel.

Il s'accusa avec amertume d'avoir cherché un combat singulier avec Georges Cadoudal, combat prévu par celui-ci, au lieu de s'être jeté dans la mêlée générale, où, du moins, il eût pu tuer ou être tué.

Le premier consul le regardait avec inquiétude tandis qu'il parlait; il trouvait persistant dans son cœur ce désir de mort qu'il avait cru voir guerir par le contact de la terre natale, par les embrassements de la famille.

Il s'accusa pour innocenter, pour exalter le général Hatry; mais, juste et impartial comme un soldat, il fit à Cadoudal la part de courage et de générosité que méritait le général royaliste.

Bonaparte l'écouta gravement, presque tristement; autant il était ardent à la guerre étrangère, plein de rayonnements glorieux, autant il répugnait à cette guerre intestine où le pays verse son propre sang, déchire ses propres entrailles.

C'était dans ce cas qu'il lui paraissait que la négociation devait être substituée à la guerre.

Mais comment négocier avec un homme comme Cadoudal?

Bonaparte n'ignorait point tout ce qu'il y avait en lui de séductions personnelles lorsqu'il voulait y mettre un peu de bonne volonté; il prit la résolution de voir Cadoudal, et, sans en rien dire à Roland, compta sur lui pour cette entrevue lorsque l'heure en serait arrivée.

En attendant, il voulait savoir si Brune, dans les talents militaires duquel il avait une grande confiance, serait plus heureux que ses prédécesseurs.

Il congédia Roland après lui avoir annoncé l'arrivée de sa mère, et son installation dans la petite maison de la rue de la Victoire.

Roland sauta dans une voiture et se fit conduire à l'hôtel.

Il y trouva Madame de Montrevel, heureuse et lière autant que puisse l'être une femme et une mère.

Edouard était installé de la veille au Prytanée français.

Madame de Montrevel s'appêtait à quitter Paris pour retourner auprès d'Amélie, dont la santé continuait de lui donner des inquiétudes.

Quant à sir John, il était non seulement hors de danger, mais à peu près guéri; il était à Paris, était venu pour faire une visite à Madame de Montrevel, l'avait trouvée sortie pour conduire Edouard au Prytanée, et avait laissé sa carte.

Sur cette carte était son adresse. Sir John logeait rue de Richelieu, hôtel Mirabeau.

Il était onze heures du matin; c'était l'heure du déjeuner de sir John; Roland avait toute chance de le rencontrer à cette heure. Il remonta en voiture et ordonna au cocher de toucher à l'hôtel Mirabeau.

Il trouva sir John, en effet, devant une table servie à l'anglaise, chose rare à cette époque, et buvant de grandes tasses de thé, et mangeant des côtelettes saignantes.

En apercevant Roland, sir John jeta un cri de joie, se leva et courut au-devant de lui.

Roland avait pris, pour cette nature exceptionnelle où les qualités du cœur semblaient prendre à tâche de se cacher sous les excentricités nationales, un sentiment de profonde affection.

Sir John était pâle et amaigri; mais, du reste, il se portait à merveille.

Sa blessure était complètement cicatrisée, et, à part une oppression qui allait chaque jour diminuant et qui bientôt devait disparaître tout à fait, il était tout prêt à recouvrer sa première santé.

Lui, de son côté, fit à Roland des tendresses que l'on eût été bien loin d'attendre de cette nature concentrée, et prétendit que la joie qu'il éprouvait de le revoir allait lui rendre ce complément de santé qui lui manquait.

Et d'abord, il offrit à Roland de partager son repas, en s'engageant à le faire servir à la française.

Roland accepta; mais, comme tous les soldats qui avaient fait ces rudes guerres de la Révolution où le

pan manquait souvent. Roland était peu gastronome, et il avait pris l'habitude de manger de toutes les cuisines, dans la prévoyance des jours où il n'aurait pas de cuisine du tout.

L'attention de sir John de le faire servir à la française fut donc une attention à peu près perdue.

Mais ce qui ne fut point perdu, ce que remarqua Roland, ce fut la préoccupation de sir John.

Il était évident que son ami avait sur les lèvres un secret qui hésitait à sortir.

Roland pensa qu'il fallait l'y aider.

Aussi, le déjeuner arrivé à sa dernière période, Roland, avec cette franchise qui allait chez lui presque jusqu'à la brutalité, appuyant ses coudes sur la table et son menton entre ses deux mains :

— Eh bien ! fit-il, mon cher lord, vous avez donc à dire à votre ami Roland quelque chose que vous n'osez lui dire ?

Sir John tressaillit, et, de pâle qu'il était, devint pourpre.

— Peste ! continua Roland, il faut que cela vous paraisse bien difficile ; mais, si vous avez beaucoup de choses à me demander, sir John, j'en sais peu, moi, que j'aie le droit de vous refuser. Parlez donc, je vous écoute.

Et Roland ferma les yeux, comme pour concentrer toute son attention sur ce qu'allait lui dire sir John.

Mais, en effet, c'était, au point de vue de lord Vanlay, quelque chose sans doute de bien difficile à dire, car, au bout d'une dizaine de secondes, voyant que sir John restait muet, Roland rouvrit les yeux.

Sir John était redevenu pâle ; seulement, il était redevenu plus pâle qu'il n'était avant de devenir rouge.

Roland lui tendit la main.

— Allons, dit-il, je vois que vous voulez vous plaindre à moi de la façon dont vous avez été traité au château des Noires-Fontaines.

— Justement, mon ami ; attendu que de mon séjour dans ce château datera le bonheur ou le malheur de ma vie.

Roland regarda fixement sir John.

— Ah ! pardieu ! dit-il, serais-je assez heureux ?...

Et il s'arrêta, comprenant qu'au point de vue ordinaire de la société, il allait commettre une faute d'inconvenance.

— Oh ! dit sir John, achevez, mon cher Roland.

— Vous le voulez ?

— Je vous en supplie.

— Et si je me trompe ? si je dis une niaiserie ?

— Mon ami, mon ami, achevez.

— Eh bien ! je disais, milord, serais-je assez heureux pour que Votre Seigneurie fit à ma sœur l'honneur d'être amoureuse d'elle ?

Sir John jeta un cri de joie, et, d'un mouvement si rapide qu'on l'en eût cru, lui, l'homme flegmatique, complètement incapable, il se précipita dans les bras de Roland.

— Votre sœur est un ange, mon cher Roland, s'écria-t-il, et je l'aime de toute mon âme !

— Vous êtes complètement libre, milord ?

— Complètement ; depuis douze ans, je vous l'ai dit, je jouis de ma fortune, et cette fortune est de vingt-cinq mille livres sterling par an.

— C'est beaucoup trop, mon cher, pour une femme qui n'a à vous apporter qu'une cinquantaine de mille francs.

— Oh ! fit l'Anglais avec cet accent national qu'il retrouvait parfois dans les grandes émotions, s'il faut se défaire de la fortune, on s'en défera.

— Non, dit en riant Roland, c'est inutile ; vous êtes riche, c'est un malheur ; mais qu'y faire ?... Non, là n'est point la question. Vous aimez ma sœur ?

— Oh ! j'adore elle.

— Mais elle, reprit Roland parodiant l'anglicisme de son ami, aime-t-elle vous, ma sœur ?

— Vous comprenez bien, reprit sir John, que je ne te lui ai pas demandé ; je devais, avant toute chose, mon cher Roland, m'adresser à vous, et, si la chose vous agréait, vous prier de plaider ma cause près de votre mère ; puis votre aveu à tous deux obtenu, alors

je me déclarais, ou plutôt, mon cher Roland, vous m'en déclariez, car, moi, je n'oserais jamais.

— Alors, c'est moi qui reçois votre première confidence ? ...

— Vous êtes mon meilleur ami, c'est trop juste.

— Eh bien ! mon cher, vis-à-vis de moi, votre procès est gagné naturellement.

— Restent votre mère et votre sœur.

— C'est tout un. Vous comprenez : ma mère laissera Amélie entièrement libre de son choix, et je n'ai pas besoin de vous dire que, si ce choix se porte sur vous elle en sera parfaitement heureuse ; mais il reste quelqu'un que vous oubliez.

— Qui cela ? demanda sir John en homme qui a longtemps pesé dans sa tête les chances contraires et favorables à un projet, qui croit les avoir toutes passées en revue, et auquel on présente un nouvel obstacle qu'il n'attendait pas.

— Le premier consul, fit Roland.

— *God...* ! laissa échapper l'Anglais avalant la moitié du juron national.

— Il m'a justement, avant mon départ pour la Vendée, continua Roland, parlé du mariage de ma sœur, me disant que cela ne nous regardait plus, ma mère ni moi, mais bien lui-même.

— Alors, dit sir John, je suis perdu.

— Pourquoi cela ?

— Le premier consul, il n'aime pas les Anglais.

— Dites que les Anglais n'aiment pas le premier consul.

— Mais qui parlera de mon désir au premier consul ?

— Moi.

— Et vous parlerez de ce désir comme d'une chose qui vous est agréable, à vous ?

— Je ferai de vous une colombe de paix entre les deux nations, dit Roland en se levant.

— Oh ! merci, s'écria sir John en saisissant la main du jeune homme.

Puis, avec regret :

— Et vous me quittez ?

— Cher ami, j'ai un congé de quelques heures : j'en ai donné une à ma mère, deux à vous, j'en dois une à votre ami Edouard... Je vais l'embrasser, et recommander à ses maîtres de le laisser se cogner tout à son aise avec ses camarades ; puis je rentre au Luxembourg.

— Eh bien, portez-lui mes compliments, et dites-lui que je lui ai commandé une paire de pistolets, afin qu'il n'ait plus besoin, quand il sera attaqué par des bandits, de se servir des pistolets du conducteur.

Roland regarda sir John.

— Qu'est-ce encore ? demanda-t-il.

— Comment ! vous ne savez pas ?

— Non ; qu'est-ce que je ne sais pas ?

— Une chose qui a failli faire mourir de terreur notre pauvre Amélie !

— Quelle chose ?

— L'attaque de la diligence.

— Mais quelle diligence ?

— Celle où était votre mère.

— La diligence où était ma mère ?

— Oûi.

— La diligence où était ma mère a été arrêtée ?

— Vous avez vu Madame de Montrevel, et elle ne vous a rien dit ?

— Pas un mot de cela, du moins.

— Eh bien, mon cher Edouard a été un héros ; comme personne ne se défendait, lui s'est défendu. Il a pris les pistolets du conducteur et a fait feu.

— Brave enfant ! s'écria Roland.

— Oui ; mais, par malheur, ou par bonheur, le conducteur avait eu la précaution d'enlever les balles ; Edouard a été caressé par MM. les compagnons de Jésus comme étant le brave des braves, mais il n'a tué ni blessé personne.

— Et vous êtes sûr de ce que vous me dites là ?

— Je vous répète que votre sœur a pensé en mourir d'effroi.

— C'est bien, dit Roland.

— Quoi, c'est bien ? fit sir John.

— Oui... raison de plus pour que je voie Edouard.

— Qu'avez-vous encore ?
 — Un projet.
 — Vous m'en ferez part.
 — Ma foi, non ; mes projets, à moi, ne tournent pas assez bien pour vous.
 — Cependant, vous comprenez, cher Roland, s'il y avait une revanche à prendre ?
 — Eh bien, je la prendrai pour nous deux ; vous êtes amoureux, mon cher lord, vivez dans votre amour.
 — Vous me promettez toujours votre appui ?
 — C'est convenu ; j'ai le plus grand desir de vous appeler mon frère.
 — Êtes-vous las de m'appeler votre ami ?
 — Ma foi, oui ; c'est trop peu.
 — Merci.

Et tous deux se serrèrent la main et se séparèrent. Un quart d'heure après, Roland était au Prytanée français, situé où est situé aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand, c'est-à-dire vers le haut de la rue Saint-Jacques, derrière la Sorbonne.

Au premier mot que lui dit le directeur de l'établissement, Roland vit que son jeune frère avait été recommandé tout particulièrement.

On fit venir l'enfant. Edouard se jeta dans les bras de son grand frère avec cet élan d'adoration qu'il avait pour lui.

Roland, après les premiers embrassements, mit la conversation sur l'arrestation de la diligence.

Si Madame de Montrevel n'avait rien dit, si lord Taulay avait été sobre de détails, il n'en fut point ainsi d'Edouard.

Cette arrestation de diligence, c'était son Iliade à lui.

Il raconta la chose à Roland dans ses moindres détails, la connivence de Jérôme avec les bandits, les pistolets chargés mais à poudre seulement, l'évanouissement de sa mère, les secours prodigués pendant cet évanouissement par ceux-là mêmes qui l'avaient cause, son nom de baptême connu des agresseurs, enfin le masque un instant tombé du visage de celui qui portait secours à Madame de Montrevel, ce qui faisait que Madame de Montrevel avait dû voir le visage de celui qui la secourait.

Roland s'arrêta surtout à ce dernier détail. Puis vint, racontée par l'enfant, la relation de l'audience du premier consul, comment celui-ci l'avait embrassé, caressé, choyé, et enfin recommandé au directeur du Prytanée français.

Roland apprit de l'enfant tout ce qu'il en voulait savoir, et, comme il n'y a que cinq minutes de chemin de la rue Saint-Jacques au Luxembourg, il était au Luxembourg cinq minutes après.

XXXVI

SCULPTURE ET PEINTURE

Lorsque Roland rentra au Luxembourg, la pendule du palais marquait une heure de l'après-midi.

Le premier consul travaillait avec Bourrienne. Si nous ne faisons qu'un simple roman, nous nous hâterions vers le dénouement, et, pour y arriver plus vite, nous négligerions certains détails dont, assure-t-on, les grandes figures historiques peuvent se passer.

Ce n'est point notre avis. Du jour où nous avons mis la main à la plume, — et il y aura de cela bientôt trente ans, — soit que notre pensée se concentrât dans un drame, soit qu'elle s'étendit dans un roman, nous avons eu un double but : instruire et amuser.

Et nous disons instruire d'abord ; car l'amusement, chez nous, n'a été qu'un masque à l'instruction.

Avons-nous réussi ? Nous le croyons. Nous allons tantôt avoir parcouru avec nos récits, à quelque date qu'ils se soient rattachés, une période immense : entre la *Comtesse de Salisbury* et le *Comte de*

Monte-Cristo, cinq siècles et demi se trouvent enfermés.

Eh bien, nous avons la prétention d'avoir, sur ces cinq siècles et demi, appris à la France autant d'histoire qu'aucun historien.

Il y a plus : quoique notre opinion soit bien connue ; quoique, sous les Bourbons de la branche aînée comme sous les Bourbons de la branche cadette, sous la république comme sous le gouvernement actuel, nous l'ayons toujours proclamée hautement, nous ne croyons pas que cette opinion ne soit jamais manifestée intérieurement ni dans nos drames ni dans nos livres.

Nous admirons le marquis de Posa dans le *Don Carlos* de Schiller ; mais, à la place de Schiller, nous n'aurions pas anticipé sur l'esprit des temps, au point de placer un philosophe du dix-huitième siècle au milieu de héros du seizième, un encyclopédiste à la cour de Philippe II.

Ainsi, de même que nous avons été — littérairement parlant — monarchiste sous la monarchie, républicain sous la république, nous sommes aujourd'hui reconstituteurs sous le consulat.

Cela n'empêche point notre pensée de planer au-dessus des hommes et au-dessus de l'époque, et de faire à chacun sa part dans le bien comme dans le mal.

Or, cette part, nul n'a le droit, excepté Dieu, de la faire à lui tout seul. Ces rois d'Égypte qui, au moment d'être livrés à l'inconnu, étaient jugés au seuil de leur tombeau, n'étaient point jugés par un homme, mais par un peuple.

C'est pour cela qu'on a dit : « Le jugement du peuple est le jugement de Dieu ».

Historien, romancier, poète, auteur dramatique, nous ne sommes rien autre chose qu'un de ces présidents de jury qui, impartialement, résument les débats et laissent les jurés prononcer le jugement.

Le livre, c'est le résumé.
 Les lecteurs, c'est le jury.

C'est pourquoi, ayant à peindre une des figures les plus gigantesques non seulement du monde moderne, mais encore de tous les temps, ayant à la peindre à l'époque de sa transition, c'est-à-dire au moment où Bonaparte se fait Napoléon, où le général se fait empereur ; c'est pourquoi, disons-nous, dans la crainte d'être injuste, nous abandonnons les appréciations pour y substituer des faits.

Nous ne sommes pas de l'avis de ceux qui disent, — c'était Voltaire qui disait cela : « Il n'y a pas de héros pour son valet de chambre. »

C'est possible quand le valet de chambre est myope ou en vieillesse, deux infirmités qui se ressemblent plus qu'on ne le pense.

Nous soutenons, nous, qu'un héros peut devenir un bon homme, mais qu'un bon homme, pour être bon homme, n'en est pas moins un héros.

Qu'est-ce qu'un héros en face du public ?
 Un homme dont le génie l'emporte momentanément sur le cœur.

Qu'est-ce qu'un héros dans l'intimité ?
 Un homme dont le cœur l'emporte momentanément sur le génie.

Historiens, jugez le génie.
 Peuple, juge le cœur.
 Qui a jugé Charlemagne ? Les historiens.
 Qui a jugé Henri IV ? Le peuple.
 Lequel à votre avis est le mieux jugé ?

Eh bien, pour qu'un jugement soit juste, pour que le tribunal d'appel, qui n'est autre chose que la postérité, confirme l'arrêt des contemporains, il ne faut point éclairer un seul côté de la figure que l'on a à peindre ; il faut en faire le tour, et là où ne peut arriver le soleil, porter le flambeau et même la bougie.

Revenons à Bonaparte.
 Il travaillait, nous l'avons dit, avec Bourrienne. Quelle était la division du temps pour le premier consul au Luxembourg ?

Il se levait de sept à huit heures du matin, appelait aussitôt un de ses secrétaires, — Bourrienne de préférence, — travaillait avec lui jusqu'à dix heures. À dix heures, on venait annoncer que le déjeuner était servi ; Joséphine, Hortense et Eugène attendaient ou se met-

laient à table en famille, c'est-à-dire avec les aides de camp de service et Bourrienne. Après le déjeuner, on causait avec les commensaux et les invités, s'il y en avait ; une heure était consacrée à cette causerie, à laquelle venaient prendre part, d'habitude, les deux frères du premier consul, Lucien et Joseph, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Boulay (de la Meurthe), Monge, Berthollet, Laplace, Arnault. Vers midi arrivait Cambacérès. En général, Bonaparte consacrait une demi-heure à son collègue ; puis, tout à coup, sans transition, il se levait, disant :

— Au revoir, Joséphine ! au revoir Hortense !... Bourrienne, allons travailler.

Ces paroles, qui revenaient à peu près régulièrement et dans les mêmes termes, tous les jours à la même heure, une fois prononcées, Bonaparte sortait du salon et rentrait dans son cabinet.

Là, aucune méthode de travail n'était adoptée ; c'était une affaire d'urgence ou de caprice : ou Bonaparte dictait, ou Bourrienne faisait une lecture ; après quoi, le premier consul se rendait au conseil.

Dans les premiers mois, il était obligé, pour s'y rendre, de traverser la cour du petit Luxembourg ; ce qui, par les temps pluvieux, le mettait de mauvaise humeur ; mais, vers la fin de décembre, il avait pris le parti de faire couvrir la cour. Aussi, depuis cette époque, rentrait-il presque toujours en chantant dans son cabinet.

Bonaparte chantait presque aussi faux que Louis XV.

Une fois rentré chez lui, il examinait le travail qu'il avait commandé, signalait quelques lettres, s'allongeait dans son fauteuil, dont, tout en causant, il taillait un des bras avec son canif ; s'il n'était point en train de causer, il relisait les lettres de la veille ou les brochures du jour, riait dans les intervalles avec l'air bonhomme d'un grand enfant ; puis, tout à coup, comme se réveillant d'un songe, il se dressait tout debout, disant :

— Ecrivez, Bourrienne.

Et, alors, il indiquait le plan d'un monument à ériger, ou dictait quelqu'un de ces projets immenses qui ont étonné, disons mieux, qui ont parfois épouvanté le monde.

À cinq heures, on dînait ; après le dîner, le premier consul remontait chez Joséphine, où il recevait habituellement la visite des ministres, et particulièrement celle du ministre des affaires extérieures, M. de Talleyrand.

À minuit, quelquefois plus tôt, jamais plus tard, il donnait le signal de la retraite, en disant brusquement :

— Allons nous coucher.

Le lendemain, à sept heures du matin, la même vie recommençait, troublée seulement par les incidents imprévus.

Après les détails sur les habitudes particulières au génie puissant que nous tentons de montrer sous son premier aspect, il nous semble que doit venir le portrait.

Bonaparte premier consul a laissé moins de monuments de sa propre personne que Napoléon empereur ; or, comme rien ne ressemble moins à l'empereur de 1812 que le premier consul de 1800, indiquons, s'il est possible, avec notre plume, ces traits que le pinceau ne peut traduire, la physionomie que le bronze ni le marbre ne peuvent fixer.

La plupart des peintres et des sculpteurs dont s'honorait cette illustre période de l'art qui a vu fleurir les Gros, les David, les Prud'hon, les Girodet et les Bosio, ont essayé de conserver à la postérité les traits de l'homme du destin, aux différentes époques où se sont révélées les grandes vues providentielles auxquelles il était appelé ; ainsi, nous avons des portraits de Bonaparte général en chef, de Bonaparte premier consul et de Napoléon empereur, et, quoique peintres ou statuaires aient saisi plus ou moins heureusement le type de son visage, on peut dire qu'il n'existe pas, ni du général, ni du premier consul, ni de l'empereur, un seul portrait ou buste parfaitement ressemblant.

C'est qu'il n'était pas donné, même au génie, de triompher d'une impossibilité ; c'est que, dans la première période de la vie de Bonaparte, on pouvait peindre ou sculpter son crâne proéminent, son front sillonné par la ride sublime de la pensée, sa figure pâle, allongée, son teint granitique et l'habitude méditative de sa phy-

sionomie : c'est que, dans la seconde, on pouvait peindre ou sculpter son front élargi, son sourcil admirablement dessiné, son nez droit, ses lèvres serrées, son menton modelé avec une rare perfection, tout son visage enfin devenu la médaille d'Auguste ; mais que ni buste ni portrait ne pouvaient rendre ce qui était hors du domaine de l'imitation, c'est-à-dire la mobilité de son regard : — le regard, qui est à l'homme ce que l'éclair est à Dieu, c'est-à-dire la preuve de sa divinité.

Ce regard, dans Bonaparte, obéissait à sa volonté avec la rapidité de l'éclair ; dans la même minute, il jaillissait de ses paupières tantôt vif et perçant comme la lame d'un poignard tiré violemment du fourreau, tantôt doux comme un rayon ou comme une caresse, tantôt sévère comme une interrogation ou terrible comme une menace.

Bonaparte avait un regard pour chacune des pensées qui agitaient son âme.

Chez Napoléon, ce regard, excepté dans les grandes circonstances de sa vie, cesse d'être mobile pour devenir fixe ; mais, fixe, il n'en est que plus impossible à rendre : c'est une vrille qui creuse le cœur de celui qu'il regarde et qui semble vouloir en sonder jusqu'à la plus profonde, jusqu'à la plus secrète pensée.

Or, le marbre et la peinture ont bien pu rendre cette fixité ; mais ni l'un ni l'autre n'ont pu rendre la vie c'est-à-dire l'action pénétrante et magnétique de ce regard.

Les cœurs troubles ont les yeux voilés.

Bonaparte, même au temps de sa maigreur, avait de belles mains ; il mettait à les montrer une certaine coquetterie. Lorsqu'il engraisa, ses mains devinrent superbes ; il en avait un soin tout particulier, et, en causant, les regardait avec complaisance.

Il avait la même prétention pour les dents ; les dents en effet, étaient belles, mais elles n'avaient point le splendeur des mains.

Lorsqu'il se promenait, soit seul, soit avec quelqu'un que la promenade eût lieu dans ses appartements ou dans un jardin ; il marchait presque toujours un peu courbé, comme si sa tête eût été lourde à porter ; et les mains croisées derrière le dos, il faisait fréquemment un mouvement involontaire de l'épaule droite comme si un frissonnement nerveux passait à travers cette épaule, et, en même temps, sa bouche faisait de gauche à droite un mouvement qui semblait se rattacher au premier. Ces mouvements, au reste, n'avaient quoi qu'on en ait dit, rien de convulsif ; c'était un simple tic d'habitude, indiquant chez lui une grande préoccupation, une sorte de congestion d'esprit ; aussi ce tic se produisait-il plus fréquemment aux époques où le général, le premier consul ou l'empereur mûrissait de vastes projets. C'était après de telles promenades, accompagnées de ce double mouvement de l'épaule et de la bouche, qu'il dictait ses notes les plus importantes, en campagne, à l'armée, à cheval, il était infatigable, et presque aussi infatigable dans la vie ordinaire, où parfois il marchait pendant cinq ou six heures de suite sans s'en apercevoir.

Quand il se promenait ainsi avec quelqu'un de sa familiarité, il passait habituellement son bras sous celui de son interlocuteur et s'appuyait dessus.

Tout mince, tout maigre qu'il était à l'époque où nous le mettons sous les yeux de nos lecteurs, il se préoccupait de sa future obésité, c'était d'ordinaire à Bourrienne qu'il faisait cette singulière confidence.

— Vous voyez, Bourrienne, combien je suis sobre et mince ; eh bien, on ne m'ôttera pas de l'idée qu'à quarante ans, je serai gros mangeur et que je prendrai beaucoup d'embonpoint. Je prévois que ma constitution changera, et, cependant, je fais assez d'exercice ; mais que voulez-vous ! c'est un pressentiment, cela ne peut manquer d'arriver.

On sait à quel degré d'obésité était parvenu le prisonnier de Sainte-Hélène.

Il avait pour les bains une véritable passion qui, sans doute ne contribua point médiocrement à développer son obésité ; cette passion lui faisait du bain un besoin irrésistible. Il en prenait un tous les deux jours, y restait deux heures, se faisant, pendant ce temps, lire les

journaux ou les pamphlets ; pendant cette lecture, il ouvrait à toute minute le robinet d'eau chaude, de sorte qu'il élevait la température de son bain à un degré que ne pouvait supporter le lecteur, qui, d'ailleurs, n'y voyait plus pour lire.

Seulement alors, il permettait que l'on ouvrit la porte.

On a parlé des attaques d'épilepsie auxquelles, dès la première campagne d'Italie, il aurait été sujet ; Bourrienne est resté onze ans près de lui et ne l'a jamais vu atteint de ce mal.

D'un autre côté, infatigable le jour, il avait la nuit un impérieux besoin de sommeil, surtout dans la période où nous le prenons ; Bonaparte, général ou premier consul, faisait veiller les autres, mais dormait, lui, et dormait bien. Il se couchait à minuit, quelquefois même plutôt, nous l'avons dit, et, lorsque à sept heures du matin, on entra dans sa chambre, pour l'éveiller, on le trouvait toujours endormi, le plus souvent, au premier appel, il se levait ; mais parfois, tout sommeillant encore, il disait, en balbutiant :

— Bourrienne, je t'en prie, laisse-moi dormir encore un moment.

Et, quand rien ne pressait, Bourrienne rentrait à huit heures ; sinon il insistait, et, tout en grognant, Bonaparte finissait par se lever.

Il dormait sept heures sur vingt-quatre, parfois huit heures, faisant alors une courte sieste dans l'après-midi.

Aussi avait-il des instructions particulières pour la nuit.

— La nuit, disait-il, vous entrerez, en général, le moins possible dans ma chambre ; ne m'éveillez jamais quand vous aurez une bonne nouvelle à m'annoncer : une bonne nouvelle peut attendre ; mais, s'il s'agit d'une mauvaise nouvelle, réveillez-moi à l'instant même ; car, alors, il n'y a pas un instant à perdre pour y faire face.

Dès que Bonaparte était levé et avait fait sa toilette du matin, toujours très complète, son valet de chambre entra, lui faisait la barbe et peignait ses cheveux ; pendant qu'on le rasait, un secrétaire ou un aide de camp lui lisait les journaux en commençant toujours par le *Moniteur*. Il ne donnait d'attention réelle qu'aux journaux anglais et allemands.

— Passez, passez, disait-il à la lecture des journaux français ; je sais ce qu'ils disent, parce qu'ils ne disent que ce que je veux.

La toilette de Bonaparte faite dans sa chambre à coucher, il descendait dans son cabinet. Nous avons vu plus haut ce qu'il y faisait.

À dix heures, on annonçait, avons-nous dit, le déjeuner.

C'était le maître d'hôtel qui faisait cette annonce et il la faisait en ces termes :

— Le général est servi.

Aucun titre, comme on voit, pas même celui de premier consul.

Le repas était frugal ; tous les matins, on servait à Bonaparte un plat de prédilection dont il mangeait presque tous les matins : c'était un poulet frit à l'huile et à l'ail, le même qui a pris depuis, sur la carte des restaurateurs, le nom de *poulet à la Marengo*.

Bonaparte buvait peu, ne buvait que du vin de Bordeaux ou de Bourgogne, et préférablement ce dernier.

Après son déjeuner comme après son dîner, il prenait une tasse de café noir ; jamais entre ses repas.

Quand il lui arrivait de travailler jusqu'à une heure avancée de la nuit, c'était, non point du café, mais du chocolat qu'on lui apportait, et le secrétaire qui travaillait avec lui en avait une tasse pareille à la sienne.

La plupart des historiens, des chroniqueurs, des biographes, après avoir dit que Bonaparte prenait beaucoup de café, ajoutent qu'il prenait immodérément de tabac.

C'est une double erreur.

Dès l'âge de vingt-quatre ans, Bonaparte avait contracté l'habitude de priser, mais juste ce qu'il fallait pour tenir son cerveau éveillé ; il prisait habituellement non pas dans la poche de son gilet, comme on l'a prétendu, mais dans une tabatière qu'il échangeait presque chaque jour contre une nouvelle, ayant, sur ce point de collectionneur de tabatières, une certaine ressem-

blance avec le grand Frédéric ; s'il prisait, par hasard, dans la poche de son gilet, c'était les jours de bataille, ou il lui eût été difficile de tenir à la fois, en traversant le feu au galop, la bride de son cheval et une tabatière ; il avait pour ces jours-là des gilets avec la poche droite doublée en peau parfumée, et, comme l'échancrure de son habit lui permettait d'insérer le ponce et l'index dans sa poche sans ouvrir son habit, il pouvait, en quelque circonstance et à quelque allure que ce fût, priser tout à son aise.

Général ou premier consul, il ne mettait pas de gants, se contentant de les tenir et de les froisser dans sa main gauche ; empereur, il y eut un progrès ; il en mit un, et, comme il changeait de gants non seulement tous les jours, mais encore deux ou trois fois par jour, son valet de chambre eut l'idée de ne faire refaire qu'un seul gant, complétant la paire avec celui qui ne servait pas.

Bonaparte avait deux grandes passions dont Napoléon hérita : la guerre et les monuments.

Gai et presque rieur dans les camps, il devenait rêveur et sombre dans le repos ; c'était alors que, pour sortir de cette tristesse, il avait recours à l'électricité de l'art et rêvait ces monuments gigantesques comme il en a entrepris beaucoup et achevé quelques-uns. Il savait que les monuments font partie de la vie des peuples ; qu'ils sont son histoire écrite en lettres majuscules ; que, longtemps après que les générations ont disparu de la terre, ces jalons des âges restent debout ; que Rome vit dans ses ruines, que la Grèce parle dans ses monuments, que, par les siens, l'Égypte apparaît, spectre splendide et mystérieux, au seuil des civilisations.

Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, ce qu'il caressait préférablement à tout, c'était la renommée, c'était le bruit ; de là ce besoin de guerre, cette soif de gloire.

Souvent il disait :

— Une grande réputation, c'est un grand bruit ; plus on en fait, plus il s'entend au loin ; les lois, les institutions, les monuments, les nations, tout cela tombe ; mais le bruit reste et retentit dans d'autres générations. Babylone et Alexandrie sont tombées ; Sémiramis et Alexandre sont restés debout, plus grands peut-être par l'écho de leur renommée, répété et accru d'âge en âge, qu'ils ne l'étaient dans la réalité même.

Puis, rattachant ces grandes idées à lui-même :

— Mon pouvoir, disait-il, tient à ma gloire, et ma gloire aux batailles que j'ai gagnées ; la conquête m'a fait ce que je suis, la conquête seule peut me maintenir. Un gouvernement nouveau-né a besoin d'éblouir et d'éblouir ; dès qu'il ne flamboie plus, il s'éteint ; du moment où il cesse de grandir, il tombe.

Longtemps il avait été Corse, supportant avec impatience la conquête de sa patrie ; mais le 13 vendémiaire passé, il s'était fait véritablement Français et en était arrivé à aimer la France avec passion ; son rêve, c'était de la voir grande, heureuse, puissante, à la tête des nations comme gloire et comme art ! il est vrai que, faisant la France grande, il grandissait avec elle, et qu'indestructiblement il attachait son nom à sa grandeur. Pour lui, vivant éternellement dans cette pensée, le moment actuel disparaissait dans l'avenir ; partout où l'emportait l'ouragan de la guerre, il avait, avant toute chose, avant tout autre pays, la France présente à sa pensée. « Que penseront les Athéniens ? » disait Alexandre après Issus et Arbèles. « J'espère que les Français seront contents de moi, » disait Bonaparte après Rivoli et les Pyramides.

Avant la bataille, le moderne Alexandre s'occupait peu de ce qu'il ferait en cas de succès, mais beaucoup en cas de revers ; il était, plus que tout autre, convaincu qu'on rien décide parfois des plus grands événements, aussi était-il plus occupé de prévoir ces événements que de les provoquer ; il les regardait naître, il les voyait mûrir ; puis, le moment venu, il apparaissait, mettait la main sur eux, et les domptait et les dirigeait comme un babile écuyer dompte et dirige un cheval fougueux.

Sa grandeur rapide au milieu des révolutions, les changements politiques qu'il avait préparés ou vus s'accomplir, les événements qu'il avait dominés lui avaient

donné un certain mépris des hommes que, d'ailleurs, par sa nature, il n'était point porté à estimer; aussi avait-il souvent à la bouche cette maxime d'autant plus désolante qu'il en avait reconnu la vérité :

— Il y a deux leviers pour remuer les hommes, la crainte et l'intérêt.

Avec de pareils sentiments, Bonaparte ne devait pas croire et ne croyait point à l'amitié.

« Combien de fois, dit Bourrienne, ne m'a-t-il pas répété : « L'amitié n'est qu'un mot; je n'aime personne, « pas même mes frères... Joseph un peu, peut-être; en- « core, si je l'aime, c'est par habitude et parce qu'il « est mon aîné... Duroc, oui, lui, je l'aime; mais pour- « quoi? parce que son caractère me plaît, parce qu'il « est froid, sec et sévère; puis Duroc ne pleure ja- « mais!... D'ailleurs, pourquoi amerais-je? Croyez-vous « que j'aie de vrais amis, moi? Tant que je serai et « que je suis, je m'en ferai, en apparence du moins; « mais que je cesse d'être heureux, et vous verrez! Les « arbres n'ont pas de feuilles pendant l'hiver... Voyez- « vous, Bourrienne, il faut laisser pleurnicher les fem- « mes, c'est leur affaire; mais, moi, pas de sensibilité; « il faut avoir la main vigoureuse et le cœur ferme; « autrement, il ne faut se mêler ni de guerre ni de gou- « vernement. »

Dans ses relations familières, Bonaparte était ce que l'on appelle au collège un taquin; mais ses taquineries étaient exemptes de méchanceté et presque jamais désobligeantes; sa mauvaise humeur, facile d'ailleurs à exciter, passait comme un nuage chassé par le vent, s'exhalait en paroles, se dissipait dans ses propres éclats. Pourtant, lorsqu'il s'agissait des affaires publiques, de quelque faute d'un de ses lieutenants ou de ses ministres, il se laissait aller à de graves emportements; ses boutades alors étaient vives et dures toujours, humiliantes parfois; il donnait un coup de massue sous lequel il fallait, bon gré, mal gré, courber la tête; ainsi sa scène avec Jomini, ainsi sa scène avec le duc de Bellune.

Bonaparte avait deux sortes d'ennemis, les jacobins et les royalistes; il détestait les premiers et craignait les seconds; lorsqu'il parlait des jacobins, il ne les appelait que les assassins de Louis XVI; quant aux royalistes, c'était autre chose: on eût dit qu'il prévoyait la Restauration.

Il avait près de lui deux hommes qui avaient voté la mort du roi: Fouché et Cambacérès.

Il renvoya Fouché de son ministère, et, si l'on garda Cambacérès, ce fut à cause des services que pouvait rendre l'éminent légiste; mais il n'y pouvait tenir, et, souvent, prenant par l'oreille son collègue le second consul:

— Mon pauvre Cambacérès, disait-il, j'en suis bien fâché, mais votre affaire est claire: si jamais les Bourbons reviennent, vous serez pendu!

Un jour, Cambacérès s'impatienta, et par un hochement de tête, arrachant son oreille aux pinces vivantes qui la tenaient:

— Allons, dit-il, laissez donc de côté vos mauvaises plaisanteries!

Toutes les fois que Bonaparte échappait à un danger, une habitude d'enfance, une habitude corse reparaissait: il faisait sur sa poitrine, et avec le ponce, un rapide signe de croix.

Quand il éprouvait quelque contrariété ou était en proie à une pensée désagréable, il fredonnait: quel air? un air à lui, qui n'en était pas un, que personne n'a reconnu, tant il avait la voix fausse; alors, et tout en chantonnant, il s'asseyait devant sa table de travail, se dandinant dans son fauteuil, se penchant en arrière au point de tomber à la renverse, et mutinant, comme nous l'avons dit, le bras de son fauteuil avec un canif qui n'avait pas pour lui d'autre utilité, attendu que jamais il ne taillait une plume lui-même: c'était son secrétaire qui avait cette charge, et qui les lui taillait du mieux possible, intéressé qu'il était à ce que cette effroyable écriture que l'on connaît ne fût pas tout à fait illisible.

On sait l'effet que produisait sur Bonaparte le son des cloches; c'était la seule musique qu'il comprit et qui

lui allât au cœur; s'il était assis lorsque la vibration se faisait entendre, d'un signe de la main il recommandait le silence et se penchait du côté du son; s'il était en train de se promener, il s'arrêtait, inclinait la tête et écoutait: tant que la cloche tintait, il restait immobile: le bruit éteint dans l'espace, il reprenait son travail, répondant à ceux qui le priaient d'expliquer cette singulière sympathie pour la voix de bronze:

— Cela me rappelle les premières années que j'ai passées à Brienne; j'étais heureux, alors!

À l'époque où nous sommes arrivés, sa grande préoccupation était l'achat qu'il venait de faire du domaine de la Malmaison; il allait tous les samedis soirs à cette campagne, y passait, comme un écolier en vacances, la journée du dimanche et souvent même celle du lundi. Là, le travail était négligé pour la promenade; pendant cette promenade, il surveillait lui-même les embellissements qu'il faisait exécuter. Quelquefois, et dans les commencements surtout, ces promenades s'étendaient hors des limites de la maison de campagne; les rapports de la police mirent bientôt ordre à ces excursions, qui furent supprimées complètement après la conspiration d'Aréna et l'affaire de la machine infernale.

Le revenu de la Malmaison, calculé par Bonaparte lui-même, en supposant qu'il fit vendre ses fruits et ses légumes, pouvait monter à six mille francs.

— Ce n'est pas mal, disait-il à Bourrienne; mais, ajoutait-il avec un soupir, il faudrait avoir trente mille livres de rente en dehors pour pouvoir vivre ici.

Bonaparte mêlait une certaine poésie à son goût pour la campagne: il aimait à voir sous les allées sombres du parc se promener une femme à la taille haute et flexible; seulement, il fallait qu'elle fût vêtue de blanc: il détestait les robes de couleur foncée, et avait en horreur les grosses femmes; quant aux femmes enceintes, il éprouvait pour elles une telle répugnance, qu'il était bien rare qu'il les invitât à ses soirées ou à ses fêtes; au reste, peu galant de sa nature, imposant trop pour attirer, à peine poli avec les femmes, il prenait rarement sur lui de dire, même aux plus jolies, une chose agréable; souvent même on tressaillait, étonné des mauvais compliments qu'il faisait aux meilleures amies de Joséphine. A telle femme, il avait dit: « Oh! comme vous avez les bras rouges! » à telle autre: « Oh! la vilaine coiffure que vous avez là! » à celle-ci: « Vous avez une robe bien sale, je vous l'ai déjà vue vingt fois; » à celle-là: « Vous devriez bien changer de couturière, car vous êtes singulièrement fagotée. »

Un jour, il dit à la duchesse de Chevreuse, charmante blonde dont tout le monde admirait la chevelure:

— Ah! c'est singulier, comme vous êtes rousse!

— C'est possible, répondit la duchesse; seulement, c'est la première fois qu'un homme me le dit.

Bonaparte n'aimait pas le jeu, et, quand il jouait par hasard, c'était au vingt-et-un; du reste, il avait cela de commun avec Henri IV, qu'il trichait; mais, le jeu fini, il laissait tout ce qu'il avait d'or et de billets sur la table en disant:

— Vous êtes des niais! j'ai triché pendant tout le temps que nous avons joué, et vous ne vous en êtes pas aperçus. Que ceux qui ont perdu se rattrapent.

Bonaparte, né et élevé dans la religion catholique, n'avait de préférence pour aucun dogme; lorsqu'il rétablissait l'exercice du culte, ce fut un acte politique qu'il accomplit et non un acte religieux. Il aimait cependant les causeries qui portaient sur ce sujet; mais lui-même se traçait d'avance sa part dans la discussion en disant:

— Ma raison me tient dans l'incrédulité de beaucoup de choses; mais les impressions de mon enfance et les inspirations de ma première jeunesse me rejettent dans l'incertitude.

Pourtant, il ne voulait pas entendre parler de matérialisme; peu lui importait le dogme, pourvu que ce dogme reconnût un Créateur. Pendant une belle soirée de messidor, tandis que son bâtiment glissait entre le double azur de la mer et du ciel, les mathématiciens soutenaient qu'il n'y avait pas de Dieu, mais seulement une matière animée, Bonaparte regarda cette voûte céleste, plus brillante cent fois entre Malte et Alexandrie

qu'elle ne l'est dans notre Europe, et, au moment où l'on croyait qu'il était bien loin de la conversation :

— Vous avez beau dire, s'écria-t-il en montrant les étoiles, c'est un Dieu qui a fait tout cela.

Bonaparte, très exact à payer ses dépenses particulières, l'était infiniment moins pour les dépenses publiques ; il était convaincu que, dans les marchés passés entre les ministres et les fournisseurs, si le ministre qui avait conclu le marché n'était pas dupe, l'Etat, en tout cas, était volé ; aussi reculait-il autant que possible l'époque du paiement ; alors il n'y avait point de chicanes et de difficultés qu'il ne fit, point de mauvaises raisons qu'il ne donnât ; c'était chez lui une idée fixe, un principe invariable, que tout fournisseur était un fripon.

Un jour, on lui présente un homme qui avait fait une soumission et avait été accepté.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il avec sa brusquerie ordinaire.

— Volland, citoyen premier consul.

— Beau nom de fournisseur.

— Mon nom, citoyen, s'écrivit avec deux *ll*.

— On n'en vole que mieux, monsieur, reprit Bonaparte.

Et il lui tourna le dos.

Bonaparte revenait rarement sur une décision arrêtée, même quand il l'avait reconnue injuste ; jamais nul ne lui entendit dire : « J'ai eu tort ; » tout au contraire, son mot favori était : « Je commence toujours par croire le mal. » La maxime était plus digne de Timon que d'Auguste.

Mais, avec tout cela, on sentait que c'était chez Bonaparte plutôt un parti pris d'avoir l'air de mépriser les hommes que de les mépriser véritablement. Il n'était ni haineux, ni vindicatif ; seulement, parfois, croyait-il trop à la nécessité, la déesse aux coins de fer ; au reste, hors du champ de la politique, sensible, bon, accessible à la pitié, aimant les enfants, grande preuve d'un cœur doux et pitoyable, ayant dans la vie privée de l'indulgence pour les faiblesses humaines, et parfois une certaine bonhomie, celle de Henri IV jouant avec ses enfants, malgré l'arrivée de l'ambassadeur d'Espagne.

Si nous faisons ici de l'histoire, nous aurions encore rien des choses à dire de Bonaparte, sans compter — quand nous aurions fini avec Bonaparte — ce qui nous resterait à dire de Napoléon.

Mais nous écrivons une simple chronique dans laquelle Bonaparte joue son rôle ; par malheur, là où se montre Bonaparte, ne fit-il qu'apparaître, il devient, malgré le narrateur, un personnage principal.

Qu'on nous pardonne donc d'être retombé dans la digression : cet homme, qui est à lui seul tout un monde, nous a, en dépit de nous-même, entraîné dans son tourbillon.

Revenons à Roland et, par conséquent, à notre récit.

XXXVII

L'AMBASSADEUR

Nous avons vu qu'en rentrant Roland avait demandé le premier consul, et qu'on lui avait répondu que le premier consul travaillait avec le ministre de la police.

Roland était le familier de la maison ; quel que fût le fonctionnaire avec lequel travaillât Bonaparte, à son retour d'un voyage ou même d'une simple course, il avait l'habitude d'entr'ouvrir la porte du cabinet et de passer la tête.

Souvent le premier consul était si occupé, qu'il ne faisait pas attention à cette tête qui passait.

Alors, Roland prononçait ce seul mot : « Général ! » ce qui voulait dire dans cette langue intime que les deux condisciples avaient continué de parler : « Général, je suis là ; avez-vous besoin de moi ? j'attends vos ordres. » Si le premier consul n'avait pas besoin de Roland, il répondait : « C'est bien. » Si, au contraire,

il avait besoin de lui, il disait ce seul mot : « Entre. »

Roland entra alors, et attendait dans l'embrasement d'une fenêtre que son général lui dit pour quel motif il l'avait fait entrer.

Comme d'habitude, Roland passa la tête en disant :

— Général !

— Entre, répondit le premier consul avec une satisfaction visible. Entre ! entre !

Roland entra.

Comme on le lui avait dit, Bonaparte travaillait avec le ministre de la police.

L'affaire dont s'occupait le premier consul, et qui paraissait le préoccuper fort, avait aussi pour Roland son côté d'intérêt.

Il s'agissait de nouvelles arrestations de diligences opérées par les compagnons de Jéhu.

Sur la table étaient trois procès-verbaux constatant l'arrestation d'une diligence et de deux malles-postes.

Dans une de ces malles-postes se trouvait le caissier de l'armée d'Italie, Tribier.

Les arrestations avaient eu lieu, la première sur la grande route de Meximieux à Montlucl, dans la partie du chemin qui traverse le territoire de la commune de Bellignieux ; la seconde, à l'extrémité du lac de Silans, du côté de Nantua ; la troisième, sur la grande route de Saint-Etienne à Bourg, à l'endroit appelé les Carronnières.

Un fait particulier se rattachait à l'une de ces arrestations.

Une somme de quatre mille francs et une caisse de bijouterie avaient, par mégarde, été confondues avec les groups d'argent appartenant au gouvernement, et enlevées aux voyageurs ; ceux-ci les croyaient perdues, lorsque le juge de paix de Nantua reçut une lettre sans signature, qui lui indiquait l'endroit où ces objets avaient été enterrés avec prière de les remettre à leurs propriétaires, les compagnons de Jéhu faisant la guerre au gouvernement, mais non aux particuliers.

D'un autre côté, dans l'affaire des Carronnières, — où les voleurs, pour arrêter la malle-poste, qui, malgré leur ordre de faire halte, redoublait de vitesse, avaient été forcés de faire feu sur un cheval, — les compagnons de Jéhu avaient cru devoir un dédommagement au maître de poste, et celui-ci avait reçu cinq cents francs en paiement de son cheval tué.

C'était juste ce que le cheval avait coûté huit jours auparavant, et cette estimation prouvait que l'on avait affaire à des gens qui se connaissent en chevaux.

Les procès-verbaux dressés par les autorités locales étaient accompagnés des déclarations des voyageurs.

Bonaparte chantonnait cet air inconnu dont nous avons parlé ; ce qui prouvait qu'il était furieux.

Aussi, comme de nouveaux renseignements devaient lui arriver avec Roland, avait-il répété trois fois à Roland d'entrer.

— Eh bien, lui dit-il, décidément ton département est en révolte contre moi ; tiens, regarde.

Roland jeta un coup d'œil sur les papiers, et comprit.

— Justement, dit-il, je revenais pour vous parler de cela, mon général.

— Alors, parlons-en ; mais, d'abord, demande à Bourrienne mon atlas départemental.

Roland demanda l'atlas, et, devant ce que désirait Bonaparte, l'ouvrit au département de l'Ain.

— C'est cela, dit Bonaparte ; montre-moi où les choses se sont passées.

Roland posa le doigt sur l'extrémité de la carte, du côté de Lyon.

— Tenez, mon général, voici l'endroit précis de la première attaque, ici, en face du village de Bellignieux.

— Et la seconde ?

— A eu lieu ici, dit Roland, reportant son doigt de l'autre côté du département, vers Genève ; voici le lac de Nantua, et voici celui de Silans.

— Maintenant, la troisième ?

Roland ramena son doigt vers le centre.

— Général, voici la place précise ; les Carronnières ne sont point marquées sur la carte, à cause de leur peu d'importance.

— Qu'est-ce que les Carronnières ? demanda le premier consul.

— Général, on appelle Carronnières, chez nous, des fabriques de tuiles ; elles appartiennent au citoyen Terrier : voici la place qu'elles devraient occuper sur la carte.

Et Roland indiqua, du bout d'un crayon qui laissa sa trace sur le papier, l'endroit précis où devait avoir eu lieu l'arrestation.

— Comment, dit Bonaparte, la chose s'est passée à une demi-lieue à peine de Bourg ?

— A peine, oui, général ; cela explique comment le cheval blessé a été ramené à Bourg et n'est mort que dans les écuries de la Belle-Alliance.

— Vous entendez tous ces détails, monsieur ! dit Bonaparte en s'adressant au ministre de la police.

— Oui, citoyen premier consul, répondit celui-ci.

— Vous savez que je veux que les brigandages cessent.

— J'y ferai tous mes efforts.

— Il ne s'agit pas de faire tous vos efforts, il s'agit de réussir.

Le ministre s'inclina.

— Ce n'est qu'à cette condition, continua Bonaparte, que je reconnaitrai que vous êtes véritablement l'homme habile que vous prétendez être.

— Je vous y aiderai, citoyen, dit Roland.

— Je n'osais vous demander votre concours, dit le ministre.

— Oui ; mais, moi, je vous l'offre ; ne faites rien que nous ne nous soyons concertés ensemble.

Le ministre regarda Bonaparte.

— C'est bien, dit Bonaparte, allez. Roland passera au ministère.

Le ministre salua et sortit.

— En effet, continua le premier consul, il y va de ton honneur d'exterminer ces bandits, Roland : d'abord, la chose se passe dans ton département ; puis ils paraissent en vouloir particulièrement à toi et à ta famille.

— Au contraire, dit Roland, et voilà ce dont j'enrage, c'est qu'ils épargnent moi et ma famille.

— Revenons là-dessus, Roland ; chaque détail a son importance ; c'est la guerre de Bédouins que nous recommençons.

— Remarquez ceci, général : je vais passer une nuit à la chartreuse de Seillon, attendu, m'assure-t-on, qu'il y revient des fantômes. En effet, un fantôme m'apparaît, mais parfaitement inoffensif : je tire sur lui deux coups de pistolet, il ne se retourne même pas. Ma mère se trouve dans une diligence arrêtée, elle s'évanouit : un des voleurs a pour elle les soins les plus délicats, lui frotte les tempes avec du vinaigre et lui fait respirer des sels. Mon frère Edouard se défend autant qu'il est en lui : on le prend, on l'embrasse, on lui fait toutes sortes de compliments sur son courage ; peu s'en faut qu'on ne lui donne des bonbons en récompense de sa belle conduite. Tout au contraire, mon ami sir John m'imita, va où j'ai été ; on le traite en espion et on le poignarde !

— Mais il n'en est pas mort ?

— Non ; tout au contraire, il se porte si bien, qu'il veut épouser ma sœur.

— Ah ! ah ! il a fait la demande ?

— Officielle.

— Et tu as répondu ?...

— J'ai répondu que ma sœur dépendait de deux personnes.

— Ta mère et toi, c'est trop juste.

— Non pas ; ma sœur elle-même... et vous.

— Elle, je comprends ; mais moi ?

— Ne m'avez-vous pas dit, général, que vous vouliez la marier ?

Bonaparte se promena un instant les bras croisés et réfléchissant ; puis, tout à coup, s'arrêtant devant Roland :

— Qu'est-ce que ton Anglais ?

— Vous l'avez vu, général.

— Je ne parle pas physiquement ; tous les Anglais se ressemblent : des yeux bleus, les cheveux roux, le teint blanc et la mâchoire allongée.

— C'est le *the*, dit gravement Roland.

— Comment, le *thé* ?

— Oui ; vous avez appris l'anglais, général ?

— C'est-à-dire que j'ai essayé de l'apprendre.

— Votre professeur a dû vous dire alors que le *the* se prononçait en appuyant la langue contre les dents ; eh bien, à force de prononcer le *the*, et, par conséquent, de repousser leurs dents avec leur langue, les Anglais finissent par avoir cette mâchoire allongée qui, comme vous le disiez tout à l'heure, est un des caractères distinctifs de leur physionomie.

Bonaparte regarda Roland pour savoir si l'éternel railleur riait ou parlait sérieusement.

Roland demeura imperturbable.

— C'est ton opinion ? dit Bonaparte.

— Oui, général, et je crois que, physiologiquement, elle en vaut bien une autre ; j'ai une foule d'opinions comme celle-là que je mets au jour au fur et à mesure que l'occasion s'en présente.

— Revenons à ton Anglais.

— Volontiers, général.

— Je te demandais ce qu'il était.

— Mais, c'est un excellent gentleman : très brave, très calme, très impassible, très noble, très riche, et, de plus, — ce qui n'est probablement pas une recommandation pour vous, — neveu de lord Grenville, premier ministre de Sa Majesté Britannique.

— Tu dis ?

— Je dis premier ministre de Sa Majesté Britannique.

Bonaparte reprit sa promenade, et, revenant à Roland :

— Puis-je le voir, ton Anglais ?

— Vous savez bien, mon général, que vous pouvez tout.

— Où est-il ?

— A Paris.

— Va le chercher et amène-le-moi.

Roland avait l'habitude d'obéir sans répliquer ; il prit son chapeau et s'avança vers la porte.

— Envoie-moi Bourrienne, dit le premier consul, au moment où Roland passait dans le cabinet de son secrétaire.

Cinq minutes après que Roland avait disparu, Bourrienne paraissait.

— Asseyez-vous là, Bourrienne, dit le premier consul, et écrivez.

Bourrienne s'assit, prépara son papier, trempa sa plume dans l'encre et attendit.

— Y êtes-vous ? demanda Bonaparte en s'asseyant sur le bureau même où écrivait Bourrienne, ce qui était encore une de ses habitudes, habitue qui désespérait le secrétaire, Bonaparte ne cessant point de se balancer pendant tout le temps qu'il dictait, et, par ce balancement, agitant le bureau de la même façon à peu près que s'il eût été au milieu de l'Océan sur une mer houleuse.

— J'y suis, répondit Bourrienne, qui avait fini par se faire, tant bien que mal, à toutes les excentricités du premier consul.

— Alors, écrivez.

Et il dicta :

« Bonaparte, premier consul de la République, à Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

« Appelé par le vœu de la nation française à occuper la première magistrature de la République, je crois convenable d'en faire directement part à Votre Majesté.

« La guerre, qui depuis huit ans, ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle ? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre ?

« Comment les deux nations les plus éclairées de l'Europe, puissantes et fortes toutes deux plus que ne l'exigent leur sûreté et leur indépendance, peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine grandeur ou à des antipathies mal raisonnées le bien du commerce, la prospérité intérieure, le bonheur des familles ? Comment ne sentent-elles pas que la paix est le premier des besoins comme la première des gloires ?

« Ces sentiments ne sauraient être étrangers au cœur de Votre Majesté, qui gouverne une nation libre dans le seul but de la rendre heureuse.

« Votre Majesté ne verra dans cette ouverture que mon désir sincère de contribuer efficacement, pour la seconde fois, à la pacification générale par une démar-

che prompt, toute de confiance et dégagée de ces formes qui, nécessaires peut-être pour déguiser la dépendance des États faibles, ne decèlent dans les États forts que le désir mutuel de se tromper.

« La France et l'Angleterre, par l'abus de leurs forces, peuvent longtemps encore, pour le malheur de tous les peuples, en retarder l'épuisement; mais, j'ose le dire, le sort de toutes les nations civilisées est attaché à la fin d'une guerre qui embrase le monde entier. »

Bonaparte s'arrêta.

— Je crois que c'est bien ainsi, dit-il; relisez-moi cela, Bourrienne.

Bourrienne lut la lettre qu'il venait d'écrire.

Après chaque paragraphe, le premier consul approuvait de la tête en disant :

— Allez !

Avant même les derniers mots, il prit la lettre des mains de Bourrienne, et signa avec une plume neuve.

C'était son habitude de ne se servir qu'une fois de la même plume; rien ne lui était plus désagréable qu'une tache d'encre aux doigts.

— C'est bien, dit-il; cachez et mettez l'adresse :

A lord Grenville.

Bourrienne fit ce qui lui était commandé.

En ce moment, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait dans la cour du Luxembourg.

Puis, un instant après, la porte s'ouvrit et Roland parut.

— Eh bien? demanda Bonaparte.

— Quand je vous disais que vous pouviez tout ce que vous vouliez, général.

— Tu as ton Anglais?

— Je l'ai rencontré au carrefour de Buci, et, sachant que vous n'aimiez pas à attendre, je l'ai pris tel qu'il était et l'ai forcé de monter en voiture. Par ma foi, un instant j'ai cru que je serais obligé de le faire conduire ici par le poste de la rue Mazarine; il est en bottes et en redingote.

— Qu'il entre, dit Bonaparte.

— Entrez, milord, fit Roland en se retournant.

Lord Tanlay parut sur le seuil de la porte.

Bonaparte n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur lui pour reconnaître le parfait gentleman.

Un peu d'amaigrissement, un reste de pâleur donnaient à sir John tous les caractères d'une haute distinction.

Il s'inclina et attendit la présentation, en véritable Anglais qu'il était.

— Général, dit Roland, j'ai l'honneur de vous présenter sir John Tanlay, qui voulait, pour avoir l'honneur de vous voir, aller jusqu'à la troisième cataracte, et qui, aujourd'hui, se fait tirer l'oreille pour venir jusqu'au Luxembourg.

— Venez, milord, venez, dit Bonaparte; ce n'est ni la première fois que nous nous voyons, ni la première fois que j'exprime le désir de vous connaître; il y avait donc presque de l'ingratitude, à vous, de vous refuser à mon désir.

— Si j'ai hésité, général, répondit sir John en excellent français, selon son habitude, c'est que je ne pouvais croire à l'honneur que vous me faites.

— Et puis, tout naturellement et par sentiment national, vous me détestez, n'est-ce pas, comme tous vos compatriotes?

— Je dois avouer, général, répondit sir John en souriant, qu'ils n'en sont encore qu'à l'admiration.

— Et partagez-vous cet absurde préjugé de croire que l'honneur national veut que l'on haïsse aujourd'hui l'ennemi qui peut être notre ami demain?

— La France a presque été pour moi une seconde patrie, général, et mon ami Roland vous dira que j'aspire au moment où, de mes deux patries, celle à qui je devrai le plus sera la France.

— Ainsi, vous verriez sans répugnance la France et l'Angleterre se donner la main pour le bonheur du monde?

— Le jour où je verrais cela serait pour moi un jour heureux.

— Et, si vous pouviez contribuer à amener ce résultat, vous y préferiez-vous?

— J'y exposerai ma vie.

— Roland m'a dit que vous étiez parent de lord Grenville.

— Je suis son neveu.

— Êtes-vous en bons termes avec lui?

— Il aimait fort ma mère, qui était sa sœur aînée.

— Avez-vous hérité de la tendresse qu'il portait à votre mère?

— Oui; seulement, je crois qu'il la tient en réserve pour le jour où je rentrerai en Angleterre.

— Vous chargeriez-vous de lui porter une lettre de moi?

— Adressée à qui?

— Au roi George III.

— Ce serait un grand honneur pour moi.

— Vous chargeriez-vous de dire de vive voix à votre oncle ce que l'on ne peut écrire dans une lettre?

— Sans y changer un mot: les paroles du général Bonaparte sont de l'histoire.

— Eh bien, dites-lui...

Mais, s'interrompant et se retournant vers Bourrienne :

— Bourrienne, dit-il, cherchez moi la dernière lettre de l'empereur de Russie.

Bourrienne ouvrit un carton, et, sans chercher, mit la main sur une lettre qu'il donna à Bonaparte.

Bonaparte jeta un coup d'œil sur la lettre, et, la présentant à lord Tanlay :

— Dites-lui, reprit-il, d'abord et avant toute chose, que vous avez lu cette lettre.

Sir John s'inclina et lut :

« Citoyen premier consul,

« J'ai reçu, armés et habillés à neuf, chacun avec l'uniforme de son corps, les neuf mille Russes faits prisonniers en Hollande, et que vous m'avez envoyés sans rançon, sans échange, sans condition aucune.

« C'est de la pure chevalerie, et j'ai la prétention d'être un chevalier.

« Je crois que ce que je puis vous offrir de mieux, citoyen premier consul, en échange de ce magnifique cadeau, c'est mon amitié.

« La voulez-vous?

« Comme arrhes de cette amitié, j'envoie ses passeports à lord Whitworth, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Petersbourg.

« En outre, si vous voulez être, je ne dirai pas même mon second, mais mon témoin, je provoque en duel personnel et particulier tous les rois qui ne prendront point parti contre l'Angleterre et qui ne lui fermeront pas leurs ports.

« Je commence par mon voisin, le roi du Danemark, et vous pouvez lire dans la *Gazette de la Cour* le cartel que je lui envoie.

« Ai-je encore autre chose à vous dire?

« Non.

« Si ce n'est qu'à nous deux nous pouvons faire la loi au monde.

« Et puis encore que je suis votre admirateur et sincère ami.

« PAUL. »

Lord Tanlay se retourna vers le premier consul.

— Vous savez que l'empereur de Russie est fou, dit-il.

— Serait-ce cette lettre qui vous l'apprendrait, milord? demanda Bonaparte.

— Non; mais elle me confirme dans mon opinion.

— C'est d'un fou que Henri VI de Lancastre a reçu la couronne de saint Louis, et le blason d'Angleterre — jusqu'au moment où je les y gratterai avec mon épée — porte encore les fleurs de lis de France.

Sir John sourit; son orgueil national se révélait à cette prétention du vainqueur des Pyramides.

— Mais, reprit Bonaparte, il n'est point question de cela aujourd'hui, et chaque chose viendra en son temps.

— Oui, murmura sir John, nous sommes encore trop près d'Aboukir.

— Oh! ce n'est pas sur mer que je vous battraï, dit Bonaparte; il me faudrait cinquante ans pour faire de la France une nation maritime; c'est là-bas...

Et de sa main, il montra l'Orient.

— Pour le moment, je vous le répète, il s'agit, non pas de guerre, mais de paix : j'ai besoin de la paix pour accomplir le rêve que je fais, et surtout de la paix avec l'Angleterre. Vous voyez que je joue cartes sur table : je suis assez fort pour être franc. Le jour où un diplomate dira la vérité, ce sera le premier diplomate du monde, attendu que personne ne le croira, et que, dès lors, il arrivera sans obstacle à son but.

— J'aurai donc à dire à mon oncle que vous voulez la paix ?

— Tout en lui disant que je ne crains pas la guerre. Ce que je ne fais pas avec le roi George, vous le voyez, je puis le faire avec l'empereur Paul ; mais la Russie n'en est pas au point de civilisation où je la voudrais pour en faire une alliée.

— Un instrument vaut quelquefois mieux qu'un allié.

— Oui ; mais, vous l'avez dit, l'empereur est fou, et, au lieu d'armer des fous, milord, mieux vaut les désarmer. Je vous dis donc que deux nations comme la France et l'Angleterre doivent être deux amies inséparables ou deux ennemies acharnées : amies, elles sont les deux pôles de la terre, équilibrant son mouvement par un poids égal ; ennemies, il faut que l'une détruise l'autre et se fasse l'axe du monde.

— Et si lord Grenville, sans douter de votre génie, doutait de votre puissance ; s'il est de l'avis de notre poète Coleridge, s'il croit que l'Océan au rauque murmure garde son île et lui sert de rempart, que lui dirai-je ?

— Déroutez-nous une carte du monde, Bourrienne, dit Bonaparte.

Bourrienne déroula une carte ; Bonaparte s'en approcha.

— Voyez-vous ces deux fleuves ? dit-il.

Et il montrait à sir John le Volga et le Danube.

— Voilà la route de l'Inde, ajouta-t-il.

— Je croyais que c'était l'Égypte, général, dit sir John.

— Je l'ai cru un instant comme vous, ou plutôt, j'ai pris celle-là parce que je n'en avais pas d'autre. Le czar m'ouvre celle-ci ; que votre gouvernement ne me force point à la prendre ! Me suivez-vous ?

— Oui, citoyen : marchez devant.

— Eh bien, si l'Angleterre me force à la combattre, si je suis obligé d'accepter l'alliance du successeur de Catherine, voici ce que je fais : j'embarque quarante mille Russes sur le Volga ; je leur fais descendre le fleuve jusqu'à Astrakan ; ils traversent la mer Caspienne et vont m'attendre à Asterabad.

Sir John s'inclina en signe d'attention profonde.

Bonaparte continua ;

— J'embarque quarante mille Français sur le Danube.

— Pardon, citoyen premier consul, mais le Danube est un fleuve autrichien.

— J'aurai pris Vienne.

Sir John regarda Bonaparte.

— J'aurai pris Vienne, continua celui-ci. J'embarque donc quarante mille Français sur le Danube ; je trouve, à son embouchure, des vaisseaux russes qui les transportent jusqu'à Taganrog ; je leur fais remonter par terre le cours du Don jusqu'à Pratsibianskaïa, d'où ils se portent à Tzaritsin ; là, ils descendent le Volga à leur tour avec les mêmes bâtiments qui ont conduit les quarante mille Russes à Asterabad ; quinze jours après, j'ai quatre-vingt mille hommes dans la Perse occidentale. D'Asterabad, les deux corps réunis se porteront sur l'Indus ; la Perse, ennemie de l'Angleterre, est notre alliée naturelle.

— Oui ; mais, une fois dans le Pendjâb, l'alliance perse vous manque, et une armée de quatre-vingt mille hommes ne traite point facilement avec elle ses approvisionnements.

— Vous oubliez une chose, dit Bonaparte, comme si l'expédition était faite, c'est que j'ai laissé des banquiers à Téhéran et à Cabout ; or, rappelez-vous ce qui arriva, il y a neuf ans, dans la guerre de lord Cornwallis contre Tippe-Saïb : le général en chef man-

quait de vivres ; un simple capitaine... je ne me rappelle plus son nom...

— Le capitaine Malcolm, fit lord Tanlay.

— C'est cela, s'écria Bonaparte, vous savez l'affaire ! Le capitaine Malcolm eut recours à la caste des brinjaries, ces bohémiens de l'Inde, qui couvrent de leurs campements la péninsule hindoustannique, où ils font exclusivement le commerce de grains ; eh bien, ces bohémiens sont, à ceux qui les payent, fidèles jusqu'au dernier sou : ce sont eux qui me nourriront.

— Il faudra passer l'Indus.

— Bon ! dit Bonaparte, j'ai soixante lieues de développement entre Déra-Ismaël-Khan et Attok ; je connais l'Indus comme la Seine ; c'est un fleuve lent qui fait une lieue à l'heure, dont la profondeur moyenne, là où je dis, est de douze, à quinze pieds et qui a dix gués peut-être sur ma ligne d'opération.

— Ainsi votre ligne d'opération est déjà tracée ? demanda sir John en souriant.

— Oui, attendu qu'elle se déploie devant un massif non interrompu de provinces fertiles et bien arrosées ; attendu qu'en l'abordant je tourne les déserts sablonneux qui séparent la vallée inférieure de l'Indus du Radjepoutanah ; attendu, enfin, que c'est sur cette base que se sont faites toutes les invasions de l'Inde qui ont eu quelque succès depuis Mahmoud de Ghizni, en l'an 1000, jusqu'à Nadir-Schah, en 1739 : et combien entre ces deux époques ont fait la route que je compte faire ! passons-les en revue... Après Mahmoud de Ghizni, Mahomet-Gouri, en 1184, avec cent vingt mille hommes ; après Mahomet-Gouri, Timour-Lung ou Timour le Boiteux, dont nous avons fait Tamerlan, avec soixante mille hommes ; après Timour-Lung, Babour ; après Babour, Humayoun ; que sais-je, moi ! L'Inde n'est-elle pas à qui veut ou à qui sait la prendre ?

— Vous oubliez, citoyen premier consul, que tous ces conquérants que vous venez de nommer n'ont eu affaire qu'aux peuplades indigènes, tandis que vous aurez affaire aux Anglais, vous. Nous avons dans l'Inde...

— Vingt à vingt-deux mille hommes.

— Et cent mille cipayes.

— J'ai fait le compte de chacun, et je traite l'Angleterre et l'Inde, l'une avec le respect, l'autre avec le mépris qu'elle mérite : partout où je trouve l'infanterie européenne, je prépare une seconde, une troisième, s'il le faut une quatrième ligne de réserve, supposant que les trois premières peuvent plier sous la baïonnette anglaise ; mais partout où je ne rencontre que des cipayes, des fouds de poste pour cette canaille, c'est tout ce qu'il me faut. Avez-vous encore quelques questions à me faire, milord ?

— Une seule, citoyen premier consul : désirez-vous sérieusement la paix ?

— Voici la lettre par laquelle je la demande à votre roi, milord ; et c'est pour être bien sûr qu'elle sera remise à Sa Majesté Britannique, que je prie le neveu de lord Grenville d'être mon messager.

— Il sera fait selon votre désir, citoyen ; et si j'étais l'oncle au lieu d'être le neveu, je promettrais davantage.

— Quand pouvez-vous partir ?

— Dans une heure, je serai parti.

— Vous n'avez aucun désir à m'exprimer avant votre départ ?

— Aucun. En tout cas, si j'en avais, je laisse mes pleins pouvoirs à mon ami Roland.

— Donnez-moi la main, milord ; ce sera de bon augure, puisque nous représentons, vous l'Angleterre, et moi la France.

Sir John accepta l'honneur que lui faisait Bonaparte, avec cette exacte mesure qui indiquait à la fois sa sympathie pour la France et ses réserves pour l'honneur national.

Puis, ayant serré celle de Roland avec une effusion toute fraternelle, il salua une dernière fois le premier consul et sortit.

Bonaparte le suivit des yeux, parut réfléchir un instant ; puis, tout à coup :

— Roland, dit-il, non seulement je consens au ma-

riage de la sœur avec lord Tanlay, mais encore je le désire : tu entends ? je le désire.

Et il pesa tellement sur chacun de ces trois mots, qu'ils signifèrent clairement, pour quiconque connaissait le premier consul, non plus « je le désire, » mais « je le veux. »

La tyrannie était douce pour Roland ; aussi l'acceptait-il avec un remerciement plein de reconnaissance.

Nous disons *seules*, parce que Michel et son fils Jacques n'habitaient pas précisément le château : ils logeaient dans un petit pavillon attenant à la grille ; ce qui adjoignait pour Michel les fonctions de concierge à celles de jardinier.

Il en résultait que, le soir, — à part la chambre d'Amélie, située, comme nous l'avons dit, au premier étage sur le jardin, et celle de Charlotte, située dans



Elle vint ouvrir la fenêtre.

XXXVIII

LES DEUX SIGNAUX

Disons ce qui se passait au château des Noires-Fontaines, trois jours après que les événements que nous venons de raconter se passaient à Paris.

Depuis que successivement, Roland d'abord, puis Madame de Montrevel et son fils, et enfin sir John, avaient pris la route de Paris, — Roland pour rejoindre son général, Madame de Montrevel pour conduire Edouard au collège, et sir John pour faire à Roland ses ouvertures matrimoniales, — Amélie était restée seule avec Charlotte au château des Noires-Fontaines.

les mansardes au troisième, — les trois rangs de fenêtres du château restaient dans l'obscurité.

Madame de Montrevel avait emmené avec elle la seconde femme de chambre.

Les deux jeunes filles étaient peut-être bien isolées dans ce corps de bâtiment, se composant d'une douzaine de chambres et de trois étages, surtout au moment où la rumeur publique signalait tant d'arrestations sur les grandes routes ; aussi Michel avait-il offert à sa jeune maîtresse de coucher dans le corps de logis principal, afin d'être à même de lui porter secours en cas de besoin ; mais celle-ci avait, d'une voix ferme, déclaré qu'elle n'avait pas peur et qu'elle désirait que rien ne fût changé aux dispositions habituelles du château.

Michel n'avait point autrement insisté et s'était retiré tout en disant que, du reste, mademoiselle pouvait dormir tranquille, et que lui et Jacques feraient des rondes autour du château.

Ces rondes de Michel avaient paru un instant inqui-

ter Amélie; mais elle avait bientôt reconnu que Michel se bornait à aller, avec Jacques, se mettre à l'affût sur la lisière de la forêt de Scillon, et la fréquente apparition sur la table, ou d'un râble de lièvre ou d'un cuis-sot de chevreuil, prouvait que Michel tenait sa parole à l'endroit des rondes promises.

Amélie avait donc cessé de s'inquiéter de ces rondes de Michel, qui avaient lieu justement du côté opposé à celui où elle avait craint d'abord qu'il ne les fit.

Or, comme nous l'avons dit, trois jours après les événements que nous venons de raconter, ou, pour parler plus correctement, pendant la nuit qui suivit ce troisième jour, ceux qui étaient habitués à ne voir de lumière qu'à deux fenêtres du château des Noires-Fontaines, c'est-à-dire à la fenêtre d'Amélie au premier étage, et à la fenêtre de Charlotte au troisième, eussent pu remarquer avec étonnement que, de onze heures du soir à minuit, les quatre fenêtres du premier étaient éclairées.

Il est vrai que chacune d'elles n'était éclairée que par une seule bougie.

Ils eussent pu voir encore la forme d'une jeune fille qui, à travers son rideau, fixait les yeux dans la direction du village de Ceyzeriat.

Cette jeune fille, c'était Amélie. — Amélie pâle, la poitrine oppressée, et paraissant attendre anxieusement un signal.

Au bout de quelques minutes, elle s'essuya le front et respira presque joyeusement.

Un feu venait de s'allumer dans la direction où se perdait son regard.

Aussitôt elle passa de chambre en chambre, et éteignit les unes après les autres les trois bougies, ne laissant vivre et brûler que celle qui se trouvait dans sa chambre.

Comme si le feu n'eût attendu que cette obscurité, il s'éteignit à son tour.

Amélie s'assit près de sa fenêtre et demeura immobile, les yeux fixés sur le jardin.

Il faisait une nuit sombre, sans étoiles, sans lune, et cependant, au bout d'un quart d'heure, elle vit, ou plutôt elle devina une ombre qui traversait la pelouse et s'approchait du château.

Elle plaça son unique bougie dans l'angle le plus reculé de la chambre et revint ouvrir sa fenêtre.

Celui qu'elle attendait était déjà sur le balcon.

Comme la première nuit où nous l'avons vu faire cette escalade, il enveloppa de son bras la taille de la jeune fille et l'entraîna dans la chambre.

Mais celle-ci opposa une légère résistance; elle cherchant de la main la cordelette de la jalousie; elle la détacha du clou qui la retenait, et la jalousie retomba avec plus de bruit que la prudence ne l'eût peut-être voulu.

Derrière la jalousie, elle ferma la fenêtre.

Puis elle alla chercher la bougie dans l'angle où elle l'avait cachée.

La bougie alors éclaira son visage.

Le jeune homme jeta un cri d'effroi, le visage d'Amélie était couvert de larmes.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-il.

— Un grand malheur! dit la jeune fille.

— Oh! je m'en suis douté en voyant le signal par lequel tu me rappelais, m'ayant reçu la nuit dernière... Mais, dis, ce malheur est-il irréparable?

— A peu près, répliqua Amélie.

— Au moins, j'espère, ne menace-t-il que moi?

— Il nous menace tous deux.

Le jeune homme passa sa main sur son front pour en essuyer la sueur.

— Allons, fit-il, j'ai de la force.

— Si tu as la force d'écouter tout, je n'ai point celle de tout te dire.

Alors, prenant une lettre sur la cheminée:

— Lis, dit-elle; voici ce que j'ai reçu par le courrier du soir.

Le jeune homme prit la lettre, et, l'ouvrant, courut à la signature.

— Elle est de Madame de Montrevel, dit-il.

— Oui, avec un post-scriptum de Roland.

Le jeune homme lut:

« Ma fille bien-aimée,

« Je désire que la nouvelle que je t'annonce te cause une joie égale à celle qu'elle m'a faite et qu'elle fait à notre cher Roland. Sir John, à qui tu contestais un cœur et que tu prétendais être une mécanique sortie des ateliers de Vaucanson, reconnaît qu'on eût eu parfaitement raison de le juger ainsi jusqu'au jour où il t'a vue; mais il soutient que, depuis ce jour, il a véritablement un cœur, et que ce cœur t'adore.

« Ten serais-tu doutée, ma chère Amélie, à ses manières aristocratiquement polies, mais où l'œil même de ta mère n'avait rien reconnu de tendre?

« Ce matin, en déjeunant avec ton frère, il lui a fait la demande officielle de ta main. Ton frère a accueilli cette ouverture avec joie; cependant il n'a rien promis d'abord. Le premier consul, avant le départ de Roland pour la Vendée, avait déjà parlé de se charger de ton établissement; mais voilà que le premier consul a désiré voir lord Tanlay, qu'il la vu, et que lord Tanlay, du premier coup, tout en faisant ses réserves nationales, est entré dans les bonnes grâces du premier consul, au point que celui-ci l'a chargé, séance tenante, d'une mission pour son oncle lord Grenville. Lord Tanlay est parti à l'instant même pour l'Angleterre.

« Je ne sais combien de jours sir John restera absent; mais, à coup sûr, à son retour, il demandera la permission de se présenter devant toi comme ton fiancé.

« Lord Tanlay est jeune encore, d'une figure agréable, immensément riche; il est admirablement apparenté en Angleterre; il est l'ami de Roland. Je ne sais pas d'homme qui ait plus de droits, je ne dirai point à ton amour, ma chère Amélie, mais à ta profonde estime.

« Maintenant, tout le reste en deux mots.

« Le premier consul est toujours parfaitement bon pour moi et pour les deux frères, et Madame Bonaparte m'a fait entendre qu'elle n'attendait que ton mariage pour t'appeler près d'elle.

« Il est question de quitter le Luxembourg et d'aller demeurer aux Tuileries. Comprends-tu toute la portée de ce changement de domicile?

« Ta mère, qui t'aime,

« CLOTILDE DE MONTREVEL. »

Sans s'arrêter, le jeune homme passa au post-scriptum de Roland.

Il était conçu en ces termes:

« Tu as lu, chère petite sœur, ce que t'écrit notre bonne mère. Ce mariage est convenable sous tous les rapports. Il ne s'agit point ici de faire la petite fille; le premier consul désire que tu sois lady Tanlay, c'est-à-dire qu'il le veut.

« Je quitte Paris pour quelques jours; mais, si je ne te vois pas, tu entendras parler de moi.

« Je t'embrasse.

« ROLAND. »

— Eh bien, Charles, demanda Amélie lorsque le jeune homme eut fini sa lecture, que dis-tu de cela?

— Que c'était une chose à laquelle nous devions nous attendre d'un jour à l'autre, mon pauvre ange, mais qui n'en est pas moins terrible.

— Que faire?

— Il y a trois choses à faire.

— Dis.

— Avant tout, résiste, si tu en as la force; c'est le plus court et le plus sûr.

Amélie baissa la tête.

— Tu n'oseras jamais, n'est-ce pas?

— Jamais.

— Cependant tu es ma femme, Amélie. Un prêtre a béni notre union.

— Mais ils disent que ce mariage est nul devant la loi, parce qu'il n'a été que béni par un prêtre.

— Et toi, dit Morgan, toi, l'épouse d'un proscrit, cela ne te suffit pas?

En parlant ainsi, sa voix tremblait.

Amélie eut un élan pour se jeter dans ses bras.

— Mais ma mère ! dit-elle. Nous n'avions pas la présence et la bénédiction de ma mère.

— Parce qu'il y avait des risques à courir et que nous avons voulu les courir seuls.

— Et cet homme, surtout... N'as-tu pas entendu que mon frère dit *qu'il veut*.

— Oh ! si tu m'aimais, Amélie, cet homme verrait bien qu'il peut changer la face d'un Etat, porter la guerre d'un bout du monde à l'autre, fonder une législation, bâtir un trône, mais qu'il ne peut forcer une bouche à dire oui lorsque le cœur dit non.

— Si je l'aimais ! dit Amélie du ton d'un doux reproche. Il est minuit, tu es dans ma chambre, je pleure dans tes bras, je suis la fille du général de Montrevel, la sœur de Roland, et tu dis : « Si tu m'aimais, »

— J'ai tort, j'ai tort, mon adorée Amélie ; oui, je sais que tu es élevée dans l'adoration de cet homme ; tu ne comprends pas que l'on puisse lui résister, et quiconque lui résiste est à tes yeux un rebelle.

— Charles, tu as dit que nous avons trois choses à faire ; quelle est la seconde ?

— Accepter en apparence l'union qu'on te propose, mais gagner du temps en la retardant sous toutes sortes de prétextes. L'homme n'est pas immortel.

— Non ; mais il est bien jeune pour que nous comptions sur sa mort. La troisième chose, mon ami ?

— Fuir... mais, à cette ressource extrême, Amélie, il y a deux obstacles : tes répugnances d'abord.

— Je suis à toi, Charles ; ces répugnances, je les surmonterai.

— Puis, ajouta le jeune homme, mes engagements.

— Tes engagements ?

— Mes compagnons sont liés à moi, Amélie ; mais je suis lié à eux. Nous aussi, nous avons un homme dont nous relevons, un homme à qui nous avons juré obéissance. Cet homme, c'est le futur roi de France. Si tu admets le dévouement de ton frère à Bonaparte, admets le nôtre à Louis XVIII.

Amélie laissa tomber sa tête dans ses mains en poussant un soupir.

— Alors, dit-elle, nous sommes perdus.

— Pourquoi cela ? Sous différents prétextes, sous celui de la santé surtout, tu peux gagner un an ; avant un an, il sera obligé de recommencer une guerre en Italie probablement ; une seule défaite lui ôte tout son prestige ; enfin, en un an, il se passe bien des choses.

— Tu n'as donc pas lu le post-scriptum de Roland, Charles ?

— Si fait ; mais je n'y vois rien de plus que dans la lettre de ta mère.

— Relis la dernière phrase.

Et Amélie remit la lettre sous les yeux du jeune homme.

Il lut :

« Je quitte Paris pour quelques jours ; mais, si tu ne me vois pas, tu entendas parler de moi. »

— Eh bien ?

— Sais-tu ce que cela veut dire ?

— Non.

— Cela veut dire que Roland est à ta poursuite.

— Qu'importe, puisqu'il ne peut mourir de la main d'aucun de nous ?

— Mais, toi, malheureux, tu peux mourir de la sienne !

— Crois-tu que je dusse lui en vouloir beaucoup si tu me tuais, Amélie ?

— Oh ! cela ne s'était point encore présenté à mon esprit, dans mes craintes les plus sombres.

— Ainsi, tu crois ton frère en chasse de nous ?

— J'en suis sûre.

— D'où te vient cette certitude ?

— Sur sir John Mourant et qu'il croyait mort, il a juré de le venger.

— S'il eût été mort au lieu d'être mourant, fit le jeune homme avec amertume, nous ne serions pas où nous en sommes, Amélie.

— Dieu l'a sauvé, Charles ; il était donc bon qu'il ne mourût pas.

— Pour nous ?...

— Je ne sonde pas les desseins du Seigneur. Je te dis, mon Charles bien-aimé, garde-toi de Roland ; Roland est près d'ici.

Charles sourit d'un air de doute.

— Je te dis qu'il est non seulement près d'ici, mais ici ; on l'a vu.

— On l'a vu ! où ? qui ?

— Qui l'a vu ?

— Oui.

— Charlotte, la femme de chambre, la fille du concierge de la prison ; elle m'avait demandé la permission d'aller visiter ses parents hier dimanche ; je devais te voir, je lui ai donné congé jusqu'à ce matin.

— Eh bien ?

— Elle a donc passé la nuit chez ses parents. A onze heures, le capitaine de gendarmerie est venu amener des prisonniers. Tandis qu'on les écrouait, un homme est arrivé enveloppé d'un manteau, et a demandé le capitaine. Charlotte a cru reconnaître la voix du nouvel arrivant ; elle a regardé avec attention, et, dans un moment où le manteau s'est écarté du visage, elle a reconnu mon frère.

Le jeune homme fit un mouvement.

— Comprends-tu, Charles ? mon frère qui vient ici, à Bourg ; qui vient mystérieusement, sans me prévenir de sa présence ; mon frère qui demande le capitaine de gendarmerie, qui le suit jusque dans la prison, qui ne parle qu'à lui et qui disparaît ? N'est-ce point une menace terrible pour mon amour, dis ?

Et, en effet, au fur et à mesure qu'Amélie parlait, le front de son amant se couvrait d'un nuage sombre.

— Amélie, dit-il, quand nous nous sommes faits ce que nous sommes, nul de nous ne s'est dissimulé les périls qu'il courait.

— Mais, au moins, demanda Amélie, vous avez changé d'asile, vous avez abandonné la chartreuse de Seillon ?

— Nos morts seuls y sont restés et l'habitent à cette heure.

— Est-ce un asile bien sûr que la grotte de Ceyzeriat ?

— Aussi sûr que peut l'être tout asile ayant deux issues.

— La chartreuse de Seillon aussi avait deux issues, et cependant tu le dis, vous y avez laissé vos morts.

— Les morts sont plus en sûreté que les vivants : ils sont certains de ne pas mourir sur l'échafaud.

Amélie sentit un frisson lui passer par tout le corps.

— Charles ! murmura-t-elle.

— Ecoute, dit le jeune homme, Dieu m'est témoin, et toi aussi, que j'ai toujours, dans nos entrevues, mis mon sourire et ma gaieté entre tes pressentiments et mes craintes ; mais, aujourd'hui, l'aspect des choses a changé nous arrivons en face de la lutte. Quel qu'il soit, nous approchons du dénoûment ; je ne te demande point, mon Amélie, ces choses folles et égoïstes que les amants menacés d'un grand danger exigent de leurs maîtresses, je ne te demande pas de garder ton cœur au mort, ton amour au cadavre...

— Ami, fit la jeune fille en lui posant la main sur le bras, prends garde, tu vas douter de moi.

— Non ; je te fais le mérite plus grand en te laissant libre d'accomplir le sacrifice dans toute son étendue ; mais je ne veux pas qu'aucun serment te lie, qu'aucun lien t'étreigne.

— C'est bien, fit Amélie.

— Ce que je te demande, continua le jeune homme, ce que tu vas me jurer sur notre amour, hélas ! si funeste pour toi, c'est que, si je suis arrêté, si je suis désarmé, si je suis emprisonné, condamné à mort, ce que je te demande, ce que j'exige de toi, Amélie, c'est que, par tous les moyens possibles, tu me fasses passer des armes, non seulement pour moi, mais encore pour mes compagnons, afin que nous soyons toujours maîtres de notre vie.

— Mais alors, Charles, ne me permettrais-tu donc pas

de tout dire, d'en appeler à la tendresse de mon frère, à la générosité du premier consul ?

La jeune fille n'acheva point, son amant lui saisissait violemment le poignet :

— Amélie, lui dit-il, ce n'est plus un serment, ce sont deux serments que je te demande. Tu vas me jurer d'abord, et avant tout, que tu ne solliciteras point ma grâce. Jure, Amélie, jure !

— Ai-je besoin de jurer, ami ? dit la jeune fille en éclatant en sanglots ; je te le promets.

— Sur le moment où je t'ai dit que je t'aimais, sur celui où tu m'as répondu que j'étais aimé ?

— Sur ta vie, sur la mienne, sur le passé, sur l'avenir, sur nos sourires, sur nos larmes !

— C'est que je n'en mourrais pas moins, vois-tu, Amélie, dussé-je me briser la tête contre la muraille ; seulement, je mourrais déshonoré.

— Je te le promets, Charles.

— Reste ma seconde prière, Amélie : si nous sommes pris et condamnés, des armes ou du poison, enfin un moyen de mourir, un moyen quelconque ! Me venant de toi, la mort me sera encore un bonheur.

— De près ou de loin, libre ou prisonnier, vivant ou mort, tu es mon maître, je suis ton esclave ; ordonne et je l'obéirai.

— Voilà tout, Amélie ; tu le vois, c'est simple et clair : point de grâce et des armes.

— Simple et clair, mais terrible.

— Et cela sera ainsi, n'est-ce pas ?

— Tu le veux ?

— Je t'en supplie.

— Ordre ou prière, mon Charles, ta volonté sera faite.

Le jeune homme soutint de son bras gauche la jeune fille, qui semblait près de s'évanouir, et rapprocha sa bouche de la sienne.

Mais, au moment où leurs lèvres allaient se toucher, le cri de la chouette se fit entendre si près de la fenêtre, qu'Amélie tressaillit et que Charles releva la tête.

Le cri se fit entendre une seconde fois, puis une troisième.

— Ah ! murmura Amélie, reconnais-tu le cri de l'oiseau de mauvais augure ! Nous sommes condamnés, mon ami.

Mais Charles secoua la tête.

— Ce n'est point le cri de la chouette, Amélie, dit-il ; c'est l'appel de l'un de mes compagnons. Éteins la bougie.

Amélie souffla la lumière, tandis que son amant ouvrait la fenêtre.

— Ah ! jusqu'ici ! murmura-t-elle ; on vient te chercher jusqu'ici !

— Oh ! c'est notre ami, notre confident, le comte de Jayat ; nul autre que lui ne sait où je suis.

Puis, du balcon.

— Est-ce toi, Montbar ? demanda-t-il.

— Oui, est-ce toi, Morgan ?

— Oui.

Un homme sortit d'un massif d'arbres.

— Nouvelles de Paris : pas un instant à perdre ; il y va de notre vie à tous.

— Tu entends, Amélie ?

Et, prenant la jeune fille dans ses bras, il la serra convulsivement contre son cœur.

— Va, dit-elle d'une voix mourante, va ; n'as-tu pas entendu qu'il s'agissait de votre vie à tous ?

— Adieu, mon Amélie bien-aimée, adieu !

— Oh ! ne dis pas adieu !

— Non, non, au revoir.

— Morgan ! Morgan ! dit la voix de celui qui attendait au bas du balcon.

Le jeune homme appuya une dernière fois ses lèvres sur celles d'Amélie, et, s'élançant vers la fenêtre, il enjamba le balcon, et, d'un seul bond, se trouva près de son ami.

Amélie poussa un cri et s'avança jusqu'à la balustrade ; mais elle ne vit plus que deux ombres qui se perdaient dans les ténèbres, rendues plus épaisses par le voisinage des grands arbres qui formaient le parc.

XXXIX

LA GROTTÉ DE CEYZERLAT

Les deux jeunes gens s'enfoncèrent sous l'ombre des grands arbres ; Morgan guida son compagnon, moins familier que lui avec les détours du parc, et le conduisit juste à l'endroit où il avait l'habitude d'escalader le mur.

Il ne fallut qu'une seconde à chacun d'eux pour accomplir cette opération.

Un instant après, ils étaient sur les bords de la Reys-souse.

Un bateau attendait au pied d'un saule.

Ils s'y jetèrent tous deux, et, en trois coups d'aviron, touchèrent l'autre bord.

Un sentier côtoyait la berge de la rivière et conduisait à un petit bois qui s'étend de Ceyzerlat à Etrez, c'est-à-dire sur une longueur de trois lieues, faisant ainsi, de l'autre côté de la Reys-souse, le pendant de la forêt de Seillon.

Arrivés à la lisière du bois, ils s'arrêtèrent ; jusque-là, ils avaient marché aussi rapidement qu'il est possible de le faire sans courir, et ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé une parole.

Toute la route parcourue était déserte ; il était probable, certain même, qu'on n'avait été vu de personne.

On pouvait donc respirer.

— Où sont les compagnons ? demanda Morgan.

— Dans la grotte, répondit Montbar.

— Et pourquoi ne nous y rendons-nous pas à l'instant même ?

— Parce qu'au pied de ce hêtre nous devons trouver un des nôtres qui nous dira si nous pouvons aller plus loin sans danger.

— Lequel ?

— D'Assas.

Une ombre apparut derrière l'arbre et s'en détacha.

— Me voici, dit l'ombre.

— Ah ! c'est toi, firent les deux jeunes gens.

— Quoi de nouveau ? demanda Montbar.

— Rien ; on vous attend pour prendre une décision.

— En ce cas, allons vite.

Les trois jeunes gens reprirent leur course ; au bout de trois cents pas, Montbar s'arrêtait de nouveau.

— Armand ! fit-il à demi-voix.

A cet appel, on entendit le froissement des feuilles sèches, et une quatrième ombre sortit d'un massif et s'approcha des trois compagnons.

— Rien de nouveau ? demanda Montbar.

— Si fait ; un envoyé de Cadoudal.

— Celui qui est déjà venu ?

— Oui.

— Où est-il ?

— Avec les frères, dans la grotte.

Montbar s'élança le premier ; le sentier était devenu si étroit, que les quatre jeunes gens ne pouvaient marcher que l'un après l'autre.

Le chemin monta, pendant cinq cents pas à peu près, par une pente assez douce, mais tortueuse.

Arrivé à une clairière, Montbar s'arrêta et fit entendre trois fois ce même cri de la chouette qui avait indiqué sa présence à Morgan.

Un seul houboulement de hibou lui répondit.

Puis, du milieu des branches d'un chêne touffu, un homme se laissa glisser à terre ; c'était la sentinelle qui veillait à l'ouverture de la grotte.

Cette ouverture était à dix pas du chêne.

Par la disposition des massifs qui l'entouraient, il fallait être presque dessus pour l'apercevoir.

La sentinelle échangea quelques mots tout bas avec Montbar, qui semblait, en remplissant les devoirs d'un chef, vouloir laisser Morgan tout entier à ses pensées ; puis, comme sa faction sans doute n'était point achevée,

le bandit remonta dans les branches du chêne, et, au bout d'un instant, se trouva si bien ne faire qu'un avec le corps de l'arbre, que ceux à la vue desquels il venait d'échapper le cherchaient vainement dans son bastron aérien.

Le défilé devenait plus étroit au fur et à mesure que l'on approchait de l'entrée de la grotte.

Montbar y pénétra le premier, et, d'un enfoncement où il savait les trouver, tira un briquet, une pierre à feu, de l'amadou, des allumettes et une torche.

L'étincelle jaillit, l'amadou prit feu, l'allumette repandit sa flamme bleuâtre et incertaine, à laquelle succéda la flamme pétillante et rosineuse de la torche.

Trois ou quatre chemins se présentaient, Montbar en prit un sans hésiter.

Ce chemin tournait sur lui-même en s'enfonçant dans la terre ; on eût dit que les jeunes gens reprenaient sous le sol la trace de leurs pas, et suivaient le contrepied de la route qui les avait amenés.

Il était évident que l'on parcourait les détours d'une ancienne carrière, peut-être celle d'où sortirent, il y a dix-neuf cents ans, les trois villes romaines qui ne sont plus aujourd'hui que des villages, et le camp de César qui les surmonte.

De place en place, le sentier souterrain que l'on suivait était coupé dans toute sa largeur par un large fossé, franchissable seulement à l'aide d'une planche, que l'on pouvait d'un coup de pied faire tomber au fond de la tranchée.

De place en place encore, on voyait des épaulements derrière lesquels on pouvait se retrancher et faire feu, sans exposer à la vue de l'ennemi aucune partie de son corps.

Enfin, à cinq cents pas de l'entrée à peu près, une barricade à hauteur d'homme offrait un dernier obstacle à ceux qui eussent voulu parvenir jusqu'à une espèce de rotonde où se tenaient couchés ou assis une dizaine d'hommes occupés, les uns à lire, les autres à jouer.

Aucun des lecteurs ni des joueurs ne se dérangea au bruit des pas des arrivants, ou à la vue de la lumière qui se jouait sur les parois de la carrière, tant ils étaient sûrs que des amis seuls pouvaient pénétrer jusqu'à eux, gardés comme ils l'étaient.

Au reste, l'aspect qu'offrait ce campement était des plus pittoresques ; les bougies, qui brûlaient à profusion, — les compagnons de Jéhu étaient trop aristocrates pour s'éclairer à une autre lumière que celle de la bougie, — se reflétaient sur des trophées d'armes de toute espèce, parmi lesquelles les fusils à deux coups et les pistolets tenaient le premier rang ; des fleurets et des masques d'armes étaient perdus dans les intervalles ; quelques instruments de musique étaient posés çà et là ; enfin une ou deux glaces dans leurs cadres dorés indiquaient que la toilette n'était pas un des passe-temps les moins appréciés des étranges habitants de cette demeure souterraine.

Tous paraissaient aussi tranquilles que si la nouvelle qui avait tiré Morgan des bras d'Amélie eût été inconnue, ou regardée comme sans importance.

Cependant, lorsque à l'approche du petit groupe venant du dehors, ces mots : « Le capitaine ! le capitaine ! » se furent fait entendre, tous se levèrent, non pas avec la servilité des soldats qui voient venir leur chef, mais avec la déférence affectueuse de gens intelligents et forts pour un plus fort et plus intelligent qu'eux.

Morgan alors secoua la tête, releva le front, et, passant devant Montbar, pénétra au centre du cercle qui s'était formé à sa vue.

— Eh bien, amis, demanda-t-il, il paraît qu'il y a des nouvelles ?

— Oui, capitaine, dit une voix ; on assure que la police du premier consul nous fait l'honneur de s'occuper de nous.

— Où est le messager ? demanda Morgan.

— Me voici, dit un jeune homme vêtu de l'uniforme des courriers de cabinet, et tout couvert encore de poussière et de boue.

— Avez-vous des dépêches ?

— Ecrites, non ; verbales, oui.

— D'où viennent-elles ?

— Du cabinet particulier du ministre.

— Alors, on peut y croire ?

— Je vous en réponds ; c'est tout ce qu'il y a de plus officiel.

— Il est bon d'avoir des amis partout, fit Montbar en manière de parenthèse.

— Et surtout près de M. Fouché, reprit Morgan ; voyons les nouvelles.

— Dois-je les dire tout haut, ou à vous seul ?

— Comme je présume qu'elles nous intéressent tous, dites-nous-les tout haut.

— Eh bien, le premier consul a fait venir le citoyen Fouché au palais du Luxembourg, et lui a lavé la tête à notre endroit.

— Bon ! Après ?

— Le citoyen Fouché a répondu que nous étions des drôles fort adroits, fort difficiles à joindre, plus difficiles encore à prendre quand on nous avait rejoints. Bref, il a fait le plus grand éloge de nous.

— C'est bien aimable à lui. Après ?

— Après, le premier consul a répondu que cela ne le regardait pas, que nous étions des brigands, et que c'étaient nous qui, avec nos brigandages, soutenions la guerre de la Vendée ; que, le jour où nous ne ferions plus passer d'argent en Bretagne, il n'y aurait plus de chouannerie.

— Cela me paraît admirablement raisonné.

— Que c'était dans l'Est et dans le Midi qu'il fallait frapper l'Ouest.

— Comme l'Angleterre dans l'Inde.

— Qu'en conséquence, il donnait carte blanche au citoyen Fouché, et que, dût-il dépenser un million et faire tuer cinq cents hommes, il lui fallait nos têtes.

— Eh bien, mais il sait à qui il les demande ; reste à savoir si nous les laisserons prendre.

— Alors, le citoyen Fouché est rentré furieux, et il a déclaré qu'il fallait qu'avant huit jours il n'existât plus en France un seul compagnon de Jéhu.

— Le délai est court.

— Le même jour, des courriers sont partis pour Lyon, pour Mâcon, pour Lons-le-Saulnier, pour Besançon et pour Genève, avec ordre aux chefs des garnisons de faire personnellement tout ce qu'ils pourraient pour arriver à notre destruction, mais, en outre, d'obéir sans réplique à M. Roland de Montrevel, aide de camp du premier consul, et de mettre à sa disposition, pour en user comme bon lui semblerait, toutes les troupes dont il pourrait avoir besoin.

— Et je puis ajouter ceci, dit Morgan, que M. Roland de Montrevel est déjà en campagne ; hier, il a eu, à la prison de Bourg, une conférence avec le capitaine de gendarmerie.

— Sait-on dans quel but ? demanda une voix.

— Pardieu ! dit un autre, pour y retenir nos logements.

— Maintenant, le sauvegarderas-tu toujours ? demanda d'Assas.

— Plus que jamais.

— Ah ! c'est trop fort, murmura une voix.

— Pourquoi cela ? répliqua Morgan d'un ton impérieux ; n'est-ce pas mon droit de simple compagnon ?

— Certainement, dirent deux autres voix.

— Eh bien, j'en use, et comme simple compagnon, et comme votre capitaine.

— Si cependant, au milieu de la mêlée, une balle s'égare ! dit une voix.

— Alors, ce n'est pas un droit que je réclame, ce n'est pas un ordre que je donne, c'est une prière que je fais ; mes amis, promettez-moi, sur l'honneur, que la vie de Roland de Montrevel vous sera sacrée.

D'une voix unanime, tous ceux qui étaient là répondirent en tendant la main :

— Sur l'honneur, nous le jurons !

— Maintenant, reprit Morgan, il s'agit d'envisager notre position sous son véritable point de vue, de ne pas nous faire d'illusions ; le jour où une police intelligente se mettra à notre poursuite et nous fera véritablement la guerre, il est impossible que nous résistions ; nous ruserons comme le renard, nous nous retournerons comme le sanglier, mais notre résistance sera

une affaire de temps, et voilà tout : c'est mon avis du moins.

Morgan interrogea des yeux ses compagnons, et l'adhésion fut unanime : seulement, c'était le sourire sur les lèvres qu'ils reconnaissaient que leur perte était assurée.

Il en était ainsi à cette étrange époque : on recevait la mort sans crainte, comme on la donnait sans émotion.

— Et maintenant, demanda Montbar, n'as-tu rien à ajouter ?

— Si fait, dit Morgan ; j'ai à ajouter que rien n'est plus facile que de nous procurer des chevaux ou même de partir à pied : nous sommes tous chasseurs et plus ou moins montagnards. A cheval, il nous faut six heures pour être hors de France ; à pied, il nous en faut douze ; une fois en Suisse, nous faisons la nique au citoyen Fouché et à sa police : voilà ce que j'avais à ajouter.

— C'est bien amusant de se moquer du citoyen Fouché, dit Adler, mais c'est bien ennuyeux de quitter la France.

— Aussi ne mettrai-je aux voix ce parti extrême qu'après que nous aurons entendu le messager de Cadoudal.

— Ah ! c'est vrai, dirent deux ou trois voix, le Breton ! où donc est le Breton ?

— Il dormait quand je suis parti, dit Montbar.

— Et il dort encore, dit Adler en désignant du doigt un homme couché sur un lit de paille dans un renfoncement de la grotte.

On réveilla le Breton, qui se dressa sur ses genoux, en se frottant les yeux d'une main et en cherchant par habitude sa carabine de l'autre.

— Vous êtes avec des amis, dit une voix, n'avez donc pas peur.

— Peur ! dit le Breton ; qui donc suppose là-bas que je puisse avoir peur ?

— Quelqu'un qui probablement ne sait pas ce que c'est, mon cher Branche-d'or, dit Morgan (car il reconnaissait le messager de Cadoudal pour celui qui était déjà venu et qu'on avait reçu dans la chartreuse pendant la nuit où lui-même était arrivé d'Avignon), et au nom duquel je vous fais des excuses.

Branche-d'or regarda le groupe de jeunes gens devant lequel il se trouvait, d'un air qui ne laissait pas de doute sur la répugnance avec laquelle il acceptait un certain genre de plaisanteries : mais, comme ce groupe n'avait rien d'offensif et qu'il était évident que sa gaieté n'était point de la raillerie, il demanda d'un air assez gracieux :

— Lequel de vous tous, messieurs, est le chef ? J'ai à lui remettre une lettre de la part de mon général.

Morgan fit un pas en avant.

— C'est moi, dit-il.

— Votre nom ?

— J'en ai deux.

— Votre nom de guerre ?

— Morgan.

— Oui, c'est bien celui-là que le général a dit ; d'ailleurs, je vous reconnais ; c'est vous qui, le soir où j'ai été reçu par des moines, m'avez remis un sac de soixante mille francs : alors, j'ai une lettre pour vous.

— Donne.

Le paysan prit son chapeau, en arracha la coiffe, et, entre la coiffe et le feutre, prit un morceau de papier qui avait l'air d'une double coiffe et qui semblait blanc au premier abord.

Puis, avec le salut militaire, il présenta le papier à Morgan.

Celui-ci commença par le tourner et le retourner ; voyant que rien n'y était écrit, ostensiblement du moins :

— Une bougie, dit-il.

On approcha une bougie ; Morgan exposa le papier à la flamme.

Peu à peu le papier se couvrit de caractères, et à la chaleur l'écriture parut.

Cette expérience paraissait familière aux jeunes gens ; le Breton seul la regardait avec une certaine surprise.

Pour cet esprit naïf, il pouvait bien y avoir, dans cette opération, une certaine magie ; mais, du moment

où le diable servait la cause royaliste, le chouan n'était pas loin de pactiser avec le diable.

— Messieurs, dit Morgan, voulez-vous savoir ce que nous dit le maître.

Tous s'inclinèrent, écoutant.

Le jeune homme lut :

« Mon cher Morgan,

« Si l'on vous disait que j'ai abandonné la cause et traité avec le gouvernement du premier consul en même temps que les chefs vendéens, n'en croyez pas un mot ; je suis de la Bretagne bretonnante, et par conséquent, entêté comme un vrai Breton. Le premier consul a envoyé un de ses aides de camp m'offrir amitié entière pour mes hommes, et pour moi le grade de colonel ; je n'ai pas même consulté mes hommes, et j'ai refusé pour eux et pour moi.

« Maintenant, tout dépend de vous : comme nous ne recevons des princes ni argent ni encouragement, vous êtes notre seul trésorier ; fermez-nous votre caisse, ou plutôt cessez de nous ouvrir celle du gouvernement, et l'opposition royaliste, dont le cœur ne bat plus qu'en Bretagne, se ralentit peu à peu et finit par s'éteindre tout à fait.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que, lorsqu'il se sera éteint, c'est que le mien aura cessé de battre.

« Notre mission est dangereuse ; il est probable que nous y laisserons notre tête ; mais ne trouvez-vous pas qu'il sera beau pour nous d'entendre dire après nous, si l'on entend encore quelque chose au delà de la tombe : « Tous avaient désespéré, eux ne désespèrent pas ! »

« L'un de nous deux survivra à l'autre, mais pour succomber à son tour ; que celui-là dise en mourant : *Etiamsi omnes, ego non.*

« Comptez sur moi comme je compte sur vous.

« GEORGES CADOU DAL.

« P.-S. Vous savez que vous pouvez remettre à Branche-d'or tout ce que vous avez d'argent pour la cause ; il m'a promis de ne pas se laisser prendre, et je me fie à sa parole. »

Un murmure d'enthousiasme s'éleva parmi les jeunes gens lorsque Morgan eut achevé les derniers mots de cette lettre.

— Vous avez entendu, messieurs ? dit-il.

— Oui, oui, oui, répétèrent toutes les voix.

— D'abord, quelle somme avons-nous à remettre à Branche-d'or ?

— Treize mille francs du lac de Silans, vingt-deux mille des Carronnières, quatorze mille de Meximieux ; en tout, quarante-neuf mille, dit Adler.

— Vous entendez, mon cher Branche-d'or ? dit Morgan ; ce n'est pas grand-chose, et nous sommes de moitié plus pauvres que la dernière fois ; mais vous connaissez le proverbe : « La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. »

— Le général sait ce que vous risquez pour conquérir cet argent, et il a dit que, si peu que vous puissiez lui envoyer, il le recevrait avec reconnaissance.

— D'autant plus que le prochain envoi sera meilleur, dit la voix d'un jeune homme qui venait de se mêler au groupe sans être vu, tant l'attention s'était concentrée sur la lettre de Cadoudal et sur celui qui la lisait, surtout si nous voulons dire deux mots à la malle de Chambéry samedi prochain.

— Ah ! c'est toi, Valensolle, dit Morgan.

— Pas de noms propres, s'il te plaît, baron ; faisons-nous fusiller, guillotiner, rouer, écarteler, mais sauvons l'honneur de la famille. Je m'appelle Adler et ne réponds pas à d'autre nom.

— Pardon, j'ai tort ; tu disais donc... ?

— Que la malle de Paris à Chambéry passerait samedi entre la Chapelle-de-Guinchay et Belleville, portant cinquante mille francs du gouvernement aux religieux du mont Saint-Bernard, ce à quoi j'ajoutais qu'il y avait entre ces deux localités un endroit nommé la Mai son-Blanche, lequel me paraît admirable pour tendre une embuscade.

— Qu'en dites-vous, messieurs ? demanda Morgan ; fai-

sons-nous l'honneur au citoyen Fouché de nous inquiéter de sa police? Partons-nous? quittons-nous la France, ou bien restons-nous les fideles compagnons de Jehu?

Il n'y eut qu'un cri :

— Restons!

— A la bonne heure! dit Morgan; je vous reconnais là, frères; Cadoudal nous a trace notre route dans l'admirable lettre que nous venons de recevoir de lui; adoptons donc son heroique devise : *Etiamsi omnes, ego non.*

Alors, s'adressant au payson breton :

Sur quoi, Morgan passa un de ses bras sous le bras de son ami, prit de l'autre main une torche qu'on lui presentait, et s'avanga dans les profondeurs de la grotte, où nous allons le suivre, si le lecteur n'est pas trop fatiguede cette longue seance.

C'était la premiere fois que Valensolle qui était, ainsi que nous l'avons vu, des environs d'Aix, avait l'occasion de visiter la grotte de Ceyzeriat, tout récemment adoptee par les compagnons de Jehu pour lieu de refuge. Dans les reunions precedentes, il avait eu l'occasion



L'aspect qu'offrirait ce campement était des plus pittoresques.

— Branche-d'or, lui dit-il, les quarante-neuf mille francs sont à ta disposition; pars quand tu voudras; promets en notre nom quelque chose de mieux pour la prochaine fois, et dis au general, de ma part, que, par-tout où il ira, même à l'échafaud, je me ferai un honneur de le suivre ou de le précéder; au revoir, Branche-d'or!

Puis, se retournant vers le jeune homme qui avait paru si fort désirer que l'on respectât son incognito :

— Mon cher Adler, lui dit-il en homme qui a retrouvé sa gaieté un instant absente, c'est moi qui me charge de vous nourrir et de vous coucher cette nuit, si toutefois vous daignez m'accepter pour votre hôte.

— Avec reconnaissance, ami Morgan, répondit le nouvel arrivant; seulement, je te prévieus que je m'accommoderai de tous les lits, attendu que je tombe de fatigue; mais pas de tous les soupers, attendu que je meurs de faim.

— Tu auras un bon lit et un souper excellent.

— Que faut-il faire pour cela?

— Me suivre.

— Je suis prêt.

— Alors, viens. Bonne nuit, messieurs! C'est toi qui veilles, Montbar?

— Oui.

— En ce cas, nous pouvons dormir tranquilles.

seulement d'explorer les tours et les détours de la chartreuse de Scillon, qu'il avait fini par connaître assez intimement pour que, dans la comédie jouée devant Roland, on lui confiât le rôle de fantôme.

Tout était donc curieux et inconnu pour lui dans le nouveau domicile où il allait faire son premier somme, et qui paraissait être, pour quelques jours du moins, le quartier général de Morgan.

Comme il en est de toutes les carrières abandonnées, et qui ressemblent, au premier abord, à une cité souterraine, les différentes rues creusées pour l'extraction de la pierre finissaient toujours par aboutir à un cul-de-sac, c'est-à-dire à ce point de la mine où le travail avait été interrompu.

Une seule de ces rues semblait se prolonger indéfiniment.

Cependant, arrivait un point où elle-même avait dû s'arrêter un jour; mais, vers l'angle de l'impasse avait été creusée, — dans quel but? la chose est restée un mystère pour les gens du pays même, — une ouverture des deux tiers moins large que la galerie à laquelle elle aboutissait, et pouvant donner passage à deux hommes de front, à peu près.

Les deux amis s'engagèrent dans cette ouverture.

L'air y devenait si rare que leur torche, à chaque pas, menaçait de s'éteindre.

Valensolle sentit des gouttes d'eau glacée tomber sur ses épaules et sur ses mains.

— Tiens ! dit-il, il pleut ici ?

— Non, répondit Morgan en riant ; seulement, nous passons sous la Reyssouse.

— Alors, nous allons à Bourg ?

— A peu près.

— Soit ; tu me conduis, tu me promets à souper et à coucher : je n'ai à m'inquiéter de rien, que de voir s'éteindre notre lampe cependant..., ajouta le jeune homme en suivant des yeux la lumière pâlisante de la torche.

— Et ce ne serait pas bien inquiétant, attendu que nous nous retrouverions toujours.

— Enfin ! dit Valensolle, et quand on pense que c'est pour des princes qui ne savent pas même notre nom, et qui, s'ils le savaient un jour, l'auraient oublié le lendemain du jour où ils l'auraient su, qu'à trois heures du matin nous nous promenons dans une grotte, que nous passons sous des rivières, et que nous allons coucher je ne sais où, avec la perspective d'être pris, jugés et guillotines un beau matin ; sais-tu que c'est stupide, Morgan ?

— Mon cher, répondit Morgan, ce qui passe pour stupide, et ce qui n'est pas compris du vulgaire en pareil cas, a bien des chances pour être sublime.

— Allons, dit Valensolle, je vois que tu perds encore plus que moi au métier que nous faisons ; je n'y mets que du dévouement, et tu y mets de l'enthousiasme.

Morgan poussa un soupir.

— Nous sommes arrivés, dit-il, laissant tomber la conversation comme un fardeau qui lui pesait à porter plus longtemps.

En effet, il venait de heurter du pied les premières marches d'un escalier.

Morgan, éclairant et précédant Valensolle, monta dix degrés et rencontra une grille.

Au moyen d'une clef qu'il tira de sa poche, la grille fut ouverte.

On se trouva dans un caveau funéraire.

Aux deux côtés de ce caveau, deux cercueils étaient soutenus par des trépieds de fer ; des couronnes duciales et l'écusson d'azur à la croix d'argent indiquaient que ces cercueils devaient renfermer des membres de la famille de Savoie avant que cette famille portât la couronne royale.

Un escalier apparaissait dans la profondeur du caveau, conduisant à un étage supérieur.

Valensolle jeta un regard curieux autour de lui, et, à la lueur vacillante de la torche, reconnut la localité ténébreuse dans laquelle il se trouvait.

— Diable ! fit-il, nous sommes, à ce qu'il paraît, tout le contraire des Spartiates.

— En ce qu'ils étaient républicains et que nous sommes royalistes ? demanda Morgan.

— Non : en ce qu'ils faisaient venir un squelette à la fin de leurs repas, tandis que nous, c'est au commencement.

— Es-tu bien sûr que ce soient les Spartiates qui donnaient cette preuve de philosophie ? demanda Morgan en refermant la porte.

— Eux ou d'autres, peu m'importe, dit Valensolle ; par ma foi, ma citation est faite ; l'abbé Vertot ne recommençait pas son siège, je ne recommencerai pas ma citation.

— Eh bien ! une autre fois, tu diras les Egyptiens.

— Bon ! fit Valensolle avec une insouciance qui ne manquait pas d'une certaine mélancolie, je serai probablement un squelette moi-même avant d'avoir l'occasion de montrer mon érudition une seconde fois. Mais que diable fais-tu donc ? et pourquoi éteins-tu la torche ? Tu ne vas pas me faire souper et coucher ici, j'espère bien ?

En effet, Morgan venait d'éteindre sa torche sur la première marche de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

— Donne-moi la main, répondit le jeune homme.

Valensolle saisit la main de son ami avec un empressement qui témoignait d'un médiocre désir de faire, au milieu des ténèbres, un long séjour dans le caveau des

ducs de Savoie, quelque honneur qu'il y eût pour un vivant à frayer avec de si illustres morts.

Morgan monta les degrés.

Puis il parut au roidissement de sa main qu'il faisait un effort.

En effet, une dalle se souleva, et, par l'ouverture, une lueur crépusculaire tremblota aux yeux de Valensolle, tandis qu'une odeur aromatique, succédant à l'atmosphère méphitique du caveau, vint réjouir son odorat.

— Ah ! dit-il, par ma foi, nous sommes dans une grange, j'aime mieux cela.

Morgan ne répondit rien ; il aida son compagnon à sortir du caveau, et laissa retomber la dalle.

Valensolle regarda tout autour de lui : il était au centre d'un vaste bâtiment rempli de foin, et dans lequel la lumière pénétrait par des fenêtres si admirablement découpées, que ce ne pouvaient être celles d'une grange.

— Mais, dit Valensolle, nous ne sommes pas dans une grange ?

— Grimpe sur ce foin et vas t'asseoir près de cette fenêtre, répondit Morgan.

Valensolle obéit, grimpa sur le foin comme un écolier en vacances, et alla, ainsi que le lui avait dit Morgan, s'asseoir près de la fenêtre.

Un instant après, Morgan déposa entre les jambes de son ami une serviette contenant un pâté, du pain, une bouteille de vin, deux verres, deux couteaux et des fourchettes.

— Peste ! dit Valensolle, Lucullus soupe chez Lucullus.

Puis, plongeant son regard à travers les vitraux sur un bâtiment percé d'une quantité de fenêtres, qui semblait une aile de celui où les deux amis se trouvaient, et devant lequel se promenait un factionnaire :

Décidément, fit-il, je souperai mal si je ne sais pas où nous sommes ; quel est ce bâtiment ? et pourquoi ce factionnaire se promène-t-il devant la porte ?

— Eh bien ! dit Morgan, puisque tu le veux absolument, je vais te le dire : nous sommes dans l'église de Brou, qu'un arrêté du conseil municipal a convertie en magasin à fourrage. Ce bâtiment auquel nous touchons, c'est la caserne de la gendarmerie, et ce factionnaire, c'est la sentinelle chargée d'empêcher qu'on ne nous dérange pendant notre souper, ou qu'on ne nous surprenne pendant notre sommeil.

— Braves gendarmes, dit Valensolle en remplissant son verre. A leur santé, Morgan ?

— Et à la nôtre ! dit le jeune homme en riant ; le diable m'étrangle si l'on a l'idée de venir nous chercher ici.

A peine Morgan eut-il vidé son verre, que, comme si le diable eût accepté le défi qui lui était porté, on entendit la voix stridente de la sentinelle qui criait : « Qui vive. »

— Eh ! firent les deux jeunes gens, que veut dire cela ?

En effet, une troupe d'une trentaine d'hommes venait du côté de Pont-d'Ain, et, après avoir échangé le mot d'ordre avec la sentinelle, se fractionna : une partie, la plus considérable, conduite par deux hommes qui semblaient des officiers, rentra dans la caserne ; l'autre poursuivait son chemin.

— Attention ! fit Morgan.

Et tous deux sur leurs genoux, l'oreille au guet, l'œil collé contre la vitre, attendirent.

Expliquons au lecteur ce qui causait une interruption dans un repas qui, pour être pris à trois heures du matin, n'en était pas, comme on le voit, plus tranquille.

NL

RUSSON CREUX

La fille du concierge ne s'était point trompée : c'était bien Roland qu'elle avait vu parler dans la geôle au capitaine de gendarmerie.

De son côté, Amélie n'avait pas tort de craindre ; car c'était bien sur les traces de Morgan qu'il était lâche.

S'il ne s'était point présenté au château des Noires-Fontaines, ce n'était pas qu'il eût le moindre soupçon de l'intérêt que sa sœur portait au chef des compagnons de Jéhu ; mais il se défiait d'une indiscretion d'un des domestiques.

Il avait bien reconnu Charlotte chez son père ; mais, celle-ci n'ayant manifesté aucun étonnement, il croyait n'avoir pas été reconnu par elle ; d'autant plus qu'après avoir échangé quelques mots avec le capitaine de gendarmerie, il était allé attendre ce dernier sur la place du Bastion, fort déserte à pareille heure.

Son écrou terminé, le capitaine de gendarmerie était allé le rejoindre.

Il avait trouvé Roland se promenant de long en large et l'attendant impatiemment.

Chez le concierge, Roland s'était contenté de se faire reconnaître ; là, il pouvait entrer en matière.

Il initia, en conséquence, le capitaine de gendarmerie au but de son voyage.

De même que, dans les assemblées publiques, on demande la parole pour un fait personnel et on l'obtient sans contestation, Roland avait demandé au premier consul, et cela pour un fait personnel, que la poursuite des compagnons de Jéhu lui fût confiée ; et il avait obtenu cette faveur sans difficulté.

Un ordre du ministre de la guerre mettait à sa disposition les garnisons, non seulement de Bourg, mais encore des villes environnantes.

Un ordre du ministre de la police enjoignait à tous les officiers de gendarmerie de lui prêter main-forte.

Il avait pensé naturellement, et avant tout, à s'adresser au capitaine de la gendarmerie de Bourg, qu'il connaissait de longue date, et qu'il savait être un homme de courage et d'exécution.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait : le capitaine de gendarmerie de Bourg avait la tête horriblement montée contre les compagnons de Jéhu, qui arrêtaient les diligences à un quart de lieue de la ville, et sur lesquels il ne pouvait point arriver à mettre la main.

Il connaissait les rapports envoyés sur les trois dernières arrestations au ministre de la police, et il comprenait la mauvaise humeur de celui-ci.

Mais Roland porta le comble à son étonnement en lui racontant ce qui lui était arrivé, dans la chartreuse de Seillon, la nuit où il avait veillé, et surtout ce qui était arrivé, dans la même chartreuse, à sir John pendant la nuit suivante.

Le capitaine avait bien su par la rumeur publique que l'hôte de Madame de Montrevel avait reçu un coup de poignard ; mais, comme personne n'avait porté plainte, il ne s'était pas cru le droit de percer l'obscurité dans laquelle il lui semblait que Roland voulait laisser l'affaire ensevelie.

A cette époque de trouble, la force armée avait des indulgences qu'elle n'eût point eues en d'autres temps.

Quant à Roland, il n'avait rien dit, désirant se réserver la satisfaction de poursuivre en temps et lieu les hôtes de la chartreuse, mystificateurs ou assassins.

Cette fois, il venait avec tous les moyens de mettre son dessein à exécution, et bien résolu à ne pas revenir près du premier consul sans l'avoir accompli.

D'ailleurs, c'était là une de ces aventures comme les cherchait Roland. N'y avait-il pas à la fois du danger et du pittoresque ?

N'était-ce point une occasion de jouer sa vie contre des gens qui, ne ménageant pas la leur, ne ménageraient probablement pas la sienne ?

Roland était loin d'attribuer à sa véritable cause, c'est-à-dire à la sauvegarde étendue sur lui par Morgan, le bonheur avec lequel il s'était tiré du danger, la nuit où il avait veillé dans la chartreuse et le jour où il avait combattu contre Cadoudal.

Comment supposer qu'une simple croix avait été faite au-dessus de son nom, et qu'à deux cent cinquante lieues de distance, ce signe de la rédemption l'avait protégé aux deux bouts de la France ?

Au reste, la première chose à faire était d'envelopper la chartreuse de Seillon, et de la fouiller dans ses recoins

les plus secrets ; ce que Roland se croyait parfaitement en état de faire.

Seulement, la nuit était trop avancée pour que cette expédition pût avoir lieu avant la nuit prochaine.

En attendant, Roland se cacherait dans la caserne de gendarmerie et se tiendrait dans la chambre du capitaine, afin que personne ne soupçonnât à Bourg sa présence ni la cause qui l'amenait. Le lendemain, il guiderait l'expédition.

Dans la journée du lendemain, un des gendarmes, qui était tailleur, lui confectionnerait un costume complet de maréchal des logis.

Il passerait pour être attaché à la brigade de Lons-le-Saulnier, et, grâce à cet uniforme, il pourrait, sans être reconnu, diriger la perquisition dans la chartreuse.

Tout s'accomplissait selon le plan convenu.

Vers une heure, Roland rentra dans la caserne avec le capitaine, monta à la chambre de ce dernier, s'y arrangea un lit de camp et y dormit en homme qui vient de passer deux jours et deux nuits en chaise de poste.

Le lendemain, il prit patience en faisant, pour l'instruction du capitaine, un plan de la chartreuse de Seillon à l'aide duquel, même sans l'aide de Roland, le digne officier eût pu diriger l'expédition sans s'égarer d'un pas.

Comme le capitaine n'avait que dix-huit soldats sous ses ordres, que ce n'était point assez pour cerner complètement la chartreuse, ou plutôt pour en garder les deux issues et la fouiller intérieurement ; qu'il eût fallu deux ou trois jours pour compléter la brigade disséminée dans les environs et attendre un chiffre d'hommes nécessaire, le capitaine, par ordre de Roland, alla dans la journée mettre le colonel des dragons, dont le régiment était en garnison à Bourg, au courant de l'événement, et lui demander douze hommes qui, avec les dix-huit du capitaine, feraient un total de trente.

Non seulement le colonel accorda ces douze hommes, mais encore, apprenant que l'expédition devait être dirigée par le chef de brigade Roland de Montrevel, aide de camp du premier consul, il déclara qu'il voulait, lui aussi, être de la partie, et qu'il conduirait ses douze hommes.

Roland accepta son concours, et il fut convenu que le colonel, — nous employons indifféremment le titre de colonel ou celui de chef de brigade qui désignait le même grade, — et il fut convenu, disons-nous, que le colonel et douze dragons prendraient en passant Roland, le capitaine et leurs dix-huit gendarmes, la caserne de la gendarmerie se trouvant justement sur la route de la chartreuse de Seillon.

Le départ était fixé à onze heures.

A onze heures, heure militaire, c'est-à-dire à onze heures précises, le colonel des dragons et ses douze hommes ralliaient les gendarmes, et les deux troupes, réunies en une seule, se mettaient en marche.

Roland, sous son costume de maréchal des logis de gendarmerie, s'était fait reconnaître de son collègue le colonel de dragons ; mais, pour les dragons et les gendarmes, il était, comme la chose avait été convenue, un maréchal des logis détaché de la brigade de Lons-le-Saulnier.

Seulement, comme ils eussent pu s'étonner qu'un maréchal des logis étranger aux localités leur fût donné pour guide, on leur avait dit que, dans sa jeunesse, Roland avait été novice à Seillon, noviciat qui l'avait mis à même de reconnaître mieux que personne les détours les plus mystérieux de la chartreuse.

Le premier sentiment de ces braves militaires avait bien été de se trouver un peu humiliés d'être conduits par un ex-moine ; mais, au bout du compte, comme cet ex-moine portait le chapeau à trois cornes d'une façon assez coquette, comme son allure était celle d'un homme qui, en portant l'uniforme, semblait avoir complètement oublié qu'il eût autrefois porté la robe, ils avaient fini par prendre leur parti de cette humiliation, se réservant d'arrêter définitivement leur opinion sur le maréchal des logis d'après la façon dont il manierait le mousquet qu'il portait au bras, les pistolets qu'il portait à la ceinture, et le sabre qu'il portait au côté.

On se munit de torches et l'on se mit en route dans le plus profond silence et en trois pelotons ; l'un de huit hommes commandé par le capitaine de gendarmerie, l'autre de dix hommes commandé par le colonel, l'autre de douze commandé par Roland.

En sortant de la ville, on se sépara.

Le capitaine de gendarmerie, qui connaissait mieux les localités que le colonel de dragons, se chargea de garder la fenêtre de la Corrière donnant sur le bois de Seillon ; il avait avec lui huit gendarmes.

Le colonel de dragons fut chargé par Roland de garder la grande porte d'entrée de la chartreuse. Il avait avec lui cinq dragons et cinq gendarmes.

Roland se chargea de fouiller l'intérieur ; il avait avec lui cinq gendarmes et sept dragons.

On donna une demi-heure à chacun pour être à son poste. C'était plus qu'il ne fallait.

A onze heures et demie sonnait à l'église de Peronnaz, Roland et ses hommes devaient escalader le mur du verger.

Le capitaine de gendarmerie suivit la route de Pont-d'Ain jusqu'à la lisière de la forêt, et en côtoyant la lisière, gagna le poste qu'il lui était indiqué.

Le colonel de dragons prit le chemin de traverse qui s'embranchait sur la route de Pont-d'Ain et qui mène à la grande porte de la chartreuse.

Enfin, Roland prit à travers terres, et gagna le mur du verger qu'en d'autres circonstances il avait, on se le rappelle, déjà escaladé deux fois.

A onze heures et demie sonnantes, il donna le signal à ses hommes et escalada le mur du verger ; gendarmes et dragons le suivirent. Arrivés de l'autre côté du mur, ils ne savaient pas encore si Roland était brave, mais ils savaient qu'il était lesté.

Roland leur montra dans l'obscurité la porte sur laquelle ils devaient se diriger : c'était celle qui donnait du verger dans le cloître.

Puis il s'élança le premier à travers les hautes herbes, le premier poussa la porte, le premier se trouva dans le cloître.

Tout était obscur, muet, solitaire.

Roland, servant toujours de guide à ses hommes, gagna le réfectoire.

Partout la solitude, partout le silence.

Il s'engagea sous la voûte oblique et se retrouva dans le jardin sans avoir effarouché d'autres êtres vivants que les chals-huants et les chauves-souris.

Restait à visiter la citerne, le caveau mortuaire et le pavillon, ou plutôt la chapelle de la forêt.

Roland traversa l'espace vide qui le séparait de la citerne. Arrivé au bas des degrés, il alluma trois torches, en garda une et remit les deux autres, l'une aux mains d'un dragon, l'autre aux mains d'un gendarme ; puis il souleva la pierre qui masquait l'escalier.

Les gendarmes qui suivaient Roland commençaient à croire qu'il était aussi brave que lesté.

On franchit le couloir souterrain et l'on rencontra la première grille ; elle était poussée, mais non fermée.

On entra dans le caveau funèbre.

Là, c'était plus que la solitude, plus que le silence : c'était la mort.

Les plus braves sentirent un frisson passer dans la racine de leurs cheveux.

Roland alla de tombe en tombe, sondant les sépulcres avec la crosse du pistolet qu'il tenait à la main.

Tout resta muet.

On traversa le caveau funèbre, on rencontra la seconde grille, on pénétra dans la chapelle.

Même silence, même solitude ; tout était abandonné, et, on eût pu le croire, depuis des années.

Roland alla droit au chœur ; il retrouva le sang sur les dalles : personne n'avait pris la peine de l'effacer.

Là, on était à bout de recherches et il fallait désespérer.

Roland ne pouvait se décider à la retraite.

Il pensa que peut-être n'avait-il pas été attaqué, à cause de sa nombreuse escorte ; il laissa dix hommes et une torche dans la chapelle, les chargea de se mettre, par la fenêtre ruinée, en communication avec le capitaine de gendarmerie embusqué dans la forêt, à quelques pas

de cette fenêtre, et, avec deux hommes, revint sur ses pas.

Cette fois, les deux hommes qui suivaient Roland le trouvaient plus que brave, ils le trouvaient téméraire.

Mais Roland, ne s'inquiétant pas même s'il était suivi, reprit sa propre piste, à défaut de celle des bandits.

Les deux hommes eurent honte et le suivirent.

Décidément, la chartreuse était abandonnée.

Arrivé devant la grande porte, Roland appela le colonel de dragons ; le colonel et ses dix hommes étaient à leur poste.

Roland ouvrit la porte et fit sa jonction avec eux.

Ils n'avaient rien vu, rien entendu.

Ils rentrèrent tous ensemble, refermant et barricadant la porte derrière eux pour couper la retraite aux bandits, s'ils avaient le bonheur d'en rencontrer.

Puis ils allèrent rejoindre leurs compagnons, qui, de leur côté, avaient rallié le capitaine de gendarmerie et ses huit hommes.

Tout cela les attendait dans le chœur.

Il fallait se décider à la retraite : deux heures du matin venaient de sonner ; depuis près de trois heures, on était en quête sans avoir rien trouvé.

Roland, réhabilité dans l'esprit des gendarmes et des dragons, qui trouvaient que l'ex-novice ne boudait pas, donna, à son grand regret, le signal de la retraite en ouvrant la porte de la chapelle qui donnait sur la forêt.

Cette fois, comme on n'espérait plus rencontrer personne, Roland se contenta de la fermer derrière lui.

Puis, au pas accéléré, la petite troupe reprit le chemin de Bourg.

Le capitaine de gendarmerie, ses dix-huit hommes et Roland rentrèrent à leur caserne, après s'être fait reconnaître de la sentinelle.

Le colonel de dragons et ses douze hommes continuèrent leur chemin et rentrèrent dans la ville.

C'était ce cri de la sentinelle qui avait attiré l'attention de Morgan et de Valensolle ; c'était la rentrée de ces dix-huit hommes à la caserne qui avait interrompu leur repas ; c'était enfin cette circonstance imprévue qui avait fait dire à Morgan : « Attention ! »

En effet, dans la situation où se trouvaient les deux jeunes gens, tout méritait attention.

Aussi le repas fut-il interrompu, les mâchoires cessèrent-elles de fonctionner pour laisser les yeux et les oreilles remplir leur office dans toute son étendue.

On vit bientôt que les yeux seuls seraient occupés.

Chaque gendarme regagna sa chambre sans lumière ; rien n'attira donc l'attention des deux jeunes gens sur les nombreuses fenêtres de la caserne, de sorte qu'elle put se concentrer sur un seul point.

Au milieu de toutes ces fenêtres obscures, deux s'illuminèrent ; elles étaient placées en retour relativement au reste du bâtiment, et juste en face de celle où les deux amis prenaient leur repas.

Ces fenêtres étaient au premier étage ; mais, dans la position qu'ils occupaient, c'est-à-dire sur la faite des bottes de fourrage, Morgan et Valensolle non seulement se trouvaient à la même hauteur qu'elles, mais encore plongeaient dessus.

Ces fenêtres étaient celles du capitaine de gendarmerie.

Soit insouciance du brave capitaine, soit pénurie de l'Etat, on avait oublié de garnir ces fenêtres de rideaux, de sorte que, grâce aux deux chandelles allumées par l'officier de gendarmerie pour faire honneur à son hôte, Morgan et Valensolle pouvaient voir tout ce qui se passait dans cette chambre.

Tout à coup, Morgan saisit le bras de Valensolle et l'étreignit avec force.

— Bon ! dit Valensolle, qu'y a-t-il encore de nouveau ?

Roland venait de jeter son chapeau à trois cornes sur une chaise, et Morgan l'avait reconnu.

— Roland de Montrevel ! dit-il, Roland sous l'uniforme d'un maréchal des logis de gendarmerie ! cette fois, nous tenons sa piste, tandis qu'il cherche encore la nôtre. C'est à nous de ne pas la perdre.

— Que fais-tu ? demanda Valensolle sentant que son ami s'éloignait de lui.

— Je vais prévenir nos compagnons ; toi, reste, et ne le perds pas de vue ; il détache son sabre et dépose ses justolets, il est probable qu'il passera la nuit dans la chambre du capitaine : demain, je le défie de prendre une route, quelle qu'elle soit, sans avoir l'un de nous sur ses talons.

Et Morgan, se laissant glisser sur la déclivité du fourrage, disparut aux yeux de son compagnon, qui, accroupi comme un sphinx, ne perdait pas de vue Roland de Montrevel.

Un quart d'heure après, Morgan était de retour et les fenêtres de l'officier de gendarmerie étaient, comme toutes les autres fenêtres de la caserne, rentrées dans l'obscurité.

— Eh bien ? demanda Morgan.

— Eh bien, répondit Valensolle, la chose a fini de la façon la plus prosaïque du monde ; ils se sont deshabillés, ont éteint les chandelles et se sont couchés, le capitaine dans son lit, et Roland sur un matelas ; il est donc probable qu'à cette heure ils ronflent à qui mieux mieux.

— En ce cas, dit Morgan, bonne nuit à eux et à nous aussi.

Dix minutes après, ce souhait était exaucé, et les deux jeunes gens dormaient comme s'ils n'avaient pas eu le danger pour camarade de lit.

XLI

L'HOTEL DE LA POSTE

Le même jour, vers six heures du matin, c'est-à-dire pendant le lever grisâtre et froid d'un des derniers jours de février un cavalier, éperonnant un bidet de poste et précédé d'un postillon chargé de ramener le cheval en main, sortait de Bourg par la route de Mâcon ou de Saint-Julien.

Nous disons par la route de Mâcon ou de Saint-Julien, parce qu'à une lieue de la capitale de la Bresse la route bifurque et présente deux chemins, l'un qui conduit, en suivant tout droit, à Saint-Julien ; l'autre qui, en déviant à gauche, mène à Mâcon.

Arrivé à l'embranchement des deux routes, le cavalier allait prendre le chemin de Mâcon, lorsqu'une voix qui semblait sortir de dessous une voiture renversée implora sa miséricorde.

Le cavalier ordonna au postillon de voir ce que c'était.

Un pauvre maraicher était pris, en effet, sous une voiture de légumes. Sans doute avait-il voulu la soutenir au moment où la roue, mordant sur le fossé, perdait l'équilibre ; la voiture était tombée sur lui, et cela avec tant de bonheur, qu'il espérait, disait-il, n'avoir rien de cassé, et ne demandait qu'une chose, c'est qu'on aidât sa voiture à se remettre sur ses roues ; il espérait, lui, alors, pouvoir se remettre sur ses jambes.

Le cavalier était miséricordieux pour son prochain, et non seulement il permit que le postillon s'arrêtât pour tirer le maraicher de l'embaras où il se trouvait, mais encore il mit lui-même pied à terre, et, avec une vigueur qu'on eût été loin d'attendre d'un homme de taille moyenne comme il l'était, il aida le postillon à remettre la voiture, non seulement sur ses roues, mais encore sur le pavé du chemin.

Après quoi, il voulut aider l'homme à se relever à son tour ; mais celui-ci avait dit vrai : il était sain et sauf, et, s'il lui restait une espèce de flageolement dans les jambes, c'était pour justifier le proverbe qui prétend qu'il y a un Dieu pour les ivrognes.

Le maraicher se confondit en remerciements et prit son cheval par la bride, mais tout autant — la chose était facile à voir — pour se soutenir lui-même que pour conduire l'animal par le droit chemin.

Les deux cavaliers se remirent en selle, lancèrent leurs chevaux au galop et disparurent bientôt au coude que

fait la route cinq minutes avant d'arriver au bois Monnet.

Mais à peine eurent-ils disparu, qu'il se fit un ébranlement notable dans les allures du maraicher : il arrêta son cheval, se redressa, porta à ses lèvres l'embouchure d'une petite trompe, et sonna trois coups.

Une espèce de palefrenier sortit du bois qui borde la route, conduisant un cheval de maître par la bride.

Le maraicher dépouilla rapidement sa blouse, jeta bas son pantalon de grosse toile, et se trouva en veste et en culotte de daim et chaussé de bottes à retroussis.

Il fouilla dans sa voiture, en tira un paquet qu'il ouvrit, secoua un habit de chasse vert, à brandebourgs d'or, l'endossa, passa par-dessus une houppelande marron, prit des mains du palefrenier un chapeau que celui-ci lui présentait et qui était assorti à son élégant costume, se fit visser des éperons à ses bottes, et sautant sur son cheval avec la légèreté et l'adresse d'un écuyer consommé :

— Trouve-toi ce soir, à sept heures, dit-il au palefrenier, entre Saint-Just et Ceyzeriat ; tu y rencontreras Morgan, et tu lui diras que celui qui *te sait* va à Mâcon, mais que j'y serai avant lui.

Et, en effet, sans s'inquiéter de la voiture de légumes, qu'il laissait d'ailleurs à la garde de son domestique, l'ex-maraicher, qui n'était autre que notre ancienne connaissance Montbar, tourna la tête de son cheval du côté du bois Monnet et le mit au galop.

Celui-là n'était pas un mauvais bidet de poste, comme celui que montait Roland, mais, au contraire, c'était un excellent cheval de course ; de sorte qu'entre le bois Monnet et Polliat, Montbar rejoignit et dépassa les deux cavaliers.

Le cheval, sauf une courte halte à Saint-Cyrs-sur-Menthon, lit d'une seule traite, et en moins de trois heures, les neuf ou dix lieues qui séparent Bourg de Mâcon.

Arrivé à Mâcon, Montbar descendit à l'hôtel de la Poste, le seul qui, à cette époque avait la réputation d'accaparer tous les voyageurs de distinction.

Au reste, à la façon dont Montbar fut reçu dans l'hôtel, on voyait que l'hôte avait affaire à une ancienne connaissance.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Jayat, dit l'hôte ; nous nous demandions hier ce que vous étiez devenu ; il y a plus d'un mois qu'on ne vous a vu dans nos pays.

— Vous croyez qu'il y a aussi longtemps que cela, mon ami ? dit le jeune homme en affectant le grassé-ment à la mode ; oui, c'est, ma parole, vrai ! J'ai été chez des amis, chez les Treffort, les Hautecourt ; vous connaissez ces messieurs de nom, n'est-ce pas ?

— Oh ! de nom et de personne.

— Nous avons chassé à courre ; ils ont d'excellents équipages, parole d'honneur ! Mais déjeuner-t-on chez vous, ce matin ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien alors, servez-moi un poulet, une bouteille de vin de Bordeaux, deux côtelettes, des fruits, la moindre chose.

— Dans un instant. Voulez-vous être servi dans votre chambre, ou dans la salle commune ?

— Dans la salle commune, c'est plus gai ; seulement, servez-moi sur une table à part. Ah ! n'oubliez pas mon cheval : c'est une excellente bête, et que j'aime mieux que certains chrétiens, parole d'honneur.

L'hôte donna ses ordres, Montbar se mit devant la cheminée, retroussa sa houppelande et se chauffa les mollets.

— C'est toujours vous qui tenez la poste ? demanda-t-il à l'hôte, comme pour ne pas laisser tomber la conversation.

— Je crois bien !

— Alors, c'est chez vous que relayent les diligences ?

— Non pas les diligences, les malle.

— Ah ! dites donc : il faut que j'aille à Chambéry en de ces jours ; combien y a-t-il de places dans la malle ?

— Trois : deux dans l'intérieur, une avec le courrier.

— Et ai-je chance de trouver une place libre ?

— Ça se peut encore quelquefois ; mais le plus sûr, voyez-vous, c'est toujours d'avoir sa caleche ou son cabriolet à soi.

— On ne peut donc pas retenir sa place d'avance ?

— Non ; car vous comprenez bien, monsieur de Jayat, s'il y a des voyageurs qui aient pris leurs places de Paris à Lyon, ils vous priment.

— Voyez-vous, les aristocrates ! dit en riant Montbar. A propos d'aristocrates, il vous en arrive un derrière moi en poste ; je l'ai dépassé à un quart de lieue de Polliat ; il m'a semblé qu'il montait un bidet un peu pousif.

— Oh ! fit l'hôte, ce n'est pas étonnant, mes confrères sont si mal équipés en chevaux !

— Et tenez, justement voilà notre homme, reprit Montbar ; je croyais avoir plus d'avance que cela sur lui.

En effet, Roland au moment même passait au galop devant les fenêtres et entra dans la cour.

— Prenez-vous toujours la chambre n° 1, monsieur de Jayat ? demanda l'hôte.

— Pourquoi la question ?

— Mais parce que c'est la meilleure, et que, si vous ne la prenez pas, nous la donnerions à la personne qui arrive, dans le cas où elle ferait séjour.

— Oh ! ne vous préoccupez pas de moi, je ne saurai que dans le courant de la journée si je reste ou si je pars. Si le nouvel arrivant fait séjour, comme vous dites, donnez-lui le n° 1 ; je me contenterai du n° 2.

— Monsieur est servi, dit le garçon en paraissant sur la porte de communication qui conduisait de la cuisine à la salle commune.

Montbar fit un signe de tête et se rendit à l'invitation qui lui était faite ; il entra dans la salle commune juste au moment où Roland entra dans la cuisine.

La table était servie, en effet ; Montbar changea son couvert de côté, et se plaça de façon à tourner le dos à la porte.

La précaution était inutile ; Roland n'entra point dans la salle commune, et le déjeuner put achever son repas sans être dérangé.

Seulement, au dessert, son hôte vint lui apporter lui-même le café.

Montbar comprit que le digne homme était en humeur de causer ; cela tombait à merveille : il y avait certaines choses que lui-même désirait savoir.

— Eh bien, demanda Montbar, qu'est donc devenu notre homme ? est-ce qu'il n'a fait que changer de cheval ?

— Non, non, non, répondit l'hôte ; comme vous le disiez, c'est un aristocrate ; il a demandé qu'on lui servit à déjeuner dans sa chambre.

— Dans sa chambre ou dans ma chambre ? demanda Montbar ; car je suis bien sûr que vous lui avez donné le fameux n° 1.

— Dame ! monsieur de Jayat, c'est votre faute ; vous m'avez dit que j'en pouvais disposer.

— Et vous m'avez pris au mot, vous avez bien fait ; je me contenterai du n° 2.

— Oh ! vous y serez bien mal ; la chambre n'est séparée du n° 1 que par une cloison, et l'on entend tout ce qui se fait ou se dit d'une chambre dans l'autre.

— Ah çà ! mon cher hôte, vous croyez donc que je suis venu chez vous pour faire des choses inconvenantes ou chanter des chansons séditieuses, que vous avez peur qu'on n'entende ce que je dirai ou ce que je ferai ?

— Oh ! ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc ?

— Je n'ai pas peur que vous dérangiez les autres ; j'ai peur que vous ne soyez dérangé.

— Bon ! votre jeune homme est donc un tapageur ?

— Non ; mais ça m'a l'air d'un officier.

— Qui a pu vous faire croire cela ?

— Sa tournure, d'abord ; puis il s'est informé du régiment qui était en garnison à Mâcon ; je lui ai dit que c'était le 7^e chasseurs à cheval. « Ah ! bon, a-t-il repris, je connais le chef de brigade, un de mes amis ; votre garçon peut-il lui porter ma carte et lui demander s'il veut venir déjeuner avec moi ? »

— Ah ! ah !

— De sorte que, vous comprenez, des officiers entre eux, ça va être du bruit, du tapage ! Ils vont peut-être non seulement déjeuner, mais dîner, mais souper.

— Je vous ai déjà dit, mon cher hôte, que je ne

croyais point avoir le plaisir de passer la nuit chez vous ; j'attends, poste restante, des lettres de Paris qui décideront ce que je vais faire. En attendant, allumez-moi du feu dans la chambre n° 2, en faisant le moins du bruit possible, pour ne pas gêner mon voisin ; vous me ferez monter en même temps une plume, de l'encre et du papier : j'ai à écrire.

Les ordres de Montbar furent ponctuellement exécutés, et lui-même monta sur les pas du garçon de service pour veiller à ce que Roland ne fût point incommodé de son voisinage.

La chambre était bien telle que l'hôte de la poste l'avait dite, et pas un mouvement ne pouvait se faire dans l'une, pas un mot ne pouvait s'y dire qui ne fût entendu dans l'autre.

Aussi Montbar entendit-il parfaitement le garçon de l'hôtel annoncer à Roland le chef de brigade Saint-Maurice, et, à la suite du pas résonnant de celui-ci dans le corridor, les exclamations que laissèrent échapper les deux amis, enchantés de se revoir.

De son côté, Roland, distrait un instant par le bruit qui s'était fait dans la chambre voisine, avait oublié ce bruit dès qu'il avait cessé, et il n'y avait point de danger qu'il se renouvelât. Montbar, une fois seul, s'était assis à la table sur laquelle étaient déposés encre, plume et papier, et était resté immobile.

Les deux officiers s'étaient connus autrefois en Italie, et Roland s'était trouvé sous les ordres de Saint-Maurice lorsque celui-ci était capitaine, et que lui, Roland, n'était que lieutenant.

Aujourd'hui, les grades étaient égaux ; de plus, Roland avait double mission du premier consul et du ministre de la police, qui lui donnait commandement sur les officiers du même grade que lui, et même, dans les limites de sa mission, sur des officiers d'un grade plus élevé.

Morgan ne s'était pas trompé en présumant que le frère d'Amélie était à la poursuite des compagnons de Jéhu : quand les perquisitions nocturnes faites dans la chartreuse de Scillon n'en eussent pas donné la preuve, cette preuve eût ressorti de la conversation du jeune officier avec son collègue, en supposant que cette conversation eût été entendue.

Ainsi le premier consul envoyait bien effectivement cinquante mille francs à titre de don aux pères du Saint-Bernard ; ainsi ces cinquante mille francs étaient bien réellement envoyés par la poste ; mais ces cinquante mille francs n'étaient qu'une espèce de piège où l'on comptait prendre les dévaliseurs de diligences, s'ils n'étaient point surpris dans la chartreuse de Scillon ou dans quelque autre lieu de leur retraite.

Maintenant, restait à savoir comment on les prendrait.

Ce fut ce qui, tout en déjeunant, se débattit longuement entre les deux officiers.

Au dessert, ils étaient d'accord, et le plan était arrêté.

Le même soir, Morgan recevait une lettre ainsi conçue :

« Comme nous l'a dit Adler, vendredi prochain, à cinq heures du soir, la malle partira de Paris avec cinquante mille francs destinés aux pères du Saint-Bernard.

« Les trois places, la place du coupé et les deux places de l'intérieur sont déjà retenues par trois voyageurs qui monteront, le premier à Sens, les deux autres à Tonnerre.

« Ces voyageurs seront, dans le coupé, un des plus braves agents du citoyen Fouché, et dans l'intérieur, M. Roland de Montveul, et le chef de brigade du 7^e chasseurs, en garnison à Mâcon.

« Ils seront en costume bourgeois, pour ne point inspirer de soupçons, mais armés jusqu'aux dents.

« Douze chasseurs à cheval, avec mousquetons, pistolets et sabres, escorteront la malle, mais à distance, et de manière à arriver au milieu de l'opération.

« Le premier coup de pistolet tiré doit leur donner le signal de mettre leurs chevaux au galop et de tomber sur les dévaliseurs.

« Maintenant mon avis est que, malgré toutes ces précautions, et même à cause de toutes ces précautions,

l'attaque soit maintenue et s'opère à l'endroit indiqué, c'est-à-dire à la Maison-Blanche.

« Si c'est l'avis des compagnons, qu'on me le fasse savoir; c'est moi qui conduirai la malle en postillon, de Mâcon à Belleville.

« Je fais mon affaire du chef de brigade; que l'un de vous fasse la sienne de l'agent du citoyen Fouche.

« Quant à M. Roland de Montrevel, il ne lui arrivera rien, attendu que je me charge, par un moyen à moi connu et par moi inventé, de l'empêcher de descendre de la malle-poste.

« L'heure précise où la malle de Chambéry passe à la Maison-Blanche est samedi, à six heures du soir.

« Un seul mot de réponse conçu en ces termes: *Samedi, à six heures du soir*, et tout ira comme sur des roulettes.

« MONTBAR. »

A minuit, Montbar, qui effectivement s'était plaint du bruit fait par son voisin et avait été mis dans une chambre située à l'autre extrémité de l'hôtel, était réveillé par un courrier, lequel n'était autre que le palefrenier qui lui avait amené sur la route un cheval tout sellé.

Cette lettre contenait, simplement ces mots, suivis d'un post-scriptum:

« Samedi, à six heures du soir.

« MORGAN. »

« P. S. Ne pas oublier, même au milieu du combat, et surtout au milieu du combat, que la vie de Roland de Montrevel est sauvegardée. »

Le jeune homme lut cette réponse avec une joie visible; ce n'était plus une simple arrestation de diligence, cette fois, c'était une espèce d'affaire d'honneur entre hommes d'une opinion différente, une rencontre entre braves.

Ce n'était pas seulement de l'or que l'on allait répandre sur la grande route, c'était du sang.

Ce n'était pas aux pistolets sans balles du conducteur, maniés par les mains d'un enfant, qu'on allait avoir affaire, c'était aux armes mortelles de soldats habitués à s'en servir.

Au reste, on avait toute la journée qui allait s'ouvrir, et toute celle du lendemain, pour prendre ses mesures. Montbar se contenta donc de demander au palefrenier quel était le postillon de service qui devait, à cinq heures, prendre la malle à Mâcon et faire la poste ou plutôt les deux postes qui s'étendent de Mâcon à Belleville.

Il lui recommanda, en outre, d'acheter quatre pitons et deux cadenas fermant à clef.

Il savait d'avance que la malle arrivait à quatre heures et demie à Mâcon, y dinait, et en repartait à cinq heures précises.

Sans doute, toutes les mesures de Montbar étaient prises d'avance, car, ces recommandations faites à son domestique, il le congédia et s'endormit comme un homme qui a un arrière de sommeil à combler.

Le lendemain, il ne se réveilla, ou plutôt ne descendit qu'à neuf heures du matin. Il demanda sans affectation à l'hôte des nouvelles de son bruyant voisin.

Le voyageur était parti à six heures du matin, par la malle-poste de Lyon à Paris, avec son ami le chef de brigade des chasseurs, et l'hôte avait cru entendre qu'ils n'avaient retenu leurs places que jusqu'à Tonnerre.

Au reste, de même que M. de Jayat s'inquiétait du jeune officier, le jeune officier, de son côté, s'était inquiété de lui; avait demandé qui il était, si venait d'habitude dans l'hôtel, et si l'on croyait qu'il consentit à vendre son cheval.

L'hôte avait répondu qu'il connaissait parfaitement M. de Jayat; que celui-ci avait l'habitude de loger à son hôtel toutes les fois que ses affaires l'amenaient à Mâcon, et que, quant à son cheval, il ne croyait pas, vu la tendresse que le jeune gentilhomme avait manifestée pour lui, qu'il consentit à s'en défaire à quelque prix que ce fût.

Sur quoi, le voyageur était parti sans insister davantage.

Après le déjeuner, M. de Jayat, qui paraissait fort

désolé, fit seller son cheval, monta dessus et sortit de Mâcon par la route de Lyon. Tant qu'il fut dans la ville, il laissa marcher son cheval à l'allure qui convenait à l'élegant animal; mais, une fois hors de la ville, il rassembla les rênes et serra les genoux.

L'indication était suffisante, l'animal partit au galop.

Montbar traversa les villages de Varennes et de la Crèche et la Chapelle-de-Guinchay, et ne s'arrêta qu'à la Maison-Blanche.

Le lieu était bien tel que l'avait dit Valensolle, et merveilleusement choisi pour une embuscade.

La Maison-Blanche était située au fond d'une petite vallée, entre une descente et une montée; à l'angle de son jardin passait un petit ruisseau sans nom qui allait se jeter dans la Saône à la hauteur de Challe.

Des arbres touffus et élevés suivaient le cours de la rivière et, décrivant un demi-cercle, enveloppaient la maison.

Quant à la maison elle-même, après avoir été autrefois une auberge dont l'aubergiste n'avait pas fait ses affaires, elle était fermée depuis sept ou huit ans, et commençait à tomber en ruine.

Avant d'y arriver, en venant de Mâcon, la route faisait un coude.

Montbar examina les localités avec le soin d'un ingénieur chargé de choisir le terrain d'un champ de bataille, tira un crayon et un portefeuille de sa poche et traça un plan exact de la position.

Puis il revint à Mâcon.

Deux heures après, le palefrenier partait, portant le plan à Morgan et laissant à son maître le nom du postillon qui devait conduire la malle; il s'appelait Antoine.

— Le palefrenier avait, en outre, acheté les quatre pitons et les deux cadenas.

Montbar fit monter une bouteille de vieux bourgogne et demanda Antoine.

Dix minutes après, Antoine entra.

C'était un grand et beau garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, de la taille à peu près de Montbar, ce que celui-ci, après l'avoir toisé des pieds à la tête, avait remarqué avec satisfaction.

Le postillon s'arrêta sur le seuil de la porte, et, mettant la main à son chapeau à la manière des militaires:

— Le citoyen m'a fait demander? dit-il.

— C'est bien vous qu'on appelle Antoine? fit Montbar.

— Pour vous servir, si j'en étais capable, vous et votre compagnie.

— Eh bien, oui, mon ami, tu peux me servir... Ferme donc la porte et viens ici.

Antoine ferma la porte, s'approcha jusqu'à distance de deux pas de Montbar, et, portant de nouveau la main à son chapeau:

— Voilà, notre maître.

— D'abord, dit Montbar, si tu n'y vois point d'inconvénient, nous allons boire un verre de vin à la santé de ta maîtresse.

— Oh! oh! de ma maîtresse! fit Antoine, est-ce que les gens comme nous ont des maîtresses? C'est bon pour des seigneurs comme vous, d'avoir des maîtresses.

— Ne vas-tu pas me faire accroire, drôle, dit Montbar, qu'avec une encolure comme la tienne, on fait vou de contenance?

— Oh! je ne veux pas dire que l'on soit un moine à cet endroit; on a par-ci par-là quelque amourette sur le grand chemin.

— Oui, à chaque cabaret; c'est pour cela qu'on s'arrête si souvent avec les chevaux de retour pour boire la goutte ou allumer sa pipe.

— Dame! fit Antoine avec un intraduisible mouvement d'épaules, il faut bien rire.

— Eh bien, goûte-moi ce vin-là, mon garçon! je te réponds que ce n'est pas lui qui te fera pleurer.

Et, prenant un verre plein, Montbar fit signe au postillon de prendre l'autre verre.

— C'est bien de l'honneur pour moi... A votre santé et à celle de votre compagnie!

C'était une locution familière au brave postillon, une espèce d'extension de politesse qui n'avait pas besoin d'être justifiée pour lui par une compagnie quelconque.

— Ah! oui, dit-il après avoir bu et en faisant clapper sa langue, en voilà du chenu, et moi qui l'ai avalé sans le goûter, comme si c'était du petit bleu.

— C'est un tort, Antoine.

— Mais oui, que c'est un tort.

— Bon! fit Montbar en versant un second verre, heureusement qu'il peut se réparer.

— Pas plus haut que le pouce, notre bourgeois, dit le facétieux postillon en tendant le verre et ayant soin que son pouce fût au niveau du bord.

— Minute, fit Montbar au moment où Antoine allait porter le verre à sa bouche.

— Il était temps, dit le postillon; il allait y passer le malheureux! Qu'y a-t-il?

— Tu n'as pas voulu que je boive à la santé de ta maîtresse; mais tu ne refuseras pas, je l'espère, de boire à la santé de la mienne.

— Oh! ça ne se refuse pas, surtout avec de pareil vin; à la santé de votre maîtresse et de sa compagnie!

Et le citoyen Antoine avala la rouge liqueur, en la dégustant cette fois.

— Eh bien, fit Montbar, tu t'es encore trop pressé, mon ami.

— Bah! fit le postillon.

— Oui... suppose que j'aie plusieurs maîtresses; du moment où nous ne nommons pas celle à la santé de laquelle nous buvons, comment veux-tu que cela lui profite?

— C'est, ma foi, vrai!

— C'est triste, mais il faut recommencer cela, mon ami.

— Ah! recommençons! Il ne s'agit pas, avec un homme comme vous, de mal faire les choses; on a commis la faute, on la boira.

Et Antoine tendit son verre, que Montbar remplit jusqu'au bord.

— Maintenant, dit-il en jetant un coup d'œil sur la bouteille, et en s'assurant par ce coup d'œil qu'elle était vide, il ne s'agit plus de nous tromper. Son nom?

— A la belle Joséphine! dit Montbar.

— A la belle Josephine! répéta Antoine.

Et il avala le bourgogne avec une satisfaction qui semblait aller croissant.

Puis, après avoir bu et s'être essuyé les lèvres avec sa manche, au moment de reposer le verre sur la table:

— Eh! dit-il, un instant, bourgeois.

— Bon! fit Montbar, est-ce qu'il y a encore quelque chose qui ne va pas?

— Je crois bien: nous avons fait de la mauvaise besogne, mais il est trop tard.

— Pourquoi cela?

— La bouteille est vide.

— Celle-ci, oui, mais pas celle-là.

Et Montbar prit dans le coin de la cheminée une bouteille toute débouchée.

— Ah! ah! fit Antoine, dont le visage s'éclaira d'un radieux sourire.

— Y a-t-il du remède? demanda Montbar.

— Il y en a, fit Antoine.

Et il tendit son verre.

Montbar le remplit avec la même conscience qu'il y avait mise les trois premières fois.

— Eh bien, fit le postillon mirant au jour le liquide rubis qui étincelait dans son verre, je disais donc que nous avions bu à la santé de la belle Joséphine...

— Oui, dit Montbar.

— Mais, continua Antoine, il y a diablement de Joséphines en France.

— C'est vrai; combien crois-tu qu'il y en ait, Antoine?

— Bon! il y en a bien cent mille.

— Je t'accorde cela; après?

— Eh bien sur ces cent mille, j'admets qu'il n'y en a qu'un dixième de belles.

— C'est beaucoup.

— Mettons un vingtième.

— Soit.

— Cela fait cinq mille.

— Diable! sais-tu que tu es fort en arithmétique?

— Je suis fils de maître d'école.

— Eh bien?

— Lh bien, à laquelle de ces cinq mille avons-nous bu?... ah!

— Tu as, par ma foi, raison, Antoine; il faut ajouter le nom de famille au nom de baptême; à la belle Joséphine...

— Attendez, le verre est entamé, il ne peut plus servir; il faut, pour que la santé soit profitable, le vider et le remplir.

Antoine porta le verre à sa bouche.

— Le voilà vide, dit-il.

— Et le voilà rempli, fit Montbar en le mettant en contact avec la bouteille.

— Aussi, j'attends; à la belle Joséphine?...

— A la belle Joséphine... Lollier!

Et Montbar vida son verre.

— Jarnidieu! fit Antoine; mais attendez donc, Joséphine Lollier, je connais cela.

— Je ne dis pas non.

— Joséphine Lollier, mais c'est la fille du maître de la poste aux chevaux de Belleville.

— Justement.

— Fichtre! fit le postillon, vous n'êtes pas à plaindre, notre bourgeois; un joli brin de fille! A la santé de la belle Joséphine Lollier!

Et il avala son cinquième verre de Bourgogne.

— Eh bien, maintenant, demanda Montbar, comprends-tu pourquoi je t'ai fait monter, mon garçon?

— Non; mais je ne vous en veux pas tout de même.

— C'est bien gentil de ta part.

— Oh! moi, je suis bon diable!

— Eh bien, je vais te le dire, pourquoi je t'ai fait monter.

— Je suis tout oreilles.

— Attends! Je crois que tu entendas encore mieux si ton verre est plein que s'il est vide.

— Est-ce que vous avez été médecin des sourds, vous, par hasard? demanda le postillon en goguenardant.

— Non; mais j'ai beaucoup vécu avec les ivrognes, répondit Montbar en remplissant de nouveau le verre d'Antoine.

— On n'est pas ivrogne parce qu'on aime le vin, dit Antoine.

— Je suis de ton avis, mon brave, répliqua Montbar; on n'est ivrogne que quand on ne sait pas le porter.

— Bien dit! fit Antoine, qui paraissait porter le sien à merveille; j'écoute.

— Tu m'as dit que tu ne comprenais pas pourquoi je t'avais fait monter?

— Je l'ai dit.

— Cependant, tu dois bien te douter que j'avais un but?

— Tout homme en a un, bon ou mauvais, à ce que prétend notre curé, dit sentencieusement Antoine.

— Eh bien, le mien, mon ami, reprit Montbar, est de pénétrer la nuit, sans être reconnu, dans la cour de maître Nicolas-Denis Lollier, maître de poste à Belleville.

— A Belleville, répéta Antoine, qui suivait les paroles de Montbar avec toute l'attention dont il était capable; je comprends... Et vous voulez pénétrer, sans être reconnu, dans la cour de maître Nicolas-Denis Lollier, maître de poste à Belleville, pour voir à votre aise la belle Joséphine? Ah! mon gaillard!

— Tu y es, mon cher Antoine; et je veux y pénétrer sans être reconnu, parce que le père Lollier a tout découvert, et qu'il a défendu à sa fille de me recevoir.

— Voyez-vous! Et que puis-je à cela, moi?

— Tu as encore les idées obscures, Antoine; bois ce verre de vin-là pour les éclaircir.

— Vous avez raison, fit Antoine.

Et il avala son sixième verre de vin.

— Ce que tu y peux, Antoine?

— Oui, qu'est-ce que j'y peux? voilà ce que je demande.

— Tu y peux tout, mon ami.

— Moi?

— Toi.

— Ah! je serais curieux de savoir cela; éclaircissez, éclaircissez.

Et il tendit son verre.

- Tu conduis, demain, la malle de Chambéry ?
- Un peu ; à six heures.
- Eh bien, supposons qu'Antoine soit un bon garçon.
- C'est tout supposé, il l'est.
- Eh bien, voici ce que fait Antoine...
- Voyons, que fait-il ?
- D'abord, il vide son verre
- Ce n'est pas difficile... c'est fait.

- Ça y est ! on est jeune, on est du parti des jeunes ; on est garçon, on est du parti des garçons ; quand on sera vieux et papa, on sera du parti des papas et des vieux, et on criera : « Vivent les ganaches ! »
- Ainsi, mon brave Antoine, tu me prêtes ta plus belle veste et ta plus belle culotte ?
- J'ai justement une veste et une culotte que je n'ai pas encore mises.



Le postillon lui glissa cinq louis dans la main.

- Puis il prend ces dix louis.
- Montbar aligna dix louis sur la table.
- Ah ! ah ! fit Antoine, des jaunets, des vrais ? Je croyais qu'ils avaient tous émigré, ces diables-là !
- Tu vois qu'il en reste.
- Et que faut-il qu'Antoine fasse pour qu'ils passent dans sa poche.
- Il faut qu'Antoine me prête son plus bel habit de postillon.
- A vous ?
- Et me donne sa place demain au soir.
- Eh ! oui, pour que vous voyiez la belle Joséphine sans être reconnu.
- Allons donc ! J'arrive à huit heures à Belleville, j'entre dans la cour, je dis que les chevaux sont fatigués, je les fais reposer jusqu'à dix heures, et, de huit heures à dix...
- Ni vu ni connu, je l'embrouille, le père Lollier.
- Eh bien, ça y est-il, Antoine ?

- Tu me donnes la place ?
- Avec plaisir.
- Et, moi, je te donne d'abord ces cinq louis d'arrhes.
- Et le reste ?
- Demain, en passant les hottes ; seulement, tu auras une précaution.
- Laquelle ?
- On parle beaucoup de brigands qui dévalisent les diligences ; tu auras soin de mettre des fontes à la selle du porteur.
- Pourquoi faire ?
- Pour y fourrer des pistolets.
- Allons donc ! n'allez-vous pas leur faire du mal à ces braves jeunes gens ?
- Comment ! tu appelles braves jeunes gens des voleurs qui dévalisent les diligences ?
- Bon ! on n'est pas un voleur parce qu'on vole l'argent du gouvernement.
- C'est ton avis ?

— Je le crois bien, et encore que c'est l'avis de bien d'autres. Je sais bien, quant à moi, que, si j'étais juge, je ne les condamnerais pas.

— Tu boirais peut-être à leur santé?

— Ah! tout de même, ma foi, si le vin était bon.

— Je t'en défie, dit Montbar en versant dans le verre d'Antoine tout ce qui restait dans la seconde bouteille.

— Vous savez le proverbe? dit le postillon.

— Lequel?

— Il ne faut pas défier un fou de faire sa folie. A la santé des compagnons de Jehu.

— Ainsi soit-il! dit Montbar.

— Et les cinq louis? fit Antoine en reposant le verre sur la table.

— Les voilà.

— Merci; vous aurez des fontes à votre selle; mais, croyez-moi, ne mettez pas de pistolets dedans, ou, si vous mettez des pistolets dedans, faites comme le père Jérôme, le conducteur de Genève, ne mettez pas de balles dans vos pistolets.

Et, sur cette recommandation philanthropique, le postillon prit congé de Montbar et descendit l'escalier en chantant d'une voix avinée :

Le matin, je me prends, je me lève;
Dans le bois, je m'en suis allé;
J'y trouvai ma bergère qui rêve;
Doucement je la réveillai.

Je lui dis : « Aimable bergère,
Un berger vous ferait-il peur? »

— Un berger! à moi, pourquoi faire?
Taisez-vous, monsieur le trompeur. »

Montbar suivit consciencieusement le chanteur jusqu'à la fin du second couplet; mais, quelque intérêt qu'il prit à la romance de maître Antoine, la voix de celui-ci s'étant perdue dans l'éloignement, il fut obligé de faire son deuil du reste de la chanson.

XLII

LA MALLE DE CHAMBÉRY

Le lendemain, à cinq heures de l'après-midi, Antoine, pour ne point être en retard sans doute, harnachait, dans la cour de l'hôtel de la poste, les trois chevaux qui devaient enlever la malle.

Un instant après, la malle entraît au grand galop dans la cour de l'hôtel et venait se ranger sous les fenêtres de la chambre qui avait tant paru préoccuper Antoine, c'est-à-dire à trois pas de la dernière marche de l'escalier de service.

Si l'on eût pu faire, sans y avoir un intérêt positif, attention à un si petit détail, on eût remarqué que le rideau de la fenêtre s'écartait d'une façon presque imprudente pour permettre à la personne qui habitait la chambre de voir qui descendait de la malle-poste.

Il en descendit trois hommes qui, avec la hâte de voyageurs affamés, se dirigèrent vers les fenêtres ardemment éclairées de la salle commune.

A peine étaient-ils entrés, que l'on vit par l'escalier de service descendre un élégant postillon non chaussé encore de ses grosses bottes, mais simplement de fins escarpins par-dessus lesquels il comptait les passer.

Le postillon élégant passa les grosses bottes d'Antoine, lui glissa cinq louis dans la main, puis se tourna pour que celui-ci lui jetât sur les épaules sa houppelande, que la rigueur de la saison rendait à peu près nécessaire.

Cette toilette achevée, Antoine rentra lestement dans l'écurie, où il se dissimula dans le coin le plus obscur.

Quant à celui auquel il venait de céder sa place, rassuré sans doute par la hauteur du col de la houppelande, qui lui cachait la moitié du visage, il alla droit aux trois chevaux harnachés d'avance par Antoine,

glissa une paire de pistolets à deux coups dans les arçons, et, profitant de l'isolement où était la malle-poste par le détachement des chevaux et l'éloignement du postillon de Tournus, il planta, à l'aide d'un poinçon aigu qui pouvait à la rigueur devenir un poignard, ses quatre pitons dans le bois de la malle-poste, c'est-à-dire à chaque portière, et les deux autres en regard dans le bois de la caisse.

Après quoi, il se mit à atteler les chevaux avec une promptitude et une adresse qui indiquaient un homme familiarisé depuis son enfance avec tous les détails de l'art poussé si loin de nos jours par cette honorable classe de la société, que nous appelons les gentilshommes *riders*.

Cela fait, il attendit, calmant ses chevaux impatients à l'aide de la parole et du fouet, sagement combinés, ou employés chacun à son tour.

On connaît la rapidité avec laquelle s'exécutaient les repas des malheureux condamnés au régime de la malle-poste; la demi-heure n'était donc pas écoulée, qu'on entendit la voix du conducteur qui criait :

— Allons, citoyens voyageurs, en voiture.

Montbar se tint près de la portière, et, malgré leur déguisement, reconnut parfaitement Roland et le chef de brigade du 7^e chasseurs qui montèrent et prirent place dans l'intérieur sans faire attention au postillon.

Celui-ci referma sur eux la portière, passa le cadenas dans les deux pitons et donna un tour de clef.

Puis, contournant la malle, il fit semblant de laisser tomber son fouet devant l'autre portière, passa, en se baissant, le second cadenas dans les deux autres pitons, lui donna un tour de clef en se relevant, et, sûr que les deux officiers étaient bien verrouillés, il enfourcha son cheval en gourmandant le conducteur, qui lui laissait faire sa besogne.

En effet, le voyageur du coupé était déjà à sa place, que le conducteur débattait encore un reste de compte avec l'hôte.

— Est-ce pour ce soir, pour cette nuit, ou pour demain matin, père François? cria le faux postillon en imitant de son mieux la voix du vrai.

— C'est bon, c'est bon, on y va, répondit le conducteur.

Puis, regardant autour de lui :

— Tiens! où sont donc les voyageurs? demanda-t-il.

— Nous voilà, dirent à la fois les deux officiers, dans l'intérieur de la malle, et l'agent du coupé.

— La portière est bien fermée? insista le père François.

— Oh! je vous en réponds, fit Montbar.

— En ce cas, en route, mauvaise troupe! cria le conducteur tout en gravissant le marche-pied, en prenant place près de son voyageur et en tirant la portière après lui.

Le postillon ne se le fit pas redire; il enleva ses chevaux en enfonçant ses éperons dans le ventre du porteur et en cinglant aux deux autres un vigoureux coup de fouet.

La malle-poste partit au galop.

Montbar conduisait comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie; il traversa la ville en faisant danser les vitres et trembler les maisons; jamais véritable postillon n'avait fait claquer son fouet d'une si savante manière.

À la sortie de Mâcon, il vit un petit groupe de cavaliers; c'étaient les douze chasseurs qui devaient suivre la malle sans avoir l'air de l'escorter.

Le chef de brigade passa la tête par la portière et fit signe au maréchal des logis qui les commandait.

Montbar ne parut rien remarquer; mais, au bout de cinq cents pas, tout en exécutant une symphonie avec son fouet, il retourna la tête et vit que l'escorte s'était mise en marche.

— Attendez, mes petits enfants, dit Montbar, je vais vous en faire voir du pays!

Et il redoubla de coups d'éperons et de coups de fouet. Les chevaux semblaient avoir des ailes, la malle volait sur le pavé, on eût dit le char du tonnerre qui passait.

Le conducteur s'inquiéta.

— Eh! maître Antoine, cria-t-il, est-ce que nous serions ivre, par hasard?

— Iyre? ah bien oui, répondit Montbar, j'ai dîné avec une salade de betteraves.

— Mais, morbleu! s'il va de ce train-là, cria Roland en passant à son tour la tête par la portière, l'escorte ne pourra nous suivre.

— Tu entends ce qu'on te dit! cria le conducteur.

— Non, répondit Montbar, je n'entends pas.

— Eh bien, on te fait observer que, si tu vas de ce train-là, l'escorte ne pourra pas suivre.

— Il y a donc une escorte? demanda Montbar.

— Eh oui! puisque nous avons de l'argent du gouvernement.

— C'est autre chose, alors; il fallait donc dire cela tout de suite.

Mais, au lieu de ralentir sa course, la malle continua d'aller le même train, et, s'il se fit un changement, ce fut qu'elle gagna encore en vitesse.

— Tu sais que, s'il nous arrive un accident, dit le conducteur, je te casse la tête d'un coup de pistolet.

— Allons donc! fit Montbar, on les connaît vos pistolets, il n'y a pas de balles dedans.

— C'est possible, mais il y en a dans les miens! cria l'agent de police.

— C'est ce qu'on verra dans l'occasion, répondit Montbar.

Et il continua sa route sans plus s'inquiéter des observations.

On traversa, avec la vitesse de l'éclair, le village de Varennes, celui de la Crèche et la petite ville de la Chapelle-de-Guinchay.

Il restait un quart de lieue, à peine, pour arriver à la Maison-Blanche.

Les chevaux ruisselaient et hennissaient de rage en jetant l'écumé par la bouche.

Montbar jeta les yeux derrière lui; à plus de mille pas de la malle-poste, les étincelles jaillissaient sous les pieds des chevaux de l'escorte.

Devant lui était la déclivité de la montagne.

Il s'élança sur la pente, mais tout en rassemblant ses rênes de manière à se rendre maître des chevaux quand il voudrait.

Le conducteur avait cessé de crier, car il reconnaissait qu'il était conduit par une main habile et vigoureuse à la fois.

Seulement, de temps en temps, le chef de brigade regardait par la portière pour voir à quelle distance étaient ses hommes.

À la moitié de la pente, Montbar était maître de ses chevaux, sans avoir eu un seul moment l'air de ralentir leur course.

Il se mit alors à entonner à pleine voix le *Réveil du peuple*: c'était la chanson des royalistes, comme la *Marseillaise* était le chant des jacobins.

— Que fait donc ce drôle-là? cria Roland en passant la tête par la portière; dites-lui donc qu'il se taise, conducteur, ou je lui envoie une balle dans les reins.

Peut-être le conducteur allait-il répéter au postillon la menace de Roland, mais il lui sembla voir une ligne noire qui barrait la route.

En même temps, une voix tonnante cria:

— Halte-là, conducteur!

— Postillon, passez-moi sur le ventre de ces bandits-là! cria l'agent de police.

— Bon! comme vous y allez, vous! dit Montbar. Est-ce que l'on passe comme cela sur le ventre des amis?... Hoooh!

La malle-poste s'arrêta comme par enchantement.

— En avant! en avant! crièrent à la fois Roland et le chef de brigade, comprenant que l'escorte était trop loin pour les soutenir.

— Ah! brigand de postillon! cria l'agent de police en sautant en bas du coupé et en dirigeant un pistolet sur Montbar, tu vas payer pour tous.

Mais il n'avait pas achevé, que Montbar, le prévenant, faisait feu et que l'argent roulait, mortellement blessé, sous les roues de la malle.

Son doigt crispé par l'agonie appuya sur la gâchette, le coup partit, mais au hasard, sans que la balle atteignit personne.

— Conducteur, criaient les deux officiers, de par tous les tonnerres du ciel, ouvrez donc!

— Messieurs, dit Morgan s'avancant, nous n'en voulons point à vos personnes, mais seulement à l'argent du gouvernement. Ainsi donc, conducteur, les cinquante mille livres, et vivement!

Deux coups de feu partis de l'intérieur furent la réponse des deux officiers, qui, après avoir vainement ébranlé les portières essayaient vainement encore de sortir par l'ouverture des vitres.

Sans doute, un des coups de feu porta, car on entendit un cri de rage en même temps qu'un éclair illuminait la route.

Le chef de brigade poussa un soupir et tomba sur Roland. Il venait d'être tué raide.

Roland fit feu de son second pistolet, mais personne ne lui riposta.

Ses deux pistolets étaient déchargés; enfermés qu'il était, il ne pouvait se servir de son sabre et hurlait de colère.

Pendant ce temps, on forçait le conducteur, le pistolet sur la gorge, de donner l'argent; deux hommes prirent les sacs qui contenaient les cinquante mille francs et en chargèrent le cheval de Montbar, que son palefrenier lui amenait tout sellé et bridé comme à un rendez-vous de chasse.

Montbar s'était débarrassé de ses grosses bottes et sauta en selle avec ses escarpins.

— Bien des choses au premier consul, monsieur de Montrevel! cria Morgan.

Puis, se tournant vers ses compagnons:

— Au large, enfants, et par la route que chacun voudra. Vous connaissez le rendez-vous; à demain au soir.

— Oui, oui, répondirent dix ou douze voix.

Et toute la bande s'éparpilla comme une volée d'oiseaux, disparaissant dans la vallée sous l'ombre des arbres qui côtoyaient la rivière et enveloppaient la Maison-Blanche.

En ce moment, on entendit le galop des chevaux, et l'escorte, attirée par les coups de feu, apparut au sommet de la montée, qu'elle descendit comme une avalanche.

Mais elle arriva trop tard: elle ne trouva plus que le conducteur assis sur le bord du fossé, les deux cadavres de l'agent de police et du chef de brigade, et Roland, prisonnier et rugissant comme un lion qui mord les barreaux de sa cage.

XLIII

LA RÉPONSE DE LORD GRENVILLE

Pendant que les événements que nous venons de raconter s'accomplissaient et occupaient les esprits et les gazettes de la province, d'autres événements, bien autrement graves, se préparaient à Paris, qui allaient occuper les esprits et les gazettes du monde tout entier.

Lord Tanlay était revenu avec la réponse de son oncle lord Grenville.

Cette réponse consistait en une lettre adressée à M. de Talleyrand, et dans une note écrite pour le premier consul.

La lettre était conçue en ces termes:

« Downing-street, le 14 février 1800.

« Monsieur,

« J'ai reçu et mis sous les yeux du roi la lettre que vous m'avez transmise par l'intermédiaire de mon neveu lord Tanlay. Sa Majesté, ne voyant aucune raison de se départir des formes qui ont été longtemps établies en Europe pour traiter d'affaires avec les États étrangers, m'a ordonné de vous faire passer en son nom la réponse officielle que je vous envoie ci-incluse.

« J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,
« GRENVILLE. »

La réponse était sèche, la note précise.

De plus, une lettre avait été écrite *autographe* par le premier consul au roi George, et le roi George, *ne se départant point des formes établies en Europe pour traiter avec les Etats étrangers*, répondait par une simple note de l'écriture du premier secrétaire venu.

Il est vrai que la note était signée Grenville.

Ce n'était qu'une longue recrimination contre la France, contre l'esprit de désordre qui l'agitait, contre les craintes que cet esprit de désordre inspirait à toute l'Europe, et sur la nécessité imposée, par le soin de leur propre conservation, à tous les souverains régnants, de le réprimer. En somme, c'était la continuation de la guerre.

A la lecture d'un pareil factum les yeux de Bonaparte brillèrent de cette flamme qui précédait chez lui les grandes décisions, comme l'éclair précède la foudre.

— Ainsi, monsieur, dit-il en se retournant vers lord Tanlay, voilà tout ce que vous avez pu obtenir ?

— Oui, citoyen premier consul.

— Vous n'avez donc point répété verbalement à votre oncle tout ce que je vous avais chargé de lui dire ?

— Je n'en ai point oublié une syllabe.

— Vous ne lui avez donc pas dit que vous habitiez la France depuis deux ou trois ans, que vous l'aviez vue, que vous l'aviez étudiée, qu'elle était forte, puissante, heureuse, désireuse de la paix, mais préparée à la guerre ?

— Je lui ai dit tout cela.

— Vous n'avez donc pas ajouté que c'est une guerre insensée que nous font les Anglais ; que cet esprit de désordre dont ils parlent, et qui n'est à tout prendre que les écarts de la liberté trop longtemps comprimée, il fallait l'enfermer dans la France même par une paix universelle ; que cette paix était le seul cordon sanitaire qui pût l'empêcher de franchir nos frontières ; qu'en allumant en France le volcan de la guerre, la France, comme une lave, va se répandre sur l'étranger?... L'Italie est délivrée, dit le roi d'Angleterre ; mais délivrée de qui ? De ses libérateurs ! L'Italie est délivrée, mais pourquoi ? Parce que je conquerrais l'Egypte, du Delta à la troisième cataracte ; l'Italie est délivrée parce que je n'étais pas en Italie... Mais me voilà ; dans un mois, je puis y être, en Italie, et, pour la reconquérir des Alpes à l'Adriatique, que me faut-il ? Une bataille. Que croyez-vous que fasse Masséna en défendant Gènes. Il m'attend... Ah ! les souverains de l'Europe ont besoin de la guerre pour assurer leur couronne ! eh bien, milord, c'est moi qui vous le dis, je secouerai si bien l'Europe, que la couronne leur en tremblera au front. Ils ont besoin de la guerre ? Attendez... Bourrienne ! Bourrienne !

La porte de communication du cabinet du premier consul avec le cabinet du premier secrétaire s'ouvrit précipitamment, et Bourrienne parut, le visage aussi effaré que s'il eût cru que Bonaparte appelait au secours.

Il vit celui-ci fort animé, froissant la note diplomatique d'une main et frappant de l'autre sur le bureau, et lord Tanlay calme, debout et muet à trois pas de lui.

Il comprit tout de suite que c'était la réponse de l'Angleterre qui irritait le premier consul.

— Vous m'avez appelé, général, dit-il.

— Oui, fit le premier consul ; mettez-vous là et écrivez.

Et, d'une voix brève et saccadée, sans chercher les mots, mais, au contraire, comme si les mots se pressaient aux portes de son esprit, il dicta la proclamation suivante :

« Soldats !

« En promettant la paix au peuple français, j'ai été votre organe ; je connais votre valeur.

« Vous êtes les mêmes hommes qui conquièrent le Rhin, la Hollande, l'Italie, et qui donneront la paix sous les murs de Vienne étonnée.

« Soldats ! ce ne sont plus vos frontières qu'il faut défendre, ce sont les Etats ennemis qu'il faut envahir.

« Soldats ! lorsqu'il en sera temps, je serai au milieu

de vous, et l'Europe étonnée se souviendra que vous êtes de la race des braves ! »

Bourrienne leva la tête, attendant, après ces derniers mots écrits.

— Eh bien, c'est tout, dit Bonaparte.

— Ajouterai-je les mots sacramentels : « Vive la République ? »

— Pourquoi demandez-vous cela ?

— C'est que nous n'avons pas fait de proclamation depuis quatre mois, et que quelque chose pourrait être changé aux formules ordinaires.

— La proclamation est bien telle qu'elle est, dit Bonaparte ; n'y ajoutez rien.

Et, prenant une plume, il écrasa plutôt qu'il n'écrivit sa signature au bas de la proclamation.

Puis, la rendant à Bourrienne :

— Que cela paraisse demain dans le *Moniteur*, dit-il. Bourrienne sortit, emportant la proclamation.

Bonaparte, reste avec lord Tanlay, se promena un instant de long en large, comme s'il eût oublié sa présence ; mais, tout à coup, s'arrêtant devant lui :

— Milord, dit-il, croyez-vous avoir obtenu de votre oncle tout ce qu'un autre à votre place eût pu obtenir ?

— Davantage, citoyen premier consul.

— Davantage ! davantage !... qu'avez-vous donc obtenu ?

— Je crois que le citoyen premier consul n'a pas lu la note royale avec toute l'attention qu'elle mérite.

— Bon ! fit Bonaparte, je la sais par cœur.

— Alors le citoyen premier consul n'a pas pesé l'esprit de certain paragraphe, n'en a pas pesé les mots.

— Vous croyez !

— J'en suis sûr... et, si le citoyen premier consul me permettait de lui lire le paragraphe auquel je fais allusion...

Bonaparte desserra la main dans laquelle était la note froissée, la déplaça et la remit à lord Tanlay, en lui disant :

— Lisez.

Sir John jeta les yeux sur la note, qui lui paraissait familière, s'arrêta au dixième paragraphe et lut :

« Le meilleur et le plus sûr gage de la réalité de la paix, ainsi que de sa durée, serait la restauration de cette lignée de princes qui, pendant tant de siècles, ont conservé à la nation française la prospérité au dedans, la considération et le respect au dehors. Un tel événement aurait écarté, et dans tous les temps écartera les obstacles qui se trouvent sur la voie des négociations et de la paix ; il confirmerait à la France la jouissance tranquille de son ancien territoire, et procurerait à toutes les autres nations de l'Europe, par la tranquillité et la paix, cette sécurité qu'elles sont obligées maintenant de chercher par d'autres moyens. »

— Eh bien, fit Bonaparte impatient, j'avais très bien lu, et parfaitement compris. Soyez Monk, ayez travaillé pour un autre, et l'on vous pardonnera vos victoires, votre renommée, votre génie ; abaissez-vous, et l'on vous permettra de rester grand !

— Citoyen premier consul, dit lord Tanlay, personne ne sait mieux que moi la différence qu'il y a de vous à Monk, et combien vous le dépassez en génie et en renommée.

— Alors, que me lisez-vous donc ?

— Je ne vous lis ce paragraphe, répliqua sir John, que pour vous prier de donner à celui qui suit sa véritable valeur.

— Voyons celui qui suit, dit Bonaparte avec une impatience contenue.

Sir John continua :

« Mais, quelque désirable que puisse être un pareil événement pour la France et pour le monde, ce n'est point à ce mode exclusivement que Sa Majesté limite la possibilité d'une pacification solide et sûre... »

Sir John appuya sur ces derniers mots.

— Ah ! ah ! fit Bonaparte.

Et il se rapprocha vivement de sir John.

L'Anglais continua :

— « Sa Majesté n'a pas la prétention de prescrire à la France quelle sera la forme de son gouvernement ni dans quelles mains sera placée l'autorité nécessaire pour conduire les affaires d'une grande et puissante nation. »

— Relisez, monsieur, dit vivement Bonaparte.

— Relisez vous-même, répondit sir John.

Et il lui tendit la note.

Bonaparte relut.

— C'est vous, monsieur, dit-il, qui avez fait ajouter ce paragraphe ?

— J'ai du moins insisté pour qu'il fût mis.

Bonaparte réfléchit.

— Vous avez raison, dit-il, il y a un grand pas de fait ; le retour des Bourbons n'est plus une condition *sine qua non*. Je suis accepté non seulement comme puissance militaire, mais aussi comme pouvoir politique.

Puis, tendant la main à sir John :

— Avez-vous quelque chose à me demander, monsieur ?

— La seule chose que j'ambitionne vous a été demandée par mon ami Roland.

— Et je lui ai déjà répondu, monsieur, que je vous verrais avec plaisir devenir l'époux de sa sœur... Si j'étais plus riche, ou si vous letiez moins, je vous offrirais de la doter...

Sir John fit un mouvement.

— Mais je sais que votre fortune peut suffire à deux, et même, ajouta Bonaparte en souriant, peut suffire à davantage. Je vous laisse donc la joie de donner non seulement le bonheur, mais encore la richesse à la femme que vous aimez.

Puis, appelant :

— Bourrienne !

Bourrienne parut.

— C'est parti, général, dit-il.

— Bien, fit le premier consul ; mais ce n'est pas pour cela que je vous appelle.

— J'attends vos ordres.

— A quelque heure du jour ou de la nuit que se présente lord Tanlay, je serai heureux de le recevoir, et de le recevoir sans qu'il attende ; vous entendez, mon cher Bourrienne ? Vous entendez, milord ?

Lord Tanlay s'inclina en signe de remerciement.

— Et maintenant, dit Bonaparte, je présume que vous êtes pressé de partir pour le château des Noires-Fontaines ; je ne vous retiens pas, je n'y mets qu'une condition.

-- Laquelle, général ?

— C'est que, si j'ai besoin de vous pour une nouvelle ambassade...

— Ce n'est point une condition, citoyen premier consul, c'est une faveur.

Lord Tanlay s'inclina et sortit.

Bourrienne s'apprêtait à le suivre.

Mais Bonaparte, rappelant son secrétaire :

— Avons-nous une voiture attelée ? demanda-t-il.

Bourrienne regarda dans la cour.

— Oui, général.

— Eh bien, apprêtez-vous ; nous sortons ensemble.

— Je suis prêt, général ; je n'ai que mon chapeau et ma redingote à prendre, et ils sont dans mon cabinet.

— Alors, partons, dit Bonaparte.

Et lui-même prit son chapeau et son pardessus, et, marchant le premier, descendit par le petit escalier, et fit signe à la voiture d'approcher.

Quelque hâte que Bourrienne eût mise à le suivre, il n'arriva que derrière lui.

Le laquais ouvrit la portière ; Bonaparte sauta dans la voiture.

— Où allons-nous, général ? dit Bourrienne.

— Aux Tuileries, répondit Bonaparte.

Bourrienne, tout étonné, répéta l'ordre et se retourna vers le premier consul comme pour lui en demander l'explication ; mais celui-ci paraissait plongé dans des réflexions dont le secrétaire, qui à cette époque était encore l'ami, ne jugea pas à propos de le tirer.

La voiture partit au galop des chevaux, — c'était tou-

jours ainsi que marchait Bonaparte, — et se dirigea vers les Tuileries.

Les Tuileries, habitées par Louis XVI après les journées des 5 et 6 octobre, occupées successivement par la Convention et le conseil des Cinq-Cents, étaient vides et dévastées depuis le 18 brumaire.

Depuis le 18 brumaire, Bonaparte avait plus d'une fois jeté les yeux sur cet ancien palais de la royauté, mais il était important de ne pas laisser soupçonner qu'un roi futur pût habiter le palais des rois abolis.

Bonaparte avait rapporté d'Italie un magnifique buste de Junius Brutus ; il n'avait point sa place au Luxembourg, et, vers la fin de novembre, le premier consul avait fait venir le républicain David et l'avait chargé de placer ce buste dans la galerie des Tuileries.

Comment croire que David, l'ami de Marat, préparait la demeure d'un empereur futur en plaçant dans la galerie des Tuileries le buste du meurtrier de César ?

Aussi personne non seulement ne l'avait cru, mais même ne s'en était douté.

En allant voir si le buste faisait bien dans la galerie, Bonaparte s'aperçut des dévastations commises dans le palais de Catherine de Médicis ; les Tuileries n'étaient plus la demeure des rois, c'est vrai, mais elles étaient un palais national, et la nation ne pouvait laisser un de ses palais dans le délabrement.

Bonaparte fit venir le citoyen Lecomte, architecte du palais, et lui ordonna de nettoyer les Tuileries.

Le mot pouvait se prendre à la fois dans son acception physique et dans son acception morale.

Un devis fut demandé à l'architecte pour savoir ce que coûterait le nettoyage.

Le devis montait à cinq cent mille francs.

Bonaparte demanda si, moyennant ce nettoyage, les Tuileries pouvaient devenir le palais du gouvernement.

L'architecte répondit que cette somme suffirait, non seulement pour les remettre dans leur ancien état, mais encore pour les rendre habitables.

C'était tout ce que voulait Bonaparte, un palais habitable. Avait-il besoin, lui, républicain, du luxe de la royauté ?... Pour le palais du gouvernement, il fallait des ornements graves et sévères, des marbres, des statues ; seulement, quelles seraient ces statues ? C'était au premier consul de les désigner.

Bonaparte les choisit dans trois grands siècles et dans trois grandes nations : chez les Grecs, chez les Romains, chez nous et chez nos rivaux.

Chez les Grecs, il choisit Alexandre et Démosthène, le génie des conquêtes et le génie de l'éloquence.

Chez les Romains, il choisit Scipion, Cicéron, Caton, Brutus et César, plaçant la grande victime près du meurtrier, presque aussi grand qu'elle.

Dans le monde moderne, il choisit Gustave-Adolphe, Turenne, le grand Condé, Duguay-Trouin, Marlborough, le prince Eugène et le maréchal de Saxe ; enfin, le grand Frédéric et Washington, c'est-à-dire la fausse philosophie sur le trône et la vraie sagesse fondant un Etat libre.

Puis il ajouta à ces illustrations guerrières, Dampierre, Dugommier et Joubert, pour prouver que, de même que le souvenir d'un Bourbon ne l'effrayait pas dans la personne du grand Condé, il n'était point envieux de la gloire de trois frères d'armes victimes d'une cause qui d'ailleurs n'était déjà plus la sienne.

Les choses en étaient là à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à la fin de février 1800 ; les Tuileries étaient nettoyées, les bustes étaient sur leurs socles, les statues sur leurs piédestaux ; on n'attendait qu'une occasion favorable.

Cette occasion était arrivée : on venait de recevoir la nouvelle de la mort de Washington.

Le fondateur de la liberté des Etats-Unis avait cessé de vivre le 14 décembre 1799.

C'était ce à quoi songeait Bonaparte, lorsque Bourrienne avait reconnu à sa physionomie qu'il fallait le laisser tout entier aux réflexions qui l'absorbaient.

La voiture s'arrêta devant les Tuileries ; Bonaparte en sortit avec la même vivacité qu'il y était entré, monta rapidement les escaliers, parcourut les appar-

tements, examina plus particulièrement ceux qu'avaient habités Louis XVI et Marie-Antoinette.

Puis, s'arrêtant au cabinet de Louis XVI :

— Nous logerons ici, Bourrienne, dit-il tout à coup, comme si celui-ci avait pu le suivre dans le labyrinthe ou il s'égarait avec ce fil d'Ariane qu'on appelle la pensée ; oui, nous logerons ici ; le troisième consul logera au pavillon de Flore ; Cambacérés restera à la Chancelerie.

— Cela fait, dit Bourrienne, que, le jour venu, vous n'en aurez qu'un à renvoyer.

Bonaparte prit Bourrienne par l'oreille.

— Allons, dit-il, pas mal !

— Et quand emménageons-nous général ? demanda Bourrienne.

— Oh ! pas demain encore ; car il nous faut au moins huit jours pour préparer les Parisiens à me voir quitter le Luxembourg et venir aux Tuileries.

— Huit jours, fit Bourrienne ; on peut attendre.

— Surtout en s'y prenant tout de suite. Allons, Bourrienne, au Luxembourg.

Et avec la rapidité qui présidait à tous ses mouvements quand il s'agissait d'intérêts graves il repassa par la file d'appartements qu'il avait déjà visités, descendit l'escalier et sauta dans la voiture en criant :

— Au Luxembourg !

— Eh bien, eh bien, dit Bourrienne encore sous le vestibule, vous ne m'attendez pas, général.

— Trainard ! fit Bonaparte.

Et la voiture partit comme elle était venue, c'est-à-dire au galop.

En rentrant dans son cabinet, Bonaparte trouva le ministre de la police qui l'attendait.

— Bon, dit-il, qu'y a-t-il donc, citoyen Fouché ? vous avez le visage tout bouleversé ! M'aurait-on assassiné par hasard ?

— Citoyen premier consul, dit le ministre, vous avez paru attacher une grande importance à la destruction des bandes qui s'intitulent les compagnies de Jésus.

— Oui, puisque j'ai envoyé Roland lui-même à leur poursuite. A-t-on de leurs nouvelles ?

— On en a.

— Par qui ?

— Par leur chef lui-même.

— Comment, par leur chef ?

— Il a eu l'audace de me rendre compte de sa dernière expédition.

— Contre qui ?

— Contre les cinquante mille francs que vous avez envoyés aux pères du Saint-Bernard.

— Et que sont-ils devenus ?

— Les cinquante mille francs ?

— Oui.

— Ils sont entre les mains des bandits, et leur chef m'annonce qu'ils seront bientôt à l'ère celles de Cadoudal.

— Alors, Roland est tué ?

— Non.

— Comment, non ?

— Mon agent est tué, le chef de brigade Saint-Maurice est tué ; mais votre aide de camp est sain et sauf.

— Alors, il se pendra, dit Bonaparte.

— Pourquoi faire ? la corde casserait ; vous connaissez son bonheur.

— Ou son malheur, oui... Où est ce rapport ?

— Vous voulez dire cette lettre ?

— Cette lettre, ce rapport, la chose, enfin, quelle qu'elle soit, qui vous donne les nouvelles que vous m'apportez.

Le ministre de la police présenta au premier consul un petit papier plié élégamment dans une enveloppe parfumée.

— Qu'est cela ?

— La chose que vous demandez.

Bonaparte lut : « Au citoyen Fouché, ministre de la police, en son hôtel, à Paris. »

Il ouvrit la lettre ; elle contenait ce qui suit :

« Citoyen ministre, j'ai l'honneur de vous annoncer que les cinquante mille francs destinés aux pères du Saint-Bernard sont passés entre nos mains pendant la

soirée du 25 février 1800 (vieux style), et que, d'ici à huit jours, ils seront entre celles du citoyen Cadoudal.

« La chose s'est opérée à merveille, sauf la mort de votre agent et celle du chef de brigade Saint-Maurice ; quant à M. Roland de Montrevel, j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux. Je n'avais point oublié que c'était lui qui m'avait introduit au Luxembourg.

« Je vous écris, citoyen ministre, parce que je présume qu'à cette heure M. Roland de Montrevel est trop occupé de notre poursuite pour vous écrire lui-même.

« Mais, au premier instant de repos qu'il prendra, je suis sûr que vous recevrez de lui un rapport où il consignera tous les détails dans lesquels je ne puis entrer, faute de temps et de facilité pour vous écrire.

« En échange du service que je vous rends, citoyen ministre, je vous prierais de m'en rendre un autre : c'est de rassurer sans retard Madame de Montrevel sur la vie de son fils.

« MORGAN.

« De la Maison-Blanche, route de Mâcon à Lyon, le samedi, à neuf heures du soir. »

— Ah ! pardieu, dit Bonaparte, voilà un hardi drôle !

Puis, avec un soupir :

— Quels capitaines et quels colonels tous ces hommes-là me feraient ! ajouta-t-il.

— Qu'ordonne le premier consul ? demanda le ministre de la police.

— Rien ; cela regarde Roland : son honneur y est engagé ; et, puisqu'il n'est pas mort, il prendra sa revanche.

— Alors, le premier consul ne s'occupe plus de cette affaire.

— Pas dans ce moment, du moins.

Puis, se retournant du côté de son secrétaire :

— Nous avons bien d'autres chats à fouetter, dit-il ; n'est-ce pas, Bourrienne ?

Bourrienne fit de la tête un signe affirmatif.

— Quand le premier consul désire-t-il me revoir ? demanda le ministre.

— Ce soir, à dix heures, soyez ici. Nous déménagerons dans huit jours.

— Où allez-vous ?

— Aux Tuileries.

Fouché fit un mouvement de stupéfaction.

— C'est contre vos opinions, je le sais, dit le premier consul ; mais je vous mâcherai la besogne et vous n'aurez qu'à obéir.

Fouché salua et s'appêta à sortir.

— A propos ! fit Bonaparte.

Fouché se retourna.

— N'oubliez pas de prévenir Madame de Montrevel que son fils est sain et sauf ; c'est le moins que vous fassiez pour le citoyen Morgan, après le service qu'il vous a rendu.

Et il tourna le dos au ministre de la police, qui se retira en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

XI.V

DÉMÉNAGEMENT

Le même jour, le premier consul, resté avec Bourrienne, lui avait dicté l'ordre suivant, adressé à la garde des consuls et à l'armée :

« Washington est mort ! Ce grand homme s'est battu contre la tyrannie ; il a consolidé la liberté de l'Amérique ; sa mémoire sera toujours chère au peuple français comme à tous les hommes libres des deux mondes, et spécialement aux soldats français qui, comme lui et les soldats américains, se battirent pour la liberté et l'égalité ; en conséquence, le premier consul ordonne que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront sus-

pendus à tous les drapeaux et à tous les guidons de la République. »

Mais le premier consul ne comptait point se borner à cet ordre du jour.

Parmi les moyens destinés à faciliter son passage du Luxembourg aux Tuileries, figurait une de ces fêtes par lesquelles il savait si bien, non seulement amuser les yeux, mais encore pénétrer les esprits ; cette fête devait avoir lieu aux Invalides, ou plutôt, comme on disait alors, au temple de Mars ; il s'agissait tout à la fois d'inaugurer le buste de Washington et de recevoir des mains du général Lannes les drapeaux d'Aboukir.

C'était là une de ces combinaisons comme Bonaparte les comprenait, un éclair tiré du choc de deux contrastes.

Ainsi il prenait un grand homme au monde nouveau, une victoire au vieux monde, et il ombrageait la jeune Amérique avec les palmes de Thèbes et de Memphis !

Au jour fixé pour la cérémonie, six mille hommes de cavalerie étaient échelonnés du Luxembourg aux Invalides.

A huit heures, Bonaparte monta à cheval dans la grande cour du palais consulaire, et, par la rue de Tournon, se dirigea vers les quais, accompagné d'un état-major de généraux dont le plus vieux n'avait pas trente-cinq ans.

Lannes marchait en tête ; derrière lui, soixante guides portaient les soixante drapeaux conquis ; puis venait Bonaparte, de deux longueurs de cheval en avant de son état-major.

Le ministre de la guerre, Berthier, attendait le cortège sous le dôme du temple ; il était appuyé à une statue de Mars au repos ; tous les ministres et conseillers d'Etat se groupaient autour de lui. Aux colonnes soutenant la voûte étaient suspendus déjà les drapeaux de Denain et de Fontenoy et ceux de la première campagne d'Italie ; deux invalides centenaires, qui avaient combattu aux côtés du maréchal de Saxe, se tenaient, l'un à la gauche, l'autre à la droite de Berthier, comme des cariatides des anciens jours regardant par-dessus la cime des siècles ; enfin, à droite, sur une estrade, était posé le buste de Washington que l'on devait ombrager avec les drapeaux d'Aboukir. — Sur une autre estrade, en face de celle-là, était le fauteuil de Bonaparte.

Le long des bas-côtés du temple s'élevaient des amphithéâtres où toute la société élégante de Paris, — celle du moins qui se ralliait à l'ordre d'idées que l'on faisait dans ce grand jour — était venue prendre place.

A l'apparition des drapeaux, des fanfares militaires firent éclater leurs notes cuivrées sous les voûtes du temple.

Lannes entra le premier et fit un signe aux guides qui, montant deux à deux les degrés de l'estrade, passèrent les hampes des drapeaux dans les tenons préparés d'avance.

Pendant ce temps, Bonaparte avait, au milieu des applaudissements, pris place dans son fauteuil.

Alors, Lannes s'avança vers le ministre de la guerre, et, de cette voix puissante qui savait si bien crier : « En avant ! » sur les champs de bataille :

— Citoyen ministre, dit-il, voici tous les drapeaux de l'armée ottomane, détruite sous vos yeux à Aboukir. L'armée d'Égypte, après avoir traversé des déserts brûlants, triomphé de la faim et de la soif, se trouve devant un ennemi fier de son nombre et de ses succès, et qui croit voir une proie facile dans nos troupes, exténuées par la fatigue et par des combats sans cesse renaissants ; il ignore que le soldat français est plus grand parce qu'il sait souffrir que parce qu'il sait vaincre, et que son courage s'irrite et s'accroît avec le danger. Trois mille Français, vous le savez, fondent alors sur dix-huit mille barbares, les enfoncent, les renversent, les serrent entre leurs rangs et la mer, et la terreur que nos baïonnettes inspire est telle, que les musulmans, forcés à choisir leur mort, se précipitent dans les abîmes de la Méditerranée.

« Dans cette journée mémorable furent pesés les des-

tins de l'Égypte, de la France et de l'Europe, sauvés par votre courage.

« Puissances coalisées, si vous osiez violer le territoire de la France et que le général qui nous fut rendu par la victoire d'Aboukir fit un appel à la nation, puissances coalisées, vos succès vous seraient plus funestes que des revers ! Quel Français ne voudrait encore vaincre sous les drapeaux du premier consul, ou faire sous lui l'apprentissage de la gloire ? »

Puis, s'adressant aux Invalides, auxquels la tribune du fond avait été réservée tout entière :

« Et vous, continua-t-il d'une voix plus forte, vous braves vétérans, honorables victimes du sort des combats, vous ne seriez pas les derniers à voler sous les ordres de celui qui console vos malheurs et votre gloire, et qui place au milieu de vous et sous votre garde ces trophées conquis par votre valeur ! Ah ! je le sais, braves vétérans, vous brûlez de sacrifier la moitié de la vie qui vous reste pour votre patrie et votre liberté ! »

Cet échantillon de l'éloquence militaire du vainqueur de Montebello fut criblé d'applaudissements ; trois fois le ministre de la guerre essaya de lui répondre, trois fois les braves reconnaissants lui coupèrent la parole ; enfin le silence se fit et Berthier s'exprima en ces termes :

« Elever aux bords de la Seine des trophées conquis sur les rives du Nil ; suspendre aux voûtes de nos temples, à côté des drapeaux de Vienne, de Pétersbourg et de Londres, les drapeaux bénis dans les mosquées de Byzance et du Caire ; les voir ici présentés à la patrie par les mêmes guerriers, jeunes d'années, vieux de gloire, que la victoire a si souvent couronnés, c'est ce qui n'appartient qu'à la France républicaine.

« Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une partie de ce qu'a fait, à la fleur de son âge, ce héros qui, couvert des lauriers d'Europe, se montra vainqueur devant ces pyramides du haut desquelles quarante siècles le contemplaient, affranchissant par la victoire la terre natale des arts, et venant y reporter, entouré de savants et de guerriers, les lumières de la civilisation.

« Soldats, déposez dans ce temple des vertus guerrières ces enseignes du croissant, enlevées sur les rochers de Canope par trois mille Français à dix-huit mille guerriers aussi braves que barbares ; qu'elles y conservent le souvenir de cette expédition célèbre dont le but et le succès semblent absurde la guerre des maux qu'elle cause ; qu'elles y attestent, non la bravoure du soldat français, l'univers entier en retentit, mais son inaltérable constance, mais son dévouement sublime ; que la vue de ces drapeaux vous déjouisse et vous console, vous, guerriers, dont les corps, glorieusement mutilés dans les champs de l'honneur, ne permettent plus à votre courage que des vœux et des souvenirs ; que, du haut de ces voûtes, ces enseignes proclament aux ennemis du peuple français l'influence du génie, la valeur des héros qui les conquièrent, et leur présentent aussi tous les malheurs de la guerre s'ils restent sourds à la voix qui leur offre la paix ; oui, s'ils veulent la guerre, nous la ferons, et nous la ferons terrible !

« La patrie, satisfaite, contemple l'armée d'Orient avec un sentiment d'orgueil.

« Cette invincible armée apprendra avec joie que les braves qui vainquirent avec elle aient été son organe ; elle est certaine que le premier consul veille sur les enfants de la gloire ; elle saura qu'elle est l'objet des plus vives sollicitudes de la République ; elle saura que nous l'avons honorée dans nos temples, en attendant que nous imitions, s'il le faut, dans les champs de l'Europe, tant de vertus guerrières que nous avons vu déployer dans les déserts brûlants de l'Afrique et de l'Asie.

« Venez en son nom, intrépide général ! venez, au nom de tous ces héros au milieu desquels vous vous montrez, recevoir dans cet embrassement le gage de la reconnaissance nationale.

« Mais, au moment de ressaisir les armes protectrices de notre indépendance, si l'aveugle fureur des rois refuse au monde la paix que nous lui offrons, jetons, mes camarades, un rameau de laurier sur les cendres de Washington, de ce héros qui affranchit l'Amérique du joug des ennemis les plus implacables de

notre liberté, et que son ombre illustre nous montre au delà du tombeau la gloire qui accompagne la mémoire des libérateurs de la patrie. »

Bonaparte descendit de son estrade, et, au nom de la France, fut embrassé par Berthier.

M. de Fontanes, chargé de prononcer l'éloge de Washington, laissa courtoisement s'écouler jusqu'à la dernière goutte le torrent d'applaudissements qui semblait tomber par cascade de l'immense amphithéâtre.

Au milieu de ces glorieuses individualités, M. de Fontanes était une curiosité moitié politique, moitié littéraire.

Après le 18 fructidor, il avait été proscrit avec Suard et Laharpe ; mais, parfaitement caché chez un de ses amis, ne sortant que le soir, il avait trouvé moyen de ne pas quitter Paris.

Un accident impossible à prévoir l'avait dénoncé.

Renversé sur la place du Carrousel par un cabriolet dont le cheval s'était emporté, il fut reconnu par un agent de police qui était accouru à son aide. Cependant Fouché, prévenu non seulement de sa présence à Paris, mais encore de la retraite qu'il habitait, fit semblant de ne rien savoir.

Quelques jours après le 18 brumaire, Maret, qui fut depuis duc de Bassano, Laplace, qui resta tout simplement un homme de science et Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, qui mourut fou, parlèrent au premier consul de M. de Fontanes et de sa présence à Paris.

— Présentez-le-moi, répondit simplement le premier consul.

M. de Fontanes fut présentée à Bonaparte, qui, connaissant ce caractère souple et cette éloquence adroitement louangeuse, l'avait choisi pour faire l'éloge de Washington et peut-être bien un peu le sien en même temps.

Le discours de M. de Fontanes fut trop long pour que nous le rapportions ici ; mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'il fut tel que le désirait Bonaparte.

Le soir, il y eut grande réception au Luxembourg. Pendant la cérémonie, le bruit avait couru d'une installation probable du premier consul aux Tuileries ; les plus hardis ou les plus curieux en hasardèrent quelques mots à Joséphine ; mais la pauvre femme, qui avait encore sous les yeux la charrette et l'échafaud de Marie-Antoinette, repugnait instinctivement à tout ce qui la pouvait rapprocher de la royauté ; elle hésitait donc à répondre, renvoyant les questionneurs à son mari.

Puis, il y avait une autre nouvelle qui commençait à circuler et qui faisait contrepoids à la première.

Murat avait demandé en mariage Mademoiselle Caroline Bonaparte.

Or, ce mariage, s'il devait se faire, ne se faisait pas tout seul.

Bonaparte avait eu un moment de brouille, nous devrions dire une année de brouille, avec celui qui aspirait à l'honneur de devenir son beau-frère.

Le motif de cette brouille va paraître un peu bien étrange à nos lecteurs.

Murat, le lion de l'armée, Murat, dont le courage est devenu proverbial, Murat, que l'on donnerait à un sculpteur comme le modèle à prendre pour la statue du dieu de la guerre, Murat, un jour qu'il avait mal dormi ou mal déjeuné, avait eu une défaillance.

C'était devant Mantoue, dans laquelle Wurmser, après la bataille de Rivoli, avait été forcé de s'enfermer avec vingt-huit mille hommes. Le général Miollis, avec quatre mille seulement, devait maintenir le blocus de la place ; or, pendant une sortie que tentaient les Autrichiens, Murat, à la tête de cinq cents hommes, reçut l'ordre d'en charger trois mille.

Murat chargea, mais mollement.

Bonaparte, dont il était l'aide de camp, en fut tellement irrité, qu'il l'éloigna de sa personne.

Ce fut pour Murat un désespoir d'autant plus grand, que dès cette époque, il avait le désir, sinon l'espoir, de devenir le beau-frère de son général : il était amoureux de Caroline Bonaparte.

Comment cet amour lui était-il venu ?

Nous le dirons en deux mots.

Peut-être ceux qui lisent chacun de nos livres isolément s'étonnent-ils que nous appuyions parfois sur certains détails qui semblent un peu étendus pour le livre même dans lequel ils se trouvent.

C'est que nous ne faisons pas un livre isolé ; mais, comme nous l'avons déjà dit, nous remplissons ou nous essayons de remplir un cadre immense.

Pour nous, la présence de nos personnages n'est point limitée à l'apparition qu'ils font dans un livre : celui que vous voyez aide de camp dans cet ouvrage, vous le retrouverez roi dans un second, proscrit et fusillé dans un troisième.

Balzac a fait une grande et belle œuvre à cent faces, intitulée *la Comédie humaine*.

Notre œuvre, à nous, commencée en même temps que la sienne, mais que nous ne qualifions pas, bien entendu, peut s'intituler *le Drame de la France*.

Revenons à Murat.

Disons comment cet amour, qui influa d'une façon si glorieuse et peut-être si fatale sur sa destinée, lui était venu.

Murat, en 1796, avait été envoyé à Paris et chargé de présenter au Directoire les drapeaux pris par l'armée française aux combats de Dego et de Mondovi ; pendant ce voyage, il fit la connaissance de Madame Bonaparte et de Madame Tallien.

Chez Madame Bonaparte, il retrouva Mademoiselle Caroline Bonaparte.

Nous disons *retrouva*, car ce n'était point la première fois qu'il rencontrait celle avec laquelle il devait partager la couronne de Naples : il l'avait déjà vue à Rome, chez son frère Joseph, et là, malgré la rivalité d'un jeune et beau prince romain, il avait été remarqué par elle.

Les trois femmes se réunirent et obtinrent du Directoire le grade de général de brigade pour Murat.

Murat retourna à l'armée d'Italie, plus amoureux que jamais de Mademoiselle Bonaparte, et, malgré son grade de général de brigade, sollicita et obtint la faveur immense pour lui de rester aide de camp du général en chef.

Par malheur, arriva cette fatale sortie de Mantoue, à la suite de laquelle il tomba dans la disgrâce de Bonaparte.

Cette disgrâce eut un instant tous les caractères d'une véritable inimitié.

Bonaparte le remercia de ses services comme aide de camp et le plaça dans la division de Neille, puis dans celle de Baraguay d'Illiers.

Il en résulta que, quand Bonaparte revint à Paris après le traité de Tolentino, Murat ne fut pas du voyage.

Ce n'était point l'affaire du triumvirat qui avait pris sous sa protection le jeune général de brigade.

Les trois belles solliciteuses se mirent en campagne, et, comme il était question de l'expédition d'Égypte, elles obtinrent du ministère de la guerre que Murat fit partie de l'expédition.

Il s'embarqua sur le même bâtiment que Bonaparte, c'est-à-dire à bord de *l'Orient*, mais pas une seule fois pendant la traversée, Bonaparte ne lui adressa la parole.

Debarqué à Alexandrie, Murat ne put d'abord rompre la barrière de glace qui le séparait de son général, lequel, pour l'éloigner de lui plutôt encore que pour lui donner l'occasion de se signaler, l'opposa à Mourad-Bey.

Mais, dans cette campagne, Murat fit de tels prodiges de valeur ; il effaça, par de telles témérités, le souvenir d'un moment de mollesse ; il chargea si intrépidement, si follement à Aboukir, que Bonaparte n'eut pas le courage de lui garder plus longtemps rancune.

En conséquence, Murat était revenu en France avec Bonaparte ; Murat avait puissamment coopéré au 18 et surtout au 19 brumaire ; Murat était donc rentré en pleine faveur, et, comme preuve de cette faveur, avait reçu le commandement de la garde des consuls.

Il avait cru que c'était le moment de faire l'aveu de son amour pour Mademoiselle Bonaparte, amour parfaitement connu de Joséphine, qui l'avait favorisé.

Joséphine avait eu deux raisons pour cela :

D'abord, elle était femme dans toute la charmante acception du mot, c'est-à-dire que toutes les douces passions de la femme lui étaient sympathiques ; Joachim aimait Caroline, Caroline aimait Murat c'était déjà chose suffisante pour qu'elle protégéât cet amour.

Puis Joséphine était détestée des frères de Bonaparte ; elle avait des ennemis acharnés dans Joseph et Lucien ; elle n'était pas fâchée de se faire deux amis dévoués dans Murat et Caroline.

Elle encouragea donc Murat à s'ouvrir à Bonaparte.

Trois jours avant la cérémonie que nous avons racontée plus haut, Murat était donc entré dans le cabinet de Bonaparte, et, après de longues hésitations et des détours sans fin, il en était arrivé à lui exposer sa demande.

Selon toute probabilité, cet amour des deux jeunes gens l'un pour l'autre n'était point une nouvelle pour le premier consul.

Celui-ci accueillit l'ouverture avec une gravité sèvere et se contenta de répondre qu'il y songerait.

La chose méritait que l'on y songeât, en effet : Bonaparte était issu d'une famille noble, Murat était fils d'un aubergiste. Cette alliance, dans un pareil moment, avait une grande signification.

Le premier consul, malgré la noblesse de sa famille, malgré le rang élevé qu'il avait conquis, était-il, non seulement assez républicain, mais encore assez démocrate pour mêler son sang à un sang roturier ?

Il ne réfléchit pas longtemps ; son sens si profondément droit, son esprit si parfaitement logique lui dirent qu'il avait tout intérêt à le faire, et, le jour même, il donna son consentement au mariage de Murat et de Caroline.

Les deux nouvelles de ce mariage et du déménagement pour les Tuileries furent donc lancées en même temps dans le public ; l'une devait servir de contre-poids à l'autre.

Le premier consul allait occuper la résidence des anciens rois, coucher dans le lit des Bourbons, comme on disait à cette époque ; mais il donnait sa sœur au fils d'un aubergiste !

Maintenant, quelle dot apportait au héros d'Aboukir la future reine de Naples ?

Trente mille francs en argent et un collier de diamants que le premier consul prenait à sa femme, étant trop pauvre pour en acheter un. — Cela faisait un peu grimacer Joséphine qui tenait fort à son collier de diamants ; mais cela répondait victorieusement à ceux qui disaient que Bonaparte avait fait sa fortune en Italie ; et puis pourquoi Joséphine avait-elle pris si fort à cœur les intérêts des futurs époux ! Elle avait voulu le mariage, elle devait contribuer à le dot.

Il resulta de cette habile combinaison que, le jour où les consuls quittèrent le Luxembourg (30 pluviôse an VIII) pour se rendre au Palais du gouvernement, escortés par le fils d'un aubergiste devenu beau-frère de Bonaparte, ceux qui virent passer le cortège ne songèrent qu'à l'admirer et à l'applaudir.

Et, en effet, c'étaient des cortèges admirables et dignes d'applaudissements que ceux qui avaient à leur tête un homme comme Bonaparte et dans leurs rangs des hommes comme Murat, comme Moreau, comme Brune, comme Lannes, comme Junot, comme Duroc, comme Augereau et comme Masséna.

Une grande revue était commandée pour ce jour-là, dans la cour du Carrousel ; Madame Bonaparte devait y assister, non pas du balcon de l'Horloge, le balcon de l'Horloge était trop royal, mais des appartements occupés par Lebrun, c'est-à-dire du pavillon de Flore.

Bonaparte partit à une heure précise du palais du Luxembourg, escorté de trois mille hommes d'élite, au nombre desquels le superbe régiment des guides, créé depuis trois ans, à propos d'un danger couru par Bonaparte dans ses campagnes d'Italie ; après le passage du Mincio il se reposait, harassé de fatigue, dans un petit château, et se disposait à y prendre un bain, quand un détachement autrichien, en fuite et se trompant de direction, envahit le château, gardé par les sentinelles seulement ; Bonaparte n'avait eu que le temps de s'enfuir en chemise !

Un embarras qui mérite la peine d'être rapporté s'était présente le matin de cette journée du 30 pluviôse.

Les généraux avaient bien leurs chevaux, les ministres leurs voitures ; mais les autres fonctionnaires n'avaient point encore jugé opportun de faire une pareille dépense.

Les voitures manquaient donc.

On y suppléa en louant des fiacres dont on couvrit les numéros avec du papier de la même couleur que la caisse.

La voiture seule du premier consul était attelée de six chevaux blancs ; mais, comme les trois consuls étaient dans la même voiture, Bonaparte et Cambacérès au fond, Lebrun sur le devant, ce n'était, à tout prendre, que deux chevaux par consul.

D'ailleurs, ces six chevaux blancs, donnés par l'empereur François au général en chef Bonaparte après le traité de Campo-Formio, n'étaient-ils pas eux-mêmes un trophée ?

La voiture traversa une partie de Paris en suivant la rue de Thionville, le quai Voltaire et le pont Royal.

A partir du guichet du Carrousel jusqu'à la grande porte des Tuileries, la garde des consuls formait la haie.

En passant sous la porte du guichet, Bonaparte leva la tête et lut l'inscription qui s'y trouvait.

Cette inscription était conçue en ces termes :

10 AOUT 1792.

LA ROYAUTÉ EST ABOLIE EN FRANCE

ET NE S'Ê RELÈVERA JAMAIS.

Un imperceptible sourire contracta les lèvres du premier consul.

A la porte des Tuileries, Bonaparte descendit de voiture et sauta en selle pour passer la troupe en revue.

Lorsqu'on le vit sur son cheval de bataille, les applaudissements éclatèrent de tous les côtés.

La revue terminée, il vint se placer en avant du pavillon de l'Horloge, ayant Murat à sa droite, Lannes à sa gauche, et derrière lui tout le glorieux état-major de l'armée d'Italie.

Alors le défilé commença.

Là, il trouva une de ces inspirations qui se gravaient profondément dans le cœur du soldat.

Quand passèrent devant lui les drapeaux de la 90^e, de la 30^e et de la 33^e demi-brigade, voyant ces drapeaux, qui ne présentaient plus qu'un bâton surmonté de quelques lambeaux criblés de balles et noircis par la poudre, il ôta son chapeau et s'inclina.

Puis, le défilé achevé, il descendit de cheval et monta d'un pied hardi l'escalier des Valois et des Bourbons.

Le soir, quand il se retrouva seul avec Bourrienne :

— Eh bien, général, lui demanda celui-ci, êtes-vous content ?

— Oui, répondit vaguement Bonaparte ; tout s'est bien passé, n'est-ce pas ?

— A merveille !

— Je vous ai vu pres de Madame Bonaparte à la fenêtre du rez-de-chaussée du pavillon de Flore.

— Moi aussi, je vous ai vu, général ; vous lisiez l'inscription du guichet du Carrousel.

— Oui, dit Bonaparte ; 10 août 1792. *La royauté est abolie en France, et ne se relèvera jamais.*

— Faut-il la faire enlever, général ? demanda Bourrienne.

— Inutile, répondit le premier consul, elle tombera bien toute seule.

Puis, avec un soupir :

— Savez-vous, Bourrienne, l'homme qui m'a manqué aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Non, général.

— Roland... Que diable peut-il faire, qu'il ne nous donne pas de ses nouvelles ?

Ce que faisait Roland, nous allons le savoir.

XLV

LE CHERCHEUR DE PISTE

Le lecteur n'a pas oublié dans quelle situation l'escorte du 7^e chasseurs avait retrouvé la malle-poste de Chambéry.

La première chose dont on s'occupa fut de chercher l'obstacle qui s'opposait à la sortie de Roland ; on reconnut la présence d'un cadenas, on brisa la portière.

Roland bondit hors de la voiture comme un tigre hors de sa cage.

Nous avons dit que la terre était couverte de neige.

Roland, chasseur et soldat, n'avait qu'une idée : c'était de suivre à la piste les compagnons de Jéhu.

Il les avait vus s'enfoncer dans la direction de Thoissey ; mais il avait pensé qu'ils n'avaient pu suivre cette direction, puisque entre cette petite ville et eux coulait la Saône, et qu'il n'y avait de ponts pour traverser la rivière qu'à Belleville et à Mâcon.

Il donna l'ordre à l'escorte et au conducteur de l'attendre sur la grande route, et, à pied, s'enfonça seul, sans songer même à recharger ses pistolets, sur les traces de Morgan et de ses compagnons.

Il ne s'était pas trompé : à un quart de lieue de la route, les fugitifs avaient trouvé la Saône ; là, ils s'étaient arrêtés, avaient délibéré un instant. — on le voyait au piétinement des chevaux. — puis ils s'étaient séparés en deux troupes : l'une avait remonté la rivière du côté de Mâcon, l'autre l'avait descendue du côté de Belleville.

Cette division avait eu pour but évident de jeter dans le doute ceux qui les poursuivraient, s'ils étaient poursuivis.

Roland avait entendu le cri de ralliement du chef : « Demain soir, on vous savez. »

Il ne doutait donc pas que, quelle que fût la piste qu'il suivit, soit celle qui remontait, soit celle qui descendait la Saône, elle ne le conduisit, — si la neige ne fondait pas trop vite, — au lieu du rendez-vous, puisque, soit réunis, soit séparément, les compagnons de Jéhu devaient aboutir au même but.

Il revint, suivant ses propres traces, ordonna au conducteur de passer les bottes abandonnées sur la grande route par le faux postillon, de monter à cheval et de conduire la malle jusqu'au prochain relais, c'est-à-dire jusqu'à Belleville ; le maréchal des logis des chasseurs et quatre chasseurs sachant écrire devaient accompagner le conducteur pour signer avec lui au procès-verbal.

Defense absolue de faire mention de lui, Roland, ni de ce qu'il était devenu, rien ne devant mettre les détresseurs de diligences en éveil sur ses projets futurs.

Le reste de l'escorte ramènerait le corps du chef de brigade à Mâcon, et ferait, de son côté, un procès-verbal qui concorderait avec celui du conducteur, et dans lequel il ne serait pas plus question de Roland que dans l'autre.

Ces ordres donnés, le jeune homme démontra un chasseur, choisissant dans toute l'escorte le cheval qui lui paraissait le plus solide ; puis il recharga ses pistolets, qu'il mit dans les fontes de sa selle à la place des pistolets d'argen du chasseur démonté.

Après quoi, promettant au conducteur et aux soldats une prompt vengeance, subordonnée cependant à la façon dont ils lui garderaient le secret, il monta à cheval et disparut dans la même direction qu'il avait déjà suivie.

Arrivé au point où les deux troupes s'étaient séparées, il lui fallut faire un choix entre les deux pistes.

Il choisit celle qui descendait la Saône et se dirigeait vers Belleville. Il avait, pour faire ce choix, qui peut-être l'éloignait de deux ou trois lieues, une excellente raison.

D'abord, il était plus près de Belleville que de Mâcon. Puis il avait fait un séjour de vingt-quatre heures à Mâcon, et pouvait y être reconnu, tandis qu'il n'avait jamais stationné à Belleville que le temps de changer de chevaux, lorsque par hasard il y avait passé en poste.

Tous les événements que nous venons de raconter avaient pris une heure à peine ; huit heures du soir sonnaient donc à l'horloge de Thoissey lorsque Roland se lança à la poursuite des fugitifs.

La route était toute tracée ; cinq ou six chevaux avaient laissé leurs empreintes sur la neige ; un de ces chevaux marchait l'amble.

Roland franchit les deux ou trois ruisseaux qui coupent la prairie qu'il traversait pour arriver à Belleville.

A cent pas de Belleville, il s'arrêta : là avait eu lieu une nouvelle division : deux des six cavaliers avaient pris à droite, c'est-à-dire s'étaient éloignés de la Saône ; quatre avaient pris à gauche, c'est-à-dire avaient continué leur chemin vers Belleville.

Aux premières maisons de Belleville, une troisième scission s'était opérée : trois cavaliers avaient tourné la ville ; un seul avait suivi la rue.

Roland s'attacha à celui qui avait suivi la rue, bien certain de retrouver la trace des autres.

Celui qui avait suivi la rue s'était lui-même arrêté à une jolie maison entre cour et jardin, portant le n^o 67. Il avait sonné ; quelqu'un était venu lui ouvrir. On voyait à travers la grille les pas de la personne qui était venue lui ouvrir, puis, à côté de ces pas, une autre trace : celle du cheval, que l'on menait à l'écurie.

Il était évident qu'un des compagnons de Jéhu s'était arrêté là.

Roland, en se rendant chez le maire, en exhibant ses pouvoirs, en requérant la gendarmerie, pouvait le faire arrêter à l'instant même.

Mais ce n'était point là son but, ce n'était point un individu isolé qu'il voulait arrêter : c'était toute la troupe qu'il tenait à prendre d'un coup de filet.

Il grava dans son souvenir le n^o 67 et continua son chemin.

Il traversa toute la ville, fit une centaine de pas au delà de la dernière maison sans revoir aucune trace.

Il allait retourner sur ses pas ; mais il songea que ces traces, si elles devaient reparaitre, reparaitraient à la tête du pont seulement.

En effet, à la tête du pont, il reconnut la piste de ses trois chevaux. C'étaient bien les mêmes : un des chevaux marchait l'amble.

Roland galopa sur la voie même de ceux qu'il poursuivait. En arrivant à Monceaux, même précaution : les trois cavaliers avaient tourné le village ; mais Roland était trop bon limier pour s'inquiéter de cela ; il suivit son chemin, et, à l'autre bout de Monceaux, il retrouva les traces des fugitifs.

Un peu avant Châtillon, un des trois chevaux quittait la route, prenait à droite, et se dirigeait vers un petit château situé sur une colline, à quelques pas de la route de Châtillon à Trévoux.

Cette fois, les cavaliers restants, croyant avoir assez fait pour dépister ceux qui auraient eu envie de les suivre, avaient tranquillement traversé Châtillon et pris la route de Neuville.

La direction suivie par les fugitifs réjouissait fort Roland ; ils se rendaient évidemment à Bourg ; s'ils ne s'y fussent pas rendus, ils eussent pris la route de Marlieux.

Or, Bourg était le quartier général qu'avait choisi lui-même Roland pour en faire le centre de ses opérations ; Bourg, c'était sa ville à lui, et, avec cette sûreté des souvenirs de l'enfance, il connaissait jusqu'au moindre buisson, jusqu'à la moindre mesure, jusqu'à la moindre grotte des environs.

A Neuville, les fugitifs avaient tourné le village.

Roland ne s'inquiéta pas de cette ruse déjà connue et éventée ; seulement, de l'autre côté de Neuville, il ne retrouva plus que la trace d'un seul cheval.

Mais il n'y avait point à s'y tromper : c'était celui qui marchait l'amble.

Sûr de retrouver la trace qu'il abandonnait pour un instant, Roland remonta la piste.

Les deux amis s'étaient séparés à la route de Vannas ; l'un l'avait suivie, l'autre avait contourné le village, et, comme nous l'avons dit, était revenu prendre la route de Bourg.

C'était celui-là qu'il fallait suivre ; d'ailleurs, l'allure de son cheval donnait une facilité de plus à celui qui le poursuivait, puisque son pas ne pouvait se confondre avec un autre pas.

Au reste, selon toute probabilité encore, le voyageur de la Belle-Alliance y resterait jusqu'au lendemain soir. Roland sentait à sa propre fatigue que celui-ci devait avoir besoin de se reposer.

Et Roland, pour ne point forcer son cheval et aussi pour reconnaître la route suivie, avait mis six heures à faire les douze lieues.

Trois heures sonnaient au clocher tronqué de Notre-Dame.

Qu'allait faire Roland ? S'arrêter dans quelque auberge



Roland trouva la porte du pavillon ouverte et entra.

Puis il prenait la route de Bourg, et, de Neuville à Bourg, il n'y avait d'autre village que Saint-Denis.

Au reste, il n'était pas probable que le dernier des fugitifs allât plus loin que Bourg.

Roland se remit sur la voie avec d'autant plus d'acharnement, qu'il approchait visiblement du but. En effet, le cavalier n'avait pas tourné Bourg, il s'était bravement engagé dans la ville.

Là, il parut à Roland que le cavalier avait hésité sur le chemin qu'il devait suivre, à moins que l'hésitation ne fût une ruse pour faire perdre sa trace.

Mais, au bout de dix minutes employées à suivre ces tours et ces détours, Roland fut sûr de son fait ; ce n'était point une ruse, c'était de l'hésitation.

Les pas d'un homme à pied viennent par une rue transversale, le cavalier et l'homme à pied avaient conféré un instant ; puis le cavalier avait obtenu du piéton qu'il lui servit de guide. On voyait, à partir de ce moment, des pas d'homme côtoyant les pas de l'animal.

Les uns et les autres aboutissaient à l'auberge de la Belle-Alliance.

Roland se rappela que c'était à cette auberge qu'on avait ramené le cheval blessé après l'attaque des Caronnières.

Il y avait, selon toute probabilité, connivence entre l'aubergiste et les compagnons de Jéhu.

de la ville ? Impossible ; il était trop connu à Bourg ; d'ailleurs, son cheval, équipé d'une chabraque de chasseur, donnerait des soupçons.

Une des conditions de son succès était que sa présence à Bourg fût complètement ignorée.

Il pouvait se cacher au château des Noires-Fontaines, et, là, se tenir en observation ; mais serait-il sûr de la discrétion des domestiques ?

Michel et Jacques se tairaient, Roland était sûr d'eux ; Amélie se tairait ; mais Charlotte, la fille du géolier, ne bavarderait-elle point ?

Il était trois heures du matin, tout le monde dormait ; le plus sûr pour le jeune homme était de se mettre en communication avec Michel.

Michel trouverait bien le moyen de le cacher.

Au grand regret de sa monture, qui avait sans doute flairé une auberge, Roland lui fit tourner bride et prit la route de Pont-d'Ain.

En passant devant l'église de Brou, il jeta un regard sur la caserne des gendarmes. Selon toute probabilité, les gendarmes et leur capitaine dormaient du sommeil des justes.

Roland traversa la petite aile de forêt qui enjambait par-dessus la route. La neige amortissait le bruit des pas de son cheval.

En débouchant de l'autre côté, il vit deux hommes qui

longeaient le fossé en portant un chevreuil suspendu à un petit arbre par ses quatre pattes liées.

Il lui sembla reconnaître la tournure de ces hommes.

Il piqua son cheval pour les rejoindre.

Les deux hommes avaient l'oreille au guet ; ils se retournèrent, virent un cavalier qui semblait en vouloir à eux ; ils jetèrent l'animal dans le fossé et s'enfuirent à travers champs, pour regagner la forêt de Seillon.

— Hé ! Michel ! cria Roland de plus en plus convaincu qu'il avait affaire à son jardinier.

Michel s'arrêta court ; l'autre homme continua de gagner aux champs.

— Hé ! Jacques ! cria Roland.

L'autre homme s'arrêta.

S'ils étaient reconnus, inutile de fuir ; d'ailleurs l'appel n'avait rien d'hostile : la voix était plutôt amie que menaçante.

— Tiens ! fit Jacques, on dirait M. Roland.

— Et que c'est lui tout de même, dit Michel.

Et les deux hommes, au lieu de continuer à fuir vers le bois, revinrent vers la grande route.

Roland n'avait point entendu ce qu'avaient dit les deux braconniers, mais il l'avait deviné.

— Eh ! pardieu, oui, c'est moi ! cria-t-il.

Au bout d'un instant, Michel et Jacques étaient près de lui.

Les interrogations du père et du fils se croisèrent, et il faut convenir qu'elles étaient motivées.

Roland en bourgeois, monté sur un cheval de chasseur, à trois heures du matin, sur la route de Bourg aux Noires-Fontaines !

Le jeune officier coupa court aux questions.

— Silence, braconniers ! dit-il ; que l'on mette ce chevreuil en croupe derrière moi et que l'on s'achemine vers la maison ; tout le monde doit ignorer ma présence aux Noires-Fontaines, même ma sœur.

Roland parlait avec la fermeté d'un militaire, et chacun savait que, lorsqu'une fois il avait donné un ordre, il n'y avait point à répliquer.

On ramassa le chevreuil, on le mit en croupe derrière Roland, et les deux hommes, prenant le grand trot, suivirent le petit trot du cheval.

Il restait à peine un quart de lieue à faire.

Il se fit en dix minutes.

A cent pas du château, Roland s'arrêta.

Les deux hommes furent envoyés en éclaireurs, pour s'assurer que tout était calme.

L'exploration achevée, ils firent signe à Roland de venir.

Roland vint, descendit de cheval, trouva la porte du pavillon ouverte et entra.

Michel conduisit le cheval à l'écurie et porta le chevreuil à l'office ; car Michel appartenait à cette honorable classe de braconniers qui tuent le gibier pour le plaisir de le tuer, et non pour l'intérêt de le vendre.

Il ne fallait s'inquiéter ni du cheval ni du chevreuil ; Amélie ne se préoccupait pas plus de ce qui se passait à l'écurie que de ce qu'on lui servait à table.

Pendant ce temps, Jacques allumait du feu.

En revenant, Michel apporta un reste de gigot et une demi-douzaine d'œufs destinés à faire une omelette ; Jacques prépara un lit dans un cabinet.

Roland se rechauffa et soupa sans prononcer une parole.

Les deux hommes le regardaient avec un étonnement qui n'était point exempt d'une certaine inquiétude.

Le bruit de l'expédition de Seillon s'était répandu, et l'on disait tout bas que c'était Roland qui l'avait dirigée.

Il était évident qu'il revenait pour quelque expédition du même genre.

Lorsque Roland eut soupé, il releva la tête et appela Michel.

— Ah ! tu étais là ? fit Roland.

— J'attendais les ordres de monsieur.

— Voici mes ordres ; écoute-moi bien.

— Je suis tout oreilles.

— Il s'agit de vie et de mort ; il s'agit de plus encore : il s'agit de mon honneur.

— Parlez, monsieur Roland.

Roland tira sa montre.

— Il est cinq heures. A l'ouverture de l'auberge de la Belle-Alliance, tu seras là comme si tu passais, tu l'arrêteras à causer avec celui qui l'ouvrira.

— Ce sera probablement Pierre.

— Pierre ou un autre, tu sauras de lui quel est le voyageur qui est arrivé chez son maître sur un cheval marchant l'amble ; tu sais ce que c'est, l'amble ?

— Parbleu ! c'est un cheval qui marche comme les ours, les deux jambes du même côté à la fois.

— Bravo. Tu pourras bien savoir aussi, n'est-ce pas, si le voyageur est disposé à partir ce matin, ou s'il paraît devoir passer la journée à l'hôtel.

— Pour sûr, je le saurai.

— Eh bien, quand tu sauras tout cela, tu viendras me le dire ; mais le plus grand silence sur mon séjour ici. Si l'on te demande des nouvelles, on a reçu une lettre de moi hier ; je suis à Paris, près du premier consul.

— C'est convenu.

Michel partit. Roland se coucha et s'endormit, laissant à Jacques la garde du pavillon.

Lorsque Roland se réveilla, Michel était de retour.

Il savait tout ce que son maître lui avait recommandé de savoir.

Le cavalier arrivé dans la nuit devait repartir dans la soirée, et, sur le registre des voyageurs que chaque aubergiste était forcé de tenir régulièrement à cette époque, on avait écrit :

« Samedi, 30 pluviôse, dix heures du soir : le citoyen Valensolle, arrivant de Lyon, allant à Genève. »

Ainsi l'alibi était préparé, puisque le registre faisait foi que le citoyen Valensolle était arrivé à dix heures du soir et qu'il était impossible qu'il eût arrêté, à huit heures et demie, la malle à la Maison-Blanche, et qu'il fût entré à dix heures à l'hôtel de la Belle-Alliance.

Mais ce qui préoccupa le plus Roland, c'est que celui qu'il avait suivi une partie de la nuit, et dont il venait de découvrir la retraite et le nom, n'était autre que le témoin d'Alfred de Barjols, tué par lui en duel à la fontaine de Vauluse, témoin qui, selon toute probabilité, avait joué le rôle du fantôme dans la chartreuse de Seillon.

Les compagnons de Jéhu n'étaient donc pas des voleurs ordinaires, mais, au contraire, comme le bruit en courait, des gentilshommes de bonne famille, qui, tandis que les nobles bretons risquaient leur vie dans l'Ouest pour la cause royaliste, affrontaient, de leur côté, l'échafaud pour faire passer aux combattants l'argent recueilli à l'autre bout de la France dans leurs hasardeuses expéditions.

NLVI

UNE INSPIRATION

Nous avons vu que, dans la poursuite qu'il avait faite la nuit précédente, Roland eût pu faire arrêter un ou deux de ceux qu'il poursuivait.

Il pouvait en faire autant de M. de Valensolle, qui, probablement, faisait ce qu'avait fait Roland, c'est-à-dire prenait un jour de repos après une nuit de fatigue.

Il lui suffisait, pour cela, d'écrire un petit mot au capitaine de gendarmerie, ou au chef de brigade de dragons qui avait fait avec lui l'expédition de Seillon : leur honneur était engagé dans l'affaire, on cernait M. de Valensolle dans son lit, on en était quitte pour deux coups de pistolet, c'est-à-dire pour deux hommes tués ou blessés, et M. de Valensolle était pris.

Mais l'arrestation de M. de Valensolle donnait l'éveil au reste de la troupe, qui se mettait à l'instant même en sûreté en traversant la frontière.

Il valait donc mieux s'en tenir à la première idée de Roland, c'est-à-dire temporiser, suivre les différentes

pistes qui devaient converger à un même centre, et, au risque d'un véritable combat, jeter le filet sur toute la compagnie.

Pour cela, il ne fallait point arrêter M. de Valensolle ; il fallait continuer de le suivre dans son prétendu voyage à Genève, qui n'était, vraisemblablement, qu'un prétexte pour dérouter les investigations.

Il fut convenu cette fois que Roland, qui, si bien déguisé qu'il fût, pouvait être reconnu, resterait au pavillon, et que ce seraient Michel et Jacques qui, pour cette nuit, détourneraient le gibier.

Selon toute probabilité, M. de Valensolle ne se mettrait en voyage qu'à la nuit close.

Roland se fit renseigner sur la vie que menait sa sœur depuis le départ de sa mère.

Depuis le départ de sa mère, Amélie n'avait pas une seule fois quitté le château des Noires-Fontaines. Ses habitudes étaient les mêmes, moins les sorties habituelles qu'elle faisait avec Madame de Montrevel.

Elle se levait à sept ou huit heures du matin, dessinait ou faisait de la musique jusqu'au déjeuner ; après le déjeuner, elle lisait ou s'occupait de quelque ouvrage de tapisserie, ou bien encore profitait d'un rayon de soleil pour descendre jusqu'à la rivière avec Charlotte ; parfois elle appelait Michel, faisait détacher la petite barque, et, bien enveloppée dans ses fourrures, remontait la Reyssouse jusqu'à Montagnac ou la descendait jusqu'à Saint-Just, puis rentrait sans jamais avoir parlé à personne ; dînait ; après son dîner, montait dans sa chambre avec Charlotte, et, à partir de ce moment, ne paraissait plus.

À six heures et demie, Michel et Jacques pouvaient donc décamper sans que personne au monde s'inquiât de ce qu'ils étaient devenus.

À six heures Michel et Jacques prirent leurs blouses, leurs carniers, leurs fusils, et partirent.

Ils avaient reçu leurs instructions :

Suivre le cheval marchant l'amble jusqu'à ce qu'on sût où il menait son cavalier, ou jusqu'à ce que l'on perdît sa trace.

Michel devait aller s'embusquer en face de la ferme de la Belle-Alliance ; Jacques, se placer à la patte-d'oie que forment, en sortant de Bourg, les trois routes de Saint-Amour, de Saint-Claude et de Nantua.

Cette dernière est en même temps celle de Genève.

Il était évident qu'à moins de revenir sur ses pas, ce qui n'était pas probable, M. de Valensolle prendrait une de ces trois routes.

Le père partit d'un côté, le fils de l'autre

Michel remonta vers la ville par la route de Pont-d'Ain, en passant devant l'église de Brou.

Jacques traversa la Reyssouse, suivit la rive droite de la petite rivière et se trouva, en appuyant d'une centaine de pas hors du faubourg, à l'angle aigu que formaient les trois routes en aboutissant à la ville.

Au même moment, à peu près, où le fils prenait son poste, le père devait être arrivé au sien.

En ce moment encore, c'est à-dire vers sept heures du soir, interrompant la solitude et le silence accoutumés du château des Noires-Fontaines, une voiture de poste s'arrêtait devant la grille, et un domestique en livrée tirait la chaîne de fer de la sonnette.

C'eût été l'office de Michel d'ouvrir, mais Michel était où vous savez.

Amélie et Charlotte comptaient probablement sur lui, car le tintement de la cloche se renouvela trois fois sans que personne vint ouvrir.

Enfin, la femme de chambre parut au haut de l'escalier. Elle s'approcha timidement, appelant Michel.

Michel ne répondit point.

Enfin, protégée par la grille, Charlotte se hasarda à s'approcher.

Malgré l'obscurité, elle reconnut le domestique.

— Ah ! c'est vous, monsieur James ? s'écria-t-elle un peu rassurée.

James était le domestique de confiance de sir John.

— Oh ! oui, dit le domestique, ce était moi, mademoiselle Charlotte, ou plutôt ce était milord.

En ce moment, la portière s'ouvrit et l'on entendit la voix de sir John qui disait :

— Mademoiselle Charlotte, veuillez dire à votre maîtresse que j'arrive de Paris et que je viens m'inscrire chez elle, non pas pour être reçu ce soir, mais pour lui demander la permission de me présenter demain, si elle veut bien m'accorder cette faveur ; demandez-lui l'heure à laquelle je serai le moins indiscret.

Mademoiselle Charlotte avait une grande considération pour milord ; aussi s'empressa-t-elle de s'acquitter de la commission.

Cinq minutes après, elle revenait annoncer à milord qu'il serait reçu le lendemain, de midi à une heure.

Roland savait ce que venait faire milord ; dans son esprit, le mariage était décidé, et sir John était son beau-frère.

Il hésita un instant pour savoir s'il se ferait reconnaître à lui et s'il le mettrait de moitié dans ses projets ; mais il réfléchit que lord Tanlay n'était pas homme à le laisser opérer seul. Il avait une revanche à prendre avec les compagnons de Jéhu ; il voudrait accompagner Roland dans l'expédition, quelle qu'elle fût. L'expédition, quelle qu'elle fût, serait dangereuse, et il pourrait lui arriver malheur.

La chance qui accompagnait Roland — et Roland l'avait éprouvé — ne s'étendait point à ses amis ; sir John, grièvement blessé, en était revenu à grand-peine ; le chef de brigade des chasseurs avait été tué roide.

Il laissa donc sir John s'éloigner sans donner signe d'existence.

Quant à Charlotte, elle ne parut nullement étonnée que Michel n'eût point été là pour ouvrir ; on était évidemment habitué à ses absences, et ces absences ne préoccupaient ni la femme de chambre ni sa maîtresse.

Au reste, Roland s'expliqua cette espèce d'insouciance ; Amélie, faible devant un douleur morale, inconnue à Roland, qui attribuait à de simples crises nerveuses les variations de caractère de sa sœur, Amélie eût été grande et forte devant un danger réel.

De là sans doute venait le peu de crainte que les deux jeunes filles avaient à rester seules dans un château isolé, et sans autres gardiens que deux hommes qui passaient leurs nuits à braconner.

Quant à nous, nous savons comment Michel et son fils, en s'éloignant, servaient les désirs d'Amélie bien mieux qu'en restant au château ; leur absence faisait le chemin libre à Morgan, et c'était tout ce que demandait Amélie.

La soirée et une partie de la nuit s'écoulèrent sans que Roland eût aucune nouvelle.

Il essaya de dormir, mais dormit mal ; il croyait, à chaque instant, entendre rouvrir la porte.

Le jour commençait en réalité de percer à travers les volets lorsque la porte s'ouvrit.

C'étaient Michel et Jacques qui rentraient.

Voici ce qui s'était passé.

Chacun s'était rendu à son poste : Michel à la porte de l'auberge, Jacques à la patte-d'oie.

À vingt pas de l'auberge, Michel avait trouvé Pierre ; en trois mots, il s'était assuré que M. de Valensolle était toujours à l'auberge ; celui-ci avait annoncé qu'ayant une longue route à faire, il laisserait reposer son cheval et ne partirait que dans la nuit.

Pierre ne doutait point que le voyageur ne partît pour Genève, comme il l'avait dit.

Michel proposa à Pierre de boire un verre de vin ; s'il manquait l'affût du soir, il lui resterait l'affût du matin.

Pierre accepta. Dès lors Michel était bien sûr d'être prévenu ; Pierre était garçon d'écurie ; rien ne pouvait se faire, dans le département dont il était chargé, sans qu'il en eût avis.

Cet avis, un gamin attaché à l'hôtel promit de le lui donner, et reçut en récompense, de Michel, trois charges de poudre pour faire des fusées.

À minuit, le voyageur n'était pas encore parti ; on avait bu quatre bouteilles de vin, mais Michel s'était ménagé ; sur ces quatre bouteilles, il avait trouvé moyen d'en vider trois dans le verre de Pierre, où, bien entendu, elles n'étaient pas restées.

À minuit, Pierre rentra pour s'informer ; mais alors qu'allait faire Michel ? le cabaret fermait, et Michel

avait encore quatre heures à attendre jusqu'à l'affecté du matin.

Pierre offrit à Michel un lit de paille dans l'écurie ; il aurait chaud et serait doucement couché.

Michel accepta.

Les deux amis entrèrent par la grande porte, bras dessus, bras dessous ; Pierre trébuchait, Michel faisait semblant de trébucher.

A trois heures du matin, le domestique de l'hôtel appela Pierre.

Le voyageur voulait partir.

Michel pretexta que l'heure de l'affecté était arrivée, et se leva.

Sa toilette n'était pas longue à faire : il s'agissait de secouer la paille qui pouvait s'être attachée à sa blouse, à son carnier ou à ses cheveux.

Après quoi, Michel prit congé de son ami Pierre et alla s'embusquer au coin d'une rue.

Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit, un cavalier sortit de l'hôtel : le cheval de ce cavalier marchait l'amble.

C'était bien M. de Valensolle.

Il prenait les rues qui conduisaient à la route de Genève.

Michel le suivait sans affectation, en sifflant un air de chasse.

Seulement, Michel ne pouvait courir, il eût été remarqué ; il résulta de cette difficulté qu'en un instant il eut perdu de vue M. de Valensolle.

Restait Jacques, qui devait attendre le jeune homme à la patte-d'oie.

Mais Jacques était à la patte-d'oie depuis plus de six heures, par une nuit d'hiver, avec un froid de cinq ou six degrés !

Jacques avait-il eu le courage de rester six heures les pieds dans la neige, à battre la semelle contre les arbres de la route ?

Michel prit au galop par les rues et ruelles, raccourcissant le chemin ; mais cheval et cavalier, quelque hâte qu'il y eût mise, avaient été plus vite que lui.

Il arriva à la patte-d'oie.

La route était solitaire.

La neige, foulée pendant toute la journée de la veille, qui était un dimanche, ne permettait pas de suivre la trace du cheval, perdue dans la boue du chemin.

Aussi Michel ne s'inquiéta-t-il point de la trace du cheval ; c'était chose inutile, c'était du temps perdu.

Il s'occupa de savoir ce qu'avait fait Jacques.

Son coup d'œil de braconnier le mit bientôt sur la voie.

Jacques avait stationné au pied d'un arbre ; combien de temps ? Cela était difficile à dire, assez longtemps, en tout cas, pour avoir froid : la neige était battue par ses gros souliers de chasse.

Il avait essayé de se réchauffer en marchant de long en large.

Puis, tout à coup, il s'était souvenu sans doute qu'il y avait, de l'autre côté de la route, une de ces petites huttes bâties avec de la terre, où les cantonniers vont chercher un abri contre la pluie.

Il avait descendu le fossé, avait traversé le chemin ; on pouvait suivre sur les bas côtés la trace perdue un instant sur le milieu de la route.

Cette trace formait une diagonale allant droit à la hutte.

Il était évident que c'était dans cette hutte que Jacques avait passé la nuit.

Maintenant, depuis quand en était-il sorti ? et pourquoi en était-il sorti ?

Depuis quand il en était sorti ? La chose n'était guère appréciable, tandis qu'au contraire le piqueur le plus malhabile eût reconnu pourquoi il en était sorti.

Il en était sorti pour suivre M. de Valensolle.

Le même pas qui avait abouti à la hutte en sortait et s'éloignait dans la direction de Ceyzeriat.

Le cavalier avait donc bien réellement pris la route de Genève : le pas de Jacques le disait clairement.

Ce pas était allongé comme celui d'un homme qui court, et il suivait, en dehors du fossé, du côté des champs, la ligne d'arbres qui pouvait le dérober à la vue du voyageur.

En face d'une auberge borgne, d'une de ces auberges au-dessus de la porte cochère desquelles sont écrits ces mots : *ici on donne à boire et à manger, loge à pied et à cheval*, les pas s'arrêtaient.

Il était évident que le voyageur avait fait halte dans cette auberge, puisque à vingt pas de là Jacques avait fait lui-même halte derrière un arbre.

Seulement, au bout d'un instant, probablement quand la porte s'était refermée sur le cavalier et le cheval, Jacques avait quitté son arbre, avait traversé la route, cette fois avec hésitation et à petits pas, et s'était dirigé non point vers la porte, mais vers la fenêtre.

Michel emboîta son pas dans celui de son fils et arriva à la fenêtre ; à travers le volet mal joint, on pouvait, quand l'intérieur était éclairé, voir dans l'intérieur ; mais alors l'intérieur était sombre, et l'on ne voyait rien.

C'était pour voir dans l'intérieur que Jacques s'était approché de la fenêtre ; sans doute l'intérieur avait été éclairé un instant, et Jacques avait vu.

Où était-il allé en quittant la fenêtre ?

Il avait tourné autour de la maison en longeant le mur ; on pouvait aisément le suivre dans cette excursion : la neige était vierge.

Quant à son but en contournant la maison, il n'était pas difficile à deviner. Jacques, en garçon de sens, avait bien pensé que le cavalier n'était point parti à trois heures du matin, en disant qu'il allait à Genève, pour s'arrêter à un quart de lieue du bourg dans une parcellle auberge.

Il avait dû sortir par quelque porte de derrière.

Jacques contournait donc la muraille dans l'espérance de retrouver, de l'autre côté de la maison, la trace du cheval ou tout au moins celle du cavalier.

En effet, à partir d'une petite porte de derrière donnant sur la forêt qui s'étend de Cotrez à Ceyzeriat, on pouvait suivre une trace de pas s'avancant en ligne directe vers la lisière du bois.

Ces pas étaient ceux d'un homme élégamment chaussé, et chaussé en cavalier.

Ses éperons avaient laissé trace sur la neige.

Jacques n'avait pas hésité, il avait suivi les pas.

On voyait la trace de son gros soulier près de celle de la fine botte, du large pied du paysan près du pied élégant du citadin.

Il était cinq heures du matin, le jour allait venir ; Michel résolut de ne pas aller plus loin.

Du moment où Jacques était sur la piste, le jeune braconnier valait le vieux. Michel fit un grand tour par la plaine, comme s'il revenait de Ceyzeriat, et résolut d'entrer dans l'auberge et d'y attendre Jacques.

Jacques comprendrait que son père avait dû le suivre et qu'il s'était arrêté à la maison isolée.

Michel frappa au contrevent, se fit ouvrir ; il connaissait l'hôte, habitué à le voir dans ses exercices nocturnes, lui demanda une bouteille de vin, se plaignit d'avoir fait buisson creux, et demanda, tout en buvant, la permission d'attendre son fils, qui était à l'affecté de son côté, et qui peut-être aurait été plus heureux que lui.

Il va sans dire que la permission fut facile à obtenir.

Michel avait eu soin de faire ouvrir les volets pour voir sur la route.

Au bout d'un instant, on frappa aux carreaux.

C'était Jacques.

Son père l'appela.

Jacques avait été aussi malheureux que son père : il n'avait rien tué.

Jacques était gelé.

Une brassée de bois fut jetée sur le feu, un second verre apporté. Jacques se réchauffa et but.

Puis, comme il fallait rentrer au château des Noires-Fontaines avec le jour, pour qu'on ne s'aperçût point de l'absence des deux braconniers, Michel paya la bouteille de vin et la flambée, et tous deux partirent.

Ni l'un ni l'autre n'avaient dit devant l'hôte un mot de ce qui les préoccupait ; il ne fallait point que l'on soupçonnât qu'ils fussent en quête d'autre chose que du gibier.

Mais, une fois de l'autre côté du seuil, Michel se rapprocha vivement de son fils.

Alors, Jacques lui raconta qu'il avait suivi les traces assez avant dans la forêt, mais qu'arrivé à un carrefour, il avait vu tout à coup se lever devant lui un homme armé d'un fusil, et que cet homme lui avait demandé ce qu'il venait faire à cette heure dans le bois.

Jacques avait répondu qu'il cherchait un affût.

— Alors, allez plus loin, avait répondu l'homme, car, vous le voyez, cette place est prise.

piste de M. de Valensolle, il avait gagné au large, avait rejoint la grande route à travers champs et était revenu vers le cabaret, où il espérait retrouver son père et où il l'avait retrouvé en effet.

Ils étaient arrivés tous deux au château des Noiresfontaines, on le sait déjà, au moment où les premiers rayons du jour pénétraient à travers les volets.

Tout ce que nous venons de dire fut raconté à Ro-



Son regard plongeait sur le camp des Compagnons de Jehu.

Jacques avait reconnu la justesse de la réclamation et avait, en effet, été cent pas plus loin.

Mais, au moment où il obliquait à gauche pour rentrer dans l'enceinte dont il avait été écarté, un autre homme, armé comme le premier, s'était tout aussi inopinément levé devant lui, lui adressant la même question.

Jacques n'avait pas d'autre réponse à faire que la réponse déjà faite :

— Je cherche un affût.

L'homme alors lui avait montré du doigt la lisière de la forêt, et, d'un ton presque menaçant, lui avait dit :

— Si j'ai un conseil à vous donner, mon jeune ami, c'est d'aller là-bas ; je crois qu'il fait meilleur là-bas qu'ici.

Jacques avait suivi le conseil, ou du moins avait fait semblant de le suivre ; car, arrivé à l'endroit indiqué, il s'était glissé le long du fossé, et, convaincu de l'impossibilité de retrouver, en ce moment du moins, la

land avec une foule de détails que nous omettons, et qui n'eurent pour résultat que de convaincre le jeune officier que les deux hommes, armés de fusils qui s'étaient levés à l'approche de Jacques, n'étaient autres, tout braconniers qu'ils semblaient être, que des compagnons de Jehu.

Mais quel pouvait être leur repaire ? Il n'y avait de ce côté-là ni couvent abandonné, ni ruines.

Tout à coup, Roland se frappa la tête.

— Oh ! bêtise que je suis ! dit-il ; comment n'avais-je point songé à cela ?

Un sourire de triomphe passa sur ses lèvres, et, s'adressant aux deux hommes, désespérés de ne point lui apporter de nouvelles plus précises :

— Mes enfants, dit-il, je sais tout ce que je voulais savoir. Couchez-vous et dormez tranquilles ; vous l'avez, pardieu, bien mérité !

Et, de son côté, donnant l'exemple, Roland dormit en homme qui vient de résoudre un problème de la

plus haute importance, qu'il a longtemps creuse inutilement.

L'idée lui était venue que les compagnons de Jéhu avaient abandonné la chartreuse de Scillon pour les grottes de Ceyzeriat, et en même temps il s'était rappelé la communication souterraine qui existait entre cette grotte et l'église de Brou.

XLVII

UNE RECONNAISSANCE

Le même jour, usant de la permission qui lui avait été accordée la veille, sir John se présenta entre midi et une heure chez Mademoiselle de Montrevel.

Tout se passa comme l'avait désiré Morgan. Sir John fut reçu comme un ami de la famille, lord Tanlay fut reçu comme un prétendant dont la recherche honorait.

Amélie n'opposa aux desirs de son frère et de sa mère, aux ordres du premier consul, que l'état de sa santé; c'était demander du temps. Lord Tanlay s'inclina; il obtenait autant qu'il avait espéré obtenir, il était agréé.

Cependant il comprit que sa présence trop prolongée à Bourg serait inconvenante, Amélie se trouvant éloignée, toujours par ce prétexte de santé, de sa mère et de son frère.

En conséquence, il annonça à Amélie une seconde visite pour le lendemain et son départ pour la même soirée.

Il attendait, pour la revoir, ou qu'Amélie vint à Paris ou que Madame de Montrevel revint à Bourg. Cette seconde circonstance était la plus probable, Amélie disant qu'elle avait besoin du printemps et de l'air natal pour aider au retour de sa santé.

Grâce à la délicatesse parfaite de sir John, les desirs d'Amélie et de Morgan étaient accomplis, les deux amants avaient devant eux du temps et de la solitude.

Michel sut ces détails de Charlotte, et Roland les sut de Michel.

Roland résolut de laisser partir sir John avant de rien tenter.

Mais cela ne l'empêcha point de lever un dernier doute.

La nuit venue, il prit un costume de chasseur, jeta sur ce costume la blouse de Michel, abrita son visage sous un large chapeau, passa une paire de pistolets dans le ceinturon de son couteau, et se hasarda sur la route des Noires-Fontaines à Bourg.

Il s'arrêta à la caserne de gendarmerie et demanda à parler au capitaine.

Le capitaine était dans sa chambre; Roland monta et se fit reconnaître; puis, comme il n'était que huit heures du soir et qu'il pouvait être reconnu par quelque passant, il éteignit la lampe.

Les deux hommes restèrent dans l'obscurité.

Le capitaine savait déjà ce qui s'était passé, trois jours auparavant, sur la route de Lyon, et, certain que Roland n'avait pas été tué, il s'attendait à sa visite.

A son grand étonnement, Roland ne venait lui demander qu'une seule chose, ou plutôt que deux choses: la clef de l'église de Bourg et une pince.

Le capitaine lui remit les deux objets demandés et offrit à Roland de l'accompagner dans son excursion; mais Roland refusa: il était évident qu'il avait été trahi par quelqu'un lors de son expédition de la Maison-Blanche; il ne voulait pas s'exposer à un second échec.

Aussi recommanda-t-il au capitaine de ne parler à personne de sa présence et d'attendre son retour, quand même ce retour tarderait d'une heure ou deux.

Le capitaine s'y engagea.

Roland, sa clef à la main droite, sa pince à la main gauche, gagna sans bruit la porte latérale de l'église,

l'ouvrit, la referma et se trouva en face de la muraille de fourrage.

Il écouta: le plus profond silence régnait dans l'église solitaire.

Il rappela ses souvenirs de jeunesse, s'orienta, mit la clef dans sa poche, et escalada la muraille de foin, qui avait une quinzaine de pieds de haut, et formait une espèce de plate-forme; puis, comme on descend d'un rempart au moyen d'un talus, par une espèce de talus, il se laissa glisser jusqu'au sol, tout pavé de dalles mortuaires.

Le chœur était vide, grâce au jubé qui le protégeait d'un côté, et grâce aux murailles qui l'encadraient à droite et à gauche.

La porte du jubé était ouverte: Roland pénétra donc sans difficulté dans le chœur.

Il se trouva en face du monument de Philibert le Beau.

A la tête du prince se trouvait une grande dalle carrée: c'était celle par laquelle on descendait dans les caveaux souterrains.

Roland connaissait ce passage; car, arrivé près de la dalle, il s'agenouilla, cherchant avec sa main la jointure de la pierre.

Il la trouva, se releva, introduisit la pince dans la rainure et souleva la dalle.

D'une main, il la soutint au-dessus de sa tête, tandis qu'il descendait dans le caveau.

Puis lentement il la laissa retomber.

On eût dit que, volontairement, le visiteur nocturne se séparait du monde des vivants et descendait dans le monde des morts.

Et ce qui devait paraître étrange à celui qui voit dans le jour et dans les ténèbres, sur la terre comme dessous, c'était l'impassibilité de cet homme qui côtoyait les morts pour découvrir les vivants, et qui, malgré l'obscurité, la solitude, le silence, ne frissonnait même pas au contact des marbres funèbres.

Il alla tâtonnant au milieu des tombes, jusqu'à ce qu'il eût reconnu la grille qui donnait dans le souterrain.

Il explora la serrure; elle était fermée au pêne seulement. Il introduisit l'extrémité de sa pince entre le pêne et la gâche, et poussa légèrement.

La grille s'ouvrit.

Il tira la porte, mais sans la fermer, afin de pouvoir revenir sur ses pas, et dressa la pince dans son angle.

Puis, l'oreille tendue, la pupille dilatée, tous les sens surexcités par le désir d'entendre, le besoin de respirer, l'impossibilité de voir, il s'avança lentement, un pistolet tout armé d'une main, et s'appuyant, de l'autre, à la paroi de la muraille.

Il marcha ainsi un quart d'heure.

Quelques gouttes d'eau glacée, en filtrant à travers la voûte du souterrain et en tombant sur ses mains et sur ses épaules, lui avaient appris qu'il passait au-dessous de la Reyssouse.

Au bout de ce quart d'heure de marche, il trouva la porte qui communiquait du souterrain dans la carrière. Il fit halte un instant; il respirait plus librement, en outre, il lui semblait entendre des bruits lointains, et voir voltiger sur les piliers de pierre qui soutenaient la voûte comme des luciers de feux follets.

On eût pu croire, en ne distinguant que la forme de ce sombre écouteur, que c'était de l'hésitation; mais, si l'on eût pu voir sa physionomie, on eût compris que c'était de l'espérance.

Il se remit en chemin, se dirigeant vers les luciers qu'il avait cru apercevoir, vers ce bruit qu'il avait cru entendre.

A mesure qu'il approchait, le bruit arrivait à lui plus distinct, la lumière lui apparaissait plus vive.

Il était évident que la carrière était habitée; par qui? il n'en savait rien encore; mais il allait le savoir.

Il n'était plus qu'à dix pas du carrefour de granit que nous avons signalé à notre première descente dans la grotte de Ceyzeriat. Il se colla contre la muraille, s'avançant imperceptiblement; on eût dit, au milieu de l'obscurité, un bas-relief mobile.

Enfin, sa tête arriva à dépasser un angle, et son regard plongea sur ce que l'on pouvait appeler le camp des compagnons de Jéhu.

Ils étaient douze ou quinze occupés à souper.

Il prit à Roland une folle envie : c'était de se précipiter au milieu de tous ces hommes, de les attaquer seul, et de combattre jusqu'à la mort.

Mais il comprima ce désir insensé, releva la tête avec la même lenteur qu'il l'avait avancée, et, les yeux pleins de lumière, le cœur plein de joie, sans avoir été entendu, sans avoir été soupçonné, il revint sur ses pas, reprenant le chemin qu'il venait de faire.

Ainsi, tout lui était expliqué : l'abandon de la chartreuse de Seillon, la disparition de M. de Valensolle, les faux braconniers placés aux environs de l'ouverture de la grotte de Ceyzeriat.

Cette fois, il allait donc prendre sa vengeance, et la prendre terrible, la prendre mortelle.

Mortelle, car, de même qu'il soupçonnait qu'on l'avait épargné, il allait ordonner d'épargner les autres ; seulement, lui, on l'avait épargné pour la vie ; les autres, on allait les épargner pour la mort.

A la moitié du retour à peu près, il lui sembla entendre du bruit derrière lui ; il se retourna et crut voir le rayonnement d'une lumière.

Il doubla le pas ; une fois la porte dépassée, il n'y avait plus à s'égarer : ce n'était plus une carrière aux mille détours, c'était une voûte étroite, rigide, aboutissant à une grille funéraire.

Au bout de dix minutes, il passait de nouveau sous la rivière ; une ou deux minutes après, il touchait la grille du bout de sa main étendue.

Il prit sa pince où il l'avait laissée, entra dans le caveau, tira la grille après lui, la referma doucement et sans bruit, guidé par les tombeaux retrouvés l'escalier, poussa la dalle avec sa tête et se retrouva sur le sol des vivants.

Là, relativement, il faisait jour.

Il sortit du cœur, repoussa la porte du jubé, afin de la remettre dans le même état où il l'avait trouvée, escalada le talus, traversa la plate-forme et redescendit de l'autre côté.

Il avait conservé la clef ; il ouvrit la porte et se trouva dehors.

Le capitaine de gendarmerie l'attendait ; il conféra quelques instants avec lui, puis tous deux sortirent ensemble.

Tous deux rentrèrent à Bourg par le chemin de ronde pour ne pas être vus, prirent la porte des halles, la rue de la Révolution, la rue de la Liberté, la rue d'Espagne, devenue la rue Simonneau. Puis Roland s'enfonça dans un des angles de la rue du Greffe et attendit.

Le capitaine de gendarmerie continua seul son chemin.

Il allait rue des Ursules, devenue depuis sept ans la rue des Casernes ; c'était là que le chef de brigade des dragons avait son logement, et il venait de se mettre au lit au moment où le capitaine entra dans sa chambre ; celui-ci lui dit deux mots tout bas, et en hâte le chef de brigade s'habilla et sortit.

Au moment où le chef de brigade des dragons et le capitaine de gendarmerie apparaissaient sur la place, une ombre se détachait de la muraille et s'approchait d'eux.

Cette ombre, c'était Roland.

Les trois hommes restèrent en conférence dix minutes, Roland donnant des ordres, les deux autres l'écoutant et l'approuvant.

Puis ils se séparèrent.

Le chef de brigade rentra chez lui ; Roland et le capitaine de gendarmerie, par la rue de l'Etoile, les degrés des Jacobins et la rue du Bourgneuf, regagnèrent le chemin de ronde, puis, en diagonale, ils allèrent rejoindre la route de Pont-d'Ain.

Roland laissa, en passant, le brigadier de gendarmerie à la caserne et continua son chemin.

Vingt minutes après, pour ne pas réveiller Amélie, au lieu de sonner à la grille, il frappait au volet de Michel ; Michel ouvrait le volet, et, d'un seul bond, Roland — dévoré de cette fièvre qui s'emparait de lui lorsqu'il courait ou même rêvait tout simplement quelque danger — sautait dans le pavillon.

Il n'eût point réveillé Amélie, eût-il sonné à la porte, car Amélie ne dormait point.

Charlotte, qui, elle aussi, de son côté, arrivait de la ville sous prétexte d'aller voir son père, mais, en réalité, pour faire parvenir une lettre à Morgan, avait trouvé Morgan et rapportait la réponse à sa maîtresse.

Amélie lisait cette réponse ; elle était conçue en ces termes :

« Amour à moi !

« Oui, tout va bien de ton côté, car tu es l'ange, mais j'ai bien peur que tout n'aille mal du mien, moi qui suis le démon.

« Il faut absolument que je te voie, que je te presse dans mes bras, que je te serre contre mon cœur ; je ne sais quel pressentiment plane au-dessus de moi, je suis triste à mourir.

« Envoie demain Charlotte s'assurer que sir John est bien parti ; puis, lorsque tu auras acquis la certitude de ce départ, fais le signal accoutumé.

« Ne l'éffraye point, ne me parle point de la neige, ne me dis pas que l'on verra mes pas.

« Ce n'est pas moi, cette fois, qui irai à toi, c'est toi qui viendras à moi ; comprends-tu bien ? tu peux te promener dans le parc, personne n'ira suivre la trace de tes pas.

« Tu te couvriras de ton châle le plus chaud, de tes fourrures les plus épaisses ; puis, dans la barque amarée sous les saules, nous passerons une heure en changeant de rôle. D'habitude, je te dis mes craintes et tu me dis tes espérances ; demain, mon adorée Amélie, c'est toi qui me diras tes espérances et moi qui te dirai mes craintes.

« Seulement, aussitôt le signal fait, descends ; je t'attendrai à Montagnac, et, de Montagnac à la Reyssouse, il n'y a pas, pour moi qui t'aime, cinq minutes de chemin.

« Au revoir, ma pauvre Amélie ! si tu ne m'eusses pas rencontré, tu eusses été heureuse entre les heureuses.

« La fatalité m'a mis sur ton chemin, et j'ai, j'en ai bien peur, fait de toi une martyre.

« Ton CHARLES.

« A demain, n'est-ce pas ? à moins d'obstacle surhumain. »

XLVIII

OU LES PRESENTIMENTS DE MORGAN SE RÉALISENT

Rien de plus calme et de plus serein souvent que les heures qui précèdent une grande tempête.

La journée fut belle et sereine, une de ces belles journées de février où, malgré le froid piquant de l'atmosphère, où malgré le blanc linceul qui couvre la terre, le soleil sourit aux hommes et leur promet le printemps.

Sir John vint sur le midi faire à Amélie sa visite d'adieu. Sir John avait ou croyait avoir la parole d'Amélie ; cette parole lui suffisait. Son impatience était toute personnelle ; mais Amélie, en accueillant sa recherche, quoiqu'elle eût laissé l'époque de leur union dans le vague de l'avenir, avait comblé toutes ses espérances.

Il s'en rapportait pour le reste au désir du premier consul et à l'amitié de Roland.

Il retournait donc à Paris pour faire sa cour à Madame de Montrevel, ne pouvant rester pour la faire à Amélie.

Un quart d'heure après la sortie de sir John du château des Noires-Fontaines, Charlotte à son tour prenait le chemin de Bourg.

Vers les quatre heures, elle venait rapporter à Amélie qu'elle avait vu de ses yeux sir John monter en voiture à la porte de l'hôtel de France et partir par la route de Mâcon.

Amélie pouvait donc être parfaitement tranquille de ce côté. Elle respira.

Amélie avait tenté d'inspirer à Morgan une tranquillité qu'elle n'avait point elle-même; depuis le jour où Charlotte lui avait révélé la présence de Roland à Bourg, elle avait pressenti comme Morgan que l'on approchait d'un dénouement terrible. Elle connaissait tous les détails des événements arrivés à la chartreuse de Seillon; elle voyait la lutte engagée entre son frère et son amant, et, rassurée sur le sort de son frère, grâce à la recommandation faite par le chef des compagnons de Jéhu, elle tremblait pour la vie de son amant.

De plus, elle avait appris l'arrestation de la malle de Chambéry, et la mort du chef de brigade des chasseurs de Mâcon; elle avait su que son frère était sauvé, mais qu'il avait disparu.

Elle n'avait reçu aucune lettre de lui.

Cette disparition et ce silence, pour elle qui connaissait Roland, c'était quelque chose de pis qu'une guerre ouverte et déclarée.

Quant à Morgan, elle ne l'avait pas revu depuis la scène que nous avons racontée, et dans laquelle elle avait pris l'engagement de lui faire parvenir des armes partout où il serait, si jamais il était condamné à mort.

Cette entrevue demandée par Morgan, Amélie l'attendait donc avec autant d'impatience que celui qui la demandait.

Aussi, dès qu'elle put croire que Michel et son fils étaient couchés, alluma-t-elle aux quatre fenêtres les bougies qui devaient servir de signal à Morgan.

Puis, comme le lui avait recommandé son amant, elle s'enveloppa d'un cachemire rapporté par son frère du champ de bataille des Pyramides, et qu'il avait lui-même déroulé de la tête d'un bey tué par lui; elle jeta par-dessus son cachemire une mante de fourrures, laissa Charlotte pour lui donner avis de ce qui pouvait arriver, et espérant qu'il n'arriverait rien, elle ouvrit la porte du parc et s'achemina vers la rivière.

Dans la journée, elle avait été deux ou trois fois jusqu'à la Reyssouse, et en était revenue, afin de tracer un réseau de pas dans lesquels les pas nocturnes ne fussent point reconnus.

Elle descendit donc, sinon tranquillement, du moins hardiment, la pente qui conduisait jusqu'à la Reyssouse; arrivée au bord de la rivière, elle chercha des yeux la barque amarrée sous les saules.

Un homme l'y attendait. C'était Morgan.

En deux coups de rame, il arriva jusqu'à un endroit praticable à la descente; Amélie s'élança, il la reçut dans ses bras.

La première chose que vit la jeune fille, ce fut le rayonnement joyeux qui illuminait, pour ainsi dire, le visage de son amant.

— Oh! s'écria-t-elle, tu as quelque chose d'heureux à m'annoncer.

— Pourquoi cela, chère amie? demanda Morgan avec son plus doux sourire.

— Il y a sur ton visage, ô mon bien-aimé Charles, quelque chose de plus que le bonheur de me revoir.

— Tu as raison, dit Morgan, enroulant la chaîne de la barque au tronc d'un saule, et laissant les avirons battre les flancs du canot.

Puis, prenant Amélie dans ses bras:

— Tu as raison, mon Amélie, lui dit-il, et mes pressentiments me trompaient. Oh! faibles et aveugles que nous sommes, c'est au moment où il va toucher le bonheur de la main que l'homme désespère et doute.

— Oh! parle, parle! dit Amélie; qu'est-il donc arrivé?

— Te rappelles-tu, mon Amélie, ce que, dans notre dernière entrevue, tu me répondis quand je te parlais de fuir et que je craignais tes répugnances?

— Oh! oui, je m'en souviens: Charles, je te répondis que j'étais à toi, et que, si j'avais des répugnances, je les surmonterais.

— Et moi, je te répondis que j'avais des engagements m'empêchant de fuir; que, de même qu'ils étaient liés à moi, j'étais lié à eux; qu'il y avait un homme dont nous relevions, et à qui nous devons

obéissance absolue, et que cet homme, c'était le futur roi de France, Louis XVIII.

— Oui, tu m'as dit tout cela.

— Eh bien, nous sommes relevés de notre vœu d'obéissance, Amélie, non seulement par le roi Louis XVIII, mais encore par notre général Georges Cadoudal.

— Oh! mon ami, tu vas donc redevenir un homme comme tous les autres, au-dessus de tous les autres!

— Je vais redevenir un simple proscrit, Amélie. Il n'y a pas à espérer pour nous l'amnistie vendéenne ou bretonne.

— Et pourquoi cela?

— Nous ne sommes pas des soldats, nous, mon enfant bien-aimé; nous ne sommes pas même des rebelles: nous sommes des *compagnons de Jéhu*.

Amélie poussa un soupir.

— Nous sommes des bandits, des brigands, des dévaliseurs de malles-postes, appuya Morgan avec une intention visible.

— Silence! lit Amélie en appuyant sa main sur la bouche de son amant; silence! ne parlons point de cela; dis-moi comment votre roi vous relève de vos engagements, comment votre général vous donne congé.

— Le premier consul a voulu voir Cadoudal. D'abord, il lui a envoyé ton frère pour lui faire des propositions; Cadoudal a refusé d'entrer en arrangements; mais, comme nous, Cadoudal a reçu de Louis XVIII l'ordre de cesser les hostilités. Coïncidant avec cet ordre, est arrivé un nouveau message du premier consul; ce message, c'était un sauf-conduit pour le général vendéen, une invitation de venir à Paris; un traité enfin de puissance à puissance. Cadoudal a accepté et doit être à cette heure sur la route de Paris. Il y a donc, sinon paix, du moins trêve.

— Oh! quelle joie, mon Charles!

— Ne te réjouis pas trop, mon amour.

— Et pourquoi cela?

— Parce que cet ordre de cesser les hostilités est venu, sais-tu pourquoi?

— Non.

— Eh bien, c'est un homme très fort que M. Fouché; il a compris que, ne pouvant pas nous vaincre, il fallait nous déshonorer. Il a organisé de faux compagnons de Jéhu qu'il a lâchés dans le Maine et dans l'Anjou, et qui ne se contentent pas, eux, de prendre l'argent du gouvernement, mais qui pillent et détroussent les voyageurs, qui entrent la nuit dans les châteaux et dans les fermes, qui mettent les propriétaires de ces fermes et de ces châteaux les pieds sur des charbons ardents, et qui leur arrachent par des tortures le secret de l'endroit où est caché leur argent. Eh bien, ces hommes, ces misérables, ces bandits, ces chauffeurs, ils prennent le même nom que nous, et sont censés combattre pour le même principe; si bien que la police de M. Fouché nous met non seulement hors la loi, mais aussi hors l'honneur.

— Oh!

— Voilà ce que j'avais à te dire, mon Amélie, avant de te proposer une seconde fois de fuir ensemble. Aux yeux de la France, aux yeux de l'étranger, aux yeux du prince même que nous avons servi et pour qui nous avons risqué l'échafaud, nous serons dans l'avenir nous sommes probablement déjà, des misérables dignes de l'échafaud.

— Oui... mais, pour moi, mon bien-aimé Charles, tu es l'homme dévoué, l'homme de conviction, le royaliste obstiné qui a continué de combattre quand tout le monde avait mis bas les armes; pour moi, tu es le loyal baron de Sainte-Hermine; pour moi, si tu l'aimes mieux, tu es le noble, le courageux, et l'invincible Morgan.

— Ah! voilà tout ce que je voulais savoir, ma bien-aimée! tu n'hésiteras donc pas un instant, malgré le nuage infâme que l'on essaye d'élever entre nous et l'honneur, tu n'hésiteras donc pas, je ne dirai point à te donner à moi, tu l'es donnée, mais à être ma femme?

— Que dis-tu là? Pas un instant, pas une seconde; mais ce serait la joie de mon âme, le bonheur de ma

vie! Ta femme! je suis ta femme devant Dieu; Dieu comblera tous mes désirs le jour où il permettra que je sois ta femme devant les hommes.

Morgan tomba à genoux.

— Eh bien, dit-il, à tes pieds, Amélie, les mains jointes, avec la voix la plus suppliante de mon cœur, je viens te dire: Amélie, veux-tu fuir? Amélie, veux-tu quitter la France? Amélie, veux-tu être ma femme?

Amélie se dressa tout debout, prit son front entre ses deux mains, comme si la violence du sang qui affluait à son cerveau allait le faire éclater.

Morgan lui saisit les deux mains, et, la regardant avec inquiétude:

— Hésites-tu? lui demanda-t-il d'une voix sourde, tremblante, presque brisée.

— Non! oh! non! pas une seconde, s'écria résolument Amélie; je suis à toi, dans le passé et dans l'avenir, en tout et partout. Seulement, le coup est d'autant plus violent qu'il était inattendu.

— Réfléchis bien, Amélie; ce que je te propose, c'est l'abandon de la patrie et de la famille, c'est-à-dire de tout ce qui est cher, de tout ce qui est sacré; en me suivant, tu quittes le château où tu es née, la mère qui t'y a enfantée et nourrie, le frère qui t'aime, et qui lorsqu'il saura que tu es la femme d'un brigand, le haïra peut-être, te méprisera certainement.

Et, en parlant ainsi, Morgan interrogeait avec anxiété le visage d'Amélie.

Ce visage s'éclaira graduellement d'un doux sourire, et, comme il s'abaissait du ciel sur la terre, s'inclinant sur le jeune homme toujours à genoux:

— Oh! Charles! dit la jeune fille d'une voix douce comme le murmure de la rivière qui s'écoulait claire et limpide sous ses pieds, il faut que ce soit une chose bien puissante que l'amour qui émane directement de Dieu? puisque, malgré les paroles terribles que tu viens de prononcer, sans crainte, sans hésitation, presque sans regrets, je te dis: Charles, me voilà; Charles, je suis à toi; Charles, quand partons-nous?

— Amélie, nos destinées ne sont point de celles avec lesquelles on transige et on discute; si nous parlons, si tu me suis, c'est à l'instant même; demain, il faut que nous soyons de l'autre côté de la frontière.

— Et nos moyens de fuite?

— J'ai, à Montagnac, deux chevaux tout sellés, un pour toi, Amélie, un pour moi; j'ai pour deux cent mille francs de lettres de crédit sur Londres ou sur Vienne. Là où tu voudras aller, nous irons.

— Où tu seras, Charles, je serai; que m'importe le pays! que m'importe la ville!

— Alors, viens!

— Cinq minutes, Charles, est-ce trop?

— Où vas-tu?

— J'ai à dire adieu à bien des choses, j'ai à emporter les lettres chéries, j'ai à prendre le chapelet d'ivoire de ma première communion, j'ai quelques souvenirs chéris, pieux, sacrés, des souvenirs d'enfance qui seront là-bas tout ce qui me restera de ma mère, de ma famille, de la France; je vais les prendre et je reviens.

— Amélie!

— Quoi?

— Je voudrais bien ne pas te quitter; il me semble qu'au moment d'être réunis, te quitter un instant, c'est te perdre pour toujours; Amélie, veux-tu que je te suive?

— Oh! viens; qu'importe qu'on voie tes pas maintenant! nous serons loin demain au jour; viens!

Le jeune homme sauta hors de la barque et donna la main à Amélie, puis il l'enveloppa de son bras, et tous deux prirent le chemin de la maison.

— Sur le perron, Charles s'arrêta.

— Va, lui dit-il, la religion des souvenirs a sa pudeur; quoique je la comprends, je te gênerais. Je t'attends ici, d'ici je te garde; du moment où je n'ai qu'à étendre la main pour te prendre, je suis bien sûr que tu ne m'échapperas point. Va, mon Amélie, mais reviens vite.

Amélie répondit en tendant ses lèvres au jeune homme; puis elle monta rapidement l'escalier, rentra dans sa chambre, prit un petit coffret de chêne sculpté, cerclé

de fer, où était son trésor, les lettres de Charles, depuis la première jusqu'à la dernière, détacha de la glace de la cheminée le blanc et virginal chapelet d'ivoire qui y était suspendu, mit à sa ceinture une montre que son père lui avait donnée; puis elle passa dans la chambre de sa mère, s'inclina au chevet de son lit, baisa l'oreiller que la tête de Madame de Montrevel avait touché, s'agenouilla devant le Christ veillant au pied de son lit, commença une action de grâces qu'elle n'osa continuer, l'interrompit par un acte de foi, puis tout à coup s'arrêta. Il lui avait semblé que Charles l'appelait.

Elle prêta l'oreille et entendit une seconde fois son nom prononcé avec un accent d'angoisse dont elle ne pouvait se rendre compte.

Elle tressaillit, se redressa et descendit rapidement l'escalier.

Charles était toujours à la même place; mais, penché en avant, l'oreille tendue, il semblait écouter avec anxiété un bruit lointain.

— Qu'y a-t-il? demanda Amélie en saisissant la main du jeune homme.

— Ecoute, écoute, dit celui-ci.

Amélie prêta l'oreille à son tour.

Il lui semblait entendre des détonations successives comme un pétillage de mousqueterie.

Cela venait du côté de Ceyzeriat.

— Oh! s'écria Morgan, j'avais bien raison de douter de mon bonheur jusqu'au dernier moment! Mes amis sont attaqués! Amélie, adieu, adieu!

— Comment! adieu? s'écria Amélie pâlisante; tu me quittes?

Le bruit de la fusillade devint plus distinct.

— N'entends-tu pas? Ils se battent, et je ne suis pas là pour me battre avec eux!

Fille et sœur de soldat, Amélie comprit tout, et n'es-saya point de résister.

— Va, dit-elle en laissant tomber ses bras; tu avais raison, nous sommes perdus.

Le jeune homme poussa un cri de rage, saisit une seconde fois la jeune fille, la serra sur sa poitrine, comme s'il voulait l'étouffer; puis, bondissant du haut en bas du perron, et s'élançant dans la direction de la fusillade avec la rapidité du daim poursuivi par les chasseurs:

— Me voilà, amis! cria-t-il, me voilà!

Et il disparut comme une ombre sous les grands arbres du parc.

Amélie tomba à genoux, les bras étendus vers lui, mais sans avoir la force de le rappeler; ou, si elle le rappela, ce fut d'une voix si faible, que Morgan ne lui répondit point et ne ralentit pas sa course pour lui répondre.

XLIX

LA REVANCHE DE ROLAND

On devine ce qui s'était passé.

Roland n'avait point perdu son temps avec le capitaine de gendarmerie et le colonel de dragons.

Ceux-ci, de leur côté, n'avaient pas oublié qu'ils avaient une revanche à prendre.

Roland avait découvert au capitaine de gendarmerie le passage souterrain qui communiquait de l'église de Brou à la grotte de Ceyzeriat.

A neuf heures du soir, le capitaine et les dix-huit hommes qu'il avait sous ses ordres devaient entrer dans l'église, descendre par le caveau des ducs de Savoie, et fermer de leurs baïonnettes la communication des carrières avec le souterrain.

Roland, à la tête de vingt dragons, devait envelopper le bois, le battre en resserrant le demi-cercle, afin que les deux ailes de ce demi-cercle vinssent aboutir à la grotte de Ceyzeriat.

A neuf heures, le premier mouvement devait être fait

de ce côté, se combinant avec celui du capitaine de gendarmerie.

On a vu, par les paroles échangées entre Amélie et Morgan, quelles étaient pendant ce temps les dispositions des compagnons de Jéhu.

Les nouvelles arrivées à la fois de Miltau et de Bretagne avaient mis tout le monde à l'aise ; chacun se sentait libre et, comprenant que l'on faisait une guerre désespérée, était joyeux de sa liberté.

Il y avait donc réunion complète dans la grotte de Ceyzerial, presque une fête ; à minuit, tous se séparaient, et chacun, selon les facilités qu'il pouvait avoir de traverser la frontière, se mettait en route pour quitter la France.

On a vu à quoi leur chef occupait ses derniers instants.

Les autres, qui n'avaient point les mêmes liens de cœur, faisaient ensemble dans le carrefour, splendidement éclairé, un repas de séparation et d'adieu : car, une fois hors de la France, la Vendée et la Bretagne pacifiées, l'armée de Condé détruite, où se retrouveraient-ils sur la terre étrangère ? Dieu le savait !

Tout à coup, le retentissement d'un coup de fusil arriva jusqu'à eux.

Comme par un choc électrique, chacun fut debout.

Un second coup de fusil se fit entendre.

Puis, dans les profondeurs de la carrière, ces deux mots pénétrèrent, frissonnant comme les ailes d'un oiseau funèbre.

— Aux armes !...

Pour les compagnons de Jéhu, soumis à toutes les vicissitudes d'une vie de bandits, le repos d'un instant n'était jamais la paix.

Poignards, pistolets et carabines étaient toujours à la portée de la main.

Au cri poussé, selon toute probabilité, par la sentinelle, chacun sauta sur ses armes et resta le cou tendu, la poitrine haletante, l'oreille ouverte.

Au milieu du silence, on entendit le bruit d'un pas aussi rapide que pouvait le permettre l'obscurité dans laquelle le pas s'enfonçait.

Puis, dans le rayon de lumière projeté par les torches et par les bougies, un homme apparut.

— Aux armes ! cria-t-il une seconde fois, nous sommes attaqués !

Les deux coups que l'on avait entendus étaient la double détonation du fusil de chasse de la sentinelle.

C'était elle qui accourait, son fusil encore fumant à la main.

— Où est Morgan ? crièrent vingt voix.

— Absent, répondit Montbar, et, par conséquent, à moi le commandement ! Éteignez tout, et en retraite sur l'église ; un combat est inutile maintenant, et le sang versé serait du sang perdu.

On obéit avec cette promptitude qui indique que chacun apprécie le danger.

Puis on se serra dans l'obscurité.

Montbar, à qui les détours du souterrain étaient aussi bien connus qu'à Morgan, se chargea de diriger la troupe, et s'enfonça, suivi de ses compagnons, dans les profondeurs de la carrière.

Tout à coup, il lui sembla entendre à cinquante pas devant lui un commandement prononcé à voix basse, puis le claquement d'un certain nombre de fusils que l'on arme.

Il étendit les deux bras en murmurant à son tour le mot « Halte ! »

Au même instant, on entendit distinctement le commandement « Feu ! »

Ce commandement n'était pas prononcé que le souterrain s'éclaira avec une détonation terrible.

Dix carabines venaient de faire feu à la fois.

À la lueur de cet éclair, Montbar et ses compagnons purent apercevoir et reconnaître l'uniforme des gendarmes.

— Feu ! cria à son tour Montbar.

Sept ou huit coups de fusil retentirent à ce commandement.

La voûte obscure s'éclaira de nouveau.

Deux compagnons de Jéhu gisaient sur le sol, l'un tué roide, l'autre blessé mortellement.

— La retraite est coupée, dit Montbar ; volte-face, mes amis, si nous avons une chance, c'est du côté de la forêt.

Le mouvement se fit avec la régularité d'une manœuvre militaire.

Montbar se retrouva à la tête de ses compagnons, et revint sur ses pas.

En ce moment, les gendarmes firent feu une seconde fois.

Personne ne riposta, ceux qui avaient déchargé leurs armes les rechargèrent ; ceux qui n'avaient pas tiré se tenaient prêts pour la véritable lutte, qui allait avoir lieu à l'entrée de la grotte.

Un ou deux soupirs indiquèrent seuls que cette riposte de la gendarmerie n'était point sans résultat.

Au bout de cinq minutes, Montbar s'arrêta.

On était revenu à la hauteur du carrefour, à peu près.

— Tous les fusils et tous les pistolets sont-ils chargés ? demanda-t-il.

— Tous, répondirent une douzaine de voix.

— Vous vous rappelez le mot d'ordre pour ceux de nous qui tomberont entre les mains de la justice : nous appartenons aux bandes de M. de Teyssonnet ; nous sommes venus pour recruter des hommes à la cause royaliste ; nous ne savons pas ce que l'on veut dire quand on nous parle des malles-postes et des diligences arrêtées.

— C'est convenu.

— Dans l'un ou l'autre cas, c'est la mort, nous le savons bien ; mais c'est la mort du soldat au lieu de la mort des voleurs, la fusillade au lieu de la guillotine.

— Et la fusillade, dit une voix railleuse, nous savons ce que c'est. Vive la fusillade !

— En avant, mes amis ! dit Montbar, et vendons leur notre vie ce qu'elle vaut, c'est-à-dire le plus cher possible.

— En avant ! répétèrent les compagnons.

Et aussi rapidement qu'il était possible de le faire dans les ténèbres, la petite troupe se remit en marche, toujours conduite par Montbar.

À mesure qu'ils avançaient, Montbar respirait une odeur de fumée qui l'inquiétait.

En même temps se reflétaient, sur les parois des murailles et aux angles des piliers, certaines lueurs qui indiquaient qu'il se passait quelque chose d'insolite vers l'ouverture de la grotte.

— Je crois que ces gredins-là nous enfument, dit Montbar.

— J'en ai peur, répondit Adler.

— Ils croient avoir affaire à des renards.

— Oh ! répondit la même voix, ils verront bien à nos griffes que nous sommes des lions.

La fumée devenait de plus en plus épaisse, la lucur de plus en plus vive.

On arriva au dernier angle.

Un amas de bois sec avait été allumé dans l'intérieur de la carrière, à une cinquantaine de pas de son ouverture, non pas pour enfumer, mais pour éclairer.

À la lumière répandue par le foyer incandescent, on voyait reluire à l'entrée de la grotte les armes des dragons.

À dix pas en avant d'eux, un officier attendait, appuyé sur sa carabine, non seulement exposé à tous les coups, mais semblant les provoquer.

C'était Roland.

Il était facile à reconnaître ; il avait jeté loin de lui son chapeau, sa tête était nue, et la réverbération de la flamme se jouait sur son visage.

Mais ce qui eût dû le perdre le sauvait.

Montbar le reconnut et fit un pas en arrière.

— Roland de Montrevel ! dit-il, rappelez-vous la recommandation de Morgan.

— C'est bien, répondirent les compagnons d'une voix sourde.

— Et maintenant, cria Montbar, mourons, mais tuons !

Et il s'élança le premier dans l'espace éclairé par la flamme du foyer, déchargea un des canons de son fusil à deux coups sur les dragons, qui répondirent par une décharge générale.

Il serait impossible de raconter ce qui se passa alors : la grotte s'emplit de fumée au sein de laquelle cha-

que coup de feu brillait comme un éclair ; les deux troupes se joignirent et s'attaquèrent corps à corps : ce fut le tour des pistolets et des poignards. Au bruit de la lutte, la gendarmerie accourut ; mais il lui fut impossible de faire feu, tant étaient confondus amis et ennemis.

Seulement, quelques démons de plus semblèrent se mêler à cette lutte de démons.

On voyait des groupes confus luttant au milieu de

Les gendarmes et les dragons, au nombre de vingt-cinq, les entouraient.

Le capitaine de gendarmerie avait eu le bras gauche cassé, le chef de brigade des dragons avait eu la cuisse traversée par une balle.

Seul, Roland, couvert de sang, mais d'un sang qui n'était pas le sien, n'avait pas reçu une égratignure.

Deux des prisonniers étaient si grièvement blessés,



Roland avait découvert au capitaine de gendarmerie le passage souterrain.

cette atmosphère rouge et fumeuse, s'abaissant, se relevant, s'affaissant encore ; on entendait un hurlement de rage ou un cri d'agonie : c'était le dernier soupir d'un homme.

Le survivant cherchait un nouvel adversaire, commençait une nouvelle lutte.

Cet égorgement dura un quart d'heure, vingt minutes peut-être.

Au bout de ces vingt minutes, on pouvait compter dans la grotte de Ceyzeriat vingt-deux cadavres.

Treize appartenaient aux dragons et aux gendarmes, neuf aux compagnons de Jéhu.

Cinq de ces derniers survivaient ; écrasés par le nombre, criblés de blessures, ils avaient été pris vivants.

qu'on renonça à les faire marcher ; il fallut les transporter sur des brancards.

On alluma des torches préparées à cet effet, et l'on prit le chemin de la ville.

Au moment où l'on passait de la forêt sur la grande route, on entendit le galop d'un cheval.

Ce galop se rapprochait rapidement.

— Continuez votre chemin, dit Roland ; je reste en arrière pour savoir ce que c'est.

C'était un cavalier qui, comme nous l'avons dit, accourait à toute bride.

— Qui vive ? cria Roland, lorsque le cavalier ne fut plus qu'à vingt pas de lui.

Et il apprêta sa carabine.

— Un prisonnier de plus, monsieur de Montrevel, répondit le cavalier ; je n'ai pas pu me trouver au combat, je veux du moins me trouver à l'échafaud. Où sont mes amis ?

— Là, monsieur, répondit Roland, qui avait reconnu, non pas la figure, mais la voix du jeune homme, voix qu'il entendait pour la troisième fois.

Et il indiqua de la main le groupe formant le centre de la petite troupe qui suivait la route de Ceyzeriat à Bourg.

— Je vois avec bonheur qu'il ne vous est rien arrivé, monsieur de Montrevel, dit le jeune homme avec une courtoisie parfaite, et ce n'est une grande joie, je vous le jure.

Et, piquant son cheval, il fut en quelques élans près des dragons et des gendarmes.

— Pardon, messieurs, dit-il en mettant pied à terre, mais je réclame une place au milieu de mes trois amis, le vicomte de Jabial, le comte de Valensolle et le marquis de Ribier.

Les trois prisonniers jetèrent un cri d'admiration et tendirent les mains à leur ami.

Les deux blessés se soulevèrent sur leur brancard et murmurèrent :

— Bien, Sainte-Hermine... bien !

— Je crois, Dieu me pardonne ! s'écria Roland, que le beau côté de l'affaire restera jusqu'au bout à ces bandits !

L

CADOU DAL AUX TUILERIES

Le surlendemain du jour, ou plutôt de la nuit, où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, deux hommes marchaient côte à côte dans le grand salon des Tuileries donnant sur le jardin.

Ils parlaient vivement ; des deux côtés les paroles étaient accompagnées de gestes rapides et animés.

Ces deux hommes, c'étaient le premier consul Bonaparte et Georges Cadoudal.

Georges Cadoudal, touché des malheurs que pouvait entraîner pour la Bretagne une plus longue résistance, venait de signer la paix avec Brune.

C'était après la signature de cette paix qu'il avait délié de leur serment les compagnons de Jésus.

Par malheur, le congé qu'il leur donnait était arrivé, comme nous l'avons vu, vingt-quatre heures trop tard.

En traitant avec Brune, Georges Cadoudal n'avait rien stipulé pour lui-même, que la liberté de passer immédiatement en Angleterre.

Mais Brune avait tant insisté, que le chef vendéen avait consenti à une entrevue avec le premier consul.

Il était, en conséquence, parti pour Paris.

Le matin même de son arrivée, il s'était présenté aux Tuileries, s'était nommé et avait été reçu.

C'était Rapp qui, en l'absence de Roland, l'avait introduit.

En se retirant, l'aide de camp avait laissé les deux portes ouvertes, afin de tout voir du cabinet de Bourrienne, et de porter secours au premier consul, s'il était besoin.

Mais Bonaparte, qui avait compris l'intention de Rapp, avait été fermer la porte.

Puis, revenant vivement vers Cadoudal :

— Ah ! c'est vous, enfin ! lui avait-il dit ; je suis bien aise de vous voir ; un de vos ennemis, mon aide de camp, Roland de Montrevel, m'a dit le plus grand bien de vous.

— Cela ne m'étonne point, avait répondu Cadoudal ; pendant le peu de temps que j'ai vu M. de Montrevel, j'ai cru reconnaître en lui les sentiments les plus chevaleresques.

— Oui, et cela vous a touché, répondit le premier consul.

Puis, fixant sur le chef royaliste son oeil de faucon :

— Ecoutez, Georges, reprit-il, j'ai besoin d'hommes énergiques pour accomplir l'œuvre que j'entreprends. Voulez-vous être des miens ? Je vous ai fait offrir le grade de colonel ; vous valez mieux que cela : je vous offre le grade de général de division.

— Je vous remercie du plus profond de mon cœur, citoyen premier consul, répondit Georges ; mais vous me mépriserez si j'acceptais.

— Pourquoi cela ? demanda vivement Bonaparte.

— Parce que j'ai prêté serment à la maison de Bourbon, et que je lui resterai fidèle, quand même.

— Voyons, reprit le premier consul, n'y a-t-il aucun moyen de vous rallier à moi ?

— Général, répondit l'officier royaliste, m'est-il permis de vous répéter ce que l'on m'a dit ?

— Et pourquoi pas ?

— C'est que cela touche aux plus profonds arcanes de la politique.

— Bon ! quelque niaiserie, fit le premier consul avec un sourire inquiet.

Cadoudal s'arrêta et regarda fixement son interlocuteur.

— On dit qu'il y a eu un accord fait à Alexandrie, entre vous et le commodore Sidney Smith ; que cet accord avait pour objet de vous laisser le retour libre en France, à la condition, acceptée par vous, de relever le trône de nos anciens rois.

Bonaparte éclata de rire.

— Que vous êtes étonnants, vous autres plébéiens, dit-il, avec votre amour pour vos anciens rois ! Supposez que je rétablisse ce trône, — chose dont je n'ai nulle envie, je vous le déclare, — que vous en reviendrez-t-il, à vous qui avez versé votre sang pour le rétablissement de ce trône ? Pas même la confirmation du grade que vous avez conquis, colonel ! Et où avez-vous vu dans les armées royales un colonel qui ne fût pas noble ? Avez-vous jamais entendu dire que, près de ces gens-là, un homme se soit élevé par son propre mérite ? Tandis qu'auprès de moi, Georges, vous pouvez atteindre à tout, puisque plus je m'élèverai, plus j'élèverai avec moi ceux qui m'entoureront. Quant à me voir jouer le rôle de Monk, n'y comptez pas ; Monk vivait dans un siècle où les préjugés que nous avons combattus et renversés en 1789 avaient toute leur vigueur ; Monk eût voulu se faire roi, qu'il ne l'eût pas pu ; dictateur, pas davantage ! Il fallait être Cromwell pour cela. Richard n'y a pas pu tenir ; il est vrai que c'était un véritable fils de grand homme, c'est-à-dire un sot. Si j'eusse voulu me faire roi, rien ne m'en eût empêché, et, si l'envie m'en prend jamais, rien ne m'en empêchera. Voyons, vous avez quelque chose à répondre ! Répondez.

— Vous dites, citoyen premier consul, que la situation n'est point la même en France en 1800 qu'en Angleterre en 1660 ; je n'y vois, moi, aucune différence. Charles 1^{er} avait été décapité en 1649, Louis XVI l'a été en 1793 ; onze ans se sont écoulés en Angleterre entre la mort du père et la restauration du fils ; sept ans se sont déjà écoulés en France depuis la mort de Louis XVI... Peut-être me direz-vous que la révolution anglaise fut une révolution religieuse, tandis que la révolution française est une révolution politique ; eh bien, je répondrai qu'une charte est aussi facile à faire qu'une abjuration.

Bonaparte sourit.

— Non, reprit-il, je ne vous dirai pas cela ; je vous dirai simplement : Cromwell avait cinquante ans quand Charles 1^{er} a été exécuté ; moi, j'en avais vingt-quatre, à la mort de Louis XVI. Cromwell est mort en 1658, c'est-à-dire à cinquante-neuf ans ; en dix ans de pouvoir, il a eu le temps d'entreprendre beaucoup, mais d'en accomplir peu ; et, d'ailleurs, lui, c'était une réforme complète qu'il entreprenait, réforme politique par la substitution du gouvernement républicain au gouvernement monarchique. Eh bien, accordez-moi de vivre les années de Cromwell, cinquante-neuf ans, ce n'est pas beaucoup. J'ai encore vingt ans à vivre, juste le double de Cromwell, et, remarquez-le, je ne change rien, je poursuis ; je ne

renversé pas, j'élève. Supposez qu'à trente ans, César, au lieu de n'être encore que le premier débauché de Rome, en ait été le premier citoyen ; supposez que sa campagne des Gaules ait été faite, sa campagne d'Égypte achevée, sa campagne d'Espagne menée à bonne fin ; supposez qu'il ait eu trente ans au lieu d'en avoir cinquante, croyez-vous qu'il n'eût pas été à la fois César et Auguste ?

— Oui, s'il n'eût pas trouvé sur son chemin Brutus, Cassius et Casca.

— Ainsi, dit Bonaparte avec mélancolie, c'est sur un assassinat que mes ennemis comptent ! En ce cas, la chose leur sera facile et à vous tout le premier, qui êtes mon ennemi ; car qui vous empêche en ce moment, si vous avez la conviction de Brutus, de me frapper comme il a frappé César ? Je suis seul avec vous ; les portes sont fermées : vous auriez le temps d'être à moi avant qu'on fût à vous.

Cadoudal fit un pas en arrière.

— Non, dit-il, nous ne comptons point sur l'assassinat, et je crois qu'il faudrait une extrémité bien grave pour que l'un de nous se déterminât à se faire assassin ; mais les chances de la guerre sont là. Un seul revers peut vous faire perdre votre prestige ; une défaite introduit l'ennemi au cœur de la France : des frontières de la Provence, on peut voir le feu des bivacs autrichiens ; un boulet peut vous enlever la tête, comme au maréchal de Berwick ; alors, que devient la France ? Vous n'avez point d'enfants, et vos frères...

— Oh ! sous ce point de vue vous avez raison ; mais, si vous ne croyez pas à la Providence, j'y crois, moi ; je crois qu'elle ne fait rien au hasard ; je crois que, lorsqu'elle a permis que, le 15 août 1769, — un an, jour pour jour, après que Louis XV eut rendu l'édit qui réunissait la Corse à la France, — naquit à Ajaccio un enfant qui ferait le 13 vendémiaire et le 18 brumaire, elle avait sur cet enfant de grandes vues, de suprêmes projets. Cet enfant, c'est moi ; si j'ai une mission, je ne crains rien : ma mission me sert de bouclier ; si je n'en ai pas, si je me trompe ; si, au lieu de vivre les vingt-cinq ou trente ans qui me sont nécessaires pour achever mon œuvre, je suis frappé d'un coup de couteau comme César, ou atteint d'un boulet comme Berwick, c'est que la Providence aura sa raison d'agir ainsi, et ce sera à elle de pourvoir à ce qui convient à la France... Nous parlions de César tout à l'heure, quand Rome suivait en deuil les funérailles du dictateur et brûlait les maisons de ses assassins ; quand, aux quatre points cardinaux du monde, la ville éternelle regardait d'où lui viendrait le génie qui mettrait fin à ses guerres civiles ; quand elle tremblait à la vue de l'ivrogne Antoine ou de l'hypocrite Lépide, elle était loin de songer à l'écolier d'Apolonie, au neveu de César, au jeune Octave. Qui pensait à ce fils du banquier de Velletri, tout blanchi par la farine de ses aïeux ? Qui le devina lorsqu'on le vit arriver boitant et clignotant des yeux pour passer en revue les vieilles bandes de César ? Pas même le prévoyant Cicéron : *Orandum et tollendum*, disait-il. Eh bien, l'enfant joua toutes les barbes grises du sénat et régna presque aussi longtemps que Louis XIV ! Georges, Georges, ne lutez pas contre la Providence, qui me suscite ; car la Providence vous brisera.

— J'aurai été brisé en suivant la voie et la religion de mes pères, répondit Cadoudal en inclinant, et j'espère que Dieu me pardonnera mon erreur, qui sera celle d'un chrétien fervent et d'un fils pieux.

Bonaparte posa la main sur l'épaule du jeune chef :

— Soit, lui dit-il ; mais, au moins, restez neutre ; laissez les événements s'accomplir, regardez les trônes s'ébranler, regardez tomber les couronnes ; ordinairement ce sont les spectateurs qui payent ; moi, je vous payerai pour regarder faire.

— Et combien me donnerez-vous pour cela, citoyen premier consul ? demanda en riant Cadoudal.

— Cent mille francs par an, monsieur, répondit Bonaparte.

— Si vous donnez cent mille francs par an à un simple chef de rebelles, dit Cadoudal, combien offrirez-vous au prince pour lequel il a combattu ?

— Rien, monsieur ; ce que je paye en vous, c'est le

courage et non pas le principe qui vous a fait agir ; je vous prouve que pour moi, homme de mes œuvres, les hommes n'existent que par leurs œuvres. Acceptez, Georges, je vous en prie.

— Et si je refuse ?

— Vous aurez tort.

— Serai-je toujours libre de me retirer où il me conviendra ?

Bonaparte alla à la porte et l'ouvrit.

— L'aide de camp de service ! demanda-t-il.

Il s'attendait à voir paraître Rapp.

Il vit paraître Roland.

— Ah ! dit-il, c'est toi ?

Puis, se retournant vers Cadoudal :

— Je n'ai pas besoin, colonel, de vous présenter mon aide de camp Roland de Montreuil : c'est une de vos connaissances. — Roland, dis au colonel qu'il est aussi libre à Paris que tu l'étais dans son camp de Muzillac, et que, s'il désire un passe-port pour quelque pays du monde que ce soit, Fouche a l'ordre de le lui donner.

— Votre parole me suffit, citoyen premier consul, répondit Cadoudal, ce soir, je pars.

— Et peut-on vous demander où vous allez ?

— A Londres, général.

— Tant mieux.

— Pourquoi tant mieux ?

— Parce que, là, vous verrez de près les hommes pour lesquels vous vous êtes battu.

— Après ?

— Et que, quand vous les aurez vus...

— Eh bien ?

— Vous les comparerez à ceux contre lesquels vous vous êtes battu... Seulement, une fois sorti de France, colonel...

Bonaparte s'arrêta.

— J'attends, fit Cadoudal.

— Eh bien, n'y rentrez qu'en me prévenant, ou, sinon, ne vous étonnez pas d'être traité en ennemi.

— Ce sera un honneur pour moi, général, puisque vous me prouverez, en me traitant ainsi, que je suis un homme à craindre.

Et Georges salua le premier consul et se retira.

— Eh bien, général, demanda Roland, après que la porte se fut refermée sur Cadoudal, est-ce bien l'homme que je vous avais dit ?

— Oui, répondit Bonaparte pensif ; seulement, il voit mal l'état des choses ; mais l'exagération de ses principes prend sa source dans de nobles sentiments qui doivent lui donner une grande influence parmi les siens.

Alors, à voix basse :

— Il faudra pourtant en finir ! ajouta-t-il.

Puis, s'adressant à Roland :

— Et toi ? demanda-t-il.

— Moi, répondit Roland, j'en ai fini.

— Ah ! ah ! de sorte que les compagnons de Jéhu... ?

— Ont cessé d'exister, général ; les trois quarts sont morts, le reste est prisonnier.

— Et toi sain et sauf ?

— Ne m'en parlez pas, général ; je commence à croire que, sans m'en douter, j'ai fait un pacte avec le diable.

Le même soir, comme il l'avait dit au premier consul, Cadoudal partit pour l'Angleterre.

A la nouvelle que le chef breton était heureusement arrivé à Londres, Louis XVIII lui écrivait :

« J'ai appris avec la plus vive satisfaction, général, que vous êtes enfin échappé aux mains du tyran, qui vous a méconnu au point de vous proposer de le servir ; j'ai gémi des malheureuses circonstances qui vous ont forcé de traiter avec lui ; mais je n'ai jamais conçu la plus légère inquiétude : le cœur de mes fidèles Bretons et le vôtre en particulier me sont trop bien connus. Aujourd'hui, vous êtes libre, vous êtes auprès de mon frère ; tout mon espoir renait : je n'ai pas besoin d'en dire davantage à un Français tel que vous.

» LOUIS. »

A cette lettre étaient joints le brevet de lieutenant général et le grand cordon de Saint-Louis.

LI

L'ARMÉE DE RÉSERVE

Le premier consul en était arrivé au point qu'il désirait : les compagnons de Jéhu étaient détruits, la Vendée était pacifiée.

Tout en demandant la paix à l'Angleterre, il avait espéré la guerre ; il comprenait très bien que, né de la guerre, il ne pouvait grandir que par la guerre ; il semblait deviner qu'un jour un poète l'appellerait *le géant des batailles*.

Mais cette guerre, comment la ferait-il ?

Un article de la constitution de l'an VIII s'opposait à ce que le premier consul commandât les armées en personne et quittât la France.

Il y a toujours dans les constitutions un article absurde ; — bien heureuses les constitutions où il n'y en a qu'un.

Le premier consul trouva un moyen.

Il établit un camp à Dijon ; l'armée qui devait occuper ce camp prendrait le nom d'armée de réserve.

Le noyau de cette armée fut formé par ce que l'on put tirer de la Vendée et de la Bretagne, trente mille hommes à peu près. Vingt mille conscrits y furent incorporés. Le général Berthier en fut nommé commandant en chef.

Le plan qu'avait, un jour, dans son cabinet du Luxembourg, expliqué Bonaparte à Roland était resté le même dans son esprit.

Il comptait reconquérir l'Italie par une seule bataille ; cette bataille devait être une grande victoire.

Moreau, en récompense de sa coopération du 18 brumaire, avait obtenu le commandement militaire qu'il désirait : il était général en chef de l'armée du Rhin, et avait quatre-vingt mille hommes sous ses ordres.

Augereau commandait l'armée gallo-batave, forte de vingt-cinq mille hommes.

Enfin, Masséna commandait l'armée d'Italie, réfugiée dans le pays de Gènes, et soutenait avec acharnement le siège de la capitale de ce pays, bloquée du côté de la terre par le général autrichien Ott, et du côté de la mer par l'amiral Keith.

Pendant que ces mouvements s'opéraient en Italie, Moreau avait pris l'offensive sur le Rhin et battu l'ennemi à Stockach et à Mieskirch. Une seule victoire devait être, pour l'armée de réserve, le signal d'entrer à son tour en ligne ; deux victoires ne laissaient aucun doute sur l'opportunité de ses opérations.

Seulement, comment cette armée descendrait-elle en Italie ?

La première pensée de Bonaparte avait été de remonter le Valais et de déboucher par le Simplon ; on tournait ainsi le Piémont et l'on entra à Milan ; mais l'opération était longue et se manifestait au grand jour.

Bonaparte y renonça ; il entra dans son plan de surprendre les Autrichiens, et d'être avec toute son armée dans les plaines du Piémont avant que l'on pût se douter qu'il eût passé les Alpes.

Il s'était donc décidé à opérer son passage par le grand Saint-Bernard.

C'était alors qu'il avait envoyé aux pères desservant le monastère qui couronne cette montagne les cinquante mille francs dont s'étaient emparés les compagnons de Jéhu.

Cinquante mille autres avaient été expédiés, qui étaient parvenus heureusement à leur destination.

Grâce à ces cinquante mille francs, les moines devaient être abondamment pourvus des rafraichissements nécessaires à une armée de cinquante mille hommes faisant une halte d'un jour.

En conséquence, vers la fin d'avril, toute l'artillerie fut dirigée sur Lausanne, Villeneuve, Martigny et Saint-Pierre.

Le général Marmont, commandant l'artillerie, avait été envoyé en avant pour veiller au transport des pièces.

Ce transport des pièces était une chose à peu près impraticable. Il fallait cependant qu'il eût lieu.

Il n'y avait point d'antécédent sur lequel on pût s'appuyer ; Annibal avec ses éléphants, ses Numides et ses Gaulois ; Charlemagne avec ses Francs, n'avaient rien eu de semblable à surmonter.

Lors de la première campagne d'Italie, en 1796, on n'avait pas franchi les Alpes, on les avait tournées ; on était descendu de Nice à Cherasco par la route de la Corniche.

Cette fois, on allait entreprendre une œuvre véritablement gigantesque.

Il fallait d'abord s'assurer que la montagne n'était point occupée ; la montagne sans Autrichiens était déjà un ennemi assez difficile à vaincre !

Lannes fut lancé en enfant perdu avec toute une division ; il passa le col du Saint-Bernard, sans artillerie, sans bagages, et s'empara de Châillon.

Les Autrichiens n'avaient rien laissé dans le Piémont, que de la cavalerie des dépôts et quelques postes d'observation ; il n'y avait donc plus d'autres obstacles à vaincre que ceux de la nature. On commença les opérations.

On avait fait construire des traîneaux pour transporter les canons ; mais, si étroite que fût leur voie, on reconnut qu'elle serait toujours trop large.

Il fallut aviser à un autre moyen.

On creusa des troncs de sapins, on y emboîta les pièces ; à l'extrémité supérieure, on fixa un câble pour tirer ; à l'extrémité inférieure, un levier pour diriger.

Vingt grenadiers s'attachaient au câble, vingt autres portaient, avec leur bagage, le bagage de ceux qui traînaient les pièces. Un artilleur commandait chaque détachement, et avait sur lui pouvoir absolu, au besoin droit de vie et de mort.

Le bronze, en pareille circonstance, était bien autrement précieux que la chair !

Avant de partir, on donna à chaque homme une paire de souliers neufs et vingt biscuits.

Chacun chaussa les souliers et se pendit les biscuits au cou.

Le premier consul, installé au bas de la montagne, donnait à chaque prolonge le signal du départ.

Il faut avoir traversé les mêmes chemins en simple touriste, à pied ou à mulet, avoir sondé de l'œil les mêmes précipices pour se faire une idée de ce qu'était ce voyage : toujours gravir par des pentes escarpées, par des sentiers étroits, sur des cailloux qui coupaient les souliers d'abord, les pieds ensuite !

De temps en temps, on s'arrêtait, on reprenait haleine et l'on se remettait en route sans une plainte.

On arriva aux glaces : avant de s'y engager, les hommes reçurent d'autres souliers ; ceux du matin étaient en lambeaux ; on cassa un morceau de biscuit, on but une goutte d'eau-de-vie à la gourde, et on se remit en chemin.

On ne savait pas où l'on montait ; quelques-uns demandaient pour combien de jours on en avait encore ; d'autres, s'il serait permis de s'arrêter un instant à la lune.

Enfin, l'on atteignit les neiges éternelles.

Là, le travail devenait plus facile ; les sapins glissaient sur la neige, et l'on allait plus vite.

Un fait donnera la mesure du pouvoir concédé à l'artilleur conduisant chaque prolonge.

Le général Chamberlhac passait ; il trouva que l'on n'allait pas assez vite, et, voulant faire hâter le pas, il s'approcha du canonnier et prit avec lui un ton de maître.

— Ce n'est pas vous qui commandez ici, répondit l'artilleur ; c'est moi ! c'est moi qui suis responsable de la pièce, c'est moi qui la dirige ; passez votre chemin !

Le général s'avança vers le canonnier comme pour lui mettre la main au collet.

Mais celui-ci, faisant un pas en arrière :

— Général, dit-il, ne me touchez pas, ou je vous assomme d'un coup de levier et vous jette dans le précipice.

Le général se retira.

Après des fatigues inouïes, on atteignit le pied de la montée au sommet de laquelle s'élève le couvent.

Là, on trouva la trace du passage de la division Lannes : comme la pente est très rapide, les soldats avaient pratiqué une espèce d'escalier gigantesque.

On l'escalada.

Les pères du Saint-Bernard attendaient sur la plate-forme. Ils conduisirent successivement à l'hospice chaque peloton formant les prolonges. Des tables étaient dressées dans de longs corridors, et, sur ces tables, il y avait du pain, du fromage de Gruyère et du vin.

En quittant le couvent, les soldats serraient les mains des moines et embrassaient leurs chiens.

La descente, au premier abord, semblait plus commode que l'ascension; aussi les officiers déclarèrent-ils que c'était à leur tour de traîner les pièces. Mais, cette fois, les pièces entraînaient l'attelage et quelques-unes descendaient beaucoup plus vite qu'ils n'eussent voulu.

Le général Lannes avec sa division marchait toujours à l'avant-garde. Il était descendu avant le reste de l'armée dans la vallée; il était entré à Aoste et avait reçu l'ordre de se porter sur Ivry, à l'entrée des plaines du Piémont.

Mais, là, il rencontra un obstacle que nul n'avait prévu: c'était le fort de Bard.

Le village de Bard est situé à huit lieues d'Aoste; en descendant le chemin d'Ivry, un peu en arrière du village, un monticule ferme presque hermétiquement la vallée; la Doire coule entre ce monticule et la montagne de droite.

La rivière ou plutôt le torrent remplit tout l'intervalle.

La montagne de gauche présente à peu près le même aspect; seulement, au lieu de la rivière, c'est la route qui y passe.

C'est de ce côté qu'est bâti le fort de Bard; il occupe le sommet du monticule et descend jusqu'à la moitié de son élévation.

Comment personne n'avait-il songé à cet obstacle, qui était tout simplement insurmontable?

Il n'y avait pas moyen de le battre en brèche du bas de la vallée, et il était impossible de gravir les rocs qui le dominaient.

Cependant, à force de chercher, on trouva un sentier que l'on aplanit et par lequel l'infanterie et la cavalerie pouvaient passer; mais on essaya vainement de le faire gravir à l'artillerie, même en la démontant comme au Saint-Bernard.

Bonaparte fit braquer deux pièces de canon sur la route et ouvrit le feu contre la forteresse; mais on s'aperçut bientôt que ces pièces étaient sans effet; d'ailleurs, un boulet du fort s'engouffra dans une des deux pièces, qui fut brisée et perdue.

Le premier consul ordonna un assaut par escalade; des colonnes formées dans le village et munies d'échelles s'élançèrent au pas de course et se présentèrent sur plusieurs points. Il fallait, pour réussir, non seulement de la célérité, mais encore du silence: c'était une affaire de surprise. Au lieu de cela, le colonel Dufour, qui commandait une des colonnes, fit battre la charge et marcha bravement à l'assaut.

La colonne fut repoussée, et le commandant reçut une balle au travers du corps.

Alors, on fit un choix des meilleurs tireurs; on les approvisionna de vivres et de cartouches; ils se glissèrent entre les rochers et parvinrent à une plate-forme d'où ils dominaient le fort.

Du haut de cette plate-forme, on en découvrait une autre moins élevée et qui cependant plongeait également sur le fort; à grand-peine on y hissa deux pièces de canon que l'on mit en batterie.

Ces deux pièces, d'un côté, et les tirailleurs, de l'autre, commencèrent à inquiéter l'ennemi.

Pendant ce temps, le général Marmont proposait au premier consul un plan tellement hardi, qu'il n'était pas possible que l'ennemi s'en défiât.

C'était de faire tout simplement passer l'artillerie, la nuit, sur la grande route, malgré la proximité du fort.

On fit répandre sur cette route du fumier et la laine de tous les matelas que l'on put trouver dans le village;

puis on enveloppa les roues, les chaînes et toutes les parties sonnantes des voitures avec du foin tordu.

Enfin, on detela les canons et les caissons, et l'on remplaça, pour chaque pièce, les chevaux par cinquante hommes placés en galère.

Cet attelage offrait deux avantages considérables: d'abord, les chevaux pouvaient hennir, tandis que les hommes avaient tout intérêt à garder le plus profond silence; ensuite un cheval tué arrêta tout le convoi, tandis qu'un homme tué ne tenait point à la voiture, était poussé de côté, remplacé par un autre, et n'arrêtait rien.

On mit à la tête de chaque voiture un officier et un sous-officier d'artillerie et l'on promit six cents francs pour le transport de chaque voiture hors de la vue du fort.

Le général Marmont, qui avait donné le conseil, présida lui-même à la première opération.

Par bonheur, un orage avait rendu la nuit fort obscure.

Les six premières pièces d'artillerie et les six premiers caissons arrivèrent à leur destination sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré du fort.

On revint par le même chemin sur la pointe du pied, à la queue les uns des autres; mais, cette fois, l'ennemi entendit quelque bruit, et, voulant en connaître la cause, il lança des grenades.

Les grenades, par bonheur, tombaient de l'autre côté du chemin.

Pourquoi ces hommes, une fois passés, revenaient-ils sur leurs pas?

Pour chercher leurs fusils et leurs bagages; on eût pu leur épargner cette peine et ce danger, en plaçant bagages et fusils sur les caissons; mais on ne pense pas à tout; et la preuve, c'est que l'on n'avait pas pensé non plus au fort de Bard.

Une fois la possibilité du passage démontrée, le transport de l'artillerie fut un service comme un autre; seulement, l'ennemi prévenu il devenait plus dangereux. Le fort semblait un volcan, tant il vomissait de flammes et de fumée; mais, vu la façon verticale dont il était obligé de tirer, il faisait plus de bruit que de mal.

On perdit cinq ou six hommes par voiture, c'est-à-dire un dixième sur cinquante; mais l'artillerie passa, le sort de la campagne était là!

Nard tard, on s'aperçut que le col du petit Saint-Bernard était praticable et que l'on eût pu y faire passer toute l'artillerie sans démonter une seule pièce.

Il est vrai que le passage eût été moins beau, étant moins difficile.

Enfin, on se trouva dans les magnifiques plaines du Piémont.

Sur le Tessin, on rencontra un corps de douze mille hommes détaché de l'armée du Rhin par Moreau, qui, après les deux victoires remportées par lui, pouvait prêter à l'armée d'Italie ce supplément de soldats; il avait débouché par le Saint-Gothard, et, renforcé de ces douze mille hommes, le premier consul entra dans Milan sans coup férir.

A propos, comment avait fait le premier consul, qui, d'après un article de la constitution de l'an VIII, ne pouvait sortir de France et se mettre à la tête des armées? Nous allons vous le dire.

La veille du jour où il devait quitter Paris, c'est-à-dire le 5 mai, ou selon le calendrier du temps, le 15 floreal, il avait fait venir chez lui les deux autres consuls et les ministres, et avait dit à Lucien :

— Préparez pour demain une circulaire aux préfets.

Puis, à Fouché :

— Vous irez publier cette circulaire dans les journaux; elle dira que je suis parti pour Dijon, où je vais inspecter l'armée de réserve; vous ajouterez, mais sans rien affirmer, que j'irai peut-être jusqu'à Genève; en tout cas, faites bien remarquer que je ne serai pas absent plus de quinze jours. Si se passait quelque chose d'insolite, je reviendrais comme la foudre. Je vous recommande à tous les grands intérêts de la France; j'espère que bientôt on parlera de moi, à Vienne et à Londres.

Et, le 6, il était parti.

Dès lors, son intention était bien de descendre dans les plaines du Piémont et d'y livrer une grande bataille : puis, comme il ne doutait pas de la victoire, il répondrait de même que Scipion accusé, à ceux qui lui reprocheraient de violer la constitution : « A pareil jour et à pareille heure, je battais les Carthaginois ; montons au Capitole et rendons grâce aux dieux ! »

Parti de Paris le 6 mai, le 26 du même mois, le général en chef campait avec son armée entre Turin et Casal. Il avait plu toute la journée ; vers le soir, l'orage se calma, et le ciel, comme il arrive en Italie, passa en quelques instants de la teinte la plus sombre au plus bel azur, et les étoiles s'y montrèrent scintillantes.

Le premier consul fit signe à Roland de le suivre ; tous deux sortirent de la petite ville de Chivasso et suivirent les bords du fleuve. A cent pas au delà des dernières maisons, un arbre abattu par la tempête offrait un banc aux promeneurs. Bonaparte s'y assit et fit signe à Roland de prendre place près de lui.

Le général en chef avait évidemment quelque confiance intime à faire à son aide de camp.

Tous deux gardèrent un instant le silence.

Bonaparte l'interrompit le premier.

— Te rappelles-tu, Roland, lui dit-il, une conversation que nous eûmes ensemble au Luxembourg ?

— Général, dit Roland en riant, nous avons eu beaucoup de conversations au Luxembourg, une entre autres où vous m'avez annoncé que nous descendrions en Italie au printemps, et que nous battrions le général Mêlas à Torre di Garofolo ou San-Guiliano ; cela tient-il toujours ?

— Oui ; mais ce n'est pas de cette conversation que je voulais parler.

— Voulez-vous me remettre sur la voie, général ?

— Il était question de mariage.

— Ah ! oui, du mariage de ma sœur. Ce doit être fini à présent, général.

— Non pas du mariage de ta sœur, Roland, mais du tien.

— Ah ! bon ! dit Roland avec son sourire amer, je croyais cette question-là coulée à fond entre nous, général.

Et il fit un mouvement pour se lever.

Bonaparte le retint par le bras.

— Lorsque je te parlai de cela, Roland, continua-t-il avec un sérieux qui prouvait son désir d'être écouté, sais-tu qui je te destinais ?

— Non, général.

— Eh bien, je te destinais ma sœur Caroline.

— Votre sœur ?

— Oui ; cela t'étonne ?

— Je ne croyais pas que jamais vous eussiez pensé à me faire un tel honneur.

— Tu es ingrat, Roland, ou tu ne me dis pas ce que tu penses ; tu sais que je t'aime.

— Oh ! mon général ! s'écria Roland.

Et il prit les deux mains du premier consul, qu'il serra avec une profonde reconnaissance.

— Eh bien, j'aurais voulu t'avoir pour beau-frère.

— Votre sœur et Murat s'aimaient, général, dit Roland ; mieux vaut donc que votre projet ne se soit point réalisé. D'ailleurs, ajouta-t-il d'une voix sourde, je croyais vous avoir déjà dit, général, que je ne me marierais jamais.

Bonaparte sourit.

— Que ne dis-tu tout de suite que tu te feras trappe ?

— Ma foi, général, rétablissez les convents, et enlevez-moi les occasions de me faire tuer, qui, Dieu merci, ne vont point nous manquer je l'espère, et vous pourriez bien avoir deviné la façon dont je finirai.

— Quelque chagrin de cœur ? quelque infidélité de femme ?

— Ah ! bon ! fit Roland, vous me croyez amoureux ! il ne manquait plus que cela pour être dignement classé dans votre esprit.

— Plains-toi de la place que tu y occupes, toi à qui je voulais donner ma sœur.

— Oui ; mais, par malheur, voilà la chose devenue impossible ! vos trois sœurs sont mariées, général ; la plus

jeune a épousé le général Leclerc, la seconde a épousé le prince Bacciocchi, l'aînée a épousé Murat.

— De sorte, dit Bonaparte en riant, que te voilà tranquille et heureux ; tu te crois débarrassé de mon alliance.

— Oh ! général !... fit Roland.

— Tu n'es pas ambitieux, à ce qu'il paraît ?

— General, laissez-moi vous aimer pour le bien que vous m'avez fait et non pour celui que vous voulez me faire.

— Et si c'était par égoïsme que je désirasse l'attacher à moi, non seulement par les liens de l'amitié, mais encore par ceux de la parenté ; si je te disais : Dans mes projets d'avenir, je compte peu sur mes frères, tandis que je ne doulerais pas un instant de toi ?

— Sous le rapport du cœur, vous auriez bien raison.

— Sous tous les rapports ! Que veux-tu que je fasse de Leclerc ? c'est un homme médiocre ; de Bacciocchi, qui n'est pas Français ? de Murat, cœur de lion, mais tête folle ? Il faudra pourtant bien qu'un jour j'en fasse des princes, puisqu'ils seront les maris de mes sœurs. Pendant ce temps, que ferai-je de toi ?

— Vous ferez de moi un maréchal de France.

— Et puis après ?

— Comment, après ? Je trouve que c'est fort joli déjà.

— Et alors tu seras un douzième au lieu d'être une unité.

— Laissez-moi être tout simplement votre ami ; laissez-moi vous dire éternellement la vérité, et, je vous en réponds, vous m'aurez tiré de la foule.

— C'est peut-être assez pour toi, Roland, ce n'est point assez pour moi, insista Bonaparte.

Puis, comme Roland gardait le silence :

— Je n'ai plus de sœur, dit-il, c'est vrai ; mais j'ai rêvé pour toi quelque chose de mieux encore que d'être mon frère.

Roland continua de se taire.

— Il existe de par le monde, Roland, une charmante enfant que j'aime comme ma fille, elle vient d'avoir dix-sept ans ; tu en as vingt-six, tu es général de brigade de fait ; avant la fin de la campagne, tu seras général de division ; eh bien, Roland, à la fin de la campagne, nous reviendrons à Paris, et tu épouseras...

— Général, interrompit Roland, voici, je crois, Bourrienne qui vous cherche.

Et en effet, le secrétaire du premier consul était à deux pas à peine des deux causeurs.

— C'est toi, Bourrienne ? demanda Bonaparte avec quelque impatience.

— Oui, général... Un courrier de France.

— Ah !

— Et une lettre de Madame Bonaparte.

— Bon ! dit le premier consul en se levant vivement ; donne.

Et il lui arracha presque la lettre des mains.

— Et pour moi, demanda Roland, rien ?

— Rien.

— C'est étrange ! fit le jeune homme tout pensif.

La lune s'était levée, et, à la lueur de cette belle lune d'Italie, Bonaparte pouvait lire et lisait.

Pendant les deux premières pages, son visage indiqua la sérénité la plus parfaite ; Bonaparte adorait sa femme ; les lettres publiées par la reine Hortense font foi de cet amour. Roland suivait sur le visage du général les impressions de son âme.

Mais, vers la fin de la lettre, son visage se rembrunit, son sourcil se fronça, il jeta à la dérobée un regard sur Roland.

— Ah ! fit le jeune homme, il paraît qu'il est question de moi dans cette lettre.

Bonaparte ne répondit point et acheva sa lecture.

La lecture achevée, il plia la lettre et la mit dans la poche de côté de son habit ; puis, se tournant vers Bourrienne :

— C'est bien, dit-il, nous allons rentrer ; probablement expédierai-je un courrier. Allez m'attendre en me taillant des plumes.

Bourrienne salua et reprit le chemin de Chivasso.

Bonaparte alors s'approcha de Roland, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Je n'ai pas de bonheur avec les mariages que je desirer, dit-il.

— Pourquoi cela ? demanda Roland.

— Le mariage de ta sœur est manqué.

— Elle a refusé ?

— Non, pas elle.

— Comment ! pas elle ? Serait-ce lord Tanlay, par hasard ?

— Oui.

— Il a refusé ma sœur après l'avoir demandée à moi, à ma mère, à vous, à elle-même ?

— Voyons, ne commence point par l'emporter, et tâche de comprendre qu'il y a quelque mystère là-dessous.

— Je ne vois pas de mystère, je vois une insulte.

— Ah ! voilà bien mon homme ! cela n'explique pourquoi ni ta mère ni ta sœur n'ont voulu t'écrire ; mais Joséphine a pensé que, l'affaire étant grave, tu devais en être instruit. Elle m'annonce donc cette nouvelle en m'invitant à te la transmettre si je le crois convenable. Tu vois que je n'ai pas hésité.

— Je vous remercie sincèrement, général... Et lord Tanlay donne-t-il une raison à ce refus ?

— Une raison qui n'en est pas une.

— Laquelle ?

— Cela ne peut pas être la véritable cause.

— Mais encore ?

— Il ne faut que voir l'homme et causer cinq minutes avec lui pour le juger sous ce rapport.

— Mais, enfin, général, que dit-il pour dégager sa parole ?

— Que ta sœur est moins riche qu'il ne le croyait.

Roland éclata de ce rire nerveux qui déclatait chez lui la plus violente agitation.

— Ah ! fit-il, justement, c'est la première chose que je lui ai dite.

— Laquelle ?

— Que ma sœur n'avait pas le sou. Est-ce que nous sommes riches, nous autres enfants de généraux républicains ?

— Et que t'a-t-il répondu ?

— Qu'il était assez riche pour deux.

— Tu vois donc que ce ne peut être là le motif de son refus.

— Et vous êtes d'avis qu'un de vos aides de camp ne peut pas recevoir une insulte dans la personne de sa sœur, sans en demander raison ?

— Dans ces sortes de situations, mon cher Roland, c'est à la personne qui se croit offensée à peser elle-même le pour et le contre.

— Général, dans combien de jours croyez-vous que nous ayons une affaire décisive ?

Bonaparte calcula.

— Pas avant quinze jours ou trois semaines, répondit-il.

— Général, je vous demande un congé de quinze jours.

— A une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu passeras par Bourg et que tu interrogeras ta sœur pour savoir d'elle de quel côté vient le refus.

— C'était bien mon intention.

— En ce cas, il n'y a pas un instant à perdre.

— Vous voyez bien que je ne perds pas un instant, dit le jeune homme en faisant quelques pas pour rentrer dans le village.

— Une minute encore : tu te chargeras de mes dépêches pour Paris, n'est-ce pas ?

— Je comprends : je suis le courrier dont vous parliez tout à l'heure à Bourrienne.

— Justement.

— Alors, venez.

— Attends encore. Les jeunes gens que tu as arrêtés...

— Les compagnons de Jéhu ?

— Oui... Eh bien, il paraît que tout cela appartient à des familles nobles ; ce sont des fanatiques plutôt que des coupables. Il paraît que ta mère, victime de je ne sais quelle surprise judiciaire, a témoigné dans leur procès et a été cause de leur condamnation.

— C'est possible. Ma mère, comme vous le savez,

avait été arrêtée par eux et avait vu la figure de leur chef.

— Eh bien, ta mère me supplie, par l'intermédiaire de Joséphine, de faire grâce à ces pauvres fous : c'est le terme dont elle se sert. Ils se sont pourvus en cassation. Tu arriveras avant que le pourvoi soit rejeté, et, si tu juges la chose convenable, tu diras de ma part au ministre de la justice de surseoir. A ton retour, nous verrons ce qu'il y aura à faire définitivement.

— Merci, général. N'avez-vous rien autre chose à me dire ?

— Non, si ce n'est de penser à la conversation que nous venons d'avoir.

— A propos ?

— A propos de mariage.

LII

LE JUGEMENT

— Eh bien, je vous dirai comme vous disiez vous-même tout à l'heure : nous parlerons de cela à mon retour, si j'en reviens.

— Oh ! pardieu ! fit Bonaparte, tu tueras encore celui-là comme tu as tué les autres, je suis bien tranquille ; cependant, je te l'avoue, si tu le tués, je le regretterai.

— Si vous devez le regretter tant que cela, général, il est bien facile que ce soit moi qui soit tué à sa place.

— Ne vas pas faire une bêtise comme celle-là, niais ! fit vivement le premier consul ; je te regretterais encore bien davantage.

— En vérité, mon général, fit Roland avec son rire saccadé, vous êtes l'homme le plus difficile à contenter que je connaisse.

Et, cette fois, il reprit le chemin de Chivasso sans que le général le retint.

Une demi-heure après, Roland galopait sur la route d'Ivrée dans une voiture de poste ; il devait voyager ainsi jusqu'à Aoste ; à Aoste prendre un mulet, traverser le Saint-Bernard, descendre à Martigny, et, par Genève, gagner Bourg, et, de Bourg, Paris.

Pendant que Roland galopait, voyons ce qui s'était passé en France, et éclaircissons les points qui peuvent être restés obscurs pour nos lecteurs dans la conversation que nous venons de rapporter entre Bonaparte et son aide de camp.

Les prisonniers faits par Roland dans la grotte de Ceyzeriat n'avaient passé qu'une nuit seulement dans la prison de Bourg, et avaient été immédiatement transférés dans celle de Besançon, où ils devaient comparaître devant un conseil de guerre.

On se rappelle que deux de ces prisonniers avaient été si grièvement blessés qu'on avait été obligé de les transporter sur des brancards ; l'un était mort le même soir, l'autre trois jours après son arrivée à Besançon.

Le nombre des prisonniers était donc réduit à quatre : Morgan, qui s'était rendu volontairement et qui était sain et sauf, et Munbar, Adler et d'Assas, qui avaient été plus ou moins blessés pendant le combat, mais dont aucun n'avait reçu de blessures dangereuses.

Ces quatre pseudonymes cachaient, on se le rappellera, les noms du baron de Sainte-Hermine, du comte de Jahiat, du vicomte de Valensolle et du marquis de Ribier.

Pendant que l'on instruisait, devant la commission militaire de Besançon, le procès des quatre prisonniers, arriva l'expiration de la loi qui soumettait aux tribunaux militaires les délits d'arrestation de diligences sur les grands chemins.

Les prisonniers se trouvaient dès lors passibles des tribunaux civils.

C'était une grande différence pour eux, non point relativement à la peine, mais quant au mode d'exécution de la peine.

Condamnés par les tribunaux militaires, ils étaient fusillés; condamnés par les tribunaux civils, ils étaient guillotins.

La fusillade n'était point infamante, la guillotine l'était.

Du moment où ils devaient être jugés par un jury, leur procès relevait du jury de Bourg.

Vers la fin de mars, les accusés avaient donc été transférés des prisons de Besançon dans celles de Bourg, et l'instruction avait commencé.

Mais les quatre accusés avaient adopté un système qui ne laissait pas que d'embarrasser le juge d'instruction.

Ils déclarèrent s'appeler le baron de Sainte-Hermine, le comte de Jahiat, le vicomte de Valensolle et le marquis de Ribier, mais n'avaient jamais eu aucune relation avec les détresseurs de diligences qui s'étaient fait appeler Morgan, Moutbar, Adler et d'Assas.

Ils avouaient bien avoir fait partie d'un rassemblement à main armée; mais ce rassemblement appartenait aux bandes de M. de Teyssonnet, et était une ramification de l'armée de Bretagne destinée à opérer dans le Midi ou dans l'Est, tandis que l'armée de Bretagne, qui venait de signer la paix, était destinée à opérer dans l'Ouest.

Ils n'attendaient eux-mêmes que la soumission de Cadoudal pour faire la leur, et l'avis de leur chef allait sans doute leur arriver, quand ils avaient été attaqués et pris.

La preuve contraire était difficile à fournir; la spoliation des diligences avait toujours été faite par des hommes masqués, et, à part Madame de Montrevel et sir John, personne n'avait jamais vu le visage d'un de nos aventuriers.

On se rappelle dans quelles circonstances: sir John, dans la nuit où il avait été jugé, condamné, frappé par eux; Madame de Montrevel, lors de l'arrestation de la diligence, et quand, en se débattant contre une crise nerveuse, elle avait fait tomber le masque de Morgan.

Tous deux avaient été appelés devant le juge d'instruction, tous deux avaient été confrontés avec les quatre accusés; mais sir John et Madame de Montrevel avaient déclaré ne reconnaître aucun de ces derniers.

D'où venait cette réserve?

De la part de Madame de Montrevel, elle était compréhensible: Madame de Montrevel avait gardé une double reconnaissance à l'homme qui avait sauvé son fils Edouard, et qui lui avait porté des secours à elle.

De la part de sir John, le silence était plus difficile à expliquer; car, bien certainement, parmi les quatre prisonniers, sir John reconnaissait au moins deux de ses assassins.

Eux l'avaient reconnu, et un certain frissonnement avait passé dans leurs veines à sa vue, mais ils n'en avaient pas moins résoluement fixé leurs regards sur lui, lorsque à leur grand étonnement, sir John, malgré l'insistance du juge, avait obstinément répondu:

— *Je n'ai pas l'honneur de reconnaître ces messieurs.*

Amélie, — nous n'avons point parlé d'elle: il y a des douleurs que la plume ne doit pas même essayer de peindre, — Amélie, pâle, fiévreuse, mourante depuis la nuit fatale où Morgan avait été arrêté, Amélie attendait avec anxiété le retour de sa mère et de lord Tanlay de chez le juge d'instruction.

Ce fut lord Tanlay qui rentra le premier; Madame de Montrevel était restée un peu en arrière pour donner des ordres à Michel.

Dès qu'elle aperçut sir John, Amélie s'élança vers lui en s'écriant:

— Eh bien?

Sir John regarda autour de lui pour s'assurer que Madame de Montrevel ne pouvait ni le voir ni l'entendre.

— Ni votre mère ni moi n'avons reconnu personne, répondit-il.

— Ah! que vous êtes noble! que vous êtes généreux! que vous êtes bon, milord! s'écria la jeune fille en essayant de baiser la main de sir John.

Mais lui, retirant sa main.

— Je n'ai fait que tenir ce que je vous avais promis, dit-il; mais silence! voici votre mère!

Amélie fit un pas en arrière.

— Ainsi, madame, dit-elle, vous n'avez pas contribué à compromettre ces malheureux?

— Comment, répondit Madame de Montrevel, voulais-tu que j'envoyasse à l'échafaud un homme qui m'avait porté secours, et qui, au lieu de frapper Edouard, l'avait embrassé?

— Et cependant, madame, demanda Amélie toute tremblante, vous l'aviez reconnu?

— Parfaitement, répondit Madame de Montrevel; c'est le blond avec des sourcils et des yeux noirs, celui qui se fait appeler Charles de Sainte-Hermine.

Amélie jeta un cri étouffé; puis, faisant un effort sur elle-même:

— Alors, dit-elle, tout est fini pour vous et pour milord, et vous ne serez plus appelés?

— Il est probable que non, répondit Madame de Montrevel.

— En tout cas, répondit sir John, je crois que, comme moi qui n'ai effectivement reconnu personne, Madame de Montrevel persisterait dans sa déposition.

— Oh! bien certainement, fit Madame de Montrevel; Dieu me garde de causer la mort de ce malheureux jeune homme: je ne me la pardonnerais jamais; c'est bien assez que lui et ses compagnons aient été arrêtés par Roland.

Amélie poussa un soupir; cependant, un peu de calme se répandit sur son visage.

Elle jeta un regard de reconnaissance à sir John et remonta dans son appartement, où l'attendait Charlotte.

Charlotte était devenue pour Amélie plus qu'une femme de chambre, elle était devenue presque une amie.

Tous les jours, depuis que les prisonniers avaient été ramenés à la prison de Bourg, Charlotte allait passer une heure près de son père.

Pendant cette heure, il n'était question que des prisonniers, que le digne geôlier, en sa qualité de royaliste, plaignait de tout son cœur.

Charlotte se faisait renseigner sur les moindres paroles, et, chaque jour, elle rapportait à Amélie des nouvelles des accusés.

C'était sur ces entrefaites qu'étaient arrivés aux Noires-Fontaines Madame de Montrevel et sir John.

Avant de quitter Paris, le premier consul avait fait dire par Roland, et redire par Joséphine, à Madame de Montrevel qu'il désirait que le mariage eût lieu en son absence et le plus promptement possible.

Sir John, en partant avec Madame de Montrevel pour les Noires-Fontaines, avait déclaré que ses desirs les plus ardents seraient accomplis par cette union, et qu'il n'attendait que les ordres d'Amélie pour devenir le plus heureux des hommes.

Les choses étant arrivées à ce point, Madame de Montrevel — le matin même du jour où sir John et elle devaient déposer comme témoins — avait autorisé un tête-à-tête entre sir John et sa fille.

L'entrevue avait duré plus d'une heure, et sir John n'avait quitté Amélie que pour monter en voiture avec Madame de Montrevel et aller faire sa déposition.

Nous avons vu que cette déposition avait été toute à la décharge des accusés; nous avons vu encore comment, à son retour, sir John avait été reçu par Amélie.

Le soir, Madame de Montrevel avait eu à son tour une conférence avec sa fille.

Aux instances pressantes de sa mère, Amélie s'était contentée de répondre que son état de souffrance lui faisait désirer l'ajournement de son mariage, mais qu'elle s'en rapportait sur ce point à la délicatesse de lord Tanlay.

Le lendemain, Madame de Montrevel avait été forcée de quitter Bourg pour revenir à Paris, sa position près de Madame Bonaparte ne lui permettant pas une longue absence.

Le matin du départ, elle avait fortement insisté pour qu'Amélie l'accompagnât à Paris; mais Amélie s'était, sur ce point encore, appuyée de la faiblesse de sa santé. On allait entrer dans les mois doux et vivifiants de l'année dans les mois d'avril et de mai; elle demandait à passer ces deux mois à la campagne, certaine, disait-elle, que ces deux mois lui feraient du bien.

Madame de Montrevel ne savait rien refuser à Amélie, surtout lorsqu'il s'agissait de sa santé.

Ce nouveau délai fut accordé à la malade.

Comme, pour venir à Bourg, Madame de Montrevel avait voyagé avec lord Tanlay, pour retourner à Paris, elle voyagea avec lui ; à son grand étonnement, pendant les deux jours que dura le voyage, sir John ne lui avait pas dit un mot de son mariage avec Amélie.

Mais Madame Bonaparte, en revoyant son amie, lui avait fait sa question accoutumée :

— Eh bien, quand marions-nous Amélie avec sir John ? Vous savez que ce mariage est un des desirs du premier consul !

Ce à quoi Madame de Montrevel avait répondu :

— La chose dépend entièrement de lord Tanlay.

Cette réponse avait longuement fait réfléchir Madame Bonaparte. Comment, après avoir paru d'abord si empressée, lord Tanlay était-il devenu si froid ?

Le temps seul pouvait expliquer un pareil mystère.

Le temps s'écoulait et le procès des prisonniers s'instruisait.

On les avait confrontés avec tous les voyageurs qui avaient signé les différents procès-verbaux que nous avons vus entre les mains du ministre de la police ; mais aucun des voyageurs n'avait pu les reconnaître, aucun ne les ayant vus à visage découvert.

Les voyageurs avaient, en outre, attesté qu'aucun objet leur appartenant, argent ou bijoux, ne leur avait été pris.

Jean Picot avait attesté qu'on lui avait rapporté les deux cents louis qui lui avaient été enlevés par mégarde.

L'instruction avait pris deux mois, et, au bout de ces deux mois, les accusés, dont nul n'avait pu constater l'identité, restaient sous le seul poids de leurs propres aveux : c'est-à-dire qu'affiliés à la révolte bretonne et vendéenne, ils faisaient simplement partie des bandes armées qui parcouraient le Jura sous les ordres de M. de Teyssonnet.

Les juges avaient, autant que possible, retardé l'ouverture des débats, espérant toujours que quelque témoin à charge se produirait ; leur espérance avait été trompée.

Personne, en réalité, n'avait souffert des faits imputés aux quatre jeunes gens, à l'exception du Trésor, dont le malheur n'intéressait personne.

Il fallait bien ouvrir les débats.

De leur côté, les accusés avaient mis le temps à profit.

On a vu qu'au moyen d'un habile échange de passe-ports, Morgan voyageait sous le nom de Ribier, Ribier sous celui de Sainte-Hermine, et ainsi des autres ; il en était résulté dans les témoignages des aubergistes une confusion que leurs livres étaient encore venus augmenter.

L'arrivée des voyageurs, consignée sur les registres une heure plus tôt ou une heure plus tard, appuyait des alibis irrécusables.

Il y avait conviction morale chez les juges ; seulement cette conviction était impuissante devant les témoignages.

Puis, il faut le dire, d'un autre côté, il y avait pour les accusés sympathie complète dans le public.

Les débats s'ouvrirent.

La prison de Bourg était attenante au prétoire ; par les corridors intérieurs, on pouvait conduire les prisonniers à la salle d'audience.

Si grande que fût cette salle d'audience, elle fut encombrée le jour de l'ouverture des débats ; toute la ville de Bourg se pressait aux portes du tribunal, et l'on était venu de Mâcon, de Lons-le-Saulnier, de Besançon et de Nantua, tant les arrestations de diligences avaient fait de bruit, tant les exploits des compagnons de Jéhu étaient devenus populaires.

L'entrée des quatre accusés fut saluée d'un murmure qui n'avait rien de répulsif : on y démêlait en partie presque égale la curiosité et la sympathie.

Et leur présence était bien faite, il faut le dire, pour éveiller ces deux sentiments. Parfaitement beaux, mis à la dernière mode de l'époque, assurés sans impudence, souriants vis-à-vis de l'auditoire, courtois envers leurs juges, quoique railleurs parfois, leur meilleure défense était dans leur propre aspect.

Le plus âgé des quatre avait à peine trente ans.

Interrogés sur leurs noms, prénoms, âges et lieu de naissance, ils répondirent se nommer :

Charles de Sainte-Hermine, né à Tours, département d'Indre-et-Loire, âgé de vingt-quatre ans ;

Louis-André de Jahiat, né à Bagé-le-Château, département de l'Ain, âgé de vingt-neuf ans ;

Raoul-Frédéric-Auguste de Valensolle, né à Sainte-Colombe, département du Rhône, âgé de vingt-sept ans ;

Pierre-Hector de Ribier, né à Bollène, département de Vaucluse, âgé de vingt-six ans.

Interrogés sur leur condition et leur état, tous quatre déclarèrent être gentilshommes et royalistes.

Ces quatre beaux jeunes gens qui se défendaient contre la guillotine, mais non contre la fusillade, qui demandaient la mort, qui déclaraient l'avoir méritée, mais qui voulaient la mort des soldats, formaient un groupe admirable de jeunesse, de courage et de générosité.

Aussi les juges comprenaient que, sous la simple accusation de rébellion à main armée, la Vendée étant soumise, la Bretagne pacifiée, ils seraient acquittés.

Et ce n'était point cela que voulait le ministre de la police ; la mort prononcée par un conseil de guerre ne lui suffisait même pas, il lui fallait la mort déshonorante, la mort des malfaiteurs, la mort des infâmes.

Les débats étaient ouverts depuis trois jours et n'avaient pas fait un seul pas dans le sens du ministère public. Charlotte, qui par la prison pouvait pénétrer la première dans la salle d'audience, assistait chaque jour aux débats, et chaque soir venait rapporter à Amélie une parole d'espérance.

Le quatrième jour, Amélie n'y put tenir ; elle avait fait faire un costume exactement pareil à celui de Charlotte ; seulement, la dentelle noire qui enveloppait le chapeau était plus longue et plus épaisse qu'aux chapeaux ordinaires.

Il formait un voile et empêchait que l'on ne pût voir le visage.

Charlotte présenta Amélie à son père, comme une de ses jeunes amies curieuse d'assister aux débats ; le bonhomme Courtois ne reconnut point Mademoiselle de Montrevel, et, pour qu'elles vissent bien les accusés, il les plaça dans le corridor où ceux-ci devaient passer et qui conduisait de la chambre du concierge du présidial à la salle d'audience.

Le corridor était si étroit au moment où l'on passait de la chambre du concierge à l'endroit que l'on désignait sous le nom de bûcher, que, des quatre gendarmes qui accompagnaient les prisonniers, deux passaient d'abord, puis venaient les prisonniers un à un, puis les deux derniers gendarmes.

Ce fut dans le rentrant de la porte du bûcher que se rangèrent Charlotte et Amélie.

Lorsqu'elle entendit ouvrir les portes, Amélie fut obligée de s'appuyer sur l'épaule de Charlotte ; il lui semblait que la terre manquait sous ses pieds et la muraille derrière elle.

Elle entendit le bruit des pas, les sabres retentissants des gendarmes ; enfin, la porte de communication s'ouvrit.

Un gendarme passa.

Puis un second.

Sainte-Hermine marchait le premier, comme s'il se fût encore appelé Morgan.

Au moment où il passait :

— Charles ! murmura Amélie.

Le prisonnier reconnut la voix adorée, poussa un faible cri et sentit qu'on lui glissait un billet dans la main.

Il serra cette chère main, murmura le nom d'Amélie et passa.

Les autres vinrent ensuite et ne remarquèrent point ou firent semblant de ne point remarquer les deux jeunes filles.

Quant aux gendarmes, ils n'avaient rien vu ni entendu.

Dès qu'il fut dans un endroit éclairé, Morgan déplia le billet.

Il ne contenait que ces mots :

« Sois tranquille, mon Charles, je suis et serai ta fidèle Amélie dans la vie comme dans la mort. J'ai tout avoué à lord Tanlay ; c'est l'homme le plus généreux de la terre : j'ai sa parole qu'il rompra le mariage et

prendra sur lui la responsabilité de cette rupture. Je t'aime ! »

Morgan baisa le billet et le posa sur son cœur ; puis il jeta un regard du côté du corridor ; les deux jeunes Bressanes étaient appuyées contre la porte.

Amélie avait tout risqué pour le voir une fois encore. Il est vrai que l'on espérait que cette séance serait suprême s'il ne se présentait point de nouveaux témoins à charge : il était impossible de condamner les accusés, vu l'absence de preuves.

Les premiers avocats du département, ceux de Lyon, ceux de Besançon avaient été appelés par les accusés pour les défendre.

Ils avaient parlé, chacun à son tour, détruisant pièce à pièce l'acte d'accusation, comme, dans un tournoi du moyen âge, un champion adroit et fort faisait tomber pièce à pièce l'armure de son adversaire.

De flatteuses interruptions avaient, malgré les avertissements des huissiers et les admonestations du président, accueilli les parties les plus remarquables de ces plaidoyers.

Amélie, les mains jointes, remerciait Dieu, qui se manifestait si visiblement en faveur des accusés ; un poids affreux s'écartait de sa poitrine brisée ; elle respirait avec délices, et elle regardait, à travers des larmes de reconnaissance, le christ placé au-dessus de la tête du président.

Les débats allaient être fermés.

Tout à coup, un huissier entra, s'approcha du président et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Messieurs, dit le président, la séance est suspendue ; que l'on fasse sortir les accusés.

Il y eut un mouvement d'inquiétude fébrile dans l'auditoire.

Qu'était-il arrivé de nouveau ? qu'allait-il se passer d'inattendu ?

Chacun regarda son voisin avec anxiété. Un pressentiment serra le cœur d'Amélie ; elle porta la main à sa poitrine, elle avait senti quelque chose de pareil à un fer glacé, pénétrant jusqu'aux sources de sa vie.

Les gendarmes se levèrent, les accusés les suivirent et reprirent le chemin de leur cachot.

Ils repassèrent les uns après les autres devant Amélie.

Les mains des deux jeunes gens se touchèrent, la main d'Amélie était froide comme celle d'une morte.

— Quoi qu'il arrive, merci, dit Charles en passant.

Amélie voulut lui répondre ; les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Pendant ce temps, le président s'était levé et avait passé dans la chambre du conseil.

Il y avait trouvé une femme voilée qui venait de descendre de voiture à la porte même du tribunal, et qu'on avait amenée où elle était sans qu'elle eût échangé une seule parole avec qui que ce fût.

— Madame, lui dit-il, je vous présente toutes mes excuses pour la façon un peu brutale dont, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, je vous ai fait prendre à Paris et conduire ici ; mais il y va de la vie d'un homme, et, devant cette considération, toutes les autres ont dû se taire.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser, monsieur, répondit la dame voilée : je sais quelles sont les prérogatives de la justice, et me voici à ses ordres.

— Madame, reprit le président, le tribunal et moi apprécions le sentiment d'exquise délicatesse qui vous a poussée, au moment de votre confrontation avec les accusés, à ne pas vouloir reconnaître celui qui vous avait porté des secourus : alors, les accusés niaient leur identité avec les spoliateurs de diligences ; depuis, ils ont tout avoué : seulement, nous avons besoin de connaître celui qui vous a donné cette marque de courtoisie de vous secourir, afin de le recommander à la clémence du premier consul.

— Comment ! s'écria la dame voilée, ils ont avoué ?

— Oui, madame ; mais ils s'obstinent à taire celui d'entre eux qui vous a secourue ; sans doute craignent-ils de vous mettre en contradiction avec votre témoignage, et ne veulent-ils pas que l'un d'eux achète sa grâce à ce prix.

— Et que demandez-vous de moi, monsieur ?

— Que vous sauviez votre sauveur.

— Oh ! bien volontiers, dit la dame en se levant ; qu'aurai-je à faire ?

— A répondre à la question qui vous sera adressée par moi.

— Je me tiens prête, monsieur.

— Attendez un instant ici ; vous serez introduite dans quelques secondes.

Le président entra.

Un gendarme placé à chaque porte empêchait que personne, ne communiquât avec la dame voilée.

Le président reprit sa place.

— Messieurs, dit-il, la séance est rouverte.

Il se fit un grand murmure ; les huissiers crièrent silence.

Le silence se rétablit.

— Introduisez le témoin, dit le président.

Un huissier ouvrit la porte du conseil ; la dame voilée fut introduite.

Tous les regards se portèrent sur elle.

Quelle était cette dame voilée ? que venait-elle faire ? à quelle fin était-elle appelée ?

Avant ceux de personne, les yeux d'Amélie s'étaient fixés sur elle.

— Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle, j'espère que je me trompe.

— Madame, dit le président, les accusés vont rentrer dans cette salle ; désignez à la justice celui d'entre eux qui, lors de l'arrestation de la diligence de Genève, vous a prodigué des soins si touchants.

Un frissonnement courut dans l'assemblée ; on comprit qu'il y avait quelque piège sinistre tendu sous les pas des accusés.

Dix voix allaient s'écrier : « Ne parlez pas ! » lorsque, sur un signe du président, l'huissier d'une voix impérative cria :

— Silence !

Un froid mortel enveloppa le cœur d'Amélie, une sueur glacée perla son front, ses genoux plièrent et tremblèrent sous elle.

— Faites entrer les accusés, dit le président en imposant silence du regard comme l'huissier l'avait fait de la voix, et vous, madame, avancez et levez votre voile.

La dame voilée obéit à ces deux invitations.

— Ma mère ! s'écria Amélie, mais d'une voix assez sourde pour que ceux qui l'entouraient l'entendissent seuls.

— Madame de Montrevel ! murmura l'auditoire.

En ce moment, le premier gendarme parut à la porte, puis le second ; après lui venaient les accusés, mais dans un autre ordre : Morgan s'était placé le troisième, afin que, séparé qu'il était des gendarmes par Montbar et Adler, qui marchaient devant lui, et par d'Assas, qui marchait derrière, il pût serrer plus facilement la main d'Amélie.

Montbar entra donc d'abord.

Madame de Montrevel secoua la tête.

Puis vint Adler.

Madame de Montrevel fit le même signe de dénégation.

En ce moment, Morgan passait devant Amélie.

— Oh ! nous sommes perdus ! dit-elle.

Il la regarda avec étonnement ; une main convulsive serrait la sienne.

Il entra.

— C'est monsieur, dit Madame de Montrevel en apercevant Morgan, ou, si vous le voulez bien, le baron Charles de Sainte-Hermine, qui ne faisait plus qu'un seul et même homme du moment où Madame de Montrevel venait de donner cette preuve d'identité.

Ce fut dans tout l'auditoire un long cri de douleur.

Montbar éclata de rire.

— Oh ! par ma foi, dit-il, cela l'apprendra, cher ami, à faire le galant auprès des femmes qui se trouvent mal.

Puis, se retournant vers Madame de Montrevel :

— Madame, lui dit-il, avec deux mots vous venez de faire tomber quatre têtes.

Il se fit un silence terrible, au milieu duquel un seul gémissement se fit entendre.

— Huissier, dit le président, n'avez-vous pas prévenu

le public que toute marque d'approbation ou d'improbation était défendue ?

L'huissier s'informa pour savoir qui avait manqué à la justice en poussant ce gémissement.

C'était une femme portant le costume de Bressane, et que l'on venait d'emporter chez le concierge de la prison.

Dès lors, les accusés n'essayèrent même plus de nier ; seulement, de même que Morgan s'était réuni à eux, ils se réunirent à lui.

Leurs quatre têtes devaient être sauvées ou tomber ensemble.

Le même jour, à dix heures du soir, le jury déclara les accusés coupables, et la cour prononça la peine de mort.

Trois jours après, à force de prières, les avocats obtinrent que les accusés se pourvussent en cassation.

Mais ils ne purent obtenir qu'ils se pourvussent en grâce.

LIII

OU AMÉLIE TIENT SA PAROLE

Le verdict rendu par le jury de la ville de Bourg avait produit un effet terrible, non seulement dans la salle d'audience, mais encore dans toute la ville.

Il y avait parmi les quatre accusés un tel accord de fraternité chevaleresque, une telle élégance de manières, une telle conviction dans la foi qu'ils professaient, que leurs ennemis eux-mêmes admiraient cet étrange dévouement qui avait fait des voleurs de grand chemin de gentilshommes de naissance et de nom.

Madame de Montrevel, désespérée de la part qu'elle venait de prendre au procès et du rôle qu'elle avait bien involontairement joué dans ce drame au dénouement mortel, n'avait vu qu'un moyen de réparer le mal qu'elle avait fait : c'était de repartir à l'instant même pour Paris, de se jeter aux pieds du premier consul et de lui demander la grâce des quatre condamnés.

Elle ne prit pas même le temps d'aller embrasser Amélie au château des Noires-Fontaines ; elle savait que le départ de Bonaparte était fixé aux premiers jours de mai, et l'on était au 6.

Lorsqu'elle avait quitté Paris, tous les apprêts du départ étaient faits.

Elle écrivit un mot à sa fille, lui expliqua par quelle fatale suggestion elle venait, en essayant de sauver un des quatre accusés, de les faire condamner à mort tous les quatre.

Puis, comme si elle eût eu honte d'avoir manqué à la promesse qu'elle avait faite à Amélie, et surtout qu'elle s'était faite à elle-même, elle envoya chercher des chevaux frais à la poste, remonta en voiture et repartit pour Paris.

Elle y arriva le 8 mai au matin.

Bonaparte en était parti le 6 au soir.

Il avait dit, en partant, qu'il n'allait qu'à Dijon, peut-être à Genève, mais qu'en tout cas il ne serait pas plus de trois semaines absent.

Le pourvoi des condamnés, fût-il rejeté, devait prendre au moins cinq ou six semaines.

Tout espoir n'était donc point perdu.

Mais il le fut, lorsqu'on apprit que la revue de Dijon n'était qu'un prétexte, que le voyage à Genève n'avait jamais été sérieux, et que Bonaparte, au lieu d'aller en Suisse, allait en Italie.

Alors, Madame de Montrevel, ne voulant pas s'adresser à son fils, quand elle savait le serment qu'il avait fait au moment où lord Tanlay avait été assassiné, et la part qu'il avait prise à l'arrestation des compagnons de Jéhu ; alors, disons-nous, Madame de Montrevel s'adressa à Joséphine : Joséphine promit d'écrire à Bonaparte.

Le même soir, elle tint parole.

Mais le procès avait fait grand bruit ; il n'en était point de ces accusés-là comme d'accusés ordinaires, la justice fit diligence, et, le trente-cinquième jour après le jugement, le pourvoi en cassation fut rejeté.

Le rejet fut expédié immédiatement à Bourg, avec ordre d'exécuter les condamnés dans les vingt-quatre heures.

Mais quelque diligence qu'eût faite le ministère de la justice, l'autorité judiciaire ne fut point prévenue la première.

Tandis que les prisonniers se promenaient dans la cour intérieure, une pierre passa par-dessus les murs et vint tomber à leurs pieds.

Une lettre était attachée à cette pierre.

Morgan, qui avait, à l'endroit de ses compagnons, conservé, même en prison, la supériorité d'un chef, ramassa la pierre, ouvrit la lettre et la lut.

Puis, se retournant vers ses compagnons :

— Messieurs, dit-il, notre pourvoi est rejeté, comme nous devions nous y attendre, et, selon toute probabilité, la cérémonie aura lieu demain.

Valensolle et Ribier, qui jouaient au petit palet avec des écus de six livres et des louis, avaient quitté leur jeu pour écouter la nouvelle.

La nouvelle entendue, ils reprirent leur partie sans faire de réflexion.

Jahiat, qui lisait *la Nouvelle Héloïse*, reprit sa lecture en disant :

— Je crois que je n'aurai pas le temps de finir le chef-d'œuvre de M. Jean-Jacques Rousseau ; mais, sur l'honneur, je ne le regrette pas : c'est le livre le plus faux et le plus ennuyeux que j'aie lu de ma vie.

Sainte-Hermine passa la main sur son front en murmurant :

— Pauvre Amélie !

Puis, apercevant Charlotte, qui se tenait à la fenêtre de la geôle donnant dans la cour des prisonniers, il alla à elle :

— Dites à Amélie que c'est cette nuit qu'elle doit tenir la promesse qu'elle m'a faite.

La fille du géolier referma la fenêtre et embrassa son père, en lui annonçant qu'il la reverrait selon toute probabilité dans la soirée.

Puis elle prit le chemin des Noires-Fontaines, chemin que depuis deux mois elle faisait tous les jours deux fois : une fois vers le milieu du jour pour aller à la prison, une fois le soir pour revenir au château.

Chaque soir, en rentrant, elle trouvait Amélie à la même place, c'est-à-dire assise à cette fenêtre qui, dans des jours plus heureux, s'ouvrait pour donner passage à son bien-aimé Charles.

Depuis le jour de son évanouissement, à la suite du verdict du jury, Amélie n'avait pas versé une larme, et nous pourrions presque ajouter qu'elle n'avait pas prononcé une parole.

Au lieu d'être le marbre de l'antiquité s'animant pour devenir femme, on eût pu croire que c'était l'être animé qui peu à peu se pétrifiait.

Chaque jour, il semblait qu'elle fût devenue un peu plus pâle, un peu plus glacée.

Charlotte la regardait avec étonnement : les esprits vulgaires, très impressionnables aux bruyantes démonstrations, c'est-à-dire aux cris et aux pleurs, ne comprennent rien aux douleurs muettes.

Il semble que pour eux le mutisme, c'est l'indifférence.

Elle fut donc étonnée du calme avec lequel Amélie reçut le message qu'elle était chargée de transmettre.

Elle ne vit pas que son visage, plongé dans la demi-teinte du crépuscule, passait de la pâleur à la lividité ; elle ne sentit point l'étreinte mortelle qui, comme une tenaille de fer, lui broya le cœur ; elle ne comprit point, lorsqu'elle s'achemina vers la porte, qu'une roideur plus automatique encore que de coutume accompagnait ses mouvements.

Seulement, elle s'apprêta à la suivre.

Mais, arrivée à la porte, Amélie étendit la main.

— Attends-moi là, dit-elle.

Charlotte obéit.

Amélie referma la porte derrière elle et monta à la chambre de Roland.

La chambre de Roland était une véritable chambre de soldat et de chasseur, dont le principal ornement était des panoplies et des trophées.

Il y avait là des armes de toute espèce, indigènes et étrangères, depuis les pistolets aux canons azurés de Versailles jus-qu'aux pistolets à pommeau d'argent du Caire, depuis le couteau catalan jusqu'au cangiar turc.

Elle détacha des trophées quatre poignards aux lames tranchantes et aiguës; elle enleva aux panoplies huit pistolets de différentes formes.

Elle prit des balles dans un sac, de la poudre dans une corne.

Puis elle descendit rejoindre Charlotte.

Dix minutes après, aidée de sa femme de chambre, elle avait revêtu son costume de Bressane.

On attendit la nuit; la nuit vient tard au mois de juin.

Amélie resta debout, immobile, muette, appuyée à sa cheminée éteinte, regardant par la fenêtre ouverte le village de Ceyzeriat, qui disparaissait peu à peu dans les ombres crépusculaires.

Lorsque Amélie ne vit plus rien que les lumières s'allumant de place en place :

— Allons, dit-elle, il est temps.

Les deux jeunes filles sortirent; Michel ne fit point attention à Amélie qu'il prit pour une amie de Charlotte qui était venue voir celle-ci et que celle-ci allait reconduire.

Dix heures sonnaient, comme les deux jeunes filles passaient devant l'église de Brou.

Il était dix heures un quart à peu près lorsque Charlotte frappa à la porte de la prison.

Le père Courtois vint ouvrir.

Nous avons dit quelles étaient les opinions politiques du digne geôlier.

Le père Courtois était royaliste.

Il avait donc été pris d'une profonde sympathie pour les quatre condamnés; il espérait, comme tout le monde, que Madame de Montrevel, dont on connaissait le désespoir, obtiendrait leur grâce du premier consul, et, autant qu'il avait pu le faire sans manquer à ses devoirs, il avait adouci la captivité de ses prisonniers en écartant d'eux toute rigueur inutile.

Il est vrai que, d'un autre côté, malgré cette sympathie, il avait refusé soixante mille francs en or — somme qui, à cette époque, valait le triple de ce qu'elle vaut aujourd'hui — pour les sauver.

Mais, nous l'avons vu, mis dans la confiance par sa fille Charlotte, il avait autorisé Amélie déguisée en Bressane à assister au jugement.

On se rappelle les soins et les égards que le digne homme avait eus pour Amélie, lorsque elle-même avait été prisonnière avec Madame de Montrevel.

Cette fois encore, et comme il ignorait le rejet du pourvoi, il se laissa facilement attendrir.

Charlotte lui dit que sa jeune maîtresse allait dans la nuit même partir pour Paris, afin de hâter la grâce, et qu'avant de partir elle venait prendre congé du baron de Sainte-Hermine et lui demander ses instructions pour agir.

Il y avait cinq portes à forcer pour gagner celle de la rue: un corps de garde dans la cour, une sentinelle intérieure et une extérieure; par conséquent, le père Courtois n'avait point à craindre que les prisonniers s'évadassent.

Il permit donc qu'Amélie vit Morgan.

Qu'on nous excuse de dire tantôt Morgan, tantôt Charles, tantôt le baron de Sainte-Hermine; nos lecteurs savent bien que, par cette triple appellation, nous désignons le même homme.

Le père Courtois prit une lumière et marcha devant Amélie.

La jeune fille, comme si, en sortant de la prison, elle devait partir par la malle-poste, tenait à la main un sac de nuit.

Charlotte suivait sa maîtresse.

— Vous reconnaîtrez le cachot, mademoiselle de Montrevel; c'est celui où vous avez été enfermée avec madame votre mère. Le chef de ces malheureux jeunes gens, le baron Charles de Sainte-Hermine, m'a demandé comme une faveur la cage n° 1. Vous savez que c'est le nom que nous donnons à nos cellules. Je n'ai pas cru devoir lui refuser cette consolation, sachant que le pauvre garçon vous aimait. Oh! soyez tranquille, made-

moiselle Amélie: ce secret ne sortira jamais de ma bouche. Puis il m'a fait des questions, m'a demandé où était le lit de votre mère où était le vôtre; je le lui ai dit. Alors, il a désiré que sa couchette fût placée juste au même endroit où la vôtre se trouvait; ce n'était pas difficile: non seulement elle était au même endroit, mais encore c'était la même. De sorte que, depuis le jour de son entrée dans votre prison, le pauvre jeune homme est resté presque constamment couché.

Amélie poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement; elle sentit, chose qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps, une larme prête à mouiller sa paupière.

Elle était donc aimée comme elle aimait, et c'était une bouche étrangère et désintéressée qui lui en donnait la preuve.

Au moment d'une séparation éternelle, cette conviction était le plus beau diamant qu'elle pût trouver dans l'écrin de la douleur.

Les portes s'ouvrirent les unes après les autres devant le père Courtois.

Arrivée à la dernière, Amélie mit la main sur l'épaule du geôlier.

Il lui semblait entendre quelque chose comme un chant.

Elle écouta avec plus d'attention: une voix disait des vers.

Mais cette voix n'était point celle de Morgan; cette voix lui était inconnue.

C'était à la fois quelque chose de triste comme une élégie, de religieux comme un psaume.

La voix disait:

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;

Il a vu mes pleurs pénitents;

Il guérit mes remords, il m'arme de constance!

Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant, ont dit dans leur colère:

« Qu'il meure, et sa gloire avec lui! »

Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:

« Leur haine sera ton appui.

« A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;

Tout trompe ta simplicité:

Celui que tu nourris court vendre ton image,

Noire de sa méchanceté.

« Mais Dieu t'entend gémir; Dieu, vers qui te ramène

Un vrai remords né des douleurs;

Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine

D'être faible dans les malheurs.

« J'éveillerai pour toi la pitié, la justice

De l'incorruptible avenir;

Eux-mêmes épureront, par leur long artifice,

Ton honneur qu'ils pensent ternir. »

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre

L'innocence et son noble orgueil;

Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,

Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,

J'apparus un jour, et je meurs;

Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,

Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et, vous, douce verdure,

Et vous, riant exil des bois!

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,

Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée

Tant d'amis sourds à mes adieux!

Qu'ils meurent pleins de jour! que leur mort soit pleurée!

Qu'un ami leur ferme les yeux!

La voix se tut; sans doute, la dernière strophe était dite.

Amélie, qui n'avait pas voulu interrompre la méditation suprême des condamnés et qui avait reconnu la belle ode de Gilbert, écrite par lui sur le grabat d'un hôpital, la veille de sa mort, fit signe au geôlier qu'il pouvait ouvrir.

Le père Courtois qui, tout geôlier qu'il était, semblait

partager l'émotion de la jeune fille, fit le plus doucement possible qu'il put tourner la clef dans la serrure : la porte s'ouvrit.

Amélie embrassa d'un coup d'œil l'ensemble du cachot et des personnages qui l'habitaient.

Valensolle, debout, appuyé à la muraille, tenait encore à la main le livre où il venait de lire les vers qu'Amélie avait entendus ; Jahiat était assis près d'une

ce serait une impiété que de troubler par notre présence les quelques minutes qu'ils ont encore à rester ensemble sur cette terre.

Le père Courtois, sans rien dire, ouvrit la porte du cachot voisin, Valensolle, Jahiat et de Ribier y entrèrent : il ferma la porte sur eux.

Puis, faisant signe à Charlotte de le suivre, il sortit à son tour.



Morgan enveloppa la jeune fille de ses deux bras.

table, la tête appuyée sur sa main ; Ribier était assis sur la table même ; près de lui, au fond, Sainte-Hermine, les yeux fermés, et comme s'il eût été plongé dans le plus profond sommeil, était couché sur le lit.

A la vue de la jeune fille qu'ils reconnurent pour Amélie, Jahiat et Ribier se leverent.

Morgan resta immobile ; il n'avait rien entendu.

Amélie alla droit à lui, et, comme si le sentiment qu'elle éprouvait pour son amant était sanctifié par l'approche de la mort, sans s'inquiéter de la présence de ses trois amis, elle s'approcha de Morgan, et, tout en appuyant ses lèvres sur les lèvres du prisonnier, elle murmura :

— Réveille-toi, mon Charles ; c'est ton Anche qui vient tenir sa parole.

Morgan jeta un cri joyeux et enveloppa la jeune fille de ses deux bras.

— Monsieur Courtois, dit Montbar, vous êtes un brave homme ; laissez ces deux pauvres jeunes gens ensemble :

Les deux amants se trouvèrent seuls.

Il y a des scènes qu'il ne faut pas tenter de peindre, des paroles qu'il ne faut pas essayer de répéter ; Dieu, qui les écoute de son trône immortel, pourrait seul dire ce qu'elles contiennent de sombres joies et de voluptés amères.

Au bout d'une heure, les deux jeunes gens entendirent la clef tourner de nouveau dans la serrure. Ils étaient tristes, mais calmes, et la conviction que leur séparation ne serait pas longue leur donnait cette douce sérénité.

Le digne geôlier avait l'air plus sombre et plus embarrassé encore à cette seconde apparition qu'à la première. Morgan et Amélie le remercièrent en souriant.

Il alla à la porte du cachot où étaient enfermés les trois amis et ouvrit cette porte en murmurant :

— Par ma foi, c'est bien le moins qu'ils passent cette nuit ensemble, puisque c'est leur dernière nuit, Valensolle, Jahiat et Ribier rentrèrent.

Amélie, en tenant Morgan enveloppé dans son bras gauche, leur tendit la main à tous les trois.

Tous les trois baisèrent, l'un après l'autre, sa main froide et humide, puis Morgan la conduisit jusqu'à la porte.

— Au revoir ! dit Morgan.

— A bientôt ! dit Amélie.

Et ce rendez-vous pris dans la tombe fut scellé d'un long baiser, après lequel ils se séparèrent avec un gémissement si douloureux, qu'on eût dit que leurs deux cœurs venaient de se briser en même temps.

La porte se referma derrière Amélie, les verrous et les clefs grincèrent.

— Eh bien ? demandèrent ensemble Valensolle, Jahiat et Ribier.

— Voici, répondit Morgan en vidant sur la table le sac de nuit.

Les trois jeunes gens poussèrent un cri de joie en voyant ces pistolets brillants et ces lames aiguës.

C'était ce qu'ils pouvaient désirer de plus après la liberté ; c'était la joie douloureuse et suprême de se sentir maîtres de leur vie, et à la rigueur de celle des autres.

Pendant ce temps, le geôlier reconduisait Amélie jusqu'à la porte de la rue.

Arrivé là, il hésita un instant ; puis, enfin, l'arrêtant par le bras :

— Mademoiselle de Montrevel, lui dit-il, pardonnez-moi de vous causer une telle douleur, mais il est inutile que vous alliez à Paris...

— Parce que le pourvoi est rejeté et que l'exécution a lieu demain, n'est-ce pas ? répondit Amélie.

Le geôlier, dans son étonnement, fit un pas en arrière.

— Je le savais, mon ami, continua Amélie.

Puis, se tournant vers sa femme de chambre :

— Conduis-moi jusqu'à la prochaine église, Charlotte, dit-elle ; tu viendras m'y reprendre demain lorsque tout sera fini.

La prochaine église n'était pas bien éloignée : c'était Sainte-Claire.

Depuis trois mois à peu près, sous les ordres du premier consul, elle venait d'être rendue au culte.

Comme il était tout près de minuit, l'église était fermée ; mais Charlotte connaissait la demeure du sacristain et elle se chargea de l'aller éveiller.

Amélie attendit debout, appuyée contre la muraille, aussi immobile que les figures de pierre qui ornent la façade.

Au bout d'une demi-heure, le sacristain arriva.

Pendant cette demi-heure, Amélie avait vu passer une chose qui lui avait paru lugubre.

C'étaient trois hommes vêtus de noir, conduisant une charrette, qu'à la lueur de la lune elle avait reconnue être peinte en rouge.

Cette charrette portait des objets informes : planches démesurées, échelles étranges peintes de la même couleur ; elle se dirigeait du côté du bastion Montrevel, c'est-à-dire vers la place des exécutions.

Amélie devina ce que c'était ; elle tomba à genoux et poussa un cri.

A ce cri, les hommes vêtus de noir se retournèrent ;

il leur sembla qu'une des sculptures du porche s'était détachée de sa niche et s'était agenouillée.

Celui qui paraissait être le chef des hommes noirs lit quelques pas vers Amélie.

— Ne m'approchez pas, monsieur ! cria celle-ci ; ne m'approchez pas !

L'homme reprit humblement sa place et continua son chemin.

La charrette disparut au coin de la rue des Prisons ; mais le bruit de ses roues retentit encore longtemps sur le pavé, et dans le cœur d'Amélie.

Lorsque le sacristain et Charlotte revinrent, ils trouvèrent la jeune fille à genoux.

Le sacristain fit quelques difficultés pour ouvrir l'église à une pareille heure ; mais une pièce d'or et le nom de Mademoiselle de Montrevel levèrent ses scrupules.

Une seconde pièce d'or le détermina à illuminer une petite chapelle.

C'était celle où, tout enfant, Amélie avait fait sa première communion.

Cette chapelle illuminée, Amélie s'agenouilla au pied de l'autel et demanda qu'on la laissât seule.

Vers trois heures du matin, elle vit s'éclairer la fenêtre aux vitraux de couleurs qui surmontait l'autel de la Vierge. Cette fenêtre s'ouvrait par hasard à l'orient, de sorte que le premier rayon de soleil vint droit à la jeune fille comme un messager de Dieu.

Peu à peu, la ville s'éveilla : Amélie remarqua qu'elle était plus bruyante que d'habitude ; bientôt même les voûtes de l'église tremblèrent au bruit des pas d'une troupe de cavaliers ; cette troupe se rendait du côté de la prison.

Un peu avant neuf heures, la jeune fille entendit une grande rumeur, et il lui sembla que chacun se précipitait du même côté.

Elle essaya de s'enfoncer plus avant encore dans la prière pour ne plus entendre ces différents bruits, qui parlaient à son cœur une langue inconnue, et dont cependant les angoisses qu'elle éprouvait lui disaient tout bas qu'elle comprenait chaque mot.

C'est qu'en effet, il se passait à la prison une chose terrible, et qui méritait bien que tout le monde courût la voir.

Lorsque, vers neuf heures du matin, le père Courtois était entré dans leur cachot, pour annoncer aux condamnés tout à la fois que leur pourvoi était rejeté et qu'ils devaient se préparer à la mort, il les avait trouvés tous les quatre armés jusqu'aux dents.

Le geôlier, pris à l'improviste, fut attiré dans le cachot ; la porte fut fermée derrière lui ; puis, sans qu'il essayât même de se défendre, tant sa surprise était inouïe, les jeunes gens lui arrachèrent son trousseau de clefs, et, ouvrant puis refermant la porte située en face de celle par laquelle le geôlier était entré, ils le laissèrent enfermé à leur place, et se trouvèrent, eux, dans le cachot voisin, où, la veille, Valensolle, Jahiat et Ribier avaient attendu que l'entrevue entre Morgan et Amélie fût terminée.

Une des clefs du trousseau ouvrait la seconde porte de cet autre cachot ; cette porte donnait sur la cour des prisonniers.

La cour des prisonniers, était, elle, fermée par trois portes massives qui, toutes trois, donnaient dans une espèce de couloir donnant lui-même dans la loge du concierge du présidial.

De cette loge du concierge du présidial, on descendait par quinze marches dans le préau du parquet, vaste cour fermée par une grille.

D'habitude, cette grille n'était fermée que la nuit.

Si, par hasard, les circonstances ne l'avaient pas fait fermer le jour, il était possible que cette ouverture présentât une issue à leur fuite.

Morgan trouva la clef de la cour des prisonniers, l'ouvrit, se précipita, avec ses compagnons, de cette cour dans la loge du concierge du présidial, et s'élança sur le perron donnant dans le préau du tribunal.

Du haut de cette espèce de plate-forme, les quatre jeunes gens virent que tout espoir était perdu.

La grille du préau était fermée, et quatre-vingts hommes à peu près, tant gendarmes que dragons, étaient rangés devant cette grille.

À la vue des quatre condamnés libres et bondissant de la loge du concierge sur le perron, un grand cri, cri d'étonnement et de terreur tout à la fois, s'éleva de la foule.

En effet, leur aspect était formidable.

Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, et peut-être aussi pour dissimuler l'épanchement du sang qui se manifesta si vite sous une toile blanche, ils étaient nus jusqu'à la ceinture.

Un mouchoir, noué autour de leur taille, était hérissé d'armes.

Il ne leur fallut qu'un regard pour comprendre qu'ils étaient maîtres de leur vie, mais qu'ils ne l'étaient pas de leur liberté.

Au milieu des clameurs qui s'élevaient de la foule et du cliquetis des sabres qui sortaient des fourreaux, ils confèrent un instant.

Puis, après leur avoir serré la main, Montbar se détacha de ses compagnons, descendit les quinze marches et s'avança vers la grille.

Arrivé à quatre pas de cette grille, il jeta un dernier regard et un dernier sourire à ses compagnons, salua gracieusement la foule redevenue muette, et, s'adressant aux soldats :

— Très bien, messieurs les gendarmes ! très bien, messieurs les dragons ! dit-il.

Et, introduisant dans sa bouche l'extrémité du canon d'un de ses pistolets, il se fit sauter la cervelle.

Des cris confus et presque insensés suivirent l'explosion, mais cessèrent presque aussitôt ; Valensolle descendit à son tour : lui tenait simplement à la main un poignard à lame droite, aigu, tranchante.

Ses pistolets, dont il ne paraissait pas disposé à faire usage, étaient restés à sa ceinture.

Il s'avança vers une espèce de petit hangar supporté par trois colonnes, s'arrêta à la première colonne, y appuya le pommeau du poignard, dirigea la pointe vers son cœur, prit la colonne entre ses bras, salua une dernière fois ses amis, et serra la colonne jusqu'à ce que la lame tout entière eût disparu dans sa poitrine.

Il resta un instant encore debout ; mais une pâleur mortelle s'étendit sur son visage, puis ses bras se détachèrent, et il tomba mort au pied de la colonne.

Cette fois la foule resta muette.

Elle était glacée d'effroi.

C'était le tour de Ribier : lui tenait à la main ses deux pistolets.

Il s'avança jusqu'à la grille ; puis, arrivé là, il dirigea les canons de ses pistolets sur les gendarmes.

Il ne tira pas, mais les gendarmes tirèrent.

Trois ou quatre coups de feu se firent entendre, et Ribier tomba percé de deux balles.

Une sorte d'admiration venait de faire, parmi la foule, place aux sentiments divers qui, à la vue de ces trois catastrophes successives, s'étaient succédé dans son cœur.

Elle comprenait que ces jeunes gens voulaient bien mourir, mais qu'ils tenaient à mourir comme ils l'entendraient, et surtout, comme des gladiateurs antiques, à mourir avec grâce.

Elle fit donc silence lorsque Morgan, resté seul, descendit, en souriant, les marches du perron, et fit signe qu'il voulait parler.

D'ailleurs, que lui manquait-il, à cette foule avide de sang ? On lui donnait plus qu'on ne lui avait promis.

On lui avait promis quatre morts, mais quatre morts uniformes, quatre têtes tranchées ; et on lui donnait quatre morts différentes, pittoresques, inattendues ; il était donc bien naturel qu'elle fit silence lorsqu'elle vit s'avancer Morgan.

Morgan ne tenait à la main ni pistolets, ni poignard ; poignard et pistolets reposaient à sa ceinture.

Il passa près du cadavre de Valensolle et vint se placer entre ceux de Jahiat et de Ribier.

— Messieurs, dit-il, transigeons.

Il se fit un silence comme si la respiration de tous les assistants était suspendue.

— Vous avez eu un homme qui s'est brûlé la cervelle (il désigna Jahiat) ; un autre qui s'est poignardé (il désigna Valensolle) ; un troisième qui a été fusillé (il désigna Ribier) ; vous voudriez voir guillotiner le quatrième, je comprends cela.

Il passa un frissonnement terrible dans la foule.

— Eh bien, continua Morgan, je ne demande pas mieux que de vous donner cette satisfaction. Je suis prêt à me laisser faire, mais je désire aller à l'échafaud de mon plein gré et sans que personne me touche ; celui qui m'approche, je le brûle. — si ce n'est monsieur, continua Morgan en montrant le bourreau. C'est une affaire que nous avons ensemble, et qui, de part et d'autre, ne demande que des procédés.

Cette demande, sans doute, ne parut pas exorbitante à la foule, car de toute part on entendit crier :

— Oui ! oui ! oui !

L'officier de gendarmerie vit que ce qu'il y avait de plus court était de passer par où voulait Morgan.

— Promettez-vous, dit-il, si l'on vous laisse les pieds

et les mains libres, de ne point chercher à vous échapper ?

— J'en donne ma parole d'honneur, reprit Morgan.

— Eh bien, dit l'officier de gendarmerie, éloignez-vous et laissez-nous enlever les cadavres de vos camarades.

— C'est trop juste, dit Morgan.

Et il alla, à dix pas de où il était, s'appuyer contre la muraille.

La grille s'ouvrit.

Les trois hommes vêtus de noir entrèrent dans la cour, ramassèrent l'un après l'autre les trois corps.

Ribier n'était point tout à fait mort ; il rouvrit les yeux et parut chercher Morgan.

— Me voilà, dit celui-ci, sois tranquille, cher ami, j'en suis.

Ribier referma les yeux sans faire entendre une parole.

Quand les trois corps furent emportés :

— Monsieur, demanda l'officier de gendarmerie à Morgan, êtes-vous prêt ?

— Oui, monsieur, répondit Morgan en saluant avec une exquise politesse.

— Alors, venez.

— Me voici, dit Morgan.

Et il alla prendre place entre le peloton de gendarmerie et le détachement de dragons.

— Désirez-vous monter dans la charrette ou aller à pied, monsieur ? demanda le capitaine.

— A pied, à pied, monsieur : je tiens beaucoup à ce que l'on sache que c'est une fantaisie que je me passe en me laissant guillotiner ; mais je n'ai pas peur.

Le cortège sinistre traversa la place des Lices, et longea les murs du jardin de l'hôtel Montbazou.

La charrette traînant les trois cadavres marchait la première ; puis venaient les dragons ; puis Morgan, marchant seul dans un intervalle libre d'une dizaine de pas ; puis les gendarmes, précédés de leur capitaine.

À l'extrémité du mur, le cortège tourna à gauche.

Tout à coup, par l'ouverture qui se trouvait alors entre le jardin et la grande halle, Morgan aperçut l'échafaud, qui dressait vers le ciel ses deux poteaux, rouges comme deux bras sanglants.

— Pouah ! dit-il, je n'avais jamais vu de guillotine, et je ne savais point que ce fût aussi laid que cela.

Et, sans autre explication, tirant son poignard de sa ceinture, il se le plongea jusqu'au manche dans la poitrine.

Le capitaine de gendarmerie vit le mouvement sans pouvoir le prévenir et lança son cheval vers Morgan, resté debout au grand étonnement de tout le monde et de lui-même.

Mais Morgan, tirant un de ses pistolets de sa ceinture et l'armant :

— Halte-là ! dit-il ; il est convenu que personne ne me touchera ; je mourrai seul, ou nous mourrons trois ; c'est à choisir.

Le capitaine fit faire à son cheval un pas à reculons.

— Marchons, dit Morgan.

Et, en effet, il se remit en marche.

Arrivé au pied de la guillotine, Morgan tira le poignard de sa blessure et s'en frappa une seconde fois aussi profondément que la première.

Un cri de rage plutôt que de douleur lui échappa.

— Il faut, en vérité, que j'aie l'âme chevillée dans le corps, dit-il.

Puis, comme les aides voulaient l'aider à monter l'escalier au haut duquel l'attendait le bourreau :

— Oh ! dit-il, encore une fois, que l'on ne me touche pas !

Et il monta les six degrés sans chanceler.

Arrivé sur la plate-forme, il tira le poignard de sa blessure et s'en donna un troisième coup.

Alors un effroyable éclat de rire sortit de sa bouche, et, jetant aux pieds du bourreau le poignard qu'il venait d'arracher de sa troisième blessure, aussi inutile que les deux premières :

— Par ma foi ! dit-il, j'en ai assez ; à ton tour, et tire-toi de là comme tu pourras.

Une minute après, la tête de l'intrépide jeune homme

tombait sur l'échafaud, et, par un phénomène de cette implacable vitalité qui s'était révélée en lui, bondissait et roulait hors de l'appareil du supplice.

Allez à Bourg comme j'y ai été, et l'on vous dira qu'en bondissant, cette tête avait prononcé le nom d'Amélie.

Les morts furent exécutés après le vivant; de sorte que les spectateurs, au lieu de perdre quelque chose aux événements que nous venons de raconter, eurent double spectacle.

LIV

LA CONFESSION

Trois jours après les événements dont on vient de lire le récit, vers les sept heures du soir, une voiture couverte de poussière et attelée de deux chevaux de poste blancs d'écume, s'arrêtait à la grille du château des Noires-Fontaines.

Au grand étonnement de celui qui paraissait si pressé d'arriver, la grille était toute grande ouverte, des pauvres encombraient la cour, et le perron était couvert d'hommes et de femmes agenouillés.

Puis, le sens de l'ouïe s'éveillant au fur et à mesure que l'étonnement donnait plus d'acuité à celui de la vue, le voyageur crut entendre le tintement d'une sonnette.

Il ouvrit vivement la portière, sauta à bas de la chaise, traversa la cour d'un pas rapide, monta le perron et vit l'escalier qui menait au premier étage couvert de monde.

Il franchit cet escalier comme il avait franchi le perron, et entendit un murmure religieux qui lui parut venir de la chambre d'Amélie.

Il s'avança vers cette chambre; elle était ouverte.

Au chevet étaient agenouillés Madame de Montrevel et le petit Edouard, un peu plus loin Charlotte, Michel et son fils.

Le curé de Sainte-Claire administrait les derniers sacrements à Amélie; cette scène lugubre n'était éclairée que par la lueur des cierges.

On avait reconnu Roland dans le voyageur dont la voiture venait de s'arrêter devant la grille; on s'écarta sur son passage, il entra la tête découverte, et alla s'agenouiller près de sa mère.

La mourante, couchée sur le dos, les mains jointes, la tête soulevée par son oreiller, les yeux fixés au ciel dans une espèce d'extase, ne parut point s'apercevoir de l'arrivée de Roland.

On eût dit que le corps était encore de ce monde, mais que l'âme était déjà flottante entre la terre et le ciel.

La main de Madame de Montrevel chercha celle de Roland, et la pauvre mère, l'ayant trouvée, laissa tomber en sanglotant sa tête sur l'épaule de son fils.

Ces sanglots maternels ne furent sans doute pas plus entendus d'Amélie que la présence de Roland n'en avait été remarquée; car la jeune fille garda l'immobilité la plus complète. Seulement, lorsque le viatique lui eut été administré, lorsque la béatitude éternelle lui eut été promise par la bouche consolatrice du prêtre, ses lèvres de marbre parurent s'animer, et elle murmura d'une voix faible, mais intelligible:

— Ainsi soit-il.

Alors, la sonnette tinta de nouveau; l'enfant de chœur qui la portait sortit le premier, puis les deux clercs qui portaient les cierges, puis celui qui portait la croix, — puis enfin le prêtre, qui portait Dieu.

Tous les étrangers suivirent le cortège; les personnes de la maison et les membres de la famille restèrent seuls.

La maison, un instant auparavant pleine de bruit et de monde, resta silencieuse et presque déserte.

La mourante n'avait pas bougé, ses lèvres s'étaient

refermées, ses mains étaient restées jointes, ses yeux levés au ciel.

Au bout de quelques minutes, Roland se pencha à l'oreille de Madame de Montrevel, et lui dit à voix basse:

— Venez, ma mère, j'ai à vous parler.

Madame de Montrevel se leva; elle poussa le petit Edouard vers le lit de sa sœur; l'enfant se dressa sur la pointe des pieds, et baisa Amélie au front.

Puis Madame de Montrevel vint après lui, s'inclina sur sa fille, et, tout en sanglotant, déposa un baiser à la même place.

Roland vint à son tour, le cœur brisé, mais les yeux secs; il eût donné bien des choses pour verser les larmes qui noyaient son cœur.

Il embrassa Amélie comme avaient fait son frère et sa mère.

Amélie parut aussi insensible à ce baiser qu'elle avait été aux deux précédents.

L'enfant marchant le premier, Madame de Montrevel et Roland suivant Edouard, s'avancèrent donc vers la porte. Au moment d'en franchir le seuil, tous trois s'arrêtèrent en tressaillant.

Ils avaient entendu le nom de Roland distinctement prononcé.

Roland se retourna.

Amélie une seconde fois prononça le nom de son frère.

— M'appelles-tu, Amélie? demanda Roland.

— Oui, répondit la voix de la mourante.

— Seul, ou avec ma mère?

— Seul.

Cette voix sans accentuation, mais cependant parfaitement intelligible, avait quelque chose de glacé; elle semblait un écho d'un autre monde.

— Allez, ma mère, dit Roland; vous voyez que c'est à moi seul que veut parler Amélie.

— Oh! mon Dieu! murmura Madame de Montrevel, resterait-il un dernier espoir!

Si bas que ces mots eussent été prononcés, la mourante les entendit.

— Non, ma mère, dit-elle; Dieu a permis que je revisse mon frère; mais, cette nuit, je serai près de Dieu.

Madame de Montrevel poussa un gémissement profond.

— Roland! Roland! fit-elle, ne dirait-on point qu'elle y est déjà?

Roland lui fit signe de le laisser seul; Madame de Montrevel s'éloigna avec le petit Edouard.

Roland rentra, ferma la porte, et, avec une indicible émotion, revint au chevet du lit d'Amélie.

Tout le corps était déjà en proie à ce qu'on appelle la roideur cadavérique, le souffle eût à peine terni une glace tant il était faible; les yeux seuls, demeurément ouverts, étaient fixes et brillants, comme si tout ce qui restait d'existence dans ce corps condamné avant l'âge s'était concentré en eux.

Roland avait entendu parler de cet état étrange que l'on nomme l'extase, et qui n'est rien autre chose que la catalepsie.

Il comprit qu'Amélie était en proie à cette mort anticipée.

— Me voilà, ma sœur, dit-il; que me veux-tu?

— Je savais que tu allais arriver, répondit la jeune fille toujours immobile, et j'attendais.

— Comment savais-tu que j'allais arriver? demanda Roland.

— Je te voyais venir.

Roland frissonna.

— Et, demanda-t-il, savais-tu pourquoi je venais?

— Oui; aussi j'ai tant prié Dieu du fond de mon cœur, qu'il a permis que je me levasse et que j'écrivisse.

— Quand cela?

— La nuit dernière.

— Et la lettre?

— Elle est sous mon oreiller, prends-la et lis.

Roland hésita un instant; sa sœur n'était-elle point en proie au délire?

— Pauvre Amélie! murmura Roland.

— Il ne faut pas me plaindre, dit la jeune fille, je vais le rejoindre.

— Qui cela? demanda Roland.

— Celui que j'aimais et que tu as tué.

Roland poussa un cri: c'était bien du délire; de qui sa sœur voulait-elle parler?

— Amélie, dit-il, j'étais venu pour l'interroger.

— Sur lord Tanlay, je le sais, répondit la jeune fille.

— Tu le sais! et comment cela?

— Ne t'ai-je pas dit que je l'avais vu venir et que je savais pourquoi tu venais?

— Alors, réponds moi.

— Ne me détourne pas de Dieu et de lui, Roland; je t'ai écrit, lis ma lettre.

Roland passa sa main sous l'oreiller, convaincu que sa sœur était en délire.

A son grand étonnement, il sentit un papier qu'il tira à lui.

C'était une lettre sous enveloppe; sur l'enveloppe étaient écrits ces quelques mots:

« Pour Roland, qui arrive demain. »

Il s'approcha de la vieilleuse afin de lire plus facilement. La lettre était datée de la veille à onze heures du soir. Roland lut:

« Mon frère, nous avons chacun une chose terrible à nous pardonner... »

Roland regarda sa sœur, elle était toujours immobile. Il continua:

« J'aimais Charles de Sainte-Hermine; je faisais plus que de l'aimer; il était mon amant... »

— Oh! murmura le jeune homme entre ses dents, il mourra!

— Il est mort, dit Amélie.

Roland jeta un cri d'étonnement; il avait dit si bas les paroles auxquelles répondait Amélie, qu'à peine les avait-il entendues lui-même.

Ses yeux se reportèrent sur la lettre.

« Il n'y avait aucune union possible entre la sœur de Roland de Montrevel et le chef des compagnons de Jéhu; là était le secret terrible que je ne pouvais pas dire et qui me dévorait.

« Une seule personne devait le savoir et l'a su; cette personne, c'est sir John Tanlay.

« Dieu bénisse l'homme au cœur loyal qui m'avait promis de rompre un mariage impossible et qui a tenu parole.

« Que la vie de lord Tanlay te soit sacrée, ô Roland! c'est le seul ami que j'aie eu dans ma douleur, le seul homme dont les larmes se soient mêlées aux miennes.

« J'aimais Charles de Sainte-Hermine, j'étais la maîtresse de Charles; voilà la chose terrible que tu as à me pardonner.

« Mais, en échange, c'est toi qui es cause de sa mort: voilà la chose terrible que je te pardonne.

« Et maintenant arrive vite, ô Roland, puisque je ne dois mourir que quand tu seras arrivé.

« Mourir, c'est le revoir; mourir c'est le rejoindre pour ne le quitter jamais; je suis heureuse de mourir. »

Tout était clair et précis, il était évident qu'il n'y avait pas dans cette lettre trace de délire.

Roland la relut deux fois et resta un instant immobile, muet, haletant, plein d'anxiété; mais, enfin, la pitié l'emporta sur la colère.

Il s'approcha d'Amélie, étendit la main sur elle, et d'une voix douce:

— Ma sœur, dit-il, je te pardonne.

Un léger tressaillement agita le corps de la mourante.

— Et maintenant, dit-elle, appelle notre mère c'est dans ses bras que je dois mourir.

Roland alla à la porte et appela Madame de Montrevel.

Sa chambre était ouverte; elle attendait évidemment, et accourut.

— Qu'y a-t-il de nouveau? s'informa-t-elle vivement.

— Rien, répondit Roland, sinon qu'Amélie demande à mourir dans vos bras.

Madame de Montrevel entra et alla tomber à genoux devant le lit de sa fille.

Elle, alors, comme si un bras invisible avait détaché les liens qui semblaient la retenir sur sa couche d'agonie, se souleva lentement, détachant les mains de dessus sa poitrine et laissant glisser une de ses mains dans celle de sa mère.

— Ma mère, dit-elle, vous m'avez donné la vie, vous me l'avez ôtée, soyez bénie; c'était ce que vous pouviez faire de plus maternel pour moi, puisqu'il n'y avait plus pour votre fille de bonheur possible en ce monde.

Puis, comme Roland était allé s'agenouiller de l'autre côté du lit, laissant, comme elle avait fait pour sa mère, tomber sa seconde main dans la sienne:

— Nous nous sommes pardonné tous deux, frère, dit-elle.

— Oui, pauvre Amélie, répondit Roland, et, je l'espère, du plus profond de notre cœur.

— Je n'ai plus qu'une dernière recommandation à te faire.

— Laquelle?

— N'oublie pas que lord Tanlay a été mon meilleur ami.

— Sois tranquille, dit Roland, la vie de lord Tanlay m'est sacrée.

Amélie respira.

Puis, d'une voix dans laquelle il était impossible de reconnaître une autre altération qu'une faiblesse croissante:

— Adieu, Roland! dit-elle, adieu, ma mère! vous embrasserez Edouard pour moi.

Puis, avec un cri sorti du cœur et dans lequel il y avait plus de joie que de tristesse:

— Me voilà, Charles, dit-elle, me voilà.

Et elle retomba sur son lit, retirant à elle, dans le mouvement qu'elle faisait, ses deux mains, qui allèrent se rejoindre sur sa poitrine.

Roland et Madame de Montrevel se relevèrent et s'inclinèrent sur elle chacun de son côté.

Elle avait repris sa position première; seulement, ses paupières s'étaient refermées, et le faible souffle qui sortait de sa poitrine s'était éteint.

Le martyre était consommé, Amélie était morte.

L.V

L'INVULNÉRABLE

Amélie était morte dans la nuit du lundi au mardi, c'est-à-dire du 2 au 3 juin 1800.

Dans la soirée du jeudi, c'est-à-dire du 5, il y avait foule au grand Opéra, où l'on donnait la seconde représentation d'*Ossian, ou les Bardes*.

On savait l'admiration profonde que le premier consul professait pour les chants recueillis par Macpherson, et, par flatterie autant que par choix littéraire, l'Académie nationale de musique avait commandé un opéra qui, malgré les diligences faites, était arrivé un mois environ après que le général Bonaparte avait quitté Paris pour aller rejoindre l'armée de réserve.

Au balcon de gauche, un amateur de musique se faisait remarquer par la profonde attention qu'il prêtait au spectacle, lorsque, dans l'intervalle du premier au second acte, l'ouvreuse, se glissant entre les deux rangs de fauteuils, s'approcha de lui et demanda à demi-voix:

— Pardon, monsieur, n'êtes-vous point lord Tanlay?

— Oui, répondit l'amateur de musique.

— En ce cas, milord, un jeune homme qui aurait, dit-il, une communication de la plus haute importance à vous faire, vous prie d'être assez bon pour venir le rejoindre dans le corridor.

— Oh! oh! fit sir John; un officier?

— Il est en bourgeois, milord ; mais, en effet, sa tournure indique un militaire.

— Bon ! dit sir John, je sais ce que c'est.

Il se leva et suivit l'ouvreuse.

A l'entrée du corridor attendait Roland.

Lord Tanlay ne parut aucunement étonné de le voir ; seulement la figure sévère du jeune homme réprima en lui ce premier élan de l'amitié profonde qui l'eût porté à se jeter au cou de celui qui le faisait demander.

— Me voici, monsieur, dit sir John.

Roland s'inclina.

— Je viens de votre hôtel, milord, dit Roland, vous avez, à ce qu'il paraît, pris depuis quelque temps la précaution de dire au concierge où vous allez, afin que les personnes qui pourraient avoir affaire à vous sachent où vous rencontrer.

— C'est vrai, monsieur.

— La précaution est bonne, surtout pour les gens, qui, venant de loin et étant pressés, n'ont, comme moi, pas le loisir de perdre leur temps.

— Alors, demanda sir John, c'est pour me revoir que vous avez quitté l'armée, et que vous êtes venu à Paris ?

— Uniquement pour avoir cet honneur, milord ; et j'espère que vous devinerez la cause de mon empressement, et m'épargneriez toute explication.

— Monsieur, dit sir John, à partir de ce moment, je me tiens à votre disposition.

— A quelle heure deux de mes amis pourront-ils se présenter chez vous demain, milord ?

— Mais depuis sept heures du matin jusqu'à minuit, monsieur ; à moins que vous n'aimiez mieux que ce soit tout de suite ?

— Non, milord ; j'arrive à l'instant même, et il me faut le temps de trouver ces deux amis et de leur donner mes instructions. Ils ne vous dérangeront donc, selon toute probabilité, que demain de onze heures à midi ; seulement, je vous serais bien obligé si l'affaire que nous avons à régler par leur intermédiaire pouvait se régler dans la même journée.

— Je crois la chose possible, monsieur, et, du moment où il s'agit de satisfaire votre désir, le retard ne viendra pas de mon côté.

— Voilà tout ce que je désirais savoir, milord ; je serais donc désolé de vous déranger plus longtemps.

Et Roland salua.

Sir John lui rendit son salut ; et, tandis que le jeune homme s'éloignait, il rentra au balcon et alla reprendre sa place.

Toutes les paroles échangées l'avaient été, de part et d'autre, d'une voix si contenue et avec un visage si impassible, que les personnes les plus proches ne pouvaient pas même se donner qu'il y eût eu la moindre discussion entre deux interlocuteurs qui venaient de se saluer si courtoisement.

C'était le jour de réception du ministre de la guerre, Roland rentra à son hôtel, fit disparaître jusqu'à la dernière trace du voyage qu'il venait de faire, monta en voiture, et, à dix heures moins quelques minutes, put encore se faire annoncer chez le citoyen Carnot.

Deux motifs l'y conduisaient : le premier était une communication verbale qu'il avait à faire au ministre de la guerre de la part du premier consul ; le second l'espoir de trouver dans son salon les deux témoins dont il avait besoin pour régler sa rencontre avec sir John.

Tout se passa comme Roland l'avait espéré ; le ministre de la guerre eut par lui les détails les plus précis sur le passage du Saint-Bernard et la situation de l'armée, et il trouva dans les salons ministériels les deux amis qu'il y venait chercher.

Quelques mots suffirent pour les mettre au courant ; les militaires, d'ailleurs, sont coulants sur ces sortes de confidences.

Roland parla d'une insulte grave qui demeurerait secrète, même pour ceux qui devaient assister à son expiation. Il déclara être l'offensé et réclama pour lui, dans le choix des armes et le mode de combat, tous les avantages réservés aux officiers.

Les deux jeunes gens avaient mission de se présenter le lendemain, à neuf heures du matin, à l'hôtel Mira-

beau, rue de Richelieu, et de s'entendre avec les deux témoins de lord Tanlay ; après quoi, ils viendraient rejoindre Roland, hôtel de Paris, même rue.

Roland rentra chez lui à onze heures, écrivit pendant une heure à peu près, se coucha et s'endormit.

A neuf heures et demie, ses deux amis se présentèrent chez lui.

Ils quittaient sir John.

Sir John avait reconnu tous les droits de Roland, leur avait déclaré qu'il ne discuterait aucune des conditions du combat, et que, du moment où Roland se prétendait l'offensé, c'était à lui de dicter les conditions.

Sur l'observation faite par eux, qu'ils avaient cru avoir affaire à deux de ses amis et non à lui-même, lord Tanlay avait répondu qu'il ne connaissait aucune personne assez intimement à Paris pour la mettre dans la confiance d'une pareille affaire, qu'il espérait donc qu'arrive sur le terrain un des deux amis de Roland passerait de son côté et l'assisterait. Enfin, sur tous les points, ils avaient trouvé lord Tanlay un parfait gentleman.

Roland déclara que la demande de son adversaire, à l'endroit d'un de ses témoins, était non seulement juste, mais convenable, et autorisa l'un des deux jeunes gens à assister sir John et à prendre ses intérêts.

Restait, de la part de Roland, à dicter les conditions du combat.

On se baltrait au pistolet.

Les deux pistolets chargés, les adversaires se placèrent à cinq pas. Au troisième coup frappé dans les mains des témoins, ils feraient feu.

C'était, comme on le voit, un duel à mort, où celui qui ne tuerait pas ferait évidemment grâce à son adversaire.

Aussi, les deux jeunes gens multiplièrent-ils les observations ; mais Roland insista, déclarant que, seul juge de la gravité de l'offense qui lui avait été faite, il la jugeait assez grave pour que la réparation eût lieu ainsi et pas autrement.

Il fallut céder devant cette obstination.

Celui des deux amis de Roland qui devait assister sir John fit toutes ses réserves, déclarant qu'il ne s'engageait nullement pour son client, et qu'à moins d'ordre absolu de sa part, il ne permettrait jamais un pareil égorgement.

— Ne vous échauffez pas, cher ami, lui dit Roland ; je connais sir John, et je crois qu'il sera plus coulant que vous.

Les deux jeunes gens sortirent et se présentèrent de nouveau chez sir John.

Ils le trouvèrent déjeunant à l'anglaise, c'est-à-dire avec un bifteck, des pommes de terre et du thé.

Celui-ci, à leur aspect, se leva, leur offrit de partager son repas, et, sur leur refus, se mit à leur disposition.

Les deux amis de Roland commencèrent par annoncer à lord Tanlay qu'il pouvait compter sur l'un d'eux pour l'assister.

Puis celui qui restait dans les intérêts de Roland établit les conditions de la rencontre.

A chaque exigence de Roland, sir John inclinait la tête en signe d'assentiment, et se contentait de répondre :

— Très bien.

Celui des deux jeunes gens qui était chargé de prendre ses intérêts voulut faire quelques observations sur un mode de combat qui devait, à moins d'un hasard impossible, amener à la fois la mort des deux combattants ; mais lord Tanlay le pria de ne pas insister.

— M. de Montrevel est galant homme, dit-il ; je désire ne le contrarier en rien ; ce qu'il fera sera bien fait.

Restait l'heure à laquelle on se rencontrerait.

Sur ce point comme sur les autres, lord Tanlay se mettait entièrement à la disposition de Roland.

Les deux témoins quittèrent sir John encore plus enchantés de lui à cette seconde entrevue qu'à la première.

Roland les attendait ; ils lui racontèrent tout.

— Que vous avais-je dit ? fit Roland.

Ils lui demandèrent l'heure et le lieu : Roland fixa sept heures du soir et l'allée de la Muette ; c'était l'heure où le bois était à peu près désert et le jour serait en-

core assez clair — on se rappelle que l'on était au mois de juin — pour que deux adversaires pussent se battre à quelque arme que ce fut.

Personne n'avait parlé des pistolets : les deux jeunes gens offrirent à Roland d'en prendre chez un armurier.

— Non, dit Roland; lord Tanlay a une paire d'excellents pistolets dont je me suis déjà servi; s'il n'a pas de répugnance à se battre avec ces pistolets, je les préfère à tous les autres.

Celui des deux jeunes gens qui devait servir de témoin à sir John alla retrouver son client et lui posa les trois dernières questions, à savoir : si l'heure et le lieu de la rencontre lui convenaient, et s'il voulait que ses pistolets servissent au combat.

Lord Tanlay répondit en réglant sa montre sur celle de son témoin et, en lui remettant la boîte de pistolets.

— Viendrais-je vous prendre, milord? demanda le jeune homme.

Sir John sourit avec mélancolie.

— Inutile, dit-il; vous êtes l'ami de M. de Montrevel, la route vous sera plus agréable avec lui qu'avec moi, allez donc avec lui; j'irai à cheval avec mon domestique, et vous me trouverez au rendez-vous.

Le jeune officier rapporta cette réponse à Roland.

— Que vous avais-je dit? fit celui-ci.

Il était midi; on avait sept heures devant soi; Roland donna à ses deux amis congé d'aller à leurs plaisirs ou à leurs affaires.

A six heures et demie précises, ils devaient être à la porte de Roland avec trois chevaux et deux domestiques.

Il importait, pour ne point être dérangé, de donner à tous les apprêts du duel les apparences d'une promenade.

A six heures et demie sonnantes, le garçon de l'hôtel prévenait Roland qu'il était attendu à la porte de la rue.

C'étaient les deux témoins et les deux domestiques; un de ces derniers tenait en bride un cheval de main.

Roland fit un signe affectueux aux deux officiers et sauta en selle.

Puis, par les boulevards, on gagna la place Louis XV et les Champs-Élysées.

Pendant la route, cet étrange phénomène qui avait tant étonné sir John lors du duel de Roland avec M. de Barjols se reproduisit.

Roland fut d'une gaieté que l'on eût pu croire exagérée, si, évidemment, elle n'eût pas été si franche.

Les deux jeunes gens qui se connaissaient en courage, restaient étourdis devant une pareille insouciance. Ils l'eussent comprise dans un duel ordinaire, où le sang-froid et l'adresse donnent l'espoir à l'homme qui les possède, de l'emporter sur son adversaire; mais, dans un combat comme celui au-devant duquel on allait, il n'y avait ni adresse ni sang-froid qui pussent sauver les combattants, sinon de la mort, du moins de quelque effroyable blessure.

En outre, Roland poussait son cheval en homme qui a hâte d'arriver, de sorte que, cinq minutes avant l'heure fixée il était à l'une des extrémités de l'allée de la Muette.

Un homme se promenait dans cette allée.

Roland reconnut sir John.

Les deux jeunes gens examinèrent d'un même mouvement la physionomie de Roland à la vue de son adversaire.

A leur grand étonnement, la seule expression qui se manifesta sur le visage du jeune homme fut celle d'une bienveillance presque tendre.

Un temps de galop suffit pour que les quatre principaux acteurs de la scène qui allait se passer se joignissent et se saluassent.

Sir John était parfaitement calme, mais son visage avait une teinte profonde de mélancolie.

Il était évident que cette rencontre lui était aussi douloureuse qu'elle paraissait agréable à Roland.

On mit pied à terre; un des deux témoins prit la boîte aux pistolets des mains d'un des domestiques, aux-

quels il ordonna de continuer de suivre l'allée comme s'ils promenaient les chevaux de leurs maîtres. Ils ne devaient se rapprocher qu'au bruit des coups de pistolet. Le groom de sir John devait se joindre à eux et faire ainsi qu'eux.

Les deux adversaires et les deux témoins entrèrent dans le bois, s'enfonçant au plus épais du taillis, pour trouver une place convenable.

Au reste, comme l'avait prévu Roland, le bois était désert; l'heure du dîner avait ramené chez eux les promeneurs.

On trouva une espèce de clairière qui semblait faite exprès pour la circonstance.

Les témoins regardèrent Roland et sir John.

Ceux-ci firent de la tête un signe d'assentiment.

— Rien n'est changé? demanda un des témoins s'adressant à lord Tanlay.

— Demandez à M. de Montrevel, dit lord Tanlay; je suis ici sous son entière dépendance.

— Rien, fit Roland.

On tira les pistolets de la boîte, et on commença à les charger.

Sir John se tenait à l'écart, fouillant les hautes herbes du bout de sa cravache.

Roland le regarda, sembla hésiter un instant; puis, prenant sa résolution, marcha à lui. Sir John releva la tête et attendit avec une espérance visible.

— Milord, lui dit Roland, je puis avoir à me plaindre de vous sous certains rapports, mais je ne vous en crois pas moins un homme de parole.

— Et vous avez raison, monsieur, répondit sir John.

— Etes-vous homme, si vous me survivez, à me tenir ici la promesse que vous m'aviez faite à Avignon?

— Il n'y a pas de probabilité que je vous survive, monsieur, répondit lord Tanlay; mais vous pouvez disposer de moi tant qu'il me restera un souffle de vie.

— Il s'agit des dernières dispositions à prendre à l'endroit de mon corps.

— Seraient-elles les mêmes ici qu'à Avignon?

— Elles seraient les mêmes, milord.

— Bien... Vous pouvez être parfaitement tranquille.

Roland salua sir John et revint à ses deux amis.

— Avez-vous, en cas de malheur, quelque recommandation particulière à nous faire? demanda l'un d'eux.

— Une seule.

— Faites.

— Vous ne vous opposerez en rien à ce que milord Tanlay décidera de mon corps et de mes funérailles. Au reste, voici dans ma main gauche un billet qui lui est destiné au cas où je serais tué sans avoir le temps de prononcer quelques paroles; vous ouvririez ma main et lui remettriez le billet.

— Est-ce tout?

— C'est tout.

— Les pistolets sont chargés.

— Eh bien, prévenez-en lord Tanlay.

Un des jeunes gens se détacha et marcha vers sir John.

L'autre mesura cinq pas.

Roland vit que la distance était plus grande qu'il ne croyait.

— Pardon, fit-il, j'ai dit trois pas.

— Cinq, répondit l'officier qui mesurait la distance.

— Du tout, cher ami, vous êtes dans l'erreur.

Il se retourna vers sir John et son témoin en les interrogeant du regard.

— Trois pas vont très bien, répondit sir John en s'inclinant.

Il n'y avait rien à dire puisque les deux adversaires étaient du même avis.

On réduisit les cinq pas à trois.

Puis, on coucha à terre deux salires pour servir de limite.

Sir John et Roland s'approchèrent chacun de son côté, jusqu'à ce qu'ils eussent la pointe de leur botte sur la lame du sabre.

Alors, on leur mit à chacun un pistolet tout chargé dans la main.

Ils se saluèrent pour dire qu'ils étaient prêts.

Les témoins s'éloignèrent; ils devaient frapper trois coups dans les mains.

Au premier coup, les adversaires armaient leurs pistolets; au second, ils ajustaient; au troisième, ils lâchaient le coup.

Les trois battements de mains retentirent à une distance égale au milieu du plus profond silence; on eût dit que le vent lui-même se taisait, que les feuilles elles-mêmes étaient muettes.

Les adversaires étaient calmes; mais une angoisse visible se peignait sur le visage des deux témoins.

Au troisième coup, les deux détonations retentirent avec une telle simultanéité, qu'elles n'en firent qu'une.

Mais, au grand étonnement des témoins, les deux combattants restèrent debout.

Au moment de tirer, Roland avait détourné son pistolet en l'abaissant vers la terre.

Lord Tanlay avait levé le sien et coupé une branche derrière Roland, à trois pieds au-dessus de sa tête.

Chacun des deux combattants était évidemment étonné d'une chose: c'était d'être encore vivant ayant épargné son adversaire.

Roland fut le premier qui reprit la parole:

— Milord! s'écria-t-il, ma sœur me l'avait bien dit, que vous étiez l'homme le plus généreux de la terre.

Et, jetant son pistolet loin de lui, il tendit les bras à sir John.

Sir John s'y précipita.

— Ah! je comprends, dit-il; cette fois encore, vous vouliez mourir; mais, par bonheur, Dieu n'a pas permis que je fusse votre meurtrier!

Les deux témoins s'approchèrent.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent-ils.

— Rien, fit Roland, sinon que, décidé à mourir, je voulais du moins mourir de la main de l'homme que j'aime le mieux au monde; par malheur, vous l'avez vu, il préférerait mourir lui-même plutôt que de me tuer. Allons, ajouta Roland d'une voix sourde, je vois bien que c'est une besogne qu'il faut réserver aux Autrichiens.

Puis se jetant encore une fois dans les bras de lord Tanlay, et serrant la main de ses deux amis:

— Excusez-moi, messieurs, dit-il; mais le premier consul va livrer une grande bataille en Italie, et je n'ai pas de temps à perdre si je veux en être.

Et, laissant sir John donner aux officiers les explications que ceux-ci jugeaient convenable de lui demander, Roland regagna l'allée, sauta sur son cheval, et retourna vers Paris au galop.

Toujours possédé de cette fatale manie de la mort, nous avons dit quel était son dernier espoir.

LVI

CONCLUSION

Cependant l'armée française avait continué sa marche, et, le 2 juin, elle était entrée à Milan.

Il y avait eu peu de résistance: le fort de Milan avait été bloqué. Murat, envoyé à Plaisance, s'en était emparé sans coup férir. Enfin, Lannes avait battu le général Ott à Montebello.

Ainsi placé, on se trouvait sur les derrières de l'armée autrichienne sans que celle-ci s'en doutât.

Dans la nuit du 8 juin était arrivé un courrier de Murat, qui, ainsi que nous venons de le dire, occupait Plaisance; Murat avait intercepté une dépêche du général Mélas et l'envoyait au premier consul.

Cette dépêche annonçait la capitulation de Gênes: Masséna, après avoir mangé les chevaux, les chiens, les chats, les rats, avait été forcé de se rendre.

Mélas, au reste, traitait l'armée de réserve avec le plus profond dédain; il parlait de la présence de Bonaparte en

Italie comme d'une fable et savait, de source certaine, que le premier consul était toujours à Paris.

C'étaient là des nouvelles qu'il fallait communiquer sans retard à Bonaparte, la reddition de Gênes les rangeant dans la catégorie des mauvaises.

En conséquence, Bourrienne réveilla le général à trois heures du matin et lui traduisit la dépêche.

Le premier mot de Bonaparte fut:

— Bourrienne, vous ne savez pas l'allemand!

Mais Bourrienne recommença la traduction mot à mot.

Après cette seconde lecture, le général se leva, fit réveiller tout le monde, donna ses ordres, puis se recoucha et se rendormit.

Le même jour, il quitta Milan, établit son quartier général à la Stradella, y resta jusqu'au 12 juin, en partit le 13, et, marchant sur la Scrivia, traversa Montebello, où il vit le champ de bataille tout saignant et tout déchiré encore de la victoire de Lannes. La trace de la mort était partout; l'église regorgeait de morts et de blessés.

— Diable! fit le premier consul en s'adressant au vainqueur, il paraît qu'il a fait chaud, ici!

— Si chaud, général, que les os craquaient dans ma division comme la grêle qui tombe sur les vitrages.

Le 11 juin, pendant que le général était à la Stradella, Desaix l'y avait rejoint.

Libre en vertu de la capitulation d'El-Arich, il était arrivé à Toulon le 6 mai, c'est-à-dire le jour même où Bonaparte était parti de Paris.

Au pied du Saint-Bernard, le premier consul avait reçu une lettre de Desaix, lui demandant s'il devait partir pour Paris ou rejoindre l'armée.

— Ah bien, oui, partir pour Paris! avait répondu Bonaparte; écrivez-lui de nous rejoindre en Italie partout où nous serons, au quartier général.

Bourrienne avait écrit, et, comme nous l'avons dit, Desaix était arrivé le 11 juin à la Stradella.

Le premier consul l'avait reçu avec une double joie: d'abord, il retrouvait un homme sans ambition, un officier intelligent, un ami dévoué; ensuite, Desaix arrivait juste pour remplacer dans le commandement de sa division, Boudet, qui venait d'être tué.

Sur un faux rapport du général Gardanne, le premier consul avait cru que l'ennemi refusait la bataille et se retirait sur Gênes; il envoya Desaix et sa division sur la route de Novi pour lui couper la retraite.

La nuit du 13 au 14 s'était passée le plus tranquillement du monde. Il y avait eu, la veille, malgré un orage terrible, un engagement dans lequel les Autrichiens avaient été battus. On eût dit que la nature et les hommes étaient fatigués et se reposaient.

Bonaparte était tranquille; un seul pont existait sur la Bormida, et on lui avait affirmé que ce pont était occupé.

Des avant-postes avaient été placés aussi loin que possible du côté de la Bormida, et ils étaient éclairés eux-mêmes par des groupes de quatre hommes.

Toute la nuit fut occupée par l'ennemi à passer la rivière.

À deux heures du matin, deux des groupes de quatre hommes furent surpris; sept hommes furent égorgés; le huitième s'échappa et vint, en criant: « Aux armes! » donner dans l'un des avant-postes.

À l'instant même un courrier fut expédié au premier consul, qui avait couché à Torre-di-Garofolo.

Mas en attendant les ordres qui allaient arriver, la générale battit sur toute la ligne.

Il faut avoir assisté à une pareille scène pour se faire une idée de l'effet que produit, sur une armée endormie, le tambour appelant le soldat aux armes, à trois heures du matin.

C'est le frisson pour les plus braves.

Les soldats s'étaient couchés tout habillés; chacun se leva, courut aux faiseaux, sauta sur son arme.

Les lignes se formèrent dans la vaste plaine de Marengo; le bruit du tambour s'étendait comme une longue traînée de poudre, et, dans la demi-obscurité, on voyait courir et s'agiter l'avant-garde.

Quand le jour se leva, nos troupes occupaient les positions suivantes :

La division Gardanne et la division Chamberlhac, formant l'extrême avant-garde, étaient campées à la cassine de Petra-Bona, c'est-à-dire dans l'angle que fait, avec la route de Marengo à Tortone, la Bormida traversant cette route pour aller se jeter dans le Tanaro. Le corps du général Lannes était en avant du village

Tout cela pouvait former vingt-cinq ou vingt-six mille hommes sans compter les divisions Monnier et Boudet, dix mille hommes à peu près, commandées par Desaix et détachées de l'armée pour aller couper la retraite à l'ennemi sur la route de Gènes.

Seulement, au lieu de battre en retraite, l'ennemi at-
taquait.

En effet, le 13, dans la journée, le général Mélas,



Il introduit son pistolet dans l'ouverture du caisson.

de San-Giuliano, le même que le premier consul avait montré trois mois auparavant, sur la carte à Roland, en lui disant que là se déciderait le sort de la prochaine campagne.

La garde des consuls était placée en arrière des troupes du général Lannes, à une distance de cinq cents toises environ.

La brigade de cavalerie aux ordres du général Kellermann et quelques escadrons de hussards et de chasseurs formaient la gauche et remplissaient sur la première ligne les intervalles des divisions Gardanne et Chamberlhac.

Une seconde brigade de cavalerie, commandée par le général Champeaux, formait la droite et remplissait, sur la seconde ligne, les intervalles de la cavalerie du général Lannes.

Enfin, le 12^e régiment de hussards et le 21^e régiment de chasseurs, détachés par Murat sous les ordres du général Rivaud, occupaient le débouché de Salo situé à l'extrême droite de la position générale.

général en chef de l'armée autrichienne, avait achevé de réunir les troupes des généraux Haddick, Kaim et Ott, avait passé le Tanaro, et était venu camper en avant d'Alexandrie avec trente-six mille hommes d'infanterie, sept mille de cavalerie et une artillerie nombreuse, bien servie et bien attelée.

A quatre heures du matin, la fusillade s'engageait sur la droite, et le général Victor assignait à chacun sa ligne de bataille.

A cinq heures Bonaparte fut réveillé par le bruit du canon.

Au moment où il s'habillait à la hâte, un aide de camp de Victor accourut lui annoncer que l'ennemi avait passé la Bormida et que l'on se battait sur toute la ligne.

Le premier consul se fit amener son cheval, sauta dessus, s'élança au galop vers l'endroit où la bataille était engagée.

Du sommet d'un monticule, il vit la position des deux armées.

L'ennemi était formé sur trois colonnes ; celle de

gauche, composée de toute la cavalerie et de l'infanterie légère, se dirigeait vers Castel-Ceriolo par le chemin de Salo, en même temps que les colonnes du centre et de la droite, appuyées l'une à l'autre, et comprenant les corps d'infanterie des généraux Haddick, Kaim et O'Reilly et la réserve des grenadiers aux ordres du général Ott, s'avançaient par la route de Tortone en remontant la Bormida.

A leurs premiers pas au delà de la rivière, ces deux dernières colonnes étaient venues se heurter aux troupes du général Gardanne, postées, comme nous l'avons dit, à la ferme et sur le ravin de Petra-Bona; c'était le bruit de l'artillerie marchant devant elles qui attirait Bonaparte sur le champ de bataille.

Il arriva juste au moment où la division Gardanne, écrasée par le feu de cette artillerie, commençait à se replier, et où le général Victor faisait avancer à son secours la division Chamberlhac.

Soutenues par ce mouvement, les troupes de Gardanne opéraient leur retraite en bon ordre et couvraient le village de Marengo.

La situation était grave; toutes les combinaisons du général en chef étaient renversées. Au lieu d'attaquer, selon son habitude, avec des forces savamment massées, il se voyait attaqué lui-même avant d'avoir pu concentrer ses troupes.

Profitant du terrain qui s'élargissait devant eux, les Autrichiens cessaient de marcher en colonne et se déployaient en lignes parallèles à celles des généraux Gardanne et Chamberlhac; seulement, ils étaient deux contre un!

La première des lignes ennemies était commandée par le général Haddick; la seconde, par le général Mélas; la troisième, par le général Ott.

A une très petite distance en avant de la Bormida, il existe un ruisseau appelé le Fontanone; ce ruisseau coule dans un ravin profond, qui forme un demi-cercle autour du village de Marengo et le défend.

Le général Victor avait déjà vu le parti que l'on pouvait tirer de ce retranchement naturel, et s'en était servi pour rallier les divisions Gardanne et Chamberlhac.

Bonaparte approuvant les dispositions de Victor, lui envoya l'ordre de défendre Marengo jusqu'à la dernière extrémité: il lui fallait à lui le temps de reconnaître son jeu sur ce grand échiquier enfermé entre la Bormida, le Fontanone et Marengo.

La première mesure à prendre était de rappeler le corps de Desaix, en marche, comme nous l'avons dit, pour couper la route de Gènes.

Bonaparte expédia deux ou trois aides de camp en leur ordonnant de ne s'arrêter que lorsqu'ils auraient rejoint ce corps.

Puis il attendit, comprenant qu'il n'y avait rien à faire qu'à battre en retraite le plus régulièrement possible, jusqu'au moment où une masse compacte lui permettait non seulement d'arrêter le mouvement rétrograde, mais encore de marcher en avant.

Seulement, l'attente était terrible.

Au bout d'un instant, l'action s'était réengagée sur toute la ligne. Les Autrichiens étaient parvenus au bord du Fontanone, dont les Français tenaient l'autre rive; on se fusillait de chaque côté du ravin; on s'envoyait et se renvoyait la mitraille à portée de pistolet.

Protégé par une artillerie terrible, l'ennemi, supérieur en nombre, n'a qu'à s'étendre pour nous déborder.

Le général Rivaud, de la division Gardanne, le voit qui s'apprête à opérer ce mouvement.

Il se porte hors du village de Marengo, place un bataillon en rasé campagne, lui ordonne de se faire tuer sans reculer d'un pas; puis, tandis que ce bataillon sert de point de mire à l'artillerie ennemie, il forme sa cavalerie en colonne, tourne le bataillon, tombe sur trois mille Autrichiens qui s'avançaient au pas de charge, les repousse, les met en désordre, et, tout blessé qu'il est par un biscaïen, les force à aller se reformer derrière leur ligne.

Après quoi, il vient se replacer à la droite du bataillon, qui n'a pas bougé d'un pas.

Mais, pendant ce temps, la division Gardanne, qui, depuis le matin, lutte contre l'ennemi, est rejetée dans

Marengo, où la suit la première ligne des Autrichiens, qui force bientôt la division Chamberlhac à se replier en arrière du village.

Là, un aide de camp du général en chef ordonne aux deux divisions de se rallier, et, coûte que coûte, de reprendre Marengo.

Le général Victor les reforme, se met à leur tête, pénètre dans les rues, que les Autrichiens n'ont pas eu le temps de barricader, reprend le village, le reprend, le reprend encore; puis, enfin, écrasé par le nombre, le reprend une dernière fois.

Il est vrai qu'il est onze heures du matin, et qu'à cette heure, Desaix, rejoint par les aides de camp de Bonaparte, doit marcher au canon.

Cependant, les deux divisions de Lannes sont arrivées au secours des divisions engagées; ce renfort aide Gardanne et Chamberlhac à reformer leurs lignes parallèlement à l'ennemi, qui débouche à la fois par Marengo et par la droite et la gauche du village.

Les Autrichiens vont nous déborder.

Lannes, formant son centre des divisions ralliées de Victor, s'étend avec ses deux divisions moins fatiguées, afin de les opposer aux deux ailes autrichiennes; les deux corps, l'un exalté par un commencement de victoire, l'autre tout frais de son repos, se heurtent avec rage, et le combat, un instant interrompu par la double manœuvre de l'armée, recommence sur toute la ligne.

Après une lutte d'une heure, pied à pied, baïonnette à baïonnette, le corps d'armée du général Kaim plie et recule; le général Champeaux, à la tête du 1^{er} et du 5^e régiments de dragons, charge sur lui et augmente son désordre. Le général Watrin, avec le 6^e léger, les 22^e et 40^e de ligne, se met à leur poursuite et les rejette à près de mille toises derrière le ruisseau. Mais le mouvement qu'il vient de faire l'a séparé de son corps d'armée; les divisions du centre vont se trouver compromises par la victoire de l'aile droite, et les généraux Champeaux et Watrin sont obligés de revenir prendre le poste qu'ils ont laissé à découvert.

En ce moment, Kellermann faisait à l'aile gauche ce que Watrin et Champeaux venaient de faire à l'aile droite. Deux charges de cavalerie ont percé l'ennemi à jour; mais, derrière la première ligne, il en a trouvé une seconde, et n'osant s'engager plus avant à cause de la supériorité du nombre, il a perdu le fruit de sa victoire momentanée.

Il est midi.

La ligne française qui ondulait comme un serpent de flamme sur une longueur de près d'une lieue, est brisée vers son centre. Ce centre, en reculant, abandonnait les ailes; les ailes ont donc été forcées de suivre le mouvement rétrograde. Kellermann à gauche, Watrin à droite, ont donné à leurs hommes l'ordre de reculer.

La retraite s'opéra par échiquier, sous le feu de quatre-vingts pièces d'artillerie qui précédaient la marche des bataillons autrichiens; les rangs se dégarnissaient à vue d'œil; on ne voyait que blessés apportés à l'ambulance par leurs camarades, qui, pour la plupart, ne revenaient plus.

Une division battait en retraite à travers un champ de blés mûrs; un obus éclata et mit le feu à cette paille déjà sèche, deux ou trois mille hommes se trouvèrent au milieu d'un incendie. Les gibernes prirent feu et sautèrent. Un immense désordre se mit dans les rangs.

Alors, Bonaparte lança la garde consulaire; elle arriva au pas de course, se déploya en bataille et arrêta les progrès de l'ennemi. De leur côté, les grenadiers à cheval se précipitèrent au galop et culbutèrent la cavalerie autrichienne.

Pendant ce temps, la division échappée à l'incendie se reformait, recevait de nouvelles cartouches et rentrait en ligne.

Mais ce mouvement n'avait eu d'autre résultat que d'empêcher la retraite de se changer en déroute.

Il était deux heures.

Bonaparte regardait cette retraite, assis sur la levée du fossé de la grande route d'Alexandrie; il était seul; il avait la bride de son cheval passée au bras et faisait

voltiger de petites pierres en les fouettant du bout de sa cravache. Les boulets sillonnaient la terre tout autour de lui.

Il semblait indifférent à ce grand drame, au dénouement duquel cependant étaient suspendues toutes ses espérances.

Jamais il n'avait joué si terrible partie : six ans de victoire contre la couronne de France !

Tout à coup, il parut sortir de sa rêverie ; au milieu de l'effroyable bruit de la fusillade et du canon, il lui semblait entendre le bruit d'un galop de cheval. Il leva la tête. En effet, du côté de Novi arrivait un cavalier à toute bride sur un cheval blanc d'écume.

Lorsque le cavalier ne fut plus qu'à cinquante pas, Bonaparte jeta un cri.

— Roland ! dit-il.

Celui-ci, de son côté, arrivait en criant :

— Desaix ! Desaix ! Desaix !

Bonaparte ouvrit les bras ; Roland sauta à bas de son cheval, et se précipita au cou du premier consul.

Il y avait pour Bonaparte deux joies dans cette arrivée : celle de revoir un homme qu'il savait lui être dévoué jusqu'à la mort, celle de la nouvelle apportée par lui.

— Ainsi, Desaix?... interrogea le premier consul.

— Desaix est à une lieue à peine ; l'un de vos aides de camp l'a rencontré revenant sur ses pas et marchant au canon.

— Allons, dit Bonaparte, peut-être arrivera-t-il encore à temps.

— Comment, à temps ?

— Regarde !

Roland jeta un coup d'œil sur le champ de bataille et comprit la situation.

Pendant les quelques minutes où Bonaparte avait détourné ses yeux de la mêlée, elle s'était encore aggravée.

La première colonne autrichienne, qui s'était dirigée sur Castel-Ceriolo et qui n'avait pas encore donné, débordait notre droite.

Si elle entraînait en ligne, c'était la déroute au lieu de la retraite.

Desaix arriverait trop tard.

— Prends mes deux derniers régiments de grenadiers, dit Bonaparte ; rallie la garde consulaire, et porte-toi avec eux à l'extrême droite... tu comprends ? en carré, Roland ! et arrête cette colonne comme une redoute de granit.

Il n'y avait pas un instant à perdre ; Roland sauta à cheval, prit les deux régiments de grenadiers, rallia la garde consulaire et s'élança à l'extrême droite.

Arrivé à cinquante pas de la colonne du général Elsnitz :

— En carré ! cria Roland, le premier consul nous regarde.

Le carré se forma ; chaque homme sembla prendre racine à sa place.

Au lieu de continuer son chemin pour venir en aide aux généraux Mélas et Kaim, au lieu de mépriser ces neuf cents hommes qui n'étaient point à craindre sur les derrières d'une armée victorieuse, le général Elsnitz s'acharna contre eux.

Ce fut une faute ; cette faute sauva l'armée.

Ces neuf cents hommes furent véritablement la redoute de granit qu'avait espéré Bonaparte ; artillerie, fusillade, baïonnettes, tout s'usa sur elle.

Elle ne recula point d'un pas.

Bonaparte la regardait avec admiration, quand, en détournant enfin les yeux du côté de la route de Novi, il vit apparaître les premières baïonnettes de Desaix.

Placé au point le plus élevé du plateau, il voyait ce que ne pouvait voir l'ennemi.

Il fit signe à un groupe d'officiers qui se tenait à quelques pas de lui, prêts à porter ses ordres.

Derrière ces officiers étaient deux ou trois domestiques tenant des chevaux de main.

Officiers et domestiques s'avancèrent.

Bonaparte montra à l'un des officiers la forêt de baïonnettes qui reluisaient au soleil.

— Au galop vers ces baïonnettes, dit-il, et qu'elles se

hâtent ! Quant à Desaix, vous lui direz que je suis ici et que je l'attends.

L'officier partit au galop.

Bonaparte reporta ses yeux sur le champ de bataille.

La retraite continuait ; mais le général Elsnitz et sa colonne étaient arrêtés par Roland et ses neuf cents hommes.

La redoute de granit s'était changée en volcan ; elle jetait le feu par ses quatre faces.

Alors, s'adressant aux trois autres officiers :

— Un de vous au centre, les deux autres aux ailes ! dit Bonaparte ; annoncez partout l'arrivée de la réserve et la reprise de l'offensive.

Les trois officiers partirent comme trois flèches lancées par le même arc, s'écartant de leur point de départ au fur et à mesure qu'ils approchaient de leur but respectif.

Au moment où, après les avoir suivis des yeux, Bonaparte se retournait, un cavalier portant l'uniforme d'officier général n'était plus qu'à cinquante pas de lui.

C'était Desaix.

Desaix, qu'il avait quitté sur la terre d'Egypte et qui le matin même, disait en riant :

— Les boulets d'Europe ne me connaissent plus, il m'arrivera malheur.

Une poignée de mains suffit aux deux amis pour échanger leur cœur.

Puis Bonaparte étendit le bras vers le champ de bataille.

La simple vue en apprenait plus que toutes les paroles du monde.

Des vingt mille hommes qui avaient commencé le combat vers cinq heures du matin, à peine, sur un rayon de deux lieues, restait-il neuf mille hommes d'infanterie, mille chevaux et dix pièces de canon en état de faire feu ; un quart de l'armée était hors de combat ; l'autre quart, occupé à transporter les blessés que le premier consul avait donné l'ordre de ne pas abandonner. Tout reculait, à l'exception de Roland et de ses neuf cents hommes.

Le vaste espace compris entre la Bormida et le point de retraite où l'on était arrivé, était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux, de canons démontés, de caissons brisés.

De place en place montaient des colonnes de flamme et de fumée ; c'était des champs de blé qui brûlaient.

Desaix embrassa tous ces détails d'un coup d'œil.

— Que pensez-vous de la bataille ? demanda Bonaparte.

— Je pense, dit Desaix, qu'elle est perdue ; mais, comme il n'est encore que trois heures de l'après-midi, nous avons le temps d'en gagner une autre.

— Seulement, dit une voix il vous faut du canon.

Cette voix, c'est celle de Marmont, qui commandait en chef l'artillerie.

— Vous avez raison, Marmont ; mais où allez-vous en prendre, du canon ?

— Cinq pièces que je puis retirer du champ de bataille encore intactes, cinq autres que nous avons laissées sur la Scrvia et qui viennent d'arriver.

— Et huit pièces que j'amène, dit Desaix.

— Dix-huit pièces, reprit Marmont, c'est tout ce qu'il me faut.

Un aide de camp partit pour hâter l'arrivée des pièces de Desaix.

La réserve approchait toujours et n'était plus qu'à un demi-quart de lieue.

La position, du reste, semblait choisie à l'avance ; à la gauche de la route s'élevait une haie gigantesque, perpendiculaire au chemin et protégée par un talus.

On y fit filer l'infanterie au fur et à mesure qu'elle arrivait ; la cavalerie elle-même put se dissimuler derrière ce large rideau.

Pendant ce temps, Marmont avait réuni ses dix-huit pièces de canon et les avait mises en batterie sur le front droit de l'armée.

Tout à coup, elles éclatèrent et vomirent sur les Autrichiens un déluge de mitraille.

Il y eut dans les rangs ennemis un moment d'hésitation.

Bonaparte en profita pour passer sur toute la ligne française.

— Camarades, s'écria-t-il, c'est assez faire de pas en arrière; souvenez-vous que c'est mon habitude de coucher sur le champ de bataille.

En même temps, et comme pour répondre à la canonnade de Marmont, des feux de peloton éclatent à gauche, prenant les Autrichiens en flanc.

C'est Desaix et sa division qui les foudroient à bout portant et en plein travers.

Toute l'armée comprend que c'est la réserve qui donne et qu'il faut l'aider d'un effort suprême.

Le mot « En avant! » retentit de l'extrême gauche à l'extrême droite.

Les tambours battent la charge.

Les Autrichiens, qui n'ont pas vu les renforts qui viennent d'arriver et qui, croyant la journée à eux, marchaient le fusil sur l'épaule comme à une promenade, sentent qu'il vient de se passer dans nos rangs quelque chose d'étrange, et veulent retenir la victoire qu'ils sentent glisser entre leurs mains.

Mais partout les Français ont repris l'offensive, partout le terrible pas de charge et la victorieuse *Marseillaise* se font entendre; la batterie de Marmont vomit le feu; Kellermann s'élance avec ses cuirassiers et traverse les deux lignes ennemies.

Desaix saute les fossés, franchit les haies, arrive sur une petite éminence et tombe au moment où il se retourne pour voir si sa division le suit; mais sa mort, au lieu de diminuer l'ardeur de ses soldats, la redouble: ils s'élancent à la baïonnette sur la colonne du général Zach.

En ce moment, Kellermann, qui a traversé les deux lignes ennemies, voit la division Desaix aux prises avec une masse compacte et immobile, il charge en flanc, pénètre dans un intervalle, l'ouvre, la brise, l'écartèle; en moins d'un quart d'heure, les cinq mille grenadiers autrichiens qui composent cette masse sont enfoncés, culbutés, dispersés, foudroyés, anéantis, ils disparaissent comme une fumée; le général Zach et son état-major sont faits prisonniers; c'est tout ce qu'il en reste.

Alors à son tour, l'ennemi veut faire donner son immense cavalerie; mais le feu continu de la mousqueterie, la mitraille dévorante et la terrible baïonnette l'arrêtent court.

Murat manœuvre sur les flancs avec deux pièces d'artillerie légère et un obusier qui envoient la grêle en courant.

Un instant il s'arrête pour dégager Roland et ses neuf cents hommes; un de ses obus tombe dans les rangs des Autrichiens et éclate; une ouverture se fait pareille à un gouffre de flammes; Roland s'y élance, un pistolet d'une main, son sabre de l'autre; toute la garde consulaire le suit, ouvrant les rangs autrichiens comme un coin de fer ouvre un tronc de chêne; il pénètre jusqu'à

un caisson brisé qu'entoure la masse ennemie; il introduit son bras armé du pistolet dans l'ouverture du caisson et fait feu.

Une détonation effroyable se fait entendre, un volcan s'est ouvert et a dévoré tout ce qui l'entourait.

Le corps d'armée du général Elsnitz est en pleine déroute.

Alors tout plie, tout recule, tout se débande; les généraux autrichiens veulent en vain soutenir la retraite, l'armée française franchit en une demi-heure la plaine qu'elle a défendue pied à pied pendant huit heures.

L'ennemi ne s'arrête qu'à Marengo, où il tente en vain de se reformer sous le feu des artilleurs de Carra-Saint-Cyr oubliés à Castel-Ceriolo, et qu'on retrouve au dénoûment de la journée; mais arrivent au pas de course les divisions Desaix, Gardanne et Chamberlhac, qui poursuivent les Autrichiens de rue en rue.

Marengo est emporté; l'ennemi se retire sur la position de Petra-Bona, qui est emportée comme Marengo.

Les Autrichiens se précipitent vers les ponts de la Bormida, mais Carra-Saint-Cyr y est arrivé avant eux; alors la multitude des fuyards cherche les gués, et s'élance dans la Bormida sous le feu de toute notre ligne, qui ne s'éteint qu'à dix heures du soir...

Les débris de l'armée autrichienne regagnèrent leur camp d'Alexandrie; l'armée française bivaqua devant les têtes de pont.

La journée avait coûté aux Autrichiens quatre mille cinq cents morts, six mille blessés, cinq mille prisonniers, douze drapeaux, trente pièces de canon.

Jamais la fortune ne s'était montrée sous deux faces si opposées.

A deux heures de l'après-midi, c'était pour Bonaparte une défaite et ses désastreuses conséquences; à cinq heures, c'était l'Italie reconquise d'un seul coup, et le trône de France en perspective.

Le soir même, le premier consul écrivait cette lettre à Madame de Montrevel:

« Madame,

« J'ai remporté aujourd'hui ma plus belle victoire; mais cette victoire me coûte les deux moitiés de mon cœur, Desaix et Roland.

« Ne pleurez point, madame; depuis longtemps votre fils voulait mourir et il ne pouvait mourir plus glorieusement.

« BONAPARTE. »

On fit des recherches inutiles pour retrouver le cadavre du jeune aide de camp: comme Romulus, il avait disparu dans une tempête.

Nul ne sut jamais quelle cause lui avait fait poursuivre, avec tant d'acharnement, une mort qu'il avait eu tant de peine à rencontrer.



TABLE DES MATIÈRES

DES

COMPAGNONS DE JÉHU

	Pages		Pages
UN MOT AU LECTEUR	5	XXVIII. — En famille	91
PROLOGUE	11	XXIX. — La diligence de Genève	93
I. — Une table d'hôte	17	XXX. — Le rapport du citoyen Fouche	96
II. — Un proverbe italien	20	XXXI. — Le fils du meunier de Leguerno	98
III. — L'Anglais	23	XXXII. — Blanc et bleu	101
IV. — Le duel	25	XXXIII. — La peine du talion	102
V. — Roland	28	XXXIV. — La diplomatie de Georges Cadoudal	107
VI. — Morgan	34	XXXV. — Proposition de mariage	113
VII. — La Chartreuse de Seillon	37	XXXVI. — Sculpture et peinture	115
VIII. — A quoi servait l'argent du Directoire	38	XXXVII. — L'ambassadeur	119
IX. — Roméo et Juliette	40	XXXVIII. — Les deux signaux	123
X. — La famille de Roland	42	XXXIX. — La grotte de Ceyzeriat	126
XI. — Le château des Noires-Fontaines	43	XL. — Buisson creux	130
XII. — Les plaisirs de la province	46	XLI. — L'hôtel de la Poste	133
XIII. — Le ragot	49	XLII. — La malle de Chambéry	138
XIV. — Une mauvaise commission	52	XLIII. — La réponse de lord Grenville	139
XV. — L'esprit fort	54	XLIV. — Déménagement	142
XVI. — Le fantôme	57	XLV. — Le chercheur de piste	146
XVII. — Perquisition	58	XLVI. — Une inspiration	148
XVIII. — Le jugement	61	XLVII. — Une reconnaissance	152
XIX. — La petite maison de la rue de la Victoire	63	XLVIII. — Où les pressentiments de Morgan se réalisent	153
XX. — Les convives du général Bonaparte	67	XLIX. — La revanche de Roland	155
XXI. — Le bilan du Directoire	69	L. — Cadoudal aux Tuileries	158
XXII. — Un projet de décret	72	LI. — L'armée de réserve	160
XXIII. — Alea jacta est	74	LII. — Le jugement	163
XXIV. — Le 18 brumaire	79	LIII. — Où Amélie tient sa parole	167
XXV. — Une communication importante	81	LIV. — La confession	172
XXVI. — Le bal des victimes	86	LV. — L'invulnérable	173
XXVII. — La peau des ours	89	LVI. — Conclusion	176



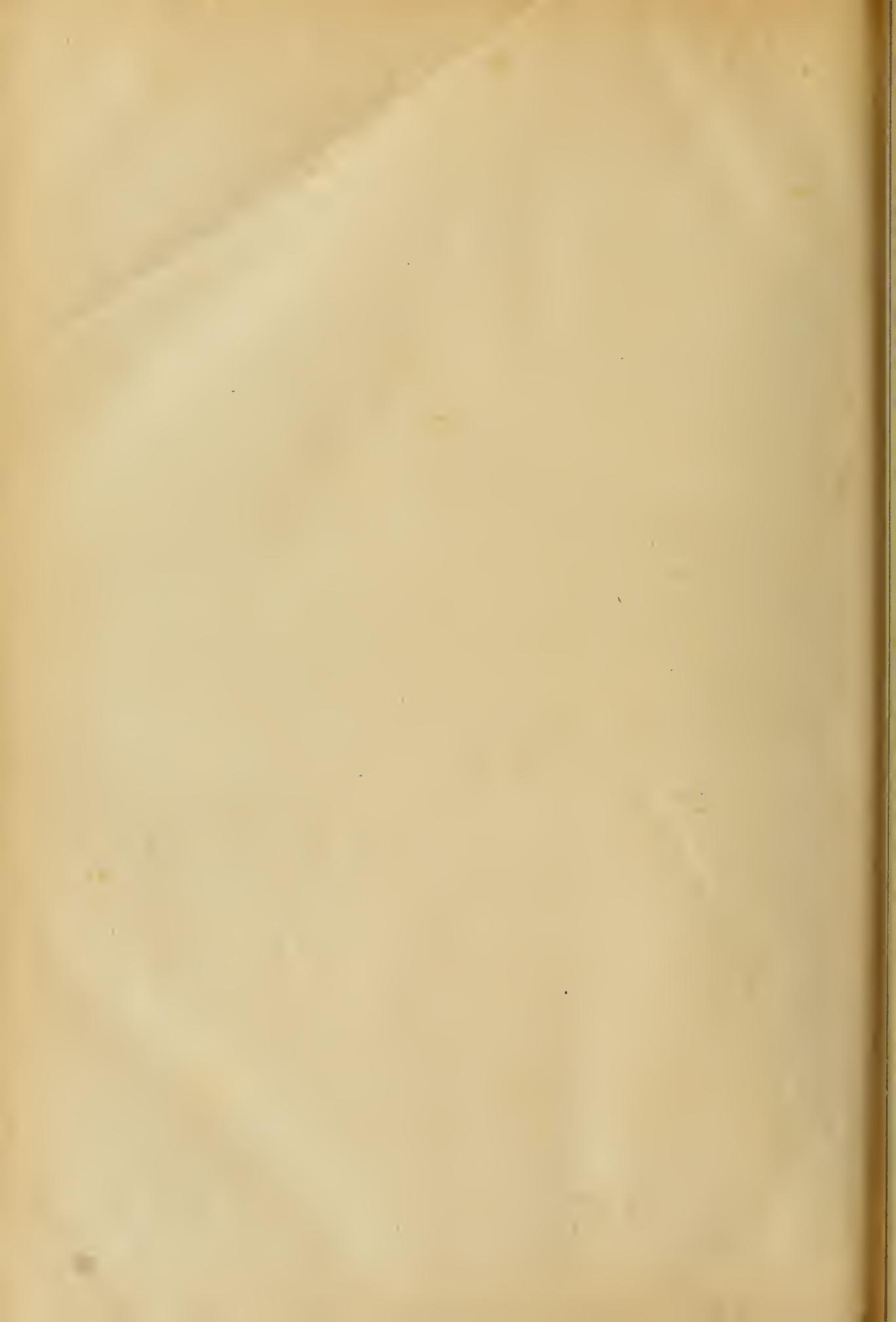
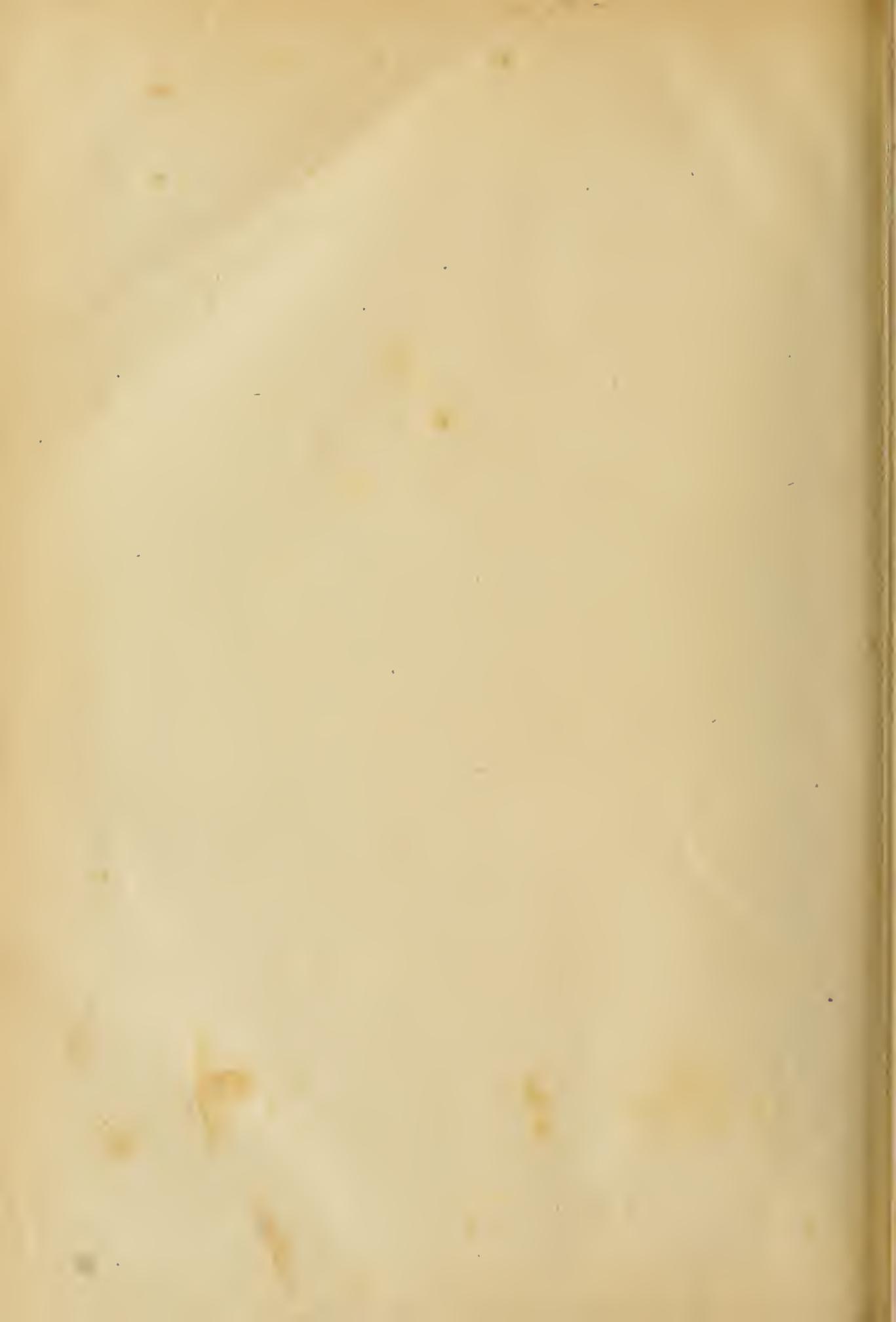


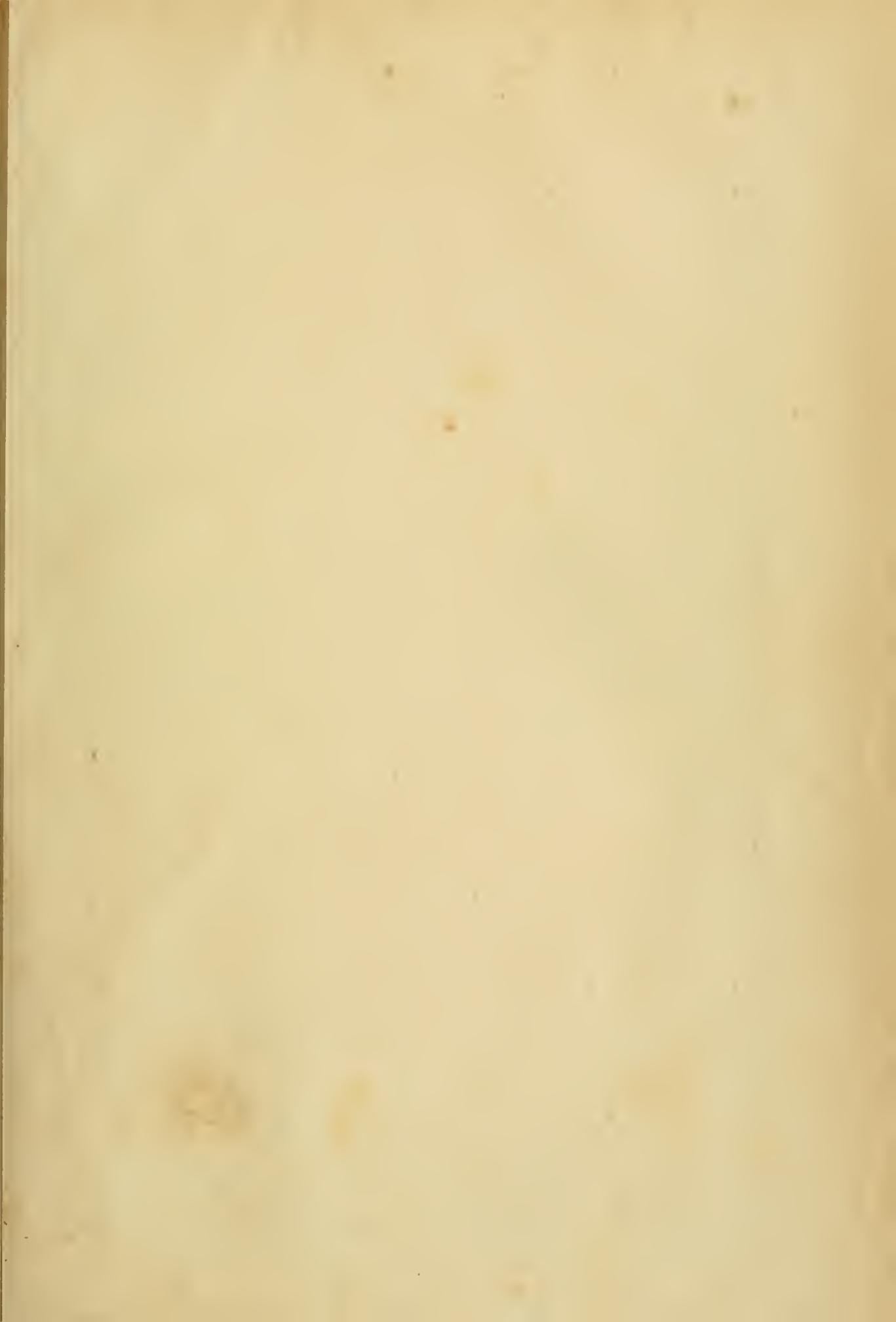
TABLE DU VOLUME

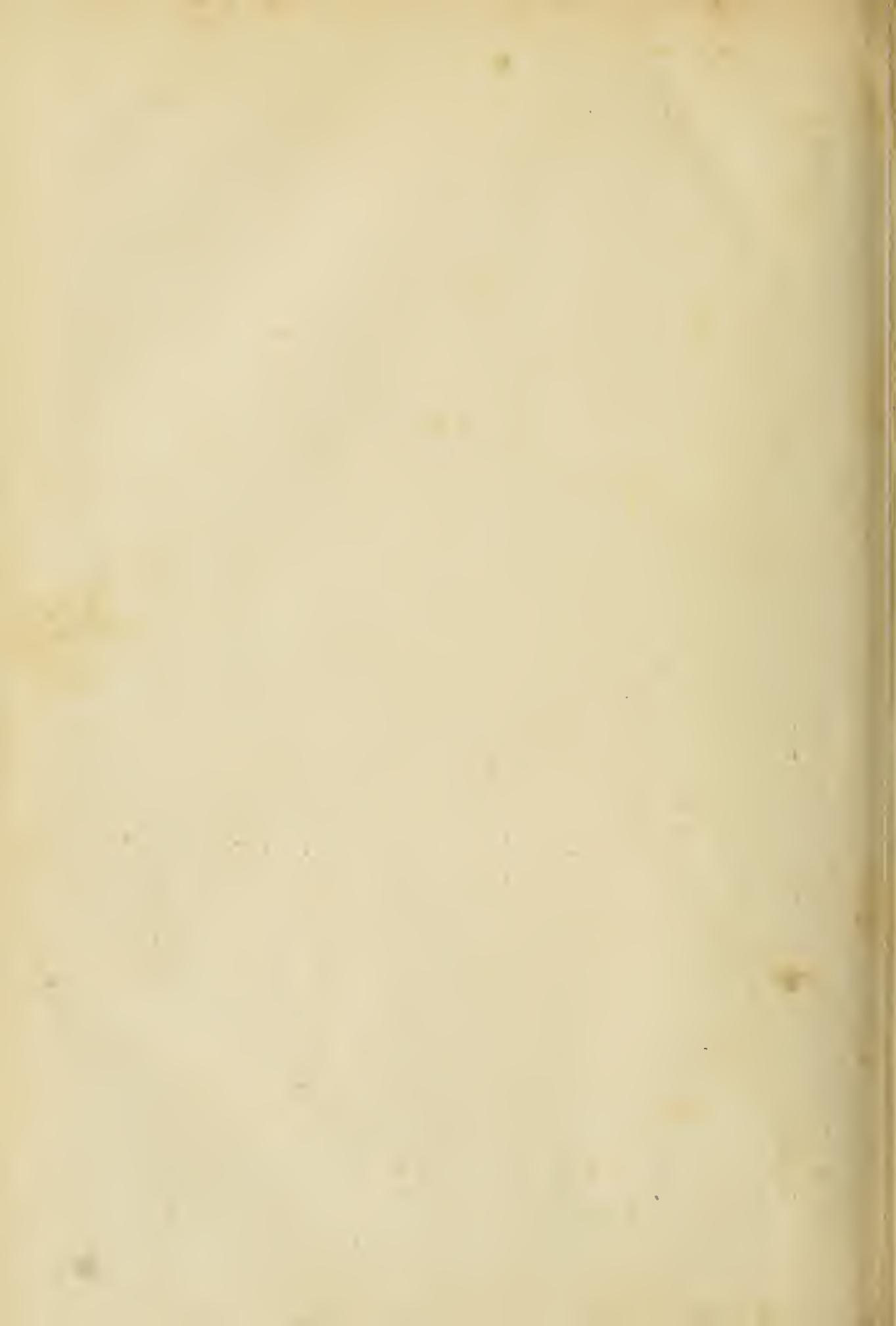
I. — LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE

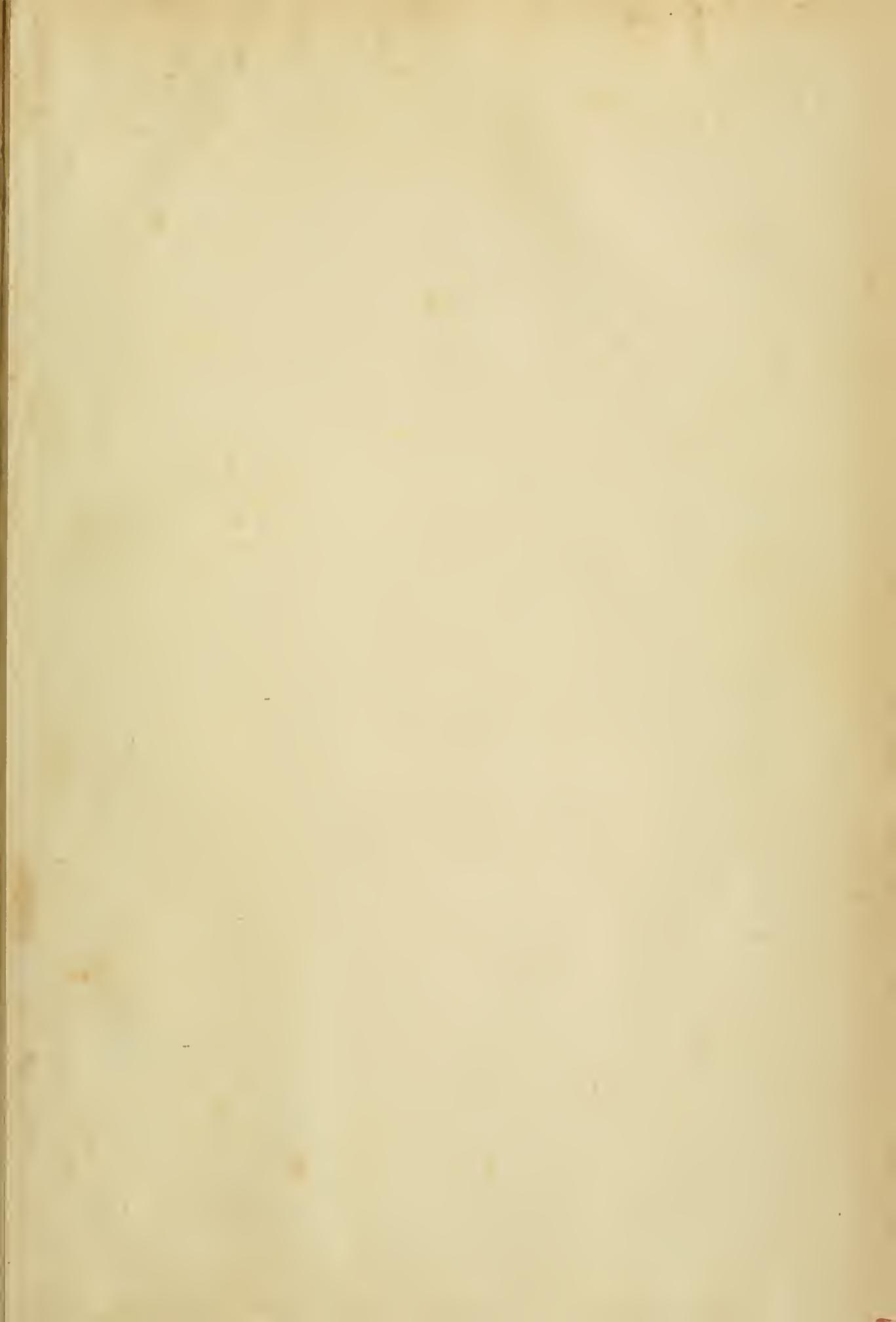
II. — LES COMPAGNONS DE JÉHU











La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

~~NOV 27 2003~~

NOV 27 2003

 DEC 01 2003

CE



a39003 002243193b

PQ 2221 .F07 1907 V4
DUMAS, ALEXA
OEUVRES CO

CE PQ 2221
.F07 1907 V004
COO DUMAS, ALEXA OEUVRES CC
ACC# 1323412

